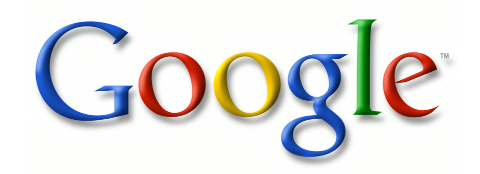

Google




CATHOLICA
UNIVERSITAS
AMERICÆ


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

LES

MISSIONS CATHOLIQUES

TOME TRENTE-UNIÈME

JANVIER-DÉCEMBRE 1899

LYON, IMPRIMERIE X. JEVAIN, RUE FRANÇOIS-DAUPHIN, 18.



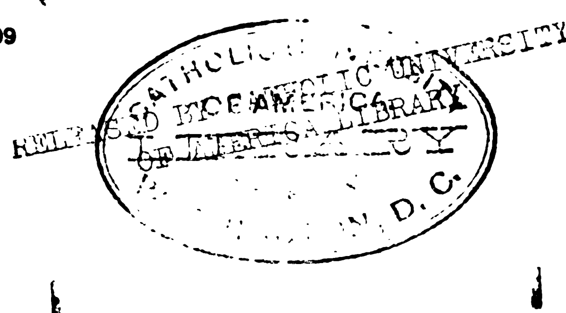
BULLETIN HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DE

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

TOME TRENTE-UNIÈME

JANVIER - DÉCEMBRE 1899



LYON

BUREAUX DES *MISSIONS CATHOLIQUES*

14, Rue de la Charité, 14

PARIS

Victor LECOFFRE, Libraire-Éditeur

90, Rue Bonaparte, 90

BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

16, Rue Treurenberg, 16

1899

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TRENTE-UNIÈME DES MISSIONS CATHOLIQUES

JANVIER-DÉCEMBRE 1899

A

B

C

D

E

F



G

H

I

J

K

L

M

N

N

O

P

R

S

T

U

V

W

Z

GRAVURES

PUBLIÉES DANS LE TOME TRENTE-UNIÈME

Janvier-Décembre 1899

ÉGLISES ET MONUMENTS

VUES

VUES (*Suite.*)

TYPES ET SUJETS DIVERS

TYPES ET SUJETS DIVERS

(Suite.)

TYPES ET SUJETS DIVERS
(Suite.)

PORTRAITS

PORTRAITS

(Suite)

CARTES ET PLANS

ERRATA

TOME TRENTE-UNIÈME.

Janvier-Décembre 1899

Page	5,	*colonne*	2,	*ligne*	10,	*au lieu de :*	Tendr*es*....................	*lire :*	Tend*us*
—	291,	—	2,	—	17,	—	Boism*eau*................	—	Boism*enu*.
—	314,	—	2,	—	20,	—	*Bréhé*ret..................	—	*Barbe*ret.
—	365.	—	2,	—	39,	—	800.000....................	—	8.000.000.
—	374,	—	2,	—	37,	—	*S*gnatios	—	Ignatios.
—	461,	—	2,	—	17,	—	*Dominicaines*.............	—	*Religieuses de Saint-Paul de Chartres.*
—	496,	—	1,	—	50,	—	Thomas....................	—	Thomas Berry.

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.

LES MISSIONS CATHOLIQUES

BULLETIN HEBDOMADAIRE DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI



JAPON. — LE CONSULAT FRANÇAIS A YOKOHAMA; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir page 8).

VUE D'ENSEMBLE

SUR LES

TRAVAUX DE L'APOSTOLAT

EN 1898

Grâce à nos deux Revues officielles, les *Annales de la Propagation de la foi* et les *Missions catholiques*, nous pouvons, chaque semaine, nous faire l'écho des espérances et des épreuves de l'apostolat et tenir au courant des progrès de l'Eglise nos associés, tous désireux de savoir si le drapeau de Dieu avance ou recule dans le monde.

Néanmoins, par la force même des choses, chacune de nos livraisons ne contient que des épisodes isolés de la grande vie de l'Eglise universelle, et il serait difficile, après ces excursions dans le champ apostolique, de se faire une idée d'ensemble de l'action, des triomphes, des tristesses des missionnaires. Voilà pourquoi, afin de combler cette lacune dans la mesure du possible, nous donnons, chaque année, un tableau de l'histoire des missions.

Dans ce coup d'œil rapide, où n'apparaîtront que les faits principaux, il nous arrivera de ne pas avoir à nommer toutes les Congrégations religieuses qui travaillent à l'extension du règne de Dieu ; mais avons-nous besoin d'affirmer que nous avons pour chacune d'elles et pour leurs travaux la même admiration, la même sympathie respectueuse ?

I

L'Europe a vu, pendant cette période, peu de changements se produire. Dans des pays autrefois si catholiques, ce sont les mêmes entraves à la liberté, à l'enseignement, aux œuvres de l'Eglise ; les mêmes épreuves dans le présent, les mêmes menaces plus graves pour l'avenir : hommage inconscient, disait autre-

fois Lacordaire, à la vitalité du catholicisme qui, tout enchaîné qu'on le voudrait, ferait encore peur à ses adversaires. Par contre, un mouvement de retour bien consolant s'accentue, lentement sans doute, mais incontestablement, chez les peuples envahis autrefois par le protestantisme; il n'y a pas de semaine où la presse ne mentionne des conversions éclatantes. En Suisse, en Angleterre, en Norvège, en Suède, en Hollande, dans le Danemark, l'Eglise est honorée et les religieuses de tous ordres développent leurs œuvres de bienfaisance et d'éducation au milieu du respect et de la reconnaissance générale. Plaise à Dieu que la vérité devienne conquérante encore, comme du temps des apôtres, par la charité !

II

Si l'Orient, ce pays des vénérables souvenirs, n'a pas répondu encore pleinement à la voix du Saint-Père; si des préjugés invétérés, si l'esprit d'indépendance retardent et retarderont, longtemps encore peut-être, l'union si désirée, du moins l'observateur le plus prévenu peut constater un réveil, chez les Coptes surtout, et les Pères Jésuites de Minieh, d'Alexandrie et du Caire, parlent, dans des lettres enthousiastes, des bonnes dispositions de ces peuples et des espérances qu'ils donnent. Sans doute, le protestantisme essaye d'entraver ce mouvement réel et général : grâce aux prodigieuses ressources dont il dispose, il ouvre partout de somptueuses écoles, des temples et des hôpitaux; mais la froideur de son culte ne saurait répondre au génie et au caractère de cet Orient auquel Rome a emprunté, en grande partie, la majesté de ses cérémonies. Du reste, l'empereur allemand qui, dernièrement, dans un voyage triomphal, parcourait ces pays sanctifiés par nos martyrs, par nos grands docteurs, et qui, quoique protestant, offrait aux catholiques de son empire, un des plus vénérables sanctuaires de Jérusalem la Sainte, a dû constater lui-même quels sillons Rome et les nations catholiques avaient tracés, quel dévouement y déploient nos religieux et nos religieuses, et il a dû rendre hommage à l'œuvre humanitaire accomplie par l'Eglise sur ces terres sacrées où, avec la grâce de Dieu, il n'y aura, dans un jour plus ou moins prochain, qu'un troupeau et qu'un pasteur.

L'Arménie a joui, cette année, d'une paix relative; mais que de plaies à panser, que de ruines à relever ! Nous avons tenu à honneur de prêter notre concours à cette œuvre de réparation, soit par des dons directs, soit par la somme que nous mettons à la disposition du Saint-Père; aussi, les évêques arméniens, réunis en synode sous la présidence du Patriarche Azarian, ont exprimé en termes chaleureux leur reconnaissance envers nos bienfaiteurs.

C'est le même cri de gratitude qui a retenti cette année dans tout l'Extrême-Orient, car à des désastres exceptionnels nous avons dû répondre par des secours exceptionnels. L'Inde, d'abord, a connu, en effet, comme en 1878, les horreurs de la famine.

« Notre terre est en deuil, nous écrivait un missionnaire. Les mères pleurent leurs enfants emportés comme des roses matinales par un tourbillon. Comme elles se lamentent ! Comme elles se jettent désespérées à nos pieds ! Elles doivent être bien amères ces larmes coulant de leurs tristes yeux sur des joues amaigries par la faim ! Pauvres enfants ! Le bon Dieu m'a donné un cœur solide. Sans cela, il y a longtemps qu'il se serait brisé à la vue des misères dont j'ai été témoin. Grâce à vous, chers associés, nous avons pu soulager quelques-unes de ces infortunes; aussi quand les païens demandaient aux chrétiens : « Qui « donc nous sauvera de la mort? » des bouches chrétiennes leur disaient : « Allez trouver nos prêtres, « ils vous montreront le chemin du ciel. »

« Et ils sont venus et, ces derniers mois, mille d'entre eux ont reçu le baptême; d'autres plus nombreux étudient les prières. N'est-ce pas bien consolant de voir tant de localités où il n'y avait pas un seul chrétien il y a six mois, se couvrir de plantes divines qui répandent devant le trône de Dieu un arome plein de vertu. »

A la famine des Indes se sont ajoutées des persécutions partielles dans la Chine. Sans doute le pouvoir central se montre à Pékin favorable aux Européens et en particulier aux missionnaires et les pompes déployées dernièrement au sacre de Mgr Favier par le gouvernement impérial lui-même, prouvent la considération qui entoure les missionnaires lazaristes. A ce résultat ont contribué pour une large part les deux ministres de France, MM. Girard et Pichon, dont la fermeté et la prudence ont assuré les droits du Protectorat chrétien. Malheureusement, le gouvernement en Chine est loin d'être centralisé; le manque de communications entre les provinces de cet immense empire laisse le champ libre aux exactions, et nos chrétiens se trouvent trop souvent à la merci des petits mandarins locaux qui, soit par incapacité ou imprévoyance, soit par haine ou mûs par d'anciens préjugés, autorisent ou laissent accomplir des crimes atroces, sauf à les désavouer ensuite. Voilà l'explication et du meurtre de deux missionnaires allemands, de Steyl, les PP. Nies et Henlé dans le Chan-Tong méridional, et de l'assassinat au Kouang-si de M. Bertholet avec deux de ses néophytes, survenant un an à peine après celui de M. Mazel dans la même mission, et tout récemment du massacre de

M. Chanès avec treize de ses fidèles au Kouang-tong, vicariat presque détruit aujourd'hui.

La révolution de palais accomplie dernièrement dans la Capitale, dont nous n'avons pas encore les détails précis, ne peut que contribuer à affaiblir le pouvoir et à donner libre carrière aux pires malfaiteurs.

Néanmoins le catholicisme est en progrès dans l'Empire du Milieu! Comment Dieu n'écouterait-il pas la voix des martyrs demandant miséricorde pour leurs bourreaux!

∴

Dans le Tonkin, en Cochinchine, comme dans tout l'Annam, la pacification semble complète; les missionnaires peuvent développer leurs œuvres et des conversions nombreuses récompensent leurs efforts. Pourquoi, hélas! ne pouvons-nous pas leur envoyer des ressources égales à leur zèle? C'est le même regret que nous exprimons, en considérant les espérances que donnent le Japon et la Corée, ouverts tous deux à la civilisation, mais en même temps au protestantisme.

III

En Afrique, nous avons eu à pleurer la mort du pieux et zélé successeur du cardinal Lavigerie sur le siège d'Alger: Mgr Dusserre s'est doucement endormi dans le Seigneur le 30 décembre à l'âge de 65 ans. Peu de jours auparavant, le pontife, qui avait recueilli l'autre portion d'héritage de l'éminent primat d'Afrique, Mgr Combes, archevêque de Carthage, inaugurait solennellement la nouvelle cathédrale de Tunis. En mettant ainsi le sceau de la consécration à une œuvre commencée par le grand cardinal, Mgr Combes glorifiait une fois de plus l'illustre prélat qui fit tant en Afrique pour l'Eglise et pour sa patrie, et à qui un suprême hommage sera prochainement décerné. Un monument digne de lui ne tardera pas, en effet, à lui être érigé dans la basilique qui garde ses cendres.

Au même moment, un de ses fils de prédilection, promu à l'épiscopat, Mgr Hacquart, premier évêque de Tombouctou, prenait possession de la métropole du Sahara. Dans l'Afrique équatoriale, signalons le merveilleux mouvement de conversions qui amène par milliers et par milliers les catéchumènes de l'Ouganda aux pieds du missionnaire succombant devant la tâche et désolé de ne pouvoir accueillir au gré de ses désirs toutes les âmes qui s'offrent à lui.

En Abyssinie, la réception faite aux Lazaristes par le négus Ménélick, les assurances de protection et les marques d'intérêt qu'il leur a prodiguées sont du meilleur augure pour l'avenir du catholicisme. M. Coulbeaux, réconforté par ces preuves de la bienveillance du souverain, a triomphé de tous les obstacles et s'est installé à Gouala, tandis que son confrère, M. Picard, relevait la mission d'Alitiena.

A Madagascar, les Pères du Saint-Esprit devenant les auxiliaires des Jésuites et des Lazaristes, viennent de s'établir dans le nord de la grande île, dont Mgr Corbet est nommé vicaire apostolique. C'est une nouvelle mission, et non des moins importantes, confiée à la famille du Vénérable Libermann, chargée déjà de l'évangélisation d'une si grande portion du noir continent, à l'ouest, à l'est, au centre.

Au centre, précisément, dans la mission de l'Oubanghi, peuplée de sauvages féroces et anthropophages, un religieux de la Congrégation du Saint-Esprit, le Fr. Séverin, a été traîtreusement massacré par les Bondjos, au mois d'août dernier. Le sang ainsi versé sera, nous n'en doutons pas, une source de grâces abondantes pour ces peuplades cannibales qui s'étaient montrées jusque-là sourdes à la voix du missionnaire.

Enfin, une importante station, établie sur les rives du Niger par les Pères des Missions africaines de Lyon, la mission d'Alla, a été détruite complètement dans la journée du 3 octobre. C'est la ruine de plusieurs années de patients travaux et des plus légitimes espérances.

Cependant, quand nous parcourons l'Afrique, quand nous considérons à l'œuvre les Jésuites du Zambèze, les Oblats de Marie au Basutoland, les Oblats de Saint-François-de-Sales de Troyes au fleuve Orange dont le premier évêque a été sacré dernièrement, les Pères allemands du Zanguebar et du Cameroun, nous avons confiance en l'avenir. Puissions-nous célébrer bientôt la résurrection de la vieille Eglise d'Afrique!

IV

Grâce à la liberté dont il jouit, l'apostolat continue à prospérer dans la grande République des Etats-Unis. Les Œuvres s'y multiplient, et ce sol fécond se couvre d'écoles et, on peut le dire, d'un blanc manteau d'églises. Si le catholicisme se montre en Amérique avec des allures extérieures conformes au génie de ces peuples nés d'hier, mais contraires, à première vue, aux traditions séculaires de la vieille Europe, laissons à Rome le soin de juger: l'Eglise, cette voyageuse de tous les temps et de tous les lieux, reconnaît comme ses enfants tous ceux qu'abrite cette immense forêt de dogmes éternels dont parle Tertullien, sans s'inquiéter de la langue qu'ils emploient et des coutumes qui composent leur physionomie spéciale.

Pour nous, s'il nous est permis d'exprimer un vœu et, une fois encore, d'adresser une prière à l'illustre épiscopat américain, c'est de voir leur grande Eglise, si généreuse, quand il s'agit de ses œuvres locales, prendre une part plus active, plus en rapport avec ses richesses, à l'évangélisation des peuples moins privilégiés. Ces évêques si éclairés nous pardonneront certainement notre supplique respectueuse, car tous reconnaissent que notre Œuvre a eu, à son berceau, le but principal de répondre aux cris de détresse de leurs premiers apôtres.

Aujourd'hui encore nous sommes loin de nous désintéresser de la marche en avant de l'apostolat dans les diocèses moins fortunés des Etats-Unis, nos listes de répartition en font foi, et nous nous plaisons à rendre hommage à la courtoisie et à l'esprit de justice et d'impartialité du gouvernement de Washington : respectueux de la liberté de tous, sachant estimer toute action glorieuse, il place au Capitole la statue du célèbre P. Marquette, ce missionnaire jésuite, qui, au XVIIe siècle, tout en prêchant l'Evangile aux sauvages, reconnut le cours du Mississipi ; aussi, dernièrement, en parlant des colonies espagnoles, le *New-York Freemans* pouvait écrire : « Les principes de liberté religieuse, qui règnent dans les Etats-Unis, régneront dans les Etats annexés. Or, il n'y a pas un coin sous le soleil où l'Eglise soit plus libre, où le Pape soit plus Pape ; il n'y a pas un pays au monde où l'Eglise se développe avec plus de vigueur, où elle soit plus florissante, où les catholiques soient plus intelligemment dévoués à la chaire de Pierre, le centre de l'unité. »

Saluons, avant de quitter l'Amérique, tous les missionnaires, toutes les communautés religieuses, Oblats de Marie-Immaculée, Pères Salésiens de Dom Bosco, etc., dont le dévouement, plus fort que tous les obstacles, porte aux vieilles tribus indiennes les bienfaits de la foi et de la civilisation.

V

Les progrès accomplis en Australie et dans ces groupes d'îles si inhospitalières autrefois s'accentuent chaque année. Il y a seulement trois quarts de siècle, un seul prêtre prêchait l'évangile en Océanie à quelques pauvres pêcheurs. Aujourd'hui la hiérarchie sacrée est constituée avec un cardinal et vingt évêques ; des églises, des établissements de charité s'élèvent comme par enchantement et, cette année même, Son Eminence l'Archevêque de Sydney consacrait la cathédrale de Saint-Patrice à Melbourne, le plus beau monument religieux de l'Australie.

Les Pères Maristes qui, au début de l'évangélisation, ont été les premiers à la peine et au martyre, continuent leur tâche glorieuse. Déjà la Nouvelle-Calédonie, les Fidji, les Nouvelles-Hébrides, l'archipel des Navigateurs ont entendu la parole des frères du Bienheureux Chanel ; mais ce n'était pas assez pour leur zèle, ils voulaient rentrer dans ces îles Salomon qui avaient massacré Mgr Epalle et ses premiers missionnaires, îles si souvent reprises et si souvent abandonnées. Ce qui n'était qu'un désir est aujourd'hui enfin une réalité, et Mgr Vidal, à la tête d'une petite phalange de missionnaires, débarquait récemment sur ces plages habitées par des tribus féroces et anthropophages. Les premières nouvelles qui nous sont parvenues de cette expédition apostolique nous font présager que l'heure de Dieu a sonné et que l'appel de sa grâce sera, cette fois, entendu.

Ce sont les mêmes consolations qui encouragent le zèle des Pères du Sacré-Cœur d'Issoudun. En Nouvelle-Guinée, en Nouvelle-Poméranie, ils recueillent une moisson qui dépasse leurs espérances.

Nous aimons, enfin, à accorder un souvenir respectueux aux Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus de Paris, aux Bénédictins d'Auckland, aux Capucins d'Armidale et aussi aux vaillantes religieuses auxiliaires de l'apostolat dans ces pays lointains.

∴

Nous le voyons, le siècle qui s'achève, malgré ses fautes, malgré les ruines qu'il a accumulées trop souvent, n'a pas été sans gloire : il a marqué au contraire un réveil de foi et d'héroïsme. Si les pouvoirs publics sont demeurés hostiles ou indifférents, jamais l'action individuelle n'a montré plus d'élan. Dieu, voyant les princes et les chefs des peuples sourds ou rebelles à son appel, a voulu avoir le peuple lui-même, et le peuple, représenté par des apôtres de vingt ans, a envahi l'univers. Unissant dans leur cœur le double amour de l'Eglise et de leur pays, ils nous ont conquis par leur dévouement et souvent par leur sang, une gloire qui nous console de tant de luttes mesquines dans lesquelles s'usent trop souvent nos forces.

La générosité des fidèles a-t-elle égalé l'héroïsme des missionnaires?... Sans doute, nous avons le devoir de remercier les bienfaiteurs qui, répondant aux appels si fréquents, si paternels du Saint-Père et de l'Episcopat, nous apportent fidèlement chaque année de consolantes offrandes; sans doute nous sommes émus en constatant des libéralités, des dévouements qui veulent rester inconnus, vertus de la terre sœurs de celles qui peuplent le ciel; sans doute, des pays chrétiens qui, il y a dix ans, nous envoyaient à peine un souvenir de sympathie, s'ébranlent à la voix de nos délégués, parmi lesquels nous aimons à nommer Mgr Terrien, ou répondent, malgré bien des tris-

tesses, comme la chevaleresque Espagne, à l'appel de comités dévoués; sans doute, nous le reconnaissons, les charges imposées aux catholiques pour soutenir leurs œuvres locales, sont aujourd'hui bien lourdes; mais il est aussi de notre devoir de faire remarquer combien le budget de l'apostolat est en disproportion avec les besoins des apôtres, et tout en remerciant, du fond du cœur, ceux qui nous sont fidèles, de demander à tous les amis de la civilisation et du progrès des offrandes plus généreuses.

***

Qu'on nous permette d'emprunter le mot de la fin de cette notice à un jeune missionnaire du Gabon, dont les récits charmants ont fait cette année la joie des lecteurs des *Missions catholiques* (1). Elles sont si gracieuses ces lignes, si pittoresquement écrites, qu'on nous pardonnera de les faire suivre sans transition cet aride et austère tableau :

« Si malgré moi, trop longtemps, écrit-il, je vous ai ennuyés, fatigués, lassés de mes récits, comme vous le faites pour ces musiciens lamentables, qui, sur un instrument barbare, tournent et retournent leur musique ébréchée, penchez-vous à votre fenêtre et jetez un sou ou deux, voire même une pièce blanche !

« Profondément incliné, le musicien du bon Dieu vous dira : « Grand merci, que Dieu vous le rende ! » et il s'en ira content, je vous le jure. A d'autres, il redira son antienne, qui ne varie guère, hélas ! « Un « petit sou pour l'amour de Dieu ! »

« Lorsque, ce qui ne tardera guère, je l'espère bien, le bon Dieu m'appellera pour faire là-haut ma modeste petite note dans le concert final, tout ce que je demande, c'est que la dette que j'aurai contractée envers vous, soit si grosse, si grosse, si pesante, que le bon Dieu tout seul puisse être mon banquier. »

CHRONIQUE DE L'ŒUVRE

M. Martial de Prandières a été nommé président du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Lyon, en remplacement de M. le comte des Garets, qui, par de pressantes instances, a imposé sa démission en la motivant sur son grand âge.

M. des Garets, depuis quarante ans membre du Conseil, le présidait depuis trente ans. Il avait succédé à ce titre à M. de Prandières, le père du président actuel.

M. des Garets continue à faire partie du Conseil avec le titre de président honoraire que lui a décerné le vote unanime de ses collègues.

(1) Le R. P. Trilles, de la Congrégation du Saint-Esprit.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Avec cette livraison, nos lecteurs recevront un supplément contenant le remarquable discours de Mgr Le Roy, sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Russie. — On annonce que S. M. l'empereur de Russie vient de signer un ukase autorisant la création à Saint-Pétersbourg d'une église catholique qui dépendra de l'archevêque de Mohilev.

En outre, l'empereur a relevé de ses fonctions le gouverneur général de la Pologne russe, le prince Imeretynski, à cause des rapports très tendres qui existaient entre lui et le clergé catholique. Ce haut fonctionnaire poursuivait envers les fidèles de Pologne une politique très hostile. Sa destitution semble bien une nouvelle preuve des sentiments d'équité et de générosité dont S. M. le tzar est animé.

Cochinchine septentrionale (*Annam*). — M. Allys nous écrit de Hué :

« Le district de Bên Thuy, qui comprend la moitié de la province de Hué, compte aujourd'hui 8 paroisses et 11.932 catholiques. Ces huit paroisses sont administrées par 12 prêtres dont 4 missionnaires et 8 prêtres indigènes. Pendant le dernier exercice, ces 12 prêtres ont entendu 22.930 confessions, donné 26.911 communions, baptisé 2.923 catéchumènes et 1.179 enfants de payens.

« En face de pareils résultats, on pourrait croire que l'année qui vient de finir a été pour nous une année de paix et de tranquillité. Hélas ! il n'en est rien et nous pouvons bien dire que nos souffrances ont été largement proportionnées au nombre de conversions qu'il nous a été donné de faire.

« D'abord c'est la famine qui, pendant de longs mois, a ravagé notre mission et fait d'innombrables victimes. Grâce aux aumônes venues de France, nous avons pu secourir un grand nombre de malheureux et beaucoup de personnes à qui il nous était impossible de conserver la vie du corps ont pu, en recevant le baptême, se procurer la vie de l'âme pour la bienheureuse éternité.

« Mais comme cette situation pénible est appelée à disparaître, je ne m'y arrête pas, d'autant plus que, comme missionnaire, j'ai à parler d'une épreuve bien plus sensible.

« Depuis de longs mois, nos catholiques sont soumis à des vexations sans nombre.

« Les autorités provinciales font tout leur possible pour discréditer les missionnaires ; des circulaires vont dans tous les villages exciter les payens à porter plainte contre les catholiques. Devant un pareil déchaînement de haine, il n'est pas étonnant que nos néophytes aient été effrayés et que quelques-uns fassent semblant de ne plus connaître Celui qu'ils avaient promis d'adorer.

« Il y a des chrétientés dont presque tous les habitants sont en fuite. Là où ils peuvent encore rester chez eux, ils sont soumis à toute sorte d'épreuves et il n'est pas de moyens que n'emploient les bouddhistes pour forcer les chrétiens à apostasier.

« Il va sans dire que nous faisons notre possible pour venir en aide à ces malheureux; nous n'épargnons rien pour rendre leur position tolérable. Mais, après les dépenses que nous avons faites pendant la famine, nos ressources sont si minimes que nous ne pouvons presque rien faire pour soulager leur misère et nous avons la douleur de voir un bon nombre d'entre eux aller de marchés en marchés, cherchant de quoi se sustenter, eux et leurs familles. Ce spectacle nous est d'autant plus pénible que ces pauvres gens souffrent pour la religion, et n'auraient qu'un mot à dire pour recouvrer les bonnes grâces de leurs compatriotes. »

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

(KAMAKURA ET NIKKO)

Ruines et Mausolées

PAR

M. Michel RIBAUD

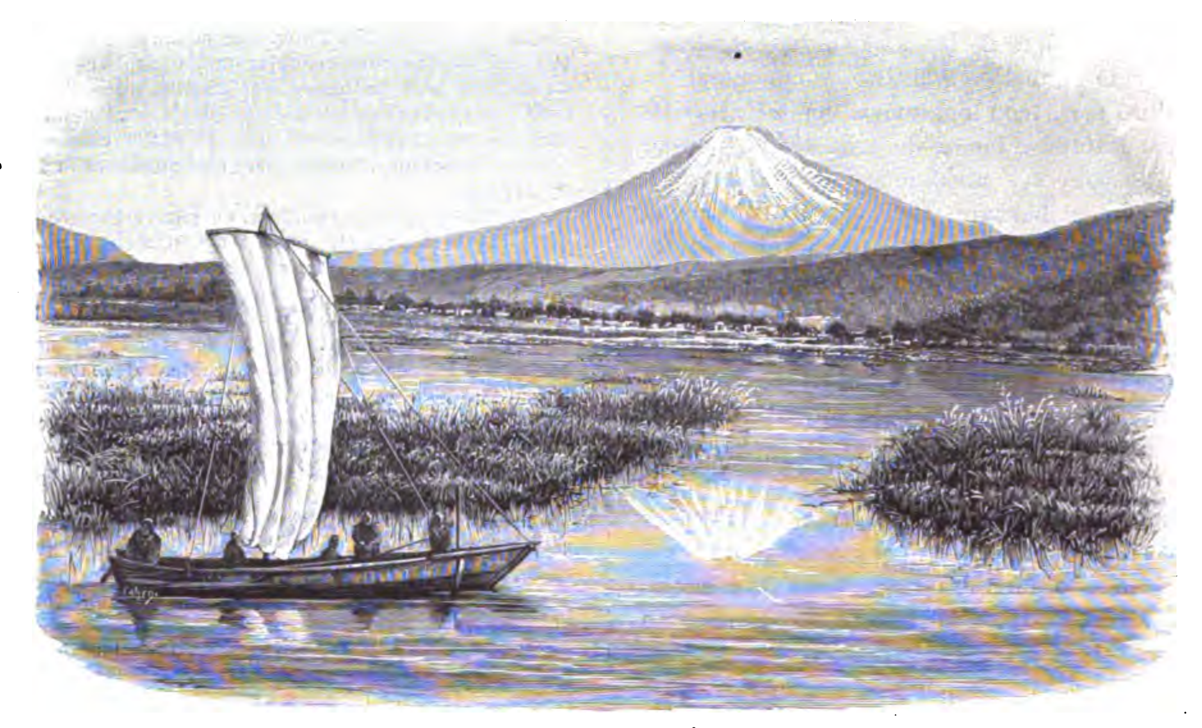
De la Société des Missions Etrangères de Paris

L'importante étude dont nous commençons la publication se recommande d'elle-même à l'attention de nos lecteurs. Le titre seul est déjà plein de promesses et fait entrevoir de délicats et pittoresques aperçus sur les îles du Soleil Levant. Quant à la manière dont ce beau programme est rempli, la signature de l'auteur peut rassurer les plus exigeants : à tous elle rappellera les pages exquises sur le Japon boréal qui remplirent nos colonnes pendant la plus grande partie de l'année 1897 et furent si justement remarquées. Nous sommes assurés que la relation actuelle obtiendra une faveur encore plus flatteuse : la forme n'est pas moins achevée et le fond du sujet est peut-être de nature à plaire à un plus grand nombre de nos lecteurs.

YOKOHAMA

I

Rien de plus magnifique que le port d'Hakodaté pendant une belle nuit de printemps. La large baie ne laisse voir au loin que des formes indécises, des silhouettes vagues qui se reflètent en abîmes dans les flots sombres. La grande nappe unie des eaux du port réfléchit les mille lampes étincelantes des étoiles. Tout autour de nous, les nombreux navires à l'ancre, les hauts voiliers, semblables à des sauriens gigantesques captifs dressent leur masse énorme. Au sommet des mâts, les falots verts ou rouges tranchent sur le noir de l'espace; puis le grand roc de Hakodaté, sur les flancs inclinés duquel s'étage la ville en amphithéâtre, resplendit de ses lumières innombrables, dont les reflets allongés sur les ondes viennent aboutir jusqu'à nous en traînée de feu.



JAPON. — LE FUSIYAMA, VU DE TAGONOURA; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, des Missions Etrangères de Paris. (voir page 8).

Autour de notre navire, des barques circulent à la voile, d'autres à la godille qui grince dans les gongs. Accostés à notre navire, de grands chalands chargés de marchandises, ressemblent à une fourmilière humaine. Les hommes de peine entassent dans les flancs de notre mastodonde les richesses de la colonie, aux sons d'un chant rythmé et monotone, très caractéristique dans le grand silence de l'espace.

De temps en temps, le tintement sonore de la cloche du quart, net et strident, contraste vivement au-dessus des bruits du port, et la grande brise venue du large, tout en atténuant par intervalle ces mille voix, fait frissonner dans l'espace les hautes mâtures des navires en nous imprégnant de ses effluves sauvages qui sentent l'infini des mers...

A 10 heures précises, les échelles se lèvent et notre géant s'ébranle. Il gagne majestueusement le large, s'enfonçant au sein des ténèbres silencieuses; les mille lumières vacillantes du port semblent s'éteindre peu à peu, à mesure que notre navire s'éloigne. On n'entend plus, au milieu du calme profond des choses, que le bruit sourd de sa tarière puissante qui perce l'abîme sans relâche...

II

Elle est ravissante de fraîcheur, cette longue côte capricieuse du Nambu, que nous longeons ce matin à l'aube



blanchissante. Des montagnes étagées, les plus lointaines aux crêtes neigeuses, servent de cadre à la grande plaine diaprée des eaux bleuâtres moirées d'argent. Sur les bords çà et là, les petits pâtés blanchâtres, très accentués, des villages.

Des nuages brillants sont plaqués à la base des montagnes; d'autres nuées fantasmagoriques s'arrêtent aux cimes et partout des lueurs roses qui se mêlent aux teintes d'argent.....

∴

Dans l'après-midi, nous passons à la hauteur du *Kinkwa-san* (la montagne aux fleurs d'or), rocher célèbre et sacré, que depuis onze siècles visitent chaque année des multitudes de pèlerins. Il avance hardiment dans le Pacifique son éperon aigu de basalte, éternellement battu par les flots courroucés de cette côte dangereuse. De là nous voyons se dérouler magnifiquement devant nous les 808 îlots de l'archipel de Matsushima, tous coiffés de pins en éventails; sa curieuse structure et sa beauté étrange l'ont fait classer parmi les plus beaux paysages japonais. Plusieurs artistes des grandes écoles de peinture du moyen âge en ont reproduit à l'envi les merveilleux aspects.

Le lendemain, au crépuscule matinal, notre navire jette l'ancre en rade de Yokohama.



JAPON. — Une rue de la concession européenne, a Yokohama; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir le texte).

III

Yokohama, le plus vaste port du Japon, terminus de toutes les grandes lignes de navigation du monde, est une ville cosmopolite par excellence, un petit Constantinople de l'Extrême-Orient. En 1858, lorsque le *Shogunat* décadent signa avec les Etats-Unis, l'Angleterre et la France ces premiers traités qui devinrent pour le Japon le point de départ de tant de merveilleux progrès, Yokohama n'était qu'un insignifiant petit village de pêcheurs. A peine fut-il déclaré port ouvert, qu'Américains, Anglais, actifs et infatigables quand il s'agit de *business*, s'y précipitèrent avec fièvre; ouvriers industrieux, ils firent, en moins de trente années, de cette plage basse et boueuse une ville saine, magnifique et opulente, qui offre l'apparence d'une de nos plus riches cités maritimes d'Europe.

∴

Dans la soirée, nous nous trouvions sur le *pier*, grande jetée à charpente métallique, espèce de boulevard artificiel aux proportions gigantesques, qui s'avance à plus de 300 mètres dans la mer, œuvre colossale qui permet aux plus grands paquebots de venir accoster et de décharger



VUE DE MATSUSHIMA

immédiatement sans le secours de chalands et de remorqueurs les immenses cargaisons qu'ils récèlent dans leurs flancs.

De l'extrémité de ce débarcadère, en se tournant vers Yokohama, le panorama dont on jouit frappe par son originalité. Le quai étale en avant sur une ligne régulière ses constructions européennes élégantes et massives tout à la fois : luxueux hôtels, bureaux des Compagnies maritimes, clubs princiers, bâtisses somptueuses des différentes administrations commerciales anglaises, américaines, françaises. A droite, les bruyants entrepôts des douanes japonaises élèvent leurs énormes et longs édifices de briques rouges ; à gauche, la gracieuse colline du *bluff*, couverte par les villas des résidents, les consulats de plusieurs puissances, étale la magnificence de ses verdures.

Tout autour, dans le fond, des crêtes de collines embrumées, et dans le lointain, vaguement esquissé et baignant dans l'atmosphère enluminée de pourpre et d'or de cette belle soirée de printemps, s'élève, au-dessus de cet ensemble, la silhouette orgueilleuse du Fusiyama (voir la gravure, p. 6), le souverain classique des monts japonais.

∴

Yokohama se compose de trois cités distinctes et juxtaposées : la concession européenne, la ville chinoise et la ville japonaise. La concession européenne, qui occupe le long du quai un large rectangle et toute la colline riante du Bluff, mérite peu d'attention. C'est un coin des quartiers commerçants de Londres ou de New-York transporté au Japon. La population étrangère et cosmopolite de cette cité, où domine l'élément anglais, est composée presque totalement de gens d'administration ou de gros marchands. Il est difficile de se faire une idée des affaires qui se brassent au milieu du tourbillon effréné de cette ville. Dans le *settlement* dont l'espace est relativement restreint, en dehors des nombreux commerçants dont les magasins étalent devant les passants leurs vitrines, on ne compte pas moins de 76 agences générales, 8 grandes banques, 35 Compagnies de navigation, 150 Compagnies d'assurances, 19 consulats et légations et 12 clubs.

L'élément religieux, protestant et maçonnique a envahi cette ville qui offre tous les appâts du confortable et des plaisirs. On n'y rencontre pas moins de 15 *churches* protestantes, appartenant chacune à une secte différente et 17 loges maçonniques, dont plusieurs sont de véritables monuments d'architecture. La religion catholique est représentée par une paroisse, dont l'église a été, en ces derniers temps, restaurée avec goût et dont le curé jouit de l'estime de toute la colonie étrangère.

La ville chinoise à la population mercantile n'est remarquable que par la sordide apparence et le mauvais entretien de ses maisons bariolées de couleurs criardes.

Nous ne nous attarderons pas dans l'immense quartier japonais débordant d'une activité dévorante. Nous y reconnaissons de suite le Japon : maisons basses, proprettes, gracieuses. Nous retrouvons ici l'élégant costume national et la politesse des manières que le voisinage du Yankee n'a pu émousser. Nous remarquons au passage plusieurs hautes cheminées de manufactures et d'usines, preuve incontestable des merveilleux progrès réalisés par ce peuple industrieux et entreprenant.

∴

Les affaires que nous sommes venus traiter à Yokohama traînant en longueur, n'ayant pas, d'ailleurs, un grand attrait pour cette ville hétérogène, nous profitons de ces quelques jours de répit pour aller faire une visite aux ruines de Kamakura, la vieille capitale des premiers Shoguns japonais.

IV

Il y a vingt ans, les voyageurs, désireux de visiter les ruines de Kamakura, faisaient la route à pied ou en palanquin, portés à dos d'homme. Ils cheminaient par petites étapes d'abord le long de la célèbre avenue de la « Mer orientale » bordée de grands pins centenaires, se reposant de temps à autre dans les élégants magasins dont elle est entourée, puis inclinant leur marche vers le sud, arrivaient à l'ancienne capitale des premiers *Shoguns*.

On y va en 50 minutes par le chemin de fer, un chemin de fer qui semble fait pour rire, comme toutes les choses japonaises, mais très confortable, très bien organisé à tous les points de vue.

A 10 heures précises, nous quittons la grande gare tapageuse de Yokohama et notre train entre dans les campagnes fertiles qu'égaie un beau soleil printanier. Dans notre compartiment se trouvent plusieurs Japonais à la mine distinguée, correctement vêtus à l'européenne. Quelques-uns parcourent un journal; deux autres entament une conversation sur la politique du jour, tandis qu'un jeune officier, drapé dans son uniforme allemand, tout en fumant un cigare, lit très attentivement un ouvrage anglais.

Nous avançons à travers un couloir tortueux, bordé de deux rangées de basses collines capricieuses, aux pieds desquelles çà et là sont assis de nombreux villages aux maisons sveltes et légères, toujours placées dans un site gracieux, bordées par des *lucus* de cèdres aux larges ramures noires ou enveloppées de cerisiers et de pruniers fleuris.



On remarque aussi de temps à autre, comme accrochés aux flancs des collines ou dominant quelques vieux rochers moussus, de nombreux petits édifices mystérieux au faîte surmonté d'X semblables aux ailes des moulins à vent : ce sont des ornements spéciaux aux *myas*, temples shintoïstes.

Hodogaya, la première station où notre train s'arrête, est située au fond d'un vallon, richement cultivé en rizières étagées. On y remarque un petit bois de *Cryptomérias*, dont le vert sombre tranche vivement sur la nuance tendre de ces campagnes.

Rien n'est plus varié que l'aspect des environs de Yokohama.

Les deux collines sinueuses à travers lesquelles court notre train, tantôt se rapprochent jusqu'à former un boyau étroit, tantôt s'élargissent, étalant devant nous de nouvelles plaines aux contours déchiquetés. On remarque, dans ces décors de verdure parsemés de rochers, une multitude d'anfractuosités bizarres telles qu'on en voit sur les côtes, dans les baies creusées par l'Océan. Il semble que le Pacifique, dont nous ne sommes pas très éloignés, occupait autrefois ces plaines et ces vallons et qu'il s'en serait retiré naturellement ou sous l'influence d'un de ces phénomènes seismiques si fréquents dans ce pays de volcans.

(*A suivre.*)



JAPON. — LA POSTE A YOKOHAMA ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD (voir le texte).

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

Le missionnaire distingué qui nous donna, il y a cinq ans, sous le titre de *Récits maoris*, une étude si attachante sur les indigènes de la grande terre des Antipodes, nous envoie un travail d'une nature différente mais d'un non moins grand intérêt.

Sous ce titre : *Fleurs des Antipodes*, l'auteur salue et les merveilles naturelles de ce beau pays, et les monuments primitifs, et les peuples qu'on y rencontre, et aussi, comme nous le verrons dans la suite, les prodiges accomplis par la grâce et les travaux des missionnaires dans ces régions qui s'ouvrent à la civilisation.

Aujourd'hui c'est une excursion dans le monde végétal, si pittoresque, si original, de la Nouvelle-Zélande. Le R. P. Cognet, botaniste émérite, nous entraîne à sa suite au sein des forêts néo-zélandaises et nous fait admirer les merveilles semées à profusion par la main du Créateur dans le brillant archipel du Bout du monde. Personne, assurément, ne regrettera les instants passés dans la compagnie d'un guide aussi aimable et aussi érudit, qui sait unir si bien au don d'instruire le don de charmer.

PREMIÈRE PARTIE

BOTANIQUE

La flore de la Nouvelle-Zélande, sans être remarquable par le nombre ou par l'éclat de ses types, présente cependant un charme spécial. A quoi faut-il l'attribuer ? Peut-être le renom de ses majestueuses forêts peuplées des essences les plus précieuses en médecine et en ébénisterie, uni aux gracieuses descriptions publiées par les voyageurs, suffirait-il à l'expliquer.

Ce qui surprend et intéresse le plus, c'est que tout y est nouveau, distinct, *sui generis*. En Europe, presque toutes les espèces connues subissent l'effet de l'hiver et en témoignent par l'abandon de leurs feuilles ; ici, au contraire, toutes les espèces indigènes bravent la mauvaise saison et conservent leurs atours ; un bon nombre même semblent attendre les pluies et les brouillards d'hiver pour mieux

se développer, fleurir et fructifier. En Europe, les fougères et les orties, les légumineuses et les orchidées sont des plantes de dimensions fort restreintes ; ici nombre de types appartenant à ces familles s'élèvent souvent à des hauteurs considérables et mériteraient à bon droit le nom d'arbres. En Europe, c'est à peine si une *cinquantaine* d'essences végétales sur mille atteignent une hauteur de vingt-cinq pieds ; ici, la proportion est changée et il nous faut compter et admirer environ 270 espèces arborescentes dans une flore qui ne dépasse pas le chiffre de 700 types. Les plus belles fleurs, au lieu de grandir dans une serre chaude, sont ici dans les forêts, portées sur des géants végétaux comme le *rata* (*Metrosideros splendens*) ou au moins sur de vigoureux troncs comme ceux du *Pohutukawa* (*Metrosideros tomentosa*) et du *Kotukutuku* (*Fuchsia decorticata*).

L'émigrant d'Europe qui arrive sur nos rivages cache rarement sa surprise. Instinctivement, il cherche autour de lui les productions végétales de son pays. Dans les jardins, il retrouve tous les légumes et toutes les fleurs qu'il connut ou admira dans sa jeunesse; dans les campagnes, il rencontre aussi les mêmes arbres fruitiers et les mêmes graminées qu'au pays natal. Mais, pour peu qu'il s'écarte des régions civilisées, pour peu qu'il pénètre dans le *sanctum* de la nature zélandaise, tout change d'aspect, tout revêt à ses yeux un caractère singulier, mais non dépourvu de charme. Ce sont des plaines verdoyantes couvertes de *raupo* (*Arundo conspicua*) et de *harakeke* (*Phormium tenax*. Çà et là, quelques *Cordylinas* (*Palmier-chou*) brisent la monotonie du tableau. Ailleurs, ce sont des bosquets touffus et frais formés par le *karaka* (*Corynocarpus*), et le *kawakawa* (*Piper excelsum*) et le *wharangi* (*Melicope ternata*) aux fleurs odorantes. Ailleurs encore, sur le flanc des collines et aux bords des torrents, c'est une profusion d'arbrisseaux, tels que le *manuka* (*Leptospermum scoparium*, le *karéas* (*Rhipogonum scandens*), le *matipou* (*Mynsine Urvillei*) au feuillage panaché, le *karamu* (*Coprosma lucida*) et le *titoki* (*Alectrion excelsum*), entrelacés avec les tiges souples de la *pua warsanya* (*Clematis fragrans*). Enfin, dans les forêts se pressent une centaine d'essences, remarquables par leurs proportions et leurs qualités. L'absence presque complète de plantes annuelles, le petit nombre des herbacées, la multitude des arbustes et des arbres, tels sont donc les traits distinctifs de notre flore.

∴

Et maintenant, essayons d'esquisser les espèces les plus saillantes, celles qui se recommandent plus spécialement à notre attention.

A tout seigneur, tout honneur. En tous pays, la *palme* occupe un rang des plus glorieux parmi les végétaux. Non seulement on la place aux mains des héros de ce monde, comme un symbole de leurs triomphes ; mais on va même jusqu'à la *supposer* aux mains des élus de Dieu dans leur glorieux séjour.

∴

PALMACÉES. — *Areca sapida* (*Nikau*). — C'est le seul représentant des Palmacées qui ait franchi les tropiques et se soit accoutumé à notre sol et à notre climat. Comment y est-il venu ? L'histoire ne nous l'apprend pas ; mais on peut croire, jusqu'à preuve du contraire, que les premières pirogues qui abordèrent sur nos rivages n'étaient pas vides, et que, parmi les provisions de bouche apportées par les hardis voyageurs, se trouvaient quelques *mikos*. On appelle ainsi le globe formé par les fleurs de ce palmier avant leur pleine expansion.

Découpée en fines lanières, cette sorte de chou constitue un excellent article de nourriture. Nos artichauts et nos choux-fleurs ne sont certainement pas meilleurs. Quant aux jeunes bourgeons, je ne puis mieux les comparer qu'à des *asperges*, dont la saveur rappellerait celle des noix, si chères aux enfants. Mais, sans tenir compte de l'appétit que m'inspire le *miko*, je ne puis m'empêcher de m'insurger contre le vandalisme brutal, qui chaque année réduit en cendres tant de milliers de beaux palmiers, le charme de nos forêts.

∴

S'il est un arbre que l'on aime à rencontrer sur son chemin dans ces ombreuses solitudes, c'est bien le *nikau*. Sur un tronc qui s'élève souvent à quarante pieds, mais qui ne mesure guère plus d'un pied de diamètre, il porte fièrement son panache de longues feuilles pinnatifides, d'un vert parfait, d'un dessin extrêmement décoratif et gracieux. Voyez-le se balancer au souffle de la brise ! Voyez-le pencher vers vous ses sommités fleuries, comme pour vous inviter à les cueillir ! Et si vous voulez admirer d'autres merveilles, faites au tronc une légère entaille, et, après avoir constaté que l'intérieur est tout aussi vert que les feuilles, remarquez encore que chaque année la nature marque d'un anneau le chemin qu'elle a fait.



Big cabbage-tree (Gros arbre chou), DANS LE JARDIN PUBLIC DE CHRISCHURCH.



Le *nikau* aime l'ombre et la liberté. Transplantez-le où vous voudrez et multipliez vos soins, il ne grandira pas. Nos jardins civilisés le gênent, il lui faut la fraîcheur des forêts et l'eau des torrents. Dans les îles du Pacifique, un de ses congénères, le cocotier, nourrit les indigènes de son fruit et leur fournit encore les vêtements, leur huile d'éclairage, la toiture de leurs maisons, les cordages de leurs filets. Le nikau, lui, non seulement décore, nourrit et rafraîchit, mais il prête encore ses feuilles à nos architectes indigènes qui savent en tresser des toitures imperméables et des claies qui, pour tenir lieu de galandages ou de rideaux, n'ont besoin que d'être fixées.

∴

Asphodélacées. — A côté du *nikau*, il faut ranger les différents *ti*, appelés par les Anglais *Cabbage-trees* (arbres-choux).

Le principal, celui qui agrémente nos vastes plaines, est nommé par les savants *Cordylina* ou *Dracæna australis*.

Pendant les huit premières années, son aspect est celui de tous les Dracænas. Mais ensuite il commence à fleurir et à développer des branches, tout le long de sa tige, si bien qu'au bout de quelques années, chaque arbre devient un amas de troncs formant couronne au sommet. De ces hauteurs pittoresques, pendent des grappes de fleurs odoriférantes auxquelles succèdent des baies sucrées que les indigènes dévorent avec avidité. La racine (*mauku*) pourrait fournir du sucre ou servir à fabriquer de la bière. Une autre espèce (*Cordylina stricta*), nommée par les Maoris *turuki*, participe aux mêmes propriétés.

Nikaus, *areca sapida*, dans une forêt néo-zélandaise.

Le *Toi* (*Cordylina indivisa*) possède une fibre extrêmement tenace, ce qui la fait rechercher pour la confection des nattes et des cordes en usage chez les Maoris.

La quantité de sucre contenu dans la racine devrait aussi la signaler à l'attention des industriels. Associé aux deux précédents, cet arbre produit dans un paysage un effet des plus décoratifs.

∴

Mentionnons encore, pour être complet, les espèces suivantes : *Cordylina pumila*, *Cordylina sagenaria*, *Cordylina arenaria*, *Cordylina saccharina*, *Cordylina edulis*. La dernière espèce porte au printemps des bourgeons semblables à des fuseaux ; découpés ou hachés et cuits avec la viande, ils rappellent bien nos choux ; mais la saveur légèrement amère les rend plus appétissants. On les nomme *Komata*.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme Gontier, du diocèse de Lyon, 20 fr. — Une famille de Lyon, 20 fr. — V. A. et C. R., de Lyon, 8 fr. 80. — M. le chanoine Vettard, de Lyon, 10 fr. — Anonyme de Strasbourg, 369 fr. — M. Louis Bonfils, diocèse de Marseille, 9 fr. — Anonyme d'Autun, 150 fr. — Mlle G. de Banvillars, diocèse de Besançon, 5 fr. — La famille R., Banvillars, du diocèse de Besançon, 15 fr. — M. Peythieux, du diocèse de Tarbes, 4 fr. — Anonyme du diocèse de la Rochelle, 100 fr. — Frère Adorateur de Jésus, Tours, 9 fr. — Anonyme du diocèse d'Angoulême, 100 fr. — M. Benoist, diocèse de Langres, 5 fr. — En mémoire de Mme Ludovic Rempnoulx du Vignaud, née Mérigeaud de la Tousche, diocèse de Bordeaux, 2 fr. — Anonyme du diocèse d'Angers, 5 fr. — M. Lenormand du diocèse de Saint-Brieuc, 5 fr. 75. — Anonyme de Dinan, diocèse de Saint-Brieuc, 26 fr. — Anonyme de Honfleur, diocèse de Bayeux, 90 fr. — Une abonnée de Londres, 125 fr. — Anonyme de Segré, diocèse d'Angers, 4 fr. 80. Au nom de Mlle Honorine Devillers, du diocèse de Reims, 90 fr. — Mme de Maleplane, diocèse de Limoges, 10 fr. — Anonyme du diocèse de Viviers, demande de prières, 3 fr.

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Bardou).

M. Pierre Gijikos, Pecs (Hongrie), 8 fr. — Mlle G. de Banvillars, diocèse de Besançon, 20 fr. — J. E. de Banvillars, diocèse de Besançon, 2 fr. — V. R. de Banvillars, diocèse de Besançon, 2 fr. — Anonyme du diocèse de Bayonne, 10 fr. — Mme de Garsignies, Nice, demande de prières, 50 fr. — Anonyme du diocèse de Nancy, 36 fr. — M. Ch. Faivre d'Arcier, Nancy, 40 fr. — Mme D., de Nancy, 20 fr. — Anonyme du diocèse de Dijon, 10 fr. — Anonyme du diocèse d'Albi, demande de prières, 7 fr. — M. A. Arlaud, du diocèse d'Avignon, 3 fr. 50. — Anonyme de Romans, demande de prières pour les défunts, 100 fr. — M. O. Humbert, du diocèse de St-Dié, 8 fr. — Un anonyme du diocèse de St-Dié, 5 fr. — M. Paulin Picard, du diocèse de Rodez, demande de prières, 10 fr. — Anonyme de Lyon, 50 fr.

Pour les missions nécessiteuses (M. Allys, Cochinchine sept.)

Un anonyme de Hargimont, diocèse de Namur, 11 fr. 50. — M. Bourgain, Paris, 10 fr. — Un anonyme de Meaux, 22 fr. — Anonyme du diocèse de Chartres, demande de prières, 3 fr. — Anonyme du diocèse de Séez, 5 fr. — M. Gande d'Haultfœuille, du diocèse d'Arras, 10 fr. — Anonyme du diocèse de Rennes, 6 fr. 80. — Anonyme du diocèse d'Amiens, 100 fr. — M. l'abbé Sagette, du diocèse de Périgueux, 4 fr. — P. G. M., diocèse de Nantes, 10 fr. — M. l'abbé Vincent, diocèse de Bayeux, 20 fr. — M. l'abbé Etienne, Troyes, 10 fr. — Anonyme de Bordeaux, 10 fr. — M. Jean Renard, Le Mans, 10 fr.

A M. Vigroux, pour les lépreux de Gotemba (Tokio).

Anonyme du diocèse de Chartres, demande de prières....... 3 »
Mlle G. de Banvillars, diocèse de Besançon.................. 25 »

A M. Dalibert, Hakodaté, pour Notre-Dame de la Délivrande.

M. l'abbé Lhuissier, au diocèse de Nevers.................. 1 »

A M. Corre, Nagasaki, pour ses catéchistes et ses lépreux.

Anonyme du diocèse de Séez................................ 10 »

Au R. P. Emile-Marie Lebel, à Yanagawa (Nagasaki).

Au nom du curé et des paroissiens d'Unverre, diocèse de Chartres.. 40 »

A Mgr Chatron, Osaka.

M. le chanoine Delaigue, diocèse de Belley.................. 50 »

Au R. P. Basile, capucin, à Djibouti (Afrique orientale).

Anonymes du diocèse de Lyon............................... 8 »

A Mgr Roëlens, Haut-Congo

M. l'abbé Delancker, du diocèse de Bruges.................. 5 »

Au R. P. Zappa (Haut-Niger).

M. J. C. Fleureton, du diocèse de Lyon, demande de prières 5 »

A M. Garnier, Congo français.

Un abonné d'Hyères, diocèse de Fréjus...................... 10 »

Au R. P. Marichelle (Congo français).

M. A. Fleureton, du diocèse de Lyon, demande de prières 1 »
Anonyme du diocèse de Rodez............................... 5 »

Au R. P. Derouet (Congo français).

M. Michel, du diocèse de Châlons............................ 2 »

Au R. P. Ribes (Congo français).

M. le chanoine Delaigue, du diocèse de Belley.............. 50 »

Pour les missions de St-Joseph d'Assaba (Haut-Niger.

Anonyme du diocèse de Chartres, demande de prières........ 3 »

A M. Neu, curé de Béjà, Tunisie, pour son église.

Communauté anonyme.. 10 »

A Sœur Saint-Pierre Claver, à Elmina (Côte-d'Or).

Anonyme du diocèse de Rodez................................ 5 »
Un abonné d'Hyères, diocèse de Fréjus...................... 10 »

Au R. P. Trilles (Gabon) pour la nouvelle mission chez les Fang.

Anonyme du diocèse de Rodez................................ 5 »
Un abonné d'Hyères, diocèse de Fréjus...................... 10 »
Remerciements à Saint Antoine de Padoue, diocèse d'Autun 15 »
M. de Rencogne, Toulouse.................................... 5 »
J. C., à P., diocèse de Langres.............................. 10 »
M. l'abbé Dupouy, du diocèse d'Aire......................... 1 »
Anonyme de Rouen.. 40 »

Au R. P. Cenez, Basutoland.

M. Louis Ignaes, du diocèse de Cambrai...................... 10 »

Aux Pères Lazaristes en Abyssinie.

Anonyme de Rennes.. 10 »

A Mgr Cazet, pour sa léproserie.

Anonyme de Clermont-Ferrand................................. 10 »

Au R. P. Anselme Rousset, au Zoulouland.

M. C. P. Engel, du diocèse de Paris.......................... 40 »

A Mgr Hacquard (Tombouctou).

Anonyme du diocèse de Rodez................................. 5 »
Un abonné d'Hyères diocèse de Fréjus......................... 20 »

A M. Klaus, à Ibadan (Benin) pour sa chapelle.

Anonyme du diocèse de Saint-Brieuc.......................... 5 »
M. Etienne Blandin, du diocèse d'Annecy...................... 10 »

Au R. P. Enderlin pour le R. P. Diettin, à Mandéra.

M. R. E. (Mayenne) demande de prières pour une guerison. 10 »
A. F. Saint-Mauriee, Lille, à son intention................. 5 »
Anonyme du diocèse de Langres............................... 5 »
Anonyme d'Issoire, près de Clermont........................ 2 50
Anonymes du diocèse de Lyon................................. 10 »

Au R. P. Michel de Carbonara, Erythrée, p. le baptême d'une petite fille sous les noms de Marguerite-Maria.

Une abonnée, diocèse de Pavie................................ 1 75

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour rachat d'esclaves.

Anonyme de Londres... 27 »
Anoyme du diocèse de Séez.................................... 1 10
Anonyme de Madrid, demande de prières....................... 7 »
Anonyme de Banvillars, diocèse de Besançon................. 20 »
Mlle X. de Banvillars... 10 »

Pour le baptême d'une enfant sous le nom de Marie Mgr Augouard.

Mlle R. de Bandillars, diocèse de Besançon.................. 3 »
Mme B. de Banvillars, diocèse de Besançon................... 13 »

A sœur Marie-Joseph, supérieure des sœurs Blanches, au Tanganika.

M. le chanoine Lucas, Bayeux................................. 100 »

Aux Religieuses Franciscaines de Saint-Boniface (Canada).

M. R. E., Mayenne, demande de prières pour une conversion 50 »
Anonyme de Rennes, demande de prières....................... 40 »
Un anonyme de Clermont-l'Hérault, demande de prières... 20 »

A Mgr Grouard, Athabaska-Mackensie.

Un abonné d'Hyères, diocèse de Fréjus........................ 20 »
M. Michel, du diocèse de Châlons............................. 2 »

Au R. P. Bruck, Saskatchewan, pour son église du Sacré-Cœur.

Une abonnée, diocèse de Pavie................................ 1 50

Pour les Religieuses ursulines, aux Montagnes Rocheuses.

Un anonyme de Florence, demande de prières.................. 28 65
Un prêtre du diocèse de Séez.................................. 17 65

Pour les Pères Salésiens de la Terre de Feu.

Mlle G. de Banvillars, diocèse de Besançon.................. 50 »

A sœur Marie-Etienne à Pouébo (Nouvelle Calédonie).

M. Simon Amblard, de la Chapelle-sous-Aubenas (Ardèche). 100 »

Au R. P. Dupont, à Delaisagi (Fidji).

Anonyme d'Angers.. 23 »

A Mgr Leray, îles Gilbert.

Anonyme de Nantes.. 110 »

A Mgr Vidal, pour les îles Salomon.

Anonyme du diocèse de Rennes................................. 10
Un ancien de Sainte-Marie, de Saint-Chamond................. 100 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



JAPON. — LE LAC D'HAKONÉ ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir p. 20).

CORRESPONDANCE

ASIE MINEURE

Nous recevons et nous nous empressons de publier ces intéressants détails sur la mission d'Eski-chéhir. Le bien que les religieuses de l'Assomption font autour d'elles dans cette ville mérite d'attirer sur leurs œuvres les plus chaleureuses sympathies.

La Mission d'Eski-Chéhir.

LETTRE DE SŒUR JEANNE DE LA CROIX, SUPÉRIEURE DES OBLATES DE L'ASSOMPTION

Jusqu'en 1891, il n'existait dans l'Asie-Mineure occidentale aucune mission latine, à l'exception de Smyrne et de Brousse.

Le Saint-Père chargea les Augustins de l'Assomption de l'établissement d'une mission à Eski-Chéhir, à 350 kilomètres à l'est de Constantinople.

Eski-Chéhir, l'ancienne Dorylée des croisés, où se livra la fameuse bataille de ce nom, est aujourd'hui une ville de 25.000 habitants. La population se compose de Turcs, de Grecs et d'Arméniens. Jusqu'à ces dernières années, l'accès de cette ville était interdit aux Européens; mais les travaux du chemin de fer en ont fait venir un grand nombre, et on en compte beaucoup sur les différentes lignes dont Eski-Chéhir est le centre.

Il y a six ans, les premiers missionnaires d'Eski-Chéhir étaient regardés comme des perturbateurs de l'ordre public; emprisonnés dans leur propre demeure, gardés par la police turque, ils ne pouvaient s'aventurer dans les rues sans s'exposer aux plus graves inconvénients. Aujourd'hui, cette même population prend part à toutes nos fêtes, et ces mêmes soldats qui ont traîné nos Pères en prison, escortent maintenant avec respect le Saint-Sacrement dans les rues, car depuis trois ans la procession de la Fête-Dieu se fait en grande pompe.

∴

Après l'installation des Pères, il fallait songer à

établir des Sœurs Oblates de l'Assomption, leurs auxiliaires indispensables dans ce pays. On nous trouva une maison, et nous nous mîmes en route. La meilleure chambre fut transformée en chapelle, tandis que les trois autres furent réservées à l'école. Pendant le jour, les Sœurs étaient en classe, et, le soir venu, la communauté s'installait dans une des salles devenues libres par le départ des écolières.

Cette situation s'est prolongée plus que nous ne l'aurions désiré. Puisqu'il était impossible de trouver dans toute la ville une maison appropriée à nos besoins, il fallait songer à construire. Pour cela, il y avait deux obstacles à vaincre : le manque de ressources pécuniaires et l'opposition systématique de la part des autorités locales. Ce n'est qu'après six ans d'attente que ces obstacles purent être écartés. Nous possédons, depuis un an, un réduit modeste, mais suffisant, avec chapelle et école. La chapelle est dédiée à Marie Immaculée. Une lourde dette pèse encore sur cette construction; mais ce dont nous souffrons surtout pour le moment, c'est le manque total des meubles les plus indispensables.

∴

Je ne veux vous entretenir aujourd'hui que de l'œuvre des malades, qui a été le vrai commencement de notre mission ; c'est grâce aux soins donnés gratuitement aux malades que nous avons pu nous établir dans cette ville turque, encore si rebelle à l'influence européenne. Le nombre des malades soignés chez nous en 1897 a atteint le chiffre de 3.418 et, en 1898, de 5.255.

Ceux que la gravité de leur état empêche de sortir reçoivent la visite des Sœurs infirmières.

Les riches eux-mêmes veulent que les Sœurs s'occupent d'eux. Témoin le commandant militaire de notre ville, qui ne nous laissa pas de repos avant d'avoir obtenu la promesse que nous soignerions sa femme alitée depuis des semaines. Elle guérit, et cet officier, désireux de procurer le même bienfait aux autres malades de la ville, offrit aux Sœurs un landau, accompagné d'un gendarme à cheval, avec mission de les conduire partout où leurs soins seraient demandés. Pendant toute la journée, on parcourut la cité dans cet équipage, faisant halte indistinctement devant les riches demeures comme devant les pauvres mansardes. Il est facile de deviner quelle sensation produisit cette visite générale dans la vieille cité d'ordinaire si calme.

Le bruit s'en répandit au loin dans les campagnes. A partir de ce moment, de vraies caravanes s'organisèrent pour nous amener leurs malades, soit à cheval, soit en voiture, soit même à dos de chameau.

∴

Tout un village grec schismatique, avec son *papas* en tête, prit pour ainsi dire d'assaut notre couvent. La fièvre paludéenne s'était abattue avec une telle violence sur cette bourgade qu'en peu de jours chaque famille comptait un ou plusieurs membres malades. Que faire en cette situation si critique ? Le curé schismatique proposa d'implorer la charité des religieuses françaises : la proposition fut acceptée avec enthousiasme, et on se mit en route. La première visite fut pour notre chapelle. Le curé entonnait à haute voix quelques prières que la foule répétait dévotement. C'est seulement ensuite qu'on songea aux souffrances corporelles. Chacun reçut, avec des paroles encourageantes, des provisions de quinine, de pilules, de poudres, etc., etc. On reprit le chemin du village, réconforté spirituellement et corporellement.

Ce seul fait ne prouve-t-il pas combien ces pauvres chrétiens de l'Anatolie sont près de la vérité catholique? Le désir ardent de notre Saint-Père le Pape serait bien vite réalisé si le haut clergé de Constantinople était animé des mêmes sentiments.

Rien n'est touchant comme la manière dont ces pauvres gens s'efforcent d'exprimer leur reconnaissance. Qui n'admirerait, par exemple, le courage de ce brave paysan turc, qui, pour nous remercier d'avoir guéri son enfant, fit six heures de marche, dans le seul but de nous offrir une poule ?

Hélas! nous avons bien du mal à nous procurer le strict nécessaire pour entretenir notre dispensaire, et les notes de pharmacie s'accumulent d'une façon qui serait inquiétante pour nous, si nous ne savions que Dieu n'abandonne jamais les siens, et que notre chère France ne refusera pas de contribuer par ses aumônes à nos œuvres de charité.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 23 octobre, dix novices de la Compagnie de Jésus sont partis de Marseille pour le Maduré, où ils vont achever leurs études : les FF. Odilon Pistre (Alby), Georges Sicard (Périgueux) Cristophe Houpert (Metz), Pierre Dalmen (Trèves), Gilbert André (Le Puy), René Guay (Angers), Henri Le Calvez (Saint-Brieuc), Charles Yvenat (Quimper), Laurent Perrier (Chambéry). Charles Leigh, de Shrewsbury (Angleterre).

— Se sont embarquées, à Bordeaux, dans le courant de l'année 1898, pour le Sénégal et le Gabon, les Religieuses de l'Immaculée-Conception, de Castres, dont les noms suivent : Sœurs Augustine Coutal, Radegonde Galonnier, Albertine Molinier, Flavie Sauret, Alberte Boulongne, Jeanne Berihmans-Gally, Casimir Davezac et François de Borgia Saboulard.



INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Le remarquable discours de Mgr Le Roy a été si goûté de nos lecteurs, que nous croyons devoir faire un nouveau tirage et le publier dans une brochure qui paraîtra dans quelques jours.

Paris. — Un missionnaire de Madagascar, le R. P. Roblet, de la Compagnie de Jésus, auteur de la grande carte de Madagascar, qui a été l'objet de si flatteuses appréciations de la part de toutes les Sociétés de géographie, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Marseille. — Nous apprenons avec un vif regret la mort de Mlle Louise Grandval, directrice de l'œuvre bien connue de Béthanie. C'est une maison ouverte aux missionnaires qui, traversant Marseille, pour se rendre dans leurs lointaines missions ou en revenir, y trouvent une large hospitalité.

Mlle Louise Grandval laisse à Marseille une mémoire vénérée.

Chine. — Mgr Potron, évêque de Jéricho, procureur des missions franciscaines, nous écrit :

« Le Chen-Si septentrional est présentement victime d'une affreuse inondation. La Chine est justement fière de ses fleuves. Larges, profonds, majestueux ils sont l'ornement des contrées qu'ils traversent et à peu près les seuls moyens de communication. Mais s'ils rendent à la navigation des services appréciés, ils ont aussi de redoutables colères. Subitement grossies par des causes diverses, leurs eaux se répandent dans les campagnes, dévastent tout et sèment la désolation.

« Tel est le cas du Chen-Si septentrional. Le fleuve Jaune qui l'arrose est un des plus imposants, mais aussi des plus terribles. En juillet dernier, il a rompu ses digues, franchi ses limites et a couvert un espace immense. Le désastre est incalculable.

« Voilà trois mois, écrit le Père Athanase Goette à la date du « 8 octobre, que notre province est affligée des inondations les « plus calamiteuses. C'est par milliers que se comptent les vic« times. D'innombrables habitations sont détruites. Parmi les « constructions anéanties se trouvent des églises, des chapelles, « des résidences de missionnaires. Des bandes de mendiants « errent en tous lieux; il est grandement à craindre que ces « gens ne prennent par la violence ce que ne leur donnerait « pas la charité. »

« Le Chen-Si est un pays agricole. Or, la récolte est perdue; c'est donc la famine qui va succéder à l'inondation. Puis, que d'orphelins à recueillir! que de misères à soulager! que de ruines à relever! Sous la houlette de Mgr Pagnucci, assisté d'un coadjuteur, Mgr Vidi, travaillent 20 franciscains et 16 prêtres indigènes. Le troupeau fidèle compte 20.400 âmes. Le Vicariat contemplait avec consolation 154 eglises ou chapelles, un seminaire, un collège, 22 écoles, un orphelinat, 2 hospices. De tous ces édifices religieux ou charitables, que reste-t-il aujourd'hui!

« Au nom donc du vénéré vicaire apostolique et de ses zélés compagnons, nous tendons aux lecteurs compatissants des *Missions catholiques* une main suppliante. Donnez, âmes généreuses! envoyez à vos frères éprouvés de Chine, les étrennes de l'Enfant Jésus ! »

Corée. — M. Robert, missionnaire en Corée, écrit de Taïkou à M. le chanoine Vuillemin, de Besançon :

« Mon église de Saint-Joseph à Taïkou peut contenir 300 chrétiens; grâce à Dieu, elle se trouve complètement terminée aujourd'hui. Saint Joseph est donc logé, son temple est orné, et il ne fait pas trop mauvaise figure. Tous nos efforts sont maintenant concentrés sur Notre-Dame de Lourdes, et ce sanctuaire lui-même touche à sa fin. L'intérieur est à peu près achevé, et on travaille en ce moment au pavage. En fait d'ornementation, il nous manque encore bien des choses; mais Marie, qui nous a si bien aidés jusqu'à ce jour, n'est elle pas à la pour continuer son œuvre? Ce qui ferait le plus d'effet sur nos Coréens, ce serait une cloche qui puisse se faire entendre de toute la ville. Un poids de 100 à 150 kilos nous suffirait amplement; mais c'est une dépense que nous ne pourrions pas supporter pour le moment. Quelle est la bonne âme qui pensera à offrir ce cadeau à Notre-Dame de Lourdes en Corée?

« Mon presbytère est déjà à moitié fait, et on travaille en même temps à notre école. Voilà bien de l'ouvrage, n'est-ce pas? Mais plus il y en a et plus on en fait. Un accident de cheval m'a retenu vingt jours au lit ou plutôt sur la natte; mais je vais mieux aujourd'hui, et déjà je puis célébrer la sainte messe, quoique avec un peu de difficulté. »

Guinée française. — Le R. P. Lorber, de la Congrégation du Saint-Esprit, préfet apostolique de la Guinée française, nous écrit de Conakry, le 6 décembre 1898 :

« En faisant le mois dernier la visite des stations du Nord de la Préfecture apostolique, j'ai pu constater à nouveau combien l'année qui va commencer sera pénible; c'est partout le même cri de détresse, la même plainte :

« Pas de riz, pas de manioc, les sauterelles sont partout ! »

« Le fait est que les indigènes ont eu la patience d'ensemencer leurs champs jusqu'à trois fois ; trois fois ces mêmes champs ont été littéralement rasés par cette affreuse engeance des sauterelles! Et nous voilà arrivés à la période des six mois de sécheresse pendant lesquels toutes les terres cultivables restent forcément en friche. A Conakry, pendant plusieurs jours, nous avons été durement rationnés; l'on s'est disputé les quelques grains de riz que débitaient les comptoirs; au Rio Pongo il a fallu se contenter de quelques racines indigestes.

« Je suis donc dans l'obligation de faire un nouvel appel à la charité des lecteurs des *Missions catholiques.* »

Etats-Unis. — On nous communique les extraits suivants d'une lettre du R.P. Pitoye, oblat de Marie Immaculée.

« Je suis pour le moment à Lowell, dans l'Etat de Massachusetts, où au siècle dernier étaient en vigueur les *blue laws* qui édictaient que tout prêtre papiste convaincu d'avoir exercé son ministère serait expulsé une première fois et pendu la seconde ; tout cela a bien changé. La vieille race puritaine est supplantée par les catholiques irlandais et canadiens, races prolifiques et industrielles, chez qui la foi est très vive.

« Ainsi, à Lowell, on estime à 60.000 le nombre des fidèles, et tous les dimanches, à toutes les messes et dans toutes les églises, ils sont en rangs serrés et compacts.

« Un fait qui en dit long sur la foi de nos chers paroissiens, c'est que tous les samedis, depuis deux heures du soir jusqu'à onze heures de la nuit, nous sommes dix et même douze Peres au confessionnal, si bien que, par privilège, nous sommes dispensés ce jour-là de réciter Matines et Laudes du lendemain, et cela toutes les semaines de l'année. Tout le monde, grands et petits, hommes et femmes, est enregimenté dans diverses associations, sociétés, congrégations, qui ont, à tour de rôle, leurs communions et réunions mensuelles. »

N'est-il pas consolant de constater, chez ces peuples du Nouveau-Monde, tant d'énergie et de foi chrétienne ?

Iles Gilbert (*Océanie*). — On nous communique une lettre de l'ancien gouverneur protestant des Iles Gilbert, sir Arthur Mahaff. Nous en détachons le passage suivant concernant le regretté P. Gaillard, missionnaire d'Issoudun :

« J'ai songé à élever au R. P. Gaillard un petit monument de mon affection et de mon respect à Nonouti même, théâtre de ses labeurs apostoliques et de sa mort. Etant à Nonouti, j'ai composé une inscription latine pour être placée sur ce monument.

« Je me rappelle avec plaisir mon séjour là-bas et mes excellentes relations avec ce bon missionnaire. Toujours je lui serai reconnaissant de m'avoir enseigné par sa vie et sa mort qu'il y a quelque chose capable de donner la paix et le bonheur, en dehors de toute considération terrestre. Cela, je l'ai appris pour la première fois à Nonouti, et j'espère ne l'oublier jamais. »

AU CŒUR DU CONTINENT NOIR

Par Mgr AUGOUARD
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU ST-CŒUR DE MARIE
VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'OUBANGHI

Nous recevons de Mgr Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi, ces nouvelles du plus poignant intérêt sur sa lointaine mission. Nos lecteurs sauront compatir à tant d'épreuves et encourager les missionnaires par le secours de leurs prières et de leur charité.

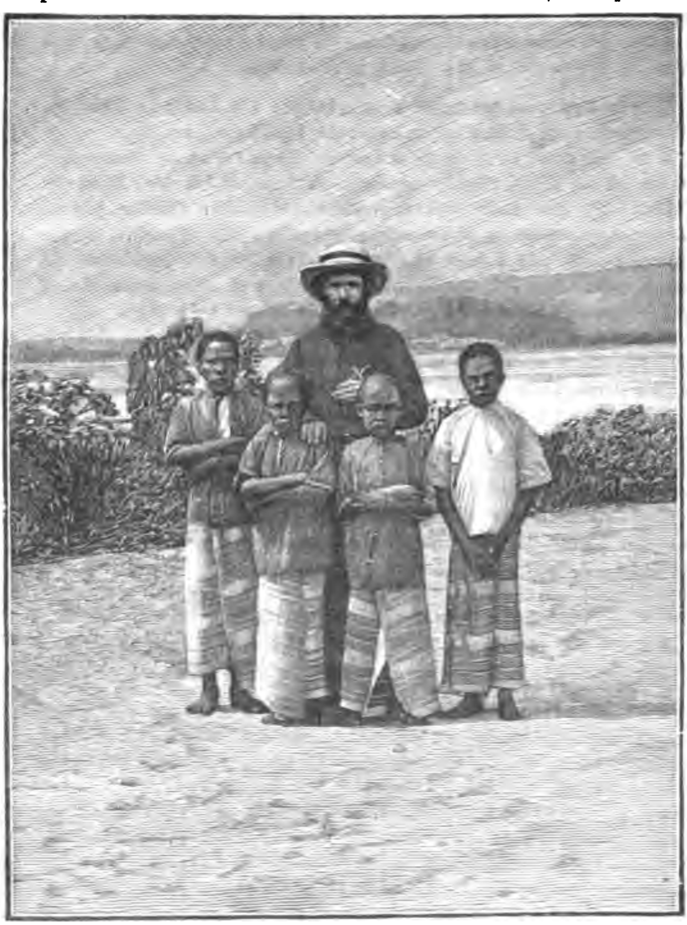
I

Les épreuves de la Mission. — Meurtre d'un catéchiste et du F. Séverin. — Attaque et dispersion de la caravane du P. Gourdy.

Les épreuves sont, dit-on, un gage assuré de succès pour les œuvres de Dieu. Dans ce cas le Vicariat de l'Oubanghi est appelé à un bel avenir, car les malheurs ne cessent de fondre sur lui depuis deux ans.

Dans ce court laps de temps, dix missionnaires ont été, presque dès leur arrivée, emportés par le climat et leur disparition a augmenté d'autant le travail de ceux qui restent et qui ne peuvent suffire à la tâche.

J'avais espéré que Dieu se contenterait de ces victimes qui avaient fait si volontiers leur sacrifice, lorsqu'une



Frere SEVERIN et néophytes bondjos.

nouvelle épreuve, plus pénible que les autres, est venue fondre sur nous.

Le bon Frère Sévérin, de la station de Saint-Paul des Rapides, a été traitreusement massacré par les Bondjos vers lesquels il venait en ami.

Voici dans quelles circonstances :

La modicité de nos ressources nous a contraint de chercher sur place le moyen d'équilibrer notre bien maigre budget.

Déjà, par suite des dures privations des années passées, la santé des missionnaires avait été compromise, et plusieurs avaient succombé faute d'un peu de confortable pour restaurer leurs forces affaiblies.

Il fallait remédier à ce triste état de choses et suppléer à l'insuffisance des allocations de la Propagation de la Foi, qui ne peut, hélas ! satisfaire à toutes les demandes.

On résolut donc de développer les plantations et de multiplier les troupeaux dans le but de diminuer nos dépenses.

∴

Fort heureusement, l'année dernière, le P. Moreau, l'intrépide supérieur de la mission de la Sainte-Famille des Banziris, avait pu nouer des relations avec les indigènes du Baghirmi, dont le sultan correspond aujourd'hui directement avec nous.

Grâce à ces relations amicales, favorisées patriotiquement par M. l'administrateur Gentil, l'illustre explorateur du Chari et du Tchad, le P. Moreau put faire venir du Baghirmi bœufs, vaches, chevaux, ânes, moutons, à un bon marché extraordinaire.

Il eut la généreuse idée de faire profiter les missions voisines de ce secours inespéré et j'approuvai pleinement ses projets.

Malheureusement une série de rapides dangereux à franchir sépare la mission de la Sainte-Famille de celle de Saint-Paul et il fallait tourner la difficulté.

Le P. Gourdy, supérieur de cette dernière station, resolut de chercher un chemin à travers le territoire des Bondjos pour y faire passer les troupeaux. Il avait dirigé déjà plusieurs excursions apostoliques chez ces anthropophages, et il désirait profiter de son prochain voyage pour connaître plus à fond tout le district confié à son zèle.



Mission de Saint-Paul-des-Rapides.

Pendant que le P. Gourdy prenait la route de terre avec quelques hommes, le bon F. Sévérin remontait le fleuve sur une pirogue conduite par des Banziris. Chacun de son côté devait examiner le pays, nouer des relations avec les



villages, soigner les malades, baptiser les enfants moribonds et on devait se retrouver à la Sainte-Famille, à 350 kilomètres au-delà de Saint-Paul.

Les deux petits convois se mirent gaîment en marche le 19 juillet, les pagayeurs répondant alertement aux porteurs qui trottaient dans la plaine avant de gravir les montagnes.

La première journée se passa sans encombre et il en fut de même le lendemain.

La férocité bien connue des Bondjos force les voyageurs qui remontent le fleuve à camper sur les bancs de sable où la surveillance est plus facile. En effet, les cannibales, semblables aux léopards de la forêt, rôdent sans cesse autour des campements, en quête de quelqu'un à dévorer.

Malheureusement, le soir de ce deuxième jour, aucun banc de sable ne se montrait à l'horizon, et force fut au Frère de s'arrêter dans un petit village dont les pauvres cases ne lui inspirèrent aucune défiance.

Ce fut sa perte. Il n'avait qu'un fusil pour tuer les oiseaux et les singes destinés à alimenter sa cuisine. Les indigènes résolurent de profiter de la circonstance pour se procurer des marchandises et surtout de la bonne viande, sans bourse délier.

La nuit cependant se passa sans aucun incident.

∴

Le 21 juillet, dès l'aube, le Frère se disposa à se remettre en route et commença à installer ses bagages dans la pirogue.

Un jeune catéchiste qui accompagnait le Frère était resté en arrière pour surveiller les derniers colis.

A ce moment, un Bondjo s'empara du fusil dont il était porteur et en même temps lui administra dans le dos un violent coup de sagaie.

Surpris par cette agression, l'enfant se précipita vers la pirogue en disant : « Frère, je suis mort », et il se noya dans le fleuve.

Le Frère eut à peine le temps de se retourner qu'il reçut lui-même un formidable coup de sagaie dans la cuisse. Il perdit l'équilibre et tomba hors de la pirogue.

Pendant qu'il cherchait à gagner la rive, il fut encore grièvement blessé à deux reprises; finalement un coup de couteau lui trancha presque entièrement la tête.

Le cadavre fut retrouvé dans le fleuve deux jours après par un Bondjo qui le recueillit et se dirigea aussitôt vers la rive belge, pour en faire sans doute un horrible festin.

Fort heureusement une pirogue-courrier du gouvernement français vint à passer ; le milicien, flairant quelque méfait, accosta la barque du Bondjo et le força à venir avec lui au poste de Banghi pour y déposer le cadavre. Le Bondjo, sans se faire prier, répondit que c'était justement son intention...

∴

Quelle pénible surprise pour le P. Sallaz en voyant arriver à la mission de Saint-Paul le corps du pauvre Frère, parti deux jours auparavant plein de vie et de santé ! C'était le troisième confrère qu'il allait enterrer depuis un an.

Avec le sentiment de respect qu'on éprouve devant les reliques d'un martyr, le P. Sallaz souleva les feuilles de bananier qui recouvraient le cadavre. Il était dépouillé de ses vêtements que les rapaces Bondjos s'étaient partagés. Cependant ils avaient laissé la chemise et aussi les souliers que, sans doute, ils n'avaient pu retirer à cause du gonflement survenu après le long séjour dans l'eau du fleuve.

La figure n'avait pas changé; elle avait le bienveillant sourire qui rendait le regretté défunt si sympathique à ceux qui l'approchaient. On eût dit qu'il était parti joyeux pour le ciel.

Le F. Martial et tous les enfants de la mission pleuraient à chaudes larmes. Mais, chose curieuse, on pensait moins à prier pour lui qu'à l'invoquer.

Les autorités du poste français se firent un devoir de venir présenter en personne leurs condoléances.

L'état du corps ne permit pas d'attendre la confection d'un cercueil, et ce fut enveloppé dans une natte, comme le plus pauvre de nos chrétiens, que le regretté Frère fut déposé dans sa dernière demeure.

Reposez en paix, chère victime, en attendant la résurrection qui sera pour vous glorieuse! Que votre sang répandu pour la conversion des pauvres sauvages retombe sur eux en rosées de bénédictions, et que votre protection remplace au Ciel le travail que vous accomplissiez si courageusement sur la terre!

∴

Cependant, le P. Gourdy, qui ne se doutait de rien, continuait son voyage par terre. Il arrivait dans les parages d'un village de Babas qui, l'année précédente, avaient mangé tous les gens d'un autre village du bord de la rivière, y compris le milicien commis à la garde du pavillon français.

Ce méfait n'ayant pas été vengé, les Babas avaient accru leur audace et le Père se tenait non sans raison sur la défensive.

Il arrive donc à ce village où il est reçu en ami; on lui parle du F. Germain qui avait osé, le premier, les visiter. Mais, malgré de vives instances, il demanda qu'on le conduisît sur la route de Ouadda.

Les indigènes feignirent d'y consentir; mais ils menèrent le Père à un village peu éloigné de celui où le Frère avait été tué le matin. Là venait d'arriver un Bondjo qui avait pris part à l'assassinat; mais le secret de la fatale nouvelle fut soigneusement gardé, et la caravane du Père ne se douta de rien.

Tout se passa bien pendant la nuit, et la sentinelle ne remarqua rien d'anormal.

∴

Le lendemain, une pluie torrentielle ne permit de partir qu'à 9 heures.

D'après les indigènes, on aurait à traverser une petite rivière dont les eaux étaient trop hautes pour être passées à gué. Il fallait donc aller chercher une pirogue au fleuve et cette pirogue, remontant la rivière, devait attendre la caravane au passage.

Le P. Gourdy, accablé par la fatigue et la fièvre, eut l'idée de s'embarquer dans cette pirogue pour se reposer un peu de sa marche dans les montagnes. Pensant que la

rivière était proche, il espérait bientôt rejoindre les hommes de sa caravane qui continuaient le voyage par terre.

Ce fut son salut, car cette brusque décision déconcerta les indigènes. A peine le Père se fut-il éloigné que les indigènes attaquèrent à l'improviste la petite caravane qui se composait alors de sept hommes et de Béza, catéchiste-interprète.

Le Père avait avec lui un autre enfant et un Ndri, ami de la mission.

∴

Des Babas, joints aux Bondjos, vinrent paisiblement vers la caravane en criant : « *kama! kama!* » (ami! ami!), et lorsqu'ils furent à portée, ils se précipitèrent sur les porteurs sans défense et commencèrent le massacre.

Les hommes, auxquels la peur donnait des jambes, s'empressèrent de prendre la fuite en abandonnant le matériel de campement et les vivres. Ils se dirigèrent vers la forêt où des fourrés épais pouvaient leur servir d'asile.

Toutefois, un Loango eut le bras traversé en deux endroits par une balle; un second Loango eut la cuisse percée d'une lance, et notre pauvre interprète reçut quatre formidables coups de sagaïe qui, heureusement, ne mirent pas sa vie en danger.

(*A suivre*).

JAPON. — LE LAC D'HAKONÉ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, des Missions Etrangères de Paris, (voir page 20).

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

(KAMAKURA ET NIKKO)

Ruines et Mausolées

Par M. Michel RIBAUD

YOKOHAMA

Suite (1)

Au sortir de la gare de Totsuka que bordent de beaux camelias en fleurs, la complication, l'originalité de ces gracieuses campagnes et de ces collines tourmentées s'accentue. Nous avançons à travers un dédale d'anses montagneuses qui devaient former autrefois, avant que les eaux se fussent retirées, des baies, des promontoires ou des falaises tailladées, rappelant en miniature les sauvages fjords norvégiens. Mais maintenant tout est revêtu d'un riche manteau de verdure, parsemé de grands bouquets de fleurs roses, blanches, violettes, des glycines, des magnolias ou des azalées, et sur les crêtes des collines s'élèvent des rangées de pins parasols à la tête inclinée, dont les touffes d'aiguilles se détachent sur l'azur clair et profond de ce ciel d'Orient.

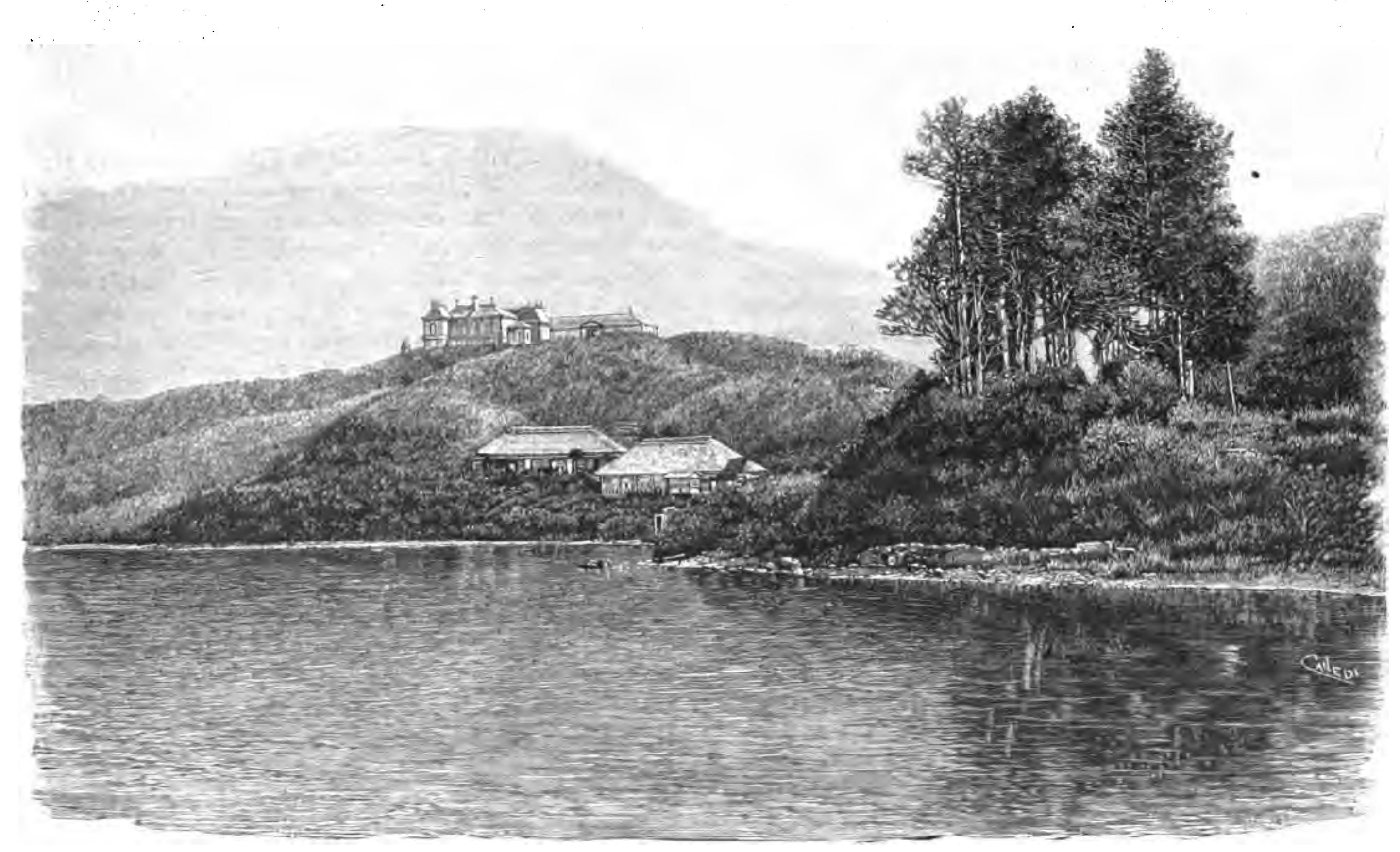
(1) Voir les *Missions* du 6 janvier.



Depuis notre départ, nous avons longé sans l'apercevoir l'antique et célèbre route du *Tôkaido* (route de la mer Orientale). Ici le chemin de fer la coupe. Nous apercevons au passage deux rangées d'énormes cèdres plusieurs fois séculaires : ils furent, durant la dynastie des *Shoguns* de Yedo, témoins des glorieuses chevauchées de *daimios* allant rendre aux descendants de Iyeyasu le tribut de leur vasselage.

Aujourd'hui cette voie illustre, longue de 520 kilomètres, a bien perdu de son antique gloire. Des entailles ont été faites dans sa magnifique bordure de cryptomerias devant les exigences du télégraphe et du chemin de fer. Elle est actuellement à peu près abandonnée ; mais autrefois elle était l'artère maîtresse du Japon, reliant les deux capitales de l'Empire, Kyoto, le palais du Mikado, et Yedo, la forteresse du Shogun.

Quels spectacles merveilleux se sont déroulés durant la longue période des *Tokugawa* sous l'ombrage profond des colosses qui la bordent. En dehors des brillantes théories des *daimios* et de leur suite de chevaliers qui s'y croisaient sans cesse, on y voyait, cheminant à pied, en chaise à bambous ou en palanquins, une foule de Japonais de toutes les classes. L'éclatant costume national devait produire dans la demi obscurité des cèdres un bien singulier effet. On allait par petites étapes et l'on s'arrêtait aux nombreux hôtels échelonnés sur la route et toujours délicieusement



JAPON. — Le palais du Mikado a Hakoné; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir page 20).

assis au milieu de la verdure et des fleurs. Bien des fois aussi le *Tokaïdo* a retenti du bruit des armées en marche, des vociférations des foules en révolte et aussi des exhortations enflammées des missionnaires de saint Dominique et de saint François, ministres de conciliation et de paix. Mais cette voie impériale était surtout l'itinéraire préféré des amis de la nature, des poètes et des artistes.

∴

M. Revon a magnifiquement décrit, dans sa brillante étude sur le grand peintre Hokusai, cette route enchantée, dont les cinquante-trois étapes variées et pittoresques étaient le rêve favori de tous les amis de la nature.

« On partait, dit-il, du pont de Nihon-bashi, un des plus vivants de Yedo, et que la tradition imposait comme point initial du grand voyage, puis on s'avançait lentement, tout à loisir, en faisant arrêter les porteurs de palanquin à chacun des tournants qui pouvaient offrir une jolie vue, en descendant à chacun des innombrables lieux de repos qu'on rencontrait sur le chemin, sans se demander jamais combien de temps on mettrait à faire ce pèlerinage esthétique de plus de cinq cents kilomètres, et les cinquante-trois étapes déroulaient autant de sites célèbres aux yeux de l'amateur ravi.

« C'étaient Shinagawa, le dernier faubourg assis sur la baie de Yedo ; Kawasaki, l'aimable village de plaisir,



avec son horizon de belles collines arrondies; Kanagawa dont le promontoire pittoresque domine la mer bleue semée de voiles blanches; Hodogaya, déjà la pleine campagne, verte et giboyeuse; Totsuka, où la route commence à s'enfoncer dans l'interminable avenue des cèdres sombres; Fujisawa et ses pins; Hiratsuka et sa rivière d'azur. Plus loin, après une courbe autour d'un mont consacré aux divinités de la nature, voici Oiso, penchée sur son golfe exquis, fière des douces poésies qui la rendirent immortelle. On passait ensuite devant l'orgueilleux château d'Odawara, et on entrait dans les défilés de Hakoné hérisssés de pics menaçants, jusqu'au moment où, du sommet de la dernière montagne, on apercevait, à deux pas du « Grand Enfer », un lac alpestre, d'une sérénité et d'une grâce presque italiennes (voir les gravures pp. 13, 18 et 19). Une gentille descente, et on était à Mishima, devant un temple dédié au Génie des montagnes.

« Puis venaient Numazu, coquet village, tapi dans les prairies, déjà écrasé par la masse encore lointaine du Fuji; Hara, dont la vue imposante commande le golfe de Suruga, Yoshiwara, où les poètes d'autre fois rêvaient, sous les grands arbres, en contemplant les plaines de la sainte montagne; Kambara, pauvre village de paysans et de pêcheurs; Yui, où la route monte sous les rochers surplombants, en côtoyant des ravins sonores; Okitsu, avec son grand monastère bouddhiste endormi en face de l'océan; Ejiri et ses monts sévères; Fuchu, le lieu de retraite choisi par le grand Iyéyasu pour les derniers recueillements de sa vieillesse; Mariko, mollement étendu au seuil d'une charmante vallée; Okabé, le village des fougères; Fujiyeda, dont l'unique rue, longue d'une lieue, mène au monastère où la prière d'un moine fit, dit la légende, épanouir jadis des lotus miraculeux; Shimada, dont la rivière est rapide, peu profonde, mais large de plus d'un kilomètre; Nisaka Kakegawa, si attrayantes avec leurs collines de pins, leurs claires vallées et leurs ponts rustiques.

« Ensuite la route, devenue plane, s'engageait dans les champs de riz, traversant les huttes de paille de Fukuroï, les bois de chênes de Mitsuke, et entrait enfin dans Hamamatsu, ville florissante, célèbre pour son lac aux flots bleus qu'un tremblement de terre transforma en golfe. Après une délicieuse traversée en bateau, on abordait à Maizaka, devant des îles enchanteresses, puis à Araï, le pays des orages.

« On reprenait la route pour arriver à Shirazuka et à Futagawa; à chaque pas, du haut de chaque colline, des points de vue renommés s'ouvraient sur les mille découpures de la mer. On franchissait le pont de Yoshida, on composait quelques vers devant les saules pleureurs de Goyû ou les pins grêles d'Akasaka : on allait visiter la tombe d'une poétesse illustre. Puis venaient Chiriu, un coin perdu dans la solitude et le silence; Narumi, où la mer s'annonce tout à coup par des clameurs furieuses, et on se trouvait devant le port de Mya, aux terrasses sereines, aux innombrables bateaux attendant les voyageurs, qui devaient traverser ici un bras de mer de quatre lieues.

« De Mya, en suivant une rue villageoise longue d'une lieue, on pouvait se rendre à la puissante cité de Nagoya, admirer la forteresse aux tours blanches, le donjon dont le toit étale ses deux gros dauphins d'or massif, visiter les grands temples, entrer chez les riches marchands; mais d'ordinaire, on se hâtait de s'embarquer directement à destination de Kuwana pour reprendre la route vers Yokkaïchi afin de contempler encore, à chacun de ces endroits célèbres, les gloires de la mer. Avec Ishiyakushi et Shôno recommençaient les paysages de montagnes. Depuis Kaméyama, la grande voie montait; à Séki, elle devenait sévère, dominait des abîmes, et c'était là que les pèlerins se séparaient des autres groupes pour aller visiter, à quelque distance, les saints temples d'Isé, la Mecque japonaise.

« Encore quelques stations, Sakanoshita et sa « Belle « montagne », Tsuchiyama et ses forêts, Minakuchi et son rocher qui tourne », Ishibé et son cône bizarre, et soudain à Kusatsu, on se trouvait face à face avec l'immense lac Biwa, majestueux comme une mer, le roi des lacs, comme le Fuji est le roi des montagnes, le thème éternel des poètes et des artistes; on y pouvait admirer, suivant la saison, quelques-unes des « huit vues » que les amants de la nature y avaient découvertes. Puis on reprenait la route battue, par la ville d'Otsu, d'où on regardait, sous un pin vieux de mille ans, la colline d'Osaka.

« Enfin, après tant de villes et de villages traversés, tant de montagnes gravies et redescendues, tant de rivières franchies, tant de beaux contrastes savourés, tant de joies intimes senties devant ce long déroulement de tous les paysages que peuvent combiner les cimes et les vallées, les forêts et les plaines, les lacs, les fleuves et la mer, une dernière pente, suivie d'un dernier pont superbement recourbé, introduisait le voyageur au sein de l'antique capitale. »

∴

A la station importante de Ofuna, changement de train. Nous courons maintenant vers l'est dans la direction de Kamakura. La voie se déroule au fond d'un couloir pittoresque. Nous remarquons çà et là, le long de la ligne, des futaies de hauts bambous au port altier et au frêle feuillage. Bientôt le couloir s'ouvre magnifiquement à droite en une courbe gracieuse et nous entrons dans une large plaine qui fait pressentir le rivage de la mer. Nous sommes arrivés à la vieille capitale, élevée, il y a plus de sept siècles par Yoritomo, le premier fondateur du régime Shogunal japonais.

KAMAKURA

Ce fut une époque bien troublée que la période de l'histoire japonaise qui embrasse la seconde moitié du XII[e] siècle, pendant laquelle Yoritomo, favorisé de la fortune et grâce aussi à sa valeur militaire, parvint à s'emparer du pouvoir. Les Mikados, incapables de tenir les rênes de l'Empire, étaient depuis longtemps retirés dans leurs palais, vivant au sein d'un entourage poli et efféminé. Toute nation a besoin d'un gouvernement et d'un maître capable de gouverner. Dès que le peuple japonais vit s'élever, en face du trône mikadonal dégénéré, une famille militaire dont le chef habile promettait une bonne administration, il lui donna pleine confiance. Telle fut la cause de la prée-



minence de la famille des Fujiwara (670-1050) et le principe du pouvoir militaire que couronna le Shogunat. Après plus de trois siècles de règne glorieux, les Fujiwara eux-mêmes tombèrent en décadence. Dès ce moment commencent les longues luttes sanglantes entre les deux familles militaires, les Taira et les Minamoto (1050-1185), toutes deux issues de sang impérial et qui eurent successivement leur période de grandeur, la première avec le prince Kyomori, la seconde avec Yoritomo, le premier fondateur du Shogunat.

*
*

En 1159, eut lieu la guerre de Heiji qui donna à Kyomori la victoire sur les Minamoto. Dès lors le vainqueur est tout-puissant et, durant 22 années, règne dans l'Empire une paix profonde, accompagnée d'une floraison magnifique des arts.

Son splendide palais de Fukuhara (1) vit, pendant cette période, se succéder des fêtes dont le souvenir dure encore. Mais une maladie terrible vint bientôt lui apprendre que la gloire ne dispense pas l'homme de payer son tribut aux misères de l'humanité. Kyomori, atteint d'une fièvre ardente, pousse des cris de douleur qui retentissent jusqu'au dehors de son palais. Hanté de terribles visions, il croit apercevoir du haut de sa terrasse de Fukuhara les fantômes des victimes tombées durant ses guerres. A ces tourments s'ajoute le déclin de son œuvre. Le jeune Yoritomo a relevé la tête. Il vient de faire subir un échec à quelques contingents des provinces du puissant chef du Taira. Une nouvelle lutte entre les deux maisons rivales s'impose, et c'est au cours des préparatifs de guerre que Kyomori rend le dernier soupir (1181).

Il avait fait entendre pour la dernière fois sa parole redoutée :

« Je sais que tout ce qui a vie en ce monde est appelé à mourir un jour et j'ai toujours été prêt à subir le sort commun. Depuis la guerre de Heiji je suis élevé en honneur au-dessus de tous les autres serviteurs du Mikado. J'ai véritablement gouverné sans rival le pays tout entier ; mon rang est le plus haut auquel puisse prétendre un sujet ; le mikado régnant est un de mes petits-fils. La fortune ne m'a refusé aucun bien. Une chose pourtant a manqué à ma vie ; une pensée amère tourmente mes derniers moments : je meurs sans avoir vu devant moi la tête sanglante de Yoritomo.

« Devant ma tombe, qu'il ne soit fait aucune lecture dans les livres sacrés ; qu'on ne distribue point d'aumônes en souvenir de moi ; ne priez pas le Boudha pour mon âme. Je ne veux qu'une chose, une seule : guerre à mort à Yoritomo et que sa tête soit déposée sur mon tombeau. Frères, fils, petits-fils, entendez-moi tous, et vous, généraux et capitaines des Taira, entendez-moi bien et ayez toujours à la mémoire ma dernière parole et au cœur ma dernière volonté (2). »

Quand, après la guerre de Heiji, Yoritomo, alors âgé de douze ans, partit en exil avec les vaincus épargnés par Kyomori, les habitants de Kyôto, devinant les ressentiments cachés sous son masque impassible, disaient :

(1) Fukuhara, nom du château de Kyomori (près Hiogo).
(2) Bertin. *Les Grandes Guerres civiles.*

« — Voilà un jeune tigre qu'il ne sera pas bon de lâcher dans la prairie. »

Le tigre était lâché ; les dernières volontés du vieux prince mourant ne purent arrêter ses ravages.

*
* *

Les dissensions des deux factions rivales qui avaient assombri les derniers jours de Kyomori ne firent que s'envenimer après sa mort. Yoritomo et ses généraux, enhardis par les succès remportés dans leurs premiers engagements, poussèrent avec un acharnement terrible le cri de : « Mort aux Taira ! » Les combats, les meurtres, les vengeances, le trouble et la confusion qui existèrent pendant cette période d'anarchie n'ont peut-être pas d'équivalent dans l'histoire des peuples.

Ce fut à la bataille navale de Dan-no-ura (1185) près de Shimonoseki où, sept siècles plus tard, les flottes assemblées d'Angleterre, de France, des Etats-Unis et des Pays-Bas bombarderont les batteries du clan de Choshû, que prit fin la sanglante rivalité de ces deux grandes familles par le triomphe complet de Yoritomo, chef des Minamoto. La bataille se livra furieuse entre les deux flottes ; celle des Taira comptait 500 jonques ; celle des Minamoto, 700. De l'issue du combat dépendait le sort de tout un clan illustre. Il s'agissait de la fin de l'une ou de l'autre race.

« La mêlée, a dit un historien, était si serrée, que l'on put à peine se servir des arcs. On sautait d'un bateau dans l'autre, le sabre à la main ; souvent on se saisissait corps à corps. L'histoire, qui a pitié des grandes infortunes, a surtout célébré les exploits des derniers Taira. Les pertes se balançaient ; mais, les Taira étant bien moins nombreux, le cercle se rétrécissait autour du vaisseau qui portait la cour. Quand tout espoir de victoire fut perdu, Tomomori, qui venait de tuer Miura-Shichiro en combat singulier, monta à bord ; les dames s'empressèrent, demandant où en était le combat :

« — Vous allez le voir vous-mêmes, répond le guerrier, « en riant bruyamment ; les sauvages d'Azuma sont là. »

« Les cris de désespoir éclatent ; silencieusement Tomomori fait balayer le navire et jeter tout à la mer ; il est compris. La Nie-no-ama (1) saisit le petit Mikado, prend la boule et le miroir sacrés, désavoue Munémori pour son fils et fils de Kyômori, apparaît à l'avant, élevant dans ses bras Antoku-Tenno, et se précipite avec lui dans les flots. Ainsi périt, à l'âge de 8 ans, le quatre-vingt-unième souverain du Japon ; sa tombe est sur le rivage, avec celle de quelques guerriers. Le Taïshi (2), jeté à la mer, fut sauvé par les Genji. On se battait encore ; Yukimori, Arimori, tombent successivement ; Noritsuné, vainqueur dans plusieurs combats singuliers, fauchait tout autour de lui ; il aperçoit Yositsuné qui s'approche, et il s'élance pour tuer, en mourant, le plus grand de ses ennemis. Le vaillant Minamoto n'osa pas affronter les dernières fureurs du héros Taira ; d'un bond il franchit huit barques et retomba sur la neuvième ; ce saut légendaire s'appelle le *Hassô-tobi* (saut des huit bateaux). Noritsuné prit alors dans ses bras deux com-

(1) Grand mère de l'empereur et veuve de Kyomori.
(2) Heritier présomptif.



pagnons de Yositsuné, deux frères qui étaient chacun de la force de seize hommes, et, après avoir renversé leurs *kéraïs* sous ses pieds, les entraîna dans la mer et se noya avec eux. Le lâche Munemori et son fils Kyomuné, qui ne savaient pas mourir, furent jetés à la mer par leurs *kéraïs ;* ils nagèrent et furent faits prisonniers.

« La boule et le miroir sacrés furent sauvés; mais le plus précieux des objets sacrés, le sabre de Susan-no-o et de Yamatodake, disparut pour toujours; on l'a remplacé, en 1190, par le sabre actuel *Hiru no-goza-no-tsurugi.*

« Munemori s'humilia jusqu'à demander la vie à Yoritomo, en promettant de se faire bonze ; son fils Kyômuné eut une contenance plus digne. Yoritomo les fit exécuter le 24 juin 1185, à Séta, en Omi, et fit exposer leurs têtes à Kyoto. D'après la déclaration *in extremis* de la Nie-no-ama, Munémori n'était que le fils d'un marchand de parapluies de Kyoto, substitué par elle à une fille qu'elle avait eue le même jour.

« Un des prisonniers de Dan-no-ura, nommé Taïra-no-Tokitada, fut épargné par Yositsuné parce qu'il avait sauvé le miroir sacré. Quelques fugitifs purent se cacher; Tomodata ne fut découvert et exécuté qu'en 1196. La plupart de ceux qui échappèrent au décret d'extermination gagnèrent les îles extrêmes du sud, et en particulier Tanegashima. Quelques-uns enfin se réfugièrent avec leurs familles, au cœur des montagnes de Higo et y fondèrent le village de Goka, évitant si soigneusement toute relation avec le monde extérieur que l'existence d'une colonie, dans ce district sauvage, ne fut révélée que longtemps après, par les vieilles chaussures que charriait un ruisseau de la montagne (1). »

∴

Au moment où Yoritomo détruisait le clan des Taira dans cette lutte épique qui eut lieu près de Shimonoseki, il avait déjà, depuis plusieurs années, jeté les fondements de sa capitale. Il avait choisi Kamakura, située à l'extrémité des provinces du Kwanto, entourée de collines qui en rendait la défense facile. Quoique l'emplacement de cette ville fût relativement restreint, il satisfaisait cependant les vues du futur Shogun, qui désirait, comme siège de son gouvernement, surtout un campement de guerriers. Il employa près de trois années (1181-1183) à bien asseoir son autorité, tout en agrandissant, en améliorant et en ornant sa capitale au moyen de travaux considérables qui en firent rapidement une ville où l'élégance des édifices publics et des temples s'harmonisait avec la solidité massive des châteaux-forts.

Il créa un Conseil d'Etat, à la tête duquel il plaça un président habile, Oe-no-Hiromoto, savant versé dans toutes les branches de la science chinoise. Cet esprit subtil et compliqué marqua partout de son empreinte la bureaucratie naissante de Kamakura. Il fut, après Yoritomo, le plus actif artisan du *Bakufu* (gouvernement shogunal).

Ce titre de *Shogun*, ou mieux *Sei-ri-taishogun*, qui existait déjà avant Yoritomo et qui signifiait alors généralissime, reçut une signification toute différente quand, en 1192, le Mikado le décerna au chef des Minamoto. Il fut, dès ce moment, équivalant à lieutenant général de l'Empire. Ce fut entre les mains des Shoguns que, depuis cette époque jusqu'en 1868, résida l'autorité réelle. Celle que l'Empereur conserva fut plutôt nominale qu'effective.

Yoritomo, parvenu ainsi au faîte de la puissance, régna dès lors pacifiquement dans sa capitale. Kamakura devint un centre à la fois militaire et aristocratique; la splendeur de ses fêtes surpassait celles de Kyoto même. Mais ne voulant pas que le luxe et les énervements de la paix atténuassent la vigueur militaire de ses sujets, Yoritomo encourageait en même temps les exercices violents, tels que les grandes chasses au mont Fuji et les sports de toutes sortes qui étaient de nature à entretenir l'ardeur guerrière. Il mourut en 1199 d'une chute de cheval, tant il est vrai qu'un accident fortuit peut faire écrouler les plus beaux échafaudages de gloire et d'orgueil.

(A suivre.)

(1) Berlin. *Les Grandes Guerres civiles.*

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET
DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

PREMIÈRE PARTIE

BOTANIQUE

Suite (1)

De toutes nos plantes indigènes, le *Phormium tenax* ou *Harakeke* est peut-être la plus connue, la plus vantée. Tous les voyageurs l'ont décrite en faisant remarquer qu'il serait difficile de trouver un autre végétal qui soit approprié à autant d'usages.

Voulez-vous un vêtement? sa fibre textile et solide vous le fournira. Voulez-vous des nattes? cette même fibre se prêtera à toutes les combinaisons, à toutes les couleurs que vous pouvez souhaiter? Voulez-vous des cordages, ou même des lacets pour fixer quoi que ce soit? Prenez quelques feuilles, tressez-les ensemble et vous serez satisfait. Si vous désirez une solidité plus qu'ordinaire, passez ces feuilles à travers la flamme de votre foyer, et, quand elles sont roussies, servez-vous-en. Avez-vous faim ou soif? Cherchez aux environs quelques touffes fleuries d'*harakeke* sous le nom de *Korari*, elles vous offriront une substance analogue au miel que vous ne dédaignerez pas. Et pendant que vous dégustez cette nouvelle ambroisie, remarquez une sorte de gélatine comprimée entre les feuilles; cette autre substance, une fois desséchée, deviendra, à votre choix, du *ciment* pour raccommoder votre porcelaine brisée, de la cire à cacheter vos lettres, ou un enduit rendant vos vêtements imperméables.

Etes-vous affligé de la constipation ? Demandez quelques feuilles d'*harakeke;* écrasez les extrémités pour en extraire la pulpe; quand vous en aurez obtenu une tasse de liquide, avalez-le sans cérémonie, et sans faire la grimace. Qui-

(1) Voir les *Missions* du 6 janvier 1899.

conque a essayé une fois vous répondra du succès. Je crois même que le ver solitaire ne tiendrait pas devant un pareil ennemi. Sous une autre forme et associée à d'autres médicaments, cette même pulpe produit d'excellents résultats dans les maladies hépatiques provenant d'un engorgement quelconque. C'est un dépuratif de premier ordre.

Il est un autre point sur lequel je voudrais appeler l'attention des industriels. La feuille du *phormium tenax* pourrait, avec de grands avantages, être utilisée pour la fabrication du papier. Une solution d'alun aurait bientôt réduit une tonne de ce produit à l'état de pulpe. Pour obtenir plus de consistance et de solidité, on n'aurait qu'à choisir des feuilles déjà séchées. Les essais tentés sous ce rapport ont été si satisfaisants que des industriels ont établi en Nouvelle-Zélande des *moulins* pour la préparation de cette fibre précieuse; elle est ensuite expédiée en Europe où l'on en tire un excellent parti. Quand on songe que des provinces entières sont couvertes de cet utile végétal et que le prix en est extrêmement minime, on se prend à souhaiter que l'industrie européenne s'en empare davantage.

∴

Parmi les nombreuses variétés du *Phormium tenax*, je signalerai le *Phormium variegatum*, à feuilles panachées, dont l'effet, dans un jardin, est des plus gracieux, puis le *Phormium rubrum* et le *Phormium grandifolium* ou *Wharanui* en usage pour la fabrication des nattes les plus recherchées, enfin le *Phormium Colensoi* dont les petites feuilles tranchantes et aiguës recouvrent le flanc de certaines montagnes. Malheur aux insouciants qui y portent négligemment la main! Ils la retirent tout ensanglantée.

∴

Nos Saintes Ecritures, mieux encore que nos poètes, ont immortalisé le « lis de la vallée », qui, d'après les meilleurs auteurs, n'était autre que le *Convallaria maialis* (muguet de mai), ou peut-être un « Asphodèle ». Ici, aux Antipodes, la tradition comme le caprice populaire accorde au *Renyarenga* (*Arthropodium cirrhatum*) et à son voisin l'*Arthropodium candidum* les mêmes poétiques honneurs et le même symbolisme.

∴

Smilacées. — Cette famille de *grimpants* n'est représentée ici que par le *Karewao* (*Rhipogonum parviflorum-scandens*). Extrêmement long et souple, il s'enroule autour des arbres les plus hauts et les suit jusqu'à leur sommet. Quelquefois, les rejetons se multiplient à un tel point dans les forêts qu'ils les rendent absolument impraticables au voyageur. Dans ce cas, la hache seule peut ouvrir un chemin.

Les tiges flexibles du *Karewao* étaient autrefois d'un très grand usage dans la construction des huttes maories et des palissades des plantations. Les clous tendent aujourd'hui à les remplacer; mais les indigènes prétendent que c'est à tort; car le *Karewao*, au moins à l'intérieur des maisons, offre des garanties d'une plus longue durée. Pourvu qu'il ne soit pas exposé à la pluie, il semble même se durcir avec le temps. La fleur de cet intéressant arbrisseau est dotée d'un parfum agréable et pénétrant; des grappes de baies rouge-cramoisi lui succèdent et font les délices de nos pigeons-ramiers. Les enfants en rupture d'école savent les croquer, tout comme les noisettes dont elles imitent le goût.

∴

Iridacées. — En Europe, cette famille compte de nombreuses espèces. Ici, nous n'avons à enregistrer que le genre *Libertia*, distribué en trois espèces, nommées : *grandiflora-ixioides-micrantha*. On les trouve dans nos plaines les plus fertiles; au milieu des autres herbes, leur feuilles sagittées et leurs fleurs blanches à trois larges pétales font le plus bel effet.

Orchidacées. — Celles-ci abondent. Dans les grasses prairies et à la lisière des forêts, on trouve les espèces suivantes : *Thelymitra Forsteri*, *Orthoceras strictum*, *Microtis Banksii*, *Acianthus rivularis*, *Pterostylis Banksii*, *Gastrodia sesamoides*. Toutes ces espèces sont herbacées; les Maoris, ne sachant point faire de classification scientifique, les désignent toutes sous le nom de *maikaika*. Quelques *Orchis*, *Epipactis* et *Ophrys* complètent la série des plantes ainsi nommées. Comme en Europe, c'est dans les marécages et dans les recoins les mieux ombragés qu'on peut les admirer dans toute leur étrange splendeur.

Mais, entrons dans la forêt. Nous y rencontrerons bientôt le *Perei* (*Gastrodia Cunninghamii*) avec ses tubercules énormes et succulents. Un autre membre de la même tribu, le *Gastrodia cordifolia*, habite les cavernes et les anfractuosités des rochers; ses fleurs, tantôt violettes et tantôt écarlates, sembleraient faites pour les plus beaux jardins.

Puis, des parasites à n'en plus finir. Les *Epiphytum*, les *Larina*, les *Dendrobium pendulum* ou *Cunninghamii*, les *Bulbophyllum pygmæum* et quantité d'autres se pressent et s'entassent sur les vieux arbres. Plusieurs de ces orchidées répandent un parfum analogue à celui de la vanille; si elles pouvaient la remplacer, il y aurait là une belle entreprise commerciale à organiser.

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. de la Chapelle, du diocèse de Laval, 280 fr. — R. Y. du diocèse de Reims, 150 fr. — M. et Mme Madry-Lambert, du diocèse de Reims, 1 fr. 85. — J. E. V., du diocèse de Luçon, 5 fr. — M. l'abbé Gilles, curé de Moisenay, diocèse de Meaux, 5 fr. — M. l'abbé Boone René, Poitiers, 40 fr. — Les élèves de l'Ecole apostolique de L., leurs étrennes, diocèse de Cambrai, 10 fr. — Sœur M.-Alexandra Jacmin, diocèse de Namur, 19 fr. 75. — Anonyme de Charmauvillers, diocèse de Besançon, 5 fr. — Mlle Elisabeth Gaches, diocèse de Montpellier, 12 fr. 60. — En mémoire de M. le chanoine Guerber, diocèse de Strasbourg, demande de prières, 123. — Mlle Delphine Prigent, diocèse d'Autun, 5 fr.

Pour les missions les plus nécessiteuses (Chen-si septentrional).

Etrennes du divin enfant, Pierre-Emile (Sarthe), demande de prières spéciales .... 500 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Robert, Corée).

Anonyme du diocèse de Marseille .... 500 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Augouard).

Un abonné du diocèse de Lausanne, 5 fr. — Un abonné du diocèse de Lausanne, 3 fr. — Anonyme de Lyon, 2 fr. — Frère Gerin, du diocèse de Lyon, 2 fr. 25. — M. F. Gruet, Saint-Claude, 10 fr. — Une anonyme du diocèse de Saint-Claude, demande de prières pour ses défunts, 278 fr. — Une Aveyronnaise, 40 fr. — En l'honneur de saint Antoine de Padoue, et demandes de prières, Besançon, 50 fr. — Anonyme du diocèse de Grenoble, avec demande de prières, 50 fr.

Pour les missions les plus nécessiteuses (Guinée française).
Une Enfant de Marie de Châlons, demande de prières, 10 fr. — M. G. Duval, diocèse d'Evreux, 5 fr. — M. Leduc, Rouen, demande de prières, 10 fr. — M. Guillebert, Bayeux, 2 fr. — Anonyme de Paris, demande de prières, 6 fr. — M. l'abbé Busnel, diocèse de Rennes, 5 fr. — M. l'abbé Hochet, diocèse de Soissons, 5 fr. — M. Degusseau, diocèse de Poitiers, demande de prières pour défunts, 10 fr.

A Mgr Fallize, Norvège.
M. l'abbé Dupouy, du diocèse d'Ain ... 1 »

A Mgr Charmetant, pour les Arméniens.
Mme la Prévôte, du monastère de Berlaymont, diocèse de Malines ... 300 »

Pour les Arméniens (par l'entremise de Mgr Bonetti).
Anonyme de Lyon ... 10 »
Anonyme de Lyon ... 5 »
Mme A. J.-B., Lyon ... 60 »

Au R. P. Dominique Chaurand (Nicomédie).
Anonyme du diocèse d'Evreux ... 10 »
La Supérieure du St-Sacrement, à Bernay, diocèse d'Evreux ... 5 »

A Mgr Michel Mirow, Bulgarie.
M. l'abbé Chaumet, de Paray-le-Monial, diocèse d'Autun ... 10 »
Anonyme de Montpellier, demande de prières ... 4 »
Mlle Adèle Gerin, diocèse de Valence ... 2 50

Pour les affamés de la Perse.
M. le chanoine Lucas, Bayeux ... 33 »
Un anonyme de Hargimont, diocèse de Namur ... 11 50
Anonyme du diocèse d'Evreux ... 10 »
Mlle Dormoy, du diocèse de Besançon, demande de prières ... 2 »
Mlle H. R., du diocèse de Nancy, demande de prières ... 5 »
En l'honneur de saint Joseph et saint Antoine, diocèse de Saint-Claude ... 20 »

Pour les affamés de Pondichéry (Mgr Gandy).
Anonyme du diocèse de Saint-Brieuc, demande de prières ... 100 »
Anonyme du diocèse de Chartres, demande de prières ... 3 »
Un anonyme de Hargimont, diocèse de Namur ... 11 50
Anonyme du diocèse de Montauban ... 100 »

A M. Fourcade (Pondichéry).
En mémoire du comte Hermann de Stainlein Saalenstein ... 498 75
H. M., de Marseille ... 2 50

A M. Grandjanny (Pondichéry).
E. C., de Lyon ... 25 »
Anonymes du diocèse de Lyon ... 10 »
M. Laurent, à Rouen ... 5 »
Anonyme de Nogent-sur-Marne, diocèse de Paris ... 5 »
M. Jean Duhoureau, du diocèse d'Aire ... 20 »
M. l'abbé Robillot, du diocèse de Verdun ... 10 »

A M. Grandjanny (Pondichéry), pour le baptême de deux petits garçons sous les noms de Jehan et Henri.
Anonyme d'Issoire, diocèse de Clermont ... 5 »

A M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry).
M. Clément Boudes, Montpellier ... 20 »
Mme veuve Thomas, Montpellier ... 20 »
M. l'abbé Bas, diocèse de Grenoble ... 5 »
Mme la baronne Dumast, de Nancy, en souvenir de son fils Marcel (pour achat de médicaments à un missionnaire malade) ... 50 »

Au R. P. Antoninader, Pondichéry.
Anonyme de l'Oise ... 3 »

A Mgr Pelckmans, Lahore.
Une dame d'Alexandrie (Egypte) ... 25 »
Mlle P. Contamine, du diocèse de Cambrai ... 10 »

Au R. P. Polycarpe, Vérapoly.
M. E., Laval, demande de prières pour une guérison ... 10 »
Un anonyme de Hargimont, diocèse de Namur ... 12 »
Etrennes du divin Enfant, Pierre-Emile (Sarthe), de prières spéciales ... 1.000 »
M. l'abbé Gaugain, diocèse de Laval ... 15 »

A Mgr Bardou, Coïmbatour.
Etrennes du divin Enfant, Pierre-Emile (Sarthe), demande de prières spéciales ... 1.000 »

A M. Excoffon, Siam, pour son église Saint-François-Xavier.
Anonymes du diocèse de Lyon ... 10 »

Au R. P. Bertrand Dangeul, (Rajpoutana.)
Mme veuve Labbé, du diocèse du Mans ... 20 »
M. de la Blanchardière, diocèse de Rennes, demande de prières ... 25 »

Au R. P. Bonaventure, Vizagapatam, à partager entre Charlie et Pitché.
M. l'abbé Tranchant, diocèse d'Angers ... 5 »

Pour les affamés du Tonkin (Mgr Pineau).
Anonyme du diocèse d'Evreux ... 10 »
Un anonyme de Hargimont, diocèse de Namur ... 11 50

A M. Bertaud, Tonkin occidental.
Etrennes du divin Enfant, Pierre Emile (Sarthe), demande de prières spéciales ... 1.000 »
M. l'abbé Gaugain, diocèse de Laval ... 25 »

A M. Lazard, Cambodge, pour l'érection de sa croix.
Anonyme d'Evreux ... 10 »

Au R. P. Girod, Haut-Tonkin.
Anonyme de Limoges ... 5 »

A M. Allys, Cochinchine septentrionale.
Une mère, avec demande de prières pour sa fille, Viviers ... 10 »

Au R. P. Boucheré, Su-tchuen méridional.
M. Jeunhomme, Metz ... 8 »

Au R. P. Cothonay, Fo-Kien.
Mlle Adele Gerin, du diocèse de Valence ... 2 50
Etrennes du divin Enfant, Pierre Emile (Sarthe), demande de prières spéciales ... 500 »

Aux Sœurs Dominicaines de Fou-tchéou, pour le baptême de deux petites filles sous les noms de Marguerite et de Marie.
Anonyme d'Issoire, diocèse de Clermont ... 2 50

A Mgr Reynaud, Ning-Po (Tché-Kiang).
M. de Neufbourg, du diocèse de Lyon ... 20 »

A sœur Gilbert, Tché-Kiang.
Etrennes du divin Enfant, Pierre Emile (Sarthe), demande de prières spéciales ... 1.000 »
Anonyme du diocèse de Rodez ... 5 »
H. M., de Marseille ... 2 50

A Mgr Chausse, Kouang-Tong.
Anonyme de Montpellier, demande de prières ... 10 »
Un anonyme de Clermont-l'Hérault, demande de prières ... 20 »

A M. F. Becmeur, au Kouang-Tong.
M. F. Roland, du diocèse de St-Brieuc ... 20 »

A Mgr Bulté, Pé-tché-ly sud-est.
Anonyme de Collonges, diocèse de Dijon ... 10 »

A M. Robert, Corée, pour sa chapelle de l'Immaculée-Conception.
Une abonnée, diocèse de Pavie ... 1 50
A. B., de Banvillars, diocèse de Besançon ... 50 »

A Mgr Chouvellon, pour le baptême de deux enfants sous les noms d'Hippolyte et de Madeleine.
Une sœur de Charité, Lyon, demande de prières spéciales ... 5 »

A Mgr Chouvellon, Su-tchuen oriental.
Anonyme du diocèse de Chartres, demande de prières ... 3 »
Anonyme du diocèse de Montauban ... 10 »
Un anonyme du diocèse d'Autun ... 5 »
J. C., à P., diocèse de Langres ... 30 »

Pour le baptême de trois petites Chinoises sous les noms de Christiane, Marie-Antoinette et Henriette (Mgr Christiaens).
Mlle Derolin, du diocèse de Cambrai ... 4 »

Pour le baptême d'un petit chinois sous les noms de Marie-René et d'une petite Chinoise sous les noms de Marie-Rogatienne-Françoise (Mgr Christiaens).
Anonyme du diocèse de Dijon ... 10 »

Pour les Pères Trappistes d'El Athroun.
Mme H. G., Lyon ... 25 »

A M. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba, Tokio.
M. deHaffrengue, diocèse de Cambrai ... 10 »

A Mgr Chatron, Osaka.
M. l'abbé Pochet, du diocèse de Belley ... 5 »
M. Tardy, du diocèse de Belley ... 100 »

Pour les missions d'Afrique (Mgr Hacquard).
Anonyme de Lyon ... 10 »

Au R. P. Marichelle, Congo français.
Etrenne du divin Enfant, Pierre-Emile (Sarthe), demande de prières spéciales ... 1.000 »

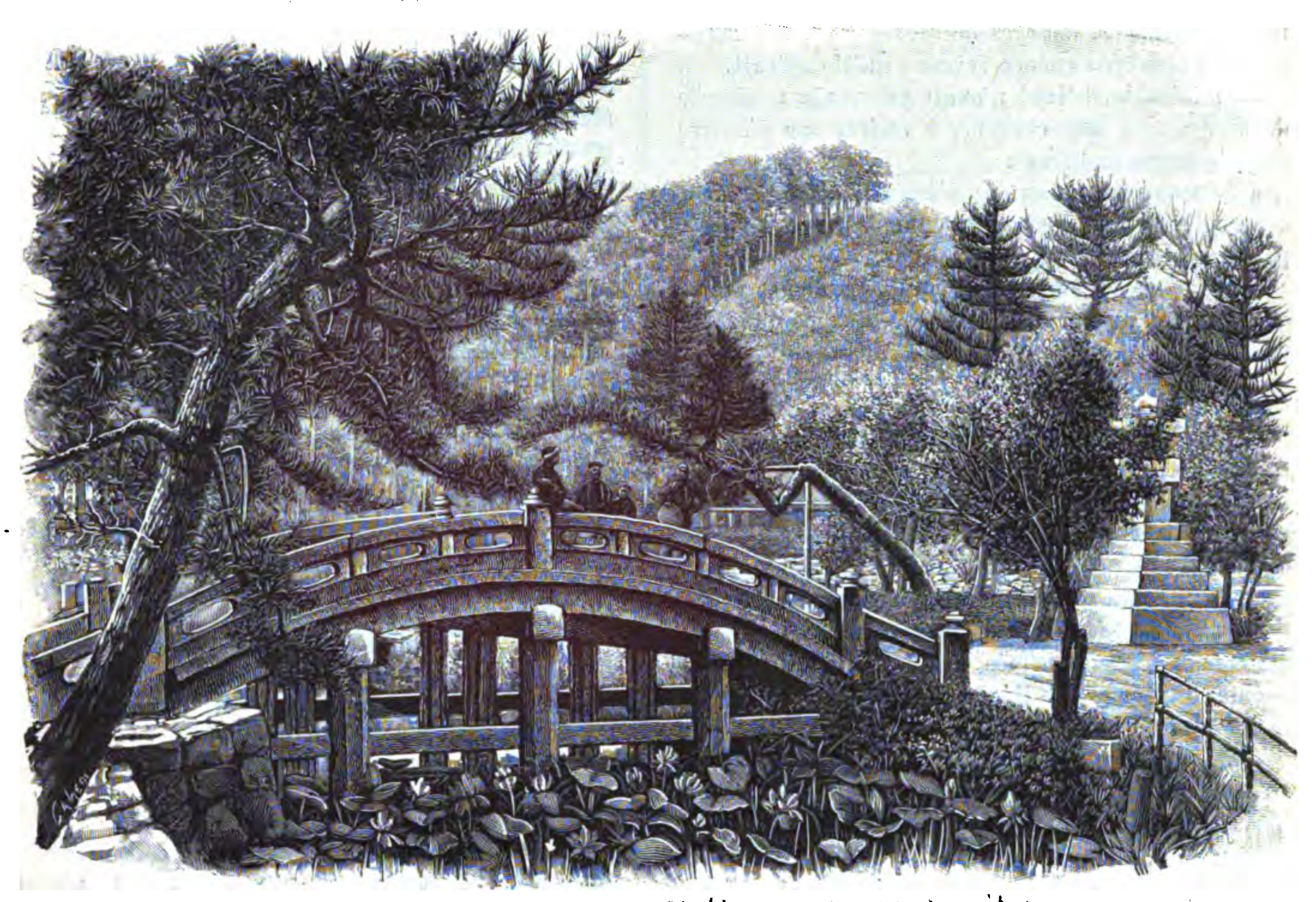
A Mgr Hacquard, Tombouctou.
M. le Curé de Beaunant, diocèse de Lyon ... 10 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





JAPON. — PONT A KAMAKURA; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir page 32).

CORRESPONDANCE

TANGANIKA (Afrique équatoriale)

Une coutume barbare chez les Wabendé

On ne pourra lire sans émotion la lettre suivante. Elle est envoyée de Karéma, localité de la rive orientale du lac Tanganika, au vénéré Supérieur général des Pères Blancs. Elle montrera une fois de plus à nos lecteurs la barbarie des peuplades au milieu desquelles les missionnaires du cardinal Lavigerie exercent leur fructueux apostolat.

LETTRE DU R. P. AVON A MGR LIVINHAC

Parmi les tribus qui nous entourent, une des plus importantes est celle des Wabendé. Aussi avons-nous plusieurs fois essayé d'établir chez nous des catéchistes; mais nos tentatives ont été jusqu'ici à peu près infructueuses.

Ce qui éloigne de nous ces populations, ce sont moins leurs habitudes de pillage que leurs superstitions.

Les sorciers, en effet, sont les maîtres chez eux. Nous venons d'en avoir une nouvelle preuve dans un horrible drame qui s'est passé à quelques heures de notre mission. J'en tiens les détails d'un témoin oculaire, notre catéchiste, qui fait chez eux de fréquentes tournées pour préparer l'installation définitive.

∴

Au mois de mai dernier, Mléra, chef d'Ikola, vint à mourir à la suite d'une maladie de poitrine, aggravée par de trop copieuses libations de *pombé* de maïs, auquel, pour le rendre plus capiteux, on ajoute quantité de miel. Dans son ivresse, Mléra avait dansé beaucoup. Il paya cher son intempérance, car, deux jours après, il mourait malgré les efforts de ses sorciers.

L'un lui avait dit :

« — Tu es malade, parce que tu as déserté le village de ton père Rumba; promets de retourner auprès de ses mânes, et tu guériras.

« — Non, cela ne suffit pas, avait repris un autre, c'est un tel de tes parents défunts qui demande un sacrifice sur telle montagne. »

Mléra avait promis tout ce qu'ils avaient demandé; mais ses envoyés, chargés de sacrifier sur la montagne, n'étaient pas encore revenus qu'il expirait.

Le misérable, hélas! n'avait pas voulu rendre le dernier soupir sans chercher à attirer sur d'autres têtes le même malheur :

« Je meurs empoisonné; s'était-il écrié, on m'a ensorcelé; mais je compte sur mon frère Mkajala pour me venger... »

Il est, en effet, impossible, aux yeux de nos noirs, qu'un grand chef meure sans être victime de maléfices.

∴

Aussitôt après la mort de Mléra, l'exécuteur des hautes œuvres de la capitale, par ordre du *Moami* (roi), partait pour Ikola administrer à ses habitants l'infernal *mwavi* ou poison d'épreuve. La nouvelle en arriva bientôt à la station. Vite nous dépêchâmes nos gens auprès du roi, pour lui rappeler la défense absolue de donner le *mwavi* dans la colonie allemande, défense portée par M. Sigl et réitérée dernièrement par M. Râmsay, commandant d'Ujiji. A nos envoyés le roi répondit :

« En ce moment les gens du peuple veulent anéantir la noblesse; en moins de deux mois, deux de nos chefs sont morts, et par conséquent c'est un devoir pour moi, leur suzerain, de rechercher les coupables et de les punir. »

Du reste, avant même que nos gens eussent pu avoir leur audience, dix personnes avaient déjà succombé aux effets du terrible poison. Parmi ces victimes on comptait la propre sœur du défunt et deux de ses femmes.

Mais je laisse Adrien Atiman, notre excellent médecin catéchiste, raconter lui-même cette scène abominable dont il a été le témoin écœuré :

∴

A la nouvelle que le poison d'épreuve allait être donné à Ikola, Mgr Lechaptois m'envoya supplier le *moami* (roi) Mkajala, de ne pas commettre ce crime.

Après plusieurs heures de marche, nous arrivâmes, mes compagnons et moi, à un village des bords du lac. On nous y apprit que le chef, accusé d'avoir ensorcelé le grand Mléra, venait d'être enlevé et emmené à Ikola. Nous hâtons le pas et traversons bientôt un charmant village de la plaine. Quel contraste entre la beauté de ce séjour et les figures mornes de ses habitants, qui craignent d'être forcés, eux aussi, de boire le poison! Poursuivant notre route, nous arrivons enfin à Ikola.

Par une grave imprudence de l'un de mes compagnons, nous faillîmes être écharpés aux portes mêmes du village. Les habitants déjà très surexcités, sortirent avec des lances et des fusils. Quand ils me reconnurent cependant, ils se calmèrent : j'étais un ami.

Je fus surpris, en entrant, de trouver une foule compacte comme aux plus beaux jours de fête. Des Wabendé des parties les plus éloignées du pays étaient venus jouir du spectacle de la mort des sorciers d'Ikola. Je pénétrai plus avant dans le village; mais quel vacarme! quelles vociférations! on se serait cru en enfer. On a creusé pour la circonstance une vingtaine de sillons entourés de roseaux plantés en terre et reliés entre eux. Dans chaque sillon se trouve une personne condamnée à l'épreuve.

J'aperçois, à côté de cette singulière arène, dans des cases en roseaux, en proie à d'atroces douleurs, les infortunés qui ont déjà avalé la *moami* : à droite les hommes, à gauche les femmes. Quelques-uns vomissent; mais, chez le plus grand nombre, à en juger par leurs traits livides, le poison produit un effet mortel. Aussi, ceux à qui il ne reste plus qu'un souffle de vie sont-ils traînés par des hommes, ou plutôt par des monstres, à une vingtaine de pas de la scène où gisent déjà de nombreux cadavres. Pour hâter leur fin, on les assomme à coups de massue. Le soir venu, tous les corps seront jetés en dehors du village, où ils deviendront la proie des hyènes et des vautours.

Le cœur gros, les larmes aux yeux, je supplie l'exécuteur de ne pas continuer son infernal office. Il ricane et c'est tout; car Fwira, c'est le nom de l'empoisonneur, ne veut pas laisser inachevée son œuvre infâme.

∴

Je le vois s'approcher d'un jeune homme de ma connaissance pour lui administrer le poison; mais les parents prient l'empoisonneur d'attendre un instant et de leur permettre d'adresser à leur enfant leurs recommandations. J'entendis alors le père lui dire :

« Mon fils, je n'ai rien contre toi; j'ai été bien peiné, il est vrai, le jour où tu m'as insulté et où tu m'as frappé, mais je me suis rappelé que tu étais mon fils et je ne t'ai point gardé rancune. Aie bon courage, mon enfant, ne te laisse pas abattre et tu vomiras le poison. »

Le jeune homme répondit :

« Lorsque je vous battis, mon père, je fis mal assurément; mais je n'avais pas la pensée de vous ensorceler. Lorsque je vous injuriai, je fis mal aussi; mais qui n'a jamais dit des injures, même à son père? Si je suis sorcier, que je meure! Si je ne le suis pas, que je vomisse! »

Fwira s'approche alors et lui donne le poison; c'est une pilule grosse comme un petit pois. Le jeune homme l'avale sans hésiter, puis se met à se promener dans son sillon. De temps en temps il s'arrête, boit de l'eau à une cruche, puis continue sa promenade. Il y avait vingt minutes à peu près qu'il faisait ce manège lorsque je le vis vomir. Fwira lui fit signe de sortir du sillon, et le conduisit dans une des cases en roseaux où, encore sous l'action du poison, il se mit à raconter toutes les fredaines de sa vie passée.

Un bon vieillard, qui avait rendu, lui aussi, le poison, vint bientôt lui tenir compagnie. Il criait à tue-tête :

« Je ne suis pas sorcier! Je ne suis pas sorcier! Je n'ai fait de mal à personne; à ceux qui venaient chez moi, je donnais l'hospitalité... A bas les sorciers! »



« J'entendais son voisin dans une case à côté s'exclamer;

« — Oui ! que les sorciers meurent, puisque notre chef Mléra est mort ! C'est sa sœur Warumba qui l'a ensorcelé ; mais elle aussi est morte du poison. C'est bien fait: qu'ainsi meurent tous les sorciers !

« — Voilà l'effet de la sorcellerie, criait un autre : mourir et être jeté en pâture aux hyènes ! »

∴

On disait à un vieux potier, qui, depuis plus de trois heures, était en proie à des douleurs atroces :

« — Vraiment tu es un grand sorcier, toi, puisque tu ne peux ni vomir, ni mourir. »

Et lui de répondre :

« — Si je suis sorcier, que je meure au plus vite !... »

Réellement le pauvre vieux n'en pouvait plus. Il avait tout le corps démesurément enflé.

Un *mbendé*, qui me voyait prendre en pitié ce vieillard, me dit :

« — Combien me donnes-tu ? je te le vends. »

Je lui offris la valeur de dix francs en étoffes.

« — C'est bien, » fit-il. Il fait traîner le malheureux hors de sa cabane. Je m'approche de lui et veux lui administrer une dose d'émétique. Fwira, le diabolique Fwira, m'a vu, il pense que je veux le baptiser, et il m'empêche de l'aborder.

« — Je l'ai acheté à son maître, lui dis-je !

« — Attends, me répondit Fwira, nous allons le faire désenfler. »

On lui tire les cheveux avec force et par saccades, ainsi que les doigts des pieds et des mains, en criant : « Vomis ! vomis ! » Effectivement il vomit beaucoup, et échappa ainsi à une mort qui paraissait imminente.

∴

Mkajala, par l'ordre de qui le poison était donné, n'assistait pas à la scène dans la crainte de *s'obscurcir la vue*. Je conjurai son représentant de me permettre d'emmener à la station, quelques personnes qui avaient déjà vomi. Je pus ainsi en sauver quatre. Au moins, me disais-je, celles-là, si elles meurent des suites du poison, seront régénérées par les eaux du baptême, car, j'assistai à ces scènes d'horreur, sans qu'il me fût permis d'aborder les mourants. Fwira, avec ses aides, vrais démons, m'en n'ont empêché jusqu'au bout.

J'espère cependant que ceux qui sont morts, m'ayant entendu souvent parler de Dieu et du baptême, se seront repentis de leurs péchés et seront sauvés. »

∴

Tel est le peuple que, dans un avenir prochain, nous espérons arracher à la barbarie. La chose ne sera pas aisée, mais le missionnaire a Dieu avec lui, et avec Dieu il peut tout. Pour préparer le terrain, nous nous efforçons d'entretenir avec le roi et les autres chefs du Kabendé, les meilleures relations d'amitié. Plusieurs fois cette année, Mkajala en personne est venu nous voir, et nous lui avons fait nous-mêmes visite. Adrien, notre vaillant auxiliaire, est sans cesse en course chez les Wabendé ; avec ses remèdes il soigne les corps et par ses bonnes paroles il soigne les âmes.

∴

Avant de clore cette lettre, je suis heureux de vous dire que le nombre de nos chrétiens augmente sensiblement : à la Pentecôte nous avons eu une soixantaine de baptême d'adultes et le 15 août nous avions pu offrir à la Très Sainte Vierge la gerbe presque aussi belle de 42 baptêmes.

INFORMATIONS DIVERSES

Angleterre. — On a lu, récemment, dans toutes les églises et chapelles catholiques de l'archidiocèse de Westminster, une Lettre pastorale de S. Em. le cardinal Vaughan dans laquelle l'éminent prélat a pris pour sujet : « L'évangélisation de l'Afrique », et développé dans un beau langage, des considérations de l'ordre le plus élevé.

Après avoir montré que les succès de l'Angleterre dans son œuvre de colonisation devaient avoir pour corollaire obligatoire l'évangélisation des pays conquis, le Cardinal a insisté sur l'obligation qui s'impose au peuple anglais de respecter les droits des autres nations et en particulier des nations chrétiennes. Parlant alors des relations de l'Angleterre et de la France il a préconisé la paix nécessaire aux deux peuples voisins pour poursuivre leur œuvre commune en Afrique dans leurs sphères respectives.

Le Cardinal a fait un grand éloge de la France et particulièrement de l'Eglise de France, « dont ni les vicissitudes, ni les malheurs, ni les persécutions n'ont pu ternir la gloire ».

Ce passage de la Lettre pastorale de Son Eminence a produit un grand effet à Londres, lorsqu'il a été lu en chaire ; il ne manquera pas de causer en France un vif sentiment de satisfaction pour cet hommage rendu à notre patrie.

Mysore (*Hindoustan*). — M. Desaint, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire de Mayssour, écrit de Bangalore :

« La peste fait ici des ravages épouvantables. On a calculé qu'elle est cinq fois plus terrible chez nous qu'à Bombay. Bien que plus de la moitié de la population se soit enfuie, on compte chaque jour deux cents et trois cents morts ; les cadavres sont abandonnés sur les routes, dans les champs et dans les étangs qui fournissent l'eau potable. Tous les services sont désorganisés ; le commerce est interrompu, toutes les boutiques et tous les marchés sont fermés. Les provisions ne viennent plus à la ville; on ne trouve de vivres qu'à un prix exorbitant.

« On a pris les plus grandes précautions pour empêcher le fléau de se propager, tout est inutile. On vante beaucoup l'inoculation comme un moyen préservatif; mais tous les jours je vois des inoculés mourir comme les autres. On a établi des camps pour isoler les malades et les personnes en contact avec eux, mais tout cela n'a servi qu'à surexciter le peuple et à provoquer des soulèvements. Les Indiens s'insurgent contre les inoculateurs; des inspecteurs de police ont été tués et plusieurs fois la troupe a été obligée de faire feu sur les émeutiers. Aujourd'hui le Gouvernement se voit forcé de laisser les gens libres et se contente de faire enlever les morts par les soldats européens. On entasse les cadavres par huit et dix dans une voiture pour les porter au cimetière.

« Nos chrétiens, les parias surtout, sont très éprouvés. J'en ai trouvé trois couchés côte à côte dans une même hutte. Vous

ne pouvez vous faire une idée de ces habitations de parias. Elles n'ont guère que six pieds carrés et de cinq à six de hauteur. Tous couchent par terre, les uns sur les autres, sans lit. Ils n'ont ni chaises, ni meubles, quelquefois une mauvaise boîte pour serrer leurs haillons. Il n'y a jamais de fenêtres; le jour ne pénètre que par la porte.

« C'est dans ces taudis infects que nous pénétrons pour administrer aux mourants les derniers sacrements. Pour les confesser, il faut s'accroupir près d'eux, respirer leur haleine, leurs miasmes et la puanteur de leurs loques. Dernièrement, j'avais à donner le Saint Viatique à une pauvre femme dont l'enfant était mort à ses côtés, et je trouvais à peine assez de place pour me tenir debout entre elle et le petit cadavre, de sorte que mes habits touchaient les deux corps. Si la peste est contagieuse, comment ne pas l'attraper, quand on se trouve ainsi exposé au contact des malades, et cela non pas une fois par hasard, mais tous les jours et plusieurs fois par jour? Vraiment il faut que le bon Dieu nous conserve la santé miraculeusement.

« Au milieu de nos tristesses, nous avons une grande consolation, c'est de voir tous nos chrétiens mourir dans les meilleures dispositions. »

Syrie. — La nation Maronite, si dévouée à la France, a perdu, le 26 décembre dernier, son patriarche. Mgr Hagg. Après les obsèques, les archevêques et évêques maronites se sont réunis pour élire son successeur. Leur choix unanime s'est porté sur Mgr Isaïas Hoyek, archevêque d'Arca, vicaire général du patriarcat. Ce nom qui a été acclamé au Mont-Liban ne peut qu'être bien accueilli en France; le nouveau patriarche est un ami pour nous, il connaît et aime la France. Son éducation est toute française, et il parle et écrit notre langue. On n'en sera pas surpris quand on saura qu'il a été élevé par les Pères Jésuites au collège de Ghazir, en Syrie. Après de brillantes études, il fut envoyé par le patriarche d'alors, Mgr Massad, à la Propagande, à Rome. Là il se fit recevoir docteur en théologie et en droit canon, au collège romain. Ordonné prêtre en 1870, il fut rappelé par Mgr Massad et nommé secrétaire général du patriarcat. Il s'acquitta de cette fonction pendant dix-neuf ans avec tant de zèle et d'intelligence que Mgr Massad le fit nommer par le Saint-Siège en 1890 archevêque d'Arca.

Japon. — Mgr Cousin, évêque de Nagasaki, nous communique les résultats des travaux de ses missionnaires en 1898:

2.035 baptêmes, dont 426 d'adultes; 1.322 confirmations; 20.629 confessions annuelles; 17.986 communions pascales. La population catholique est de 35.645 néophytes.

AU CŒUR DU CONTINENT NOIR

Par Mgr AUGOUARD

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU ST-CŒUR DE MARIE
VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'OUBANGHI

Suite (1)

Le P. Gourdy aux prises avec les Bondjos. — Errants dans la forêt. — Les Hollandais de Ouadda. — La répression. — Les Bondjos, hyènes de l'humanité. — Exploits de Cannibales. — Mission en état de siège.

Le P. Gourdy continua son voyage en pirogue; mais il trouvait que la rivière était bien plus éloignée qu'on ne l'avait dit.

Il passa d'abord un rapide, puis deux, puis trois. A un quatrième, les deux Bondjos pagayeurs firent adroitement remplir d'eau la barque; le Père excellent nageur, en fut quitte pour un bain. Avant d'abandonner la pirogue, il s'était retourné pour prendre son fusil Winchester; mais un Bondjo l'avait déjà saisi et se sauvait sur les rochers. En abordant à terre, il entendit un déclic et, levant la tête, vit le Bondjo le mettre en joue. Heureusement aucune cartouche n'était dans le canon de l'arme; toutes se trouvaient dans le réservoir dont le sauvage ne parvint pas à faire jouer la détente.

Le Père se précipita sur le Bondjo pour lui arracher le fusil; mais celui-ci, plus agile, bondit au milieu des rochers et réussit à s'enfuir dans les profondeurs de la forêt...

L'enfant qui accompagnait le Père avait pu également se sauver à la nage.

∴

Quant au Ndri, il était aux prises avec le deuxième Bondjo de la pirogue, et une lutte épouvantable s'engagea. Le Bondjo voulait voler le fusil à pierre du Ndri; mais celui-ci tenait énergiquement son arme dont il ne pouvait d'ailleurs, faire usage, l'eau ayant mouillé la poudre du bassinet. Le Bondjo essaya alors de noyer son adversaire qui ne savait pas nager; mais, dans l'énergie du désespoir, ce dernier se cramponna à ses bras et tous deux roulèrent au milieu des flots, soulevés et submergés tour à tour. Finalement, le Père les vit disparaître dans le rapide.

Deux morts de plus à ajouter à la longue liste des victimes des Bondjos !

∴

Et le Père était là, seul avec un enfant sur son rocher dénudé, où un soleil ardent vint bientôt sécher ses habits ruisselants...

Que faire? Entrer dans la forêt voisine? Mais elle est peuplée de cannibales.

A genoux! Une bonne prière à Notre-Dame de la Garde de Volvic (le Père est de l'Auvergne), à Notre-Dame de Lourdes, à saint Joseph, leur donne des lumières et remonte leur courage...

Il eût fallu pouvoir redescendre vers la mission de Saint-Paul; mais les Bondjos gardent soigneusement les rives du fleuve.

En route donc vers l'intérieur!

Les deux naufragés entrèrent dans la forêt avec précaution, serrant de près le fleuve, pour n'avoir qu'un côté à surveiller et marchant au milieu de fourrés épineux semés de fondrières. Leurs pauvres membres étaient aussi en lambeaux que leurs habits, et ils tombaient de lassitude quand, au bout d'une heure et demie, ils arrivèrent inopinément dans un village.

Les indigènes commencèrent d'abord par prendre la fuite, puis ils s'approchèrent. Le Père leur demanda de le conduire à la fameuse rivière où il espérait toujours rencontrer sa caravane.

La promesse d'un bon cadeau les décida.

L'enfant et le Père, égrenant leurs chapelets, gravissent et descendent, à la suite de leurs guides, les montagnes abruptes qui dominent le fameux rapide de l'Eléphant, où bien des blancs et bien des noirs ont trouvé la mort.

(1) Voir le nº du 13 janvier.



Après une heure de marche, le Père se sentit triste, fatigué, car le soir arrivait et il n'avait rien pris depuis le matin. Il demanda donc aux Bondjos de le conduire en pirogue, au risque de prendre un nouveau bain dans le fleuve.

La caravane se rapprocha de la rive, trouva une pirogue, et, à la tombée de la nuit, arriva au village de Kaga où devaient également se rencontrer les porteurs.

Là, pas de nouvelles de la caravane; mais le Père trouva quatre Banziris qui lui donnèrent tous les détails de la catastrophe.

∴

Plus de doute. Le guet-apens avait été parfaitement prét paré, et la caravane du Père devait avoir été égalemen pillée et massacrée. Quel moment d'angoisses!

Revenir en arrière, seul, sans armes, c'était courir à une mort certaine et sans profit.

Le meilleur parti à prendre, c'était de continuer à monter vers Ouadda, où une factorerie hollandaise viendrait bien au secours du Père dans ces critiques circonstances.

Les Bondjos consentirent à conduire le P. Gourdy pendant la nuit en pirogue jusqu'à Ouadda, et le voilà de nouveau à la merci des flots et des cannibales.

A 6 heures du matin, la pirogue arriva à Ouadda, au moment où l'agent hollandais, qui avait appris les tristes nouvelles, se préparait à descendre à la Mission de Saint-Paul.

∴

Le Père eut à peine le temps de prendre un peu de nourriture, et le voilà de nouveau en route pour la descente, avec deux miliciens du gouvernement, qui pouvaient lui prêter main-forte à l'occasion.

A la hauteur du village de Dongoï, il rencontra une pirogue bondjo qui amenait à Ouadda un Loango blessé. Par lui, il apprit l'attaque de la caravane et la fuite des porteurs qui s'étaient dispersés dans toutes les directions.

Il était donc inutile de reprendre à rebours le chemin précédemment parcouru.

∴

Le plus simple était de descendre lentement le long de la rive, de battre le tam-tam, comme chaque pirogue de Blancs a coutume de le faire dans la rivière; de cette façon on aurait la chance de recueillir quelques malheureux.

L'idée était heureuse et eut un plein succès.

La pirogue descendait lentement, et le tam-tam retentissait par intervalle pour annoncer que le Père était dans l'embarcation.

A un moment de silence, une voix sortit de la forêt et héla les voyageurs. C'était un Loango de la caravane, sorti sain et sauf de la bagarre.

Un peu plus bas, en face du village qui avait assassiné le Frère, deux noirs de la caravane furent également recueillis, après être restés deux jours cachés dans les broussailles.

La pirogue descendit ensuite à Saint-Paul. Avec quelle joie fut accueilli le courageux Supérieur; mais quelles tristes conversations pendant les jours qui suivirent!

A la première nouvelle du massacre, les autorités de l'Etat indépendant se mirent en campagne pour punir ceux des meurtriers qui s'étaient réfugiés sur leur rive.

De son côté, le gouvernement français essaya des représailles; mais, vu l'insuffisance des forces militaires, il dut se contenter de punitions anodines qui, je le crains, ne feront qu'accroître l'audace de ces féroces cannibales.

Au point de vue humain, le malheur est grand. Mais, aux yeux de la Foi, ne sera-ce pas une source de grâces et de bénédictions?

Quelque temps avant sa mort, un de nos confrères regrettés, le bon P. Couillard, écrivait :

« Que m'importe que mon corps serve à nourrir les Bondjos, si je peux en même temps nourrir leur âme? »

N'était-ce pas là le plus beau testament d'un Missionnaire?

Nous avons la confiance que le sang de notre généreux martyr sera une semence de chrétiens; du haut du ciel, il priera pour ceux qui restent encore sur la terre.

Nous avons en effet grand besoin des protections du Ciel pour convertir ces Bondjos qui passent à juste titre pour les *hyènes de l'humanité.*

∴

Que de crimes commis depuis quelques années! Chez eux, c'est une guerre continuelle et sans merci; ils n'hésitent pas à s'attaquer entre gens de la même tribu, quand la passion de la chair humaine se fait trop fortement sentir. Ah! certes, dans ce terrible pays, les loups se mangent bien entre eux!

L'année dernière, un village, situé en aval du poste de Banghi, avait demandé des Miliciens pour le protéger soi-disant contre les Bondjos de la rive belge. Ces aimables sauvages les mangèrent. Ils mangèrent aussi les soldats commis à la garde du pavillon français. Voyant que l'affaire avait si bien réussi, un village voisin s'offrit le même fsetin aux frais de la garnison!

Quelque temps après, montait l'expédition Marchand avec toutes ses provisions. L'occasion était bonne pour se payer un supplément. Des pirogues chavirèrent comme par hasard et des centaines de kilogrammes de sel, ainsi que des milliers de cartouches, tombèrent aux mains de ces hardis pirates, qui y ajoutèrent encore quelques pagayeurs banziris pour compléter la fête.

Au total, en moins de trois semaines, 23 soldats sénégalais ou pagayeurs banziris avaient passé à la marmite des Bondjos.

∴

On résolut enfin d'agir et de venger l'insulte faite au pavillon de la France.

Une expédition fut organisée secrètement et partit pendant la nuit du poste de Banghi pour surprendre les villages indigènes.

Tout alla pour le mieux, et le chaland qui portait l'expédition arriva à 2 heures du matin devant le village, sans que l'éveil eût été donné par aucune sentinelle. Mais, au lieu de fondre à l'improviste sur le village en débarquant brusquement ses hommes, l'administrateur préféra tirer

de son chaland des feux de salve qui n'atteignirent guère les indigènes protégés par le talus de la rive.

Par contre, à la première décharge, les pagayeurs banziris se portèrent sur un côté du chaland, tandis que le recul des fusils rejetait les tirailleurs sur le même côté. Sous ce mouvement de bascule, l'étroite embarcation fut renversée et tout son contenu précipité au fleuve ! La terre était proche heureusement, et, malgré l'épaisseur des ténèbres, le sauvetage fut assez facile. On se compta : seul, l'administrateur manquait à l'appel...

On fit des recherches et on plongea longtemps, mais inutilement. Le corps avait été emporté par le courant. Le lendemain, le cadavre fut retrouvé par un village d'aval et il fit les frais d'une horrible réjouissance.

Le malheureux ! Avant de partir de son poste, il avait fait son testament par lequel il déclarait d'une façon bien formelle qu'il voulait être enterré civilement.

Il ne croyait certes pas qu'il serait si tôt et si bien exaucé.

Chose digne de remarque, la plupart des Européens qui ont cherché querelle aux Missions sont morts misérablement, ou sont tombés du pouvoir d'une façon lamentable.

La justice de Dieu atteint tout le monde dans l'autre vie, mais elle frappe souvent les coupables dès ce bas monde.

∴

Après cette affaire, la guerre générale fut déclarée entre Blancs et Bondjos et nous avons vécu depuis dans des alertes continuelles. La Mission elle-même, qui jusqu'alors avait été à l'abri des attaques des Bondjos, dut désormais se tenir sur ses gardes et demander au poste français des sentinelles pour la nuit.

La maraude des Bondjos pour se procurer un bon morceau de chair humaine avait toujours été à l'ordre du jour.



Village ndri à Saint-Paul.



Défrichement à Saint-Paul.

Deux fois dans l'enclos même du poste, des jardiniers ont été tués au moment où ils s'y attendaient le moins; les maraudeurs venaient surtout la nuit pour surprendre du *bon fricot* ou voler des fusils. Mais jamais les attaques n'avaient été aussi audacieuses et aussi fréquentes qu'en ces derniers temps.

Plusieurs Européens, assez sceptiques à l'endroit des cannibales, en furent eux-mêmes les victimes.

Une nuit, les Bondjos mirent le feu à une grande case du poste; pendant qu'on éteignait l'incendie, on s'aperçut que la demeure de l'administrateur commençait à flamber. Les maraudeurs profitaient du désarroi pour faire main basse sur tout ce qui se trouvait à leur portée,

Une autre nuit, ce furent toutes les pirogues du poste qui furent volées, malgré la vigilance des factionnaires.

Et presque chaque jour les méfaits se renouvelaient sous une forme ou sous une autre.

La Mission, située à quatre kilomètres du poste de Banghi, n'était plus à l'abri de ces attaques et il fallait une vigilance continuelle pour parer à toute éventualité : on lui envoyait donc chaque soir des sentinelles pour la garde de la nuit.

Les toitures des maisons étant en paille, le danger d'incendie était continuel. Ces enfants des forêts sont d'une habileté extrême à lancer des flèches par le moyen d'un arc fortement tendu. Au bout de leurs flèches, ils mettent une sorte d'étoupe qui s'enflamme par la rapidité du trajet, de sorte qu'à une distance de cent mètres, ils ne sont pas embarrassés pour mettre le feu au chaume des habitations.

Cet état de choses nous a amenés à nous munir de toitures métalliques qui peuvent défier les tentatives incendiaires. Mais, hélas ! le budget de la Mission s'en est fortement ressenti, et, si la commande a été facile à faire, le paiement de la facture l'a été beaucoup moins.

Avis aux personnes charitables qui voudraient connaître les prix de nos achats : au besoin nous leur céderions nos factures avec 50 % de réduction !

Mais bientôt les attaques de nuit ne suffirent plus à nos

aimables voisins, et ils vinrent en plein jour pour essayer de surprendre nos enfants dont la vie se trouva ainsi en perpétuel danger.

***

Un beau dimanche, vers dix heures du matin, un enfant reçut un coup de sagaïe à quinze mètres de nos maisons. Il tombe, et les Boudjos se mettent en devoir de le saisir. Mais l'alarme avait été donnée et la fusillade des Miliciens les empêcha d'emporter la pauvre petite victime qui mourut quelques instants après.

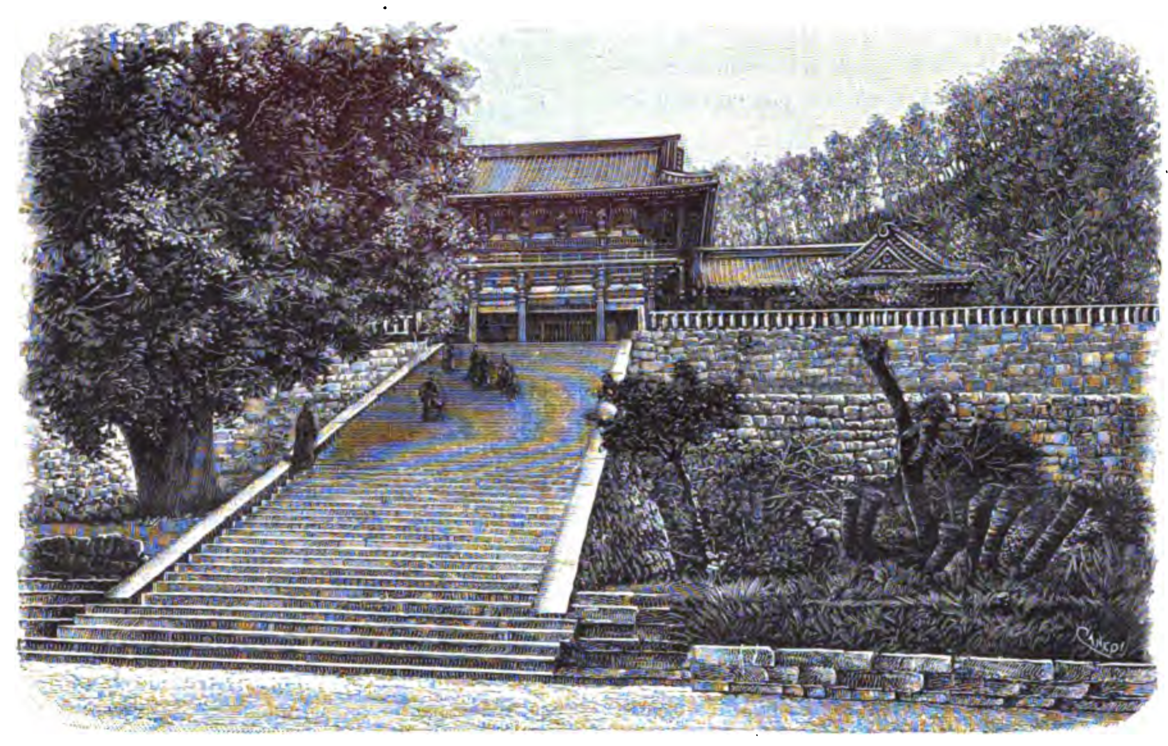
Un autre jour, un enfant va chercher de l'eau ; quoique la source ne soit qu'à 400 mètres de la mission, il faut toujours être armé pour faire ce simple trajet. La précaution n'est pas inutile. L'enfant puisant de l'eau entend ce mot prononcé à voix assez basse : « *Gnama* » (de la viande !) Il se retourne, et voit derrière lui quatre Bondjos qui s'apprêtent à le tuer de leurs sagaïes. Il crie, et aussitôt la sentinelle met en fuite ces cannibales dont l'un est blessé.

Combien d'attaques du même genre on peut citer ! Trois fois dans la même soirée, la chambre d'un Frère reçoit la visite des Bondjos qui trouvent porte close. Ils ne se découragent pas, car ils savent qu'après une ou deux alertes, la vigilance s'endort et que leurs coups sont plus faciles à faire. Mais ils furent déjoués dans leurs calculs, ce qui ne veut pas dire que le Frère dormait sans inquiétude dans sa chambre.

Au bout de quelques mois cependant, une accalmie se produisit ; mais les vivres firent complètement défaut, et c'est à ce moment que le P. Gourdy se décida à aller chercher des troupeaux à la Sainte-Famille.

On sait quelle fut la suite de sa tentative.

(*A suivre.*)



JAPON. — Temple de Hachiman ; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud, des Missions Etrangères de Paris, (voir page 32).

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

(Kamakura et Nikko)

Ruines et Mausolées

Par M. Michel RIBAUD

De la Société des Missions Etrangères de Paris

KAMAKURA

Suite (1)

VI

Nous employons une magnifique après-midi à visiter le fameux temple de Hachiman, la plus grande et la plus célèbre des ruines de Kamakura. Nous nous engageons dans une très longue avenue négligée, large comme un boulevard, qui, malgré son air d'abandon, a gardé cependant un cachet de luxe royal. De chaque côté d'énormes pins étalent leurs vieilles branches horizontales aux touffes d'aiguilles vertes et, à travers les troncs bizarrement tordus des vieux colosses espacés les uns des autres, on aperçoit une grande plaine, parsemée çà et là de groupes de chaumières misérables qu'entourent des terrains en friche ou quelques rizières. Comme pour faire une ceinture à cette plaine s'élèvent par devant, en forme de vaste fer à cheval, des collines très capricieuses, couvertes d'une végétation magnifique d'essences variées où semblent dominer les cryptomerias, cèdres japonais à la verdure éternelle.

C'est au sein de cette plaine que s'éleva, il y a sept siè-

(1) Voir les *Missions* des 6 et 13 janvier.



cles, sous la main de Yoritomo la somptueuse Kamakura.

Cette cité magnifique comptait, aux temps de sa gloire, plus d'un million d'habitants. Elle couvrait toute la plaine jusqu'aux montagnes; les recoins mêmes des collines étaient occupés par les demeures des *daimios* ou des *samuraïs*.

L'imagination ne peut se représenter ce qu'était cette capitale à l'époque de sa splendeur, le luxe du palais shogunal aux enceintes cyclopéennes, la richesse des innombrables demeures seigneuriales, l'élégance sévère des habitations de la classe guerrière. On essaie en vain de faire revivre cette féodalité primitive, turbulente et frondeuse, les innombrables scènes de rivalité de clan à clan, de *daimio* à *daimio*, dont le dénouement était si souvent ensanglanté. Que de fois l'écho de ces collines n'a-t-il pas retenti de l'appel aux armes, du cliquetis des grèves et des clameurs des guerriers ! Que de fois aussi cette cité en fête n'a-t-elle pas vu se dérouler les brillants défilés des seigneurs, les chars de triomphe merveilleusement parés ! Que de fois n'a-t-elle pas entendu les cris des foules enthousiastes.

Et maintenant le silence solennel des solitudes plane de nouveau au-dessus de cette vieille capitale déserte. Le temps, ce grand niveleur, a passé sur cette Babylone d'Extrême Orient; il a détruit, rasé, anéanti. De toutes ces vieilles magnificences, il ne reste rien que des ruines, grandioses, il est vrai, mais des ruines qui font l'effet de colonnes à demi brisées debout sur des tombeaux.

∴

Nous avançons toujours dans la grande avenue shogunale bordée de pins géants, au centre de laquelle court une double haie de cerisiers et de pruniers en boutons.

Puis, laissant derrière nous le pauvre village moderne de Kamakura, tout dépaysé le long de ce boulevard princier, nous traversons un large fossé d'enceinte sur un superbe pont de granit à la courbe excessive, tel qu'on en voit aux approches de certains grands palais de Chine. Ce témoin des vieux âges est magnifiquement conservé. Un épais duvet de mousse s'est accroché à ses élégantes balustres, remarquables par leur sveltesse massive. On dirait une fourrure artificielle destinée à préserver cette pièce d'art des injures du temps. (Voir la grav. p. 25).

∴

Nous venons d'entrer dans l'enceinte des vieux temples; la pièce maîtresse est dédiée à Hachiman, dieu de la guerre.

Les restes de ces antiques splendeurs religieuses se réduisent à trois édifices délabrés et tombants : au centre le kiosque du Kagura, où les prêtresses shintoistes exécutaient leurs danses symboliques. A droite le *Waka-mia*, dédié à l'empereur Nintohu, le fils du dieu de la guerre, et enfin au sommet d'un escalier royal aux larges degrés et aux rampes granitiques, sur une vaste esplanade dont la balustrade a encore conservé sa blancheur marbrée, le fameux temple de Hachiman, contemporain de Yoritomo.

Les deux premières de ces ruines devaient être des pièces d'art magnifiquement ouvragées et merveilleusement peintes du temps des *shoguns* de Kamakura. Les laques polychrômes, jadis étincelantes, ont laissé des traces bien faibles il est vrai, bien pâlies, mais suffisantes pour permettre de juger de leur splendeur première. On voit encore des vestiges d'innombrables ornements d'or aujourd'hui à peu près disparus ; on distingue de nombreuses traces d'arabesques compliquées sur les frises.

En considérant ces monuments exclusivement faits de bois, on est obligé d'avouer que les vieux Japonais savaient choisir les poutres et les agencer habilement pour construire des édifices aussi réfractaires à la puissance destructive des siècles.

Dès l'ouverture du printemps, des bosquets d'arbres variés, tels que camélias, pruniers, cerisiers, glycines, fleurissent abondamment autour de ces ruines silencieuses et y jettent par leur contraste d'éternelle jeunesse et de radieuse sérénité comme un cachet de profonde et ironique mélancolie.

∴

A l'extrémité du parc, tout près du bel escalier royal, se trouve un superbe *icho* (*Salisburia adiamtifolia*) dont le pourtour mesure près de 7 mètres de circonférence. Les Japonais lui donnent plus de mille ans. Il lance d'un jet vers le ciel son tronc hardi, droit comme une colonne de basilique, et sa cime altière se perd bien haut au-dessus de la colline de Tsuru-ga-oka. Il est peut-être le plus vieux témoin de cette civilisation à jamais disparue qui a fleuri sur cet emplacement maintenant désert et abandonné.

Nous arrivons bientôt au sommet de l'escalier d'honneur et nous nous trouvons en face du temple de Hachiman. Il est aussi délaissé, aussi ruiné que les précédents. Ses vastes proportions, les restes de ses grandes peintures voyantes, en rouge ou en vert, que le temps n'a pu effacer complètement, ses superbes sculptures vermoulues ou brisées dont on devine la finesse et la précision, en font encore un témoin digne de la splendeur de la vieille capitale de Yoritomo.

Du haut de cette esplanade l'œil embrasse l'ensemble de la vaste plaine. Pas un cri ne trouble le morne silence de cette campagne autrefois si populeuse et si bruyante. On a conscience des nombreuses générations de guerriers qui dorment là leur dernier sommeil.

∴

Au retour, le guide nous conduit à la tombe de Yoritomo : elle s'élève dans un recoin des collines voisines du temple dédié au dieu de la guerre. Nous passons devant quelques grandes bâtisses de style moderne tout à fait déplacées au sein de ces ruines. On remarque un grand espace de terrain circulaire occupé maintenant par des rizières ; c'était l'emplacement du palais shogunal, dont il ne reste plus actuellement de trace.

Nous arrivons peu après à une modeste tombe, composée d'un petit monument boudhique à dômes étagés au-dessus duquel s'épanouit gracieusement un magnifique *Aoki* et un épais camélia. C'est sous cette pierre que reposent les restes du premier lieutenant général de l'Empire japonais. Les hommes paraissent avoir oublié tant de gloire ; c'est là qu'ont abouti tant de vanités.

(A suivre).



FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET
DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

PREMIÈRE PARTIE

BOTANIQUE

Suite

PIPÉRACÉES. — La Nouvelle-Zélande possède deux sortes de poivre : le *Peperomia Urvilliana* et le *Piper excelsum*, appelé par les Maoris *Kawakawa*. Le premier n'est qu'un arbuste insignifiant dont les feuilles et le fruit, écrasés dans un mortier, peuvent remplacer le poivre. Quant au second, c'est tout à la fois un condiment, un remède et un symbole. C'est un magnifique arbuste formant de frais bosquets. Tout y est utile : la racine qu'on mâche pour apaiser les maux de dents ; les feuilles dont on peut faire du thé ou de la bière ; le fruit qui répond à toutes les qualifications de son nom. Certaines maladies cutanées sont guéries par cette essence. En résumé, il est probable que le *Kawakawa* participe à toutes les propriétés du « Kava » polynésien : c'est sans doute la raison qui le fit choisir par les ancêtres des Maoris parmi les plantes de leur partie originelle, lorsqu'ils la quittèrent pour venir s'établir sur nos rivages. Depuis lors le *Kawakawa* est resté comme un emblème national de deuil : les survivants s'en parent la tête lorsqu'ils pleurent leurs défunts.

∴

PANDANACÉES. — Il en est une qui mérite une mention toute spéciale, c'est le fameux *Kiekie* (*Freycinetia Banksii*), les délices de nos jeunes gourmets.

Ce monocotylédone grandit surtout sur le *Kahikatea* (*Podocarpus excelsus*), un de nos plus beaux arbres. Après avoir formé une grosse touffe de feuilles longues et étroites que l'on utilise à tresser des nattes fines, des chapeaux et des vêtements, il produit une large fleur blanche, semblable à un lis imparfaitement ouvert. Les branches et les pétales de cette fleur sont si charnus et si juteux qu'en les dégustant, on croit manger des poires fondantes. Après la fleur, qui se développe de septembre à novembre, vient le fruit qui n'est mûr qu'en mars ou avril. C'est un long fuseau couvert d'une sorte de gélatine verdâtre et un peu amère.

Nos enfants indigènes s'en délectent. Si, à l'époque du *kiekie*, les écoliers sont souvent en retard, et quelquefois même s'absentent tout à fait, vous en devinez la raison. Ajoutons que souvent, victimes de leur gourmandise, ces chers vagabonds sont contraints de l'expier par la honte ; car le *kiekie* imparfaitement mûr enivre ces jeunes têtes et les rend tout à fait amusantes. Une troupe de petits singes en goguette, courant, gambadant, ne donnerait qu'une faible image de leurs prouesses comiques. Ceci prouve que l'industrie pourrait retirer de cet excellent produit une bière de première qualité.

∴

WINTERACÉES. — A cette famille de plantes rares, la Nouvelle-Zélande n'a qu'un type à ajouter : c'est le célèbre « Horopito » (*Drimys axillaris*), un des arbres les plus singuliers de notre île par la forme de ses feuilles et l'extrême ardeur qu'elles produisent dans la bouche lorsqu'on s'oublie à les sucer. Ce n'est cependant pas un poison, pas plus que le poivre de Cayenne. Je suppose même que la médecine pourrait en tirer un précieux parti dans certaines affections. Ceux qui, en thérapeutique, croient à l'axiome : « La chaleur, c'est la vie », peuvent et doivent inscrire l'*Horopito* en tête de leur liste d'agents calorifiques ; je doute qu'il en existe un plus puissant dans le règne végétal.

Malheureusement, cette essence n'est pas des plus répandues ; ce n'est que dans l'intérieur des forêts qu'on peut espérer en découvrir çà et là quelques pieds.

∴

CONIFÈRES. — Ici, comme partout, ce sont les princes du monde végétal. Ils commandent par leur nombre et la majesté de leur puissante stature. Leur roi à tous, c'est le *Kauri*, qui élève sa tête orgueilleuse jusqu'à près de 200 pieds ; mesurée vers le sol, sa circonférence dépasse souvent 30 mètres. Semblable à une tour parfaitement ronde, le tronc ne porte aucune branche jusqu'à une centaine de pieds de hauteur. Le *Damara Australis* (nom scientifique du *Kauri*) produit une résine de qualité supérieure, très recherchée dans le commerce. Dans les localités sablonneuses, elle acquiert le brillant et la solidité de l'ambre. Mais c'est dans les marécages que ce précieux produit se développe à son aise ; on en a trouvé des morceaux pesant jusqu'à 50 kilos. Quand on se rappelle que le prix de cette résine a dépassé 80 livres sterling (2.000 fr.) la tonne, on peut s'imaginer la joie des

KIEKIE, fleur (2) et fruits (1)

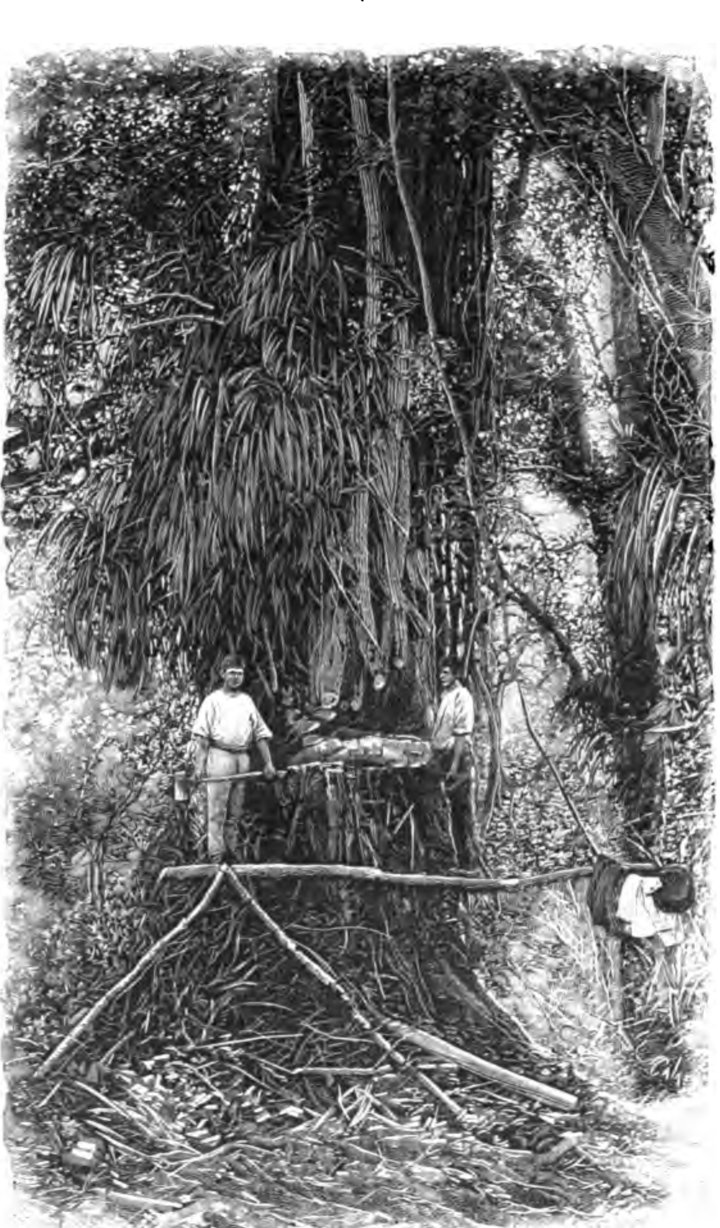
chercheurs quand pareille aubaine leur était faite par le sort. La jolie ville d'Auckland doit la plus grande partie de sa prospérité à la résine du *Kauri*. Elle abondait jadis dans ces parages; elle se fait rare aujourd'hui, car le *Kauri*, indépendamment de sa résine, a comme bois de construction des qualités si appréciées que, de tous côtés, les forêts du Nord ont été attaquées par la hache et la scie, si bien qu'au bout de quelques années, le gouvernement colonial s'est inquiété de l'avenir et a pourvu par des lois à la préservation de cette essence, la meilleure de son domaine.

Ce n'est qu'auprès du rivage que le *Kauri* se développe bien; encore ne l'y trouve-t-on que dans la moitié septentrionale de notre île.

* * *

Taxacées. — Cette tribu compte ici de nombreux et puissants représentants. D'abord c'est le *tanekaha* ou *tawaiwai* (*Phyllocladus trichomanoides*), un bel arbre au feuillage des plus gracieux, qui généralement recouvre les flancs des hautes montagnes. Il s'élève quelquefois à 50 pieds de hauteur.

L'écorce présente une singularité : c'est qu'au lieu d'envelopper le tronc ou les branches sur toute leur surface, elle procède par annelures superposées et frangées tout autour à chaque demi-pied, comme si la croissance de ce vigoureux if se faisait par *endosmose*. Cette écorce est légèrement colorée, et, traitée par les tanneurs, donne une teinture brun-noirâtre qui n'est pas sans mérite. Le bois du *tanekaha* est semblable au meilleur cyprès ; le grain en est léger, mais très serré, et le parfum exquis. Peu d'essences végétales supportent mieux l'humidité.



NOUVELLE-ZÉLANDE. — Comment on renverse un géant; d'après une photographie communiquée par le R. P. Cognet.

Le *hutu* (*Phyllocladus hutu*), qui peuple les solitudes de Kaïtaia, est un congénère du précédent. Comme lui, il offre à l'ébénisterie un bois des plus précieux et des plus parfumés pour les ouvrages d'art.

Les *Podocarpus* viennent ensuite. On en rencontre au moins cinq espèces bien marquées, à savoir :

1° Le *Totara*, ou *Podocarpus totara* avec ses variétés : *P. hallii; P. acutifolius*, *P. nivalis*. C'est, après le *Kauri*, le plus somptueux et le plus utile ornement des forêts zélandaises. Il a sur le premier l'avantage d'être moins rare.

Quand j'aurai dit que souvent un seul de ces colosses fournit sans s'épuiser tout le matériel nécessaire pour la construction d'une église ou d'une maison; quand j'aurai ajouté que les pirogues de nos Maoris étaient autrefois creusées dans les deux moitiés d'un *totara*, fendu en deux, de haut en bas, et que quelques-unes de ces pirogues étaient maniées par 80 rameurs, assis deux à deux, on pourra se faire une idée des proportions gigantesques de ce Goliath végétal. (V. la grav. ci-jointe).

C'est souvent à 150 pieds de haut qu'il va percher sa tête altière, dominant tout par sa puissante stature, et mesurant souvent de 6 à 8 pieds de diamètre. L'écorce, rude et filandreuse, sert à faire des toitures imperméables. Le bois est rouge, dur et très résistant, mais un peu cassant. Il prend un beau poli. Le seul reproche qu'on puisse faire au *totara*, c'est d'être trop égoïste ; accaparant à lui seul tous les sucs nourriciers dont le sol est pénétré, il ne tolère aucun rival. Ne vous attardez donc point à chercher des arbustes ou des fleurs quelconques aux environs; vous ne les rencontrerez qu'à distance respectueuse.

2° Le *Miro* (*Podocarpus ferruginea*) pourrait être nommé l'if néo-zélandais, tant il se rapproche de son congénère de l'Europe par son feuillage et la solidité de son bois. Son fruit est une longue baie aplatie, d'un rouge éclatant, possédant une saveur des plus aromatiques. Nos pigeons en font ripaille; on s'en aperçoit aisément à l'appétit des convives lorsqu'on leur sert du gibier de cette sorte, en la saison du *miro*. On prétend même que ces pigeons ainsi engraissés deviennent si friands de cette baie, qu'ils se laissent *tirer* à plaisir, plutôt que d'abandonner leur régal une fois commencé.

3° Le *totaloa* (*Podocarpus asplenioides*; d'après d'autres



Phyllocladus glauca) semble être un hybride; car il combine les propriétés du *tanekaha* avec les apparences extérieures du *miro*. Il n'atteint jamais des proportions remarquables; mais il croît généralement en épais bosquets.

4° Le *Kahikatea* (*Podocarpus excelsa*) est un autre géant de nos forêts. Mais si sa tête un peu maigre s'élance parfois jusqu'à 200 pieds, le corps semble en souffrir. Au lieu d'être touffu et régulier, le feuillage est pauvrement distribué. C'est dans les marécages qu'il se développe le mieux; même dans les plus favorables circonstances, la poussée ne s'opère qu'avec une lenteur désespérante.

Chose étonnante, cette lenteur à pousser n'est point, cemme dans le chêne et le *kauri*, une garantie de durabilité. Mais si cette essence est généralement un peu dépréciée par suite de son peu de durée, elle a d'autres avantages qui la rendent précieuse. Le fruit qu'elle donne est unique en son genre. C'est une petite baie rouge, semée à profusion aux extrémités des branches et portant à son sommet une graine noire comme l'ébène. Cette graine, aussi bien que la baie elle-même, fait les délices des oiseaux; quant aux indigènes, ils ne recherchent que la dernière, à cause du sucre aromatisé qu'elle contient. Ce n'est pas le seul produit fourni par le *kahikatea;* il contient encore une sorte de résine sucrée qui exsude du tronc au printemps. Enfin, traité par l'eau bouillante, ce même bois offre à la médecine une décoction extrêmement tonique. La pharmacie aurait donc tout intérêt à s'emparer d'un remède aussi utile et aussi facile à préparer qu'à trouver.

∴

Nous venons maintenant aux *Dacrydiums*. La Nouvelle-Zélande en possède plusieurs types intéressants. Trois surtout sont à signaler : le *Dacrydium spicatum* ou *mata*, le *Dacrydium plumosum* ou *Kaikawaka*, et le *Dacrydium cupressinum* ou *rimu*. Ce sont là trois princes du règne végétal qui commandent notre attention non seulement par leurs proportions, mais surtout par leur importance commerciale.

Le premier, le *matai*, a toute l'apparence extérieure d'un if, sauf le fruit qui ressemble à une petite prune violette, au goût un peu vaseux. Le bois est rougeâtre, d'un grain très serré, facile à travailler. C'est un des meilleurs bois de chauffage qui existent. Une singularité de cet arbre, c'est qu'il contient une quantité incroyable de sève parfaitement liquide et aussi bonne à boire que notre bière commune. Quand nos géomètres et nos scieurs de long se sentent assoiffés dans la forêt, vite ils s'en vont chercher un jeune et vigoureux *matai*, lui font une profonde entaille et recueillent avec empressement la liqueur qui en jaillit à gros bouillons.

Son voisin, le *Kaikawaka*, a un feuillage des plus remarquables et un bois excellent pour la construction. On l'emploie surtout pour fabriquer des bardeaux, car son grain extrêmement serré le rend comme imperméable. J'ai vu moi-même des maisons entièrement ruinées de vétusté s'écrouler sous l'effort du vent; la toiture, cependant, toute en *kaikawaka*, restait intacte et semblait aussi solide que de l'ardoise.

A cause de certains traits de ressemblance avec le fameux cèdre du Liban, quelques auteurs ont proposé de donner à cette essence forestière le nom de *Libocedrus* qui peut-être prévaudra.

Enfin, le dernier, appelé *rimu*, est une des essences forestières les plus recherchées par les architectes et les tourneurs. Rien de gracieux comme la verdure de son feuillage; rien de parfumé comme son bois rouge strié de noir. C'est un arbre au port majestueux, atteignant souvent une hauteur considérable. Le fruit est semblable à celui du *kahikatéa*.

Outre ces espèces, les plus grandes du genre, il faut mentionner aussi deux types que l'on rencontre sur les hautes montagnes, à la limite de la végétation. Ces deux *Dacrydiums*, beaucoup plus frêles en apparence que le *Rimu* et le *Kahikatéa*, portent un fruit bien supérieur. De même, dans les régions élevées, on trouve un *Podocarpus* nain qui paraît représenter là le fameux *totara*. Mais... *quantum mutatus ab illo !!!*

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Mgr Canal,

Dominicain, vicaire apostolique d'Amoy.

Une lettre du R. P. Bertrand Cothonay, datée de Foutchéou, 23 novembre, et adressée au R. P. Marie-Alphonse Sautel, annonce la mort de Mgr Canal, nouvellement nommé vicaire apostolique d'Amoy et décédé avant d'avoir reçu ses bulles.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Henri Feune, Délemont, 3 fr. — Anonymes de Lyon, 25 fr. — Par l'entremise de M. Bernard-Bonnet, du diocèse d'Albi, 95 fr. — Mme Pauline Gazin, du diocèse de Saint-Dié, 4 fr. — Anonyme du diocèse de Toulouse, 2 fr. — Congregation de la Bonne-Mort, Université St-Joseph, Beyrouth, 62 fr. 20. — Un vieux prêtre du diocèse de Grenoble, 50 fr. — Au nom de M. Henri Féez, décédé, du diocèse de Chartres, 1 fr. 40. — Mme de Châteauvieux et son fils, diocèse d'Angers, 15 fr. — M. l'abbé Panetrat, du diocèse d'Angers, 1 fr. 50. — D. A. B., à Chalon-sur-Saône, 65 fr. 70. — Mlle Bourgeois, du diocese d'Ajaccio, 5 fr. 50. — Mlle Séraphie Nicolas, diocèse de Marseille, demande de prières, 100 fr. — Une famille de Lyon, 100 fr. — M. l'abbé Rogé, du diocèse de Rennes, 10 fr. — M. Louis-Marie, Luçon, 5 fr. — Sœur Louise du diocèse de Châlons, 20 fr.

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Pelckmans et Mgr Cazet).

Mlle de Quatrebarbes, diocèse de Laval........................ 478 40

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Desaint, pour les pestiférés de Bangalore).

M. l'abbé Joseph Gerbelle, diocèse d'Aoste, 8 fr. — Anonyme du diocèse de Belley, 50 fr. — Un abonné du diocèse d'Autun, 20 fr. — M. l'abbé L. Ch., à M., diocèse de Saint-Claude, 5 fr. — Anonyme du diocèse de Clermont, 10 fr. — Mlle Fanny Reynier, du diocèse de Viviers, 5 fr. — Mlle Adélaïde Burnet du diocèse de Verdun, 1 fr. — Anonyme de Bayonne, 10 fr. — Un anonyme du diocèse de Metz, 139 fr. 50. — Anonyme de Lyon, 100 fr. — M. Jean Dumontet, du diocèse d'Autun, 3 fr. — Mlle Marie Zeller, diocèse de Besançon, 35 fr. — Mlle Marie Saillard, du diocèse de Saint-Claude, 5 fr.

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Augouard).

M. l'abbé Marianval, du diocèse de Meaux demande de prières, 9 fr. — Anonyme de Fougères, diocèse de Rennes, 2 fr. 50 — A. M. C. diocèse de Tours, demande de prières, 40 fr — M. Bouissin, Paris, 10 fr. — L. R. D., à Aubigné, diocèse du Mans, 10 fr. — Anonyme de Rennes, 10 fr. — Un abonné du diocèse d'Arras, en l'honneur de saint-Antoine de Padoue, 10 fr. — P. R. D., à Aubigné, diocèse du Mans, 10 fr.

Anonyme de Wignohies (Nord).

Pour les missions d'Arménie........................ 250 »
Pour les missions éprouvées de la Chine (Chensi septentrional)........................ 250 »



A Mgr Azarian, pour les Arméniens.
M. l'abbé Maurice Fleureau, du diocèse d'Orléans.......... 2 »
Une abonnée E. B. C.. 10 »

A Mgr Michel Mirow (Bulgarie).
M. Duval, Blois.. 4 50

A Mgr Mennini (Philippopolis).
M. le chanoine Hamard, Rennes.................................. 10 »

A Sœur Sion, Supérieure des Sœurs de Charité à Jérusalem.
Anonyme du diocèse de Rennes, demande de prières pour défunts.. 5 »

A sœur Joséphine, Hôpital St-Louis, Jérusalem.
M. l'abbé Xavier Hertel, diocèse de Rouen...................... 10 »

Pour la mission de Nicomédie (R. P. Dominique Chaurand).
Mme de la Chesnaye, Paray-le-Monial, diocèse d'Autun..... 5 »
Mme la baronne de Dumast, Nancy, en souvenir de son fils Marcel.. 50 »

A M. Escande, Pondichéry.
Mme Bertholon, Lyon.. 10 »

A M. Combes, Tindivanam (Pondichéry).
Mme Bertholon, Lyon.. 10 »

Pour les affamés de l'Inde (Mgr Pelvat).
Mme H. G. Saint-Germain, du diocèse de Versailles.......... 80 »

Pour les affamés de Pondichéry (Mgr Gandy).
Une abonnée E. B. C.. 10 »
Au nom de Mlle Chedel, diocèse de Saint-Brieuc, demande de prières.. 5 50

A M. Maurice, à Villapuram, Pondichéry.
Mme de Thomassy, du diocèsede Nimes.......................... 20 »

R P. François Régis, Pondichéry, pour son église de Saint-Antoine.
Une veuve du diocèse de Quimper.............................. 10 »

Au R. P. Polycarpe, Vérapoly.
E. D., de Paris.. 30 »
H. M. d'Albi... 10 »

A M. Binder (Cochinchine septentrionale)
Mme Bertholon, Lyon.. 10 »
Une abonnée, E. B. C... 10 »

Pour une mission française, au Tonkin occidental.
Une abonnée, E. B. C... 10 »

A M. Lazard (Cambodge), pour l'érection de sa croix.
Une veuve du diocèse de Quimper.............................. 5 »

A Mgr Bardou (Coïmbatour).
P. L., Angers, en l'honneur de N.-D. du Bon Conseil et de saint Antoine de Padoue.......................... 6 85

Au R. P. Deniau (Coïmbatour).
Mme Bertholon, Lyon.. 10 »

Au R. P. Bonaventure (Vizagapatam).
Mme Lenglin, du diocese d'Arras.............................. 20 »

Au R. P. Collin, Kopay (Ceylan).
Mme Bertholon, Lyon.. 10 »

A sœur Gilbert (Tché-Kiang), pour son hôpital.
Une veuve du diocese de Quimper.............................. 5 »

Au R. P. Mansuy-Masson, à Chefoo (Chantong oriental.
Mme la baronne de Dumast, Nancy, en souvenir de son fils Marcel.. 50 »

A Mgr Chouvellon, Su-tchuen oriental.
Mme Bertholon, Lyon.. 15 »

Pour le rachat de petits Chinois, sous les noms de Marie-Elisabeth, Louise-Valérie et Charles-Jacques (Mgr Chouvellon).
Mlle Marie Lejot, du diocèse de Besançon...................... 10 »

A M. Kircher, à Chung-King (Su-tchuen occidental).
Un anonyme du diocèse de Metz................................ 100 »

A M. Guinand, à Kong-tjyong (Corée).
M. Régis Rambaud, Lyon....................................... 50 »

A M. Vigroux (Tokio).
Un anonyme du diocèse de Metz................................ 50 »
Abonnée d'Amiens, demande de prières.......................... 4 »

A Mgr Cousin (Nagasaki), pour l'entretien d'un séminariste.
M. C. Maurice du diocèse de Cambrai.......................... 250 »

Pour M. Faveyrial (Osaka).
M. l'abbé Pireyre, du diocèse de Clermont..................... 5 »

A M. Lebel, à Yanagawa (Nagasaki).
M. Savy, curé de Niozelle, diocèse de Digne................... 90 »

Au R. P. Zappa, Haut-Niger.
Les Pères de Richelieu et un curé de campagne, diocèse de Clermont.. 42 »

A Mgr Taurin Cahagne (Gallas), pour les petits nègres de Harrar.
C. D. C., diocèse de Carcassonne.............................. 100 »

Au R. P. Trilles (Gabon).
Mme Bertholon, Lyon.. 10 »
Anonyme du diocèse de Rennes, demande de prières pour défunts.. 5 »

Au R. P. Trilles, pour baptême de petits nègres sous les noms de : Joseph, Antoine, François, Saturnin.
Anonyme de Luçon... 5 »

A Mgr Augouard, pour rachat d'esclaves.
Une abonnée, E. B. C... 10 »

Au R. P. Hiller, mission de Boroma (Bas-Zambèze).
Mme Bertholon, Lyon.. 10 »

Pour les missions de Madagascar (Mgr Crouzet).
Anonyme des Côtes-du-Nord..................................... 40 »

Au R. P. Diettin, Zanguebar septentrional.
Abonnée d'Amiens, demande de prières.......................... 5 »
Mme Lenglin, du diocèse d'Arras............................... 20 »

Pour un orphelinat en Afrique avec baptêmes sous les noms d'Ernest, François, Félicie, Gabrielle et Madeleine (sœur Marie Clet, La Marsa),
Anonyme du diocèse de Montpellier............................ 100 »

Pour la mission du Dahomey, pour baptême de deux enfants sous les noms de Louis et Cyprien,
Anonyme de Fontainebleau, diocèse de Meaux.................... 5 »

A Mgr Grouard (Athabaska-Mackensie), pour la construction de la chapelle du R. P. Gabriel Breynat, missionnaire à N.-D. des Sept-Douleurs
A. Mottin, curé, diocèse de Valence........................... 100 »

A Mgr Grouard, Athabaska-Mackensie.
M. l'abbé Gaugain, du diocèse de Laval........................ 25 »

A Mgr Langevin (Saint-Boniface), pour les Religieuses Franciscaines.
M. l'abbé Gaugain, du diocèse de Laval........................ 25 »
Anonyme de Nimes.. 5 »

Au R. P. Bruck, Saskatchevan, pour son église du Sacré-Cœur.
M. l'abbé Tranchant, diocèse d'Angers......................... 3 »
Mme Eug. C. diocèse de Nancy.................................. 5 »

A Mgr Vidal (Salomon).
Mme Bertholon, Lyon... 10
Un prêtre de Toulouse... 30

Au R. P. Pionnier, mariste (Nouvelles-Hébrides).
M. l'abbé Rancelant, du diocèse de Verdun..................... 12 »

ÉDITION ALLEMANDE

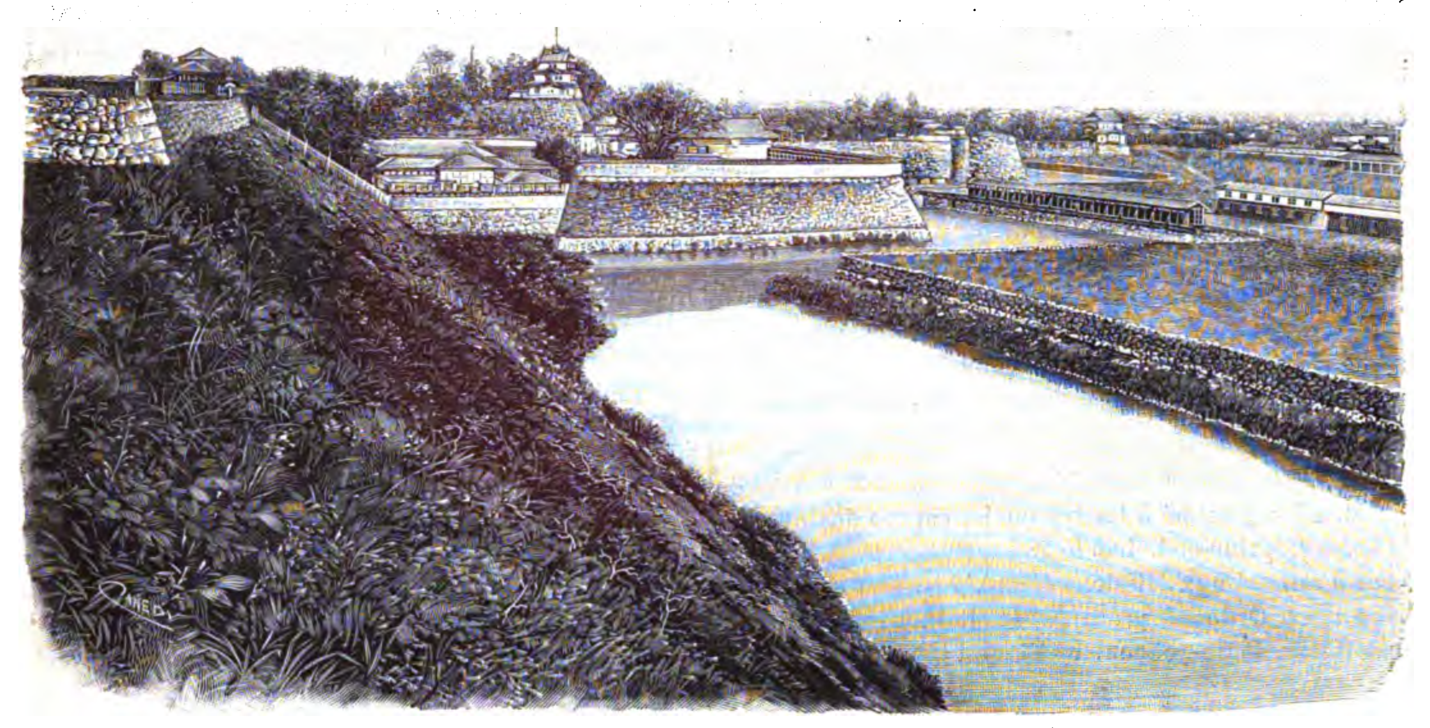
Pour le rachat d'enfants païens (Mgr Anzer)......... 500 »
— — (M. Juillard, Nouveau-Mexique)................ 500 »
— le rachat d'enfants païens (Mgr. Carlassare)... 500 »
— — R. P. Muenzloher, Assam)....................... 500 »
— le rachat d'enfants païens (Mgr. Couppé)....... 500 »
— — (Sœur Gilbert, Tché-Kiang)..................... 200 »
— — (Hydérabad)........ 293 15
— le rachat d'enfants nègres (Mgr. Simon)....... 500 »
— — (Cameroon)........ 500 »
— — (Togoland)........ 500 »
— — (Zanguebar mérid.). 500 »
— — (Mgr. Streicher).... 500 »
— — (Mgr. Hacquard).... 493 15

Total 5986 30

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



JAPON. — Les fossés de Tokio ; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud, des Missions Etrangères de Paris, (voir page 44).

LA PERSÉCUTION AU SU-TCHUEN

Des correspondances publiées en ces derniers temps par les journaux, faisaient concevoir de sérieuses inquiétudes au sujet de plusieurs missionnaires de Su-tchuen, du P. François Fleury en particulier, qui, depuis plusieurs mois, était prisonnier des rebelles. Une lettre de l'un des directeurs du Séminaire des Missions Etrangères de Paris, M. Pierre Fleury, nous permet de donner à nos lecteurs des nouvelles exactes et qui heureusement démentent, on le verra, les informations alarmantes mises en circulation.

LETTRE DE M. FLEURY, ASSISTANT DU SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Paris, le 23 janvier 1899.

Nous recevions, hier, le télégramme suivant, de M. Robert, procureur à Shang-hai :

Fleury délivré.

Signé : Robert.

Nous nous sommes empressés de vous le transmettre.

∴

Voici quelques détails sur notre cher confrère, miraculeusement délivré des mains des rebelles :

M. François Fleury, missionnaire au Sutchuen oriental, se trouvait à Ho-pao-tchang avec M. Louis, son confrère, lorsque, dans la nuit du 3 ou 4 juillet 1898, Iu-man-tse (brigand fameux, condamné à mort par contumace depuis une dizaine d'années) arriva à la tête de sa bande et marcha droit sur l'habitation des deux missionnaires dont il fit enfoncer les portes.

Le domestique de M. Fleury et un autre chrétien furent tués ; M. Louis parvint à s'échapper ; mais M. Fleury resta aux mains des bandits et fut conduit par eux à Long-choui-tchen. Il dut faire, en cette circonstance, une course de trois lieues, pieds nus et les mains liées derrière le dos.

Iu-man-tse ne laissa pas longtemps son prisonnier à Long-choui-tchen. Il le mena sur une haute montagne, dans une pagode, qui était, depuis cinq ou six ans, sa forteresse et son repaire.

A partir de cette époque, on était sans nouvelles

sûres de M. Fleury. Certains disaient qu'il était bien traité par les brigands, car Iu-man-tse voulait sauver sa tête en épargnant celle du missionnaire ; d'autres affirmaient qu'il avait été mis à mort et racontaient, jusque dans les moindres détails, la scène tragique de son exécution. De fait, personne ne savait au juste à quoi s'en tenir.

∴

Le télégramme de M. Robert annonce que non seulement M. Fleury n'est pas mort, mais qu'il est « délivré », c'est-à-dire qu'il a été enlevé à Iu-man-tse ou que Iu-man-tse l'a remis lui-même en liberté, moyennant certaines conditions.

Nous savons donc maintenant, d'une manière absolument certaine, que M. Fleury n'est plus prisonnier des rebelles du Su-tchuen, et nous nous en réjouissons avec toute sa famille, surtout avec sa pauvre mère qui a passé par de longues et mortelles angoisses.

∴

M. Fleury est né à La Tessouale, canton de Cholet (Angers, Maine-et-Loire) le 28 septembre 1869. Il est entré minoré aux Missions étrangères, le 3 septembre 1892. Ordonné prêtre le 1er juillet 1894, il est parti pour le Su-tchuen, le 15 août suivant.

CORRESPONDANCE

KIANG-SI SEPTENTRIONAL (Chine)

Appel en faveur de la mission de Nan-Tchang.

Nous avons annoncé, l'année dernière, la promotion à l'épiscopat d'un zélé missionnaire du Tché-Kiang, que Mgr Bray, le vénérable vicaire apostolique du Kiang-Si septentrional, avait obtenu du Saint-Siège comme coadjuteur. A peine installé dans sa nouvelle mission, ce prélat nous écrit de Kiou-Kiang pour recommander ses œuvres à la charité de nos lecteurs. Mgr Ferrant plaide si éloquemment sa cause dans la lettre suivante que son appel sera certainement entendu.

LETTRE DE MGR FERRANT, LAZARISTE, COADJUTEUR DE MGR BRAY

C'est par un cri de reconnaissance que je suis heureux de commencer cette lettre, la première que j'ai l'honneur de vous écrire à titre d'évêque-missionnaire : « Gloire à Dieu ! gloire à Marie Immaculée ! dont la protection vient de nous ouvrir les portes de Nan-tchang, la vieille citadelle du paganisme au Kiang-Si ! »

∴

Cette ville célèbre, capitale de la province, avait jusqu'ici résisté aux efforts des missionnaires, mes devanciers. Quarante ans de luttes, de sanglantes persécutions, de négociations diplomatiques n'avaient pu aboutir à pratiquer une brèche aux murs de cette citadelle. A chaque tentative des missionnaires, des placards sanguinaires répétaient le cri de guerre : « Pas de *Thien-Tchou-tang* (maison du Seigneur du Ciel) à Nan-tchang ; la religion des diables d'Europe n'a pas droit de cité chez nous ! Mort aux Européens ! »

En 1860 et 1862, la persécution amena le pillage et la destruction complète des établissements bien modestes que nous avions aux alentours de la capitale. En 1891, quatre chapelles de villages voisins, dont une seule a pu être rebâtie, devenaient la proie des flammes, et un village entier de chrétiens était détruit. Cette année encore (1898), à deux reprises, en février et mars, la persécution se déchaîna terrible, sanglante, contre les néophytes ; quatre chrétiens furent massacrés dans des tortures horribles ; un grand nombre d'autres furent blessés, mutilés, parce qu'ils refusaient de signer un acte d'apostasie, et leurs maisons furent livrées au pillage.

Ces derniers événements ont amené une intervention plus énergique de la part du gouvernement français, et, grâce au dévouement de M. de Bezaure, consul général de France à Shanghaï, les autorités de Nan-tchang viennent de nous reconnaître la possession, dans la ville, d'un petit terrain où nous avions un modeste oratoire détruit par la persécution de 1862.

Au lendemain de mon sacre et de mon arrivée au Kiang-Si, j'ai eu la consolation de signer, avec les mandarins, l'acte authentique qui reconnaît nos droits de propriété. Je juge de l'importance du fait par la joie de mes vénérables missionnaires.

∴

Mais, cette victoire, si précieuse soit-elle, ne satisfait pas pleinement les aspirations de notre cœur d'apôtre. Il importe que nous en profitions ; il faut installer, dans le sein de cette cité, toutes les institutions de propagation religieuse et de bienfaisance chrétienne qui en feront le centre de nos œuvres catholiques, comme elle est, de fait, la capitale du Kiang-Si au point de vue civil.

Mon ambition n'est pas d'élever de belles églises, de construire des résidences ou des établissements grandioses. Ce n'est pas là le besoin le plus pressant ; avant tout, il faut voler au secours des âmes. Volontiers, je me résignerais à n'avoir, pendant de longues années, à Nan-tchang, d'autre église cathédrale

que la maison chinoise, de 12 mètres de long sur 6 de large, dont le rez-de-chaussée sert de chapelle publique et l'étage de dortoir pour les élèves de notre petite école. Mais je voudrais convertir le plus de fidèles et soulager le plus de malheureux possible.

*
* *

Permettez-moi de vous montrer l'importance de cette œuvre d'apostolat et de charité.

1° Nan-tchang est, je l'ai dit, la capitale de tout le Kiang-Si, province qui compte près de 30 millions d'habitants. Cette ville, qui, elle-même, a plus de 800.000 habitants, est le centre du Kiang-Si sous le rapport civil, militaire, littéraire et commercial. N'importe-t-il pas que, dans cette immense cité, la religion ait une place d'honneur, que Dieu soit connu et honoré là où le démon a des centaines de temples magnifiques.

2° Ce centre, si obstinément fermé jusqu'ici à l'action des missionnaires, vient de s'ouvrir à notre apostolat. Par une disposition particulière de la Providence, il semble qu'une ère nouvelle se soit ouverte, et nous avons lieu de croire que nos œuvres pourront désormais s'épanouir à l'aise, sans rencontrer les obstacles qui s'opposaient à leur création. Le peuple ne nous est plus hostile, comme autrefois. Ces jours-ci, j'ai, à plusieurs reprises, traversé la ville, en mon costume d'évêque catholique. Dans le passé, jamais missionnaire ne s'était montré en habit ecclésiastique. J'ai été agréablement surpris de ne pas entendre un mot déplacé, là, où il y a deux ans à peine, un missionnaire, même habillé en costume chinois, n'aurait recueilli que des insultes et des menaces.

3° Il est d'autant plus urgent pour nous de nous concilier les sympathies de la population, que les sectes protestantes se hâtent de profiter de la paix dont nous commençons à jouir. Déjà deux Sociétés hérétiques ont acheté des terrains dans la ville, elles y ont ouvert une école et bientôt y établiront toutes leurs œuvres. Sera-t-il dit que les ministres de l'erreur seront seuls à y exercer les œuvres de miséricorde.

4° Enfin, à Nan-tchang, il y a un bien considérable à faire. Il ne se passe presque pas de jour qu'on ne vienne déposer à notre porte un ou plusieurs nouveau-nés. Oserai-je vous l'avouer? Je dois défendre d'en recevoir même un seul. Mon cœur de prêtre, d'évêque missionnaire, d'enfant de saint Vincent de Paul, se brise en donnant l'ordre cruel de rejeter ces chères petites âmes. Mais, jusqu'à ce que votre générosité soit venue à leur secours, il m'est absolument impossible de recueillir ces infortunés; nos ressources ne suffisent pas pour entretenir les orphelinats déjà existants, comment pourrions-nous en ouvrir de nouveaux? Beaucoup de vieillards se présentent, nous demandant un abri pour leurs derniers jours; nous devons le leur refuser. On nous apporte aussi des malades, nous ne pouvons que leur donner un peu de quinine ou d'autres médecines élémentaires. Chers enfants, chers vieillards, chers infirmes, quand pourront-ils jouir des soins maternels d'une Fille de la Charité?

MÉSOPOTAMIE (Turquie d'Asie)

Epreuves de la Mission.

La région de Mossoul est actuellement éprouvée par une terrible famine et le vénéré Supérieur des Pères Dominicains nous adresse sur les maux dont il est témoin sans pouvoir les soulager efficacement, les détails suivants que nos bienfaiteurs ne liront pas sans émotion.

LETTRE DU R. P. GALLAND, DES FRÈRES PRÊCHEURS, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DOMINICAINE DE MÉSOPOTAMIE.

La direction de la mission dominicaine de Mésopotamie m'a été imposée, il y a trois ans, au milieu des circonstances les plus difficiles, au moment des massacres d'Arménie pendant que les tristesses du présent, les nouvelles qui nous arrivaient de nos Pères de Van, la mort de plusieurs de nos missionnaires et les craintes de l'avenir suspendaient pour ainsi dire la vie de la Mission.

Mais, en dépit des événements, toutes nos œuvres ont grandi, notre apostolat s'est étendu et a porté ses fruits, surtout du côté des Arméniens et des Nestoriens.

Nous avons ouvert, dans deux de nos résidences, à Seert et à Van, des orphelinats pour les enfants qui ont perdu pendant les massacres leurs parents et tout moyen d'existence. Soixante-trois orphelins des deux sexes sont ainsi devenus les enfants adoptifs de la Providence.

*
* *

Mais, c'est un besoin plus actuel et plus pressant encore que je viens aujourd'hui vous exposer. La région de Mossoul, autrefois si riche, est désolée actuellement par une famine terrible. Depuis trois ans, règne ici une grande cherté, produite par plusieurs causes : pillages des Kurdes, défaut de sécurité, stagnation des affaires, mauvaise récolte de trois années consécutives, 1896, 1897, 1898.

Le *Soûne*, insecte ressemblant à la punaise des bois, pullule dans nos campagnes et infecte le sol jusque dans ses profondeurs. Doué d'une prodigieuse

fécondité et d'une rapidité de vol extraordinaire, il s'est répandu, en ce petit nombre, d'années dans le grand pays agricole compris entre Erbil, Mossoul, Zako, Djéziré et Nisibin, qui est vraiment le grenier de la Mésopotamie.

L'éclosion de ces insectes commence avec les chaleurs du printemps. Cachés à la surface du sol au milieu des orges et des blés, jusqu'à la formation du grain, ils montent en une nuit par grappes jusqu'à l'épi encore tendre, et aspirent avec leur trompe la substance liquide du blé ou de l'orge, en même temps qu'ils souillent de leur bave toute la partie extérieure de l'épi et la tige elle-même, qui devient dès lors noirâtre, infecte, impropre à la nourriture des animaux. Ces ravageurs terribles ne quittent le champ qu'après l'avoir complètement détruit, en sorte que le laboureur n'a pas à mettre la faucille dans sa moisson.

∴

Le paysan, déjà ruiné par les pertes des années précédentes, se trouve réduit à l'extrémité la plus douloureuse ; il n'a pas de quoi manger cet hiver, et pas un grain à ensemencer pour l'année prochaine. Les prix des céréales ont quadruplé et les plus aisés de nos cultivateurs ne peuvent s'en procurer. En ce temps de semailles, la campagne est déserte et ainsi les craintes de l'avenir dépassent encore les souffrances du présent.

Pour l'ouvrier des villes, la situation est aussi pénible parce qu'à la cherté excessive des denrées alimentaires s'ajoute pour lui le chômage absolu.

Tandis que les habitants de la campagne s'expatrient pour mendier dans les villes, les ouvriers de Mossoul végètent dans leurs maisons, vendant au fur à mesure et à vil prix tout leur mobilier jusqu'à la dernière pièce pour s'acheter quelques poignées d'orge et de millet.

∴

Mossoul a ainsi aujourd'hui dans son sein deux classes de malheureux. La première est celle des gens de la campagne entassés dans d'obscurs réduits ou exposés sans vêtements aux intempéries de l'air, vivant d'aumônes recueillies de porte en porte et surtout des débris ramassés dans les ordures de la rue. Cette classe comprend de cinq à six mille chrétiens étrangers à la ville. Les deux tiers de ces malheureux sont des femmes et des filles exposées aux dangers de la mendicité et du vagabondage dans une grande ville musulmane. Des centaines de ces pauvres créatures ont déjà disparu dans les quartiers musulmans, attirées par un morceau de pain et un abri que leur offrent des maisons infidèles au prix de leur foi et de leur vertu. Une fois entrées dans ces maisons, elles n'en sortent plus qu'après avoir embrassé de gré ou de force l'islamisme qui les retient ensuite captives pour toute la vie.

La deuxième classe souffrante de Mossoul comprend les habitants de la ville, non moins indigents que les villageois, mais qui ne savent pas, ou ne peuvent pas mendier : ouvriers sans travail et sans ressources, petits marchands dont la stagnation des affaires a épuisé tout l'avoir et fermé les boutiques, surtout des pères et mères de famille chargés de nombreux enfants... Ce sont les neuf dixièmes de la population chrétienne de Mossoul qui composent cette classe, c'est-à-dire environ dix mille âmes. Dans beaucoup de familles, il n'y a plus par jour qu'un repas, composé de pain d'orge ou de quelques légumes crus. Quelques morceaux de natte, étendus sur la pierre froide, sont tout le lit de la famille. Les enfants sont à demi-nus et tremblent de froid. Les visages pâles et décharnés font mal à voir et, avec l'hiver qui s'annonce, la fièvre et les maladies feront bien des victimes parmi ces malheureux épuisés. La mortalité est déjà grande ; nous craignons sérieusement qu'une épidémie ne vienne bientôt aggraver le mal commencé par la faim et la misère.

∴

Mais l'épidémie la plus redoutable, dont plusieurs cas ont déjà éclaté, c'est l'épidémie du désespoir : pères qui vendent leurs filles, mères qui se débarrassent de leurs jeunes enfants en les abandonnant, malheureux qui cherchent dans la mort la fin de leur misère.

Nous avons déjà recueilli nous-mêmes quelques petites filles abandonnées à notre porte. Mais c'est à peine si nous pouvons suffire aux aumônes indispensables de chaque jour. Nous avions commencé dès l'hiver dernier une distribution quotidienne de soupe à l'hospice de nos Sœurs. Après deux mois d'interruption pendant l'été, nous avons dû reprendre, au mois de septembre, des distributions de pain. Nous mettons ainsi à la disposition des pauvres, qui arrivent en foule, deux cents portions par jour. Nous y ajoutons des secours en argent pour nourrir et vêtir une centaine d'enfants de nos écoles.

∴

Toutes ces aumônes réunies forment un total bien lourd pour notre modeste budget, déjà très grevé par nos œuvres en cette année de grande cherté. Qu'il me suffise de vous dire que, depuis le mois de septembre nous avons dépensé en aumônes, pour la seule ville de Mossoul, près de trois mille francs, et nous ne sommes qu'au début. Qui nous aidera à continuer, à augmenter ces offrandes indispensables pendant les quatre mois d'hiver qui commencent? C'est

un *minimum* de cinq mille francs qu'il nous faudrait pour empêcher de mourir de faim nos pauvres habitués; ceux que nous n'atteignons pas, ceux que l'hiver nous amènera des villages, sont bien plus nombreux et nous demanderont de bien plus grands sacrifices encore.

De Djéziré, où nous avons une résidence, m'arrivent les mêmes nouvelles désolantes, les mêmes tableaux de détresse que je vois ici de mes yeux. Il est nécessaire de porter là-bas aussi de larges secours. Deux mille francs seraient un bien petit soulagement pour les indigents de cette contrée.

Permettez-moi de vous tendre la main pour tous ces malheureux. Venez nous aider à sauver des centaines de vies humaines, à arracher des milliers d'âmes au désespoir, à en préserver un plus grand nombre du péril de l'apostasie causée par la faim! Le Dieu ami des pauvres vous récompensera de votre charité en faisant pour vous, de tous ces malheureux que vous assisterez, les trésoriers de sa grâce et de sa miséricorde.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Mgr Bourgade, évêque de Tucson, a été promu archevêque de Santa Fé en remplacement de Mgr Chapelle, nommé archevêque de la Nouvelle-Orléans.

— M. Jean-Guillaume Shanahan, recteur inamovible de l'église de Notre-Dame des Sept-Douleurs à Philadelphie, a été nommé évêque d'Harrisburg en remplacement de Mgr Thomas Mac Govern décédé. Mgr Shanahan est né dans la comté de Susquehanna en 1847.

— Le R. P. Jean-Baptiste Simon, de la Compagnie de Jésus, a été nommé vicaire apostolique du Kiang-nan (Chine). Mgr Simon est né à Issé (Loire) le 20 décembre 1846. Il a été successivement ministre de la résidence de Nankin et vice-recteur du collège de Zi-ka-wei près Shang-haï.

— Mgr Hugues Mac Donald, évêque d'Aberdeen (Ecosse) étant décédé, M. Enée Chrisholm a été choisi pour lui succéder. Mgr Chrisholm est né dans la diocèse d'Aberdeen en 1827. Il était recteur du collège de Blair, chanoine théologal et vicaire capitulaire.

— Mgr Denis O'Connor, évêque de London (Canada), a été nommé archevêque de Toronto, siège vacant par la mort de Mgr Guillaume Walsh.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Sur les fonds recueillis pour l'abolition de l'esclavage en Afrique, S. Em. le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, a attribué:

	lire italiennes
A Mgr Hacquard, vicaire apostolique du Sahara......	20.000
A Mgr Rovvegio, vicaire apostolique de l'Afrique centrale....................................	10.000
Au R. P. Lecomte, préfet apostolique de la Haute-Cimbébasie..	20.000
A Mgr Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi..	20.000
Au P. P. Vieter, préfet apostolique du Cameroun......	20.000
A Mgr Carrie, vicaire apostolique du Bas-Congo français..	20.000
Total............	110.000

Coïmbatour (*Hindoustan*). — M. Rondy, des Missions-Etrangères de Paris, vicaire général de Coïmbatour, nous écrit:

« Le diocèse de Coïmbatour dans les Indes célèbrera bientôt le jubilé épiscopal de son vénéré Pontife. Arrivé comme missionnaire en 1858, M. Joseph-Louis Bardou fut bientôt nommé curé de la cathédrale et procureur de la Mission. Dans cet emploi, il sut se concilier l'estime, la confiance et l'affection de tous ses confrères. Aussi, après la mort de Mgr Dépommier (8 décembre 1873), il fut nommé vicaire apostolique.

« Quatre ou cinq églises, quelques pauvres chapelles, un nombre restreint d'écoles élémentaires, un budget épuisé, voilà tout l'héritage légué au nouvel évêque. La tâche qui lui incombait était lourde et difficile; Mgr Bardou l'envisagea non sans crainte, mais sans découragement. Il avait foi en la Providence.

« A Coïmbatour, centre de la mission, il n'y avait pas de résidence convenable; le séminaire n'était guère mieux qu'un hangar. La résidence fut bâtie, et un grand séminaire s'éleva bientôt, grâce à la charité de quelques âmes généreuses. Ensuite le zélé prélat fonda deux couvents de religieuses européennes et six couvents de religieuses indigènes; il ouvrit deux collèges avec pensionnats, des écoles secondaires dans les principaux centres et des écoles élémentaires dans tous les chefs-lieux de district. En même temps qu'il agrandissait l'orphelinat agricole, Mgr Bardou ouvrait deux nouveaux établissements pour les orphelins des deux sexes à Coïmbatour, deux hôpitaux avec dispensaires, et au milieu de toutes ces sollicitudes, il eut le bonheur de voir s'augmenter son diocèse de plus de 12.000 nouveaux chrétiens, dont les trois quarts appartiennent aux castes nobles.

« Mais, hélas! il ne suffit pas de créer des œuvres, il faut les maintenir. Il n'y a point ici de fondations pieuses affectées à cet effet. Voici ce que Sa Grandeur écrivait dans une de ses lettres: « Vous savez que toutes nos ressources sont épuisées; « nous ne pouvons plus continuer nos œuvres. »

« Je viens donc, au nom de Mgr Bardou, solliciter la charité de tous ceux qui s'intéressent aux Missions. J'ose espérer que ce cri de détresse ne restera pas sans écho. La charité des bienfaiteurs des Missions viendra faire du 25e anniversaire de sa consécration épiscopale un vrai jour de fête, de joie et d'espérance. »

Chan-tong oriental (*Chine*). — M. Masson, missionnaire apostolique, écrit de Chefou, à une de ses bienfaitrices:

« .... C'est le 18 octobre 1898, que j'ai mis le pied sur cette terre de Chine où je vais vivre et où j'espère mourir.

« Chefou est un port de mer qui se trouve sur la route de Pékin, vis-à-vis de Port-Arthur, où sont fixés maintenant les Russes. Cette ville compte environ 40.000 habitants dont 200 Européens pour la plupart protestants; nous n'y avons que 150 catholiques.

« Un orphelinat de petites filles y a été établi. J'y ai vu une jeune enfant se traînant sur ses genoux. Quand elle était toute petite, ses pieds ont été gelés et son père les lui a coupés; comme dans la suite elle ne pouvait lui être utile, il voulut la tuer. Les bonnes Franciscaines-Missionnaires l'ont recueillie: cette enfant est très douce; elle aime bien ses mères adoptives qui ont fait d'elle une excellente chrétienne.....

« Ici, Mgr Schang et quelques Pères forment une petite communauté où règne l'esprit de pauvreté de saint François. Je vis de la vie des Franciscains en attendant que je puisse faire mon noviciat.

« Rien de plus pauvre que notre église. Figurez-vous que, la rosace ayant éprouvé un accident, on a imaginé d'y clouer en guise de vitre un morceau d'étoffe blanche, qui, lorsque le vent souffle, flotte au vent comme un drapeau. Mais on a beau viser à l'économie; dernièrement il a fallu se résigner à réparer les plus gros trous de la chapelle, les petits ne comptent pas.

« Le réfectoire est à l'avenant.. Mais, je vous assure que je n'ai jamais été aussi gai; je ne me suis jamais senti si près du bon Dieu: j'ai au moins quelques légères privations à lui offrir. »

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

(KAMAKURA ET NIKKO)

Ruines et Mausolées

Par M. Michel RIBAUD

De la Société des Missions Etrangères de Paris

KAMAKURA

Suite (1)

VII

A l'entrée de Kamakura se dresse, au milieu de temples en ruines, une gigantesque statue de Bouddha, de plus de 17 mètres de hauteur, dont l'origine est assez obscure.

La tradition rapporte que Yoritomo, assistant à la dédicace du fameux *Daibutsu* de Nara, eut l'idée d'en élever un semblable dans sa capitale, mais qu'il mourut avant d'avoir pu mener à bonne fin son entreprise. Une des dames de la cour se chargea de réunir des fonds pour réaliser le désir du Shogun défunt. En 1252, l'artiste Ono Gorœmon achevait de fondre le *Daibutsu* de Kamakura.

Une autre version ajoute qu'il y eut d'abord deux statues semblables, une faite de bois dont la tête mesurait 80 pieds de circonférence, et l'autre de bronze. C'est probablement cette dernière statue que l'on voit encore aujourd'hui à l'entrée de Kamakura,

Elle était, paraît-il, dans le principe abrité sous un grand temple de près de 37 mètres carrés dont la toiture était supportée par 63 énormes colonnes, dont on peut encore voir les piédestaux de granit. Deux fois cet édifice fut renversé par un raz de marée, en 1369 et 1494, et ne fut pas rebâti. Depuis ce temps le colosse demeure exposé en plein air (2).

JAPON. — PONT DU PALAIS DU MIKADO A TOKIO ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir p. 44).

Ce Bouddha assis sur son piédestal de granit, les jambes croisées à la façon des tailleurs, produit sur le visiteur assez peu d'impression. Ses yeux fermés nous le montrent absorbé dans une espèce de contemplation froide. Sa bouche dédaigneuse semble jeter un défi hautain à tous les êtres de ce monde. L'ensemble signifie le repos absolu, l'âme entrée dans le *Nirvana*, c'est-à-dire dans le néant, cette pensée centrale du Bouddhisme.

Cette statue ne représente pas le Bouddha importé de Chine, mais le Bouddha japonais, Amida, créé par les deux sectes bouddhistes Jodo et Shin.

« Cet Amida, dit Griffis, est un nouveau Bouddha, une création fantaisiste, un fantôme irréel, un rêve d'idéaliste et de visionnaire. »

(1) Voir les *Missions* des 6, 13 et 20 janvier.
(2) Murray's Handbook for Japan.



Il a été donné comme la personnification de la lumière sans limite et comme une puissante divinité habitant le paradis d'Occident. Un grand nombre de Bouddhistes eux-mêmes le regardent comme une absurdité et le rejettent de leurs temples.

Devant ce mastodonte se dressent deux vases de bronze contenant d'énormes bouquets de lotus, la fleur emblématique du bouddhisme. « De même, en effet, que le lotus s'élève au-dessus de la vase des étangs marécageux, de même aussi l'homme vertueux doit s'élever au-dessus de ce monde corrompu. » M. Monier William croit que cette fleur a été prise comme emblême à cause de sa forme de roue dont les pétales imitent les rayons, représentant ainsi les cycles perpétuels d'existence de la métempsycose bouddhique.

Je doute que les nombreux Japonais qui sont sans cesse à visiter ce Bouddha, croient encore beaucoup à toutes ces vieilles idées dont se sont nourris leurs aïeux. Il semble que les nouvelles couches qui ont passé par les collèges ou les Universités, ne doivent pas faire grand cas de ces friperies d'un autre âge. On vient voir le *Daibutsu* par curiosité et pour rire. On monte à l'intérieur car il est creux ; on y joue à cache-cache ; on va regarder le paysage par la lucarne percée dans sa tête. C'est un gros joujou, voilà tout. Les Japonais s'amusent ici autour du mastodonte, comme ils le font dans leurs temples.

JAPON. — LA GINKO NIPPON (banque du Japon) A TOKIO ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir page 44).

VIII

Le lendemain soir, nous reprenons le train pour Yokohama.

En nous dirigeant vers la station, nous suivîmes de nouveau l'allée shogunale, défilant sous les vieux pins étrangement tourmentés qui la bordent. Le soleil, déjà enfoncé derrière l'horizon, éteignait petit à petit ses feux irradiés qui embrasaient les crêtes des collines. La plaine silencieuse et désolée au sein de laquelle s'élevait autrefois la superbe et bruyante capitale des Shoguns, disparut peu à peu dans les violets grisâtres du crépuscule. Les ombres de la nuit eurent bientôt tout envahi. Il ne restait plus que les vagues clartés bleues de la lune qui se posaient tristement çà et là sur le sommet des ruines.

TOKIO

Tôkiô se réveille. Les rues commencent à se peupler. Au coin des maisons, des groupes de huit à dix *jinrikisha* et leurs coureurs aux jambes nues attendent en grelottant la

pratique. Les maisons s'ouvrent. Un va et vient de clients s'établit devant les échopes, les bric-à-brac, les boutiques, les hôtels, qui s'ajoutent et se multiplient indéfiniment dans cette cité immense plus étendue que Paris.

Les tramways commencent à parcourir Ginza, la rue de Rivoli de Tokio. La vie circule déjà dans cette grande artère de la métropole.

∴

Nous traversons des canaux, puis des enceintes massives de château-fort, qui semblent bien dépaysés au sein de cette civilisation moderne. Dans le voisinage s'élèvent des monuments, des édifices somptueux, des palais : Cour de cassation, Cour d'appel, Ministère de l'agriculture et du commerce, Ministère des finances (voir les gravures pages 42 et 43). Voici une nouvelle enceinte cyclopéenne, puis des avenues larges, des places, des villas. Nous sommes dans le voisinage du Palais impérial, ancienne résidence des *Shoguns* Tokugawa.

Le mouvement s'accentue ; des groupes d'employés en redingote, leur serviette sous le bras, s'acheminent gravement vers les différentes administrations; les pousse-pousse défilent à toute vitesse à travers les avenues poudreuses ; une multitude affairée, au costume national, se croise et s'entrecroise ; quelques Anglaises en landau font leur promenade matinale.

∴

Derrière le large fossé (voir la gravure, p. 37) du château que nous longeons maintenant, se dresse la dernière enceinte colossale, celle qui abrite le palais de l'empereur Mutsuhito.

Le soleil à présent illumine ces remparts et leurs mousses séculaires, témoins d'un passé à jamais évanoui.

∴

A la vue de ces ponts-levis qui ne se relèvent plus, on se rappelle involontairement cette féodalité turbulente du XVII[e] siècle, avec son cortège brillant de *samurais* aux deux sabres. On essaie de reconstituer ces défilés de *daimios* aux costumes étincelants et leur escorte de guerriers, venant chaque année de tous les points de l'empire payer au *Shogun* le tribut de leur vasselage et de leur respect. Toute cette époque, où régnaient le glaive et le casse-tête, où le combat s'ouvrait au son de la conque marine, en présence de ces vieux témoins, revient naturellement à l'esprit.

Et maintenant ce palais des *Shoguns*, autrefois inaccessible, s'ouvre de temps à autre aux profanes. Les étrangers mêmes peuvent y pénétrer. A certaines époques, pendant la floraison des chrysanthèmes, par exemple, on y donne, comme dans nos cours d'Europe, des fêtes de gala, pendant lesquelles, au milieu des pompes royales, retentissent les symphonies suaves des orchestres interprétant nos grands maitres. Les échos de ces antiques murailles doivent être étonnés de répéter des accents aussi insolites et barbares.

(*A suivre*).

AU CŒUR DU CONTINENT NOIR

Par Mgr AUGOUARD

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU ST-CŒUR DE MARIE

VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'OUBANGHI

Suite (1)

Le *Léon XIII*. — Attaques sur le fleuve. — Stratagèmes des agresseurs. Fruits de la mission. — Station de la Sainte-Famille des Banziris.

Pendant ce temps, je remontais l'Oubanghi avec le *Léon XIII*, nouveau bateau dont nous venions d'assembler les 2.000 pièces venues à travers les montagnes qui nous séparent de la côte.

La pénurie du personnel m'avait forcé à prendre sur moi les fonctions de capitaine, et ce n'était pas une sinécure dans un trajet de 1200 kilomètres parsemés de multiples écueils.

J'avais heureusement pour me seconder les Frères Germain et Ferdinand, dont le courage et le dévouement furent à toute épreuve.

Le P. Lucc avait pris place à bord. Nous avions également comme passagers vingt Miliciens, sous la conduite de M. Rousset, chargé du commandement du Tchad à la place de M. Gentil, rentré en France avec l'ambassade baghirmienne. Nous étions heureux de rendre ce service à ces Messieurs, qui se sont toujours montrés généreux et courtois pour nos Missions.

∴

Dans le Congo, la navigation fut heureuse; mais dès qu'on entra dans l'Oubanghi, il fallut faire bonne garde. Les miliciens passagers faisaient sentinelle pendant que l'équipage coupait le bois destiné à alimenter la machine à vapeur la navigation du lendemain.

Une nuit cependant j'entends du bruit au-dessus de ma tête. J'appelle ; immédiatement deux hommes, plongeant brusquement, nous indiquent que les Bondjos étaient à bord. Pendant que la sentinelle regardait à l'avant, ils avaient monté par la roue, à l'arrière, et grimpé sur la toiture où ils avaient eu le temps de faire main basse sur deux fusils Gras qui, le lendemain, manquèrent à la revue d'armes.

Quelques jours après, nouvelle visite à bord; mais, cette fois-ci, les sentinelles avaient été doublées et les visiteurs furent reçus avec tous les honneurs... de la guerre.

Deux autres bateaux, qui naviguaient non loin de nous, furent aussi attaqués par les Bondjos; mais trois de ces derniers payèrent de leur vie cette audacieuse agression.

Quelques semaines auparavant, un administrateur, qui montait avec des pirogues, avait perdu plusieurs de ses pagayeurs, dont les indigènes avaient réussi à s'emparer pour les manger.

∴

L'audace de ces indigènes est inouïe, et je ne m'explique pas comment ils peuvent revenir à la charge si souvent, accueillis comme ils le sont par tous les bateaux avec les fusillades les mieux nourries. Je suppose que les chefs

(1) Voir les nos du 13 et 20 janvier.

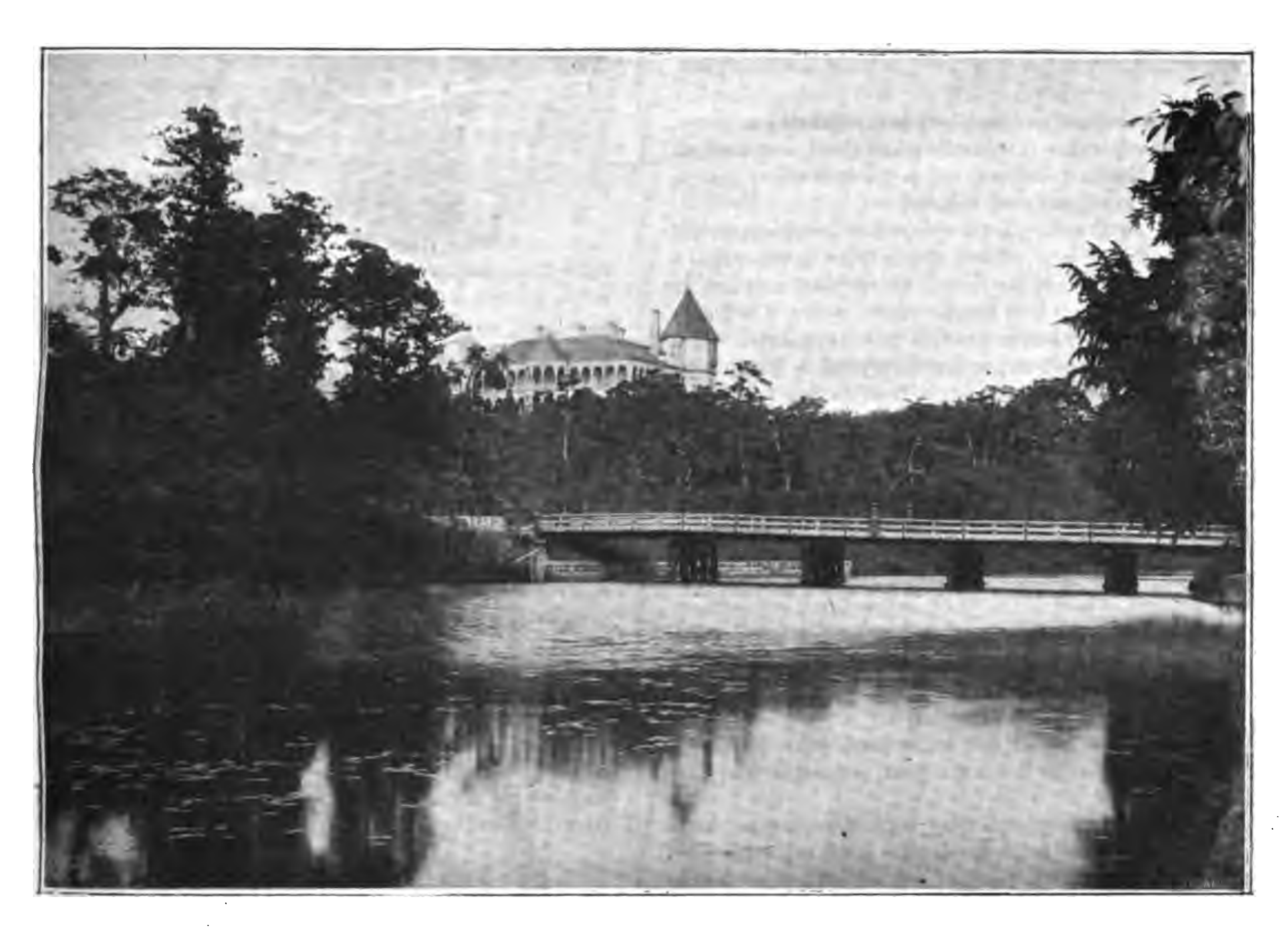
envoient d'office leurs esclaves marauder à bord des bateaux, avec menace de décapitation immédiate s'ils reviennent les mains vides.

*
* *

Tous les moyens sont bons à ces cannibales et ils usent de stratagèmes qui réussissent souvent.

Les maraudeurs profitent généralement des nuits sans lune pour s'approcher des campements. Ils avancent avec précaution; une fois dans la place, ils font lestement un paquet de tout ce qui leur tombe sous la main.

Les plus malins visitent de préférence la tente des Blancs où il y a plus à ramasser. Au moindre bruit, au moindre mouvement, ils se couchent à terre en se dissimulant au milieu des hommes de l'équipage qui dorment ordinairement à poings fermés; personne n'aurait l'idée d'aller chercher le cannibale au milieu de gens qui reposent d'une



JAPON. — Palais d'Akasaka, près Tokio; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud (voir p. 44).

façon si paisible. Cependant, la mèche est désormais éventée, et malgré l'épaisseur des ténèbres, on fait des inspections plus sérieuses, sans s'arrêter au scrupule d'interrompre le sommeil des dormeurs.

*
* *

Un stratagème inédit a été employé dernièrement.

Le fleuve charrie souvent des épaves, branches, palmiers, bananiers, troncs d'arbre, calebasses brisées, etc., etc., qu'on voit flotter le long du bord sans qu'on y prenne autrement garde.

Un soir qu'une embarcation était tranquillement accostée à la rive, loin des villages par crainte du danger, une calebasse vint à passer à la dérive. Personne n'y fit attention.

Tout à coup au moment où la calebasse arrive près du bord, un bras se lève et saisit un fusil qui dépassait un peu l'embarcation. La calebasse recouvrait tout simplement la tête d'un Bondjo qui replongea lorsqu'il eut pris le fusil. Les balles dont on le salua, quand de temps à autre il venait respirer à la surface, ne l'atteignirent pas. A un détour du fleuve, il finit par atterrir dans les arbres et il s'éclipsa dans la forêt où il échappa à toutes les recherches.

∴

On pourrait multiplier ces faits qui dénotent une audace vraiment incroyable. Mais ce qui vient d'être dit suffit amplement pour montrer quelles sont les populations que nous avons à évangéliser et les durs labeurs du pauvre missionnaire pour obtenir le moindre résultat.

Tous les districts fort heureusement ne ressemblent pas à celui des Bondjos et nous avons des populations plus paisibles au milieu desquelles nous pouvons plus facilement étendre l'action de notre zèle.

∴

Cessant à Banghi mes fonctions de capitaine d'eau douce, je devais reprendre la houlette pastorale et continuer ma tournée jusqu'à la mission de la Sainte-Famille qui se trouve à l'avant-garde du Vicariat.

Le soir du 15 août, j'avais été pris d'un phlegmon qui me fit enfler le pied gauche d'une façon démesurée. Le moindre mouvement me causait un véritable supplice, et cependant il fallait bien chaque matin monter à la passerelle et diriger le bateau pendant toute la journée.

C'est donc clopin-clopant que j'arrivai à Banghi, où j'appris la triste nouvelle de la mort du bon F. Sévérin. Mon enflure ne me permit pas de continuer le voyage.

Le F. Germain, intrépide piroguier, se dévoua encore pour conduire à sa nouvelle destination le P. Luec. Il allait remplacer le P. Moreau qui, après dix années consécutives d'Afrique, avait un urgent besoin de rentrer en France pour réparer sa santé délabrée.

∴

Dès que je pus faire quelques pas, ma première visite fut pour la tombe de notre cher martyr, qui repose près de deux jeunes confrères, morts l'année dernière par suite des terribles fièvres africaines.

Je l'invoquai plutôt que je ne priai pour lui, et je demandai à Dieu de le donner pour protecteur à ses féroces assassins.

Le spectacle de ce cimetière était bien étrange. On y creusait une fosse pour un de nos petits orphelins mort pendant la nuit. Or, pendant que les uns enlevaient la terre, d'autres, armés de fusils, faisaient le guet pour parer aux attaques des Bondjos.

Cette vie de surveillance et d'alarmes continuelles est réellement bien pénible, et le bon Dieu devra avoir dans son paradis une place spéciale pour les missionnaires des Bondjos.

∴

Malgré la férocité de ses paroissiens, cette mission fait cependant du bien. Elle a pu arracher à la marmite des cannibales une foule de petits enfants. J'ai eu le bonheur d'administrer le sacrement de confirmation à une douzaine d'entre eux. J'en avais déjà confirmé cinquante-deux à la Mission de Saint-Louis de l'Oubanghi.

(*A suivre*).

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET
DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

PREMIÈRE PARTIE

BOTANIQUE

Suite (1)

Urticacées. — En Europe, l'ortie joue un grand rôle, mais occupe une très petite place dans l'estime publique. On la dédaigne, si on ne la fuit pas : tout au plus s'en sert-on pour récurer des chaudrons, nourrir certains volatiles, et épouvanter les enfants espiègles. Toutes choses devant être changées aux antipodes, voici ce que nous y trouvons en fait d'orties.

En premier lieu, nous voici en présence d'une espèce ligneuse, l'*Urtica ferox*, qui sûrement vous inspirera tout autre chose que du dédain. Avec sa stature de dix ou douze pieds, ses larges feuilles acérées, hérissées de formidables aiguillons, ses branches toutes couvertes de la même armure, son aspect vigoureux, son bois dur et compact, c'est le plus redoutable et le plus décoratif des types de sa tribu. A ses côtés, il faut placer l'*Urtica incisa* et l'*Urtica australis* qui, sans atteindre les mêmes proportions, partagent le privilège de terrifier les imprudents qui s'oublient jusqu'à les toucher en passant.

Dans le Nord on remarque encore l'*Urtica debilis* qui extérieurement rappelle le citronnier. Mais, approchez; passez seulement la main sur les feuilles ou sur les branches; et votre illusion se dissipera vite dans un cri de surprise et de douleur.

∴

Labiacées. — Cette importante famille, si riche et si variée dans ses types européens, est en Nouvelle-Zélande des plus pauvres. Jusqu'ici, seule la *Micromeria Cunninghamii* paraît la représenter. C'est une très jolie labiée; mais elle a le tort d'être rare. Hokianga est son habitat favori. Je ne lui en connais pas d'autre.

∴

Borraginacées. — En Europe, quantité de belles plantes et d'utiles remèdes appartiennent à cette famille ; aux antipodes, nous n'avons à leur associer que l'*Anchusa spatulata* (une Consoude excellente en médecine) et le *Myosotis Forsteri*.

∴

Convolvulacées. — A ce nom poétique, l'imagination entrevoit déjà des lianes et des liserons gigantesques, semant leurs éclatantes couleurs sur le manteau verdoyant des forêts, s'enroulant comme des serpents autour des colosses végétaux de notre île. La réalité m'oblige à dire que nos plantes grimpantes n'ont rien d'extraordinaire, sauf le *Rata* (*métrosideros robusta*), dont il sera question plus tard. En fait de liserons, nous ne pouvons enregistrer que deux jolies herbacées, la *Calystegia soldanella* ou *Panahi*

(1) Voir les *Missions* du 20 janvier 1899.



et la *Calystegia sepium* ou *Powiwi*, dont la racine charnue tenait lieu de carotte à nos indigènes de la vieille école.

Mais à cette famille appartient un genre qui mérite quelque attention, l'*Ipomœa*, divisée en plusieurs espèces: *chrysorrhiza*, *pendula*, *melicytifolia*, *cordifolia*, *repanda*, etc. Sous le nom de *Kumara* ou igname, ce genre fournit aux Maoris et à tous les insulaires de l'Océanie un excellent succédané de la pomme de terre. Ce précieux tubercule qui ressemble par sa forme tantôt à une carotte irrégulièrement boursoufflée, tantôt à un gros navet pivotant, tantôt à une sorte de sceau-de-Salomon, croît horizontalement. Le feuillage est par sa forme semblable à celui des *Arums*, mais beaucoup plus léger. La culture de l'igname est compliquée de certains secrets météréologiques et astronomiques qui en rendent la réussite très difficile aux nouveaux venus. Autrefois, même, pour en consacrer davantage l'importance, les « maîtres » ou *tohungas* ne s'y livraient jamais sans faire précéder leurs travaux de prières et de cérémonies spéciales.

En résumé, il faut dire que l'igname était autrefois, avec le *taro*, la nourriture par excellence de nos indigènes. Je suis sûr que si on réussissait à l'acclimater en Europe, elle se ferait accueillir partout, même dans les plus somptueux hôtels et dans les palais de nos princes.

∴

Loganacées. — A cette famille d'espèces rares, un seul genre se rattache ici; c'est le *Geniostoma ligustrifolium*, appelé *hangehange* par les Maoris, l'un des plus gracieux arbustes qui tapissent le flanc des montagnes.

∴

Gentianacées. — Depuis que Gentius, roi d'Illyrie, en a découvert les propriétés médicales, la gentiane a été célébrée et recherchée partout. Presque partout aussi, la Providence a semé quelques types de cette panacée. Ici même, aux confins du monde, nous rencontrons la *Gentiana montana* et la *Gentiana saxosa*. On les trouve, comme en Europe, sur les hauts plateaux et au sommet de nos pics les plus élevés. La couleur des fleurs de la dernière est singulière, tenant du blanc, du jaune et du rose, selon la façon de l'examiner. A côté de ces deux « montagnardes », il faut placer la *Sebœa gracilis*, une charmante petite étoile qui pullule dans les prairies d'Hokianga.

∴

Apocynacées, Oléacées, Sapotacées. — Ces trois familles, dont deux comptent en Europe de nombreuses et intéressantes espèces, sont ici très pauvrement représentées. Trois types seulement sont à mentionner : *Parsonsia heterophylla*, *Olea apetala* et *Achras costata*. Ce dernier est extrêmement rare. Je ne l'ai pas encore rencontré; je sais cependant par ouï-dire qu'il existe dans quelques localités du nord de notre île. Le précédent est une sorte d'olivier rabougri, n'ayant avec son congénère européen que des rapports très éloignés.

∴

Myrsinacées. — Cette famille possède l'arbre sacré des Maoris, le *Karaka* ou *Corynocarpus lævigata*. Ce que le gui était pour nos ancêtres les Gaulois, ce que le chêne était pour les Germains et les Scandinaves, ce que le laurier était pour les Grecs et les Romains, le *Karaka* l'est encore pour nos indigènes. Ils disent que les semences de cet arbre sacré furent apportées d'Hawaïki par leurs ancêtres, ce qui ferait dater de bien loin l'origine mystique de ce symbole national. On montre encore sur la plage de Patea, à l'embouchure de la rivière, le tronc, vermoulu aujourd'hui et à demi enseveli dans le sable, du premier *karaka* planté par Teuri lorsque, il y a environ cinq siècles et demi, il aborda sur ces rivages.

Imitant la conduite de leur illustre patriarche, nos Maoris se hâtent de planter des *karakas* autour de leurs habitations, aussitôt qu'ils ont élu domicile dans une région quelconque. Y a-t-il là une sorte de pratique superstitieuse? Je ne le crois pas. J'aime mieux voir en cela un indice du sens pratique dont nos indigènes font preuve en maintes circonstances. Car, en dehors des souvenirs historiques qui se rattachent à cet arbre, il offre de précieux avantages.

Son feuillage d'un vert foncé, ses fleurs en grappe, en font une des essences les plus propres à former des bosquets décoratifs et ombreux. Son fruit, qui ressemble à la datte par la forme, constitue une nourriture des plus appréciées. Si l'on se contente de manger la pulpe extérieure, on lui trouve un goût d'abricot un peu trop fort pour être agréable. Mais si on laisse macérer les cerneaux dans l'eau de rivière pendant une quinzaine de jours, on obtient une sorte de fécule nourrissante, semblable, quant au goût, à celle de la châtaigne. Sans cette macération, les cerneaux seraient très dangereux; absorbés, ils produiraient certainement la folie, puis le relâchement successif des articulations. Ceci indique qu'ils contiennent un poison analogue à l'ergotine.

Un autre membre de la même tribu, appelé *Mapou* ou *Matipou* (*Myrsine Urvillei*), offre cette singularité que ses feuilles semblent, durant leur développement, prendre tour à tour les teintes les plus variées et les plus délicates. Je ne pourrais mieux le comparer qu'à nos *Coleus*. Aussi, suis-je persuadé que le *Matipou* ferait fortune en Europe, s'il y était introduit à titre d'arbre décoratif.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

En mémoire d'un curé du diocèse de Lyon	7000	»
Séminaire grec-catholique de Sainte-Anne de Jérusalem	193	»
Collecte faite parmi les anciens élèves du Séminaire grec-catholique de Sainte-Anne de Jérusalem, comme marque de reconnaissance envers l'Œuvre qui les a soutenus	107	»
Anonyme de Brindas, diocèse de Lyon	5	»
M. Albergnié, diocèse de Montpellier, demande de prières pour une défunte	3	»
Mme veuve F., de Lyon	5	»
Anonyme de Tinlhat, diocèse de Clermont	0	80
Anonyme du diocèse d'Autun	2000	»
Anonyme de la ville d'Autun	300	»
Anonyme du Brabant, diocèse de Malines	300	»

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Ferrant).

Mme de Boucherville, diocèse de Bayeux	10	»
Anonyme du diocèse de Moulins, en l'honneur de saint Antoine pour grâces obtenues	12	»
MM. Caillaud-Contré, du diocèse de la Rochelle	20	»

Mme Abel Bresson, du diocèse de Besançon.......... 10 »
Mme Tournier, du diocèse d'Autun.......... 90 »
M. l'abbé Jacquère, du diocèse de Nancy.......... 10 »
M. l'abbé Pillon, du diocèse de Dijon.......... 10 »
M. Charles-Olphe-Galliard, diocèse de Bayonne.......... 5 »
Un curé du diocèse de Grenoble, demande de prières.......... 100 »

A Sœur Jeanne de la Croix, pour la mission d'Eski-Chehir (Asie-Mineure).

Anonyme de Clermont-l'Hérault, diocèse de Montpellier.... 9 40
Mlle Félicie Collot, Nancy.......... 5 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.

Anonyme de Clermont-Ferrand.......... 50 »

Au R. P. Mariasoucenader (Pondichéry), pour les affamés.

Un prêtre bourguignon.......... 14 »
J.-B., curé de P., diocèse de Limoges.......... 2 »

A M. Maurice (Pondichéry), pour les affamés.

Une enfant de Marie, diocèse de Séez.......... 10 »
Au nom d'une defunte, du diocèse de Chartres.......... 15 »

A M. Combes, Pondichéry, pour les affamés.

Une enfant de Marie, diocèse de Séez.......... 10 »

A M. Picot, Bangalore (Mysore), pour les affamés et pestiférés.

Une enfant de Marie, diocèse de Séez.......... 10 »

Au R. P. Aroulapper (Trichinopoly), pour sa chapelle.

Une enfant de Marie, diocèse de Séez.......... 5 »

Au R. P. Polycarpe, Vérapoly.

Anonyme du diocèse d'Aire.......... 20 »

A M. Escoffon, Siam, pour son église Saint-François-Xavier.

Anonyme de Bû, diocèse de Chartres; soulagement des âmes du Purgatoire par saint Antoine de Padoue et saint François Xavier.......... 10 »

Au R. P. Athanase Gœthe, Chen-si septentrional.

Anonyme de Bû, diocèse de Chartres, soulagement des âmes du Purgatoire par saint Antoine de Padoue et saint François-Xavier.......... 5 »
Anonyme du diocèse d'Autun, demande de prières pour un enfant.......... 10 »
Mme Parissier, diocèse de Clermont.......... 1 »
J.-B., curé de P., diocèse de Limoges.......... 2 »

Au R. P. Cothonay, pour la mission du Fo-Kien.

R. P. Prieur des Dominicains de Lyon.......... 50 »
Anonyme du diocèse de Verdun.......... 30 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour ses missions

M. l'abbé Alex. Grandjan, diocèse de Lausanne.......... 10 »
Anonyme de Bû, diocèse de Chartres, soulagement des âmes du Purgatoire par saint Antoine de Padoue, et saint François Xavier.......... 5 »
Anonyme de Clermont.......... 1 »
Mme Françoise Patin, veuve Latour, du diocèse d'Autun.......... 2 »

Au R. P. Dietlin, à Mandera, (Zanguebar sept.) pour les affamés

Une enfant de Marie, diocèse de Séez.......... 10 »

Au R. P. Zappa, pour la mission d'Alla (Haut-Niger).

Une enfant de Marie diocèse de Séez.......... 5 »
Anonyme du diocèse de Verdun.......... 20 »
J. B., Curé de P., diocèse de Limoges.......... 2 »

A Mgr Hacquard, Tombouctou.

Anonyme du diocèse de Verdun.......... 20 »

A Mgr Cazet (Madagascar central).

Anonyme du diocèse de Verdun.......... 20 »

Pour le baptême d'un enfant sous les noms de Marie-Joseph Charles (Mgr Augouard).

Sœur M. Caroline, du diocèse de Nancy.......... 10 »

A Mgr Grouard, Athabaska-Mackensie.

J. B., curé de P., diocèse de Limoges.......... 2 »

Aux Sœurs Franciscaines, Mission de N.-D. des Sept-Douleurs, Saint-Boniface.

Anonyme de Bû, diocèse de Chartres, soulagement des âmes du Purgatoire par saint Antoine de Padoue et saint François-Xavier.......... 10 »

A Mgr Vidal, pour les îles Salomon.

En l'honneur de saint Antoine de Padoue, du diocèse de Lyon.......... 83 »
J. B. Curé de P., diocèse de Limoges.......... 2 »

Anonyme de Paris.

A Mgr l'Archevêque d'Athènes, pour l'église du Piré, 1 fr. — à Dom Farage, curé de Tell-Armen, 1 fr. — A sœur Marguerite Bakhos. Visitation d'Antoura (Syrie), 1 fr. — R. P. Collin, Colombo, 1 fr. — A Mgr Favier, Pé-tchéli sept., 1 fr. — A sœur Mac Carthy, Kiang-si sept., 1 fr. — au R. P. Trilles, Gabon, 1 fr. — R. P. Ray, Grand-Bassam, 1 fr. — A Dom Constantin Pourcin, à Oklahoma (Territoire Indien), 1 fr. — A Mg. Grimes, Nouvelle-Zélande, 1 fr. A Mgr Hadjian, Sivas, 1 fr. — A M. Fourcade, Pondichéry, 1 fr. — A M. Godec, Pondichéry, 1 fr. — A M. Combes, Pondichéry. 1 fr. — A M. Baulez, Pondichéry, 1 fr. — A Mgr Pelvat, Nagpore, 1 fr. — A M. Binder, Cochinche sept., 1 franc. — A sœur Archenault, Tché-Kiang, 1 fr. — A M. Demangelle, Tokio. 1 fr. — A M. Marie, Osaka, 1 fr. Au R. P. Jean-Marie, à Boulaq, Egypte, 1 fr. — Au R. P. Monnier, Gabon, 1 fr. — A M. Gruson, Abyssinie, 1 fr. — A M. Picard, (Abyssinie) 1 fr. — Au R. P. Frédéric, Haut-Niger, 1 fr. — Au R. P. Gabriel Grison, mission de Stanley-Falls (Congo) 1 fr. — Au R. P. Remoni, Sénégambie, 1 fr. — A Mgr Clut, Athabaska-Mackensie, 1 fr. — Au R. P. François Faivre, à Tonga Tapu, (Océanie centrale) 1 fr — Au R. P. Guis, Nouvelle-Guinée, 1 fr.

Edition allemande

Pour l'Œuvre	58 »
— M. Binder, Chang-Hoa (Cochinchine sept.)	136 05
— les missions du Pé-tché-ly septentrional	2 50
— les missions du Japon (Tokio)	7 40
— les missions du Tonkin (Mgr Pineau)	37 10
— les missions des Indes (Mgr Pelckmans)	95 80
— les missions des Pères Capucins aux Indes (Mgr Pelckmans)	45 80
— les missions de Nagpore (Mgr Pelvat)	405 50
— le R. P. Wehinger, Birmanie septentrionale	93 15
— les missions de Mysore	117 45
— les affamés de l'Indo-Chine (M. Binder, Cochinchine sept.)	31 90
— les missions d'Arménie et Mésopotamie (P. Galland)	137 10
— les missions de Perse	4 95
— les missions des Pères lazaristes en Perse	5 55
— les missions de l'Afrique centrale	118 50
— les missions du Congo (Mgr Carrie)	4 95
— les missions de la Côte-d'Or, pour un séminaire	408 60
— le R. P. Albert (Côte-d'Or)	33 85
— Mgr Augouard (Oubanghi)	17 30
— les affamés de Namaqualand	12 35
— le vicariat apostolique du Cap oriental	4 95
— le vicariat apostolique du Kiang-nan	4 95
— les missions des Coptes en Egypte (Mgr Macaire)	135 »
— une mission de Saint-Antoine (Congo)	188 70
— les lépreux de Molokai	323 90
— la Patagonie méridionale	3 70
— le diocèse de Christchurch (Nouvelle-Zélande)	3 70
— des missionnaires malades (Hong-Kong)	2 50
— le rachat d'enfants païens (Sœur Gilbert)	156 50
— le rachat d'enfants à baptiser sous le nom de : 6 Joseph. Elisabeth, 2 Antoine, Chrétienne, Anne-Catherine, 2 Pierre, Paul, 2 Marie, Ignace de Loyola, Antoine de Padoue, Marie-Thérèse (Mgr Christiens)	509 90
— le rachat d'enfants nègres (Congo belge)	460 30
— le baptême d'enfants nègres sous les noms de Vendelin et Marie (Cameroon)	55 60
— l'Œuvre anti-esclavagiste (à Mgr Jourdan de la Passardière)	52 65
Total	3.676 15

Édition italienne

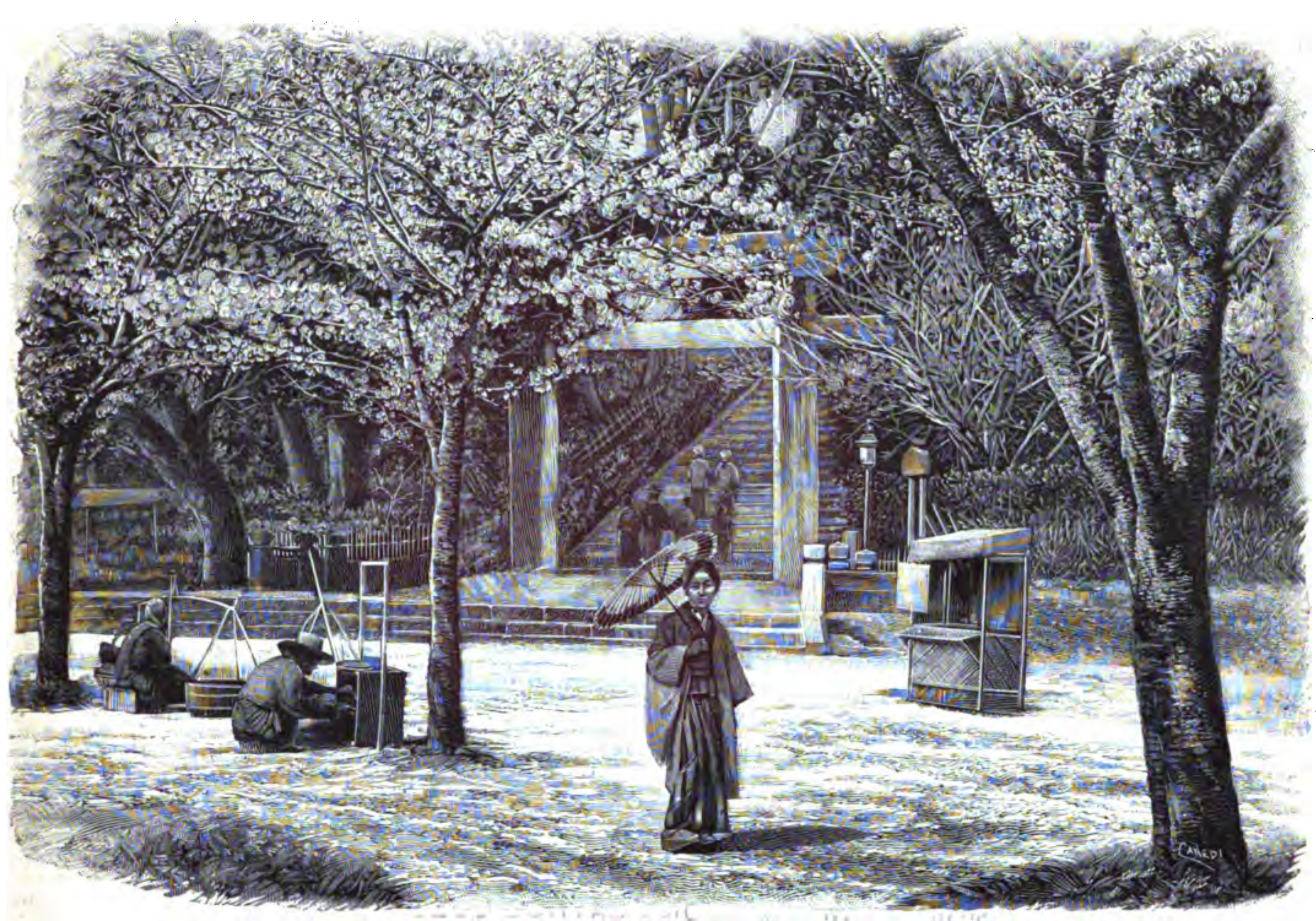
3e trimestre de 1898.

Pour l'Œuvre	128 65
— les missions nécessiteuses (Mgr Chausse)	204 35
— les victimes de la famine en Perse (Mgr Lesné)	40 45
— les victimes de la famine aux Indes (Mgr Pelvat)	29 95
— la mission de Pondichéry (Mgr Gandy)	30 50
— le R. P. Aroulapper (Trichinopoly)	10 95
— M. Baulez (Mysore)	4 55
— M. Roux (Tonkin méridional)	36 40
— Sœur Gilbert (Tche-Kiang)	13 65
— les missions de Chine (Mgr Chausse)	4 60
— le sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrande (M. Dalibert, Hakodaté)	4 55
— une église dans les missions (au même)	1 »
— le R. P. Cenez (Basutoland)	13 65
— le R. P. Lejeune (Gabon)	9 10
— R. P. Porte (Bechuanaland)	4 55
— Mgr Augouard (Oubanghi)	9 10
Total	546 »

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



JAPON. — LE PARC D'UENO, A TOKIO; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir page 55).

CORRESPONDANCE

PONDICHERY (Hindoustan)

Inondation. — Détresse des chrétiens.

Encore un cri de détresse mêlé à de touchantes expressions de gratitude. Les missionnaires sont profondément émus et reconnaissants de la générosité de nos lecteurs ; mais ils sont obligés de leur adresser un nouvel appel ! Nous publions sans commentaires deux lettres datées de Pondichéry, que nous a apportées le dernier courrier de l'Inde.

LETTRE DE M. FOURCADE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, CURÉ DE LA CATHÉDRALE DE PONDICHÉRY

J'ai peur d'arriver en retard pour souhaiter la bonne année aux généreux lecteurs du Bulletin des *Missions Catholiques*. Quand, chaque matin, avant la messe, je demande au bon Dieu de prolonger la vie des existences utiles au salut des âmes, je songe à eux tout d'abord. Ils ne sauront qu'au ciel tout le bien que leurs aumônes ont permis de réaliser.

Je reçois souvent des lettres des confrères que vous connaissez déjà, leurs plumes sont remplies de sentiments de reconnaissance et ils me prient, en ma qualité d'ancien, d'être l'interprète de leur gratitude.

∴

Après avoir souffert de la sécheresse, voici le fléau opposé qui nous accable. Depuis un mois il est tombé énormément d'eau. Au moment où je vous écris, il pleut à verse. Une tempête se déchaîne; le vent souffle de tous les côtés. Depuis deux ans, nos chrétiens ont été bien éprouvés par la sécheresse; mais ce n'était rien en comparaison de ce qu'ils endurent aujourd'hui. Passer de la chaleur au froid sans transition avec le peu d'habits qu'ils ont et en outre avoir faim, c'est le comble du malheur. N'ayant qu'un toit de vieilles feuilles, qui laissent libre passage à la pluie et accroupis pendant de longues nuits dans la boue de leurs cabanes, ils ne cessent de grelotter !

Est-il étonnant que la fièvre et le choléra se soient abattus sur eux? Que de morts! Si du moins nos pauvres gens avaient pu travailler, ils auraient été heureux. Mais non, les nuages qui inondaient la terre les en empêchaient. Pauvres missionnaires! Nous seuls avions pitié d'eux, nous seuls apaisions leur faim et leur donnions quelques mètres de toile pour les protéger contre le froid.

∴

Les lettres reçues de l'intérieur des terres depuis Vellore jusqu'à Pondichéry ne parlent que de villages emportés, d'étangs rompus, de routes coupées, de maisons effondrées, de rivières débordées, charriant des arbres, des poutres, des chevaux, des bœufs, des moutons et des cadavres.

∴

Ce qui console au milieu de tous ces fléaux, c'est de voir les chrétiens devenir meilleurs, les païens accourir à nos catéchuménats et demander le saint baptême aux heures de l'agonie...

Malheureusement Mgr Gandy, qui s'est endetté ces derniers mois pour les baptêmes de païens, a dû diminuer les secours qu'il accordait pour cette œuvre, la plus belle de toutes. Les missionnaires sont bien tristes. Combien j'en ai entendu me dire :

« — Nous avons demandé des secours aux lecteurs des *Missions Catholiques* à cause du manque de pluies; que vont-ils penser si nous leurs tendons maintenant la main à cause de pluies trop abondantes? Et cependant, nous n'avons d'espérance qu'en eux! »

Permettez-moi de plaider leur cause. Ne suis-je pas leur doyen?

Maintenant ma barbe est grise et mes forces diminuent. Sur le point de quitter le champ de combat, quand je jette mes regards sur le théâtre de mes anciennes luttes, je me sens revivre. J'y vois comme simples soldats cent mille nouveaux chrétiens; j'y vois à leur tête comme capitaines des Pères d'une vaillance éprouvée. Je les ai à peu près tous bercés sur mes genoux au début de leur carrière apostolique. Ce sont des braves qui ne demandent que des armes pour se précipiter sur les rangs ennemis. Si donc ces preux chevaliers implorent de vous des munitions pour moissonner de nouveaux lauriers, je vous prie de leur en fournir.

Je vous disais que je vous souhaite une bonne année, accompagnée de beaucoup d'autres et le paradis à la fin de vos jours. Nous y serons comme des rois et, pour nous faire la cour, nous aurons les élus sauvés par nos efforts.

LETTRE DE M. CHAVANOL, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE A SITTAMOUR

Si vous pouviez entrer dans mon cœur, vous le trouveriez rempli de sentiments de reconnaissance envers les bienfaiteurs des *Missions Catholiques*. Vous le verriez s'élever vers le Ciel et répandre devant Dieu des vœux et des prières pour leur bien temporel et spirituel.

Si j'ai conservé mes néophytes, si j'ai moissonné plusieurs centaines d'âmes parmi les païens, si en différents villages j'ai acheté des terrains pour bâtir des chapelles, si j'ai des briques pour me construire un logement, n'est-ce pas à vous que je le dois?

Cependant la vie de l'homme est un combat. Dans la carrière apostolique surtout, le missionnaire pour gagner des âmes doit porter la croix. Nous continuons à souffrir.

Mes chrétiens avaient accueilli la pluie comme une libératrice; mais sa persistance à tomber pendant un mois leur a causé d'indicibles douleurs.

Vous savez que leurs cabanes sont couvertes de feuilles de palmier. Habitués depuis deux ans à la sécheresse et étant surtout préoccupés de chercher un peu de nourriture, ils n'ont pas eu les moyens de réparer le toit délabré de leur logis. Ils n'ont pu se garantir des pluies. L'humidité et le froid leur ont donné la fièvre, le choléra, et j'ai eu fort à faire pour administrer les malades et les mourants. Je renonce à décrire ce que j'ai vu de pleurs et de souffrances. Mon pauvre cœur se fendait!

Oh mes bienfaiteurs! Quel bon usage j'ai fait alors de vos dons, et avec quelle joie! Si dans ces conjonctures j'avais eu les mains vides, ma position et la leur auraient été pénibles au-delà de toute expression.

PERSE

La famine.

Ce n'est pas l'Inde seulement qui est éprouvée par la famine. La Perse traverse actuellement une période extrêmement douloureuse. A la disette générale s'ajoutent pour les chrétiens toutes sortes de tribulations provoquées par la haine des autorités locales et des musulmans. Dieu veuille que tant d'infortune émeuve la pitié de nos lecteurs!

LETTRE DE MONSEIGNEUR LESNÉ, LAZARISTE, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE

Déjà bien souvent nous avons ressenti les effets de la généreuse charité des lecteurs *des Missions catholiques* et je ne trouve pas d'expressions capables de leur témoigner ma reconnaissance. Hélas! la misère



est loin de toucher à sa fin, puisque l'hiver arrive et ne durera pas moins de quatre mois. Nos chrétiens sont tous laboureurs ou ouvriers; ils gagnent leur pain au jour le jour et quand les mauvaises récoltes se succèdent comme cela arrive depuis trois ans, leur misère est indicible. Leur situation est d'autant plus pénible qu'on les oblige à fournir aux musulmans une certaine quantité de blé, bien qu'ils n'en aient pas pour eux-mêmes. De plus, ils ne peuvent acheter dans les bazars ni blé ni pain ; pour s'en procurer ils se voient obligés de payer un musulman, qui fait les achats en son propre nom. Je croyais que cette mise hors la loi des chrétiens était particulière à notre ville, très fanatique ; mais on m'écrit de Khosrova-Salmas que la même prohibition y est en vigueur.

∴

A Senah, il en est de même. Voici ce que m'écrit Mgr Georges Goga, évêque chaldéen catholique :

« Vous savez que les musulmans de Senah sont à demi barbares. Il n'est pas d'avanies qu'ils ne nous fassent. Au marché, ils refusent de nous vendre des vivres. Parmi nos chrétiens, un seul, Tadjir Bachi, avait des provisions de blé ; le gouverneur lui a imposé d'en fournir au gouvernement plus qu'il n'en possède. Un jeune Chaldéen, dans un moment de colère, avait déclaré vouloir se faire musulman ; mais il s'est aussitôt repenti, et rétracté. Depuis, les musulmans assaillent chaque nuit sa maison pour le tuer et font aux autres chrétiens des menaces continuelles. Tadjir Bahi possédait dans le bazar des boutiques, qu'il avait fait construire à ses propres frais ; les musulmans, sans aucune raison, les ont toutes détruites. Les chrétiens, qui ont des créances sur les musulmans, ne peuvent pas même en réclamer un sou, dans la crainte d'être maltraités. Une affiche sans signature porte que les chrétiens ne doivent plus monter à cheval, ni sonner les cloches, que l'église doit être démolie.... Bref, nous nous voyons à la veille d'une catastrophe semblable à celle dont les Arméniens ont été victimes en Turquie. Si on ne se hâte pas de nous secourir, nous sommes tous destinés à périr, soit sous le yatagan, soit de misère. »

∴

Voici ce qu'on m'écrit de Téhéran :

« Nous sommes ces jours-ci bien préoccupés ; de tout côté on annonce la famine. Il faudrait pouvoir faire des provisions, mais où prendre l'argent ? Malgré notre pauvreté, je vais faire acheter de la farine et des moutons en faisant des dettes : le prix du pain et de la viande monte tous les jours. Qu'allons-nous devenir avec nos orphelins ? Dieu seul le sait. »

∴

Qui nous donnera des ressources pour assister tant de monde ? Déjà nous avons épuisé nos réserves et nous avons un bon nombre d'enfants à entretenir de tout, sans parler des malheureux qui affluent à notre porte. Puissions-nous être entendus de vos chers lecteurs afin de pouvoir secourir tous les malheureux, que la faim torture.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 1er janvier 1899 se sont embarqués à Marseille pour la Mission de la *Nouvelle Guinée*: les RR. PP. André Jullien, de Marseille, venu en France pour les besoins de la Mission; Joseph Poupeney (Besançon), et les Frères Van de Eijken, Kuypers et Priem, tous les trois Hollandais.

— Le R. P. Pierre de la Mère de Dieu et le R. P. Jean de la Sainte-Famille, tous deux de l'Ordre des Carmes Déchaussés, se sont embarqués, le 10 janvier, à bord du *Turkestan*, pour la mission de Mésopotamie (Bagdad).

INFORMATIONS DIVERSES

Chine. — Mgr Chouvellon, vicaire apostolique du Su-tchuen oriental, écrit le 20 décembre à un de ses parents une lettre qui complète les renseignements déjà donnés par nous :

« Depuis quatre mois nous sommes en pleine persécution. 8 districts sont entièrement dévastés; 15 oratoires et résidences, 12 écoles, 18 pharmacies, 1 hôpital, pillés et brûlés; 2 missionnaires prisonniers.

« Plus de dix mille chrétiens, expulsés, sont sans abri, sans ressource. Ils nous arrivent ici à Tchong-kin par bandes tous les jours; nous devons loger, nourrir, vêtir, soigner tous ces pauvres persécutés, rebutés de tout le monde, poursuivis comme des êtres malfaisants, mis hors la loi par le seul fait d'avoir embrassé notre sainte religion. Une vingtaine de néophytes ont été massacrés par les bandits; d'autres ont dû mourir de faim et de froid sur les montagnes désertes où ils fuyaient pour échapper à leurs bourreaux. Plusieurs nous arrivent ici pour succomber à l'épuisement et à la fatigue. Tous nos établissements regorgent de ces malheureux. Les païens ne veulent pas même leur louer d'habitations. Nous craignons fort que l'épidémie ne se mette parmi nos réfugiés ainsi entassés. Les vieillards, les femmes, les enfants ont trop souffert pour arriver jusqu'ici : se cachant le jour, ils osent à peine se montrer la nuit pour chercher ou mendier un peu de nourriture.

« Mon Dieu, que de misères! et nous sommes incapables de subvenir à tant de besoins! C'est à fendre le cœur de voir ces milliers de malheureux vous tendre la main et demander des nouvelles de leurs familles : qui a perdu un enfant, qui n'a pas de nouvelles de ses vieux parents, d'autres se demandent ce que sont devenues leurs femmes!

« Ils savent que la France a le glorieux privilège de protéger les missions catholiques : ils savent aussi que les protestants sont toujours défendus par leur gouvernement, et nos pauvres néophytes qui ont été poursuivis au cri de : « Mort aux chrétiens! mort aux Français! » espèrent que la mère-patrie entendra nos appels réitérés, les supplications du dévoué consul de Tchong-kin et les énergiques protestations du ministre français à Pékin...

« Actuellement dans les trois vicariats du Su-tchuen, il y a

plus de 20.000 chrétiens sans abri, plus de 100 missionnaires français inquiétés par les bandits; plus de 100.000 néophytes menacés dans leur foi et dans leur sécurité... »

Tunisie. — Dimanche dernier a eu lieu, à Carthage, l'érection solennelle du monument élevé dans la cathédrale en l'honneur du cardinal Lavigerie. Mgr Combes, archevêque de Carthage, officiait en présence de plusieurs évêques et des principaux collaborateurs du cardinal Lavigerie, parmi lesquels on remarquait Mgr Livinhac, supérieur général des Pères Blancs.

M. Millet, résident général de France, les généraux Larchey et de Sermet et toutes les notabilités de la Colonie assistaient à la cérémonie.

Son Em. le cardinal Perraud a prononcé l'éloge de l'illustre primat d'Afrique et a fait revivre, dans un magistral discours, Celui dont la vie toute entière réalisa la devise *Caritas*, charité, qui se composait du double culte de l'Eglise et de la France.

Iles Philippines. — M. Pierre Julia, lazariste, supérieur du Séminaire conciliaire de Saint-Charles, de Cébu, écrit de Cébu, le 11 décembre 1898 :

« Malgré les grands bouleversements et les immenses ruines qui nous environnent aux Philippines, les deux familles de Saint-Vincent ont pu maintenir leurs œuvres.

« Nous avons l'espérance, presque la certitude, de pouvoir continuer nos travaux dans ce malheureux pays, digne certainement d'un meilleur sort. »

AU CŒUR DU CONTINENT NOIR

Par Mgr AUGOUARD

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU ST-CŒUR DE MARIE
VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'OUBANGHI

Suite et fin (1)

Retour à Brazzaville. — Fondations nouvelles. — Le *Léon XIII* construit aux ateliers de la maison Cail à Saint-Denis. — Le transport au Congo, le montage, le lancement.

Voilà le tam-tam qui retentit et le chant joyeux des piroguiers jette aux échos d'alentour les hauts faits du P. Moreau.

Quel convoi, grand Dieu! Quelles arches de Noé! Il y a cinq pirogues. La plus grande amène trois génisses et un taureau destinés à la mission de Brazzaville. Ces bêtes du Baghirmi sont vraiment superbes! (Voir la gravure p. 54) Mais il fallait avoir l'audace du P. Moreau pour oser mettre de pareils animaux dans une pirogue et leur faire passer les rapides.

Les embarcations contiennent aussi des ouvriers qui ont fini leur temps et qui vont être rapatriés par le *Léon XIII*. Le chargement se complète de poules et de chèvres pour les Blancs, tandis que les Noirs emportent qui un singe, qui un perroquet, qui un chien, qui un animal quelconque. Hommes et bêtes crient à tue-tête.

Je félicite en riant le brave P. Moreau sur sa collection de voyageurs variés.

« Ah! Monseigneur, ne réclamez pas, me dit-il, car un peu plus j'allais vous amener deux jeunes éléphants ; malheureusement, ils n'ont pu arriver à temps pour s'embarquer avec nous ! »

« — Très bien, Père, mais avertissez-moi d'avance une autre fois, car notre bateau est trop petit, et il faudra commander un *transatlantique !* »

Mais trêve de plaisanterie : il s'agit de passer les deux rapides qui séparent la mission de Saint-Paul du mouillage du *Léon XIII*. Cette semaine même, plusieurs barques y ont chaviré, en noyant quelques hommes et en perdant plusieurs centaines de kilos d'ivoire appartenant à l'Etat indépendant.

« Au large ! » crie le P. Moreau.

Et voilà le convoi qui s'ébranle, tandis que les pagayeur discutent s'il faudra passer entre tel rocher ou tel autre.

La discussion continue jusque dans le rapide, tant et si bien qu'une fausse manœuvre fait remplir à moitié la pirogue où se trouvaient les gros animaux.

Les Banziris, qui nagent comme des poissons, s'apprêtent à sauter à l'eau pour se réfugier sur les rochers voisins ; mais alors c'en est fait de la cargaison.

Le P. Moreau voit le danger : il se lève, et d'un ton qui n'admet pas de réplique, il donne des ordres qui sont habilement exécutés. Et le rapide est passé.

Le convoi arrive à bord du *Léon XIII*, et le F. Ferdinand, qui dompterait des animaux les plus féroces, accueille avec plaisir la ménagerie qu'on lui amène.

∴

Cependant, l'heure du retour a sonné, et, le 9 septembre, le *Léon XIII* lève l'ancre, après avoir pris congé des autorités du poste de Banghi qui se sont montrées fort aimables.

Le rez-de-chaussée du bateau n'a pas un centimètre de libre et on ne peut faire un pas sans écraser hommes ou bêtes. Mais on n'a pas l'habitude d'avoir toutes ses aises en Afrique.

Outre l'équipage et les ouvriers rapatriés, nous avons encore comme passagers un capitaine, deux sous-officiers et 26 Miliciens. Ils reviennent du Haut Oubanghi, et nous sommes heureux de pouvoir, après une rude campagne, faciliter leur retour vers la mère-patrie.

Nous sommes donc à bord 96 personnes, le haut du bateau où se trouve la passerelle étant réservé au personnel blanc.

Le voyage de retour s'accomplit sans difficulté en dix jours, au lieu de vingt-cinq employés à la montée.

∴

Malgré les difficultés inhérentes à la vie africaine, les missions de l'Oubanghi ont pris, en ces dernières années, de consolants développements, et notre action s'étend bien au-delà des limites de nos districts.

En dépit des nombreux vides que la mort a faits dans nos rangs, nous avons pu fonder Notre-Dame de Lékéti dans la Haute-Alima.

(1) Voir les nos du 13, 20 et 27 janvier.



Cette mission était d'abord destinée à servir de pied-à-terre pour ravitailler la station de Franceville.

Sur les instances des missionnaires du Gabon, j'avais consenti à me charger de ce poste de Franceville, quoique ce fût pour nous une lourde charge. Tout était prêt pour opérer ce transfert et nous avions déjà commencé les installations lorsque tout à coup j'appris que, par décision supérieure et à la suite de l'établissement de la Compagnie du Haut-Ogowé, qui rouvrait le fleuve, Franceville restait au vicariat apostolique du Gabon.

En bon soldat, je n'eus qu'à m'incliner devant les ordres qui m'étaient donnés, tout en craignant beaucoup que les promesses faites à Paris ne soient pas de sitôt réalisées à l'Ogowé pour la mission de Franceville. J'ai du moins fait ce qui était en mon pouvoir pour venir en aide à nos confrères.

Quoi qu'il en soit, et bien que Franceville ne soit pas rattaché à mon Vicariat, la mission de Notre-Dame se fait un plaisir de venir en aide à sa voisine de l'Ogowé, et nous continuons entre nous la bonne confraternité qu'on doit avoir entre membres d'une même famille.

∴

Une seconde mission va être installée dans le milieu de l'Alima et une troisième le sera prochainement au bas de cette même rivière.

Les populations de l'Alima sont douces et paisibles ; il y a un grand bien à faire au milieu de ces nombreuses tribus pas encore gâtées par le contact des Européens qui, il faut l'avouer, ne favorisent guère l'action du missionnaire.

∴

Le développement et la multiplicité de nos stations nous avaient contraints de songer à l'acquisition d'un moyen de transport qui nous permît de ravitailler nos différents postes.

Le Congo et l'Oubanghi, avec leurs vastes et nombreux affluents, nous offraient un chemin tout naturel dont nous nous empressâmes de profiter. Si les transports par eau sont moins coûteux que ceux par chemin de fer, à plus forte raison sont-ils préférables à la route si difficile et si dispendieuse des caravanes.

∴

Notre ancienne petite chaloupe à vapeur, bonne pour les commencements, était devenue absolument insuffisante et il fallut songer à se procurer une embarcation conforme aux besoins actuels.

Après bien des hésitations et avec l'appui des autorités, on résolut de faire construire un bateau de 20 mètres de long sur 3 m. 50 de large ; il devait être muni d'une roue motrice à l'arrière et n'avoir qu'un faible tirant d'eau, pour passer facilement au milieu des bancs de sable et des roches qui encombrent nos grands fleuves.

Les anciens Etablissements Cail de Saint-Denis, sur nos données et sur les plans de M. Dubar, leur distingué directeur, nous le construisirent rapidement. Aux essais, les Ministères de la Marine et des Colonies envoyèrent chacun un ingénieur pour examiner le travail qui fut déclaré de tous points satisfaisant.

La plus grosse difficulté était de transporter à dos d'hommes, pendant 560 kilomètres à travers les montagnes, les 2.000 pièces composant ce vaste jeu de patience.

∴

Tous les colis débarqués à Loango en décembre 1895 s'y trouvaient encore en décembre 1896. Le Congo français était en insurrection et les porteurs des caravanes étaient tous réquisitionnés par le gouvernement pour son service personnel. Quel dommage que les missionnaires n'aient jamais pu manger la cuisine préparée par les autres ! Ce système est pourtant bien commode.

De guerre lasse, en revenant de France sur la fin de 1896, je me décidai à reprendre tout le chargement à Loango et à le faire passer par le Congo belge, qui venait précisément d'inaugurer la première moitié de sa ligne ferrée de Matadi au Stanley-Pool.

Grâce à l'amabilité des Agents de l'Etat indépendant, les pièces multiples du bateau commencèrent à arriver à Brazzaville.

∴

Grande était notre joie ; mais grand aussi était notre embarras devant le mystérieux monceau de ferraille qui s'étalait devant nous.

Il s'agissait, en effet, de monter entièrement un bateau avec ses chaudières et ses machines de 50 chevaux sans le secours d'aucun ingénieur ni mécanicien. Par dessus le marché, beaucoup de pièces avaient leurs numéros enlevés ou étaient déformées d'une façon inquiétante.

L'entreprise était hardie. Allait-elle réussir ? Allait-elle échouer ?

On se mit à l'œuvre, et le 28 septembre, le premier rivet était bénit et solennellement placé à la coque.

On me décerna le titre d'ingénieur en chef, diplôme qui eût bien étonné mon professeur de sciences s'il avait été encore de ce monde.

Mais je dois dire que toute la structure et ses multiples difficultés furent vaincues par le R. P. Remy, qui avait quitté, pour la chaudronnerie, ses fonctions de Vicaire général. Il était secondé par les Frères Germain, Elie et Ferdinand, dont l'adresse et le talent firent vraiment honneur à la mission.

∴

Pendant un mois, ce fut un vacarme effroyable à nos ateliers du fleuve, et les coups de marteau raisonnaient à l'envi sur la vaste coque en fer. Mais aussi que de coups sur les doigts ! « Malheureusement, disait quelqu'un, ce sont précisément ceux-là qui ne comptent pas ! »

Au bout d'un mois, la coque était terminée ; jamais bateau n'avait été monté avec tant de rapidité dans le Haut-Congo.

∴

Une grosse difficulté restait encore : celle de la mise à

l'eau : opération fort délicate avec les moyens primitifs que nous avions à notre disposition.

Nous n'avions pas cru devoir faire de grandes invitations pour le lancement du bateau, ainsi que cela se pratique dans les ports de guerre. Plus modestes étaient nos travaux et nos ambitions.

La plus délicate opération fut celle de la descente du bateau sur la glissière qui devait le conduire au fleuve. Nous avions monté d'abord la coque, laissant pour plus tard la superstructure ; mais la masse était déjà respectable et je n'étais pas sans appréhension sur l'issue de l'entreprise.

On commença par enlever les épontilles et les béquilles qui se trouvaient en double pour maintenir solidement le bateau en équilibre à 1m,50 environ au-dessus du sol. Cette élévation avait été nécessaire pour pouvoir river les plaques inférieures de la coque.

Le moment solennel et critique approche. On enlève les derniers soutiens.

Une fois sur la glissière en pente douce et savonnée, le bateau alla de lui-même au fleuve et bientôt il flotta coquettement sur les eaux, tandis que la brise agitait triomphalement le pavillon à croix bleu de la mission et le drapeau de la France.

En guise de Champagne, on distribua à nos ouvriers un quartier d'hippopotame fumé, quelques boîtes de sardines,

OUBANGHI (*Afrique équatoriale*).— Le P. Moreau revenant du lac Tchad ; d'après une photographie de Mgr Augouard (voir p. 52)

un peu de sel, et chacun fut ensuite gratifié d'une brasse d'étoffe qui vraiment avait été bien gagnée.

∴

Hélas ! une grosse déception nous attendait.

Une fois débarrassés des mille morceaux de la coque, nous nous mîmes en devoir d'assembler la superstructure et en particulier les pièces des chaudières et des machines.

Il nous manquait un engin essentiel, impossible à refaire à Brazzaville. C'était une poulie d'excentrique, qu'il fallut commander de nouveau à Saint-Denis.

Nous avions perdu une vingtaine de charges sur les quatre-vingts qui avaient déjà pris malheureusement la route de Loango à Brazzaville. Nous pûmes remplacer sur place à peu près toutes les pièces égarées ; mais l'excentrique était au-dessus de nos moyens.

Cette pièce devait avoir tous les malheurs, car elle était trop recommandée ! Elle manqua d'abord un paquebot, et ensuite elle disparut dans un magasin du Bas-Congo par suite du déchargement d'un paquebot qui, faute d'eau, ne put remonter jusqu'à Matadi.

∴

On mit à profit ces retards pour faire à bord des modifications importantes, à tel point que les constructeurs ne reconnaîtraient plus leur bateau.

Enfoncés les ingénieurs de France et... de Saint-Denis !

On installa dans la grande cabine un autel qui permet de dire la Messe et fait de notre bateau une véritable mission flottante. C'est pour nous un grand bonheur de pouvoir offrir la divine Victime partout où nous voyageons, attirant ainsi les bénédictions du Ciel sur ces contrées sauvages, déshéritées depuis tant de siècles.

Enfin le 19 mai, jour de l'Ascension, le bateau était entièrement terminé, et, sous les gracieuses décorations installées par nos vaillantes Sœurs de Saint-Joseph, le *Léon XIII* reçut le baptême solennel.

L'assistance enthousiasmée fit retentir les cantiques alternant avec les chants patriotiques, pendant que l'eau sainte était répandue dans tous les coins du vapeur.

Enfin, aux applaudissements de tous, le drapeau de la France prit fièrement possession de son mât à l'arrière, tandis qu'à l'avant s'élevait le pavillon blanc à croix bleue de la mission.

Et maintenant, gentil *Léon XIII*, va porter aux pauvres sauvages de l'Intérieur les paroles de paix et de salut du divin Sauveur. Que la Croix qui flotte à ton bord soit un signal de concorde et de rédemption ! Que les couleurs de la France fassent connaître la noble nation qui t'envoie ses apôtres, et qu'un jour, grâce au Ciel, il n'y ait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur. *Amen!*

Ici on fait la quête !

FIN



JAPON. — RUE DE TOKIO ET TOUR A DIX ÉTAGES ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, des Missions Etrangères de Paris (voir page 56).

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

(KAMAKURA ET NIKKO)

Ruines et Mausolées

Par M. Michel RIBAUD

De la Société des Missions Etrangères de Paris

TOKIO

Suite

Nous venons de traverser la rivière Koishikawa, continuant notre route dans la direction du parc d'Ueno. A notre gauche apparaissent bientôt les vastes édifices en briques de l'Université impériale, modelée à tous les points de vue sur nos grandes Universités d'Europe.

∴

Nous sommes bien éloignés de cette féodalité aussi ignorante que raffinée dont le souvenir se présentait à nous à la vue des murailles vieillies du palais des anciens Shoguns. Tout se côtoie dans cette Babylone d'Extrême-Orient : vestiges de barbarie et derniers raffinements modernes, traces encore récentes d'ignorance et de servitude et monuments attestant l'émancipation d'un peuple par les derniers pro-

grès réalisés dans le domaine varié de toutes les branches des sciences.

∴

Nous arrivons à l'entrée du célèbre parc d'Ueno, tout près duquel se trouve la gare du même nom, tête de ligne du réseau des voies ferrées qui sillonnent le Nippon septentrional. Nous avons hâté à dessein notre départ ce matin afin d'avoir, avant de quitter la capitale, quelque loisir qui nous permît de faire une visite à ces Champs Elysées de Tokio.

Ces parcs magnifiques occupent une vaste étendue sur la colline d'Ueno. Ils servaient anciennement de résidence à la vieille famille des Todo. En 1825, Yemitsu, le grand bâtisseur, s'en empara afin d'y élever une série de temples qui devaient surpasser en splendeur les plus beaux monuments de l'Empire. Il mit son projet à exécution. Mais les incendies et les guerres civiles de la révolution ne respectèrent pas ces merveilles d'art. Elles furent détruites ou rasées en partie. Il n'en reste maintenant que quelques fragments épars, destinés à rappeler aux générations modernes le souvenir des anciennes munificences shogunales.

Sur l'emplacement de ces temples s'élèvent de grandes bâtisses européennes: hôtels, musées, école des beaux-arts, des palais d'expositions, une bibliothèque publique, la bibliothèque impériale et aussi un jardin zoologique richement pourvu......

∴

Du haut de l'esplanade qui domine l'entrée, nous considérons quelques instants l'immense Tokio dont les toitures s'ébauchent vaguement en silhouettes confuses au sein de la brume ensoleillée de ce matin de printemps. Çà et là s'aperçoivent dans cette atmosphère brouillée et transparente de rose et d'or, quelques délinéations d'édifices plus élevés : ce sont les courbes exagérées des toitures de grands temples. Plus près et plus net apparaît dans la direction d'Asakusa la fameuse tour à dix étages remarquable par la vue panoramique qui embrasse toute la capitale. (Voir la gravure p. 55).

∴

Laissant à notre gauche le gracieux lac de Shinobazu, tout émaillé en août des fleurs de ses innombrables lotus et son îlot célèbre dédié à la déesse Benten, nous avançons à travers bois, dans une avenue très soignée de vieux cerisiers pleureurs en boutons, auxquels succèdent bientôt des colonnades d'énormes Cryptomérias aux noirs branchages à pompons. Tout autour, beaucoup de massifs de verdure peignés avec soin et de bosquets d'essences diverses au bord desquels l'on voit de ces frêles maisonnettes qui semblent faire partie intégrante de tout paysage japonais.

Après avoir marché quelques instants sous de hautes futaies silencieuses aux feuillages glorieusement épanouis, nous arrivons à une première éclaircie au milieu de laquelle s'élèvent les anciennes bâtisses de la dernière exposition nationale de l'Industrie. Désaffectés depuis plusieurs années, ils servent actuellement en partie de Salon de peinture. C'est ici que la nouvelle Ecole japonaise vient exposer ses productions artistiques.

Ces Salons de la *Meiji Bijutsu Kwai* (Société des beaux-arts de la période de Meiji) sont une preuve frappante de la rénovation qui s'est opérée dans la peinture japonaise depuis la révolution de 1868. Cette révolution n'a pas atteint seulement la constitution politique du pays, son résultat n'a pas consisté simplement dans l'importation de tous nos progrès et de toutes nos découvertes occidentales, elle a atteint aussi ce qui semble le plus intime dans une nation : son idéal artistique.

« Entre tous les signes de la révolution qui s'accomplit actuellement au Japon, un des plus intéressants, tant intrinsèquement que comme preuve de l'universalité de cette révolution, est le mouvement qui emporte nombre d'artistes vers les idées et les méthodes de l'art européen. J'allais dire de l'art français, et pourquoi ne pas le dire ? car, personne, après tout, ne songe à contester que notre Ecole ne soit aujourd'hui la première, témoin le nombre et la valeur des œuvres qu'elle produit, la vie qui l'anime et se traduit constamment par une floraison de théories nouvelles et de tendances d'art originales, témoin les nombreux rejetons qu'elle pousse partout à l'étranger. Or, l'évolution du Japon vers notre idéal artistique s'affirme très sensiblement au salon de la *Méidji Bijyoutsou kwaï*. C'est cette manifestation qui, dès l'abord, le rend particulièrement intéressant pour nous, et il y a aussi cela qu'après en avoir parcouru les salles, on emporte une sensation bien chère à qui est loin du pays, on a eu la joie de se retrouver dans un courant d'idées françaises, voire l'illusion de respirer un moment l'air même de la patrie, de notre France, évoquée directement par des études faites chez nous, paysages familiers, portraits dont il nous semble avoir jadis rencontré les originaux là-bas (1). »

∴

Ils ont donc abandonné leurs vieilles traditions, ces Japonais épris de tout ce qui leur venait d'Occident. Ils ont relégué dans le domaine du passé, comme un levier désormais usé, le vieil idéal chinois qui cependant avait fait fleurir leurs belles écoles de Tosa et de Kano, aux œuvres si puissantes et si originales. Ils étudient maintenant à nos écoles et essayent de rivaliser avec nos maîtres. Ce qu'ils ont produit jusqu'à présent dans cette voie n'est sans doute qu'un essai, qu'une ébauche imparfaite. Ce sont des œuvres d'une époque de transition. L'âme japonaise arrivera-t-elle à sentir et à exprimer comme nos artistes d'Occident ? Plusieurs critiques étrangers en doutent ; plusieurs artistes japonais eux-mêmes ne le pensent et ne le veulent pas.

Voici ce que dit à ce sujet M. Kuroda, un des artistes japonais les plus en vue, qui a étudié deux ans à Paris dans l'atelier de M. Raphael Collin, puis en Hollande. Il est actuellement directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Tokio. Il y aurait sans doute à élaguer quelques idées erronées ou saugrenues ; mais en laissant le passage intact, on y découvre mieux le fond de sa pensée.

« La nature est la mère de tout : la peinture est sa fille la plus chérie et la plus obéissante.

(1) E. Tronquois, *Revue françaisedu Japon.*





JAPON. — Dans le parc d'Uéno, a Tokio ; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud.

« Cet air transparent, cette lumière franche, ces innombrables montagnes, ces arbres puissants, ces fleurs multicolores et ces oiseaux variés, voilà notre cher pays du Soleil Levant. Les hommes qui l'habitent ont un caractère tout spécial, ils sont gais, braves, assez philosophes et très superficiels ; de là, notre peinture toute en lignes et en couleurs. Elle est faite simplement pour plaire aux yeux et non pas pour parler à l'âme.

« La peinture occidentale est tout à fait le contraire. L'obscurité mystérieuse, la lumière tremblante mais douce, se prêtent naturellement à la méditation ou à la complication des pensées. Le clair-obscur en est une preuve évidente.

« Combien les artistes européens ont des idées sombres et souffrantes ! Combien, nous autres, nous manquons de profondeur !

« Simples que nous sommes, nous nous contentons de l'harmonie des couleurs et des lignes ; représenter photographiquement la réalité belle ou affreuse ne peut jamais entrer dans notre tête.

« N'est-il pas vrai que la peinture est l'expression de nos sentiments ? Les sentiments peuvent-ils être jamais séparés des caractères des pays ? Pourquoi demander aux aveugles des renseignements sur les nuances des couleurs ? Pourquoi parler aux sourds du charme musical ? Vouloir faire ce que l'on n'a pas dans la tête ne sert qu'à créer des monstres.

« Aimons toujours et les lignes simples et les couleurs claires ! Soyons *kôrin*, mais pas Rembrandt (1) ! »

Que sortira-t-il de cette période d'orientation et de tâtonnements dans laquelle se débat de nos jours l'art japonais ? Il est difficile de le dire, mais étant donné le haut sens esthétique de ses artistes et la souplesse de leurs pinceaux, on peut prévoir pour lui un magnifique épanouissement s'il sait ne pas se laisser entraîner au réalisme qui envahit notre époque, et toujours considérer l'art comme la reproduction du beau idéal vers lequel ont tendu toutes nos grandes Ecoles d'Occident.

(*A suivre.*)

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET
DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

PREMIÈRE PARTIE

BOTANIQUE

Suite (2)

Epacridacées. — Cette importante famille américaine possède ici quelques jolis représentants, les *Dracophyllums.* On en distingue plusieurs espèces : *D. Urvillianum*, *Lessonianum*, *Rosmarinifolium*, *Longifolium*, enfin le *D. Latifolium*, une des plus belles fleurs de l'Océanie, qui atteint des dimensions étonnantes dans quelques régions favorisées.

Je souhaite que quelque botaniste français ou anglais réussisse à faire émigrer ce genre tout entier dans vos jardins civilisés ; il y ferait belle figure à côté de vos bruyères et de vos verveines les plus richement colorées. Le climat d'Europe ne les gênerait aucunement, car ce sont toutes des plantes des régions hautes et froides de notre colonie.

Près des merveilleux *Dracophyllums*, il nous faut placer les divers *Leucopogon* qui, outre une fleur charmante et un parfum exquis, nous présentent des baies transparentes, aussi jolies à voir et aussi bonnes à déguster que les arbouses de votre Provence. On peut signaler encore à l'attention des fleuristes qui recherchent les « exotiques », l'*Epaeris panciflora*, le *Pentachondra pumila*, et enfin, le *cyathodes acerrosa*, dont le nom indigène, *Monoa* ou *Mingi*, est entouré d'une sorte de vénération ; car, d'après les exégètes Maoris, cet arbuste aurait été le premier végétal créé par le Tout-Puissant.

∴

Ericacées. — Nous n'avons que trois *bruyères* à signa-

(1) Kuroda Kiyoteru, *The Far East.*

(2) Voir les *Missions* des 20 et 27 janvier 1899.

ler : les *Gaultheria antipoda*, *rupestris*, *fluviatilis*. Ce sont de belles plantes sans doute, mais difficiles à transplanter. Comme certaines gens, elles ont de la peine à quitter le pays natal.

∴

CAMPANULACÉES. — Le *Rimuora* ou *Wahlenbergia gracilis* est la seule « cloche » qui se soit égarée aux antipodes. Néanmoins, elle semble vouloir maintenir fièrement la réputation et la popularité de sa tribu.

∴

LOBÉLIACÉES. — En Europe, le nom seul de cette famille inspire aux botanistes une certaine défiance. Ici, les lobélies sont nombreuses; mais on ne s'en effraie pas. Cinq espèces différentes sont rangées par les indigènes sous le nom d'*oru*, à savoir : *Lobella physaloides*, *alata*, *angulata*, *littoralis*, *submera*. Sans doute, ces espèces doivent participer plus ou moins aux propriétés vénéneuses des lobélies d'Europe; maïs, comme jusqu'ici on n'a eu à déplorer aucun accident, leur action n'a guère été étudiée.

∴

STYLLIDACÉES ET GOODÉNIACÉES. — Ces deux familles, assez peu remarquées d'ailleurs, ne nous fournissent à considérer que trois types dont deux appartiennent à la première : *Styllidium spathulatum*, *Forstera sedifolia*, *Goodenia repens*.

∴

Passons maintenant à la plus riche de toutes les tribus, celle des composées :

COMPOSÉES. — Celles-ci, comme partout, abondent. On les subdivise généralement en trois classes : les Chicoracées, les Astéroïdées, les Senecionidées. Chacuue de ces trois classes compte en Nouvelle-Zélande d'utiles et gracieux représentants.

Il faut citer à la hâte la Scorzonère indigène (*Scorzonera scapigera*), deux *Pieris* (*héracioïdes attenuata*) et l'excellent *Puwha* (*Sonchus oleraceus*), qui ne le cède en saveur ni à nos meilleurs choux, ni aux épinards.

Parmi les *astéroïdées*, nous trouvons le *Solidago arborescens*, une sorte de verge d'or géante; deux splendides pâquerettes appelées par les savants *Lagenophora Forsteri* et *Lagenophora lanata;* deux Aster (*coriaceus holosericcus*), trois arbustes à senteur désagréable, nommés : *Olearia furfuracea*, *Olearia Forsteri* et *Olearia Cunninghamii;* deux belles plantes d'ornement aux feuilles larges et nervées, vert foncé en dessous, nommé *celmisia holosericea*, *coriacea;* enfin, un gracieux arbrisseau tout chargé de petites fleurs blanches ou roses ressemblant à la pâquerette (*Vittadenia Australis*). Voilà à peu près la somme de notre flore en fait de Composées à fleurs rayonnantes. J'ajoute que les Maoris font un fréquent usage des *Celmisias* pour déterger de vieux ulcères et aussi pour triompher de certaines maladies cutanées.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur les *senecionidées*, nous aurons à enregistrer les suivantes : *Bidens pilosa*, *Cotula coronopifolia*, *Myriogyne minuta*, *Soliva tenella*, *Craspedia uniflora*, *Cassinia leptophylla*, *Ozothamnus pinifolia*, *Senecio lautus*, *neglectus*, *acutus*, *hispidulus*, *quadridentatus*, *Australis*. Toutes ces espèces sont particulières à notre colonie; mais aucune n'est réellement remarquable. Il n'en est pas de même de notre *Immortelle* (*Helichrysum bellidioïdes*), qui est plus vigoureuse encore que son émule européenne, de notre *Arnica* (Arnica operina) qui n'attend qu'un habile et industrieux droguiste pour devenir un vulnéraire des plus efficaces, et de nos nombreux *Gnaphales* désignés par les Maoris sous le nom de *Puatea*, à savoir : *Gnaphalium luteo-album*, *simplex*, *lanatum*, *involucratum*, *keriense*, *trinervatum*. Dans les cérémonies magiques d'autrefois, les *puatea* jouaient un grand rôle; ils entraient dans la composition de tous les philtres. Qui eût jamais imaginé que Circé, Médée et Locuste aient pu faire part de leurs terribles secrets à de pauvres indigènes perdus dans les îles les plus lointaines du monde ?

∴

GÉRANIACÉES. — Le *huika* (*Geranium-ilosum-retorsum*) et le *Koputawili* (Pelargonium clandestinum) étaient les seules espèces de cette famille connues des Maoris. Aujourd'hui, presque toutes les variétés ont été importées, et se sont répandues partout.

∴

RUBIACÉES. — A cette famille célèbre se rattachent les *Coprosma*, arbrisseaux estimés, soit pour leur gai feuillage, soit pour leurs propriétés médicales. Les indigènes confondent presque toutes les espèces dans un seul nom, *papauma*, qui s'applique surtout au *coprosma littoralis*, mais s'étend aux *C. propinqua*, *rotundifolia*, *divaricata*, *acerrosa*, *repens*, *gracilis*, *rhamnoides*, *spathulata*. Une espèce qui mérite l'attention est le *Coprosma lucida*, le *karamu* des Maoris. Cet arbuste, dont le luisant feuillage a un mérite médical très connu de nos chirurgiens, porte des baies rougeâtres, semblables à des groseilles. Je suis convaincu que ces baies contiennent un principe utile. Agréables à prendre, elles semblent agir comme un doux émétique qui ne provoque aucun dégoût et aucune souffrance; en petite quantité, elles apaisent la soif la plus ardente.

Le *Hupiro* ou *Coprosma fœtidissima* mérite bien son épithète. On ne peut en frôler les feuilles sans avoir à s'en repentir; car il s'en dégage presque aussitôt une odeur des plus nauséabondes. Certaines forêts sont rendues presque inabordables par la présence de cet incommode feuillage.

Mentionnons bien vite pour effacer le souvenir de l'*hupiro*, une exquise petite Aspérule (*Asperula minutissima*) dont le parfum, même à distance, nous consolera de nos déboires passés. Je puis encore citer les *Opercularia aspera* et *diphylla*, les *Geophyla dichondræfolia*, les *Nertera depressa* et les *Ronabea Australis*, qui insensiblement nous font passer à la famille des *Guis*, de druidique mémoire.

(*A suivre*).



NÉCROLOGIE

Mgr Jean Hagg
patriarche maronite.

M. Saliège, Lazariste, nous écrit d'Antoura :

« Le 24 décembre dernier, S. B. Mgr Jean Hagg a rendu son âme à Dieu ; il était âgé de 82 ans et avait occupé le siège de S. Maron près de 9 ans.

« Le vénérable prélat avait de bonne heure manifesté des dispositions pour le sacerdoce ; peu après son ordination, il fut associé, à l'âge de 27 ans, comme juge au curé Jean Habib. Dans ce poste important, le jeune prêtre fit preuve d'un vrai talent de jurisconsulte.

« Ces précieuses qualités attirèrent sur lui l'attention de ses supérieurs et il fut sacré en 1861 avec le titre d'évêque de Balbek. Le nouveau prélat trouva un évêché sans ressources, sans résidence et sans organisation aucune ; ses ouailles étaient toutes dispersées dans des villages occupés en grande partie par les Metouali. Grâce à sa prudence, il parvint à faire de son diocèse un des mieux favorisés.

« Les talents d'administrateur de Mgr Hagg le désignèrent aux suffrages de ses collègues dans l'épiscopat lorsque le siège de saint Maron devint vacant par la mort de Mgr Paul Massad, et il fut proclamé patriarche d'Antioche le 28 avril 1889.

« Le nouvel élu avait alors 73 ans. Malgré son âge avancé, il prit d'une main ferme le gouvernement de sa nation et il eut la consolation de voir tous les projets conçus par lui exécutés avant sa mort. Si son pontificat n'a pas eu une longue durée, en revanche il a été fécond pour l'avancement spirituel et temporel de ses ouailles.



Sa Béatitude Mgr Hagg, patriarche maronite.

« Les funérailles solennelles furent célébrées le 24 décembre à Bkerki. Huit évêques étaient présents. On remarquait Mgr Duval, délégué du Saint-Siège, et M. le consul de France. Après l'éloge funèbre en arabe prononcé par Mgr Debs, archevêque de Beyrouth, le corps du vénérable pontife fut placé assis sur son fauteuil, dans un *loculus* pratiqué dans le mur de l'église. »

BIBLIOGRAPHIE

Histoire des Missions de l'Inde, par M. Adrien Launay, de la Société des Missions Etrangères de Paris. — 4 volumes in-4° et un volume de cartes et gravures. — Prix : 40 francs. — Paris, Téqui.

Cet ouvrage, considérable par son étendue, n'est pas consacré, comme on pourrait le présumer, à l'histoire générale du catholicisme dans les Indes, mais seulement à une partie de ce grand sujet ; M. Launay ne s'occupe que de l'archevêché de Pondichéry et des évêchés de Maïssour et de Coïmbatour, les seuls qui soient confiés à la Société des missionnaires dont il fait partie, et encore ne commence-t-il l'histoire de ces districts qu'en 1776, époque où ils passèrent des mains des Jésuites à celles des prêtres du séminaire fondé à Paris, un siècle plus tôt, pour pourvoir aux besoins des missions d'Extrême-Orient.

C'est donc un exposé des progrès accomplis par l'Eglise dans l'Inde centrale en un siècle. Les missionnaires reçoivent des mains des derniers Jésuites des œuvres compromises par les événements qui précédèrent la dispersion de la Compagnie de Jésus ; certaines pratiques, suivies jusque-là, venaient d'être condamnées à Rome et beaucoup de chrétiens avaient apostasié ; vient ensuite la guerre entre la France et l'Angleterre, puis la Révolution qui tarit le recrutement du séminaire. Ceux qui restent dans l'Inde se sentent vieillir, leurs rangs s'éclaircissent. « Envoyez-nous, écrit l'un d'eux, quelqu'un pour nous enterrer. »

Mais Dieu n'abandonne jamais son Eglise ; voici que la flamme à demi éteinte se ravive ; de jeunes apôtres arrivent de plus en plus nombreux, et les trois missions, réduites en 1810 à neuf prêtres, en comptaient en 1896 deux cent trente ; le nombre des chrétiens monte de 28.000 à 300.000. Les missions sont transformées en vicariats apostoliques, puis ceux-ci en diocèses, et les progrès de la Foi justifient cette extension toujours croissante de la hiérarchie.

Rien de plus consolant que cet exposé : les succès du passé sont garants des succès de l'avenir.



DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Saint-Gervais-les-Bains, diocèse d'Annecy..... 200 »
Anonyme de Saint-Gervais-les-Bains, diocèse d'Annecy..... 200 »
V. L. H., diocèse d'Autun, demande de prières.............. 20 »
Mme Cazaux-Labastide, du diocèse de Bayonne............... 8 »
Sœur Pourtalès, Koukousch..................................... 40 »
Dr A., Llenas, Santiago.. 70 »
C. B. diocèse de Poitiers.. 10 »
Mme veuve Dévigny, à Inchy, diocèse de Cambrai............ 20 »
Mlle Delahaye, Rouen... 10 »
Anonyme de Lyon... 26 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Lesné).
Une abonnée de la Suisse, demande de prières pour défunts 10 »
Anonyme du diocèse de Strasbourg.............................. 25 »
Anonyme de Nancy, afin d'obtenir une grâce.................. 61 35
M. l'abbé Thouille, du diocèse de Verdun, en l'honneur de Saint Antoine.. 11 »
M. V., Le Mans, en reconnaissance à saint Antoine.......... 20 »
Anonyme de Tours... 8 »
Mme Brunet d'Arras.. 13 75
Anonyme du diocèse d'Angers, demande de prières spéciales 5 »
Au nom de X., diocèse de Bayeux, pour obtenir une conversion.. 5 »
Mlle Delahaye, Rouen... 20 »
Anonyme du diocèse de Rennes, demande de prières pour défunts.. 5 »
M. le curé de C., diocèse de Cambrai........................... 20 »

Pour une mission nécessiteuse (M. Chavanol, Pondichéry).
M. le curé de C., diocèse de Cambrai........................... 20 »

Pour une mission nécessit. (M. Maurice Pondichéry).
M. le curé de C., diocèse de Cambrai........................... 20 »

Au frère Evagre, Jérusalem.
M. le curé de C., diocèse de Cambrai........................... 10 »

A Mgr Charmetant, pour ses œuvres.
M. l'abbé Louis Lagorce, du diocèse de Lyon.................. 100 »

Au R. P. Galland, Mossoul, Mésopotamie, pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Nevers.................................. 21 »
R. C. E., diocèse de Laval....................................... 20 »
E. G., Saint-Germain, diocèse de Versailles.................. 50 »
Une famille de Miramont d'Agenais, demande de prières... 10 »
En l'honneur de Saint-Antoine de Padoue, Grenoble......... 20 »

Au R. P. Dominique Chaurand, à Ismid, Nicomédie.
M. l'abbé Gillet, diocèse de Namur.............................. 60 »
Anonyme de Montpellier, demande de prières.................. 5 »

Pour l'église de Sainte-Barbe, Nicomédie.
M. le curé de C., diocèse de Cambrai........................... 10 »

Au R. P. Aroulapper, Trichinopoly, pour la chapelle Sainte-Marthe.
Anonyme de Tours... 1 »

A Mgr Pelvat, Nagpore, pour la chapelle Saint-François-Xavier.
Anonyme de Tours... 1 »

Pour les affamés de l'Inde (M. Fourcade, Pondichéry).
M. le Curé du C., diocèse de Cambrai........................... 20 »
Anonyme de Provins, diocèse de Meaux......................... 30 »
Une tertiaire de Saint-François, d'Alexandrie.................. 7 »

A M. Escoffon, Siam.
Anonyme de Paris, demande de prières pour défunt.......... 100 »

A Mgr Géraigiry, pour le diocèse de Panéas.
Anonyme du diocèse de Bordeaux............................... 100 »

Au R. P. Athanase Goette (Chensi sept.), pour les inondés.
M. Joseph Brand, du diocèse de Strasbourg.................... 10 »
A. D., diocèse de Rouen.. 5 »

A Mgr Chouvellon, pour le rachat d'un petit Chinois sous le nom d'Emile.
Un petit écolier de B., diocèse d'Albi.......................... 5 »

Pour les missions persécutées de la Chine (Mgr Chouvellon).
Anonyme du diocèse d'Aire, demande de prières.............. 20 »

A Mgr Ferrant, Kiang-si septentrional.
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, Grenoble......... 10 »

A sœur Patrissey, Tchi-Kiang.
Anonyme de Montpellier, demande de prières.................. 5 »

A sœur Gilbert, Tché-Kiang, pour ses vieillards.
Une tertiaire de Saint-François, d'Alexandrie.................. 2 50

A M. Vigroux, Tokio, pour ses lépreux.
L. P. B. Cap. Santé, archidiocèse de Québec.................. 6 25

Pour un séminaire au Japon (Nagasaki).
Anonyme de Viviers... 20 »

Au R. P. Lorber, Conakry, Guinée française.
Une sœur des hôpitaux, Lyon, demande de prières............ 8 »

A Mgr Streicher, Victoria Nyanza sept., pour le rachat d'esclaves.
L. P. B. Cap Santé, archidiocèse de Québec.................... 6 25

Au R. P. Trilles, Gabon, pour la petite Gertrude.
Une tertiaire de Saint-François, d'Alexandrie.................. 2 50

A Mgr Augouard, Oubanghi.
M. Victor Ritier, à Saint-Martin, diocèse d'Auch............. 5 »

A Mgr Crouzet, Madagascar-sud, pour l'entretien d'un lépreux.
Anonyme d'Orléans.. 30 »

Au R. P. Bruck, Saskatchewan, près l'Eglise du Sacré-Cœur.
Une tertiaire de Saint-François, d'Alexandrie.................. 2 50

A Mgr Langevin, Saint-Boniface.
M. Allain de Lépiuay, diocèse de Luçon........................ 10 »

Un abonné du diocèse de Liège.
Pour les missions belges du Congo.............................. 500 »
Pour un village à créer : Liège Saint-Jacques................. 300 »
Pour les missions belges du Bengale occidental (P. Depelchin)... 500 »
Pour les missions salésiennes de la Terre-de-Feu............ 300 »
Pour la mission d'Esky-Chehir................................... 200 »
Pour la mission des Carmes à Vérapoly......................... 200 »

EDITION ANGLAISE
avril-septembre 1898.

Pour l'Œuvre... 195 »
— les missions nécessiteuses (Mgr Hanlon)........ 2 50
— les victime de la famine (Mgr Gandy)........... 32 »
— les victimes de la famine en Arménie (Mgr Bonetti).. 33 75
— les missions de Syrie............................... 25 »
— les victimes de la famine en Chine (Mgr Schang). 62 50
— rachat d'enfants à Hong-Kong.................... 25 »
— Mgr Mayer (Madras)................................. 3 75
— M. Corre, à Kumamoto (Nagasaki)............... 84 35
— Mgr Hanlon (Ouganda)............................. 217 50
— les missions de la Côte-d'Or...................... 25 »
— les missions du Haut-Niger........................ 25 »
— Mgr Grouard (Athabaska-Mackensie)............. 6 25
— le R. P. Wendelin Moeller, pour les lépreux de Kalampapa (Molokai)....................... 63 75

Total.... 801 35

ÉDITION HONGROISE
2me semestre de 1898

Pour l'Œuvre... 564 »
— les missions nécessiteuses (R. P. Galland)...... 88 »
— M. Marmand, Nagasaki, pour ses lépreux........ 40 »
— le R. P. Wehinger, Mandalay, Birmanie sept., pour ses lépreux.................................... 102 »
— les missions des Indes (Mgr. Bardou)............ 46 »
— M. Corre, Nagasaki, pour ses catéchistes........ 156 »
— les missions d'Afrique (Mgr Augouard).......... 30 »
— une mission éprouvée par un tremblement de terre (Assam).. 10 »
— les missions du Bas-Zambèze...................... 12 »
— les missions de Chine (Mgr Ferrant)............. 16 »
— les missions d'Océanie (Mgr Vidal)............... 10 »
— les missions d'Amérique (Mgr Laugevin)......... 4 »
— les missions d'Asie (R. P. Galland)............... 2 »

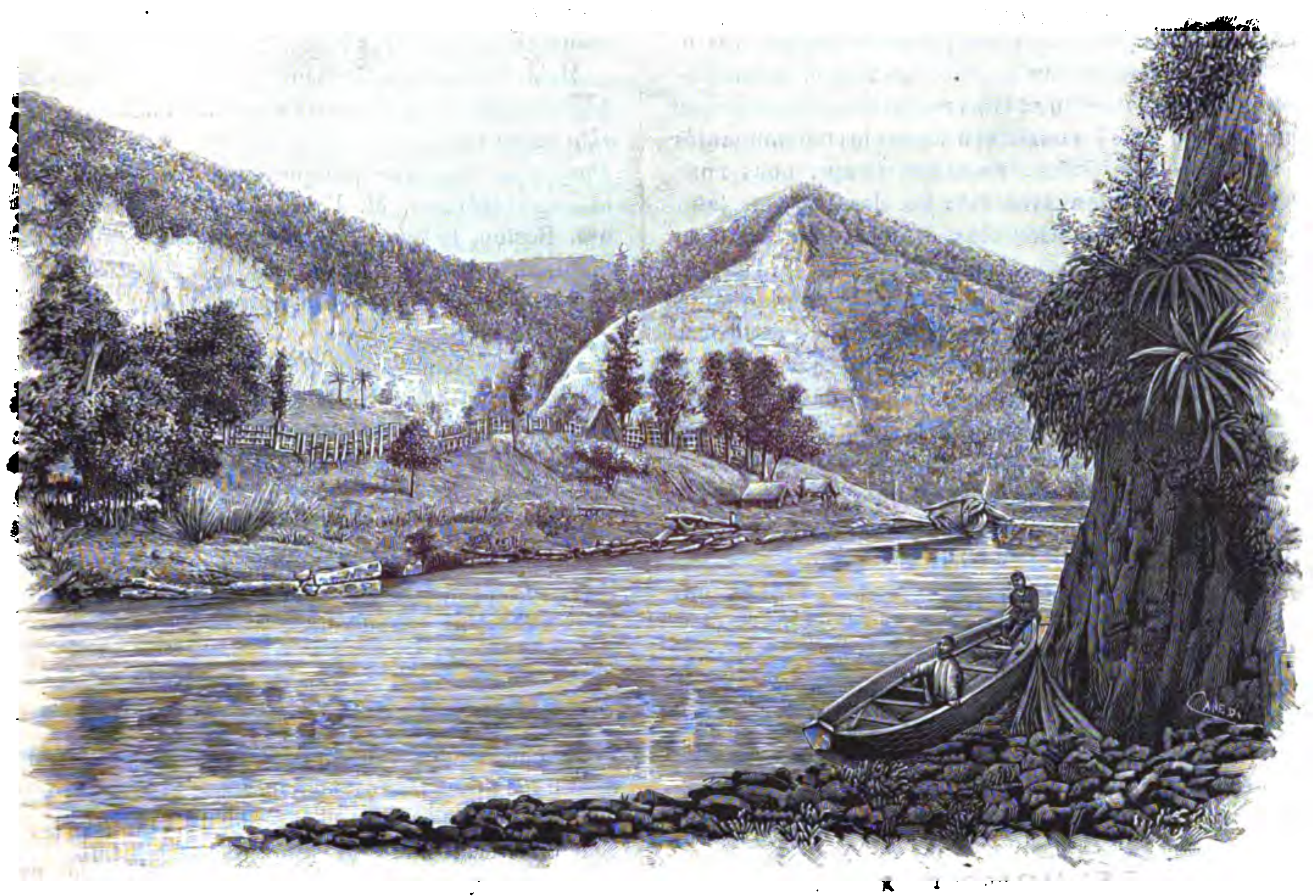
Total......... 1080 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





NOUVELLE-ZÉLANDE. — PAYSAGE DE LA VALLÉE DE LA RIVIÈRE MANGANUI-A-TE-AO ; d'après une photographie envoyée par le R. P. COGNET, Mariste (voir p. 70).

Les Délégués de l'Œuvre de la Propagation de la Foi

AUX ÉTATS-UNIS

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs des travaux de Mgr Terrien dans l'Amérique du Sud. Nous avons la joie de publier aujourd'hui le premier rapport des délégués que nous avons pu envoyer aux Etats-Unis avec l'autorisation du Saint-Père. Dieu a béni leurs efforts. Qu'il soit remercié ! Au nom de l'Œuvre, nous adressons aussi l'expression de notre vive reconnaissance et à l'illustre épiscopat de la Grande République, et à la Compagnie de Saint-Sulpice, et aux deux prêtres distingués, MM. Magnien, supérieur du séminaire Sainte-Marie, à Baltimore, et H. Granjon, missionnaire apostolique, qui, avec l'autorisation de leur vénéré supérieur, M. Captier, ont répondu à notre appel et réalisé déjà un de nos désirs les plus chers.

LETTRE DE MM. MAGNIEN ET GRANJON

Baltimore, le 12 janvier 1899.

Il y a quelques années, répondant à votre désir de voir l'Œuvre de la Propagation de la Foi se développer aux États-Unis, quelques prélats américains suggérèrent que l'entreprise fût confiée aux prêtres de Saint-Sulpice. M. Captier, supérieur général de la Compagnie, accueillit bien volontiers de votre part des ouvertures dans ce sens et profita de son voyage en Amérique, en 1896, pour régler la question sur place. Les Sulpiciens, en principe, s'appliquent exclusivement à l'éducation du clergé. Mais comment refuser son concours à une œuvre aussi belle, aussi féconde pour l'Eglise, qu'est l'Œuvre de la Propagation de la Foi ? Il s'agissait de la plus grande gloire de Dieu : les prêtres de Saint-Sulpice acceptèrent la tâche ; ils regardent comme un honneur et se font une joie de s'y dévouer.

Pour qui connaît l'état des esprits et des choses aux États-Unis, il était évident que l'entreprise n'était pas sans difficultés.

Néanmoins, forts de l'excellence de leur cause, vos délégués se mirent aussitôt à l'œuvre. Le Saint-Père avait eu, peu auparavant, la bonté d'adresser, par l'intermédiaire de S. E. le cardinal Rampolla, une lettre à ce sujet aux évêques des Etats-Unis, recommandant la mission qui nous était confiée, et exprimant l'espérance qu'elle serait partout et cordialement secondée.

Au cours de la réunion annuelle des archevêques à Washington, vers la fin de 1897, nous exposâmes nos projets, qui furent unanimement approuvés et chaudement encouragés. Une circulaire, accompagnée d'une Notice sur l'Œuvre, fut alors envoyée par nos soins à tous les curés et à toutes les communautés religieuses de l'Union. En même temps, nous nous mîmes en relation avec NN. SS. les Evêques, afin d'obtenir la nomination d'un directeur diocésain de l'Œuvre, dans chaque diocèse.

A cette heure, l'Œuvre compte plus de cinquante directeurs diocésains, et le nombre, nous l'espérons, augmentera dans le courant de l'année. Avec leur concours, l'Œuvre se fera connaitre dans cet immense pays qu'une demi-douzaine de délégués ne réussiraient pas à parcourir en plusieurs années.

Les dix millions de catholiques des Etats-Unis sont dispersés, au milieu d'une population de 70 millions d'âmes, sur un territoire aussi vaste que l'Europe, ne formant pas moins de 86 diocèses, divisés en 14.600 paroisses, desservies par 11.000 prêtres. Le diocèse de New-York, par exemple, compte plus de 360 paroisses et succursales, sans parler des « stations » rurales, visitées à intervalles réguliers par les pasteurs respectifs. Songer à atteindre tous ces centres, par une visite personnelle, pour y établir l'Œuvre, serait illusoire et véritablement impossible.

Il a fallu recourir à d'autres moyens, et user largement des facilités mises à notre disposition par la presse — il s'imprime plus de 200 journaux ou Revues catholiques — et par un service postal à peu près parfait. Seuls, quelques Etats, voisins de Baltimore, ont reçu à l'occasion une visite rapide.

Grâce à ces divers agents, nous avons réussi cette année à faire entendre notre appel jusqu'au fond du Far-West et des limites du Canada aux frontières du Mexique. Notre voix, Dieu merci, n'est pas restée sans écho : les dizaines se sont multipliées, et nous avons la joie de vous offrir, comme fruit de nos travaux en 1898, un excédent de 106.577 fr. 38 sur les recettes de l'année précédente.

∴

Après Dieu, c'est à NN. SS. les Evêques que nous voulons rendre nos actions de grâce. Ils ont compris l'importance qui s'attache à la prospérité d'une œuvre dont le but unique est de hâter l'avènement du Règne de Dieu dans le monde, par l'évangélisation de tous les peuples et l'extension de notre Sainte Mère l'Eglise sous tous les cieux. Plusieurs ont écrit à ce sujet une Lettre Pastorale, et nous sommes heureux de leur exprimer ici notre vive reconnaissance. A ceux d'entre eux qui ont bien voulu nous donner un Directeur diocésain, nous offrons aussi nos remercîments les plus respectueux et les plus sincères.

Malgré les occupations multiples de leur ministère, beaucoup de ces Directeurs diocésains ont montré un zèle et un désintéressement au-dessus de tout éloge. Pour n'en citer que quelques-uns, Mgr Muehlsiepen et son secrétaire, M. l'abbé Goeke, à Saint-Louis, et à Boston, le Rev. Dr Tracy, professeur au Grand-Séminaire, ont démontré, une fois de plus, ce que peuvent des efforts soutenus, au service d'une grande et sainte cause.

La presse, comme il a été déjà dit, a été un de nos moyens d'action, et c'est pour nous un devoir bien agréable de reconnaître les services que nous ont rendus plusieurs excellentes publications, telles que le *Sacred Heart Review* de Boston, le *Bayan's Monthly Visitor* de New-York, le *Catholic Record* d'Indianapolis, le *Mirror* et le *Tablet* de Baltimore, l'*Ave Maria* et tant d'autres, dont l'aide intelligente nous a été d'un grand prix.

∴

Les encouragements du passé, tout en nous soutenant dans notre tâche laborieuse, nous inspirent pour l'avenir des espérances plus précieuses encore. Il est permis de croire que les catholiques des Etats-Unis, avec le quart de million qu'ils offrent à l'Œuvre, n'ont pas dit leur dernier mot. La reconnaissance, a-t-on répété souvent, est la mémoire du cœur. La jeune Eglise d'Amérique ne saurait oublier la largesse avec laquelle la Propagation de la Foi lui a prodigué ses secours pendant les soixante-dix premières années de son existence.

Alors que l'Eglise aux Etats-Unis était encore au berceau, votre Œuvre bienfaisante l'a, pour ainsi dire, nourrie et élevée avec la sollicitude d'une mère.

L'enfant a grandi, et aujourd'hui non seulement il se soutient de ses propres forces, mais il a, en peu de temps, atteint une stature de géant. Pour la vitalité, la vigueur, la force d'expansion, l'Eglise d'Amérique est à cette heure l'une des plus florissantes Eglises du monde.

Parmi ces belles promesses d'avenir, ne peut-on nourrir l'espérance de la voir un jour occuper un un rang digne d'elle dans l'Œuvre de l'Apostolat ?

Le concours généreux de plusieurs membres du clergé et de quelques fidèles, atteste que votre Œuvre, si admirable à tous les points de vue, commence à être appréciée à sa juste valeur. Dans ce jeune peuple, si souvent tenu pour asservi aux intérêts matériels, il en est que les attraits d'un idéal plus élevé ont émus et séduits, — et ils ont voulu

épouser la cause si belle de l'apostolat héroïque et lointain.

N'y a-t-il pas là un indice que, ici comme ailleurs, il se trouve des âmes qui peuvent vibrer au contact d'une idée généreuse, d'une noble ambition, d'une entreprise grandiose ? N'est-ce pas un signe que ce sol à peine retourné peut, lui aussi, produire les fleurs de chevalerie que nourrit une sève vraiment chrétienne et sans lesquelles une nation, malgré tous ses progrès modernes, ne saurait être vraiment grande et forte ?

A vous et à tous les associés de la Propagation de la Foi nous demandons, en terminant, une prière pour que ces espérances ne soient point déçues et que nos efforts trouvent une récompense dans le concours bienveillant des Pasteurs et des fidèles. La tâche que nous accomplissons en ce moment est celle du semeur. Nous continuerons à répandre la bonne semence, laissant au Maître du champ le soin de la féconder de sa rosée céleste, heureux d'avoir préparé, dans la faible mesure de nos forces, les moissons dorées de l'avenir.

CORÉE

Troubles révolutionnaires.

De mauvais jours se préparent de nouveau pour la mission de Corée. Dans ces dernières années, elle avait profité d'une période de paix relative pour développer ses œuvres d'une manière admirable. Rien que dans le dernier exercice, les missionnaires ont baptisé 3.964 adultes. Le nombre total des chrétiens est de 35.645, dans l'Empire coréen. Dieu veuille que la Révolution qui trouble ce pays n'arrête pas ces progrès !

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MGR MUTEL, VICAIRE APOSTOLIQUE

Séoul, 25 novembre 1898.

Nous sommes en révolution, presque en guerre civile.

Depuis le printemps, un parti soi-disant populaire s'est formé, et a mis à sa tête un Club dit de l'Indépendance. Le premier acte des Indépendants a été l'éloignement des conseillers et instructeurs russes. Ils se sont ensuite attaqués aux abus, aux Ministres et aux autres fonctionnaires plus ou moins indignes. L'Empereur, d'une faiblesse inimaginable, a tout accordé, tout subi, si bien que le Club en vint à faire échec au Gouvernement. Il tenait des séances permanentes de jour et de nuit devant le Palais, demandant la mise en accusation de tel Ministre, l'éloignement de tel autre, mettant l'Empereur en passe de former comme une assemblée législative dans laquelle les Clubistes devaient avoir la moitié des places, y compris celle de vice-président. Après avoir longtemps résisté, l'Empereur finit par consentir à tout; mais, comme toujours, c'était une feinte.

En effet, le 5 de ce mois, a paru à l'*Officiel* un décret qui dissout le Club et lance un mandat d'arrêt contre dix-huit de ses membres ; tout le Ministère qui a penché pour les concessions au Club est révoqué en bloc, et un nouveau Cabinet est formé. Quand les clubistes virent leurs chefs arrêtés, ils se rassemblèrent devant la prison, demandant leur élargissement. On employa les promesses, les menaces et quelque peu la police, sans parvenir à disperser la foule. Le gouvernement prit peur et relâcha les prisonniers. Cette concession augmenta l'arrogance des mutins. Ils déclarèrent qu'ils se disperseraient si leurs demandes étaient exécutées.

L'Empereur alors fit appeler de la province, en secret, les portefaix dont la corporation était dissoute depuis quatre ans. Ils accoururent aussitôt. Cette armée d'un nouveau genre se rassemble dans un quartier et somme le peuple de se disperser. On se rit de la sommation. Alors les portefaix, au nombre d'un millier, armés de gourdins, se jettent sur les Clubistes et les mettent en fuite. Il y eut quelques têtes cassées. Le gros des révoltés se sauve et se rassemble au centre de la ville, jurant de se venger, pendant que, sur un ordre du palais, les portefaix se retirent hors de la capitale. C'était le 21 novembre.

Le 22, le peuple, drapeaux en tête, va attaquer les portefaix. L'Empereur, prenant peur, a congédié ces auxiliaires qu'il avait appelés, promis aux Clubistes de les laisser se reconstituer et s'est engagé à exécuter les volontés du peuple. Là-dessus seulement les rassemblements se sont dispersés.

Pendant ce temps, les portefaix se fortifient en dehors de la ville; quelque nouvel esclandre est inévitable. Ce sont les convulsions d'agonie d'un régime et d'un monde.

Le dessous des cartes est bien curieux. Ce mouvement révolutionnaire a été dirigé par les Ministres protestants américains. Leurs journaux sont unanimes à le célébrer; les principaux meneurs sont ou de leurs adeptes ou des élèves de leurs écoles ou de leurs clients. Le chef du Club, rédacteur du journal *l'Indépendant*, est plus ou moins ministre protestant. C'est un jeune homme très intelligent, qui a fait quelques études en Amérique et qui parle bien l'anglais. Quoique Coréen, il est marié à une Chinoise et il parle le chinois. En 1896, il a passé quatre mois à Paris pour apprendre le français qu'il connaît assez bien. Son nom est Youn-tchi-ho. Si vous entendez dire quelque jour qu'il est devenu président de la République Coréenne, il ne faudra pas trop vous en étonner.

C'est une grosse responsabilité, toutefois, qu'ont assumée ceux qui ont mis ainsi le pays en feu. Que Dieu daigne tirer de cette confusion ce qui doit procurer sa plus grande gloire !

Nous ne sommes pas inquiétés jusqu'ici, mais nous craignons pour l'avenir. Si la révolution gagne la province, nos chrétiens et nous aurons beaucoup à souffrir.

INFORMATIONS DIVERSES

Crète. — Le R. P. Moyse, procureur des Missions des RR. PP. Capucins, vient de recevoir du R. P. François de Messina, vice-administrateur de la mission de Crète, la lettre suivante :

« Vous avez appris le double malheur qui a frappé notre Mission de Crète, les derniers mois de l'année dernière.

« Le 6 septembre, pendant le massacre des chrétiens à Candie, les Turcs nous ont volé une somme de 2200 francs, et ont livré aux flammes, outre une maison et un magasin que nous donnions à loyer, notre école de garçons. De ce chef les pertes subies s'élèvent à plus de 30.000 francs.

« Le 4 octobre, la mort nous enlevait notre Supérieur, le T. R. P. Ange, que nous aimions comme un père et qui nous chérissait comme ses enfants.

« Nous sommes résignés, il est vrai, à la volonté de Dieu, qui nous éprouve d'une façon si douloureuse; mais notre embarras est grand, car si les ressources n'arrivent pas, comment nous sera-t-il possible de rebâtir les locaux indispensables? »

Hakodaté (*Japon*). — Mgr Berlioz, évêque de Hakodaté, écrit à M. le Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères:

« Les populations agricoles du Ezo sont actuellement aux prises avec une misère effroyable, à la suite des inondations de l'automne dernier. Comme le Hokkaido est la région la moins pluvieuse de l'Empire, on se croyait à l'abri du fléau des inondations. Mais cette confiance a reçu un cruel démenti. Il a suffi de quarante heures de pluie pour changer les ravins et les moindres cours d'eau en torrents impétueux, emportant maisons, bestiaux, récoltes, et aussi, hélas ! nombre de malheureux qui n'ont pas trouvé le temps de fuir.

« Voici quelques chiffres empruntés aux rapports officiels et qui parlent assez par eux-mêmes : 248 morts, 1.814 maisons emportées par le courant, 1.312 complètement détruites, 24.163 inondées et plus ou moins endommagées. Plus de 60.000 personnes sont dans la détresse.

« Et comme les terres inondées ont été couvertes d'une couche epaisse de sable et de gravier, on a perdu le fruit des travaux de défrichement opérés jusqu'ici.

« Au lendemain du désastre, des secours en espèces et en nature sont venus de tous côtés, et nos chers Japonais ont vraiment fait preuve de dévouement et de générosité. Mais, *quid hæc inter tantos ?*

« Maintenant les secours sont épuisés; le froid se fait sentir et la perspective des longs mois d'hiver rend la situation encore plus poignante. J'ai reçu de plusieurs chrétiens atteints par le fléau des lettres navrantes. Je n'ai pu que leur promettre de porter leurs cris de détresse à la connaissance de leurs frères d'Europe.

« Auriez-vous l'obligeance de recommander nos besoins à la charité des catholiques de France. Nous leur demandons une prière et une aumône en faveur des inondés du Ezo, qui souffrent de la faim, du froid et de mille privations. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Maurice, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Villapuram le 8 décembre :

« Le courrier de France allait partir et j'allais lui confier pour mes chers bienfaiteurs des *Missions Catholiques*, avec le plus reconnaissant des mercis, mes meilleurs souhaits pour la nouvelle année dont l'aurore s'annonce déjà à l'horizon. Je voulais être éloquent, mais court, car la famine, le choléra, les orphelins s'accommodent mal des longs discours; quelques lignes seulement, sorties du cœur, d'un cœur de pauvre et malheureux missionnaire qui n'oublie pas les bontés qu'on a eues pour lui... et je commençais..... quand une trentaine d'enfants vinrent faire un bruit d'enfer à ma porte.

« — Oh, les petits, allez-y plus doucement.

« — Arrive vite, Père, nous t'apportons une grande nouvelle, pressante. Viens, Père, deux minutes seulement.

« — Ah! Père, gloire à Dieu ! Tu vois, ce sont les petits orphelins. La fête de Noël est proche. Encore deux semaines! Et tu nous as promis pour ce jour une belle médaille... un chapelet rouge... des gâteaux... et deux aunes de toile aussi

« Et toutes les petites mines éveillées de s'écrier en chœur:

« — Oui, Père, c'est vrai, tu as promis tout cela, nous avons bonne mémoire. »

« — Comment, petits coquins, j'ai promis tout cela !

« — Oui, Père! oui, Père! » répondent les trente voix.

« Hélas! chers bienfaiteurs, c'est vrai. Je dois le dire, j'ai promis, mais j'avais la mémoire courte.

« — Oui, mes enfants, j'ai promis tout cela, mais je ne pourrai pas vous le donner. »

« Et tous de se regarder d'un air déconfit, semblant me dire... Et pourquoi, Père ? »

« Ah! pourquoi? C'est que la famine a desséché mon portemonnaie et que l'inondation a emporté dans ses flots mes dernières roupies, les seules espérances aussi de ces chérubins noirs.

« — Alors, reprend l'un, tu ne donneras rien, Père? Donc la fête ne sera pas la fête, et pour sûr le petit Jésus ne viendra pas à Villapuram?

« — Ça, disent les autres, c'est certain, car le petit Jésus ne vient jamais les mains vides, mais toujours avec une provision de médailles, de boites de dragées, de gâteaux, de beaux habits tissés par les anges pour les enfants bien sages. »

« — Eh oui, le petit Jésus n'était jamais venu à Villapuram sans apporter quelques douceurs qui faisaient bondir de joie mes chers enfants. Il apportait toujours quelques objets que des âmes pieuses et charitables de France avaient mis de côté tout exprès pour eux. »

« Eh bien! chers bienfaiteurs, le petit Jésus cette année va encore passer chez vous avec la même bourse toute grande ouverte vous demandant un petit rien pour mes orphelins. Alors le Divin Enfant de Bethléem, en vous remerciant, vous dira mes vœux de bonne année et ceux de mes jeunes protégés; eux et moi, de confiance, nous l'envoyons vers vous, après l'avoir chargé de mille bénédictions à votre adresse. »

AU SU-TCHUEN

Par M. DE GUÉBRIANT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRO-VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN MÉRIDIONAL

Tout ce qui concerne la Chine est d'actualité aujourd'hui. Mais les récits concernant les provinces occidentales, si riches, si peuplées, si intéressantes et si peu connues, sont plus particulièrement remarqués. A ce titre la relation suivante, due à un missionnaire qui habite depuis quatorze ans le Su-tchuen, se recommande particulièrement à l'attention. Elle donne sur le Kien-tchang des détails extrêmement instructifs et, on peut le dire hardiment, introuvables ailleurs.

Le Kien-tchang. — Une organisation administrative compliquée. — Chinois et Lolos. — Débuts de la mission. — Premières épreuves.

Chargé depuis cinq ans de cette zone extrême et mal connue du Su-tchuen méridional qu'on appelle le Kien-tchang, j'ai dû en explorer peu à peu les recoins les plus écartés. Le récit de mon dernier voyage, exécuté à la fin de cet automne, a paru à Mgr Chatagnon, mon Vicaire apostolique, offrir quelque intérêt, et il m'a invité à le faire publier.



Ce pauvre et cher pays de Kien-tchang, morceau de terre barbare envahi peu à peu par l'inondation chinoise, s'appuie à l'ouest sur le Thibet impénétrable, au sud il s'enfonce comme un coin au cœur même du Yun-Nan et ne tient que par le nord au reste du Su-tchuen, car à l'est le pays sauvage et inaccessible des Lolos indépendants l'isole entièrement du monde. Le préfet de Lin-yuen-fou y est le principal représentant du Fils du Ciel; au-dessous de lui, cinq mandarins civils, de grades inégaux mais de pouvoirs semblables, se partagent le territoire; ce sont ceux de Yué-hi-tin, Mien-lin-hien, Si-tchang-hien, Houi-li-tchéou et Yen-yuen-hien.

∴

Outre ces fonctionnaires, avec qui j'ai l'honneur d'entretenir des relations plus ou moins agréables, une vaste organisation militaire embrasse le pays, car pour maintenir dans le devoir une région de conquête relativement récente, il serait peut-être dangereux de compter uniquement sur le lien des belles-lettres et de la philosophie qui ailleurs fait la principale unité du pays de Confucius. Ajoutons qu'à la tête de cette hiérarchie, trône un *tcheutay*, très gros bonnet, comme qui dirait un gouverneur militaire; le titulaire actuel de ce grade, Chan-kuin-men, m'honore personnellement d'une bienveillance qui m'assure la considération de ses innombrables subalternes.

Oui; mais, de là, à comprendre au juste comment tout cela fonctionne, il y a loin. Outre civils et militaires chinois, il y a encore une classe de mandarins hybrides, chinois par le titre héréditaire qu'ils tiennent de l'Empereur, mais appartenant par leur origine à l'une ou à l'autre des races aborigènes qui se sont conservées au Kien-tchang, et dont ils sont censés représenter les intérêts auprès de la nation conquérante. Seulement, en fait, c'est infiniment moins clair que cela; car ces braves indigènes, qu'ils soient Lolos, Sifan, Tibétains ou autres, s'embarrassent d'ordinaire assez peu de toutes ces manigances administratives. En fait de juridiction, ils reconnaissent tantôt celle-ci, tantôt celle-là, parfois une troisième de leur invention et plus souvent aucune.

Les administrateurs, eux, se débrouillent comme ils peuvent. Ils y mettent, disons-le, beaucoup de bonne grâce et de largeur d'esprit. Pourvu que les modestes profits attachés à leurs fonctions puissent être touchés régulièrement, ils évitent d'être trop exigeants sur le reste. Un peu de savoir-faire sauvera toujours les apparences. D'ailleurs, quand il s'agit de pays aussi barbares, les supérieurs en général aimeront mieux croire qu'y aller voir. Et enfin, dans les cas extrêmes, s'il n'y a pas moyen d'éviter l'enquête, eh bien, que voulez-vous? on la *noie* : c'est la formule reçue. Sans doute ce n'est pas d'eau claire qu'il s'agit. Mais, vous m'entendez? je n'insiste pas.

Quoi qu'il en soit, cahin-caha, cette bizarre machine fonctionne. Elle grince à la vérité pas mal, un peu comme ces brouettes primitives qui agacent tant le voyageur sur les routes rayonnant autour de Tchen-Tou. Mais c'est comme cela depuis si longtemps, qu'à moins d'un heurt venu du dehors, il n'y a pas de raison pour que cela se disloque de sitôt.

∴

La population chinoise s'est glissée dans les vallées, comme la marée qui envahit les grèves en passant sur les monticules de sable. Les indigènes se sont cantonnés sur les hauteurs. Ceci dit en général et sous réserve des cas particuliers. L'élément chinois et l'élément indigène vivent côte à côte sans se mêler : leurs rapports réciproques sont ceux de chien à chat. S'il arrive que des indigènes se chinoisent, le cas inverse se rencontre aussi et même plus fréquemment peut-être.

J'ai ouï dire qu'en certains pays civilisés, on s'effraie de l'immigration jaune, parce que l'élément chinois est irréductible et reste toujours lui-même. J'en suis surpris, quand je vois les nombreux sujets du Fils du Ciel que les Lolos emmènent chez eux pour les employer à cultiver leurs terres et à garder leurs troupeaux, et dont ils font en peu d'années non seulement d'utiles esclaves, mais encore de parfaits Lolos. Leurs procédés d'assimilation sont à la vérité un peu brusques; mais le principe n'est en somme qu'un artifice de coiffure, l'anodine suppression d'un appendice universellement reconnu gênant. Qui sait quels résultats le système, appliqué avec les ménagements convenables, pourrait donner en pays civilisé?

Donc Chinois et indigènes se détestent et se craignent réciproquement. Telle région du Kientchang est déserte parce que les Chinois tremblent d'y rencontrer les Lolos et que les Lolos frémissent d'y être à la merci des Chinois. Cependant, des deux côtés, on est assez pratique pour tirer de cette situation les avantages qu'elle comporte. C'est de l'eau trouble; on y pêche à qui mieux mieux. Le Lolo, dépossédé du sol, se compense en de fructueuses razzias; le Chinois vole où il peut atteindre et en accuse le Lolo. Les mandarins viennent ensuite pour gruger les deux parties, pour se gruger entre eux. C'est la terre classique du guet-apens, du brigandage et des alertes nocturnes. Les honnêtes gens y ont la vie dure. Mais c'est par là justement qu'ils sont moins loin du missionnaire. Car l'élément sain de la population, éprouvant plus qu'ailleurs le besoin de « se sentir les coudes », peut être attiré vers une association telle que le christianisme, où, derrière un culte dont il ne comprend d'abord ni le but ni l'excellence, il distingue une organisation compacte, d'un caractère respectable et d'une solidité éprouvée.

∴

Mais, au Kientchang, l'organisation chrétienne est encore bien rudimentaire. Ce n'est guère ici le lieu de vous faire l'histoire religieuse du pays; mais elle est si courte que je m'attarderai peu à vous la résumer. Mettons de côté les quelques chrétientés de l'extrême nord dépendant aujourd'hui encore du district de Tsin-ki-hien. Pour le reste; il y a cinquante ans, c'est le néant; à peine, sur la frontière sud, deux ou trois familles que visite de loin en loin un prêtre du Yun-nan. Puis la mission du Yun-nan fait parcourir le pays par un missionnaire, qui çà et là retrouve quelques brebis égarées et baptise quelques païens. Entre temps, Mgr Chauveau, cherchant à se rapprocher

du Tibet, s'établit à Hong-pou-so. Il y fait du bien et laisse à son départ une petite station florissante. Alors la mission du Sutchuen méridional prend le Kientchang à son compte et y envoie le P. Gourdin avec les pouvoirs de provicaire. Celui-ci trouve deux cents chrétiens et, aidé successivement de cinq à six confrères plus jeunes, donne vingt ans de sa vie à cet ingrat pays, y installe une quinzaine de stations, achète ou bâtit cinq ou six oratoires ou pharmacies et, à travers mille vicissitudes, voit doubler le nombre des fidèles. Mais son départ de Kientchang en 1894 est suivi d'une crise. La persécution menace, la famine sévit, le moment est dur.

En juin 1895 éclate la persécution ; c'est une trombe qui passe, dispersant les chrétiens, rasant les oratoires. Mais le résultat est providentiel. Au bout de quatre mois, nous rentrons dans nos positions avec les honneurs de la guerre. Mandarins et lettrés comprennent qu'ils ont fait un pas de clerc et plus d'un paie de son titre son trop grand empressement à remplir les vues du vice-roi Liou-pin-tchang. Dès lors les rapports avec les païens se détendent, et nous en profitons pour prendre pied au plus vite dans les grands centres du pays, inabordables jusque là, Lin-yuen fou, Té-Techang, Houi-li-tcheou. Le nombre des chrétiens monte à six cents, celui des adorateurs à cinq cents, les stations visitées passent la vingtaine. Te-tchang, devenu centre d'un nouveau district, comble l'espace vide entre nos établissements du Sud, donnant ainsi quelque unité à l'ensemble. Enfin Mgr Chatagnon vient d'autoriser l'installation à Houi-li-tchéou d'un quatrième district qui achèvera la répartition de cet immense territoire en vue de la marche en avant.

(*A suivre*).



JAPON. — ROUTE DE NIKKO; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir page 55).

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

(KAMAKURA ET NIKKO)

Ruines et Mausolées

Par M. Michel RIBAUD
De la Société des Missions Etrangères de Paris

DE YEDDO A NIKKO

Suite (1)

A 10 heures précises notre train quitte Yeddo, l'immense cité cosmopolite. Au tumulte, à l'agitation des hommes et des choses, au brouhaha des multitudes succèdent enfin le calme et la paix des riantes campagnes des provinces de Musashi et de Shimotsuke. Les immenses plaines cultivées que nous traversons luisent sous le généreux soleil qui les échauffe, les dentelures des montagnes qui limitent l'horizon reposent nonchalemment sur l'azur lumineux du ciel. Les cèdres, disséminés çà et là, montent comme des encensoirs sur la verdure des champs. On trouve alors incomparablement fortunés ces paysans courbés sur leurs instruments de labour.

O fortunatos nimium sua si bona norint,
Agricolas.....
Si non ingentem.....
At secura quies et nescia fallere vita.

⁂

Le printemps au Japon est la saison des pèlerinages. A cette époque, les montagnes sont sillonnées par de nom-

(1) Voir les *Missions* des 6, 13, 20, 27 janvier et 3 février.

breuses caravanes de fidèles qui vont faire visite à leurs temples favoris. Dès que les pruniers commencent à fleurir, chaque village s'organise. C'est le conseil du village présidé par le Kanushi, prêtre shintoïste, qui désigne ceux qui doivent entreprendre cette pérégrination pieuse et aller adorer, en leur nom et au nom de tous les absents les dieux des montagnes et des temples. Beaucoup de ces pèlerins bouddhistes ou shintoïstes sont fervents et entreprennent ce voyage, quelquefois long, pénible et coûteux, avec l'intention de se laver de leurs péchés, d'autres pour accomplir un vœu, d'autres encore pour guérir de telle ou telle maladie. Ils ont ordinairement un costume spécial : grand chapeau de paille en parasol, vêtements voyants...

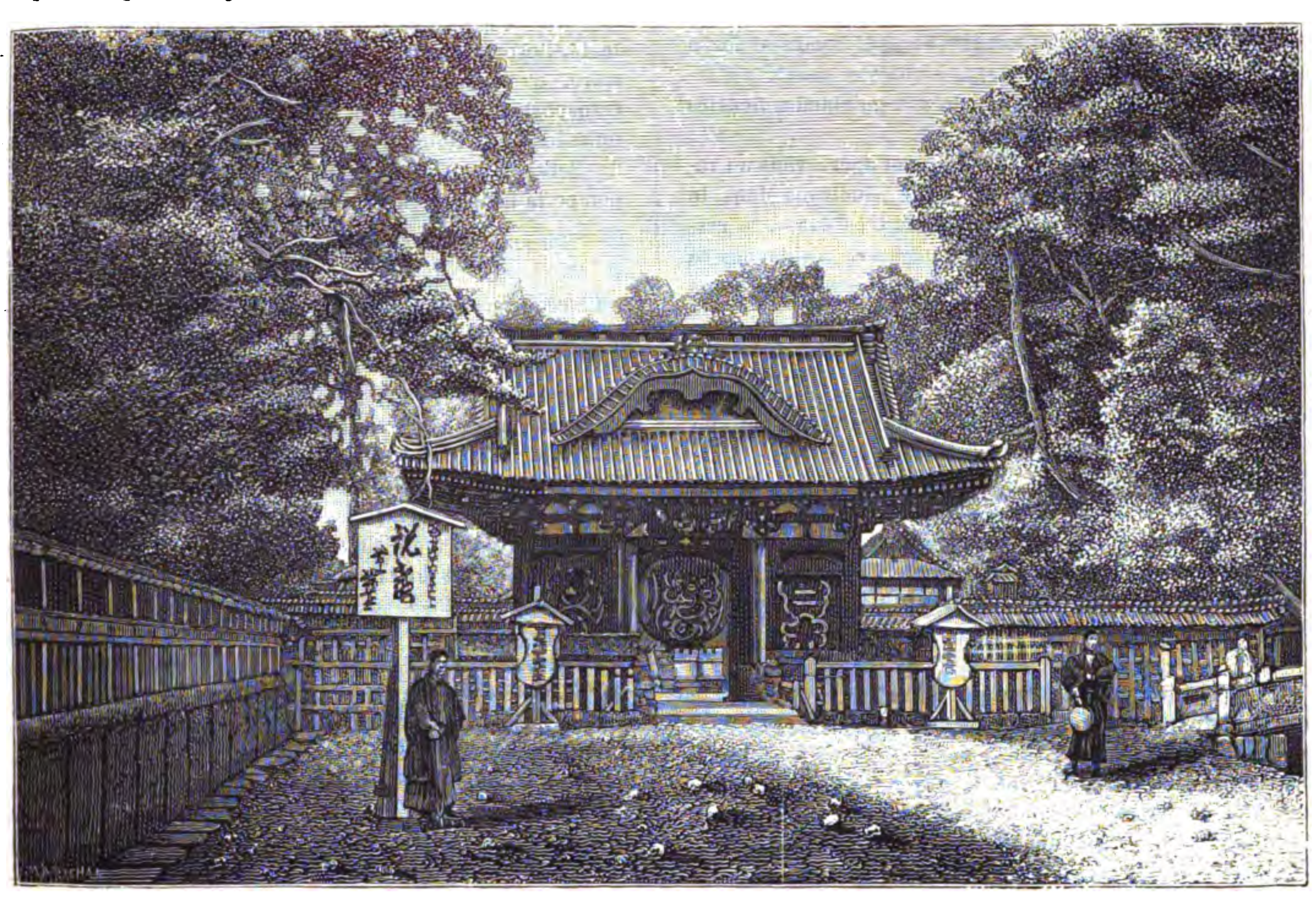
Ce que je viens de dire explique pourquoi, dans les différentes stations où nous nous arrêtions, des groupes nombreux, composés surtout de vieillards nés sous l'ancien régime, en grand nombre, vêtus de blancs, envahissait le train de Nikko.

Tous pèlerins, ces braves gens, réfractaires aux idées nouvelles, vont faire leur visite annuelle aux temples célèbres de Nikko vers lequel affluera bientôt une multitude immense venue de tous les coins de l'Empire japonais.

∴

« C'est une chose bien digne d'attention, a dit quelque part un savant observateur, que ce goût des pèlerinages, qui, dans tous les temps, s'est emparé des peuples religieux. Le culte du vrai Dieu conduisait les Juifs, plusieurs fois par an, au temple de Jérusalem. Dans l'antiquité, les hommes qui se donnaient quelque souci des croyances religieuses, s'en allaient en Egypte se faire initier aux mystères et demander des leçons de sagesse aux prêtres d'Osiris. C'est aux voyageurs que le sphinx mystérieux proposait la profonde énigme dont Œdipe trouva la solution. Au moyen âge, l'esprit de pèlerinage était dominant en Europe, et les chrétiens de cette époque étaient pleins de ferveur pour ce genre de dévotion. Les Turcs, quand ils étaient croyants, se rendaient à la Mecque par grandes caravanes, et de nos jours enfin, dans l'Asie centrale, on rencontre sans cesse de nombreux pèlerins qui vont et viennent, toujours poussés par un sentiment religieux, profond et sincère.

« Il est à remarquer que les pèlerinages ont diminué en Europe à mesure que la foi s'est faite rationaliste et qu'on s'est mis à discuter la vérité dogmatique. Au contraire plus la foi a été vive et simple parmi les peuples, plus aussi les pèlerinages ont été florissants. C'est que la vivacité et la simplicité de la foi donnent un sentiment plus profond et plus énergique de la condition de l'homme voyageur sur la terre et alors il est naturel que ce sentiment se manifeste par de saints voyages. Au reste l'Eglise



JAPON. — Entrée d'un tombeau de Taïcoun, a Chiba ; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud, des Missions Etrangères de Paris (voir le texte).

du Tibet, s'établit
laisse à son départ
mission du Sutchu
compte et y envo
provicaire. Celui-
successivement d
vingt ans de sa
zaine de stations.
pharmacies et
nombre des fidè
est suivi d'une
sévit, le mome

En juin 1895
passe, dispers
le résultat est
rentrons dans

juger les hommes et les choses. Sa dextérité merveilleuse dans le maniement des esprits lui fit, sans peine, lorsque les circonstances se montrèrent favorables, atteindre le but que lui proposait son ambition : usurper le pouvoir suprême, le rendre héréditaire dans sa famille, établir une paix durable dans l'Empire.

∴

En 1590, tandis que le célèbre Taiko Hideyoshi, son prédécesseur, se préparait à envoyer une *armada* en Corée qui, une fois prise, devait lui servir de base d'opération pour conquérir la Chine, Iyeyasu, au génie plus pondéré, fondait Yedo et s'établissait dans sa future capitale.

Le moment de s'emparer du pouvoir vint. Hideyoshi, à son lit de mort (1598) avait établi Iyeyasu chef du conseil de Régence de son jeune fils Hideyori, son héritier. La naissance légitime de Hideyori fut contestée. On prétendait que cet enfant n'était qu'un fruit de honte de ce feu Kuwanbaku (maire du palais) effroyablement débauché. La résolution de Iyeyasu est prise : il marchera sur cet héritier douteux et impuissant, et lui, le descendant des Minamoto, qui avait dans ses veines du sang impérial, parviendra au faîte du pouvoir et se fera nommer *Shogun*, fondera une dynastie et mettra ainsi fin à plusieurs siècles de guerres civiles.

∴

Dès que la ligne de conduite que suivait Iyeyasu et que le but qu'il se proposait apparut aux yeux des petits roitelets indépendants, dont l'Empire se composait à cette époque, deux partis se formèrent : le parti de Hideyori et le parti du descendant des Minamoto.

L'Usurpateur avait pour lui la solide armée du Kuwanto (1), son domaine ; cette armée que, depuis dix ans il avait pétri de sa main de fer, avait en son génie une confiance absolue. Quel que soit l'effort que l'éminent chef demandera à ces vieux *Samuraï* rompus aux fatigues des batailles, ils le lui accorderont.

La coalition, composée des partisans de Hideyori, était formée de tous les princes des provinces du sud et de l'est. Son armée, plus considérable que celle de Iyeyasu et non moins vaillante, n'avait cependant pas la même homogénéité. Des sentiments divers agitaient cette multitude, et dans son sein bien des sympathies se tournaient vers Iyeyasu.

∴

Ce fut dans la plaine de Sekigahara, à quelque distance du lac Biwa, dans la province de Mino, qu'eut lieu, entre les coalisés et Iyeyasu, la célèbre rencontre qui décida pour plus de deux siècles du sort de l'Empire.

L'armée des partisans de Hideyori, forte de 128.000 hommes d'infanterie et de cavalerie, vient de quitter Ogaki, ses quartiers de retranchement. Elle s'avance vers le nord. En avant, les guerriers de Iatsuma dont la renommée de bravoure et d'intrépidité est légendaire ; Koniski, le général chrétien, un des héros de l'expédition de Corée, commande le corps d'armée du centre ; l'aile gauche est dirigée par Ishida. Quatre généraux de renom occupent la droite. Les collines avoisinantes cachent les bataillons de réserve.

Iyeyasu avait rassemblé la plus grande partie de ses troupes à Gifu, citadelle dont un de ses capitaines venait de s'emparer et qui lui ouvrait le chemin de Kyoto et d'Ozaka. Aussitôt qu'il apprend que les troupes ennemies ont quitté Ogaki, il arrive, prompt comme la foudre, rejoindre le gros de son armée, en amenant un renfort de 30.000 hommes, et s'avance avec ses 75.000 *samurais* au-devant des 128.000 coalisés. Le combat s'engage. Les canons et les arquebuses ouvrent les hostilités. L'arc et la flèche remplacent bientôt ces engins impuissants dans des mains inhabiles ; la mêlée devient générale. C'est une lutte corps à corps ; la lance et le glaive font rage. Les coalisés faiblissent ; un de leurs régiments déserte et vient rejoindre l'armée de Iyeyasu. Les tambours battent la dernière charge, les conques marines entonnent les préludes du triomphe. Une nouvelle défection dans l'armée des coalisés décide de la victoire, Iyeyasu est vainqueur, le Japon arrivait à un tournant de son histoire.

La boucherie avait été effroyable, d'après le *Gai-shi* (1), 40.000 hommes furent décapités. Iyeyasu, qui, durant tout le combat, s'était tenu sur une éminence, tête nue, pour donner ses ordres, demanda, devant le défilé de ses troupes victorieuses, qu'on lui apportât son casque, et l'attachant solidement :

« Ce n'est qu'après la victoire, dit-il, qu'un général doit mettre cette coiffure. »

∴

Le vainqueur ne s'endormit pas sur ses lauriers. Il s'empara, sans coup férir, de toutes les places fortes importantes. Hikoné, sur le lac Biwa, fut investi. Il entra en triomphe à Ozaka. Fushimi et Kyoto, la capitale des empereurs fainéants, lui ouvrent leurs portes. Les daimios des provinces septentrionales offrent leur soumission. Yatsuma et Choshu, les deux clans les plus puissants de l'Empire, ne sont pas capables de résister à la force du torrent ; ils se courbent sous le joug de l'Usurpateur.

En 1603, Iyeyasu recevait du Mikado les titres de Udayïn chef des Minamoto, et Sei-i-tai-Shogun. Dès lors, de tous les points de l'Empire, les *daïmios* viennent à Yedo, sa capitale, lui rendre leurs hommages. Une fois au faîte du pouvoir, il entreprend sans tarder son œuvre de réorganisation politique basée sur une nouvelle législation qui sera son œuvre maîtresse, et dans laquelle il va mettre tout son génie.

Afin de créer un état de paix durable dans son empire, Iyeyasu se proposa trois buts à atteindre : Diminuer le plus possible l'autorité de l'empereur, enchaîner la noblesse et surtout séparer géographiquement les deux grandes autorités, le Mikado et le Shogun, de telle sorte que la puissance de l'usurpateur fût à jamais à l'abri de l'envahissement du pouvoir légitime.

Le Mikado, dont les origines se perdent dans la nuit des temps, était une émanation de la divinité. Cette croyance,

(1) Les Provinces orientales de la chaîne de Hacone : Sagami, Musashi, Kozuke, Shimozuke, Kazusa, Awa, Shimosa, Hitachi.

(1) *Histoire du Japon*, par Rai-sanyo.



universelle dans l'empire, n'avait pas peu contribué à le maintenir à travers la vicissitude des âges, malgré l'incapacité du personnage revêtu de cette dignité. Cette incapacité à gouverner son peuple, jointe à la vie cloîtrée de solitaire que l'obligeait à mener son origine céleste, avait, depuis le VII[e] siècle, créé ce dualisme de gouvernement par lequel toute la puissance se trouvait de fait entre les mains du premier parvenu de talent qui, une fois arrivé au pouvoir, s'efforçait d'éviter le plus possible à ce personnage divin de se trouver en contact avec l'humanité, pour une raison qui n'échappe à personne.

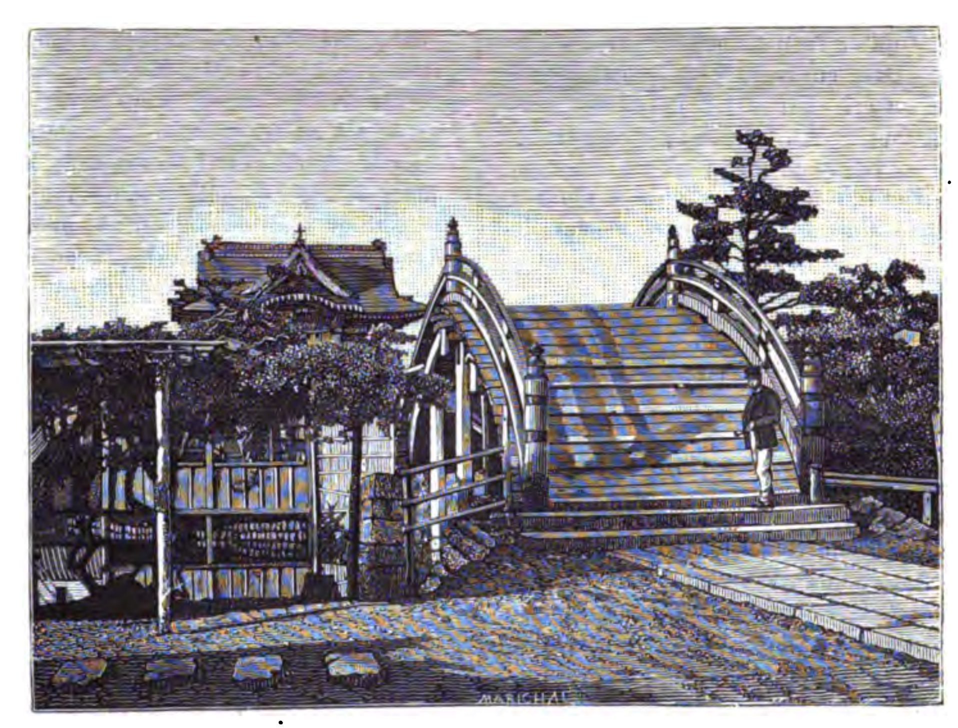
Iyeyasu, le vainqueur de Sekigahara, devenu le chef indiscuté du Japon, eût voulu, lui, voir le Mikado remonté au ciel. Chose difficile. Aussi prit-il ses mesures pour que ce haut personnage, issu de la déesse du soleil, ne le gênât pas plus que s'il eût rejoint son illustre parente.

Avec une grande apparence de respect, il lui enleva simplement le pouvoir et réduisit à rien l'influence que lui avaient laissée ses prédécesseurs.

« Il n'est pas convenable, dit-il à l'empereur, que le descendant des dieux, qui n'est que le médiateur entre ses sujets terrestres et ses divins ancêtres, ait des relations avec le peuple et s'occupe d'affaires mondaines. Puisque Sa Majesté a bien voulu remettre cette humble charge à moi Iyeyasu et à mes successeurs, elle peut être délivrée de tout souci à ce sujet. »

Le Mikado dorénavant ne sortira plus de son palais de Kyoto. Il ne fera même plus son pèlerinage à la montagne de Ise, afin de ne plus apprendre sur son chemin les souffrances du peuple. Ce sera l'esclave du *Gosho*.

(*A suivre*).



JAPON — PÈLERINAGES SHINTOÏSTES. — UN PONT A INDULGENCES; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD (voir p. 67).

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET
DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

PREMIÈRE PARTIE

BOTANIQUE

Suite (1)

OMBELLIFÈRES. — Parmi les types nombreux qui représentent ici cette importante famille, il en est un que je dois d'abord signaler à l'attention publique. De même que, dans nos pays civilisés, on affiche partout dans les lieux les plus fréquentés ces paroles peu rassurantes : « Prenez garde à vos poches! » de même, je serais tenté de crier aux nouveaux venus qui débarquent sur nos rivages : « Prenez garde au *taramea!* Qui s'y frotte s'y pique! »

Cette plante qui excite un si *piquant* intérêt porte en botanique le nom de *Aciphylla Colensoi*. La racine en est pivotante et ressemble assez à une grosse carotte; elle est comestible. A un certain moment de l'année, une sorte de ver blanc vient s'y établir et y faire ripaille; quand il s'est bien engraissé, il est saisi par les indigènes, rissolé au feu et dégusté avec délices. Mais, pour entrer en possession de ce mets choisi, il faut sacrifier la plante. Il serait presque impossible d'atteindre la racine si l'on ne détruisait pas auparavant la touffe de feuilles qui l'enveloppe et la défend de tous côtés. Napoléon vantait son « bataillon carré » ; le *taramea* peut vanter aussi sa légion de baïonnettes affilées, menaçant des blessures les plus

(1) Voir les *Missions* des 20, 27 janvier et 3 février 1899.



profondes l'imprudent envahisseur. C'est sans doute pour faire une méchante allusion à la vigoureuse résistance opposée par le peuple de la verte Erin à la tyrannie des Réformateurs, que les Anglais et les Ecossais de notre colonie ont surnommé le « taramea » le Sauvage Irlandais.

Dans les hautes chaînes des Ruahine et des Kaikoura se trouve une variété du *taramea* (*Aciphylla fragrantissima*) qui exsude une résine extrêmement aromatique. Avis aux parfumeurs et aux droguistes qui voudraient s'emparer de ce produit exotique nouveau, en rechercher les admirables propriétés et les mettre à profit pour l'avantage du monde élégant et... celui de leurs affaires privées!

L'anis et le fenouil pullulent dans certaines régions de notre île. Quelques auteurs prétendent qu'ils furent importés par Cook; d'autres soutiennent que le nom de *Taniwaniwa*, donné par les Maoris à ces espèces, prouve leur préexistence en Nouvelle-Zélande. *Adhuc sub judice lis est.*

On montre, le long de la côte de Taranaki, une autre Ombellifère peu commode à cueillir, c'est l'*Eryngium vesiculosum*, semblable au Chardon-Roland de France sans en avoir les dimensions.

Plusieurs plantes appartenant à cette famille pourraient être cultivées en guise de légumes et donneraient satisfaction. Les Maoris les appellent *pinaihere* ou *powhata*. Les savants les nomment : *Ligusticum gingidium*, *Apium graveolens*, *Pencedanum geniculatum*.

Enfin, pour compléter l'énumération de nos richesses, il me reste à citer les espèces suivantes : *Hydrocotyle elongata*, *microphylla*, *moschata*, *asiatica*, *Novæ-Zelandiæ*, *dichondræfolia*, *heteromeria*, *compacta*; *Petrosellinum prostratum*, *filiforme*.

∴

ARALIACÉES. — Dans les forêts vierges de l'Amérique du Sud, cette famille occupe une place prépondérante; ici, elle compte quelques nobles représentants. Les deux plus illustres sont : le *Patate* et le *Horoeka* (*Aralia Schefflera*, *Aralia crassifolia*), deux curiosités végétales. Ce sont deux arbres dont les feuilles atteignent souvent deux pieds de long sans jamais dépasser trois centimètres en largeur. Ces feuilles, charnues d'ailleurs, sont dentelées en forme de scie; mais, à mesure que l'arbre vieillit, elles se raccourcissent et peu à peu deviennent parfaitement unies et lisses sur les bords. On l'a deviné, ces deux espèces sont tout à fait décoratives; elles sont aussi très utiles, car elles fournissent un bois solide, à grain dur et serré.

Il faut ensuite mentionner les *Panax simplex*, *arboreum*, la *Cussonia Lessonii*, et le *Polyseias pinnata*.

∴

OXALIDACÉES. — Avant la colonisation de la Nouvelle-Zélande, l'oseille y était déjà connue et très appréciée des naturels. La meilleure espèce était sans contredit celle qu'ils avaient nommée *Tutachaka* (*Oxalis Urvillei*) et qu'ils employaient volontiers comme condiment. Dans les sables du rivage poussaient les *Oxalis propinqua-exilis-divergens-tenuicaulis-lacicola-ciliifera-crassifolia*.

HYPÉRICACÉES. — Le plus petit des *millepertuis*, l'*hypericum pusillum*, était autrefois en grande vénération parmi les indigènes pour ses propriétés vulnéraires.

MÉLIACÉES. — A cette famille appartient un genre intéressant, le *Kohekohe* ou *Dysoxylon spectabile*. C'est un bel arbre à feuilles palmées, d'un vert sombre, et à fleurs très parfumées. L'aubier du tronc est entièrement blanc pendant que le cœur est d'un rouge parfait, imitant le plus bel acajou. Cet arbre croît jusqu'à environ 60 pieds et vit très longtemps. Sur la côte de Taranaki, c'est l'essence dominante. L'infusion des feuilles est amère, tonique. C'est ici le remède à la mode parmi les femmes en train de sevrer leur progéniture; il est d'une efficacité incontestable.

∴

SAPINDACÉES. — Après le *kohekohe*, on songe naturellement au *titoki* ou *topitopi* (*Alectryon excelsum*), un autre arbre des plus décoratifs et des plus utiles que l'on puisse trouver dans nos forêts. Feuillage gracieux, fruit semblable à une longue et appétissante fraise, s'échappant d'une gaîne qui la retient à demi et laisse voir au centre un pépin noir, brillant; rameaux souples mais solides comme le chêne, le *titoki* a tout pour plaire. Son fruit est mangeable quoique un peu acerbe; les pépins fournissent une huile exquise. Enfin le bois, d'une solidité à toute épreuve, est très recherché pour des œuvres d'art.

Deux proverbes indigènes ont immortalisé cet arbre précieux en le représentant comme un type de fertilité et d'abondance. Nos pères faisaient allusion à « l'âge d'or », célébré par les poètes; les Maoris, eux, quand ils veulent louer la libéralité, la noble splendeur de leurs chefs, les désignent ainsi : « Ce sont les chefs de l'année du *titoki*. » De même, quand ils désirent vanter l'homme industrieux et laborieux qui, au lieu de compter sur le travail des autres pour vivre, sait retirer sa subsistance de ses propres sueurs ils lui appliquent ces paroles : « Celui qui compte sur le travail d'un autre pour vivre sera déçu; car la faveur des hommes est comme le fruit du *titoki* : elle est agréable, mais ne dure qu'une saison. » Remarquons en terminant que la saison ici en question est tout à fait courte, ce qui explique bien la portée de ce proverbe.

Physiquement et scientifiquement, le *titoki* a pour voisin le *Dodonea spathulata*, arbrisseau célèbre dans les fastes maoris. Sous le nom de *akeake rautangi*, tous nos poètes l'ont chanté. Et pourquoi? Parce que c'est lui qui autrefois fournissait aux guerriers leurs armes meurtrières, c'est-à-dire leurs *taiahas* et leurs flèches. On peut comparer la dureté de ce bois à celle du bois de fer; rien ne saurait le briser. De plus, il est susceptible de prendre un très beau poli.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

ERRATUM. — Dans notre article bibliographique de la semaine dernière, p. 59, le titre de l'ouvrage de M. LAUNAY a été donné d'une manière incomplète. Le voici rétabli en entier : **Société des Missions Etrangères. Histoire des Missions de l'Inde** : PONDICHÉRY, MAÏSSOUR, COÏMBATOUR.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un prêtre de l'Aveyron ... 4 »
Au nom de Mlle Marie-Anne Gonot, du diocèse de Lyon ... 400 »
Mlle R., de Lyon ... 5 »
Une malade de l'Hotel-Dieu, Lyon. Reconnaissance ... 60 »
Une anonyme du diocèse d'Autun, pour obtenir une conversion ... 10 »
En souvenir de Mme Rosalie Ruffel, diocèse d'Albi ... 40 »
Une enfant de Marie, du diocèse de St Claude ... 100 »
Anonyme de la paroisse Saint-Pierre, Villefranche-sur-Saône ... 100 »
Divers dons recueillis par l'*Echo de Fourvière* ... 268 50
Mme de Chambure, diocèse de Nevers ... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Berlioz).
Mme Cretinon-Belmont, Lyon ... 50 »
M. Rousselot, du diocèse de St-Claude ... 2 »
M. l'abbe Cazenave, du diocèse de Tarbes ... 40 »
M. l'abbe Costevec, du diocèse de Vannes ... 10 »
Frère Alexandrin, du diocèse du Mans ... 25 »
Mme sœur Sainte-Valère, Rouen, demande de prières ... 50 »
Anonyme du diocese d'Amiens, demande de prières pour un défunt ... 200 »
Anonyme du diocèse de Reims ... 100 »
Anonyme de Paris, demande de prieres spéciales ... 6 »
M. l'abbé J. F., Lyon ... 6 »
M. et Mme J. B., diocèse de Nancy ... 20 »
Un anonyme du diocèse de Chambéry ... 100 »

Pour les orphelins arméniens recueillis à Bethléem et à Jérusalem.
Une mère de famille, Paris, demande de prières ... 25 »

Pour les Arméniens (Mgr Bonetti).
Mme Crétinon-Belmont, Lyon ... 50 »
Anonyme de Lyon ... 500 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.
Un anonyme de Rouen ... 3 »
M. Bataille, du diocese de Bayeux ... 10 »

Au R. P. Galland, Mossoul, pour les affamés.
Anonyme de Marseille ... 100 »
Anonyme de Vernaison, diocèse de Lyon ... 10 »
A. P. M., diocèse de Lyon ... 40 »
Mme Mélanie Guillemot, diocèse de Clermont ... 20 »
Demande de prières pour des examens, diocèse de Clermont ... 20 »
H. M. Albi ... 10 »
Don des choristes de Niozelle, diocèse de Digne ... 6 50
M. l'abbé Galland, Pexonne, diocese de Nancy ... 50 »
E. B., diocèse de Paris ... 10 »
Anonyme de Paris ... 100 »
M. Caffot, du diocèse de Versailles ... 5 »
E. D., Richerie, diocèse de Luçon ... 10 »
Une anonyme du Périgord, pour le repos de l'âme d'un défunt ... 10 »
M. Lacaille, Beauvais, demande de prières ... 10 »
M. Deschamps, du diocèse de Soissons ... 50 »
M. l'abbé Mulot, du diocèse d'Evreux ... 10 »
Anonyme d'Evreux, demande de prières ... 1 50
M. de Haffrengue, du diocèse d'Arras ... 10 »
M. l'abbé Séraphin Gabard, du diocèse de Poitiers ... 5 »
Un anonyme de Rouen ... 5 »

A Mgr Gandy, pour les affamés de Pondichéry.
M. l'abbé Rolland, du diocèse de Grenoble ... 25 »
Anonyme du diocèse de Gap ... 10 »
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille ... 300 »

Pour les affamés de l'Inde (MM. Chavanol et Maurice)
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille ... 200 »

A M. Fourcade, Pondichéry, pour les affamés.
Anonyme de Marseille ... 100 »

A M. Mariasoucenader, Pondichéry, pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Rennes, demande de prières ... 100 »

A M. Baulez, pour les pariahs de Bangalore, Mysore.
M. d'Arailh, Carcassonne ... 20 »

Pour l'hôpital de la Sainte-Enfance à Hué, Cochinchine septentrionale.
Dons divers recueillis par l'*Echo de Fourvière* ... 28 »

A M. Allys, Cochinchine septentrionale.
M. l'abbé Allys, diocèse de Rennes ... 26 05

A M. Louis Dalaine, à Vinh, Tonkin méridional.
Mme de Narp, par M. Gontier, prêtre de Saint-Sulpice ... 30 »

Au R. P. A. Goette, Chen-Si, sept., pour les inondés.
A. P. M. diocèse de Lyon ... 20 »

A Mgr Ferrant, Kiang-Si sept.
A. M. P., diocèse de Lyon ... 20 »
Un anonyme de Paris ... 100 »

A M. Emile Louis, miss. au Su-Tchuen oriental.
Anonyme de Jonval, diocèse de Reims ... 1 »
Anonyme de Saint-Loup-Terrier ... 0 50
Anonyme — — — ... 5 »
Anonymes — — ... 4 »
Anonymes d'Harancourt ... 10 50

A M. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba, Tokio.
M. de Haffrengue, du diocèse d'Arras ... 10 »
Une mère de famille, Paris, demande de prières ... 10 »
M. l'abbé Rolland, du diocèse de Grenoble ... 30 »

Au R. P. Lorber, Guinée française, pour les affamés.
A. M. P., diocèse de Lyon ... 20 »

A Mgr Taurin Cahagne, Gallas.
Des amis du diocèse d'Evreux ... 10 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour rachat d'enfants.
Un anonyme de Lyon ... 1.000 »

A Mgr Hacquard, pour le rachat d'infidèles.
Anonyme de Lyon ... 20 »

A Mgr Cazet, Madagascar-central.
Une enfant de Marie, du diocèse de Saint-Claude ... 100 »

A Mgr Cazet, pour une léproserie.
Une mère de famille, Paris, demande de prières ... 10 »

Au R. P. Anselme Rousset, missionnaire en Cafrerie.
Un lecteur du *Bonhomme Percheron*, diocèse de Séez ... 2 »
Un anonyme de Mortagne, diocèse de Séez ... 1 »
M. et Mme Octave Roquière, — ... 5 »

Pour les religieuses franciscaines de Manitoba (Saint-Boniface).
Mlle Thérèse de Mesmay, diocèse de Besançon ... 100 »

Au R. P. Bruck, Saskatchevan.
Anonymes du diocèse de Rennes, demandes de prières ... 100 »

A Mgr Vidal, iles Salomon.
Anonyme de l'Aubépin (*Écho de Fourvière*) ... 5 »

A Mgr Vidal, îles Salomon, pour rachat et baptême d'un enfant sous le nom d'Edmond.
Une mère de famille de Paris, demande de prières ... 25 »

Au R. P. Fabien Terrien, à Waïriki, îles Fidji.
Mme de Narp, par M. Gontier, prêtre de Saint-Sulpice ... 20 »

A Mme la Supérieure du couvent de l'Adoration à Londres.
M. Tardy, diocèse de Belley ... 100 »

Ad majorem Dei gloriam, diocèse d'Amiens.
A Mgr Charmetant, pour les Arméniens affamés ... 20 »
A M. Girod, Haut-Tonkin ... 5 »
A M. Antoninader, Pondichéry ... 5 »
A M. Mariasoucenader, Pondichéry ... 5 »
A Mgr Hacquard, Tombouctou ... 5 »
Au R. P. Trilles, Gabon ... 5 »
Aux Religieuses Ursulines des Montagnes-Rocheuses ... 5 »
Au R. P. Cognet, Nouvelle-Zélande ... 5 »

ÉDITION POLONAISE

Pour le R. P. Beyzym (Madagascar central) ... 235 »
— les missions d'Océanie, Nlle-Zélande (R. P. Cognet) ... 150 »
— l'église de Kalaupapa, Molokai (Sandwich) ... 15 »
— les missions des îles Salomon (Mgr Vidal) ... 65 »
— les sœurs Marianites (Asie-Mineure) ... 17 37
— les missions de Chota-Nagpore (Mgr Pelvat) ... 25 »
— les missions de Chine (Mgr. Ferrant) ... 25 »
— les missions de l'Alaska (R. P. René) ... 25 »
— le R. P. Wehinger, Mandalay (Birmanie sept.) ... 765 »
— le rachat d'enfants noirs en Afrique (Mgr Augouard) ... 270 »
— M. Corre, à Kumamoto (Nagasaki) ... 2020 »
— Mgr Nicolas Cadi (Damas) ... 300 »
— le séminaire de Kandy, Ceylan (Mgr. Zaleski) ... 195 »
— les missions des Coptes en Afrique (Mgr. Macaire) ... 20 »
— les Pères Jésuites au Bas-Zambèze ... 25 »
— le R. P. Dombrowski, Assam ... 5 »
— l'église Saint-Joachim, Rome ... 27 »

Total ... 4184 37

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



SENEGAL. — VILLAGE PRÈS DE THIÈS ; d'après une photographie communiquée par le R. P. SÉBIRE, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir p. 74).

LA SITUATION EN CHINE

Un de nos correspondants les plus autorisés de Péking, nous envoie, le 6 décembre 1898, une lettre dont nous extrayons les détails suivants :

La situation en Chine devient grave : depuis quarante ans, nous n'avons pas vu un état pareil. Il n'y a pas de gouvernement. Est-ce l'impératrice-mère, est-ce encore l'empereur qui règne ? Personne n'en sait rien.

Les partisans de l'une font tomber les têtes des partisans de l'autre; et, lorsque l'empereur et ses gens auront repris le pouvoir, de nouvelles têtes tomberont. On ne sait ni à qui s'adresser, ni à qui obéir; les mandarins des provinces en profitent, pour agir à leur guise. Cela vous fera comprendre les troubles et les soulèvements des provinces.

∴

Au Su-Tchuen, un bon tiers des églises, chrétientés, résidences, est brûlé; vingt-cinq chrétiens ont été tués; un prêtre français et trois prêtres chinois sont aux mains des rebelles.

Au Hou-Pé (I-Tchang), trente chapelles ont été détruites, et des villages entiers ont été incendiés; un prêtre belge, le R. P. Victorin, a été massacré.

Au Kouang-Si, missionnaires réfugiés dans les ports; chrétientés abandonnées.

Au Kouang-Tong, un missionnaire a été brûlé vif avec ses chrétiens dans une église.

Au Chang-Tong septentrional, plusieurs chrétiens tués, églises brûlées.

Au Chang-Tong méridional, le vicariat apostolique de Mgr Anzer, un missionnaire a été poignardé.

Au Kiang-Si, un missionnaire a été grièvement blessé.

Ailleurs, soulèvement général et persécutions partielles.

∴

A Pékin, calme relatif; des marins gardent les légations; mais plus de 100.000 hommes, dans la Province, sont prêts à faire un mauvais coup. Cependant, j'espère qu'ici, du moins, nous n'aurons pas de troubles graves à redouter, si une révolution n'a pas

lieu contre la dynastie, révolution qui peut éclater d'un jour à l'autre. Voilà le bilan. Ce n'est pas gai.

∴

M. Pichon, ministre de France, est on ne peut mieux disposé et travaille énormément pour la Mission; mais il n'est guère soutenu.

CORRESPONDANCE

SENÉGAL (Afrique occidentale)

La Mission de Notre-Dame des Victoires au Diobas.

La lettre suivante recommande un projet bien digne d'être encouragé. Il s'agit, comme l'explique le R. P. Sebire, d'assurer la conversion d'une des peuplades sénégalaises les plus connues et les mieux disposées à entendre l'appel du missionnaire.

LETTRE DU R. P. SÉBIRE, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DE THIÈS

On sait que les premiers apôtres du Sénégal s'établirent successivement à Dakar, à Gorée, à Saint-Louis, à Rufisque, à Ngazobil, à Joal, en Gambie, en Casamance, au Soudan, sur les bords de la mer ou des fleuves; mais jusqu'à ces dernières années, l'intérieur du pays restait inabordable. Tel missionnaire qui s'y aventurait était pris, réduit en esclavage, et mourait bientôt des suites de ses privations et de ses travaux.

Maintenant, grâce aux armées françaises, le pays est soumis. Un chemin de fer relie Dakar à Saint-Louis et favorise la civilisation dans la région. Une belle chrétienté est fondée à Thiès, station importante de la voie ferrée (Voir la grav. p. 73). Plus loin, vers le Nord et vers l'Est, deux nouvelles missions ont entamé la conversion de deux provinces païennes.

∴

Reste, au Sud, un autre beau pays où se trouve la tribu jadis redoutée et sauvage des Diobas. C'est là que Notre-Dame des Victoires aura sa station choisie et répandra ses bienfaits.

Autrefois, les Diobas étaient l'effroi de tous les voyageurs. Une ceinture de brousses inextricables bordait leur pays de toutes parts sur une largeur de 15 à 20 kilomètres. Un gouverneur du Sénégal avait reculé devant cette barrière : « C'est la brousse des brousses! » avait-il dit.

Les Noirs des régions voisines racontaient que, pour entrer dans le pays des Diobas sans crainte, il fallait porter sur sa tête une dame-jeanne d'eau-de-vie, appelée *sangara*, sans jamais la déposer par terre. Jamais les habitants n'auraient osé tirer sur le porteur de la précieuse liqueur, de crainte de briser la dame-jeanne.

Les lions venaient souvent rôder dans leurs forêts; mais le lion, malgré sa férocité, était beaucoup moins redouté que les indigènes.

A cette sauvagerie et à cette indépendance s'ajoutaient des croyances superstitieuses, cruelles. Si quelque Diobas venait à mourir, on recherchait aussitôt celui qui avait « mangé son âme. » Le devin du pays, consulté, désignait le « coupable. » Celui-ci devait prouver son innocence par l'épreuve du feu ou du poison : passer sa langue par trois fois sur un fer rouge, ou bien avaler un breuvage préparé avec des herbes vénéneuses.

∴

Tels étaient les Diobas, lorsqu'un roi des environs résolut, en 1890, de les soumettre.

Sa déroute fut complète dès le premier engagement. Il demanda alors du secours au gouverneur du Sénégal : une colonne de soldats lui fut aussitôt envoyée. A l'arrivée de nos troupes, les Diobas déclarèrent qu'ils ne voulaient pas les combattre, et demandèrent même à être administrés directement par la France (Voir la grav. p. 79).

On eut le tort, à ce moment, de ne pas accepter leur demande. On les désarma. Chaque village dut payer une contribution de guerre, puis on les abandonna à la rapacité de ce chef indigène, qu'ils venaient de mettre en déroute. Celui-ci commit une foule d'exactions. On le vit prendre jusqu'à 300 bœufs dans un village de 400 âmes et dans l'espace de huit mois. C'était une barbarie remplacée par une autre.

L'exaspération des Diobas était à son comble, et allait peut-être nécessiter une nouvelle répression, quand ils résolurent d'avoir recours aux missionnaires de Thiès. Ils connaissaient déjà le dévouement des « hommes de Dieu », comme ils les appelaient.

Pendant la guerre, ils les avaient vu soigner les blessés, et avaient admiré leur charité.

Les missionnaires intervinrent auprès de l'Administration; les impôts furent régularisés, et la paix rétablie.

∴

L'occasion était excellente pour l'évangélisation de cette tribu. Il était bien difficile aux adultes de quitter toutes leurs mauvaises habitudes; mais ils offraient leurs enfants aux missionnaires pour qu'ils en fissent des chrétiens. On envoya plusieurs caté-

chistes. Les sauvages les reçurent à bras ouverts, construisirent des écoles et des chapelles en paille, ouvrirent une route qui relie Thiès à leur pays en passant près du poste militaire (voir la grav. p. 81); enfin ils manifestèrent leur contentement de toutes manières.

On ne se hâta point de baptiser les enfants; il était bon d'éprouver leur persévérance, Or, il y a déjà cinq ans que près de deux cents enfants attendent le baptême!

⁂

Souvent ces indigènes viennent nous demander avec vives instances de nous établir au milieu d'eux. Depuis quelque temps, ils paraissent même découragés, croyant que nous les trompons. Aussi, pour soutenir leur espérance, nous leur avons envoyé un prêtre noir, le P. Louis César, qui les instruit.



DIOBAS AVEC SON FUSIL A PIERRE ET SES AMULETTES; d'après une photographie du R. P. SÉBIRE.

La case en paille servant de chapelle ne peut durer; elle a déjà été sur le point de brûler deux fois. Il faudrait bâtir là une résidence pour le missionnaire, une école, une église, une maison pour les Religieuses qui devront plus tard s'occuper des petites filles, etc. Mais où trouver les ressources nécessaires?

Aussi, nous avons résolu de dédier cette Mission à Notre-Dame des Victoires. Ce sera Marie qui se chargera de nous procurer ce qui nous manque. Elle inspirera à des âmes généreuses la résolution de venir à notre secours. Hélas! si nous tardons, cette tribu qui nous aime, sera saisie par l'islamisme qui s'avance de toutes parts!

GALLAS (Afrique orientale)

Le fléau des sauterelles. — La famine.

Nous nous empressons de publier cette lettre que nous communique le R. P. Moyse d'Orléans, procureur général des missions des RR. PP. Capucins, afin d'attirer sur la mission des Gallas la généreuse sympathie de nos lecteurs.

LETTRE DU R. P. EUSÈBE, DES MINEURS CAPUCINS

La mission des Gallas, si rudement éprouvée, il y a deux mois, par la ruine de la maison des missionnaires, à Djibouti, est affligée présentement d'une nouvelle calamité.

Le vénéré Mgr Taurin écrit en effet :

« Dans nos stations de Lafto, Surré, Awallé, missionnaires et chrétiens ont tout perdu par le ravage des sauterelles : toute la récolte est anéantie. De là, une grande préoccupation pour le vicaire apostolique. *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.* Les petits enfants ont demandé du pain, et personne pour le leur rompre!... faute d'en avoir. »

Cette détresse, déjà si désolante par elle-même, s'est encore accrue par cette circonstance que les régions où les missionnaires pouvaient s'approvisionner, ont été également ravagées par le fléau.

⁂

L'un d'eux, le P. Bernardin, se mit en route, accompagné de deux jeunes gens. Après une journée de voyage, il arrive, au pays somali, dans un centre magnifique où s'étendent de vastes champs de dourah, sorte de grain dont on fait le pain dans cette partie de l'Afrique.

Les sauterelles n'étant pas venues, il pensait pouvoir faire dans ce pays des provisions pour nos chers

chrétiens. Tout en chevauchant, il rencontre le chef de plus de 40 villages ; il lui explique le but de sa présence dans la contrée. Ce chef le prie de descendre de sa mule pour causer et il assemble son conseil. Le P. Bernardin raconte la grande disette de ses chrétiens, leur dit de quelle manière des armées de sauterelles ont ravagé leurs récoltes. Tous déplorent ce malheur, puis ils entrent en délibération. Enfin, le chef se lève :

« Ne crains rien, dit-il au missionnaire, nul ne touchera à ta personne. Repose-toi de tes courses. Ne te fatigue plus à parcourir notre contrée. Demain j'irai moi-même visiter le pays et je te faciliterai le moyen d'acheter à bas prix le grain que tu cherches. »

***

Cependant, le lendemain, à l'heure indiquée, ils partent pour explorer la riche vallée qui serpente entre deux chaînes de montagnes boisées et du flanc desquelles s'échappent des sources auquelles ce pays doit sa fécondité. Ils contemplaient avec ravissement les champs plantureux lorsque tout à coup l'horizon apparut comme envahi de nuages grisâtres et mouvants. Bientôt, de ce côté, le ciel fut complètement obscurci. Il n'y avait pas à s'y méprendre : c'étaient de nouvelles légions de sauterelles qui arrivaient du désert en bandes serrées.

« — Tout est perdu, dit alors le chef. Nulle part, il ne nous sera possible de trouver du grain. »

En effet, les habitants effrayés ne voulurent rien vendre; ils s'empressèrent de fermer les *silos* où l'on a coutume d'accumuler et de conserver le grain.

« Nous ne traiterons avec vous, que dans *deux mois*, disaient-ils, lorsque la récolte sera achevée et si le fléau n'a point fait de ravages trop considérables. »

Le P. Bernardin eut beau exposer la misère de ses chrétiens; on lui répondit que le pays somali était à la veille d'une détresse semblable.

Le Père reprit tristement le chemin de sa maison et, à son arrivée, il apprit, non sans douleur, qu'on avait dû diminuer la ration de pain des enfants et qu'il ne restait plus de grain que pour huit jours.

***

Telle est, pour le moment, la situation aux Gallas. La famine est imminente et les missionnaires devront, à n'importe quel prix, assurer la vie de leurs nombreux protégés.

Ce cri de détresse aura de l'écho dans le cœur des lecteurs des *Missions catholiques*, nous l'espérons. Leurs aumônes soulageront une si touchante infortune et aideront à l'accomplissement de cette prière que, tous les jours, les petits enfants Gallas adressent à leur Père du ciel : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Plusieurs religieux de la Congrégation du Saint-Esprit se sont embarqués dernièrement pour les Missions :

Le 23 novembre, à Liverpool pour Sierra-Leone, le R. P. James Brocone (Dublin), provicaire apostolique, rentrant dans sa mission ; le 25, à Marseille, pour le Gabon, le R. P. Léon Jeanroy (Saint-Dié), et pour la Sénégambie, le R. P. Honoré Salles (Séez); le 6 décembre, à Lisbonne, pour le Bas-Congo, le R. P. Ignace dos Santos (Porto); le 25, à Marseille, pour la Guinée française, le Fr. Claudien Desserveltaz (Annecy); le Fr. Cyprien Houarner (Vannes), pour la Sénégambie; le 26, à Bordeaux, pour la Martinique, le Fr. Fulbert Heim (Augsbourg); le 6 janvier, à Lisbonne, pour le Cunène, les RR. PP Muraton (Clermont) et Eugène Ehrhart (Strasbourg).

INFORMATIONS DIVERSES

Tonkin méridional. — M. Roux, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire au Tonkin méridional, écrit de Huong-Phuong le 25 décembre 1899 :

« Les solennités de la Noël me retenant aujourd'hui à la maison, je veux en profiter pour dire à nos bienfaiteurs ma reconnaissance et celle de mes chrétiens. La plupart de ceux que leurs aumônes ont soulagés sont déjà partis pour une vie meilleure, et ne sauraient oublier ceux à qui, après Dieu, ils doivent le bonheur éternel. Quant aux autres, je leur rappelais, cette nuit encore, l'obligation où ils sont de prier pour leurs frères d'Europe, dont la bourse est toujours ouverte dès qu'une infortune implore leur pitié.

« Voici les résultats obtenus grâce à leurs aumônes :

« Outre les 4.500 adultes baptisés de juillet 1897 à juillet 1898, j'ai eu la consolation de faire ondoyer plus de 800 enfants de païens en danger de mort, et d'administrer le baptême à 400 adultes; 300 autres se disposent à recevoir ce sacrement.

« J'entretiens en ce moment des catéchistes dans 14 villages païens, et si mes ressources me le permettaient, je pourrais avoir plusieurs autres catéchuménats. Il y a une dizaine de mois, 450 habitants de Ha-Thon venaient me demander à se convertir. Je dus différer leur admission au catéchuménat. Dernièrement pourtant, je pus y installer un catéchiste; mais, hélas! au lieu de 450 catéchumènes, je n'en trouvai plus que 150; les 300 autres étaient morts, emportés par la famine. Quel serrement de cœur à la vue de ces tombes encore fraîches et se pressant les unes contre les autres! Je me disais que ces âmes m'avaient demandé à embrasser notre sainte religion et que, par manque de confiance en la Providence, je les avais laissé se perdre!

« Je pourrais citer bien des exemples de la foi de nos néophytes. La semaine dernière, les notables de la chrétienté de Vinh-Loc se voyaient accusés de divers méfaits dont ils n'eurent d'ailleurs pas de peine à se disculper. Le préfet leur avait dit au préalable :

« — Voulez-vous apostasier, et je me charge d'arranger votre « cas?

« — Y pensez-vous, grand mandarin? répondit le chef de la « chrétienté; notre dette de reconnaissance à l'égard du Père « est plus haute que les montagnes les plus elevées de ce « royaume. C'est à lui que nous devons la vie, et notre bouche « mâche encore le riz qu'il nous a donné quand nous avions

« faim. Et vous nous proposez de le quitter ! Nous préfèrerions « mourir ! »

« Cette fermeté imposa au préfet lui-même qui n'osa insister et les relâcha.

« Ce chef de la chrétienté de Vinh-Lôc a été baptisé il y a seulement quelques mois. Pendant la dernière épizootie, voyant que la plus grande partie des bestiaux avait été emportée, il fit conduire ceux qui restaient devant la porte de l'église et jeta sur chacun d'eux un verre d'eau bénite :

« La Sainte Vierge, qui est sur l'autel, a jeté un regard de « pitié sur nos animaux, dit-il alors, ils ne mourront plus. »

« Et de fait, depuis ce jour, aucun nouveau cas de peste bovine ne fut constaté, tandis que, chez les païens, le fléau continuait ses ravages. »

Kiang-Si septentrional (*Chine*). — Mgr Bray, Lazariste, vicaire apostolique du Kiang-Si septentrional, en Chine depuis près de cinquante ans et évêque depuis 1870, a obtenu dernièrement en raison de son grand âge un coadjuteur, en la personne de Mgr Ferrant. Le vénérable prélat nous écrit de Kiou-Kiang, le 1er décembre 1898

« Dans le courant de l'année 1898, j'ai été passablement préoccupé de la question de mon coadjuteur; mais enfin je le possède, et j'en suis fort heureux.

« Notre église de Saint-Vincent a été livrée au culte public, le 1er novembre, et j'ai eu la joie de la voir, sinon tout à fait pleine, du moins en très grande partie occupée ; plusieurs centaines de personnes y ont assisté à ma messe, quoique la Toussaint ne soit pas ici fete d'obligation.

« Quand je pense qu'à mon arrivée au Kiang-Si, le dimanche 13 novembre 1870, j'ai eu à peine dix personnes pour toute assistance.

« Quoique déjà ouverte au culte, notre église n'est cependant pas achevee, il s'en faut. Quatre travées des trois nefs, le transept, le chœur et les cinq chapelles de l'église sont seuls à peu pres terminés.

« L'édifice est de style gothique ; les voûtes, en particulier, sont parfaitement réussies. Tous les visiteurs en sont émerveillés. La cinquième et dernière travée des nefs, le porche, la façade et les deux tours, exigeront encore bien des *sapèques*, que nous n'avons pas. C'est pourquoi, je fais un appel à votre charité, vous priant d'intéresser à cette belle œuvre quelques personnes pieuses, riches et bienfaisantes. Il nous faudrait, pour achever l'essentiel, environ 20.000 francs, et avec moins de 100.000 francs, nous élèverions un vrai monument à la gloire de notre glorieux saint Vincent. »

Haut-Niger. — Le R. P. Zappa, supérieur de la mission du Haut-Niger, écrit d'Assaba, le 22 décembre 1898, au T. R. P. Planque, supérieur de la Société des Missions Africaines de Lyon:

« Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que la station d'Issélé a repris sa marche normale ; le 11 novembre dernier, j'y ai mené les PP. Bernhardt et Libs qui travailleront sous la direction du P. Rousselet, dont la conduite, au milieu du danger, a touché à l'héroïsme. Alla nous sera ouvert avant le 1er janvier.

« La ville d'Ibo, place importante située à 15 milles des rives du Niger, la seule qui refuse encore de se soumettre, est visitée en ce moment par les troupes. La station d'Agénobédé, d'où j'arrive à l'instant, possède trois Sœurs qui ont déjà commencé à pratiquer leurs œuvres de charité, lesquelles prêcheront mieux que des sermons. »

Depuis l'arrivée de cette lettre, les journaux ont publié des télégrammes confirmant et complétant les détails qu'elle contient. Les troupes de la Compagnie du Niger ont pris et brûlé, du 8 au 25 décembre, Ibo, Ouitisha, Ilornie, Kuka et deux autres places.

Il a fallu trois jours pour s'emparer d'Ibo ; les habitants qui ne s'étaient jamais soumis, avaient fortifié les alentours avec des troncs d'arbres et de grandes pierres. La ville a été complètement détruite; il n'en reste plus vestige. Les Anglais n'ont perdu que quatre hommes pendant toute la durée des opérations ; les pertes des indigènes sont énormes.

Deux jours après la destruction de sa capitale, le roi d'Ibo s'est rendu avec toutes ses troupes aux Anglais, lesquels, sur sa promesse de vivre désormais en paix, se sont contentés de lui infliger une amende.

Saint-Boniface (*Canada*). — Nous extrayons les intéressants détails suivants d'une lettre de sœur Saint-Pierre Damien. Elle raconte l'arrivée à la mission du Lac Croche des religieuses de Notre-Dame des Missions :

« Le 14 décembre, nous prenons place dans de magnifiques traîneaux, l'un conduit par le R. P. Campeau, l'autre par un sauvage. Ce dernier avait passé la moitié de la nuit en route, par un froid intense, pour venir nous rencontrer à Broadview, et il avait décoré nos véhicules avec des drapeaux. Nous faisons une bonne partie du trajet à travers des prairies sans fin ; de temps en temps, le Père, qui est tout heureux, chante, sonne de la trompette et crie à pleins poumons.

« — Voyez, nous dit-il, comme on est libre d'agir à sa guise « dans ces immenses déserts ! »

« Nous apercevons des ombres noires à l'horizon; ce sont des sauvages qui arrivent à notre rencontre. Une quinzaine de traineaux, attelés chacun de deux chevaux enrubannés, portant de magnifiques plumets rouges sur la tête, viennent se joindre aux nôtres. Le chef nous salue au nom de tous ceux qui nous attendent au bas de la côte. Il est monté sur un magnifique cheval; une longue écharpe, attachée avec un ruban rose, flotte sur ses épaules, son air est majestueux; il fait caracoler son cheval dans la neige. Nous regardions cette escorte originale, et nous ne pouvions nous empêcher d'être émues devant une réception à laquelle nous nous attendions si peu. La joie expansive de ces bons sauvages nous attendrissait, et à mesure que nous avancions, nous nous sentions heureuses de venir travailler pour eux. Oui, nous les aimons tant que le sacrifice de ce que nous avons de plus cher au monde n'est rien.

« La distance est franchie avec rapidité; les chants de l'*Ave maris Stella* nous amènent jusqu'à la maison de l'Agent qui, à la grande surprise du Père, a fait flotter un drapeau sur son habitation en notre honneur; et c'est un protestant fanatique. Dans la cour, une nouvelle surprise nous attendait. Les sauvages sont alignés et nous acclament, les détonations des fusils partent nombreuses; on se croirait à la guerre; il n'en est rien, c'est une fête extraordinaire. Nous descendons de voiture pour serrer la main de tous. Il faut le faire ici, c'est une marque d'affection. Nous avions de la besogne, car ils étaient nombreux. Le Père nous désigne un groupe de femmes en nous disant : « Ce sont des païennes, ne les manquez pas. » Nous nous avançâmes pour leur serrer la main affectueusement ; timidement elles nous tendirent la leur, toute sale; elles sont encore sourdes à la voix du missionnaire : il faut attendre un coup de la grâce.

« En approchant de l'église, le carillon des cloches se mêle aux détonations des fusils. Nous entrons dans le lieu saint, il se remplit en un instant. Un sauvage s'avance jusque vers la table de communion et nous harangue longuement; le R. Père lui sert d'interprète. Après la réponse de Sœur Saint Irénée, également traduite par le R. P. Campeau, eut lieu la bénédiction du Saint-Sacrement... »

Antilles. — Le R. P. Reginald, Dominicain, missionnaire à Tobago, écrit de Scarborough :

« Monseigneur l'Archevêque de Port d'Espagne doit venir donner la confirmation à Tobago. J'ai plus de cent candidats, tous convertis du protestantisme; mais la grande difficulté est de leur procurer des habits convenables. Ils sont dans l'impossibilité d'acheter les choses les plus indispensables. Je viens donc vous prier de vouloir bien m'aider dans cette circonstance et me faire un don qui me permettra d'acheter des vêtements pour les plus nécessiteux. »

Iles Gilbert (*Océanie*). — Mgr Leray, vicaire apostolique des îles Gilbert, nous écrit de Sydney, le 28 décembre 1898 :

« Je profite de mon séjour à Sydney pour vous exprimer mes vœux de bonne année. Mes besoins augmentent, vous le savez.

« Outre l'Archipel des Gilbert, dans lequel le nombre des missionnaires va être doublé, nous avons encore à nous occuper des Ellice, qui forment la seconde partie de notre Vicariat apostolique. Combien nous serions heureux si nous pouvions y planter immédiatement le drapeau de la Foi! C'est ainsi, qu'avant la fin de ce siècle, tous les peuples de l'Océanie, quelles que soient leur race, leur tribu et leur langue, entreraient dans le sein de l'Eglise catholique. Mais, pour cette nouvelle fondation, il faudra de nouvelles ressources.

« De plus, notre petite mission subit une bien terrible crise de la part du gouvernement. A Noukounau et à Onotoa, on nous a enlevé nos catéchistes indigènes, et on a forcé plusieurs centaines de nos enfants catholiques à fréquenter les écoles protestantes. On a poussé la barbarie jusqu'à frapper quelques-uns de ces enfants. Le gouvernement veut encore nous obliger à détruire nos églises. Il prétend qu'elles sont trop près de la route.

« Tous les malheurs semblent fondre sur nous à la fois. Des Canaques viennent de nous voler, pendant la nuit, notre meilleur canot, un canot de 800 francs. Ces indigènes avaient été condamnés à la prison et, depuis quelque temps déjà, les agents du gouvernement étaient à leur poursuite. Voilà pourquoi ces malheureux ont préféré s'expatrier plutôt que de tomber entre les mains de la justice. A la première occasion ils se sont saisis de notre canot, l'ont rempli de 2.000 cocos pour avoir de quoi manger, et sont partis sans boussole, abandonnant leur sort à la merci des flots. Le frère Conrad, qui travaillait à la station, était inconsolable, le lendemain. Il se reprochait d'avoir dormi comme si c'était une faute pour un pauvre missionnaire de prendre un peu de repos après les pénibles travaux d'une journée passée sous la zône torride.

« Vous voyez donc que nous avons hâte d'arriver dans notre mission pour remédier à tant de maux, et principalement pour défendre nos catholiques injustement persécutés. Je n'ajoute rien pour solliciter la charité des âmes généreuses, les faits parlent assez éloquemment d'eux-mêmes. »



SÉNÉGAL. — Le R. P. Sébire au milieu de plusieurs catéchumènes Diobas, debout au pied d'un caïlcédrat (acajou du Sénégal) d'après une photographie (voir p. 75).

AU SU-TCHUEN

Par M. DE GUÉBRIANT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRO-VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN MÉRIDIONAL

Suite (1)

II. — La mission de Yen-Yuen-Hien. — La part de saint Louis dans cette fondation. — En route pour la prise de possession. — Manuscrits lolos. — Péripéties du voyage. — Baboum et Barbotin.

Jusqu'à l'automne dernier, une zone extrêmement vaste était restée absolument en dehors de notre influence, celle qui dépend du sous-préfet de Yen-Yuen-Hien et couvre l'extrémité sud-ouest de la province.

C'est une région d'accès difficile où l'âpreté des hauts plateaux, l'état rudimentaire des communications et la coexistence de sept ou huit races différentes entretiennent un état de demi-sauvagerie rarement interrompu par les centres de colonisation chinoise. Fallait-il profiter pour ce pays, comme pour les autres, des facilités relatives créées par l'heureuse fin de notre persécution ? J'en avais envie et mes supérieurs m'y autorisaient ; mais aller établir un poste nouveau à quatre journées de tout groupe chrétien, dans un pays inconnu et peu accessible, sans aucun point d'appui, était une entreprise sujette à bien des objections.

J'hésitais, demandant à la Providence de me faire connaître si cette affaire était dans ses plans. Or, il faut vous dire que, quatre ans auparavant, étant tout nouveau venu au

(1) Voir le no du 10 février.



Kien-tchang, j'avais puisé dans la lecture d'un beau livre, *Saint Louis* par M. Wallon, une grande admiration pour le pieux roi et surtout pour les vues si pleinement apostoliques qui le guidaient dans ses expéditions d'outre-mer. Sous cette impression très vive, je l'avais explicitement prié de prendre en pitié cette terre de Yen-Yuen-Hien abandonnée entre toutes et d'y préparer quelque entrée à l'Évangile. Pendant quatre ans j'eus cette pensée, et quand revenait la fête de saint Louis, ma messe et mes prières allaient à la même intention.

∴

Cependant l'année dernière était plus d'à moitié passée, mon évêque m'annonçait mon prochain changement et il me semblait de moins en moins raisonnable d'ajouter à plusieurs autres déjà en train une entreprise incertaine, au risque de la laisser inachevée et grosse de tracas à mon successeur. Je pris donc devant Dieu le parti de n'y plus penser et de regarder la chose comme réservée par la Providence à d'autres qu'à moi, à moins que, le jour même de la fête de saint Louis, pas avant et pas après, quelque indice me fît connaître que le saint roi s'était intéressé à ma prière.

C'était à la fin de juin ; juillet passa. En août, revenu d'un voyage à Houi-li-Tchéou, je m'étais réinstallé à Té-Tchang, ma résidence centrale. La Saint-Louis venue, je dis ma messe à l'intention accoutumée et quand je vis le jour toucher à sa fin, je commençai à ressentir je ne sais quel soulagement peu avouable, à la pensée du voyage long et difficile qui allait m'être décidément épargné.



SÉNÉGAL. — Chefs musulmans. Roi du Cayor et principaux chefs de la région; d'après une photographie du R. P. Sébire (voir p. 75).

∴

A l'entrée de la nuit, nous finissions de souper, le P. Bourgain et moi, quand un chrétien de la ville se présenta et me pria de lire une lettre qu'un de ses amis, domicilié à Yen-Tsin, la principale localité du Yen-Yuen-Hien, venait de lui faire tenir. Je lus, devinant d'avance.

L'auteur de la lettre, un païen bien entendu, disait à son ami qu'ayant gardé bon souvenir d'une fête chrétienne à laquelle il avait par hasard assisté, se trouvant de passage à Té-Tchang, il se tenait à la disposition du missionnaire au cas où celui-ci voudrait introduire la religion dans son pays. Un immeuble, assurait-il, y serait facile à acquérir et plusieurs personnes embrasseraient le christianisme dès qu'elles le verraient implanté là-bas. Saint Louis avait rempli sa tâche, je ne pouvais reculer devant la mienne.

∴

Deux chrétiens sûrs partirent sans délai pour Yen-Tsin et revinrent au bout de quinze jours : ils avaient conclu l'achat d'un terrain bien situé et constaté l'existence de quatre ou cinq chrétiens. Il restait à aller occu-

per officiellement le local acheté et à y installer un catéchiste. Ce n'était pas le moins délicat de la besogne ; mais douter du succès dans la circonstance eût été manquer de foi.

Je pris jour avec le P. Koscher, mon plus proche voisin, pour faire ensemble le voyage après la Toussaint. Jusque-là nos occupations nous retenaient ailleurs. Nous convînmes de consacrer un mois entier à cette expédition et d'en profiter, si les circonstances s'y prêtaient, pour parcourir d'un trait la zone la moins connue du Kien-Tchang.

∴

L'itinéraire projeté a été l'itinéraire accompli. Pour vous en faire une idée, cherchez sur une carte le tiers de la distance entre Lin-Yuen-Fou et Houi-li-Tchéou : c'est là qu'est Té-Tchang, le point de départ. Tracez de là par monts et par vaux une ligne sinueuse atteignant vers l'ouest l'extrême limite de la province; tournez au sud jusqu'au point où le fleuve Bleu entre au Su-tchuen ; de là revenez sur Houi-li-Tchéou, et, dépassant cette ville, continuez vers le nord-est jusqu'à ce que vous rencontriez le euve une seconde fois ; enfin, par une région que toutes les cartes laissent en blanc, repiquez vers le nord-ouest et gagnez Lin-Yuen-Fou. C'est un trajet de sept à huit cents kilomètres, dont une centaine seulement avait été déjà parcourue par nos confrères.

∴

Le 3 novembre donc, d'assez bonne heure, notre petite caravane s'ébranlait. Six chrétiens la composaient, les uns portant quelque chose, les autres ne portant rien, mais tous braves gens, tous aussi de belle humeur, contents d'attaquer l'inconnu, et aussi peu timides que des Chinois peuvent l'être.

Il faut dire que l'accoutrement de mon confrère, le P. Koscher, ne contribuait pas peu à leur donner confiance, car, pour ne parler que de ses bottes, pièce capitale de son costume, on l'en voyait tirer tour à tour son revolver, sa blague à tabac, son bréviaire, son couteau de poche, et nul ne doutait qu'il n'en eût tiré bien d'autres choses encore pour peu que les circonstances l'eussent demandé.

∴

Douze cents mètres à monter, quatorze cents à descendre aussitôt après, tel est le bilan de la première journée : elle est en effet consacrée tout entière à franchir la chaîne de montagnes à laquelle s'appuie Té-Tchang et qui sépare les deux vallées du Gan-lin-hô et du Kin-hô.

Au sommet, une cabane isolée est gardée par une garnison de dix ou douze Lolos, qui, moyennant une redevance minime, est censée veiller sur la sécurité des voyageurs. Arrivés là, grâce à nos chevaux, bien avant notre petit monde, nous eûmes deux heures entières à passer dans cet étrange corps de garde.

∴

Des édits de mandarins de toute catégorie en tapissaient les murailles, et, en charmant les yeux, attestaient la sollicitude d'un gouvernement toujours prodigue d'encre et de littérature quand il s'agit d'adoucir les mœurs des populations arriérées. Soudain, parmi ces hiéroglyphes familiers, un carré de papier fixa mon attention. Des caractères inconnus, pas plus tibétains que chinois, s'y étalaient avec désinvolture au milieu des solennels cachets des pancartes officielles. C'était une affiche en écriture lolo, chose que je n'avais pas rencontrée encore. J'interrogeai avec curiosité.

Les Lolos un peu apprivoisés finirent par nous confesser que leur *pé-mou*, autrement dit leur sorcier, avait là tout à côté une caisse remplie de ces grimoires.

« — Vite, qu'on appelle le sorcier !

« — Le voilà !

« — Où sont tes livres?

« — Je n'en donne pas.

« — Montre toujours.

« — En voilà deux.

« — C'est bon ; nous les prenons tous les deux. Que veux-tu en échange?

« — Le fusil du « grand homme ».

« — Pas dégoûté! tiens, voilà mon mouchoir en belle toile européenne ; çà va-t-il ?

« — Çà va.

« — C'est bien; le mois prochain, viens à Té-Tchang et pour chaque cahier on te donnera un mouchoir ou mieux encore. »

Si donc vous voulez des manuscrits lolos, vous savez maintenant où vous adresser. Pour une douzaine de mouchoirs du Bon Marché, vous pourrez acquérir un stock authentique et faire pâlir d'envie la Bibliothèque Nationale!

∴

Cependant nous voici au bas de la descente.

La gaucherie d'un de nos gens nous a retardés près d'une heure au passage d'un torrent gonflé! Ce brave garçon est celui que nous comptons laisser à Yen-Yuen-Hien comme catéchiste, si nous réussissons à prendre pied là-bas. Excellente pâte d'homme ; incapable de se fâcher ou seulement de se plaindre, il fera l'affaire pour occuper au début un poste perdu, où il faut avant tout éviter des complications et laisser la situation se consolider peu à peu. Au physique il n'est pas moins rond qu'au moral : car c'est une boule.

Petit, gras, bas sur jambes ; quand il se coiffe du grand chapeau conique qui sert ici de parasol, sa silhouette, à cinquante pas, est celle d'un chaudron de lessive muni de son couvercle. Actuellement, elle se complique d'une couverture roulée qu'il porte sur son dos et qui achève d'arrondir l'ensemble. Ce digne homme s'appelle Houang-yu-Yuen, mais nous l'appelons *Baboum* (sauf votre respect) et ce nom lui sied vraiment bien.

∴

Le voilà donc arrivé le dernier au bord du torrent, que nous avons déjà tous passé à gué. Nous le regardons faire. Il hésite, fait trois pas dans l'eau, recule et se recueille ; ses jambes sont trop courtes : il pourrait être emport



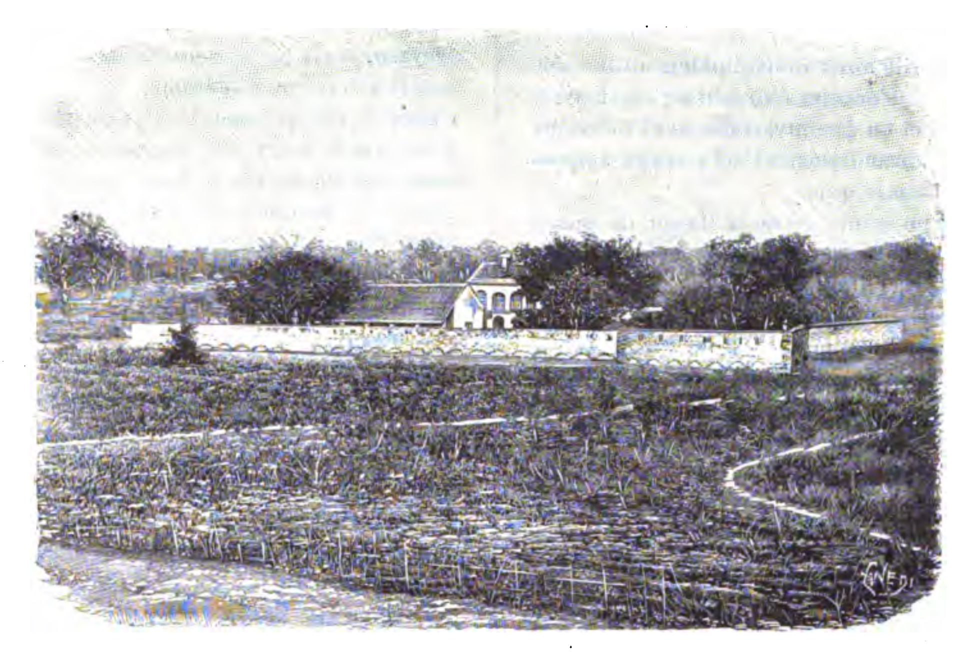
Pour le tirer d'embarras, je fais entrer mon cheval au bord de l'eau et lui laissant la bride sur le cou, je lui donne un vigoureux coup de cravache qui en trois bonds le fait sauter à l'autre bord.

Malgré le bouillonnement des eaux du torrent qui empêche de s'entendre, Baboum a compris. Il cherche à se hisser sur la bête; sa couverture le gênant, il la dépose sur un rocher, se met péniblement en selle et reprend son ballot entre ses bras. Mais, empêtré de la sorte et peu cavalier par nature, comment persuader à son cheval de repasser l'eau? La bête menace d'abord de remonter vers Té-Tchang; ensuite elle se met à brouter les buissons, tandis que Baboum, toujours sur son dos, s'épuise en objurgations vaines.

A l'autre bord nous nous pâmons de rire. Enfin le cheval s'approche de l'eau et y pénètre, Baboum renaît à l'espoir; mais, parvenue au milieu du courant, sa monture trouve le bain délicieux et, au lieu de continuer sa trajectoire, se met à remonter le fil de l'eau au milieu des bouillons.

Le moment est critique, car, à quinze pas plus haut, c'est une vraie cascade. Baboum est devenu cramoisi et rend des sons inarticulés. Vite nous ramassons des pierres et, tout en pouffant de rire, les lançons à la tête du cheval qui se décide à abandonner l'entreprise et retourne au bord opposé. Finalement, deux hommes repassent l'eau; l'un prend le ballot sur son dos, l'autre tire par la bride « Barbotin » portant son cavalier. Baboum est sauvé et se console de ses angoisses en recevant nos chaudes félicitations.

(A suivre.)



SÉNÉGAL. — POSTE MILITAIRE A THIÈS SUR LA ROUTE DE THIÈS AU DIOBA; d'après une photographie du R. P SÉBIRE (voir page 75).

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

(KAMAKURA ET NIKKO)

Ruines et Mausolées

Par M. Michel RIBAUD
De la Société des Missions Etrangères de Paris

DE YEDDO A NIKKO

Suite (1)

Dans sa législation, Iyeyasu, après avoir enchaîné à tout jamais la puissance impériale, ajoute, en s'adressant à l'empereur, cette humble réflexion :

« Ces justes lois que j'ai faites pour mon auguste Maître me remplissent de crainte; mais je ne les ai écrites que parce que Sa Majesté m'a signifié que dorénavant la noblesse militaire seule serait chargée du gouvernement et aurait le soin de la paix dans l'empire (1). »

Après avoir ainsi achevé d'arracher le sceptre des mains du Mikado, il entreprit, comme le faisait à peu près à la même époque en France le cardinal Richelieu, d'asservir la noblesse, de la réduire à l'impuissance et de rendre impossible toute tentative de coalition contre lui.

Il commence par interdire aux *daïmios* des provinces de l'Ouest de passer par Kyoto, la capitale de l'empereur, pour venir à Yedo. Les titres et les dignités ne pourront être demandés au Mikado qu'avec la permission expresse du Shogun.

Les Buke (noblesse militaire) ne pourront pas, sans cette

(1) Voir les *Missions* des 6, 13, 20, 27 janvier, 3 et 10 février.

(1) *Rein's Japan. — The laws of Iyeyasu.*



permission, contracter de mariages avec les Kuge (noblesse de cour).

Afin que ces commandements soient observés, il ordonne à un de ses plus sûrs et plus puissants *fudai-daimio* (1) d'occuper le palais de Nijo dans l'enceinte de Kyôto même et l'établit en même temps gouverneur de toutes les provinces occidentales. Il confie de plus Ozaka et Fushimi situées à proximité de Kyoto, les deux citadelles qu'il regarde comme la clef de l'empire, à deux de ses habiles gouverneurs.

Ayant de la sorte établi un mur infranchissable entre les daïmios et l'Empereur, il va s'assujettir ces turbulents barons par les liens les plus étroits. Il les oblige à le visiter à Yedo, sa capitale, obligation que son deuxième successeur, Yemitsu, aggravera en exigeant une visite tous les deux ans et en leur imposant, par la loi du *Sankin* (1635) de laisser en ôtages pendant leur absence leurs femmes et leurs enfants, loi draconienne qui éteindra dans son principe tout foyer de rebellion.

Tandis que le *Shogun* lie ainsi indissolublement les seigneurs à sa capitale, il s'occupe d'organiser les fiefs. Il les dispose habilement et en fixe invariablement l'étendue de telle sorte que tout agrandissement sera rendu impossible et toute entente chimérique.

Après Sekigahara, le puissant chef de la Maison de Satsuma, au sud de Kiushiu, dispersera ses forces en faisant, sur l'ordre de Iyeyasu, la conquête des iles Riu-Kiu, qu'il joindra à ses domaines. De plus, il recevra cet honneur flatteur et illusoire d'être nommé vice-roi du Kiùshiu qu'il gouvernera alternativement avec le prince Nabeshima, le Seigneur de Hizen. Entre les domaines de ces deux princes influents, Iyeyasu place des daimios de sa propre création destinés à les épier et à affaiblir leur puissance.

Dans le nord du Kiùshiu, Iyeyasu, après avoir démembré le Bungo, ancien domaine de la dangereuse famille des Otomo, place dans les domaines de Buzen et de Chikuzen deux maisons rivales gardant l'entrée du détroit de Shimonoseki et faisant opposition au clan de Choshiu situé à la pointe du sud extrême du Hondo (2).

Cet ingénieux système de division, de neutralisation, fut aussi largement pratiqué dans la grande île.

« Autour de la capitale, dit un historien, pas un daimio *Kokushu* (3); dans le nord, les anciens princes du Nambu, Mutsu, Dewa, Yonezawa, ne peuvent communiquer avec ceux du Sud qu'en traversant le Kwanto et les Etats d'un des grands princes Kammon, Echizen et Aizu; amoindris d'ailleurs comme fortune et comme territoire, ils ne possèdent plus aucune influence politique; ils sont trop près de la main puissante du Shogun pour se permettre la moindre velléité d'opposition. »

⁂

Tout en forgeant ainsi des chaînes de fer au Mikado et à la noblesse entière, Iyeyasu élaborait des lois pour l'Empire; il les basa, en partie, sur les coutumes déjà existantes au sein de la féodalité et en partie sur les principes de philosophie de Confucius et de Mencius. « Ce Code, a dit un auteur, a été la plus importante production législative du Japon et offre un très grand intérêt, si on le compare avec les Codes des nations européennes qui avaient cours en Europe au moyen-âge. »

La doctrine de Confucius, importée au Japon depuis des siècles, avait déjà vulgarisé dans les masses les cinq grands devoirs (*go rin*) qui forment le fondement de cette morale : devoirs entre le souverain et les sujets, entre les parents et les enfants, entre les époux, entre les frères et les sœurs et entre les amis. Iyeyasu fit de cet enseignement le point de départ de ses lois. Il regardait la famille comme la base de la société et le père comme la base de la famille. De même donc que dans la Rome primitive, le père de famille fut regardé au Japon comme la base de la société. Le *Paterfamilias*, en effet, avait, dans la constitution romaine, autorité absolue sur les membres de la famille. Lui seul possédait tous les biens et avait droit de vie et de mort sur ses enfants; ainsi en était-il d'après la législation de Iyeyasu. Mais si le père de famille au Japon avait une autorité aussi considérable, ses charges étaient lourdes; c'était à lui qu'incombait la responsabilité de tous les désordres commis par les membres. La famille japonaise avait cependant cela de particulier que souvent elle était rendue artificielle par la pratique constante de l'adoption et de l'émancipation (1). L'adoption, qui, à Rome, n'avait pour but que d'augmenter le nombre des membres de la famille, ne servait, au Japon, qu'à la continuer. Un Japonais qui n'avait pas d'héritier mâle adoptait un enfant qui jouissait de tous les droits de l'héritier naturel et perpétuait la lignée. Quant à l'émancipation, qui, à Rome, se faisait au sujet d'un enfant favori et avait pour but de le délivrer du joug de l'autorité paternelle, elle n'avait lieu, au Japon, qu'à l'égard des enfants d'un mauvais naturel qu'on chassait de la famille.

Cette Législation de Iyeyasu se compose de 100 chapitres, disposés sans ordre logique. 16 sont des maximes et des réflexions morales; 55 ont trait à la politique et à l'administration ; 22 ont rapport à des matières légales et 7 contiennent des épisodes dans lesquels Iyeyasu raconte des faits de sa vie personnelle.

⁂

M. Grigsby, dont nous suivons la courte Etude sur les lois du célèbre Tokugawa, s'est plu à comparer ce Code japonais avec nos anciennes législations d'Europe. Il y a trouvé plusieurs ressemblances dignes de remarque.

« Ce Code, dit-il, ne fait aucune distinction claire entre la loi et la morale, entre les devoirs du citoyen et les vertus de l'homme. Celui qui obéit aux lois est vertueux, celui qui leur désobéit est vicieux. C'est au législateur qu'il appartient d'inculquer la vertu, d'où 16 chapitres de maximes morales apparemment tirés de Confucius et de Mencius.

« On ne rencontre dans ce code presque aucune loi proprement dite. La coutume et non la convention réglant les relations des citoyens entre eux, il n'y avait à peu près aucun point de contact entre les différents fiefs. Comme il

(1) Vassaux directs du Shogum.
(2) Ile principale du Japon.
(3) Gouverneur de province.

(1) Grigsby. *Transactions of the Asiatic Society.*



n'y avait aucune propriété de quelque importance en dehors de la terre, il n'y avait pas de testament. Tout ce que nous entendons surtout par loi, tout ce qu'embrasse l'ensemble de nos lois modernes : lois sur les contrats, lois sur la propriété personnelle, lois testamentaires, lois maritimes et commerciales, tout cela ne tient aucune place dans le code japonais, ainsi que dans les législations antiques. D'un autre côté, les lois criminelles sont très développées. On y rencontre une grande minutie de détails au sujet des offenses et des peines, au sujet des lois relatives à la petite propriété, au sujet des dignités et des classes; par rapport à l'étiquette, au cérémonial, au rang et à la préséance, à l'administration politique et au gouvernement.

» Un troisième point de similitude entre ce code et les anciens se remarque à propos des droits de vengeance privée pour les injustices souffertes. Comme le pouvoir du gouvernement est relativement faible, il est tout naturel (contrairement à ce qui se passe dans les sociétés avancées) que le particulier puisse se faire justice de ses propres mains.

« Ce qui constituait cependant une grande différence entre cette législation et les codes anciens, c'est son caractère secret. Il était expressément défendu de la promulguer. La lecture n'en était permise qu'aux *Goroju* ou grands Conseillers d'Etat. Cela est tellement contraire à toutes nos idées qu'il nous est difficile d'imaginer qu'un peuple soit jugé sur des lois que non seulement il ignore, mais qu'il lui est impossible de connaître (1). »

(*A suivre.*)

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

PREMIÈRE PARTIE

BOTANIQUE

Suite (2)

BOMBACÉES. — Cette famille nous présente deux types à étudier, l'*aute* et le *hohere*. Le premier porte en botanique le nom de *Broussonetia papyrifera*. A l'époque où les Maoris ne connaissaient pas le papier, l'*aute* en tenait lieu; ils en fabriquaient des rubans qui leur servaient de ceintures et de bandeaux; les enfants se façonnaient des figures étranges qu'ils traînaient à leur suite et laissaient flotter dans les airs en guise de cerfs-volants.

Le *hohere* (*Hoheria populnea*) possède sous son écorce rugueuse une trame de fils ligneux artistiquement tressée enveloppant tout l'aubier. Ecorce, feuilles et fleurs sont imprégnées d'une substance gommeuse rappelant la gélatine. Les Maoris s'en servent pour composer des remèdes émollients. Comme dans certains autres genres, les feuilles du premier âge sont absolument différentes de celles qui se développent dans la suite.

LORANTHACÉES. — La Nouvelle-Zélande ici triomphe de l'Europe. Au lieu d'une espèce unique de gui, elle en possède quatre distinctes, ayant chacune son mérite spécial. Elle offre d'abord le fameux *puka* (*Viscum antarcticum*), qui croît sur différents arbres de la forêt et produit une baie de couleur bleue. Puis, c'est le *tirauriki* (*Viscum pubigerium*) qui entretient pour l'ordinaire toute une colonie d'insectes peu attrayants. C'est le *pirita* (*Viscum salicomioïdes*), qui fournit une baie transparente et comestible. C'est enfin le *rorerore* (*Loranthus tetrapetalus*), le roi des guis, le plus beau de tous, que l'on rencontre souvent vivant en parasite sur les *tawai* et y multipliant ses fleurs dont le pur écarlate resplendit si gracieusement au sein de cette verdure.

A beaucoup d'autres titres, la Providence joint donc celui d'être la première et la plus habile bouquetière du monde !

∴

TILIACÉES. — La Providence qui a départi le chêne-liège aux peuples de l'Europe a donné le *whau* aux Polynésiens. Cette essence, connue par les botanistes sous le nom d'*Entelea arborescens*, est d'un poids si léger que nos insulaires s'en servent pour faire flotter leurs filets.

ELÆOCARPACÉES. — Encore une autre attention de la divine Sagesse! Le *hinau* ou *Elæocarpus dentatus* procurait autrefois à nos peuplades une matière colorante et un tannin de premier ordre que l'industrie coloniale apprécie beaucoup aujourd'hui. L'arbre qui les fournit a un port des plus élégants, la sommité se roulant en spirale. C'est de l'écorce et du bois que les tanneurs et mégissiers aiment surtout à se servir. S'ils les emploient sans y rien ajouter, ils obtiennent une belle couleur brune; mais, si, après avoir ainsi traité les objets qu'ils veulent teindre, ils les trempent dans une solution ferrugineuse, la couleur devient noire avec un léger reflet bleuâtre et brillant qui dure très longtemps et produit un bel effet.

Ce n'est pas tout. Le *hinau* porte des fruits semblables à des olives. Concassées, ces olives des antipodes donnent un brouet dont nos indigènes se régalent à bon droit. D'après le proverbe maori qui mentionne cette ambroisie nouvelle, personne ne doit réveiller un dormeur à moins que ce ne soit pour lui offrir un régal de *hinau*. Rien autre ne pourrait compenser le sommeil perdu. Je m'imagine que l'huile contenue dans cette essence doit être d'une haute qualité, et que l'écorce, traitée par un habile pharmacien, pourrait donner autre chose que de la teinture. Mais c'est lever là « trop de lièvres » à la fois. Bornons-nous donc, et continuons notre excursion à travers la forêt.

Nous rencontrons çà et là des *makos* (*Aristotelia racemosa*). Je me demande pourquoi les naturalistes ont dédié cette espèce au docte philosophe péripatéticien, et je ne puis que me perdre en conjectures. En tous cas, s'ils ont voulu faire retentir la gloire de son nom jusqu'aux confins du monde, ils auraient pu choisir un plus fier instrument. Le *mako* n'a rien de philosophique dans son apparence.

Figurez-vous un *groseillier* de la taille d'un beau tilleul, laissant entrevoir sous son vert feuillage de longues grappes de fleurs roses très odorantes, semblables à celles de notre muguet d'Europe; aux fleurs succèdent des baies

(1) Grigsby. *Transactions of the Asiatic Society*.
(2) Voir les *Missions* des 20, 27 janvier, 3 et 10 février 1899.

noires, juteuses, que les enfants aiment à sucer. Elles ont pourtant, comme les airelles, un inconvénient, celui de teindre les lèvres en bleu, en sorte que la gent écolière, après une débauche de ce genre, paraît comme transformée en une troupe de petits sauvages affreusement tatoués et barbouillés. Mais cet inconvénient-là ne les gêne guère. Peut-être même éprouvent-ils un certain plaisir à se peinturlurer ainsi?

MALVACÉES. — En fait de mauves et de guimauves, la Nouvelle-Zélande ne possède que l'*Hibiscus vesicarius*, une magnifique plante, haute de trois pieds environ, portant de superbes fleurs roses. Il en existe une variété qui mériterait d'être admise dans les jardins, tant les couleurs en sont riches et diaprées.

LINACÉES. — Le *Ririwa* (*Linum monogynum*) est le seul à représenter sa tribu sur ces rivages. Sans aucune prétention, il élève sa frêle tige à environ deux pieds et s'arrête là pour étaler ses fleurs blanches ou bleues. Parfois, ces deux couleurs se disputent si bien la surface de ses pétales qu'on ne saurait dire laquelle domine. Ces nuances indécises répandues partout sont du plus gracieux effet.

CARYOPHYLLACÉES. — Chez un fleuriste européen, cette famille est largement mise à contribution. Les *Dianthus*, les *Lychnis*, les *Saponaria* et quantité d'autres beaux genres y attirent les regards. Hélas! il faut avouer, que à part les œillets cultivés et quelques *Lychnis* importés d'aventure, notre colonie est excessivement pauvre sur ce point. C'est tout au plus si nous pouvons constater la présence des trois espèces suivantes, rencontrées çà et là dans les régions sablonneuses : *Arenaria media*, *Stellaria media*, *Elatine gratioloïdes*.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Strasbourg.......... 300 »
Anonyme du canton d'Heyrieux, diocèse de Grenoble.......... 500 »
Anonyme d'Aix-les-Bains, diocèse de Chambéry.......... 100 »
M. l'abbé Stapulionis, diocèse de Kowno.......... 25 »
M. Germain Goudeau, diocèse de Tulle.......... 8 20
Mlle Aline Lautrette, Montreal.......... 9 »
M. l'abbé Nicolas, diocèse de Strasbourg.......... 5 »
R. C., de Lyon.......... 200 »
Mlle P. F.......... 200 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Sebire, Sénégal).
M. Caye, Nancy.......... 5 »
M. l'abbé Brocard, du diocèse de Saint-Claude.......... 5 »
Anonyme du diocèse d'Autun.......... 20 »
Un abonné du diocèse d'Annecy.......... 100 »
Quelques amis des Missions, Cette.......... 12 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Eusèbe, Gallas).
Anonyme de Bruz, diocèse de Rennes.......... 5 »
M. F. D., Paris.......... 10 »
J. D., enfant de Marie, diocèse de Versailles, demande de prières.......... 30 »
Mme Fournaux, diocèse de Bayeux, demande de prières pour un défunt.......... 100 »
Laudentur, J. M. J., diocèse de Soissons.......... 10 »
Anonyme du diocèse de Chartres.......... 100 »

Au R. P. Galland, Mossoul, pour les Arméniens.
D., à Culan, diocèse de Bourges.......... 20 »
Un prêtre du diocèse de Grenoble.......... 20 »
Anonyme de Quintin, diocèse de Saint-Brieuc.......... 50 »
E. W., anonyme du diocèse de Versailles.......... 60 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.
Constant B., de Niort, diocèse de Poitiers.......... 6 »

Un prêtre du diocèse de Grenoble.......... 20 »
Mlle Antoinette Geay, Nice.......... 5 »
Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus.......... 20 »
M. l'abbé Célarié, diocèse de Cahors.......... 2 »
Anonyme, par l'intermédiaire de M. l'abbé G. Speth, curé de Saint-Martin, diocèse d'Auch.......... 5 »
M. Victor Ritier, à Saint-Martin, diocèse d'Auch.......... 2 »
Les enfants Marguerite et Amélie Ritier, à Bordeaux.......... 1 »
Anonyme de Laval, pour des défunts.......... 5 »

A M. Fourcade, Pondichéry, pour les affamés.
Mlle Antoinette Geay, Nice.......... 5 »
Une Mantaise, diocèse de Versailles.......... 10 »
Anonyme du diocèse de Chartres.......... 10 »
Anonyme de Laval, pour des défunts.......... 10 »

A M. Chavanol, Pondichéry, pour les affamés.
Mlle Antoinette Geay, Nice.......... 5 »
Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus.......... 20 »

A M. Escande, Pondichéry, pour l'achat et le baptême d'un petit enfant.
A., de Paris.......... 2 »

A M. Durier, Pondichéry, pour l'achèvement de l'église Saint-Louis.
Anonyme de Lyon.......... 200 »

A M. Maurice, Pondichéry.
Honneur et reconnaissance à saint Antoine de Padoue.......... 10 »

A Mgr Gendreau, à Késo (Tonkin occidental).
M. Louis Imbert, à Bordeaux.......... 20 »

A Mgr Ferrant, Kiang-si sept..
Un prêtre du diocèse de Grenoble.......... 20 »
Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus.......... 20 »
M. J. Ferrant, curé, diocèse de Bruges.......... 20 »
Anonyme de Laval, pour ses défunts.......... 5 »

A Mgr Chouvellon, Su-tchuen oriental.
Un prêtre du diocèse de Grenoble.......... 11 »
Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus.......... 20 »
Anonyme du diocèse de Versailles.......... 5 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté.
Honneur et reconnaissance à saint Antoine de Padoue.......... 10 »

A M. Dalibert, Hakodaté, pour Notre-Dame de la Délivrande.
Mme Beccard, du diocèse de Meaux.......... 10 »
Anonyme du diocèse de Meaux.......... 10 »

Pour la conversion des Coptes (Mgr Macaire).
M. Jean Fraikin, Liège.......... 5 »

A Mgr Cazet, Madagascar central.
M. l'abbé Desbois, diocèse de Rennes.......... 10 »

A Mgr Hacquard, Tombouctou, pour ses écoles.
Anonyme de Lyon.......... 100 »

A Mgr Hacquard, Tombouctou.
M. l'abbé Arnould, du diocèse de Meaux.......... 10 »

Au R. Fr. Théodomir Mathern (Zanguebar sept.).
Mme Joseph Metz, diocèse de Strasbourg.......... 17 »

A Mgr Augouard, Oubanghi.
Une paroissienne de Saint-Martin-du-Fouilloux, diocèse de Poitiers.......... 5 50

A Mgr Langevin, Saint-Boniface.
André, Jean et Robert, Amiens.......... 10 »

Au R. P. Bruck, Saskatchewan.
A. de Paris.......... 1 »

A Mgr Vidal, îles Salomon.
Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus.......... 20 »

Pour le Bulletin.
Anonyme de Lyon.......... 10 »

ÉDITION ALLEMANDE

Pour le rachat d'enfants païens (Cameroun).......... 1.980 20
— — nègres (Zanguebar-méridional).......... 1.980 20
— Mgr Macaire, pour les Coptes en Egypte.......... 1.922 »
— les Sœurs du Bon-Pasteur, à Madras.......... 495 »
Total.......... 6.377 40

(*La suite des dons prochainement.*)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





JAPON.— PONT SACRÉ A NIKKO; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 93).

LA PERSÉCUTION EN CHINE

Meurtre du R. P. VICTORIN

Franciscain, missionnaire au Houpé méridional

Nous avons publié, il y a deux mois, une dépêche laconique annonçant le meurtre du R. P. Victorin, franciscain, dans le Houpé méridional. Voici les détails qui nous parviennent aujourd'hui seulement sur ce tragique événement et sur les malheurs qui menacent cette pauvre mission. Nous la recommandons à la charité de nos lecteurs.

LETTRE DE MGR POTRON, ÉVÊQUE TITULAIRE DE JÉRICHO, PROCUREUR GÉNÉRAL DES MISSIONS FRANCISCAINES

Y-Tchang (Houpé méridional), 14 décembre 1898.

Les nouvelles les plus alarmantes arrivent de l'intérieur.

Le 22 novembre, les brigands ont brûlé trois résidences. Le R. P. Victorin prit la fuite avec quelques chrétiens et se cacha dans une grotte; mais les misérables, ayant bien vite découvert sa retraite, s'emparèrent de lui, lui lièrent les mains derrière le dos et l'emmenèrent prisonnier, ainsi que les chrétiens. Une fois rendus à leur repaire, ils le dépouillèrent de ses vêtements à l'exception d'un petit caleçon et le jetèrent dans un puits dont ils bouchèrent l'ouverture. Plus tard ils retirèrent le Père, le pendirent à un arbre, puis, s'acharnant sur son cadavre, ils le coupèrent en morceaux.

Les chrétiens, pieds et mains liés, devaient être mis à mort le lendemain. L'un d'eux pria ses bourreaux de vouloir bien relâcher un peu ses liens puisque bientôt il devait mourir. Cette faveur lui fut accordée.

Pendant la nuit, aidé par une vieille femme, le prisonnier réussit à s'échapper, mais comme il escaladait les rochers dans l'obscurité, il tomba dans un énorme précipice. Quelle ne fut pas sa surprise de se trouver debout, sain et sauf, après une pareille chute, qui, naturellement, aurait dû lui causer la mort! Il reprit sa course, et c'est lui qui a pu raconter ce qui était arrivé au Père Victorin.

Hier, 13 décembre, les Révérends Pères Gratien et Cassien sont arrivés plus morts que vifs et voici ce que le Père Gratien nous a appris :

« Voyant que mes chrétiens n'étaient que des poltrons et que, si j'essayais le combat, je resterais seul sur la brèche, en face de l'ennemi, je leur ai dit :

« Vous avez encore le temps de fuir avant l'arrivée des persécuteurs ; partez tous pour Y-Tchang, les hommes seront nourris et logés par le mandarin, les femmes avec les enfants iront chez les Sœurs. Les vieillards qui ne peuvent pas marcher se rassembleront dans une maison et y attendront la mort. »

∴

L'émoi est considérable ici. Dans tous les coins ce sont des réunions; on parle mystérieusement, on fait des plans pour se soustraire à la mort. Un jeune enfant de cinq ans, fils d'un catéchumène, disait à une petite fille un peu plus âgée que lui : « Moi, je serai tué plus vite que toi, car ma peau est plus tendre ; pour toi, il faudra plus de coups. »

Une païenne disait à son tour à une religieuse :

« — Vous feriez bien d'aller sur le bateau européen, car peut-être ignorez-vous qu'on va vous tuer. »

Et en même temps elle demandait à sortir en ville pour aller mettre en sûreté un papier quelconque auquel elle tenait. Le soir, elle est revenue, disant qu'on voulait à toute force la retenir de peur qu'elle ne soit tuée avec les autres, mais elle a voulu quand même rentrer. Elle demanda alors à une sœur :

« — Mais s'ils me tuent, est-ce que je pourrai aller au ciel, moi qui ne suis pas baptisée ? »

On lui expliqua ce qu'étaient le baptême de sang et le baptême de désir ; la bonne femme se mit alors à faire des plans pour que le couteau ne lui fît pas trop de mal ; elle songeait à s'entourer la gorge avec son essuie-mains !

∴

Tout le monde est plus ou moins impressionné. Si le chien aboie, si une porte se ferme brusquement, si un bonhomme crie plus fort que d'habitude, chacun lève la tête et prête l'oreille. La note gaie, c'est que la résidence est transformée en caserne. Le Père Procureur est le général en chef, un prêtre chinois commande sous ses ordres. Les soldats sont une quinzaine de montagnards venus se réfugier ici pour fuir la persécution. L'exercice militaire commence par un chant, inédit jusqu'à nos jours, destiné à électriser un peu ces pauvres gens et au signal donné par le Père, tous ces foudres de guerre doivent courir sus à l'ennemi.

Une grande pancarte est collée au mur du couvent par ordre du mandarin :

« — *Si l'on vient attaquer cette maison, tous doivent se dévouer pour empêcher l'incendie.* »

Que Dieu nous protège !

CORRESPONDANCE

SU-TCHUEN MÉRIDIONAL (Chine)

Héroïsme et martyre.

Le titre par lequel nous signalons la lettre suivante à nos lecteurs nous semble la résumer parfaitement. C'est un de ces documents qui, selon une parole célèbre, doivent se lire à genoux et ces pauvres chrétiens de Chine qui préfèrent la mort à l'apostasie nous rappellent l'époque héroïque de la primitive Eglise et nous donnent pour un avenir prochain des espérances de triomphe. Dieu n'aurait-il pas pitié d'un pays où la foi s'affirme avec une telle générosité !

LETTRE DE MONSEIGNEUR CHATAGNON, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN MÉRIDIONAL.

Su-fou, 10 décembre 1898.

Le résultat de nos travaux pendant le dernier exercice, comprenant la fin de 1897 et le commencement de 1898, a été très consolant. Nous avons obtenu 14.000 baptêmes d'adultes et 32.000 baptêmes d'enfants infidèles, à l'article de la mort, chiffres rarement atteints dans cette mission. Je songeais à vous envoyer ma relation lorsqu'a éclaté la tempête.

J'attends depuis trois mois pour voir si elle s'apaisera, mais le péril devient si menaçant que je ne puis me retenir de pousser un cri d'alarme. Les désastres se multiplient avec une rapidité effrayante qui fait craindre la ruine complète de nos missions.

Je ne parle pas du Su-tchuen occidental qui a peut-être un peu moins souffert jusqu'ici, ni du Su-tchuen oriental où l'orage a commencé et qui a été le plus éprouvé ; je ne parle que du méridional.

∴

Près de la moitié déjà est envahi : sur cinq préfectures dont il se compose, deux sont ravagées. Et de jour en jour le mal fait des progrès. C'est sur notre frontière qu'il a pris naissance, et il s'est propagé rapidement de notre côté. Les sous-préfectures de Loui-kiang, Fou-chouen et Lang-tchang ont été les premières atteintes. Puis est venu le tour de la préfecture de Lou-tchéou.

∴

Sur le territoire des deux dernières, je ne crois pas qu'il reste un seul chrétien en dehors des villes. A Lou-tchéou, la bande dévastatrice a franchi le

fleuve Bleu. Toute la vaste région comprise entre ce fleuve, le Kouy-tchéou et le Yun-nan est tombée au pouvoir des rebelles.

Le plus grave est que deux missionnaires et un prêtre indigène sont restés dans ces parages, dans une position bien critique. Les brigands, voyant que le P. Fleury, qu'ils détiennent comme otage, leur a grandement servi pour les protéger, tiennent à capturer d'autres missionnaires, et ils y réussiront. Déjà le P. Renault, arrivé depuis un an à peine, a failli tomber entre leurs mains.

Il s'est échappé comme par miracle, en rentrant précipitamment dans la ville de Kong-hien. La chrétienté a été pillée, et trois jeunes filles emmenées en captivité. Le prêtre indigène Antoine Où m'écrit pour me faire ses adieux; il s'attend d'un jour à l'autre à tomber entre les mains des brigands.

Ce sera, je crois, notre sort à tous ; car, lorsque les rebelles seront maîtres de toutes les campagnes, les villes devront bien capituler. Les mandarins ne se le feront pas dire deux fois. Maintenant Su-fou et Loû-tchéou sont complètement entourées; les rebelles occupent les deux rives du fleuve Bleu, et quand ils voudront, ils entreront dans ces deux villes. La belle prise qu'ils feront là de douze missionnaires et de plusieurs milliers de chrétiens qui s'y sont réfugiés !

∴

La persécution, cette fois, a commencé dans les campagnes. C'est là que nous avions nos plus nombreuses et nos plus riches chrétientés. Elles ont toutes été pillées et incendiées. Les néophytes qui n'ont pu fuir assez vite ont été saisis et garrotés. On les torture pour les forcer à apostasier, sinon on leur coupe la tête. Plusieurs, hélas ! faibliront, car la vertu héroïque n'est pas le partage du grand nombre ; mais il y a aussi de beaux traits de courage. Nous avons des martyrs qui ne le cèdent en rien à ceux de la primitive Eglise.

Un riche chrétien de Loû-tchéou réfugié ici, et que j'ai vu souvent pleurer devant moi, a eu son beau-père pris par les brigands. Le vénérable vieillard, retenu dans leur camp, a été tenté de toutes les manières. D'abord on lui proposa de se racheter.

« — C'est cent ligatures (500 francs).

« — Eh bien, je vais chercher, dit-il. Vous avez dispersé toute ma famille, laissez-moi le temps de leur envoyer la nouvelle de ma captivité. »

Les cent ligatures trouvées, les brigands en demandent mille.

« — C'est plus que je ne possède, répond-il, et il ne vaut guère la peine de ruiner mes enfants pour prolonger de quelques jours un souffle de vie qui me reste. Cependant, je vais encore essayer. »

L'affaire traîna quelque temps ; tout le monde pouvait voir le beau vieillard enchaîné dans le bourg où les brigands étaient établis sur la grande route, et chacun s'apitoyait sur lui. Au bout de quelques jours, l'argent ne venant point et la troupe voulant décamper :

« — Allons, puisque tu ne peux payer, lui dirent-ils, renonce à ta religion et tu es libre.

« — Ah ! pour cela non, répond le vieillard, je tiens à ma religion plus qu'à l'argent, plus qu'à la vie. »

Ebahissement des païens !

« — Et pourquoi tiens-tu donc tant à ta religion ?

« — Parce qu'après cette misérable vie, elle m'assure un bonheur qui ne finira jamais. »

« — Contes de vieux radoteur, » dirent les brigands et ils lui coupèrent la tête.

Cet héroïsme frappa les païens, et ils en parlent ici avec admiration.

∴

Ailleurs, c'est une famille tout entière, hommes, femmes et enfants, qui fuyait devant les persécuteurs. Le grand-père, vieillard de soixante-dix ans passés, voyant qu'il ne pouvait suivre et allait tomber entre les mains des brigands, se réfugie dans une maison païenne au bord de la route. Le maître de la maison, touché de compassion, le fait asseoir. Les brigands arrivent :

« — Qui vive ! crie le chef.

« — Un fidèle observateur de la religion nationale, répond le maître. Tu vois bien que je ne suis pas chrétien, regarde mes tablettes.

« Et ce vieux-là ? » indiquant le vieillard qui avait l'air un peu étranger.

« — C'est mon beau-père.

« — Mais ne serait-il pas chrétien ? »

Et ce disant, il lui enlève son habit de dessus. Apparaît un scapulaire.

« — Qu'est-ce que cela signifie ? »

Et il interpelle vivement le vieillard, qui ne répond rien.

« — Tu vois bien qu'il est sourd, dit le maître de la maison. Ces morceaux de drap sur sa poitrine et sur son dos lui ont été donnés par un sorcier pour le préserver de tout malheur.

« — C'est louche, dit le chef des brigands, qui connaissait un peu les pratiques des chrétiens. Et toi, tu m'as bien l'air d'un ami des chrétiens, si tu n'es pas chrétien toi-même. »

Et, pour le punir, il fit piller sa maison.

∴

C'est là une caractéristique de la persécution actuelle, plus atroce que celle de 1895. Alors on

s'attaquait surtout à la mission, aux édifices publics, églises, pharmacies, écoles, etc. Là où les chrétiens furent inquiétés, ils trouvèrent généralement asile chez des amis païens qui les aidèrent même à sauver leurs biens. Cette fois, les chrétiens sont poursuivis partout et les honnêtes païens qui voudraient les secourir sont menacés d'être traités comme eux. Tout le monde semble conjuré contre les pauvres chrétiens, même leurs parents et leurs amis, qui, sincèrement et par pitié souvent, les poussent à l'apostasie. C'est pourquoi nos néophytes n'ont de refuge qu'auprès de nous dans les villes où les mandarins, n'ayant pas encore jeté le masque, maintiennent quelque police.

Mais ils ne sont pas sauvés pour avoir trouvé une cité de refuge. Il faut se loger, se nourrir, se vêtir. Or, la plupart, dépouillés par les brigands, arrivent sans ressources, affamés, demi-nus, en plein hiver. Quelle misère! Quelle pitié de voir ces milliers d'hommes, de femmes et d'enfants mourant de faim et de froid! C'est le tourment des missionnaires, c'est leur martyre le plus pénible.

∴

Le glaive des persécuteurs a fait relativement peu de victimes parmi nos fidèles, parce que la plupart se sont enfuis à temps. Mais maintenant que la misère et l'agglomération dans les logements étroits que nous avons pu leur procurer, les ont livrés en proie à toute les maladies, la mortalité est grande. Les missionnaires ont beau se prodiguer, eux et tout ce qui leur reste de ressources, comment pourraient-ils suffire aux besoins d'une multitude pareille?



Mgr CHATAGNON, des Missions Etrangères de Paris, Vicaire apostolique du Su-tchuen méridional.

∴

Des fugitifs, arrivés ces jours-ci de Long-tchang nous ont raconté le martyre d'un simple catéchumène, qui mérite d'être rapporté. Sa famille se composait de trois personnes : sa vieille mère, une femme et un enfant. Ils n'étaient pas riches, mais à l'aise. Les brigands commencent par tout piller, puis ils entreprennent de ravir leur foi à ces catéchumènes.

« — Pourquoi as-tu abandonné la religion des ancêtres? disent-ils au chef de la famille.

« — Parce que je l'ai trouvée fausse et ridicule.

« — Tu vas renoncer à la religion chrétienne.

« — Jamais. Que vous importe ma religion? C'est le seul bien qui me reste, je n'y renoncerai pas.

« — Alors, mets-toi à genoux, on va te couper la tête.

« — Pourquoi me mettre à genoux devant vous? qui êtes-vous? quelle autorité est la vôtre? »

Alors les brigands, voyant qu'ils ne feraient pas ployer un caractère de cette trempe, le percèrent de leurs lances et lui donnèrent le baptême du sang, le plus précieux et le plus sûr. Je ne sais ce qu'est devenu le reste de la famille. Impossible de connaître au juste ce qui se passe à un quart de lieue d'ici, tellement le pays est troublé. D'ailleurs, le combat dure toujours et même il ne fait que commencer. Ce sera bien autre chose quand les rebelles s'empareront des villes et massacreront les missionnaires et les chrétiens qui y sont réfugiés.

∴

Comment on en est arrivé là, c'est incompréhensible. Il était si facile au commencement d'éteindre l'incendie. Un missionnaire, le P. Fleury, a été pris l'été dernier par une troupe de brigands ; le Gouvernement français, naturellement, a demandé qu'il fût délivré au plus tôt. Nos grands mandarins persuadèrent alors à Pékin qu'il fallait ménager les brigands pour sauver le P. Fleury. Au lieu de les surveiller et de les serrer de près, ils leur laissèrent toute latitude de poursuivre leurs exploits et d'augmenter leur troupe. Pour sauver le P. Fleury, défense de les attaquer, défense de leur résister.

Voilà six mois que cela dure. Nos ennemis triomphent doublement, en perdant nos chrétiens et en

rendant les missionnaires odieux : car les mandarins, en proclamant que c'est pour sauver le P. Fleury qu'ils abandonnent les chrétiens à la fureur des brigands, affirment que tout un peuple est sacrifié pour un individu. Est-ce assez révoltant ?

***

Ce sont les mandarins et les lettrés nos ennemis qui excitent les brigands contre nous. Leur chef, le Yumantsé, un homme de peine grossier et ignorant, est incapable d'écrire les placards incendiaires affichés partout en son nom. Mais la meute que nos ennemis ont lancée contre nous se retournera contre eux. Là où il n'y a plus de chrétiens à piller, il faut bien que les rebelles vivent. Ils rançonnent les riches païens, les accusant d'être chrétiens ou amis des chrétiens. Déjà, ils ne craignent pas de s'attaquer aux mandarins. Il y a huit jours à peine, le sous-préfet de Long-tchang, voulut empêcher le pillage d'un convoi d'argent d'une banque païenne, sur la grande route, tout près de la ville. Les brigands l'ont mis en fuite et sont venus l'assiéger dans sa ville. Il a dû payer 20.000 taëls (100.000 francs) pour s'en délivrer. Depuis longtemps déjà, le télégraphe qui reliait le chef-lieu de la province à Pékin a été coupé. Les brigands ne veulent plus recevoir d'ordres de Pékin.

Ainsi une querelle locale de vulgaires malfaiteurs est devenue une guerre civile de toute la province et menace de dégénérer en une révolution générale.

C'est pourquoi nous implorons le secours des prières de tous les associés de la Propagation de la foi, afin que Dieu abrège l'épreuve.

***

P.S. — Au moment de fermer cette lettre, je reçois une bien triste nouvelle : le prêtre indigène Antoine Où, dont j'ai fait mention ci-dessus et que je disais menacé par les rebelles, vient de tomber entre leurs mains.

Je regarde le pauvre P. Où comme perdu ; il mourra de misère ou des suites des mauvais traitements qu'on lui fera subir, s'il n'est pas tué. C'est une grande perte pour la mission. Encore dans la force de l'âge, ayant à peine cinquante ans, c'était un prêtre exemplaire, capable et actif, rempli de zèle et de dévouement. Il lisait couramment le français et avait une instruction peu commune. Aussi, tous les missionnaires européens le regretteront sincèrement et feront leur possible pour le sauver.

Le Père Fleury a été délivré.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de Mgr Favier, coadjuteur de Pékin, une lettre de la plus haute importance. C'est une étude consciencieuse, précise, impartiale, sur les causes qui ont amené en Chine cette ère de persécution, sur la révolution au palais et les derniers événements politiques qui se sont accomplis. L'illustre évêque rend hommage aux efforts du gouvernement français et à l'énergie de M. le Ministre de France. Nous publierons cette lettre dans la livraison prochaine.

INFORMATIONS DIVERSES

Madrid. — Nous apprenons la mort de M. de Sainte-Marie, ancien Consul général de France. C'était pour les *Missions catholiques* un ami de la première heure ; nous avons publié de lui des articles très remarquables sur la Tunisie chrétienne. qui ont été reunis dans un volume encore déposé dans nos bureaux. Nous recommandons son âme aux prières des missionnaires et de nos lecteurs.

Abyssinie. — M. Gruson, lazariste, écrit d'Alitiéna, le 6 décembre 1898 :

« Vous savez que M. le Supérieur est revenu à Gouala le 13 novembre. Sa santé n'a pas trop souffert de ce voyage qui aurait dû user ses forces. Tous : Empereur, Abouna, Mattieouôs, M. Ilg, lui ont fait le plus aimable accueil. Ménélik a eu seul à seul avec lui plusieurs conférences fort longues ; il l'a invité à dîner (à l'européenne, avec cuiller et fourchette, s'il vous plaît) et lui a fait présent d'un beau mulet richement harnaché.

« La paix cependant n'est point faite. M. Coulbeaux m'écrit : la cour. Le parti de la guerre triomphera, ce semble. Priez bien pour nous. Visité par les sauterelles, le fléau de la guerre achèvera de désoler le Tigré, déjà si pauvre.

« Ras Sebhat et Dedjatch agos sont désormais nos amis. Le ras Mengascha estime beaucoup M. Coulbeaux. Il l'a prouvé en le mettant, au grand ebahissement des indigènes, à la tête de l'ambassade chargée de négocier la paix.

« Je suis bien content dans ma solitude d'Alitiena avec M. Picard, le frère Longuépée, deux prêtres indigènes, une vingtaine d'élèves. Ne croyez pas que je n'aie que des marmots en classe. Une demi-douzaine sont des jeunes gens de 20 ans, des élèves à barbe. Il y a dans le nombre même un homme marié. »

Les dépêches télégraphiques ont annoncé que la guerre entre Ménélik et Mengascha avait heureusement pris fin après quelques escarmouches, et qu'un traité de paix, dont les conditions restent encore mystérieuses, avait été conclu entre le Négus et son vassal révolté.

Japon. — M. Dalibert, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire du diocèse d'Hakodaté, nous écrit le 10 janvier :

Les *Missions Catholiques* sont la ressource des missionnaires. Déjà vos lecteurs m'ont offert quelques centaines de francs pour l'église de Notre-Dame de la Délivrande, je voudrais les en remercier ! La vierge Marie prendra possession de ce pays de Shônaï, remplaçant les pèlerinages diaboliques, dont je vous ai entretenus, par un pèlerinage chrétien ! Mais, les ressources ne sont pas encore suffisantes.

« Ces temps-ci, la politesse du jour de l'an m'a fait me rencontrer avec l'adjoint de la ville de Tsuru-ga-oka, et il m'a dit entre autres choses :

« — Nous attendons que vous éleviez une maison digne de votre « Dieu. vous êtes réellement trop pauvres ! Cette vieille chau- « mière n'attire pas ! Je sais qu'en ville, beaucoup de person- « nes se convertiraient, si vous payiez un peu plus de mine. »

« Je lui ai affirmé que bientôt, une belle église s'élèverait à la place de la chaumière :

« — On aime tant la Sainte Vierge en France, lui ai-je dit, « que pour la Mère de Dieu, toutes les bourses s'ouvrent, et « ainsi Jésus-Christ montrera qu'il est non seulement le Dieu « de la pauvreté, mais le Dieu des riches et des savants ! »

« Aidez-moi à tenir ma parole ! »

Amérique du Sud. — Le Congrès colombien a décrété, avant de se séparer, l'érection d'un monument à Jésus-Christ dans les termes suivants :

« Art. 1er. — La République de Colombie, à la fin du siècle dans lequel commença sa vie de nation libre et souveraine

accomplit le devoir de reconnaître d'une manière catégorique l'autorite divine sociale de Jésus-Christ et de le remercier de tous les bienfaits qu'elle a reçus de lui; elle le fait par la pré sente loi.

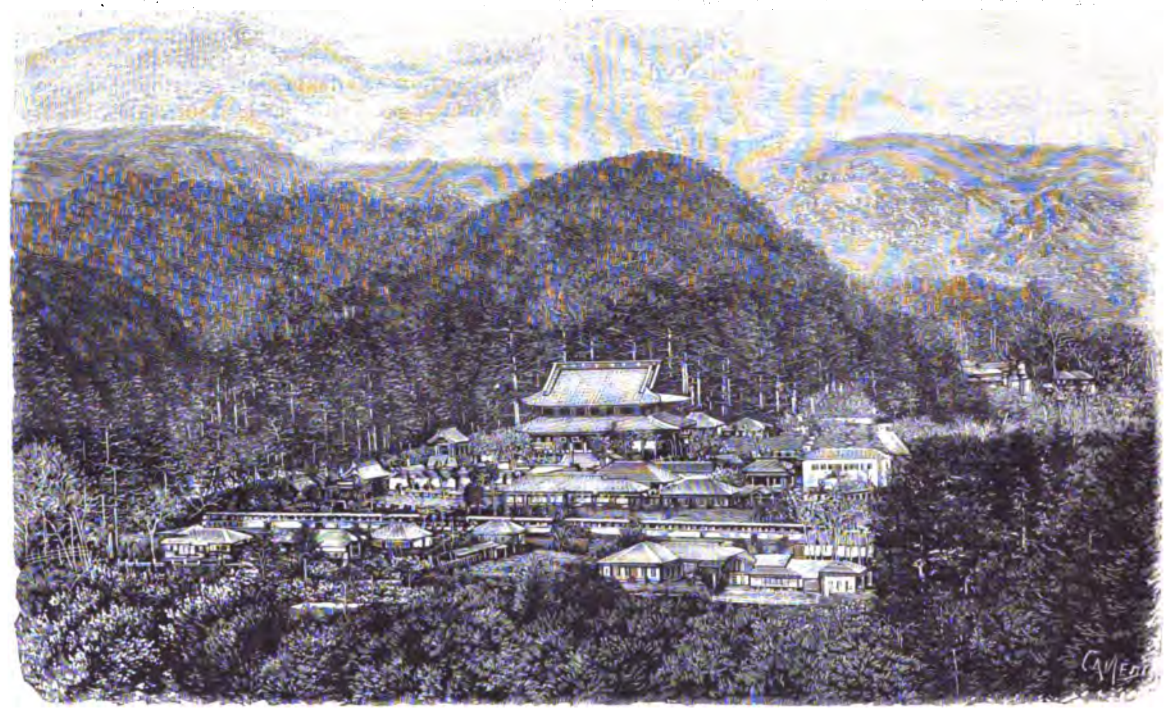
« ART. 2. — Comme témoignage de cette reconnaissance comme symbole de la gratitude nationale et pour perpétuer la mémoire de cet acte du Congrès par lequel se manifeste le sentiment le plus fort et le plus profond des peuples de Colombie, il sera élevé un monument, qui, après accord pris avec l'autorité ecclésiastique, sera érigé dans l'église cathédrale de Bogota. »

Iles Sandwich (*Océanie*). — On sait que, peu de temps après la mort du Père Damien Deveuster, un ministre protestant, le Rev. Hyde, jaloux de la gloire de l'humble Missionnaire, eut la prétention d'arrêter, par ses calomnies, le concert de louanges qui s'élevait en l'honneur de l'apôtre des lépreux. Elle lui attira une verte réplique de M. Robert Louis Stevenson, dont nous venons d'apprendre la mort.

La réponse de cet homme de cœur était sévère à l'égard du clergé protestant : elle fit néanmoins le tour de tous les journaux : elle était de celles qui n'admettent pas de réplique, tant elle était nette, précise, lumineuse, concluante. Aussi n'a-t-elle pas suscité de polémique ; mais maintenant que l'auteur est mort, sir Berry Smith, ex-consul d'Angleterre aux Samoa, voudrait donner le change au sujet de cette lettre, et faire croire à ses lecteurs que M. Stevenson l'a formellement désavouée, avant de mourir; pour preuve, il en appelle au témoignage du Rev. Clarke, ministre protestant à Samoa, ami intime de M. Stevenson.

Or, M. Clarke, dans un article du *British-Weekly*, proteste hautement contre les insinuations de Sir Berry Smith :

« Prétendre que M. Stevenson a regretté d'avoir écrit sa brochure, sous prétexte qu'elle blesse injustement le clergé anglican, c'est tout simplement un grotesque renversement des faits. M. Stevenson a eu certainement du regret ; mais ce regret est venu de ce que, en publiant sa brochure, il a dû révéler au monde entier un scandale qui avait excité sa légitime



JAPON. — PREMIER GROUPE DES MAUSOLÉES DE NIKKO ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir p. 92).

indignation et qui, sans cela, n'eût été connu que d'un petit nombre de personnes (1). »

En outre, nous apprenons par le *Boston-Pilot* que la veuve de M. Stevenson vient d'écrire à M. Charles Warren Stoddard, ami du regretté défunt et professeur à l'Université catholique de Washington, pour lui exprimer son desir de voir les journaux catholiques démentir les calomnieuses assertions de l'exconsul de Samoa.

« Les allégations de sir Berry Smith en cette matière, dit-elle, sont fausses, et ont été prouvées telles par les personnes les plus à même de connaître et de dire la vérité. »

Tandis que le démon s'efforce d'obscurcir la gloire de l'humble religieux des Sacrés-Cœurs, Dieu, de son côté, s'apprête à déposer sur son front la couronne des béatifiés.

Nous sommes heureux, en effet, de constater que la confiance des fidèles dans l'intercession du Père Damien va toujours grandissant, et que le ciel l'autorise par des faveurs spirituelles et temporelles de plus en plus éclatantes et nombreuses.

La maison natale de l'apôtre des lépreux, acquise depuis peu par les Pères des Sacrés-Cœurs, est devenue un centre de pèlerinage. Elle est située au village de Tramloo, à quelques lieues de Louvain (Belgique). C'est par centaines que, chaque dimanche, on y voit accourir les pèlerins désireux d'invoquer le « saint » dans la chambrette même où il est né, et où il se plaît aussi à exaucer les humbles requêtes de ceux qui souffrent. Un prêtre s'y trouve toute la journée pour veiller à la garde des souvenirs qu'on y conserve, et prévenir en même temps tout acte de culte prohibé. Le procès de béatification ne tardera pas à être instruit selon les formes canoniques : le Saint-Siège a bien voulu donner des encouragements aux religieux chargés de promouvoir une cause qui a pour elle les sympathies universelles. Ce serait le cas de répéter ici la vieille formule des premiers siècles chrétiens : *vox populi, vox Dei.*

(1) M. Stevenson s'indignait de ce que, parmi tant de ministres résidant aux Sandwich, il ne s'en fût pas trouvé un seul qui eût osé aller s'enfermer à Molokai, comme le Père Damien, pour y servir les lépreux protestants. N'était-ce pas là, en effet, une sorte de scandale pour ses coreligionnaires ?



JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE
(KAMAKURA ET NIKKO)

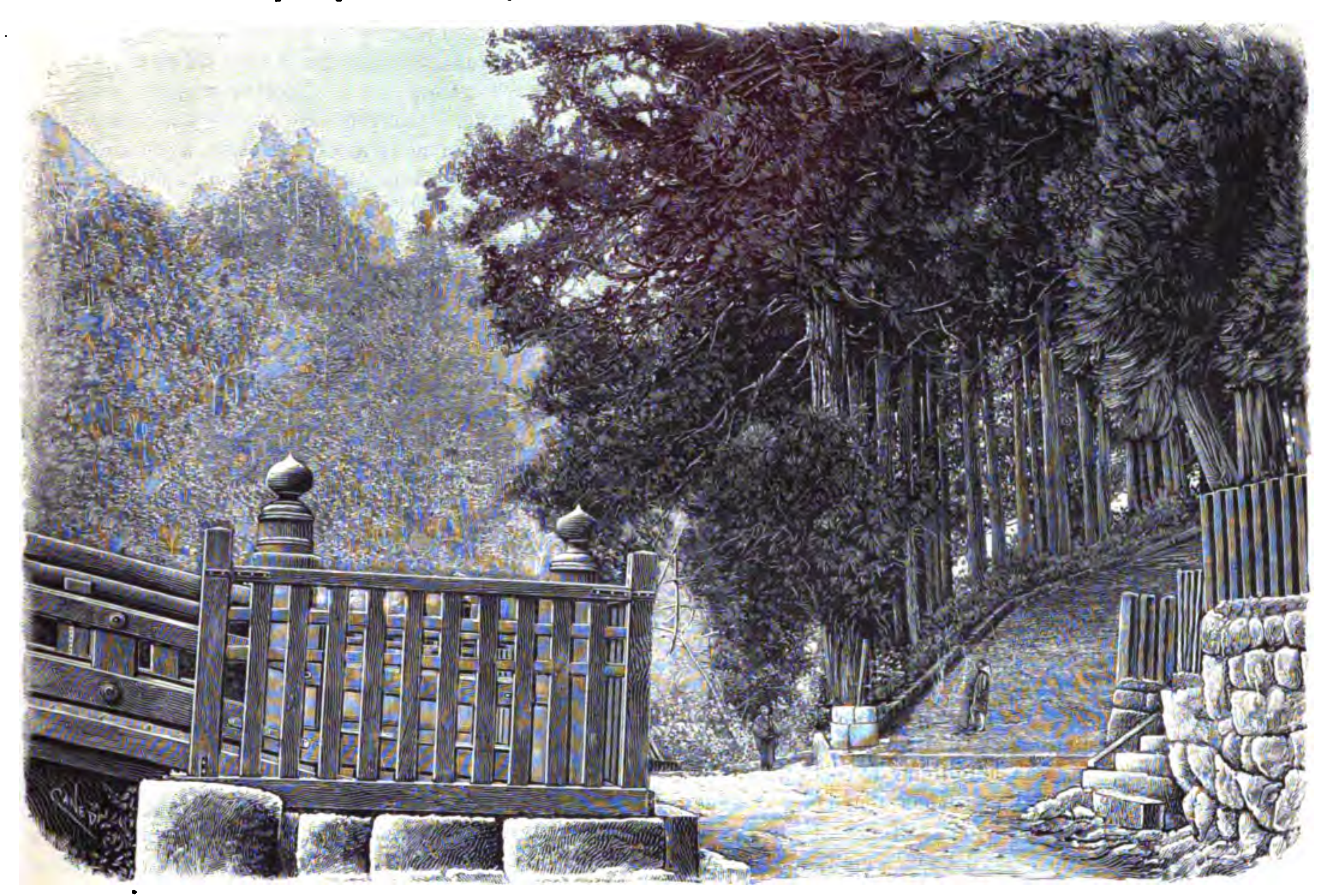
Ruines et Mausolées

Par M. Michel RIBAUD
De la Société des Missions Étrangères de Paris

DE YEDDO A NIKKO

Suite (1)

Nous avons essayé d'esquisser le portrait de Iyeyasu comme homme politique à l'intérieur; comment va-t-il se montrer à nous dans sa politique extérieure. Quel sera sa conduite à l'égard des étrangers et spécialement à l'égard du Christianisme florissant? Il est facile de le prévoir. Parvenu au faîte du pouvoir par la seule force de son génie, n'ayant qu'une ambition, celle de demeurer le maître incontesté de l'empire et de transmettre cette autorité absolue à une dynastie dont il est le fondateur, il sera excessivement ombrageux pour tout ce qui paraîtra contrecarrer ses vastes desseins. Imbu de Bouddhisme et de confucianisme jusqu'à la moëlle, sans y croire, ignorant tout ce qui se passe dans le monde et voulant l'ignorer, il aura pour les hommes et les doctrines venus d'Occident sinon du mépris, au moins une attitude défiante. Son caractère ombrageux lui grossira comme des montagnes des



JAPON. — AVENUE DE NAGASAKA, A NIKKO; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir page 94).

incidents insignifiants suscités par quelques Portugais ou Hollandais à l'esprit brouillon. Le catholicisme, introduit depuis plus d'un demi-siècle dans l'Empire où il comptait déjà plus d'un million de fidèles, se dressera devant ses yeux, grâce à quelques petites intrigues faussement attribuées aux Jésuites, comme un obstacle insurmontable, comme une menace pour l'empire, si on ne le détruit pas dans sa racine. Telle sera donc sa politique extérieure : l'abolition complète du Christianisme et la fermeture du Japon aux étrangers, politique néfaste inaugurée par Iyeyasu et achevée par son deuxième successeur, emitsu.

Il est inutile de raconter ici en détail les sanglantes persécutions qui assombrirent son règne : bannissement général de tous les missionnaires; démolition des églises, chrétiens obligés à l'apostasie; exils, supplices du feu; peines capitales, tous les moyens furent bons. Un grand nombre des victimes étaient de haute lignée :

« Si Iyeyasu n'hésita pas à frapper de la sorte les plus nobles et les meilleurs d'entre ses sujets, c'est qu'il savait son usurpation désapprouvée par les princes chrétiens et qu'il voyait Hideyori supporter avec impatience le joug qu'il lui avait imposé.

« Contre ceux qu'il ne pouvait exiler sous prétexte de christianisme, force lui fut d'avoir recours aux armes. En

(1) Voir les *Missions* des 6, 13, 20, 27 janvier, 3, 10 et 17 février.

1615 il sort vainqueur de la bataille meurtrière d'Osaka et maître absolu de tout le Japon. Mais il ne survécut pas longtemps à ce triomphe. Il mourut peu après, vers le commencement du mois de juin, laissant le troisième de ses fils, Hidetada, héritier de son pouvoir et de ses ressentiments contre les chrétiens (1). »

∴

Telle est, dans ses traits principaux, la grande figure de Tokugawa-Iyeyasu. Son histoire revivait dans notre souvenir, tandis que, près d'entrer dans Nikko, nous longions la majestueuse avenue de cèdres par où ses restes ont passé quand on les transporta, au milieu d'une pompe incroyable de splendeur, dans sa magnifique demeure funèbre.

Esprit profond et hardi, capitaine intrépide autant qu'habile politique, possédant à un degré extraordinaire la connaissance des hommes et arrivant à les soumettre infailliblement à ses fins autant par l'ascendant de son génie que par son adresse à les manier, capable de tout entreprendre et de tout mener à bonne fin, infatigable dans la paix comme dans la guerre, c'était un de ces caractères remuants et audacieux nés pour transformer un empire. Il donna au Japon, bouleversé depuis près de six siècles par une féodalité turbulente, une paix durable. Il clôt l'ère des guerres civiles. Mais cet homme puissant fit dans sa politique extérieure une faute qui, comme toutes les fautes commises par des esprits de sa trempe, eut des conséquences irrémédiables. Il ne comprit pas ce que sa politique de destruction du christianisme et d'isolement du Japon allait avoir de désastreux pour son empire.

« Cette politique, a dit un éminent écrivain anglais, qui a profondément étudié le Japon et son histoire, a retardé de deux siècles et demi l'entrée du Japon dans le concert des nations civilisées. Elle l'a non seulement retardée, mais elle l'a rendue infiniment plus difficile quand le moment vint de le faire. Si le Japon s'était européanisé il y a deux siècles, il ne serait pas obligé maintenant, à la fin du XIXe siècle, de frapper à la porte pour être admis dans le concert des nations civilisées. Mais ce n'est pas seulement sur le terrain politique que cette ligne de conduite eut de désastreux résultats. Lorsque le Japon tourna le dos aux missionnaires espagnols et portugais, il s'attacha aux philosophes chinois. Il employa les deux cent cinquante années du régime des Tokugawa à s'assimiler non seulement la philosophie chinoise, mais encore sa littérature, sa médecine, sa musique et le reste, et maintenant il est obligé d'essayer de les désapprendre. Au lieu de commencer son travail d'adoption de la civilisation d'Occident alors que l'Europe était à ses débuts, le voilà obligé de le faire avec une Europe infiniment plus avancée et plus puissante. Tandis que cette Europe faisait des pas de géant dans la carrière du progrès, le Japon alourdissait son esprit et sa langue du poids inutile des méthodes chinoises. Il agit comme celui qui, dans des régates, de propos délibéré ne partirait qu'une demi-heure après son concurrent, et emploierait cette demi-heure à s'enduire les mains avec du plomb (2). »

(1) Abbé Marnas. *La Religion de Jésus ressuscitée au Japon*
(2) Chamberlain.

Tandis que ces souvenirs historiques nous revenaient à l'esprit en présence de cette vieille avenue de cèdres, témoins d'un lointain passé, les rameaux montagneux à travers lesquels notre train s'était engagé se multipliaient. Nous approchions de la ville sainte du Japon païen. Devant nous, au-dessus des massifs gigantesques des Cryptomerias, la superbe montagne de Nikko-san étalait, de plus en plus étincelante, sa crête lézardée de neige et ses ravins tourmentés, resplendissants de place en place comme de l'or sous le soleil, à la manière du Righi par une soirée de printemps.

Et maintenant nous suivons, au sortir de la gare, la longue rue montante du village de Nikko, au milieu de la foule bigarrée et disparate des pèlerins. De chaque côté, à gauche et à droite sans discontinuer, les riches boutiques des brocanteurs étalent leurs curiosités locales : des plateaux, des objets laqués, tournés, des bols à riz et toute espèce de petits ustensiles, que les pèlerins nippons achètent à l'envi au retour, en souvenir de la visite aux temples.

L'hôtel où nous nous arrêtons s'élève à l'extrémité du bourg, sur un petit monticule qui domine le torrent du Daigawa, au delà duquel commencent les magnificences boudhiques de Nikko. De cette esplanade, inaccessible aux bruits de la ville, on embrasse d'une vue d'ensemble le massif des vieux cèdres noirs qui recouvrent, comme pour les protéger, les merveilles de laques, de bronze et d'or.

Autour de ces vastes futaies sombres se dressent, de plus en plus hautes, comme étagées, les montagnes boisées avec leurs mamelons énormes, leurs ravins et leurs pics sauvages. Au-dessus de cette nature majestueuse et calme règne ce silence solennel des grandes solitudes, interrompu seulement par les mugissements adoucis des torrents et le murmure lointain des cascades..... Iyeyasu et Iyemitsu, son petit-fils, ont montré un goût d'artiste en choisissant ces sites sévères pour dormir leur dernier sommeil.

NIKKO

Le Pont impérial. — 1er Groupe : Le temple des trois Boudha (Sambutsu-dô).

Le transfert des cendres de Tokugawa-Iyeyasu à Nikko fut l'occasion de l'embellissement et, pour ainsi dire, la cause de la splendeur actuelle de ces temples célèbres ; mais il n'en a pas été l'origine. Pour trouver cette origine, il faut remonter à près de douze siècles en arrière.

Ce fut vers l'an 767 qu'un bonze fameux, du nom de Shô-dô-shô-nin, conduit au sein de ces luxuriantes montagnes d'une manière merveilleuse, y éleva le premier un petit temple qu'il appela *Shi-hon-ryu-ji* (monastère des quatre dragons). Une nuit, dit la légende, il eut un songe durant lequel un homme lui apparut et lui dit :

« La colline du Nord s'appelle la montagne des quatre dieux, elle est habitée par le dragon d'azur, l'oiseau vermillon, le tigre blanc et le sombre guerrier. Chacun de ces dieux habite un des quatre sommets de la montagne, orientés aux quatre points cardinaux. »

Le lendemain il se dirigea vers cette montagne. Lorsqu'il arriva au sommet, il aperçut quatre nuées qui s'élevaient autour de lui. Il se trouva satisfait et commença à élever un temple en l'honneur des quatre dragons.

A partir de cette époque, chaque lustre, chaque siècle, y apporta sa pierre. Au commencement du VIIIe siècle, un Daimyo de Shimotsuke, du nom de Tachibana no Toshito, reconstruisit, en l'augmentant, le temple primitif, tandis que Shô-dô-shônin, le fondateur, en créait deux nouveaux. Le pèlerinage, déjà devenu populaire, avait attiré l'attention de l'Empereur régnant, qui, vers la même époque, fit élever le temple de Mangwanji, se réservant dès lors de nommer lui-même les grands prêtres. Au commencement du IXe siècle, le célèbre Kôbo-Daishi, orateur, peintre, sculpteur, calligraphe, explorateur, trouva le moyen, au retour d'un voyage en Chine, de transformer la religion nationale du Japon, le shintoïsme, en Boudhisme, par cette étonnante découverte que toutes les divinités du Shintoïsme ne sont que des incarnations de Boudha. Ce fameux bonze vint en 821 visiter ces montagnes qu'il dota bientôt de trois temples : *Taki-no-ô-gon*, *Zui-ku-ko*, *Kio-taki-gon-gen*. Ce fut lui aussi qui donna à ces montagnes le nom de Nikko, qui signifie : splendeur du jour.

Vers la fin du XIIe siècle, Minamoto Yoritomo, l'usurpateur de la puissance impériale, le vainqueur du clan des Taira, alloua à ces temples quelques terres, dont les revenus devaient servir à l'entretien des bonzes et des monuments. Ces présents, joints à ceux déjà faits par les empereurs et par d'autres particuliers, portaient ces revenus à 180.000 *Kokus* de riz, c'est-à-dire à près de 3.600.000 francs.

Au XVIe siècle, pendant le règne de l'Empereur Ten-sio, on comptait à Nikko 36 grands temples et 300 petits.

Les guerres civiles qui firent rage vers la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, jointes à la haine que le puissant Taiko-Hideyoshi, le Régent de l'Empire, manifestait contre le Boudhisme florissant, furent les causes de la destruction presque totale de cette citadelle du Boudhisme. Il ne restait en 1614 de cet amoncellement d'édifices que neuf temples. Les autres avaient été rasés ou réduits en cendres.

L'époque de la Restauration arriva. En 1619, quand les cendres de Iyéyasu furent transportées à Nikko, on commença activement à relever les ruines et à réédifier les temples incendiés. On les décora avec un luxe inouï. La paix solide et durable que l'illustre défunt avait apportée à l'Empire produisit comme une efflorescence des arts dont les œuvres merveilleuses furent prodiguées à son tombeau.

L'inhumation des restes de Iyemitsu, le petit-fils de Iyeyasu, au milieu de ces sites superbes, fut encore une occasion de multiplier les richesses et les œuvres d'art. Dès le XVIIIe siècle, cette montagne fut regardée comme incomparable pour la magnificence et la splendeur (1).

Au sein de ces multitudes de temples amoncelés émergent quatre groupes principaux : le *Sambutsu-do* (temple des trois Bouddhas), le *To-sio-gu* (Mausolée de Iyeyasu et ses dépendances), le *Futa hara no jinja* (Temple des deux tempêtes) et le *Rei ya* (Mausolée de Iyemitsu).

∴

C'est le premier de ces groupes, le *Sambutsu-dô*, que nous allons visiter aujourd'hui (6 avril), par un temps gai et froid, une de ces journées de transition entre l'hiver et le printemps qui donnent aux montagnes et aux forêts encore dépouillées un je ne sais quoi d'âpre et de sévère.

Immédiatement au sortir du village bruyant et affairé de Nikko, on se trouve en face du torrent, le Dai gawa, qui semble servir de fossé d'enceinte, séparant de la montagne bouddhique la ville profane et mercantile. Ses flots tumultueux et écumants se brisent contre d'énormes roches polies et roulées qu'il a entraînées dans ses jours de furie. Sur la rive opposée, s'élève d'un jet la forêt des cèdres, colosses séculaires, que l'on pressent abriter des merveilles. A gauche, en amont, le torrent, encaissé entre de hautes collines, perd, en un tournant assez régulier, ses blanches eaux bondissantes qui tranchent sur le vert sombre des cryptomerias et les hachures grisâtres des branchages embrouillés. La solitude, le calme, le silence solennel, particulier à la grande nature primitive, dont le bruissement des torrents et la chute des cascades semblent faire partie, imprègnent ces sites d'une majesté sévère.

∴

C'est là, au milieu de ce décor sauvage et grandiose, que repose, svelte et gracieux, jeté sur le Dai gawa d'une rive à l'autre, comme par enchantement, le célèbre pont divin (*mi-hashi*), tout étincelant de laques rouges et d'or (voir la gravure p. 85.) Les doubles piliers, massifs et épais, creusés dans le roc, consolidés par des traverses de granit passées en clef, offrent, grâce à l'habileté de la pose, une apparence remarquable d'élégance et de force. Le tablier et les balustrades d'un cintre très correct sont d'un rouge ardent. La bordure supérieure des rampes est ornée de plaques de métal, ouvrées, aux reflets d'or. Il est là depuis des siècles et l'on dirait qu'il est achevé d'hier, tant ses laques brillantes sont fraîches, tant ses dorures sont étincelantes.

Fermé au vulgaire, il ne s'ouvrait durant la période shogunale de Yedo qu'une ou deux fois l'an, quand le shogun régnant venait accomplir, accompagné d'une escorte de 130.000 hommes, son pèlerinage à la tombe de Ieyasu, ou à l'occasion de quelques grandes solennités.

∴

Les origines de ce pont sont enveloppées de circonstances singulières. Une légende rapporte que, vers le milieu du VIIIe siècle, le bonze Sho-do-sho-nin, étant arrivé dans ces lieux, avec quelques disciples « fut effrayé de voir ce torrent aux flots argentés en face de rochers abrupts. Ne sachant comment le franchir, ils se mirent en prières, et virent, au bout de quelque temps, apparaître un ange semblable à un démon. Il avait au cou un collier de brillants et portait un vêtement rouge et noir. La main gauche était appuyée sur la hanche et dans la main droite, il tenait deux serpents, l'un rouge, l'autre bleu. D'une voix semblable au bruit du tonnerre, il prononça ces paroles :

« Je suis *Shin-ja-dai-ô*. Lorsque *Gen-sô* et *Sau-sô* sont « allés de Chine au pays des Indes, ils ont pu, grâce à leurs « prières, traverser le désert. Que tes prières soient également exaucées : passe. »

Et faisant signe à *Shô-dô-shô-nin*, il lâcha ses deux serpents. Les reptiles franchirent la rivière en se déroulant

(1) Dautremer, *Nikko, passé et présent.*



d'un bord à l'autre, la tête chacun dans une direction; leur corps prit les couleurs de l'arc-en-ciel et ils formèrent un pont. Le philosophe passa et arriva sur la rive nord du torrent. A ce moment, ange, serpents et pont, toute la vision disparut.

« A dater de cette époque, le pont que l'on y construisit s'appela *Yama-hige-no-ja-bashi*, du nom d'une petite passerelle que *Shô-dô-shô-nin* avait fait établir par ses disciples (1) ».

⁂

Telles auraient été les origines de ce pont célèbre. Dès le commencement du IXe siècle, l'Empereur régnant qui, comme ses prédécesseurs, s'était laissé dessaisir du pouvoir et ne s'occupait déjà exclusivement, comme descendant des dieux, que de Boudhisme au sein d'une cour efféminée et indolente, donna des ordres pour la construction d'un pont luxueux, à la place du petit pont primitif construit par *Shô-do-shô-nin*.

Depuis cette époque on l'entretient avec soin. Il y a huit siècle qu'il est dans l'état superbe où nous le voyons aujourd'hui.

⁂

C'est sur le pont banal jeté à vingt mètres de distance du pont impérial, que nous franchissons le torrent, jouissant de nouveau de la vue de ce délicat objet d'art si inattendu et si surprenant au sein de ces âpres montagnes.

Nous passons devant deux petits temples minuscules : le premier *Shin-ja-ô-sia* (le protecteur du pont des ambassadeurs), le second *Tabi-sho* (le sanctuaire des offrandes), puis nous nous engageons dans l'avenue montante de *Nagasaka* (voir la gravure p. 91), qui sert comme de vestibule à la pagode du *Sambutsudo* et aux temples-tombeaux de Iyeyasu.

Je n'avais encore pas vu de cèdres aussi magnifiques que ceux qui bordent cette voie royale. Leurs troncs énormes plongent d'un jet dans le sol, tandis que, de leurs immenses fûts lisses, rayonnent glorieusement les sévères branchages noirâtres qui se rejoignent bien au-dessus de nos têtes en forme de voûte colossale. Ils se suivent en files serrées, les géants ; à de rares intervalles seulement, à travers le feuillage déchiqueté qui se dessine vivement sur le bleu du ciel, s'échappent quelques nappes lumineuses.

A mesure que nous montons dans cette demi-obscurité crépusculaire, les murmures adoucis du torrent, augmentés du ruissellement sonore de plusieurs cascades, viennent attirer notre attention. Impossible de les voir dans la montagne voisine au-delà des précipices qui nous en séparent ; mais à leur chute violente on les devine impétueuses et profondes. Leur bruit s'enfle, s'adoucit, éclate, s'étouffe dans les bas-fonds. C'est l'éternel murmure funèbre qui retentit partout au sein de cette nécropole boudhique. Aujourd'hui le rossignol japonais (*cettria-cantans*) vient y ajouter ses trois délicieuses notes claires, douces, veloutées et fortes en dessins tantôt ascendants et tantôt descendants, tandis que d'autres charmants petits êtres ailés, inconnus, chantent de leur voix mélodieuse et étrangère leur plus bel hymne au printemps.

(*A suivre*).

(1) Dautremer : *Nikko passé et présent.*

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

PREMIÈRE PARTIE

BOTANIQUE

Suite (2)

PITTOSPORACÉES. — Ici, nous avons affaire à des *arbres*, et non à des *herbes*. Le genre *Pittosporum*, assez faiblement représenté en Europe, semble être ici comme dans son paradis. Huit belles espèces sont à signaler. La première et la seconde exsudent de la térébenthine de première qualité ; les Maoris les nomment respectivement *Tarata* et *Tataka* ; quand à leurs noms scientifiques, les voici, ainsi que ceux de leurs congénères : *Pittosporum crassifolium*, *umbellatum*, *tenuifolium*, *eugenioides*, *cornifolium*, *reflexum*, *pimeleoides*, *radicans*. Toutes ces espèces pourraient, je crois, être de quelque utilité si elles étaient étudiées par l'industrie.

DROSERACÉES. — A l'appel de ce nom, deux frêles plantes répondent. L'une (*Drosera propinqua*) ressemble à un minuscule piège à mouches ; les feuilles simulent des boucliers ; les fleurs sont délicates et roses ; la racine est bulbeuse, enfermée dans une gaîne. L'autre, plus développée dans ses proportions (*Drosera intermedia*), croît dans les marécages ; les fleurs en sont blanches, et les feuilles plus allongées et moins unies que dans l'espèce précédente.

VIOLACÉES. — Chose étonnante ! la violette, qui chez nous a un parfum si exquis, n'en a aucun ici. Même les espèces qu'on a importées d'Europe deviennent peu à peu inodores. Avant l'arrivée des premiers colons, les Maoris connaissaient trois sortes de violettes, nommées par eux *haka*, et par les savants qui les ont découvertes *Erpetion spathulata*, *striata*, *purpurea*. La première était blanche ; la seconde, striée de pourpre et de blanc ; la troisième, pourpre ou violette. Celle-ci était donc la seule qui vraiment méritât son nom.

FLACOURTIACÉES. — Dédiée à M. de Flacourt, cette famille d'arbres et d'arbustes rares possède en Nouvelle-Zélande deux espèces remarquables, le *Melicytus ramiflorus* et le *Melicytus macrophyllus*, connues ici sous le nom de mahoc.

Ce sont de beaux arbres atteignant en hauteur une moyenne de 40 à 50 pieds, tout chargés d'un épais feuillage sous lequel se dissimulent de petites fleurs portées sur de longs pédoncules. Comme chez le *hinau*, le bourgeon terminal se roule en une longue spirale. Le bois du *mahoc*, quoique extrêmement pesant, n'a guère de consistance ; il se dessèche vite et s'effrite en poussière.

⁂

CRUCIFÈRES. — Ici encore nous allons constater que, de l'Europe aux antipodes, il y a une longue distance. En France et ailleurs, les *crucifères* sont partout sur notre chemin ; ici, il faut les rechercher avec soin pour en trouver. Et encore, savez-vous quel sera le résultat de tous nos efforts ? Deux sortes de cresson, le *Nasturtium*



sylvestre et le *Nasturtium latifolium*, que nos Maoris regardent comme un excellent apéritif et dépuratif : le *naunau* ou *Lepidium oleraceum*, la *Cardamine debilis* et *Alyssum maritimum*. Et c'est tout.

RENONCULACÉES. — Cette famille, qui d'habitude est la première dans les ouvrages de botanique, serait un mauvais début dans une flore océanienne. Les *Ranunculus*, qui en sont le type principal, sont ici au nombre de cinq dont deux offrent les plus grands dangers. Ce sont les *Ranunculus acris* et *hirtus*, beaux à voir, mais remplis d'un suc extrêmement âcre et vénéneux. Nous les admirerons donc à distance.

Les trois autres (*R. rivularis*, *acaulis*, *plebeius*) ne sont remarquables que par le nombre irrégulier de leurs pétales.

La seule renonculacée qui ici mérite notre attention est une *Clematis* appelée *Puatautaua* par les indigènes ; le parfum de ses fleurs verdâtres est quelque chose d'inexprimable. On la rencontre surtout près de la mer, sur les monticules de sable. On devrait l'appeler *Clematis fragrantissima*. Elle a une sœur dont tout le mérite est dans la blancheur immaculée de ses larges fleurs (*Clematis hexasepala*). Toutes les deux jadis jouaient un grand rôle dans les fêtes et cérémonies superstitieuses ; c'était la tête couronnée de *puawananga* que les sorciers procédaient à leurs incantations, évoquaient les esprits et prophétisaient l'avenir.

∴

CUNONIACÉES. — Cette famille nous présente un bel arbre le *towii*, ou *Weinmannia betulina-fuchsioïdes-sylvicola*. C'est le bouleau zélandais. On en distingue plusieurs variétés, toutes extrêmement recherchées des ébénistes à cause de leur bois rouge strié de noir. Il faut y joindre le *tawhero*, *Leiospermum racemosum*, qui offre les mêmes avantages, en y ajoutant celui d'un agréable feuillage.

Enfin, pour être complet, je mentionnerai deux arbustes qui me semblent devoir être classés ici : le *makaka* ou *Ackama rosæfolia* et le *Quintinia serrata*.

FICODÉES. — Passant sous silence la famille des *Crassulacées*, absente de notre flore indigène, nous arrivons au fameux *Eruerueka* (*Mesembryanthemum Australe*), très répandu dans certaines régions près du rivage. Les fleurs sont tantôt blanches et tantôt roses.

Nous rencontrons ensuite l'épinard de la Nouvelle-Zélande (*Tetragonum expansum*), avec son diminutif, le *panamata* (*Tetragonum pusillum*).

∴

CUCURBITACÉES. — Il va sans dire que, depuis la colonisation de nos îles, tous les légumes d'Europe, et par conséquent les courges, les melons, les pastèques et les concombres, ont été importés ici ; ils y réussissent à merveille. Mais les Maoris de la vieille école ne connaissaient pas ces « richesses » ; en fait de courges, ils ne possédaient que le *hue*, dont le fruit vidé et desséché leur servait de gourde ; le *mawai* (*Sicyos Australis*) leur tenait lieu de concombre.

Il est à remarquer que ce genre de plantes était l'objet d'un profond mépris parmi nos indigènes : n'en est-il pas de même chez nous ? Quand on a comparé quelqu'un à une « citrouille » n'a-t-on pas dit le dernier mot en fait d'insultes ?

PASSIFLORES. — En tout pays, les Passiflores attirent l'attention par l'originalité de leur système floral et les souvenirs qu'il semble rappeler à l'imagination. Le *kohia* ou *powhiwhi* exerce en Nouvelle-Zélande la même fascination. La fleur en est semi-verdâtre, semi-orangée ; un parfum suave s'en exhale, surtout à certaines heures du jour. Ses fruits ressemblent à des mirabelles ; ils sont très appréciés des écoliers. Toutefois, il faut avouer que l'odeur de térébenthine qu'ils répandent est un peu forte pour les commençants ; mais on s'y habitue, on finit même par trouver agréable ce qui tout d'abord paraissait déplaire. On pourrait extraire de ce fruit une huile essentielle qui aurait du prix. Les savants ont dénommé cette plante *Passiflora tetrandra*.

∴

HALORAGACÉES. — Nous voici maintenant en présence des *Cerecodia*, genre riche en espèces (*erecta*, *alternifolia*, *nicana*, *serrata*, etc. etc.). Toutes sont pourvues de tiges quadrangulaires et de feuilles aussi raides que des barbes de porc-épic et dentelées comme une scie. Néanmoins, ce sont des plantes utiles, appartenant à la pharmacopée indigène. On peut leur associer les *goniocarpus depressus*, *tetragynus*, *citriodorus*, et le *myriophyllum propinquum*.

ONAGRARIACÉES. — Comptons d'abord dix-huit espèces d'*Epilobium*, à savoir les *E. pedunculare*, *nummularifolium*, *rotundifolium*, *microphyllum*, *thymifolium*, *alsinoïdes*, *nerterioïdes*, *atriplicifolium*, *pubens*, *cinereum*, *incanum*, *glabellum*, *virgatum*, *hirtigerum*, *confertum*, *pallidiflorum*, *junceum*, *haloragifolium*. Toutes ces espèces n'offrant qu'un intérêt purement botanique, je me contenterai de les citer.

Après cette fastidieuse avalanche de noms latins, nous pouvons nous reposer un moment à l'ombre d'un de nos gigantesques *fuchsias*. Que diraient nos dames françaises qui cultivent avec tant de soins et de délicatesse de frêles plantes croissant dans de petits pots, à l'embrasure ou sur le revers de leurs fenêtres, que diraient-elles, si abordant sur nos rivages, elles voyaient tout à coup se dresser devant elles les hautes et solides tiges de nos fuchsias arborescents ? Dans certaines forêts, on les rencontre à chaque pas ; il en est qui sont de véritables arbres.

Les Maoris en connaissent deux espèces bien distinctes : le *totera* ou *Fuchsia procumbens* et le *kotukutuku* ou *Fuchsia decorticata*, dont le tronc plus ou moins contourné n'a rien d'élégant et dont l'écorce se détache par lanières. C'est la seule espèce ligneuse connue en Nouvelle-Zélande qui perde ses feuilles durant la mauvaise saison. Au retour du printemps, les fleurs devancent les feuilles, apparaissant disséminées sans ordre sur les branches ; elles sont belles et gracieuses, leur couleur se développant du bleu-verdâtre jusqu'au violet et jusqu'au carmin le plus éclatant. Le fruit ressemble à une toute petite figue ; on le mange volontiers, tel quel ; mais on préfère généralement en faire des conserves.

(*A suivre.*)



A cause de la lettre de Mgr Chatagnon, vicaire apostolique du Su-Tchuen méridional, qui occupe déjà une partie considérable du journal, nous avons cru devoir renvoyer au prochain numéro la suite de l'intéressant récit de M. de Guébriant, missionnaire dans le même vicariat.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire universelle des missions franciscaines, d'après le T. R. P. MARCELLIN DE CIVEZZA: ouvrage traduit de l'italien et disposé sur un plan nouveau par le R. P. VICTOR BERNARDIN, de Rouen.— Tome premier. **ASIE, Tartarie** (Grande-Tartarie, Chine, Perse, Indes, Kaptchak, Thibet, Turkestan). — Paris, librairie Tolra, rue d'Assas, 28.

C'est une très heureuse pensée qu'ont eue les Franciscains de la province de France d'entreprendre la publication d'une Histoire générale des missions fondées par les enfants du patriarche d'Assise.

Les Missions Franciscaines sont peu connues; quelle page glorieuse pourtant elles occupent dans l'histoire de l'Eglise! Frappé de cette situation et pénétré du plus vif amour pour son Ordre, le T. R. Père Marcellin de Civezza a consacré d'incessants labeurs à réunir les documents épars dans les bibliothèques de l'Europe sur les travaux des missionnaires franciscains et à élever à leur mémoire un précieux monument. Mais son ouvrage est écrit en italien; or, bien peu de personnes, en dehors de la péninsule italique, entendent la belle langue de Pétrarque et du Tasse. De plus, le savant Frère Mineur nous présente l'action simultanée des enfants de saint François dans le monde entier. Cette méthode a l'avantage de montrer l'inépuisable fécondité du vieux tronc séraphique dont la puissante végétation est assez riche pour fournir à la fois des rejetons à toutes les parties de l'univers; mais elle a l'inconvénient de couper les récits et d'interrompre une action commencée sur les bords du Jourdain, du Gange ou du Fleuve Jaune pour transporter sans transition le lecteur sur les rives du Nil ou de l'Orénoque et de le conduire brusquement ensuite dans les plaines de la Tamise ou du Dniéper.

« La divine Providence nous ayant donné des loisirs, dit le R. P. Victor-Bernardin dans sa préface, nous avons repris sur un plan nouveau le travail de l'érudit annaliste. Son ouvrage donc sous les yeux, le plus souvent le traduisant littéralement, nous avons mis en langue française la relation, touchante dans sa simplicité, des actes de nos frères aînés au milieu des peuples infidèles; aujourd'hui, nous la présentons à notre pays si ardent dans sa foi, si prodigue de son sang et de son or, pour la propagation de l'Evangile.

« Notre premier volume est terminé; il porte le titre de *Tartarie.* La narration s'ouvre au moment où les hordes de ces Barbares, après avoir, en 1247, promené en Hongrie le fer et le feu, menaçaient de faire de l'Europe entière un vaste désert. Nous y verrons, envoyés sous l'inspiration généreuse des papes, des moines franciscains, l'italien Jean de Plan-Carpino, le français Guillaume de Rubroeck, le portugais Laurent, le polonais Benoît, se présenter devant ces fiers conquérants, et, sans autres armes que la croix de Jésus-Christ, les refouler dans leurs solitudes. Nous les suivrons dans la Grande-Tartarie où l'évêque franciscain Richard de Bourgogne et ses frères en religion tombèrent victimes d'un fanatisme sauvage, au Kaptchak où frère Etienne de Hongrie expia dans le plus glorieux martyre une heure de défaillance, aux Indes que rougit le sang du B. Nicolas de Tolentino et de ses compagnons, en Perse où expira, sous le cimeterre musulman, le B. Gentil, en Chine enfin, où le célèbre frère Jean de Mont-Corvin fonda une brillante chrétienté, fut visité par le B. Odoric d'Udine, devint archevêque de Cambalik ou Pékin, fut entouré d'une brillante couronne d'évêques, tous enfants comme lui de saint François, et eut pour successeur Nicolas de Paris. »

Ce premier volume se ferme sur la chute de la dynastie de Tchinghiz-Khan. Nous souhaitons vivement que le R. P. Victor Bernardin ne tarde pas trop à publier la suite de ces annales si attachantes, si instructives, si propres à faire aimer et honorer l'Ordre Séraphique. Tous les chrétiens amis des missions et des Franciscains l'attendent!

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Croyal, du diocèse de Rennes .... 200 »
Anonyme du diocèse de Mende .... 10 »
S. J. F., diocèse d'Annecy, demande de prières 4 35
Anonyme de Strasbourg .... 250 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Chatagnon).
Pain de saint Antoine, diocèse de Troyes 95 90
E. R., Le Mans .... 3 »
Mme veuve Druelle, diocèse de Moulins, demande de prières pour un défunt .... 10 »
Anonyme du diocèse de Toulouse .... 300 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Houpé méridional).
Anonyme de l'Immaculée-Conception, Lyon .... 200 »

A Mgr Charmetant, pour les Arméniens.
P. P., diocèse de Nevers .... 3 »

Au R. P. Epiphane, Assomptionniste, à Ismid (Nicomédie).
M. l'abbé Chaumet, du diocèse d'Autun .... 20 »

Pour trois missions éprouvées par la famine (Mgr Gandy, pour trois stations).
Anonyme de Cannes .... 30 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.
Anonyme J. B. R. V. B., diocèse de Bâle .... 10 »

Au R. P. Galland, Mossoul, pour les affamés.
Anonyme J. B. R. V. B., diocèse de Bale .... 10 »
Mme de Hahn, diocèse de Valence, reconnaissance à saint Antoine de Padoue .... 5 »
M. Samuel Jean-Marie, diocèse du Puy .... 5 »
M. le chanoine Jourde, Marseille .... 10 »

A Mgr Fallize, Norvège.
M. le chanoine Beauvois, du diocèse de Malines .... 15 »

A M. Maurice, Pondichéry.
A. B., diocèse de Viviers .... 5 »

Au R. P. Polycarpe de Marie-Joseph, Malabar.
Mlle Rosine Lefrançois, diocèse d'Evreux .... 5 »

A M. Louis Asseray, chez les Bahnars à Quinhon, Cochinchine orientale.
Mme de Narp, par M. Gontier, prêtre de Saint-Sulpice .... 25 »

Pour le rachat des petits chinois (Sœur Gilbert).
Anonyme du diocèse de Dijon .... 13 »

A Mgr Chouvellon, Su-tchuen oriental.
Anonyme d'Albi .... 20 »
M. l'abbé Bellanger, du diocèse d'Orléans .... 5 »

A Mgr Ferrant, Kiang-si septentrional.
Anonyme de Clermont-l'Hérault, demande de prières spéciales .... 20 »

Pour la mission de N.-D. des Victoires au Sénégal.
M. Chaloin, de Chénas (Rhône) .... 10 »

Pour la mission des Gallas.
M. Chaloin, de Chénas (Rhône) .... 10 »

Au R. P. Louveau, à Kaïambi, vicaire apostolique du Nyassa.
Mme de Narp, par M. Gontier, prêtre de Saint-Sulpice .... 25 »

Au R. P. Basile, capucin, mission de Djibouti.
M. le chanoine Jourde, Marseille .... 10 »

Au R. P. Rémont, Sénégambie.
M. le chanoine Jourde, Marseille .... 10 »

Au R. P. Trilles, Gabon.
M. le chanoine Jourde, Marseille .... 10 »

Au R. P. Zappa, Haut-Niger.
M. le chanoine Jourde, Marseille .... 10 »

A Mme la Supérieure des Ursulines aux Montagnes-Rocheuses.
M. le chanoine Jourde, Marseille .... 10 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



JAPON. — Le Sambutsu-do ou Temple des trois bouddhas, a Nikko; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir page 104).

La situation politique et religieuse en Chine
ET SES CAUSES

Voici la lettre que nous annoncions à nos lecteurs dans notre dernière livraison. Impossible d'étudier d'une façon plus précise, plus autorisée, plus impartiale, les événements, si compliqués pourtant, au milieu desquels se débat aujourd'hui le grand Empire du Milieu, et dont l'Eglise catholique est la première victime.

LETTRE DE MGR ALPHONSE FAVIER, LAZARISTE, ÉVÊQUE COADJUTEUR DE PÉKING

Péking, le 31 décembre 18?8.

Je voudrais être assez habile, assez expérimenté, assez bien renseigné, pour vous donner un aperçu aussi exact qu'impartial sur les événements qui, pendant cette année, ont placé l'Empire dans une situation des plus graves et des plus dangereuses pour les intérêts politiques et religieux. Je vais essayer de jeter un peu de lumière dans les ténèbres qui nous environnent, sans avoir cependant la prétention d'imposer à personne ma manière de voir.

Lorsque la dynastie tartare des Tsing s'empara de la Chine, les partisans de la dynastie chinoise des Ming, refoulés dans le sud, s'y défendirent encore pendant plus de trente ans, et les populations méridionales ne se soumirent jamais qu'imparfaitement aux vainqueurs. Depuis lors, elles sont toujours restées frémissantes sous le joug, essayant de profiter de toutes les circonstances pour rétablir l'ancienne dynastie et renvoyer dans les plaines de Mandchourie la dynastie tartare usurpatrice à leur yeux. Divisés en nombreuses Sociétés secrètes, celles des « Nénuphars blancs », des « Jeûneurs », des « Grands couteaux », des « Protecteurs de l'Empire », et cent autres, ils savent se réunir au moment donné, contre l'ennemi commun, le Tartare. C'est ainsi que, sans parler des nombreuses révoltes qui éclatèrent sous les premiers règnes, nous avons vu ce grand parti chinois élire, vers 1860, un empereur du nom de T'ien-Ouang (Roi du ciel), s'emparer de Nanking et y établir une nouvelle cour. Ces rebelles recherchaient alors l'alliance de l'Europe, mettaient pour l'obtenir la croix sur leurs étendards et protégeaient les chrétiens; mais les Européens jugèrent plus prudent, plus régu-

lier, plus avantageux de soutenir le « Fils du ciel » et la cour de Péking.

Grâce aux troupes européo-chinoises, commandées par Gordon, Aiguebel, Lebreton, l'Empire fut conservé une première fois à la dynastie qui l'avait conquis jadis. Quelques années après, les partisans des Ming reprirent les armes, envahirent même une partie de la province du Tche-Ly et arrivèrent jusque sous les murs de T'ien-Tsin où ils furent écrasés par le feu des canonnières françaises qui avaient pu remonter le canal impérial et les cerner. Pour la seconde fois l'Empire était sauvé.

***

Dans les années qui suivirent, des révoltes partielles éclatèrent et ne furent encore réprimées que par le secours de l'Europe. Vint la guerre du Japon, et chacun sait que les Japonais auraient pu arriver à Péking, sans difficulté car aucune force sérieuse ne restait plus à leur opposer. Deux mille charrettes attelées, préparées d'avance, devaient transporter dans les extrêmes provinces de l'Ouest, la cour et le dernier empereur de la dynastie tartare. Elle aurait été probablement remplacée, soit par une dynastie japonaise, soit par une dynastie chinoise, si l'intervention de trois grandes puissances n'était venue la sauver une dernière fois.

L'Empereur Kouang-Su continua donc à régner dans une paix relative, troublée seulement par les mêmes Sociétés secrètes dont nous avons parlé. Le parti de la dynastie des Ming, dont elles ne sont que les ramifications, voyant que tous ses échecs précédents étaient dus à l'intervention des Européens, changea de tactique; il se déclara radicalement hostile aux étrangers et aux chrétiens, que l'Empereur semblait vouloir protéger: de là persécution et assassinat de missionnaires. Parmi ces derniers se trouvaient deux Allemands : l'empereur Guillaume envoya ses navires et ses troupes de débarquement, qui prirent possession, sans coup férir et sans avis préalable, de la baie de Kiao-Tcheou. Le gouvernement chinois, coupable du meurtre des missionnaires d'une manière très indirecte seulement, puisqu'il avait été commis par les bandes rebelles, jugea la conduite de l'Allemagne en cette circonstance un peu... précipitée...

Sa première idée fut de se défendre et, dans ce but, il fit venir du Kan-Sou environ vingt-cinq mille hommes de troupes relativement bonnes. Deux mois après, elles arrivaient sur les frontières du Tché-Ly, mais, pendant ce temps, un traité avait été signé avec l'Allemagne, et les troupes du Kan-Sou n'eurent plus qu'à rester dans leurs cantonnements. Sur toute leur route elles se disaient appelées pour combattre les Européens, ce qui était vrai, et cette assertion, devenue fausse à leur arrivée, ne laissa pas que de produire une grande agitation parmi le peuple.

***

Cette prise de Kiao-Tcheou fut le signal d'un changement complet dans la politique européenne, qui établit le système de la « compensation »; expression au moins bizarre puisqu'elle indique le fait de prendre une portion de territoire chinois en « compensation » d'une autre portion déjà prise par le voisin! Quoi qu'il en soit, chacun voulut avoir sa part. La Russie se fit offrir Port-Arthur; l'Angleterre, pour occuper Ouei-hai-ouei, crut devoir faire une démonstration navale devant Ta-kou. Dans la crainte d'une descente subite, le gouvernement chinois manda les troupes du Kan-Sou pour les placer entre Ta-Kou et Péking, mais elles n'arrivèrent, comme la première fois, qu'après le traité signé.

Pendant ces événements, la Chine, rongée par les Sociétés secrètes qui commençaient leurs méfaits, déchiquetée par les Européens qui « se compensaient », eut à subir de plus une effroyable révolution de palais.

***

Vers 1862 eut lieu l'élection de l'empereur Toung-Tche, fils de l'Impératrice de l'Ouest (Si-t'ai-hoan). C'est à cette date que commence la puissance de cette illustre princesse, qui prit la régence pour le compte de son fils encore enfant. Devenu majeur, Toung-Tche se maria, fut emporté peu après par une terrible maladie, et sa jeune femme le suivit au tombeau. L'Impératrice-mère choisit alors et fit accepter pour empereur un très jeune enfant qui reçut le nom de Kouang-Su. La nouvelle régence fut longue! elle ne prit fin qu'à la majorité de Kouang-Su qui se maria aussi et régna lui-même sous le puissant patronage de l'Impératrice-mère. Cette femme énergique gouverne donc en réalité la Chine depuis plus de trente-cinq ans.

Vers le mois de juillet de cette année, l'Empereur, pressé par des conseillers presque tous Chinois, peut-être plus entreprenants que sages, entra subitement dans la voie des réformes; réformes qu'il voulut établir toutes en même temps, et avec une précipitation à laquelle la Chine n'était pas habituée. L'Impératrice lui fit à plusieurs reprises de violentes observations; elles allèrent si loin, dit-on, que l'Empereur, découragé, profondément attristé, songea à rentrer dans le silence et à remettre de nouveau la régence à l'Impératrice. Cette résolution ne fai-

sait pas l'affaire de ses partisans, affiliés bien probablement aux Sociétés secrètes et encouragés peut-être sous main par une grande puissance européenne. Ils représentèrent à Kouang-Su que, si quelqu'un devait se retirer, ce n'était pas lui, mais bien l'Impératrice-mère, et on songea sérieusement à mettre de côté cette dernière en lui enlevant tout pouvoir. Avertie à temps, elle prévint ses ennemis qui, disait-elle, trompaient l'Empereur. Les uns furent décapités, les autres envoyés en exil; leur chef eut le temps de gagner la mer et de s'abriter derrière les fanons de la *baleine* : quant à l'Empereur lui-même, il remit, de plein gré ou autrement, la régence à l'Impératrice, qui gouverne aujourd'hui avec ses partisans, tous Tartares, plus puissants que jamais et abrités sous les défenses de l'*éléphant*.

∴

Ce bouleversement eut de graves conséquences, les Sociétés secrètes se soulevèrent, voulant comme toujours profiter des troubles pour agir contre la dynastie; comme toujours aussi, la révolte commença par les provinces méridionales, celles du Kouang-Si et du Kouang-Tong, puis elle gagna le Su-Tchuen, le Hou-Nan et le Chan-tong, se rapprochant de plus en plus de Péking. Les gouverneurs et les mandarins des provinces, ne sachant trop à qui obéir, laissaient l'incendie se propager sans y porter secours.

Le parti de l'Impératrice tout puissant aujourd'hui, le sera-t-il toujours? Le parti vaincu n'est-il pas affilié secrètement aux rebelles et encouragé par une nation, rivale d'une autre nation plus prudente, qui voudrait continuer à soutenir la dynastie tartare? L'incertitude règne sur cette question.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les événements d'Europe ont une grande influence sur ceux de Chine et les mêmes intérêts, les mêmes rivalités, les mêmes ambitions s'y retrouvent. Le premier ministre, généralissime des troupes, n'a point voulu faire sortir de la province les soldats du Kan-Sou ; il a augmenté tous les effectifs de l'armée tartare; il a réuni à Péking ou aux environs, toutes les troupes fidèles à la dynastie, et se tient prêt à toute éventualité; il semble donc probable que l'Impératrice, plus décidée que jamais à ne reculer devant rien, conservera le pouvoir.

En attendant, ce sont les missionnaires et les chrétiens qui paient en ce moment pour tout le monde. Les Sociétés secrètes, organisées en bandes, ont reçu un mot d'ordre général; par haine des Européens et du christianisme, peut-être aussi pour créer de plus grands embarras aux Tartares, elles font le plus de mal possible : au Kouang-tong et au Kouang-si plusieurs missionnaires français ont été tués, un brûlé vif dans son église avec ses chrétiens, les missions ont été pillées et les missionnaires obligés de se retirer dans des ports pour assurer leur sécurité. Au Su-Tchuen, depuis six mois, tout est en feu, un prêtre français et trois prêtres chinois sont entre les mains des rebelles. Dans plus d'un tiers de la province, toutes les églises et résidences sont pillées et brûlées, les villages chrétiens ravagés, leurs terres vendues, dix-huit néophytes ont été massacrés et vingt mille sont sans asile et sans pain. Au Hou-nan, un prêtre a été massacré avec de nombreux chrétiens, des églises ont été dévastées. Au Chan-tong plusieurs chrétiens sont tués, plusieurs villages pillés et incendiés, plusieurs résidences et églises détruites. Au Kiang-si, un prêtre a été très grièvement blessé, enfin dans le sud même de cette province du Pé-Tche-Ly, plusieurs villages sont brûlés et les rumeurs menaçantes n'ont pas cessé entièrement.

Les Allemands ont donné, pour prétexte de l'occupation du port de Kiao-Tcheou, la nécessité de venger la mort de leurs missionnaires et de protéger les chrétiens. On en conclut que, s'il n'y avait ni missionnaires ni chrétiens, la Chine ne serait pas morcelée par les puissances europénnes ; de là cette recrudescence de haine contre des innocents qui ne sont pour rien dans ces faits politiques. Personne ne peut prévoir la fin de ces troubles religieux sortis de Kiao-Tcheou, comme tous les maux sortirent jadis de la boite de Pandore.

∴

Quelle est la conduite du gouvernement chinois dans ces circonstances critiques? Et, par le gouvernement chinois, j'entends l'Impératrice et ses fidèles Tartares, qui gouvernent seuls aujourd'hui? Il n'y a pas à mettre en doute sa bonne volonté, car son intérêt est de ne point s'aliéner les Européens et de défendre les chrétiens attaqués par les rebelles. Nous en avons, du reste, des preuves. Depuis le commencement des troubles, les édits de protection se sont multipliés. Au milieu de beaucoup d'autres, j'en choisis un que je joins à cette lettre *(voir page 101)*. Si les ordres du gouvernement central ne sont pas toujours exécutés, c'est qu'on ne le croit pas encore à l'abri d'une révolution, ce qui donne aux mandarins des provinces une certaine appréhension pour l'avenir. Cette révolution devient, du reste, de moins en moins probable et le premier ministre, généralissime de tous les corps d'armée, est prêt à la repousser victorieusement, si elle se produit, au moyen de cent mille hommes, qui protégent la capitale. C'est ce qui nous permet déjà de constater que l'action efficace du gouvernement sur les provinces commence à se faire sentir et qu'on n'y hésite plus

autant à marcher contre les rebelles. J'ai reçu aujourd'hui même de Mgr Chouvellon, vicaire apostolique du Su Tchuen, où les troubles sont plus graves que partout ailleurs, la dépêche suivante, datée du 29 décembre :

« *Le Gouverneur et les généraux marchent avec leurs troupes contre les bandes dévastatrices ; dans un premier combat cent rebelles ont été tués ; le Père Fleury est encore vivant ; il y a toujours grand danger pour les missions.* »

En effet, si plusieurs bandes ont déjà été détruites, les mandarins n'ont point encore osé marcher contre le fameux Yu-man-tze. Ce brigand, bien connu ici, l'est moins en Europe ; c'est un révolté, déjà condamné à mort par le gouvernement, mais qui, réfugié avec un millier d'hommes dans les montagnes, dirige de là sans danger les bandes incendiaires. Il a saisi le P. Fleury (1), qu'il retient prisonnier depuis six mois ! c'est pour lui un bouclier, un palladium. Les troupes tartares hésitent à anéantir le Yu-man-tze craignant le massacre du missionnaire : les gouverneurs essaient de parlementer, lui offrent des dignités, l'amnistie de ses méfaits, 300.000 francs, etc. L'habile Yu-man-tze vient de demander en plus mille fusils à tir rapide... pour se soumettre !!

Le gouvernement chinois, devant cette dernière exigence, ouvre enfin les yeux. Il commence à comprendre que toutes les menaces de mort contre le P. Fleury sont des prétextes ; que le Yu-man-tze, se gardera bien de faire disparaître un tel otage qui, au dernier moment, lorsqu'il sera acculé, lui servira encore à racheter sa propre vie : aussi des ordres formels vont être expédiés pour écraser ce grand rebelle.

∴

Le danger ne peut pas disparaître d'un jour à l'autre ; mais il est évident que les mandarins commencent à obéir aux ordres de l'Impératrice, envoyés depuis peu et qui étaient ainsi conçus : « Nous ordonnons à tous les mandarins du Su-Tchuen de réunir leurs troupes et d'écraser toutes les bandes révoltées. »

Le ministre de France, M. Pichon, a reçu les promesses les plus formelles du Tsoung-ly-Yamen. Le premier ministre tartare, avec lequel j'entretiens une correspondance connue et approuvée par le représentant de la France, m'a également certifié par lettre « qu'avant peu la paix sera rétablie au Su-Tchuen ». Sans doute tout n'est pas fini ; mais cela prouve la bonne volonté du gouvernement de l'Impératrice, auquel il faut laisser le temps matériellement nécessaire à la pacification.

(1) Une dépêche que nous avons publiée a annoncé la délivrance du Père Fleury depuis le départ de cette lettre.

Que fait de son côté le gouvernement français et son ministre à Péking ? Je puis affirmer qu'il fait tout son possible pour conserver haut et ferme le protectorat des missions, que notre glorieux pape Léon XIII vient de remettre une fois de plus entre les mains de la fille aînée de l'Eglise.

Depuis quarante ans, jamais pareil imbroglio ne s'est produit en Chine. Malgré la meilleure volonté, il faut du temps pour se reconnaître dans ce labyrinthe de questions politiques et religieuses avant de trouver la porte de sortie. D'un autre côté, comment agir efficacement pour ce malheureux Su-Tchuen éloigné de toute communication et par terre et par eau? Comment prendre des moyens coercitifs qui, tout désintéressés qu'ils soient, peuvent être mal interprêtés par une nation rivale? Comment envoyer au loin des forces qui, d'un moment à l'autre, peuvent être nécessaires à la mère patrie? En tout autre temps, rien de plus simple ; mais aujourd'hui, qui peut être assuré du lendemain, même en Europe? Ces interrogations, auxquelles il est facile de répondre, suffisent à faire comprendre les atermoiements du gouvernement français et tout homme impartial ne se permettra pas de mettre en doute un seul instant son bon vouloir.

A moins d'avoir été sur la brèche avec le représentant actuel de la France à Péking, on ne comprendra jamais les efforts qu'il a dû faire pour emporter d'assaut certaines positions, conserver malgré tout l'estime du gouvernement chinois, empêcher par son énergie et sa prudence de plus grands malheurs, obtenir enfin de véritables succès avec des moyens d'action presque nuls. M. Stephen Pichon ne saurait être accusé de cléricalisme, c'est un vrai patriote qui aime avant tout son pays. Cette dernière qualité, qui lui est commune avec tous les évêques et tous les missionnaires, fait qu'il s'entendra toujours bien avec eux. Ils lui ont déjà donné, par parole et par écrit, des preuves de leur reconnaissance pour les succès obtenus et surtout pour les efforts qu'il ne cesse de faire afin de sauvegarder en Chine tous les intérêts de la France, quels qu'ils soient. Si les résultats ne se manifestent pas avec autant de rapidité que des individualités ignorantes de la situation pourraient le désirer, personne ne peut en rendre responsable le représentant de la République, qui n'épargne ni son intelligence, ni son temps, ni sa peine. Au reste, on ne perdra rien pour attendre ; les esprits se calmeront, la paix se rétablira, des réparations sérieuses seront accordées et, malgré toutes les intrigues, nous verrons encore ici des jours fortunés pour la France et pour les missions : « Tout vient à point, à qui sait attendre. »

Voici le décret pour la protection des chrétiens dont nous parle Mgr Favier dans les pages précédentes :

Décret de S. M. l'Impératrice douairière

Le 21e jour de la 8e lune de la 24e année de Kouang-Su (6 octobre 1898), ont été reçus de Sa Majesté l'Impératrice Douairière Tsehi Toan-yeou K'ang-yi Tchao-yu Tchoang Tch'eng Cheou-kong Tsin-hien Tchong-hi *les bienveillants Commandements dont la teneur suit :*

Depuis l'ouverture au commerce des ports (de l'Empire), Chinois et Etrangers forment une seule famille. Il convient raisonnablement de ne pas établir de distinction entre eux. De même, pour les missionnaires de toutes nations qui se trouvent dans l'intérieur, il a été bien souvent, par Décrets, ordonné aux autorités locales de tout l'Empire de s'efforcer de leur assurer une protection efficace; on ne s'est pas borné à quelques ordres, à quelques avertissements. Il importe absolument que les fonctionnaires, les notables, les lettrés et les gens du peuple des provinces s'inspirent respectueusement des vues de la Cour Impériale, dont la pensée embrasse tous les hommes dans la même affection. Il faut faire preuve de sincérité et d'équité. Il ne faut ni haine ni défiance. Et l'on pourra espérer arriver ainsi à une concorde de jour en jour plus profonde.

Cependant, ces temps derniers, des affaires se sont élevées entre le peuple et les chrétiens sans qu'on ait encore pu arriver à les éviter. Aucune des différentes affaires religieuses du Su-tchuen n'a, actuellement, encore pu être réglée. Parmi les populations bornées et ignorantes, des rumeurs se propagent, des troubles se produisent, et de futiles prétextes deviennent la source de conflits. Et cependant, les grands et petits fonctionnaires à qui incombait l'administration (de ces populations) n'ont pas su les exhorter au devoir en toutes circonstances, ni prévenir les difficultés; il leur est donc bien difficile, à la vérité, d'en rejeter la responsabilité.

Par ce nouveau Décret, que NOUS rendons dans un but spécial et d'une façon très explicite, NOUS ordonnons aux hautes autorités provinciales de se pénétrer de l'absolue nécessité, partout où il existe des établissements religieux, de donner aux autorités locales les ordres les plus sévères pour que, apportant un soin attentif à l'exécution de Décrets si souvent répétés, elles assurent la protection d'une manière efficace. Dans leurs relations avec les missionnaires des diverses nations, les autorités devront, toutes, les traiter avec égards. S'il s'élève quelque affaire entre le peuple et les chrétiens, elles devront les examiner selon l'équité et les régler avec promptitude. De plus, elles doivent exhorter les notables et le peuple à se confiner chacun dans son rôle ou ses attributions et leur défendre de se laisser aller, dans un mouvement de colère, à créer des troubles. Quant aux voyageurs étrangers, on devra également, dans tous les endroits où ils arriveront, les protéger avec le même soin, afin de « combler la mesure des sentiments d'affection et des égards » (envers les gens venus de loin).

Si, à dater de la promulgation du présent Décret, il se produit de nouvelles négligences dans les précautions à prendre et qu'il en résulte des troubles, on ne manquera pas de dénoncer les autorités locales responsables, afin qu'elles soient punies avec la plus grande sévérité. De même, les Vice-rois et Gouverneurs placés à leur tête seront tous traités avec une égale rigueur. Qu'ils ne prétendent pas n'avoir pas été prévenus !

Respect à ceci !

Pour traduction conforme,
L'Interprète chancelier p. i. de la Légation de France :
F. Berteaux.

INFORMATIONS DIVERSES

Nagasaki (*Japon*). — M. Bertrand, des Missions étrangères, missionnaire au Japon, écrit de Nakatsu :

« Le nombre des baptêmes que j'ai administrés dans le courant de l'année s'arrête au chiffre de douze.

« Se trouver dans un district comprenant 400.000 païens, avec une quarantaine de chrétiens catholiques seulement, passer des semaines, des mois, à annoncer à ces païens la voie du salut, prendre tous les moyens imaginables pour les attirer, employer pour cela deux catéchistes indigènes, et obtenir un résultat si faible, voilà bien un ministère qui, du moins en apparence, n'est ni fructueux, ni encourageant...

« Afin de hâter l'œuvre de Dieu, il importe de multiplier le nombre des catéchistes. Parmi les chrétiens, beaucoup possèdent les capacités requises pour remplir cette délicate fonction. Mais, nos nouveaux convertis sont généralement pauvres. C'est le travail qui leur procure le riz de chaque jour. Il faudrait donc, pour les employer au service de Dieu, leur fournir la nourriture quotidienne. C'est là ce que le missionnaire ne peut faire que dans une limite par trop restreinte.

« Les dispositions des esprits à notre egard, bien que tendant à devenir meilleures, sont encore loin d'être bonnes. Néanmoins, il y a lieu d'espérer, dans un temps plus ou moins rapproché, un revirement d'idées qui nous sera favorable parmi les Japonais des classes supérieures, plus ouvertes à la civilisation et plus à même de considérer le christianisme sans les préjugés d'autrefois.

« Par suite des traités passés entre le Japon et les grandes puissances de l'Europe, l'entrée au Japon va devenir libre à partir du mois de juillet prochain. Cette entrée libre nous sera-t-elle avantageuse ?... On l'espère; mais le doute plane encore sur ce point.

« En attendant, les bonzes des principales sectes bouddhistes du Japon s'agitent plus que jamais, ils cherchent à former des comités pour repousser, disent-ils, l'invasion chrétienne; ils veulent paralyser la liberté accordée aux étrangers et à leur religion.

« De leur côté, les protestants, convaincus qu'il faut se hâter, font paraître journaux sur journaux, revues sur revues, et, dans leur lutte contre le bouddhisme et le shintoïsme, sans le savoir, sans le vouloir, ils travaillent un peu pour nous, catholiques ; mais, presque aussi prétentieux que les bonzes, ils parlent de protestantiser le Japon en quelques années. Ils annoncent que le Japon accourt à eux, qu'ils ont la victoire entre leurs mains. et profitent de cette occasion pour demander et redemander de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent. Cela m'a fait penser aux apôtres de Notre Seigneur qui, bien différents, demandaient dans leurs lettres, non pas de l'argent, mais des prières. Aussi, je veux terminer cette lettre en vous demandant des prières pour la conversion des païens de mon district. Quant à l'argent, Dieu y pourvoira, comme il l'a fait pour les Apôtres. »

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET
DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

PREMIÈRE PARTIE

BOTANIQUE

Suite (1)

MYRTACÉES. — Le Myrte, symbole du plaisir, devait trouver sa place toute marquée dans une colonie où tout vise au confort et à la jouissance. Si le genre n'est pas fécond en espèces, il l'est au moins en individus. Voici par exemple le *manuka*, le *kahikatoa* et le *rawiri* (*Leptospermum scoparium*, *teiforme ericoides*), qui recouvrent des plaines entières et de hautes montagnes. Ce sont des arbrisseaux très aromatiques, à fleurs charmantes, rappelant nos aubépines. Le bois en est excessivement dur; il n'en est point de meilleur pour le chauffage. Quand nos Compagnies de chemin de fer sont à court de charbon, elles font un appel, et des quantités de « manukas » leur sont expédiées de l'intérieur. On a prouvé que ce bois-là chauffait presque autant que le charbon ; il a sur ce dernier le précieux avantage de ne laisser qu'un résidu insignifiant. De plus, les fleurs et les feuilles sont bonnes à faire du « thé



NOUVELLE-ZÉLANDE. — MAORIS TRAVAILLANT DANS LEURS PLANTATIONS; d'après une photographie envoyée par le R. P. COGNET, mariste. (Voir le texte)

indigène » ; mais il faut s'en défier un peu, cette décoction ayant parfois occasionné des céphalalgies intenses.

Le genre suivant, celui des *Aka* ou *Metrosideros*, nous occupera quelque temps. Le premier de tous, le roi des *lianes* du monde, est incontestablement le *rata* ou *metrosideros robusta*. Il mérite bien son adjectif. C'est un grimpant de premier ordre et un parasite qui pousse l'égoïsme et l'ingratitude jusqu'à étouffer son bienfaiteur, après avoir pendant de longues années vécu à ses dépens. Né dans le sol où il se cramponne par de fortes racines, il grandit, abrité et soutenu par sa future victime, un *Podocarpus*, un *Laurelia* ou un *Hedycarya dentata*, ou tout autre arbre à sa convenance, autour duquel il enroule ses tentacules aussi vigoureux que ceux d'une pieuvre. Se développant ainsi sans jamais lâcher sa proie, il finit par la suffoquer entièrement. Peu à peu, les divers tentacules du *rata* se rapprochent, se fondent comme en un seul tronc, forment un cercueil tout autour de l'arbre défunt. Plus tard, lorsque le parasite sera renversé, alors on trouvera debout encore mais tout desséché, le protecteur qui soutint son enfance.

Si vous exceptez son égoïsme et sa basse ingratitude, le *rata* serait un arbre parfait. Il en a toutes les allures les plus majestueuses, dominant souvent tous ses voisins de sa tête crépue et pesante. Il porte une fleur dont la couleur

(1) Voir les nos des 20, 27 janvier, 3, 10, 17 et 24 février 1899.

écarlate est le plus grand charme de nos forêts, aux mois de novembre, décembre et janvier. Rien de plus décoratif que cette fleur, si on la fixe sur de la verdure, dans un salon, ou autour d'un autel.

La sève du *rata* fournirait à la pharmacie un vulnéraire sans pareil auprès duquel notre *arnica* n'est plus que de l'eau. Je n'en finirais pas si je voulais rapporter toutes les cures opérées à ma connaissance par cet extrait merveilleux. Il a sur beaucoup d'autres ingrédients de même nature le précieux avantage de n'empoisonner jamais.

Le bois du *rata*, quoique excellent pour certains travaux de charpenterie, n'est guère en usage à cause de son extrême dureté. On s'en sert principalement pour la cuisine et la mécanique : avec le *manuka* et le *matai*, il est par excellence le favori du foyer. Si, la nuit de Noël, vous mettez dans votre cheminée une grosse bûche de *rata*, soyez sûr que vos convives ne se plaindront pas du froid de votre demeure. Elle flambera lentement, mais sûrement et chaudement.

Aux côtés de ce géant, saluons, en passant, deux gentilles créatures nommées *Akatea* et *Aka Kura* (*Metrosideros albiflora-scandens*), qui n'ont pas les mêmes prétentions homicides que leur puissant congénère. Celles-ci, au lieu de tuer leurs tuteurs, les revêtent du plus joli feuillage et les décorent des fleurs les plus attrayantes, les unes blanches, les autres d'un rouge étincelant. L'*Akatea* était, chez les Maoris de la vieille école, le symbole du savoir et de l'éloquence; lorsqu'on voulait invoquer la divinité ou louer un grand chef, l'orateur apparaissait en public la tête couronnée de cette verdure. Les sorciers s'enguirlandaient de même avant de se livrer à leurs pratiques lugubres; les guerriers victorieux se pavanaient devant leurs tribus, tout chargés de ces « lauriers ».

Il faut encore citer deux autres espèces (*Metrosideros buxifolia-perforata*), l'une à fleurs rouge cramoisi, l'autre à fleurs blanches. La tige en est souple et solide; on s'en servait autrefois pour fixer ensemble et lier toutes sortes d'objets. On pourrait les utiliser pour la fabrication des chaises, paniers, corbeilles. Passées au feu, elles seraient bien préférables à l'osier.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — VUE DE LA VALLÉE DU WAITOTARA RIVER d'après une photographie envoyé par le R. P. COGNET.

Mais voici devant nous le plus beau de nos arbustes indigènes, le *Pohutukawa* (*Metrosideros tomentosa*) célébré par tous nos anciens poètes. Avec ses larges feuilles, épaisses et duvetées, bleuâtres en dessus, blanches en dessous; avec ses fleurs, étincelantes comme antant de rubis parsemés à travers son feuillage; avec son bois rouge, dur et noueux, cette espèce est devenue une des favorites des jardiniers-paysagistes et des ébénistes. Mais elle se fait rare ; pour la rencontrer, il faut déjà se cantonner dans certaines régions rocailleuses du Nord et la chercher avec soin. La tradition maorie rapporte qu'à l'arrivée des premières pirogues qui abordèrent sur ces lointains rivages, un des chefs qui les dirigeaient, nommé Mahina, apercevant sur la rive les sommités fleuries du *pohutukawa*, jeta à la mer la couronne de fleurs dont il était paré, et s'élança à la nage pour cueillir l'objet de son admiration. Le Maori pourrait donc, à bon droit, faire de cette fleur son emblême national; car ce fut là le premier objet qui charma ses yeux en débarquant sur notre île.

Sous le nom de *kakapika*, les Maoris désignent et confondent plusieurs espèces voisines de la précédente. Nos botanistes, plus minutieux, les ont nommées : *Metrosideros florida*, *diffusa*, *lucida*, *salicifolia*, *hypericifolia*.

Quant au genre type de cette famille, le Myrte, il ne possède ici qu'un maigre représentant, le *Ramarama* (Myrtus bullata) qui toutefois n'est pas sans mérite. Les feuilles exhalent un parfum exquis; mais les fleurs, quoique jolies, sont inodores. Parfois cet arbuste atteint jusqu'à trente pieds de haut. Chose remarquable, on le rencontre non seulement dans les îles du Pacifique, mais tout le long du rivage de l'Amérique du Sud, depuis l'Equateur jusqu'au Chili.

Enfin, pour clore la nomenclature de cette intéressante famille, il faut mentionner le *maire tawake* ou *Eugenia maire*. C'est, avec l'*akeake*, la plus dure de nos essences

orestières, celle qui se rapproche le plus du « bois de fer ». Une colonne de *maire* résisterait pendant des siècles à l'action du temps. Mais, pour la travailler, la sculpter et la polir, de nombreux outils seraient brisés ou usés : seuls des artistes ou des géants suffiraient à cette tâche délicate et laborieuse.

(*A suivre*).

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE
(KAMAKURA ET NIKKO)

Ruines et Mausolées

Par M. Michel RIBAUD
De la Société des Missions Etrangères de Paris

NIKKO

Le temple des trois Bouddhas, le Sambutsu-do.

Suite (1)

Arrivés au faîte de cette route incomparable, nous entrons dans une large clairière au milieu de laquelle s'élève, comme une cité mystérieuse, une multitude de petits et de grands temples bariolés de rouge et de vert, aux énormes toitures noires parsemées de médaillons d'or. Toutes ces pagodes étincelantes semblent avoir été jetées au hasard, au milieu de cette luxuriante nature, et l'on prétend que les hautes futaies sombres qui bornent notre vue cachent d'autres amoncellements de temples non moins magnifiques.

Voilà bien l'art japonais, l'art boudhique panthéiste, ce qui est tout un.

« Comme le panthéisme est quelque chose d'immense et de vague, que le temple s'agrandisse indéfiniment, qu'au lieu d'offrir un tout régulier saisissable à l'œil, il force, par ce qu'il a d'inachevé, l'imagination à l'étendre encore, à l'étendre toujours, sans qu'il arrive jamais à se le représenter, tout ensemble comme un et comme circonscrit en des limites déterminées, et l'idée panthéiste aura son expression. Mais, pour que le sentiment relatif à la nature ait aussi la sienne (car le panthéisme renferme ce sentiment à un haut degré), il faudra que ce même temple naisse en quelque manière dans son sein, s'y développe, qu'elle en soit la mère pour ainsi dire. C'est là dans ses ténébreuses entrailles, que l'artiste descendra, qu'il accomplira son œuvre, qu'il fera circuler la vie, une vie qui commence à peine à s'individualiser en des productions encore à l'état de simple ébauche, symbole d'un monde en germe, d'un monde qu'anime et qu'organise, dans la masse homogène de la substance primordiale, le souffle puissant de l'Etre universel (2). »

⁂

L'architecture religieuse, comme d'ailleurs l'art en général, dépend de l'état d'esprit, des idées que possèdent les différents peuples. Mais, si l'on suppose dans un groupe de nations une même pensée génératrice spontanée ou assimilée, les œuvres qui en sortiront, semblables dans les grandes lignes, devront se modifier dans les détails sous les influences diverses de sol, de climat, de caractère particulier à chaque nation, sous l'influence du milieu en un mot. Il ne faut pas cependant exagérer cette influence et penser, comme l'ont fait certaines écoles, qu'étant donné un milieu déterminé, il en sortira infailliblement tel genre d'art, car il est bien certain que « l'homme peut, avec un faible point d'appui, lutter victorieusement contre les circonstances. Dans ce cas l'artiste, au lieu de subir l'influence de son temps, le dirigera au contraire. Au lieu d'exprimer un état, il accélère une tendance, un besoin de changer d'état. Il faut ajouter cela pour conserver, dans la théorie de l'art, l'équilibre qui existe dans la réalité, entre les initiatives personnelles et les influences collectives (1). »

C'est donc cette influence extérieure ainsi comprise qui a produit dans les diverses contrées d'Orient, toutes imbues de l'idée panthéiste, ces différences accidentelles qui existent entre leurs temples. C'est ainsi que nous voyons tour à tour, dans le cours des siècles, s'élever les hypogées de l'Inde, les vastes pagodes et monuments funéraires de Chine et les temples japonais.

Le Japon qui, en définitif, a reçu le Boudhisme de l'Inde par la Chine et la Corée, se l'est assimilé à sa manière, selon son génie naturel. Son temple n'est que le temple indien, ou chinois, qu'il a imité en lui donnant sa touche propre, en le rapetissant, en renchérissant sur l'ornementation. C'est ainsi que les temples au milieu desquels nous avançons maintenant, quoique assez élevés et assez vastes, ne sont qu'un bijou, pris chacun en particulier, en comparaison des monuments de Madourah, de Tanjour et de Bangalore.

Le Japon a fait, à l'égard de l'art indien et chinois, ce que la Grèce a fait par rapport à l'art égyptien, il en a réduit les œuvres à de moindres proportions.

⁂

Une des choses qui, dans l'art religieux, fait le mérite de l'artiste japonais, c'est le décor, l'ornementation. Il y a prodigué une richesse et un luxe inouïs. Ces mots or, laque, bronze, reviendront souvent dans ces pages. Mais comment peut-il en être autrement, quand on parcourt cette nécropole où tant d'or, tant de bronze, tant de laques rares, ont été enfouis. On les a jetés à profusion, mais aussi avec un grand discernement, avec un goût exquis très original et un tact rare. Au sein de la forêt de grands cèdres sombres, les bronzes, parsemés de gracieuses rosaces d'or, étincellent partout : ici c'est un fragment de toiture, là un faîte de pagode. Ailleurs l'or est semé en petites chimères sur des *tôrô* (lanternes boudhistes) ou sur les angles d'une tourelle étagée. Les laques, noires ou rouges de sang, revêtent les balustrades des temples ; elles sont, après trois siècles, aussi vives qu'au premier jour, tant on leur a prodigué les soins et cependant ces richesses, jetées à l'extérieur, sont peu de chose relativement à celles entassées dans les temples eux-mêmes.

⁂

Le premier qui attire notre attention se trouve vers le centre de ce quartier de la forêt. C'est le *Sambutsu-do* (le temple des trois Boudha, (*voir la gravure page 97*). Pour y parvenir il faut suivre l'avenue dallée de Yoma-naka et

(1) Voir les *Missions* des 6, 13, 20, 27 janvier, 3, 10 et 17 février.
(2) Lamennais : *De l'Art et du Beau.*

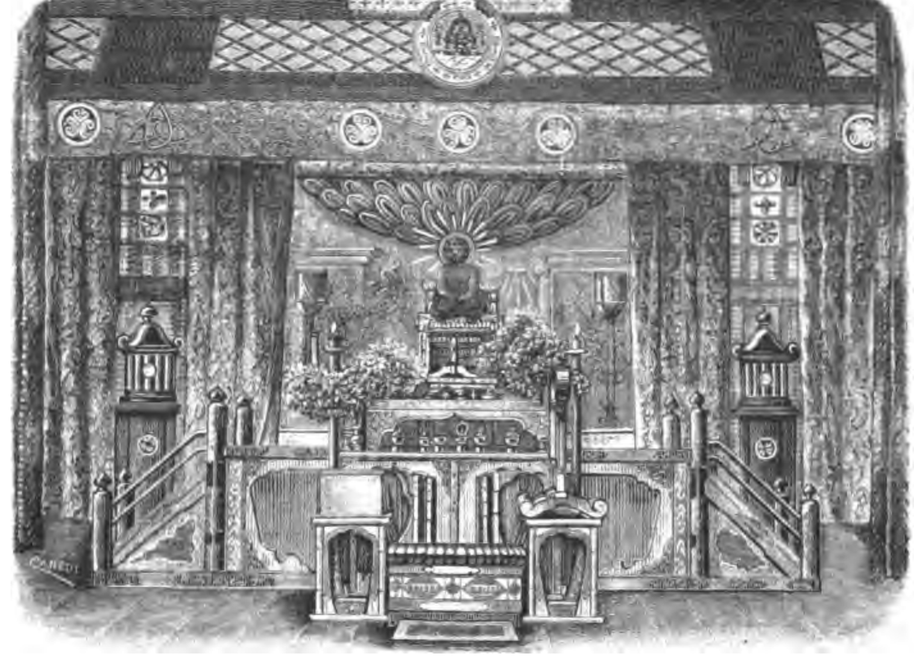
(1) *Taine*, par Amédée de Margerie.



longer de nombreux petits temples avec leurs dépendances. On débouche alors sur un magnifique jardin japonais à l'extrémité duquel sur une esplanade s'élève le grand temple, écrasé sous son énorme double toiture arquée, dont le sommet est orné d'une lisière de médaillons héraldiques d'or, le blason du Shogun Tokugawa Iyeyasu, comme pour rappeler que c'est à sa gloire que sont élevées toutes ces magnificences. A chaque coin de ces deux énormes toits revêtus de briques noires, savamment disposées, sont suspendues de délicates cloches d'or. Au-dessous et à l'abri de cet agencement compliqué des toitures s'étend une espèce de péristyle ouvert, qui laisserait le dedans du temple visible de l'extérieur si l'on n'avait eu soin de suspendre une large tenture blanche, ornée toujours du même médaillon antique au trilobe de mauve qui évoque partout ici le souvenir de Iyeyasu. Les barrières et toutes les colonnes de l'édifice, laquées de vert et de rouge, reluisent avec éclat. Par devant on voit s'élevant à hauteur d'homme, des *toro*, lanternes disposées sur un fût et abritées par une coiffure sculptée habilement et, derrière, toujours les cryptomerias, dominant tout de leur haut et solennel feuillage qui sert d'écran.

∴

Au moment où nous pénétrons à l'intérieur, le temple est désert. Nous ne voyons qu'un vieux bonze gardien, accroupi à sa petite table de laque. Au sein d'une demi obscurité mystérieuse, étincèlent et miroitent partout les laques et les ors; le plafond à caissons sculptés et peints a été travaillé avec un soin inouï, et malgré les minuties des détails, il n'a rien de chargé, mais brille doucement avec des miroitements atténués. De chaque côté, en forme de colonnades, s'élèvent d'énormes piliers de *Klaki* blancs, simplement polis et entretenus dans une propreté exquise. Entre ces piliers, dans le fond, voilà le luxueux autel de Shaka, précédé d'une estrade accablée d'enjolivures recherchées (voir la gravure, ci-dessus); devant l'estrade est une crédence brillante, recouverte de riches brûle-parfums de bronze et de sveltes gerbes de fleurs artificielles.



JAPON. — AUTEL PRINCIPAL DU SAMBUTSU-DO; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD (voir le texte).

Au-dessus de cet ensemble apparaît dans une demi-obscurité, assise sur de grandes fleurs de lotus, une énorme statue de Boudha; la tête est entourée d'une auréole brillante d'où s'échappent des rayons d'or. A droite et à gauche, descendent, comme pour faire contraste, de magnifiques draperies brodées en dessins aux couleurs voyantes, dont les nuances variées se marient merveilleusement avec l'ensemble. Au-dessus est suspendue aussi une large lisière de brocart sur laquelle ressort vivement le blason du vainqueur de *Seki-ga-hara*.

Il y a encore dans ce temple deux autres Boudhas un peu moins grands, mais non moins richement exécutés et ornés : ce sont deux idoles, l'une la déesse Kwannon aux mille bras, instruments de sa grande miséricorde envers les humains, l'autre la même déesse à tête de cheval, parce qu'elle protège la race chevaline.

Au point de vue plastique, la plus parfaitement exécutée de ces trois statues est, sans contredit, le grand Boudha du centre. Un certain reflet d'idéal ressort de cette tête de penseur aux yeux à demi clos, semblant tout absorbée par la recherche des premiers principes régissant la Terre (1).

∴

Il faut avouer ici que si le Japonais a été, dans la culture des arts, en peinture comme en architecture, un imitateur original, il n'a été dans la sculpture qu'un copieur inhabile. Aucune branche artistique n'a été plus inféconde pour son talent, que la statuaire. Il n'y a eu aucune place dans ses conceptions pour la grande sculpture qui représente l'homme agrandi, en jetant sur son visage un reflet de l'idéal. La cause d'une pareille lacune se trouve dans l'idée que le boudhisme s'est faite de l'homme.

Si nous voyons en Grèce, en effet, une si belle floraison de la statuaire, il faut attribuer cet épanouissement merveilleux, au génie de ce peuple qui a vu dans l'homme divinisé, le type du beau. De là ce besoin insatiable de le représenter dans sa forme la plus parfaite.

L'artiste japonais, au contraire, à la lumière de sa philosophie religieuse venue de Chine, a vu en l'homme « un être tout passif, condamné à la vie et à la souffrance, comme à un stage pénible, avant de rentrer dans le non-

(1) Nous avons déjà reproduit cette statue de Bouddha. Voir *Missions Catholiques*, année 1879, page 545.

moi et de s'absorber dans l'essence universelle qui seule à ses yeux existe de toute éternité. Il n'a point de destinée active, il n'est pas chargé de modifier la face du monde; c'est affaire à l'Intelligence suprême; il n'a, lui, qu'à observer les lois qu'elle dicte et les rites qu'elle exige par la bouche de l'Empereur. Esclave résigné des puissances divines et humaines qui l'écrasent, enchaîné pour un temps à cette terre où il ne laissera pas trace de son passage, quel besoin a-t-il et quel droit, créature éphémère, de dire aux générations à venir dans une langue immortelle, comment il a porté son fardeau d'un jour? Il peut bâtir des temples pour ses dieux, des palais pour ses maîtres descendant du ciel, exécuter des images colossales de la divinité; mais, quant à sa personne, elle n'est pas digne d'être représentée et traduite en granit (1). »

Telle est la raison fondamentale qui a arrêté l'essor de l'artiste japonais et confiné ses aptitudes plastiques dans le cercle étroit des magots difformes représentant des sujets émaciés qui n'ont ni muscles, ni squelettes, ou qui ressemblent, par la disproportion des parties, à des monstres plutôt qu'à des hommes. Il n'a pas même pu idéaliser ses dieux. Il s'est plu à les représenter ventrus, poussifs, ricanants et d'un burlesque achevé. La statue de Boudha est une des rares représentations qui ait été épargnée dans cette galerie comique des divinités et même ce type du Dai-butsu qui a été reproduit des milliers de fois dans une posture et avec des formes absolument identiques, n'est pas d'origine japonaise. Emprunté à l'Inde, la patrie du Boudhisme, il a été exécuté tel qu'il a été reçu sans perfectionnement et sans originalité.

Le reflet idéal qui se détache des Boudhas japonais n'est donc pas dû à l'habileté des artistes nippons ; on doit, pour en retrouver la source, remonter au foyer panthéiste de l'Inde, le créateur de cet archétype dont les *fac simile* ont envahi l'Asie entière.

Cette masse de bronze laisse le visiteur assez froid et assez indifférent. Ces yeux presque fermés, ce visage dédaigneux, cette tête absorbée dans une espèce de contemplation intérieure, cette raideur inanimée, font trop songer au *nirvana*, à cette immobilité absolue, inconsciente, à cette absorption du moi dans l'Etre universel qui attend, après la mort, les disciples de Shaka. C'est la résignation froide, c'est même le désespoir de l'homme courbé sous la puissance de la nature qui est peint sur cette figure hiératique. Ce Boudha représente l'humanité sans espérance, l'humanité écrasée sous les arrêts de la fatalité antique, condamnée après une vie de misère à rentrer dans le néant.

Combien la sainte figure du Christ, que j'ose à peine rapprocher ici de cette œuvre de l'aberration humaine, est plus belle, plus attachante, plus proportionnée à l'homme? J'y vois rayonner avec l'amour de l'humanité les éternelles espérances de l'au-delà ; elle encourage ; elle réconforte; elle console. Elle a éclairci l'énigme qui planait sur les origines et les fins du genre humain. Elle a remplacé le désespoir par de radieuses attentes. Elle dit et redit à tout homme qui vit et par conséquent qui souffre : « Vous qui peinez, venez à moi et je vous soulagerai. »

(1) BOUSQUET. *Le Japon de nos jours.*

Prenez la statue du Christ de Bouchardon, ou choisissez la figure du Maître dans un des groupes puissants de Raphael ou de Michel-Ange, ou bien détachez-la des toiles sévères de Fra Angelico ou des fresques d'Hippolyte Flandrin et comparez avec ce mastodonte dédaigneux et hautain. Je ne sais ce que vous sentirez. Mais, pour ma part, le Boudha ne m'inspire que l'aversion et la haine. Les traits me montrent en lui un être malfaisant qui ne respire que le désespoir, la mort brutale et le néant, tandis que la douce figure du Christ réveille dans le plus intime de mon être un amour profond. La bonté est peinte sur son visage. Tout en elle me redit la Charité, la Vie, l'Espérance et les joies à venir. Ici nous avons l'expression du Vrai et du Beau. Boudha n'en est que le contrepied : une caricature malsaine et grotesque.

(*A suivre.*)

AU SU-TCHUEN

Par M. DE GUÉBRIANT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRO-VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN MÉRIDIONAL

Suite (1)

Un voyage accidenté. — Soupçonné d'anthropophagie. Curiosité gênante. — Idées hétéroclites.

A un kilomètre plus loin, on passe le Ya-long-Kiang, puissante rivière qui s'échappe du Thibet à flots pressés et, courant droit du Nord au Sud, a vraiment du mérite à trouver sa route dans un pareil pays. Aux endroits les plus larges, elle n'a peut-être pas deux cents mètres, car ses rives abruptes la resserrent impitoyablement. Elle se rattrape en profondeur et en vitesse. Pour la traverser, même aux basses eaux, il faut faire remonter la barque à un demi-kilomètre en amont du lieu où l'on veut aborder. La vallée, plus creuse que celle de Té-tchang, est, elle aussi, peuplée de Chinois; mais les pentes, trop raides, déboisées, ne sauraient nourrir une population bien dense.

La rivière passée, on remonte sur la rive droite juste autant qu'on a descendu sur la rive gauche. Aux approches des sommets de jolies forêts de pins ont été respectées par la hache impitoyable des Chinois. A travers la verdure, la vue s'étend, en splendides échappées, sur l'âpre chaos des montagnes: au loin vers le Nord, quelques sommets aux formes remarquables et connues me permettent de m'orienter et de relier notre itinéraire aux régions déjà parcourues.

De neige pourtant nulle part. D'octobre à mai, la sécheresse au Kientchang est extrême et le soleil reluit presque invariablement dans un ciel sans nuage. En cette saison et à ces hauteurs, l'atmosphère est d'une pureté incomparable et l'on ne sait qu'admirer le plus, de la limpidité brillante du jour ou de la splendeur étoilée des nuits.

La plus forte ascension a lieu le quatrième jour. On monte sans interruption depuis le matin jusqu'aux approches de midi le long d'un gros torrent dont les eaux tapageuses tiennent compagnie au voyageur dans le silence des

(1) Voir les nos des 10 et 17 février 1899.



savanes. Le col est à 3.400 mètres : il se nomme Ngi-tsion-Kang.

Si vif qu'y soit le froid, comment n'y pas séjourner quelque temps dans la contemplation du panorama qui s'y découvre soudain vers l'Ouest et le Sud ? Un vaste plateau où se cache dans un repli de terrain la ville de Yen-yuen-hien occupe le premier plan ; au-delà, un océan houleux de montagnes confuses, puis, tout au bout, une chaîne éblouissante de neige qu'un sommet remarquable, celui de Li-Kiang, termine au Sud. C'est à trente lieues au moins, bien avant dans l'intérieur du Yun-nan, et pourtant on croirait y toucher tant resplendit le linceul blanc frappé en plein par le soleil. Pour que la neige couvre là de pareilles étendues, alors qu'ici, à plus de 3.000 mètres, on est en pleine zone de végétation, il faut que l'altitude soit énorme, 5.000, 6.000 mètres à tout le moins.

En contre-bas du col, une cabane de Lolo permet de se reposer à l'abri du vent aigu des cimes et de reprendre haleine pour atteindre la plaine.

∴

Le soleil était haut encore quand, la première phase de notre voyage heureusement terminée, nous arrivâmes aux portes de la ville; mais avant d'y entrer, laissez-moi résumer le chemin parcouru.

Supposez un habitant de notre séminaire parisien de la rue du Bac qui, logé au premier étage, se rendrait au rez-de-chaussée, en passant par le cinquième, monterait de là dans les combles et, au retour, s'installerait décidément au cinquième. Tel est à peu près le profil des quatre premières étapes.

Comme gîte chaque soir, de simples écuries, car ces chemins ne sont guère fréquentés que par les muletiers qui transportent le sel. Les bêtes une fois casées, les hommes s'arrangent dans les coins restés libres avec des planches et de la paille.

Il y a cependant une espèce d'auberge, le troisième jour, au village de Mey-si-Keou, et j'en aurais même gardé un assez bon souvenir, si l'aubergiste n'avait tant soit peu gâté son hospitalité, en s'ouvrant naïvement à nos hommes d'une crainte qui le torturait depuis notre arrivée.

« — Est-il vrai, leur demanda-t-il après souper, est-il vrai que ces Messieurs vivent de chair humaine ? »

Un éclat de rire fut la réponse; mais vous, qui savez de quel calibre sont les difficultés qu'on oppose ici au christianisme, vous ne me soupçonnerez pas de plaisanter. Et n'est-ce pas sous prétexte d'anthropophagie qu'on m'a pillé l'année dernière un oratoire nouvellement ouvert à Kong-mou-yn ? Ma réputation est sortie intacte de cette épreuve, mais ce n'a pas été sans peine.

∴

Revenons aux portes de Yen-yuen-hien, car nous y étions arrivés tout à l'heure. La ville n'est pas grande ; mais enfin c'est une ville, un « *hien*. »

Sauf je ne sais quel Anglais (1), il y a quatre ou cinq ans, jamais Européen n'y a mis les pieds. Nous nous attendons, le P. Koscher et moi, à un vif succès de curiosité et notre attente n'est pas vaine. A peine avons-nous fait choix d'une auberge que la foule s'y rue. Nous la laissons faire quelques minutes, car en somme son attitude n'a rien d'hostile. Puis nous ordonnons à nos gens de faire évacuer. Peine perdue, personne ne bouge.

(1) M. Hozie, consul britannique, à Tchong-Kin.

Après trois sommations, nos chrétiens, prévenus d'avance, choisissent une victime et lui mettent la main au collet. C'est un jeune homme ni trop bien ni trop mal, mais que la curiosité tient collé à notre fenêtre. On l'avertit qu'il va être conduit au mandarin pour s'expliquer des motifs de son insolence. L'individu croit d'abord à une vaine menace; mais, voyant que c'est sérieux, il se sent pris de terreur et demande prosterné notre pardon.

« — Qu'on l'emmène ! » c'est toute notre réponse.

Cette petite scène suffit ; nous ne sommes plus aux yeux de la foule des aventuriers semi-barbares, mais des gens fort au courant des usages et en mesure de se faire respecter. Tout le monde se retire, et, tandis que nous prenons quelque repos, on n'entend parler dans les maisons à thé que des grands hommes Kouang et Ko, nouveaux hôtes du pays.

∴

Nous avons passé dans la ville un jour et deux nuits, car, les principales autorités de la région y ayant leur résidence, je voulais m'assurer leur appui avant de faire les quatre dernières lieues qui nous séparaient de Yen-tsin, la localité chinoise choisie pour notre essai d'établissement.

Tout alla pour le mieux. Le sous-préfet, un nommé Tang-cheou-chan, était en 1895 à Tchen-tou, capitale de la province, où furent ruinés tous les établissements de la ville ; c'est lui qui, apercevant Mgr Dunand dans la rue, suivi d'une foule ameutée, eut la présence d'esprit de le faire entrer dans une boutique où il se trouvait et de l'y cacher pendant que lui-même parlementait à la porte pour arrêter les émeutiers. Cet acte de courage, qui, en sauvant la vie à un évêque français, a épargné au gouvernement chinois un terrible surcroît d'embarras, a valu à son auteur un poste de sous-préfet et du gouvernement français une médaille d'or.

Nous étions sûrs d'être bien accueillis chez lui et, de fait, il n'épargna rien pour nous être agréable. C'est avec un plaisir évident qu'il nous exhiba sa médaille d'or avec le diplôme annexé, dûment signé Félix Faure, et qu'il reçut nos félicitations chaleureuses. « Désormais assuré, nous dit-il, d'avoir en France des amis, il était décidé à y envoyer ses fils terminer leur éducation. »

∴

Quand on s'aperçut en ville du caractère cordial de ces allées et venues entre le prétoire et notre auberge, notre réputation s'accrut étrangement et le diapason s'en éleva encore du fait d'un mandarin délégué qui se trouvait là par hasard chargé d'une mission par le préfet de Lin-yuen-fou. Ce fonctionnaire, avec qui j'avais eu, deux ans auparavant, des relations assez agréables, accourut chez nous comme chez de vieux amis et se fit personnellement notre *cicérone*, à travers la ville et sur les remparts.

C'était jour de marché; dans la foule bigarrée, notre obligeant conducteur nous fit remarquer, outre les Chinois, sept populations différentes : des Lolos, des Sifan, des Li-Sou, des Tibétains, des Mô Sô, des Pé eûl et des Tchong-Kia-tsé, une vraie Babel, qui, pour un amateur d'ethnographie, serait un pays de cocagne, car où trouver poste plus favorable pour approfondir le mystère de ces peuples hétérogènes, qui, chassés par l'envahisseur de leurs patries respectives, ont trouvé un dernier refuge dans ces montagnes perdues? Vivement intéressés par cette excursion peu banale, nous excitions nous-mêmes une vive curiosité, mais sympathique et respectueuse.

A peine notre ami nous eut-il ramenés à notre porte que notre auberge fut assiégée de visiteurs; mais, au lieu de se ruer comme la veille en une espèce de bagarre, on faisait passer poliment sa carte pour demander la faveur d'une audience, et l'on se présentait en costume d'ordonnance, longues manches et chapeau de cérémonie. A tous, civils ou militaires, gradés ou non, nous fîmes cordial accueil. Mais, grand Dieu! qu'il se glisse donc peu de jour dans ces pauvres cervelles de lettrés chinois.

L'un, pour entrer en matière, me dit en termes choisis :

« — J'ai appris avec plaisir qu'en votre noble pays le culte de Confucius faisait de grands progrès... »

« — Tu dis une bourde! » lui souffle son camarade, en le poussant du coude, car il a surpris sur ma figure une grimace significative.

On passe à d'autres sujets; mais le choix est à peine plus heureux.

« — Le soleil de chez vous, demande un interlocuteur, est-ce le même que celui-ci ou bien un autre?... »

Seigneur! par quel bout reprendre l'éducation cosmographique de cet ingénu? Je recule devant l'entreprise; mais le P. Koscher, moins facile à décourager, se lance dans une théorie des antipodes qui plonge l'auditoire et moi-même dans un état voisin de la stupeur. Cependant, ayant glissé à mon tour quelques phrases sur l'avantage qu'aurait pour les Chinois l'études des mathématiques.

« — Ah oui! dit un aspirant bachelier, les mathématiques! il n'y a que ça. Vous autres, qui êtes forts, comptez-nous donc un peu, par exemple, combien de marchandises il passera demain à l'octroi de la ville et quelle est leur nature. »

« — Mon cher Monsieur, lui dis-je, vous confondez la science et la sorcellerie. Quand votre illustre pays aura renoncé à la seconde, nous tâcherons de l'initier à la première. Mais, pour bien comprendre de quoi il s'agit, de sérieuses études sont nécessaires. Si jamais vos compatriotes veulent y mordre, qu'ils s'adressent aux missionnaires français, ils seront bien reçus. »

Et la conversation s'étant prolongée sur ce ton, deux jeunes aspirants bacheliers s'en furent délibérer avec leurs familles et, le soir même, nous adressèrent, selon toutes les règles, une demande d'admission à la première école de sciences européennes qui s'ouvrirait au Su-tchuen.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Périgueux........ 100 »
Anonyme de Fribourg (Suisse), demande de prières........ 200 »
M. l'abbé Chauvin, diocèse de Sens........ 100 »
R. P. Hilaire, diocèse de Bayonne........ 3 »
Paroisse de Centrès, diocèse de Rodez........ 52 50
Anonyme du diocèse d'Arras........ 200 »

Pour les missions nécessiteuses, Mgr Chatagnon.
En l'honneur de N.-D. de Lourdes, diocèse du Mans........ 500 »

Pour les missions nécessiteuses, Mgr Chouvellon.
En l'honneur de N.-D. de Lourdes, diocèse du Mans........ 500 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Eusèbe, Gallas).
En l'honneur de N.-D. de Lourdes, diocèse du Mans........ 500 »

Pour les missio nnécessiteuses (Hou-Pé méridional).
En l'honneur de N.-D. de Lourdes, diocèse du Mans........ 500 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Cognet, Maoris).
Anonyme du diocèse de Nevers........ 30 »
Anonyme de Rennes, en l'honneur de saint Antoine de Padoue........ 12 »
Anonyme du diocèse du Mans, demande de prières........ 10 »
M. Charles Olphe-Galliard, Angoulême........ 10 »
Anonyme du diocèse de Bayonne, demande de prières........ 50 »
Anonyme de Montpellier, demande de prières........ 10 »

Pour les missions ou les conversions se dessinent le mieux (Mgr Streicher).
J. M. diocèse de Gap........ 30 »
Mlle Julie Ricoud, diocèse de Gap........ 5 »
Anonyme de Montpellier, demande de prières........ 10 »

Au R. P. Galland, Mossoul, pour les Arméniens.
M. l'abbé Vincent, diocèse de Nancy........ 10 »

Pour les missions italiennes (Mgr Roveggio).
Anonyme du diocèse d'Arras........ 300 »

Pour les missions franciscaines (Mgr Fagolla, Chan-si septentrional).
Anonyme du diocèse d'Arras........ 200 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.
M. l'abbé X.... du diocèse de Châlons-sur-Marne........ 10 »
M. Al. Maës, diocèse de Paris........ 10 »
Mme Pichery mère, diocèse de Blois........ 50 »
Mgr Lépine, Gap........ 49 20
H. P. de Lyon, demande de prières pour la conversion de jeunes malades........ 50 »

A Mgr Lesné, Perse, pour Téhéran.
Mme Pichery mère, diocèse de Blois........ 50 »

A Mgr Lesné, pour Mgr Georges Goga, évêque Chaldéen catholique de Senah.
Mme Pichery mère, diocèse de Blois........ 50 »

A Mgr Osouf, Tokio, pour l'entretien d'un catéchiste.
M. l'abbé X..., du diocèse de Châlons-sur-Marne........ 500 »

A Mgr Cousin, Nagasaki, pour l'entretien d'un séminariste.
M. l'abbé X..., du diocèse de Châlons-sur-Marne........ 500 »

A M. Marmand, Nagasaki.
Mme Olphe-Galliard, Angoulême........ 5 »

A M. E. Lebel, à Yanagawa, Nagasaki.
Mme Olphe-Galliard, Angoulême........ 5 »

Pour l'hôpital d'Agoué (Dahomey).
Anonyme du diocèse d'Arras........ 300 »

A R. P. Sebire, pour bâtir son église de N.-D. des Victoires au Diobas (Sénégal).
M. l'abbé X...., diocèse de Châlons-sur-Marne........ 10 »
Une amie des Missions, Tours........ 5 »
En l'honneur de N.-D. de Lourdes, anonyme de Mans, demande de prières........ 5.000 »

A Mgr Taurin, Gallas, pour les affamés.
Anonyme de Marseille........ 100 »

(*La suite des dons prochainement.*)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



JAPON. — PISCINE, BIBLIOTHÈQUE ET *torii* DE BRONZE A NIKKO; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir page 117).



A la fin de la semaine dernière, alors que la maladie subite du Saint-Père avait ému le monde catholique, nous nous sommes empressés d'écrire à S. Em. le cardinal Rampolla pour lui exprimer, avec nos respectueuses condoléances, nos vœux ardents pour le rétablissement d'une santé si précieuse à l'Eglise et en particulier aux œuvres de missions.

Le jour même où notre lettre parvenait à Rome, nous recevions le télégramme suivant. C'est une preuve nouvelle de la sympathie dont l'éminent secrétaire d'Etat honore le Bulletin, et sa parole autorisée confirme ce que la presse a annoncé pour la joie de tous.

J'agrée vos sentiments de filial intérêt et j'ai le plaisir de confirmer bonnes nouvelles du Saint-Père. Cardinal RAMPOLLA.

LA PERSÉCUTION EN CHINE

Mgr Favier, dans la lettre que nous avons publiée la semaine dernière, en annonçant les ruines accumulées par les événements de Chine, désignait le vicariat apostolique de Mgr Chouvellon comme celui qui avait été le plus frappé. Voici la preuve, hélas! trop véridique, apportée par l'évêque infortuné. Nos lecteurs entendront, nous en sommes certains, ce cri de détresse.

LETTRE DE MGR CHOUVELLON, VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN ORIENTAL

Les trois chefs de la persécution actuelle au Su-tchuen, Yu-man-tse, Tsiang-tsan-tchen et Tang-tsouy-pin, sont nos ennemis de longue date : ils avaient déjà suscité dans ce district trois persécutions : l'une en 1886, l'autre en 1888, la troisième en 1890.

Les mandarins, pressés par la légation de France, signèrent leur condamnation à mort; mais ils se mirent peu en peine de la mettre à exécution et ils laissèrent Yu-man-tse continuer à terroriser le pays.

Les bandits pouvaient afficher ouvertement leurs intentions : expulsion des étrangers et anéantissement des chrétiens. Ils lançaient des proclamations

incendiaires, ils enrôlaient tous les scélérats qui venaient à eux; ils fabriquaient ou se procuraient des armes, fusils, lances, canons. etc. Malgré nos plaintes et les récriminations du Consul, les mandarins fermaient les yeux et niaient le danger.

∴

Ainsi préparée, la bande se jeta, dans la nuit du 3 au 4 juillet, sur le presbytère de Ho-pao-tchang; deux domestiques furent tués et le curé, le P. Fleury, fut pris et enchaîné. Le P. Louis, grâce à une protection spéciale de Dieu et aussi à une défense désespérée et héroïque, réussit à leur échapper. Le Père Fleury fut conduit et enfermé dans leur repaire, sur la montagne de Yu-keou-pao. Une action un peu énergique de la part des mandarins pouvait facilement délivrer notre confrère, les bandits étaient à peine deux cents. Mais les mandarins préférèrent entrer en pourparlers avec eux : ils leur promettent faveurs, dignités, argent. Pendant ce temps, les brigands vont partout s'entendre avec les chefs des Sociétés secrètes, très nombreuses ici et dont le but est le renversement de la dynastie tartare et l'expulsion des étrangers.

Les esprits préparés et les mesures bien prises, ils tombent par bandes armées sur les stations de nos chrétiens; tout est livré au pillage et à l'incendie, les néophytes sont pourchassés aux cris de : « Mort à l'étranger! mort aux Français! »

Les mandarins se disent impuissants à arrêter ce torrent dévastateur; quelques soldats, envoyés sur les lieux, fraternisent avec les bandits pour partager les dépouilles.

Peuple, soldats, mandarins, s'attendaient à une persécution générale, suivie d'une rebellion qui aurait ainsi empêché toute réclamation, et de la part de nos chrétiens, et de là part du gouvernement français. Mais Dieu n'a pas permis que ce mouvement révolutionnaire fût aussi simultané et aussi universel qu'ils l'espéraient.

Grâce au dévouement admirable de M. le consul Haas et aux énergiques protestations de M. Pichon à Pékin, le gouvernement chinois vient d'ordonner aux mandarins locaux de poursuivre activement les brigands et de rétablir l'ordre. Les soldats sont en marche, mais tout va si lentement en Chine! et puis, actuellement, les bandits sont nombreux, leurs complices plus nombreux encore, ils sont soutenus et dirigés en secret par des hommes haut placés...

A la garde de Dieu! Nous sommes venus ici travailler un peu et souffrir pour Lui! que sa sainte volonté se fasse! L'Eglise garde toujours les promesses d'immortalité; si nous succombons, d'autres viendront prendre nos places...

Plus du tiers de mon vicariat est en ruines; 8 districts sont entièrement ravagés, 15 oratoires et résidences, 12 écoles, 13 pharmacies et 1 hôpital ont été pillés, brûlés, détruits; 2 missionnaires sont prisonniers, 17 néophytes ont été massacrés, dix mille chrétiens sont ruinés, expulsés, pourchassés...

Ils nous arrivaient ici par bandes, dénués de tout, effrayés, aigris; les enfants cherchant leurs parents, les parents demandant leurs enfants; chacun s'était enfui comme il pouvait, voyageant la nuit, se cachant le jour; parents et amis les repoussaient pour n'être pas compromis...

Nous devions ici les entasser dans nos établissements, les païens refusaient de leur vendre ou de leur louer des maisons; à présent, grâce aux habitations que nous avons pu nous procurer (les mandarins mêmes ont aidé à nous en fournir), grâce aussi à la charité des chrétiens de la ville de Tchong-kin, qui ont généreusement partagé leurs modestes demeures avec nos fugitifs, nous avons pu loger tout ce monde.

Mais il faut nourrir, vêtir, soigner ces malheureux, et nos ressources n'y suffisent plus... Voilà des mois que cela dure et nos expulsés ne peuvent pas encore reparaître dans leur pays, sans être arrêtés, rançonnés, maltraités...

∴

Que de ruines matérielles et morales! L'épidémie s'est mise parmi les enfants qui, sans doute, ont trop souffert; il en est parti de deux à trois cents pour le ciel... ne les plaignons pas : *Beati mortui!* mais plaignez-nous de voir tant de misères sans pouvoir y porter secours!

Ces pauvres gens, qui se disaient les protégés de la France, qui ont été poursuivis au cri de : « Mort aux Français! » nous demandent, depuis des mois, si la France connaît leurs malheurs! si la France ne fait rien pour eux!... Il y a une question d'honneur, de justice, d'intérêt, qui ne doit pas échapper au gouvernement français; je connais le dévouement de notre consul à Tchong-kin; je sais que M. Pichon a fait énergiquement tout son devoir à Pékin... Mais en France on n'a guère le temps de s'occuper de nos missions!

∴

Merci d'avoir bien voulu appeler l'attention de vos lecteurs sur les ruines de nos missions. Nos chers persécutés sauront que la vraie France ne les oublie pas et qu'elle compatit à leurs douleurs.

Je me proposais d'appeler sous peu des Sœurs de France pour leur confier l'hôpital de Tchong kin; mais les temps sont trop troublés. Depuis deux ans, un confrère fait ici un cours de français très suivi et



des chrétiens et des païens. Dès que les circonstances le permettront, j'ai l'intention de faire venir aussi des Frères des Ecoles chrétiennes. Je compte sur les prières et les largesses de vos lecteurs pour m'aider à promouvoir l'influence catholique et française dans cette terre du Su-tchuen où les missionnaires français travaillent, souffrent et meurent depuis près de deux cents ans.

SIERRA LEONE (Afrique occidentale)

Consolant épilogue de l'insurrection du Sierra-Leone

Les *Missions catholiques* du 1er juillet 1898 ont annoncé la révolte survenue, l'an dernier, dans le territoire anglais de Sierra-Leone. Tout Européen et tout serviteur d'Européen a été massacré, excepté les missionnaires catholiques et leurs catéchistes, « étant les seuls, disait le mot d'ordre, à aimer les noirs ». Maintenant, c'est l'heure de la revanche : une lettre du R. P. Noirjean à son Supérieur, le R. P. Browne, nous dira comme elle s'est faite.

LETTRE DU R. P. JOSEPH NOIRJEAN AU R. P. BROWNE, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT, PROVICAIRE APOSTOLIQUE.

Vous avez manifesté le désir d'avoir une courte relation sur les derniers événements de la guerre malheureuse qui, depuis plus de huit mois, fait régner une si grande terreur dans tout le territoire du Sherbro. Je m'empresse de répondre à votre demande.

Afin de réprimer une révolte qui, en peu de temps, a fait couler tant de sang, le gouvernement anglais a eu recours à des moyens énergiques, qui ont eu vite raison de ces bandes sauvages et indisciplinées. Au seul bruit qu'une expédition bien organisée se préparait, elles ont mis bas les armes et ont cherché à négocier la paix. Les chefs, principaux instigateurs des troubles, sont venus l'un après l'autre faire leur soumission ; ceux qui s'y sont refusés n'ont pas tardé à être capturés et mis en lieu sûr.

Cependant, le gouvernement, estimant que cela ne suffisait pas pour ramener les choses à l'état normal et surtout n'offrait pas de garantie satisfaisante pour l'avenir, a jugé que les principaux coupables devaient être sévèrement punis, afin que leur exemple pût servir de leçon aux générations futures. En conséquence, la loi anglaise leur a été appliquée dans toute sa rigueur : c'était la revanche.

∴

Un juge extraordinaire est venu d'Angleterre, avec mission spéciale d'examiner chaque cas de meurtre. La besogne ne lui a pas manqué. Débarqué à Bonthe, dans les premiers jours d'octobre, il s'est mis à l'œuvre dès le lendemain de son arrivée ; il lui a fallu peu de temps pour se convaincre de la culpabilité des accusés : en moins de dix jours, il en a expédié vingt-un à la potence.

Il serait difficile de décrire l'enthousiasme avec lequel la foule plus ou moins européanisée de la côte a accueilli cette sentence. C'était une véritable explosion de joie ! On n'avait qu'un seul regret, celui de ne pas voir tous les chefs *mendis* subir le même sort.

∴

Cependant l'exécution ne pouvait avoir lieu avant que le jugement fût, au préalable, ratifié par le gouverneur. En attendant cette formalité, les condamnés gémissaient dans des cachots sombres et infects, en butte aux plus affreux traitements de la part des gardiens de leur prison. La plume se refuse à décrire tout ce qu'on a fait endurer à ces malheureux qui, tout coupables qu'ils étaient, avaient cependant le droit d'être traités humainement. Mais la haine que les Sierra-Leonais portent aux *Mendis* ne connaissait plus de bornes : ils n'étaient que trop heureux d'avoir une occasion de faire ressentir à quelques-uns les effets d'une vengeance qu'ils auraient voulu pouvoir étendre à tous.

Cette ignoble conduite a révolté plus d'un de ceux qui en ont été les témoins...

∴

Quant à nous, missionnaires catholiques, nous avons vu, dans ces tristes événements, une occasion de faire un peu de bien. Dès que nous avons appris la décision du juge, nous sommes allés solliciter, auprès du commandant du district, l'autorisation d'avoir accès auprès des condamnés, afin d'adoucir leurs derniers jours et de les disposer à faire une mort chrétienne. Bien que notre demande ait beaucoup surpris le commandant, elle nous a été néanmoins accordée. Nous sommes donc allés visiter nos prisonniers aussi régulièrement que possible, au moins tous les deux jours, au grand dépit, j'allais dire au grand scandale de nos adversaires protestants. Quant aux prisonniers eux-mêmes, nous avons été accueillis par eux mieux que nous n'aurions osé l'espérer. Ils nous ont écoutés avec attention ; ils nous ont dit leur joie de voir qu'il y avait au moins des hommes leur témoignant quelque intérêt. Quelques-uns surtout ont montré des dispositions exceptionnellement bonnes et ils les ont conservées jusqu'à la fin,

C'est là que l'on peut constater combien Dieu est miséricordieux et sa grâce puissante ! Aucun de ces infortunés ne nous avait jamais vus, n'avait rien

entendu de notre sainte religion; néanmoins, dès notre première visite, un changement complet s'opérait en eux! Leurs instincts sauvages les avaient, pour ainsi dire, quittés!...

Quinze jours s'étaient ainsi écoulés quand arriva la sanction du gouverneur. Sur 21 condamnés, 4 voyaient leur sentence commuée; les 17 autres devaient être exécutés le 15 novembre. Nous nous rendîmes auprès d'eux, leur déclarant que c'était notre dernière visite. Sur 17, 9 consentirent à recevoir de nos mains le saint baptême.

Ce n'était là qu'un succès partiel et nous l'aurions désiré complet; mais néanmoins, il suffit à soulever contre nous la colère des protestants. Le plus mécontent était le pasteur anglican, qui était en même temps chapelain de la prison. Il se montrait indigné de nous voir empiéter sur ses prétendus droits, indigné surtout de ce que nous eussions osé offrir les moyens de salut à des gens aussi misérables...

Par suite du manque de témoins suffisants, le juge n'ayant pu se prononcer sur tous les cas qui lui étaient soumis à Bonthe, force lui fut d'y interrompre son travail pour un temps. Il continua donc sa tournée sur Bendejuma, où l'attendait également une grosse besogne. Il y séjourna trois semaines environ, pendant lesquelles il condamna 65 révoltés à la peine de mort. Malheureusement, la trop grande distance ne nous permettant pas de parvenir jusqu'à eux, ils ont été exécutés sans que personne ait pu leur offrir le moindre secours spirituel.

Sur ces entrefaites, le juge revint à Bonthe, pour reprendre le travail qu'il avait dû interrompre. Cette nouvelle session ne dura que trois jours, après lesquels le chiffre des condamnés monta encore à dix.

Comme la première fois, nous nous sommes crus en devoir d'aller offrir aux nouveaux condamnés les secours de notre sainte religion; mais nous nous sommes heurtés à un refus formel... Le chapelain anglican s'était plaint amèrement au commandant de la permission qu'il nous avait accordée, lui faisant savoir, en même temps, qu'il se croyait obligé de porter toute cette affaire devant son supérieur hiérarchique, l'évêque de Sierra-Leone. De tout cela, il était résulté que l'évêque Taylor Smith avait écrit une lettre à M. le commandant du district pour le blâmer de nous avoir permis de voir les prisonniers. « C'était, disait-il, une irrégularité, un manquement grave aux règlements, enfin il espérait que cela ne se renouvellerait point. »

C'était plus qu'il n'en fallait pour intimider notre brave commandant. A toutes nos instances, à toutes nos raisons, il opposa un *Non possumus*. Il nous fallut avoir recours à la ruse, et cela nous réussit. Vint le jour de l'exécution des derniers condamnés. Sur 10, 8 furent graciés; 2 seulement eurent à subir la peine capitale; or, ces deux malheureux purent recevoir de nos mains le baptême avant leur mort.



Sa Béatitude Mgr ELIE HOYEK, patriarche maronite; cliché communiqué gracieusement par le journal *l'Illustration*.

Tels sont, en résumé, les faits qui ont marqué la fin de cette malheureuse guerre du Sherbro. Espérons que, maintenant, la paix étant revenue, nous pourrons reprendre et développer nos missions!

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — Nous devons à l'obligeance de M. Maron Basbous, cette intéressante notice sur le nouveau patriarche maronite.

« Sa Béatitude Mgr Elie Hoyek vient de monter sur le siège patriarcal d'Antioche. Il succède à Mgr Jean Hagg qui,

après avoir occupé ce siège pendant neuf ans, est mort le 24 décembre dernier. Le nouvel élu n'a pas encore 56 ans ; c'est donc dans la force de l'âge qu'il prend possession de la charge que lui ont méritée ses rares qualités et les œuvres multiples d'une vie d'apostolat.

« Il entra à l'âge de 16 ans au collège de Ghazir, et après de brillantes études, il passa au collège de la Propagande, à Rome. Là, il prit successivement ses grades et obtint enfin le titre de docteur en théologie. Après son ordination sacerdotale, en 1870, il fut désigné pour l'enseignement théologique au séminaire de Saint Jean-Maron, au Liban. Ses services furent si appréciés que, deux ans après, il était nommé vicaire patriarcal.

« En 1889, il était élu et sacré archevêque d'Arca. C'est à cette époque qu'il fonda une Congrégation de religieuses indigènes pour l'enseignement primaire des filles. Ses mérites avaient attiré sur lui l'attention; aussi à la mort du patriarche Massade il était déjà question de le nommer à sa place ; mais Mgr Hoyek, regardant cette dignité suprême comme bien au-dessus de ses forces, en déclina l'honneur avec une humilité admirable. Cependant, il ne put refuser au patriarche élu d'aller à Rome pour recevoir le *Pallium*. Il profita de ce voyage pour fonder près de la Propagande un séminaire maronite ; cette entreprise demandait d'abondantes ressources. Pour les trouver, Mgr Hoyek fit appel à la générosité des cœurs chrétiens et organisa des quêtes. S. S. le pape Léon XIII, si dévoué à tout ce qui concerne les églises d'Orient, voulut bien contribuer à cette belle entreprise.

« Comme toujours, ce fut de la France que lui arrivèrent les plus grands secours, et il put constater une fois encore combien cette nation était vraiment *le trésor commun de la chrétienté* pour employer ses propres termes. Peu de temps après, il obtenait du gouvernement de la République, pour lui et pour sa nation, la chapelle du palais du Luxembourg qu'il confia aux soins de Mgr Paul Basbous. Le gouvernement lui offrit aussi dix bourses à Saint-Sulpice, où il put envoyer l'élite de ses séminaristes.

« Il était à Rome, où l'avaient appelé les affaires du collège maronite, lorsque lui parvint la nouvelle de la mort de Monseigneur Jean Hagg. Il traversa aussitôt la mer afin de prendre part au conclave pour l'élection du nouveau patriarche.

« A peine était-il arrivé que ses collègues, d'une voix unanime, l'appelèrent à succéder au défunt, et, le 6 janvier, le lendemain de son débarquement, les cloches annonçaient au peuple impatient l'heureuse élection. Dans ces beaux pays du Liban, où les cœurs ont gardé l'amour des choses saintes et les ardeurs de la foi primitive, l'élection d'un patriarche est le plus heureux et le plus solennel des événements. Qu'on juge alors de l'enthousiasme et de l'allégresse de ce peuple fidèle lorsqu'on lui apprit qu'il avait pour patriarche Mgr Elie Hoyek. Les vœux secrets de tous étaient réalisés.

« Que ne doit-on pas attendre du patriarche, lorsqu'on a tant reçu de l'évêque. Le passé contient les promesses de l'avenir et ces promesses sont grandes ! Que Dieu daigne seulement lui accorder de longs jours et le Liban vivra heureux sous sa tutelle. »

Constantinople. — Nous lisons dans le *Stamboul* du 1er mars :

« La messe funèbre célébrée ce matin en l'église patriarcale arménienne-catholique pour le repos de l'âme de M. Félix Faure, a été très imposante.

« Etaient présents S. E. M. Constans, ambassadeur de France, entouré de M. Bapst, conseiller, de M. Rouet, consul général, premier drogman de l'ambassade, du capitaine Dupont, du lieutenant de vaisseau Chéron, commandant du stationnaire français *La Bombe*, avec les officiers de son état-major, des autres fonctionnaires de l'ambassade et du consulat.

« La cérémonie a été présidée par S. B. Mgr Azarian, patriarche, entouré d'un nombreux clergé.

« A l'issue de l'office, le représentant de la République a reçu les condoléances des délégués du gouvernement impérial, ainsi que des principaux personnages de l'assistance. Ensuite, S. E. M. Constans a été invité avec sa mission à monter dans le grand salon du patriarcat où il a été reçu par Mgr Azarian.

« Alors, un élève de l'école de Saint-Grégoire l'Illuminateur, s'avançant, a lu une adresse à S. E. M. Constans, qui lui a répondu par quelques paroles aimables.

« Une petite élève de l'école des filles de l'Immaculée Conception a lu, à son tour, une adresse à l'ambassadeur de la République française. S. E. M. Constans, après la courte allocution qu'il a prononcée en réponse, a été vivement acclamé à plusieurs reprises par toute l'assistance.

« Il était 11 h. 1/2 lorsque S. E. M. Constans quitta avec sa suite le patriarcat. »

Bagdad. — Un missionnaire Carme nous écrit de Bagdad :

« La veille de Noël, nous avons régénéré dans les eaux du baptême un Yézidi, âgé de 30 ans.

« On donne le nom de Yézidis à une peuplade ou même une secte répandue dans l'ancien Kurdistan, la Mésopotamie, la Haute-Arménie, la Perse et la Russie. Ces Yézidis ne sont ni chrétiens, ni juifs, ni musulmans. Ils reconnaissent, comme les manichéens, deux principes : un bon et un mauvais, et c'est ce dernier qu'ils préfèrent et qu'ils adorent. Ils ne supportent pas que l'on parle mal du diable. Par respect pour lui, ils ne font usage d'aucun mot commençant par la lettre *ch*, la première du mot *chéïtan* (Satan). Ils évitent même de prononcer ce nom sacré chez eux et se servent pour désigner le mauvais Esprit de périphrases telles que : Celui que tu sais, le Bienfaiteur de l'humanité, Celui que maudissent les fous et les ignorants, Lui, Celui-là et surtout *Taous-Mélek*, c'est-à-dire l'ange-paon ou l'ange-coq. C'est en effet sous la figure d'un coq ordinaire, en bronze doré, qu'ils lui rendent un culte dans les environs de Mossoul, où ces sectaires résident en plus grand nombre. »

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

(KAMAKURA ET NIKKO)

Ruines et Mausolées

Par M. Michel RIBAUD
De la Société des Missions Etrangères de Paris

NIKKO

Suite (1)

2e groupe de mausolées : Mausolée de Iyeyasu (To-sho-gu).

Le 8, vers deux heures de l'après-midi, nous parcourons de nouveau la grande allée ombreuse des Cryptomerias. Laissant à notre droite le temple boudhiste du *Sambutsudo* et ses dépendances, nous arrivons bientôt à l'entrée de la splendide avenue qui débouche sur les merveilles religieuses amoncelées en l'honneur de Tokugawa pour aboutir plus haut au sein de l'ombrage majestueux et du silence des cèdres à la tombe du fameux Shogun.

Dès l'entrée de cette large avenue, dallée en pierres granitiques, on est averti de la destination des magnificences

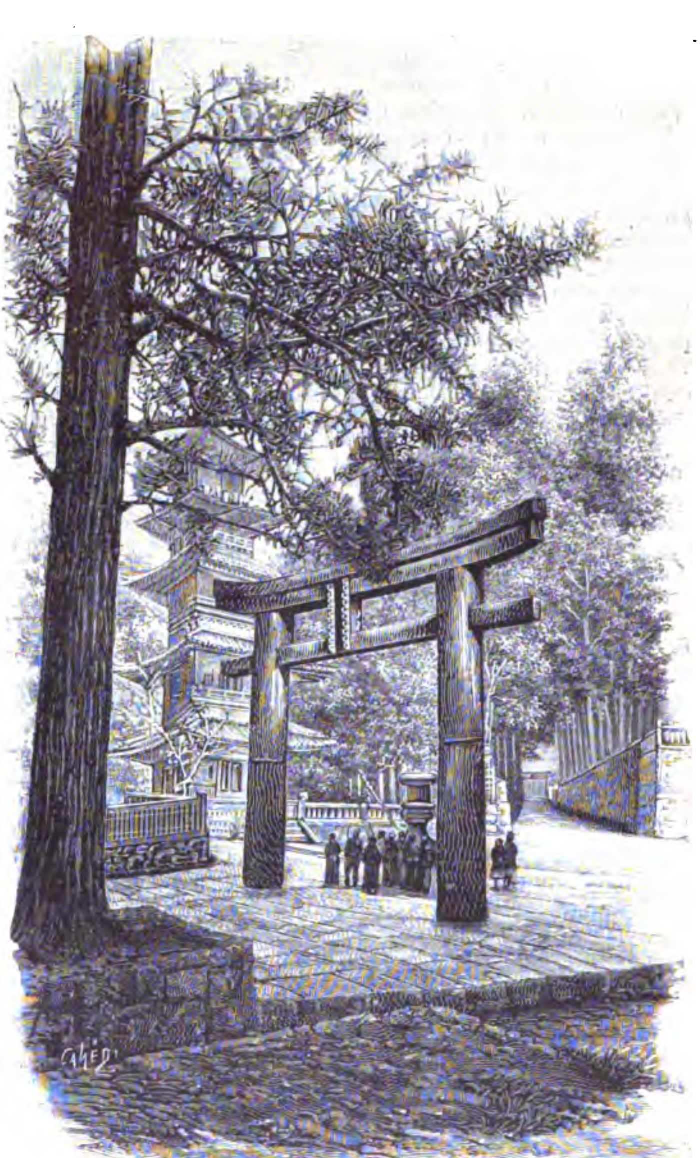
(1) Voir les *Missions* des 6, 13, 20, 27 janvier, 3, 10 et 17 février.

qui vont suivre par un grand *torii* de pierre de Mikage, au frontispice duquel, tracée de main impériale, brille une inscription en lettres d'or sur fond d'outre-mer, où sont gravés les cinq caractères : *To-sho-dai-gon-gen*, le titre posthume de Iyeyasu.

∴

Il faut donner ici, une fois pour toutes, la définition de ce torii que l'on rencontrera souvent dans la suite. Cet ornement, spécial aux temples shintoïstes, consiste en deux fûts de bois, de pierre ou de bronze, plantés verticalement en terre, à quelques mètres de distance. Sur le sommet de ces colonnes repose une traverse cintrée dépassant de ses arcs l'extrémité des colonnes. Un peu au-dessous de cet architrave de couronnement, se tient une traverse horizontale enclavée dans les colonnes. C'est tout. Quel est l'origine et le sens de cet ornement singulier?

« Le *torii*, écrit M. Satow, était à l'origine un perchoir pour les oiseaux offerts aux dieux, non comme nourriture, mais afin qu'ils leur soient un avertissement du lever du jour. On l'érigeait auprès des temples. Plus tard, après l'introduction du boudhisme, son sens originaire fut oublié. On ne les plaça plus que devant la façade des temples, en manière de porche. C'est ainsi qu'on s'accoutuma à y suspendre des écriteaux (*gaku*). Mais une des premières choses, qui fut faite après la Restauration impériale (1868), lors de la purification des temples shintoïstes, c'est la suppression de ces instructions. L'étymologie du mot *torii* est évidemment : *lieu de repos* (pour les oiseaux). On s'en servit graduellement comme symbole général du Shintoïsme. »



JAPON. — PAGODE DE NIKKO A L'ENTRÉE DU TEMPLE DE TOSHOGU ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD (voir le texte).

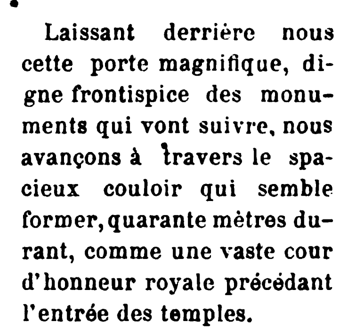
Celui-ci a neuf mètres de haut. Les deux fûts ont chacun 1 mètre de diamètre. La traverse supérieure (*kasa-ishi*) a près de 7 mètres de longueur. Sur les colonnes sont gravés le nom du daimyo qui l'a offert et le lieu des carrières d'où elles ont été extraites. On lit :

« Donné au temple de *Nikko-san* pour être offert à *To-sho-dai-gon-gen*. Ce torii a été fait de pierre de Chikuzen et poli dans le pays même; il a été apporté dans ces montagnes en traversant la mer du Sud.

« Le 27e jour du 4e mois de la 4e année de *Gen-wa* (1620) du cheval et de la terre brute.

« Le daïmyo Kuroda Chikuzen no kami, Fujiwara no Nagamasa. »

∴



Laissant derrière nous cette porte magnifique, digne frontispice des monuments qui vont suivre, nous avançons à travers le spacieux couloir qui semble former, quarante mètres durant, comme une vaste cour d'honneur royale précédant l'entrée des temples.

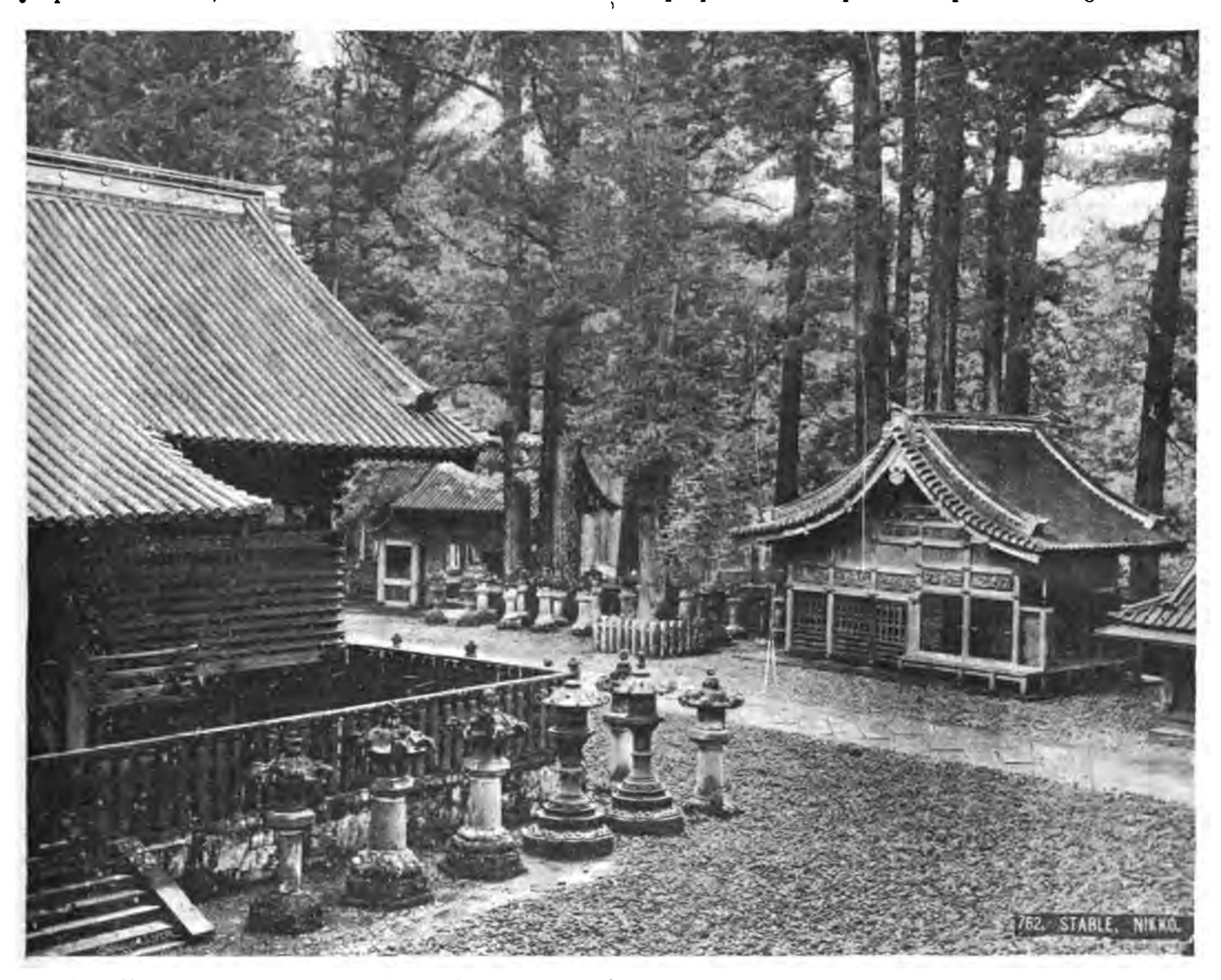
A notre gauche, non loin du *torii*, se présente, élégante et gracieuse, au sein des énormes *sugis* qui abriteront désormais partout de leur sombre feuillage les magnificences d'art amoncelées, une mince et svelte pagode boudhiste à cinq étages, toute bariolée de vert, d'or et de vermillon, ouvragée avec un soin remarquable. Autour de chaque étage courent des cadres en dentelures finement ciselées sur lesquelles sont représentés ici les signes du zodiaques; là des médaillons couverts de chimères, plus hauts des fleurs symboliques artistement entrelacées. Au sommet, au-dessus de la dernière toiture, s'élève une espèce d'aiguille aux rayons décroissants: symbole de l'entrée des âmes dans le Nirvana. L'intérieur est non moins luxueusement décoré. On y remarque, entre autres, quatre statues dorées, à la chevelure bleue, parmi lesquelles se trouvent les *Nyorai* (Boudhas de la contemplation.)

Ces temples de *To-sho-gu*, qui relèvent du Shintoïsme, nous offrent dès l'abord un mélange d'ornements shintoïstes et boudhistes. Le *torii* d'entrée fait essentiellement partie du *miya* (temple shinto), tandis que cette pagode est un ornement exclusif du *tera* (temple boudhiste). D'où vient donc cet amalgame que nous rencontrerons à chaque pas sur notre route. Pour en trouver la raison, il nous faut

remonter aux origines du *Riyobu-shinto* c'est-à-dire au commencement du IXe siècle, époque où le fameux bonze *Kûkai*, surnommé après sa mort *Kôbô-daishi*, enseigna sa doctrine des Incarnations de Boudha par laquelle les dieux du Shintoïsme furent emmagasinés dans le Panthéon bouddhiste, doctrine qui fut aussi le point de départ de toute une révolution dans le culte, dans l'ornementation des temples et dans l'art religieux.

Depuis l'introduction du Boudhisme au Japon (VIe siècle) jusqu'à *Kobo-daishi*, trois siècles de Boudhisme n'avaient encore conquis que les sommets de la société dans l'Empire : le Mikado, la cour et les grands prêtres du Shintoïsme ; mais le peuple, dont les coutumes sont si lentes à se déraciner, tenait toujours à ses vieilles traditions religieuses, ne visitait que les *miyas* et laissait à peu près déserts les temples de Boudha.

Kukai, se croyant investi d'une mission providentielle, chercha à concilier les anciennes traditions des divins ancêtres avec les dogmes de l'Inde ; de cette sorte, pensa-t-il, le peuple n'hésitera plus à accepter les enseignements et



JAPON. — ECURIE DU CHEVAL SACRÉ ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 117).

les dieux du Boudhisme. Il se prépara à cette œuvre par une étude approfondie du système Tantra de Yoga-chara dont les articles de foi étaient à cette époque les plus répandus dans toute l'Asie chinoise.

« Ce système religieux, dit Griffis, composé de polythéisme et de boudhisme, avec son paradis sensuel, sa déesse de la miséricorde, et ses multitudes d'êtres divins auxquels on pouvait rendre un culte, était accompagné d'un enseignement philosophique par lequel le Boudhisme pouvait être adapté à toutes les aspirations de la nature humaine et au moyen duquel on pouvait accommoder des choses contradictoires en apparence. En outre il possédait tout un appareil pompeux d'ornementation et de cérémonies capables d'impressionner les imaginations des simples et des incultes (1). »

Kobo daishi n'hésita pas à aller faire un voyage en Chine pour étudier sur place les mystérieuses doctrines du Yoga. Il en revint armé de pied en cap pour commencer son œuvre de réformes et il ne tarda pas à prêcher la nouvelle religion. Il ne craignit pas, pour se donner de

(1) Griffis. *The Mixed Buddhism*, p. 914.

l'ascendant sur les foules, d'afficher qu'il parlait sous l'inspiration de la déesse *Toye-Uke-Bime-no-Kami* (déesse de l'abondante Nourriture). C'était elle qui lui avait révélé dans une apparition la doctrine qui devait faire monter les dieux indigènes dans le char du boudhisme triomphant.

« Toutes les divinités shintoïstes, enseigna-t-il, sont des incarnations de Boudha. Elles en étaient pour les Japonais la manifestation avant que Gautama fût devenu l'illuminé, ou « le joyau dans le lotus » et avant que les sacrés Shatra et Sutra eussent atteint les îles de l'Empire. Quant aux dieux à venir et aux saints personnages issus de la race des Mikados ou autres qui devaient êtres déifiés, Kobo y avait pourvu au moyen de la parole de Boudha que nous citons telle qu'on la retrouve dans un ouvrage japonais populaire :

« La vie a une longueur déterminée et rien ne peut l'al« longer. C'est ce que montre l'instabilité des êtres hu« mains. Malgré tout, quand ce sera nécessaire, j'apparaî« trai de temps en temps à l'avenir comme dieu (*Kami* « japonais), ou comme sage (philosophe confucianiste), ou « comme Boudha (*hotoke*, divinité boudhiste japonaise « d'origine humaine). »

« D'après ces paroles, Boudha devait donc réapparaître sous toutes les formes afin que Shintoïstes, Confucianistes et Bouddhistes de toutes sectes pussent l'accepter (1). »

Son enseignement une fois fixé, *Kobo-daishi* dressa des catalogues de dieux shintoïstes et boudhistes, créa une liturgie, fit une liste des vieilles fêtes populaires avec de nouvelles appellations, multiplia les ornementations artistiques des temples afin de captiver les sens. Puis, après s'être attaché de nombreux disciples, il les envoya à travers l'Empire pour répandre sa nouvelle doctrine.

Le *Riyobu-Shinto*, c'est-à-dire le Boudhisme mélangé, prit dès lors une grande extension. Les gens du peuple, voyant leurs vieilles divinités indigènes honorées avec plus d'éclat dans les temples de Boudha, s'y précipitèrent en foule. Shintoïsme et boudhisme furent dès lors indissolublement liés. La confusion des divinités, des cérémonies, des fêtes et des doctrines dans les deux religions entraîna bientôt celle de l'ornementation, soit intérieure, soit extérieure de leurs temples. Les symboles shintoïstes apparurent rapidement au sein des *tera*. Le mélange des embellissements propres à chaque culte fut complet.

Telle est la raison pour laquelle, dès l'abord de *Toshogu*, un ornement de chacun des deux temples japonais s'offre aux visiteurs : le *torii* spécial au Shinto et la pagode étagée, particulière au temple boudhique, mélange surprenant à première vue, mais qui s'explique aisément quand on remonte à ses origines.

∴

Laissant en arrière cette frêle et élégante pagode étagée, dont les teintes vertes, rouges et dorées et les exquises sculptures variées se mêlent harmonieusement aux frondaisons sombres des colossales *sugis* au milieu desquelles elle s'élève, on arrive bientôt, après avoir gravi un escalier de granit, à un premier portique nommé *Ni-o-mon*, qui contient, dans chacune de ses deux niches latérales, un chien-lion sculpté, à la crinière et à la queue verte et bleue foncée, espèce de Cerbère qui garde l'entrée des temples shintoïstes. Ces portiques, qu'on retrouve dans l'enceinte de presque tous les monuments religieux boudhiques au Japon, ont quelque ressemblance avec les pylônes des temples égyptiens, quant à la structure essentielle, et l'on pourrait les définir aussi : vaste portail surmonté d'un massif carré. La différence qui existe entre les deux monuments consiste en ce que, dans le pylône japonais, le massif carré est recouvert d'une large toiture richement décorée, et que les parois latérales du portail lui-même, formées de trois doubles rangées de colonnes, sont agencées de manière à constituer quatre vastes niches dans chacune desquelles sont placées des statues de divinités ou, comme nous venons de le voir, des monstres fabuleux dont la charge est de garder l'accès des temples.

« Les pentes de la toiture de cet édifice sont toutes en cuivre laqué rouge. Le faîte du toit et toutes les parties latérales sont dorées. Les battants de la porte sont ornées de l'emblème héraldique de Iyeyasu (1). »

« Ce portique, dont les sculptures et les peintures sont d'une grande délicatesse d'exécution, est supporté par douze colonnes massives sur lesquelles on voit de beaux chrysanthèmes en relief. La colonne de chaque angle est ornée au sommet de têtes de tapir ou de *baku*, monstres à la gueule ouverte et sanglante. L'architrave, recouvert de peintures, est parsemé de médaillons aux armes de Tokugawa. Les ornementations de la toiture aux reflets d'or sont remarquables.

« Les chapiteaux des deux colonnes centrales des façades latérales sont ornés de lions, tandis que, sur les deux voûtes à caissons, à droite et à gauche, s'aperçoivent à l'ouest des *kirins* (espèces de dragons) et à l'est des *Takuju*, animaux fabuleux « qui sont, paraît-il, doués de la parole lorsque le trône impérial est occupé par un souverain vertueux (2). »

∴

Au sortir de ce portique, on se trouve dans une cour magnifique où commencent à s'amonceler les merveilles de sculpture, d'architecture, de laque et d'or. Cet amoncellement désormais ira en augmentant jusqu'au Haiden, le sanctuaire de l'âme divinisée de Iyeyasu, puis cessera brusquement, laissant à la nature seule, aux géants de la forêt, à ces éternels cryptomerias au feuillage majestueux et sévère le soin d'abriter et de protéger les cendres du Shogun.

La magnificence de cette cour dans laquelle nous venons d'entrer resplendit sous les ombrages des hautes ramures comme un vaste salon princier dont on aurait étalé les richesses au sein de la forêt. Trois bâtiments, sculptés et enrichis de ciselures comme un bijou, attirent d'abord l'attention. La façade de l'une est revêtue de larges panneaux rouges en treillis, parsemés d'ornements de cuivre dorés et repoussés. Les portes sont ornées de fines figures géométriques artistement peintes; sur l'architrave

(1) GRIFFIS, *Religions of Japon*.

(1) D'AUTREMER, *Nikko, Passé et Présent*.
(2) HOPE, *The temple and the shrine of Nikko*.

courent des guirlandes d'énormes chrysanthèmes rouges et blancs sur fond d'or. Sa toiture écrasée et brillante repose en un endroit sur des têtes d'éléphants, sculptées, qui sortent de corbeilles variées, de peintures parsemées d'or. Le bâtiment central est remarquable par les exquises peintures émeraude et or qu'on remarque sur sa frise et sur ses colonnes d'un rouge ardent. Le troisième, non moins accablé d'enjolivures, est renommé à cause de ses deux éléphants, l'un noir, l'autre blanc, sculptés sur une de ses traverses, d'après les dessins du fameux peintre *Tânyu* de l'école de *Kano*, dont nous retrouverons plus loin de nombreux travaux célèbres.

A gauche se dresse l'écurie du cheval sacré, bâtisse en bois blanc non moins merveilleusement fouillée que les précédentes (*Voir la gravure page* 115).

On y remarque, sur les côtés, de grands pins sculptés et sur la façade quatre panneaux sur lesquels courent des singes en relief. Ce travail est appelé *San-goku-no-Saru* (les singes des trois nations de l'Inde de la Chine et du Japon). On voit sur la frise de magnifiques pivoines gracieusement entrelacées.

Tout près de cette étable sacrée, le guide fait remarquer le sapin d'or connu ici sous le nom de *koga-maki* (*sciadopitys verticillata*). Il est entouré d'une ceinture de pierres. On le dit avoir été planté par Iyeyasu lui-même, il y a près de trois siècles.

∴

Continuant à suivre la vaste avenue ombreuse, nous arrivons en face d'un magnifique torii, de bronze celui-là. Il élève, sous le couvert des noirs feuillages dentelés des *sugis*, ses deux colonnes énormes qui semblent défier les siècles et toujours sur ses traverses supérieures resplendissent les médaillons d'or au trilobe de mauve qu'on retrouve partout au sein de ces magnificences, afin, semble-t-il, qu'on n'oublie pas un instant le célèbre fondateur de la dynastie des Tokugawa, auquel toutes ces richesses sont dédiées. A côté de ce mystérieux perchoir se trouve une piscine d'ablutions, faite d'un seul bloc de pierre de Mikage de huit pieds et demi de hauteur. Le pavillon chinois qui l'abrite est un véritable chef-d'œuvre. Les bas-reliefs de sa façade supérieure où volent des dragons au-dessus des vagues furieuses sont d'une extrême finesse. Les colonnettes qui supportent sa toiture cintrée, épaisse et svelte à la fois, sont ornées de dorures d'une délicatesse remarquable.

Attenant à la piscine, le *kyozo* (bibliothèque), petite pagode à deux étages, étale ses dentelles polychromes. A chaque angle de sa double toiture étincellent des clochettes d'or. L'intérieur est un trésor de laque, de peinture, de sculpture et d'orfèvrerie. Il contient des manuscrits boudhiques dans des meubles d'une grande richesse. Tout autour de ce temple trésor, se trouvent de petits phares de granit, des toro coiffés de mousses qu'y ont accumulées les siècles (*Voir la gravure page* 109).

Le guide nous fait passer rapidement devant ces merveilles d'art dont chacune demanderait pour être appréciée et bien comprise une très longue étude; nous gravissons un nouvel escalier de chaque côté duquel sont alignés de nombreux toro, lanternes ex-voto, soit de pierre, soit de bronze et nous débouchons sur une nouvelle esplanade où se trouvent encore plus luxueusement amoncelées les splendeurs architecturales et artistiques.

(*A suivre.*)

AU SU-TCHUEN

Par M. DE GUÉBRIANT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRO-VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN MÉRIDIONAL

Suite (1)

Le lendemain matin, ne laissant derrière nous que des amis, nous quittâmes presque à regret cette petite cité hospitalière de Yen-yuen.

Au dernier moment, des notables nous avaient priés d'installer dans leur ville même l'établissement que nous voulions fonder à Yen-Tsin. Tôt ou tard sans doute, il sera fait droit à cette requête. Mais, pour l'instant, c'est Yen-Tsin qu'il nous faut, car c'est là, autour des puits de sel, que s'est formée la principale agglomération d'habitants de la région, peut-être même du Kien-tchang tout entier. On y va fort commodément de Yen-Yuen-hien par une route absolument plate, mais assez monotone, car elle traverse de part en part le vaste plateau déboisé dont Yen-Tsin occupe l'extrémité sud. Un majestueux amphithéâtre de montagnes environne pourtant de loin les banales cultures d'opium et de blé noir.

Plusieurs de ces pics ont leur légende. Voici, par exemple, à gauche, le Pé-lin-chân, une masse d'aspect rébarbatif et découpée d'innombrables ravins. On peut la gravir, parait-il, mais ne vous y fiez pas. Un mot dit mal à propos et vous êtes perdu. Si vous avez parlé du froid, vous périrez gelé sur place. Avez-vous parlé de faim? vous mourez d'inanition avant d'avoir regagné la plaine; de soif? vous sècherez sur pied; d'orage? le tonnerre vous foudroiera à l'instant. Voilà qu'il est bon de savoir. Heureusement les touristes sont encore rares par là.

∴

Vers une heure après midi, des senteurs âcres parviennent à nos narines : la ville des sels n'est pas loin. Cependant un mouvement de terrain dissimule encore les premières maisons.

Les voilà enfin. Basses, petites, couvertes de planches que de lourdes pierres maintiennent contre les entreprises du vent, elles respirent la pauvreté. Cependant, à mesure que nous enfilons l'interminable rue, l'impression se modifie. Les maisons prennent meilleur aspect, le marché s'anime, de riches pagodes montrent par ci par là leurs toits crochus. On nous regarde beaucoup, et même la curiosité me semble revêtir une nuance d'hostilité. Mais nous n'avons pas le temps de nous en rendre un compte plus exact, car nous sommes arrivés à l'auberge.

Un gite nous y a été préparé d'avance. En effet, deux chrétiens, partis de Té-tchang un jour avant nous, sont ici depuis quarante-huit heures et n'ont pas perdu leur temps. D'après leurs informations, le vendeur fait difficulté pour

(1) Voir les nos des 10, 17 et 24 février 1899.

nous livrer l'immeuble acquis deux mois plus tôt, et, du côté des lettrés, notre prise de possession rencontrera aussi une vive opposition.

Nous décidons, mon confrère et moi, d'aller faire ostensiblement et sans délai des visites officielles aux autorités du lieu, afin de nous poser le plus tôt possible en hôtes de distinction devant cette population portée à nous regarder simplement en bêtes curieuses.

Nous voilà donc tous deux à cheval, précédés des quatre soldats en uniforme que nous a donnés pour escorte le sous-préfet de Yen-yuen-hien et entourés de notre petit monde. Nous nous dirigeons, pour commencer, vers la résidence du Mandarin des sels, principale autorité du lieu. Mais une foule compacte s'amasse à notre suite. Les enfants dominent et l'attitude générale, nettement hostile, a tous les caractères d'un coup monté. Nous recommandons le sang-froid à nos gens et poursuivons notre chemin.

Le Mandarin des sels, prévenu par le sous-préfet, son supérieur direct, nous fait grand accueil et se met à notre disposition si nous avons besoin de ses services.

De chez lui, nous allons voir le mandarin militaire que nous jetons dans un cruel embarras. En effet, le digne homme ignore absolument à qui il a affaire. Il sait vaguement que ses supérieurs hiérarchiques nous honorent de leur bienveillance, et, par conséquent, il tient à être poli; mais, en fin de compte, sommes-nous des commerçants ou des bonzes, des sorciers ou des fonctionnaires, voilà ce qu'il ne parvient pas à démêler. En outre, son service à thé se compose de deux tasses, l'une trouée, l'autre ébréchée. J'affecte charitablement de ne rien voir et fais, à moi seul, pendant le temps requis, tous les frais de la conversation.

Une dernière visite au mandarin délégué à l'exploitation des cuivres, un Cantonnais celui-là et très dégourdi relativement, et nous reprenons la direction de notre auberge.

∴

Au cours de cette longue excursion qui nous a fait parcourir la ville à peu près entière, la foule s'est multipliée, et, dans un but visible d'intimidation, des meneurs poussent çà et là des clameurs menaçantes. Je cherche à faire un exemple sans exciter de bagarre. Un enfant de douze ans m'en fournit l'occasion à propos. Campé sur le seuil d'une maison d'apparence aisée, ce moutard crie à tue-tête :

« Européens! Européens! »

J'arrête mon cheval devant lui et, tandis qu'il s'enfuit terrifié, à l'intérieur, j'appelle les soldats et leur dis aussi haut que possible :

« — Prenez note de cette maison et, après nous avoir reconduits, revenez demander le propriétaire : un homme qui laisse ses enfants crier sur ce ton dans la rue est certainement pour quelque chose dans l'attitude inconvenante de cette populace. Vous le mènerez s'expliquer devant le mandarin. »

Nous tombions juste. Quand les soldats revinrent exécuter l'ordre reçu, il se trouva que l'individu mis en cause était un notable.

Il essaya de se débarrasser des soldats avec quelques centaines de sapèques ; mais cela ne faisait pas notre affaire. Nous fîmes semblant d'insister pour qu'on le menât au tribunal.

Alors les lettrés, voyant un des leurs en mauvaise posture, se décidèrent à entrer en scène et nous députèrent deux des notables du quartier. C'est tout ce que nous voulions. « Lettrés nous-mêmes, pouvions-nous ne pas attacher la plus haute considération à la démarche d'un corps si respectable ? Ces Messieurs, se portant garants de la tranquillité de la rue, nous n'avions qu'à tout oublier... » Ainsi parlâmes-nous à la députation, et, à partir de ce moment, le revirement fut complet.

Nous pûmes aller et venir par la ville, seuls ou accompagnés, sans entendre un mot désobligeant. Un avis fut publié dans les principales rues au son du tam-tam, invitant les habitants de Yen-Tsin, au nom des notables, à traiter avec honneur leurs nouveaux hôtes. Notez que, les semaines précédentes, le même crieur public, au son du même tam-tam, avertissait les mêmes habitants, au nom des mêmes notables, qu'il était interdit d'avoir aucun genre de commerce avec les *Diables d'Etrangers.*

Deux jours suffirent pour régler le surplus. Notre vendeur, voyant qu'il avait affaire à forte partie, s'exécuta purement et simplement. Le mandarin civil mit une grande bonne volonté à régler certaines difficultés de détail. Bref tout s'arrangea et notre nouvelle acquisition nous fut officiellement remise : un vaste emplacement, bien situé, avec une cabane apostoliquement misérable, mais suffisante pour permettre à notre digne *Baboum* d'y loger ses pénates et d'affirmer, en attendant mieux, l'installation du christianisme sur la terre de Yen-Yuen-hien.

Le soir, pour pendre notre crémaillère, un dîner fut offert aux voisins, et, les lettrés eux-mêmes n'ayant pas dédaigné notre invitation, nous eûmes l'honneur d'avoir à notre table deux de ces messieurs, bons compagnons et grands buveurs, qui parurent trouver notre hospitalité très à leur goût. Il faut dire qu'en prévision de la circonstance, nous avions apporté une bouteille d'un vin fameux qui se fabrique à Lin-yuen-fou et dont le parfum à quinze pas fait pâmer d'aise un connaisseur.

∴

Entre temps, des visites plus modestes nous apportaient une satisfaction non moins vive. Au bruit qui se faisait autour de nous, des chrétiens, émigrés de régions lointaines et perdus dans cette foule idolâtre, s'étaient rappelé leur baptême et venaient à nous. Pauvres gens, tombés au plus bas degré de la tiédeur et que venait poursuivre si loin le Dieu qu'ils étaient presque résignés à perdre! Plusieurs, je n'en doute pas, redeviendront sans peine de vrais chrétiens et aideront à retrouver d'autres brebis perdues.

Il est évident qu'un bien considérable se fera dans ce pays, dès que nous aurons pu y organiser quelque peu la propagande.

Le préjugé antichrétien semble y avoir moins de racines qu'ailleurs; la caste lettrée y est plus abordable, la masse païenne plus accessible. Puissent maintenant les ouvriers ne pas manquer à la vigne!

(*A suivre.*)



FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

PREMIÈRE PARTIE

BOTANIQUE

Suite (1)

ROSACÉES. — A cette famille, qui, en Europe, renferme la plupart des fruits les plus appréciés et quantité de fleurs admirables, la flore néo-zélandaise n'a à ajouter que cinq nouveaux types, dont trois sont des arbustes utiles et deux des herbacées insignifiants.

Au premier rang il faut placer le *Tataramoa* (*Rubus Australis*), une ronce géante qui s'enroule autour des arbres les plus élevés, atteint leur sommet, l'enveloppe de ses tentacules acérés, et alors seulement émet une profusion de fleurs blanches auxquelles succèdent des mûres excellentes, de couleur orangée, que les pigeons recherchent et dévorent avec avidité. Ceux-ci ne seraient pas les seuls à s'en repaître, si l'effrayante hauteur à laquelle elles sont souvent suspendues ne les réservait à la gent ailée; les espiègles maoris, si hardis qu'ils soient, doivent se contenter de les savourer des yeux.

La tige principale a souvent un demi-pied de diamètre. Quelquefois avant de s'entortiller autour de l'arbre qui devra la supporter, cette tige se roule sur le sol à la façon d'un serpent. Combien de voyageurs de passage, oubliant ou ignorant que la Nouvelle-Zélande ne possède aucun reptile de ce genre, se sont laissé effrayer par cette trompeuse apparence.

Le bois de cette essence, étant éminemment flexible, pourrait rendre de précieux services pour certains ouvrages d'art.

Nous devons mentionner aussi le *Rubus schmidelioïdes* et le *Rubus cissioïdes;* ce dernier est *unique* dans son genre; c'est une vraie curiosité botanique. Personne n'a jamais pu en découvrir la fleur ou le fruit; quant aux feuilles, elles sont si ténues qu'il faut de bons yeux pour les apercevoir, perchées au sommet de longs pétioles cruciformes et recouvertes par des touffes d'épines d'un jaune brillant. A le voir de loin, on croirait que cet arbuste n'a pas même de feuilles.

Je me souviens que, dans mon jeune âge, j'aimais parfois à taquiner mes camarades d'école en leur accrochant aux cheveux des capitules de Sanguisorbe ou de Bardane. Même aux antipodes, je pourrais me procurer la même récréation; car, nous avons ici l'*Acœna sanguisorba* et l'*Acœna rubicunda*, dont les têtes tapissent les bords des forêts : elles pourraient, en fait d'*attachement* et d'*opiniâtreté*, le disputer à leurs émules du vieux monde. Toujours poétiques dans leurs croyances, nos indigènes prétendent expliquer l'origine de ces bourrelets en disant que ce sont là les cheveux de leur grand'mère Hinenui (l'*Eve* des Maoris), contractés par le froid.

(1) Voir les n°s des 20, 27 janvier, 3, 10, 17, 24 février et 3 mars 1899.

PAPILIONACÉES. — A la place des fèves et des lentilles, du trèfle et du genêt, la Providence a donné au peuple maori un arbre magnifique et d'une utilité remarquable appelé *Kowhai*. On en distingue deux types, que les botanistes ont trouvés assez distincts pour les séparer génériquement. L'un, le *Clianthus puniceus*, est un arbre des plus décoratifs. Ses longues fleurs rouges, recourbées comme un bec de perroquet, sont si multipliées et s'étalent si gracieusement en grappes serrées sur un feuillage des plus gais, que l'imagination reste charmée et se prend à rêver. Il n'est pas difficile à cultiver.

L'autre, l'*Edwardsia microphylla*, atteint dans quelques régions des proportions considérables. Les fleurs sont du plus beau jaune; au début de la floraison, elles se présentent en grappes compactes; puis, peu à peu, les festons semblent s'allonger et s'épandre.

On peut dire que tout est utile dans cette essence. Le bois, qui est dur et très résistant, chauffe admirablement et donne une teinture de premier ordre. Il contient aussi un principe vulnéraire des plus actifs, tout aussi sûr que notre *arnica*, sans en avoir les dangers. Les Maoris obtiennent des feuilles et des écorces pilées un suc qu'ils préparent à leur façon et qui est souverain contre les maladies cutanées, provenant d'un vice du sang.

Le *Kowhai* a le mérite d'être le premier à affirmer par ses gracieux festons de fleurs l'approche du printemps. Par une coïncidence singulière, une forte pluie, appelée par les indigènes l'eau du *Kowhai*, accompagne toujours l'éclosion de ces fleurs. Je crois que, pour être exact, il vaudrait mieux supposer que, pour fleurir, le *Kowhai* attend les premières ondées du printemps.

Quatre genêts complèteront la série des Papilionacées à enregistrer. Ce sont les *Guilandina Bonduc*, *Carmichaelia australis*, *Griselina lucida* et un autre, appelé ici *Taunoka*, dont les ramaux sont si souples et si solides qu'on peut les tresser tels quels et en obtenir des cordages d'une extrême résistance.

∴

CORIARIACÉES. — Cette famille, partout un peu suspecte, mérite bien sa réputation de perfidie.

Que de jeunes génisses pleines de santé ont trouvé une mort affreuse là où elles avaient compté rencontrer une nourriture succulente et abondante! C'était le matin. Humectées par les rosées de la nuit, les feuilles du *tutu* (*Coriaria sarmentosa*) apparaissaient si fraîches, si croustillantes! Qui se serait douté que, dévorées à jeun, elles recelaient un poison violent. Un peu plus tard, dans la journée, mêlées au trèfle et aux autres arbres du pâturage, elles seraient devenues un aliment de premier ordre; mais malheur à qui y touche le matin!

Quant au fruit, qui est une baie violette très juteuse, les Maoris en font une gelée très agréable à manger.

On compte trois variétés de *tutu*. Chose étrange! celle dont les proportions sont plus remarquables est la moins dangereuse; les deux autres semblent être d'autant plus funestes dans leurs effets qu'elles sont moins apparentes.

Une observation à propos de cette plante, c'est que, partout où elle croît en abondance, on est sûr d'avoir

affaire à un sol riche et fertile ; si, par hasard, elle se développe en un terrain aride et desséché, ou épuisé par la culture, en peu d'années elle le transforme et l'améliore. D'où je conclus que l'*humus* de ses feuilles est un engrais des plus fertilisants.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

G. F. .... 100 »
Anonyme du diocèse de Saint-Brieuc .... 95 »
Paroisse de Labassère, diocèse de Tarbes .... 18 »
V. L. M., diocèse d'Autun .... 400 »

Pour les missions les plus necessiteuses (Mgr Chouvellon).

M. J. Remy, du diocèse de Reims .... 5 »
Un abonné du diocèse de Reims .... 100 »
E. D., Paris .... 100 »
Anonyme de Paris, demande de prières .... 6 »
Mme Dupuis-Gautier, Paris .... 15 »
A. G., Troyes .... 20 »
M. E., Nancy, demande de prières .... 100 »
Mme L.-A. Fontana, à Couvet, diocèse de Lausanne .... 5 »
Un anonyme du diocèse de Limoges, demande de prières .... 20 »
Anonyme, diocese de Metz 17 50
M. Costes, diocèse de Cahors, demande de prières .... 2 »

Pour les missions nécessiteuses (Hou-Pé méridional).

A. G., Troyes .... 20 »
Un jeune vicaire du diocèse de Rennes .... 3 »
M. Costes, diocèse de Cahors, demande de prières .... 2 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Eusèbe, Gallas).

A. G., Troyes .... 20 »
L. G., du diocèse d'Arras .... 5 »
M. Costes, diocèse de Cahors, demande de prières .... 2 »

Pour les affamés (Mgr Fourcade).

M. P. Dethurens, curé de Présinges, diocèse de Lausanne .... 8 »
A. M. C., Tours .... 25 »

Au R. P. Galland, Mossoul, pour les Arméniens affamés.

Un abonné du diocèse de Belley .... 100 »
A. de L., diocèse de Limoges .... 3 »
Un anonyme d'Oytier, diocèse de Grenoble .... 200 »
Un anonyme .... 100 »

Au R. P. Dominique Chaurand, à Ismid, Nicodémie.

En mémoire de M. et Mme Chambon, avec demande de prières .... 40 »

A Mgr Charmetant, pour les Arméniens de Van.

J. C. T., Toulouse .... 60 »
Anonyme .... 100 »

A S. B. Mgr Géraigiry, pour le diocèse de Panéas.

Anonyme .... 100 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les Arméniens affamés.

Un prêtre du diocèse de Bayeux 2 50
Un anonyme .... 100 »
M. l'abbé Margan, diocèse d'Avignon .... 100 »
M. Costes, diocèse de Cahors, demande de prières .... 2 »

A Mgr Georges Goga, évêque chaldéen catholique de Senah.

Un anonyme .... 100 »

A M. Fourcade, Pondichéry, pour les affamés.

M. Al. Maës, diocèse de Paris .... 10 »
Mme Pichery mère, diocèse de Blois .... 50 »
Un prêtre du diocèse de Bayeux 2 50
Un anonyme .... 100 »

A M. Chavanol, Pondichéry, pour les affamés.

M. Al. Maës, diocèse de Paris .... 10 »
Un anonyme .... 100 »

A M. Antoninader, Pondichery, pour les affamés.

M. Al. Maës, diocèse de Paris .... 10 »

A M. Escande, pour l'achat de petits enfants indiens.

M. Al. Maës, diocèse de Paris .... 10 »

A M. Maurice, Villupuram (Pondichéry).

M. le chanoine Briand, Nantes .... 45 »
Un ancien élève du Petit Séminaire de Nogent-le-Rotrou .... 2 »
Mme veuve Escoffier, de Saint-Romain-en-Gier .... 100 »
Un anonyme .... 100 »

A M. Jumentier, Birmanie méridionale.

Un ancien élève du Petit Séminaire de Nogent-le-Rotrou .... 2 »

A M. Grangeon, à Quinhon, Cochinchine orientale.

Mlle Marie Conchon, à Briffons, diocèse de Clermont .... 2 »

Pour les missions du Tonkin (Mgr Pineau).

Anonyme .... 100 »

A M. Léchaudé, missionnaire à Hanoi.

Ses successeurs à la 2me division du Collège de la Malgrange, Nancy .... 5 »

A Mgr Fagolla, Chan-si septentrional.

V. L. M., diocèse d'Autun .... 100 »
M. Costes, diocèse de Cahors, demande de prières .... 2 »

A Mgr Ferrant, Kiang-si septentrional.

Un anonyme .... 100 »

A sœur Gilbert, Tché-Kiang.

Un anonyme .... 200 »

A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional.

Anonyme d'Orléans .... 50 »

A Mgr Chouvellon, Su-tchuen oriental.

M. l'abbé X..., du diocèse de Châlons-sur-Marne .... 10 »
Anonyme d'Orléans .... 50 »

Pour les missions de Corée.

Anonyme de Solesmes, diocèse de Cambrai .... 6 »
Gesta Dei per Francos, diocèse de Cambrai 1 25
Euntes ergo docete omnes gentes, diocèse de Cambrai .... 2 »
Plusieurs anonymes, diocèse de Cambrai 0 50

A M. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba, Tokio.

M. de Haffrengue, diocèse d'Arras .... 10 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté.

Un anonyme .... 100 »

A M. Dalibert, Hakodaté, pour Notre-Dame de la Délivrande.

Mme Eugène Noël, de Provins, diocèse de Meaux .... 5 »
M. R. E., diocèse de Laval .... 10 »

A Mgr Chatron, Osaka.

M. Abadie, Bourg, diocèse de Belley .... 2 »

A Mgr Cousin, Nagasaki.

M. l'abbé Chabiraud, du diocèse de Luçon .... 20 »

A Mgr Macaire, pour les missions des Coptes.

Anonyme .... 100 »

Au R. P. Eusèbe, Gallas.

M. le chanoine Delagoutte, diocèse de St-Dié .... 5 »
M. l'abbé Berteaux, diocèse de St-Dié .... 2 »
Un abonné du diocèse de Versailles .... 5 »
Anonyme d'Orléans .... 100 »

Au R. P. Sebire, pour la mission de Notre-Dame des Victoires, au Dioba (Sénégal).

B. G., Grenoble .... 5 »
Mme E. B., de Paris .... 100 »

Au R. P. Sebire, pour le baptême de deux enfants sous les noms de Joseph-Justin et de Marie-Antoinette.

Anonyme du diocèse de Nancy .... 50 »

A Mgr Crouzet, Madagascar-sud.

Anonyme .... 100 »

A Mgr Corbet, Madagascar-nord.

M. l'abbé Margan, diocèse d'Avignon .... 100 »

A Mgr Grouard, Athabaska-Mackensie.

Un Chanoine de Nantes .... 25 »

Aux Religieuses Ursulines, aux Montagnes Rocheuses.

Un Chanoine de Nantes .... 25 »

A Mgr Vidal, pour les îles Salomon.

Anonyme .... 100 »
Un Chanoine de Nantes .... 25 »

A Mgr Leray, îles Gilbert.

Un Chanoine de Nantes .... 25 »

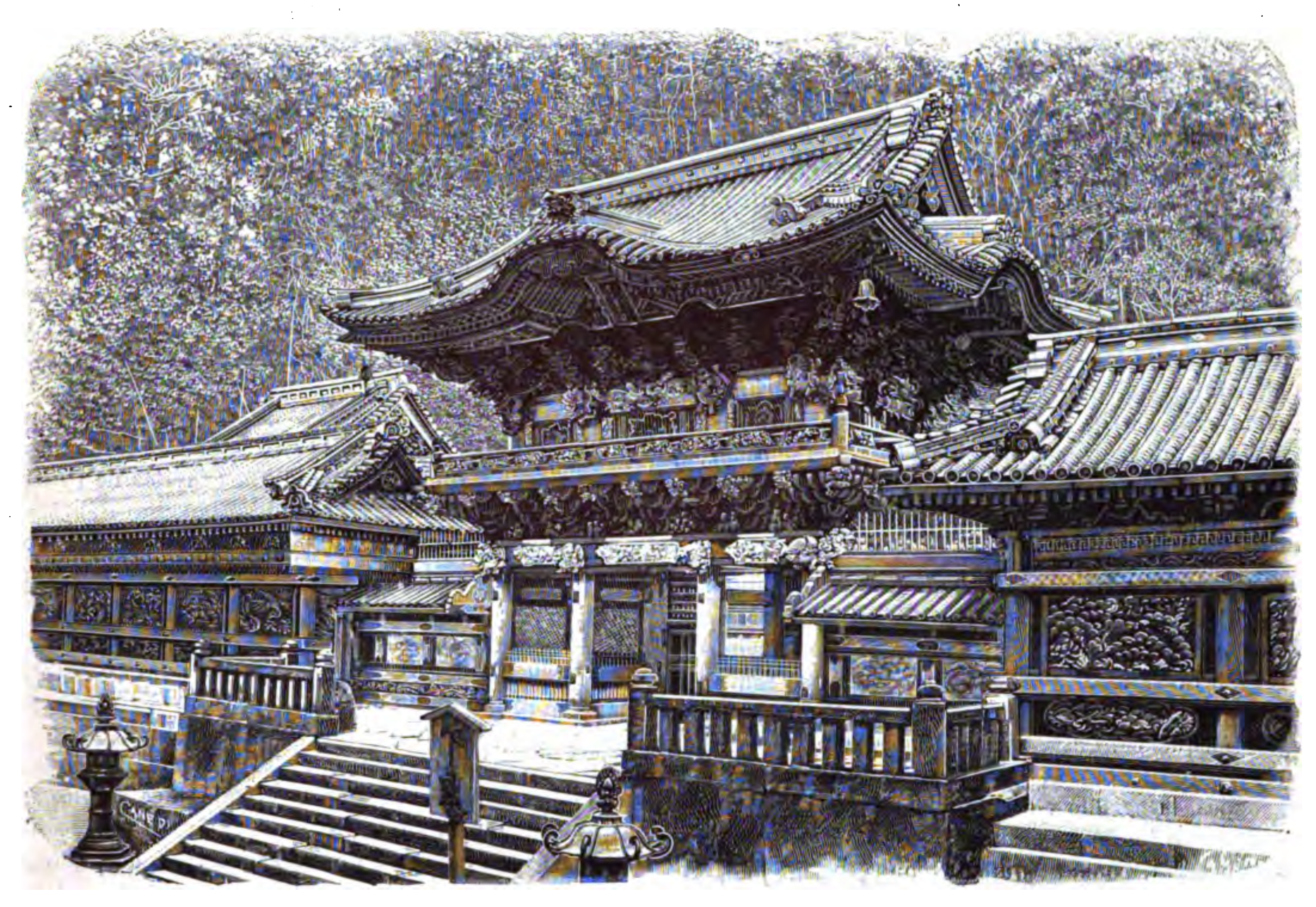
Pour les lépreux de Molokai (Sandwich).

M. l'abbé Margan, diocèse d'Avignon .... 100 »

(***La suite des dons prochainement.***)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*.

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



JAPON. — Le Yomei-mon (Portique de Yomei); d'après une photographie envoyée par M. Ribaud, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 128).

CORRESPONDANCE

NOUVELLES-HEBRIDES (Océanie)

La première église de Mallicolo.

La mission des Nouvelles Hébrides, qui dépend du vicariat apostolique de la Nouvelle Calédonie, n'a reçu qu'en ces dernières années la première visite des missionnaires; mais déjà, comme on le verra par la lettre suivante, le zèle des Pères Maristes a obtenu des résultats bien consolants dans cet archipel dont la Grande-Bretagne dispute, on le sait, la possession à la France.

LETTRE DU R. P. PIONNIER, MARISTE, MISSIONNAIRE AUX NOUVELLES-HÉBRIDES.

Port-Sandwich, 30 octobre 1898.

Elle a eu lieu enfin l'inauguration, si impatiemment attendue, de notre première église néo-hébridaise !

C'est le 18 septembre dernier qu'a été célébrée cette fête. Par un bonheur inespéré, Mgr Fraysse a pu venir présider cette solennité.

Dès le samedi soir, 17 septembre, Mgr Fraysse, pour épargner à ses invités du lendemain une trop longue station sous un toit de tôle surchauffé, se décida à procéder à la bénédiction de l'église.

L'assistance était fort nombreuse, composée de quelques étrangers et de plus de trois cents chrétiens appartenant à nos diverses missions et qui répondirent avec un merveilleux ensemble aux prières liturgiques. C'est alors qu'un patron nouveau et bien cher nous fut donné. De saint Pierre Claver, dont la radieuse image, signe d'espérance, embellit le sanctuaire de la chapelle d'Atchin, nous passâmes officiellement sous le patronage du Bienheureux Chanel. N'est-ce pas une inspiration qui a porté Mgr Fraysse à opérer cette substitution ?

∴

Il était trop tard pour procéder, selon nos premiers projets, à la distributions des vivres. Mais déjà nos chers convives Néo-Hébridais n'avaient pu s'empêcher, en sortant de l'église, de jeter un long regard de satisfaction sur les pyramides de bananes et d'ignames, gracieusement disposées sur le gazon. Pendant plus d'un mois, les enfants de la mission

s'en étaient privés afin d'offrir aux étrangers un présent plus considérable.

Ce qui ne réjouissait pas moins l'ouïe, déjà favorablement prévenue par la vue, c'était (honni soit qui mal y pense !) la gamme montée à distance, gamme aux notes confuses, mais toujours réjouissante pour l'oreille des Océaniens, d'une vingtaine de cochons solidement amarrés pour l'hécatombe du lendemain. Quoi qu'on en ait dit, nos insulaires sont moins réfractaires qu'il ne semble aux habitudes des sociétés civilisées. Pour eux, comme pour les Européens, il n'est pas de fête, si belle, si religieuse soit-elle, qui ne doive se compléter par le joyeux épanchement d'un festin, où les fronts les plus austères se dérident et les cœurs les plus farouches se rapprochent. Quels doux rêves ont dû faire tous ces grands enfants, ainsi bercés par les accents de la musique porcine !

***

L'*Angelus*, sonné à toute volée, par notre unique cloche (façon grelot), trouva debout dès le lendemain tous les convives de la fête. Un orateur, le brave et fidèle Kaïnas, d'Ambrym, harangua, avec une persuasive éloquence, l'assistance déjà gagnée d'avance à toute sa rhétorique ; puis il assigna, à chacun des groupes, la part de victuailles qui lui était dévolue,

Aussitôt les feux s'allument, les pierres des fours s'embrasent, pendant qu'on découpe les ignames et que les jeunes gens immolent, en dépit de leurs gémissements, les victimes qui se débattent, aux joyeux éclats de rire des gamins. Partout cet âge est sans pitié !

***

Il fallait se hâter, le programme de la matinée était très chargé. Le baptême de 50 adultes, malgré l'usage des indults, est toujours long, et, après le baptême, devait suivre la messe solennelle, avec assistance pontificale. Qui jamais avait vu pareille démonstration aux Nouvelles-Hébrides ? Qui aurait pu l'espérer ?

Le *grelot* essaie encore une fois de renforcer sa voix et de se mettre à la hauteur des circonstances, absolument comme un accordéon de pacotille qui se donne l'air solennel des grandes orgues d'une cathédrale. Un crucifix, adapté au sommet d'un bambou, remplace la croix de procession et ouvre la marche. On part de la résidence des missionnaires et l'on arrive, en chantant le cantique si enlevant du P. Garin : « Marchons au combat, à la gloire ! etc. »

Les Nanboués sont là fièrement debout, disposés en deux groupes de six figurants, échelonnés suivant leur taille et leur diapason. L'œil fixé sur le maître du chœur, les musiciens frappent, au signal donné, les flancs caverneux de leurs instruments, scandant le chant et lui donnant un cachet de solennité dont l'auteur serait resté stupéfait.

Ces mêmes Nanboués chantaient jadis — et ils le font encore tout près de nous — la guerre, l'assassinat, l'anthropophagie et bien d'autres choses abominables. On sait que la plus infâme débauche donne souvent la main aux raffinements de la cruauté. Jugez de l'étonnement de ces musiciens du diable, de se voir obligés de chanter les louanges du Dieu vivant ! Je dois dire qu'au témoignage de tous les auditeurs, ils le firent de fort bonne grâce, et les Européens ne leur ménagèrent pas les compliments.

***

L'administration du baptême par Mgr Fraysse commença avant l'arrivée de nos invités de l'*Eure* et de la Compagnie française des Nouvelles-Hébrides. De concert avec eux, et pour leur éviter une trop grande fatigue, la chose avait été ainsi décidée préalablement. Au reste, à l'heure dite, ces messieurs, qui n'avaient guère moins de quatre kilomètres à faire pour se rendre du port à la mission, nous arrivèrent avant qu'on eût commencé les parties essentielles de l'administration du Sacrement.

Combien il nous fut agréable d'entendre dans le lointain, ébranlant les échos étonnés des montagnes de Mallicolo, la voix retentissante du clairon de nos marins ! Un moment, nous nous sommes demandé si nous étions bien en pays sauvage et non sur une terre française. . . . .

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Vous pouvez penser si nos pauvres insulaires étaient fiers de voir au milieu d'eux, venus tout exprès pour les encourager par leur présence, et rehausser l'éclat de la fête, des officiers, l'agent général de la Société française, l'excellent M. Milliard, avec sa femme et ses quatre enfants ; le docteur Davillé avec sa femme et ses filles ; les capitaines des deux vapeurs de la Société, etc. etc. Toute la famille Milliard, malgré la distance et la chaleur, arrivait à jeun, pour recevoir la sainte communion, à la messe solennelle. De pareils parrains ne se trouvent pas facilement aux N.-Hébrides.

La messe fut célébrée avec diacre et sous-diacre, en dalmatiques ! Oui, nous avions des dalmatiques, mais qui pouvaient aller de pair avec le grelot et la croix de bambou. Deux vieilles chasubles passablement compromises par les accidents de mer ou les éléments déchaînés de notre Océanie, et transformées par un prodige de travail et de patience, voilà nos dalmatiques. Mais quelle ineffaçable impression tout ce déploiement de prêtres, autour de l'autel et du trône pontifical, dut produire dans l'esprit des indigènes !



De ces régions toutes célestes, il nous faut maintenant, comme de simples Océaniens, descendre à un plan inférieur et néanmoins toujours apprécié.

Sous une toiture conique de feuilles de palmiers, portée sur des colonnes fournies par les forêts du voisinage, une table, disposée en circonférence, était toute prête à recevoir trente convives. Les richesses de notre faune néo-hébridaise, si bien fournie en couleurs variées et éclatantes, donnaient à la salle du festin un aspect de fraîcheur et d'élégance qui épanouissait tous les visages. Une brise légère, tamisée par des touffes d'arbustes en fleur, rafraîchissait incessamment la température. Enfin, la vue de la mer, dont les flots venaient se briser doucement sur le sable, à une centaine de mètres, donnait à la scène un complément de grandeur qui faisait dire à chacun: « Qu'on est bien ici ! »

La plus franche cordialité régna parmi nos convives ; aussi les chaleureuses paroles prononcées tour à tour et par M. Milliard, et par Mgr Fraysse, et par le commandant de l'*Eure*, furent-elles sincèrement applaudies. C'était la première fois qu'assis à une même table, trente Français, réunis aux Hébrides, se demandaient si l'heure n'allait pas sonner bientôt où la France saurait parler enfin et proclamer solennellement ses droits sur notre archipel.

∴

Nous nous étions flattés de l'espérance que nos hôtes nous resteraient jusqu'au soir ; mais cette espérance ne put se réaliser. Les exigences du service, les préparatifs pour le départ du lendemain, les obligèrent à nous quitter beaucoup plus tôt que nous n'avions pensé.

Après les adieux les plus cordiaux, le commandant et sa suite s'engagèrent dans l'avenue de cocotiers et de bananiers qui précède l'église. Mais là, une dernière surprise les attendait.

Les enfants de la mission et les chrétiens des îles voisines s'étaient portés en masse à la rencontre de nos vaillants marins, leur barrant absolument le passage. Au milieu du groupe, nos néophytes, encore tout joyeux du bonheur qu'ils ont goûté le matin, se tiennent debout, revêtus de leurs blancs habits du baptême, et portant en sautoir de frais rubans tricolores. Soudain les voix des petits enfants de l'école chantent avec un accent de douceur et de conviction qui provoque des applaudissements, ces simples paroles :

France chérie,
Entends l'appel,
Noble patrie,
De notre archipel.

Les voix mâles des plus grands reprennent le même refrain, et les Nanboués font rage pour les soutenir de leurs plus puissants accords. Sur le même rythme, les voix enfantines reprennent :

Quand donc flottera,
France, ton drapeau ?
Quand donc arrivera
Ce moment si beau ?

Au même instant, l'excellent F. Timothée, toujours marin, au commandement concis et solennel de *Envoyez !* secoue rapidement la drisse fixée au sommet d'un bambou, que tient un de nos néophytes, et soudain, un splendide pavillon français, celui que nous laissa, comme gage d'espérance, le brave commandant Bayle, flotte majestueusement au-dessus de l'assistance. Alors, sur un ton plus grave, celui de la prière, notre orphéon salue nos couleurs nationales :

Drapeau protecteur,
Notre espérance,
Sois toujours vainqueur.
Vive la France !

∴

Voilà comment s'est passée une fête si longtemps attendue, et qui aura laissé dans l'esprit de tous ceux qui y ont participé, Européens et insulaires, une impression profonde et salutaire. Le lendemain matin, l'*Eure* appareillait, nous enlevant Monseigneur avec les missionnaires et les chrétiens des îles Ambrym et Pentecôte.

Il serait bien à désirer que de pareilles réunions se produisissent périodiquement, les chrétiens s'affermissent ainsi dans leurs bons sentiments, et les païens, jusque-là si réfractaires, commencent à comprendre que Satan a trouvé plus fort que lui.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par Bref apostolique en date du 11 février, M. Lucien Mossard, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire de la Cochinchine occidentale, a été nommé évêque titulaire de Médéa et vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale, à la place de Mgr Dépierre, décédé.

Mgr Lucien Mossard est né à Dampierre-sur-le-Doubs (diocèse de Besançon) le 25 octobre 1851. Entré laïque au séminaire des Missions Etrangères, le 23 septembre 1873, il fut ordonné prêtre le 23 septembre 1876, et partit pour la Cochinchine le 2 novembre suivant.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Pendant l'année 1898, sont partis pour les missions les Lazaristes dont les noms suivent :

Pour la province de Constantinople, MM. Simon Lumesi, Jean-Marie Bouchet et Charles Muller. — Pour la Chine, MM. Jacques Chiapetto, Eloi Domergue, Frédéric Sageder, Joseph Wilfenger, Antoine Cottin, Franç.-Xav. Desrumeaux, Thomas Ceska, Jean-Bapt. Corset, Arnold Theunissen, Gustave Thierry, Henri Lacaille. — Pour la Syrie, MM. Exupère Corvée, Aroutine Trac, Joseph Khoury, Auguste Arnaud, Bernard Fortsman et Charles Chevalier. — Pour Madagascar, MM. Antoine Cotta, Fernand Bertrand et Félix Busseron. — Pour l'Amérique centrale, MM. Charles Hétuin et Auguste Parrot. — Pour le Brésil, M. Guillaume Vaessen. — Pour la République Argentine, MM. Joseph Langen et Vincent Cutrone. — Pour le Chili, MM. Flavien Averous et Raymond Pena.



INFORMATIONS DIVERSES

Angleterre. — Malgré leurs charges considérables, les catholiques anglais consacrent des sommes importantes aux missions étrangères. Le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, a lui-même été missionnaire en Colombie, dans un temps où l'administration des sacrements était considérée comme un crime par le gouvernement sectaire de ce pays. Rappelé en Angleterre, à la mort du cardinal Wiseman, il n'eut alors qu'un désir : fonder une Société anglaise de missionnaires.

En 1866, grâce à la générosité de quelques amis dévoués, il achetait une modeste villa à Mill-Hill, près de Londres, dans le but d'établir un noviciat pour les jeunes lévites désireux de se consacrer aux missions étrangères. Mais les ressources faisaient défaut; heureusement S. Em. le cardinal Manning consentit à prendre l'œuvre sous sa protection. Le 29 juin 1868, il posait la première pierre du séminaire des Missions Etrangères anglaises et en confiait officiellement la direction au docteur Vaughan. En 1870, le séminaire de Mill-Hill ouvrit généreusement ses portes aux novices de Paris et de Lyon chassés par l'invasion

JAPON. — Base du Portique de Yomei, a Nikko ; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir page 123).

et en retour ceux-ci infusèrent à l'œuvre nouvelle l'esprit et les méthodes de nos grandes œuvres françaises, esprit que le docteur Vaughan a déclaré lui-même avoir été « plus précieux que l'or et l'argent ».

Sur l'invitation du Saint-Siège, les missionnaires sortis de Mill-Hill, exercèrent leur apostolat d'abord aux Etats-Unis, parmi les nègres des Etats du Sud, puis dans l'Inde, à Madras, au Kafiristan, à Bornéo, à la Nouvelle-Zélande, au Punjab, et enfin plus récemment dans l'Afrique équatoriale.

Perse. — Mgr Lesné, lazariste, délégué apostolique, nous écrit d'Ourmiah, le 7 février 1899 :

« La famine désole ce pays depuis trois ans. Au printemps dernier, on s'était empressé de semer partout, soit de l'orge, soit du petit millet, et nous pensions que la récolte serait au moins passable, que, s'il n'y avait pas abondance, nous n'aurions pas du moins la disette. Mais nous n'avions pas compté avec les accapareurs qui, de connivence avec la plupart des gouverneurs, firent disparaître le blé et toutes les denrées des marchés publics : en quelques jours, les prix quintuplèrent et sextuplèrent; le sac de blé, dont le prix ordinaire est de 20 à 25 krans, monta à 50 krans, puis à 110 et 120 (60 fr.). Les gens du peuple, et particulièrement nos chrétiens, épuisés par les deux mauvaises années précédentes, n'avaient plus les moyens de faire, à ces prix exorbitants, les provisions indispensables. Les laboureurs, craignant de mourir de faim, ne semèrent pas

ou presque pas, gardèrent ce qu'ils avaient pour vivre et refusèrent de vendre ; les ouvriers et les pauvres, affolés, affluèrent à notre porte, réclamant des secours, soit en nature, soit en argent. Il y eut, à plusieurs reprises, des soulèvements ici et dans plusieurs autres villes de la province. Nous distribuâmes tout ce que nous avions de blé et d'argent, et je n'ai plus rien ! J'ai dû me condamner à rester prisonnier dans ma chambre, fermée à clef, pour me soustraire aux importunités que je ne pouvais plus satisfaire. Inutile de dire aux malheureux demandeurs que je n'avais plus rien ; ces pauvres gens ne se figurent pas que l'argent peut nous faire défaut. Quand je leur affirme que nos ressources sont épuisées, ils me répondent :

« O Monseigneur, écrivez en France, on vous enverra. Nos « frères d'Europe ne sont pas comme nous dans un pays musulman ; ils sont riches, ils auront pitié de nous, ils nous donneront un peu de leur superflu, et nous vivrons. Dites-leur » notre misère, ils viendront à notre secours, nous prierons « pour eux. »

« Hier encore, un pauvre père de famille me disait :

« — Vous nous avez empêchés de mourir de faim jusqu'à présent, aidez-nous encore un peu pour arriver jusqu'au printemps. »

« Hélas ! c'est la ritournelle de tous ceux qui se présentent, et ils sont nombreux. Que faire donc, sinon tourner nos regards vers l'Europe chrétienne, et lui dire par la voix de notre excellent Bulletin :

« Vous tous que la charité du divin Maître anime, ayez pitié « des malheureux chrétiens de la Perse ! Envoyez-leur votre « obole. Dieu vous la rendra au centuple dans ce monde en « bénédictions temporelles et dans l'autre par la félicité éternelle : « J'ai eu faim et vous m'avez rassasié ! entrez dans la « joie de votre Seigneur. »

Tché-Kiang (*Chine*). — M. Barberet, lazariste, missionnaire au Tché-Kiang, revenu en France pour raisons de santé, nous écrit de Vichy :

« Lorsque, vers la fin d'octobre dernier, je quittai la Chine, tout était en paix et nos œuvres très florissantes. Une lettre de Mgr Reynaud m'apprend qu'un grand malheur vient de ruiner les œuvres de notre district de Hang-Tcheou. De plus, la persécution qui souffle sur plusieurs points de notre pauvre Chine s'est abattue sur nos chrétientés. Le démon, jaloux des progrès de la religion, excite contre nous la rage des idolâtres qui voudraient nous anéantir. La lutte à soutenir et les malheurs dont nous sommes menacés ne nous effraient point, ils sont le gage de nouvelles conquêtes. S'il faut du sang, les missionnaires sont toujours prêts à donner le leur. Ce qui nous encourage dans la lutte, c'est de penser que la charité chrétienne ne se lasse point et qu'en apprenant les dangers que courent en ce moment nos Missions, les dévoués associés de la Propagation de la Foi vont bien prier pour elles et s'imposer pour elle de nouveaux sacrifices. »

Voici la lettre de Mgr Reynaud :

« Ning-Po, 3 janvier 1899.

« M. Faveau est parti en toute hâte pour *Hang-Tcheou*, afin de traiter des affaires aussi graves qu'urgentes. Une poudrière a sauté à quelque distance de nos établissements. Figurez-vous les dégâts de l'explosion instantanée de 40.000 barils de poudre ! Il y a plus de 1.500 victimes. Nous avons des blessés, mais aucun mort. Nos maisons sont ruinées ; 100.000 francs ne suffiront pas pour les relever. Que vont devenir les orphelines, les vieillards et les malades sans abri ?

« Autre calamité, plus terrible encore ! En plusieurs endroits, voici que des brigands se liguent pour nous exterminer. Ils ont pris le nom de *Ti-ten-Kiao* (Société du maître de la terre), par opposition à notre nom de *Tien-tsû-Kiao* (Religion du Seigneur du Ciel). Ils ont des bannières rouges et noires. Ils ont complètement brûlé deux chapelles neuves. Tous nos néophytes ont pris la fuite vers les montagnes ou vers la capitale. Les brigands, de plus en plus nombreux, se divisent en deux bandes qui vont opérer, l'une au nord et l'autre au midi. Les autorités sont impuissantes à nous protéger. Pauvres missions ! pauvres chrétiens ! »

Mayssour (*Hindoustan*). — M. Servanton, des Mission Etrangères de Paris, écrit de Bangalore, le 23 février :

« Nos pauvres chrétiens, décimés par la peste, sont tombés dans la plus noire des misères. J'ai donné pour les soulager tout ce que j'avais. Réduit à la dernière extrémité, j'ai prié Notre-Dame de Fourvière de me venir en aide et de ne pas abandonner un de ses enfants lyonnais.

« Depuis le mois d'août, la peste exerce ici d'horribles ravages. Païens, musulmans, chrétiens, tout le monde a dû lui payer la dîme. Pendant les mois de novembre et de décembre les morts se comptaient par 300 et 400. Mon compagnon et moi nous devons courir du matin au soir pour visiter les malades. Un jour, je suis sorti à 9 heures du matin et je n'étais de retour qu'à 6 heures du soir. Tout ce temps je l'avais passé à administrer des pestiférés. Il me serait absolument impossible de vous décrire toutes les misères, toutes les douleurs dont j'ai été témoin. J'ai perdu en deux mois 300 chrétiens sur 3.000. J'ai à soutenir 250 familles. Du matin au soir je suis entouré de veuves et d'orphelins criant au secours. Souvent n'ayant plus rien à donner, je me suis enfui pour me cacher et ne pas entendre les cris de détresse de ces pauvres malheureux. Ah ! qui viendra à mon secours ! »

Congo français. — Mgr Carrie, de la Congrégation du Saint-Esprit, vicaire apostolique, nous écrit de Loango le 19 décembre :

« Nous sommes au lendemain d'une grande et belle fête : une ordination. Un séminariste de Coutances, qui m'a suivi en Afrique lors de mon voyage en France, M. Jamault, recevait les ordres mineurs ; et deux clercs indigènes, les PP. Kambo et Massensa étaient élevés à la prêtrise. Voilà vingt-deux ans que nous travaillons à former ces deux jeunes prêtres indigènes ! Certes, c'est long. Il a fallu de la patience et de la persévérance ; mais aujourd'hui nous nous trouvons bien dédommagés. Deux prêtres indigènes ! au dire d'un Pape, c'est plus que la conversion de 40.000 infidèles ! Aujourd'hui, nos deux nouveaux prêtres indigènes ont dit leur première Messe, à la grande édification de tous les assistants.

« Quatre prêtres indigènes ont déjà été ordonnés à Loango. Un est mort à Landana ; un autre, son confrère d'ordination et de classes, est à Mayumba, où il rend d'excellents services. Cette œuvre du clergé indigène est sans doute délicate et difficile ; mais elle est si utile ! »

Côte d'Ivoire (*Afrique occidentale*). — Le R. P. Ray, des Missions Africaines de Lyon, préfet apostolique de la Côte-d'Ivoire, nous écrit de Grand-Bassam :

« Notre Mission prend peu à peu de l'extension. Nous occupons sept stations : Grand-Bassam, Assinie, Jacqueville, Monoso, Dabou, Memni, Bonoua, desservis actuellement par seize missionnaires. C'est plus que ne nous le permettaient nos ressources ; mais il était nécessaire d'aller de l'avant. La colonie possédait plusieurs instituteurs laïques européens ; ils tombèrent malades successivement et à mesure qu'ils rentraient en France, nous occupions leur poste afin que l'administration locale n'eût pas à les faire revenir. Mais nos missionnaires ont été obligés de vivre jusqu'à présent dans des paillotes de nègres, ce qui n'est guère confortable dans ces pays si insalubres ; aussi plusieurs sont tombés sérieusement malades et ont été obligés de rentrer en Europe pour refaire leur santé.

« J'avais commandé en Europe plusieurs baraquements pour remplacer ces paillottes ; malheureusement une partie est arrivée sur la plage brisée par le passage de la barre et une autre a été emportée en pleine mer. Il faut donc recommencer, acheter d'autres bois, d'autres baraquements ; de plus, nous avons à construire une maison pour les quatre religieuses de Grand-Bassam. Je me suis hâté de les faire venir afin de contrebalancer la mission protestante qui vient de s'établir avec l'autorisation du Gouvernement à Grand-Bassam et à Assinie.

« Nous ne sommes qu'aux débuts de la fondation de la mis-

sion. Il n'y a donc pas à s'étonner que nous ayons besoin de beaucoup d'argent pour nos installations si précaires jusqu'à ce jour. Il n'est plus possible d'habiter dans des cases, il faut absolument des constructions européennes pour pouvoir prolonger la vie des Missionnaires.

« Je viens donc faire un pressant appel à la charité des lecteurs des *Missions Catholiques*. »

Athabaska-Mackensie (*Canada*). — Le R. P. Le Corre, oblat de Marie-Immaculée, écrit de la mission Providence :

« Depuis la mi-octobre, notre « Providence » a revêtu son manteau de neige, qu'elle se gardera bien de quitter jusqu'à la fin de mai. Notre neige est si bien cristallisée par la température de 30 à 45° de froid, qu'on y peut marcher des journées entières sans se mouiller les pieds.

« Nous travaillons activement à la construction d'un nouvel orphelinat, l'ancien étant devenu beaucoup trop étroit et trop malsain par suite de la contagion d'influenza infectieuse qui a fait déjà bien des victimes.

« Nous avons du *pain*, c'est-à-dire du poisson sur la planche : notre pêche d'automne nous en a procuré 22.000. A raison de 70 par jour pour nos trois repas, nous espérons atteindre le mois de juillet prochain. Il faut aussi faire la part des pauvres sauvages affamés, qui viennent souvent nous demander l'aumône, et des pauvres veuves qui établissent leurs loges de peau ou de branchages à l'entour de nos habitations, afin d'avoir un peu de travail pour s'habiller et quelques poissons pour se nourrir. Et nos bons vieux Indiens ! en voilà des quêteurs opiniâtres ! Nos excellentes Sœurs de charité ont toujours en réserve quelques bribes de linge et des vêtements pour couvrir la nudité de ces vieillards ; et ceux-ci sont fiers, je vous assure, de s'approcher de la sainte Table avec une chemise rapiécée, mais propre, qu'ils passent par dessus leurs loques de peau de caribou... »

JAPON. — Vue de la lanterne tournante de l'esplanade des offrandes, a Nikko ; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir p. 128).

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

Ruines et Mausolées

Par M. Michel RIBAUD

De la Société des Missions Etrangères de Paris

NIKKO

Suite

Toutes les beautés qui se sont déroulées sous nos yeux jusqu'à présent n'étaient, pour ainsi dire, qu'un prélude,

merveilleux il est vrai, au spectacle qui vient de s'offrir à nous en atteignant cette nouvelle esplanade.

Sous le couvert des cèdres trois fois centenaires, c'est un musée d'art inimaginable qui se présente à nos yeux éblouis. A droite et à gauche ce sont des kiosques merveilleux, aux toitures compliquées et brillantes qui abritent des présents rares, de gracieux portiques étincelants d'or, de laques sur lesquels courent des dragons, des chimères, et brillent les blasons éclatants des Tokugawa. Tout autour de cette esplanade se dressent des multitudes de ces lampadaires *ex-voto* que nous avons déjà rencontrés si souvent en pierre dure ou en bronze, tous coiffés d'un casque épais de mousses séculaires.

∴

Cette esplanade pourrait s'appeler l'esplanade des offrandes, car, c'est ici surtout qu'ont été réunis les principaux présents offerts à la mémoire du grand Tokugawa par les



JAPON. — Vue d'ensemble de l'esplanade des offrandes du temple de Iyeyasu, a Nikko ; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud (voir le texte).

principaux daïmyos japonais, par l'Empereur de Corée et même par la Hollande.

Tous ces *toros*, au nombre de cent dix-huit, ont été envoyés ici comme témoignage d'admiration et d'hommage par les daïmyos des principales provinces du Japon. On remarque spécialement les deux lanternes offertes par le célèbre prince de Sendai, Dato-Massamune, qui sont deux chefs-d'œuvre. La somptueuse toiture du kiosque de droite, dont chaque angle est orné d'une tête d'éléphant de bronze, abrite la cloche envoyée par le roi de Corée.

On y lit la curieuse inscription suivante :

« Envoyé à Nikko pour être offert à *To-sio-dai-gon-gen*.

« *To-sio-dai-gon-gen* a un mérite sans égal et une sagesse sans mesure, et c'est un héros sans pareil, dont il est impossible de faire l'éloge. Il a pratiqué la piété filiale et a tant de mérite que notre roi a éprouvé une grande joie en entendant parler de lui. C'est pourquoi après avoir fait faire cette cloche, il l'offre aux montagnes vénérée (Nikko).

« Et moi, ayant reçu l'ordre royal, j'ai fait inscrire ceci :

« Ayant appris qu'on rendait des honneurs au temple vénéré de Nikko, et que les présents en métal précieux y abondaient de toutes parts, j'ai voulu, moi aussi, apporter mon tribut d'adoration. Que cette cloche résonne comme la voix du lion et

de la baleine et effraie les mauvais génies. Que votre empire (le Japon) soit toujours glorieux et prospère (1) ».

∴

Tout auprès, en plein air, un candélabre de plus de trois mètres de haut, présent des habitants des île Riu-Kiu, élève sa triple rangée de branches aux nombreuses lumières. Six lézards en soutiennent le pied.

A l'est de ce lampadaire somptueux se dresse un riche portique à deux étages, abritant une seconde cloche plus grande que la précédente. Sa toiture brillante est en cuivre doré et ses pointes sont en or.

∴

A gauche, s'élèvent des kiosques et des portiques non moins merveilleux de sculptures, de peintures, répondant avec une harmonieuse symétrie aux magnificences de droite. Ils abritent de nouveaux présents non moins splendides. Ici c'est une lanterne tournante de forme octogonale (*voir la gravure, page 126*) offerte par les Coréens, là un nouveau candélabre de près de trois mètres de haut, possédant trente becs. On prétend que, lorsque tous les becs sont allumés, le chandelier tourne seul. Cette pièce d'art a été offerte par les Hollandais.

On y lit cette inscription :

« Les Hollandais, ayant appris qu'on allait reconstruire et embellir le grand temple de *Tô-siô-dai-gon-gen*, à Nikko, ont envoyé une ambassade chargee de porter en tribut ce candélabre à trente branches et de l'offrir au temple.

« 17e jour du 4e mois de la 13e année de *kan-yé* (1637). »

∴

Un peu derrière, une pagode à double étage renferme un énorme tambour boudhique, puis, au fond de l'esplanade à gauche, s'élève le Yaku-shi-do, appelé autrefois *Horigi-do* et dédié à *Yakushi-nyorai*. Il est réputé le plus beau de Nikko ; tous les autres temples n'en seraient que la copie.

L'intérieur de cet édifice est divisé par sept voûtes à caissons, dont les cinq centrales sont recouvertes de peintures et de sculptures somptueuses. Le plafond entier d'une des deux salles que contient ce temple est célèbre par la peinture de *Kano Yasunobu*, représentant un hideux dragon peint en noir sur fond blanc. Au centre de la seconde salle se voit une colossale statue du dieu Yaku-shi. Par devant se trouvent deux autres statues dorées, un peu moins grandes, représentant à droite *Nikko Bosatsu* (le Boudha du soleil brillant), et à gauche *Gakko Bosatsu* (le Boudha de la lune éclatante). On remarque aussi toute une collection d'autres statues au visage peint, soit en bleu, soit en vert, soit en rouge; la troisième représente Iyeyasu à la face blanche. Les Japonais s'accordent à dire que ses traits sont assez ressemblants.

Le portique, riche et somptueusement décoré, produit un très bel effet. La laque rouge employée dans l'ornementation de ce temple est la meilleure de toutes les laques de Nikko (2).

(1) DAUTREMER, *Nikko, passé et present*.
(2) HOPE. *The Temples and the shrines of Nikko*.

∴

Au-dessus de cette opulente esplanade des offrandes, la dominant majestueusement, s'élève sur une terrasse magnifique continuée à droite et à gauche par des murailles en panneaux merveilleusement ciselés avec de brillantes toitures d'or, l'incomparable portique du *Yomei-mon* qui est peut être le chef-d'œuvre architectural de Nikko (*voir la gravure, page 121*).

Ici les artistes de Nikko, sous la direction du célèbre Jingoro, l'architecte de ces merveilles, ont donné pleine carrière à leur débordante fantaisie sans cependant qu'on y sente la surcharge ou l'enflure et ont fait de ce portique, soigné dans ses moindres détails comme un objet d'ébénisterie de luxe, un musée d'art, dont la plume tenterait en vain de donner une idée.

Les longues murailles de droite et de gauche qui encadrent ce pylône incomparable sont, prises isolément, des chefs-d'œuvre de sculptures, dont la précision du détail, le fini de l'exécution, étonnent l'esprit. Sur ces panneaux immenses, tout un monde d'être animés se remue et vit au travers d'un dédale de plantes grimpantes, de fleurs géantes variées à l'infini, de feuillages en rinceaux, de nuées pleines de mystères (*voir la gravure, page 129*).

Au sein d'un fouillis artistement désordonné d'iris au port svelte, de chrysanthèmes de toutes les grosseurs, entrelacés à de grêles bambous, de branchages innombrables, de pruniers fleuris attachés à des rocs nus, de petit pins tordus mêlés aux camélias éclatants, d'énormes pivoines écarlates, vole, court, sautille dans des poses invraisemblables toute une gent ailée aux brillantes couleurs : des faisans, des hérons, des hiboux, des passereaux, des gallinacés, des palmipèdes, des paons majestueux au plumage étincelant, des phœnix éblouissants et une multitude d'autres oiseaux rares et inconnus.

∴

L'interprétation de la nature, c'est là le triomphe de l'art japonais, tant de sa peinture que de sa sculpture. Si, pour ce qui regarde la statuaire, l'artiste japonais est demeuré très inférieur, il n'en a pas été de même pour la représentation de la nature, des fleurs, des oiseaux, il y est peut être le maître. On pourrait dire qu'il atteint à la beauté idéale et que par conséquent il est arrivé au faîte de l'art. Dans cette branche, l'artiste japonais n'a pas été un servile imitateur, il a su idéaliser en interprétant. On pourrait lui appliquer une parole de Gounod, en disant de l'artiste japonais : « qu'il n'est pas seulement une sorte d'appareil mécanique sur lequel se réfléchit ou s'imprime la réalité des objets extérieurs et sensibles; c'est une lyre vivante et consciente que le contact de la nature révèle à elle-même et fait vibrer ».

On sent frissonner sur ces merveilles de sculpture une âme d'homme. L'art a été, pour les Japonais, la réalisation de la formule du grand Bacon : le *homo additus naturæ* (l'homme ajoutant son âme à la nature).

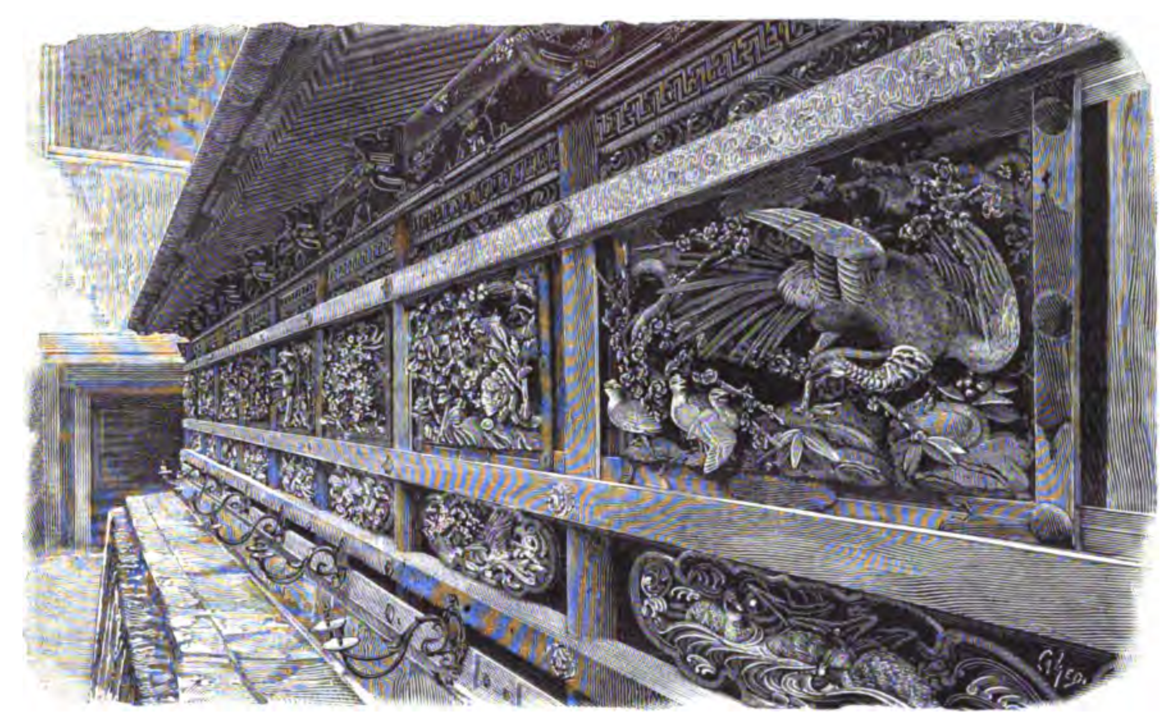
Le pylone lui-même, dont les murailles précédentes ne sont que le cadre et qu'il domine de sa sereine majesté, est une pièce unique.



∴

Ces colonnes blanches, aux reflets de fourrures d'hermine, sur lesquelles courent des vermiculures savamment agencées, plaquées çà et là de médaillons variés et ornées à la base et au sommet de garnitures d'or; ces lions menaçants, aux griffes et aux dents d'or, qui remplacent les chapiteaux; cette architrave sur laquelle courent des chimères effrayantes; ces frises où s'étalent, sculptés avec une précision et un fini merveilleux, tout autour de l'édifice, plus de quarante groupes de personnages représentant des motifs tirés de l'histoire et de la philosophie chinoises; ce balcon ciselé et brillant comme une pièce de la plus délicate orfèvrerie, et qui repose sur des têtes de lion griffus, sculptés à l'extrémité de consoles compliquées, toutes brillantes de laques noires et d'or; puis, au-dessus, ces têtes de cheval-dragon, ces licornes, ces espèces d'hippogriffes hérissés, ces phénix d'or; et enfin, cette toiture opulente aux reflets d'or, aux extrémités de laquelle sont suspendues des cloches d'or, toutes ces magnificences de sculpture, en apparence si disparates, si hétérogènes, aux couleurs si éclatantes, ont cependant été ménagées avec un tact si sûr, un goût si exquis, que, loin de produire un effet criard, elles se fondent au contraire, s'atténuent en un décor doucement irradié, si parfait, sous le couvert des hautes ramures mystérieuses de la forêt, qu'on ne trouverait l'équivalent d'un aussi harmonieux ensemble que dans les beaux temps de l'architecture hellénique.

(*A suivre.*)



JAPON. — Mur sculpté du temple de Iyeyasu, a Nikko; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud (voir p. 128).

AU SU-TCHUEN

Par M. DE GUÉBRIANT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRO-VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN MÉRIDIONAL

Suite (1)

Les salines de Yen-tsin. — Suite du voyage : en pays inconnu. — Pusillanimité et sollicitude exagérées d'un haut fonctionnaire. — Un chef Lolo.

Ne quittons pas Yen-tsin, sans visiter la grande exploitation saline qui fait la richesse du pays, occupe des milliers d'ouvriers et fournit à la consommation de millions de bouches au Su-tchuen, au Yun-nan, au Thibet. Trois ou quatre puits au fond d'un ravin permettent d'atteindre la nappe salée. profondeur maximum ne passe pas dix mètres. On puise l'eau à force de bras à l'aide d'un seau et d'une corde. Ainsi, je pense, puisait Rébecca pour les chameaux d'Eliézer. Beaucoup de choses ont marché depuis lors, mais non pas l'industrie à Yen-yuen-hien.

A quelques pas des puits, des marmites cylindro-coniques en fer sont soumises nuit et jour à un feu ardent. On jette l'eau salée telle qu'elle sort du puits, et des ouvriers, armés d'une cuiller à long manche de bambou, l'y renouvellent à mesure qu'elle s'évapore. Après trois fois vingt-quatre heures on éteint le four et on retire le sel qui s'est déposé sur les parois en forme d'épais manchon de 20 à 30 kilog. C'est tout : la précieuse denrée est prête à être livrée. Des caravanes de mulets, conduits par de robustes Sifan, l'emportent à tous les vents du ciel.

Le sel ainsi produit renferme une proportion énorme

(1) Voir les nos des 10, 17 et 24 février, 3 et 10 mars 1899.

d'impuretés, mais que voulez-vous? le consommateur indigène n'est pas exigeant. Il attribue bien les maladies qui l'affligent à la mauvaise qualité du sel qu'il emploie; mais de là à modifier quelque chose à la routine orientale, il y a loin.

Telles qu'elles sont, ces salines font vivre bien du pauvre monde. Dans un rayon de 10 kilomètres autour de Yen-tsin, la Providence paternelle a multiplié les mines de charbon et de fer, de sorte que métal, combustible, eau salée, rien ne manque aux besoins de l'exploitation.

∴

Le 10 novembre au soir, nous étions, le P. Koscher et moi, fort contents de la besogne faite et prêts à continuer notre voyage. Il s'agissait de gagner directement le bord du fleuve Bleu pour y retrouver une route déjà connue et aller reprendre haleine parmi les chrétiens de Hong pou so.

Cet itinéraire, dont nous avions entretenu le sous-préfet de Yen-yuen-hien, lui avait donné des inquiétudes. Aucun Européen n'ayant jamais passé par là, que peut conclure la sagesse chinoise sinon qu'il n'en doit jamais passer? Je croyais pourtant avoir calmé les scrupules du digne fonctionnaire et tout était prêt pour un départ matinal, je dormais côte à côte avec mon confrère quand, aux approches de minuit, les portes de l'auberge s'ouvrirent à grand fracas. C'était le mandarin civil, qui, malgré l'heure indue, tenait à me faire une communication urgente. Bon gré, mal gré, il faut se lever et s'entendre exposer par ce visiteur inattendu les graves dangers auxquels nous nous exposons, paraît-il, en prenant la route du Sud. Le sous-préfet, son supérieur, lui avait, par exprès, donné ordre de nous faire renoncer, si possible, à cet itinéraire : le moindre accident devant rendre sa position très délicate; et puis ces pays sont si sauvages! les brigands! les Lolos! que sais-je?.....

Oui, mais je connais ce cliché, n'étant pas d'hier au Kientchang. Ensuite quand même il serait vrai que les Chinois ne se risquent pas sur telle ou telle route, il n'y aurait pas grand'chose à en conclure. Un seul point me gêne : la crainte de désobliger un mandarin qui s'est montré si bienveillant pour nous.

Une idée me vient à la fin. J'écris sous les yeux de mon interlocuteur un billet adressé à mon Vicaire apostolique et où je déclare formellement prendre sur moi la responsabilité de l'itinéraire adopté, et la prendre si entière qu'en cas d'accident, les autorités locales ne devraient être aucunement inquiétées. Je traduis le billet au mandarin, je le signe et le lui remets. Il hésite, insiste encore pour la forme, puis se rend, à la seule condition que nous acceptions une escorte de satellites. Va pour l'escorte. Tout est réglé. On se quitte... Enfin!

∴

L'itinéraire en question décrit, du nord au sud, une courbe dont la convexité est tournée vers l'ouest et mène en quatre étapes inégales à la petite ville de Ga-sa-la, où réside, comme à Yen-Tsin, un mandarin civil directement subordonné au sous-préfet de Yen-yuen-hien.

Ce parcours de 100 à 120 kilomètres est naturellement fort montagneux; mais la direction générale du système orographique étant la même que la route, celle-ci trouve d'ordinaire à se glisser le long des vallées, au grand soulagement du voyageur. Néanmoins, des cols plus ou moins durs à franchir marquent çà et là la division des eaux en bassins secondaires. Le plus haut est à 2.900 mètres : on le passe vers le milieu du second jour, et aussitôt après, une descente très raide et très pénible, nommée Gai-Keul, ramène à travers des rocailles aigues à la cote de 1.800 mètres, qui est à peu près l'altitude moyenne des vallées du Kien-Tchang. On s'en aperçoit vite à l'air moins vif, à la température plus chaude, à la végétation plus variée et plus riche.

Jusque-là le pays est pauvre et dépeuplé. Des cabanes lolos s'accrochent par-ci par-là aux pentes déboisées; ailleurs des pierres sculptées et couvertes d'inscriptions tibétaines signalent la présence d'une population *sifan* et le voisinage du pays des lamas. Un ou deux villages et cinq ou six auberges disséminées au bord du chemin représentent la part de l'élément chinois; elle est bien misérable, cette part.

Dans la plupart des maisons à la place d'honneur, où trônent d'habitude l'idole domestique et la tablette des ancêtres, devinez ce que l'on voit ici? Tout bonnement une tige de maïs, pourvue de son épi, symbole expressif et navrant de l'obsédante préoccupation où s'absorbe l'esprit de ces pauvres gens : sentir la faim le moins souvent possible. C'est le maïs qui, plus ou moins abondant, rend, selon les années, plus ou moins supportable leur misère. C'est donc à lui qu'ils rendent un culte, et leur métaphysique ne va pas plus loin.

∴

Ces vastes territoires appartiennent, presque en totalité, à la puissante famille des *Lå*, de race lolo, qui, depuis quatre ou cinq siècles, investie par l'empereur de la dignité héréditaire de *toù-ssé*, règne sur la partie non chinoise de la population.

L'héritier présomptif de cette charge, un jeune homme de vingt ans, grand et élancé, mais qui a déjà perdu un œil à la bataille, se trouvait au village de Hoàng-tsâo-pà quand nous y vînmes coucher, le soir de notre départ de Yen-Tsin.

Averti de notre approche, il vint à notre rencontre et se présenta avec les plus grandes démonstrations de respect, nous saluant genoux en terre. Voyant sa simplicité, nous nous prêtâmes de bonne grâce à sa curiosité parfois peu discrète, et, quand notre modeste souper fut prêt, nous l'invitâmes sans façon à y prendre part; il accepta avec joie. C'était un vrai enfant pour qui Dieu, c'est l'empereur de Chine, pour qui l'honneur suprême est un bouton rouge sur la tête, pour qui le plus amusant des joujoux est un fusil à répétition. Avec deux crayons d'un sou et une bouteille vide, nous lui fîmes un plaisir extrême, et c'est d'un accent sincère qu'il nous invita à l'aller visiter quelque jour dans sa résidence, espèce de nid d'aigle, qui, du haut d'un rocher abrupt, commande l'inextricable fouillis des gorges.



Les périls variés contre lesquels nous avait mis en garde la sollicitude des autorités, il nous a été impossible d'en surprendre la trace. On conçoit qu'en pareil pays, des pillards auraient beau jeu pour détrousser le voyageur. Mais sont-ils aussi nombreux que le veut la légende ? Nos observations personnelles ne permettent guère de l'affirmer.

Ce qui paraît beaucoup plus clair, c'est que là, comme ailleurs, la poltronnerie chinoise et l'incroyable routine de l'administration abandonnent à la sauvagerie des régions immenses qui, en d'autres mains et à peu de frais, arriveraient à un haut degré de prospérité.

La pénible descente de Gaî-Keul une fois passée, la route se faufile dans une gorge étroite où bondit de roche en roche un puissant torrent bien justement dénommé par les Chinois *Hian-Choui-Ko* (torrent de l'eau bruyante). De beaux fouillis de verdure, accrochés çà et là aux anfractuosités des parois rocheuses, donnent à ce ravin un grand charme pittoresque. Puis la gorge, en s'élargissant, se fait peu à peu vallée ; le torrent se calme et doucement devient rivière. Après le village de Pai-Tsé-Tien, le pays perd de plus en plus son caractère sauvage, et aux approches de Là-Tsé-Tien, le troisième jour après Yen-Tsin, l'aspect général est devenu riant et respire la richesse.

(*A suivre.*)

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

PREMIÈRE PARTIE

BOTANIQUE

Suite (1)

Lauracées. — Laissant de côté le *Tangeo* (*Tetranthera calicaris*), qui n'offre rien de saillant, nous arrivons au genre *Beilschmidia*, qui comprend deux espèces, le *B. Jarairi* et le *B. Tawa* qui méritent quelque considération. Le premier a toute l'apparence d'un laurier à larges feuilles; le fruit, semblable à une grosse prune, est ovale et recouvert d'un fin duvet. Il a une saveur de térébenthine très prononcée; le second a des feuilles moins larges, mais se développe ordinairement en un large tronc couronné ou même entouré d'un feuillage très touffu. Quand il vieillit, l'intérieur se vide peu à peu et sert souvent d'abri aux bergers et aux chasseurs durant les jours d'orage. Le fruit ressemble à une petite prune allongée ; la pulpe qui entoure le noyau devient aisément de la confiture ; et, quant au noyau lui-même, en lui faisant subir une préparation analogue à celle des noyaux de café, on en obtient un produit qui se rapproche du nectar arabe. L'aubier macéré et traité avec de l'eau bouillante donne à son tour une sorte de thé qui n'est pas à dédaigner ; car il est naturellement si doux qu'on peut se dispenser d'y ajouter du sucre.

Le bois du tawa est trop léger pour être utilisé autrement que comme combustible. Il brûle admirablement.

(1) Voir les n°s des 20, 27 janvier, 3, 10, 17, 24 février, 3 et 1 mars 1899

Athérospermacées. — Le *Pukatea* (*Laurelia Novæ-Zelandia*) est un des géants de la forêt. Mais si sa taille en impose, il ne faudrait pas en conclure que vous avez en lui un géant bien vigoureux. Renversez-le sur le sol et laissez-le là pendant un an environ. Au bout de ce temps, vous le trouverez déjà à moitié pourri, s'effritant sous la pression des doigts. Si vous voulez le conserver, mettez-le dans l'eau. Là, il pourra vous rendre des services d'une certaine durée. Les Maoris autrefois utilisaient le « pukatea » pour leurs pirogues. L'imagination s'épuise à rêver comment ces pauvres insulaires, sans autre hache qu'une pierre polie, pouvaient réussir à force, de temps et de patience, à achever d'aussi gigantesques travaux.

∴

Thymélacées. — Un jour, me promenant dans les vastes plaines de Murimotu, au centre de l'île, je remarquai à terre une plante singulière dont les fleurs blanches, à pétales inégaux, attirèrent mon attention. Ayant demandé son nom aux Maoris qui m'accompagnaient, j'appris que j'avais enfin rencontré une touffe de *whare ngarara*.

Depuis longtemps je souhaitais faire connaissance avec une plante dont j'avais tant de fois entendu faire l'éloge par tous nos asthmatiques. C'est un fait bien prouvé que la racine de cette essence, appelée *Pimeléa repanda* par nos savants, est un adjuvant des plus efficaces pour la respiration. Il suffit d'en mâcher un peu pour s'en convaincre. On éprouve d'abord une sensation des plus *poivrées* ; puis, la réaction se faisant, un bien-être réel se produit dans les voies respiratoires.

Protéacées. — D'après la Fable, Protée, qui a donné son nom à une famille de végétaux, avait reçu le pouvoir de se métamorphoser de mille manières. Aux antipodes, un arbre, appelé *Rewarewa* par les Maoris et *Knightia excelsior* par les botanistes, paraît avoir le même privilège. Constamment, il change d'aspect. Tantôt ce sont les feuilles qui modifient leurs nuances, tantôt c'est l'écorce ; tantôt ce sont les branches qui se plient et se replient ensuite en sens inverse. A mesure qu'il grandit, la forme même des feuilles et la contexture du bois se modifient aussi. A l'intérieur, ce sont des cannelures ou des stries marbrées, qui tantôt dans une direction et tantôt dans une autre, selon que l'arbre est plus ou moins âgé, apparaissent, diminuent et disparaissent pour faire place à d'autres. Aussi, quel trésor pour nos ébénistes ! Comme ils s'en emparent pour faire des œuvres d'art, des meubles de prix, des autels, etc., etc. ! Ce qui est fâcheux, c'est que ce bel arbre devient excessivement rare. Il serait grand temps de chercher à le multiplier.

∴

Rutacées. — Signalons ici aux jardiniers-paysagistes deux belles espèces ligneuses, le *Rangiora* (*Melicope ternata*) et son voisin, le *Pukerangiora* (*Melicope simplex*).

La première est un arbre de dimensions moyennes ayant de larges feuilles ternées dont la face inférieure semble saupoudrée de farine, et émettant des grappes de petites fleurs desquelles se dégage un parfum délicieux qui rappelle celui de la violette. La seconde possède les mêmes

qualités, mais à un degré plus marqué. Les feuilles ont souvent un pied de long sur une largeur presque égale; outre son parfum exquis, elle produit encore de la résine. C'est, à tous égards, une espèce précieuse et éminemment décorative. Elle atteint une hauteur d'environ vingt pieds. Les feuilles sont recherchées par les naturels comme détersives.

CYRTANDRACÉES. — Sous le nom poétique de *Waiuatua* (lait divin), les Maoris désignent un élégant arbrisseau nommé par les botaniste *Rhabdothamnus Solandri*. C'est une merveille de délicatesse. Toute la plante charme les yeux. Petites feuilles arrondies et luisantes, multipliées à profusion sur des tiges élancées et flexibles; fleurs pendantes, simulant des clochettes, aux couleurs d'orange striées de pourpre ou de violet; tels en sont les traits les plus saillants.

N'oublions pas de mentionner que c'est au suc laiteux qu'elle exsude lorsqu'on la froisse ou la coupe, que cette plante doit son nom indigène. D'après les Maoris, ce suc est un ingrédient des plus précieux dans leur thérapeutique.

SOLANACÉES. — Nous voici arrivés à une famille importante, celle qui a fourni à notre cuisine européenne la pomme de terre et la tomate, l'aubergine et le piment. Il va sans dire que tous ces légumes ont déjà pris place dans nos jardins zélandais. Mais, laissant de côté ces nouveaux venus, ces produits d'outremer implantés sur nos rivages, que trouvons-nous? Une délicieuse *Physalis Australis*, dont les baies se transforment facilement en conserves du meilleur goût; deux *Lycium* (*hirtum-nanum*) probablement importés, et enfin, et surtout le fameux *poroporo* (*Solanum laciniatum*) une variété de notre *douce-amère;* les Maoris le cultivent avec soin dans leurs champs. Apprêté à leur façon avec de la graisse d'oiseau, cela vaut bien nos épinards.

Quand le *poroporo* a poussé dans un sol riche et fertile, il atteint des proportions énormes qui le font ressembler à un arbre. Les baies sont aussi grosses que des groseilles; les enfants les sucent avec avidité. Une variété, appelée ici *raupeti* (*solanum nigrum*) a des fleurs blanches et des baies violettes; ces dernières, écrasées avec les feuilles lorsqu'on les prépare, en font un plat de choix pour nos Spartiates des antipodes. Le *brouet noir* des anciens temps devait ressembler à cela.

∴

MYOPÉRINÉES. — Les « *Pandanus* » du Zanguebar et de l'Inde ont ici un représentant de leur encombrante tribu. C'est l'*Avicennia tomentosa* qui abonde dans les environs d'Auckland, le long du rivage où il forme d'épais bosquets, baignés par l'Océan. Des myriades d'huîtres s'accrochent à ses racines et à ses branches submergées; ce qui simplifie beaucoup le travail des pêcheurs.

Le Ngaio (*Myoporum lœtum*) est un autre ami des plages qui s'est répandu partout dans l'intérieur. Mais c'est dans les régions sablonneuses et près de la mer qu'il prospère le mieux. Les feuilles sont épaisses d'un vert brillant, percées de mille petits trous qui semblent être autant de pores humant l'air salin.

Cet arbre, qui est très décoratif, atteint dans les climats froids des proportions plus belles; son bois y est aussi plus dur et plus résistant.

Dans l'île du Sud on en distingue une variété aux feuilles légèrement duvetées (*M. pubescens*).

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un vieux prêtre de Grenoble........ 40 »
Pain de saint Antoine, Monaco........ 20 »
Anonyme........ 3.100 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Chouvellon).

E. G., à Saint-Germain, diocèse de Versailles........ 73 »
Mme veuve Antech, La Rochelle, demande de prières pour défunt........ 2 50
Anonyme de Saint-Chamond, diocèse de Lyon........ 50 »
Anonyme du diocèse d'Autun........ 20 »

Pour la mission la plus nécessiteuse d'Asie (Mgr Chouvellon).

Mme Maitre, diocèse de Paris, demande de prières........ 7 »

A Mgr Charmetant, pour les Arméniens.

Dons recueillis par le *Nouvelliste de Lyon*........ 33 95

Au R. P. Galland, Mossoul, pour les affamés.

M. B. à V., diocèse de Bayeux........ 10 »
Mlle Marie Royer, diocèse de Luçon........ 5 »

A S. B., Mgr Geraigiry, pour le diocèse de Paneas.

Pensionnat Notre-Dame, Tournemire, diocèse de Rodez........ 8 »

A M. Fourcade, Pondichéry, pour deux dots de mariages indiens, à donner aux premiers enfants issus de ces mariages les noms d'Henri, Marie-Antoinette, Pierre et Juliette.

M. Boissard, diocèse de Nîmes........ 50 »

A. M. Escande, Pondichéry, pour le rachat d'enfants.

M. le vicomte Joseph du Parc, Bruxelles........ 100 »

Au R. P. Girod, Haut-Tonkin.

Mme Dormoy, Lyon, demande de prières........ 20 »

Pour l'œuvre des catéchistes (Mgr Osouf).

Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille........ 250 »

Pour l'œuvre des catéchistes (R. P. Lejeune).

Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille........ 250 »

A Mgr Chouvellon (Su-tchuen oriental).

Un anonyme de Mâcon........ 10

Pour le baptême de deux enfants chinois sous les noms de François et de Francine (Mgr Chouvellon).

M. et Mme F. Bauguet, diocèse de Lyon........ 10 »

A Mgr Ferrant, Kiang-si septentrional.

Anonyme de Compiègne, en l'honneur de saint Joseph........ 5 »

Au R. P. Trilles, Gabon, pour le baptême d'un enfant sous le nom de Michel.

Mme Dormoy, Lyon, demande de prières........ 2 »

A Mgr Hacquard, Tombouctou.

M. E. Becq, Paris........ 3 »

A Mgr Simon, Fleuve Orange.

Anonyme de Lyon........ 100 »

Au R. P. Sebire, Sénégal.

Anonyme de Compiègne, en l'honneur de saint Joseph........ 10 »

Au R. P. Eusèbe, Gallas.

Anonyme de Compiègne, en l'honneur de saint Antoine de Padoue........ 5 »

A sœur Marie-Joseph, religieuse missionnaire, à Notre-Dame de Karema, au Tanganika.

M. l'abbé Victor Gontier, diocèse de Bayeux, demande de prières........ 50 »

(*La suite des dons prochainement.*)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



JAPON. — MAUSOLÉE DE NIKKO ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 139).

CORRESPONDANCE

ASIE MINEURE

Tournée apostolique dans l'Ouest de l'Anatolie.

L'auteur de la lettre suivante est un prêtre zélé, ancien élève des RR. PP. Capucins de Constantinople. Il a fondé dernièrement à Ouchak une mission appelée au plus consolant avenir mais qui a grand besoin de secours particuliers. Nous la recommandons volontiers aux pieuses largesses de nos lecteurs.

LETTRE DE M. FRANK DESPORTES, MISSIONNAIRE A OUCHAK

Comme j'ai parcouru un pays riche en souvenirs et peu connu, j'ai pensé vous intéresser en vous donnant quelques détails historiques et géographiques sur les lieux que j'ai visités.

Avant mon départ d'Ouchak, nous avons été gratifiés d'un froid assez rigoureux. L'eau gelait dans les burettes, pendant nos messes de Noël. Le Père Caponi, qui ne manque pourtant pas de bravoure, me disait que s'il lui avait fallu dire une quatrième messe, il aurait dû y renoncer à cause du froid.

Le matin j'allai au village voisin dire la Sainte Messe, nos fidèles ne pouvant pas venir chez nous. La rigueur de la température et la neige nous ont causé une certaine déception : notre chapelle était presque vide en ce grand jour.

∴

Le lendemain de Noël, je quittais Ouchak pour descendre du côté de Smyrne. A Magnésie du Sipyle une assez belle église est desservie par un Récollet de Smyrne. Actuellement, il n'y a guère qu'une dizaine de familles catholiques. Après Magnésie, on rencontre Cassaba. Cette ville a de 20 à 25.000 habitants, dont 5.000 Grecs, quelques Juifs et Arméniens et 200 tziganes (nomades). Au point de vue religieux, elle ne nous intéresse guère; il ne s'y trouve que deux familles catholiques.

De Cassaba je me suis rendu à Salikli, à 131 kil. de Smyrne, au nord du Tmolus, dans la plaine sardique. Là, nous n'avons encore que trois familles catholiques. La ville n'est pas trop mal tenue, mais fort humide : si l'on creuse à un mètre, on trouve de l'eau. La ville n'a que 3 ou 4.000 habitants.

A 8 kilomètres de là, on rencontre un petit village, Sardes, capitale de la Lydie, où siégeait autrefois le plus riche des rois, Crésus. L'immense plaine est jonchée de pierres, débris des anciennes maisons et des somptueux palais de Sardes. On y remarque une grande pierre en marbre avec des inscriptions grecques, qu'il est impossible de déchiffrer. Plus loin, on aperçoit encore debout deux colonnes de 6 à 7 mètres chacune, surmontées d'un chapiteau. Sont-ce les ruines de l'ancien temple de Cybèle? je l'ignore.

De là il nous fallut trois quarts d'heure pour escalader la colline et arriver à la citadelle de Crésus. Jamais citadelle ne fut mieux défendue par la nature ; le terrain qui la porte est un poudingue sablonneux, à parois verticales d'une immense hauteur. Du sommet on voit le lac Mermer (l'ancien lac de Gygès de la Lydie). Il faut six heures de cheval pour en faire le tour. Sa profondeur dépasse 40 mètres en certains endroits. On y pêche un poisson de grande taille et très bon. Chose remarquable, les nombreux lacs et les fleuves de l'Asie Mineure sont très poissonneux.

Au pied de la montagne on voit les tertres-tombeaux des anciens rois de Lydie. J'en ai visité un ; les pierres à l'intérieur sont parfaitement conservées.

Au bas de la montagne coule le fameux Pactole qui roulait des paillettes d'or. Le Pactole, appelé Grand Fleuve par les anciens, n'est qu'un petit ruisseau, qui se jette dans l'Hermus (Guédiz-Tchaï). A-t-il jamais roulé de l'or dans ses ondes? Le fait n'est point impossible. Strabon parle de mines d'or dans le Tmolus; mais d'après son propre témoignage, elles n'existaient déjà plus de son temps. Il se peut que le Pactole ait dû sa renommée de fleuve aurifère au mica qu'il détache de la montagne et qui scintille dans le sable de son lit.

∴

Après avoir salué Sardes, je me dirigeai vers Salikli pour prendre le chemin de fer et aller à Allah-Chéhir (ville de Dieu). Au point de vue catholique, cette ville est des plus intéressantes. Lors de la construction du chemin de fer, il y avait environ 600 fidèles; il n'y en a plus qu'une cinquantaine, dont trois familles françaises.

La ville est à l'extrémité de la plaine lydique, au pied du Tmolus. Elle est entourée de murailles en ruines, où l'on voit la porte par où Bajazet entra en 1412. Allah-Chehir ne s'est point étendue au-delà de l'enceinte de l'ancienne Philadelphie, une des sept Eglises de l'Apocalypse. Elle est à 169 kilomètres de Smyrne et à une altitude de 189 mètres. Sa population est de 30.000 habitants, Turcs pour la plupart.

Les Grecs ne sont guère plus de 4.000, et cependant ils y ont un évêque avec une vingtaine de prêtres et une dizaine d'églises. La plupart parlent le turc ; cependant, grâce aux écoles et aux relations qu'ils commencent à avoir avec Smyrne et les Européens, ils finissent par secouer tant soit peu les mœurs turques. Très souvent, il est impossible de distinguer un Grec d'Anatolie d'un Turc. Il a les mêmes mœurs, le même langage, etc.; même les traits de la physionomie se ressemblent, ce qui provient sans doute du croisement des races.

Dans la ville, on voit une église byzantine, très bien conservée, qui a été convertie en mosquée. Le clocher existe encore à moitié; au-dessus domine le minaret.

A vingt mètres de la ville on montre une muraille bâtie, dit-on, avec des ossements humains : on le croirait si l'on ne l'examinait pas bien ; en réalité, ce mur est fait de joncs et de roseaux pétrifiés; en effet, on n'aperçoit que des tibias, jamais de jointures d'os.

A une heure de la ville, il y a une source appelée *Sartsou* (eau jaune) ou *Sart-Kez* (fille jaune). C'est une eau minérale bi-carbonatée, sodique et légèrement ferrugineuse. Elle remplacerait avantageusement, dit-on, les eaux de Vals et de Saint-Galmier.

D'Allah-Chehir, une route carrossable nous conduit en cinq heures, au nord-est, à Koula, ville de 9.000 habitants, bâtie sur l'emplacement de Pyrgos. Elle possède aussi une source, appelée source de Crésus de Lydie, dont la composition chimique est identique à celle des eaux de Vichy, source Célestin. Comme ces dernières, les eaux de Koula sont indiquées pour le traitement du catarrhe, de la goutte, des coliques hépatiques et néphrétiques, etc.

∴

D'Allah-Chehir à Ouchak, le chemin de fer traverse des plaines arides et des montagnes. Comme pays, rien de plus triste ; au point de vue religieux, c'est plus triste encore : pas une seule famille catholique, sinon par-ci par-là quelques employés du chemin de fer.

On traverse là l'endroit le plus froid, je crois, de toute l'Anatolie. Souvent, en hiver, la voie ferrée se couvre de plusieurs mètres de neige. Un chasse-neige devant la locomotive déblaie tant bien que mal la masse accumulée. Parfois on demeure sur place sans pouvoir ni avancer ni reculer.

A Noël deux locomotives sont restées en panne, une troisième appelée au secours a eu le même sort Pour les débloquer il a fallu travailler pendant 38 heures ; les voyageurs ont pensé mourir de froid et de faim.

Ouchak compte 20.000 habitants, dont 1.500 Grecs, 600 Arméniens et seulement 100 catholiques. Si l'on y joint les habitants de 132 villages qui en dépendent on atteint le chiffre de 72.000 habitants. Cette ville occupe une position magnifique à 908 mètres d'altitude. Elle couvre un immense plateau, accidenté de vallées et de collines. Mais l'intérieur est ce qu'il y a de plus affreux. La résidence est à 10 minutes de la gare. Les Turcs ne nous regardent pas de trop mauvais œil. Mais les Grecs, qui voient en nous des concurrents, nous ont dénoncés comme ouvrant une école sans autorisation et nous ont suscité des difficultés qu'a dû aplanir l'ambassade de France. A Ouchak, tout le monde désire parler français. Aussi beaucoup de jeunes Grecs se préparent à venir chez nous.

∴

Je repartis d'Ouchak pour remonter la ligne jusqu'à Afioum-Kara-Hissar.

Cette ville n'a pas moins de 50.000 habitants; on y compte une centaine de catholiques, italiens pour la plupart. Kara-Hissar est à 133 kilomètres d'Ouchak, à 420 kilomètres de Smyrne et à 521 kilomètres de Haïdar-Pacha. La ville est à 1.008 mètres au-dessus du niveau de la mer : en décembre le thermomètre descend parfois à 30 degrés au-dessous de zéro; pendant l'été, au contraire, il fait chaud et le pays devient fiévreux.

A Kara-Hissar la vie est bien dix fois meilleur marché qu'à Ouchak ; mais les Turcs sont plus sauvages que partout ailleurs ; cependant il n'y a pas eu de massacres.

∴

Enfin me voilà de nouveau à Ouchak où j'ai repris mes occupations ordinaires jusqu'à Pâques. En somme, vous voyez que, sur cette ligne que je viens de parcourir, il n'y a guère plus de 350 catholiques. Ajoutez à peu près autant dans les parages de l'autre ligne d'Aïdin, et vous aurez le nombre de nos catholiques dans notre Vicariat apostolique de l'Asie Mineure.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

A été nommé évêque titulaire de Milève et vicaire apostolique de Gibraltar, en remplacement de Mgr Gonzalo Canilla, décédé, M. Jacques Billord, né en Angleterre en 1844, élève du collège Saint-Edmond de Westminster et aumônier de l'armée anglaise.

A été nommé archevêque d'Orégon-City (Etats-Unis), en remplacement de Monseigneur Guillaume Gross, décédé, Mgr Alexandre Christie, évêque de Vancouver.

A été nommé évêque titulaire d'Hermopolis la Grande et auxiliaire de S. Em. le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, M. Robert Brindle, aumônier de l'armée anglaise.

A été nommé évêque titulaire de Curium et auxiliaire de Mgr Chapelle, archevêque de La Nouvelle-Orléans (Etats-Unis), M. Gustave-Augustin Rouxel, né en France en 1841, ordonné prêtre le 4 novembre 1863, agrégé depuis trente-cinq ans à l'archidiocèse de La Nouvelle-Orléans, recteur inamovible de la paroisse de l'Annonciation à La Nouvelle-Orléans.

A été nommé auxiliaire de Mgr Feehan, archevêque de Chicago, M. Alexandre Mac-Gavick, né en 1862 à Fox-Lake (Illinois), curé de la paroisse Saint-Jean à Chicago.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Sur les dons recueillis pour le rachat des esclaves, S. Em. le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, a attribué :

Au R. P. Michel de Carbonara, préfet apostolique de l'Erythrée	10.000 *lire*
Au R. P. Antunès, supérieur de la mission du Cunène	30.000 —
A Mgr Simon, vicaire ap. du fleuve Orange	10.000 —
A Mgr Hanlon, vicaire apostolique du Haut-Nil	20.000 —
A Mgr Gerboin, vicaire ap. de l'Ounyanyembé	20.000 —
A Mgr Dupont, vicaire apostolique du Nyassa	20.000 —
A Mgr Streicher, vicaire apostolique du Nyanza septentrional	20.000 —
Au R. P. Reling, préfet apostolique du Bas-Niger.	20.000 —
	150.000 —

Constantinople. — S. B. Mgr Azarian, patriarche de Cilicie, ayant adressé à Son Em. le cardinal Rampolla un télégramme où il exprimait sa joie du rétablissement de la santé du Souverain Pontife, a reçu de Rome la dépêche suivante :

« Les félicitations de Votre Excellence ont été très agréables au Saint-Père qui La remercie et La bénit avec une affection particulière. — Cardinal Rampolla. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Chavanol, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Mel Sittâmoûr, le 6 janvier 1899.

« Epiphanie ! Manifestation de Jésus aux Gentils ! Jour du premier de l'an pour nos chrétiens naguère encore idolâtres ! Grande fête ! Ma cloche n'a eu garde de l'oublier : aux premiers feux du jour elle se réveille joyeuse et lance aux quatre vents du ciel ses volées harmonieuses. Transportés d'une sainte émulation, nos petits canons mêlent leurs notes graves aux tintements de sa voix sympathique. Au loin dans les villages chrétiens, les cœurs tressaillent d'allégresse et les groupes pieux s'élancent dans les sentiers de la forêt pour venir à Sittâmoûr. Je les vois déboucher de tous côtés et tomber à genoux pour me dire :

« — Gloire à Dieu, Père. »

« Et moi de leur répondre :

« — Soyez bénis, mes enfants. »

« Jusqu'à 8 heures, je dialogue avec ce petit peuple charmant dans sa simplicité.

« Alors commence le catéchisme que chacun répète mot pour mot. Cela dure un quart d'heure. Puis les cérémonies de la sainte Messe se déroulent devant l'assistance attentive. Le petit Jésus descend sur l'autel, bénit ses enfants, se donne à ces pauvres parias, embellit leurs âmes et, après le Saint Sacrifice, un sermon bien simple déploie devant l'auditoire les grandeurs de l'Epiphanie.

« Un quart d'heure après, je vois les gens de chaque village réunis sous les arbres allumer des feuilles de palmier et chauffer la peau de leurs tambours. Les notes qui préludent annoncent un concert. Tout est prêt. A un signal donné, tous s'avancent tambours battants. Les voilà en ordre devant la véranda de ma sacristie. Des hommes, des femmes, des enfants, portent dans des plats tressés avec des fibres de palmier, des cocos, des bananes, du sucre noir, du lait, du riz, des poules, et deposent ces présents à mes pieds.

« Aroulappen, chef du village de Sittâmcûr et l'homme le plus en vue dans la contrée, prend la parole avec dignité et me dit :

« Bien aimé Père, c'est aujourd'hui la fête des Rois. De même « que les Mages allèrent adorer l'Enfant-Jésus et lui offrir des « présents, ainsi nous venons vous offrir ces petites choses, « parce que vous tenez la place du divin Enfant. Nous vous « souhaitons une bonne année, à vous d'abord qui vous êtes « sacrifié pour nous conserver la vie pendant cette famine et « ensuite à nos bienfaiteurs de France. Sans leurs aumônes, « nous serions presque tous morts ! Nous prierons pour eux et « pour vous l'Enfant de Bethléem qui, de nos jours, a bien « voulu se manifester à nous comme autrefois aux Mages. »

« — Très bien, bravo ! crie-t-on de tous les côtés. Que notre « Père soit heureux ! Soient heureux aussi nos bienfaiteurs de « France ! Gloire à l'Enfant-Jésus ! »

Birmanie méridionale. — Nous extrayons la relation suivante du journal *the Moulmein Advertiser :*

« Le 31 décembre 1898, s'eteignait doucement dans le Seigneur la sainte Supérieure du couvent de Saint-Joseph de l'Apparition à Moulmein. Avec sœur Philomène a disparu une des plus vénérables figures de notre ville. Sa vie entiere, vie de dévouement aux petits et aux pauvres, s'est dépensée à Moulmein ; elle y etait arrivee à l'âge de 19 ans, elle y a fait le bien durant cinquante-et-un ans.

« Sœur Philomène était née en France le 2 mars 1823. Entrée de bonne heure dans la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, à Gaillac (Tarn), elle y avait fait profession le 5 novembre 1846. L'année suivante, elle était envoyée en Birmanie. Sœur Thérèse Mackenzie, première supérieure de la maison de Moulmein, ayant été designee pour fonder un établissement de sa Congrégation à Fremantle (Australie), sœur Philomène, son assistante, lui succéda dans le gouvernement de la maison. Elle montra dans sa nouvelle charge le grand cœur qui devait la rendre si chère à tous. Si les Sœurs de St-Joseph de l'Apparition sont populaires non seulement à Moulmein, mais dans toute la Birmanie, elles le doivent sans nul doute aux qualités solides de la défunte Mère supérieure. Sa mort est une perte cruelle pour ceux qui ont reçu d'elle tant de bienfaits et de soins maternels. Sa mémoire vivra longtemps dans le cœur de tous ceux qui l'ont connue. »

Uruguay. — Nous lisons dans la *Semaine religieuse* de Montevideo :

« L'actif et distingué délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, Mgr Ferdinand Terrien, est de nouveau au milieu de nous.

« Mgr Terrien a accompli de brillants travaux dans l'Argentine, dont tous les évêques l'ont reçu avec les égards dus au représentant des Conseils centraux de la Propagation de la Foi, et il a etabli l'Œuvre dans tous les diocèses de la République.

« Sa mission accomplie, le zélé prélat va partir pour la Colombie et le Venezuela. Mais, sur sa demande, les Conseils centraux de Lyon et de Paris ont jugé bon d'avoir dans l'Argentine des delegués permanents et les RR. PP. Barber et Cyprien, de la Congrégation des Pères Blancs, ont été choisis pour cet office. Avant de quitter l'Uruguay, Mgr Terrien a tenu à les présenter aux associés de Montevidéo et il va se rendre avec eux à Buenos-Ayres. Nous saluons affectueusement le cher et regretté prelat, ainsi que ses dévoués successeurs. »

AU SU-TCHUEN

Par M. DE GUÉBRIANT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRO-VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN MÉRIDIONAL

Suite (1)

A La-sa-tien. — Insolents mis à la raison. — Hydrothérapie en voyage. — Houi-li-tcheou, la capitale commerciale du Kien-tchang.

La-sa-tien est un marché prospère; le commerce avec le Yun nan y entretient une certaine activité, car la frontière de cette province n'est qu'à quelques kilomètres à l'ouest. Deux étapes suffiraient pour gagner Kiou-ià-pin, la première ville yunnanaise et le chef-lieu d'une chrétienté assez nombreuse malgré ses terribles malheurs. Nous irions bien volontiers y rendre visite à notre excellent confrère, le P. Leparoux ; mais nous le savons déjà parti pour la retraite générale qui va réunir à Yun-nan-sen tous les missionnaires du Yun-nan.

***

Il était encore de bonne heure quand notre petite caravane, la première du genre, fit son entrée à La-sa-tien. Du premier coup d'œil je m'aperçus que les dispositions des habitants n'étaient rien moins que sympathiques.

Je m'y attendais. En effet, dans ce recoin extrême du Su-tchuen, les gens n'ont entendu parler du christianisme que par leurs voisins de Kieou-ia-pin. Or, qui ne sait qu'à Kieou-ia-pin, en 1884, une persécution sauvage a chassé les missionnaires, renversé plusieurs oratoires, ruiné et dispersé des centaines de chrétiens et massacré 46 d'entre eux, sans qu'après treize années, il ait été obtenu le plus faible semblant de justice. Cet exemple d'impunité absolue, Dieu merci, unique en son genre, pèse lourdement sur les chrétientés du voisinage, même sur le territoire du Sutchuen. Là où les païens n'en connaissent pas d'autres, on peut s'attendre de leur part à un mauvais accueil. C'était le cas à La-sa-tien et j'étais décidé d'avance à n'y pas laisser les gens sur cette impression, pour peu que l'occasion s'en présentât.

Or, aussitôt entrés dans l'auberge, nous y fûmes suivis par de nombreux garnements, tandis que des groupes stationnaient à la porte, affectant des airs gouailleurs et insolents ; quelques-uns tournèrent même l'auberge par derrière et une pierre ou deux furent lancées. Sur ce, l'aubergiste vint nous dire qu'à La-sa-tien les étrangers de passage avaient l'habitude d'envoyer leurs cartes aux notables du marché pour les saluer.

Je crus le moment venu de me fâcher, et, réunissant à la porte en présence de la foule les quatre soldats que le mandarin de Yen-yuen-hien nous avait donnés :

« — Comment ? leur dis-je, en criant de mon mieux, qu'est-ce qu'il me chante, l'aubergiste ? Les notables attendent que nous envoyions les saluer ? Eh bien, ils attendront longtemps. Vous autres, satellites, exécutez les ordres que vous avez reçus; allez avertir ces messieurs qu'il vient

(1) Voir les nos des 10, 17 et 24 février, 3, 10 et 17 mars 1899.



d'arriver ici deux hôtes étrangers qui entendent être respectés à La-sa-tien, absolument comme ailleurs. Qu'ils veillent à disperser immédiatement cette populace insolente et à assurer notre tranquillité tout le temps qu'il nous conviendra de rester ici. C'est à eux qu'en incombe la responsabilité; qu'ils ne s'y trompent pas. »

Ce discours entendu de toute la rue fit quelque effet et les groupes prirent une attitude moins arrogante. Une demi-heure après, un individu, coiffé du bonnet de cérémonie, se présente à nous, en qualité de *touan-teou* (maire).

Nous le reçûmes comme tel, malgré sa mine assez piteuse, et lui répétâmes en particulier ce qui avait été dit en public. Il promit tout et se retira.

Mais nos gens l'ayant *filé*, il fut constaté qu'il n'était nullement le *touan-teou*, mais simplement un subalterne envoyé par lui à sa place, et qu'en outre, loin de faire la police, il déblatérait contre nous dans les maisons de thé.

Le chef de nos satellites nous proposa alors de faire un exemple : les instructions écrites qu'il avait reçues à Yen-yuen-hien lui en donnaient le pouvoir. Réflexion faite, nous l'y autorisâmes; aussitôt il s'en alla avec son escouade mettre la main au collet du prétendu maire. Grande fut la stupéfaction des spectateurs; mais, comme un Chinois a toujours peur de qui n'a pas peur de lui, notre homme fut empoigné sans difficulté et enfermé pour la nuit dans une chambre contigüe à la nôtre. Le lendemain matin, il dut nous suivre, la chaîne au cou, entre deux soldats, et personne n'osa souffler mot.

*
* *

Quarante *lis* (16 kilomètres) d'une belle route plate au bord du torrent devenu large rivière, dans un pays couvert de riches cultures, et vous avez devant vous la petite ville de Ga-sa-la, gracieusement située entre montagnes et rivière et noyée dans la verdure.

A l'intérieur, l'aspect en est morne; nombre de maisons délabrées et de boutiques fermées indiquent que le commerce est en souffrance. Aussi notre arrivée est-elle un événement; mais la vue du prisonnier qui nous suit enchaîné maintient la curiosité dans les plus justes limites.

Deux mandarins, l'un civil, l'autre militaire, résident dans l'endroit. Nous échangeons des visites cordiales, et notre prisonnier, qui jusqu'à présent s'est bercé d'illusions, commence à se repentir très sérieusement de sa bévue quand il se voit livré officiellement au prétoire.

Le mandarin civil, un petit vieux, tout ratatiné et préoccupé avant tout de n'avoir pas d'ennuis à notre propos, me demande ce qu'il faut faire à ce sujet :

« — Ça, lui dis-je, c'est votre affaire; son crime n'est pas grand. Mais ce que nous voulons, nous autres Européens, c'est habituer le peuple de votre illustre Empire à nous laisser circuler où bon nous semble, absolument comme vos compatriotes voyagent chez nous, c'est-à-dire sans être insultés ni dérangés par qui que ce soit, pourvu qu'eux-mêmes n'insultent et ne dérangent personne.

« — Qu'à cela ne tienne, dit mon interlocuteur, je le fourre au violon !

« — Faites pour le mieux, lui dis-je. Pourvu que votre peuple sache une bonne fois qu'il faut nous laisser la paix, nous ne demandons pas autre chose. »

Après cet exemple, je pense qu'un Européen peut désormais se montrer à Ga-sa-la et à La-sa-tien. On ne lui cherchera pas noise. Avis aux touristes.

*
* *

Après les escalades des journées précédentes, c'était peu d'une demi-journée de repos. Cependant, pour ne point passer un dimanche de plus en route, il fallait continuer et tâcher de gagner en trois jours Hong-pou-so. Nous y réussimes, mais non sans peine.

Pour aller, le premier jour, de Ga-sa-la à Mien-hoa-ti, il faut passer un col à 3.000 mètres et l'ascension, comme la descente, exige un rude exercice. Pour comble d'infortune, le temps s'était mis à la pluie, les sabots des chevaux tenaient à peine sur les pentes glissantes et pendant que les nuages nous versaient sur la tête une douche impitoyable, les broussailles, plantées dru au bord de l'étroit sentier, essuyaient sur nos vêtements leurs touffes détrempées.

L'espoir de trouver un bon gîte au gros marché de Mien hoa-ti soutenait notre moral au milieu des épreuves de cette longue hydrothérapie; mais à 3 heures après midi nous n'étions qu'à moitié chemin. On eut beau se presser, la nuit vint bien avant la fin de l'étape et si complètement qu'un fumeur n'eût pas aperçu le fourneau de sa pipe. Etions-nous sur la route ou dans le lit d'un ruisseau? impossible de le savoir, car l'eau était partout et le ciel en versait toujours. A peine gagnions-nous 300 mètres en une heure.

Tout cela aurait pu mal finir si la Providence n'avait mis là une famille hospitalière qui consentit à nous héberger. Il fallut un temps assez long pour réunir les membres épars de notre personnel égaré dans la nuit. A la fin pourtant, tout le monde rallia, et au coin d'un grand feu tout fut vite oublié.

*
* *

Le lendemain nous nous remîmes en route.

Une lieue plus loin, au village même de Mien-hoa-ti, nous retrouvions une zone déjà parcourue par nos devanciers. Le ruisseau qui traverse ce marché marque la frontière du Su-tchuen et du Yun-nan et rejoint cinq lieues plus bas le Fleuve Bleu, appelé ici Pé-choui-kiang.

Une grande route longe le fleuve et livre passage à un trafic considérable, car c'est par elle que le Su-tchuen communique avec Ta-li et la Birmanie. C'est par elle aussi que, deux ou trois fois l'an, nous voisinons avec nos confrères du Yun-nan. Aussi nous est-elle depuis longtemps familière. A cinquante kilomètres dans l'Ouest, elle coupe le Ya-long-kiang à son confluent avec le Fleuve Bleu. De là, en trois ou quatre heures de marche, on atteint Hong-pou-so, la plus ancienne chrétienté du Kien-tchang, où une centaine de fidèles se groupent autour d'un petit oratoire bâti il y a vingt ans par le P. Gourdin. Nous ne pouvions trouver mieux pour reprendre haleine et préparer la seconde partie de notre voyage. Trois jours suffirent à ce double objet.

Le temps pressait, en effet. Obligés de nous réserver quelque temps avant de prendre la route de Kia-Tin où Mgr Chatagnon nous conviait en janvier, nous ne pouvions plus guère disposer que de deux semaines environ. C'était tout juste suffisant.

∴

Le 21 novembre, on s'achemina donc vers Houi-li-tcheou, que deux petites journées d'une route montueuse, mais assez agréable, séparent de Hong-pou-so.

Cette ville importante est actuellement la plus prospère du Kien-tchang. Son commerce avec Soui-fou d'un côté et Ta-li de l'autre est des plus actifs. Les cotons de Birmanie et les filés de Bombay y trouvent un débouché considérable, et ce trafic tend à s'accroître d'année en année. Bien qu'aucune famille chrétienne n'y habite, la population ne nous a jamais semblé antipathique à la religion. L'activité du commerce suffisant à occuper tout le monde, les désœuvrés sont là plus rares qu'ailleurs. Mais si l'opposition antichrétienne n'y trouve pas au complet les éléments dont elle a coutume de se servir, l'animosité et la puissance du corps des lettrés y suppléent amplement.



JAPON. — PORTE CHINOISE A NIKKO ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir p. 139).

Ces messieurs, en effet, ont les coudées d'autant plus franches qu'ils sont plus éloignés du centre politique de la province, et à Houi-li-tcheou, la ville la plus excentrique du Su-tchuen, il y a beau temps qu'ils sont habitués à faire la loi à leurs mandarins. Aussi, jusqu'à ces années dernières, a-t-il été impossible à la mission de prendre pied dans la place. Mais la Providence a permis qu'au printemps de 1897, un bachelier gravement compromis dans le pillage d'un établissement chrétien à Kong-mouyn, localité dépendant de Houi-li-tcheou, fût pris en flagrant délit et condamné par les tribunaux supérieurs de Tchen-tou, à trois ans de prison. Ce fait inouï dans la contrée a jeté le désarroi dans le camp lettré, et nous avons pu en profiter pour acheter un immeuble dans la ville même et y installer un catéchiste avant que l'ennemi ait eu le temps de se reconnaître.

Le tour était joué depuis quatre mois, quand le P. Koscher et moi fîmes notre entrée à Houi-li-tcheou, le 22 novembre vers midi. Quarante heures de séjour nous suffirent pour constater que la position était définitivement gagnée : en Chine, le fait accompli a raison de tout.

Les lettrés, pour voiler leur dépit, répandaient bien le

bruit que, s'ils avaient laissé l'Européen acquérir un terrain, ils ne lui permettraient jamais d'y bâtir. Mais ce sont là *paroles blanches* et, comme nous le leur disons chaque fois que nous pouvons les rejoindre :

« Mes bons Messieurs, vous êtes les mêmes partout. Tant que nous sommes loin, vous nous défendez de venir. Quand nous sommes là, vous ne nous permettez pas d'acheter. Quand c'est acheté, vous assurez qu'on ne bâtira pas. Quand c'est bâti, vous parlez d'autre chose. Allez-y donc plus simplement, et, puisque, tôt ou tard, nous devons faire la paix, faisons-la tout de suite. »

En somme, je suis persuadé qu'une chrétienté se fondera vite à Houi-li-tcheou et se développera plus aisément qu'ailleurs. Notre évêque a promis d'envoyer incessamment un de nos confrères s'installer dans la place et y résider. Quand la chose sera faite, il sera facile de trouver un premier noyau parmi les postulants déjà nombreux. En attendant, un catéchiste est installé à poste fixe avec son élève, enfant de 14 ans, et se crée peu à peu des relations parmi les païens.

(La fin prochainement).

JAPON. — ESPLANADE DES OFFRANDES A NIKKO : LA CLOCHE ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 127).

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

Ruines et Mausolées

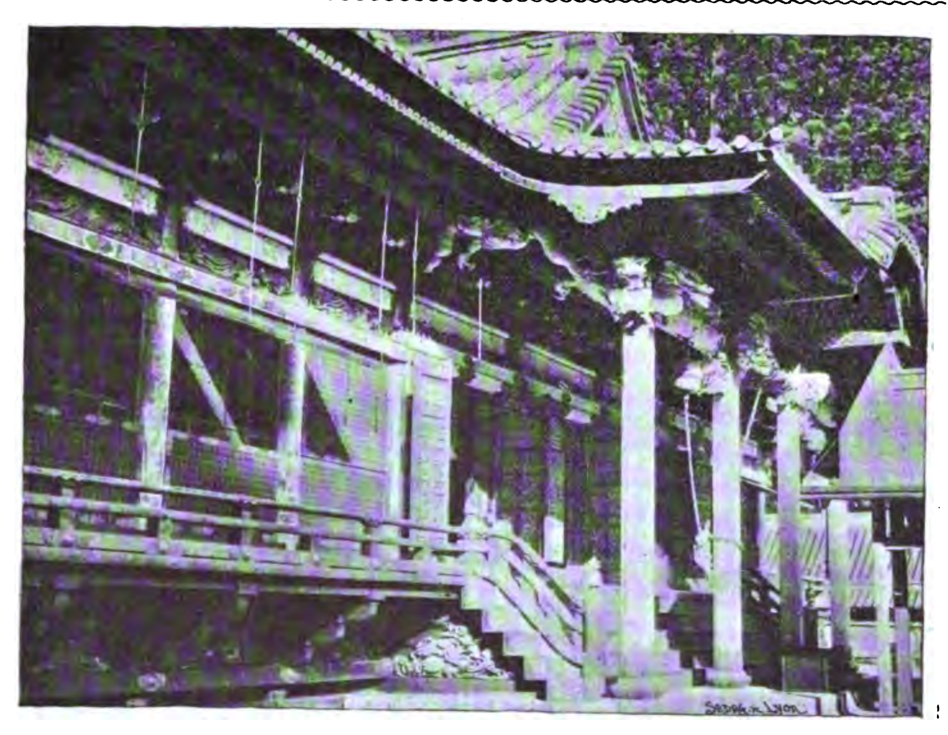
Par M. Michel RIBAUD

NIKKO

Suite

Au sortir du *Yomei-mon*, on rencontre une nouvelle esplanade, pavée, elle aussi, de larges dalles de granit. C'est la dernière, celle qui précède le temple, le sanctuaire shintoïste dédié à l'âme divinisée de Iyeyasu.

Ce dernier vestibule royal contient, lui aussi, un portail et une barrière d'encadrement. C'est le *Kara-mon* (porte chinoise). *Voir la gravure, p.* 138. Elle est plus petite que la porte précédente, plus svelte, moins anguleuse, mais non moins finement ciselée. La toiture, moins énorme, a des contours plus adoucis. L'ensemble des coloris est plus atténué. Le blanc d'albâtre y domine, faisant ressortir les médaillons et les ornements du vieil or. Elle semble faite



JAPON. — NIKKO. — Entrée du temple de Iyeyasu.

pour reposer les yeux des éblouissantes merveilles des temples antérieurs. Sa blancheur, ses dentelures animées, ses vieux ors, ses chimères pâles, tout cela reluit doucement sous le couvert de la forêt des cryptomerias.

∴

Ce dernier portique une fois franchi, un corridor vous conduit à un long édifice aux murailles chamarrées d'une profusion d'ornementation inimaginable. C'est là le temple de l'âme divinisée de Iyeyasu, le point aboutissant et comme le couronnement de cet amoncellement d'œuvres d'art que nous venons de parcourir.

Au moment où nous y pénétrons, accompagnés d'un bonze gardien, le soleil de midi, filtrant à travers les épaisses chevelures des cèdres et passant sous les larges tentures suspendues à l'entrée, baigne de sa vive lumière la portion inférieure du temple, tandis que la région supérieure demeure enveloppée d'ombres. Au sein de cette demi-obscurité mystérieuse, qui semble avoir été ménagée intentionnellement par les artistes religieux qui entretiennent ce temple, la vue a besoin de quelques instants de repos pour être à même de jouir des splendeurs qui se présentent à elle.

∴

Dans la salle où nous venons d'entrer (*voir la gravure p.* 141), nous avançons sur de belles nattes luisantes, bordées de lisières de soie blanche. Les parois à droite et à gauche consistent en écrans d'une richesse inappréciable, sur lesquels ont été peints par le grand artiste Kano Tanyu des lions légendaires sur fond d'or; les uns, ramassés sur eux-mêmes au repos, les autres en fureur, tous les membres tendus, la gueule béante, au paroxysme de la rage. De la frise sculptée en dentelle, sur laquelle tout autour courent des rinceaux de feuillages abritant des phœnix au plumage irradié, des paons faisant la roue et une multitude d'êtres ailés étincelants, descendent en partie sur les peintures murales des rideaux en brocart plissés de haut en bas, par des embrasses aux longs flocons de soie. Au-dessus de cette frise fleurdelisée jusqu'à la voûte, sont des panneaux non moins artistement travaillés où resplendissent les laques noires ajourées, aux filets d'or, sur lesquelles vit et remue tout un monde de bêtes et d'oiseaux symboliques dont les couleurs exagérées brillent dans l'ombre comme des émeraudes et des topazes. Au-dessus, enfin, de ce luxe ornemental byzantin, resplendit sereinement la voûte à caissons qui dépasse en luxe, en profusion de laque noire et de vieil or, en décoration minutieuse, tout ce que nous avons vu jusqu'à présent.

Ce prodigieux amoncellement de sculptures, de fleurs, d'oiseaux, d'éléphants et de tigres, d'arabesques, de couleurs vertes, violettes, rouges, noires et or, n'éblouit pas, ne fatigue pas. On ne sent aucunement la surcharge ou l'enflure; cela brille doucement. Il a été bien grand et bien sûr le goût de ces étonnants artistes du moyen-âge japonais pour arriver, avec une telle prodigalité d'ornementations, à produire un effet d'une si forte, si éclatante et si harmonieuse douceur.

∴

Cette première salle se nomme *Haiden* (endroit où l'on prie). On remarque tout autour de cette salle, suspendus aux parois, un grand nombre de tableaux représentant des



Miroir et *gohei* (ex-voto) dans le temple de Iyeyasu, à Nikko.

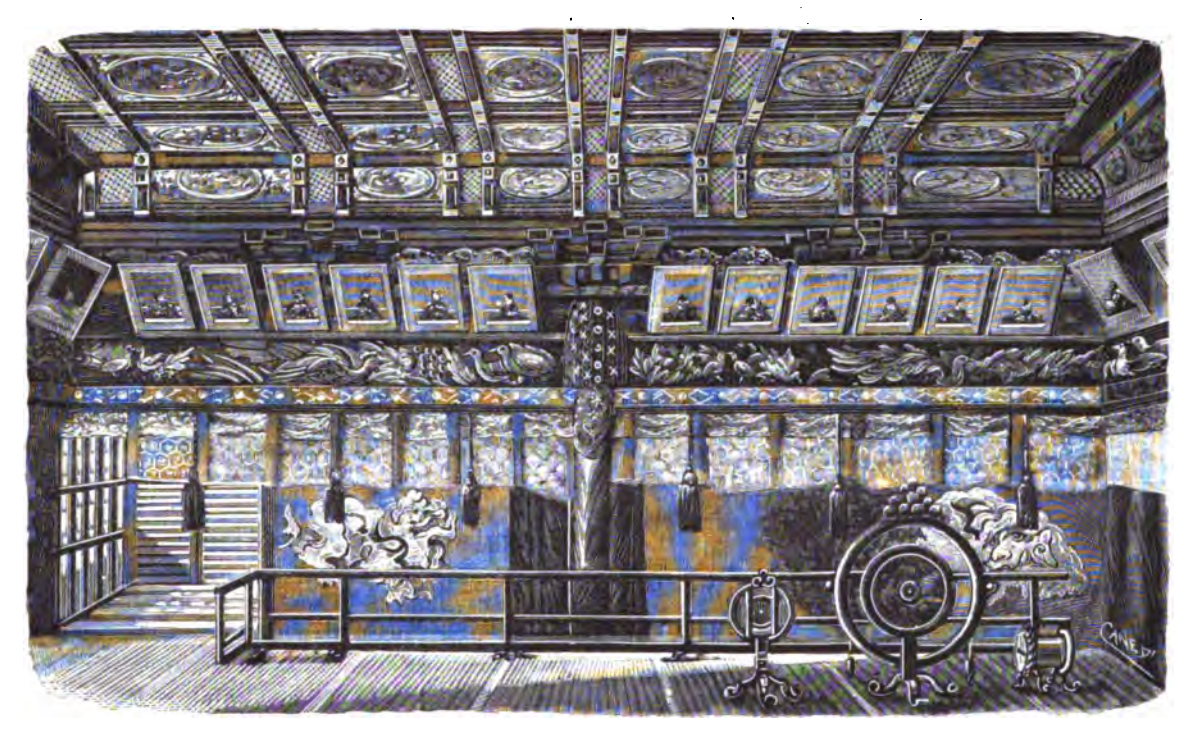
personnages célèbres, revêtus de magnifiques costumes.

Au centre, faisant face au sanctuaire, s'élève une espèce de table elégante, en forme de guéridon, laquée de rouge: au-dessus se voient les *gohei* (1) d'or. Plus haut, brille le grand Miroir d'argent, qu'on retrouve dans tous les temples shintoïstes. C'est un souvenir qui rappelle la fuite de la déesse du Soleil, dans un antre pour échapper à la férocité de son frère, le divin Susa-no-o, et les stratagèmes dont se servirent les dieux au sein des ténèbres pour obliger la déesse à reparaître sur la terre. On voit aussi plusieurs riches tambours et une cloche dont les *Kanushi* se servent pendant leurs cérémonies.

Le guide nous fait pénétrer ensuite dans le sanctuaire plus sombre et aussi plus fastueusement décoré. Nous traversons une petite salle appelée *ishi-no-ma*, étincelante comme un écrin de pierres précieuses, et nous parvenons au sanctuaire, au centre duquel s'élève une espèce d'autel de laque noire, élevée sur estrade, auquel conduit un vaste escalier doré. Devant, sont suspendues des lanternes d'or et des vases de fleurs d'argent massif. L'effet artistique de cette salle est des plus beaux. Le revêtement prodigieusement soigné de la voûte et des parois de ce sanctuaire où s'étalent toute une flore et toute une faune vivante; ce musée de laque noire, rouge, verte, reluisant doucement dans l'obscurité, ces bronzes antiques, ces portes en treillis d'or, ces sveltes gerbes de fleurs en métal précieux, tout cet ensemble de richesses miroitant dans l'ombre, vous étonne comme une féerie.

Derrière ces portes, paraît-il, se trouve une statue de Iyeyasu. On ne la montre que très rarement aux simples mortels.

(*A suivre*).



JAPON. — INTÉRIEUR DU TEMPLE DE IYEYASU, A NIKKO; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD (voir p. 140).

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

PREMIÈRE PARTIE

BOTANIQUE

Suite et fin (2)

VERBÉNACÉES. — Au lieu des belles verveines d'Europe, si riches en couleurs ou en parfums, cette famille ne nous offre ici qu'un type vraiment remarquable, le *Puriri* (*Vitex littoralis*). C'est un arbuste, ou plutôt un arbre à feuilles larges, charnues et plissées, à fleurs roses semblables à celles du muflier. Avec un peu de soin, il forme des boules de verdure du meilleur effet, car il devient alors extrêmement touffu et agréable à voir.

A un autre point de vue, c'est une essence de première valeur. Des pieux de *puriri* plantés dans un sol humide, boueux même, ont été retrouvés aussi frais, aussi solides, après quarante ans que le premier jour. Aussi ce bois est-il recherché par dessus tout pour les travaux de pilotis. On pourrait l'utiliser aussi pour des ouvrages d'ébénisterie; mais, dans ce cas, il faudrait que l'ouvrier achevât son œuvre sur du *bois frais;* plus tard, il y briserait en vain ses meilleurs outils.

EUPATORIACÉES. — Des philologues se sont évertués à chercher les relations de parenté qui existent entre les idiomes polynésiens et les langues européennes. Certains

(1) Espèces de bandelettes symboliques suspendues à un bâton.

(2) Voir les nos des 20, 27 janvier, 3, 10, 17, 24 février, 3, 10 et 17 mars.

mots leur ont servi de pistes indicatrices; frappés d'une ressemblance qu'ils ne savent s'expliquer, ils en ont conclu à des dérivations et des filiations purement gratuites. En voici un exemple: nous avons en Nouvelle-Zélande un bel arbrisseau connu par les savants sous le nom de *Brachyglottis repanda*. Les feuilles en sont larges, résistantes et parfaitement blanches à la page inférieure. Les Maoris, de tout temps, l'ont nommé *Pukapuka*. Lorsque, pour la première fois, nos indigènes virent du « papier blanc », ils le comparèrent aux feuilles du *pukapuka* et lui donnèrent le même nom, appliqué ensuite par extension aux lettres écrites et aux livres publiés. Les philologues britaniques, admirant la similitude qui existe entre *pukapuka* et le mot anglais *book* (livre), en concluent que le Maori n'est peut-être qu'un descendant *éloigné* des ancêtres d'Albion, et que la Providence, par une sage administration de toutes choses, en le soumettant de nouveau avant la fin des temps à l'empire de la Reine des mers, n'a fait que le rappeler à sa première origine.

Sous le nom de *Puka*, les Maoris désignent encore un autre arbuste fort différent du précédent, que les botanistes ont nommé *Meryta Sinclairii*. C'est, à coup sûr, une des plantes les plus rares du monde; car il n'en existe que quelques spécimens isolés, croissant dans deux îlôts, au nord de la Nouvelle-Zélande. Jamais encore on ne l'a trouvée ailleurs. Aussi, les Maoris la regardent-ils avec une sorte de vénération superstitieuse.

⁂

AROIDACÉES. — Au nombre des plantes essentiellement utiles que la Providence a distribuées sur la surface de notre globe, il faut compter le *taro* (*Caladium esculentum*), ce précieux tubercule qui, chez toutes les peuplades polynésiennes, joue un rôle si important pour leur bien-être matériel.

A le voir extérieurement, vous le distingueriez à peine d'un *Arum* ordinaire; le feuillage est absolument le même, sauf que la teinte en est un peu plus adoucie et que le pétiole est fortement nuancé de violet. Mais, creusez un peu le sol et vous découvrirez bientôt un tubercule visqueux à forme de poire. A ses côtés, si la saison est avancée, vous en verrez un autre de moindres proportions; c'est une nouvelle souche qui se prépare pour l'an prochain. Laissez celle-ci où elle est; mais prenez l'ancienne, celle qui est mûre; pelez-la, en serrant bien vos lunettes contre vos yeux pour vous prémunir contre l'extrême causticité du suc ou fluide qui s'en dégage au cours de l'opération; puis soumettez-la à une longue cuisson, soit sur la braise, soit dans l'eau bouillante, et vous aurez un régal de prince. Rien d'aussi appétissant, rien d'aussi substantiel. Cela se digère sans l'ombre de fatigue pour l'estomac. Comme goût, je ne puis le comparer qu'à nos meilleurs « marrons de Lyon »; quand il est bouilli ou cuit à l'étuvée, on dirait qu'il s'y est ajouté comme une saveur de « chocolat à la crême ». Si excellent que soit le *taro*, n'essayez pas de le manger cru; vous perdriez la vie. D'aucuns ont prétendu que les feuilles étaient moins dangereuses. De fait, les Maoris les dégustent avec délices; mais ils se garderaient bien d'y toucher si leurs cuisinières ne prenaient pas la précaution de les faire cuire à l'eau bouillante pendant une demi-heure au moins.

Il faut admettre que le « *taro* » possède un mérite spécial; car les Maoris de la vieille école, lorsqu'ils rendaient les derniers devoirs à leurs défunts, n'oubliaient jamais, en terminant leurs lugubres cérémonies, de placer un « taro cru » entre les lèvres du trépassé. Dans la pensée de nos naïfs insulaires, c'était là le « viatique » destiné à accompagner leurs morts dans leur voyage vers l'autre vie.

J'aimerais à voir le *taro* s'acclimater en Europe, ou du moins s'introduire sous quelque forme dans notre cuisine et notre pharmacopée. Il deviendrait, j'en suis sûr, un aliment des plus précieux pour soutenir les santés délicates et pour élever les enfants.

Donnez à cet intéressant végétal du soleil et de l'eau, un tearain riche et profond, mêlé d'un peu de sable fin: c'est tout ce qu'il réclame. Je ne vois pas pourquoi, de Bordeaux à Perpignan et de Perpignan à Nice, on ne pourrait pas le cultiver avec succès.

⁂

TYPHACÉES. — La fable si connue: *Le chêne et le roseau* trouve partout son application morale; mais nulle part peut-être le contraste physique établi par le Créateur entre ces deux végétaux n'apparaît aussi frappant et aussi complet. Il est assez rare en Europe de les rencontrer côte à côte: l'un aime les collines; l'autre, les bas-fonds et les lacs. Ici, c'est dans les marécages et les plaines humides que se développent les géants de la forêt; c'est souvent à leurs pieds que croupissent les *raupo* (*Typha angustifolia*).

Si, comme leurs congénères du vieux monde, ils sont un symbole vivant d'inconstance et de faiblesse, ils rachètent ce double défaut par de nombreuses et précieuses qualités. Leurs feuilles, pressées et liées par faisceaux, forment de bonnes toitures et doublent l'intérieur des huttes maories, en les rendant chaudes et imperméables. La bourre des épis sert aussi à fabriquer de moelleux oreillers, des matelas, etc. Quant au pollen des fleurs, il se transforme facilement par une préparation culinaire en une sorte de bouillie épaisse, ressemblant à de la moutarde sans avoir les rubéfiantes propriétés. C'était, dans les vieux temps, un régal maori. Aujourd'hui on n'y songe guère plus. Enfin, la racine même du *raupo* contient un principe mucilagineux qui la rend comestible.

⁂

FOUGÈRES. — Qui n'a entendu parler des fougères de la Nouvelle-Zélande? Leurs proportions étonnantes, leurs variétés, sont, à coup sûr, le phénomène distinctif de notre flore. Partout vous les rencontrez: au bord des ruisseaux, dans les cavernes, sur la pente des précipices, sur les vieux troncs vermoulus, dans l'épaisseur des forêts, dans les herbages de la prairie.

C'est d'abord l'importante tribu des *Asplenium* qui attire notre attention. Vous les trouvez par légions: *Asplenium lucidum*, *falcatum*, *obliquum*, *obtusatum*, *flabellifolium*, *bulbiferum*, *polyodon*, etc. Puis ce sont les *Adianthum*, presque aussi abondants, qui partagent avec les premiers le nom poétique de *huruhuru whenua* (chevelure de la

terre) qui leur a été assigné par nos doctes interprètes des traditions indigènes, en souvenir des efforts tentés par *Tane* (dieu des forêts) pour séparer la Terre du Ciel. Il faut citer ensuite les ***Hymenophyllum***, les ***Niphobolus bicolor***, les ***Polypodium***, les ***Gleichenia hecystophylla***, les ***Trichomanes reniforme***, dont les feuilles revêtent des formes si étranges et si gracieuses.

Dans les prairies, nous remarquons surtout le *Botrichium Australe*, dont les anciens Maoris se régalaient. Dans l'épaisseur des bois humides nous apercevons des *Ceterach*, des *Blechnum*, des *Lygodium*, dont le principal, *L. articulatum*, grimpe autour des arbres et les couronne de son feuillage. Mais, par-dessus tout, nous admirons le vert intense des *tipari* (*Aspidium*), et des *Paratawhiti* (*Marattia salicina*, *elegans*). Cette dernière est une vraie curiosité, soit par son feuillage, soit encore plus par sa racine qui simule à s'y méprendre un sabot de cheval. Jetez cette racine simplement dans un tas de feuilles humides ou dans un fourré épais, et vous la verrez en peu de temps développer ses frondes.

L'ombre et l'humidité lui suffisent pour vivre et grandir. Les Maoris sont très friands de la racine qu'ils préparent en une sorte de gelée très appétissante. Je me suis permis d'en goûter plus d'une fois; cela ressemble beaucoup à de la confiture de nèfles.

Les champs incultes de la Nouvelle-Zélande sont envahis par une fougère appelée *rarauhe*, et qui n'est autre que la *Pteris esculenta*. Les jeunes rejetons, soumis à une cuisson lente sur la braise, sont délicieux à croquer. Cela fait penser aux « châtaignes » du beau pays de France! Que de fois nos premiers missionnaires, durant leurs interminables voyages, ont dû se contenter de cette nourriture simple mais solide! Ils en remplissaient leurs poches à chaque étape, et, pour ne pas perdre de temps, ils les grignotaient tout en cheminant. Si ce régime a un inconvénient, c'est celui d'être anti-laxatif au suprême degré.

Il n'existe, dit-on, pas de meilleur remède contre le mal de mer. Tous les malades semblent avoir une prédilection comme instinctive pour cet aliment; la raison en est qu'il est anti-nauséeux et facile à digérer.

∴

Venons-en aux fougères arborescentes. Elles appartiennent à plusieurs groupes. Celui des *Cyathea* mérite d'être mentionné en premier lieu. Les deux espèces les plus remarquables sont assurément la *Cyathea dealbata* (*Ponga*) et la *Cyathea medullaris* (*Mamaku*). La première doit son nom à la couleur argentée qui orne la page inférieure de ses feuilles. Le bourgeon terminal affecte toujours la forme d'une crosse; peu à peu il se redresse et se développe; mais à peine s'est-il ouvert qu'une autre crosse semblable apparaît à côté, et ainsi de suite. Si, par malheur, cette crosse vient à être brisée, c'en est fait de l'arbre; il végétera quelque temps encore, puis périra. Rien de svelte et de majestueux comme cette reine des fougères, portant fièrement son diadème de feuillage à 25 et 30 pieds de hauteur. Le long du tronc dénudé pendent languissamment les vieilles feuilles desséchées : « A les voir de loin, me disait un jour un touriste quelque peu lettré, on pense involontairement à une armée de soldats romains dissimulés derrière leurs boucliers. »

Il existe en Nouvelle-Zélande des quartiers où les *Pongas* sont l'essence dominante. Ces forêts de fougères ont un aspect si pittoresque, si féerique, que volontiers on s'imagine, en les parcourant, voir un coin du fameux Éden où vécurent nos premiers parents.

L'autre *Cyathea*, le *Mamaku* des Maoris, atteint les mêmes hauteurs. Outre son mérite décoratif, elle a un autre titre à la grande popularité dont elle jouit. Comme l'indique son nom scientifique (*C. medullaris*), tout l'intérieur du tronc est rempli d'une moëlle presque liquide, quand l'arbre est en pleine vigueur. Après avoir enlevé la première écorce, les Maoris découpent cette moëlle par tranches et la font cuire pendant douze heures sur des cailloux chauffés. Cette simple préparation suffit à constituer un régal de premier ordre que pas un gourmet européen ne dédaignerait. Il va sans dire que, la civilisation modifiant les anciens usages, on est venu à confectionner des gâteaux exquis avec cette substance. Les Maoris apprécient tant cette « ambroisie » qu'ils ont arrangé tout un code de cérémonies et de prières pour en rendre la fabrication plus solennelle.

On peut encore utiliser les « Pongas » et les « Mamakus » ainsi que tous les autres troncs de fougères, pour la construction des maisons. Cette sorte de bois dure des siècles sans se détériorer.

Un autre groupe de fougères arborescentes est celui des *Dicksonias*. L'une, le *Tuakura* (*D. squarrosa*), produit une bourre soyeuse analogue à de l'édredon; une autre (*D. elegans*) est un modèle achevé de délicatesse.

Enfin plusieurs espèces, moins communes, n'ont pas encore eu l'avantage d'être classées et nommées par les savants.

∴

Pour être complet, il me resterait maintenant à étudier les *Lycopodium*, qui abondent ici (*L. densum*, *cernuum*, *flagellifolium*, *laterale*, *volubile*, *phlegmarium*, *Lessonii*, *d'Urvillei*, *Forsteri*). Toutes ces espèces sont remarquablement belles. Les *Mousses* et les *Hépatiques*, les *Champignons* et les *Algues*, nous fourniraient ensuite ample matière à admiration; mais comme ces étranges productions de la nature n'offrent pas le même intérêt au point de vue que je me suis proposé, je m'arrêterai ici, bénissant la divine Providence d'avoir distribué tant de merveilles sur nos lointains rivages.

Et comptant que les lecteurs me sauront gré d'avoir cherché à mieux faire connaître les ressources de notre jeune colonie, je vais, dans une nouvelle série d'essais semblables, m'efforcer aussi de leur faire goûter la littérature de nos prétendus sauvages. Des fleurs des champs aux fleurs du langage, des colosses de la forêt aux mâles accents de nos guerriers et de nos orateurs, la transition n'est pas sans quelque charme.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



BIBLIOGRAPHIE

Le mariage chinois au point de vue légal, par le Père Pierre Hoang. — *Variétés sinologiques,* n° 14, in-8 de 310 pages. — Chang-hai, imprimerie de la Mission catholique, 1898. — En dépôt à Paris, chez M. Arthur Savaete.

C'est un ouvrage de la plus haute valeur que les missionnaires jésuites du Kiang-nan viennent d'ajouter à la docte série des *Variétés sinologiques* dont ils ont entrepris en 1892 la publication.

Dès la plus haute antiquité, les législateurs chinois ont donné une part spéciale de leurs soins et de leur vigilance au contrat matrimonial, et la nation entière l'a toujours entouré d'un religieux respect. Tous y voyaient le germe fécond, qui devait assurer la dignité aux familles et fournir à l'Etat des éléments de vie et de prospérité. Aussi faut-il remonter loin dans l'histoire pour retrouver l'origine de beaucoup de lois qui, après avoir été en vigueur pendant de longs siècles, régissent encore aujourd'hui la question. Cet ouvrage en fournit de nombreux exemples.

On ne peut évidemment pas s'attendre à trouver dans le code chinois toutes les sublimes beautés et la chasteté austère du mariage tel que l'ont fait les lois évangéliques; du moins est-ce chose intéressante de le considérer tel que l'a conçu une grande nation païenne, aux seules lumières, parfois vacillantes, des traditions primitives et de la raison humaine.

Ce spectacle mérite, croyons-nous, l'attention de tous ceux qui veulent étudier à fond la Chine, ses coutumes, sa vie familiale et sociale. C'est à cette classe de lecteurs que le présent ouvrage s'adresse. Il aura une utilité particulière pour les missionnaires. Appelés d'office à ratifier au nom de l'Eglise, à bénir au nom du Très-Haut les unions chrétiennes, et d'ailleurs bien au fait des lois ecclésiastiques qui régissent la matière, ils veulent encore et doivent connaître les dispositions de la loi civile. C'est pour eux le moyen d'aider, avec ce mélange de fermeté et de discrétion qui est une obligation de leur ministère, les chrétiens moins instruits à se tenir à propos dans les termes de la loi, à éviter par là d'épineuses difficultés et à s'abriter à l'avance contre toute malveillante tracasserie. Ça été une joie et un stimulant pour l'auteur, au cours de son travail, de penser que ses labeurs ne seraient pas sans fruit pour les vaillants ouvriers de l'apostolat.

L'ouvrage est la traduction aussi fidèle que possible d'extraits pris dans les livres traitant officiellement du mariage : lois de la dynastie régnante et leurs commentaires, explications données par les grands tribunaux de Pékin, recueil de causes jugées. Ces éclaircissements complémentaires ont été publiés en note.

Pour bien traiter un pareil sujet, il a paru préférable de viser surtout à une exactitude rigoureuse, à un exposé clair, à une marche toute didactique, sans vues risquées, sans phraséologie inutile. Ajoutons que rien n'a été omis de ce qui était de nature à faciliter les recherches, en permettant au lecteur de trouver vite et sans peine le renseignement voulu.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme de Béchevel, diocèse de Bayeux, demande de prières...	50 »
Pères Carmes de Montélimar....	25 »
M. l'abbé Derain, Flenu-Produits (Belgique)....	8 »
Mlle Thomasine Yaniciopoulo, Constantinople....	200 »
M. l'abbé Béthy, diocèse d'Orléans....	5 »
Anonyme de Lyon, demande de prières....	0 50
Au nom d'une personne anonyme du diocèse de Bayeux....	2 60
En mémoire de M. Sénéclauze, Bourg-Argental, diocèse de Lyon....	100 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Chouvellon).

M. Trouillat, du diocèse de Bâle....	20 »
Un anonyme belge....	300 »
Un anonyme du diocèse de Vannes....	10 »
M. de V*** d'A*** à N***....	50 »
Deux hommes du diocèse de Grenoble, pour obtenir deux conversions....	50 »
Anonyme de Pontivy, diocècse de Vannes....	10 »
M. Laurent, à Rouen....	4 10

Pour les missions de Turquie (Mgr Bonetti).

Anonyme de Carcasonne, demande de prières....	20 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.

Un anonyme de Montréal, en l'honneur de St-Joseph....	12 85
Une abonnée du diocèse de Sens....	5 »
M. E., diocèse de Laval....	10 »
Mlle Chaloin, de Chénas, diocèse de Lyon....	15 »
A. J.-B....	30 »

A M. Chavanol, à Sitamour (Pondichéry).

A. J.-B....	10 »

A M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry).

A J.-B....	10 »

Au R. P. Galland, Mossoul.

Pain de St-Antoine, Bulle, diocèse de Lausanne....	70 »

A Mgr Gandy, Pondichéry, pour les affamés.

M. l'abbé Bernard, du diocèse de Strasbourg....	12 »
Un anonyme de Montréal, en l'honneur de St-Joseph....	13 »

A Mgr Chouvellon (Su-tchuen oriental).

M. l'abbé Rouyer, du diocèse de Nancy....	15 »
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, Montpellier....	20 »
Anonyme de Toulon, diocèse de Fréjus....	20 »
E. P., de Rennes....	50 »

A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional.

Anomyme de Paris....	1 »

Au R. P. Eusèbe, Gallas, pour les affamés.

Anonyme de Paris....	1 »
Humble obole d'une mère de missionnaire apostolique, Agen.	2 »

A sœur Epiphane, à Agoué (Dahomey).

M. H. Quesney, à Caen, diocèse de Bayeux....	11 90

Aux Religieuses-Ursulines aux Montagnes Rocheuses.

J. M. A. B., du diocèse de Grenoble, demande de prières....	100

EDITION ITALIENNE

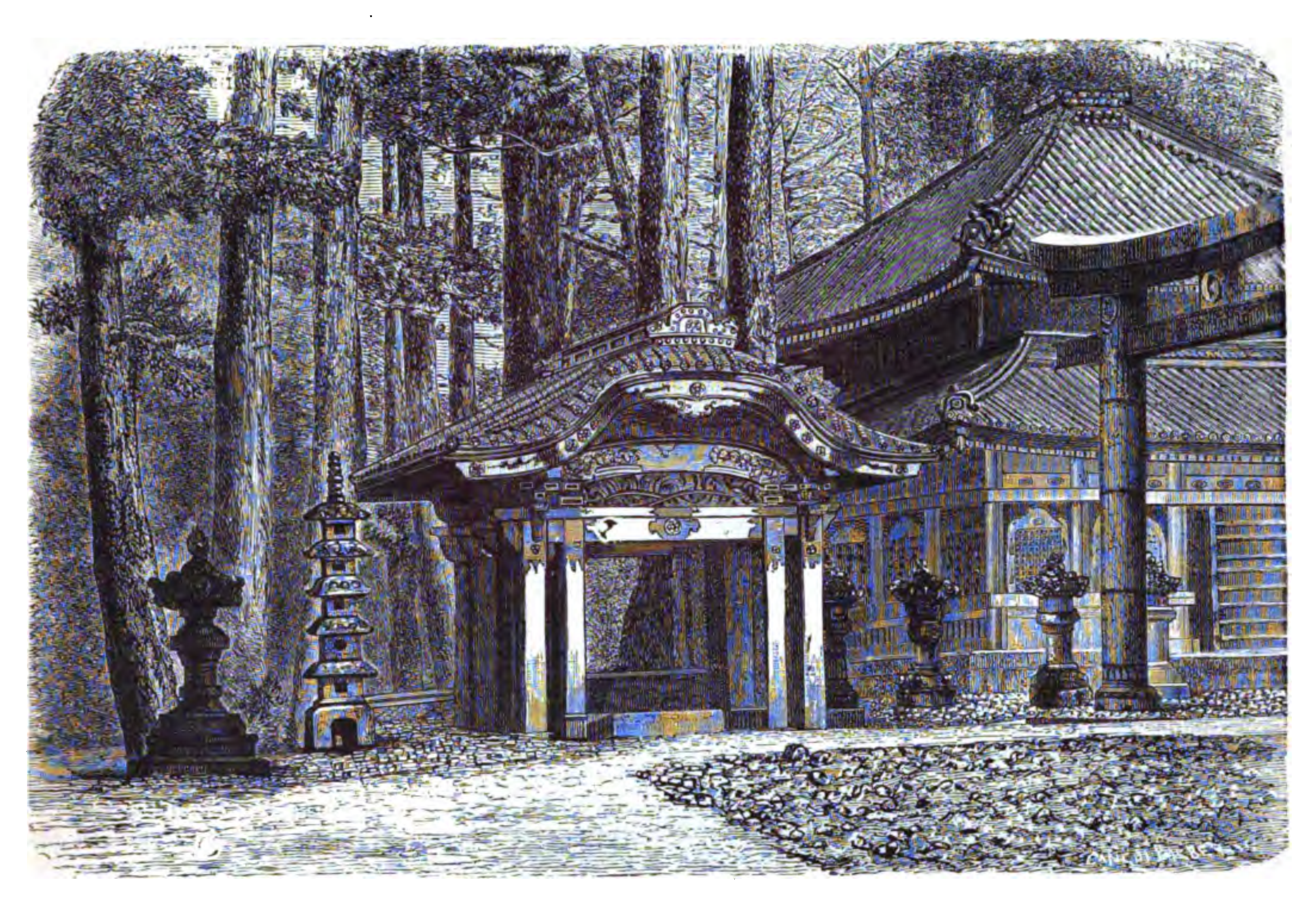
4me trimestre de 1898

Pour l'Œuvre....	286 60
— les missions nécessiteuses (R. P. Galland, Mossoul)....	269 20
— les chrétiens d'Arménie (R. P. Galland)....	12 90
— les affamés de l'Inde (Mgr. Pelvat)....	72 85
— sœur Marie-Amédée, supérieure des Ursulines aux Montagnes Rocheuses....	4 60
— le R. P. Rémond, Sénégambie....	4 60
— le R. P. Gabriel Grison, Congo belge....	4 60
— le R. P. Collin, Colombo (Ceylan)....	4 60
— le R. P. Zappa, Haut-Niger....	4 60
— le rachat de noirs en Afrique (Mgr. Augouard)	9 20
— le R. P. Giordano (Hou-Pé oriental)....	4 40
— le R. P. Faivre, Tonga-Tapu (Océanie centrale)	23 »
— le R. P. Rolland (Syrie)....	1 85
— Mgr Pelvat, Nagpore....	111 »
Total....	814 »

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



JAPON. — LES MONUMENTS DE NIKKO; d'après une photographie envoyee par un missionnaire (voir p. 148).

LA PERSECUTION EN CHINE

MARTYRE DU R. P. VICTORIN

Nous avons déjà annoncé la mort du R. P. Victorin, franciscain belge, dans le Hou-pé méridional. Voici les horribles et tragiques détails qui nous parviennent sur les scènes sanglantes qui ont accompagné ce meurtre.

RELATION DES RR. PP. POLYDORE ET CASSIEN, FRANCISCAINS, MISSIONNAIRES AU HOU-PÉ MÉRIDIONAL.

Le R. P. Victorin (Jean Delbrouck), de l'Ordre des Frères Mineurs, né à Boirs (Belgique), le 14 mai 1870, était arrivé en Chine, au mois de mars 1897.

Mgr Christiaens lui assigna pour première mission Houa-kia-ko; il y fut atteint d'une fièvre maligne, qui ne le quitta qu'au mois de décembre de la même année. Le vicaire apostolique l'envoya ensuite chez le P. Gratien à Tan-tse-chan, grande chrétienté située dans les montagnes. Il y resta jusqu'au mois de septembre 1898. A cette époque, le R. P. Marcel, résidant à Che-keou-chan, tomba gravement malade et le P. Victorin s'empressa d'aller l'assister.

∴

Des bruits de persécutions encore confus et lointains commençaient à circuler. Le 28 novembre, le Père envoya un courrier à I-tchang pour exposer les dangers de sa situation :

« Venez vite à mon secours, disait-il; autrement ce sera trop tard : le mandarin de Pa-tong ne fait rien, il ne répond pas même à mes supplications répétées. Je ne sais que faire... »

∴

Mgr Christiaens étant malade à Han-Keou, le R. P. Cassien alla trouver le grand mandarin d'I-tchang et fit tout ce qu'il put pour secourir le Père Victorin. Le haut fonctionnaire donna ses ordres; mais, hélas! le mandarin de Pa-tong ne remua pas !

∴

Les chrétiens de Siao-me-tien, croyant que leur cher missionnaire serait plus en sûreté chez eux, vinrent le trouver le 29 novembre. Le P. Victorin se décida à quitter Che-keou-chan pour aller à Siao-me-tien, chrétienté à 12 kilomètres de là.

Le même jour, à Tsong-si, à 36 kilomètres de Che-keou-chan, la persécution éclata comme un ouragan; des rebelles attaquent les chrétiens, pillent et brûlent leurs maisons. Ceux-ci, pour sauver leur vie, se réfugient dans les cavernes ou sur les montagnes. Dans la fuite, deux catéchumènes tombèrent entre les mains des bandits :

« — Apostasiez ou mourez !

Un des deux catéchumènes répondit .

« — Apostasier? jamais! Tuez-moi si vous voulez, je suis chrétien. »

Les brigands lui firent subir différentes tortures, puis lui tranchèrent la tête.

∴

Le lendemain, vers les 7 heures du soir, un néophyte vint raconter au P. Victorin ces horribles scènes.

A peine les chrétiens eurent-ils entendu son récit que chacun chercha son salut dans la fuite. Moment terrible! voilà le pauvre missionnaire abandonné de tous, dans un endroit dont il ne connaît pas les routes, et entouré de toutes parts de mortels ennemis. Que faire?

A ce suprême moment l'idée de sa mère préoccupe son esprit. A la hâte il lui écrit quelques lignes, qu'il arrose de ses larmes. La lettre finie, il la confie à un chrétien, en recommandant de la faire parvenir à sa famille.

Accompagné de son servant de messe et d'un domestique, il se met ensuite en marche vers 10 heures du soir. Tout à coup son domestique lui dit :

« — Père, à 6 kilomètres d'ici, il y a une caverne en haut de la montagne. Il faut y aller. »

∴

Alors commença une vraie route de calvaire. Il fallait grimper dans l'obscurité, se frayer un passage à travers les ronces et les épines, s'accrocher aux arbres et aux pierres, et tout cela avec l'obsession que les ennemis approchent.

Avant l'aurore, les fugitifs avaient gagné la caverne; ils croyaient y avoir trouvé un bon refuge, mais cet espoir fut de courte durée : en effet, après y être resté quatre jours, leur retraite fut découverte par les païens. Il faut se remettre en route! Il est minuit, l'obscurité profonde et une pluie incessante rendent la marche bien pénible. I-tchang serait un abri assuré, mais personne ne connait la route.

« — Courage! dit le missionnaire à ses compagnons, nous sommes sous la garde du bon Dieu. »

Pour éviter toute rencontre, ils suivirent un torrent. Au matin, les pieds tout en sang, n'en pouvant plus, le pauvre Père s'assit sur un rocher pour prendre un peu de nourriture. Il devenait impossible de continuer la même route. C'est pourquoi il envoya son domestique chercher un autre chemin. Hélas! le fidèle serviteur ne devait plus revenir; il fut arrêté par les rebelles qui s'empressèrent de le dévaliser.

Quelques effets saisis sur lui furent pour les bandits un indice certain que le missionnaire était dans le voisinage.

∴

Les forcenés joyeux se mettent à pousser des hurlements, courent à droite et à gauche en cherchant leur proie. Le P. Victorin tâcha bien de leur échapper, mais il ne tarda pas à tomber entre leurs mains.

Aussitôt on lui arrache ses habits, on lui lie les mains et, comme il avait les pieds tout contusionnés, on l'emporte à Houang-pé-chan. Il y arriva à 7 heures du matin. Dès qu'on le vit, ce fut une clameur horrible, des cris de rage. On le frappa de coups de bambou, puis on l'emmena à Che-keou-chan, où son agonie dura six jours.

∴

Les mauvais traitements qu'il a subis doivent avoir été effroyables; cinq jours il resta suspendu à un arbre par les mains liées ensemble. On le piquait, on le tenaillait avec des fers rougis au feu. Aux souffrances du corps s'ajoutaient celles de l'âme : il vit torturer, puis égorger huit de ses néophytes.

Enfin, le 11 décembre, le P. Victorin fut décapité; chaque chef voulut le frapper et ce ne fut qu'au dix-septième coup que la tête roula par terre. Ces tigres se mirent à étancher leur soif diabolique en buvant tout le sang de leur victime. La tête fut exposée, puis traînée dans la boue; le crâne fut fracassé à coups de massue et la cervelle mangée. Avec une hache on ouvrit le corps depuis le bas-ventre jusqu'au cou, afin de pouvoir en extraire le cœur et les poumons. On découpa la partie supérieure de la cuisse gauche et les brigands partagèrent la chair entre eux.

∴

Quelques chrétiens de Che-keou-chan apportèrent la nouvelle à I-tchang. Aussitôt le grand mandarin



de cette ville envoya une dépêche au mandarin de Pa-tong pour lui demander des explications. Celuici répondit :

« — Le Père a été pris, mais il est encore vivant. »

Dans une seconde dépêche, il disait :

« — Le Père est mort; mais je ne sais si c'est de mort naturelle ou de mort violente. »

Le 6 décembre il avait reçu ordre de le protéger, et le 11 le massacre eut lieu. Durant cinq jours, s'il avait eu un peu de bonne volonté, il aurait facilement pu intervenir, car de Pa-tong à Che-keou-chan il n'y avait que quatre jours de marche.

∴

Le 23 janvier, le mandarin d'I-tchang nous écrivit que le corps de *Tong-jo-wang* (nom chinois du Père Victorin) était arrivé, qu'on pourrait le porter à l'église et l'ensevelir. Nous répondîmes qu'il fallait d'abord examiner le corps en présence du mandarin. Il fit des difficultés, c'est pourquoi nous avertîmes alors M. Dautremer, consul de France à Han-Keou.

∴

En attendant on avait placé le cercueil sur la rive du fleuve. Abominable barbarie des Chinois : ils se mirent à le piétiner, à vomir des malédictions et des sarcasmes contre le pauvre martyr!

« — Ah ! s'écriaient-ils, qu'on a bien fait de manger la chair de ce diable d'Occident. Il faut encore prendre ses os et en faire de la soupe. Oui, nous voulons à notre tour manger de la chair européenne à I-tchang! »

Voilà des scènes qui se passent dans le Céleste Empire qu'on dit être civilisé. Voilà comment on traite les Européens même après la mort, et ce peuple ose se vanter d'avoir du respect pour les défunts!

∴

Le jeudi 26 janvier, le mandarin fut forcé, par un ordre du vice-roi, de donner un endroit convenable pour faire la constatation et l'examen du corps. Les Chinois, par superstition, ne permettent pas qu'un mort entre dans l'enceinte des villes; ainsi, il fallait chercher un lieu hors des murs. Le mandarin indiqua la pagode de Long-wang.

A l'ouverture du cercueil, la vue de cette tête ensanglantée, de cette poitrine ouverte, de ce corps tout couvert de blessures, nous perça le cœur. Le mandarin, lui, resta dur comme une pierre sans laisser voir la moindre émotion et sans dire un seul mot.


Le R. Père Victorin.

Le corps fut revêtu des ornements sacerdotaux, puis placé dans un beau cercueil. Les frères avaient à la hâte changé la pagode en chapelle ardente.

C'est là que repose en paix notre bien-aimé confrère, tandis que nous attendons avec impatience que justice lui soit rendue.

∴

Nous implorons le secours des prières de toutes les personnes qui liront ces lignes afin que Dieu daigne abréger nos épreuves.

Le sacrifice de sa vie que le P. Victorin a fait si généreusement, vaudra, nous l'espérons, à sa chère mission du Hou-Pé des grâces de choix et un précieux accroissement de fidèles. *Sanguis martyrum, semen christianorum !*

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Le R. P. Colin, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar, fondateur de l'observatoire de Tananarive si malheureusement détruit pendant la campagne de 1895, a été élu membre correspondant de l'Académie des sciences par 46 voix sur 52 votants.

Le R. P. Colin avait vu déjà ses travaux astronomiques récompensés par l'Académie des sciences. La savante Compagnie lui avait décerné le prix Jérôme Ponti, dont la valeur est de 3.500 francs.

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Combes, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Tindivanam, le 8 mars 1899:

« Quelle belle moisson d'âmes, l'année dernière, dans le district de Tindivanam ! 1.342 païens sont devenus enfants du bon Dieu ; 120 païens, tant adultes qu'enfants, ont été baptisés à l'article de la mort et sont partis au ciel par train direct.

« Ces magnifiques résultats sont dûs au charitable concours des lecteurs des *Missions catholiques*. Nous combattions et eux nous fournissaient les munitions. Aussi quelle belle victoire ils ont remportée sur tous les démons de mon district!

« La lutte continue et recommence plus fort que jamais ; les catéchumènes arrivent toujours. Cependant les circonstances sont difficiles. Notre archevêque vénéré, Mgr Gandy, vient de nous dire :

« Ne comptez pas sur moi, cette année, pour vous aider. Ma « bourse est presque vide. Confiez-vous en la Providence! »

« La Providence des missionnaires, c'est vous, chers lecteurs, et je suis persuadé que, cette année encore, votre charité ne nous fera pas défaut. »

Pé-tché-ly septentrional (*Chine*). — M. Dumond, procureur des Lazaristes à Tien-tsin, nous écrit de Pao-ting-fou, le 20 janvier 1899 :

« Je vous ai déjà écrit pour vous intéresser à deux œuvres : la construction d'une église sous le vocable du Bienheureux Perboyre et l'établissement d'une résidence à Pao-ting-fou.

« Quelques personnes que le bon Dieu bénira, m'ont envoyé des offrandes pour la construction de l'église. Hélas! ces aumônes ne suffisent pas pour commencer les travaux et les matériaux achetés, exposés à la pluie, risquent de se gâter complétement. Les païens qui passent dans les environs lèvent les épaules en disant : *hic cœpit ædificare et non potuit perficere*. Que les âmes qui sont dévorées du feu de l'amour divin viennent en grand nombre nous aider à élever enfin ce temple à la gloire de notre Bienheureux martyr! Il le mérite ; il nous a procuré pour l'année qui vient de s'écouler 665 baptêmes d'adultes. L'année 1899 s'annonce encore plus consolante.

« Quant à la seconde œuvre dont je vous parlais, le bon Dieu nous est venu miraculeusement en aide. L'impératrice douairière qui préparait son coup d'Etat avait fait venir du Kan-sou des troupes à sa solde personnelle. Trois légions de ces bandes habitaient en dehors de la ville de Pao-ting-fou, dans des pagodes situées près de notre résidence, attendant un ordre pour marcher sur Pékin.

« Le 6 juillet, deux sergents voulurent entrer de force chez nous; nos gens s'en saisirent et j'avertis le sous-préfet. Pendant que les satellites du mandarin se rendaient chez nous, les soldats, prévenus par les voisins, vinrent forcer notre porte, blessèrent nos gens et le Père Ouang ; puis ils s'acharnèrent sur moi : je tombai évanoui et je serais certainement mort sous les coups, sans le secours d'un officier, qui me releva et me conduisit au camp militaire. Mon sang coulait de plusieurs blessures reçues à la tête, et j'avais perdu mes souliers. Une foule énorme bordant la rue m'accablait d'injures. Je retrouvai le P. Ouang et un de nos domestiques; ils étaient comme moi couverts de sang.

« Le sous-préfet de la ville, averti, vint nous visiter à 10 heures du soir et nous conduisit dans sa propre voiture à une auberge. Le lendemain matin il nous ramena en grande pompe dans notre résidence dévastée où il me tardait de rentrer pour mettre en sûreté les Saintes Espèces. Je trouvai la porte du tabernacle enfoncée ; mais le Saint Ciboire était intact.

« Cette injure faite en nos personnes à la religion catholique demandait une solennelle réparation. Nous traitâmes à l'amiable ; les mandarins nous accordèrent tout ce que nous voulûmes. Entre autres choses nous demandâmes un *yamen*, inhabité depuis plusieurs années à la suite de trois morts attribuées, dit-on, au diable. Les mandarins de la ville nous y conduisirent en grand apparat et nous offrirent un diner de réconciliation.

« Notre nouvelle résidence est située au milieu de la ville dans le quartier le plus fréquenté, elle est mitoyenne du *yamen* du préfet et voisine des *yamen* des gros mandarins de la province. Quant au diable, je lui ai administré un bénitier d'eau bénite dès le soir de notre prise en possession.

« La réussite de cette affaire a redonné du courage à nos nouveaux chrétiens et nous attire des foules de catéchumènes; de tous côtés l'on vient demander d'établir des écoles. Le manque de maîtres nous oblige de refuser beaucoup de gens bien disposés et de les prier d'attendre à plus tard. J'ose compter sur les fervents catholiques pour faire face à ces nouvelles dépenses. »

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE

(Kamakura et Nikko)

Ruines et Mausolées

Par M. Michel RIBAUD
De la Société des Missions Etrangères de Paris

NIKKO

Suite (1)

De chaque côté du *Haiden* se trouvent deux salles non moins belles : à droite, celle qui était réservée au Shogun; à gauche celle où logeait le grand bonze. Les panneaux qui en forment les parois sont des chefs-d'œuvre de peinture en relief. (*Voir les gravures, p. 150 et p. 153*). On y voit des lions bondissants, des branches de *paulownia* mêlées à des pivoines, des animaux fabuleux, tels que le *bahu* (espèce de tapir, à tête d'homme) ou le *kirin* (monstre effrayant), à côté de glycines aux grappes épaisses ou de bambous grêles.

Un grand nombre des peintures de ce temple considéré par tous les connaisseurs qui l'ont visité comme un merveilleux musée de l'art japonais dans sa plus belle période, sont dues au pinceau du peintre Tanyu, une des gloires de la grande école de Kano. Nous avons déjà eu précédemment l'occasion de noter quelques-unes de ses œuvres, ainsi que quelques travaux de Motonobu, et de Yasunobu appartenant, eux aussi, au même groupe d'artistes.

∴

Cette école des Kano, dont Tanyu fut un des plus illustres représentants, remonte au commencement du XVe siècle. Le siècle précédent, rempli par les guerres civiles des Hokucho et des Nancho, deux branches de la Maison Impériale qui se disputaient le pouvoir, n'avait été qu'une affreuse mêlée guerrière durant laquelle les écoles de peinture de Yamato et de Tosa (2) avaient paru sombrer. Mais lorsque les Ashikagas victorieux eurent en main les rênes du pouvoir et eurent fait succéder à la guerre civile une paix durable, un revirement se fit sentir dans les beaux-arts. L'ancienne école chinoise sous la protection des nouveaux Shoguns, poussa un rejeton vigoureux dont les boutons s'épanouirent avec éclat. L'école de Kano apparut.

(1) Voir les *Missions* des 6, 13, 20, 27 janvier, 3, 10, 17 et 24 février, 3, 10, 17 et 24 mars 1899.

(2) Revon, *Hokusai*, p.



Son fondateur fut un bonze de Kyoto : Josetsu, surnommé le Cimabué du Japon parce qu'il fut pour, la renaissance de la peinture japonaise, ce que l'illustre Florentin fut au XIIIe siècle pour la peinture italienne.

Les œuvres de Josetsu sont devenues excessivement rares; on cite spécialement de lui, une toile qui représente, avec une intensité de sentiment extraordinaire, des grues endormies dans un paysage d'hiver (1).

L'histoire ne nous a transmis sur ses origines et sur sa vie que très peu de détails. Une chose est cependant certaine; c'est qu'après avoir fait une étude approfondie des peintres chinois, il fonda dans un des temples de l'ancienne capitale une Académie de bonzes auxquels il enseigna ses procédés.

∴

Un siècle et demi durant, les disciples de Josetsu se multiplièrent prodigieusement. C'est du sein de cette foule que sortirent Kano-Massanobu, Kano-Motonobu, Sesshu, Tanyu et Yasunobu, peintres incomparables qui étonnèrent par la hardiesse de leur pinceau, par la force, le mouvement et l'expression de la vie dont ils surent imprégner leurs toiles merveilleuses.

Kano-Massanobu (1410-1500) développa son talent sous l'impulsion de Josetsu lui-même. Descendant de la glorieuse famille des Fujiwara, il avait accès auprès du Shogun règnant, Yoshimasa, dont il reçut les faveurs. Ce Shogun éclairé, nouveau Mécène, fut d'ailleurs un grand protecteur des Beaux-Arts. On le regarde comme le meilleur patron qu'aient jamais connu les artistes japonais. Sous l'égide d'un tel prince, il s'adonna à son art avec passion. L'œuvre qu'il produisit durant sa longue carrière est colossale. Son caractère propre consiste en une admirable puissance et harmonie des couleurs. On est frappé de l'autorité de son coup de pinceau et de la variété de ses procédés. Il employa tour à tour avec un grand succès les deux méthodes qui avaient cours dans l'Ecole : le trait sinueux et gras et le coup de pinceau ressenti et brusque. Le style de ses figures est d'une grande originalité. Ses paysages sont d'une délicatesse exquise. On cite de lui un *Kakemono*, représentant trois philosophes chinois conversant au pied d'un rocher d'où pendent des lianes et des broussailles (2).

Lorsque Massanobu mourut, âgé de 90 ans, il laissait un fils déjà célèbre dont la gloire sembla faire pâlir la sienne propre.

Ce fils était Kano-Motonobu, surnommé le prince des peintres japonais; il ne faillit pas à sa réputation. Parmi les œuvres innombrables de sa longue carrière, on est étonné de son talent toujours soutenu et puissant : « La vigueur de son dessin, la complète maîtrise de pinceau qu'il a déployee dans le rendu des paysages et des figures produisent une impression extraordinaire. Ses rouges sombres, ses bleus apaisés, ses violets puissants, n'ont point été surpassés (3). »

La perspective qu'il sait mettre dans ses paysages est admirable. L'œil le plus exercé n'y trouverait rien à reprendre. La succession et la dégradation des plans atteignent une finesse extraordinaire et sont obtenus avec des moyens d'une grande simplicité. Si Motonubu ignorait les lois scientifiques de la perspective, dit Gonse dans son ouvrage sur l'Art Japonais, il faut reconnaître, devant une œuvre aussi parfaite, que son empirisme valait toutes nos théories. Plusieurs de ses toiles rappellent, par leurs effets de lumineuse transparence, certains paysages de Corot.

Motonobu ne se borna pas dans son œuvre gigantesque à reproduire la merveilleuse nature et les hommes qui l'entouraient. Vivant dans un siècle où le boudhisme, après avoir absorbé le Shintoïsme national, était parvenu à l'apogée de son triomphe, il laissa naturellement son génie s'en imprégner.

Il peignit aussi avec non moins de succès les héros et les dieux, les chimères et les monstres qui peuplent le ciel et l'enfer de Bouddha. Nikko possède de lui plusieurs chefs-d'œuvre en ce genre spécialement les deux fameux dragons peints à l'encre de Chine sur fond blanc qui ornent les voûtes du pylone de Yomei-mon.

Les honneurs que l'on rendit à son talent furent innombrables. Il mourut à l'âge de 84 ans, aussi admiré en Chine qu'au Japon.

Un artiste de la même école dont la renommée fut non moins bruyante et non moins méritée que celle de Motonobu, est Sesshu (1414-1506).

Ses procédés artistiques furent diamétralement opposés à ceux de Motonobu : tandis que ce dernier recherchait des effets au moyen de couleurs éclatantes, Sesshu, au contraire, affectait les teintes légères, les tons neutres, évitant les rouges et les verts. Le plus souvent, il ne peignit qu'en traits noirs et profonds, n'ornant ses majestueuses esquisses que d'un léger coloris plein de délicatesse. Ses motifs : figures humaines, fleurs, oiseaux, paysages, empreints des plus beaux sentiments décoratifs, sont devenus classiques. Il reçut le plus grand honneur qu'un peintre japonais puisse ambitionner : l'Empereur lui donna l'ordre de décorer une muraille du palais de Kyoto.

∴

Durant la fin du XVe et le commencement du XVIe siècle l'Empire devint le théâtre de guerres sanglantes. Les descendants des Shoguns Ashikagas, efféminés par le luxe et la débauche, étaient devenus impuissants à gouverner. L'autorité devint une proie qui appartenait au plus fort. C'est durant cette époque d'anarchie que s'élevèrent, de la tourbe des Daimyos japonais, les trois grands généraux Nobunaga, Hideyoshi et enfin Iyeyasu, qui parvinrent à force d'énergie, après des luttes terribles, à pacifier l'Empire.

Durant cette période de tourmente, les beaux-arts subirent une éclipse momentanée. Mais, dès que le calme se fut rétabli, dès que la main puissante de Tokugawa eut endigué les flots de l'anarchie et étouffé pour jamais, par sa législation oppressive et par son habile distribution des fiefs, toute semence de nouvelle révolte, les beaux-arts, ces fleurs de paix et de civilisation, se montrèrent de nouveau.

L'Ecole des Kanos eut bientôt à enregistrer les noms de deux peintres, Yasunobu, le grand paysagiste, et Tanyu, son frère, le plus célèbre de l'Ecole après son fondateur,

(1) GONSE, *L'art Japonais.*
(2) GONSE, *L'art Japonais.*
(3) ANDERSON, *Picturial art of Japan.*



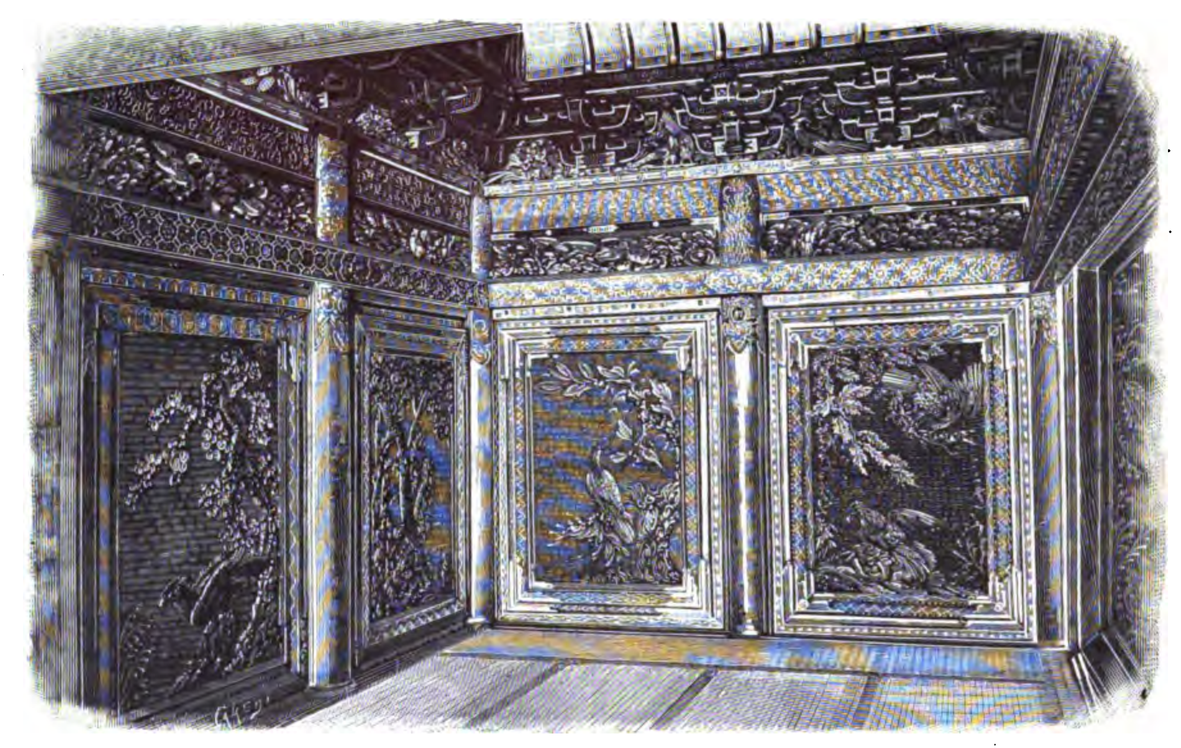
virtuose prodigieux qui faillit ensevelir l'Académie sous ses triomphes.

Le premier, malgré sa courte carrière (il mourut âgé de 32 ans), a laissé une œuvre considérable et de la plus haute valeur. Il aimait à représenter la grande nature. Les toiles merveilleusement belles qu'il a brossées nous montrent en lui une âme frémissant au spectacle des sites grandioses, des pics sauvages, des mers en courroux. Il peignit aussi les dieux et les monstres du boudhisme avec une sveltesse et une sûreté de pinceau remarquable. Plusieurs de ses chefs-d'œuvre en ce genre ornent les murailles des temples de Nikko. C'est ainsi que nous avons déjà remarqué à l'intérieur du Yakushido, le type superbe du temple japonais qui précède la grande porte du Yomei-mon, les énormes dragons à l'encre de Chine sur fond blanc qui déroulent au plafond leurs formes effrayantes.

La gloire de Yasunobu parut s'évanouir devant celle de Tanyu (1601-1674), son frère, dont les conceptions puissantes et le pinceau hardi étonnèrent son siècle. Son génie s'est plu dans le monde des divinités et des démons, des héros et des chimères. Lointain émule de Michel-Ange, il obtint dans l'Empire un succès non moins éclatant.

Il a parsemé les magnificences de Nikko de ses plus belles créations. Nous avons déjà fait remarquer, après le Niô-Mon, les deux éléphants, l'un noir, l'autre blanc, sculptés sur un fond d'or d'après ses toiles.

Le Trésor du Mangwanji, près du Sambutsu-do, possède de sa main trois *kakemonos*, représentant, le premier un dragon, le second le tigre aux bambous, le troisième Shogun monté sur un démon. Nous rencontrerons plus loin, en visitant les temples-mausolées de Iyemitsu, de splendides panneaux dus à son pinceau.



JAPON. — SPÉCIMEN DES SCULPTURES DE L'INTÉRIEUR DU TEMPLE DE IYEYASU, A NIKKO ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir p. 148).

Ce que l'on regarde comme son chef-d'œuvre, ce sont les quatre grands tigres légendaires de ce temple de Iyeyasu, que nous visitons en ce moment. Avec quelle intensité il a représenté, soit au repos, soit bondissant, la gueule béante, le fauve considéré au Japon comme le roi des animaux, le type de la sagesse, le symbole du principe mâle qui engendre tout, la prétendue toute puissance de la foi bouddhiste.

Une de ses plus belles et plus populaires productions, dont on retrouve partout le fac-simile, est le *Ryu*, fameux dragon, protecteur du Boudhisme, qui, après mille années de séjour dans l'Océan, remonte au ciel, où il doit séjourner mille autres années. Du sein de la masse chaotique des flots courroucés, on le voit monter dans les airs en face du cône légèrement estompé du Fujiyama. Il est enveloppé d'un épais nuage sombre, sillonné d'éclairs. C'est à peine si l'on distingue son corps énorme de serpent et ses quatre griffes d'aigle ; seule sa tête horrible aux longues cornes et aux longues moustaches apparaît distinctement au sommet de la nuée...

Tanyu, le grand évocateur des êtres légendaires, ne dédaigna pas de reproduire les beautés de la nature. Son pinceau ne fut pas moins fécond et hardi dans ce genre. Parmi les peintures vraiment authentiques (devenues très rares), qui restent de lui, on cite un merveilleux petit paysage éclairé par la lune avec deux personnages rêvant sur la terrasse d'une maison, le tout imprégné du calme enchanteur des belles nuits d'automne de ce pays d'Orient.

Ce grand artiste marqua l'apogée de l'Ecole de peinture des Kano.

Après Tanyu, la sève classique s'épuisa. L'art fut

étouffé par l'affectation et la préciosité. On ne sut plus atteindre à l'idéal. On se borna à imiter purement et simplement la nature, les hommes. L'âme de l'art avait disparu. Ainsi se préparait l'Ecole réaliste de Shijo; elle produisit quelques grands artistes; mais ils n'atteignirent jamais à la hauteur des Kano, parce qu'ils avaient perdu de vue que l'art ne consiste pas seulement dans la stricte imitation des objets réels : il doit, pour obtenir son but, qui est de produire le beau, les idéaliser, c'est-à-dire les faire ressembler le plus possible à la beauté idéale qui est l'être parfait. C'est toujours à cette grande idée esthétique qu'il faut en revenir, quand on traite de l'art. Et c'est à cette idée qu'en revient, en fin de compte, Taine dans sa fameuse théorie de la nature de l'œuvre d'art.

« Est-il suffisant, dit-il, que les œuvres d'art se bornent simplement à reproduire les rapports des parties? Point du tout, car les plus grandes Ecoles sont justement celles qui altèrent le plus les rapports réels.

« Considérez, par exemple, l'école italienne dans son plus grand artiste, Michel-Ange, et, pour préciser vos idées, rappelez-vous son chef-d'œuvre, les quatre statues de marbre placées à Florence sur le tombeau des Médicis. Certainement dans ces hommes et dans ces femmes, les proportions des parties ne sont pas les mêmes que dans les personnages réels. On n'en trouverait pas de semblables, même en Italie. Vous y rencontrerez de jolis jeunes hommes bien habillés, des paysans qui ont des yeux luisants et l'air sauvage, des modèles d'académie qui ont les muscles fermes et les gestes fiers, mais ni dans un village, ni dans les ateliers, en Italie ou ailleurs, aujourd'hui ou au XVIe siècle, aucun homme et aucune femme réelle n'ont ressemblé aux héros indignés, aux vierges colossales et désespérées que le grand homme a étalés dans la chapelle funéraire. C'est dans son propre génie et dans son propre cœur que Michel-Ange a trouvé ces types.



JAPON. — Les monuments de Nikko; d'après une photographie envoyée par un missionnaire (voir le texte).

« Il a fallu, pour les atteindre, l'âme d'un solitaire, d'un méditatif, d'un justicier, âme emportée et généreuse, égarée au milieu d'âmes amollies et corrompues, parmi les trahisons et les oppressions, devant le triomphe irrémédiable de la tyrannie et de l'injustice, sous les ruines de la liberté et de la patrie, lui-même menacé de mort, sentant que, s'il vivait, c'était par grâce et peut-être pour un court répit, incapable de plier et de se soumettre, réfugié tout entier dans cet art par lequel, dans le silence et la servitude, son grand cœur et son désespoir parlaient encore. Il écrivait sur le piédestal de sa statue endormie : *Dormir est doux et encore plus être de pierre, tant que durent la misère et la honte. Ne rien voir, ne rien sentir est mon bonheur ; ainsi ne m'éveille point. Ah! parle bas!*

« Voilà le sentiment qui lui a révélé de pareilles formes;

c'est pour l'exprimer qu'il a changé les proportions ordinaires, allongé le tronc et les membres, tordu le torse sur la hanche, creusé les orbites, sillonné le front de plis semblables au froncement des sourcils d'un lion, enflé sur l'épaule une montagne de muscles, raidi sur l'échine les tendons et les vertèbres cramponnés les uns dans les autres, comme une chaine de fer trop tendue dont les anneaux vont se briser (1) »

Michel-Ange a donc idéalisé. Il a recherché le type idéal de la résignation indignée devant le triomphe du mal et il l'a représenté par ses signes les plus expressifs, et c'est pourquoi il a atteint au beau, qui est seul l'objet et la fin de l'art.

(*A suivre*).

AU SU-TCHUEN

Par M. DE GUÉBRIANT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRO-VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN MÉRIDIONAL

Suite et fin (2)

En route pour Pei-chá. — Situation embarrassante. — Traversée téméraire. — A Pei-chá. — Impertinents mis à la raison. — Chinois et Lolos. — Fin de l'excursion en pays inconnu.

Avant de quitter Houi-li-tcheou, pour conserver des relations utiles et afficher le caractère officiel de notre établissement dans la ville, j'allai rendre visite au *tcheou* (préfet), personnage considérable, dont la juridiction s'étend sur un territoire plus vaste qu'aucun département français. Notre amitié est de fraîche date. Oyez plutôt.

C'était au mois d'avril précédent, après le pillage de l'oratoire de Kong-mou-yn. Le mandarin, venu pour régler l'affaire, n'acceptait pas mes conditions, ni moi les siennes. Il voulut me jouer un tour et, dans ce but, se rendit secrètement auprès de l'autorité supérieure à Lin-yuen-fou. Plus secrètement encore, j'y arrivai une demi-journée avant lui. Mais, le voyant pris dans ses propres filets, je ne lui tins pas rigueur et, me contentant de ce que l'intérêt de la religion exigeait strictement, je fis mon possible pour le tirer d'embarras vis-à-vis de ses supérieurs. Depuis lors, nous sommes censés amis, ce qui suffit pour commencer et nous ne nous voyons jamais sans nous jurer réciproquement une « franchise de cristal », *Kai sin Kien tchâng* (s'ouvrir le cœur et montrer ses entrailles) : c'est la formule reçue.

Cette visite faite, rien ne nous retenait plus à Houi-li-tcheou.

∴

Nous quittâmes donc cette ville le 24 novembre, mettant le cap au nord-est, à destination de Pei-châ.

Pei-châ est une localité assez importante à l'angle sud-est du Kien-tchang; mais, étant d'un accès plus facile du côté du Yun-nan que du côté du Su-tchuen, elle n'a guère avec cette dernière province qu'un lien politique. Aussi, à Houi-li-tcheou même, n'est-il pas aisé de se bien renseigner sur la route à suivre. L'un comptait trois étapes, un autre cinq, un troisième huit ; chacun soutenait son dire par d'excellentes raisons.

En coordonnant de nombreuses indications, nous réglâmes notre itinéraire en quatre étapes, et la première nous fit croire que nos calculs étaient justes. Route souvent pittoresque, rarement fatigante, distances raisonnables, bon gite le soir : l'idéal, quoi ! La contre-partie malheureusement ne se fit pas attendre ; nous l'eûmes dès le deuxième jour. Après une longue série de montées raides et de descentes plus raides encore, ici dans la boue, là dans la neige, nous avions atteint, vers deux heures de l'après-midi, l'auberge isolée de Tchouan-sin-pou, après laquelle, quarante *lis* (16 kilomètres) durant, la route traverse un pays complètement désert, jusqu'au hameau de Tan-pong-tsé.

« — Pouvons-nous faire ce trajet avant la nuit? »

« — Facilement, » répondait un piéton qui s'était associé à nous et prétendait connaître le pays.

« — Pas si facile que ça », affirmait un indigène, qui racontait avoir assisté la veille à l'enterrement de cinq voyageurs pris par la nuit et morts de froid sur le plateau désert.

Nous hésitons un instant et puis en avant ! *Audaces fortuna juvat !* Les dix premiers *lis* sont enlevés lestement ; il en reste trente ; pour commencer, en voilà quinze d'une montée à pic: c'est dur pour les deux hommes qui portent nos bagages : ils s'attardent et nous attardent. L'ascension est à peine finie quand la nuit tombe.

∴

La route suit à mi-côte le flanc de la montagne; des ravins nombreux la coupent transversalement et font perdre un temps précieux, car, en l'absence de ponts, luxe inconnu par ici, le seul moyen de passer est de descendre au fond du pli de terrain pour remonter aussitôt après.

Nous faisons partir en éclaireurs deux hommes, les moins chargés de la troupe, et nous restons, le P. Koscher et moi, à l'arrière-garde. Cependant une brume froide nous enveloppe et les ténèbres s'épaississent ; à peine un reflet blafard laisse soupçonner çà et là les amas de neige. Au passage d'un ravin, mon cheval roule dans un trou profond : je venais de mettre pied à terre, trente secondes plus tôt ; si j'étais resté en selle, je serais allé au fond du précipice. Nous en fûmes quittes pour la peur.

Pendant quelque temps l'on se traîne encore ; mais un nouveau ravin se présente béant et nous arrête net. La vue ne distingue qu'un gouffre noir : le pied ne sent que rocailles éboulées : impossible d'avancer. Nous crions ; pas plus en avant qu'en arrière, personne ne nous entend. Le P. Koscher décharge plusieurs fois son fusil ; l'écho, blotti sous la neige, ne répond même pas. Que faire ? Battre la semelle une nuit entière au milieu d'un brouillard glacé paraît peu pratique. Une demi-heure, une heure, se passe ; rien ne vient, mais le froid nous gagne. Il faut aviser. Tout à l'heure nous avons entendu derrière nous le jappement d'un chien. Retournons sur nos pas, peut-être y a-t-il quelque habitation perdue dans ces ténèbres.

(1) TAINE, *Philosophie de l'art*, vol. I, p. 33.

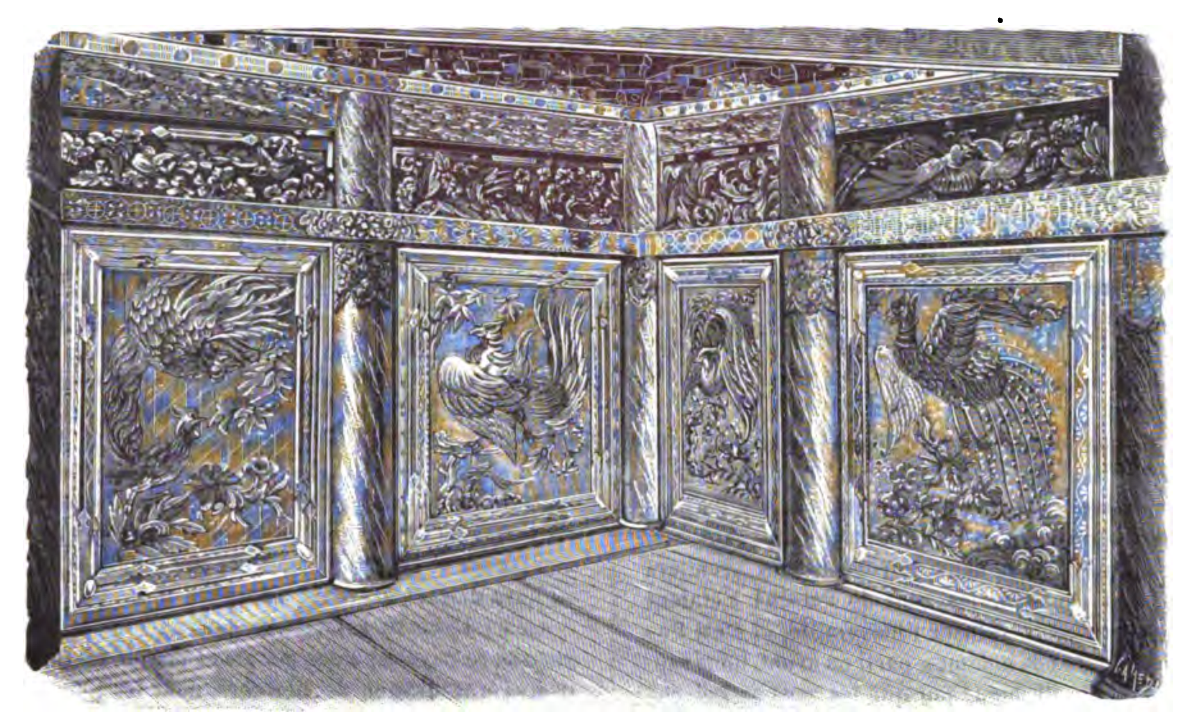
(2) Voir les nos des 10, 17 et 24 février, 3, 10, 17 et 24 mars 1899.

A la lueur d'une courte mèche de cire retrouvée dans nos poches, nous revenons lentement en arrière. Bientôt des aboiements distincts répondent à nos cris : guidés par eux, nous continuons ; deux chiens furieux s'élancent vers nous et nous entrevoyons une masse noire qui doit être une chaumière. Longtemps nous appelons en vain, puis de l'intérieur une voix nous répond, nous invitant à... passer outre. Ce n'est pas notre affaire.

Il faut se faire ouvrir la porte ou périr de froid avant minuit, ce qui serait par trop bête. La situation m'inspire des accents pathétiques. Je prends le ciel à témoin de nos intentions pacifiques. Je promets des sapèques, je menace de laisser nos cadavres au seuil de cette demeure inhospitalière, je parle d'enfoncer les cloisons, et, pendant ce temps, les chiens font un tapage infernal. Enfin, persuadé ou effrayé, le maître du lieu ouvre sa porte. Je n'ai pas à mon actif de meilleur succès oratoire!

L'intérieur est celui d'une pauvre cabane ; un homme âgé est couché sous une couverture en loques, une fillette de quinze ans va et vient, moitié curieuse, moitié méfiante ; un mioche à peu près nu se chauffe à une flambée de bois résineux allumée au milieu de la pièce. Tel qu'il est, cet abri nous rend un fier service. Nos allures pacifiques faisant peu à peu naître la confiance chez nos hôtes, nous apprenons avec joie qu'il y a, dans un coin, une réserve de pommes de terre ; après le froid, nous pourrons vaincre la faim.

Tandis que nous délibérons, le P. Koscher et moi, sur le parti à tirer de ces ressources, voilà qu'un grand bruit de voix se fait entendre, les chiens recommencent leur vacarme, et quatre jeunes gaillards de 18 à 20 ans se présentent, armés de torches, au seuil de la chaumière. Leur mine, en toute autre rencontre, ne nous eût dit rien qui vaille ; mais ils venaient à notre secours, envoyés par nos éclaireurs, arrivés enfin à Tan-pong-tsé. Il fallut perdre encore bien du temps pour retrouver notre arrière-garde en détresse, puis, à la lueur de bottes de paille enflammées, nous atteignîmes l'auberge à une heure avancée de la nuit.



JAPON. — Specimen des sculptures de l'intérieur du temple de Iyeyasu, a Nikko ; d'après une photographie envoyée par M. Ribaud, des Missions Etrangères de Paris (voir le texte).

∴

De Tan-pong-tsé à Pei-châ, il reste deux hautes chaînes de montagnes à franchir. Chacune occupe une journée, et, le dernier col passé, on aperçoit Pei-châ à mi-côte d'une troisième chaîne dominant une large et riche vallée, où coule du nord-ouest au sud-est une assez forte rivière, affluent immédiat du Fleuve-Bleu. Celui-ci n'est qu'à 10 kilomètres plus bas, et les montagnes qui ferment l'horizon dans l'est, sont sur sa rive droite et en plein Yun-Nan. La beauté du paysage fait trouver moins longue la pénible descente. Mais au bas, une surprise désagréable attend le voyageur.

La rivière, large et impétueuse, le sépare du but et, pour la passer, pas d'autre moyen qu'un pont suspendu, mais suspendu Dieu sait comme. Des deux chaînes de fer, l'une a fléchi, l'autre restant rigide : de là une inclinaison effrayante au-dessus de l'abîme grondant. Les mauvaises planches trouées et pourries qui composent le tablier ont à peine deux pieds de large et laissent voir le vide par d'amples interstices. Enfin tout le système, long de 60 mètres, prend un mouvement d'oscillation prononcé dès qu'on y a fait trois pas. Ces constatations nous rendent

rêveurs, mon compagnon et moi. Que des hommes se risquent là-dessus, c'est déjà bien téméraire; mais des chevaux! Des gens du pays proposent de faire passer nos bêtes à la nage en les tirant avec de longues cordes. Mais ils demandent pour ce service un salaire fabuleux, et, après vingt-cinq jours de voyage en pays inconnu, notre bourse se fait vide.

Pourtant, de l'autre côté de l'eau, voici trois cavaliers indigènes. Voyons comment ils s'y prendront. Ils hésitent eux aussi, puis dessellent leurs montures et, une à une, les font passer sur le pont, un homme devant tenant la tête, un homme derrière soutenant la queue. Ils arrivent sans accident.

Ferons-nous comme eux? C'est l'avis du P. Koscher. Moi, j'hésite encore. Mais mon confrère, plus décidé, commande la manœuvre. On desselle les bêtes et la mule de mon compagnon passe la première sans broncher. Mon cheval vient après, va bien d'abord, hésite ensuite, trébuche, crêve une planche, reprend pied, nous cause des transes terribles et finalement s'en tire aussi. Dieu soit loué! nous avons été plus heureux que sages.

Enhardis par ce succès, nous ne doutons plus de rien, et, un kilomètre plus loin, mon confrère lance sa mule sur une planche large de 15 centimètres au-dessus d'un torrent. La bête en est quitte pour un bon plongeon.

Rendus plus circonspects par cette leçon de choses, nous arrivons en bon ordre aux portes de Pei-châ.

∴

Entourée de riches plantations de cannes à sucre et de cultures variées, la petite ville a un aspect fort engageant. Y choisir la meilleure auberge et s'y installer, rien de plus simple, penserez-vous. De fait, ça n'alla pas tout seul.

Avertis de l'approche de deux Européens, les premiers qu'on ait vus dans le pays, les gens de Pei-châ s'étaient donné le mot pour nous refuser l'hospitalité, et c'est l'oreille basse qu'un de nos hommes, parti en avant, nous rapporta cette nouvelle. Eh bien! puisque les gens de Pei-châ veulent une leçon, eux aussi, ils l'auront!

En avant! Droit au mandarinat! Nous traversons les rues au milieu d'une foule silencieuse mais ironique. Le mandarin, un simple capitaine, aussitôt notre carte passée, nous ouvre ses portes et s'indigne à grand fracas de l'impertinence de son peuple. En effet, très au courant de nos rapports avec son chef, le gouverneur de Lin-yuen-fou, il sait fort bien qu'à nous offenser, il a beaucoup à perdre et rien à gagner.

Nous posons nos conditions. Ce n'est pas assez de nous faire ouvrir une auberge quelconque; nous voulons être reçus par celui-là même qui, le premier, s'est permis de dire qu'on ne logeait pas d'Européens à Pei-châ. On connaît son nom: c'est le *Tong-hin-tien*. Là-dessus, c'est au tour du *Tong-hin-tien* de faire un nez! Mais nous ne plaisantons pas, le mandarin non plus; il faut s'exécuter, et lui-même nous conduit chez lui en s'excusant du mieux qu'il peut. Là, je ne le lâche pas encore et je l'avertis, en présence des curieux amassés devant sa porte, que, si nous avons à nous plaindre de quoi que ce soit pendant notre séjour à Pei-châ, c'est lui qui en répondra devant l'autorité, car c'est lui qui, en nous refusant l'hospitalité, a provoqué l'insolence de la population. Ceci dit à haute et intelligible voix, l'attroupement se dissipe; ici encore nous sommes acceptés. En Chine, trouvez un individu à rendre responsable de la casse, mettez-lui d'avance tout sur le dos en précisant bien, et puis dormez sur les deux oreilles: personne ne vous dérangera.

∴

Mais le mandarin de Pei-châ, non content d'être prudent, voulut encore être aimable, et, sachant que nous devions prendre un jour de repos, en profita pour nous inviter à un grand dîner auquel il convia les quatre plus fortes têtes de la localité.

Un peu guindé au début, tout ce monde se mit bien vite à l'aise et, quatre heures durant, la conversation ne languit pas. Mais quelle conversation! Par moments, un enfant de huit ans en eût pouffé de rire, car si les idées d'un lettré chinois sont en général ce que chacun sait, jugez de ce qu'elles peuvent être à Pei-châ! Pourtant nous laissâmes nos hôtes sous une impression visiblement bonne, et sûrs d'être bien accueillis quand il nous plairait de revenir, nous commençâmes, le 29 novembre, la dernière partie de notre voyage.

∴

Cent à cent vingt kilomètres répartis en cinq étapes et dirigés du sud-est au nord-ouest séparent Pei-châ de Lin-yuen-fou. Pendant la première moitié du parcours, la route suit la rive gauche de la rivière de Pei-châ, la traverse à Ta-choui-tang et la longe encore pendant cinq ou six lieues du côté opposé. Alors elle franchit une chaîne de montagnes et rejoint l'extrémité sud du lac de Kien-tchang au nord duquel se trouve Lin-yuen-fou.

A part 15 ou 20 kilomètres dans la zone la plus montagneuse, ce pays est assez peuplé et peuplé de Chinois. On y trouve une dizaine de *marchés*, dont les principaux sont ceux de Pou-ké et de Yu-choin; un *toû sé* puissant a dans ce dernier village sa résidence principale. A transporter sur une carte l'itinéraire en question, il semblerait qu'il traverse de part en part le pays des Lolos dits indépendants. Ce n'est pas exact, la situation respective des deux populations n'y est pas différente de ce qu'elle est ailleurs au Kien-tchang: Chinois dans la vallée, Lolos dans la montagne, et quand, avec le temps, nous aurons pu explorer toutes les vallées par où s'étend l'infiltration chinoise, il ne restera sans doute pas grand chose pour maintenir la légende d'une Lolotie indépendante au cœur du Céleste Empire.

Quelques cols occupés par des tribus plus sauvages, c'est assez pour dérouter la géographie chinoise et lui faire croire à une immense région inaccessible coupant le Su-tchuen en deux et obligeant les habitants du Kien-tchang à faire un détour de 100 lieues et plus s'ils veulent gagner Soui-fou ou Tchông-kin. Le *tchentai* de Lin-yuen-fou était certainement dans la bonne foi quand il me dit, l'année dernière, que 150.000 soldats suffiraient à peine à ouvrir

une route directe du Kien-tchang au Fleuve-Bleu. Or, il n'y a pas trente lieues et les Chinois ont encore une ville murée, Kiao-kio, presque à moitié chemin.

***

Le quatrième jour après avoir quitté Pei-châ, retardés par le mauvais état des routes qu'une série de pluies avait affreusement défoncés, nous dûmes renoncer à passer le jour même la montagne pour aller coucher au bord du lac. Il ne fallait pas s'exposer à se faire prendre une deuxième fois par la nuit. Nous nous arrêtâmes donc, dès deux heures après-midi, au village de Cha-kô-ma, pauvre amas de baraques en planches, perdu au milieu d'une steppe triste et dont le nom bizarre indique la situation en plein pays lolo.

Une certaine animation régnait à ce moment sur ce plateau. C'était jour de marché. En outre, la nuit précédente, une famille lolo ayant été victime d'un vol important, la tribu s'était assemblée pour consulter les sorts et connaître le coupable.

Auprès d'un brasier allumé entre les laissées de neige, une brebis gisait éventrée. Tout autour se tenaient debout les chefs, appuyés sur leurs longues lances, et les sorciers, cornes de bêtes au front et le plus étrangement accoutrés du monde. Des femmes au costume voyant, à l'air anxieux, attendaient un peu à l'écart. L'ensemble avait un caractère fortement sauvage et le spectateur, transporté là à l'improviste, se serait plutôt cru dans un bivouac de Peaux Rouges qu'à quelques lieues d'une grande ville chinoise. Au marché même il y avait foule. Plus de deux cents Lolos et une centaine de Chinois se pressaient dans l'unique rue.

***

Naturellement notre entrée fit sensation et les curieux se ruèrent sur notre auberge. Rien à dire des Chinois; mais l'excessive familiarité des Lolos ne tarda pas à nous gêner. Invités à plusieurs reprises à s'occuper de leurs affaires et à ne pas se mêler des nôtres, ils n'en faisaient ni plus ni moins.

Après une heure ou deux de patience, le P. Koscher, assis avec moi près du feu, se leva soudain et, avisant le plus importun de la bande, le saisit à bras le corps et, fort comme il l'est, n'eut pas de peine à l'entraîner à l'intérieur de l'auberge, pendant que les autres surpris reculaient. Le prisonnier, dépouillé du grand coutelas passé dans sa ceinture, fut gardé à vue dans un coin de la pièce. Ses camarades ayant tous disparus en un clin d'œil, nous eûmes un quart d'heure de tranquillité.

Mais tout à coup la scène change; une clameur sauvage s'élève dans la rue, et, en quelques secondes, voilà deux cents Lolos massés devant notre porte grande ouverte et poussant en chœur le hurlement aigu qui leur sert de cri de guerre et suffit, la plupart du temps, à mettre en fuite les régiments chinois. En un instant notre auberge se vide, le prisonnier prend la clef des champs et nous restons seuls, le P. Koscher et moi. Mon confrère saute sur un revolver, moi sur un fusil de chasse, et nous voilà tous les deux devant la porte face à la horde menaçante. L'effet est immédiat : voyant qu'on n'a pas peur d'eux, les sauvages prennent peur. Un mouvement de recul se produit; le P. Koscher achève la déroute en tirant vers le ciel deux coups de pistolet et le plus brave de nos hommes, se présentant au dehors avec un geste d'archange, invite les bons à ne rien craindre et les méchants à trembler. Le tout n'a pas duré deux minutes. Dès lors la paix est assurée.

Les Lolos nous députent deux des leurs. Nous déclinons l'offre qu'ils nous font de passer chez eux la journée du lendemain; mais, tout en les remerciant, nous refusons de rendre l'arme confisquée : elle servira au besoin de pièce de conviction.

***

Et, de très bonne heure, le lendemain, nous commençons notre dernière étape. Les armes sont chargées à tout événement. Mais, comme à Tarascon, du temps de Tartarin, « ils » ne se montrent pas.

Un dernier col franchi et peu à peu une longue descente nous amène d'un chaos de boue et de neige aux rives ensoleillées du lac de Kien-tchang. D'une étendue variable avec les saisons, ce lac ne couvre jamais moins de 3 à 4.000 hectares. Long d'au moins 10 kilomètres, large au plus de 5 ou 6, il est navigable aux petites barques. Sur trois côtés, de hautes montagnes l'enserrent; à l'extrémité nord, il baigne la riche plaine où s'élève Lin-yuen-fou : c'est le plus gracieux paysage du Kien-tchang.

C'est là que je vous quitte, car notre tournée en pays inconnu est désormais finie. A Lin-yuen-fou nous retrouvons les routes que, depuis de longues années, parcourent nos confrères.

***

En poussant jusqu'au bout cet itinéraire nouveau, nous avons voulu, le P. Koscher et moi, constater et prouver, une fois pour toutes, que le Kien-tchang n'est pas ce qu'on a pu longtemps croire, une longue et étroite vallée bordée de pays impénétrables, mais bien une contrée immense, moins peuplée sans doute, mais plus vaste à elle seule que tout le reste du Su-tchuen méridional.

Elle est d'ores et déjà, en presque totalité, ouverte à notre influence. Notre mission s'est imposé pour elle, depuis vingt ans et plus, de lourds sacrifices. Le temps semble venu d'en recueillir les fruits. Voilà quatre ou cinq ans qu'un nouveau confrère entre au Kien-tchang chaque printemps pour y faire ses débuts. Aucun ne s'en est mal trouvé. C'est la mission idéale pour ceux qui aiment le grand air, les libres espaces, le ciel bleu et les longues chevauchées. Ils y trouvent surtout ce qu'on rêve dans une cellule de séminaire : des âmes délaissées entre toutes, accessibles pourtant au dévouement apostolique.

Veuillez excuser le décousu de ces pages et y voir un témoignage de ma bonne volonté. Puissent-elles vous intéresser au Kien-tchang et lui valoir une plus large part de vos prières!

FIN



NOTRE CARTE-PRIME

Au moment où nous mettons sous presse, nous recevons de M. Hausermann, graveur-géographe, les caisses contenant la Carte prime. La fête de Pâques ne nous permet pas de retarder l'expédition du présent numéro; d'un autre côté, la semaine prochaine, à cause des vacances, un grand nombre de nos abonnés seront absents. Nous croyons donc plus opportun d'envoyer ce beau travail à nos lecteurs seulement avec le numéro du 14 avril.

BIBLIOGRAPHIE

Ile de Ceylan. — Croquis, mœurs et coutumes. — *Lettres d'un missionnaire*, par le R. P. Van der Aa, de la Compagnie de Jésus. — Un vol. grand in-8° de XVI-272 pages; broché; couverture artistique. — Ouvrage illustré d'une carte et de 14 phototypies hors texte, en teintes diverses. — Prix : 2 fr. 50. — Remises par quantités. — F. Giele, imprimeur-éditeur, à Louvain.

On sait que S. S. Léon XIII a fondé à Kandy, un séminaire général pour les missions hindoues. Pour l'œuvre si délicate de former des prêtres instruits, à l'âme vraiment sacerdotale, il fallait des hommes choisis. Parmi les religieux éminents qui en furent chargés, se distingue l'auteur du livre dont nous venons de transcrire le titre. Il avait, durant quinze ans, professé la philosophie, puis dirigé la maison des Hautes Etudes de la Compagnie de Jésus en Belgique. Cet apprentissage laborieux et varié le mettait à la hauteur du poste de confiance auquel on l'appelait.

En 1895, il partit pour Ceylan. Ceylan, d'après les légendes orientales, c'est le pays des merveilles, l'île des trésors, la terre des rubis, un paradis terrestre. Est-ce l'influence de ce pays enchanté, est-ce fraîcheur d'impressions, restée intacte à travers les longues années d'études abstraites? Toujours est-il que les récits du R. P. Van der Aa ont je ne sais quoi de coloré, de vif, de léger et de riant. Ils se composent d'aperçus, de croquis, d'historiettes, de remarques, de détails, cueillis çà et là et jetés aux hasards de la verve dans des causeries sans apprêt. Outre son inspiration purement chrétienne, outre l'intérêt, la séduction même qui s'attachent toujours aux choses lointaines et exotiques, cet ouvrage présente un mérite littéraire d'ordre spécial : c'est un don d'observation remarquable et un art très fin d'en tirer parti. Lisez en simple curieux : le livre fourmille de mille choses menues et charmantes qui vous captiveront. Littérateur, vous serez piqué par des finesses et des malices inattendues, rehaussées encore par une gaieté communicative. Enfin, des phototypies, bijoux de délicatesse et de fini, mêlent à tout cela un plaisir vraiment artistique.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

C. R., demande de prières pour son frère, Lyon .... 5 »
M. J. Favet, du diocèse d'Evreux 2
Anonyme du diocèse de Rennes, demande de prières spéciales .... 190 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Chouvellon).
Mlle***, anonyme du diocèse d'Angers, demande de prières. 9 75
Les élèves de sixième du Petit Séminaire de Plombières-les-Dijon .... 5 »

Pour les missions éprouvées par la famine (M. Combes).
A. M. C., diocèse de Tours, demande de prières .... 20 »

A Mgr Charmetant, pour les Arméniens,
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

A Mgr Lesné, Perse,
M. Fleureton, diocèse de Lyon, demande de prières .... 5 »
A. P. M., diocèse de Lyon .... 20 »
Un abonné du diocèse de Versailles .... 20 »
Mme Melanie Odic, Angers .... 10 »
L. R., Le Mans .... 3 »

Pour les missions d'Arménie (Mgr Bonetti).
Mme Denavit, Lyon .... 50 »

A S. B. Mgr Géraigiry, pour le diocèse de Panéas,
Anonyme de Biarritz, diocèse de Bayonne 2 50

A M. Maurice, Villapuram, Pondichéry,
M. Alfred Danjou de la Garenne, diocèse de Rennes .... 50 »

A Mgr Gandy, Pondichéry, pour le baptême d'un païen,
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

A Mgr Chouvellon, Su-tchuen oriental.
Deux anonymes de Wignehies (Nord) .... 500 »
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »
Anonyme de Carcassonne, demande de prières .... 20 »

A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional,
A. P. M., diocèse de Lyon .... 20 »
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

A Mgr Ferrant, Kiang-si septentrional,
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

A M. Bertrand, Nagasaki, pour ses catéchistes,
Anonyme de Nantes .... 110 »

A M. Salmon, vicaire général, Nagasaki,
Anonyme du diocèse de Grenoble .... 200 »

A M. Dalibert, Hakodaté, pour N.-D. de la Délivrande,
A. P. M., diocèse de Lyon 20

Au R. P. Eusèbe, Gallas,
A. P. M., diocèse de Lyon .... 20 »

Au R. P. Sébire, pour la mission de N.-D. des Victoires au Diobas (Sénégal),
A. P. M., diocèse de Lyon .... 20 »

Au R. P. Ray, Préfet apostolique de la Côte d'Ivoire,
Anonyme d'Auxerre (Yonne), demande de prières .... 40 »

Au R. P. Basile, Capucin à Djibouti.
Anonyme d'Auxerre (Yonne), demande de prières .... 60 »

ÉDITION ALLEMANDE

Pour les malheureux Arméniens :
Au R. P. Eugène de Modica, préfet apostolique de Trébizonde .... 740 »
Au R. P. Mazoyer, s. g., Grenoble .... 740 »
A Mgr Lesné, Perse .... 740 »

Total .... 2220 »

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



JAPON. — KIOSQUE DE LA DANSE DU KAGURA, A NIKKO ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, de la Société des Missions Etrangères de Paris (voir page 160).

CORRESPONDANCE

THIBET

Voyage au Loutse-Kiang.

Le vénérable Vicaire apostolique du Thibet nous communique la lettre suivante, en l'accompagnant de ce préambule :

« Depuis longtemps, nous écrit Mgr Félix Biet, je désire donner aux *Missions catholiques* des nouvelles de ma mission ; mais les péripéties de nos tracas, chicanes et interminables pourparlers avec les autorités chinoises, sont aussi peu intéressantes pour les lecteurs, qu'elles sont pénibles et fatigantes pour les missionnaires. A force de patience et de ténacité, nous gagnons du terrain : nous avons obtenu le droit de retourner dans nos stations détruites en 1887; tous nos postes anciens sont réoccupés; il faut en ce moment reconstruire nos églises, nos écoles, nos presbytères incendiés par les lamas, et nous luttons pour obtenir l'abrogation des édits d'exil et de mort portés contre les Thibétains qui se convertissent à notre sainte religion. La lettre du P. Genestier montrera aux âmes généreuses que les souffrances des missionnaires sont sur le point de produire leurs fruits pour le salut des pauvres sauvages loutsés de la vallée de la Salouen ou Loutse-Kiang. Nous comptons sur les prières des âmes dévouées aux missions pour faire aboutir et prospérer ce projet d'un établissement dans les villages de Kionatong, Baklang et Mérodon, d'où nous avons été expulsés en 1865, aux frontières de Bonga et du royaume de Lhassa. »

LETTRE DE M. GENESTIER, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

Je suis bien sûr de vous intéresser en vous racontant mon voyage au Loutse-Kiang. La bonne Mère et Saint-Joseph, à qui je me propose de consacrer le nouveau poste, l'ont béni. Les conversions s'annoncent nombreuses et un beau terrain est devenu la propriété de la mission.

Je partis quelques jours après l'Assomption, avec quatre porteurs, tous à pied, bien entendu, car il ne faut pas songer à la cavalerie dans ce pays, tant qu'on n'y aura pas fait de route. Nous commençons l'ascension de la première montagne. Nous campons à mi-mont, au milieu de la forêt; nous nous construisons une hutte de bambous et passons une bonne nuit, malgré une averse diluvienne.

Le lendemain matin, nous nous remettons en route au milieu des hautes herbes : ce n'est pas agréable, car la pluie de la nuit, retenue par les lianes, re-

tombe sur nous en douches par trop rafraîchissantes. Comme compensation, nos yeux sont réjouis par un magnifique paysage : de tous côtés des cascades, des pics dénudés, des bouquets d'arbres, c'est vraiment féerique. Mes gens sacrifieraient bien volontiers un si beau spectacle à condition d'avoir une route moins mauvaise et d'être moins mouillés.

A midi nous arrivons à la première passe; il nous faudra descendre pendant une heure et demie pour trouver de l'eau et préparer le dîner; malgré cela tout le monde est content de faire une halte et de fumer une pipe. La descente est raide; mais nous avons chacun en main un bâton de six pieds ; avec cela il est facile de garder l'équilibre. A peine sommes-nous arrivés près du torrent, la pluie se remet à tomber et nous sommes heureux de trouver une caverne où nous pouvons nous sécher et réparer nos forces.

∴

Le lendemain, au point du jour, nous sommes sur pied; après avoir pris quelques tasses de thé beurré, nous traversons le torrent sur un pont bien primitif, puis nous escaladons le versant opposé; à neuf heures, nous arrivons près d'un petit lac, où nous sommes heureux de respirer un instant. A dix heures, nous atteignons une seconde passe; cette fois nous pouvons nous reposer et contempler le Loutse-Kiang à nos pieds.

Le pays, tout ensemencé en ce moment, ressemble à une vaste prairie ; pas une roche, quelques bouquets d'arbres et de l'herbe. Au loin, se dressent les montagnes qui séparent le Loutse-Kiang du Kiou-Kiang ; en se tournant un peu vers le nord, on aperçoit des montagnes à teinte rougeâtre : c'est la limite du Tsarong et derrière, Bonga, le berceau de notre mission. Au pied de ces montagnes, dont une partie est couverte de glaciers, se trouve la Lamaserie de Tchamoutong ; un peu en avant, la rivière de Kionatong, d'où furent chassés les Pères Durand et Alexandre Biet, il y a trente-trois ans.

∴

A 3 heures, après une descente assez rapide au milieu d'une prairie où des troupeaux paissent sans gardiens, nous arrivons à Bakland, but de notre voyage. Les chrétiens, qui ont été pillés, chassés et ont vu leurs maisons brûlées il y a quatre ans, n'étant pas avertis de mon arrivée, sont à leurs travaux dans le village du bas ; leurs enfants viennent me saluer timidement.

Nous nous installons dans une maison nouvellement construite. Quelques païens viennent m'offrir des cadeaux. Le soir, les quatre ou cinq familles chrétiennes sont réunies, tout heureuses de me voir.

Pendant les dix jours que je suis demeuré là, ce fut un va et vient continuel ; pas un païen des environs qui ne soit venu me souhaiter la bienvenue. Soir et matin, au moment des prières et du Saint-Sacrifice, la maison était pleine. A chaque visite toujours la même question :

« — Le Père restera-t-il au milieu de nous? Si oui, nous nous ferons chrétiens.

« — Bien volontiers, répondais-je ; mais, pour rester, il me faut un terrain où je construirai une maison.

« — Que le Père choisisse, nous ne demandons pas mieux. »

Les terrains appartiennent en commun à trois villages : Mérodon au nord, Kionatong au sud et Bakland au milieu. J'engageai tous les habitants à tenir conseil, disant que je ne voulais rien gratuitement. Dès le lendemain, le Conseil eut lieu ; on me pria d'indiquer un emplacement à ma convenance. J'avais remarqué, dès mon arrivée, un plateau qui domine le village et qui est plus que suffisant pour une chapelle, une résidence, des écoles, etc. La pente elle-même pourrait être livrée à la culture. Je désignai donc ce terrain et tous de répondre :

« — Mais oui, c'est cela ; on pourra construire une grande église ; seulement que le Père nous permette d'y mettre encore nos animaux tant que cette terre ne sera pas cultivée.

« — C'est entendu, je vous donnerai 3 *tsién* de tribut par an. Dites-moi maintenant le prix que vous en voulez.

« — Ce sera ce que le Père voudra ; nous ne savons pas dire de prix, nous autres. »

J'insistai. Ils finirent par demander 20 taëls (75 fr.). Il va sans dire que je ne marchandai pas.

Je fis aussitôt acheter un cochon, une jarre de vin et il fut entendu que les délégués du Conseil viendraient dresser l'écrit à Tse Kou et y chercher l'argent, ce qui a été fait depuis.

∴

Voilà comment la Mission est devenue propriétaire au Loutse-Kiang. Une magnifique moisson s'y prépare. La lamaserie de Tchamoutong est sans tête et tombe en ruines ; les bonzes sont sans influence ; les indigènes sont parfaitement disposés à embrasser notre sainte religion, leurs actes en sont la preuve.

Bakland, où se trouve le terrain acheté, tient le milieu entre Merodon et Kionatong. Ces trois villages, qui comptent une cinquantaine de familles, ne sont pas éloignés les uns des autres. En amont et en aval du torrent de Bonga, plusieurs villages peuvent encore être rattachés à ce groupe.

∴

L'année prochaine, vers la troisième ou quatrième lune, au moment où la route est libre, je me propose de passer de nouveau au Loutse-Kiang, pour y construire une maison provisoire et m'y installer. Un seul missionnaire ne peut suffire, d'abord parce qu'il y aura beaucoup d'ouvrage et que, pendant quatre mois au moins, il ne peut plus y avoir de communication avec Tse Kou ; mais je consentirais bien à y passer un hiver seul, à condition que, l'année suivante, un confrère me fût adjoint.

Dans trois ou quatre ans on aura, j'espère, au Loutse-Kiang une chrétienté plus nombreuse que celle de Tse Kou ; à ceux qui en seront chargés, les misères ne manqueront pas ; mais c'est le pain quotidien du missionnaire.

INFORMATIONS DIVERSES

Turquie d'Europe. — Mgr Michel Petkoff, vicaire apostolique des Bulgares-Unis de la Thrace, nous écrit d'Andrinople, le 22 mars 1899 :

« Les missionnaires de la Thrace sont heureux de suivre les travaux de leurs frères en Extrême-Orient. La lecture des *Missions catholiques* nous intéresse au plus haut point, et nous sommes quelque peu jaloux de la gloire légitime des missionnaires latins. Nous nous efforçons ici de suivre ces nobles exemples ; mais la manière de missionner est différente. Ici, nous devons ménager des susceptibilités incroyables. L'erreur suppose toujours l'existence de la vérité, mais celle-ci a été altérée au dernier point. Et puis il y a l'intérêt, ce grand levier des pauvres humains, des Orientaux en particulier. Il faut toujours donner. Nos frères d'Occident, si généreux, si zélés, ont besoin de ne jamais se décourager ! Les temps approchent où ils verront leurs sacrifices recevoir leur récompense. Qu'ils continuent donc à nous aider de leurs prières et de leurs aumônes !

« Je reçois des lettres navrantes sur la situation de nos pauvres Uniates. De tous les points de mon Vicariat, ce n'est qu'un cri de détresse : on meurt de faim. L'hiver est passé ; mais, jusqu'à la moisson prochaine, il faut bien se nourrir, et avec quoi ? Le blé, accaparé par les spéculateurs, est à un prix inabordable. La plupart des villageois ont vendu leurs bœufs ; comment les racheter pour travailler la terre ? Nos prêtres me supplient de leur procurer au moins des honoraires de messes qu'ils partageront avec les pauvres gens. Ah ! si nous avions quelques milliers de francs, combien de misères on soulagerait ! »

Chine. — Au Chan-tong méridional, près de Kiao-tchéou, un missionnaire, le P. Steng, a été fort malmené par les brigands qui font la loi partout dans ces contrées. Voici les faits que relate une correspondance :

« Vers la mi-novembre, le P. Steng se rendit dans une localité avec deux soldats comme escorte. Pendant la nuit, il fut pris par une nombreuse troupe de licenciés et de bacheliers. Les soldats du pays les aidaient à insulter et à battre le Père. Le jour suivant, il fut conduit tout nu à travers le village. C'était jour de marché. De plus, on l'outragea comme on ne peut pas l'écrire. Après une demi-journée de ces scènes sauvages, plus terribles que la mort, il fut conduit au sommet d'une montagne et laissé là trois jours durant, tout nu et sans nourriture, sous la garde d'un fou armé d'un coutelas.

« Après, on le conduisit à la sous-préfecture, « par ordre du mandarin sans doute, qui le délivrait ainsi » et de là à Kiao-tchéou. Les soldats allemands ne demandaient qu'à aller le venger ; mais le pauvre Père voulant éviter qu'on punît des innocents, car tous les lettrés auraient été épargnés, obtint qu'on ne fît pas de violentes représailles. »

Rajpoutana (*Hindoustan*). — Le R. P. Bertran, capucin, préfet apostolique du Rajpoutana, nous écrit d'Ajmere, le 9 mars 1899 :

« J'adresse ces quelques lignes au messager de la charité qu'on appelle les *Missions catholiques*, pour entretenir ses lecteurs des fléaux qui, depuis plusieurs années, nous visitent avec une persistance désolante, et les intéresser au sort des orphelins que leur charité nous a permis, il y a deux ans, d'arracher à la mort.

« La peste continue ses ravages, surtout à Bombay, où l'on compte plus de cent morts par jour ; loin de s'arrêter, le fléau semble redoubler de violence.

« La famine n'apparaît pas en ce moment dans toute son horreur ; mais certains districts de la Mission souffrent déjà beaucoup. Dans la province du Marwar et surtout dans le Merwara, les populations sont dans une détresse excessive : la pluie ayant à peu près totalement fait défaut l'année dernière, les récoltes ont été insuffisantes. On m'écrivait dernièrement que les villageois parcourent par bandes la contrée en demandant l'aumône : ils peuvent à peine se traîner, leurs visages amaigris trahissent leurs souffrances ; ils mangent les feuilles des arbres pour apaiser leur faim. Beaucoup d'habitants émigrent. Daignez venir à notre aide et nous permettre de secourir ces infortunés.

« En même temps que nous intercédons pour ceux qui souffrent si cruellement, nous ne perdons pas de vue ceux qui ont été sauvés de la mort pendant la famine de 1897. De tous les orphelins recueillis à cette époque, une centaine seulement ont survécu ; ils sont entièrement à notre charge, et ils grandissent : nous devons donc non-seulement pourvoir à leurs besoins, mais encore penser à leur avenir. Nous fondons en ce moment un orphelinat agricole pour leur enseigner le travail des champs : ils pourront ainsi, plus tard, gagner honnêtement leur vie. A mesure qu'ils seront en âge de se marier, ils s'établiront dans le voisinage de l'orphelinat, et par ce moyen nous aurons créé un village chrétien.

« C'est là une œuvre de plusieurs années et qui demande des sacrifices pécuniaires bien au-dessus de nos forces ; mais nous avons confiance dans la charité des fidèles qui ont si admirablement répondu, il y a deux ans, à nos cris de détresse et par leurs aumônes ont racheté ces enfants : ils ne voudront pas les abandonner aujourd'hui ; ils nous aideront à faire d'eux de bons et fervents catholiques. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Maurice, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit le 22 février :

« Le facteur m'apporte à l'instant le Bulletin des *Missions Catholiques*. Grande est ma joie de lire en première page une lettre du bon Père Fourcade sur la situation toujours critique de nos chers nouveaux chrétiens. J'espère que vos généreux lecteurs écouteront une fois encore le chaleureux plaidoyer de notre « Avocat général ».

« Dans la visite que je viens de faire du district de Villupuram, j'ai reçu de nombreuses adhésions de païens qui n'attendent plus qu'un signe pour venir étudier. Et alors, chers bienfaiteurs qui, depuis si longtemps, êtes devenus notre Providence, ne perdez pas une si belle occasion d'acheter un billet de 1re classe pour le ciel. En même temps que j'enregistre ici, dans mon modeste cahier, de nombreux baptêmes de païens, saint Pierre écrit en lettres d'or votre nom, dans le grand livre du Bon Dieu. »

Cochinchine septentrionale. — M. Antoine Stœffler, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Diêm-Tu :

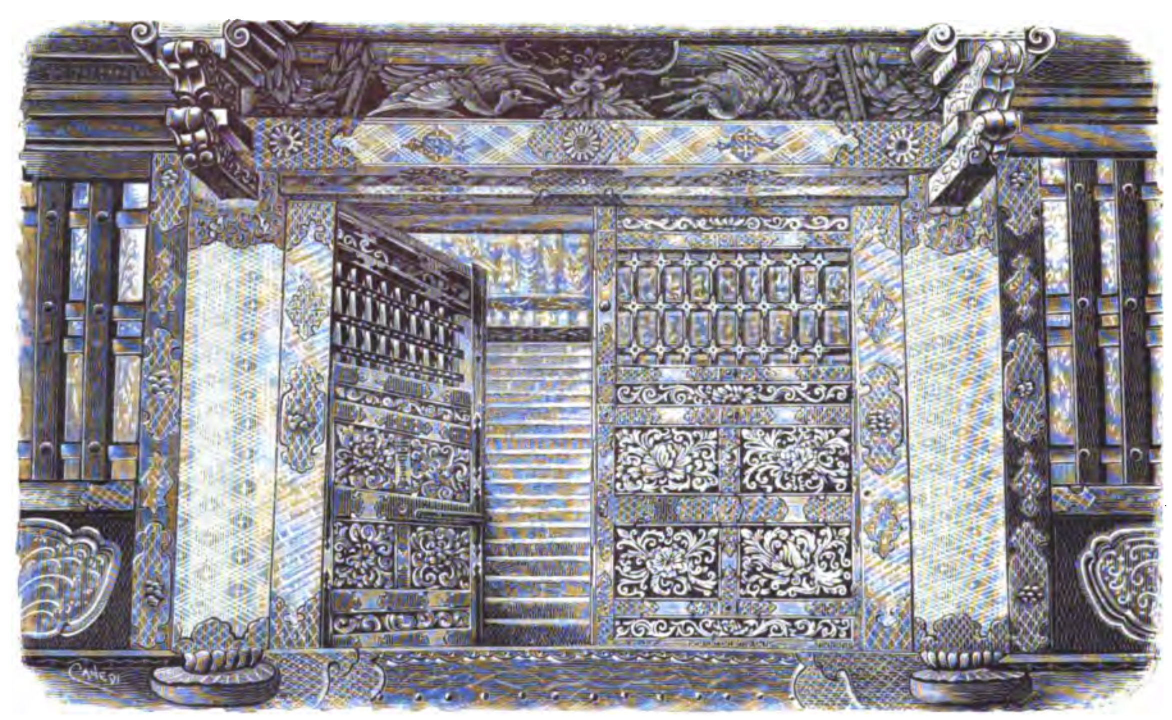
« Quand Mgr Caspar m'envoya à Diêm-Tu, sur cinq cent cinquante chrétiens, il y en avait à peine une centaine d'anciens baptisés, échappés au massacre de 1883 ; tous les autres n'étaient que des néophytes. La grâce de Dieu aidant, j'ai pu augmenter le nombre de mes ouailles et former bon nombre de chrétientés nouvelles, mais au prix de quels sacrifices ! Dans les commencements, il a fallu lutter contre les préjugés des païens. Les vieilles calomnies étaient remises en circulation. On faisait croire au pauvre peuple que je me livrais à un trafic lucratif : aidé par quelques affidés, je me procurais, disait-on, des cadavres pour les expédier en Europe, où l'on en distillait une espèce d'eau lustrale pour en composer des médicaments. Le peuple illettré et ignorant, incapable de comprendre la charité chrétienne, s'y laissa prendre à tel point que l'on fit garder les tombes. A la longue, la lumière s'est faite et la religion s'est établie solidement.

« Après tant de baptêmes administrés, j'ai dû m'occuper très sérieusement d'établir des chrétientés. J'avais à cœur de construire dans les centres, des maisons en chaume où les fidèles se réuniraient pour réciter les prières et assister à la messe.

« J'entrevoyais déjà l'époque où, moins obligé de voyager, je pourrais rester plus tranquille au milieu de mes ouailles en travaillant à les fortifier dans la foi. Hélas ! je comptais sans le typhon et la famine du commencement de l'année. Ces deux fléaux ont fait de nombreuses victimes.

« Jusqu'à ce jour, j'ai fait l'impossible pour aider mes chrétiens ; mais aujourd'hui mes modiques ressources sont complètement épuisées. Plusieurs de mes ouailles ne trouvant plus le moyen de nourrir leur famille s'en sont allées au loin, laissant leurs femmes et leurs enfants dans la détresse. Réduits à la dernière extrémité, ces malheureux viennent me demander du riz. Où trouver de l'argent pour tant d'affamés !

« J'ai confiance que toutes les personnes au cœur généreux, qui n'ignorent pas combien une aumône donnée pour soulager la misère des pauvres souffreteux est agréable à notre divin Maître, se laisseront toucher en lisant ces lignes. »



JAPON. — PORTE DE SAKASHITA CONDUISANT A LA TOMBE DE IYEYASU, A NIKKO ; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, des Missions Etrangères de Paris (voir page 164).

JAPON HISTORIQUE ET ARTISTIQUE
(KAMAKURA ET NIKKO)

Ruines et Mausolées

Par M. Michel RIBAUD
De la Société des Missions Etrangères de Paris

NIKKO
Suite et fin (1)

Au sortir du temple de Toshogu, prodigieux musée devenu classique, le guide nous conduit à la tombe de Tokugawa-Iyeyasu. On revient un peu sur ses pas, on défile de nouveau sous le riche et gracieux portique du Kara-mon, puis l'on tourne à gauche et l'on avance dans un vaste couloir dallé de larges pierres, au milieu de nouvelles bâtisses toujours décorées avec le même luxe. On passe devant un petit temple où sont renfermées les trois superbes pagodes portatives en miniature, que l'on promène chaque année en procession triomphale le jour de la fête du temple de Toshogu ; puis l'on arrive au bâtiment (*Voir la gravure*, p. 157) où se tient la prêtresse shintoïste qui, en certaines occasions, exécute la célèbre danse shintoïste du *kagura*, dont les origines semblent se confondre avec celles du shintoïsme lui-même.

∴

Les scènes épiques chantées par le *kojiki* (mythologie du shinto), dont cette danse ne serait qu'un mémorial, méritent quelque attention.

(1) Voir les *Missions* des 6, 13, 20, 27 janvier, 3, 10, 17 et 24 février, 3, 10, 17, 24 et 31 mars 1899.



On raconte que *Ama Terasu o Mikami*, la déesse du soleil, l'illustre ancêtre de la famille impériale du Japon, est née de l'œil gauche du créateur, Izanagi, au moment où celui-ci était occupé à se laver au retour d'une visite qu'il avait faite dans le royaume des enfers à sa femme morte. Elle avait un frère d'un très mauvais naturel, le dieu *Susa-no-o-no-Mikoto*. Le caractère capricieux de ce prince céleste n'avait fait que s'accentuer avec l'âge. Son plaisir était de tuer les hommes, de déraciner les arbres et de dévaster les champs. Son père le préposa à la garde de l'Océan, qu'il ne put jamais tenir en repos. Ses cris ininterrompus effrayaient l'univers; les rivières et les fleuves se desséchaient de terreur; les hommes mouraient d'effroi la terre se dépeuplait. En un mot, c'était un dieu endiablé que ce Susa-no-o.

Un jour il lui prit la fantaisie d'épouvanter sa sœur, la déesse du Soleil, la radieuse Ama-Terasu, et voilà comment il arriva à ses fins. Il prit un cheval qu'il écorcha vif et auquel il enleva la peau en commençant par la queue et, tandis que la déesse du Soleil et ses célestes compagnes se trouvaient dans le palais en train de tisser les vêtements des dieux, il fit soudainement un grand trou dans le toit et le plafond et y précipita son cheval écorché. Les déesses se pâmèrent d'épouvante; Ama-Terasu prit peur, s'enfuit, alla se cacher dans une grotte dont elle ferma l'entrée avec un énorme rocher, et l'Univers fut rempli de ténèbres.

« Les lamentations des myriades de dieux, dit le *Kojiki* (1), s'élevèrent semblables au bourdonnement des essaims d'abeilles autour des ruches; d'innombrables présages de malheur s'élevèrent de toutes parts. Les huit cents myriades de dieux s'assemblèrent alors dans le lit de la Tranquille Rivière du Ciel et tinrent conseil. Il fut décidé, après de longues délibérations, qu'on userait de ruse.

« Le dieu *Ishi-ko-ri-do-me* façonna un miroir avec du fer tiré des mines de la montagne divine de Kagu; un autre confectionna un collier de pierres précieuses; un troisième, après avoir déraciné et apporté un grand arbre de cinq cents branches (*cleyera japonica*), suspendit à ses rameaux sacrés le collier de diamants, le miroir des dieux et les offrandes pacificatrices, blanches et bleues, puis on récita de nombreuses, prières liturgiques. La déesse *Ame-no-uzume-no-mikoto* s'entoura la taille d'une ceinture de Lycopodes cueillis sur la sainte montagne de Kagu et se fit d'un fusain une coiffure ; elle forma ensuite plusieurs bouquets de feuilles de bambou qu'elle prit en mains; puis, plaçant devant la porte de la grotte où se tenait cachée la déesse du Soleil une planche résonnante, elle dansa bruyamment sur cette espèce de tremplin. La plaine céleste en trembla et les huit cents myriades de dieux rirent ensemble. La déesse lumineuse, cachée dans l'antre, étonnée de ce qu'elle entendait, entrouvrit la porte de sa retraite et parla ainsi :

« — Puisque je me suis retirée, les régions célestes doi-
« vent être dans une complète obscurité. Comment se fait-
« il que *Ame-no-uzume-no-mikoto* soit si joyeuse et que
« les myriades de divinités rient de si bon cœur ? »

(1) *Kojiki*. (*Annales anciennes*). Ces Annales datent de l'an 712. Elles contiennent la mythologie et les origines de la nation japonaise.

« — Nous nous réjouissons, lui fut-il répondu, parce
« que nous avons rencontré une déesse beaucoup plus
« brillante que vous. »

« Pendant ce temps, on approcha vers elle le miroir. La déesse du Soleil, de plus en plus étonnée, sortit peu à peu de sa retraite. Le dieu de la force, qui se tenait caché, la saisit alors par la main, tandis qu'un autre l'enlaçait d'une corde en lui disant :

« — Dorénavant vous ne devez plus vous retirer ainsi. »

« Et, la brillante déesse sortant de sa retraite, l'Univers fut de nouveau illuminé. » (1)

⁂

Telle est la curieuse légende dont la danse du Kagura est destinée à perpétuer le souvenir. Au point de vue historique, cette danse religieuse existait déjà au IVe siècle de notre ère; mais ce fut surtout vers le VIIIe siècle, sous l'empereur Kwammu, qu'elle fut le plus en honneur. Elle consistait déjà, comme aujourd'hui encore, en une espèce de danse gyratoire, exécutée par des prêtresses dans les temples, à l'occasion des principales solennités, pour célébrer la sortie de la lumineuse déesse et la remercier d'avoir bien voulu de nouveau éclairer le monde que sa disparition subite avait plongé dans une nuit épaisse.

Ces danses antiques étaient aussi, comme celles de la légende qu'elles imitaient, accompagnées de chants et de quelques instruments de musique primitifs. C'était la flûte, le *Koto* à six cordes et le *Hoshi*, espèce de claque-bois, composé de deux prismes que l'on battait l'un contre l'autre. On ajouta plus tard le tambour à main nommé *Tsutsumi* et une sorte de flageolet appelé *Hichiriki*.

⁂

Peu à peu ces espèces de Dionysiaques d'une grande simplicité devinrent insuffisantes et on y ajouta d'autres représentations peu compliquées, elles aussi, d'un caractère comique (*Saru-gaku*). C'est ainsi que, par de lentes transformations, on arriva aux scènes dramatiques chantées (*Nô*), qui donnèrent elles-mêmes naissance à la tragédie japonaise, telle qu'elle existe de nos jours. Cette représentation du *kagura* a donc été véritablement pour le théâtre japonais ce que le dithyrambe, chanté à Athènes autour d'un autel improvisé en l'honneur de Bacchus, a été pour le théâtre grec.

Ces deux théâtres ont une analogie frappante, non seulement dans leurs origines, mais encore dans leur développement.

⁂

Nous avons vu qu'au Kagura primitif, devenu insuffisant, furent ajoutées quelques autres scènes d'un genre comique (*Saru-gaku*), qui furent comme l'émancipation de la danse sacrée et que suivit ensuite la création des *No* (scènes dramatiques chantées). C'est vers le XVe siècle, sous le shogun Yoshimasa qu'eut lieu cette innovation définitive, qui créait le théâtre japonais.

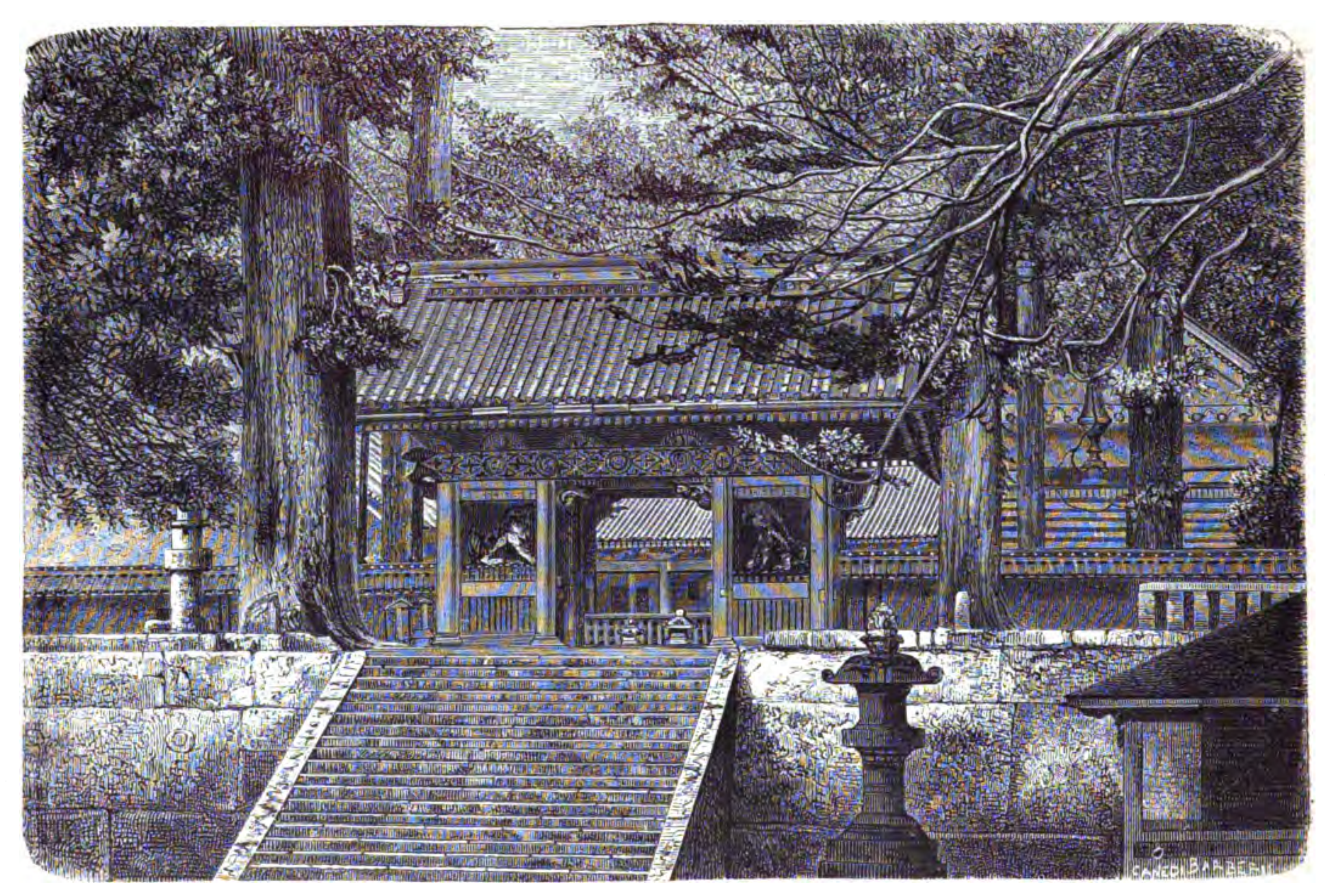
De même que Thespis avait mis en action, en drame, la légende de Bacchus, qui jusque-là n'avait été pour ainsi

(1) CHAMBERLAIN : A *translation of the Ko-ji-ki*.

dire qu'un récit lyrique, de même qu'il détacha un personnage chargé de répondre aux chants du chœur d'Athènes et d'en provoquer de nouveaux, ainsi en fut-il pour le *kagura* dans sa transformation première. Le chœur demeura et on y joignit deux personnages avec lequel il alterna. Plus tard, les poètes japonais, fatigués de répéter sans cesse les louanges de la déesse du Soleil, imitèrent Thespis qui substitua aux chants en l'honneur du dieu Bacchus des sujets de drames pris en dehors de la légende consacrée, destinés à représenter les hauts faits d'autres divinités ou des héros des anciens âges.

∴

Le cercle des idées dans lequel se mouvait le *kagura* fut donc élargi. Les dieux, les héros et même les hommes devinrent le sujet de ces tragédies. Parfois même les ombres y apparaissent et viennent raconter les actions éclatantes de leur vie terrestre. Ces pièces japonaises sont généralement empreintes d'idées bouddhistes, car leurs auteurs étaient pour la plupart des bonzes. On y rencontre fréquemment des tableaux de poésie symbolique pleins d'une mélancolie particulière au panthéisme fataliste de Bouddha. Les fleurs qui se flétrissent, les feuilles qui tombent nous enseignent la brièveté de la vie; le disque de la lune sans cesse croissant et décroissant nous avertit de l'instabilité et de la fragilité de la gloire. Le sage ne



JAPON. — PAGODE A NIKKO; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD, des Missions Etrangères de Paris (voir le texte).

triomphe des démons et ne se dégage des mille illusions de ce monde que par la connaissance de la vraie doctrine, c'est-à-dire par les enseignements du Bouddhisme. Une théorie fréquemment employée dans le cours de ces drames est celle de l'*Ingwa-ôhô*, d'après laquelle toutes nos actions, soit bonnes, soit mauvaises, provoquent et amènent d'elles-mêmes et fatalement leur récompense ou leur châtiment (1).

Et en cela ne trouve-t-on pas une nouvelle ressemblance avec cet inéluctable destin qui planait sur toutes les fictions tragiques du théâtre grec. C'était, en effet, une croyance invétérée dans le monde hellénique, comme dans le bouddhisme japonais, que le mal, sous quelque forme qu'il se présente, appelle nécessairement la calamité et la ruine. Cette force irrésistible était une sorte de divinité vengeresse qui punissait le coupable de génération en génération jusqu'à l'extinction de sa race, comme nous le montre l'histoire de la famille d'Œdipe ou des Labdacides.

∴

Les *Nô* se jouaient, comme ils se jouent encore, sur une espèce d'estrade rappelant le *proscenium* antique. A droite, se trouve une nouvelle estrade plus étroite, réservée aux choreutes. L'orchestre se tient au fond dans une logette

(1) P. PERI, *Revue Française*.

spéciale. De même que les acteurs d'Athènes, les personnages des *nô* portent des masques reproduisant les physionomies des héros qu'ils représentent. Il ne paraît pas que ces personnages aient jamais fait usage d'une chaussure spéciale rappelant le cothurne. Les hauts talons de ce dernier, qui avaient pour but de rehausser la taille, étaient exigés par l'étendue véritablement extraordinaire de la scène grecque, car les acteurs sans une stature au-dessus de la grandeur humaine, n'y auraient pu représenter dignement les dieux et les héros. Une telle nécessité n'existait pas ici, car la scène relativement petite ne pouvait atténuer la taille des acteurs.

Le décor du fond qui, chez les Grecs, s'appelait précisément la *scène* et faisait connaître aux spectateurs, non seulement les lieux où se déroulait le drame, mais encore d'où venaient les acteurs; ce décor du fond n'existe pas dans le *nô* japonais, c'est le chœur qui y supplée. Par ses indications, les auditeurs sont mis au courant de toutes les circonstances de temps et de lieux nécessaires à l'intelligence de l'action; parfois même il raconte les scènes que miment les acteurs.

JAPON — LE TOMBEAU DE IYEYASU, A NIKKO; d'après une photographie envoyée par M. RIBAUD. (Voir p. 164).

∴

La représentation des *Nô* était une des récréations les plus recherchées de l'aristocratie japonaise. Peu après leur apparition, ils devinrent un genre officiellement adopté dans les fêtes et les cérémonies de la noblesse. En certaines occasions même, les Shoguns ne dédaignèrent pas d'y jouer un rôle. Ces *Nô* n'ont, de nos jours, rien perdu de leur attrait, et sont encore un des régals les plus recherchés des beaux esprits du Japon. Ils sont écrits dans un style un peu spécial et d'une très haute valeur littéraire. On y rencontre souvent des jeux de mots délicats qui consistent dans l'emploi de termes dont le sens se modifie suivant qu'on les rapporte à ce qui précède ou à ce qui suit; dans les descriptions, les effet de ces expressions amphibologiques est des plus saisissants.

Nous avons fait remarquer que ces scènes dramatiques appelées *Nô*, sorties de la danse primitive du *kagura*, étaient un genre qui s'adressait spécialement à l'aristocratie japonaise.

Les *Shibai* ou *kabulki*, pièces dramatiques destinées au peuple, dont les sujets moins relevés, au lieu de traiter des exploits des dieux et des héros, représentent seulement les mœurs et des scènes de la vie vulgaire, n'en sont pas moins, malgré la différence radicale du genre, indirectement sortis de la vieille danse sacrée qui nous occupe, ainsi que la comédie proprement dite, appelée *kyogen*.

∴

Dès le début, comme déjà nous l'avons vu, des scènettes, d'un caractère comique nomms *saru-gaku*, avait été juxtaposées au *kagura*.

Ce sont ces petites opérettes qui, après une suite de longues transformations, produisirent les drames historiques (*jidai-mono*) et les pièces comiques (*sewa-mono*), qui se jouent actuellement sur la scène japonaise et qui ne reçurent leur forme définitive qu'au XVIe siècle.

Ce qui vient d'être dit au sujet des commencements, des différents développements et des différentes formes du théâtre japonais suffit pour montrer quelle a été l'importance du *kagura* au point de vue littéraire et artistique. De même que l'antique « dithyrambe » en l'honneur de Bacchus a été le principe de la tragédie et de la comédie chez les Grecs et que de ce germe grossier est sortie cette exubérante végétation littéraire qui a produit en Occident, depuis Eschyle et Aristophane, tant de fruits vigoureux, ainsi en est-il, quoique dans une sphère plus limitée, de la vieille danse shintoïste en l'honneur de la déesse du Soleil. Ce Japon, qui offre, à de nombreux points de vue, tant de ressemblance avec la Grèce antique, nous montre donc de nouveau, dans la presque identité des origines et du développement de son théâtre, une similitude frappante avec l'illustre terre classique.

∴

Le temple du *kagura* n'est pas très éloigné du portique *Sakashita-mon*, qui s'ouvre sur le grand escalier conduisant à la tombe de Iyeyasu.

Ce portique, richement et minutieusement décoré (*Voir la gravure* p. 160), se nomme aussi *Neko-no-mon* (la porte du chat); on remarque, en effet, au-dessus de l'architrave de cette pièce d'art, un chat endormi finement travaillé, dû au ciseau du célèbre sculpteur Zingoro. « Si cet artiste l'avait représenté réveillé, il aurait pris la fuite, » disent les Japonais.

∴

Au sortir de ce portique, nous commençons l'ascension de l'immense escalier (*Voir la gravure* p. 165) qui aboutit au tombeau proprement dit du grand Shogun, enfoui bien haut au sein des cèdres dans le profond silence de cette solitude montagneuse qui sied aux morts.

Après tant de magnificences somptueuses, tant de monuments merveilleux, entassés avec une profusion inouïe, après tant de sculptures et de peintures, tant de laques précieuses et tant d'ors accumulés, après ce dédale inconcevable d'œuvres d'art, produit merveilleux de maintes générations de travailleurs et d'artistes, on se trouve ici en face d'une nature sauvage et triste, pleine d'une mélancolique et solennelle grandeur. Des deux côtés de cet escalier de granit à pente raide que nous gravissons à présent, s'élève, droits comme des colonnes de temples, d'innombrables troncs géants de cèdres séculaires dont l'énorme chevelure noire à pompons s'enchevêtre, se compénètre, formant ainsi une voûte dense où, à peine de temps en temps, à travers de rares éclaircies, filtrent quelques jets de lumière, quelques rayons de soleil égarés, qui tachettent les feuillages, les troncs et le sol.

∴

Comme ils doivent chanter sinistrement au sein de cette métropole, ces géants de la nature, sous les rafales de l'hiver quand le vent déchaîné, s'engouffrant dans leurs ramures épaisses, fait vibrer tout cet ensemble de son puissant archet ! Quelle symphonie grandiose pour bercer l'illustre shogun défunt ! Cet hymne funèbre s'adoucit aux approches de mai. La brise printanière se joue alors gaîment autour des vieux colosses à la verdure éternelle. Ce n'est qu'un murmure harmonieux qui va toujours en s'adoucissant jusqu'à l'entrée de l'automne. En été cependant, de temps à autre, l'orgue de la nature reprend ses accents terribles, tandis que les éclairs sillonnent la nue et que la foudre éclate. Mais ce ne sont là que de brèves modulations destinées à rompre la monotonie de ce concert....

∴

Nous continuons à gravir cette montée ardue. Les balustrades qui la bordent sont, comme ses degrés, faits d'énormes quartiers de granit. Ses colonnettes massives ont été creusées dans les blocs. Ainsi exposées à l'humidité froide des sous-bois, ces rampes robustes se sont couvertes d'une épaisse fourrure de mousses et de lichens accumulées par les siècles.

De temps à autre, on rencontre de petits espaliers où l'on peut s'arrêter et d'où la vue plonge à droite et à gauche sur des ravins, des bas-fonds en clairières illuminées. Plus on monte, plus on distingue nettement les clameurs des cascades, qui se suivent et se succèdent en fugues échevelées. Leur ruissellement continu, leurs chutes étouffées, le grondement sourd des torrents sont encore une nouvelle musique dont la monotonie lugubre s'harmonise bien avec ce séjour des morts.

∴

Nous arrivons enfin au tombeau de Tokugawa-Iyeyasu, le point aboutissant, le terme de toutes les splendeurs qui se sont déroulées sous nos yeux jusqu'à présent. Au milieu d'une esplanade pratiquée au sein de la forêt s'élève une terrasse entourée d'une balustrade granitique ; au centre, abrité d'une toiture de pagode. se dresse un petit monument de bronze. C'est celui qui renferme les cendres de Iyeyasu (*Voir la gravure* p. 163).

Par devant, toujours en bronze, se trouve le brûle-parfums, le chandelier et le vase à fleurs traditionnel qui ornent tout autel bouddhiste. Tel est, dans son austère simplicité, cette cour de la mort où reposent les restes de ce génie païen.

C'est un spectacle plein d'enseignements pour l'homme que cette étroite terrasse au centre de laquelle une petite urne contient les restes du vieux monarque d'Orient si redouté et si puissant.

Les temples-tombeaux qui précèdent ont redit sa gloire; l'urne funéraire chante sa vanité. On voudrait voir gravées sur le frontispice de ces mausolées les paroles qu'employa Bossuet pour flageller les hauts dignitaires et leur amour des monuments funèbres et des épitaphes : « Quand je vois ces riches tombeaux sous lesquels les grands de la terre semblent vouloir cacher la honte de leur corruption, je ne puis assez m'étonner de l'extrême folie des hommes qui érigent de si magnifiques trophées à un peu de cendre et à quelques vieux ossements. C'est en vain que l'on enrichit leurs cercueils de marbre et de bronze ; c'est en vain que l'on déguise leur nom véritable par ces titres superbes



NIKKO. — Escalier qui conduit au tombeau de Iyeyasu d'après une photographie envoyée par M. Ribaud (voir p. 164).

de monument et de mausolée. Que nous profite après tout cette vaine pompe si ce n'est que le triomphe de la mort est plus glorieux et les marques de notre néant plus illustres ! »

FIN

Les Lazaristes dans le Sud de Madagascar

Par Mgr CROUZET, Lazariste, Vicaire apostolique.

Le Vicariat apostolique de Madagascar Sud, créé après la conquête de la Grande-Ile par le général Duchesne, a été confié par le Saint-Siège aux Lazaristes, qui avaient déjà évangélisé cette partie de l'île, du vivant de saint Vincent de Paul et de son premier successeur (1648-1674).

Mgr Crouzet est le premier Vicaire apostolique de cette mission nouvelle. Il en a pris possession au mois de mars 1896, et a fixé sa résidence à Fort-Dauphin, port de la côte Sud-Est, où l'attiraient les héroïques souvenirs des missionnaires envoyés par le saint fondateur de la Congrégation des Lazaristes. Depuis, il a établi les postes de Tulléar, sur la côte Sud-Ouest, d'Ampasiména, dans la vallée d'Ambolo, au Nord-Ouest de Fort-Dauphin, et de Farafangana, au Nord, dans la direction de Tamatave. Le poste d'Ampasiména dut être abandonné momentanément, en mars 1898, et n'a pu être réoccupé qu'au mois d'août dernier. Mgr Crouzet relate dans les intéressantes pages qu'on va lire les circonstances de ce double épisode.

I

La Mission d'Ampasimena et la tribu des Romelokos. — Des contribuables mécontents. — Chaude alerte et fuite précipitée. — Fin de la mutinerie.

Le 29 mars, M. Danjou, le Frère Vincent, M. Cortigeani, garde européen, et deux soldats de la milice indigène, se hâtaient de réunir et mettre en lieu sûr les objets les plus précieux appartenant à notre mission d'Ampasiména, et à 11 heures de la nuit, quittaient sans bruit la résidence.

∴

Ampasiména est un petit village : il se compose de douze ou quinze cases peuplées d'une centaine d'habitants. On saisirait difficilement le motif qui nous a fait choisir cette localité, pour nous établir, si on ne savait qu'elle tire une importance particulière de sa situation.

Autour de ce point central sont groupés dix-sept villages, c'est-à-dire toute la tribu des Romelokos, peuplade indépendante, n'ayant jamais subi aucune domination, complètement étrangère à toute civilisation et très ignorante, sans néanmoins manquer d'intelligence, ni surtout de finesse. Les Romelokos sont des envahisseurs qui occupent le pays par droit de conquête, après en avoir expulsé les Zanakapely. Ces derniers ne se sont pas soumis à leurs vainqueurs ; ils sont allés planter leurs tentes quelques kilomètres plus loin, et y attendre le jour de la revanche. Dans une récente rencontre entre les deux peuplades rivales, le sang coula abondamment.

M. Danjou, qui se trouvait sur les lieux, le fait étant postérieur à son installation à Ampasiména, eut alors à panser ce que les chirurgiens appellent de *magnifiques* blessures. Les sagaies, les haches, avaient admirablement manœuvré ; les estafilades mesuraient jusqu'à dix ou douze centimètres. Ces combats, auxquels l'occupation française aura mis fin, nous l'espérons, n'étaient pas seulement le résultat de l'amour-propre froissé ; la possession d'une très belle et fertile vallée en était l'enjeu et le mobile principal.

∴

Lorsqu'on observe cette vallée, au fond de laquelle le Manampany roule ses eaux limpides, la divisant en deux parties presque égales, on est agréablement impressionné. Sur les deux rives de ce cours d'eau, s'étagent, séparées seulement par des jardins ou des bouquets d'arbres, les cases des indigènes groupés par familles. Aussi loin que s'étend le regard, on voit les habitants, hommes, femmes et enfants, se livrer à leurs petits travaux ou savourer du matin au soir les douceurs du *far niente*.

Les oreilles sont parfois frappées de fortes exclamations : on distingue le bruit de voix qui s'entrechoquent et se croisent. Il n'y a pas cependant de quoi s'alarmer, ni même s'émouvoir. La tribu se livre alors à un de ses exercices préférés. Les principaux du pays sont réunis en assemblée délibérante, en *Kabary*. Ils discutent et discuteront jusqu'au soir, pour recommencer peut-être le lendemain. L'objet du litige serait-il d'un médiocre intérêt, n'importe, la décision ne sera prise, ne sera acceptée que lorsque personne n'aura plus rien à dire. Et Dieu sait s'ils ont reçu la loquacité en partage.

Tandis que les hommes discutent bruyamment, de minuscules pirogues glissent silencieusement sur le Manampany, dont les eaux transparentes reflètent l'azur du ciel et le feuillage épais des arbustes qui le bordent. On remarque aussi d'énormes chauves-souris, décorées en langue malgache du nom gracieux de *Fany*, qui battent lourdement l'air de leurs larges ailes.

∴

Le paysage est enchanteur. Le sol paraît d'une fertilité vraiment exceptionnelle dans la Grande-Ile. On lui demande peu, et ce peu il le donne avec générosité. Bananes, patates sucrées, manioc, y viennent comme par enchantement et suffisent largement aux besoins d'une population facile à contenter. De magnifiques rizières coupent le vert sombre des arbres de larges taches à tons plus tendres et chatoyants, et promettent, pour toute l'année, richesse et abondance.

Très peu d'oiseaux font entendre leur ramage. En revanche, quantité de corbeaux à cravate blanche remplissent l'air de leurs croassements secs comme un bruit de bois qui casse.

Les beautés de la nature n'adoucissent pas toujours les mœurs. Les événements qui ont rempli la journée du 29 mars 1898 ne le démontrent que trop.

∴

On pense bien que si M. Danjou, le Frère coadjuteur de la mission, et leurs hôtes quittaient la résidence à 11 heures du soir, ce n'était pas le moins du monde pour se livrer aux douceurs d'une promenade sentimentale, ni en vue des agréables impressions d'une excursion de vacances. Un motif plus sérieux les déterminait à ce départ précipité.

Comme je l'avais déjà remarqué, les Romelokos forment une tribu autonome, qui pousse à la folie l'amour de l'indépendance. Toujours libres, ils n'ont jamais reconnu de maître, jusqu'à l'arrivée des Français.

A leur grand étonnement, un beau jour, ils virent des soldats venus d'un pays lointain traverser leurs pays, et des chefs qu'ils n'avaient point connus leur intimer des ordres. Ils comprirent le changement survenu; mais, plus faibles que les nouveaux conquérants, ils dissimulèrent leurs sentiments intimes et acceptèrent tout avec une apparente satisfaction et cet empressement faux, qui ressemble tant au véritable. Cela dura tant qu'il ne fut question ni d'impôts, ni de recensement, ni de journées de prestation. Ils voulaient bien être Français de nom et arborer les couleurs de la France, mais pas davantage. Ne rien leur demander, ne rien exiger d'eux, telles étaient les conditions indispensables de leur acceptation du nouveau régime.

Il n'est pas inutile de noter qu'ils ne furent ni maltraités ni molestés. On usa envers eux de beaucoup de ménagements. Mais, comme il n'était pas possible de leur accorder des privilèges particuliers, il fallut bien en venir à leur intimer de nouveaux devoirs.

Le garde européen, dont nous avons parlé, s'était rendu à Ampasiména dans ce but. Homme calme et pacifique, il s'acquitta de sa mission avec tact et fit connaître à la population réunie les propositions qu'il était chargé de lui transmettre au nom de l'autorité française.

∴

Les Romelokos, prévenus d'avance et décidés à la résistance, répondirent par un refus énergique. Pour se prémunir contre toute velléité de défaillance, ils avaient absorbé auparavant force verres d'une liqueur atroce, espèce de rhum, qu'ils fabriquent eux-mêmes d'une façon rudimentaire, avec des bananes et de la canne à sucre. Quand les têtes sont ainsi échauffées, rien ne les arrête, leur exaltation ne cède devant aucune considération. Cette tactique leur ayant réussi à l'époque de la domination Hova, le même résultat leur paraissait assuré.

« — Voulez-vous, leur dit le chef de la tribu, voulez-vous obéir au gouvernement français?

« — Non! non! non! »

Et des hurlements formidables furent poussés. La discussion prit fin sur ces mots, mais non pas la manifestation hostile.

En un clin-d'œil, les deux cents hommes qui formaient l'assemblée furent debout et exécutèrent une danse guerrière, dont la signification était claire. Armés de haches et de bâtons, ils chantaient, s'agitaient en cadence, exécutaient de savants moulinets, reculaient, se ruaient sur la porte de la maison des missionnaires, sans cependant menacer directement les personnes.

∴

Le garde européen, qui n'avait que deux soldats pour toute escorte, se sentit impuissant à réprimer cette mutinerie. Il ne le tenta même pas. Lui et M. Danjou conservèrent un imperturbable sang-froid et considérèrent, impassibles, cette scène sauvage, se demandant à quelles extrémités allaient se porter ces hommes grisés d'eau-de-vie.

∴

Fatiguée ou satisfaite de son audace, la bande des forcenés se retira enfin. Les heures qui suivirent furent calmes. Cette tranquillité n'était nullement l'indice de l'apaisement et d'une prochaine soumission. En effet, à la tombée de la nuit, un ami dévoué et fidèle vint prévenir qu'il serait bon de prendre des mesures efficaces et rapides de préservation.

« — Les hommes boivent toujours, dit-il, et ils attendent un renfort de deux cents rebelles, qui, dès le matin, descendront de leurs montagnes; ensemble, ils reviendront à la



charge ; il y aura du sang versé, votre vie court un danger sérieux. »

M. Danjou et le garde reçurent la confidence sans paraître s'en émouvoir. Mais, dès qu'ils furent seuls, ils se préparèrent à partir, et à 11 heures du soir, alors que tout reposait aux environs, ils gagnèrent les bords du Manampany, s'emparèrent de deux pirogues et descendirent le fleuve. A 5 heures du matin, ils atteignaient Manantantena, et étaient reçus à un poste de soldats français.

∴

Le Bon Dieu avait sauvé les personnes ; mais la station de la mission nouvellement établie à Ampasiména et ses œuvres étaient matériellement ruinées. Cette résidence se relèverait-elle ? Nous nous plaisions à l'espérer, nous souvenant des paroles de saint Vincent : Une œuvre qui souffre dès ses débuts est une œuvre bénie de Dieu.

∴

M. Danjou rentra à Fort-Dauphin et attendit, sans se décourager, des temps meilleurs. L'attente a duré cinq mois, jusqu'au 24 août.

Dans l'intervalle qui s'est écoulé entre le 29 mars et cette dernière date, le capitaine commandant le Cercle militaire de Fort-Dauphin a pris des mesures sages et énergiques : il a employé des moyens de persuasion qui ont produit leur effet.

La réflexion est venue aussi chez les rebelles, tardivement sans doute, mais mieux vaut tard que jamais. Les Romelokos sont perplexes. C'est qu'ils connaissent notre ferme volonté de maintenir le poste de mission établi chez eux à Andrasiména, et en même temps craignent que nous ne transportions la résidence principale à Andasibe, chez leurs voisins et ennemis, les Zanakapely.

∴

Il serait trop long d'exposer en détail tout ce qu'ils ont dépensé de diplomatie pour nous attirer de nouveau chez eux et ce que nous avons mis de persistance à nous faire prier, malgré l'envie qui nous brûlait de répondre aussitôt à leur appel.

Leur dernière démarche revêtit un caractère on ne peut plus pressant et décisif.

Lors du passage à Fort-Dauphin du général Gallieni, gouverneur général de Madagascar, une députation des chefs les plus considérés est venue lui présenter une supplique : « On demandait M. Danjou, on ne voulait que lui... Il est vrai qu'une manifestation avait eu lieu ; mais elle n'était pas dirigée contre sa personne, ni contre son œuvre... Et puis, on avait cédé à un entraînement insensé, on avait agi sous l'impression de l'ivresse... On aimait le Père, qui avait rendu des services, instruit les enfants, soigné les malades, guéri les blessés... bref toute la gamme des louanges. »

Le Gouverneur général coupa court à ces protestations prolixes, en donnant l'assurance qu'il transmettrait la demande à l'évêque et l'appuierait de son autorité.

A vrai dire, il nous tardait de voir se produire cette pétition, car, à côté de nous, on surveillait, on épiait, on se tenait prêt à partir.

Il devient banal de parler des protestants à Madagascar, de leur influence, de leurs agissements, de leur propagande. Il est de bon goût, dans certains milieux, de traiter leur prosélytisme d'imaginaire. N'ira-t-on pas jusqu'à nous accuser d'avoir inventé les protestants, pour nous en faire une réclame. En attendant, ces protestants inoffensifs ne se désintéressent pas de notre œuvre d'évangélisation catholique ; ils demeurent fermes à leurs postes, lèvent la tête, parlent haut et se font écouter, quand ils n'ont pas en face d'eux des hommes de devoir et d'énergie. Personnellement, ce sont de très braves gens, bons maris, bons pères de famille ; la plupart sont d'anciens menuisiers ou charpentiers, qui maniaient avec habileté les outils de leur travail professionnel. Anglais de cœur sinon d'origine, Norvégiens, Suédois, Américains, Français, ils déploient tous une grande activité pour répandre leurs Bibles et l'Evangile faussé de leurs sectes.

Quand il s'est agi de nous établir à Ampasiména, les protestants ont essayé de nous barrer la route ; ils ont fait construire immédiatement une case, à côté de celle que nous avions louée. Ils invoquaient des droits de priorité ; et, sans une intervention puissante, un conflit se fût élevé. Ils se seraient volontiers assis dans la chaire de M. Danjou. A aucun prix, je ne l'eusse souffert. Je ne veux pas qu'on puisse croire qu'il suffit de nous menacer pour nous faire disparaître ! Je ne voulais pas davantage que le bien commencé par notre missionnaire fût perdu. Les grandes personnes, effarouchées d'abord, s'étaient rapprochées du prêtre, le sentant bon, affectueux, dévoué, l'apprivoisement s'était fait. Quarante enfants avaient fréquenté régulièrement l'école pendant deux mois. Ils avaient appris leurs prières, un peu de français. Ah ! des écoles ! Une de nos grandes peines, et non certes la moindre, est de ne pouvoir les multiplier et lancer partout des maîtres instruits et catholiques. Quel bien se ferait !...

Tout cela m'a entraîné loin de mon voyage, car, vous ne vous en doutez guère jusqu'à présent, c'est d'un voyage que j'écris la relation.

∴

Donc, nous avons accepté avec empressement la demande des Romelokos. Nos bons louveteaux, transformés pour la circonstance en douces brebis, se sont présentés à la mission et ont poussé la générosité jusqu'à consentir au payement d'une indemnité.

Le commandant du Cercle militaire avait, en effet, l'intention de leur imposer une forte amende, afin de nous dédommager des pertes sérieuses que nous avions subies. Nous n'avons pas cru devoir accepter. Nous leur avons seulement demandé de se charger du transport des objets qu'on avait déménagés et déposés dans un poste militaire, distant de 30 kilomètres d'Ampasiména. Nos prétentions, jugées très modestes, sont acceptées sans difficulté.

D'ores et déjà le jour du départ fut fixé au mardi 23 août.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Annuaire pontifical catholique pour 1899, par Mgr Albert Battandier. — 1 vol. in-12 de 540 pages. Paris, Maison de la Bonne Presse, 8, rue François Ier.

L'*Annuaire pontifical catholique* permet en quelque sorte de passer en revue la grande armée catholique, d'en apercevoir la divine organisation et d'en admirer la vénérable hiérarchie.

Un coup d'œil jeté sur la table des matières révèle la richesse et la variété des détails et des statistiques.

Après le calendrier de Rome et celui des Maronites, nous trouvons la double liste alphabétique et chronologique des papes avec une courte notice sur chacun et même une biographie plus complète de ceux du xve siècle. Viennent ensuite des études savantes sur les Régestes pontificaux et sur la tiare et les clés (avec plusieurs illustrations). Plus loin un compte rendu détaillé des consistoires et actes pontificaux de la dernière année.

Après le pape arrivent les cardinaux. Parmi les renseignements qui s'y rapportent, signalons surtout la liste des saints et la biographie des membres actuels du Sacré-Collège. Puis la série des patriarches, archevêques, évêques, vicaires apostoliques, avec quelques lignes sur chaque dignitaire et sur chaque diocèse.

L'*Annuaire* consacre aussi aux Ordres religieux des pages très instructives et reproduit leurs armoiries. Enfin la Famille pontificale figure avec ses prélats, ses camériers, ses chapelains, etc.

On voit, par cette froide et incomplète énumération, que cet *Annuaire* mérite d'avoir une place dans toutes les bibliothèques religieuses.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

En mémoire de Me Marie Martin, du diocèse St-Hyacinthe.. 2311 85
Un anonyme du diocèse de Chambéry .... 100 »
Priez pour moi, Lyon .... 1 »
Anonyme d'Avignon .... 1 »
M. l'abbé Camille Rumpler, diocèse de Cambrai .... 5 »
M. Defrance, du diocèse d'Amiens 0 90
Divers anonymes, Lyon .... 50 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Chouvellon et Mgr Christiaens),
Un abonné du diocèse de Lyon .... 500 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. A. Staffler, Cochinchine sept.),
Anonyme de Tourcoing, diocèse de Cambrai, en l'honneur de saint Antoine .... 150 »
S. G. Mgr Marchal, Paris .... 10 »
Anonyme du diocèse de Laval, demande de grâce spéciale... 10 »
L. F. G., Langres .... 50 »
Anonyme du diocèse de Nîmes .... 100 »
Une dame de Lyon .... 7 »

Pour les Arméniens affamés (Mgr Bonetti),
Au nom de Antoine Pinot, de Garchizy, diocèse de Nevers.. 1 50

A S. B. Mgr Géraïgiry, pour le diocèse de Panéas,
Mlle de Radellac, du diocèse de Quimper .... 1 »
Anonyme de Lyon 2 50

Pour l'Arménie (Pères Jésuites),
Divers anonymes, en l'honneur de saint Antoine de Padoue 46 50

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés,
Mlle Marguerite Guérin, Paris .... 15 »
M. Al. Maës, diocèse de Paris .... 10 »
Pain de saint Antoine, B. de M., Paris .... 5 »
Anonyme de Versailles, demande de prières pour ses défunts 10 »

M. Duval, du diocèse de Chartres .... 10 »
En mémoire de M. Debray, diocèse de Nice .... 5 »

A Mgr Georges Goga (Senah),
En memoire de M. Debray, diocèse de Nice .... 5 »

A M. Granjanny, à Cheyur (Pondichéry),
Anonyme de Versailles, demande de prières pour ses défunts 10 »

A Mgr Gandy, Pondichéry,
En mémoire de M. Debray, diocèse de Nice .... 5 »

A M. Chavanol, Sittamour, Pondichéry,
En mémoire de M. Debray, diocèse de Nice .... 5 »

A M. Fourcade, Pondichéry.
En mémoire de M. Debray, diocèse de Nice .... 5 »
Plusieurs anonymes d'Angleterre .... 130 »

Au R. P. François Régis, Pondichéry, pour son église Saint-Antoine,
Anonyme du diocèse de Lyon .... 10 »

A M. Servanton, Mayssour.
M. Al. Maës, diocèse de Paris .... 10 »
Anonyme de Versailles, demande de prières pour ses défunts 10 »
M. l'abbé Lubicz-Rowicki, Montpellier, demande de prières.. 5 »

A Mgr Chouzy, Kouang-Si pour la Chapelle de N.-D. de Fourvière du P. Bertholet.
Anonyme de Versailles, demande de prières pour ses défunts 5 »

A M. Clerc-Renaud, Kiang-si, sept. pour la chapelle du B. Perboyre.
Anonyme de Versailles, demande de prières pour ses défunts 5 »

A Mgr Reynaud, Tche-Kiang pour les missions de Hang-Tcheou.
M. Al. Maës, diocèse de Paris .... 10 »
Anonyme de Versailles demande de prières pour ses défunts 10 »
M. l'abbé Lubicz-Rowicki, Montpellier, demande de prières 5 »

A Mgr Chouvellon (Su-tchuen oriental).
Anonyme du diocèse de Lyon .... 10 »

Au R. P. Cothonay, Fo-Kien.
Anonyme du diocèse de Lyon .... 10 »

A M. Dalibert, Hakodaté, pour N.-D. de la Délivrande.
Anonyme du diocèse de Bayeux .... 10 »

Pour l'Œuvre des catéchistes du diocèse de Nagasaki.
R. D. W., à Gand .... 300 »

Au R. P. Eusèbe, Gallas.
Anonyme du dicèse de Lyon .... 10 »

Pour le rachat d'enfants esclaves en Afrique (Mgr Augouard).
Plusieurs anonymes d'Angleterre .... 38 »

Au R. P. Ray, Grand-Bassam.
M. Al. Maës, diocèse de Paris .... 10 »
Anonyme de Versailles, demande de prières pour ses défunts 10
M. l'abbe Lubiez-Rowicki, Montpellier, demande de prières 5 »

A Mgr Hacquard, Tombouctou.
M. Al. Maës, diocèse de Paris .... 10 »

A Mgr Simon, (Fleuve-Orange).
Un prêtre du diocèse de Troyes .... 10 »

Pour le baptême d'une petite fille païenne sous le nom de Marie (Mgr Augouard).
M. Vigneron, du diocèse de Poitiers .... 5 »

Pour le rachat et le baptême d'enfants (Mgr Augouard)
Anonyme du diocèse de Viviers, demande de prières .... 10 »

Pour le baptême d'une petite païenne sous le nom d'Angelina (Mgr Augouard).
Une anonyme du diocèse de Saint-Dié .... 5 »

Pour les lépreux (M. Clerc-Renaud, Kiang-si sept.)
Une anonyme du diocèse de Saint-Dié, demande de prières 5 »

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CORÉE. — Vue de Ouen-San; d'après une photographie de M. Granzella, officier des douanes coréennes, envoyée par M. Bret, missionnaire en Corée (voir p. 175).

Les Nouvelles de Corée

L'*Agence Havas* a publié dernièrement la dépêche suivante :

« Yokohama, 8 avril.

« Une mission catholique française a été détruite à Chun-Chong dans la Corée. Un prêtre a été enlevé. On ignore s'il est mort ou vivant. Des troupes coréennes ont été envoyées sur les lieux. »

Voici ce que nous écrit à ce sujet M. le Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères de Paris :

« Nous n'avons reçu au Séminaire absolument rien qui soit de nature à confirmer la dépêche publiée par les journaux, au sujet de la Corée. En outre, parmi les noms des chrétientés coréennes, nous n'en voyons aucun qui se rapproche de « Chun-Chong ».

CORRESPONDANCE

HAUT-ZAMBÈZE (Afrique méridionale)

La Mission de Chishawasha.

On nous communique une lettre bien intéressante que le R. P. Moreau, missionnaire au Haut-Zambèze, écrit à un de ses compagnons d'apostolat, le R. P. Casset, rentré momentanément en France pour raison de santé. On lira avec plaisir ces consolantes nouvelles sur les progrès de la mission du Mashonaland, située dans la partie nord-est du pays des Matabelés.

LETTRE DU R. P. MOREAU, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, AU R. P. CASSET

Le pays que nous évangélisons est bien différent de Dunbrody. S'il était habité par une population plus industrieuse et plus intelligente que ne le sont les Mashonas, il ne le céderait en rien à l'Europe. Mais il faudrait faciliter l'écoulement des eaux. Ici les rivières, au lieu de creuser leur lit jusqu'au rocher,

se remplissent de sable et de terre. Elles se répandent alors dans les plaines et forment des marais qui deviennent la cause des fièvres de ce pays. J'ai fait creuser un fossé de 500 mètres de long, et c'est plaisir de voir, après une averse, s'enfuir des masses d'eau qui, sans le fossé, seraient restées à couver des miasmes pour le commencement de la saison sèche.

Les pluies ont commencé et maintenant la campagne est magnifique. Les hautes herbes sèches ont été brûlées et les prairies présentent l'aspect le plus riant et le plus fertile. La mission est entourée de collines boisées formant un cercle immense. L'arbre le plus commun est le *mujanje*, qui fournit un assez bon bois de charpente pour nos toits, nos portes, nos fenêtres. A la fin de la saison sèche, nous avons encore quatre ruisseaux coulant constamment, et l'un d'eux donne un courant suffisant pour faire tourner une roue hydraulique.

Tous nos animaux disponibles, ânes, mules, bœufs, sont à la charrue tous les jours. Quant aux Mashonas, ils ont perdu tout leur bétail de labour; ils doivent donc cultiver leurs champs à la bêche. Longtemps avant les pluies, ils ont ensemencé les endroits bas et humides, et leur maïs commence déjà à être en fleurs.

Les Mashonas ne sont guère robustes : il en faut au moins quatre pour un fardeau qu'un Cafre porterait seul. Tandis que les nègres sont connus pour leurs belles dents, les Mashonas sont très mal dotés sous ce rapport. Quand ils rient, ce qui n'est pas commun, ils ne présentent qu'un râtelier ébréché, des dents incrustées de tartre et des gencives gonflées et malsaines. Il est juste d'ajouter que les Mashonas diffèrent grandement de village à village.

∴

Les sauterelles jusqu'ici n'ont pas fait beaucoup de dégâts. Le R. P. Biehler se sert, pour les combattre, d'un moyen fort efficace : quand elles arrivent, il les reçoit avec une fanfare infernale. Soixante gamins, armés qui d'un mirliton, qui d'une flûte, qui d'un tambour, se chargent de mettre en déroute le bataillon ailé. Les bonnes religieuses de Maëstricht, qui nous ont donné ces instruments, ne se doutaient guère qu'ils serviraient à écarter les sauterelles.

Pendant le mois d'octobre, nous avons récolté notre maïs; nos petits garçons ont égrené 356 sacs. C'est beaucoup; mais nous avons 150 bouches à nourrir. Ce qui nous sauve, c'est que nos Frères travaillent dur et que nous avons un bon débouché pour nos produits à Salisbury. La fièvre jusqu'ici a été le point noir; mais une commission a été désignée pour faire des recherches sur la *malaria* et sur le *black water fever*; on espère voir disparaître ce fléau.

∴

Et au point de vue de l'évangélisation, y a-t-il bon espoir? Certes, sous ce rapport, à mon avis, Chishawasha surpasse bien nos autres missions. Si les Mashonas n'ont pas les qualités physiques des Cafres, ils sont plus accessibles aux vérités surnaturelles. Les enfants de notre école et nos 75 *working boys* (journaliers) sont tous désireux d'être baptisés et ils le montrent par leur conduite.

Tous les gens de Salisbury viennent chaque dimanche voir nos enfants. Ce jour-là la fanfare que nous avons formée joue en présence d'un public ébahi. L'autre jour, un voyageur traversait notre mission avec une centaine de porteurs noirs. C'était juste l'heure de la fanfare. Ces noirs seraient tombés de la lune qu'ils n'auraient pas paru plus émerveillés. De retour dans leur pays, que ne diront-ils pas de Chishawasha?

La dernière guerre a ouvert les yeux aux indigènes. Ils comprennent que les blancs resteront dans le pays, et ils en prennent leur parti.

Vers la mi-octobre, le R. P. Ronchi est passé par ici. Il est venu de Victoria à Salisbury à bicyclette et est parti pour sa mission d'Umtali sur la même monture.

On aura fini la construction du chemin de fer de Beira à Salisbury au mois de mars. Les communications seront alors plus faciles, et probablement aussi plus nombreux les visiteurs.

∴

Dernièrement, des voyageurs, passant par Chishawasha, nous ont donné des nouvelles de la mission du Bas-Zambèze. Nos Pères vont quitter Zumbo pour aller s'établir à Merula, à une journée de marche de la frontière du Rhodesia. Puisse cette localité être moins meurtrière que Zumbo! Pourtant on ne peut guère l'espérer; si l'on en croit certains rapports d'explorateurs qui ont traversé la vallée du Zambèze.

« C'est, disent-ils, ce que l'on peut imaginer de plus horrible : chaleur intense, nuées de moustiques, marais pestilentiels, végétation misérable. »

Un Anglais qui a vu le P. Torrend, dit que le climat l'a bien vieilli et a blanchi ses cheveux et sa barbe; mais il reste au vaillant apôtre quelque chose qui ne vieillit pas chez les missionnaires, c'est son cœur!

∴

Revenons à notre mission du Haut-Zambèze. A Salisbury, le R. P. Lebœuf a fait construire une école pour les Sœurs Dominicaines. Il s'est fait architecte, il a dressé les plans, conduit les travaux

lui-même, et édifié un des plus beaux bâtiments de l'endroit. Nous possédons donc maintenant 3 nouvelles écoles : celle de Salisbury, celle de Buluwayo dirigée par le P. Barthélemy, et celle de Chishawasha que vont ouvrir les Sœurs Dominicaines. Ces excellentes religieuses trouvent dans la langue une grande difficulté; mais leur courage surmonte tout pour l'amour des âmes; bientôt, je l'espère, les petites filles, actuellement fort en retard, seront aussi instruites que nos petits garçons.

Le R. P. Richartz continue son apostolat auprès de plusieurs condamnés à mort pour meurtres commis au commencement de la guerre. Il est ainsi devenu le père d'une nombreuse famille; presque tous ses clients reçoivent le baptême avant leur exécution.

∴

Voilà quelques nouvelles de notre mission. Vous voyez qu'il y a du bien à faire. Si, avant votre retour en Afrique, vous rencontrez sur votre chemin quelque âme d'apôtre, montrez-lui Chishawasha. Païens à convertir, travaux, privations, souffrances, en un mot tout ce qui a de l'attrait pour un missionnaire, y abonde. Nos besoins croissent chaque jour : mais le cœur grandit avec les difficultés : malheureusement la bourse ne s'agrandit pas en proportions. Il faut assainir la mission, il faut entretenir 160 enfants : vous voyez que nous avons besoin de ressources. Priez pour qu'elles viennent!

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Cinq missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie sont partis dernièrement pour diverses missions d'Afrique :

Le 25 février, à Marseille, pour la Sénégambie, le R. P. Pierre Déchaud (Lyon); pour le Gabon, le R. P. Jules Leclerc (Coutances) et le Fr. Roch Majorel (Rodez); — le 1er mars, à Rochefort, pour Madagascar-Nord, le R. P. Casimir Colrat (Saint-Flour); — le 10 mars, à Bordeaux, pour la Guinée française, le R. P. Michel Lecler (Coutances).

— Se sont embarqués à Marseille, le 9 avril, les jeunes prêtres de la Société des Missions Etrangères de Paris dont les noms suivent : MM. Alfred-Marie Caubrière (Coutances), pour la Mandchourie méridionale; Martial Seyrés (Bayonne), pour Pondichéry; Joseph-Marie Descraques (Versailles), pour Malacca; Jean Porcher (Rennes), pour la Cochinchine orientale; Raymond Roger (Le Mans), pour le Tonkin occidental et Henri Nicouleau (Rodez), pour le Kouang-tong.

— Plusieurs religieuses de la communauté du Saint-Enfant-Jésus, dite de Saint-Maur, se sont embarquées à Marseille, pour l'Extrême-Orient, le 25 décembre 1898 :

Sœurs Saint-François de Sales, Flachaire de Roustan, Saint-Victor Bornèque pour Tokio; Sœurs Saint-Marc Andoque et Saint-Oswald Mac Donald pour Yokohama; Sœurs Saint-Joseph Alonzo et Saint-Rodriguez Wachett pour Bangkok Sœurs Sainte-Clarisse Vivarés, Virginie Roux et Louise Fraisse pour Penang; Sœurs Sainte-Hortense de Tannyon, Léontine Marty et Aglaé Marty pour Singapore.

INFORMATIONS DIVERSES

Turquie d'Asie. — M. Djendjoyan, vicaire patriarcal des Arméniens à Van, nous écrit le 23 janvier 1899 :

« C'est la première fois que j'ai l'honneur de m'adresser à vous pour vous parler de la Communauté arméno-catholique dont j'ai la charge et solliciter votre charité en sa faveur.

« Cette Communauté ne date que d'hier : elle s'est formée depuis deux ans, à la suite des événements qui ont tant éprouvé l'Arménie. La Providence a permis que le mouvement vers le catholicisme ait pris, ici, des proportions extraordinaires, car plus de trente mille personnes m'ont fait leur déclaration d'adhésion à notre religion. Avec l'aide des RR. PP. Dominicains qui ont été les premiers apôtres de ces peuples, nous avons créé une paroisse et nous travaillons maintenant à organiser nos chrétientés nouvelles dans les villages. Malheureusement, il y a actuellement dans le pays une crise de misère noire provenant surtout du manque des récoltes annuelles.

« Ce sont les campagnes qui souffrent le plus. Déjà la plupart des villages des alentours de Van sont dans une misère extrême. Au village de Khejichk, vingt personnes sont mortes de faim. Bientôt sans doute la mortalité s'aggravera; il ne peut en être autrement quand on voit la manière dont les plus malheureux pourvoient à leur subsistance. Beaucoup ne mangent un peu que tous les deux jours afin de ménager les maigres provisions qui leur restent. Ceux qui n'ont plus rien en sont réduits à des aliments qui nous feraient horreur : les uns se repaissent de marc de raisin pilé et mêlé à de la balle de blé. D'autres cherchent avidement les résidus d'huile de lin ou de sésame aux abords des moulins; les plus heureux sont ceux qui rencontrent des grains de luzerne et s'en font une nourriture qui, du moins, leur donne l'illusion du pain.

« Mais ces ressources, si misérables qu'elles soient, ne seront que de courte durée; après cela, la faim abattra les malheureux par centaines et par milliers. Déjà les supplications des indigents deviennent plus pressantes et le nombre des affamés va toujours augmentant. Quelques secours ont été distribués par les Grégoriens; les Protestants américains donnent aussi de leur côté. J'ai commencé par distribuer quelques petites sommes que j'avais sous la main; puis, devant le flot croissant des pauvres, j'ai osé, en me confiant dans la Providence, m'engager dans un achat de 1.000 mesures de blé qui me coûteront 11.500 francs. Je me suis laissé tenter par une occasion exceptionnellement favorable et qui ne se retrouvera peut-être pas plus tard. Cela me permettra d'assurer la stricte subsistance à 1.000 personnes pendant quatre mois, ou bien, en dédoublant ce secours, à 2.000 personnes pendant deux mois. Mais, en regardant de près mon effort audacieux, il est aisé de voir qu'il n'aboutira qu'à un mince résultat, même parmi ceux auxquels je dois m'intéresser tout d'abord, c'est-à-dire mes trente mille catholiques.

« L'épuisement complet du pays prolongera nécessairement l'état de misère jusqu'à la récolte nouvelle, c'est-à-dire jusque sur la fin de juillet. C'est donc à partir d'aujourd'hui une période de six mois de souffrances. Sans doute le printemps viendra, en avril, couvrir de verdure les plaines et les montagnes et les affamés pourront cueillir quelques herbes pour leur alimentation, mais c'est là un régime peu fortifiant et qui sera fatal à bien des malheureux. Peut-être alors verrons-nous se joindre à la famine quelque autre fléau non moins terrible.

« Je viens implorer votre charité pour cette crise nouvelle et terrible qui menace de décimer nos populations. J'ose espérer que vous m'aiderez à solder la grosse dette que j'ai dû contracter. La reconnaissance de mes ouailles s'unira à la mienne pour vous remercier de votre générosité. »

Chine. — Un missionnaire du Hou-pé méridional écrit d'Ichang, à Mgr Potron, évêque de Jéricho et procureur général des missions franciscaines :

« C'est le cœur navré de douleur que je me hâte de vous

envoyer quelques détails sur le désastre affreux dont notre vicariat vient d'être la victime. La mission si florissante de Li-tchouan qui nous a coûté déjà tant de soucis, tant d'hommes et tant de dépenses, a été entièrement ruinée par les membres d'une secte secrète appelée *Ko-ti-houi*, qui a juré l'extermination de la Religion.

« Le 20 octobre, dans une localité de la mission susdite, nommée *Se-kia-pa*, trois chrétiens furent massacrés en haine de la religion ; un quatrième, envoyé par le missionnaire pour vérifier les faits, eut le même sort ; il fut arrêté, mis à mort et brûlé. Le R.P. Polydore, supérieur du district, dépêcha aussitôt un courrier pour avertir les mandarins ; mais ceux-ci ne tinrent aucun compte de ces avertissements.

« Cependant le 12 novembre de grand matin arriva un millier d'hommes, armés de couteaux, de fusils, de torches ; plusieurs maisons de chrétiens furent incendiées. Le mandarin militaire, voyant son impuissance pour arrêter le désastre, envoya avertir les Pères de prendre la fuite. Alors commença un sauve qui peut général. Quelques personnes dévouées vinrent chercher les enfants, emporter les infirmes, et les conduisirent vers la forteresse d'une riche famille payenne. Le lendemain, on les mena à la demeure du mandarin où ils sont actuellement.

« Vous comprenez quelle est notre triste situation. Les missionnaires du Li-tchouan n'ont rien pu sauver, ni ornement pour célébrer la sainte messe, ni bréviaire pour dire l'office, ni habits pour se munir contre le froid. Nos pauvres orphelines ne sont pas moins à plaindre : toutes les résidences et maisons de la mission sont brûlées, plus de refuge. De Li-tchouan à Ichang, il y a douze journées de marche, et les routes sont partout infestées par les rebelles. Si la toute-puissance divine n'intervient pas, il n'y a plus de salut possible. »

Tché-Kiang *(Chine)*. — Sœur Gilbert, Fille de la Charité, supérieure de l'hôpital St-Joseph de Ning-po, nous écrit le 17 janvier 1899 :

« Le zèle des abonnés des *Missions Catholiques* mérite l'admiration et la reconnaissance de toute la Chine et en particulier de la pauvre sœur Gilbert qui, sans leur charité, n'aurait pu atteindre ces pauvres païens, qui viennent maintenant trop nombreux à l'hospice des vieillards. Toutes les semaines ce sont des supplications qui me vont droit au cœur.

« Quand je me rends à la porte, je dis à saint Joseph :

« Voyez encore ce pauvre vieillard qui demande à être reçu « pour pouvoir connaître le bon Dieu ; faites donc des miracles. »

« Or le saint m'a suggéré de les ajourner en attendant que les *Missions Catholiques* me fournissent une somme assez ronde pendant l'année 1899 : dix mille francs pour faire un vaste dortoir qui contiendra tous mes protégés.

« Pour intéresser vos chers abonnés, voici quelques traits qui leur diront la miséricorde de Jésus pour les délaissés de ce monde. Il y a un mois, dans la même journée, j'ai reçu quatre petits enfants estropiés et trois vieillards.

« L'un d'eux était boîteux et avait des plaies par tout le corps. On lui changea ses pauvres habits, on le conduisit au réfectoire où il put se rassasier. En se voyant si bien traité, il dit avec enthousiasme : « Il faut que j'aille chercher ma pauvre « vieille grand'mère afin qu'elle soit heureuse comme moi chez « les Sœurs et puisse connaître le bon Dieu. »

« Un autre a les jambes entièrement paralysées ; il ne peut marcher ; lui aussi est content d'être à l'orphelinat. Il a une mère ; mais, hélas ! elle prend tous les moyens pour se débarrasser de lui, tant il est vrai de dire que le paganisme n'engendre pas la compassion. Ce pauvre enfant craint d'être renvoyé ; se voyant à charge à cause de ses infirmités, il ne peut comprendre que notre charité aille plus loin que celle de sa mère.

« Un petit garçon de sept ans est très gentil et sans infirmités aucunes ; son père nous l'a donné parce qu'il ne pouvait le nourrir ; le petit garçon dit simplement :

« Moi, je ne veux plus m'en aller d'ici, car, chez nous, je « n'avais pas de riz à manger, puis on me frappait toujours ».

« Le quatrième n'a ni parents, ni amis, ni logement. A force de misères, ses deux genoux ont tellement enflé qu'il ne peut plus marcher ; mais j'espère que tout doucement les bons soins et les remèdes lui rendront l'usage de ses jambes, et, de lui aussi, nous ferons un petit chrétien.

« Un des trois vieillards avait fait deux jours de marche pour arriver jusque chez nous ; depuis plusieurs années, il manquait du nécessaire. Les deux autres sont aveugles depuis deux ou trois ans. »

Les Lazaristes dans le Sud de Madagascar

Par Mgr CROUZET, Lazariste, Vicaire apostolique.

Suite (1)

Préparatifs du voyage. — En route. — Péripéties de la première étape.

Préparer un voyage est chose toute simple, n'est-ce pas ? Une voiture emporte vos bagages, une autre vous dépose à la gare ; vous prenez un ticket, vous montez en wagon, et vous arrivez à destination. C'est ainsi que les choses se passent en France.

Ici, on ne procède généralement pas de la même façon. D'abord, nous ne possédons ni voitures, ni wagons, ni chevaux, pas même la vulgaire brouette.

Nous nous civilisons pourtant. On a déjà tracé des sentiers et jeté des ponts ou des passerelles, sur les centaines de cours d'eau, mares ou marécages, que nous sommes exposés à traverser tous les jours.

*
* *

Vous avez certainement lu quelque récit d'explorateurs, en pays malgache, gémissant sur la difficulté de se transporter avec tout un attirail, d'un endroit à un autre. Eh bien ! ces explorateurs ont raison, car c'est chose complexe que de mener à bonne fin cette opération. Il n'est qu'un seul moyen de locomotion pratique et usité pour les personnes et pour les choses ; ce moyen n'est autre que les épaules des indigènes. Il faut donc trouver des gens de bonne volonté, décidés à se louer, moyennant finance et nourriture. Et il en faut un nombre respectable. Songez que, vu la distance à parcourir, huit porteurs sont indispensables pour chacun de nous. Or, nous sommes quatre. D'où, trente-deux *bourjanes* d'un côté. De l'autre autant, peut-être plus, pour nos bagages, notre cuisine, notre literie et les objets de première nécessité pour notre établissement. Et vite nous atteignons comme total le nombre de 70 personnes.

M. Chaumeil, notre procureur, calcule, compte, recalcule et estime qu'il faut trouver au moins cent hommes ; nous sommes sûrs d'avance de la défection d'un bon tiers, au dernier moment.

Notre dévoué procureur s'assure le concours de cette petite armée. Ensuite, avec l'aide de notre cher Frère Pierre, il emballe tous les *impedimenta* et les divise en lots de 35 kilos, moyenne de la charge de deux hommes. Il fait lier tout cela séparément, et suspendre chaque petit ballot ou caisse à une perche d'environ trois mètres de long. J'ignore si vous saisissez bien la manœuvre. Avouez cependant que je mets du zèle à vous la décrire.

Après cela, il dépense des heures et une grosse somme

(1) Voir le n° du 7 avril 1899.



de diplomatie, de patience surtout (c'est la même chose) à discuter les conditions, débattre les prix, conclure les négociations, pour recommencer aussitôt après. Le plus important, c'est de ne pas perdre son calme, car ceux à qui il a affaire sont approvisionnés d'indifférence pour plusieurs années. Prendre son mal avec une philosophie douce et sereine, tenir ferme sans âpreté, sourire à l'un, frapper familièrement sur l'épaule de l'autre, dire une plaisanterie à un troisième, rire le premier des plus exorbitantes prétentions, et on réussit à s'entendre.

On finit par se mettre en route sinon à jour fixe, du moins approximativement, et — c'est l'essentiel — on finit par arriver.

∴

Le 22 août, tout était prêt; mais la pluie, qui, depuis près d'un mois, tombait tous les jours avec une persistance incompréhensible, redoubla de force et nous restâmes chez nous.

Le 24, le ciel semblait plus clément. De lourds nuages se livraient bien à une sarabande effrénée au-dessus de nos têtes; malgré tout, le soleil y laissait passer quelques rayons, l'arc-en-ciel se développait à l'horizon, pas brillant, mais enfin à peu près visible. En route!

En route ! c'est bientôt dit; mais il ne suffit pas toujours de donner l'ordre du départ. A peine quarante de nos hommes étaient présents, les autres dormaient encore ou s'étaient réfugiés, la veille, vers des climats plus doux.

Quelques émissaires fidèles furent envoyés dans toutes les directions. Peu à peu les retardataires parurent, et bientôt le préau de la mission offrit le spectacle le plus curieux et le plus bruyant.

Je renonce à décrire les types que nous avions sous les yeux : Hovas en grands lambas jadis blancs, et coiffés de chapeaux de paille hauts de forme; Antanosy au torse et aux jambes nus; Romelokos, etc.

M. Chaumeil paraît alors, pour la dernière fois. Un grand registre et un crayon à la main, il procède à l'appel nominal, et, au fur et à mesure, inscrit des noms composés de dix à vingt lettres.

Suit la distribution des vivres. Le Frère Pierre debout, une demi-douzaine de sacs de riz alignés devant lui, donne à chaque porteur environ 2.400 grammes de cette précieuse substance; ces 2.400 grammes doivent constituer le menu complet pour six repas. Lorsque nous serons satisfaits des services rendus, nous accorderons un supplément de cinq grammes de sel; dans les grandes circonstances, cinq centimes par homme en cadeau.

∴

Enfin, dernière manœuvre, un coup de sifflet donne le signal du départ, la bande se précipite, les colis sont enlevés et en route...

Eh bien! non. Pas encore. Cinq ou six porteurs ont profité des opérations précédentes pour filer à l'anglaise. Nous les remplaçons, et tout est bien fini. Une dernière visite au Saint-Sacrement et, prestement enlevés par nos hommes qui nous portent assis sur nos *filanzanas*, nous quittons la Mission avec deux heures de retard, c'est-à-dire une étape perdue.

∴

L'allure est rapide au début. Les Bourjanes, jaloux de faire parade de la vigueur de leurs jarrets, vont avec une rapidité extrême, tant qu'ils sont sous les regards des indigènes ou des Wasahas.

Dès qu'ils ont dépassé les dernières cases, ils se modèrent, conservant cependant une marche d'environ six kilomètres à l'heure. On s'en aperçoit surtout, quand on s'amuse à vouloir les suivre à pied, ou quand les difficultés de la route obligent à descendre du véhicule aérien.

∴

Nous sommes partis! que les saints anges nous protègent!

Notre route se dirige vers le nord, nous suivons le rivage de la mer. En passant, nous saluons quelques amis et donnons une dernière et affectueuse poignée de main aux officiers du *La Pérouse*, récemment échoué; ils retirent de l'énorme épave tout ce qui a pu être sauvé.

Le *Fabert*, navire de guerre, est ancré au mouillage. Arrivé hier, il partira demain avec tout l'équipage naufragé. En attendant, il roule, tangue, tire sur ses chaînes et donne le frisson à ceux qui, n'ayant pas le cœur imperturbable, pensent aux voyages et à leur retour en France.

Bientôt nous nous écartons des dunes, nous franchissons un petit coteau sur lequel poussent de chétifs arbustes, et nous nous engageons dans un étroit sentier sous bois, qui longe une série de lagunes. Attention ! Les branches sont basses et épineuses, les distractions auraient de désagréables conséquences.

∴

Nous voici à Ambaverano, le premier village que nous avons à traverser.

Il faut passer une nappe d'eau profonde et large d'environ quarante mètres. Les habitants construisent, par ordre, une passerelle primitive : des poteaux enfoncés dans la vase, s'élevant à 2 mètres au-dessus du niveau, quelques traverses et le tablier. Le travail n'est pas terminé. On assure que nous pourrons franchir à gué; va pour le gué!

Mes hommes avancent, enfoncent, enfoncent encore, enfoncent toujours; leur menton trempe déjà, ils me portent les bras tendus. La situation, pour être élevée, n'est pas rassurante. Halte! on s'arrête. Que faire?

Me jeter à l'eau. Non. J'avise une pirogue; j'appelle, on opère assez facilement le transbordement de ma personne, et je suis déposé sec et sauf sur la rive opposée, que mes hommes atteignent à la nage, en riant.

∴

La pluie se met à tomber, laissons-la tomber; nous la traitons par le mépris, sans négliger de nous envelopper dans nos manteaux.

Nos hommes sont à jeun. Ils n'ont rien mangé depuis hier soir, et il est onze heures. Nous décidons de nous arrêter au premier hameau, ce qui a lieu seulement un



peu après midi. Le riz est vite cuit et expédié à domicile ; notre dîner, composé d'un morceau de viande froide mangé sur le pouce, ne demande pas de longs préparatifs.

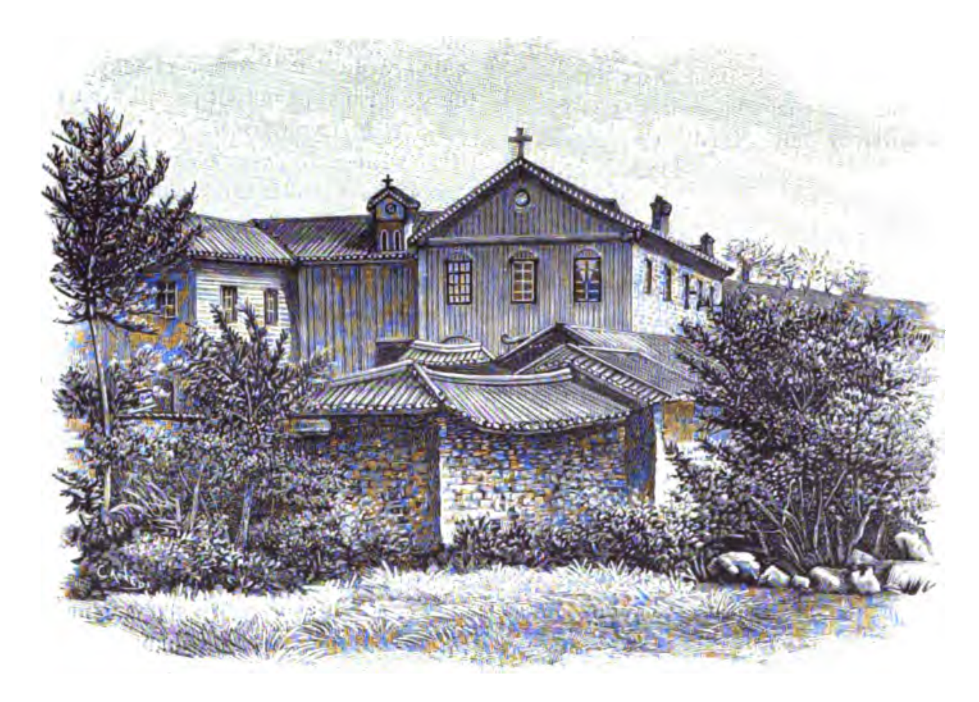
A la revue d'appel, au moment de nous remettre en route, nous constatons une première défection. Il faut remplacer un porteur du Frère Vendeneuven. Un jeune homme se présente, et le marché est conclu.

La route n'est pas agréable : très maigre végétation, abondance de fougères, surabondance de flaques d'eau, du sable et encore du sable. Le paysage n'offre rien de poétique ni de pittoresque. Une plaine remarquable par sa stérilité, à droite, des dunes qui nous séparent de la mer, à gauche, quelques mamelons dénudés; plus loin, le noir de la chaîne de montagnes, coupé de lourds nuages qui en dérobent la crête. De temps à autre, un groupe de voyageurs, uniformément vêtus, pressés et indifférents. Rarement un chant de coq ou un aboiement de chien dénonce un hameau caché dans une touffe impénétrable de badamiers et de lianes. Une volée de pintades, que notre passage effarouche, nous surprend d'un bruit d'ailes.

Enfin, des taches d'un vert tendre sur un fond sombre, annoncent de belles rizières; nous approchons d'un village. A 5 heures, notre course devient plus rapide, les porteurs causent avec plus d'animation. N'en demandez pas le motif : à travers les rochers, au-dessus de la cime des arbres, on distingue des toits de maisons.

Encore un effort, une mare dans laquelle on patauge, un ponceau qui tremble, une barrière franchie, et, en un clin d'œil, nous sommes à terre dans le village ou mieux le petit pays de Belavena, qui comprend trois ou quatre groupes de vingt à trente maisons chacun.

(*A suivre*).



CORÉE. — SÉMINAIRE DE RYONG-SAN; d'après une photographie de M. BRET (voir p. 175).

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San (Corée)

En nous communiquant le beau travail dont nous commençons la publication, Mgr Mutel l'a accompagné de la lettre suivante, que nous sommes heureux de reproduire. Le P. Bret ne pouvait souhaiter une plus flatteuse préface que ces lignes élogieuses de son vénéré Vicaire apostolique :

« Enfin, j'ai le plaisir de vous adresser pour les *Missions catholiques* un récit tel que vous avez bien voulu plusieurs fois m'en demander. C'est du moins l'impression qui m'est restée de la lecture du manuscrit du P. Bret. Il a eu la bonne fortune l'hiver dernier de porter l'Evangile sur les confins nord de notre mission en Corée dans des pays neufs pour beaucoup et même pour nous, missionnaire, de Corée. Son expédition a été à la fois mouvementée et bénie de Dieu. Sachant d'ailleurs que le P. Bret était capable d'en faire un récit intéressant, je l'ai prié de se mettre à l'œuvre. Je désire de tout mon cœur que ce travail agrée à vos lecteurs. »

M. Bret, né dans le diocèse de Dijon, en 1858, est missionnaire depuis 1882 et en Corée depuis 1892.

I

Une âme de bonne volonté. — Voyage en Corée. — Navigation primitive. — Des gens peu pressés. — Un mot qui manque au lexique coréen.

Avez-vous jamais jeté les yeux sur une Carte religieuse de la Corée, par exemple sur celle que nous devons à l'infatigable activité du P. Launay, des Missions Etrangères ?

Si vous avez successivement parcouru avec intérêt les petites croix rouges qui désignent soit la présence des chrétiens, soit la résidence des missionnaires, vous aurez



sans doute remarqué que certaines provinces, plus spécialement bénies de Dieu, évoquent l'image de riantes prairies émaillées de fleurs, tandis que d'autres, au contraire, rappellent l'idée de vastes et arides déserts.

Au nombre de ces dernières est la province de *Ham-Kyeng*, la plus étendue, sinon la plus peuplée, de toute la Corée : elle mesure au moins 800 kilomètres de long et s'étend sur la côte orientale depuis le joli port de Ouensan (*v. les grav.*, p. 169 et ci-dessous) jusqu'aux frontières de la Chine (Mandchourie) et de la Sibérie (Vladivostock).

O mon Dieu, dans vos insondables desseins, auriez-vous donc délaissé ces pauvres habitants du Nord? Et l'ange qui apparut au centurion Corneille n'aurait-il plus de message semblable à porter dans le monde? Comment concilier cet abandon apparent avec votre volonté sincère de sauver tous les hommes?

Un jour que nous débattions ces intéressantes questions au séminaire de Ryong-san (*voir la grav.* p. 174) devant une douzaine de théologiens, un voyageur se présenta au presbytère de Ouensan. C'était un gaillard de six pieds, sec, noir, mine austère, parole brève et saccadée.

« — Est-ce ici la demeure du prêtre catholique ?

« — Oui, lui répondit le P. Vermorel.

« — Enfin, s'écria-t-il, grâces soient rendues à Dieu ! »

On s'informe de son nom, de sa patrie et du but de son voyage.

Voici son récit :

« J'habitais sur les rives du fleuve Tourman et, tout en cultivant mon petit champ, comme les voisins, je sentais l'inanité des superstitions, j'éprouvais dans mon âme une soif de vérité que ni les livres païens, ni les réponses des lettrés ne parvenaient à satisfaire.



CORÉE. — Le port de Ouen-san, vu de la mission catholique; d'après une photographie du comte de Pimodan, envoyée par M. Bret, missionnaire en Corée (voir p. 169).

« En 1894, une secte nouvelle fit son apparition et commença à répandre la doctrine de l'Orient (*tong-hak*) : elle enseignait l'existence d'un seul Dieu et la nécessité des bonnes œuvres. Séduit par ces beaux dehors, je m'affiliai à la secte; mais, avant que j'eusse pu prendre une part active à ses entreprises, son chef fut arrêté et mis à mort par ordre du Gouvernement à Hoi-ryeng. Cela me donna à réfléchir; après un sérieux examen, je constatai que j'avais pris l'ombre pour la lumière. Puisque ces réformateurs étaient exécutés comme rebelles au nom du gouvernement coréen, ils ne professaient donc pas la même doctrine que les prêtres français de Séoul, dont ils prétendaient être les disciples. Pour m'en assurer complètement et m'instruire de la religion catholique, je me mis en route pour la capitale; mais en passant sur la place (*voir la gravure p.* 177), je rencontrai des chrétiens, j'appris que votre religion est la même que celle de Séoul; je m'arrête donc chez vous et je vous prie d'achever mon instruction et de me baptiser. »

∴

Eh bien! ami lecteur, qu'en pensez-vous? Voici un brave Coréen qui laisse sa famille, sa maison, pour les intérêts de son âme. N'y a-t-il pas là de quoi faire rougir certains fidèles d'Europe de leur peu d'empressement à assister à la messe et à entendre la parole de Dieu? Pilate disait : *Quid est veritas!* et tournait le dos. Et ce pauvre montagnard n'hésite pas à entreprendre à pied un voyage de 950 kilomètres pour s'instruire de la vérité!

Il s'appelle Jean-Baptiste Kim.

Les *Kim* sont nombreux en Corée, et plus d'une fois ce nom a illustré les fastes de l'Eglise coréenne. Quant au

prénom de Jean-Baptiste, le P. Vermorel le lui a donné judicieusement : c'est, en effet, un précurseur.

A peine en possession de la grâce du baptême, J.-B. Kim voulut en faire profiter ses parents et retourna dans ses montagnes du Nord.

Peu après, il revenait accompagné de douze catéchumènes, et c'est moi qui eus le bonheur de le recevoir. J'aurais aimé à donner à ces douze néophytes les noms des douze apôtres et à les renvoyer convertir leurs compatriotes ; mais quatre d'entre eux et J.-B. Kim lui-même, effrayés, d'une part, des dispositions hostiles de la population païenne au sein de laquelle ils vivaient, attirés, d'autre part, par la présence du missionnaire et la facilité de recevoir souvent les sacrements, se fixèrent dans les environs de Ouensan.

∴

Cependant, il fallait profiter du mouvement de la grâce. Retenu moi-même à Ouensan par des travaux pressants, j'envoyai dans le Nord un catéchiste expérimenté qui tint de petites réunions de maison en maison, enseignant le catéchisme, récitant les prières en commun, réfutant les objections des païens, résolvant les difficultés des chrétiens, expliquant les cérémonies du rituel et du missel, etc.

Au bout de trois mois, il revint et m'annonça que la moisson était mûre pour la faucille et que tous ces braves gens soupiraient après le baptême. Mais je ne pus être prêt à partir qu'au mois d'octobre 1897.

∴

Lorsque, pour la première fois, Mgr Mutel me désigna pour aller fonder ce nouveau poste, j'entrevis la réalisation d'un rêve longtemps caressé. J'allais donc enfin pouvoir parcourir dans presque toute son étendue le vaste district qui m'est confié ! Je visiterais les différentes villes échelonnées sur la route : Tekouen, Mountchyen, Koouen, Yengheung, Tyenghpyeng, Hamheung, Hongouen, Pouktchyeng, Niouen, Tantchyen, Kiltjyou, Myengtchyen, Kyengsyeng, Pouryeng et Hoiryeng. Je recevrais à chaque étape les visites des curieux et profiterais de l'occasion pour jeter dans les âmes de bonne volonté la semence de la parole divine, laissant à la Providence le soin de la féconder et de lui donner l'accroissement. Hélas ! jusqu'à ce jour ce beau plan est resté à l'état de projet.

Pour le réaliser, il eût fallu avoir un cheval — ce que mon budget ne me permet pas, — ou bien avoir vingt-cinq ans et faire ces 725 kilomètres à pied — ce qui m'est encore plus impossible. Et puis, pour ces sortes d'expéditions, il ne suffit pas de mettre son chapelet dans sa poche, son bréviaire sous son bras, de prendre sa canne et son chapeau et de dire : « En route ! » Il faut avoir avec soi tout ce qui est nécessaire pour offrir le saint Sacrifice, depuis la pierre d'autel et l'*antipendium* jusqu'au fer à hosties et au vin de messe. En outre, il est nécessaire d'emporter une provision de livres et objets de piété, comme chapelets, croix, médailles, scapulaires, etc. Les magasins d'articles de ce genre n'existent pas en Corée, et si un chrétien, pour acheter un catéchisme ou une image, est obligé de faire cent kilomètres, la plupart du temps il aimera mieux s'en passer. Donc, tout en réduisant mon bagage au strict minimum, il eût encore fallu louer plusieurs coolies pour le porter et augmenter ainsi les frais déjà considérables du voyage. Ces considérations me déterminèrent à prendre le premier vapeur en partance pour le Nord et à débarquer au port le plus rapproché du poste que j'allais organiser.

∴

Le service de cabotage sur les côtes coréennes, de Tchémoulhpo à Kyengsyeng, est fait actuellement par deux petits steamers appartenant au Gouvernement, le *Hyenik* et le *Tchang-riong*. Ils relâchent ordinairement dix-huit fois entre Tchémoulhpo et Kyeng-syeng, les deux points terminus de leur circumnavigation (1).

Pour être complet, je dois ajouter qu'un service spécial relie Tchémoulhpo à Posan, en passant par Orihpo, Tjinnam-hpo et Oiam-hpo (*hpo* signifie *port*) sur la côte occidentale, mais appartient à une entreprise particulière.

∴

Ces vapeurs, comme d'ailleurs tout ce qui est coréen, ne sont pas des modèles d'exactitude et de régularité. Dans le cas présent, ils se firent attendre à Ouensan durant deux mois.

Enfin, le *Thang-riong* est signalé. *Deo gratias !* Je m'embarque aussitôt, le 21 décembre, sous les auspices de l'apôtre saint Thomas, et nous levons l'ancre le lendemain, à 2 heures du matin. Nous voilà donc partis, le cap sur le N.-N.-E., filant tout doucement nos huit nœuds à l'heure et voguant pleins d'espérance, abrités sous les plis du drapeau national.

Au premier moment, d'ordinaire, les passagers, après s'être confortablement installés dans leurs cabines, jettent un coup d'œil sur leur nouvelle demeure et font connaissance avec leurs compagnons de route. Pour moi, ce der-

(1) Voici le tableau des escales que j'ai emprunté au portulan du capitaine, dans l'espoir que ces renseignements pourraient intéresser quelques lecteurs.

NOMS des ANCRAGES	DISTANCE de Port à Port en milles marins	LATITUDE NORD	LONGITUDE EST Greenwich
Posan	28	38° 50' 1/2	125° 33'
Tjin-nam-hpo	9 1/2	38° 42' 1/2	
Ory-hpo	200	38° 39'	125° 13'
Tchémoulhpo	30	37° 28' 1/2	126° 37'
Petit-Masan-hpo	113	37° 11'	126° 38' 5
Koun-san	79	36° 0'	126° 44'
Pep-syeng	63	35° 22' 1/2	126° 24' 1/2
Mok hpo	84	34° 47'	126° 23'
Quelpaërt (ville)	187	33° 31'	126° 32'
Tjoa-syou-yeng	104	34° 45'	127° 43'
Ma-sau-hpo	40	35° 13'	128° 34'
Fousan	88	35° 6' 1/2	129° 1' 1/2
Hponang	240	36° 5'	129° 12'
Ouensan	43	39° 10'	127° 23'
Syeho	29	39° 47'	127° 38'
Syn-hpo	16	40° 1'	128° 10'
Sin-tchang	9	40° 9'	128° 24'
Tchaho	28	40° 13'	128° 36'
Sarai	12	40° 33'	129° 1'
Syeng tjin	6	40° 39'	129° 8'
Sara-hko	15	40° 45'	129° 12'
Sa-hpo	56	40° 49'	129° 32'
Kyeng-syeng		41° 38'	129° 44'

nier point est déjà réglé d'avance : je suis seul passager de mon espèce.

Quant au bateau, c'est loin d'être « *une ville flottante* »; il n'approche guère non plus des paquebots des Messageries ou des Transatlantiques : c'est tout simplement un bâtiment de 600 tonneaux, construit en Angleterre et acheté 40.000 dollars à l'Allemagne.

Il est surtout destiné au transport des marchandises qu'on arrime dans la cale, dans l'entrepont, et même sur le tillac, encombrant tout en cas de besoin, sauf une partie de l'entrepont à l'arrière (*steerage*), réservée aux passagers indigènes qui préfèrent souvent ce mode de locomotion par crainte des voleurs dont les routes sont infestées à certaines saisons.

Le personnel se compose du capitaine, un Norvégien à l'abord un peu froid, comme la plupart des gens du nord, mais au cœur large et très hospitalier; le second et le mécanicien sont deux fils de la blonde Allemagne ; le commissaire, les quartiers-maîtres et l'équipage sont Coréens; le *coq* et les *boys*, Chinois.

∴

Hier, j'avais pris deux tickets de troisième, la seule classe que comporte le *steamer*, et je me rendais à bord, accompagné de mon catéchiste. Comme c'est simple de s'embarquer dans certains pays! Ou bien le navire accoste à quai, ou bien l'on n'a que l'embarras du choix entre vingt barquiers qui vous étourdissent de leurs offres engageantes. Il n'en va pas de même dans l'*Empire* de Corée.

Ici, à Ouensan (Wonsan, ou Gensan, *alids* Yuensan), il y avait compétition entre bateliers coréens et bateliers japonais. Ceux-ci dirent aux autres :



COREE. — PLACE DU MARCHÉ A OUEN-SAN ; d'après une photographie du comte de PIMODAN, envoyée par M. BRET (voir p. 175).

« — Vous avez votre Compagnie de steamers coréens ; desservez-la, rien de mieux, nous n'irons pas vous couper l'herbe sous les pieds. Mais, de votre côté, n'intervenez pas dans le service des autres Compagnies (japonaises ou russes) : chacun chez soi, et nous aurons la paix. C'est entendu, n'est-ce pas? »

« — Oui, répondent les Coréens, c'est fort juste. »

Et voilà comment les Japonais chargent annuellement dix fois plus de marchandises à Ouensan que les Coréens, dans leur propre pays. Oh! les Coréens sont de bons moutons et les Japonais de fins matois.

J'eus tout le temps de faire ces réflexions pendant les trois heures que j'attendis la seule barque autorisée qui était alors collée aux flancs du *Tchang riong*. Enfin elle arrive!

Nous montons en toute hâte; mais il faut encore attendre d'autres voyageurs. Puis notre nautonier ne se met pas en route avant d'avoir palpé le prix du passage : il connait ses compatriotes. Chacun doit débourser une *ligature*, c'est-à-dire une enfilade de 100 sapèques; sur le nombre, il n'est pas rare qu'il en manque cinq ou six, voire même dix ou quinze. Il est si facile de se tromper! Notre bonhomme garde son sangfroid et les compte une à une, nous donnant là un bel exemple de patience.

On finit par déraper. Arrivés au *steamer*, pas d'escalier. On se hisse par un bout de cordage, on s'insinue par le sabord de la cargaison, de ballot en ballot on traverse l'entrepont, on grimpe par une échelle verticale et enfin, par une écoutille, on débouche sur le pont.

∴

Avant de me frayer un passage à travers la cohue des

voyageurs pour me choisir un juchoir, au milieu des nombreux indigènes qui grouillaient dans la chambrée, j'eus l'heureuse inspiration d'aller saluer le capitaine. S'il est vrai qu'un bienfait n'est jamais perdu, je crois qu'on pourrait en dire autant d'une politesse. Toujours est-il que le brave *Captain* Gundersen me reçut très cordialement; il avait déjà entendu parler de moi par un de ses compatriotes assistant des douanes coréennes : « Il désirait, me dit-il, depuis longtemps me rencontrer, il était enchanté de faire route avec moi, enfin il me priait fraternellement de partager avec lui sa cabine et ses provisions. »

On ne pouvait être plus aimable. J'acceptai avec reconnaissance une si gracieuse invitation.

∴

Le 22 décembre, nous arrivons à Syeho où nous jetons l'ancre à 7 h. 1/2 du matin. Il y a dans chacune des escales un agent de la Compagnie; il procure les barques ou les jonques pour le chargement et le déchargement. Nous avons beau scruter le rivage avec des jumelles du bord, rien ne bouge, malgré les appels réitérés et presque impatientés de notre sirène; à terre tout le monde dort (1).

Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour trouver l'explication de ce phénomène qui n'a rien à voir avec l'optique ou l'acoustique.

D'abord, les Coréens ne sont jamais pressés. Ils connaissent la devise de nos voisins d'Outre-Manche : *Time is money*, qu'ils traduisent ainsi : « Ne faites jamais la veille ce que vous pouvez remettre au lendemain. » En outre, ce



Drapeau coréen.

steamer ne porte-t-il pas les couleurs nationales? C'est un bateau *coréen;* par conséquent, il ne doit pas être pressé.

« D'ailleurs, pensent-ils, il a passé un contrat avec nous, s'engageant à prendre nos marchandises : il doit donc observer cette clause, quitte à attendre un jour de plus. Vous autres, passagers, sur votre navire où le vent souffle, vous avez sans doute froid et hâte de déguerpir; mais vous n'avez pas idée de ce qu'il fait bon dormir la grasse matinée dans nos chaumières coréennes qui sont de vrais calorifères; sinon, vous feriez taire votre sifflet qui gâte un peu notre sommeil. »

Ils ont raison, ces bons paresseux : vraiment il ne fait pas chaud ici. Les glaçons se forment partout autour de nous et flottent à fleur d'eau comme d'innombrables méduses. Une brise fraîche les chasse et les disperse, mais, lorsqu'elle vient à cesser un moment, tous ces glaçons se soudent ensemble et menacent de nous faire prisonniers.

(1) Pour faire pendant à ce village tout entier plongé dans le sommeil, j'en pourrais citer un autre que je trouvai un jour plongé tout entier dans l'ivresse.

Toutefois, sous ce rapport, il n'y a rien à craindre : nous ne sommes pas à Vladivostock et nous saurons bien sortir sans le secours d'un brise-glace. Mais ce qui nous retient réellement captifs, c'est cette jonque qui s'obstine à rester en panne.

∴

On construit une voie ferrée entre Séoul et Tchémoulhpo. Il faudra du temps à nos bons Coréens pour apprendre — à leurs dépens — que le train n'attend pas les voyageurs en retard. Il me semble déjà les voir, ces grands innocents, agitant leur longue pipe et criant de loin au mécanicien : « Eh là-bas! Attendez donc un instant, s'il vous plaît. Que diable! Vous voyez bien qu'il y a encore du monde sur la route derrière nous. Arrêtez votre machine! »

∴

Cependant, le temps passe : au déjeûner a succédé le *tiffin*, et l'agent ne vient toujours pas; le capitaine monte à sa passerelle « si haut qu'il peut monter », et ne voit toujours rien venir.

Pour nous distraire, nous regardons le paysage. En face de nous s'étend un cimetière, au pied d'un petit bois de sapins; à droite et à gauche, plusieurs hameaux s'étalent sur le rivage. A côté, un îlot, couvert de brousse et de futaie, est en train de flamber. Hier, quelques pêcheurs, après avoir allumé leurs pipes, ont oublié d'éteindre le foyer et, aujourd'hui, tout ce précieux combustible n'est qu'un vaste brasier dont les cendres serviront à engraisser les champs voisins. Quiconque a tant soit peu voyagé en ce pays a été plus d'une fois témoin d'un pareil spectacle, la négligence et l'incurie étant un des traits caractéristiques du peuple coréen.

∴

Cela me remet en mémoire une parole d'une de nos Sœurs de Saint-Paul de Chartres à Séoul. La bonne religieuse, ayant sous ses ordres un intéressant bataillon de trois cent vingt-deux marmots, chez qui déjà commençaient à poindre les qualités de la race, s'évertuait, dans ses fréquentes mercuriales, à leur inculquer des idées d'ordre et de discipline.

Un jour qu'elle déplorait le peu de succès apparent de son éloquence sur son jeune auditoire, elle eut une idée de génie : elle afficherait aux portes, aux fenêtres, dans les corridors et autres passages les plus fréquentés de la maison, diverses pancartes avec inscriptions appropriées, à seule fin de rémémorer à ces petites et petits écervelés, sous une forme concise, la quintessence de ses exhortations maternelles. Aussitôt dit, aussitôt fait. Elle commence par le point du règlement le plus en souffrance : *la ponctualité..*

Mais ici surgit une difficulté inattendue. La vénérable Sœur a beau faire appel à tous ses souvenirs, fouiller tous les recoins de son impeccable mémoire : il n'y a pas trace de mot coréen équivalent à *ponctualité!* Elle interroge ses compagnes : même résultat négatif! A bout de ressources, elle se décide à interpeller l'aumônier de l'établissement, un vétéran de l'apostolat, aussi savant que modeste, qui réfléchit un instant, sourit et se contente de répondre :



« Je consulterai mes confrères ». Consultation faite, on fut obligé de reconnaître que le mot, pas plus que la chose, n'existe en Corée.

« — Mais, me dira-t-on, si c'est de ce train que vous comptez nous faire parcourir les 175 kilomètres qui séparent vos deux paroisses, nous ne sommes pas au bout de notre histoire.

« — Pardon, cher lecteur. D'abord cette lenteur de mon récit, c'est de la couleur locale, et puis je vous prends à témoin que c'est la faute de l'agent de Sye-ho; et enfin j'avoue que vous avez raison et je tâcherai d'être plus expéditif à l'avenir.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

M. Coderc,
Chanoine du Saint-Sépulcre.

M. Amable-Joseph Coderc était né à Dore-l'Eglise (diocèse de Clermont), le 18 octobre 1831. Il était déjà diacre



lorsque Mgr Poyet, directeur du séminaire fondé à Jérusalem par Mgr Valerga, se rendit en France et demanda à quelques séminaires des jeunes gens de bonne volonté pour travailler dans les missions de Palestine. M. Coderc se plaisait plus tard à raconter que l'entretien de Mgr Poyet lui avait paru peu intéressant, à tel point qu'il lui tardait de voir la fin de cette demi-heure pour sortir et sonner un autre exercice, car il avait la charge de réglementaire. Il sortit, en effet; mais la pensée lui vint d'écouter, derrière la porte, la fin de l'entretien. C'est là que la grâce l'attendait. Les derniers mots furent comme la flèche qui resta plantée dans son cœur. Il alla s'offrir à Mgr Poyet pour rejoindre les deux compagnons que le prélat avait amenés de Lyon : M. Bost et M. Joly qui, tous deux, l'ont précédé dans la tombe après avoir fourni, dans les missions de Palestine, une carrière pleine de travaux et de mérites.

Les chemins de la Terre Sainte, à cette époque, n'existaient que sur la carte. Les voyageurs, après avoir parcouru à pied les 65 kilomètres qui séparent Jérusalem de Jaffa, arrivèrent par une pluie battante, et, comme ils avaient dû laisser leurs effets à Jaffa, ils n'eurent d'autre ressource que de se mettre au lit pendant qu'on faisait sécher leurs vêtements.

Le 20 septembre 1856, M. Coderc eut le rare bonheur d'être ordonné prêtre sur le Calvaire même. Ses études, auxquelles il avait fallu joindre celle de la langue arabe, ayant ébranlé sa santé, Mgr Valerga l'envoya pour une année se reposer à Nazareth, à l'ombre du sanctuaire de l'Annonciation. Mais ce repos fut loin d'être inactif, car là il se perfectionna dans la langue arabe qu'il possédait très bien et qu'il se fit plus tard un plaisir d'enseigner aux jeunes missionnaires venus d'Europe. Là encore, il rédigea le catéchisme qui fut suivi dans le diocèse jusqu'en 1886.

Le 20 avril 1858, il fut préposé à la mission de Gifné, et au printemps de l'année suivante, il fondait, non loin de Gifné, la mission de Birzeit. Pour le récompenser de son zèle, Mgr Valerga le nomma, au mois d'avril 1866, chanoine titulaire du Saint-Sépulcre.

En octobre 1868, le vénérable patriarche l'appela auprès de lui à Jérusalem pour en faire son secrétaire et le procureur général de ses missions. La Délégation apostolique de Syrie était alors réunie au Patriarcat latin ; aussi dut-il se multiplier pour faire face aux travaux de sa charge. Plus d'une fois il se rendit en France; chaque fois, il gagnait à l'œuvre du Patriarcat de précieuses sympathies, et il ramenait quelque jeune missionnaire auquel il avait su faire apprécier le bonheur de se dépenser en Terre Sainte, sans jamais dissimuler que cette terre est le pays de la croix. En 1872, Mgr Valerga mourut ; son successeur, Mgr Vincent Bracco, le confirma dans ses fonctions. Le développement des pèlerinages, qui commença en 1882, lui fournit l'occasion de faire aimer de plus en plus les missions du Patriarcat. En 1890, il refusa obstinément une dignité ecclésiastique qui lui était offerte.

Ses dernières années furent marquées par la souffrance. Enfin, après quarante-trois années de service sur cette terre arrosée du sang du Sauveur, le 14 mars, il rendit son âme à Dieu. Le lendemain, ses funérailles eurent lieu dans l'église du Patriarcat au milieu d'un grand concours de pieux fidèles.

Le R. P. Vasseur,
ancien missionnaire au Kiang-nan.

Nous apprenons la mort d'un religieux de la Compagnie de Jésus dont le nom est bien connu de nos lecteurs, le R. P. Adolphe Vasseur, mort subitement à Paris, à l'âge de soixante et onze ans.

Après avoir passé plusieurs années en Chine comme missionnaire, il fut obligé par sa santé à revenir en France. Il y continua son apostolat par l'imagerie religieuse et la peinture.

Le nom du bon Père Vasseur restera populaire parmi nos lecteurs.

CARTE DES MISSIONS CATHOLIQUES
Du Nord-Est Africain et du Soudan Egyptien

Par M. Paul Vuillot
Membre de la Société de Géographie de Paris.

Nos lecteurs recevront avec le numéro de ce jour la *carte des Missions catholiques du Nord-Est de l'Afrique.*

Cette splendide carte embrasse toute la basse et haute Egypte, l'Abyssinie, la presqu'île Somalie, le Haut-Nil et la région septentrionale du Victoria Nyanza.

On trouvera sur cette carte, comme sur celle des années précédentes, la liste et les emplacements des stations de missionnaires, car de vaillantes Congrégations se sont donné la tâche d'évangéliser ces contrées presque



inexplorées encore. Ce sont les Missions Africaines de Lyon, qui occupent le Delta du Nil, les Franciscains dont les missions s'étendent jusqu'à la première cataracte; les Missions de Vérone ont, dans leur sphère d'influence, tout le Soudan Egyptien, et le vaste champ ouvert à leur zèle ne se trouve borné que par les missions de Scheut (Congo Belge), les Pères Blancs des Missions d'Afrique (Victoria Nyanza) et les Pères de Mill-Hill vers le Sud. A l'Est du Soudan Egyptien et de la vallée du Nil, nous trouvons les Capucins italiens dans la colonie de l'Erythrée, les Lazaristes dans l'Abyssinie proprement dite, et les Capucins français dans l'Arabie et dans tout le pays des Gallas.

Toutes les limites de ces différentes missions, décrites très sommairement dans les *Missiones catholicæ* et modifiées depuis, à plusieurs reprises, à la suite des événements politiques, sont chose toute nouvelle au point de vue cartographique, et donnent à ce travail un très haut intérêt au point de vue de la répartition des Missions catholiques dans ces vastes régions.

Nos lecteurs trouveront aussi sur cette carte tous les renseignements les plus récents et les plus complets: le tracé de la ligne ferrée du Nil, allant de Ouadi-Halfa à la troisième cataracte et à Berber, est dû aux documents officiels anglais, et n'est encore porté sur aucune autre carte, de même que le tracé de la ligne Djibouti-Harrar et Djibouti-Entotto.

Toute la région du Haut-Nil a été dressée de la manière la plus complète; la partie du Soudan Egyptien, d'après les documents du service géographique anglais et les rapports de la dernière campagne; la partie du Bahr-el-Ghazal, d'après les levés et croquis adressés en France par les officiers de la Mission Marchand. Quant aux provinces équatoriales d'Abyssinie, elles contiennent de nombreux renseignements inédits, dûs aux explorations les plus récentes; la région des lacs Rodolphe, Stéphanie et Pogadé a été absolument remaniée, et nous voyons la liste complète et les emplacements très exacts de tous les postes abyssins assurant l'occupation effective de cette région.

Cette superbe prime que nous offrons à nos lecteurs, constitue donc un travail cartographique de premier ordre qui fait le plus grand honneur au talent de son auteur, M. P. Vuillot; de plus, et surtout, elle met en valeur les efforts persévérants des congrégations qui luttent, en ces terres inhospitalières, pour y répandre la civilisation et la foi; elle montre tout ce qui est fait déjà, tout ce qu'il reste à faire, et nous espérons qu'elle aidera nos courageux missionnaires à trouver, parmi nos lecteurs, de nouveaux concours.

Qu'il nous soit permis enfin, au nom des missionnaires, de remercier M. Paul Vuillot qui, pour la troisième fois, a répondu à notre appel et a bien voulu entreprendre gracieusement un travail, dont un simple coup d'œil montre et les difficultés et l'importance.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

R. P. Césaire Kayser, Paris........ 69 »
L. P., Le Mans, demande de prières........ 50 »
Mlle Pauline Fontaine, Orléans........ 50 »
Anonyme du diocèse de Montpellier, actions de grâces...... 5 »
Un anonyme d'Aire-s.-la-Lys, diocèse d'Arras........ 500 »
Anonyme (*Echo de Fourvière*)........ 2.000 »
Anonyme (*Echo de Fourvière*)........ 1.000 »
En souvenir de M. L. B. (*Echo de Fourvière*)........ 500 »
M. et Mme E. P., à l'occasion de leurs noces d'argent (*Echo de Fourvière*)........ 500 »
Divers dons (*Echo de Fourvière*)........ 609 60

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Moreau, Haut-Zambèze.

E. X., du diocèse de Rouen........ 50 »
Anonyme de Paris, demande instante de prières........ 6 »
M. Rigaud, du diocèse de Nantes........ 5 »
Un anonyme de la Salvetat, diocèse de Montpellier........ 10 »
M. l'abbé Christophe, diocèse de Nancy, demande de prières pour le succès d'une retraite paroissiale........ 10 »
E. R. L., Marseille........ 50 »
Anonyme (*Echo de Fourvière*)........ 50 »

Pour une mission nécessiteuse des colonies françaises (Mgr Augouard).

M. Mesnard, Angers, vente de papier d'étain........ 5 »

Pour les missions de l'Arménie. — M. Djendoyan, vicaire patriarcal des Arméniens à Van, par l'entremise de Mgr Bonetti.

Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille........ 500 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.

Anonyme de Lyon........ 50 »
Anonyme de Lyon........ 100 »

A Mgr Michel Mirow, pour l'église Saint-Joseph, à Dovroukli (Bulgarie).

Anonyme du diocèse de La Rochelle........ 5 »

Au R. P. Epiphane à Ismid (Nicomédie).

Anonyme de Moulins, demande de prières........ 5 »

Au R. P. Jean-Marie Descombes, pour la mission des Kondes (Vizagapatam).

Anonymes, diocèse de Rennes, en l'honneur de saint Antoine de Padoue........ 25 »

A M. Fourcade, Pondichéry, pour deux dots de mariages indiens et à donner aux premiers enfants issus de ces mariages les noms de Pierre et Juliette, Joseph et Amélie.

M. Boissard, du diocèse de Nîmes........ 50 »

A M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry).

Mme la baronne de Dumast, à Nancy, en souvenir de son fils Marcel........ 100 »

A Mgr Chouvellon, Su-tchuem oriental.

Un anonyme du diocèse de Clermont, demande de prières.. 4 »
Anonyme du diocèse de Pamiers........ 20 »

Pour le baptême d'un petit chinois sous le nom de Jean (Mgr Chouvellon).

Un élève auvergnat........ 0 85

A Mgr Reynaud, à Ning Po (Tché-Kiang).

Anonyme de Lyon, demande de prières au B. Perboyre, pour une guérison bien désirée........ 50 »

A M. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba (Tokio).

M. de Haffrengne, du diocèse d'Arras........ 10 »

A M. Corre, pour l'église de Notre-Dame du Japon à Kumamoto (Nagasaki).

Anonyme de Paris........ 20 »

A M. Lebel, à Yanagava (Nagasaki).

Anonyme de Moulins, demande de prières........ 5 »

Au R. P. Sebire, pour la mission de Notre-Dame des Victoires au Diobas (Sénégal).

L. B., diocèse de Paris........ 200 »

Au R. P. Ray, Côte-d'Ivoire.

Une abonnée du diocèse de Paris........ 100 »

A Mgr Augouard, Oubanghi.

Anonyme de Paris........ 100 »

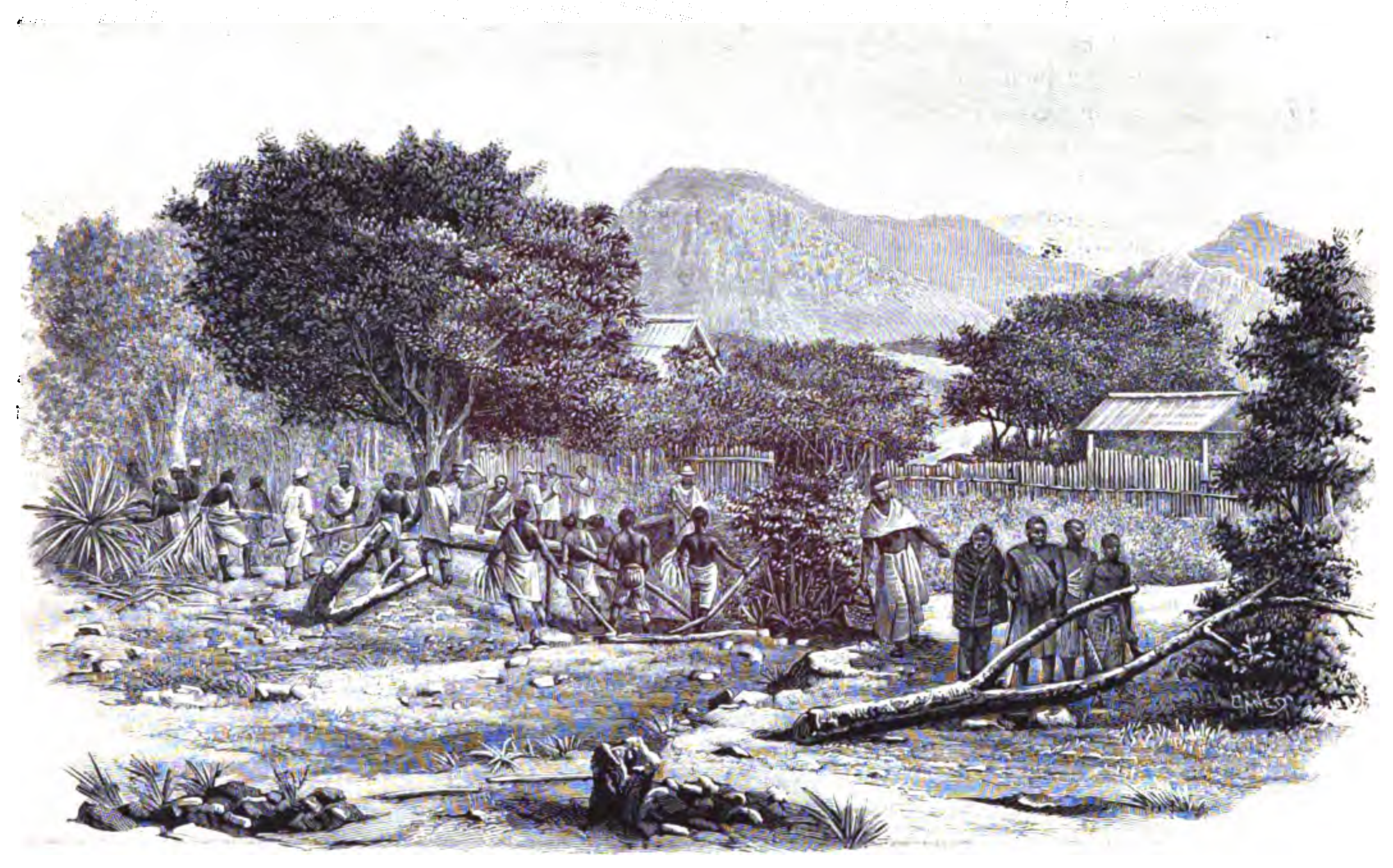
Pour la mission d'Ibadan (Benin).

Anonyme (*Echo de Fourvière*)........ 50 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



MADAGASCAR. — MALGACHES TRAVAILLANT DANS LA PROPRIÉTÉ DE M. MARCHAL; d'après une photographie envoyée par Mgr CROUZET Lazariste, vicaire apostolique de Madagascar méridional (voir p. 187).

DERNIERES NOUVELLES DU SU-TCHUEN

M. Cottin, directeur au Séminaire des Missions Étrangères, nous communique deux lettres, l'une de Mgr Chouvellon, datée du 11 février, l'autre de M. Pontvianne, du 23 février.

Après avoir annoncé le massacre du prêtre indigène, Jérôme Hoang, arrivé le 18 janvier, le vénéré vicaire apostolique du Su-Tchuen oriental se félicite d'avoir reçu à la cathédrale de Tchong-Kin, le 23 janvier, le P. Fleury en bonne santé.

Quant à la situation, Mgr Chouvellon constate qu'elle reste aussi tendue et aussi précaire qu'auparavant.

Les bandes de brigands, dit-il, continuent leurs exploits sous d'autres chefs; les alertes et les pillages vont leur train et l'oratoire de Long-Fong-Tchang, à neuf lieues de Tchong-Kin, a été dernièrement livré aux flammes. Chaque semaine il y a, d'ici, de là, quelques familles chrétiennes pillées ou expulsées.

Vu cette disposition des esprits, il nous est impossible de rapatrier nos réfugiés; nous ne pouvons cependant entretenir dix mille persécutés indéfiniment; faudra-t-il les laisser mourir de faim?

A toutes nos pressantes réclamations, soit à Tchen-Tou, soit à Pekin, on répond invariablement: « Ordre est donné aux autorités locales de rapatrier tous les chrétiens. » Mais il est clair que le mot d'ordre est de persécuter, de pourchasser, de fatiguer tout le peuple chrétien pour l'amener à l'apostasie, et par ce moyen empêcher pour longtemps tout mouvement de conversions.

∴

Les confrères luttent de leur mieux pour enrayer le mal. Le P. Derouin, invité par son mandarin à rentrer en ville pour être plus en sûreté, a répondu qu'il voulait partager le sort de ses chrétiens; c'est au mandarin à maintenir l'ordre pour tout le monde. Le P. Louis et le P. Roulland ont dû, dernièrement encore, à leur sang-froid et à leur énergie d'échapper aux mains des brigands. On dit partout que le Yû-Man-tse, élevé au grade de colonel, va être chargé officiellement de rétablir l'ordre dans la province. C'est le loup devenu berger, les brebis seront mieux gardées! Priez et faites prier pour nous!

∴

Mgr Chouvellon termine ainsi une lettre sur le même sujet qu'il adresse à son frère :

Que nous arrivera-t-il de tout cela? Dieu seul le sait. Tous les moyens humains nous font défaut, mais notre espoir est en Dieu qui saura certainement tout disposer pour le bien des âmes. C'est là notre certitude et notre consolation. Et nous continuons de travailler de notre mieux comme si nous devions toujours vivre : *Quasi mortui, sed semper viventes.* Il y aura toujours plus d'apôtres que de martyrs. Notre école de français va être agrandie, le médecin envoyé par le gouvernement français est arrivé, et sous peu nous allons poser les fondements d'un hôpital à l'*européenne* (si Dieu nous prête vie et si les *bonnes âmes nous viennent en aide*). Veuillez donc recommander nos œuvres, et l'avenir de notre mission, aux prières et à la charité de nos amis de France, des couvents, des monastères, etc.

Redoublons de confiance en Dieu, et jusqu'au dernier soupir soutenons bravement les intérêts catholiques et l'honneur de notre chère patrie...

∴

LETTRE DE M. PONTVIANNE, PROVICAIRE DU SU-TCHUEN OCCIDENTAL

3 février 1899.

Le 28 janvier, vers 9 heures du soir, le P. Thomas Lièou a été cerné dans son oratoire de Ché-Pân-Hô et massacré. Son corps a été outrageusement profané.

Ce prêtre indigène, âgé de 47 ans, était originaire de la station de Sin-Tien-Tse, sous-préfecture de Sin-Tou, et appartenait à une excellente famille de vieux chrétiens. Son père, chef de cette station, créée jadis par Mgr Pottier, était un homme droit, franc et d'une grande bonté. Le prêtre Lièou était son fils aîné; il eut la joie d'assister à sa première messe. Peu de temps après, ce brave catéchiste, âgé seulement de cinquante et quelques années, était emporté par une attaque d'apoplexie foudroyante.

Le P. Thomas Lièou, après avoir professé pendant quelques années au grand séminaire, fut appelé à gouverner l'important district de Kiong-Tcheou, puis il fut nommé par Mgr Pinchon, supérieur du petit séminaire.

Mgr Dunand, ayant besoin d'un sujet de choix pour le district de Mien-Tcheou, fit appel à son zèle, et c'est dans ce poste qu'il vient de finir, par le martyre, sa courte mais brillante carrière.

Puisse son sang être le dernier versé !

La situation est toujours mauvaise. Nos chrétiens, pillés et chassés de leur pays, n'y peuvent encore rentrer. Priez et faites prier pour que le bon Dieu daigne rétablir la paix!

NOTRE CARTE PRIME

Parmi les félicitations nombreuses qui nous sont parvenues depuis l'apparition de notre carte prime, il en est une qui nous a été bien précieuse, c'est la lettre suivante du chef vénéré de l'apostolat, S. Eminence le Cardinal préfet de la Propagande. Nous nous empressons de la publier.

J'ai reçu votre lettre du 28 mars dernier par laquelle vous me présentiez une nouvelle *Carte géographique des Missions du Nord-Est africain*, dressée avec beaucoup de soin par M. Paul Vuillot, sur les renseignements fournis par nos missionnaires. J'ai examiné minutieusement ce travail de patience; votre hommage m'a été très agréable et je vous prie d'agréer tous mes remerciements.

M., card. LEDOCHOWSKI, *préfet*,
A , *archev. de Larisse*, secrétaire

Nous accomplissons un devoir de cœur en remerciant vivement ceux de nos abonnés, et ils sont déjà très nombreux, qui ont bien voulu, par leurs offrandes, nous aider à couvrir les frais nécessités par ce beau travail entrepris pour la gloire de l'apostolat.

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — Mgr Athanase Sabbag, évêque grec-melchite de Saint-Jean d'Acre, nous écrit de cette ville :

« Permettez-moi de venir vous exposer la situation de mon pauvre diocèse. Partout, dans nos pays, jusque dans les moindres villages, le désir de l'instruction s'est emparé de la jeunesse : ne trouvant point d'école chez nous, nos pauvres catholiques accourent chez les protestants. Il nous faut donc absolument fonder des écoles. Mais où trouver des ressources? Mes reveuus ne dépassent pas 2.000 francs : 2.000 francs pour l'évêque d'un diocèse qui embrasse toute la Galilée! Est-il un évêque missionnaire aussi indigent! Quelques villages possèdent des églises, mais qui n'ont de l'église que la forme et le nom. Elles sont toutes pauvres et dénuées de tout : les linges d'autel sont toujours sales, parce qu'il n'y en a point d'autres pour les remplacer; pour crucifix, un simple Christ peint sur du papier; pour chandeliers, quelques vases en terre cuite; à peine y trouve-t-on une lampe convenable pour brûler devant le tabernacle.

« Mes pauvres curés se lamentent et sont impuissants à faire face aux dépenses les plus nécessaires, réduits qu'ils sont à leurs 30 francs d'honoraires de messe tous les mois.

« Mon palais épiscopal, que dédaignerait le dernier curé de France, comprend trois petites chambres; c'est là que j'habite avec plusieurs prêtres; c'est là aussi que j'accueille les pèlerins d'Europe qui veulent passer quelque temps à Acre, car il n'y a point d'hôtel ici.

« Je dois ajouter que ces trois chambres sont actuellement presque en ruines; non seulement elles sont incapables de nous garantir contre les intemperies des saisons, mais menacent de nous ensevelir sous leurs décombres. Force m'est donc de les réparer. Mais où trouver le necessaire pour réaliser une œuvre si importante? car, je le prévois, les frais s'élèveront à 30.000 fr. Voilà pourquoi je fais appel à la charité et à la générosité de nos frères d'Europe, qui toujours nous ont tendu une main secourable et ont répondu à nos cris de detresse. »



Kouang-Si (*Chine*). — Mgr Chouzy, préfet apostolique, nous écrit :

« La rareté et la modicité des aumônes pour le sanctuaire projeté par le P. Bertholet m'inquiètent sur l'avenir de l'entreprise. Pourtant l'honneur de la religion exige qu'elle soit menée à bonne fin. La construction est trop avancée pour qu'on puisse rien changer au plan ; les murs sont à un mètre au-dessus du sol. Cette année, forcément, les travaux n'ont pas été repris : voilà plus d'un an qu'ils sont arrêtés, faute de fonds et de tranquillité.

« Il y a une autre chose que je prends la liberté de vous recommander. Le P. Bertholet et ses deux compagnons ont été ensevelis, par les soins du sous-préfet local, dans un coin isolé, sur le bord d'une rivière dont les crues d'été submergent les tombes et les endommagent si rapidement qu'il est à craindre de voir emporter les restes précieux de nos chères victimes. J'ai réussi à faire désigner la ville préfectorale pour le lieu où sera construite l'église expiatoire. Puissé-je y transporter bientôt les reliques de nos martyrs ! »

Tunisie. — Sœur Marie Clet, de la Congrégation des Sœurs Blanches, au refuge de La Marsa, nous écrit de cette ville :

« Depuis trois ans, à l'Œuvre du Refuge proprement dit, s'est jointe l'Œuvre de la Préservation. Continuellement, on vient me demander d'accepter des enfants dont les parents sont en proie à la plus profonde misère morale. Très souvent, nous sommes obligées de refuser ces enfants, et cela faute de ressource. Pour les grandes, leur travail suffit à leur entretien, et de ce côté-là nous ne sommes pas inquiètes. J'essaye d'organiser un Comité à Tunis pour pourvoir aux besoins des petites.

« Une de nos jeunes pupilles, une fillette de huit ans, est bien malade ; elle a eu le bonheur de faire sa première communion à la messe de minuit ; depuis, elle est dans une agonie perpétuelle. Dans une de ses plus fortes crises, elle me disait : « Ma Sœur, je voudrais mourir dans vos bras ; il me semble « que j'aurais moins peur. Oh ! je ne crains pas d'aller voir le « petit Jésus ; mais la fosse m'épouvante ! »

« Je la rassurai de mon mieux, et elle ajouta :

« — Ma Sœur, je prierai tant le petit Jésus que vous viendrez « vite me rejoindre ! Oh ! comme j'aime les Sœurs ! Ce sont « elles qui m'ont appris à connaître le Bon Dieu. »

« Comme vous le voyez, notre Œuvre, toute pénible qu'elle est, nous donne cependant de grandes consolations.

« Sans doute, vous avez appris l'accident qui m'est arrivé. Grâce à Dieu, je suis bien remise.

« A ce souvenir s'en rattache un autre bien triste. Le domestique nègre, qui m'avait retirée de dessous la voiture, est mort quinze jours après d'un accident affreux. Après huit jours d'absence et de recherches, on l'a enfin retrouvé dans un puits où tout fait supposer que les Arabes l'avaient précipité pour se venger de ce qu'il voulait embrasser la religion chrétienne. Une heure avant sa mort, il étudiait encore son catéchisme ; nous espérons que le Bon Dieu lui aura fait miséricorde. »

Canada. — Le R. P. Cochin, oblat de Marie Immaculée, missionnaire dans la Saskatchewan, nous écrit de Thunderchild :

« La moitié des sauvages de ma mission est catholique, le quart est protestant, et l'autre quart païen. Mais on peut dire que les bons chrétiens sont encore le petit nombre. J'attribue ceci, d'abord au voisinage des Blancs, à la propagande protestante et à notre pauvreté. Quand je n'avais que quelques chrétiens, je pouvais les réunir dans ma maisonnette où je les instruisais et priais avec eux ; mais à mesure que leur nombre augmentait, mes ressources diminuaient. Il me fallut bientôt aller plus souvent au loin visiter les nouveaux baptisés. Je n'avais qu'une cabane pour chapelle, cuisine et dortoir. La fièvre typhoïde jointe à la misère me cloua au lit pendant quatre longs mois à Battleford.

« La rebellion de 1885 eut des conséquences heureuses au point de vue spirituel ; j'eus beaucoup de besogne ; une belle école s'établit à Poundmaker. Les ministres protestants alarmés vinrent vite s'installer chez mes nouveaux chrétiens à Sweet-Grass, à Moossonin, à Thunderchild ; il me fallut courir de village en village pour empêcher mes sauvages de se laisser endoctriner par eux. A Thunderchild nos catholiques essayèrent trois fois de se bâtir une maison d'école ; trois fois les protestants, aidés par les autorités protestantes, la mirent à terre. Enfin le gouvernement céda et nous eûmes une école.

« Cependant je n'étais pas encore au bout de mes misères. Le seul maître sur qui je pouvais compter se voyant incapable de faire vivre sa famille, m'a abandonné.

« Je restai seul, pauvre, ne pouvant faire d'autres charités matérielles que de partager ma soupe avec quelques affamés qui venaient me regarder manger. Les sauvages se laissèrent séduire par les largesses des ministres protestants et nous fûmes obligés de laisser là la nouvelle école.

« La maladie fait des ravages en ce moment, le vice en fait encore davantage. La situation nous force à crier au secours. Nos bons chrétiens sont peu nombreux ; mais ils forment un excellent noyau. Nous avons encore nombre d'enfants, que nous serions heureux de réunir dans un orphelinat ; mais pour cela il nous faut de l'argent. Où le trouver ? Peut-être chez les abonnés des *Missions catholiques*.

République Argentine et Chili. — *Mgr Terrien.* — Nous lisons dans le journal *El Porvenir*, de Buenos-Ayres :

« Par le Transandin de mardi dernier est parti pour le Chili Mgr Ferdinand Terrien, missionnaire apostolique, délégué des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

« Mgr Terrien était venu organiser parmi nous cette Œuvre nourricière de l'apostolat ; son zèle a été récompensé par les plus heureux résultats et il nous a quittés pleinement satisfait de la réussite de ses travaux.

« L'accueil empressé que l'illustre prélat a reçu dans tous les diocèses argentins répond aux espérances que les présidents des Conseils centraux avaient conçues et les fruits recueillis ont dédommagé leur délégué des fatigues qu'il a dû s'imposer pour remplir le mandat dont on l'avait chargé.

« Tout nous fait espérer que, dans la grande République voisine où il se rend maintenant, Mgr Terrien ne servira pas moins efficacement les vues des directeurs de la Propagation de la Foi et que sa mission auprès des catholiques chiliens sera couronnée du même succès. »

Nous nous contenterons d'ajouter à cet éloge si mérité que Mgr Terrien laisse à Buenos-Ayres deux Pères Blancs qui continueront et compléteront son œuvre avec le même zèle et le même dévouement.

Dès son arrivée au Chili, un journal de Santiago souhaite en termes excellents la bienvenue à Mgr Terrien, et publie la circulaire des Conseils centraux, ainsi que la lettre par laquelle le vénérable archevêque de ce diocèse, Mgr Casanova, a bien voulu prendre sous son haut patronage la mission de notre délégué.

En voici la traduction :

« Archevêché de Santiago du Chili, 3 mars 1899.

« Nous recommandons à nos bien-aimés diocésains la sainte Œuvre de la Propagation de la Foi approuvée par le Saint-Siège. Tous ceux qui y contribuent remplissent le commandement évangélique : *docete omnes gentes* et donnent satisfaction au désir ardent du Cœur de Jésus demandant à son Père *ut omnes unum sint !*

« Prions donc pour les prêtres dévoués qui propagent parmi les païens le règne de Dieu et répétons, toujours avec foi et amour, la divine prière : *Adveniat regnum tuum !*

« † Mariano.

« *archevêque de Santiago du Chili.* »

AU PAYS BIBLIQUE

Par le R. P. ROLLAND
De la Compagnie de Jésus

Il y a deux ans, le R. P. Rolland a envoyé aux *Missions catholiques* des renseignements sur la Haute-Galilée ou le Belad-Béchara. Nos lecteurs ont appris avec intérêt les travaux apostoliques dont cette terre, illustrée par les grands hommes de la Bible et surtout par les prédications du Sauveur, est actuellement le théâtre. Le zélé religieux indiquait aussi les adversaires qui viennent entraver l'action du missionnaire : le protestantisme et le schisme russe. Aujourd'hui il nous parle des pauvres, des malades, des petits et des humbles, dont le Bon-Pasteur lui a confié, en partie, le soin et la garde, et qu'il voudrait, soustraire non-seulement à la maladie et à la faim, mais surtout à l'hérésie.

Dans ma dernière excursion, pendant le Carême, j'ai eu le cœur serré en voyant la grande misère qui ravage le Belad-Béchara. Je l'avais constaté précédemment ; mais cette dernière fois elle s'est étalée, sous une forme plus affreuse, à mes yeux pourtant habitués au spectacle affligeant de la pauvreté.



Mgr SABBAG, évêque grec-melchite de Saint-Jean-d'Acre (voir pp 182 et 185).

***

A Bassa, gros bourg éloigné de trois heures de Saint-Jean-d'Acre, comprenant environ 1,600 Grecs catholiques, une partie notable de la population est en proie à toutes les horreurs de la faim. Des gens en haillons sont venus me voir, me supplier de leur donner de quoi acheter un peu de farine pour leur famille privée de tout ; d'autres me conduisaient dans leur pauvre demeure où gisait quelque malade sans pain, ni remède. Comme j'aurais alors voulu être riche ! Oui, un missionnaire qui a fait vœu de pauvreté est bien excusable, dans ces circonstances, de formuler un pareil désir. Arrivé au terme de ma tournée, je n'avais plus rien à donner, sinon de bonnes paroles pour tout soulagement et de l'eau bénite comme remède.

***

Que de misères révélaient les guenilles qui servent de vêtement à ces pauvres gens, leur visage amaigri, la figure émaciée des enfants condamnés, eux aussi, aux privations ! Quel crêve-cœur quand on entend des paroles comme celles que j'ai entendues de la bouche des parents :

« — Nous, nous pouvons encore prendre patience ; mais que faire quand nos chers petits nous demandent du pain ? »

J'étais le spectateur navré, mais impuissant d'un pareil dénûment.

Voici une famille de treize personnes ; il n'y a plus rien dans la maison. La maigre provision faite au moment de la récolte a été vite épuisée ; les soldats collecteurs des impôts, ont aidé à faire le vide dans l'habitation ; il a fallu contribuer à les nourrir, à les payer, à verser entre leurs mains le montant de l'impôt foncier, de l'impôt des chemins, de l'impôt pour l'armée, pour les fonctionnaires, pour les Cheikhs du village. Que sais-je encore ? Quant à la cote mobilière, il serait difficile de la percevoir dans une demeure qui n'a que les quatre murs ; les ustensiles de cuisine qui formaient un mobilier des plus modestes, ont été presque tous vendus pour se libérer. Comment, dans ces conditions, ces treize bouches à nourrir auront-elles l'indispensable ? Aussi, manquaient-elles du nécessaire.

Le curé de la paroisse a donné de sa pauvreté pour soutenir ses ouailles et leur a distribué tout ce qu'il avait.

Nos religieuses indigènes, auxquelles nous attribuons une allocation de vingt francs par mois, ont partagé avec les affamés le pain de l'indigence. Lorsque je leur conseillai, en les voyant fatiguées, d'améliorer un peu leur régime, la supérieure, la sœur Tacla, m'a répondu, les larmes aux yeux :

« — Comment songer à nous bien nourrir, tandis qu'on « meurt de faim à nos côtés ? N'est-ce pas terrible d'être



« réduit à agir comme l'a fait, ces jours derniers, une mère « de famille qui a laissé ses deux petits enfants, dont l'un « est à la mamelle pour aller jusqu'à Beyrouth, chercher « un peu de pain et de travail? »

Et elle me racontait une série de faits plus navrants les uns que les autres

∴

Voici l'expédient auquel on a recours pour tromper la faim. La ménagère va, dans la journée, chercher, à travers champs, quelques herbes qu'elle fait cuire, le soir, avec un peu de sel pour assaisonnements. Pas une goutte d'huile pour relever un peu ce mets insipide.

A Maali, village à 4 heures de distance de Bassa, j'avais déjà constaté une disette désolante; mais les habitants avaient ordinairement des galettes de maïs, faute de mieux. Ici, bien des familles restent un mois sans un morceau de pain d'aucune sorte.

Je n'ai pas cherché à connaître toutes les misères pour n'avoir pas à répondre aux malheureux par un cruel refus à leurs demandes si bien motivées; mais j'ai songé à m'adresser à la bonne providence dont les catholiques d'Occident sont les chargés d'affaires et dont le cœur s'émeut de pitié en face de la détresse.

Comme elle m'a transpercé la parole de ces affamés : « *Nous vivons comme les troupeaux!* » C'est littéralement vrai pour un trop grand nombre qui se nourrit de l'herbe des champs. Heureux seraient-ils s'ils pouvaient recueillir les miettes qui tombent de la table des riches! Lazare, le pauvre Lazare ne l'a pas obtenu : mes clients seront plus heureux!

∴

Pourquoi, me demanderez-vous, cette misère noire? Cette année, la récolte du blé a été fort médiocre : aussi en certains endroits, le gouvernement en a-t-il défendu l'exportation, pour ne pas affamer davantage le pays. Pour Bassa spécialement, le revenu principal, celui des olives, a fait totalement défaut.

Cette localité est entourée d'un immense jardin de beaux oliviers, dont plusieurs, assure-t-on, remontent au temps des Romains. On espérait au printemps que la récolte des légumes permettrait aux fellahs de se tirer d'affaire et d'arriver tant bien que mal à la récolte prochaine. Espérance déçue! Le froid, exceptionnellement rigoureux cette année, a tout gelé, tout détruit. Ces légumes, vendus au marché de Saint-Jean-d'Acre, étaient une précieuse resssource, en cette saison de l'année. Ajoutez à ces calamités l'impôt multiple, excessif, à payer intégralement, comme au temps de l'abondance, et vous comprendrez pourquoi non seulement à Bassa, mais encore dans tout le Belad-Bechara, règne une horrible misère.

∴

Ce n'est pas tout. Un malheur en amène un autre. Il y avait dans le village de Bassa deux ou trois familles protestantes. Grâce au zèle, à la fermeté et à la sage administration de Mgr Athanase Sabbag, évêque grec-catholique de Saint-Jean-d'Acre (*voir son portrait page 184*), l'école de la secte avait été fermée et les quelques apostats de Bassa, mis hors d'état de nuire à leurs compatriotes.

Le zélé prélat avait fulminé l'excommunication contre tous ceux qui fréquenteraient les hérétiques, et assisteraient à leurs assemblées. Tout semblait fini, mais voici que l'erreur vient de revivre. Les rares dissidents se sont mis en campagne pour profiter de la situation et l'exploiter à leur profit. Ils se sont dit :

« Nous sommes seuls, isolés; tôt ou tard, notre position sera intenable: il nous faudra déguerpir. Formons donc un parti; qu'on ait à compter avec nous et nous resterons; avec l'argent que nous donnera la Société protestante, nous y arriverons. »

Et voici que le Maître-Prédicant parcourt les maisons, s'informe des besoins de chacun, multiplie les promesses et offre un secours momentané. Il n'est pas embarrassé pour trouver des mains qui se tendent vers lui. Mais il y a une condition déplorable à ce don en apparence désintéressé : le malheureux, qui veut être secouru, doit préalablement donner son nom à la secte, assister à la prière protestante et c'est à l'issue de l'assemblée qu'on lui accordera ce dont il a besoin. Plusieurs ont énergiquement refusé; il y avait du mérite assurément à le faire; d'autres hélas! n'ont pas eu le même courage. On ne peut les excuser, mais assurément on peut invoquer en leur faveur, bien des circonstances atténuantes (1).

Ainsi, par exemple, une pauvre mère de famille venait d'avoir deux jumeaux, double charge de plus et bien lourde. Le maître protestant s'empresse d'offrir à la mère 200 piastres, si elle consent à s'inscrire, elle et ses enfants, dans les rangs de l'hérésie. Voilà donc toute une famille vendue à la secte, achetée par elle pour une modique somme.

Ailleurs c'est un individu menacé de prison s'il ne paie l'impôt. On lui offre de quoi se libérer en prenant toutefois hypothèque en bonne et due forme sur quelques arpents de terre qu'il possède : toujours, cela va sans dire, à la condition expresse de renoncer aux *superstitions romaines* et de venir au prêche où la lumière du *pur* évangile doit enfin briller à ses yeux. La secte a pu ainsi inscrire sur ses registres trois cents personnes à Bassa!

∴

Quand j'ai raconté ces faits à Mgr l'évêque de Saint-Jean-d'Acre, il en a été profondément affligé; son cœur apostolique a saigné à la pensée de ce bourg de Bassa, pour lequel il avait tant travaillé et qu'il voyait maintenant affreusement ravagé. Que faire pour remédier au mal? Il faudrait des ressources qu'il n'a pas et il ne craint pas d'avouer sa pauvreté. Je suis heureux de rendre hommage, en passant, à la paternelle bienveillance et à la chaude symphathie qu'il témoigne aux missionnaires travaillant dans son diocèse, au salut des âmes.

(*A suivre.*)

(1) Un des meilleurs catholiques de Bassa prétendait justifier la conduite de ses pauvres compatriotes vendus au protestantisme : « David et ses serviteurs, disait-il, n'ont-ils pas mangé les pains de proposition, ce qui n'était permis qu'aux seuls levites? la faim ne les a-t-elle pas excusés? » J'ai dû faire comprendre à mon interlocuteur qu'il n'y avait point parité dans les deux cas : s'il est permis de recevoir l'aumône des protestants, il est défendu d'embrasser leur religion.



Les Lazaristes dans le Sud de Madagascar

Par Mgr CROUZET, Lazariste, Vicaire apostolique.

Suite (1)

Un village malgache.— Suite du voyage. — Sainte-Luce. Encore les protestants.— Incidents tragi-comiques.

Les bourgs ou hameaux, comme tous ceux du Sud-Est, sont entourés d'une forte palissade de pieux fichés en terre et bordés de cactus épineux, qui en rendent l'accès difficile. On y pénètre par une porte minuscule, barrée à hauteur de poitrine, de sorte qu'il faut se plier pour entrer dans la place. Les bœufs et les vaches passent sans peine ; c'est l'unique but qu'on s'est proposé.

L'intérieur offre, par les temps humides surtout, un pied de vase et de boue dans laquelle on enfonce à volonté ; c'est le pavé ou macadam national. Les troupeaux en fournissent gratuitement la matière.

Les maisons, très rapprochées les unes des autres, sont exhaussées, vous comprenez pourquoi ; elles reposent sur des piquets à cinquante centimètres du sol.

Toutes sont du même modèle et forment un carré de deux à trois mètres de côté (*Voir la gravure p. 189*). Les plus grandes sont percées de quatre portes sur chaque face : la porte de la famille, celle des amis, celle des étrangers, celle des serviteurs et des esclaves. Le toit à double pente, coupe les palissades latérales à environ un mètre et demi de hauteur, de sorte, que, pour se tenir debout, il faut se placer au centre.

L'ameublement de toutes les maisons est identique : des nattes sur le sol, trois pierres servant de foyer, des calebasses, et, chez les richards, des plats et des ustensiles en bois, sur lesquels se voient des ébauches d'enluminures quelconques. Les matériaux ne varient point : les pièces principales sont en bois dur, tout le reste est en côtes et en feuilles de l'arbre appelé communément l'*arbre du voyageur*.



MADAGASCAR. — PASSAGE D'UN PONT EN *filanzana* ; d'après une photographie envoyée par Mgr CROUZET, lazariste, vicaire apostolique de Madagascar méridional (voir page 187).

Inutile d'ajouter que le grand air a le privilège de circuler dans ces demeures le jour comme la nuit. Jouissent du même privilège : les poules, les canards, les oies, et aussi, hélas! d'énormes rats, ignorant les règles usuelles de toutes les convenances. Je ne parle que pour mémoire des moucherons et autres insectes ailés ou sans ailes.

Il n'est question, bien entendu, ni d'auberges, ni d'hôtels. Il y a pourtant toujours une case vide, à la disposition des passants. Nous sommes sans inquiétude : dans ce pays, la manière de procéder est éminemment simple et pratique Jugez vous-même.

Ainsi que je vous l'ai dit, vos Bourjanes vous amènent dans le village, de toute la vélocité de leurs jambes. Tout à coup, un arrêt brusque, et vous êtes à terre. Si vous n'aviez pas l'habitude de cette manœuvre, vous seriez exposé à prendre pied, la tête la première. La descente opérée, ne vous occupez de rien ; vos porteurs se répandent partout, volant de ci de là manioc et patates, s'ils sont hors de vos regards, et, cinq minutes après, ils vous introduisent dans la meilleure maison du pays, que les habitants vous cèdent volontiers. Dès ce moment, vous êtes chez vous, absolument comme un roi dans son palais.

Nous étions quatre blancs ; nous avions droit à deux maisons qui furent ainsi mises à notre disposition.

Aussitôt que l'on est installé, on reçoit généralement la

(1) Voir les nos du 7 et 14 avril 1899.

visite du chef, et quelques œufs, une poignée de riz, une poule; c'est l'offrande du pain et du sel. Maintenant, débrouillez-vous ; personne ne s'occupera plus de vous. Vous mangerez ce que vous aurez apporté ; vous trouverez du lait et des volailles à acheter, et, selon que vous ferez votre lit, vous dormirez,

Le matin, en quittant votre case, vous glissez une pièce de monnaie dans la main du propriétaire. Mais, si vous tenez à lui être agréable, vous aurez eu soin de vous munir d'une provision sérieuse de cotonnades et lui en laisserez une brasse. Si, d'aventure, la cotonnade est bleue, vous êtes classé parmi les plus généreux.

Voilà l'histoire de toutes les haltes et de tous les départs, le long de la route ; nous ne reviendrons plus sur ces détails. Aussi bien, nous passons une excellente nuit, faveur dont nous remercions le Bon Dieu.

∴

Le jeudi 25 août, de bonne heure toute la caravane réunie se dispose à sortir de Belavena quand nous apercevons, seul, abandonné, un de nos colis. Informations prises, nous avons à constater une fugue nouvelle de deux porteurs, remplacés aussitôt par deux jeunes gens du pays. Il est heureux que la Providence ait semé notre route de quelques braves gens ; car enfin, de défection en fugue, de fugue en défection, nous serions exposés à nous trouver un beau matin seuls en face de nos bagages, avec la ressource unique de nous porter les uns les autres.

Nous sommes à la saison sèche, ce qui n'empêche pas la pluie de tomber tous les jours ; cela permet à certains de dire, que dans le Sud, nous avons deux saisons : la saison des pluies et la saison pendant laquelle il pleut!

La route n'est ni plus belle, ni plus variée que celle que nous suivions hier. Elle se distingue seulement par une quantité de ponts (*voir la gravure* page 186), qui nous aident à marcher droit au but, sans avoir à nous enliser dans d'immenses flaques de vase, vrais bouillons à microbes.

MADAGASCAR. — Halte de porteurs ; d'après une photographie envoyée par Mgr Crouzet (voir le texte).

∴

A 9 h. 1/2 première halte à Sainte-Luce. Nous nous emparons d'un très joli immeuble, que M. Marchal, notre ami de Fort-Dauphin, a mis à notre disposition (*voir la gravure page* 181). Nous sommes royalement logés; ce n'est malheureusement que pour quelques instants. Le Frère Pierre nous prépare un repas chaud ; c'est du luxe. Nous lui en avons fourni les premiers et indispensables éléments : l'eau et le feu; à lui de trouver le reste.

En attendant le signal du déjeuner, je visite la crique, le port, si vous préférez; car Sainte-Luce est située au bord de la mer. Du rivage, on aperçoit une foule d'îlots, qui parsèment l'entrée, et on comprend très bien que les anciens navigateurs en aient trouvé l'accès difficile. Nos marins d'aujourd'hui ne le trouvent pas meilleur.

Ce point fut choisi comme centre commercial par les premiers envoyés de la Compagnie des Indes Françaises, à laquelle succéda, quelques années plus tard, la Compagnie des Indes Orientales. L'inclémence du climat, qui ne paraît cependant pas très mauvais, le peu de sûreté du mouillage décidèrent bientôt les Directeurs des Comptoirs à s'établir à Fort-Dauphin, qu'on abandonna encore, en 1674, à la suite des événements qui ruinèrent les établissements français.

A l'ouest de Sainte-Luce se déroulent de magnifiques forêts, véritable richesse, mais qu'il sera difficile d'exploiter. Bois de constructions, bois d'ameublement de luxe, toutes les essences abondent; mais les frais d'abattage et de transport en rendraient le prix trop élevé.

∴

Je suis distrait de ces considérations par la vue d'un personnage correctement vêtu d'une redingote noire, d'un pantalon gris et d'un casque colonial. Avait-il des lunettes ? C'est bien possible. Ce monsieur, ressemblant en

somme à tout le monde, se promenait gravement de long en large, devant une file de cinq ou six cases plus ou moins terminées. J'avais en face de moi le Révérend X... ou Y... de la mission américaine-norwégienne, directeur des écoles de la localité. Hélas ! j'en trouverai d'autres, et nombreux, implantés, ancrés sur le sol où nous aurions dû les précéder.

Ces messieurs arrivent en famille ; on leur assigne un poste, on les rétribue largement, et c'est fini. Chacun est chargé d'une région, grande comme deux mouchoirs de poche, pour laquelle il reçoit autant que nous pour tout un Vicariat. Qu'on nous accorde donc du personnel, des secours ! D'où voulez-vous que je tire les fonds nécessaires pour fonder de vingt à vingt-cinq écoles annuellement? Le désir, la volonté sont insuffisants, les récriminations aussi; il faut autre chose, et cette autre chose, l'imagination la plus féconde, l'esprit le plus réfléchi ne l'inventent pas ; il ne faut pas moins de mille francs pour une fondation, et ensuite, cinquante francs par mois pour l'entretien de l'instituteur. Calculez et additionnez ; pendant que vous vous livrerez à cette intéressante opération, nous déjeunerons.

∴

Au moment du départ, nous constatons qu'un porteur a encore filé à l'anglaise ; cette fois, impossible de le remplacer. Nous confions sa charge en détresse à un gardien, qui nous l'expédiera à la première occasion.

Nous suivons, une heure durant, le bord de la mer; nous franchissons en bac l'embouchure d'une rivière; un crochet à gauche, et nous voilà dans la brousse.

J'entends crier après moi ; j'arrête mes porteurs. Un enfant tout essoufflé arrive et nous prévient que nous ne sommes pas dans le vrai chemin. Mes porteurs se fâchent sérieusement. Comment ! eux se tromper, eux qui en sont à leur troisième ou quatrième voyage dans ces régions ? C'est vraiment trop fort. Ils en rient aux éclats et continuent de marcher en hommes sûrs de leur chemin. Je me fie à eux ; c'est bien plus simple que de discuter. Tout le monde me suit, plutôt par respect humain que par conviction. Hélas ! hélas ! trois fois hélas ! le sentier s'efface, nous voyageons sur des branches coupées, nous franchissons d'énormes troncs renversés et entassés. Ce n'est rien : la marche est ralentie ; mais le soleil est encore très haut. La nuit n'est pas à craindre. A cet amoncellement de bois succèdent des fondrières plus ou moins dissimulées sous des amas d'herbes sèches et pourries. L'intérêt augmente alors d'intensité. C'est un *bourjane* de droite qui s'enfonce jusqu'à la ceinture, c'est son compagnon de gauche qui en fait autant. La *filanzana*, surprise par cette secousse inattendue, craque désespérément. Bon, voilà deux *bourjanes* du même côté, qui trempent jusqu'à mi-jambe, le véhicule incline. Je me cramponne fortement pour conserver mon équilibre et ne pas tomber dans ces flaques noires, nauséabondes, gluantes. Trop préoccupé, je néglige totalement mes compagnons de route : ils se tireront d'affaire comme moi ; le danger n'est pas sérieux.

Enfin, après un temps qui m'a semblé long, employé à ces exercices héroï-comiques, nous voilà au village de Saint-Ambanihazo, où nous sommes reçus et logés selon la formule, et où nous rencontrons une nouvelle école protestante.

∴

Le vendredi, 26 août, nous passons de très bonne heure la rivière d'Ambanihazo. Le bac, chargé de nos porteurs et de nos personnes, a failli nous jouer un vilain tour. Nous étions à peine à un mètre de la plate-forme d'embarquement, que les pirogues, réunies par de forts madriers, se sont remplies d'eau. Quelques coups de rames encore, et nous coulions. Une douzaine de nos hommes se sont jetés dans la rivière. Ils ont allégé d'autant notre embarcation, et nous avons atteint sans accident le bord opposé. Ces rivières, si nombreuses, sont de magnifiques cours-d'eau, dont la largeur atteint jusqu'à 30 et 40 mètres, et mesurent souvent de 15 à 20 pieds de profondeur. Il serait d'autant moins prudent de s'y laisser choir que les caïmans se montrent, à l'occasion, friands de chair humaine.

Dans ces parages, la population est plus dense, le paysage plus varié, le sol plus fertile, sinon plus cultivé. Les villages, plus rapprochés, présentent quelque animation et rompent la monotonie des heures succédant aux heures.

Lorsque notre caravane, qui se déroule sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, est aperçue, les chefs saluent le pavillon français, hissé à l'extrémité d'un mât planté sur la place du Kabary ; puis, ils se rangent sur la route et nous offrent, respectueusement, sinon sincèrement, du riz, des poules, des œufs. Témoignage flatteur, mais gênant. Je ne vois pas la possibilité de continuer ma route avec un sac de riz et quelques douzaines d'œufs sur les genoux. Je réponds invariablement que nous sommes très touchés de ces preuves de générosité et d'hospitalité ; nous acceptons les présents, mais nous les prendrons à notre première visite au village. Tout le monde est satisfait.

∴

Halte, déjeuner à Ambato, départ presque immédiatement. A 5 heures du soir, nous atteignons Ankaramani ; notre journée est terminée.

Je me suis souvenu d'un épisode de mon voyage du mois de septembre de l'année dernière, en compagnie de M. Lasne. A cette époque, les indigènes étaient moins familiarisés avec les Français, qu'ils redoutaient. Nous devions nous arrêter à ce même village.

Notre allure était des plus pacifiques, et cependant, à notre approche, hommes, femmes, enfants disparurent dans la brousse, abandonnant leurs cases, leurs patates à moitié cuites, et nous laissant absolument maîtres de la place.

Je dus parlementer avec eux, pour les décider à réintégrer leurs domiciles. Quelques cadeaux, des objets achetés et largement payés finirent par nous concilier les bonnes grâces de la population.

Aujourd'hui mon premier soin est d'appeler le chef, Monsieur le maire, un petit vieux à figure de renard, et de lui tenir ce discours bien senti :

« Nous sommes chez toi, tu nous reçois, et nous te remercions. Nos hommes sont nombreux ; ils doivent se

bien conduire, ne rien voler, ne molester personne. Si tu es mécontent de leur conduite, viens nous prévenir et justice sera faite. »

Le petit vieux fut enchanté.

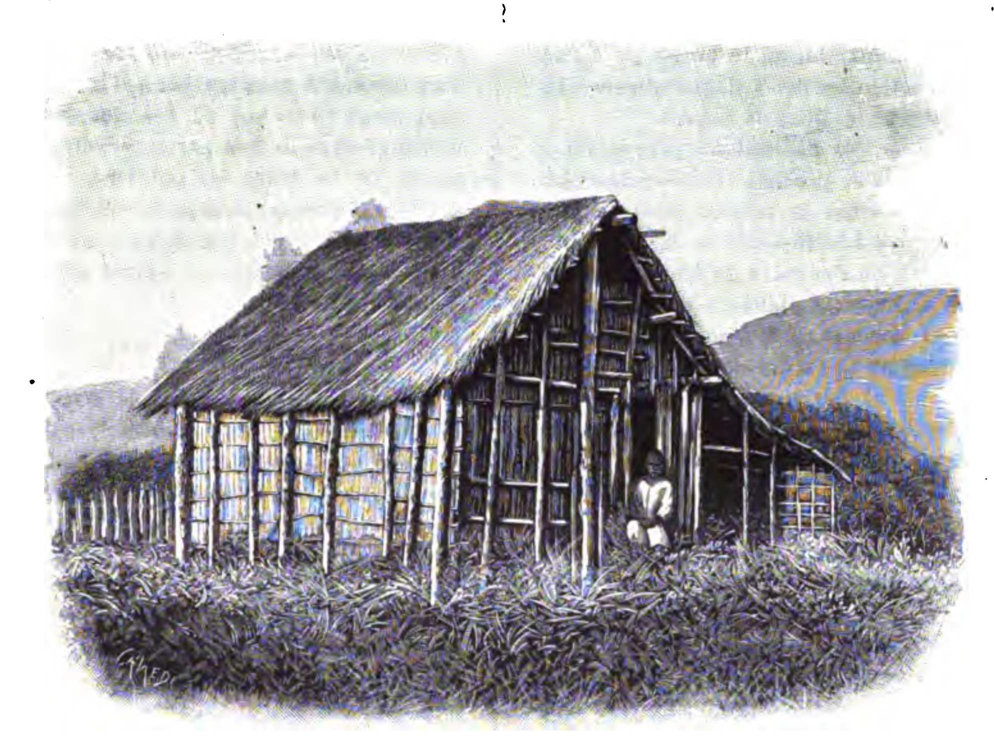
Le ciel s'était éclairci ; la soirée s'annonçait belle, nous pouvions hasarder une sortie sans être trempés, nous nous sentions à notre aise. Notre modeste repas expédié et nos exercices de piété terminés, nous causions, quand nos oreilles furent frappées du son de voix, du bruit de mains, de personnes chantant, applaudissant en cadence. Qu'est-ce ?... Une fête que le petit vieux donne en notre honneur! C'est beau, mais cela ne finit pas, et l'envie de dormir se faisait déjà sentir.

Nos *bourjanes*, attirés par la curiosité, désireux de prendre part aux danses, eurent la malencontreuse idée de se mettre de la partie. Ce ne fut pas long. On lutta d'abord d'agilité, puis les bâtons firent leur apparition.

Avertis à temps par notre chef de caravane, nous bondîmes au milieu de la foule, et, cinq minutes après, nous n'avions plus que le petit vieux entre nos bras. Nos hommes furent consignés par nous; les Ankaramaniotes le furent par leur chef. Défense de paraître dans la rue, sous peine de huit jours de prison; et le calme régna dans la cité.

Grâce à Dieu, l'incident est clos, et nous remercions la Providence de nous avoir épargné un conflit qui, certainement, vu les mœurs et coutumes, eût revêtu un caractère des plus graves.

(*A suivre*).



MADAGASCAR. — CASE MALGACHE; d'après une photographie envoyée par Mgr CROUZET, lazariste, vicaire apostolique de Madagascar méridional (voir page 186).

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

II

D'escale en escale.— Pêcheries coréennes. — Légitime curiosité. — Un auditoire bienveillant. — Le banquet de Noël.

Nous sommes en face de Sye-ho, la première escale de notre voyage maritime (*voir la carte*, p. 191). Mais nous allons faire machine arrière, car la brise fraîchit, la nuit va tomber et il n'est pas prudent de rester où nous sommes dans une crique ouverte qui est un ancrage, mais pas un port. Nous allons coucher à une heure au sud de Sye-ho, à l'abri d'une petite île, et demain matin nous serons ici derechef aux ordres de M. l'agent.

∴

Le 23 décembre, à 8 heures du matin, nous constatons avec plaisir qu'un certain nombre d'habitants sont éveillés ou à peu près. L'agent se présente, balbutie quelques excuses et débarque diverses marchandises, du fer, du coton, des étoffes, des médecines. Il a fini à 11 heures et s'éloigne sur sa jonque frangée de glaçons.

Voilà donc une journée complètement perdue! Je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque au capitaine :

« — Ce garçon-là, lui dis-je, a de la chance que je ne sois pas commandant du *Tchang-riong*. Avec quel plaisir je lui aurais brûlé la politesse pour lui apprendre à être exact

(1) Voir le n° du 14 avril 1899.

une autre fois ! Vous avez dépensé inutilement plusieurs tonnes de charbon et la régularité de votre voyage est compromise.

« — Sans doute, répliqua-t-il, mais qu'y faire? Je suis ici simplement chargé de la navigation et responsable de la sécurité du bateau. Le reste regarde le commissaire du bord qui doit rendre compte en haut lieu de la manière dont il a, pour le mieux, géré les affaires et pourvu aux intérêts de la Compagnie. »

∴

Nous appareillons à notre tour et, après trois heures de route, stoppons à Tchyen-tjin, jolie baie protégée par une ligne de rochers formant un brise-lames naturel. A gauche, falaises abruptes; à droite, rocs à pic couronnés de verdure; sur le rivage, de nombreuses barques amarrées prouvent que nous sommes dans un quartier où la pêche est florissante, et l'aspect tout particulier des villages atteste l'industrie à laquelle se livrent les gens du pays.

Tout autour et au-dessus des habitations se dressent de grands échafaudages, munis de perches transversales auxquelles les Coréens suspendent le poisson pour le faire sécher. Afin de le soustraire à la rapacité de la gent ailée qui pullule sur le littoral, on l'entoure de filets; sans discontinuer, des vols de mouettes, goélands, cormorans (outre d'innombrables pies et corbeaux) planent et décrivent de grands cercles autour de ce garde-manger en poussant leurs cris plaintifs. Ce genre de construction n'existe pas dans le Sud; c'est ici qu'on le rencontre pour la première fois, mais nous le reverrons désormais à toutes les escales jusqu'à Kyeng-syeng.

Le poisson qu'on trouve en abondance dans ces parages est le *myeng-thai*, assez semblable au hareng, mais deux ou trois fois plus gros. J'ignore son nom français et j'ai ouï dire à des officiers qu'il n'existe pas dans nos mers européennes. On le pêche au filet; après l'avoir éventré, on en retire tout l'intérieur : œufs, laitance et entrailles, qu'on sale à part pour être consommé sur place ou livré au commerce sous le nom de *tjyet*. Le reste est séché et non salé. On laisse la tête; elle sert à embrocher les poissons par enfilades de vingt pour être débités en détail; trente de ces brochettes sont liées ensemble avec des cordes de paille et forment des paquets de 600 pour la vente en gros. On en expédie, sur tout le littoral, dans l'intérieur jusqu'à Fousan, et au Japon, de grandes quantités sous le nom caractéristique de *pouk-e* (poisson du Nord) qui dénote son lieu d'origine.

∴

Après avoir débarqué quelques paquets dont plusieurs à destination de Hong-ouen, ville éloignée de 90 lis (36 kilomètres), nous repartons à 4 heures et demie, escortés par des troupeaux de marsouins qui semblent vouloir lutter de vitesse avec nous et batifolent en bondissant si près de la coque de notre navire qu'on pourrait facilement les harponner. Nous voyons aussi émerger tout près de nous une grosse baleine, tandis qu'à l'horizon les colonnes d'eau, lancées par les évents de ces énormes mammifères, révèlent leur présence en nombre considérable.

A 6 heures, nouvelle halte. Nous sommes vis-à-vis Sin-hpo, dans une baie assez bien abritée par l'île Cape-Rouge. Là aussi beaucoup de pêcheurs.

Nous avons mouillé près du continent pour la commodité du transbordement, mais plus au nord, à l'ouest de l'île, se trouve un meilleur ancrage occupé actuellement par une baleinière russe dont nous apercevons le sommet des mâts derrière un repli de terrain.

∴

Le 24, un peu avant midi, nous continuons notre route. Deux heures plus tard, nous arrivons à Sin-tchang près de l'embouchure d'une rivière; à 40 lis de là se trouve la ville de Pouk-tchyeng. Les cases des pêcheurs fort nombreuses prouvent la richesse du pays. Les commerçants viennent à bord chercher leurs colis et apporter les marchandises qui leur sont consignées. Avec quelle souplesse ils s'insinuent dans les bonnes grâces du commissaire, lui rappellent qu'ils ont de grandes provisions de poissons à expédier dans le Sud par le retour du bateau et le supplient de ne point les oublier! De fait, la cargaison à prendre dépassant la capacité du vaisseau, on ne peut faire droit à toutes les demandes : les unes sont purement et simplement évincées, les autres sont admises au prorata du stock en magasin.

∴

Les curieux aussi affluent, de toute part, pour voir notre bateau à vapeur : c'est la première fois de leur vie qu'ils sont en présence d'une merveille de ce genre et je comprends leur enthousiasme à jouir d'un tel spectacle. Ils poussent des Oh ! des Ah ! exclamatifs et épuisent toute la gamme des interjections coréennes bien plus riche que la nôtre. Du regard ils mesurent l'altitude du grand mât, sondent la profondeur de la cale, jaugent la contenance de la carène, calculent la force de la machine, estiment la valeur du mobilier et ne repartent satisfaits qu'après avoir tout visité, de la proue à la poupe, tout examiné, tout touché, tout flairé, tout admiré, depuis la cabine du commandant jusqu'à la sentine (w.-c.) de l'équipage.

Pauvres gens ! Après avoir un peu souri de leur naïveté, je me sens touché de compassion et je m'approche d'eux.

Pendant que les marchands font leur cour au commissaire et lui chuchotent à l'oreille leurs offres de pots de vin, je vois bien que, pour le moment, je n'ai rien à espérer de ces âmes avides de lucre et plus disposées à adorer Mammon que le Dieu de l'Evangile; mais il n'en va pas de même de la foule intéressante que j'ai là sous les yeux.

A la manière dont je m'avance vers un groupe, on pressent que je vais prendre la parole et aussitôt on s'empresse de former cercle autour de moi.

∴

Hélas! pauvre orateur! Combien je regrette d'être un tard-venu dans cette belle mission de Corée, dont je suis loin encore de posséder suffisamment l'idiome! Mes chrétiens me comprennent à demi-mot ou plutôt me devinent, habitués qu'ils sont à mon jargon; mais ces païens, qui vraisemblablement ne se sont jamais entretenus avec un



Européen... Et puis — je m'en suis aperçu tout à l'heure en prêtant l'oreille aux réflexions qu'ils échangeaient entre eux — le dialecte qu'ils parlent est différent de celui de Ouensan, à plus forte raison du beau langage de la capitale. Si encore mon catéchiste était là!... Du premier coup il saisirait ma pensée et la transmettrait fidèlement à ces braves gens ; mais le malheureux est étendu sur sa planche, anéanti momentanément par le mal de mer, bien que nous soyons à l'ancre depuis une heure dans une mer d'huile.

Enfin qu'importe? Arrière le respect humain et bénie soit l'humiliation qui peut procurer à quelques âmes le salut éternel!

J'engage donc la conversation en demandant à plusieurs d'entre eux leurs noms, leur âge, leurs pays, leurs métiers. Ils me répondent poliment et, comme je m'y attendais, m'interrogent à leur tour sur ma patrie, ma résidence, mon nom et mes occupations. J'arrive ainsi tout naturellement à leur parler de notre sainte religion ; je leur expose brièvement les dogmes fondamentaux et les principales obligations, je leur dis qu'à Séoul, à Ouensan et dans beaucoup d'autres localités de Corée, les fidèles sont nombreux et je termine en les pressant d'entrer, eux aussi, dans la sainte Eglise.

Que se passa-t-il au fond de leurs cœurs? C'est le secret de Dieu; toujours est-il que je ne surpris aucun sourire sceptique, aucune répartie désobligeante, aucune remarque railleuse. Au contraire, l'un d'eux, enhardi par les marques d'approbation de ses voisins, ajouta :

« — Comment pourrons-nous étudier votre doctrine et embrasser la religion que vous nous prêchez, si nous n'avons personne qui nous l'enseigne? »

N'est-ce pas là le témoignage d'une âme chrétienne? N'est-ce point la traduction littérale de ces paroles de saint Paul : *Fides ex auditu... Quomodo audient sine prædicante ?*

Je répondis que, le nombre des missionnaires étant fort insuffisant, l'évêque ne pouvait en envoyer partout ; plus tard sans doute ils auraient un pasteur: en attendant ils devaient éviter le mal et faire le bien, et si les circonstances les amenaient à passer par Ouensan, ils étaient sûrs d'y trouver des livres, des frères et un père. Et du fond du cœur j'adressai à Dieu cette supplication que je prie mes lecteurs de vouloir bien répéter ici avec moi : *Mitte, quæsumus, Domine, operarios in messem tuam.*

∴

Cependant la nuit approche, nuit bénie entre toutes, nuit du 24 au 25 décembre, en laquelle le Fils de Dieu fait homme est descendu sur la terre sous la forme d'un petit enfant pour sauver le monde. Quels souvenirs émus et charmants se pressent en foule dans mon cœur! Mais quoi! Cette belle fête, je vais la passer tout seul, sans avoir même la consolation de célébrer la sainte Messe!



A cette pensée, une ombre de tristesse obscurcit mon âme et menaçait de me plonger dans la mélancolie, lorsque tout à coup une main se posa sur mon épaule et le capitaine me dit :

« — C'est, ce soir, la veille du *Christmas;* je me propose d'inviter mon second et le mécanicien à partager notre dîner; qu'en pensez-vous?

« — Mais certainement, répondis-je, avec grand plaisir. »

Un quart d'heure après, nous étions réunis, tous les quatre Européens, dans l'étroit salon autour d'une table gentiment décorée. Le cuisinier s'était mis en frais pour varier le menu, le capitaine avait tiré de son coffre une vieille bouteille et chacun des convives, faisant appel à ses souvenirs, racontait tour à tour les circonstances intéressantes dans lesquelles il avait passé les Noëls les plus mémorables de sa vie. L'un, tout jeune écolier, avait escaladé les murs de son pensionnat et franchi je ne sais combien de kilomètres dans la neige pour partager le réveillon de la famille; un autre avait, une fois, célébré la Noël avec quelques malheureux naufragés sur un rocher des mers du Sud; un autre,... que sais-je? Bref! la soirée se passa très gaiement et très agréablement.

Quand vint le moment des toasts, nous levâmes notre verre en l'honneur du capitaine, qui nous avait ménagé cette aimable surprise. En réponse il se borna à boire à notre santé et à la santé de nos familles respectives, réunies à la même heure pour le *cake* (gâteau) traditionnel. Appartenant à des nationalités si tranchées, un toast patriotique était bien délicat; mes trois commensaux étant protestants (et probablement de sectes différentes), le toast religieux n'offrait pas moins de difficulté. Notre digne amphitryon se contenta sagement de mentionner nos bons vieux et chers parents *at home;* ce souvenir, joint à la solennité du moment, amena un brin d'attendrissement jusque sur le visage bronzé de ces vieux loups de mer.

Lorsque la cloche piqua le dernier quart (minuit), mes compagnons, fatigués du labeur de la journée qui finissait, avec la perspective d'une journée également rude qui allait bientôt commencer, se retirèrent et je demeurai seul sur la banquette qui me servait de lit chaque nuit. Mais le sommeil se refusa à mes paupières : je ne l'avais pas mérité par le travail du jour et les souvenirs qu'on venait d'évoquer étaient trop vifs pour me permettre le repos.

(A suivre.)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Don de Claudine Moulard, paroisse de Saint-Héand (Loire) .... 500 »
M. l'abbé Valla, diocèse de Lyon, pour timbres reçus ...... 5 »
M. Chatelain, Bâle .... 25 »
En mémoire de la Révérende Mère Marie-Thérèse, supérieure de Sainte-Ursule et sa communauté, Lyon .... 100 »
Priez pour moi .... 2 »
Remerciements pour timbres-poste, Angers 1 25
Anonyme de Strasbourg, demande de prières .... 300 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Rolland, Haute-Galilée).
M. l'abbé Marin, du diocèse de Saint-Brieuc .... 10 »
M. l'abbé Constant, du diocèse de Basse-Terre .... 300 »
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »

A M. Frank Desportes, à Ouchak (Asie Mineure).
P. L., Angers, en l'honneur de Notre-Dame du Bon-Conseil et de saint Antoine de Padoue 2 15

Pour l'Œuvre des écoles d'Orient.
M. l'abbe Constant, du diocèse de Basse-Terre .... 100 »

A S. B. Mgr Géraigiry, pour le diocèse de Panéas.
Maurice, Jeanne et Félix, en l'honneur de saint Joseph, diocèse de Langres .... 3 »

Pour les Arméniens affamés (Mgr Bonetti).
Anonyme du diocèse de Périgueux .... 10 »

A Mgr Fallize, Norvège, pour ses enfants.
Anonyme du diocèse de Périgueux .... 5 »

Au R. P. Moussa Sarkis, vicaire patriarcal syrien, à Jérusalem.
H. B., à Levallois-Perret, demande de prières pour défunts. 10 »

A M. Djendjoyan, vicaire patriarcal des Arméniens à Van.
Mme J.-Aimée V. G. M., île de Noirmoutier, diocèse de Luçon. 5 »

A M. Chavanol, Pondichéry, pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Dijon, demande de prières pour une défunte .... 25 »
Mlle H. R., du diocèse de Nancy, à l'intention de ses chers défunts .... 5 »

A M. Maurice, Pondichéry.
M. et L., du diocèse de Belley .... 50 »

A M. Fourcade, Pondichéry, pour les affamés.
Une abonnée de la Suisse, demande de prières pour défunts 5 »
A. D., diocèse de Bayeux, demande de prières .... 10 »

A M. Antoine Stœffler, Cochinchine septentrionale.
M. et L., diocèse de Belley .... 50 »

A M. Bigollet, pour l'église Saint-Michel, à Ngo-kbé (Tonkin occidental).
M. A. Lépître, Lyon .... 10 »

A Mgr Chouvellon, Su-tchuen oriental.
Mlle E. Arnaud, du diocèse de Nîmes, demande de prières. 100 »
Mme B. M. d'A., diocèse de Saint-Flour, demande de prières pour sa famille .... 50 »

Anonymes du diocèse de Montpellier, avec demande de prières pour les vivants et les morts aux intentions des donateurs.

A Sœur Gilbert, Tché-Kiang, pour l'entretien de 4 vieillards, 200 fr. — Au R. P. Billard, Maduré, pour assurer la persévérance des Brahmes convertis. 100 fr. — A Mgr Lesné, Perse, 25 fr. — Au R. P. Galland, Mossoul, 25 fr. — A Mgr Zaleski, pour le séminaire de Kandy, 25 fr. Au R. P. Polycarpe, Vérapoly, 25 fr. — A M. Granjanny, Pondichéry, 25 fr. — Au R. P. Bonaventure, Vizagapatam, 25 fr. — A Mgr Usse, Birmanie septent., pour son séminaire, 25 fr. — A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional, 25 fr. — A Mgr Chouvellon, Su-tchuen oriental, 25 fr. — A Mgr Christiaens, Hou-pé méridional, 25 fr. — A Mgr Anzer, Chan-tong méridional, 25 fr. — A Mgr de Marchi, Chan-tong septentr., 25 fr. — A Mgr Chouzy, Kouang-Si, 25 fr. — A M. Cler-Renaud, Kiang-si oriental, pour sa léproserie, 25 fr. — A M. Robert, Corée, 25 fr. — A M. Bertrand, Nagasaki, 25 fr. — Au R. P. Michel, Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers, 25 fr. — A Mgr Augouard, Oubanghi, 25 fr. A Mgr Adam, pour le séminaire de Fernan-Vaz, 25 fr. — Au R. P. Ray, (Côte-d'Ivoire), 25 fr. — Au R. P. Eusèbe, Gallas, 25 fr. — A Sœur Marie Clet, La Marsa, Tunisie, 25 fr. — A Mgr Cazet, Madagascar central, 25 fr. — Au R. P. Rousset, Zoulouland, 25 fr. — Au R. P. Hiller, Boroma (Bas-Zambèze), 25 fr. — Au R. P. Bruck, Saskatchewan, 25 fr. — A Mgr Leray, îles Gilbert, 25 fr. — A Mgr Vidal, îles Salomon, 25 fr.

Anonyme du diocèse de Montpellier avec demande de prières pour les vivants et les morts aux intentions du donateur.

A Sœur Gilbert, Tché-Kiang, pour l'entretien de 4 vieillards, 200 fr. — Au R. P. Billard, Maduré, pour assurer la persévérance des Brahmes convertis. 100 fr. — A Mgr Lesné, Perse, 25 fr. — Au R. P. Galland, Mossoul, 25 fr. — A Mgr Zaleski, pour le séminaire de Kandy, 25 fr. — Au R. P. Polycarpe, Vérapoly, 25 fr. — A M. Grandjanny, Pondichéry, 25 fr. — Au R. P. Bonaventure, Vizagapatam, 25 fr. — A Mgr Usse, Birmanie septentr., pour son séminaire, 25 fr. — A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional, 25 fr. — A Mgr Chouvellon, Su-tchuen oriental, 25 fr. — A Mgr Christiaens, Hon-Pé méridional, 25 fr. — A Mgr Anzer, Chan-tong méridional, 25 fr. — A Mgr de Marchi, Chan-tong septentr., 25 fr. — A Mgr Chouzy, Kouang-Si, 25 fr. — A M. Clerc-Renaud, Kiang-si oriental, pour sa léproserie, 25 fr. — A M. Robert, Corée, 25 fr. — A M. Bertrand, Nagasaki, 25 fr. — Au R. P. Michel, Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers, 25 fr. — A Mgr Augouard, Oubanghi, 25 fr. — A Mgr Adam, pour le séminaire de Fernan-Vaz, 25 fr. — Au R. P. Ray, (Côte-d'Ivoire), 25 fr. — Au R. P. Eusèbe, Gallas, 25 fr. — A Sœur Marie Clet, La Marsa, Tunisie, 25 fr. — A Mgr Cazet, Madagascar central, 25 fr. — Au R. P. Rousset, Zoulouland, 25 fr. — Au R. P. Hiller, Boroma (Bas-Zambèze), 25 fr. — Au R. P. Bruck, Saskatchewan, 25 fr. — A Mgr Leray, îles Gilbert, 25 fr. — A Mgr Vidal, îles Salomon, 25 fr.

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CORÉE. — ENFANTS DE L'ÉCOLE DE OUEN-SAN AVEC LEUR *Magister*; d'après une photographie de M. GRANZELLA, officier des douanes coréennes (voir p. 199).

CORRESPONDANCE

OUBANGHI (Afrique équatoriale)

La nouvelle mission de l'Alima.

Rien de plus mouvementé que le voyage dont Mgr Augouard nous envoie le récit. Les épreuves de toute sorte qu'il a rencontrées au cours de cette excursion toucheront certainement nos lecteurs et plus d'un prêtera l'oreille à la prière par laquelle le courageux et zélé prélat termine sa correspondance.

LETTRE DE MGR AUGOUARD, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'OUBANGHI.

Me voilà revenu de mon voyage de l'Alima, et une Mission y a été fondée sous le vocable de sainte Radegonde. Toutefois ce n'a pas été sans peine.

Dès le lendemain des fêtes de Noël, le *Léon XIII* s'était mis en route pour établir la station. Il devait en même temps aller, au haut de la rivière, ravitailler la mission de Notre-Dame, qui est depuis huit mois dans le plus complet isolement.

∴

Deux jours après notre départ de Brazzaville, on s'aperçut que le bateau manœuvrait difficilement; après examen, on constata qu'un gouvernail était cassé au ras de la tige. Il fallut se mettre à refaire la palette disparue. En France, sur les bords de la Seine ou du Rhône, avec des ateliers de forgeron à proximité, la chose eût été facile; mais elle était plus compliquée au milieu de la brousse du Congo. Cependant, chacun donnant un coup de main, le travail s'acheva rapidement.

Le lendemain, notre cuisinier et sa marmite ouvrirent la bouche bien grande devant une aubaine qui semblait arriver à point pour nous consoler de notre accident. Hélas! le superbe éléphant, qui était venu seulement nous saluer, emporta les balles des chasseurs et aussi les superbes défenses dont sa tête était somptueusement munie. Quels soupirs de regrets parmi l'équipage noir! Il est vrai que les Blancs faisaient chorus avec les Noirs, car la viande fraî-

che est rare dans les voyages sur le fleuve. Nous ne pûmes même pas nous rabattre sur les singes, encore plus agiles que l'éléphant.

∴

On se remet donc en route. A partir du Stanley-Pool, pendant une semaine de navigation, le fleuve est encaissé dans les montagnes qui forment une espèce de canal large de 1 à 5 ou 6 kilomètres.

Le long de ce canal, on peut voir sur la rive belge le fil télégraphique qui doit relier le Stanley-Pool au Tanganika, et de nombreux postes où les bateaux trouvent de larges provisions de combustible et de vivres; hélas! rien de pareil n'existe sur l'autre rive. Le Congo français n'a plus un seul bateau, tandis que 30 vapeurs belges sillonnent constamment le fleuve et font une terrible concurrence à notre influence encore bien mal assise.

En gens pratiques, les Belges, pour leur ligne télégraphique, ont substitué les poteaux en fer aux poteaux en bois qui pourrissent trop rapidement; mais ils ont eu affaire à un ennemi sur lequel on ne comptait pas. Les éléphants, nombreux dans cette contrée, ont trouvé que les poteaux triangulaires sont très commodes pour se gratter, et ils les renversent souvent. Les délinquants paient parfois ce méfait de leur vie et l'ivoire est une nouvelle recette que l'Etat n'avait pas songé à compter dans l'exploitation de son réseau. Singulier client, en effet, pour une ligne télégraphique!

La vallée du Congo s'élargissant, et les montagnes diminuant peu à peu, le fleuve prend alors une expansion extraordinaire et mesure jusqu'à 40 kilomètres de largeur à certains endroits. Les îles se multiplient par milliers, et forment de nombreux bancs de sable, à travers lesquels il est parfois très difficile de trouver des passes praticables, surtout à la saison des basses eaux.

∴

Le *Léon XIII*, qui est bon marcheur, était parvenu heureusement au-dessus de Bolobo, où nous avions fait ample provision de bois et de vivres. Le 3 janvier, pendant que nous prenions notre modeste repas, un choc se fit sentir. On se précipite à l'arrière du bateau, et on voit avec stupeur que la roue motrice était toute déformée. On redescend à petite vapeur vers le village de Koutimpoko; on choisit une berge en pente douce, on échoue l'arrière du bateau, et on commence immédiatement le démontage de la roue. La nuit nous surprend dans ce travail; personne ne songe au repas, car cette catastrophe nous a fait perdre l'appétit.

Le lendemain, le démontage est achevé et on constate que la rupture provient d'une paille qui se trouvait dans le fer et que rien ne pouvait signaler extérieurement.

Le Fr. Ferdinand et moi, nous nous embarquons dans une pirogue, et, avec notre pièce cassée, nous descendons vers Bolobo, où les Protestants anglais ont un atelier et une forge. M. Grenfell, l'explorateur bien connu, nous reçoit avec la plus grande amabilité et se multiplie pour nous aider dans notre malheur. Le lendemain, il alla lui-même chercher le *Léon XIII* et le remorqua jusque devant les ateliers où la réparation devait être pour nous plus commode. On ne pouvait être plus aimable, et nous fûmes vivement touchés de cette généreuse charité.

Après quatre jours d'un travail acharné, on avait consolidé l'arbre de couche, et le remontage de la roue, était terminé. Le 10 janvier, on se remit en route, après avoir chaleureusement remercié nos excellents hôtes de Bolobo; mais bientôt on s'aperçut qu'il serait impossible de continuer le voyage, surtout dans l'Alima, où la navigation est plus difficile et plus dangereuse. Le *Léon XIII* remonta cependant jusqu'à Koutimpoko.

∴

Le Père Guyader retourna aussitôt à Bolobo pour y demander du secours. La seconde réception fut aussi gracieuse que la première; M. Grenfell mit immédiatement à notre disposition son petit vapeur *Peace*. Ce vapeur était sous la direction de M. Howell, qui, de son côté, nous rendit toutes sortes de bons offices.

On embarqua personnel et colis sur le *Peace*, qui se mit immédiatement en route pour l'Alima. La première journée se passa sans incidents et seuls les moustiques vinrent nous distraire de la monotonie du voyage.

∴

Le lendemain, nous naviguions tranquillement le long de la berge d'une île où l'eau était profonde, lorsque tout à coup un tronc d'arbre vint s'engager dans l'hélice et fit sauter un boulon. Ce boulon coupé net continua à tourner par suite de l'impulsion donnée à l'arbre de l'hélice et entailla la coque du bateau comme une cisaille. Une voie d'eau se déclara immédiatement et deux cales ne tardèrent pas à s'emplir. On n'eut que le temps d'aller échouer le bateau sur un banc de sable qui se trouvait heureusement à proximité et on s'empressa de débarquer nos colis qui flottaient dans les cales.

Combien triste était le déballage des objets arrachés au naufrage! Le linge, les vêtements, les articles d'échange étaient dans un état lamentable; mais ce qui nous attristait davantage, c'était de voir les orne-

ments d'église et surtout les chasubles à peu près hors d'usage. Tous ces objets, étendus au soleil sur un banc de sable au milieu du Congo, donnaient à notre campement un aspect des plus lugubres.

M. Grenfell, montant dans le haut fleuve avec son *Good-Will*, vint à passer par là et se porta immédiatement à notre secours avec tout son personnel.

L'accident fut vite réparé et il était heureusement de minime importance. On continua donc le voyage dans la soirée et, ce jour même, on entra dans l'Alima où l'on navigua pendant trois jours sans autre incident.

∴

Le dimanche 15 janvier, fête du saint Nom de Jésus, nous arrivâmes à la station choisie depuis longtemps pour la fondation de la mission de Sainte-Radegonde.

Immédiatement les Missionnaires mirent pied à terre et, accompagnés de quelques chrétiens, montèrent au sommet de la colline. Agenouillés sur cette terre encore païenne, ils prièrent Dieu de prendre possession de ce pauvre pays et aussi de déverser ses grâces abondantes sur les généreux bienfaiteurs dont les aumônes leur permettaient d'élever la Croix sur ce nouveau coin de terre africaine!

Le lundi, l'autel portatif fut dressé dans une tente à l'abri d'un grand arbre, et trois messes furent célébrées. Les indigènes vinrent en grand nombre.

Chose rare dans l'Alima, où les terrains sont presque au niveau de la rivière, la colline de Sainte-Radegonde s'élève à 16 mètres au-dessus des plus hautes eaux. Nous y trouvons en abondance des bambous et des bois pour les constructions, et la vaste plaine qui se trouve en arrière est peuplée de nombreux villages auxquels il sera facile d'annoncer la Bonne Nouvelle.

Par suite des circonstances énumérées plus haut, il me fut impossible de pousser jusqu'à la Mission de Notre-Dame ; on lui envoya son ravitaillement par pirogues.

∴

Il fallut songer au retour. Il s'effectua rapidement grâce aux courants impétueux qui accéléraient la marche du bateau et nous arrivâmes sains et saufs à Bolobo.

Nous renouvelâmes nos chaleureux remercîments aux bons Samaritains qui nous avaient aidés avec autant de générosité que de dévoûment.

Pendant mon absence, le personnel du *Léon XIII* n'était pas resté inactif. Toutes les réparations avaient été faites et des pièces de rechange préparées pour les cas imprévus, car la descente offrait de sérieux dangers. On lève l'ancre et nous voilà reprenant à petite vapeur le chemin de Brazzaville.

∴

Pour abréger la route, on essaie de couper au plus court; mais les eaux ont baissé considérablement depuis quinze jours et on va se mettre malencontreusement sur un banc de sable où nous restons pendant près de trois heures avant d'arriver à nous déséchouer. On ne peut faire machine en arrière de peur de disloquer la roue.

C'était la première fois que le *Léon XIII* échouait; mais il était dit qu'aucun ennui ne nous serait épargné pendant ce voyage.

∴

Enfin, après trois heures d'un travail acharné, le bateau flotte de nouveau et, cette fois, nous allons chercher les grandes passes pour ne pas nous exposer à de nouveaux ennuis.

Nous invoquons sans cesse l'Etoile de la mer, qui doit bien aussi protéger les marins d'eau douce, et nous la prions d'éloigner les violentes tornades qui nous menacent plusieurs fois, mais qui heureusement s'éloignent sans venir compliquer encore notre triste situation.

Pauvre *Léon XIII*, si fringant d'ordinaire et aujourd'hui si calme, avec sa roue qui ose à peine tourner ! il fait vraiment peine à voir !

Nous mettons le double du temps ordinaire pour arriver à Brazzaville ; si nous allons lentement, nous allons toutefois sûrement; mais (où l'amour-propre va se nicher), c'est à une assez vive allure que nous venons jeter l'ancre au port de la Mission.

∴

Vous le voyez, les tribulations ne nous manquent pas et, comme le saint homme Job, je me demande tous les jours quel nouveau malheur va fondre sur nous.

A côté des souffrances, il y a cependant des consolations, et, à Noël dernier, nous avons eu la joie d'avoir à Brazzaville une trentaine de baptêmes et environ soixante confirmations.

L'évangélisation des villages nous donne aussi de beaux résultats et bon nombre de jeunes gens et d'enfants demandent avec instances le baptême.

Pour faire peu de bruit, nos œuvres du Congo et de l'Oubanghi n'en sont pas moins méritoires, et notre influence s'étend tous les jours au grand profit du bien des âmes et des intérêts de la France.

Si vous aviez des fonds de réserve pour couvrir les pertes de notre naufrage et les suites de notre accident, je me recommande à votre bon souvenir.

INFORMATIONS DIVERSES

Nagasaki (*Japon*). — M. Chapdelaine, des Missions Etrangères de Paris, écrit d'Usuki :

« Envoyé ici il y a quelques mois par mon évêque vénéré et chargé d'évangéliser une vaste contrée où la population se compte par centaines de mille, je me suis acheminé vers mon nouveau poste après l'avoir mis sous la protection de Notre-Dame de Lourdes.

« Cette mission comptait, il y a trois cents ans, des milliers de chrétiens ; la ville d'Usuki, qui est ma résidence habituelle, possédait à elle seule trois grandes églises et un séminaire ; mais, hélas ! de toutes ces belles chrétientés d'autrefois il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir : les persécutions sanglantes qui ont désolé le Japon, pendant deux siècles et demi, ont tout anéanti dans cette province. Que je serais heureux si je pouvais susciter au Divin Maître de nombreux adorateurs là où il a été adoré autrefois avec tant de ferveur !

« Ici tout est à fonder : il n'y a ni chapelle, ni école, ni orphelinat, ni même de résidence pour le missionnaire, toutes choses qui cependant sont absolument nécessaires lorsqu'il s'agit d'établir une chrétienté ; mais, pour faire face à tant de besoins, il faudrait une somme assez considérable, et je n'ai malheureusement que ma pauvreté.

« A mon arrivée ici, faute de ressources, j'ai dû me contenter de louer une petite maison où le papier, collé sur de petits treillis, fait l'office de carreaux ; je m'y suis installé le moins mal possible et chaque jour je m'efforce d'y attirer les païens afin de leur parler de religion. C'est également dans cette misérable demeure que j'offre chaque jour le Saint-Sacrifice : Notre-Seigneur y retrouve à peu de chose près le dénuement de la pauvre étable de Bethléem. J'ose vous demander de me venir en aide. »

Tunisie. — Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille ont plusieurs maisons en Tunisie.

Leur premier établissement date de 1840. La vénérable fondatrice de la Congrégation vint elle-même à Tunis, y loua une maison, puis deux, et, secondée d'abord par cinq Sœurs, créa un petit hôpital, un dispensaire, deux écoles.

Il s'y fit dès le début un grand bien. Jusqu'en 1876 l'hôpital fut entretenu avec quelques quêtes, des loteries et quelques autres secours. En 1882, à la demande de S. Em. le cardinal Lavigerie, S. A. le Bey donna une caserne qui fut appelée hôpital Saint-Louis. Les Sœurs, chargées du dispensaire et du soin des malades à domicile, ont eu l'occasion de baptiser des milliers d'enfants juifs ou musulmans *in articulo mortis*.

Le 21 novembre 1898, une imposante cérémonie réunissait l'élite de la société tunisienne : l'on avait transféré les malades de l'hôpital Saint-Louis à un nouvel établissement, situé près de la porte Bab-El-Allouch et Mgr Combes, archevêque de Carthage, venait le bénir.

Outre cet hôpital, les Sœurs desservent encore à Tunis l'hôpital militaire du Belvédère, ainsi que l'hôpital italien ; chacun d'eux renferme de quatre-vingts à cent malades.

De 1843 à 1868 le nombre des enfants qui fréquentaient les classes tenues par les religieuses ne cessa d'augmenter. Les deux maisons affectées à ce service ne pouvaient plus suffire ; il fallut acheter en 1869 un autre immeuble.

A Sidi Saber, leur école communale compte plus de 300 élèves : à Bab-Carthagène de 300 à 400 ; leur école libre et leur pensionnat sont fréquentés par quatre cents enfants, ce qui forme un total de mille à onze cents élèves de diverses nationalités et croyances, dans la seule ville de Tunis. Vingt-cinq religieuses et deux sous-maîtresses se dévouent à l'éducation et à la formation chrétienne de toutes ces jeunes âmes.

AU PAYS BIBLIQUE

Par le R. P. ROLLAND

De la Compagnie de Jésus

(*Suite et fin*).

Laissez-moi maintenant vous parler d'autres misères qui affligent les chrétiens de la mission. La pauvreté est la source de la maladie, quand elle impose de trop grandes privations. Or, partout la misère abonde et on trouve assez de malades pour fournir une clientèle à bien des médecins. Mais l'homme de l'art songera-t-il jamais à élire domicile dans ces régions perdues du Belad-Bechara, condamné à travailler sans récompense terrestre. Où est donc le docteur émérite, non en science, mais en dévouement, qui le fera jamais ? *Quis est hic et laudabimus eum* ? Il mériterait assurément de grands éloges. En attendant, le missionnaire, déjà médecin des âmes, se fera médecin des corps.

C'est un peu la tradition dans le Belad-Bechara. En l'année 1728, le R. P. Antoine Nacchi écrivait de Jesch, village distant de deux heures d'Aïn-Ebel à un Père d'Autriche : « Les voleurs emplissent sans cesse de périls et d'effroi ce pays privé de défense. Nous avons cependant trouvé un moyen de dompter ces tigres cruels : nous les soignons et nous leur donnons des remèdes, lorsqu'ils sont malades... » Le divin Maître n'a-t-il pas dit, en envoyant ses disciples : « Guérissez les malades et dites-leur que le royaume de Dieu est proche ? »

∴

Nos adversaires connaissent toute la puissance des bienfaits temporels pour gagner les cœurs. Dans les localités un peu considérables ils ont établi un dispensaire, et dans tous les villages ils se font médecins ambulants : la distribution des remèdes leur permet de semer leurs Bibles.

J'ai résolu d'établir, moi aussi, un dispensaire fonctionnant régulièrement au centre du pays que j'évangélise à Aïn-Ebel, à 6 heures à l'est de Tyr. Avant même qu'il soit installé, les malades affluent. Ce n'est pas étonnant, tout est gratis. Mais voici la difficulté : il faut *acheter* les remèdes ; les pauvres, les infirmes, sont là à la porte pour les recevoir, et ne soupçonnent pas mon embarras. Je compte donc sur la Providence. Notre Seigneur n'a-t-il pas eu une prédilection spéciale, dans ces mêmes contrées, pour les pauvres et les affligés ? J'espère donc continuer son apostolat de charité, non seulement au cœur de la mission, mais encore le faire rayonner dans les différents postes de mon district.

∴

Si vous le voulez bien, suivez-moi quelques instants, et visitons ensemble la mission telle qu'elle existe à présent. Voici d'abord l'humble local qui me sert de pied-à-terre. C'est une pauvre chambre, assez semblable à celle préparée autrefois par la Sunamite au prophète Elisée. Elle sert à la fois de cabinet de travail, de salon de réception et de dispensaire provisoires ; la religieuse indigène vient y prendre les remèdes qu'on lui demande lorsque je



suis absent. En face de la maison, vous voyez un magnifique *eucalyptus*, arbre unique dans ces parages. C'est un précieux appoint pour notre pharmacie improvisée lorsque la Sœur du dispensaire n'a plus de quinine à distribuer : pour couper la fièvre, on a recours à l'arbre. Mais, au dire des indigènes, il a bien d'autres propriétés que celle d'être un fébrifuge. Aussi l'aurait-on bien vite dévalisé si l'on n'avait restreint à douze le nombre de feuilles qu'il est permis d'emporter.

Boiteux, borgnes, souffreteux de toute espèce viennent nous demander le soulagement ou la guérison de leurs maux. Ces pauvres gens font vraiment compassion ; bons et simples, ils sont faciles à contenter. Collyre, quinine, remèdes variés, tout est accepté avec reconnaissance. Un bon conseil à l'occasion, assaisonne le remède, et le dispensaire provisoire est l'antichambre du confessionnal.

∴

Allons maintenant faire une visite à domicile. Ici le spectacle ne manque pas d'intérêt. Et d'abord, l'habitation du pauvre fellah. C'est un carré bâti sans mortier ; les pierres sont unies avec un mélange de boue et de brins de paille. Ce ciment d'un nouveau genre, inconnu en Europe, est très employé en Orient : il rappelle la fabrication des briques au temps de Pharaon. Ce n'est pas un ciment romain qui garantira à l'édifice une durée illimitée, ni qui servira à bâtir des greniers d'abondance comme au temps de Joseph. Les murs mal alignés laissent saillir des pierres informes. Levez les yeux, et vous apercevrez, en guise de poutres, des branches telles qu'elles sont sorties de la forêt.

Architecte et charpentier n'ont rien à voir ici. Comme fenêtre, un trou dans le mur ; point de vitres, cela va sans dire. Deux planches de caisse à pétrole bouchent cette simple ouverture. Les rayons du soleil et les intempéries des saisons y entrent également et librement à toutes les heures de la journée. La porte va de pair avec la fenêtre. La serrure est un simple morceau de bois formant targette. Si la famille possède par hasard quelque objet de valeur, on le dissimule entre les pierres du mur, et l'on crépit par dessus. Par malheur, ce moyen pratique pour dépister les voleurs cause parfois des désagréments. Tout dernièrement un notable du pays avait été chargé de recueillir dans les familles une certaine cotisation. Notre homme, pour mettre son argent en sûreté, le cacha en vingt endroits différents. Quand il fallut remettre la somme à qui de droit, elle était si bien dissimulée que le prudent trésorier lui-même ne savait où la retrouver.

Les pauvres gens qui nous entourent sont sans cesse menacés par les voleurs. Les murs d'habitation, peu solides et mal construits, se laissent facilement percer. Le propriétaire a besoin de se rappeler ce mot de l'Evangile : « Si le père de famille savait l'heure où le voleur doit percer sa maison, il serait sans doute sur ses gardes. *Vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam.* »

Les rigueurs de l'hiver, les pluies et la gelée dégradent à l'envi ces demeures si peu solides sur leurs bases. Aussi ai-je vu, pendant cet hiver dernier, bien des maisons avariées, des terrasses effondrées et des pans de murs renversés.

∴

Entrons dans la maison. C'est une chambre unique où habitent fraternellement hommes et animaux. Dans un coin, vous voyez quelques couvertures et quelques ustensiles de cuisine. Parfois la pauvreté force à vendre ceux qui ne sont pas absolument indispensables. On n'est du reste pas difficile ici : la famille se range autour d'un plat commun, chacun y puise avec les doigts.

Dans ces pauvres demeures, bien souvent, hélas ! on n'a pas de quoi se garantir du froid pendant les nuits glacées d'hiver. Un jour, j'ai dû donner un vieux tapis pour servir de couverture à un pauvre malade qui grelottait près de son âtre. Avec quelle reconnaissance il m'a baisé la main !

Les animaux qui dorment à côté de la famille ont, du moins, pour les préserver du froid, une fourrure que la bonne Providence leur a donnée. Cela scandalisait autrefois l'orateur romain, qui prétendait que la nature avait été pour les brutes une mère et pour les hommes une marâtre. *Pro animantibus mater, pro hominibus noverca.* Il ne connaissait pas comme nous la valeur de la souffrance et le prix de la croix.

Un jour, j'étais en excursion pour visiter les écoles de mon district. Je demandai l'hospitalité dans l'une de ces maisons que je viens de décrire. L'hôte est sacré : on lui offre ce qu'il y a de mieux, ordinairement une couverture et un oreiller dont on a peine à distinguer la couleur primitive, et un maigre matelas si la maison n'est pas trop pauvre. Au milieu de la nuit il y eut bataille domestique : l'âne et le cheval de la maison qui vivaient en paix, ne voyaient pas de bon œil ma monture partager leur logis. Le maître de la maison dut se lever et séparer les combattants. Plus tard, le coq avertissait charitablement qu'on pouvait encore goûter les douceurs du sommeil, car l'heure était matinale ; le chien, en gardien consciencieux, ajoutait sa note au concert nocturne et anti-hypnotique, petits inconvénients que le missionnaire doit supporter gaiement, en songeant que le salut des âmes ne saurait s'acheter trop cher.

∴

Dans mes visites à domicile, j'ai rencontré un grand nombre de malades. Il ne se passe presque pas d'année sans quelque épidémie, tantôt dans un village, tantôt dans un autre. Il y a quelques mois, à Maalia, chaque famille avait deux ou trois malades ; ces pauvres gens avaient contracté des refroidissements en dormant la nuit à la belle étoile pour surveiller leur récolte. Je leur ai donné les remèdes que j'avais apportés ; j'aurais bien voulu aussi y ajouter quelques aumônes : il est si doux de soulager les malheureux !

Le charité est la clef d'or qui ouvre les cœurs !

« — Vous êtes le père des orphelins ! » me disait l'un de mes obligés.

« — Depuis si longtemps nous vous attendions ! » s'écriait un second.

« — Nous n'avons que Dieu et vous pour soutien ! » ajoutait un troisième.

Il faudrait, pour soulager tant de misères, non seulement des remèdes, du pain, mais encore des vêtements. La plu-

part de ces montagnards n'ont que des haillons. Un paralytique, que j'allai confesser, me dit :

« — Voilà quinze ans que je languis sur cette natte et je n'ai pas de linge pour changer. »

Je lui promis de penser à lui, il ne me restait plus rien.

Il faut peu à ces bons chrétiens. Nous avons fait, à l'occasion de la première communion des filles de l'école à Aïn-Ebel des costumes à ces jeunes élèves : avec deux francs environ, nos excellentes religieuses indigènes ont réussi à leur confectionner une robe blanche et un voile ; les parents ont été enchantés et les enfants aussi.

∴

La miséricorde corporelle ne s'exerce pas seulement auprès des chrétiens, mais aussi auprès des Métoualis musulmans, qui sont nombreux dans ma mission. Ainsi, bien des préjugés tombent et le rapprochement se fait : ils nous apportent parfois leurs enfants moribonds, qui reçoivent alors, avec le remède du corps, la bénédiction destinée à leur ouvrir le ciel.

Le bien à faire au milieu de ces populations est immense. Je compte sur la générosité des fidèles de France et sur leurs prières pour m'aider à le réaliser. Ce qui m'encourage et me soutient, c'est que le pays que j'évangélise fut le théâtre où Jésus-Christ exerça son zèle. Venez au secours des descendants de ceux que Notre-Seigneur a évangélisés, qu'il a aimés d'un amour de prédilection, il y a dix-huit siècles. Entendez son appel. Il vous demande l'obole de la veuve, si vous ne pouvez faire davantage.

FIN.



CORÉE. — FAÇADE DE L'ÉGLISE DE OUEN-SAN ; d'après une photographie du comte de PIMODAN, envoyée par M. BRET (voir p. 198).

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

La nuit de Noël. — Une tempête. — Pêcheries. — Baleinières russes. — A bord du *Nicolaï*. — Suite et fin du voyage maritime.

Ne pouvant célébrer sacramentellement la Messe, je voulus, du moins, l'offrir spirituellement en m'unissant d'intention avec tous les saints prêtres que j'ai eu le bonheur de rencontrer sur le chemin de la vie.

Je me transportai donc successivement par la pensée au petit séminaire Saint-Bernard à Plombières-lès-Dijon, et je croyais entendre encore résonner à mes oreilles les échos affaiblis de l'orchestre accompagnant le *Pastores*. Un peu plus tard, je me retrouvais à l'église Saint-Bénigne de Dijon, où j'assistais aux Matines solennelles chantées par les vénérables chanoines du Chapitre de la cathédrale. Naturellement aussi, je revoyais ce bien-aimé Séminaire de la rue du Bac, cette couronne de vénérés directeurs, ce joyeux essaim d'aspirants des Missions Etrangères, qui faisaient retentir les voûtes du beau cantique : *Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle*... Et puis, comment aurais-je pu oublier Poulo-Pinang, avec son Collège général, où j'ai passé les douze premières années de mon sacerdoce ? Les voilà bien ces longues files d'arcades illuminées, ces lanternes et ces écrans gigantesques confectionnés et peints par nos chers élèves qui rivalisaient d'art et d'imagination, et, par-dessus tout, les décors splendides de l'incompa-

(1) Voir les nos du 14 et 21 avril 1899, et la carte page 191.



rable nature tropicale avec la Croix du Sud pour couronnement! Et maintenant me voici, ouvrier de la onzième heure, dans les régions boréales. Tandis que mes ouailles de Ouensan s'entassent dans la misérable chaumière qui leur tient lieu de chapelle (*voir les gravures pages 198 et ci-dessous*) et prient pour l'heureuse traversée et le prompt retour du pasteur absent, le cap sur le nord, je vogue toujours plus outre à la conquête pacifique des âmes pour lesquelles Jésus s'est incarné. Noël! Noël!

Combien de temps dura cet état d'âme, moitié rêverie, moitié prière? Je ne saurais le dire, ... j'achevai mon pèlerinage dans le pays des songes. Je fus rappelé à la réalité de l'existence par le chant monotone des débardeurs en train de compter leurs colis.

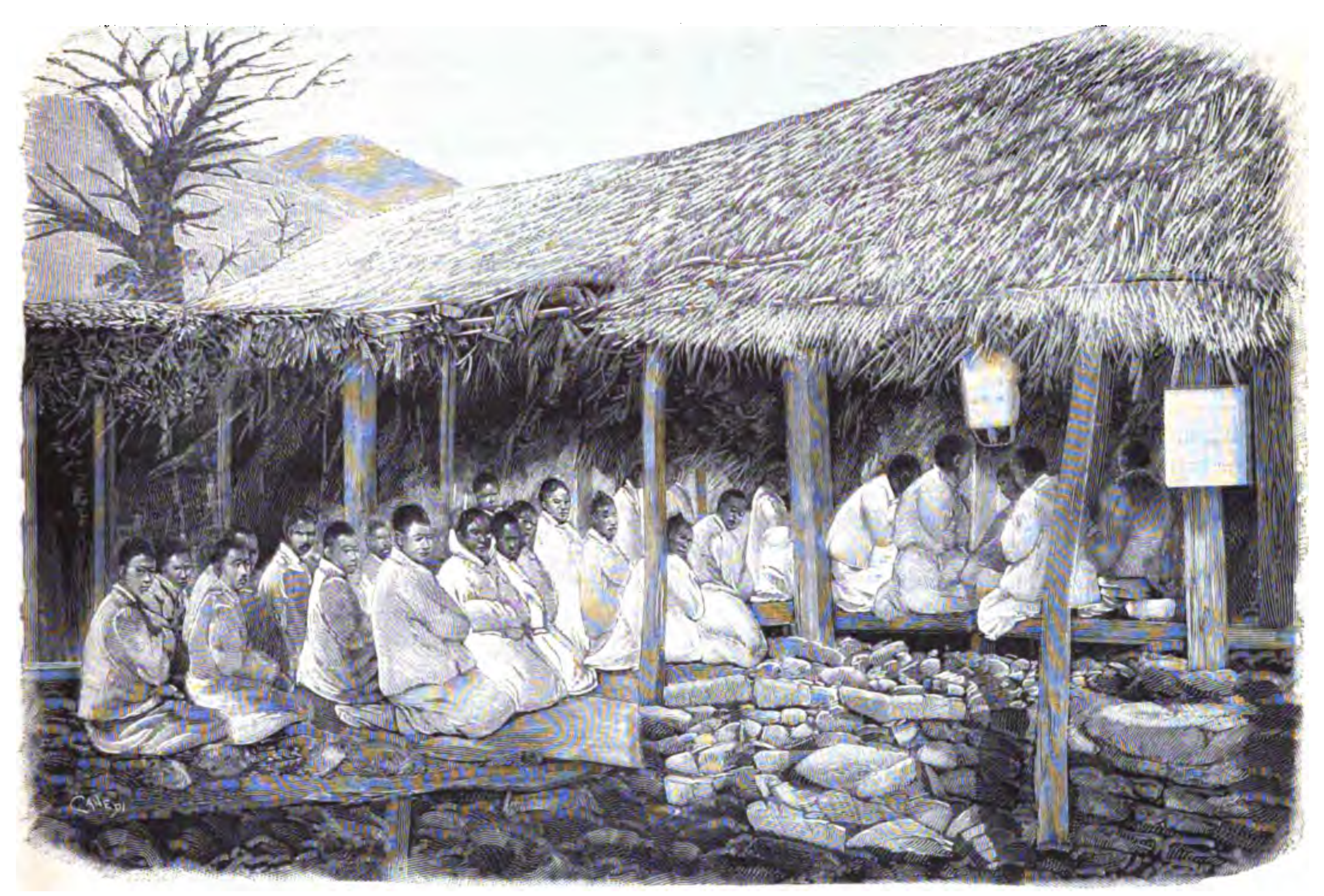
∴

La besogne n'avance pas vite, car bon nombre de barques sont absentes, occupées à la pêche, et le débarquement n'est achevé qu'à midi. Encore la dernière jonque, voyant surgir une brise carabinée, supplie-t-elle notre capitaine de rebrousser un peu chemin pour la remorquer jusqu'en face de son amarrage.

La brise se lève effrayante, la crête des lames se couronne d'une blanche écume, les flots déferlent sur les rochers avec un horrible fracas. Je surveille avec un intérêt palpitant d'angoisse les efforts des bateliers pour échapper au danger imminent; c'est merveille que le pauvre esquif surchargé n'ait pas déjà chaviré sous la violence du vent. Heureusement, une embarcation mieux gréée vole à son secours : les pauvres gens qui ont passé un mauvais quart d'heure sont enfin sauvés. Nous poussons tous un soupir de soulagement. Etait-ce vraiment un homme, le poète qui a osé dire :

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem?

Notre *steamer*, qui n'est pourtant pas une simple barque, commence à rouler et à tanguer terriblement; aussi nous hâtons-nous de filer sur la station prochaine, Tcha-ho, que nous atteignons en moins de deux heures.



CORÉE. — CHRÉTIENS DE OUEN-SAN ASSISTANT A LA MESSE EN DEHORS DE L'EGLISE, FAUTE DE PLACE; d'après une photographie de M. WILHELM, missionnaire en Corée (voir p. 169).

∴

Là, du moins, nous sommes complètement à l'abri, et cet endroit n'a pas volé son nom (1), comme il est, du reste, facile de s'en convaincre, en jetant un coup d'œil sur la carte page 191. C'est le seul port digne de ce nom entre la baie Broughton et la baie de Possiet.

Au milieu de tous les noms étrangers dont nos cartes sont hérissées, je suis heureux et fier de saluer ici un cap français, le cap Petit-Thouars.

(1) *Tcha-ho* signifie *lac abrité*.

Les pêcheries sont nombreuses et les habitants très à l'aise, à en juger par leurs habitations, qui ne sont plus de modestes cabanes couvertes en chaume, mais des constructions d'assez belle apparence avec leur toiture en tuiles comme à la capitale. A 20 lis, dans l'intérieur, se trouve la ville de Ni-ouen.

J'aperçois au fond de la baie de Tcha-ho deux baleiniers russes le *Nicolaï* et le *Georgié*. Ah! que voilà de jolis petits bâtiments!

En 1891, le tzaréwitch Nicolas Alexandrowitch (le tzar actuel), au cours de son fameux voyage en Extrême-Orient, longea cette même côte où nous sommes et rencontra, comme nous, d'innombrables baleines. Frappé des richesses qu'on pouvait retirer de cette pêche bien conduite, il s'informa des procédés en usage pour ce genre de pêche et exprima son étonnement qu'on fût encore réduit à des engins si primitifs. Sur son initiative, le comte H. Keyserling, alors lieutenant à bord du *Pamiat-Azowa*, fit construire les deux baleiniers que nous avons sous les yeux.

Pendant que nous admirons la sveltesse de leur coque et l'harmonieuse élégance de leurs contours, un canot se détache de leur flanc et plusieurs visiteurs se présentent. C'est justement le capitaine du *Georgié*, M. Morton Petersen, qui vient saluer son compatriote le capitaine Gundersen. Nous faisons connaissance et il m'emmène à son bord.

∴

Ce bateau est une espèce de goëlette dont le mât de misaine porte une hune où se tient la vigie. Aussitôt qu'elle a signalé une baleine, on porte la barre dessus et la chasse commence à toute vitesse. Entre temps, le capitaine ou un autre tireur exercé se met à son poste au gaillard d'avant, auprès d'un petit canon, mobile en tout sens, auquel est articulée une crosse d'épaulement. Il suit les mouvements de la bête, vise à deux pieds en arrière de l'évent et tire à courte distance.

Le projectile est en fonte et contient une livre et demie de poudre; son extrémité antérieure est en forme de cône et son extrémité postérieure est munie d'un filin très solide qui s'enroule sur un treuil à vapeur. Dès que la baleine se sent touchée, elle bondit et la traction exercée sur le filin fait déclancher un mécanisme qui détermine l'explosion de l'obus.

Alors la pauvre bête, si elle n'est pas à peu près foudroyée sous la décharge, commence une course vertigineuse que le *steamer* s'efforce de neutraliser en faisant machine en arrière de toute la vitesse de ses douze nœuds, pendant qu'un matelot arrose constamment la poulie pour empêcher le frottement de brûler la corde. Malgré cela, dans certains cas — quand la baleine est très vigoureuse ou légèrement blessée, — le bateau est entraîné si rapidement dans le sillage du monstre, que, pour éviter tout accident, on est parfois obligé de couper la corde, et le cétacé va périr en haute mer ou s'échouer sur quelque lointain rivage.

On conçoit qu'il faille une adresse peu commune, jointe à une longue expérience, pour atteindre ce gibier dans un endroit vital, car, outre le balancement continuel du bateau, qui doit nécessairement gêner le tireur, la baleine ne file pas toujours en droite ligne et à fleur d'eau : elle plonge et disparaît pour émerger à des intervalles irréguliers et des distances variables, tantôt à babord ou à tribord, tantôt en avant ou en arrière, selon le besoin de respiration ou les stratagèmes que son instinct lui suggère. Aussi rien d'étonnant que le *Nicolaï* n'ait pu attraper que quatre baleines durant le mois qui vient de s'écouler; mais, dans le même laps de temps, son heureux concurrent, le capitaine Petersen, — un vrai loup de mer celui-là, qui fait le métier depuis onze ans, — en a pris cinquante-trois!

Quand on s'est rendu maître d'une baleine, on la remorque jusqu'à un certain point de la côte où des équipes (japonaises dans l'espèce) la dépècent; puis on expédie les quartiers dans certaines usines spécialement outillées pour en extraire l'huile. Les os seuls d'une baleine, m'a-t-on dit, valent jusqu'à 200 dollars (1.000 francs).

∴

Le brave capitaine nous fit les honneurs de son bâtiment avec une amabilité parfaite. En pénétrant dans le salon nous aperçûmes en face de nous l'*icône* (1) de Saint-Georges, patron du bateau.

Le *Nicolaï* est contruit exactement sur le même modèle, mais a pour patron saint Nicolas. Nous appartenions à des nationalités variées : un Polonais catholique, deux Russes orthodoxes, deux Allemands protestants, deux Norvégiens aussi protestants, et moi. Heureusement il n'y avait pas lieu d'aborder le terrain brûlant des questions politiques et religieuses; chacun s'efforça de baragouiner de son mieux l'anglais, qui nous servit d'idiome commun, et nous nous entendîmes parfaitement.

Nos hôtes, dont le calendrier retarde de treize jours, n'étaient pas encore prêts à célébrer la Noël; mais, par condescendance pour leurs invités et aussi, sans doute, dans l'espoir de couper par une joyeuse soirée la monotonie de leur rude existence de pêcheurs, ils donnèrent à leur cuisinier des ordres en conséquence.

Si une douce odeur de cuir de Russie qui flottait dans l'atmosphère ne nous eût avertis que nous étions sur un prolongement de l'empire du tzar, le *samovar* qui décorait la table et la carte du dîner, comprenant *zakouska*, *caviar*, *vodka et cetera*, nous l'eussent appris. Toutefois la santé finale fut portée en norvégien par ce seul mot suggestif « *Skoll!* », qui littéralement signifie *tasse* et *crâne* (anglais *skull*) et, dans sa brièveté, rappelle involontairement les temps antiques chantés par Ossian, où les Scandinaves faisaient halte sur le champ de bataille pour entonner un hymne triomphal en buvant la bière et l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis.

Enfin l'heure était venue de nous séparer. Le capitaine poussa la courtoisie jusqu'à nous ramener chez nous dans son canot, pendant que le plus jeune officier, l'accordéon à la main, scandait le mouvement des avirons sur l'air de la *Marseillaise*.

∴

Le lendemain, au point du jour, les deux baleiniers défilèrent devant nous et nous adressèrent leurs adieux, aux-

(1) Les Russes n'ont pas de statues, mais seulement des images en relief tenant le milieu entre le tableau et la statue et qu'ils appellent *Icônes*, du mot grec εἰκών (image).

quels nous répondîmes par un joyeux hourrah, en leur souhaitant bon voyage et bon succès dans les péripéties de leur pêche aventureuse. Quant à nous, notre bateau ne fut prêt à partir qu'à 10 h. 1/2.

A 2 h. 1/2 de l'après midi, nous jetions l'ancre devant Sarai, petit mouillage à 30 lis (12 kil.) de Tan-tchyen.

Après avoir débarqué deux cent soixante-dix colis, nous appareillâmes à 6 h. 1/4 à destination de Sarahko, où nous arrivâmes à 9 heures du soir. La plage sablonneuse est très basse et ne permet guère d'approcher du rivage; pour éviter tout accident, nous sommes obligés de jeter la sonde à plusieurs reprises. En face de nous est un bouquet d'arbres, à droite nous voyons un village et à 10 lis se trouve un gros marché. Mais ce qui fait l'importance de ce point, c'est qu'il est sur la route de Kil-tjyou, centre commercial assez considérable situé à 70 lis (28 kil.) d'ici (1). Toute la journée du 27 est employée à débarquer des marchandises dont voici les principaux échantillons: riz, papier, coton, fer, tabac, médecines, sel, bambou, sucre, allumettes japonaises, pétrole américain, etc.

∴

C'est le dernier jour que j'aurai le plaisir de passer en compagnie du capitaine. Nous faisons bon ménage; toutes les fois que son service le permet, il aime à venir causer avec moi. Nous parlons de son illustre compatriote, le Dr Nansen, qui a traversé de l'Est à l'Ouest le Groënland jusque-là réputé infranchissable et qui, depuis, a failli mettre le pied sur le pôle nord. Nous feuilletons aussi quelques Revues britanniques: il y est beaucoup question des chercheurs d'or du Transvaal et de l'Alaska.

Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames ?

∴

Le 28, à 6 h. 1/2 du matin, nous nous mettons en route pour atteindre à 9 heures la station peu intéressante de Sahpo, à 120 lis de Myeng-tchyen. Le ciel se couvre, quelques flocons commencent à voltiger, nous levons l'ancre à 10 h. 1/2. La neige maintenant tombe abondamment et forme une épais rideau qui nous cache la côte; le capitaine est obligé de se tenir constamment sur ses gardes.

Enfin, le soir même, à 5 h. 1/2, nous arrivions sans encombre à Tekeumi, terme de notre voyage maritime.

Bien que l'heure ne semble pas très avancée, le soleil est déjà couché depuis quarante-cinq minutes et les naturels sont sur le point d'en faire autant. D'ailleurs le mouvement commercial étant peu actif et l'état du ciel peu engageant, personne ne nous accoste et nous attendons au lendemain pour nous mettre en communication avec le rivage.

Le 29, mes comptes réglés, je fais mes adieux au personnel du bord et à dame... civilisation. Comment les choses vont-elles se passer désormais? Je n'en ai pas la moindre idée. Me voici tout à fait en pays neuf: à la garde de Dieu!

(*A suivre.*)

(1) Vers le milieu de 1898, dans le but de donner un nouvel essor à l'importation et à l'exportation, la petite ville de Syeng-tjin, à 30 lis de Kil-tjyou, a été déclarée par le gouvernement ouverte au commerce étranger.

Les Lazaristes dans le Sud de Madagascar

Par Mgr CROUZET, Lazariste, Vicaire apostolique.

Suite (1)

Suite du voyage. — A Manantantenina. — Officiers français. — Dernière étape. — Réception trop froide.

Le lendemain matin, 27 août, l'équipée de la veille était oubliée et notre départ s'effectua au milieu de l'indifférence générale et habituelle.

Seul, le petit vieux nous réservait une surprise. Pour effacer la mauvaise impression de la veille, nous avions cru devoir nous montrer plus généreux que d'habitude. En homme qui a de la culture, il tenait à ne pas être en reste avec nous. A l'instant précis où nous franchissions la palissade qui borde les limites de son domaine, il nous offrit deux œufs; mais quels œufs! Les plus beaux que jamais oie ait pondus. Il savait, le malin, que nous ne saurions où les mettre, et les lui laisserions pour compte, avec force remerciements; ce qui eut lieu.

∴

Nous partons donc. Il fait un temps détestable : la pluie tombe avec une ténacité désespérante. Puis, une rivière nous barre le passage. Ici, point de bac : nous nous contentons de simples pirogues (*voir la gravure ci-dessous*),



PASSEUR BETSIMISARAKA; d'après une photographie de Mgr CROUZET.

(1) Voir les nos du 7, 14 et 21 avril 1899.



et nous consacrons pas mal de temps à transporter la caravane d'une rive à l'autre.

La berge, couche de terre grasse et glissante, est à pic et ravinée par les eaux. Pour escalader ce mauvais passage, nous devons faire la chaîne, nous tenant mutuellement par la main, ce qui n'empêche ni chutes, ni grands écarts. On rit, on s'essuie, on recommence et on arrive.

Nous reprenons ensuite le ruban sablonneux, qui conduit à Manantantenina, et nous y sommes à 9 heures. La partie difficile de notre voyage est terminée.

∴

C'est à Manantantenina, sur l'embouchure du Manampany, que M. Danjou avait fait transporter les objets d'église, les effets et tout ce qu'il avait pu enlever d'Ampasimena.

L'excellent maréchal des logis d'artillerie qui nous reçoit au poste, nous annonce que les Romelokos s'étaient empressés de se rendre auprès de lui, afin d'obtenir l'autorisation de tout remettre en place à la Mission, et s'étaient chargés du transfert des caisses. Cet acte, quoique d'une spontanéité fort douteuse, constituait une présomption en leur faveur, et nous était aussi utile qu'agréable. Complaisance bien inattendue : ils voulurent absolument (nous l'apprîmes de la propre bouche du seigneur Mendachy, un de leurs quinze ou seize chefs) prendre à leur charge toute la caravane qui nous suivait. Pourquoi leur causer une déception et les offenser d'un refus? A votre aise, Seigneur Mendachy, et qu'il soit fait selon votre bon plaisir!

Nous congédions aussitôt trente-sept de nos porteurs, après leur avoir fait une distribution de riz suffisant amplement à leur retour.

∴

Dans l'après-midi, arrivèrent au poste de Manantantenina MM. les lieutenants Filip et Jullien, de la Légion étrangère. Nous fûmes de leur part l'objet des prévenances les plus courtoises et des plus délicates attentions. Ces Messieurs avaient passé la journée de la veille en pays Romelokos; ils furent heureux de nous donner de vive voix les meilleures assurances sur les bonnes dispositions de nos futurs paroissiens, et sur l'accueil qui nous était réservé. D'ailleurs, ils avaient eu soin de préparer les voies, et de faire entendre à la population un langage français. Ils avaient même poussé l'obligeance jusqu'à mettre de l'ordre dans nos cases, et y laisser deux miliciens de garde pour éviter toute indiscrétion.

Il me tardait, malgré tout, de voir et de juger par moi-même, car ma conviction branlait un tantinet.

∴

Le 28 août, nous fêtons la Saint Augustin, mais nous sommes dans l'impossibilité de célébrer la sainte messe : pour être fréquente durant nos courses, cette privation n'en est pas moins sensible. Nous nous unissons de cœur et d'âme à nos confrères plus heureux de Fort-Dauphin et nous préparons notre dernière étape.

MM. Filip et Jullien, quoique préoccupés par les embarras d'une excursion militaire, ne nous oublient pas. Ils exigent que nous acceptions d'être escortés par un caporal et deux soldats indigènes; nous hésitons, nous craignons d'abuser, mais nous devons nous soumettre.

∴

En route donc!... Un déjeuner sommaire a lieu sur l'herbe, à mi-chemin.

A une heure, du sommet d'un des petits mamelons qui bordent la rive droite du Manampany, nous apercevons, blanche des feux du soleil, notre pauvre, mais chère case.

Depuis la veille, la pluie a cessé; un temps superbe a succédé aux jours sombres et humides; le firmament a revêtu son manteau d'azur, nous rentrerons chez nous par une soirée splendide.

Ainsi baignée de rayons lumineux, qu'elle est belle, notre vallée! Pourquoi, un jour, n'en serait-il pas de même de ces cœurs endurcis, de ces esprits ignorants, de ces âmes attachées à la matière, aux vieilles erreurs?

Les dix-sept villages, groupés en un cercle restreint, s'élèvent du milieu des bananiers. A notre approche quelques femmes font semblant de se cacher, les petits enfants poussent des cris; quelques hommes nous regardent d'un œil morne et terne. Impossible de saisir un sentiment sur ces physionomies.

Au loin, dominant de très haut les cases principales, flottent deux pavillons français. Eh bien! dites ce que vous voudrez, on se sent remué, on se sent ému, à la vue des trois couleurs nationales frémissant au souffle de la brise, en ce pays sauvage et perdu. Elles sont pour nous l'emblème de la nation catholique, conquérant par l'épée, civilisant par la Croix. M. Danjou se laisse moins toucher.

« — Les coquins! s'exclame-t-il, ils nous saluent avec les drapeaux qu'ils m'ont volés! »

Volés ou non, les drapeaux donnent la note gaie et patriotique. L'envie me prit de faire rendre le salut par les hommes armés de notre caravane et de faire parler la poudre. Mais ce n'eût pas été prudent. Silence donc dans les rangs!

∴

Quelques secondes de course effrénée, et nous voilà descendus sur la rive droite du Manampany. Une pirogue se détache aussitôt de la rive gauche. Debout, superbe dans sa chemise blanche, le seigneur Mendachy, qui nous attendait, dirige la très frêle embarcation. En quelques minutes, la traversée fut un fait accompli.

Toujours très peu de monde. Deux ou trois personnes, et c'est tout. Le seigneur Mendachy rit à se mordre les oreilles; il prend la tête du cortège. On s'engage pédestrement sur l'étroit sentier qui conduit à notre habitation. Nous suivons en silence.

Enfin nous voilà près de la mission. La plupart des piquets de la clôture sont encore debout; mais combien de brisés et d'arrachés! Cependant, je dois rendre justice aux Romelokos. Qu'ils se soient montrés canailles, c'est sûr, mais ils n'ont à peu près rien volé, et, malgré les menaces qu'ils avaient prodiguées, ils se sont fait un point d'honneur de respecter les biens.

Quelques pas encore, et... changement de décor. La porte d'entrée est gardée par tout un aréopage. Environ deux-cents hommes, munis de gourdins et de quelques haches,

uniformément vêtus de pas grand chose, assis sur leurs talons, nous regardent venir, passer, entrer, sans un mouvement, sans un geste, sans une parole. Nous les saluons d'un sourire, de la main, d'un mot. Rien. Il paraît qu'ainsi le veut l'usage dans les occasions solennelles. C'est égal, j'aurais préféré un peu d'expansion à cet excès de dignité.

(A suivre).

NÉCROLOGIE

Mgr Sarthou,
Lazariste, vicaire apostolique de Pékin et du Tché-Ly septentrional.

Le 13 avril s'est éteint pieusement, à Pékin, Mgr Sarthou, vicaire apostolique du Tché-Ly septentrional. Il était âgé de 59 ans; mais ses forces, prématurément usées dans les travaux apostoliques, étaient épuisées et ne laissaient que trop prévoir ce douloureux dénouement.

D'une petite taille mais d'un esprit très alerte, Mgr Sarthou était entré dans la Congrégation de la Mission ou des Lazaristes en 1861. Il fut d'abord employé à l'enseignement de la philosophie au Grand-Séminaire de La Rochelle en 1868; il obtint en 1872 d'être envoyé dans la mission de Chine.

Sa sagesse et son zèle le firent désigner comme Vicaire apostolique du Tché-Ly méridional. Né dans les Landes, à l'ombre par conséquent, pourrait-on dire, du chêne de saint Vincent de Paul, le Père de sa famille religieuse, il voulut consacrer ce souvenir et y abriter en quelque sorte sa carrière d'évêque en mettant dans ses armoiries un chêne et en prenant pour devise: *Robur meum et refugium meum* (mon chêne (ma force) et mon refuge).



Mgr Sarthou, Lazariste, évêque de Pékin.

Il avait succédé au Tché-Ly méridional à Mgr Tagliabue, transféré à Pékin. Quand celui-ci mourut, en 1890, c'est encore Mgr Sarthou qui fut appelé à le remplacer dans la capitale de la Chine et à prendre la direction du Tché-Ly septentrional. En outre des travaux habituels de cet important vicariat, la vie du courageux évêque fut agitée par les préoccupations des massacres et des incendies de la Mongolie qui, en 1891, menacèrent de si près son vicariat, et en 1894 par la guerre sino-japonaise et le désarroi qui se fit sentir si vivement à Pékin.

Ses forces s'épuisaient et, en 1897, Mgr Favier lui fut donné comme coadjuteur avec future succession.

Les œuvres spirituelles ont grandement prospéré sous sa direction. Plein de tact et d'aménité dans ses rapports intimes et dans ses relations officielles, d'une piété qui donnait à toutes ses démarches un caractère aimable et religieux, Mgr Sarthou laisse une mémoire chère à tous et pleine d'édification.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire universelle des missions franciscaines, d'après le T. R. P. Marcellin de Civezza, M. O. de la Province de Gênes, traduite de l'italien par le R. P. Victor Bernardin, de Rouen, O. F. M. de la Province de France.— **ASIE, Tartarie, Indes, Indo-Chine, Chine, Japon.**— Deux forts volumes, in-8 de 400 pages chacun. — Prix 6 francs; par colis postal, 6 fr. 85; par la poste, 7 fr. 50.— Chaque volume se vend séparément 3 fr.75, franco.—Tolra, éditeur, 96, rue de Vaugirard, Paris.

Nous avons annoncé il y a quelque temps la publication du premier volume de cet important ouvrage. Le deuxième tome vient de paraître. Il commence à une date célèbre dans les annales de la géographie : 1497, découverte de la route de l'Extrême-Orient, par le cap de Bonne-Espérance, Les Franciscains portugais accompagnent Cabral, puis Vasco de Gama à la conquête des Indes. Baptêmes de 21 rois, de 14 reines, de 40 princes royaux, conversions de millions d'infidèles, martyres, fondation de couvents, destruction de milliers de temples et d'idoles, tel est le bilan de cette époque héroïque.

Des Indes, les Pères passent dans l'Indo-Chine et s'y rencontrent avec leurs confrères espagnols des Philippines. Aujourd'hui que le drapeau de la France flotte sur ces contrées, l'histoire de ce pays offre pour nous un intérêt particulier. Français, nous nous attachons à la description, aux productions, aux mœurs de ces régions; chrétiens, nous suivons avec anxiété l'introduction de la foi, la naissance, les progrès, les vicissitudes de ces missions. Le martyre du P. Odoric de Callodi en Cochinchine, celui du P. Jean Simon au Tonkin, les travaux des PP. Joseph de la Conception et Pierre Salazac au Kam-Kao sont des faits pleins d'intérêt.

L'évangélisation de l'Indo-Chine ne suffit pas au zèle des Franciscains. Ils pénètrent dans l'empire du Milieu, puis

au Japon ; 329 enfants de saint François, dont 68 sont déclarés Bienheureux par l'Eglise, y scellent leur foi de leur sang.

Cet important ouvrage a sa place marquée dans la bibliothèque de tout séminaire, de toute maison chrétienne d'éducation, de toute communauté religieuse, de toute personne du monde qui s'intéresse à l'Ordre de Saint-François, aux travaux des missionnaires, à la propagation de l'Evangile.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme veuve Clément Boudes, Montpellier........ 300 »
A. S. P., diocèse de Rennes........ 100 »
Le Calaya, Bordeaux........ 50 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Rolland).
Anonyme de Rive-de-Gier, diocèse de Lyon........ 7 »
Anonyme de Marseille, demande de prières........ 50 »
C. L., 5 fr. — A. S., 5 fr. — D. P., 5 fr., Paris........ 15 »
M. E. Laurent, Rouen........ 2 50
Mgr Rémy, Namur........ 67 50
Abonnés de Gand demandent prières pour conversions pécheurs........ 29 20
Anonyme de Vitré, diocèse de Rennes........ 5 »
Anonyme du diocèse d'Arras........ 11 »
Mme X..., du diocèse de Saint-Brieuc........ 20 »
Anonyme de Nancy, en l'honneur des Bienheureux Chanel et Perboyre, avec demande de prières........ 110 »

Pour les missions éprouvées par la famine (Mgr Gandy).
Anonyme de Lyon........ 20 »
Anonyme de la Mayenne, demande de prières........ 20 »

Pour les missions italiennes nécessiteuses (Hydérabad).
Par l'entremise de M. l'abbé Le Gall, diocèse de Quimper.. 5 »

Pour l'église de Patras, Grèce.
Mlle Meray, de Nuits........ 5 »
Mlle Céline Lebreton, Rochefort-s.-Mer........ 20 »

A Mgr Bonetti, pour les Arméniens affamés.
Mlle Fleury, du diocèse de Viviers........ 100 »
Mme Mélanie Guillemot, du diocèse de Clermont........ 10 »
Anonyme de T., diocèse de Malines........ 250 »

Aux Pères Jésuites, pour les Arméniens affamés.
Anonyme de T., diocèse de Malines........ 250 »

A M. Djendjoyan, à Van, pour les Arméniens.
Une abonnée du diocèse de Montpellier........ 10 »
M. G. Speth, curé de Saint-Martin, diocèse d'Auch........ 5 »
M. Victor Ritier, à Saint-Martin, diocèse d'Auch........ 2 »
Un abonné du diocèse de Versailles........ 10 »
Une dame de la province de Liège........ 500 »

A Mgr Athanase Sabbag, év. grec-melchite de Saint-Jean-d'Acre.
Un prêtre du diocèse de Grenoble........ 100 »

Pour les Œuvres de Terre-Sainte (Sœur Germaine Audouard, à Jérusalem).
M. l'abbé Cadiou, du diocèse d'Angers........ 5 »

A M. Maurice, Villupuram, Pondichéry.
Mme veuve Clément Boudes, Montpellier........ 100 »
M. de Maumigny, Nevers........ 20 »

A M. Fourcade, Pondichéry.
H. J., à V., en l'honneur de saint Antoine de Padoue........ 20 »

A M. Grandjanny, à Cheyur (Pondichéry).
Mme veuve Fleury-Colle, diocèse de Fréjus........ 25 »

Au R. P. Bertrand Dangeul, Rajpoutana.
Anonyme du diocèse d'Evreux, demande de prières........ 20 »
Anonyme de T., diocèse de Malines........ 200 »

A. M. Stœffler, Cochinchine septentrionale.
Mme veuve Fleury-Colle, diocèse de Fréjus........ 25 »

A M. Desaint, Mayssour.
Anonyme de T., diocèse de Malines........ 100 »

Au R. P. Jean-Marie Descombes, Vizagapatam, pour les Kondes.
Anonyme de T., diocèse de Malines........ 100 »

A Sœur Gilbert, pour l'hôpital Saint-Joseph de Ning-Po.
L. R., diocèse de Lyon, demande de prières........ 40 »
Anonyme, diocèse de Périgueux........ 10 »
Anonyme de T., diocèse de Malines........ 100 »

A Mgr Chatron, Osaka.
Un ami, diocèse de Belley........ 8 »

A M. Corre (Nagasaki), pour les Franciscaines soignant les lépreux.
Mme Mélanie Guillemot, du diocèse de Clermont........ 10 »

A M. Emile Lebel, à Yanagawa (Nagasaki).
Anonyme Yonnaise........ 10 »
Mlle Félicie Jacquey, du diocèse de Besançon........ 10 »

A Mgr Ferrant, Kiang-si septentrional.
M. V., du diocèse de Belley........ 10 »

A M. Dalibert, Hakodaté, pour le sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrande.
A. B., Quimper........ 50 »

Pour les missions d'Afrique (Mgr Roelens).
Une personne de Luxembourg........ 50 »

A Mgr Hacquard, Tombouctou.
H. B., à Levallois-Perret, demande de prière pour défunts.. 10 »

Au R. P. Trilles, Gabon, pour un catéchiste.
Mme B. Drion, Bruxelles........ 100 »

Au R. P. Trilles, Gabon, pour le rachat d'une petite fille à baptiser sous le nom d'Anne-Marie.
Anonyme du diocèse de Périgueux........ 6 50

Au R. P. Sebire, supérieur de la mission de Thiès (Sénégambie).
M. Henri Salles, Caen, diocèse de Bayeux........ 10 »
M. et Mme Paul Pouyé, diocèse de Meaux, demande de prières.. 50 »

Au R. P. Zappa, pour la mission d'Alla (Haut-Niger).
Anonyme de Paris........ 1 »

A sœur Yolande, à Cabinda, Congo portugais.
M. l'abbé Constant, du diocèse de Basse-Terre........ 100 »

Pour les lépreux du Victoria-Nyanza septentrional.
Anonyme du diocèse de Périgueux........ 5 »

A Mgr Crouzet, Madagascar sud.
A. J., abonné lyonnais........ 100 »
Au nom de saint Antoine de Padoue, Amiens........ 12 25

A Mgr Leray, îles Gilbert, pour l'œuvre des vieillards
A. B., Quimper........ 200 »

Au R. P. E. Monin, à Lifou, îles Loyalti (Nouvelle-Calédonie).
Anonyme du diocèse de Grenoble........ 100 »

Résultat de la loterie du volume des *Missions catholiques* au Grand-Séminaire de Montferrand.
A Mgr Charmetant, pour les Arméniens........ 10 »
A M. Grangeon, à Qui-nhon (Cochinchine orientale)........ 10 »
A M. Bourlet, Tonkin occidental........ 10 »
A M. Sauret, à Nagasaki........ 10 »
Au R. P. Muraton, à Huilla (Cunène)........ 10 »

ÉDITION ANGLAISE

Pour l'Œuvre........ 1261 65
— les missions nécessiteuses (Mgr Hanlon)........ 25 »
— les Arméniens (Mgr Bonetti)........ 1 »
— les affamés de l'Inde (Nagpore)........ 62 50
— les pestiférés de Bangalore........ 137 50
— Mgr Césaire Schang, Chan-tong oriental........ 3 15
— M. Vigroux, Tokio, pour ses lépreux........ 304 35
— M. Corre, Nagasaki, pour ses lépreux........ 81 25
— M. Marmand, Nagasaki........ 6 25
— les missions d'Afrique (Mgr Hanlon)........ 14 40
— Mgr Hanlon, Ouganda........ 247 50
— Sœur Marie-Amédée, Ursuline, Montagnes-Rocheuses........ 3 15

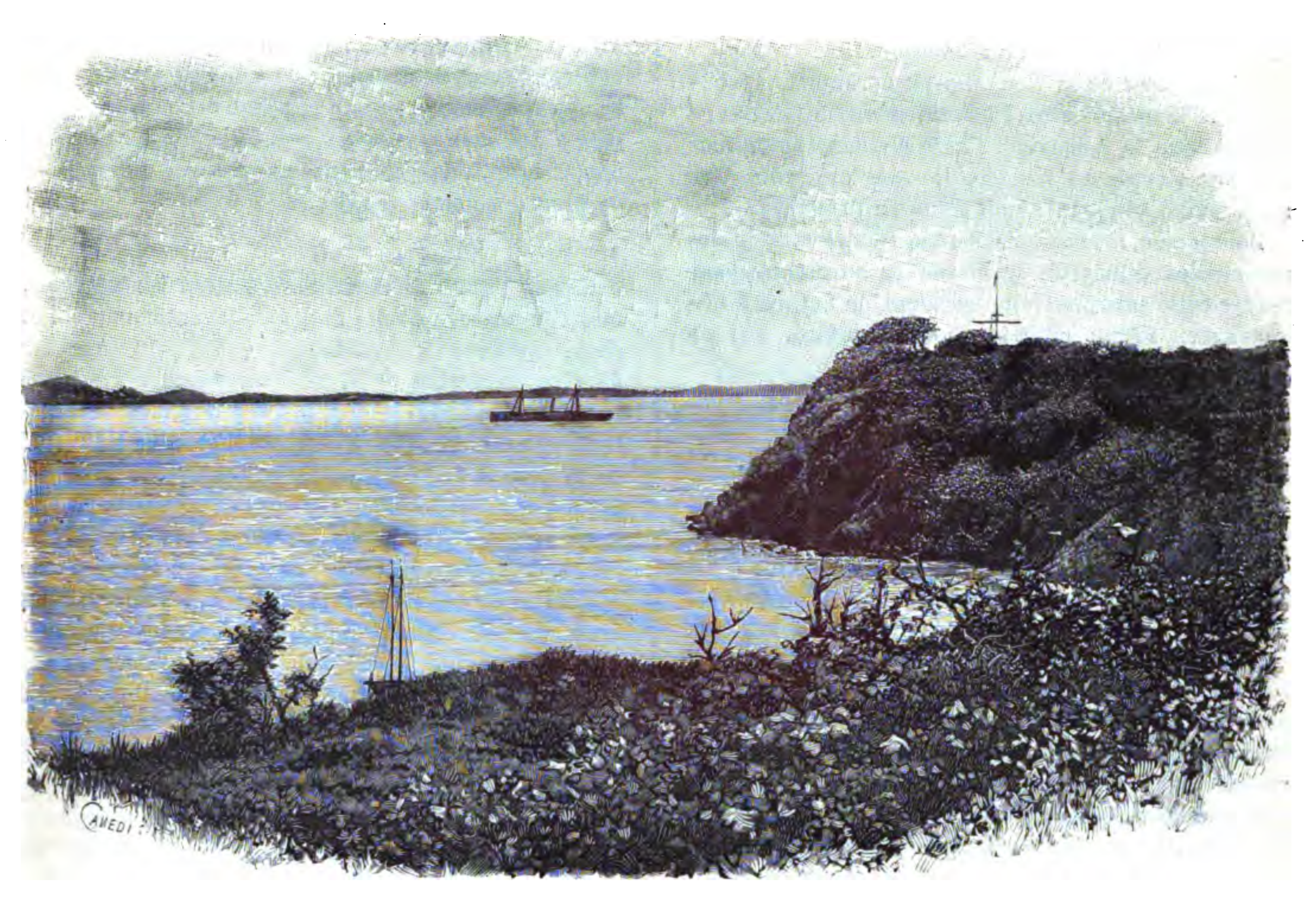
Total........ 2147 70

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





MADAGASCAR. — FORT DAUPHIN. — LE PORT. — LA FORTERESSE ; d'après une photographie envoyée par Mgr CROUZET, lazariste, vicaire apostolique de Madagascar méridional (voir page 213).

LETTRE
de Son Eminence le Cardinal RAMPOLLA
SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SA SAINTETÉ

Chaque année nous envoyons en hommage au Saint-Père le volume des *Missions catholiques*. L'éminentissime cardinal secrétaire d'Etat a daigné nous répondre, au nom de Sa Sainteté, par la lettre suivante :

J'ai reçu votre lettre du 14 avril avec deux volumes des *Missions catholiques* de 1898. Je me suis fait un plaisir d'offrir au Saint-Père, comme vous m'en avez prié, l'exemplaire qui lui était destiné. Sa Sainteté a daigné l'agréer ; Elle vous remercie de cet hommage et des sentiments dévoués dont vous l'avez accompagné et vous accorde très affectueusement la bénédiction apostolique. Je joins à ceux du Saint-Père mes remerciements personnels pour l'exemplaire dont vous m'avez favorisé et je vous renouvelle mes sentiments de considération très distinguée.

M., card. RAMPOLLA.

Rome, 26 avril 1899.

S. Em. le cardinal LEDOCHOWSKI, préfet de la Propagande, à qui nous avions adressé également un volume des *Missions Catholiques*, a daigné, de son côté, nous envoyer l'expression de sa gratitude.

CORRESPONDANCE

ILES MARSHALL (Océanie)

Encore un champ nouveau qui s'ouvre à l'activité des ouvriers apostoliques. Aussi lira-t-on avec avidité ces lignes datées d'une terre où le missionnaire catholique n'avait pas encore mis le pied.

LETTRE DE MGR LOUIS COUPPÉ, DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE POMÉRANIE ET ADMINISTRATEUR DES ILES MARSHALL.

Jaluit (Iles Marshall, Océanie), 21 janvier 1899.

C'est de la région la plus reculée de l'Océanie que je vous adresse ces lignes. J'ai été conduit si loin de la Nouvelle Poméranie, mon champ ordinaire de labeurs, pour répondre aux désirs du Saint-Siège.

Il existe, en Micronésie, un groupe d'îles, connues sous le nom d'îles Marshall, où la Bonne Nouvelle

n'a pas encore été annoncée : j'ai été chargé d'y tenter l'établissement d'une mission.

Je suis parti de la Nouvelle-Poméranie le 14 octobre, et je ne suis arrivé à Jaluit, l'une des îles de ce groupe, que le 6 janvier. Faute de communications directes, j'avais dû prendre la voie de Sydney, ce qui a exigé cinquante-huit jours de traversée.

Depuis mon arrivée, j'ai pu me rendre compte des principales difficultés qu'il faudra surmonter pour fonder cette mission : elles seraient de nature à décourager, même un vieux missionnaire, s'il ne comptait pas sur l'assistance divine.

∴

Voici, à la hâte, quelques détails sur ces îles :

Elles sont situées au-dessus de l'Equateur, entre le 4me et le 16me degré de latitude, entre le 160me et le le 174me degré de longitude Est du méridien de Greenwich, ce qui représente une étendue de mer de 350 lieues de longueur sur 300 lieues de largeur.

Le groupe comprend une trentaine d'îles habitées. Elles sont extrêmement basses : elles émergent de quelques pieds seulement au-dessus de la mer, et la nature de leur sol est exclusivement madréporique. Ce sont d'immenses bancs de coraux qui, par le travail séculaire des madrépores, se sont élevés, comme des murailles, du fond calcaire de l'Océan jusqu'à la surface. Les flots irrités, en se brisant sur les bords de ces bancs, en ont peu à peu détaché quelques pierres et les ont roulées sur la surface du banc, aussi loin que leur fureur avait de force; les pierres se sont ajoutées aux pierres, jusqu'à ce que, arrivées hors de l'atteinte des flots, elles s'élevassent au-dessus du niveau de la mer, formant ainsi des îlots qui, s'agrandissant avec les années sous l'influence des mêmes causes, sont devenues des îles dont la végétation s'est emparée.

Ce mode de formation explique pourquoi les îles Marshall, sauf quelques rares exceptions, sont des *atolls*. Chacun de ces *atolls*, d'une longueur variant entre 10 et 30 lieues, consiste en un chapelet de petites îles oblongues, rangées, comme une enceinte, sur les bords du banc les plus exposés aux flots de la mer, de façon à former à l'intérieur de cette enceinte une lagune dont les eaux paisibles contrastent avec la violence de la mer au dehors.

La plupart de ces lagunes sont profondes et ont une ou plusieurs entrées qui permettent aux navires d'y pénétrer; ce sont alors autant de ports assez vastes pour abriter toutes les flottes du monde.

Ces îles sont, malheureusement, éloignées les unes des autres d'une distance de 20 à 50 lieues. De nombreux récifs, situés dans les intervalles, et des courants variables, qui ont souvent une vitesse de deux lieues à l'heure, rendent difficiles et très dangereuses, les communications d'une île à l'autre : il faut un navire d'un assez gros tonnage conduit par un capitaine expérimenté, et par là même des dépenses considérables pour la mission, soit qu'elle ait un navire à sa charge, soit qu'elle use des navires qui visitent de temps en temps ces îles.

∴

Ce que j'ai dit du mode de formation des Marshall, fera comprendre quelle doit être la nature du sol et de la végétation ; c'est tout ce qu'on peut imaginer de plus misérable, et si la Providence n'avait pas rempli ces lagunes d'une quantité prodigieuse d'excellents poissons, ces îles, à cause de l'extrême pauvreté de la flore et de la faune, n'auraient pu suffire à la subsistance des indigènes.

Le sol, dépourvu d'eau douce, ne contient pas un pouce de terre végétale : ce n'est qu'un amas de coraux et de coquillages brisés, sur lequel poussent uniquement le cocotier, le pandanus et, dans quelques endroits, l'arbre à pain. Les fruits de ces arbres constituent tout le régime végétal des indigènes, qui sont surtout ichthyophages.

La faune est encore plus pauvre : en plus du porc domestique et de la volaille, on ne trouve guère que quelques oiseaux de mer à la chair nauséabonde et des rats qui foisonnent au point que quelques îles sont devenues inhabitables.

Le climat est très salubre. La chaleur durant toute l'année est de 30 à 35 degrés centigrades; elle est tempérée par la brise de la mer et par des pluies très fréquentes. Dans les Gilbert, situées un peu au sud, la sécheresse est excessive, il y a des îles qui restent sans pluies pendant plusieurs années; dans les Marshall, au contraire, il pleut, m'assure-t-on, 330 jours par an, excepté cependant à l'île Pleasant, qui est dans le voisinage des Gilbert.

∴

Tout cela montre que ces îles ne sont pas précisément un Paradis terrestre et que les Missionnaires, qui devront y passer leur vie, se tromperaient bien, s'ils pensaient y jouir des beautés de la nature et des commodités de l'existence : ils n'y trouveront que des privations et des souffrances. Mais cette considération ne les arrêtera pas; il y a là-bas des âmes à sauver, cela suffit à leur ambition et à leur bonheur.

Ces îles, en effet, si misérables qu'elles soient, renferment une population de 17.500 âmes.

Comment, étant de formation récente et si éloignées de tout continent, ont-elles pu être peuplées?

Nul doute que ce fut par des accidents de mer; des indigènes des côtes d'Amérique, montés sur des canots, auront été entraînés au large par des tem-

pêtes ou des courants et seront venus échouer sur ces îles. Il se passe, en effet, peu d'années, sans qu'il n'y arrive d'Amérique des navires abandonnés, des bouées et des épaves de toutes sortes. C'est donc vraisemblablement du Nouveau-Monde que sont venus ces insulaires, dans lesquels, du reste, on reconnait les principaux traits des Indiens d'Amérique, quelque peu modifiés par le régime et le climat.

On se ferait illusion, si l'on s'imaginait que les indigènes des Marshall vivent encore à l'état sauvage, comme ceux de la Nouvelle-Poméranie et de la Nouvelle-Irlande : ils ont déjà atteint un certain degré de civilisation, et on peut espérer que, sous l'influence du christianisme, cette race, bien douée, s'améliorera rapidement. Ces insulaires sont naturellement doux, calmes, intelligents et industrieux; mais leur défaut invétéré est la paresse.

∴

Le groupe des Marshall est placé, depuis 1885, sous le protectorat de l'Allemagne. Jaluit en est la place la plus importante; c'est là que réside le Gouverneur ; une Compagnie commerciale y a établi sa station centrale pour l'achat du coprah, et c'est de là que se font les communications avec l'Australie et les autres iles du groupe. C'est donc là aussi qu'il nous faudra fonder la station centrale de la Mission.

La première difficulté à résoudre sera l'acquisition d'un terrain de la Compagnie commerciale qui possède toute l'île; or, pour un terrain de 3 ou 4 hectares, celle-ci me demande 18.750 francs.

∴

Ces quelques courts détails suffiront pour faire comprendre que l'établissement de cette mission offrira beaucoup de difficultés et nécessitera de grandes dépenses, d'autant plus que nous aurons à y disputer les âmes aux ministres de l'hérésie qui sont là depuis plus de 30 ans.

Il y a huit années, quand je fus chargé d'entreprendre l'évangélisation des féroces indigènes de la Nouvelle Poméranie, vous avez bien voulu recommander mon entreprise à la générosité des lecteurs des *Missions catholiques*. Grâce aux aumônes qui m'ont été procurées, la mission a pu être fondée. Quelle consolation pour ces bienfaiteurs d'apprendre maintenant les magnifiques résultats de leurs aumônes : la Nouvelle Poméranie, qui alors n'avait pas un seul chrétien, en compte aujourd'hui plus de six mille!

Que ces bienfaiteurs veuillent bien m'assister encore pour la fondation de la mission des Marshall et nous pourrons espérer un succès semblable !

EGYPTE

Le nouveau patriarche grec-melchite au Caire et à Alexandrie.

Un vénérable prêtre grec-melchite, M. Khlâtt, nous envoie d'Alexandrie les détails suivants sur le séjour de Mgr Géraïgiry en Egypte.

LETTRE DE M. PIERRE KHLATT

Mgr Pierre IV Géraïgiry, patriarche grec-melchite, ne fit que passer à Alexandrie à son retour de Rome. Il se rendit immédiatement au Caire, où un train spécial transporta Sa Béatitude et sa suite. Jamais réception n'égala celle qui l'y attendait. Des milliers de fidèles étaient accourus pour le saluer. Lorsque la locomotive annonça l'arrivée du train, un bruit confus s'éleva de la foule; c'était à qui contemplerait le premier le pasteur si impatiemment attendu. Quand il parut, tous s'agenouillèrent respectueusement pour recevoir sa bénédiction.

De la gare on se rendit à la cathédrale, où le Patriarche prononça un chaleureux discours d'action de grâce; puis il reçut au salon les félicitations de ceux qui étaient venus au devant de lui.

∴

Mgr Géraïgiry, accompagné de Mgr Athanase Nasser, son évêque coadjuteur pour l'Egypte, de Mgr Michel Cheréïm, *iconomos* de Jérusalem, grand chancelier du Patriarcat, de Mgr l'archimandrite Cyrille Mongabgab, docteur en théologie, secrétaire de Sa Béatitude, et de Mgr l'archimandrite Cyrille Kezk, vicaire du Patriarcat au Caire, alla ensuite présenter ses hommages à S. A. le khédive Abbas Pacha, aux ministres égyptiens et à S. Exc. M. Cogordan, ministre plénipotentiaire de France; tous lui ont rendu sa visite le jour même, preuve de la grande estime qu'ils ont pour le chef vénéré de l'Eglise grecque.

M. Cogordan, qui sait combien Mgr Géraïgiry aime la France, où il a passé plusieurs années, donna en son honneur un dîner de gala.

∴

Le Patriarche passa au Caire deux mois, qu'il consacra à rehausser le prestige du catholicisme. Il décida la construction d'une cathédrale et fonda, sous la protection de la Sainte Vierge, une association de dames ayant pour but de secourir les pauvres et de pourvoir à l'ornementation des églises, il raffermit l'union entre ses fidèles et les diverses Communautés ou Congrégations et donna lui-même une mission, durant la première quinzaine du Carême.

De retour à Alexandrie, Mgr Géraïgiry présida, tous les jours, aux offices du Carême, et donna une mission pendant deux semaines. Jamais mission ne fut aussi fréquentée que celle-là, bien qu'il y en eût trois ou quatre autres dans différents quartiers de la ville. Des conversions eurent lieu en grand nombre à la fin de la retraite.

∴

Dieu voulut récompenser d'une manière visible le dévouement du zélé prélat. Depuis son élection, d'indignes intrigues avaient retardé sa reconnaissance civile comme Patriarche de l'Eglise grecque-melchite-catholique. Malgré la confirmation de Rome, qui donnait la sanction à toutes les questions spirituelles, les affaires civiles pâtissaient beaucoup de ce retard inattendu. A la fin de la retraite, Sa Béatitude reçut inopinément une première dépêche lui annonçant que S. M. le Sultan s'était décidé à le reconnaître officiellement et avait donné l'ordre d'envoyer le Bérat d'investiture. La joie fut à son comble. Les dépêches et les lettres de félicitations arrivèrent aussi nombreuses qu'au jour de l'élection.

∴

La santé du Souverain Pontife avait préoccupé Mgr Géraïgiry; pendant la retraite, il fit prier pour le Saint-Père et, lorsque arriva l'heureuse nouvelle de son parfait rétablissement, il envoya à Rome une dépêche de félicitations. Rien de plus légitime, car Sa Sainteté le Pape Léon XIII n'a cessé de proclamer son amour pour les fidèles d'Orient et pour leurs rites séculaires.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon et Paris. — Le 77e anniversaire de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi a été célébré avant-hier, avec une grande solennité. Nous publierons dans notre prochain numéro des détails sur cette fête à laquelle la piété des fidèles associés donne chaque année dans tous les diocèses un si grand éclat.

Paris. — Nous recevons le compte rendu annuel des travaux des missionnaires de la Société des Missions étrangères de Paris durant l'année 1898. Nous nous empressons de reproduire le préambule de cet important document :

« L'année 1898 sera appelée, dans les Annales de notre Société, l'année des grandes bénédictions de Dieu. En effet, le chiffre des adultes baptisés dans le courant de cet exercice s'est élevé au chiffre presque incroyable de 72.700. Jamais, depuis 235 ans que notre Société existe, nous n'avions enregistré un pareil résultat.

« Le zèle et l'activité des ouvriers apostoliques ne suffisent pas pour l'expliquer. Il faut l'attribuer à un souffle du Saint-Esprit qui a passé sur quelques-unes de nos Missions et y a déterminé un élan irrésistible des païens vers notre sainte religion. Dans beaucoups d'endroits, comme il ressort de plusieurs comptes rendus, les infidèles se présentaient d'eux-mêmes pour recevoir l'instruction et le baptême, et si les ouvriers avaient été plus nombreux et les ressources plus abondantes, nul doute que les conversions n'eussent atteint un chiffre encore plus considérable. Mais bénissons Dieu pour les résultats obtenus et pour les grâces exceptionnelles qu'il a daigné répandre sur les travaux de nos confrères.

« Voici le tableau complet des baptêmes et conversions :

« Baptêmes d'enfants de chrétiens	43.595
« Conversions d'hérétiques	371
« Baptêmes d'infidèles adultes	72.700
« Baptêmes d'enfants païens en danger de mort	193.363

« Le laboureur, à la vue d'une moisson abondante, éprouve une joie qui le console de ses fatigues et de ses labeurs. En mettant sous vos yeux le tableau qui présente en bloc la moisson spirituelle accordée par le divin Maître à nos travaux, nous avons la confiance de vous procurer une grande et douce consolation. Et certes, elle arrive bien, cette consolation du ciel, après toutes les épreuves par lesquelles il a plu à la Providence de faire passer bon nombre de nos Missions. »

Asie-Mineure. — Le R. P. Clément, des Augustins de l'Assomption, nous écrit le 10 avril :

« Je crois intéresser les lecteurs du Bulletin en leur parlant d'une mission qui a vu le jour il y a un an.

« Zongouldagh (la montagne des jacinthes), où je réside, ne se rattache à aucun souvenir historique, soit chrétien, soit musulman. La province elle-même n'offre rien de particulier, c'est une des plus arriérées de l'Empire au point de vue de la civilisation. Situé sur la mer Noire à 250 kilomètres de Constantinople entre l'ancienne Héraclée du Pont d'un côté et Amastris de l'autre, ce village n'aurait jamais vu de prêtre catholique si les montagnes des alentours ne recélaient dans leurs flancs de très riches mines de houille. Elles étaient jusqu'à ce jour inexploitées. Les indigènes avaient bien ouvert quelques galeries, retiré un peu de charbon pour l'amirauté ottomane ou pour leur propre compte, mais ils avaient été incapables de tirer profit d'une si belle entreprise.

« Après des études sérieuses faites par des ingénieurs français, des capitalistes ont obtenu de la Sublime Porte la permission de les exploiter. Aussitôt Zongouldagh, qui se composait à peine d'une quarantaine de maisons, a vu de nombreuses constructions s'élever rapidement. Des immigrés viennent de partout : de la France, de la Belgique, de l'Italie, de Constantinople.

« Toutes les religions, tous les rites, sont représentés dans ce petit peuple ; d'ailleurs il est difficile de trouver en Orient une ville, même un village, où le Grec ne se coudoie pas avec l'Arménien et le Turc. Mais, ce qui est chose rare, les catholiques forment ici un noyau important ; c'est un des endroits après Constantinople où les dissidents ont à côté d'eux un groupe si respectable de membres attachés à la vraie foi. En comptant tous ceux qui sont disséminés dans un rayon de 7 à 8 kilomètres, je ne crois pas exagérer en portant leur nombre au moins à 800.

« Eh bien ! tout ce monde était il y a un an sans le moindre secours de la religion, un prêtre venait seulement aux grandes fêtes célébrer la sainte messe, administrer les sacrements et régler les situations de famille. Cet état de choses ne pouvait pas durer, les besoins devenaient de plus en plus pressants, aussi le missionnaire y a-t-il planté définitivement sa tente.

« La mission est donc fondée : on a pu déjà enregistrer de grandes grâces spirituelles, baptêmes, premières communions de personnes de 20, 30 et 40 ans, légitimation de mariages, conversions, etc., etc. Que réserve l'avenir aux ouvriers de l'Evangile? C'est le secret du ciel ; mais, à en juger par les apparences, cette jeune mission promet les plus belles consolations.

« Mais pour obtenir ce développement tant attendu, que faut-il ?... Lecteurs, devinez ; et puis confiez au bulletin des *Missions catholiques* ce que votre générosité dictera. En retour, les prières des missionnaires vous sont assurées. »

Cochinchine septentrionale. — M. Binder, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Chanh-Hoa, par Dong-Hoï :

« Depuis 1897, nous sommes sous le coup continuel de la

sécheresse. Les semis n'ont pu se faire cette année; les rizières manquent d'eau, et le vent du Nord fait jaunir les plants de riz. La récolte des patates n'est guère meilleure. Aussi nombreux sont les malheureux chrétiens qui courent les chemins avec leur petite corbeille toujours vide suspendue à leurs bras décharnés; beaucoup meurent de faim et de misère.

« Un père de famille de sept enfants vint hier me trouver :

« — Père, me dit-il, voilà trois jours que nous ne faisons que « deux repas de patates et d'herbes par jour; aujourd'hui j'ai « dû laisser ma part aux enfants, j'ai mendié toute la journée « sans trouver de quoi les nourrir demain. Ayez pitié de moi. »

« Grand est le nombre des malheureux néophytes qui, le soir venu, s'attroupent devant la porte de ma maison; les païens les rebutent : « — Tu es chrétien; va trouver le Père ! »

« Mais mes petites provisions s'épuisent bien vite. Je m'adresse de nouveau à la charité de vos lecteurs. »

Bangalore (*Hindoustan*). — M. Picot, des Missions Etrangères de Paris nous écrit d'Arsikère, le 29 mars 1899 :

J'ai à vous remercier beaucoup pour les secours que vous avez bien voulu me faire parvenir. Ils ont aidé dans une mesure, hélas ! trop restreinte à supporter l'épreuve qu'il a plu au bon Dieu de nous envoyer.

« Je ne suis plus à Bangalore. J'ai quitté cette ville le 11 mars pour venir à Arsikère remplacer un brave tombé au champ d'honneur. Car ce n'est pas seulement à Bangalore que la peste a fait des ravages. Bangalore a été comme un foyer de contagion, d'où le fléau a rayonné sur toute la contrée. A 50 kilomètres, au Nord-Ouest, la ville de Tumkur a été une des premières et des plus sévèrement attaquées. Il y avait là quelques chrétiens. Le P. Poulnais s'empressa de venir à leur secours; il était déjà miné par une maladie de foie et par des excès de fatigue. Il tint bon quelque temps. Le 2 janvier, il commença à éprouver les premiers symptômes de la fièvre. Il se hâta d'accourir à Bangalore. Le long du chemin le mal se développa; un bubon perça à l'aisne gauche. Il n'y avait pas à se méprendre, le P. Poulnais avait la peste. Sur sa demande, il fut transporté au lazaret dont j'avais la charge. Heureusement, le nombre des malades diminuait chaque jour; cela me donna plus de temps à consacrer à notre cher confrère. Il avait d'autant plus besoin de me voir auprès de lui qu'il n'était pas permis à tout le monde de le venir visiter. Le P. Poulnais avait été inoculé deux fois. C'est cela qui l'a sauvé. Il a passé six semaines au milieu des pestiférés, édifiant tous ceux qui l'approchaient par sa patience et sa bonne humeur. Puis il a été guéri de la peste. Restait sa maladie de foie. Le médecin, un major de l'armée anglaise, a exigé un changement de climat; il a dû nous quitter pour un an.

« C'est moi qui le remplace dans un district très pauvre, et dont l'administration exige de continuelles fatigues. District très pauvre, ai-je dit : j'ai été obligé de rendre sa pauvreté encore plus grande en jetant au feu tout ce qui avait servi au P. Poulnais pendant les dix jours d'incubation présumée de la maladie. Serait-ce être trop importun que de tendre derechef la main aux généreux lecteurs des *Missions Catholiques* ? Et cette fois, c'est pour deux missionnaires que je demande l'aumône : pour le P. Poulnais et pour moi. Lui, le pauvre Père, s'est trouvé nu comme un ver au sortir de l'hôpital. Nous avons dû lui prêter, qui une chemise, qui un pantalon, qui une soutane, qui un chapeau. Et, avec cela, être obligé d'entreprendre un voyage ! D'autre part, il me laisse son District aussi pauvre que lui, plus pauvre qu'il ne l'a quitté, puisque, je le répète, j'ai dû brûler ornements de Messe, linges d'autel, et tout ce qui était contaminé. A Tumkur, il ne serait pas prudent de coucher pendant la nuit dans la résidence jusqu'à ce que des réparations convenables aient été faites. Je dois donc loger à l'hôtel des voyageurs, ce qu'on appelle par ici *travellers' bungalow*, tout le temps que ces réparations n'ont pas été faites : elles ne sont pas commencées, et Dieu sait quand je pourrai mettre la main à l'œuvre. Donc, encore une fois, au secours ! »

Les Lazaristes dans le Sud de Madagascar

Par Mgr CROUZET, Lazariste, Vicaire apostolique.

Suite et fin (1)

Reprise de possession de la mission d'Ampasimena. — Cérémonie de réinstallation. — Adieux à M. Danjou. — Retour de Mgr Crouzet à Fort-Dauphin.

Nous prenons place, M. Danjou et moi, sur deux chaises qui tiennent à peu près sur leurs quatre pieds.

Rokiny est debout, Rokiny, le chef le plus influent, le plus loquace, le plus laid de toute la contrée. Tête plate et abondamment fournie de cheveux, nez plat, lèvres de nègre, yeux mobiles, fuyants, multicolores, jambes grêles, buste trop court, ensemble complet en son genre. Il a revêtu une vareuse de soldat, mise au rebut, soigneusement ramassée, pittoresquement rapiécée. Pendant qu'il parle l'expression de son visage ne change pas, seuls les yeux brillent, lancent des éclairs, en disent plus que sa langue. Donc Rokiny seul est debout. Il va parler. Il parle. Ecoutons.

« Tous, s'écrie-t-il, sont heureux de votre retour! mais aucun n'est plus content que moi! ».

Lui seul nous désire, nous veut, nous garde, nous protège. Il y a bien eu une peccadille dans le passé; mais les principaux coupables, les fauteurs de tous les désordres, ont disparu...

∴

Je ne réponds pas tout à fait sur le même ton....

« Vous nous avez priés, suppliés, de rentrer dans votre pays, alors que vous nous en aviez chassés. Nous sommes venus. Vous n'ignorez pas que vos voisins nous auraient reçus avec bonheur. Si vous voulez que nous ajoutions foi à vos paroles, vous devez immédiatement terminer nos cases et confier vos enfants à notre sollicitude. Vous nous connaissez; nous les soignerons comme la prunelle de nos yeux. »

Le succès de ma harangue ne fut pas énorme. Pourtant, je reçus une récompense honnête et modeste. Deux œufs et une poignée de riz me furent offerts. J'étais reconnaissant; mais je désirais mieux : un bon mouvement, un mot du cœur, une promesse caractéristique, un je ne sais quoi, la fonte de la glace. Rien.

La conversation devient générale. Peu à peu les objections surgirent; nous eûmes vite compris. Les Romelokos s'attendaient de notre part à des représailles, sans que nous nous en doutions. Nous rentrions en vainqueurs; quelles seraient nos prétentions? Nous rassurons immédiatement l'assemblée, les langues se délient, les figures se déridant. Dans un mouvement d'éloquence passionnée, Rokiny montre l'espace, nos yeux suivent sa main. Trois ou quatre robustes jeunes gens nous amènent un taureau.

« — Que le Père, — le Père (c'est M. Danjou) — accepte ce présent; s'il le refuse, nous saurons qu'il n'a pas confiance en nous. »

(1) Voir les nos du 7, 14, 21 et 27 avril 1899.

Directement mis en cause, M. Danjou répond aussitôt : « Ma confiance en vous est telle, que je viens encore vivre au milieu de vous. Comme par le passé, j'instruirai vos enfants, je vous soignerai dans vos maux, je panserai vos blessures. De tout cœur, j'accepte le bœuf, que je vous donne à mon tour. Demain, vous le tuerez, vous le mangerez en famille, et vous en apporterez un morceau, afin que nous prenions part à ce repas. »

Toutes les têtes se balancèrent comme une cloche en branle : signe d'approbation. Puis l'aréopage se dispersa. Seul, le bœuf, lié à un poteau, resta mélancolique et ruminant. Il attendait, inconscient, l'exécution de la sentence portée contre lui.

∴

Tout cela nous avait insensiblement acheminés vers la nuit. Nous rentrâmes dans notre pauvre case, et procédâmes à une installation des plus rudimentaires, nous réservant de la compléter les jours suivants.

Au fait, je ne vous ai pas encore décrit notre établissement d'Ampasimena.

Représentez-vous une espèce de grand carré, entouré de pieux reliés entre eux par des lianes flexibles, cordes ordinaires du pays. La partie nord, parallèle à la barrière, est le bâtiment principal, grande case en bois et en côtes de feuilles de l'arbre du voyageur. Six portes, pas de fenêtres. Trois chambres, dont deux mesurant environ six mètres sur quatre. La première sert provisoirement de chapelle, la deuxième de salle à manger, etc. La troisième, moins grande, est coupée à ses deux extrémités, et divisée en trois appartements. Un petit réduit sert de logement à notre Maître d'école.



MADAGASCAR. — FEMME MALGACHE ALLANT SE FAIRE PANSER A L'HOPITAL DE LA MISSION; d'après une photographie envoyée par Mgr CROUZET, lazariste, vicaire apostolique de Madagascar méridional (voir le texte).

Perpendiculaires au corps de logis, s'élèvent : à gauche, une case qui sert de classe et de chambre à coucher pour les étrangers; à droite, une cuisine et ses modestes dépendances; c'est tout. Non, je me trompe, car, avant mon départ, je pense voir terminer deux monuments en style Romeloko : le premier, de 10 mètres, école future; le deuxième, de même dimension, sera la chapelle. Le reste viendra avec le temps. Après avoir pensé à Dieu et aux enfants, M. Danjou s'occupera d'agrandir son domaine, de multiplier ses immeubles, jusqu'à ce qu'il puisse offrir une chambre à lui-même, en donner une au confrère qu'il attend de Paris et que je lui ai promis, et une autre au Frère Vincent.

En attendant cette luxueuse installation, nous jouissons de tous les avantages de la vie commune. Pour commencer nous avons deux chaises, et nous sommes quatre; nous avons aussi deux tables grandes comme la main, de sorte que, pour écrire, nous devons passer chacun à notre tour.

En revanche, nous avons le plein air, l'air frais et bon de la campagne. Nous avons mieux encore, nous avons l'espoir fondé de faire quelque bien, de faire connaître, aimer, servir Dieu. Cela nous suffit largement et au delà.

∴

Arrivons au dimanche 11 septembre, fête du saint Nom de Marie. Mardi 13, je reprendrai la route de Fort-Dauphin, en suivant un autre itinéraire.

Dans quelles conditions vais-je laisser mon confrère, et quelles conclusions faut-il tirer de ce que j'ai vu et entendu ?...

Je pars sans la moindre inquiétude. Durant les premiers

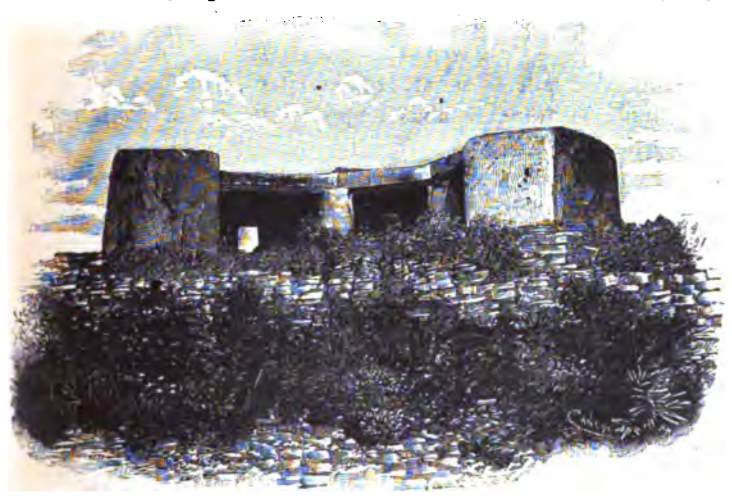
jours, l'attitude des Romelokos laissait à désirer. Ils ne se montraient pas hostiles, mais très défiants. Ils épiaient nos gestes et nos regards, étudiaient notre attitude, entraient chez nous pour en ressortir aussitôt. Ce n'était pas clair. Heureusement, ce ne fut pas très long. Les allées et venues commencèrent bientôt, l'entrain reparut, et, avec l'entrain, l'aisance, la familiarité. Il y avait quelques dessous que nous ignorions tout d'abord, et nous furent révélés dans la suite. Les Romelokos sont scrupuleux, s'en douterait-on ? Des vols avaient été commis. Ces vols pesaient sur leur conscience. Un *kabary* fut jugé nécessaire pour traiter ce cas particulier qui fut résolu à leur satisfaction.

Alors, nous obtînmes facilement d'eux la résolution de terminer au plus tôt les deux grandes cases qui doivent servir d'école et de chapelle. De plus, nous les décidâmes à fournir à la mission des produits du pays, car enfin le missionnaire doit vivre. Comme rien ne leur était demandé gratuitement, leur mérite n'est pas extraordinaire.

M. Danjou a déjà régulièrement tous les jours la majeure partie des élèves qui fréquentaient les classes. Je les ai vus étudier avec acharnement l'A, B, C, D, meubler leur mémoire d'une quantité respectable de mots français. Je les ai entendus réciter les prières en notre langue, — ce qui prouve en faveur de leur mémoire, — et chanter à plein gosier des cantiques malgaches. Ces enfants sont doux et intelligents. Arriveront-ils à une formation satisfaisante ? Je l'espère et j'y compte avec la grâce de Dieu. Il s'agit de les conserver et d'attirer par eux ceux, plus nombreux, qui courent après les bœufs ou passent des journées entières à se baigner dans le Manampany ou à se rouler sur le sable. Les jeunes gens, les adultes, les vieillards, n'offrent guère de prise. J'ai la ferme confiance que la Mission installée dans cette vallée produira d'excellents résultats. Je crois fermement qu'il ne faut nullement se laisser effrayer par les difficultés vraies ou imaginaires.

∴

Le 13 septembre, je me remets en route avec le Frère Pierre, qui m'accompagne à Fort-Dauphin. M. Danjou vient avec moi jusqu'à Andasibé. Nous voilà chez les Zanakapely,



MADAGASCAR. — Ancienne batterie de Fort-Dauphin. (Voir page 213).



Femmes betsimisarakas portant de l'eau dans des tiges de bambous.

qui, eux également, demandent une école. Impossible de refuser. Je m'occupe sur place de cette nouvelle création.

Un vaste terrain nous est proposé ; c'est là que nous construirons notre première case. Pour montrer que notre intention est sérieuse, nous réunissons la population en *kabary* et faisons provision de patience. Le chef, brave vieillard, en qui l'âge n'a point diminué la finesse, nous adresse de grands éloges. Nous les recevons sans broncher et passons aussitôt au côté pratique. Discussion interminable... Comme conclusion, il est convenu que les gens du village se chargent d'édifier le premier bâtiment pour cent vingt-cinq francs, au lieu de cent cinquante, comme ils comptaient tout d'abord.

∴

Détail à noter : le temps est splendide, le voyage s'annonce plutôt chaud. Je pense que la traversée en *filanzana* de la vallée d'Ambolo, nous fera oublier les averses diluviennes, qui nous ont inondés à notre départ de Fort-Dauphin.

∴

Le mercredi 14 septembre pour la dernière fois, nous prenons le café matinal avec M. Danjou, puis nous nous séparons. Dans trois heures, il sera rentré au milieu de ses ouailles ; dans trois jours, je serai revenu à notre Résidence principale. Je le quitte avec regret. Il m'est pénible d'être dans l'impossibilité matérielle de lui adjoindre un confrère. Un seul, ce n'est pas beaucoup ; ce n'est même pas assez, sous aucun rapport. Attendrons-nous longtemps ?...

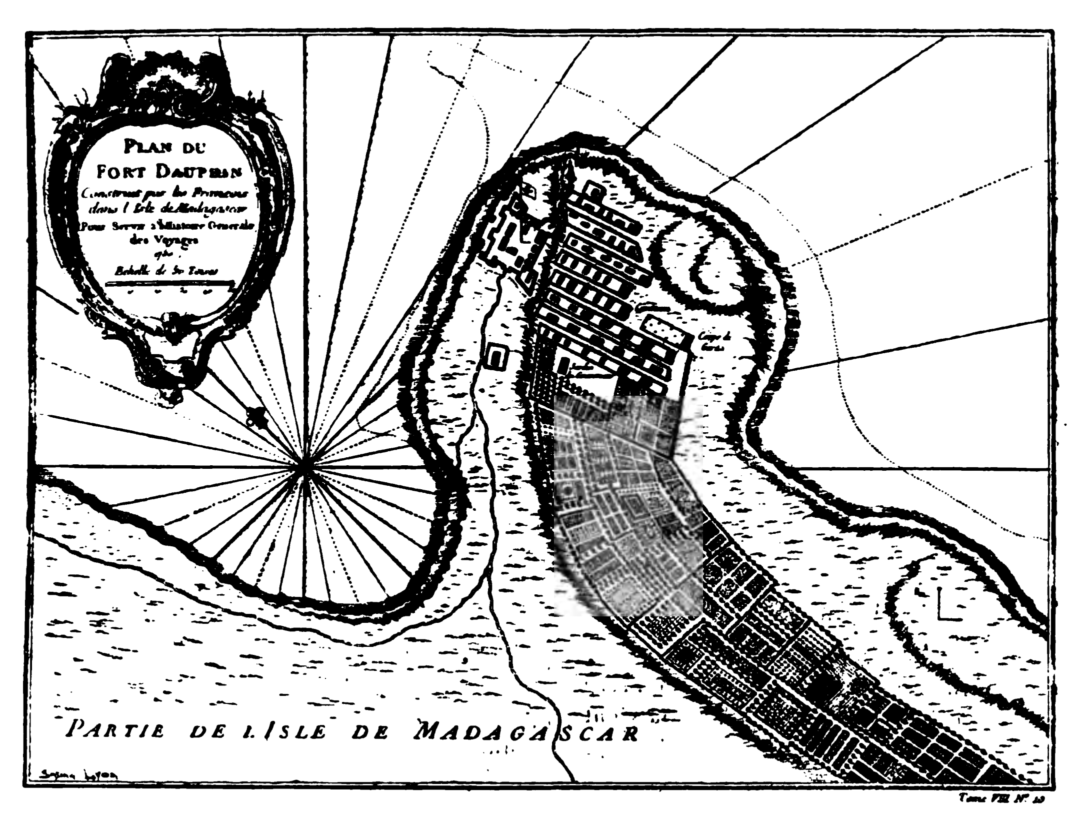
Deux de nos hommes tombent malades de la petite vérole. Ils nous suivent quand même, et leurs compagnons, qui sont aussi leurs amis, ne se font pas prier pour le supplément de travail qui en résulte. Nous traversons Ambolo et nous rappelons à notre mémoire tous les combats dont ce pays a été le théâtre, à l'époque de Flacourt et de la dernière colonisation. Plusieurs expéditions furent faites dans la vallée ; toutes furent meurtrières pour les Français et leurs partisans, qui, malgré tout, remportaient le succès définitif et ramenaient à Fort-Dauphin les vivres, dont soldats, commerçants et colons manquaient.

Ces souvenirs historiques sont sensiblement rafraîchis par une pluie abondante qui nous assaille et ne nous quittera plus jusqu'à destination.

∴

Nous arrivons dans la soirée à Ranomafana, où nous sommes reçus par le lieutenant Jullien, commandant le secteur d'Antanosy. *Ranomafana* signifie eau chaude.

Cette région tire son nom d'une source d'eau thermale, qui bouillonne à quelques cents mètres du Fort nouvellement construit. Je voudrais en connaître les propriétés.



Qui sait si des rhumatisants ne viendront pas nous demander soulagement et guérison ?

Le jeudi 15, le lieutenant Jullien veut absolument nous accompagner, nous faire les honneurs de son secteur, et nous décider à créer une école à proximité du poste qui lui sert de résidence. Nous partons ensemble ; quelques heures suffisent pour nous conduire chez les Sakavalany. La population est dense, les cases sont nombreuses. Je me laisse toucher. Lorsque vous me lirez, les enfants sauront probablement déjà réciter Notre Père, et dire : « Bonjour, Monsieur. »

Nous allons déjeuner sur un petit mamelon, du haut duquel nos yeux embrassent tout le fond de la vallée. Devant nous, une ligne de montagnes russes, au sommet desquelles on aperçoit des villages. Les eaux abondent, et les rizières promettent l'aisance. Derrière nous, le col de Sangoriana, tout noir de ses arbres séculaires. La pensée qu'il va falloir le franchir nous empêche de goûter toute la poésie du panorama.

Là, nous avons commis une faute, dont le châtiment ne se fait pas attendre. Nos porteurs de bagages, envoyés en avant, se sont trompés et sont allés camper à une heure plus loin, au pied de la grande montagne. Nos Bourjanes les ont rejoints, afin de prendre leur repas, de sorte que, notre déjeuner terminé, nous devons pédestrement rattraper tout ce monde et nos *filanzanas*. La pluie s'est mise à tomber au moment où nous nous trouvions tous réunis.

Nous avons chaleureusement remercié le lieutenant Jullien, et en avant !... Je ferais mieux de dire : En haut ! Quelle montée ! Quelle série d'ascensions et de descentes, mon Dieu ! Sentier bien tracé, mais à pic; terrain glissant et tout ce qui s'en suit.

Nous atteignons le village de Sangoriana, dans un état pitoyable, couverts de boue jusqu'à la ceinture, trempés jusqu'aux os. Nous voilà à côté d'une école norwégienne en pleine activité. Cette école fonctionne; mais les enfants ne la fréquentent pas avec grande assiduité. Qui sait ?... Il y aura peut-être quelque chose à tenter.

∴

Le vendredi 16 septembre, dernière journée. Nous nous en apercevons. Nos *Bourjanes* nous font franchir en sept heures la distance qui nous sépare de Fort-Dauphin, et nous sommes chez nous.

La conclusion est toute simple. Envoyez-nous quelques hommes dévoués, des secours pécuniaires, et à Ampasiména, comme à Farafangana, comme à Tulléar, en très peu de temps la Croix brillera partout, et son ombre féconde engendrera des enfants à l'Eglise et à la France.

FIN

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Débarquement. — Premiers chrétiens. — Impressions d'une première promenade. — Préparatifs du voyage dans l'intérieur.

Au moment où j'allais sauter dans la première barque pour atterrir, un Coréen, puis deux, puis trois, se prosternent devant moi en disant : « *Loué soit Jésus-Christ!* » C'est la formule de salut par laquelle s'abordent tous les chrétiens en Corée.

A la bonne heure! Je reconnais Luc, le chef de mes néophytes, entouré de plusieurs catéchumènes qui sont venus au devant de moi. *Deo gratias!* Me voilà délivré d'un gros souci pour le côté matériel de l'expédition : ces gens-là connaissent l'itinéraire et me tireront d'embarras mieux que je ne le saurais faire seul ou même avec le secours du lettré qui m'accompagne.

∴

Nous débarquons à 10 heures. Notre premier soin est de faire de la monnaie. Les habitants de l'intérieur ne connaissent ni l'argent, ni les billets, ou, du moins, ils n'ont foi qu'en leurs sapèques. Quelques bank-notes japonaises, discrètement blotties au fond de ma poche, se transforment en plusieurs volumineux paquets de *ligatures* qu'un homme a peine à soulever. Dans ce bienheureux pays, votre bourse fût-elle médiocrement garnie, il faut une bête de somme pour la porter.

Mes gens s'occupent ensuite de me procurer une charrette à bœuf pour le transport des bagages et veulent absolument louer un cheval que je monterai, tant pour épargner mes « nobles » jambes que pour sauvegarder le prestige de mon rang. Il n'y a qu'à se laisser faire.

Pendant ce temps-là, je sors un peu dans la campagne pour reconnaître les environs ; mais ma promenade est vite terminée.

Après avoir escaladé un mamelon qui me dérobe la vue du paysage, je me trouve en face d'un deuxième mamelon, deuxième escalade; troisième mamelon, troisième escalade; quatrième mamelon, et ainsi de suite; je vous fais grâce du reste. Je me serais bien gardé de rapporter ce vulgaire détail s'il n'était typique. Dans vos voyages en Corée, vous aurez beau franchir des chaînes de montagnes, gravir des pics, traverser des cols, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent vous vous trouverez finalement en présence d'un monticule qui bornera votre horizon à courte distance.

D'ailleurs la neige, dont le sol est couvert, rend assez pénibles ces ascensions. Je rebrousse chemin vers la mer où mon attention a été attirée en débarquant par une espèce de fortification, qui couronne la colline à pic dominant la baie.

∴

Là se dresse, au milieu d'une enceinte de murailles, une assez belle maison couverte en tuiles, à laquelle donne accès une jolie porte cintrée en pierres de taille. C'était naguère la résidence d'un mandarineau chargé de purger la contrée des brigands qui l'infestent. Elle est propriété de l'Etat et aujourd'hui complètement déserte.

Quelle jolie chapelle on pourrait installer dans ce bâtiment! Mon catéchiste, sans doute, a lu dans ma pensée, car il murmure : « Si vous aviez seulement toutes ces pierres abandonnées pour la construction de votre église à Ouensan. »

Je lui réponds par un gros soupir, ému au souvenir de cette église de Ouensan si nécessaire et qui pourtant ne se bâtit pas, faute de ressources, ému aussi à la vue de cette maison du gouvernement dilapidée et tombant en ruines, image trop fidèle d'autres ruines multiples dans cette belle Corée, notre pays d'adoption, que nous aimons à l'égal d'une seconde patrie.

Hélas! ils ne sont pas rares en Corée, les édifices publics semblables à celui-ci, autrefois beaux dans leur genre, qui disparaissent ainsi insensiblement par l'incurie de l'administration et il n'est pas nécessaire de s'éloigner beaucoup de la capitale pour s'en convaincre.

Quiconque a besoin d'un pieu ou d'une planche, voire même de bois de chauffage, vient clandestinement s'y approvisionner et le jour est proche, sans doute, où il n'en subsistera plus rien du tout. On pourra dire alors en pure vérité : *Etiam periere ruinæ*. Comment n'a-t-on pas l'idée de restaurer ces bâtiments, de les affecter à de nouveaux usages, ou d'en vendre au moins les matériaux pour remédier à l'anémie chronique du Trésor ? Et, ce qu'il y a de plus lamentable, c'est qu'on applique impunément le même procédé à la pauvre machine gouvernementale : à part d'honorables exceptions, c'est à qui décrochera un ministère, une préfecture, une place de conseiller ou même de simple commis. Je ne sais plus qui a osé comparer ce pays au petit royaume d'Elide, parce qu'il y avait là-bas, jadis, paraît-il, un souverain nommé Augias dont les écuries ont fait beaucoup parler.

(1) Voir les nos du 14, 21 et 28 avril 1899, et la carte page 191.

Tout en ruminant ces réflexions, je rentre au village et j'aperçois un nouveau groupe de cinq personnes qui se dirigent à ma rencontre : ce sont encore des catéchumènes qui ont fait à pied leurs 160 kilomètres pour saluer le premier prêtre catholique qu'ils aient jamais vu. Ils étaient venus plus nombreux ; mais, après avoir attendu plusieurs semaines, constatant que le *steamer* espéré n'arrivait pas et que leur bourse s'épuisait, quelques uns d'entre eux reprirent à regret le chemin de leurs foyers.

Ceux qui sont restés me conduisent à l'auberge où ils logent et ils me pressent d'y entrer pour m'y reposer.

« — Nous aurions voulu, disent-ils, vous recevoir dans la meilleure du village ; mais il n'y a pas eu moyen, Père, daignez nous excuser.

« — Cette auberge est très convenable, répondis-je. D'ailleurs les missionnaires ne sont pas exigeants : Notre Seigneur n'avait pas même une pierre où reposer sa tête et Il nous a enseigné que les disciples ne sont pas au-dessus du Maître. Soyez donc sans inquiétude. Mais, à propos, pourquoi dites-vous qu'il vous a été impossible de vous installer dans l'autre auberge ?

« — Et bien, voilà. Quoique nous n'ayons pas encore reçu le baptême, nous n'en récitons pas moins régulièrement nos prières du matin et du soir, l'*Angelus*, le *Benedicite* et les Grâces, etc. Le maître de l'auberge, en voyant cela, nous a reconnus pour chrétiens et il nous a chassés en disant que sa maison n'est pas pour des gens de notre acabit.

« — C'est bien. Comment s'appelle-t-il, cet individu ? Je crois connaître quelques membres de sa famille : il descend, si je ne me trompe, de certains hôteliers qui vivaient à Bethléem du temps de l'empereur Auguste. J'irai le voir et le féliciter comme il le mérite. »



CORÉE. — POLICEMAN A LA POURSUITE D'UN VOLEUR ; d'après une photographie instantanée de M. WILHELM, missionnaire (voir p. 215).

∴

Les préparatifs du voyage sont terminés. Voici la petite charrette sur laquelle sont hissés nos effets. Elle est curieuse, cette machine : 1m,50 de long, sur 0,70 de large ; avec cela des roues massives, sans rais, tout en bois, avec des jantes énormes de même métal. L'essieu criard fait saillie de 0m60 de chaque côté, ce qui donne au véhicule un aspect original et l'empêche de verser complètement dans les passes difficiles. Ajoutez à cela des ridelles mobiles selon la nature du chargement et vous aurez une idée des petites charrettes qu'on rencontre depuis Ham-heung jusqu'à l'extrême frontière nord. Cela prouve, du moins, que les routes sont jusqu'à un certain point carrossables, ce qu'on ne pourrait pas affirmer de beaucoup d'autres régions. On attelle un seul bœuf au moyen d'une pièce de bois recourbée et faisant corps avec les brancards ; cette espèce de joug est placée sur le cou du bœuf et fixée par une corde qui passe sous le fanon, à peu près comme les Cingalais harnachent leurs zébus trotteurs.

Voilà, d'un autre côté, ma monture : c'est un bidet qui ne fait pas trop mauvaise figure sous la belle selle que m'a donnée, avant de partir, M. Granzella, officier des douanes impériales chinoises et coréennes. A vrai dire, le cheval n'est pas fringant, mais le cavalier non plus : ils se conviennent donc à merveille.

La petite caravane se partage en deux sections : l'une m'accompagnera et portera ma valise avec ma couverture ; l'autre ira avec la charrette pour aider l'automédon à suivre toujours la bonne voie, soit qu'un doute s'élève sur la route à prendre, soit qu'une tentation se présente au sujet d'un paquet à annexer ; en outre elle servira d'éclaireur et signalera le voisinage des voleurs.



A midi, la colonne s'ébranle et franchit, sans laisser de traînards, les 3 kilomètres qui nous séparent de la ville de Kyeng-syeng. Mais ce beau feu ne pouvait pas durer : c'est notre première étape, il faut mettre pied à terre. J'essaie bien de parlementer pour tâcher de gagner encore quelques lieues : « les paquets ne sont pas lourds, la distance parcourue est peu considérable, il me semble que c'est bien tôt pour une halte; on pourrait aller souper et coucher un peu plus loin. »

Peine perdue! Mes gens ont décidé entre eux de passer la nuit ici, et rien ne les fera revenir sur leur décision. Il va sans dire que, si j'avais affaire à des coolies païens, je parlerais sur un autre ton, et saurais bien me faire obéir, mais ce sont des chrétiens, qui me servent par pur dévouement : il faut de ma part un peu de condescendance.

D'ailleurs, mes excellents néophytes ne manquent pas de prétextes pour entraîner mon adhésion ; ils ont dû faire quelque part leur classe de rhétorique. Ils m'allèguent très respectueusement que je ne suis pas en France (je m'en étais déjà aperçu), qu'on entreprend un grand voyage à l'aube, mais jamais dans l'après-midi, que je serai trop fatigué, que je dois me reposer sur mes guides du soin de l'expédition, etc. J'opine du bonnet et réédite avec résignation la fameuse réponse de Pandore à son brigadier.

⁂

Cependant, il s'agit d'employer les quelques heures qui nous séparent du coucher du soleil. Malgré la neige et le froid piquant, nous allons faire un tour en ville et les habitants ne tardent pas à savoir qu'un missionnaire français est arrivé. Les curieux nous entourent et prêtent l'oreille à notre conversation, à laquelle peu à peu ils prennent part. Ils sont très polis, et je doute fort qu'un Coréen, arrivant un beau jour dans une ville d'Europe, y soit traité par le populaire avec la même déférence.

Il faut dire que l'autorité est ici fortement représentée et la canaille n'ose pas trop lever la tête : en ville résident un mandarin chargé de tout le district et un gouverneur qui a sous ses ordres la moitié septentrionale de la province de Ham-Kyeng; depuis les nouvelles réformes, il y a également quelques escouades d'agents de police (*voir la grav.*, p. 214), les derniers qu'on rencontre en remontant vers le nord.

Et, comme pour donner à cette remarque un relief saisissant, voici justement qu'à la fin de notre entretien, des clameurs parties du *yamen* arrivent jusqu'aux remparts où nous sommes et d'où nous dominons la ville.

« — Qu'y a-t-il ? demandons-nous.

« — Rien.

« — Mais encore ?

« — C'est son Excellence le Gouverneur qui fait donner la bastonnade à un malfaiteur et, pour couvrir les hurlements de douleur du patient, les satellites, à chaque coup, poussent en mesure les cris de peloton que vous entendez. »

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

S. B. Mgr Azarian, *patriarche arménien.*

Au moment où nous mettons sous presse, une dépêche nous annonce la mort du chef vénéré de l'Eglise arménienne. S. B. Mgr Etienne Pierre X Azarian, patriarche de Cilicie, a succombé, le 2 mai, à une courte maladie.

Mgr Etienne Azarian était né en 1826 à Constantinople. Il avait fait ses études au séminaire arménien de cette ville et ensuite à Rome. Ordonné prêtre en 1850 par Mgr Hassoun, il était retourné à Constantinople. Pendant le schisme qui obligea Mgr Hassoun à se tenir éloigné, il dirigea le patriarcat ; puis en 1877, fut nommé évêque de Nicosie. Mgr Hassoun ayant été élevé à la pourpre, l'évêque de Nicosie fut, en 1881, élu patriarche des Arméniens. En confirmant cette élection, le Saint-Père rendit publiquement hommage au pieux et savant prélat, qui, disait Léon XIII, « dans la diversité des emplois qu'il a remplis, a toujours donné des preuves manifestes de son habileté dans la conduite des affaires et de sa constance à maintenir l'unité catholique ».

BIBLIOGRAPHIE

La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie (1831-1895), par le R. P. Jullien. — Deux vol. in-8, illustrés de nombreuses photogravures. — Librairie Delhomme et Briguet, Paris et Lyon. — Mame, à Tours.

Tel est le titre d'un ouvrage récent qui vient bien à son heure. Les événements de ces dernières années ont ramené les esprits vers l'Orient. De graves questions sur ces régions lointaines sont débattues dans la presse, dans les cercles diplomatiques et dans les parlements européens. Le R. P. Jullien, dans son livre, apporte des renseignements utiles pour juger du vrai point de vue les grands intérêts en jeu. Il mérite d'en être remercié et félicité.

On sait qu'après avoir fondé en Terre Sainte des missions florissantes, les Pères de la Compagnie de Jésus durent les abandonner lorsque le bref de Clément XIV (21 juillet 1773) supprima leur Société. Mais, dès que leur rétablissement par Pie VII fut connu en Orient, les quatre Patriarches qui ont juridiction sur la Syrie se concertèrent pour demander au Saint-Siège les successeurs des anciens missionnaires. Les circonstances empêchèrent de satisfaire immédiatement ce pieux désir. Ce fut seulement en 1831 que le P. Riccadonna vint fonder la nouvelle mission des enfants de saint Ignace dans le Levant. Puissamment soutenu par le grand évêque, plus tard patriarche grec-melchite, Mazloum, il reprit, après soixante années d'interruption, les travaux apostoliques que les anciens Jésuites avaient, durant deux siècles et demi, continués sans relâche et qui avaient laissé un profond souvenir chez les chrétiens des divers rites.

C'est cette restauration que le R. P. Jullien entreprend de raconter dans les deux beaux volumes que nous avons sous les yeux. Ils font connaître les œuvres, les souffrances et les consolations des vaillants religieux durant les soixante-dix années écoulées depuis leur retour en Syrie. Rien de plus instructif, de plus intéressant et de plus fortifiant que ce récit.

Il nous montre l'action civilisatrice toute de paix et de charité des missionnaires Jésuites auprès de la nation

syrienne, dans la Mésopotamie, et dans des régions jusque-là impénétrables. Des collèges, des résidences, des écoles, des œuvres de toute sorte, la grande Université de Beyrouth, s'élèvent par miracle. Les pages qui relatent ces faits ne sont pas des récits fantaisistes, ou tout au moins colorées par l'imagination et par l'esprit de corps toujours indulgents aux siens. Non, le R. P. Jullien est un homme positif, mathématicien distingué, ami avant tout de la vérité et de l'exactitude. Chacun de ses chapitres est appuyé de documents précis.

Il était bon que ce livre fût écrit. Nul n'était mieux à même de le faire que l'éminent missionnaire dont nos lecteurs ont si souvent admiré le talent et qu'un long séjour en Syrie avait providentiellement préparé à ce rôle d'historiographe.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un prêtre du canton de Saint-Amand (Nord)............... 8 »
M. l'abbé Peneau, du diocèse de Bourges............... 10 »
M. l'abbé Lamboley, curé à Provenchères (Haute-Saône)... 30 »
M. F. Bailly, du diocèse de Nîmes............... 5 »
M. l'abbé Crespy, du diocèse de Périgueux............... 30 »
Anonyme du diocèse de Dijon, demande de prières spéciales 100 »
Priez pour moi, Lyon............... 2 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Couppé).
Un anonyme du diocèse de Lyon............... 210 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Clément, Asie Mineure).
V. B., du diocèse de Bourges............... 100 »
Mlle A. Burnet, diocèse de Verdun, demande de prières..... 2 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Binder, Cochinchine septentrionale).
Un anonyme du diocèse de Reims, demande de prières.... 100 »
Anonyme de Paris, demande de prières spéciales............ 6 »
M. l'abbé Ledieu-Gérard, du diocèse d'Amiens............ 5 »
Un Anonyme du diocèse de Bayeux, demande de prières pour vivants et morts............... 10 »

Pour les affamés (M. Binder).
M. l'abbé Neyret, du diocèse de Lyon, demande de prières. 10 »
Anonyme de Lyon en l'honneur de saint Joseph et de saint Antoine............... 10 »

Pour les Pères Jésuites d'Adana.
Anonyme de Lyon............... 10 »

A Mgr Petkoff (Bulgarie).
Un prêtre du diocèse de Séez, demande de prières pour la grâce d'une bonne mort............... 20 »
Anonyme du diocèse de Luçon............... 10 »

A Mgr A Sabbag, évêque grec-melchite de Saint-Jean d'Acre.
Anonyme du diocèse de Luçon............... 20 »
Une pauvre servante, du diocèse de Luçon............... 45 »
Anonyme du diocèse de Cambrai............... 90 »
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, Montpellier, demande de prières 20 »
Anonyme du Puy............... 16 50
Une abonnée du diocèse d'Autun............... 250 »

Pour les affamés d'Arménie (Mgr Bonetti).
Une abonnée du diocèse d'Autun, demande de prières...... 500 »

Au R. P. Rolland, Haute-Galilée.
Deux anonymes du diocèse de Bayeux, demandes de prières 25 »
M. Fernet, du diocèse de Bordeaux............... 10 »
H. M. Albi............... 10 »
Une paroisse et son pasteur, diocèse de Marseille............ 10 »

A Mgr Lesné, Perse.
M. Debray, diocèse de Rouen............... 5 »

Pour les affamés de l'Inde (M. Picot, Bangalore).
Une abonnée du diocèse d'Autun, demande de prières...... 250 »

A M. Maurice, à Villupuram, Pondichéry.
Mme A. de Garsignies, Nice............... 60 »

A M. Servanton, Mayssour.
M. Debray, du diocèse de Rouen............... 5 »

A M. Girod, Haut-Tonkin.
Mme Béchet, en souvenir de M. l'abbé Béchet, avec demande de prières pour obtenir une bonne mort............... 50 »

Pour la Corée (M. Bret).
Mme veuve Degand, diocèse de Langres, à l'intention de ses défunts............... 40 »

A M. Clerc-Renaud, Kiang-si-oriental, pour la chapelle du B. Perboyre.
Anonyme du diocèse de Rodez............... 25 »

A Mgr Reynaud, Tché-Kiang.
M. Debray, du diocèse de Rouen............... 10 »

A Mgr Chouvellon, Su-Tchuen oriental.
Anonyme du Puy............... 16 50

Pour l'église de Tokio.
Anonyme de Lyon............... 3 »

A Mgr Chatron, Osaka.
Les jeunes filles du pensionnat Saint-Joseph, Ferney (Ain). 30 »

A M. Chapdelaine, Nagasaki.
Anonyme du Puy............... 17 »

A Mgr Berlioz, Hakodaté.
M. Debray, diocèse de Rouen............... 5 »

A la mission la plus nécessiteuse d'Afrique et donner à deux petits nègres les noms d'Amédée et Juliette (Mgr Augouard).
Anonyme du diocèse de Nantes, à l'intention de plusieurs âmes du Purgatoire............... 96 »

A Mgr Augouard, Oubanghi.
M. Debray, du diocèse de Rouen............... 5 »

EDITION ALLEMANDE

Pour l'Œuvre............... 105 40
— les missions de Chine (Mgr Anzer)............... 180 05
— les malades de la peste en Chine (Mgr Anzer).. 3 70
— les missions du Su-tchuen (Mgr Chouvellon)... 3 70
— les affamés de la Cochinchine............... 30 80
— les missions du Japon (Mgr Berlioz)............... 7 40
— les lépreux de Gotemba (Tokio)............... 166 05
— l'Eglise d'Okayama (Osaka)............... 3 70
— la mission du Tché-Kiang............... 4 95
— M. Roux, Tonkin méridional............... 3 70
— les missions d'Arménie (Mgr Bonetti)............... 52 05
— le R. P. Galland, à Van............... 41 80
— les missions d'Asie (Mgr Chouvellon)............... 37 »
— les missions de Beyrouth (Syrie)............... 6 20
— les orphelins de Malatia............... 20 95
— les missions de la Côte-d'Or............... 1.217 60
— la mission des Coptes en Egypte (Mgr Macaire) 34 45
— les missions de l'Ouganda............... 5 30
— les missions du Namaqualand............... 38 80
— les missions des Pères Jésuites à Madagascar (Mgr Cazet)............... 41 80
— les lépreux d'Abéokouta............... 4 95
— les Pères Lazaristes en Abyssinie............... 35 70
— les missions de Nagpore............... 1.202 40
— les affamés des Indes orientales............... 30 80
— la mission de Madras............... 15 »
— le Collège des Pariahs au Maïssour............... 16 50
— les lépreux de Molokai............... 317 45
— les lépreux de Colombo............... 4 95
— la construction d'une église à Molokai (R. P. Wendelin Moeller)............... 9 15
— le diocèse de Christchurch (N.-Zélande)....... 4 95
— les missions de la Nouvelle-Guinée............... 12 35
— Mgr Glood, mission Saint-Vincent (Antilles).. 67 85
— le R. P. Geyer (Afrique centrale)............... 1 25
— le rachat d'enfants païens (Mgr Christiaens)... 422 40
— le rachat d'enfants à baptiser sous les noms de : Joséphine, Agnès, Godefroi, Edwige, Charles, Max, François, Philippe, 4 Joseph, Anne-Catherine-Gertrude, 2 Marie, Antoine de Padoue (Sœur Gilbert)............... 441 25
— le rachat d'enfants nègres (Cameroon)............... 679 »
— rachat d'enfants à baptiser sous les noms de : Joseph, 2 Marie (Mgr Roelens)............... 71 65

Total......... 5.343 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





CORÉE. — JOSEPH, SON MULET, ET LE PORTEUR MATHIAS KIM, AU PASSAGE D'UN PONT ; d'après une photographie de M. WILHELM, missionnaire en Corée (voir p. 224).

CORRESPONDANCE

MADAGASCAR CENTRAL

Luttes et progrès de l'apostolat catholique.

Depuis déjà plusieurs mois, la mission de Tananarive gardait le silence et semblait oublier de nous faire connaître l'état de ses œuvres. La cause en est que tous les missionnaires sont absorbés par des occupations sans cesse renaissantes et trouvent à peine le temps de se recueillir, pour témoigner leur reconnaissance à leurs bienfaiteurs. Le R. P. Castets vient de nous adresser le rapport suivant que nous nous empressons de publier.

LETTRE DU R. P. CASTETS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DE L'ÉMYRNE

Les œuvres de la Mission sont toujours prospères, malgré les efforts du protestantisme. Le calvinisme français aurait par lui-même une influence médiocre s'il ne marchait la main dans la main avec toutes les sectes protestantes, établies à Madagascar, quelles que soient la couleur de leur drapeau et les nuances infiniment variées de leur symbole.

Le *Journal des Missions évangéliques*, au mois de janvier dernier, a relaté les résolutions prises dans une réunion tenue à Tananarive, et signalé, comme un des actes les plus importants du Congrès, le pacte d'union fraternelle conclu entre tous les ministres du pur Evangile, Français, Anglais et Norwégiens ; les Anglicans ne sont pas nommés parmi les membres de cette association : serait-ce que leur symbole, malgré ses mutilations, garde encore des traces trop visibles de ressemblance avec le symbole de la foi catholique ?... Cette union des calvinistes français avec les ministres de nationalité étrangère fait bénéficier les nouveaux venus de l'influence acquise par leurs confrères, à une époque où le gouvernement malgache s'abritait sous le manteau de la *prière anglaise*. Cette influence, sérieusement atteinte dans les provinces, est encore puissante dans la ville même de Tananarive, où les familles autrefois en vue conservent de chaudes sympathies pour la religion du passé et ceux qui la représentaient.

Pendant ce temps, notre sainte religion fait des conquêtes même en ville, dans cette société si réfractaire à l'influence catholique et française. Quelques protestants de marque et de bonne culture sont passés dans nos rangs et l'un d'eux est devenu un de nos collaborateurs les plus intrépides dans la presse catholique de Tananarive. Un autre, ancien Évangéliste, ayant eu sous ses ordres une petite armée de 10.000 protestants, vient de rompre ouvertement avec l'hérésie et, dans un article profondément ému, où il explique sa conversion, il adresse un vibrant appel à ses frères égarés pour les faire entrer dans l'Arche du Salut.

Un autre, ancien Evangéliste aussi et jadis tout puissant dans la vaste région du Vonizongo, a fléchi l'orgueil de sa nature et de sa haute caste, pour devenir, à l'âge de 50 ans, l'humble élève de nos catéchistes indigènes ; il a été baptisé sous condition, il y a quelques mois, et aujourd'hui, il se prépare avec ferveur à recevoir la sainte Communion.

Je pourrais en nommer plusieurs autres de belle intelligence qui se disposent à dépenser leur dévoûment pour la religion naguère objet de leur mépris et de leur colère.

∴

Le catholicisme s'est aussi implanté dans le quartier de Tananarive qui était, jusqu'à ces jours, le boulevard inexpugnable de l'hérésie. Jamais, avant l'occupation française, les missionnaires catholiques n'avaient pu acquérir un pouce de terrain dans le vaste et beau quartier de Faravohitra (nord-est de Tananarive) que les Anglais semblaient s'être réservé pour leur résidence de choix, groupant autour d'eux les indigènes les plus dévoués à leur cause ; de ce fait, Faravohitra était devenu une sorte de cité aristocratique, fermée à toutes les manifestations du culte *anti national*. C'est là que les Anglais avaient bâti leur collège de hautes études, ce majestueux collège de Faravohitra, que les protestants indigènes appelaient avec complaisance : *Fara-voninahitra* (honneur suprême au beau par excellence).

Par un heureux concours de circonstances, la Mission catholique a pu acquérir, à peu près au centre de ce quartier, un vaste terrain, que la Providence semblait avoir préparé à souhait pour l'installation du culte catholique; la beauté du site, la fraîcheur de l'air, les charmes de la solitude en pleine ville, surtout l'espoir d'une abondante moisson à récolter, tout invite les missionnaires à y fonder une résidence nouvelle qui sera le centre d'un fructueux apostolat. Une école provisoire y réunit déjà plus de 400 garçons, sous la direction des Frères des Ecoles chrétiennes, et environ 200 filles sous la direction des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny; les adultes catéchumènes y deviennent chaque jour plus nombreux et, dès qu'un missionnaire pourra s'y établir à poste fixe, *Faravohitra* deviendra, à n'en point douter, l'une des plus florissantes paroisses de Tananarive.

L'église de Faravohitra a été placée sous le patronage de saint Jean-Baptiste; elle sera, grâce à son nom, un souvenir durable de l'apostolat de Mgr Jean-Baptiste Cazet, premier vicaire apostolique de Madagascar. Nos bienfaiteurs nous permettront de leur rappeler que l'installation actuelle est provisoire et ne peut durer longtemps; notre projet est de bâtir en cet endroit, dès que leur inépuisable charité nous en fournira les moyens, une église à formes architecturales, qui puisse figurer avec honneur à côté du solennel édifice en pierres de taille que l'hérésie s'est élevé sur cette hauteur. Les aumônes viendront, nous en avons l'assurance, et nous les attendons sans impatience, maintenant que Notre-Seigneur trouve, à Faravohitra, au Nord-Est de Tananarive, un asile modeste, mais décent.

∴

Il reste encore au Nord-Ouest, un quartier très populeux où le catholicisme ne compte qu'un petit nombre d'adhérents ; la fondation d'une sixième paroisse s'impose en ce quartier et nous lui donnerions volontiers le nom de paroisse Saint-Vincent-de-Paul. La population, généralement pauvre et travailleuse, s'y compose, pour plus d'un tiers d'esclaves libérés. Cette population, très dense et prolifique, se trouve bien loin de tout édifice religieux où elle puisse entendre la parole de vérité; elle ne sortira jamais de l'indifférence où elle sommeille ou de la routine protestante qui lui donne l'illusion d'un vrai culte, si la Mission catholique ne peut faire construire, au centre du quartier, un édifice religieux où le missionnaire leur distribuerait le pain de la céleste parole. L'édifice construit, nous ne tarderions pas à réunir un groupe nombreux d'adhérents et de fidèles; déjà, le terrain de l'église projetée est acquis; le noyau de la future paroisse est formé, il se compose d'environ 200 garçons, élèves assidus des Chers Frères, dont l'école est tout à fait voisine de notre terrain, et d'une centaine de filles formées par des maîtresses malgaches, sous le contrôle des Sœurs de Saint Joseph de Cluny; hélas! ces pauvres fillettes sont comme entassées dans deux vieilles masures qui devraient s'éclipser au plus vite pour l'honneur de la Mission. De fait, elles ne tarderaient pas à disparaître, si nos bienfaiteurs de France se hâtaient de venir à notre secours. Dix mille francs seraient nécessaires, mais paraissent suffire pour bâtir

une maison de prières convenables et, tout à côté, une école de filles ; nous recommandons cette Œuvre à l'inépuisable dévouement des associés de la Propagation de la Foi. Cette église construite, la ville de Tananarive tout entière serait comme enveloppée dans les filets de notre apostolat, et nous avons tout lieu de croire que l'Evangile triompherait ici comme il triomphe partout.

∴

La conversion des Malgaches a commencé par la population pauvre et rurale; les modestes habitants des campagnes se sont donnés en masse à la religion catholique partout où nous avons pu paraître et leur montrer la voie du salut. Les habitants de la ville, plus fiers et plus intéressés, offrent plus de résistance à la grâce de Dieu, qui glisse sur les cœurs endurcis par l'orgueil. Mais cette conversion se fera, puisque Dieu la veut; le cœur des enfants, si nombreux dans nos écoles de Tananarive (aujourd'hui 3.200), sera la terre vierge et féconde où germera le grain de sénevé, destiné à devenir un arbre géant et à couvrir, de son ombre bienfaisante, la capitale tout entière.

Tous les secours humains nous manquent : la politique se montre parfois hostile, l'inconduite nous maudit, le préjugé nous dénigre, l'indifférence nous dédaigne, l'hérésie nous enveloppe de sa haine séculaire, la franc-maçonnerie nous traque, mais l'Eglise nous encourage et la prière des âmes justes nous soutient. Aussi, le cœur plein d'espérance, nous laissons passer les orages, et si nous savons condescendre à toutes les faiblesses, nous ne saurons jamais incliner, devant l'erreur ou l'impiété, le drapeau victorieux de la Foi.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon et Paris. — Le 3 mai dernier, l'Œuvre de la Propagation de la Foi célébrait le soixante-dix-septième anniversaire de sa fondation.

A Lyon, la messe célébrée à Saint-Jean par M. le Vicaire général Vindry, réunissait une assistance pieuse et empressée, à la tête de laquelle on remarquait les membres du Conseil central et du Conseil diocésain de l'Œuvre.

Le soir, à 8 heures, une foule nombreuse avait pris place dans le chœur et les vastes nefs de la Primatiale, pour entendre le sermon donné par le R. P. Bouvier, de la Compagnie de Jésus. L'éloquent orateur a présenté le tableau des missions dans les siècles passés et rappelé leur état florissant, puis leur ruine progressive aboutissant à une destruction presque complète à l'époque de la Révolution, et enfin leur merveilleux épanouissement en ce siècle. Il a montré l'armée apostolique couvrant, de nos jours, la terre jusque dans ses régions les plus inhospitalières et chez les peuplades les plus barbares. Parmi les nations catholiques, c'est à la France que revient la part principale dans cette gloire de l'apostolat, et en France le diocèse de Lyon occupe la place d'honneur. Aussi, est-ce avec confiance qu'en terminant, le R. P. Bouvier a fait appel à la générosité de ses auditeurs en faveur de l'Œuvre. Nous allons faire imprimer et mettre prochainement ce beau discours à la disposition des personnes qui s'intéressent à l'apostolat.

A Paris, la messe pontificale a été célébrée à Saint-Sulpice en présence de MM. le président et les membres du Conseil central par Mgr Thomas, lazariste, archevêque titulaire d'Andrinople, ancien délégué apostolique de Perse.

Corée. — M. Robert, des Missions Etrangères de Paris, écrit de Taikou, le 26 janvier :

« Le 25 décembre, jour de Noël, a eu lieu la bénédiction de l'église de Notre-Dame de Lourdes à Taikou. Elle a été faite par M. Villemot, procureur de la mission de Corée et délégué par Mgr Mutel à cet effet. Tous les missionnaires de la province y assistaient et les chrétiens des environs, au nombre de plus de 1.500, étaient accourus pour être témoins du triomphe de Marie Immaculée en cette inoubliable journée. Les autorités civiles et militaires de la ville, aussi bien japonaises que coréennes, avaient voulu participer à notre joie commune et rehausser ainsi par leur présence le caractère tout à fait religieux de la cérémonie. Jamais en Corée on n'avait vu pareille fête. Les drapeaux du Pape, de la France et de la Corée avaient été hissés dès la veille, ce qui nous a valu à la fin du petit repas qui a suivi la bénédiction un fameux hourra de : Vive Léon XIII, vive la France et la Corée!!! Jamais mon cœur n'avait ressenti autant de joie qu'en cette belle journée. Espérons que Marie Immaculée, pour l'honneur de laquelle nous nous sommes tous dépensés cœurs et âmes, attirera sur nous et sur nos œuvres les bénédictions les plus abondantes! »

Voyage et aventures d'un Missionnaire
DANS LE FAR-WEST

Par le R. P. SAVINIEN, *Bénédictin, ancien missionnaire au Territoire indien*

Nous allons faire en compagnie du R. P. Savinien, une excursion dans la portion la plus arriérée du territoire des Etats-Unis. En feuilletant ces pages où le P. Savinien a relaté jour par jour ses impressions, on verra que, si le confortable laisse beaucoup à desirer dans ces sortes de voyage, le pittoresque du moins ne manque pas, et c'est tout ce que le lecteur demande.

En route pour l'ouest du territoire.— Attirail de voyage. — Chez les Chickasaws. — *Squaw men* et francs-maçons. — Une famille irlandaise.

Sur la fin du mois d'avril, je reçus l'ordre de me préparer à faire le tour de l'ouest du Territoire indien.

Je partis le 12 mai avec deux bons chevaux, un *prairie schooner* ou *wagon*, espèce de voiture propre à ces sortes de voyages, et un vieil Irlandais, Patrick Murphy, qui devait être mon domestique. J'avais, pour me diriger, une bonne carte du territoire Indien, sur laquelle était une petite boussole de poche.

La voiture, couverte d'une forte bâche, contient les provisions et un mobilier de voyage assez varié. Il y a d'abord, dans une caisse spéciale, ma chapelle, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour dire la messe et administrer les sacrements. Dans une autre caisse, mes habits de clergyman que je ne mettrai que dans les Forts, et non sur la route, autrement ils seraient déchirés et hâchés en un rien de temps. Roulées soigneusement, deux peaux de *buffalos* et deux couvertures de laine nous servent de sièges en atten-

dant qu'elles fassent leur office de lit pendant la nuit. Ensuite vient la batterie de cuisine : le poêle, la marmite, le moulin à café et une grande cruche de grès pour l'eau de source, en forment les pièces les plus importantes. Puis les provisions qui consistent principalement en un sac de farine, un autre de pommes de terre, un peu de viande sèche et du café. Pour nos chevaux, j'ai de l'avoine, du maïs en grain, du son, et l'herbe des prairies, qui à cette époque est tendre et bonne. J'ai aussi une petite pharmacie pour hommes et bêtes, et une longue-vue, qui nous sera très utile dans les immenses prairies de l'Ouest. Enfin nous avons un seau pour faire boire les chevaux et leur mesurer le grain, des haches pour nous tailler un chemin, si cela devient nécessaire, toutes sortes d'outils pour raccommoder notre bâche, notre wagon, nos harnais et parer aux accidents ; pour compléter le tout, nous devrions avoir au moins un fusil ; je ne sais comment nous avons oublié d'en prendre un.

Nous aurons à traverser la Canadienne du sud plusieurs fois. Or Patrick ne sait pas nager. C'est donc moi qui devrai, à pied ou à cheval, sonder la rivière et chercher les endroits guéables avant d'y engager la voiture.

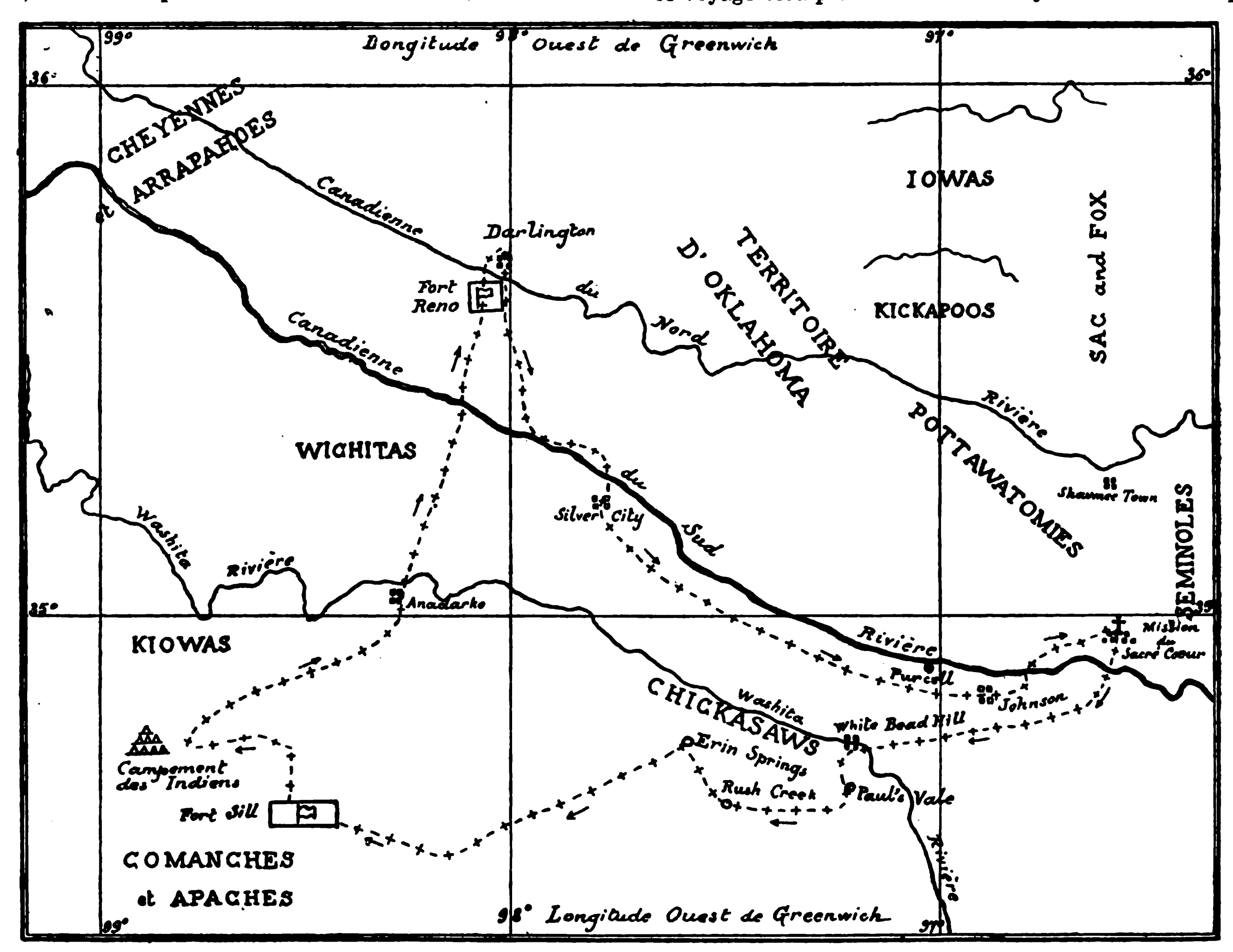
∴

Le cœur me bat au moment du départ. Je pressens que ce voyage sera plein d'émotions et je le mets sous la protection de notre bonne Mère du ciel. Le R. P. Prieur, Dom Thomas, m'embrasse tendrement et me dit avec un bon sourire :

« — Vous nous reviendrez, et vous aurez fait œuvre de vrai missionnaire. »

A neuf heures nous traversons la Canadienne sans accident. Nous voilà dans le pays des Chickasaws. Nous devons suivre la direction du sud-ouest. Il est midi et demi quand nous arrivons à la lisière du bois.

Pendant que Patrick dételle les chevaux et les soigne, il est convenu que je préparai la cuisine. Des feuilles et des branches sèches entre deux grosses pierres, puis un peu de gros bois font une belle flambée. Je mets mon eau sur le feu. Pendant qu'elle chauffe, j'ai le temps de moudre mon café et de peler mes pommes de terre. Quand l'eau est bouillante, on jette son café, et, un instant après, on y verse une légère quantité d'eau froide : cela a pour effet de précipiter le marc au fond de la marmite, en sorte que pas n'est besoin de le passer. Tout se simplifie dans la vie en plein air ; le bon appétit et l'exercice donnent au café un arôme et aux autres aliments une saveur qu'on ne trouve guère dans les grands dîners de cérémonie. Voilà maintenant mes rondelettes de pommes de terre avec de la viande sèche dans un peu d'eau et de graisse, qui commencent à soulever et faire danser le léger couvercle de ma poêle : l'odeur en est délicieuse. Décidément nous



Carte du Territoire indien pour l'intelligence du voyage du R. P. Savinien.



allons nous régaler : c'est l'avis de Patrick, qui fait de confiance l'éloge de ma cuisine et se prépare à y faire honneur.

Nous n'en avons pas laissé une miette : nous avions un peu de pain frais de la mission : il a passé aussi comme un éclair ; ce soir, il faudra faire des crêpes, en guise de pain.

Après une heure de repos, en route, de nouveau, dans la même direction. Nous traversons quelques *settlements* ou villages de nègres.

∴

Le soir, nous arrivons auprès d'un beau *creek*, sur les bords duquel il y a quelques épais bouquets d'arbres, et, à droite et à gauche, une prairie où les chevaux enfoncent jusqu'aux genoux dans une herbe tendre et délicieuse. On les attache à de longues cordes qui leur permettront de paître toute la nuit.

Quatre ou cinq troncs d'arbres séculaires, qui ne demandaient qu'un coup de hache pour tomber par terre, vont nous fournir du bois pour notre feu jusqu'à demain matin. J'ai dit mon bréviaire dans la voiture, pendant la marche. Le souper terminé, je rédige mes notes pendant que Patrick fume sa pipe. Puis nous récitons ensemble le chapelet et étendons nos peaux de buffalos par terre.

Avant de nous endormir, les pieds tournés vers le feu, le corps enroulé dans nos couvertures et la tête engagée sous notre wagon, nous échangeons encore nos impressions sur cette première journée. Mon compagnon est un peu superstitieux : il trouve que ça a bien commencé, et que, Dieu aidant, ça ne peut que bien continuer et bien finir.

« — *Amen* ! Patrick ; seulement nous ne sommes pas encore sur la Réserve des Cheyennes et des Arapahoes. Après tout, à la grâce de Dieu ! »

Nous disons encore quelques paroles, de plus en plus voilées et incohérentes ; et c'est tout, jusqu'au lendemain matin, où mon compagnon est obligé de me secouer pour me faire sortir de ma torpeur.

∴

Nous voilà enfin sur le territoire des tribus sauvages.

Nous avons traversé la vallée du Washita, un vrai coin de paradis terrestre. Je ne crois pas avoir encore rien vu de si riche, ni de si pittoresque. Mais je n'ai pas le temps d'insister sur les détails. Les points où j'ai trouvé des catholiques sont la nouvelle ville de Purcell, perchée sur une colline abrupte sur la rive droite de la Canadienne, Paul's Valley, Erin Spring, White Bead Hill, et *Devil's crossing* (le Gué du diable).

Le riche pays des Chickasaws, et les lois particulières qui les gouvernent, en vertu desquelles tout membre de la tribu peut enclore à son compte n'importe quelle quantité de terre, ont attiré parmi eux un nombre considérable de *squaw men* (1).

On appelle *squaw-man* le blanc qui épouse une indienne pour jouir des avantages sus-mentionnés et assurer le même privilège à ses enfants. Certainement ce ne sont pas là des mariages d'inclination ; mais, que ne fait pas faire aux hommes l'*auri sacra fames* ? D'ailleurs, le plus à plaindre n'est pas le Blanc qui, dans ces conditions, épouse une Indienne ; c'est l'Indienne qui croit trouver un homme qui l'aime, tandis que ces gens-là, pour la plupart, n'ont pas de cœur. Ces *squaw-men* se sont partagé la superbe vallée du Washita, quelques-uns prenant pour eux et leurs enfants, quatre à cinq lieues carrées qu'ils entourent complètement de *wire-fence*, espèce de barrière formée de gros fils de fer armés de pointes; dans ces immenses domaines ils font paître des milliers de bêtes à cornes, ou établissent des fermiers blancs qui défrichent tout cela, le font valoir et leur payent redevance.

∴

Ces hommes-là sont-ils heureux ? J'en ai vu qui ont de très belles familles et dont la modeste et courageuse petite femme indienne vaut bien une blanche ; mais, la plupart du temps, l'âpre souci du gain les rend misérables.

L'un d'eux, un Irlandais, est devenu assassin de son associé lorsqu'il a fallu partager les profits : je n'ai jamais rencontré un homme plus sombre. Sa douce femme indienne, bonne chrétienne, baptisée il y a quelques années par notre R. P. Prieur, élève toute une couvée de charmants petits enfants ; mais elle ne peut ni lui rendre la paix, ni le persuader de se réconcilier avec Dieu en se confessant. Comme j'insistai auprès de ce malheureux, il me répondit :

« — Père, c'est inutile ! Lorsque j'étais sur le point d'être condamné à Fort-Smith, on m'offrit la vie et la liberté à condition que je deviendrais franc-maçon. J'acceptai. Je sais bien que, pour recevoir l'absolution, il me faudra résigner mes insignes; je n'en ai pas la force. De plus, vous voudriez que je rende ce bien mal acquis ; c'est toute ma fortune. Non ! je ne puis. »

Un autre est aussi tombé, je ne sais comment, dans les filets des Sociétés secrètes. Aidé par ses nouveaux amis, il a réalisé ses rêves ; il est l'un des plus gros propriétaires de la vallée du Washita; mais Dieu l'a puni. La femme indienne qu'il a épousée est une espèce de folle; elle lui a donné de vrais enfants sauvages que, ni elle, ni lui, n'ont su élever et former à des manières un peu décentes. Maintenant tout cela est déjà grand et n'a pas plus de savoir-vivre que les loups de la forêt. Au moment où j'entrai dans la maison, deux grandes filles, l'une de quinze ans, l'autre de dix-huit, furent tellement effarouchées à ma vue que, n'osant sortir par la porte parce que j'étais à côté, et tremblant de rester dans la chambre, sous mon regard, elles sautèrent toutes deux par la fenêtre et allèrent se cacher derrière une meule de foin. Cet homme est à peu près millionnaire, c'est ce qu'il a toujours ambitionné, mais à qui a-t-il la prétention de marier ses filles ?

∴

Une après-midi, nous longions avec notre wagon une de ces *fences* interminables. Les signes avant-coureurs d'un

(1) *Squaw* est le nom sous lequel les Américains se sont habitués à désigner la femme indienne, comme *papoose* est celui sous lequel on est convenu de désigner les petits-enfants de l'Indien, de quelque sexe qu'ils soient et à quelque tribu qu'ils appartiennent.

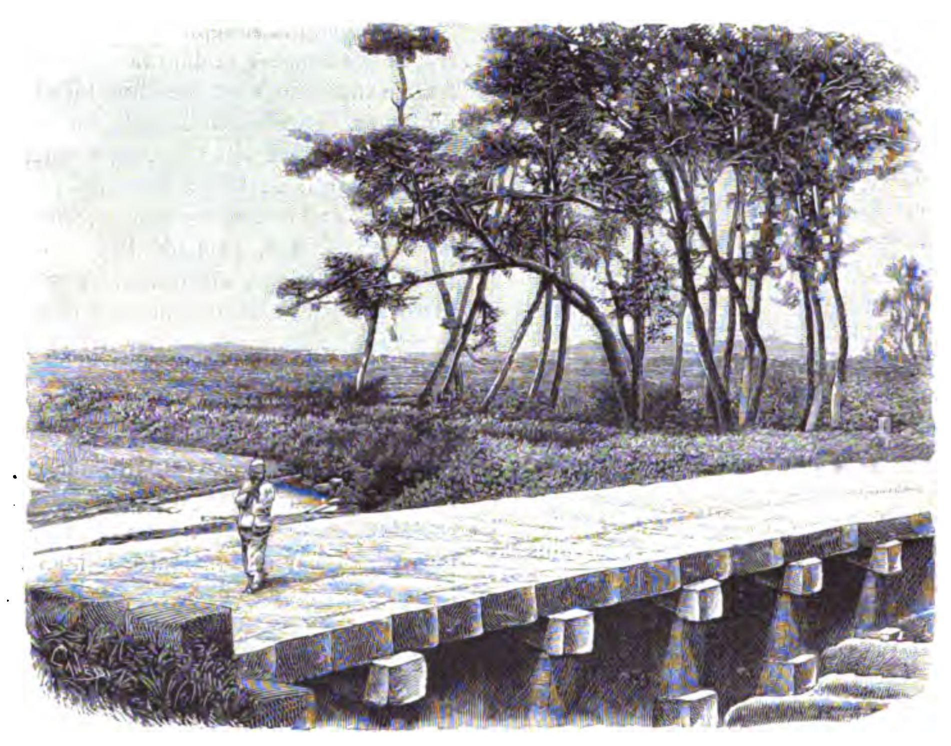


violent orage se montraient à la fois au nord, au sud et à l'est. Nous allions certainement passer une nuit peu confortable si nous ne trouvions un gîte. Toutefois, notre plus grande inquiétude était pour nos chevaux. Les attacher court toute la nuit, c'était les empêcher de paître, et cependant nous n'oserions pas leur laisser la longueur de corde ordinaire, de peur que, dans un moment de frayeur, ils ne vinssent à la briser et à s'échapper.

En avançant toujours, nous aperçûmes sur une colline, une pauvre maisonnette en bois. Patrick passa sous la fence, déchirant le fonds de son pantalon à une de ses pointes acérées, et alla demander l'hospitalité, au moins pour nos chevaux. Il revint tout joyeux, en dépit de son pantalon qui offrait un aspect lamentable. Les habitants étaient des fermiers natifs de la Verte Erin (Irlande); ils me reçurent comme l'envoyé de Dieu. Il était temps! L'orage éclatait, un orage grandiose, terrible. La pauvre maison était secouée comme un nid au haut d'un arbre, et cependant tous à l'intérieur, blottis les uns contre les autres, ne se rassasiaient pas du bonheur de voir le prêtre au milieu d'eux. Il fut convenu qu'on se confesserait avant d'aller se coucher, et que le lendemain matin je dirais la sainte Messe. Le catéchisme se prolongea bien avant dans la nuit. Le lendemain, la Messe, où quatre personnes communièrent, fut suivie d'un déjeuner qui ressemblait bien aux agapes des premiers temps, sur cette table et dans cette chambre où je venais d'offrir le Saint Sacrifice.

Ces braves gens me firent ensuite les adieux les plus touchants, et un garçon de seize ans, Willie, haut de six pieds, nous reconduisit assez loin.

(*A suivre*).



CORÉE. — UN PONT; d'après une photographie de M. WILHELM, missionnaire (voir p. 225).

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

La ville de Kyeng-syeng. — Un peu d'apostolat. — Promesses cynégétiques. — Suite du voyage.

Du haut de notre observatoire nous embrassons du regard le panorama qui se déroule à nos pieds et, à défaut d'autre instrument, nous le mesurons du coup d'œil.

Kyeng-syeng est une ville murée, ayant la forme d'un rectangle régulier de 600 à 800 mètres de large sur 1.000 à 1.200 mètres de long. A chaque angle se dresse une tourelle ou *mirador*; chaque côté est percé à son milieu d'une grande porte (*Voir la grav.* p. 223) désignée d'après le nom d'un des quatre points cardinaux; tout autour de l'enceinte règne un chemin de ronde à l'intérieur et, à l'extérieur, un fossé... à sec.

Les murailles, bien bâties, sont encore en bon état de conservation. Les habitants des dix *Kol* (cantons) voisins ont été réquisitionnés pour leur construction et ont fourni treize ans de corvée pour mener à bonne fin ce gigantesque travail. *Intra muros* les maisons sont couvertes en tuiles, mais la majeure partie des habitants vit dans des chaumières en dehors des fortifications. On estime à 10.000 ames (1)

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril et 5 mai 1899, et les cartes, pages 191 et 225.

(1) Un recensement officiel donne pour la ville de Kyeng syeng : 1159 feux ! hommes, 3.201, femmes, 3.556, soit 6757 habitants. Mais si l'on tient compte de la manière dont le recensement se pratique en Corée, on doit estimer que le chiffre de 10.000 est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité.

le chiffre de la population, et dire que, sur ce nombre, il n'y a pas un seul chrétien !

∴

Pendant qu'intérieurement je prie Dieu d'éclairer ces pauvres âmes, un bachelier nommé Kim s'approche et me déclare qu'il veut se faire catholique. Je l'encourage dans son bon dessein et, séance tenante, devant tout le monde, mon catéchiste lui fait l'exposé succinct des vérités à croire et des commandements à observer. Nous verrons dans la suite que ce brave homme a persévéré.

Pour le moment rentrons dans la maison.

∴

Nous sommes hébergés par une honnête famille qui a entendu parler de la religion catholique et n'est pas éloignée de l'embrasser. Malheureusement, comme beaucoup d'Orientaux, ces gens-là sont éclectiques : ils voudraient bien se faire chrétiens, mais à condition d'être autorisés à continuer leurs pratiques superstitieuses. C'est la vieille question des rites (chinois ou malabares), qui se représente à chaque pas dans notre apostolat.

Pendant qu'on prépare la popote du soir, j'enseigne au fils de notre aubergiste à faire le signe de la croix et je m'amuse à lui faire passer un examen sur les caractères chinois les plus usuels, car ce bonhomme de sept ans, très intelligent, va déjà à l'école et abordera prochainement l'étude de Confucius. Pauvre petit ange !

Peu à peu les visiteurs affluent, ma chambre est envahie, tous mes effets sont passés en revue, mais si gentiment que je ne saurais m'en plaindre. On m'accable d'interrogations



CORÉE. — UNE PORTE DES REMPARTS DE KYENG-SYENG; d'après une photographie de M. WILHELM, missionnaire en Corée (voir p. 222).

sur nos pays occidentaux, nos coutumes, notre langue... J'y réponds de mon mieux en m'efforçant de ramener de temps en temps la question religieuse sur le tapis. Nous discutons le problème du bien et du mal, la conscience, l'immortalité de l'âme, l'origine du monde, la fin de l'homme, l'existence d'un Dieu créateur et rémunérateur, etc., questions vitales qui ont le privilège de faire palpiter l'humanité sous quelque latitude qu'on la rencontre.

∴

N'allez pas croire toutefois qu'à la fin de la séance, tous mes auditeurs bénévoles me supplient de leur conférer le baptême. Non, ce n'est pas ainsi que les choses se passent.

Dans mon jardinet j'ai semé de la salade : en quelques jours elle a levé, en quelques semaines elle a atteint sa croissance et sa destination, en quelques mois elle a été oubliée. J'ai semé aussi des arbres : ils ont mis de longs mois à germer et à montrer le bout de leur nez, ils poussent lentement et ne porteront des fruits que dans plusieurs années. Mes arrière-neveux — c'est-à-dire quelques-uns de vos enfants, chers lecteurs, — me devront cet ombrage? Or la foi n'est-elle pas le grand arbre dont parle l'Evangile, qui plonge ses racines dans cette terre et étend ses rameaux jusqu'au Ciel où ils produiront les fruits de la vie éternelle? Ce qui naît vite, dure peu. Comment donc espérer un accroissement subit sans miracle? Nous autres, ouvriers inutiles, nous faisons obscurément notre ministère de semeurs de paroles; vos bonnes prières ensuite attirent la rosée de la grâce, et les effluves de l'Esprit-Saint feront pousser ces plantes spirituelles dans la Jérusalem céleste

pour orner le jardin du Père de famille. — Mais quand? — Au jour marqué par la divine Providence : un an, ou vingt ans, ou cinquante ans, qu'importe?

Le temps s'écoule vite dans ces intéressantes causeries. Assez avant dans la nuit, nous congédions nos aimables visiteurs et le lendemain nous continuons notre route.

∴

Nous partons à 8 heures. A notre droite s'étend la côte dont nous nous éloignons graduellement, à notre gauche court la chaîne de montagnes qui partage la Corée du Nord au Sud en deux grands versants : nous avons donc à franchir toute la série des contreforts qui se dirigent de l'Ouest à l'Est et vont mourir sur le rivage.

Rares sont les voyageurs que nous rencontrons, tous bien emmitouflés des pieds à la tête. Quelques-uns même — des Chinois — sont munis de trois petits étuis de fourrure : un pour chaque oreille et le troisième... pour le nez. Nous ne sommes pourtant pas encore au carnaval! Mais il fait si froid! Moi-même je n'y tiens plus; les pieds à moitié gelés et les mains gourdes, je descends de cheval pour me réchauffer un peu.

Soudain un coup de feu retentit derrière nous. Est-un brigand qui en veut à notre bourse ou à notre vie? Non, c'est un paisible chasseur coréen qui vient d'abattre un faisan. On l'interpelle et il approche sans se faire prier.

« — Voulez-vous vendre ce faisan? demandent mes gens.

« — Je ne dis pas non.

« — Combien en demandez-vous?

« — Quarante sapèques (environ 0 fr. 20).

« — Marché conclu. En tuez-vous beaucoup comme cela par jour? »

Et le colloque se poursuit, pendant qu'on vérifie une à une les sapèques.

∴

J'en profite pour examiner l'arme du chasseur. C'est un assez long fusil, à un seul canon, qui se termine en crosse de pistolet. Il se charge comme nos fusils à baguette, en y introduisant d'abord une poudre grossière de fabrication coréenne, puis une bourre de papier, enfin de la grenaille de fer en guise de plombs. Cela fait, le chasseur glisse dans le bassinet une petite quantité de poudre fine et se met en quête de gibier. Aperçoit-il une pièce, il se hâte d'allumer sa mèche, soit au moyen d'un briquet, soit au moyen d'une vulgaire allumette, vise et presse la détente. Le chien frappe la mèche enflammée et n'a d'autre effet que de maintenir le contact immédiat d'*icelle* (l'archaïsme est bien permis pour décrire une pareille arquebuse) avec la fine poudre de chasse, la seule dont l'ignition soit assurée. Peu à peu la grossière poudre à canon, entraînée par la force de l'exemple, se décide à s'embraser à son tour et le coup finit par partir, non sans *faire long feu*, comme disent nos Nemrods; mais le tireur ne s'emballe pas : il continue toujours de coucher la bête en joue et, chacun y mettant de la bonne volonté, la pièce généralement reste sur le carreau. Témoin ce faisan qui étale l'éclat vif et chaud de ses pennes dorées plus brillantes que le pâle soleil qui nous éclaire!

De fait, j'ai vu plus d'un disciple de saint Hubert armé d'un modèle récent, percussion centrale, batteries rebondissantes, *choke-bored*, *top-lever*, revenir souvent avec un carnier plus léger que son concurrent indigène muni seulement de son escopette antédiluvienne. Le grand point, c'est de bien connaître son arme, les mœurs du gibier, le terrain qu'il fréquente et de ne pas épargner sa peine. Or, sous ce rapport, le Coréen ne le cède à personne.

∴

Ce n'est pas seulement l'innocent gibier à plumes qu'il chasse de la sorte; avec cet engin primitif, il ne craint pas d'affronter le plus terrible des fauves, le tigre lui-même.

J'ai vu, un jour, un de nos chrétiens à l'affût du cerf avec quatre balles dans sa poche. Au lieu du cerf, c'est le tigre qui se présente : du premier coup il l'étend roide mort à ses pieds et recharge sans perdre de temps. Un rugissement lui répond, c'est la tigresse qui s'avance : il la tue de la même manière. Un troisième félin s'engage dans la même trouée de la forêt et y laisse sa peau à son tour. Le tout n'avait pas duré une demi-heure. Voilà une chasse fructueuse!

Demandez à nos explorateurs et *sportsmen* s'ils ont accompli beaucoup de prouesses de ce genre avec leurs *express-rifles*. Le secret de nos Coréens — c'était d'ailleurs, si je ne me trompe, la méthode de Jules Gérard — consiste à ne tirer presque qu'à bout portant ou, comme disait naguère un de nos chrétiens dans son langage pittoresque, « que lorsqu'on sent la forte haleine du tigre sur son visage ». Oui, mais, pour en arriver là, il faut un imperturbable sang-froid que les armes les plus perfectionnées ne donnent ni ne suppléent.

Aussi les chasseurs coréens forment-ils un corps précieux que le gouvernement sait utiliser en cas de besoin comme troupes auxiliaires. Ce sont ces gens-là qui nous tinrent en échec à Kang-hoa en 1866 et qui rendirent de réels services à la cause de l'ordre durant les diverses révoltes qui ensanglantèrent le pays en ces dernières années.

∴

Malgré cette digression, nous arrivons vers midi à la petite ville de Syou-syeng, après avoir fait nos 35 lis (14 kilomètres).

Les Coréens ne prennent ordinairement que deux repas substantiels : l'un le matin et l'autre, le soir, en se guidant sur le soleil. Vers le milieu du jour ils se contentent généralement d'une simple collation. Nous faisons comme eux, et, après une légère réfection, nous continuons notre route.

∴

La rue principale est obstruée par un rassemblement.

Qu'est-ce que cela? La foule gravite d'un air affairé autour d'une petite boîte cubique dont un Chinois fait les honneurs. Moyennant paiement préalable de 0 fr. 05, chacun est admis à tour de rôle à contempler les merveilles contenues dans ladite boîte. On y voit, paraît-il, des paysages, des palais, des tours, des pagodes, des soldats, des vaisseaux, de grands hommes comme *Li-hong-tchang*, et aussi, malheureusement, des créatures décolle-

Carte de la Corée septentrionale
pour l'intelligence de l'itinéraire de M. Bret.

tées jusqu'aux orteils. Ce Chinois exploite la curiosité et les passions de la foule au moyen d'un stéréoscope. Il doit gagner pas mal, car ses clients sont trop occupés pour se déranger et nous passons presque sans être remarqués.

∴

Vingt-cinq *lis* (10 kilomètres) plus loin, nous nous arrêtons pour passer la nuit dans le village de Tjyang-hang.

Il paraît que nous sommes loin des centres civilisés : on ne trouve ici ni chandelle, ni pétrole, ni huile végétale, pas même un bec de gaz ou une petite lampe à arc; on ne semble pas, non plus, connaître l'éclairage à l'acétylène; du moins je n'en ai pas entendu parler. Tout notre luminaire se réduit à des chènevotes grosses comme le doigt et longues de plus d'un mètre. On les a préalablement trempées à plusieurs reprises dans une bouillie composée de son et de lavure de riz. Les parcelles de farine de riz tombées au fond de la terrine et le gluten contenu dans le son adhèrent assez bien à la chènevotte et la revêtent d'un enduit protecteur qui en modère et régularise la combustion. Pour servir de support à ce cierge nouveau genre qui brûle horizontalement, un trou de la grosseur d'un goulot de bouteille a été pratiqué dans la cloison et les cendres qui tombent constamment sont reçues dans un plateau en bois. Voilà l'appareil qui va nous éclairer (?) durant deux longs mois d'hiver.

∴

Le lendemain, nous partons un peu avant 8 heures. La vue à droite et à gauche est bornée par deux rangées de collines à peu près parallèles; ces vallées qui se succèdent assez uniformes n'ont guère plus de 200 à 400 mètres de large. Nous remontons le cours d'une petite rivière et traversons un de ces affluents sur un assez joli pont (*Voir la grav. p.* 222). La monotonie du paysage n'est rompue que par le vol de quelques pigeons, l'apparition de quelques canards et de nombreux faisans.

Enfin, à 11 h. 1/2, après avoir parcouru 40 lis, nous faisons halte à Pou-ryeng, petite préfecture de 150 maisons, dont la moitié au moins *extra muros*.

∴

Pendant qu'on prépare le riz, j'escalade les remparts et gagne un point qui domine toute la ville. Les gamins commencent à nous entourer, nous pilotent dans les rues, nous font visiter un ancien mandarinat ruiné et nous ramènent en triomphe à notre gîte.

Tout ce district est très pauvre : on ne peut pas y cultiver de riz; les céréales y viennent à grand'peine dans des champs sablonneux, où il y a plus de pierres que de fumier. Mais la population nous paraît sympathique : les hommes s'empressent dans la cour de notre auberge en dehors de la porte de l'Est et les enfants, plus familiers, pénètrent jusque dans la chambre où ils nous assaillent d'une foule de questions, tout en dévorant les bribes que nous leur donnons en récompense de leurs bons services.

(*A suivre.*)

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

Après quelques semaines d'interruption, nous donnons la suite de l'intéressante et précieuse étude du R. P. Cognet. La première partie, on s'en souvient, traitait de la botanique néo-zélandaise. Dans cette seconde partie, le savant religieux expose les particularités les plus curieuses des superstitions, de la littérature et des fastes héroïques des anciens Maoris.

LES MYSTÈRES DE WHAREKURA

Rien n'est plus vrai : l'histoire se répète. Ce que les Grecs conservaient avec tant de mystères dans le temple d'Eleusis, ce que les Pythonisses et les Sibylles des anciens peuples proclamaient du haut de leurs trépieds ou du fond de leurs antres ténébreux, ce que nos Druides gaulois représentaient auprès de nos ancêtres, c'était la tradition humaine défigurée par le péché originel, l'idolâtrie et le vice impur. Croirait-on qu'ici même, aux antipodes de l'ancienne Rome, après plus de douze siècles écoulés, les Maoris, en abordant sur ces rivages, sans doute pour obéir à une coutume, se préoccupèrent de bâtir un édifice sacré, où leurs jeunes chefs, sous l'autorité et l'enseignement oral de quelques vieillards, viendraient s'initier à toutes les pratiques de la théurgie et à toutes les connaissances utiles?



Un *tohunga* (chef et grand prêtre) du Wharekura, habillé et armé à la mode ancienne.

Après quelques années de séjour, ils sortaient de leur retraite et après avoir reçu une sorte de baptême et de confirmation, rentraient dans la vie ordinaire, munis de tout un bagage de notions généalogiques, historiques, religieuses et usuelles. Ces maisons d'initiation, appelées *Wharekura*, ou Maisons Rouges, de la couleur ocreuse dont on les peignait, se multiplièrent à mesure que la population se répandit dans l'intérieur de l'île; invariablement elles étaient situées dans des lieux écartés et d'accès difficiles; de plus, on les entourait de hautes palissades comme pour les rendre invisibles.

Chose assez remarquable, la tradition voulait que l'entrée de ces édifices fût tournée vers l'Orient, comme si la lumière devait un jour venir de ce côté-là.

∴

La première de ces *Wharekura* dont il soit fait mention dans les annales du passé, fut élevée dans une localité nommée *Mua* et que nous pourrions peut-être retrouver dans l'île Tonga. Le chemin qui y conduisait était comme jalonné par des touffes de *mauku*, sorte de fougère sacrée en usage dans toutes les cérémonies du culte maori. Tout près des palissades, mais un peu à l'écart et dissimulé dans un bosquet de *Karakas*, une figure grimaçante, sans bras et sans pieds, grossièrement sculptée dans un bloc de bois, se tenait perchée sur un pieu. C'était-là l'image de *Kahukura*, le Dieu-espion, le Larus de la tribu. A défaut de chiens, il était censé tenir les indiscrets et les profanes à une distance respectueuse. Souvent on lui érigeait un autel, c'est-à-dire qu'on roulait un quartier de roc jusqu'auprès de lui : de temps à autre, les *tohungas* (vieillards consommés dans les sciences magiques) venaient là hurler de sinistres malédictions contre les intrus et offrir de sanglants sacrifices.

C'était au peuple à se procurer les matériaux nécessaires pour la construction de l'édifice sacré; quant au travail proprement dit, il incombait aux *tohungas* qui, pendant tout le temps que durait leur *saint* labeur, se contentaient d'un seul repas pris à la chute du jour.

Quand le pilier central sur lequel devait reposer toute la solidité de la toiture avait été dûment fixé dans le sol, on en sculptait le pied, lui donnant la figure du plus illustre des ancêtres de la tribu. De longues cérémonies, des chants et des danses prenaient place alors et tenaient lieu de consécration. Un peu plus tard, quand l'ensemble de la toiture avait été posé, une autre fête semblable était célébrée. Enfin, à l'expiration des travaux, des solennités sans pareilles dans les fastes maoris, des débauches d'éloquence et de chorégraphie sauvage complétaient l'inauguration.

Parmi les cérémonies sans nombre auquelles se livraient les *tohungas* en ces jours de liesse, il en est une qui revêt une portée exceptionnelle et que je me garderais de passer sous silence.

A un moment donné, devant toutes les tribus assemblées, les *tohungas* s'avançaient en corps, entourant une victime enchaînée qu'ils traînaient ou poussaient vers l'autel des



sacrifices, érigé à l'entrée même du *Wharekura*. Cette victime était tantôt un chien, tantôt une créature humaine, souvent un esclave.... Ainsi escortée, elle arrivait au lieu de son immolation.... Des prières étaient offertes; des rameaux verts étaient distribués à toute l'assistance, qui proférait les plus horribles malédictions contre l'infortunée victime.... Quand la colère publique semblait parvenue à son paroxysme, alors soudain, le plus ancien des *tohungas* s'approchait et ouvrait avec un caillou tranchant les veines du sacrifié.... Et, pendant qu'il agonisait, toute cette cohue sauvage sautait et dansait, témoignant une allégresse extrême. Les prêtres recueillaient son sang dans de larges coquilles, le répandait en libations sur l'autel et en aspergeaient le peuple, qui gardait ensuite avec soin les moindres gouttes de ce sang purificateur. Et quand le cœur de la victime avait cessé de battre, bien vite on ensevelissait ses restes après les avoir brûlés dans le bosquet de *Rahukura*.

Le feu sacré était alors allumé; on l'obtenait en frottant un morceau de bois dur sur un autre de consistance très légère, mais sèche. Après quelques minutes de frottement, une étincelle jaillissait et enflammait les copeaux amassés pour la recevoir.

Vers la fin de ces solennités, un four était préparé au milieu du *marea* (place du village) ; des anguilles ou des *Kumaras* y étaient rôties à la façon ordinaire et distribuées à tous les *tohungas* et à tous les assistants.

∴

Ayant inauguré ainsi l'ouverture du Wharekura, les *tohungas* procédaient ensuite au choix des élus pour l'initiation. Habituellement, une trentaine de jeunes gens appartenant aux familles les plus influentes étaient désignés et mis à part. Sous la conduite de leurs respectables guides, ils étaient amenés au bord de la rivière voisine. A un signal donné, ils ôtaient leurs pagnes et entraient ainsi au milieu du courant. Là, ils recevaient le *baptême maori*, qui leur était administré par les vieillards au moyen d'un chalumeau de jonc trempé dans l'eau et introduit dans leur oreille gauche. S'il y a quelque chose d'un peu comique à se représenter une douzaine de vieux sorciers assis près d'un ruisseau et *baptisant* ainsi toute cette jeunesse, ce n'est pas notre faute. Ce n'est pas tout; après leur avoir syphoné de l'eau dans l'oreille, ces mêmes vieillards descendaient dans l'élément liquide et conféraient aux néophytes une douche supplémentaire, accompagné de force simagrées. Tout cela avait pour but d'ouvrir leurs intelligences, leurs yeux et leurs oreilles aux enseignements qu'ils allaient bientôt recevoir dans l'enceinte réservée. Pour mieux leur en inculquer la portée religieuse et mystique, les *tohungas* répétaient sur eux les formules et les cérémonies usitées par *Paikea* (le Noé des Maoris), au sortir du déluge, quand il songea à célébrer son heureuse délivrance.

Quittant leur *Jourdain* improvisé, nos *néophytes* entraient alors en procession dans le Wharekura, précédés par les vieillards qui jetaient de tous côtés en marchant des algues desséchées, symbole du *tupu* suprême, qu'ils venaient de créer sur ces jeunes gens. Désormais, ces *néophytes* n'appartiendront plus au monde inférieur; s'ils persévèrent, ils pourront escalader les sommets de l'Empyrée maori et, s'ils viennent à faiblir et à tomber, les Dieux seuls auront la permission de les châtier.

∴

Le lendemain, dès l'aube, ces jeunes gens se rassemblaient dans le Wharekura pour l'ouverture du cours d'histoire et de mythologie. En guise de prière, on commençait par allumer le feu sacré d'après la méthode déjà indiquée; puis on y faisait rôtir un bâton de fougère, qu'une vieille femme, la seule admise dans cette enceinte sacrée et cela seulement pour veiller aux besoins domestiques de l'école, emportait. A son retour, tous les jeunes gens s'alignaient devant leurs maîtres et chacun recevait sa part de la nourriture ainsi préparée. Cette ambroisie nouvelle avait, dit-on, la merveilleuse propriété de conférer à ceux qui en goûtaient, des dispositions remarquables pour la docilité et la persévérance. Immédiatement après cette sorte de *communion*, la leçon était donnée par un des vieillards préposés à ce soin. Lentement et posément, il récitait d'interminables généalogies, des contes fabuleux et des incantations applicables à tous les besoins de la vie sauvage. Quand le premier avait épuisé son répertoire, un autre prenait sa place; et ainsi de suite durant toute une saison. Après l'enseignement, venait la critique, faite par d'autres vieillards, plus instruits que les premiers. Chaque nom propre cité, chaque fait mentionné, était alors l'objet d'une discussion approfondie. Lorsque tous les arguments avaient été passés au crible et pesés à leur juste valeur par le président de l'école, on faisait répéter aux « néophytes » l'objet de la leçon et tout ce qu'ils avaient pu saisir de la thèse magistrale à laquelle ils avaient assisté. Il va sans dire qu'il en restait toujours quelque chose.

Les « tohungas » et leurs élèves pouvaient prendre leurs repas dans l'école; mais personne autre n'était admis à cette faveur. Il était strictement prohibé d'y dormir, surtout durant les classes. Quiconque s'oubliait alors et se laissait envahir par la somnolence était impitoyablement chassé pour toujours du Wharekura; dans la pensée des vieillards, pareil forfait devait sous peu être puni par une mort aussi effroyable que certaine.

Sous le rapport du sommeil, les règlements de l'institution nous semblent avoir été un peu sévères. Quand on songe que ces jeunes gens n'avaient pour dormir que l'espace de temps qui s'écoule de minuit à l'aurore durant la saison d'automne, c'est-à-dire environ *cinq* heures, on se demande comment ce court sommeil pouvait leur suffire. Il est vrai que, pendant le jour, on leur permettait de prendre quelque relâche, de jouer et d'aller se baigner; mais le repos absolu leur était interdit.

Il ne leur était pas accordé non plus d'entretenir des relations, même avec leurs proches parents, ni de s'approcher des huttes et des fours où la cuisinière préparait leur nourriture. Toute personne qui osait adresser la parole à un des « néophytes » était condamnée par la coutume à des peines sévères. Ai-je besoin de dire que l'unique cuisinière de l'institution se contentait de préparer les repas et d'apporter les vivres à l'entrée du Wharekura? C'était aux jeunes gens de faire le reste par eux-mêmes.

(*A suivre*).



BIBLIOGRAPHIE

Une âme d'apôtre : le P. Victor Delpech, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Maduré (1835-1887), par le P. Pierre Suau, S. J. — Orné de onze gravures hors texte, d'après les dessins du P. Delpech. — Paris, Retaux, éditeur. Prix : 3 fr.

Nous avons le devoir de recommander chaleureusement à nos lecteurs ce beau livre qui vient de paraître, parce que le missionnaire qui revit dans ces pages émouvantes et si riches d'enseignement, fut, au cours de son apostolat de vingt-cinq années dans les Indes, un collaborateur dévoué des *Missions catholiques*. Par son zèle extraordinaire, le P. Victor Delpech appartenait à la race des grands apôtres et mérite d'être proposé comme un modèle. « La beauté de cette âme vraiment sacerdotale, remarque excellemment Mgr Mathieu dans une lettre à M. le chanoine Delpech, se révèle tout entière dans le journal intime que l'auteur a cité abondamment, estimant avec raison que rien ne valait mieux, pour peindre son héros, que de le laisser parler lui-même. Pages admirables qui semblent avoir été dictées par saint François Xavier, dont votre frère continuait les vertus sur le théâtre même de son apostolat ! »

Le R. P. Suau ne s'arrête point à nous raconter de pittoresques aventures; mais il nous dévoile ce qu'est une âme de saint et comment l'union au bon plaisir de Dieu est le secret de la force et du bonheur d'un apôtre. Aucune leçon ne peut être plus utile pour quiconque veut apprendre à faire le bien.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Lyon .... 500 »
Un vieux prêtre du diocèse de Grenoble .... 50 »
Anonyme de Paris .... 6 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Bardou).
A. D., diocèse de Bruges .... 100 »
Anonyme du diocèse de Nantes .... 15 »
M. Louis Le Fur, diocèse de Bayeux .... 20 »
Un anonyme du diocèse de Dijon .... 5 »
M. Desforges, diocèse de Besançon, demande de prières .... 3 »
Un anonyme du diocèse de Chambéry .... 50 »

Pour les missions étrangères de Paris les plus nécessiteuses (M. Binder).
Un anonyme du diocèse de Paris .... 20 »

Pour les affamés nécessiteux (M. Binder).
Anonyme du diocèse du Puy .... 5 »
M. l'abbé Tardiveau, diocèse d'Evreux .... 10 »

A Mgr Fallize, Norvège.
Anonyme du diocèse de Pamiers .... 20 »

Au R. P. Rolland, Haute-Galilée
M. E. diocèse de Rennes .... 10 »
M. le chanoine Jourde, Marseille .... 10 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers préparés à la première communion.
M. André Duval, du diocèse de Quimper .... 5 »

A M. Djendjoyan, à Van.
Anonyme de Paris .... 10 »
M. le chanoine Jourde, Marseille .... 10 »

A Mgr Sabbag, évêque de Saint-Jean d'Acre.
M. l'abbé Besnard, diocèse de Chartres .... 25 »

Au R. P. Descombes, pour la mission des Kondes, Vizagapatam.
M. le chanoine Jourde, Marseille .... 10 »

A M. Antoninader, Pondichéry.
Mme de la Perraudière, Laval .... 20 »

A M. Escande, Pondichéry, pour le rachat de cinq enfants.
Anonyme de Paris, demande de prières 7 50

A Sœur Gilbert, Ning-Po, pour l'hôpital Saint-Joseph.
Mme sœur M.-Caroline, diocèse de Nancy, demande de prières .... 10 »
M. l'abbé Besnard, du diocèse de Chartres .... 25 »

A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional.
Don d'un ami, diocèse de Lyon .... 100 »

A M. Leroy, Su-tchuen occidental.
Anonyme de Paris .... 2 »

A M. Dumond, à Pékin, pour la chapelle à ériger en l'honneur du B. Perboyre
M. le chanoine Jourde, Marseille .... 10 »

Au R. P. Cothonay, Fo-kien.
Mme F. P. diocèse de Cambrai .... 5 »

Pour les missions françaises de Chine avec baptêmes d'enfants sous les noms de Gildas, Guenolé, Armel, Goulven et Tugdual (Mgr Chouvellon).
Un catholique breton .... 100 »

A M. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba, Tokio.
M. de Haffrengue, diocèse de Cambrai .... 10 »

A la R. Mère Saint-André, du Saint-Enfant Jésus, à Okayama (Osaka).
Anonyme du diocèse de Grenoble .... 200 »

A M. Corre, pour les orphelins de Kumamoto, Nagasaki.
A. D., diocèse de Bruges .... 50 »

A. M. Corre, Nagasaki, pour ses lépreux.
M. l'abbé Besnard, du diocèse de Chartres .... 50 »

Pour les Pères Capucins de Djibouti.
Anonyme de Paris .... 2 »

Au R. P. Eusèbe, Gallas.
M. le chanoine Jourde, Marseille .... 10 »

Au R. P. Sebire, Sénégal.
M. le chanoine Jourde, Marseille .... 10 »

Au R. P. Marichelle, Congo français.
Mme F. P., diocèse de Cambrai .... 5 »

A Mgr Crouzet, Madagascar sud.
Un catholique breton .... 100 »

A sœur Epiphane, à Agoué, Dahomey.
M. H. Quesney, du diocèse de Bayeux 14 25

A Mgr Couppé, îles Marshall (Océanie).
Un petit écolier de B..., diocèse d'Albi .... 5 »

ÉDITION ITALIENNE

1er trimestre de 1899.

Pour l'Œuvre 300 80
— les missions nécessiteuses (Hydérabad) 256 35
— les missions italiennes (au même) 184 80
— rachat d'esclaves en Afrique (Erythrée) 128 50
— les affamés de la Perse (Mgr Lesné) 379 85
— le R. P. Galland, Mossoul 83 20
— Mgr Chouvellon, Su-tchuen oriental 4 60
— le R. P. Bonaventure, Vizagapatam 4 60
— M. Fourcade, Pondichéry 4 60
— les missions franciscaines d'Assiout (Haute-Egypte) .... 25 »
— la mission des Gallas 4 60

Total 1376 90

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



TERRITOIRE INDIEN (*Etats-Unis*). — INTÉRIEUR D'UNE TENTE INDIENNE; d'après un dessin du R. P. SAVINIEN, Bénédictin, ancien missionnaire au Territoire Indien (voir p. 233).

HEUREUSES NOUVELLES DE CHINE

M. Bettembourg, procureur général de la Congrégation de la Mission, vient d'adresser à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi une lettre de Mgr Favier que l'on va lire et la traduction d'un décret impérial dont nous donnons le texte plus loin.

« Si, dit M. Bettembourg, les mots qui sont en tête de cette pièce officielle : *Que l'on se conforme à ce qui a été décidé !* sont bien, cette fois, l'expression de la vérité, il y a là un gros événement pour l'extension de la religion catholique et des missions en Chine ; son importance ne vous échappera pas. Je ne saurais oublier que l'Œuvre de la Propagation de la Foi a, après Dieu, la plus grande part dans ce résultat; aussi je tiens à ce que vous, MM. les Présidents et les membres des Conseils centraux, en soyez les premiers informés. Permettez-moi de vous féliciter de ce succès et, par vous, tous les associés de l'Œuvre.

« Peut-être estimerez-vous que cette situation nouvelle pour le christianisme en Chine exige des sacrifices nouveaux, un effort, des secours, plus considérables ; je le crois aussi et, j'ose ajouter, je l'espère.

« Du reste, Mgr Favier, comme conclusion à la pièce impériale, ajoute que « déjà les nouveaux convertis ne se comptent plus : ce sont des régions entières qui veulent se faire « catholiques! il semble que l'époque de la conversion des « Chinois est proche. »

« Dieu l'entende! Mais pour nous, puisque le paganisme tombe et n'est plus l'ennemi séculaire en Chine, n'est-il pas l'heure de garder au prix des plus grands sacrifices la tête du mouvement qui se dessine? Si nous hésitons, notre place ne sera-t-elle pas demain occupée par le protestantisme international qui nous guette? »

Voici la lettre de Mgr Favier.

LETTRE DE MGR FAVIER

Pékin, le 2 avril 1899, saint jour de Pâques.

Un décret important vient de paraître et je me fais un devoir de vous en envoyer une copie.

Par ce décret Leurs Majestés Impériales *motu proprio* approuvant la religion catholique et son culte, reconnaissent qu'elle est répandue dans tout l'Empire et c'est pour la protéger plus efficacement qu'un règlement en cinq articles est rédigé.

Les Evêques sont reconnus avec un grade égal à celui de Vice-rois et Gouverneurs de Province ; les

missionnaires avec un grade proportionné à leur dignité.

Les uns et les autres peuvent aller voir les autorités et traiter avec elles *à l'amiable* toutes les affaires religieuses.

Le Souverain Pontife est désigné sous le nom de *Kiao-Hoang* (Empereur de la Religion).

Le Protectorat est reconnu avec tous ses privilèges ; le ministre de France peut seul traiter *officiellement*. Les Evêques doivent toujours avoir recours à lui lorsqu'ils n'ont pu traiter *à l'amiable*, ou qu'ayant traité il est nécessaire de faire reconnaître l'arrangement d'une manière *officielle* et de veiller à l'exécution des clauses de cet arrangement.

Tout en conservant donc le Protectorat intact, les Evêques possèdent aujourd'hui un grade et une puissance qu'ils n'avaient jamais eu jusqu'ici en Chine.

Notre intelligent Ministre à Péking, M. S. Pichon, comprenant les avantages de cette convention et pour la France et pour la Religion, y a donné son approbation et l'a expédiée lui-même aux Evêques.

Ce décret ne nous délivrera pas complètement des persécutions partielles ; les rebelles et les bandits existeront toujours ; mais, du moins, le Gouvernement Impérial montre par cette convention une bonne volonté évidente dont il faut lui savoir gré.

Les nouveaux convertis ne se comptent plus ; ce sont des régions entières qui veulent se faire catholiques ! La lutte entre saint Michel et le Démon est commencée ; elle durera peut-être quelques années, mais il semble que l'époque de la conversion des Chinois est proche. Ce sera un beau jour pour les missionnaires et les vrais catholiques ! *Hœc dies quam fecit Dominus, exultemus et lœtemur in ea !*

DÉCRET IMPÉRIAL

RAPPORT FIXANT LES RELATIONS ENTRE LES AUTORITÉS LOCALES ET LE CLERGÉ CATHOLIQUE, PRÉSENTÉ AU TRONE PAR S. A. I. LE PRINCE ET LL. EE. LES MINISTRES DU CONSEIL DES AFFAIRES ETRANGÈRES, LE 4e JOUR DE LA 2e LUNE DE LA 25e ANNÉE KOUANG-SIU (15 MARS 1896).

« Que l'on se conforme à ce qui a été décidé. »

RESPECT A CECI !

Des églises de la religion catholique dont la propagation a été autorisée depuis longtemps par le Gouvernement Impérial, étant construites maintenant dans toutes les provinces de la Chine, nous sommes désireux de voir le peuple et les chrétiens vivre en paix et afin de rendre la protection plus facile, il a été convenu que les Autorités locales échangeront des visites avec les Missionnaires dans les conditions indiquées aux articles ci-dessous :

1° Dans les différents degrés de la hiérarchie ecclésiastique, les Evêques étant en rang et en dignité les égaux des Vice-rois et des Gouverneurs, il conviendra de les autoriser à demander à voir les Vice-rois et Gouverneurs.

Dans le cas où un Evêque serait appelé pour affaires de son pays, ou s'il venait à mourir, le Prêtre chargé de le remplacer sera autorisé à demander à voir le Vice-roi et le Gouverneur.

Les Vicaires généraux et les Archiprêtres seront autorisés à demander à voir les Trésoriers et Juges provinciaux, et les Intendants.

Les autres Prêtres seront autorisés à demander à voir les Préfets de 1re et de 2e classe, les Préfets indépendants, les Sous-préfets et les autres fonctionnaires.

Les Vice-rois, Gouverneurs, Trésoriers et Juges provinciaux, les Intendants, les Préfets de 1re et de 2e classe, les Préfets indépendants, les Sous-préfets et les autres fonctionnaires répondront naturellement, selon leur rang, par les mêmes politesses.

2° Les Evêques dresseront une liste des Prêtres qu'ils chargeront spécialement de traiter les affaires et d'avoir des relations avec les Autorités, en indiquant leur nom et le lieu où se trouve la mission. Ils adresseront cette liste au Vice-roi ou au Gouverneur, qui ordonnera à ses subordonnés de les recevoir conformément à ce règlement.

(Les Prêtres qui demanderont à voir les Autorités locales ou qui seront spécialement désignés pour traiter les affaires, devront être Européens. Cependant, lorsqu'un Prêtre européen ne connaîtra pas suffisamment la langue chinoise, il pourra momentanément inviter un Prêtre chinois à l'accompagner et à lui prêter son concours comme interprète.)

3° Il sera inutile que les Évêques qui résident en dehors des villes, se rendent de loin à la capitale provinciale pour demander à être reçus par le Vice-roi ou le Gouverneur, lorsqu'ils n'auront pas d'affaires.

Quand un nouveau Vice-roi ou un Gouverneur arrivera à son poste, ou quand un Évêque sera changé et arrivera pour la 1re fois, ou bien encore à l'occasion des félicitations pour la nouvelle année et les fêtes principales, les Évêques seront autorisés à écrire des lettres privées aux Vice-rois et aux Gouverneurs et à leur envoyer leur carte. Les Vice-rois et Gouverneurs leur répondront par la même politesse.

Les autres Prêtres qui seront déplacés ou qui arriveront pour la première fois, pourront, selon leur dignité, demander à voir les Trésoriers et Juges provinciaux, les Intendants, Préfets de 1re et de 2me classe, Préfets indépendants, Sous-préfets et les autres fonctionnaires lorsqu'ils seront pourvus d'une lettre de leur Évêque.

4° Lorsqu'une affaire de mission, grave ou importante, surviendra dans une des provinces quelle qu'elle soit, l'Évêque et les Missionnaires du lieu devront demander l'intervention du Ministre ou des Consuls de la Puissance à laquelle le Pape a confié le protectorat religieux. Ces derniers règleront et termineront l'affaire, soit avec le Tsong-li Yamen, soit avec les autorités locales. Afin d'éviter de nombreuses démarches, l'Évêque et les Missionnaires pourront également s'adresser d'abord aux Autorités locales avec qui ils négocieront l'affaire et la termineront.

Lorsqu'un Évêque ou un Missionnaire viendra voir un Mandarin pour affaire, celui-ci devra la négocier sans retard d'une façon conciliante et rechercher une solution.

5° Les Autorités locales devront avertir en temps opportun les habitants du lieu et les exhorter vivement à l'union avec les chrétiens ; ils ne doivent pas nourrir de haine et causer de trouble.

Les Évêques et les Prêtres exhorteront également les chrétiens à s'appliquer à faire le bien afin de maintenir la bonne renommée de la religion catholique, et faire en sorte que le peuple soit content et reconnaissant.

Lorsqu'un procès aura lieu entre le peuple et les chrétiens, les Autorités locales devront le juger et le régler avec équité ; les Missionnaires ne pourront pas s'y immiscer et donner leur protection avec partialité, afin que le peuple et les chrétiens vivent en paix.

Pour traduction conforme :

Le 1er Interprète de la Légation de France,

H. LEDUC.



DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 23 avril, Mgr Broyer, vicaire apostolique des Navigateurs, s'est embarqué à Marseille, avec les RR. PP. Ginsbach et Meyer, de la Société de Marie. Le zélé prélat, venu en Europe, à la fin du mois de décembre, pour traiter de la prise de possession par les Missionnaires Maristes des îles septentrionales de l'archipel Salomonien, va installer dans ces tribus jusqu'à ce jour inabordables les trois premiers Missionnaires qui leur sont destinés.

Sur le même paquebot se sont embarquées quatre Sœurs du Tiers-Ordre Régulier de Marie destinées aux diverses missions de la Société de Marie en Océanie : Sœurs Marie-Blandine et Marie-Antoine se rendent en Nouvelle-Calédonie ; Sœur Marie-Adèle se rend aux îles Fidji et Sœur Marie-Ignace aux îles Samoa.

INFORMATIONS DIVERSES

Perse. — Mgr Lesné, délégué apostolique de la Perse, nous écrit d'Ourmiah, le 10 avril 1899 :

« La misère ici est à son comble; aux alentours de notre ville on rencontre de véritables squelettes, qui implorent la pitié des passants et bien souvent ne peuvent plus se tenir debout; on les voit agonisant, étendus par terre et d'une voix qui s'éteint, dire et redire : « Ayez pitié de nous! ne nous « laissez pas mourir, pour l'amour de Dieu ! »

« Jusqu'à quand durera cet état de choses? Assurément nous ne verrons guère de changements jusqu'à la moisson ; si la pluie, attendue depuis si longtemps, vient et si l'on peut ensemencer les terres, le prix des denrées baissera ; mais, si la sécheresse continue, la famine sera à son comble. Depuis juin 1898, c'est à peine si la pluie est tombée deux fois de manière à humecter la terre. La neige aussi, qui ordinairement abonde pendant l'hiver et supplée à la pluie, a été très rare cette année. Daigne le bon Dieu prendre en pitié ce pauvre pays, qui a été si éprouvé depuis trois ans ! »

Côte Somalie (*Afrique orientale*). — Une religieuse franciscaine écrit de Djibouti :

« La Compagnie qui a fait construire le chemin de fer de Djibouti à Harar a élevé un hôpital pour ses blessés et ses malades et demandé à nos sœurs de se charger d'en faire le service. On en a inauguré les salles avec trois malades. Le lendemain on apportait un autre malade; puis le même jour à midi trois hommes blessés par une explosion de dynamite arrivaient ; l'un d'eux, presque broyé, n'a vécu que 24 heures, un autre 48 heures. Nos sœurs ont actuellement six malades couchés. Tout leur manque, sauf l'ouvrage et le cœur pour le faire, peu à peu elles s'aménageront mieux. Mais comme tout est pauvre ! Enfin, il faut bien souffrir pour faire un peu de bien.

« Dernièrement un vaisseau de guerre est resté huit jours en rade. Le capitaine vint demander au Père Anastase de dire la messe à son bord le dimanche, et nous invita à y assister avec les enfants. Le pont était orné magnifiquement. Partout des drapeaux; l'autel était dressé contre le grand mât, des chaises et des bancs étaient alignés comme dans une église; au-dessus de nos têtes une tente arrêtait les rayons du soleil tropical. Un instant après notre arrivée, les clairons et les tambours saluent le gouverneur de la colonie, et tous, officiers, matelots et soldats, se rangent silencieusement à leurs places. Le prêtre célèbre le saint Sacrifice, assisté de quatre enfants de chœur, au visage noir, en soutanes rouges et surplis blancs.

« La messe finie, le commandant nous guida dans une promenade sur le pont; « il voulait, disait-il, nous faire les honneurs de son bateau, » il voulait surtout avoir une photographie de notre groupe ; mais il nous ne l'a dit qu'après et, pendant que nous allions et venions, un officier, muni d'un appareil adroitement dissimulé, prenait à notre insu un instantané des pauvres religieuses missionnaires de Djibouti. Vous verrez donc, un de ces jours, la communauté franciscaine et ses pupilles venir vous faire une petite visite... en effigie. Nous redescendîmes à terre fort contentes, mais surtout très édifiées de la piété et du religieux respect dont nous avions été témoins. »

Saskatchewan (*Canada*). — Le R. P. Pénard, Oblat de Marie Immaculée, missionnaire à l'île à la Crosse, nous écrit :

« Le district de l'île à la Crosse, c'est-à-dire la mission Saint-Jean-Baptiste, avec ses deux annexes, du Portage-la-Loche et du Lac Vert, est à peu près aussi étendu que toute une province ecclésiastique de France. Il s'étend depuis le lac Assiniboine au sud, jusqu'au lac des Cygnes et au lac des Cris au nord, soit environ sur 150 lieues, et du grand lac Crochet à l'ouest, jusqu'à l'Equerre, à l'est, soit une centaine de lieues. La population, éparpillee sur cette immense étendue de territoire, se compose d'environ 1500 catholiques, de quelques protestants et de 4 à 500 infidèles, disséminés dans la mission du lac Vert et dans la partie sud-est de celle de l'île à la Crosse; c'est en tout une population de 2100 âmes. Comme nombre, ce n'est pas beaucoup; mais il faut courir après ces pauvres gens disséminés par groupe de 20, 30 et 40, à de grandes distances les uns des autres, dans des pays impraticables, de telle sorte que, d'après mes calculs, cent communions représentent un voyage de trois semaines et une course de 200 lieues. Voyez si l'exercice du ministere est facile dans de telles conditions. Or, pour faire face à tout ce travail, nous ne sommes que trois Pères dans le district. Au lac Vert et au Portage-la-Loche, cela va encore vaille que vaille ; le missionnaire ne connait guère de résidence fixe, il est tantôt dans un coin de sa mission et tantôt dans un autre. Mais ici, il n'en va pas de même; la mission Saint-Jean-Baptiste est plus considérable que les deux autres à tous les points de vue. Il faudrait par conséquent qu'il y eût un missionnaire voyageant à peu près continuellement pour satisfaire aux besoins spirituels des pauvres âmes. Or, les œuvres locales ne me permettent pas de faire de longues absences tant que je serai seul. Comment laisser privées de messes pendant un long mois les pauvres Sœurs qui dirigent notre orphelinat et notre hôpital ? Cette situation anormale n'est que provisoire, je le sais, et il est probable que j'aurai bientôt un compagnon qui me permettra de me délier un peu les jambes.

« Mais il ne suffit pas d'avoir de bonnes jambes. Les voyages sont toujours coûteux, et pèsent lourdement sur notre maigre budget. C'est précisément là le point noir de mon horizon pour le moment. Lorsqu'il va m'arriver un compagnon, j'irai visiter mes sauvages d'un bout à l'autre de la mission. Cela sera parfait. Mais qui paiera les frais de ce déplacement ? Mes sauvages sont encore plus pauvres que moi, et ici, à la mission, nous sommes à la veille de la famine.

« La mission de l'île à la Crosse, dont la situation financière n'a jamais été bien brillante, se trouve actuellement, dans une situation très précaire, dont elle ne pourra se tirer si quelques âmes généreuses ne viennent à son aide. La reconstruction de l'église qu'on a entreprise l'année dernière, a, en effet, absorbé le peu de ressources et d'avances qu'avait la mission, et, au mois de janvier dernier, elle avait une dette de plus de 7.000 francs.

« Si personne ne vient à mon secours, je vais être obligé d'en venir à une extrémité bien pénible, ce sera de licencier notre orphelinat, nos pauvres enfants devront s'en retourner dans les bois pour y être en butte à toutes sortes de misères physiques et morales.

« C'est la première fois que la mission de l'Ile à la Crosse se trouve dans une telle extrémité. Tout se réunit pour nous accabler : d'abord l'année dernière, des secours firent défaut sur lesquels mon prédécesseur comptait d'une façon certaine ; puis la Compagnie de la baie d'Hudson fit payer pour le transport de nos provisions quelques centaines de francs de plus que ce qui lui était dû; enfin, au mois de décembre, notre étable prit feu et huit bêtes à cornes périrent dans les flammes.

« La situation est tellement triste, que si c'était une œuvre humaine, il y a longtemps que j'aurais désespéré. Mais c'est l'œuvre de Dieu, les misères matérielles sont des épreuves qui laisseront l'œuvre divine plus belle et plus solide qu'auparavant. »

Iles Gilbert (*Océanie*). — Mgr Leray, du Sacré-Cœur d'Issoudun, vicaire apostolique des îles Gilbert, nous annonce qu'il a pris possession du groupe des Ellices, seconde partie de son vicariat apostolique, le 7 février 1899.

« Les îles Ellice, au nombre de neuf, étaient, dit-il, la proie de l'hérésie depuis plus de trente-cinq ans. Nous avons débarqué à Founafouti, qui est gouvernée par un roi indigène, ou plutôt par un *teacher* protestant, dont le roi n'est que le serviteur.

« Nous avons passé la nuit dans une pauvre cabane. Le lendemain nous célébrâmes la sainte Messe, et ensuite, nous consacrâmes la mission au Sacré-Cœur. Le R. P. Cochet et le Fr. Fusselers y sont seuls maintenant ; ils ont des vivres pour quatre ou cinq mois. Dieu veuille hâter le jour où ces chers missionnaires recueilleront une abondante moisson ! »

Voyage et aventures d'un Missionnaire

DANS LE FAR-WEST

Par le R. P. Savinien, *Bénédictin, ancien missionnaire au Territoire indien*

Suite (1)

Le fort Sill. — Le camp des Comanches. — La femme et l'enfant indiens. — Les plus beaux cavaliers du continent américain. — Kotso-Koroko. — L'eau de feu ; amusante méprise.

Je suis arrivé hier au fort Sill sans voir un seul Peau-Rouge. D'ailleurs, pendant nos deux derniers jours de marche, nous n'avons rencontré personne du tout : c'était le désert. A mesure que nous avancions, le massif des Arbuckles, les seules montagnes qui soient dans toute l'étendue du territoire Indien, devenait de plus en plus distinct. Fort Sill est tout auprès.



TERRITOIRE INDIEN (*Etats-Unis*). — Un camp indien. — Femmes préparant des peaux ; d'après un dessin du R. P. Savinien, Bénédictin, ancien missionnaire au Territoire Indien (voir p. 233.)

Mon premier soin, en arrivant, fut de me présenter au commandant. Il me reçut comme si j'eusse été son propre frère, me défendit de prendre logement ailleurs que dans sa maison et donna des ordres pour que mes chevaux et mon domestique fussent bien traités.

Me voilà donc au premier étage d'une jolie maison, devant laquelle flottent *the stars and stripes* (*les barres et les étoiles*) du drapeau américain. Ma fenêtre donne sur une esplanade où plusieurs groupes de soldats font l'exercice. Il y a dans la troupe un nombre considérable de catholiques, et beaucoup ont femme et enfants. On me conduisit chez les Indiens Comanches, qui se trouvaient campés à l'ouest derrière les barraquements du fort.

Le camp des Indiens est peu considérable : la plupart des familles sont en ce moment dispersées dans la prairie. Il consiste en une série de tentes de peaux et de toile.

Un groupe de chevaux sauvages paissent à une petite distance, les uns ayant les pieds de devant entravés, les autres libres. Tous ces chevaux sont superbes, de couleur de café au lait avec une grande raie noire sur le dos. La crinière et la queue, habituellement noires, sont très abondantes, la queue traîne souvent jusqu'à terre.

De petits Peaux Rouges, tout nus, jouent avec d'horribles chiens maigres, sales, hérissés, hargneux et timides, un type de chiens que je n'ai encore vu nulle part.

D'autres plus âgés, ont à la main un arc et des flèches et se préparent à aller à la chasse (*voir les grav. pp.* 233 et 235).

(1) Voir le n° du 12 mai.





Jeune Indien allant a la chasse

Devant chaque tente il y a un peu de bois sur lequel les femmes Comanches font la cuisine. Pauvres créatures! Voilà bien de vraies sauvagesses. Elles font bien moins attention à moi que moi à elles. Leurs vêtements, leurs manières, leur activité, l'expression presque doucereuse de leur visage, tout en elles attire le regard.

Leur vêtement est décent. C'est une espèce de blouse ou de chemise, avec un jupon, orné de rangées de dents d'animaux et tombant jusqu'au dessous du genou. Les jambes sont serrées dans des *leggins*, espèces de guêtre de peau ou d'étoffe grossière, et les pieds dans des mocassins de peau de cerf. Leurs longs cheveux noirs sont épars sur leurs épaules, et, quand elles font des mouvements brusques, ils leur couvrent tout le visage comme un voile. Excepté les toutes jeunes, parmi lesquelles il en est d'une beauté de visage et d'une grâce de formes remarquables, elles sont plus ou moins enlaidies et déformées par le dur travail que leur condition leur impose.

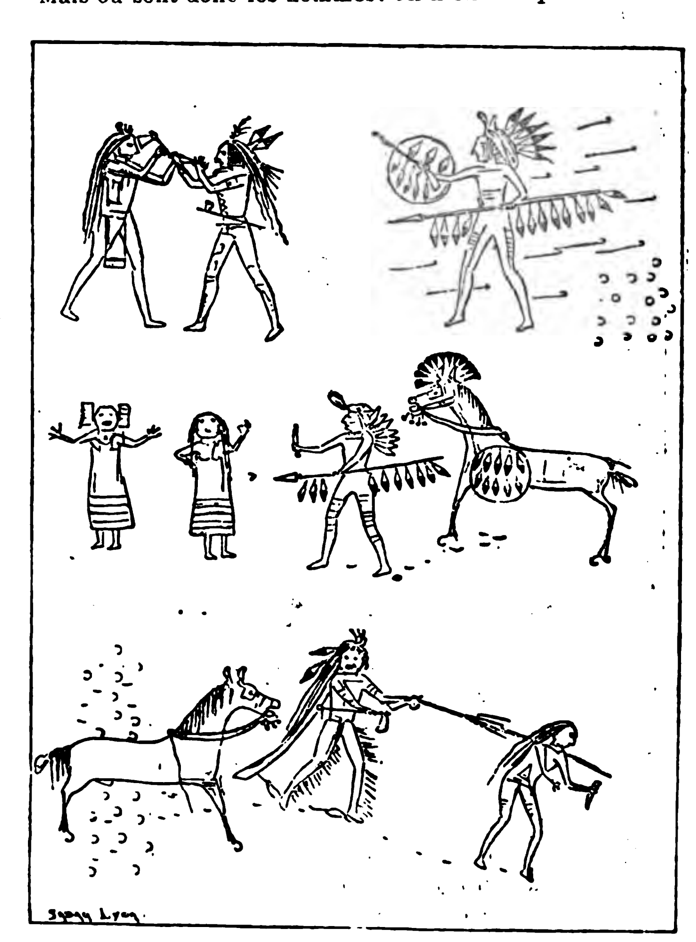
Chez les Indiens, on le sait, l'homme ne doit s'occuper que de la chasse et de la guerre; entre temps il fume, il joue, il danse, il mange et dort. Toutes les corvées incombent à la femme.

Planter la tente, courir après les chevaux, les seller et les harnacher, couper et fendre du bois, transporter des fardeaux, préparer les peaux dont sont composées les tentes (*voir la gravure* p. 232), cultiver le champ de maïs quand il y en a un, tout cela, c'est l'affaire des femmes. Et la plupart du temps, elles ont un enfant sur le dos, tout en vaquant à leurs occupations. S'il est assez grand, elles le portent à califourchon, le petit être s'aidant des bras et des mains ; s'il est trop petit, il est ligotté raide comme une momie sur une planche que la mère s'attache aux épaules avec des bretelles, comme une hotte.

Le *papoose*, ainsi ficelé, les jambes serrées l'une contre l'autre, aura le corps bien ferme et ses pieds seront toujours sur deux axes parallèles, au lieu d'être comme les nôtres sur des axes divergents. Cela lui permettra plus tard de mettre le pied droit juste dans la trace du pied gauche et de laisser ainsi moins de marques de son passage. Le bébé indien apprend de bonne heure à ne pas crier. Il n'est pas rare de le trouver sur sa planche, accroché à une branche d'arbre, ou dressé dans un coin du *wigwam*, ou encore se balançant sur le côté du cheval pendant la marche, et semblant trouver un contentement égal dans ces diverses situations.

∴

Mais où sont donc les hommes? On n'en voit pas un seul.



Peau peinte servant de porte a une tente indienne.

Mon interprète soulève la peau qui sert de porte à une tente (*voir la gravure* p. 229).

« — Ha-ho, ha-ho ! » crie-t-il.

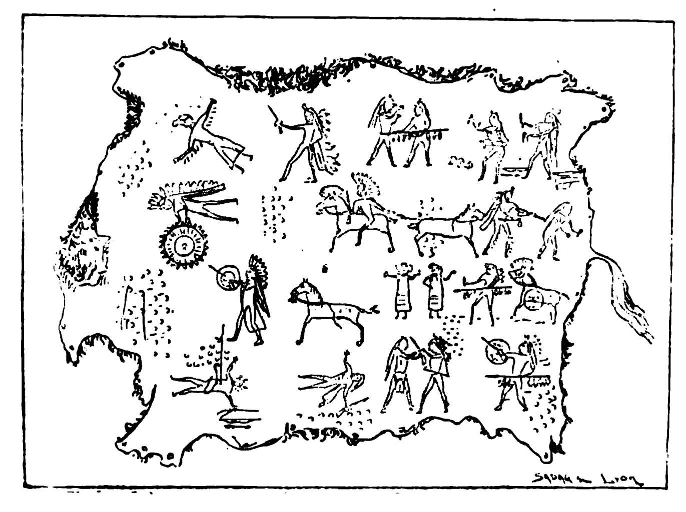
Une dizaine d'indigènes, courts et trapus, à la figure large et peu intelligente, sont assis par terre, jouant aux cartes. Ils sont tellement passionnés par le jeu qu'ils ne répondent même pas au salut de l'interprète.

Nous passons à une autre tente ; même scène, même réception. Des hommes assis, le buste nu jusqu'à la cein-



PREMIER CHEF DES INDIENS KIOWAS.

ture, avec un petit tablier de peau sur l'abdomen, des *leggins* et des mocassins aux jambes et aux pieds ; d'autres, debout, drapés dans la *blanket*, espèce de couverture ornée de dessins plus ou moins primitifs (*voir les grav. ci-dessous*



Blanket D'UN CHEF

et p. 235), dont tous les sauvages s'enveloppent comme les Romains de leurs toges.

Tous sont occupés à discuter une partie de cartes et nous reçoivent, comme on dit vulgairement, ainsi que des chiens dans un jeu de quilles.

Même accueil dans toutes les tentes. Partout les hommes sont absorbés, fascinés par le jeu. L'interprète me dit que, pour l'instant, il n'y a rien à faire ; ce serait peine perdue, que de vouloir entamer une conversation. Combien de temps le jeu durera-t-il ? Personne n'en sait rien. Quand ces gens vraiment abrutis éprouvent le besoin de nourriture, ils poussent un cri, et leur fidèle compagne leur apporte là-même ce qu'ils veulent, en sorte qu'ils n'ont pas besoin de se lever ou d'interrompre leur divertissement favori.

Je me retirai sous une impression de dégoût et de pitié. Ma première visite aux vrais Peaux-Rouges de l'Ouest n'avait point contribué à les relever dans mon estime. Je rendis compte de mes impressions à l'excellent commandant du Fort. Il me répondit :

« — Comment voulez-vous que le *Blanket Indian* soit autrement, à la manière dont il est traité par le gouvernement qui ne se préoccupe pas de le civiliser ; bien au contraire. Quant à ce qui est de l'apparence gauche et lourde du Comanche, vous changerez bien d'opinion sur lui, lorsque vous le verrez à cheval. C'est le plus beau ca-



COMANCHE A CHEVAL

valier du continent américain (*voir la grav. ci-dessus*). Et, pour manier sa lance, longue de 14 pieds, soit à la guerre, soit à la chasse, il ne le cède à personne. Les Mexicains, les Texains et les tribus environnantes en ont souvent fait l'expérience à leurs dépens. »

⁂

Enfin ! j'ai tout de même pu avoir une conversation avec un chef. Il s'appelle Kotso-Koroko, ce qui veut dire *Le*



GRAND CHEF DES INDIENS PAWNEES

poil du cou du buffalo. En apprenant que j'étais prêtre, il se présenta comme un véritable *gentleman*, se montra plein de prévenances à mon égard et me promit de nous donner le terrain nécessaire si, à mon retour, je pouvais déterminer mon Supérieur à établir à Fort Sill une mission. Le commandant m'assure que ce chef est très sincère et que je puis me fier à sa parole. Je prends bonne note de la chose.

∴

Il faut partir demain et voici que le temps change. Il pleut, il pleut comme s'il devait pleuvoir jusqu'à la fin du monde.

« — Raison pour rester quelques jours de plus, » me dit aimablement le major.

« — Raison pour partir quand même, » dis-je de mon côté.

Me voyant inébranlable dans ma résolution, le bon commandant me donne des provisions, parmi lesquelles plusieurs boîtes de conserves. Mes chevaux et Patrick ont engraissé à ne rien faire. Au moment du départ, le commandant me fait un dernier et précieux cadeau : c'est un bidon de pétrole, pour allumer mon feu en dépit de la pluie et des branches mouillées.

∴

Comme nous dépassions les dernières barraques, deux femmes indiennes viennent rôder autour du wagon ; je leur donne des médailles. L'une d'elle, aperçoit le bidon et me dit le seul mot anglais sans doute qu'elle connaisse :

« — *Fire water ?* »

Elle demandait si c'était de l'*eau de feu* (eau de vie). Je lui répondis oui, pensant en moi-même : « C'est bien de l'eau de feu, puisque c'est pour allumer mon feu. »

Le *yes* strident n'avait pas plutôt effleuré mes lèvres, que cette femme débouche le bidon, le porte à ses lèvres et avale une bonne gorgée du contenu.

Il aurait fallu voir quelle figure elle fit et avec quel empressement elle remit le bidon à sa place en marmottant.

J'avais vraiment du regret de ce qui venait d'arriver ; mais ce fut si vite fait et Patrick en rit de si bon cœur ! les larmes coulaient sur ses joues.

« — D'ailleurs, me dit-il, le pétrole est très bon pour la santé. »

∴

Il pleut toujours, et je griffonne ces notes sous la bâche de la voiture, pendant que Patrick est descendu pour recueillir et jeter dans le wagon quelques branches de bois mort. Il paraît que nous ferons bien de porter ainsi une provision de bois pour chaque campement, car nous sommes exposés, maintenant, à nous arrêter en pleine prairie.

Notre route file au nord, en ligne droite, autant que la nature du terrain le permettra. A trente milles d'ici nous rencontrerons Anadarko, et trente milles encore plus haut.

FEMME INDIENNE ENVELOPPÉE DE SA *blanket*.



ENFANT INDIEN AVEC SON ARC

Fort-Rend, qui est la limite extrême de mon expédition.

Pour revenir, nous n'aurons plus qu'à couper à travers la fameuse terre d'Oklahoma et redescendre la vallée de la Canadienne en passant par Silver City, Purcell et Johnson. Il y a quinze jours que j'ai quitté la mission de Sacred-Heart. Dans combien de temps serons-nous de retour?

(*A suivre.*)

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Une curieuse légende. — Le premier jour de l'an. — Maigre régal. — Monuments mégalithiques en Corée.

De notre auberge, nous voyons se dresser en face de nous le mont *Pou-tchyoun*, célèbre parmi les lettrés à cause d'une légende qui s'y rattache et qu'on peut lire dans le recueil chinois intitulé *Sa-Keni*.

La voici, telle que je l'ai recueillie de la bouche d'un bachelier coréen.

∴

« Il y avait, une fois, deux jeunes gens qui faisaient leurs études ensemble. Au bout d'un certain nombre d'années, l'un d'eux monta sur le trône de la Chine et l'autre, Em-tja-reung, resta simple philosophe solitaire dans les montagnes de Pou ryeng.

« Au sein des splendeurs et des délices de la cour, le Fils du Ciel n'oublia pas son ancien compagnon de littérature; il manda un peintre habile, lui fit exécuter sur ses indications le portrait de Em-tjareung et le confia à des satellites avec ordre de rechercher partout et d'amener à la capitale celui dont les traits ressembleraient au tableau qui leur était confié.

« Arrivés au pied du mont Pou-tchyoun, les envoyés de l'Empereur avisent un homme en train de pêcher à la ligne dans le ruisseau; ils s'approchent et le considèrent. Le doute n'est plus permis : c'est bien lui, c'est Em-tjareung, l'invité de Sa Majesté.

« On se prosterne devant lui, on lui fait part de l'honneur qui l'attend, et on le presse de monter à la cour. Pas de réponse. Absorbé dans sa profonde contemplation, le bohême philosophe demeure impassible et continue machinalement de pêcher.

« Sachant en quelle estime il est tenu à la cour, les envoyés n'osent mettre la main sur lui et, après plusieurs instances inutiles, vont rendre compte de leur mission à l'empereur.

« Nouvelle invitation de l'empereur, nouveau refus de Em-tjareung.

« Enfin, à la troisième fois, Em-tjareung se rendit auprès de l'empereur, en qui il affecte toujours de ne voir que son ancien condisciple. Peu soucieux de l'étiquette, il s'assit et même se coucha en présence du monarque, le tutoya et se permit à son égard d'autres incongruités. Il refusa constamment les plus hautes dignités. Ah! c'était un sage.....

« — Et un malotru! ajoutai-je en interrompant mon interlocuteur interloqué. La philosophie la plus sublime ne dispense pas d'être bien élevé. »

Après tout, quand on y réfléchit, l'esprit humain n'est-il pas le même sous tous les méridiens comme aussi l'amour de la singularité? Quelle ressemblance frappante entre la conduite du cynique coréen envers l'empereur chinois et celle de Diogène à l'égard d'Alexandre! Comme on aperçoit bien leur orgueil colossal à travers les trous de leurs manteaux!

∴

A 1 h. 1/2, je me remets en selle. Peu après, sur notre droite (1), nous voyons se dresser d'antiques remparts, dessinant comme l'enceinte d'une ville; mais, à la place des portes, il ne subsiste que de vastes brèches. En jetant un regard à l'intérieur, nous constatons avec surprise que les habitations sont remplacées par des champs cultivés : les rares chaumières sont toutes situées hors des murs. C'est l'ancienne ville de Mousan.

Ah! si les pierres pouvaient parler, quels intéressants récits ne nous feraient-elles pas des drames sanglants dont ces lieux furent jadis le théâtre? Mais elles sont aussi muettes que les indigènes sont ignorants. Tout ce que j'ai pu apprendre au sujet de ces ruines en consultant les habitants les plus instruits, même le préfet de Pou-ryeng et le gouverneur de Kyeng syeng, c'est que, il y a plusieurs siècles, les citoyens de cette ville, rançonnés sans relâche par des bandes de pillards qui descendaient périodiquement du Nord, ont fini par abandonner la partie et transporter leurs pénates à 45 kilomètres de là où ils fondèrent la ville actuelle de Mousan.

∴

Environ trois quarts d'heure plus loin, nous laissons à notre gauche un sentier qui serpente dans la montagne, c'est le chemin qui mène à Mousan.

Cette ville doit sa célébrité à une concession importante, qui a été faite ces dernières années par le gouvernement coréen. Les Russes ont obtenu l'exploitation d'immenses forêts, presque les dernières, hélas! qui subsistent dans ce pays naguère si admirablement boisé. C'est que les Coréens, peuple inconscient s'il en fût, au lieu de distribuer leurs montagnes en coupes réglées, abattent tous les arbres qui leur tombent sous la main, petits ou grands, sans songer au lendemain.

Le résultat immédiat de cet aveuglement, c'est que ces cîmes dénudées ne savent plus retenir les eaux pluviales et amènent des inondations désastreuses, et le résultat prochain est que, dans un avenir peu éloigné, on sera obligé d'acheter le bois de construction... en Amérique.

A 20 lis (8 kil.) de Pouryeng, mes compagnons fatigués proposent une halte : nous traversons la rivière qui des-

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5 et 12 mai 1899, et les cartes pages 191 et 225.

(1) Les cartes placent toutes l'ancienne *Mousan* sur la gauche de la route.



cend de la grande chaîne de montagnes, et nous passons la nuit au petit village de Mouneungtai.

∴

Le jour suivant, 1er janvier, je veux offrir à mes gens un petit régal pour inaugurer la nouvelle année. Vatel est mandé ; je mets à sa disposition un nombre convenable de sapèques et lui donne carte blanche.

« — Père, répond-il désolé, que voulez-vous que je fasse ? C'est aujourd'hui la veille de dimanche, impossible de tuer une poule (jusqu'ici l'on observe en Corée l'abstinence du samedi); d'autre part, nous sommes loin de la mer, le ruisseau est gelé et les poissons ne voyagent pas dans la montagne. Comment s'en tirer?

« — N'y a-t-il pas d'œufs dans la localité ?

« — Il n'y en a point actuellement. Heureux encore sommes-nous d'avoir pu nous procurer quelques poignées de riz, car les gens du pays ne mangent d'ordinaire que de l'orge et du millet.

« — Eh bien ! rejette-toi sur le règne végétal. Sans doute, en cette saison, il n'y a pas de légumes frais; mais ne pourrait-on pas trouver des haricots ou des pommes de terre?

« — Nous aurons des pommes de terre à Hoiryeng; quant aux haricots, je ne sais ce que vous voulez dire.

« — Informe-toi auprès du catéchiste », répondis-je pour me tirer d'affaire et je me mis à réciter mon chapelet.

L'heure du déjeûner arriva. Le menu, c'était exactement la *carte blanche* que j'avais donnée au cuisinier. Le bol de riz était seulement accompagné d'une tasse de *Kim-tchi*, salaison indescriptible à l'ail et au piment « dont l'odeur, dit le colonel Chaillé-Long, ferait fuir un putois d'Amérique ». J'oubliais... il y avait encore une soucoupe de *toratji*.

« — *Quès aco ?* » direz-vous.

« — Ce sont les racines desséchées de ces campanules qui balancent au souffle du zéphir estival leurs clochettes de satin bleu. C'est très poétique, comme vous voyez; mais je dois ajouter avec M. Ysabeau « que des vaches bien élevées et des lapins qui se respectent refuseraient d'en manger ».

« — Bon appétit ! dis-je en riant à mes gens confus pour les réconforter. En guise d'assaisonnement, rappelez-vous qu'aujourd'hui le petit Jésus versa ses premières larmes avec les premières gouttes de son sang. »

Cette pensée élevant nos âmes nous fit oublier la maigre pitance que nous avions sur notre table et notre repas fut sans doute plus gai que celui de l'empereur de Corée.

∴

Devant nous, sur l'azur du ciel, se découpe la grande montagne que nous allons franchir.

D'abord, nous marchons une heure durant dans une route encaissée, puis nous tournons brusquement à droite et commençons l'ascension du Mou-san-ryeng. Après une heure d'escalade, nous nous arrêtons pour souffler au point culminant qui sépare les deux bassins.

∴

De ce sommet, j'avais espéré découvrir au loin la ville de Hoiryeng et la terre promise. Nouvelle déception, si commune en Corée et à laquelle pourtant je ne saurais m'habituer : nos regards sont arrêtés par les ramifications de la chaîne qui ondulent à nos pieds et se relèvent pour nous fermer l'horizon deux ou trois kilomètres plus loin.



CORÉE. — TOUR BOUDDHIQUE A HOIRYENG ; d'après une photographie de M. WILHELM.

Sur le bord de la route se dresse un petit temple en l'honneur du génie de la montagne. C'est une simple construction en bois couverte de tuiles ; à l'intérieur, quelques inscriptions chinoises et une image. Ces sortes de pagodins, dont les murs ont environ $1^{m},50$ en tout sens se retrouvent sur tous les cols importants de Corée. Dans les passages moins considérables on voit au moins un arbre fétiche au pied duquel est un tas de pierres. Chaque dévot ramasse sa pierre plus ou moins près du sommet de la montagne selon son degré de piété et l'apporte pour grossir le tas ; d'aucuns même y déposent quelques sapèques. Quant à l'arbre, la hache et la serpe le respectent, les païens suspendent à ses branches des lambeaux d'étoffe ou de papier, de la paille et des sachets de riz, etc.

∴

Comme des usages analogues existent en d'autres pays, il serait intéressant de comparer avec les nôtres les croyances et pratiques superstitieuses des peuplades du centre de l'Afrique, des tribus de Bédouins, de la Transjordanie, celles des Indiens, etc. Nous avons aussi en Corée des monuments mégalithiques, comme dans l'Inde, la Syrie et la Bretagne. Un de mes confrères a entrepris une étude de toutes ces questions; mais, jusqu'ici, absorbé par les soins du ministère, il n'a pas encore pu mener à bonne fin son travail.

(*A suivre.*)



FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

LES MYSTÈRES DE WHAREKURA

SUITE (1)

Il est intéressant de faire remarquer que ces *tohungas* ou maîtres appartenaient à six ordres différents, à savoir :

1° Celui de *Tumatau*, le Dieu de la guerre;

2° Celui de *Tawhirimatea*, le Dieu du vent et de l'espace ;

3° Celui de *Tane*, le Dieu des forêts.

4° Celui de *Tangaroa*, le Dieu de la mer et de la pêche ;

5° Celui de *Rongo*, le Dieu de l'agriculture ;

6° Celui de *Kaumia*, le Dieu des fougères ;

La vocation des *Tohungas* à leurs fonctions enseignantes était essentiellement héréditaire. Cependant, l'hérédité n'était point à elle seule jugée un titre suffisant; il y fallait joindre des aptitudes spéciales de bravoure, d'éloquence, de sagacité et de savoir-faire.

Outre les cours d'Histoire et de Mythologie, les candidats à l'initiation suivaient encore des cours d'Astronomie et de Pharmacie. Ces quatre branches étaient réservées aux fils aînés des « tohungas », à ceux qui devaient leur succéder un jour. Mais les leçons d'agriculture, d'industrie, de chasse et de pêche étaient données à tous indistinctement. Et comme pour inculquer dans l'esprit de leurs disciples que la Divinité préside à toute vraie science, un symbole de chacun de leurs six dieux principaux était conservé dans le Wharekura. Ce symbole consistait en un bâton sculpté de diverses manières, selon le dieu qu'il était supposé représenter. La diversité de leurs formes correspond à la diversité des dieux signifiés.

Le premier est droit et régulier comme un clou, pour rappeler la fière et inflexible attitude de Tumatau, le Dieu de la Guerre, lorsqu'il résista à tous les efforts de ses frères pour le perdre; le second, tortillé en tire-bouchons, représente admirablement les tourbillons impétueux déchaînés par Tawhirimatea dans l'espace céleste pour se venger de ses frères qui l'avaient déçu ; le troisième, avec un seul pli au milieu, indique la croissance des bulbes, des arbustes et des arbres, auxquels *Tané* préside; le quatrième, avec sa ligne en zigzag, vous fait penser à Tangaroa, le Dieu des mers, qui sans cesse s'agite en son domaine et soulève les vagues pour les rejeter sur les brisants. Enfin, les courbes arrondies du bâton de *Rongo* et les trois nœuds de celui de *Kaumia* simulent, imparfaitement peut-être, la croissance des *Kumaras* et des fougères.

A la fin de la saison, on enseignait aux néophytes les sciences occultes, les sortilèges et les charmes de toute espèce, ainsi que les remèdes contre les maladies.

Tous, maîtres et disciples, passaient ensemble la dernière nuit dans le Wharekura même ; puis, le matin, à l'aurore, ils se rendaient au ruisseau pour y répéter la cérémonie du baptême d'initiation. Le chef des Tohungas, avant d'y procéder, posait aux initiés la question suivante : « Quel est celui d'entre vous qui a parfaitement appris toutes les cérémonies en usage dans nos fêtes et dans nos sacrifices ? »

Si un seul pouvait répondre affirmativement et fournir de bonnes preuves de sa compétence, le grand *tohunga* ordonnait aussitôt à tout le peuple d'amener un esclave devant l'autel et de le sacrifier en témoignage de reconnaissance et d'allégresse.

Cela fait, on fermait avec soin les portes du Wharekura et tous se retiraient à leurs foyers respectifs. Toutefois, avant de se séparer, les initiés devaient passer une nuit à la belle étoile, puis se réunir une dernière fois auprès du village, sur un monticule de terre simulant la forme d'un lézard. Et pendant que les Tohungas hurlaient leurs imprécations contre l'ennemi de la race humaine, tous, maîtres et élèves, piétinaient et écrasaient avec fureur sa forme détestée.

Ce n'était qu'après trois, quatre et même cinq années de pareils exercices que les nouveaux initiés pouvaient devenir maîtres à leur tour.

∴

Près du Wharekura s'élevaient deux autres édifices semblables, mais beaucoup plus spacieux : c'étaient l'Ecole d'Agriculture et l'Ecole d'Astronomie. Les mêmes vieillards y donnaient des consultations sur tout ce qui touche à ces deux branches de science pratique. Tout le monde y était admis. Des cérémonies fort étranges y prenaient place lorsque la tribu allait partir en guerre.

Le Dieu du foyer, *Kahukura*, était solennellement apporté par les *tohungas* au milieu de l'assemblée. Là, chacun venait lui offrir son présent de propitiation. C'étaient des paniers de taros et de Kumaras, du gibier, du poisson, des manteaux de cérémonie, des armes de toute sorte, etc. Puis les *tohungas* revêtaient l'idole de deux vieilles défroques par dessus lesquelles on arrangeait tant bien que mal des habillements plus riches, frangées avec du poil de chien ou des plumes de Kiwi. Durant toute cette cérémonie, le peuple ne cessait de prier à sa manière, chantant des hymnes sauvages et dansant les plus effroyables *hakas*. Quand leurs sarabandes avaient pris fin, Kahukura était dépouillé de tous ses vêtements; et la masse de la tribu se retirait pour vaquer à ses occupations usuelles. Les *tohungas*, restés seuls avec l'élite des guerriers, s'emparaient alors du Dieu, l'élevaient sur leurs épaules, et le portaient ainsi processionnellement autour du *marea*, pendant que d'autres accaparaient tous les présents et offraient comme en compensation, de la pâte de fougère, dont ils se barbouillaient la figure. Sous aucun prétexte, cette cérémonie ne pouvait être interrompue; on la continuait jusqu'à l'aurore. Tous alors retournaient au Wharekura, et là, allumant le feu sacré, y faisaient cuire un peu de fougère. Quand cette *nourriture* des *braves* était prête, tous les guerriers s'alignaient sur un seul rang; le plus ancien *tohunga* passait alors devant eux, faisant respirer à chacun le parfum de l'ambroisie nouvelle; le dernier de la ligne, un vieillard, devait seul y mettre les dents pour faire disparaître le *tapu* du milieu de la tribu.

(1) Voir le n° du 12 mai.

Dans cette école d'agriculture, on le voit, le programme ne se bornait pas à l'enseignement des sciences agronomiques; il comprenait en même temps celui de mille secrets et ruses pour trouver des vivres, piper du gibier, attirer du poisson, etc., etc. Et comme la chair humaine, en ce temps-là, était un des régals les plus recherchés de ces pauvres peuples, on en vint à étudier l'art de la guerre et la manière de se servir des armes qu'ils possédaient déjà : le *patiti*, le *panekeneke*, le *tao*, la *taiaha* (*Voir la gravure ci-dessous*), la *tewhatewha*, etc., etc. Dans les mains d'un Européen, ces armes feraient songer à des hochets d'enfant; dans les mains d'un guerrier *maori*, ce sont des instruments terribles de vengeance et de destruction.



Te Hapimana, chef maori, armé de la *taiaha*.

Le croirait-on ? Au Wharekura, il y avait même un cours régulier d'astronomie et de métérologie. Ce n'était pas le moins fréquenté. Chaque année, il avait lieu et durait environ trois mois. On y apprenait le nom et la position de chaque étoile et constellation, l'influence que chacun des corps célestes exerçait sur la vie humaine, sur le climat, les récoltes, la chasse et la pêche. On s'y pénétrait aussi de mille idées superstitieuses touchant les événements futurs, les guerres à livrer, les visites à faire ou à recevoir.

Des prescriptions très sévères pesaient sur tous ceux qui suivaient ces austères leçons. Il leur était absolument défendu de parler à qui que ce soit en dehors de l'école, de dormir pendant la nuit, et de s'occuper d'autres choses que du but de leur recherche. Chaque fois que la nécessité les contraignait à ouvrir la porte de l'école, ils devaient se hâter de prononcer à haute voix certaines prières ou incantations; nul n'aurait osé s'en dispenser, car c'eût été attirer sur l'école les colères divines.

Les mystères du Wharekura seront une révélation pour plusieurs. Qui se serait jamais imaginé trouver chez des peuplades barbares toute une organisation universitaire? Et, au milieu du fatras de superstitions et de pratiques puériles que nous venons de décrire, qui n'entrevoit une multitude de souvenirs judaïques ou même évangéliques ? Qui a inspiré à nos Polynésiens ces idées de baptême, de communion et de consécration, que nous avons remarquées dans les rites de Wharekura ? Où nos Maoris néo-zélandais ont-ils puisé ces notions de jeûne et de sacrifice, de prière et de feu sacré, de rameaux verts, d'aspersion publique et même d'exorcisme, que nous observons çà et là durant leurs singulières cérémonies ? Ce sont là autant ce questions que j'aime à poser aux contempteurs de nos saints Livres et aux ennemis de notre foi. Si on admet l'unité d'origine des races humaines et si on souscrit à l'opinion déjà émise par plusieurs que les Polynésiens ont eu, avant leur migration dans les îles du Pacifique, une certaine connaissance de la loi évangélique, je n'ai aucune peine à comprendre comment peu à peu ces notions ont été obscurcies et altérées.

Mais si on veut prétendre que l'homme a apparu sur ces îles lointaines sans Création et sans Providence divines, si on veut supposer avec d'autres auteurs modernes, plus avides de fantaisie que de bon sens, que la Polynésie était déjà peuplée longtemps avant la promulgation de la loi judaïque, je suis tenté de m'insurger et de crier à la sottise et à l'ignorance.

Partout le témoignage de la coutume est invoqué en faveur des origines d'un peuple, et ce témoignage est remarquablement éloquent. Or, il dépose clairement que c'est du côté de l'Inde, de l'Assyrie et de la Judée qu'il faut chercher la route des migrations malaises et polynésiennes ; de plus, il semble probable que la date du départ de la première migration ne doit pas être reculée au-delà des premiers siècles de l'ère chrétienne. Comme, d'autre part, on ne peut découvrir dans les usages polynésiens rien qui rappelle le Mahométisme et que, dès 1278, le Croissant régnait en souverain sur les archipels de la Malaisie, il faudrait conclure que l'exode des tribus polynésiennes eut lieu peu de temps après la prédication de S. Thomas et de S. Barthélemy dans l'Inde, et, dans tous les cas, avant l'apparition de l'Islam sur les terres malaises.

∴

Cette conclusion était le but que je m'étais proposé en racontant les « Mystères de Wharekura », tels que je les ai entendu moi-même expliquer aux vieillards de la génération présente. Quelques-uns d'entre nos vieux Maoris ont subi toutes les épreuves de cette initiation mystique. Encore quelques années, et ils auront disparu, emportant avec eux dans la tombe les derniers souvenirs d'un passé qui n'est plus. Il était temps de songer à consigner quelque part ces traditions d'un peuple qui s'éteint, afin que les survivants puissent les relire un jour, et bénir Celui qui reste, en dépit des erreurs et des vices de la pauvre humanité, l'éternel et immuable objet de son culte !

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

R. P. Ray,
De la Société des Missions Africaines de Lyon, préfet apostolique de la Côte-d'Ivoire.

Un télégramme daté du 13 mai annonce la mort du R. P. Matthieu Ray, préfet apostolique de la Côte-d'Ivoire, né à Saint-Hilaire-la-Croix (Puy-de-Dôme), le 8 avril 1848, décédé à Grand-Bassam le 13 mai 1899.

Avant de diriger la mission de la Côte-d'Ivoire, le R. P. Ray avait passé plusieurs années au Cap de Bonne-Espérance. Rentré en France en 1882, il s'embarqua ensuite pour le Bénin où il demeura jusqu'en 1895. Nommé, en juillet 1895, préfet apostolique de la Côte-d'Ivoire, il partit le 1er janvier 1896 pour fonder cette nouvelle mission. On sait quel rapide développement elle prit sous son administration : elle compte déjà sept stations. Le regretté défunt venait d'établir à Grand Bassam les quatre premières religieuses envoyées de Lyon à la Côte-d'Ivoire lorsqu'il plut à Dieu de lui donner prématurément la récompense de ses travaux apostoliques.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un prêtre du diocèse de Montpellier .... 1.000 »
M. Garrigues, du diocèse d'Albi 4 95
M. Sautereau, du diocèse de Bourges, demande de prières. 10 »
M. Marchand, du diocèse d'Angers, en l'honneur de saint Antoine 3 75
Anonyme de St-Germain-en-Laye, diocèse de Versailles..... 10 »
Au nom de Mme Palous, du diocèse de Rodez .... 200 »
M. Voinet, du diocèse de Besançon .... 50 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Pénard, Saskatchewan).
Visitation du Puy .... 10 »
M l'abbé Gailleton, du diocèse d'Autun .... 10 »
M. Malenge-Debève, diocèse de Cambrai. Reconnaissance à saint Antoine de Padoue. Pour la guérison d'une famille..... 100 »
A. S. Troyes .... 20 »
M. et Mme P. M., et leurs enfants à Gand 104 90
Anonyme du diocèse de Lyon, demande de prières .... 10 »
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »

Pour une mission nécessiteuse (îles Gilbert).
A. G., Troyes .... 20 »
Anonyme de Soissons .... 10 »

Pour une mission nécessiteuse (île Marshall).
A. G., Troyes .... 20 »
En l'honneur de la Sainte Vierge, un anonyme de Caen.... 95 »

A Mgr Lesné, Perse.
E. G., à Saint-Germain, diocèse de Versailles .... 30 »

Au R. P. Rolland, Haute-Galilée.
E. G., à Saint-Germain, diocèse de Versailles .... 100 »
Un curé du diocèse de Lyon 34 40

A. M. Servanton, Bangalore.
E. G., à Saint-Germain, diocèse de Versailles .... 30 »

A Mgr Sabbag, évêque de St-Jean-d'Acre.
Une Alsacienne .... 100 »

A. M. Godec, à Alladhy, Pondichéry.
Anonyme du diocèse de Vannes, demande de prières .... 20 »

Au R. P. Antoninader, à Mogaiyur, Pondichéry.
M. l'abbé Lubiez Rowicki, Montpellier .... 20 »

A M. Maurice, à Villupuram, Pondichéry.
M. Simon Amblard, du diocèse de Viviers .... 10 »

Au R. P. Jean-Marie Descombes, Vizagapatam, pour son église.
En l'honneur de la Sainte Vierge, un anonyme de Caen.... 100 »

A M. Binder, Cochinchine septentrionale, pour les affamés.
E. B., diocèse de Saint-Brieuc, demande de prières .... 10 »
Ad majorem Dei gloriam, diocèse d'Amiens .... 5 »
Au nom d'une défunte du diocèse de Lyon .... 8 »

Pour M. Stœffler, Cochinchine septentrionale.
M. Jean Duhoureau, du diocèse d'Aire .... 20 »

A M. Dumond, Pé-tché-ly septentrional, pour la chapelle du B. Perboyre.
M. l'abbe Noisette, du diocèse de Verdun .... 5 »

A M. Corre, Nagasaki, pour ses lépreux et ses catéchistes.
M. l'abbé Lhuissier, du diocèse de Nevers .... 10 »

A M. Emile Lebel, à Yanagava (Nagasaki).
Mlles M. et N. Cressin, du diocèse d'Amiens .... 5 »

A M. Chapdelaine, Nagasaki.
En mémoire de Civandono, roi de Bungo .... 100 »

Pour les missions des Pères Blancs (Mgr Streicher).
En mémoire de Mme Fournier, Le Mans, demande de prières. 500 »

Au R. P. Castet, pour l'église de Faravohitra (Tananarive).
Anonyme de Lyon, demande de prières .... 100 »

A Mgr Crouzet, Madagascar sud.
Un curé du diocèse de Lyon 36 50

Pour les missions du Congo français.
Anonyme de Lyon, demande de prières .... 90 »

A Mgr Couppé, îles Marshall.
M. l'abbé Lhuissier diocèse de Nevers. .... 10 »
M. Leon Braun, diocèse de Paris .... 2 »

ÉDITION ALLEMANDE

Premier envoi.

A Mgr Lesné, Perse, pour les Arméniens 492 60
Au R. P. Galland, Mésopotamie, pour les Arméniens. 492 60
A Mgr Charmetant, pour les Arméniens 344 90

Total 1330 10

Deuxième envoi.

A Mgr Lesné (Perse), pour les Arméniens 1567 60
Au R. P. Galland, Mossoul pour les Arméniens..... 1477 85
A Mgr Charmetant, pour les Arméniens 1096 05

Total 4141 50

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





TERRITOIRE INDIEN (*Etats-Unis*). — PROUESSES ÉQUESTRES DES COMANCHES ; d'après un dessin du R. P. SAVINIEN, Bénédictin, ancien missionnaire au Territoire Indien (voir p. 245.)

LES MISSIONS AFRICAINES DE LYON

Au moment où nous mettons sous presse, une dépêche annonce à cette Société, si éprouvée déjà, une nouvelle des plus douloureuses.

Grand Bassam, 19 mai.

Pères Vigna, Teyssier, Sœur Damien morts. Mission brûlée.

Le laconisme de cette dépêche ne nous permet pas de savoir si, comme leur préfet apostolique, ces trois missionnaires ont succombé à la fièvre jaune, ou s'ils ont été massacrés. Cette seconde hypothèse semble plus naturelle à cause de la dernière partie du télégramme.

Quoi qu'il en soit, c'est la destruction presque complète d'une mission qui a coûté tant de travail et tant de dévouement depuis trois ans, époque de sa fondation.

— Le 22 mai, le T. R. Planque recevait du Dahomey une autre dépêche lui annonçant la mort de M. Mollier Louis, né en 1874 à Venthon (Savoie).

CORRESPONDANCE

SYRIE

Le patronage des enfants pauvres à Beyrouth, et en particulier les petits cireurs de souliers.

Le récit suivant complètera les renseignements que nous avons publiés il y a un an et demi sur la Congrégation des ouvriers de Beyrouth (Voir les *Missions catholiques*, du 1er octobre 1897). L'intérêt témoigné par nos lecteurs à cette œuvre si intéressante a engagé le vénérable religieux qui en est chargé à nous envoyer de nouveaux détails.

LETTRE DU R. P. MICHEL, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Beyrouth, le 26 mars 1899.

C'est le dimanche des Rameaux. Le jour est bien choisi pour vous parler des pauvres enfants de Syrie. Quand à pareil jour, il y a dix-huit siècles, Jésus passait au milieu de leur troupe naïve en les bénissant, eux, de leur voix fraiche, répondaient : « Hosanna au Fils de David ! » Le Sauveur aime encore à tirer sa louange de la bouche des enfants de l'Orient.

Les ménages d'ouvriers et de pauvres sont nombreux à Beyrouth, les salaires minimes, les parents soupirent après le moment où leurs enfants ne seront plus des bouches inutiles, où ils pourront, eux aussi, apporter leur obole et on les place dans les ateliers.

Quelques-uns vont aux écoles. Ce sont les privilégiés, les plus à plaindre aussi quelquefois. Leurs parents les veulent savants, savants à bon compte. Et comme les Protestants, les Russes, ont de belles écoles, où l'on trouve sans dépenses de bons professeurs et de beaux livres, les pauvres petits vont dans ces foyers d'hérésie et d'indifférence. S'ils n'ont pas le suprême malheur d'y perdre complètement la foi, du moins y court-elle bien des périls.

Comment atteindre ces petites âmes, comment les arracher à tant de pièges? En les enrôlant dans un patronage spécial.

⁂

Chaque dimanche, ils se donnent rendez-vous à la grande réunion de la Congrégation. A l'issue de la messe, c'est un spectacle de les voir déboucher sur le théâtre de leurs jeux. Au signal du maître, ils se précipitent tous, dans une bousculade générale, et, pendant un certain temps, au milieu d'un nuage de poussière traversé par le soleil, on ne voit plus qu'un mélange confus de haillons multicolores d'où émergent de bonnes faces épanouies. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel y sont représentées, mais quelle mosaïque bizarre! La manche, quand il y en a une ou quand elle est entière, pend souvent à une robe d'une autre étoffe. Pourvu qu'elle soit de couleur voyante, ils ne s'en drapent pas moins fièrement dans cette livrée grotesque. Quelques-uns n'ont presque qu'une chemise en lambeaux pour se couvrir. Les jambes sont nues, les bas sont un superflu que le pauvre ne se permet jamais en Orient. Deux petites planchettes à haut talon retenues par une courroie leur servent de chaussures. La plupart n'ont même pas ces sandales primitives. Leur pied s'est durci dès leur enfance sur les routes brûlantes et les rochers de la côte.

Il y a là des enfants de tous les métiers : menuisiers, cordonniers, teinturiers, tisserands, maçons, que sais-je encore? Les petits cireurs se distinguent entre tous par leur mine éveillée et l'inséparable petite caisse de bois blanc qui ne les quitte pas, même au jeu, et leur sert, tantôt de gagne-pain, et tantôt de tabouret ou d'oreiller pour dormir. Regardez-les, ces bons petits que vous avez appris à aimer, regardez-les groupés autour de moi; ils vous donneront une idée des autres. Ils ont sur eux toute leur richesse, je puis vous l'assurer. Ils ne seront beaux que le jour de leur Première Communion quand, grâce aux aumônes qui leur viendront de France, ils pourront s'avancer, vêtus de leur robe blanche pour participer au festin de l'Agneau sans tache. Ce jour-là aussi, ils arrivent à peu près débarbouillés. Mais ce n'est pas l'ordinaire. On dirait qu'ils cirent avec autant de soin leurs mains et leurs frais visages que les souliers de leurs pratiques.

⁂

Et quand tout ce petit monde s'est bien agité, bien bousculé dans une joie intense, la cloche du catéchisme retentit. Chacun alors de se rendre en toute hâte dans sa division. Il y en a plusieurs. Car tous n'ont pas la même science, ni les mêmes moyens. Aux tout petits on apprend le *Pater*, le *Credo*, les Actes. Il faut même les enseigner quelquefois à de grands garçons dont l'éducation religieuse a été complètement négligée. Les Petits Cireurs, comme de juste, forment une catégorie spéciale, non la moins sympathique, ni la moins intelligente.

Bien entendu, il faut se mettre à la portée de ces intelligences enfantines. Les catéchistes ne manquent pour cela ni de zèle, ni de talent. Ils se rappellent que Notre-Seigneur, le Divin Modèle, s'adressait aux Orientaux en paraboles. Et c'est encore avec des paraboles, de petites histoires, qu'ils captivent ces imaginations si vivantes.

Une foule de questions viennent d'ailleurs les interrompre à tout moment : les enfants font l'application de tout ce qu'on leur dit à leur vie quotidienne. Et alors, ce sont mille interrogations, mille cas de conscience, pas très compliqués, c'est vrai, qu'on pose au pauvre catéchiste.

Quelquefois, dans ces cœurs simples et qui rencontrent pour la première fois Jésus au seuil de leur adolescence, la vocation à la vie religieuse germe tout à coup; c'est l'exception, il est vrai. Mais tous du moins emportent un fondement sérieux de vie chrétienne.

⁂

Des infidèles qui veulent s'éclairer fréquentent nos catéchismes. Je vous citerai un exemple : celui d'un jeune homme de 25 à 30 ans. Sa naissance l'a fait druse. Mais il veut se convertir. Il habite un petit village du Liban. Il doit faire cinq heures de marche chaque dimanche pour venir trouver chez nous le pain de la vérité dont il a faim. Le soir même, il reprend la route de la montagne, toujours à pied. Eh bien, voilà quatre mois qu'il continue ce pieux manège. Et maintenant, il sait bien tout son catéchisme, il en a même acheté un exemplaire qu'il ne cesse de lire et de relire pour l'apprendre par cœur; il s'est aussi procuré un livre de prières. Il va à la messe, au sermon, il s'impose même des jeûnes. Il soupire après le baptême que nous différons de lui

donner pour l'éprouver davantage. Une fois chrétien, il espère convertir toute sa famille.

Il y a encore d'autres égarés, dont l'œuvre s'occupe. Le croiriez-vous? Le quart de nos enfants appartient au schisme. L'indifférence de leurs parents les laisse venir jusqu'à nous, et le bon grain qui est semé pour tous germe aussi, tôt ou tard, dans leurs âmes. Nous leur devons toute la vérité et, avec les ménagements que la discrétion impose, nous la leur disons tout entière. Aussi, il n'est pas rare qu'ils renoncent à l'erreur et rentrent dans le sein de la véritable Eglise. Et je ne parle pas des milliers d'enfants que les catéchismes ont arrachés aux écoles protestantes.

∴

Est-ce tout? Pas encore. Il n'est pas difficile d'entretenir dans le bien tous ces enfants, tant qu'ils n'ont pas fait leur première communion, et que nous les avons sous la main. Eux qui ne s'approchaient jamais ou presque jamais de la confession y prennent goût peu à peu : ces braves petits ne manquent pas, les samedis ou les dimanches soirs, de venir se confesser à moi.



SYRIE. — Les petits cireurs de souliers de Beyrouth ; d'après une photographie envoyée par le R. P. Michel.

Mais après ! Pauvres enfants, que vont-ils devenir? Que de périls les attendent dans l'apprentissage de la vie? Ne vont-ils pas revenir à leur état primitif de démoralisation ? Tout semble les y convier. Le milieu dans lequel ils sont appelés à entreprendre à leur tour la terrible lutte pour la vie est épouvantable parfois. La corruption de l'Islam et du schisme a jeté de profondes racines dans cette société cosmopolite. Il faut parfois des prodiges d'héroïsme pour s'arracher à cette boue envahissante.

Il faut mettre, autour de ces enfants si exposés, une barrière morale qui les préserve des sollicitations perfides. Nous nous occupons donc de placer nos petits catéchisés dans des ateliers chrétiens.

Mais tous, on le conçoit, n'ont pas ce privilège. Outre les mauvais exemples dont ils sont les témoins à l'atelier, ils retrouvent le soir, une fois qu'ils en sont sortis, toutes les tentations de la rue. Ils n'y résistent pas toujours. Les mauvais compagnons les entraînent. On les voit s'éloigner des sacrements.

Je réunis un jour tous les jeunes gens sortis des catéchismes, je leur proposai de continuer à fréquen-

ter le patronage, où ils formeraient une catégorie spéciale. Ma proposition fut acceptée. Le dimanche suivant, ils étaient plus de 35, et leur nombre ne fait qu'augmenter. Ils ont même amené quelques-uns de leurs camarades à s'agréger à la Congrégation et c'étaient auparavant de vrais libertins. Tous les dimanches, après avoir assisté à la Messe, où je leur réserve une place d'honneur, ils se rendent au patronage, où ils entendent une lecture pieuse. Quand le temps me le permet, je viens moi-même leur donner quelques bons conseils.

***

Ce sont des résultats bien consolants pour le cœur du missionnaire. Il n'a qu'un regret, c'est de ne pouvoir ouvrir plus larges les portes des catéchismes et du patronage. Il lui faudrait du temps, des auxiliaires, des ressources surtout, pour attirer à nos catéchismes tous ces grands enfants. J'ai organisé des loteries, j'ai acheté pour eux des habits, des morceaux d'étoffes, des chemises, des tarbouches, que sais-je encore? Puis, le jour venu, et ce jour revient tous les cinq ou six mois, j'établis un bureau de vente, ou plutôt j'étale, sous leurs yeux avides, toutes ces richesses de la charité pour une loterie d'un nouveau genre. Ont-ils été fidèles aux réunions de la Congrégation et du catéchisme? Ils sont riches; et ils s'avancent fièrement avec leurs jetons de présence qu'ils vont échanger contre mes marchandises.

La joie éclate sur tous ces fronts. Elle se traduit à l'orientale : remerciements à leurs bienfaiteurs, pièces amusantes dont les cireurs font quelquefois les principaux frais, sauts et danses, jeux de triques, chants arabes accompagnés de la *derbaké* (tambourin), etc. Si vous les voyiez baiser affectueusement la main du Père ou de leurs catéchistes, leur offrir d'une façon touchante leurs petits services, comme de cirer leurs souliers, vous les aimeriez encore davantage, ces enfants du Bon Dieu, que vous aimez déjà tant, parce qu'ils sont pauvres, parce qu'ils portent sur leur front candide la béatitude et la bénédiction de l'indigence et de l'innocence naïve. Vos dons les ont déjà faits votre famille, votre famille lointaine et aimée.

Encore une fois, merci; et de nouveau sans crainte d'être importun, je vous demande de ne pas les oublier. Les premières communions approchent, et il faut habiller tout mon petit monde. Et puis mille projets se croisent dans ma tête. Nous n'avons pas encore atteint jusque dans ses profondeurs cette masse de pauvres que récèle Beyrouth. Les *petits barbiers*, par exemple, sont presque aussi intéressants que les *petits cireurs* et j'ai envie de leur accorder le même privilège et de leur donner une place spéciale dans ma vaste famille. Chaque centime que vous donnerez ira directement au bien d'une âme; et vous contribuerez ainsi à conserver sur cette terre de Syrie les glorieuses traditions de la charité catholique et française.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Mgr Joseph Higgins, auxiliaire de S. E. le cardinal Moran, archevêque de Sydney, a été nommé évêque de Rockhampton, siège devenu vacant par la mort de Mgr Cani.

— A été nommé évêque des Trois-Rivières (Canada) en remplacement de Mgr Louis Laflèche, décédé, M. François Cloutier, né à Sainte-Geneviève de Battiscan (Canada), chanoine et curé de la cathédrale des Trois-Rivières.

— A été nommé évêque de Meath (Irlande), pour succéder à Mgr Thomas Nulty, décédé, M. Mathieu Goffney, son vicaire général. Mgr Goffney, né en 1838, à Meath, a fait ses études au collège de Maynooth.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 19 mai, dix-sept missionnaires de la Société des Pères Blancs, se sont embarqués à Marseille : 1° Pour la Procure de Zanzibar, le R. P. Joseph Puel; 2° Pour Tchindé et le vicariat apostolique du Nyassa : les RR. PP. Guillemé Mathurin, Foulon Emile, Schœffer Georges, Guyard Georges, Monneraye François et le F. Lucien; 3° Pour Tchindé et le Haut-Congo, les RR. PP. Scheymans Jean, Butaye Achille, Colle Pierre, Rotsaert Charles, Weghsteen Joseph et le F. Benoît; 4° Pour Tchindé et le Tanganyka, les RR. PP. Randabel Jean, Hartman André, Halbing Burchard et Mariez Hilarion. — A Zanzibar se joindra à eux le Frère Rodriguez.

INFORMATIONS DIVERSES

Marseille. — Nous recommandons aux prières de nos missionnaires l'âme de M. de Garnier, de Cassis, qui a été toujours, par des dons anonymes et considérables, le bienfaiteur insigne de notre Œuvre. Dieu, qui seul a connu son inépuisable générosité, pourra seul le récompenser dignement.

Asie Mineure. — Le R. P. Dominique Chaurand, des Augustins de l'Assomption, missionnaire en Asie Mineure, écrit de Nicomédie, le 8 mai 1899 :

« Un mot seulement, c'est un cri de détresse. Une misère horrible règne dans les villages récemment convertis; j'ai pu m'en convaincre dans la longue tournée que j'ai faite après Pâques.

« Depuis les massacres, on ne permet plus aux Arméniens de sortir de leurs villages et de venir dans les villes pour gagner leur pain. Autour des villages même, les vignes et les mûriers sont bien souvent coupés et les champs sont ravagés. Heureux ceux qui ont du mauvais pain noir à manger! Beaucoup en manquent. J'arrive du village de Court-Deleny à 50 kilomètres d'ici, le mois dernier 23 personnes y sont mortes de faim.

« Que Dieu nous aide et nous envoie du pain! Beaucoup de malheureux viennent à nous et il faut les aider; encore la semaine passée 27 familles se sont converties à la foi catholique. Avec quelques ressources, nous pourrions en ce moment gagner plus de dix gros villages. »



Tché-Kiang (*Chine*). — Sœur Archenault, Fille de la Charité, nous écrit de Hang-tcheou, le 4 avril :

« Vous avez appris sans doute la terrible catastrophe dont nous avons été victimes à la fin de l'année dernière.

« Le 16 décembre, à 6 h. 1/2 du soir, l'explosion de la poudrière de la ville, située en dehors des murs, à peu de distance de notre établissement, a mis notre maison dans un état impossible à décrire.

« Deux fortes détonations suivies d'une secousse épouvantable ont provoqué l'effondrement des toits, des plafonds, des cloisons et d'une partie des murs ; les portes et les fenêtres ont été brisées et lancées hors de leurs gonds, tandis que d'énormes pierres étaient projetées au milieu des appartements. En quelques instants, notre maison, composée de six corps de bâtiments, n'était qu'un monceau de ruines. Heureusement les colonnes et charpentes ont peu souffert. Comment dépeindre notre frayeur ! Nous nous trouvions en pleine obscurité ; aux cris des personnes de notre établissement au nombre de 250, se joignaient les lamentations des gens du dehors, car la moitié de la ville a été anéantie. Enfin, revenues de la stupeur où nous avait jetées cet effroyable fracas, nous escaladâmes les décombres pour aller au secours de nos enfants et de nos malades, dont plusieurs étaient ensevelis sous les ruines. Tous ont été heureusement retirés sains et saufs avec quelques égratignures seulement. Que d'actions de grâces n'avons-nous pas à rendre au Bon Dieu pour la miraculeuse protection dont toute la maison a été l'objet. Tandis qu'en ville on ne peut dire le nombre de morts et de blessés qui ont été victimes de l'accident, nous en sommes quittes pour les dégâts matériels, il est vrai très considérables. Les Missionnaires aussi ont éprouvé les mêmes désastres. Pendant quinze jours nous avons dû coucher à la belle étoile.

« Les autorités de la ville sont venus se rendre compte de nos pertes et nous ont envoyé 1.250 francs d'indemnité qui, avec 800 francs d'aumônes, nous ont servi à recouvrir les toits, à remplacer les portes et fenêtres afin de nous préserver de la mauvaise saison, autant que possible, en attendant que la Providence nous envoie de quoi faire le reste. Nous avons différé jusqu'à ce jour de vous adresser notre supplique, espérant que les Mandarins nous donneraient peut-être encore quelque chose ; mais ils ont dépensé des sommes énormes pour dédommager toutes les victimes de la catastrophe et ils ne peuvent plus rien pour nous. Cet accident n'a heureusement pas compromis nos œuvres ; au contraire, elles vont en se développant de plus en plus. »

Voyage et aventures d'un Missionnaire

DANS LE FAR-WEST

Par le R. P. Savinien, *Bénédictin, ancien missionnaire au Territoire indien*

SUITE (1)

III. — Chiens de prairie. — Une rencontre dans la prairie. — Une Mexicaine parmi les Comanches. — Un baptême mouvementé. — Une néophyte intéressante.

Une particularité curieuse. Durant une partie de l'après-midi, nous traversons ce qu'on appelle ici une « cité de chiens de prairie ». Nous apercevons dans toutes les directions, aussi loin que s'étend le regard, des milliers de monticules. Ils sont hantés par de curieux petits animaux. Leur cri n'est qu'un glapissement faible comme celui d'un jeune chien à la mamelle. Ils se tiennent d'ordinaire sur leur monticule et, si l'on approche, ils plongent dans leur souterrain en agitant fébrilement la queue.

(1) Voir les nos des 12 et 17 mai et la carte p. 220.

∴

Il fallait bien que nous ayons notre petite aventure romanesque, Patrick et moi.

Nous avions campé à midi en pleine prairie, n'ayant pas trouvé un seul arbre à l'ombre duquel nous puissions faire bouillir notre café et nous reposer.

Nous avions repris notre marche monotone, lorsque nous apercevons à l'horizon un troupeau de chevaux sauvages, apparemment sans maîtres. Chose singulière, ces chevaux marchaient à la queue l'un de l'autre et décrivaient lentement autour nous un cercle immense. Patrick eut peur.

« — Où sont les Indiens ? » dit-il.

Je devinai qu'ils étaient couchés sur le dos de leur monture et nous épiaient.

« — Que faut-il faire ? » me demande Patrick.

« — Continuer simplement notre route, ne donner aucun signe de frayeur ou d'hostilité. »

Ce que je pensais arriva. Rassurés, les Indiens enfourchèrent leurs chevaux et vinrent droit sur nous. Ils étaient une quinzaine. On ne m'avait pas trompé en disant qu'ils sont beaux à cheval. (*Voir la gravure, p. 241.*) Quels hommes ! Quels mouvements vifs et gracieux ! Quelles belles poitrines et quelles belles têtes ! Et quelle animation de toute leur physionomie !

∴

Malheureusement je n'ai pas d'interprète ici et j'ai beau leur parler en anglais, en pottowatomie, ils ont beau me parler en comanche, nous n'arrivons pas à nous comprendre. Enfin j'en entends un qui fait une remarque à un autre en espagnol, ou plutôt en mexicain. Je m'empresse de leur dire en espagnol que je suis prêtre, que mes intentions sont toutes pacifiques, que je serais heureux de faire connaissance avec eux.

L'un des deux qui parlait mexicain me dit alors que sa mère est catholique et serait heureuse de me voir. Pendant que les autres vont continuer une battue de chasse qu'ils commençaient, il nous conduisit au camp.

Arrivé là, il nous installe sous une grande tente, au milieu d'une quarantaine d'autres et il me présente à un chef, en lui expliquant le but de ma visite. Nous fumons une pipe ensemble et nous voilà bons amis. Je distribue aux femmes et aux enfants des images et des médailles. Cependant notre jeune guerrier me dit que je dois rester sous sa tente, en faire ma demeure, tandis qu'il ira à cheval chercher sa mère qui se trouve à vingt kilomètres de là dans un autre campement.

∴

Le lendemain matin, dès sept heures, il était de retour avec sa mère, tous deux à cheval. La bonne femme vint se jeter à genoux devant moi, me prit les mains, les baisa avec ferveur, en versant un flot de paroles en mexicain.

Elle pouvait avoir cinquante ans et, après l'avoir considérée attentivement, je lui demandai :

« — Mais, vous n'êtes pas Indienne ?



« — *No*, *Padre*, me dit-elle. Je suis Mexicaine de naissance. Quand je n'avais que huit ou neuf ans, les Comanches firent irruption dans notre village; ils tuèrent tout le monde, excepté moi et une autre petite fille. Ils nous emmenèrent captives. Je fus adoptée et élevée dans la tribu. J'avais seize ans lorsque le Père de Smet, jésuite belge, passa au milieu de nous quelque temps. Il me fit faire ma première communion, me donna des conseils et m'encouragea à demeurer chrétienne. Je me suis mariée dans la tribu à un bon Indien qui est mort et que j'ai baptisé à ses derniers moments. De temps en temps j'ai vu des missionnaires, et mon fils sait quelle joie j'éprouve toutes les fois que je puis recevoir les Sacrements. »

Tout fut disposé pour la messe, sous une grande tente; et une vingtaine de sauvages y assistèrent debout, drapés dans leurs *blankets*, immobiles comme des statues. La bonne Mexicaine communia. Elle pleurait de joie, et moi et Patrick, nous pleurions d'attendrissement.

∴

Vers une heure de l'après midi, je fis le tour du camp, pour causer un peu aux hommes avec mon jeune ami comme interprète. De son côté, sa mère allait voir les Indiennes qui avaient des enfants en bas âge et qui voudraient bien s'engager à les faire élever dans une mission



TERRITOIRE INDIEN (*Etats-Unis*). — INDIENS CHANGEANT DE CAMPEMENT; d'après un dessin du R. P. SAVINIEN, Bénédictin, ancien missionnaire au Territoire Indien (voir le texte).

catholique le jour où nous en établirons une. Elle réunit ainsi seize enfants que je consentis à baptiser, sur cette promesse.

Jamais baptême ne m'a donné tant de mal à conférer. Les tout petits enfants sur les bras de leur mère, étaient assez tranquilles; mais la difficulté était de tenir en place ceux qui pouvaient déjà marcher et de les empêcher de se sauver au moment des diverses onctions.

Enfin, avec le temps et la patience, on vient à bout de tout; d'ailleurs, les femmes indiennes y mettaient une grande bonne volonté et m'aidaient à tenir tout ce petit peuple.

∴

J'en étais à peu près au milieu de ce long baptême lorsque la portière de la tente se soulève, et une jeune fille entre. Elle resta debout, suivant toutes les cérémonies avec un intérêt évident. Elle pouvait avoir 16 ans; son teint était rouge vif; elle avait une belle figure ovale, des yeux expressifs, de longs cheveux noirs et, drapée dans sa *blanket*, elle se tenait immobile comme une statue.

Quand tout fut terminé, elle s'avança et se mit à me parler en indien. La Mexicaine me dit alors :

« — Elle demande à être baptisée.



« — Cela me fait plaisir ; mais il faut lui expliquer que je ne puis baptiser, sans instruction préalable, que les petits enfants : les adultes doivent savoir leur religion.

« — Je la connais, répliqua la jeune fille.

« — Ah ! voyons un peu. Qui a fait le ciel et la terre ?

« — Le Grand-Esprit.

« — Combien y a-t-il de Grands-Esprits ?

« — Un seul ! fit-elle en levant un doigt.

« — Combien de différentes personnes du Grand-Esprit ?

« — Trois ! et elle leva trois doigts.

« — Comment s'appelle le fils du Grand-Esprit ?

« — Jésus.

« — Où est-il ? »

Elle me montra le crucifix sur ma poitrine.

« — Oui, c'est vrai, il est mort sur la croix ; mais où est-il en ce moment ?

« — Là haut ! » Et elle montra le ciel.

« — Que faut-il faire pour aller au ciel ?

« — Etre bon, aimer Dieu, ne faire de mal à personne.

« — Ceux qui font du mal, où vont-ils ?

« — En bas, en bas ! » me dit-elle en me montrant la terre.

« — Comment avez-vous appris ces choses ? »

Elle raconta alors qu'elle était orpheline seulement depuis deux ans. Avant de mourir, sa mère lui avait souvent répété toutes ces principales vérités de la foi chrétienne et lui avait dit que, un jour ou l'autre, un missionnaire visiterait le campement, qu'elle devait alors se faire baptiser pour pouvoir aller au ciel.



PETITE FILLE DU CHEF DES KIOWAS ; d'après une photographie.



ROSE PAREE POUR LE BAPTÊME ; d'après une photographie.

Je la baptisai sous le nom de Rose. (*V. la grav. ci-dessus.*) Daigne la glorieuse patronne de Lima protéger cette enfant ! Elle m'a bien promis de ne jamais épouser un Indien polygame.

Et voilà comment Patrick et ma bonne Mexicaine ont été parrain et marraine de dix-sept enfants.

⁂

En route pour Anadarko. Nous nous sommes détournés un peu trop à l'Ouest ; il nous faut, maintenant, aller vers le Nord-Est. C'est toujours la plaine ondulée, coupée de *creeks*, parsemée çà et là d'arbres rabougris. Les petites collines sont quelquefois dénudées ; on ne voit que du sable. Où peut bien se cacher le gibier, qui est, dit-on, abondant dans cette partie du Territoire ?

(*A suivre*).



DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Chez un bachelier chrétien. — Un coup de la grâce.— Difficultés à Hoiryeng. — Lettre au mandarin. — Réponse tardive et insuffisante.— Une drôle d'audience.

La descente de la montagne n'offre aucune difficulté, et s'opère en 40 minutes. Nous achevons de parcourir nos 40 *lis* (16 kilom.) dans la matinée, et nous arrêtons à Hpougsan à 11 h. 1 2 pour dîner.

Cinq *lis* plus loin, nous passons devant un hameau coquettement assis sur la rive du torrent.

« — Père, disent mes gens, c'est ici qu'habite le bachelier Nam, un fervent catéchumène. Si nous passons sans le voir, il ne pourra s'en consoler; vous feriez bien de mettre pied à terre et d'entrer un instant vous reposer chez lui.

« — Je vous connais, bons apôtres, vous n'êtes jamais pressés. Si nous nous arrêtons une minute dans cette maison, nous y serons encore dans deux heures.

« — Non certes, répondirent-ils en riant, nous repartirons incontinent : mais il est bon que cette famille vous voie et entende quelques mots de votre bouche. Ce catéchumène vit avec son frère aîné et son vieux père qui ne lui laissent pas un moment de répit depuis qu'il veut se faire chrétien. Votre présence encouragera le jeune homme et intimidera les persécuteurs. »

⁂

Je me laissai convaincre, et nous pénétrâmes dans la cour. Aussitôt le bachelier saisit la bride de mon cheval et nous invita à entrer chez lui.

« — As-tu encore tes parents? lui demandai-je après qu'il m'eût salué.

« — Grâce à Dieu, j'ai encore mon père.

« — Je le verrai avec plaisir. Et n'as-tu pas de frère?

« — Si, répondit-il en jetant un regard autour de lui; justement le voici. »

Le frère aîné, dont l'œil farouche brillait d'un feu sombre, fit un soubresaut comme un tigre pris au piège. Il avait espéré pouvoir satisfaire sa curiosité et s'esquiver ensuite *incognito ;* mais il était trop tard. Se voyant pincé, il fit contre mauvaise fortune bon cœur, et vint bravement me souhaiter la bienvenue.

« — Vous savez (1), lui dis-je, que votre cadet se prépare à embrasser la religion catholique. Il est convenable que deux frères n'aient qu'un seul cœur; j'espère donc que, vous aussi, vous deviendrez des nôtres.

« — On verra plus tard, répliqua-t-il d'un air rogue. Pour le moment, la religion est mal notée par ici, et il serait imprudent de s'y engager. »

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12 et 17 mai 1899, et les cartes, pages 191 et 225.

(2) Nous tutoyons généralement nos chrétiens parce que nous les regardons comme nos enfants, et les traitons en conséquence; quant aux païens, ce sont des étrangers pour nous, et nous leur adressons la parole selon le rang qu'ils occupent dans la société.

Flairant une menace de sa part et voulant en avoir le cœur net, j'ajoutai :

« — Que voulez-vous dire? Quelles sont les calomnies qu'on débite contre notre sainte religion, et qu'y a-t-il à craindre pour ses disciples? »

Il ne démasqua point ses batteries et se contenta de répondre :

« — Oh! moi, j'ignore ce dont on accuse les chrétiens ; mais les gens du village assurent que cette doctrine est prohibée, et ils sont bien décidés à expulser de la contrée tous ceux qui voudraient s'enrôler parmi vous.

« — La religion catholique n'est nullement proscrite, elle a des adhérents dans toute la Corée et même à Séoul, sous les yeux du gouvernement; moi-même, qui ne suis venu ici que pour prêcher, je voyage avec l'autorisation de l'empereur.

« — Je ne dis pas le contraire ; je ne sais pas, moi.

« — Eh bien, quels sont donc ces individus qui se permettent de menacer les chrétiens? Lorsque je raconterai cela au mandarin de Hoi-ryeng, il ne manquera pas de me demander les noms. Quels sont-ils donc? Je veux les connaître. »

A cette perspective d'une enquête inattendue, le pourfendeur des chrétiens amena pavillon, et resta coi. Il ne pouvait citer aucun nom, il n'était pas sûr, il croyait avoir entendu dire, etc.

Pour le noter en passant, ce vulgaire incident est la fidèle image de ce qui a lieu dans les hautes sphères consulaires et ministérielles : avec les Orientaux, si l'on veut avoir recours aux finesses de la diplomatie, on a généralement le dessous: mais, quand on va droit au but et qu'on parle ferme, les obstacles s'aplanissent et les difficultés s'évanouissent.

Pendant que je murmurais *in petto* cet apophtegme, le frère aîné discrètement s'éclipsa dans la cuisine et oncques ne le revis de la soirée, ce qui me fit mal augurer de sa future conversion.

⁂

Le principal adversaire nous cédant ainsi le champ de bataille, le bachelier introduisit alors l'auteur de ses jours. C'était un bon vieillard, assez vert pour ses soixante-dix-huit ans; mais qui, la figure impassible et les yeux mi-clos, semblait absolument privé de la vue, de l'ouïe et de la parole.

Après avoir en vain essayé de lui corner, sur un ton très élevé, quelques phrases de politesse dans le tuyau de l'oreille, nous continuâmes la conversation entre nous, c'est-à-dire Luc le chef des chrétiens du Nord, Joseph mon catéchiste et le bachelier qui reçut plus tard au baptême le nom de Jérôme. L'entretien roulait, comme de coutume, sur les grands sujets de la création, de la chute originelle, de la rédemption et de la destinée finale de l'humanité avec les moyens que l'Eglise met à notre disposition pour nous permettre de l'atteindre.

Soudain voilà le visage du bon vieux qui s'illumine : il fixe tour à tour chacun de nous et sort enfin de son mutisme. Sans en rien laisser paraître, il avait suivi avec intérêt tout ce que nous disions et, touché de la grâce, il fi-



nissait par se mêler à la conversation pour qu'on lui expliquât ce qu'il ne pouvait comprendre. Naturellement il avait ses petites objections, qu'il ne fut pas très difficile de résoudre, et notre homme commença sur le champ à faire le signe de la croix et à apprendre l'*Ave Maria*. Frappé de sa bonne volonté et en considération de son âge avancé, je lui promis de le baptiser le mois suivant, à mon retour, si, dans l'intervalle, il continuait de se préparer avec zèle.

∴

Sur ces entrefaites, cinq chrétiens du Nord, à la nouvelle de mon arrivée, viennent me rendre leurs devoirs et me donner des renseignements sur leur région. Les catéchumènes là-bas sont nombreux et fervents ; mais il s'est formé contre eux un parti puissant qui a juré leur perte.

Cette hostilité, après avoir sourdement grondé depuis le mois de juin, éclata en octobre dernier à l'occasion d'un bâtiment, sis dans la ville de Hoiryeng, qu'un chrétien avait acheté pour nous servir de lieu de réunion et de chapelle provisoire. Cette maison était fort convenable pour la localité; mais, comme elle était restée un certain temps inhabitée, quelques réparations étaient indispensables. Or les notables de l'endroit, vu l'usage auquel elle devait être affectée, en interdirent l'entrée au nouveau propriétaire et même, de leur autorité privée, y apposèrent les scellés. En outre, durant trois mois, ils abreuvèrent nos pauvres néophytes de toutes sortes d'outrages.

« — Je vous félicite de votre longanimité, dis-je aux envoyés. Mais comment se fait-il que vous ayez attendu jusqu'à ce jour pour me mettre au courant d'événements qui remontent si loin ?

« — Tout d'abord nous espérions pouvoir arranger l'affaire tout seuls sans vous donner l'embarras d'une intervention; puis, vous voyant si heureux de venir chez nous, nous pensâmes que vous aviez bien le temps de faire connaissance avec le revers de la médaille.

« — Cette délicatesse vous honore et je vous en sais gré. Néanmoins, si vous m'eussiez averti plus tôt, j'aurais fait donner par Séoul des ordres au mandarin et aujourd'hui tout serait prêt pour nous recevoir, tandis que, demain matin, en entrant dans la ville, nous n'aurons pas de pied-à-terre.

« — C'est justement pour cela que nous abordons maintenant la question. Si vous voulez bien écrire au mandarin, nous porterons la lettre ce soir, il donnera des ordres et demain tout sera prêt pour votre entrée en ville.

« — Je doute fort que cela aille aussi vite que vous semblez le dire. En tout cas il n'y a pas de temps à perdre. »

∴

Je dictai donc au catéchiste la lettre suivante :

« Il nam tong. 1er janvier 1898.

« Monsieur le Mandarin,

« Des affaires m'appellent à Hoiryeng. Pour les régler, un séjour plus ou moins long dans cette ville me sera nécessaire. Ne pouvant pas loger tout ce temps à l'auberge, j'ai prié un habitant de m'héberger chez lui. Il y a consenti volontiers; mais j'apprends que certains individus ont empêché le propriétaire de réparer cette maison et ont même eu l'audace d'y poser les scellés. Sans doute ces personnes ne savent pas que je voyage avec un passeport du gouvernement coréen : elles vont contre l'ordre de l'Empereur qui recommande à tous les fonctionnaires de me bien traiter et de m'accorder aide et protection. Je vous prie donc de les instruire et j'espère que ladite maison sera promptement habitable, car je dois arriver demain.

« J'aurais encore plusieurs choses à vous communiquer; mais ce sera pour notre prochaine entrevue, puisque j'aurai bientôt l'honneur de vous voir.

« Veuillez agréer, etc.

« L. Bret,
« *missionnaire apostolique français.* »

∴

Le lendemain, 2 janvier, nous continuâmes à suivre les innombrables zigzags de la rivière qui marquait notre route.

Enfin, après 35 *lis* (14 kilom.) dans un chemin encaissé que Borée balayait à outrance, en nous fouttant irrévérencieusement le visage, nous fîmes halte dans une auberge de Pong eu mi pour attendre la réponse du mandarin.

∴

La réponse n'arrive pas. Je veux quand même aller de l'avant — la *furia francese* — mes gens me disent que c'est impossible : il faut attendre. Cela se complique. Je prévois que les choses n'iront pas toutes seules et qu'il y aura des bémols à la clé.

Cela me rappelle l'histoire d'un de mes amis qui, comme votre serviteur, n'est pas très fort en musique. Nous nous étions arrêtés un jour devant l'étalage d'un marchand de pianos à Changhaï. Mon compagnon avise quelques nouveautés à sa convenance et veut absolument les acheter.

« — C'est fort bien, mon cher, lui dis-je; mais ce morceau me semble d'une exécution difficile pour un commençant. Voyez donc, il y a cinq bémols à la clé.

« — Bah ! répondit-il. Ça m'est égal : quand il y en a plus d'un, les autres, je les gratte. »

Eh bien, moi aussi, je crois que je vais avoir pas mal de bémols à gratter.

∴

Enfin, après s'être fait longtemps désirer, la réponse du mandarin finit par arriver et ne nous causa pas une médiocre surprise. En deux mots, voici sa teneur :

« J'espère que le grand homme Paik (1) a fait bon voyage. Vous voulez bien me dire que vous avez un passeport de Sa Majesté, daignez donc avoir l'extrême obligeance de me l'envoyer afin que j'y jette un coup d'œil. C'est avec plaisir que j'aurai l'honneur de recevoir votre précieuse visite.

« Kim ha yen,
« *prefet de Hoiryeng.* »

Comme courtoisie épistolaire, rien n'y manque; mais aussi comme finesse orientale, c'est parfait : politesse exquise, mais pas un mot de ma requête. Dans toute ma lettre une seule chose l'a frappé : j'ai un passeport, il veut le voir. Avec nos idées européennes, cela paraît tout naturel; mais ici c'est contraire aux coutumes. Si nous

(1) C'est mon nom coréen.



étions au Japon, où à chaque pas un gendarme vous requiert plus ou moins poliment d'exhiber votre passeport, je me soumettrais sans murmure à cette ennuyeuse formalité, parce que c'est reçu; mais, en Corée, c'est inouï. A la rigueur, sans doute, le mandarin est dans son droit, mais l'exiger trop strictement, n'est-ce pas injurieux, comme porte l'axiome juridique : *summum jus, summa injuria?* Enfin il n'y a pas à tergiverser : il veut voir mon passeport, il le verra; mais je ne peux pas m'en séparer, je le porterai moi-même.

∴

En route donc! Par un vent glacial qui souligne énergiquement les — 20° de mon thermomètre, nous achevons les 25 *lis* (10 kilom.) qui nous séparent de la fameuse ville de Hoiryeng. Déjà les remparts se dressent devant nous. Tout le long du chemin, de petits groupes de catéchumènes viennent à notre rencontre et nous formons une escouade d'une trentaine de personnes quand nous arrivons à la porte du sud.

Là, malgré la rigueur de la saison, une bande de curieux fait la haie : la malveillance se lit sans peine sur leurs visages étonnés. Ils obstruent le passage et, à notre prière polie de nous faire place, ils répondent par des injures et des menaces. Je pousse mon cheval en avant, la populace finit par se ranger un peu et mes gens suivent par la trouée.

Je me fais d'abord conduire directement à la maison que nous avons achetée; après avoir constaté qu'elle est inhabitable, je me rends au prétoire accompagné de la cohue. Là stationne déjà, dans la cour, une foule considérable, mais plus calme. J'avise un satellite et lui dis de porter au mandarin mon passeport en guise de carte de visite.

∴

Aussitôt celui-ci, entouré de ses assesseurs, s'avance sur le perron pour me recevoir et m'introduit au salon. Selon l'étiquette locale, nous laissons nos chaussures à la porte et nous nous asseyons *à la tailleur* sur les fines nattes qui recouvrent le parquet.



LE MANDARINAT DE HOIRYENG

Cependant, à ma profonde stupéfaction, le mandarin, les yeux fixés sur le document que je viens de lui remettre, demeure plongé dans sa lecture et ne semble pas se douter de notre présence. Il est 1 h. 57. Je respecte son recueillement et n'ai garde de le troubler. De mon côté, pour me distraire, je contemple la pose majestueuse — de mon... interlocuteur (?), je fais l'inventaire de l'appartement (jolis paravents, quelques livres, pinceaux, dépêches éparses sur une petite table, les inévitables sceaux de la préfecture, service à thé, des pipes, un crachoir et un... pot de chambre). Je dévisage les curieux qui se pressent debout sur le seuil de la porte ouverte pour assister gratis au spectacle de l'audience et comptent avec intérêt les clous de mes brodequins.

Quand cela a cessé de m'amuser, je consulte ma montre : elle marque un peu plus de 2 heures. Je dis alors au catéchiste que ce silence agaçait : « Je parie que le noble mandarin n'a jamais vu de passeport de sa vie; comme c'est la première fois, ça l'absorbe à un tel point qu'il oublie que nous sommes là. »

Le catéchiste — un vieux routier, ancien compagnon du P. Deguette, — n'était guère impressionné par la majesté du lieu; il partit d'un éclat de rire.

∴

Le mandarin leva la tête et voulut savoir ce que l'Européen avait dit de si spirituel. On lui traduisit mon observation. Aussitôt il replia le passeport, le déposa respectueusement sur la table et s'informa si nous avions fait notre voyage sans trop souffrir du froid.

L'occasion s'offrait d'elle-même d'entrer en matière — *in medias res*, comme disaient les anciens, — je la saisis par les cheveux.

« — Je vous remercie, répondis-je, nous avons fait un excellent voyage. Seulement vous conviendrez avec nous qu'il ne fait pas chaud; je ne vois guère la possibilité d'aller passer la nuit dans une chambre où l'on n'a pas fait de feu depuis quatre mois et dont portes et fenêtres sont ouvertes à tous les vents. »

(A suivre.)

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

Suite (1)

Quelques monuments littéraires des anciens Maoris.

Chaque peuple a sa littérature et sa poésie, conformes à son caractère et à son génie, au climat sous lequel son existence s'écoule, aux vicissitudes qu'il a traversées. Religieuses chez les Hébreux, les muses deviennent guerrières et ardentes chez les Grecs, puissantes et sévères chez les Romains, sombres et indécises chez les peuples du Nord, brillantes et passionnées chez ceux du Midi. A mesure que nous nous rapprochons de l'équateur, la forme et le coloris donnés par la pensée humaine à l'expression des idées

(1) Voir les nos des 12 et 17 mai.



et des sentiments se développent et s'affirment avec une exubérance de plus en plus marquée. Il semble que la nature extérieure de ces régions ensoleillées, en multipliant comme à loisir les gracieux paysages et les productions du sol, reproduise encore l'image de sa luxuriante fécondité dans les hardies métaphores et les vives allégories de leurs bardes et de leurs orateurs. C'est chez les Incas du Pérou, chez les tribus sauvages des bords de l'Amazone, chez les peuples nomades de l'Arabie, chez les Indous et les Javanais que nous rencontrons cette opulence, cette distinction de langage dont l'esprit et l'imagination restent charmés quand nous lisons les chefs-d'œuvre littéraires de ces peuples.

La même remarque s'applique à nos tribus polynésiennes.

Comparez, si vous voulez, les nuageuses élucubrations des philosophes teutons, ou les calmes dissertations d'un Normand, avec les discours des chefs Samoans assemblés en conseil, ou les chants de deuil de nos guerriers maoris pleurant la perte de leurs braves; il ne sera guère difficile de prononcer de quel côté se trouvent la passion, l'éloquence et la poésie. Chez les peuples d'Europe, ces talents admirables sont l'apanage de quelques natures exceptionnellement douées; là-bas, il semble, au contraire, que ces trésors appartiennent au premier venu, pourvu que les circonstances s'y prêtent. Ils sont rares, les Maoris et les Samoans, les Tongiens et les Tahitiens qui, mis en présence d'une imposante assemblée, ne sont pas capables de s'exprimer clairement, en termes choisis, souvent fort éloquents ou fort poétiques, et ne peuvent pas improviser un chant dithyrambique ou lyrique pour traduire leurs plus délicates pensées. Quand parfois un jeune chef veut faire prévaloir son avis, avec quel luxe de mouvements, oratoires, de riches comparaisons et d'appels passionnés, il sait préparer et assurer l'effet de son discours. Puis, vers la fin, s'il a un reproche à faire ou un argument à renverser, avec quel art il sait voiler et adoucir ce qu'il veut dire et cependant « *frapper* juste au défaut de la cuirasse ». Pour cela, souvent il fait appel à sa mémoire, citant par exemple quelques lignes d'un ancien chant où l'objet en discussion est mentionné défavorablement. Cela suffit, la cause est gagnée ou perdue.

Un peuple dont toute l'histoire n'est qu'une série de migrations, qui a passé des bords du Gange et de l'Iraouaddy aux rivages enchanteurs des îles de la Sonde, et qui s'est disséminé ensuite peu à peu à travers les archipels polynésiens, un peuple, favorisé par la nature, qui n'a eu à se préoccuper que de chasse et de guerre, de pêches et d'amusements, un peuple d'ailleurs vigoureux et ardent, plein de ressources et de talents naturels, doit être intéressant à étudier dans sa littérature et dans ses coutumes.

C'est ce que nous allons entreprendre pour le plaisir de nos amis et de tous ceux qui s'intéressent au triomphe de l'Evangile.

∴

Voici d'abord un noble échantillon de poésie religieuse comme nos Maoris la comprennent et la goûtent. L'auteur, un chef des plus illustres, nommé Peki Turoa, chante ainsi les origines du monde. En rapprochant cet hymne sauvage des premiers chapitres de la Genèse, on reste tout stupéfait des traits de ressemblance qu'on y découvre à chaque vers.

« Va, mon amour, retourne vers ta mère! Va, mon intelligence, pénètre aux sources de la vie, aux origines de ce monde où tu habites!

« Du principe éternel de la vie jaillit une pensée ; et la pensée de Dieu, cheminant dans l'espace, s'épanouit et fleurit en créations sublimes. Dans le vide, animé par sa présence, s'agitent des mondes nouveaux, enveloppés de ténèbres et remplis d'êtres mystérieux qui se développent sous l'impulsion divine.

« Ce sont des nuages qui roulent dans les profondeurs célestes, pleins de foudre et de pluie; ce sont des vagues qui s'épandent et se pressent, cherchant des rivages où elles puissent s'arrêter.

« Ce sont des astres éclatants qui s'élancent de tous côtés, illuminant l'abîme de leurs vierges splendeurs; ce sont des fleurs, des arbrisseaux et des arbres qui grandissent au sommet des îlots baignés par les eaux.

« Ce sont des reptiles et des poissons, des oiseaux et des animaux qui apparaissent de tous côtés, chacun dans son domaine propre; c'est l'homme enfin qui sourit et parle à ses innombrables sujets.

« O Tiki! ne sois pas sourd à la voix de ton Créateur! Devant tes pas, il a ouvert deux chemins : celui de la vie et celui de la mort. Sois fidèle! et jamais tes membres ne connaîtront les froides nattes de la mort!... »

Dans la Genèse, une figure des plus hardies représente l'Esprit divin couvant le monde sous ses ailes puissantes. La mythologie maorie nous offre quelque chose d'analogue. Ecoutez plutôt :

« Souffle, ô brise gentille du matin! souffle et balaie les vastes expansions du firmament, fatigue les ailes de Rupe, efface les traces de son chemin dans l'espace; que jamais plus il ne puisse, avec des ailes étendues comme une voile, naviguer dans les profondeurs du ciel! Voici que l'oiseau bienfaisant de Rua se prépare à prendre bientôt son essor! Le voici qui recouvre le monde de ses ailes protectrices; le voici qui s'élance vers le soleil et se baigne dans ses rayons vivifiants! Il aime la lumière et la chaleur. La connaissance qu'il a de toutes choses est son vêtement précieux; les horreurs de la nuit, seules, effraient sa puissance. »

On voit déjà dans ces vers poindre l'opposition du bien et du mal, la guerre des deux esprits. Qui sait même si ces paroles ne sont pas une lointaine allusion à la tradition du combat qui eut lieu au lendemain de la création des Anges?

Voici maintenant qui a trait au Paradis terrestre. Les divinités de l'Olympe réunies en conseil suprême délibèrent ainsi :

« Faisons maintenant un joli bosquet au milieu de l'île; multiplions-y les arbres les plus beaux et les fleurs aux senteurs les plus douces; et que ce soit le séjour de l'homme. Les coquillages vivent aux bords des eaux et ne craignent ni l'écume des vagues, ni le bruit des tempêtes. Les oiseaux perchent sur les arbres des forêts; les animaux se font des tanières et des abris. Mais nous, faisons le séjour de l'homme! faisons-le si beau qu'il bénisse notre ouvrage!... »

Avant d'aller plus loin, mentionnons cette étonnante généalogie, qui, toute bizarre et imparfaite qu'elle est, révèle une précision et un ordre admirables que le souvenir de la Genèse a pu seul inspirer.

« Au commencement était la Nuit. La Nuit enfanta la Lumière; la Lumière devint Immortelle, et du Néant possédé, du Néant enchaîné, du Néant fécondé, engendra l'Humide et le Sec (l'Eau et la Terre), l'Espace et le Temps. »

Passons maintenant à une autre pièce de poésie où nous verrons apparaître mainte allusion au Déluge et à la Tour de Babel. C'est une sorte d'élégie chantée par les tribus du Nord sur la tombe de leurs plus illustres chefs.

« Partez! adieu, lunes d'automne! Les dieux ont parlé, allumant des éclairs au sommet des hauts pics. Les ennemis de Tawhaki, actifs et innombrables, se sont rassemblés, comme des nuées d'oiseaux de mer, sur les sables du rivage. Puis, de colline en colline, de montagne en montagne, ils ont escaladé tous les sommets, le poursuivant de leur colère et de leur orgueil insensé. Mais voici que Tawhaki monte à son tour et atteint les sommets du ciel; il y trouve la présomptueuse prospérité du Grand Dragon; montant plus haut encore, il va allumer l'astre du soir et en faire resplendir les rayons fulgurants sur les crêtes de Puhikurangi. Quand la brillante étoile du matin jettera ses premières lueurs, la postérité du Grand Dragon sera précipitée dans les mers...

« Fuyez, ô morts, suivez la lune d'automne! cherchez, cherchez au loin un rivage où votre barque puisse aborder! Les dieux règnent souverains dans leur séjour inaccessible : notre lot à nous, c'est la souffrance, le deuil et la mort.

« Le déluge a cessé : une terre apparaît, nue et vierge... C'est Hawaïki, l'île sainte des ancêtres; à la cime de son plus haut pic reste fixée la barque de Paikea, l'heureux survivant. »

Ne vous semble-t-il pas que cette barque échappée au naufrage universel n'est autre chose que l'arche de Noé abandonnée par les eaux du déluge au sommet du mont Ararat?

∴

La tradition catholique de la chute des mauvais esprits paraît clairement énoncée dans le chant suivant, encore usité de nos jours pour exciter les combattants au carnage. Il est emprunté à la légende du dieu-homme Tawhaki. Au moment où ce héros fabuleux arrivait devant le village retranché où son ennemi Ururangi, le ravisseur de son épouse, s'était renfermé, la tradition maorie veut qu'il se soit écrié :

« Rassemblez-vous, ô armées célestes! rassemblez-vous des profondeurs de l'espace, accourez! Un malheur est imminent!

« Pour moi, surmené et épuisé de fatigue, je suis prêt à succomber... Mais toi, Dieu puissant de la guerre, ô Tumatan, fais flotter aux vents ta ceinture brillante, fais-la étinceler à tous les regards! Que les dieux vengeurs de mon droit me prêtent leurs dards meurtriers!...

« Où est ma lance de guerre! Est-ce en vain que je la brandis dans les airs? Où est ma hache de combat? Est-ce en vain que je l'ai aiguisée? O esprits mauvais! qui fuyez en révoltés dans les profondeurs de l'abîme, enseignez-moi à tromper et à meurtrir l'homme que je hais! Comme vous, j'étais heureux autrefois dans ma paisible demeure! Mais aujourd'hui, je ne rêve plus que vengeance! Car cet homme m'a trahi! cet homme que je poursuis, cet homme que je voudrais immoler, ô Tumatan, pour te l'offrir en sacrifice! Assiste-moi! augmente la force de mon bras, la vigueur de mes coups! Que ma colère, comme l'ouragan, passe, triomphante, sur les os écrasés de mon ennemi! »

Les chants guerriers de cette nature abondent dans la littérature maorie : tous se terminent par d'effroyables malédictions. Je ne m'attarderai pas à multiplier de pareilles citations; car « les Fleurs des Antipodes », visent à se faire remarquer plus par leur variété que par leur abondance.

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

S. M. A., Bruges........ 200 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (P. Michel, à Beyrouth).
Mgr Lépine, Gap........ 98 75
Anonyme du diocèse de Metz, demande de prières........ 12 50
Un prêtre aveyronnais........ 5 »
M. Degusseau, diocèse de Poitiers, pour ses parents défunts. 5 »
Une pauvre lingère, diocèse de Poitiers, pour sa mère........ 5 »

Pour une mission française nécessiteuse (Mgr Augouard).
Une abonnée du diocèse de Séez, avec charge de prières spéciales........ 500 »

Pour une mission française nécessiteuse (Mgr Adam).
Une abonnée du diocèse de Séez, avec charge de prières spéciales........ 500 »

Pour les affamés (Mgr Lesné).
M. Déthurens, du diocèse de Lausanne........ 8 »

Pour le baptême d'un enfant sous le nom de René-Marie (Mgr Clerc).
Anonyme de Paris........ 3 »

Pour le rachat d'une jeune fille chrétienne fiancée à un païen (Mgr Clerc).
Une mère chrétienne qui demande des prières pour elle et pour sa famille........ 100 »

A Mgr Fallize, Norwège.
M. E. Becq, Paris........ 5 »

Au R. P. Dominique Chaurand, Nicomédie, pour les Arméniens.
Mme la baronne de Dumast, Nancy, en souvenir de son fils Marcel........ 50 »

Au R. P. Rolland, Haute-Galilée.
Reconnaissance à saint Antoine de Padoue et demande d'une nouvelle grâce........ 5 »

Pour l'église de Notre-Dame du Spasme à Jérusalem (4e station).
Une abonnée belge........ 10 »

A Mgr Terzian, Adana.
Une abonnée belge........ 10 »

A Mgr Sabbag, évêque de Saint-Jean-d'Acre.
Une abonnée belge........ 12 »
S. M. A. Bruges........ 98 65

A Mgr Bardou, Coïmbatour.
J. G., diocèse de Lyon........ 5 »

A M. Picot, Bangalore.
Un anonyme du diocèse de Limoges........ 5 »

A Mgr Chouzy, Kouang-Si, pour l'église commencée par M. Bertholet.
Une abonnée du diocèse de Quimper........ 5 »

A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional.
J. G., diocèse de Lyon........ 5 »

A Mgr Favier, Péking.
Mme veuve Jamen, du diocèse de Lyon........ 5 »

A M. Chapdelaine, Nagasaki.
Un catholique pauvre, Arras........ 0 90

A Mgr Macaire, pour l'Eglise copte unie.
Anonyme du diocèse de Pamiers, demande de prières........ 20 »
Une abonnée belge........ 10 »

Au R. P. Castets, pour l'église de Faravohitra, Tananarive.
Un anonyme du diocèse de Limoges........ 5 »
M. l'abbé Besnard, du diocèse de Chartres........ 50 »

Aux Pères Jésuites du Zambèze pour le rachat de deux petits garçons à baptiser sous les noms de : Gabriel-Marie-Antoine et Gabriel-Raphael-Michel-Marie.
Anonyme du diocèse de Dijon........ 20 »

Pour les missions salésiennes de la Terre de Feu Mgr Fagnano.
M. l'abbé Besnard, du diocèse de Chartres........ 50 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*.

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





TERRITOIRE INDIEN (*Etats-Unis*). — CAMPEMENT DE WICHITAS ; d'après une photographie du R. P. SAVINIEN, Bénédictin, ancien missionnaire au Territoire Indien (voir p. 259.)

CORRESPONDANCE

MADAGASCAR NORD

Besoins de ce vicariat apostolique.

A son passage à Lyon, en partant pour la grande île africaine, Mgr Corbet avait promis de nous écrire dès qu'il aurait pris possession de ce nouveau vicariat apostolique. Le vénérable prélat a tenu parole et nous nous empressons de publier son intéressante communication.

LETTRE DE MGR CORBET, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT, VICAIRE APOSTOLIQUE DE MADAGASCAR NORD

Diégo Suarez, 21 avril 1899.

Depuis mon arrivée à Madagascar, j'ai parcouru toutes les provinces de ma vaste juridiction; je ne puis pas dire que je les connais en détail; toutefois j'en ai assez vu pour vous en parler par ma propre expérience.

Madagascar, qu'on appelait l'an dernier, en certaines réunions, la jeune France, la France orientale, n'a pas répondu, dans ces derniers temps, à toutes les espérances. La peste et la guerre y ont fait leur apparition et détruit momentanément la confiance.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, la peste a disparu et la guerre aussi : nous pouvons donc espérer de meilleurs jours. Cependant, pour être juste, il faut dire que jamais, aucun de ces fléaux n'a été bien terrible à Madagascar.

La peste n'existe plus et la guerre n'a jamais sérieusement existé. Il y a eu quelques assassinats, c'est vrai ; mais c'étaient des actes de vengeance personnelle plutôt qu'une insurrection réelle.

L'administration locale, abandonnée à elle-même pour le payement de ses nombreux et coûteux fonctionnaires et pour les travaux indispensables dans un pays qui ne possédait aucune voie de communication, a dû recourir très justement et transitoirement à des impôts extraordinaires. Les Malgaches trouvaient excrbitantes les taxes dont le gouvernement les chargeait; comme elles étaient en opposition avec les promesses qui leur avaient été faites, au

lendemain de la conquête, ils opposèrent de la résistance. Aussitôt quelques provinces furent déclarées en état de siège, on y organisa des colonnes militaires. Voilà toute la guerre.

Quoi qu'il en soit, cet état de choses nuit à l'action du missionnaire et produit un certain malaise.

∴

J'ai visité toutes les provinces de ma vaste juridiction, qui s'étend depuis le cap d'Ambre, au nord, jusqu'au dix-huitième parallèle. Partout on désire le missionnaire ; mais partout on est pauvre : la moisson est mûre; mais les ouvriers et surtout les ressources manquent totalement.

Les missionnaires sont établis dans la province de Diégo Suarez, au Nord ; dans celles de Nossi Bé et de Majunga, à l'Ouest; ainsi qu'à Sainte-Marie, à l'Est. Mais ces provinces sont très étendues et, au lieu de trois prêtres, il en faudrait plus de dix dans chacune. Les provinces de Vohémar, de Maroantsétra et de Fénérive, sur la Côte Est, n'ont jamais eu de prêtres; il y a des catéchistes et des instituteurs malgaches, en attendant que je leur envoie des missionnaires européens.

Jamais les missionnaires ne pourront personnellement évangéliser toutes ces contrées, il faut donc que nous ayons recours à l'apostolat de la presse. Mais, pour cela, il nous faut une imprimerie, afin de répandre, en très grand nombre, des *tracts* et des feuilles de propagande, dans la langue et le style qui conviennent à nos Malgaches du Nord.

Hélas! je n'ai pas de ressources et je ne puis en trouver autour de moi.

∴

Veuillez recommander aux amis de l'apostolat si nombreux en France, ma mission de Madagascar Nord. Ils nous rendraient surtout grand service en s'intéressant à la fondation et au soutien d'une imprimerie, devenue nécessaire, afin de préparer les voies aux missionnaires et d'atteindre, dès maintenant, les âmes abandonnées.

LES MISSIONS AFRICAINES DE LYON

Aucune dépêche n'est venue encore préciser les nouvelles que nous avons publiées la semaine dernière. Les missionnaires de Grand-Bassam ont été victimes de la fièvre jaune qui sévit à la Côte-d'Ivoire. Vraisemblablement, comme le remarque un journal de Paris, le bâtiment de la mission catholique a été brûlé par mesure d'hygiène, car très justement les précautions les plus énergiques ont été prises pour arrêter la marche de l'épidémie.

HAUT-NIGER (Afrique occidentale)

L'apostolat des religieuses au pays noir.

Rien de plus touchant que la lettre suivante; rien de plus propre à donner une haute idée du zèle des admirables auxiliaires du ministère sacerdotal dans les missions d'Afrique ; rien de plus capable de provoquer les pieuses générosités de nos lecteurs, en faveur d'œuvres si dignes d'intérêt!

LETTRE DE SŒUR JONAS, RELIGIEUSE MISSIONNAIRE, AU T. R. P. PLANQUE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON.

Je viens vous donner quelques détails sur notre pauvre Niger si éprouvé par la perte totale de notre belle Mission d'Alla et de quatre importants postes de catéchistes.

Une ville au Niger ne ressemble pas à une cité européenne. C'est une réunion de cases à toits plats, semées çà et là sans symétrie entre des bouquets de palmiers.

Si vous entrez sous un de ces toits, vous ne trouverez qu'un espace restreint où se réfugient bêtes et gens; le sol sert de table, de siège et de lit. Si votre visite a eu lieu au moment du repas, vous trouverez réunis autour de la même calebasse, les maîtres de la maison, puis, avec l'effronterie qu'engendre la familiarité, les chats, les porcs, les chèvres, les poules; les uns se servant de leurs doigts comme de couteaux et de fourchettes, les autres cherchant à saisir quelques bribes de festin!... Que de fois ai-je été invitée à partager l'appétissant *foufou* accommodé à l'huile de palme et au piment... Je vous laisse à juger de mon appétit et... aussi de mon bien-être. car entre chaque bouchée on sent une piqûre ici, une piqûre là, une démangeaison au dos, une autre à la jambe : puces, chiques, moustiques vous harcèlent et vous rendraient fous si le festin se prolongeait longtemps. Dans ces mêmes cases, les noirs enterrent leurs morts, et le cadavre est à peine recouvert de terre; aussi, il s'exhale du sol une odeur insupportable.

∴

Les noirs du Niger travaillent une espèce d'écorce d'arbre et s'en confectionnent des chapeaux, car le nègre commence toujours son habillement par la coiffure. Il faut le voir se pavaner gravement avec un chapeau large comme un parasol et une ceinture qui est loin d'atteindre les mêmes proportions!

Les *Okpas* ou chefs (et ils sont nombreux dans les villages, puisqu'il suffit d'avoir tué un homme pour obtenir ce grade) ne peuvent se livrer à aucun travail. On les voit assis devant leurs cases, dans le

sable, un bon feu allumé près d'eux, voire même un tison embrasé entre les genoux, l'œil fixé au loin, fumer leurs pipes pendant des heures entières. Bien manger, bien boire, danser, fumer, dormir et mourir le plus tard possible semblent être le but de leur existence.

Non loin d'un de nos postes existe une tribu d'anthropophages, et bien que ces cannibales aient l'air de nous regarder d'un air indifférent, nous n'aimerions pas à tomber entre leurs mains.

∴

Lorsqu'une épidémie éclate dans un village, les crimes et les sacrifices ne cessent que lorsque la fureur du dieu est calmée. Ces temps derniers, j'ai vu dévorer par les oiseaux une malheureuse esclave qu'on avait suspendue à un arbre afin d'obtenir la cessation de la guerre entre deux tribus!... Dans le même but, un enfant de 12 ans, chargé par les féticheurs de tous les malheurs de la ville, est attaché comme un animal et traîné sur les pierres du chemin. Au bout de deux heures de ce supplice, la malheureuse victime est jetée à l'eau aux cris de victoire de la populace!!!

Tout dernièrement, j'étais seule à la Mission, lorsque tout à coup une esclave franchit en courant la haie et se précipite à mes pieds :

« — Blanche, sauve-moi, on veut me tuer. »

Je n'eus que le temps de la cacher dans un coin, son maître arrivait. Il cria, tempêta; mais je l'écoutai sans mot dire. J'eus le bonheur de sauver cette pauvre négresse: le soir même, elle devait être sacrifiée afin d'assurer la bonne récolte des ignames.

∴

Rien de plus affreux que les cruautés commises aux funérailles d'un chef. La tombe creusée, on étend deux esclaves vivants sous le cadavre, puis deux en dessus, et l'on s'empresse de combler la fosse; la fête se termine par des danses. Il n'est pas rare non plus de voir des victimes clouées la tête en bas à des arbres autour de la sépulture de leur maître!...

Une horrible coutume du pays veut que l'enfant, dont la mère meurt en lui donnant le jour, soit enterré avec elle, ou coupé en morceaux et brûlé. D'autres fois, ces pauvrets sont exposés aux bêtes ou aux ardeurs du soleil dans des pots de terre en pleine forêt : le corps, replié sur lui-même, ne tarde pas à devenir cadavre s'il n'est auparavant dévoré par les animaux carnassiers!...

Chaque matin, la Sœur missionnaire va faire une tournée aux environs, priant Dieu de lui faire découvrir les bons endroits. Toujours à la piste d'un crime qui va se commettre, elle est là, usant de toute son éloquence, proposant ses maigres richesses pour pouvoir approcher de la pauvre victime et la ravir du moins à Satan, si elle ne peut l'arracher aux souffrances et à la mort.

∴

Les vieillards et les lépreux nous procurent aussi de douces jouissances. Il suffit que ces misérables ne puissent plus travailler pour que leurs familles dénaturées les jettent dans les broussailles.

Afin de les gagner à Dieu, nous avons pour eux un petit Refuge divisé en compartiments. Le mobilier de chacun se compose d'un lit formé d'une natte, d'un pot de terre cuite et de quelques calebasses. C'est de là que quelques âmes privilégiées, purifiées par la souffrance et le baptême s'envolent vers le ciel laissant leur place à de nouvelles misères. Nous rêvons un plus grand local et des ressources pour cette belle Œuvre des vieillards.

∴

Outre notre travail quotidien, il nous faut visiter régulièrement tous les mois les postes de catéchistes organisés dans les environs. Ce sont de rudes corvées pendant lesquelles dame délicatesse doit être foulée aux pieds. Il faut dans ces postes (Ibu, Ibusa, Okpanam, Oboro) coucher dans une case sans fermeture suffisante, sur des nattes, renouer connaissance avec des bestioles qui nous font souffrir le martyre et souvent manger le « foufou » dans la calebasse qui, quelques minutes auparavant, nous a été présentée pour rafraîchir nos visages et nos mains!

Les chemins qui avoisinent ces stations sont impraticables. Tantôt nous sommes dans une herbe haute deux fois comme un homme, tantôt il faut s'asseoir sur les troncs d'arbres pour passer de l'autre côté, écarter avec les mains les lianes et les broussailles qui nous déchirent le visage, descendre dans des fossés pour remonter ensuite et redescendre encore. Quand la pluie survient, nos robes ne sont plus blanches et nous ferions peur à nos amis de France s'ils ne savaient que nous ne revenons jamais de ces courses sans plusieurs baptêmes ou conversions à enregistrer.

∴

Nos catéchistes noirs, établis dans ces différents villages, en attendant que nous puissions nous y installer nous-mêmes, sont des modèles de dévouement.

Celui d'Ibusa, Jean-Baptiste, est un vrai missionnaire. Il parcourt le village tous les jours, va de cabane en cabane, baptise les moribonds, instruit les vieillards à domicile, trouve encore le temps de réunir les jeunes gens pour leur apprendre le catéchisme et emploie une partie des nuits à instruire ceux que des maîtres impitoyables retiennent au travail toute la journée.

La mère de ce zélé catéchiste, ancienne féticheuse, avait le cœur encore plus dur que la tête, ce qui n'est pas peu dire... En vain Jean-Baptiste lui parlait de Dieu et du baptême, la vieille sorcière faisait la sourde oreille.

Un jour, un mal terrible, la gangrène, se met à un pied; le fétiche consulté répondit que le cas était grave. Jean-Baptiste prévenu arrive, voit le danger et emmène sa mère à notre petit refuge. Pauvre bonne vieille! ses orteils tombèrent les uns après les autres, puis le talon, puis le pied, puis la jambe. Les vers pullulaient dans ses plaies. L'heure de la grâce sonna pour elle. A grands cris elle réclame le baptême. Nous nous empressons de faire prévenir Jean-Baptiste, afin qu'il ait la consolation de voir sa mère devenir chrétienne. Quelle scène touchante! Avec quels accents il lui parle de Dieu. Des larmes ruissellent sur les joues de la mourante qui reçoit le baptême et entre pour jamais en possession de l'éternelle félicité!

∴

J'allais oublier de vous parler de nos fillettes.

Nous en avons une quarantaine qui apprennent le catéchisme et les prières en langue du pays. Mais il faut toujours les flatter, leur donner des pagnes ou des coupons d'étoffe voyante, du tabac (ici les femmes fument comme les hommes). Mais que ne ferions-nous pas pour attirer et retenir ces petites sauvagesses qui sont l'espoir de la mission!

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande le Saint-Père a décrété l'érection d'un nouveau vicariat apostolique, en détachant le Laos du vicariat apostolique de Siam. Le vicariat du Laos aura pour limites à l'ouest, la ligne de partage des eaux du Ménam, de ses affluents et des rivières qui se jettent dans le golfe de Siam : au nord, la frontière de Chine; à l'est la chaîne des montagnes de l'Annam et du Tonkin, en laissant toutefois à la Mission de la Cochinchine orientale le territoire de la Mission des Sauvages et la région d'Atopeu; au sud, les limites actuelles de la Mission du Cambodge.

Le vicariat apostolique du Laos est confié au Séminaire des Missions étrangères de Paris et son premier vicaire apostolique est Mgr Marie-Joseph Cuaz, né le 8 décembre 1862 dans l'archidiocèse de Lyon et missionnaire au Siam depuis 1886.

Il sera prochainement sacré avec le titre d'évêque d'Hermopolis.

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — **M. Cadilhac, des Missions** Etrangères de Paris, nous écrit de Polur, le 25 avril 1899.

« Le district de Polur dont je suis chargé est immense et compte sept mille fidèles tous nouveaux chrétiens; en 1876, notre sainte religion était encore inconnue dans cette région. Mais les populations récemment engendrées à la foi réclament des soins spéciaux. Il faut éclairer leur intelligence, fortifier leur cœur et les former à la vie chrétienne.

« Si mes fidèles étaient groupés autour de Polur, il n'y aurait pas de grosses difficultés ; mais, disséminés au milieu de cent cinquante mille païens dans une soixantaine de villages, ils ne peuvent assister régulièrement aux offices et entendre mes instructions. Dans ces conditions il est nécessaire d'aller à eux. Malheureusement le missionnaire ne saurait être partout à la fois.

« Si du moins j'avais des catéchistes! Ils iraient dans toutes les directions, prépareraient le terrain, compléteraient l'enseignement des uns pour l'accomplissement des devoirs religieux, des autres pour la première communion, en un mot, feraient tout ce qui n'est pas exclusivement réservé au ministère sacerdotal. Pour moi, venant après eux, je n'aurais pour ainsi dire qu'à passer, reviser leur travail et parachever leur œuvre. Ainsi la besogne irait grand train, et cette chrétienté encore à ses débuts serait bientôt assez solidement assise pour défier les tempêtes.

« Mais hélas! tout coûte en ce monde et le catéchiste ne fait pas exception à la règle. Malgré son zèle parfois admirable, il ne saurait se passer de traitement. Sans aucune ressource personnelle, il doit gagner de quoi vivre. Oh! il n'est pas exigeant. Six ou sept francs lui suffisent. Le missionnaire peut compter sur lui à n'importe quelle heure du jour et de la nuit : il est toujours prêt.

« Je n'en ai qu'un; il m'a rendu d'inappréciables services. Dieu seul connaît la part qu'il a prise à l'instruction des six cents païens que j'ai baptisés depuis le mois de septembre. Ah! si vous me donniez le moyen d'en avoir plusieurs autres, quel bien se ferait ici!

« J'ai besoin de secours aussi pour mes premiers communiants. Mes chrétiens sont, à peu d'exception près, des parias. Leur situation rappelle celle du serf au moyen-âge, ou même de l'esclave dans l'antiquité. A certains égards même leur condition est plus lamentable. Le paria vit au jour le jour, sans réserve aucune, ne mangeant que lorsqu'il travaille. Abandonne-t-il sa tâche! Plus de riz ou, pour parler plus exactement, plus de *cambou* ou de *Kavarou*, graines qui constituent presque exclusivement sa nourriture, et qui sont au riz ce que l'avoine et l'orge sont au froment.

« Force m'est donc de nourrir les enfants qui s'éloignent quelques jours des champs, étudient la religion et se disposent à recevoir leur Dieu pour la première fois. Habitués aux privations, ils sont heureux avec deux ou trois poignées de graines quelconques. Quelques centimes me permettent de remplir leur estomac. Quelques centimes, direz-vous; mais ce n'est rien! Oui, ce n'est rien pour celui dont la bourse est garnie, mais c'est trop pour celui qui a dépensé jusqu'à sa dernière obole pendant la famine dont nous sortons à peine.

« A l'œuvre des catéchistes et à celle de la première communion, je dois ajouter celle des églises ou chapelles. Quand je vais séjourner dans un village, je m'installe sous une tente. Ce n'est ni luxueux, ni confortable; cependant un pauvre missionnaire s'en contente. Toutefois, ce qui est suffisant pour lui l'est-il pour le bon Dieu. Combien je suis triste de n'avoir pas même un hangar pour célébrer nos saints mystères, de me voir entouré de centaines de chrétiens qui restent en plein air pendant les offices et d'entendre les païens me dire : « Bâtissez « un temple digne de votre Dieu et nous viendrons l'adorer, « car votre Dieu est meilleur que les nôtres et votre religion « est trop belle pour ne pas être la vraie! »

Su-tchuen méridional (*Chine*). — M. Philippe Galibert, des Missions étrangères de Paris, écrit de Souy-fou à M. Sicard, curé de Guidal (Tarn):

« Il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit. Il ne faut pas vous en offenser; nous sortons de persécution et nous venons de passer près de cinq mois dans la plus lamentable des situations. Actuellement la paix est revenue; mais rien n'est encore conclu au sujet de la punition des coupables et de l'indemnité à accorder aux trois missions ravagées. En attendant que les autorités compétentes aient trouvé une solution, nous sommes occupés à rapatrier les chrétiens et à reprendre nous-mêmes position dans les postes que nous avons été forcés d'abandonner.

« Les élèves de mon séminaire ont été dispersés aux quatre vents du ciel; les bandits sont venus à plusieurs reprises pour s'emparer de ma personne; mais l'oiseau s'était envolé, ils n'ont trouvé que la cage vide, je me souciais peu de tomber entre leurs mains.

« Maintenant il s'agit de réunir à nouveau tout mon monde. J'ai lancé des lettres de convocation de tous les côtés, mais jusqu'ici je reste seul dans ma *barraque*, avec les domestiques. Il est probable que plusieurs de mes 35 élèves resteront à la bataille et ceux qui reviendront auront sans doute un peu pris l'esprit du siècle.

« Notre mission a été très secouée: toute la partie sud est complètement ravagée. La ville de Souy-fou a été assiégée et nous avons eu l'occasion de faire quelques bons actes de contrition, car nous n'espérions pas en échapper. Le Bon Dieu a eu pitié de nous et nous a sauvés. Un de nos prêtres indigènes a été fait prisonnier; il est resté un mois entier entre les mains des brigands; une directrice d'orphelinat et deux de ses élèves ont également goûté les douceurs de la captivité pendant 48 jours. Nous connaissons une douzaine de martyrs authentiques: d'autres chrétiens sont morts; mais nous ne savons pas encore dans quelles conditions. Nous avons onze sous-préfectures complètement dévastées. Tel est, en petit, le bilan de nos désastres.

« La mission du Su-tchuen occidental a été un peu plus épargnée que la nôtre, mais celle du Su-tchuen oriental a beaucoup plus souffert. »

Haut-Zambèze. — Le R. P. Joseph Moreau, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Haut-Zambèze, nous écrit de Chishawasha (Mashonaland), le 27 janvier 1899:

« Le 19 janvier, nous avons échappé à une véritable catastrophe. La pluie est venue avec un orage furieux. Le P. Biehler exerçait les enfants de la fanfare sous un hangar. Un coup de vent terrible abattit le toit de chaume saturé de pluie, ainsi que les poutres et une partie des murs sur la tête des petits musiciens. Ils auraient dû être tous tués. Emoi général; les pères et les mères des enfants accourent en poussant des cris. Quand tout fut calmé, nous vîmes que douze sur trente étaient plus ou moins meurtris; mais, par bonheur, pas de tués. Nous envoyâmes trois à l'hôpital.

« Mais ce n'est pas tout. Et la fanfare, cette magnifique fanfare qui avait été renforcée d'une grosse caisse, d'un cornet à piston, d'un trombonne, d'un tambour, récemment venus de Capetown! Oh! quel spectacle! La grosse caisse défoncée et brisee, les contrebasses aplaties comme des cymbales! Heureusement, nos excellents Frères ont des mains habiles; ils redonnent aux instruments endommagés leurs formes arrondies.

« Au moment où je vous écris, le P. Biehler et tous les enfants sont remis de leurs blessures. Aussi les instruments de musique ont-ils recommencé de plus belle après le repos forcé de huit jours.

« Les enfants ont des dispositions étonnantes pour la musique. Sous l'habile direction du P. Bichler, ils ont fait des progrès surprenants: ils surpassent, dit-on, la fanfare portugaise de Beira. Ils peuvent exécuter tout un programme. A Noël, ils nous ont donné un beau concert et une splendide représentation des Mystères de la Nativité. Vous ne sauriez vous figurer l'admiration, l'étonnement des auditeurs Mashonas.

« A la fête de l'Immaculée-Conception, nous avons eu vingt baptêmes d'adultes et quinze à l'Epiphanie. L'ouvrage ne nous manque pas, je vous assure; le samedi, j'entends plus de confessions qu'à Prescot. Les Mashonas ne font plus de difficultés pour laisser baptiser leurs enfants en danger de mort. La mission d'Empandeni va recevoir cinq Sœurs de Notre-Dame vers la fin de juin. Voilà un beau et large champ ouvert à leur zèle.

« Lundi dernier, Chishawasha était en fête: trois de nos ouvriers chrétiens se sont mariés. Malheureusement, le P. Biehler étant absent, la fanfare dut être muette. Les détonations des fusils en ont tenu lieu. Les nouveaux mariés ont tué une poule et une chèvre dont ils nous ont envoyé un gigot, cadeau fort apprécié ici où la viande fraîche est rare. Nos bêtes ont été toutes perdues dans la guerre des Mashonas. Nous avons acheté quelques vaches dernièrement, autant que nos modiques ressources le permettaient. »

Zoulouland (*Afrique australe*). — Le R. P. Rousset, des Oblats de Marie-Immaculée, nous écrit d'Emoyeni, le 30 avril:

« Vous devez sans doute vous demander si je songe toujours à la mission projetée (1), à l'endroit où tomba le malheureux Prince impérial. C'est un des plus ardents désirs de mon cœur. Il m'a toujours semblé que cette œuvre s'impose.

« Mais que puis-je faire sans des ressources extraordinaires?

« A la mission dont j'ai la charge en ce moment, près de 80 enfants fréquentent l'école. Je dois nourrir, habiller, entretenir en un mot, la plupart d'entr'eux. Ajoutez à cela les dépenses que nécessitent le maintien et le développement d'une mission.

« Je ne puis rien faire si des âmes généreuses ne viennent à mon aide. Je m'adresse encore une fois à toutes les personnes désireuses de contribuer à l'établissement d'un nouveau foyer d'évangélisation en Zoulouland, et ce foyer sera l'endroit même arrosé par le noble sang d'un Prince français. La somme de 6.000 fr. serait indispensable pour obtenir un terrain convenable et élever les bâtiments nécessaires. »

Etats-Unis. — M. Juillard, missionnaire de l'archidiocèse de Santa Fé, dont nos lecteurs n'ont certainement pas oublié la pittoresque étude sur le Nouveau-Mexique, nous écrit de Gallup, le 22 avril.

« Depuis mon retour ici, c'est tout au plus si je suis resté huit jours à Gallup. Nombre de prêtres sont morts pendant mon voyage en France, et à peine arrivé il m'a fallu commencer la visite de mes différents villages tant mexicains qu'indiens. Ma première tournée a duré trois mois, pendant lesquels il fallait prêcher matin et soir et confesser une partie de la nuit. Les fruits ont été consolants. Les 1000 francs que la Propagation de la Foi a bien voulu m'envoyer ont trouvé leur placement: chapelles à construire, chapelles à réparer, cloches à acheter, et le reste absorberaient vite une fortune.

« Mes pauvres Indiens de *pueblos* n'ont pas beaucoup changé. Au lieu de 3000, j'en ai maintenant 4500 grâce à l'addition faite à ma mission de nouveaux *pueblos*.

« De nombreuses œuvres absorbent actuellement mon attention: un des murs de mon église d'Adobe qui menace ruine, un nouveau toit à placer sur l'église, une petite maison à bâtir pour nous loger, mon vicaire et moi, puis un hôpital à construire, etc. Ce sont bien des choses à faire, et pour commencer, nous avons plus de 1000 francs de dettes, mais le Sacré Cœur, sous le vocable duquel la paroisse a été érigée, nous aidera.

« La prise de possession du siège métropolitain de Santa-Fe, par Mgr Pierre Bourgade, qui a eu lieu le 6 avril 1899, a montré une fois de plus combien vive est la foi des catholiques du Nouveau-Mexique, et combien sont profonds leur respect et leur vénération pour ceux que le Saint-Esprit choisit et désigne pour gouverner l'Eglise de Dieu. Tant du côté du clergé que du côté des simples fidèles, cette solennité a été encore une sorte de sanction populaire de la nomination faite par le Saint-Siège, de leur nouvel archevêque. »

(1) Voir les *Missions catholiques*, de 1898, p. 581.

Voyage et aventures d'un Missionnaire

DANS LE FAR-WEST

Par le R. P. SAVINIEN, *Bénédictin, ancien missionnaire au Territoire indien*

SUITE (1)

Départ précipité. — Le futur territoire d'Oklahoma. — Les Wichitas. — Accident. — Un homme affamé.

Anadarko est un centre de commerce relativement important. Il y a trois *stores*, ou magasins d'épicerie, une espèce d'hôtel, la maison de l'Agent et, à quelques milles l'une de l'autre, trois écoles du gouvernement, l'une pour les Wichitas, l'autre pour les Cheyennes et les Arrapahoes, la dernière pour les Kiowas. Il y a de plus, en ce moment, une compagnie de soldats sous les ordres d'un lieutenant. L'agent les a fait venir hier de Fort Reno. Il paraît que, la semaine dernière, un sorcier ou *Medecine man* (*voir la gravure ci-dessous*) avait persuadé aux Indiens qu'ils n'auraient plus de pluie pour faire pousser leur maïs, s'ils ne se débarrassaient des Blancs. Les indigènes, effrayés de cette perspective de famine, obéirent aux injonctions du sorcier et vinrent en masse incendier les campements *yankees* en jetant sur les toitures des flèches enflammées. La troupe arriva à temps, et la pluie aussi, pour dissiper les alarmes de part et d'autre. Toutefois les Indiens sont encore surexcités, et les petits pious-pious de l'Oncle Sam vont continuer de monter bonne garde.



SORCIER ou *medicine man*.

Cela me procure le plaisir de coucher dans un hamac, sous la tente, à côté du lieutenant R..., un brave garçon, le cœur sur la main, mais dont les mauvais livres ont gâté l'esprit. D'ailleurs, il donne à ses soldats catholiques toute liberté d'assister à ma messe, à l'école des Wichitas où une maîtresse est catholique.

∴

Nous fûmes obligés, Patrick et moi, de lever le siège en toute hâte et de partir, le 2 juin, sans pouvoir remercier mon hôte. J'ai laissé un mot d'écrit dans ma tente sur la table de campement.

Voici ce qui est arrivé :

Je ne devais partir que le lendemain. Mais, à mon retour de l'école des Wichitas, une pluie absolument diluvienne se mit à tomber; jamais, non jamais, je n'ai vu pareille averse : c'étaient des nuages tout entiers, des nappes d'eau, qui s'abattaient en trombes sur la terre. Patrick consterné vint me dire :

« — Père, la Washita, que nous avons à traverser demain, va enfler démesurément. »

Il n'y avait pas une minute à perdre si nous voulions ne pas être retenus prisonniers un temps indéfini. Atteler fut l'affaire de quelques instants. Quand nous arrivâmes au gué du Washita, cette rivière, d'allure si douce en temps ordinaire, était déjà un vrai torrent : nous eûmes toutes les peines du monde pour atteindre l'autre rive, tant les vagues et l'écume effrayaient nos chevaux. Enfin nous en fûmes quittes pour la peur.

∴

Nous voici maintenant en route pour Fort Reno. Nous avons encore la Canadienne du sud à franchir ; mais les pluies locales ne l'influencent guère : ce qui la grossit, c'est la fonte des neiges dans les Montagnes Rocheuses.

Il a plu encore toute l'après-midi et une partie de la nuit, et nous nous sommes arrangés pour dormir au fond du wagon l'un à côté de l'autre.

C'est sur le pouce que nous avons sommairement dîné et soupé hier; ce matin nous sommes tout heureux de pouvoir faire une bonne tasse de café. On nous a recommandé de prendre des repas chauds le plus souvent possible; car, dans un pareil voyage, on a besoin de toutes ses forces. Que deviendrions-nous si l'un de nous deux, ou même si l'un de nos chevaux tombait malade? Nous devons être à plus de cent kilomètres de Sacred Heart, en droite ligne; mais de la manière dont nous sommes venus, nous en avons fait plus du double et nous en ferons autant pour revenir. Dieu nous soit en aide!

∴

Après déjeuner, nous sommes d'avis d'attendre quelques heures pour laisser au soleil le temps de raffermir la terre détrempée. La marche est extrêmement pénible pour les chevaux et les roues du wagon enfoncent de dix centimètres dans la boue.

(1) Voir les nos des 12, 17 et 24 mai et la carte p. 250.





Sorcier déguisé

Je profite de cette halte pour prendre quelques notes.

En arrivant à Anadarko, je m'étais présenté chez l'agent. Nous eûmes ensemble une longue conversation. Il est surpris que je sois venu sans armes et insiste pour me faire accepter un fusil.

« — A quoi bon? lui dis-je. Nous n'avons pas le temps de chasser et nous n'en éprouvons pas le besoin. Pour ce qui est des Indiens, de deux choses l'une : ou bien ils seront pacifiques et alors nul besoin de nous défendre; ou bien ils nous attaqueront en forces tellement supérieures que nous ne pourrons que succomber. »

Il m'apprit que, quinze jours auparavant, les Indiens s'étaient saisis d'un blanc et l'avaient coupé en morceaux; il faut ajouter que le malheureux avait un gros crime sur la conscience : il avait outragé une jeune Indienne.

∴

L'agent me montra sur ma carte l'emplacement du futur Territoire d'Oklahoma et m'expliqua les vues du gouvernement par rapport à ce petit coin de terre, si insignifiant en apparence. Il me dit : « Ou bien on forcera les Indiens à s'y réunir tous pour former une espèce de confédération de leurs tribus en un seul corps politique, et les terres abandonnées par eux dans le reste du Territoire seront cédées aux blancs; ou bien on ouvrira l'Oklahoma aux blancs et on laissera les Indiens dans leurs Réserves respectives. Ce dernier parti est le plus probable; il semble que le gouvernement des Etats-Unis s'est réservé cet Oklahoma, absolument comme un coin à l'aide duquel il pourra fendre et désagréger le dernier refuge de ces pauvres sauvages, bien qu'on leur en ait solennellement garanti la possession « tant que l'eau coulerait et que l'herbe pousserait. »

Voilà encore un agent qui ne se gêne pas pour critiquer la conduite du gouvernement et qui trouve cruelle et souvent inepte la politique de Washington à l'égard des Indiens.

Bien que ce brave agent ne soit pas catholique, il me déclare qu'il serait heureux de voir attribuer aux catholiques une des trois écoles d'Anadarko, et il me parle avec admiration du *Bureau of Catholic Indian Missions*. Il n'est pas content des *Superintendents* de ses écoles, et à en juger par celle que j'ai vue, celle des Wichitas, il a raison. Elle m'a paru mal tenu, soit à cause de l'égoïsme, soit à cause de l'insuffisance des employés.

∴

Les Wichitas, comme les Comanches, se civilisent peu à peu, montrent une tendance marquée à abandonner la vie sauvage, et commencent à cultiver la terre. Un de leurs chefs, Kotz-a-to-ah (le bouclier fumé), est mort il y a quelque temps. Il avait sept pieds de haut; il était le meilleur guerrier et le coureur le plus rapide de toute la nation. Il lui est arrivé, à la chasse, de poursuivre le buffalo à pied, de le rattraper et, tout en luttant de vitesse avec lui, de le tuer d'un coup de lance.

Les Wichitas que j'ai vus à l'Agence sont des hommes beaucoup plus beaux que les Comanches. Ils sont grands et se tiennent bien droit; leur démarche n'est pas disgracieuse;



Type wichita.

leurs traits sont réguliers; quelques-uns ont une chevelure abondante qui leur descend jusqu'au milieu du dos. Comme ils ne comprennent ni l'anglais, ni l'espagnol, et que nous n'avions pas d'interprète, notre conversation ne fut pas très instructive. Toutefois ils m'entouraient et me regardaient curieusement : je leur montrai mon crucifix et leur fis le signe de prier, en joignant les mains et levant les yeux au ciel. L'un d'eux comprit sans doute qu'il était question du Grand-Esprit, car il me fit l'exclamation indienne : « Ah-oh ! ah-oh ! », en me frappant amicalement sur l'épaule. Je leur donnai, en les quittant, une poignée de main à tous, et ils y répondirent comme auraient pu faire des gens civilisés. Quand ils sont enveloppés de leurs *blankets*, comme ils aiment à s'y draper, même en allant à cheval, ils ressemblent à des Arabes.

∴

Le soir du 2 juin, un grave accident est arrivé, le timon du chariot est cassé. Le peu de chemin que nous avions fait dans la journée était horriblement mauvais : nous ne sortions d'un *creek* que pour retomber dans un autre, avec des cahots capables de disloquer une voiture bien plus solide que la nôtre.

Le 3 juin, le désastre était réparé, notre nouveau *double tree*, taillé à coup de hache, tiendra bon jusqu'à Fort Reno.

Toute la nuit un loup nous a harcelés et empêchés de dormir par ses espèces de glapissements continuels. On le voyait clairement sur un petit monticule. Ah! si j'avais eu un fusil !

Le soir même, nous atteignons la Canadienne. Le fleuve roule au fond d'une gorge profonde, au milieu d'un paysage vraiment grandiose.

Il nous a fallu descendre le versant sud de la vallée, avec des précautions inouïes, pour ne pas casser de nouveau notre wagon ou blesser nos chevaux. Grâce à Dieu, la traversée de la Canadienne s'est effectuée dans les meilleures conditions.

Une fois de l'autre côté, nous avons gravi le versant nord, lentement, péniblement, poussant à la roue pour aider les chevaux. Enfin, on s'arrête pour souffler un peu.

∴

Un cavalier indien, enveloppé dans sa blanket, arrive précipitamment sur nous. Je lui tends la main en signe d'amitié; il met la main sur son estomac : j'en conclus qu'il a faim. Nous arrêtons le convoi et je dispose tout pour le souper. Le pauvre diable dévorait les victuailles des yeux, et avait l'air de me trouver bien lent dans mes préparatifs. Il fit largement honneur à la viande, dédaignant le pain et les pommes de terre. Quand il fut repu, il sauta en selle.

Je lui demandai où était Fort Reno; il m'indiqua de la main la direction et me dit par signe que nous avions encore pour une demi-journée de voyage. Pour me faire comprendre cela il me montra le soleil; puis, indiquant l'Orient il décrivit avec son doigt le parcours de l'astre jusqu'à midi; c'était aussi simple qu'expressif. Puis il disparut rapidement et silencieusement, comme il était venu.

(*A suivre*).

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Fin de l'audience. — Population mal intentionnée. — Première messe célébrée à Hoi-ryeng. — Une tournée en ville.

Le mandarin commençait à nous témoigner quelque intérêt, lorsqu'une remarque partie de l'assistance me fit tourner la tête. Mes yeux rencontrèrent un homme au regard faux, qui disait d'un air patelin :

« — Au sujet de la maison, il y a un moyen bien simple d'arranger la chose. Faites appeler le vendeur, demandez-lui s'il consent au marché : si oui, la maison est à vous, faites-en ce que vous voudrez ; sinon, vous n'avez pas le droit d'y entrer. »

Il va sans dire que le coquin avait, à l'avance, fait la leçon à l'ancien propriétaire.

« — Quel est cet individu qui a trouvé cette idée lumineuse? demandai-je au catéchiste.

« — C'est le substitut.

« — Eh bien! dis à Monsieur le substitut que pour le moment, j'ai l'honneur de parler au mandarin ; tout à l'heure, si on lui demande son avis, il pourra le donner. Quant à la maison, elle a été vendue en bonne et due forme depuis plus de quatre mois, l'argent a été versé, les titres de propriété ont été livrés : inutile de revenir sur le fait accompli. Pour le moment, je n'ai qu'une question à poser au mandarin : « A-t-il, oui ou non, le pouvoir et la vo-« lonté de faire respecter notre vie et notre propriété dans « la ville de Hoiryeng? »

∴

Au lieu de la réponse catégorique que je désirais, le mandarin nous fit servir quelques tasses de thé et appela les notables. Ceux-ci vinrent se ranger dans la cour et s'agenouillèrent au premier plan, la foule se tenait debout par derrière. Sur le perron étaient accroupis les secrétaires de la préfecture, et tandis qu'un héraut, à haute et intelligible voix, répétait, toutes les deux ou trois phrases, sans hésiter jamais et en les ornant même un peu, les paroles du mandarin.

Celui-ci leur montra à tous mon passeport et, pendant près d'une demi-heure, leur fit une allocution qui peut se résumer en ces termes :

« Un traité a été conclu entre la Corée et la France; le grand homme ici présent est en règle; maintenant que vous avez vu son passeport, si vous lui susciter des obstacles, l'affront atteindra ma personne et rejaillira sur notre empereur lui-même. Qu'avez-vous à répliquer? »

Les notables frappèrent du front le sol gelé de la cour et répondirent en chœur :

« — Nous ne savions pas; veuillez nous pardonner, nous avons mal agi par ignorance. »

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17 et 24 mai 1890, et les cartes, pages 191 et 225.



Je m'étais levé pour ne pas perdre un détail de la scène si intéressante qui se déroulait devant moi.

« — Vous entendez, me fit remarquer le mandarin, ils reconnaissent leur faute et implorent votre indulgence.

« — C'est bien, dis-je en élevant la voix, je suis satisfait et tout disposé à oublier le passé; mais ne recommencez pas : à l'avenir vous n'auriez plus le prétexte de l'ignorance pour vous excuser. »

∴

Là-dessus le mandarin congédia l'assistance et fit fermer la porte donnant sur la cour; puis la conversation continua amicalement entre nous.

« — On voit bien, observai-je, que nous sommes loin de Séoul. A la capitale, le peuple est bien disposé à notre égard et souvent même les ministres nous honorent de leurs visites, tandis qu'ici vos administrés...

« — Oh! de grâce, ne dites pas mes *administrés*, s'il vous plaît, dites mes *sauvages*, car en vérité ce ne sont pas des citoyens *paik-syeng*, mais de vrais barbares, *ya-min.* »

Je regardai les nombreux spectateurs qui encombraient l'antichambre: ils écoutèrent sans sourciller ces paroles peu flatteuses. Le mandarin poursuivit :

« — Sauf quelques rares voyageurs russes, il ne vient jamais d'Européens et ils ne savent pas se conduire. Quand le mandarin veut leur enseigner la politesse, ils le chassent tout simplement de son district, comme ils m'ont fait naguère à Kil-tjyou. Aussi je vous assure que je ne les regretterai pas.

« — Vous allez donc nous quitter?

« — Oui, j'ai déjà reçu mon changement et j'attends mon successeur de jour en jour.

« — Et quelle est votre nouvelle préfecture? Allez-vous vous rapprocher de Séoul?

« — Hélas! non. Je vais à 100 *lis* plus au nord, à Tjyong-syeng.

« — Eh bien! nous avons espoir de nous revoir.

« — Je le souhaite de tout mon cœur, car je désire faire plus ample connaissance avec vous. En tout cas, soit à Hoiryeng, soit à Tjyong-syeng, comptez sur moi. »

Comme il était près de 4 heures, je pris congé du mandarin en m'excusant de lui avoir absorbé une portion si considérable de son précieux temps. Il sourit et ajouta :

« — Vous ne pourrez pas occuper votre maison aujourd'hui : veuillez donc me faire le plaisir d'accepter l'hospitalité dans un bâtiment dépendant du *yamên,* que j'ai coutume de mettre à la disposition de mes hôtes de distinction. »

∴

Après un nouvel assaut de protestations d'amitié, nous nous séparâmes et le mandarin rentra dans ses appartements; mais, durant notre court trajet au gîte si gracieusement octroyé, nous fûmes de nouveau suivis par une foule houleuse et les pierres mêmes commencèrent à pleuvoir. L'une d'elles — qui m'était sans doute destinée — atteignit l'homme qui tenait la bride de mon cheval. Je me retournai aussitôt, mon air déterminé intimida les assistants; ils prirent la fuite en criant : « Son regard est terrible. »

Peu après, un domestique du mandarin vint s'informer si nous étions confortablement installés et nous apporta de la part de son maître deux poules et une bougie de stéarine.

Cependant la curiosité populaire était loin d'être satisfaite : on avait vu notre visage et notre costume, mais qu'y avait-il dans nos caisses? Pour éclaircir ce mystère une cinquantaine d'enfants et de jeunes gens nous assaillirent jusqu'à la nuit de leurs importunités. Pour les amadouer je distribuai aux plus polis quelques bonbons, cigarettes et autre menue pacotille ; si ma provision eût été plus considérable, j'aurais gagné tous les cœurs.

∴

Enfin les ténèbres couvrent la terre; nous verrouillons les portes de la cour et nous nous préparons à prendre un repos bien mérité; mais nous avions compté sans M. le substitut. Ce coquin avait soudoyé plusieurs polissons qui, par dessus le mur d'enceinte, lançaient des pierres jusque sur notre porte et agrémentaient notre sommeil d'alertes dont nous nous serions bien passés.



AUTEL IMPROVISÉ

Le 3 janvier, avant que l'aube ne ramène les importuns, je dresse sur deux caisses mon autel de missionnaire et j'ai la consolation d'offrir à Dieu, pour la conversion de la contrée, la première messe qui ait été célébrée dans ces parages.

Dans la matinée, le mandarin vint me rendre ma visite de la veille. Il arriva, précédé d'un simple domestique et suivi d'un jeune homme qui portait les sceaux, car un mandarin ne se sépare jamais de ces insignes de sa dignité.

Je le reçus dans mon campement et le fis asseoir à mes côtés sur ma couverture pliée en quatre. Heureusement j'avais en réserve quelques cigares et une bouteille de rhum, cadeau de mes bons amis du croiseur russe *Creyser*. J'admirai avec quelle bonhommie charmante le haut fonctionnaire sut se plier aux circonstances et partagea mon chétif butin.

∴

A mon tour je voulus prendre un peu l'air et familiariser cette population turbulente avec la vue d'une soutane. Après avoir préposé quelques chrétiens à la garde de nos effets, j'allais sortir quand mon catéchiste me fit observer qu'il serait prudent de ne pas nous aventurer sans la protection de deux satellites... en cas d'éventualité.

Il écrivit donc un billet au mandarin qui nous dépêcha aussitôt deux de ces intéressants personnages. L'un était jeune, jovial et même espiègle, un vrai type de gavroche coréen. L'autre, vieux madré, avait la physionomie mobile comme celle d'un singe et me rappelait involontairement Janus au double visage ; pendant que de sa grosse voix il gourmandait les voyous et leur intimait l'ordre de circuler, un coin de sa bouche prenait un air menaçant et son œil droit lançait des regards chargés à chevrotines, mais en même temps l'autre coin grimaçait un sourire paterne et l'œil gauche clignait d'un air d'encouragement. Je ne serais nullement surpris que, le soir, après avoir déposé son uniforme, ce vieux retors ne soit des premiers à prêter main forte aux flibustiers des environs.

Quoi qu'il en soit, ces *policemen* nous accompagnèrent seulement pour la forme et furent impuissants à réprimer l'attitude provocatrice de la foule comme à nous défendre contre les moqueries, ses impertinences et ses menaces. Au fond, je suis persuadé que le prestige de mes brodequins ferrés capables d'écraser par mégarde un orteil comme une pomme cuite, fit réfléchir ceux qui avaient des cors aux pieds et contribua plus efficacement à nous protéger contre les bousculades, que l'aspect bonasse des représentants de l'autorité.

(*A suivre.*)

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

Quelques monuments littéraires des anciens Maoris.

Suite (1)

Pour nous reposer de nos émotions pénibles, lisons maintenant cette gracieuse prière des « tohungas » maoris lorsqu'ils procédaient à la cérémonie du *baptême*, telle qu'elle a été décrite dans les « Mystères de Wharekura ».

« Relève ton visage, et que tes yeux s'éclairent et cherchent les rayons du soleil resplendissant qui s'enfuit peu à peu vers l'Occident!

« Touche, touche les yeux de Whaitiri avec de l'eau du torrent, l'eau qui purifie et guérit les yeux des mortels, perdus dans les ombres de cette vie.

« Regarde maintenant! Une étincelle brille dans tes yeux ; mes yeux à moi la reflèchissent, mes yeux qui ne faiblissent pas parce qu'ils sont animés par le sang du Dieu Rehua! »

Que d'idées dans ces trois courtes strophes! La régénération de l'humanité souffrante par l'adorable mystère de la Rédemption, la nécessité de la foi, les effets merveilleux du baptême chrétien sont comme insinués. Où donc ces tribus sauvages ont-elles puisé ces notions?

∴

Le baptême terminé, on songeait à imposer un nom à l'enfant. Le « tohunga » prenait la petite créature dans ses bras, la retirait de l'eau et l'élevait dans l'air à la hauteur de ses yeux. Fixant alors son regard sur elle, le *tohunga* disait solennellement :

« Où irai-je chercher un nom pour toi? J'irai à Hawaïki, dans l'île de tes ancêtres, l'île des braves, l'île des élus. Là, je demanderai au plus illustre des héros de la tribu de laisser descendre sur toi l'ombre de son nom et de son courage. Enfant, tu seras nommé... »

Quelquefois, pour donner à l'enfant un semblant de liberté, le *tohunga* déclinait ici toute une longue liste d'ancêtres jusqu'à ce que la pauvre petite créature s'avisât de pleurer ou d'éternuer. Ce signe indiquait le nom à choisir. L'ayant répété trois fois bien posément, le « tohunga » procédait ainsi à l'horoscope des enfants :

« Sois puissant et brave dans les combats! sois impétueux comme l'ouragan, vif et agile comme la poule des bois ou comme le poisson des mers! Sois rapide à la chasse, industrieux à la pêche! Sois habile à bâtir de jolies et solides demeures, à cultiver les champs, à creuser les pirogues et à tresser des filets!

« Que ta parole brille au sein des assemblées! qu'elle excite au courage! qu'elle console la douleur! qu'elle venge l'innocence et flétrisse le crime!... »

Quiconque lira cette poésie simple et vive ne pourra s'empêcher de remarquer combien elle traduit les sentiments d'un peuple primitif.

∴

En voici un autre joli échantillon : c'est l'hymne religieux adressé par les « tohungas » à Yo, le Dieu bienfaisant qui veille aux naissances et aux récoltes.

« Mon esprit erre tremblant en ce monde, et cherche partout une victime à offrir en sacrifice à Yo, le protecteur de nos foyers et de nos champs. Déjà de sinistres éclairs et des tourbillons de vent descendent de Rehia, la montagne sacrée, où il habite. Que ferai-je pour apaiser son courroux?...

« Je lui offrirai ces « uhis » et ces « kumaras », ces « taros » et ces « pitaus » ; je les amoncellerai devant son image, afin qu'il redevienne propice à mon travail et qu'il bénisse mes espérances de prospérité!

« Mon âme soupire et espère. Ah! Yo, Dieu protecteur, prive nos ennemis de tout pouvoir sur nous et sur nos plantations ; chasse au loin les insectes qui les dévorent ; donne-nous la rosée et la pluie qui fortifient, le soleil qui féconde et fait

(1) Voir les nos des 12, 17 et 24 mai.



croître ; écarte les brises salées de la mer qui dessèchent et stérilisent, et les orages qui fauchent et détruisent.

« Pendant que je fais mon offrande et que je chante mon hymne sacré à ta louange, ô Yo, Dieu suprême des humains, sois le gardien de nos demeures et le protecteur de nos travaux. »

∴

On peut dire que chaque genre de travail avait ses chants spéciaux. La chasse, la pêche, la culture de l'igname et du taro, la récolte du « Kiekie » et du « Korito », la cueillette du bois de chauffage, l'abattage des arbres destinés à devenir leurs pirogues de guerre ou de plaisir, la préparation des matériaux de leurs édifices, le départ pour la guerre, et surtout la sépulture de leurs morts, tout en un mot était accompagné d'hymnes en rapport avec la circonstance. Dans leur pensée, chanter ainsi, c'était prier : leur attitude et leurs gestes le font supposer.

∴

Je ne puis mieux faire que de traduire ici, en l'expliquant, le couplet de bienvenue offert à tout illustre visiteur, à son entrée dans un village. Le comparant à une pirogue, toute la tribu s'écrie d'abord, à l'unisson :

« Traînons ! traînons la pirogue ! qu'elle accoste au rivage ! qu'elle y soit solidement amarrée ! qu'elle y reste à jamais ! »

Cela fait, un des principaux chefs du village se détache et s'avance au-devant des nouveaux venus, en dansant :

« Montez ! montez ici ! apportez-nous la joie de vivre ! Venez ! image des tribus amies, image des glorieux chefs d'autrefois ! Venez ! soyez les bienvenus ! »

Le discours se prolonge quelquefois pendant un temps assez long, évoquant tout ce qui peut flatter l'amour-propre des visiteurs et multipliant les témoignages d'attachement ; mais toujours il se termine par un couplet analogue à celui du début, et que toute la tribu chante avec transports.

∴

Dans les temps héroïques, quand une tribu était lasse des exploits sinistres d'un sorcier et avait décidé d'en finir avec lui, elle se rassemblait avant l'aube du jour auprès de la demeure du hideux personnage, et là, lui notifiait sa condamnation à mort par le distique suivant :

« Tranchons, tranchons ! Découpons, découpons ! Fendons ! réduisons en poussière la tête maudite du *crocodile* mangeur d'hommes ! *Oué !...* »

Ce couplet d'allure sauvage avait pour effet immédiat d'allumer la fureur des bourreaux; à peine était-il achevé que l'on mettait le feu à la hutte du maudit. Et à l'instant où il s'élançait au-dehors pour échapper à la flamme, vingt bras se levaient pour le frapper et le mettre en pièces.

Ce chant de malédiction et de mort est resté jusqu'à ce jour la formule ordinaire de la déclaration des hostilités contre un condamné quelconque.

∴

Les poètes se sont plu à traduire en vers les sentiments de la malheureuse Sapho lorsque, assise sur un rocher, aux bords de l'Océan, elle méditait son suicide.

La légende maorie nous a conservé les strophes imprécatoires de la « Sapho » de nos antipodes, l'infortunée Hinauri, dont le mari (Irawaru) fut transformé en chien par le courroux d'une divinité jalouse. Lorsqu'elle eut mesuré toute l'étendue de son malheur, inconsolable, elle vient s'asseoir sur le rivage. Et là, s'étant dépouillée de ses plus beaux vêtements, elle chante ainsi sa douleur :

« Je pleure ! ô Tangaroa, ô Dieu des mers ! J'appelle à mon secours les vagues puissantes de l'abîme et les monstres qui y sont cachés ! Je leur dis de m'envelopper et de m'ensevelir dans les sombres profondeurs afin que, lasse de cette triste vie, je puisse enfin dormir du sommeil des morts.

« Je pleure ! ô Dieu bienfaisant, ô Dieu consolateur ! Livre, livre passage à tes légions de monstres ! déchaîne sur moi la fureur des flots ! qu'ils me recouvrent et m'engouffrent dans leur sein ! Oui ! c'est là mon vœu suprême. Car je suis veuve maintenant... et j'aime mourir. Oh ! que les cieux assombris portent mon deuil pendant que je dormirai du sommeil des morts !

« Je pleure ! ô Dieu puissant ! car le torrent de la vie fuit rapide devant moi et emporte dans un tourbillon écumant tout ce que j'aimai. Oh ! je suis seule au monde ! personne maintenant ne pleurera sur moi ! Cieux parsemés d'étoiles, ne vous endormez pas sur ma douleur ! éveillez-vous ! prêtez-moi vos clartés tremblantes pour entrer dans mon nouveau foyer.

« Et toi, ô terre, ma nourricière, montre-moi encore une fois ta douce bienveillance ! ouvre-moi les portes du repos final, où enfin je pourrai dormir du sommeil des morts.

« Le soleil a cessé de dorer la crête écumeuse des vagues; l'ombre peu à peu s'étend comme un manteau sur le foyer où six ans je fus heureuse ! Il est temps de fuir, de m'envoler vers l'île sacrée de la paix ! Oh ! mon céleste *oiseau*, souvenir de celui que j'ai perdu, dernière joie de ma vie ! laisse flotter tes ailes au-dessus de ma tête pendant que, soumise à mon sort, je m'enfuirai dans la nuit qui dure toujours, et que j'y dormirai du sommeil des morts. »

A peine la pauvre créature achevait-elle les dernières paroles de son élogie qu'elle se laissait glisser le long du précipice béant et disparaissait dans les flots.

∴

Une autre « fleur poétique » est le chant funèbre de la malheureuse Ikatere sur ses enfants tous morts en bas âge.

« Assise sur mon rocher, je pleure, désolée ; mon cœur bat et gémit tristement au souvenir de mes pauvres enfants. Tous m'ont quittée, me laissant seule en ce monde de deuil. Pendant que ma tête alourdie par la douleur s'incline vers la terre, ceux qui me rencontrent me comparent à ces arbres de la forêt que l'ouragan a dépouillés de leur fraîche couronne de verdure et laissés là, sans grâce et sans vigueur, en attendant que la hache vienne les abattre sur le sol.

« O mon enfant ! toi, qui, hier encore, jouais à mes pieds ! toi que j'avais bercé avec tant d'amour et de soin ! toi dont la voix gracieuse toujours répondait à mes appels, mon enfant, où es-tu ?

« Viens ! reviens vers moi ! voici tes jouets ! voici des ignames cuites pour toi sur la braise, voici des gâteaux de fougère... Mais non, tu fuis loin de ta mère, tu t'ensevelis dans une nuit profonde... Ah ! que je ne puis-je te suivre sur ces rivages où tu vas te perdre !...

« Tu es parti, emporté par une vague irritée : l'Océan est devenu ton berceau !... Dors ! dors ! mon pauvre enfant !

« Pour moi, ma vie désormais ne sera plus qu'une marée expirante. Vague, après vague, peu à peu elle cessera de gémir sur les sables...

« Oh ! ma maison ! ma pirogue ! tout cela est vide maintenant, vide pour toujours ! Le soleil n'aura plus rien pour ré-



fléchir ses splendeurs! ses joyeux rayons ont perdu tous leurs charmes, car ils ne reposent plus sur ton doux et aimé visage!..

« Mais maintenant, la vue même de ces montagnes que ton regard admirait si souvent me fatigue et me pèse; elles semblent me reprocher ton départ. Du haut de leurs pics neigeux descend un froid qui me glace et m'épouvante.

« Cachée au fond de ma maison, je resterai, pleurant sans cesse et rongeant mon désespoir.

« Oh! qui donc fut l'auteur maudit de la mort! Qui donc, par ses crimes, a fait pâlir la lune? Qui donc a attiré sur moi cette avalanche de malheurs et privé mon âme de sa dernière joie?... Qui donc a mérité la colère des dieux, et obtenu que ma race disparaisse comme la race éteinte du *moa !* »

* * *

Enfin, pour clore dignement cette série de chants, je me permettrai de traduire ici quelques couplets de l'élégie funèbre prononcée par Tamanui sur son épouse Rukutia, une *malheureuse* qui s'était compromise et dont le crime avait été aussitôt puni d'une manière atroce.

« Son éloge est partout; chacun proclame ses bontés. Mais, hélas, elle n'est plus! Me voici désormais *sevré* de toute joie; me voici seul au monde, abandonné de tous... Oh! que ne puis-je m'enfuir avec *elle* dans l'autre vie, et aller pleurer mon infortune dans la maison de Dieu vengeur!!!

« O cieux épandus sur ma tête! que vos resplendissantes et pures couleurs m'invitent à tout oser pour venger mon innocence et consoler mon chagrin! Oh! quand donc Merau (la Parque Maorie) aura-t-elle achevé son œuvre et tranché ma misérable vie!

« Jour après jour s'écoule et ma douleur ne cesse pas.

« Mon cœur est plein d'amertume; l'agonie m'inonde de ses flots tumultueux.... et pourtant l'effroi me gagne quand je vois la mort devant moi! C'est si triste de n'être plus!!!

« A la tombée du jour, quand les rayons scintillants des étoiles descendront sur moi, j'irai cacher les restes de ma pauvre épouse et quand je ne les verrai plus devant moi, alors relevant mes yeux vers les astres, je chercherai à lire dans les profondeurs du ciel les arrêts de la Divinité sur moi. Qu'ai-je donc fait? Oh! malheur à moi! j'ai de nouveau séparé la Terre du Ciel.... Sur un déluge d'amers regrets flottent fuyant loin de moi, l'image et le souvenir de ma pauvre Rukutia!!! »

Quand on sait que Tamanui lui-même, irrité des méfaits de sa chère moitié, l'avait immolée à sa vengeance, et qu'au moment même où il prononcait cette lugubre élégie, il avait dans ses mains la tête de celle qu'il pleurait ainsi, on se demande s'il est possible de porter plus loin l'hypocrisie du sentiment. Toutefois, il faut remarquer que de pareilles démonstrations de regret sont à la mode un peu partout, là où la foi et la piété religieuses ne sont pas encore venues donner aux idées humaines leur vrai sens et leur pleine portée, et opposer aux passions déchainées le seul frein qui puisse les mettre en échec, la vérité et la justice évangéliques, secondées par la grâce divine.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

La Propagation de la Foi, discours prononcé à Lyon, le 3 mai 1899 par le R. P. Bouvier, de la Compagnie de Jésus. — Brochure in-12, prix 40 centimes; envoyé *franco* par la poste, 50 centimes.

Le beau sermon prononcé dans la Primatiale de Lyon aux fêtes du 77me anniversaire de la fondation de notre Œuvre vient d'être imprimé. On peut se le procurer, soit aux bureaux de l'Œuvre (rue Sala, 12, à Lyon et rue Cassette, 20, à Paris), soit dans nos bureaux, rue de la Charité, 14.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. F. G., Paris, demande de prières........ 100 »
Anonyme de Strasbourg, intentions spéciales........ 400 »
Un anonyme de Bayonne........ 200 »
Congrégation de la Bonne-Mort, Beyrouth........ 50 »
Reconnaissance à saint Antoine de Padoue, demande de prières pour une défunte, diocèse d'Arras........ 10 »
MM. Boucher, Périgueux, demande de prières........ 12 60

Pour les missions les plus nécessiteuses (Sœur Jonas Haut-Niger).
M. Jean Renard, Le Mans........ 40 »
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, un abonné du diocèse d'Arras........ 10 »
M. Claude Delorme, diocèse de Lyon, demande de prières........ 5 »
M. Claude Delorme, en l'honneur de saint Antoine de Padoue........ 2 »

A Mgr Lesné (Perse), pour ses affamés.
M. l'abbé Morin, du diocèse de Saint-Brieuc........ 5 »
Un prêtre du diocèse de Grenoble........ 100 »
Un abonné du diocèse de Montauban........ 5 »

A M. Djendjoyan, à Van.
R. P., diocèse de Malines........ 10 »

Au R. P. Rolland (Haute-Galilée).
R. S. S., diocèse de Malines........ 10 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers.
Anonyme de Valence, diocèse d'Albi........ 5 »

A Mgr Altmayer, délégué apostolique.
Anonyme........ 1000 »

A Mgr Kleiner, Maïssour
Anonyme........ 1000 »

A Mgr Schang, Chang-tong oriental.
Anonyme........ 1000 »

Pour une église à saint Antoine de Padoue (R. P. Antoninader (Pondichéry).
R. P. L. R., diocèse de Paris........ 100 »

A Mgr Ramond (Haut-Tonkin).
Un anonyme de Lourdes........ 10 »

A M. Bourlet, missionnaire au Tonkin occidental.
Les séminaristes de théologie à Montferrand........ 50 »

Pour les missions persécutées de la Chine (Mgr Chouvellon).
Anonyme de Montauban........ 20 »
Prières pour un pécheur, diocèse d'Autun........ 10 »

Pour les affamés de l'Extrême-Orient (Mgr Chouvellon).
M. Brulé, diocèse de Nancy........ 5 »

Pour le baptême d'une petite Chinoise sous les noms de Marie-Agnès-Raphaëla (Mgr Chouvellon).
Une Enfant de Marie de Lyon........ 1 »

Pour une mission dominicaine, pour le bapteme d'une petite fille sous les noms de Marie-Imelda-Gabrielle et un petit garçon sous les noms de Henri-Josèph-Léopold (Fo-kien).
Une jeune tante, à l'intention de sa nièce, Lyon........ 0 75
Une tertiaire dominicaine, demande de prières........ 1 »

A la mémoire du P. Victorin, pour sa mission de Che-Keou-Chan (Hou-pé-mérid.).
Une tertiaire dominicaine, demande de prières........ 1 »

Au R. P. Cassien, Houpé méridional.
Une tertiaire dominicaine, demande de prières........ 1 »

A M. Vigroux, pour les lépreux de Gotemba, Tokio.
Anonyme du diocèse de Grenoble, demande de prières........ 50 »

(*La suite des dons prochainement.*)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CORÉE. — MARCHE AUX GRAINS DE SÉOUL; d'après une photographie de M. WILHELM, missionnaire en Corée (voir p. 269).

CORRESPONDANCE

GABON (Afrique occidentale)

Mgr Adam à Lambaréné. — Chrétien sauvé de la mort. Fondation d'une station dans le Ngounyé.

Mgr Le Roy, supérieur général des Pères du Saint-Esprit, nous communique cette intéressante correspondance concernant la mission dont il fut, durant quatre années, vicaire apostolique. Son successeur, Mgr Adam, vient, avec le concours du R. P. Lejeune, de fonder sur l'un des affluents de l'Ogowé une station nouvelle appelée au plus consolant avenir.

LETTRE DU R. P. LEJEUNE, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DE LAMBARÉNÉ, A MGR LE ROY, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE

Lambaréné, le 30 avril 1899.

I

Notre nouveau Vicaire apostolique, Mgr Adam, a visité pour les fêtes de Noël, la mission de Lambaréné. Les offices de la nuit et du jour ont été magnifiques, et par l'affluence de nos chrétiens et catéchumènes, venus des quatre coins du district, et par l'éclat inaccoutumé de la présence de notre premier Pasteur.

II

J'avais déjà précédemment appelé l'attention de Monseigneur sur l'invasion du protestantisme français dans l'Ogowé, et particulièrement dans le Ngounyé, rivière importante, que notre pénurie de personnel et de ressources nous avait jusqu'ici forcés de négliger, et qui est cependant l'une des grandes voies de communication vers l'intérieur. Mgr Adam décida qu'il irait se rendre compte sur place de l'opportunité d'une fondation dans ce pays. Dès le lendemain de Noël, nous nous mettions en route.

En passant par Komadéké, nous y avons laissé deux catéchistes avec les objets d'échange nécessaires pour y bâtir une case. Cette localité, avec les environs, doit compter de 5 à 6.000 Pahouins et 1.200 Akilis.

∴

A Komadéké, Mgr Adam eut la joie de sauver la

vie à un de nos chrétiens de Lambaréné, nommé Joachim. Le malheureux allait être tué et mangé par les Pahouins Ebindons! Il était venu, accompagné de sa femme, pour voir sa sœur mariée chez eux. Or, celle-ci était morte, et les Ebindons, sans autre forme de procès, avaient pris la femme de Joachim pour remplacer la défunte. De là, réclamations bien naturelles de sa part; seulement, il ne se contenta pas de réclamer, il menaça les ravisseurs de la colère de sa tribu. Les Ebindons, pour obvier à toute difficulté, le ligottent et se préparent à lui couper la gorge. Par un effort suprême, Joachim brise ses liens, bouscule ses bourreaux et se sauve dans la forêt. On tire sur lui plusieurs coups de fusil; Dieu et la nuit le protègent. Il s'enfonce dans les bois; là, il erre seul, sans vivres, sans savoir même où il se trouve: il mange les feuilles et les racines des arbres; puis, se souvenant qu'il est chrétien, il prie. Le troisième jour, vers minuit, absolument exténué et rendu presque fou par la faim, il se décide à aller trouver Maurice, traitant indigène d'une maison marchande, également chrétien; il lui expose sa détresse, implore sa pitié. Le traitant consent à le recueillir, malgré les dangers que cette générosité va lui faire courir; car, si les Pahouins viennent à l'apprendre, c'en est fait de lui et de sa factorerie. Il le tient donc caché au milieu de barriques, derrière des tas de bois de chauffage, de caoutchouc et de bûches de bois d'ébène.

Cependant, les Ebindons sont toujours à la recherche du fugitif. Un des trois commerçants, établis à Komadéké, l'a dénoncé. Les Pahouins cherchent partout,



La Mission de Lambaréné

fouillent tous les coins, montent la garde jour et nuit. Maurice tremble pour son protégé, pour sa propre vie et pour sa factorerie, qui est exposée au pillage.

Heureusement, sur ces entrefaites, nous arrivons à Komadéké, et providentiellement nous descendons à la factorerie de Maurice, bien qu'elle soit étrangère et concurrente de celle à qui appartient le bateau qui nous conduit. J'apprends le danger qui menace Joachim, et j'en avertis Mgr Adam:

« — A tout prix, répond-il, il faut le sauver! »

Mais comment? les Pahouins font toujours la garde de tous côtés.

Adam va trouver le capitaine de notre bateau. On décide que notre protégé se déguisera en femme gabonaise ou gaolase; deux hommes le prendront le lendemain dans une pirogue que notre bateau rattrapera. Ainsi fut dit, ainsi fut fait.

C'est une première victoire remportée sur l'esclavage et l'anthropophagie, dans ce pays absolument païen, où les guerres et les sacrifices humains sont si fréquents, où les Pahouins mangent tous les jours leurs ennemis, où le commerce d'esclaves existe encore dans toute son horreur.

∴

Nous laissâmes deux catéchistes à Ikoï, chez le fameux chef Rolibandja, autrefois la terreur du Ngounyé et qui demande maintenant que son village soit instruit et catéchisé. Là encore, nous devançons les protestants. Le ministre a acquis un terrain; mais le nôtre est occupé, et tous les matériaux pour la maison sont achetés.

∴

Enfin, nous voilà à Samba! La première pirogue que nous voyons est celle du missionnaire protestant. Elle est remplie de douze à quinze enfants, qu'il vient d'acheter dans les villages ivilis et pahouins; notre catéchiste, à nous, nous annonce qu'il en a déjà recueilli vingt-sept. C'est une vraie chasse à l'âme.

Mais un spectacle bien consolant nous attend à Douanimèna, résidence d'Edouard et de Maximin, l'un catéchiste et l'autre instituteur catholiques. Dix-huit enfants font ensemble le salut le mieux exécuté que l'on puisse voir dans un pensionnat:

« — Bonjour, Monseigneur! »

Ils parlent déjà français, et il y a un mois seulement qu'Edouard et Maxime sont là! On visite l'école: elle est pauvre, mais propre; on fait passer l'examen, ces petits bambins savent déjà leurs tableaux: une bonne note!

Voyons le catéchisme! Encore huit jours et toute la première partie sera sue sans faute. Un enfant de 4 ans à peine récite le *Notre Père!* que c'est consolant! cela me fait verser des larmes de joie. Oui, il y a une Mission à faire à Samba; et la preuve, c'est que, outre les dix-huit élèves de l'école, cinquante adultes se font déjà instruire.

Mgr Adam donne sa bénédiction à toute cette fa-



mille, et nous allons chercher l'emplacement de la future Mission. Le terrain choisi paraît très favorable. Il ne reste plus qu'à bâtir et à fournir le personnel. Mais il faut commencer sans retard, car les Protestants, qui ont de l'argent à ne savoir qu'en faire, marchent de l'avant.

∴

En attendant l'installation des missionnaires, nous occupons par des catéchistes de Lambaréné les trois principaux centres de Ngounyé : Samba, Ikoï et Komadéké. Nous entretenons là six catéchistes, nous bâtissons trois chapelles, nous élevons trois maisons pour les enfants et leurs instituteurs. Mais tout ce monde, il faut le nourrir et le vêtir. Au Ngounyé seulement nous aurons soixante enfants en plus.

Le don généreux que vous avez bien voulu nous faire, y va passer tout entier, et il nous restera encore à boucher les trous faits à notre budget par les dépenses des catéchistes de Sambékita, d'Ongomo et de Longwé. Veuillez donc plaider notre cause auprès des généreux associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. C'est la fin ordinaire de mes lettres.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Nous apprenons avec plaisir et sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M. Launay, de la Société des Missions Etrangères de Paris, l'un de nos plus précieux collaborateurs, a obtenu une flatteuse récompense. Son dernier ouvrage : *Société des Missions Etrangères, Histoire des missions de l'Inde : Pondichery, Maïssour, Coïmbatour*, vient d'être couronné par l'Académie française et a obtenu un prix de 1.000 fr.

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Darras, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Chetput, le 8 avril 1899 :

« Depuis un an, je suis dans un état de détresse, qui me plonge dans des anxietés continuelles. Comment refuser les catechumènes, qui se présentent? surtout comment refuser les catéchumènes de haute caste, qui, pendant vingt années, sont restés inébranlables et qui depuis six mois ont commencé à se présenter? D'un autre côté, comment faire face aux dépenses que nécessite leur réception, quand déjà ceux que j'ai reçus et baptisés m'ont laissé des dettes bien lourdes.

« Le jour de l'Annonciation de notre bonne Mère, je me trouvais littéralement dépourvu de tout : 64 catéchumènes sur les bras et pas un centime pour les dépenses de la journée. Que faire?

« Comme la Chananeenne, mon cœur dit au bon Jesus :

« Je ne mérite pas, il est vrai, que vous m'offriez la nourri-
« ture des enfants; mais les petits chiens eux-mêmes n'atten-
« dent-ils pas légitimement les miettes qui tombent de la table
« de leur maître? Ne considérez donc pas mon indignité; con-
« sultez plutôt la miséricorde de votre cœur pour les hommes
« et n'abandonnez pas ce peuple qui vous cherche et vous
« implore. »

« Deux heures sonnent. Le facteur m'apporte 100 francs.

« — D'où vient cette somme?

« — Elle vient de France. »

« Rien ne m'avait été préalablement annoncé. Quelle est l'âme généreuse, qui fait ce don. La donatrice se nomme Marie. Aucune autre indication.

« Ame humble et généreuse, que Dieu vous rende au centuple votre aumône! Vous l'avez envoyée pour les pauvres de Jésus. Elle sera pour eux, je puis le dire dans la sincérité de mon âme; car les enfants et le père sont dans le même dénuement.

« Bénie soit la Providence, qui, par des voies inconnues, sait offrir à ses enfants dans la souffrance le pain quotidien!

« Mes embarras n'ont cependant pas cessé. Ames généreuses, entendez encore la voix des pauvres de Jésus, prêtez l'oreille à celle de leur père, vieilli dans les œuvres de l'apostolat et qui se trouve dans la détresse! »

Osaka (*Japon*). — M. Villion, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Yamaguchi :

« C'est un pauvre missionnaire lyonnais, un vieil ouvrier apostolique (33 ans de service), qui vient au nom de Notre-Dame de Fourvière, implorer la pitié des lecteurs des *Missions catholiques*.

« Venu au Japon dans les premières années de l'installation, au milieu des débâcles de la persécution à Nagasaki, dont je reste même le seul témoin, j'ai vu toute la résurrection de cette chère Eglise, que M. l'abbé Marnas nous a retracée si pieusement en son ouvrage. Après le défrichement de sept ou huit districts à présent fondés et florissants, j'ai eté envoyé au lieu d'exil de nos prisonniers de 1870, le théâtre terrible et mémorable de leurs souffrances, la province de Yamaguchi, et son ancienne capitale, Haghi, où quarante-cinq confesseurs de la foi sont morts, vrais martyrs de l'Eglise. Il m'a été donné de retrouver leurs ossements et de les recueillir en un petit monument où je vais prier pour obtenir par leur intercession la conversion de ce pauvre Haghi. Déjà un mouvement sensible se manifeste et nous avons un petit groupe de fidèles.

« Hélas! les épreuves de l'année dernière, le prix triplé de toutes choses ont porté notre pauvreté à un point extrême. Pourtant un champ bien précieux s'ouvre à nos travaux, la découverte d'une chrétienté du XVIe siècle, fondée par les successeurs de saint François-Xavier, à 7 lieues d'ici. Me sera-t-il refusé de ramener les descendants de ces chretiens du moyen âge? Attribuez-moi une parcelle des aumônes destinées aux missionnaires. »

Madagascar central. — Mgr Cazet, de la Compagnie de Jésus, nous écrit de Tananarive, le 25 mars :

« Une très touchante cérémonie a eu lieu dernièrement.

« Grâce à la générosité d'un bienfaiteur, nous avons pu ériger à Faratsiho, sous-préfecture à deux jours de marche de Tananarive, une eglise, un presbytère et deux écoles, et nous decidâmes de donner à l'inauguration la plus grande solennite.

« J'arrivai de Tananarive à Faratsiho vers midi. Dix chretientés y étaient dejà réunies. Je revêtis les habits pontificaux et nous nous dirigeâmes en procession vers l'église. Du haut de la véranda du presbytère, j'adressai quelques mots de remerciement à ces zélés néophytes.

« Dans la soirée commença la cérémonie des *Fanatitra* (cadeaux de bienvenue) : poules, canards, oies, dindes, moutons et quatre gros bœufs. Je ne devais pas évidemment les garder pour moi seul. Puis viennent les réjouissances inséparables de toute grande fete malgache : danses et chants, accompagnés de violons, tambour et grosse caisse, qui ne cessent qu'à la nuit.

« Le lendemain, la bénédiction de l'eglise devait avoir lieu à 9 heures. Quand je vis l'enorme foule de chrétiens accourus pour assister à la cérémonie et que n'aurait pu contenir le nouvel édifice, je me décidai à célébrer la sainte Messe sous la véranda du premier etage du presbytère; ainsi tout le monde pourrait y assister. Comment vous dire le magnifique et consolant spectacle de ces quatre ou cinq mille Malgaches massés devant l'autel improvisé, sous les rayons d'un beau soleil d'été qui accentue encore les vives couleurs bariolées du *lamba*. Tout ce monde, pieusement recueilli, prie dans le silence le plus édifiant ou chante avec entrain les prières liturgiques et les cantiques malgaches et français.

« La sainte messe terminée, la procession s'organise. Chaque chretienté fait flotter ses bannières, et cherche à rivaliser avec son voisin pour faire retentir la vallée de pieux cantiques. La procession dure longtemps, et le soleil est déjà haut sur l'horizon quand nos Malgaches s'en vont prendre place, village par village, sur l'herbe desséchée du *Tanety* (plateau dénudé) pour partager les bœufs, oies, dindes, riz, etc..., que je leur ai très volontiers abandonnés. Beaucoup cependant, bien qu'à jeun depuis le matin, conservent leur ration pour la porter le soir à la maison et la manger avec la famille, qui pourra ainsi s'associer à la joie de ce beau jour de fête.

« Combien j'aurais voulu que le généreux bienfaiteur à qui nous devons la fondation de la paroisse « de Saint-Martin de Faratsiho », pût prendre lui aussi sa grande part de la fête. Cette part, nos prières et celles de nos Malgaches, la lui auront, je l'espère, obtenue large et glorieuse pour le paradis, près de Dieu et du grand évêque de Tours. »

Côte d'Ivoire (*Afrique occidentale*). — Le R. P. Vigna, des Missions Africaines de Lyon, enlevé si prématurément par la fièvre jaune à Grand Bassam, écrivait peu de jours avant sa mort cette lettre touchante, que l'on veut bien nous communiquer : c'est en quelque sorte le testament spirituel du regretté missionnaire :

« Je suis bien heureux et je ne regrette pas d'être venu en mission. Ce n'est pas à dire que tout soit rose matériellement; oui, on y souffre plus que partout ailleurs : le climat brûlant, les fièvres, le manque non seulement des commodités mais même du nécessaire sont bien souvent la cause de souffrances; mais, à côté de cela, que de consolations spirituelles et morales pour un prêtre, pour un missionnaire!... Vous voyez le bien se faire autour de vous, lentement peut-être, mais sûrement: le petit troupeau augmente tous les jours et le cœur surabonde de joie dans cet enfantement spirituel.

« Le missionnaire qui travaille le plus à la gloire du bon Dieu est celui qui se fait tout à tous. Il ne doit pas rester enfermé dans son église : celui qui adopterait ce système ne ferait aucune conversion, car le noir ne viendra pas à vous, si vous n'allez pas à lui. »



CORÉE. — CLOTURE-PARAPLUIE; d'après une photographie de M. WILHELM, missionnaire en Corée (voir ci-dessus).

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Description de Hoi-ryeng. — Soirée de famille. — Digression philologique. — L'Epiphanie. — Fervents catéchumènes. — Quelques tribulations.

Hoi-ryeng a la forme d'un quadrilatère beaucoup plus long que large et compte environ 5.000 habitants. Ses remparts sont encore en assez bon état. Les maisons sont assez bien bâties, mais présentent souvent cette singularité que les tuiles du toit ont la concavité tournée vers le ciel. C'est une économie de moitié et il paraît que les gouttières sont rares quand les interstices ont été soigneusement jointoyés avec de l'argile.

Comme partout en Corée, chaque maison est entourée d'une haie, qui sert en même temps de clôture et de *parapluie* au bâtiment. En effet, lorsque le vent fouette la pluie contre les murs en pisé, ceux-ci se dégradent facilement. Pour obvier à cet inconvénient, on tresse en roseaux des palissades qui ont besoin d'être fréquemment renouvelées; ici ces palissades sont généralement en branches de saule et peuvent durer une dizaine d'années. (*Voir la gravure ci-dessus*).

La seule rue un peu spacieuse est celle qui, de la porte du Sud, conduit au mandarinat près de la porte de l'Est. Là se trouve l'unique construction originale et digne d'être

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai et 2 juin 1890, et les cartes, pages 191 et 225.



visitée : c'est un grand magasin où les Chinois viennent périodiquement vendre leurs marchandises : étoffe, mercerie, comestibles, etc.

Malgré les efforts de l'autorité, le commerce languit et sur la place du marché (*voir les gravure p.* 270) ne figure guère que du bois de chauffage. Il faut entendre ces bonnes gens parler avec enthousiasme des « admirables boutiques de Ouensan », comme, du reste, les habitants de Ouensan se pâment en parlant de l'approvisionnement de Séoul (*voir la grav. p.* 265), tandis que les citadins de la capitale se fournissent à Changhaï, en Europe ou en Amérique. Ainsi va le monde. Et chacun a raison : tout est relatif ici-bas et les plus heureux sont, en somme, ceux qui ignorent les besoins factices de la civilisation et savent se contenter de peu.

∴

Les hommes sont généralement plus grands et plus vigoureux que dans le Sud ; ils portent la même coiffure, mais ont le toupet (au propre et au figuré) plus fort. Leur costume ne diffère pas des autres provinces, sauf en hiver où les voyageurs se revêtent de peaux de chiens de la tête aux pieds, ce qui donne au paysage un aspect giboyeux.

Les femmes ont une façon spéciale d'arranger leur chevelure ; mais, n'ayant pas étudié le procédé, je ne saurais le décrire et je décline humblement toute compétence en cette matière. Leur caraco (était-ce à cause du froid ?) est quelquefois plus long et plus modeste que ce que j'ai rencontré partout ailleurs en Corée.

Les mamans ont une manière très élégante de natter les cheveux de leurs bébés, qui sont ravissants sous leurs brillants costumes de cotonnade ou de soie rose, rouge, verte, mauve, violette, etc.

∴

Tout en notant ces détails, nous cheminons toujours et nous arrivons à la porte de notre maison. Je constate avec plaisir que les travaux sont bien avancés : sans doute le crépissage n'est pas encore sec et le papier qui doit recouvrir les portes n'est pas collé partout; mais au moins nous serons chez nous. Je fais apporter nos bagages et nous nous installons à l'instant même.

Quelle délicieuse soirée passée en famille avec ces chers néophytes ! Nous aimons à répéter le mot du psalmiste : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* On m'accable de questions sur mes parents de la France, et moi, je tâche de recueillir quelques renseignements sur le pays. J'avoue que ce n'est pas chose facile, car j'ai peine à comprendre mes interlocuteurs et mon catéchiste, qui devrait me venir en aide, ne se rend pas compte, avec son cerveau coréen, de l'intérêt que ces détails peuvent offrir à moi ou à d'autres, et il préfère raconter pour son propre plaisir des histoires qui, à mon tour, me laissent parfaitement indifférent. Tant il est vrai que... *de gustibus non disputandum.*

∴

Le dialecte diffère assez de celui de Ouensan et *à fortiori* des provinces méridionales pour qu'un étranger — même coréen — ait de la peine à se faire comprendre du premier coup.

La prononciation semble plus dure et plus sifflante. Ainsi *Tj* devient *Tz* ou *Ts. S* se prononce en chantant et équivaut tantôt à *Sh.* comme à Canton, tant carrément à *Ch*, comme à Saint-Flour. La diphtongue *Oi* se prononce *Oai ; Eui* devient *I.*

Les gens du pays affectent de mettre au nominatif la plupart des substantifs, surtout ceux qu'on laisse ordinairement au radical ; de même pour les nombres cardinaux.

Beaucoup de mots sont simplement défigurés par la prononciation patoise (1). D'autres, au contraire, diffèrent tellement qu'ils sont méconnaissables (2). Les formes grammaticales de la conjugaison présentent des divergences remarquables (3).

Le voisinage de la frontière n'a pas manqué de déteindre sur l'idiome et plusieurs vocables portent un indéniable cachet d'origine étrangère. Ainsi, tandis que, dans les ports ouverts au commerce européen, les allumettes sont communément désignées sous le nom de *matchi* (de l'anglais *match*), dans le Nord on les appelle *pitjikai*, qui vient évidemment du russe *spitchki.*

De même il serait aisé de multiplier les citations d'importation chinoise.

Bien souvent déjà j'avais entendu désigner la Corée sous l'antonomase de *tai-touk* (grand royaume) ; ici, pour la première fois, j'ai surpris l'expression de *syo-houk* (petit royaume), appliquée à la Corée par les Chinois et les Coréens eux-mêmes.

∴

Et maintenant *paulo majora canamus !*

C'est après-demain l'Epiphanie, l'anniversaire du jour où les Rois Mages, ces prémices de la gentilité, vinrent prosterner leurs couronnes aux pieds du divin Sauveur, c'est aussi la fête patronale de notre chère société des Missions Etrangères. Il s'agit d'offrir à l'Enfant-Jésus un bouquet digne de la circonstance. Tous les chrétiens ici présents désirent communier ce jour-là et, pour rehausser l'éclat de la solennité, nous aurons vingt baptêmes d'adultes.

∴

A l'œuvre donc et sans perdre de temps !

Durant ce *triduum* de préparation les exhortations morales succèdent à l'étude de la doctrine et l'oraison alterne avec l'examen.

Chacun récite à tour de rôle les prières et le catéchisme. S'il arrive qu'un candidat échoue à cette épreuve proportionnée à son âge et à sa culture intellectuelle, il est renvoyé à plus tard, jusqu'à ce qu'il sache ce qui est requis.

(1) Ainsi *Methkori* pour *methtori* (souliers), *Kamhti* pour *kamhtou* (calotte), *Konyaing* pour *koyangi* (chat). *Mountzi* pour *montji* (poussière), *Kamdzyei* pour *kamtja* (pommes de terre), *Samai* pour *somai* (manche d'habit), *Pyangouri* pour *pyengari* (poussin), *Pyengsari* pour *pyeng* (bouteille), *Mosagui* pour *mot* (clou), *Hoat tjoat kyeng* pour *hot tjot kyeng* (acte de contrition).

(2) *Shissouai* pour *sihpyo* (montre), *Kousat* ou *koumoki* pour *koulhtong* (cheminée), *Naigouri* pour *yenkeut* (fumée), *Pintreuko* pour *naksong* (récitation tronquée), *Papouriko* pour *tchaksong* (récitation fautive), *Ollita* pour *sokita* (tromper), *Mouseukei* pour *moucsinya* (quoi ?)

(3) *Animnetta* devient *antouetta* (... n'est-ce pas) ;
Kyetsionika devient *kyeipsiontong* (. . y est-il ?) ;
Ikest moucsionika devient *ikei mousi kintong* (Qu'est-ce que cela ?) ;
Otairo kasinanika devient *oturo kastopnanka* (Où allez-vous ?) ;
Itjyeparyetsapneita devient *nitsosseukouma* (J'ai oublié).



Mais, dans une chrétienté à son berceau comme celle-ci, nul ne voudra courir le risque d'un pareil malheur : depuis des semaines, chaque soir avant de se coucher, le père de famille veille à ce que la maisonnée récite imperturbablement la tâche prescrite. Les pauvres femmes, qui la plupart du temps ne savent pas lire, prennent sur leur sommeil, après les rudes labeurs de la journée, pour se faire enseigner de vive voix par un frère ou leur mari; elles y mettent un tel zèle que peu à peu elles arrivent à savoir parfaitement tout leur catéchisme, demandes et réponses. Quel plaisir de présider de telles séances! Personne n'hésite, n'ânonne, ne bredouille, ne se reprend : c'est admirable.

Mon rôle consiste uniquement à m'assurer que tout le monde a bien compris. Je pose et fais poser quelques questions complémentaires; nous répondons aux explications qu'on demande et aux difficultés qu'on nous propose; nous apportons des exemples de comparaisons appropriées au goût de notre auditoire, nous citons quelques sentences de l'Ecriture sainte ou quelques traits de la Vie des Saints; puis on donne une répétition des cérémonies du baptême, on explique le symbolisme des rites et le sens des prières; enfin on exhorte les récipiendaires au repentir de leurs fautes passées.

∴

Ces soins absorbent la plus grande partie de la journée. Pendant que je vaque moi-même à mes exercices de piété, les catéchumènes profitent de ce temps libre pour réciter leur rosaire et s'encouragent mutuellement à renoncer au démon et aux superstitions, à supporter sans faiblir les persécutions et à persévérer, quoi qu'il en coûte, jusqu'à la fin.



CORÉE. — MARCHÉ AUX FAGOTS DE HOI-RYENG ; d'après une photographie de M. WILHELM, missionnaire (voir p. 269).

Le soir, quand je m'étends sur ma natte pour oublier les travaux du jour, ces chers Coréens, qui sans doute sont aussi fatigués que moi, ne prennent de repos qu'après avoir de nouveau récité (ou plutôt psalmodié) en particulier tout leur catéchisme, tout ce qu'ils savent de prières et un nombre respectable de chapelets. Je m'endors, doucement bercé par cette mélodie du paradis. Mais d'aucuns passent la nuit blanche : c'est la veillée d'armes : demain ils sortiront du bain sacré chevaliers du Christ et de l'Evangile.

∴

Oh! oui, je suis fier de mes chrétiens. Quelle fermeté dans la foi! quelle délicatesse de sentiments chez ces païens d'hier! quelle mystérieuse intuition de choses que personne ne leur a jamais enseignées! Certes l'action de la grâce est visible : on la touche, pour ainsi dire, du doigt. L'Esprit Saint n'a pas besoin de notre pauvre ministère et il sait, quand il lui plaît, infuser aux âmes de bonne volonté une ferveur que l'éloquence humaine est également impuissante à suggérer et à dépeindre.

Oh! quel suave parfum de piété se dégage de ces beaux jours dont le souvenir embaume encore mon âme au moment où j'écris ces lignes! Ces néophytes offraient de grand cœur à Dieu l'or pur de leur charité et l'encens de leurs prières. Pour qu'il ne manquât rien aux symboliques présents dont nous célébrions la mémoire, le souverain Maître exigea encore la myrrhe sous la forme de tribulations quotidiennes.

(A suivre.)



Voyage et aventures d'un Missionnaire

DANS LE FAR-WEST

Par le R. P. SAVINIEN, *Bénédictin, ancien missionnaire au Territoire indien*

SUITE (1)

Le Fort Reno. — Les « Scouts ». — Darlington. — Pays accidenté. — Les chevaux s'emportent. — Un chanteur nocturne.

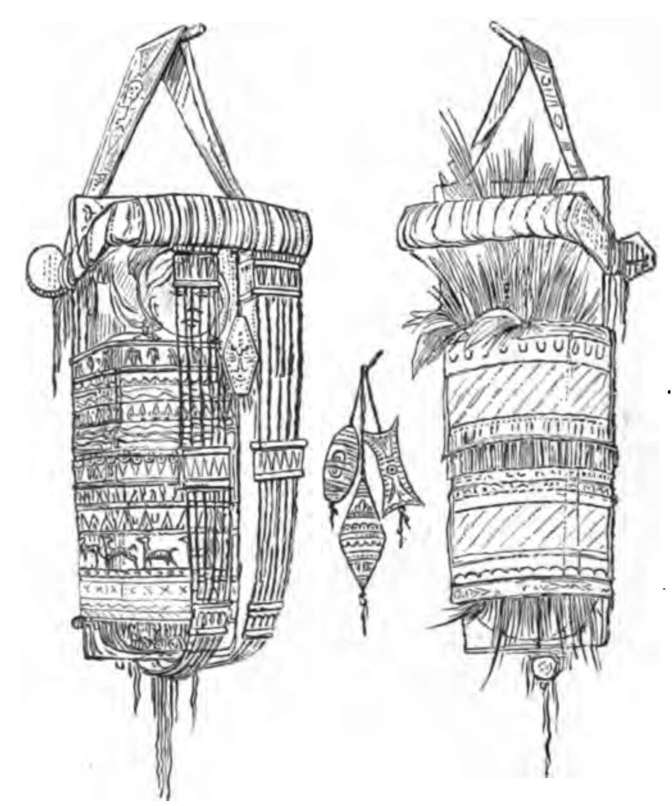
Le 4 juin, à 10 heures du matin, nous étions en vue du Fort Reno. Depuis le matin, nous n'avons fait que gravir colline sur colline. Je ne connais rien de plus rebutant que ce genre de fatigue. C'est monotone, c'est ennuyeux, et toujours on croit que la colline qui est devant soi est la dernière. Enfin voici la prairie, et à une heure de marche, tout au plus, Fort Reno, dont je vois très bien la disposition. Il paraît plus considérable que Fort-Sill. Un campement d'Indiens, qui est au Sud, ne présente pas l'apparence négligée, irrégulière qu'ils ont d'habitude.

C'est le camp des *scouts*, espèce de milice indigène qui est chargée de la police de l'Oklahoma.

En le traversant je distribue des médailles aux hommes, aux femmes et aux enfants. Il y a quelques catholiques parmi eux et je trouve huit enfants à baptiser.

Les *Scouts* ont une tenue à moitié militaire, et font l'exercice; la plupart du temps, ils sont employés à expulser les *intruders*, c'est-à-dire les Blancs qui sans permission viennent chasser dans l'Oklahoma. Leurs femmes portent leurs bébés maintenus par des bandelettes sur une planche, avec une espèce de rebord qui couvre la tête de l'enfant. Ce rebord est garni de grelots et de franges, pour amuser

(1) Voir les nos des 12, 17, 24 mai et 2 juin et la carte p. 220.



Berceau avec l'enfant. Berceau vide.

BERCEAUX PORTATIFS

le marmot. Quand elles veulent lui donner le sein, elles détachent la planche et la tiennent entre leurs bras sans délier l'enfant.

∴

Le *Captain* H***, pour lequel j'avais une lettre, me reçut cordialement :

« — Vous êtes mon hôte, me dit-il; seulement, je vis en vieux garçon; ma femme est dans l'Est. Je vais vous installer à mes frais à l'hôtel; vous y serez libre et bien traité. Surtout ne vous laissez manquer de rien, et ne vous inquiétez pas du prix de quoi que ce soit. C'est mon affaire. »

Puis il me présenta au Major, petit homme rond, jovial, qui me dit :

« — Ah ! vous êtes l'ami du Captain H***? Vous ferez bien de le convertir; c'est un vrai païen! »

Le major me donna toute liberté de voir ses hommes et me pria de me concerter avec le ministre protestant du poste pour l'usage de la chapelle.

∴

Comme à Fort-Sill, je trouve de bons catholiques, hommes et femmes, blancs et noirs: car il y a des nègres soldats ici et des catholiques; tous sont contents de me voir. Quatre baptêmes, un mariage, une quinzaine de communions, tel fut le bilan de mon administration.



Manière indienne de porter les petits enfants.

Un brave Irlandais me fait cadeau d'une superbe pipe en écume de mer, grosse comme le poing :

« — Si vous ne vous mettez délibérément et systématiquement à fumer, me fit-il remarquer, vous serez malade quand vous serez obligé de le faire avec les Indiens. »

C'est vrai : j'en ai déjà fait l'expérience, et pourtant on ne peut refuser de fumer avec un Indien : c'est une marque d'amitié. S'y dérober pourrait avoir des conséquences graves.

*
* *

Il était onze heures du soir quand je rentrai à mon hôtel. Au moment où je traversais la cour, un grand chien bondit et vint se placer en face de moi, mais sans faire entendre de grognement. Evidemment, il me demandait qui j'étais et ce que je venais faire : je payai d'audace et lui dis à demi-voix d'un ton d'autorité :

« — *Go away, doggy, go away!* (Allez coucher, mon ami, allez coucher!)

Le lendemain, on me dit que ce chien est un gardien vigilant, et aurait pu me faire un mauvais parti.

*
* *

Je ne pouvais me dispenser d'aller à Darlington où se trouve l'Agence. Sa Majesté l'Agent n'a pas pu ou pas voulu me voir; il m'a envoyé son premier clerc, un vrai type de rond de cuir, qui a moisi quinze années, je crois, dans ce poste. Il ne m'a pas fait une très bonne impression. Il se dit catholique non pratiquant, et récrimine beaucoup contre le Bureau catholique de Washington. Quelle différence entre ses manières et celles de l'agent d'Anadarko! Autant l'autre est franc, autant celui-ci est cauteleux.

*
* *

En quittant Fort Reno, le 7 juin au matin, nous nous trouvâmes tout à coup sans nous en être aperçus, au milieu des soldats déployés en tirailleurs, comme une espèce de petite guerre. Un officier m'envoya son ordonnance me demander si je voulais me faire tuer, moi et mes chevaux.

Il fallut tourner bride et faire un immense détour en tâchant de retrouver le *trail* indien exploré les jours précédents par Patrick et qui devait nous conduire à travers la partie sud-ouest de l'Oklahoma. Malheureusement, la nature du terrain nous força de changer plusieurs fois de direction, et de guerre lasse, nous nous mîmes en tête de continuer à travers la prairie sans autre indication que le soleil et notre boussole.

Cela alla bien jusqu'à midi. Nous atteignîmes la Canadienne : mais, après quelques sondages, je la trouvai trop dangereuse, surtout à cause des sables mouvants. Nous voulions la suivre en aval sur sa rive gauche. Cela ne fut pas possible non plus, à cause des innombrables ravines dans lesquelles nous nous trouvâmes bientôt presque inextricablement engagés. Patrick est un habile conducteur de chevaux; mais il en faudrait un plus habile que lui, pour avancer à travers un pareil dédale : avec des peines infinies, nous faisons machine en arrière et retrouvons enfin la prairie. C'est moins dangereux.

Une pluie, fine d'abord, puis serrée, se met à nous cingler le visage. En une heure, nous traversons quatre *creeks*. Oh! qu'ils sont ennuyeux, ces *creeks !* A chaque instant je crains que la voiture ne soit mise en pièce.

Patrick est devenu grave et perplexe. Il croit que nous avons tourné sur nous-mêmes, sans nous en apercevoir et que nous remontons le courant de la Canadienne cachée là-bas à plus d'un mille de distance derrière un rideau d'arbres. Nous interrogeons la boussole. Il a raison : nous revenions sur Fort Reno. Dans la prairie on est très exposé à dévier insensiblement et la tendance naturelle, aux piétons surtout, c'est d'appuyer sur la gauche. Pourquoi? Je ne saurais le dire. En virant de bord nous suivons pendant quelque temps les traces bien visibles de notre wagon sur l'herbe mouillée. Le triste état du ciel et de la terre, les contre-temps, la mauvaise humeur de mon compagnon, les sourdes approches de la fièvre, tout cela me démoralise.

*
* *

A ce moment, je me trouvai dans le plus grand danger que j'ai jamais couru, et j'en fus sauvé comme par miracle

Nous étions sur le bord d'un *creek* plus grand que les autres. Il avait bien 5 mètres de profondeur, et le fonds était un lit de roches, sur lequel coulait un léger filet d'eau. Patrick descendit et se mit à en explorer les détours pour voir s'il ne trouverait pas un endroit où les talus moins escarpés nous permettraient de faire passer la voiture.

Les chevaux, fatigués de leur immobilité, se mirent à frotter leurs têtes contre le timon. L'un d'eux, Black, réussit à dégager une de ses oreilles de la têtière, et, le mors se trouvant lâche entre ses dents, il le laissa tomber sous sa lèvre. Je ne m'étais aperçu de rien. Lorsque Patrick me fit signe de loin qu'il avait trouvé un bon endroit, je touchai les chevaux légèrement du fouet, pour les mettre en marche. Black ne répondant plus à la direction du mors et effrayé de le sentir battre au-dessous de lui le long de sa poitrine, s'emporta; l'autre cheval fit de même par sympathie, et me voilà dans l'impuissance de les maîtriser, entraîné dans une course furibonde, le long du *creek*.

Une première fois, ils s'approchèrent de la rive et la rasèrent d'aussi près qu'il est possible, sans s'y précipiter; ils font ensuite un écart, puis reviennent et s'engagent sur une espèce de promontoire, où il y a juste place pour la voiture ; un pas de plus en avant, ou à droite, ou à gauche et nous allions nous briser sur les rochers. Je vois distinctement que je suis perdu : instinctivement je roule les guides autour de mon poignet et arc-boute mes jambes contre la planche du devant pour soutenir le choc final. Les chevaux arrivent avec impétuosité. Qu'est-ce qui les retient sur le bord de l'abîme? L'ange du Seigneur? Je le crois. Toujours est il qu'ils s'arrêtent tout court. Je saute du wagon et m'élance vers mon compagnon pour lui montrer que je n'ai aucun mal. Il me reçoit dans ses bras, en pleurant de joie et d'émotion. Les chevaux étaient encore tout frémissants, et il nous fallut procéder avec circonspection pour les faire reculer d'un endroit si dangereux.

Nous nous assîmes là un instant et nous nous trouvâmes si énervés l'un et l'autre, que nous ne nous crûmes pas assez de force et de sang-froid pour aller plus loin et courir peut-être de nouveaux dangers. On campa.

Le soir, après le chapelet, en fumant sa pipe, Patrick me disait :

« — Savez-vous, mon Père, que je n'ai jamais eu de ma vie pareille émotion ? J'ai pourtant pris part à plusieurs batailles et vu mes camarades tomber autour de moi. Me voyez-vous, moi, vieillard, sur le bord de ce *creek*, vous tué dans vòtre chute, les deux chevaux morts et le wagon brisé ? Dans ma douleur je serais devenu fou ; je ne sais pas si j'aurais eu la force de retourner à Fort Reno. »

Quant à moi, je dois à la vérité de dire que cela fut si vite fait que je n'eus pas le temps d'avoir peur tant que dura le danger. C'est après que mon émotion fut grande, grande aussi ma reconnaissance envers Dieu qui ne voulait pas encore laisser périr son petit missionnaire.

Comme si le ciel eut voulu contribuer à nous réjouir, il y eut un beau coucher de soleil ; les nuages s'illuminèrent de feux pourpres, violets et or, incomparables. Longtemps après la disparition du soleil sous l'horizon, ses rayons continuèrent à partager le couchant en grands secteurs dorés et azur tendre. Puis, à la nuit tombante, les mouches luisantes vinrent animer la prairie de mille petits feux comme des pierres précieuses, scintillant dans les ténèbres. Bientôt la lune se leva majestueuse, et nous éprouvions une douceur particulière à parler des émotions de la journée en face de cette belle nature paisible.

Au milieu de la nuit, Patrick et moi, nous fûmes subitement réveillés. Un Indien, arrêté à un kilomètre et demi de nous, derrière une colline, comme nous pûmes le constater le lendemain, se mit à chanter de toute la force de ses poumons une mélodie sauvage. Etait-ce un chant de guerre ou une prière au Grand-Esprit ? Tous deux, nous écoutions comme en extase, non, pourtant, sans un petit sentiment de crainte. Si le possesseur de cette belle voix n'était pas seul et s'il lui prenait fantaisie de venir nous faire une visite nocturne ? Pour plus de sûreté, je recouvris de cendres le reste de notre feu afin que sa lueur ne dénonçât pas notre campement. Bientôt, à notre satisfaction, la voix s'éloigna peu à peu dans une direction opposée, et finit par mourir dans le lointain.

(*A suivre.*)

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

Suite (1)

Chants guerriers. — Quelques proverbes.

Dans les annales des Maoris, il est question d'un héros nommé Whakatau, qui, pour venger le meurtre de son parent Tunhakararo, se livra à des déprédations et à des excès tels qu'en peu de temps toute l'île de Manono fut ravagée et ses deux principaux villages réduits en cendres.

⁂

Ce tragique événement a laissé des traces dans les souvenirs de nos indigènes. Je ne veux signaler ici que deux passages d'un poème inédit, sorte d'Iliade maorie, que nos vieillards aiment à répéter dans les occasions solennelles.

Le premier, c'est l'appel de la déesse Apakura, la Bellone des antipodes, au guerrier Whakatau, lorsque celui-ci vint lui offrir son sacrifice et l'interroger sur l'issue du combat qu'il allait livrer à l'ennemi :

« O lune ! ô étoiles ! écoutez ! prêtez l'oreille ! Tant que vos clartés douteuses chemineront avec moi durant la nuit, ma vengeance poursuivra mon ennemi, mes bras et mes pieds seront tout entiers voués à une guerre sans relâche et sans merci ! Apakura pleure son fils : c'est du sang qu'il lui faut pour éteindre sa douleur. Réveille-toi, guerrier ! leve-toi ! et viens



GUERRIER MAORI

boire dans la coupe réservée aux dieux ! viens y puiser le courage et la persévérance !

« Pour moi, c'est en vain que je cherche à m'élever vers les hauteurs du ciel : le poids de mon regret, le fardeau de ma colère, inassouvie sans cesse retombe sur moi, et me ramène ici-bas ! O toi ! le préféré de mon âme, toi le plus brave d'entre les miens, ne te refuse pas à l'angoisse de mon cœur... Mais, va ! armé de toute ma puissance, instruit de tous mes secrets magiques ! va ! ne crains ni le dard émoussé, ni la hache ébréchée de l'ennemi ! Rakei, le Dieu protecteur des vaillants, sera avec toi !

« J'ai tressé une chaîne pour toi avec les cheveux de mon fils ! La voici. Qu'elle entoure ton cou, qu'elle enserre ton cœur et ta volonte et les assujettisse au devoir qui t'incombe ! Va !

et que ta vengeance soit pleine et parfaite ! N'hésite pas un instant, ou ta soumission est moindre à mes yeux que celle d'un esclave ! Je n'ai plus qu'un ami à qui me confier ! plus qu'un bras vaillant pour venger ma cause. Me trahiras-tu ? Non, tant que Wakatau sera du nombre des vivants, je sais que je puis me reposer sur lui et compter sur son entier dévoûment. »

On devine l'effet d'une pareille apostrophe. Elle électrisa si bien notre guerrier que, à travers mille périls, il atteignit son ennemi, l'immola aux mânes irrités de Tuwhakararo, rasa et incendia le village, et, s'asseyant sur les ruines amoncelées par sa colère, entonna son hymne de victoire. Le voici dans toute sa sauvage splendeur :

Chante, ô tonnerre du ciel ! chante maintenant ma conquête ! Chante ! que ta voix retentissante annonce aux quatre vents ma vengeance et ma joie ! Semblable au torrent qui gronde en tombant de montagne en montagne, la colère d'Apakura est descendue bondissante sur l'ennemi ; elle l'a emporté dans l'abîme où il a disparu. Manono. l'île des guerriers, n'est plus qu'un amas de ruines ! ses plaines sont couvertes de cadavres ; ses rochers sont maculés du sang de ses braves ! O Apakura ! tu es vengée ! Ne *hurle* plus dans la solitude, ne fais plus couler ton sang sur les restes de Tuwhakararo ! Mais viens plutôt ! descends dans ma pirogue ! ensemble nous retournerons au foyer ! Ensemble nous irons au bocage sacré où ton image préside; et là tu orneras ma tête de la guirlande et de la « plume » des vainqueurs, pendant que je déposerai mes armes sur ton autel.

∴

L'histoire de la Nouvelle-Zélande est remplie du nom de *Te Rauparaha*, fier et valeureux chef des Ngatitoa et des Ngatiraukawa, qui guida ces tribus vers les rivages qu'elles habitent aujourd'hui, dévastant tout sur son passage et réduisant en captivité pour le dévorer ensuite quiconque osait lui résister. Il existe un chant fameux entre tous et que nous appelons aujourd'hui *la Marche de Te Rauparaha*.

Cette pièce littéraire mérite une mention spéciale.

Echos des pics et des précipices, échos des cavernes et des sombres vallons, échos des Océans et des vastes plaines, bruit du vent qui mugit des hauteurs de Pirongia, apportez-nous l'éloge du grand chef, du héros des Raukawa, du conquérant de notre île, de l'immortal Rauparaha !

Rauparaha ! Chantez. chantez sa gloire à tous les vents ! Son esprit est encore là, volant, comme le pétrel des mers, d'un rocher à un autre, ne se souciant ni des tempêtes ni des monstres de la mer, toujours prêt à s'enfuir quand vient le danger, toujours prêt à combattre quand l'oiseau ennemi cherche à lui ravir sa proie.

Rauparaha ! Chantez, chantez sa gloire à tous les vents ! Souple comme l'anguille, rapide comme le cormoran quand il plonge pour saisir sa proie, fier et puissant comme l'aigle, né pour commander et pour conquérir, habitué à voir les plus farouches guerriers plier le genou devant lui, tel nous l'avons connu, dominant tout autour de lui, ainsi qu'un gigantesque *Kauri*, dans la forêt, domine et surpasse tous les arbres voisins.

Rauparaha ! Rauparaha ! Chantez sa gloire à tous les vents !

Te Tuarangi mourant disait à sa tribu : « Qui vous conduira quand je ne serai plus ? Qui vous mènera au combat ? Aucun de mes fils saura-t-il maintenir l'honneur et les traditions de ma race ?... » Les chefs silencieux ne savaient que répondre et se clignaient de l'œil. Te Tuarangi. saisissant d'une main affaiblie sa longue *taiaha*, la jeta au milieu des chefs assemblés disant : « Ma taiaha ! qui la relèvera ? » Un jeune chef s'écria : « Moi, moi... » C'était Rauparaha !

Pleurez, ô mères du Waikato ! désolez-vous, vieillards des Raukawa ! toutes les gloires du passé, tous les hauts faits de vos enfants vont être effacés par le fils de Werawera.

Le voici qui brandit fièrement sa *taiaha !* le voici qui s'élance sur vos tribus endormies ! le voici qui humilie l'un après l'autre ses voisins et qui les courbe sous son joug puissant ! Que les lâches fuient ou se cachent ! que les braves aiguisent leurs *mérés* ! car il sera terrible et soudain, l'éclair qui jaillira des yeux de l'héritier de Tuarangi quand il fondra sur eux pour les broyer dans sa colère !

Du haut des montagnes, il a aperçu l'île Rapiti, où déjà des voiles étrangères ont apparu, où les phoques d'Europe commencent à faire leurs nids. Et, s'adressant aux siens, il a dit : « Nous irons là planter notre *taiaha* et dire aux étrangers : « — Sillonnez les mers à votre plaisir ; mais laissez-nous la terre « de nos ancêtres. »

Oh ! mon peuple ! quittons notre cher Kahwia où nos morts reposent ! Te Wheronhero gardera leurs tombes. Fuyons, fuyons vers le Sud ! allons à Kapiti pour y être la sentinelle vigilante qui protége le village contre des incursions nocturnes. Laissons-là nos trésors et nos vivres : nous en acquerrons d'autres en chemin. Emportons nos haches et nos fusils ! ceux-là nous suffiront pour nous procurer tout le reste.

Raukawa ! en avant ! en avant pour Kapiti.

Ils marchent, les yeux pleins de conquêtes..... Ils marchent vers Taranaki, pillant et massacrant tout sur leur passage !

Ils marchent vers la côte ; ils l'atteignent, ils la suivent, rasant et moissonnant comme avec une faux les tribus rebelles qui s'opposent à leur marche. Ils ont surpris Wanganui, et le noble Rauparaha règne en souverain sur ses vastes plaines.

Les Muaupoko ont tremblé dans leurs repaires ; feignant l'amitié, ils ont envoyé un traître pour surprendre Rauparaha et l'amener à sa ruine. Déjà Toheriri a réussi à immoler plusieurs braves guerriers ! Déjà, à la faveur de la nuit, il se prépare à son exploit suprême, quand soudain la voix stridente de Rauparaha se fait entendre : « Pas de quartier aux traîtres ! » et la mort *pleut* sur les cohortes épouvantées de Toheriri, comme la grêle sur un champ d'ignames.

Raukawa triomphe partout. C'est en vain que dix tribus se rassemblent pour lui barrer le chemin : Rauparaha les sépare et les écrase l'une après l'autre. Les eaux de Wairoa sont teintes de leur sang ; la grève est jonchée de leurs cadavres. Ainsi que l'Océan dans sa furie bondit en jetant son écume sur les récifs du rivage, ainsi les dix tribus s'épuisèrent en vain contre le puissant chef des Ngatitoa et des Raukawa.

Ainsi que les astres de la nuit dont les pâles lueurs s'éclipsent aux rayons du soleil, ainsi les dix tribus disparurent devant les pas victorieux du géant Rauparaha !

Les rossignols avaient chanté la mort de l'epervier. Mais l'épervier vit encore et les rossignols ne chantent plus !

Au fond de son île lointaine, Rerewaka médite la résistance. Il a juré devant les siens que, armé d'une dent de requin, il mettrait un jour en pièces le corps de Rauparaha. Hâte-toi, présomptueux guerrier, de fortifier ton village, car voici que l'ennemi t'a entendu, voici qu'il traverse le detroit avec sa courageuse armee, voici qu'il s'avance vers toi portant dans ses mains l'arme ridicule avec laquelle tu comptais le frapper et le déchirer...

Pleurez, désolez-vous ! veuves des Ngaitahu ! Rerewaka n'est plus ; il a succombé avec quatorze cents de ses braves sur les palissades de Kaiapoi. Loin d'accomplir son rêve audacieux, il a eu à mesurer toute la vigueur du bras de Rauparaha, et son corps, partagé en deux par la « dent de requin », gît là-bas sur le sable. Demain, quand Kaiapoi sera tombé aux mains des Raukawa, vous verrez leurs pirogues s'éloigner de vos rivages, emportant les os de vos chefs et de vos guerriers pour engraisser leurs champs.

Et toi, Wairau, te souvient-il encore de cette journée sanglante où l'étranger paya de la vie sa folle témérité ? Te souvient-il du cri des veuves et des orphelins quand Rauparaha irrité commanda son dernier « coup de feu » ? Rauparaha est comme l'aigle vigilant qui garde son nid : malheur à qui y touche ! Fort dans la paix, puissant à la guerre, il est le protecteur de son peuple. Chantez donc sa gloire, et que son nom retentisse partout !

Telle est, en résumé, la traduction de ce chant remarquable, qui devait trouver sa place dans cet essai. Quiconque connaît un peu l'histoire de notre colonie comprendra aisément pourquoi cet hymne guerrier n'a jamais été terminé, car *Rauparaha*, sans avoir jamais fléchi devant personne, se réconcilia peu à peu avec la civilisation et mourut paisiblement à Otaki, où un monument public a été élevé à sa mémoire.

Ces deux spécimens suffiront pour faire connaître et apprécier le caractère belliqueux de la littérature maorie.

⁂

Il me reste à expliquer en quoi consistait la « danse de guerre », ce mélange de poésie et de chorégraphie, de pantomime et de conjuration diabolique, qui occupe une si grande place dans les récits des voyageurs qui y ont jamais assisté.

Pour en saisir la portée, il faut se souvenir que nos indigènes, quand ils se livraient à cet affreux exercice, avaient un double but : exciter leurs passions jusqu'au paroxysme et assouplir leurs membres. Ils y ajoutaient aussi une intention religieuse; car ils pensaient que leurs dieux avaient pour agréables ces ignobles sarabandes.

On s'y préparait par de violents discours durant lesquels les assistants et les orateurs eux-mêmes, dans des accès de passions sauvages, se dépouillaient peu à peu de leurs vêtements, se peignaient tout le corps avec de l'ocre rouge et du charbon de bois, tressaient leur chevelure en petites boules et y plantaient des plumes. C'était la toilette de cérémonie.

La tribu se rassemblait bientôt. Les guerriers s'alignaient en courant l'un après l'autre, formant sept ou huit lignes bien serrées. La troupe ainsi organisée s'asseyait d'abord sur le sol. A un signal donné, tous bondissaient comme mus par un ressort et brandissaient leurs armes. Puis un mouvement cadencé se dessinait sur toute la ligne; inclinant le corps tantôt à droite et tantôt à gauche, jouant des pieds, des bras, de la tête, torturant leurs membres dans des positions impossibles à décrire, dansant, hurlant, ouvrant des yeux où le feu de l'enfer semblait allumé, montrant la langue et agitant leurs armes avec une précision parfaite, la troupe offrait un spectacle horrible. A certains moments, des acteurs nouveaux apparaissaient sur le front, et y accomplissaient des tours de chorégraphie où la modestie n'était guère observée.

Toute l'action avait un but, un sens facile à deviner. Tantôt les mouvements étaient ceux des rameurs dans la pirogue, luttant d'adresse et de vigueur; tantôt ils simulaient des chasses ou des travaux agricoles. Mais, sous ces figures chorégraphiques, des « horreurs » étaient généralement représentées, des scènes de débauches et de cannibalisme que les acteurs cherchaient à interpréter.

Et lorsque ces exhibitions de sauvagerie avaient lieu sur le champ de bataille en guise de préparations au combat, on comprend quel devait en être l'effet. Au moment précis où cette pantomime diabolique devait cesser, un des acteurs s'avançait vers l'ennemi et lançait le premier dard. C'était le signal convenu.

⁂

Outre ces exercices guerriers, les Maoris excellaient aussi à s'amuser de mille manières. Ils aimaient à se réunir le soir et à consacrer leur veillée à fabriquer des contes et des fables souvent très spirituels, à chercher le mot d'une énigme ou à pénétrer le sens caché de quelque vieux proverbe.

⁂

Je ne puis mieux clore cette esquisse de mœurs littéraires qu'en offrant au lecteur un *choix* des plus jolis dictons en usage chez les Maoris.

A la procession, le prêtre marche d'abord; la foule n'a qu'à suivre.

Quiconque compte sur le travail d'un autre pour vivre sera déçu; mais celui qui se fie à ses propres mains celui-là prospérera.

Il est bon et utile d'avoir deux champs de culture; quand l'un fait défaut, l'autre suffit aux besoins.

Celui qui se lève tôt sera rassasié; mais le paresseux périra de faim.

Nourriture *donnée* taquine la gorge; nourriture *acquise* par le travail personnel est toujours bonne.

L'araignée se cache derrière sa toile. (Allusion à la *pensée* humaine difficile à lire.)

Quiconque baille, étant à la pêche, n'aura pas de poisson.

Le *mokoroa* est un petit insecte : cependant il a raison des plus grands arbres.

C'est une huître au foyer, un perroquet en voyage (Personne n'est prophète dans son pays.)

Tu as tissé le manteau; je n'y ai ajouté que les franges.

Ce que Maori tient dans sa main ne sera pas lâché.

Le soleil se lève, arrive à son zénith, décline et disparaît (allusion à la vie humaine).

Quand l'oiseau est repu, il chante. (Ventre affamé n'a pas d'oreilles.)

Tel est brave à l'arrière d'une armée qui serait lâche à l'avant-garde.

Les hommes sont comme le vent : ils vont où ils veulent.

Es-tu une écrevisse pour rougir si vite? (Se dit à une personne d'humeur emportée)

C'est un caméléon! (se dit de personnes très versatiles dans leurs opinions).

Les bonnes intentions poussent aussi vite que l'herbe; elles sont fauchées de même.

On peut se garantir d'une flèche; mais les flèches *parlées* blessent toujours (Allusion à la médisance).

Où étais-tu quand le rossignol chantait? (La fourmi aurait dit : « Que faisiez-vous au temps chaud ? »)

Quand la poule des bois échappe au piège, on ne l'y reprend plus.

Comme des gouttes de pluie tombent les vaines paroles.

Tel vous fuit durant l'été, qui se rapprochera de vous à l'automne.

Jetez l'écorce, gardez le cœur de l'arbre.

Quand le filet est usé, on l'abandonne sur la plage.

Quand le soleil est nuageux, l'oiseau reste à l'abri.

Quand une chose commence à pourrir, les mouches y pullulent.

C'est une algue flottante, errante au gré des vagues! (Allusion aux vagabonds.)

La sole connaît la retraite où elle sera cachée aux yeux du pêcheur.

Plus les étoiles sont nombreuses, moins le brouillard est épais.

Par marée favorable, par marée contraire, allons toujours droit au but.

La pirogue ne saurait chavirer; car la quille en est large et solide.

C'est une pieuvre enserrant sa proie : on ne saurait lui faire lâcher prise.

Quand on a du temps on rôtit son gibier ; quand on n'en a pas, on le mange cru.

Quand la mer est bien unie, les petits poissons s'agitent à la surface.

Ces proverbes dépassent le nombre de 500. Beaucoup ne pourraient se traduire en français.

Par ces quelques extraits qu'il serait aisé de multiplier, on peut voir que la *flore littéraire* des antipodes n'est pas aussi pauvre qu'on se l'imaginait d'abord. Elle a ses « pâquerettes » et ses « roses » et ses « orties ». Toutefois, n'y cherchons pas les splendeurs de nos jardins cultivés ; nous ne les y trouverions pas. Encore moins y pourrions-nous rencontrer ces fleurs délicates et parfumées, ces « héliotropes » et ces « jacinthes » que l'Evangile a vues grandir à son ombre. Par nos prières et nos aumônes, hâtons le jour où le Soleil de justice, répandant ses rayons bienfaisants sur ces plages lointaines, les aura fécondées et ornées des plus riches productions.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Un abonné de Lyon	3 »
M. l'abbé Louis Lagorce, du diocèse de Lyon	137 15
M. l'abbé Ch. Mangeot, Nancy	21 »
Priez pour moi	2 »
Mme Piégay, Lyon	2 60
Anonyme d'Hirson, diocèse de Soisson	19 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (P. Lejeune, Gabon).

Anonyme de Strasbourg	21 20
Anonyme du diocèse de Rennes	10 »
Anonyme de Paris, demande instante de prières	6 »
M. Delaisse-Siou, du diocèse de Chartres	6 »

Pour le baptême de deux enfants sous les noms de Marie-Alphonse et Marie-Joseph (R. P. Lejeune).

Anonyme de Bâle, demande de prières	30 »

Pour baptême de païens (R. P. Lejeune).

J. L. diocèse de Liège	50 »

A Mgr Sabbag, évêque grec melchite de Saint Jean-d'Acre.

M. de Haffrengue, diocèse d'Arras	10 »

A Mgr Charmetant, pour les Arméniens.

Mlle Marie Thomas, diocèse de Chambéry	3 »

A M. Djendjoyan, à Van, pour les Arméniens.

Pensionnat de N.-D. à Gray, diocèse de Besançon	20 »

Au R. P. Dominique Chaurand, Nicomédie.

L. B., du diocèse de Belley, promesse à saint Antoine	100 »
Mme de la Chesnaye, du diocèse d'Autun	15 »
M. Laurent, Rouen	5 »
M. E., diocèse de Rennes	30 »
Anonymes de Vannes	5 »

A Mgr Falize, Norvège.

Anonyme de Marseille	10 »

Pour les affamés des possessions françaises (M. Allys, Cochinchine sept.).

A l'intention d'une personne malade demandant sa guérison, Mâcon	50 »

Pour les affamés (M. Allys, Cochinchine sept.).

A l'intention d'une personne malade pour une bonne mort, Paris	3 50

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers.

André, Jean et Robert, du diocèse d'Amiens	15 »
Une tertiaire du Périgord	5 10
H. M. Albi	10 »
Anonymes du diocèse de Nîmes	10 »

A sœur Gilbert (Tché-Kiang), pour son hôpital de vieillards.

M. l'abbé Rambaud, du diocèse de Digne	290 »

A M. Cadillac, à Polur (Pondichéry).

Anonyme du diocèse diocèse d'Autun, reconnaissance à saint Antoine de Padoue	100 »

Au R. P. Lejeune, Gabon, pour l'œuvre des pantalons.

Une Enfant de Marie de Lyon, demande de prières	1 25

Au R. P. Moreau, pour sa mission de Chishawasha (Haut-Zambèze).

Mme Maria, diocèse d'Orléans, demande de prières	20 »

Au R. P. Pénard, Saskatchewan.

Un abonné du diocèse de Montauban	5 »
Un anonyme de Mâcon	100 »
M. E., diocèse de Rennes	30 »

Anonyme de Lille, demande de prières.

A Mgr Terzian, Adana pour les écoles, 20 fr.; Mgr Von-Euen, Islande, 10 fr.; Mgr Macaire, Coptes unis, 15 fr.; Missions du Dahomey, 20 fr.; Mgr Hacquart, Tombouctou, 20 fr.; Missions Madagascar (Mgr Cazet), 20 fr.; Missions Madagascar (Mgr Crouzet), 20 fr.; Lépreux de Molokaï (Sandwich) 10 fr.; Mgr Vidal, îles Salomon, 20 fr.; Mgr Chouvellon, Su-tchuen oriental, 30 fr.; Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional, 20 fr.; Sœur Gilbert (Ning-Po) pour ses vieillards, 10 fr.; Mgr Lesné, Perse, 10 fr.; Mgr Geraigiry, diocèse Panéas, 5 fr.; R. P. Michel, Beyrouth, petits cireurs de souliers, 10 fr.; Mission Arménienne la plus éprouvée (Mgr Bonetti), 10 fr.; Mgr Augouard, Oubanghi, 10 fr.; R. P. Trilles, Gabon, pour les catéchistes, 10 fr.; Missions de Corée septentrionale, 10 fr.; Mgr Louis Couppé (îles Marshall), 10 fr.

EDITION ALLEMANDE

2e trimestre de 1899.

Au R. P. Athanase Gotte, Chan-si sept. pour les affamés	85 60
Pour les missions de Chine (Mgr Anzer)	10 45
— les missions du Japon (Mgr Berlioz)	177 85
— les missions de Kuroshima (Nagasaki)	58 45
— les missions d'Okayama (Osaka)	52 30
— — — demande de prières	27 10
— M. Corre, à Kummamoto, Nagasaki	228 45
— les missions du Tonkin (Mgr Pineau)	235 55
— la mission des Coptes en Egypte (Mgr Macaire)	94 60
— la mission de Dar-es-Salam (Zanguebar-meridional)	86 20
— les missions d'Afrique (au même)	57 60
— les missions de l'Afrique centrale	36 95
— le R. P. Diettin, à Mandéra (Zanguebar septentrional)	192 90
— les missions du Cameroun	61 60
— les sœurs d'Elmina (Côte-d'Or)	6 15
— les missions de la Côte-d'Or	8 65
— les Pères Blancs, en Afrique (Mgr Streicher)	1 25
— le R. P. Oster, à Itolo (Benin)	9 25
— les affamés, au Haut-Zambèze	17 30
— les lépreux de Madagascar (Mgr Cazet)	193 90
— les missions de l'Inde (M. Maurice, Pondichéry)	173 65
— le séminaire de Mandalay (Birmanie sept.)	2 50
— le Collège des Parias, à Bangalore (M. Aucouturier), avec demandes de prières	34 80
— Mgr Vigano (Hydérabad)	74 40
— la construction d'une église, au R. P. Marcellin, à Bardapur (Hyderabad)	24 65
— la mission du Maïssour (M. Desaint)	6 15
— les lépreux de Molokaï	194 60
— la mission Saint-Vincent (Port-d'Espagne) (R. P. Réginald Sarthou)	7 40
— le rachat des esclaves en Perse (Mgr Lesné)	193 90
— le rachat d'enfants nègres (Cameroun)	148 40
— le rachats d'enfants païens (Mgr Anzer)	510 50
— le rachat de garçons païens (Sr Gilbert)	258 60
— le rachat de filles païennes (Mgr Carlassare)	258 60
— rachat avec baptême sous les noms de Antoine, Catherine, Thadée, Henri, deux Marie, Marguerite, Anne-Marie, Pierre, Paul, Elisabeth, Marie-Elisabeth, Antoinette-Elisabeth, Blaise, François-Xavier, François-Joseph, Théodore, Joseph (Mgr Vidal)	465 50
— rachat et baptême sous les noms de : deux Paul, Marie, Anne, Antoine de Padoue, Joachim, Antoine, Barbe (Mgr Roelens)	225 45
— rachat et baptême sous les noms de : Anne, Gertrude, Clément-Auguste, Elisabeth, Joseph, Gaspard, Melchior, Balthasar (Mgr Allgeyer)	369 40
Total	4.590 60

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





CHINE. — Femmes et jeunes filles chrétiennes de Tchouk-San ; d'après une photographie envoyée par M. Grandpierre (voir la correspondance).

NOUVELLES DE CHINE

On sait quelle part a prise aux importants avantages obtenus dernièrement en faveur des missionnaires catholiques, le vénérable Vicaire apostolique de Pékin. En voici une bien flatteuse attestation. Nous sommes heureux de publier cet hommage mérité rendu à Mgr Favier par l'honorable représentant de la France en Chine.

LETTRE ADRESSÉE A MONSEIGNEUR FAVIER PAR M. PICHON, MINISTRE DE FRANCE A PÉKIN.

LÉGATION DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE EN CHINE

Pékin, le 29 mars 1899.

Monseigneur,

J'ai rédigé avant-hier la circulaire que je me porpose d'adresser aux Vicaires apostoliques en leur transmettant le réglement décrété par l'Empereur sur les rapports des Mandarins avec les autorités catholiques. Les pourparlers qui ont eu lieu, à propos de l'élaboration de ce document impérial, entre vous et S. E. Joung-Lou, ne pouvaient avoir que mon approbation et vous avez bien voulu me tenir au courant de vos démarches, au succès desquelles applaudiront tous les missionnaires, car c'est à vous que revient le mérite d'avoir obtenu pour eux une satisfaction qu'ils désiraient depuis longtemps.

CORRESPONDANCE

KOUANG-TONG (Chine)

L'Orphelinat de Tchouk-San.

Tchouk-San, d'où nous est adressée la lettre suivante, se trouve à l'extrémité sud-ouest de la province du Kouang-Tong, à proximité de la frontière tonkinoise. Nous recommandons à nos lecteurs les œuvres du zélé missionnaire qui est chargé de l'administration de cette chrétienté.

LETTRE DU R. P. GRANDPIERRE, MISSIONNAIRE A TCHOUK-SAN

Voilà dix-huit ans que je suis à la tête des sauvages de Tchouk-San. A mon grand regret, je m'aperçus bientôt que j'arriverais difficilement à améliorer cette race, au point de vue religieux, car l'éducation de l'enfant péchait par la base. J'avais beau dépenser tout mon zèle; durant les années

qui précèdent la première communion, cela marchait assez bien ; aussitôt après l'accomplissement de ce grand acte religieux, les enfants retournaient à leur vie toute matérielle.

Lorsque je me plaignais à la mère ou à l'enfant de leur absence aux offices, la réponse était toujours la même :

« — *Mo tak han, oi wan chek* (nous n'avons pas le temps, il faut chercher à manger).

Dieu sait cependant si ces braves gens ont du temps à perdre à raconter des fariboles, à jouer de la flûte, à préparer et déguster leurs chiques de bétel ! Mais, que voulez-vous ? par ici, il n'y a pas encore bien grande piété dans le cœur du sexe que l'Eglise qualifie de dévot !

∴

Pour remédier à ce triste état de chose, j'ai donc pensé que, si je pouvais prendre les enfants dès l'âge le plus tendre et les confier à la garde et aux soins de personnes pieuses, insensiblement on arriverait à déposer dans ces jeunes âmes quelque germe de l'amour de Dieu.

Parmi les jeunes filles que j'ai préparées à la première communion, j'ai cherché à distinguer celles qui se prêteraient le mieux à une formation spirituelle. J'ai pu en trouver quelques-unes, me consolant en pensant au vieux proverbe qui dit que, dans le royaume des aveugles, les borgnes sont roi. Mgr Terrès, vicaire apostolique du Tonkin oriental, de l'ordre de Saint-Dominique, a eu l'extrême obligeance de mettre à ma disposition pour les préparer l'une de ses meilleures religieuses indigènes.



Clocher de Tchouk-San et résidence de M. Grandpierre.

∴

Mes sauvages des montagnes ne connaissent aucune des lois qui forment toute société humaine. C'est ainsi que les parents n'osent jamais donner d'ordre à leurs enfants.

Inutile de parler de l'union qui peut régner dans de telles familles. Aussitôt que les fils ont l'âge de se marier, une nouvelle ruche se construit à côté de l'ancienne et il y a autant de ménages séparés que d'enfants. Les parents cherchent à se caser chez celui de leurs rejetons qui a le meilleur caractère.

Aussi il n'est pas étonnant que, lorsque le dernier des survivants, père ou mère, a une maladie un peu longue, il ne peut pas compter sur les soins de ses enfants. Souvent, c'est ce manque absolu de soins plutôt que la gravité de l'affection qui emporte le malade. Il m'est arrivé bien des fois d'offrir de la volaille à des enfants dont le père ou la mère infirme avait besoin de quelque nourriture réconfortante ; je leur indiquais même la manière de préparer un bouillon qui eut fait du bien au vieillard ; on me répondait toujours :

« — Nous n'avons pas le temps de nous occuper de ça. »

J'étais obligé de préparer le bouillon chez moi et de le faire porter par mon domestique qui trouvait presque toujours le malade complètement abandonné. Mon cœur a saigné bien souvent à la vue de pareils spectacles.

Mes religieuses soigneront les moribonds et les prépareront à faire une bonne mort. Jamais une parole de piété ne frappe l'oreille de ces malheureux, si ce n'est de la bouche du missionnaire. Mais celui-ci ne peut suffire à tout, il ne se trouve pas toujours dans la même chrétienté. Lorsqu'il arrive, le plus souvent, le malheureux est déjà entré en agonie. Grâce à la présence d'une femme pieuse à son chevet, le malade pourra paraître devant son juge après une préparation qui lui assurera la miséricorde divine.

∴

Ici à la frontière, et pendant deux ou trois journées de marche, on ne rencontre que des Annamites mariées aux Chinois. Toutes ont été ravies autrefois à leur famille par les bandes de brigands qui enlevaient femmes et filles sur le territoire du Tonkin, sachant que l'infanticide en Chine donnait grande valeur à cette marchandise humaine. Les païens de la région n'ont ainsi pas eu bourse à délier pour se procurer des épouses : comme ils exerçaient le métier de pirates (la présence des Français au Tonkin a presque ruiné leur commerce jusque-là prospère), ils se sont procuré, les armes à la main, la compagne ou les compagnes qui vivent avec eux. Or, il arrive assez souvent que lorsque ces pauvres femmes ont subi

des ans l'irréparable outrage

et qu'elles ne peuvent plus par leur travail suffire à l'en-



tretien de leurs maris chinois, buveurs d'opium et buveurs d'eau-de-vie de riz, elles sont tout simplement congédiées et il ne leur reste plus qu'à se jeter à l'eau. Alors un certain nombre de ces malheureuses songent à implorer la pitié du missionnaire catholique. C'est la religieuse chinoise qui s'occupera des soins à donner à leur corps et surtout à leur âme en les préparant à recevoir le baptême. Il faudra ensuite continuer à les faire vivre, à les instruire et à les guider dans la pratique de notre sainte Religion jusqu'à leur mort.

∴

Voici comment j'ai été amené à commencer l'installation de nos établissements de religieuses.

Il y a déjà quelques années, plusieurs de ces malheureuses tonkinoises volées et abandonnées étaient venues me supplier d'avoir pitié d'elles, en me demandant à se faire chrétiennes. J'étais dans cette situation où, dit la chanson du missionnaire, « il faut savoir se faire une fête de n'avoir pas le sou ».

A cette époque, j'allai faire un tour à Moncay où se trouvaient alors, en plus de la garnison habituelle, un certain nombre de fonctionnaires français, membres de la Commission d'abornement de la frontière, en pourparlers avec les autorités chinoises. Dans le laisser-aller de la conversation, je vins à parler de mon embarras financier avec un ami. Celui-ci en fit part à d'autres personnes et, quelques jours après, M. le Résident de Moncay et le Président de la Commission d'abornement me remirent à ma grande et agréable surprise, la jolie somme de 166 piastres, sur lesquelles 70 avaient été versées par les mandarins chinois, sur la demande de M. le Résident français, qui leur avait expliqué le but de mon œuvre.

Je pus commencer à construire un petit logement pour les premières religieuses en formation et à proximité un autre pour les femmes païennes recueillies. L'inscription gravée au-dessus de la porte de cette maison de refuge est YAN OÏ LONG (Maison de l'amour miséricordieux).

∴

Le but que je me suis proposé en fondant cette institution de vierges chinoises est donc assez compliqué.

Elles doivent toujours être au moins deux ensemble et sont chargées d'une école et d'un asile dans chacune de mes trois principales chrétientés. Elles préparent les petites filles à la Première Communion, soignent les vieillards et les malades pour le corps et pour l'âme. Certains villages païens, où se manifestent quelques commencements de conversion, m'ont même demandé, ces derniers temps, de leur en envoyer quelques-unes pour prêcher la doctrine aux femmes ; mais jusqu'ici, à mon regret, il m'a été impossible d'acquiescer à leur désir.

Trois jeunes filles que j'ai envoyées à Canton pour y recevoir la formation de Sœurs françaises et une autre que j'ai également adressée aux Sœurs françaises de Hong Kong vont revenir. Voilà de bonnes auxiliaires pour l'œuvre de Dieu, mais quel souci pour le pauvre missionnaire qui doit pourvoir à tous les besoins de ce personnel et de ces œuvres !



M. GRANDPIERRE, EN COSTUME DE VOYAGE.

∴

Encouragé par ma confiance dans la Providence, j'ai écrit à l'Œuvre de Marie-Immaculée. J'ai reçu d'un anonyme la somme de 300 francs et différentes autres petites aumônes s'élevant à 150 francs. Mais *quid hæc inter tantos ?*

Quatre-vingt-dix ou cent francs suffisent pour assurer *une fondation*, ce qui donne droit au Rosaire récité, toutes les nuits, à minuit, par ces religieuses pour leurs bienfaiteurs, et une part dans toutes les bonnes œuvres dont elles peuvent être l'instrument, et enfin à une messe à perpétuité.

Daigne le Seigneur inspirer à quelques âmes charitables la pensée de venir au secours de l'Orphelinat de Tchouk San !

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Mercredi 14 juin, Son Eminence le Cardinal Richard a celébré une messe d'actions de grâce à Notre-Dame des Victoires en présence du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, de la légation de Chine et de nombreux ecclésiastiques représentant les Congrégations de missionnaires qui évangelisent le grand Empire chinois. Tous voulaient remercier Dieu au sujet du dernier décret impérial qui semble clore l'ère des persécutions et assurer la liberté à l'apostolat.

Cilicie (*Asie-Mineure*). — Nous avons déjà eu l'occasion de recommander à nos lecteurs les œuvres de Mgr Terzian, évêque d'Adana et de Tarse. Ce vénérable prélat nous communique un aperçu des progrès du catholicisme, depuis que le Saint-Siège lui a confié le gouvernement de la Cilicie. En 1892, année où il fut nommé évêque d'Adana, ce diocèse ne comptait que 3 missions (Adana, Tarse et Hadjine), 1 église, 3 chapelles, 1 école et 480 familles. En six ans, Mgr Terzian a créé 3 missions nouvelles (à Mersina, à Char-Déré et à Sis); il a ouvert 6 écoles de plus et vu le nombre des familles rentrées dans l'union romaine s'élever à 860. Ces résultats sont magnifiques et font grand honneur au zèle du vaillant évêque, d'autant plus qu'il ne possède que de faibles ressources et doit lutter contre des missionnaires anglais et américains, disposant de moyens d'action très puissants.

Mgr Terzian nous écrit :

« Mon diocèse, vous le savez, possède Tarse, la patrie de saint Paul, apôtre. Je désire y construire une église sous son vocable, à l'endroit même où il est né. Cette œuvre, chère au cœur du grand Pontife Léon XIII, sera rendue possible grâce aux dons des personnes charitables et sympathiques à la Propagation de la Foi.

« En outre je dois fonder un séminaire pour accroître le nombre de mes prêtres, qui ne sont actuellement que neuf, neuf pour un diocèse immense.

« Pour ce double but, j'ai recours à la générosité des fidèles. Mes œuvres ont besoin d'une assistance toute particulière. Elles l'obtiendront puisqu'il s'agit de maintenir et de propager la vraie foi dans la patrie de saint Paul. Qui, parmi les lecteurs du Bulletin des *Missions catholiques*, ne serait heureux de contribuer à établir sur des bases solides les œuvres catholiques dans le pays qui a donné naissance au grand apôtre? »

Maysour (*Hindoustan*). — On nous communique la lettre suivante de M. Desaint, des Missions Étrangères de Paris.

« La peste fait ici des ravages immenses. Tous les services sont désorganisés, le commerce ne marche plus, toutes les boutiques et tous les marchés sont fermés. Les provisions ne viennent plus à la ville, on ne trouve plus de vivres, si ce n'est à un prix exorbitant On a pris les plus grandes précautions pour empêcher le fléau de se répandre; mais tout est inutile. On vante beaucoup l'inoculation comme moyen préventif; mais tous les jours je vois des inoculés mourir comme les autres. On a établi des camps pour isoler les malades et ceux qui ont été en contact avec eux; mais tout cela n'a servi qu'à surexciter le peuple et à faire naître des émeutes.

« Nos chrétiens, les parias surtout, sont très eprouvés. Vous ne pouvez vous faire une idée des huttes qu'ils habitent. Elles n'ont guère que 6 pieds carrés de hauteur; il n'y a jamais de fenêtre; on n'a de jour que par la porte. C'est dans ces taudis infects qu'il faut pénétrer pour les administrer! Pour les confesser, il faut s'accroupir sur eux, respirer leur haleine, leurs miasmes et la puanteur de leurs loques. Dernièrement, j'avais à donner le Saint Viatique à une pauvre femme dont l'enfant etait mort à ses côtés, et je trouvais à peine assez de place pour me tenir debout entre elle et le petit cadavre; de sorte que mes habits touchaient les deux corps! Si la peste se gagne, comment ne pas l'attraper dans de pareilles circonstances? Vraiment, il faut que le bon Dieu nous conserve miraculeusement! Mais nous avons une grande consolation, c'est de voir tous nos chrétiens mourir dans les meilleures dispositions possibles.

« Ordinairement, la peste n'a rien d'effrayant. A part certains cas foudroyants où les patients sont enlevés en quelques heures, généralement la maladie dure trois ou quatre jours, quelquefois huit et même davantage. Au début, la fièvre paraît bénigne, le malade reste assis, se confesse, communie et reçoit les sacrements en pleine connaissance; on dirait que ce n'est rien, et quelques heures après il n'est plus! Des familles entières ont disparu. Quelle terrible épreuve! Priez pour nous!

Pondichéry (*Hindoustan*).—M. Maurice, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Villupuram, le 3 mai :

« Le mois de mai a amené autour de mon modeste presbytère, une soixantaine d'enfants qui se préparent à la première communion. Pour loger tout ce petit monde, j'ai dû construire un grand hangar avec murs en terre et toit en feuilles de palmier. Ce palais est tour à tour converti en dortoir, en salle d'études, en cuisine et en réfectoire.

« Dans ce pensionnat d'un nouveau genre, tous les exercices se font au son de la cloche. Après l'etude, qui dure de sept heures du matin à midi et de deux heures à six heures, les jeunes néophytes se transforment en cuisiniers. Voyez-les un peu, chacun au pied de sa marmite : attisant le feu, surveillant d'un œil entendu le riz qui monte, préparant la sauce et quelle sauce! Encore une gousse d'ail, un grain de sel, puis du poivre, puis du piment, de la cannelle, du gingembre en quantité plus que suffisante, et tout est prêt :

Bon appétit, surtout, *Indien* n'en manque point.

« Quelques feuilles cousues ensemble tiennent lieu d'assiettes, sur lesquelles on verse le riz fumant et la sauce dorée. Enfin, chacun se recueille. C'est le seul moment de la journée où ces chérubins noirs sont silencieux.

« Ce genre de vie leur plaît assez.

« — N'est-ce pas, Père, que tu vas nous garder encore deux mois ? » demande l'un.

« — Deux mois! reprend bien vite un autre; c'est toute « l'année que le Père va nous garder; ne devons-nous pas sa- « voir sans faute toutes les prières et le catéchisme? »

« A mesure que le grand jour approche, les plus hardis viennent s'enquérir discrètement de l'habit que le Père va donner. — Sera-t-il rouge? — Sera-t-il bleu? C'est la grande, question aux heures libres. Quelques-uns mieux renseignés assurent qu'un gros ballot de *somans* et de *podavés* est arrivé de France, envoyé par les lecteurs de la « Revue jaune » (*Missions catholiques*). Ils l'ont vu, il était lourd; même que le Père disait en le descendant de la charrette: « Il y en aura « certainement deux pour chacun! »

« Pour calmer tant de convoitises, le Père a beau dire que cette année, il ne donnera rien, qu'on mange trop, qu'on étudie mal, qu'il est ruiné, etc, etc. Tout cela est accueilli avec un sourire malin qui veut dire : « Hum! nous n'en croyons « rien. »

« Et alors, quand arrive l'aurore du jour si impatiemment attendu, il faut bien que le Père ouvre le gros ballot qu'il a acheté chez le *Chetty*, grâce aux aumônes des lecteurs des *Missions catholiques*. Il donne à chacun quelques aunes de toile, rouge pour les garçons, et bleue pour les filles. Avec cela un chapelet, un scapulaire et une guirlande de fleurs. Ainsi parés, les jeunes communiants sont beaux comme les anges du Paradis.

« Mais il n'y a pas de fête sans musique. Il y aura donc un peu de musique indienne, puis quelques coups de canon, puis enfin une grand'messe où le Père sortira tous les trésors de sa pauvre sacristie. Voilà donc une première communion solennelle, dont ces chers petits enfants ne perdront jamais le souvenir.

« Le grand jour passé, ils retournent dans leurs villages, portant leur bel habit bien plié sur le bras, la paix au cœur, le sourire aux lèvres, et la joie dans les yeux.

« Le démon essaiera bien des fois de les détourner du vrai chemin. Ils auront peur, ils auront faim; mais le souvenir de



leur première communion les sauvera en les ramenant souvent auprès du Père qui les a si bien soignés. »

Cochinchine occidentale. — Nous lisons dans l'*Opinion* de Saïgon, du 2 mai 1899 :

« Hier, lundi 1er mai, en la fête de Saint Philippe et de Saint Jacques, apôtres, a eu lieu le sacre de Mgr Mossard, nommé par le Saint-Siège évêque de Médée et vicaire apostolique de la Cochinchine Française.

« Il serait difficile de dire combien la cérémonie a été imposante. Quatre évêques étaient présents : Mgr Van Camelbeke, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, en résidence à Qui-Nhon; Mgr Cardot, évêque titulaire de Limyre, vicaire apostolique de la Birmanie méridionale, en résidence à Rangoon; Mgr Grosgeorge, évêque titulaire de Tripoli, vicaire apostolique du Cambodge, en residence à Pnom-Penh, et Mgr Fée, evêque de Malacca, én résidence à Singapoure. Le prélat consécrateur a été Mgr Cardot, compatriote et ami d'enfance de Mgr Mossard. Il était assisté de Mgr Van Camelbeke et de Mgr Grosgeorge.

« La cathedrale, quelque vaste qu'elle soit, était trop petite pour contenir la foule énorme de Français et d'Annamites qui avaient voulu voir la céremonie. Dans l'assistance on remarquait M. le representant du gouverneur général, M. Broni, directeur des Affaires civiles, M. Bocquet, lieutenant-gouverneur, M. Fuynel, avocat-général, et plus de 80 représentants des différents services de la colonie.

« Nous espérons que la population saïgonaise gardera de cette céremonie un excellent souvenir. »

Kiang-nan (*Chine*). — Le R. P. Doré, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Heou Kia Tchoang, écrit le 11 mars :

« Le nombre toujours croissant des convertis menace, à brève echéance, de rendre la position intenable : les sommes allouées deviennent disproportionnées aux charges du missionnaire. Chaque semaine on m'apporte des listes de villages qui demandent à embrasser notre sainte religion. Il faudrait un catéchiste pour les instruire, c'est vite dit, mais l'argent? Je ne puis donner que de bonnes paroles à tous ceux qui se presentent. Pauvres gens, il n'y a donc plus place pour eux dans la sainte Eglise? Que de villages m'ont envoyé cinq ou six fois des représentants, et toujours je dois les remettre à plus tard. Au bout de six mois, ceux qui reçoivent toujours la même réponse finissent par conclure à un refus, et ne reviennent plus. Voilà la situation de mon district depuis deux ans. J'ai plus de huit mille catéchumènes.

« Il y a quelques années, le pays était totalement païen, l'opposition des mandarins était féroce, que de fois ils nous ont molestés. Les temps sont bien changés, nous sommes débordés, la foule des catéchumènes grandit comme une marée montante; en vain nous crie-t-on de l'endiguer, le flot obéit à son Créateur, qui ne lui a pas dit encore : « Tu n'iras pas plus loin. » Nous voyons des milliers de païens nous supplier de les instruire et de les sauver, et ce spectacle double ma reconnaissance pour les secours que j'ai déjà reçus. »

Corée. — Dans une lettre envoyée dernièrement par M. Robert, missionnaire à Taïkou, se retrouve relaté le fait suivant aussi curieux que touchant :

« Pendant la persécution de 1866, il y a trente-trois ans, un chrétien fuyait devant les satellites lancés à sa poursuite. Dans son émotion aussi bien que par peur, il laisse tomber par mégarde un de ses habits dans la poche duquel se trouvait son chapelet. Une pauvresse des environs venant à passer ramasse l'objet perdu et le porte à sa maison. A la vue du chapelet, elle prit peur et, n'osant le montrer à personne, elle le cacha dans le fond de sa malle. Il y a quelques jours seulement, venant par hasard dans une maison chrétienne, elle remarqua nos néophytes qui tenaient chacun un chapelet à la main. C'était le moment de la récitation du Rosaire. Elle interroge, s'informe de ce qu'elle avait vu, raconte qu'elle-même en avait un depuis trente-trois ans, va le chercher et demande de suite à être instruite de notre sainte religion. »

Haut-Zambèze (*Afrique méridionale*). — Le R. P. Moreau, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Mashonaland, nous écrit de Chishawasha :

« La saison des pluies n'est pas une fiction dans l'Afrique du Sud. Il a plu jour et nuit pendant tout le mois de février. Figurez-vous le pays après une chute de plus d'un mètre d'eau : ce ne sont que ruisseaux et rivières. A cheval il faut s'avancer avec mille précautions, sans cela on s'embourbe ou on s'enfonce dans une galerie souterraine de thermites qui s'effrondre tout à coup. Notre maison a heureusement un toit de chaume, chef-d'œuvre du genre : il peut braver les pluies tropicales sans qu'une goutte parvienne à le traverser.

« La récolte s'annonce bien : maïs, seigle, etc. tout pousse vite après les pluies. Nous avons semé du lin; la Rév. Mère Claire veut entreprendre cette culture. Nos jeunes caféiers sont aussi en bonne voie de croissance. Le P. Bichler avec ses enfants s'occupe de la culture des bananiers. Le couvent des sœurs Dominicaines à Salisbury prospère admirablement; il compte déjà une vingtaine de postulantes venues d'Europe.

« Nous avons eu, pour la Purification, plusieurs premières communions et 30 baptêmes. Nous avons déjà 120 garçons baptisés de huit à vingt-deux ans. Le village chrétien prend des proportions fort satisfaisantes. Une douzaine de jeunes gens sont fiancés et seront mariés dès que leurs futures seront suffisamment instruites pour le baptême.

« Les Mashonas sont moins éprouvés par la fièvre cette année. Ils ont de la nourriture en abondance, et quand ils ont l'estomac plein, les miasmes de la *malaria* ne semblent pas les incommoder. Le P. Bick écrit d'Empandeni que leur église en tôle est achevée, elle est large et bien aérée. »

Voyage et aventures d'un Missionnaire

DANS LE FAR-WEST

Par le R. P. Savinien, Bénédictin, ancien missionnaire au Territoire indien

SUITE ET FIN (1)

Une ville dans le Far-West. — Encore la Canadienne. — Dernière traversée. — Retour à la Mission.

Le lendemain matin, en me levant, j'avais des douleurs dans tout le corps, surtout aux jointures; je ne pus déjeuner, et nous étions à peine en route que la fièvre me prit. Pauvre Patrick! il eut à essuyer mon humeur maussade; mais je n'étais pas maître de moi. J'avalai de la quinine et n'en éprouvai guère de soulagement. Enfin nous arrivâmes sur un *trail*, celui sans doute que nous aurions dû suivre en sortant de Reno. Il nous conduisit droit à la Canadienne. Hélas! je n'étais guère capable de la traverser à pied ou à cheval pour voir si elle était guéable : je ne pouvais même me tenir debout. Enveloppé dans deux couvertures, comme un Indien dans sa *blanket*, je tremblai de tous mes membres et mes dents claquaient à se briser.

Heureusement pour nous, survint un wagon, conduit par un robuste gaillard qui paraissait très familier avec ces parages. Il remonta le courant sur un banc de sable et s'y engagea sans hésiter ; Patrick encouragé fit prendre le même chemin à nos chevaux, et c'est ainsi que nous traversâmes la rivière. D'après ma carte, nous devions être tout près de Silver-City.

(1) Voir les nos des 12, 17, 24 mai, 2 et 7 juin et la carte p. 220.

L'homme nous apprit que la villa était en effet, à trois milles seulement de là, et nous mit sur la bonne route.

Nous fîmes une heure de chemin dans la direction indiquée et au premier individu rencontré je demandai :

« — Où donc est Silver-City ?

« — Ici même, monsieur. »

Patrick regarda mon interlocuteur d'un air qui voulait dire :

« — Vous vous moquez de nous ? »

L'autre sourit et affirma de nouveau :

« — *Yes, sir; you are at Silver-City.* (Oui monsieur, vous vous trouvez bien à Silver-City.) Je vois que vous êtes des étrangers et peu au courant des mœurs du Far-West. Sachez donc que, par ici, nous appelons *town* (ville) ou *city* (cité) une seule maison, si cette maison a le privilège d'être un *store* (magasin), une boutique de charron ou un bureau de poste. Tout le monde, dix milles à la ronde, nomme cela



ETATS-UNIS. — CHEF SIOUX EN HABITS DE CÉRÉMONIE.

la ville et parle d'aller à la « ville », tout comme un fermier des environs de New-York ou de Philadelphie. »

Le fait ne manque pas d'être piquant et il est véridique.

« — Mais pourquoi ce nom de Silver (argent) ? Y aurait-il quelque mine d'argent sous le sol ?

« — Non : c'est tout simplement parce qu'à un certain moment, le propriétaire du *store* payait les fourrures qui lui étaient apportées, non seulement en sucre, café et autres denrées, mais aussi en *argent* si l'on préférait. »

∴

J'ai trouvé dans ce *settlement* quelques catholiques.

Nous avons passé près d'un *creek* où un Indien a tué en quelques semaines huit panthères et trois chats sauvages. La fièvre m'a quitté. Je continue tout de même à prendre de la quinine, par mesure préventive.

∴

Oh ! le beau pays que nous traversons maintenant ! Oh ! les belles prairies et comme Patrick déplore que tout cela ne soit pas déjà ouvert aux Blancs et transformé en *homesteads*.

Homestead, c'est le mot consacré par tous ceux qui convoitent les terres indiennes pour s'y tailler une propriété sous la paternelle protection du gouvernement des Etats-Unis. Quelle herbe magnifique et quelles plantureuses moissons lèveraient sur un pareil sol !

∴

Pendant que nous faisions ces réflexions, je regardai machinalement à côté de la voiture et je vis la roue passer à dix centimètres d'un gros serpent à sonnettes roulé sur lui-même et qui ne fit pas le moindre mouvement.

Je détachai une tringle de fer qui sert à maintenir l'auge des chevaux, derrière le wagon, et je le tuai avec cette arme. Au premier coup il fit vibrer sa sonette ; mais il ne remua pas longtemps. Quand je lui eus bien écrasé la tête, je coupai sa queue et la serrai soigneusement : elle porte neuf anneaux, ce qui veut dire que le reptile était âgé de dix ans.

∴

Johnsonville est plus considérable que Silver City ; il se compose de huit maisons en troncs d'arbres et d'une jolie résidence en planches de sapin. On ne peut me dire s'il y a des catholiques dans ces parages de la rive droite de la Canadienne ; mais on m'assure qu'il y en a de l'autre côté de la rivière : je le savais, car, de l'autre côté, c'est la Réserve des Potts. Ainsi nous voilà presque chez nous. Le cœur me bat à la pensée de revoir ma chère mission.

Nous devons franchir de nouveau la Canadienne ; mais, comme nous l'avons passée déjà trois fois, cela ne m'inquiète guère.

Un peu au-dessous de Johnsonville, à trois milles au Nord, le fleuve est large de près de deux kilomètres. Personne sur l'une ou l'autre rive pour nous aider ou nous indiquer les bons endroits. Je suis obligé de le traverser à la nage ; je fais plusieurs allées et venues dans chaque chenal pour me rendre compte de leur profondeur. J'eus quelque peine à trouver un passage où nos chevaux pussent s'aventurer avec la voiture sans danger d'être entraînés par la violence du courant. Et comment aborder sur la rive opposée ? Sauf en un endroit, la forêt arrivait jusqu'au bord de l'eau ; les arbres étaient serrés et entrelacés de vigne sauvage, épaisse comme les câbles d'un Transatlantique.

Avant de nous engager avec la voiture sur l'immense étendue d'eau et de sable, nous apportons à nos chevaux, dans un seau, toute l'eau qu'ils veulent boire, afin de n'avoir pas à nous arrêter un seul instant, un arrêt pou-

vant être fatal. Les excellentes bêtes se tirent à merveille du périlleux passage. Une fois sur l'autre rive, hommes et montures s'arrêtent pour prendre un repos mérité. Notre première pensée, à Patrick et à moi, est de remercier Dieu par une fervente prière.

∴

28 juin, Sacred Heart Mission. — ***Home at last.***

Enfin nous voilà de retour. Mon bon Supérieur se jette à mon cou et me tient embrassé pendant quelques instants : puis, m'éloignant à bout de bras, il me considère longuement et me trouve si changé, si bronzé ! On me l'avait déjà dit sur la route; j'avais rencontré un brave Métis, M. Melot, dont la première parole, en me voyant, avait été : « Ah ! à la bonne heure ! Père, maintenant vous avez bonne mine ! »

Nos Pères et Frères et les enfants me font tous fête; il faut vingt fois recommencer le récit des petites aventures de l'expédition. En même temps, à l'écurie, mes deux chevaux sont choyés, et Patrick est entouré d'un groupe d'ouvriers et d'Indiens auxquels il raconte notre odyssée.

En rentrant dans ma cellule, je la trouve plus petite; il me semble que je ne vais pas y être à l'aise pour respirer et me mouvoir. Je retire mes bottes à grand'peine, et je me jette avec délices sur la paillasse qui nous sert de lit. Ce n'est point pour dormir ; c'est pour rêver tout éveillé....

Je ne puis m'empêcher, en considérant la bonté de tous mes frères et leur accueil chaleureux, de penser combien nous serons heureux à notre entrée en Paradis, après le long et fatigant pèlerinage de ce monde !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



ETATS-UNIS. — LA MISSION DU SACRÉ-CŒUR (*Sacred-Heart*) CHEZ LES POTTOWATOMIES DE L'OKLAHOMA ; d'après une photographie du R. P. SAVINIEN (voir ci-dessus).

La Coiffure nationale des Tombouctiens

Par le R. P. DUPUIS, des Pères Blancs.

On a déjà beaucoup écrit sur Tombouctou. Cependant la description du costume, des parures, des armes n'a guère été qu'effleurée. Le R. P. Dupuis veut bien combler cette lacune; il nous envoie une étude instructive et intéressante avec une série de croquis dessinés d'après nature (voir la gravure, page 285).

Je ne décrirai que la coiffure et les parures vraiment nationales et propres aux habitants de Tombouctou.

Les hommes portent tous la tête rasée; les jeunes gens ont les cheveux diversement coupés selon les castes auxquelles ils appartiennent.

∴

Trois grandes classes ou castes se partagent la ville : les *Arma*, les *Alfa* et les *Gabibi*.

Les *Arma*, venus du Maroc, se divisent en deux groupes : les Alfasin, de Fez, et les Almarkasin, de Marrakech.

Les *Alfa* se subdivisent en trois groupes :

1° Ceux qui sont originaires de Walata et qui habitent de préférence le quartier de Sankore.

2° Ceux qui sont venus de Kong et qui habitent les quartiers de Wankarakounda et de Sidi Yaya.

3° Enfin ceux qui viennent de Sankare et qui habitent le quartier de Djingereyber.

Les *Gabibi* ou Songoy, qui sont les prédécesseurs des deux premières castes.

Outre ces trois castes, il faut signaler les *Cherfa*. Ils sont peu nombreux en ville, mais ils possèdent un certain nombre de villages dans la région.

∴

Au point de vue de la coiffure, voici les différentes coupes de cheveux adoptées par les jeunes gens de chaque classe.

Arma .... 1° *Alfasin* : Manga, petite mèche laissée sur le côté de la tête un peu en arrière.
2° *Almarkasin* : Djokoti, cinq petites mèches en croix.

Alfa. — Ils portent ou le Djorro ou le Tamala Djokoti.

Gabibi. — Ceux-ci se sont attachés, comme protégés, soit aux Alfa, soit aux Arma; ils portent alors les marques distinctives de leurs protecteurs.

Les esclaves, eux aussi, portent les cheveux suivant les indications de leurs maîtres, qui distinguent ainsi tous les gens de leur maison.

Cherfa. — Ils portent spécialement le *Dasi.*

Toutes ces coupes de cheveux sont loin d'être obligatoires : c'est ainsi qu'on rencontre des Arma qui au Djokoti associent le Djorro; un autre Arma fait porter à ses enfants ce qu'il appelle *Alfin Djokoti* (Deux mille djokoti), c'est un Djorro ou une suite de petites mèches.

Pour coiffure, les hommes portent généralement le turban blanc ou bleu foncé avec ou sans voile sur la bouche. Ils portent aussi le bonnet rond surmonté d'un bouton et nommé *Konkoto*, ou le bonnet à deux pointes dit *Kouna hinka*, aplati et posé de travers sur le sommet de la tête. Ces deux bonnets sont généralement blancs, et le kouna hinka est la coiffure habituelle des jeune gens.

∴

La jeune fille, jusqu'à 14 ou 15 ans, n'a pour ainsi dire pas de coiffure imposée par l'usage. Mais, à 14 ans environ, la coutume veut qu'au moins aux jours de fêtes, la jeune fille porte une queue de cheveux, *Semdja Kamouson* ou *Jalla fa*. Cette queue est ornée de perles de différentes couleurs et terminée par un *Korba tjierez* ou un *Kole idje*, voire même un *cauri nor*.

Plus tard la jeune fille prend le *Djenedjene* ou double *yollo*, également orné de perles et de différentes autres parures énumérées ci-après. Le djendjene est surtout porté aux jours de fêtes : les autres jours, la jeune fille prendra facilement les *Moutou doumbou tatji*, formés de quatre touffes de cheveux disposées depuis le haut du front jusqu'au bas de la nuque. La touffe, placée au-dessus de chaque oreille, n'est ajoutée aux quatre autres que par les femmes mariées ou dont l'âge ne permet pas de supposer le contraire.

Enfin le *Korbo-tjirey* est la coiffure des femmes qui semblent avoir dépassé la quarantaine. Cette coiffure se compose de tresses revenant en avant le long des joues jusqu'au-dessous des yeux et terminées par un anneau d'argent ou par un *Kole idje*. La corne, dressée sur le devant de la tête et retournée en arrière, est ornée du *Korbo tjirey*, qui donne son nom à l'ensemble.

Il ne faut pas croire que ces longues tresses artistement ornées sont les cheveux de leurs propriétaires ; ce sont tout simplement des fibres de palmiers nains noircis et tressés. Seuls les *moutou doumbou tatji* sont naturels.

Parmi les divers ornements qui complètent la coiffure, voici les principaux :

Le *Korbo tjirey*, bague en verre ou en cornaline rouge. D'aucuns prétendent que ces bagues, car elles servent aussi comme telles, sont taillées dans une pierre tombée jadis du ciel.

Les *Koumna* sont des plaques d'or rondes, composées d'une grande quantité de fils dessinant des rayons en relief. Ils se portent également au cou.

Le *Alouhaledje* est en argent ou en or, formé de plusieurs plaques minces dont les ornements sont repoussés au marteau. L'ensemble est une petite boîte d'environ 6 à 7 millimètres d'épaisseur. Il est toujours joint aux Koumna et se porte attaché sur le côté de la tête. Le *Sahalia* est une petite plaque d'argent très mince avec une demi-sphère en relief pour ornement; il est suspendu par une petite chaînette et n'a pas de place fixe sur la tête.

Le *Houltou* est une mince plaque d'argent carrée, ornée de plusieurs demi-sphères, et suspendue par trois chaînettes : il n'a pas non plus de place fixée, mais on le porte ordinairement sur le côté ou sur le front.

Le *Sorro* est un cône d'argent massif à base sphérique, il se place selon le goût de chacun.

Le *Kantje* est une petite boîte rectangulaire en argent de 5 à 6 centim. de longueur sur 1 centim. 1/2 de largeur et 1/2 centim. d'épaisseur. Il est attaché à plat sur la tête, soit sur le devant, soit en arrière; mais il est d'usage d'en porter au moins deux côte à côte de chaque côté de la tête.

Le *Lader* est un ornement d'or assez finement travaillé et qui se porte sur les tempes ; d'où son nom.

Le *Kole idje* est un anneau scié dans un coquillage blanc.

Le *Sabara kondo* et le *Weyloum* sont des coquillages dont l'emploi comme ornements de la coiffure est moins fréquent.

Enfin toutes les jeunes filles et les femmes portent en général un tour de tête en perles ou en étoffe, dit *Sesey*. Il porte différents noms suivant les nuances de l'étoffe : le *naùga sesey* est rouge ; le *alckounti sesey* est rayé bleu clair et noir ; le *sarani sesey* est rayé bleu et blanc ; le *fouta sesey* est bariolé.

∴

Citons maintenant les pendants d'oreilles dits en général : *haùga korbo.*

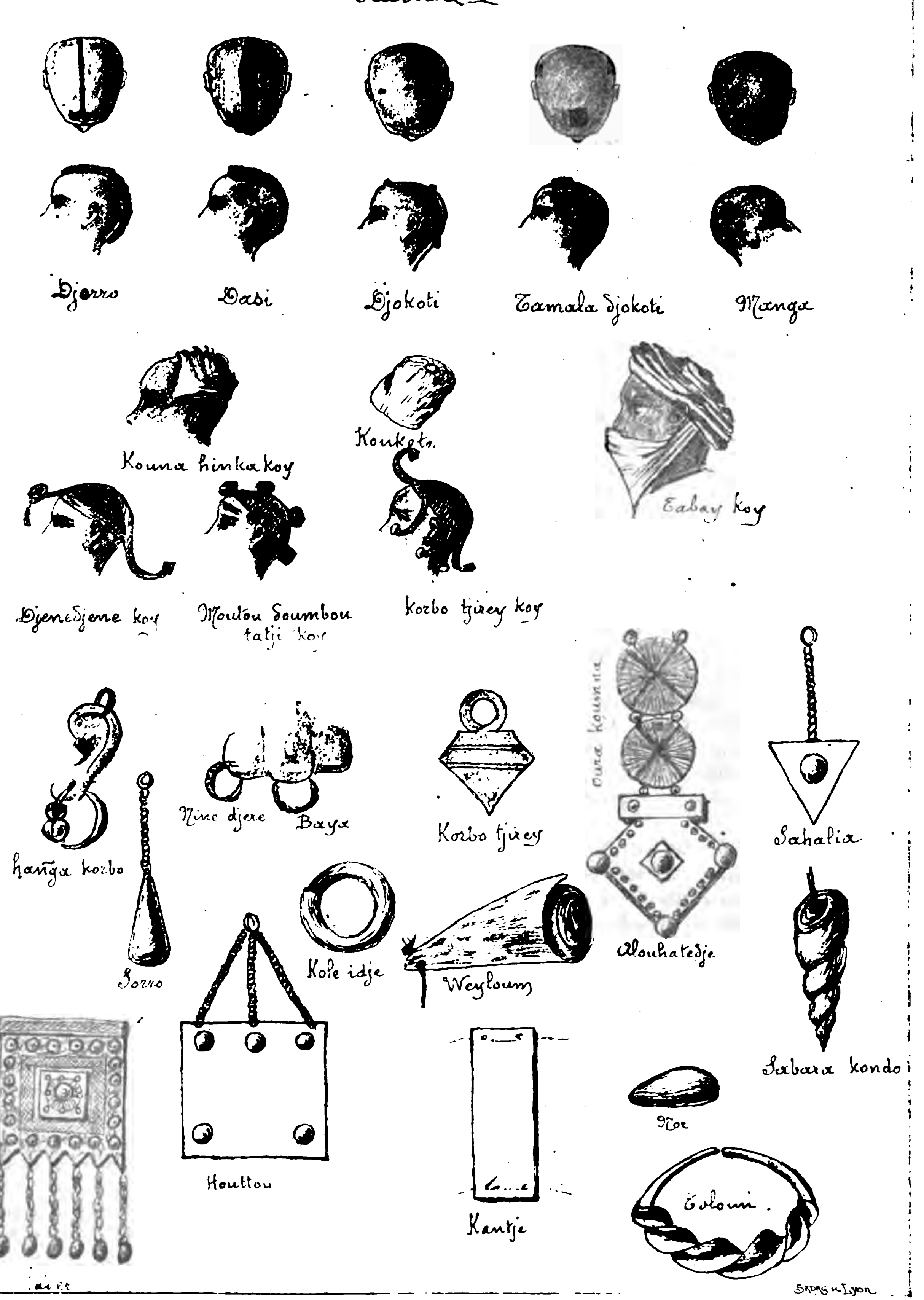
L'un, sans dénomination particulière, se compose d'un croissant rond en argent massif accompagné d'une boule rouge en cire à cacheter ou en verroterie surmontée d'une autre boule en ambre ou en verre jaune.

Une autre espèce est appelée *tolomi;* ce pendant est en or ou en cuivre.

Le nez chez les Gabibi est généralement percé d'un trou dans l'aile droite où se fixe un anneau en or ou en argent ou en cuivre dit : *Nine djere*. Chez les autres castes, le nez n'est pas percé, un croissant en or ou en cuivre est serré contre la cloison médiane du nez, c'est le baya.

Depuis un certain nombre d'années, l'or devenant rare à Tombouctou, le cuivre l'a remplacé. Mais au contraire

Coupes de Cheveux et Ornements divers des habitants de Tombouctou



les pièces de monnaies d'argent sont fondues et employées à la fabrication des bijoux.

*
* *

Telles sont les coiffures nationales des Tombouctiens; mais à cause de l'affluence des étrangers dans la ville on y rencontre le casque bambara, la touffe foulane ou targuie, les longues chevelures des Berabich et des Kounta.

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Un fâcheux mis à l'ombre. — Nouveau mandarin. — Le mystère de la conversion. — Excursions aux environs. — Nouvelles difficultés.

Du 3 au 11 février, chaque soir, de 8 à 10 heures, des individus, embusqués sur les remparts de la ville ou postés devant l'entrée principale de notre maison, nous lancèrent régulièrement des grêles de pierres qui heurtaient les portes, brisaient les tuiles et s'amoncelaient dans la cour. Leur poids variant d'une livre à un kilogramme, nous ne dûmes notre salut qu'à la solidité du bâtiment et à notre précaution de nous tenir prudemment barricadés dans l'intérieur.

Outre ces alertes nocturnes, que les ténèbres rendaient plus pénibles, nous eûmes encore à supporter d'innombrables tracasseries; mais je n'entreprendrai pas de les décrire en détail, car, si elles ne lassèrent pas la patience des chrétiens, leur récit pourrait facilement lasser celle des lecteurs. Quant à votre serviteur — qui a la réputation d'être patient, même très patient... pas longtemps — j'avoue que c'était le plus nerveux de la bande; son sang gaulois bouillonnait dans ses veines et, si ces forcenés étaient parvenus à enfoncer notre porte, le premier qui en eût franchi le seuil aurait passé un mauvais quart d'heure.

*
* *

La vigile de l'Epiphanie, durant les examens, j'étais constamment distrait par un dialogue provenant de la pièce voisine. Il y avait une grosse voix, légèrement avinée, qui parlait peu poliment; d'autres voix, très humbles, lui répondaient avec une obséquiosité marquée. A la longue, cela m'intrigua tellement que je fus obligé d'interrompre la séance pour savoir de quoi il s'agissait.

C'était un certain bachelier, Kang, qui sommait mes hôtes d'avoir à quitter la maison : nous jeter d'abord dans la rue pour nous expulser ensuite plus facilement de la ville, tel était le programme. Quand la scène eût duré une demi-heure, je trouvai que cela passait les bornes et j'avertis secrètement le mandarin par un billet. L'affaire réussit comme un charme. En un clin d'œil, arrivent deux satellites qui vous cueillent Monsieur le bachelier et le déposent au violon sans autre forme de procès.

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2 et 9 juin 1899 et les cartes, pages 191 et 225.

A la tombée de la nuit, la parenté du délinquant vint nous supplier de le faire relâcher; j'écrivis à cet effet pour demander sa grâce et il ne tarda pas à être remis en liberté.

*
* *

Comme notre mandarin était sur le point d'être transféré ailleurs, je n'osai pas l'importuner davantage au sujet de nos difficultés et je patientai.

Son successeur arriva le 10 janvier.

Avant d'aller moi-même saluer le soleil levant, je lui envoyai ma carte selon l'étiquette coréenne. Mon catéchiste s'informa s'il avait fait bon voyage, lui insinua la situation gênante, même périlleuse, dans laquelle nous étions depuis une semaine, et réclama sa protection :

« — Je sais tout cela, répartit le fonctionnaire; mon prédécesseur m'a conté le cas. Mais vous n'ignorez pas la loi coréenne d'après laquelle un mandarin ne traite pas d'affaires durant les trois jours qui suivent son arrivée à un nouveau poste. »

Ces paroles équivalant à une fin de non-recevoir, mon catéchiste me dissuada d'aller faire visite en personne et j'en restai là. Le mandarin avait raison : nous reçûmes encore par ci par là des pierres; mais les grêles organisées cessèrent au bout de trois jours.

*
* *

Entre temps les petits groupes continuaient à affluer chez nous et recevaient chaque jour l'un ou l'autre des sept sacrements, excepté toutefois l'extrême-onction et...... l'ordre.

« — Mais, demandera-t-on, comment vous y prenez-vous pour opérer ces conversions? »

La réponse est bien simple : ce n'est pas nous qui opérons les conversions, elles se font comme dans le bon vieux temps. Par exemple, Saul est renversé sur la route de Damas et Jésus-Christ l'envoie se faire instruire par Ananie; Dieu, par le ministère d'un ange, inspire à Corneille de faire appeler saint Pierre : le prince des apôtres vient et baptise le centurion.

L'histoire se répète, dit-on; nous en avons la preuve sous les yeux. Quelqu'un se présente et me tient ce langage :

« — Que faire pour m'élever au-dessus des vulgarités de la vie, pour me soustraire aux tentations et mauvais exemples qui m'entourent, pour atteindre le bonheur après lequel je soupire; que faire en un mot pour sauver mon âme? »

Je l'instruis et le baptise; mais la première idée vient de Dieu et le premier coup est le coup de la grâce.

C'est dire qu'il est en votre pouvoir, chers lecteurs, de coopérer autant que nous à ces conversions. Chaque fois que vous faites une œuvre méritoire, prière, mortification, aumône, etc., vous obtenez une grâce et si vous dirigez votre intention de notre côté, c'est une grâce de conversion pour nos pauvres infidèles. Réjouissez-vous alors, car grands seront devant Dieu votre mérite et votre récompense.

La semaine suivante, le nombre des aspirants au baptême devenant moins considérable, nous profitâmes de nos loisirs relatifs pour faire quelques promenades dans les environs et visiter chez eux nos nouveaux convertis.

Le premier objet qui devait exciter notre curiosité était naturellement le fleuve Touman, qui sert de limite entre la Chine et la Corée. Il coule à trois quarts d'heure au nord de la ville de Hoiryeng; sa largeur varie de 30 mètres à 50 mètres et il se partage en plusieurs bras qui se rejoignent un peu plus bas. Malgré l'âpreté du froid, il n'est pas gelé. La fonte des neiges au printemps et la mousson des pluies en été lui font rouler des flots tumultueux que les barques ne traversent pas sans danger.

En deçà de la frontière, les terrains sont pauvres et sablonneux ; au delà, l'aspect se modifie : le sol est noir et très fertile. Cependant le système orographique est le même sur les deux rives du fleuve. Il faut aller à 25 kilomètres plus loin pour constater un changement de décor : là-bas les vastes plaines de Mandchourie remplacent la nature tourmentée des montagnes de Corée.

∴

Les Chinois ne se rencontrent guère qu'à l'état sporadique dans cette région, l'immense majorité de la population reste coréenne. Les costumes d'abord sont là pour nous en convaincre. Et puis les habitants ont étendu çà et là leur literie sur les haies pour lui faire prendre l'air ; c'est bien la couverture nationale, telle que l'on la trouve partout dans l'empire : intérieur, blanc en théorie, pratiquement couleur isabelle très prononcée ; extérieur, bleu du côté des pieds, rouge et blanc... foncé du côté de la tête.

Un autre *critérium* de nationalité, c'est le mode, j'allais dire l'architecture, adopté pour les bâtisses ; tout ce que nous voyons ici est bien coréen. J'ai entendu les Italiens vanter leur tour de Pise parce qu'elle est penchée ; eh bien ! si c'est là un mérite, les Coréens ont bien autrement le droit d'être fiers, puisque la plupart de leurs constructions tiennent debout en dépit — et au défi — des lois de la verticale. En tout autre pays ces édifices s'écrouleraient ; en Corée, pas du tout. La raison de cette immunité, c'est, dit-on, l'idiosyncrasie. Oh ! que le grec est une belle chose !

∴

Tai tjong Kol(1) (ou *Tai tjong tong*), village d'une trentaine de maisons, est situé à 7 kilomètres de la ville. Là nous sommes très bien reçus. La population est animée de bons sentiments et ne moleste pas la famille de chrétiens chez qui nous descendrons. Comme résultat de cette visite, trois personnes appartenant à deux maisons différentes promettent de s'enrôler dans nos rangs.

En revenant de cette excursion et des suivantes, chaque fois que nous traversons la ville, nous sommes insultés et assaillis à coups de pierres ; mais je commence à m'y habituer et ne songe plus à m'en plaindre. Saint Eusèbe ne disait-il pas que « l'exil faisait partie de son ministère » ? A l'exemple de mon glorieux patron, je regarde ces lapidations comme un complément de mon apostolat, et j'estime ces pierres à l'égal des pierres précieuses, puisqu'elles nous vaudront une couronne dans le ciel.

(*A suivre*).

(1) *Kol* et *tong* signifient vallée.

NÉCROLOGIE

R. P. Lhuillier,
Des Frères-Prêcheurs, missionnaire en Mésopotamie.

Né dans le diocèse d'Orléans en 1855, arrivé à Mossoul en 1880, le R. P. Lhuillier était un missionnaire dévoué et expérimenté. Il avait dans ses premières années à Mossoul dépensé sans mesure une santé qui semblait robuste.



R. P. Lhuillier, Dominicain,
Mort à Mossoul, le 30 avril 1899.

Successivement professeur au séminaire Syro-Chaldéen alors à ses débuts, directeur de l'imprimerie et des écoles externes, fondateur de plusieurs œuvres de zèle, enfin directeur du Séminaire, il apporta à ces divers ministères les ressources d'un esprit fécond et d'une âme ardente. Sa santé était gravement atteinte depuis trois ans, il rendait néanmoins toujours à la Mission les meilleurs services. La veille de sa mort, il avait donné plusieurs heures de classe au Séminaire et entendu plusieurs confessions. Attaqué pendant son sommeil du mal qui devait l'emporter, il en comprit la gravité et vint se jeter aux pieds de son confesseur. Pendant quinze heures d'atroces souffrances, il édifia toute la communauté de Mossoul par la simplicité de sa préparation à la mort, sa sérénité, son abandon à la volonté de Dieu et ses invocations que le râle suprême seul interrompit, le 30 avril, à 5 heures de l'après-midi, au moment où commençait le mois de Marie, qu'il avait tant aimée et fait aimer pendant sa vie.

BIBLIOGRAPHIE

Dix ans de Haut-Tonkin, par M. L. Girod, des Missions Etrangères de Paris. — Librairie Mame, à Tours, un fort volume, grand in-8° carré de 300 pages, richement illustré. — Prix : 2 fr.; *franco*, 3 fr.

Sous ce titre vient de paraître en un beau volume l'ensemble des articles qui ont, l'année dernière, captivé durant neuf mois, l'attention de nos lecteurs. On sait sur quel ton tour à tour spirituel, chevaleresque, ému, vibrant, poétique, l'auteur raconte ses souvenirs. En tête, il a inscrit cette fière dédicace : *Aux missionnaires et soldats du Tonkin, un des leurs !* Rien de plus vrai; rien de plus juste! Ce n'est pas, en effet, seulement une âme d'apôtre, c'est une âme de soldat qui a trouvé les accents auxquels les plus émouvants chapitres doivent leur empoignant intérêt. Nous n'avons pas besoin de citer des exemples pour donner à nombre de nos lecteurs le désir de faire l'acquisition de ce magnifique volume : tous sont encore sous le charme des récits du P. Girod et seront heureux d'avoir sur leur table ces pages pittoresques de vie tonkinoise.

Exposé du commerce du sel en Chine, par le P. Hoang. — *Variétés sinologiques* n° 15. — Shang-haï, imprimerie de la Mission catholique du Tou-se-wei, 1898. — En dépôt à Paris, chez M. Arthur Savaète, libraire, rue des Saints-Pères, 76.

Encore un volume, et non des moins intéressants, ajouté à la précieuse encyclopédie chinoise dont les PP. Jésuites du Kiang-nan ont entrepris la publication en 1892.

Un jésuite chinois, le P. Hoang, vient de faire paraître, sous le titre de : « *Exposé du commerce public du sel* », une étude très documentée, avec de nombreuses cartes, dont nous extrayons quelques données peu connues.

Ce fut Sou-Cha-Che, ministre de l'empereur Hoang-ti (27e siècle avant J.-C.), qui inventa l'art d'extraire le sel de l'eau de la mer; c'est donc une industrie de la plus haute antiquité en Extrême-Orient. Par la suite, un empereur imposa aux habitants du littoral une contribution en sel à la place de tribut et l'on créa un mandarin du sel, chargé de se procurer cette denrée pour l'usage impérial. Vers le milieu du IIIe siècle avant J.-C., on découvrit en Chine dans les profondeurs de la terre des dépôts de sel, que l'on exploita au moyen de puits; on établit alors des mandarins préposés au commerce du sel. La fabrication et le commerce du sel furent laissés à certaines époques au peuple, moyennant un impôt; à d'autres moments, le gouvernement se réserva ce trafic et en punit très sévèrement le commerce clandestin. La dynastie actuelle (1644 ap. J.-C.) a adopté le système qui réserve le commerce du sel au gouvernement.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Cognac, diocèse d'Angoulême .... 100 »
Un Douaisien pour la réussite de ses examens .... 20 »
Anonyme du diocèse de Quimper .... 4 »
Mme la baronne douairière de Bouvet, diocèse de Metz, demande de prières pour sa famille vivante et défunte .... 1.000 »
Mme Vve Loyer, du diocèse de La Rochelle .... 50 »
Au nom de Mlle Claudine Bréasson, du diocèse de Lyon, demande de prières .... 450 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (au R. P. Doré, Kiang-nan).
Anonyme de Fougères, diocèse de Rennes .... 15 »
A. A. B., du diocèse de Nantes .... 50 »

Pour les affamés (Mgr Lesné).
M. l'abbé Cazenave, du diocèse de Tarbes .... 18 »
Mme Vve J. A. La Rochelle, demande de prières .... 2 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.
Mlle Mélanie Odic, Angers .... 21 »
Anonyme de Corbières, diocèse de Lausanne .... 10 »
Anonyme de Lyon .... 50 »

Au R. P. Dominique Chaurand, Nicomédie.
E. B. C., diocèse de Rennes, demande de prières .... 10 »

A M. Djendjoyan, à Van.
E. B. C., diocèse de Rennes, demande de prières .... 10 »

A. S. B. Mgr Géraigiry, pour le diocèse de Panéas.
X. Y. Z. .... 100 »

Pour les Arméniens nécessiteux (Mgr Terzian).
X. Y. Z. .... 100 »

Au R. P. Clément, assomptioniste à Zongouldagh (Asie mineure).
M. Jules Sallin, Fribourg .... 10 »

Au R. P. Rolland, Haute-Galilée.
Pain de St-Antoine, B. de M., Paris .... 14 »
Anonyme du diocèse de Langres .... 10 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers.
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers .... 5 »
Trois petits enfants avec demande de prières, diocèse d'Agen. 3 »
E. B. C., diocèse de Rennes, demande de prières .... 10 »

Pour les missions du Tonkin (M. Grandpierre, à Tchouk-san),
X. Y. Z. .... 100 »

Au R. P. Antoninader, Pondichery.
Une jeune fille de Lille .... 15 »

Pour les missions persécutées de la Chine (Mgr Chatagnon.)
A. A. B. du diocèse de Nantes .... 50 »

A Mgr Chatagnon, Su-Tchuen méridional.
E. B. C., diocèse de Rennes, demande de prières .... 10 »

A Mgr Chouvellon, Su-tchuen oriental.
E. B. C., diocèse de Rennes, demande de prières .... 10 »
X. Y. Z. .... 100 »

A Mgr Christiaens, Hou-pé méridional.
E. B. C., diocèse de Rennes, demande de prières .... 10 »

Au R. P. Marion, à Shang-haï.
Mlle Mélanie Odic, Angers .... 21 »

A M. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba, Tokio
M. de Haffrengue, diocèse d'Arras .... 10 »

A sœur Jonas (Haut-Niger).
Anonyme du diocèse de Nimes .... 10 »

Au R. P. Moreau, Haut-Zambèze, pour le rachat des esclaves.
Une domestique du diocèse de Lyon, reconnaissance d'une grâce obtenue .... 20 »

A Mgr Macaire, pour le séminaire copte.
X. Y. Z. 300

Au R. P. Basile, capucin, pour la mission de Djibouti.
Anonyme du diocèse de St-Brieuc .... 20 »

Pour les missions d'Abyssinie.
A. Y., Orléans .... 1 »

Au R. P. Trilles, Gabon.
Mme Sœur Duval, Marseille .... 20 »

A Mgr Dupont, pour les missions du Nyassa.
E. B. C., diocèse de Rennes, demande de prières .... 10 »

Pour les missions de Madagascar-nord.
X. Y. Z. .... 200 »

Pour la léproserie de Madagascar (Mgr Cazet.)
M. le curé de Castanet, diocèse d'Aire .... 5 »

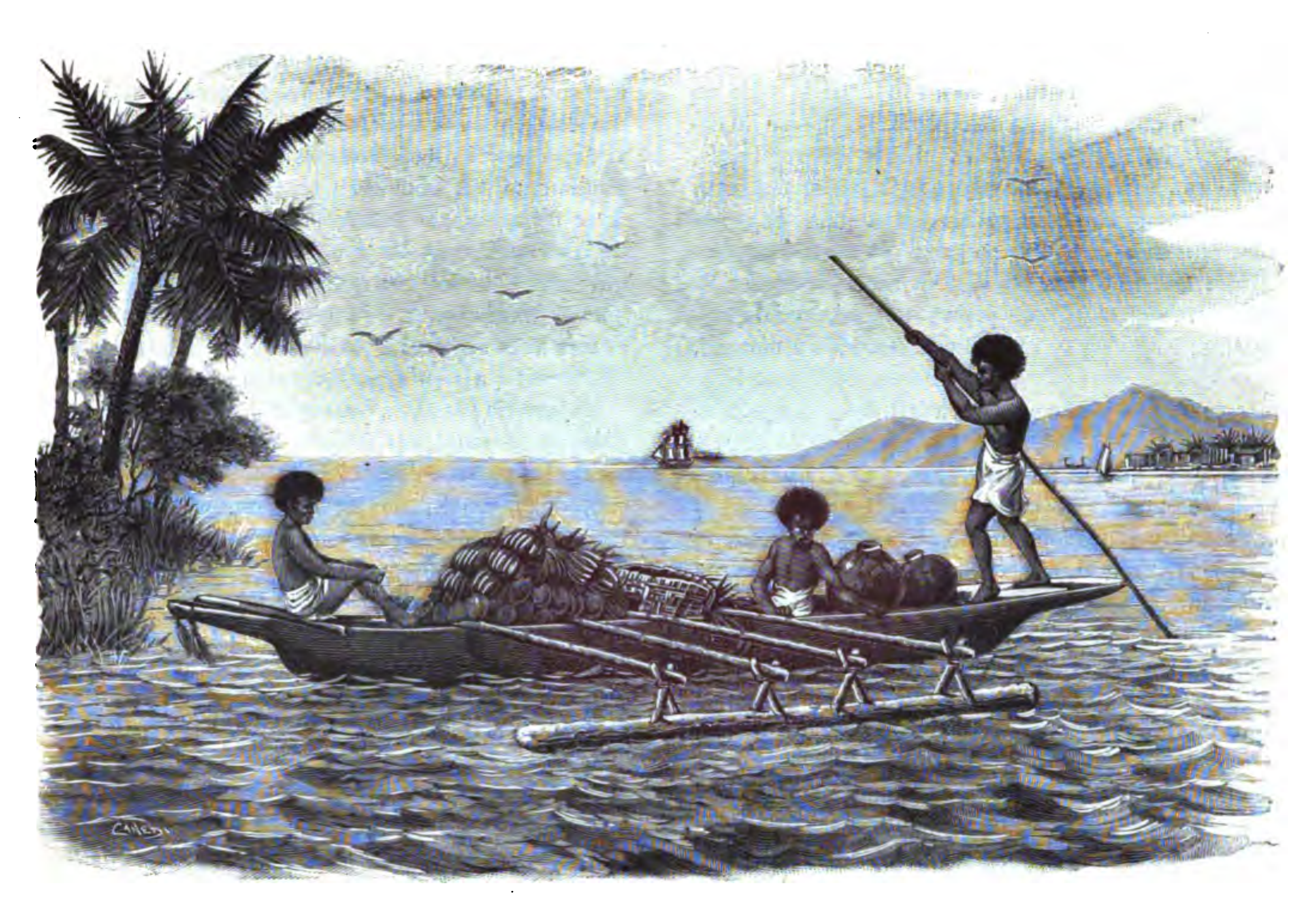
A la mémoire du P. Damien, pour les lépreux de Molokai.
Une tertiaire dominicaine, demande de prières .... 1 »

Pour les missions des îles Salomon.
X. Y. Z. .... 100 »

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*). — EN VUE DE YULE ISLAND; d'après un dessin du R. P. JULLIEN, missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun (voir p. 293).

CORRESPONDANCE

KIANG-NAN (Chine)

La mission de Pei-Hien.

Un admirable mouvement vers le catholicisme se manifeste au Ngan-hoei et au Kiang-Sou. Ce que le R. P. Doré nous disait la semaine dernière du Heou-Kia-Tchouang (voir p. 281) et ce que le R. P. Van Dosselaere nous raconte aujourd'hui du Pei-hien peut, en effet, s'appliquer à la plupart des missions du Kiang-nan. Nous ajouterons qu'au moment où paraîtra cette lettre, le florissant vicariat apostolique recevra un bien précieux surcroît de grâces en la personne de son premier pasteur, Mgr J.-B. Simon, qui sera sacré évêque à Chang-hai le 25 juin.

LETTRE DU R. P. VAN DOSSELAERE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Il y a de la vie au Pei hien. Voici trois ans seulement que ce district de l'extrême-nord du Kiang-son est formé et nous comptons déjà 300 baptisés. Cette année, le nombre doublera, car nos catéchumènes, au plus bas chiffre, sont 15.000. Pour les instruire, j'ai 30 catéchistes. Pourquoi si peu ? Parce qu'il faut se borner, hélas! aux limites du budget.

La fidélité de nos néophytes à assister à la messe est vraiment consolante. Bien des chrétiens d'Europe pourraient venir chercher une leçon ici. Ils arrivent par centaines les dimanches, de 2, 4, 5 lieues à la ronde ; pour ceux qui ont encore quelque argent en cette année de disette, le voyage représente une dépense de plus de 200 sapèques, soit 1 fr. 50, somme énorme pour nos campagnards. La plupart apportent quelques galettes noires de sorgho ; car nous ne donnons rien, rien que la paille pour dormir. Ces braves gens rient de joie en saluant le prêtre, qui reste toujours leur grand ami, même quand il a dû les gronder, ce qui n'est pas rare. Pas commodes, en effet, les gens du Pei hien, race du Chan-tong pour la plupart, d'un caractère énergique, toujours prêts à sortir les lances et les fusils. Riches et bonnes natures, ils ont tout ce qu'il faut pour faire de valeureux chrétiens. Notez, en effet, qu'ils s'exposent à la persécution rien qu'en se déclarant chrétiens, et ils le savent bien.

Nos écoles rurales valent la peine d'être décrites. Local : deux ou trois chambres, en terre battue ou plus souvent en tiges de sorgho enduites de boue. Le local est fourni par les catéchumènes. Les choses

s'y passent comme nulle part ailleurs. Ne vous figurez pas des bambins entrant deux à deux, en silence, ni des tables pour l'étude, ni au fond de la salle un *magister* à cheval sur la discipline. Le matin, le catéchiste, aidé des coqs et des chiens du voisinage, appelle son monde à la prière; généralement tous sont présents, grands et petits, jeunes gens et vieillards; puis s'en va qui veut, pas n'est besoin de permission. Quelques enfants restent assis par terre; ils crient à tue-tête quelque prière ou une page du catéchisme; l'un s'en va chauffer la marmite à maman, va garder son petit frère, son âne ou son bœuf; l'autre se rend à la pêche ou au travail des champs. Entre temps, ils continuent toujours, à force de cris, à se fixer dans la tête 2 ou 3 lignes. Les partants sont remplacés par de nouveaux arrivés; c'est un va et vient continuel, qui a au moins l'avantage de tenir le maître en éveil; il a presque sans cesse quelque leçon à faire réciter.

De temps à autre, un bon paysan entre à l'école pour se reposer et fumer une pipe; quelque mère de famille y fera irruption pour donner une semonce à son fils, ou plus souvent pour maudire celui du voisin; ou encore un vieillard y viendra écouter péniblement un brin de doctrine; tout le monde y gagne. Comme résultat, il y a au Pei-hien des centaines d'enfants qui en savent assez long pour recevoir le baptême? Quinze jours à l'école centrale suffisent pour leur apprendre le nécessaire pour la confession, la communion.

Les papas et les grands frères arrivent le soir, après une rude journée de labeur. On dit la prière et le chapelet; on fume; mais on apprend le texte et on écoute l'explication du catéchisme jusque bien avant dans la nuit.

Je le répète, le Pei-hien compte 15.000 catéchumènes, et si j'avais de l'argent pour établir des catéchistes, il y en aurait bien davantage. Toutes les semaines, on m'apporte des listes de nouveaux villages demandant à s'instruire.

∴

Je n'ai pas le temps de m'ennuyer: je suis littéralement écrasé de besogne. Entre deux catéchismes, je cours à mule visiter deux ou trois écoles; on arrange des différends, besogne pénible mais journalière; ou bien encore je me débats contre l'opposition des mandarins et des notables qui ne céderont que fort à contre-cœur devant l'obstination du *diable d'Europe*. Oh! la vilaine race des mandarins et des lettrés! comme ils couperaient volontiers la tête aux chrétiens et surtout au Père. J'ai reçu je ne sais combien de fois l'avis que je devais être massacré, c'est bien gentil de leur part de m'aider à faire de bons et fréquents actes de contrition!

Les placards hostiles en ville et à la campagne se succèdent : 2.000 Grands Couteaux doivent venir, 600 sont réunis déjà près d'ici : « on doit me brûler, me couper en morceaux, m'assommer, me noyer, m'écorcher. » Bref, nous sommes en danger. Mais bonhomme vit encore! Qu'est-ce qui les empêche donc de venir, ces milliers de Grands Couteaux? Ce ne sont certes pas les cinquante soldats de la ville, qui n'ont de *braves* que le nom; ce ne sont pas mes 6 domestiques, j'ai bien quelques vieux fusils, et mes gens veillent à tour de rôle pendant les nuits obscures; mais qu'est-ce que cela?

Malgré le danger, mes gens me sont restés fidèles et se montrent décidés à défendre l'établissement. La présence de 15 à 20 catéchumènes, qui se succèdent sans interruption pour se préparer au baptême, les rassure un peu. Et puis il y a... mieux : j'ai confectionné des bombes explosibles! Dame, nous ne vivons pas dans les pays civilisés. J'ai donc quatre petits pots en terre cuite, une livre de poudre chinoise et des éclats de bouteilles; enfin, une mèche de pétard plongeant dans la poudre. A la première panique, je fais éclater tout cela : à la maison, chacun est convaincu qu'un de ces petits pots tuera 50 hommes à la fois. A la deuxième panique, encore quatre petits pots, de même forme, remplis de même matière et produisant même effet. Cela fait bien des bombes dans ma chambre : gare aux bouts d'allumettes. La moindre imprudence pourrait bien me faire entrer inopinément dans mon éternité... autrement que par les sabres de mes *amis* les Grands Couteaux. Ce sont mes amis, en effet : je prie pour eux, je dis des messes en l'honneur de leurs Anges gardiens; et voilà ce qui me protège plus efficacement que tous mes pots en terre cuite. C'est égal, quelle vie!

Au moment même où je vous écris, il est une heure du matin; nous avons eu une alerte vers 10 heures du soir; ces messieurs devaient venir cette nuit.

∴

Et les brigands! Toutes les nuits, on voit des incendies aux quatre coins de l'horizon; tous les jours, on entend parler de fermes pillées, de voyageurs dévalisés; tous les jours on amène au Tribunal du sous-préfet des brigands pris en flagrant délit; mais mon vieux mandarin, fumeur d'opium abruti, les relâche presque toujours, moyennant rançon, cela va sans dire. Aussi, le commerce des brigands va bien au Pei hien, on y afflue de toutes parts. Il faut ajouter que les satellites et autres agents subalternes du tribunal sont des brigands en activité de service. Et voilà ce qu'on appelle pays civilisé! On m'apprend cependant que mon mandarin commence à se ré-

veiller de son indigne assoupissement. Aujourd'hui même, on lui a amené quatre brigands. Il les a fait mettre à la torture et a découvert qu'ils portent sur la poitrine et sur le dos, le caractère *Fou* (bonheur).

Ce sont des *Ta-tao-hoei*, en bon français Grands Couteaux. Justement, il n'y a que deux jours, le *tao-tai* de Sin-tcheou-fou a fait afficher des édits contre cette secte là. Voilà le sous-préfet pris d'un beau zèle : il va faire étrangler demain les quatre nouveaux venus. S'ils eussent été brigands tout courts, ils auraient échappés ; mais pourquoi aussi porter sur soi ce caractère *bonheur* ? Voilà le malheur.

∴

Et mon malheur à moi, quel est-il ? Eh bien, j'ai une grosse peine au cœur. J'enregistre les baptêmes par centaines, j'ai 15.000 catéchumènes, mais... pas d'église. Rien qu'une grande chambre pouvant contenir 150 personnes. Comme l'hiver est passé, je vais construire une grande église en une heure : quatre poteaux en terre, avec des nattes pour nous protéger contre le soleil, et pour mes chrétiens, un grand enclos avec le ciel pour voûte ; les femmes et les jeunes filles, sous le hangar avec le bois de chauffage, à l'abri des regards. Magnifique ! Mais dans quelques mois, viendra l'hiver... Qui me donnera mon église en l'honneur de *Mater Dolorosa*, patronne du Pei-hien ?

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Dans le Consistoire du 19 juin, le Saint-Père a créé cardinal, Mgr Ciasca, secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Monseigneur Augustin Ciasca, né à Pogliano à Mure (province de Bari), le 7 mai 1835, entra tout jeune dans l'ordre des Augustins et s'y distingua par l'amour de l'étude et de la piété. Il s'appliqua surtout à la connaissance des langues orientales. Il publia notamment : *Sacrorum Bibliorum fragmenta Copto-Sahidica*, en deux volumes; un autre volume sur les Papyrus coptes ; une version des codes arabes de la bibliothèque vaticane, etc. Il était ainsi tout préparé pour être attaché à cette importante Congrégation de la Propagande qui embrasse les intérêts de la foi dans tous les rites et chez tous les peuples.

Après avoir été interprète des langues orientales pour la Sacrée Congrégation de la Propagande et consulteur de cette même Congrégation, il en fut nommé secrétaire avec le titre d'archevêque de Larisse, en 1892, d'abord pour la section spéciale des affaires de rite oriental et ensuite pour le secrétariat général qui embrasse toutes les missions de rite latin.

Mgr Ciasca y a déployé son zèle et sa patience de religieux, son expérience consommée et cette ténacité de travail qui ne l'a fait reculer devant aucune tâche, si considérable fût-elle.

Qu'il nous soit permis d'offrir au nouveau prince de l'Eglise l'expression de nos félicitations et de nos respectueux hommages.

— Dans le même Consistoire, le Saint-Père a confirmé l'élection de Mgr Hoyek, patriarche maronite, et il a promu patriarche d'Alexandrie du rite copte, Mgr Macaire précédemment vicaire patriarcal.

— Le Saint-Père, exauçant les demandes réitérées de Mgr Barthet, vicaire apostolique de la Sénégambie, et du R. P. Pascal, préfet apostolique du Sénégal, épuisés par un long apostolat, a nommé pour les remplacer l'un et l'autre, le R. P. Joachim-Pierre Buléon, de la Congrégation du Saint-Esprit.

— En même temps Sa Sainteté a nommé coadjuteur de Mgr Navarre, vicaire apostolique de la Nouvelle-Guinée (Océanie), et évêque titulaire de Gabaleta, le R. P. Alain Guynot de Boismeau, des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun.

— La Sacrée Congrégation de la Propagande a nommé administrateur de Candie, le R. P. Antonin de Pettineo, capucin, et préfet apostolique de Tripoli de Barbarie le R. P. Joseph de Barrafranca, des Mineurs Franciscains.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 10 juin, se sont embarqués à Marseille vingt-trois missionnaires de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), pour Zanzibar et les destinations suivantes :

Pour le vicariat apostolique de l'Ounianyembé, les RR.PP. Bedbeder Pierre, Goarnisson Jean-Marie, Schultz Jacques, Woltz Joseph et le F. Félicien. — Pour le vicariat apostolique du Nyanza méridional les RR. PP. Barthélemy Paul, Barthélemy Joseph, Brossard Etienne, Cadillac Pierre, Smoor Corneille et le F. Anselme. — Pour le vicariat apostolique du Nyanza septentrional Mgr Streicher Henri, vicaire apostolique avec les RR. PP. Toulze Jean-Baptiste, Arondel M. Joseph, Banduce Pierre, Le Tohic Jean-Marie, Cabon Alexandre, Gramaglia Angelo, Grémeret Marius, Muller Joseph, Vandaele Arsène, Wolters Albert et le F. Wenceslas, auxquels se joindra à Zanzibar le R. P. Ramond André. — Sur le même bateau se sont embarquées six Religieuses de la Société de Notre-Dame des Missions d'Afrique : Sœurs Sainte-Foy, Joachim, Restitute, de l'Esperance, Dorothée, Canisius.

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Mignery, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Wandiwash :

« Je suis chargé pour le moment de la maison de Wandiwash et j'ai la consolation d'y baptiser bon nombre de païens. Cette station ne tardera point à devenir une chrétienté importante. Aussi, mon cœur est à la joie ; mais cette joie n'est pas sans mélange de peine. Par suite de la famine, je me trouve sans ressources, et pourtant je suis dans la nécessité de bâtir une petite eglise à Tiruvattur, à 4 lieues de ma résidence. Que faire? A qui m'adresser?...

« De Wandiwash à Arcot, au nord, jusqu'au confluent du Palar et du Cheyar, à l'est, s'étend un immense pays où l'Evangile n'a jamais été prêché : c'est la zône païenne de notre mission. Grâce au Sacré-Cœur, j'ai maintenant près de 100 néophytes à Tiruvattur, ville importante, qui est comme la clef de cette région infidèle.



« Si le Ciel m'accordait de planter la croix à Tiruvattur, quel bonheur ! De là, je pourrais rayonner à travers tous ces villages païens, et, bientôt, ce beau pays, où le nom du vrai Dieu est inconnu aujourd'hui, se couvrirait de petites mais florissantes chrétientés.

« Mon intention est de vouer la chapelle de Tiruvattur à N.-D. du Rosaire. Grâce à quelques aumônes, j'ai pu construire les églises de Kanaroo-Pudur, de Madurantakum et de Wandiwash. Cette fois, je tends ma sébile pour la chapelle de Notre-Dame du Rosaire à Tiruvattur : à la bonne Providence! »

Tché-Kiang (*Chine*). — Sœur Faure, fille de la Charité, nous écrit de l'île de Tchou-Chan, le 1er février 1899 :

« Dans l'extrémité où je me trouve, j'ai de nouveau recours à la générosité inépuisable des lecteurs des *Missions Catholiques*. J'ai déjà éprouvé plusieurs fois, avec une profonde reconnaissance, les consolants effets de leur charité, et j'ose espérer qu'aujourd'hui encore, ils prêteront une oreille attentive à l'humble demande que je leur adresse.

« Il m'est absolument impossible, sans un secours extraordinaire, de continuer à subvenir aux besoins de nos pauvres vieillards. Les denrées ont plus que doublé de prix par suite des mauvaises récoltes et de la pauvreté de notre île, qui ne peut fournir à ses habitants le riz et les autres aliments de première nécessité, ce qui oblige à les faire venir d'ailleurs. Hier, je me suis vue obligée de renvoyer deux pauvres vieillards qui sollicitaient en pleurant leur admission dans notre petit asile. J'ai dû, en marchant sur mon cœur, leur refuser cette grâce, faute de ressources. Que deviendront ces malheureux? Peut-être, comme tant d'autres, mettront-ils fin à leur triste existence, en prenant une forte dose d'opium.

« Une aumône pour notre établissement sera bien placée : avec 50 francs vous pouvez sauver la vie de l'âme et prolonger la vie du corps d'un pauvre vieux ou d'une pauvre vieille. Nous en avons déjà douze; ils prient du matin au soir pour leurs bienfaiteurs. Plusieurs vont être baptisés sous peu; nous aurons besoin de parrains et de marraines : on peut nous envoyer des noms pour le jour de leur baptême!... »

Basutoland (*Afrique méridionale*). — Le R. P. Deltour, oblat de Marie Immaculée, nous écrit de la Mission Sainte Monique le 14 avril 1899 :

« Vous me permettrez de vous entretenir d'une fête qui a pris dans le Basutoland la proportion d'un véritable évènement. Elle a eu lieu à notre mission de Gethsemani le dimanche de Quasimodo.

« Depuis plus d'un an le R. P. Directeur de Gethsermani avait reçu au catéchuménat de nombreux postulants, et entre autres la veuve du fils aine du célèbre Masupha. Cette jeune reine, hautaine et orgueilleuse, avait besoin d'être éprouvée; elle dut attendre et donner des marques peu ordinaires de foi, de piété, d'intelligence du catéchisme avant d'être admise à la grâce du baptême.

« J'arrivai à la mission de Gethsemani pendant la retraite. Quel recueillement! Quel silence! quel empressement aux exercices! on aurait dit une communauté religieuse. Ils étaient là trente-deux catéchumènes en retraite, se préparant avec une admirable ferveur.

« Le jour de la cérémonie, une foule immense accourue de loin, désireuse de voir la grande fête catholique. Il y avait bien de cinq à six mille Basutos avec beaucoup de chefs, et le grand Masupha en personne. J'eus l'occasion de parler longuement à ce bon vieillard qui a eu tant à souffrir cette année des maux de la guerre. Il a cependant conservé sa gaieté ordinaire et n'a pas trop vieilli. Il me fit part de ses misères et me dit en terminant :

« — Il ne me reste qu'un ami et c'est le bon Dieu ! »

« Il avait bien raison! Daigne ce grand et seul véritable ami lui faire la grâce de recevoir le baptême dans de saintes dispositions !

« Cependant les heureux élus avaient pris place dans l'église bientôt comble de fidèle. Notre bien aimé préfet apostolique administrait le sacrement, assisté du R. P. Rolland et du R. P. Dahon; moi, j'étais le porte-parole pour l'explication des cérémonies.

« Tous les néophytes nous édifièrent profondément par leur excellente tenue. La jeune reine, connue jusqu'ici sous le nom de *Ma Marthe* (mère de la salive), nom peu distingué, vous le voyez, sera désormais appelée du nom plus poétique d'Alphonsina.

« Toutes les cérémonies furent accomplies avec beaucoup d'ordre et de recueillement et causèrent de saintes et salutaires impressions : les larmes qui coulaient abondantes des yeux de bien des catéchumènes et de la reine en particulier en rendent témoignage »

« Malgré les désastres causés par le *Rinderpest*, trois gros bœufs tombèrent sous les coups de l'assagaie, ainsi qu'une hécatombe de chèvres et de moutons. De fraternelles agapes clôturèrent joyeusement la belle fête du 9 avril. »

Tunis. — La procession de la Fête-Dieu a eu lieu à Tunis, dans l'ordre le plus parfait. Le clergé de Carthage et de Tunis précédait Monseigneur l'Archevêque, qui portait l'ostensoir sous un riche dais soutenu par les prieurs des confréries. Une foule immense, où l'on remarquait des nationalités et des cultes divers, où les indigènes musulmans et israélites affluaient, n'a pas cessé d'observer le plus respectueux silence. La dignité et la correction de cette attitude font le plus bel éloge des habitants de la capitale de la Régence.

Tobago (*Antilles*). — Le R. P. Réginald Sarthou, Dominicain, écrit de Scarborough, le 6 juin, à M. Guasco :

« Dans mon dernier rapport sur la mission, je vous disais que l'île de Tobago allait changer de gouvernement ou plutôt d'administration, qu'elle allait devenir partie de la Trinidad, la grande île voisine, perdant ainsi son autonomie et son indépendance.

« Aujourd'hui, c'est un fait accompli; le changement a eu lieu. Les conséquences, au point de vue religieux, sont énormes. Nos établissements catholiques à Tobago recevront un subside du Gouvernement, aussi bien que nos Institutions catholiques de Trinidad. J'ai tout lieu de croire que cet aide nous sera accordé dès le 1er janvier prochain.

« Mais, pour avoir droit à cette subvention du Gouvernement, il nous faut remplir certaines conditions. Nos écoles par exemple, notre orphelinat, doivent avoir un local qui satisfasse les inspecteurs.

« Sur cinq écoles que j'ai actuellement à Tobago, une remplit toutes les conditions voulues, une autre demande à être complétée, et une provisoire qui compte près de cent enfants est à construire entièrement.

« Quant à mon orphelinat, il est tout à fait à son origine. Les pauvres enfants que j'ai recueillis emplissent mon presbytère. Jamais le Gouvernement ne s'en occupera si je n'ai un local convenable, et si je ne remplis aussi quelques autres conditions que l'administration m'impose.

« Si je pouvais aussi construire un petit couvent, il serait facile d'y entretenir quelques religieuses qui seront rétribuées par le Gouvernement. Ces religieuses seraient d'un grand secours pour le missionnaire qui est seul dans l'île. Elles pourraient au moins prendre la charge d'une école et de l'orphelinat.

« La Propagation de la Foi secourait il y a quelques années l'île de la Trinidad, puis elle retira ses allocations parce que l'île pouvait se suffire à elle-même. J'ai tout lieu de croire que, sous peu, Tobago, grâce au changement ci-dessus mentionné, pourra aussi se suffire. Mais en ce moment, l'île est trop pauvre pour pouvoir se relever elle-même. Il me faut en ce moment au moins 30.000 francs pour faire les constructions. Les protestants vont de l'avant; nous, catholiques, nous devons les imiter. On aura dans un avenir très prochain, des conséquences on ne peut plus heureuses pour la Mission. »



Une Messe d'Actions de grâces

Comme nous l'avons annoncé déjà, à l'occasion du décret rendu par l'empereur de Chine, en faveur de la religion catholique, le Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, de Paris, avait décidé de faire dire, le 14 juin, une messe d'action de grâces à Notre-Dame-des-Victoires.

Nous recevons le compte rendu de cette touchante cérémonie.

S. Em. le Cardinal Richard, archevêque de Paris, a célébré lui-même la messe d'actions de grâces et a prononcé ensuite une courte allocution.

Son Eminence a rappelé l'admirable Encyclique adressée par le Saint-Père, il y a cinq ans, à tous les princes et à toutes les nations de l'Univers sur le rôle et la situation de l'Eglise, parmi les peuples. Dans cette lettre, le Saint-Père se montrait bien le Vicaire de Jésus-Christ, ayant une pensée pour toutes les nations, pour celles qui n'ont pas eu le bonheur de connaître le vrai Dieu, pour celles qui, ayant connu Notre-Seigneur Jésus-Christ se sont séparés de son Eglise, pour celles enfin qui ont conservé l'intégrité de la foi. Puis le regard du Père commun des fidèles s'arrêtait sur le monde, considérait les inventions merveilleuses de notre époque, et voyait en elles les auxiliaires de la Vérité.

« J'aime à exprimer cette pensée, a dit le vénéré cardinal, devant ces missionnaires réunis autour de cet autel pour rendre grâces à Dieu, au lendemain du jour où Léon XIII a consacré le monde au Sacré-Cœur. »

Dans le fait heureux qui vient de se produire en Chine, Son Eminence voit déjà un accomplissement des promesses contenues dans cette lettre du Pape; mais il nous faut agir.

« Nous ne pouvons pas nous dissimuler, continue le Cardinal, que nous ne sommes pas dispensés du travail. Il nous faut le travail et le temps. Cette modeste réunion doit produire ses fruits, et il me semble que nous en sortirons avec une plus grande confiance dans la bonté de Dieu, avec une plus grande espérance. Ne touchons-nous pas du doigt, en effet, l'action de la Providence dont cette lettre du Souverain Pontife nous entretenait ? Quand on songe aux douleurs dans lesquelles s'est terminé le XVIIIe siècle et que l'on voit, à la fin de celui-ci, tant de motifs d'espérer, n'y a-t-il pas lieu d'avoir confiance ? Les vocations apostoliques se sont multipliées; n'est-ce pas un gage d'espérance ? Le grand événement dont vient d'être témoin l'Empire chinois n'est-il pas aussi l'augure de merveilleux progrès ? »

Mgr Richard termine son allocution par quelques paroles d'édification, en songeant que c'est à Notre-Dame-des-Victoires que les fidèles viennent chanter le cantique d'action de grâce. pendant le mois consacré au Sacré-Cœur.

Son Eminence a béni ensuite solennellement l'assistance, au premier rang de laquelle on remarquait Son Exc. Tching-Tchang, ministre de Chine, et Mme Tching-Tchang, le Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, des délégués du Comité diocésain, Mgr Potron, évêque de Jéricho, Mgr Demimuid, directeur général de l'Œuvre de la Sainte Enfance, M. Delpech, supérieur du séminaire des Missions Etrangères de Paris, M. Bettembourg, procureur général des Lazaristes, les RR. PP. Alazard et Tauvel, des Sacrés-Cœurs de Picpus, et divers représentants des Congrégations de missionnaires.

CHEZ LES PAPOUS

Une première visite à la tribu des Uni-Uni

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'admirable relation du R. P. Guis, sur les Canaques néo-guinéens, que nous avons publiée l'année dernière. De la même mission, nous arrive aujourd'hui un nouveau et non moins intéressant travail, c'est le récit d'une excursion dans un des nombreux cantons de la grande île dapoue où n'avait encore pénétré ni missionnaire, ni explorateur.

La carte page 294 permet de suivre pas à pas les RR PP. Jullier et de Vijcke dans cette tournée apostolique en pays inconnu.

LETTRE DU R. P. ANDRÉ JULLIEN, MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR, A MGR NAVARRE, ARCHEVÊQUE DE CYR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE ANGLAISE.

I

Un glorieux anniversaire. — Excursion au pays des hommes à queue. — Préparatifs et départ. — Tout un village en marche. — Premières étapes.

Le 1er juillet dernier a réuni à Port-Léon, tous les missionnaires du vicariat, accompagnés des chefs de leurs villages et d'un nombreux cortège de leurs néophytes. Il s'agissait de fêter un grand souvenir : la première descente de Mgr Verjus sur ce rivage de Yule island, accomplie le 1er juillet 1885, et la prise de possession, au nom du Souverain Pontife, de cette terre encore inconnue, désormais ouverte à l'apostolat catholique.

∴

Sur la colline où la croix était arborée au milieu des débris de la chétive case du *mitzinari*, se trouvaient groupés des représentants de toutes les tribus que Mgr Verjus avait visitées et dont il a parlé la langue : *Roro*, *Paitana*, *Mekeo*, *Pokao*. La lance au poing, comme aux jours des massacres d'antan, ces grands enfants se tenaient par la main, tout entiers à la surprise de se trouver unis dans la joie d'une fraternité nouvelle qu'ils n'avaient même pas soupçonnée. Après tant de rencontres sanglantes, ces rudes cœurs goûtaient enfin la douceur d'un rendez-vous pacifique, et la Croix dominait ce rendez-vous béni.

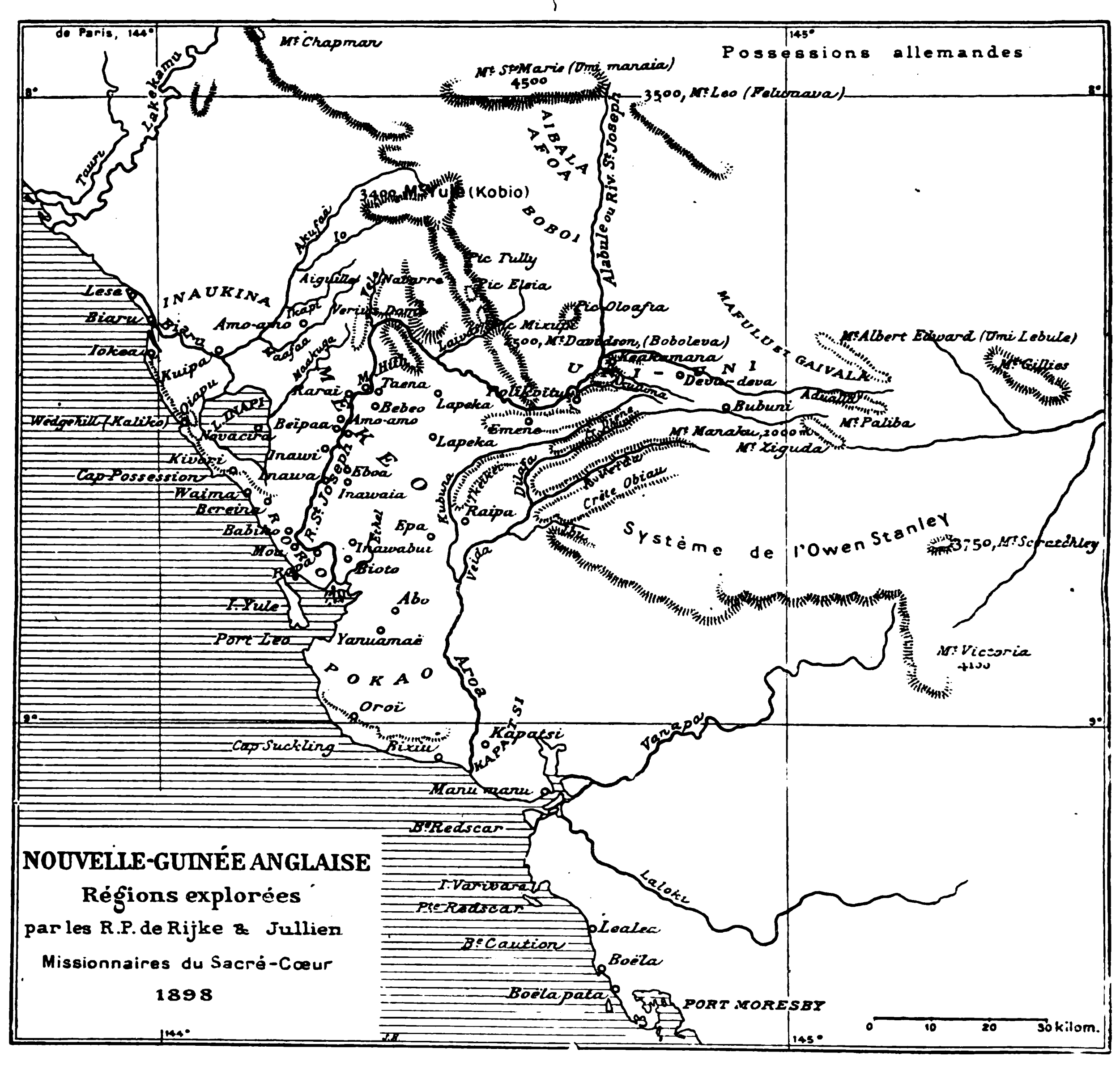
Comme tant d'autres peuples, ces pauvres Océaniens ont subi le charme vainqueur du divin Crucifié et se disent enfants de Jésus; sur leurs fronts l'étoile de Bethléem est montée resplendissante, chassant devant elle la longue nuit païenne, annonçant le règne du Prince de la paix. A leur tour, sous le beau ciel et dans la douce langue que Dieu leur donna, ils peuvent réciter le *Notre Père qui êtes aux cieux !* Lorsque la main du Pontife s'éleva sur eux pour les bénir, tous les fronts s'inclinèrent, car tous avaient appris à connaître la valeur de ce geste et à s'agenouiller devant une paternité qu'ils sentaient venir du ciel.

Cette journée d'action de grâces fut en même temps une

journée d'espérance et de rêves d'apostolat. Les noms des tribus présentes à la fête évoquaient, par contraste, les noms d'autres peuplades lointaines et cachées, attendues, elles aussi, au bercail du divin Pasteur. ***Et alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili, et illas oportet me adducere.*** Ce sera toujours le cri des apôtres jusqu'à ce que soit complet le nombre de leurs frères.

Parmi les peuplades ainsi attendues, il en était une que le mystère de sa retraite et surtout le nombre probable de ses habitants désignaient avant toute autre à notre curiosité, c'était la tribu des ***Uni-Uni.*** Mgr Verjus avait recueilli de la bouche des gens de Pokao les noms de plusieurs villages appartenant à ce groupe de population, et ses dernières notes manuscrites montrent que ses désirs étaient tournés de ce côté.

Lorsque, de notre verandah de Port-Léon, nous dirigeons nos regards vers l'Est, nous rencontrons d'abord les ondulations paisibles de la région de Pokao, paysage clair et souriant, ouvert aux brises salubres, puis, par delà cette houle de collines et de mamelons couverts d'eucalyptus,



un mur se dresse, hautain et escarpé, protégé vers le Sud par trois énormes bastions, et dominé lui-même à l'Est et au Nord, par d'autres crêtes toujours plus hautes, jusqu'à la grande chaîne centrale de l'*Owen-Stanley*. C'est dans les gorges de ces montagnes, ténébreux labyrinthe dont jamais regard d'homme ne comptera les replis, qu'habite cette tribu jusqu'ici inexplorée. Les sauvages de la côte, sauf de rares exceptions, ne la connaissent que de nom. Pour eux, *Uni-Uni*, c'est le pays *où l'on ne va pas;* et si, par hasard, dans vos questions curieuses, ils devinent quelque velléité de pousser une visite dans cette région suspecte, que leur imagination a peuplée de fantômes et de monstres, votre réputation d'homme sage est gravement compromise. Pensez donc!... *Uni-Uni!...* « le pays des hommes à queue, des mangeurs d'enfants; des géants qui n'ont qu'un œil. »

« — Reste donc au pays des hommes, répètent-ils, et laisse les *Uni-Uni* chez eux, avec les sangliers. »

C'est de notre voyage en ce pays que vous m'avez demandé la relation, je me mets en devoir de vous satisfaire.

∴

C'est le 21 juillet que je partis de Port-Léon. Accompa-



Le R. P. Victor DE RIJCKE.

gné de mes porteurs, Tohoro Hua et Miria Pinu, tous deux hommes de Roro, j'arrivai à Vanuamaë (district de Pokao), je trouvai le P. Victor de Rijcke occupé aux derniers préparatifs du voyage. La pharmacie notamment captivait son attention. Sous ses doigts ingénieux une petite boîte arrivait à contenir la valeur médicale d'une grande armoire ; charpie, compresses, bandages, y étaient sagement distribués dans les interstices des fioles et des boites d'onguents. Le tout, une fois complété et fermé, présentait un bloc impénétrable. Puis les biscuits, les conserves de viandes et autres comestibles, les vêtements, les objets de *trade* (échanges) furent bientôt répartis en une dizaine de sacs de grosse toile, fortement liés et capables d'aller loin. Il y avait aussi une tente, chef-d'œuvre des Sœurs.

∴

Le lendemain matin, tout étant bien et dûment préparé, nous nous mettons en route !

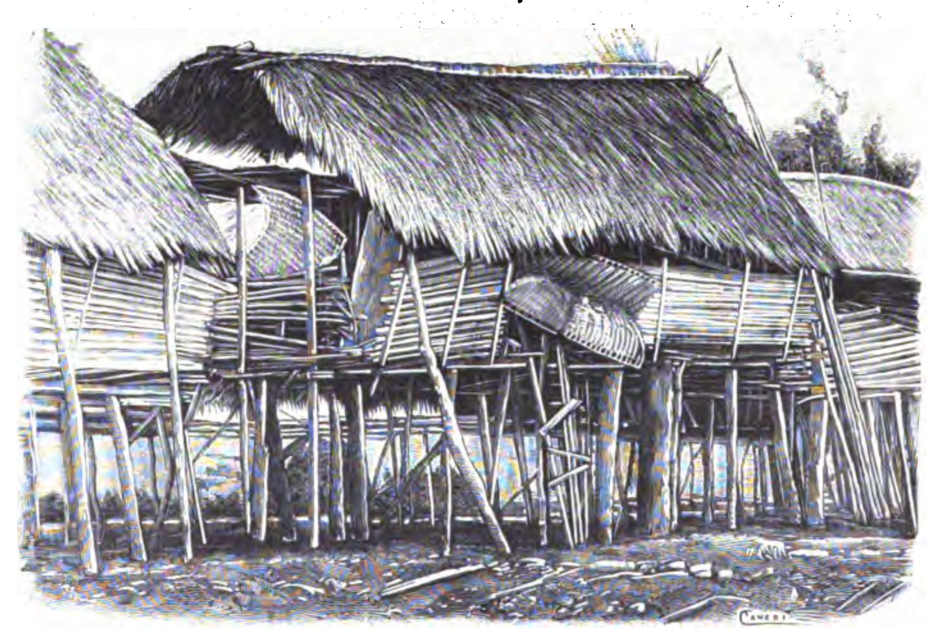
En tête de la caravane marche un groupe d'hommes aux membres grêles, aux gestes rapides. Leur allure dégagée entraîne toute la bande. Ce sont les montagnards, nos guides, sous la conduite de leur chef *Abuida*. Nous ferons plus ample connaissance avec eux.

Viennent ensuite les illustrations du village, *Naimè Poë*, espèce d'Ulysse canaque, toujours adroit et jamais en faute; *Poè Aika*, gros papa bedonnant et qui a la faiblesse de sacrifier aux grâces comme un jeune *Ibitoë*. Douze porteurs nous suffisaient, nous en avons *soixante*. C'est tout un village en migration. Femmes et enfants sont de la partie.

∴

Quelle est donc la raison de cet exode? Voici. Les gens de Vanuamaë sont descendus des montagnes d'Uni-Uni, il y a près d'un siècle, et ils veulent aller revoir la terre de leurs aïeux. Depuis la guerre lointaine qui les chassa vers les collines de Pokao, ils n'ont jamais approché des monts sublimes où leurs cousins puisent encore la vie. Ils les considèrent de loin, par les claires matinées, avec une admiration mêlée de crainte, et, quand vient la lune de mai, ils se préparent à recevoir la députation annuelle qui descend de là-haut. Ils échangent alors les marmites, les haches, les couteaux, etc., qu'ils ont pu gagner au service des Blancs, contre les diadèmes de plumes éclatantes que tressent les montagnards. Ils parlent aussi de leurs grands oncles dont ils savent encore les noms, et de leurs petits cousins qu'ils n'ont jamais vus... Mais, de retourner, ne fût-ce qu'en passant, dans ces vallées redoutables où plusieurs de leurs grands-pères furent tués, il ne fut jamais question.

Cette année, pourtant, la visite des gens d'Uni-Uni a produit un effet insolite... Comme d'habitude, on a échangé des marmites et des couteaux contre des plumes couleur



Un coin du village de Vanuamae.

de feu; mais, de plus, on s'est informé de l'époque du grand *tazu* (festin solennel) des villages de la Montagne, et l'on a parlé avec complaisance d'une réunion fraternelle sur les vieux sommets. Là-dessus, chacun s'est mis aux préparatifs du voyage, — les vieux au besoin émoustillaient les jeunes — toute la famille était également saisie par l'attrait mystérieux de son berceau.

Quel courant de vie nouvelle a donc traversé cette peuplade engourdie depuis près d'un siècle?... C'est que, après de longues années de morne solitude, elle a trouvé un chef courageux dans son premier missionnaire, le P. Victor de Rijcke, et celui-ci, fier de son titre de *missionnaire des districts de Pokao et Uni-Uni*, veut aller faire connaissance avec ses enfants de la Montagne. Cela a suffi à donner du cœur à toute la troupe; c'est pourquoi il y a aujourd'hui tant de monde sur le chemin qui mène à Uni-Uni.

***

La caravane s'est donc ébranlée.

Après une demi-heure de marche à travers des collines, le sentier descend dans un ravin profond. Nous faisons halte pour donner aux retardataires le temps de nous rejoindre. Le vieux chef, Umé Ziala, visiblement malade, s'en retourne à Vanuamaë. Il a cent fois raison de ne pas s'aventurer avec toute cette jeunesse, et par un temps qui s'annonce mal.

Il est 9 h. 3/4. La pluie, jusqu'ici assez bénigne, nous arrive en averse drue et qui promet d'être longue. La lune décidément nous est contraire... A quoi bon courir les aventures et chasser aux rhumatismes? Ne serait-il pas plus sage de regagner notre logis?... Après une heure de graves réflexions, la pluie ayant cessé, nous gravissons la pente opposée et la marche est reprise.

Le pays est encore le même. C'est toujours Pokao, la terre des mamelons couverts d'eucalyptus, terre maigre et odorante, prodigue d'aromates et de bois de senteur, espèce de *gueuse parfumée*, où les choux sécheraient sur place. Messieurs les agronomes, ne venez pas ici... Partout la roche vive, pointant à fleur de sol, vous avertirait de chercher ailleurs un champ propice à vos expériences.

***

Par une pente modérée, le sentier nous amène à Abo. C'est un petit village de huit cases, situé au nord-est de Vanuamaë, sur un plateau dont l'altitude atteint 200 mètres.

Une nouvelle averse commence fort à propos et nous permet d'apprécier le confortable abri de la *marea*. Nous y dînons tant bien que mal avec une tartine de confiture et, à 2 h. 1/2, notre troupe, grossie d'une quinzaine de sauvages d'*Abo*, est de nouveau en route à travers les eucalyptus.

Nous allons toujours au Nord-Est, franchissant par intervalles des criques peu profondes dont les eaux — quand elles coulent — descendent vers l'Ouest dans l'*Ethel River*. Çà et là des taillis légers rompent la monotonie de la grande plaine herbeuse, sans augmenter beaucoup le charme et la vie du paysage, somme toute assez terne. Cette vaste solitude se traverse sans fatigue; on rend grâce à son ombre claire, on s'y approvisionne en passant d'air salubre.

***

A 3 heures, en avant de la caravane, un coup de feu retentit. C'est un magnifique kanguroo que le P. Victor vient d'abattre pour notre souper. Cependant, nous montons sérieusement et, à mesure qu'il s'élève, le paysage s'agrandit. Notre troupe chemine maintenant entre deux collines parées d'arbres séculaires, dont les troncs blancs se dressent majestueux sous leurs branches élancées.

Nous parvenons sur un plateau dont le versant s'incline doucement vers le Nord. On s'engage volontiers sur ces pentes faciles où l'on abat des kilomètres sans y penser.

***

Mais voici que le chef de Vanuamaë, le fameux *Naimé Poë*, a donné le signal de la halte :

« — Les femmes, dit-il, n'en peuvent plus et, d'ici au premier campement favorable, le chemin serait trop long. »

Nous cédons, quoique à regret, peu satisfaits de notre première journée, qui se réduit à quatre heures de marche.

Aussitôt voilà nos gens à l'œuvre... Ils ont bientôt fait de dresser la carcasse de bois vert sur laquelle ils déploieront notre tente. L'imperméable est étendu sur le sol... à notre chevet la collection de nos sacs s'amoncelle en mur de défense et, à quelques pas, pétille la flamme de notre bivouac.

C'est le moment du repos, du recueillement et de la prière. Nous payons à Dieu notre dette du jour, dette qui s'accroît notablement dans la traversée de ces solitudes, le Souverain Maître y étant doublement présent par sa Majesté qui les remplit et par sa tendresse qui nous accompagne.

La nuit arrive et c'est à la gaie clarté du feu que nous savourons notre kanguroo.

***

Pour bien faire, un si beau festin demanderait un petit concert. Les gens d'Uni-Uni sont là tout exprès pour nous le donner. Déjà ils préludent sur un mode qui annonce quelque chose d'extraordinaire. Leurs voix s'élèvent d'abord à des notes invraisemblables. Avec quelle ardeur cette attaque est menée! Ce sont des musiciens vigoureux. Comment les suivre dans leurs modulations, et que dire de leurs accords? Car ils chantent en parties, et, chacun de son côté, l'effet d'ensemble est saisissant.

Tout ce que j'ai retenu de ces chœurs, c'est leur accent profondément mélancolique, impossible à oublier. On dirait la plainte lamentable d'une tribu délaissée appelant un libérateur. Au fond, n'est-ce pas l'attente du Messie qui soulève ce pauvre peuple et qui, à son insu, remplit d'une tristesse profonde son cœur et ses chants?... Un jour, — bientôt peut-être — sur leurs sommets, un prêtre dira l'Introït de Noël : *Puer natus est nobis et Filius datus est nobis...* En attendant, nous leur disons de tout cœur : *Qui venturus est veniet, et non tardabit.*

(*A suivre*).



DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Une pointe en Chine.— Encore des tribulations. — Excursion en Mandchourie. — A la frontière coréenne. — Hommage inattendu.

Hak syei kol (ou *Hak syei tong*), à 7 kilom. de la ville, est un petit hameau habité par cinq familles chrétiennes. Pour y accéder, il faut traverser le fleuve Touman et, pour la première fois, je foule ce sol aux fortunes diverses, naguère coréen, aujourd'hui chinois et bientôt sans doute moscovite.

Notre présence excite vivement la curiosité publique. Un adepte de Bacchus tient absolument à m'*interviewer*. Si j'accorde la permission, ce malotru va me manquer de respect, et je perds toute considération dans l'esprit de ce peuple formaliste; si je la refuse, il voudra forcer la consigne, et une répression sera nécessaire. Or, le mandarin le plus proche demeure à 50 kilomètres de là et ne se dérangera pas pour si peu.

Pour sortir de ce dilemme embarrassant, j'avance l'heure de notre retour, et nous sommes déjà en route quand se présente le malencontreux visiteur.

∴

A *Sakikol* (ou *Sakitong*), à 6 kilomètres de la ville, les choses ne se passent pas si bien. Sur 400 maisons, j'ai là seulement deux familles de néophytes, dont le chef est Luc, que j'ai établi à la tête de tous les chrétiens du district. Pour se venger des brèches que le zèle de ce vaillant a faites à son empire, le diable, depuis longtemps, lui suscite des difficultés. Cette fois, mon passage paraît une occasion favorable pour redoubler d'animosité.

Pendant que je suis dans la maison, un rassemblement se produit à la porte; selon leur déplorable habitude, plusieurs des assistants ont laissé leur raison au fond de la bouteille. Le plus exalté d'entre eux, un vieillard, nommé Rim, commence par nous insulter; puis il veut pénétrer de force dans notre chambre et s'élance sur mon catéchiste. Nous nous précipitons. On saisit le furieux, on le remet entre les mains des témoins de cette scène, les rendant responsables de ce qui surviendra jusqu'à ce que le misérable ait fini de cuver son vin. Enfin, nous rentrons en ville.

∴

Durant la nuit (20 janvier), on vient m'annoncer que Rim, assisté de plusieurs malandrins, s'est installé dans la maison de Luc, en a chassé la femme et les enfants, et s'est mis à briser tout le mobilier.

Que faire?

Sakikol, étant de l'autre côté du fleuve, n'est pas de la juridiction de Hoiryeng, il faut s'adresser au mandarin chinois de Tjong-syeng à 100 lis (40 kil.) de là. Luc rédige donc une requête en chinois, et part à l'instant même. Il couchera en route à Isaripatkol, et demain, à l'aube, se présentera au *yamen*.

Nous avons bon espoir, car, la semaine dernière, un catéchumène de Hak-syeng, ayant été maltraité sans raison par les païens de son village, a obtenu gain de cause auprès du même mandarin : les deux notables qui s'étaient permis de dévaster son domicile ont été ligottés, emprisonnés et condamnés à réparer les dégâts.

Hélas! les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Nous allions nous heurter à un obstacle que nous n'avions pas prévu. En Chine, il y a vacance des tribunaux dix jours avant et dix jours après le nouvel an. Pour cette raison, Luc ne fut pas admis à présenter son *placet*. Ce délai regrettable fut suivi d'autres retards dus aux événements qu'il nous reste à raconter, et l'on ne saurait dire quand ni si justice sera rendue en cette affaire.

∴

Jusqu'ici, à part les habitants du voisinage, je n'avais guère administré les sacrements qu'aux personnes valides et dans toute la force de l'âge; restaient les vieillards, les femmes et les enfants que la distance empêchait de venir jusqu'à nous au cœur de l'hiver. Placé dans l'alternative ou de les abandonner, ou de me transporter chez eux, je me décidai pour ce dernier parti, malgré les difficultés qu'il présentait.

Quant à la juridiction spirituelle, j'avais prié Mgr Mutel de me mettre en règle ; mais, au point de vue civil, il n'était pas sans inconvénient de pénétrer en Mandchourie sans être muni d'un passeport du gouvernement chinois. En outre, dans un pays où les esprits étaient en fermentation, les indigènes pourraient toujours, en cas de péril, se dérober facilement aux poursuites; il n'en allait pas de même avec un Européen.

Mais étais-je donc venu si près pour reculer ? Allais-je donc me contenter d'un regard jeté sur cette terre promise sans avoir la consolation d'y mettre le pied ? Il faudra bien que ces gens s'habituent à la vue d'un prêtre catholique un jour ou l'autre ; pourquoi pas dès maintenant ? L'avenir est à nous : *non prævalebunt* ! Après avoir essuyé le premier coup de feu, nous resterons définitivement maître du champ de bataille et si, dans la mêlée, je reçois quelque horion, ne suis-je pas missionnaire pour cela ? De la Crèche au Calvaire, Jésus-Christ nous enseigne que rien n'est fécond en dehors de la souffrance. D'ailleurs j'ai mon passeport coréen : à la rigueur, il pourra servir à faire constater mon identité et peut-être mon... honorabilité.

Alea jacta est!.... Qu'importe le Rubicon quand il s'agit de la conquête des âmes? L'Evangile ne connait pas de frontières, car son divin Fondateur lui a dit : « Allez, enseignez toutes les nations. » En avant !

∴

Comme de l'autre côté de la frontière coréenne, le pays n'était pas sûr, nous laissâmes en ville ce que nous avions

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2 9, et 16 juin et les cartes, pages 191 et 225.

de plus précieux et ce qui ne nous était pas indispensable pour le voyage et nous partîmes, comptant faire seulement un court séjour, prêts à nous replier si le danger devenait trop sérieux. Notre projet était de faire deux haltes : l'une à Sari-pat-kol et l'autre à Sam-ouen-pong pour donner aux catéchumènes toute facilité de venir recevoir le baptême dans un rayon de quelques kilomètres.

***

Le 21 janvier, nous partons d'aussi bon matin que le permet la proverbiale lenteur coréenne. J'ouvre la marche sur un grand destrier, le catéchiste suit sur une monture un peu plus modeste et l'arrière-garde est formée d'une demi-douzaine de chrétiens. Au bout de cinq *lis* (deux kilomètres), nous traversons, sur la glace, la Touman, qui forme un coude presque à angle droit et coule maintenant dans la direction du N.-N.-E.

La frontière est marquée par un poste de soldats chinois dont le nombre varie suivant les occurrences. Actuellement ils sont là, sous les ordres d'un sergent, une vingtaine, occupés à la grave affaire du déjeuner ; mais les sentinelles veillent... sous la forme de deux molosses décidés. Ces fidèles gardiens de l'ordre public et de l'intégrité du territoire viennent flairer (je parle des chiens) les jarrets de mon cheval et mes propres mollets d'un air peu rassurant. Leurs aboiements font sortir la garde.

Comme j'ai conscience de n'être pas tout à fait en règle avec l'autorité, je n'attends pas que les gendarmes viennent me demander mes papiers et je pique des deux. « Piquer des deux » est une expression inusitée en Corée où généralement les poneys marchent d'une allure sénatoriale ; mais à toute règle il y a des exceptions : la preuve, c'est que mon gentil coursier, en trois temps de galop, a mis le *contrebandier* hors d'atteinte.

A quelque distance, je m'arrête pour voir si ma suite se tirera sans encombre de ce mauvais pas. Au bout d'un instant, tout le monde rallie au complet.

« — Eh bien ! Comment cela s'est-il passé ?

« — Oh ! très simplement. Les soldats nous ont demandé qui vous étiez et à quelle nationalité vous apparteniez. Nous avons répondu que vous êtes Français et que vous vous appelez le P. Bret. Les Chinois n'y comprirent pas grand'chose et, après avoir grelotté deux minutes sous la bise, ils s'empressèrent d'aller continuer leur repas interrompu et nous laissèrent tranquilles. »

Au fond, ce sont de bonnes gens et, plus tard, quand j'eus lié connaissance avec eux, je n'ai eu qu'à me louer de leurs services.

***

Vers midi nous atteignons Syeng-ti-kol, à vingt-cinq lis (dix kil.) de la ville et allons dîner chez un catéchumène dans la dernière maison du village. Tous les paysans entrebâillent leurs portes pour assister au défilé.

Jusqu'ici les païens étaient assez débonnaires à l'égard de trois familles qui se préparent à embrasser notre sainte religion ; ils ont appris les avanies qu'on nous a infligées impunément et ils commencent à s'éveiller : la vue de l'Européen leur produit l'effet du rouge sur le taureau.

Un grand diable court s'ingurgiter quelques tasses de vin pour se donner du courage et, lorsque nous repassons, il se campe fièrement au milieu de la route et prétend me faire descendre de cheval.

« — Arrêtez-le ! criait-il à tue-tête. Saisissez la bride de son cheval ! »

A cet ordre, plusieurs citoyens au nez bourgeonné forment le cercle ; mais aucun d'eux — pas même le meneur — n'ose avancer la main. La simple vue de la badine, qui me sert de cravache et dont je ne les menace même pas, suffit à tenir ces lâches en respect. Je pousse mon cheval et nous défilons tranquillement au pas, sur la glace, sans répondre à leurs provocations.

***

La route continue à longer le fleuve jusqu'en face de Hak-syeng ; les habitants de ce village, assagis par la leçon qu'ils ont reçue dernièrement, ont le bon esprit de rester paisiblement chez eux. Ensuite, tournant brusquement à l'Ouest, nous nous enfonçons dans une haute vallée qui nous conduit à Sari-pat-kol.

De loin, j'aperçois une foule tout habillée de blanc, massée sur la route qu'elle intercepte. Qu'est-ce encore que cela ?

Ce *groupe* enfariné ne me dit rien qui vaille.



UN DANDY CORÉEN

S'il était moins compact, ce pourrait être une députation de catéchumènes venus au-devant de nous pour nous souhaiter la bienvenue ; mais ils sont trop nombreux... Bon ! nous allons encore avoir une histoire. Ah ! vraiment

c'est beau d'être pionnier; mais tout n'est pas rose dans le métier.

∴

J'approche et j'éprouve un certain soulagement à la vue des intentions pacifiques peintes sur les visages. Cependant mon inquiétude ne cessa pas tout à fait, car le personnage le plus considérable se détache et crie d'une voix de stentor :

« — Empoigne la bride du cheval! »

Un assistant exécute l'ordre, je le laisse faire. Alors le harangueur changeant de ton :

« Grand homme, dit-il, malgré l'âpreté du froid, vous avez daigné nous faire la faveur de visiter nos montagnes, nous vous en sommes profondément reconnaissants et nous avons l'honneur de vous offrir nos plus respectueuses salutations. »

Voilà qui n'était pas dans le programme! C'est magnifique et cela change des réceptions précédentes. Cependant, si j'avais prévu le cas, j'aurais pu improviser à loisir un bout de réponse appropriée. Pour comble de guignon, tout mon cortège est resté en arrière et je suis seul avec un gamin pour m'enseigner la route. Les interprètes, c'est comme les parapluies: encombrants quand on n'en a que faire et souvent absents quand on en aurait besoin.

∴

Je me hâte de faire la bouche en cœur et de répondre à peu près en ces termes :

« Messieurs les notables, je ne saurais vous dire combien je suis touché de votre démarche. Depuis longtemps j'avais entendu parler de l'intéressante population de ces montagnes et je suis heureux de constater aujourd'hui *de visu* qu'on ne m'a pas exagéré vos bonnes qualités. Pour le moment, il se fait tard et j'ai une légitime impatience de gagner mon gîte; mais bientôt j'aurai le plaisir de vous rencontrer de nouveau et de faire avec vous plus intime connaissance. »

Ils firent mine de comprendre et me dirent que, malgré leur vif désir de me posséder plus longtemps parmi eux, ils n'osaient pas me retenir davantage. La nuit approchait : outre la difficulté de la marche au milieu des ténèbres, la rencontre des bêtes fauves dans la forêt était à craindre. Ils lâchèrent donc la bride de mon cheval et me souhaitèrent bon voyage.

∴

La chevauchée était finie; nous entrâmes dans un dédale de gorges escarpées et après une heure d'ascensions en zigzag, nous aboutîmes au hameau de Tjà eui Tong qui devait être durant plusieurs jours notre centre d'opération.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

MGR DURIEU
des Oblats de Marie Immaculée et évêque de New-Westminster.

Né à Saint-Pal-de-Mons (diocèse du Puy), Mgr Durieu était entré à l'âge de 18 ans dans la Congrégation des Oblats, où il fit profession le 1er novembre 1849. Il fut ordonné prêtre le 16 mars 1854 par Mgr de Mazenod et, peu après, il recevait son obédience pour l'Orégon.



Mgr DURIEU,
des Oblats de Marie-Immaculée et évêque de New-Westminster.

C'est là que le P. Paul Durieu fit son apprentissage dans l'œuvre des missions. La situation n'était pas sans dangers, à cause des guerres incessantes entre les Indiens révoltés et les troupes américaines. Les missionnaires qui vivaient avec les sauvages pouvaient facilement être considérés comme ennemis par les Américains. Repassant un jour dans une de ses missions qu'il avait dû abandonner avec ses sauvages poursuivis par les troupes régulières, il trouva son église réduite en cendres et se vit lui-même pendu en effigie.

Vers 1858, les Oblats quittèrent l'Orégon pour aller à Vancouver et dans les îles situées plus au nord le long du continent américain. Mais, les indigènes restant sourds à leur parole, ils allèrent sur le continent évangéliser les tribus de l'intérieur de la Colombie britannique. Le succès, cette fois, fut merveilleux. Des peuplades nombreuses reçurent le baptême; les tribus, les unes après les autres, se soumettaient au joug de l'Evangile.

Parmi les œuvres par lui recommandées à ses diocésains, mentionnons la Propagation de la Foi. Mgr Durieu l'avait trouvée établie par son prédécesseur Mgr d'Herbomez, chez les tribus sauvages, et, à sa grande consolation, il l'a vue s'y développer au delà de ses espérances. Ces bons Indiens catholiques comprennent si bien l'excellence de cette Œuvre que, malgré leur pauvreté souvent extrême, leurs offrandes

dépassent de beaucoup celles des Blancs du diocèse dont les ressources sont cependant infiniment supérieures.

Quand Mgr d'Herbomez, premier vicaire apostolique de la Colombie britannique, sentit ses forces s'affaiblir, il demanda le P. Durieu pour coadjuteur avec future succession. Sa demande fut agréée. Le P. Durieu fut préconisé, le 2 juin 1875, évêque de Marcopolis, et sacré le 24 octobre. A la mort de Mgr d'Herbomez (1890), il prit l'administration du vicariat qui, au mois de septembre de la même année, devint le diocèse de New-Westminster.

Devenu évêque, Mgr Durieu, sans négliger la population blanche de son diocèse, continua à se dévouer à l'évangélisation des Indiens. Jusqu'à sa mort, ils eurent toujours en lui un guide, un protecteur et un père. « On peut dire, écrivait un vieux missionnaire, qu'il est non seulement le roi spirituel, mais aussi le chef temporel de ces tribus qui n'entreprennent rien d'important sans sa permission. »

C'est le premier jour du mois du Sacré-Cœur, en la fête du Très Saint-Sacrement, que Dieu rappela à lui ce zélé et fidèle serviteur. Mgr Paul Durieu était dans la 65e année de son age et la 24e de son épiscopat.

BIBLIOGRAPHIE

Monseigneur Henri Verjus, évêque titulaire de Limyre, de la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur, premier apôtre de la Nouvelle-Guinée. — **Sa vie**, par le R. P. VAUDON, de la même Société. — Un beau volume in-8° cavalier, illustré d'un portrait et de deux cartes en couleur, 6 francs.

Cette belle biographie retrace la courte et glorieuse carrière du plus admirable missionnaire qu'ait encore produit la jeune et vaillante Société du S.-Cœur d'Issoudun.

Né à Oleggio (Piémont), le 28 mai 1860, Henry Verjus y revenait mourir trente-deux ans plus tard, après avoir connu toutes les joies et toutes les amertumes de la vie apostolique, après avoir reçu le suprême honneur du sacerdoce, laissant derrière lui des œuvres et des souvenirs qui, par une glorieuse anticipation, semblent déjà auréoler son nom du nimbe des saints canonisés.

C'est à lui que Dieu réservait l'honneur d'aborder, le premier d'entre les missionnaires, sur les terres papoues, où ses confrères ont trouvé pour leur zèle un champ si vaste et si fécond.

Appréciant les mérites du P. Verjus, son vénérable archevêque, Mgr Navarre, voulut partager avec lui les honneurs et le fardeau de l'administration; il obtint de Léon XIII un Bref qui fit de ce missionnaire de 28 ans, le plus jeune évêque de la chrétienté. Puis il l'envoya en Europe pour rendre compte à Rome et à Lyon de ses débuts, de ses besoins et de ses espérances. Après avoir rempli son mandat, Mgr Verjus se préparait à retourner en Nouvelle-Guinée, lorsqu'il mourut le 13 novembre 1892.

Le R. P. Vaudon a entrepris de faire revivre cette belle et édifiante figure, et nous ne saurions mieux faire apprécier à quel point il a réussi, qu'en empruntant cette flatteuse appréciation de Mgr Servonnet :

« Votre livre, écrit à l'auteur le pieux et savant archevêque de Bourges, est de ceux qui émeuvent et captivent.

« Cette œuvre est autre chose qu'un éloge compassé et monotone de la vie du saint missionnaire. C'est cette vie, rendue présente et agissante par une sorte d'évocation; cette vie, surprise par des notes et des correspondances qui nous livrent, jour par jour, ce qui en fit le secret: ses pensées, ses sentiments, ses joies, ses aspirations, ses espoirs, ses enthousiasmes.

« C'est en connaisseur d'âmes que vous avez retracé ces états d'âmes, et sans parler du lettré qui se révèle partout, c'est en véritable artiste que vous avez su mettre en jeu, pour peindre les lieux et les choses, cette admirable gamme de couleurs, dont les reflets délicatement nuancés se jouent dans la trame de votre récit. Plus d'un lecteur ajoutera que vous avez fait aussi œuvre de savant, et vous saura gré de la très inédite et large contribution que votre livre apporte à l'étude d'une vaste contrée, à peine mentionnée jusqu'ici sur les cartes du monde. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Laval .... 1000 »
M. Emilien Guyon, du diocèse de Besançon .... 10 »
Anonyme de Dôle .... 27 »
Anonyme de Dijon .... 3 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (au R. P. Van Dosselaere, Kiang-nan).
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »
Anonyme de Montauban .... 20 »
Mlle Marie Galzin, diocèse de Rodez .... 60 »
Anonyme de Rennes, en l'honneur de saint Antoine .... 17 »
Anonyme du diocèse de Soissons .... 20 »
Mme veuve C., du Mans, demande de prières .... 10 »
Anonyme du diocèse du Mans, demande de prières pour une guérison 90

Au R. P. Defrance, à Van, pour les Arméniens.
Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle, diocèse d'Angers. 100 »

Mgr Terzian, pour les Arméniens.
L. B. D., de Lyon .... 10 »

A Mgr Lesné, pour les affamés de la Perse.
E. G., du diocèse de Versailles .... 100 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers.
M. Th., diocèse de Saint-Claude .... 3 »

A M. Darras, à Chetput, Pondichéry.
Un abonné du diocèse de Versailles .... 10 »
E. B., du diocèse de St-Brieuc, demande de prières .... 10 »
Anonyme de Paris .... 1 »

A M. Cadilhac, à Polur, Pondichéry, pour ses catéchistes.
Anonyme de Nantes .... 100 »

A M. Deniau, Coimbatour.
Anonyme de Paris .... 1 »

Au R. P. Van der Aa, à Kandy, Ceylan.
Anonyme de Paris .... 1 »

Au R. P. Colson, à Tamqui, près Saïgon.
Des amis de Nancy .... 5 »

A M. Potel, Kiang-si septentrional.
Anonyme de Paris .... 1 »

A M. Grandpierre, au Kouang-tong, pour une fondation.
Anonyme du diocèse de Langres .... 100 »

Au R. P. Ernest Maire, missionnaire au Yun-Nan.
Des amis de Nancy .... 5 »

Au R. P. Marie Bernard, abbé de la Trappe à Notre-Dame de Consolation près Pékin.
Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle, diocèse d'Angers. 100 »

A M. Dalibert, pour la Chapelle de N.-D. de la Délivrande, Hakodaté.
Une abonnée bretonne 20

A M. Marmand, à Kouroshima, Nagasaki.
Anonyme de Paris .... 1 »

A M. Delmon, curé de la Massa, Tunisie.
Anonyme de Paris .... 1 »

Pour le rachat des esclaves (Mgr Augouard).
Anonyme de Laval .... 250 »

Pour le rachat des esclaves (Mgr Adam).
Anonyme de Laval .... 250 »

Pour le rachat des esclaves (Mgr Streicher).
Anonyme de Laval .... 250 »

Pour le rachat des esclaves (Mgr Rœlens).
Anonyme de Laval .... 250 »

Pour les lépreux (Surinam).
Anonyme de Laval .... 250 »

Pour les lépreux (M. Clerc Renaud, Kiang-si-oriental).
Anonyme de Laval .... 250 »

A sœur Jonas, au Haut-Niger.
M. le chanoine Pontallié, Rennes .... 5 »

Pour les missions des Pères Maristes (Mgr Vidal).
Anonyme du diocèse de Soissons .... 10 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*.

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*). — Sur la Veïda ; d'après un dessin du R. P. Jullien, missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun (voir p. 308).

CORRESPONDANCE

ABYSSINIE (Afrique orientale)

La mission d'Alitiena.

La mission d'Abyssinie se relève rapidement depuis que les Lazaristes ont repris possession de leurs stations. Nous sommes heureux de publier le rapport suivant, dû à l'un des vétérans de la mission, rentré l'année dernière seulement, dans son ancien poste d'Alitiéna.

LETTRE DE M. PICARD, LAZARISTE

Alitiéna, le 30 mai 1899.

C'est Mgr de Jacobis, premier vicaire apostolique d'Abyssinie, qui a fondé la mission des Irobes, et la religion catholique a été par lui fortement implantée au milieu de ces gens simples et droits quoiqu'à moitié sauvages. Des missionnaires, pleins de courage et de zèle, sont venus après lui pour continuer son œuvre. Ils ont appris le Choho, langue du pays, différente des trois qu'on parle en Abyssinie, le Guéhze, l'Amariqua et le tigrinia. Ils ont évangélisé tous les villages.

∴

Il y a dix ans, les ennemis de Dieu se liguèrent contre les Irobes. Nos catholiques étaient tranquilles dans leur pays, gardant leurs troupeaux et labourant leurs terres. Pour se défendre contre les bêtes féroces, les serpents et les singes, ils ont coutume d'entourer d'un grand mur leurs maisons, leurs réserves de grains et l'étable de leurs troupeaux.

Au moment où ils y pensaient le moins, les ennemis arrivent, tombent sur les pauvres Irobes sans défense, en tuent trois à coups de pierres et emmènent les vaches et les chèvres.

A la suite de cette catastrophe, soixante familles résolurent d'aller s'établir chez leurs voisins ou chez leurs parents de l'Agamié et du Choumezana. Elles furent bien reçues partout. Mais, après quelques mois de séjour, les anciens leur dirent :

« Puisque nous sommes liés d'une si étroite amitié, pourquoi n'embrassez-vous pas notre reli-

gion? Prenez un confesseur parmi nos *abounas;* il vous conseillera, il veillera sur vous; vous ferez partie de nos réunions; c'est alors seulement que nous serons vraiment frères et amis. »

Plusieurs de nos Irobes, pour avoir la paix, cédèrent à ces sollicitations; mais la plupart ont tenu bon et ont refusé d'apostasier.

***

Il y a trois mois, tous les Irobes, ceux qui s'étaient expatriés et ceux qui étaient restés dans leur pays, ont tenu une grande Assemblée, pour partager les champs de labour, les pâturages pour leurs troupeaux, les frais divers et les impôts.

J'ai profité de cette réunion pour les visiter.

Pendant une heure, je leur ai rappelé les vérités de la foi catholique. Au moyen d'un grand catéchisme en image, je leur ai expliqué tous les mystères de notre sainte religion. Après quoi j'ai ajouté :

« Vous tous, Irobes, devez être catholiques pour rester fidèles au serment de vos pères. Il faut que vous n'ayez tous qu'une même religion pour vous sauver, une même Eglise pour vous sanctifier. Dieu le veut! la Sainte Vierge le veut! le salut de votre âme le demande! Soyez bons catholiques, comme vos pères! Ensuite, pour le partage de vos terres, de vos montagnes, entendez-vous bien. La vraie religion, la justice et la charité feront votre bonheur. »

Le chef, au nom de tous, se leva et répondit :

« — *Mehem! Mehem!* (très bien! très bien) Vous êtes notre père; vous nous aimez; vous priez pour nous; vous voulez notre salut, notre bonheur. Vous nous faites du bien. Au milieu de nos montagnes d'épines et de pierres, nous n'avions pas de chemin pour venir à Alitiéna; vous l'avez fait, vous avez sauvé notre pays, nous vous écouterons, nous ferons votre volonté. Prions et espérons et le bien se fera. »



M. PICARD, lazariste.

Ceux qui revenaient de l'exil me demandaient une aumône, les uns pour rebâtir leurs maisons, les autres pour acheter des vêtements, des chèvres, des vaches, des ruches à miel.

« Nous sommes à vous, me disaient-ils, ayez pitié de nous; secourez-nous. Dieu a eu pitié de nous; il nous a reconduits dans notre pays pour bien mourir. Mais nous sommes vieux, malades et pauvres; ne nous abandonnez point. »

Nous avons établi la Confrérie du Très Saint-Rosaire. Plus de trois cents Irobes ont reçu le chapelet et le récitent tous les jours.

Dans tous les villages qui composent la tribu, nous avons été bien reçus. Tous voulaient une médaille de Marie conçue sans péché et une médaille de saint Benoît pour n'être plus piqué par les serpents.

Les schismatiques nous accueillaient bien aussi et nous disaient :

« Nous voulons être catholiques et être ensevelis auprès des tombeaux de nos pères. »

***

Nous avons fondé à Alitiéna une école-séminaire. Elle compte quarante-cinq étudiants de toutes les parties de l'Abyssinie. Les uns seront prêtres ou catéchistes; les autres de bons catholiques. Tous nous aideront à travailler à la conversion de leur pays. Ils apprennent le guehze, la langue de l'Eglise éthiopienne, et le français. Pour habitation ils ont deux appartements qui servent de dortoir, de classe, de salle d'étude, de réfectoire et de salle de récréation le jour. Leurs habits sont pauvres, mais propres. Leur nourriture consiste en pain d'orge, mêlé de farine, qu'ils mangent avec des pois et des lentilles, assaisonnés de poivre rouge qu'ils aiment beaucoup. On leur donne aussi du lin moulu et, les jours de jeûne, un peu de riz quand on peut en avoir. Une grande peau d'*agazène* (antilope) leur sert de lit.

***

Trois grands villages, Aigah, Ababiéna et Béroita, sont venus dernièrement me supplier de leur faire bâtir une église. Je leur ai répondu :

« Quand nous aurons des ressources, nous nous ferons un plaisir de vous exaucer. »

La générosité des lecteurs des *Missions Catholiques* nous permettra-t-elle de satisfaire bientôt cette pieuse requête?

COCHINCHINE OCCIDENTALE

L'Œuvre des sourds-muets de Laithieu

L'auteur des *Missions catholiques au XIXe siècle* nous adresse la lettre suivante pour recommander à nos lecteurs l'établissement fondé par M. Azémar à Lai-thieu, à quelques lieues de Saïgon. Cette institution est trop intéressante pour ne pas attirer les pieuses largesses de tous ceux qui liront la communication de M. Louvet.

LETTRE DE M. LOUVET, MISSIONNAIRE EN COCHINCHINE OCCIDENTALE

Il y a, dans notre colonie de Cochinchine, un certain nombre de sourds-muets dont la situation, pourtant bien digne d'intérêt, n'avait pas encore attiré l'attention de l'administration jusqu'au jour où l'Eglise catholique, la mère des pauvres et des déshérités, se mit en devoir d'ouvrir un asile à ces infortunés.

Il y a une vingtaine d'années, M. Azémar, curé de Laithieu, résolut malgré sa pauvreté, d'imiter ce qu'avait fait en France, au siècle dernier, l'immortel abbé de l'Epée, en accueillant ces pauvres enfants dans son modeste presbytère. Il s'ingénia pour se faire comprendre d'eux, et réussit peu à peu. Ce n'était qu'un petit commencement.

M. Azémar envoya en France, en 1880, à ses frais, le plus intelligent de ses pensionnaires, qu'il plaça à Rodez, dans l'institution de l'abbé Fabrégon, un de ses compatriotes, pour l'initier aux méthodes en usage dans les instituts de sourds-muets. Il y resta six ans et, à son retour en Annam, il fut chargé de communiquer à ses frères d'infortune la science du langage figuré qu'il était allé acquérir en Europe.

Ce ne fut pas chose facile, au début, car tout manquait jusqu'aux outils les plus élémentaires du travail. Le premier et le plus indispensable était un bon dictionnaire de la langue annamite, à l'usage spécial des sourds-muets. M. Azémar consacra plusieurs années à cette œuvre considérable, qui a été ainsi appréciée dans un des journaux nullement cléricaux de la colonie :

« Voilà un ouvrage qui est parfait, très bien compris, qui a dû exiger un travail énorme, de tous les instants, et qu'un missionnaire seul pouvait accomplir ; c'est une œuvre admirable et bien digne d'être encouragée (1). »

Il est permis de regretter que cette œuvre considérable n'ait pas été subventionnée par la colonie, comme le demandait l'auteur, et soit ainsi demeurée manuscrite jusqu'à aujourd'hui.

Munis d'un bon dictionnaire, les enfants n'avaient plus qu'à se mettre à l'étude de la langue. Grâce au dévouement de M. Azémar, qui fut imité de point en point par son jeune et zélé successeur, le P. Verney, ces pauvres enfants ont pu sortir enfin de l'ignorance absolue dans laquelle ils croupissaient depuis leur naissance; on leur a appris la lecture, l'écriture, les prières, le catéchisme ; déjà les plus intelligents ont pu être admis à la réception des sacrements et prendre enfin leur place dans les rangs de la grande famille du Christ.

∴

Depuis sa fondation en 1880, l'œuvre a procuré le bienfait de l'éducation chrétienne à 34 enfants. En ce moment, les pensionnaires de l'établissement sont au nombre de 21, 11 garçons et 10 filles, cela fait deux maisons indépendantes et séparées. De pieuses filles annamites ont bien voulu, par dévouement, s'initier, elles aussi, au langage mimique de ces pauvres enfants, pour se charger de la direction des jeunes sourdes-muettes; quant aux garçons, le P. Verney leur a abandonné en logement son pauvre presbytère, se réduisant, jusqu'à nouvel ordre, à habiter sa sacristie.

C'est qu'ici, hélas ! comme il arrive presque toujours dans les œuvres de nos confrères, la grosse question, celle qui paralyse trop souvent les meilleurs efforts du zèle, c'est la question d'argent. Pendant les dix premières années, M. Azémar avait entrepris et soutenu son œuvre uniquement par ses propres sacrifices. Pour payer le voyage de son premier élève et sa pension annuelle de 500 francs pendant six ans, il avait abandonné à sa famille la plus forte part de son très modeste patrimoine. Pour nourrir ses jeunes pensionnaires, le bon Père en était donc réduit à ses propres ressources : son viatique de missionnaire, 600 francs, et les messes qu'il recevait de temps en temps de ses paroissiens. Pour vivre là-dessus à douze ou quinze, il dut réduire les dépenses au strict *minimum*, se contenter chaque jour d'un bol ou deux de riz, avec un peu de *mam* (poisson salé). Le pain, le vin, la viande même, pendant longtemps furent pour lui des denrées de luxe, qui ne paraissaient qu'à de rares intervalles sur sa table. Il fallut que son vicaire apostolique, Mgr Colombert, lui fît un devoir de diminuer un peu de l'excessive austérité de sa vie pour se mieux nourrir, et ce mieux n'avait rien de sardanapalesque, j'en sais quelque chose, m'étant assis à sa pauvre table pendant plus d'un mois.

« Pourquoi, direz-vous, la mission ne venait-elle pas au secours de ce missionnaire ? » Pour une excellente raison ; c'est que, surchargé par des œuvres d'intérêt général, grand et petit séminaires, école de catéchistes, écoles paroissiales, constructions d'églises et de presbytères, l'évêque, bien qu'approuvant entièrement l'excellente œuvre de M. Azémar, était dans l'impossibilité absolue de lui venir efficacement en aide.

∴

Dans sa détresse, le pauvre missionnaire songea alors à s'adresser à la colonie. Grâce à la recommandation d'un homme de cœur, M. l'administrateur de Thu-dau-mot, le Conseil colonial a bien voulu voter à l'école des sourds-muets de Lai-thieu un secours annuel, malheureusement bien insuffisant en regard de la dépense totale, mais qui n'en est pas moins reçu avec reconnaissance, surtout comme un témoignage d'encouragement et de sympathie de l'administration coloniale; mais, ce secours, toujours éventuel, est insuffisant et ne permet pas à l'œuvre de se développer, en ouvrant ses portes à de nouveaux élèves. En

(1) Appréciation d'un libre penseur, dans le journal *Le Réveil*, numéro du 27 août 1898.

effet, la nourriture et l'entretien annuel de chacun de ces enfants varient, selon leur âge, de 100 à 120 francs, ce qui assurément n'a rien d'exorbitant, ni qui suppose une existence somptueuse. Mais cette faible somme, multipliée par le chiffre actuel de dix-huit élèves, le traitement et les frais d'entretien du maître et des maîtresses, forme une dépense totale qui dépasse 2.000 francs, dépense qui absorbe, et au-delà, la subvention coloniale; et ce n'est pas tout.

∴

Il n'y a pas à considérer ici que la nourriture et l'entretien des enfants. Il faudrait songer enfin à imprimer le dictionnaire, qui, tant qu'il demeure à l'état de manuscrit, ne peut être qu'un instrument fort imparfait d'études. En effet, à son entrée dans la maison, chacun des nouveaux venus est forcé, dès qu'il sait un peu écrire, de copier à la main ce gros livre, qui renferme actuellement plus de 3.000 mots et qui s'enrichit tous les jours. C'est un travail abrutissant, une perte de temps bien inutile; mais, jusqu'à ce jour, l'extrême pauvreté du Père ne lui a pas permis de livrer à l'imprimeur un travail qui coûterait fort cher à éditer, et qui, par sa destination spéciale, n'a pas de débit possible, en dehors de l'établissement.

Puis il y a la question du logement. Provisoirement, je l'ai dit, le Père s'en est tiré, en abandonnant son presbytère aux garçons et en logeant les filles avec leurs maîtresses, dans une pauvre case annamite; mais il faudra sortir du provisoire : le Père ne peut se passer éternellement de presbytère. Quant aux enfants, il faudrait les réunir dans deux bâtiments définitifs, contigus, bien que séparés, et suffisamment larges pour répondre aux besoins de l'avenir, car, maintenant que l'œuvre commence à être connue dans la Basse-Cochinchine, ce ne seront pas les pensionnaires qui lui manqueront, mais bien plutôt les ressources.

∴

Qu'on me permette de raconter ici une anecdote, que je tiens de M. Verney lui-même. Il ne m'a pas demandé le secret, et tant pis pour lui, si je suis indiscret.

Dans les premiers mois qui suivirent la mort de M. Azémar, le pauvre Père fut un peu effrayé du fardeau qui allait peser sur lui, et, se défiant de ses propres forces, il songea un moment à s'en décharger sur une des communautés religieuses qui travaillent, avec tant de dévouement, à côté de nous, dans la mission. Malheureusement ces communautés ont chacune leurs œuvres, qu'elles ont bien de la peine à soutenir. Se charger d'un établissement de sourds-muets en plein exercice, cela demande un personnel préparé *ad hoc*, des installations spéciales.

Bref, le Père revint pas mal triste à la maison. Mais imaginez ce qu'il trouva en rentrant chez lui : trois pauvres petits sourds-muets, païens tous les trois, que leurs parents lui avaient amenés de loin, et qu'ils avaient laissés au presbytère, comptant sur la charité du prêtre catholique pour les garder. M. Verney regarda la chose comme une réponse de la Providence, et sans plus s'inquiéter de l'avenir, il résolut de tenir sa porte ouverte à tous ceux qui se présenteraient, comptant uniquement pour les nourrir sur Celui qui s'appelle le Père des pauvres et des orphelins.

∴

Oh! que ne m'est-il donné de transporter pour un instant ceux qui liront cet appel au milieu de ces chers enfants, dont le visage expressif et les yeux intelligents semblent à la fois entendre et parler. C'était, je l'avoue, une de mes joies de me trouver au milieu d'eux, alors que la paralysie ne me retenait pas, comme aujourd'hui, couché immobile sur une chaise longue. Ayant toujours beaucoup aimé les enfants, j'avais pris l'habitude de leur distribuer à chacun de mes voyages un ou deux sous. Aussi, dès que j'arrivais, il fallait voir tous ces regards éveillés, toutes ces mines souriantes, tous ces gestes qui me questionnaient et me racontaient des histoires dans une langue qui m'est malheureusement inconnue, la langue mimique de l'abbé de l'Epée; mais cela n'empêchait pas de la comprendre, avec un peu de bonne volonté, surtout le geste qui s'entend d'un bout du monde à l'autre, parce qu'il est partout le même, le bienheureux geste de la main tendue, que j'adresse d'ici aux lecteurs des *Missions Catholiques*, et qu'ils comprendront parfaitement à 3.500 lieues de distance.

∴

Parmi tous ces enfants, voulez-vous que je vous en présente quelques-uns? Pourquoi pas?

Voici d'abord mon favori : c'est un petit garçon de onze à douze ans, qui est comme un résumé de toutes les misères humaines. Il est sourd et muet, comme tous ses camarades, cela va sans dire; mais, de plus, il est presque aveugle et aux trois quarts estropié. Tout cela, on le comprend, a beaucoup retardé son instruction, car, pour se mettre en rapport avec l'intelligence engourdie qui végète encore au fond de cette chair en ruine, il ne reste qu'un sens à peu près intact, le toucher. C'est en lui frappant dans la main de petits coups, régulièrement espacés, que ses camarades arrivent à se mettre en communication avec lui.

Eh! bien, ce pauvre enfant me reconnaissait, bien que je ne vinsse guère à Lai-Thieu qu'une fois ou deux par an. Dès qu'on lui avait fait comprendre que j'étais là, il accourait se frôler près de moi, comme un jeune chien qui salue le retour de son maître. Il savait que j'avais toujours pour lui des sous et des friandises, et, dans cette longue nuit intellectuelle où le retenaient ses infirmités, le cher enfant se souvenait.

∴

Après avoir commencé, selon la règle évangélique, par le plus déshérité de la famille, nous allons passer au numéro un, Mlle Madeleine Luât, qui touche à sa vingtième année.

Cette jeune fille est originaire de la mission voisine du Binh-Dinh; elle était toute petite encore en 1885, à l'époque du massacre des chrétiens. Ses parents, emportés comme tous leurs voisins par le flot affolé de l'émigration, qui jeta ici plus de 600 chrétiens en un mois, arrivèrent à Saïgon, après avoir perdu tout ce qu'ils possédaient.

Pour les soulager un peu dans leur détresse, leur petite sourde-muette, qui était âgée alors de 5 à 6 ans, fut placée chez M. Azémar, où elle se plut si bien que, lorsque ses parents retournèrent au Binh-Dinh, après la pacification du pays, deux ans plus tard, elle demanda à achever son éducation chez le Père. Quand elle eut fait sa première communion, M. Azémar écrivit au missionnaire chargé de la chrétienté où résident ses parents, qu'il allait la renvoyer à sa famille. Mais, à la première nouvelle de son départ, la pauvre enfant versa tant de pleurs et fit tant d'instances pour rester à Lai-thieu, qu'avec l'autorisation de ses parents, le Père consentit à la garder. Et maintenant voulez-vous savoir pourquoi cette jeune fille, très intelligente et très bien élevée, a renoncé ainsi à son pays et à sa famille? C'est, comme elle l'a déclaré à plusieurs reprises, pour rendre aux autres le bien qu'on lui a fait, en consacrant sa vie à l'œuvre des sourdes-muettes.

Vous voyez qu'on ne perd pas sa peine auprès de ces enfants, et que la bonté de Dieu ménage au cœur de son missionnaire quelques consolations d'autant mieux appréciées qu'elles lui ont coûté plus cher.

∴

Les consolations seraient plus fréquentes, si le Père avait plus de ressources pour recevoir un plus grand nombre de ces infortunés.

« Mon rêve, me disait un jour M. Verney, serait de pouvoir prendre chez moi tous les sourds-muets de la colonie, païens aussi bien que chrétiens, sans distinction de races et de nationalités : pauvres âmes pour lesquelles Jésus-Christ, mon maître, est mort, et qui vivent comme la brute, incapable de manifester autre chose que ses besoins physiques. Mais eux, les malheureux, n'ont pas que des besoins physiques à satisfaire; ils sont créés pour aller au ciel, et comment y parviendront-ils, si personne ne leur en montre le chemin? Oh! que je voudrais avoir des ressources pour ouvrir à tous les portes de notre maison, instruire les païens des vérités de la foi, former les chrétiens à la vie surnaturelle par la pratique des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, en un mot, mettre les uns et les autres en état de bien vivre ici-bas et de gagner le ciel. »

Chers lecteurs des ***Missions catholiques***, c'est à vous que s'adresse cet appel. Y resterez-vous sourds? Ne se trouvera-t-il pas parmi vous quelque âme charitable pour adopter un de ces enfants? Avec une centaine de francs, on vous l'a dit, vous pouvez procurer à chacun de ces infortunés le bienfait de l'éducation, le faire rentrer dans les rangs de la société, d'où sa cruelle infirmité le tient exilé depuis sa naissance et, ce qui est d'un intérêt bien supérieur, vous pouvez le mettre en état de connaître Dieu, de pratiquer la religion et de se sauver pour l'éternité. Bons chrétiens, qui lirez ces lignes, pesez ces considérations, et rappelez-vous que ce que vous aurez fait pour le plus petit de ces pauvres enfants, le Fils de Dieu vous promet solennellement dans l'Evangile de le regarder comme fait à Lui-même, et Il vous en tiendra compte dans les siècles sans fin de la bienheureuse éternité.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Au Consistoire public du 22 juin le Saint-Père a publié les nominations suivantes faites précédemment par brefs :

Mgr Pierre Bourgade, archevêque de Santa-Fé (Etats-Unis); Mgr Denis O'Connor, archevêque de Toronto; Mgr Turkian, archevêque arménien d'Alep; Mgr Alexandre Christie, archevêque d'Oregon; Mgr Enée Chisholm, évêque d'Aberdeen; Mgr André-Elie Chelebian, évêque arménien de Diarbékir; Mgr Khatchadourian, évêque arménien de Mélytène; Mgr Israëlian, évêque arménien de Karpouth; Mgr Jean-Guillaume Shanahan, évêque d'Harrisburg; Mgr François-Xavier Cloutier, évêque de Trois-Rivières; Mgr Joseph-Hubert Drehmanns, évêque titulaire de Facuse et coadjuteur de Mgr François-Antoine Boermans, évêque de Ruremonde; Mgr Jacques Bellord, évêque titulaire de Milève et vicaire apostolique de Gibraltar; Mgr Jullien Mossard, évêque titulaire de Médée et vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale; Mgr J.-B. Simon, évêque titulaire de Circésium et vicaire apostolique du Kiang-nan; Mgr Marius-Joseph Cuaz, évêque titulaire d'Hermopolis mineure et vicaire apostolique du Laos; Mgr Joachim-Pierre Buléon, évêque titulaire de Cariopolis et vicaire apostolique de la Sénégambie; Mgr Alain Guynot de Boismenu, évêque de Gabala et coadjuteur de Mgr Navarre, vicaire apostolique de la Nouvelle-Guinée; Mgr Gustave-Augustin Rouxel, évêque titulaire de Carium et auxiliaire de Mgr Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans.

INFORMATIONS DIVERSES

Mésopotamie. — Le R. P. Galland, des Frères-Prêcheurs, nous écrit de Mossoul :

« La misère, hélas! continue à désoler cette partie de la Mésopotamie, traînant après elle son triste cortège d'épidémies, de mortalité et de calamités morales. Nous avons payé nous-même notre tribut à la maladie. Six cas de fièvre se sont déclarés parmi les Missionnaires et les Sœurs, dont deux suivis de mort. Le P. Lhuillier, en effet, avait été précédé de quarante jours dans la tombe par la Sœur Bernardine, une des premières ouvrières de la fondation de la Présentation, à Mossoul. Continuez-nous le secours de vos prières et de votre charité pour nous aider à remédier aux maux qui nous entourent. »

Cochinchine septentrionale. — M. Cadière, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Tu-Lac, nous écrit :

« Je viens vous parler de Thanh-Ba, chrétienté qui se cache dans un petit vallon non loin de la mer. L'an dernier, au fort de la famine, quelques habitants me demandèrent à se convertir. Je les accueillis et, quelques jours après, une fraction importante du village les imitait; les quelques familles qui restaient sollicitèrent aussi leur admission. Les derniers venus se convertissaient un peu à contre-cœur; le démon le savait, il sut tirer parti de ces dispositions pour me contrecarrer.

« Justement cette année-là, après la grande famine, il y eut une épidémie d'*influenza*. Tous les villages de la province furent frappés; mais le démon suggéra aux habitants Thanh-Ba qu'il n'y avait qu'eux de malades dans le Quâng-binh. Après l'*influenza* vinrent des maladies d'yeux; presque tout le pays fut atteint, mais les gens de Thanh-Ba crurent encore qu'eux seuls avaient les yeux rouges. Puis la fièvre survint, car le vallon n'est pas très sain et chaque année, à l'époque des chaleurs, la mauvaise qualité de l'eau amène une épidémie.

« Dans toutes ces maladies, les habitants de Thanh-Ba viren un effet de la colère des esprits, fâchés de ce qu'on les avait abandonnés pour adorer le Seigneur du Ciel.

« Je tâchai de lutter contre le diable ; je distribuai force flacons de quinine et de sulfate de zinc ; en fin de compte, grâce à un concours de circonstances providentielles, le village entier a demandé à revenir.

« J'y ai installé mon vicaire pour redresser ce qui avait pris une mauvaise direction et affermir ce qui était resté bon. Je recommande instamment cette petite chrétienté à vos prières. Un grand moyen d'action sur les jeunes chrétiens, c'est l'argent ! ils demandent souvent à *emprunter* quelques piastres ; on sait ce qu'*emprunter* veut dire. Les lecteurs des *Missions catholiques* seraient bien aimables de me *prêter* quelques ducatons afin de me permettre de satisfaire aux plus intéressantes requêtes de mes chers emprunteurs. »

Congo Portugais. — Le R. P. Campana écrit de Landana sous la date du 15 janvier.

« Le Frère Straton nous est arrivé de Luali, atteint d'une forte fièvre bilieuse hématurique, il est maintenant hors de danger, je crois, grâce au fameux « Calaya » dont nous obtenons les meilleurs succès. »

CHEZ LES PAPOUS

Une première visite à la tribu des Uni-Uni

LETTRE DU R. P. ANDRÉ JULLIEN, MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR, A MGR NAVARRE, ARCHEVÊQUE DE CYR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE ANGLAISE.

Suite (1)

II

Suite du voyage. — En forêt. — Sur la rive du Kubuna. — Traversée d'un marais. — Paysage d'automne. — Le long de la Veïda et de l'Ibu. — Repos bien mérité.

Notre première nuit sous la tente a été des plus paisibles. Il est 5 heures du matin. Les oiseaux chantent, et dans les premières lueurs de l'aube nous vient le bienfait d'une journée nouvelle.

∴

A 7 h. 1/2, nous sommes en route. Pendant trois quarts d'heure rien ne change dans l'aspect général de la contrée ; la file de nos porteurs ondule sur l'immense nappe verte où les eucalyptus dressent leurs fûts d'argent. Les enfants se font remarquer par leur joyeux entrain ; en tête de la caravane marchent allègrement Kaluka et Aua (*voir les gravures ci-jointes*).

La plaine s'accidente bientôt de quelques collines médiocres. Puis le pays se soulève en une vague puissante qui emporte à son sommet les dernières touffes d'herbe de la région de Pokao. C'est la plus haute crête des collines qui s'élèvent par degrés de la baie de Hall-Sound et qui, vues de Port-Léon, figurent le premier gradin de ce prodigieux amphithéâtre dont l'enceinte s'élargit, là-haut, dans la masse granitique de l'Owen-Stanley.

Nous disons au revoir au pays des Kanguroos, et nous descendons vers la grande forêt, dont les ombres nous attirent, là-bas, au pied d'une pente d'environ 200 mètres.



AUA, le petit cuisinier.

Nous voici sous un vaste dais de feuilles vertes, et le Père Victor se met en chasse, car notre troupe n'emporte dans ses filets que des patates ; or ces farineux sont d'un fâcheux emploi dans des courses qui, comme celle-ci, réclament avant tout des nerfs vigoureux. Un quartier d'*airaba* (toucan) ou quelques tranches de filet de *bio* (casoar), délicatement posées sur une pyramide de patates grillées, modifient du même coup la valeur du festin et la couleur du paysage. Nous tenons l'*airaba ;* mais le magnifique *bio*, qui vient de passer devant le fusil du Père Victor, s'enfuit d'un pied rapide dans les profondeurs de son désert.



KALUKA, enfant de la tribu de Pokao.



(1) Voir les *Missions Catholiques* du 16 juin et la carte p. 294.



Vers 9 heures, nous percevons le bruit lointain d'une chute d'eau ; cela nous fait plaisir. Nous allons probablement sortir de l'ombre humide de la forêt. En effet, encore cinq minutes, et nous atteignons la berge d'une rivière large d'environ 30 mètres.

« — *Kubuna ! Kubuna !* » crient les sauvages.

C'est le nom de ce cours d'eau, jusqu'ici entièrement inconnu et qui, vu sa direction vers le Sud-Est, ne peut être qu'un affluent de droite de l'Aroa, le beau fleuve nourricier des plaines de Kapatsi, celui-là même qui se jette dans la mer au fond de Redscar-Bay. Les sauvages nous disent qu'en effet, le Kubuna s'en va dans l'Aroa. Ils le savent bien, eux qui ont des rapports fréquents avec les villages de Kapatsi. Nous reconnaîtrons, dans une autre excursion, le cours supérieur du *Kubuna ;* pour le moment, il s'agit de le traverser.

Une masse de troncs d'arbres est venue s'entasser là, en arrière d'un banc de sable, et offre au voyageur, si le cœur lui en dit, son appui humide, glissant et branlant. Une fois engagé sur cette machine, vous ne vous maintenez sur un débris que grâce à votre promptitude à grimper sur le suivant, de sorte que cette traversée, commencée sur deux pieds, s'achève presque fatalement dans une attitude beaucoup moins noble. Mais là n'est pas l'inconvénient... Il se trouverait plutôt dans les crocodiles qui foisonnent dans ces eaux avec un appétit moins rassurant que celui des carpes et des brochets de nos pays.

Nous remontons pendant un quart d'heure la rive gauche du Kubuna, et nous découvrons enfin la cascade dont le chant nous annonçait tantôt un pays plus ouvert, peut-être l'approche des montagnes ? Ironie des choses... cette naïade mélodieuse n'est, dans sa réalité, qu'une plate grenouillère. Elle sort d'un marais empoisonné, dont les eaux, verdies de mousse, exhalent sous le ciel une vapeur de mort.



NOUVELLE-GUINÉE *(Océanie)*, — UN PONT DE LIANES SUR LA VEÏDA; d'après un dessin du R. P. JULLIEN, missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun (voir p. 308).

La nature, qui a le sens de l'harmonie, a jeté sur cette horreur, un décor funèbre d'une étrange puissance d'expression. Une immense futaie d'arbres morts monte du marécage, semblable à une armée de spectres ; à trente mètres de hauteur, ces géants croisent leurs bras décharnés, reliés les uns aux autres par des tronçons de lianes mortes, figurant assez bien la chaîne maudite qui retient dans le lugubre étang cette troupe de condamnés.

Il ne suffit pas de contempler un pareil cloaque, il nous faut le traverser, nous plonger pendant une demi-heure, jusqu'au ventre, dans l'eau putride... Là-dedans, toute poésie se dissout, il ne reste que la nausée... Pour sûr, le lac Stymphale et les marais de Lerne n'étaient rien à côté de ceux-ci Enfin le mauvais pas est franchi, nous voilà au sec. Fouler le sol pierreux après ce bain dégoûtant, c'est une sensation de bien-être. Nous arrivons, en quelques minutes, au sommet d'une butte où se trouvent trois cases, abri d'une nuit pour les chasseurs indigènes. Nous y changeons de linge, opération familière à tout voyageur en Nouvelle-Guinée. Bien rares sont les excursions qui nous aient tenus quittes de cette tribulation.

A 10 heures, nous faisons halte dans les cabanes d'Ubio, puis nous repartons.

Le sentier courant vers le Nord serpente au flanc des collines, dont les bois légers donnent libre passage au vent et à la lumière ; c'est un paysage clair, d'une couleur presque provençale... Un chasseur du Midi se lancerait là-dedans à la poursuite d'une brochette ou d'un civet... Par malheur, il n'y a ici ni lièvres, ni cailles, ni perdreaux ; mais le pays n'en est pas moins charmant.

Pour la première fois depuis notre arrivée en mission, nous revoyons l'*automne :* le sol est jonché au loin de feuilles mortes, tachées de rouille et de sang ; sur les arbres, même parure d'octobre ; l'impassible nature tropicale veut bien, pour un moment, — en notre honneur, sans doute — se donner les grâces mélancoliques d'une saison qu'elle ne connaît pas... Le ciel gris et la plainte du vent achèvent presque l'illusion. Il y manque pourtant la silhouette du semeur sur les labours fraîchement retournés et le froid vivifiant qui annonce Noël. Nous saluons cette poésie changeante des saisons au milieu de laquelle nous avons grandi, et qui, mêlée au parfum des fêtes chrétiennes, nous rappelle les douceurs du pays natal.

Tout cela, désormais, n'est plus qu'un souvenir de choses très lointaines... les hauts sommets qui nous dominent nous ramènent vite à la réalité. La forêt vierge déploie tout l'orgueil de sa splendeur sauvage, royal manteau dont l'ampleur fut jetée aux monts comme à la plaine et qui, après avoir reflété tant de soleils torrides, garde encore son premier lustre et la fraîcheur de son premier matin. Que faut-il préférer, de la grâce des pays tempérés ou de l'opulence de la nature tropicale?... Le mieux, ce me semble, est de prendre les deux.

∴

A 11 heures, une pente nous amène au bord d'une seconde rivière, plus large que le Kubuna. Les gens de Pokao ne paraissent pas la connaître ; nos guides d'Uni-Uni nous la montrent avec satisfaction en disant : « Veïda! »

La Veïda, comme le Kubuna, coule vers le Sud-Est, cherchant, elle aussi, les plaines de Kapatsi où elle deviendra l'Aroa.

Nous remontons pendant une heure sa rive droite. Le pays, de nouveau, a changé d'aspect. On se croirait dans une autre région et sur les bords d'un autre cours d'eau : Veifao, Raraï, le Saint-Joseph... c'est presque cela. A notre droite, la Veïda se montre, par moments, fuyant sous les branches. Là terre, engraissée par les limons du fleuve, qui chaque année, couvre ses rives à la saison des pluies, livre au soleil une sève débordante, dont le flot monte sans trêve renouveler la grande vie de la forêt, renouant à plaisir les jeunes lianes autour des géants centenaires, couvrant indistinctement les arbustes d'une saison et les sombres piliers végétaux séculaires de la même verdure qui n'a point d'âge. Nous avançons dans l'humide obscurité, à travers des débris qui peu à peu retournent à la terre. Tout cela plie ou s'effondre sous les pas de la caravane ; les branches tombées d'hier se mêlent déjà aux ruines plus anciennes... même hâte à nos pieds vers la décomposition totale que là-haut vers la vie sans bornes.

∴

Les sauvages d'Uni-Uni nous appellent au bord de la Veïda. Nous allons probablement la traverser ?... Pas encore... Il s'agit simplement de regarder. Voici qu'une des merveilles du pays se balance sur les eaux sous la forme d'un pont de lianes, ouvrage léger et gracieux dont les mailles aériennes cèdent au vent comme un réseau de laine. Cela pourrait se plier et s'emporter sous le bras comme un hamac. Il n'y a que les fées et les Canaques pour suspendre de pareilles fantaisies sur un fleuve, et surtout pour s'y aventurer. Les gens d'Uni-Uni, qui ont déjà pris garde au poids de nos souliers ferrés, ne nous font pas l'honneur de nous inviter à essayer leur chef-d'œuvre. Pauvres lourdauds que nous sommes, il faut nous résigner à arpenter le plancher des vaches, laissant à d'autres créatures plus subtiles l'honneur de se poser sur l'idéale passerelle. (*Voir la grav. p.* 307).

∴

Encore un quart d'heure de marche, et de nouveau la forêt s'entr'ouvre sur la Veïda. Nous descendons la pente du fleuve, et bientôt nous sommes tous assis au centre du courant dans une île formée par des galets. La double fraîcheur de la forêt et des eaux nous enveloppe. (*Voir la grav. p.* 301).

Il est midi. L'*Angelus* sonne à Port-Léon... Nous saluons avec joie la Reine du ciel, lui offrant en hommage la virginale beauté de ce site que les anges seuls ont contemplé jusqu'ici. Une halte d'une demi-heure nous permet d'en cueillir la première fleur, tandis que, pour réparer nos forces, nous nous accordons un biscuit, très sec, agrémenté d'un morceau de chocolat.

Le tout arrosé de quelques gobelets d'eau fraîche de la Veïda, fut pour nous un festin inappréciable.

Quel plus beau salon fut jamais payé moins cher!... Devant nous, la Veïda, coulant du nord et ouvrant, à travers la forêt, une avenue triomphale vers les hautes montagnes, dont les croupes grandissent à l'horizon. L'île où nous sommes forme le centre du spectacle : autour d'elle, le fleuve déploie sa double écharpe, ruissellement infini de perle sur le fond glauque des eaux... la vie profonde et fraîche, qui lui vient des hauteurs, s'annonce au tremblement de ses veines bleues, au bouillonnement de ses gouffres. A la hauteur de notre campement, une grande courbe renvoie vers l'Est cette masse torrentueuse dont l'allure va bientôt s'apaiser dans la monotonie de la plaine.

∴

A midi et demi, nous levons le camp. Gagnant, sur le dos de nos sauvages, la rive gauche de la Veïda, nous allons droit au nord, le long d'une belle avenue grandement ouverte vers les monts. Les galets de toutes dimensions sont ici ce qui manque le moins : depuis la grosseur d'une noix jusqu'au volume d'un hippopotame, ils vous offrent des points d'appui à votre convenance et selon l'élasticité de vos jarrets. Nous rentrons bientôt dans la forêt.

Au bout d'une heure, nous croyons rejoindre la Veïda, mais ce n'est pas elle. Pendant notre marche sous bois, elle s'est dérobée derrière un contrefort boisé et poursuit maintenant sa course dans le mystère de sa vallée, loin des regards profanes. Le torrent qui est devant nous s'appelle l'Ibu ; c'est un affluent de gauche de la Veïda, comme elle enfant de la montagne. Du reste, il n'y a plus à s'y tromper, nous sommes saisis nous mêmes, enveloppés dans les replis de la première grande chaîne ; désormais, il n'est plus question de marcher ; c'est l'escalade continuelle.

A 3 heures, nous faisons une halte de 10 minutes, au



bord de l'Ibu que nous allons franchir; puis, par une série de montées et de descentes que la pluie rend particulièrement difficiles, nous gagnons les premières pentes de l'Obiau, une haute crête qui domine, en les séparant, les vallées de l'Ibu et de la Veïda. Après trois quarts d'heure d'escalade très raide où nos mains ont dû nous servir autant que nos pieds, nous parvenons à une terrasse étroite, à peu près suffisante pour notre campement de nuit. D'ailleurs, nous n'avons pas l'embarras du choix... Il est bientôt nuit noire... Où trouverons-nous un gîte si nous dédaignons celui-ci ?

Les sauvages se prononcent aussi pour le repos. Ils en ont bien le droit. Neuf heures de marche, sans compter les haltes, cela dépasse de beaucoup la mesure ordinaire de leurs promenades à travers le Pokao. En un quart d'heure, la place est nettoyée, notre tente dressée, et, tout autour de « la maison de toile » (comme disent les sauvages), des toits de feuilles abritent les familles de notre tribu en voyage. Bientôt, au pied des grands arbres. les feux de la caravane s'allument, tandis que, dans les cimes touffues, flambe, comme un reflet de forge, la dernière bordée de lumière du soleil qui disparaît derrière Rabao (Yule).

Bientôt, nuit complète sur la montagne. Il nous reste à souper, à prier et dormir. Procédons par ordre. Avec quelques tasses de bouillon Maggi, une cuisse de kanguroo grillée de la veille et l'indispensable bâton de chocolat, voilà un repas expédié ; n'en parlons plus... Prier sous la tente et près du ciel, malgré la fatigue, cela se fait tout seul. Les bons patriarches avaient raison de s'en aller ainsi, de campement en campement, pendant ces belles vies de cent ans dont la simplicité nous humilie... avec quelques gouttes d'huile, ils consacraient une pierre ; leurs prières sanctifiaient le lieu de leur repos. Nous prions à leur exemple... et bientôt sur nos lits de branchages, nos bons anges gardent notre sommeil.

(*A suivre*).

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Pillage de la résidence de Hoi-ryeng. — Un admirable chrétien, Thaddée Ti. — Perspective de persécution sanglante. — La fuite obligatoire.

La maison de Jean-Baptiste Kim, le premier chrétien du Nord, a été aménagée en chapelle provisoire; c'est la plus grande de la localité et bon nombre de catéchumènes y trouvent asile durant les quelques jours qui précèdent et suivent la réception du baptême.

Des feuilles de papier blanc collées aux murs masquent la nudité du pisé, quelques bandes de cotonnade fixées aux chevrons tiennent lieu de baldaquin, un grand rideau courant d'une colonne à l'autre partage l'assistance en deux chœurs : hommes d'un côté, femmes de l'autre. L'autel est primitif; mais le missionnaire y a mis tout son art et tout son cœur. Le même Dieu, qui jadis ne dédaignait pas de descendre au désert sous les tentes d'Israel, fait encore ses délices d'habiter avec les enfants des hommes ; mais, hélas! nous n'avons pas le bonheur de conserver le Saint-Sacrement.

Pour nous dédommager et satisfaire à la dévotion commune, j'use d'un moyen que m'a enseigné un apôtre zélé des Bahnars : de la consécration à la communion, je fais durer la messe le plus longtemps possible.

Nous voilà donc de nouveau réunis en famille, loin du tumulte de la ville et des dangers de la grand'route! Le ciel semble enfin se rasséréner sur nos têtes. Nous sommes dans un milieu habité presque uniquement par des chétiens et l'attitude des notables païens, tout à l'heure sur notre passage, nous est un garant de paix et de sécurité. *Deus nobis hœc otia fecit.* Remercions le bon Dieu et mettons à profit ces loisirs exempts d'alarme pour rendre fructueux le ministère que nous avons à remplir.

Hélas! cet avenir tout brillant d'espérance n'allait pas tarder à s'obscurcir et cette apparente tranquillité dont nous croyions jouir n'était que le calme qui précède la tempête.

∴

Pendant que j'étais chez Kim, des bandits saccageaient notre oratoire de Hoi-ryeng. Un membre de la famille à laquelle avait été confiée la garde de l'immeuble, courut avertir le mandarin. Quelques satellites arrivèrent et opèrent cinq arrestations. Les coupables furent condamnés à la bastonnade et jetés en prison.

Mais les païens, pour venger leurs coreligionnaires incarcérés, s'apprêtent à faire un mauvais parti à celui qui les a dénoncés à l'autorité. Le mandarin comprend la gravité de la situation, soustrait le chrétien à la fureur de la populace et lui donne asile dans un recoin du *yamên*. Les bandits montent la garde autour des remparts pour le saisir dès qu'il essaiera de fuir de la ville. Mais, à la tombée de la nuit, un veilleur découvre un point des fortifications mal gardé, en donne avis au mandarin qui aussitôt fait secrètement évader mon chrétien.

Celui-ci franchit la frontière et nous arrive le 24, à midi : il s'appelle Thaddée Ti et mérite une mention spéciale. Depuis longtemps je l'avais remarqué, car c'est un des douze qui, en mai dernier, sont venus recevoir de mes mains le baptême à Ouensan.

C'est un jeune homme de 24 ans, bien découplé, traits réguliers, lèvre ombragée par une moustache naissante, physionomie intelligente qu'illumine rarement un sourire fugitif comme l'éclair. J'avais toujours été frappé du sérieux précoce empreint sur son visage. Le voyant jeune, plein de force et de santé, avec une charmante femme et une petite fille, je ne pouvais pas m'expliquer cette gravité extraordinaire : je la comprends aujourd'hui. Outre la préoccupation de nourrir et d'élever ses jeunes sœurs — tout un parterre : Flore, Florence et Florentine, — ce pauvre jeune homme est le seul chef de famille chrétien dans toute la ville de Hoi ryeng qui compte environ 5.000 habitants. Sans cesse en butte aux vexations des païens il a perdu la gaieté expansive si naturelle à son âge.

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2 9, 16 et 23 juin et les cartes, pages 191 et 225.

Cependant les émeutiers, apprenant que leur principale victime a réussi à leur échapper, s'emparent de son vieux père, le rouent de coups, l'accablent d'outrages et le chassent de la ville avec toute sa famille. Puis ils se rendent en force au mandarinat et délivrent les cinq prisonniers.

Et maintenant à qui faire remonter la responsabilité de ces graves événements? Je n'hésite pas à désigner un certain Tjyen, ce même substitut qui se déclara ouvertement contre nous pendant l'audience du 2 janvier. Je le considère comme l'âme du mouvement dirigé contre nous et en particulier comme l'instigateur de cette attaque nocturne, car, dès le 18 janvier, il avait dit textuellement à un païen, beau-frère de Thaddée :

« Dans quelques jours, le peuple va se soulever pour chasser l'Européen, il y aura une grande affaire : dites à vos parents de prendre dès maintenant la fuite. »

∴

A la première nouvelle de cet attentat, dès le 22, au matin, j'écrivis au mandarin de Hoiryeng pour le prier de vouloir bien mettre en sûreté ce qui restait de mon bagage et donner l'ordre de réparer notre maison, car j'étais sur le point de retourner à la ville. Or ce digne magistrat laissa trois jours mes effets à la merci des allants et des venants, dans une maison ouverte à tous les vents; alors seulement il confia ce qu'il en restait à d'honnêtes païens; quant aux réparations, il n'en fit aucune et ne daigna pas même répondre à ma lettre.

En même temps, je crus devoir mettre Mgr Mutel au courant de ce qui venait de se passer, et le prélat voulut bien communiquer ma lettre au Ministre de France, qui fit immédiatement des démarches pour nous secourir; mais, malgré le zèle et l'empressement de M. Collin de Plancy, tout cela prit du temps.

D'abord il ne fallait pas songer à envoyer un télégramme : les communications télégraphiques cessent, dans le Nord, à partir de Ouensan. La poste même, heureux progrès d'institution récente, ne transmet pas les lettres jusqu'à Hoiryeng, mais les dépose à Kyensyeng, où il faut avoir un correspondant et un courrier personnel. Par bonheur, nous avions là un catéchumène; je lui dépêchai un chrétien de bonne volonté, qui fit à pied 135 kilomètres pour mettre ma lettre à la boîte. De là à Séoul, 800 kilomètres; dans une vingtaine de jours, Monseigneur saura à quoi s'en tenir. Quant à la réponse, j'ai prié Sa Grandeur de vouloir bien l'adresser au catéchumène en question, qui me la fera parvenir par un exprès.

∴

Cela fait, nous reprenons notre ministère et continuons comme ci-devant le cours de nos instructions, examens, etc. J'ai la consolation de conférer le baptême à onze adultes; mais ce n'est plus le calme et le recueillement des semaines précédentes.

A chaque instant nous sommes interrompus par l'arrivée d'un messager porteur de mauvaises nouvelles. Oh! ces courriers de Job, combien de fois ils m'ont serré le cœur! car ce n'était pas un malheur personnel qu'ils m'annonçaient, c'était le désastre de ces pauvres néophytes que j'aimais, à l'exemple de saint Paul, comme une mère chérit son nouveau-né.

L'audace et l'impunité de la canaille à Hoiryeng n'a pas manqué d'enhardir les rôdeurs des environs. Il est de règle que les frontières servent de repaire à nombre d'individus tarés, prêts à passer de l'autre côté pour se soustraire au châtiment dû à leurs méfaits. Quand, là aussi, ils se sont compromis par de nouveaux crimes, ils reviennent à leur premier séjour et font ainsi la navette, jusqu'à ce qu'ils tombent enfin sous le glaive vengeur de la loi.

Mme Bishop, voyageuse anglaise d'une certaine célébrité à cause de ses excursions en pays inexplorés, disait naguère dans une conférence à Changhaï :

« De tous les sauvages que j'ai jamais rencontrés, les moins dignes de confiance et d'intérêt sont... les Coréens. »

Ce jugement n'est certes pas flatteur; hâtons-nous de dire que, dans sa généralité, il est trop sévère et partant injuste; mais, si on le restreint aux riverains du Touman, je ne suis pas pour y contredire.

Les événements en fourniront la preuve.

∴

A Sakikol d'abord, où les bandits avaient déjà pillé l'habitation de Luc Pak, ils dévastent la maison d'une pauvre veuve sexagénaire, et menacent d'enlever ses deux filles de 18 et 20 ans. On sait ce qu'une pareille menace veut dire lorsque la corruption païenne se greffe sur la corruption native coréenne. Tout ce monde éploré vient chercher asile dans notre hameau.

Ensuite, à Haksyeikol, les infidèles somment les chrétiens de quitter le village, sinon ils vont mettre le feu à leurs maisons. Tous prennent la fuite dans les montagnes et se réfugient près de nous, sauf un brave jeune homme qui répond fièrement :

« — Mon père est malade et incapable de se lever, je ne puis le laisser seul en cet état; tuez-moi si vous voulez, je ne l'abandonnerai pas. »

Les bourreaux, touchés de cette piété filiale, eurent l'humanité de les épargner tous les deux.

∴

A ces alarmes, déjà sérieuses par elles-mêmes, venaient s'ajouter d'autres rumeurs plus sinistres encore et qui ne présageaient rien moins qu'une persécution sanglante, mais dont heureusement nous découvrîmes la fausseté quelques jours plus tard.

Nous étions là une soixantaine. Tous ces pauvres gens levaient les yeux vers moi comme vers leur sauveur, et la plus grande douleur que j'ai éprouvée durant cette période, c'était de les voir souffrir sans pouvoir les soulager. Pendant que nos hôtes pourvoyaient généreusement à l'entretien des nouveaux venus, je m'efforçais de les consoler et de les réconforter. L'épître et l'évangile des fêtes de martyrs, que nous célébrions depuis dix jours, étaient remplis d'enseignements qui empruntaient aux circonstances un cachet de poignante actualité; aussi j'admirais avec quel héroïsme mes ouailles — *oves in medio luporum* — continuaient tranquillement de réciter leur catéchisme, malgré les angoisses de l'heure présente.



« — Hâtez-vous de vous préparer, leur disais-je; quand vous serez régénérés par le baptême, vous serez mieux en état de soutenir le choc de la persécution, et vous aurez au ciel un patron qui vous protègera. »

∴

Enfin, le 26 janvier, la situation empira à tel point qu'un dénouement tragique semble inévitable. Nous sentons que nous sommes sur un volcan dont les bruits souterrains et les frémissements étranges annoncent l'éruption prochaine. Je recommande instamment la prière à mes chrétiens, et moi-même, trop distrait par leurs commentaires, je sors dans la cour pour dire mon bréviaire.

O moments inoubliables, solennels et terribles, comme ceux qui précèdent une grande bataille! Je retrouvais pour réciter l'office divin une ferveur comparable aux beaux jours du sous-diaconat et de la prêtrise. Il faut avouer que les paroles que l'Eglise met sur les lèvres de ses lévites à Prime étaient tout à fait de circontance, et jamais je n'en ai si bien compris le sens ni si bien goûté la saveur enivrante. Ecoutez plutôt :

Au Roi des siècles, immortel et invisible, à Dieu seul, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

Rendons grâce à Dieu!

Christ, fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous.

Vous qui siégez à la droite du Père, ayez pitié de nous.

Levez-vous, Christ, aidez-nous, et délivrez-nous pour l'honneur de votre nom.

. . . .

Etendez, Seigneur, votre miséricorde sur nous, car notre espoir est en vous.

La mort des saints est précieuse devant le Seigneur. Que la Sainte Vierge Marie et tous les saints intercèdent pour nous auprès du Seigneur, afin que nous obtenions aide et salut de Celui qui vit et règne dans les siècles. Ainsi soit-il!

Mon Dieu, au secours!

Seigneur, Seigneur, Seigneur! vite, vite, vite! au secours, au secours, au secours!!!

∴

Vers midi les bruits alarmants redoublent; ce ne sont plus seulement de vagues rumeurs qu'on peut croire exagérées; de tout côté arrivent des catéchumènes annonçant un vaste soulèvement qui a pour objectif de nous chasser ou de nous exterminer.

Je cherche à rassurer mes pauvres chrétiens et à leur inspirer une confiance que je ne partage plus moi-même. Je me rends compte de la gravité de la situation; je renouvelle le sacrifice de ma vie et ma préparation à la mort. Ah! certes, la présence de ces brigands est un fameux prédicateur et je ne me rappelle pas de retraite qui vaille cette journée du 26 janvier.

∴

Enfin, à 1 h. 1/2, on venait de me servir à dîner, j'avais à peine avalé deux cuillerées de riz, qu'un remous extraordinaire se produit subitement dans la pièce voisine.

« Eh bien? qu'y a-t-il? » m'écriai-je.

Un coin du rideau se soulève, une tête apparaît, les traits bouleversés, les yeux effarés. C'est mon catéchiste qui me répond d'une voix étranglée :

« — Père, *ils* sont là.

« — Où?

« — A l'entrée de la vallée.

« — Qui les a vus?

« — Un païen, le neveu de Tchoi Pierre. Il arrive à l'instant.

« — Fais-le entrer.

Un gars bien bâti se présente tout essoufflé.

« — Vous avez vu les brigands? Sont-ils nombreux? ont-ils des armes?

« — Ils sont au moins un millier, ramassés dans les huit cantons circonvoisins, armés de gourdins et de lances, avec un drapeau et une quarantaine de fusils. Ils viennent ici et se sont arrêtés à Ssari pat kol pour boire un coup. »

J'appelle aussitôt mon catéchiste avec le chef des chrétiens et nous tenons conseil.

« — Que faire? dis-je.

« — Fuir, il n'y a pas d'alternative.

« — Le péril, après tout, est-il si imminent? Nous avons une heure devant nous.

« — Pas du tout; les bandits ont dû s'élancer sur les traces du messager. Père, de grâce, laissez-là votre dîner et fuyons. »

Un souvenir me traverse l'esprit: un général perdit autrefois une grande bataille pour n'avoir pas voulu interrompre à temps son déjeûner. Mais je ne suis pas Mayenne et mon écuelle de riz ne vaut pas un melon: je fais enlever la table.

J'ai encore un scrupule et je dis à mon entourage :

« — Si nous fuyons devant une poignée de mécréants, leur audace croîtra d'autant et nous n'aurons plus de sécurité nulle part. Un Français ne recule pas ainsi.

« — N'est-il pas dit dans l'Evangile: « S'ils vous persé« cutent dans une ville, fuyez dans une autre. » Et Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas passé en Egypte pour échapper à un persécuteur? Et plus tard lorsqu'on voulait le lapider....

« — C'est vrai; mais je ne veux pas de panique: nous ne fuirons qu'à la dernière extrémité. Essayons d'abord de parlementer avec eux.

« — Père, si les bandits étaient capables d'entendre raison, on pourrait se ranger à votre avis; mais n'avez-vous point remarqué ce qu'a dit le courrier? Ils sont en train de s'enivrer. Il ne faut pas songer à discuter avec des brutes ivres. »

∴

Je réfléchis un instant.

Le matin même à la messe de S. Polycarpe, l'Eglise nous rappelait ces paroles de saint Jean: « Dieu nous a manifesté son amour en donnant sa vie pour nous; à son exemple, nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères, *et nos debemus pro fratribus animas ponere.* »

« — Eh bien, leur dis-je, vous tous, fuyez; quant à moi, je reste. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. C'est moi qu'ils cherchent, c'est à moi qu'ils en veulent: une fois qu'ils m'auront pris, ils vous laisseront tranquilles. »

Ils se récrièrent aussitôt :

« — Point du tout. Si le pasteur tombe, les brebis seront dispersées. Il faut que vous veniez avec nous.

« — Non. Fuyez, vous ; moi je reste.

» — Si vous restez, ajouta le catéchiste, moi aussi, je dois rester. La place du catéchiste n'est-elle pas auprès du Père ?

« — Et moi, continua le chef des chrétiens, je ne peux pas vous abandonner non plus, et personne ici, je vous le garantis, ne voudra partir si vous ne partez vous-même. Nous resterons donc tous et nous serons tous tués ensemble. »

Je connaissais assez mes chrétiens pour savoir qu'il disait vrai.

La perspective de la responsabilité d'une telle hétacombe me fit revenir sur ma décision et je donnai le signal du départ.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

MGR ATHANASE SABBAG,

Evêque grec melchite de Saint-Jean-d'Acre.

Mgr Sabbag, qui vient de mourir, était né en Egypte, en 1861. Il fit ses études au collège Patriarcal de Beyrouth, puis il entra au Noviciat de l'Ordre Basilien de St-Sauveur. Ordonné prêtre, il fut d'abord curé de Deir-el-Kamar et peu après, à l'âge de 31 ans, élu général de l'Ordre de Saint-Sauveur. En 1894, le siège d'Acre étant devenu vacant, il en fut nommé évêque. Dans les cinq trop courtes années de son pontificat, il enrichit son diocèse de différentes communautés d'hommes et de femmes: Frères des Ecoles chrétiennes, RR. PP. Salésiens, Sœurs de Charité, et travailla à développer l'esprit de foi et de piété parmi ses ouailles. Le vaillant évêque tomba malade de la fièvre typhoïde le 4 mai et le 2 juin il s'éteignait doucement à l'âge de 38 ans.

Nous avons publié, il y a deux mois (voir pp. 182 et 184), une lettre très touchante et le portrait du regretté défunt.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Zémoz Joseph, du diocèse de Turin........................ 5 »
Un vieux prêtre du diocèse de Grenoble........................ 50 »
Anonyme du diocèse de Rennes, demande de prières pour un mort et une naissance........................ 5 »
M. et Mme P. Delmas, du diocèse de Perpignan........................ 5 20
Un anonyme de Srasbourg........................ 9 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Réginald Sarthou, à Tobago).
Miss Mason, à Wimbledon........................ 10 »
Anonyme de Gand........................ 79 »
M. Lecorbie, Paris........................ 90 »
Anonyme S. G. Annecy........................ 150 »
Anonyme du diocèse de Bayeux, demande de prières........................ 300 »

Pour les missions les plus nécessiteuses, (A. M. Louvet).
Anonyme du diocèse de Bayeux, demande de prières........................ 300 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Paul Leconte, miss. apos., à Zanzibar, Directeur de l'Œuvre des enfants).
En souvenir du petit Emile Sénéclauze, mort au Collège Saint-Michel, à Saint-Etienne........................ 50 »

A Mgr Charmetant, pour les Arméniens.
Anonyme de Bruxelles........................ 496 75

Aux Pères Jésuites pour les Arméniens.
Anonyme du diocèse de Tours, demande de prières........................ 10 »

A Mgr Fallize, Norvège.
C. C., Grenoble........................ 20 »

R. P. Dominique Chaurand, Nicomédie.
Anonyme de T., diocèse de Malines........................ 100 »

Mgr Lesné, Perse, pour les affamés,
Une anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières........................ 7 »
A. P. M., diocèse de Lyon........................ 20 »
Anonyme de Tours, demande de prières........................ 10 »
Anonyme de T., diocèse de Malines........................ 100 »

Au R. P. Rolland, Haute-Galilée.
Anonyme du diocèse de Tours........................ 10 »
Anonyme de T., diocèse de Malines........................ 100 »

Aux Pères Picot et Poulnais, Bangalore.
A. P. M., diocèse de Lyon........................ 20 »
Anonyme du diocèse de Malines........................ 100 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers.
Une anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières........................ 5 »
A. P. M., diocèse de Lyon........................ 10 »
Anonyme de T., diocèse de Malines........................ 100 »

Au R. P. Royer, à Trincomali, Ceylan.
C. C., Grenoble........................ 15 »

A M. Cadillac, Pondichéry, pour ses catéchistes.
Une anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières........................ 8 »
Anonyme de T., diocèse de Malines........................ 100 »

A M. Cadillac, à Polur (Pondichéry), pour baptême d'une petite fille sous le nom de Virginie.
Mlle Virginie Charrière, du diocèse de Valence........................ 25 »

A M. Darras, à Chetput (Pondichéry), pour baptême d'une petite fille sous le nom de Rose.
Mlle Virginie Charrière, du diocèse de Valence........................ 25 »

A sœur Gilbert, Ning-Po (Tché-Kiang).
Anonyme du diocèse de Bayeux, demande de prières........................ 200 »

Au R. P. Doré, Kiang-Nan.
Une zélatrice de Montligeon, demande de prières........................ 35 »

A M. Grandpierre, Kouang-tong, pour une fondation.
Anonyme du diocèse de Reims........................ 100 »

A M. Grandpierre, Kouang-Tong, pour son orphelinat.
A. P. M., diocèse de Lyon........................ 20 »

A Mgr Chatron, Osaka.
C. C., Grenoble........................ 20 »

A M. Villion (Osaka).
C. C., Grenoble........................ 15 »

A M. Dalibert, Hakodaté, pour le sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrande.
A. P. M., diocèse de Lyon........................ 100 »

Pour les missions d'Afrique (Mgr Livinhac).
Offrande d'un Breton, demande de prières........................ 5 »

A sœur Marie Clet, à la Marsa, Tunisie.
Anonyme du diocèse de Tours, demande de prières........................ 5 »

Au R. P. Lejeune, Gabon, pour entretien de catéchiste.
A. P. M., diocèse de Lyon........................ 200 »
Anonyme de T., diocèse de Malines........................ 100 »

A sœur Jonas, Haut-Niger.
A. P. M., diocèse de Lyon........................ 20 »
Anonyme de T., diocèse de Malines........................ 100 »
Anonyme du diocèse de Bayeux, demande de prières........................ 200 »

Pour le baptême d'un petit nègre sous le nom de Charles-Joseph (M. Picard, Abyssinie).
Anonyme de Lyon........................ 100 »

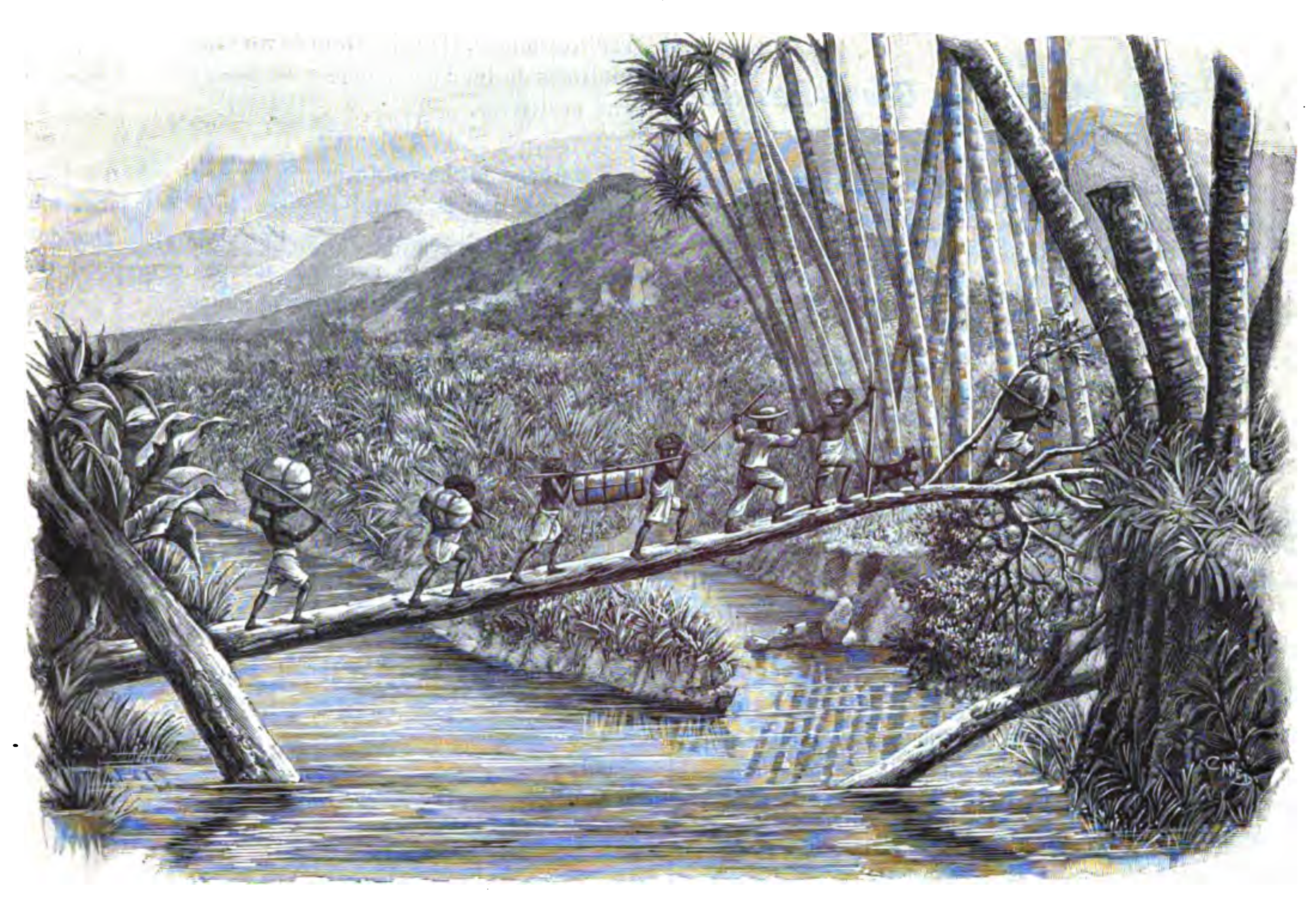
A Mgr Cazet (Madagascar central), pour sa léproserie.
Une anonyme du diocèse de Tours, demande de prières........................ 10 »

A Mgr Couppé, îles Marshall.
Anonyme de T., diocèse de Malines........................ 100 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



NOUVELLE-GUINÉE *(Océanie)*. — UN PONT NATUREL SUR UN TORRENT; d'après un dessin du R. P. JULLIEN, missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun (voir p. 319).

Merveilleux mouvement de conversions en Mésopotamie

La lettre suivante, qui nous est communiquée, est bien consolante. Elle montre les résultats merveilleux obtenus déjà en Orient. Nos lecteurs et les associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi seront heureux de voir que Dieu a béni la générosité avec laquelle ils ont répondu à l'appel du Saint-Père.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MGR ALTMAYER

Très Saint-Père,

Je suis heureux de pouvoir offrir au cœur de Votre Sainteté les prémices d'une nouvelle qui le comblera de joie et dont avec nous Il bénira hautement la divine bonté.

La mission que deux des Fils de saint Dominique de Mossoul viennent de poursuivre pendant trois mois au sein des populations nestoriennes au prix de grandes fatigues, a reçu du Ciel les plus consolants résultats, qui bientôt seront constatés et connus de Votre Sainteté par des documents authentiques.

Cinquante mille chrétiens Nestoriens ont adhéré à la foi catholique entre les mains de ces vaillants missionnaires, les RR. PP. Rhétoré et de France, de la résidence de Van; et dans la région voisine de cette ville, par l'entremise des Missionnaires, *trente mille* Arméniens Grégoriens ont également embrassé le catholicisme!

C'est une lettre du P. Rhétoré qui me donne ces consolantes nouvelles.

NOUVELLES DE CORÉE

Une depêche télégraphique annonçait dernièrement qu'un missionnaire lyonnais, M. Joseph Vermorel, avait été fait prisonnier par des insurgés coréens et que sa vie courait les plus grands dangers. M. Hinard, directeur au séminaire des Missions Etrangères de Paris, nous envoie le télégramme suivant qui rassurera pleinement les parents et les amis du missionnaire :

Dernier courrier de Corée nous apprend que le P. Vermorel, pris précédemment, battu et blessé par les rebelles, a réussi à s'enfuir sur un cheval, est en sûreté, se porte bien. Résident français demande punition des coupables.

HINARD.

PREMIERS DÉTAILS
SUR LA
Ruine de la Mission de Grand-Bassam
(COTE-D'IVOIRE)

Nous avons publié, le 25 mai dernier, un télégramme annonçant la mort des missionnaires et la destruction complète de la mission de Grand-Bassam. Depuis lors, aucun détail ne nous était parvenu ; la lettre suivante, arrivée au moment où nous mettons sous presse, nous montre le désastre dans sa douloureuse réalité. Puisse la générosité de nos lecteurs aider à relever une Mission, dont tous les membres sont tombés au champ d'honneur !

LETTRE DU R. P. BAUCHIN, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, MISSIONNAIRE A LA COTE D'IVOIRE

Jacqueville, 26 mai 1899.

Tout allait bien, j'étais heureux dans ma Mission de Jacqueville, mes petits noirs s'instruisaient peu à peu et ils y mettaient fort bonne volonté. Je correspondais de temps en temps avec la Mission de Dabou, Là-bas, mes confrères préparaient les enfants à la première Communion pour la Pentecôte. J'avais ici quelques nègres assez instruits et bien disposés, il me fallait les baptiser. N'ayant pas d'église convenable, j'écrivis que j'enverrais les enfants à Dabou, que nous ferions une fête sans pareille : baptêmes d'adultes, première Communion et même Confirmation, le R. P. Préfet Apostolique étant invité à venir la donner. Trois jours avant la fête, je me rendis à Dabou avec tout mon monde. Le jour de la Pentecôte, baptisai les premiers chrétiens de Jacqueville ; une seule cérémonie manquait : la Confirmation.

Hélas! quinze jours auparavant, la fièvre jaune se déclarait à Grand-Bassam; depuis elle a dévoré le tiers de la population blanche. La Mission catholique a été la plus éprouvée. Le 13 mai, le Préfet apostolique, le R. P. Ray, succombait au fléau, puis successivement les Pères Vigna et Teyssier (ce dernier est mort à Mooso, près Grand-Bassam), la Sœur Damien est morte le 17, et le 24, le P. Pellet a succombé également. Le cinquième et dernier missionnaire, le P. de Chazotte, atteint lui aussi, a failli mourir; mais, grâce à son extraordinaire énergie, il s'en tirera probablement. Les trois autres Sœurs, parties dans l'intérieur, seront, nous l'espérons, indemnes.

Les autorités ont donné l'ordre d'incendier la résidence de Grand-Bassam : tous les membres de la Mission étant alors malades ou mourants, rien n'a été sauvé : archives, mobiliers, comptes; de ce qui constituait la Mission, il ne reste qu'un monceau de cendres. Plus de maison, plus de Supérieur, ni de de vice-préfet, plus de provisions, car nous avions tout à Grand-Bassam.

Pour le moment, les communications sont interrompues : le commerce est arrêté, la poste ne fonctionne plus. Nous ne pouvons donc que prier et pleurer nos morts. Ils sont tombés au champ d'honneur, victimes de leur dévouement en prodiguant des soins aux pestiférés.

***

La fièvre jaune continue; seulement elle n'a plus d'aliment, car à Grand-Bassam tout est mort ou parti; elle ne cessera qu'à l'arrivée des grandes pluies. Alors on se réunira, on se comptera, on tâchera d'aller de l'avant quand même.

Malheureusement nous ne serons pas assez nombreux pour faire face à tout : nous serons réduits à abandonner provisoirement quelques postes. Jacqueville sera, hélas ! le premier sur la liste de suppression. C'est la dernière mission fondée, vous le savez, elle date, en effet, de mon arrivée ici. Je m'arrête, cette pensée me fait pleurer. Non, non, n'est-ce pas: je ne quitterai pas Jacqueville ; j'espère toujours ? des renforts, des secours !

LA PERSÉCUTION EN CHINE

M. Bréhéret, lazariste, actuellement en France, nous communique les deux lettres suivantes. Nous nous empressons de les publier en recommandant ces pauvres chrétiens à la sympathie de nos lecteurs.

LETTRE DE MGR REYNAUD, LAZARISTE, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TCHÉ-KIANG

Ning-Po, 29 avril 1899.

Voici les dernières nouvelles du *Tai-tcheou*. C'est la quatrième chapelle détruite depuis mon retour de France. Ce n'est pas la dernière, et ce soir, par le retour du *Hay-men*, je crains bien de recevoir d'autres détails désastreux.

Jamais tant de troubles et de tempêtes et, en même temps, jamais de si nombreuses conversions. Il ne faut pas que ces épreuves refroidissent le zèle des bienfaiteurs, ni arrêtent le mouvement des vocations. Elles préparent une moisson pleine d'espérances ; les ressources et les ouvriers suffiront de moins en moins à la recueillir.

C'est le moment marqué par la Providence pour assurer d'immenses conquêtes à la Foi. Pendant que les diplomates se précipitent sur la Chine comme sur une riche proie qu'ils veulent se partager, les cœurs apostoliques peuvent-ils demeurer indifférents à la vue de ce butin, mille fois plus précieux, des âmes qui les attendent ? Elles viennent à nous par milliers. Si nous sommes incapables de leur donner le pain de la parole, les protestants sont prêts à nous supplanter. Eux, ils ont des régiments de faux apôtres et des trésors inépuisables.

Comme Vasco de Gama, nous sommes arrivés au Cap des Tempêtes, qui deviendra aussi le Cap de



Bonne Espérance, en nous ouvrant une route sûre vers cette Terre promise, en nous donnant le moyen de planter la Croix sur un territoire immense, peuplé d'âmes bien disposées : il appartient à l'Eglise catholique qui l'a payé de tant de larmes, de tant de sacrifices et du sang de ses missionnaires!

∴

Nous assistons peut-être aux dernières convulsions du paganisme, qui semble entrer en agonie. Dans sa chute il va broyer encore des victimes, faire couler des flots de sang, mais sa dépouille nous appartient. C'est nous qui avons terrassé le géant et conquis son domaine. Ce précieux héritage, assuré par des luttes séculaires, fruit d'efforts héroïques, payé de tant de vies généreuses, faudra-t-il en voir bénéficier des étrangers, des intrus, des ennemis? Non! nos Martyrs en tressailleraient de douleur au fond de leurs tombes glorieuses; ils montreraient leurs cicatrices pour protester contre une telle usurpation. Leur sang a marqué d'un sceau indélébile cette conquête au nom de l'Eglise catholique, et il faut qu'à leur voix de nouvelles générations d'apôtres se lèvent pour la défendre contre des assauts illégitimes et des empiètements sacrilèges. C'est un bien de famille que personne n'a le droit de nous contester. Ses limites sont marquées par les tombes de nos aînés : nous, leurs frères et leurs héritiers, ne réussirons-nous pas à en empêcher la profanation?

AUTRE LETTRE DE MGR REYNAUD

Ning-Po, 12 mai 1899.

Notre situation ne fait que s'aggraver au Tai-cheou. Voilà déjà sept chapelles brûlées ou détruites. Quant aux familles chrétiennes pillées, saccagées, incendiées, nous ne pouvons plus en indiquer le nombre. Les brigands sèment partout des ruines sur leur passage. Ils ont pris une cinquantaine de néophytes qu'ils gardent comme otages. Quelques-uns sont torturés d'une façon atroce. L'un d'eux, le plus influent de la région, a eu les deux pieds coupés et les yeux arrachés. Pas de défections : nos chrétiens tiennent bon et se réfugient à *Hay-men*, où nous ne savons plus comment les abriter.

Les bandes réunies de *In-vain-te* comptent environ 4 ou 5.000 brigands tous bien armés et plus violents les uns que les autres. Leurs drapeaux portent des inscriptions comme celle-ci : « Protéger le Royaume, exterminer la Religion. » C'est assez clair.

∴

C'en est fait de tous nos établissements, sans une intervention vigoureuse. Je l'ai demandée et ne cesse de l'implorer avec instance depuis cinq semaines. Or, les Français n'ont aucun bateau dans les eaux de Chine et les mandarins laissent faire, prétendant qu'ils n'ont pas la permission de tirer sur ces vandales. Peut-être ont-ils peur du nombre; peut-être sont-ils contents de nous voir ainsi écrasés. Du moins, pensent-ils, la crainte empêchera les progrès de la Religion : les chrétiens devenaient trop nombreux, le pays se couvrait de chapelles, la croix allait tout dominer, etc. Pauvres gens! Je ne les calomnie pas en leur prêtant de tels sentiments. Quelques-uns les ont exprimés assez haut et la conduite des autres ne laisse aucun doute. Naturellement les protestants, humiliés de nos succès, se sont rangés du côté de nos ennemis. Ils sont les plus ardents au pillage et à l'incendie. Pour rassurer les brigands, ils leur disent que tous les bateaux français ont été pris par les Anglais. Mais les honnêtes païens sont encore avec nous et voudraient résister.

∴

Abandonnés de tous ceux qui devraient nous secourir, n'avons-nous pas le droit et le devoir de nous défendre nous-mêmes? Peut-on raisonnablement nous blâmer de ne pas vouloir nous laisser tondre par des pirates que nous pouvons combattre avec avantage? Trop longtemps déjà nous avons compté sur une protection qui ne vient malheureusement pas. Au lieu de gémir dans une attente inutile, de laisser les ruines s'accumuler sous le fer et la flamme, ne vaut-il pas mieux nous réunir pour courir sus à l'ennemi? Peut-être! Nous sommes au mois de mai et la fête de Notre-Dame Auxiliatrice vient nous encourager en nous rappelant la victoire de Lépante. Le courrier de samedi nous inspirera une détermination.

En attendant, priez pour cette jeune chrétienté du Tai-tcheou qui a reçu le baptême du feu et du sang, encore vêtue de sa robe blanche, comme les vierges martyres de l'Eglise primitive. Nous pleurons, mais que de joies dans nos larmes à la vue du courage de nos néophytes et devant la perspective des nouvelles conquêtes que les épreuves d'aujourd'hui nous assurent pour demain!

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père a nommé, par billet de la Secrétairerie d'Etat, Mgr Louis Vecchia, secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Le Saint-Père a nommé, également par billet de la Secrétairerie d'Etat, Mgr Antoine Savelli Spinola, secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande pour les affaires du rite oriental.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Le Pape a promulgué le décret pour la béatification de cinquante-deux martyrs en Chine, au Tonkin et en Cochinchine ; la plupart appartiennent à la Société des Missions Etrangères de Paris.

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Fourcade, curé de la cathédrale de Pondichéry, nous écrit :

« Dernièrement me sentant fatigué j'ai pris quelques jours de congé. J'ai revu Tindhivanam, Alladhy, Sittamour, Gengy, Nangattour et, partout où je passais, je ne savais que dire à la vue des améliorations que je constatais : Merci, mon Dieu, merci ! J'avais l'âme épanouie, rajeunie.

« Le vent tournerait-il à la conversion des fils de l'Islam ? Depuis six mois j'en ai ici un qui fait des instances pour recevoir le baptême. Jusqu'à présent j'ai cru devoir le mettre à l'épreuve. Comment l'accepter du premier coup ? Les musulmans ne se convertissent que rarement, et encore voit-on disparaître mystérieusement ceux qui deviennent chrétiens. L'opinion générale est que leurs anciens coreligionnaire leur donnent la mort.

« Celui dont je vous parle est un homme de 35 ans, natif d'Hydérabad, petit, nerveux, gai, énergique, au regard pétillant d'esprit, à la parole prompte, caustique. Il a approfondi le Coran qui lui a apparu plein de contradictions. Pour les combattre, il a fondé un journal. Le roi d'Hydérabad l'a condamné à l'amende et à la prison. Pour échapper à l'une et à l'autre, il a réuni toutes ses ressources et s'est sauvé en territoire anglais. Là encore il n'a pu s'empêcher de critiquer le Coran et les Turcs. Il ne se gênait malheureusement pas pour faire des personnalités : de là, nouvelles accusations devant les tribunaux anglais et condamnations à des dommages et intérêts. Il ne lui restait plus que Pondichéry pour asile. Il s'y est réfugié et a continué ses polémiques contre les Mahométans et Mahomet. Il s'est attaqué à un Turc très riche et très considéré. Mal lui en a pris d'attribuer à un sectateur du prophète les vices du prophète. Les tribunaux saisis de l'affaire l'ont condamné à deux ans de prison. Il a interjeté appel et a vu sa peine réduite à un an. Comme il ne lui en coûtait pas beaucoup, il s'est pourvu en cassation en France. Actuellement il étudie notre religion avec une ardeur incroyable. »

Cochinchine septentrionale. — M. Allys, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Phù Cam (Hué), 17 avril 1899 :

« Que ne puis-je vous annoncer que nos épreuves sont finies et que la paix enfin retablie nous permet de réparer les pertes causées par la terrible tourmente que nous endurons depuis plus d'un an ? Mais, hélas ! rien encore n'est terminé.

« En attendant que la Providence prenne ouvertement en main la défense de nos intérêts, je m'occupe d'acheter des terrains pour construire des églises là où il n'y en a pas encore. Et ce n'est pas une besogne facile.

« Il y a deux ans, à Nam Phô, grand village situé à environ deux kilomètres de Hué, j'avais construit une petite chapelle qui valait bien trente francs ; cette année, pour relever le courage des catholiques opprimés, j'empruntai 300 piastres et commençai les travaux d'une église convenable.

« Les païens de Nam Phô résolurent d'empêcher, coûte que coûte, l'érection de l'église. Mais comme le terrain sur lequel je construisais avait été régulièrement acheté, ils n'osèrent pas m'attaquer de ce côté, ils se contentèrent de défendre aux habitants du village de venir travailler chez moi et furent si bien obéis que je fus obligé de faire venir d'ailleurs les ouvriers qui m'étaient nécessaires. Après bien des tracas et des tribulations dont je vous épargne le récit, j'ai réussi à mettre mon projet à exécution.

« Si la bonne Providence me procure quelques ressources, je continuerai à élever des églises dans toute mes stations qui n'en ont pas encore ; sur les dix-neuf chrétientés qui composaient ma paroisse et qui comptent 3.665 âmes, à peine 3 ou 4 ont des églises convenables, plusieurs n'en ont point du tout.

« Malgré toutes les vexations auxquelles sont soumis les catholiques il y a encore des demandes de conversion. Mais, de peur de donner lieu à de nouvelles complications nous n'osons pas toujours accepter ces demandes. D'ailleurs les ressources nous font complètement défaut.

« La disette qui, depuis le typhon de 1897, n'a pas cessé de régner, augmente considérablement la tristesse de notre situation. Beaucoup de nos chrétiens ont dû quitter leurs villages pour aller de ci de là chercher quelques grains de riz. Grâce au généreux secours que vous avez eu la bonté de m'envoyer, j'ai pu venir en aide à un grand nombre de malheureux, qui sans cela seraient morts de faim. »

Laos. — M. Xavier Guégo, des Missions Etrangères de Paris, écrit de Ban-Sieng-Vang :

« Voilà vingt ans que je suis missionnaire au Laos, et jusqu'à présent je n'ai pu avoir d'église convenable pour y conserver le Saint-Sacrement. Dans ce but, j'avais depuis longtemps fait quelques économies, et en 1897, je me décidais à en commencer la construction. Les matériaux se préparaient, et voilà qu'en avril 1898 m'arriva une avalanche de malheureux Tonkinois, chassés de leur pays par la famine.

« Mon cœur n'a pu rester indifférent à la vue de tant de misère. J'ai suspendu les travaux de mon église, et j'ai recueilli ces pierres vivantes... Tout mon argent a été employé pour procurer à ces pauvres affamés du riz et les choses les plus indispensables. Quatre seulement sont morts ; tous les autres peuvent maintenant se suffire à peu près.

« Je suis bien content d'avoir régénéré ces âmes et de les avoir arrachées à Satan. Mais, d'autre part, je suis triste à la pensée que me voilà de nouveau réduit à la dure nécessité de rester de longs mois, peut-être des années sans l'Hôte divin du tabernacle. Venez à mon secours, je vous en prie. Aidez-moi à construire ma petite église de Saint-Joachim. »

Kiang-si oriental (*Chine*). — M. Clerc-Renaud, Lazariste, nous écrit de San Kang, le 24 janvier 1899 :

« Je viens de parcourir les différentes chrétientés dont j'ai la charge. Partout j'ai pu constater de bonnes dispositions et le nombre croissant des catéchumènes.

« J'espérais commencer au printemps la construction d'un sanctuaire sous le vocable du B. Perboyre. Les aumônes que j'ai reçues à cette intention sont insuffisantes. Il me faut encore au moins 10.000 francs ; je remets donc à plus tard l'exécution de mon projet.

« Un décret de la cour de Pékin a conféré dernièrement à un de nos prêtres indigènes, le P. Lieou Tsai-to, le mandarinat de deuxième classe, en récompense de services qu'il a rendus au sous-préfet de Kuang-fong. Le P. Lieou est originaire de Nanfong ; il n'a que 38 ans et a reçu la prêtrise des mains de Mgr C. Vic. Il est, à ma connaissance, le seul prêtre indigène du Céleste Empire, jouissant des honneurs des mandarins du deuxième rang. »

Fleuve Orange (*Afrique méridionale*). — Mgr Jean-Marie Simon, vicaire apostolique, nous écrit de Pella (Namaqualand) :

« Je suis rentré dans ma mission au commencement d'avril et je ne veux pas attendre pour vous remercier de toute la bonté que vous avez eue pour moi et ma *pauvre* mission durant mon séjour en Europe. Je dis : *pauvre*, et avec raison, car c'est bien le pays de la misère qui m'a été confié.

« Actuellement, j'ai à ma charge plus de 50 vieillards. Les enfants orphelins ou abandonnés sont très nombreux et, vu la pénurie de nos ressources, nous ne pouvons les prendre avec nous. Le pays que nous habitons est dépourvu de tout moyen de communication. Le transport des vivres coûte 7 fr. 50 les 100 livres de Spring bock à Pella, et de 20 francs les 100 livres pour Heirogobien. Notre mission est la plus éloignée, aussi nous dépensons 2.000 francs par trimestre pour la ravitailler.

« Nous avions autrefois des bœufs pour faire nos transports nous-mêmes ; mais la peste bovine les a tous tués, et aujourd'hui, nous ne sommes pas à même de les remplacer par d'au-



tres. Il faudrait pour cela disposer de 3.000 francs, dont je n'ai pas le premier sou. »

Cunène (*Afrique méridionale*). — Le R. P. Severino écrit au R. P. Antunes, supérieur de la Mission :

« J'ai de bien tristes nouvelles à vous annoncer. La station de St-Michel du Kihita, une des plus prospères de notre Mission non seulement par les progrès de l'évangélisation, mais encore par la richesse du sol et le développement des cultures, vient d'être presque totalement détruite par une terrible inondation du Caculovar.

« Le 21 février dernier, ce grand affluent du Cunène, grossi par les eaux du Mucha, du Lupella, du Nene, et d'innombrables ruisseaux du plateau de Huilla, s'élevait de cinq mètres au-dessus de son lit ordinaire. Bondissant par-dessus la muraille qui longe notre îlot, il se précipite dans notre jardin potager et dans nos champs, enlève les palissades et les arbres fruitiers, envahit la chapelle, remplit avec impetuosité les maisons d'habitation, et, en un quart d'heure, tout cet espace de terrain se trouve transformé en une vaste mer.

« Après le premier moment de stupeur, nous nous empressons de courir à la chapelle, à la pharmacie, dans les chambres, au magasin, etc., pour sauver le plus de choses possible, et nous emportons ces objets pêle-mêle dans une maisonnette bâtie sur le flanc de la montagne.

« Durant six ou sept jours, nous restâmes là séquestrés, sans communications avec nos voisins. L'inondation enfin diminua en février, mais pour revenir au commencement de mars. Inutile de dire que les maisons d'habitation dont les fondements sont minés menacent ruine.

« J'évalue nos pertes à 10.000 francs, et si nous sommes obligés de changer d'emplacement, le chiffre s'élèvera à 50.000, car il faudra laisser tout ce qu'il y a de fait jusqu'à présent. Or, comment parer à tant de dépenses? D'un autre côté, abandonner Kihita, il ne faut pas y songer! nous devons continuer à travailler au salut de ces pauvres noirs, dont le souverain, don Miguel, est déjà baptisé, ainsi que sa femme dona Maria.

« Puissent donc quelques âmes généreuses, en apprenant nos malheurs, se laisser toucher et nous venir en aide! »

New-Westminster (*Canada*). — Nous avons annoncé la mort de Mgr Durieu, Oblat de Marie-Immaculée, évêque de New-Westminster (Colombie britannique). Mgr Dontenville, coadjuteur et successeur du regretté prélat, nous adresse les détails suivants sur ses funérailles :

« Les obsèques de Mgr Durieu ont été célébrées le 5 juin d'une manière très solennelle. Catholiques et protestants se pressaient dans la nef de notre église trop petite pour la circonstance; tous voulaient rendre au vaillant pionnier de l'Evangile et de la civilisation dans les contrées reculées du Far West canadien un tribut de respect et de reconnaissance. Les différentes peuplades sauvages de la Colombie britannique étaient représentées par 500 à 600 personnes et 4 fanfares. Mgr Durieu a tant fait pour ces pauvres Indiens!

« La ville de New-Westminster, en grande majorité protestante, n'oubliera pas de si tôt la journée du 5 juin 1899, car elle voit rarement des cérémonies de ce genre. La procession, qui a défilé de la cathédrale à la gare après la messe de *Requiem*, a été superbe; toute la population était massée dans la rue Columbia pour assister à l'imposant défilé; nombre de drapeaux étaient à mi-mât, et l'on voyait même des magasins fermés. Un train spécial emporta la dépouille mortelle du vénérable évêque à la mission Sainte-Marie, à 60 kilomètres de New-Westminster. Un second service fut chanté, et les nombreux sauvages qui n'avaient pu descendre jusqu'à New-Westminster contemplèrent pour la dernière fois les traits du vaillant missionnaire.

« Maintenant Mgr Durieu dort dans le modeste cimetière de Sainte-Marie, à côté de Mgr d'Herbomez. Mais ses œuvres lui survivent, et sa mémoire sera toujours en vénération auprès des Blancs et surtout auprès des différentes tribus indiennes de la Colombie britannique. »

CHEZ LES PAPOUS

Une première visite à la tribu des Uni-Uni

LETTRE DU R. P. ANDRÉ JULLIEN, MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR, A MGR NAVARRE, ARCHEVÊQUE DE CYR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE ANGLAISE.

Suite (1)

Une journée bien remplie. — Escalades et descentes. Emotions variées. — Aux approches du pays des Uni-Uni. — Dernières appréhensions. — La musique des sauvages. — Saluts et repas de bienvenue.

Vendredi, 24 juillet. — De 8 heures du soir à 5 heures du matin, cela fait bien neuf heures d'horloge si je ne me trompe. Eh bien ! nous n'avons pas perdu une minute de ce temps-là. Plaignez maintenant, si vous en avez le courage, les Bohémiens qui dorment à la belle étoile. Ce sont eux, les gâtés de la vie ! Leur sommeil est rafraîchi par la brise des bois, et ils sont délivrés de ces deux horreurs antihygiéniques : l'alcôve et la table de nuit.

* * *

De grand matin, nous avons acquitté de notre mieux notre dette envers le Bon Dieu. Chacun est à son rang de marche. En route pour Uni-Uni ! Nos montagnards disent qu'on pourrait y arriver ce soir ; mais, pour évaluer les distances, les sauvages sont extraordinaires... Nous en saurons quelque chose quand nous toucherons le but.

En vingt-cinq minutes de marche pénible à travers des monceaux de débris, nous atteignons la crête de Eikanàunàu, que nous allons suivre pendant deux heures. Ici le sentier devient praticable, on pourrait même dire relativement doux. La ligne de faîte, orientée d'abord vers le Nord, s'élève par une pente acceptable vers un sommet qui ne se laisse pas apercevoir. C'est toujours la forêt avec sa force conquérante que rien n'arrête. Elle règne aussi invincible sur les cimes hardies que là-bas dans ces vallons charmants d'où montent des chants d'oiseaux. Pas une clairière pour reposer la vue, pour nous dire que cette sombre nature sait par moment se montrer clémente et sourire au voyageur. En réalité, nous cheminons dans un tunnel.

A 8 heures se présente une cabane de chasse à peu près en ruines, les gens d'Uni-Uni y dorment quand ils poursuivent le casoar. Trois autres cabanes sont dépassées à une altitude toujours plus grande. Il est 9 h. 1/2. Nous marchons au nord-est depuis une heure. La crête de l'Eikanàunàu est maintenant si étroite que les arbres ne s'y tiennent plus; ils se contentent de pousser en contre-bas, accordant ainsi, bien malgré eux, un peu de soleil et quelques échappées d'horizon à notre regard avide d'espace. Au fond de la vallée qui s'ouvre à notre gauche, nos guides nous désignent un torrent: c'est la Veïda. Ardente et joyeuse, elle bondit au fond de sa gorge et nous envoie son murmure lointain.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 16 et 23 juin et la carte p. 294



A 10 heures, nous débouchons sur le plateau qui commande l'Eikanâunâu et plusieurs autres crêtes. C'est ici le nœud d'un système de montagnes assez important. Son point culminant, où nous sommes assis, ne doit pas être inférieur à 1500 mètres; mais, en regard de la formidable rangée de cimes qui serrent leurs lignes devant nous, notre sommet a tout au plus la valeur d'un fortin en avant d'une place de guerre. Nous n'en avons pas fini avec l'escalade.

.·.

Un quart d'heure de repos avec addition d'une tartine de confiture et d'un bâton de chocolat, nous prépare aux tribulations prochaines. Pendant ce temps, une légère éclaircie transparaît entre les arbres et nous invite à regarder dans la direction du sud-ouest. Il doit y avoir par là quelque chose d'intéressant, mais nous ne voyons rien. Encore trop de végétation.

Nous nous hissons alors sur un vieux tronc d'arbre et du sommet nous avons la joie d'apercevoir la mer, Rabao, la région marécageuse des bouches du St-Joseph, toute cette contrée bien connue, qui a pour nous le charme d'une seconde patrie. Nous avons adressé de là-haut à notre archevêque vénéré notre filiale salutation, puis nous avons pris la descente. Descendre et remonter, c'est ici toute l'existence.

.·.

Nous glissons maintenant sur le flanc d'une montagne presque perpendiculaire. Par exemple, si cela devait durer quelque peu, il serait prudent de ne pas y aller tout seul, d'autant plus que les rochers, perpétuellement lavés par les sources, sont terriblement glissants.

Le brave Olaba, la perle d'Uni-Uni et le modèle des guides, vient à mon secours, tandis qu'Abinda, le grand chef, à quelques pas en avant, tient le bras du P. Victor. Ces vaillants fils de la montagne sont, en de pareils passages, absolument admirables; leur sang-froid ne s'étonne de rien, leur pied souple et nerveux s'accroche aux moindres saillies du roc, saisit comme une main les moindres lianes, se cramponne et tient ferme un peu partout. La descente verticale de cette terrible paroi nous prend trois quarts d'heure.

NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*). — TORRENT DANS LES MONTAGNES DE L'UNI-UNI; d'après un dessin du R. P. JULLIEN.

Nous sommes arrivés au fond d'un gouffre de verdure, vraie prison de pierre et de mousses, dont les murs, suintant l'humidité, alimentent goutte à goutte un obscur ruisseau tributaire de la Veïda. Les arbres disparaissent sous leur gaîne de mousse, exquise dentelle végétale que leur mère trop riche leur donne sans compter. Pauvres serres d'Europe! vous pourrez avoir de belles vitres; mais vous n'étalerez jamais que votre indigence à côté de ce luxe inouï. C'est peut-être ici le paradis des arbres; en tout cas, ce n'est pas le séjour des hommes. Il nous faut de l'air et du soleil, sortons au plus vite de ce puits où nous étouffons.

Nous voici à l'orifice... mais c'est pour redescendre dans un autre abîme non moins effrayant et plus profond. Notre marche commence à tenir du cauchemar. Allons-y tout de même. Encore une descente, et nous débouchons au bord d'un grand torrent qui d'un élan superbe, jette tout un fleuve en cascade dans un chaos de rochers. C'est encore la Veïda.

.·.

Il est midi. Décidément l'heure de l'*Angelus* nous est propice: elle nous apporte, avec la prière, deux autres bienfaits, le repos et la beauté. La nature ici est la grandeur même... elle fait planer la sombre majesté des Alpes sur la féerie végétale des tropiques. Au-dessus de l'abîme où gronde la Veïda, les cimes prochaines semblent suspendues... Il n'y a que les aigles et les prophètes pour respirer à l'air dans cette combe formidable, où tout conspire à écraser l'homme. *Terribilis est locus iste!...* Dieu lui-même semble avoir marqué ce lieu pour l'adoration: une arche gothique s'ouvre au flanc de la montagne, portail cyclopéen d'une crypte, dont jamais pèlerin n'a franchi le seuil. Un anachorète serait là à merveille: sa prière donnerait un sens aux rumeurs de l'abîme et en ferait un hymne sans

fin. Quant à nous, missionnaires, notre vocation ne nous permet pas un long séjour dans les Thébaïdes ; nous les saluons et... nous passons.

Après une légère réfection, la marche est reprise dans la direction nord-est. Une première ascension perpendiculaire épuise le peu de forces que notre maigre repas vient de nous donner. A vrai dire, il faudrait autre chose que des tartines de confiture pour suffire à une pareille gymnastique. Tout de même, après une demi-heure de lutte acharnée contre les roches glissantes et les lianes inextricables, une nouvelle enceinte est prise d'assaut.., Rappelez-vous que c'est la quatrième. Et, sans nous laisser respirer, les sauvages d'Uni-d'Uni nous entraînent sur le revers de cette muraille dont les deux faces sont également abruptes.

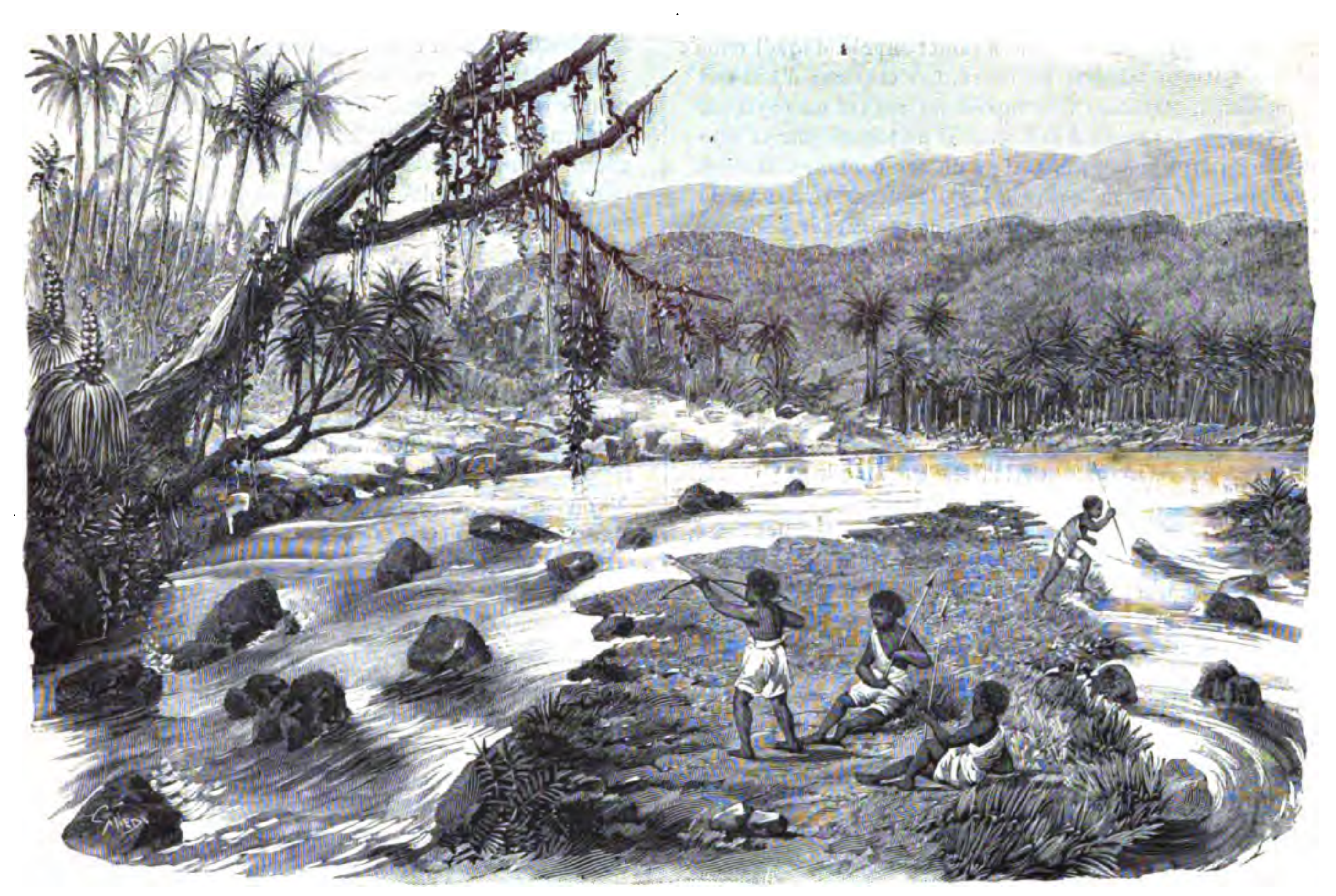
On dévale ainsi dans la nuit de la forêt, dégringolant à l'aveuglette de roche en liane et de liane en roche, heureux de rencontrer un point d'appui qui permette de reprendre ses sens dans ce voyage par trop vertical.

Au pied de la paroi, nouveau torrent péniblement franchi sur une passerelle par trop rudimentaire (*voir la grav.* p. 313) : un tronc d'arbre jeté en travers établit la communication entre les deux rives.

Ce mauvais pas franchi, nouvelle escalade.

∴

Les Uni-Uni sont de vrais chamois... Quant à ma pauvre



NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*). — UNE RIVIÈRE DU PAYS DES UNI-UNI ; d'après un dessin du R. P. JULLIEN, missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun (voir p. 321).

carcasse, je me demande comment elle obéit encore à cette course endiablée. Evidemment, à continuer de ce train, je n'en ai pas pour longtemps. Je m'en vais chancelant comme un vieillard, et la sueur qui m'inonde commence à se glacer sur moi. Le froid de la forêt m'envahit. Si je n'obtiens pas sans retard une réaction énergique, il n'y a plus qu'à s'étendre là et à rendre son âme à Dieu.

Je fais signe à mes hommes, Roro, Miria-Pinu et Tohoro-Hau, les seuls qui mesurent encore leurs enjambées à ma faiblesse :

« — Donnez-moi mon sac, leur dis-je, je vais changer de linge et me mettre au sec. »

L'opération rapidement menée et accentuée d'un bon coup de chartreuse, me ranima. Une demi-heure plus tard, je rejoignais la caravane tout entière au repos sur la crête d'un col escarpé.

« — Ça ne va donc pas? me dit le P. Victor.

« — Non, ça ne va guère, et faute de lest. Votre chocolat et vos confitures se volatilisent en quelques minutes au milieu des exercices d'acrobate que nous impose ce chien de pays. Nous allons attaquer vigoureusement une *tiné* de viande et nous coucherons ici. »

∴

Ainsi dit, ainsi fait. Pour la première fois depuis le départ de Vanuamae, nous nous donnons le luxe d'un repas

digne d'honnêtes gens. Encore fut-il assez incomplet, vu que, pour rafraîchir notre gorge desséchée, il ne se trouva pas ombre de liquide : le vin était resté à Port-Léon, et l'eau coulait abondante... à 600 mètres plus bas.

Il était 3 heures quand nous dîmes notre *Benedicite*, avec la ferme résolution de prolonger notre repos jusqu'au lendemain matin. Hélas! incorrigibles nomades que nous sommes! Un quart d'heure après, sous l'influence d'une heureuse digestion et de notre vigueur restaurée, nous cédions à l'appel pressant de nos guides impatients de regagner leurs villages :

« — Bubuni est là, disaient-ils, là, là! » en montrant un point idéal dans l'océan des feuilles.

Toutefois, avant de repartir, nous notâmes le nom et l'altitude approximative du sommet auprès duquel nous avions fait une halte si salutaire. Les sauvages d'Uni-Uni le nomment Manaku ; il s'impose au regard du voyageur qui traverse les régions de Pokao et de Kapatsi par la hardiesse de ses lignes et la netteté de ses contours. Il n'est certainement pas inférieur à 1.800 mètres. Tout près du col où nous étions assis et, comme pour le garder, se dresse un géant de la forêt, robuste et élancé comme un pilier de cathédrale. La voûte qu'il porte se déploie là haut à 60 mètres au-dessus de nous, profonde et sonore sous le vent qui monte de la mer, comme les nefs de pierre qu'emplit la voix des grandes orgues.

∴

La marche est reprise sur le flanc nord de la montagne. Le sentier s'accuse par la trace des sauvages imprimée dans la boue visqueuse, sur les monceaux de feuilles tombées, le long des troncs d'arbres couchés qu'il faut sans cesse escalader et parcourir. Les Canaques trottent là-dessus avec une aisance qui contraste avec mon inquiète et titubante démarche (*Voir la gravure p.* 313).

Après bien des montées et des descentes qui nous portent toujours vers le nord-est, à travers des obstacles sans cesse renaissants, voici venir une première récompense. Elle nous arrive sous la forme d'un homme barbu, chargé d'un superbe faix de cannes à sucre. C'est le frère d'Olaba qui, des villages d'Uni-Uni, vient au devant de nous pour nous souhaiter la bienvenue. Oh! le brave sauvage! Comme sa rude poignée de main nous fait plaisir, et comme nous bénissons l'humanité, la pauvre humanité *canaque*, hélas! si méprisée, en voyant ce brave homme prendre sur ses épaules, de lui-même et joyeusement, les sacs de trois de nos porteurs fatigués. Voilà un homme qui comprendra bien vite l'Evangile du Bon Samaritain.

Encore un coup de collier, une montée d'une heure en droite ligne et, sur un nouveau col, couvert d'arbres magnifiques, la caravane se serre pour la dernière halte de nuit.

Demain, avant que le soleil soit au zénith, nous serons à Uni-Uni.

∴

Tandis que nos hommes de Pokao se répandent sur la crête, taillant de-ci de-là avec leurs grands couteaux les branchages touffus qui doivent leur servir et de toiture et de matelas, ramassant du bois à brûler pour notre cuisine du soir, voici que, des pentes noyées d'ombre qui s'enfoncent vers le nord-est, émergent des figures nouvelles étrangères à la caravane. Ce sont des femmes chargées d'énormes filets pleins de légumes, et portant à califourchon de gentils bébés aux grands yeux étonnés. Première et touchante députation des mystérieux villages de l'Uni-Uni.

Nos visiteuses ont bientôt fait de déposer au centre du groupe leur rustique fardeau, et les voilà tout entières à la joie de rencontrer des gens d'au delà des monts, des parents inconnus, dont on parlait depuis longtemps et dont les villages sont si loin... On s'interroge, on se nomme : les noms révèlent à plus d'un de charmants cousinages:

« — Boë, dit celle-ci, ton grand-père était de mon village et sa sœur fut mon arrière-grand-mère. »

On cause ainsi pendant une demi-heure. Puis ces étonnantes créatures, nous disant au revoir, descendent sans flambeaux dans la nuit horrible de la forêt vierge, regagnant, à travers les débris amoncelés, le village d'où elles sont venues. Sans doute, au bercement de cette course fantastique, les bébés feront leur premier somme.

∴

Les groupes, ce soir, sont silencieux. Autour des feux de bivouac peu de conversations et pas de chants. Tous les hommes sont envahis par une sorte d'inquiétude vague, au voisinage de ces vallées mystérieuses où il faudra descendre demain. La crainte de l'inconnu et de tous les monstres que l'imagination y suscite, les tient visiblement.

Voici que deux chefs de Vanuamaë et le chef d'Abo s'avancent vers nous.

Naïmé Poé prend la parole :

« — *Pé Bitoro* (Père Victor), dit-il, as-tu beaucoup de *pierres* pour ton fusil? (ce sont des balles qu'il veut dire).

« — Certainement, mais pourquoi demandes-tu cela ?

« — Eh bien, dit-il en baissant la voix,... nous avons peur... Tu sais, les *Uni-Uni* sont méchants... peut-être qu'ils nous tueront.

« — Par exemple!... et qu'est-ce qui vous rend tout d'un coup si poltrons? Ne voyez-vous pas au contraire que les Uni-Uni sont très bons, peut-être meilleurs que vous? Voyez nos guides, et le frère d'Olaba qui nous a apporté ces belles cannes à sucre, et les braves femmes qui sont venues ici, la nuit, tout exprès pour vous, chargées de patates... Ne faites donc pas les imbéciles... Demain nous coucherons à Bubuni où l'on vous fera une réception splendide.

« — Mais, *Pé Bitoro*, ce ne sont pas les gens de Bubuni que nous craignons; ceux-là, nous les connaissons, mais les sauvages des grandes montagnes... Ce sont de vrais sangliers. Chaï! *Pé Bitoro*, ils tueront nos femmes!... *Pé Bitoro*, reste toujours avec nous; ne t'éloigne pas pour chasser et, si quelqu'un fait mine d'approcher... *poum*! descends-le.

« — C'est cela, mes amis, gare aux *sangliers* de la montagne! S'ils viennent, *ho! poum, poum, poum!!!* ils sauront ce que c'est qu'un fusil. Maintenant allez vous étendre sur les *claies*, et laissez-nous dormir. »

∴



Le samedi 25 juillet, dès cinq heures et demie, nous sommes éveillés. Comme l'eau est très loin, — à trois quarts d'heure plus bas — nous renonçons à faire du café. Le reste du bouillon d'hier au soir, additionné de quelque patates grillées, nous sera un déjeuner suffisant.

A sept heures et demie, nos prières achevées, nos sacs ficelés et bouclés, la caravane s'engouffre dans le puits de verdure qui s'ouvre dans le versant Nord-Est. Les obstacles de toute sorte, troncs immenses écroulés, lianes furieusement tordues et emmêlées, monceaux de débris mangés de moisissure et fleuris de champignons monstres, tout cela se succède, se superpose en un fouillis déconcertant et superbe. Nos Uni-Uni glissent à travers tout cela comme à la surface d'un tapis de mousse.

Olaba, mon fidèle compagnon, prend une conque marine qu'il a achetée à Pokao, et se met à souffler dedans de toute la force de ses poumons. Des notes sourdes, puissantes et monotones, résonnent au loin, prolongées par des échos inconnus. C'est le signal de notre approche. Les montagnards attendent, depuis plusieurs jours, cet appel étrange qui leur annonce l'arrivée des Blancs... de ces blancs qu'ils n'ont jamais vus.

Nous arrivons sur le bord d'un cours d'eau, et voici qu'une troupe de guerriers, armés de lances, accompagnés de jeunes enfants, se présente sur la rive opposée, traverse la rivière (*Voir la gravure*, p. 319) et vient à nous. Ils sont bien là une cinquantaine, le visage épanoui et la main tendue... Toute la poésie de la jeunesse et de l'âpre vie des montagnes rayonne sur leurs traits. C'est la première rencontre de deux races d'hommes séparées jusqu'ici par les formidables barrières que nous venons de franchir.

Une émotion douce et forte nous saisit, une sorte de sentiment fraternel pour ces pauvres enfants des forêts inaccessibles. Quelque chose nous dit qu'un jour nous serons leurs Pères et que notre sacerdoce ici même deviendra fécond. Eux aussi, les braves enfants, comprennent que cette matinée ne ressemble à aucune autre, et qu'un rayon nouveau a lui dans les profondeurs de leur retraite. Ils entonnent un chant de guerre qui, en notre honneur, devient un hymne d'amitié et de triomphe. Jamais, en Nouvelle-Guinée, nous n'avions entendu pareille musique, vivante et martiale, ardente de rhythme et fougueuse d'accent. Cela n'avait rien de commun avec les insignifiantes ritournelles des tribus de la côte. Et dire que ce même peuple est l'inventeur de ces *chorals* mélancoliques, d'une tonalité si étrange, que nous avions entendus pendant nos haltes de nuit. Ce peuple est donc remué, lui aussi, par les sentiments profonds qui tour à tour nous oppriment et nous dilatent. Il a une âme, fière, passionnée peut-être, et sait exprimer ses émotions intimes. Voilà qui est de bon augure pour la victoire prochaine du christianisme au milieu de ces tribus nouvelles.

∴

Notre surprise fut au comble lorsque, parvenus dans une sorte de clairière, nous trouvâmes les vieillards, les chefs, venus, eux aussi, à notre rencontre. C'était d'abord le vieux Mâka, père d'Abicida, l'un des patriarches de la tribu, escorté de plusieurs barbes vénérables. A leur suite les femmes arrivaient, portant de nouveaux filets gonflés de légumes et de fruits.

Tout était préparé pour un repas de bienvenue et, comme vous le voyez, l'hospitalité biblique se retrouvait au cœur de ces montagnes, dans sa délicate simplicité. Quand elles eurent déposé leurs filets et dressé en pyramide leur charge de légumes cuits, les femmes se retirèrent à l'écart au pied d'un arbre, tandis que les jeunes gens s'empressaient de nous servir. Mâka, tout heureux de retrouver le P. Victor qu'il avait vu, deux lunes plus tôt, lors de son voyage à Vanuamaë, lui frappait amicalement sur l'épaule. Il paraissait fier d'avoir invité les missionnaires à visiter son pays et heureux de leur en faire les honneurs.

Après que nous eûmes mangé les patates grillées et les bananes de la montagne, la pipe canaque circula de bouche en bouche, témoignant à sa manière, par des flots de joyeuse fumée, de la chaude fraternité qui unissait tous les cœurs.

Nous avons passé là, dans les douceurs de la première rencontre, une grande heure, sans doute une des plus belles de notre vie.

(A suivre.)

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Étrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Une retraite héroïque. — L'hospitalité des villageois d'Ho-tchyen-po. — Un corps de garde de soldats coréens. — La prudence du serpent. — Audience mandarinale.

Je donnai le signal du départ. Mais si je me résignais à la retraite, je ne voulais à aucun prix d'une déroute. Je fis un triage de mes effets, ne prenant que le strict nécessaire, calice, missel, saintes huiles, etc., indispensables pour l'administration des sacrements et j'ordonnai de sacrifier tout ce qui aurait surchargé mes pauvres chrétiens et retardé leur marche : livres, selle, malle, linge et couvertures.

Restait encore une bouteille de vin de messe, qu'on ne pouvait pas emporter facilement. J'en bus une gorgée et fis circuler le reste dans les rangs les plus proches en mémoire d'un de nos martyrs qui eut la même précaution avant de marcher au supplice.

Cependant le catéchiste me pressait de me hâter :

« — Nous sommes au fond d'un entonnoir. Père, venez vite ; ils vont nous cerner. »

Prenant en pitié son émoi, malgré mes brodequins à demi lacés, je sors dans la cour et gravis les flancs abrupts de la montagne avec l'âpre satisfaction du capitaine qui, dans un naufrage, quitte le dernier le pont de son navire.

Dans la crainte que notre colonne compacte n'attirât l'attention de l'ennemi, nous nous disséminâmes par tous les sentiers de la montagne. Notre objectif était Hotchyen-po, où se trouvent quatre maisons de chrétiens et, une heure

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2 9, 16 23, et 30 juin et les cartes, pages 191 et 225.

et demie plus loin, un poste de 200 soldats chinois sous les ordres d'un mandarin chinois.

∴

Arrivés au sommet, nous nous arrêtâmes à l'abri d'énormes rochers pour souffler et juger de la situation. Devant nous s'étendaient de vastes plaines, coupées au loin par de hautes cîmes isolées. Derrière nous aucun brigand n'était encore en vue; mais, dans toutes les directions, on apercevait de petits groupes de fuyards.

Nous les hélâmes pour les rallier. Parmi eux je rencontrai de pauvres femmes qui cheminaient péniblement, les pieds nus et ensanglantés par les broussailles, un lourd paquet sur la tête; d'autres portaient leurs bébés sur le dos à la coréenne; les vieillards et les enfants clopinaient tant bien que mal.

Tout ce monde-là, oubliant l'angoisse du moment, l'incertitude du lendemain et ses propres misères, s'apitoyait sur mon sort. Pas une récrimination, pas un murmure, pas un soupir. Les seules larmes qui furent versées en ce jour, le furent par... moi; mais c'étaient des larmes d'admiration.

∴

Des hauteurs qui dominent Sédan, le roi Guillaume, voyant passer nos escadrons de cuirassiers qui s'élançaient intrépidement au-devant de la mitraille, ne put retenir un cri d'éloge: « Oh! les braves gens! »

Moi aussi, en présence de tant de calme, de patience et de générosité dans le sacrifice, je répétai l'hommage du vainqueur à nos soldats malheureux: « Oh! les braves gens! » Dieu aime les présents qu'on lui offre sans lésiner et avec joie : aujourd'hui Il doit être content de nous!

En vérité, il ne manquait qu'une mort ou deux pour ajouter une belle page à l'histoire de l'Eglise de Corée, déjà illustrée par tant d'exploits. Hélas! le divin Maître se contenta pour cette fois de notre bonne volonté. Lorsque j'y réfléchis, je ne peux me défendre d'un certain regret : nous étions tous si bien préparés, nous serions entrés au ciel droit comme un boulet de canon. Enfin, espérons que l'occasion se représentera.....

∴

Voyant que nous n'étions pas talonnés de trop près et qu'au contraire ma présence pouvait être utile pour préparer les voies en m'abouchant avec les autorités, je pris la tête de la colonne. Pour éviter des explications qui eussent dégénéré en complications, nous traversâmes au pas gymnastique le village païen de Sàsyoùhpei.

Enfin, à la pâle lueur des étoiles et de la nouvelle lune, nous escaladâmes une montagne abrupte — une vraie montée du Calvaire — et nous aboutîmes au village de Hô-tchyenhpo, où notre arrivée nocturne souleva les bruyantes protestations de tous les chiens du quartier; mais heureusement les habitants ne s'aperçurent pas de ma présence.

Mes compagnons eurent la bonne idée de me loger chez un chrétien, dont la maison, située un peu à l'écart et adossée à la colline, me mettait, au moins d'un côté, à l'abri des indiscrétions. Plusieurs personnes demeurèrent avec moi, le reste se distribua chez les autres chrétiens et chez quelques païens parents ou amis.

L'avant-garde arriva sur les 7 heures, et on finit par nous trouver à souper ; mais il nous fut impossible de fermer l'œil : les aboiements, annonçant l'arrivée successive des pauvres traînards, se prolongèrent jusqu'au milieu de la nuit et la pensée de sentir nos frères en route à pareille heure et dans un pareil pays ne laissait pas de nous causer un cuisant souci qui chassait tout sommeil.

∴

Le lendemain, grand émoi dans la localité quand on apprit que les voyageurs attardés de la veille n'étaient autres que les chrétiens en fuite avec leur pasteur. Il faut dire que ces gens-là ne sont pas la fine fleur des pois et que leurs sentiments à mon égard laissaient un peu à désirer, témoin cette parole de l'un d'eux : « Si le Père vien dans notre village, nous le tuerons. »

Aussi, connaissant les dispositions malveillantes de la population, mes guides n'avaient pas consenti de très bonne grâce à me conduire là ; mais ils n'avaient pas mieux à m'offrir et là, du moins, je pourrais invoquer l'appui du mandarin.

∴

Avant donc de laisser aux habitants le temps de revenir de leur surprise et d'ourdir quelque complot, je quittai le village, et je me rendis de bonne heure au prétoire, à cinq lis (2 kil. et demi) du fleuve Touman et à cent lis (40 kil.) de Hoiryeng.



Une maison du village d'Ho-tchyen-hpo.

Voilà les grandes murailles de briques grises du mandarinat, surmontées de drapeaux et entourées du baraquement de la troupe; des chevaux tout sellés hennissent devant la porte ; des soldats avec leurs grands plastrons jaunes, ornées d'hiéroglyphes, fument tranquillement la pipe.

∴

Comment cela va-t-il se passer?

Si j'étais venu l'après-midi en équipage avec un valet



pour présenter ma carte, j'aurais été cérémonieusement introduit dans l'appartement du mandarin et tout le monde aurait dit : « C'est un grand homme d'Occident! »

Sans doute, mais il s'agit bien d'étiquette pour le moment Mes cartes de visite sont Dieu sait où, je n'ai pas de cheval, ma selle est entre les mains des brigands, mes vêtement attestent que les épines qui faisaient la haie sur la route n'observaient pas très bien l'alignement sur mon passage.

N'importe, j'avance toujours. On nous a aperçus : les curieux sortent de partout, vêtus de leurs beaux habits de fête, et se chuchottent à l'oreille; les soldats approchent et tout le monde nous entoure, y compris les marmitons graisseux.

Beaucoup de curiosité, d'empressement, de familiarité, mais pas jusqu'à l'importunité outrée, ni au manque de respect absolu.

Les questions se pressent de tout côté sans attendre toujours la réponse; d'ailleurs, pour m'assurer de leurs dispositions à mon égard, je feins de ne pas comprendre, quoique je saisisse quelques petites phrases par ci par là.

« Parlez-vous chinois? — Quelle est votre précieuse patrie? — Il ne comprend pas. — Connaissez-vous ce caractère (On me l'écrit du bout du doigt dans le creux de la main) — Son habit n'est pas en coton, c'est en drap; c'est doublé, ça doit être chaud. — Et ce cache-nez, comme c'est épais! Tâte-moi donc ça, c'est de la vraie laine de mouton. — Vois donc ces souliers, c'est solide, ça, hein! — Et son chapeau! — Mais ce n'est pas un chapeau. — Ah! c'est une calotte; je n'en ai jamais vu comme cela (c'était un béret pyrénéen). — Et cette barbe, il n'y a que les Européens à avoir du poil comme cela; il ne doit pas avoir froid, etc., etc. »

Et joignant constamment le geste à la parole, on me palpa sur toutes les coutures sans que je crusse prudent de protester trop haut : le succès de notre cause dépendait de la sympathie que nous allions inspirer.

∴

Enfin un interprète arrive; c'est un Chinois parlant le coréen, mais un coréen flandreux, comme je n'en ai pas encore entendu. Bref, je réponds de mon mieux à ses questions :

« — Je suis Français; je suis missionnaire catholique, je suis venu ici depuis quelques jours, je repartirai prochainement; je suis en Corée depuis quatre ans; j'ai plusieurs maisons : une à Séoul, une à Tchémoulhpo, une à Fousan et enfin une à Ouensan où je réside habituellement. »

Les maisons de notre Société appartiennent à mes confrères autant qu'à moi; mais mes interlocuteurs ne firent pas ce raisonnement et, à partir de ce moment, je fus l'objet d'une respectueuse admiration.

Néanmoins il n'était pas naturel qu'un propriétaire de tant d'immeubles voyageât dans un accoutrement pareil : il devait y avoir une histoire là-dessus. Dans ce cas, voilà le repos du mandarin et des soldats compromis : adieu les « beuveries » et les parties d'opium! Il va falloir se mettre en campagne... à moins qu'on n'éconduise cet Européen gênant, en lui disant que le mandarin n'est pas là.

∴

Mon bon ange m'avertit du danger et je répondis avec la prudence du serpent, ce qui est d'ailleurs tout à fait oriental.

Le dialogue continua en ces termes :

« — Pourquoi êtes-vous venu ici aujourd'hui?

« — Pour voir le mandarin.

« — J'entends; mais qu'avez-vous à lui dire?

« — Oh! rien. J'ai appris que c'est un homme d'un mérite distingué et, comme je passais dans le voisinage, j'ai tenu à le saluer. Voilà tout!

« — Oh! alors, c'est différent. Veuillez entrer dans l'*antichambre*. Je vais vous annoncer. »

∴

L'antichambre, c'était... le corps de garde. Une âcre vapeur de tabac, de bâtonnets odoriférants, de buffleterie, de bottes avec quelque chose de fade rappelant assez bien l'odeur du soldat prussien, me saisit aux narines et à la gorge, tandis qu'une buée épaisse se déposait sur mes lunettes et je me trouvai un instant aveuglé et suffoqué; mais cela ne dura pas.

Ces bonnes gens ont remarqué mon malaise; ils m'offrent coup sur coup plusieurs tasses de thé brûlant qui me réconfortent.

Et puis, pour achever de me remettre, une voix fluette sort des rangs et un jeune homme d'une vingtaine d'années me dit :

« — *Do you speak english?* » (Parlez-vous anglais?)

C'est trop de bonheur. Perdu dans un pays de loups et entendre parler anglais, même du *pidjin english* (jargon anglais), c'est presque se retrouver en Europe et entendre sa langue maternelle. Ce jeune homme est un Changhayais, secrétaire du mandarin; il connaît les Européens et avoue leur supériorité. A partir de ce moment, il me prend sous sa protection et je dois déclarer que son assistance m'a été précieuse dans la suite.

Le mandarin a achevé son déjeûner, on m'introduit dans son appartement.

∴

J'ai déjà visité des intérieurs chinois, mais dans les pays tropicaux où les constructions sont légères et où il n'existe aucun appareil de chauffage. Ici c'est bien différent : la bâtisse est solide, comme en Mandchourie. La salle est vaste et haute, éclairée par des vitres; les sièges consistent en de lourds fauteuils massifs; tout un côté de la pièce est occupé par le *kang*, espèce de lit spacieux en maçonnerie, intérieurement sillonné de canaux sinueux par où circule la chaleur et s'échappe la fumée du foyer.

La chambre est pavée; au milieu se dresse une petite table en bois blanc garnie de briques formant réchaud. Chacun approche tour à tour des charbons ardents pour s'y réchauffer les mains, le *boy* y dépose sa théière et des fumeurs y allument leurs *filibus*, longues feuilles de papier roulé servant à entretenir le feu de leurs pipes.

Les murs sont décorés de cartes de visite, d'éventails et

de sentences chinoises qui célèbrent le printemps, l'automne, les monts et les bois, les clairs ruisseaux et l'azur des nuages. Je remarque aussi une minuscule carte de Corée orientée à la chinoise, c'est-à-dire le Sud en haut de la page, et un sabre colossal avec cette inscription : *la grande félicité du dragon vert*.

∴

Mon inspection à peine terminée, le mandarin entre.

C'est un petit bonhomme à la figure commune, mais où brille un œil vif et intelligent. Il a 37 ans et j'en suis fort aise, car je me trouve son aîné. C'est une supériorité comme une autre. En Chine, où l'on respecte les vieillards, il n'est pas mauvais d'avoir un certain âge, qu'on soit consul ou missionnaire. Du reste, mon mandarin le reconnaît aussitôt de bonne grâce : il m'appelle son « frère aîné » et me traite en conséquence.

Après plusieurs questions de politesse relatives à mon nom, ma patrie, etc., il s'informe d'où je viens et si j'ai fait bon voyage. Je lui réponds que mon voyage a été excellent jusqu'à hier et je profite de l'occasion pour lui narrer les événements de la veille.

« Je suis désolé de troubler le repos du nouvel an ; mais il y va de l'ordre public et de la sûreté de plusieurs familles. Je le prie de faire arrêter les coupables et de nous rendre justice. »

Il prend connaissance de mon passeport coréen, me fait servir du thé et des biscuits anglais, *made in Germany* (faits en Allemagne), et s'efforce de me rassurer.

« — Ne craignez pas, me dit-il ; je suis là avec mes hommes : nul n'osera vous attaquer.

« — Oh ! je ne crains pas pour moi. Le corps ne meurt qu'une fois ; quant à l'âme, elle est immortelle, et puis j'espère bien aller en paradis. Mais c'est pour mes chrétiens que j'implore votre protection.

« — Sous ce rapport, soyez sans inquiétude ; je vais envoyer *un* soldat, et tout s'arrangera.

« — Sans doute je connais la valeur de vos braves et la lâcheté de nos assaillants : mais ne vous y fiez pas ; je crois que vous feriez bien d'envoyer une troupe plus nombreuse.

« — Oh ! reprit-il en souriant, vous ne connaissez pas les Coréens : ce sont des tigres devant de faibles femmes et des enfants sans armes ; mais, en présence d'un seul de mes soldats, ils fuient comme des lièvres. »

Nous nous quittons très amicalement, avec la promesse de nous revoir.

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme la comtesse de Maumigny, diocèse de Nevers .... 10 »
Anonyme de Lyon .... 2 »
Mme sœur M. Caroline, du diocèse de Nancy .... 15 »
Mme de Mauraige, Châlons .... 25 »
Anonyme de Lyon .... 6 »
Anonyme du diocèse de Poitiers .... 50 »
M. Nicolas Henry, diocèse de Strasbourg 8 75

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Guego, Laos).
Un prêtre du diocèse de Grenoble .... 100 »
Anonyme de Revest-des-Brousses, diocèse de Digne .... 10 »
M. l'abbé Chaumet, du diocèse d'Autun .... 10 »
Anonyme du diocèse de Nancy .... 20 »
M. l'abbé Pradère, du diocèse de Toulouse .... 10 »
Une Enfant de Marie, Paris, en l'honneur de saint Joseph .... 5 »
L.-A.-C. diocèse de Chartres .... 50 »
M. Louis Ignaes, du diocèse de Cambrai .... 25 »
Anonyme de Reims, demande de prières 6 80
M. Fabre, Saint-Paul, Oregon (E.-U.) .... 13 »

Pour une mission nécessiteuse. (Mgr Simon, vic. apost. du Fleuve Orange).
M. Louis Ignaes, du diocèse de Cambrai .... 25 »

Pour une mission nécessiteuse (M. Allys).
M. Louis Ignaes, du diocèse de Cambrai .... 25 »

Pour une mission nécessiteuse (R. P. Severino Cunène)
M. Louis Ignaes, du diocèse de Cambrai .... 25 »

Pour l'orphelinat des Pères Salésiens, à Nazareth.
M. l'abbé Vincent, diocèse de Nancy .... 10 »

Au R. P. Dominique Chaurand, à Ismidt (Nicomédie).
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, Montpellier, demande de prières .... 10 »

Au R. P. Supérieur des Capucins, à Trébizonde.
Pain de saint Antoine, Bulle, diocèse de Lausanne .... 50 »

Au R. P. Supérieur des Capucins, à Smyrne.
Pain de saint Antoine, Bulle, diocèse de Lausanne .... 50 »

Pour médailles de la Sainte Vierge (au même).
Anonyme de Lyon 2 50

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.
Mme Beccard, du diocèse de Meaux, demande de prières .... 5 »
D. S., Gand .... 10 »

A Mgr Charmetant, pour les Arméniens.
M. l'abbé Corman, du diocèse de Liège .... 5 »

A M. Louvet, pour l'œuvre des sourds-muets de Laithieu (Cochinchine occ.).
Anonyme de Paris .... 10 »
M. E., diocèse de Rennes, demande de prières pour une intention particulière .... 100 »

A M. Grandpierre, Kouang-tong, pour une fondation.
Mme veuve Vauquelin, Paris .... 100 »

Au R. P. Van Dosselaere, pour la mission de Pei-Hien (Kiang-Nan).
A la mémoire de M. Debray, du diocèse de Rouen .... 10 »

Au R. P. Doré, Kiang-Nan.
M. l'abbé Corman, du diocèse de Liège .... 5 »

A sœur Faure, îles Tchou-Chan (Tché-Kiang).
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, Montpellier, demande de prières .... 10 »

A M. Oscar Chapelain, missionnaire en Corée.
L. A. C., diocèse de Chartres .... 50 »

Pour rachat et baptême de deux petits garçons sous les noms de Louis-Marie-Joseph et Thomas-François et une petite fille sous les noms de Marie-Clemence (R. P. Moreau, Haut-Zambèze).
Une enfant de Marie, diocèse de Tours, demande de prières .... 10 »

Pour les Religieuses Ursulines aux Montagnes Rocheuses.
Mlle Catherine Poulet, du diocèse d'Autun, demande de prières .... 5 »

Au R. P. Pénard, Saskatchevan.
A. P. M., Lyon .... 20 »
Anonyme de T., diocèse de Malines .... 100 »

A Mgr Grimes, Christchurch, Nouvelle-Zélande.
C. C., Grenoble .... 30 »

Au R. P. Pionnier, mariste, Nouvelles-Hébrides.
C. C., Grenoble .... 15 »

Au R. P. Cochet et au F. Fusselers, aux îles Ellice (Gilbert).
Une zélatrice des missionnaires d'Issoudun, du diocèse de Tours, demande de prières .... 10 »

A Mgr Vidal (Fidji).
Anonyme de Lyon, actions de grâces au B. Chanel .... 3 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



NOUVELLE-GUINÉE (*Océanie*). — QUELQUES TYPES D'INDIGÈNES; d'après une photographie du R. P. HARTZER, missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun (voir p. 329).

CORRESPONDANCE

SAINT-BONIFACE (Canada)

Chez les Sauteux du lac Winnipegosis.

C'est un récit bien touchant et bien intéressant que nous envoie le P. Geelen. Il nous initie aux mœurs de ces pauvres peuplades du Canada qui disparaissent de plus en plus devant la civilisation et dont le catholicisme éclaire et console les derniers jours.

LETTRE DU R. P. PH. GEELEN, OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE

Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Pine-Creek (Winnipegosis).

Tout le monde connaît, au moins de réputation Winnipeg. C'est la capitale du Manitoba, en dépit du nom affreux qu'elle porte, car en sauteux, le mot *Winnipeg* signifie « Trou de boue ».

A deux cents milles au nord-ouest de Winnipeg se trouve *Winnipegosis*, « le Fils du Trou de boue », (Winnipeg gosis), autrefois Mossy River, terminus d'une ligne de chemin de fer, où un train arrive tous les vendredis soir pour repartir le samedi matin. Les quelques maisons rassemblées en cet endroit forment ce que l'on appelle ici « la petite Ville ». Cette localité est bâtie sur les bords d'un grand lac auquel elle a donné son nom, le lac Winnipegosis.

Sur la rive occidentale du beau lac Winnipegosis et en deçà de la charmante rivière aux Epinettes, qui non loin de là mêle ses eaux paisibles aux vagues agitées du Grand Lac, se trouve une langue de terre, un terrain boisé, sur lequel croissent à l'envi épinettes, trembles et liards.

⁂

Si vous débarquez sur les bords du lac, une grande prairie s'offre tout d'abord à vos regards; mais la vue s'arrête bientôt au fourré sombre qui borde le bois. A l'aspect sauvage de ce lieu désert, on n'aurait pas de peine à croire que l'homme n'a jamais pénétré sur ces rivages et que, nouveau Robinson, on débarque sur une île déserte.

Mais cette illusion première se dissipe bientôt si

l'on considère un instant la forêt d'où s'élève çà et là une fumée légère, signe indubitable de la présence de l'homme.

Pénétrons donc sous bois à la recherche d'une habitation.

Le bruit que vous faites en cassant les branches pour vous frayer un passage, révèle votre approche, et l'aboiement furieux d'un chien vous indique la direction à prendre.

∴

Un sentier étroit à travers les arbustes vous conduit bientôt à une construction basse et de peu d'apparence. C'est la maison d'un sauvage.

L'habitant de ces contrées est hospitalier, et vous êtes chez lui comme chez vous; mais, en revanche, il sera chez vous comme chez lui, sans plus de cérémonies.

Vous êtes arrivé à l'habitation en question. Ce n'est pas là une demeure humaine! les animaux du Jardin des Plantes ou du jardin d'Acclimatation à Paris sont mieux logés. Figurez-vous une hutte plutôt qu'une maison, carrée, de 4 mètres de côté avec un mur de 2 mètres de haut, et un toit à double pente presque plat. Les murs sont faits en *logs*, c'est-à-dire en troncs d'arbres grossièrement équarris et placés les uns sur les autres. L'extrémité de ces *logs* est travaillée à la hache de façon qu'entre deux *logs* d'un mur, on puisse enchâsser le *log* d'un mur voisin comme dans une mortaise. On met de la boue entre les *logs* pour boucher les trous laissés entre les pièces de bois, en guise de ciment ou de plâtre : c'est ce qu'on appelle « bousiller ». Le toit est construit en troncs de jeunes trembles, placés les uns à côté des autres, puis bousillés et recouverts de foin.

Une porte basse, fermée par un verrou, un crochet ou un loquet de bois placé à l'intérieur et qu'on soulève de l'extérieur par un tenon également en bois, ou par une ficelle que l'on tire, donne accès dans la maison. La loge est éclairée par un chassis de peau chez les uns, de toile chez d'autres, enfin de verres à vitres chez les plus civilisés.

∴

Pénétrons maintenant dans la loge à la suite du sauvage qui vous fait les honneurs de son logis. Notre hôte vous montre le chemin en passant devant vous : ici c'est la politesse, et, comme en latin, on se nomme avant les autres. Faites comme votre hôte, baissez-vous, car, faute de cette précaution, votre chapeau, voire même votre visage, pourrait recevoir quelque dommage.

L'ameublement est des plus simples, et celui du plus pauvre Européen serait ici du luxe. Chez les métis, un ou deux malheureux grabats servent de lit; chez le sauvage, il est inutile de rechercher ce meuble : il n'en a pas besoin. Une peau ou une couverture étendue à terre, et dans laquelle il se roulera, lui suffira pour dormir profondément. A quoi bon des chaises? On est aussi bien assis par terre, sans crainte de faire de chutes. Une table serait du superflu ; aussi le sauvage s'en passe.

Mais alors, qu'y a-t-il donc?

Dans le coin opposé à la porte, est une cheminée formée de deux petits murs qui se rejoignent en arcade et se terminent par un tuyau conduisant la fumée à l'extérieur. Les bûches qu'on y brûle ont le double avantage de chauffer et d'éclairer la maison : le soir, on y voit alors comme en plein jour. Sur les murs sont fixés des images pieuses, des chapelets, croix ou autres objets religieux. Sur une poutre transversale sont placés les filets de pêche et les outils du sauvage, quand il en possède. La hache occupe un coin de la maison; dans un autre coin sont jetées les couvertures qui servent de literie. Enfin, un fusil est ordinairement appendu à la muraille.

∴

Le sauvage est là avec sa famille, sa femme, ses enfants, et, quand ils seront mariés, ils habiteront sous le même toit, en sorte que souvent la même hutte abrite plusieurs familles, et tous ces gens couchent pêle-mêle.

Nos jeunes gens sont mariés de bonne heure : 14 ans pour la femme, 16 ans pour l'homme ; aussi avons-nous dans la Réserve des vieillards qui partagent leur cabane avec leurs petits-fils de la troisième génération.

∴

Le sauvage, par nature, est paresseux : la nécessité seule le fait agir ; c'est pourquoi vous ne trouverez chez lui aucune provision. Il vit au jour le jour. Quand il est dans l'abondance, il mange toute la journée, et « prête » volontiers à ses amis ce qu'il possède, « à fonds perdus », car le sauvage emprunte toujours et ne rend jamais. Quand il n'aura plus rien pour nourrir sa famille, il prendra ses filets et ira à la pêche et, si la chance le sert mal, il jeûnera.

Bien rares sont ceux qui travaillent. Ceux-là se retirent du commerce des mortels, dans des endroits éloignés où ils sont certains que des voisins importuns ne viendront pas leur « emprunter » ; à cette condition seulement, ils peuvent vivre dans l'aisance et avoir des commodités que les autres ne connaissent pas.

Ne vous étonnez donc pas si la demeure du sauvage est pauvre et dénuée de tout. Ses vêtements sont



des guenilles, des loques repoussantes autant par la malpropreté que par la mauvaise odeur qui s'en dégage.

∴

La chevelure inculte qui lui tombe sur les épaules, semblable à une forêt vierge, protège et nourrit un certain nombre de parasites, qui changent parfois de domicile et vont rendre visite aux voisins.

La chevelure n'est pas seule à avoir des habitants, car la vermine s'étend au corps tout entier. Quand parfois quelqu'un de ces « mille pattes » dépasse les limites qui lui sont assignées, il est croqué sans pitié par son propriétaire, qui d'un coup de dent le fait passer de vie à trépas.

La raison de cette malpropreté, c'est que le sauvage n'a qu'un vêtement, qu'il conserve sur lui jour et nuit. Aussi, en quelque endroit que soit le sauvage, il n'est jamais « seul »! D'ailleurs, c'est chez lui une telle coutume de ne pas changer de vêtements que, lorsqu'il en reçoit un nouveau, il s'empresse de le mettre par-dessus le premier pour paraître plus propre, et il laisse pourrir sur lui le vêtement de dessous.

∴

Une autre raison de la pauvreté du sauvage, c'est sa prodigalité. Il faut qu'il donne et, pour le plus futile prétexte, il vous offrira un objet de prix, son gagne-pain même. C'est ainsi que l'un d'eux donnait un jour, pour un flacon de médecine, *son unique fusil*, au « médecin » sauvage qui le soignait, bien que celui-ci ne lui demandât rien.

Une femme, veuve depuis quelques jours, venait un jour à la mission, traînant une vache derrière elle :

« — Tiens, dit-elle au Père, je t'amène ma vache, et je te la donne pour que tu dises une messe pour mon « vieux ».

Comme bien vous pensez, le Père n'accepta pas un si fort *stipendium* : il prit la vache, mais lui en rendit la valeur. A quelque temps de là, la même veuve revint trouver le Père et lui dit :

« — Penses-tu que « mon vieux » est maintenant au ciel?

« — Je ne puis pas le savoir, répond le Père, Dieu seul le sait.

« — Eh bien, répond la femme, j'ai encore une vache, je vais te l'amener, et tu diras encore une messe pour « mon vieux ».

« — Garde ta vache, ma bonne Jeanne, et je dirai la messe pour ton mari. »

∴

Par exemple, lorsqu'ils ont besoin de quelque chose, ils savent bien venir le demander. Pour cela, ils *empruntent* et ils ont une manière de faire très ingénieuse à laquelle les nouveaux venus se laissent souvent prendre. C'est ainsi qu'un jour, un sauvage avait travaillé pour la Mission pendant quelques heures. Il vient trouver le Père et lui dit :

« — Ma besogne est terminée ; mais, quand je travaille pour l'église et le *Makatékwénéié* (la robe noire, le prêtre), je travaille pour rien... N'aurais-tu pas un sac de farine à me *prêter*? »

Un autre, qui avait précédemment fait un emprunt au missionnaire, se présente un jour :

« — Combien te dois-je, mon Père? Je vais te payer. »

Le Père fait le compte.

« — C'est bien, je t'apporterai cet argent après-demain. Ne pourrais-tu pas me prêter une piastre?

« — Apporte d'abord ce que tu me dois, et je te prêterai la piastre qu'il te faut. »

∴

Heureusement tout n'est pas vice chez le sauvage et, s'il n'a pas encore perdu toutes ses mauvaises habitudes, il est au moins dans la voie du progrès.

Le sauvage est naturellement religieux ; il respecte *kitchi manitou* (le grand Esprit, Dieu) et il redoute *matchi manitou* (le mauvais Esprit). Aussi l'église et les sacrements sont fréquentés et, le dimanche, notre petite chapelle regorge de monde. Un bon nombre de nos paroissiens font chaque mois la sainte Communion et tous sont avides des vérités de notre sainte religion. Le chemin de croix hebdomadaire est très bien suivi.

Nos sauvages craignent la mort et ses suites, et dès que quelque maladie se déclare, ils s'empressent de mettre ordre aux affaires de leur conscience. Une indisposition survient-elle la nuit, vite on envoie à la mission :

« — Mon père, tu connais bien l'*Jo* (Joseph).

« — Oui, eh bien!

« — Eh bien, il va mourir! »

On prend « le sac aux malades » et on va voir le patient ; mais il n'y a rien de grave, et une purgation remet bientôt « le moribond » sur pied. Cependant parfois il y a réellement danger, et on est heureux d'avoir interrompu son sommeil pour sauver une âme.

∴

Nos sauvages aiment à être enterrés avec les prières de l'Eglise et à l'ombre du sanctuaire.

Il y a trois mois, deux hommes venaient en toute hâte d'une Réserve voisine pour chercher le Père : la femme de l'un d'eux allait mourir. Le Père partit en traîneau à chiens et, après une journée de voyage dans la neige, il confessait et administrait la malade. Il était de retour à la mission deux jours après. Le

surlendemain, un traineau arrivait à la mission portant un cercueil : le mari et le père de la jeune femme amenaient la défunte par un froid de trente-cinq degrés : elle avait témoigné avant de mourir le désir d'être enterrée dans le cimetière, près de l'église de la mission.

INFORMATIONS DIVERSES

Cochinchine septentrionale (*Annam*). — M. Alexandre Allo, des Missions Etrangères de Paris, écrit de Ba-Binh à un de ses amis, M. Marchand, professeur au séminaire de Plouguernevel (Côtes-du-Nord) :

« Sur mes 600 catéchistes de l'année dernière, je suis occupé à en préparer 300 à 350 pour la confirmation. Mais ici, ce n'est point comme en France. Toute la durée de la préparation, soit au baptême, soit à la confirmation, c'est au missionnaire qu'incombe le soin de nourrir corporellement ceux qui doivent recevoir ces sacrements, et j'ai bien besoin de ressources.

« Mes paroissiens m'ayant manifesté à plusieurs reprises le désir d'assister au Salut du Saint-Sacrement de temps en temps, malgré la pauvreté de leur chapelle, je me décidai à écrire en France à une personne charitable, qui déjà m'a fait cadeau d'un ornement blanc. La demande était considérable; aussi, bien que j'eusse mis saint Antoine de Padoue de la partie, je ne comptais qu'à moitié sur la réussite. Une fois de plus, le glorieux thaumaturge a montré qu'on ne l'invoque pas en vain. Une lettre vient de m'apprendre qu'il y a actuellement à mon adresse un ostensoir au Séminaire des Missions-Etrangères de Paris. Voilà donc le point le plus important résolu. Restent et la chape et le voile huméral ; mais je ne sais à qui m'adresser. S'il vous arrivait de rencontrer quelqu'un qui pût disposer en faveur d'une bonne œuvre de l'un et de l'autre de ces deux objets, je vous serais grandement reconnaissant de me les envoyer. Pardon de vous importuner par des demandes semblables. Je pensais n'être point né quêteur; mais la nécessité et la gloire de Dieu poussent à tout.

« Les travaux de ma future église s'avancent peu à peu. Ma chrétienté a fait à ses frais un petit autel, et moi, avec quelques secours reçus de France, j'ai pu payer en grande partie le bois de construction (environ 300 francs). Il y a encore la maçonnerie et la toiture; on se fera encore plus Harpagon que par le passé pour avoir le bonheur de posséder Jésus dans le Tabernacle. Ma pauvre église est une grande paillotte où il serait indécent de faire habiter Notre-Seigneur. »

Kouang-tong (*Chine*). — Mgr Bonnardet, vicaire général de Lyon et directeur des Catéchistes Missionnaires de Marie-Immaculée, nous communique deux lettres que le dernier courrier de Chine lui a apportées de Canton.

Sœur Angéline du Sacré-Cœur lui écrit le 14 mai 1899 :

« Nos fatigues et nos peines sont visiblement bénies de Dieu. Nous avons eu cette année 1.800 baptêmes d'enfants à l'article de la mort, chiffre que nous n'avions pas encore atteint.

« Le but si chèrement poursuivi depuis neuf ans, la conversion des femmes païennes, est près d'être atteint, si nous réussissons à établir l'œuvre des catéchumènes. Depuis longtemps elle se prépare. A cause des nombreuses conversions signalées de tous les points de la province, les catéchistes manquent pour instruire tant de monde, aussi les Pères afin de se procurer des auxiliaires pour l'instruction des femmes païennes, choisissent parmi leurs chrétiennes les meilleures et nous les envoient afin de les fortifier dans la connaissance des vérités religieuses qu'elles enseigneront à leur tour. C'est par groupes de dix à douze que nous arrivent ces âmes de bonne volonté ; aussi nous sommes à bout de ressources. »

Sœur Hélène de la Croix écrit le 15 mai :

« Nous adressons l'expression de notre reconnaissance à tous nos bienfaiteurs et nous pouvons les assurer que leurs intentions ont été remplies fidèlement.

« Le souffle du Saint-Esprit passe actuellement sur la province du Kouang-tong, car le nombre des conversions s'accroît de plus en plus ! Les catéchumènes affluent de tous côtés et nous espérons que la Providence nous aidera à les accueillir. Pour nourrir une Chinoise il faut compter 100 francs par an et nous en avons *trente* à notre charge.

« Ces jeunes filles, ces femmes mariées quittent : maison, famille, mari, enfants pour venir se faire instruire, vivent de notre vie, suivent les mêmes exercices que nous; elles ont aussi de nombreuses instructions qui les initient à la vie chrétienne. Il est bien touchant et consolant de voir toutes ces personnes de 20 à 50 ans étudier avec tant de cœur et d'ardeur la vraie doctrine. Une grâce particulière les transforme et leur donne dès maintenant la force qu'elles auront à déployer plus tard, car elles iront catéchiser leurs pays respectifs.

« Que de besoins encore se présentent à nous et réclament des secours immédiats. Si nous avions des ressources, nous établirions à quelque distance de Canton, quelques œuvres qui encourageraient et fortifieraient les nouveaux chrétiens. Les âmes attendent ! A nous d'aller çà et là au secours de toutes les infortunes ; mais nous implorons instamment la charité des lecteurs des *Missions catholiques* ! »

CHEZ LES PAPOUS

Une première visite à la tribu des Uni-Uni

LETTRE DU R. P. ANDRÉ JULLIEN, MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR, A MGR NAVARRE, ARCHEVÊQUE DE CYR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE ANGLAISE.

Suite (1)

Voyage sous bois. — Splendide panorama de l'Uni-Uni. Premier village. — Téléphone primitif. — Poésie des crépuscules et des aurores au pays des Papous.

Il est neuf heures lorsque notre caravane, maintenant plus que doublée, se met en route pour Bubuni. La pluie commence à tomber ; mais, sous la voûte épaisse de la forêt, cela ne nous trouble guère.

Tout à coup, comme par une déchirure pratiquée d'une main violente, nous débouchons de ce long tunnel de feuilles où, depuis deux jours, nous marchons comme à tâtons, vrais prisonniers de l'ombre. Du sommet d'une colline couverte de plantations indigènes, nous assistons à un immense lever de rideau.

C'est l'*Uni-Uni* qui se découvre dans son étonnante grandeur. C'est la terre sortant des mains de Dieu, parée de tous les charmes et de toutes les opulences que le Créateur vient de lui accorder au matin de sa création. Pas un accroc dans sa robe de fête... la trace de l'homme n'apparaît nulle part. Et de tous côtés s'enfuient les nuées, mettant à nu des abîmes de verdure dont les vagues vont se perdre en des lointains inaccessibles. Cela est trop grand pour l'homme. C'est la révélation de l'inépuisable et l'on a envie de se voiler la face pour laisser sa pauvre petite poitrine d'homme respirer selon sa mesure... L'homme ne peut voir Dieu sans mourir. Si la trace du Seigneur est trop

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 23, 30 juin, et 7 juillet et 1 carte p. 294.



fraîche, il n'est pas étonnant qu'au passage de sa gloire le pauvre cœur humain souffre violence et demande grâce.

∴

Nous rompons brusquement avec la vision et, rentrés dans la forêt, nous reprenons l'escalade. La caravane gravit une sorte d'escalier taillé dans l'argile de la montagne et retenu par les racines qui se croisent en tous sens. Tout cela est détrempé de pluie : à chaque pas nos pieds s'alourdissent d'un kilo de boue, d'une boue épaisse et grasse qui vous englue... Enfin, quelle que soit la pesanteur de notre allure, nous avons, paraît-il, touché le but. Il est dix heures. *Deo et Mariæ gratias !*

Nous avons atteint le premier village des Uni-Uni ; il n'est pas considérable : cinq pauvres cases élevées au sommet de hautes perches; c'est tout ce qui se montre au point culminant de l'aiguille de pierre que nous venons d'escalader. Tout autour l'abîme, avec ses espaces vertigineux et ses profondes nappes de verdure. Ce nid d'aigle s'appelle Mamana.

Dans toutes les directions nous voyons se dresser d'autres sommets également escarpés et portant chacun leur village aérien d'où montent des flocons de fumée bleue, minuscules ruches humaines dont les toits coniques et dorés par le soleil donnent l'illusion que l'Uni-Uni est une vaste colonie d'abeilles.

∴

Cependant la voix humaine rebondit de cime en cime. Abinda et Oloba, nos vaillants guides, les deux mains arrondies en guise de porte-voix, annoncent aux lointains villages l'arrivée des Missionnaires. Ils ont une manière à eux de prolonger les sons et de les faire rouler d'échos en échos jusqu'à des distances déconcertantes. C'est merveille de suivre la propagation de ces sons vivants à travers les détours des gorges, le long des crêtes élancées, jusqu'aux sommets où elles vont tirer de leur longue léthargie des créatures semblables à nous. C'est le téléphone de l'âge de pierre avec sa rudesse grandiose.

Abinda, qui a déjà des instincts de progrès, désire que notre présence s'annonce d'une manière plus originale; pour être allé à Pokao, il éprouve le besoin d'*épater* ses contemporains :

« — Fais claquer ton fusil, *Pé Bitoro*, dit-il; les Uni-Uni sauront que les missionnaires sont forts ! »

Le Père Victor ne se fait pas prier; il se campe au bord de l'étroite plate-forme du village et, tenant son fusil très haut, il lâche la plus belle détonation qui ait jamais retenti en Nouvelle-Guinée. Les sauvages de Pokao se retournèrent vers les pauvres indigènes de Mamana épouvantés, d'un air de dire : « Que pensez-vous de *nos* armes ? N'allez pas vous aviser de manquer de respect à des gens qui ont sur vous une pareille avance. »

Satisfaits de ce premier moment de stupeur, les fils de Vanuamaë surent tout de même se montrer bons princes, et invitèrent les fils de Mamana à examiner de près cette machine si extraordinaire. Le Père Victor leur en montra le mécanisme avec la bonne grâce d'un sergent instructeur; puis, joignant la pratique à la théorie, il visa une planche qui fut traversée de part en part.

∴

Cependant, à l'angle nord du sommet, la tente était dressée et nous invitait au repos. Nous nous allongeâmes sur nos couvertures, bien décidés à jouir de notre Uni-Uni dans un nonchaloir de première classe.

Pour donner plus de consistance à nos idées, nous défonçâmes une *tine* de viande de bœuf — la seconde depuis le départ. — (Voilà une expédition qui ne nous mènera pas à la banqueroute, à moins que ce ne soit la banqueroute de l'estomac...) et nous invitâmes nos guides, Abinda et Olaba, à partager notre dîner. Après avoir goûté, non sans quelque défiance, cette chair rouge qu'ils n'avaient jamais vue, les gaillards y mordirent à belles dents. Le P. Victor augmenta encore leur estime pour le *bulumakao* (bœuf), en leur racontant que c'était une bête immense (son geste dessinait une forme de mammouth) et surtout en leur disant que cet animal paissait, en troupes paisibles, nos prairies de Rabao (Yule-Island).

« — Quand vous viendrez à Rabao, dit-il nous en tuerons un exprès pour vous ; vous saurez alors ce que c'est que le gibier de notre pays !... »

∴

Le festin terminé, Olaba nous fit signe qu'il allait descendre à Bubuni, son village, situé une demi-heure plus bas. Il avait hâte de montrer à sa femme la marmite qu'il avait achetée à Pokao et qui, par miracle, était sortie intacte des épreuves de la route. Une marmite dans l'Uni-Uni, c'est plus extraordinaire qu'un fourneau au gaz dans un hameau des Alpes.

En trois sauts, nos deux hommes avaient dépassé la plateforme rocheuse de Mamana et disparu sous la grande mer de feuilles. De leur village également submergé sous le flot monotone et splendide, pas même la pointe d'un toit ne surgissait. Le Bubuni était décidément un village fantastique.

Rendus pour un peu de temps à nous-mêmes, nous en profitâmes pour prier ; après ces deux terribles journées à travers les précipices, couronnées par un chaleureux accueil dans l'Uni-Uni, nous avions bien sujet de bénir Dieu.

∴

Notre prière n'était pas achevée que des femmes de Bubuni apparaissaient sur le plateau, chargées de légumes comme à la halte du matin. Les chefs de Mamana indiquèrent du geste que tout cela était pour nous et pour nos porteurs.

On se mit donc en devoir de faire honneur aux mets. Il faut bien avouer cependant que, malgré les efforts les plus sincères, notre civilité dut paraître rustique en regard du bel empressement des gens de Pokao. Eux eurent bientôt raison des dernières patates, ce qui dut confirmer les cuisinières de la montagne dans la bonne opinion qu'elles avaient d'elles-mêmes.

∴

Cependant le soleil s'inclinait vers les crêtes de l'Ouest, et tout là-bas de grandes ombres s'allongeaient sur l'immense nappe verte. En même temps, dans le banc de nuages accroché depuis le matin aux flancs de la haute chaîne

dressée à l'Orient, un ébranlement s'annonçait. Le soir allait visiblement changer le décor et dévoiler les grandes cimes.... Encore quelques minutes, la course des nuages commença. Ils se mirent à défiler, à glisser, capricieusement le long des pentes boisées, s'amoncelant au fond des gorges ; la ligne pure des sommets se dessina dans le ciel.

Soudain, par une brèche ou un défilé inaperçu, la lumière du couchant, inondant au loin les plaines et la mer, fit irruption dans la vallée obscurcie déjà par les ombres vespérales... une ardente gerbe s'épanouit derrière Bubuni comme un suprême adieu. Quand les flèches d'or touchèrent la masse des vapeurs refoulées au fond du cirque, ce fut dans la nuée transparente un jaillissement de pourpre, la splendeur réverbérée d'une fournaise. A la lueur de ce feu de Bengale, l'Uni-Uni fut transfiguré. Cela dura deux ou trois minutes... Devant la chute rapide du soleil, la gloire des monts s'atténuait à vue d'œil ; elle avait hâte de donner en quelques instants la riche succession de ses teintes.... Bientôt la nuit du gouffre gagna les hauteurs. Il n'y eut plus sous les premières étoiles que des silhouettes fantastiques, émergeant du chaos.

⁂

Cependant, avec la lumière, la vie ne s'était pas enfuie de ces montagnes. Elle allait se trahir bientôt sous la forme de ces plaintes mélancoliques dont nos soirs de voyage avaient été émus.

Des chants montèrent de Bubuni, auxquels d'autres voix répondirent des hameaux mystérieux couronnant les plates-formes granitiques des sommets. C'étaient, de toute part, les mêmes appels indéfinissables, les soupirs de toute une race livrant son âme à la nuit profonde, cantique ineffablement triste d'un peuple trop longtemps captif!... Et derrière les accents passionnés de la voix humaine continuait la haute rumeur des montagnes et des vallées, la basse profonde des torrents donnant sur un mode immuable leur hymne éternellement magnifique.



Type de Mafula.



Type d'Uni-Uni.

Le dimanche, 26 juillet, en m'éveillant, j'aperçois à ma gauche, tout au bord du précipice qui s'ouvre à deux mètres de ma couverture, le brave Olaba qui est monté avant l'aube, de Bubuni, pour prendre de nos nouvelles.

Tout heureux de le revoir, je lui serre la main. Le Père Victor, étendu à ma droite, est encore endormi. Au salut d'Olaba, il fait semblant de se réveiller et, entre deux songes, demande de l'eau pour le café du matin. Il faut savoir que l'eau, pas plus que les légumes, ne se rencontre sur notre rocher. Tout nous vient de Bubuni sur les épaules des femmes de la montagne.

Olaba, toujours empressé à nous servir, adresse à sa femme, à travers le précipice, une instruction pratique dont nous apprécierons tout-à-l'heure le résultat.

⁂

En attendant, une lueur d'aube nous rend la vie. Je sors de la tente pour jouir de la fraîcheur et faire ma prière en face de la grande chaîne encore mystérieuse. L'Uni-Uni sommeille. Le bruit des torrents semble s'être voilé pendant les longues heures du repos. C'est comme une douceur partout répandue.

Cependant la lumière grandit au front des cimes... la nature va s'éveiller, un souffle léger la traverse : Dieu passe et bénit son œuvre. L'immense forêt l'a reconnu, elle tressaille dans ses profondeurs ; les grandes cimes vierges le saluent, elles paraissent tremblantes et comme agenouillées dans la silencieuse transparence du matin. Le soleil monte toujours, pour couronner de ses feux ce réveil de la création et dire à sa manière que le Seigneur est grand au-dessus de toute louange. Un jour, me disais-je, le réveil de l'Uni-Uni sera plus beau encore, et ce sera lorsque, au *Benedicite* de la nature, le prêtre répondra par le *Gloria in excelsis* de la messe.

(A suivre.)



Aux environs de Fou-tchéou (Chine)

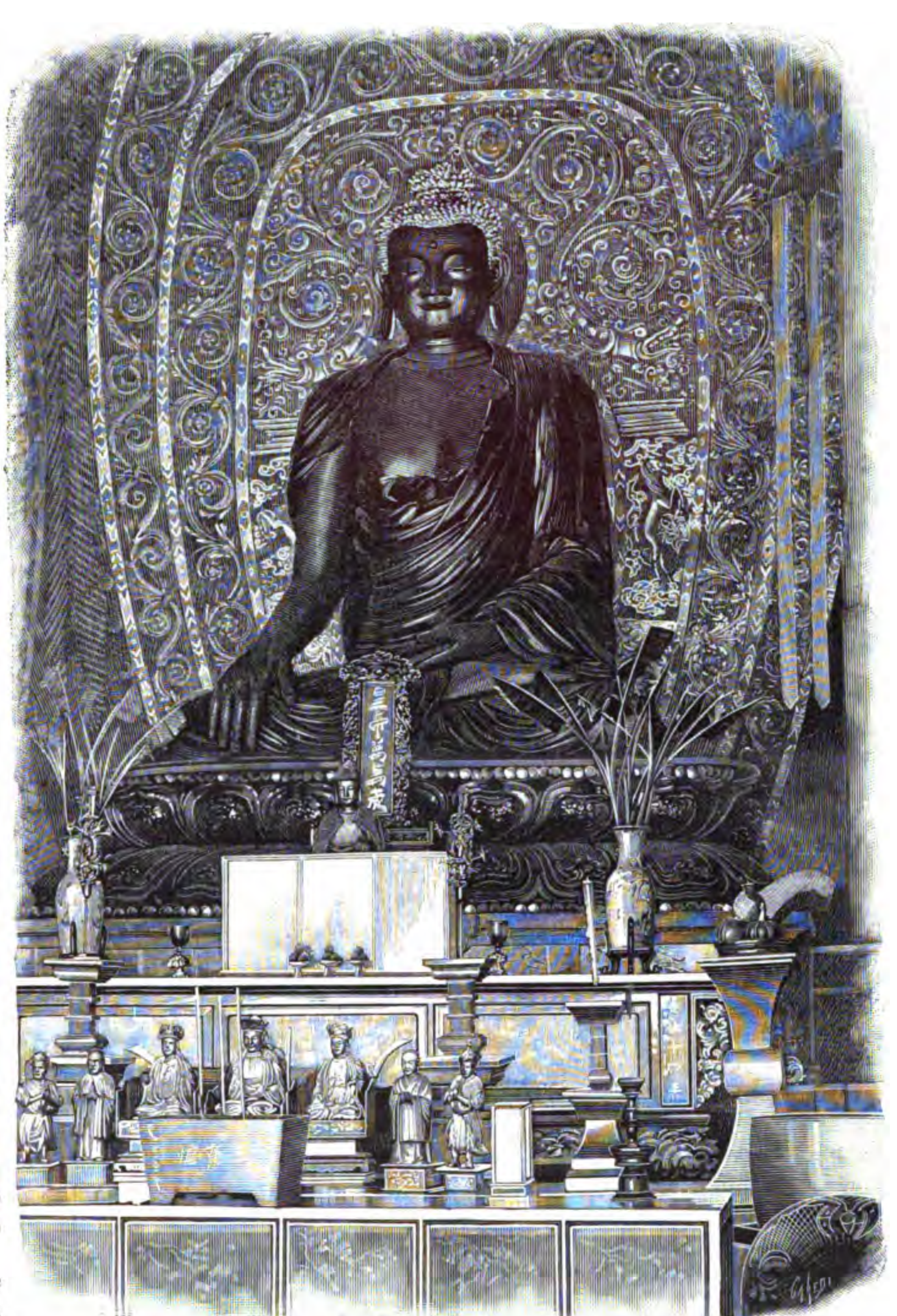
Par le R. P. COTHONAY, des Frères-Prêcheurs, missionnaire au Fo-kien

Nous devons à l'obligeance du R. P. Alphonse Sautel, qui a été longtemps missionnaire à Fou-tchéou, communication de la notice suivante. Le R. P. Cothonay y décrit avec beaucoup d'intérêt le pays illustré par les exploits de l'amiral Courbet, les mœurs des habitants, leurs superstitions et surtout les consolants progrès de la foi catholique.

Je viens de faire une excursion à Tuon-lok, ville fortifiée de 30 à 35.000 habitants, située dans une région fertile s'ouvrant sur la vallée du fleuve Min. Rien de plus aisé que de s'y rendre de Fou-tchéou; après avoir descendu le Min environ deux kilomètres, le *sampan* s'engage dans la rivière qui draine la vallée de Tuon-lok, et, après environ trois heures de navigation facile, grâce au flot qui seconde les rameurs, on arrive à la sous-préfecture.

J'y allais pour faire visite à un jeune prêtre chinois, Petolo (Pierre) Ouon-Ngu-Sing, qui m'avait invité à voir sa chrétienté naissante.

« Ce n'est encore qu'un embryon, m'avait-il dit; cependant faites-moi le plaisir de venir le visiter, ce sera un grand encouragement pour moi et pour mes néophytes. »



FO-KIEN (*Chine*). — IMAGE DE BOUDDHA ET DIVERSES IDOLES D'UN TEMPLE DE TUON-LOK; d'après une photographie envoyée par le R. P. COTHONAY (v. p. 332).

∴

Les protestants américains avaient devancé les catholiques à Tuon-lok. Depuis un bon nombre d'années ils y ont un catéchiste, et un ministre s'y rend de temps en temps de Fou-tchéou. Il n'y a que trois ans que l'Evangile y est prêché par les catholiques. Voici dans quelles circonstances fut inaugurée cette mission.

Des conversions nombreuses avaient eu lieu à Fou-Chiang, et des personnes de Tuon-lok avaient entendu dire que ceux de Fou-Chiang étaient vraiment très heureux, depuis qu'ils étaient chrétiens, car leur prêtre, grand ami des mandarins, arrangeait à l'amiable leurs affaires les plus épineuses. Précisément quelques habitants de Tuon-lok avaient des difficultés avec l'autorité. « Ah ! se dirent-ils, si nous pouvions avoir le bénéfice d'un secours semblable. Et pourquoi pas? »

Ils envoient à l'évêque une députation et sans lui dire un mot de la raison qui les fait agir, ils lui déclarent que bon nombre d'habitants de leur ville ont faim et soif de la doctrine de l'Evangile et lui demandent la faveur d'avoir un prêtre au milieu d'eux.

L'évêque n'ayant pas de missionnaire à leur donner leur envoya le Père Ouon-Ngu-Sing, alors jeune séminariste.

« — L'évêque se moque de nous, dirent-ils, ce n'est pas ce blanc-bec qui sera capable de traiter nos affaires avec le mandarin. »

Le pauvre séminariste, après avoir fait quelques visites, loua une case, invita les gens à venir entendre la Bonne Nouvelle. Quelques-uns vinrent, en effet ; mais non les

notables, ni les membres de la députation que jamais on ne revit.

∴

Le séminariste et quelques catéchistes parcoururent les nombreux villages des alentours; partout ils furent bien accueillis. Jusqu'à présent peu de personnes ont été baptisées, car il faut éprouver les Chinois longtemps avant de les recevoir dans l'Eglise; mais environ un millier de catéchumènes étudient la doctrine catholique avec ardeur.

Les deux soirées que je me trouvai à Tuon-lok, une centaine de fidèles vinrent à l'instruction. Ils commencèrent par chanter leurs prières, ainsi que le chapelet, ce qui dura une bonne heure. Je ne sais pas s'ils ont des distractions, mais les Chinois, quand ils prient, semblent tout à leur affaire. Respectueusement à genoux tout le temps, parfois le front incliné jusqu'à terre, souvent les deux mains levées à la hauteur de la tête, les yeux fixés au ciel, ils ont un air dévotieux et presque extatique.

Ce recueillement n'est pas propre aux chrétiens. J'ai vu dans leurs pagodes des bonzes chantant des prières auxquelles ils ne comprennent pas un mot. Des étrangers passaient autour d'eux sans leur faire tourner la tête. Les simples Chinois païens prient avec un recueillement, une attention, un air d'humilité de nature à confondre tant de chrétiens d'Europe si distraits et se tenant si mal dans nos églises, où cependant ils sont en présence, non pas de vains simulacres, mais du Dieu vivant.

Après la prière, le P. Ouon fit le catéchisme, régla quelques affaires et il allait congédier son monde, lorsque plusieurs voix s'écrièrent :

« — Nous voulons voir le prêtre européen qui est ici.

« — Il ne sait pas assez votre langue pour vous parler; vous le verrez demain quand il dira la messe.

« — Cela ne nous suffit pas; nous voulons le voir ce soir. »

Informé de leurs désirs, je dus m'exhiber. Aussitôt exclamations, cris d'étonnement et d'admiration. J'étais examiné des pieds à la tête; tout leur paraissait extraordinaire en moi. Ma barbe surtout les surprenait. Jamais ils n'en avaient tant vu sur une figure humaine. Et comme ils s'étonnaient que je n'eusse pas de queue, je leur fis dire par le prêtre que je portais cette longue barbe comme compensation. Cela les fit beaucoup rire.

Lorsqu'ils virent que j'avais échangé ma pensée avec le prêtre chinois, qui la leur avait transmise, ils me demandèrent de leur parler. Je leur dis quelques mots en latin que le prêtre chinois leur traduisit. Ils furent enchantés et se retirèrent en me faisant force prostrations.

∴

Le lendemain, il en vint en assez grand nombre pour assister à ma messe, après laquelle je leur prêchai encore en latin, toujours avec mon bienveillant traducteur à mes côtés.

Dans la matinée je vis arriver treize des principaux catéchumènes, parmi lesquels se trouvaient deux lettrés. Ils se prosternèrent d'abord à la manière chinoise; l'un d'eux tenait un long papier rouge qu'il me présenta cérémonieusement. Au milieu de la feuille, je ne vis que le seul caractère chinois qui signifie *offrir*. Mais le papier rouge avait plusieurs plis. Sous le second, je remarquai beaucoup de caractères de différentes dimensions arrangés en lignes verticales d'une curieuse manière. Ne pouvant lire, je demandai au prêtre chinois ce que signifiait cette députation et ce qu'elle désirait. Il me répondit en souriant que les chrétiens s'étaient cotisés pour m'offrir un dîner. Voici en quels termes était libellée l'invitation dans cette pièce rédigée d'après toutes les règles de la politesse chinoise :

« Vos serviteurs tout pécheurs qu'ils sont (suivaient treize noms) osent se présenter devant vous, inclinant leurs têtes et se prosternant en vous offrant leurs hommages et vous priant d'accepter aujourd'hui, à midi, le festin qu'ils vous ont préparé. »

A midi donc, je me présentai avec le prêtre chinois chez les gens qui m'avaient invité. La table où nous prîmes place était couverte de dix-huit plats : des poissons, des oiseaux, diverses espèces de viandes, des fruits, des pâtisseries. Il y avait de quoi rassasier au moins vingt affamés. Nos néophytes nous servaient avec un visible plaisir et trouvaient très drôle de me voir manger avec une fourchette. Mon médiocre appétit sembla les contrarier; mais ils se dédommagèrent en s'asseyant à table après nous. Ils y restèrent environ une heure; et quand ils se levèrent, tous les mets avaient disparu.

Dans l'après-midi je visitai la ville. Elle est entourée de murs, aujourd'hui à moitié écroulés et recouverts de ronces et de broussailles. Elle contient, me dit-on, environ 7.000 familles, soit 25.000 habitants. Elle ressemble à toutes les villes chinoises : rues étroites et tortueuses, sales et nauséabondes, maisons à un seul étage, la plupart en bois. On les dirait faites avec de vieilles caisses d'emballage, sans goût, sans symétrie. Presque toutes ont perdu leur aplomb, si jamais elles l'ont eu, et semblent rester debout en vertu de l'habitude.

∴

A l'ouest de la ville, sur une colline d'où l'on a une bonne vue de Tuon-lok et de la vallée, se trouve le temple principal de la région. Il ressemble à la plupart des temples que j'ai vus jusqu'ici en Chine. A l'entrée, un théâtre où des comédiens viennent de temps en temps amuser le peuple, puis une cour, et au-delà, dans une suite de chambres basses et mal éclairées, des niches où sont des Bouddhas et autres divinités chinoises (*voir la gravure*, p. 331.) Les idoles de Tuon-lok sont très vieilles et semblent avoir la lèpre, les extrémités des pieds et des mains, beaucoup de nez et d'oreilles s'étant effrités sous l'action de l'humidité et du temps, sans compter qu'une épaisse couche de poussière et des toiles d'araignées les recouvrent depuis fort longtemps.

Il y avait là deux bonzes détachés de la bonzerie de Coushan; mais ils n'avaient guère l'air de s'occuper de leurs dieux. Ils nous regardèrent d'un œil benet. Nous leur demandâmes les noms de leurs idoles; ils furent incapables de nous les dire et nous déclarèrent qu'ils n'avaient pas de livres, pour la bonne raison qu'ils ne savaient pas lire.

A côté de ce temple, que les Chinois appellent *miao*, se



trouve cette tour spéciale à sept étages que l'on trouve partout en Chine et que les Européens appellent *pagode*, nom qu'on étend souvent aux *miao*, parce que, en effet, elles sont souvent bâties dans leur voisinage. Elles sont toutes du même modèle. De larges blocs de pierres de taille forment leur base dans laquelle on remarque parfois une chapelle consacrée à Bouddha ou à quelque autre divinité. Les sept étages vont en se rétrécissant à mesure qu'on monte. A chaque étage un balcon formé de dalles, permet d'en faire le tour. On passe d'un étage à un autre au moyen d'un escalier qui traverse la cour en diagonale.

∴

La pagode noire de Fou-Tchéou, la plus grande de celles que j'ai visitées, remonte, d'après une inscription qu'on peut y lire, au VIIe siècle de notre ère. Plusieurs statues taillées dans la masse de la tour exhibent des types manifestement indiens.

J'ai souvent demandé la signification du mot pagode sans recevoir de réponse satisfaisante. J'ai lu qu'un voyageur avait déchiffré les trois mots *pé-kou-ta*, sur l'une d'elles. Ils signifient : « tour des ossements blanchis », ce qui semblerait indiquer que ces tours furent, au moins à leur origine, des monuments funéraires. Nous avons fait *pagode*, du mot portugais *pagoda*. Les Portugais appelèrent ainsi ces monuments probablement en entendant les indigènes du sud de la Chine les nommer *pa-kô-ta*, ainsi que les trois mots se prononcent à Canton.

Tuon-lok a plusieurs autres temples, en particulier un dédié à Confucius, appelé temple des lettrés; mais je ne le visitai pas.

∴

J'ai dit qu'un grand nombre de personnes de Tuon-lok et des environs s'étaient fait inscrire comme catéchumènes et montraient beaucoup de bonne volonté pour apprendre le catéchisme. Que ce mouvement de conversions ait vexé le démon, cela semble naturel.

Le missionnaire me raconta qu'outre plusieurs ennuis qui lui avaient été suscités d'une façon extraordinaire et qu'il imputait volontiers au grand ennemi du genre humain, plusieurs faits mystérieux étaient arrivés à sa connaissance.

∴

Après avoir passé deux jours au milieu des excellents catéchumènes de Tuon-lok, je me préparai à revenir à Fou-Tcheou. Je dus accepter un palanquin qu'ils m'avaient préparé. Ils m'accompagnèrent en grand nombre jusqu'à la rivière, en tirant des pétards de cinq en cinq minutes, de sorte que tout le monde sortait des maisons pour voir le grand personnage qui passait.

Je ne revenais pas les mains vides : ces braves gens avaient voulu me faire cadeau de fruits, de confiseries chinoises, etc. Je rapportai aussi grand nombre de statues. Je les avais exhortés à se défaire de leurs dieux impuissants et à me les donner, leur promettant en retour des images du Seigneur Jésus, de sa sainte Mère, des chapelets et autres objets de piété. Plusieurs me firent remettre les tablettes de leurs ancêtres et de très vieilles idoles de bronze et de bois, qui ont dû être adorées pendant bien des années. Il y en a de toute grandeur et de toute forme, de grotesques, de hideuses et quelques-unes un peu plus artistiques, plusieurs Bouddhas à la figure béate, au ventre énorme, les lèvres et les oreilles pendantes, assis les jambes croisés sur une feuille de lotus. Il y a Taiplé Sinkon, le Dieu protecteur des marchands; Titson-ou, assis sur un animal fabuleux, divinité tutélaire du monde, Goen-soï, aussi un protecteur de l'Univers, Quanim aux bras innombrables, la déesse de la miséricorde; Tou-Ti-Kon, gardien de l'argent, Kuangta, dieu de la guerre; Kue-sing, génie de la littérature ; Ma-tsou, la déesse des matelots; Ngou-Hieng, le dieu des voleurs! Une de ces statues représente un homme à l'aspect terrible : de la main gauche il tient un sceau et de la droite une verge de fer; c'est Tiu-kou-pien, qui vivait sous la dynastie des In. Il se distingua dans la guerre. Après sa mort l'empereur lui donna un nom chinois signifiant « ministre du ciel » et ordonna de l'invoquer contre les démons, disant qu'il lui avait conféré le pouvoir de les chasser.

Le P. Kong, prêtre chinois, m'a aussi envoyé une collection de divinités, de sorte que j'ai tout un Olympe chez moi. Je les garde dans l'espérance qu'un amateur voudra peut-être les avoir. Je les lui céderai volontiers pour une provision de chapelets, d'images et de statues catholiques.

(*A suivre*).

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Encore de mauvaises nouvelles. — Graves inquiétudes au sujet de la chapelle portative. — Entrevues avec le mandarin. — Ferveur des chrétiens.

En sortant du *yamên*, je trouve deux de mes chrétiens qui m'attendent à la porte : l'un, Joseph, est un chasseur de profession qui connaît tous les coins et recoins de la montagne, il s'est embusqué hier dans le bois pour voir comment les choses allaient se passer ; l'autre, Pierre, est cultivateur de son métier, il est resté sur le lieu du désastre jusqu'au dernier moment pour tâcher de sauver tout ce qu'il pourrait. Tous deux ont assisté à la scène de vandalisme de la nuit dernière.

Les brigands sont arrivés au crépuscule, nombreux et armés comme on nous l'avait annoncé. Ils se sont d'abord approchés prudemment, car ils redoutaient que je ne fusse caché dans quelque défilé avec un de ces terribles fusils européens à 52 coups dont ils ont entendu raconter les merveilles. Voyant que rien ne bougeait, ils ont envahi les maisons, pillant tout ce qu'ils trouvaient, détruisant ce qu'ils ne pouvaient emporter, et ont fini par mettre le feu à nos neuf habitations. Puis, apercevant la silhouette de Joseph à travers les arbres, ils ont tiré sur lui quelques coups de feu, heureusement sans l'atteindre.

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2, 9, 16, 23, 30 juin et 30 juillet, et les cartes, pages 191 et 225.



A cette nouvelle, je me retourne vers l'interprète qui m'avait accompagné jusqu'à la rue.

« Conduisez ces deux hommes au mandarin, ce sont des témoins oculaires; il ne sera sans doute pas fâché de recueillir leurs dépositions et de leur demander des renseignements supplémentaires pour savoir ce qu'il aura à faire. »

∴

De retour à la maison, j'exhortai les catéchumènes à se préparer avec soin à la réception du baptême.

Cependant, j'étais en proie à un grave souci : la plupart des chrétiens nous avaient rejoints sains et saufs, excepté une famille, précisément celle qui s'était chargée de sauver ma *chapelle.* Nous voilà donc sans ornements, missel, calice, ni rien de qui est requis pour célébrer le saint sacrifice ! Bien plus, rituel et saintes huiles ayant également disparu, impossible même de conférer le baptême solennel.

D'autre part, les bruits recommencent dans une région jusqu'alors indemne, et les courriers de Job m'assiègent de nouveau. A Samouenpong et à Pouhtyeikol, les néophytes sont chassés et leurs maisons détruites : le mandarin refuse de les entendre et de leur rendre justice. Il est bien clair que c'est ma présence qui attise le feu de la persécution.

Impuissant de toute façon à protéger mon troupeau, je songe à ondoyer tous ceux qui seront suffisamment disposés, à donner l'absolution à tous ceux qui ont déjà reçu le baptême et, après leur avoir ainsi conféré la grâce de résister aux embûches de l'ennemi, je traverserai la frontière en cachette, voyageant la nuit, reprenant, s'il est nécessaire, l'habit de deuil des anciens jours; j'irai à Séoul, à Péking, s'il le faut, plaider la cause de mes chrétiens, revendiquer leurs droits et venger leur innocence.

Sans leur découvrir le fond de ma pensée, de peur de les effrayer avant le temps, je prescris des prières ferventes à mes intentions et je m'abandonne à la garde de la Providence.

∴

Dans la soirée, l'interprète vint au nom du mandarin me rendre visite et s'informer si je n'avais besoin de rien.

Quant à celui-ci, malgré sa belle assurance du matin, il monta à cheval, prit avec lui un capitaine avec quarante de ses meilleurs soldats armés jusqu'aux dents et se rendit sur le lieu du sinistre en recommandant à son escorte de ne pas le quitter d'une semelle. Il constata l'exactitude de nos assertions, vérifia l'étendue des dégâts, dressa le plan des maisons incendiées, fouilla les ruines fumantes pour tâcher d'y découvrir la nature et l'importance des objets détruits et fit une enquête qui aboutit à l'arrestation d'une dizaine de coupables.

∴

Pendant ce temps-là, nous étions toujours sans nouvelles de ma pauvre chapelle.

Avec les objets du culte avait été perdu un cahier auquel j'attachais beaucoup d'importance, car il renfermait la liste et l'adresse de tous mes néophytes et catéchumènes, mon registre de baptêmes, confirmations et mariages, des notes de linguistique sur le dialecte local, la copie de toute ma correspondance officielle avec les mandarins et mon journal de voyage. Ce carnet perdu, je restais à la merci de ma chétive mémoire (la mémoire chez moi, c'est la faculté qui oublie), c'est-à-dire incapable de présenter un rapport circonstancié à mon évêque et une réclamation documentée au ministère de France.

Tout cela ne portait pas précisément à la gaieté et n'ouvrait guère l'appétit ; aussi, à 10 heures, étais-je encore à jeûn, non seulement du jeûne ecclésiastique, mais même du jeûne eucharistique.

∴

Tout à coup une certaine animation se répand dans la chambre voisine. Ce sont de nouveaux arrivants. J'entends: « Loué soit Jésus-Christ ! *Amen*..., pu échapper ? Croyions perdu ;... beaucoup souffert ;... la chapelle du Père »...

A ces mots, une bouffée de joyeuses exclamations m'arrive par les fissures de la cloison. Je n'y tiens plus, j'ouvre brusquement la porte et je bondis au milieu du groupe.

Deo gratias ! C'était, en effet, ma chapelle sauvée presque miraculeusement, Dieu sait dans quel état, mais enfin au complet, de sorte que nous allions pouvoir encore offrir le Saint Sacrifice.

∴

Avant d'écouter le récit dramatique de ce sauvetage, je fis placer deux tréteaux sur lesquels on étendit une planche et j'eus le bonheur de célébrer une messe d'actions de grâces ; c'était justement une fête de la Sainte Vierge.

Avec quelle dévotion tous nos fidèles y assistèrent !

∴

En déjeûnant je demandai les détails.

Le jour de notre *hégire*, mes hôtes à Tja-emi-tong voulurent se charger de ma chapelle. Cette famille se composait du père, de la mère et d'un petit garçon : Zacharie, Elisabeth et Jean-Baptiste. Ils se distribuèrent les objets et suivirent pour nous rejoindre une route indirecte.

A mi-chemin, harrassés de fatigue, ils déposent leurs paquets et s'asseyent pour respirer. En se relevant, ils regardent autour d'eux et aperçoivent un parti de brigands. Vite ils se couchent, dissimulent leurs précieux fardeaux sous les broussailles et prennent doucement la faite dans une autre direction.

Le lendemain, en faisant un long détour, ils reviennent à la cachette, palpitants d'émotion. O bonheur ! le trésor s'y trouvait encore.

Ils nous l'apportaient allègrement, au moment où nous l'espérions le moins.

∴

Le 29 janvier, en réponse à une invitation du mandarin, je me rendis de nouveau au prétoire, accompagné du premier interprète, d'un sergent et de quatre soldats qui étaient venus me chercher avec un cheval. Cette escorte nous fut très utile, en ce sens qu'elle éclaira l'esprit de la population, montrant que nous étions bien vus de l'autorité, et que les bandits étaient..... de l'autre côté.



Le mandarin me reçut très cordialement, me fit servir à dîner et me demanda comment je voulais qu'on arrangeât l'affaire.

Cette question me surprit tout d'abord. Il avait entre les mains les principaux malfaiteurs et pouvait leur faire subir un interrogatoire; il lui était également loisible de citer à sa barre les victimes et d'en obtenir les éclaircissements désirables; il connaissait la loi et était magistrat pour l'appliquer. Au lieu de cela, il me demandait mon avis et presque une direction.

J'étais venu avec la perspective d'avoir à répondre aux calomnies qu'on pourrait lancer contre nous, mais point du tout préparé à m'asseoir avec le juge sur son tribunal. Aussi demeurai-je un instant assez perplexe ; puis soudain un trait de lumière traversa mon esprit et la situation m'apparut clairement.

Ce mandarin originaire de Tien-tsin et au courant de la politique étrangère, savait comment les choses se passent à la capitale du Fils du Ciel.

Le *Tsung-li-Yamen* dit aux représentants des puissances : « Un peuple ignorant et imbécile a causé des dégâts, nous le reconnaissons et en sommes les premiers marris. Quelle réparation exigez-vous? »

Et des séances interminables se passent à discuter le chiffre de l'indemnité.

Que n'avais-je prévu cela plus tôt? Que ne pouvais-je consulter un confrère habitué à ces sortes d'affaires? Mais j'étais seul et le temps pressait. Si, du moins, j'avais vu le jour en Normandie...; mais je ne suis qu'un pauvre Bourguignon ignorant l'art de la chicane et jamais, hélas! il n'y eut de procès dans ma famille.

Je répondis donc tout simplement : « Je demande : 1° le châtiment des principaux coupables pour expier les misères que nous avons endurées; 2° une indemnité pour réparer les pertes que nous avons subies; 3° une proclamation pour rétablir notre réputation et assurer l'avenir? »

Ce petit discours en trois points sembla faire impression sur le mandarin; il cligna de l'œil à ses assesseurs et je vis que l'affaire allait bien tourner.

Il commença par me dire que la sagesse avait parlé par ma bouche; il reconnaissait le bien fondé de mes réclamations et me promettait d'y faire droit en principe; mais pratiquement nous devions encore conférer longtemps ensemble et débattre le nombre des malfaiteurs à punir, le genre de châtiment à leur infliger, la quotité de la somme à verser, le texte de la proclamation à afficher. Tout cela nous mit en frais de rhétorique et nécessita de ma part de nombreux voyages au *Yamen* dont je me serais bien passé.

∴

En même temps, je n'oubliais pas les affaires pendantes de l'autre côté de la frontière. Le 28 janvier, j'écrivis une nouvelle lettre au préfet de Hoiryeng, le priant de faire réparer notre maison et de pourvoir à notre sécurité en demandant des renforts au gouverneur de Kyeng-syeng, s'il était nécessaire.

Pour être sûr que cette lettre atteignît sa destination, je l'envoyai *viâ* Tjyong-syeng par l'intermédiaire de l'ancien mandarin de Hoi-ryeng. Mais tout semblait humainement contrecarrer nos projets. Pendant que nous recourions à l'appui des mandarins de Tjyong-syeng et de Hoi-ryeng, ces messieurs, pères et mères du peuple, banquetaient joyeusement chez le gouverneur de Kyeng-syeng.

∴

Malgré tous ces contre-temps, la bénédiction du bon Dieu était visiblement sur nous. Il ne se passait pas de jour sans qu'au moins un ou deux catéchumènes vinssent recevoir le baptême et nous continuâmes au milieu des péripéties les plus variées notre genre de vie que j'ai décrit précédemment à Hoiryeng.

Un jour, une pauvre femme, qui n'avait rien pu sauver de ses hardes et dont les habits étaient encore plus en loques que les miens, revêtit, pour recevoir convenablement le baptême, les vêtements de son mari. Cette scène aurait été comique en d'autres circonstances; mais nos récentes calamités la rendaient vraiment touchante.

Les chrétiens venaient de loin pour demander les sacrements et les recevaient avec une ferveur édifiante.

A propos, voici une expression usitée partout en Corée; je me permets de la signaler, en passant, aux curieux de littérature, à ceux qui aiment à étudier les mœurs d'un peuple à travers sa langue. « Recevoir les sacrements », c'est-à-dire se confesser et communier, se dit: *Rem videre* (voir l'affaire, la chose). Il y a de quoi dérouter tous les païens du monde. Pour mon compte, j'ai toujours trouvé à cette locution une saveur singulière, qui me rappelle la loi du secret des premiers siècles de l'Eglise. C'est qu'en effet, l'Eglise de Corée a traversé, elle aussi, de terribles persécutions et sort à peine des catacombes. Ce souvenir nous réconfortait et nous embrasait. Qu'était-ce, après tout, que les misères quotidiennes que nous endurions comparées aux supplices sans nombre dont nos aînés avaien triomphé?

J'habitais dans une petite pièce donnant sur la cuisine et conséquemment sur... l'écurie, puisque, dans toute cette contrée, les animaux domestiques sont logés à l'arrière de la cuisine sans aucune séparation. Dans ma chambre où je disais la messe, il n'y avait guère place que pour l'autel, le célébrant et le servant ; le reste de l'assistance était relégué dans la vaste cuisine au fond de laquelle ruminait une vache et piaffait une mule. Le rapprochement avec l'étable de Bethléem était frappant et s'offrait de lui-même à l'esprit. Combien de fois, en me tournant pour l'*Orate fratres*, mes yeux se mouillèrent de larmes à ce souvenir !

O Père des miséricordes, grâces soient éternellement rendues à votre infinie bonté qui a daigné nous envoyer chaque matin votre divin Fils pour nous consoler dans cette misérable chaumière aux murs de boue suintant l'humidité !

∴

Il fallait fréquemment interrompre le ministère pour aller au *Yamen* et tâcher de régler les affaires pendantes.

Je recommandai à la sollicitude du mandarin mes chrétiens de Pouhtyeikol et de Samouenpong, dont la situation était très précaire; mais, bien que ce dernier poste soit éloigné seulement de 15 kilomètres, il ne relève pas de

cette préfecture et je dus avoir recours à un autre mandarin, celui de Tjihtaso, à 50 kilomètres d'ici.

Dans une de ces audiences, un de mes chrétiens, qui parle couramment chinois, me fit observer que l'interprète officiel ne traduisait pas fidèlement nos paroles. Cela pouvait avoir de graves inconvénients. A partir de ce moment, le mandarin écrivit en caractères chinois sur des feuilles volantes ce qu'il avait à me dire; mon catéchiste m'en donnait la traduction et je lui dictais la réponse.

Il est incontestable que l'écriture idéographique est bien avantageuse : grâce à sa connaissance, on peut se faire comprendre dans tout l'extrême Orient, depuis la Cochinchine jusqu'au Japon.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. l'abbé Renac, du diocèse de Nancy 36 40
En mémoire de M. J.-B. Trouillat, du diocèse de Bâle .... 993 »
Anonyme de Strasbourg 368 70
Anonyme de Chatenois, diocèse de Saint-Dié 5 75
Anonyme de diocèse de Saint-Claude .... 5 »
Anonyme de Segré 5 20
Anonyme du diocèse de Vannes, demande de prières .... 10 »
Anonyme (*Echo de Fourvière*) .... 3.000 »
Divers anonymes id. 237 50
Dépôt de mendicité d'Albigny id. .... 25 »
Anonyme de la Ricamarie id. .... 300 »
En souvenir d'Hippolyte Martin, de Saint-Jean-la-Bussière. 100 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Villion Osaka).
Anonyme du diocèse de Saint-Claude, demande de prières pour des défunts .... 200 »
Anonyme d'Oytier, diocèse de Grenoble .... 100 »
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »
Anonyme d'Auch, demande de prières .... 20 »
M. l'abbé Veltin, du diocèse de Meaux .... 5 »
Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles, demande de prières .... 6 »

Pour les missions nécessiteuses françaises (Madagascar-central).
Anonyme de Bétange, diocèse de Metz 135 20
Anonyme A. B., diocèse de Nevers .... 5 »
M. Al. Maës, diocèse d'Orléans .... 10 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.
Anonyme de Feurs (Loire), demande de prières .... 3 »
Un anonyme du diocèse de Limoges .... 5 »
Une dame de Lyon .... 5 »

Au R. P. Roland, Haute-Galilée.
Anonyme, diocèse de Versailles, reconnaissance pour une grâce accordée .... 10 »

Au R. P. Galland, Mossoul.
Mme la baronne de Dumast, Nancy, en souvenir de son fils Marcel .... 60 »

Pour une mission de Saint-Expédit (Malatia).
Anonyme de Lyon .... 2 »

Au R. P. Dominique Chaurand, Nicomédie.
M. A. P. (Charente) demande de prières pour défunts .... 20 »

Pour les Pères Capucins de Mésopotamie.
Anonyme du diocèse de Rodez .... 10 »

Au R. P. Michel, Beyrouth.
Anonyme du diocèse de Rodez .... 5 »
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans .... 10 »

A M. Maurice, Villupuram, Pondichéry.
Mlle de la Matholiène, Orléans .... 20 »

A M. Mignery, Pondichery, pour l'église du Rosaire à Tirovattur.
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans .... 10 »

Au R. P. Girard, Nagpore.
Un prêtre du diocèse d'Annecy 3 05

A M. Guerpillon, au Coïmbatour.
Anonyme de Lyon .... 150 »

A M. Darras, à Chetput (Pondichery),
Anonyme du diocèse de Lyon .... 10 »

A M. Louvet, pour l'œuvre des sourds-muets de Laithieu (Cochinchine occ.).
Mme la baronne de Dumast, Nancy, en souvenir de son fils Marcel .... 40 »
Un anonyme du diocèse de Limoges .... 5 »
Un anonyme du diocèse de Lyon .... 20 »
Mlle Antoinette Geay, Nice, prières pour défunts .... 20 »
M. de Haffrengue, du diocèse d'Arras .... 10 »
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans .... 10 »

Pour une chapelle à construire (M. Alexandre Allo, Cochinchine sept.).
Anonyme du diocèse de Limoges .... 5 »

Pour les affamés de la Chine (Hou-pé oriental)
Mme R... (*Écho de Fourvière*) .... 20 »

A M. Van Dosselaere (Kiang-nan).
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans .... 20 »

Au R. P. Doré, Kiang-nan.
Anonyme de Clermont-Ferrand .... 50 »

A Sœur Gilbert, Ning-Po (Tché-kiang).
Anonyme du diocèse de Rodez .... 10 »

A Sœur Faure (Tché-Kiang) pour l'entretien d'un vieillard à baptiser sous le nom de Pierre.
Anonyme de Clermont-Ferrand .... 50 »

A Sœur Faure, pour l'orphelinat et ses vieillards de Tchouck-san (Tché-kiang).
Anonyme du diocèse de Limoges .... 5 »
Anonyme du diocèse de Lyon .... 10 »
Un anonyme de Rouen .... 50 »
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans .... 10 »

A M. Poulat, au Kouang-Si.
Anonyme de Lyon .... 150 »

A M. Grandpierre, Kouang-tong.
Anonyme du diocèse de Lyon .... 10 »
S., de Lyon .... 200 »
M. A. P. (Charente), demande de prières .... 50 »

A M. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba (Tokio).
M. de Haffrengue, du diocèse d'Arras .... 10 »

A M. Relave, à Osaka.
Anonyme de Lyon 200

A M. Corre, à Kumamoto (Nagasaki), pour ses lépreux.
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans .... 20 »

A M. Jacquet, à Sendai (Hakodaté).
Mme de la Chesnaye, Paray-le-Monial (*Echo de Fourvière*) .. 10 »

Pour les missions d'Afrique (Mgr Hacquard).
M. A. demande une grâce à saint Antoine de Padoue, pour la réussite d'un examen (*Echo de Fourvière*) .... 5 »

A sœur Jonas, Haut-Niger.
M. A. P. (Charente), demande prières .... 30 »

Pour les missions les plus nécessiteuses de Madagascar (Mgr Corbet).
M. Antoine C., Aix .... 15 »

Au R. P. Lejeune, Gabon.
Anonyme du diocèse de Rodez .... 5 »

A M. Augouard, Oubanghi, pour rachat d'esclaves.
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans .... 10 »

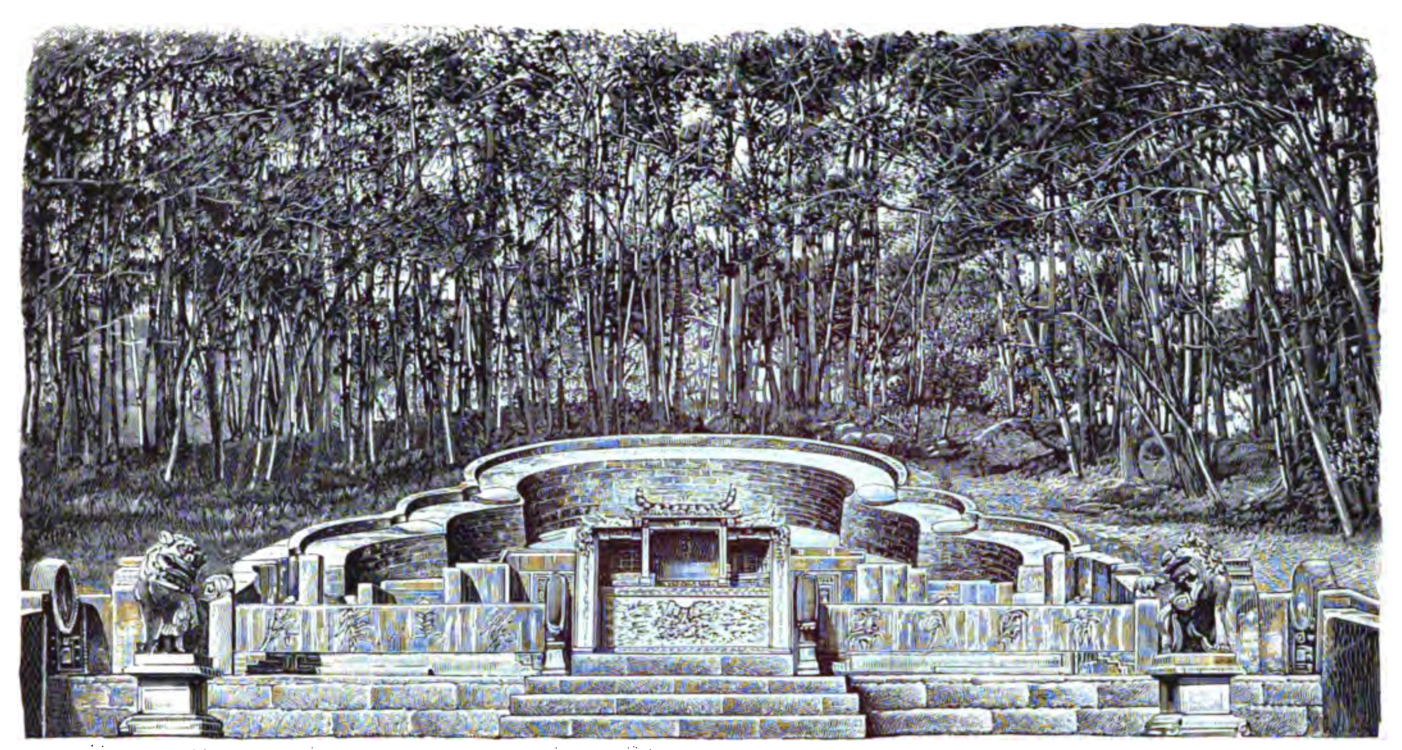
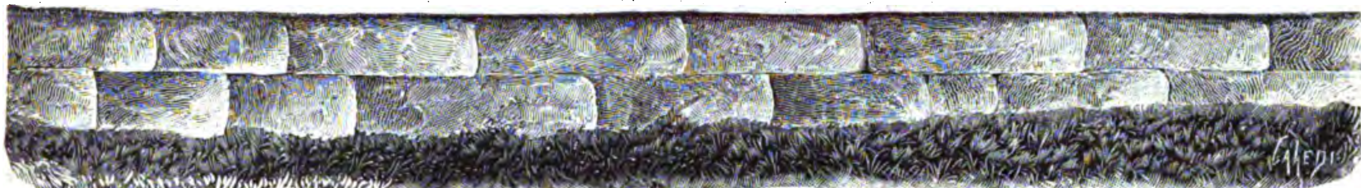
A Mgr Vidal, Salomon.
Une Enfant de Marie, du diocèse de Rodez .... 20 »

(*La suite des dons prochainement.*)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



FO-KIEN (*Chine*). — TOMBEAU CHINOIS DE FOU-TCHEOU; d'après une photographie envoyée par le R. P. COTHONAY (v. p. 341).

CAUSE DE BEATIFICATION

DE

QUARANTE-NEUF MARTYRS DE LA CHINE, DU TONKIN ET DE LA COCHINCHINE

Le Supérieur et les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères recommandaient depuis longtemps aux prières le succès d'une cause de Béatification comprenant dix missionnaires Français, membres de leur Société, et quarante-deux indigènes, appartenant à diverses missions de la même Société, tous condamnés à mort en haine de la Foi, et tous, excepté trois, réellement exécutés par la main du bourreau. Nous sommes heureux d'apprendre et d'annoncer à nos lecteurs que la sentence du Saint-Siège a été pleinement favorable pour les quarante-neuf de ces Vénérables Serviteurs de Dieu qui ont réellement répandu leur sang pour le nom de Jésus-Christ. Les trois qui sont morts dans la prison, avant leur exécution, ont été différés à une Congrégation ultérieure.

Le Décret ci-joint, publié le 2 juillet, par ordre du Souverain Pontife, fait connaître les noms de ces quarante-neuf Vénérables Martyrs.

DECRETUM

SINARUM TUNQUINEN. ET COCHINCHINEN.

Beatificationis seu declarationis martyrii Ioannis Gabrielis TAURIN DUFRESSE, *episcopi Tabracensis, et vicarii apostolici Sutchuensis, Petri* DUMOULIN BORIE, *episcopi electi, Francisci Isidori* GAGELIN, *missionarii apostolici et provicarii generalis Cochinchinen, et sociorum, in odium fidei ab idololatris interfectorum.*

SUPER DUBIO

An constet de martyrio, causa martyrii et signis seu miraculis in casu et ad effectum de quo agitur?

E. Christi latere egressa ac iugi deinceps mar-

DÉCRET

Pour la béatification ou déclaration du martyre de Jean-Gabriel TAURIN DUFRESSE, évêque de Tabraca et vicaire apostolique du Su-tchuen, Pierre DUMOULIN-BORIE, évêque élu, François-Isidore GAGELIN, missionnaire apostolique et provicaire général de la Cochinchine, et de leurs compagnons mis à mort en haine de la foi par les idolâtres.

SUR LE DOUTE

A-t-on bien constaté le martyre, la cause du martyre et les signes ou miracles dans le cas et pour l'effet dont il s'agit ?

L'Eglise, sortie du Cœur du Christ et toujours, depuis, empourprée du sang des martyrs, affirme par

tyrum cruore purpurata Ecclesia, vel hoc ipso strenuae caritatis prodigio divinam sui originem prodit. Quod si, ut scribit Tertullianus, sanguis martyrum semen est christianorum, licet Ecclesiae gloriari semen illud ad haec usque tempora agro Domini fecundando fuisse effusum uberrime.

Quam vero sit hodie opportunum fortissimorum hominum exempla revocare praesertim recentiora ac nostris paene oculis subiecta, quisque facile intelliget qui secum reputaverit quam sit inconstans, quam indulgens haec aetas ex quo coepit a verae Fidei obsequio desciscere et circumferri omni vento doctrinae.

Jam inter nuperrimos Christi athletas numerandi sunt Ioannes Gabriel Taurin Dufresse et socii plures, numero ad novem et quadraginta. Quorum nomina haec sunt :

Augustinus Chapdelaine — Augustinus Tchao — Paulus Lieou seu Liou — Iosephus Yuen seu Ven — Thaddaeus Lieou — Petrus Lieou, seu Ouen Yen — Petrus Ou — Ioachim Ho — Laurentius Pe-Man — Agnes Tsao Kouy « In Sinis ».

Petrus Dumoulin Borie — Ioannes Carolus Cornay — Augustinus Schoeffler — Petrus Khoa — Vincentius Diem — Petrus Tuy — Iacobus Nam — Iosephus Nghi — Paulus Ngan — Martinus Thinh — Paulus Khoan — Petrus Thi — Andreas Dung seu Lac — Ioannes Dat — Lucas Loan — Petrus Tu — Franciscus Xaverius Can — Paulus Mi — Petrus Duong — Petrus Truat — Ioannes Baptista Thanh — Petrus Hieu — Antonius Dich — Michael Mi — Martinus Tho — Ioannes Baptista Con — Ioannes Aloisius Bonnard « In Tunquino ».

Franciscus Isidorus Gagelin — Franciscus Iaccard — Iosephus Marchand — Emmanuel Trieu — Philippus Minh — Andreas Trong — Thomas Trong — Thomas Thien — Paulus Doi Buong — Antonius Quinh Nam — Simon Hoa — Matthaeus Gam « In Cochinchin ».

Hi per Sinarum et Tunquinum imperium et Cochinchinam causa vel retinendae Christianae Fidei a tyrannis per ea loca proscriptae vel eiusdem provehendae inter barbaros, veterum exempla aemulati, non dubitarunt atrocissima quaeque pati ; donec alii ad palum deligati, eliso per funem gutture ; alii in crucem acti, obtruncato plerisque capite, testimonium Christo amplissimum redderent. Neque id soli praestiterunt sacri ordinis viri, quae laus praecipue pertinet ad Societatem Exterarum Missionum, de religionis incremento usque adhuc tam praeclare meritam, sed alii etiam de populo, quos inter ad exemplum enituit adolescentis militis constantia, Andreae Trong, plane

cette marque de charité parfaite la divinité de son origine. Si, comme l'écrit Tertullien, le sang des martyrs est une semence de chrétiens, il est bien permis à cette Eglise de se glorifier de la prodigalité avec laquelle, jusqu'à ces derniers temps, cette semence a été répandue pour féconder le champ du Seigneur.

Il est opportun, aujourd'hui plus que jamais, de rappeler l'exemple de ces hommes héroïques surtout des plus récents, de ceux qui ont été presque nos contemporains. Pour le comprendre il suffit de penser aux misères et aux besoins de ce siècle depuis qu'il s'est séparé de la vraie foi et qu'il est emporté à tout vent de doctrine.

Parmi les derniers athlètes du Christ, il faut mentionner Jean-Gabriel Taurin-Dufresse et ses nombreux compagnons : en tout 49 confesseurs dont voici les noms :

Augustin Chapdelaine, Augustin Tchao, Paul Lieou ou Léon, Joseph Yuen ou Ven, Thaddée Lieou, Pierre Lieou ou Ouen Yen, Pierre Ou, Joachim Ho, Laurent Pé-Man, Agnès Tsao Kouy — *en Chine :*

Pierre-Dumoulin Borie, Jean-Charles Cornay, Augustin Schœffler, Pierre Khoa, Vincent Diem, Pierre Tuy, Jacques Nam, Joseph Nghi, Paul Ngan, Martin Thinh, Paul Khoan, Pierre Thi, André Dung ou Lac, Jean Dat, Luc Loan, Pierre Tu, François-Xavier Can, Paul Mi, Pierre Duong, Pierre Truat, Jean-Baptiste Thanh, Pierre Hien, Antoine Dich, Michel Mi, Martin Tho, Jean-Baptiste Con, Jean-Louis Bonnard — *au Tonkin ;*

François-Isidore Gogelin, François Jaccard, Joseph Marchand, Emmanuel Trieu, Philippe Minh, André Trong, Thomas Thien, Paul Doi Buong, Antoine Quinh Nam, Simon Hoa, Matthieu Gam — *en Cochinchine.*

Fortifiés par l'exemple des anciens martyrs, ils n'ont pas reculé devant les plus atroces tourments, soit pour garder la foi chrétienne proscrite par les tyrans, soit pour la prêcher parmi les barbares en Chine, au Tonkin ou en Cochinchine. Les uns ont été étranglés, d'autres crucifiés, la plupart décapités ; tous ont rendu à Jésus-Christ un témoignage éclatant. Nous pouvons citer non seulement les prêtres appartenant à la Société des Missions Etrangères qui a si glorieusement contribué aux progrès de la religion, mais même des gens du peuple. Entre autres s'est distingué par sa constance un jeune soldat, André Trong, digne de sa courageuse mère, laquelle, imitant Marie au Calvaire, assista au supplice de son fils,

digni suae fortitudine matris quae imitata Deiparam perdolentem, adstitit filii supplicio, abscissumque illius caput a tyranno repetiit excepitque gremio.

Horum fama martyrii cum longe lateque diffusa esset, rite expensis probationibus, de ipso martyrio eiusque causa et signis LEO XIII SUMMUS PONTIFEX *decreto lato decima calendas decembris anno* MDCCCXCVII *benigne indulsit ut dubium discuti posset in S. R. Congregationis particulari Coetu cum voto etiam Praesulum officia lium. Hoc igitur conventu decimonono calendas maias huius anni ad Vaticanas Aedes congregato Rmus Cardinalis Caietanus Aloisi Masella Causae Relator dubium proposuit* « An constet de martyrio, causa martyrii et signis seu mi raculis in casu et ad effectum de quo agitur ? » *Rmi Patres Cardinales et Officiales Praesules suffragium singuli prodiderunt. Sanctitas vero Sua audita per Rmum Cardinalem Camillum Mazzella Episcopum Praenestinum S. R. Congregationi Praefectum relatione sententiam suam patefacere distulit.*

Hoc vero die Dominica VI post Pentecosten qui Mariae Sanctae Hospitae festus percolitur, Sacro rite peracto, accivit praefatos Cardinales Camillum Mazzella et Caietanum Aloisi Masella, cum R. P. Ioanne Baptista Lugari Sanctae Fidei Promotore et me infrascripto Secretario, iisque adstantibus solemni decreto sancivit : « Constare de martyrio et causa martyrii, signis seu miraculis, in casu et ad effectum de quo agitur quoad quadraginta septem : quoad vero Ven. Dei Servos Matthaeum Gam et Ioannem Aloisium Bonnard, licet de signis seu miraculis non constet, quum certo constet de martyrio et causa martyrii, procedi posse ad ulteriora in casu et ad effectum de quo agitur ».

Hoc vero decretum evulgari et in acta S. R. Congregationis referri praecepit sexto nonas iulii anno MDCCCXCIX.

C. Ep. Praenestinus Card. MAZZELLA,
S. R. C. Praef.

Diomedes PANICI, *S. R. C., Secretarius.*

réclama sa tête coupée au tyran et l'emporta sur son sein.

La renommée de leur martyre s'étant répandue au loin, après les approbations dûment requises, le Souverain Pontife Léon XIII a, par décret du 22 novembre 1897, daigné permettre qu'on discutât le doute concernant le martyre, la cause et les miracles, dans une réunion particulière de la Sacrée Congrégation des Rites, les prélats officiaux étant eux-mêmes admis à voter.

Cette réunion eut lieu le 13 avril de cette année au Vatican, S. Em. le cardinal Cajetan Aloisi Masella, rapporteur de la cause, proposa le doute suivant : *A-t-on bien constaté le martyre, la cause du martyre et les signes ou miracles dans le cas et pour l'effet dont il s'agit?* Les Eminentissimes cardinaux et les prélats officiaux donnèrent chacun leur suffrage. Mais Sa Sainteté, après avoir entendu le rapport de S. Em. le cardinal Camille Mazzella, évêque de Préneste, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, différa de faire connaître son avis.

C'est seulement le 2 juillet, sixième dimanche après la Pentecôte, fête de la Visitation, que, après la célébration du Saint Sacrifice, Sa Sainteté Léon XIII fit venir lesdits cardinaux Camille Mazzella et Cajetan Aloisi Masella, avec le R. P. Jean-Baptiste Lugari, promoteur de la foi et moi, secrétaire soussigné, et en notre présence déclara par un décret solennel que *le fait et la cause du martyre, les signes ou miracles, étaient bien constatés dans le cas et pour l'effet dont il s'agit pour 47 des Vén. serviteurs de Dieu ; que pour Matthieu Gan et Jean-Louis Bonnard, bien qu'on n'ait point constaté de signes ou de miracles, le fait et la cause du martyre étant certains, on pouvait procéder aux formalités ultérieures dans le cas et pour l'effet dont il s'agit.*

Sa Sainteté a ordonné de publier ce décret et de le porter aux actes de la Sacrée Congrégation des Rites, le 6 juillet 1899.

C. év. de Préneste, card. MAZZELLA,
préfet de la S. C. R.

Diomède PANICI, *secrét. de la S. C. R.*

INFORMATIONS DIVERSES

Tonkin méridional. — M. Joseph Delalex, des Missions Étrangères de Paris, nous écrit de Huong-Phuong :

« Voilà longtemps déjà que je ne vous ai pas parlé de la famine qui désole nos populations. Croyez-vous cependant que ce long silence indique la fin de nos misères? Hélas! il n'en est rien. Aujourd'hui encore, et pour de longs mois, la famine fait et fera des victimes. Hier, à la porte de l'église de Vinh-Phuoc où je me trouvais avec le P. Roux, qui y donnait la confirmation, une jeune femme se mourait d'inanition. Une fois de plus, la sécheresse est en train d'anéantir toutes les espérances des habitants. On attend la pluie avec impatience mais le ciel reste fermé. Aussi le riz sèche sur pied.

« Un autre fléau, c'est le manque d'animaux de labour. L'année dernière, l'épizootie a fait ici d'immenses ravages. Dans certains villages, sur les nombreux troupeaux de bœufs et de buffles, c'est à peine s'il en reste quelques-uns. Aussi que de champs autrefois couverts de moissons et maintenant incultes!

« Le gouvernement, ému de tant de misères, avait fait acheter au Laos 40 buffles, et il se disposait à recommencer. Malheureusement cet essai n'a guère bien réussi. Par suite de la longueur du chemin, et aussi à cause du *changement d'eau*, comme disent nos Annamites, c'est-à-dire à cause de la différence du climat, beaucoup de ces animaux ont péri en route: ceux qui ont survécu sont d'une maigreur extrême.

« De notre côté, nous avons fait notre possible pour acheter bœufs et buffles et les donner à nos nouveaux chrétiens. Mais où prendre pour en procurer à plus de 4.000 nouveaux convertis? Et pourtant c'est là un point capital en ce moment. Sans cela les champs resteront encore longtemps abandonnés, et ce sera toujours la misère noire.

« Aujourd'hui même un village tout entier demandait à se convertir, à condition qu'on lui procurerait de quoi labourer ses champs. Il fallut renvoyer ces pauvres gens avec de bonnes paroles. Espérons toutefois que les généreux chrétiens de France nous permettront d'acquiescer bientôt à leur demande en nous faisant l'aumône de quelque peu de leur superflu. Je vous cite cet exemple entre vingt ou trente, car presque tous les jours nous recevons des demandes de ce genre. Ce mouvement n'est peut-être dans son principe guère surnaturel, je l'avoue: mais n'est-ce pas en soulageant les infortunes corporelles qu'on arrive à sauver les âmes?

« Petit à petit les populations s'ébranlent et se rapprochent de nous. Les païens ne sachant plus à qui avoir recours nous supplient de les prendre en pitié. N'est-il pas douloureux pour un missionnaire de ne pouvoir les sauver faute d'un peu d'argent? »

Kouang-si (*Chine*). — Mgr Chouzy, des Missions étrangères de Paris, nous écrit :

« La chapelle de Notre-Dame de Fourvière au Kouang-Si demeure inachevée faute de ressources. Voilà dix-huit mois que les travaux sont suspendus au grand désappointement des chrétiens. Au moment où le P. Bertholet qui avait entrepris cette construction est tombé sous le fer des assassins, les fonds que lui avaient fournis de généreux bienfaiteurs étaient épuisés. Le nouvel appel que je fis l'an dernier produisit seulement quelques centaines de francs; ce qui est tout à fait insuffisant pour qu'on se remette à l'œuvre.

« Peut-être a-t-on cru qu'une indemnité de 100.000 francs ayant été payée par la Chine à la suite du massacre de notre confrère et de ses deux compagnons, la Mission aurait largement de quoi subvenir aux frais du sanctuaire.

« Or, cette supposition, si elle a eu lieu, est une pure erreur. Car sur la somme en question, jusqu'à ce jour la quatrième partie seulement a été attribuée au Kouang-si et encore avec une destination expressément fixée, savoir l'érection d'une chapelle expiatoire dans la ville de Yun-ngan-tcheou. Il ne nous est donc pas loisible de l'employer ailleurs. Bien plus, si l'on s'en tient aux conditions premières, resteront à notre charge, c'est-à-dire, à prélever sur les aumônes ordinaires que nous recevrons, les secours à donner aux familles des deux chrétiens massacrés, les tombeaux à leur élever, sans parler du transport coûteux de leurs ossements ni de quantité de frais de détails à l'occasion de cette lugubre affaire.

« La vérité est donc que, du fait de l'indemnité pécuniaire versée, la Mission n'a pas un sou pour l'achèvement de la chapelle de Notre-Dame de Fourvière.

« Je n'ignore point que la générosité catholique est sollicitée de toutes parts; mais je sais aussi qu'il y a des âmes vraiment dévouées à la gloire de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. Voilà pourquoi j'ose adresser aux personnes dévotes à Notre-Dame de Fourvière un troisième appel. Voudraient-elles laisser inachevé son sanctuaire et faire dire aux populations païennes du Kouang-si que leur charité est épuisée ou lassée? »

Le vénérable prélat joignait à sa lettre la lettre suivante de M. Rué :

« Chargé par Mgr Chouzy de la succession du P. Bertholet dans le district de Notre-Dame de Fourvière, j'arrivai dans mon nouveau poste vers le milieu de juillet. La population était atterrée. Massacre du missionnaire, invasion de la région par une multitude de rebelles, semant partout la dévastation et la mort, tout contribuait à justifier cet affolement. Aujourd'hui la paix est revenue et mon vœu est de reprendre au plus tôt les travaux de Notre-Dame de Fourvière. Je le dois à la mémoire de mon bienheureux prédécesseur qui, du haut du ciel, suit et protège le mouvement de conversions, soulevé dans la région par sa dévotion envers Marie. Ma modeste chapelle ne suffit plus depuis longtemps pour contenir la foule des fidèles qui se pressent chaque jour au saint Sacrifice. Les dimanches, ma cour est entièrement remplie du surplus des adorateurs. Je tiens à honneur d'accomplir entièrement la tâche que s'était imposée le P. Bertholet. Daignez m'aider à la remplir ! »

Egypte. — Le R. P. Chautard, des Missions africaines de Lyon, aumônier du pensionnat de la Mère de Dieu, nous écrit du Caire le 3 juillet 1899 :

« Je suis heureux de transmettre, par votre intermédiaire, à la pauvre Mission de Grand-Bassam (côte d'Ivoire) un don de 100 francs provenant du pensionnat de la Mère de Dieu, au Caire. Cette généreuse offrande était accompagnée d'une lettre dont la lecture m'a bien touché et que je prends la liberté de vous envoyer. »

Voici la lettre dont parle le R. P. Chautard :

« Permettez-moi de venir au nom de mes compagnes, et en mon propre nom, vous remercier d'avoir eu la bonté de nous faire lire cette lettre si intéressante de vos chères Missions africaines (lettre du P. Ranchin.) Nous en avons été très vivement émues, et profondément édifiées. Quel héroïsme de foi et de charité dans ces saints missionnaires, qui bravent ainsi tout danger et toute souffrance, pour étendre le règne de Notre-Seigneur dans les âmes!... comme il est dit dans cette belle lettre, heureux sont ceux qui meurent au champ d'honneur; mais bien noble aussi est le sort de ceux qui restent en face de tant de ruines et de désastres!...

« Permettez-nous aussi de vous prier d'accepter cette humble petite offrande pour vos Missions si éprouvées en ce moment. C'est une bien faible somme, nous ne l'ignorons pas; mais elle vous prouvera au moins notre bonne volonté et la part très filiale que nous avons prise aux peines qui atteignent en ce moment votre famille religieuse.

« C'est à ce titre seulement que nous osons vous offrir ce faible gage de notre reconnaissance. »



Aux environs de Fou-tchéou (Chine)

Par le R. P. COTHONAY, des Frères-Prêcheurs, missionnaire au Fo-kien

SUITE (1)

La vallée de Tuon-lok est vraiment très belle. Au retour, la marée étant haute, je pus admirer à mon aise ses vastes rizières si bien cultivées.

Les flancs de la montagne des deux côtés de la vallée sont, comme partout du reste en Chine, couverts de tombeaux, aux formes toujours les mêmes, une espèce de fer à cheval quelquefois avec de grandes colonnes par devant, avec des bas-reliefs et des ornementations plus ou moins riches, suivant la fortune que le mort avait de son vivant. Dans une petite vallée transversale, qui s'ouvre dans celle de Tuon-lok, entre la ville de ce nom et la vallée du Min, j'ai vu de ces tombeaux vraiment remarquables, avec des bas-reliefs étranges mais bien fouillés, des motifs d'architecture chinoise, des colonnettes de fort bon goût qu'on serait heureux de posséder dans nos musées. (*Voir la gravure, p.* 337.)

En voyant les demeures de la plupart des Chinois, on est obligé de se dire qu'ils ne s'inquiètent vraiment pas assez du confortable. Même pour une famille nombreuse la maison est étroite, sale, mal bâtie; encore les Chinois la partagent-ils souvent avec leurs poules, leurs cochons, leurs chèvres, etc. Après la mort c'est autre chose, le Chinois entend avoir une place spacieuse bien à lui, et dont, espère-t-il, il sera le possesseur pour toujours. Il la bâtit ordinairement de son vivant, et, lorsqu'il le peut, en pierres de taille, aussi solide que possible, afin de défier les injures du temps. Il y fait inscrire ses noms et ses titres en beaux caractères. Tout autour on lit souvent de petites pièces de poésies gravées sur la pierre. C'est là que ses descendants viendront à jour fixe lui faire des offrandes de riz et autres comestibles, ainsi que des papiers argentés et dorés qu'on y brûlera, et qui, par un artifice connu des Chinois seuls, seront convertis dans les Champs-Elysées, en monnaie de bon aloi parmi les esprits.

∴

Le suicide est un des fléaux de la Chine. On ne trouve pas un village un peu important qui n'en enregistre un ou deux dans le courant d'une année. Dans les villes, c'est encore plus fréquent.

Les causes en sont multiples. Elles tiennent au caractère, aux mœurs et superstitions des Chinois. D'abord le suicide paraît plus fréquent chez les femmes que chez les hommes. Cela tient à l'état d'infériorité où la femme se trouve. Les familles ne se fractionnent pas si aisément que chez nous. Les fils en se mariant continuent à vivre sous le toit de leurs parents et il n'est pas rare de rencontrer quinze ou vingt femmes dans une famille. Les brus sont soumises à l'autorité de leur belle-mère. Il y a entre belles-sœurs une hiérarchie résultant de l'âge. La femme de l'aîné a le pas sur celle du cadet, laquelle a le droit de commander à celles des frères plus jeunes; de là des sources permanentes de contestation, des tiraillements pour tout et pour rien, des vexations fréquentes pour des questions de préséance. On en arrive facilement aux gros mots, aux insultes, aux gifles, puis au *tsi*, c'est-à-dire à une fureur extrême et, à la suite d'une de ces « ventrées de colère », suivant l'expression chinoise, la femme aveuglée, affolée par sa rage, se livre sur elle-même à un acte de violence.

∴

Le suicide des jeunes filles dont le fiancé meurt avant le mariage ou celui des veuves, non seulement n'est pas blâmé, mais plutôt encouragé par ce peuple dégradé.

On m'a parlé d'une jeune fille de Fou-tchéou dont le fiancé mourut avant la célébration du mariage. Elle résolut de ne pas lui survivre, et lorsque les parents la virent ainsi déterminée à s'ôter la vie, ils lui demandèrent d'accomplir cet acte d'une façon solennelle qui attirerait l'attention sur leur famille et la couvrirait d'honneur. Au jour fixé la jeune fille fut donc portée en palanquin à la maison de son fiancé défunt. On avait élevé une estrade au milieu de la chambre principale. Elle y prit place après avoir adoré les tablettes de ses ancêtres et avoir offert un sacrifice à leurs mânes. Les parents et amis étaient accourus pour être témoins du spectacle. Les parents du jeune homme mort vinrent les premiers se prosterner devant celle qu'ils avaient choisie pour belle-fille; ils lui offrirent ensuite du thé et des sucreries. Elle monta alors sur un escabeau, et de là passa le cou dans un nœud coulant qui avait été préparé et qui pendait au-dessus d'elle, puis donna un coup de pied à l'escabeau qui la supportait. On la laissa tranquillement mourir; on la déposa ensuite dans un beau cercueil qui fut enterré solennellement à côté de celui de son fiancé. Son nom fut inscrit sur les tablettes de sa nouvelle famille et ces malheureux païens l'invoquent comme une divinité.

Autrefois les mandarins eux-mêmes assistaient à ces exhibitions criminelles; ils ne le font plus depuis une farce qui leur fut jouée par une veuve qui avait prétendu se suicider et qui, au moment de renverser l'escabeau fatal, demanda à l'assistance la permission d'aller d'abord donner à manger à ses porcs. Elle ne revint pas et l'assistance fut frustrée du spectacle.

∴

Les hommes se suicident surtout pour deux raisons : parce qu'ils sont ruinés ou par vengeance contre un ennemi.

C'est vers la fin de l'année chinoise que la première cause amène le plus de morts violentes. C'est une coutume universelle que les dettes doivent se payer et tous les comptes se régler avant l'expiration de l'année. Le débiteur qui ne peut donner satisfaction à son créancier avant le 1er du nouvel an perd tout crédit, c'est un homme ruiné : il n'a plus qu'à s'expatrier ou à se tuer. Aussi, vers la fin de l'année, une activité incroyable règne dans les boutiques, les magasins et partout. Il en est qui se cachent le dernier jour de l'année pour que leur créancier qu'ils ont réussi à éviter jusque-là, ne les attrape pas au dernier moment. Le créancier fait tout son possible pour joindre son débiteur

(1) Voir le n° du 14 juillet 1899.

avant qu'une nouvelle année soit commencée. On rencontre parfois le premier jour de l'an un homme affairé, arpentant précipitamment les rues une lanterne allumée à la main : c'est le créancier qui n'a pas encore pu présenter ses comptes à un débiteur ; pour lui, il fait toujours nuit tant qu'il n'est pas payé, et s'il peut trouver son homme avant midi du premier de l'an et qu'il ait alors sa lanterne allumée, la loi sera de son côté. Beaucoup donc se suicident pour éviter d'être jetés en prison, pour échapper aux tortures raffinées qu'on leur infligerait et pour se soustraire à la honte et à la misère.

Un proverbe chinois qui a force de loi dit : « la vie se paye par la vie. » Si vous êtes cause qu'un individu s'est tué par suite de vos procédés ou de votre conduite à son égard, vous avez une mauvaise affaire sur les bras. Ne serait-ce qu'un mendiant éconduit qui se coupe la gorge devant votre porte, vous aurez des démêlés sans fin et fort coûteux avec la justice. Deux marchands se font concurrence, celui qui se sent battu avale de l'opium et va mourir dans la boutique de son adversaire. Un plaideur perd son procès : il va se pendre à la porte de celui qui l'a gagné. Voilà des moyens de se venger; car celui chez qui le cadavre sera trouvé, sera ruiné, sinon exécuté, par la justice.

Les Chinois redoutent beaucoup le suicide par vengeance.

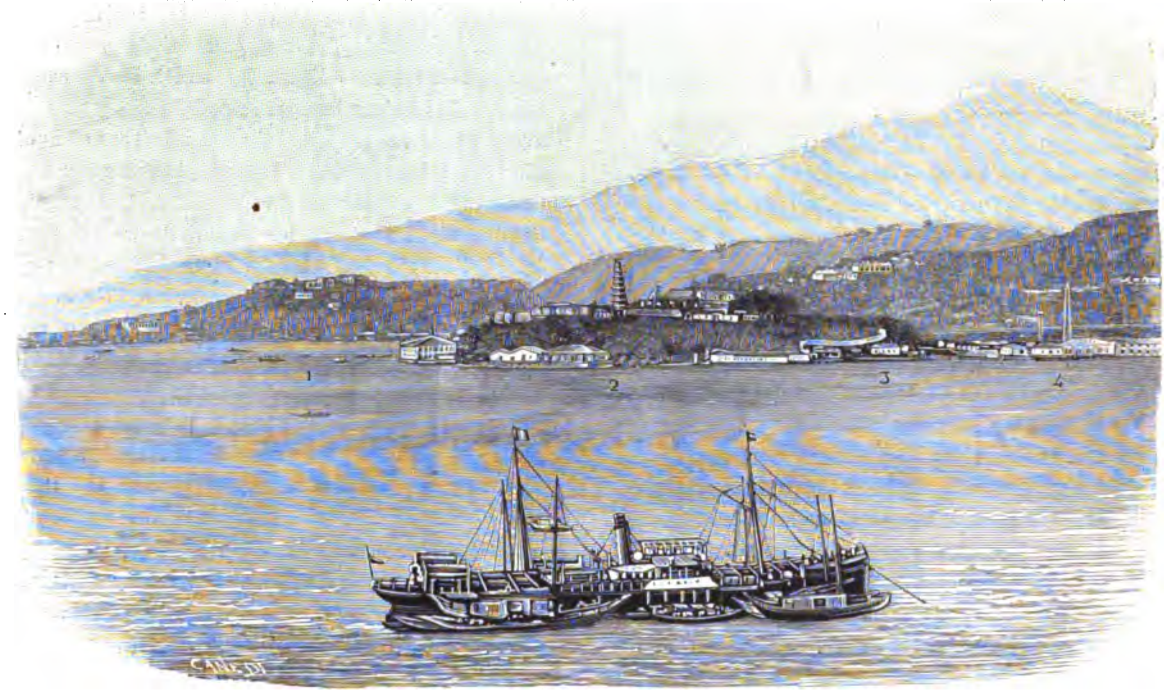
Dans la *Cité chinoise*, M. Simon cite le cas suivant pour montrer la crainte qu'inspire le suicide d'autrui :

« Un homme chargé de sapèques rencontre, sur un pont, un pick-pocket qui les lui enlève :

« — Bandit, rends-moi mes sapèques ! »

Le voleur court toujours.

« — Filou, si tu ne me rends pas mes sapèques, je me noie ! »



1. Consulat anglais. — 2. Ile de Pagoda. — 3. Maisons habitées par les Européens employés à l'arsenal. — 4. Nouvelle chapelle et presbytèr

FO-KIEN (*Chine*). — VUE PRISE DE LA DOUANE DE FOU-TCHÉOU ; d'après une photographie envoyée par le R. P. COTHONAY (voir p. 344).

Et l'autre aussitôt de rapporter l'argent dérobé.

Doux pays, où la crainte du suicide semblerait remplacer la police !

La statistique n'existant pas en Chine, il est difficile de se faire une idée exacte du nombre des suicides ; mais il doit être considérable. Un missionnaire qui est depuis longtemps dans ce pays, estime la proportion à un pour 2.000 à 3.000 personnes.

Le premier empereur de la dynastie actuelle, Chountsé, s'est suicidé. Le dernier empereur de la dynastie précédente, celle des Min, s'était aussi suicidé. Voici ce qu'il écrivit avec son sang avant de commettre cet acte de désespoir :

« J'ai perdu le royaume que j'avais reçu de mes pères... je vais donc me fermer les yeux pour ne pas voir mon empire détruit ou dominé par un tyran. Je vais me priver de la vie parce que je ne pourrais souffrir d'en être redevable au dernier et au plus indigne de mes sujets. Je ne puis plus paraître devant ceux qui, ayant été mes enfants et mes sujets, sont présentement mes ennemis et des traîtres. Puisque l'Etat meurt, il faut que le prince meure aussi. »

∴

Pauvre peuple chinois comme toute créature humaine, il a l'âme naturellement religieuse. Il s'est bâti des temples innombrables, qu'il a remplis de milliers de dieux. Il les honore par des sacrifices, des prières, des cérémonies sans cesse renouvelées. Mais comme le grand ennemi du genre humain a abusé de lui et continue à le tromper !

Satan est vraiment le prince de ce vaste empire. Outre les idoles que tout le monde honore, chaque famille a son



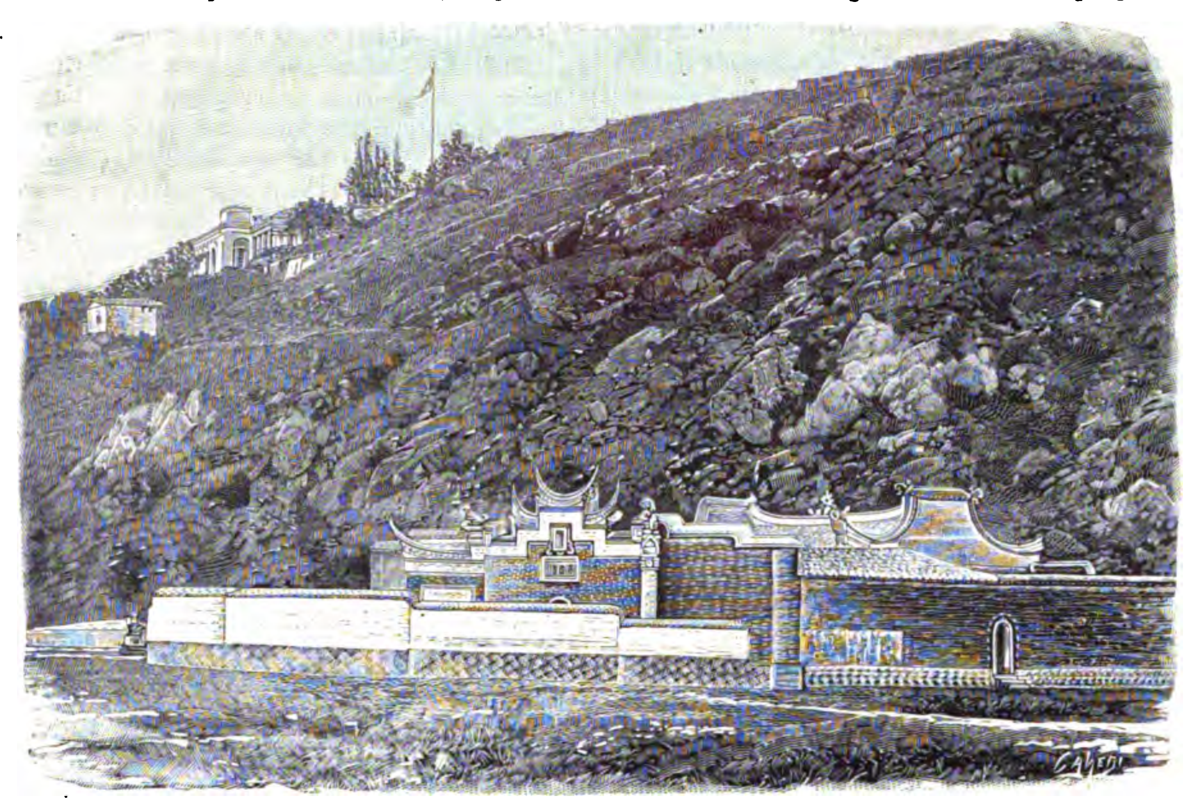
génie protecteur, de même chaque village, chaque mandarin, en entrant en charge, en reçoit un.

Qui assigne ces prétendus génies protecteurs aux individus ou aux populations ? Je ne sais comment la chose se passe dans les autres provinces ; mais au Fo-Kien, voici comment on procède.

Le vice-roi représentant de l'empereur fils du Ciel est censé avoir un pouvoir illimité sur le peuple des esprits, pouvoir qu'il peut déléguer et qu'il délègue en effet, moyennant finance bien entendu. Des lettrés sachant tenir un pinceau et formuler un décret en langage pompeux, achètent donc une communication de ce pouvoir divin.

Un chef de famille veut-il un génie protecteur pour sa case, il va trouver le lettré, lui expose sa demande et celui-ci aussitôt lui fabrique un document signé, parafé avec de grands sceaux rouges, dans lequel, pendant un an ou deux ou pour toujours, on assure que telle famille sera sous la protection soit d'une idole déjà connue, soit le plus souvent d'un animal, tel que le renard blanc, le loup jaune, le vieux tigre, le dragon à la crête brillante, etc... Le bonhomme paye suivant sa fortune, emporte son document et va, lui et toute sa famille, faire chaque jour des prostrations et des offrandes à son prétendu génie protecteur.

Le chef d'un village fait la même démarche auprès d'un lettré et obtient un génie protecteur du même genre, que tout le village révérera, en l'honneur duquel on fera des processions, des illuminations, des sacrifices, etc... Si le peuple a de bonnes récoltes, au lieu de remercier le Créateur, qui fait lever son soleil et tomber sa pluie, ils rendra ses actions de grâces à son diabolique protecteur.



FO-KIEN (*Chine*). — VUE DE L'EMPLACEMENT DE L'ANCIENNE CHAPELLE DE L'ARSENAL DE FOU-TCHÉOU. — PAGODE ÉLEVÉE A LA MÉMOIRE DES CHINOIS TUÉS A LA BATAILLE NAVALE DE PAGODA; d'après une photographie envoyée par le R. P. COTHONAY.

Si la sécheresse ou le typhon a ruiné ses récoltes ou si une épidémie s'abat sur lui, le Chinois s'étonne d'abord, prend souvent patience, mais parfois cependant se fâche contre le génie qui est ou négligent ou impuissant. Dans ce cas, le peuple donnera ses dernières sapèques pour faire changer ce génie qui n'a rien protégé, ou même pour le faire punir.

∴

J'ai sous les yeux un document des plus curieux qui a été récemment copié dans un temple de Foutchéou, et que Mgr Masot a eu l'obligeance de me traduire. Le voici :

DÉGRADATION DU DIEU YOUNG-TSUEN

Le pieux et saint grand empereur, et avec le ciel grand Créateur souverain et Mont sacré oriental, fait savoir ce qui suit :

Il est arrivé à notre connaissance que l'administrateur général et assistant du second ordre, Young-tsuen, est un paresseux, et ne pense qu'à mener joyeuse vie, manquant continuellement à ses devoirs; il est donc juste qu'il soit dégradé. C'est pourquoi nous ordonnons aux six ministères de notre cour qu'ils aient à effacer de notre tableau officiel le nom de l'administrateur général et assistant du second ordre, et que ce soit le vice-président du même tribunal ou bureau de l'administrateur général qui prenne sa place, etc.

Que le présent soit fidèlement exécuté.

Le 24e de la 9e lune.

MOI, LE MONT-SOUVERAIN ORIENTAL.

La pièce suivante n'est pas moins curieuse. A la différence de la précédente, elle accorde un honneur insigne à l'idole Ichen, qui sans doute s'était bien comportée.

PROMOTION DU GOUVERNEUR ICHEN

Nous, *Siàng-hoùng*, protecteur du royaume, par décret impérial duc majestueux et admirable, ayant autorité dans toute la



province du Fo-kien, nous concédons au gouverneur Ichen que, dans les processions publiques, il puisse être porté par huit serviteurs dans un palanquin, et qu'il soit vénéré par tout le peuple.

NOUS, LE *Siâng-houng*.

L'ennemi du genre humain se moque sans doute de ces promotions et dégradations, et méprise les charlatans qui, pour quelques sapèques, portent des décrets en son nom; mais il se rengorge et s'enorgueillit des honneurs qu'il a réussi à voler à son Créateur, et à se faire attribuer par ce pauvre peuple abusé. Sous ces noms d'animaux fabuleux ou fantastiques, de génies protecteurs, de gouverneurs, etc.; c'est bien lui qu'on adore, qu'on invoque, qu'on craint.

∴

La gravure de la page 343 représente les bâtiments élevés après le combat naval de Pagoda en l'honneur des victimes de l'amiral Courbet. On y voit des autels sur lesquels de grandes tablettes dorées portent les noms des marins et des officiers chinois tués dans la bataille.

L'autre gravure, page 342, reproduit l'île de Pagoda avec le monument vieux d'un millier d'années qui lui a donné son nom, un groupe de maisons où résident des employés Européens de l'arsenal et qui existaient de votre temps, enfin tout à fait à droite, la mince tache blanche à mi-côte marque la place de la nouvelle chapelle et de la maison d'où je vous écris. On y jouit d'une vue incomparable sur le fleuve Min et sur les grandes montagnes dentelées du Fo-kien.

(*A suivre.*)

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Nouvelles entrevues avec le mandarin et nouvelles alertes. — Singulières calomnies.

Malgré mon désir d'en finir au plus vite, il fallut encore remettre la partie. A l'occasion du nouvel an, sous couleur d'aller souhaiter la bonne année à son collègue voisin, mon mandarin se rendit jusqu'à Houn-Tsouen pour consulter son supérieur hiérarchique qui est, paraît-il, à la tête de 5000 soldats (1er février).

L'état des esprits ne laisse pas de l'inquiéter. Il vient juste d'apprendre l'occupation de la baie de Kyao-tchéou par les Allemands pour venger la mort de deux missionnaires catholiques et il craint que si pareille aventure arrive, son pays ne doive céder encore un lambeau de territoire et surtout lui, perdre sa place, sinon sa tête. Aussi me presse t-il de m'installer chez lui, mais je refuse poliment: « Il faut que je sois au milieu de mes chrétiens pour les instruire, les consoler, les fortifier et les protéger par ma présence; d'ailleurs, au prétoire, comment pourrais-je m'acquitter de mes exercices de piété et célébrer la sainte messe? »

∴

Je lui expose franchement ces motifs; il les comprend et me donne quatre soldats sous les ordres d'un sergent pour m'accompagner et défendre mon domicile. J'ai beau dire que ce n'est pas nécessaire. Devant ses instances réitérées, je suis obligé de céder et d'accepter cette garde honorable et... onéreuse.

En effet, cinq personnes à nourrir et à héberger, ce n'est pas une petite affaire pour nous qui sommes déjà ruinés et à la charge de pauvres néophytes. Aussi, dès le lendemain, j'appelle le sergent et je lui dis carrément la chose.

« — Votre appui moral nous suffit. Je vais vous donner une lettre de remerciement pour le mandarin et vous rentrerez tranquillement dans vos quartiers. Le pays semble pacifié; d'ailleurs, le péril ne va pas éclater subitement comme une bombe sur nos têtes. Vous n'êtes qu'à une heure et demie; nous vous appellerons en cas d'alerte.

« — Sans doute, répondit-il, vous avez raison à votre point de vue; mais le mandarin est absent, je ne puis pas lui demander de nouveaux ordres. Avant de partir, il m'a confié votre précieuse personne, je suis soldat et je ne connais que la consigne.

« — Bravo! Mais alors comment faire?

« — Bah! Il y a moyen de s'arranger; vous allez voir. »

∴

On fait venir le maire du village et on lui tient ce langage: « Si vos administrés étaient tous de paisibles citoyens, point ne serait besoin de convoquer la maréchaussée pour protéger l'Européen. Puisque c'est à cause des gens du village que la présence des soldats est nécessaire, c'est donc au village à entretenir et à défrayer les défenseurs de l'ordre public. »

Ce qui fut dit fut fait: nos braves s'installèrent dans une grande maison voisine où ils ne nous gênaient nullement et d'où ils pouvaient facilement nous prêter main forte.

Toutefois, au bout de quelques jours, le maire, tout éploré, vint nous dire que la charge pesait lourdement sur le budget de la commune et nous pria de renvoyer la troupe à son cantonnement. Nous lui expliquâmes la situation et il alla lui-même présenter ses doléances au substitut du mandarin. L'intendance réfléchit qu'elle avait déjà économisé les rations de cinq hommes pendant une semaine, qu'elle risquait de tout perdre en voulant trop gagner: elle se décida donc à envoyer désormais leur popotte quotidienne aux soldats qui continuèrent à nous garder sans exciter les récriminations de personne.

∴

Le maire du village, quoique païen, nous rendit plusieurs services. Au début, très opposé à l'implantation du christianisme, il regardait les catéchumènes d'un mauvais œil et les avait plus d'une fois menacés de les expulser de son village. Les politesses que je lui fis et l'accueil que

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2, 9, 16, 23, 30 juin et 30 juillet, et les cartes, pages 191 et 225.

j'obtins auprès des autorités chinoises changèrent peu à peu sa manière de voir. Il vint assez souvent nous visiter et semblait rechercher notre conversation.

Dans un de ces entretiens, je lui demandai quelle était la cause des préventions et de l'animosité qu'on nourrissait généralement contre nous. Il se fit d'abord un peu tirer l'oreille et finit par me fournir le renseignement désiré. Voici ses propres paroles :

« — La rumeur publique vous accuse de jeter des drogues dans les puits, sources et fontaines, où le peuple a coutume de s'approvisionner d'eau potable. Quiconque boit de cette eau est ensorcelé.

« — Pas possible ! En quoi consiste cet ensorcellement ?

« — Aussitôt après avoir bu de cette drogue, la personne éprouve un changement dans son intérieur : elle ne reconnaît plus ses parents, elle suit aveuglément le magicien ; comme la foule s'attache à vos pas, elle ne peut plus résister à votre volonté et se fait chrétienne malgré elle, si tel est votre bon plaisir.

« — Ah ! vraiment ? Me voilà devenu, sans le savoir, une espèce de Merlin l'enchanteur... Mais cette drogue, qui l'a vue ?

« — Moi, je ne l'ai pas vue ; mais d'autres m'ont raconté que ce sont de petites pilules entourées de papier rouge. Quand on les écrase, à l'intérieur on trouve du sang ; elles se dissolvent dans l'eau et lui communiquent les propriétés extraordinaires que je viens de rapporter.

« — A propos, est-ce que vous croyez, vous, à toutes ces balivernes ? »

Il hésita un peu, sourit et avoua qu'il y avait cru jusqu'à ces derniers jours.

.:.

Je fis alors un *aparte* avec mon catéchiste. « Du temps de Tertullien, malgré la discipline de l'arcane, les païens, ayant vaguement entendu parler de l'Eucharistie, accusaient les chrétiens d'égorger dans leurs réunions un enfant et d'en dévorer la chair recouverte de farine. Ne serait-il pas possible qu'une interprétation dénaturée du sacrement de baptême ait été l'origine de ces fables ridicules et de ces odieuses calomnies dirigées contre nous ? Par les mérites du précieux sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'eau sainte acquiert une vertu régénératrice qui donne aux nouveaux baptisés la vie surnaturelle et... »

Le maire surprit quelques mots de notre conversation et nous interrompit :

« — Ne vous tourmentez pas à chercher l'explication de cette rumeur ; la vraie origine, la voici : Il y a trois siècles, durant la guerre coréo-japonaise, les Coréens furent vainqueurs et envahirent le Japon. Les bonzes tuèrent alors 300 Japonais, les écorchèrent et rapportèrent les peaux en guise de trophées. Quant aux Japonais, ils gardèrent les cadavres, en tirèrent le sang et en confectionnèrent les pilules en question... dit-on.

« — Que des enfants ignorants ajoutent foi à de pareilles sornettes, passe. Mais vous, Monsieur le Maire, votre éducation doit vous mettre au-dessus de cette puérile crédulité. Maintenant que vous reconnaissez l'absurdité de ces contes de vieilles femmes, il est de votre devoir d'éclairer vos conciteyens et de nous aider à détruire une si funeste erreur.

« — Ce n'est pas tout, continua-t-il. On vous accuse aussi d'entraîner les foules après vous et de dépeupler le pays.

« — Elle est bonne, celle-là. Je n'entraîne personne. Tous ces gens m'ont suivi parce qu'on voulait les massacrer. Si nous avions attendu les brigands de pied ferme, c'est pour le coup que le pays aurait été dépeuplé.

« — Et puis, on dit encore que vous êtes Japonais.

« — Merci du compliment ! Moi qui me croyais beau garçon...

« — Oh ! nous ne les aimons pas ces gens-là : ils viennent ici pour gruger le pauvre peuple, ils insultent nos femmes, ils ont des desseins sur notre territoire, ils sont d'une insolence...

« — Allons, cela suffit. Brisons-là. Je ne fais jamais de politique après onze heures du soir. D'ailleurs il est temps d'aller se coucher. Bonne nuit ! »

.:.

Le 6 février, j'apprends que le mandarin est rentré la veille de Houn-tsouen. Enfin notre sort va être réglé ! Serons-nous hors la loi ? Obtiendrons-nous justice ? Patience ! nous ne touchons pas encore au dénouement. Il paraît que notre cas est grave et nul ne se sent l'autorité compétente pour le juger. L'affaire sera portée à Ghirin, chef-lieu de la province, où se trouve, me dit-on, une garnison de 20.000 hommes. Quatre jours plus tard, le mandarin numérota les pièces que nous avions écrites respectivement dans nos entrevues précédentes et emporta avec lui tout ce dossier à Ghirin.

Le 31 janvier j'avais écrit au mandarin de Tjihtaso (Pouk Kang) pour lui recommander les chrétiens de Samouenpong et Pouhtyeikol : je lui rappelais que le traité avec la France accorde le libre exercice de la religion catholique, je le priais de protéger la personne et les biens de mes disciples, de faire relever les ruines et d'empêcher de nouveaux désastres. Ce fonctionnaire — un Mandchou — pour toute réponse m'envoya sa carte et me fit dire qu'il ne me connaissait pas. Néanmoins il dépêcha sur-le-champ des soldats pour constater les dégâts dans les chrétientés susnommées et en référa, comme son collègue de Tjipong-syeng, à Ghirin, pour obtenir une ligne de conduite.

.:.

Le 11 février, nous eûmes encore une alerte, la dernière, mais bien conditionnée.

Le bachelier Kim, père du maire de Hotchyenhypo, chef d'une nombreuse et puissante famille dont plusieurs membres ont occupé et occupent encore actuellement de petites dignités locales, ennemi déclaré du nom chrétien, appela Benoît et lui dit :

« — A Searipatkol on a brûlé, à Samouenpong on a démoli les maisons des chrétiens, ailleurs on vous a chassés. Si nous restons tranquilles ici, on dira que nous ne sommes pas des hommes. En conséquence, les gens du village réunis ont décidé de vous expulser des quatre maisons que vous occupez : Benoît, Emile, Martin et Thomas. Partez ! Quant à l'Européen, on verra ce qu'il y a à faire. »



Mon catéchiste introduit Benoît dans ma chambre et m'interprète ses paroles. La cour est remplie de paiens; devant la porte se tiennent les envoyés qui attendent notre réponse.

Cette fois les chrétiens sont consternés. Je consulte rapidement les principaux.

« — Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Que faire ?

« — Père, fuyons, répondent-ils à voix basse et comme en tremblant.

« — Où ?

« — Dans les montagnes (toujours le maquis !).

« — Vous y mourrez de faim et de froid.

« — Mais nous ne pouvons rester ici : la population est tout entière contre nous ; il n'y a pas moyen de remonter un pareil torrent.

« — Non, la population n'est pas tout entière contre nous. En outre, n'avons-nous pas l'appui de l'autorité ? Où serons-nous en sûreté si nous ne le sommes pas ici ? Si nous lâchons pied au premier mot de ces insolents, leur audace ne connaîtra plus de bornes ; pour moi, je regrette d'avoir fui de Haripatkol et, cette fois, je resterai coûte que coûte. Nous ne sommes pas des oiseaux pour voler comme cela à la montagne ; moi, j'ai confiance dans le Seigneur. *In Domino confido; quomodo dicitis animœ meœ : transmigra in montem sicut passer ?* »

Puis, élevant la voix de façon à être entendu du dehors, je dis au catéchiste :

« — Voici ma réponse. Allez dire à votre maître que nous observons les lois du pays, que nous sommes chrétiens avec la permission de l'empereur de Chine et que nous ne partirons pas. Les gens de Haripatkol et de Samouenpong ont mal agi et seront châtiés. Si vous désirez, vous aussi, subir une punition, venez nous chasser et détruire nos maisons ; mais nous ne partirons pas, dussions-nous mourir ! »

∴

En même temps que je tenais devant la foule ce fier langage, j'envoyais en toute hâte une estafette porter secrètement une lettre au substitut du mandarin. Je l'avertissais de ce qui se passait et, craignant qu'il ne m'invitât à me refugier chez lui, j'ajoutais :

« — Personnellement je ne cours aucun risque, mais le danger de mes disciples me touche comme mon propre danger. Veuillez donc donner une leçon à ce bachelier Kim, soit par lettre, soit de vive voix. »

Cette attitude hostile d'une partie de la population était le résultat de la lenteur du mandarin à publier la proclamation qu'il m'avait promise. En outre, comme tous les lâches, nos adversaires profitaient de l'absence dudit mandarin pour se débarrasser de notre présence.

∴

Un bruit de chevaux au galop retentit tout à coup. Trois cavaliers mettent pied à terre : ce sont le substitut, le premier secrétaire et un capitaine. Quelques soldats arrivent peu après.

(*A suivre.*)

CHEZ LES PAPOUS

Une première visite à la tribu des Uni-Uni

LETTRE DU R. P. ANDRÉ JULLIEN, MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR, A MGR NAVARRE, ARCHEVÊQUE DE CYR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE ANGLAISE.

Suite (1)

Panorama splendide. — Quelques renseignements géographiques inédits. — Les Ibitoé. — Guide pris en flagrant délit de mensonge. — Départ de Mamana.

Le Père Victor est venu me rejoindre. Nous parcourons ensemble du regard les hautes crêtes qui s'entassent dans le Nord-Est. Il y a là un nœud formidable que les aigles seuls peuvent franchir. En ce moment la fuite des nuages découvre une épaule gigantesque encore insoupçonnée, révélation d'une autre chaîne plus haute que toutes les barrières aperçues jusqu'à présent. Nous avons appelé cette crête l'*Accolade*, parce que son profil semblait reproduire le trait de plume ainsi nommé. L'Accolade est, paraît-il, d'humeur hautaine et n'entend pas se prodiguer. Elle a déjà ramené son voile. Nous ne la reverrons plus.

Mais c'est l'heure du déjeuner. Le café bouillant nous invite et les patates grillées exhalent un parfum de pain chaud sortant du four. Avec l'air vivifiant des montagnes ces patates vaudront des grives.

∴

« Maintenant, Abinda et Olaba, nos chers guides, vous allez nous aider à faire une promenade instructive et peu fatigante à travers votre beau pays.

« — Ce grand torrent qui écume et qui chante là-bas en contournant la montagne de Bubuni, comment l'appelez-vous ?... Serait-ce par hasard la Veïda ?

« — Non, la Veïda est restée sur notre droite, venant du Nord-Est. Le torrent qui est à nos pieds s'appelle la Dilafafala, ou plus simplement la Dilafa ; il va rejoindre la Veïda et se retrouve ainsi dans l'Aroa à travers les plaines de Kapatsi. »

Voilà un renseignement géographique qui a son importance. Joint aux données que nous avons recueillies sur notre route, il nous permet d'embrasser l'ensemble du cours supérieur de l'Aroa et la direction générale de ses principaux affluents, à savoir : vers l'ouest, la Subuna, puis, en revenant vers l'est, la Dilafa et la Veïda, grossie de l'Ibu. Ces rivières et la région qu'elles parcourent étaient jusqu'à ce jour entièrement inconnues.

Inconnus pareillement les villages de l'Uni-Uni que le soleil baigne en ce moment de ses chauds rayons. Abinda nous indique le nom et la situation des plus importants. Ce sont, au Sud de Mamana : Vabazi et Gatamaï : au Sud-Est : Avela, Ono ; à l'Est : Ekéné, Aono, Paula, Veinebuna,

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 23, 30 juin, 7 et 14 juillet et la carte p. 294.



Avolani ; au Nord : Valé, Ziunaizi, Umuio, Beko, et très loin. à trois journées de marche, Dèva-Dèva. Au Nord-Ouest : Aëbo, Uloli Biona, Ito-Ito, Polikoïtu, Inaümolopa. Tout près de nous, dans la vallée : Bubuni (Nord) Memea (Nord-Est) et à notre gauche, sur la montagne, Afule (Nord-Ouest).

Du reste, au loin comme auprès, toutes les pentes portent leur essaim de créatures humaines.

Abinda et Olaba font ici un geste de fourmillement en criant leur admiration naïve :

« — *Vanua, doüta, doüta, doüta !* (Beaucoup, beaucoup, oh ! beaucoup de villages !)

« — A merveille, mes bons amis; mais comment les atteindre, vos villages ? »

Pour chaque groupe désigné il faut, au minimum, un jour de marche, traduisez : trois heures de casse-cou pour descendre au fond de la vallée, et quatre heures d'escalade pour atteindre l'autre sommet. Encore ne s'agit-il que des hameaux étagés entre 1500 et 2000 mètres.

Grand Dieu ! que n'avons-nous ici un petit ballon dirigeable ! — Nous irions en cinq minutes d'une cîme à l'autre... Faute de cela, quel missionnaire pourra jamais embrasser l'ensemble de cette étonnante tribu ? Dieu, qui veut le salut de ces peuples, résoudra le problème. En tout cas, nous accepterons bien pour la conquête des âmes les fatigues et les dangers que les chercheurs d'or ne craignent pas d'affronter pour ramasser quelques pépites. Après tout, les vrais chercheurs d'or, c'est nous !

∴

A 10 heures, le P. Victor, conduit par son fidèle Abinda, va essayer d'abattre quelques pièces de gibier. Il revient à midi avec trois perroquets qui nous promettent un excellent potage. Le petit Aua se remet à son office de maître-queux et distribue les plus belles plumes blanches à ses jeunes amis de Pokao pour leur parure de bal. Tandis que nous dînons, le P. Victor me raconte qu'il a obtenu de nouveaux renseignements sur Dinava et Deva-deva, ces lointains villages dont on nous avait parlé à Pokao comme devant se trouver sur le cours supérieur du fleuve Saint-Joseph. Il paraît qu'une députation de ces villages viendra prendre part à la fête et au *tazu* de Bubuni.

Ce détail est pour nous un trait de lumière. Si l'on essayait de gagner, à la suite de ces sauvages, la haute vallée du Saint-Joseph encore inexplorée et de redescendre le fleuve jusqu'à Mekeo ! Notre expédition ouvrirait du même coup deux intéressantes perspectives sur l'intérieur de la Nouvelle-Guinée et nous aurions reconnu les routes des deux grandes vallées qui, des abords de la baie de Hall-Sound, remontent vers l'Uni-Uni, à savoir : la route de l'Aroa et de la Veïda, vers l'Est, et, plus à l'Ouest, celle du Saint-Joseph. Or, il est urgent de savoir si la voie du haut Saint-Joseph n'est pas plus praticable que la route de la Veïda sur laquelle nous sommes suffisamment édifiés. Nous examinerons cela. Au demeurant, ce projet ne paraît pas devoir se heurter à des obstacles insurmontables, puisque le P. Victor vient de rencontrer là-bas, à Bubuni, un sauvage (1) qui dit être allé, par Dinava, jusqu'à Inawaïa, sur la rive gauche du Saint-Joseph. Nous tenons presque la ligne de *raccordement* entre la vallée de la Veïda et celle du Saint-Joseph.

∴

Tandis que nous rêvons à cette route idéale, les braves femmes de Bubuni continuent allégrement leur rude besogne de pourvoyeuses. Elles montent, sans se lasser, pour nos porteurs et pour nous, l'eau et le bois à brûler, les patates et les bananes. L'eau est enfermée dans d'énormes bambous qui gardent toute sa fraîcheur ; mais au prix de quels efforts n'est-elle pas amenée jusqu'à nos lèvres !... Le torrent ne se trouve pas à *Bubuni*, il coule une heure plus bas. Ainsi chaque gorgée d'eau nous vient du fond de la vallée et suppose une heure de descente, c'est-à-dire : depuis le torrent jusqu'à notre gîte de *Mamana*, deux heures et demie de montée.

Voilà des gens qui reçoivent chaque jour, et en abondance, la dose de mortification qui garde une race dans la vertu et dans la force, et que Lacordaire appelait le *baptême de l'eau*. Ce baptême de l'eau ou de la pénitence est imposé à nos Uni-Uni, avec une énergie singulière, par la configuration de leur terrible pays. Il y a tout lieu de croire qu'avec une pareille initiation à la vie rude et sacrifiée, le vrai baptême réalisera des *merveilles* au milieu de ce peuple et y suscitera des saints.

Cependant, les femmes ne montent plus seules à notre nid d'aigle. Voici des enfants aux grands yeux noirs, aussi beaux dans leur timidité naïve que les jeunes pâtres des montagnes Sabines ou de la campagne romaine. Le P. Victor en reconnaît un qui ne paraît pas avoir plus de dix ans, et qui a fait le voyage de Pokao. C'est le petit Paboï-Paboï ; avec le temps, le saint baptême et l'aide de Dieu, ce sera un vaillant catéchiste qui s'en ira de village en village gagner des âmes à Jésus-Christ.

∴

Maintenant voici le tour des *ibiloë*. Ils s'avancent sur notre plate-forme en se tenant par la main et déjà tout empanachés. Les trois derniers venus ont fait une longue course : ils arrivent de Dinava ! Nous leur demandons depuis combien de temps ils sont en route...

« Depuis ce matin, répondent-ils sans hésiter.

« — Voilà qui est surprenant, si on se reporte aux renseignements obtenus par ici. Tout à l'heure encore on nous disait que Dinava était à trois jours de marche. Il s'est, en peu de temps, sensiblement rapproché ! »

Abinda et Olaba, interrogés sur cette difficulté qui vaut presque un problème d'exégèse, s'en tirent en Gascons, ou plutôt en Normands... Ils font un signe aux *ibiloë* de Dinava qui se hâtent de rectifier leur dire, affirmant d'un air imperturbable qu'en effet ils ont mis *trois jours* à venir. Nous les remercions du renseignement, heureux d'être fixés du

(1) Selon toute vraisemblance, le sauvage rencontré par le P. Victor avait fait partie de la caravane des gens de la Montagne que le P. Coltée avait reçus avec une charmante cordialité, quelques mois auparavant. Du reste, parmi les noms de villages que le P. Coltée avait pu obtenir, se trouvait celui de *Kinava*. Or, *Kinava* c'est, dans la langue de Mokeo, l'altération régulière de *Dinava*. Une particularité de ce dialecte est de changer le *d* et le *t* en *k*.



même coup sur la vraie distance de Dinava et sur le degré de confiance que nous pouvons donner à certaines affirmations de nos guides.

D'ailleurs il en est toujours ainsi, et nous n'en sommes pas à notre première expérience. Si le sauvage devine que l'étranger veut dépasser son pays et pousser plus avant dans l'intérieur, il se hâte de *tripler* la distance et d'amonceler les obstacles, en attendant qu'il lui démontre sur le terrain, par une course éreintante, l'absurdité d'un pareil voyage.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

J. R. S. A. P. Trimer, diocèse de Rennes .... 100 »
Anonyme de Soucieu-en-Jarrez, demande de prières .... 55 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Lalouyer Mandchourie sept.)
Anonyme de J..., diocèse de Malines 105 20
Anonyme de Lucé, diocèse de Chartres .... 60 »
Au nom des membres défunts d'une famille du diocèse de Chartres .... 10 »
Une pauvre ouvrière du diocèse de Laval .... 25 »
Reconnaissance à saint Antoine de Padoue, Besançon .... 20 »
Anonyme du diocèse de Viviers, demande de prières .... 10 »
Anonyme du diocèse de Grenoble .... 100 »
R. P. Létendard, du diocèse de St-Dié .... 9 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Reynaud).
Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon .... 500 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Fallize).
Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon .... 500 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Crouzet).
Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon .... 500 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Cazet).
Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon .... 500 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Corbet).
Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon .... 500 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Louvet, Cochinchine occ., pour les sourds-muets de Laithieu).
Mme A. M. C. de M., Lyon .... 250 »

Pour les missians les plus nécessiteuses (M. Rué, pour la chapelle N.-D. de Fourvière, Kouang-si.)
Mme A. M. C. de M., Lyon .... 250 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Bret, Corée).
Anonyme .... 500 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Jullien Nouvelle Guinée).
Anonyme .... 500 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Cothonay, Fo-Kien)
Anonyme .... 250 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Hacquard).
Anonyme .... 250 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Cognet, pour les Maoris).
Anonyme .... 500 »

Pour les missions éprouvées par la famine (Mgr Lesné).
Anonyme de Mantes, diocèse de Versailles .... 7 »

A Mgr Fallize, Norvège.
Anonyme du diocèse de Pamiers .... 20 »

A Mgr Von Euch, Islande.
Un prêtre du diocèse de Bourges, demande de prières .... 33 »

Pour les orphelins arméniens, victimes des massacres (Mgr Bonetti).
Anonyme de J..., diocèse de Malines .... 2 »
Une mère de famille, diocèse de Chartres, demande de prières .... 20 »

A Mgr Lesné, Perse.
Un prêtre du diocèse de Bourges, demande de prières .... 33 »

Au R. P. Michel Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers.
Anonyme du diocèse de Toulouse .... 7 »

A M. Stanislas Gentilhomme, Pondichéry.
Les élèves de seconde de l'institution Saint-Louis, à Saumur. 15 »

A Mgr Altmayer, archevêque de Mossoul.
Anonyme .... 1.000 »

A Mgr Kleiner, évêque de Bangalore.
Anonyme .... 1.000 »

A M. Louvet, pour l'œuvre des sourds-muets de Laithieu (Cochinchine occidentale).
E. B., diocèse de Saint-Brieuc, demande de prières .... 10 »
L. R. P. Le Mans .... 3 »
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers .... 40 »
Un prêtre du diocèse de Bourges, demande de prières .... 34 »

Au R. P. van Dosselaère, Kiang-Nan.
Au nom des membres du patronage de Flénu, diocèse de Tournai .... 5 »

Au R. P. Doré, Kiang-nan.
Au nom des membres du patronage de Flénu, diocèse de Tournai .... 5 »

A Mgr Reynaud (Tché-Kiang).
Au nom des membres du patronage de Flénu, diocèse de Tournai .... 3 »

Pour les chrétiens persécutés de Chine (Hou-pé méridional).
M. l'abbé, Petitmangin, diocèse de Nancy .... 20 »

A sœur Gilbert, Tché-Kiang pour un vieillard.
Anonyme de Lyon .... 50 »

A sœur Faure, Tché-Kiang, pour l'admission et le baptême d'un vieillard.
M. M. V. de S., Anvers .... 50 »

A M. Louis Jouve, Su-tchuen-méridional.
De la part de sa tante, sœur Marie (Maubec, diocèse de Valence) .... 5 »

A M. Claudius Ferrand, Nagasaki.
Anonyme de Marseille .... 100 »

A Mgr Hanlon, Ouganda.
Anonyme de Marseille .... 100 »

Pour les Pères Blancs, pour le rachat des Nègres (Mgr Hirth).
Mlle Laroche, du diocèse de Nancy .... 25 »

Pour la recontruction des bâtiments de la mission de Grand-Bassam (Côte-d'Ivoire).
Le pensionnat des Religieuses de la Mère de Dieu, le Caire. 100 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour baptêmes d'enfants sous les noms de Marie-Blanche, Pierre-Georges et Paul-Edmond.
Une mère de famille, diocèse de Versailles, demande de prières .... 20 »

A Mgr Cazet, Madagascar central, pour sa léproserie.
Une mère de famille, diocèse de Versailles, demande de prières .... 10 »

(La suite des dons prochainement.)

ÉDITION ITALIENNE

2e trimestre de 1899.

Pour l'Œuvre	273 50
— les missions nécessiteuses (Hydérabad)	562 90
— Mgr Lesné, pour les affamés et les Arméniens.	128 60
— rachat d'esclaves en Afrique (Erythrée)	115 20
— Sœur Gilbert, Ning-Po, pour ses vieillards	46 40
— Mgr Sabbag, évêque de Saint-Jean-d'Acre	1 85
— le R. P. Michel, Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers	1 85
— les missions du diocèse de Pondichéry	9 30
Total	1.139 60

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





FO-KIEN (*Chine*). — CHRÉTIENS DE LIEN-KOU BAPTISÉS par le R. P. COTHONAY, d'après une photographie (v. page 358).

CORRESPONDANCE

MANDCHOURIE SEPTENTRIONALE

Le vicariat apostolique de la Mandchourie septentrionale est le dernier des vicariats apostoliques érigés en Chine par Sa Sainteté Léon XIII. Depuis quelques années, les païens demandent en foule à entrer dans notre sainte religion, un grand nombre ont obtenu la grâce du baptême et ceux qui la sollicitent se comptent par milliers dans les deux provinces de Ghirin et de Tsi-tsi-kar, qui forment maintenant la Mandchourie septentrionale. Le vicaire apostolique de cette mission nouvelle nous adresse de Ghirin les détails suivants sur ses besoins, ses consolations et ses espérances.

LETTRE DE MGR LALOUYER, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA MANDCHOURIE SEPTENTRIONALE.

J'ai fixé ma résidence à Ghirin. J'arrivai dans cette ville pour la première fois le 24 décembre 1897, quelques jours après mon sacre comme coadjuteur de Mgr Guillon. Nous n'y avions aucun chrétien et nous fûmes obligés de séjourner dans une auberge chinoise. Comme il était impossible d'y célébrer la sainte Messe, mon domestique pria un de ses amis de nous prêter sa maison pour y passer les fêtes de Noël. Ce fut dans un petit réduit de 10 pieds carrés que le saint Sacrifice fut offert pour la première fois dans cette seconde capitale de la Mandchourie. Après la messe, nous retournâmes dans notre auberge.

C'est seulement huit jours après que nous pûmes louer une maison adossée aux remparts ; elle menaçait ruine, et les jours de pluie, on y était aussi arrosé qu'au dehors; pendant trois mois je dus habiter ce palais épiscopal.

Je finis par trouver un local moins incommode à l'intérieur de la ville. On convint du prix le jour de saint Joseph; mais ce ne fut qu'après les fêtes de Pâques que je pus en prendre possession. Ce petit terrain mesure 20 mètres de l'est à l'ouest et 50 du sud au nord : j'y ai quatre chambres ; la plus grande sert de chapelle et peut contenir 30 personnes.

La ville de Ghirin est une des plus belles de Mand-

chourie. On dirait un des sites pittoresques de la Suisse. Elle est bâtie en amphithéâtre sur les bords du Soungari, qui, en cet endroit, coule de l'ouest à l'est.

Depuis notre établissement dans cette capitale, de nombreux catéchumènes se sont présentés et, cette année, le jour de Pâques, notre chapelle était comble.

Dans la campagne, les conversions se feront encore plus facilement, car les gens sont plus simples et Notre-Seigneur choisit d'abord ceux-là; dans quelques années, nous aurons plusieurs centaines de fidèles.

Après Dieu, c'est aux associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi que nous devons les résultats obtenus, car sans leur secours que pourrions-nous faire? c'est la prière qui convertit les âmes et ce sont leurs aumônes qui nous aident à fonder les nouvelles chrétientés et à entretenir les anciennes.

⁂

Vu l'état actuel des esprits en Mandchourie, il suffit que nous nous établissions quelque part pour que les personnes de bonne volonté s'approchent de nous.

Mais qu'elles sont nombreuses les régions où les missionnaires n'ont pu encore pénétrer ! A l'est de Ghirin jusqu'à Ningouta et Houen-tsiouên, on compte 120 lieues. Sur cet espace nous n'avons pas un seul chrétien. Ce pays n'est cependant pas un désert. Parmi mes missionnaires, plusieurs se sont proposés pour fonder un nouveau poste dans cette direction; mais ayant à peine les ressources suffisantes pour l'entretien des anciens districts, je suis obligé de différer cette permission. Dans cette mission du nord, les chrétiens sont dispersés sur des espaces considérables et l'administration en est difficile. Un seul missionnaire doit prendre soin de plus de 3.000 chrétiens et en même temps mener de pair l'œuvre des catéchumènes, c'est-à-dire voyager à 20 et 30 lieues de sa résidence pour visiter les néophytes, les encourager, les exciter à apprendre le catéchisme, et pendant son absence les malades peuvent être privés des derniers Sacrements, car les missionnaires voisins sont, eux aussi, très éloignés.

⁂

La province de Ghirin compte seize préfectures ou sous-préfectures qui sont des centres très importants. Actuellement nous n'avons de pied-à-terre que dans six de ces villes. Je dois dire que les protestants ont des prosélytes, des résidences, des hôpitaux dans un bien plus grand nombre; ils étaient même à Ghirin alors que nous n'y avions pas un seul chrétien.

L'année dernière, en me rendant au Hei-loung-Kiang, j'ai traversé plusieurs de ces villes; j'y ai prêché partout où j'ai pu et, en voyant l'attention que me prêtaient tant de braves gens, je me disais que si, dans tous ces pays, je pouvais envoyer quelques catéchistes, acheter quelques pieds de terrain, j'aurais, dans deux ou trois ans, des chrétientés qui, Dieu aidant, prospéreraient facilement.

L'émigration continue toujours de l'intérieur de la Chine vers la province du Nord; le gouvernement chinois est obligé de fonder de nouvelles villes et les villages se multiplient encore plus rapidement.

⁂

Dans la province du Hei-loung-kiang ou Tsi-tsi-kar, nous n'avons que Païen-sou comme vieille chrétienté; Houlan, Pei-lin-tze sont de fondation récente. Là aussi le mouvement de conversion s'est propagé, quoique dernièrement le démon y ait suscité la persécution.

La vraie foi n'a pas encore pris possession de Tsi-tsi-kar; les missionnaires y ont fait autrefois quelques apparitions, mais n'ont pu y séjourner. L'importance de cette capitale n'échappe à personne, elle est la résidence du maréchal gouverneur; c'est là qu'aboutissent toutes les affaires de la province et l'installation d'un missionnaire y serait nécessaire. Si les mandarins nous causent des difficultés, nous sommes obligés de recourir à Péking. Cette situation est une source de retards qui parfois peuvent nous exposer grandement ; en effet, les ordres de la cour arrivent lentement au fond de la Mandchourie et si nous pouvions nous arranger à l'amiable, nous éviterions bien des maux. J'ajoute que le chemin transsibérien passera par cette ville, son importance en sera donc encore augmentée.

Dans ce cher Hei-loung-kiang, les grandes villes n'ont pas non plus entendu la Bonne Nouvelle et personne n'a évangélisé les peuplades sauvages depuis qu'elles ont massacré leur premier apôtre, le Père de la Brunière, envoyé autrefois chez eux par Mgr Verrolles.

Pour porter l'Evangile jusque dans ces parages, il y a de grandes difficultés : le climat est excessivement pénible, puisque le thermomètre pendant l'hiver marque souvent 30 degrés au-dessous de zéro ; d'un autre côté, les Mandchous sont plus orgueilleux que les Chinois et détestent encore plus, s'il est possible, les étrangers; mais le froid et la haine du démon doivent-ils arrêter le zèle du missionnaire? Non, partout où il y a des âmes à sauver, nous espérons que, lorsque l'heure sera venue, Dieu nous donnera le courage nécessaire.

⁂

D'après ces quelques mots, vous pourrez vous faire



une idée de la situation de la Mandchourie septentrionale. C'est une mission qui commence, le bien à faire est immense. Les circonstances nous encouragent à aller de l'avant ; dans deux ou trois ans nous favoriseront-elles comme aujourd'hui? Le cœur des hommes est entre les mains de Dieu; puisse-t-il en disposer de manière à ce qu'ils nous aident à faire son œuvre au milieu de ce peuple païen. Oh! si la Russie revenait à l'unité, ce pays serait bientôt chrétien !

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Millard, des Missions Etrangères de Paris, écrit d'Arni à M. Fourcade, curé de la cathédrale de Pondichéry :

« La bataille a duré quinze mois. Plus de quinze cents âmes ont été gagnées à Jésus-Christ dans ma petite Mission d'Arni. Quinze cents baptêmes, c'est mon plus beau coup de filet. Ce qu'a coûté d'argent, de prédications et de sueurs cette lutte, Dieu seul le sait. Je l'en remercierai toujours, c'est son œuvre et ma plus grande joie. Mais, dans ces pays conquis, il faut une organisation complète; procurez-moi des subsides. Catéchistes à entretenir, chapelles à bâtir, procès à gagner contre des païens, furieux de voir les parias sous ma protection; vieille tente usée à remplacer, etc., je saurai utiliser, si forte qu'elle soit, la somme que vous voudrez bien m'envoyer. »

Kiang-Si septentrional (*Chine*). — M. Emile Francès, lazariste, nous écrit de Nan-tchang-fou :

« Je viens de faire une tournée de quinze jours chez les néophytes du district de Nan-tchang-fou.

« Depuis 1891, année de la terrible persécution, les missionnaires n'osaient plus reparaître sur ces lieux désolés où chapelles catholiques et maisons de chrétiens avaient été pillées et livrées à une entière destruction. Les néophytes avaient été dispersés. Ils erraient çà et là à l'aventure, sans abri, sans ressources, condamnés pour la plupart à mourir de faim. J'ai vu les ruines de nos chapelles; il n'en reste que l'emplacement, les fondations même ont été enlevées.

« On me conduisit dans une méchante boutique, abandonnée parce que, dit-on, des esprits malfaisants l'habitent et en rendent le séjour nocturne très désagréable. On mit à ma disposition une pièce de six pieds carrés où les cloisons et la toiture laissaient passage libre, non seulement au vent, à la pluie, mais encore à tous les animaux de la basse-cour. Je me couchai sur le sol humide et infect. Une planche me servit de lit et d'oreiller; inutile de rappeler que c'est notre matelas ordinaire en ce pays. Aucun mauvais esprit n'étant venu troubler mon repos, je dormais encore lorsque le jour se montra à travers les crevasses de ma cloison en paille.

« Je fis chercher un cénacle un peu plus convenable pour loger le bon Dieu et la Providence vint à mon secours.

« A cinq *ly* (2 kil.) de là, un vieillard, ayant appris mon arrivée et mon installation, m'offrit de bon cœur l'hospitalité dans sa maison. Il me présenta sa femme, ses cinq fils et ses cinq brus avec ses nombreux petits-enfants, dont je pus baptiser dix-sept des mieux préparés.

« Qui viendra à mon secours! J'ai plusieurs milliers de néophytes dans la détresse. Ma paroisse commence à compter plus d'un million d'habitants; j'ai une grande ville, capitale de province, pour centre d'opérations, des centaines de catéchumènes à instruire, des chrétientés naguère détruites par la persécution à relever, des chapelles à rebâtir, des écoles à établir, un petit séminaire indigène à soutenir et toutes ces charges qui m'incombent, je suis impuissant à y faire face à cause d'un insaisissable ennemi... celui auquel on fait partout la chasse et qui m'échappe toujours, la sapèque.

« Parmi mes trop nombreux paroissiens, les idolâtres ont seuls reçu du ciel le privilège d'avoir du superflu. Des magistrats, aussi puissants que de grands monarques, sont nos adversaires le plus à redouter. La persécution qu'ils n'osent plus nous susciter ouvertement, ils la font sourdement.

« Lorsque j'étais enfant, je donnais fidèlement mon petit sou hebdomadaire pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Mon amour pour les missions finit par m'entraîner à me donner moi-même, puisque je n'avais pas de fortune à dépenser en aumônes apostoliques et aujourd'hui, je suis en plein dans les pays de mission. Je me recommande, moi et mes néophytes, aux prières de vos lecteurs et surtout à leur générosité. »

Kouy-tchéou (*Chine*). — M. Williate, des Missions Etrangères de Paris, écrit :

« Au fond de la vieille Chine, parmi les sauvages montagnes du Kouy-Tchéou, comme un loup dans son repaire, végète un peuple inconnu des races civilisées, maintes fois battu, toujours indompté, car il fut puissant et valeureux autrefois.

« Chassé, traqué par l'avide Chinois, détruit, mais toujours renaissant, c'est un peuple à part. Longtemps retiré dans ses rochers comme dans une forteresse, fort de son climat insalubre qui lui vaut du reste son indépendance, il fut longtemps inaccessible au missionnaire autant qu'à ses vainqueurs. Depuis vingt années pourtant, la religion a réussi à faire brèche dans ces murs de granit.

« Tse-Hen devint le centre de la nouvelle christianisation et une église y fut élevée, petite, pauvre, mais enfin c'était une prise de possession. De là, le vent de la Pentecôte a soufflé jusqu'à Kouy-Houa, à trois journées au nord; il est allé jusqu'à Lo-Fou-tchéou, et les chrétientés de Tse-Hen et de Tché-Chou, étendant leur influence, l'ont portée jusqu'en plein Kouang-Sy, où actuellement encore se propage le mouvement de conversions. Tout le pays indigène n'est point encore chrétien, mais nous pouvons dire que nous le possédons moralement en entier.

« Me voici depuis deux ans dans mon district de Tsé-Hen, prêchant sans cesse afin de propager l'Évangile. J'ai 171 villages d'adorateurs, ce qui porte leur nombre à plus de 7.000. Chaque année je dois visiter mes 171 stations, passant sans cesse de l'une à l'autre, détruisant les superstitions, réglant les différends, reprenant, encourageant, confessant, etc. Vous voyez quel labeur : il n'y a point place pour le repos.

« Que ne puis-je rester une semaine au moins dans chaque village pour enseigner la doctrine à fond! Ce soir, j'arrive à tel endroit, les chrétiens se rassemblent, je prêche, je prêche encore et une grande partie de la nuit se passe à catéchiser. Le matin de bonne heure, la sainte Messe, puis sermon, visite des familles, des malades, et, dès le déjeuner pris, il faut monter en selle et partir pour voir d'autres chrétiens. Les uns pleurent, d'autres me prient de revenir bientôt, beaucoup me suivent bien loin. Hélas! quand donc un missionnaire viendra-t-il partager la tâche avec moi? Chaque année, chaque village me voit une fois durant une ou deux nuits, et c'est durant cette nuit que les hommes de bonne volonté doivent de païens devenir fervents chrétiens! 171 stations, c'en serait trop pour 20 prêtres, et mon district formerait en France plus d'un département.

« Mes confrères, eux aussi, sont dans ce cas et nos vœux appellent de France les jeunes séminaristes dont le cœur soupire après l'apostolat, les souffrances, l'abnégation, le martyre. Le martyre, nous n'y avons point renoncé ; mais ce qu'on est certain de trouver ici, ce sont les fatigues, les souffrances, une vraie vie d'apôtre, et une belle couronne de mérites pour l'éternité. Pour les futurs missionnaires, Dieu les suscitera, j'en suis convaincu.

« Ce que je réclame aussi des âmes pieuses si dévouées à toutes les bonnes causes, c'est le secours de leurs prières. »

CHEZ LES PAPOUS

Une première visite à la tribu des Uni-Uni

LETTRE DU R. P. ANDRÉ JULLIEN, MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR, A MGR NAVARRE, ARCHEVÊQUE DE CYR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE ANGLAISE.

Suite (1)

Divertissements papous. — Traits de mœurs curieux. Précieux renseignements géographiques.

La fête continue. A côté des *ibitoë*, plusieurs hommes viennent s'asseoir, entre autres une espèce d'hercule : poitrine de bronze, biceps roulants, regard formidable. Il ne serait sans doute pas prudent d'agacer ce monsieur dans les passages difficiles de la montagne; il lui suffirait d'un geste pour supprimer le taquin avec toutes ses taquineries.

Nous demandons le nom de ce gaillard. Il s'appelle *Manàu* ; sa fonction reconnue est la noble et périlleuse charge de *dala lovia*, ce qui veut dire le *chef des sentiers*, le chef de la corporation des guides de l'Uni-Uni. N'allez pas vous imaginer un homme avec une plaque de cuivre et une casquette à inscription ; ces horribles banalités sont heureusement très loin d'ici. *Manàu* conduit et protège à travers les défilés de la montagne les caravanes de ses compatriotes aussi sauvages et aussi indépendants que lui. Il faut convenir que Manàu n'a pas manqué sa vocation.

⁂

Après une petite collation composée — pour changer — de patates grillées, nous sommes invités par les chefs à évacuer la plate-forme de Mamana pour descendre à Bubuni où, depuis plusieurs jours, on fait de grands préparatifs pour notre réception. Par un sentier à peu près perpendiculaire, nous descendons le long des flancs de l'aiguille de Mamana. Environ 120 mètres plus bas, sur un nouveau signal des chefs, nous faisons halte.

C'est ici, à l'ombre d'arbres magnifiques, le grand salon de coiffure et le sanctuaire de l'élégance à l'usage des nobles étrangers. Chacun s'attife et se pomponne avec le souci visible d'éclipser tous ses voisins. Le « moi » humain est aussi vivace, aussi absorbant dans ce lointain Uni-Uni que dans nos vieux pays ; mais ici du moins, chez ces grands enfants de Canaques, il paraît plutôt comique. Plût à Dieu qu'ailleurs il se montrât toujours aussi inoffensif !

Cependant, il paraît que tant d'efforts, tant de consciencieuses retouches, vérifiées au miroir, ne sont pas restées sans résultat. Nos artistes paraissent contents... Après tout, la perfection n'est pas de ce monde, et d'ailleurs, en fait de toilette, où est la perfection ?...

Toute la troupe de nos élégants est sur pied et se met en ligne. On va pouvoir entrer à *Bubuni* où se donnera le bal.

Les jeunes *ibitoë* des montagnes ouvrent la marche sous la conduite de l'illustre Manàu, le chef des sentiers. Vient ensuite la troupe de nos gens de Pokao. Pauvres gens... ils paraissent lourds et presque figés à côté de la prestesse, de la sémillante allure des Uni-Uni. Les grands mouchoirs multicolores, fruit de leur long travail au service des Blancs, les miroirs ronds ou carrés qu'ils ont eu l'idée de se pendre dans l'échine pour marquer le niveau de leur civilisation, sont, dans ce cadre grandiose de l'Uni-Uni, d'un effet risible et navrant... Qu'y faire ?... N'empêche que ce sont de bien bonnes gens... Laissons-là les considérations esthétiques et partons pour Bubuni.

⁂

Manàu vient de donner le signal. Une clameur immense retentit, début étourdissant d'un chœur sauvage capable de jeter la panique dans une bande de loups. Chacun crie le plus haut et le plus fort possible avec des contorsions inénarrables. Cependant, malgré la bonne volonté de tous ses exécutants, le terrible Manàu les trouve pitoyablement inférieurs à leur tâche et les gourmande violemment du regard et du geste. Jamais chef d'orchestre ne fut possédé à ce point du génie de sa partition. Lui-même, d'ailleurs, donne l'exemple de la furie qu'il veut communiquer. Sa bouche devient monumentale comme celle d'un masque tragique, les veines de son cou se gonflent à faire frémir. Je me demande quelle peut bien être la raison de ce délire ?... Cependant ils crient plus fort. Alors nous sommes pris d'un fou rire et nous tirons nos mouchoirs pour cacher, à travers quelques éternuements, notre hilarité inextinguible.

Mais voici que l'intérêt grandit. La horde se met en mouvement et part d'une allure bondissante à travers les aspérités du sentier. On dirait qu'elle va emporter d'assaut le village de Bubuni. Heureusement il n'en est rien. Toute cette fureur de bacchanale tombe subitement devant la haie de bambous qui entoure le village. Alors nos artistes, visiblement satisfaits de la splendide ouverture qu'ils viennent de donner à la fête, se rangent sur deux lignes pour permettre à leurs invités de Pokao d'approcher du village et d'y entrer les premiers.

⁂

Ici se place un trait de mœurs caractéristique.

Les étrangers sont priés de s'arrêter un instant devant la palissade. On n'entre pas ainsi sans façons, dans un village des Uni-Uni... Voici, du reste, une invitation qui n'a rien de maussade. Deux jeunes filles, une palme à la main, font deux fois en dansant le tour du village, puis délicatement viennent offrir leur palme aux chefs de Vanuamaë, les invitant à entrer. C'est l'hospitalité antique dans toute sa grâce.

A leur tour, les chefs de Bubuni, Màka et Abinda, s'avancent vers la palissade et introduisent les étrangers :

« — Venez dans Bubuni, disent-ils, et que votre âme y soit heureuse. »

Là-dessus, un roulement de tambour. Tout Pokao entre en dansant et esquisse une première figure qui sera suivie de cinquante autres... Le bal est lancé pour toute la nuit. Maintenant le soleil peut disparaître et les étoiles se succéder là-haut. Quand l'aube reviendra sur ces montagnes,

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 23, 30 juin, 7, 14 et 21 juillet et la carte p. 294.

elle trouvera nos hommes tout aussi occupés et tout aussi charmés qu'ils le sont en ce moment. O nuit longtemps rêvée et trop vite achevée!... on parlera de toi longtemps sous les chaumes de Vanuamaë !...

∴

Lundi 27 juillet. — Nous ne savons pas trop comment dormir sur le plancher de la mareà de Bubuni ; en tout cas, les aspérités de certains bambous étaient de nature à nous faire regretter les matelas de feuilles de nos campements.

De plus, n'oubliez pas que le tambour des danseurs de Pokao a fait rage toute la nuit, à quatre pas de nous. Il est 5 h. 1/2. La danse continue et n'est pas près de finir. Nous prions tant bien que mal, ainsi que nous avons dormi.

∴

Vers 8 heures, une certaine lassitude se marque dans l'attitude des danseurs... plusieurs *ibitoë* s'en vont. Les vieux sont encore les plus résistants ou les plus entêtés. Mais tout a une fin dans ce monde...

A 9 heures, les plus intrépides se déclarent fourbus et abandonnent la partie. La place est libre. Nous allons pouvoir nous promener.

Abinda nous conduit d'abord vers la *case aux provisions :* c'est le buffet toujours ouvert aux danseurs et, du reste, en harmonie parfaite avec les besoins de leurs rudes estomacs... Des *sandwiches* ou des sorbets pour ces gosiers-là, fi donc! autant vaudrait rassasier Polyphème avec des berlingots. Il leur faut les énormes patates qui sont là entassées : des tubercules longs de cinquante à soixante centimètres, pleins de bosses, de nœuds et de rugosités... Cela s'empoigne par une extrémité, comme une massue, et l'on mord dedans jusqu'à ce qu'il n'en reste plus dans le creux de la main.

Les légumes sont entassés jusqu'à la voûte de la case et toutefois rangés par catégories : d'un côté les taros, de l'autre les *taàs* ou *lamas* (espèce de pomme de terre indigène d'une pâte très fine) ; au fond les patates proprement dites. Chacun sera servi selon ses goûts.

∴

Nous faisons l'inspection du village. Il ne compte pas plus de vingt-cinq cases à toiture conique, blotties dans les anfractuosités de la montagne. En donnant à chaque case une moyenne de quatre habitants, cela fait pour Bubuni une population d'environ cent personnes. Abinda nous dit que plusieurs villages sont plus importants, entre autres Valè et Deva-Deva.

La crête qui porte Bubuni n'est qu'un contrefort de l'aiguille de Mamana où nous étions assis hier ; elle court droit au Nord, projetant un éperon taillé à pic sur la vallée de la Dilafafala. Nous nous aventurons sur cette crête...

A peine avons-nous dépassé les dernières cases de Bubuni, le faite devient si étroit qu'il nous faut marcher à la queue leu leu ; bientôt même, nous n'avons pas envie de pousser plus loin, l'abîme s'ouvre trop vertigineux sous ce mince cordon de pierre. Les *ibitoë* de l'Uni-Uni ne s'arrêtent pas pour si peu. Ils courent là-dessus, sautent, gambadent sans même se douter de l'horrible vide qui les enveloppe. Ils ont grandi dans la familiarité de l'abîme : leur course est agile et sûre comme celle des chamois.

∴

Abinda nous fait remarquer, dans la direction du Nord-Ouest, une terrasse surplombant la gorge de la Dilafa et où se dessinent pourtant des toits de cases indigènes.

« Valè ! » dit-il.

C'est le fameux village dont le nom est connu à Pokao, à Mohu et sur les bords de Saint-Joseph.

Comment grimpe-t-on là-haut?... C'est l'énigme perpétuelle. Abinda jouit de notre étonnement avec une naïve complaisance.

« — Voyez, dit-il, au sommet de cette autre montagne, le village d'Afulo... »

Il a raison, en effet, de nous le signaler. On ne monte à Afulo que par une échelle de lianes. Le soir, les habitants tirent à eux l'échelle, qu'ils retiennent sur la plate-forme où se serrent leurs pauvres huttes ; et les voilà tranquilles pour la nuit.

C'est donc visiblement la peur qui a poussé ces pauvres familles sur ces effrayants sommets. Pour elles, la nature la plus rude était une marâtre encore acceptable, pourvu qu'elle leur assurât un abri contre les attaques des tribus rivales.

Ces villages de l'*Uni-Uni* en disent long sur la bonté native de l'homme déchu et sur l'opportunité du Décalogue et de l'Évangile. Voilà des gens qui s'invitent mutuellement à danser, à festoyer, et qui, au bout de quelques jours, reviendront en bandes féroces pour tout piller dans ces mêmes villages où ils avaient été accueillis. Qui sait de combien de massacres ces montagnes ont été témoins !

∴

Il est midi. Nous rentrons à la *marea* où le dîner est servi. Vous dire la nature des récipients qui composent la vaisselle des Uni-Uni, c'est une chose assez délicate... Ce ne sont pas des plats ; ce ne sont pas des marmites ; cela ne mérite pas même le nom d'écuelle. Je voudrais pouvoir les appeler des baquets ; mais la vérité m'oblige à confesser que c'étaient des... *auges !*... de jolies petites auges, des miniatures du genre, mais enfin des auges très authentiques.

Au reste, pour nous enlever toute hésitation, les mêmes instruments figuraient *dans* la *marea* pour le repas des hommes, et *sous* la *marea* pour la pâture de ceux qui n'ont pas l'habitude de manger ailleurs. Mais on eut la délicatesse de nous ôter tout scrupule en nous prévenant que les auges affectées à notre usage étaient absolument neuves, ce que, dans notre bonté d'âme, nous ne demandions pas mieux que de croire.

Ainsi rassurés, nous fîmes honneur aux patates et au jambon qui les couronnait, comme si le tout eût été servi dans la fine porcelaine.

A peine avions-nous terminé, la nourriture arriva plus abondante... Les femmes ne cessaient d'apporter des auges débordantes, et la *maréa* se trouvait enveloppée d'un

nuage de fumée gastronomique dont la signification n'échappait à personne. C'était l'heure de la table d'hôte pour tous les étrangers rassemblés à Bubuni. Pas un voyageur ne manqua à l'appel.

Tout ce monde ne fut admis à prendre place au festin qu'après notre dîner. Mâka et Abinḍa n'avaient pas permis qu'un seul indigène fût servi avant la fin du dîner des missionnaires. Il en fut ainsi pour tous nos repas pendant les trois jours que nous passâmes à Bubuni. Pour des gens qu'il est convenu d'appeler *sauvages*, voilà des traits de délicatesse qui pourraient faire honneur à certains peuples réputés civilisés.

D'ailleurs, en dépit de l'humeur farouche qui entraîne ces tribus des montagnes aux massacres et aux razzias, il est aisé de reconnaître en elles une race supérieure à celle de la côte. Chez les Uni-Uni, la physionomie est plus expressive, le regard plus vif, les attitudes ont quelque chose de plus énergique et de plus fin; le sourire est plus humain et par moments s'enveloppe de mélancolie ou de tendresse. J'ai vu le vieux Mâka sourire à son petit-fils avec la même condescendance vénérable et touchante que l'on trouve chez certains de nos vieux paysans français et chrétiens.

***

Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine! L'empreinte divine est visible sur ces visages, et par instants elle a des rayonnements splendides qui ravissent et qui font mal. On sent qu'il y aurait tant à faire au milieu de ces peuples et, pour une telle tâche, les ouvriers sont si rares !

(*A suivre.*)



CORÉE. — UN BOY CORÉEN; d'après une photographie du comte de PIMODAN envoyée par M. BRET (voir le texte).

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Un moment difficile. — Protection mandarinale inefficace. — Quelques traits caractéristiques.

Je commence par instruire rapidement de la situation les trois fonctionnaires qui viennent à mon secours.

Le substitut envoie l'interprète chercher le bachelier Kim. Celui-ci, longtemps introuvable, finit par apparaître. C'est un grand et beau vieillard, qui serait vénérable si sa démarche était plus simple et sentait moins la pose; mais, drapé dans sa morgue, il s'avance avec la solennité ridicule, empruntée de Confucius, qu'affectent les nobles Coréens, s'assied avec une gravité compassée et commence, le verbe haut, à nous haranguer comme s'il était venu pour nous juger tous.

Je lance un regard au substitut pour le rappeler à son devoir et à ses fonctions.

Le pauvre jeune homme est tout ahuri : myope comme une taupe, il voit des dangers partout et tremble dans sa culotte de soie. Il demande à l'interprète chinois ce qu'a dit le vieux. Le malheureux interprète, dans tout ce pathos, n'a vu que du bleu et bafouille je ne sais quoi.

Un autre interprète — non officiel, celui-là — un Coréen parlant chinois, portant la queue et le costume chinois avec un couvre-chef, insigne de sa dignité (*saing-you*) su-

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2, 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14 et 21 juillet, et les cartes, pages 191 et 225.

périeure à celle de maire, l'interrompt et se met à faire le procès à tout le monde : au missionnaire et à ses gens, à l'autorité chinoise et à ses représentants. C'est un parent du bachelier Kim, et naturellement il prend fait et cause pour sa famille.

Tout le monde crie, ou plutôt hurle, à la fois dans sa sa langue : c'est une vraie Babel. La situation est d'une gravité exceptionnelle.

Le substitut est pétrifié à la pensée de la responsabilité qui lui incombe : en effet, il suffirait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres, d'une imprudence pour que la bagarre tourne au tragique.

Le discours véhément du nouvel orateur enflamme l'ardeur du vieux qui me traite d'aventurier et, sans provocation d'aucune sorte, s'élance sur mon catéchiste pour le boxer, Ça, ce n'est pas dans Confucius. Aussitôt, l'interprète chinois saisit délicatement le vieux par-dessous les aisselles et l'évacue sur la cour.

Un moment de calme se produit. J'en profite pour présenter un argument :

« — Si notre religion était mauvaise, l'empereur la prohiberait; or, non seulement il ne la prohibe pas, mais il l'autorise — voyez le traité ; — donc elle est bonne. Qui soutient le contraire fait injure à l'empereur. »

L'interprète chinois vient à la rescousse et appuie mon argumentation :

« — Le très sage Fils du Ciel autorise la religion catholique dans ses Etats; donc, elle est bonne. Vous donc, peuple, vous devez respecter la liberté des chrétiens ; mais vous, chrétiens, vous ne devez forcer personne à embrasser votre religion.

« — Soyez tranquille, répliquai-je, loin de forcer qui que ce soit à embrasser notre sainte religion, nous n'acceptons pas même tous ceux qui le demandent. Outre d'autres conditions requises, pour être admis au baptême, il faut savoir par cœur douze pages de prières et cinquante pages de catéchisme. Actuellement il y a plus de cinquante personnes qui sollicitent, sans pouvoir encore l'obtenir, la grâce du baptême. Jugez si nous faisons des conversions par force. »



CORÉE. — LAVANDIÈRES CORÉENNES ; d'après une photographie de M. WILHELM, missionnaire en Corée (voir le texte).

∴

Le *saing-you*, Coréen chinoisé, ne se tint pas pour battu ; voyant qu'il ne pouvait pas lutter sur le terrain du raisonnement, il s'adressa à la passion, et se tournant par la porte entr'ouverte vers la foule qui emplissait la cour :

« — Vous êtes le peuple, s'écria-t-il ; à vous de voir si vous voulez conserver parmi vous cet étranger et ces adeptes de l'étranger! »

Pendant qu'il adressait ce provocant appel au peuple, un chrétien se glissa près de moi :

« — Père, dit-il, on démolit les maisons de Benoît et d'Emile.

« — Qui ?

« — Le vieux bachelier Kim. »

Cette fois je n'y tins plus. Je me redressai comme un ressort et, interrompant la palabre, je dis aux Chinois :

« — Pendant que vous discutez à tort et à travers, juste celui que vous deviez morigéner détruit nos maisons. »

Tout le monde sort et va curieusement jouir du spectacle ; mon rang m'interdit d'en faire autant et je reste seul à garder nos effets.

Le capitaine, un musulman à l'air décidé, voulait sur-le-champ arrêter le coupable ; le substitut l'en empêcha :

« — Sa famille est puissante, cela nous créera une

grosse affaire. Rendons plutôt le *Saing-you* et le maire responsables de la tranquillité du village. »

Cette mesure, fort usitée en Chine, réussit heureusement. Les dégâts se bornèrent à quelques portes enfoncées chez trois chrétiens; seule la maison où je logeais n'eut rien à souffrir.

Le soir, le vieux bachelier Kim parcourait les rues du village se frottant l'estomac et s'écriait :

« — Ah ! maintenant j'ai fait bonne besogne, je suis content ! »

Il rencontra le père de mon hôte, Jacques, un vieillard de 60 ans et, n'osant pas dévaster son habitation à cause de moi, il vomit contre nous les plus grossières injures.

Jacques se contenta de répondre :

« — Votre bouche n'est pas propre. »

Aussitôt le vieux furieux se précipita sur lui et le frappa à coups redoublés.

Ce fut la fin de nos épreuves.

∴

En somme, cette protection du mandarin était presque illusoire et c'est merveille que nous ayons pu échapper tous, sains et saufs. D'abord le principe même de l'autorité des mandarins est de moins en moins reconnu par le peuple, comme le prouvent les nombreuses insurrections ou émeutes en Chine; ensuite, de même qu'un courant électrique perd peu à peu sa force à mesure qu'il s'éloigne de la dynamo, ainsi l'autorité va toujours en s'affaiblissant, à mesure qu'on approche des frontières.

∴

Quant à notre escorte, je ne crois pas me tromper en affirmant qu'elle prendrait la fuite à la moindre alerte sérieuse. Le fusil des soldats est orné d'un petit fanion rouge qui leur donne l'air martial, mais ils le tiennent par l'extrémité du canon. Cela produit un effet désagréable. Est-ce chez ces malheureux un héritage de l'atavisme ? Est-ce un reste de la vieille habitude de lever la crosse en l'air ?

Quoi qu'il en soit — je l'ai remarqué en Chine comme en Corée — ils sont là uniquement pour protéger notre vie, non pour nous préserver d'injures, à plus forte raison d'importunités gênantes. Ne sont-ils pas les premiers à entrer curieusement dans ma chambre comme chez eux, à toute heure du jour et de la nuit ?

Au *yamen*, tandis que le mandarin s'efforçait de me bien traiter, j'étais l'objet des quolibets des soldats et de la foule qui se tenaient au dehors. Une fois même j'aperçus par la fenêtre quelques soldats qui raillaient et rudoyaient un de mes chrétiens; j'attirai l'attention du mandarin; ordre fut donné de cesser. Les lousties se retirèrent pour... recommencer un peu plus loin hors de portée de mon rayon visuel.

∴

On a bien raison de dire que la perfection n'est pas de ce monde.

Comment d'ailleurs voulez-vous qu'il en soit autrement? Un abime sépare les chrétiens des païens.

Ceux-là sentent leur supériorité morale et, il faut bien le reconnaître, sont quelquefois portés à s'en prévaloir; mais ceux-ci *possèdent*, comme on dit au palais et, de plus, ils sont l'immense majorité.

A leurs yeux, la religion catholique est une nouveauté et, partant, une chose dangereuse pour l'Orient, pays routinier par excellence, qui pousse le conservatisme jusqu'à la fossilité ; elle vient de l'étranger et par là même est suspecte à tout bon patriote dont la politique jusqu'à présent a été une politique d'exclusion ; elle interdit le culte des ancêtres et, sous ce rapport, semble antinationale à tous les adeptes du bouddhisme et du confucianisme; elle proscrit la concussion et, de ce chef, doit déplaire à la plupart des fonctionnaires chinois et coréens, pour me borner aux pays qui nous occupent.

∴

Il a fallu que le sang de nos soldats coulât sur les champs de bataille pour briser les barrières que le paganisme opposait à la civilisation chrétienne et permettre de conclure avec les nations de race jaune des traités protégeant les missionnaires et assurant aux indigènes la liberté de conscience.

Mais ces traités, à qui en est confiée l'exécution ?

A un gouvernement païen, dont l'autorité est exercée par des mandarins païens, qui emploient des subordonnés et des soldats païens!

Dans ces conditions, c'est déjà beau d'obtenir une demi-justice et une quasi-protection. La France ne peut pourtant pas entretenir une canonnière dans chaque port et une compagnie de débarquement dans chaque préfecture de l'Extrême-Orient.

∴

Au yamen de [illegible] j'ai trouvé deux Chinois (1) faisant fonctions d'interprètes pour les affaires coréennes : l'un, un brave homme, dont j'aurai occasion de dire un mot plus tard; l'autre, un païen endurci, qui ne craignit pas de tenir ce langage à mes néophytes :

« Avec votre nouveau culte, vous battez en brèche notre vénérable religion; le missionnaire français, en gagnant son procès, vient de nous porter un coup fatal et nos pagodins commencent à disparaître : pour apaiser les Esprits irrités du Ciel de la Terre, il faut que vous preniez un Bœuf et l'offriez en sacrifice. »

Naturellement nos gens n'en firent rien et personne n'osa les y contraindre. Mais que penser d'un pareil fonctionnaire? Comment croire qu'il s'acquitte fidèlement de son devoir quand la religion est en jeu? Pour ma part, je l'ai vu une fois à l'œuvre : il *traduisait* ou plutôt il *trahissait*, selon le proverbe italien, mes paroles avec tant de répugnance et de circonlocutions, que le mandarin eut le bon goût de ne plus l'appeler au cours de notre affaire.

(*A suivre.*)

(1) A leurs fonctions de truchement ils joignent aussi celle d'avocat et excellent dans l'art d'embrouiller les affaires.



Aux environs de Fou-tchéou (Chine)

Par le R. P. COTHONAY, des Frères-Prêcheurs, missionnaire au Fo-kien

SUITE ET FIN (1)

Le démon manifeste souvent sa puissance quand Dieu, pour des raisons spéciales, le lui permet, soit pour punir dans sa justice, soit pour donner un salutaire avertissement à ceux qui sont témoins de l'intervention satanique.

En voici un exemple frappant. Les Sœurs Dominicaines de Fou-tchéou m'ont raconté que, il y a quelques années, une femme païenne, âgée d'environ 25 ans, avait été acceptée par elles comme nourrice d'une des petites filles qu'elles recueillent en si grand nombre. Pour une prétendue faveur reçue de son génie protecteur, cette femme lui avait fait vœu de s'abstenir de viande pendant un an. Or il advint qu'elle fut invitée à une fête de famille, et elle succomba à la tentation de manger un peu des mets qu'elle s'était interdits. Le soir, a-t-elle raconté depuis, elle vit se dresser soudain devant elle un monstre qui lui reprocha d'avoir manqué à son vœu :

« — Je t'en punirai, dit-il, il faut que je te tue. Lâche cette enfant que tu tiens, car elle a un signe qui m'empêche d'approcher de toi. »

La malheureuse, en entendant ces paroles, fut terrifiée, et, au lieu de lâcher la petite fille chrétienne qu'elle portait, la serra plus étroitement contre sa poitrine. A demi morte de peur, elle arriva enfin à sa maison en sanglottant. Le diable l'y avait précédée et toute la nuit son mari et les autres personnes de la famille entendirent comme elle des bruits effroyables, des hurlements, des menaces qui les faisaient frémir. Cette femme passa une nuit épouvantable, mais ne se sépara pas un instant de la petite fille.

Le lendemain était jour de paye pour les nourrices. Elle vint avec les autres à l'établissement de la Sainte Enfance. Les Sœurs, remarquant son air étrange, la pressèrent de questions et devant une centaine de femmes présentes, elle raconta alors ce qui précède. On voulut lui faire prendre quelques aliments ; mais, de peur de manquer de nouveau à son vœu, elle n'accepta qu'une tasse d'eau de riz. Les religieuses lui dirent que, dans l'état où elle était, elle ne pouvait pas continuer à nourrir la petite fille :

« — Si vous m'enlevez cette enfant, dit-elle, le diable va me tuer; c'est sûr. »

Les autres femmes joignaient leurs supplications aux siennes; finalement les Sœurs crurent devoir céder. Elles voulurent lui faire accepter une médaille bénite de la Sainte Vierge; mais la malheureuse refusa obstinément, disant que la petite fille était pour elle une protection suffisante.

Pendant plusieurs jours, elle ne s'en sépara ni jour ni nuit; mais les bruits et les menaces de l'esprit du mal ayant cessé, elle crut pouvoir déposer l'enfant pour préparer le repas de la famille. Que se passa-t-il alors ? Nul ne le sait ; mais quand le mari rentra, il trouva sa femme morte au milieu de la chambre, la figure horriblement tuméfiée. Une voisine rapporta en pleurant la petite fille aux Sœurs. La pauvre enfant fut confiée à une autre nourrice ; mais elle mourut quelque temps après.

∴

Mgr Massot, le vicaire apostolique de Fou-tchéou, fut une fois appelé près d'une malade, qu'il trouva comme morte. Il l'asperge d'eau bénite, et aussitôt elle se lève toute effarée, pousse des cris sauvages et écume d'une manière horrible. Quatre hommes pouvaient à peine la maîtriser. En dépit, de leurs efforts, elle se mit à la renverse, forma une espèce de pont, la tête et les pieds seuls touchant le lit. A peine Mgr Massot eut-il fait le signe de la croix avec l'huile sainte sur ses yeux qu'elle s'affaissa, redevint calme, et demande ce qui se passait. Elle ne se souvenait de rien.

ENTERREMENT CHINOIS

Mon plus proche voisin est mort et le récit de ses funérailles vous intéressera peut-être.

Trois hommes sont venus creuser la fosse, accompagnés d'un expert chargé de déterminer l'endroit où devait reposer le corps et son orientation exacte. Il était muni d'un livre, de divers manuscrits et d'une boussole. Après avoir arpenté le terrain pendant quelque temps d'un air grave et méditatif, il a fixé son choix et les fossoyeurs ont commencé leur besogne à l'est du champ.

Bientôt arriva le cadavre enfermé dans un solide cercueil peint en noir et porté par quatre hommes en deuil. Ils étaient suivis par six femmes également en deuil, c'est-à dire habillées de blanc et voilées, c'étaient les pleureuses; parmi elles se trouvait la veuve du mort; elle tenait son petit enfant par la main et avait un vêtement spécial. Il y avait encore trois ou quatre hommes coiffés d'un bonnet de papier blanc, les faisant un peu ressembler à nos cuisiniers. Les uns semaient de petits papiers représentant, paraît-il, de l'argent que l'esprit du mort recueillait sur son passage pour s'en servir dans l'autre monde; les autres portaient des paniers pleins de riz cuit et autres comestibles. Enfin venait un jeune homme qui m'a fort intrigué. Un diadème fait en paille de riz tressée lui entourait le front. Il était peut-être le fils du défunt; il semblait présider l'enterrement; il jeta de petits papiers dans la fosse et répandit quelques poignées de grains de riz sur le cercueil ainsi que plusieurs pelletées de terre. Lorsque tout fut fini, il déposa sa couronne de paille sur la tombe et planta au milieu une chandelle rouge.

Les croque-morts arrivèrent en criant, en se disputant en riant, dans un désordre complet. Après avoir déposé leur fardeau à côté de la fosse, ils s'acroupirent devant les paniers pleins de petits plats, que j'avais cru destinés aux esprits et, armés de leurs bâtonnets, ils les firent prestement disparaître, puis se mirent à fumer.

Sur un signal du jeune homme au diadême de paille, les six femmes en deuil abaissèrent tout à coup leurs voiles et éclatèrent en sanglots. La lamentation dura un petit quart d'heure. Au milieu des cris de douleur, on entendait de temps à autre des paroles à la louange du défunt. Puis, sur

(1) Voir les nos des 14 et 21 juillet 1899.

un nouveau signal, cette scène de désolation a cessé aussi subitement qu'elle avait commencé. Les pleureuses ont enlevé leur robe de toile blanche, ainsi que leur voile, et sont apparues vêtues comme les femmes ordinaires. Le visage joyeux et babillant à qui mieux mieux, elles se sont piqué des fleurs artificielles dans les cheveux, ont roulé en petits paquets leurs vêtements de deuil et sont parties gaiement comme si elles allaient au bal.

∴

Le travail sérieux de l'expert devin a commencé au moment où le corps a été déposé dans la fosse. Jusque-là il avait tantôt considéré le ciel et les quatre points cardinaux, tantôt lu attentivement un livre en consultant de temps à autre un petit instrument ressemblant à une boussole. Il avait aussi tendu un fil rouge sur toute la longueur et bien au milieu du cercueil. Le corps étant donc dans la fosse, il disposa son instrument du côté des pieds en ayant soin de le mettre bien d'aplomb ; il fit tenir ensuite par deux hommes un fil blanc au-dessus du fil rouge et, consultant son instrument, il ordonna de tourner la tête du cercueil un peu à l'ouest, les pieds à l'est; puis un peu plus ou un peu moins. Ce manège dura bien vingt minutes. Enfin il fit signe qu'on pouvait remplir la fosse.

Voici les explications qui m'ont été données. L'homme qu'on enterrait était né sous un signe du zodiaque soigneusement consigné dans les papiers de famille. Lors de son mariage et en d'autres circonstances importantes de sa vie, ce signe avait été consulté et avait eu une influence dont on avait tenu compte. Maintenant que le défunt allait dormir son dernier sommeil, il était capital pour son repos personnel et pour celui de sa famille, que le cadavre fût exactement orienté vers les signes du zodiaque sous lesquels il était né. De là les opérations du devin.

∴

Une fois la fosse comblée, on déposa par terre une vingtaine de petits plats remplis de riz, de haricots, etc... au milieu de chandelles rouges allumées autour de la statuette d'un dieu chinois. On brûla quantité de petits papiers argentés et dorés, qui, paraît-il, dans le pays des esprits, se convertissent en argent et en or et l'âme du mort s'en sert soit pour payer son passage, soit pour s'établir dans cette nouvelle région.

On attendit un petit instant en causant et en battant le tam-tam; puis. voyant que l'âme du défunt ne voulait pas manger les mets qu'on lui avait préparés, on se les est partagés. On but là-dessus deux grandes cafetières de thé et tout le monde est parti d'un air très joyeux.

∴

Me promenant, le soir, dans l'allée de mon petit jardin en disant mon Rosaire, j'ai revu cette terre fraîchement remuée sur laquelle sont déposés le diadème de paille, une chandelle rouge et une vingtaine de petits papiers-monnaie non encore brûlés, retenus sur la tombe par de petites pierres. J'ai eu plus d'une distraction, je l'avoue. Je pensais non seulement à ce pauvre mort, maintenant mon plus proche voisin, mais aux innombrables païens de ce vaste empire qui descendent dans la tombe sans espérance, qui n'ont eu pour les guider dans leur triste vie que les lueurs incertaines et presque effacées de la révélation primitive.

∴

Le pauvre mort qu'on vient d'enterrer n'habitait pas loin d'ici; aussi n'a-t-on pas jugé nécessaire d'attacher sur son cercueil un coq blanc. Voici la signification de cette pratique. Les Chinois pensent que l'homme vivant a deux âmes. Après la mort, l'une s'en va dans le soleil, l'autre erre sur la terre et a souvent, paraît-il, l'humeur très vagabonde. Or, il est souverainement important, sinon pour le bonheur de cette âme, au moins pour la tranquilité des parents survivants, qu'elle ne soit pas trop éloignée du lieu où repose son corps. Quand on transporte un cadavre à une grande distance, cette âme ne le suivrait pas toujours facilement si elle était laissée à elle-même. Or, le Chinois né malin a trouvé un moyen très simple et très efficace d'obliger l'âme à suivre le corps. Vous ne savez peut-être pas que les coqs blancs (il faut qu'ils soient complètement blancs) ont reçu des dieux le pouvoir d'attirer les âmes vagabondes des morts. Attacher un coq blanc sur un cercueil, c'est obliger l'âme à suivre aussi fidèlement son corps qu'un chien d'aveugle attaché par une corde est obligé de suivre son maître. Ce qui est un peu fort, c'est que, si la famille est dans l'impossibilité de se procurer un coq vivant, un coq en papier ou en zinc blanchi remplit le même office.

La volaille en général est bon marché en Chine, mais les coqs blancs sont très chers. A cinquante pas de ma maison se trouve une pagode gardée par un bonze. Elle sert de dépôt aux Cantonnais morts dans les environs en attendant qu'on ait une occasion de les transporter à Canton. Or, le bonze mon voisin achète tous les coqs blancs qu'on lui présente, car il en a souvent besoin pour faire accompagner ses compatriotes morts retournant à Canton. Il nourrit ces précieux volatiles dans de grandes cages. Je les ai vus plusieurs fois non sans un grand désir de leur tordre le cou car chaque matin leur chant désordonné m'éveille avant le jour. Heureux coqs blancs de la Chine, qui, en récompense des services qu'ils sont censés rendre aux âmes des trépassés, atteignent les limites de la veillesse et meurent de leur belle mort.

J'ai dit que les Chinois pensent que les âmes des défunts restent à proximité de leur corps ou viennent de temps en temps le visiter. Aussi près des tombeaux ont-ils l'habitude de bâtir des édicules destinés à les abriter contre les intempéries des saisons. Comme dans la société chinoise les deux sexes ne vont jamais ensemble en public, ils ont pensé qu'il devait encore en être ainsi chez les esprits; c'est pourquoi ces petits édifices sont souvent géminés et, pour que les âmes ne soient pas exposées à se tromper, d'un côté on a inscrit le caractère qui signifie *homme* et de l'autre celui qui veut dire *femme*.

UN BAPTÊME D'ADULTES

Je reviens de Lien-kon-kaïn où le curé, un prêtre chinois, m'avait invité à aller baptiser quelques-uns de ses catéchumènes. Nous avons descendu le Min durant deux



heures. J'étais en barque avec M. Dogère, directeur de l'arsenal, et M. et Mme Sculford, qui devaient être parrain et marraine.



FO-KIEN — Chapelle de l'arsenal de Fou-tchéou.

Nous passâmes la nuit à Quantas, village d'un millier de familles. Vers 8 heures, nous nous mettions en marche pour Lien-kon, situé à environ 10 kilomètres. Nous traversâmes d'abord de belles rizières; puis nous eûmes à escalader une montagne et à redescendre le versant opposé. Nous étions de nouveau dans une jolie plaine très bien cultivée, au milieu de laquelle se trouve la sous-préfecture de Lien-kon. Il faisait très beau temps. La couronne de montagnes qui entourent cette plaine était illuminée par un magnifique soleil, et présentait le plus gracieux tableau qu'un peintre puisse rêver.

∴

Nous allâmes tout d'abord à l'église, bien pauvre et hélas! dénudée des choses les plus nécessaires. Quatre catéchumènes nous attendaient : un homme d'une cinquantaine d'années et trois jeunes gens de 18 à 20 ans. Leur air recueilli et pieux nous fit bonne impression. Ils savaient bien leur catéchisme et leurs prières qu'ils récitèrent avec foi et conviction.

Un grand nombre de chrétiens, de catéchumènes et même de païens vinrent nous voir et assister à la cérémonie. Quelques pauvres Chinois (*Voir la gravure* p. 349) renonçaient au culte des idoles et devenaient les membres de l'Eglise de Lien-kon, qui sortait de nouveau de la tombe après avoir été noyée dans le sang de ses enfants. Leurs deux parrains et leur marraine étaient des chrétiens de la vieille Eglise de France, qui fut jadis aussi fécondée par le sang de ses martyrs, et qui maintenant envoie des missionnaires et des parrains pour baptiser les Chinois. La marraine paraissait très émue. Depuis quelques mois seulement, elle avait quitté la brillante société de Paris, et dans une pauvre église de la Chine, elle devenait tout à coup la mère spirituelle de quatre Chinois.

Le missionnaire de Lien-kon a déjà réuni un millier de néophytes. Jadis, il y avait là une florissante chrétienté; mais les persécutions incessantes des temps passés avaient tout fait disparaître. L'église subsiste encore, hélas! changée en temple du démon. Nous allâmes la voir, et de mes yeux attristés je pus lire l'inscription suivante :

La première année de l'empereur Yong-tchen (123), le nommé Sou étant préfet de Lien-kon, ce temple de la Religion du Maître du ciel (1) fut changé en temple des cinq Sages, et concédé aux principaux habitants de la ville dont les noms suivent : Ting, Siou, etc., etc,; à la seconde lune, il fut restauré de nouveau par leurs descendants.

Nous avions hâte de repartir. On nous conseillait de ne pas attendre le soir pour traverser la montagne, car les tigres avaient récemment enlevé deux enfants dans ce chemin, et le matin même de ce jour, on en avait aperçu un qui rôdait dans ces parages. Nous arrivâmes à Quantas avant la nuit pour reprendre notre barque et rentrer à Mamoï.

UNE FÊTE A MAMOÏ

30 janvier 1899.

Hier, une bonne partie de la société européenne de Fou-Tchéou et des environs était réunie à l'arsenal de Mamoï. On allait lancer un croiseur. Le vice-roi, le maréchal tartare, une centaine de mandarins et une multitude de Chinois, habillés les uns de loques, les autres de riches vêtements de soie aux voyantes couleurs ou de précieuses fourrures, quelques centaines de soldats et de marins avec force bannières, le canon tonnant des forts et des navires de guerre ancrés dans le fleuve, tout cet ensemble offrait un spectacle pittoresque, original et impressionnant.

Le lancement (2) était annoncé pour une heure et demie. Le programme comportait le sacrifice de deux porcs et de deux moutons offerts à la déesse Ma-tsou, protectrice des marins. Je me rendis à l'arsenal une bonne heure avant pour être témoin de cette curieuse cérémonie païenne; mais tout était déjà fini. Les Mandarins l'avaient devancée de plusieurs heures, préférant sans doute faire leurs prostrations et leurs sacrifices en l'absence des Européens.

Dès le matin, ils s'étaient rendus en grand nombre au temple de Ma-tsou, qui domine l'arsenal, pour demander à la déesse de la mer de prendre le nouveau croiseur sous sa protection; puis ils s'étaient réunis dans une petite tente préparée sur le croiseur.

C'était une loge ouverte par devant et splendidement décorée. Dans le fond était peint en rouge un gigantesque caractère, *Fou*, qui veut dire félicité; autour on voyait quatre grandes chauves-souris. C'est là un de ces jeux de mots auxquels la langue se prête facilement et que les Chinois aiment tant. Le mot *chauve-souris* a le même son que *félicité*. Au lieu d'écrire le son, ils peignent souvent l'animal. Il y en a habituellement quatre, pour représenter les quatre bonheurs qui sont l'ambition de tous les Chinois : avoir beaucoup d'argent, bonne santé pendant de longues années, beaucoup d'honneurs et des enfants mâles qui vous honorent après votre mort.

(1) Nom de la religion catholique en Chine.

(2) Une cérémonie de ce genre a été décrite par le R. P. M. A. Sautel dans le n° du 24 octobre 1884 *des Missions Catholiques*, p. 513.

A l'heure fixée, les dernières amarres du croiseur furent enlevées au son du clairon.

Le bateau ne reposant plus que sur une longue poutre, ordre fut donné de la scier à l'arrière. C'était un moment solennel. La pièce de bois était à peine sciée aux trois quarts qu'un petit craquement se faisait entendre : « le Kien-wei, » (c'est le nom du nouveau bateau) glissait vers le fleuve et s'y balançait bientôt avec grâce, aux applaudissements enthousiastes de la multitude.



LE CROISEUR *Kien-Wei.*

C'est un croiseur de 80 mètres de long et de 375 tonnes environ (*voir la gravure ci-dessus*).

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Livre de prières en onze langues, *à l'usage des sauvages de la Colombie britannique, sur les bords de l'Océan Pacifique.*

Un vénérable et zélé missionnaire de la Congrégation de Marie-Immaculée, le R. P. Le Jeune, est l'auteur de ce volumineux et curieux recueil de prières, qui rend les plus grands services pour l'évangélisation des sauvages peuplades canadiennes qui vivent au Nord-Ouest des Etats-Unis. Les langues et dialectes parlés dans cette partie de l'Amérique boréale sont l'anglais, le chinook, le stalo, le thompson, le lillooet, l'okanagen, le shuskwap, le skwamish, le seshel, le slayamen, auxquels il faut joindre la langue liturgique, le latin. Chacune de ces langues a son fascicule particulier comptant de 30 à 60 pages. Tous ces Manuels, reliées en un volume de 560 pages, couverture toile, *franco* **6 francs**. Le même, belle reliure chagrin, tranches rouges, *franco* **10 francs**.

Adresser les demandes au R. P. Le Jeune, O. M. I. Kamloops. B. C. Canada.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Lyon........ 100 »
M. Benière, du diocèse de Lyon........ 5 »
Anonyme du diocèse de Nîmes........ 5 »
Anonyme de Bayonne, demande de prières........ 300 »
Au nom d'une défunte, anonyme du diocèse de Rennes........ 200 »
En remerciements de l'envoi de timbres-poste, diocèse de Périgueux........ 5 »
A. R. M., Palerme........ 100 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Geelen, Saint-Boniface).
M. Oudin-Fossez, de Froidmont, diocèse de Soissons........ 25 »
M. l'abbé Le Méter, du diocèse de Vannes........ 10 »
Anonyme du diocèse de Rouen........ 50 »
M. l'abbé Renard, du diocèse de Reims........ 20 »
Mme veuve Tazé, du diocèse d'Orléans........ 100 »
Reconnaissance à saint Antoine de Padoue, du diocèse de Belley........ 5 »
Anonyme d'Aubagne, du diocèse de Marseille........ 8 »

A M. Louvet, pour l'œuvre des sourds-muets de Lai-thieu (Cochinchine occidentale).
M. Lacaille, de Beauvais, demande de prières........ 100 »

A M. Joseph Delalex (Tonkin méridional).
P. M. C., de Lyon........ 25 »

A M. Girod (Haut-Tonkin).
P. M. C, de Lyon........ 15 »

A Mgr Pelvat (Nagpore), pour la dot d'une jeune fiancée chrétienne.
Mme de S., née M., à l'occasion de son mariage, Lyon........ 25 »

Au R. P. Van Dosselaere (Kiang-non), pour se procurer de nouveaux catéchistes.
Une dame de la province de Liège........ 498 50

A sœur Faure (Tché-Kiang), pour l'entretien de quatre vieillards à baptiser sous les noms de Georges, Alice, Marcelle et Yvonne.
Anonyme de Rouen........ 200 »

A Mgr Chouzy (Kouang-si), pour le baptême de deux petites Chinoises, sous les noms de Marie et Louise-Philomène et d'un petit Chinois sous le nom de Pierre.
Anonyme de Lyon........ 15 »

A Mgr Chouzy, pour l'église de Notre-Dame de Fourvière, commencée par M. Bertholet.
Anonyme de Lyon........ 10 »

A Mgr Mutel (Corée).
Remerciements pour le dessin. C. D. C, Paris........ 20 »

A Mgr Adam (Gabon).
Remerciements pour le dessin, C. D. C., Paris........ 20 »

Pour la mission de Grand-Bassam (Côte-d'Ivoire).
Au nom des membres du patronage de Flénu, diocèse de Tournai........ 2 »

A Mgr Crouzet (Madagascar-sud).
P. M. C., de Lyon........ 10 »

Pour les missions voisines du Maroc.
Au nom de Mlle Henriette-Perpétue Rodez........ 300 »

Pour les Pères Maristes d'Océanie (Mgr Vidal).
En l'honneur du B. Chanel, M. l'abbé Delaloye, du diocèse de Lausanne........ 5 »

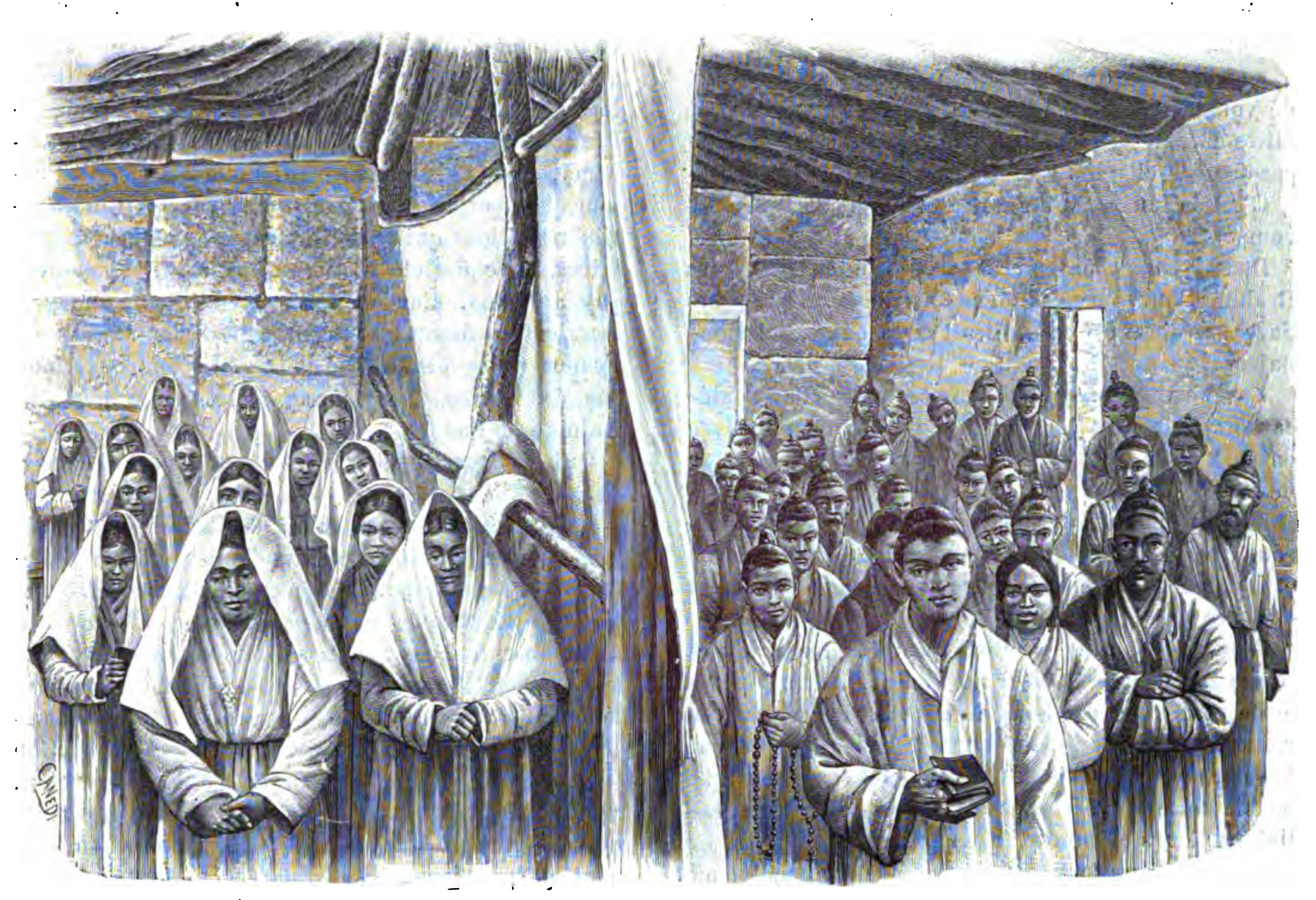
EDITION HONGROISE
1er semestre de l'année 1899.

Pour l'œuvre........ 310 »
— les missions nécessiteuses (Mgr Roveggio)........ 72 »
— le R. P. Wehinger, Birmanie septentrionale pour ses lépreux........ 396 »
— M. Corre, à Kummumoto (Nagasaki)........ 46 »
— les missions des Indes (Mgr Pelvat)........ 100 »
— les missions d'Afrique (Mgr Roveggio)........ 120 »
— les missions d'Amérique (R. P. Pénard Saskatchevan)........ 6 »
— les missions du Japon (M. Dalibert, Hakodaté)........ 40 »
— les missions de Chine (Hou pé méridional)........ 36 »
— les missions d'Asie — — ..... 22 »
— les missions du Bas-Zambèze........ 8 »
— Mgr Lesné (Perse), pour les affamés........ 44 »
— le Saint-Sépulcre........ 14 »
— les missions des Dominicains de Mésopotamie et du Kurdistan........ 20 »
— les missions du diocèse de Poona........ 26 »
— les religieuses italiennes (Hong-Kong)........ 10 »
— les missionnaires italiens (Hong-Kong)........ 10 »
Total........ 1,280 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CORÉE. — Chrétiennes et chrétiens assistant au Saint-Sacrifice; d'après une photographie de M. Wilhelm, missionnaire en Corée (voir p. 367).

CORRESPONDANCE

TRICHINOPOLY (Hindoustan)

Le Maduré méridional est actuellement désolé par une guerre de caste qui met aux prises les Sanars et les Maravars. Les uns et les autres sont païens ; mais les chrétiens des localités où ont lieu les hostilités subissent le contre-coup de ces conflits sanglants et le vénérable évêque de Trichinopoly recommande à nos lecteurs ses fidèles si éprouvés.

LETTRE DE MGR BARTHE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, ÉVÊQUE DE TRICHINOPOLY.

Je viens vous faire connaître les grands désartres qui désolent actuellement la partie sud de notre Mission. Les Sanars, ayant voulu s'élever au niveau des castes supérieures et jouir des mêmes privilèges dans les temples païens. se sont attiré la haine dee Maravars.

Ces derniers, se croyant blessés dans ce qu'ils ont de plus sensible, l'honneur de leur caste, ont juré la ruine des Sanars. Ils se sont réunis au nombre de plusieurs milliers, et, depuis quinze jours, ils parcourent le district de Temsevelly, mettant tout à feu et à sang, pillant, incendiant les villages, égorgeant les malheureuses victimes qui leur résistent. La terreur règne dans tout le pays.

La religion catholique est hors de cause. C'est une lutte à mort entre païens. Mais, comme plus de vingt-mille Sanars catholiques sont mêlés dans les villages aux Samars païens, ils ont partagé le triste sort de ces derniers. Leurs maisons ont été pillées et brûlées, leurs chapelles sont en cendres.... Chaque courrier nous apprend de nouveaux malheurs !

Réduites à la dernière misère, les malheureuses victimes accourent de tous côtés se jeter aux pieds des missionnaires et solliciter quelques secours. Mais hélas ! que pouvons-nous faire pour soulager tant de misères, relever tant de ruines !

Toutefois le Sacré-Cœur de Jésus, qui a permis de telles épreuves durant le mois qui lui est consacré, les fera tourner à sa plus graude gloire et au bien des âmes. Dans quelques villages, où la présence des soldats envoyés par le gouvernement a arrêté momen-

tanément les incendies et les massacres, les païens disent aux Sanars :

« — Le jour où les soldats partiront c'en est fait de vous; mais nous vous épargnerons si vous vous faites catholiques ; car nous savons que cette religion enseigne la charité. »

C'est là un magnifique témoignage en notre faveur.

Dernièrement un avocat païen de la caste des Brahmes, qui se rendait dans un village où plusieurs Sanars avaient été tués, disait à un de nos missionnaires :

« — Je vais conseiller à tous ces païens de se faire catholiques ; c'est pour eux le seul moyen de vivre en paix avec les autres castes et d'échapper à la mort. »

Daigne le Sauveur éclairer ces pauvres malheureux que le paganisme traite avec tant d'inhumanité et les amener à chercher leur protection et leur salut dans les bras de la sainte Eglise !

Dieu, nous n'en doutons pas, inspirera à des âmes généreuses le désir de venir à notre secours et de nous aider par leurs aumônes à réparer tant de ruines et à ouvrir le Ciel à tant d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. C'est au ciel seulement que les bienfaiteurs verront toute l'étendue du bien réalisé par leurs aumônes ! Pour nous nous ferons de notre mieux pour leur témoigner notre reconnaissance en adressant chaque jour pour eux de ferventes prières.

TOBAGO (Antilles Anglaises)

Saint Antoine de Padoue et les missions étrangères.

On nous prie de publier cette lettre. Elle complète les détails consolants que nous avons donnés sur la mission dominicaine de Tobago et raconte quelques traits de la confiance des catholiques envers saint Antoine de Padoue.

LETTRE DU R. P. SARTHOU, DOMINICAIN

Un jour je me sentais plus accablé que d'ordinaire ; les difficultés de la mission s'étaient accrues avec son développement et ses succès : Quatre stations nouvellement fondées, avec chapelles et écoles à soutenir, des catéchistes à payer, un petit orphelinat à peine commencé qu'il fallait maintenir à tout prix et même développer, et cela avec des ressources tout à fait insuffisantes... Mon Dieu ! que faire ?

J'étais sous le coup de ces pénibles impressions qu'éprouvent les missionnaires quand ils se trouvent en présence de leurs chers convertis qu'ils doivent et qu'ils ne peuvent secourir comme ils le désireraient, lorsqu'on annonça l'arrivée d'une caisse venue de France contenant des objets pour la mission de Tobago.... Une caisse de France ! Voilà qui réjouit toujours le cœur du missionnaire et fait tressaillir les petits négrillons qui se demandent si, avec les scapulaires, les chapelets et les médailles, il n'y aurait pas au fond, bien au fond de la caisse, quelques *sweetees*, présents de leurs petits bienfaiteurs de France. Cette fois au fond de la caisse on trouva, non pas des bonbons, mais une belle image de saint Antoine de Padoue.

Qui l'envoya ? D'où vint-elle ? Je ne l'ai jamais su.

Le premier mouvement fut de l'admirer et bien vite d'aller la clouer contre le mur de la petite chapelle. Le dimanche à la messe, je fis une instruction sur cet article de notre symbole : « Je crois à la communion des Saints » et dis quelques mots sur le grand thaumaturge de Padoue dont je montrai l'image à mes noirs, tous convertis du protestantisme. Ils furent fort intéressés par mon instruction et on les vit depuis, sur ma vive recommandation, vénérer le Saint et déposer dans une petite boîte placée *ad hoc* leurs petits billets, sur lesquels ils avaient écrit les grâces qu'ils sollicitaient. La multiplicité des billets, et les quelques *pence* déposés dans la boîte prouvèrent bientôt que leurs prières avaient été exaucées. Pour moi, je suis heureux de pouvoir dire que depuis, j'ai été souvent secouru d'une manière surprenante tant spirituellement que temporellement.

* * *

Voici un trait, entre plusieurs autres, qui prouve d'une manière indubitable l'intervention du saint dans l'accomplissement de mes œuvres.

Voyant les résultats heureux obtenus dans la mission, grâce à saint Antoine, je lui avais promis de lui dédier la prochaine station que j'ouvrirais dans l'île ; mais étant seul et très pauvre, j'avais toutes les peines du monde à maintenir les quatre déjà existantes.

Or, l'année dernière au mois de janvier, je visitai comme par hasard un village qui se trouvait tout à fait entre les mains des protestants méthodistes, et je m'arrêtai dans une maison où je fus surpris de trouver des personnes qui, en me voyant, firent le signe de la Croix.

« — Oh ! Père, dirent-elles en même temps, ne nous abandonnez pas. Il y a quelques années, un prêtre à robe blanche passa par ici, nous enseigna à prier



et depuis nous demandons à Dieu de nous donner une église et une école catholiques. »

« — Mes chers amis, répondis-je, je voudrais bien vous venir en aide, mais en ce moment, ce n'est pas possible. »

Je continuai ma route pour me rendre en ville.

Quelques mois après cette rencontre, je vis venir à moi quelques-unes de ces personnes, et l'une d'elles me dit d'un air résolu :

« — Permettez-moi, Père, de grouper quelques enfants autour de moi, je leur enseignerai les prières et le catéchisme catholiques, vous viendrez les visiter, vous les interrogerez, et peut-être pourrez-vous faire plus tard pour nous quelque chose de mieux.

« — Allez, répondis-je, que le bon Dieu vous bénisse, mais surtout ne me demandez pas d'argent. »

Elle partit avec ses compagnes, s'entendit avec quelques noirs de son village, fit bâtir une tente en bambous et en feuilles de cocotier, et s'y installa comme maîtresse d'école catholique.

∴

L'école wesleyenne était à deux cents pas de là, bien conditionnée avec un local convenable, un maître d'école parfaitement lettré, soutenue en partie par le gouvernement de l'île. Cela ne découragea pas ma zélée catéchumène.

La première semaine, elle eut cinq enfants, la seconde dix, et la troisième quinze. Toute triomphante, elle vint m'annoncer la bonne nouvelle, et me pria d'aller visiter son école. Je m'y rendis quelques jours plus tard, et je fus réellement édifié, stupéfait de constater les progrès que maitresse et enfants avaient faits. Ils savaient presque tout le petit catéchisme par cœur, et les prières ils les récitaient à ravir.

J'encourageai par mes paroles tout ce petit monde, leur donnai la bénédiction de Jésus à la crèche, mais je restai toujours bien déterminé à ne rien faire pour aider cette petite semence dont je redoutais les accroissements. Cela dura deux mois environ.

Vers la mi-août, un jeune homme se présenta à moi :

« — Père, dit-il, j'ai une femme et sept enfants. Nous appartenons tous à l'église anglicane, mais nous voulons tous devenir catholiques. Je suis maître d'école; veuillez m'aider à sortir de l'erreur pour embrasser la vérité, car je suis convaincu que seule l'église catholique est vraie.

« — Mon ami, lui répondis-je, je n'ai rien à vous offrir pour le moment, mais à quelques milles d'ici, il y a une petite école qu'une bonne femme a commencée. Si vous le voulez, travaillez avec elle, nous verrons plus tard ce que nous pourrons faire. »

Le jeune homme se rendit à l'endroit désigné, se mit à l'œuvre, parcourut toutes les cases, toutes les huttes, parla de la religion catholique en des termes très éloquents, montra la fausseté, l'inanité de tant de sectes protestantes, et, sans s'épargner, alla de tous côtés, ne s'inquiétant ni des insultes des fanatiques, ni des doutes des indifférents. En moins d'un mois il était tout heureux de venir m'apprendre qu'il y avait plus de cinquante enfants sous sa tente.

Presqu'en même temps, j'eus à Tobago la visite de mon supérieur de la Trinidad. Ensemble nous allâmes visiter nos petits catéchumènes. Nous comptâmes cinquante-trois négrillons qui, en nous apercevant, nous montrèrent leurs deux rangées de dents blanches, riant, battant des mains, nous saluant : « *Good evening, fathers*; *good bye*, *fathers*. »

Le Père supérieur les questionna sur leurs prières, sur le catéchisme. Ils répondirent à merveille, et chantèrent des cantiques avec un entrain indescriptible.

« — Il faut bâtir une école, mon cher Père », me dit le Père supérieur.

La mission de S. Antoine de Padoue était fondée.

Aujourd'hui l'école existe : elle a 38 pieds de long sur 18 de large; elle est même trop petite pour contenir les 130 enfants qu'elle compte, tous pris chez les méthodistes wesleyens. Espérons qu'ils feront honneur à leur céleste Protecteur, et qu'ils obtiendront de lui une chapelle qu'ils désirent, mais qui n'est qu'en projet.

Je suis heureux d'écrire ces quelques lignes à l'honneur du grand Saint; plus heureux serai-je si elles peuvent contribuer à augmenter dans l'âme des lecteurs la confiance qu'il mérite.

Je le supplie, en ce moment, de susciter pour la pauvre île de Tobago, qui semble enfin vouloir secouer le joug des sectes protestantes, quelques bienfaiteurs généreux. Je me trouve actuellement dans des circonstances exceptionnellement graves. Depuis quelques mois, le Gouvernement de la Trinidad a pris l'administration de l'île, et il est tout disposé à m'aider dans nos œuvres; mais il faut que je remplisse certaines conditions qu'il m'impose. Ecoles, orphelinats, Sœurs de charité, tout sera rétribué; mais il faut que j'aie, en premier lieu, des locaux convenables. Ce qui me tient surtout à cœur, c'est la fondation d'une maison où je pourrai recueillir ces chers petits que la terrible maladie des « yaws » (sorte de lèpre mais guérissable) éprouve des mois et des années et quelquefois même fait périr, faute des soins les plus élémentaires que les parents ne peuvent leur donner tant ils sont pauvres et misérables.

Ces œuvres de charité n'ont jamais existé dans l'île parce qu'elle était protestante et dénuée de ressources, mais il pourrait bien se faire qu'actuellement, dans l'espoir d'une rétribution de la part du Gouvernement, les sectes fissent tous leurs efforts pour garder leurs adeptes et s'assurer l'assistance qu'on leur promet.

A nous catholiques de les devancer. Il faut en ce moment au missionnaire catholique la somme de 30.000 fr. pour assurer à jamais la prospérité de ses œuvres. C'est beaucoup, c'est vrai, mais rien n'est impossible à saint Antoine et à la charité de ses clients

LE NOUVEAU PATRIARCHE DE CILICIE

Le Synode des Arméniens, à qui appartient la nomination du Patriarche, a appelé à cette haute dignité Mgr Paul Emmanuelian. Sa Béatitude est née à Tell-Ermen, le 16 janvier 1829. Elève du collège de la Propagande à Rome, le successeur de Mgr Azarian fut élu le 26 août 1881 évêque de Césarée en Cappadoce. Léon XIII a ratifié l'élection.

Nous lui offrons nos félicitations respectueuses.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le R. P. Swanet, de la Compagnie de Jésus, est parti d'Anvers, le 8 juin, pour la mission du Kwango (Congo indépendant).

— Le Fr. Queste, novice de la Compagnie de Jésus, originaire du diocèse d'Arras, s'est embarqué à Marseille le 18 juin, à destination de la mission de Trincomali (Ceylan).



TCHE-KIANG. — PETITS ESTROPIÉS DE SŒUR GILBERT, A NING-PO; d'après une photographie (voir le texte ci-dessous).

INFORMATIONS DIVERSES

Ning-Po. — Sœur Gilbert, bien connue de nos lecteurs, nous écrit de l'hôpital Saint-Joseph :

« Soyez à jamais bénis, chers abonnés des *Missions catholiques*, pour l'affection si vraie que vous portez à nos bons vieillards, à nos chers petits estropiés!

« J'ai toujours quantité de malades, de pauvres vieillards, de petits estropiés abandonnés qui viennent à notre porte implorer notre piété! Mais, hélas! que de refus je suis obligée de faire...

« Faudra-t-il donc les voir périr sans connaître le bon Dieu.

« Car ce n'est pas seulement la faim et le froid dont ces âmes souffrent, mais c'est le ciel qui leur est fermé. La pensée de ce malheur m'attriste et m'épouvante et c'est les yeux pleins de larmes que je répète chaque jour au bon Dieu cette prière : « Oui, mon Dieu, donnez-moi des âmes afin qu'elles puissent « vous voir et vous bénir pendant l'éternité! Elles sont à moi « puisque vous me les envoyez. Donnez-moi des cœurs généreux « comme le sont les chers abonnés des *Missions catholiques* qui « les aiment pour les sauver! »

« Je demande au bon Dieu les plus malheureux, ceux que le monde repousse et délaisse, les vieillards qui n'ont pas de famille et ne peuvent plus travailler, les petits estropiés qui vont mourir de faim ou de coups, les malades qui n'ont personne pour les aimer, en un mot, tous les abandonnés qui souffrent sans espérance. Qu'aucune de ces âmes ne périsse, mais que toutes elles puissent connaître la vérité et trouver le salut dans notre hôpital Saint-Joseph!

« N'est-ce pas, chers abonnés, que vous désirez avec moi que je ne fasse plus aucun refus à la porte?



« Si vous le voulez bien, nous allons rendre visite à tous les pauvres de l'établissement. Commençons par les malades. Les quatre salles sont au complet : les uns sont hydropiques, les autres poitrinaires, la plupart ont des dysenteries, des fièvres qui les minent, d'autres ont les pieds gelés parce qu'ils ont couché dehors pendant les nuits d'hiver. Pauvres malheureux, un grand nombre d'entre eux partent pour le ciel après avoir reçu le saint baptême! On les soigne, mais hélas! les privations du passé ont miné ces existences. Ce qu'il y a de consolant c'est que tous ceux qui meurent, meurent bien préparés. Notre-Seigneur, qui aime tant les pauvres, doit leur faire bon accueil.

« Nous avons, chaque année, près de deux cents baptêmes à l'article de la mort.

« Passons maintenant chez les vieillards qui ont deux salles seulement, mais au grand complet. Quand saint Joseph voudra envoyer des ressources nous ferons deux nouveaux dortoirs. Nos protégés sont d'une amabilité rare, vous les voyez chacun arriver avec empressement pour faire les prières, réciter le chapelet, entendre l'instruction religieuse, assister à la sainte Messe.

« Il n'y a rien de plus intéressant que de les entendre parler du bon Dieu, de la religion: ils comparent leur bonheur présent avec le passé, où ils ont eu tant à souffrir! Ils prient pour leurs bienfaiteurs des *Missions catholiques*...

« Continuons notre promenade; nous trouverons deux salles; celle du bas est occupée par de pauvres *idiots* dont les païens savent si bien se débarrasser. Je les aime bien, ces infortunés. Dans la salle du haut, vous trouverez des infirmes, les uns ont les jambes paralysés, les autres sont aveugles, bancals, bossus, épileptiques, etc. Vous jouiriez de voir ces pauvres affligés si heureux chez nous après tant de souffrances endurées dans leur famille!

« Je vous voudrais à côté de moi chaque fois que je vais à la porte et qu'il me faut faire un refus. Que faire devant tant de malheurs? Prier et implorer les âmes généreuses.

« Je reconnais vraiment que je suis la privilégiée des *Missions*! C'est pour moi une gloire et une consolation. Vos abonnés ne savent rien me refuser, leur charité inépuisable me permettra dans quelques années d'avoir un magnifique hospice de vieillards. Mon rêve s'est à moitié réalisé, déjà j'ai acheté un joli terrain. Je n'ai plus qu'à bâtir deux immenses dortoirs où j'aurai deux cents vieillards. Il ne me manque que les ressources.

C'est au nom de saint Joseph et pour le salut des âmes que je demande encore, sûre qu'avant la fin de l'année 1899, j'aurai mes huit mille francs pour bâtir.

« J'ai gardé pour la bonne bouche nos bien-aimés petits estropiés, dont je vous envoie la photographie.

« Quoique ma lettre soit longue, cependant j'ai hâte de vous raconter brièvement l'histoire de quelques-uns d'entr'eux que j'ai été obligée de recevoir cet hiver.

« Pendant une soirée bien froide, un homme arrive chez nous portant un pauvre enfant de douze ans qui, les reins entièrement cassés, marche le corps courbé en deux. Demandez-lui ce qui l'a mis dans ce triste état, il vous répondra que ce sont les mauvais traitements de sa mère. Pauvre petit martyr, nous allons le bien traiter, afin qu'il comprenne ce que fait la religion catholique pour les malheureux! Quand nous le baptiserons nous lui ferons donner un nom envoyé par vos abonnés.

« Mon second petit estropié est arrivé avant hier, il a 14 ans, il a perdu son père à l'âge de 6 ans, sa mère, trop pauvre pour le garder, le plaça en apprentissage, mais ses maîtres lui ont presque cassé une jambe à force de coups..... »

Asie-Mineure. — Sœur Catherine Vartan, Supérieure des Sœurs de l'Immaculée-Conception d'Angora, nous écrit :

« Notre communauté existe depuis 45 ans. Les Religieuses font vœu d'instruire et d'élever les jeunes filles, sans distinction de pauvres et de riches, le nombre des unes égalant celui des autres; cinq cents élèves fréquentent l'école. Elles se dévouent également à l'instruction religieuse des femmes nouvellement converties dans l'Arménie. Enfin elles vont visiter les pauvres malades délaissées.

« Adonnées à ces saintes occupations, nous menons une vie pauvre, il est vrai, mais paisible, charitable et dévouée. Nous vivons dans une vieille masure, et il y a deux ans les charpentiers consultés déclarèrent qu'il y avait danger pour nous à habiter un tel bâtiment. Mgr Ohanessian, notre très digne évêque, en entreprit la reconstruction. Il réunit la dote et l'héritage des Sœurs, plus le produit de quelques revenus de notre Communauté, ce qui arriva à quarante mille francs. Cette somme était insuffisante; mais comptant, pour le reste, sur les bienfaiteurs, il bénit la première pierre, et confia les travaux, sous contrat, à un architecte entrepreneur. Tout alla bien, tant que vécut Mgr Ohanessian. Malheureusement nous l'avons perdu au mois d'avril 1899. Vous pouvez vous figurer l'extrême détresse de la communauté. La construction est faite à moitié et nous sommes au bout de nos ressources. Nous avons frappé à toutes les portes. Nos efforts n'ont été couronnés que de fort peu de succès; les catholiques ont eu tant à souffrir et ont tant perdu! L'entrepreneur menace de cesser les travaux au risque de ruiner tout ce qui a été fait jusqu'ici, si l'hiver survient, et plus tard sans doute ayant fait beaucoup de dépenses il exigera des sommes énormes pour les dommages causés par l'interruption.

« Dans cette situation, j'ai été obligée, en compagnie d'une de mes Sœurs qui connaît la langue française, de faire un long voyage, afin d'implorer la charité. Le besoin est pressant, car cette communauté qui fait tant de bien, risque de se disperser faute de logement et d'abandonner l'œuvre commencée depuis tant d'années pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. »

Kouy-tchéou (Chine). — M. Bousquet, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Kouy-Yang :

« S'il est une mission qui ne prodigue pas sa prose aux *Missions catholiques*, c'est sans contredit la mission du Kouy-tchéou.

« Le Kouy-tchéou est une des provinces de l'intérieur de la Chine les moins accessibles et les moins connues. La population peut être estimée à 800.000 âmes. Ce chiffre n'est qu'approximatif. En effet, il est bien des villages où les habitants ne se conforment pas aux ordres de l'empereur prescrivant à chaque famille d'afficher sur la porte d'entrée le *men p'aî* ou catalogue détaillé des personnes habitant la maison.

« Le pays est très montagneux, MM. les cyclistes n'y seraient guère heureux et les missionnaires eux-mêmes, montés sur leurs haridelles, aimeraient mieux un site moins pittoresque, des routes plus larges et plus sûres.

« Le charbon abonde. Plusieurs espèces de minéraux se cachent dans ce sol encore vierge au point de vue de l'exploitation minière. Par un contrat passé cette année, les Français ont le monopole de toutes les mines découvertes, ou à découvrir dans la suite.

« Le Kouy-tchéou qui comprend 17.000 catholiques a été formé d'une partie du vicariat apostolique du Sutchuen. Le premier vicaire apostolique fut Mgr Visdelou, de la Compagnie de Jésus; après lui Mgr Albrand administra la Mission.

« Mais, les documents faisant pour le moment défaut, nous ne pouvons parler d'une manière certaine de l'apostolat du Kouy-tchou que depuis Mgr Faurie. Sous son épiscopat la religion catholique vit s'ouvrir pour elle une ère de quasi liberté. De nombreux adorateurs surgirent de toutes parts. Bientôt l'ennemi de tout bien vint enrayer un si beau mouvement. Les mahométans au sud, les sectateurs du « Nénuphar blanc » au nord mirent tout à feu et à sang et firent du Kouy-tchéou un désert.

« Les missionnaires furent réduits à se cacher dans les cavernes. Un de nos confrères, le P. Muller, fut tué à Hin-ngy-fou par les Mahométans. Pour comble de malheur le généralissime des troupes chinoises, Tièn-tà-jen, ne cessait de persécuter les chrétiens et fut la cause du meurtre de notre confrère le V. Néel et de la V. Lucie.

« Mgr Faurie vit la mission renaître de ses ruines sous le

vice-roi Laô. Tout faisait espérer que le prélat fournirait une longue carrière, lorsqu'au retour du concile du Vatican, il s'alita pour ne plus se relever, martyr peut-être de la haine des mandarins, qui, dit-on, lui avaient servi dans un repas des mets empoisonnés.

« La marche ascendante de la mission ne se ralentit pas durant les premières années de l'épiscopat de Mgr Lions. Le cher évêque eut même la joie d'inaugurer sa cathédrale de Saint-Joseph.

« Saint Joseph étant si bien servi, sa sainte épouse ne pouvaït être oubliée. A 4 lieues de Kouy-yang, sur le sommet d'une montagne, Mgr Lions bénit, la même année, le sanctuaire de Notre-Dame de Liesse. C'est elle qui nous console au milieu de nos peines, nous l'aimons et nous avons confiance en elle. Merci aux âmes généreuses dont les offrandes nous ont permis d'honorer ainsi notre sainte Mère.

« Pourquoi faut-il qu'un voile de deuil ait assombri les dix dernières années? La guerre du Tonkin servit nos ennemis à souhait. Après la retraite de Lang-son, la Cour de Pékin ameuta par ses édits toute la gent lettrée contre les « diables étrangers ». Tout le nord de la mission fut ravagé et un de nos confrères, M. Lin, fut massacré.

« Cette année seulement le procès auquel donna lieu ce meurtre, a été terminé et, de tout le passé, suivant les termes du traité, il ne doit plus y avoir de souvenir.

« Mgr Guichard, le vicaire apostolique actuel, a la consolation de voir son petit séminaire de Loutchong-koan prospérer d'une façon remarquable sous l'habile direction d'un Lyonnais, M. Chaffanjon. Les élèves parlent le français et ne le cèdent en rien pour la piété à leurs condisciples d'Europe. Nous comptons déjà 6 prêtres indigènes, 87 catéchistes, 132 écoles avec 2537 élèves.

« En terminant, je recommande notre pauvre mission à tous les lecteurs du Bulletin Qu'ils prient le Dieu de miséricorde de toucher enfin le cœur de ces pauvres infidèles! La prière pour les missions est aussi efficace que les plus abondantes aumônes. »



CORÉE. — A GRANDES ENJAMBÉES; d'après un croquis de M. BRET (voir p. 369).

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Un fumeur respectueux. — Des malotrus. — Foi touchante. — Préfet et mandarin. — Etonnante leçon de choses. — Souliers européens. — Plantes et animaux. — Cuisine coréenne.

Force nous fut de patienter encore jusqu'à ce que nous fussions maîtres de la position. Il ne fallait pas donner à nos adversaires même l'ombre d'un prétexte pour justifier la haine et les préventions qu'ils nourrissaient contre nous.

Je me rappelle qu'un jour, à bord du *Tchang-riong*, deux Coréens pénétrèrent dans la cabine. Le capitaine tendit au plus jeune un cigare; celui-ci refusa modestement, alléguant qu'il ne pouvait pas accepter devant son oncle. Le capitaine, se tournant alors vers l'autre, lui dit :

« — Tiens, toi, fume, mon vieux! »

Les yeux du Coréen brillaient de convoitise, mais, ayant rencontré sur la cloison le portrait de l'empereur et du prince impérial de Corée, il répondit :

« — Si vous voulez bien me donner ce cigare, je le fumerai à la maison; mais, ici, comment aurais-je l'audace de le fumer, en présence de l'image de notre auguste monarque? »

C'est qu'en effet, jusqu'à présent, sauf quelques points où le contact des Européens et des Japonais est en train de modifier les idées reçues, fumer devant quelqu'un qu'on doit respecter, est considéré comme une injure.

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 21 mai, 2, 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14 21 et 28, juillet, et les cartes, pages 191 et 225.



Or, à Hotçhyenhpo, des voyous insolents de 22 à 25 ans, entraient dans notre maison à leur gré, s'installaient sans permission dans ma chambre, causaient, ricanaient et fumaient sous mon nez leurs infectes bouffardes. Si encore ç'eût été un londrès, je n'y aurais peut-être pas trouvé à redire; qui sait? j'y aurais sans doute pris un certain plaisir. Mais cet âcre tabac du Nord, dont la fumée vous saisit à la gorge et vous suffoque... Et puis, pour comble de tact et de délicatesse, ces malotrus crachaient sur la natte même où j'étais assis. Nous souffrions tout cela sans mot dire de peur de soulever une persécution.

Ah! si ç'avait été dans ma bonne ville de Ouensan, je vous assure qu'ils n'auraient pas continué longtemps ce manège. Mais ici, quand bien même j'aurais été dans mon droit en leur infligeant une juste correction, aussitôt après mon départ ils se seraient vengés sur mes pauvres chrétiens, et le mandarin n'aurait pas manqué de répondre : « Que voulez-vous? C'est bien regrettable, mais il y a eu provocation! »

∴

10 février. — Ce m'est une grande consolation de relire ici les épîtres de saint Paul, l'immortel modèle des ouvriers apostoliques. Je me convaincs de plus en plus que les chrétientés qui viennent d'éclore sous mes yeux ne sont ni moins ferventes, ni moins généreuses que les Eglises naissantes d'Ephèse, de Corinthe ou de Macédoine

CORÉE. — SCÈNE CORÉENNE : UNE DANSE; d'après une photographie envoyée par M. BRET, missionnaire en Corée.

et je puis en toute vérité adresser à mes ouailles les compliments de l'Apôtre : « Vous êtes sages et vous supportez patiemment ceux qui ne le sont point. Vous souffrez même qu'on vous asservisse, qu'on vous dévore, qu'on vous dépouille, qu'on vous traite avec hauteur, qu'on vous frappe au visage. » (II Cor. XI, 19-20.)

Assis sur ma couverture, je récitais tranquillement mon bréviaire, voici de nouveau ces vauriens qui viennent nous harceler et nous provoquer : ils s'approchent, me lorgnent, me persiflent. Les yeux rivés à mon livre, j'affecte de ne pas les regarder pour éviter le piège qu'ils me tendent.

Enhardi par mon apparente indifférence, l'un d'eux s'avance et me tire la barbe. Malgré moi, je fais une pause. Dans le lointain de mes souvenirs d'enfance, j'aperçois comme un triptyque : dans le premier tableau, un Gaulois passe la main dans la barbe blanche d'un sénateur romain assis sur sa chaise curule; dans le deuxième, un bâton d'ivoire s'abat sur la tête du téméraire; dans le troisième, tous ces vénérables sénateurs gisent égorgés...

Si je n'étais pas missionnaire, je crois que je paierais gaiement de ma tête le plaisir d'appliquer une paire de soufflets sonores sur ces joues insolentes. Mais chut! cette distraction a déjà trop duré : continuons notre bréviaire interrompu.

∴

Dans la ville de Hoiryeng j'avais eu le bonheur de conférer 68 baptêmes ; à Tajeni-Tong, hameau du village de Ssari-pat-Kol, j'en étais à mon 11e, quand nous fûmes chassés par des hordes de bandits; à Ho-tchyen-Hpo je venais de récolter le 51e, mais les autres catéchumènes n'étaient pas prêts et je dûs, à leur grand regret, les remettre à plus tard. En attendant, nous les instruisions de notre mieux.

J'avais emporté avec moi la *Bible populaire illustrée* de l'abbé Drioux. Cet ouvrage, malgré les éminents services qu'il nous avait rendus, avait été jugé trop lourd lors de notre départ précipité du 26 janvier et on l'avait abandonné pour sauver des objets plus précieux. Mais un enfant, à la pensée des belles gravures qui lui avaient causé tant de plaisir, ne put se résoudre à la perte d'un tel trésor et parvint, au péril de sa vie, à soustraire ce livre à l'incendie.

En guise de récréation et aussi pour venir en aide à mon éloquence aux abois, nous feuilletions fréquemment cet intéressant volume.

Un jour, un beau monument d'architecture grecque frappe les regards ébahis de l'assemblée.

« — Qu'est-ce cela ?

« — C'est un temple d'idoles. »

Un nuage passa sur le front des auditeurs.

« — Comment ! demanda l'un d'eux avec anxiété. Y a-t-il des temples d'idoles en Europe ?

« — Oh ! c'était avant la venue de Notre-Seigneur.

« — Subsistent-ils encore ?

« — Non. Il n'en reste que les ruines qu'on conserve en mémoire du triomphe du christianisme.

« — A la bonne heure ! s'exclament-ils en poussant un soupir de soulagement. Puis ils ajoutent en riant : « Si le démon n'a pas su préserver un édifice aussi magnifique, comment pourra-t-il empêcher la destruction des misérables pagodins qu'il a chez nous ? »

En effet, ce sont de chétives boîtes de 0m 80 de haut avec une simple tablette en bois portant cette inscription :

« *Trône du grand Roi du Ciel, Précepteur du Royaume.*

« *Siège de l'esprit du grand Roi du Ciel, Maître de l'Arbre.* »

Rien qui rappelle, même de loin, la magnificence des pagodes de l'Inde et de la Chine.

∴

Cependant nous étions toujours sans nouvelles de la tournure que prenaient les événements au sud de la frontière. Voyant que mes lettres des 22 et 28 janvier au mandarin de Hoiryeng restaient sans réponse, dès le 7 février, je pris le parti d'écrire directement au gouverneur de Kyeng-Syeng pour lui exposer notre situation et lui demander son appui. Pour faire encore ressortir davantage à ses yeux la gravité de notre position, je le priais même de m'envoyer quelques agents de police, en vue de mon prochain retour, afin de m'escorter jusqu'au port de mer.

Mon courrier fit ses 320 kilomètres à pied, et, après une absence de cinq jours et demi, me rapporta la réponse libellée comme suit :

« Veuillez m'excuser si je ne vous envoie pas les policiers, j'ai besoin actuellement d'avoir toutes mes forces sous la main; mais je viens de réitérer les ordres déjà donnés afin que vous soyez bien traité et que les chrétiens ne soient pas opprimés. J'espère que vous nous reviendrez sans encombre. »

J'avais donc, en partie, atteint le but que je m'étais proposé.

Le lendemain m'arrive une lettre du mandarin de Hoiryeng : il a donné des ordres pour que notre maison commune soit réparée; mais, comme il fait froid, cela prendra du temps.

En effet, le thermomètre marquait — 21 degrés; ce n'était là toutefois qu'un prétexte mis en avant par le rusé préfet.

Le 13, un chrétien m'apporte des nouvelles de Hoiryeng: la population refuse de réparer notre habitation; les païens récalcitrants sont trop nombreux, dit-il, pour qu'on ose les punir.

Qui vivra, verra !

∴

A cette époque, j'usai d'un stratagème qui me réussit pleinement. Comme les Coréens païens venaient sans cesse flâner dans ma chambre, moi qui suis d'ordinaire assez soigneux de mes papiers, je laissai traîner négligemment à droite et à gauche dans un beau désordre toutes les cartes de visite et lettres officielles que j'avais reçues depuis le commencement de la campagne.

Ce qu'il était facile de prévoir arriva. Les Coréens, peuple curieux s'il en fut, remarquèrent immédiatement sur les enveloppes les cachets rouges du préfet et du gouverneur et ils en chuchotèrent entre eux à voix basse. Cela les intriguait beaucoup.

Au premier qui me demanda poliment à prendre connaissance de ces dépêches, j'accordai la permission. Il en fit la lecture à haute voix, et tout ce monde, étonné de voir que ces gros fonctionnaires traitaient avec moi sur le pied de l'égalité, commença à avoir une meilleure opinion de nous et nous respecta plus que par le passé.

A partir de ce jour, non seulement les Coréens vinrent régulièrement nous visiter; mais quelques Chinois d'un district voisin, ne pouvant obtenir justice auprès de leur mandarin, sollicitèrent également mon appui. Malgré mon dénûment et l'état précaire où j'étais réduit, leur instinct ne les avait pas trompés : dans le prêtre catholique ils avaient deviné l'ami des petits et des humbles, le père des pauvres, le protecteur des faibles et le défenseur des opprimés. Toutefois, pour le moment, tout se borna à de bonnes paroles de part et d'autre.

∴

On ne traitait pas toujours d'affaires ni de religion dans ces entretiens. La causerie abordait successivement les sujets les plus disparates et un Pic de la Mirandole n'eût pas été superflu pour répondre avec compétence à toutes les questions *de omni re scibili* que proposaient tour à tour les assistants.

Mon catéchiste, qui a gagné un certain vernis occidental au contact de jeunes confrères tout frais émoulus de Paris, leur parlait des choses d'Europe et certes ! il n'y allait pas de main morte. Il leur décrivait à sa façon la basilique de Saint-Pierre de Rome, la tour Eiffel, les ballons dirigeables

et les bateaux sous-marins, comme s'il y avait de tout cela dans les moindres villages. Il leur disait qu'avec nos puissants télescopes, on pourrait compter les citoyens de Mars si cette planète était habitée, qu'un coup de canon tiré en France par-dessus le Mont-Blanc réduisait en bouillie tout un régiment d'Italiens dans leur propre pays, qu'on allait percer un tunnel sous la Manche et jeter un pont sur le détroit de Behring, que nos chirurgiens, quand un patient a mal au ventre, lui ouvrent l'abdomen, nettoient les viscères, les remettent en place et recousent le tout très proprement. Puis il confondait à plaisir et de la meilleure foi du monde le télégraphe et le téléphone, le phonographe et le graphophone et restait empêtré dans les rouages du cinématographe.

On avait alors recours à moi pour trancher le débat et projeter un rayon lumineux dans la pénombre. Il fallait aussi expliquer l'attraction universelle, la rotation des astres, la cause des marées, les phases de la lune, la théorie des éclipses; énumérer tous les royaumes de la terre avec leurs dimensions et leurs populations; indiquer la vitesse d'un cheval, d'un train, d'un bateau à vapeur. Une vraie Encyclopédie, quoi! Puis les curieux insatiables demandaient comment on fabrique le drap, comment on tricote les bas, comment on tanne le cuir, combien de temps durent nos souliers européens...

« — Combien de temps durent nos souliers européens? Mais cela dépend du genre de vie que vous menez. Si vous restez béatement accroupis toute la journée dans votre chambre, comme ce gros monsieur, ils peuvent durer indéfiniment; si vous courez jour et nuit dans les montagnes escarpées, comme ces braves soldats chinois après les voleurs, vous en verrez bientôt la fin. »

Cette réponse eut un succès inespéré, et le questionneur demeura tout confus de sa naïveté.

« — A propos, ajoutai-je, je connais une recette qui permet d'économiser de moitié la dépense des chaussures.

« — Comment cela?

« — En les faisant durer deux fois plus longtemps.

« — Et que faut-il faire?

« — Mais c'est bien simple, répondis-je avec un sérieux imperturbable: quand vous marchez, faites vos pas deux fois plus longs.

« — Mais c'est vrai! s'exclamèrent-ils en chœur, après avoir réfléchi un instant.

« — Maintenant, bonne nuit! dis-je en me tenant les côtes, et surtout n'oubliez pas mon conseil. »

Ils se retirèrent en disant:

« — Comment se fait-il que nous n'y ayons pas songé plus tôt? Ah! vraiment, les Européens sont plus perspicaces que nous. »

Et, durant plusieurs jours, je m'amusai à épier ces grands nigauds qui allaient et venaient en allongeant le compas de toutes leurs forces (*voir la grav. p.* 366). C'était *tordant*, pour me servir d'une expression que les académiciens n'emploient guère que sur le boulevard.

∴

Les botanistes aimeraient sans doute à savoir quelles sont les plantes propres à cette région peu connue. J'ai le regret de ne pouvoir les satisfaire. D'une part, l'hiver n'est pas propice à l'herborisation, et la persécution nous tenait claquemurés; d'autre part, mes recherches orales ont abouti seulement à une assez maigre liste de noms bizarres que les dictionnaires les plus récents ne me permettent de traduire en aucune langue.

∴

Les disciples de saint Hubert me demanderont s'il n'y a pas ici des chasses magnifiques comme dans presque tous les pays neufs. J'ai rencontré des vols de pigeons de roche composés d'une centaine d'individus, des faisans par groupes d'une dizaine, des bandes d'outardes et des canards; la saison était trop avancée pour les oies sauvages. On trouve aussi, dit-on, le lièvre et la perdrix ainsi que la caille. J'ai vu de superbes aigles noirs. Les renards abondent et les loups ne sont pas rares. Les habitants m'ont parlé d'un animal étrange, le *seung gniê*; pelage gris, un peu plus gros qu'un fort chien, il n'a ni les griffes ni la mâchoire d'un félin; il enlève les veaux et même les chevaux. L'ours dévaste les champs d'avoine, le léopard et le tigre mandchourien font la guerre aux cerfs, chevreuils, etc. et les animaux domestiques deviennent souvent leur proie. Toutefois ces grands fauves sont timides, si j'ose dire, et fuient généralement la présence de l'homme, en sorte qu'il est extrêmement difficile de les joindre: durant tout mon séjour je n'en ai pas aperçu un seul.

Aussi les chasses les plus fructueuses auxquelles nous nous soyons livrés, avaient pour objectif une autre catégorie de carnassiers, plus petits, il est vrai, mais non moins féroces, puisqu'ils ne craignent pas de s'attaquer au roi de la création. Quoiqu'on en détruise journellement d'énormes quantités, la race ne semble pas prêt de s'éteindre et la Corée paraît être leur habitat de prédilection. On les traque ordinairement le soir à la chandelle (quand on peut s'en procurer). Que voulez-vous? Tout le monde n'a pas la vertu d'un saint Benoît Labre!

∴

Et comment viviez-vous? s'écrieront peut-être nos ménagères. Je vais vous dire un mot de notre cuisine: ce sera bientôt fait.

Le pays est trop sec et trop montagneux pour permettre la culture du riz. Notre ordinaire se composait donc d'une bouillie d'orge aux pommes de terre: ça ne glisse pas très bien. Pour varier, une bouillie de petit millet, ce qu'on donne aux *serins* chez nous: c'est succulent comme de la sciure de bois; quelquefois du sorgho avec de petits haricots noirs; de loin en loin des pelotes de pâte ou plutôt des boules de son cuites à la vapeur. Pas de fruits.

Comme boisson, de l'eau... j'allais dire de l'eau pure; mais ce serait inexact, car le puits où l'on s'approvisionnait, est situé dans la cour en contre-bas du fumier. Pour les Coréens, cela n'a pas grand inconvénient, car, ne connaissant pas la théorie des microbes, ils n'en ressentent pas les atteintes; mais il n'en allait pas de même avec l'auteur de ces lignes: ayant été par malheur durant de longues années un lecteur assidu du *Cosmos*, il offrait un terrain trop bien préparé à la culture de ces impitoyables colonies (et il y a des gens qui prétendent que les Français sont

impropres à la colonisation!) Aussi dut-il s'astreindre à ne boire que de l'eau bouillie, excepté au prétoire où le mandarin lui versait force rasade de vin chinois dans un dé à coudre, espérant ainsi s'insinuer dans son cœur par la voie de l'œsophage et l'amener à être plus coulant dans les négociations.

J'aurais grand tort de vouloir tirer vanité de ce qui précède, car, après tout, mes pauvres chrétiens m'offraient ce qu'ils avaient de meilleur. Eux mangeaient des rebuts sans nom et se souciaient peu, selon l'énergique expression de saint Jérôme, de choisir des mets précieux pour confectionner... (comment finir ma phrase? Saint Jérôme dit cela d'un seul mot, il est vrai que c'est en latin), pour confectionner l'ingrédient dont on engraisse les guérets.

∴

L'hospitalité coréenne est proverbiale et cette qualité rachète à mes yeux plusieurs défauts : *Charitas operit multitudinem peccatorum*. D'aucuns trouvent même qu'elle est exagérée, en ce sens qu'elle encourage le parasitisme national ; mais si l'on est si méticuleux, que restera-t-il à louer et à admirer dans ce bas-monde et surtout dans cette péninsule?

Si telle est la vertu naturelle des païens, comment décrire la charité surnaturelle des chrétiens, dont je pouvais dire avec l'apôtre : *erat credentium multitudo cor unum et anima una?* Chacun apporta ce qu'il avait et tous, sans distinction de mien et de tien, vécurent sur la masse commune.

En présence du dénûment absolu de mes néophytes, après leur avoir distribué le peu qui me restait en argent, vêtements et provisions, je contractai deux emprunts qui nous permirent de subsister quelque temps. Mais l'absence du mandarin chinois se prolongeait, l'indemnité qu'il devait nous apporter de Ghirin, au cas où notre procès serait définitivement gagné, n'arrivait pas ; d'ailleurs je n'avais plus de ministère à remplir et mon vin de messe touchait à sa fin. Dieu sait pourtant comme nous ménageons nos *cinq litres par an* en Corée, où nous ne prenons que de l'eau pour les ablutions à la messe. Bref! à ces causes je décidai mon départ.

(A suivre.)

CHEZ LES PAPOUS

Une première visite à la tribu des Uni-Uni

LETTRE DU R. P. ANDRÉ JULLIEN, MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR, A MGR NAVARRE, ARCHEVÊQUE DE CYR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE ANGLAISE.

Suite (1)

Il est 3 heures après-midi. Mâka et Abinda entrent dans *la marea*, suivis de trois jeunes gens superbes. On nous les présente ; nous leur serrons la main. Bientôt Abinda explique au P. Victor que ces nouveaux venus sont les enfants d'une tribu autre que celle des Uni-Uni. Ils viennent du Nord et leurs villages sont à une distance de trois jours de marche à travers les montagnes.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 23, 30 juin, 7, 14 21, et 28 juillet et la carte p. 294.

Nous demandons le nom de cette tribu nouvelle... on l'appelle Mafulu. D'après les explications d'Abinda et de Manaù, ce serait l'un des groupes les plus importants de la population éparse sur les grandes chaînes de l'intérieur. Mafulu se trouverait près des sources de l'Araburé (Saint-Joseph) (Araburé Aranaï, disent les sauvages : *à la tête de l'Araburé* (1).

Dans notre curiosité d'en savoir plus long, nous faisons signe au jeune chef de se rapprocher de nous, et Abinda lui explique en quelques mots le grand intérêt que nous portons à son pays.

Aïda — c'est le nom du jeune étranger — vient s'asseoir à nos côtés. Sa timidité ajoute à sa grâce. Il n'ose nous regarder. Nous serions du reste aussi gênés que lui si nous étions des enfants de Mafulu, mis pour la première fois en présence des blancs. Pour couper court à son embarras, nous lui offrons un petit miroir, lui indiquant du geste la noble destination de cet ustensile. Aïda, avec une visible émotion, prend conscience de lui-même et paraît satisfait de la première entrevue. Il n'a pas tort. Sa belle tête bronzée au profil aquilin semble détachée d'une statue antique : légionnaire, moine ou martyr des premiers siècles.

∴

Par l'intermédiaire des hommes de Bubuni, Aïda nous raconte que sa tribu se trouve à trois journées de marche, vers le Nord, au pied d'une grande montagne d'où l'on aperçoit les deux mers (2). Il ajoute même ce détail significatif, à savoir que des tribus situées au-delà de cette grande montagne leur ont fait connaître l'arrivée d'*hommes blancs*, parvenus dans leur territoire en remontant les rivières. Ces hommes sont évidemment les *chercheurs d'or* qui en ce moment même remontent le Mambaré pour atteindre les gisements vrais ou imaginaires, du mont Schratchley.

Cette tribu de *Mafulu* nous est donc un précieux point de repère pour la route que nous aurons à ouvrir plus tard entre le cours supérieur du Saint-Joseph et la vallée du Mambaré.

Il y aurait un grand intérêt à avoir une idée au moins approximative de la population de cette tribu. Abinda et Manaù nous disent qu'elle est plus nombreuse que celle des Uni-Uni et, sur notre désir, ils demandent à Aïda de nous nommer les principaux villages de Mafulu. Aïda ne se fait pas prier, et voici les noms que j'ai écrits sous sa dictée : Kovedama, Keledama, Kaidiala, Koloa, Malala, Koeza, Baila, Olalaba, Kuluba, Uoba, Dinaba, Ilivisa, Paliba, Manava, Kaniama, Eùbù, Tumulu, Taloda, Odela, Tsebo, Kamulopa, Lolo, Kalitata, Gefala, Kalima, Kolola, Aukala, Kalim.

(1) Nous constaterons plus tard que ce renseignement, comme beaucoup d'autres donnés par les sauvages, n'est pas d'une précision rigoureuse.

(2) Il s'agit de la mer qui baigne la côte Nord-Est de la Nouvelle-Guinée. L'île, au point où nous sommes, ne mesure pas plus de 200 kilomètres en profondeur. Il est donc très vraisemblable que des plus hauts sommets, on puisse apercevoir les deux mers.



Mafulu doit compter dans son ensemble au moins deux mille sauvages; au-delà, se trouve, paraît-il, une tribu beaucoup plus considérable, celle de Gaïvala. En la nommant, Manaù et Aïda font des gestes de stupeur et nous expliquent l'étonnement qui nous saisirait si nous voyions Gaïvala. Evidemment, en présence d'un pareil centre, Londres et Paris n'ont qu'à bien se tenir!

Je demande seulement à ne pas mourir sans avoir vu ce Carcassonne de la Nouvelle-Guinée.

∴

Il est 4 heures du soir : un grand bruit se fait entendre au dehors du village. On dirait les clameurs d'une bande de forcenés lancés à fond de train sur ce pauvre Bubuni. Rassurez-vous; ce sont tout simplement les *ibitoë* de Valé qui viennent danser. Vous savez déjà par l'exemple de Manaù et de sa troupe que, dans l'Uni-Uni, les préludes de la danse n'ont rien de langoureux ni de trop sentimental. Comme hier au soir, le cérémonial de la réception comprend trois moments ou mouvements : arrêt subit de la troupe devant la palissade, offrande des palmes par les jeunes filles, entrée triomphale et furibonde des danseurs.

Les danseurs de Valè observent tout cela ponctuellement, puis ils vont se grouper au sommet de Bubuni, autour de la bannière de leur village, une sorte de trophée composé de plumes d'oiseaux rares. Les nuances de ces plumes savamment combinées sont d'un effet merveilleux.

A peine la réception des danseurs de Valè est-elle terminée, qu'une nouvelle horde, aussi endiablée que la première et plus nombreuse, se présente devant la palissade. C'est la jeunesse de Deva-Deva, ce grand village perdu dans les montagnes du nord, à trois jours de marche de Bubuni.

La députation de Valè comptait une trentaine de jeunes gens; il y en a bien cinquante dans le groupe de Deva-Deva. Le même cérémonial se répète en son honneur avec une régularité irréprochable, et toute cette évolution se termine par le groupement des nouveaux danseurs autour de leur bannière, en face de celle de Valè.

En dehors de ces deux troupes, représentant les académies de musique et de danse des pays voisins, la foule des jeunes gens de l'*Uni-Uni* commence à circuler en costume de fête... Ils sont là au moins deux cents, portant panaches, aigrettes, avec des mines superbes, se toisant, se regardant, s'admirant, se défiant.

C'est à croire qu'ils ont vu Versailles ou le Bois de Boulogne, tellement ils ont attrapé toutes les poses et minauderies des boulevardiers parisiens les plus huppés, et dire qu'ils arrivent à ces efforts surprenants, sans manchettes, sans tuyaux de poêle, sans bottes et sans gants, vieilles défroques dont leur élégance n'a pas besoin.

Mère Nature a bientôt fait d'instruire ses enfants sur le chapitre de la vanité... Mais cette vanité n'est pas morose et froide comme celle qui pose en habit noir. Elle est gaie, naïve, elle a un air de santé robuste, comme tout ce qui tient à l'enfance des peuples. Maintenant, toute la jeunesse montagnarde se trouvant réunie, la danse va commencer. C'est la seconde soirée des fêtes, et cette soirée appartient aux Uni-Uni et à leurs frères des tribus de l'intérieur. Pokao, à son tour, devient spectateur; quant à nous, missionnaires, nous n'avons jamais été autre chose. Mais pour ce soir, le spectacle en vaut la peine... Car voici que l'ouverture du bal ressemble étonnamment au prélude de tout à l'heure. C'est quelque chose de farouche, de criard et de bondissant.

Tous ces jarrets élastiques se plient et se détendent comme des arcs, lançant leur homme à un mètre de hauteur. Les jambes sont serrées étroitement l'une contre l'autre au point de faire croire qu'il y en a qu'une. Bientôt par la force de ce ressort, toute la troupe est en l'air, ne touchant terre que pour rebondir de plus belle, et en même temps, dans cette houle ardente et hurlante, un mouvement circulaire se dessine autour de deux centres figurés par deux phénomènes, immobiles comme des bornes, et coiffés d'un panache inouï de 7 mètres de hauteur. Le P. Victor assure que ces casques de danses dépassent la croix de notre église de Port-Léon. Il me semble que, dans la circonstance, le verre grossissant qu'il a dans l'œil, ne l'a pas trompé.

Nous n'avions jamais vu rien d'approchant dans les fêtes des villages de la côte, et ils n'est pas étonnant que nos confrères nous aient traités de *craqueurs*, quand nous leur avons donnés la mesure de ces panaches monstres dont les plumes pourraient enrichir plusieurs ateliers de modistes. En tout cas, l'artiste qui avait disposé, échafaudé cette construction légère aux chatoyants reflets, avait fait preuve d'une patience peu commune. Il n'est pas possible qu'on puisse achever un pareil couvre-chef en moins d'un mois.

Vous n'attendez pas que je détaille les péripéties de cette nuit dansante. Qu'il me suffise de vous dire qu'à dix heures du soir, quand nous essayâmes de fermer l'œil, la furie de nos artistes n'avait pas baissé d'un cran.

∴

Mardi, 28 juillet. — Aujourd'hui, c'est le jour des *échanges*. A peine avons-nous fini de déjeuner, les chefs de Bubuni viennent nous prier de faire un peu de place au centre de la *maréa* où nous sommes installés. Il faut bien que les marchands puissent exposer leurs richesses et *faire l'article*. Nous nous prêtons de bonne grâce à leur désir, et bientôt s'étalent devant les regards avides des gens de Pokao les chefs-d'œuvre de l'industrie montagnarde.

Cette industrie est tout ce qu'il y a de plus sommaire, et en même temps de plus satisfaisant pour tous les besoins possibles et imaginables. Des filets ou sacs en fibres végétales destinés au transport des provisions : voilà pour l'*utile;* des diadèmes de plumes rares destinés à faire valoir les grâces de la jeunesse : voilà pour l'*agrément*.

Que faut-il davantage? Avec ces deux objets toutes les aspirations de la nature humaine sont satisfaites. Quand le sauvage a mangé quatre pommes de terre, il trouve que les affaires vont bien; quand il a orné son front de quelques plumes brillantes, la Beauté est apparue sur la terre.

Il est vrai que ces deux branches de l'industrie des montagnes comportent une grande variété de modèles et peuvent s'adapter à des goûts très divers. Il y a le petit sac tout mignon, travail fin et délicat donnant l'idée d'une bonbonnière : c'est le joujou des petites filles; le sac élé-

gant qui se balance à l'épaule gauche des *ibitoē;* le sac de forme rectangulaire que les danseurs suspendent au milieu de leur dos, en guise de dentelle, et qui doit onduler au rythme de la danse ; enfin les grands filets de ménagère où s'engouffre une charge de légumes capable d'exciter les protestations indignées d'une..... bourrique. Les braves femmes de la montagne suspendent cela à leur front sans protester, et les voilà en route sur les pentes. Si l'on soumettait quelque temps à ce régime essentiellement hygiénique quelques-unes des plus illutres championnes du mouvement féministe, cela leur rendrait à bref délai la santé ducorps et... de l'esprit.

Les couronnes de plumes présentent la même variété. Il y a l'*upi-upi* composé des plumes rouges et vertes du cacatoès ; l'*ikikara*, plus grand et plus riche de nuances ; le *rupu*, sorte de grande aigrette sombre en plumes de casoar, et beaucoup d'autres combinaisons portant chacune un nom différent.

Les hommes de Pokao enveloppent d'un long regard ces merveilles ; ils voudraient tout emporter :

« — *Chaï, Pè Julio ! Chaï, Pè Vitoro !* Le ventre nous fait mal de voir tout çà et de ne pas le prendre. *Pè Vitoro*, tu es riche, achète tout le magasin et, de retour à Vanumaē, tu nous le donneras.

« — Allons, enfants, soyez sages ! répond le Père Victor. Vous n'êtes pas venus ici pour tout rafler. Achetez selon vos moyens et surtout tâchez de ne pas laisser dans l'Uni-Uni une réputation de voleurs... Si quelqu'un d'entre vous dérobe quelque chose..... oh ! gare à lui, il aura de mes nouvelles ! »

Là-dessus, un de nos porteurs de Roro, Miria-Pinu, s'approche d'un air contrit et me dit :

« — J'ai de la peine à vous l'avouer ; mais les voleurs ne sont ni dans Roro, ni dans Pokao, ils sont chez les Uni-Uni. J'avais un joli couteau qui m'avait bien coûté dix jours de travail. Le P. Guilland me l'avait donné juste avant de partir. Il était tout neuf, et je comptais acheter avec lui un *ikikara ;* mais voilà qu'il n'est plus dans mon sac. Qui l'a pris ? — Ce doit être un des Uni-Uni. »

Le P. Victor le rassure d'un geste :

« — Oh ! dit-il, sois tranquille, ça c'est mon affaire... »

Abinda est appelé et reçoit à voix basse la confidence du méfait attribué à l'un de ses compatriotes. La figure du jeune chef s'assombrit comme celle d'un homme blessé dans son honneur :

« — Père Victor, dit-il, je te l'assure. Les Uni-Uni ne sont pas voleurs... et si c'était un autre que le missionnaire qui m'eût dit ce que tu viens de me dire, il ne resterait pas longtemps à Bubuni ;... mais je comprends ce qui te fâche, tu aimes tes enfants de Roro et tu les défends ; c'est bien. Je saurai vite si le voleur est un homme d'Uni-Uni. »

En attendant, pour consoler le pauvre Miria-Pinu, nous lui donnons un autre couteau... Il pourra emporter son cher *ikikara*.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Reims........ 5 »
M. E. Biette, du diocèse de Rouen........ 5 »
Famille C. de Lyon........ 100 »
Anonyme du diocèse de Besançon........ 100 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Trichinopoly).
Anonyme de Lyon........ 60 »
Plusieurs anonymes de Lyon........ 58 »
Un anonyme de Montpellier, demande de prières pour vivants et morts........ 100 »
Anonyme du diocèse de Bordeaux........ 150 »
A. G., Troyes........ 20 »

Pour une mission nécessiteuse (Tobago).
A. G., Troyes........ 20 »

Pour une mission nécessiteuse (Sœur Gilbert).
A. G. Troyes........ 20 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.
E. G., du diocèse de Bayeux........ 20 »

Au R. P. Galland, Mossoul.
Anonyme de Soissons........ 2 »

Pour le baptême d'un enfant (Mgr Christiaens).
Anonyme du diocèse de Blois, demande de prières........ 10 »

Pour les missions de Pondichéry (Mgr Gandy).
M. l'abbé Monin, du diocèse de Nancy........ 10 »

A M. Grandjanny, Pondichéry.
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, Montpellier, demande de prières 15 »

A M. Cadiliac, Pondichéry.
L. D., de Lyon........ 50 »

Pour les missions du Tonkin (Mgr Ramond).
M. l'abbé Monin, du diocèse de Nancy........ 10 »

A M. Joseph Delalex, Tonkin méridional, pour les affamés.
Un abonné du diocèse de Versailles........ 10 »
Trois écoliers du diocèse d'Albi........ 20 »

A M. Louvet, pour les sourds-muets de Lai thieu (Cochinchine occidentale).
Anonyme du diocèse de Nancy........ 5 »
Mme Maria, du diocèse d'Orléans........ 20 »
Anonyme de Soissons........ 3 »

A M. Grandpierre, pour l'orphelinat de Thouk-San (Kouang-Tong).
Anonyme du diocèse de Besançon........ 100 »

A Mgr Bonnardet pour les catéchistes missionnaires de Marie-Immaculée au Kouang-Tong).
L. D., de Lyon........ 50 »

A sœur Faure, Tché-Kiang, pour ses vieillards.
Anonyme de Soissons........ 3 »

A M. Fleury, Su-tchuen oriental.
Mlle Z. L., diocèse d'Angers, demande de prières........ 30 »

A M. Chapdelaine (Nagasaki).
L. D., Lyon........ 50 »

Pour les missions africaines (Grand-Bassam).
Anonyme d'Aix-en-Provence........ 2 »

R. P. Sévérino, Cunène.
Anonyme de Soissons........ 2 »

A Mgr Corbet, Madagascar-nord.
L. D., de Lyon........ 50 »
Pain de saint Antoine, B. de M., diocèse de Bayeux........ 7 50

Pour les missions de Madagascar (Mgr Cazet).
M. J Paris, Amiens, en l'honneur de saint Antoine de Padoue 15 »
Pain de saint Antoine, V. de M. diocèse de Bayeux........ 5 »

(*La suite des dons prochainement.*)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*.

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — HOTELLERIE A PUNTA DE VACAS; d'après une photographie (voir p. 379).

INTRONISATION SOLENNELLE DU

Nouveau Patriarche catholique d'Alexandrie

Sa Sainteté Léon XIII voit ses vastes projets sur l'Orient couronnés déjà de succès. Dernièrement, en effet, une lettre de Mgr Altmayer annonçait près de 50.000 conversions chez les Nestoriens, d'autres lettres des PP. Jésuites nous disaient aussi les espérances que donnaient les Coptes, et nous signalions en quelques mots le grand événement dont nous sommes heureux de publier aujourd'hui tous les détails.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE

L'Eglise copte-catholique, qui n'avait pas même d'évêque, il y a dix ans, vient, grâce à Sa Sainteté Léon XIII, de reprendre sa place au milieu des autres églises orientales en communion avec Rome. Désormais elle est reconstituée à tous les degrés de sa hiérarchie : elle a des prêtres instruits, pour la plupart formés par les RR. PP. Jésuites ; un épiscopat jeune, intelligent et actif ; un patriarche déjà bien connu et honoré d'une Mission spéciale en Abyssinie, par le Pape Léon XIII.

C'est le 21 juillet qu'a eu lieu, au Caire, la cérémonie de l'intronisation solennelle du nouveau patriarche catholique d'Alexandrie, Sa Béatitude Cyrille II.

On sera peut-être étonné de voir intronisé au Caire le Patriarche d'Alexandrie, mais l'Orient chrétien n'est pas dépourvu d'une certaine bizarrerie qui fait son originalité et l'empêche d'être toujours bien connu en Occident.

C'est ainsi que l'Eglise patriarcale copte-catholique, bâtie en plein Caire arabe, n'a rien de copte ni d'arabe, si ce n'est peut-être les tribunes grillagées, réservées aux femmes, suivant l'usage général en Orient. A part ce détail, de couleur locale, l'Eglise rappelle plutôt l'Italie que le Caire.

Le style est grec ; des pilastres cannelés supportent des chapiteaux d'ordre composite. Au-dessus de l'entablement un peintre médiocre a représenté les quatre Evangélistes et quelques patriarches orientaux. En revanche, le tableau de la Fuite en Egypte ; placé au fond du chœur, nous plaît beaucoup par sa composition, la finesse de ses personnages et l'harmonie de son coloris. En somme, l'édifice religieux,

bâti en rotonde, n'est qu'un chœur d'église, en quête d'une belle nef pour complément. Hâtons-nous donc d'y prendre place, car l'exigüité du local va contraster avec l'affluence des fidèles et la solennité de la cérémonie.

∴

A 8 heures, la cathédrale est déjà comble, et nous avons besoin de toute l'obligeance des notables de la nation copte pour accéder aux places réservées.

La cérémonie est présidée par S. G. Mgr Gaudenzio Bonfigli, archevêque de Cabasa, vicaire apostolique d'Egypte et délégué du Saint-Siège pour les Orientaux d'Egypte et d'Arabie. Le prélat, revêtu de tous les ornements épiscopaux, s'assied sur son trône, à gauche de l'autel, en face du trône patriarcal; il est assisté de deux prêtres coptes, en chape verte. A 8 h. 5, arrivée des représentants de l'Agence diplomatique et du Consulat d'Autriche-Hongrie, bientôt suivis de S. E. le Gouverneur du Caire.

A 8 heures 10, entrée des deux évêques coptes : Mgr Maximos, évêque d'Hermopolis et Mgr Sgnatios, évêque de Thèbes. Ces prélats, en soutane violette et manteau noir, sont coiffés d'une toque appelée *caloussé* d'où se détache un voile en gaze noire, qui couvre le cou et les épaules. Ils prennent les parements pontificaux : l'amict, l'aube, le patrachile, la ceinture, l'étole, le burnous ou chape, l'apololicon ou omophorion, la croix pectorale, la croix manuelle, la mître et le bâton pastoral oriental; droit et surmonté golfe, il est orné de deux serpents enroulés autour (V. M. Cath., 3 août 1898).

Les deux prélats, au pied de l'autel, chantent ou psalmodient tour à tour des prières en copte et en arabe, qui servent de prélude à la sainte messe.

A 8 h. 1/2, au son des cloches, la procession se met en marche pour se rendre au-devant de Mgr Cyrille Macaire, dans l'ordre suivant : la croix, avec étoffe blanche pendant sur la hampe; les acolytes avec flambeaux; les enfants de chœur; quelques prêtres coptes, en chapes aux couleurs voyantes; enfin Mgr Maximos et Mgr Sgnatios en ornements épiscopaux.

Bientôt retentit le chant triomphal : *Benedictus qui venit in nomine Domini*. On chante ensuite en arabe : « Voici l'élu du Seigneur qui vient s'asseoir sur le siège patriarcal. » La procession s'avance solennellement : voici enfin le nouveau patriarche, Sa Béatitude Cyrille Macaire, en costume de ville ; il est introduit dans le sanctuaire et salue Mgr Bonfigli, resté à son trône pendant la procession.

Le P. Louis Salamé lit alors la traduction arabe de la lettre de Léon XIII instituant Mgr Cyrille Macaire, patriarche copte catholique d'Alexandrie.

Après quelques chants en grec et en arabe pour appeler les dons du Saint-Esprit sur le nouvel élu qui est à genoux devant l'autel, Mgr Maximos dit solennellement : nous nommons, nous appelons Mgr Cyrille Macaire au siège patriarcal d'Alexandrie, puis le prélat rend grâces à Dieu pendant que le vénérable élu revêt les ornements patriarcaux : les mêmes que pour les évêques, sauf la crosse qui a la forme latine.

Le R. P. Athanase, vicaire général de Thèbes, lit, au nom des évêques, un discours dont voici le sens : « Nous, évêques, nous notifions que conformément au décret d'élection de S. S. le Pape Léon XIII, daté du 19 juin 1899, nous avons intronisé Sa Béatitude Cyrille Macaire, patriarche de l'Egypte, de la Lybie, de la Nubie et de toute la prédication de Saint-Marc. Nous l'avons fait asseoir, en remplacement de nos Pères les patriarches, sur le siège d'Alexandrie. Que Dieu nous accorde d'être les bons fils d'un bon Père ! »

Pendant ces paroles, Mgr Cyrille Macaire, assisté des deux évêques, gravit, en s'arrêtant trois fois, les sept marches du trône patriarcal et s'y assied gravement : c'est un superbe fauteuil, en velours grenat, brodé d'or et surmonté d'un baldaquin de même ornementation.

Mitre en tête, crosse en main, le nouveau patriarche, très ému, reçoit d'abord le baiser de paix de ses deux suffragants, puis celui de Mgr Bonfigli. En même temps, les cloches sonnent à toutes volées, et tous les membres du clergé copte, égoumènes et simples prêtres, viennent deux à deux, après une triple génuflexion, faire obédience au patriarche Cyrille II qui leur donne à baiser sa croix manuelle et son anneau. Le saint Sacrifice continue, désormais en grec. L'épître est lue en grec par Mgr Maximos et en arabe par Mgr Sgnatios. Puis patriarche et évêques chantent :

Αγιοσ ο Τεοσ, Αγιοσ ισχ⳨ροσ, Αγιοσ, αθανατοσ, ελεισον ⳨ρας.

∴

Après ce chant répété par le chœur, le patriarche Cyrille baise l'Evangile qu'on porte aussi à baiser aux évêques coptes, à Mgr Gaudenzio et enfin aux représentants de l'Autriche-Hongrie. L'évangile du Bon-Pasteur est ensuite chanté en grec et lu en arabe par S. Béatitude le Patriarche, pendant qu'un chantre dit : « Ecoutez l'Evangile de la bouche de notre patriarche ». Nosseigneurs d'Hermopolis et de Thèbes maintiennent, jusqu'à trois reprises, le Missel ouvert sur la tête du nouvel élu qui s'incline légèrement.

Tous les prélats reprennent leur mître et s'asseoient, excepté Mgr de Thèbes qui prononce en arabe avec beaucoup d'animation un discours éloquent dont voici le texte emprunté à Baruch :



« V-1 : Jérusalem, quitte tes habits de deuil, et revêts-toi de tes ornements de fête ». — Il y a quelque temps, dit l'orateur, nous pleurions les malheurs de notre Eglise. Maintenant, grâce à S. S. Léon XIII, elle a recouvré sa gloire.

Pendant près d'une heure, Mgr de Thèbes raconte les gloires et les humiliations de l'Eglise d'Alexandrie, puis fait la biographie du nouveau patriarche et enfin termine par les célèbres paroles de Bossuet : « Sainte Eglise romaine, etc... »

⁂

Le Patriarche retourne à l'autel où il récite le *Credo* avec les deux évêques co-célébrants et les deux égoumènes qui remplissent le rôle de prêtres-assistants.

⁂

Avant le Canon de la Messe, Nosseigneurs de Thèbes et d'Hermopolis agitent un voile orné de clochettes au-dessus du patriarche pour signifier la descente du Saint-Esprit.

La consécration, qui a lieu en grec, est suivie de plusieurs chants dans la même langue, alternés avec le chœur.

Après avoir fait mémoire de tous les patriarches d'Alexandrie inscrits dans le diptyque de cette église, le patriarche se communie et communie de sa main les deux évêques co-célébrants qui participent aussi au Précieux Sang.



S. B. Monseigneur CYRILLE MACAIRE

Enfin il donne solennellement sa première bénédiction patriarcale officielle.

Quelques artistes qui s'étaient déjà fait entendre plusieurs fois pendant la cérémonie, jouent un morceau final pendant la sortie solennelle. Au patriarcat, chant en grec, en copte et en arabe du : *Benedictus qui venit in nomine Domini*. La procession se termine au divan où tout le clergé baise l'anneau patriarcal.

Le représentant de l'Autriche-Hongrie adresse, en français, un discours de félicitations au nouveau patriarche, l'assurant de la haute protection de l'empereur François-Joseph. Il a un mot aimable pour le France, pour le Khédive et surtout pour Léon XIII le restaurateur du Patriarcat catholique d'Alexandrie.

Sa Béatitude le patriarche Cyrille répond en français, avec non moins de correction et d'à-propos. En ce jour solennel, il envoie l'expression de son respect et de sa gratitude à Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, à Mgr G. Bonfigli, le digne représentant de Léon XIII, qui a présidé avec tant d'intelligence et de dévoument le premier concile copte, aux RR. PP. Franciscains et Jésuites, à tous ceux enfin qui de près ou de loin, ont contribué à la résurrection de l'Eglise d'Alexandrie et de la nation copte-catholique.

Il est midi ; la cérémonie a duré plus de quatre heures. Puisse sa solennité être le présage des hautes et durables destinées pour le nouveau patriarche et le nouveau patriarcat catholique d'Alexandrie !

Ad multos annos !

Et maintenant l'Eglise catholique d'Alexandrie, si humiliée hier, aujourd'hui rayonnante de gloire et justement fière d'avoir pu, dans quelques mois, célébrer et faire approuver à Rome le concile constitutif de sa discipline, peut dire en toute vérité à sa vieille sœur, l'Eglise copte orthodoxe. « Ma sœur, vous souffrez sans consolation et sans espoir, à la merci du protestantisme, qui, non content de vous ravir vos enfants, par milliers, annonce son intention de vous absorber ; venez au Vicaire de Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et je vous soulagerai »... « Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur »... « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. »

Revenez donc au successeur de Pierre qui vous a envoyé Marc son *disciple*. Revenez aux enseignements de votre père spirituel, le Bienheureux Marc, car c'est Lui-même qui vous répète, à travers les siècles, par sa devise encore gravée en *syriaque*, sur sa chaire à Venise : Toujours avec Rome. *In æternum juxta Romam.*



INFORMATIONS DIVERSES

Perse. — Sœur Henriette, Fille de la Charité, nous écrit de Téhéran le 3 juin 1899 :

« La famine n'a fait que s'accentuer.

« Le pain est devenu rare, si rare, que pour en obtenir une quantité, très insuffisante pour notre nombreux personnel, j'ai dû recourir à l'autorité du Sadrazam (premier ministre). J'ai profité de la bienveillance de ce personnage jusqu'au jour où le pain, composé de sciure de bois et de terre, le tout lié par un peu de farine et de plâtre, est devenu immangeable. Pour prévenir les maladies, suite d'un pareil régime, je dus alors, en empruntant, me procurer, à un prix exhorbitant, une petite quantité de blé, et, ajoutant à nos autres emplois le métier de boulangères, nous entreprîmes de confectionner nous-mêmes notre pain et celui de nos bons missionnaires et de leurs orphelins. En faisant nos emplettes de blé, je dis à Notre-Seigneur que, l'ayant établi le Roi et le Maître de nos cœurs et de nos œuvres, il voulût bien conserver notre trésor aussi longtemps que durerait la disette.

« Il a daigné faire droit à notre prière, car, au moment où je me demandais avec angoisse ce que je donnerais en nourriture à nos orphelins, à nos orphelines, à nos pauvres et à nos malades, les généreuses aumônes de vos lecteurs sont venues me convaincre, une fois de plus, que les bons cœurs ne peuvent entendre vainement les supplications des misérables.

« Que sera l'année 1900? Tout fait prévoir qu'elle sera plus mauvaise encore que l'année actuelle, vu la chaleur excessive qui détruit tout en ce moment. Les pluies du printemps ont été très insuffisantes, et, d'ici peu de semaines, l'eau deviendra aussi rare que le pain! Tous les aliments subissent aussi une augmentation considérable, et la cherté va toujours croissant.

« Dieu éprouve ceux qu'Il aime: malgré notre indignité, les tribulations actuelles, qui sont notre partage, sont assez nombreuses pour nous donner l'heureuse assurance des prédilections divines! Il y a environ trois mois, les plafonds de notre cuisine et de notre dépense se sont écroulés, et deux autres plafonds attenants menaçant ruine, j'ai dû, sans autre capital que ma confiance aveugle en la Providence, entreprendre une réparation de 2.500 francs. Je serais importune si je réclamais pour ce nouveau désastre votre assistance; cependant, j'ose solliciter très humblement vos sympathies. »

Hindoustan.—Mgr Pelvat des missionaires d'Annecy, évêque de Nagpore, nous écrit de cette ville, le 7 juillet :

« Une circonstance me force à venir encore faire appel à la charité de vos lecteurs. L'inspecteur des écoles nous a signifié ces jours derniers qu'il visiterait prochainement nos orphelinats de Thana.

« Or, le R. P. Sage, qui dirige l'orphelinat des garçons, écrit pour que cette visite soit différée, car, dit-il, il n'a point de linge pour habiller la moitié de ses 180 enfants.

« La Supérieure de l'orphelinat de filles m'écrivait aussi, il y a quelques jours :

« La simple modestie chrétienne nous empêche d'envoyer nos « filles travailler dans les champs, même de les laisser sortir « de la maison, car elles n'ont que des guenilles qui ne peu- « vent plus cacher leur nudité. »

« Me sachant de retour d'un long voyage, elle est venue hier plaider la cause de ses enfants, non seulement pour leur obtenir le linge suffisant pour se couvrir, mais pour réclamer des réparations immédiates au toit de la maison. Les pluies ont commencé et l'eau passe par le toit comme par un crible. Elle a amené 28 filles ayant mal aux yeux pour les faire soigner à l'hôpital du Gouvernement. Le médecin attribue le mal à l'insalubrité de leur maison, car elles couchent sur la terre humide ou mouillée. Ce qui est le plus à craindre maintenant, c'est une épidémie de choléra qui emporterait tous nos enfants en quelques jours. Inutile de vous dire que nous ne négligeons rien pour prévenir le mal. Si les choses en sont arrivées à ce point, c'est que les aumônes ont presque entièrement cessé et que toutes nos œuvres dépendent de nos modestes allocations de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance. C'est donc à la dernière extrémité que nous faisons appel au zèle et à la charité de vos lecteurs. »

Su-tchuen oriental (*Chine*). — On nous communique la lettre suivante que vient d'envoyer le P. Fleury le prisonnier de Ya-man-tzé.

« La moitié de la mission du Su-tchuen oriental dévastée, une partie de celles du Su-tchuen occidental et méridional également détruite, 30 chrétiens, la plupart martyrisés sous mes yeux, 1000 païens mis à mort par la milice régulière, un missionnaire européen prisonnier des bandits pendant 200 jours, 2 prêtres indigènes massacrés, tels sont les événements qui se sont passés ici depuis ma dernière lettre. Cette dernière lettre est un peu vieille, mais vous voudrez bien m'excuser, car le missionnaire prisonnier c'était moi.

« Je ne vous ferai pas l'histoire de ma captivité; plus tard lorsque les procès en litige seront terminés, je vous enverrai une relation détaillée. Aujourd'hui je suis débordé et je vous écris ces quelques mots dans une pagode de Ta-tsim. N'ayant plus d'oratoires, les maisons des chrétiens étant toutes brûlées, je loge où je puis, je vais dans les temples des idoles; c'est encore là qu'on est le mieux.

« Oh ironie ! ces marchés que j'ai traversés en septembre dernier accompagné des vociférations et des cris de mort d'une populace en délire et ivre du sang des chrétiens, je les traverse aujourd'hui accompagne du mandarin militaire et d'une troupe de soldats qui me font une escorte d'honneur : Ces notables, qui, dernièrement encore, n'avaient pas assez de basses insultes pour un pauvre prisonnier, me reçoivent avec tout le cérémonial chinois : pétards etc., et me félicitent de ma délivrance. Les temps sont changés, une paix relative semble régner, mais pour combien de temps ?

« A mon retour de captivité, Mgr Chouvellon m'offrit un congé d'un an ou un poste éloigné de la persécution. Je refusai le congé et le poste. J'ai souffert tout ce qu'un homme peut souffrir, mais les chrétiens ont souffert avec moi. De plus mon départ aurait été une défaite morale pour la mission. Ya-mantze et ses lieutenants ont bien été châtiés ; mais les païens se seraient vantés d'avoir imposé mon éloignement et en auraient profité pour susciter des nouvelles vexations à nos chrétiens. C'était le devoir de Monseigneur de ne pas m'exposer à une nouvelle captivité ; c'était mon devoir, à moi, de ne pas m'y dérober.

» J'ai prié mon vicaire apostolique de m'envoyer non pas à Ho-pao-Echang mon ancien poste, mais à Ta-Tsion la patrie de Ya-man-tzé, le centre de la persécution. Le prélat m'a exaucé et m'a envoyé là où je désirais aller: au poste le plus dangereux. Après tout ce que j'ai souffert, la mort ne m'effraie plus. Si un Européen doit mourir pour amener la paix dans la région, je suis prêt. Je ne me fais pas d'illusions, l'avenir n'est pas sûr, l'horizon est sombre, et je sais que beaucoup de gens, même des mandarins, désirent ma mort, ma présence les gêne, je connais trop leurs antécédents.

« Les pauvres chrétiens ont tout perdu : maisons, provision de riz, instruments de labour, il ne leur reste plus rien. Pendant huit mois, l'Eglise a vêtu, logé, nourri 10.000 personnes ; elle aussi est ruinée, elle ne peut plus les aider à moins que la charité des chrétiens de France ne vienne à son secours. Je pleure en songeant à la triste position de mes fidèles: leur patience est admirable, ils ne se plaignent jamais. Pendant le plus fort de la persécution, pas un apostasie: ils sont allés à la mort le sourire aux lèvres.

« — Père, me disaient-ils, nous sommes contents, dans un instant, là-haut, au ciel, nous prierons pour vous, nous obtiendrons de Dieu votre délivrance.

« Ces stations de vieux chrétiens, où presque tous les confrères et évêques du Su-tchuen se sont formés à la vie apostolique, seront-elles donc condamnées à disparaître?... Je m'arrête, car je souffre trop en écrivant ces tristes lignes. »



DE BUENOS-AYRES A SANTIAGO

PAR LA CORDILLÈRE DES ANDES

Par Mgr TERRIEN

En quittant Buenos-Ayres pour se rendre au Chili le nouveau théâtre de son zèle, notre distingué délégué, Mgr Terrien, a bien voulu nous adresser son journal de voyage. Ces pays qu'il va conquérir à la cause de l'apostolat, sont parfois plus inconnus malgré leur splendeur et leur foi généreuse que les contrées de l'Afrique et de l'Océanie.

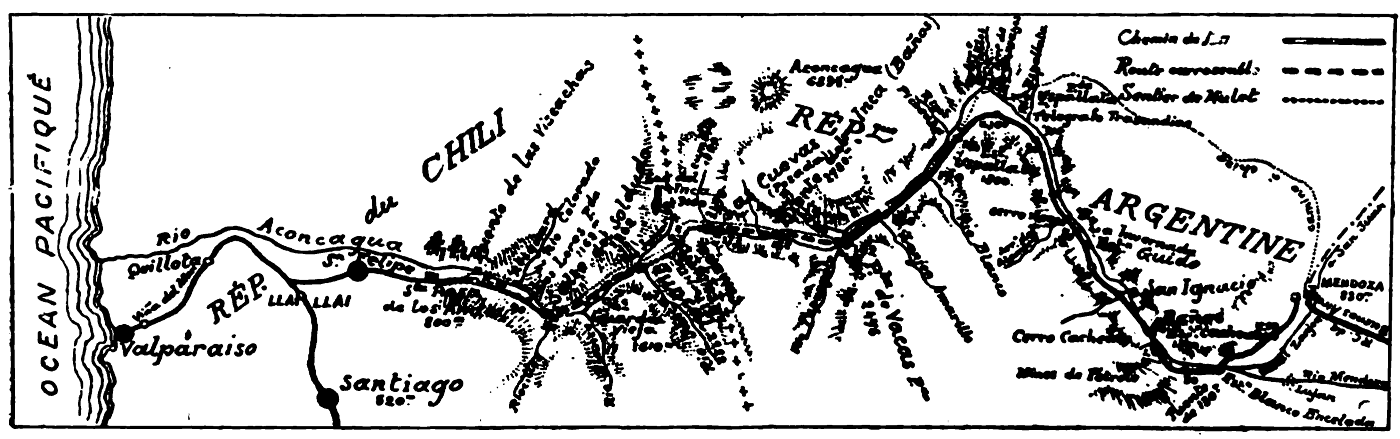
PREMIÈRE JOURNÉE

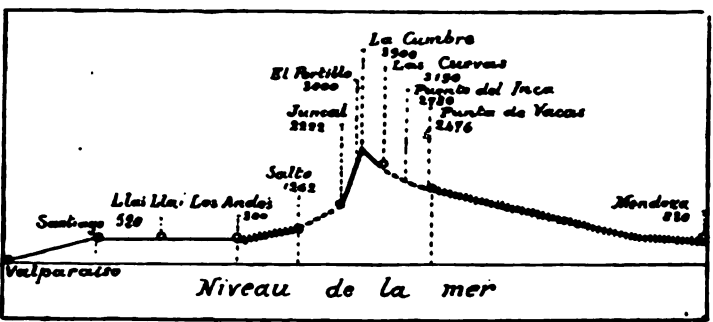
De Buenos-Ayres à Mendoza.

Ce n'est pas sans éprouver une vive émotion que, le 9 février dernier, je disais adieu à Buenos-Ayres, cette grande capitale, qui se distingue des autres villes de l'Amérique du Sud par son mouvement commercial et industriel. Cette ville, qui comptera bientôt un million d'habitants, progresse à pas de géant au point de vue matériel, et sait aussi répondre avec générosité aux appels de la charité. Aujourd'hui, l'œuvre de la Propagation de la Foi y fleurit et est aimée partout où elle a été prêchée et organisée.

⁂

C'est à la gare du chemin de fer du Pacifique que je pris le train rapide qui devait me faire franchir la distance de Buenos-Ayres à Mendoza, terme de ma première étape; en 26 heures, ce trajet de 1.047 kilomètres fut parcouru. Ce train est formé de voitures dont les banquettes se transforment en lits pour la nuit, et d'un wagon-restaurant. En quittant la gare, la voie ferrée se dirige en ligne droite de l'est à l'ouest, après avoir laissé à gauche la grande ville.





CARTES POUR L'INTELLIGENCE DU VOYAGE : Chemins de fer, routes carrossables. Différentes altitudes

A peine les dernières villas de la banlieue ont-elles disparu, que l'on file déjà à toute vapeur à travers la *pampa*. Dans le monde entier, je le crois, c'est la ligne de chemin de fer la plus droite, et qui ait exigé le moins de travail de terrassement : elle a plus de 400 kilomètres sans courbe.

C'est jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon une succession de plaines verdoyantes coupées de prairies et de champs de céréales dont la monotonie n'est pas dépourvue de grandeur. Dans cette plaine sans fin sont disséminés les innombrables troupeaux de moutons et de bêtes à cornes qui constituent les principales richesses de cette partie de la République Argentine. Sur le parcours de cette immense pampa, les populations sont de peu d'importance, et à de longues distances les unes des autres; cependant un bon nombre de maisons se sont construites autour des stations du chemin de fer.

⁂

C'est à Villa Mercedes, ville de la Province de San Luis, que prend fin le réseau du chemin de fer du Pacifique et là vient se souder celui du Grand Ouest Argentin qui va jusqu'à Mendoza. Après quelques heures de marche de notre locomotive lancée à toute vitesse, nous apercevons, coquettement située, la petite ville de San Luis, capitale de la Province du même nom. La pampa a disparu, des collines et des montagnes viennent réjouir nos regards fatigués par la monotonie continue de la mer de verdure qu'on vient de franchir, et l'œil se repose volontiers sur les mamelons boisés qu'éclairent les premiers rayons du soleil levant. Nous jouissons sans discontinuer de ce délicieux panorama, et, avant d'arriver à Mendoza, nous apercevons avec émotion, se perdant dans les nues et couverte d'un long

manteau de neige, la cime des montagnes de la Cordillère. Et dans l'admiration, à la vue de ce tableau ravissant, nous entrons en gare, sans nous en douter.

∴

Au lieu de continuer immédiatement mon voyage, je m'arrête quelques jours à Mendoza, accédant avec plaisir à l'aimable invitation de quelques amis que le regretté P. Boutry et moi avions connus en 1887. Et à cause de cette circonstance, je me permettrai de vous donner quelques détails sur cette charmante petite ville, capitale de la Province du même nom.

Fondée en 1560 par les conquérants espagnols, Mendoza était autrefois le chef-lieu de toute la vice-royauté de la Plata. Mais il ne reste plus de la ville élevée par Pedro Castillo et ses successeurs, d'autres vestiges que les pans de murs ruinés et noircis par le temps d'un des anciens couvents. La cité qui existe actuellement a été bâtie en 1861 sur un nouvel emplacement, à la suite d'un terrible tremblement de terre qui détruisit la ville en quelques minutes et ensevelit sous ses décombres plus de dix mille de ses habitants.

DEUXIÈME JOURNÉE DE VOYAGE

De Mendoza à Las Cuevas par Puente del Inca.

C'est à 8 heures du matin que part le train transandin qui nous emmènera jusqu'à Punta de Vacas (140 kil.), terme de la voie en exploitation; nous y arriverons à 3 heures de l'après-midi, le reste du trajet se fera en voiture, et vers les 9 heures nous serons à Las Cuevas.

A Mendoza le temps est incertain, une petite pluie fine mais pénétrante tombe depuis le matin, les deux wagons



RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — HOTELLERIE ET BAINS A PUENTE DEL INCA; d'après une photographie (voir le texte).

de première classe se remplissent quand même, d'ailleurs le télégraphe nous annonce qu'il fait beau dans la Cordillère; cette bonne nouvelle nous réjouit, nous partons frais et dispos. Et l'inconnu grandiose et merveilleux qui nous attend, nous pique de curiosité ; dès le départ les exclamations continues de surprise et d'admiration se succèdent en contemplant le ravissant tableau de la nature se déroulant à nos regards émerveillés !



En quittant la gare transandine, le chemin de fer à voie étroite traverse d'abord pendant 13 kilomètres le beau vignoble qui entoure la ville de Mendoza ; il s'élève ensuite graduellement dans la direction des Andes en suivant, tantôt à droite, tantôt à gauche, les sinuosités que trace, dans une vallée encaissée et sauvage l'impétueux Rio Mendoza. Quelques-uns des ponts métalliques jetés sur ce torrent attirent notre étonnement par leur hardiesse remarquable.

A 35 kilomètres de Mendoza se trouve la station de Cacheuta où il y a un établissement de bains pour les poitrinaires ; nous avons 20 minutes d'arrêt pour le déjeuner ; la cabane qui sert de buffet laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'aménagement et du confort, mais le tarif du déjeuner est quand même de 2 piastres comme dans les wagons-restaurants; Nous apercevons déjà une partie de la colossale barrière que le Créateur a interposée entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. Vues à cette distance, les Andes s'élèvent comme des murailles abruptes, découpant nettement sur le firmament leurs cimes blanches de neige. Le col de la Cumbre sur lequel passe la route actuelle, et que franchira dans un avenir prochain le chemin de fer transandin, est situé entre les deux

géants de la chaîne, l'Aconcagua (6.900 mètres) et le Topungato (6.178 mètres).

Mendoza doit sa prospérité actuelle au mouvement commercial qui se fait, depuis des années, par la route des Andes, entre la Confédération Argentine et le Chili. Les plaines qui l'entourent et que fertilisent de nombreux canaux d'irrigation en font un centre agricole important. Nulle autre part, dans la République Argentine, le sol ne se prête mieux à la culture de la vigne qui y est travaillée avec intelligence et profit. Les récoltes abondantes sont une source de richesses pour les habitants. J'ai visité les caves d'un des principaux propriétaires de vignobles : tout y est si bien compris, aménagé avec tant de luxe et de confortable, si en rapport avec le progrès moderne, que je suis resté dans l'admiration ! Cet immense établissement de Monsieur Tomba peut rivaliser avec les plus riches caves de France et d'Espagne. C'est aussi autour de Mendoza que sont annuellement engraissés, dans de vastes prairies artificielles, les troupeaux qu'on destine à l'exportation au Chili. Dès que la Cordillère est ouverte au transit, vers la fin du printemps d'ici, c'est par milliers de têtes de bétail que se chiffre le mouvement d'exportation. Les malheureuses victimes poussées par des cavaliers à cheval dans les étroits et sombres défilés de la Cordillère et ensuite sur la Cumbre à 3.960 mètres d'altitude, se traînent péniblement et remplissent les airs de leurs cris de détresse. La faim et le froid en font périr un grand nombre, et il faut de longs mois de repos et de pâturage à celles qui survivent pour les remettre en leur état primitif.

Mendoza passe à juste titre pour une des villes les plus agréables et les plus sabubres de la Confédération. Sa situation à 850 mètres d'altitude, au pied des premiers contreforts de la Cordillère, lui assure pendant toute l'année un climat doux et tempéré. La ville affecte la forme régulière de toutes les cités de l'Amérique du Sud. Ses larges avenues, coupées à angles droits, plantées de beaux arbres, sont bordées par des canaux où coule une eau vive et transparente, et le long desquels s'élèvent les maisons ayant un rez-de chaussée seulement, à cause des tremblements de terre.



RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — VALLÉE DE L'INCA ; d'après une photographie (voir le texte).

⁂

A partir de Cacheuta, la voie ferrée, courant toujours parallèlement au Rio Mendoza jusqu'à son confluent avec le Rio Blanco, s'élève par une pente plus raide jusqu'à Uspallata, station située à 90 kilomètres de Mendoza, et d'où on découvre la vallée du même nom. Le torrent, plus large et plus profond en cet endroit, est réellement imposant. La mince couche d'humus qui recouvre les plateaux, est plantée d'alfalfa (luzerne), herbe dont on nourrit les bêtes à cornes avant de leur faire entreprendre la longue et pénible ascension de la Cumbre. Nous apercevons dans la vallée des tentes ayant la forme d'un campement : on nous dit que c'est le collège militaire de Buenos-Ayres qui est en tournée d'étude et d'instruction pratique.

A la station de Rio Blanco, qui se trouve éloignée de celle d'Upallato de 28 kilomètres, on a atteint l'altitude de 2.000 mètres. L'atmosphère est déjà plus légère et plus transparente, mais elle devient aussi plus froide. Après avoir franchi le Rio Blanco, le chemin de fer continue de remonter le cours du Rio Mendoza, et arrive à Punta de Las Vacas, point terminus de la ligne livrée à l'exploitation (*Voir la gravure* p. 373).

Il est 3 heures [de l'après-midi, il fait un beau soleil, nous ne sentons aucune fatigue, et nous regrettons de des-

cendre du train où, à notre aise, nous avons contemplé depuis le matin un des plus beaux panoramas du monde entier. Avant le chemin de fer, Punta de Las Vacas était la première posada (hôtellerie) où l'on dinait et on passait la nuit; elle est à l'altitude de 2480 mètres. C'est à Punta de Las Vacas que les voyageurs arrivant du Chili sont soumis à la formalité de la visite des bagages.

Pour arriver a Las Cuevas, il nous reste à parcourir 30 kilomètres environ, en montant jusqu'à la hauteur de 3.100 mètres. Nous pensions effectuer ce trajet à dos de mulet, mais aujourd'hui la route est carrossable, et des voitures sont mises à notre disposition. A 4 heures, nous commençons l'ascension : la route, assez facile, s'engage tout d'abord dans une gorge étroite où coule le Rio Mendoza; elle débouche ensuite dans la belle vallée de l'Inca à laquelle fait suite celle de Las Cuevas en s'élevant jusqu'à l'altitude indiquée plus haut (3.100 mètres).

A Puente del Inca, le chemin traverse le Rio Mendoza sur un pont naturel élevé d'une vingtaine de mètres audessus du torrent. Les voyageurs ne manquent pas de visiter des sources sulfureuses chaudes, qui sortent à cet endroit de la fente du rocher et qui se répandent en bouillonnant dans le lit de la rivière (*Voir la gravure* p. 378).

La vallée de l'Inca (*Voir la gravure*, p. 379) se présente aux yeux comme une immense vasque de porphyre multicolore. A mi-chemin, sur la gauche, on remarque, au fond d'une échancrure de la montagne, les rochers de los Penitentes (des Pénitents), qui affectent de loin les formes élancées des plus beaux spécimens de l'art gothique. Des files de rochers, vus à distance, et se pressant en rangs serrés, donnent l'illusion d'une procession de moines, revêtus de leurs capuchons. De là ce nom de « Pénitents » que la tradition locale a consacré. Nous ne nous lassons pas d'admirer toutes ces bizarreries de la nature.

En approchant du fond de la vallée de Las Cuevas, la route suit une rampe plus escarpée, comme taillée dans la paroi des rochers au pied desquels bondit la rivière de Las Cuevas, tributaire du Rio Mendoza. Des cours d'eau descendent perpendiculairement des hauteurs, provenant de la fonte des neiges, et avec les derniers rayons du soleil nous admirons plusieurs cascades dont les eaux viennent bondir avec fracas sur les rochers et vont se perdre dans le torrent.

Une fois ces escarpements contournés, on a devant soi une plaine semée d'énormes blocs erratiques et la *Posada* de Las Cuevas. L'horizon est limité par un cirque de glaciers et de hautes cimes avec leurs neiges éternelles : rien ne saurait rendre la beauté du spectacle qui s'offre à la vue! Enfin nous arrivons sains et saufs, il est 9 heures. Nous nous empressons de rentrer dans la salle de l'hôtellerie, afin de réchauffer nos membres transis par le froid. Et nous sommes en été, que ne doit-on pas souffrir en hiver? Le souper est servi, et l'appétit aiguisé par une telle ascension, nous fait trouver bon tout ce qui nous est offert. Nous devons passer la nuit dans cette Posada où un lit est mis à la disposition de chaque voyageur. Il n'y a rien de confortable, mais on est heureux de rencontrer au moins le strict nécessaire à de semblables altitudes. Un peu de sommeil repose nos membres lassés et nous rendra plus dispos à supporter les fatigues du lendemain. Les mulets chargés de nos bagages n'arrivent qu'à minuit. C'est un coup d'œil pittoresque que le campement dans les Posadas. A l'arrivée, les mulets sont déchargés et laissés avec leurs conducteurs dans une cour ouverte, où l'on dépose également les bagages. Bêtes et gens y passent la nuit à proximité de grands feux que l'on allume pour les garantir du froid. Le lendemain matin, chacun est à son poste, et de nouveau la caravane s'ébranle.

(*A suivre.*)

CHEZ LES PAPOUS

Une première visite à la tribu des Uni-Uni

LETTRE DU R. P. ANDRÉ JULLIEN, MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR, A MGR NAVARRE, ARCHEVÊQUE DE CYR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE ANGLAISE.

Suite et fin (1)

Au marché. — Quelques types. — Grande fête. Au revoir !

Cependant le marché est ouvert. Les acheteurs palpent les sacs, les déploient, les examinent au dedans et au dehors. En voilà un qui n'en finit plus de dérouler des *upi-upi* et de se les ajuster. Son miroir n'a pas de repos... Est-ce de près ou de loin qu'il rend le mieux les grâces du particulier?... cruelle incertitude!... Si sa femme était là, elle pourrait trancher la question... Malheureusement, elle est restée à Pokao.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette scène, c'est que les gens de la côte ont beaucoup plus d'attrait pour ces ornements primitifs que les sauvages des montagnes pour les objets manufacturés venus d'Europe, tels que haches, couteaux, miroirs, etc., etc... Un seul article les intéresse et allume dans leurs yeux quelques éclairs de convoitise, ce sont les perles multicolores qui nous sont venues des bazars de Paris et dont ils peuvent se faire des colliers ou des bandeaux. Aller danser avec quelques rangs de ces jolies perles! quel rêve! Des couteaux, des haches, ils en auront toujours assez! Une hache suffit pour tout un village, et si l'on n'en trouve pas, on s'en passe.

Nous faisons nous-mêmes quelques achats : quelques sacs d'*ibitoë* pour notre propre usage. Rien n'est commode comme ces petites musettes pour les courses en Nouvelle-Guinée. On met là-dedans du tabac, du linge, des boîtes d'onguent, etc. Nous achetons aussi trois grands filets pour les commissions des Sœurs entre nos diverses stations.

Il est 10 heures du matin. Mâka entre dans la *marèa*, suivi d'un vieux chef et de plusieurs sauvages. C'est le chef de Meaba; Mâka est heureux de nous le présenter... Il s'appelle Feva. Autour de Mâka et de Feva, chacun se range avec respect : ce sont les patriarches de la tribu. A en juger par l'émotion qu'ils éprouvent, les deux vieillards

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 23, 30 juin, 7, 14 21, 28 juillet, et 4 août et la carte p. 294.

doivent être liés de longue date, — amis d'enfance probablement, — ils s'embrassent en pleurant et demeurent quelque temps enlacés sans dire une parole. Comme traduction des plus profonds seniiments de l'âme, cela vaut bien la collection de formules quelconques dont nos langues civilisées sont si abondamment fournies.

Non loin de Mâka et de Feva se trouve un autre vieux tout aussi intéressant et pareillement silencieux. Voilà deux jours qu'il est dans la *marèa*. Le soleil se couche et se lève sans qu'il bouge d'un pouce; mais son costume se transforme avec le retour de la lumière et des ténèbres. Il a toilette de jour et toilette de nuit. Chaque matin il entoure son front vénérable d'une peau de cuscus (*ani-ani*), ornée de menues coquilles et surmontée d'un panache. Cette fourrure est disposée de telle sorte que les pattes de l'animal descendent sur la poitrine du personnage, encadrant à souhait sa face vivement colorée et sa longue barbe blanche. On dirait un moujik égaré en Paponasie. C'est pourquoi, dans l'ignorance de son nom, nous l'avons appelé le *vieux Russe*. Depuis lors, nous avons eu la chance d'apprendre son nom : c'est Kulebo, chef de Tsitsutsitsu.

Il y a encore d'autres types dans la *marèa :* le compagnon du jeune chef de Mafulu : une espèce de colosse aux formes massives. Ses gros yeux à fleur de tête, son cou de taureau, et surtout sa redoutable massue qu'il ne lâche pas d'une minute, font penser à certains bourreaux qu'on voit dans les tableaux du Chemin de Croix. Nous l'avons appelé le *bourreau ;* ce qui, du reste, n'a pas eu l'air de le troubler beaucoup.

∴

Vers le soir, arrive une nouvelle bande de sauvages de Mafulu, sous la conduite de Tsola, fils de Kalupa. Ce Kalupa est, paraît-il, un homme extraordinaire. Manàu raconte qu'il dépasse sa tribu de toute la tête, qu'il tue un homme d'un coup de poing et le mange, à lui tout seul, sans le secours d'aucune autre mâchoire. Père Victor, que les histoires de géants mettent en veine, brûle de voir Kalupa.

« — Par exemple! dit-il, voilà un vrai sauvage, parlez-moi de celui-là, jusqu'à présent nous n'avons vu que des Européens! »

J'avoue à mon cher confrère que je ne suis pas si pressé de faire connaissance avec cette énorme brute.

Il y aura probablement fort à faire pour tirer de ce Gargantua quelque chose de bon ou seulement de passable. En attendant, c'est un passe-temps agréable d'entendre la langue de Mafulu. Aida et ses deux compagnons qui, depuis leur arrivée à Bubuni, n'avaient pas desserré les dents, ont été rendus loquaces par l'arrivée de Tsola et de sa bande. Les sauvages ne se trouvent à l'aise qu'en famille. La langue de Mafulu fait maintenant concurrence à celle d'Uni-Uni. Il faut convenir que Mafulu l'emporte en douceur et en distinction, cela coule limpide comme une mélodie. L'italien, le plus pur italien, n'est pas plus musical.

∴

Cependant, il paraît qu'au dehors de la *marèa* tout n'est pas à la musique. Une sorte de rumeur furieuse, coupée de cris, arrive du fond du village. Qu'y a-t-il par là-bas ? Olaba nous fait signe d'être sur nos gardes. Le P. Victor prend son fusil et sort de la *marèa*. Il aperçoit, au sommet de Bubuni, Abinda, en train de haranguer avec force une troupe de jeunes gens, armés de massues, qu'il a toute la peine du monde à contenir.

Après quelques minutes, ils se dispersent. Nous avons appris depuis que ces bons jeunes gens — les *bitoë* de Valè — avaient tout simplement comploté de faire le siège de la *marèa* et de nous dévaliser. Evidemment, pareille occasion d'enrichir leur mobilier ne se représenterait pas souvent... La vue du fusil du P. Victor, autant que le discours d'Abinda, contribua à leur calmer le sang. Il fut convenu que, durant les deux nuits que nous devions encore passer à Bubuni, Abinda coucherait près de nous, pour, au besoin, crier alerte et empêcher toute surprise. Du reste, Abinda nous assura que ces trouble-fête étaient en train de regagner leur village.

∴

Le mercredi 29 juillet est la dernière journée des fêtes, et pour les sauvages la plus intéressante... *aujourd'hui, on tue les porcs*. Cela dit tout. Mais à quelle heure va-t-on les occire?... C'est là le point à préciser, car personne ne veut manquer ces fortes émotions. « Leur ventre sautera » à la vue de cet abatage qui promet le seul régal de la vie canaque : le morceau de viande chaude pour lequel aucun chemin n'est trop long, pas même le voyage à Uni-Uni.

Il est 10 heures du matin. Plusieurs femmes de Bubuni se promènent sur la place, devant la *marèa*. Chacune d'elles est suivie d'un énorme individu grognant, à hure de sanglier, appelé par son nom comme un chien (*Kaliko*, *Badaru*, etc.), et tout aussi docile. Tout à coup, l'un de ces promeneurs à queue frétillante est saisi par les pattes de derrière et vivement renversé; en même temps, avec une liane qu'il tenait prête, un homme a muselé la bête. On achève de la ligoter, et on la pousse sous la *marèa*... La même opération se répète dix fois, vingt fois, trente fois, avec des longueurs, des retards affectés. Il ne faut pas que ça finisse trop vite. Vers midi, 32 porcs sont alignés au milieu de la place, commentant à leur manière le traitement qu'on leur prépare. On saura bien les faire taire... Voici venir les exécuteurs, armés de leurs pesantes massues. Un coup pour chacun, et l'affaire est faite. Inutile de revenir sur un coup ainsi administré.

Maintenant, la place est abandonnée aux bouchers : quelques-uns seulement ont en main des couteaux à lame d'acier; la plupart fonctionnent avec une lame de bambou. Ces bambous acérés sont terribles : ils courent à travers les chairs comme les rasoirs les mieux affilés, et il faut avouer que les mains qui les conduisent sont d'une dextérité peu commune... en peu de temps, les parties charnues se transforment en lanières de viande rouge qui n'attendent plus que la braise pour donner un rôti succulent.

Nous sommes bientôt rassasiés du spectacle, et nous rentrons dans la *marèa*. Le reste de la journée sera occupé par la distribution de la viande et des patates aux chefs des nombreux villages représentés au *tazu ;* à leur tour, les chefs feront la répartition entre les familles confiées à leur sollicitude... Cependant, des feux s'allument de tous côtés : il s'agit de préparer les premières grillades pour le repas du soir, et de fumer les parties réservées à une con-

sommation plus tardive. Ce serait une grave erreur, en effet, de penser que le *tazu* va s'achever à Bubuni; on est venu à Bubuni pour danser, pour attraper sa bonne part de victuaille, — sans doute, afin de ne pas heurter les convenances, on fera, avant de partir, une petite brèche aux provisions; il faut bien que les Uni-Uni sachent que leurs produits ont été appréciés... mais la fin du *tazu* doit se passer en famille, à *Pokao*, sous les toits de Vanuamaë... les vieux, les vieilles, les mioches qui sont restés là-bas doivent bénéficier à leur tour de la libéralité des montagnards et goûter le porc de l'Uni-Uni.

∴

Le jeudi 30 juillet, dès 5 heures, un branle-bas général annonce le départ. Dans leurs grands filets, les femmes disposent les quartiers de viande et entassent les énormes patates : la charge de chacune va bien à 30 kilos, et vous savez par quels chemins cette masse doit être amenée à Vanuamaë! N'importe... en regard des délices qu'on se promet, la peine momentanée ne compte pas : dans trois jours, on n'y pensera plus, et en famille on dégustera le porc!

Espérons que pour les joies du Paradis, ils sauront déployer un peu de cette énergie qu'ils prodiguent sans compter pour ce misérable *tazu*.

Avant de partir, nous appelons nos chers guides, Abinda et Olaba. Leur dévouement pendant le voyage a bien mérité une récompense. Le père Victor donne à Abinda une hache, et un *maïri* (grande valve d'huître perlière) pour son petit enfant. Olaba reçoit un grand couteau, un miroir, et, comme il a envie d'un habit, je lui donne ma veste blanche au risque de m'attirer le courroux des Sœurs. Cela est grave... mais c'est fait.

Tandis que nous ficelons nos sacs, survient un jeune homme d'une volubilité et d'un empressement extraordinaire; petit, cheveux noirs, yeux de flamme... il ne tient pas en place. C'est le chef de *Valè*, qui est venu, en grande hâte, faire la paix avec nous avant notre départ. Il nous dit que ses jeunes compatriotes sont des écervelés, mais... pas méchants, et qu'il tient beaucoup à nous avoir dans son village quand nous reviendrons dans l'Uni-Uni. Abinda assure que ce jeune chef est très honnête et qu'il a été bien fâché en apprenant l'audacieuse tentative de ses ibitoë. Là-dessus, le Père Victor montre son fusil et l'usage qu'on en peut faire, afin d'inculquer à notre visiteur la conviction très intime qu'il y a tout avantage à vivre en bonne amitié avec des gens ainsi outillés.

∴

Il est 7 h. 1/4 quand nous disons adieu à la *maréa* de Bubuni. Toute la caravane est déjà en marche sur les flancs de l'aiguille de Mamana... Abinda, Olaba, Mâka et le terrible Manàu nous accompagnent. Parvenus à notre campement, au sommet de l'aiguille, nous prenons congé de Mâka et de Manàu auxquels nous avons remis nos petits présents. Manàu, le chef des sentiers, promet d'être tout entier à notre service quand nous reviendrons, non plus pour un *tazu*, mais pour l'exploration des villages. En attendant, de concert avec Abinda, il ira nous annoncer dans les tribus voisines et nous préparera les voies.

Le vieux Mâka est tout ému en nous serrant la main. Il nous regarde un peu comme ses fils et s'attriste de nous voir repartir pour le pays des plaines qui est si loin. La vieillesse est là avec ses incertitudes... Sera-t-il encore parmi les vivants quand nous reviendrons dans l'Uni-Uni? Avant de le quitter, nous lui répétons ce que nous avons dit bien des fois pendant les jours passés :

« — Sois bon, et pense à notre grand chef du ciel dont tu vois l'image sur cette croix. Demande-lui des missionnaires, pour toi et pour tous les Uni-Uni. Quant à nous, de retour à Rabao, nous raconterons à notre chef, Monsinor Navarra, ce que nous avons vu ici. Nous dirons que vous êtes nombreux sur vos montagnes, et que vous voulez connaître notre loi, la loi qui nous vient du ciel... Parlez du missionnaire dans vos villages. Le missionnaire n'oubliera pas ses enfants de l'*Uni-Uni*. »

Pendant ces derniers adieux le soleil resplendissait sur les vallées et sur les cimes, pénétrant de sa vie triomphante les derniers replis du grandiose labyrinthe au sein duquel nous avions vécu cinq belles journées inoubliables, au milieu de nos nouveaux amis, presque nos enfants.

Parmi les tristesses du départ, cette joie faite de chaleur et de lumière partout répandue, était pour nous le symbole du règne prochain de Notre-Seigneur sur ce peuple des montagnes.

A son tour l'Uni-Uni tressaille dans l'attente du Roi Pacifique; bientôt sur ses plus hautes crêtes le vrai soleil des âmes triomphera. A Mgr Navarre, notre vénéré Père, de préparer cette victoire de la divine Miséricorde et d'en fixer le jour.

FIN

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San

Suite (1)

Tristesses du départ. — Notre escorte. — Mon interprête. — Une héroïne.

Le 15 février, je pris congé des employés du mandarinat qui me traitèrent de leur mieux; le lendemain je redescendis du côté de la frontière.

De communes misères endurées pour une noble cause, a-t-on dit, nouent des liens solides. La séparation fut pénible et les adieux bien touchants. Faustin surtout, un vieillard de 74 ans, et Félicité, une bonne vieille de 80 ans, heureux élus, baptisés au seuil de l'éternité, me souhaitaient bon voyage les larmes aux yeux, n'espérant plus me revoir ici-bas; les enfants et les jeunes gens, ne pouvant se résoudre à me quitter, voulaient m'accompagner jusque chez moi; les autres chrétiens me priaient de nouveau de ne point les oublier et de plaider leur cause en haut lieu.

J'avais moi-même le cœur serré : en rentrant à ma résidence de Ouensan, je sortais de la gueule du lion, mais j'y laissais mon pauvre troupeau et je n'étais pas sans inquié-

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2, 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14 21, 28, juillet et 4 noût, et les cartes, pages 191 et 225.

tude sur son sort. Une dernière fois je me retournai, bénis les fidèles en présence des païens assemblés et gravis la montagne.

∴

Une douzaine de chrétiens m'accompagnent. Le substitut du mandarin a voulu absolument me donner une escorte; elle se compose d'un petit mandarin militaire à cheval avec son ordonnance, de Tchang le premier interprète, également à cheval, et de quatre soldats. On m'a fourni aussi un poney harnaché d'une haute selle chinoise sur laquelle je suis perché comme sur la bosse d'un dromadaire.

Les soldats, à l'instar de pompiers fameux, sont « pleins d'une noble ardeur » et chantent avec entrain pour charmer les loisirs de la route. Leur poitrine est décorée, en sautoir, d'un long chapelet de cartouches métalliques. Chaque fusil est orné d'un petit fanion rouge qui leur donne l'air martial. Ils le portent sur l'épaule, mais au rebours de nos troupiers, c'est-à-dire en le tenant par l'extrémité du canon. Serait-ce de l'atavisme? un reste inconscient d'une ancienne habitude de lever la crosse en l'air?

∴

Nous faisons halte à Oi-tol-pak. La vue des soldats produit un effet merveilleux sur la population : on nous accueille avec respect.

L'interprète — un gros homme très jovial — me conduit chez le chef du village et sans plus de façon demande deux pipes. Il est connu partout : c'est lui qui parcourt le pays pour recueillir les impôts, c'est un personnage important comme qui dirait le percepteur dans nos campagnes. Aussi tout le monde lui fait-il la courbette.

« — Tiens! s'écrie-t-il en se tâtant les flancs, j'ai oublié mon tabac. Monsieur le maire, passez-moi donc votre blague. Ne vous effarouchez pas : j'en prends seulement deux pipées, une pour le Père Bret et une pour moi.

« — Merci, répondis-je, après avoir considéré alternativement le bec de l'instrument et celui du propriétaire, je ne fume pas. »

Alors le pauvre Tchang, dont les traits s'épanouissaient déjà à la pensée de savourer une bonne bouffée, dépose les deux pipes d'un air décontenancé.

« — Si vous ne fumez pas, je ne fumerai pas non plus, dit-il avec résignation. »

Le pauvre diable a été si charmant pour nous depuis le commencement que je ne me sens pas le courage de lui infliger cette mortification. Cette affreuse pipe qui a déjà passé par tant de bouches, c'est le calumet de paix. Ne soyons pas fier et faisons taire nos répugnances!

« — Allons! repris-je en souriant, donnez-moi cette pipe et fumons ensemble. »

La gaieté renaît comme par enchantement et la verve pétille aussitôt.

« — Comment appelez-vous ce monsieur? demande le maire en me désignant.

« — C'est le P. Paik, un missionnaire français venu ici pour nous enseigner la religion catholique. C'est une très bonne doctrine; vous devriez tous la suivre. Il n'y aurait plus de voleurs, ni de mauvais garnements dans la contrée : ça serait joliment avantageux pour nous. »

Et voilà mon catéchiste improvisé qui se met à prêcher avec aplomb comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie!

Tout le village accourt et l'écoute bouche bée. Il salue d'un signe de tête ses connaissances dans la foule, demande des nouvelles de tel et tel qu'il ne voit pas, s'enquiert du nom de l'un ou l'autre dont la physionomie le frappe et l'interpelle en ces termes :

« — Toi, tu devrais te faire chrétien; tu sais lire, tu apprendrais très vite le catéchisme... En voilà un qui a l'air intelligent, je l'engage à se faire chrétien... Et celui-là, quelle bonne tête! Dis donc, mon garçon, avec une figure d'honnête homme comme la tienne, il ne te manque qu'une chose : c'est dommage que tu ne sois pas chrétien, etc., etc. »

Pas de moquerie dans ses paroles : on est ébahi, mais on le prend au sérieux et je ne serais pas surpris de trouver des catéchumènes dans ce village l'an prochain à mon retour, si Dieu me fait la grâce de repasser par ici.

Sa pipe est finie, j'ai laissé doucement éteindre la mienne, nous saluons et remontons à cheval.

∴

A 2 h. 1/4, nous arrivons au village d'Almitai qui compte plusieurs chrétiens et de nombreux catéchumènes. Je leur recommande de se préparer avec soin à la réception des sacrements, leur laisse mon catéchiste et, prenant pour guide Joseph le chasseur, je pars aussitôt afin de visiter Tja-eui-tong qui se trouve, ou plutôt se trouvait, à une heure et demie de là et qui, le mois dernier, a failli devenir notre tombeau.

Quatre montagnes (1) semblent nous barrer le passage; nous les escaladons péniblement à cause de la glace qui recouvre leurs flancs escarpés et, malgré la bise, nous nous arrêtons un instant à chaque sommet pour reprendre haleine.

Nous voici devant les ruines : deux ici, une là, trois plus loin et trois plus loin encore. Un amas de cendres, quelques tronçons de poutres carbonisées, des ferrures tordues par la violence du feu, des fragments de vaisselle épars, voilà tout ce qui reste des maisons de nos pauvres chrétiens! *Sunt lacrymæ rerum...*

∴

On me conduit vers une espèce de souterrain qui a son histoire.

C'était un silo où les Coréens, à défaut de cave, conservent leurs provisions pour l'hiver. Dans la maison attenante habitait un jeune couple. A l'approche des brigands, François fait un paquet de ce qu'il a de plus précieux, dit à sa femme de le rejoindre à Ho-tchyen-hpo et rallie sans tarder notre caravane.

En d'autres pays plus chevaleresques, le mari ne se serait pas séparé de son épouse : il l'aurait attendue, protégée en route et lui aurait, au besoin, fait un rempart de son corps. Mais, hélas! nous sommes en Corée où la condition de la femme, comme dans la plupart des contrées païennes, laisse beaucoup à désirer. Il faudra plusieurs

(1) Ce massif s'appelle dans la langue du pays *Orang hkat ryeng* (litt. mont des sauvages) et jusqu'ici a bien justifié son nom.

générations pour que l'esprit chrétien s'infiltre jusqu'aux moëlles et corrige cette barbarie des mœurs.

Quoi qu'il en soit, le mari prend les devants. La pauvre femme, dans la faiblesse de sa vingtième année avec un bébé à la mamelle, s'effraie d'une si longue course en pays hostile et se décide à se cacher dans le silo aux pommes de terre. Avec elle se réfugie un petit voisin de 5 ou 6 ans.

Les persécuteurs arrivent, fouillent coins et recoins et découvrent la malheureuse. On la saisit, on l'arrache de sa retraite, on l'accable d'outrages, on lui applique une lance sur la poitrine en lui disant :

« — Réponds ou tu es morte! N'est-ce pas que ta religion enseigne l'immoralité? N'est-ce pas que dans vos réunions vous commettez des infamies? Si tu le nies, vois cette lance, elle va te transpercer le cœur.

« — Non, ce n'est pas vrai, répondit noblement cette femme courageuse; ce que vous dites là est affreux. Je suis entre vos mains, vous pouvez me tuer, mais vous ne me ferez pas trahir la vérité. »

Désespérant de vaincre la constance de cette héroïne, émus peut-être à la vue de l'innocente créature qu'elle serrait dans ses bras, les bourreaux tournèrent leurs menaces contre l'enfant.

« — Allons! toi, dis-nous la vérité ou gare à toi! N'est-ce pas que l'Européen jetait des drogues dans les puits et vous faisait boire de cette eau? Si tu ne l'avoues pas, nous allons te tuer. »

Et ils brandissaient leurs armes d'un air menaçant.

Le pauvre petit répondit oui à tout ce qu'on voulut, et sur-le-champ on dressa acte de ses réponses pour servir d'accusation contre moi. Il va sans dire que nos ennemis eurent la pudeur de ne pas présenter cette pièce au mandarin. Je le regrette sincèrement, cela m'aurait permis de mettre la main sur nos calomniateurs et de les faire châtier comme ils le méritaient.

Deux jours après cet événement, aussitôt que j'en eus connaissance, je fis donner par le mandarin l'ordre de délivrer cette catéchumène qui nous rejoignit à Hot-chyen-hpo et fut baptisée — en habits d'homme — sous le nom de Françoise. Je profitai de l'occurrence pour prêcher aux époux leurs devoirs envers leurs épouses.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Grammaire annamite, *à l'usage des Français de l'Annam et du Tonkin*, par M. Vallot, des Missions étrangères de Paris.

Dictionnaire franco-tonkinois illustré, par le même. — Ha-Noï, Schneider, imprimeur-éditeur.

En nous envoyant ces deux ouvrages, le distingué et savant missionnaire qui en est l'auteur nous écrit :

« Par ce courrier je vous adresse l'hommage de deux œuvres, toutes nouvelles dans leur genre, dont l'impression, commencée depuis longtemps, a mis plus d'un an pour arriver à bonne fin.

« Ces ouvrages ont reçu, depuis leur apparition, les éloges des évêques et des missionnaires de l'Indo Chine. J'en suis d'autant plus fier que dans le nombre se trouvent des critiques très forts dans la langue annamite et par conséquent difficiles à satisfaire. Une autre approbation, précieuse à son point de vue, est celle de l'autorité française, représentée par M. le Résident supérieur au Tonkin et plusieurs résidents, chefs de province : ils ont compris le service que ces ouvrages peuvent rendre à la cause française en facilitant l'étude de la langue anamite à tous les Français qui habitent ces pays-ci et ils ont bien voulu m'en remercier officiellement. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Lyon, en reconnaissance d'une grâce obtenue	5 »
Labelle, à Cahors	5 »
Pour la plus grande gloire de Dieu	50 »
Pour le repos de l'âme de Marie Deslonchamps, Montreal	51 50

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Chouvellon).

Anonyme de Paray-le-Monial, diocèse d'Autun	20 »
Anonyme du diocèse de Pamiers, demande de prières	20 »
En mémoire de M. et Mme Chambon, du diocèse de Moulins	50 »
Un prêtre, du diocèse de Séez	10 »
Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles, demande de prières	6 »
Un kernévot, diocèse de Quimper	108 »

Pour les affamés (Mgr Pelvat).

Au nom d'une défunte, Paris	20 »

Pour rachat d'un enfant à baptiser, sous le nom d'Yves (Mgr Hirth).

Anonyme d'Alençon, reconnaissance à saint Yves	1 »

Pour les Sœurs arméniennes d'Alep.

A. L., aumônier, à Orléans	20 »

A M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry).

M. du Martray, diocèse de Lyon, demande de prières spéciales	200 »

A M. Louvet, pour M. Verney, à Laithieu, pour l'Œuvre des sourds-muets (Cochinchine occidentale).

Un anonyme du diocèse de Verdun, demande de prières	50 »
A. L., aumônier à Orléans, un ancien condisciple	10 »
Une abonnée du diocèse de Sens	5 »

Au Père Michel, pour l'Œuvre des petits cireurs de souliers à Beyrouth.

De la part d'une maison d'éducation de Bruxelles	54 60

A Mgr Chouzy, pour l'église de Notre-Dame de Fourvière au Kouang-Si.

Anonyme du diocèse de Bayeux	10 »

A M. Fleureau, supérieur du séminaire de Canton (Kouang-tong).

A. L., aumônier, à Orléans	10 »

Pour les missions les plus éprouvées de l'Asie (Mgr Reynaud, Tché-Kiang, pour ses missions de Taichéou).

Un anonyme de Wignehies (Nord)	500 »

A sœur Gilbert, Tché-Kiang, pour ses estropiés.

Au nom d'une défunte, Paris	20 »
R. E., diocèse de Rennes	20 »

A Mgr Hacquard, Tombouctou.

Anonyme du diocèse de Lyon	180 »

Au R. P. Lejeune (Gabon), pour le baptême de six filles sous les noms de Pierrette, Louise, Ernestine, Augustine, Julie, Germaine.

M. de Quatreculèfes, du diocèse d'Albi	6 »

Au R. P. Rousset, oblat à Emoyeni (Zoulouland).

M. le prince Gabrielli, Rome	200 »

Au R. P. Réginald Sarthou, à Tobago.

Au nom d'une défunte, Paris	10 »

(*La suite des dons prochainement.*)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





CORÉE. — UNE CHAUMIÈRE CORÉENNE ; d'après une photographie du comte DE PIMODAN, envoyée par M. BRET, missionnaire en Corée (voir p. 394).

CORRESPONDANCE

TONKIN OCCIDENTAL

La lettre suivante nous fait pénétrer dans les montagnes du Laos tonkinois. C'est la partie la plus sauvage et la moins connue de notre domaine indo-chinois et les détails donnés par le P. Martin sur son excursion apostolique méritent d'être remarqués à cause des renseignements géographiques inédits qu'ils contiennent, et des espérances qu'ils font concevoir pour l'avenir réservé à l'évangélisation parmi des peuplades bien disposées.

LETTRE DE M. J-M. MARTIN, MISSIONNAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, A M. LESSERTEUR.

Phong-y, le 17 janvier 1899.

J'envoyai un catéchiste dès le 15 décembre visiter les régions autrefois évangélisées par le P. Fiot. Il est de retour après avoir parcouru les postes principaux. Partout on accourait sur son passage; chrétiens et païens l'entouraient, lui demandaient : « Quand donc le missionnaire montera-t-il? oh! dites-lui de se hâter. »

Les vieux fidèles du P. Fiot murmuraient :

« Mourrons-nous avant de revoir le prêtre? voici quinze ans que nous en sommes privés. »

Ces tribus habitent au-delà de Châu-Hoa, vaste région où règne un implacable ennemi de la France et du nom chrétien, Ba-Tho. Autrefois, le Châu-Hoa était parsemé de chrétientés ; Ba-Tho a tout détruit ou tout fait détruire. Tributaire de la France, il livre au protectorat l'impôt exigé ; ensuite, il pressure le pauvre peuple, se faisant donner à lui le triple ou le quadruple. Quelqu'un le gêne-t-il? ce sont de fortes amendes, et quelquefois la mort.

En 1884 (d'après ce qu'on m'a dit et affirmé), six missionnaires et un grand nombre de chrétiens ont été massacrés : Ba-Tho avait tout combiné, ses agents conduisaient les assassins. Les coupables ne sont donc pas les *Pavillons noirs*, comme on l'a dit.

∴

Lors du second envoi de missionnaires au Laos et de leur installation à Phu-lè, Ba-Tho, pour mieux cacher son dessein, poussa les habitants de Phu-lè à se faire chrétiens, et en même temps, ses

agents secrets empoisonnaient les eaux des sources et même les mets de la table. Aussi voyait-on les missionnaires, les catéchistes et les chrétiens venus d'ailleurs à Phu-lê, ainsi que les officiers et les soldats français de cette localité, atteints d'un mal mystérieux qu'on attribuait à la fièvre des bois.

Aujourd'hui, il nous est aussi hostile que dans le passé, et se rit des menaces des résidents de Thanh-Hoa.

Mgr Gendreau m'a recommandé de ne pas fonder de poste, au moins dans les commencements, sur le territoire de Ba-Tho; la précaution est sage; mais espérons que Dieu punira bientôt le persécuteur de son Eglise.

⁂

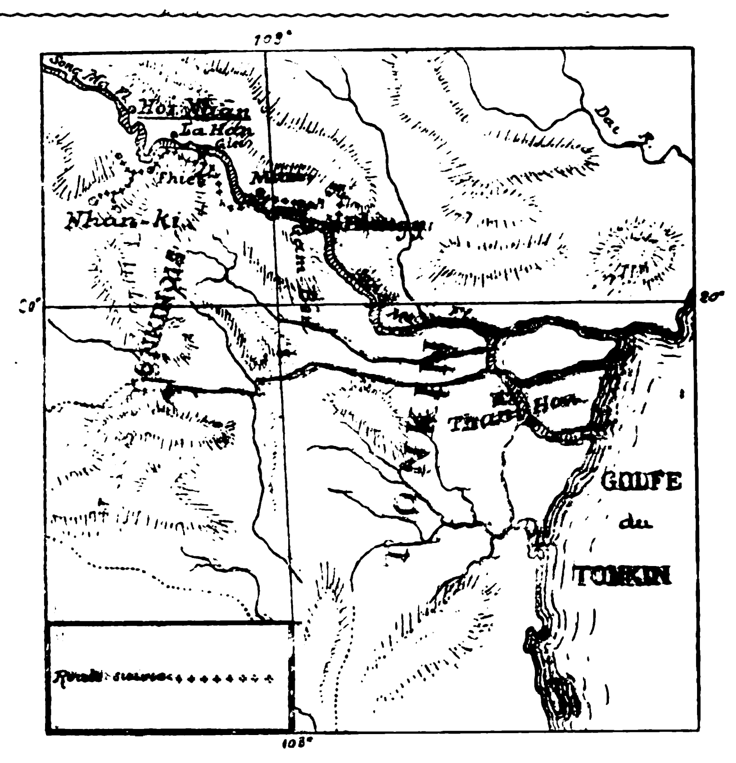
Les gens de Ban-Nghiu qui ont suivi le catéchiste m'ont apporté un oiseau très curieux dont le nom laotien est *Noc Cuo*; il est âgé de trois mois à peine et sa taille dépasse celle d'un gros dindon. Son bec recourbé mesure au moins vingt centimètres de long; sur la tête, il porte une touffe de duvet, et aime qu'on la lui caresse, son cou très long est presque nu; son plumage est noir, excepté la queue, et une ligne sur le dos qui sont blanches. Son cri est peu harmonieux; c'est plutôt un grognement, mais nous n'avons qu'à chanter, le P. Guerrier et moi, *Noc Cuc* se tait et écoute... Nous avons plusieurs fois répété l'épreuve et avons toujours constaté qu'il est vraiment musicien, ou plutôt qu'il aime la musique. Il a toujours faim; on lui jette une banane entière, qu'il reçoit adroitement dans le bec et avale d'un seul coup; il rouvre le bec pour en demander une seconde, puis une troisième, etc.

⁂

En attendant que le Bon Dieu nous aplanisse les obstacles du côté de Châu-Hoa, je viens de faire un voyage jusqu'à Nhân-Ki.

Je partis le 4 janvier à 8 heures du matin, suivant la rive gauche du fleuve *Song-Ma*, aux eaux limpides, qui coule entre les montagnes et les rochers, formant de nombreux rapides, parfois très dangereux. A 10 heures, je faisais halte au village de Gam-Ben, chez une chrétienne de la plaine. Elle m'a reçu fort généreusement. Sur ses instances, je me décidai à rester jusqu'au lendemain, pour lui accorder le bonheur d'entendre la Sainte Messe.

Pendant qu'elle préparait une chapelle, je reçus la visite des principaux notables de Gam-Ben. Ce village, comme toute la région, est habité par des Muongs, race qui diffère un peu de la race annamite par les mœurs et le langage. Après le préambule d'usage, je causai religion: c'est le grain jeté. Dieu le fera mûrir.



Itinéraire du P. MARTIN.

Le soir même, je traversai le fleuve sur une barque creusée dans un tronc d'arbre. De l'autre côté est un village, Binh-Dien, composé de plusieurs hameaux. Je les visitai, annonçant partout la Bonne Nouvelle; partout on m'écouta avec respect. Les habitants, comme tous les Muongs, sont très hospitaliers; chaque maison voulait me recevoir. En 1884, Binh-Dien s'était rallié à la France; aussi fut-il ravagé et dispersé par les pirates que commandait le fameux Caï-Mao. De riche, le village est devenu pauvre: les impôts sont très lourds, dit-on, mais un tiers à peine de ce qui est prélevé rentre au trésor, le reste est la part des mandarins. Cultivé, le pays serait très fertile, mais on manque de bras.

⁂

Vers 10 heures du matin, je me remis en route, et après 2 heures de marche à travers les collines, les rochers et la brousse, j'arrivai à Mam, que je quittai le 6 pour traverser le fleuve et prendre la rive droite.

Je passai d'abord au milieu d'un petit marché, Cho-Vac, où l'on vend surtout de l'arec. Nous sommes en plein pays *muong*, et on ne rencontre plus que quelques rares Annamites venus pour commercer.

Je m'arrête quelques instants au village de Triu, dans la maison du chef (*quan-lang*). Il est absent: il est fils de Caï-Mao, le célèbre chef rebelle qui lutta contre la France et détruisit bien des villages ralliés à notre cause; sur le point d'être pris, il se suicida, dit-on. Son fils, encore jeune, est parti pour

Thanh-Hoa, à la recherche d'une épouse. Ses serviteurs sont occupés à bâtir une grande et haute maison, pour recevoir bientôt la compagne du chef; les pièces de bois employées sont colossales : une d'elles, qui sert de poutre, mesure 17 mètres de long. Un bonze, debout devant une jarre de vin et un plateau de bouchées de bétel, récite à haute voix d'interminables prières.

Je m'assieds, et l'on m'apporte de l'eau de coco; je bois, car j'ai bien soif. Puis, voyant une vingtaine d'hommes autour de moi, je parle religion. On m'écoute, et on répond : « Nous sommes à la merci du *to-ti.* »

Qu'est-ce qu'un *to-ti* ? — C'est le *quan-lang*, c'est le chef d'un village, d'une région. La dignité est héréditaire dans la famille, de père en fils ; elle passe au fils de la seconde femme si l'épouse principal en'a pas d'enfant mâle ; à défaut de rejeton, l'héritage passe aux oncles, neveux, cousins. Chacun dans le fief est soumis à son *quan-lang*, lui obéit avec crainte et respect. Les mandarins et préfets peuvent avoir plus d'autorité, parce qu'ils ont la force; mais, dans le cœur comme dans l'esprit du muong, le *quan-lang* leur est supérieur.

∴

Le soir du 8, je vais me promener à Lang-Lung, à trois quarts d'heure au sud-ouest de Muon. J'entre dans une maison, les habitants m'y viennent voir, d'abord les hommes, puis, chose inouïe ailleurs, les femmes, les jeunes filles et les enfants. Je prêchai la bonne nouvelle pendant une grande demi-heure; on m'écouta, et plusieurs promirent de se convertir. Que de craintes superstitieuses dans cette région ! Beaucoup portent des amulettes au cou, pour se garantir des maladies ; à l'entrée de plusieurs maisons s'élève un *pailloton*, où l'on sacrifie à l'esprit du hameau ; dans ces paillotons, je voyais un *bu-rin*, morceau de paille tressé, ayant la forme grotesque d'un homme, ou plutôt d'un pantin ; ce *bu-rin* doit être le bouc émissaire sur lequel l'esprit fait peser les péchés et les châtiments de la maison ou du village. Les Muongs n'ont pas en général de pagode; ils ne connaissent pas Boudha, mais ils ont le culte des ancêtres.

Le 9 janvier, je quitte Muon au milieu des supplications des chrétiens, à qui je promets de m'arrêter encore chez eux au retour, et je me mets en route pour Nhân-Ki à 40 kilomètres.

Il faut renoncer à gagner Nhân-Ki aujourd'hui; et après six heures de marche, nous faisons halte au chef-lieu du territoire de Thiet-Ong. Nous entrons chez le *to-ti*, vieillard octogénaire. Nous sommes très bien reçus. Son fils est absent ; sa fille, célibataire de plus de quarante ans, soigne le vieillard et dirige la maison : elle a fort grand air. Un de mes catéchistes lui parle religion et moi ensuite; elle parut contente de nous entendre.

∴

10 janvier. — Mes hommes ont préparé un autel ; je célèbre le Saint Sacrifice et prie Dieu de bénir cette maison hospitalière. Avant de partir, j'appelle la châtelaine et lui parle une fois encore de religion.

« — Oui, répond-elle, je voudrais bien vous suivre et adorer Dieu comme vous; mais il faudrait que mon père se convertît également et il ne le peut.

« — Pourquoi ?

« — Il fume l'opium et a plusieurs femmes... Si je me convertis seule, il ne voudra plus me nourrir, et je ne saurai où aller.

« — J'y pourvoirai.

« — Et qui soignera mon vieux père ?

« — J'y pourvoirai aussi.

« — Ah ! si mon frère voulait... ! »

Espérons que Dieu l'aidera à vaincre tous les obstacles.

Malgré la pluie persistante, vers 10 heures, nous partons pour Nhân-Ki, où nous arrivons après une course pénible à travers une montagne escarpée.

C'est magiquement beau ! Le plateau, d'une longueur de 4 à 5 kilomètres sur un kilomètre dans sa plus grande largeur, est entouré de collines d'un vert sombre, dont aujourd'hui la cime est cachée par les nuages.

Deux communes, composées d'une dizaine de hameaux, forment le baillage de Nhân-Ki, gouverné par Ba-Hoé, dont le mari, *Dao-Muong*, est mort il y trois ans. Je vais directement chez elle, parce qu'on m'a recommandé de m'y installer de préférence, car, si elle se convertissait, elle entraînerait toute la population. Elle est absente. Ses serviteurs me reçoivent assez froidement. J'ai peine à trouver du riz et des aliments.

Le lendemain, 11 janvier, cette dame rentre au village ; je la vois arriver, portée en palanquin, suivie de serviteurs et de servantes. Elle vient me saluer et m'offre deux beaux canards, en me faisant mille excuses pour la façon inhospitalière dont j'ai d'abord été reçu. Elle est jeune, 30 ans à peine, elle n'a qu'une petite fille ; elle est régente en attendant la majorité du fils de la seconde femme de son mari. Elle est douce, polie...

Après un long préambule, j'entame la question religieuse. Elle écoute avec intérêt, semble-t-il; puis elle me répond qu'elle en délibèrera avec les principaux de Nhân-Ki.

« — Mais, répliquai-je, tu n'as pas à délibérer ; chacun te suivra dans le chemin que tu prendras.

« — Père, je suis femme, je suis jeune, il faut que je réfléchisse.

« — Ne crains pas de me répondre franchement; si tu ne veux pas te convertir, tu n'as qu'à le dire simplement.

« — Mais, Père, je ne puis pas dire non avant d'avoir réfléchi. »

Nhân-Ki est un point des plus importants.

∴

En 1883, deux hameaux de Nhân-Ki avaient demandé à embrasser la religion; mais, la persécution étant survenue, les catéchumènes furent dispersés et le catéchiste tué.

C'est à Nhân-Ki que le colonel P... eut à résister à une forte bande de rebelles, et même, dit-on, eut à subir un échec. Un lieutenant fut tué dans le combat; j'ai visité sa tombe, devant laquelle j'ai récité une prière, non sans émotion. Si un jour nous pouvons nous installer ici, j'élèverai un monument sur les restes de cet enfant de la France, mort si loin de son pays et de sa famille, pour la gloire de la patrie.

J'ai fait à Nhân-Ki une rencontre très intéressante : ce sont des sauvages Muong-Ven qui passent là, venant de leurs lointaines montagnes pour aller acheter du sel à Phong-y. Ils ont déjà fait 12 jours de marche. Ils ont la figure douce, sympathique, la tête tondue et portent des habits courts, à la mode chinoise.

Après les avoir questionnés sur leur pays, leur voyage, j'abordai le point essentiel.

« — Connaissez-vous les missionnaires?

« — Nous n'en connaissons aucun.

« — Alors, que pensez-vous de moi? je ne suis point mandarin, point marchand, je ne reçois aucune solde du gouvernement qui ne me connait pas; qu'en pensez-vous?

« — Nous ne savons pas.

« — Eh bien! voici : je vais par les villages et les tribus, prêcher de bonnes choses aux hommes, et les aider pour qu'ils deviennent heureux. J'ai étudié longtemps en Europe, et comme le Ciel m'y poussait, je quittai avec larmes et douleur mes parents, mes amis, ma maison, comprenez-vous?

« — Ah! Ah!...

« — J'étais au Tonkin, où de nombreux villages adorent Dieu et m'aimaient comme un père; mais songeant à vous, à vos tribus bien malheureuses, je suis parti secrètement, la nuit, pour que mes enfants ne le sussent pas, et me voici à Nhân-Ki, avec l'intention d'aller un jour chez vous.

« — O Père, venez à Muong-Ven, nous serons vos enfants !

« — Connaissez-vous le Seigneur Maître du Ciel?

« — O Père, personne ne nous en a jamais parlé.

« — Les gens de votre tribu adorent-ils l'Esprit?

« — Nous craignons le méchant esprit.

« — Adorez-vous le Ciel?

« — Non, mais à trois jours au-delà de Muong-Ven, il y a des hommes comme vous, sans femme, faisant le bien ; ils adorent le Ciel.

« — Quels sont ces hommes?

« — Ils ont la tête rasée, vivent en communauté et disent des prières.

« — Ont-ils des statues?

« — Oui, Père, beaucoup de statues. »

Il s'agissait des talapoins, les bonzes du Laos.

« — Ne croyez point à ces hommes, repris-je; ils ne sont point comme moi serviteurs du Maître du Ciel. »

Alors, je me mis à expliquer la création et la chute des anges (après avoir parlé d'un seul Dieu créateur, conservateur et rémunérateur) ; je leur dis comment les mauvais anges, devenus démons et envieux de l'homme, cherchent à l'entraîner dans leur rébellion et leur malheur éternel ; comment, dans les commencements, tous les hommes n'avaient qu'une religion, celle de Dieu, et comment ensuite, dispersés à travers la terre, ils oublièrent Dieu et sa loi et s'adonnèrent à l'idolâtrie. Je voulus leur parler de l'âme; mon interprète ne pouvant trouver une expression, j'employai plusieurs comparaisons et ils finirent par comprendre. Enfin je leur dis :

« — Si vous vous faites chrétiens, j'irai vous voir.

« — Oui, Père, venez, nous deviendrons tous enfants de Dieu et vos enfants. »

La conversation dura longtemps encore; chose non la moins intéressante, c'était de voir mon interprète païen, traduisant mes exhortations religieuses.

∴

12 janvier. — Je quitte Nhân-Ki; mais j'y reviendrai bientôt.

Le retour s'effectua sans accident, grâce à la protection de Dieu.

Bénédiction d'une cloche au Tonkin

M. Girod, du même vicariat, qui nous a donné, l'année dernière, un si intéressant travail, nous adresse cette lettre que nous reproduisons avec plaisir.

Depuis mon retour au Tonkin, Mgr Ramond m'a envoyé à Lao-Kai pour essayer d'achever en un mois ce qu'il me faudrait encore un an pour mener à bout. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas perdu mon temps et je viens de monter la flèche de l'église, travail assez difficile et délicat qui, grâce à Dieu, a



parfaitement réussi. Dimanche dernier, 21 mai, fête de la Pentecôte, avec la permission de Mgr Ramond, j'ai fait solennellement la bénédiction de la jolie cloche que j'avais rapportée de France, et depuis trois jours l'*Angelus* sonne aux échos de la vallée du Fleuve Rouge, à l'entrée de la Chine. Toute la garnison et la population civile de Lao-Kay ont assisté à cette joyeuse cérémonie et je crois vous être agréable en vous adressant la petite allocution que j'ai prononcée en cette circonstance.

Avec la photographie de l'église, décorée de drapeaux, mon simple discours pourra donner aux lecteurs des *Missions catholiques* une idée assez exacte de la fête religieuse et patriotique qui a eu lieu à Lao-Kay le 21 mai.

Mesdames, Messieurs,

Avant de bénir cette cloche de France qui porte le chiffre du 4e Territoire, c'est pour moi un devoir de dire publiquement ma vive reconnaissance pour tous ceux qui, d'une manière quelconque, ont contribué à la construction de cette église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus « qui aime les Francs » sous le vocable secondaire de saint Martin et de sainte Barbe.

Sans reparler de l'aide que j'ai reçue de l'Aumônerie militaire coloniale, des *Missions catholiques* et d'un généreux anonyme de Versailles pour la pose de la première pierre (20 février 1897), je n'ai pas non plus besoin de citer les noms des officiers généraux et colonels qui sont actuellement à Madagascar, en Tunisie, au Soudan ou en France et dont le souvenir demeure encore vivant sur les bords du Fleuve Rouge. Cependant, parmi les absents, je rappellerai M. le commandant de Béchevel, qui s'est donné tant de peine pour l'érection du clocher au sommet duquel nous arborons aujourd'hui la croix à côté du drapeau de la France. Et parmi ceux qui sont présents, je dois particulièrement mentionner le sous-officier du génie au dévouement intelligent de qui nous devons de pouvoir en ce moment hisser notre jolie cloche dans son habitation aérienne.

« Marie-Berthe-Gabrielle » sort des ateliers des frères Paccard, fondeurs à Annecy-le-Vieux, elle est donc petite sœur de la fameuse Savoyarde de Montmartre. Comme la belle statue du Sacré-Cœur placée sur l'autel, c'est un cadeau fait à l'église de Lao-Kay par une généreuse dame de Grenoble, descendante de la famille de Bayard.

Vous pouvez donc, Madame (1), remplacer la marraine sans faire tort au noble nom que vous portez, ni au titre encore plus beau et plus respectable devant lequel nous nous inclinons tous : je veux dire votre titre de mère de famille chrétienne. Je suis sûr d'être l'interprète des sentiments de toute l'assistance en vous remerciant, Madame, d'avoir bien voulu accepter la place d'honneur qui vous revenait dans la cérémonie du baptême de cette cloche. Que Dieu bénisse vos chers enfants et les fasse croître en âge et en sagesse ! Ce souhait, je pense, est le meilleur moyen que j'aie d'exprimer à M. le commandant d'armes (2) toute ma gratitude pour le concours si bienveillant qu'il a daigné prêter à cette cérémonie.

Quant à vous, mon Commandant (3), qui représentez en cette circonstance M. le colonel commandant supérieur du 4e Territoire (4), de droit parrain titulaire de la nouvelle baptisée, en votre personne si respectée et si sympathique, je salue MM. les officiers de la garnison de Lao-Kay et je dis cordialement merci aux sous-officiers, aux braves légionnaires, artilleurs et tirailleurs, qui ont rivalisé de bon goût et de bonne volonté pour décorer l'église et le clocher, donnant ainsi à cette cérémonie religieuse le caractère patriotique qui lui convient.

Mon Commandant, je demande au Dieu des armées, à Celui qui seul donne l'esprit de sacrifice, le courage, la force et la victoire, que la voix de votre filleule, petite-nièce du chevalier Bayard, rappelle aux soldats de notre vaillante armée du Tonkin que le plus sûr moyen de savoir mourir sans peur est de vivre en chrétiens sans reproches. Le clairon sonne : « En avant, vive la France ! » — mais la cloche chante : « Gloire à Dieu, *Sursum corda !* »

Et maintenant, Monsieur Dupont, le doyen des Français de Lao-Kay, veuillez bien agréer aussi pour la colonie civile réunie autour de ce clocher, les meilleurs souhaits qu'un mis-

(1) Mme de Villiers
(2) M. le commandant de Villiers.
(3) M. le commandant Le Trilie.
(4) M. le colonel de Beylié.



Eglise de Lao-Kay.



Portique de l'église de Lao-Kay.

sionnaire puisse former pour ses compatriotes. Plaise au ciel que la nouvelle baptisée ne sonne que pour le bonheur spirituel et temporel de tous en évoquant dans l'âme les pieux souvenirs du pays bien-aimé et de l'enfance chrétienne..... souvenirs qui, trop souvent, hélas ! dorment au fond de nos âmes et cependant là était le vrai bonheur !

Bref, pour ne pas terminer par une note triste, je souhaite que chacun des assistants comprenne bien le sens de ces douces paroles et les redise, la joie au cœur :

Le clocher de mon village
Se dressant vers le ciel bleu,
Montre à l'homme qui voyage
Le chemin qui mène à Dieu.

Dieu là-haut, l'espoir ici-bas !

INFORMATIONS DIVERSES

Mayssour. — M. Picot, de la Société des Missions Etrangères de Paris, nous écrit d'Arsikere, le 9 juillet 1899.

« Je reviens du milieu des pestiférés.

« A la fin du mois de mai, notre orphelinat de Silvepura (Sainte-Croix) était attaqué par le fléau, et juste au même moment le Père Tabouret, qui en est chargé, se trouvait obligé de garder le lit à cause de la fièvre. Mgr Kleiner m'appela immédiatement par télégramme, mais c'est seulement quand je fus sur place que j'appris de quoi il s'agissait. A Bangalore, dans le temps passé, je n'avais à m'occuper que des âmes. A Silvepura, je dus prendre soin des corps et des âmes : car dans ce village il n'y a ni médecin, ni infirmier, ni infirmière. Aussi chaque fois qu'il y a eu des morts, personne n'a voulu m'aider à les éloigner des malades. J'ai dû prendre les cadavres à bras le corps et les traîner loin de l'infirmerie, arrangée pour la circonstance. Les pauvres gens



RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — HOTELLERIE DE LAS CUEVAS; d'après une photographie (voir p. 392).

étaient si effrayés qu'ils n'osaient même pas creuser des fosses. J'ai eu recours à un moyen de Jean Bart, c'est-à-dire j'ai menacé de mettre le feu à toutes les huttes si on ne me prêtait pas main forte. Il y a eu en tout 18 pestiférés et 11 décès. Parmi les morts, 3 ont eu lieu avant mon arrivée, et 3 autres pendant une absence de quelques jours nécessitée par mon état de santé.

« Un des survivants peut se vanter de l'avoir échappé belle : il a été guéri radicalement, en très peu de temps, par mégarde ! Bernard fut pincé le 1er juin, jour de la Fête-Dieu. On vint m'avertir en me disant qu'il avait la fièvre. Je courus et mon premier soin fut d'observer les yeux, que je trouvai très mauvais, si mauvais que je demandai aussitôt à mon homme où était son bubon. Il me le découvrit. Je fis faire de la bouillie de *ragui*, avec laquelle j'arrangeai un cataplasme que je posai moi-même. Je dis en même temps à la femme de Bernard de bien considérer comment je m'y prenais, parce que, dans la soirée, elle aurait à recommencer l'opération. Je les quittai en promettant de revenir.

« Je revins, en effet, dans l'après-midi. On m'apprit que le cataplasme avait été renouvelé une demi-heure environ auparavant. Voyons! Je touchai : c'était brûlant.

« — Hum ! comment m'as-tu arrangé cela ? Défais, et vite ! »

Quand tout fut enlevé, je constatai que bubon et chairs à l'entour étaient cuits, oui, rôtis, bons à servir à des anthropophages. Que faire ? Je défendis de replacer le cataplasme.

« — Demain, dis-je, on verra comment ça tourne !

« Le lendemain, Bernard n'avait plus la moindre fièvre. Il était guéri de la peste, et n'avait désormais qu'à soigner sa « brûlure ! Ainsi, voilà un remède tout trouvé pour ceux qui pourraient avoir occasion d'en user : ce que je ne souhaite à personne. »

Japon. — M. Claudius Ferrand, de la Société des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Nagasaki, nous écrit cette très charmante lettre :

« Connaissez-vous Cloclo ? — Non. Et bien, je vais vous le faire connaître.

« Cloclo naquit à Crémieu, département de l'Isère.

« Cloclo habite le Japon depuis plusieurs années. Le Japon



est devenu sa patrie d'adoption. Cloclo aime donc le Japon, pas autant qu'il aime la France, mais d'un grand amour.

« Depuis quelques jours, Cloclo est tout pensif et tout triste. Son regard est sans cesse perdu dans des contemplations vagues.

« Un jour, son ami Froufrou vint le voir. Il le trouva, les yeux paraissant interroger l'espace.

« — Qu'est-ce que tu as donc? lui dit Froufrou.

« — Tiens, regarde!

« Et Cloclo montrait la fenêtre entr'ouverte.

« A ce moment passait dans la rue, marchant au pas, un bataillon scolaire. Ils étaient beaux à voir, ces jeunes gens japonais, avec leur figure souriante et gracieuse, leur démarche agile et fière, leur petit costume de lycéens. Ils avaient bien conscience que quelqu'un les admirait, car leurs jolis yeux noirs pétillaient de vanité enfantine. Froufrou pleurait. Il avait compris l'idée généreuse qui depuis si longtemps faisait souffrir son ami. « Oui, s'écria-t-il, après quelques instants de réflexion profonde. Oui, ton idée est sublime. Convertir le Japon par la jeunesse, donner le Japon à l'Eglise en lui donnant sa jeunesse!... c'est grand. Mais... c'est impossible! Adopter un jeune homme, l'entretenir pendant cinq ans, cela coûte! A supposer 25 francs par mois, ça fait 300 francs par an, c'est-à-dire 1.500 francs pour les cinq années de formation complète. Tu voudrais beaucoup de jeunes gens, des centaines, des milliers sans doute. Où trouveras-tu de quoi les adopter et les entretenir?

« — Eh bien, s'écria Cloclo, je ferai appel à la générosité catholique. Je demanderai à nos chrétiens de France d'adopter à leur nom des jeunes gens japonais. Ils répondront à mon appel. Un grand nombre voudront avoir un enfant à eux dans le pays où le soleil se lève. Je donnerai à ces enfants, le jour

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — HOTELLERIE SALTO DEL SOLDADO; d'après une photographie (voir p. 393).

de leur baptême, les noms que leurs parents adoptifs auront choisis. Tous les six mois j'enverrai à ces derniers un Bulletin sur leur enfant. Bref, j'espère, Froufrou.

« — Et comment vas-tu faire cet appel.

« — Je vais prendre la plume et écrire, je ne suis pas littérateur; mais j'écrirai mon âme et mon âme sera lue. »

« Froufrou et Cloclo se séparèrent. La nuit venait d'étendre ses voiles sur le pays du soleil. Cloclo ne put pas dormir. Il préféra s'asseoir devant sa table et, après avoir lancé sur le Crucifix un regard d'ardente prière, il prit la plume et vous écrivit, la lettre que vous venez de lire.

« Voici son vrai nom, en toutes lettres :

« Claudius FERRAND,

missionnaire apostolique.

Kokura-Buzen-Japon.

Chen-si Septentrional (*Chine*). — Mgr Pagnucci, vicaire apostolique, nous écrit le 15 mai :

« Nous possédons depuis de longues années un orphelinat destiné à recueillir les petites filles abandonnées par des parents dénaturés. Mais le nombre de ces malheureuses enfants augmentant toujours, notre orphelinat ne suffisait plus. Nous décidâmes donc de le disposer de façon à en faire un hôpital et d'en construire un nouveau plus spacieux.

« Il y avait trois ans que nous travaillions à cette bâtisse. L'extérieur était terminé, la toiture était finie; nous comptions en avoir la jouissance pour l'hiver, mais, au moment de couronner les travaux, toutes nos espérances s'évanouirent!

« C'était le 3 mai dernier, à 7 h. 1/2 du soir. Pendant que nous étions à souper, on vint nous avertir que le nouvel établissement était en flammes. A cette nouvelle, nous nous précipitons sur le lieu du sinistre pour éteindre l'incendie. Les chrétiens



du village et des environs ayant entendu l'appel d'alarme, viennent à notre secours: mais le feu avait pris de telles proportions qu'il était impossible d'approcher du foyer.

« Ici point de pompes; la Providence nous vint en aide. Il s'éleva un léger vent du Nord-Est qui poussa les flammes vers le Sud-Ouest. Vers minuit, on était maître du feu.

« Celui-ci avait fait son œuvre. Le bâtiment était réduit à l'état de hangar informe. Seule, la varangue put être préservée, tant au rez-de-chaussée qu'à l'étage. Séparée par un mur, elle avait été respectée par les flammes, c'est de là que le sauvetage a pu être opéré et qu'il a été possible d'empêcher le feu de détruire les colonnes qui soutiennent le toit: seule, la partie occidentale s'est effondrée.

« Les murs, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ont peu souffert, parce que la partie inférieure était construite avec des briques vertes qui résistent au feu. Le plus grand dommage eut lieu dans le grand dortoir du rez-de-chaussée, et à l'étage supérieur qui furent entièrement anéantis, à l'exception des parties Est et Nord-Est. Au rez-de-chaussée se trouvaient le bois de construction, les fenêtres, les portes faites et à faire et une foule d'autres choses.

« Parmi les ouvriers, il y avait des sculpteurs qui travaillaient à l'autel de la nouvelle église de Si-ngan-fou. Pour se préserver du froid de la nuit, ils s'étaient construit une hutte avec des nattes et couchaient sur de la paille. On dit que l'un d'eux, en allumant sa lampe, jeta l'allumette enflammée sur la paille qui lui servait de lit. De la paille, le feu se communiqua aux nattes, puis aux bois. En un clin d'œil, il se répandit d'une extrémité à l'autre, si bien qu'avec la rapidité de l'éclair les matériaux du rez-de-chaussée et le parquet de l'étage supérieur qui était déjà en grande partie posé, furent la proie des flammes. Si violent était le foyer que le bel escalier en pierres fut calciné.

« Est-ce un accident? est-ce un crime? Dieu seul le sait. Il y a cependant de fortes présomptions pour la dernière hypothèse. Si les auteurs de l'incendie n'avaient pas été animés de mauvaises intentions, ils auraient pu éteindre le feu dès le début; tout au contraire, ils ramassèrent leurs outils et allèrent se cacher dans un four à briques. Actuellement ils sont en prison; mais quand même leur culpabilité serait établie, ils seraient dans l'impossibilité d'indemniser des dégâts. Ceux-ci s'élèvent à 13.000 fr. Les constructions avaient épuisé nos ressources. Si l'Europe charitable ne nous vient en aide, jamais nous ne pourrons réparer un tel désastre. Nous lui adressons donc un chaleureux appel. »

Sénégambie. — Le R. P. Pérès, de la Congrégation du Saint-Esprit, écrit de Mbodiène :

« L'Ecriture a bien raison de dire que les voies de la Providence sont impénétrables dans le choix de ses élus. Une lépreuse de Mbodiène, Coumba Diop, vient de l'éprouver.

« Il y a deux ans, cette femme nous était arrivée d'assez loin avec sa fille âgée de dix ans et un petit garçon encore à la mamelle. Sa figure portait déjà les traces de la terrible maladie dont elle se meurt. Elle avait la lèvre supérieure rongée; son œil gauche n'était plus qu'un trou horrible. Dénuée de toute ressource, incapable de cultiver un champ de riz ou de mil pour se nourrir avec sa famille, elle vivait en vraie sauvage dans la forêt voisine de Mbodiène. Aigrie par le malheur, elle ne se laissait aborder par personne.

« Les Sœurs indigènes furent vivement émues de son triste état. En donnant aux enfants de Coumba Diop quelques habits et quelques douceurs, elles parvinrent à vaincre sa profonde défiance. Touchée de l'affection qu'on témoignait à ses enfants, Coumba accepta d'habiter, près de la Mission même, une case en paille où elle devait être nourrie à nos frais avec sa fille et son petit garçon.

« Nous comptions bien que là nous pourrions l'instruire à loisir, elle et ses enfants. Effectivement, sa fille a fait sa première communion, et son petit frère a reçu au baptême le nom de Pierre Coumba elle-même s'appelle Marie: elle a été baptisée dernièrement. « — Quel couronnement de mes longues souffrances, s'est-elle écriée dans sa joie après la cérémonie! « Combien grande est la miséricorde du Bon Dieu! »

« Et elle nous raconta son histoire.

« Volée par des bandits de Rip, elle avait été vendue dans le Saloum à un prince du pays. A l'âge de quinze ans environ, son maître la livra à l'un de ses soldats, dont elle devint la troisième femme. Neuf ans s'écoulèrent. Elle voyait grandir à ses côtés sa fille et venait de donner le jour à son deuxième enfant, lorsque la situation changea brusquement. Le sorcier du village l'accusa d'avoir causé la mort de son beau-frère en « mangeant son âme ». Rien de plus grave qu'un pareil grief. Impossible de se disculper autrement que par l'épreuve du poison. Elle dut boire un mélange d'eau jaunâtre et de sang corrompus, dans lequel s'étaient décomposés force crapauds, scorpions et serpents. Vomit-on le liquide? on est innocent. Le garde-t-on? c'est la mort à bref délai. Elle eut la chance de rejeter le mélange. Mais, à la suite de cette scène, se manifestèrent sur son corps les premiers signes de la lèpre. Ce fut assez pour que son mari la chassât de sa case en lui laissant ses enfants sur les bras. Installée au bord de la Fasna, elle ramassait des coquillages pour sa nourriture, avec des racines et des fruits.

« — C'est là que vous m'avez recueillie, ajouta-t-elle. Bientôt « je le sens à mes forces épuisées, mon corps pourrira sous « terre; mais ce sera ma délivrance, puisque je revivrai au « ciel et que vous servirez de père à mes enfants. »

« Au moment où elle achevait ces paroles, une grosse larme roula sur sa joue blanchie par la lèpre. Je m'aperçus aussi que l'émotion m'avait gagné et que mes yeux n'étaient plus secs.

« Pauvre famille! Le petit Pierre a déjà la maladie de sa mère. Sa sœur, qui prodigue à la mourante ses soins les plus affectueux, ne peut manquer de partager leur sort. Voilà trois élus qui prieront bientôt au ciel pour leurs bienfaiteurs de la Propagation de la Foi: ce sera votre récompense, chers lecteurs, et la nôtre! »

DE BUENOS-AYRES A SANTIAGO

PAR LA CORDILLÈRE DES ANDES

Par Mgr [illegible]

Suite et fin (1)

TROISIÈME JOURNÉE DE VOYAGE

De Las Cuevas à Santiago ou à Valparaiso.

A Las Cuevas (*voir la gravure p. 390*) on se trouve encore sur le territoire argentin. Il ne reste plus qu'à s'élever de 860 mètres pour atteindre la frontière et le point culminant du voyage. Nous ne nous mettons en route qu'à 7 heures (heure chilienne) et, au lieu d'exécuter ce parcours à dos de mulet, nous avons la chance d'avoir encore à notre disposition les voitures d'hier; c'est que nous sommes favorisés par un temps superbe, et la neige n'est pas tombée depuis quelques jours.

Avant de partir, je vois quelques voyageurs qui se mettent sur le visage, et surtout sur le nez et les lèvres, une couche de vaseline et de poudre de riz. Cette précaution a pour objet de garantir contre les gerçures la partie de la figure qui reste à découvert. L'usage des gants fourrés et d'un cache-nez de laine pouvant protéger les oreilles n'est pas non plus inutile, car le froid est vif et pénétrant, surtout quand le vent souffle sur les sommets de la Cumbre! Enfin nous voilà partis, et nos voitures prennent la route carrossable, tandis que les mulets

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 11 août et la carte p. 377.

avec nos bagages suivent en file indienne l'étroit sentier qui gravit la montagne.

De temps à autre le soleil perce les nuées qui nous entourent, et ses rayons bienfaisants, en nous réchauffant, nous font supporter avec plus de résignation les rigueurs de la brise et de l'humidité. Du coin de la voiture que j'occupe je ne cesse quand même d'admirer la neige des cimes qui étale sa blancheur éblouissante sous les myriades d'étoiles éparses dans le firmament.

∴

Après trois heures d'ascension par cette route en zig-zag contournant plus de vingt montagnes, nous atteignons le sommet de la Cumbre (3960 mètres). On accède au seuil au milieu de débris terreux dans lesquels la pluie et le vent ont creusé leurs sillons, ayant de chaque côté des murailles de neige solidifiée. Il est 10 heures, et un beau soleil reflète ses rayons dorés sur les cimes dégagées de nuées.

L'atmosphère est, ce jour-là, tellement limpide que l'œil ne perd aucun détail du splendide panorama qui se déroule devant lui. De toutes parts, l'horizon est limité par de gigantesques montagnes recouvertes de neige, entre lesquelles se dessinent, dans une pénombre bleuâtre, les vallées inférieures encore plongées dans une demi-obscurité. Le spectacle est d'autant plus grandiose et plus émouvant que le plateau de la Cumbre ne mesure que quelques centaines de mètres carrés de superficie, et que, de la même place, on peut embrasser du regard le versant argentin et le versant chilien.

Sur ce dernier la descente est des plus rapides et s'opère d'une manière vertigineuse: on sent le besoin de se recommander à son bon Ange, et on n'ose presque plus se parler, comme si on se trouvait en face d'un danger imminent. Cependant la route est carrossable, mais tracée en zig zag, de sorte que nous ne faisons que louvoyer, et à toute vitesse, non pas contre le vent, mais contre la montagne. Les mulets, avec nos bagages, suivent un sentier en lacets qu'ils se sont tracé, et qui descend en ligne directe. C'est merveille de voir avec quelle sûreté et quelle prudence ces précieux animaux, trop chargés parfois, opèrent cette difficile et périlleuse descente.

Nous arrivons dans une étroite vallée, bordée de rochers de porphyre noirâtre, qui contient sur la droite un lac sans écoulement apparent : il porte le nom de Lagune de l'Inca. A l'extrémité de cette même vallée, la descente reprend jusqu'à Juncal, où l'on n'est plus qu'à une altitude de 2.222 mètres. Cet endroit est dominé presque à pic par le cône neigeux du Juncal (5.342 mètres), auquel fait suite, dans la direction du sud, un autre géant de la chaîne, le Topungato (6.178 mètres). Nous descendons toujours pour ne nous arrêter qu'à la station de Salto del Soldado. Cette partie de la route est des plus intéressantes. La végétation que l'on trouve en abondance dans la vallée de Juncal, forme un contraste saisissant avec l'aspect désolé des solitudes de la Cordillère. La route que nous suivons, suspendue par endroits au-dessus du fleuve, est encaissée dans des contreforts abrupts d'une immense hauteur; sur les plateaux s'étalent les glaciers et de toutes parts, surtout au moment de la fonte des neiges, s'écoulent des cascades qui tombent de la paroi glissante des rochers et dont les eaux viennent se confondre avec celles du fleuve.

Entre le chemin de voiture et la rivière, il y a assez d'espace pour que le sol fertile produise des arbres fruitiers, des plantes exotiques et des fleurs diverses, dont nous respirons le parfum en passant ; ça et là se présentent aussi à nos regards de petites prairies verdoyantes, bien entretenues et de grand rapport pour les propriétaires.

Nous jouissons de cette abondante végétation jusqu'à notre arrivée à la Posada de Salto del Soldado, de 1.200 mètres d'altitude (*voir la gravure p. 391*).

∴

Il est une heure de l'après-midi : nous n'avons donc mis que trois heures pour descendre de la Cumbre. Après quelques ablutions, et nous être débarrassés des vêtements trop chauds qui, à partir de ce point, ne nous seront d'aucune utilité, nous éprouvons le besoin de nous mettre à table pour déjeuner, car la tasse de café prise le matin à Las Cuevas a été digérée depuis longtemps, surtout avec les émotions d'un tel voyage. L'auberge est tenue par un Français qui s'empresse de nous servir le repas préparé, et une joie unanime règne parmi les convives, heureux d'être arrivés sains et saufs presque au terme du voyage.

La station du chemin de fer transandin est à deux pas de l'auberge ; c'est là que la douane chilienne soumet les bagages à la formalité de la visite. Une fois l'inspection faite, le train se met en marche dans la direction de Santa Rosa de Los Andes, point terminus sur la section chilienne du chemin de fer transandin qui n'a que 26 kilomètres et dont le trajet n'est que d'une heure. Au sortir de la gare, la vallée se resserre au point que le fleuve Aconcaguo a dû se frayer un passage à travers les rochers qui le surplombent de plus de 70 mètres. La construction de la voie dans cette gorge du Salto del Soldado a exigé d'énormes sacrifices. Après une succession de tranchées et de tunnels, le train débouche dans une campagne riante et fertile, arrosée par le fleuve. La station de Rio Colorado passée, on atteint bientôt Santa Rosa de Los Andes, plus généralement désignée par les deux derniers mots de son nom, Los Andes. Placée à peu près à la même altitude que Mendoza, c'est-à-dire à 830 mètres, la ville des Andes correspond comme lieu d'étape du Pacifique à l'Atlantique. Le bassin d'alluvions dans lequel elle est située se prête à toute espèce de cultures. Les maisons d'habitation, éparpillées sur une grande étendue, sont entourées de jardins bordés eux-mêmes de haies de peupliers. Les Andes ont ainsi le complet aspect d'une cité forestière.

∴

C'est à Santa Rosa de Los Andes que la voie transandine se raccorde à celle des chemins de fer de l'Etat chilien. Il n'est que 5 heures et l'express pour Santiago et Valparaiso ne part qu'à 6 h. 40. Vers 8 heures du soir, on arrive à la station de Llaï-Llaï, qui se trouve à peu près à moitié route entre Santiago et Valparaiso. Le train venant des Andes s'arrête là, et les voyageurs ont à changer de voitures, suivant leur destination.

Les deux convois arrivent presque en même temps dans les deux principales villes du Chili, les distances à parcourir étant à quelques kilomètres près les mêmes : de Lo

Andes, 146 kilomètres, trajet qui dure 4 heures ; vers les 10 h. 1/2, la dernière étape du voyage est donc franchie.

Ainsi se trouve accompli un des plus admirables voyages que l'on puisse effectuer sur le globe terrestre. Il ne s'agit pas d'un voyage d'exploration dans lequel l'inattendu est appelé à jouer son rôle. Tout est prévu pour la commodité du voyageur, qu'il soit en chemin de fer ou en voiture, ou qu'il chemine même à dos de mulet; il est assuré de trouver partout un accueil empressé et cordial, un repas et un gîte pour la nuit.

Avant l'établissement des deux sections chilienne et argentine du chemin de fer transandin, qui a réduit à 75 kilomètres seulement le trajet en voiture à faire dans la Cordillère, les communications du Chili avec l'Europe se réalisaient principalement par le détroit de Magellan. (C'est par là que nous vînmes à Valparaiso en 1886, le cher regretté Père Boutry et moi.) Mais les dangers que présente la navigation dans cette partie du monde, le long des côtes insuffisamment éclairées et presque toujours battues par la tempête, détournaient le courant des voyageurs. A ces considérations déjà si importantes, viennent s'en ajouter d'autres basées sur l'économie de temps et d'argent. Alors que le voyage exige, par mer, une douzaine de jours et une somme de mille francs, aujourd'hui le trajet de Buenos-Aires à Santiago ou à Valparaiso se fait assez commodément en trois jours et au prix de trois cents francs. Et pendant les 1.436 kilomètres que comporte le parcours terrestre entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, le voyageur voit défiler successivement, devant ses yeux charmés et éblouis, la pampa fertile et verdoyante, la splendeur et la magnificence d'une des chaînes de montagnes les plus imposantes du globe, et les vallées si riantes du Chili.

Je me réjouis d'avoir pu accomplir ce voyage si intéressant, et en terminant cette modeste relation dictée par un cœur reconnaissant pour ces deux grandes nations argentine et chilienne, qui ont toutes mes sympathies, j'ose émettre un désir ardent, c'est qu'au plus tôt le génie de l'homme puisse triompher des dernier obstacles de la construction d'un tunnel, et qu'ainsi, avant peu la jonction des deux sections chilienne et argentine du chemin de fer transandin soit un fait accompli ! Alors la traversée de l'Atlantique au Pacifique n'exigera plus que deux jours et s'effectuera à toute époque de l'année.

FIN

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San.

Suite (1)

Un petit ange. — Divers épisodes. — A cheval. — Un chassepot français.

Outre les neuf maisons brûlées, j'en vis encore d'autres, dont les portes et fenêtres avaient été brisées et le mobilier pillé; mais les voisins, honnêtes païens, avaient supplié les brigands de ne pas y mettre le feu et ceux-ci s'étaient rendus à leurs prières.

Tout d'abord ignorant ces détails, mes chrétiens m'avaient remis uniquement la liste des pertes éprouvées par l'incendie et j'en avais demandé réparation le 31 janvier; apprenant ces nouveaux dégâts quinze jours plus tard, je présentai une nouvelle réclamation le 15 février.

Néanmoins tout ne se bornait pas à des pertes pécuniaires, il y en avait d'irréparables, comme titres de propriété, papiers de famille, diplômes d'examen, etc.

∴

Le soleil allait disparaître à l'horizon; cependant, avant de rentrer nous fîmes encore un détour pour visiter une tombe toute fraîche surmontée d'une croix dans cette vallée maintenant déserte. Sous ce tertre repose un petit ange, victime — du moins indirectement — de la tempête qui nous avait tous dispersés.

La sœur de mon guide, voyant la route de Hotchyenhpo interceptée, n'avait pas pu nous rejoindre. Durant quatre jours et quatre nuits, elle erra dans la montagne trainant avec elle un garçonnet de sept ans et portant un bébé de trois ans sur son dos. Qui dira les privations, les souffrances et aussi les mérites d'Anne, cette généreuse chrétienne?

Un soir, harassée de fatigue, elle eut encore la force d'allumer un brasier et tomba d'épuisement à côté de ses deux enfants. Pendant son sommeil, le plus jeune alla se jeter dans le foyer. La pauvre mère s'éveille tout à coup : éperdue elle se précipite et constate avec douleur qu'il n'y a plus d'espoir. Vite elle va quérir de l'eau et baptise son enfant. Hélas! peut-être était-il déjà trop tard... J'espère néanmoins en l'infinie miséricorde de Dieu et j'aime à penser que Notre-Seigneur aura ouvert les portes du Paradis à ce cher petit, mort par suite de la persécution. L'Eglise n'a-t-elle pas placé sur les autels les petits Innocents, que la fureur d'Hérode écrasa sans pitié, *ceu turbo nascentes rosas ?*

∴

Enfin nous reprenons le chemin d'Almitai. Exténués, nous ramassons plusieurs fois de la neige pour soutenir nos forces. La nuit est venue tout à fait : on vient au devant de nous avec des branches de sapin en guise de torches.

Après souper, les néophytes se réunissent et me font cadeau d'une bougie pour égayer la veillée; mais je demande grâce : les marches et contremarches que je viens de faire, jointes à la chaleur de la chambre, me plongent dans une somnolence insurmontable et je cède aux pavots de Morphée.

∴

Vite! Debout! Nous avons aujourd'hui vingt-cinq baptêmes, sans compter les confessions, communions, confirmations et mariages. Alerte!... Tiens, à propos, et cette bougie? Il y avait une bougie hier soir par ici. Les rats l'auraient-elles mangée? En place je trouve une ficelle. O beauté du transformisme!... Mais non, ce n'est pas une ficelle, c'est la mèche; quant à la stéarine, elle a fondu

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2, 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14 21, 28, juillet, 4 et 11 août, et les cartes, pages 191 et 225.

dans mes bas, dans mes cahiers, un peu partout. J'aurais dû m'en méfier : j'ai lu *London* sur l'étiquette : ces coquins d'Anglais ne vendent que de la camelote!

Le thermomètre consulté répondit : + 28° centigrades, température de Singapore, et — 13° au dehors. Ce n'est pas mal pour la Mandchourie, au cœur de l'hiver. Avouez que les calorifères coréens méritent bien quelque éloge.

∴

Aussitôt après la messe, les soldats chinois viennent me souhaiter le bonjour, et sans plus de façon, s'installent chez moi pour faire la causette. Cela n'entrait pas dans mes vues.

« — Mes braves, leur dis-je, vous savez combien votre société m'est agréable, mais vous n'ignorez pas non plus que nous ne sommes pas venus ici pour enfiler des perles : conséquemment prenez cette corde de tabac (le tabac se vend à la corde) et allez fumer dans la maison voisine. Quand j'aurai besoin de vous, je vous appellerai. »

Toute la journée fut consacrée au ministère des âmes, et le lendemain nous continuâmes notre route.

Mon petit mandarin militaire avait reçu ordre de m'escorter jusqu'à Hoiryeng et de revenir aussitôt. Aussi désirait-il aller coucher le soir même à la ville, distante seulement de 25 kilomètres. Cet arrangement ne me souriait guère, et voici pourquoi.

Si notre maison à Hoiryeng n'était pas en état de nous héberger, comme j'avais des raisons de le croire, où allions-nous passer la nuit? A la belle étoile, à moins que le préfet ne mît, comme ci-devant, un local à notre disposion : dans ce cas, je devenais son obligé — ce que je voulais éviter à tout prix, en vue d'une plainte à déposer à Séoul contre lui — et nous étions exposés aux avanies de la plèbe comme lors de notre premier séjour.

Il faut tout prévoir : un bon général, me répétait souvent un de mes amis, peut bien être vaincu, mais il ne doit jamais être surpris.

Je décidai donc que nous irions coucher à Syengti-Kol, de là nous partirions de bon matin et arriverions en ville avant midi. Si nous pouvions loger dans notre maison, nous y séjournerions quelque temps pour récolter les derniers baptêmes, relever le moral des catéchumènes et tâcher d'obtenir les réparations nécessaires. Sinon, je rentrerais chez moi au plus vite pour porter toute l'affaire au ministre de France et réclamer son intervention.

∴

En chemin, nous rencontrons un groupe de chrétiens, députés par les habitants de Syengti-Kol avec ce message :

« Comme notre village est situé sur la route de Hoiryeng, nous ne pouvons pas nous opposer au passage du missionnaire : qu'il vienne donc à pied et sans apparat! Mais s'il arrive à cheval et avec tout son cortège, il peut compter qu'après son départ, nous chasserons tous les chrétiens de la localité. »

Mes gens se consultent avec les nouveaux venus. Je les interromps :

« — Réservez vos délibérations pour des sujets qui en vaillent la peine. Je ferai aujourd'hui mon entrée à Syengti-Kol *à cheval;* je la ferais *à éléphant*, si j'avais le bonheur de posséder un de ces pachydermes! Ne vous laissez pas effrayer par ces vaines menaces; souhaitez plutôt qu'on les mette à exécution, car le gouvernement chinois ne supporterait pas cet affront, et ce sont les païens, au contraire, qui seraient bannis de la contrée. »

De fait, tout se passa sans encombre.

∴

Notre arrivée avait été signalée à Hoiryeng. Dans la soirée se présente un envoyé du préfet : on avait commencé le jour même (18 février) la réparation de notre maison et le magistrat me priait de me reposer trois ou quatre jours à Syengti-Kol jusqu'à ce que tout fût prêt pour me recevoir.

« — Je n'ai pas d'ordre à recevoir de ton maître, je l'ai averti assez longtemps à l'avance, va lui dire qu'on ne se moque pas de moi impunément. J'irai à Hoiryeng quand bon me semblera. »

∴

Comme nous étions sur le point de quitter le territoire chinois, mon chef d'escorte voulut m'offrir un déjeuner d'adieux pour le lendemain dans le poste des soldats qui gardent la frontière. Je refusai d'abord, craignant que cela ne fût une cause de retard et n'entravât mes projets relativement à Hoiryeng. Il me promit que cela ne nous ferait pas perdre de temps. Je réfléchis qu'au fond nous avions tout à gagner en acceptant. Cette population remuante, voyant que nous étions bien traités par les maîtres du pays, ne manquerait pas de concevoir de nous une plus haute idée et respecterait davantage les chrétiens à l'avenir. J'acceptai donc et un soldat partit sur-le-champ pour régler tous les préparatifs.

Le lendemain, nous nous levâmes de très bonne heure, fîmes à jeun les dix kilomètres qui nous séparaient du fleuve Touman et arrivâmes à la station vers 9 heures du matin (1). Cette fois nous fûmes bien reçus : je me liai d'amitié avec les chiens du poste et les soldats étendirent leur hospitalité à tous les gens qui m'accompagnaient.

La garde se composait de vingt hommes, ou plutôt de vingt *tigres*, selon qu'ils s'intitulent. L'un d'eux, le numéro cinq, vint à moi avec son fusil et me demanda si je connaissais cette arme et son maniement, quelle était sa provenance et sa date de fabrication. Sur la crosse je lus cette inscription en caractères chinois sur papier rouge : « La grande félicité spirituelle du cinquième tigre. » *Abrantès!* aurait dit Topffer. Sur le canon étaient gravés ces mots : « Saint-Etienne, 1870. » Hélas! c'était un chassepot français, qui était venu échouer là pour me rappeler l'image de la patrie blessée.

∴

Nous prenons congé et à 11 h. 1/2 nous arrivons en face de notre maison. La grande brèche de notre porte cochère

(1) Dans le voisinage se trouvent des gisements de charbon. Les spécimens que j'ai eus sous les yeux n'étaient pas fameux; mais il faut dire qu'ils avaient été recueillis presque à fleur de terre; je pense qu'en creusant un puits ou une galerie, on arriverait à une qualité meilleure.

est encore béante, les murs d'enceinte sont enfoncés en plusieurs endroits ; dans un coin de la cour sont entassés les monceaux de pierres dont nous avons été assaillis. Seuls les murs de la maison et la toiture sont intacts.

Le mandarin militaire et l'interprète cherchent à m'arracher à cette mélancolique contemplation.

« — Venez avec nous au prétoire, disent-ils; vous savez que nous avons à remettre au préfet de Hoiryeng une pièce vous concernant. »

En effet, à mon départ de Hotchyenhpo, le substitut remit à mon escorte une lettre curieuse à l'adresse du préfet de Hoiryeng. En voici le sens :

« Le Père Bret, missionnaire français, étant venu dans nos parages pour y prêcher la sainte religion du Maître du ciel, un peuple ignorant et imbécile s'est rué sur lui et sur ses disciples, les a maltraités et menacés de mort. A cette nouvelle, nous, mandarin du Grand Royaume, avons arraché le grand homme au péril, l'avons protégé jour et nuit, lui avons fourni une escorte et aujourd'hui avons l'honneur de remettre entre vos mains sa précieuse personne. Veuillez constater qu'il est intact et nous délivrer un reçu en bonne et dûe forme. Si, dans la suite, il lui survient quelque avarie, c'est vous qui en répondrez. »

Je ne voulais à aucun prix faire l'honneur d'une visite à ce fonctionnaire qui me leurrait depuis un mois. D'autre part, il y avait gros à parier que mes paroles et ma manière d'agir seraient rapportées et commentées au mandarin chinois. Je répondis donc :

« — Que me parlez-vous d'aller voir le préfet ? Je n'ai rien à faire avec lui. Il n'a su ni prévenir les troubles, ni arrêter le pillage, ni ordonner la restitution. Ah ! sans doute, si c'était un digne magistrat comme votre mandarin de Hotchyenhpo, à la bonne heure ! j'irais le saluer avec plaisir. Mais cet individu... Autant je respecte l'autorité dont il est dépositaire, autant je le méprise, parce qu'il trahit la justice. Un tel homme ne mérite pas d'habiter au *yamèn*..... »

Je ne consentis pas davantage à envoyer mon catéchiste, j'adjoignis seulement un de mes chrétiens à l'escorte pour attester que j'étais encore vivant. Puis je dictai à mon catéchiste une lettre au substitut chinois, le remerciant de ses bienfaits, et lui recommandant à nouveau mes chrétiens.

∴

Cependant la foule s'était massée dans la cour, silencieuse d'abord, tant que l'escorte fut là, puis bientôt tapageuse, dès que les soldats se furent rendus au prétoire. La vue de cette populace railleuse en face de notre maison démantelée m'indignait. Je me retournai vers elle :

« — Qu'avez-vous à rire, tas de forbans ? Voyez ces ruines : c'est l'œuvre de véritables sauvages ! Je vais à Séoul et vous aurez bientôt de mes nouvelles. En attendant, sortez d'ici ! »

Devant mon geste menaçant, ces centaines d'hommes prirent la fuite. Oh ! que les foules sont cruelles et lâches !

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse d'Autun, demande de prières .... 50 »
M. Mathis, Nancy .... 10 »
Anonyme du diocèse de Viviers .... 10 »
M. Giacomo, Peccia .... 3 »
Anonyme de Rouen .... 2 »

Pour une mission nécessiteuse (M. Ferrand, Nagasaki).
Un abonné du diocèse d'Arras .... 200 »

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Pelvat).
Un abonné du diocèse d'Arras .... 100 »

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Pagnucci).
Un abonné du diocèse d'Arras .... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Bret, Corée).
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »
Un abonné du diocèse d'Arras .... 100 »

Pour les orphelins arméniens (sœur Vartan, supérieure des Sœurs de l'Immaculée-Conception d'Angora).
Un curé du diocèse de Gand .... 100 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers.
Un curé du diocèse de Gand .... 5 »

A M. Fourcade, Pondichéry.
Une abonnée de Quimper, demande de prières .... 10 »

A Mgr Barthe, Trichinopoly.
Une abonnée de Quimper, demande de prières .... 10 »
Anonyme de Paris .... 1 »
Un abonné du diocèse de Versailles .... 10 »
E. G., diocèse de Versailles .... 20 »

A sœur Gilbert, Tché-Kiang.
E. G., diocèse de Versailles .... 50 »
Un anonyme du diocèse de Saint-Brieuc .... 50 »

A M. Emile Francès, Kiang-si septentrional.
E. G., diocèse de Versailles .... 20 »

A Mgr Chouzy, pour la chapelle de Notre-Dame de Fourvière au Kouang-si.
Un curé anonyme, du diocèse de Chartres .... 100 »

A M. Boucheré, à Notre-Dame des Puets (Su-tchuen méridional).
M. l'abbé Jeunhomme, Metz .... 50 »

A M. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba (Tokio).
M. de Haffrengue, diocèse d'Arras .... 10 »

Aux missions du Canada, pour baptiser une fillette sous le nom de Marie (Mgr Grouard).
C. A., diocèse de Nantes .... 4 »

Pour les Pères Blancs, pour rachat d'un esclave (Mgr Lechaptois).
Anonyme de Rouen 5

Anonyme de Paris.

R. P. Steng, au Chan-tong méridional, 1 fr. — R. P. Bertrand, préfet apostolique de Rajpoutana, 1 fr. — M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry), 1 fr. — M. Stœtler (Cochinchine septentrionale), 1 fr. — M. Ribaud, Hakodaté, 1 fr. — Mgr Couppé, vicaire apostolique des îles Marshall, 1 fr. — Mgr Christiaens (Houpé méridional), 1 fr. — M. Clément Kavidjian, à Angora (Asie-Mineure), 1 fr. — M. Coulbeaux, Abyssinie, 1 fr. — Mgr Vidal, Iles Salomon, 1 fr. — Mgr Ohanessian, évêque d'Angora, 1 fr. — Mgr Chouvellon (Su Tchuen oriental), 1 fr. — R. P. Chaurand (Nicomédie), 1 fr. — R. P. Louis de Sainte-Marie, à Kottayam, 1 fr. — M. Jacquet, à Hakodaté, 1 fr. — Mgr Michel Petkoff, à Andrinople, 1 fr. — M. Louat, au Tché Kiang, 1 fr. — M. Djendjoyan, à Van, 1 fr. — R. P. Rousset (Cafrerie), 1 fr. — R. R. Grandpierre (Kouang-tong), 1 fr. — R. P. Reginald Sarthou, à Tobago, 1 fr. — Mme la Supérieure des Ursulines de Montana (Montagnes Rocheuses), 1 fr. — Mgr Gandy, archevêque de Pondichéry, 1 fr. — R. P. Martin, à Alla (Haut-Niger), 1 fr. — M. Grandjanny, à Pondichéry, 1 fr. — M. Galibert, à Song fou Su Tchuen méridional, 1 fr. — M. Combes, à Tindivanam (Pondichéry), 1 fr. — Mgr Reynaud, au Tché Kiang, 1 fr. — R. P. Galland, Mossoul (Mésopotamie), 1 fr. — R. P. Arulapper, à Trichinopoly, 1 franc.

(*La suite des dons prochainement.*)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*.

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





CORÉE. — BŒUFS ET CHEVAL BATÉS; d'après une photographie du comte DE PIMODAN, communiquée par M. BRET, missionnaire en Corée (voir p. 405).

CORRESPONDANCE

KIANG-SI MÉRIDIONAL (Chine)

Une inondation à Ki-ngan.

Nous nous empressons de publier cette correspondance de Mgr Coqset, et recommandons à la charité de nos lecteurs sa mission si éprouvée.

LETTRE DE MGR COQSET, LAZARISTE, VICAIRE APOSTOLIQUE DU KIANG-SI MÉRIDIONAL.

6 juin.

Nous sommes dans l'eau! Une inondation sans précédent a envahi notre maison et notre église.

Voilà quatre jours qu'on n'a pas allumé le feu à la cuisine, totalement inondée. Heureusement nous avions du riz dans le grenier.

Les élèves du Séminaire sont installés au seul étage de notre maison. Les enfants de l'école restent dans leur dortoir.

Impossible de communiquer avec le Séminaire, autrement que par les toits. En bas, il y a tant d'eau et le courant est si fort qu'un bon nageur même ne s'y risque pas. C'est aussi par les toits qu'on va chercher le riz au grenier.

Voilà cinq jours que nous disons la messe en haut de la maison, à l'autel du Sacré-Cœur. Le Saint-Sacrement avait heureusement été porté là, pendant la première nuit de l'inondation.

∴

Les orphelines, avec leurs directrices, se sont réfugiées à la tribune, en passant sur un pont branlant, qui joignait leur maison au toit de la maison d'en face. Ce local était déjà envahi par les soldats du poste, par des chrétiens et aussi des païens du voisinage. M. Pérès s'est rendu à la nage pour faire donner les meilleures places à nos pauvres enfants. Il y avait bien deux cents personnes, les trois premiers jours, dans cette tribune. Pour nourrir tout ce monde, nous faisons passer de temps en temps du riz par la fenêtre

du clocher nord. Un de nos hommes, un ou deux de nos grands élèves, par un véritable tour de force, marchaient comme des chats sur la hauteur du mur, qui rejoint la passerelle au susdit clocher, et portaient, chaque fois, une petite provision de riz. Je ne pouvais les regarder sans frémir ; car le courant de l'eau, qui passait au pied du mur, était tellement impétueux que quiconque y serait tombé aurait roulé de suite dans le grand fleuve.

⁂

Nous avons même pu nous procurer de la viande de bœuf. Une de nos pauvres bêtes, noyée auprès du grenier à riz, y a été dépecée et tous en ont profité, les séminaristes sur la passerelle, aussi bien que les réfugiés de la tribune. J'avoue que, pour ma part, je n'y ai pas fait grand honneur.

Nous avons pu faire monter à l'étage de notre maison la vieille jument, les deux poulains, une vache, quelques poules et trois oies, qui ont logé dans la chambre près de la mienne jusqu'à aujourd'hui. Un énorme porc et un autre plus petit, placés sur le palier de l'escalier, ont eu aussi la vie sauve. Le gros bœuf jaune n'a pas voulu profiter de cet asile. Il a nagé pendant deux jours aux abords du moulin à riz ; il était balonné, nous le croyions mort ; le troisième jour, n'ayant presque plus de souffle, il n'a plus fait de résistance et s'est laissé hisser jusqu'au grenier à riz, où bientôt il s'est remis sur ses pattes.

Vous devez penser qu'avec un pareil désastre nos pertes sont grandes. Il est difficile de les énumérer en détail.

⁂

7 juin.

L'eau a diminué : j'ai pu voir l'orphelinat. Quelle calamité, que de ruines autour de notre résidence ! C'était effrayant, les deux premiers jours et les deux premières nuits du fléau, d'entendre les cris lamentables des femmes montées sur les maisons, appelant au secours. Le fracas des édifices qui tombaient sous la poussée des eaux, avait quelque chose de sinistre, surtout la nuit. Que l'instinct de la conservation donne de courage ! Nous avons vu des femmes portant leurs enfants, des hommes chargés de ce qu'ils pouvaient emporter, des vieillards même passer à la file sur l'arête des toits pour chercher un asile plus sûr. Ils n'avaient plus d'autre route pour fuir et il y avait pour eux l'occasion de perdre l'équilibre, à chaque instant, d'autant plus que les tuiles se brisaient sous leurs pieds.

Le fleuve coulait avec une rapidité vertigineuse et emportait hommes, animaux, meubles, charpentes de maisons.

Les barques de sauvetage n'ont pas paru le premier jour. C'est le deuxième seulement qu'elles ont osé parcourir le fleuve. Oserai-je vous dire ce qu'on raconte de leurs services ? Quelques-unes de ces barques auraient cherché plutôt à capturer les bœufs, les porcs, pour s'enrichir, qu'à sauver les personnes. On dit qu'à des malheureux, qui s'accrochaient à ces barques, on frappait sur les mains. Je n'affirme rien ; mais le paganisme est capable de telles brutalités. Nous avons, grâce à Dieu, sauvé tous nos chrétiens, toutes nos orphelines, excepté une enfant de deux ans, que sa nourrice a laissé tomber à l'eau. Un barquier s'empressa de la repêcher ; mais, s'apercevant que ce n'était qu'une petite fille, il la rejeta à la rivière.

⁂

Ces deux nuits dernières, on a pillé des boutiques à sapéques, sur le grand fleuve ; des pirates profitent du désarroi général pour faire de mauvais coups. Disons cependant à la louange du sous-préfet de Ki-ngan, qu'il a envoyé dans plusieurs directions des barques chargées de vivres.

⁂

8 juin.

Je suis allé dans la rue devenue enfin plus abordable ; j'ai voulu voir les ravages survenus chez nos voisins, pendant notre réclusion forcée. Nous avions bien entendu le bruit des murs qui s'écroulaient ; de nos fenêtres nous pouvions apercevoir une partie seulement des ruines. Mais, en présence de la réalité, à la vue de ces monceaux de briques et de tuiles cassées, de ces décombres mélangés de poutres brisées, de morceaux de meubles, de lambeaux d'habits, de tout ce qu'a produit autour de nous le cataclysme, je me suis senti pénétré d'une désolation immense. Je voudrais secourir tous ces infortunés, je voudrais faire appel aux âmes de France, je voudrais obtenir d'abondantes aumônes.

Depuis plus d'un siècle, on n'a pas vu, dans cette contrée, semblable calamité. On cite une inondation qui a eu lieu, il y a soixante-deux ans, comme extraordinaire; mais, cette fois, la crue des eaux a été plus élevée de 4 ou 5 pieds.

⁂

Que le bon Dieu nous vienne en aide ! Les vivres vont être chers, c'est certain, et non seulement à Ki-ngan, mais dans le reste du Vicariat. Comme les courriers ne pouvaient pas venir, j'étais sans nouvelles de nos districts ; mais je reçois à l'instant une lettre de Kan-tchéou, qui me dit que toute la partie est de la ville est inondée depuis le 2 juin et qu'on navigue dans les rues. Cependant, la ville est assez

élevée. Cela suppose qu'une vaste superficie de ce département est submergée et toute une population réduite à l'extrémité. Je n'ai encore rien reçu de Ouan-ngan, ni de Yun-fong, ni de Yun-sin. Il est bien probable que le fléau a désolé aussi ces districts.

La population est consternée, et un signe évident de la tristesse générale, c'est que, cette année, il n'est guère ici question des régates superstitieuses, qui ont lieu, à cette époque, d'après une tradition antique et regardée comme inviolable.

Parmi les victimes de l'inondation, j'en suis persuadé, des conversions seraient nombreuses, si nous pouvions secourir plus de monde. La charité est capable de tirer le bien du mal. Il me semble déjà voir s'élever, sur l'emplacement d'une de ces maisons rasées par l'inondation, un établissement de Sœurs de charité.

∴

11 juin.

Il paraît que le nombre des boutiques écroulées à Ki-ngan monte à 367. Dans ce chiffre ne sont pas comprises les maisons d'habitation et autres constructions. On dit aussi que beaucoup de ceux qui sont tombés dans le fleuve ont été repêchés par les *pao-tchouan* et qu'il n'y aurait que cinquante personnes environ de noyées. Le préfet de Ki-ngan, à ce qu'on rapporte, va envoyer dans les campagnes quelques délégués avec 3.000 taëls à distribuer aux personnes les plus malheureuses. Mais qu'est-ce que cela pour tant de victimes ?

Puissiez-vous recueillir abondamment les secours nécessaires et proportionnés à notre infortune, au nom de la charité.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Rome, 19 août 1899.

Le Saint-Père a nommé délégué apostolique permanent au Canada Mgr Diomède Falconio, évêque d'Acerenza et Matera.

— A été nommé évêque de Tine, en remplacement de Mgr Castelli, décédé, M. François di Mento, ancien élève du collège Urbain de la Propagande, docteur en théologie chanoine et camerlingue du Chapitre de Corfou, né le 17 octobre 1845.

— Mgr Denis O'Connor, évêque de London, ayant été promu archevêque de Toronto, Mgr Fergo-Patrice Mac Evay, canadien, né en 1854, recteur de la cathédrale d'Hamilton et ensuite vicaire général de ce diocèse, a été nommé évêque de London.

— Par suite de la mort de Mgr Alexandre Canal, vicaire apostolique d'Amoy, le R. P. Isidore Clemente, des Frères Prêcheurs, né en 1853, à Montehermoso, diocèse de Coria (Espagne), missionnaire en Chine depuis plusieurs années, a été nommé vicaire apostolique d'Amoy.

— Le siège épiscopal de Sault-Sainte-Marie et Marquette étant vacant par la mort de Mgr Jean Vertin, M. Frédéric Eis, né à Arbach, diocèse de Trèves, le 24 janvier 1843, actuellement administrateur apostolique dudit diocèse de Sault-Sainte-Marie et Marquette, en a été nommé évêque titulaire.

INFORMATIONS DIVERSES

Sénégal. — A l'occasion de la distribution des prix de l'établissement que dirigent, à Saint-Louis, les sœurs de Saint-Joseph de Cluny, M. le gouverneur général du Sénégal s'est plu à rendre hommage en ces termes à ces excellentes religieuses :

« A vrai dire, cette heure présente n'est que le résultat concret de ce qui se passe dans cette maison durant l'année entière. Le dévouement le plus pur, la sollicitude la plus attentive y font merveille, et laissez-moi profiter de l'occasion unique qui m'est offerte pour le proclamer bien haut ; il n'est pas d'école en France qui soit mieux tenue que celle des filles de Saint-Louis ! Ce n'est pas mon appréciation personnelle que je donne, elle émane de M. le ministre des colonies Lebon, de M. le député Muteau, aujourd'hui secrétaire général de l'Alliance française.

« Je le dis à l'honneur du Sénégal et à votre honneur aussi, madame la Supérieure, quand bien même dût en être offensée la modestie qui vous distingue et qui va jusqu'à vous empêcher de vous faire porter même aujourd'hui, dans cette circonstance solennelle, les insignes violets, dont tant d'autres s'enorgueillissent, que vous avez, vous, si largement mérités !

« Dans ces conditions, mes chères enfants, je reste fort embarrassé pour vous adresser les quelques conseils d'usage... car quels bons conseils vous donner qui ne vous aient été souvent répétés par les éducatrices d'élite qui vous dirigent dans la bonne voie avec tant de zèle, d'intelligence, de dévouement ?

« Unissant leurs noms à celui de Mère Madeleine, je suis heureux de les assurer publiquement de l'affectueuse reconnaissance des familles de Saint-Louis et de leur présenter l'expression de ma respectueuse sympathie. »

M. Chapelynck, procureur général, qui présidait la réunion, a également félicité les sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Paraguay. — Mgr Symphorien Bogarin, évêque de l'Assomption, nous prie de publier la lettre suivante :

« Je viens de Rome où j'ai assisté comme évêque du Paraguay au Concile plénier Latino-Américain. J'ai eu la satisfaction d'y voir approuver des décrets qui seront d'un grand profit aux divers diocèses de l'Amérique latine, mais, en même temps, j'emporte le sentiment que mon pauvre diocèse sera privé de leurs salutaires effets par son manque absolu des éléments nécessaires à leur application. Il est, en effet, de tous les diocèses d'Amérique le plus nécessiteux. Le Paraguay a passé par des circonstances tout à fait exceptionnelles qui l'ont à peu près ruiné. Une guerre de cinq années (1865-1870) contre trois grandes puissances unies, a diminué sa population d'un tiers, et a laissé le diocèse sans clergé, sans séminaires, sans évêque. Les églises ont été dépouillées de tout ce qui était nécessaire au culte et le pays est plongé dans la misère.

« En 1880, c'est au prix des plus grands sacrifices que le diocèse, ayant enfin reçu un nouveau pasteur, a pu relever son séminaire, mais seulement dans les plus modestes proportions. Ce Séminaire a déjà produit quelques fruits, grâce au zèle et au désintéressement de ses directeurs, les bien méritants Pères Lazaristes ; mais il est encore loin de satisfaire aux nécessités du diocèse par le manque de ressources.

« Malgré tous les sacrifices faits jusqu'ici, pour un diocèse qui compte 600.000 âmes, distribuées en 90 paroisses, j'ai à peine 35 curés dont plusieurs sont vieux et infirmes. Je ne parle que des fidèles. En dehors d'eux, mon diocèse compte un nombre assez considérable d'infidèles encore sauvages qui, eux aussi, réclament le bénéfice de la prédication évangélique.

« Ces circonstances font que mon diocèse, bien que faisant partie de la hiérarchie ecclésiastique régulière, peut cependant être comparé aux pays infidèles ou de Mission, puisqu'il se trouve dans les mêmes nécessités. Ce n'est, je crois, un titre suffisant pour solliciter le secours de votre Œuvre. »

Une révolte d'Indigènes

DANS LA MISSION DU NIGER

Par le R. P. ROUSSELET, des Missions Africaines de Lyon

Nos lecteurs se rappellent peut-être qu'il y a près de deux ans, un mouvement insurrectionnel d'une gravité exceptionnelle éclata sur les rives du Bas-Niger et mit en danger l'existence de tous les Européens. Nous recevons aujourd'hui un rapport détaillé sur cet événement. L'auteur de cette communication est le R. P. Rousselet, qui a montré dans cette circonstance une prudence et une intrépidité dignes des plus grands éloges.

Nous sommes heureux de rappeler le solennel hommage que les Anglais ont rendu récemment à ce vaillant missionnaire. Le 20 juillet dernier, sir George Goldie, directeur de l'ancienne Compagnie du Niger, parlant à une réunion du Conseil de la Compagnie royale du Niger, s'est exprimé en ces termes :

« J'ai signalé le courage remarquable déployé par le R. P. Rousselet, de la Société des Missions Africaines de Lyon, qui, en mission en Afrique, resta à son poste à Issele pendant le soulèvement des indigènes, durant l'automne de 1898, et empêcha ainsi le développement de la révolte. »

Le Conseil, éprouvant une grande admiration pour l'héroïsme que des motifs élevés ont inspiré au R. P. Rousselet au milieu d'un si grand danger, décide à l'unanimité de lui décerner comme souvenir une montre avec l'inscription suivante : « La Compagnie royale du Niger au R. P. Rousselet, en reconnaissance de l'héroïsme chrétien qui l'a fait rester dans sa mission pendant le soulèvement des indigènes d'Issele en 1898. »

R. P. ROUSSELET, des Missions Africaines de Lyon, Missionnaire à Isselé (Niger).

I

On sait que des bandes de pirates exercent des ravages en permanence à la malheureuse Côte des Esclaves. Ces bandes portent différents noms selon les pays qu'elles occupent. Au Niger c'est l'*Ekuméku* (prononcez l'Ekouménou). Etymologiquement, ce mot veut dire « qui ne parle pas » ; mais il se traduit dans la conversation par *Compagnie de voleurs*.

Cette Compagnie répand partout la terreur; ses membres prennent un accoutrement assez bizarre. Coiffés d'un large chapeau en feuilles de maïs enfumées, dans lesquelles sont plantées une quantité de larges plumes blanches, ils se couvrent ordinairement d'un pagne plissé qui. pour ne rien perdre de sa fraîcheur, n'a jamais été lavé depuis qu'il est sorti des mains de celle qui l'a tissé. Ils se peignent le tour des yeux avec une sorte de craie blanche, dont ils se blanchissent aussi la poitrine, les bras et les pieds. Cette craie est une médecine (le mot médecine chez les sauvages du Niger veut dire fétiche protecteur). Quand les Ekumékus se mettent en campagne, ils ont toujours à leur tête, outre leurs divers chefs, un grand féticheur sorcier qui tient en main une calebasse remplie de *médecine* en poudre ; plusieurs autres Noirs portent de gros fétiches en qui ils ont la plus entière confiance.

***

En marche les Ekumékus ne parlent pas, ils ne font que pousser des cris sourds, des *houm*, *houm*, *houm*, accompagnés de lugubres coups de trompe, *ou-ou-ou-ou-ou*.

Le jour, ils circulent ordinairement dans les campagnes et s'emparent de tout ce qu'ils rencontrent : poules, chèvres, moutons, vaches, individus même, et s'ils ne trouvent rien sur leur chemin, ils pénètrent dans les maisons, où le féticheur, afin qu'on ne leur oppose aucune résistance, souffle sur les personnes un peu de sa *médecine* en poudre.

Les pauvres gens se trouvent alors comme magnétisés, tant ils sont craintifs et superstitieux, et ils se laissent enlever eux-mêmes comme des agneaux.

La nuit, la bande opère de préférence dans les villes. C'est vers le coup de onze heures que les Ekumékus commencent leurs manœuvres. Leurs éclaireurs parcourent les différents quartiers, sonnant le rassemblement dans de petites cornes d'ivoire. En un clin d'œil tous les affidés sont réunis et la trompe se fait entendre. Chaque habitant alors rentre son bétail et barricade sa case pour essayer d'en empêcher l'envahissement.

Chaque razzia est au profit d'un chef. S'il est satisfait du résultat, il tue une vache, puis il la traîne sur la place publique, où elle est divisée entre les divers membres de la Compagnie. Chacun ayant reçu son morceau s'enfuit à toutes jambes dans la direction de sa demeure; ils sont braves lorsqu'ils sont ensemble, mais poltrons lorsqu'ils sont séparés.

***

Dès mon arrivée en mission, on me parla vaguement de l'Ekuméku; je n'y croyais même pas, mais je dus bientôt me rendre à l'évidence.

Depuis deux ans. la mission, comme tous les Européens. commencait à être suspecte aux chefs.

Un beau matin, notre interprète arrive tout épouvanté :

« — Qu'y a-t-il ? lui demande le P. Dartois.

« — Cette nuit l'*Ekuméku* a rôdé autour de la mission dans l'intention de nous voler ou de nous tuer.

« — Ne crains rien, lui disons-nous ; informe-toi seulement s'il doit revenir la nuit prochaine. Nous nous cacherons dans la broussaille pour l'attendre et nous verrons si nous sommes croqués par lui, ou s'il sera croqué par nous.

« — Père, vous ne savez donc pas ce que c'est que l'Ekuméku ? Qui pourrait lui résister ? Il est tout-puissant et ses membres sont très nombreux.

« — Ne crains rien. S'il fait la moindre tentative sur notre terrain, nous agirons en conséquence. »

∴

La nuit vint. Le P. Dartois se mit à dormir tranquillement ; moi, ne pouvant pas fermer l'œil, je rôdai autour de la mission, armé de ma canne-fusil et m'amusant à envoyer de la cendrée aux vaches qui constamment viennent manger nos bananiers. Minuit sonne — pas au beffroi, car notre cloche est par terre — point d'Ekuméku. La fatigue commence à me gagner. Je m'étends sur ma longue chaise en toile dans la cour.

Le matin, je demande si l'Ekuméku a fait sa tournée :

« — Non, nous n'avons rien entendu, me dit-on ; mais il n'a pas encore quitté la ville. »

∴

Le soir, je me couche, mais ne dors pas mieux que la veille. Vers onze heures, j'entends le son de la trompe et des coups de fusil à quelques centaines de mètres de la mission. C'étaient des vaches que les Ekumékus prenaient pour point de mire.

Je me lève, je m'approche de la barrière et j'aperçois la bande qui arrive, traînant après elle une vache râlante. Je m'éloigne de quelques pas et me blottis derrière un buisson pour laisser passer les brigands, qui regardent bien la mission, mais n'osent pas y pénétrer.

Je vais alors trouver le P. Dartois :

« — Père, l'Ekuméku vient de passer. »

Le Père, en sérieuse délibération avec Morphée, n'eut pas l'air d'entendre ; je n'osai trop le tirer de son sommeil, sommeil si rare et partant si cher en Afrique.

∴

Je me dirige vers la hutte de mon interprète, le grand Thaddée, que je trouve avec les ouvriers et les enfants assis autour d'un grand feu (les noirs ont toujours froid la nuit).

« — Ne sais-tu pas que les Ekumékus viennent de passer ? me disent-ils.

« — Oui ! ils ont passé à côté de moi, le long de la barrière.

« — Tu n'as pas eu peur ?

« — Non.

« — T'ont-ils vu ?

« — Non ; mais je les ai vus et veux encore les voir ; qui vient avec moi sur la place ? On les entend discuter, écoutez la trompe, *ou-ou-ou-ou-ou*.

« — Taisons-nous, dit Thaddée ; ils approchent... *ou-ou-ou-ou-ou*.

« — Ne craignons rien, mes enfants, allons les trouver.

« — Père, je t'en supplie, ne bouge pas.

« — Non, je veux les voir de près, ces chenapans. Si personne ne vient avec moi, j'irai seul.

« — Le Père cherche la mort, disent-ils tout bas.

« — Non, je ne cherche pas la mort ; Thaddée, donne-moi ma canne-fusil.

« — Non, Père, ils te tueront.

« — Restez tranquilles, n'ayez pas peur. »

Personne n'ose bouger. Je franchis la barrière de la mission et je me dirige vers les Ekumékus.

Ceux-ci étaient en train de discuter. Le féticheur, avec sa large calebasse, tournait autour de l'assemblée ; quelques grands spectres noirs le suivaient avec des torches fumantes.

Brrr... ! je commence à avoir la chair de poule. Mais j'avance quand même. Je suis à côté d'eux, je rôde autour d'eux sans dire un mot.

« — Qui est-ce ? disent les uns.

« — Tais-toi ! répondent les autres ; ce n'est pas un homme, c'est un esprit. »

Je reviens gravement à la mission, frappant ma canne à terre pour faire un peu de bruit. Mes Noirs sont tout anxieux, les oreilles toujours tendues contre les cloisons. L'*ou-ou-ou-ou-ou* se fait juste encore entendre au moment où j'entre ; mes négrillons sont comme foudroyés, ils croient que je suis un Ekuméku.

« — N'ayez pas peur, leur dis-je, c'est moi.

« — Oh ! Père, que se passe-t-il ? Les as-tu vus ?

« — Oui, leur dis-je ; ils sont en train de dépecer une vache.

« — Et ils ne t'ont rien dit, rien fait ?

« — Non ; ils ont cru que j'étais un esprit. Retournons et venez avec moi ; vous n'avez rien à craindre. Allons Thaddée, es-tu un homme ou un enfant ?... Philippe, viens avec moi (Philippe est mon petit cuisinier).

« — Non, j'ai trop peur.

« — Viens, je te garantis qu'on ne te fera rien, tu n'as donc pas confiance en moi ? »

Le petit cuisinier se décide, mais marche en arrière, me tenant des deux mains par mon vêtement.

Nous arrivons vers la bande ; le pauvre Philippe tremble de tous ses membres.

Cette fois je pénètre dans la foule. J'entends de toute part :

« — C'est un esprit ! »

Quand j'arrive vers la vache qu'on a presque achevé de dépecer :

« — A qui appartient cette vache ?

« — Elle est au roi. »

« — C'est lui qui vous l'a donnée ?

« — Oui, c'est lui.

« — C'est bien, nous verrons. »

Nous nous retirâmes, entendant chuchoter de toute part :



« — Qu'est-ce qu'il veut celui-là ?

« — C'est un esprit, c'est un esprit, » disent les autres.

Nous rentrâmes à la mission. J'allai ensuite me coucher. Il était 2 heures du matin.

∴

Le lendemain, je racontai tout au Père Dartois. Il me blâma de ne l'avoir pas réveillé; il regrettait beaucoup de ne s'être pas trouvé à mes côtés dans cette nuit mémorable.

Ceci se passait au mois de septembre 1897.

∴

Depuis ce temps nous ne vîmes plus les Ekumékus de près; mais nous apprîmes qu'en dessous ils se préparaient à soulever une révolte contre les Européens.

Quels sont les membres de cette société secrète ? Ce sont en général les chefs qui se sont réunis pour s'enrichir et continuer les sacrifices humains sans soulever d'inimitiés contre eux. Or, les Européens, la Compagnie royale du Niger et les missionnaires étant arrivés à prohiber les homicides, à supprimer l'esclavage, à relever le pauvre peuple en lui faisant comprendre qu'aux yeux du Créateur, tous les hommes sont égaux; ces chefs et ces rois, poussés par les féticheurs et les sorciers, s'entendirent pour soulever une révolte générale contre les Européens afin de les exclure du Niger.

L'Ekumeku fut chargé de l'entreprise et, en peu de temps, s'associa tout le pays, dans le mouvement hostile aux étrangers.

(*A suivre.*)



CORÉE. — L'ARBRE DES TEMPLES DE CONFUCIUS, PRÈS DE HTONG-MAI; d'après une photographie de M. BRET (voir le texte).

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San.

Suite (1)

En route pour Pouryeng.— Mandarin et Missionnaire. — Une revanche légitime. — Un voyage triomphal.

Je sortis moi-même un instant après, accompagné d'une demi-douzaine de chrétiens et nous prîmes tous à pied le chemin de Pouryeng avec le vent en poupe. J'aurais voulu marcher jusqu'à la nuit et aller coucher le plus loin possible de cette ville de Hoiryeng sur laquelle, en partant, nous avions secoué la poussière de nos pieds; mais mes gens fatigués proposèrent une halte à l'auberge de Pongeumi, là même où, six semaines auparavant, nous attendions avec anxiété la réponse du mandarin.

Les circonstances étaient bien changées.

Nous considérions alors l'avenir comme un gouffre ténébreux capable de nous engloutir, une espèce de tunnel branlant sous lequel nous nous engagions avec la crainte assez justifiée de le voir s'effondrer sur nos têtes; maintenant, grâce à Dieu, nous en sortions vivants malgré des avanies et saluions avec espoir le retour à la lumière.

J'éprouve toujours plus de joie à voir rayonner le soleil après un orage — même quand j'ai reçu une partie de l'averse sur le dos — qu'à envisager un ciel noir et chargé de tempêtes.

Aussi bien nous n'avions pas eu que des malheurs dans

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2, 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14 21, 28, juillet, 4, 11 et 18 août, et les cartes, pages 191 et 225.

tecte expédition. Nous avions défriché un nouveau coin du vaste champ de l'Eglise, déployé au loin le drapeau du christianisme et de la civilisation, fait connaître et aimer le nom de la France, régénéré plus de cent cinquante personnes dans les eaux du baptême, posé les premières assises de chrétientés que tout présageait devoir être fécondes. Enfin, par une assistance spéciale de la Providence, nous étions restés dans les bornes de la modération et de la patience au milieu des événements les plus provocateurs et nous avions confiance d'obtenir finalement justice en haut lieu, s'il y avait des juges à Berlin, c'est-à-dire à Séoul.

∴

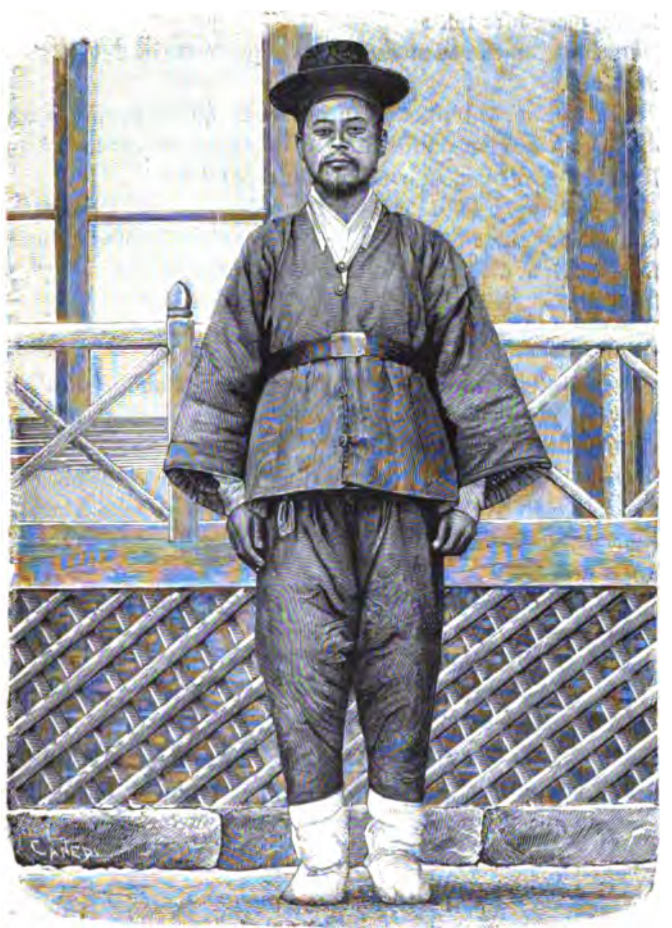
J'étais plongé dans ces réflexions, lorsque tout à coup un brouhaha retentit devant l'auberge. Mes gens se hâtent de regarder par un des orifices dont sont munies presque toutes les portes en Corée. C'est comme en Europe quand le geôlier applique son œil au *trou du diable* pratiqué dans l'huis des cachots pour voir sans être vu.

« — C'est le mandarin! » disent-ils à mi-voix, un peu excités.

Viendrait-il pour nous arrêter? Est-ce que Pharaon se repentirait d'avoir laissé partir les Hébreux?

« — *Eira! Eira!* » crient les satellites d'une voix de basse-taille.

Eira est un mot coréen assez difficile à traduire, car, pour l'élasticité, il rendrait des points au caoutchouc le moins vulcanisé. Il signifie : « Holà! faites place, voici le grand homme; rangez-vous, tas de canailles, et tenez-vous respectueusement. » Tout cela et bien d'autres choses encore sont contenus dans cette interjection aussi honorable pour celui en faveur de qui elle est prononcée, que méprisante à l'égard de ceux auxquels elle s'adresse.



SATELLITE CORÉEN ; d'après une photographie.



MANDARIN CORÉEN ; d'après une photographie.

Aussitôt la porte s'ouvre avec fracas et le mandarin fait son entrée solennelle.

∴

Comme je croyais m'arrêter seulement une minute et que l'auberge était excessivement sale, j'étais entré tout botté et me reposais, assis sur une malle à moitié vide, seul reste de mon bagage.

Le mandarin s'approche et se tient debout devant moi. Voyant que je ne me lève pas, il finit par s'asseoir sur le sol, c'est-à-dire à mes pieds. Il n'avait pas l'air fier du tout; il sentait bien qu'il venait à Canossa : cela se lisait clairement sur son visage.

Nous nous regardons d'abord un instant sans dire mot comme deux chiens de faïence. Ensuite il me salue et s'informe de ma santé.

Je fais l'étonné et demande poliment à mon entourage :

« — Quel est ce monsieur?

« — C'est le préfet de Hoiryeng.

« — Ah! j'ignorais qu'il y eût un préfet à Hoiryeng. Sur la foi des traités, j'ai réclamé à plusieurs reprises sa protection au nom de mon passeport et n'ai pas même obtenu de réponse. A la fin on a daigné me dire que le froid empêcherait de réparer promptement notre maison. S'il

y avait eu à Hoiryeng un préfet digne de ce nom, les choses ne se seraient point passées ainsi. »

Cette leçon, donnée en présence de tout le monde, avec une ironie que mon ignorance des délicatesses de la langue rendait encore plus mordante, produisit sur le vieux mandarin l'effet d'un coup de tonnerre. Il essaya de présenter des excuses, mais balbutia et resta court.

Je jouissais de mon triomphe.

∴

Quelqu'un de sa suite, probablement un de ses secrétaires, remarqua l'embarras de son chef et vint à son secours. Je lui coupai immédiatement la parole.

« — Quel est cet individu ? Cette question ne le regarde pas. L'affaire est entre le mandarin et moi. Ce n'est pas l'habitude en Corée, je pense, que les inférieurs prennent la parole en présence de leurs supérieurs avant d'être interrogés. Je n'ai rien à faire avec ce valet. »

Pour se donner contenance, le bonhomme ainsi apostrophé injurie le maître d'auberge :

« — Comment! coquin, est-ce ainsi que tu reçois le mandarin? Tu n'étends pas même une natte propre pour qu'il puisse s'asseoir honorablement! »

J'interviens.

« — A la vérité, les nattes sont vieilles et déchirées, mais la chambre est chauffée; il y a des portes et des fenêtres qui ferment ici. Ce n'est pas comme dans notre maison de Hoiryeng où portes et fenêtres ont été brisées, les meubles saccagés et où maintenant il n'y a pas moyen de vivre ! »

J'entrais ainsi dans le vif de la question sans prendre de gants, les réservant pour me protéger du froid en route.

Cette réprimande était faite à bout portant, sans passer par le canal de l'interprète, qui n'aurait pu qu'en adoucir les angles, c'est-à-dire en diminuer la valeur.

∴

Voyant que je n'étais pas d'humeur facile, le mandarin se tourna vers le catéchiste et lui dit :

« — Je voudrais traiter convenablement le missionnaire. Persuadez-le donc de venir avec moi : je lui offrirai des poules, du vin, etc.

« — Je ne suis pas un poisson, répliquai-je : on ne me prend pas par la... bouche. »

Ce qui fut rendu ainsi :

« — Le Père remercie infiniment Son Excellence; mais comme il est déjà en route, il lui serait pénible d'avoir à rebrousser chemin. »

« — Pressez-le donc d'accepter, continua le mandarin. Je suis venu ici pour le ramener avec moi : si je rentre seul, je serai déshonoré aux yeux de mon peuple.

« — Ça m'est bien égal. »

Ce qui fut traduit :

« — Comme le vent souffle du Nord, si nous retournons sur nos pas, le Père aura la poussière en plein visage, c'est ce qui le force à refuser votre invitation. »

Cette fois je n'y tins plus et répondis vivement :

« — Il est vrai que c'est le vent du Nord qui souffle, mais serait-ce le vent du Midi que je ne retournerais pas.

« — Je vous traiterai magnifiquement.

« — Oh! je le connais, votre accueil. Vous n'avez pas pu ou pas voulu me protéger, ni faire réparer notre maison; comment serez-vous capable de m'accorder les réparations que j'exige?

« — Venez donc, je vous prie.

« — Si notre maison était réparée, j'irais.

« — Je mettrai un appartement à votre disposition.

« — Connu, votre appartement. Elle est fameuse l'hospitalité de Hoiryeng et elle le sera davantage encore quand j'aurai annoncé à qui de droit comment la population traite les hôtes du mandarin.

« — Cette fois tout se passera bien, je vous le promets.

« — Merci. »

∴

Après avoir renouvelé ses instances au moins dix fois, jusqu'à en être ridicule et ne plus obtenir qu'un sourire pour toute réponse, il interpelle Luc, le chef des chrétiens.

« — Allons ! bachelier Pack, usez donc de votre influence pour fléchir le Père et le déterminer à venir avec moi. »

Luc, pris entre deux feux, hésite et n'ose revenir à la charge.

« — En voilà une bonne maintenant! m'écriai-je. Lorsque le capitaine a commandé un mouvement par le flanc droit, est-ce que le caporal vient lui souffler à l'oreille que le flanc gauche serait préférable ? C'est peut-être comme cela que vous faites à Hoiryeng, où vous prenez le mot d'ordre de votre cuisinier; mais je vous avertis que cette monnaie là n'a pas cours ici. »

De toutes mes réponses il paraît que celle-ci fut la plus admirée.

Luc, qui après tout était en présence de son propre mandarin et à qui sa nationalité ne permettait pas la même liberté de langage, se contenta de répondre :

« — Depuis le début de l'expédition, j'ai l'honneur d'accompagner le Père et je sais par expérience qu'une fois qu'il a dit non, c'est non. Je vous prie de ne plus insister. »

∴

Repoussé sur toute la ligne, le pauvre mandarin baissa les yeux tout confus et, remarquant mes souliers et mes vêtements poudreux, ajouta :

« — J'ai compassion qu'un si grand noble (plus on a le verbe haut en Corée, plus on est noble) voyage à pied. Reposez-vous dans cette auberge; demain, je vous enverrai un cheval.

« — Je n'ai pas le temps d'attendre, je repars à l'instant même.

« — Où allez-vous ?

« — Je vais à Séoul.

« — A Séoul ?

« — Oui, j'ai des affaires pressantes qui m'appellent là-bas. Adieu, mandarin. Portez-vous bien. Si vous êtes encore ici à l'automne prochain, on se reverra. »

∴

Et nous partons sans retourner la tête, laissant le mandarin morfondu dans l'auberge.

Naturellement la scène qui venait de se passer défraya longtemps nos conversations.

« — Ce mandarin, me dirent les chrétiens, est un vieillard de 60 ans, très borné; jusqu'ici il n'avait pas encore exercé de magistrature; mais son frère cadet, interprète à la légation de Russie et tout-puissant à la capitale, vient de lui procurer cette place, sans quoi jamais il n'aurait pu percer. »

De fait, s'il est une nation où le favoritisme s'étale avec impudence, c'est bien la Corée. Le gouvernement devrait pourtant méditer ce mot profond de Montesquieu : « Quand, dans un pays, il y a plus d'avantage à faire sa cour qu'à faire son devoir, tout est perdu. »

La mention du frère cadet, le fameux Kim Hong-ryouk, rembrunit le front de mes interlocuteurs.

« — Père, dirent-ils, cet homme fait la pluie et le beau temps : il couvrira son aîné et nous aurons de la peine à obtenir justice.

« — Bah ! Rassurez-vous. La roche Tarpéienne est proche du Capitole et Dieu aura le dernier mot. »

∴

Nous allâmes coucher dans une auberge isolée à cinq *lis* (2 kil.) plus loin. Heureusement, il n'y avait pas d'autres voyageurs que nous : cela nous permit d'avoir la messe le lendemain, 20 février, *januis clausis propter metum Judæorum*.

Comme c'était dimanche, nous ne nous mîmes pas en route de très grand matin et bien nous en prit, car à 9 h. 1/2 voilà un satellite qui arrive de la part de notre mandarin de la veille avec trois chevaux et trois hommes pour les conduire : un pour moi, un pour le catéchiste et un pour les bagages. De vraies haridelles, mais gratis. Nous acceptons : c'est autant de pris sur l'ennemi.

A 10 heures, j'enfourche Rossinante et nous suivons un petit cours d'eau dans une vallée encaissée de forme serpentine. Après une demi-heure de repos dans la petite ville murée de Hpoungsan, nous repartons à 2 heures.

∴

Cette fois, je voyage en grand seigneur. Armé d'un bâton, le satellite ouvre la marche à dix pas devant moi et crie à tout venant : *Eira ! Eira !* Il dit aux piétons : « Rangez-vous sur le bord de la route ! » aux cavaliers : « Descendez de bœuf ou de cheval ! » (*voir la grav. p.* 397), aux charretiers : « Passez dans le champ voisin ! » aux fumeurs, c'est-à-dire à tout le monde : « A bas les pipes ! »

Tant que le cortège défile, tous ces voyageurs se tiennent immobiles et respectueux. Lorsque nous sommes à quelque distance, si un de mes gens est resté en arrière, les passants lui demandent à voix basse :

« — Quel est ce singulier mandarin ?

« — C'est le P. Paik, missionnaire français ! » répond-il fièrement.

Nos chrétiens jubilent : c'est le commencement de notre réhabilitation.

Quant à moi, je tâche de me tenir à la hauteur des circonstances et surtout de ne pas perdre l'équilibre sur la selle coréenne à laquelle je ne suis pas habitué. Cette cavalcade me divertit énormément. Il me semble entendre Aman proclamer dans les rues de Suse les louanges de Mardochée et répétant la parole d'Assuérus : *Sic honorabitur quemcumque voluerit rex honorare !* Quoique ces honneurs s'adressent à un indigne, je m'en réjouis à cause de la gloire qui en rejaillit sur la religion.

(*A suivre.*)

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

Nous reprenons la publication des pages si attachantes que nous a envoyées le R. P. Cognet. Dans cette troisième et dernière partie du travail de notre distingué et savant collaborateur, nous allons faire connaissance avec les plus remarquables personnages qu'ait produits en ce siècle la nation maorie.

Il semble qu'on ait déjà tout dit sur la Nouvelle-Zélande, cette colonie privilégiée de l'Angleterre, cette Taprobane des mers, où la Providence semble avoir préparé à l'activité humaine un champ si facile à cultiver, si fertile et si riche en productions minérales et végétales.

Ceux qui ont lu les magnifiques pages consacrées par le R. P. Monfat à l'histoire de l'évangélisation et de la colonisation des archipels polynésiens, pourront peut-être me reprocher ma présomption. Revenir sur ce sujet, est sans doute un peu audacieux de ma part. Je me rassure pourtant en songeant à l'effet gracieux produit par les tiges frêles et flexibles du lierre lorsque, s'attachant au tronc et aux branches d'un chêne vigoureux, elles le revêtent et le décorent de leur modeste mais gai feuillage. Mon ambition actuelle est celle du lierre. Volontiers, je dirais que le titre inscrit en tête de ces pages est échappé de mes pensées et de ma plume à la lecture des attachants portraits tracés dans les *Origines de la Foi catholique en Nouvelle-Zélande*. Quelle « fleur de chevalerie » que ce Hone Heke, si bien décrit dans cette œuvre magistrale? Comme on aime à en admirer les couleurs vives, à en respirer le parfum exquis, à la fin d'un siècle où la noblesse de caractère et l'instinct chevaleresque sont devenus si rares! Les lecteurs des *Missions catholiques* me sauront gré, j'en suis sûr, d'avoir cherché à compléter l'encadrement de cette fière et admirable figure, et de lui avoir associé dans notre respect celle de plusieurs autres chefs et vétérans de la foi qui ont laissé derrière eux des souvenirs ineffaçables. Il n'est que justice de consigner leurs noms dans l'histoire de nos missions océaniennes et d'y *graver* au-dessous nos humbles hommages et nos regrets de ne pouvoir faire davantage.

I. — Le Napoléon Maori. — Le Bayard des terres australes.

Au moment précis où l'aurore de la civilisation commence à poindre sur les rochers de la Baie des Iles appa-



raît la mâle et indomptable figure d'un héros Maori. J'ai nommé le valeureux *Hongi*, celui que nous surnommons aujourd'hui le Napoléon zélandais. Une seule gloire lui a manqué, la plus précieuse de toutes, celle de terminer sa vie au sein du christianisme. Né dans la sauvagerie, en 1776, il avait été élevé dans la plus grossière idolâtrie et dans le cannibalisme ; aussi rien d'étonnant que son âge mûr ait été celui d'un féroce conquérant. Héritier d'un nom déjà illustre chez les Ngapuhis, il le couvrit de gloire dans mainte et mainte bataille; son intrepidité, sa vaillance devinrent l'objet des légendes de ses tribus.

∴

En 1814, alors qu'il était l'idole de son peuple, ce « sauvage » conçut l'idée de visiter l'Australie, dont quelques *baleiniers* lui avaient sans doute vanté les richesses. On le vit un jour se promener dans les rues de Sydney, dans un accoutrement des plus bizarres, examinant d'un œil ravi la hauteur des maisons, leur alignement le long des quais en formation, les productions, les vêtements et les richesses de tout genre que le commerce et l'industrie y avaient amassés. Des pensées humiliantes pour sa fierté entrèrent bientôt dans son esprit. Jusque-là, il avait cru que, seul au monde, son peuple avait abondamment de quoi vivre, et que les étrangers qu'il avait parfois rencontrés dans son île n'y étaient venus que pour fuir la faim et la misère.

Sur les indications qu'on lui avait données, il réussit à découvrir la résidence du pasteur *Marsden* qui, depuis peu, projetait une excursion en Nouvelle-Zélande et s'y préparait. On devine aisément ce qui se passa durant l'entrevue : *Hongi*, profondément émerveillé des belles choses qu'on lui fit voir et toucher, se déclara le Patron et le Protecteur des *missionnaires* et des blancs. A son retour, il ne fut pas seul; M. Marsden, trois autres Ministres, nantis de leurs compagnes et de quelques ouvriers, des bœufs, des moutons, quantité de vivres lui tinrent « compagnie » et le suivirent dans sa tribu. Ce fut là l'origine de la mission protestante en Nouvelle-Zélande. On en connaît les fruits. Pauvre *Hongi !* Il ne soupçonnait guère les résultats de son patronage. Il avait pensé procurer aux siens le bienfait de la civilisation et surtout les avantages matériels qui en résultent : il ne fut pas longtemps à découvrir son erreur.

∴

A peine débarqués sur la plage, les nouveaux venus négocièrent l'acquisition d'un site pour leur résidence. Moyennant 12 petites haches qu'ils cédèrent à qui de droit, ils obtinrent environ 400 hectares de terre. Afin de mieux sanctionner leur prise de possession, ils arborèrent sur la colline de Rangihu leur drapeau évangélique (croix rouge sur fond blanc agrémenté d'une colombe portant la branche d'olivier). Cela fait, ils s'installèrent aussi commodément qu'ils le purent et commencèrent l'étude de la langue.

Sous la protection de *Hongi*, ils purent bientôt s'établir sur différents points de l'île et y organiser des chrétientés à leur façon. Tout Maori qui acceptait une Bible était immédiatement baptisé et enrôlé; peu importait l'usage que le néophyte faisait ensuite du Saint Livre.

Le chef « sauvage » cependant était loin d'être converti. Il regardait ses protégés d'un air inquiet et observait toutes leurs démarches. Au fond de son âme un soupçon naquit bientôt et grandit avec l'œuvre des missionnaires. Il se demanda si, en les introduisant dans son pays, il ne s'était pas comme inféodé à leur joug et à leurs doctrines, et si bientôt, au lieu de pouvoir poursuivre et réaliser ses rêves ambitieux de guerrier cannibale, il n'aurait pas à se soumettre, lui Hongi, a des lois et a des hommes qui lui devaient leur présence dans son île. Sa nature indomptée se révolta à cette pensée, et, sans doute pour mieux marquer son horreur d'une pareille perspective, il se plongea de nouveau dans la barbarie, déclarant et faisant la guerre à tous ses voisins, soumettant toutes les tribus du Nord à son empire, comme autrefois procédèrent Clodion et Mérovée quand ils envahirent les Gaules.

∴

Quand le succès eut couronné ses efforts, l'envie lui vint de visiter l'Angleterre et son roi, George IV. Un missionnaire protestant, M. Kendall, lui paya cette fantaisie et poussa la complaisance jusqu'à l'accompagner en qualité d'interprète. Ceci se passait en 1820, au moment où Sa Majesté Britannique était un peu compromise dans des procès domestiques avec la Reine. Introduit à la cour, Hongi, sans affectation et sans timidité, complimenta le roi à sa manière. En terminant, il osa dire :

« O Roi, tu es le plus heureux des hommes! Tout le monde est à tes pieds ; tes richesses sont immenses. Une seule chose te manque, la paix dans ta maison. Je m'étonne, ô Roi, que, n'ayant qu'une femme, tu ne puisses être tranquille chez toi. Moi, j'en ai *cinq*, et je les manœuvre sans peine. Si elles m'ennuyaient, je les aurais bientôt mises à la broche. »

Toute la Cour s'amusa longtemps de cette audacieuse remarque ; le roi se contenta d'en sourire. Bien plus, dans un but politique facile à deviner, il entoura son étrange visiteur d'attentions flatteuses, le faisant assister aux revues et aux parades de son armée, lui montrant même son arsenal et ses magasins d'approvisionnements, lui racontant les prouesses des anciens chevaliers et lui expliquant les secrets du grand Napoléon pour s'assurer la victoire. Hongi ne savait comment témoigner sa gratitude. Quand Georges IV lui demanda, avant de le congédier, quels présents lui seraient particulièrement agréables, il se hâta de répondre :

« Tout ce que je désire, ô Roi, c'est d'emporter avec moi, à mon retour dans mon île, une Bible, des missionnaires, des charpentiers, des forgerons, vingt soldats et trois officiers pour les commander. »

Cette naïve requête fut aisément satisfaite ; de nombreux et riches cadeaux scellèrent le traité d'alliance et d'amitié.

∴

Hongi s'embarqua ivre de joie et d'orgueil sur le vaisseau qui devait le ramener aux antipodes. A Sydney, il apprit que l'un de ses proches parents avait péri victime de son courage dans une bataille livrée aux siens durant son



absence par les tribus de Hauraki. Ces pénibles nouvelles réveillèrent ses premiers instincts et lui firent oublier ses promesses.

Aussitôt il vendit ses précieux cadeaux aux joailliers et fripiers de Sydney et employa l'argent qu'il en retira à acheter de la poudre et des fusils. Il ne garda que sa cotte d'armes, pensant qu'elle le rendrait invulnérable dans les combats.

Quand il eut rassemblé 300 fusils, il s'embarqua pour la Baie des Iles, laissant derrière lui tous ceux qui lui avaient été confiés par le Roi d'Angleterre. Arrivé auprès des siens, il ne perdit pas son temps. En quelques mois, il avait équipé sa fidèle tribu et lui avait enseigné le maniement des armes à feu.

∴

Au commencement de l'année 1822, notre guerrier entrait en campagne avec une armée de 1.000 Ngapuhis aussi déterminés que lui à faire « table rase » des tribus de Hauraki. Une première rencontre eut lieu à Totara : par un habile stratagème imité de celui qui livra Toulon à Napoléon, Hongi pénétra dans le *pah* fortifié, y massacra 500 de ses ennemis, se réserva 300 prisonniers, les fit tous rôtir en un jour et en fit une horrible « ripaille » avec sa tribu. De là, il vint attaquer *Tamaki*, qui succomba aussi. Quelques prisonniers ayant réussi à s'échapper, allèrent se réfugier dans une position retranchée, où une tribu de 4.000 guerriers s'était établie. Ils y étaient à peine arrivés que le redoutable Hongi se présentait devant les palissades et sommait la tribu entière de lui livrer immédiatement les fugitifs. Sur le refus qui lui fut opposé, il ordonna l'assaut du *pah* et immola à sa vengeance 1.400 de ceux qui le défendaient ; le reste ne dut son salut qu'à une fuite précipitée dans les bois environnants. Notre guerrier continua ses exploits dans la province du Waikato, qu'il ravagea entièrement, forçant Rauparaha, son rival, à fuir vers l'extrémité méridionale de l'île.

Enivré par ses triomphes, il rêva d'assujettir l'île entière, et envoya dans toutes les directions des bataillons qui terrorisèrent le pays, mais qui n'atteignirent cependant pas le but désiré. Un de ces bataillons fut même attiré dans une gorge étroite par les tribus de Wanganui et anéanti sous une grêle de cailloux. Les autres rentrèrent bien amoindris dans leurs foyers. Pendant que ses lieutenants promenaient ainsi partout le fer et le feu, Hongi avait poursuivi et complété sa vengeance sur les tribus du Nord. Quand il rentra dans la Baie des Iles, ses pirogues étaient chargées de prisonniers, tous destinés à subir les dernières humiliations, tous réservés à son four de cannibale.

∴

En 1826, un grand malheur frappa le farouche conquérant. Dans un combat, son fils préféré tomba mortellement blessé. Dans la fureur de son désespoir, Hongi se jeta sur quelques prisonniers qu'il avait mis en réserve, leur arracha les yeux et les dévora sur place. L'année suivante, ce fut son tour d'être blessé. Une balle l'atteignit et lui perfora le poumon. La blessure ne put jamais être fermée. Calme et résigné à son tour, le vieux cannibale amusait parfois ses visiteurs en faisant siffler l'air à travers son affreuse blessure. Pendant quinze mois, il supporta ses souffrances avec un imperturbable courage. Se sentant défaillir, il commanda à son gendre et héritier, le valeureux Hone Heke, de le faire porter sur la colline de Rangihu au sommet de laquelle flottait encore le drapeau évangélique des protestants, et d'y convoquer toute la tribu. Quand elle y fut rassemblée, le guerrier mourant prononça ses dernières paroles :

« O Heke, ô mon fils! vois-tu ce drapeau! Tant que les hommes de la paix (missionnaires) seront seuls à s'abriter sous son ombre, respecte-le et protège-le. Mais quand tu verras un jour des hommes rouges (des soldats) sortir de la mer et se rassembler ici, ce jour-là, ô Heke, prends garde et sois vaillant! — Souviens-toi qu'en mourant ton vieux père n'eut qu'un regret, celui d'avoir un jour réclamé du Roi des étrangers vingt de ses soldats et trois de ses officiers! S'ils viennent jamais, tue-les!!! »

Le vielliard mourut : son testament resta gravé dans le cœur du noble Heke. On sait comment il y fut fidèle, comment il abattit ce drapeau et résista avec une bravoure admirable aux troupes de l'envahisseur.

∴

Ce qui n'a pas été raconté, c'est son héroïque compassion pour un de ses ennemis. Pendant l'assaut livré au pah d'Ohaeawai, nombre de marins anglais périrent devant les palissades. Gisant dans une mare de sang, un capitaine grièvement blessé était torturé par la soif. Durant la nuit, Heke, faisant sa tournée d'inspection, l'entend gémir de loin et comprend son désir ; sans être ému par le danger qu'il va courir en traversant les lignes ennemies, il va au ruisseau voisin puiser de l'eau fraîche et l'apporte au mourant, disant :

« — Bois, ô étranger, et meurs content! ton ennemi a eu pitié de toi dans ta souffrance! »

Quand le Gouverneur de la colonie entendit citer cet acte d'héroïsme, il devina que la guerre serait longue et difficile ; car chez des âmes de cette trempe, les passions ne sont pas des mouvements passagers. Il visa, dès lors, à pacifier les Maoris et y réussit après de laborieux efforts.

Ce n'est point là l'unique preuve de générosité fournie par ce héros. Maintes fois, il permit à des chefs qui s'étaient déclarés neutres d'amener des provisions à l'ennemi en détresse, disant pour excuser son indulgence : « S'ils veulent me combattre, ils ont besoin de bien se nourrir. »

∴

Jamais, pas même devant le pillage de Kororareka qu'il ordonna pour se venger des Blancs, il ne laissa insulter une femme ou un enfant.

Chaque matin et chaque soir, la prière se faisait en public dans son camp ; jamais il ne voulut violer la loi du dimanche. Ce jour-là était pour lui un jour de trêve absolue et c'est à ce respect scrupuleux de la loi divine qu'il aimait à attribuer tous ses succès.

Autant il y avait de mesure et de sagesse dans cette âme, autant il y avait de fermeté et de décision.

Heke relâcha un jour un prisonnier (officier de la marine anglaise) sous la condition expresse que jamais plus il ne prendrait les armes contre lui. L'officier promit tout ce qu'on voulut, fut libéré ; mais, sans se soucier de l'engagement qu'il avait pris, il alla rejoindre les troupes coloniales. A l'assaut d'Ohaeawai, il se trouvait au premier rang quand Heke le somma de se retirer, ne voulant pas tuer « un homme qui lui devait déjà la vie ». Sur son refus, Heke indigné lui fendit la tête d'un coup de hache.

* * *

Les derniers moments de ce « chevalier » maori furent à la hauteur de sa vie généreuse. Epuisé par la maladie et sentant la mort venir à lui, il écrivit au Gouverneur sa lettre d'adieux, la terminant par ces mots :

« Mon corps succombe à la souffrance; mais mon âme est remplie d'espoir. Je sais que ce triste monde n'est pas notre dernière demeure, et que mon esprit s'envolera bientôt vers des régions meilleures. »

Il mourut en 1850, âgé de 42 ans, laissant un nom glorieux que son petit-neveu, aujourd'hui membre de notre Parlement colonial, porte avec fierté au sein des débats politiques. Partout où il est question de soutenir les meilleurs intérêts de sa race, on est sûr de trouver Hone Heke au premier rang. L'éloquence et l'intrépidité du jeune orateur sont admirées par la Nouvelle-Zélande tout entière.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Proverbes et Fables, *traduits de l'arabe*, par Mgr Joseph Doumani, évêque grec-melchite de Tripoli de Syrie. — Un vol. in-8, de 112 pages. Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, rue Cassette, 6. — Prix : 1 fr. 50.

Le vénérable évêque de Tripoli, en nous adressant son intéressante et curieuse brochure, nous écrit :

« Je suis heureux de vous envoyer les *Proverbes arabes* que j'ai traduits en français, sur la demande de plusieurs de mes amis, vous priant de les accepter comme une marque de ma vive reconnaissance. »

Il y a, dans cette riche collection de sentences et d'apophtegmes, classés méthodiquement, des pensées très originales et d'une singulière vigueur d'expression, de nature à plaire à toutes les personnes curieuses de littérature orientale.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Peregrinus, diocèse de Bourges .... 20 »
Mgr l'Évêque de Gozo .... 13 »
M. Babaut, à Guerbigny, diocèse d'Amiens .... 50 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Coqset).
A. B., de Lyon .... 10 »
Anonyme de l'Immaculée-Conception, Lyon .... 10 »
F. D., du diocèse de Limoges, demande de prières .... 50 »
M. Voirevaux, à Saint-Beauzire, diocèse de Clermont .... 10 »
Une enfant de Marie, du diocèse de Limoges .... 10 »
Mlle A. F., de Versailles, demande de prières pour une conversion .... 3 »

A sœur Catherine Vartan, à Angora.
Anonyme de Provins, diocèse de Meaux .... 10 »

A sœur Henriette, à Téhéran :
Anonyme de Rouen .... 5 »

Pour le sanctuaire de Notre-Dame de Chetput, Pondichéry.
Anonyme de Paris, demande de prières .... 5 »

A M. Escande, Pondichéry, pour le rachat de deux enfants.
Anonyme de Paris, demande de prières .... 3 »

A M. Louvet, pour les sourds-muets de Laithieu (Cochinchine occidentale).
Un prêtre aveyronnais 2 50

Au R. P. Bertrand Dangeul, Rajpoutana.
Pain de saint Antoine, Bulle, diocèse de Lausanne .... 100 »

A Mgr Barthe, Trichinopoly.
M. l'abbé Gillet, diocèse de Namur .... 25 »

A Mgr Pelvat, Nagpore :
Anonyme de Rouen .... 5 »

A sœur Gilbert, Tché-kiang.
M. l'abbé Gillet, diocèse de Namur .... 25 »
Un abonné du diocèse de Toulouse .... 5 »

Pour les missions de Mandchourie (Mgr Lalouyer).
M. l'abbé Albert, Gap .... 100 »

A M. Thières, missionnaire à San-kiao (Kiang-si) :
M. Mellis, curé de Nozac, diocèse de Cahors .... 8 »

A M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki), pour les orphelins.
M. l'abbé Gillet, diocèse de Namur .... 50 »
R. P. Pica, Barnabite, diocèse de Bruges .... 50 »

A M. Corre, pour ses lépreux (Nagasaki).
Mme la princesse Radrinwitt, Antonin (Prusse), demande de prières 99 50
M. Schlœsser, à Thierenbach-Jungholz, diocèse de Strasbourg .... 12 »

A Mgr Cazet, pour les lépreux.
M. Schlœsser, à Thierenbach-Jungholz, diocèse de Strasbourg .... 12 »

Pour rachat d'esclaves en Afrique, R. P. Trille.
Anonyme de Paris, demande de prières .... 100 »

Pour les missions d'Afrique, pour le rachat d'un enfant à baptiser sous le nom d'Yves (Mgr Lechaptois).
Anonyme du diocèse de Saint-Brieuc .... 20 »

Au R. P. Sebire, pour l'église de Notre-Dame des Victoires au Diobas (Sénégal).
M. Radius, Paris .... 25 »

Au R. P. Castets, pour la paroisse de Saint-Vincent-de Paul, à Tananarive.
M. Radius, Paris .... 25 »

Pour une église du Sacré-Cœur (R. P. Bruck, Saskatchevan).
A l'intention de la guérison d'une petite fille, diocèse du Mans .... 10 »

Au R. P. Réginald Sarthou, Tobago.
E. G., diocèse de Versailles .... 10 »
Anonyme du diocèse de Saint-Claude .... 1 »

A Mgr Vidal, Fidji.
M. l'abbé Albert, Gap .... 100 »

A Mgr Leray, pour le P. Lebeau (îles Gilbert).
Un prêtre aveyronnais 2 50

Pour les lépreux de Molokai.
Un prêtre du diocèse d'Arras .... 5 »

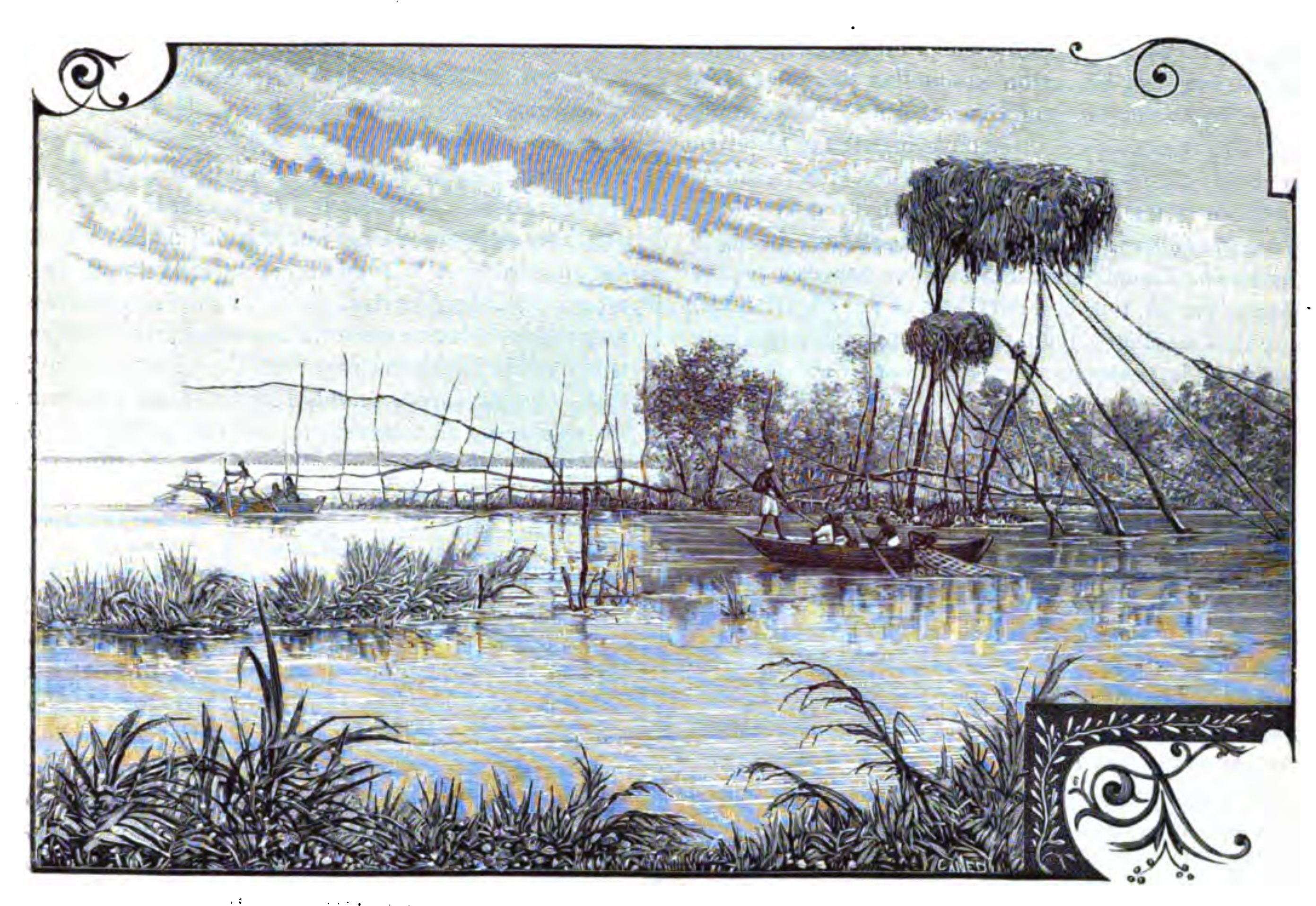
Pour le Bulletin.
M. le comte de Berlier, du diocèse de Metz .... 20 »

(La suite des dons prochainement.)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





NIGER (*Afrique occidentale*). — PÊCHERIES SUR LE NIGER DANS LES ENVIRONS D'ILLAH ; d'après une photographie du R. P. ZAPPA, préfet apostolique (voir p. 417).

CORRESPONDANCE

BAS CONGO (Afrique occidentale)

La Mission de Luali

Un jeune missionnaire de la congrégation du Saint-Esprit, nouvellement arrivé au Congo, nous envoie les détails suivants sur une mission de l'intérieur qu'il vient de visiter :

Luali est une station bien intéressante et qui a un bel avenir. Imaginez-vous une grande clairière, pratiquée par le fer et le feu au sein d'une forêt touffue, loin de toute habitation, à quatre ou cinq journées de pirogue de la côte. Il y a quelques années, c'était un fouillis impénétrable, sans la moindre trace humaine, un repaire de chimpanzés et de tigres. Mais un jour, des missionnaires jaloux de porter toujours plus loin l'étendard du salut, remontèrent péniblement la rivière Luali et, à travers mille dangers, arrivèrent à cette solitude. L'endroit leur parut favorable pour l'établissement d'une mission. Ils mirent pied à terre, plantèrent une croix de bois comme pour prendre possession de la contrée, et la mission de Luali fut fondée.

∴

Ces événements datent d'hier et pourtant quelle transformation ! La brousse a fait place à des plantations nombreuses et variées de manioc, de maïs, de patates, etc., et les grands arbres de la forêt sont remplacés par des allées régulières de palmiers, de manguiers, d'orangers et d'autres arbres fruitiers.

Trois groupes d'habitations charment maintenant cette solitude. Voici d'abord la mission proprement dite, à cinq cents mètres de la rivière Luali. Elle comprend trois vastes bâtiments, la chapelle et quelques dépendances plus petites, cuisines, menuiserie, salle à manger des enfants, etc. Ces dernières sont de méchantes huttes en bambous, les autres sont de jolies maisons en planches bien rabotées et convenablement ajustées. La communauté comprend deux Pères, deux Frères blancs et deux Frères indigènes. Les enfants sont au nombre de cinquante. A un kilomètre environ d'ici, sur une petite hauteur,

on aperçoit d'autres toitures blanches en tôle galvanisée. C'est l'œuvre des filles, déjà au nombre de quarante-cinq, à l'éducation desquelles se dévouent la R. M. Barthe et trois religieuses. Enfin, non loin de ces deux communautés, se trouve un village chrétien composé d'une douzaine de familles, tous enfants sortis de la mission. C'est un joli noyau qui va toujours grandissant et qui fait la consolation des missionnaires. Ils ont vraiment le cœur heureux quand, passant par là, tous ces chrétiens et ces chrétiennes, entourés de leurs jeunes négrillons, viennent leur souhaiter le bonjour.

∴

Il y a déjà un grand bien de réalisé dans ce coin désert du Bas-Congo. Là où l'on n'éntendait jadis que les cris des bêtes fauves, s'élèvent maintenant vers le ciel, les prières et les louanges d'une chrétienté jeune et fervente. C'est un spectacle réconfortant et qui permet de bien augurer de l'avenir. Mais qu'est tout cela à côté du bien qui reste à faire !...

Pour le moment on travaille avec ardeur à la construction de nouveaux bâtiments devenus nécessaires à cause de la ruine des anciens qui n'étaient que provisoires et à cause du développement de la mission et du nombre toujours croissant de ses enfants.

∴

Mais la grande préoccupation des missionnaires de Luali, celle qui leur fait oublier pour ainsi dire tous les autres besoins, c'est d'élever au Bon Maître un temple digne de Lui. Aussi mettent-ils en œuvre tout leur savoir pour embellir et orner leur modeste chapelle en planche.

Déjà un généreux bienfaiteur l'a enrichie d'un magnifique autel. Le tabernacle est un chef-d'œuvre. La porte est à deux battants : fermés, ils présentent des épis et des grappes, emblêmes du pain et du vin; ouverts, ils se transforment en deux anges en adoration devant le Saint Sacrement. A la droite du tabernacle est sculpté un saint François Xavier baptisant des féticheurs convertis, à gauche, c'est la scène de l'adoration des Mages. Au-dessus de tout cela, trois statues font l'admiration de tout le monde.

Un des Frères a prodigué les peintures dans le chœur ; puis il a dû interrompre son œuvre artistique parce que tous ses pots de couleurs se sont trouvés vides.

∴

Les cérémonies sont bien touchantes dans ce sanctuaire. Hier, une trentaine de jeunes noirs et autant de jeunes filles s'approchaient pieux et recueillis des degrés de l'autel, pour recevoir le sacrement de confirmation. Daigne l'Esprit Saint en faire des chrétiens solides, fidèles à leur religion !

Aujourd'hui a lieu la première communion. Ici, comme en France, ce grand acte de la vie du chrétien est célébré avec solennité. Grand'Messe avec ministres sacrés, acolytes, cérémoniaires et thuriféraire; Messe de Dumont : on pourrait désirer un peu plus de justesse dans l'exécution, mais l'entrain est admirable et fait oublier tout le reste. Enfin le moment solennel arrive. Le R. P. Supérieur adresse aux premiers communiants une chaleureuse allocution dans la langue du pays : ils l'écoutent avec avidité ; chaque parole semble frapper droit au cœur. Le soir a eu lieu la rénovation des promesses du baptême, suivie de la consécration à la Sainte Vierge.

∴

Ces cérémonies ont ici un cachet tout particulier. Tout y est plus naïf, la ferveur plus sensible. Ce doit être un peu comme aux premiers temps de l'Eglise, où les nouveaux chrétiens aimaient Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme et de toutes leurs forces. C'est l'impression que nous avons tous éprouvée à ce beau spectacle. On y oublie vite les fatigues, les peines et les sacrifices de la vie apostolique, on y puise un nouveau courage, une nouvelle ardeur pour travailler au salut de ces pauvres âmes, à la conversion de cette malheureuse race de Cham. L'œuvre est lente et difficile. Pensez à elle dans vos bonnes et saintes prières.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Huit Religieuses de Notre-Dame des Missions se sont embarquées à Liverpool le 10 août dernier pour se rendre à Qu'Appelle et à Brandon, deux nouvelles fondations dans le diocèse de Saint-Boniface (Manitoba).

Ce sont les Sœurs : Marie Imelda du Saint-Sacrement (Lyon), M. Therèse de Jésus (Cambrai), M. Sainte-Clémence (Meath), M. Sainte-Ethelreda (Southwark), M. Saint-Raymond (Southwark), M. Sainte-Adélaïde (Dublin), Marie du Cœur Agonisant (Dublin), et M. Sainte-Anne (Lyon).

INFORMATIONS DIVERSES

France. — Nous lisons dans la *Semaine religieuse de Vannes* :

« La paroisse de Crach n'oubliera pas, de longtemps, la visite de Mgr Buléon, évêque élu de Cariopolis, vicaire apostolique de la Sénégambie et préfet apostolique du Sénégal. Alors qu'il ignorait encore sa promotion à l'épiscopat, M. le recteur de Crach l'avait prié de vouloir bien, s'il en trouvait le loisir, venir quelque jour adresser à ses paroissiens une de ces allocutions intéressantes dont il a le secret. A des Bretons, la parole d'un missionnaire d'origine bretonne et qui parle leur langue, n'est-elle pas la meilleure prédication, en faveur de l'Œuvre si belle et si catholique de la Propagation de la Foi ?

« Mgr Buléon a fait, à la grand'messe, une allocution que tout le monde a trouvée trop courte, malgré l'excessive chaleur et la fatigue des travaux de la moisson. Comment ne captiverait pas des âmes chrétiennes, où règne encore la simplicité de la foi, le récit des labeurs incroyables, des privations, des épreuves, des dangers et des merveilles de l'apostolat, à travers la grande forêt africaine, peuplée de bêtes féroces et de millions d'anthropophages? La parole simple, apostolique et pleine d'humour de l'évêque missionnaire, a d'autant plus charmé ses auditeurs qu'il parle un breton du meilleur aloi, où l'on entend les formes les plus originales et les plus usitées de la langue courante.

« Mgr Buléon parla de l'autel d'où il voyait bien en face tout son auditoire. Les petits garçons, plus rapprochés de la balustrade du chœur, l'écoutaient, bouche béante, les yeux brillants de surprise, et paraissaient comme suspendus à ses lèvres. Plus d'une larme, à différentes reprises, a mouillé les yeux.

« Les missionnaires se plaignent quelquefois qu'on ne s'intéresse pas assez à leurs travaux. Puissent les *Annales de la Propagation de la Foi* et le *Bulletin des Missions catholiques* pénétrer dans tous les intérieurs chrétiens! On gagnerait, à cette lecture, de vivre véritablement de la vie de la sainte Eglise. On suivrait, au jour le jour, son admirable expansion à travers le monde, et les récits des missionnaires, si intéressants, si curieux, à tant de points de vue divers, dans l'ordre même des connaissances profanes, allumeraient dans beaucoup de cœurs, qui restent trop froids, la belle flamme du sacrifice et de l'amour. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — Nos lecteurs savent que l'Inde possède de nombreux sanctuaires placés sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes. Un jeune missionnaire de Pondichéry a raconté dernièrement les heureux effets de la dévotion à la Vierge Immaculée dans sa mission. Un fait cité par lui nous paraît intéressant à reproduire.

« Les religieuses de Karikal avaient demandé à Paris une belle statue de Notre-Dame de Lourdes. Le bateau français ne s'arrêtant qu'à Pondichéry, il avait fallu mettre la précieuse caisse sur un bateau anglais qui relâchait, lui, à Karikal. Cette ville est bâtie sur une grande rivière, à deux ou trois kilomètres de la mer.

« Le navire, une fois arrivé à l'embouchure, fait le transbordement de toutes les marchandises sur les petites barques qui font le service de la ville. Tous les colis sont ainsi débarqués, sauf un tombé à la mer : justement c'est la caisse dans laquelle était la statue de Notre-Dame de Lourdes. Les religieuses, les missionnaires, les chrétiens, qui attendaient au débarcadère, revinrent à la maison ce soir-là, le cœur fort triste. Les païens, ayant su la nouvelle, répandirent le bruit que leurs divinités avaient lutté contre celle des blancs et que celle-ci avait péri. Une semaine ou deux se passèrent. A la fin pourtant, le capitaine du port, M. Fribourg, fatigué d'entendre les rodomontades des païens, plus désolé encore de la tristesse des religieuses, prit avec lui une dizaine de *maquouas* (pêcheurs) chrétiens, monta dans une barque et vogua vers l'endroit où la caisse avait disparu. Il expliqua son dessein à ses gens; aussitôt les maquouas de plonger de ci de là; ils y mettent toute leur ardeur, mais la journée se passa en efforts infructueux. M. Fribourg, voyant l'insuccès de ces tentatives, plongea lui-même et, quelques instants après, il remontait tout heureux, en disant aux pêcheurs : « Remarquez bien l'endroit où je « suis descendu, c'est là qu'elle est. »

« La caisse fut vite remontée. Mais elle était restée près de deux semaines au fond de la mer. L'eau a dû y pénétrer et détériorer la statue. Ce fut la pensée de tous à la vue de cette boite sans forme, toute noire de limon, couverte de coquillages..... Que devait être l'intérieur de la caisse dans ces conditions? On l'ouvrit. O miracle! Notre-Dame de Lourdes apparut toute blanche, sauf sa ceinture bleue un peu pâlie ainsi que les deux roses d'or sur ses pieds. Et depuis, l'Immaculée, qu'on a placée sur un autel, fait l'admiration de tous les chrétiens de Karikal. »

Coïmbatour (*Hindoustan*). M. Gudin, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Cudalur (Nilgiris), nous écrit :

« Je suis au milieu des bois du Wynaad depuis dix ans. Je commence à croire que les gens des bois sont plus convertissables que les gens des villes. Chaque année j'ai pu glaner une gerbe de 50, 60, 70, quelquefois 100 néophytes par an, de sorte que, sur 1.200 chrétiens qui sont répandus ça et là dans mon immense district, à peu près la moitié sont de nouveaux chrétiens. C'est rare de voir des conversions en masse dans l'Inde. En général, nous glanons des épis par ci par là.

« Aux environs de la fête de saint François-Xavier, cette année, il s'est produit un fait extraordinaire. Une députation de parias, qui sont très nombreux à Cudalur, est venue me demander le baptême. Avant de faire cette démarche, ils avaient tenu conseil entre eux pendant quinze jours. Les protestants avaient eu vent de leur intention et leur avaient fait des propositions. Mais ces gens simples et droits ont choisi le bon chemin. Donc, ces braves parias ont abandonné le service de la pagode, malgré les malédictions des païens et se sont mis à étudier les prières. J'en ai déjà baptisé 22. Dans un mois d'ici, j'en aurai baptisé au moins 100. De plus, ces gens ont leurs parents dans d'autres endroits du Wynaad. C'est donc une abondante source de catéchumènes qui a apparu.

« Ces néophytes me demandent de leur bâtir un chapelle qui serait dédiée à saint François-Xavier. Comme ils forment un petit village à côté de Cudalur, il sera très utile d'avoir là une chapelle. Il me faudrait de 200 à 300 francs pour la bâtir. Je ferai prier mes néophytes pour les âmes charitables qui m'aideront à accomplir mon projet. »

Nagpore (*Hindoustan*). — Mgr Pelvat, de la Société de Saint-François de Sales d'Annecy, évêque de Nagpore, nous écrit de cette ville, le 4 août :

« Nous voici de nouveau en face d'une terrible famine. Au lieu de 80 centimètres de pluie que nous aurions dû recevoir, nous n'en avons que 15 et il n'y a point d'apparence que la sécheresse prenne bientôt fin. Tous les journaux de l'Inde sonnent l'alarme. La disette sera pire qu'en 1896 et 1897, et, comme en ces années-là, ce sont les Provinces centrales qui seront les plus éprouvées. Dans quelques semaines, nous aurons, comme alors, des centaines de mille de vagabonds mourant de faim. Cette perspective est d'autant plus douloureuse que nous ne pourrons secourir personne. Nous avions déjà grand'peine à nourrir nos 600 orphelins. Les grains ont augmenté de prix et, en conséquence, je donne ordre aux Pères et aux Sœurs chargés des orphelinats de réduire les rations qui certes n'étaient déjà pas abondantes. Trois religieuses parcourent la campagne pour baptiser les mourants... »

Kiang-si oriental (*Chine*). — M. Clerc-Renaud, lazariste, nous écrit de Lien-tchéou :

« Il y a un an, je vous faisais connaître la pénurie dans laquelle je me trouvais, et l'impossibilité de construire ici le sanctuaire qui devait être dédié au glorieux martyr, Jean-Gabriel Perboyre.

« Ma pauvreté n'a fait qu'augmenter. J'ai dû transformer en école la seule maison convenable qui me servait de résidence, nourrir, pendant huit mois, les 40 enfants qui y ont étudié et habiter une bicoque qui tient encore debout par un reste d'habitude. J'avais un petit hospice de vieilles femmes; j'ai dû le fermer, n'ayant plus d'argent, je n'ai gardé qu'une aveugle qu'il m'est impossible de jeter à la rue, et une septuagénaire, qui a tant pleuré que je n'ai pas eu le courage de la congédier. Par surcroît, les protestants viennent d'arriver ici; ils ont acheté terrain et maison et vont ouvrir une école.

« La situation n'est donc pas brillante dans la sous-préfecture de Nansong. Elle le serait cependant si j'avais des ressources, car les catéchumènes, d'abord peu nombreux, ont tout à coup augmenté au-delà de mes espérances. Mais je n'ai ni chapelle, ni résidence, ni école. J'espère que les lecteurs des *Missions catholiques* comprendront ma peine et auront à cœur de la soulager. »

Madagascar central. — Le R. P. Castets, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission de l'Emyrne, nous envoie ces intéressants détails sur la procession de la Fête-Dieu à Tananarive.

« Le dimanche 11 juin a eu lieu notre procession de la Fête-Dieu dans la plaine de Mahamasina, au-dessus de laquelle Tananarive s'élève en amphithéâtre. A l'extrémité de la place, se trouve le lac appelé autrefois le lac de la Reine, dont la circonférence mesure près de 3 kilomètres.

« C'est là que la procession s'est organisée. Il était 9 heures quand elle s'est mise en mouvement, et ce n'est qu'à 10 heures et demie que les derniers groupes ont pu s'ébranler à leur tour. Alors seulement le Saint-Sacrement est sorti de l'église avec une longue file d'enfants de chœur et une quinzaine de prêtres en chape ou en chasuble. On ne pouvait, sans ravissement, entendre de loin les chants nombreux et variés de chaque paroisse. Les oriflammes aux mille couleurs flottaient au gré d'une brise légère et des hauteurs de la ville on aurait dit des anges aux ailes brillantes s'exerçant à prendre leur vol vers le ciel. Le Saint-Sacrement n'était pas arrivé sur le bord du lac que la tête de la procession en avait déjà fait le tour. On estime à plus de 12.000 le nombre des fidèles qui ont pris part à cette éclatante manifestation de foi et d'amour. Je ne parle pas de la foule des curieux qui formaient une haie compacte sur tout le parcours. Malgré cette affluence, pas un cri discordant, pas le moindre désordre.

« La cérémonie s'est terminée par une bénédiction solennelle donnée du haut d'un majestueux reposoir qui avait été dressé à l'extrémité de la place devant la façade de l'église Saint-Joseph de Mahamasina. Mgr Cazet pontifiait et malgré ses 72 ans, il a porté le Saint-Sacrement pendant les deux heures et demie de marche. Tous nos chrétiens se sont retirés fortifiés dans leur foi. Des protestants eux-mêmes, témoins de la fête, disaient n'avoir jamais rien vu de plus beau.

« Les processions de la Fête-Dieu ont eu le même succès dans le Betsileo. Voici ce que nous écrit un missionnaire de Fianarantsoa :

« Le jour de la Fête-Dieu a été un triomphe à Fianarantsoa.
« Personne ne s'attendait à une si belle procession. Les autres
« processions faites à Ambokimahasoa et à Ambalavao ont été
« également magnifiques. Que Dieu notre Seigneur ait pitié de
« Madagascar qui lui fournit encore tant d'adorateurs ! »

« La douleur que cause aux missionnaires l'abstention du monde officiel dans les manifestations du sentiment religieux a été notablement adoucie cette année par la joie de voir un groupe de dames françaises à Tananarive suivre la procession avec les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Ces nobles chrétiennes sont l'honneur de notre colonie naissante ; puisse leur nombre s'accroître !

« Le jour de Saint-Jean-Baptiste j'ai eu la joie de voir dans notre église de Faravohitra deux dames de la meilleure société prendre en mains la petite bourse de quêteuse, s'avancer vers la balustrade avec un visage souriant, tendre gracieusement la main pour recevoir les petits sous et les centimes que leur offraient les enfants de nos écoles. Chaque élève voulait recueillir pour sa part un sourire de remerciment et nos petits Malgaches fournirent ce jour-là une collecte de *cent* francs.

« Cette jeune paroisse a le bonheur de compter parmi ses ouailles un petit groupe colonial qui sait faire la génuflexion et le signe de la croix et courber le front sous la bénédiction du prêtre. C'est la grâce de cette piété franche et sincère qui domptera l'orgueil des protestants de toute sorte campés dans ces régions de Faravohitra comme dans une citadelle imprenable.

« J'ai saisi l'occasion de vous faire connaître ces beaux exemples d'apostolat laïque. Aidez-nous par vos prières à triompher de l'impiété européenne et du paganisme indigène. »

Gabon. — La mission de Sainte-Anne du Fernan-Vaz possède un jeune éléphant domestique dont l'histoire est intéressante. Le R. P. Buléon, qui vient d'être nommé évêque de Cariopolis et vicaire apostolique du Sénégal, lui a consacré dans le *Bulletin du Museum d'Histoire naturelle* la notice suivante qu'on nous saura gré de reproduire :

« Lorsque les chasseurs pahouins apprennent qu'une troupe d'éléphants a fait son apparition dans une région, ils se réunissent en très grand nombre et forment un cercle immense qui ferme toutes les issues : puis ils le resserrent graduellement de façon à enclore toute la troupe dans un réseau infranchissable. Cette manœuvre dure quelquefois plusieurs mois ; peu à peu les éléphants, pris par la faim et la soif, cherchent à sortir et, sans plus craindre le bruit du tamtam et les chants des Pahouins, s'avancent hardiment à la recherche d'une issue. C'est alors que la tuerie commence. Les indigènes, qui peuvent les tirer presque à bout portant, laissent passer les sujets dont les défenses sont petites et tuent les autres.

« Ce sont alors des fêtes indescriptibles, des festins pantagruéliques et des réjouissances auxquelles prennent part tous les villages de la région. Les défenses sont vendues aux factoreries européennes, et ce qui reste de viande est boucané, puis envoyé aux tribus de l'intérieur contre du caoutchouc.

« Un jour, on avertit le R. P. Bichet, supérieur de la mission de Sainte-Anne, que deux jeunes éléphants se trouvaient cernés avec une grande troupe dans une région peu éloignée de la mission catholique. Aussitôt il fit dire aux Pahouins de les prendre sans les blesser et qu'il les achèterait un bon prix.

« Quelques jours après, on vint lui dire que le jeune éléphant mâle avait été capturé sans aucune blessure, mais que la femelle était tuée. La mission fit donc l'acquisition du jeune éléphant pour la somme de 500 francs. Dès le premier jour de sa captivité, on le soumit à un régime assez dur. Enfermé dans un petit enclos entouré d'une forte barricade, il recevait chaque jour, à heure fixe, une nourriture suffisante pour le soutenir, mais non pour satisfaire son appétit, de sorte qu'au bout de quelques semaines, il se trouvait habitué à être servi et manifestait son contentement chaque fois qu'on lui offrait sa pitance.

« Bientôt on put le laisser sortir ; aujourd'hui il circule en liberté dans les forêts environnantes, et revient toujours à la maison pour l'heure des repas. Il lui arrive même parfois, quand on a oublié de lui apporter sa ration, d'ouvrir la porte et de pénétrer dans la salle à manger.

« Dans la forêt il trouve aussi une nourriture abondante, broutant par-ci, mangeant un fruit par-là : il va un peu partout, mais ne touche jamais aux plantations ni aux bananiers. Il doit être âgé de cinq ans environ et mesure 1m,50 de haut.

» On l'a appelé du nom de *Fritz* et il vient à l'appel de la voix. Il transporte à travers les sentiers de la forêt des madriers de 800 et 1000 kilogrammes, et ce qu'il fait chaque jour représente bien le travail de vingt hommes.

« M. Bourdarie, passant il y a quelques mois au Fernan-Vaz, a été heureux de constater qu'en même temps qu'il proclamait en France la possibilité de la domestication de l'éléphant d'Afrique, la preuve s'en faisait au Fernan-Vaz. Aussi s'est-il plu à rendre hommage à ceux qui ont tenté cet essai, et il est à désirer que les efforts des colons tendent à capturer et à dresser cet animal dont le concours sera si précieux dans les plantations. »

Patagonie septentrionale (*Amérique du Sud*). — Dom Michel Rua, supérieur des Salésiens, nous écrit de Turin le 14 août 1899 :

« Un grand malheur vient de fondre sur nos missions situées sur les rives du Rio Negro dans la Patagonie septentrionale. Les eaux furieuses du Rio Negro débordées ont envahi nos missions de Viedma, de Patagones, de Roca, de Pringles et de Conesa ; bien des maisons se sont écroulées, et toutes les provisions sont perdues.

« Si vous pouvez nous venir en aide pour restaurer ces chères missions et sauver les sauvages qui, dans cette douloureuse circonstance, se sont enfuis au désert, je vous en serai infiniment reconnaissant. »



DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Étrangères de Paris, missionnaire à Gen-San.

Suite (1)

Continuation du voyage. — On réquisitionne une poule — Exploitation aurifère. — Un mandarin charmant. — Pommes de terre frites à l'huile de lampe.

Pour célébrer joyeusement notre victoire et nous mettre sous la dent autre chose que des lauriers, mes gens veulent m'acheter une poule. Elles ne coûtent pas cher à la campagne; mais, je ne sais pour quelle cause, elles sont assez rares et les fermiers refusent de les vendre.

J'en prends facilement mon parti; mais le satellite a eu vent de la chose. Veut-il nous donner un spécimen de sa puissance? Espère-t-il seulement attraper quelques reliefs? Mystère! Toujours est-il qu'il met un zèle extraordinaire à pourchasser ces volatiles.

Il entre chez un paysan :

« — *Eira!* Il nous faut une poule.

« — Je n'en ai point!

« — Ordre du mandarin de Hoiryeng!

« — Je n'en ai point!

« — Apporte-la quand même. Tu as encore de la chance qu'on te la paie, manant! »

Et la poule arrive, c'est même un poulet.

Tant il est vrai que l'autorité est chose sacrée, même quand son dépositaire n'a d'autre insigne qu'un cordon vert à sa ceinture et une poignée de crins rouges à son chapeau!

∴

A 3 h. 3/4 nous descendons à une auberge près du sommet du mont Mousan pour passer nuit. Température — 17°.

Le lendemain, en arrivant au pied de l'autre versant, je remarque des travaux de canalisation qui ne m'avaient pas frappé la première fois. Ce sont des excavations pour l'extraction et le lavage de l'or que cette petite rivière roule dans son lit. Il m'a été impossible de savoir quelle quantité on recueille dans ces parages, mais elle n'est pas considérable.

A Ouensan on exporte annuellement pour 2.500.000 fr. de poudre d'or. Ce précieux métal se trouve à Yengheung, Keumsyeng, Hpyengyang, Mokhpo, Fousan, etc.; déjà des compagnies américaines, russes et allemandes en ont obtenu d'importantes concessions. Le total de l'exportation pour toute la Corée est de 7.500.000 fr., d'après les statistiques de la douane; si l'on y ajoute ce qui passe en fraude, on arrivera bien près du chiffre de 12.500.000 fr. par an.

∴

Après deux heures et demie de marche, nous sommes en face de l'ancienne Mousan. Je n'ai pas le courage d'aller visiter ces ruines : elles me rappellent trop cruellement celles de Hoiryeng et mon cœur saigne encore au souvenir de mes pauvres chrétiens sans abri au milieu de l'hiver.

Une heure trois quarts plus loin, voici les remparts de Pouryeng. Nous descendons à notre auberge et nos postillons remmènent leurs chevaux.

Le satellite, en nous souhaitant bon voyage, nous fait voir une lettre qu'il tire du ruban de son feutre : elle est adressée par le préfet de Hoiryeng à son collègue de Pouryeng et nous soupçonnons qu'elle nous concerne.

En effet, quelques minutes plus tard : *Eira! Eira!* Voici le mandarin qui vient nous visiter. Son collègue lui dit en substance que j'ai beaucoup souffert, que j'ai le cœur aigri et que je monte à Séoul pour porter plainte; il le supplie de me bien traiter, de verser un baume sur mes blessures et de calmer mon courroux afin que je ne sois pas trop méchant dans mon rapport au ministre de France.

∴

Ce mandarin est charmant et me traite de son mieux. Il a de la peine à se faire entendre, à cause de sa voix éraillée.

Il me demande si j'ai beaucoup de conversions.

A ce propos nous causons religion.

« — Je connais, je connais, dit-il (moitié par courtoisie, moitié par vantardise) : c'est une chose sublime et très morale. »

On lui récite le Décalogue : il approuve chaudement. C'est déjà quelque chose que ces paroles du magistrat devant une nombreuse assistance païenne.

« — Eh bien! ajoute à brûle-pourpoint mon catéchiste, puisque cette doctrine est belle et bonne, vous devriez l'embrasser. Pourquoi ne vous feriez-vous pas chrétien? »

Il ne s'attendait guère à cette logique. Il hésite, visiblement embarrassé, puis répond :

« — Les livres ne suffisent pas. Comment me faire chrétien, si je n'ai pas un maître pour m'instruire? »

Et il m'invite à fixer mes pénates dans sa ville.

Sans doute il y a là beaucoup de politesse orientale; je suis néanmoins persuadé qu'un séjour de quelques semaines au sein de cette population bien disposée serait récompensé par plusieurs baptêmes.

Ah! quand serons-nous assez nombreux pour occuper efficacement tous les points du territoire!

∴

Pendant la conversation, des domestiques arrivent du *yamên*, apportant deux tables chargées de victuaille. Je crois voir Agamemnon envoyant des présents pour apaiser l'*ire* d'Achille aux pieds légers.

Après dîner, le mandarin me presse de rester jusqu'au lendemain; mais je ne me laisse pas séduire par sa courtoisie. Un jour de retard suffit pour me faire manquer le bateau. Je remercie et m'apprête à partir.

Voyant que ma détermination est irrévocable, il m'offre également trois chevaux pour remplacer ceux qui viennent de retourner à Hoiryeng. On a toutes les peines du monde à les racoler dans cette pauvre sous-préfecture : nous attendons pendant près d'une heure. Enfin ils arrivent; mais nous sommes tombés de Charybde en Scylla : ce sont des rosses efflanquées, poussives, boiteuses. J'en monte une pour ne pas faire d'affront au mandarin; mais

(1) Voir les nos du 14, 21, 23 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2, 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14 21, 28, juillet, 4, 11, 18 et 25 août, et les cartes, pages 191 et 225.

la marche est si pénible pour la monture et le cavalier, qu'au sortir de la ville, c'est un vrai soulagement de descendre et d'achever la route à pied.

∴

Quinze *lis* (6 kilomètres) plus loin, nous nous arrêtons pour la nuit. En entrant dans l'auberge, j'aperçois avec plaisir une petite lampe japonaise en fer-blanc. Enfin nous allons être délivrés de ces sempiternelles chènevottes!

« — Maître d'hôtel, avez-vous de l'huile ?

« — Pas beaucoup, mais enfin il y en a. »

Bravo ! nous serons presque éclairés *a giorno* cette nuit. On voit que nous approchons du chef-lieu de la province.

Quelque temps après (hélas ! je ne le sus que deux heures plus tard), l'aubergiste accoste mon catéchiste :

« — Le « grand homme » parle coréen.

« — Sans doute.

« — Il m'a demandé si j'avais de l'huile.

« — Ah! vraiment ? Je vais vous dire pourquoi. Il raffole de pommes de terre frites. Coupez vos pommes en petites rondelles très minces, jetez-les dans l'huile bouillante et servez chaud : vous verrez comme il va se régaler. »



Coréens buvant une tasse de vin, l'un chez lui en négligé, l'autre en tenue de voyage ; d'après une photographie envoyée par M. Bret.



Femme coréenne pilant du riz.

Notre homme va aussitôt donner des ordres à la cuisine, revient dans ma chambre, vide le contenu de la lampe dans une petite tasse qui ne brillait pas par sa propreté et disparaît de nouveau.

Pensant qu'il allait nettoyer et regarnir la lampe, je ne m'inquiétai pas de ce manège ; c'est à peine si j'y fis attention.

∴

Le souper est servi. L'inévitable *Kim-tchi* est flanqué de deux assistants : un œuf cuit dur et une soucoupe de pommes de terre frites.

A table ! Goûtons ces *frites*, délices du gamin de Paris. Hum ! elles sont un peu roussies et exhalent une odeur légèrement empyreumatique ; mais il ne faut pas être trop exigeant en voyage. D'ailleurs saint Bernard, mon illustre compatriote, n'avala-t-il pas un verre d'huile, croyant que c'était du vin ? ce qui, à mon avis, était doublement méritoire de la part d'un Bourguignon.

Quand j'eus fini, l'hôtelier se présenta pour enlever la table. Je lui demandai de la lumière ; il apporta les antiques chènevottes.

« — Eh mais! Et cette lampe, mon bon?

« — Monsieur, il n'y a plus d'huile.



« — Comment! Vous m'avez dit tout à l'heure qu'il y en avait.

« — C'est vrai; mais vous l'avez mangée.

« — Je l'ai mangée ?

« — Mais oui, avec les pommes de terre.

« — Ah! misérable! C'est avec l'huile de cette lampe que tu as fait cuire les pommes de terre?

« — Evidemment. Il n'y en avait point d'autre. Je ne savais pas, moi! »

Il était inutile de se fâcher contre le rustique montagnard et trop tard pour faire machine en arrière. Que voulez-vous? On ne peut pas jouir en même temps de toutes les douceurs de l'existence.

(*A suivre.*)

Une révolte d'Indigènes

DANS LA MISSION DU NIGER

Par le R. P. Rousselet, des Missions Africaines de Lyon

Suite (1)

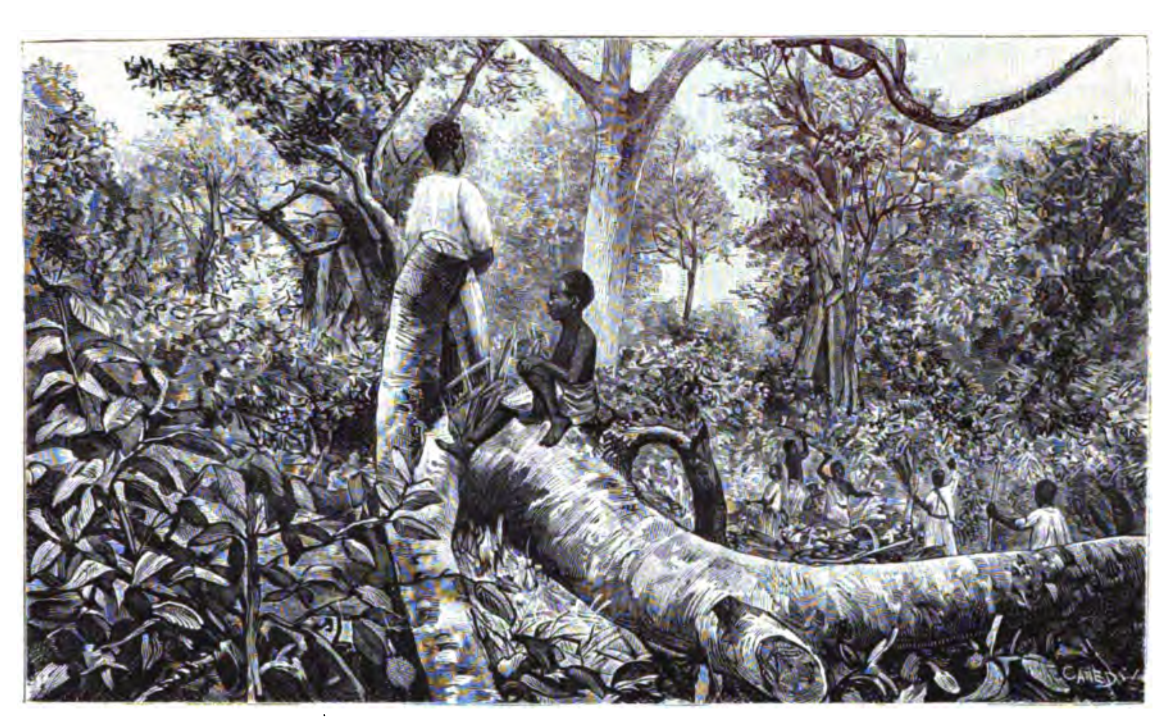
II

Débuts de la révolte.

La mission d'Issélé fut la première condamnée à disparaître.

« Il faut, disaient les Ekumékus, nous défaire d'Assumké (Assumké, c'était moi). C'est lui qui nous a amené tous les Blancs dans l'intérieur. »

De fait, personne n'avait habité l'intérieur avant moi. Depuis longtemps de fidèles catéchumènes m'avertissaient que l'on tramait des complots contre nous; mais, sachant combien les Noirs sont menteurs ou portés à exagérer, j'avais toujours l'air d'être incrédule.



NIGER. — Commencement des travaux de construction de la mission d'Issélé; d'après une photographie du R. P. Zappa (voir le texte.)

∴

Arrivons au commençement d'août 1898. J'habitais depuis quelques jours la maison que nous venions de bâtir, mais qui n'était pas encore achevée. Mon confrère, le Père Bernhard, occupait encore la cahute, qui jusque-là nous avait servi d'abri et qui se trouvait adossée à notre pauvre église. A 10 heures du soir, j'étais déjà sur ma couche, le Père Bernhard dormait sur la sienne, lorsque deux messagers du roi arrivent subitement avec un air tout effarouché :

« Assumké, me disent-ils, en me donnant des coups de poing sur la tête pour me réveiller, moi, qui ne dormais pas du tout, mais qui n'avais pas envie de recevoir de message à cette heure ; — Assumké, lève-toi.

« — Qu'y a-t-il ?

« — Le roi nous envoie pour te dire que les Ekumékus de neuf villes différentes sont rassemblés dans Malé et doivent venir cette nuit te massacrer avec Idjédima (le Père Bernhard) et détruire ta maison. Le roi vous invite à vous cacher chez lui ; sinon, il vous enverra des hommes pour vous garder. Les Ekumékus veulent aussi attaquer le roi parce qu'il s'est retiré de leur compagnie. »

Le roi d'Issélé, avant d'être l'ami de la mission et de la Compagnie royale du Niger, était le premier chef des Ekumékus.

Cette communication me laissait bien incrédule :

« Allez, leur dis-je; remerciez beaucoup le roi; mais dites-lui que je ne crains rien, qu'il garde ses hommes

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 25 août.

pour se défendre lui-même et qu'il n'ait aucun souci de la mission, qu'au contraire, il fasse dire aux Ekumékus de venir, je les attends de pied ferme. »

Aussitôt les messagers partis, les enfants, les ouvriers et l'intepréte me dirent qu'ils avaient peur et qu'il fallait nous sauver.

« — Dormez bien tranquilles, leur dis-je. »

Et je regagnai ma natte.

∴

Une demi-heure après, vers onze heures, j'entendis les cornes des Ekumékus sonner le rappel dans tous les coins de la ville.

« L'affaire est plus sérieuse que je ne le croyais, me dis-je. Il est bien vrai que les énergumènes sont dans la ville ; mais ne suis-je pas l'homme fort (Assumké en langue du pays veut dire le petit homme fort) et ne sommes-nous pas entre les mains de la Providence ? »

En moins d'une heure la ville tout entière était sens-dessus dessous ; des cris retentissent de tous côtés, puis la trompe officielle fait entendre son lugubre ou-ou-ou-ou-ou, signe que les Ekumékus sont rassemblés.

Enfants, ouvriers, interprète viennent me supplier de partir :

« — Nous sommes perdus, disent-ils, si nous ne nous sauvons pas.

« — Ne craignez rien, mes enfants, ayons confiance en Celui sans la permission duquel rien ne peut arriver. »

Mais ces pauvres négrillons trouvent ma confiance trop téméraire, ils veulent se sauver.

∴

Au même moment, un chef voisin de la mission, qui, à notre insu, était un ardent Ekuméku, vient me dire :

« — Vous n'avez plus qu'un moyen d'échapper à la mort, c'est de vous réfugier chez moi ; je vous donnerai asile et je mettrai votre mobilier en sûreté. »

Sans attendre de réponse, il commence à prendre caisse et bazar et veut l'emporter chez lui.

« — Non, dis aux Ekémékus de venir, je n'ai pas peur ; dis-leur surtout de se munir de bonne médecine, car j'ai des choses à leur faire voir et avaler qu'ils n'ont jamais vues ni goûtées. »

Je n'avais absolument rien, mais le noir est excessivement superstitieux et, avec lui, il ne faut jamais paraître effrayé.

Pendant que je discutais, les enfants, craignant d'être saisis, prirent la fuite et allèrent se réfugier chez quelques braves catéchumènes.

Quand mon voisin fut parti, je me trouvais seul avec le Père Berhnard qui dormait toujours.

Je sus après que ce fameux chef, si plein de sollicitude pour nous, n'était qu'un espion envoyé par la bande pour voir si j'avais peur, et lorsqu'il eut rapporté mes paroles, ce furent les Ekumékus qui tremblèrent.

Si, par malheur, je m'étais laissé toucher par ses bonnes paroles et si j'avais accepté d'aller nous réfugier chez lui, tout était perdu, la maison et la chapelle auraient été détruites, le Père Bernhard et moi aurions été arrêtés, en attendant le reste.

∴

Me voilà donc seul, que faire?.. Réveiller le Père et lui dire le danger que nous courons ? Il n'en faut pas davantage pour lui donner la mort.

« Attendons la fin », me dis-je.

Un instant après, les Ekumékus environnent la mission; ils vont et viennent, circulent dans tous les sens, mais n'osent pas encore franchir la légère barrière qui les sépare de notre habitation.

Il est minuit moins cinq.

« Encore cinq minutes », me dis-je.

Minuit sonne. J'entre à la chapelle et, sans cérémonie, je consomme les saintes Espèces. Puis, je m'approche du Père Bernhard ; j'hésite encore à le réveiller. A ce moment, les Ekumékus commencent à tirer des coups de fusils, mais en l'air.

Voyant qu'ils n'osent pas franchir la barrière, moi, je la franchis et, revolver en main, quoique sans aucune cartouche (je n'en avais point), je m'avance au-devant de la bande furibonde qui se disperse en un clin d'œil.

Je rentre au logis. Une demi-heure après, je crois entendre se reformer au loin la horde ; mais le tumulte ne dure qu'un quart d'heure et je n'entends plus rien. Le Père n'a pas cessé de dormir ; moi, je rends grâces à Dieu et je retourne me coucher.

∴

Le matin, la ville est encore toute bouleversée. Le Père me demande ce qu'il y a. Je lui raconte tout. Il se montre brave et veut aller voir au dehors ce qui se passe.

« — Ne sortez pas, lui dis-je, il y aurait du danger ; restons à la mission sans donner signe de vie, c'est le meilleur moyen de faire voir que nous n'avons pas peur. »

J'envoie cependant un message au Roi pour lui demander ce que signifie ce mouvement. Il me répond qu'il est aussi en danger que nous et que les Ekumékus viennent de le menacer lui-même s'il leur refuse la permission de détruire la mission.

Ayant beaucoup d'autorité sur le roi, je lui répondis énergiquement :

« — Nous sommes chez toi et c'est toi qui réponds de tout ce qui, à Isselé, arrivera en bien ou en mal. Tu es roi, tu dois être maître chez toi. Les Ekumékus ne sont pas plus forts que toi ; réponds-leur que tu les sommes de quitter la ville sur-le-champ, sans quoi tu ordonnes à tous tes gens de faire feu sur eux. »

Le roi suivit mon conseil et la bande disparut : elle ne se sentait, en effet, pas encore assez forte.

Le jour même, j'écrivis au R. P. Zappa, notre préfet apostolique, pour qu'il informât de ce qui se passait l'administration de la Compagnie royale du Niger. Celle-ci répondit qu'elle croyait tout terminé par là et que l'on n'avait, probablement, voulu que nous épouvanter.

∴

Deux mois se passèrent pendant lesquels les Ekumékus travaillèrent en dessous à faire de nouveaux préparatifs,



achetant de la poudre et combinant des plans pour l'expulsion des Européens.

Le mois d'octobre vint. Un soir, le roi d'Isselé m'envoie un messager m'avertir que, le lendemain, les Ekumékus, devaient, pendant la nuit, attaquer la mission d'Illah, puis viendraient à Isselé. Je ne crus pas tout d'abord cette nouvelle; j'en avertis cependant le R. P. Zappa.

Le lendemain, pendant la nuit, la mission d'Illah était attaquée en effet et détruite.

Le R. P. Frigerio, supérieur d'Illah, n'eut que le temps d'avertir les Sœurs, de consommer les saintes Espèces et de se sauver avec le P. Martin et les trois Sœurs au milieu de l'obscurité, dans la direction de la factorerie sur le bord du fleuve. Les Pères et les Sœurs n'avaient pas encore quitté les dernières maisons d'Illah qu'ils entendirent leur cloche sonner à toute volée et les coups de hache et de coutelas démolir la toiture en fer de leur pauvre chapelle qu'ils venaient à peine d'achever.

Le matin, leurs deux maisons, celles des Pères et des Sœurs, avaient le même sort.

Averti par une pirogue expresse, le R. P. Zappa se rendit en toute hâte à la factorerie d'Illah pour faire descendre les Sœurs à Assaba. Il ne put se rendre sur le théâtre de la dévastation et, à son grand regret, se vit obligé de regagner Assaba avec le R. P. Frigerio.

***

Grâce à l'habileté et à la sollicitude de M. le Docteur Craster, alors agent de district à Assaba, quinze soldats furent expédiés à 10 heures du soir, avec ordre de se rendre tout d'un trait à Isselé.

Le lendemain matin, le Père Bernhard et moi, nous étions prêts à partir pour la ville d'Oniteka-Ubo, dans l'espoir d'y faire quelques baptêmes d'enfants moribonds quand nous vîmes arriver les soldats avec le message du Docteur, nous annonçant la destruction de la mission d'Illah.



NIGER. — EMPLACEMENT DE LA MAISON D'ISSELÉ AVANT LE DÉFRICHEMENT; d'après une photographie du R. P. ZAPPA (voir le texte.)

Nous remerciâmes le bon Dieu. Si nous étions partis pour Oniteka-Ubo, nous aurions certainement été pris et très probablement massacrés.

En nous envoyant ces quinze hommes, l'agent de la Compagnie nous priait d'en user avec toute latitude pour notre défense en attendant qu'il pût nous envoyer du renfort avec un officier blanc. Dès qu'on connut l'arrivée des soldats des Anglais, la terreur se répandit dans les rangs des révoltés. Nous n'avions que quinze hommes; mais on devait dire partout que nous en avions 1.500.

Trois jours après, le capitaine William venait avec un renfort de trente hommes. Mais... il avait l'ordre de nous emmener.

***

Quand il me remit le double ordre et de la compagnie royale du Niger, qui ne pouvait plus me laisser d'hommes pour nous défendre, et du R. P. Zappa, préfet apostolique de la mission, d'abandonner Isselé à cause du danger imminent que nous courions, je fus plus impressionné que si on m'avait annoncé le martyre.

Si nous quittions la mission, tout était perdu; il serait, de longtemps, impossible de revenir à Isselé; puis, les chrétiens et les pauvres catéchumènes seraient massacrés, tout le pays se joindrait à la révolte qui se dirigerait toute puissante vers le fleuve pour en chasser d'emblée tous les missionnaires et les Européens. Au contraire, en restant à Isselé, d'abord on faisait peur à l'Ekuméku; puis, Isselé restant soumis, le plan de campagne des révoltés était ruiné. Isselé ne s'associant pas au mouvement, les révoltés ne

pouvaient plus manœuvrer librement; la crainte d'être attaqués par derrière et de se trouver pris entre deux feux devait les paralyser. Tout nous prescrivait donc de ne pas abandonner Isselé; notre désertion, c'était la perte moralement certaine de tous les Européens.

(*A suivre.*)

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

Suite (1)

II

Rewi Manga à la bataille d'Orakau. — Te Heuheu et autres héros. —Te Maniera, le messager de la paix.

Il n'est pas nécessaire de revenir sur les causes des guerres sanglantes qui désolèrent la Nouvelle-Zélande de 1861 à 1867; ceux qui ont lu les *Récits Maoris* savent à quoi s'en tenir sur ce lugubre sujet. Ils se souviennent encore des soi-disant « prophètes » qui, après avoir lu et découvert dans la Bible, qu'ils étaient les héritiers d'Abraham et de Juda, en conclurent qu'ils devaient repousser les étrangers « qui cherchaient à envahir les terres d'Israël ». De là ces puissantes levées de boucliers qui mirent aux abois les guerriers et les diplomates de la fière Albion.

Il reste peu à dire sur cette lutte; je veux seulement glaner çà et là quelques faits isolés qui n'ont pas été racontés encore, et qui méritent pourtant une place choisie dans notre admiration.

∴

Le 12 juillet 1863, le général Cameron, agissant d'après les instructions du gouvernement colonial, franchissait le Maungatawiri (qui à ce moment, était le pendant du Rubicon des Romains) et portait la guerre au sein du Waikato. Cette province était alors le boulevard des Maoris; c'était là que leurs grands chefs s'assemblaient pour s'exciter mutuellement à la guerre contre les blancs. On voulait donc y frapper un grand coup et terroriser la population.

Cinq jours après son entrée en campagne, le général anglais avait à livrer son premier combat: il en sortit victorieux. Mais il fallut recommencer le lendemain, et chacun des jours suivants pendant une période de quinze semaines. Il fallut attaquer un grand nombre de positions où les indigènes avaient construit des fortifications et des retranchements, des fossés couverts et des pièges de toutes sortes, où maintes fois l'habileté des ingénieurs anglais ne suffit pas à préserver les troupes coloniales.

En stratégistes consommés, les indigènes ne se retiraient jamais d'une position que pour en occuper une meilleure, d'où ils pouvaient défier l'ennemi et lui infliger de sérieuses pertes. Enfin, voulant en finir, ils se cantonnèrent à *Orakau*, sous le commandement d'un chef intrépide nommé Rewi Manga. Ils étaient là, au nombre de trois cents, y compris les femmes et les enfants. Ils y furent cernés par deux mille soldats aguerris, commandés par un général. Ils n'avaient que peu de vivres: quelques sacs de pommes de terre et de maïs. L'eau même leur avait été interceptée.

Il semble qu'au bout de quelques jours, une garnison si peu approvisionnée eût dû être à la merci des assiégeants qui ne cessaient de les harceler de leurs projectiles. Mais non, ces autres Spartiates, encouragés par un autre Léonidas, résistèrent jusqu'à la fin. Un messager leur fut envoyé leur promettant la vie sauve s'ils consentaient à se rendre.

A cette proposition, ils répondirent en poussant un cri formidable : *Aké*, *Aké*, *Aké* !!! ce qui signifie : Nous nous battrons à jamais ! à jamais ! à jamais !

Le messager reprit :

« — Au moins, au nom de l'humanité, laissez sortir vos femmes et vos enfants, car nous n'en voulons pas aux innocents. »

Rewi Manga s'avança alors et dit gravement :

« — Chez nous, il n'y a pas d'innocents. Nos femmes et nos enfants savent qui vous êtes et ce que vous venez faire dans ce pays. Tous ont juré de vous combattre, et tous, jusqu'au dernier, ont résolu de mourir. »

Et comme il terminait cette déclaration, une légion de femmes se mit à parader le long des remparts, exécutant une danse sauvage dont le dernier mot était accompagné par d'affreux hurlements : *Aké ! Aké ! ! Aké ! ! !*

Les troupes coloniales rouvrirent donc le feu. Seul, un haut parapet les séparait de cette poignée de Maoris. Bientôt, le canon eut démoli une partie des ouvrages de défense. En souvenir peut-être de ce que fit Napoléon au pont d'Arcole, un soldat lança son képi dans la brèche ouverte et se précipita pour s'en emparer de nouveau. Vingt autres le suivirent. Mais à peine avaient-ils mis le pied sur la brèche qu'une effroyable fusillade se fit entendre et la moitié des assaillants roula dans le fossé pour ne plus se relever.

Du côté opposé, un autre détachement de l'armée coloniale cherchait aussi, mais en vain, à pénétrer dans l'enceinte du *pah*. Dissimulés derrière une palissade, ils se préparaient à en arracher les pieux et à s'élancer dans l'intérieur, lorsque les Maoris, comprenant enfin qu'ils ne pouvaient échapper à la mort que par la fuite, se rangèrent soudain sur une seule ligne, récitèrent à haute voix leurs prières et s'élancèrent tous ensemble du haut des remparts. Profitant de la panique produite par leur audace, ils reformèrent immédiatement leurs lignes et s'éloignèrent avec le même calme que « s'ils fussent allés à confesse », dit un spectateur.

Quand l'armée coloniale fut revenue de sa surprise, elle se mit à leur poursuite, à travers bois et marais. Les fugitifs auraient néanmoins facilement échappé à toutes les recherches, sans un corps de cavalerie qui arriva à temps pour leur barrer le passage et en massacra un grand nombre. Le chef Rewi fut du nombre des survivants : il ne tarda pas à préparer sa revanche.

∴

Un peu plus tard, dans la même année, le théâtre de la guerre fut transporté à Tauranga. Les Maoris se retran-

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 25 août.

chèrent dans une position solide et y construisirent des ouvrages défensifs fort remarquables chez un peuple à peine sorti de la barbarie. Imaginez-vous 300 Maoris enfermés dans de vulgaires huttes perchées au sommet d'un monticule entouré de profonds marécages, sans autre artillerie que de vieux fusils ; de l'autre côté, représentez-vous une compagnie de 1.500 soldats bien équipés et bien disciplinés, appuyés par une dizaine de canons, enveloppant ce monticule de tous côtés et s'en rapprochant peu à peu. Voilà, direz-vous, une lutte bien inégale où toutes les chances semblent en faveur de l'agresseur.

Les pontonniers, à la faveur des ténèbres, ouvrent un passage à l'armée coloniale qui, un matin, se trouve aux pieds du monticule, prête à donner l'assaut. Mais les assiégés l'accueillent par une formidable décharge. Ordre est donné à l'artillerie de tout détruire. Pendant huit heures consécutives, 10 bouches à feu ne cessent de vomir la mort. Décimés, mais non vaincus, les Maoris se réfugient dans des souterrains creusés par eux dans le rocher et là préparent une surprise aux assiégeants.

La nuit venue, ceux-ci, n'entendant et ne voyant plus personne sur les remparts du *pah*, s'aventurent dans l'intérieur et constatent avec étonnement que tous le Maoris ont fui. Un détachement établissait déjà son camp dans la redoute, lorsque tout à coup des cris effroyables se font entendre. Puis une multitude de torches apparaissent jetant des lueurs sinistres. On dirait un *incendie* qui s'avance en hurlant. Terrifiées, les sentinelles britanniques réveillent tout le monde, en criant : « Les Maoris! les Maoris! Ils viennent par milliers! Nous sommes perdus!!! »

La panique et la déroute des Anglais furent complètes. Profitant du désarroi, les Maoris se livrèrent au carnage. Telle fut la revanche de la journée d'Orakau.

∴

Ces sauvages associaient un calme parfait à leurs instincts belliqueux. Pour expliquer ce singulier contraste, il faut avoir recours à l'idée religieuse. Naturellement disposés par leurs croyances païennes à faire intervenir la divinité dans tous leurs actes, les Maoris, quand ils se soumirent à l'Evangile, eurent peu de peine à en accepter les dogmes. L'espérance et la joie chrétiennes étaient les vertus distinctives et caractéristiques des premiers néophytes : rien ne paraissait les décourager ou les surprendre. Ils supportaient sans se plaindre des souffrances qui eussent épouvanté des natures moins résignées et moins vaillantes.

Maintes fois, on les vit se préparer au combat par la prière et le chant des hymnes sacrées; souvent, ils interrompaient les hostilités pour vaquer à leurs dévotions. Le dimanche surtout, ils aimaient à observer la « trêve de Dieu ». Pourquoi faut-il que les cruelles nécessités de la guerre, comme la comprennent nos gouvernements civilisés, aient effacé chez nos indigènes les notions de respect qu'ils entretenaient touchant le « saint jour » et les lois de l'Eglise? Combien de fois les ai-je entendus nous dire :

« — Oh! que vous êtes donc singuliers, vous autres, blancs, avec vos lois et observances! Quand cela vous convient d'en tenir compte, vous le faites; quand vous avez intérêt à les négliger ou même à les violer, vous vous hâtez de satisfaire votre passion ou votre fantaisie, sans vous occuper des lois divines. Vous êtes venus ici nous prêcher la paix quand nous étions cannibales; maintenant que nous sommes apprivoisés, vous nous déclarez la guerre, et vous nous poursuivez comme si vous aviez soif de notre sang. Pendant de longues années, vous nous avez enseigné à respecter la loi du dimanche, à être doux, bons et justes. Aujourd'hui, parce que nous ne voulons pas céder nos droits et courber notre dos devant vos gouverneurs, vous nous persécutez comme des bêtes fauves, et c'est le dimanche comme les autres jours que vous brûlez nos villages, ravagez nos plantations et massacrez nos femmes et nos enfants. Allez! nous sommes meilleurs que vous! Vous nous appelez « sauvages »; mais vous êtes plus loin que nous de l'idéal que vous nous prêchez. »

Malheureusement tous ces reproches sont basés sur des faits indiscutables.

∴

Je ne veux toutefois pas dire que les Maoris, au cours de la guerre, n'aient jamais commis d'actes de cruauté.

En voici un qui semble à peine pardonnable, même à des sauvages.

Sous la conduite du puissant chef Te Heuheu, les tribus de Taupo s'étaient abattues comme une nuée de vautours sur la côte de Waitotara et l'avaient dévastée. Elles comptaient faire facilement table rase de toute cette région fertile et revenir chargées de butin. Soutenus par leur foi religieuse, les survivants de la tribu des Ngarauru se rassemblèrent dans un *pah* des mieux fortifiés, appelé Patoka. L'ennemi vint les y assiéger; mais, au lieu du facile triomphe qu'il avait escompté, il essuya une défaite si complète qu'à grand'peine quelques survivants purent s'échapper et rentrer à Taupo. Naturellement, le reste de la tribu se prépara à la vengeance. Mais d'autres ennemis survinrent qui les forcèrent de retarder l'exécution de leurs desseins.

Plusieurs années s'étant écoulées, les tribus de Waitotara, oubliant le passé, députèrent à Taupo deux de leurs chefs les plus intelligents pour préparer les voies et faciliter l'entrée de ces farouches voisins dans le sein de l'Eglise. Ces deux messagers de paix se nommaient Te Maniera et Kereopa et s'étaient distingués par leur ardeur à répandre la connaissance de l'Evangile.

Le 6 février 1847, ils quittaient leur foyer, pleins d'espoir et de courage. Tout le long du chemin, on ne cessa de les détourner de leur but; mais ils ne voulurent rien entendre, et continuèrent leur voyage jusqu'aux portes de Taupo. Des messagers vinrent leur défendre l'entrée du territoire, les menaçant de mort s'ils osaient s'aventurer plus loin. Mais que leur importait la vie périssable de ce monde? Sans hésiter, ils poursuivirent la mission qu'ils s'étaient donnée eux-mêmes. Arrivés à Wairewa, ils trouvèrent la tribu occupée à faire des funérailles; ils furent invités à lire les prières usuelles en pareil cas. Maniera le fit volontiers; mais, comme il terminait, un noir pressentiment envahit son âme, et il dit à son compagnon.

« — Bientôt quelqu'un aura à me rendre à moi le même service. »

Malgré ces lugubres pensées, il n'en continua pas moins son voyage, prêchant partout où il passait et répondant tranquillement à ceux qui cherchaient à le dissuader d'aller plus loin : « Ma vie est entre les mains du Seigneur! si je dois périr victime de mon désir de pacifier et d'éclairer ces tribus, je mourrai volontiers pour une si belle cause. »

Extérieurement, rien jusque là ne semblait faire prévoir la sanglante tragédie qui allait bientôt se dérouler : tout était calme et les dispositions mêmes des tribus semblaient inviter à la confiance.

Maniera visita ainsi Motutere, Waimarino et Waiariki où ses pacifiques efforts parurent couronnés d'un certain succès. En quittant cette dernière localité, il dit à ses hôtes :

« — Je pars pour ne plus revenir. Mon dernier jour s'est levé. La nuit dernière, j'ai vu dans mes rêves la place qui m'est réservée dans le monde des esprits. Demain, à cette heure, j'y serai! »

A ce moment là, que se passait-il dans la tribu voisine, celle même que Maniera se proposait alors de visiter? Réunis autour de leur chef Herekiékié, les guerriers discutaient quelle réception ils allaient faire à ces ambassadeurs d'une tribu détestée. Leur décision fut telle qu'on la suppose déjà ; Huiatahi, parent rapproché du chef Tauteka qui avait autrefois commandé l'expédition de Waitotara et qui n'en était pas revenu, se chargea de l'exécuter. Avec une douzaine d'hommes bien armés, il s'embusqua dans un épais fourré, sur le chemin même que les visiteurs devaient suivre. Au moment où Maniera et Kereopa se trouvèrent en face de leurs fusils braqués sur le sentier, une formidable décharge de mousqueterie se fit entendre, et Kereopa tomba mort. Quant à Maniera, bien qu'affreusement blessé, il respirait encore et priait même pour ses bourreaux quand Huiatahi, débouchant du fourré, se précipita sur lui et lui fracassa la tête avec la hache.

∴

Ceci avait lieu le 12 mars 1847. Si, au lieu d'avoir été enrôlées dans le protestantisme, à une époque où la foi catholique avait à peine fait son apparition dans leurs foyers d'origine, ces infortunées victimes avaient eu le bonheur de mourir en propageant la vraie foi, nous ne serions pas tentés de les plaindre. Néanmoins, ne pouvons-nous pas espérer que, jusqu'à un certain point, leur sincérité et leur ardeur pour le bien auront plaidé en leur faveur auprès du Souverain Juge? Si les circonstances de leur immolation ne nous permettent pas de les appeler des « martyrs », au moins pouvons-nous les saluer avec toute la compassion qu'inspirent de nobles et généreux desseins quand ils sont frustrés par la malice des hommes.

∴

Il semble d'ailleurs que la Providence divine ait voulu venger ce crime exécrable d'une façon exemplaire.

Le village de Te Rapa, où le chef Te Heuheu vivait, était situé dans une étroite vallée, fortement inclinée vers le lac Taupo et entourée de hautes montagnes. Toute cette vallée était déjà remarquable par une multitude de *geysers* et *fumaroles*, indices d'une action volcanique latente.

Dans la nuit du 7 mai, une effroyable avalanche descendit des montagnes, ensevelit le village et l'entraîna par son poids dans les eaux du lac où tout fut englouti, sauf un jeune homme et un cheval. Conformément à l'usage, les tribus voisines se rassemblèrent sur les bords de l'abîme entr'ouvert et y tinrent un monstrueux *tangi*. Mais la leçon donnée par la justice divine porta ses fruits : les tribus de Taupo se rendirent aux appels des missionnaires, et aujourd'hui les héritiers du nom de Te Heuheu sont les porte-étendards de la foi catholique.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Mgr Simon,
de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique du Kiang-nan (Chine).

Mgr Jean-Baptiste Simon était né à Issé (Loire), le 20 décembre 1846. Il avait été nommé, au mois de janvier dernier, vicaire apostolique du Kiang-nan, en remplacement de Mgr Garnier et avait reçu la consécration épiscopale à Shang-hai le 25 juin. C'est donc au bout de deux mois seulement d'épiscopat qu'une mort subite l'a mis prématurément en possession de la récompense éternelle.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme de Lyon, don transmis par l'*Echo de Fourvière*... 5 20
Bouquet d'or offert à sainte Anne et composé par les petits sacrifices des enfants d'un externat (*Echo de Fourvière*)..... 100 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Pelvat, Nagpore).
M. Bandelier, à Courfaivre (Suisse)........ 100 »
Mlle Kohler, à Reiningen, diocèse de Strasbourg........ 5 »
Anonyme du diocèse de Pamiers, demande de prières. ..... 20 »
L. R. P., du Mans........ 3 »
Mme Laborde, au Haut-Bârie, diocèse de Bordeaux........ 10 »
Anonyme, du diocèse de Dijon........ 100 »
M. Renard, du Mans........ 10 »

Pour baptiser, sous le nom de Marguerite, une enfant à l'article de la mort et lui ouvrir le ciel (Mgr Streicher).
Anonyme, de Lyon........ 5 »

Pour le diocèse de Saint-Jean-d'Acre :
Une congréganiste belge, du diocèse de Malines........ 8 »

Pour la mission de Beyrouth (au R. P. Michel) :
Anonyme, de Lyon (*Echo de Fourvière*)........ 5 »
J. D., de Lyon (*Echo de Fourvière*)........ 50 »

A Mgr Coqset, pour sa mission éprouvée par l'inondation :
M. de Lubicz-Rowicki, Montpellier........ 20 »

A Mgr Chouzy, pour l'église de Notre-Dame de Fourvière au Kouang-Si.
En souvenir du bon Père Belin et du pensionnat d'Amplepuis (*Echo de Fourvière*)........ 20 »
Un fils de Marie, diocèse de Lyon (*Echo de Fourvière*)........ 10 »
E. V., de Lyon (*Echo de Fourvière*)........ 2 60
En souvenir de deux défuntes (*Echo de Fourvière*)........ 3 »
Anonyme, du Bois-d'Oingt (*Echo de Fourvière*)........ 10 »

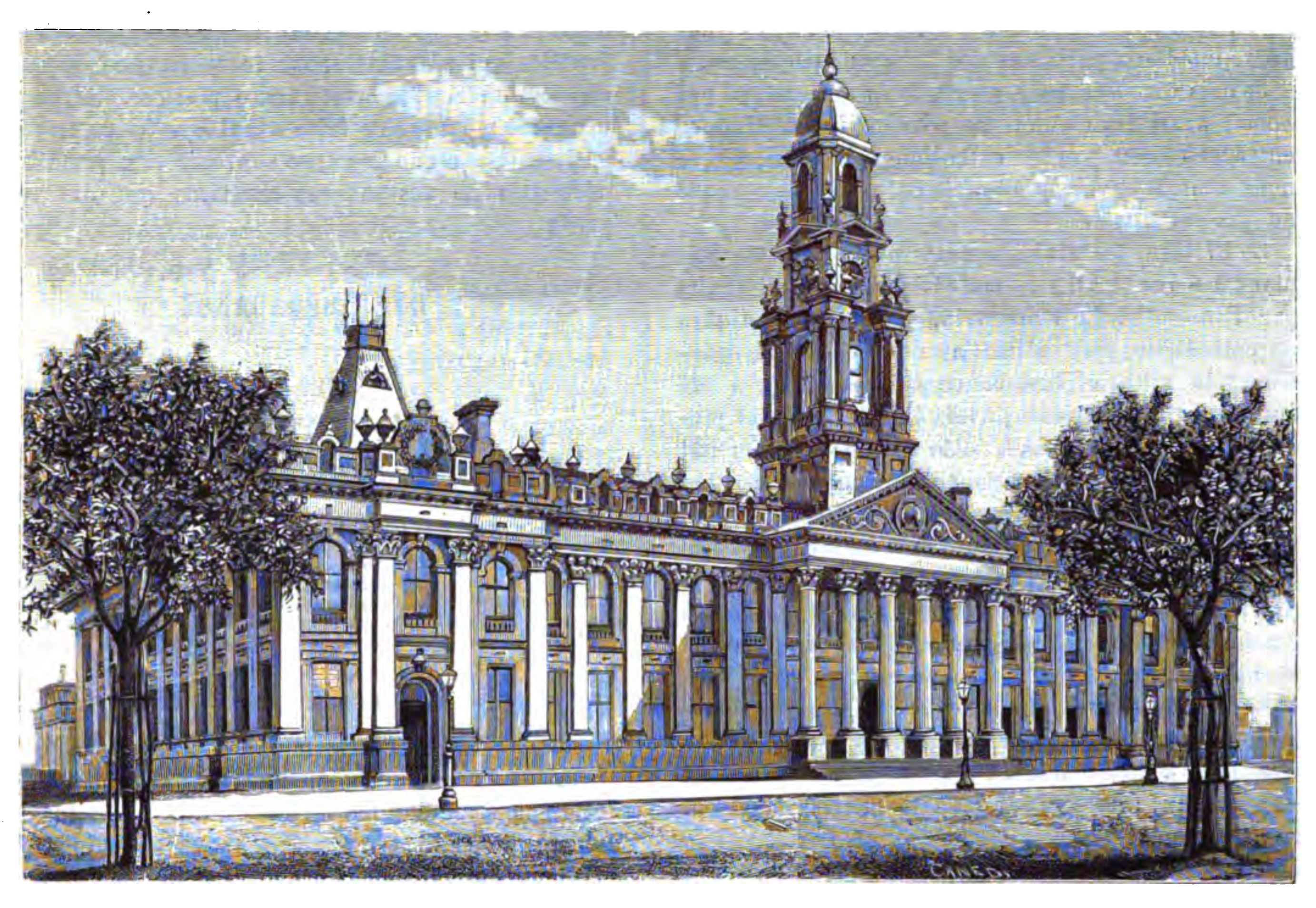
Anonyme de Paris :
R. P. René, préfet apostolique de l'Alaska, 1 fr. — Mgr Michel Petkoff, vicaire apostolique de la Thrace, 1 fr. — Mgr Chouvellon, vicaire apostolique du Sut-chuen oriental, 1 fr. — M. Louat, au Tché Kiang, 1 fr. — Mgr Crouzet, vicaire apostolique de Madagascar, 1 fr. — R. P. Van Dosselaëre, à Pei Hien, Kiang nan, 1 fr. — Mgr Reynaud, vicaire apostolique du Tché Kiang, 1 fr. — R. P. Antunes, Cunène, 1 fr. — R. P. Reginald Sarthou, à Tobago, 1 fr. — R. P. Cermenati, à Mahallat el Kebir (Egypte) 1 fr. — M. Desaint, au Mayssour, 1 fr. — Mgr Leray, vicaire apostolique des Iles Gilbert, 1 fr. — R. P. Ernest Lecomte, en Haute-Cimbébasie, 1 fr. — R. P. Rolland, à Saint-Jean-d'Acre, 1 fr. — Sœur Bernard, à Nagpore (Hindoustan), 1 fr. — M. de Guébriand, au Sut-chuen méridional, 1 fr. — Sœur Saint-Pierre Claver, à Elmina (Côte-d'Or), 1 fr. — Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, 1 fr. — R. P. Rousset, à Emoyeni, Zouloulaud, 1 fr. — Mgr Bardou, Coïmbatour, 1 fr.

(*La suite des dons prochainement.*)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant*.

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





AUSTRALIE. — HÔTEL DE VILLE DE MELBOURNE ; d'après une photographie envoyée par un Missionnaire (voir p. 423).

LA PERSÉCUTION EN CHINE

M. Mathon, directeur au Séminaire des Missions Etrangères de Paris, vient de recevoir de Mgr Chausse et nous communique la lettre suivante de M. Guillaume, missionnaire au Kouang-tong. Cette préfecture est encore le théâtre de révoltes partielles. Cette fois, ce sont les partisans de la société « la Triade » qui se sont soulevés et formés en bandes. Ils pillent et brûlent les villages. Au fond, c'est la misère qui engendre toutes ces calamités : la sécheresse, puis les inondations ont anéanti les récoltes. Les pauvres gens sont désolés et désespérés. Les voleurs achèvent le désordre ; partout ce ne sont que brigands et pirates.

LETTRE DE M. GUILLAUME, MISSIONNAIRE A CHIN-NENN, A MGR CHAUSSE, PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-TONG

Que la volonté de Dieu soit faite, et que son saint nom soit béni !

Je suis en fuite depuis le mardi 27 juin. Les Sam-tiam-fouy se sont révoltés et j'ai dû me retirer à la hâte. Une cruelle persécution dévaste mon district. Grâce à quelques chrétiens, on a pu transporter à la ville une partie de mes objets. L'émotion, les alertes continuelles, l'insomnie, les récits de mes malheureux chrétiens, l'incertitude de l'avenir, la chaleur atroce dont j'ai à souffrir au fond d'une boutique appartenant à un généreux néophyte, qui a bien voulu me donner l'hospitalité, m'ont rendu malade. Néanmoins à la volonté du bon Dieu !

∴

Depuis longtemps on disait que les Sam-tiam-fouy étaient nombreux dans ma sous-préfecture ; mais on ne s'attendait pas encore à la révolte. Mardi dernier, sans que rien ait pu la faire prévoir, elle a éclaté tout d'un coup et s'est étendue dans les environs comme une traînée de poudre.

Le lundi précédent, des prétoriens lancés à la recherche des rebelles voulurent forcer quelques paisibles Chinois à leur donner quelques piastres. Il n'en fallut pas davantage pour qu'une émeute s'ensuivît. Les révoltés se réunirent aussitôt contre eux, assiégèrent la maison où ils se trouvaient, y mirent le feu, en tuèrent 18 sur 32. Cela se passait dans la nuit du lundi au mardi, à Sam-foung-chou.

Le lendemain, les Sam-tiam-fouy s'avancèrent jus-

qu'à quelques kilomètres de ma chapelle. De toutes parts, on n'entendait que ces cris : « Mort aux étrangers ! mort aux partisans des religions perverses ! »

Je dois dire que les protestants ont ici usurpé nos noms ; aussi les Chinois ne peuvent-ils distinguer entre les réformés et les catholiques. De là vient que nous sommes enveloppés dans la haine générale vouée au protestantisme.

Le 27 juin, les établissements protestants de Supiang à 8 lys (3 kil.) de ma résidence sont détruits par l'incendie. Le lendemain, plusieurs boutiques de catholiques sont pillées au marché de May-pie-Chie ; le village chrétien de Cha-tse-liang a été complètement incendié, j'avais là une école et plusieurs paires de buffles. L'école et son mobilier ont été la proie des flammes. Quant aux buffles, ils sont maintenant vendus par les brigands. Heureusement nos néophytes ont eu le temps de s'enfuir ; sans cela ils eussent été certainement massacrés. C'était le seul village chrétien que je possédais ; il y avait là dix-huit familles qui sont aujourd'hui réduites à la dernière misère, n'ayant rien pu sauver.

Non contents de ces premiers exploits, les Sam-tiam-fouy veulent brûler les maisons de mes autres chrétiens. Depuis quelques jours déjà, leur tête était mise à prix ; informés par des amis fidèles, ils purent se mettre en sûreté.

∴

Voilà tout ce que je sais sur cette nouvelle persécution : depuis hier, je n'ai reçu aucune nouvelle. On dit que, pour le moment, les Sam-tiam-fouy rançonnent d'importance les richards des environs. Pendant ce temps allez-vous me dire, que font les autorités ? Elles semblent avoir perdu la tête ; la ville est bien gardée de jour et de nuit, mais il n'y a presque personne pour s'opposer aux rebelles. On a demandé des soldats. Quand arriveront-ils ?... La situation est des plus graves ; j'ai à craindre la destruction totale de la moitié de nos districts. Quant à mes chrétiens en fuite, ils ne peuvent pour le moment songer à rentrer chez eux, car ils seraient certainement massacrés. Pour moi, si je n'ai pas grand chose à craindre en ville, où cependant, dit-on, il y a beaucoup de Sam-tiam-fouy, dans la campagne, je cours le risque, si je sors, d'être massacré. Aucune rançon, disent les rebelles, ne serait capable de me délivrer.

∴

Toutes les calamités semblent s'être réunies à la fois sur mon pauvre district. Depuis plusieurs années, le riz est très cher. Après la sécheresse, des inondations comme jamais par ici l'on n'en avait vu, sont survenues tout à coup, emportant les digues en plus de 120 endroits, détruisant les rizières et réduisant à la misère des milliers et des milliers de familles qui n'avaient pour toute fortune que leur champ de riz. Il me reste douze piastres. La cruelle nécessité me force de faire appel à votre cœur compatissant, afin que je puisse subvenir aux premières nécessités de nos pauvres chrétiens qui ont tout perdu.

CORRESPONDANCE

OCEANIE

De Marseille à Sydney.

En se rendant aux îles Gilbert, l'un des vicariats apostoliques océaniens les plus récemment créés, le R. P. Cochet a pris quelques notes pittoresques et intéressantes qu'il nous envoie de Sydney. Nous les publions avec empressement ; elles attireront peut-être sur le missionnaire et sur sa lointaine mission des témoignages de généreuse sympathie qui seront bien placés.

LETTRE DU R. P. COCHET, DU SACRÉ CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE AUX ILES GILBERT.

Nous sommes heureusement arrivés à Sydney après trente-deux jours d'une traversée on peut dire idéale. Pouvait-il en être autrement après tant de prières précieuses aimablement promises et sur un paquebot qui aurait pu être appelé *le Missionnaire*, puisqu'il avait à son bord 34 apôtres?

Tous les jours de la traversée le saint sacrifice fut célébré. La messe entre les hautes montagnes de la Corse et de la Sardaigne, dans le détroit historique et merveilleux de Messine, en vue du splendide Etna déjà couvert de neige, et des sombres montagnes de la Calabre, près des côtes de la Crête, dans le canal de Suez, dans les solitudes de l'Océan Indien, où l'œil pendant dix jours ne voit ni une terre, ni une voile, ni un oiseau ; la messe dite sous la voûte sans fonds des cieux et sur les profondeurs effrayantes des eaux, est plus encore que sur terre un réconfort pour l'âme du missionnaire. Quelle émotion il éprouve lorsqu'il lui arrive de trouver dans les prières liturgiques ces grandes paroles : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.... Comment invoqueront-ils Celui en qui ils n'ont pas cru ? Et comment croiront-ils en Celui dont ils n'ont pas entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler si personne ne leur prêche ? Et comment y aura-t-il des prédicateurs s'ils ne sont pas envoyés, selon qu'il est écrit : Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix ! » *(Ep. aux Rom.)*.

Le missionnaire à bord coudoie le marchand, l'explorateur, le prospecteur, le colon et, dans cette



société de quelques jours, il est aimé et estimé. Mais combien ses pensées sont loin des leurs ! Quelle éloquence ont pour lui ces flots au milieu desquels il travaillera à la grande œuvre de la résurrection morale d'un peuple sur les îles perdues du Pacifique !

Je ne pense pas qu'il puisse y avoir de spectacle plus majestueux que la messe du dimanche à bord d'un navire. Pendant que les puissantes machines accomplissent leur énorme travail, sans arrêt ni le jour ni la nuit, et que le navire glisse avec rapidité, Mgr Leray célèbre la messe à un autel dressé sur le pont et pavoisé de drapeaux : les officiers, les passagers en grand nombre y assistent : dans la mer Rouge les souvenirs immortels se pressent dans sa pensée et, en face du Sinaï, l'évêque évoque les grands spectacles du passé, un peuple asservi puis miraculeusement délivré, miraculeusement nourri dans des solitudes affreuses et recevant la loi divine.

∴

Quelques jours après, Ceylan apparaît et inspire une admiration sans bornes ; le sable même semble fertile : les cocotiers verts inclinent leur tête sur l'eau bleue de la mer. Beaucoup de ceux qui dépensent en hiver pour leur plaisir de grandes sommes sur nos côtes méditerranéennes, devraient s'embarquer et consacrer quelques mois à la visite de Ceylan; on y voyage aussi commodément que dans les Indes, l'Angleterre y a tracé des routes et construit des voies ferrées.

Pour nous missionnaires, nous apprécions surtout le colossal travail d'évangélisation réalisé là-bas par les RR. PP. Oblats et les RR. PP. Jésuites. Colombo seul compte plus de 40.000 catholiques qui possèdent 6 églises ; la cathédrale peut contenir 6000 personnes: chaque dimanche elle se remplit trois fois. Rien de beau comme ces orphelinats, ces écoles, ces pensionnats catholiques. A Kandi les RR. PP. Jésuites viennent de créer une Université.

Ah ! si ceux qui aiment la Propagation de la Foi pouvaient voir le résultat de leurs aumônes, de leurs dons, quelle récompense et quel encouragement ce serait pour eux ! On est ému et profondément, quand on songe que les allocations de cette Œuvre sont en train de faire dans les Indes, l'Indo-Chine, la Chine, le Japon, les îles de l'Océanie, ce qu'elles firent dans les Eglises aujourd'hui adultes de l'Amérique du Nord et de l'Australie, durant la première moitié de ce siècle.

A cette émotion religieuse se joint un sentiment de fierté patriotique, quand on pense que les ressources de l'apostolat proviennent toujours en grande partie de la main inépuisable de la France catholique.

Je m'amusai en passant sur la place de la cathédrale, qui est la grande cour de récréation des écoles catholiques, à poser quelques questions à des élèves :

« — Connaissez-vous quelques villes de France ? disais-je.

« — En France, il y a Marseille d'où partent les missionnaires, Lyon où se trouve la Propagation de la Foi, Paris où se trouve Montmartre, l'église dédiée au Sacré-Cœur, etc. »

∴

Sur le bateau j'ai assisté à une belle manifestation. Il y avait à bord quelques Frères Maristes, allant les uns à Samoa, les autres en Nouvelle-Calédonie. Le chef de la caravane, qui avait vingt-quatre ans de colonie, était un vénérable religieux, plein de belle humeur; il s'attira vite les sympathies des passagers qui voulurent lui témoigner leur estime. Il fut invité à un champagne d'honneur au salon où se trouvaient réunis une soixantaine de passagers, dont un officier russe décoré de la légion d'honneur et qui se rendait à Port-Arthur; on lut une adresse au héros de la fête et le compliment fut signé par tous. C'était touchant, noble, religieux; le cher Frère, par ses longs travaux, avait mérité qu'on célébrât dans sa personne la Patrie et la Religion.

Mgr Leray était très entouré et les dames organisèrent pour sa Mission des tombolas de charité, auxquelles contribuèrent tous les colons, fonctionnaires et étrangers, de passage sur le paquebot.

∴

Après avoir fait relâche à Ceylan, notre *steamer* atteignit en quelques jours Kings George Sound, fit escale à Port Philipp, le débouché maritime de Melbourne, qui est, vous le savez, la plus populeuse et la plus belle cité de l'Australie, et entra enfin dans la rade de Port Jackson. Nous étions à Sydney.

Nous avons eu la consolation de trouver dans cette capitale des preuves éclatantes de l'admiration suscitée par l'apostolat catholique, dans les âmes droites, même étrangères à notre religion.

En arrivant à Sydney, j'ai vu le beau monument consacré par un haut fonctionnaire à un de nos Pères des îles Gilbert, mort au champ d'honneur. Nous emportons ce monument pour le placer sur la tombe du vénéré missionnaire. Voici l'épitaphe qui y est gravée.

En religieux souvenir
Du Révérend Père Benjamin GAILLARD,
De la Congrégation du Sacré-Cœur,
Né le 5 mai 1832,
Mort à Nonouti, le 17 juin 1897.
Arthur MAHAFFY,
Ancien gouverneur des îles Gilbert,
A fait placer ce modeste gage
D'une amitié, hélas! trop courte.

On aimera à connaître les paroles flatteuses dont ce souvenir est accompagné : « C'est là un bien petit et bien indigne souvenir d'une vie très noble et toute de sacrifice. Le spectacle de l'absolu dévouement et du complet oubli de soi est une chose bien rare dans ce monde, et on ne le voit nulle part plus splendidement réalisé que dans les Missions catholiques. Quoique nous différions de croyance, j'ai toujours soutenu et soutiendrai toujours que ces missions accomplissent la plus belle et la plus pure œuvre chrétienne qu'il soit possible de voir dans ce siècle. »

C'est à des œuvres si éloquemment louées par ceux mêmes qui ne partagent pas nos croyances, que vont les charités de France. Rien ne montre mieux les résultats de tant de généreux efforts et, sans son excessive pauvreté, notre mission réaliserait dans ces îles perdues du Pacifique ce que les RR. PP. Maristes ont fait dans l'Océanie centrale, à Wallis surtout. Nos peuples sont prêts pour la vérité, mais l'apostolat à de telles distances est extrêmement pénible, il devient impossible sans la charité. Que nos lecteurs encouragés, par les beaux fruits de leurs sacrifices, redoublent d'efforts et soutiennent énergiquement les œuvres d'apostolat catholique !

⁂

On me permettra, puisque j'écris de Sydney, d'ajouter encore un mot. On sait qu'à la fin du siècle dernier, les grandes puissances de l'Europe, poursuivant le mouvement de reconnaissance des terres océaniques commencé depuis deux siècles, envoyèrent de hardis marins explorer les terres du monde austral : l'Angleterre, Cook; la France, Lapérouse.

Les deux vaillants navigateurs abordèrent presque à la même heure dans la jolie rade qui fut, à cause de la quantité de fleurs trouvées sur ses rives, nommée *Botany-Bay*. Cook débarqua sur la côte sud, Lapérouse sur la côte nord ; une tempête engloutit peu après la flotille française sur les rochers du Vanikoro.

Tout cela est connu ; ce qui l'est moins, c'est que le petit village de Lapérouse, lieu de villégiature favori des riches Sydneyiens, est plein de souvenirs français. Là se trouve le monument que la France a fait élever à l'héroïque marin; une inscription mentionne que de là parvinrent les dernières nouvelles de l'*Astrolabe* et de la *Boussole*. On y voit la tombe d'un prêtre français, du premier Européen qui ait dormi son dernier sommeil sur les « rivages amis de l'Australie », comme dit le Cardinal Moran dans son Histoire de l'Eglise. Voici l'inscription que ses compagnons avaient mise sur son modeste monument :

HIC JACET LE RECEVEUR
E FRATRIBUS MINIMIS, GALLIÆ SACERDOS,
PHYSICUS IN CIRCUMNAVIGATIONE MUNDI
DUCE M. DE LA PÉROUSE
OBIIT 17° FEBR. 1788 (1)

Bien d'autres prêtres français devaient venir, en Australie, après lui, et les catholiques de Sydney, par l'estime qu'ils témoignent au clergé français, aiment à reconnaître tous les services qu'il a rendus et rend encore à la religion dans leur pays.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Rome, 4 septembre 1899.

Mgr Salvator di Pietro, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique du Honduras britannique, étant décédé, le R. P. Frédéric Hopkins, de la même Compagnie, né en Angleterre le 25 mai 1844, et pendant plusieurs années vicaire général et finalement administrateur dudit vicariat en a été nommé vicaire apostolique.

— L'archidiocèse de Pondichéry vient d'être démembré pour former un nouveau diocèse, celui de Kombakonam. En voici les limites : au nord, le fleuve Vellar; à l'ouest et au sud, le Kavéry, qui le sépare du Coïmbatour et du Maduré; à l'est, le golfe du Bengale et le territoire français de Karikal. Le Saint-Père en a nommé évêque, M. Hugues-Madelain Bottero, des Missions Etrangères de Paris, né dans l'archidiocèse de Chambéry, le 20 janvier 1837 et missionnaire aux Indes depuis 39 ans.

INFORMATIONS DIVERSES

Madagascar Nord. — Mme Giraud Novallet, présidente de l'Œuvre de la Croix-Rouge et de l'aumônerie militaire coloniale, nous communique la lettre suivante de Mgr Corbet, vicaire apostolique de Madagascar Nord, et nous prie de recommander le prélat et ses œuvres à la charité de nos lecteurs.

« Pour suppléer à la pénurie des missionnaires, je voudrais faire de *l'apostolat par la Presse* et à l'exemple des Protestants, répandre à profusion de petites brochures et des feuilles de propagande, traduites en langue malgache, afin d'atteindre par là les indigènes de l'intérieur et préparer les voies aux missionnaires.

« Ma préocupation actuelle est donc d'établir à Diégo-Suarez une petite imprimerie. Elle serait dirigée par les Dames Catéchistes qui me promettent leurs concours. Ces Dames, Religieuses sans porter le costume religieux, ont des imprimeries en France et en Suisse pour seconder la bonne presse. Elles feraient en même temps le catéchisme aux indigènes, afin d'aider les missionnaires.

« Pour cela il me faut des ressources que je n'ai pas et que je ne puis attendre que âmes charitables qui aiment les Missions. Puis-je sans indiscrétion vous recommander cette Œuvre apostolique ? »

(1) Ici repose Le Receveur, de l'Ordre des Frères Minimes, prêtre français, attaché comme savant au voyage entrepris autour du monde par M. de La Pérouse. Il mourut le 10 février 1788.



Nouvelle Guinée (*Océanie*). — Le R. P. Guis, de la Congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun, nous écrit de Thursday-Island, le 11 juillet 1899 :

« Ne sachant plus à quel saint me vouer, j'ai recours à vous : saint Antoine de Padoue lui-même semble rester sourd ; je pense qu'il veut laisser aux lecteurs des *Missions Catholiques* le mérite de venir à mon aide.

« Voici ce dont il s'agit. Il y a deux mois, Mgr Navarre m'a dit en termes tout apostoliques : « Vous irez à Thursday Island « vous prendrez soin de la paroisse. Je n'ai pas d'argent à vous « donner, mais vous vous arrangerez pour bâtir une église. » Et avec une cordiale bénédiction, j'ai été expédié à Thursday.

« Tout bien considéré, c'est encore de votre côté que le ciel semble renfermer le plus d'espérances, et c'est à votre porte que je viens frapper.

« Il vous est impossible, en France, de vous imaginer la tristesse du missionnaire, lorsque, à deux pas de sa pauvre église, il voit s'élever un fier et coquet temple protestant. Comme ma chapelle paraît en comparaison humble et chétive ! D'abord, elle a une maladie incurable : elle est vieille, elle a vu les tout premiers débuts de la mission ; elle est en bois, c'est-à-dire qu'elle devient la proie des fourmis blanches ; la porte et la façade sont tombées déjà deux fois en défaillance, on y a mis des béquilles ; les murs étaient recouverts d'une tapisserie en papier, peinte par un échappé de la « Nouvelle », mais ladite tapisserie n'est plus qu'un souvenir. Enfin elle est lamentablement petite, étroite et chaude, surtout pour un pays où l'on a volontiers 40° cent. à l'ombre.

« N'est-il pas vrai que la conclusion s'impose ? Si je ne démolis pas moi-même mon église, elle tombera quand même. Vraiment elle me fait honte, surtout à côté du temple protestant, qui a déjà coûté 50.000 francs, et doit en avaler sous peu 20.000 autres ! Je ne suis pas si ambitieux : avec 15.000 francs, je pourrai doter notre petite communauté catholique d'une construction assez vaste et élégante pour représenter dignement l'Eglise Romaine catholique, dans ce capharnaum de protestantisme, bouddhisme, bramanisme, confucianisme et indifférentisme qu'est Thursday Island (l'île du Jeudi).

« Ces bienheureux 15.000 francs que je compte si souvent..... dans mes rêves, je n'en ai pas même la graine. Pour l'amour de Dieu, venez à mon aide, je ne suis pas fier ; que l'on me donne par petits sous ou par billets de mille, cela m'est égal.»

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San.

Suite (1)

Fin du voyage par terre. — Une fâcheuse rencontre. Poignez vilain, il vous oindra ! — Le carrefour des monuments. — Arrivée au bord de la mer. — Pénible déception.

Le 22 février, nous nous levons avant l'aube et partons dès 6 heures du matin.

Je donne un dernier regard aux montagnes abruptes dont le pittoresque rivalise avec les plus beaux sites de la Suisse. Point d'arbres gigantesques : ce sont de maigres taillis, de chétifs sapins, des chênes rabougris, une végétation naine recouverte d'un immense manteau d'azalées. Les hauteurs s'abaissent en collines, dont le pauvre laboureur cultive jusqu'au sommet les pentes rapides. Dans d'étroits vallons, les torrents bondissent en mugissant sur leurs lits rocailleux. Les rochers sont revêtus d'une mousse singulière,

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2, 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14, 21, 28, juillet, 4, 11, 18, 25 août et 1er septembre et les cartes, pages 191 et 225.



CORÉE. — Pavillon royal devant la tombe d'un roi dans la forêt de Syou-ouen ; d'après une photographie de M. Wilhelm, missionnaire en Corée.

d'une espèce de lierre, de *sedums* desséchés et d'*ampelopsis veitchiana*. La route est bordée de saules, d'érables, d'épines noires et de vigne sauvage.

∴

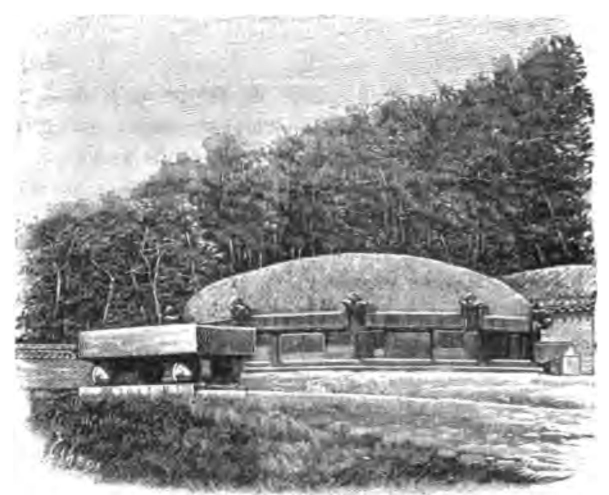
Au loin, trois voyageurs viennent à notre rencontre. Tout en admirant les beautés de la nature, je marche gaiement en avant de la colonne d'un pas plus allègre que les gens qui me suivent. Il est vrai que la plupart d'entre eux portent un paquet sur le dos, tandis que je n'ai rien, pas même un bâton à la main.

Ce fut, sans doute, cette dernière circonstance qui inspira de l'audace aux individus qui approchaient. L'un d'eux se mit à chanter à tue-tête un couplet à mon adresse et, quand il passa à côté de moi, il dit à ses acolytes :

« — *I nôm poara !* (Voyez donc cette canaille!)

« — Prends garde à tes paroles, canaille toi-même! » répondis-je en fixant le rodomont.

D'un coup d'œil il consulta ses compagnons et vint se placer en face de moi. Nos regards se croisèrent comme



CORÉE. — Tombeau royal (pierre du sacrifice) ; d'après une photographie de M. Wilhelm.

deux épées. Il leva son bâton à la hauteur de mon visage et, l'agitant d'un air menaçant, ajouta :

« — Bientôt toutes les canailles de ton espèce, nous les tuerons de nos propres mains. »

L'épreuve était trop forte pour mes nerfs tendus comme un ressort depuis deux longs mois. J'allais répliquer, lorsque mon biceps se débanda soudain par un de ces mouvements que les théologiens nomment primo-prime et les maîtres d'escrime une botte.

Craignant de l'avoir trop sérieusement atteint, je regardai vivement autour de moi. Je ne vis tout d'abord que deux Coréens qui me disaient avec force révérences :

« — Il a mal agi, seigneur, daignez lui pardonner. »

Enfin j'aperçus mon citoyen qui se débattait à deux ou trois pas de là au fond d'un fossé plein de neige.

Les historiens militaires enseignent que l'attaque est plus appropriée au génie français que la défense : je crois qu'ils ont raison.

Quoi qu'il en soit, mon futur assassin émergea tout penaud et vint me faire ses excuses :

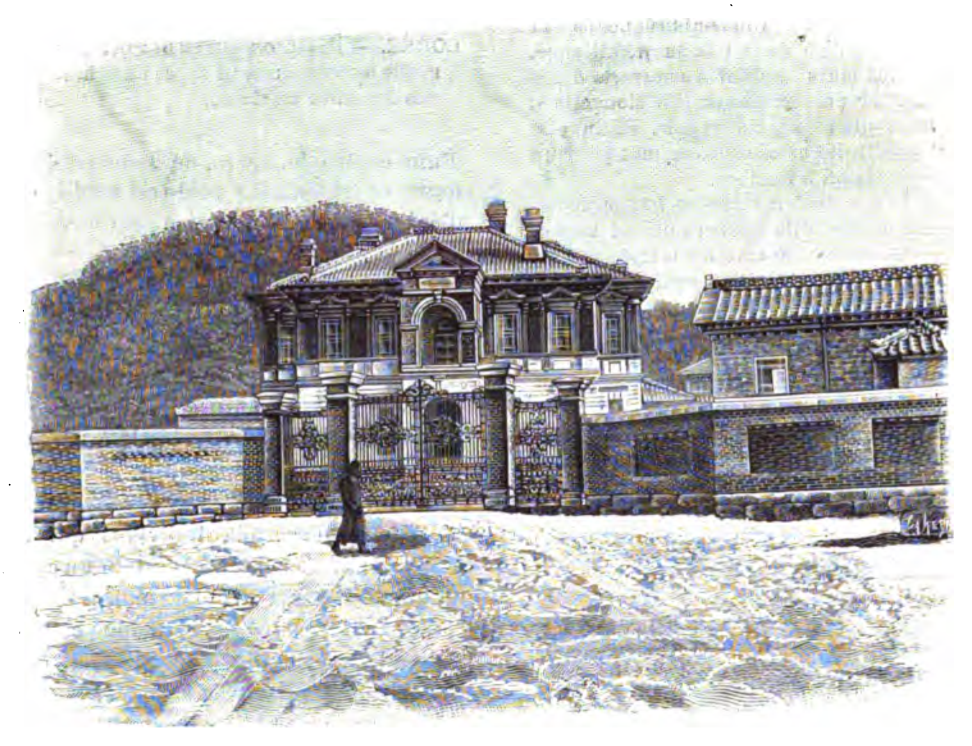
« — Je vous demande pardon, grand homme, je vous ai pris pour un Japonais. Comme vous n'avez ni suite, n cheval, je ne savais pas que vous fussiez noble.

« — Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux...

ni de cheval pour être noble. Une autre fois, garde-toi de juger les gens sur la mine : il pourrait t'en cuire encore davantage.

« — Je ne recommencerai plus, » dit-il en s'époussetant et en renflouant son pauvre chapeau aplati comme une galette.

L'avenir nous apprendra s'il profita de la leçon.



CORÉE. — LÉGATION JAPONAISE DE SÉOUL; d'après une photographie envoyée par Mgr MUTEL (voir le texte).

∴

Cette scène avait duré moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire. Je continuai tranquillement ma route.

Arrivé au sommet d'une petite montée (8 h. 3/4), je me retournai pour voir si mes gens me suivaient et les aperçus à distance qui donnaient la bastonnade à mes individus de tout à l'heure.

Que s'était-il donc passé?

Mes insulteurs — car ils étaient tous trois de connivence et s'apprêtaient à me faire un mauvais parti si mon premier coup ne les eût déconcertés — mes insulteurs, dis-je, n'eurent pas plus tôt rencontré les chrétiens qu'ils leur demandèrent :

« — Quelle est donc cette canaille d'Européen qui vous précède là-bas sur le chemin ? Il n'a pas la main légère, le coquin !

« — Quoi ! sacripants, c'est ainsi que vous parlez d'un noble qui voyage au nom de l'empereur de Corée ? »

Et ils leur administrèrent une correction méritée.

∴

Une heure plus tard, nous dépassons à droite *Pysiek-Ker* (le carrefour aux pierres monumentales), ainsi nommé parce que, en cet endroit, se dressent quantité de grandes pierres taillées, de forme tombale, portant des inscriptions louangeuses en l'honneur des mandarins dont l'administration a laissé d'excellents souvenirs dans la localité. Elles sont l'équivalent des statues que nous élevons à nos grands hommes et doivent être acceptées avec le même grain de sel. On les rencontre à chaque pas en Corée.

Devant nous s'étend une plaine et les effluves chargées d'embrun que la brise nous apporte, nous annoncent que



la mer est proche. Nous avons traversé la zone dangereuse : nous sommes sauvés!

∴

Je sais une petite Carmélite qui tressaillira d'allégresse en lisant ces lignes. Elle est trop modeste pour s'attribuer une part, si minime soit-elle, dans le succès de notre entreprise apostolique. Je respecte son humilité; mais je connais assez sa charité pour espérer qu'elle voudra bien remercier en mon nom ses pieuses compagnes du boulevard Carnot à Dijon, du précieux concours que m'ont fourni leurs ferventes prières. De mon côté, je puis leur assurer que nos néophytes, dans leurs blanches robes baptismales, n'ont pas manqué un seul jour de les recommander à Dieu, quand ils sollicitaient pour tous leurs bienfaiteurs, connus et inconnus, le centuple en ce monde et en l'autre.

∴

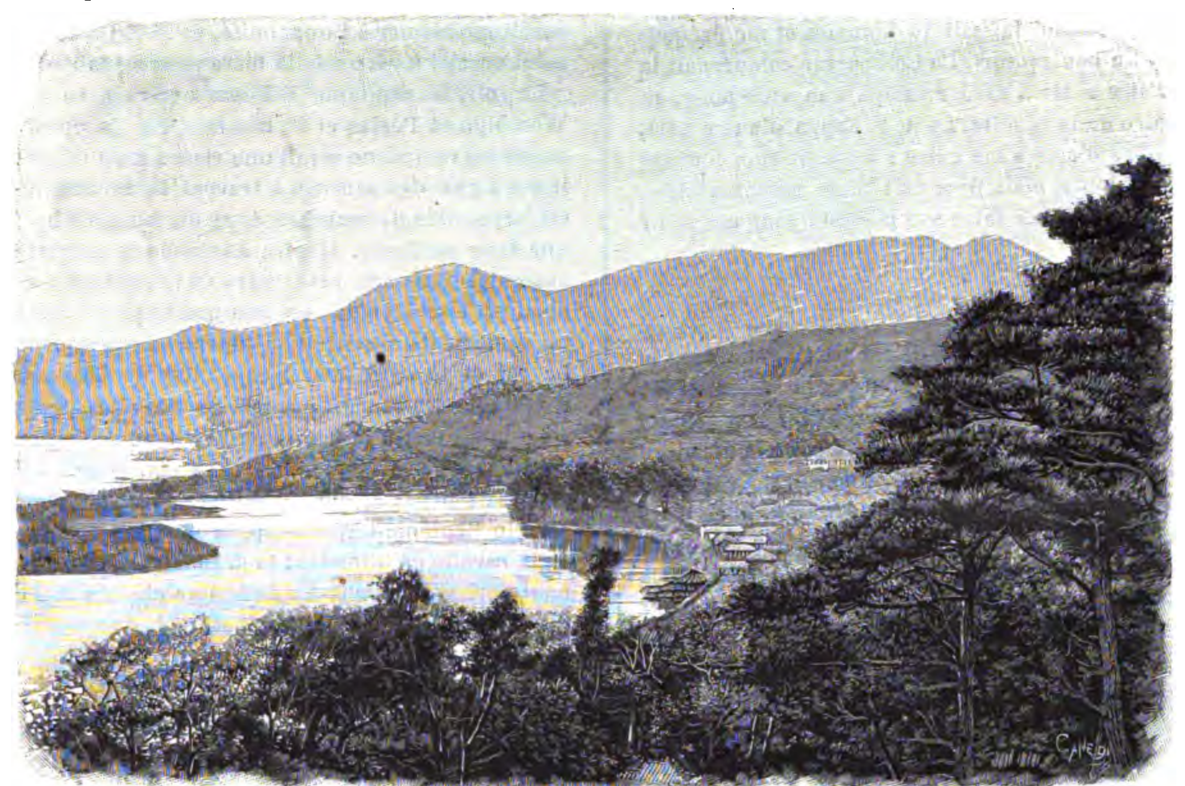
Cinq *lis* (2 kilom.) plus loin, voici la petite ville de Syousyeng où nous dégustons en passant une tasse de vermicelle coréen fait de farine de sarrasin.

Peu après, sur la gauche, se dessine la baie de Tchyengtjin, incomparablement mieux abritée que Tek-eu-mi, et qui depuis longtemps aurait supplanté cette escale, n'était le voisinage de Kyeng-syeng.

A 3 heures, nous sommes en vue des remparts de cette ville et bientôt après dans notre auberge.

Notre premier soin est de nous enquérir de notre bateau. Pas de chance! Le *Tchang-ryong* est arrivé le 16 et reparti le 19. Il faut donc attendre indéfiniment.

(*A suivre.*)



CORÉE. — LA BAIE DE FOUSAN; d'après une photographie du comte DE PIMODAN, communiquée par M. BRET, missionnaire en Corée.

Une révolte d'Indigènes
DANS LA MISSION DU NIGER

Par le R. P. ROUSSELET, des Missions Africaines de Lyon

Suite (1)

Débuts de la révolte (*suite*).

Tout bien pesé, il n'était pas possible d'abandonner Isselé.

Mais sur quoi pouvais-je compter pour assumer une si grande tâche, la Compagnie ne nous laissant plus de soldats? Voici le principe sur lequel j'ai toujours réglé ma conduite : dans les plus grands dangers, ne jamais perdre courage et avoir une confiance sans bornes en la divine Providence. D'autre part, je connaissais presque à fond le caractère des Noirs; je savais quelle influence morale je pouvais exercer sur eux. Quand ils voient que leur adversaire n'a pas peur, ils se mettent à trembler; si, au contraire, ils aperçoivent quelque indice d'épouvante chez leur antagoniste, ils se montrent pleins de courage et de bravoure. D'un autre côté, le Blanc est à leurs yeux un esprit supérieur; ils le croient possesseur de fétiches contre lesquels personne ne peut lutter. Heureuse erreur dont il faut savoir quelquefois profiter. Depuis longtemps, j'étais déjà, *intra et extra muros*, craint et réputé pour être un grand féticheur blanc; le P. Frigerio pourrait dire comment à Illah, on avait peur de moi; on ne m'appelait que du nom d'*Obeuebounou* (*prophète* ou *sorcier*).

∴

Comptant donc un peu sur ma réputation et beaucoup

(1) Voir les *Missions Catholiques* dès 25 août et 1er septembre.

sur la Providence et Notre-Dame de Lourdes, je demandai à notre préfet apostolique l'autorisation de rester à Isselé, et à l'administration anglaise quelques soldats, ne fût-ce qu'une demi-douzaine. Le capitaine William, voyant mon air décidé et appréciant mes raisons, appuya ma demande auprès du commandant.

La première réponse fut celle du R. P. Zappa : vu l'état des choses et l'acharnement déployé à Illah pour la révolte, il ne croyait pas prudent de me laisser à Isselé. Je fis une seconde tentative auprès du R. P. Préfet, lui exposant plus amplement que la première fois tout ce qui s'en suivrait si nous abandonnions Isselé. J'offrais volontiers, d'autre part, ma vie, s'il le fallait, pour sauver celle des chrétiens et des catéchumènes, au moins pour les soutenir jusqu'à la fin et leur donner l'exemple.

Le lendemain, je reçus deux lettres favorables : l'Administration anglaise me laissait 10 hommes et me promettait sous peu un bon renfort. La Compagnie comprenait la nécessité qu'il y avait à garder Isselé, une ville amie, au sein du théâtre de la révolte. Le R. P. Zappa, d'autre part, me laissait libre d'agir à ma guise : il louait mon courage et ma bonne volonté, mais déclinait toute responsabilité, promettant cependant de faire son possible pour me venir en aide.

∴

Le lendemain, le capitaine William partit donc avec le P. Bernhard. Le bon Père aurait bien voulu rester aussi; mais la prudence ne le permettait pas. Avant son départ, je me confessai à lui comme si c'était pour la dernière fois; je pleurais et il pleurait. Il m'encouragea de son mieux et, après m'avoir donné sa bénédiction, nous nous quittâmes de sang-froid pour ne laisser paraître aux yeux dos Noirs aucun indice de notre émotion intérieure.

Si loin que je pus le voir, je le regardai s'éloigner; enfin, la broussaille me le cacha, et je restai avec dix soldats noirs.

Moins d'un quart d'heure après, j'entendais crier autour de moi : « Les soldats sont partis; nous sommes perdus. »

J'allai me prosterner au pied du tabernacle, et faire un pacte avec le Très-Haut habitant dans la sainte Eucharistie. Lorsque j'eus achevé ma prière, je sentis en moi comme une force surhumaine : il me semblait que j'étais *légion;* les Ekumekus pouvaient venir, je n'avais pas peur.

∴

Durant les premiers jours, je ne cessai de recevoir du matin au soir et du soir au matin message sur message de la part du roi, des chefs, des chrétiens. Tous me disaient que les Ekumékus étaient aux portes d'Isselé, qu'ils allaient nous attaquer, qu'il y avait des traîtres dans la ville, que des chefs même tenaient en secret des assemblées pour informer les révoltés de ce qui se passait dans Isselé. Je fis décréter par le roi que quiconque serait convaincu d'avoir reçu un Ekuméku ou communiqué avec lui serait mis à mort.

Pendant ce temps, je faisais toutes sortes de travaux extérieurs, pour montrer que je ne craignais rien, que je ne supposais même pas qu'on pût toucher à la maison : je fabriquais des briques avec les enfants, je crépissais ma maison avec de la terre, je blanchissais les murs avec de la craie; en un mot j'agissais comme s'il avait été question de célébrer une grande fête. Mon calme stupéfiait tout le monde :

« Quel puissant fétiche doit avoir Assumké pour montrer tant d'assurance ! » disait-on partout. On était persuadé que j'avais quelque engin mystérieux pour me défendre.

∴

Le dixième jour, on entendit une effroyable fusillade du côté d'Illah, c'était le capitaine Stallad qui défendait la factorerie que les Ekumékus venaient d'attaquer. Ce même jour arriva au R. P. Zappa la nouvelle que j'avais été mangé! Jugez de la peine que ma témérité causait à Assaba; on devait me blâmer à l'unanimité, et moi, j'étais tranquillement occupé à pétrir de la terre pour en faire des briques.

Le soir, le capitaine William arrive avec les officiers Worshipp et Forbes et 60 hommes. En Europe 60 hommes en pleine campagne serait une risée; mais ici au Niger, où il n'y a que des sentiers à travers la broussaille et où il est impossible de marcher deux de front, 60 hommes font une fameuse ligne. Ajoutez à cela deux mitrailleuses. Ils avaient, en passant, pris Oburu Okiti, ville à une heure et demie d'Isselé, et tué un bon nombre de révoltés. C'était un samedi, ils restèrent la journée du dimanche à Isselé. Le roi et la ville furent enchantés de leur arrivée. Ce renfort ne les rendait pas peu fiers devant les Ekumékus.

Le lundi matin le capitaine William renvoya le lieutenant Forbes avec 40 hommes à Assaba. Quant à lui, il se proposait de passer quelques jours avec moi pour étudier, avec le lieutenant Worshipp, la situation du pays et l'état de la révolte en attendant la grande expédition. Le lieutenant Forbes reçut l'ordre de brûler chemin faisant Oburu Okiti, un des centres de la rébellion.

∴

Dans la journée, le capitaine William partit avec une escorte de dix hommes seulement pour aller chercher quelques têtes de bétail nécessaires à la nourriture des soldats d'Isselé. Restait avec moi le lieutenant Worshipp.

En partant, le capitaine William nous dit :

« — Je serai de retour vers quatre heures. »

Il n'avait pris aucune munition.

Quatre heures, cinq heures, six heures sonnent, la nuit arrive, personne ne revient; nous étions déjà très inquiets quand un message nous parvient de la part du roi : une femme venue d'Oburu Okiti avait vu le casque du capitaine sur la tête d'un chef ékuméku et deux soldats étendus morts sur le chemin, elle avait même vu un bras blanc entre les mains des révoltés.

« On aura tué le capitaine, nous disons-nous, et on aura coupé son corps en morceaux. Peut-être le lieutenant Forbes a-t-il subi le même sort. »

Nous envoyons aussitôt aux informations un homme d'Oburu Okiti, habitant Isselé, car un homme d'Isselé aurait été massacré. Notre courrier revient quatre heures après et nous apprend que le premier Blanc parti, c'est-à-dire



le lieutenant Forbes, avait passé le matin sans se battre, après avoir brûlé seulement quelques maisons; mais que le second (le capitaine), après avoir tué quelques bœufs, était en train avec ses hommes de les dépecer quand il avait été subitement environné par les Ekumékus cachés dans les broussailles et massacré à l'improviste avec tous ses hommes. Jugez de notre émotion. Bien qu'il ne faille jamais se fier absolument aux Noirs, ce récit n'était que trop vraisemblable.

Nous expédiâmes un autre courrier à travers la brousse jusqu'à Issélé-Azaba, à trois heures et demie d'Issélé, pour demander au roi de cette ville combien de Blancs et combien de chevaux avaient été vus chez lui la veille. Le messager revint dire que deux Blancs et trois chevaux étaient passés et qu'un troisième Blanc avait été tué à Oburu Okiti.

Trois officiers étaient bien venus à Issélé; mais un seul cheval en était reparti avec l'officier Forbes et les deux autres étaient restés à Issélé. Le mensonge était flagrant. Que croire?

On envoie un troisième messager à Assaba; on lui remet une lettre pour le commandant et une pour la mission. Par précaution on lui dit de prendre un chemin tout à fait détourné, de passer à Mpitimé, ville à une heure et demie à l'est d'Issélé et d'Oburu-Okiti.

Ce messager fut arrêté à Mpitimé et ne dut la vie qu'aux lettres qu'il portait : le papier est un fétiche du Blanc et les Noirs en ont une grande peur; ils croient que c'est le papier qui parle; ils n'oseraient jamais toucher à une lettre. Le courrier revint donc à Issélé.

∴

Nous restâmes ainsi trois semaines sans aucune nouvelle d'Assaba. Assaba non plus ne pouvait en avoir de nous. Plusieurs courriers envoyés de cette localité rencontrèrent les mêmes difficultés que les nôtres. La mission et le commandant d'Assaba étaient trompés sur nous, comme nous l'étions sur eux.

Pendant ce temps, mille rapports faux ou vrais nous étaient faits par les Noirs : tantôt des Blancs avaient été pris à Illah, on leur avait coupé les jambes, les oreilles, etc. Tantôt on nous disait : « C'est ce soir, c'est dans un moment, c'est demain, que les Ekumékus entrent à Issélé. Leurs chefs, montés sur les chevaux des Blancs qu'ils ont pris et coiffés de leurs casques, ont juré la mort d'Assumké (c'est moi !); ils dépèceront son cadavre et s'en partageront les morceaux. »

Ma tête devait aller chez le grand féticheur d'Issa, ma poitrine chez le chef d'Akuku, mon bras droit chez celui d'Onitcha-Oloné, le gauche à Ubodu, un pied à Odumujé, l'autre à Uburu-Uku, une main à Atuma, etc.

Ces racontars étaient colportés à Assaba; on racontait que toutes ces horreurs avaient eu lieu. A moi, n'osant pas me dire que c'était fait, on se contentait d'assurer que cela se ferait. Je me demandais à quelle sauce on allait m'accommoder, à l'huile de palme ou au saindoux?

(*A suivre.*)

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

Suite (1)

III. — Les héros de la Foi catholique en Nouvelle-Zélande. — Peata. — Romano. — Raniera. — Hoani Tokotoko. — Rini. — Kiriona, etc, etc.

Après avoir étudié en Hongi les traits un peu durs parfois de la nature sauvage dans toute son antique raideur, après avoir remarqué et admiré en Hone Heke cette fierté d'allures et de pensées et cette noblesse de sentiments qui le caractérisent et qui font pressentir l'évolution des sa race vers de meilleures destinées, après avoir entrevu chez Te Maniera les premières aspirations de la nature régénérée et transformée par le baptême, il est temps d'arriver au spectacle plus touchant et plus édifiant des conquêtes de la foi.

Ce sont là surtout les « *Fleurs des Antipodes* » que bien souvent j'ai admirées en parcourant les sentiers ouverts par nos devanciers sur ces plages lointaines. Il me tarde de les offrir aux pieux lecteurs des *Missions catholiques* afin qu'ils puissent se convaincre que, ici comme partout ailleurs, leur sympathie et leurs aumônes n'ont pas été accordées en vain aux messagers de la Rédemption.

A l'aurore du jour où un peuple nouveau doit être appelé aux splendeurs et aux joies de la « vie nouvelle », la Providence fait souvent éclore les *fleurs* les plus gracieuses. Ce que les Annales de la sainte Eglise racontent des premiers chrétiens, l'histoire religieuse du Tonkin et de la Corée, du Japon et de la Chine, de l'Inde et du Canada, du Pérou et de l'Afrique centrale le répète et le corrobore par des exemples frappants. Il n'en sera pas autrement en Nouvelle-Zélande. Les Péruviens ont eu leur Rose de Lima et leur Marianne de Paredes; les Iroquois et les Hurons du Canada peuvent, à bon droit, être fiers de leur Catherine Tegakuita; les races asiatiques et africaines ne comptent plus leurs légions de martyrs. Ici, en Nouvelle-Zélande, la foi catholique pourrait difficilement, c'est vrai, s'attribuer l'auréole du martyre : nos Maoris, lorsqu'ils lisent l'histoire des autres nations, ne manquent pas de remarquer qu'ils sont le seul peuple au monde qui ait accueilli avec faveur les premiers envoyés de l'Eglise et qui n'en ait persécuté aucun. Ils ont, c'est vrai, immolé à leur vengeance politique deux ministres protestants (les Rév. Whiteley et Volkmer) et notre pauvre F. Euloge, tué au combat de Moutoa; mais il est peu probable que ces meurtres aient été perpétrés en haine *directe* de l'Evangile.

Toutefois, si le Martyrologe de la mission maorie ne porte encore aucun nom, hâtons-nous de dire que, là comme partout, la grâce divine a marqué ses élus. Le moment viendra où nous pourrons préciser.

∴

La première *fleur* catholique qui se soit épanouie sur ces rivages, pourrait être comparée à l'héliotrope. Le parfum

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 25 août et 1er septembre.



de sa vie humble et dévouée dure encore. Son nom était : Peata (de *Beata*, bienheureuse).

Son père, Rewa, était, sans contredit, le plus puissant chef de la Baie des Iles. A l'arrivée de Mgr Pompallier et de ses missionnaires, il fut le premier à faciliter leur installation et à soutenir leur cause.

Un merveilleux événement vint bientôt le confirmer dans ses bonnes dispositions et le récompenser de l'appui qu'il avait généreusement accordé aux hérauts de l'Evangile. Lorsque sa fille atteignit sa seizième année, elle fut surprise par un mal étrange qui, en quelques heures, la réduisit à l'extrémité. Croyant tout espoir perdu, le pauvre chef saisit la jeune mourante et, s'étant assis sur le sol, devant sa maison, l'installe aussi commodément qu'il peut sur ses genoux et commence les plus lugubres et les plus déchirantes lamentations. Toute la tribu se rassemble autour de lui, pour faire écho à sa douleur. Pendant que le *tangi* se développe ainsi, le Vicaire apostolique, dirigé par la Providence, entre dans le village et s'avance vers le groupe. Il offre sa sympathie au vieux chef et lui dit de ne point désespérer. Celui-ci, sans répondre, lui montre sa pauvre enfant dont la tête s'appuyait languissante et inerte contre son épaule. Comme inspiré d'en haut, l'évêque prend dans ses mains les mains déjà refroidies de Peata pour les réchauffer; puis il s'en sert pour tracer le signe puissant de notre Rédemption. Enfin, il réclame de tous les assistants une prière; avec eux, il s'agenouille et récite le *Credo*, le *Pater* et l'*Ave Maria*. Il avait à peine achevé sa pieuse requête qu'elle était exaucée. Peata rouvrait les yeux, reprenait ses sens, et, en quelques instants, redevenait la joyeuse enfant que tout le monde connaissait et aimait.

Ce fait, relaté par des témoins oculaires, décida la conversion d'un bon nombre de Maoris : Rewa et sa fille, on le devine, ne furent pas les derniers à s'attacher aux messagers du vrai Dieu.

∴

Quelques années après, Rewa mourut paisiblement. Sa fille hérita de son influence et s'en servit pour propager et défendre l'Eglise. Un jour, les tribus protestantes du voisinage, vexées des progrès du catholicisme dans ces régions, se réunirent et vinrent la sommer de bannir les missionnaires de son territoire. Elle leur répondit par ces fières paroles :

« Si c'est à moi que vous en voulez ou à ma tribu, c'est bien ; nous saurons vous tenir tête : Peata reste la fille de Rewa; elle commande aux siens, elle n'obéit à personne. Si c'est contre mon père et évêque que vous avez de la rancune, sachez qu'avant de toucher à sa personne, il vous faudra marcher sur mon corps. »

Et, joignant le geste à la parole, elle se coucha sur le sol entre les deux tribus prêtes à combattre. L'ennemi ne jugea pas à propos d'insister et se retira.

Lors du sac de Kororareka par Hone Heke, Peata se distingua par sa charité, cherchant à protéger les jeunes filles et les enfants contre toute violence. Dieu ne tarda point à la récompenser en l'appelant à une vocation de choix.

On la vit un jour faire ses adieux à sa tribu et venir, elle, la plus grande autorité du pays, s'humilier devant un prêtre et lui demander la faveur d'être admise à la vie religieuse dans un couvent.

Cette fière nature avait été si bien domptée et régénérée par la grâce du baptême que les sentiers les plus ardus lui devinrent aisés. Pendant de nombreuses années, Peata se dévoua corps et âme à l'instruction religieuse des enfants de sa tribu. Après avoir été leur souveraine de droit et de fait, elle s'était constituée leur mère spirituelle et presque leur servante. Pour quiconque connaît le caractère et les dispositions intimes du peuple maori, le plus grand, le plus héroïque sacrifice qu'un chef puisse faire, ce n'est pas celui de sa vie, mais celui de sa dignité. Que l'on se représente donc la vertu d'une Peata se dévouant à enseigner aux petits enfants les connaissances les plus élémentaires, jouant avec eux, s'occupant de leurs moindres besoins ! Armée de son chapelet qu'elle récitait presque constamment, elle allait et venait, visitant tous les villages des tribus, consolant et secourant les malades et les affligés, et se livrant à tous les saints devoirs qu'elle s'était vaillamment imposés.

∴

Hélas ! au souvenir de sa douloureuse agonie, des larmes se pressent à mes paupières ! Peata, devenue infirme, fut appelée à Auckland par l'évêque et confiée aux Sœurs de la Merci, qui pendant longtemps admirèrent sa piété. Ne pouvant dormir la nuit, elle se levait et allait passer à la chapelle, devant le Saint-Sacrement, les heures de son repos.

Cela dura tant que les mêmes autorités présidèrent au gouvernement du diocèse. Mais, lorsque les vicissitudes humaines amenèrent un bouleversement général dans les affaires religieuses de la colonie, les services signalés rendus par Peata à notre sainte cause furent oubliés. Pleurant, elle reprit le chemin des bois. Mais ce fut en vain qu'elle rechercha un toit hospitalier. A la suite des guerres qui déjà avaient affreusement décimé les siens, une épidémie avait effacé du nombre des vivants les derniers représentants de sa tribu. Là où autrefois elle avait régné en souveraine sur de puissantes familles, il n'y avait plus que des tombes. Que devint la pauvre Peata ? J'ose à peine l'écrire. Errant çà et là dans les forêts, sans secours, elle perdit la vue et la raison, et périt de misère, abandonnée de tous. La tradition maorie a conservé le chant plaintif qu'elle murmurait sans cesse dans ses dernières années.

O vous, pieux lecteurs, qui sentez l'émotion vous gagner à la lecture de ces lignes, aidez-nous, par vos prières, à obtenir pour cette chère âme, la première *Fleur de nos Antipodes*, la récompense que les hommes lui ont refusée, mais que Dieu, dans sa justice et son infinie miséricorde, ne peut tarder à lui décerner.

∴

Voici une autre fleur dont les couleurs seront plus gaies. Je veux parler de Romano, un des plus intrépides et des plus zélés catéchistes qui aient existé dans notre île.

Il appartenait par sa naissance à la noble tribu des Ngapuhi et des liens étroits le rattachaient à la famille de

Hone Heke. Mgr Pompallier, ayant remarqué son intelligence et sa générosité, lui donna une solide instruction et pendant longtemps le garda près de lui. Par son influence et son habileté, ce chef rendit d'inappréciables services.

Ce fut par son entremise que la foi catholique fut implantée à Tauranga, à Maketu et à Opotiki. Pour préparer les voies, il commença par écrire lui-même aux chefs de ces diverses tribus, exposant à sa manière, mais avec un rare talent, la vérité du dogme catholique et les invitant à se prononcer en faveur de l'*Eglise-Mère*, « source de vie et de joie ». Ces objurgations amicales obtinrent l'effet désiré.

*
* *

Bientôt les chefs de ces tribus écrivirent une supplique au Vicaire apostolique, réclamant sa visite. Ils la confièrent au capitaine d'un petit côtre qui cabotait entre Tauranga et la Baie des Iles. Ils ne se doutaient guère qu'ils avaient affaire à un hérétique forcené et que leur lettre avait peu de chance de parvenir à l'évêque catholique.

Heureusement, quelques indigènes de Tauranga, à bord du même vaisseau, étaient au courant des vœux exprimés par leurs chefs. A leur arrivée à la Baie des Iles, ils se hâtèrent de visiter l'*épikopo*, comme ils l'appelaient, et de lui annoncer que le capitaine avait un message important pour lui. Trois jours se passèrent dans une vaine attente, au bout desquels le côtre se prépara au départ.

Mgr Pompallier écrivit alors quelques lignes qu'il chargea Romano de porter au capitaine, priant celui-ci de vouloir bien remettre au jeune chef le pli qu'il avait à lui communiquer. Non seulement le farouche hérétique ne voulut rien entendre; mais, il jeta à la mer et la lettre de l'évêque et celle des chefs de Tauranga, disant :

« — Les voilà! tes lettres;... va les chercher si tu veux dans le ventre des requins. ».

Il fit plus encore : il obligea le jeune chef à se précipiter dans les flots du haut du tillac de son navire, ne lui laissant pas d'autre moyen de regagner son village.

Sans hésiter, Romano s'élança à la poursuite des papiers flottant sur les vagues et s'en empara. Du navire au rivage la distance était longue et les dangers multiples : plusieurs fois, il se sentit défaillir. Mais aussitôt, il faisait bravement son signe de croix et appelait la Sainte Vierge à son secours : à l'instant, des forces nouvelles semblaient lui être données. Il acheva ainsi son périlleux retour.

Lorsqu'il parut devant l'évêque, ses vêtements étaient tout ruisselants. Après l'avoir remercié et complimenté, Mgr Pompallier l'invita à prier pour que Dieu fît miséricorde au capitaine en ajoutant que la seule *vengeance* d'un bon catholique était une inépuisable charité.

Romano répliqua :

« — Oui, Evêque, c'est bien ainsi que je l'ai compris. Si tu ne m'avais pas déjà baptisé, ce n'est certainement pas moi qui aurais fait le plongeon, mais lui..... Je l'aurais livré en pâture aux requins dont il me menaçait. »

Dieu néanmoins jugea à propos de donner cours à sa justice : peu de temps après, le côtre que commandait l'ennemi des catholiques sombra en pleine mer et tout l'équipage fut englouti.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

MGR TAURIN CAHAGNE
Capucin, vicaire apostolique des Gallas.

Nous lisons dans la *Vérité :*

Mgr Taurin Cahagne, vicaire apostolique des Gallas, vient de mourir à Carcassonne, le 1er septembre, dans le couvent des capucins où l'avaient conduit les affaires de sa mission. Le saint prélat a été rapidement emporté après quelques jours d'indisposition.

Mgr Taurin avait professé la rhétorique au petit séminaire d'Evreux dès sa sortie du grand séminaire. Il entra chez les Pères capucins et ne tarda pas, après sa profession, d'exercer la charge de gardien du couvent de Marseille qui lui fut renouvelée après un premier triennat.

En 1866, il suivit Mgr Massaïa et débarqua avec lui en Egypte. La guerre que les Anglais préparaient, dès lors, contre Théodoros leur fermant l'Abyssinie de ce côté, les missionnaires vinrent à Tadjoura dans la baie de ce nom, à l'ouest de la ville récente de Djibouti. Ils en partirent bientôt avec une caravane pour le Choa.

Ménélick marquait dès lors cette largeur de vues et cette bonté de caractère qui l'ont signalé dans la suite à l'attention de l'Europe. Il reçut les missionnaires avec honneur, les garda quelque temps près de lui, profitant de leurs conseils et leur permit de se fixer dans son royaume. Dès lors s'établirent des sympathies entre les grands du Choa et Mgr Taurin, universellement connu dans le pays sous le nom d'Abba-Jacob. Le ras Makonnen était alors jeune prince à la cour de son cousin.

Mgr Taurin avait quitté Marseille avec le titre de préfet. Le 21 mars 1873, il était nommé coadjuteur vicaire apostolique et le 14 février 1875, sacré évêque d'Adramytte.

Tout prospérait et semblait aller pour le mieux dans la mission lorsque l'œuvre fut renversée par la haine de l'empereur du Tigré, Ati-Joannès. Ce prince, ayant vaincu le Choa, imposa pour condition de la paix l'expulsion des missionnaires. Ménélick chercha à gagner du temps pour sauver les étrangers qu'il estimait et qui lui étaient utiles : mais une nouvelle menace lui força la main et il fit savoir aux missionnaires qu'ils étaient mandés d'urgence par son suzerain pour être envoyés en Europe à la recherche de secours contre l'Egypte. L'ordre était équivalent de l'exil. Mgr Taurin surtout ne se faisait pas d'illusion, et les missionnaires quittèrent le Choa l'angoisse dans l'âme. On les dirigea sur Gondar où ils subirent de pénibles humiliations, et de là sur la route du Soudan par Matamma et Kassala. Le but d'Ati Joannès, en leur interdisant le chemin le plus court, était de les faire mourir des fièvres paludéennes dans ces régions insalubres.

Après d'atroces souffrances et la mort de plusieurs de leurs fidèles serviteurs, ils se séparèrent à Kassala. Mgr Taurin vint à Macana, tandis que Mgr Massaïa allait à Souakim. Le dessein de Mgr Taurin était d'aborder de nouveau les Gallas par l'est. Il se rendit donc à Aden, mais la fièvre l'y suivit et il dut s'embarquer pour la France, à la fin de 1879.

S'étant remis de ses fatigues, Mgr Taurin repartit l'an-

née suivante, débarqua à Zeyla et vint se fixer à Harar. Cette ville était alors sous la domination égyptienne. Il y acquit une maison et un jardin que la mission possède encore, et fonda plusieurs postes aux environs.

Cependant il fallut en sortir après l'évacuation égyptienne parce que la vie des blancs n'y était plus en sécurité. Monseigneur se retira à Zeyla. Les événements le servirent. Harar fut prise par les Amharas, sous la conduite de Ménélick lui-même, trois jours après la bataille de Tchélinko (1887) et le ras Makonnen en devint gouverneur. Mgr Taurin fut autorisé à rentrer. Depuis, la mission a poursuivi son œuvre civilisatrice.

Mgr Taurin avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1892, sur la proposition de M. Lagarde, gouverneur d'Obock.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

De la part de Mlle Adèle Rondot, de Charmanvillers, dioc. de Besançon........ 26 »
M. Painchenat, de Cahors........ 5 »
Anonyme du diocèse de Laval........ 5 »

A Mgr Von Euch, pour la léproserie d'Islande.
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

Pour les missions de Terre-Sainte (Sœur Sion).
Anonyme d'Auch........ 20 »

Pour le diocèse grec-melchite de Saint-Jean-d'Acre (Syrie).
Anonyme de Bayeux........ 50 »

Au R. P. Rolland pour la mission de Belad-Bechera (Syrie).
Anonyme de Bayeux........ 50 »

Pour les missions nécessiteuses (au R. P. Cochet, pour les îles Gilbert).
M. Heckler, curé de Laneuveville-au-Bois, dioc. de Nancy... 5 »
D. P., de Paris........ 10 »
M. Mazars, vicaire au Pont-de-Salars, dioc. de Rodez........ 2 »
E. R. L., à Marseille, demande de prières........ 100 »
M. Remy, à Savigny, diocèse de Reims........ 10 »
M. Albert, de Beaucaire, diocèse de Nîmes........ 20 »

Pour les missions éprouvées par la famine (Perse) :
Anonymes de Bérou, diocèse d'Evreux, au nom de saint Antoine de Padoue........ 5 »

A sœur Henriette, pour les affamés de Téhéran, Perse.
Anonyme de Lécousse, diocèse de Rennes, en l'honneur de saint Antoine de Padoue........ 8 »
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A Mgr Pelvat, pour les affamés :
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »
R. E., du diocèse de Rennes........ 10 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour les petits cireurs de souliers.
Anonyme du diocèse de Laval........ 5 »

A M. Darras, missionnaire à Pondichéry :
Anonyme de Mayenne, dioc. de Laval, en l'honneur de saint Joseph, pour une grâce obtenue........ 5 »
Anonyme de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A M. Escande, missionnaire à Pondichéry :
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A M. Maurice, missionnaire à Pondichéry.
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A M. Picot, miss. au Mayssour, pour les victimes de la peste.
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A M. Gudin, missionnaire au Coïmbatour.
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A Mgr Pineau, pour les affamés du Tonkin méridional.
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A M. Grangeon, missionnaire à Binh-Dinh (Cochinchine orientale).
Un abonné du diocèse de Périgueux........ 300 »
Anonyme de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A une supérieure de religieuses missionnaires, pour le rachat de petits enfants (Sœur Mac-Carthy, à Kiou-Kiang, Kiang-si sept.) :
Frère Alexis Moüch, de Bosserville, diocèse de Nancy........ 200 »
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A une supérieure de religieuses missionnaires pour rachat de petits enfants (Sœur Gilbert, à Ning-po, Tché-Kiang) :
Frère Alexis Moüch, de Bosserville, diocèse de Nancy........ 175 »
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A Mgr Chausse, pour M. Guillaume, missionnaire au Kouang-Tong :
Un abonné du diocèse de Périgueux........ 200 »
Anonyme de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A M. Clerc-Renaud, missionnaire au Kiang-si oriental :
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A Mgr Coqset.
M. Lacaille, à Beauvais........ 10 »
Anonyme d'Angers........ 25 »
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A Sœur Gilbert, pour ses estropiés (Ning-po, au Tché-Kiang) :
D. P., de Paris........ 15 »

A Mgr Mutel, pour M. Bret, missionnaire en Corée
Un abonné du diocèse de Périgueux........ 200 »

Pour la léproserie de Gotemba (Tokio) :
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A M. Corre, Nagasaki :
Mme Madeleine Amann, à Haguenau, diocèse de Strasbourg. 492 »

A M. Chapdelaine, missionnaire à Usuki (Bungo), par Nagasaki (Japon).
M. Margan, missionnaire apostolique, à Caumont, diocèse d'Avignon........ 100 »
Un prêtre du diocèse de Chartres........ 50 »
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A Mgr Hirth, Victoria Nyanza, pour rachat d'esclaves.
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

A Mgr Lechaptois, Tanganika, pour rachat d'esclaves.
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

Au R. P. Trilles, Gabon, pour rachat d'esclaves.
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

Au R. P. Rousselet, missionnaire au Haut-Niger :
Un abonné du diocèse de Périgueux........ 200 »

A Mgr Cazet, pour la léproserie d'Ambahivoraka.
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

Au R. P. Sébire (Sénégal), pour son église de Notre-Dame des Victoires.
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

Au R. P. Leconte (Zanguebar), pour les victimes de la famine.
Une associée de l'œuvre de Saint-François Xavier, de Clichy, diocèse de Paris, qui se recommande aux prières du missionnaire........ 2 10
Anonymes de Montpellier, demande de prières........ 20 »

Au R. P. Geelen, à Saint-Boniface (Canada) :
Anonyme de Paris, souvenir de Tilly........ 20 »

Au R. P. Bruck, Saskatchewan (Canada) pour son église du Sacré-Cœur.
Anonyme de Montpellier, demande de prières........ 20 »

Pour la léproserie de Molokai.
Anonyme de Montpellier, demande de prières........ 20 »

Au R. P. Cognet, missionnaire en Nouvelle-Zélande (Wellington).
Un abonné du diocèse de Périgueux........ 100 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





Volcan Tongariro.
NOUVELLE-ZÉLANDE (*Océanie*). — LA RIVIÈRE DE WAIKATO ET LE LAC TAUPO ; d'après une photographie envoyée par le R. P. COGNET, de la Société de Marie (voir p. 443).

CORRESPONDANCE

TONKIN OCCIDENTAL

Les lépreux de la province de Thanh-Hoâ.

En nous transmettant la lettre suivante, le vénérable vicaire apostolique du Tonkin occidental, Mgr Gendreau, nous écrit d'Hanoï :

« Je me permets de vous communiquer la lettre ci-jointe que vient de m'adresser mon coadjuteur, Mgr Marcou, évêque de Lysiade. Vu la situation dans laquelle se trouvent les lépreux de la province de Thanh-Hoâ, je vous serais profondément reconnaissant de la publier. Les lecteurs des *Missions Catholiques*, dont nous avons si souvent ressenti la sympathie, s'intéresseront, je l'espère, à l'état de ces malheureux et voudront nous aider à les soulager.

« Notre mission traverse en ce moment de grandes épreuves matérielles et morales ; mais, d'autre part, la restauration des chrétientés laotiennes s'annonce sous de si consolants auspices, que la main de Dieu y est manifestement visible. »

LETTRE DE MGR MARCOU, COADJUTEUR DU TONKIN OCCIDENTAL

Vous n'ignorez pas le sort lamentable des lépreux du Tonkin et de l'Annam dans les provinces qui n'ont pas de léproserie. Thanh-Hoa est du nombre de ces provinces et j'ai souvent le cœur serré à la pensée de tant de malheureux vivant et mourant dans les plus grandes souffrances sans un rayon d'espoir surnaturel pour les consoler.

Depuis deux ans, de nombreuses démarches ont été faites auprès du Gouvernement, pour obtenir la création d'une léproserie à Thanh-Hoâ ; mais jusqu'ici nous n'avons aucun espoir d'obtenir quelque chose.

Faut-il donc renoncer à réunir ces malheureux, à soulager un peu leur misère, à leur apprendre qu'il est une autre patrie meilleure où peuvent les conduire infailliblement leurs souffrances chrétiennement supportées ? Non, n'est-ce pas ? Je sais les charges écrasantes qui pèsent actuellement sur la charité catholique en France, et cependant veuillez me permettre de tendre la main pour les pauvres lépreux de la province de Thanh-Hoâ.

∴

En ce moment les ingénieurs parcourent ce pays en tous sens ; on parle de chemins de fer, de routes, de travaux d'irrigation, etc., etc., qui doivent aug-

menter le bien-être des populations. Tant mieux ; mais nos pauvres lépreux, que deviennent-ils pendant ce temps ?

***

Il n'y a pas longtemps, j'ai appris, par la rumeur publique, un fait incroyable, qui en dit long, hélas ! sur la manière dont sont traités les lépreux. Un de ces malheureux vivait d'aumônes dans son village ; un beau jour, ses parents formèrent le projet de se débarrasser de lui : ils l'enivrèrent, et, pendant son sommeil, le garrottèrent, puis l'enfermèrent dans un cercueil. Le pauvre infirme se réveilla en sursaut ; étouffant entre ses quatre planches, il appela au secours ; mais, sans se laisser émouvoir par ses supplications, ses bourreaux l'emportèrent précipitamment et jetèrent le cercueil dans une fosse creusée à la hâte. Pendant plusieurs heures on entendit les cris du patient ; personne ne lui vint en aide, on le laissa expirer dans cet affreux état.

Les faits de ce genre, qui dans tout autre pays soulèveraient la réprobation universelle, ne sont pas rares, hélas ! ici, et ils n'arrivent même pas jusqu'aux oreilles des autorités.

J'ai entendu parler de lépreux emportés par leurs proches en des endroits éloignés de toute habitation et où ils finissaient par mourir d'inanition.

***

Pour l'amour de Dieu et de ces pauvres âmes, pour l'honneur de la France, il faut que de pareils faits deviennent impossibles, et pour cela il faut une léproserie. Quelques milliers de francs suffiront pour construire des logements convenables ; l'entretien d'un lépreux revient à une cinquantaine de francs, et moins encore quand le malade n'a pas perdu entièrement l'usage de ses membres.

Que quelques bonnes âmes se laissent toucher de compassion par tant d'infortunes : les pauvres lépreux, réunis à proximité du poste d'un missionnaire, se convertiront à peu près tous à la foi chrétienne, prieront pour leurs bienfaiteurs et béniront le nom de la France d'où leur est venu, avec le salut de l'âme, le soulagement de leurs souffrances corporelles.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 15 juillet, vingt-quatre Dominicains se sont embarqués à Barcelone pour les Philippines. Ils vont rouvrir l'Université de Manille et y reprendre leurs traditions de vie religieuse et d'enseignement. Ainsi l'a décidé le Pape Léon XIII, après une entente préalable avec le Président des Etats-Unis : M. Mac-Kinley a déclaré que les Dominicains, loin d'être contrariés dans leurs projets, ne rencontreraient que faveur et appui auprès de son gouvernement.

— Le 29 août sont partis pour le Congo (Préfecture apostolique de l'Ouellé) le R.P. Léon Derichx, de Nerpelt (diocèse de Liege), chanoine de l'Ordre des Norbertins, les Frères Laurent et Célestin, ainsi que quatre Sœurs du couvent des religieuses de Notre-Dame du Sacré-Cœur de Berlaer-lez-Lierre. En même temps est parti un frère Trappiste, de l'abbaye de Wesmalle, près d'Anvers, et quatre Sœurs trappistines destinées à l'abbaye de Bonamia (Etat du Congo).

— Le 8 juin étaient partis d'Anvers pour la dite abbaye les RR. PP. Ignatius, Axel, Brenordius, Léon, Grégorius et Borromeus, trappistes de l'abbaye de Westmalle-lès-Anvers.

— Le 1er août sont partis pour la mission de Stanley-Falls les RR. PP. Gabriel Grison et Liborius Tilleman, des Prêtres du Sacré-Cœur, ainsi que les Frères Vitus et Frédéric.

— Au mois de mai a eu lieu le départ pour le Brésil du T. R. P. abbé de l'abbaye de Averlode près Diest, de l'Ordre des Norbertins, allant visiter le nouveau couvent de Pirapora. Il était accompagné des RR. Chanoines Etienne Baeyens, Paul Aertsgeerts et Jacques Rosière.

— Le 31 août se sont embarqués à Anvers, à destination du Congo, les RR. PP. Gérard Jeboul (Liège), Hechtel (Liège), Arsène Renier (Bruges), Charles Van Velthan (Malines), et les FF. Henri (Bréda) et Charles (Bruges).

— Se sont embarqués pour le Pandjab (Inde), les RR. PP. Emilien Vital, Roch, Bernardin, Mathieu et Quirin, de l'Ordre des Capucins.

— Le 6 mars dernier, sont partis d'Anvers pour Matadi (Congo belge), les RR. PP. Goeleven et Pagnay et le F. Gabriel, de l'Ordre des Rédemptoristes. Ils étaient accompagnés des RR. Chanoines Vermeulen et Van Genechten, Norbertins, destinés à la Mission de l'Ouellé (Congo Belge). Le même jour, est parti le R. P. Billian, supérieur de la Mission des Rédemptoristes au Congo.

—Le 10 septembre, sont partis pour la Chine, à destination de la Mongolie Orientale, les RR. PP. Louis Delvaux (Malines) Joseph Heylaerts (Malines), Gustave Van Roo (Gand), et le Frère Martin (Gand) ; pour la Mongolie centrale, les RR. PP. Alfred Comady, Jacques Schmeter et Georges Sano ; pour la Mongolie sud-ouest, les RR. PP. Albert Bottin (Liège), Henri Bonyoeerts (Liège) ; Horem Claeys (Bruges), Jules Derwolf (Bruges), et Edouard Van Kan (Ruremonde), tous de la Congrégation de Scheut lès Bruxelles.

INFORMATIONS DIVERSES

Rajpoutana (*Hindoustan*). — Le R. P. Bertran, capucin, préfet apostolique du Rajpoutana, écrit de Mhow, le 24 août, au R. P. Moyse :

« Nous avons tout lieu de nous croire à la veille d'une nouvelle famine plus générale et dès lors plus terrible que celle qui fit tant de victimes il y a deux ans.

« Vous savez qu'aux Indes nous comptons trois saisons ; la saison tempérée qui correspond à l'hiver en Europe, la saison chaude qui dure depuis le mois d'avril jusque vers la moitié de juin et à laquelle succède immédiatement la saison des pluies ou la *mousson*, qui d'ordinaire se continue jusqu'en septembre. C'est de la mousson plus ou moins régulière et abondantes que dépend dans ce pays la fertilité ou la disette.

« Cette année, la saison pluvieuse a commencé sous les plus heureux auspices, et tout faisait espérer une année d'abondance. Les paysans, réduits à un état voisin de la misère, par plusieurs années malheureuses, avaient fait un suprême effort pour se procurer des grains afin d'ensemencer leurs terres.



Mais bientôt la pluie cessa de tomber; depuis les premiers jours de juillet, c'est à peine si quelques gouttes sont venues rafraîchir l'atmosphère embrasée. Tout s'est desséché, et les champs, si verdoyants il y a quelques semaines, semblent aujourd'hui avoir été dévastés par le feu. C'est navrant !

« Que vont devenir ces pauvres Indiens, dénués de toute ressource, sans argent, sans gain pour subsister, et trouvant à grand peine un peu d'eau pour étancher leur soifdans ce pays aride et brûlé par la sécheresse. Tous ceux qui ont parcouru les Indes savent que le Rajpoutana est une région peu fertile et qui, sans être absolument déserte, ressemble sous plus d'un rapport au Sahara d'Afrique. Avec la quantité annuelle de pluie qui n'est jamais bien considérable, une population presque entièrement agricole de plus de 12 millions d'Indiens, réussit cependant à se procurer le strict nécessaire. Les bonnes années pour ce pauvre peuple, ce sont celles où il n'est pas réduit à mourir de faim. Le bonheur, l'aisance, l'abondance sont ici chose inconnue. Mais que devenir quand la pluie salutaire ne vient pas? c'est la souffrance sous toutes ses formes, c'est la mort!

« Il y a au Rajpoutana une vaste région qu'on a très justement nommée le *Marwar* (région de la mort). La mythologie hindoue raconte qu'une des innombrables divinités du panthéon brahmanique, parcourant un jour cette région du Marwar, y fut fort mal accueillie par le roi du pays et que, pour punir les habitants, elle ordonna aux nuages de répandre leurs ondées bienfaisantes sur cette terre seulement tous les trois ans. Il me semble que le nom de Marwar pourrait aujourd'hui s'appliquer au Rajpoutana tout entier.

« Déjà des centaines de paysans, traînant avec eux le cortège de la misère, émigrent dans les villes et vers le sud. Mais là aussi c'est la désolation, car les pluies y ont également fait défaut. Les pauvres paysans vendent à vil prix pour se procurer un peu de nourriture les quelques têtes de bétail qui constituaient tout leur avoir.

« Dans d'autres parties plus reculées, et où l'influence anglaise se fait moins sentir, le brigandage répand la terreur. Des troupes de voleurs terrorisent ces contrées, pillant et au besoin mettant à mort les habitants sans défense.

« La saison est trop avancée pour que nous puissions espérer désormais une pluie abondante, et d'ailleurs nulle part on n'en aperçoit le moindre indice. C'est donc inévitablement la famine.

« Le missionnaire, lui, compte sur la Providence dont il adore les desseins toujours miséricordieux. Il conjure le Père céleste d'inspirer aux âmes chrétiennes de secourir tant de misères; il sait qu'en soulageant les corps, il peut arriver aux âmes et les donner à Dieu. C'est ce qui soutient son courage et enflamme son zèle et son ardeur. »

Kiang-si septentrional (*Chine*). — Sœur Mac-Carthy, Fille de la Charité, supérieure de l'hôpital de Saint-Vincent-de-Paul à Kiou-Kiang, nous écrit :

« Il y a plus d'un an que j'ai adressé mon premier appel à votre charité, en faveur de notre hospice de vieillards. Nous étions alors, comme en ce moment, dans la nécessité, faute de ressources, de congédier une partie des malheureux âgés et infirmes, qui sont venus chercher auprès de nous, avec l'aumône corporelle, la connaissance de Dieu, le baptême et le salut éternel. C'est pour nous une bien cruelle épreuve.

« Je souhaiterais que les pieux lecteurs des *Missions catholiques* pussent venir jusqu'ici pour constater par eux-mêmes le bien qui s'opère dans cet hospice. Combien cette visite leur donnerait de consolation ! Car le spectacle, dont nous sommes tous les jours témoins, est bien propre à satisfaire et à encourager nos généreux bienfaiteurs.

« Voyez-vous ce groupe de vieillards, la tête blanche et le corps courbé sous le poids des années ? Tels sont nos premiers communiants. Tandis qu'en Europe on prépare à la première communion les enfants de 10 à 12 ans, chez nous cet acte est réservé à des vieillards qui ont déjà un pied dans la tombe. Pourquoi cela ? Parce que ces pauvres gens n'ont connu leur Créateur que sur le déclin de leur vie. Hier encore ils adoraient les idoles. La misère les conduisit à notre porte; une petite obole venue de France nous permit de les adopter. On s'est hâté de leur enseigner les principales prières, ainsi que les vérités de la foi. Leur bonne volonté aidant, un à un ils ont pu recevoir le baptême et peu après le bienfait de la première communion. Hélas, cette première communion, déjà si tardive, précède souvent de peu de temps la dernière.

« Telle est l'histoire de nos pensionnaires, de ceux qui sont déjà partis pour le ciel, de ceux qui nous restent encore ; telle sera aussi l'histoire de ceux que la charité de nos bienfaiteurs nous permettra d'admettre.

« Autour d'une table, voici un autre groupe de vieillards qui étudient le catéchisme et se préparent au baptême. A côté d'eux, un maître va de l'un à l'autre répétant à satiété chaque mot, chaque phrase du catéchisme jusqu'à ce que chacun de ses vieux écoliers les retienne de mémoire. Pour se faire une idée des difficultés que rencontre le professeur, il faut savoir que la classe se compose en majeure partie de sourds, d'aveugles, d'intelligences usées et de mémoires absolument ingrates. Qu'attendre, en effet, d'un homme qui a dépassé 70 ans ? Mais le maître, âgé lui aussi et fervent chrétien, sait condescendre aux maux de ses semblables.

« Il y a encore la catégorie des mourants. Car nous en avons toujours quelques-uns qui font leurs derniers préparatifs pour le ciel. Loin de les émouvoir, l'approche de la mort leur cause souvent un grand plaisir. Munis de tous les secours religieux, entourés des soins et des prières de leurs camarades, pleins d'espoir dans les récompenses éternelles, ils meurent peu à peu jour par jour, comme une lampe s'éteint faute d'aliment. Demain, sur les mêmes lits, d'autres viendront prendre leur place. Car les catégories se succèdent à de courts intervalles et nous procurent l'occasion d'assister souvent aux cérémonies du baptême, de la première communion, de l'extrême-onction.

« Cependant il y a aussi des valides parmi nos vieillards ; j'ai la consolation de constater que, tout nouveaux chrétiens, ils cherchent à seconder les missionnaires dans l'évangélisation des infidèles. Le premier secours qu'ils apportent, c'est celui de leurs ferventes prières. Une partie des journées se passe à prier : prières pour le succès des missions, prières pour la fin des persécutions ; prières pour les ministres de l'Eglise; prières pour les bienfaiteurs de l'hospice. Un second secours qu'offrent nos vieillards pour l'évangélisation des infidèles, c'est celui des mortifications qu'ils s'imposent pour le salut des autres.

« Enfin, pour joindre l'action à la prière, nos vieillards, quand ils peuvent marcher, s'en vont jeter la bonne semence dans leur famille et au milieu du village où ils virent le jour. C'est à eux que l'on attribue les nombreuses conversions de païens dans le district de Kiou-Kiang : on compte deux mille catéchumènes autour de cette ville, où l'on n'en comptait que quelques-uns il y a quatre ans. Voilà les résultats que nous continuerons à obtenir, si l'on nous aide : des intelligences éclairées des lumières de la foi; des cœurs ouverts au Dieu d'amour, des bouches publiant ses louanges ; en un mot des âmes sauvées. N'ai-je pas raison de dire que de tels résultats sont bien propres à édifier et à encourager nos bienfaiteurs ? »

Kouang-Tong (*Chine*). — M. Murcier, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Tung-Kun :

« Je vous écris encore pour vous tendre la main. Je suis à bout de ressources. Vous savez qu'un terrible incendie a désolé Bocca-Tigris, dans le pays de Fumun. Une centaine de maisons ont été détruites, et la chapelle catholique a été la proie des flammes.

« Pour rebâtir en cet endroit une chapelle même fort modeste, il ne me faudrait pas moins de trois ou quatre mille francs. Or, de ces quatre mille francs, je n'ai pas le premier centime. Que faire ? Une seule chose : je n'ai plus qu'à recourir aux âmes chrétiennes et charitables de France.

« Pour mettre ma future chapelle à l'abri de quelque nouveau sinistre, j'ai résolu de la placer sous le vocable de N.-Dame

de Fourvière, la patronne de ce grand et cher diocèse de Lyon, auquel j'ai l'honneur d'appartenir.

« Aussi bien nulle part une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, qui à elle seule a su triompher de toutes les hérésies, ne saurait être mieux placée, car nous sommes ici au milieu de protestants, de trois ou quatre sectes différentes, tous ligués contre nous, et moins hostiles assurément au paganisme qu'à qu'à notre sainte Religion.

« Le pays de Fumun où s'élèvera cette chapelle, est situé à quelques lieues de Canton. C'était au temps des persécutions la porte par où les missionnaires pénétraient en Chine. Pendant plus de cent cinquante ans, des centaines d'apôtres ont passé ou séjourné ici avant d'aller subir en Chine le martyre ou les dures épreuves de la vie apostolique.

« J'ai l'ambition d'arracher ce pays à l'empire de Satan pour le donner au bon Dieu et je compte sur les lecteurs des *Missions Catholiques* pour me seconder dans cette glorieuse entreprise. »

Une révolte d'Indigènes
DANS LA MISSION DU NIGER

Par le R. P. **Rousselet**, des Missions Africaines de Lyon

Suite et fin (1)

Explosion et répression de la révolte.

Un jour enfin, à notre grand contentement, on entendit la canonnade dans la direction d'Oluru-Okiti, et le soir, le capitaine William, qu'on croyait mort, le sous-lieutenant Halfpenny et le docteur Smith arrivèrent avec cent vingt hommes et autant de porteurs. Officiers et soldats n'en pouvaient plus. D'Issélé-Azaba à Issélé, ils avaient dû se frayer une route à travers la brousse à coups de hache et de coutelas et au milieu d'une fusillade continuelle. Les révoltés avaient obstrué les sentiers par d'épais abattis d'arbres enchevêtrés de lianes touffues.

Aux portes d'Oluru Okiti ils avaient creusé deux immenses fossés dans lesquels ils avaient semé des épines empoisonnées. A Oluru Okiti, la pauvre troupe, déjà exténuée, avait dû livrer un combat de deux heures. Jugez de la fatigue de ces pauvres soldats, qui avaient dû fournir cette étape sans halte et sans nourriture ni breuvage. Aussi arrivés à Issélé, ils tombèrent comme évanouis.

Je m'empressai de faire apporter d'immenses calebasses d'eau pour les soldats et fis distribuer aux officiers exténués le peu de vin blanc de messe que j'avais. Il me semble encore les voir d'ici, s'étendre par terre, ne pouvant attendre qu'on leur apportât des chaises.

Je fis réquisitionner par toute la ville de l'eau, des ignames, du maïs, des noix de coco, des bananes.

∴

Le lendemain fut un jour de repos; la colonne devait repartir le surlendemain. Pendant ce temps les Ekumékus étaient sur pied. Croyant tenir les troupes du Niger à Issélé, ils se réunirent tous pour leur fermer la retraite, choisissant leurs places tout le long des chemins qui y aboutissent, les uns dans des trous pratiqués en terre, d'autres couchés dans l'épaisseur des broussailles, d'autres derrière le tronc de gros arbres, d'autres au sommet des grandes branches, cachés dans le feuillage.

J'accompagnai la troupe jusqu'aux portes de la ville, le crucifix sur la poitrine, mais le revolver au poing. Elle était à peine sortie d'Issélé qu'une épouvantable fusillade commença; la brousse était tout en feu et la fumée si épaisse qu'on avait peine à se voir l'un l'autre. On me défendit d'avancer; je revins au galop à la mission préparer le nécessaire pour les blessés, car il y devait y en avoir.

Deux heures après, l'officier Worshipp arrivait couvert de sang, mais sans blessure, avec un soldat qui avait reçu trois balles dans la tête et une à l'épaule. Je lave le pauvre moribond. J'extrais les balles, je nettoie les plaies avec de l'eau phéniquée, puis, avec de l'huile également phéniquée, j'y applique des compresses.

« — *Awful*, me dit l'officier, *thousands and thousands were in the bushs* (Terrible ! ils étaient des milliers et des milliers cachés dans les broussailles). Le capitaine William avait été blessé, mais légèrement; il s'était relevé de lui-même.

∴

Nous restâmes trois semaines sans avoir d'autres nouvelles. A Assaba, on attendait toujours les troupes du Haut-Niger pour faire la campagne en règle; mais les porteurs pour les munitions, les vivres, etc., manquaient. Tout le pays étant révolté, impossible d'en trouver dans les environs d'Assaba. Il fallut en aller chercher jusque dans la Bénué à plus de quatre cents kilomètres en amont du fleuve et les amener un à un moyennant un salaire très élevé.

∴

La campagne commença sérieusement vers les premiers jours de novembre.

Une bataille formidable, commandée par un officier catholique, le lieutenant Wake, eut lieu dans les hautes herbes de Mpitimé. Les Anglais eurent vingt-deux morts et trente et un blessés; mais le nombre des morts du côté des révoltés fut incalculable. Cachés dans les hautes herbes auxquelles les Anglais mirent le feu, ils furent bientôt découverts. Le carnage fut épouvantable.

Cette journée décida de la campagne. Les Noirs furent complètement démoralisés. Quand ils entendirent les obus éclater, quand ils virent la mitrailleuse faucher les broussailles comme le moissonneur fauche le blé, ils disaient : « Nous ne pouvons lutter contre le fétiche des Blancs. »

Ils ne pouvaient surtout plus concentrer leurs forces à cause d'Issélé, qui les divisait.

Il y eut encore quelques combats de ci, de là, dans les villes qui avaient le plus travaillé à soutenir les Ekumétrus : Onitoka-Ulru, Ubodu, Akuku, Ibu. Mais, dans toutes ces villes, les Européens prirent l'offensive à laquelle les Noirs ne répondirent que par quelques rares flèches. Les Ekumékus, à l'approche des Européens, se cachaient sans même oser tirer sur eux.

Pour obtenir la paix, les villes rebelles durent payer des contributions en nature : bétail, huile de palme, amandes de palmes, caoutchouc, et la guerre fut terminée.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 25 août, 1er et 8 septembre.



Depuis, un mouvement considérable se produit dans les masses, pour s'approcher de la véritable lumière qui est l'Evangile. Chaque dimanche à Isselé, on compte de nouveaux adeptes. Les tribus environnantes demandent que les missionnaires aillent bâtir des églises chez elles. Mais, avant de bâtir des églises dans les localités voisines, il faudrait que nous en ayons une à Isselé. Plus de quatre cents catéchumènes désirent le baptême et nous n'avons, pour les recevoir et les instruire, comme aussi pour célébrer les saints Mystères, qu'une misérable masure en branches de palmiers recouvertes de quelques mauvaises plaques de zinc qui ont déjà servi à couvrir deux maisons auparavant. Une telle pauvreté n'est-elle pas capable de toucher le cœur de ceux qui veulent la gloire de Dieu et le salut des âmes ?...

FIN

Au moment où s'achève l'intéressant récit du R.P. Rousselet, nous apprenons que la mission d'Isselé vient d'être frappée d'une nouvelle épreuve. Le R. P. Zappa, préfet apostolique du Haut-Niger, écrit au R. P. Planque :

« Une tornade vient de sévir d'une manière effroyable dans nos parages. Un immense cotonnier s'est abattu sur la résidence d'Isselé : la maison a été complètement écrasée par le poids de cet arbre. Dieu merci, il n'y a eu aucun accident de personnes, mais la perte matérielle est bien considérable. En ce moment, je m'occupe de construire une autre habitation provisoire. »

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San.

Suite (1)

Affluence de catéchumènes. — Une épave de la persécution de 1866. — Touchante histoire de Pierre. — Visite au gouverneur. — La *grande* porte et la *petite* porte. — Officiers russes à Kyeng-Syeng. — Arrivée d'un courrier. — Intéressantes nouvelles.

Trois jours après, notre catéchumène le bachelier Kin nous invite à aller habiter dans sa maison qui est spacieuse et à l'abri des indiscrétions des curieux : là nous pourrons en toute sécurité dire la messe et administrer les sacrements. D'autres catéchumènes viennent encore des environs et j'ai la consolation de conférer cinq baptêmes et quelques confirmations.

Là aussi j'eus la bonne fortune de rencontrer Pierre, une épave de la grande persécution de 1866, qui faucha tant de victimes aussi bien dans les rangs du clergé que parmi les fidèles et dont les dramatiques récits sont encore sur les lèvres de maintes personnes.

∴

L'histoire de cet infortuné est simple et touchante.

Baptisé à l'âge de 13 ans par M. Maistre, il ne tarda pas à aller se fixer dans un faubourg de Séoul où il se maria huit ans après avec une chrétienne de son âge.

L'avenir souriait au jeune couple ; mais à cette époque — vraie Terreur — où le Régent avait juré de noyer le catholicisme dans des flots de sang, qui pouvait compter sur le lendemain ?

La veille des noces, avant que les deux époux eussent pu cohabiter sous le toit conjugal, la persécution eut une recrudescence subite : les chrétiens de la capitale se séparèrent pour échapper plus facilement à la rage de leurs bourreaux et prirent la fuite dans toutes les directions. Pierre se dirigea d'abord vers la province de Tchyoung-tchyeng, puis il erra de village en village pendant dix-neuf ans et finalement vint échouer dans une bourgade à trente *lis* (12 kilom.) d'ici.

Durant tout ce laps de temps jusqu'à cette année, malgré le milieu païen qui l'entourait, n'ayant pour persévérer ni les exemples des fidèles, ni les exhortations des prêtres, ni la grâce des sacrements, il n'en continua pas moins de réciter ses prières et n'oublia pas son catéchisme. Je pus m'en convaincre quand il subit sans broncher l'examen que je lui fis passer avant de l'admettre à la réconciliation.

Loin de tout centre chrétien, privé de communication avec ses anciens coreligionnaires, ignorant jusqu'à quel point l'Eglise de Corée avait pu renaître de ses cendres, il attendait confiant dans la bonne Providence, lorsque, cinq ou six semaines auparavant, une étrange rumeur envahit le pays.

Le bruit courut qu'un missionnaire français avait été massacré avec ses disciples sur la rive gauche du fleuve Touman et que l'incendie avait détruit jusqu'aux derniers vestiges de cette chrétienté. Cette nouvelle produisit un effet excellent : elle attira sur notre œuvre l'attention du public et fit connaître un peu partout le nom chrétien, avantage qui n'est pas à dédaigner en ce siècle de réclame à outrance.

Pierre, à cette nouvelle, se rappela ses vingt ans, la religion qui avait ensoleillé sa jeunesse, le sacrifice et le triomphe de ses pères et de ses frères dans la foi. Impatient de savoir au juste ce qu'il devait craindre et ce qu'il pouvait espérer, il vint à la ville chercher des détails et apprit avec joie notre prochaine arrivée.

C'était, du reste, le thème de toutes les conversations d'un bout à l'autre du chef-lieu : les gens du peuple qui voyagent beaucoup colportaient des racontars plus ou moins erronés ; le gouverneur qui avait reçu mon appel, ainsi que les consultations de ses deux subordonnés au sujet de notre affaire, en parlait avec ses conseillers et ses secrétaires.

∴

A ce propos je résolus d'aller visiter le gouverneur : je lui devais un remerciement et voulais me procurer le texte des deux proclamations qu'il avait lancées à Hoiryeng en notre faveur.

Je me rends donc à son palais, accompagné seulement de mon catéchiste et remets ma carte au concierge, demandant si le gouverneur était visible.

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2, 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14, 21, 28 juillet, 4, 11, 18, 25 août, 1er et 8 septembre et les cartes, pages 191 et 225.



HAUT FONCTIONNAIRE CORÉEN EN COSTUME OFFICIEL ; d'après une photographie.

« — Je vais aller voir. En attendant, veuillez entrer dans la salle des prétoriens. »

Un coup d'œil oblique me montre par la porte entr'ouverte une demi-douzaine d'individus débraillés qui criaient dans une tabagie. Que serais-je allé faire dans cette galère ?

« — Merci, répondis-je. Je suis venu pour voir le gouverneur et non les prétoriens. S'il peut me recevoir, j'entrerai directement dans son appartement ; sinon, je reviendrai une autre fois. Va t'informer promptement ; j'attendrai une minute ici sur la place. »

Il revient peu après et me remet en silence la carte du gouverneur. Ayant reçu la mienne, Son Excellence ne voulait pas rester en retard de courtoisie ni avoir l'air de lésiner sur le bristol.

« — Eh bien ! me reçoit-il, oui ou non ? Parle.

« — Oui, Monsieur. Entrez », dit-il en s'effaçant, après m'avoir ouvert une porte.

∴

Ici je crois nécessaire d'ouvrir, non pas une porte, mais une parenthèse, pour expliquer un point aux lecteurs qui ne seraient pas familiarisés avec l'Extrême-Orient.

On accède aux mandarinats par deux portes juxtaposées : la *petite*, semblable à nos portes ordinaires, et la *grande*, dans le style de nos portes cochères. Lorsqu'on arrive à cheval, ou en palanquin, ou qu'on est un hôte de distinction, on est introduit par la grande porte ; les satellites, la valetaille, le menu peuple circulent par la petite porte. C'est à peu près, comme chez vous, l'escalier de service et l'escalier d'honneur. Les Coréens et les Chinois savent parfaitement à quelle porte leur position sociale leur donne droit ; mais ils s'imaginent aisément que les Européens n'entendent rien à ces finesses et ils éprouvent un malin plaisir à les berner de la sorte.

Ceci compris, chers lecteurs, je vous laisse à penser quelle grimace je fis, lorsqu'on m'ouvrit... la *petite* porte.

∴

Personnellement je n'étais pas digne de passer même sous la fourche caudine du portier et je ne fais aucune difficulté de le reconnaître ; mais j'étais le seul représentant de la religion et de la France et je croyais de mon devoir de ne point laisser bafouer l'honneur de la soutane et du pavillon national. Je répondis donc :

« — Quand je vais dans les mandarinats, on ne m'introduit jamais par la petite porte.

« — Mais la grande est à l'usage exclusif du gouverneur.

« — Alors ma visite est faite. Des hommes de mon rang entrent par la grande porte ou n'entrent pas du tout. Retournons à la maison.

« — Mais non, je vous prie, ne faites pas cet affront à mon maître. »

Pendant ces pourparlers, le gouverneur était sorti de son salon et, entouré de ses assesseurs, s'était avancé sur le perron pour me recevoir. Je le voyais distinctement par l'embrasure de la petite porte qu'on s'obstinait à me tenir ouverte ; de son côté, il se demandait sans doute comment allait finir cette comédie. Il dépêcha alors un de ses serviteurs pour s'informer de la cause de mon délai.

« — Avant tout, va demander à ton maître si c'est par son ordre ou à son insu qu'on me refuse les honneurs de la grande porte. »

Il va sans dire que la grande porte s'ouvrit aussitôt à deux battants et je traversai la cour, fier comme Artaban.

Le gouverneur me reçut assez bien, me pria de m'asseoir sur une chaise à l'européenne et me fit servir du thé avec un cigare.

Après les premières politesses d'usage, il me pria d'excuser la grossièreté de son *pipelet*, qui, par ignorance, m'avait manqué de respect. Eau bénite de cour ! Il parut flatté quand je le remerciai de nous avoir protégés ; mais il ne put me communiquer le texte des pièces officielles : il n'en avait pas gardé copie.

Le reste de la conversation ne s'éleva pas au-dessus de la vulgarité la plus insignifiante, et des paroles qui tombèrent de ses lèvres, aucune ne mérite d'être rapportée.

∴

Cependant les jours s'écoulaient bien monotones en attendant le vapeur : le ministère était fini, le froid et la neige nous empêchaient de sortir, et, sauf mon fidèle Luc, tous les chrétiens qui nous avaient accompagnés étaient rentrés dans leurs foyers. J'en étais presque arrivé à regretter le genre de vie plus mouvementé de la frontière.

Bien que l'hiver fût d'une douceur exceptionnelle, je notai les températures suivantes : le 1er mars : — 18 ; le 2 :



— 16°; le 4 : — 15°; le 8 : — 13°; le 17 : — 13°; le 20 : — 9°. Et dire que nous étions plus près de l'Equateur que Nice!

∴

Touchée de mes soupirs, la divine Providence me ménagea une oasis dans le désert de cette vie d'attente.

Un beau soir — 1er mars — j'apprends l'arrivée d'un officier russe avec sa suite, et presque aussitôt un interprète coréen m'apporte sa carte. C'est le capitaine d'état-major, A. Loubentzoff, en tournée géographique. Sa mission se compose d'un capitaine d'artillerie, un lieutenant d'intendance, huit sous-officiers ou soldats, quatre interprètes et un cuisinier. Elle recueille des renseignements sur la province : population, produits, culture, bétail, etc., elle relève les altitudes, trace la carte et mesure son itinéraire au moyen de l'odomètre et du podomètre. J'ai appris d'elle que la distance entre Hoiryeng et Pouryeng est de 51 kil. 870 mètres, et celle de Pouryeng à Kyengsyeng, de 52 kil. 850 mètres. Nous sommes loin de l'estimation indigène qui donne 120 courtes *lis* pour la première distance et 100 longues *lis* pour la seconde.

Les deux officiers parlent français et sont de parfaits gentilhommes. Jamais je n'oublierai leur cordiale hospitalité, ni les heures délicieuses passées en leur aimable et docte compagnie. Pour la première fois, sans doute, Kyengsyeng entendit déclamer des tirades d'Horace, de Virgile et d'Homère, du Dante et de Pétrarque, dans la langue où elles furent composées.



POLICEMAN CORÉEN



MANDARIN EN COSTUME CIVIL ; d'après une photographie.

Le gouverneur, qui a la réputation de s'engraisser de la sueur du peuple, était très assidu auprès des nouveaux venus. En même temps qu'il mettait en avant le prétexte de la maladie pour s'excuser de ne pas me rendre ma visite, il fréquentait tous les jours chez les officiers dans l'espoir d'obtenir quelques-uns des superbes cadeaux dont leurs fourgons étaient remplis. Oh ! le vieux renard !

Le capitaine lui tenait pourtant la dragée joliment haute et lui avait assez chèrement fait expier le tour de « la petite porte » qu'on n'avait pas manqué de lui jouer : par suite d'un malentendu, il est vrai, le gouverneur attendit une demi-heure dans la cour avant d'être admis chez le capitaine.

∴

Le lendemain de leur départ — 8 mars — comme je me retrouvais plus isolé que jamais, arrive un courrier du Nord, qui a fait bravement ses 270 *lis* (environ 110 kilomètres) en deux jours.

Voici les nouvelles :

Notre mandarin chinois est de retour de Ghirin et m'annonce qu'il tient à notre disposition l'indemnité que nous avons réclamée le 31 janvier; pour celle du 15 février, il me prie de nous désister ; il n'est pas question du châtiment des coupables. D'ailleurs, le pauvre mandarin rentre à Hotchyenhpo, uniquement pour faire ses paquets.

Il y a des pays qui condamnent à mort leurs généraux malheureux, il paraît que la Chine suit encore ce système.

Ses supérieurs estiment qu'avec un peu de vigilance, il eût pu prévoir le soulèvement et l'étouffer dans son germe : en conséquence on le remercie de ses services.

Lorsqu'on apprit son changement, il se fit un grand mouvement dans la contrée. Les chefs des treize cantons dont se compose la juridiction du mandarin, se réunirent à Hotchyenhpo pour adresser leurs adieux à l'ancien titulaire et faire hommage-lige au nouveau, dont ils reçoivent l'investiture. A cette occasion il y eut une belle cérémonie avec force *tchin-tchin*, dont les Célestes semblent avoir le monopole.

Je n'entreprendrai pas d'en décrire la pompe ni l'éclat ; je me bornerai à rapporter le discours qui nous concerne :

Je suis heureux de le constater, les deux magistrats, sans doute sur des ordres reçus de Ghirin, eurent la loyauté de tenir le langage suivant devant la foule :

« Messieurs les chefs de cantons, nous avons appris avec peine que, dans la plupart de vos circonscriptions, les habitants ont insulté, maltraité, chassé et menacé de mort le prêtre catholique et ses disciples. Cependant, si nous regrettons ces violences, une chose a grandement contribué à nous consoler, c'est que, dans un de ces cantons, du moins, le missionnaire et les chrétiens ont été défendus et protégés. Nous tenons ici à remercier hautement le chef du canton de Hotchyenhpo de sa belle conduite. Le missionnaire vient vous prêcher la réforme des mœurs et la civilisation ; sous ce rapport notre cœur bat à l'unisson du sien. Désormais si quelqu'un s'avisait de molester les chrétiens, il sera puni selon toute la rigueur des lois. »

Cette tactique était fort habile et fait honneur à la clairvoyance des autorités chinoises, puisque dès lors le pays est resté calme et tranquille. Mais l'histoire a ses droits : la vérité, la voici. Ce chef de canton célèbre pour « sa belle conduite » est ce même interprète fougueux, parent du bachelier Kin, qui nous insulta, fit appel au peuple malgré le substitut du mandarin et faillit mettre le feu aux poudres dans la mémorable journée du 11 février 1898.

Mais tout est bien qui finit bien.

Ensuite le nouveau mandarin fit appeler les chrétiens, et leur dit :

« Je suis de Moukden où il y a beaucoup de catholiques, ils sont d'ailleurs nombreux partout en Chine. Allez en paix et ne craignez rien : vos affaires s'arrangeront. »

*
* *

Le 11 mars, nouveau sujet d'actions de grâces. C'est du Sud cette fois que je reçois tout un paquet de lettres.

Il y en a d'abord une de Mgr Mutel. Le vénéré prélat, atteint d'une cruelle maladie, oublie ses maux pour penser aux nôtres :

« L'honneur de souffrir la persécution pour la foi n'empêche pas de ressentir l'amertume de l'épreuve... Vous avez reçu le baptême du feu, vous venez de gagner vos éperons... N'oubliez pas de nous faire le récit de votre épopée... Avant de partir pour Shanghaï ou Hong-kong dans l'espoir d'y trouver la guérison, j'ai recommandé votre affaire à mes deux provicaires, ainsi qu'à M. Collin de Plancy, les priant de faire jouer tous les ressorts de la diplomatie pour votre délivrance. »

Après avoir pris connaissance de cette lettre mille fois trop élogieuse à mon égard, je baissai instinctivement la tête de peur de décrocher les étoiles et je pris la résolution d'écrire ce qui m'était arrivé.

De son côté, le premier provicaire me mettait au courant des démarches tentées par notre énergique ministre à Séoul auprès des ministères des affaires étrangères et de l'intérieur pour faire respecter nos droits. Une pièce officielle émanant du gouvernement venait d'être expédiée à Hoiryeng pour rappeler les révoltés à leurs devoirs.

« Vous avez marché sur la tête du diable, ajoutait spirituellement le cher P. Doucet ; ne soyez ni surpris ni effrayé de lui voir remuer le bout de la queue. »

*
* *

Les lettres de mes confrères, empreintes d'une mâle énergie, respiraient plutôt la joie avec une pointe d'envie que la compassion. Il semblait que je leur eusse écrit : « Pendez-vous, braves amis, nous avons combattu à Arques et vous n'y étiez pas ! »

C'est que nous autres, missionnaires, les voyages lointains ne nous épouvantent pas ; au contraire, ils nous attirent, et quand s'y joint le piquant de l'inconnu, quelque aventure à courir, quelque danger à affronter, avec la certitude de sauver des âmes et un secret espoir de cueillir la palme dont l'ère semble close pour nous, alors nous sommes tout prêts et notre évêque n'a que l'embarras du choix, comme jadis lorsque Napoléon demandait parmi ses grenadiers un homme de bonne volonté.

Je trouve aussi dans le nombre une charmante épître dont l'auteur est celui de mes confrères qui enregistre le plus de néophytes dans le Nord. Je lui demandai un jour comment il s'y prenait pour opérer ses pêches miraculeuse. Il sourit finement et me montrant les grains usés de son chapelet : « Voilà mon filet ! » dit-il. Cette année, après avoir conféré plus de *trois cents* baptêmes d'adultes, il a encore trouvé moyen de prendre avec sa photo-jumelle un certain nombre des clichés qui ont illustré ces pages.

*
* *

Pour couronner le tout, voici une lettre de mes paroissiens de Ouensan. Elle est assez triste. Les ouailles de ce bercail s'inquiètent de l'absence prolongée de leur pasteur. Plus de messe, plus d'instructions, plus de sacrements depuis un trimestre. Le Père nous aurait-il abandonnés ? Et puis la mort a fait des ravages dans le troupeau. Quand elle n'est pas entrée comme un voleur durant la nuit, on est allé quérir mon voisin à cinquante kilomètres de là : mais certains cas ont été subits et mon confrère était lui-même en tournée apostolique à trois cents kilomètres au sud : les pauvres malades sont décédés sans extrême-onction. Soyons toujours prêts !

La note finale est plus consolante : 86 catéchumènes, soupirent après mon retour pour recevoir le baptême.

Oh ! qu'il me tarde d'aller leur ouvrir les portes du ciel.

Le bateau n'arrivera donc jamais ? serons-nous toujours bloqués ?

(A suivre.)



FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET
DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

Suite (1)

III. — Les héros de la Foi catholique en Nouvelle-Zélande. — Romano. — Raniera. — Hoani Tokotoko. — Rini.

Je ne puis omettre de mentionner ici la fameuse discussion publique soutenue par Romano avec un ministre anglican.

Celui-ci, préoccupé des pertes que la prédication de ce vaillant jeune homme faisait subir à sa cause, était bien persuadé qu'il lui suffirait d'exhiber en public sa belle Bible pour remporter un facile triomphe, humilier le catéchiste catholique et le forcer à déguerpir. Il invita donc Romano à une conférence contradictoire devant toute la tribu assemblée. Il espérait un refus; mais le Maori n'hésita point à relever le gant.

Au jour convenu, la conférence eut lieu devant une assemblée imposante. Le Ministre prit d'abord la parole et ressassa toutes les rengaînes de la secte contre l'Eglise de Rome. Lorsqu'il eut épuisé les ressources de son éloquence et décoché toutes les flèches de son carquois, il s'assit triomphalement, narguant son adversaire, qui n'avait à lui opposer ni grosse Bible, ni beaux habits. Avec un calme parfait, le champion catholique se leva et dit :

« — Il ne me serait pas difficile de répondre à tes accusations et à tes mensonges par d'autres accusations dont tu ne pourrais te défendre. Pour te condamner au silence, je n'aurais qu'à te lire certain chapitre de ton « gros livre » où il est dit que le vrai pasteur donne sa vie pour ses brebis, tandis que toi, tu vis tranquillement aux dépens des tiennes. Je ne le ferai pas. Nous autres, Maoris, quand il nous arrive de pêcher une pieuvre, nous lui broyons le cœur. C'est ainsi que je vais procéder avec toi. »

Sur ce, Romano se met à planter et à aligner 262 bâtonnets, qu'il relie ensemble avec une *ficelle*. Cela fait, il reprend gravement :

« — Vois tu ces bâtons que je viens de planter dans le sol ? Ils représentent mon échelle généalogique à moi, catholique, depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX. La même puissance qui fut donnée par Jésus-Christ à saint Pierre est descendue sur tous ses successeurs, sans interruption. »

Il déclina les noms des 262 Papes qui se sont succédé sur la chaire pontificale, s'aidant de son livre, quand parfois sa mémoire s'embrouillait un peu, et il conclut ainsi :

« — Et maintenant, je te demande, à toi, ministre de la reine d'Angleterre, de me tracer de même ton échelle généalogique afin que tout le monde puisse voir où est la vérité, où est l'erreur... »

Au lieu de s'exécuter, le Ministre préféra se livrer à une nouvelle débauche d'insultes contre l'Eglise Romaine. Les Maoris criaient :

« — Ce que tu dis là, nous le savons déjà depuis longtemps. Assez de bavardages sur ce sujet; donne-nous ton échelle ! c'est tout ce que nous voulons ! »

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 25 août, 1er et 8 septembre.

Harassé et vaincu par cette inexorable demande, le pauvre ministre laissa échapper ces mots :

« — Notre échelle, nous l'avons perdue ! »

Tous les assistants éclatèrent de rire, tandis que Romano imperturbable lui lançait cette apostrophe ironique :

« — Ah ! tu as perdu ton échelle ! Eh bien ! cherche-la !... »

Le ministre vexé essaya bien de reprendre l'avantage ; mais ce fut impossible. Le ridicule l'avait tué. Il ne s'avisa jamais plus de molester son heureux rival, qui, chaque fois qu'il le rencontrait dans ses voyages, ne manquait pas de lui poser cette question : « — Eh bien ! ami ! as-tu trouvé ton échelle ? »

∴

Dans les *Récits Maoris*, j'ai esquissé à grands traits la monographie de Werahiko, l'un de nos plus intelligents et zélés catéchistes, mort en avril 1893. Ce serait ici le lieu d'encadrer cette inoubliable figure dans une auréole de pieux souvenirs et d'affectueux regrets ; mais, pour ne pas m'exposer à des répétitions fatigantes et aussi pour laisser plus de place à d'autres figures aimées que je voudrais tirer de l'oubli pour l'édification des lecteurs, je ne reviendrai pas sur ce qui a été dit.

Chose vraiment remarquable ! chaque tribu maorie a possédé de ces âmes d'élite, de ces *fleurs chrétiennes*, sur lesquelles la grâce du baptême semble avoir répandu les nuances les plus riches et les parfums les plus doux. Pendant que les fiers Ngapuhis nous offrent leur admirable Peata et leur intrépide Romano, et que les échos de Wanganui ne cessent de répéter les noms vénérés de Kereti et de Werahiko, voici que les tribus d'Hawke's Bay murmurent ceux de Raniera et de Hoani Tokotoko, voici que les rives du lac Taupo et les déserts du centre sont encore tont imprégnés du souvenir de leur angélique Rini. Et combien d'autres dont les noms sont inscrits au livre de vie, car ceux qui les portaient furent ici-bas les meilleurs auxiliaires de l'œuvre évangélique !

∴

Raniera (Daniel). — C'est un nom glorieux, dont le souvenir se conserve parmi les tribus de la côte. Il rappelle une longue vie entièrement consacrée au bien. Raniera eut le bonheur, tout jeune encore, d'être rencontré par un de nos missionnaires qui l'instruisit des vérités de la foi et façonna son cœur aussi bien que son esprit. Muni de tout un trésor de doctrine sûre et bien comprise, doué d'un caractère aimable et conciliant, Raniera devint bientôt le bras droit du prêtre. Il entreprit et mena à bien l'évangélisation de plusieurs villages ; sa haute et noble origine donnait à sa parole une autorité précieuse. Il ne craignait pas de défendre la foi même dans les plus grandes assemblées, même devant les chefs les plus redoutables. Un jour, à Waiohiki, où trônait alors Taréha, une sorte d'Hercule qui pratiquait la polygamie, il s'exprima ainsi, devant toute la tribu :

« Mes amis, il semble peut-être difficile de parler de fidélité et de vertu quand nous avons près de nous d'illustres et puissants chefs qui, au lieu de vous guider vers le bien, vous donnent les plus fâcheux exemples. Voici X..., qui

m'écoute et qui sait bien que je parle pour son compte : il sourira peut-être à mon appel; mais je l'engage à se souvenir qu'au jour du jugement, Dieu saura trier le bon grain de la paille et brûler celle-ci dans son enfer. Voici plus loin Y... qui, après avoir demandé et reçu le baptême, est retourné « comme un chien à son vomissement », abandonnant sa foi et sacrifiant son honneur. Je le comparerai à ces roseaux des marécages qui, sans cesse, inclinent leurs têtes au vent. Voici Z... (Taréha), en train de pourrir sur son fumier!... Qu'allons-nous faire? Les imiter? Non! Quoique nés plus bas qu'eux, nous aspirons plus haut..... Nous n'avons, nous, les jeunes gens de cette génération, aucune envie de rester *sauvages*, quand l'Eglise nous appelle à sortir de nos forêts; nous voulons la suivre là où elle nous mènera : à la lumière, à la paix, à la vertu, au bonheur! Et si nos vieux chefs, au lieu de nous devancer et de nous pousser dans la voie, comme ils le devraient, persistent à déshonorer leur titre et leur autorité par leur ignoble conduite, eh bien, jeunes gens, laissons-les derrière nous et sans plus nous occuper d'eux, allons de l'avant, allons à l'Evangile! »

Quand on songe que Taréha était assis à côté même du vaillant orateur catholique, on se demande comment il put maîtriser sa colère et ne pas fracasser la tête de celui qui lui donnait une telle leçon. Quelques années auparavant telle eût été, indubitablement, la réponse à une pareille objurgation. Mais, déjà le prestige de notre sainte cause commençait à s'imposer, et Taréha savait bien que *toucher* ou même *insulter* Raniera, c'était s'attirer autant d'ennemis qu'il avait de sujets. Il se contenta donc d'avaler cette mercuriale, sans rien répliquer.

⁂

Maintes fois des querelles survinrent de tribu à tribu. La guerre même fut un jour déclarée par les indigènes à la population blanche de la province. Mais à peine les hostilités étaient-elles ouvertes que Raniera s'interposait en médiateur. Chaque fois il réussit dans sa mission de paix et de charité; pour le récompenser, le Gouvernement colonial obtint pour lui de la Reine d'Angleterre plusieurs distinctions et lui conféra le titre de juge de paix. Jusqu'à sa mort, il remplit ces honorables fonctions.

Lorsque l'âge et les infirmités vinrent appesantir son corps, il fut accueilli chez diverses familles blanches qui se disputèrent la faveur de le posséder et de lui rendre en charitables attentions les mille services qu'elles avaient reçus de lui, aux époques de trouble et de disette. C'est ainsi que je rencontrai ce pieux et doux vieillard, à Waipawa, chez des Irlandais qui m'avaient fait appeler pour lui administrer les derniers sacrements. On le croyait mourant. Je n'eus, cela va sans dire, aucune peine à obtenir sa confession. Je fus émerveillé de son calme et de sa douce simplicité. Et comme je lui demandais s'il ne redoutait pas la mort :

« — Non, Père, me dit-il en souriant; la mort ne m'ennuie pas. Depuis longtemps, je me suis habitué à considérer cette vie comme un chemin vers mon véritable et éternel foyer. Si tu crois que je vais bientôt arriver au terme de mon voyage, je n'ai qu'à me réjouir..... Mais, Père, écoute-moi! tu te trompes! Mon corps, c'est vrai, est faible, très faible; ce n'est plus qu'une ruine..... Mais je sens mon âme encore pleine de vie et de vigueur. Non, je ne mourrai pas encore. »

Le lendemain, avec l'aide d'un ami, il voulut faire un dernier voyage à l'église paroissiale, où il reçut de mes mains une communion que je pensais être un *viatique*.

Il ne mourut que l'année suivante. Ses derniers jours furent entourés des soins les plus affectueux et aucune des consolations religieuses ne lui manqua. Quand sa belle âme s'envola, chacun des assistants souhaita de pouvoir échanger son sort contre celui de ce « *bon et fervent Maori* », qui semblait n'avoir jamais connu le péché et dont le cœur ne battit jamais que pour aimer ses semblables et les rendre heureux.

⁂

Raniera avait un ami nommé Hoani Tokotoko. Ces deux natures de tendances essentiellement différentes s'associaient et se combinaient heureusement pour faire le bien.

Solide et vigoureux comme un chêne, Hoani en avait aussi les rugueuses apparences. Son éloquence, comme sa constitution, faisait songer à saint Jérôme plutôt qu'à saint François de Sales; mais sous cet extérieur âpre et dur, on devinait un noble et fier caractère, capable de tous les héroïsmes.

Peu de temps après sa conversion, il eut à éprouver une rude tentation. Les gens de sa tribu, furieux de le voir abandonner le protestantisme, se liguèrent contre lui, brûlèrent sa maison, le dépossédèrent de ses propriétés et l'obligèrent à s'exiler avec tous les siens. C'est ainsi qu'il quitta la Wairoa, son pays d'origine, et vint se réfugier auprès des missionnaires de Pakowhai, en Hawke's Bay.

C'était à l'époque où les PP. Lampila et Régnier s'installaient dans cette province et y commençaient leurs prédications. Pour soutenir leur ministère et répondre aux besoins de la première heure, l'aide d'un indigène de cette trempe était précieux. Inspiré par son zèle ardent, Hoani s'offrit à porter la foi aux tribus de Whakatane chez qui il possédait quelque influence. Ce voyage était alors difficile et périlleux. On était exposé à périr de faim dans d'immenses forêts, à être enseveli dans d'affreux marécages, à être surpris et dévoré par une bande affamée d'indigènes ennemis, maraudant dans ces quartiers. Mais Hoani ne connaissait aucuns dangers. Muni de très hautes bottes qu'il avait soigneusement bourrées de foin, comme le font encore nos Auvergnats, armé d'un long bâton, il s'aventura dans les bois et arriva à destination.

Ayant séjourné un certain temps au milieu de ces tribus, et les ayant disposées à recevoir le baptême, il revint chercher le missionnaire, l'accompagna dans son expédition et partagea ses consolants succès. A son retour en Hawke's Bay, il se fit le catéchiste assidu et fidèle du missionnaire et rendit les plus inappréciables services. Deux faits surtout méritent d'être mentionnés, parce qu'ils montrent bien les ressources de cette âme vigoureuse.

Le premier est un acte de dévouement envers le R. P. Saulas, alors que ce zélé et intrépide missionnaire parcourait le district oriental, cherchant à restaurer l'œuvre de nos devanciers interrompue depuis longtemps. Comme il voyageait à cheval dans les environs de Wai-

pawa, il entreprit de passer une rivière dont il ne connaissait pas le gué et qu'une crue considérable avait rendu très dangereuse. Force lui fut de rebrousser chemin. Ne sachant que faire, il alla frapper à la porte de Hoani Tokotoko et lui demanda secours. Le bon vieillard, qui se rendait compte du danger, s'efforça de dissuader de son projet le missionnaire. Mais lorsqu'il eut compris quelles urgentes raisons pressaient celui-ci de remplir son ministère, il se leva généreusement du lit où il se reposait déjà, et ayant accompagné le prêtre jusqu'au gué, entra dans les eaux glacées de la rivière et la franchit plusieurs fois à la nage jusqu'à ce que le missionnaire et sa monture fussent parvenus sains et saufs à l'autre bord. Quand on connaît les dispositions paresseuses et insouciantes des Maoris, on reste émerveillé d'un pareil dévouement.

∴

On a lu il y a cinq ans, dans les « *Récits Maoris* », la fin édifiante de Wiripo (1). Disons un mot du rôle moitié pieux, moitié comique, joué par Hoani Tokotoko, ami du célèbre vieillard, quand il suppléa à la confession de Wiripo. Le prêtre était venu assister celui-ci; mais il avait de la peine à obtenir des réponses intelligibles, les approches de la mort ayant déjà oblitéré les sens du vieillard presque centenaire.

« — Ecoute, lui dit Hoani Tokotoko, je vais moi-même dire ta confession. Mais, d'abord, es-tu bien préparé à la faire bonne et entière? Es-tu bien contrit? Si tu crois pouvoir répondre « Oui » à cette question, tu le feras comprendre au prêtre par un signe de tête pendant que je te tournerai le dos pour ne rien voir... Ecoute, je vais, maintenant, te poser d'autres questions : tu y répondras de la même façon. As-tu fait quelquefois la *prière du Diable* (sorte de maléfice très usité autrefois)? As-tu blasphémé? As-tu travaillé le dimanche? etc. »

Il passa ainsi en revue tout l'examen de conscience, et termina ses interrogations par les paroles usuelles :

« — Je m'accuse de toutes ces fautes, de toutes celles dont je ne me souviens pas, etc. »

Puis, au moment de l'absolution, il lui suggéra les motifs d'une parfaite contrition, et ne cessa ses bons offices que lorsque le prêtre eut dit le dernier *Amen*.

Des scènes comme celle-ci ne sont pas rares en pays sauvage; mais jamais peut-être la simplicité du caractère maori n'apparut sous un plus beau jour.

Hoani Tokotoko mourut paisiblement en 1894. Avec lui disparut le dernier représentant des traditions de l'époque « héroïque ».

Les catéchistes de l'école moderne n'ont plus, hélas! le même zèle.

∴

Presque en même temps s'éteignait à Taupo (*Voir la grav. p.* 433) un autre de ces vaillants et généreux champions de l'Evangile. Rini Ngakuri était de ces natures privilégiées que la Providence semble avoir créées tout exprès pour faire le bien. Un abord affable, un jugement droit, un maintien toujours calme et digne, une énergie et une persévérance admirables, une piété angélique mais sans aucune affectation, telles étaient quelques-unes des qualités les plus admirées de ce catéchiste modèle.

Né à Taupo, parent du fameux Té-Heuheu, entouré d'une tribu qui le vénérait, il n'hésita point toutefois à s'exiler lui-même loin des siens, lorsque le missionnaire lui demanda son concours pour triompher de l'obstination ou de l'apathie de certaines tribus.

C'est ainsi que, vers 1883, il vint s'établir à Patea, dans une région où la foi catholique n'avait encore jamais pris pied. Sans famille, et presque sans amis d'abord, il ne tarda pas à se concilier si bien les cœurs que toute la tribu s'habitua à le regarder comme un oracle de bon sens et à le respecter comme s'il avait été le père et le chef de tous. Mais chose singulière! malgré l'affectueuse attention que chacun semblait prêter à sa parole, un très petit nombre d'âmes se laissèrent subjuguer par son éloquence et ses exemples. La plupart, tout en l'admirant, se tinrent à l'écart pendant de longues années. Lorsque je visitai Patea pour la première fois (c'était en 1887), je fus désolé de constater l'isolement dans lequel notre digne catéchiste était laissé par la tribu. Dieu toutefois avait ses desseins de miséricorde. L'année suivante, la santé de Rini commença à chanceler; l'une après l'autre les infirmités du vieil âge vinrent le visiter. Il supporta tout patiemment, joyeusement même.

Un soir, il manifesta ses souffrances à quelques voisins, leur annonçant que le terme de son séjour ici-bas n'était guère éloigné. Consternés à cette révélation, les Maoris lui dirent avec émotion :

» — Mais, Rini, si tu nous quittes, que deviendrons-nous? Nous n'aurons plus d'étoile pour nous guider dans la nuit?... »

Le noble vieillard répondit :

« — Pendant cinq ans, j'ai vécu au milieu de vous, prêchant la lumière et la vie; pas un seul d'entre vous n'a suivi mes conseils. Maintenant que je vais partir, vous m'appelez « votre étoile ». Singulière étoile que celle qui n'éclaire personne! »

« — Tu te trompes, reprit un chef; les splendeurs de ton âme ont éclairé la mienne. Avant ton arrivée ici, j'étais un pur sauvage dans mes instincts; je ne désirais qu'une chose : satisfaire mes passions. Pendant ces cinq ans dont tu parles, j'ai plusieurs fois assisté à ta prière; je t'ai suivi des yeux et du cœur dans tes efforts pour nous rendre meilleurs, et j'y applaudissais secrètement. Goutte après goutte, la doctrine est tombée de tes lèvres dans mon âme comme une rosée fécondante. Et aujourd'hui, Rini, le plus grand de mes désirs est de t'imiter, de vivre en bon chrétien et de mourir sans reproche. »

La récompense venait un peu tard; mais elle venait complète, cette fois, autant qu'elle peut l'être en ce monde. Non seulement Rini eut un successeur; mais une bonne moitié de cette importante tribu devint catholique. Une petite chapelle s'élève à l'endroit même où cette conversation vint consoler et réjouir les derniers jours du pieux catéchiste.

∴

(1) Voir les *Missions catholiques* du 26 octobre 1894.

J'oubliais de mentionner une parole de Rini qui mérite d'être rapportée ici.

Des bergers conduisaient un jour un troupeau de moutons destinés à la Mission. Ils arrivèrent près d'une rivière assez profonde qu'il leur fallait traverser. Or, on comprend les difficultés d'une pareille opération, les moutons n'étant pas de remarquables nageurs. Tout ému à la pensée du tort que causerait à la Mission la perte de ce troupeau, le bon Rini va immédiatement rassembler tous les jeunes gens du quartier, et pour les décider à se mettre à l'eau eux-mêmes, afin de surveiller et de diriger la manœuvre, il leur adressa cet appel :

« — Mes enfants, écoutez la dernière prière de votre vieux père! Ces brebis sont les brebis du prêtre; que pas une ne se perde! »

Sa prière fut entendue et son vœu parfaitement réalisé.

Et nous, missionnaires, quand nous songeons à tout ce que Rini a dû souffrir pendant les cinq années de son exil volontaire à Patea, nous sommes tentés de dire en priant pour la jeune chrétienté née de ses sueurs et de ses larmes :

« Seigneur! sauvez ces chères brebis! ce sont les *brebis* de Rini! Achetées par son sacrifice et ses humiliations, ses travaux et ses prières, elles ont acquis un droit spécial à votre indulgence et à vos faveurs!... Faites qu'il les retrouve toutes, un jour, dans la patrie et qu'elles y soient sa joie et sa récompense éternelles! »

(*La fin au prochain numéro.*)

BIBLIOGRAPHIE

La Lengua Quichua, *Dialecto de la Republica del Ecuador*, par M. Juan Grimm, sacerdote de la Mission. — Librairie Herder, Fribourg en Brisgau. 1896. Un vol. in-12.

La langue quichoa est l'idiome parlé par les Indiens de la république de l'Equateur. Plus de 500.000 personnes ne comprennent que cette langue, c'est pourquoi il est si désirable que les Missionnaires apprennent à s'en servir. M. Grimm, prêtre de la Mission, professeur au grand séminaire de Quito, a rédigé une grammaire et un dictionnaire quichoa-espagnol. L'œuvre était difficile, car il n'y a point d'écrits en langue quichoa, et il a fallu, pour l'écriture, trouver les équivalents de la prononciation.

L'auteur cite fort à propos dans sa préface la belle pensée de saint Jean Chrysostome: « Une si grande partie de la semence évangélique, qui est la parole de Dieu, se perd! Avec quel courage ne faut-il pas employer tous les moyens pour arriver à ce que cette semence de salut puisse être reçue et gardée dans les âmes des fidèles! »

Ce volume comble une lacune et figure très honorablement dans la liste longue et précieuse des livres de linguistique dont la philologie est redevable aux missionnaires catholiques.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

R. P. Philpin de Rivière .... 3 »
M. G. F., Paris .... 100 »
M. l'abbé Cazenave, du diocèse de Tarbes .... 40 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Bertran, Rajpoutana).
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »
M. l'abbé Chaumet, du diocèse d'Autun .... 10 »
M. P.-M. Pique, du diocèse de Rouen .... 10 »
Anonyme du diocèse de Lyon .... 10 »

Pour les affamés (R. P. Bertran, Rajpoutana).
Mme veuve Antech, La Rochelle, demande de prières pour un défunt 2 50
Un ancien missionnaire qui a eu faim au Texas, du diocèse d'Auch .... 5 »
M. Victor Ritier, à St-Martin, diocèse d'Auch .... 2 »

Pour les affamés de la Perse :
Un prêtre du diocèse de Grenoble .... 20 »

Pour les affamés nos frères chrétiens arméniens survivants de centaines de milliers de martyrs :
En souvenir de Hermann, comte de Stainlein Saalenstein, Mme la comtesse Marie de Wilezek (Hongrie) .... 100 »

Pour les survivants des martyrs de l'Arménie :
En mémoire du comte Hermann de Stainlein Saalenstein, Mlle la comtesse Léontine de Stainlein Saalenstein (Hongrie) .... 40 »

A Mgr Pelvat, pour les catéchistes missionnaires de Nagpore :
En mémoire de Mlle Marthe Roux, de Luzy, diocèse de Nevers, demande de prières .... 100 »

A Mgr Pelvat, pour l'habillement des orphelins de Thana :
M. Al. Maës, diocèse d'Orléans, demande de prières .... 60 »

Pour les petits cireurs de souliers à Beyrouth :
Un prêtre du diocèse de Grenoble .... 20 »

A M. Verney, pour les sourds-muets de Lai-thieu (Cochinchine occidentale) :
Un prêtre de Grenoble .... 20 »

A M. Asseray, missionnaire chez les Bahnars (Cochinchine Orientale).
P. G., prêtre de Saint-Sulpice, Paris .... 20 »

A M. Louis Delaine, missionnaire à Vinh (Tonkin méridional :
Mme de Narp, par M. P. G., prêtre de Saint-Sulpice, Paris .... 20 »

A M. Gudin, à Cudalur (Coïmbatour), pour bâtir une chapelle, tabernacle et une statue du Sacré-Cœur :
Anonyme de Beauverger (Sarthe) .... 500 »

A M. Clerc-Renaud (Kiang-si oriental), pour la chapelle du B. Perboyre :
Anonymes de Beauverger (Sarthe) .... 500 »

A Mgr Coqset, Kiang-si méridional :
M. Al. Maës, diocèse d'Orléans, demande de prières .... 20 »

M. Fleury (Su-Tchuen oriental) :
Anonyme de Belleville, diocèse de Lyon, demande de prières .... 18 »
M. Al. Maës, diocèse d'Orléans, demande de prières .... 20 »

Au R. P. Marc Civati, Hyderabad :
Anonyme de Belleville, diocèse de Lyon, demande de prières .... 10 »

A Sœur Gilbert, Tché-Kiang, pour ses estropiés :
Un prêtre du diocèse de Grenoble .... 30 »

Pour la léproserie de Gotemba (Tokio) :
M. de Haffrengue, diocèse d'Arras .... 20 »

Au R. P. Lecomte, Zanguebar septentrional :
Un anonyme de Mâcon, diocèse d'Autun .... 100 »

Anonyme de Paris :
M. Picot au Bangalore, 1 fr. — M. Lesné, délégué apostolique de la Perse, 1 fr. — M. Louvet à Laithieu (Cochinchine occidentale), 1 fr. — Sœurs Catéchistes de Marie Immaculée au Kouang tong, 1 fr. — Mgr Broyer, vicaire apostolique de l'archipel des Navigateurs, 1 fr. — M. Maurice à Villupuram, 1 fr. — R. P. Lejeune au Gabon, 1 fr. — R. P. Hiller à Boroma (Zambèze), 1 fr. — M. Allys, à Hué (Cochinchine septentrionale), 1 fr. — M. Dalibert à Hakodaté (Japon), 1 fr. — R. P. François de Messine, (Ile de Crête), 1 fr. — M. Bertrand à Nam-Dinh, 1 fr. — M. Desaint au Mayssour, 1 fr. — Mgr Chouzy, préfet apostolique du Kouang-Si, 1 fr. — Sœur Marie Clet, à la Marsa (Tunisie), 1 fr. — M. Darras à Chetput (Hindoustan), 1 fr. — Mgr Bardou, évêque de Coïmbatour, 1 fr. — M. Magut à Van-Hanh (Tonkin méridional), 1 fr. — R. P. Eusèbe, aux Gallas, 1 fr. — Sœur Jeanne de la Croix à Eski Chéhir (Asie mineure), 1 fr.

(*La suite des dons prochainement.*)

Th. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CORÉE. — BONZES ET BONZILLONS DU MONASTÈRE BOUDHIQUE DE SYEK-OANG-SA, PRÈS OUEN-SAN ; d'après une photographie de M. A. GRANZELLA (voir p. 454).

CORRESPONDANCE

MADAGASCAR SUD

Nouvelles de la Mission

Nous recevons de Fort-Dauphin la lettre suivante du vénérable vicaire apostolique de Madagascar méridional. Elle donne sur les imprévus de la vie apostolique des détails pittoresques à lire, mais jugés sans doute moins intéressants par ceux qui en ont été témoins et... victimes.

LETTRE DE MGR CROUZET, LAZARISTE,
VICAIRE APOSTOLIQUE

La vie du missionnaire est remplie de surprises, quelques-unes fort agréables et consolantes, d'autres dont on se passerait volontiers. Jugez un peu !

Par un beau dimanche de décembre 1898, le *Pacifique*, un minuscule navire, entrait solennellement dans notre rade de Fort-Dauphin, jetait l'ancre et débarquait M. Castan. Notre confrère venait de Tullear ; il devait passer une semaine au milieu de nous, remonter sur son *Pacifique* et retourner dans sa mission pour célébrer les fêtes de Noël.

Le *Pacifique* est chargé de sel, il profite d'un bon vent et file vers Farafangana ; 80 milles au Nord, ce n'est pas loin.

Une, deux, trois semaines passent. A force d'attendre, M. Castan s'impatiente. Enfin ! une voile à l'horizon. Le *Pacifique* revient, mais en pleine détresse. Il n'a pas dépassé Sainte-Luce, a subi des avaries et se voit contraint de retourner à son port d'attache sans avoir pu s'arrêter nulle part. M. Castan le regarde filer sur les flots, pousse un soupir et se demande quand et comment il reprendra la route de Tullear.

Il l'a reprise enfin, non sans peine. Il s'est adjoint à Farafangana à une caravane officielle. Par voie de terre il remontera jusqu'à Fianarantsoa ; de là il descendra par Tahosy jusqu'à Ankazoabo, d'où enfin il atteindra la Côte Ouest : une course de vingt-cinq à trente jours a des difficultés de tous genres.

∴

Je ne vous ai pas dit comment il se fait que M. Cas-

tan, qui est à Fort-Dauphin, ait pu profiter d'une occasion favorable à Farafangana. Voici :

Nos confrères, MM. Lasne et Bluchaut ont pris possession de ce poste le 10 mai 1898. Jusqu'ici impossible à moi de leur rendre visite : pas de bateaux et pas moyen de suivre la côte, la pacification laissant à désirer. Une Compagnie française en train de fonder des comptoirs a un vapeur à sa disposition. M. l'Administrateur m'offre de me transporter à Farafangana. J'accepte avec empressement et j'emmène avec moi M. Castan.

Le 28 janvier nous partons. L'affluence est considérable sur le fort qui domine la mer. M. Vervault et ses musiciens, M. Bertrand et ses élèves, les troupes indigènes, les soldats européens, les autorités, rien n'y manquait. J'ai hâte d'ajouter que cette manifestation ne s'adressait pas à nous. Elle était tout entière en l'honneur de M. le capitaine Brulard allant en congé. La population a voulu montrer à notre ancien commandant de cercle combien son départ causait de regrets et combien son administration laissera dans notre région de bons souvenirs.

Le nom du capitaine Brulard sera inscrit au rang des bienfaiteurs de la mission, comme il est inscrit depuis longtemps, et en bonne place, au rang des vrais serviteurs de la France.

La Ville de Riposto, c'est le nom du vapeur qui nous porte, possède, à son arrière, un petit canon. C'était le cas ou jamais de faire parler la poudre : la poudre parla et, du haut de la falaise qui domine le port, le tonnerre des cuivres et de la grosse caisse de M. Vervault répondit.

La mer calme, le ciel bleu, nous promettaient une heureuse traversée que nous avions mise, comme toujours, sous la protection de la Sainte Vierge. Nous glissons, n'est-ce pas, sur les tribulations qui, dès les premiers tours de l'hélice, fondent sur certains passagers et accablent les estomacs qui n'ont pas l'*œs triplex*.

***

Arrivons au dimanche 29 janvier, à 6 heures du matin. Le jour nous trouve tous sur le pont, ou étendus sur nos chaises ; nous avions tranquillement passé la nuit. Nous longions la côte qui nous apparaissait dans sa nudité uniforme et nos yeux perçant l'horizon découvraient le scintillement des premiers rayons du soleil sur le zinc des toits de Farafangana.

L'œil fixé sur sa carte, le commandant, sûr de lui, dirigeait la manœuvre. Le navire incliné vers l'Est, ralentit sa marche, le mouvement devient insensible, encore une ou deux minutes et le cri : Mouillez les ancres... nous étions à environ deux milles du rivage...

Le bon Fr. Pierre Renaudin, qui m'accompagne dans toutes mes courses, s'occupe de nos valises, pendant que je vais prendre congé des officiers du bord.

Tout à coup, un bruit sourd, bruit de ferraille, indéfinissable, on dirait une sarabande de vieux chaudrons..., on se regarde, on s'interroge des yeux, plus de doute, nous avons touché et alors ce sont des raclements, des craquements, des secousses brutales. Nous nous accrochons à tout ce qui offre quelque résistance, cordages, mâts, etc., pour ne pas rouler de tribord à babord et les bras tendus, le corps arc-bouté, nous gardons à peu près l'équilibre. Un sifflement, un jet de vapeur... et puis plus rien. Le bateau semble s'asseoir.

Tout le monde, depuis le commandant jusqu'aux passagers, conserva un admirable sang froid ; les grandes embarcations furent mises à la mer, toutes les précautions furent prises pour un sauvetage, personne ne broncha, et pourtant le danger était réel.

Le *Riposto* avait donné sur un banc de corail qui n'est signalé sur aucune carte.

Du premier coup le bordage avait cédé ; la chambre des machines fut inondée, le mécanicien eut à peine le temps de lâcher la vapeur et de se sauver sur le pont. On se demandait si le navire n'allait pas glisser de son rocher et couler, ou si, cédant à la pression de l'eau qui l'envahissait, il ne s'ouvrirait pas. En outre, nous fûmes prévenus d'avoir à nous tenir en garde contre la chute possible de poulies ou même d'un mât. Il est certain que le bon Dieu nous a protégés, car nous n'avons pas eu à déplorer le moindre accident.

Nous sommes restés deux heures en cet état, attendant les grands chalands pontés, avec lesquels seuls on peut passer la barre. Vous me croirez si je vous dis que le temps nous a paru long.

Enfin à 9 1/2, M. Bluchaut accoste le navire échoué. Il ne sait rien de l'accident ; bravement il monte à bord. On dépose sur l'énorme chaland qui l'a apporté, tous les bagages des passagers, qui suivent immédiatement leurs colis et à 10 h. 1/2 nous étions à terre. Le commandant de *La Ville de Riposto* débarque le dernier à 2 heures de l'après-midi.

Encore quelque temps et tous les ports de la côte Est posséderont leur épave, sans parler des nombreux voiliers qui se perdent chaque année et dont la carcasse marque le rivage d'un point noir. On voit à Vatomandry, une masse énorme, ressemblant de loin au squelette d'un cétacé géant ; c'est un navire anglais couché sur le flanc ; à Fort-Dauphin le *La Peyrouse* sert de jouet aux vagues qui l'inondent ; et à Farafangana le *Riposto* projette, à travers le brouillard, sa triste silhouette.



MM. Lasne et Bluchaut ont connu ici toutes les difficultés d'une fondation en pays dépourvu des choses les plus nécessaires. Ils ont d'abord dû se trouver un abri. On a mis à leur disposition une case malgache composée de trois chambres qui leur servaient de logement, d'église et d'école. Bientôt ils obtinrent la concession d'un terrain assez étendu pour nos œuvres. Aujourd'hui, ils ont construit une maison d'habitation convenable, sinon confortable. Ils ont pu se procurer deux vastes cases auxquelles ils ont fait subir d'importantes modifications et qui sont consacrées, l'une à l'exercice du culte, chapelle provisoire, l'autre à la réunion d'une centaine d'enfants, qui se rendent tous les jours avec fidélité à l'école française.

Le centre indigène formé autour de la ville proprement dite est des plus considérables et les environs offrent une population des plus denses. Facilement, si nous avions des coadjuteurs, nous ouvririons des écoles où l'on compterait les élèves par plusieurs centaines.

Il me tarde d'installer nos Sœurs. Elles s'occuperont de ces petites filles qui pullulent et dont personne ne s'inquiète. J'en reviens à mon vieux refrain : « Du personnel et des fonds, aidez-moi donc un peu à trouver les uns et les autres. »

∴

La correspondance suivante, extraite du *Temps*, complètera la lettre de Mgr Crouzet.

Fort-Dauphin est absolument méconnaissable, tant cette petite ville est changée depuis l'année dernière. Le capitaine Brulard, de la légion, qui commande la province depuis un an, est un ancien officier du Tonkin : il fut un des plus précieux collaborateurs du général Gallieni, pour la pacification de la frontière de Chine. En quelques mois, il a transformé cette charmante localité; il a tracé des avenues, planté des arbres, construit un marché, une résidence, des magasins, des casernements pour ses hommes, etc.; il a surtout ramené la confiance parmi les colons et les habitants de Fort-Dauphin. La Mission des Lazaristes que dirige Mgr Crouzet, autrefois chassé d'Abyssinie par les Italiens, a transformé ces rudimentaires paillottes de l'année dernière en jolies maisons de bois et de briques; elle a construit des bâtiments scolaires, une école professionnelle où sont élevés 150 à 200 enfants des deux sexes venus de l'intérieur, très propres, bien vêtus, admirablement soignés par les Pères Lazaristes et par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Et ce n'est pas un des moindres leviers de pacification que d'entendre parler couramment le français par ces petits Antandroys, Antantsimos, Antanosys, dont les parents, de vrais sauvages, étaient, l'année dernière, en révolte ouverte et sont encore d'une étonnante défiance : quelques-uns, croyant que les Lazaristes attiraient les enfants chez eux pour les embarquer et les transporter au loin, assiégeaient chaque jour les portes de l'école ; aujourd'hui, tout est changé, la satisfaction et la confiance sont peintes sur le visage des parents et des élèves. Les Lazaristes jouent, dans cette région, un rôle vraiment patriotique et méritent à tous égards d'être fermement soutenus.

Sur le plateau central, Jésuites et Pasteurs ont à peu près complété leur œuvre, et les Hovas, notamment, n'ont plus rien à apprendre au point de vue religieux; ils sont presque tous chrétiens, du moins à la surface.

Dans la province de Fort-Dauphin, au contraire, tout reste à faire, et ce n'est pas une tâche facile que d'aller prêcher l'Evangile aux peuplades sauvages dont Flacourt décrivait les mœurs barbares il y a deux siècles et qui n'ont guère changé depuis.

Les colons, aussi bien les étrangers que les Français, ont suivi l'exemple que leur a donné le capitaine Brulard; ils ont construit des maisons en bois, en fer et en briques, pour remplacer leurs cases de paille; les créoles de la Réunion la plupart mariés avec des femmes malgaches, se contentent des gourbis indigènes. Il est véritablement regrettable que notre colonie de Bourbon ne se décide pas à nous envoyer, pour coloniser les nouveaux territoires de la côte ouest et du sud, quelques-uns de ces solides et laborieux habitants des hauts plateaux, habitués aux cultures tropicales, au lieu de ces malheureux citadins qui ne pensent qu'à ouvrir des débits d'horribles liqueurs et que la colonie doit rapatrier après quelques mois de séjour.

Les produits de la métropole commencent à détrôner, un peu partout, les objets similaires de l'étranger; une grande maison française s'installe à Fort-Dauphin et va élever une importante construction. Les indigènes, dirigés et conseillés par nos officiers, achètent des étoffes françaises et repoussent les tissus anglais et américains; ce mouvement s'accentue de plus en plus, et bientôt les marchandises étrangères seront partout remplacées par les marchandises nationales.

Il est vrai que les recettes de la douane diminuent, de ce fait, en notable proportion, puisque les produits français entrent en franchise. Il faut que la métropole tienne compte à la colonie de ce sacrifice et qu'elle nous aide à combler ce trou, puisque nous faisons tout pour livrer exclusivement à la France le commerce de Madagascar qui représentait, pour les tissus seulement, huit à dix millions.

Les chefs de toutes les peuplades de la région qui, l'année dernière, étaient en pleine insurrection — ce fut à cette époque, vous vous en souvenez, que le malheureux garde Philippini fut assassiné — sont tous venus à Fort-Dauphin, et se sont présentés au gouverneur général portant des drapeaux français; ils ont promis de servir fidèlement la France, de fournir des porteurs pour le ravitaillement des postes et de construire, sous la direction de nos officiers, les routes nécessaires pour relier les villages importants de leurs tribus à Fort-Dauphin. C'es un brillant résultat.

Les Antandroys soumis, nous serons en contact avec les Mahabalys qui sont assurément les peuplades les plus arriérées de l'île; il faut être prudent et n'avancer que très lentement. On prétend que certains chefs ont offert de se

soumettre, mais tous ces gens-là sont si faux et si sauvages!

En somme, le gouverneur général paraît enchanté; la pacification va permettre d'exploiter plus sérieusement les forêts de caoutchouc de la région. La seule ombre au tableau, c'est la perte du *La Pérouse*. Poussé par un vent violent du nord-est, qui s'était élevé dans la journée du 31 juillet, il a cassé successivement deux chaînes d'amarre et s'est échoué sur les brisants vers huit heures du soir. Nous avons été fort inquiets toute la nuit; les embarcations furent mises à l'eau, mais la chaloupe à vapeur et une baleinière se perdirent et il fallut opérer le sauvetage des hommes. Ce n'est qu'au matin qu'il fut possible de jeter une amarre à terre, établir un va-et-vient et débarquer l'équipage avec une partie du matériel. Quant au navire, il est complètement perdu. Chose remarquable et qui vous dira le changement qui s'est opéré dans les esprits, tous les indigènes de l'intérieur nous ont aidés avec un zèle et un dévouement admirables. C'est la meilleure preuve des progrès qu'a faits l'influence de la France dans cette région il y a quelques mois à peine si troublée.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

— Le 24 septembre, s'embarqueront à Marseille quatre missionnaires Jésuites du diocèse de Cambrai. Ce sont les RR. PP. Louis Debeyer, de Steenvoorde; Louis Beck, de Steenbecque; et Louis Giestin, d'Ennetières-en-Weppes, qui se rendent en Chine, à la mission du Tchéli-Sud-Est; et le R. P. Léon Dupont, de Valenciennes, qui part pour la mission du Ceylan, diocèse de Trincomali. Au mois d'avril dernier était parti, pour la même mission, le R. P. Maurice Lemaître, de Lille.

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*).— M. Darras, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Chetput :

« La charité et la bonté des lecteurs des *Missions catholiques* m'encouragent à leur faire un nouvel appel. La mort de mon frère, qui était rédemptoriste à Lille, m'a jeté dans le délaissement et le dénument le plus complet, car il était le véritable soutien de toutes mes œuvres.

« Aussi je me vois arrêté de tout côté par le manque des secours les plus nécessaires pour continuer les travaux de mon église, la construction des petites chapelles pour l'administration, l'entretien des catéchistes, des maîtres d'école et des religieuses du Saint Cœur de Marie.

« Quels seront les cœurs généreux qui, touchés de mon état de détresse, viendront soutenir mon courage en m'envoyant l'obole de la charité, qui me remettra à flot ?

« C'est le secret de Dieu. Que sa bonté n'oublie point ses enfants! Oui, la Providence, la Providence seule, voilà mon soutien. J'ai mis en elle toute mon espérance et, comme vous êtes un des canaux par laquelle elle répand ses faveurs, c'est avec la confiance la plus entière que j'ose venir vous recommander cette œuvre. »

Mangalore (*Hindoustan*). — M. Goveas, missionnaire à Urwa, écrit à S. Em. le Cardinal Richard la lettre suivante que nous communique le vénérable archevêque de Paris:

« Je suis un pauvre prêtre indigène du diocèse de Mangalore et je prends la liberté de solliciter quelques aumônes, afin que je puisse terminer la construction de ma petite église paroissiale commencée il y a dix ans et restée inachevée faute de ressources. Mon prédécesseur l'avait entreprise et quand il mourut en 1895, il avait pu mener à bonne fin le gros œuvre ; mais il restait bien à faire encore. Le soin de cette paroisse m'ayant été confié, j'arrivai plein de bonne volonté: mais je n'étais riche que d'espérances ; quelques dons, glanés d'ici de là, me permirent de faire badigeonner de plâtre l'intérieur de l'édifice et d'élever le maître-autel encore incomplet. Aujourd'hui tout travail a cessé parce que l'argent manque. Les difficultés contre lesquelles je me débats sont inextricables. Il me faut trouver une dizaine de mille francs : or mes paroissiens sont absolument dénués des biens de la terre et si pauvres qu'il n'en est pas un dont les gains annuels atteignent 500 francs et je les ai déjà mis à contribution au delà de leurs moyens. D'ailleurs, la famine qui sévit depuis si longtemps dans l'Inde centrale crée à mes ouailles une situation de plus en plus douloureuse. Nous n'oublierons pas dans nos prières les bienfaiteurs dont les libéralités nous permettront d'élever à Dieu un temple moins indigne de sa souveraine majesté sur cette terre naguère païenne et où le nombre des fidèles s'accroît chaque année d'une façon très consolante. »

Birmanie septentrionale. — M. Lafon, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Pyinmana :

« Le 8 avril, je partais à cheval de Pyinmana pour Maoubin, dans l'intention d'entendre les confessions des chrétiens de cette petite tribu. J'arrive au village vers 9 heures du matin, les fidèles viennent me voir avec un touchant empressement. Le riz est servi sur ma table et je le croque à belles dents.

« A peine ai-je terminé mon repas que j'entends des indigènes crier au feu et courir dans la direction de l'Est pour arrêter les progrès d'un incendie qui avait éclaté dans la jungle. Ils font tous leurs efforts pour couper le chemin aux flammes dévorantes. Peine inutile, le vent souffle dans la direction du village. Le feu devient de plus en plus menaçant. Les *hains* (hautes herbes) faisaient en brûlant un bruit épouvantable.

« Je me dirige du côté de l'église, bien persuadé qu'elle ne donnerait pas prise à l'incendie : elle est construite en bois de teck et assez éloignée de la jungle. Mais mon assurance était vaine. Bientôt des étincelles s'élèvent au-dessus de la toiture. La violence du vent avait projeté un charbon enflammé et j'assiste impuissant et désolé à la destruction de mon humble église, que j'avais élevée, il y a deux ans, au prix de tant de peines. Je me retire navré, pour aller contempler les ruines de ma maison et de mon grenier réduits en cendre... Qui m'aidera à réparer les effets de ce désastre ? »

Dans la Boucle du Niger

Par Mgr HACQUARD

Des Pères Blancs d'Alger, Vicaire apostolique du Sahara.

Mgr Hacquard, le vénéré compagnon de voyage du commandant Hourst dans sa mémorable exploration du Niger, nous adresse la relation suivante sur une excursion qu'il vient d'accomplir. Elle donne des renseignements précieux et inédits sur une région inconnue du Soudan français.

Départ. — Personnel de la caravane. — Première étape : la mission de Singabougou. — Villages bambaras. — Abondance des biens de la terre. — Un village en goguette.

Je viens de faire, dans l'intérieur de la bouche du Niger, une exploration apostolique que je vous demande la permission de raconter avec quelques détails, ne serait-ce que pour vous édifier sur la façon dont on voyage dans la brousse, en dehors de la voie commode du fleuve ou de la route de ravitaillement organisée entre le Haut Sénégal et le Niger.





Porteurs bambaras.

Vers le milieu de février, nous nous mettions en route, le P. Barbé et moi, avec une petite caravane dont je vais avoir l'honneur de vous présenter les principaux membres.

Commençons par ceux qui nous touchent de plus près : deux chevaux pris dans nos écuries : *Bijou*, modeste et vieux serviteur, calme et sans prétention, sera ma monture; *Télégraphe*, qui portera le P. Barbé, doit son nom singulier à son allure fulgurante, d'après les uns; mais ses ennemis (qui n'en a pas?) prétendent que son mauvais caractère oblige à l'isoler comme le fil télégraphique : les deux opinions n'étant pas inconciliables, ne nous attardons pas à les discuter.

Voici en ligne sept robustes Bambaras de Ségou, enchantés de partir avec des *Toubabou Mori* (prêtres européens) qu'ils connaissent. Ils contemplent sans terreur les sept colis qui vont leur être confiés : une chapelle, deux lits de camp, deux ballots d'effets personnels, une petite cantine-popote et enfin, le trésor de la colonne, représenté dans la circonstance par un sac de *cauris*.

Les approvisionnements consistent en un bidon et un fusil de chasse; l'hospitalité indigène fera le reste et Celui qui nourrit les passereaux voudra bien en faire descendre quelques-uns dans la casserole de Mouça, notre cuisinier: comptons sur le grand Intendant.

Celui que son rang désigne comme *Kountigi* (chef) de ses camarades, indique à chacun son paquet. Les porteurs enlèvent leurs *boubous*, les tordent et les enroulent pour faire tampon, les posent sur leurs têtes, se chargent et se mettent en route, en échangeant avec l'assistance les souhaits d'usage.

Les deux derniers et très importants serviteurs sont Mouça et Mamadou, deux catéchumènes, l'un Bambara, l'autre Toucouleur. Ils ne pourraient pas entrer en service chez Harpagon, n'ayant pas assez de faces à leur habit pour représenter chacune de leurs multiples fonctions : ils seront à la fois cuisiniers, domestiques, palefreniers, courriers, intendants, interprètes, etc. Ils sont un peu émus en pensant à cette longue course dans l'inconnu. Il faut donc partir vite; nous prenons rapidement congé de nos confrères et en selle : « *Procedamus in pace in nomine Domini!* »

∴

A la fin de notre première étape, nous nous retrouvons encore en famille à Notre-Dame du Saint-Rosaire de Singabougou, à 25 kilomètres à l'est de Ségou.

Il y a six semaines que l'emplacement de la nouvelle mission a été choisi et déjà Missionnaires et Sœurs y sont installés, grâce à l'activité du P. Ficheux et de ses confrères, grâce aussi à l'empressement des villages voisins, heureux de hâter l'établissement des Missionnaires au milieu d'eux.

Les Sœurs ont déjà des cases vraiment riantes sous leurs *chapeaux* de paille tout neufs. Les Missionnaires n'ont encore qu'une habitation rudimentaire comprenant quatre piquets et des nattes. On bâtit leur palais définitif; au retour nous verrons des merveilles ; il y a là près de cent travailleurs, c'est une vraie fourmilière. Nos confrères



Orphelinat des garçons de Singabougou.

sont partout à la fois, dirigeant la construction sous le chaud soleil du Soudan; mais on travaille pour le Bon Maître, on sent que l'on fait œuvre utile, et comme l'oiseau qui construit son nid, comme le laboureur qui prépare son champ, on ne plaint pas sa peine, on est heureux de penser au résultat.

∴

Jusqu'au Bani, affluent du Niger, le sol est formé par des alluvions et se montre remarquablement fertile.

D'heure en heure, on rencontre un beau village bambara avec des cases coniques à terrasses en terre battue. Chaque famille en possède un certain nombre, ouvrant sur une cour fermée par une palissade, c'est le *tata* d'un tel : l'ensemble est généralement entouré lui-même d'une muraille protectrice, rappelant l'ère des guerres de village à village. Parfois, lorsque plusieurs groupes sont venus successivement au même endroit, chacun forme un quartier distinct



Case des Sœurs de Singabougou.

éloigné des autres d'une portée de fusil; le village est alors composé de plusieurs *soukalas* dont chacune est entourée de son *tata* crénelé.

Avant l'occupation française, on se battait souvent de l'une à l'autre; on se provoquait, on s'insultait comme au temps d'Homère, et lorsqu'une tête dépassait la crête du mur, elle était saluée d'une volée de flèches ou d'une grêle de balles. Aujourd'hui on est plus calme, les vieux racontent aux jeunes ces temps héroïques, non sans une expression de regrets : on se contente de se faire des niches; elles ont leur dénouement devant le commandant du Cercle, qui condamne les mauvais plaisants à l'amende ou à la prison. Cette conclusion désagréable est redoutée et la crainte qu'elle inspire devient de plus en plus le commencement ou la continuation de la sagesse.

∴

En cette saison les Bambaras sont riches : les greniers débordent de mil, maïs, haricots, arachides, et les récoltes sont encore en partie dans les champs, en monceaux recouverts de paille. Aussi on consomme largement; c'est le moment où il fait bon vivre : on a tant de mil qu'il faut bien faire de la place avant l'hivernage. Vive le *dolo !* les calebasses circulent de main en main dans les cercles des désœuvrés et la gaîté est peut-être un peu plus bruyante que ne le souhaiteraient les voyageurs.

∴

Dans un village — que je ne citerai pas pour son bon renom, — il nous est impossible de fermer l'œil. L'accueil a été des plus sympathiques; on nous salue, on nous serre les mains avec effusion : les plus expansifs pressent tendrement nos porteurs dans leurs bras. Nous nous asseyons à l'ombre. On apporte du *dolo;* nous en prenons raisonnablement et les porteurs selon leur capacité, qui n'est pas mince. Je demande de l'eau et du mil pour les chevaux; on apporte du *dolo.* Je réitère ma demande; on rit aux éclats, et on rapporte du *dolo.*

Mais voici le *dougoutigi* (chef du village), vieillard vénérable, au bonnet crasseux posé sur l'oreille. Ses titubations ont une amplitude proportionnée à sa haute situation et mettent en gaîté les spectateurs. Je le prends par le bras pour le soutenir et lui adresse à nouveau ma supplique.

M. le Maire réclame une nouvelle calebasse de *dolo* : alors le rire de l'assemblée devient convulsif, on se tord, on se roule à terre; à moi, les bras me tombent; le *dougoutigi* que j'ai lâché s'écroule de son côté et fournit un nouvel aliment à la bonne humeur de ses aimables administrés.

Par bonheur, les dames se sont réservées aujourd'hui : d'une case on apporte de l'eau, une autre fournit du mil, une troisième de la paille d'arachides, une ménagère diligente se charge de faire le *to* (bouillie de mil) pour notre personnel et pour nous. Ces chers ivrognes n'ont pas envie de manger; ils nous assiègent sur la petite place où nous campons. Les cases sont des étuves et Dieu sait si la conversation des ivrognes, mêmes bambaras, est intéressante. Quoi qu'on leur dise, ils s'esclaffent et rient sans fin. Les deux premières minutes, c'est drôle; à la troisième, cela paraît niais; à la cinquième, c'est agaçant. Mais que faire, sinon patienter ?

Parmi les buveurs de *dolo*, un homme de Ségou se montre d'une prévenance insupportable. Mouça essaie de nous faire rôtir une pintade, tuée aux abords du village. L'ivrogne veut absolument l'aider, il dérange le feu; Mouça l'écarte, vains efforts : il revient et je tremble en lui voyant mettre la tête au-dessus de la casserole. Enfin Mouça le fait reculer de quelques pas tout en lui causant amicalement, et, d'une tape familière, le fait asseoir par terre, d'où il est incapable de se relever. Le personnage en question est voyageur comme nous, chargé de conduire un troupeau de moutons de Ségou à San.

« — Mais où sont donc tes moutons?

« — Dans la brousse.

« — Qui s'en occupe ?

« — Personne. ...Ils mangent, je bois; tout est bien. »



Village bambara.

C'est dans le *dolo* que les Noirs puisent leur admirable philosophie.

Vers 9 heures, nous prenons la liberté de congédier ces Messieurs. Une vingtaine de fois ils nous souhaitent bonne nuit; puis ils se séparent en plusieurs groupes qui vont faire des promenades autour du village en chantant de leurs voix avinées avec l'ensemble qui caractérise les refrains des gens ivres; ils exécutent sans doute des chants guerriers, car, de temps en temps, la phrase est ponctuée par un coup de fusil, suivi toujours de sauvages vociférations et de ces éclats de rire qui nous énervent depuis plusieurs heures. Les Bambaras qui ont trop abusé du *dolo* ressemblent furieusement aux ivrognes d'Europe, et nous en concluons immédiatement à la facilité d'assimilation de la race.

∴

Puisque décidément le sommeil est impossible, sellons nos chevaux et allons-nous-en. Désormais nous ne demanderons plus l'hospitalité nulle part sans nous assurer qu'il existe là une ligue contre l'alcoolisme, à laquelle nous nous ferons agréger.

D'ordinaire cependant le séjour des villages est plus calme, le *dougoutigi* fournit volontiers tout ce qui est nécessaire : on le rémunère en *cauris* et nous nous quittons bons amis, après avoir jeté de ci de là quelques graines de la bonne semence.

(*A suivre.*)



CORÉE. — FEMME CORÉENNE ALLANT CHERCHER DE L'EAU ; d'après une photographie du comte DE PIMODAN (voir ci-dessous).

DANS LA CORÉE SEPTENTRIONALE

Par M. BRET

Des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Gen-San.

Suite et fin (1)

Promenade aux environs. — Porteuses d'eau de mer. — Lois gênantes ingénieusement tournées. — Arrivée du vapeur. — Un embarquement précipité. — Dernières étapes. — Conclusion.

21 mars. — Il y a juste trois mois que je m'embarquais à Ouensan à destination du Nord. Combien mon inaction et mon immobilité me pèsent! Sortons au moins faire un tour dans la campagne.

Au pied des remparts, des enfants lançent leurs cerfs-volants; d'autres, plus petits, s'amusent à pétrir des gâteaux de neige. Heureux mortels! Parmi eux j'entends le fils de notre hôte, qui, du matin au soir, seul ou en public, récite son *Angelus* à haute voix. Il n'a pas de respect humain, lui!

∴

Au sortir de la ville, nous rencontrons des femmes, la cruche sur la tête (voir la gravure ci-dessus).

« — Est-ce de l'eau qu'elles apportent?

« — Oui.

(1) Voir les nos du 14, 21, 28 avril, 5, 12, 17, 24 mai, 2, 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14, 21, 28 juillet, 4, 11, 18, 25 août, 1er, 8 et 15 septembre et les cartes, pages 191 et 225.

« — Mais elles viennent de loin; les puits ne manquent pourtant pas ici.

« — Oh! c'est de l'eau de mer.

« — De l'eau de mer? Pour quel usage?

« — Elles s'en servent à deux fins, soit pour préparer le *kimtchi*, soit simplement pour faire la soupe. Dans l'un et l'autre cas, c'est une économie de sel. »

Un peu plus loin voici venir sur une charrette un canon monstrueux de formidable calibre.

« — Quelle est cette mécanique? Ce n'est pas une pièce d'artillerie, je suppose?

« — Non, Père, c'est un tonneau.

« — Un tonneau ? pas possible!

« — Si fait, un tonneau coréen. »

Nous approchons et je me trouve en présence d'un énorme tronc d'arbre creusé à l'intérieur et rempli également d'eau de mer, qu'on transporte au loin.

Pauvres sauvages! Il serait si facile d'établir des salines sur la côte. Au lieu de cela, ils vont journellement puiser à la mer une eau chargée de sel... et de bien d'autres choses.

∴

Nous nous dirigeons à l'ouest vers un pavillon isolé dans la plaine : c'est là que se tiennent les autorités lorsqu'elles assistent aux exécutions capitales.

En face de nous, sur le flanc de la montagne, on aperçoit une petite bonzerie qui n'a pas l'air florissante. Avec les pentes glacées l'ascension présenterait trop de difficulté aujourd'hui; tournons au nord vers le temple de Confucius.

Dans le voisinage se dressent de beaux arbres qu'il est défendu d'abattre; mais nos Coréens sont industrieux (sauf pour le sel) quand il s'agit de leurs intérêts. Ils commencent par enlever l'écorce tout autour de l'arbre à 0 m. 50 du sol : la sève ne pouvant plus circuler, l'arbre meurt; lorsqu'il est sec, on carbonise lentement le pied jusqu'à ce qu'il tombe *de lui-même*. Alors on peut le débiter en toute sûreté de conscience : la majesté des lois n'a pas été violée.

∴

Ceci me rappelle un subterfuge en usage au Siam.

On ne s'attendait guère
A voir *Siam* en cette affaire.

Pardon! Nous ne nous écartons pas trop de notre sujet, car, dans mon opinion, les Siamois sont cousins des Coréens, du moins sous le rapport de la paresse.

Le Siamois donc, qui aime à faire bonne chère sans travailler beaucoup, mangerait volontiers de temps en temps une grillade de buffle quand ses moyens le lui permettent. Mais il y a une difficulté! La loi — sont-elles gênantes, ces lois! — sous le fallacieux prétexte de protéger l'agriculture, interdit de tuer ces animaux domestiques.

Comment faire?

On choisit deux représentants belliqueux de cette gent cornue et on les attache si peu solidement dans leurs étables, que, trompant la surveillance de leurs gardiens, les bêtes en question prennent la clé des champs et se provoquent en combat singulier sans témoins. Ces duels-là sont sérieux; l'un ou l'autre, sinon l'un et l'autre, des adversaires reste sur le terrain.

Au râle du mort et du mourant, le propriétaire accourt éploré et n'a d'autre consolation que de se tailler des biftecks et des rosbifs.

Quant à la loi, elle ouvre immédiatement une enquête dans les flancs de la victime, en retire une bonne tranche et déclare que l'honneur est satisfait.

∴

Après avoir gravi la colline de *Seung-am* (littéralement : *rocher tête de bonze*, parce que son sommet est pelé comme le sinciput d'un susdit), je me retourne pour examiner le paysage et j'aperçois près de la côte un petit steamer avec son panache de fumée : c'est le *Hyenik!*

Enfin! Nous allons revoir Ouensan.

Comment était-il entré sans s'être signalé par un coup de sifflet? Si nous n'avions eu l'heureuse inspiration de faire cette promenade, il aurait pu repartir sans nous permettre de soupçonner sa présence et nous aurait laissés doublement morfondus pour plusieurs semaines encore Il est vrai que, l'autre bateau ayant stoppé quatre jours ici, celui-ci sans doute n'est pas près de partir.

Luc suggère d'aller, le lendemain, prendre des informations à l'agence de Tkeumi; mais mon catéchiste, impatient de revoir sa famille, l'engage à partir à l'instant même, tandis que nous rentrons à la maison pour ficeler notre bagage.

∴

Au bout d'une heure et demie, Luc accourt hors d'haleine:

« — Eh bien! quelles nouvelles?

« — Père, le bateau part!... Courez vite, si vous voulez le rattraper.

« — Es-tu fou? S'il part,

Rien ne sert de courir; il faut partir à point,

ou le suivre à la nage ?

« — C'est-à-dire, l'agent m'a dit : « Tout est débarqué, il n'y a pas de cargaison à prendre, les comptes sont réglés, le bateau va partir incontinent; mais, tant qu'il n'a pas dérapé, il vous reste une chance. »

Je n'hésite pas une seconde. Ordonnant à Luc et à notre hôte de se charger de mes effets et au catéchiste de me suivre, je m'élançai de toute la vitesse de mes jambes.

Aussitôt que je pus découvrir le *steamer*, je compris qu'il n'y avait pas une minute à perdre : sa cheminée vomissait des torrents de fumée noire et épaisse, signe qu'il était sous pression. Je tremblais d'arriver trop tard. Les yeux fixés sur le but à atteindre, j'invoquais l'Etoile de la mer tout en redoublant d'effort. Un moment, je crus que ma course effrénée était devenue inutile; je venais de voir le bateau s'ébranler.

Je m'arrête, choisis comme point de repère un arbre à quelque distance devant moi et vise avec anxiété.

O bonheur! le bateau était encore immobile. J'avais été le jouet d'une illusion des sens avec l'imagination pour complice. Je promets alors une messe d'action de grâces.



Enfin j'arrive haletant et trempé de sueur juste au moment où la dernière barque revenait au rivage. Je fais miroiter un gros pourboire aux yeux du batelier et le décide à retourner au *steamer*.

∴

Debout sur sa dunette, le capitaine m'aperçoit et retarde le signal du départ. C'est un brave Suédois, avec lequel j'ai déjà eu le plaisir de faire le tour de la Corée, de Tchémoulhpo à Gensan.

« — Bonjour, mon Père, dit-il en me tendant la main. Je n'attendais plus que vous pour lever l'ancre.

« — Grand merci, répondis-je. Mais mon *boy* et ma valise sont restés un peu en arrière, ne pourriez-vous pas attendre un instant afin de les embarquer aussi ?

« — C'est que, dit-il, voilà la brise qui se lève et il ne fait pas bon ici.

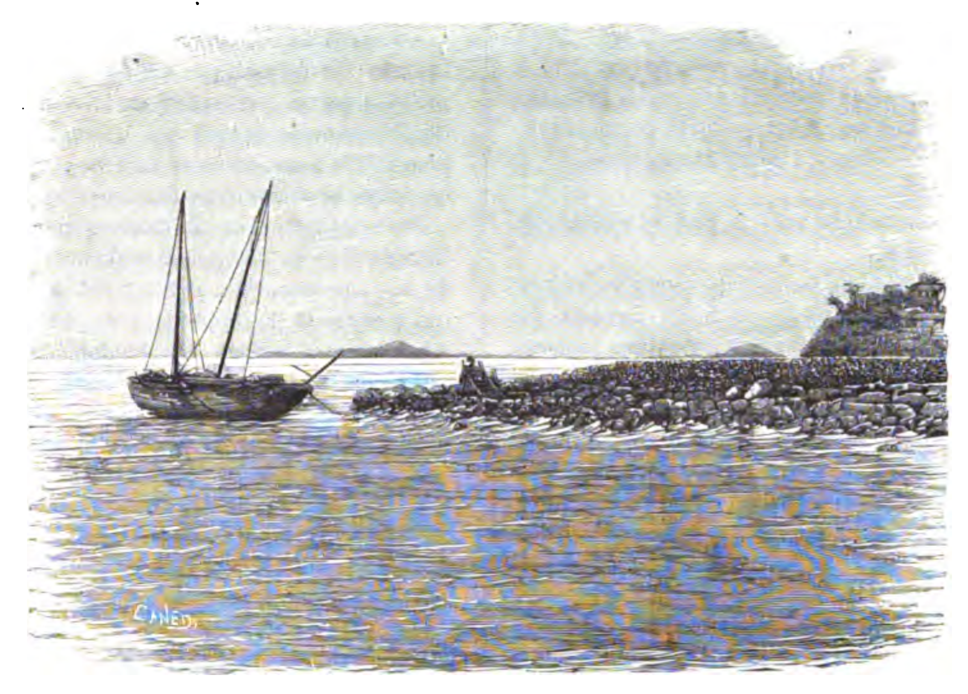
« — Au moins, insistai-je, faites-leur donc entendre votre sirène. »

Aux appels stridents de la vapeur, les retardataires doublent le pas, sautent dans une barque et finissent par arriver.

A cinq heures, nous mettons le cap sur le sud. *Deo gratias !*

∴

Le *Hyenik* est un peu plus grand et plus confortable que le *Tchang-riong* : il contient deux cabines et un salon pour les passagers de première ; mais on paie en conséquence. J'arrivais comme un mendiant, sans un sou dans ma poche : on voulut bien me faire crédit jusqu'à Ouensan



CORÉE. — BARQUE CORÉENNE ; d'après une photographie de M. WILHELM, missionnaire en Corée (voir le texte).

Ce bateau a failli devenir célèbre dans l'histoire. En 1894, alors que les Tonghaks menaçaient de renverser le gouvernement, il transporta 800 soldats de la capitale à destination de Koun-san pour maintenir l'ordre dans la province soulevée de Tjyen-la. Un peu plus tard, lorsque les hostilités étaient imminentes entre la Chine et le Japon, il se rendit sur un point du littoral pour emmener secrètement la famille royale en Chine; mais dans l'intervalle les Japonais avaient débarqué 3.000 hommes à Tchémoulhpo et coupé la retraite. Après avoir vainement attendu dix jours au rendez-vous, il dut lever l'ancre.

∴

Le personnel se compose de deux Norvégiens : le second et le mécanicien, qui me firent bon accueil. Comme la plupart des Européens (1), ils n'ont pas une haute idée des Coréens et me demandent des détails sur mon voyage.

« Croyez-vous, mon Père, que vos convertis tiendront bon ?

« — Certainement. « Je crois des témoins qui se font égorger », disait Pascal ; moi, je crois à la persévérance de chrétiens qui risquent tous les jours leur tranquillité, leurs biens et quelquefois leur vie pour rester fidèles à leur religion et obéir à leur conscience. Il n'y a pas de *dilettanti*

(1) Voici, à titre de spécimen, ce qu'en dit Mme Bishop dans un livre récent : *Korea and her neighbors*.

L'éducation coréenne jusqu'à présent n'a pas réussi à former des patriotes, des penseurs ou même d'honnêtes gens, *has hitherto failed to produce patriots, thinkers or honest men* (p. 387).

La Corée est un pays incapable de se conduire tout seul, *incapable of standing alone* (p. 445).

Pour promouvoir l'œuvre de la réforme, un groupe de jeunes gens fut envoyé au Japon afin d'y apprendre les langues, les éléments des sciences et « les premiers principes de l'honneur » *the first principles of honor*. Cette dernière citation est faite de mémoire.

parmi eux ; personne n'y professe le christianisme en amateur.

∴

Pendant la nuit, nous passons en face de Sa-hpo et de Sarahko (1) sans y entrer. Tant mieux ! nous serons plus tôt chez nous.

22 mars. — Nous stoppons à Sarai le temps d'embarquer 46 colis et ancrons à Tchaho vers midi. Là nous prenons un chargement sérieux, 1.520 paquets, mais la neige se met de la partie et entrave les opérations.

23 mars. — La neige, pour la première fois cette année, se termine en pluie : c'est le signe avant-coureur du printemps ; mais il nous fait perdre une journée, car il faut rester en panne jusqu'à ce qu'il fasse beau.

24 mars. — Le ciel s'éclaircit : les baleines toutes joyeuses se poursuivent et lancent au loin leurs jets d'eau qui scintillent au soleil et retombent en fine rosée. Nous démarrons. Au passage, nous saluons Sin-tchang d'un coup de chapeau, c'est-à-dire d'un coup de sifflet, sans nous arrêter : le vent est trop fort, nous reviendrons tout à l'heure, après avoir touché au port suivant mieux protégé. A Sin-hpo nous embarquons 2.411 paquets de poissons. La brise augmente de violence : nous allons coucher à l'abri de l'île Cap Rouge.

25 mars. — Nous continuons vers le Sud et chargeons 883 paquets à Tchyen-tjin.

26 mars. — Le calme nous permet de revenir sur nos pas à Sin-tchang, où nous recevons 2.231 paquets de *pouk-e*, ce qui porte notre chargement au chiffre respectable de 4.254.600 poissons, d'une valeur approximative de 62.500 francs et d'une odeur que je vous laisse à deviner.

27 mars. — Nous appareillons de bonne heure et filons directement sur Ouensan, sans même dire bonjour aux gens de Sye-ho. Je me contente, pour soulager ma conscience, de leur jeter par dessus les bastingages cet aphorisme de Vauvenargues : « On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps. »

28 mars. — Au point du jour, nous abordons à Ouensan, le plus joli des ports ouverts de Corée, juste à temps pour célébrer la sainte messe dont j'ai été privé si longtemps.

L'expédition est finie.

∴

Voici mon bilan : j'ai dépensé 429 piastres ; mais j'ai gagné un nombre presque égal de cheveux blancs : c'est, du reste, la seule chance que j'avais de devenir vénérable.

∴

Qu'il me soit permis en terminant de remercier les personnes qui ont eu la patience de me lire jusqu'au bout et de recommander à leurs prières ces intéressantes chrétientés du Nord, afin que leur cause triomphe, que leur nombre s'accroisse et que leur ferveur se maintienne.

Et si, en priant pour le troupeau, vous voulez bien avoir un petit souvenir pour son pauvre pasteur, je serai amplement récompensé de ce modeste travail.

FIN

(1) A cinq ou six lieues de ce dernier port se trouvent des mines de charbon.

FLEURS DES ANTIPODES

Par le R. P. COGNET

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE, MISSIONNAIRE EN NOUVELLE-ZÉLANDE

Suite et fin (1)

IV. — Les Maoris d'aujourd'hui et de demain. Conclusion.

Plusieurs écrivains ont prétendu qu'on avait tort de chercher à améliorer par la prédication évangélique la condition des races indigènes éparpillées dans les îles du Pacifique. « Mieux eût valu, ont dit ces adeptes de la libre pensée, laisser ces peuples insouciants et joyeux continuer leurs ébats à l'ombre de leurs cocotiers, que de venir les troubler dans leur innocence et leur bonheur par une civilisation qui ne convient pas à leurs mœurs et les lois d'un Evangile qui pèse aujourd'hui sur leur destinée future. »

A l'appui de cette thèse, on nous cite l'état précaire des Indiens de l'Amérique du Nord moissonnés dans leurs prairies par la civilisation américaine, la disparition totale des Tasmaniens devant les colons, celle des Australiens poursuivie sans trêve ni relâche, malgré l'opposition de quelques honnêtes gens, par une majorité injuste et rapace.

Tous ces faits sont malheureusement vrais ; mais je me hâte de dire qu'ils ne justifient aucunement les conclusions de nos ennemis. Non, ce n'est pas la civilisation elle-même qui a causé la ruine de tant de peuplades intéressantes, c'est bien la malice des hommes soi-disant civilisés et l'abus qu'ils ont fait de leur supériorité, soit numérique, soit intellectuelle, pour imposer à ces races nouvelles le joug de leurs vices. Non, ce n'est point l'Evangile qui a chassé les Hurons et les Osages de leurs *wigwams*, qui a massacré les Tasmaniens et relégué les Australiens dans la profondeur des forêts ; c'est, au contraire, l'oubli par la race blanche des préceptes les plus formels du Décalogue. Ce n'est pas le missionnaire, c'est le colon en quête de la fortune, c'est le marin en rupture de ban, c'est le commerçant aux instincts cupides qui ont instillé au cœur de ces infortunés les virus mortels de l'ivrognerie et de la dépravation.

En ce qui concerne les Maoris de la Nouvelle-Zélande, rien n'est plus évident que leur transformation rapide sous la double influence de l'Evangile et de la civilisation. Ils seraient aujourd'hui le plus heureux et le plus prospère des peuples de l'hémisphère austral, s'ils n'avaient rencontré sur leur chemin que des missionnaires et d'honnêtes gens.

∴

Comparons leur état actuel avec leurs dispositions originelles.

En 1814, les premiers prédicants qui abordent sur la plage de la Baie des Iles ne tardent pas à s'apercevoir qu'ils ont affaire à des tribus éminemment belliqueuses, chez qui la moindre parole blessante est vengée par des torrents de sang. Sans cesse en querelle avec ses voisins, Hongi ravage tous les districts, promenant partout le can-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 25 août, 1er, 8 et 15 septembre.



nibalisme le plus affreux et le plus ignoble libertinage. C'est la sauvagerie dans toute sa splendeur.

Partout où les Européens se présentent, ils peuvent voir à l'entrée de chaque village de nombreux et sanglants trophées suspendus aux palissades : ce sont des têtes hideuses et grimaçantes, des chevelures, des bras et des jambes, des armes. Partout le vice s'étale; partout la frayeur règne en souveraine sur ces tribus superstitieuses et défiantes. Point de paix et de charité : tout respire la haine et la colère. Point de vertu et de joie paisible ; en leur lieu et place, la passion impure attisée par des danses obscènes, des assemblées où se racontent pendant des nuits entières des récits dignes de figurer au Décaméron. Je passe sous silence les fêtes immondes du cannibalisme et les ridicules bacchanales des sorciers et sorcières. Les devoirs de la parenté et de l'amitié méconnus ou trahis; les relations sociales représentées par le casse-tête ; la joie remplacée par la luxure et le travail par le carnage de tribu à tribu ; la vie brutale, sans crainte des jugements divins et sans espoir d'aucune récompense spirituelle, telle est à peu près le résumé de la situation originelle de nos Maoris.

Au bout de quelques années de luttes et d'efforts apostoliques, voici que l'anthropophagie a disparu complètement, la guerre a cessé partout, l'Evangile, la grâce et une meilleure éducation ont pacifié les tendances des indigènes; des habitudes de travail se substituent lentement à la nonchalance des anciens jours. Peu à peu la métamorphose du sauvage d'hier en gentleman s'accomplit ; déjà, nous pouvons saluer dans notre Parlement colonial et même dans notre Université néo-zélandaise de nobles et fiers représentants de la race maorie. Ceux qui, hier encore, passaient leur temps à chasser le *kiwi*, aujourd'hui publient de remarquables ouvrages de philologie ou d'histoire.

Cherchez le Maori en Nouvelle-Zélande; vous le trouverez partout : dans la législature, dans l'institut, dans l'armée, au tribunal, dans les bureaux des ministères, dans le commerce, dans les arts libéraux et mécaniques. En un mot, il n'est pas de position qu'il ne soit capable d'acquérir. Chaque tribu a aujourd'hui sa fanfare et son contingent organisés pour les jeux de la saison ; dans certains quartiers, Maoris et Blancs ont chacun leur champ de courses et rivalisent là comme ailleurs. Sur toute la ligne, les insulaires tendent à se confondre avec les étrangers.

∴

Sous le rapport religieux, la perspective est moins riante. Sans doute, les protestants nous montreront avec orgueil leur légion de *clergymen* indigènes et leurs beaux collèges richement pourvus du côté des biens terrestres. Mais nous savons déjà que les convictions d'un Maori protestant, fût-il ministre ou même évêque, ne vont pas au-delà du salaire qu'il touche et de la considération qu'il en retire. Discutez avec lui, vous verrez bientôt le fond de sa pensée.

Quant à nos catholiques, nous les trouvons échelonnés le long du sentier qui mène à la perfection. Peu arrivent au sommet, car beaucoup de causes contribuent à rendre leur marche lente et difficile. Il en est de morales : l'insouciance et la mobilité extrême de leur esprit, l'amour de la liberté, la préoccupation des choses matérielles, l'embarras du choix entre tant de croyances qui leur sont chaque jour proposées, le mépris de ce qui est étranger, etc. Il en est de physiques : leur pauvreté, leur éparpillement par petits villages, mille occasions dangereuses fournies par leur façon de vivre en commun et, surtout, le voisinage des villes et des hôtels. A ces sources générales d'affaiblissement et de corruption, se joint encore un penchant inné vers la superstition. Les protestants qui sont toujours disposés à nous accuser, nous, catholiques, de tendances semblables, ne paraissent prêter aucune attention à ce vice déplorable chez leurs adeptes indigènes.

Combien de fois n'ai-je pas rencontré des *prophètes* qui se targuaient d'être de zélés protestants alors qu'ils ne croyaient à rien du tout, sauf aux pratiques de la plus noire sorcellerie. Ces personnages sont nos ennemis les plus redoutables. Que de florissantes chrétientés ont été ravagées et détruites en peu de jours par ces hérauts du démon ! Il suffira souvent, pour renverser tous les efforts des missionnaires, d'une assemblée secrète où un de ces énergumènes aura péroré pendant quelques heures. C'en est fait : à la parole d'un chef influent, toute la tribu apostasiera, au moins pour un temps. A la prochaine visite du prêtre, on le lui notifiera, et tout sera dit.

Voilà, sans aucun doute, l'obstacle le plus redoutable contre lequel nous ayons à lutter, ici. D'aucuns disent que ces *prophètes* sont autant d'instruments que la Providence laisse agir pour ruiner le protestantisme. Je suis moi-même tenté de souscrire à cette opinion. Toutefois, je ne puis m'empêcher de le remarquer, j'aimerais tout autant voir nos Maoris protestants rester protestants que de se plonger dans ce noir *abîme* d'infidélité et de diableries. Erreur pour erreur, ils seraient moins éloignés de Dieu et du ciel.

∴

Une autre cause d'infériorité apparente, pour nous, est l'absence de clergé indigène. A la légion de ministres et de sous-ministres que les Anglicans et les Wesleyens ont su recruter parmi les Maoris, nous n'avons à opposer qu'un nombre mesquin de catéchistes, vraiment dignes de ce nom.

Maintes fois, nous avons eu la pensée de rassembler quelques jeunes chefs intelligents pour leur donner une instruction plus soignée ; toujours le défaut de ressources est venu paralyser nos efforts. Le gouvernement colonial, étant essentiellement neutre, ne s'intéresse aucunement à une entreprise de ce genre. Nous ne pouvons donc compter que sur les ressources de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; mais on devine aisément que nos allocations trimestrielles suffisent juste à notre entretien et à nos voyages.

Actuellement, trois jeunes gens d'avenir sont élevés à nos frais à St Patrick's Collège, à Wellington ; le plus ancien paraît s'orienter vers le sacerdoce. Mais qui pourvoira aux frais de son éducation ? Qui s'attachera à suivre ce jeune chef dans son évolution vers les études philosophiques et théologiques qu'il va bientôt entreprendre ?

Dieu veuille qu'un lecteur de ces pages se charge de la réponse ! Jusqu'ici, nous avons pu, en nous ingéniant et

en sacrifiant notre dernière obole, suffire aux dépenses de ce jeune et brillant élu du sanctuaire. Qu'arrivera-t-il si d'autres viennent à l'imiter? Pour cette raison et pour plusieurs autres semblables, je crois qu'il serait prématuré et imprudent de nous abandonner à nos propres forces. Le temps viendra, en effet, où la Nouvelle-Zélande sera assez riche pour subvenir à ses besoins, sans faire appel à la charité publique. Mais, dans une colonie où l'organisation religieuse est encore si rudimentaire, où les ressources sont de beaucoup inférieures aux besoins sans cesse grandissants, une large place s'offre à la coopération des âme. pieuses qui aiment à sacrifier leur superflu pour la gloire de Dieu.

∴

Qu'on ne s'y trompe pas! La Nouvelle-Zélande, sortie de l'oubli depuis environ un siècle, est une terre d'avenir. Pour quiconque a assisté à ses premiers développements, pour quiconque s'est rendu compte de ses ressources minières et forestières et de ses tendances vers la liberté religieuse, il est indubitable que de beaux jours lui sont réservés.

Tout ce qui s'y est déjà accompli de transformations durant ce demi-siècle n'est rien en comparaison de ce que le siècle prochain verra s'achever. C'est avec l'aide des aumônes recueillies et distribuées par l'Œuvre de la Propagation de la Foi que la plupart de nos églises, presbytères, écoles et couvents ont été bâtis et organisés. Comme les Etats-Unis, comme l'Australie, c'est à un beau et consolant spectacle que la Nouvelle-Zélande invite aujourd'hui ses premiers bienfaiteurs. Ils peuvent être fiers de leur ouvrage. Demain notre jeune colonie, marchant à la suite de ses aînées, proclamera bien haut la liberté catholique dans les terres du Pacifique.

C'est là notre rêve et notre prière.

Puissent les âmes qui ont tant sacrifié pour asseoir notre édifice spirituel sur ses fondations actuelles, faire encore quelques efforts pour nous aider à en poser le couronnement! Notre-Dame d'Océanie, qui fut à l'origine un écho lointain de Notre-Dame de Fourvière, ne saurait oublier ceux et celles qui ont travaillé à la gloire de son divin Fils, par la diffusion de l'Evangile à travers les deux grandes îles de l'archipel des antipodes!

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Nouveau Mois du Très-Saint Rosaire, d'après les Encycliques de Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, par M. l'abbé KŒNIG. — Ouvrage approuvé par Monseigneur l'Evêque de Clermont. — In-18 raisin de 280 p. — Prix 2 fr. — OUDIN, éditeur, Paris, 10, rue de Mézières.

La première partie de cet ouvrage retrace l'origine du Rosaire, son excellence, son influence sur l'âme, sur la famille, sur la société, sur l'Eglise. Dans la deuxième partie sont présentés les quinze mystères et les leçons qui en découlent. Un appendice contient des notices sur les indulgences du Rosaire, et divers autres documents relatifs à cette excellente dévotion si goûtée des missionnaires. Voir dans notre dernier numéro, p. 440, un témoignage bien significatif, cité par M. Bret.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. le chanoine Brevet, curé de Tlemcem (Algérie), à l'occasion de ses noces d'or, en 1899 .... 1.000 »
Trappe de Notre-Dame des Dombes, diocèse de Belley .... 101 »
M. l'abbé Berthel, du diocèse de Grenoble .... 50 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mangalore).
M. Daunis, du diocèse d'Agen .... 50 »
Mme Leroy, du diocèse de Nancy .... 100 »

Pour les affamés les plus nécessiteux (Pondichéry).
Mlles Josien, du diocèse de Grenoble 15

Pour les missions de Saint-Expédit (Malatia).
Anonyme de Lyon 3 50

A Mgr Doumani, évêque de Tripoli de Syrie, à Beyrouth.
M. le chanoine Lucas, Bayeux .... 50 »

A M. Deniau, au Coïmbatour.
Anonyme du diocèse de Versailles .... 1 »

A M. Maurice, à Villupuram, Pondichéry.
M. le chanoine Lucas, Bayeux .... 20 »
Anonyme du diocèse de Reims .... 20 »

Pour les lépreux de la province de Thanh-hoa (Tonkin occidental).
M. Catillon, Versailles 50
M. l'abbé Lhuissier, diocèse de Nevers, demande de prières. .... 10 »

Pour la mission de Kouang-tong.
Anonyme du diocèse de Belley .... 12 »

A Mgr Lalouyer, Mandchourie septentrionale.
Anonyme du diocèse de Versailles .... 1 »

A M. Chapdelaine, à Usukī (Nagasaki).
M. le chanoine Lucas, Bayeux .... 20 »

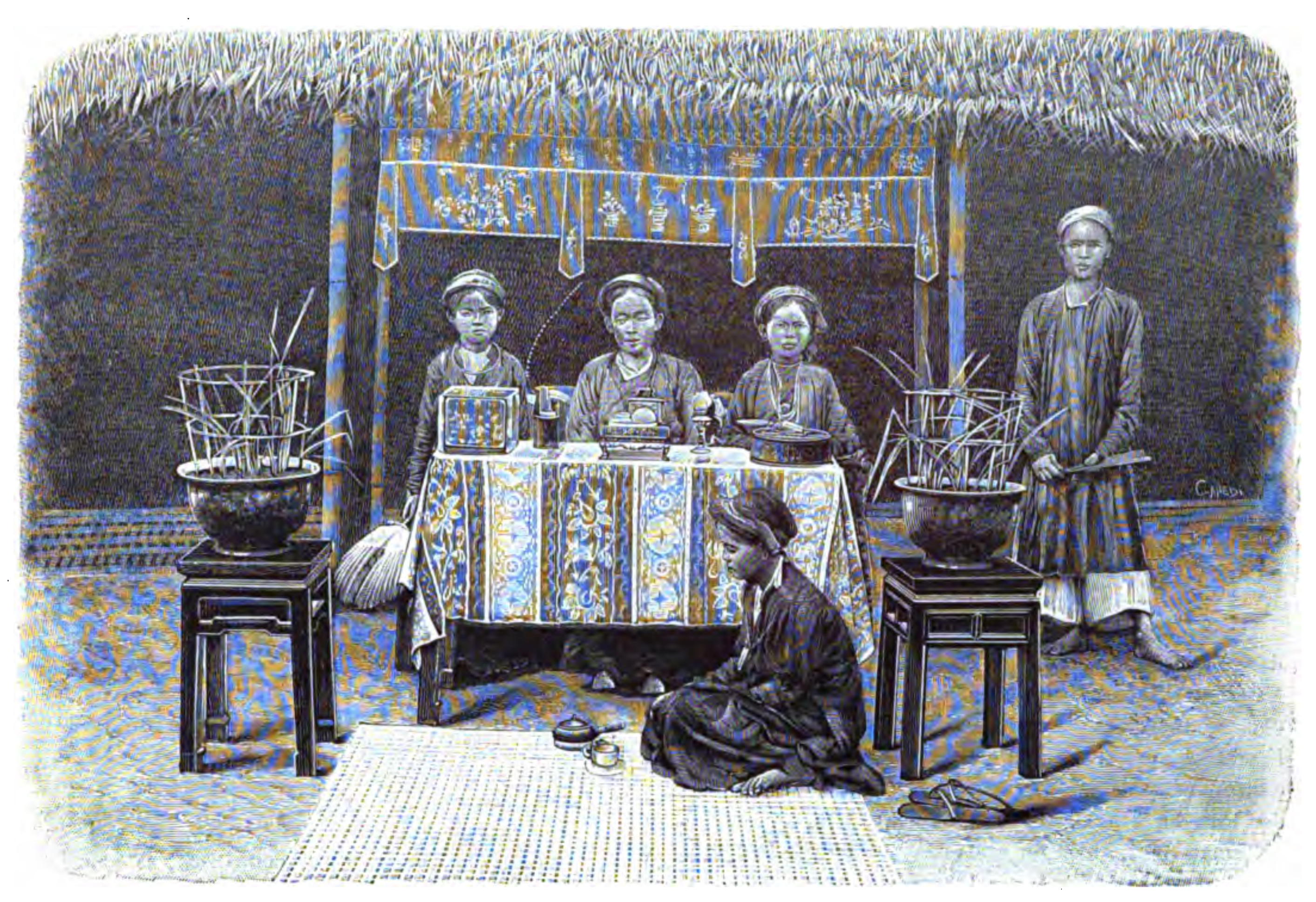
EDITION ALLEMANDE

Pour l'Œuvre 8 50
— les missions de Chine (Mgr Anzer) .... 94 »
— les missions du Chan-tong septentrional 7 40
— les affamés du Chen-Si (Mgr Pagnucci) 7 40
— les missions du Tonkin (R. P. Girod, Haut-Tonkin 25 30
— les affamés du Su-tchuen (Mgr Chouvellon) 13 60
— le R. P. Athanase Gotte (Hou-pé septentrional). 4 95
— les missions du Japon (M. Chapdelaine, Nagasaki) .... 78 »
— les lépreux de Gotemba (Tokio) 25 30
— les pauvres Arméniens (Mgr Charmetant) 739 80
— les pauvres de Mésopotamie (R. P. Galland) 369 90
— les pauvres de la Perse (Mgr Lesné) .... 405 »
— la mission des Coptes en Egypte (Mgr Macaire). 67 80
— la même mission (avec demande de prières) 6 20
— Mgr Streicher (Victoria Nyanza septentrional). 249 15
— la mission des Indes orientales (M. Goveas, Mangalore) .... 185 »
— le diocèse d'Hydérabad (Mgr Vigano) 145 50
— les affamés des Indes (Poona) 127 65
— sœur Bénédicte, supérieure des sœurs Saint-Joseph, à Bori (Nagpore) 146 75
— le R. P. Théod. Dickmann, à Madras 51 90
— les lépreux de Molokai (Sandwich). 65 60
— les lépreux de Cocorite (Trinidad) 3 70
— les affamés de la Guinée française (R. P. Lorber). 2 50
— les affamés au pays des Gallas 2 50
— la mission de Kopay (Jaffna, Ceylan) 12 35
— la mission d'Adana (Asie Mineure) 5 05
— les Sœurs du Bon-Pasteur au Mont Liban 13 60
— le rachat d'enfants nègres (Cameroon) 30 80
— le rachat d'enfants païens (Cameroon) .... 400 »
— le rachat d'enfants païens (Togoland) 118 20
— le rachat d'enfants à baptiser sous les noms de François, Aloysie, Joseph, Georges, Elisabeth, Paul, Pierre, Anne-Marie-Thérèse (Mgr Pagnucci) 301 30
— le rachat d'enfants païens sous les noms de : Marie-Agnès, Marie-Odile, trois Joseph, deux Anne, Paul, Marie, Catherine, deux Charles, Jacques, Aloysie, Apolline (Mgr Anzer) 388 40

TOTAL 4.403 40

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



LAOS (*Indo-Chine française*). — LA BA-LANH-TU ET SES SERVANTES; d'après une photographie de M. MERLY, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Phong-y (voir p. 463).

CORRESPONDANCE

KOUANG-TONG (Chine)

Nouvelles de la mission.

La lettre suivante de Mgr Chausse nous donne de consolants détails sur l'état de sa mission au point de vue de l'évangélisation. On verra que le meurtre du Père Chanès a produit, comme toujours, une nouvelle moisson de chrétiens. De plus, Dieu a tiré vengeance des misérables qui avaient préparé et facilité ce massacre. Par contre, bien des dangers menacent encore les missionnaires. Hélas! pourquoi faut-il que les ressources de notre Œuvre soient si limitées? Nous aimerions tant à venir au secours de cette pauvre chrétienté et à faciliter l'œuvre d'apostolat!

LETTRE DE MGR CHAUSSE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-TONG

En ouvrant différents journaux de France, j'ai été quelque peu surpris d'y lire que la mission du Kouang-tong était détruite et que le massacre du P. Chanès en était la cause. Vous dirai-je que l'évêque de Canton et ses missionnaires étaient les seuls à ignorer cette nouvelle? Cette erreur, néanmoins, est d'autant plus explicable que, depuis quelque temps, les journaux abondent en renseignements de moins en moins exacts sur l'Extrême-Orient. Elle me donne en même temps l'occasion de vous exposer au contraire la belle situation de la mission du Kouang-tong en ces temps de troubles et de bouleversement général en Chine.

∴

Avant le massacre de notre regretté confrère, nous avions 40 à 50.000 catéchumènes dans la province; depuis sa mort, nous en avons 60 à 70.000 environ; la mission est donc bien loin d'être détruite. Je crois même que, pour le moment, on ne pourrait guère désirer la voir plus florissante.

Depuis la fameuse persécution, lors de la guerre franco-chinoise en 1884-85, la légation de France à Pékin n'a jamais obtenu d'indemnité pour nous; l'affaire, suscitée par le massacre du Père, elle-même, n'a pas reçu encore une solution satisfaisante auprès du Tsong-li-yamen, et cependant nos chapelles sont envahies chaque jour par de nouveaux adorateurs et

tous les missionnaires sont accablés de travail. Aussi, pour faciliter l'instruction de tout ce peuple, je viens de demander la division de cet immense territoire; j'espère que, l'an prochain, nous aurons à vous offrir le Kouang-tong oriental, qui ne comptera pas moins de 20.000 chrétiens et autant de catéchumènes.

Malheureusement nos moyens sont trop restreints, trop insuffisantes sont nos ressources pour instruire tout ce monde. Représentez-vous 60 à 70.000 élèves de tout âge, de tout sexe, de toute condition, disséminés dans toute la France! Combien de professeurs ne faudrait-il pas pour les instruire? Combien de soins et de soucis seulement pour les purifier de toutes les souillures du paganisme! Calculez, âmes chrétiennes, et vous verrez le dévouement que nécessite la conversion d'une centaine de païens.

∴

Peut-être désirez-vous savoir maintenant ce qu'est devenu le marché de Pak-tong après la mort de M. Chanès? Pak-tong est d'une très faible étendue comme territoire : c'est un tout petit point dans l'immense province du Kouang-tong. On dirait un canton de France. Il est situé dans l'arrondissement de Pok-lo, à six lieues de cette ville, où habite M. Frayssinet, qui a pu nous renseigner sur le drame du 14 octobre 1898. Il n'a jamais quitté son district, ce qui prouve que les désordres de Pak-tong ne s'étendirent pas aussi loin qu'on aurait pu le supposer.

Encore faut-il bien examiner de quel côté furent les troubles et les ennuis! C'est ce que je vais expliquer en quelques mots.

∴

Après avoir tué le missionnaire et les chrétiens, les bandits, fiers de leurs exploits, restèrent quelques jours autour de la place, saccageant et pillant les environs, sans trop distinguer les païens des chrétiens: ils agissaient en vainqueurs. Ils avaient même bâti un petit fort à côté du marché pour garder leur prestige; ils faisaient bonne chère et ne demandaient qu'à continuer le plus longtemps possible une aussi facile existence.

Malheureusement pour eux, tout prend fin sur cette terre. Vers les premiers jours de novembre, le généralissime des troupes de Waï-tchaw arrivait à Pak-tong avec 1500 soldats; il était chargé de prendre et de châtier les coupables. Les brigands ne l'attendirent pas et gagnèrent la montagne.

Le premier soin du général Tang fut d'occuper militairement tous les villages compromis. Il y rencontra néanmoins de la résistance; à Wong-tong-sheung, on tira sur ses envoyés; il réclamait trois coupables et 2000 piastres; ses soldats furent accueillis à coups de fusil. Mal en prit aux rebelles. Le général avait quatre canons Krupp de petit calibre; il les fit charger et monta sur la plus haute tour du marché pour commander l'attaque.

Quelques coups bien dirigés suffirent à mettre le feu aux quatre coins du village. Il lança alors une colonne de 4 à 500 hommes. Les habitants essayèrent bien un instant de les repousser, ils tuèrent même quatre soldats et blessèrent mortellement un officier à bouton rouge; mais, en moins d'une heure, le village n'était plus qu'une ruine; une cinquantaine de personnes étaient tombées sous les balles, les autres étaient en fuite et vingt-trois prisonniers, amenés à Pak-tong, furent décapités séance tenante.

Cette victoire mit la terreur dans tout le pays. Le général était maître de la position. Chacun des coupables chercha à se mettre en sûreté et s'en alla à des distances considérables.

Le maire de Pak-tong, qui, avec le mandarin Wong, avait fait voter la mort du Père dans la réunion du 13, tenue à son usine de sucre près de la chapelle, ne s'arrêta dans sa fuite qu'à la bonzerie de Lo-fao-Shan, à 12 lieues de là.

∴

Pendant deux mois, toute la contrée fut un véritable désert; le commerce était anéanti; les braves gens seuls avaient le droit de circuler; les chrétiens étaient parfaitement libres et personne ne songeait à les inquiéter. Les soldats étaient toujours à la recherche des coupables. Les plus terribles pillards s'étaient fortifiés dans les montagnes; une expédition fut donc organisée contre eux. Mais on n'y trouva plus que huit traînards. Un moment, ils tentèrent de se défendre; l'un fut tué et les autres faits prisonniers; leurs camarades, voyant la situation peu sûre, avaient décampé dès les premiers jours.

Pendant que tout le monde songeait à se mettre à l'abri, les soldats faisaient la chasse à l'homme et, chaque jour, quelque malheureux tombait entre leurs mains. Les prisons de Pok-lo se remplissaient et le sous-préfet ne donnait pas aux prisonniers le temps de s'ennuyer.

Chaque matin, il en faisait suspendre de dix à quinze aux poutres de la prison en costume primitif; puis il appelait les gens de la rue. Alors il ordonnait à ses satellites de les frapper à coups redoublés avec un terrible rotin. Quand leur chair volait en lambeaux et que le sang coulait à flots, il se tournait vers les spectateurs et leur faisait un sermon bien senti sur les conséquences d'une vie déréglée et les suites d'un crime. Jugez, après cela, si l'on avait envie de détruire la religion; tout le monde se



retirait ensuite en jurant ses grands dieux d'être plus sage à l'avenir.

∴

Restaient à châtier le sous-préfet et le mandarin militaire, qui avaient assisté à la mort du missionnaire sans venir à son secours.

Le premier, comprenant la gravité de sa faute, essaya, le soir même du 14 octobre, de se pendre dans sa pagode, au sud de Pak-tong; la corde cassa, mais le pauvre homme, ne voulant pas survivre à ce terrible événement, qui l'anéantissait pour toujours devant la loi chinoise, prit du poison. Son cadavre, déposé dans un cercueil, fut amené dans sa propre maison. Ses deux chanceliers devenus fous, dit-on, subissent le supplice de leur crime dans quelque village inconnu.

Quant au mandarin Wong, dont la résidence était à quarante pas de la chapelle où fut massacré M. Chanès, et qui y était entré à l'issue de la lutte pour sauver un de ses parents enfermé avec le Père, ce mandarin, dis-je, ne survécut pas non plus à sa honteuse conduite. Accusé d'être la cause du meurtre, il reçut l'ordre de se rendre à Canton pour s'expliquer. Mais il ne se sentit pas le courage d'affronter le jugement des hautes autorités; il avala un paquet de feuilles d'or et mourut, comme les riches Chinois qui ne veulent pas survivre à de cuisants remords.

Bien coupable, en effet, était cet officier : on a su qu'il avait assisté à la réunion du 13, dans la sucrerie du maire, et qu'il avait été le principal instigateur du forfait. On se rappelle qu'il y avait cent cinquante soldats à 2 kilomètres de la chapelle, aucun ne vint au secours des missionnaires. Le chef de ces soldats, apprenant le siège de l'église, voulait, dit-on, rassembler sa troupe et courir à la défense du Père; mais il ne trouva personne. Il paraît que Wong avait pris des mesures afin qu'aucun secours ne pût parvenir de ce côté aux assiégés. C'est d'ailleurs ce que ce capitaine aurait établi dans un rapport qu'il a même envoyé à notre consul, c'est peut-être aussi ce qui l'a préservé du châtiment.

∴

Pendant qu'à Pak-tong, le général Tang tient dans l'effroi tous les païens, le sous-préfet de Pok-lo et le préfet de Waï-tchaw m'envoyèrent des notables pour faire la paix. Ils acceptèrent mes propositions; mais, quand il fallut verser les 80.000 piastres dont nous étions convenus, ils se trouvèrent en défaut, n'ayant pas la somme suffisante. Le sous-préfet, qui avait à cœur de terminer l'affaire, se rendit chez le vice-roi, pour emprunter la somme convenue. Celui-ci, à qui j'avais déjà annoncé mes conditions et qui les avait acceptées, sauf quelques cessions de chapelles, sur lesquelles je n'insistai pas, se montra furieux contre son subalterne : « C'est vous, lui dit-il, qui avez commis le crime, c'est vous qui devez payer, cela ne me regarde pas. » Et là-dessus, il renvoya le pauvre sous-préfet abasourdi.

Depuis lors, l'affaire en est toujours là. En avril dernier, S. Exc. M. Pichon envoya l'ordre au Consul d'en reprendre la solution sur les bases que j'avais établies. Les notables revinrent donc avec le sous-préfet; ils promirent au consul de tout payer, puis ils demandèrent une réduction; en fin de compte, rien ne fut conclu. C'est M. Pichon qui est maintenant seul chargé de négocier cette affaire à Péking.

∴

Sur ces entrefaites survint encore une difficulté. J'avais envoyé M. Laurent à Pak-tong, pour remplacer le missionnaire massacré. Il avait fait le voyage avec M. Frayssinet, sans aucun embarras; partout sur le chemin, on les avait respectés. Mais à peine était-il arrivé que je recevais du vice-roi l'ordre de défendre au P. Laurent de séjourner dans ce district avant la fin du procès, de peur de nouveaux désordres. J'acceptai pour le moment; mais, à la fin de mai, je parvins à obtenir la permission de le renvoyer à son poste. A cette heure, il doit être de nouveau de retour à Pok-lo.

∴

D'après tout ce que je viens de vous dire, il semblerait que la tranquillité la plus parfaite règne dans la province. Evidemment, il n'y a pour le moment aucun bruit de persécution, et partout la religion est en progrès; il ne faut pas croire néanmoins qu'il n'y a plus rien à réformer. Le bon ordre n'y est que relatif et le vol à mains armées, le brigandage, la piraterie, sont plus que jamais à l'ordre du jour. Les fleuves, les rivières, les arroyos, sont sillonnés de barques de brigands, les Sociétés secrètes s'agitent, les meurtres se multiplient, sans que notre vieux vice-roi s'en émeuve.

Dans la rivière de l'Ouest, ouverte jusqu'à Outcheou dans la province du Kouang-si, deux bateaux à vapeur anglais ont été pillés en plein jour; jugez par là du nombre de jonques qui éprouvent le même sort durant l'année. Si les pirates ne trouvent pas suffisamment à piller sur l'eau, ils débarquent, attaquent un village, bloquent une rue, la dévastent complètement, menaçant du revolver quiconque aurait envie de se plaindre; le pillage terminé, ils retournent ensuite sur leurs bateaux, chargés de leur butin.

∴

Dernièrement, M. Fourquet voyageait sur une jonque publique avec de nombreux passagers. Tout près de la grande ville de San-Wa (300.000 habitants) dans un passage étroit, soudain une dizaine de petits bateaux l'entourent; des hommes, armés de revolvers, de coutelas, s'élancent sur la barque, menaçant de tout sabrer si quelqu'un bouge. Personne n'osa remuer : les brigands satisfaits promirent alors de laisser les habits à ceux qui ne diraient rien. Ils se mirent ensuite à ramasser les bagages des voyageurs. Tout se passa tranquillement. Quand tout fut pillé, les voleurs remontèrent sur leurs barques et s'éloignèrent, non sans faire signe aux pauvres victimes de ne pas les suivre. Ils avaient enlevé plus de 10.000 piastres.

Je vous décrirai pas la scène qui suivit le départ des brigands. Elle fut des plus tristes : les uns pleuraient, les autres se frappaient la tête contre les planchers ; un jeune homme, arrivé la veille de l'étranger avec 150 piastres, était le plus désolé, il apportait cette somme pour se marier. Adieu noce et jeune fiancée ! Tout était perdu.

Quant à M. Fourquet, il avait été traité en ami ; il avait deux caisses et 100 taëls dedans. Après le départ des forbans, il trouva ses caisses intactes; son parapluie seul avait disparu dans la bagarre. Ces bons pirates avaient probablement pensé qu'il fallait éviter toute affaire avec les étrangers.

Le maître de la barque, lui, n'avait pas perdu une épingle... N'avait-il pas prévenu les pirates ? N'avait-il pas une part dans le gain? Personne n'aurait voulu en répondre, disait M. Fourquet.

∴

Dans l'Est, le désordre est devenu si général que le gouvernement a été obligé d'y envoyer une expédition : des villages entiers étaient attaqués et détruits; la ville de Lokfong a failli être prise et ravagée; là, nous avons eu une chapelle saccagée, perte en somme peu considérable. Ailleurs, si les pillards ne sont pas aussi nombreux, ils le sont suffisamment pour tenir la population en éveil.

Quelles sont donc les causes de cet état d'anarchie? La misère et la cherté du riz y sont pour une bonne part; la sécheresse de ces dernières années avait notablement nui aux récoltes. Les cinq premiers mois de cette année n'ont pas été non plus favorables aux rizières ; de tous côtés, le peuple élevait des cris vers le ciel et demandait la pluie; elle est enfin venue les premiers jours de juin, quand le sud de la province est déjà sur le point de couper la première récolte, mais cette fois avec une telle abondance qu'en ce moment toutes les cultures sont inondées.

Un dernier mot au sujet de l'occupation d'une partie de la province, soit par l'Angleterre, soit par la France. L'Angleterre vient de s'annexer une vaste portion de terre sur le continent, en face de Hong-Kong. Elle, qui était pour la porte ouverte, a commencé par prendre la bonne part, comme toujours, naturellement.

La prise du territoire de Kao-long a semé la gaieté dans les cercles des diverses nationalités de Hon-Kong. Le gouverneur de Victoria avait demandé audience au vice-roi de Canton, pour le prier de maintenir l'ordre dans le territoir concédé. Le vice-roi avait promis. On devait y planter le drapeau un lundi; une grande fête était annoncée, tous les hauts personnages de la ville étaient invités, un bateau à vapeur était loué pour les transporter sur les lieux. Le samedi précédent, le secrétaire était allé, avec vingt policiers, préparer les voies. Mais, à 2 kilomètres de l'endroit désigné, quinze cents soldats chinois s'étaient fortifiés, et quand la police se mit à l'œuvre, des coups de fusil partirent sur les Anglais.

Cette nouvelle émotionna tout Hong-Kong. La fête du lundi fut renvoyée aux calendes grecques, une armée de soldats anglais remplaça les convives ; les Chinois furent battus et chassés du territoire.

Toutefois, la vengeance ne tarda guère. Un grand marché non compris dans le territoire concédé par les Chinois fut attaqué et annexé sans même verser une goutte de sang et sans autre forme de procès. Aujourd'hui, tout le pays voisin ne parle que de cette affaire et, de toutes parts, on considère déjà Canton comme devant passer bientôt aux mains des Anglais!!!

Pendant ce temps, que fait la France à Kwong-tchaw-Wan, me direz-vous ! Elle aussi annexe les alentours de la baie. Elle va peut-être plus lentement, Elle a fondé sa capitale près du fort de Hai-tao. Déjà, les Chinois s'y établissent, la population s'augmente, aussi ai-je cru devoir y envoyer un missionnaire.

Telle est la situation actuelle de la province du Kouang-tong.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 25 septembre se sont embarqués à Marseille pour Dakar et le vicariat apostolique du Soudan français six Pères et deux Frères de la Société des Pères blancs. Ce sont : les PP. Lacroix (Romain), Canac (Louis), Brand (Célestin), Menet (Henri), Thuillier (Jean-Baptiste) et Lecuyer (Jean-Marie), et les FF. Raymond et Aloys. — Avec eux et pour la même destination se sont embarquées quatre religieuses missionnaires de Notre-Dame d'Afrique. Ce sont les Sœurs Adrienne, Marcelline, Saint-Martin et Angéline.

— Se sont embarqués le 10 août, à Marseille, pour le vicariat apostolique de Madagascar-Nord : les RR. PP. Charles Pillard (Paris) et Julien Roupnel (Séez); à Bordeaux, le 11 août, pour le Soudan français, les RR. PP. Emile Patry (Séez) et Léon Cimbault (Tours), rentrant dans leur Mission; le 15 août, pour le Soudan également, le F. Oreste Schneider (Strasbourg), et pour la Guinée française, le R. P. Amable Villedieux (Clermont); pour le Bas-Niger, le R. P. Eugène Ritter (Strasbourg); pour le Gabon, le R. P. Jean Gautier (Nantes); pour le Congo



français, le R. P. Cyrille Moulin (Séez); pour l'Oubanghi, le R.P. Joseph Moreau (Poitiers), et le F. Elie Jouault (Coutances), rentrant dans leur Mission; les RR. PP. Alfred Tréneule (Rodez), René Le Mauguen (Vannes) et le F. Hubert Rosenast (Saint-Gall); le 6 août à Lisbonne, pour le Bas-Congo, le R. P. Joachim Bodeven (Vannes) et F. Francisco Pereira (Guarda); le 10 août, à Marseille, pour le Zanguebar, les RR. PP. Joseph Cayzac (Rodez), Auguste Diébolt, Emile Gaitang, Louis Walter (Strasbourg) et Louis Lempereur (Metz). Tous ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

INFORMATIONS DIVERSES

Turquie. — Le *Stamboul* publie un intéressant récit de la récente consécration d'une église à Andrinople :

« La mission bulgare catholique des PP. de la Résurrection, à Andrinople, ne possédait jusqu'ici pour servir à la célébration des offices qu'une toute petite chapelle. En 1896, on posa la première pierre d'une église. Après des difficultés de toutes sortes, le distingué supérieur de la mission, le R. P. Auguste Mosser, parvint à mener à bien cette œuvre.

« Le 24 juin, Mgr Pekoff, évêque des Bulgares-Unis de la Thrace, a consacré l'église placée sous le patronage des saints Cyrille et Méthode. Il était assisté de Mgr Epiphane Chanoff, évêque des Bulgares-Unis de Salonique, et d'une vingtaine de prêtres bulgares catholiques. Etait également présent M. G. Meyrier, consul de France, entouré du personnel du consulat.

« M. le curé Spitz, ancien professeur au séminaire de Strasbourg, a éloquemment remercié tous ceux qui ont concouru, par leur appui moral ou pécuniaire, à l'édification de ce temple. L'orateur a parlé de la naissance du schisme au sein de l'Eglise catholique, des efforts tentés par les Papes pour ramener à l'union romaine les chrétiens dissidents et enfin il a exprimé l'espoir que cette union, tant désirée de part et d'autre et dont le temple était un symbole, finirait par s'accomplir. »

Pondichéry. — M. Escande, des Missions Etrangères de Paris nous écrit :

« Quelques lignes d'une de mes lettres, communiquées aux *Missions catholiques* et publiées à mon insu, m'ont valu l'heureuse surprise de recevoir diverses aumônes. Que les généreux donateurs me permettent de leur dire merci, en attendant que Notre-Seigneur le leur dise lui-même au jour des récompenses éternelles.

« La plupart des bienfaiteurs ont indiqué d'une manière précise l'emploi qui devait être fait de leurs libéralités. Leur désir a été scrupuleusement respecté et même souvent dépassé. Les noms communiqués ont été donnés non pas à un seul enfant, mais à deux ou trois, quelquefois même à sept et à huit. Un certain nombre de bienfaiteurs ont ainsi plus de filleuls qu'ils ne pensent; ils en ont au ciel; ils en ont ici. Ceux de là-haut n'oublieront jamais à qui ils doivent leur salut, et ceux qui sont encore de ce monde n'auront pas moins de reconnaissance, ni leurs prières moins d'efficacité.

« Un don m'a été transmis sans désignation spéciale. Il a été consacré à l'œuvre des catéchistes, œuvre importante entre toutes. Autant de catéchistes, autant de missionnaires, pourrait-on dire sans trop d'exagération. Celui-là remplace celui-ci et le rend, pour ainsi dire, présent partout où il se trouve lui-même. D'ailleurs, sauf les pouvoirs que confère l'ordination, il a tous les autres. Il exerce surtout le ministère de la parole et souvent il le fait avec autant de constance que de bonheur. Instruction des païens qu'attire la grâce, catéchisme de première communion, examen de conscience et exhortation à la contrition pour préparer à la digne réception des sacrements et mille autres choses encore l'occupent du matin au soir et font de lui un apôtre véritable. Ah ! s'il était possible d'en entretenir beaucoup, comme l'œuvre de la christianisation ferait de rapides et sérieux progrès ! Il y a du travail pour tant d'ouvriers dans ces paroisses immenses et le catéchiste fait une si bonne besogne quoiqu'il ne coûte guère que 6 fr. 50 par mois ! »

Fo-Kien (*Chine*). — Le R. P. Bertrand Cothonay, des Frères Prêcheurs, écrit de l'Arsenal de Fou-tchéou, le 16 août 1899, au R. P. M.-Alphonse Sautel :

« Un grand malheur vient de nous arriver. Le 5 août, un horrible typhon s'est déchaîné sur Fou-tchéou. Il a emporté le toit de ma chapelle (1) et celui de ma petite maison qui ne sont plus que des ruines. Tous mes livres ont été mouillés, couverts de plâtre et de boue. J'ai pu à grand'peine sauver mes statues et ornements.

« Quelle nuit j'ai passée du 5 au 6 ! Pendant que mes plafonds s'écroulaient, j'étais réfugié dans ma cave; je pensais à chaque instant que les murs eux-mêmes allaient s'effondrer.

« Bien des maisons ont été renversées dans les environs. Mgr Masot est dans la désolation; plus de 13 églises ou édifices de la mission sont gravement détériorés. Ce sont des milliers de piastres de réparation et il ne sait où les prendre.

« La maison des Dominicaines, achevée depuis quelques semaines, a moins souffert que la mienne; néanmoins, elle a été assez maltraitée. C'est chez ces religieuses que j'offre le saint Sacrifice maintenant. Hier, fête de l'Assomption, j'avais 70 Chinois à la messe.

« Plusieurs jeunes missionnaires espagnols, récemment arrivés d'Europe, sont attendus ici de Hong-kong. Ils viennent renforcer le clergé de la mission, qui est cette année de 24 prêtres et un évêque, Dominicains espagnols, et 21 prêtres indigènes. Qu'est ce petit nombre pour prendre soin de 40.000 chrétiens, préparer au baptême presque autant de catéchumènes et convertir 15 millions de païens ? Il y a çà et là de grands mouvements de conversions; mais les mandarins partout intriguent sournoisement contre les chrétiens et les prêtres chinois; c'est une lutte continuelle... »

Cochinchine orientale (*Annam*). — M. Guéno, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Nuoc-Nhi, par Binh-Dinh :

« Je sais que, de tous les points de l'univers, on implore la charité des lecteurs des *Missions catholiques* et qu'ils ont beaucoup de missionnaires à secourir. C'est pourquoi je n'ai point voulu être importun et jusqu'ici je n'ai rien osé solliciter de leur générosité; mais en ce moment le bien à faire autour de moi est si grand et nos besoins si extrêmes, que je ne puis plus garder le silence.

« La famine désole mon pauvre district. Bien que nous soyons à l'époque de la moisson, le riz, la principale nourriture du pays, se vend à des prix exorbitants. Voilà bientôt deux ans que la disette exerce ses ravages, elle ne paraît pas près de finir. La pluie n'est pas venue et la moisson est totalement perdue.

« Ma maison est assiégée du matin au soir par une foule de faméliques. Souvent ce sont des pauvres mères de famille, traînant à leur suite trois, quatre ou cinq enfants, tous l'estomac creux. Les malheureux, croyant que je possède de grandes richesses, restent de longues heures à me demander un peu d'argent ou quelques tasses de riz. Ah ! ils ne se doutent pas combien ils me font souffrir et combien parfois j'ai le cœur brisé d'être obligé de les renvoyer sans avoir pu leur donner aucun secours pour soulager leur misère. Mais que donner quand on n'a rien ? J'ai partagé jusqu'à mon dernier grain de riz avec tous ces infortunés. Depuis j'ai dû m'adresser à un confrère voisin plus aisé qui, au risque d'en manquer lui-même peut-être bientôt, a bien voulu m'en donner quelques mesures.

« L'année dernière, pour ne pas laisser trop en souffrance mes chrétientés nouvelles, j'ai dû, coûte que coûte, y construite des chapelles. Ne trouvant aucune ressource dans mon district, mes dépenses ont été très grandes et j'ai contracté des dettes considérables, près de 2.000 francs. Jamais, depuis que je suis en mission, je n'ai été dans une gêne aussi grande et n'ai vu misère si générale.

« Je souffre toutes ces peines pour le bon Dieu, en lui demandant comme compensation la consolation d'avoir à lui

(1) *Missions catholiques* du 20 juillet 1899, p. 359.

présenter, à la fin de cette année, une belle moisson de néophytes. En ce moment ils sont nombreux et j'en attends beaucoup d'autres.

« Depuis le mois de janvier, j'ai recueilli plus de 80 enfants. Ces pauvres petits ont tant souffert que, la plupart du temps, ils n'attendent que le baptême pour prendre le chemin du paradis. J'ai confiance que ces prédestinés, prémices des moissons futures, n'oublieront pas au ciel ceux à qui ils doivent leur salut éternel et intercéderont pour leurs parents.

« Cette famine, loin d'entraver mes œuvres, ne fera au contraire que les faciliter. Aujourd'hui j'ai des catéchumènes en des endroits où il m'avait été impossible de pénétrer jusqu'ici. Ainsi, dans le grand village de Nuoc-Nhi, où depuis bien longtemps aucun païen ne s'était converti, je dois baptiser dans quelques jours une trentaine de catéchumènes et j'en attends 38, qui doivent venir s'inscrire comme adorateurs; d'autres plus nombreux ne tarderont pas à suivre cet exemple.

« Ah! faudra-t-il que, faute de ressources, je sois obligé de renvoyer des païens qui seraient heureux de recevoir la grâce du baptême et peut-être même de voir mourir de faim sous mes yeux mes pauvres chrétiens. Non, j'aime mieux espérer qu'au nom du bon saint Antoine de Padoue, le grand thaumaturge de notre siècle et qui rend au centuple ce que l'on fait à ses pauvres, on viendra en aide dans leur détresse à ces malheureux Annamites les protégés de la France, et on m'enverra quelques secours. Pasteur et troupeau garderont une bien vive reconnaissance à leurs bienfaiteurs et prieront Dieu chaque jour de leur donner lui-même leur récompense! »



LAOS (*Indo-Chine française*). — La Ba-Lang-Nhan et ses enfants; d'après une photographie de M. Merly, missionnaire à Phong-y (voir p. 463).

VOYAGE AU LAOS

Par M. J.-M. MARTIN
de la Société des Missions Etrangères de Paris

Il y a deux mois, une première lettre de M. Martin nous a introduits dans le Laos. C'est, on le sait, la partie la plus accidentée et la plus centrale de l'Indo-Chine. La relation suivante va nous faire faire plus amplement connaissance avec la contrée et les habitants. Chemin faisant, notre guide évoquera le souvenir des missionnaires qui y ont glorieusement versé leur sang; car cette terre, évangélisée pourtant de fraîche date, a déjà ses martyrs. La carte, p. 465, facilitera l'intelligence de l'itinéraire suivi.

I

La mission de Phong-y. — Deux figures intéressantes: une vaillante chrétienne et une convertie.

Je vais essayer de vous raconter en détail mon voyage au Laos. Auparavant, quelques mots sur Phong-y.

Phong-y est célèbre par son marché (*Voir la grav.* p. 463) où affluent Laotiens, Annamites, voire même Chinois. C'est le siège d'une sous-préfecture et le protectorat y a établi un poste de miliciens. Mgr Gendreau, ayant décidé de tenter la réorganisation de l'ancien district chaû-laotien, a désigné Phong-y pour en être le chef-lieu.

J'y suis arrivé le 3 décembre, et c'est par le Saint-Sacrifice, la messe de saint François-Xavier, que nous avons pris possession du vaste domaine confié à nos soins.

Ce domaine comprend trois régions distinctes : 1° le pays Muong, qui s'étend sur une largeur de deux journées de marche ; 2° le pays Chaû ou Tay, sur une largeur de trois ou quatre jours ; 3° le pays laotien, qui est immense, dont la partie confiée au Tonkin occidental, peut s'étendre sur une largeur de douze à quinze jours, c'est-à-dire jusqu'à Muong-Xon, où commence le bassin du Mékong.

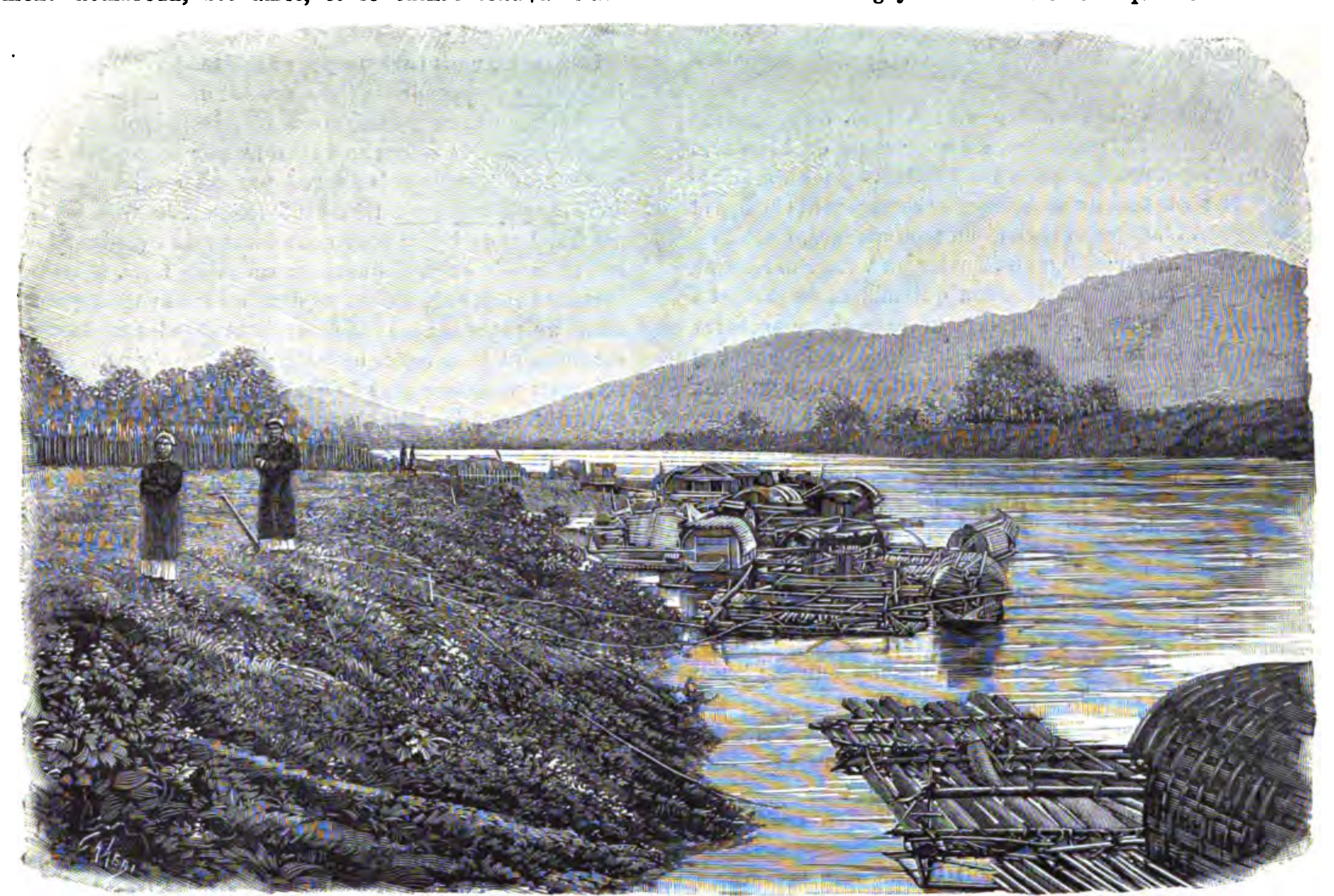
Les mœurs de ces trois peuples ont beaucoup de ressemblance; mais la langue Muong diffère absolument de celle parlée chez les Tay et les Laotiens, c'est plutôt un patois annamite. Ces derniers ont le même langage; mais, chose curieuse, les caractères pour l'écrire sont différents. Au point de vue administratif, les Muongs sont sous le régime annamite, tandis que les Tay et les Laotiens ont gardé leur régime féodal, et le gouvernement a conféré le grade et la charge de mandarin à leurs grands seigneurs.

Phong-y est en territoire Muong; mais, depuis quelques années, les Annamites ont envahi le pays, où ils détiennent à peu près tout le commerce. Les chrétiens y sont relativement nombreux, 200 âmes, et ce chiffre tend à s'accroître de plus en plus depuis l'installation de la Mission.

∴

De notre petit troupeau de Phong-y, je veux vous présenter deux personnes, la Bà Lang Nhàn et la Bà Lanh Tu.

La première (*voir la grav.* p. 462) est une bonne et pieuse veuve qui dépense son temps et ses ressources à nourrir les orphelins, à secourir les malades et à baptiser les enfants païens à l'article de la mort; par an, elle envoie au ciel 60 à 70 enfants; depuis trente ans qu'elle est adonnée à cette œuvre, quelle magnifique cohorte de petits anges! Je voudrais pouvoir l'aider sur une grande échelle et créer à Phong-y un établissement qui servirait de



LAOS (*Indo-Chine*). — Le port de Phong-y; d'après une photographie de M. Merly, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Phong-y (voir p. 462).

Sainte-Enfance et d'hôpital; la bonne femme, aidée de ses enfants, qui ont le même esprit qu'elle, et de deux compagnes, y servirait les malades et les orphelins qui sont ici fort nombreux.

Beaucoup d'hommes, venus chercher la fortune ou simplement du travail, ne gagnent que la fièvre des bois, et gisent abandonnés sous quelque hangar du marché; les enfants qu'ont amenés les parents, se trouvent orphelins, sans foyer et sans secours.

La Bà-Lanh-Tu (*voir la gravure p.* 457) a une histoire bien différente. Jeune encore, née d'une famille chrétienne de Nam-Dinh, elle accompagna ses parents que le négoce avait amenés dans cette région. Un grand seigneur muong, chef de La-Hàn, la rencontra et l'obtint pour épouse; elle devint grande et riche dame. En rupture avec les lois de l'Eglise, elle n'oublia cependant jamais ses prières et garda la foi dans son cœur. Après la mort de son mari, elle abandonna La Hàn et vint s'installer à Phong-y. Depuis notre arrivée ici, nous n'avions cessé de l'exhorter; ses larmes nous donnaient espoir, et notre espoir ne fut point déçu; elle s'est convertie dernièrement, consolant le cœur du missionnaire et édifiant les fidèles.

∴

Notre installation à Phong-y fut bientôt connue au pays Châu-Laos. Plusieurs députations nous arrivèrent, les unes

de la part d'anciens chrétiens, les autres de la part de villages païens, tous nous priant de monter chez eux. Je décidai un voyage là-haut afin de m'assurer par moi-même des dispositions des populations, et de m'informer de la situation des néophytes que les premiers missionnaires avaient baptisés de 1879 à 1884.

II

Départ. — A Binh Diên. — Le tigre. — La-Hàn et les norias.

Le 6 mars, tout est prêt. Je laisse la maison entre les mains du cher Père Merly et je pars. Une barque, prêtée par la Bà-Lanh-Tu, va remonter le Song Ma jusqu'à La-Hàn, emmenant mes catéchistes et mes bagages. Un interprète laotien, Bà Van, envoyé à ma rencontre, me suit à cheval.

Nous passons la première nuit à Binh Diên, grande commune muong, composée d'une dizaine de hameaux. J'entre en pourparlers avec les habitants pour l'acquisition d'un vaste terrain abandonné et comprenant champs et montagnes. L'affaire se règlera en mon absence, selon mes désirs. Je vais, sur ce terrain, fonder un village chrétien à l'aide des nombreux malheureux qui affluent de partout à Phong-y. Si j'avais assez de ressources pour me procurer au plus tôt douze buffles et des instruments de labour et pour avancer une petite somme à ceux qui, nombreux déjà, se sont offerts pour la future ferme, d'ici à deux ans, j'aurais à Binh Diên un village de trois à quatre cents chrétiens. Quel délicieux village ce serait sur le Song-Ma, au pied d'une chaîne de collines boisées et les habitants, nous devant la vie du corps et celle de l'âme, seraient sûrement de bons et fervents chrétiens.

∴

Le 7 mars, après avoir suivi pendant une heure la berge rocailleuse du fleuve et traversé une vaste campagne plantée de riz, nous entrons dans une forêt profonde, la forêt d'En, célèbre par les ravages du tigre. Quatre personnes ont été récemment enlevées par ce monstre.

En janvier dernier, comme je voyageais en ces mêmes lieux, ***Monsieur*** (ainsi l'appellent les indigènes, qui n'osent prononcer son nom), Monsieur sortit de la brousse et se plaça entre moi et mes hommes qui étaient à cent pas derrière. Il me suivit un instant d'un pas grave et lent; l'allure des chevaux devait lui sembler belle; mais les cris répétés et les gestes aussi menaçants qu'effrayés de mes suivants durent l'intimider, car il rentra bientôt dans la noire forêt.

Je passe la nuit à Muon, région de Diên-Lu, où nous avons cinq familles chrétiennes et quelques catéchumènes.

∴

Le 8 mars, je visitai le village de Bên Long, sur la rive gauche du Song Ma : trois heures de marche à travers un riche et beau pays, malheureusement abandonné à cause des cruautés de ***Monsieur***. A Bên Long, je trouve plusieurs familles chrétiennes annamites, amenées par les besoins de l'existence. Grande est leur joie de voir le missionnaire; elles en profitent pour s'approcher du saint tribunal, et le lendemain j'ai la consolation de distribuer quinze communions. Bên Long est perché sur la berge très élevée du Song Ma, en face d'un rapide; entre le village et les montagnes s'étagent de fertiles rizières qu'arrose un ruisseau. On me dit :

« — Si le Père pouvait acheter une partie de ces rizières qui sont en vente, tout ce hameau se convertirait et s'offrirait pour être les fermiers du Père. »

Bân Long est un poste enviable pour le plus grand avantage de la mission du Laos; mais, pour acheter, il faut de l'argent; attendons des temps meilleurs.

∴

Le 9 mars, nous partons pour La-Han. Pour y parvenir, impossible de prendre la ligne droite; d'un côté du fleuve, ce sont de hautes montagnes à pic; de l'autre, une forêt impénétrable. Je retourne à Dien Lu par un sentier autre que celui d'hier; je suis attaqué par un essaim d'abeilles dont les piqûres sont très douloureuses. Je vois les traces fraîches du tigre; pour nous donner du courage à tous, je tire de loin en loin quelques coups de fusil. Nous traversons Lâng Song, village sis dans un frais vallon que sillonne un ruisseau; il a été récemment abandonné; les maisons restent là, grandes ouvertes; le tigre s'y promène en roi, mais ne trouve plus de chair humaine. A 4 heures du soir, j'arrive à La-Hàn un peu avant ma barque.

Je vais loger chez le seigneur de la tribu, Bà Mai, fils en premier lit du mari de la Bà Lanh Tu de Phong-y. Il est à Hoi Xuân, chez Ba Tho, son beau-père. Ses serviteurs m'accueillent non sans distinction.

∴

Le pays de La-Hàn est beau; c'est là que, pour la première fois, je vois des *norias*, si communes en pays Châu.

Ce sont d'immenses roues, de 3 à 6 mètres de diamètre placées dans le torrent dont elles portent l'eau dans les champs; voici comment : tout autour de la roue sont des planchettes qui, frappées par le courant, lui impriment le mouvement de rotation; sur les côtés, en plan légèrement incliné, sont disposés des tubes de bambou qui, suivant le mouvement, s'emplissent naturellement d'eau en passant dans la rivière ou l'*arroyo*, et, à mesure qu'ils sont portés à l'extrémité supérieure, déversent cette eau dans un canal en bois d'où elle s'écoule dans la rizière.



Le 10 mars, je renvoyai la barque à Phong-y et louai des porteurs à La-Han. Nous partons dans la direction de Hoi-Xuan. Ce matin, nous sortons du pays Muong et entrons dans le pays Châu. Nous suivons le chemin de la montagne; il est rocailleux et assez pénible. Halte au village de Phu-Nghiem : je bois le thé chez le chef, jeune homme de 20 ans, fils d'un persécuteur de l'Eglise, Quan Ot, dont nous aurons à reparler. Nous gravissons quelque temps un sentier taillé sur les flancs de la montagne, le Song-Ma mugit là-bas, à 30 ou 40 mètres de profondeur; ne culbutons pas. Je rencontre Ba-Mai, qui rentre à La-Han, il m'exprime tous ses regrets, etc.

III

Chez Ba-Tho.

Il est deux heures du soir quand j'arrive à Hoi-Xuan. On me conduit dans une maison convenable, faite pour les étrangers et située à cinquante pas du fleuve.

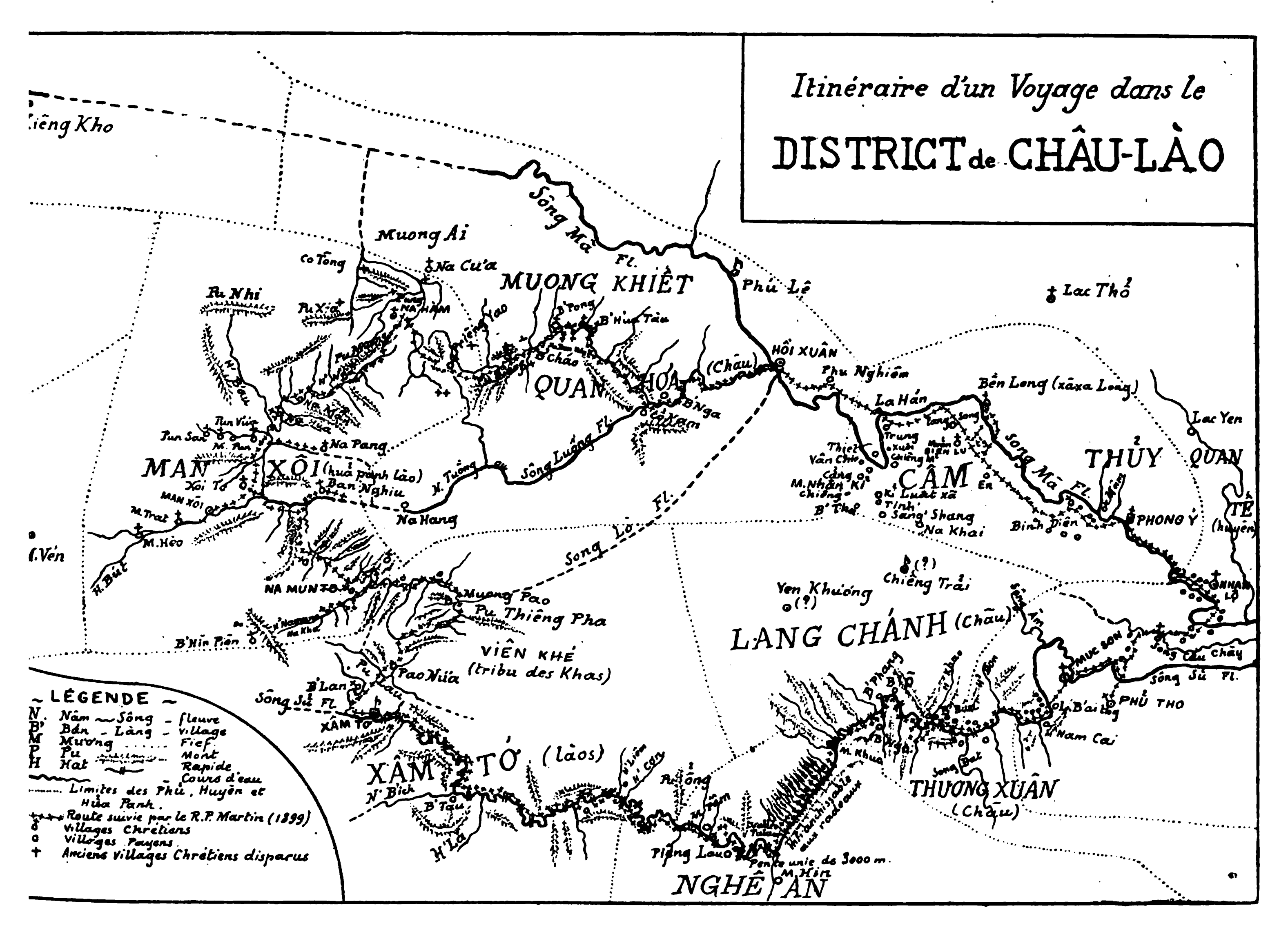
Je suis à peine installé, que je reçois la visite de Ba-Tho, seigneur de la tribu de Cagia, suzerain de tout le Quan-Hoa, tristement célèbre dans les annales de l'Eglise naissante du Châu-Laos, ennemi dangereux du protectorat français. Cagia est le fief héréditaire de sa famille. Quan-Ho[a] est un Châu, ou territoire, comprenant 13 tribus, dont les 13 chefs sont vassaux du seigneur de Cagia.

∴

Ba-Tho est âgé d'environ 58 ans ; forte taille, yeux mobiles, lèvre inférieure pendante ; il parle beaucoup et fort, se montre poli jusqu'à l'obséquiosité.

Dans le cours de la conversation, il me dit :

« — On m'accuse de proscrire la religion, c'est une calomnie. »



Je réponds :

« — Evidemment. »

Après une demi-heure d'entretien, il se retire ; je prends un peu de repos et récite mon bréviaire.

Peu après, accompagné de deux catéchistes, je vais rendre sa visite au grand chef.

Sa maison, bâtie sur pilotis, est immense ; 45 mètres de longueur sur 12 de largeur. Ses colonnes principales, en bois de fer, mesurent 8 mètres de hauteur et 0 m. 64 cent. de diamètre. Elle est neuve, à peine achevée. Tout le Quan-Hoa a été mis à contribution pour élever ce palais. Que de vexations, d'injustices et de misères endurées à cette occasion, mais endurées en silence, car le seul nom du Ba-Tho inspire une mystérieuse terreur aux 13 tribus de Châu.

Ba-Tho et ses fils accourent à ma rencontre ; l'accueil est empressé, on serait porté à dire affectueux. Je visite la maison, j'admire ses dimensions ; je considère avec curiosité les armes de tout genre, les panoplies, les trophées de chasse suspendus aux colonnes. Je m'assieds. On sert le thé ; je m'excuse, prétextant que le thé m'empêche de dormir. Ba-Tho se fait apporter des petites tasses qu'il vide successivement et d'un trait : « Vois, semblait-il dire, il n'y a pas de poison. »

Après une assez longue conversation sur la géographie et la politique; je fais mine de vouloir me retirer; tous se lèvent. Je dis à Ba Tho à voix basse :

« — Je désirerais vous entretenir en particulier. »

D'un geste, il éloigne l'assistance, et nous allons tous deux nous asseoir sur un lit de camp, accoudés devant une vaste fenêtre en face du vallon verdoyant de Hoi-Xuan, où se jouent les dernières lueurs du crépuscule.

Après un court silence, je prends la parole :

« — Un missionnaire, dis-je, savez-vous ce que c'est?

« — Oui, Père, le missionnaire est un homme de bien.

« — Vous dites vrai, chef, car nous voulons le bien des hommes et cherchons à le leur procurer.

« — Je connais les Pères depuis longtemps; je les ai toujours accueillis chez moi avec joie et respect. »

Et il se met à énumérer les noms de tous les missionnaires qui ont passé à Hoi-Xuan en montant au Laos.

Je reprends la parole :

« — Tout à l'heure vous avez protesté contre ceux qui vous accusent de proscrire la religion.

« — O Père, ce sont mes ennemis qui répandent ce bruit odieux.

« — Sûrement ce sont vos ennemis. Cependant je désire vous faire connaître non une, mais toutes les calomnies dont vous êtes l'objet.

« En 1884, au commencement de janvier, cinq missionnaires ont été massacrés aux pays Chaûs, 70 chrétientés ont été détruites et les chrétiens dispersés ont dit que ce fut votre œuvre, ô chef..... »

Ba Tho est blême; il ne répond pas. Je reprends :

« — Trois mois après, vous avez, dit-on, envoyé deux émissaires, dont l'un est mort, l'autre vit encore, arrêter et tuer le Père Tamet, qui avait pu échapper, par la fuite, au premier massacre. Sans doute, ce sont des calomnies; mais il est bon que vous les connaissiez. Plus tard, les missionnaires se sont établis à Phu Lê, à côté d'un poste français; la rumeur dit que vous défendez à vos sujets de nous inviter à monter chez eux et de nous recevoir si nous montons...

Ba Tho se récrie à ce dernier grief.

« Sans doute, lui dis-je, c'est une calomnie, vous avez cependant tout intérêt à la démentir. Voici que je monte au Laos et il faut que je traverse votre Châu. Je désire, au passage, visiter les tombes de mes confrères. Veuillez donner des ordres pour que les habitants ne fuient pas à mon approche. »

Ensuite, je me mets à exhorter Ba Tho à embrasser lui-même la religion. Il me répond qu'il ne peut, sans crainte de vengeance, abandonner l'esprit de ses terres, l'esprit de ses eaux, l'esprit de ses maisons.

Je lui fais présent d'une paire de lunettes, chose fort recherchée en ces pays; je donne à un de ses jeunes fils un petit ballon à jouer, et je me retire.

Ba Tho m'avait envoyé du riz, des canards, des œufs et un poisson. Je n'ai accepté que le poisson.

On m'a raconté qu'en 1881, Ong-Chau-Y, oncle et prédécesseur de Ba Tho en la seigneurie de Hoi Xuan, avait demandé au Père Thorla à embrasser la religion; tous s'apprêtaient à l'imiter dans le Cagia et en Yuan Hou, moins le neveu cependant. Peu après, Cai Nao, chef de Dien Lu, vint surprendre Chau-Y dans sa demeure et le massacra. Ba-Tho devint aussitôt grand seigneur et la religion fut proscrite à Hoi-Xuan. Chacun pense, mais aucun ne le dira en Quan Hoa, que le neveu fut l'instigateur du meurtre de l'oncle.

(A suivre.)

Dans la Boucle du Niger

Par Mgr **HACQUARD**

Des Pères Blancs d'Alger, Vicaire apostolique du Sahara.

Suite (1)

Au delà de Bani. — Le Cercle de San. — A travers des pays affamés. — Les Bobos.

Le Bani est une jolie petite rivière, aux rives plus verdoyantes que le Niger, peuplées de gibier que les chasseurs n'ont pas effarouché : on le traverse en pirogue et on se trouve dans le cercle de San.

Les Bambaras ne sont plus ici l'unique population, ils deviennent de plus en plus rares : le grand village de Ngoin a déjà une *Soukala* de Bambaras et une *Soukala* de Narkos, frères ou cousins des Sarakolets du Haut-Sénégal, race intelligente, commerçante, laborieuse, mais presque entièrement musulmane à la mode du Soudan.

∴

La conversion des Narkos à l'islamisme a été surtout affaire de commerce : un homme bien né doit être musulman, il n'y a d'ailleurs à cela nulle difficulté, puisque l'on mêle aux rites du Coran toutes les pratiques superstitieuses auxquelles on tient tant soit peu. De plus, pour les commerçants voyageurs, l'Islam a été et reste dans tout le pays noir, une association, un Syndicat dont les membres se soutiennent, se conseillent, correspondent ensemble et sont en communauté d'intérêts. Reconnaissons enfin, sans hésiter, que, pour de grossiers païens, le dogme musulman était vraiment un progrès et, comme il venait s'ajouter aux croyances païennes sans les exclure, il n'y avait pas de raison pour le repousser. Le commerce et le besoin de dominer ont introduit et répandu dans l'Afrique noire la doctrine de Mahomet; la supériorité de ses croyances, la commodité de sa morale l'ont fait accepter; le prosélytisme religieux n'y est pour rien : il a pu affiner quelques esprits, étendre les relations, il n'a pas moralisé les âmes; au contraire.

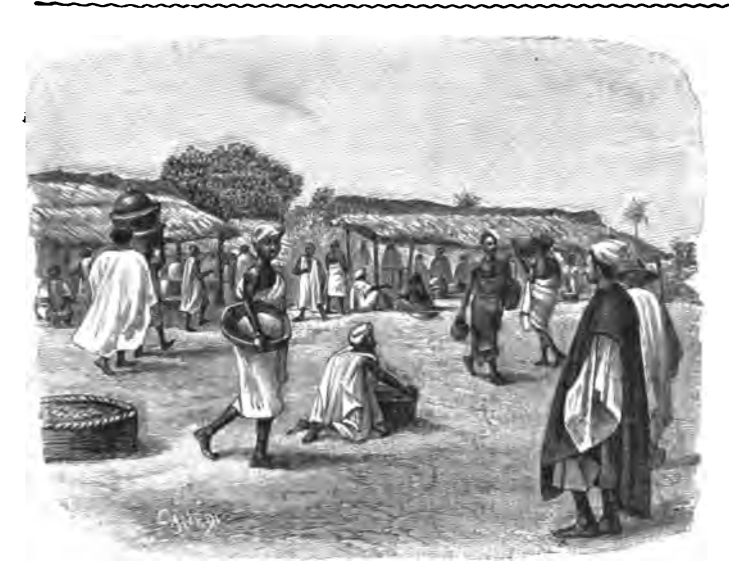
La petite ville de San est le chef-lieu d'un Cercle, qui comprend, au sud du Macina et du Djenneri, la région du Bani et la riche plaine du Minianka.

San est une succursale de Tombouctou et de Djenné : les denrées du Sud s'y échangent contre les produits du Nord amenés par pirogues jusqu'à quelques kilomètres de la ville. Le marché (*voir la grav. p.* 467) est fréquenté, et c'est une vraie satisfaction d'y retrouver la coiffure et l'harmonieuse langue du pays Songhay.

Ce ne doit pas être une besogne facile d'administrer un Cercle peuplé de Bobos, de Sanos, de Markas, de Miniankès,

(1) Voir le n° du 22 septembre.





MARCHÉ DE SAN

de Bambaras, de Peuls, etc. Aussi a-t-il été confié à un vieux Soudanais, M. le capitaine Demars, qui, à beaucoup d'autres qualités, joint un profond attachement à un Cercle qu'il a lui-même créé et mis en peu de temps sur un fort bon pied.

Les routes y sont remarquablement entretenues, d'une belle largeur, bordées d'arbres aux approches des villages; ailleurs elles le sont par la Providence qui a pris soin de faire pousser les arbres bien avant la création des routes.

On va donc de Kayes au Dahomey, à travers la boucle du Niger, par une voie de communication inappréciable pour les voyageurs. L'entretien d'ailleurs en est des plus faciles. Pas de véhicules au delà du Niger; rien que des piétons et quelques cavaliers, la route n'a besoin que d'un débroussaillement annuel pour rester facilement reconnaissable et rappeler à tous les passants que le Soudan est aux mains de nouveaux maîtres soucieux de sa tranquillité et de son intérêt.

∴

Une cordiale hospitalité nous est offerte par le commandant du Cercle et le Docteur. C'est une précieuse occasion de nous instruire sur ces populations nouvellement soumises et si peu connues; nous en profitons pour interroger et échanger nos idées fausses contre de mieux fondées.

Le Capitaine ne prétend pas tout savoir, preuve qu'il sait beaucoup. Son planton, qui prend part, ce jour-là, au service de table, nous écoute discuter d'un air si apitoyé que l'officier le remarque et lui dit familièrement :

« — Qu'en penses-tu, mon vieux Demba !

« — Ma capitaine, moi y connaît ça bien, tout ça c'est z-affaires Noirs.

« — Allons, explique-nous d'où ils viennent.

« — Ma capitaine, ça y a pas ficile (difficile). Bon Dieu il a fait les Blancs premiers de tous, il a faire Blancs avec son fusil, son canon, son soldat; alors il a regardé ça, il a dire: si j'ai laissé tout ça, Blanc il va faire colonne chez Blancs, il va tuer Blanc, il va casser village blanc, tout ça y a pas bon du tout, tu sais? Alors Bon Dieu faire Magalascar, y a faire Tonkin, y a faire Dahomey. Bon, tout ça, y a pays pour faire colonne, oui; mais les pays-là, y a mauvais pour la fièvre. Blancs qui va là-dedans, il va mourir tous. Alors Bon Dieu, il dire encore : « Attends un « peu, si je mets pas un peu *Bounioul* (nègre) là-dedans, ça « marche pas ». C'est pour ça que Bon Dieu y faire Bounioul pour que Blanc y a gagné bon tirailleur avec lui : voilà tout. »

Nous voilà éclairés, la discussion est close.

∴

Nous faisons provision de mil et de riz pour traverser les pays qui sont devant nous, et nous continuons notre route vers l'Est, à travers les marais de San. Ils sont généralement desséchés en cette saison ; par endroits pourtant, nos chevaux ont encore de l'eau jusqu'au ventre.

A Bénéna nous atteignons la limite orientale du cercle de San, et nous y trouvons déjà une *Soukala* de Mossis, à côté de la ville des Bobos. C'est à ces derniers que nous demandons l'hospitalité. Le chef de la ville vient nous voir, écoute nos demandes et, comme je le vois défiant, je paie d'avance. Il promet tout ce qu'on veut et s'en va.

A midi il n'a pas reparu et nos porteurs n'ont pas mangé depuis la veille ; j'envoie deux fois relancer le premier magistrat ; il répond comme les garçons d'hôtel : « A la minute ! Monsieur va être servi à l'instant. »

A quatre heures, encore rien ; décidément je me fâche et me rends de ma personne à *l'hôtel de ville*, où j'accable de reproches le vieux Bobo, lui représentant l'indignité de sa conduite.

« — Mais ce n'est pas ma faute, gémit-il ; viens voir, les femmes ont bu du *dolo*, il n'y en a pas une capable de faire la cuisine. »

Et il a raison, l'infortuné maire. Toute la portion féminine de la population a fraternisé autour des calebasses de *dolo*, le liquide a produit son effet, et les maris résignés s'attendent à ne point souper ce soir en se disant : Chacun son tour.

Par bonheur, le chef Mossi que j'avais envoyé saluer, nous fait apporter de nombreuses calebasses de *to*, et nos hommes font complaisamment deux repas d'un coup : ces Noirs ont toutes les capacités, sutout celles de l'estomac.

∴

A partir de Bénéna jusqu'au Mossi, nous sommes dans un pays affamé : à peine trouve-t-on un peu de grain à Sono, à un prix inabordable pour les pauvres. Les sauterelles ont tout ravagé l'année dernière, alors on meurt de faim : les malheureux Bobos errent dans la forêt à la recherche de quelques racines, de quelques fruits verts, de feuilles d'arbres. Les plus vigoureux résistent à ce régime ; mais combien périssent chaque jour !

Combien d'autres disparaissent, emmenés par les chasseurs d'esclaves! Ceux-ci, sous les apparences d'inoffensifs *dioulas* (colporteurs), parcourent le pays, tentent de pauvres enfants en leur montrant un peu de nourriture, les attirent à l'écart, puis les saisissent et les entraînent au loin pour les vendre. Le piège est bien grossier ; mais quand on a faim, il est bien question de prudence ! Depuis des siècles le démon prend l'humanité par les mêmes procédés, et il réussit toujours ; ses suppôts font de même.

∴

Pendant huit jours nous sommes témoins des horreurs de la famine, augmentées encore de celles d'une guerre récente : quelle tristesse de voir des villages complétement abandonnés et, aux alentours, des crânes, des squelettes plus ou moins entiers, couchés sous le buisson où une hyène les a traînés pour son repas! Etonnez-vous après cela que le Bobo soit défiant! Il erre dans la brousse, sa hache sur l'épaule, son carquois sur le dos, l'arc à la main. Si vous le hélez pour lui demander votre route ou le nom du village voisin, il prendra une flèche, préparera sa hache, se placera derrière un arbre et vous fera signe énergiquement de passer au large. Obéissez à son injonction sans insister, car la flèche est empoisonnée. Aussi il a mauvaise réputation : « le Bobo, c'est un *sauvage*, un *indécrottable!* » Pensez donc, on lui a tué beaucoup des siens, on lui en a volé un plus grand nombre, on lui a brûlé ses greniers et il a l'indélicatesse de ne pas apprécier ce procédé : quelle nature ingrate! Pourtant si, pour civiliser, il faut d'abord faire table rase de tout, on a placé les Bobos le plus près possible de la civilisation. Il n'y a que le costume auquel on n'a pas touché.

∴

Vous m'en permettrez la description à cause de sa brièveté. Un complet bobo se compose d'une seule pièce aussi simple que gracieuse : une ficelle en écorce, qui sert de ceinture, c'est tout.

On trouve bien par ci par là quelques pagnes; mais ce sont de rares exceptions que se permettent ceux qui abandonnent le costume national; les sans-culottes ici sont les conservateurs; les autres sont les novateurs, les révolutionnaires. On vante parfois comme offrant un débouché à notre commerce, les populations qui font du luxe dans le vêtement, qui portent plusieurs *boubous* de différentes couleurs, etc., erreur profonde! ceux qui ne portent rien du tout, voilà ceux à qui on fournira le plus; les Bobos seront les vrais clients du *Louvre* et de la *Belle Jardinière*.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

MGR CHOUZY,

des Missions Etrangères de Paris, préfet apostolique du Kouang-Si.

Une dépêche de Hong-Kong vient d'apporter la douloureuse nouvelle du décès de Mgr Chouzy.

Né le 5 mars 1837, à Panissières (diocèse de Lyon), M. Jean-Benoît Chouzy était parti pour la Chine en 1860. Il avait été nommé évêque de Pednelisse et préfet apostolique du Kouang-Si, le 21 août 1891. Nous publierons dans un prochain numéro la biographie du regretté prélat.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Collège de Mongré, Villefranche-sur-Saône	1.000 »
M. l'abbé Mayan, diocèse d'Avignon	5 »
Mme Jourdier, du diocèse d'Autun	64 »
Anonyme du diocèse d'Autun	2 »
Anonyme de Montpellier	10 »
M. l'abbé Goumes, du diocèse du Mans	5 »
Anonyme du diocèse de Grenoble	20 »
Mme la douairière de Formanoir de la Cazerie, diocèse de Malines	2.490 »
Mme Jeanne-Marie Courbon, diocèse de Lyon, demande de prières	100 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Chausse, Kouang-tong).

Anonyme d'Auch, demande de prières	[illegible]
M. Louis Danet, diocèse de Soissons	[illegible]
Un abonné du diocèse d'Arras	[illegible]
M. Emile Samazeuilh, diocèse de Paris	[illegible]
Anonyme de Lyon	[illegible]
Mlle Chaloin, de Chénas, diocèse de Lyon	[illegible]

Pour une mission des colonies françaises (R. P. Trilles, Gabon).

M. l'abbé Cladière, du diocèse de Soissons	3 »

Au R. P. Trilles (Gabon), pour le baptême d'un petit garçon sous le nom de Jean-Pierre et une petite fille sous le nom de Jeanne-Madeleine.

Anonyme du diocèse de Lausanne	10 »

A sœur Henriette, fille de la Charité, à Téhéran, pour les affamés.

A. P. M., diocèse de Lyon	25 »
Une anonyme de Lunéville, demande de prières	5 »

Pour les chrétiens affamés de l'Arménie (Mgr Bometti).

Une anonyme de Lunéville, demande de prières	5 »

Au R. P. Bertran, Rajpoutana, pour les affamés.

Une anonyme de Lunéville, demande de prières	5 »
Anonyme de Paris	25 »

A M. Maurice, à Villupuram, Pondichéry.

Mme L. Bedin, diocèse de Nancy, demande de prières	5 »

A Mgr Usse (Birmanie septentrionale), pour l'entretien d'un séminariste.

Un abonné du diocèse de Cahors	1.000 »

Mgr Pelvat, Nagpore.

A. P. M., diocèse de Lyon	35 »

A Mgr Marcou, pour la léproserie de Tanh-hoa (Tonkin occidental).

A. P. M., diocèse de Lyon	25 »
Une anonyme de Lunéville, demande de prières	5 »
Anonyme du diocèse de Cambrai	50 »
Anonyme de Paris	50 »

Pour les lépreux de Molokai (Sandvich).

En mémoire de Madame de la Villardière	1.000 »

A M. Murcier, pour sa chapelle de Bocca-Tigris (Kouang-tong).

A. M. P., diocèse de Lyon	25 »

A M. Clerc-Renaud (Kiang-si oriental).

A. M. P., diocèse de Lyon	30 »

A sœur Mac-Carthy, à Kiou-kiang (Kiang-si septentrional).

Anonyme de Paris	25 »

A M. Fleury, Su-tchuen oriental.

Sœur Marie Bernard, diocèse de Viviers, demande de prières	20 »

A Mgr Corbet (Madagascar nord), pour son imprimerie.

A. P. M., diocèse de Lyon	25 »

Au R. P. Leconte (Zanguebar sept.), pour les affamés.

A. P. M., diocèse de Lyon	30 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour rachat d'esclaves.

M. E. Maynier, diocèse de Tours, vente de papier d'étain	7 50

Au R. P. Bricet, préfet apostolique du Dahomey.

M. H. Quesney, du diocèse de Bayeux	16 »

Au R. P. Bruck (Saskatchevan), pour son église du Sacré-Cœur.

Anonyme du diocèse d'Autun, prières pour une famille	10 »

Au R. P. Guis, pour son église de Thursday-Island (Nouvelle-Guinée).

A. P. M., diocèse de Lyon	30 »
Anonyme de Lyon, pour une intention particulière	2 »
Sœur Marie-Bernard, diocèse de Viviers, demande de prières	20 »

A Mgr Langevin, Saint-Boniface.

Anonyme du diocèse de Versailles	1 »

(*La suite des dons prochainement.*)


TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



SOUDAN. — En colonne ; d'après une photographie envoyée par Mgr Hacquard (voir p. 475).

CORRESPONDANCE

TCHE-KIANG (Chine)

L'Orphelinat de Ouen-tchou.

La lettre suivante est un touchant commentaire de la parole de saint Paul : « Faire la vérité par la charité. »

LETTRE DE M. LOUAT, LAZARISTE, MISSIONNAIRE AU TCHÉ-KIANG.

Notre orphelinat de Ouen-tchou venant de célébrer le vingtième anniversaire de sa fondation, je crois de mon devoir d'exposer aux bienfaiteurs de l'Œuvre les résultats déja obtenus et ceux que promet un avenir prochain.

Ici nous avons la consolation d'offrir chaque année au maître de la moisson la belle gerbe de plus de cent baptêmes de petits mourants que les zélateurs de la Sainte Enfance baptisent, après avoir parfois couru longtemps à leur recherche.

Quant à ceux que nous avons dû admettre pour notre orphelinat, notre budget m'a forcé malheureusement à fixer des limites assez étroites ; malgré tout, en vingt ans, nous avons reçu et nourri 341 enfants. Parmi ces enfants, 125 sont morts, la plupart en bas âge. Ce chiffre de défunts, qui paraît un peu élevé, provient de ce que la plupart de ces enfants nous ont été donnés malades ou épuisés.

∴

Une question, qui me fut posée il y a quelques années par un officier d'une canonnière française, est venue sans doute à l'esprit de bien des personnes.

« — Croyez-vous que tous ces enfants persévèrent plus tard dans l'observance des principes que vous leur avez enseignés ? »

Ma réponse à l'officier français fut affirmative, et, en ce moment, après plusieurs années, elle serait la même. Oui, ces enfants feront leur salut, car le passé m'est un garant pour l'avenir. Ceux qui sont

déjà placés dans les familles chrétiennes du district, sont un sujet d'édification.

De plus, tous les enfants de plus de 8 ans, que j'ai assistés à l'article de la mort, m'ont grandement édifié par l'esprit de foi qui les animait jusqu'au dernier moment. En France, on n'ose guère parler de la mort aux malades, c'est un sujet qui terrifie plus qu'il ne porte à rentrer en soi-même et à se préparer. C'était bien différent pour ces pauvres petits anges qui n'avaient goûté un peu de bonheur que dans la maison du bon Dieu. Aussi j'étais bien à mon aise pour leur annoncer leur prochain départ pour le ciel, cette autre maison du Bon Dieu, où l'on n'a plus rien à souffrir et où l'on retrouve un Père bien meilleur que ne l'est le missionnaire pour ses enfants adoptifs. Que de fois j'ai vu leur visage pâle et amaigri s'illuminer d'un sourire angélique et devenir comme en extase lorsque je leur parlais du ciel ! Que de colloques j'ai faits avec eux à ce moment suprême, leur recommandant de demander pour moi telle et telle faveur à Notre-Seigneur lorsqu'ils le verraient pour la première fois ! On eût dit qu'ils partaient pour une fête.

∴

Récemment encore j'ai eu un exemple de ce genre.

Une petite orpheline nommé Suzanne fut reçue, il y a deux ans, dans notre orphelinat ; elle était chétive et souvent maladive, néanmoins elle était gaie, et se plaisait beaucoup à prier à l'église. A la fin de l'année dernière, elle avait 8 ans ; mais elle était si petite que je ne la croyais âgée que de 6. Aussi lorsqu'on vint me prévenir que je devais la préparer à la mort, je crus que je n'avais qu'à lui donner la confirmation. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je l'entendis me demander la grâce de se confesser et de faire sa première communion avant de mourir ! Elle m'expliqua la doctrine du catéchisme sur la confession et sur la communion, pour bien me montrer qu'elle était digne de recevoir ces sacrements. Lorsque je la vis si bien disposée, je lui administrai les derniers sacrements et, sur sa demande encore, je lui imposai le scapulaire du Mont Carmel. Lorsqu'elle se fut ainsi préparée, elle ne cessait de dire à ceux qui venaient la voir : « Je vais mourir demain samedi et c'est la Sainte Vierge qui viendra me chercher. » Elle ne mourut que le dimanche matin ; mais sa foi ne fut pas un moment hésitante, et sa mort dut être précieuse devant le Seigneur.

∴

L'œuvre accomplie par nos orphelinats fait aimer et respecter notre sainte religion des païens et même des mandarins.

Le démon s'en est plusieurs fois servi pour susciter des persécutions. On disait que les Sœurs européennes employaient le cœur et les yeux des enfants pour faire des remèdes. Heureusement, ici à Ouentchou, on n'a jamais fait courir ces mauvais bruits. Du reste, tout le monde sait que nous avons des Sœurs chinoises pour garder notre orphelinat. Aussi lorsque, dans notre région, un fanatique dit du mal de nous, il trouve presque toujours quelqu'un pour lui répondre : « Ne parle pas de la sorte. Les Européens ont chez eux plus de cent orphelins qu'ils nourrissent pour venir en aide aux pauvres ; ce sont vraiment de braves gens. »

∴

La religion est chose trop abstraite et trop métaphysique pour toucher les masses. Il n'est donné qu'à un très petit nombre de comprendre et de goûter la sublimité de l'Evangile ; la foule dit volontiers à propos de la prédication : « Les bonzes, eux aussi, nous disent de belles choses ; toutes les religions sont bonnes. » Mais, en face des œuvres de charité, les foules sont forcées de s'incliner, le respect et l'admiration s'imposent à tout le monde, il faut admettre qu'une religion qui fait des choses si belles est la vraie et qu'on doit la respecter. C'est ainsi que naguère un grand mandarin de la province ne pouvait retenir ses larmes en voyant les œuvres de nos Sœurs, et s'écriait en présence des malades :

« — Les Chinois sont fous de vous traiter comme ils le font, après ce que vous faites pour eux ! »

Cela est vrai, les Chinois nous maltraitent parfois, mais le plus grand nombre nous aiment et nous respectent à cause de nos œuvres de philanthropie. L'année dernière, pendant la famine, lorsque je dus demander du riz pour mes orphelins, le préfet de la ville me fit une réponse digne d'un magistrat chrétien :

« — Je suis loin, disait-il, d'avoir du riz pour tout le monde ; mais, puisque c'est pour vos orphelins, je vous donnerai tout ce que vous me demandez ; vos enfants seront servis les premiers. »

∴

J'ai dit plus haut que les familles de nos orphelins se convertissent presque toujours.

Le district de Ouen-tchou compte 205 familles ainsi converties. Certains seront peut-être étonnés que des parents assez barbares pour abandonner leurs enfants se fassent chrétiens. Les parents de nos enfants n'ont aucune ressemblance avec ces pères et mères dénaturés, dont les *Missions Catholiques* ont souvent relaté les actes de cruauté. Ceux qui, dans cette contrée, ressemblent à ces derniers ont un moyen plus avantageux de se débarrasser de leurs

enfants : ils les vendent aux marchands du Fokien qui les payent parfois jusqu'à cent dollars (500 fr.). Les mandarins gémissent sur cet état de choses, et parfois ils punissent sévèrement les coupables; mais il y a tant de moyens de tromper leur vigilance, que ce commerce se fait en grand chaque année. Ceux donc qui se trouvent momentanément dans la détresse, qui ne peuvent plus nourrir leurs enfants et qui refusent l'argent que leur offrent les marchands du Fokien, sont relativement des gens vertueux.

Il faut voir la pauvreté de ce peuple pour comprendre jusqu'où peut aller le dénuement. Certainement plus de la moitié de la population vit au jour le jour, n'ayant pas la moindre avance pécuniaire. Dans la manière de vivre des Chinois, il y a un peu de leur faute ; ils semblent se complaire dans leur pauvreté et ne font rien pour en sortir ; cependant il y a d'autres causes que la paresse. Dès que quelqu'un veut faire mieux que les autres et semble avoir gravi un degré de la fortune, toute la classe des parasites s'abat sur lui comme une nuée de moustiques. Il est donc prudent de vivre pauvre et caché, et c'est pour cela que lorsque la maladie vient visiter une famille, on vend les derniers meubles et on n'a plus rien au bout de quelques jours. Alors les privations et les veilles ont vite fait de rendre malades ceux qui étaient encore debout.

∴

Ordinairement c'est après la mort du père ou de la mère, qu'on vient m'apporter un enfant et souvent même deux. Que de fois on est venu me supplier pendant plus d'un mois, en disant :

« Si vous pouvez recevoir cet enfant, nous ferons tout ce que vous nous direz de faire, nous serons de fervents chrétiens ! »

Ces paroles n'ont jamais été vaines ; chaque fois que je peux recevoir un enfant, une nouvelle famille apprend ses prières et vient aux offices le dimanche. Fréquemment j'ai pu, en laissant ces enfants en nourrice chez leur mère, permettre à de pauvres veuves de vivre honnêtement et de relever leur famille.

Souvent aussi, des parents étant demeurés païens, leurs enfants les ont convertis en allant leur prêcher notre doctrine. Parfois des enfants morts après leur baptême ont obtenu la même grâce auprès de Dieu pour leurs parents.

∴

Un fait, qui m'a fort touché il y a quelque temps, a été une occasion de salut pour une famille.

Un homme de la campagne apporta un jour à la mission une petite fille qui venait de naître. La mère de cette enfant était morte en lui donnant le jour, et le père, déjà chargé de famille, ne pouvait pas payer une nourrice pour la nouvelle venue. Il pria le missionnaire de s'en charger. La pauvre petite créature ne venait chez nous que pour prendre son essor pour le ciel. Elle alla, en effet, au bout d'un mois, après avoir reçu le baptême et la confirmation, prendre sa place au milieu des anges.

Pendant quelques années, on n'eut plus de nouvelles du père ; mais un beau jour il vint demander sa fille. Notre catéchiste lui apprit sans ménagement qu'elle était morte depuis longtemps :

« — Je vois bien pourquoi vous me dites cela, répliqua le pauvre homme ; c'est parce que vous ne voulez pas me la laisser voir. Il faudra bien que je la trouve, je vais chercher dans tout l'orphelinat. »

Il chercha en effet, et à chaque orpheline du même âge que sa fille il demandait :

« — D'où es-tu ? Où sont tes parents ? »

Il en trouva une qui ne put répondre : en effet elle avait été déposée à notre porte pendant la nuit, et jamais elle n'avait entendu parler de sa famille :

« — Tu es ma fille ! » s'écria-t-il dans un transport de joie.

Il lui offrit aussitôt toutes les friandises qu'il avait apportées. Depuis lors, chaque année, à l'époque des oranges et au nouvel an, il lui donnait des cadeaux et des nouvelles de sa famille. Maintenant ses frères grandissaient, ils pouvaient déjà aider le père à travailler, et l'aisance revenait au foyer ; aussi, d'année en année, les cadeaux devenaient plus nombreux. Je laissais faire. A quoi bon détromper ces braves gens et les priver du plaisir qu'ils avaient de se croire de la même famille ? Peu à peu notre orpheline commença à catéchiser celui qu'elle appelait son père. En le comblant de caresses, elle lui disait :

« — Venez donc apprendre vos prières, venez donc vous faire chrétien ; il ne faut pas que notre famille soit divisée. »

Alors, ne pouvant résister à une si aimable invitation, toute la famille se mit à venir à la messe ; peu après elle embrassait la foi. Sans doute au même moment les anges du ciel félicitaient la vraie fille de ce néophyte, dont les prières avaient remporté cette victoire.

∴

Nos orphelins me font espérer pour un avenir prochain d'autres résultats, plus consolants encore. Plusieurs ont étudié pour devenir catéchistes. Ils nous rendent déjà quelques services ; mais c'est lorsqu'ils seront parvenus à l'âge de trente ans, qu'ils pourront être mes meilleurs auxiliaires.

Ces quelques exemples montrent assez combien sont

grands les avantages que l'œuvre de la sainte Enfance procure aux missionnaires pour la propagation de l'Evangile. Et sans parler du bien que je pourrais faire encore si mes ressources étaient plus nomseuses, les résultats déjà obtenus sont pour moi un grand sujet de reconnaissance envers nos bienfaiteurs.

INFORMATIONS DIVERSES

Hou-nan méridional (*Chine*). — Mgr Fantosati, vicaire apostolique du Hou-nan méridional, écrit de Hien-chiou-fou, le 30 juillet 1899, à Mgr Potron, procureur des missions franciscaines :

« La cruelle persécution qui ensanglantait le Houpé méridial s'est étendue au Hounan méridional, vicariat limitrophe ; elle sévit surtout dans la sous-préfecture de Seijam. Voilà deux mois que nos ennemis molestent nos pauvres néophytes et un grand nombre de catéchumènes. Moi-même, me trouvant là en juin dernier, j'ai dû interrompre ma tournée apostolique.

« Comme je m'en retournais, cinquante bandits m'attendirent pendant un jour entier, cachés derrière un pli de terrain dans le dessein de me mettre à mort; heureusement je passai par une autre chrétienté. En prenant ce chemin, mon intention était d'ouvrir des négociations pour rentrer en possession du lieu où fut conduit enchaîné, il y a quatre-vingts ans, le vénérable Père de Triora, c'est ainsi que, par la protection spéciale de notre confrère, j'échappai, sans le savoir, à un grand danger.

« Aujourd'hui, le pays est en pleine révolution. Le 26 courant, on a incendié l'église, on a enlevé au chrétien qui la gardait tout ce qu'il possédait; lui-même ne parvint qu'à grand peine à se sauver avec toute sa famille. Dix autres familles furent dévalisées et laissées sans aucun moyen de subsistance; la seule ressource de ces malheureux est de recourir à moi.

« Je n'ai pas manqué de m'adresser aussitôt aux mandarins; mais ma plainte est demeurée sans effet. Le missionnaire que j'envoyai aux magistrats pour les prévenir de l'état dans lequel avait été mise l'église, ne fut pas reçu. Enhardis par l'inertie des autorités, les rebelles incendient et détruisent des chrétientés entières.

« Je suis obligé de secourir les victimes de la persécution. Hélas! comment ferai-je si les autorités locales et le consul de France à Han-Kéou ne prennent pas au plutôt des mesures énergiques! Je vous recommande instamment cette mission si éprouvée. »

Perse. — Mgr Lesné, Lazariste, délégué apostolique, nous écrit d'Ourmiah, le 3 septembre 1899 :

« La main du Seigneur s'appesantissant toujours sur ce pays, permettez-moi de venir encore une fois entretenir vos lecteurs des maux dont nous continuons à souffrir. A l'inondation de 1896, succéda, en 1897, la persécution sourde des gouverneurs et des seigneurs; puis vint le pillage des Kurdes; enfin les orages de grêle de 1898 portèrent au comble la famine. Nous espérions que l'année 1899 mettrait fin, par son abondance, à tous les maux des trois dernières années. Hélas! notre espérance ne s'est pas réalisée : l'automne s'était passé sans pluie, l'hiver n'eut presque pas de neige et les ondées du printemps ont été nulles, en sorte que le pays est, cette année, désolé par une sécheresse que je n'avais jamais vue depuis vingt-cinq ans que je suis en Perse.

« Dans les plaines d'Ourmiah, de Salmas, de Khoï, de Tauris, etc., l'eau manque pour l'irrigation. Le blé a pu, en quelques rares endroits, arriver à maturité ; mais presque toutes les autres denrées ont séché ou sèchent sur pied : le petit millet, les haricots, les pommes de terre, les pois chiches, les melons, les luzernes, le tabac, le coton, le riz, etc., ont été brûlés par un soleil ardent. Les vignes ont tellement souffert de la sécheresse que les raisins n'ont pu se développer; la vendange sera nulle. Que de batailles ont eu lieu entre paysans au sujet de l'eau! chacun voulait, avec le peu qui restait, arroser son champ, sa vigne, ses pommes de terre, etc.; de là des conflits quotidiens où plus d'un malheureux a trouvé la mort.

« Dans bien des villages l'eau manque, non seulement pour arroser les champs, mais même pour boire et abreuver les animaux; on en est réduit à aller en chercher au loin et, la plupart du temps, c'est un liquide plus ou moins corrompu, qui engendre des maladies : aussi le typhus, les fièvres pernicieuses, le croup, etc., font-ils bien des victimes. On redoute même la peste.

« La sécheresse est plus grande que jamais et, si elle continue, les semailles de l'automne ne seront pas possibles; alors aucun espoir pour l'année prochaine. Aussi le prix du blé, qui avait un peu baissé au moment de la moisson, remonte-t-il d'une manière effrayante et on se demande s'il ne dépassera pas bientôt les prix exorbitants de l'hiver dernier et du printemps.

« De nouveau les pauvres, plus nombreux que jamais, affluent à nos portes et implorent notre piété. Malheureusement les aumônes reçues sont épuisées et je me demande ce que nous allons devenir. »

Madagascar central. — Le R. P. Bregère, de la Compagnie de Jésus, nous écrit de Tananarive :

« Un orphelinat, s'il vous plaît! Le besoin d'un orphelinat ne se faisait pas trop sentir avant la dernière guerre. Les Malgaches aiment généralement leurs enfants et, la vie étant excessivement bon marché, ils n'avaient pas grande peine à les nourrir. La mort frappait-elle le père ou la mère, l'enfant était aussitôt adopté, l'enfant libre par ses parents, l'esclave par son maître. La superstition même, qui, autrefois si puissante, faisait exposer ou périr les enfants nés dans un jour néfaste, n'avait plus aucune force. Cet usage tombait en désuétude. Pour ma part, je n'ai connu, de ce chef, qu'un seul infanticide. Mais aujourd'hui, c'est triste à dire, les orphelins se multiplient et de pauvres petits enfants sont abandonnés par leurs familles.

« Il y a trois semaines environ, la gardienne de mon église étant allée à Ambodinandohalo (quartier de Tananarive), aperçut une fillette presque nue, assise près d'un canon. Elle va vers elle, la prend dans ses bras, appelle sa mère, la fait chercher par la police, personne ne répond, personne ne réclame. Elle adopte alors l'enfant, quoiqu'elle en ait déjà sur les bras quatre autres, dont la Mission catholique est désormais l'unique mère. La fillette est fort gentille, elle a à peine un an et demi. Je l'ai baptisée sous le nom de Marie-Madeleine.

« Je racontai ce fait à un employé du commissariat de police, qui me répondit :

« — C'est au moins le dixième enfant abandonné que l'on a recueilli depuis quinze jours; on en a même trouvé un de mort, sur le chemin d'Ivoraka. »

« Autour de moi, j'en connais cinq ou six, que de pauvres chrétiens de ma paroisse ont adoptés. Voilà ce qui se pratique à la capitale. Vous pouvez juger par là de ce que ce doit être dans le reste de l'Imerina et dans les autres provinces.

« Mais d'où vient donc un tel état de choses? Tout simplement de la misère. Je ne voudrais pas dire du mal de la civilisation. C'est une grande et belle chose, quand elle est bien entendue; mais, quand elle tombe tout d'un coup avec son cortège d'impôts, de corvées, etc., sur un peuple pauvre; quand les vivres en cinq ans augmentent cinq ou six fois de valeur, la misère devient excessive.

« L'émancipation des esclaves, qui s'est effectuée sans produire aucun désordre, a cependant ruiné bien des familles et laissé dans la détresse et l'impossibilité de vivre bon nombre de femmes et de vieillards. Nous ne blâmons certes pas cette mesure humanitaire, en parfaite harmonie avec les intentions de l'Eglise; nous ne faisons que signaler cette conséquence inévitable de l'émancipation, pour attirer sur ceux qui en sont victimes, les regards compatissants de la France.



« Les pères, et les mères surtout, n'ayant pas de quoi nourrir leurs enfants, les abandonnent, pour ne pas les voir mourir sous leurs yeux. Que dire encore de tant de jeunes esclaves libérés, de dix à douze ans, qui courent les rues et qui vivent on ne sait comment ? Nos âmes de missionnaires en gémissent, mais que pouvons-nous faire ? Que peut la Mission en faveur de ces petits abandonnés, alors qu'elle ne suffit point aux dépenses nécessitées par l'entretien des écoles et des chrétientés existantes. Voilà pourquoi, âmes catholiques, inépuisables dans vos charités, je tends aujourd'hui vers vous mes deux mains, au nom du Sacré-Cœur. Curé d'une paroisse placée sous ce vocable, je m'engage à faire prier pour vous les quatre cents enfants de mes écoles et tous mes chrétiens. »

Dans la Boucle du Niger

Par Mgr HACQUARD
Des Pères Blancs d'Alger, Vicaire apostolique du Sahara.

Suite (1)

Les Peuhls. — A Sono ; curieuse conversation avec un savant marabout. — Suite du voyage ; parages amis et parages ennemis. — Réception triomphale à Ouagadougou. — Séjour au Mossi.

Nous ne pouvons pourtant pas nous résigner à traverser le pays sans voir personne, nous essayons d'apprivoiser quelques indigènes.

Un chef de village se décide à nous envoyer une marmite en terre et une vieille femme pour cuire notre riz, les enfants viennent rôder autour du campement, on s'enhardit, et quelques menus riens donnés à gauche et à droite nous ont bientôt gagné la confiance, au point qu'on demande à nous suivre. Oh! ils n'y mettent pas de diplomatie et vont droit au but :

« Les Blancs, disent-ils, ont l'air bon, nous avons faim ici, ils nous donneront à manger, et nous irons avec eux pour faire tout ce qu'ils voudront. »

Nos vivres sont strictement suffisants pour notre petite caravane et ne fourniraient pas même un seul repas à tous ces malheureux. Pourtant nous acceptons un jeune homme d'une quinzaine d'années, orphelin abandonné de tous.

Si nous étions assez nombreux pour nous établir ici et nourrir ces pauvres affamés, tout le pays serait dans nos mains et il n'y aurait qu'à moissonner. Hélas ! il en est d'autres qui moissonnent en attendant ; ce sont les marchands d'esclaves. La faim est mauvaise conseillère, et nos Bobos ne sont pas de petits anges : le plus fort livre le plus faible pour une poignée de mil ; d'autres se donnent à qui veut les nourrir ; d'autres enfin se laissent prendre aux pièges de l'esclavagiste. Celui-ci est généralement un Peuhl, la race maudite au Soudan par dessus toutes les autres.

∴

Les Peuhls, ou Pouls, Fouls, Foulanes, Fellata, Foulani, etc., s'appellent de leur vrai nom *Foulbé* (au singulier *Poullo*). Une donnée scientifique, qui n'est pas invraisemblable, les fait venir du bassin du Nil : ils seraient les descendants de cette race de Pasteurs qui accueillit les frères de Joseph, expulsés d'Egypte par la dynastie suivante qui opprima les enfants d'Israël. En effet, ils sont encore exclusivement pasteurs et conservent pur de tout mélange leur beau type presque sémitique et leur langue différente, par son génie, de tous les idiomes nègres.

Répandus du sud de l'Egypte jusqu'au littoral même de l'Atlantique, ils n'ont pas un pays à eux qu'ils peuplent et habitent en propre ; mais ils sont disséminés par groupes plus ou moins compacts, tantôt dominateurs reconnus comme au Fouta, tantôt chefs religieux et organisateurs politiques comme au Sokkoto, parfois simples serfs comme au Mossi ; presque partout éleveurs de bétail. A peu près indépendants, semi nomades, ils semblent se désintéresser de tout et, en réalité, sont maîtres de toutes les influences. Ils exercent, en effet, tous les états en dehors des métiers manuels auxquels ils restent à peu près complètement étrangers. Le commerce, surtout celui des esclaves, puis les fonctions de conseillers, courtiers, entremetteurs, sont ce qui leur sourit davantage.

Très intelligents, habiles, insouciants, ils ont besoin de diriger sans paraître : pour cela tous les moyens leur sont bons ; la fourberie et le mensonge sont, d'instinct, à leur disposition, et ils réussissent toujours. Involontairement on les rapproche de certain peuple, émigré en Europe, leur voisin d'origine, et on en vient à penser que, sans doute, il y a eu beaucoup d'alliances entre les petits-fils de Jacob et les Hiksos d'Egypte. Malheur à la peuplade simple et sans artifice, qui a des Foulbé dans son voisinage ! Elle sera d'abord flattée, s'il le faut ; les chefs seront circonvenus, puis exploités, enfin supprimés ou confisqués par l'habile Poullo : il n'y aura plus bientôt que des captifs ou à peu près. C'est le sort des Bobos et des Samos voisins des Foulbé du fameux Oudi, que nous visiterons au retour.

∴

Nous ne trouvons plus à Sono qu'un seul Européen, agen télégraphique ; le Fort, trop grand, mal posé, mal venu, très laid, est transféré à 15 kilomètres plus à l'est, au bord de la Volta, au sommet de la boucle et près de son confluent avec le Sourou.

La ville serait pauvre si elle ne possédait un trésor incomparable, dans la personne d'un marabout très savant ! Sur mon désir, le chef de la ville m'amène cette lumière.

Sans me déranger, je réponds à ses salutations et, ma haute indifférence lui indiquant toute ma supériorité, il se confond en compliments aussi plats qu'exagérés. Après quelques phrases en songay, je lui demande s'il sait l'arabe et j'apprends avec bonheur qu'il le possède dans la perfection. Tant mieux, nous allons pouvoir causer.

« — Où as-tu appris l'arabe ?
« — Dieu soit loué !
« — As-tu habité longtemps Djenné ?
« — Dieu est grand !
« — Quelles sont tes occupations ici ?
« — Il n'y a de Dieu que Dieu.
« — Es-tu fixé ici pour toujours ou seulement en voyage ?
« — Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! »

Le bonhomme me fait ces réponses ineptes avec un frétillement de tout son être, de petits frissons de joie des-

(1) Voir les nos des 22 et 29 septembre.



Poste de Kouri

tinés à montrer à l'assistance combien il jouit de cette conversation élevée, où il ne comprend pas un mot, lançant sans rime ni raison les ritournelles mahométanes dont il ne sait pas sortir. Puis il se lève précipitamment, en déclarant que nous avons dit des choses merveilleuses et que ces Blancs sont des puits de science. Je déclare, au contraire, qu'il est crasseusement ignorant; mal m'en a pris, car j'ai subi plus tard la vengeance du Poullo.

∴

Bien que le nouveau poste de Kouri ne soit pas sur notre route, on nous prie avec tant d'instances d'y passer que nous faisons ce léger détour; le fils du chef de la ville nous accompagne jusque-là.

Nous trouvons le poste presque vide. Le capitaine, le lieutenant et la compagnie de tirailleurs sont en colonne. L'adjudant et le sergent-major qui dirigent les constructions nous font le plus cordial accueil; tout le monde est installé dans des paillotes au bord de la Volta, qui fournit de délicieuses fritures.

∴

Le lendemain, nous allons chercher un petit pont qui permet de franchir le Sourou (*Voir la gravure, ci-jointe*), nous regagnons l'ancienne route qui traverse le pays Samo. Des villages abandonnés et quelques hameaux encore habités dont nous remarquons la bonne tenue, c'est toujours la même triste monotonie jusqu'à Yaba.

Nous sommes à la frontière des Samos. Je consigne chez le chef du village ce qui nous reste de vivres pour le retour, et nous nous disposons à franchir la *marche* inculte et dépeuplée qui nous sépare du Mossi.

C'est, dit-on, une étape de 45 kilomètres sans eau, sans habitation, sans rien! En conséquence je juge prudent de voyager la nuit afin d'éviter aux porteurs le supplice de la soif.

J'estimais qu'en douze heures nous serions arrivés à destination, et je donnai le signal du départ exactement à neuf heures.

Nous cheminons d'un pas alerte et bien réglé, observant la halte horaire, comme des gens qui veulent durer longtemps. Vers trois heures du matin, la brousse s'éclaircit, puis fait place à des cultures; bientôt le chant des coqs, l'aboiement des chiens, ne permettent plus d'hésiter: nous sommes arrivés à Niouma, presque honteux de l'effort auquel nous nous étions préparés, mais bien aises, en somme, d'en être quittes à si bon compte; les 45 kilomètres annoncés se réduisent à 30 à peine, une bonne étape ordinaire, et chacun s'arrange pour dormir jusqu'au jour.

∴

Au lever du soleil, le *Naba* (chef) vient avec ses notables nous saluer; je lui demande une case.

« — Les cases des étrangers sont tout près d'ici, vous pouvez-vous y rendre.

« — Fais-les balayer; quand elles seront propres, nous nous y installerons.

« — C'est déjà fait.

« — Eh bien, qu'on y apporte de l'eau pour nous et pour nos chevaux.

« — On en porte, c'est déjà commandé.

« — Tu voudras bien donner à manger à mes hommes.

« — On prépare le repas; dans un instant, on l'apportera. J'ai envoyé dire à nos Foulbé de traire les vaches et de vous donner du lait. »

En effet, tout arrive avec une abondance et une générosité dignes du Mossi.

∴

La petite ville de Niouma attire notre curiosité par la



Le Sourou, affluent de la Volta



Poste télégraphique de Yako

façon dont elle est disposée. Comme tous les villages du Mossi, elle ne forme pas une agglomération. Chaque chef de famille possède un groupe de cases reliées entre elles par un mur et donnant toutes sur une cour intérieure; plus loin, c'est une autre famille, en sorte qu'un village de 1.000 habitants occupe facilement un kilomètre carré. Les cases elles-mêmes, rondes et très petites, avec leur enduit de terre rouge et leur chapeau de paille très pointu, sont riantes et propres, éparpillées dans la brousse, dissimulées derrière les arbres ou émergeant des cultures qui les entourent; on les prendrait pour autant de chalets occupés par un amateur; on dirait plutôt un immense campement qu'une ville.

A Là et à Yako, même richesse, même bon accueil. Il y a dans ce dernier village un poste télégraphique (*voir la gravure ci-dessus.*)

Ensuite nous entrons dans une zone ingrate, presque nettement hostile; le mois précédent, le lieutenant Grivard et, à quelques jours de distance, un sergent y ont été tués.

Nous avons refusé l'escorte qu'on nous offrait; nous serons très prudents, et Dieu nous gardera. Après nous être bien renseignés, nous décidons de ne nous arrêter qu'aux tout petits villages pour faire manger nos hommes, de passer à côté des centres importants et, en tous cas, d'aller le plus vite possible, malgré le relief et la nature ferrugineuse du sol, qui rendent la marche très difficile; ce n'est, d'ailleurs, qu'un territoire de cent et quelques kilomètres.

Nous traversons sans encombre cette zone dangereuse, et, le troisième jour au matin, nous n'étions plus qu'à une quinzaine de kilomètres de Ouagadougou, au village de Sabtenga, où nous passons les heures de chaleur pour nous disposer à faire une entrée de gens pas trop éclopés, dans la capitale.

∴

La moitié de la route se fait comme d'ordinaire; puis on rencontre une série d'habitations qui n'est plus interrompue jusqu'à Ouagadougou même. On commence à faire attention à nous, on s'appelle pour nous signaler, des cavaliers enfourchent des montures pour venir nous saluer, d'autres nous précèdent à grande allure..... qu'est-ce que tout cela signifie? Enfin, trois cavaliers viennent nous reconnaître : l'un d'eux se détache au galop vers la ville; les deux autres se joignent à ceux qui nous suivent déjà, mais se refusent à toute explication. Tout ce monde est en tenue; les chevaux sont richement harnachés, couverts de plaques de cuivre, garnis de sonnettes; un cliquetis de lances et de sabres frappant ces cottes de mailles doit nous annoncer au loin.

Nous allons gravir la dernière colline d'où nous découvrirons Ouagadougou; un nuage de poussière la couronne, il s'avance rapidement vers nous. Peu à peu, nous discernons le casque colonial; puis des figures blanches (*voir la*



Marché de Ouagadougou

gravure, p. 469) ; c'est l'excellent capitaine Amman, commandant le poste, et ses officiers, et tout le personnel indigène, qui viennent à notre rencontre, en compatriotes, mais surtout en chrétiens, « pour montrer aux noirs, comment, nous aussi, nous honorons nos chefs religieux. »

Après les salutations et les présentations, nous nous remettons en selle ; mais ce n'est pas fini. D'un nouveau tourbillon de poussière, nous arrive un bruit confus de trompettes, de violons, de cymbales et autres instruments que Sax n'a pas inventés et que nos luthiers n'ont pas encore dénommés. On m'apprend que le *Naba* de Ouagadougou, le *Naba* des *Nabas*, le souverain du Mossi, a voulu suivre le Résident de France et qu'il se porte, lui aussi, à notre rencontre avec toute sa cour.

J'étais trop ému pour saisir le pittoresque du cortège. Tout ce que je me rappelle, c'est que le *Naba*, après avoir fait cabrer son cheval devant moi, passa comme une flèche en me tendant la main, puis revint se mettre à mon côté pour entrer en ville. Nous avions encore une demi-heure de chemin. J'étais tellement surpris et empoigné par cette manifestation en l'honneur de notre sainte religion, que j'avais plus envie de me taire que de parler ; aussi fus-je reconnaissant au tam-tam dont le vacarme empêchait toute conversation.

Nous laissâmes le *Naba* à sa résidence pour nous rendre au fort où les troupes étaient sous les armes, et le commandant nous installa dans deux pavillons qu'il nous avait préparés. Nous nous endormîmes, en pensant que cette réception consolait Notre-Seigneur de bien des mesquineries en honneur aujourd'hui dans les pays chrétiens.

∴

Nous avions peu de jours à passer au Mossi. J'étais à la source des informations ; j'ai tâché de bien utiliser mon temps pour apprendre ce que je n'avais pas la prétention de découvrir moi-même. On peut parfois voir juste au premier coup d'œil ; mais encore faut-il beaucoup attendre avant d'avoir acquis la certitude qu'on a vu juste ; à moins de résider longtemps dans le pays, il est plus sûr de s'en remettre à l'autorité d'autrui qu'à sa propre perspicacité.

Voici, en quelques mots, ce que j'ai appris sur l'organisation politique Le Mossi est essentiellement féodal. Le *Naba* des *Nabas* (ou *Naba*, tout court) administre Ouagadougou et son district ; mais le reste du royaume est divisé en fiefs, que se partagent les frères du *Naba* et quelques autres personnages considérables qui gouvernent, sous l'autorité plus ou moins modérée du *Naba*, tout comme nos rois avaient des comtes d'Artois, des ducs de Bourgogne, etc., plus ou moins soumis selon leur degré de puissance.

Quant au *Naba* lui-même, c'est un personnage fétiche : détenteur des talismans protecteurs du royaume, privilège qui fait surtout son importance, il possède une autorité surnaturelle. Mais sa grandeur même l'astreint à une foule d'exigences plus ou moins gênantes ; ainsi, il lui est défendu d'aller se promener en province pour voir ce qui s'y passe : s'il le faisait, les *grisgris* se fâcheraient et il lui arriverait malheur. Les vassaux ont dû inventer cette interdiction qui les met à l'abri de toute visite importune.

Tout appartient au *Naba*. Le peuple vit dans un servage qui semble assez doux ; certes, au Mossi on n'est pas à la veille d'une révolution, on n'y entend parler d'aucune revendication des droits de l'homme. Depuis l'établissement des Français, l'initiative du *Naba* est amoindrie ; mais c'est par lui qu'on administre le pays. C'est, en somme, un personnage assez vulgaire, il prend gaîment son parti de la situation qui lui est faite.

Vous avez lu trop de réceptions chez les potentats noirs pour que je vous fatigue de la description du cérémonial : beaucoup de musique, copieuses libations d'un excellent *dolo*, beaucoup de riens dits avec solennité, voilà le résumé de mon audience chez le *Naba*. Le monarque possède un verre, mais fêlé, et par respect pour sa fragilité sans doute, on ne le lave jamais ; à chaque instant une captive le présente au *Naba* qui y goûte et le passe à ses visiteurs. Au bout d'une demi-heure, nous prenons congé et sommes reconduits par la musique jusqu'à la porte extérieure de l'enceinte royale.

∴

L'événement principal de notre séjour au Mossi a été le service solennel que le commandant nous demanda pour le lieutenant Grivard, inhumé au cimetière de Ouagadougou. Il eut lieu le surlendemain de notre arrivée.

Dès six heures du matin, toute la garnison et des milliers d'indigènes se rendaient au cimetière ; des salves d'artillerie, tirées par intervalles, donnaient à la cérémonie une puissante solennité. Après la bénédiction de la tombe et l'absoute, nous rentrons au pavillon du commandant, où tout avait été disposé pour le Saint Sacrifice. Chacun y mettant toute sa bonne volonté, nous sommes parvenus à chanter très convenablement la messe de *Requiem*, ce qui fit une profonde impression sur l'assistance. La musique du *Naba* joua à son tour des air funèbres qui ont vraiment beaucoup de caractère. Quant au *Naba* lui-même, il n'avait jamais rien imaginé de semblable, et il lui fallut un grand coup de tafia pour ressaisir ses esprits.

(A suivre.)



PAVILLON DU POSTE DE OUAGADOUGOU



VOYAGE AU LAOS

Par M. J.-M. MARTIN
de la Société des Missions Etrangères de Paris

Suite (1)

IV

De Hoi Xuan à Ban Nga. — La vallée du Song Khiéh. — Ban Pong et le souvenir des martyrs. — Ban Chao.

Le 11 mars, je célèbre le saint Sacrifice et prie pour la conversion du seigneur de Caya. Nous prenons une légère réfection et nous partons. Bo-Tho m'a amené des porteurs et m'accompagne jusqu'au sortir du village.

Nous traversons le Song Ma en *sampan* et nous nous engageons dans la vallée de Song-Luong, le plus important des affluents du haut fleuve. Le sentier suit tantôt les bords pierreux de la rivière, tantôt les flancs abrupts des collines. Le pays est d'aspect on ne peut plus sauvage: un sombre manteau de verdure le couvre entièrement; une odeur de miasme vous pénètre, l'air est pourri.

Aucun village avant Ban Nga, où nous arrivons à 3 heures du soir; nous y passons la nuit. Ban Nga s'élève en amphithéâtre sur les penchants d'une colline isolée au milieu d'un cirque; autour du cirque les hautes montagnes.

Sur le sommet de la colline, on voit la maison du seigneur Quan Hai, fils aîné de Ba Tho; il est absent : un ordre de l'autorité française l'a appelé pour prendre part à une expédition contre une tribu rebelle du Xam To. Son frère cadet, Tao Ham, nous reçoit. Ce jeune homme a la figure pâlotte, les yeux rouges, le ton bavard et prétentieux.

Les habitants du village sont polis, hospitaliers, ils m'offrent du riz, des œufs, deux canards; je leur donne des médecines et du tabac.

∴

Le 12 mars, départ à 7 heures. Vers neuf heures, nous sommes à Co Nam; là se croisent les voies de Nhan-Ki, Hoi-Xuan, Han-Xoi et Dac-Kiet. Nous quittons la vallée du Song-Luong et pénétrons dans celle du Song-Dhiet, large et impétueux torrent qui descend du massif de Na ham. L'aspect du paysage est bien différent de celui que nous avons vu hier: vallée riche et fertile, où s'étalent de nombreux hameaux. Les habitants respirent l'aisance. Ils ont été prévenus de notre passage, et des porteurs nous attendent, se relayant de village en village; aussi allons-nous très vite. A 5 heures du soir, nous arrivons à Ban-Pong, tribu des Khiet, commune de Dac-Kiet; nous y passerons deux jours.

∴

13 mars. — Ban-Pong, nom illustre et cher, est un charmant village, sis à l'extrémité nord-ouest de la ravissante vallée dont j'ai parlé hier. C'est là qu'autrefois les Pères avaient établi la communauté, le centre de la mission châu-laotienne. En ce temps-là, on était bien joyeux à Ban-Pong; on y comptait 800 chrétiens. Aujourd'hui, les néophytes ne sont plus que 30 ou 40. Ils viennent me voir; ils ont l'air craintifs, soucieux.

« — Père, me dit l'un d'eux à voix basse, restez toujours avec nous et nous ne craindrons pas, nous observerons les préceptes de la religion et nos enfants seront heureux; mais, Père, si vous nous quittez, les amendes, les vexations nous accableront après votre départ.

« — Pourquoi des amendes, des vexations?

« — Pour n'avoir pas, à votre approche, fui dans la forêt.

« — Votre crainte n'est pas fondée; j'ai vu votre grand seigneur, il m'a parlé. Les temps sont changés; la France vous protège.

« — Père, n'en croyez rien, autres sont ses paroles, autres ses actes. Il veut vous tromper comme il a trompé les autres Pères, comme il trompe le Résident de France. »

Je les rassure de mon mieux, leur promettant qu'en novembre prochain, nous monterons à Ban-Pong et y resterons.

Pauvres gens! ils ne connaissent que trop la duplicité de Ba-Tho. Ils ont vu leurs maisons incendiées, leurs biens confisqués.

Comme des bêtes fauves, pendant de longues années, ils ont été traqués, persécutés, obligés de fuir à travers la forêt, avec leurs femmes et leurs enfants, souffrant la faim et le froid.

Une fois, les missionnaires sont revenus dans le Chau; les chrétiens étaient accourus se grouper autour d'eux. Les missionnaires succombèrent de nouveau; de nouveau les pauvres chrétiens recommencèrent leur vie errante et malheureuse. Plus tard, quelques-uns d'entre eux ayant promis de ne plus frayer avec le missionnaire, l'ogre leur permit de cultiver leurs champs de Ban-Pong.

∴

Aujourd'hui, jour d'émotion. Je visite les ruines de la mission; je vois les troncs calcinés des colonnes, des débris de jarres et de bouteilles. Je me fais raconter, par des témoins oculaires, le drame du 6 janvier 1884.

Quatre missionnaires étaient là : un Vendéen, le P. Gélot, provicaire et supérieur; trois braves Lyonnais, les PP. Rival, Manissol et Tamet.

Dès l'aurore, la mission fut cernée par les bandes de Quan-Ot, seigneur de Phu-Nghiem et lieutenant de Ba-Tho. Les balles sifflaient; mais la place ne se rendait pas. Vers midi les soldats eurent recours au feu, incendiant les alentours et jetant des torches ardentes sur les toits. Bientôt de sinistres lueurs montèrent vers le ciel.

Le P. Rival était au lit, aux prises avec une fièvre brûlante; ses confrères voulaient l'emporter :

« — Non, disait-il, laissez-moi et fuyez bien vite. »

Il expira dans les flammes.

Les PP. Gélot et Manissol tombèrent, frappés de balles; leurs têtes furent coupées et portées au chef païen; leurs restes furent jetés au torrent ou abandonnés aux bêtes féroces. Plusieurs catéchistes avaient succombé avec eux et étaient montés au ciel recevoir la palme du martyre.

∴

Le P. Tamet put, trois mois durant, fuir dans la forêt; après de vaines recherches, Quan-Ot s'était retiré. Mais

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 30 septembre; et la carte p. 465.

Ba-Tho voulait l'anéantissement complet de la religion et la tête du dernier missionnaire. Deux émissaires, Doàn An, mort depuis, et le Dao Nuong Dhang, qui vit encore, eurent recours à la ruse pour le prendre : ils firent annoncer partout que la paix et la liberté étaient rendues aux chrétiens; plusieurs néophytes trop confiants revinrent à Ban-Pong. A cette nouvelle, le P. Tamet revint aussi ; il fut arrêté, ligotté avec deux catéchistes, Dinh et Tuc, et un servant, Bo-Xoan. Ils furent conduits jusqu'aux bords d'une fosse creusée derrière la colline de Ban-Hua-Tan, à vingt minutes de Ban-Pong. Le P. Tamet exhortait ses compagnons; voulant être témoin de leur constance et de leur triomphe, il pria le bourreau de l'exécuter le dernier ; cette prière fut exaucée. Les têtes tombèrent successivement et furent emportées; les corps reposent dans la même sépulture.

∴

Je suis allé visiter cette tombe glorieuse, et je restai là longtemps agenouillé, abîmé dans mes réflexions; les chrétiens étaient auprès de moi, debout et silencieux.

Oh! oui, par le sang de ces héros, Dieu aura pitié de la mission Châu-Laos, et de leurs cendres naîtront de nombreuses et ferventes chrétientés !

∴

En même temps que Ban-Pong, toutes les autres chrétientés étaient incendiées ou détruites. Les Pères Séguret et Antoine versaient leur sang au Châu Lang Chanh.

Le P. Pinabel, arrêté dans sa fuite, fut conduit, la cangue au cou, devant les mandarins de Thanh-Hoa, qui, sur les représentations énergiques de la France, n'osèrent laisser exécuter le vaillant apôtre.

∴

En quelques jours, 6 missionnaires, 47 catéchistes ou servants avaient été massacrés, 70 chrétientés détruites, 12.000 néophytes ou catéchumènes dispersés. La mission était anéantie; mais du mal Dieu tirera le bien. Nous retrouverons répandus comme par un dessein providentiel, dans les vallées du Laos, de nombreux néophytes chassés par la persécution des pays Châus, nous les verrons tantôt groupés en un village, tantôt mêlés aux païens. Ils ont gardé le cœur chrétien et ils seront le germe d'un peuple d'élus.

V

Départ de Ban-Pong. — La Tribu de Na-hàm.

Le 14 mars, je dis au revoir à Ban-Pong, et nous partons vers l'Ouest. La route d'aujourd'hui est bien la plus difficile, la plus pittoresque de tout le voyage; elle n'est la plupart du temps que le lit tortueux du torrent qui se précipite de rocher en rocher en flots écumeux. Il ne faut pas songer à se servir des chevaux; les pauvres bêtes, même sans cavalier, ne pourraient passer par là. Des Nahamistes, venus à notre rencontre, les conduisent par le sentier de buffles qui serpente les montagnes jusqu'à leur cîme.

∴

Après deux heures pénibles, nous trouvons un petit hameau enfoui au fond d'un étroit vallon, entouré de montagnes et couvert de brousse ; on dirait le fond d'un gigantesque entonnoir.

C'est Ban-Chao, jadis tout chrétien, qui fut quelque temps le centre provisoire de la mission. On ne pouvait choisir un lieu plus malsain ; aussi, en six mois, deux missionnaires, les Pères Perreaux et Tisseau, et sept catéchistes succombèrent à la fièvre des bois; je me suis agenouillé sur leurs tombes.

Ban-Chao, détruit en 1884, s'est peu à peu relevé de ses ruines. Plusieurs familles chrétiennes sont là ; l'arrivée d'un missionnaire semble les combler d'une joyeuse surprise. Les hommes viennent me saluer et m'offrir des présents ; ils sont plus confiants et moins craintifs que ceux de Ban-Pong. Je leur promets que nous viendrons les visiter l'hiver prochain et passer quelques jours avec eux.

Après une heure de repos, nous continuons notre route; mais quelle route affreuse ! c'est une escalade sans fin de collines et de rochers superposés.

∴

Nous traversons un petit ruisseau, le Con-Kieng, limite des pays châu et laotien, et nous entrons sur le territoire de la tribu de Na-hàm.

A 5 heures du soir, nous arrivons à Pieng-Yao, village appartenant à cette tribu; là, on respire un air pur et frais qui réveille. Je passe trois jours à Pieng-Yao, dont la moitié de la population est chrétienne et l'autre moitié demande à se convertir.

∴

17 mars au 24 mars. — Nous partons pour le village même de Na hàm où réside le chef. Les deux villages ont la même histoire.

Le temps est beau. Nous franchissons plusieurs collines, puis une haute montagne dénudée, le Pu-Pieng ; du haut de ce mont, nous jouissons d'un panorama grandiose. Je distingue à l'horizon, vers le sud-ouest, une grande ombre noire qui se détache du ciel : ce sont les monts de Hoi-Xuan ; au sud, bien loin, c'est le mont Xia, qui s'élève sur la rive droite du Song-Luong.

Il est quatre heures, nous approchons de Na-hàm; ce nom fait battre mon cœur d'émotion. Je fais déployer deux oriflammes que j'avais apportées avec moi ; je commence la récitation des Litanies de la Sainte Vierge et, précédé de Marie et de saint Michel, entouré d'une population frémissante de joie, je fais mon entrée dans le village.

Je vous consacre Na-hàm, ô Marie; soyez reine de Na-hàm, ô Mère.

∴

Na-hàm (champs solitaires) est le nom d'une tribu laotienne, qui relève administrativement du Man-Xoi. Son territoire s'étend sur une longueur de 11 à 12 lieues, et se trouve traversé en son centre par le 113° 42' de longitude est et le 22°7' de latitude nord. C'est un massif de montagnes entrecoupées de profonds ravins, et de leur sein s'échappent de nombreux torrents qui vont grossir le Song-Ma et le Song-Cuong. Ces montagnes, dont les plus élevées sont le Pu-Xia, le Su-Muong et le Su-Pieng, sont généralement

terreuses et couvertes de forêts vierges que les arbres de tout âge, entrelacés d'immenses lianes, rendent impénétrables.

Le climat est tempéré. En hiver, il n'est point rare d'y voir la neige ; en été, la chaleur est très tolérable. J'estime que le plateau de Na-hàm est à environ 1.000 mètres d'altitude.

On y cultive le riz et le maïs, c'est peut-être tout ; je ne parle pas du tabac, du pavot, de la moutarde, dont j'ai aperçu quelques pieds dans un coin du village. On cultive deux espèces de riz : le riz ordinaire qu'on sème sur les flancs des montagnes, et le riz gluant qu'on repique dans les vallons. Je demande un jour aux habitants :

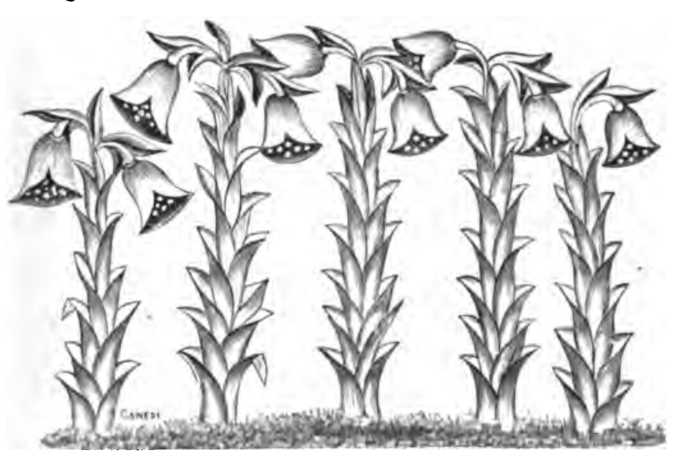
« — En quoi consiste votre alimentation ? »

« — En riz et en maïs, me répondirent-ils ; quelquefois nous tuons une poule, un canard ou un porc. Quand nous n'avons plus de riz, nous avons recours à la forêt qui nous donne ses tubercules, ses racines et différentes herbes. »

Le poisson, à Na-hàm, n'est connu que de nom.

Il est certain que le terrain se prêterait à une grande variété de culture, surtout de cultures européennes ; la vigne et nos arbres fruitiers y prospéreraient, tandis que souvent la végétation annamite ne réussit pas : l'aréquier meurt en hiver, l'oranger et le bananier ne produisent que des fruits amers, étiolés.

Le chêne, le châtaignier et le noyer poussent grands et forts ; mais ces deux derniers ne donnent qu'un fruit sauvage. J'ai vu une nombreuse variété de plantes curieuses, de fleurs bien belles; je regrette que mon ignorance en botanique m'empêche d'en parler. Cependant, une fleur gracieuse entre toutes, je l'ai cueillie avec sa bulbe, près du village, à l'ombre de la forêt. Elle composait un bouquet de 15 tiges blanches comme la neige, couronnées d'une fleur



FLEUR BLANCHE DE NA-HAM ; d'après le dessin d'un catéchiste annamite.

en calice non moins blanche. La tige avait 0m15 c. de hauteur, pas de feuilles, pas de verdure, ou plutôt, pour feuille, une tendre écaille entourant la tige dont elle avait la blancheur.

Les animaux domestiques sont le buffle, le porc, le chien, le chat, le canard et la poule.

Dans la forêt, vivent le bœuf sauvage, le rhinocéros, le sanglier, l'ours, le cerf, le daim, le chevreuil, le renard, le gibbon et une variété de singes, le boa et autres reptiles. Le tigre n'y est que de passage et c'est bien rare. On y voit des oiseaux de toute taille et de toute couleur ; les plus remarquables sont, pour la beauté, l'argus ; pour le chant et la gentillesse, le *to-yeng*, ou merle des mandarins ; pour la taille et l'originalité, le *calao*.

∴

Autrefois la tribu de Na-hàm comprenait 8 ou 9 villages avec une population de 800 âmes. En mai 1879, les habitants envoyèrent des députés au P. Piot, demandant à embrasser la religion. Le Père se rendit au milieu d'eux ; quinze mois après, Na-hàm comptait 125 néophytes, les prémices de l'Eglise du Laos. Mais aussitôt, les Khas ou Xa, tribus sauvages, envahirent Na-hàm qu'ils pillèrent et détruisirent de fond en comble. Les chrétiens suivirent les missionnaires dans le Quanh-Hoà, d'où la persécution les chassa en 1884.

Après avoir longtemps erré, un grand nombre s'installa en différentes régions du Laos ; une petite colonie revint en 1896 sur le haut plateau et a pu y reconstituer deux villages : Pieng-Yao et Na-hàm.

Le *taophia* (chef), âgé de 27 ans, est actif et intelligent. Je loge dans sa maison, qui compte 21 personnes, frères, sœurs, enfants, neveux, vivant tous dans une parfaite harmonie. La vieille mère, qui vit encore, ressemble à une noble matrone par sa dignité. Elle tourne le rouet le jour. Sa vue est faible, je lui donne des lunettes ; quelle n'est pas sa joie en constatant qu'à travers ces verres, ses yeux ont retrouvé la clarté d'autrefois !

Dès le soir de mon arrivée, les chrétiens ont travaillé à se remémorer les prières apprises jadis ; chaque matin, pendant ma messe, j'entends la récitation du Rosaire alternée par les hommes et les femmes.

∴

Le 19 mars, fête de saint Joseph, patron du district Châu-Laos, je prêche, pour la première fois, dans la langue du pays. Ne croyez pas, pour cela, que je la possède déjà, j'y travaille de mon mieux; comme elle ressemble assez à l'annamite pour la construction de la phrase, il advient que, pour moi, le principal effort est surtout un effort de mémoire.

Le dialecte laotien, qui, avec plus ou moins de variantes, est parlé chez les Tay du Chau dans tout le Laos et par certaines peuplades de la Chine méridionale, est une langue douce et chantante ; dans la bouche d'un enfant ou d'une femme, c'est un vrai gazouillement ; ses signes où tons diffèrent un peu de nos tons annamites. Elle ressemble beaucoup au siamois, à en juger par le dictionnaire de Mgr Pallegoix, que j'ai sous les yeux; elle renferme aussi un bon nombre de mots chinois plus ou moins tronqués.

J'ai dicté aux chrétiens, pour être écrits en caractères laotiens, les principaux articles de notre sainte foi. Ils les apprendront et les enseigneront à leurs femmes et à leurs enfants, en attendant l'arrivée définitive d'un missionnaire. Je ferai de même dans chaque hameau où je découvrirai des fidèles.

∴

Ces chrétiens étaient de tout jeunes néophytes quand

éclata la persécution; aussi il ne faut point s'étonner qu'ils aient peu à peu cessé les pratiques religieuses et soient retombés dans le culte superstitieux. Pendant quinze ans sans prêtre, sans sacrements, errant de tribu en tribu, il est merveilleux qu'ils aient su garder la foi dans le cœur et l'intime espoir de revoir un jour le missionnaire dans leurs montagnes.

Partout où j'ai trouvé des chrétiens, aucun d'eux ne pratique la bigamie, si commune chez les païens.

∴

Le culte superstitieux consiste presque uniquement dans la crainte du *phi* (esprit), comme ils appellent le démon.

Un petit treillis suspendu dans un coin de la maison, une minuscule paillotte à la porte du village, c'est le siège du *phi ;* enlevez la paillotte et le *phi* entrera dans le village, parcourra les champs, faisant périr les animaux et détériorant la récolte; enlevez le treillis, et le *phi* errera dans la maison, semant la maladie et la mort ; il lui faut un siège et une petite échelle pour y parvenir, alors il sera paisible et sage. Quelquefois, pour qu'il soit plus sage encore, on orne le petit siège, on y suspend des coquilles d'œufs, des banderolles de papier, des morceaux de bois découpés de telle ou telle façon. Si quelqu'un tombe malade dans la maison, on invite le sorcier à réciter d'interminables prières, non sans accompagnemeut de force gestes.

« — Pourquoi, vous, chrétiens, avez-vous pu revenir à vos anciennes superstitions?

« — O Père, quand le missionnaire était avec nous, nous avions tout brûlé, et nous ne craignions pas ; mais le missionnaire est parti et n'est point revenu ; le *phi* s'est mis à nous faire du mal ; il a fallu lui élever un siège pour obtenir la paix. »

Je leur expliquai longuement l'inanité de leurs craintes et l'impuissance du démon sur les enfants de Dieu. Le lendemain tous les objets superstitieux du village et des maisons furent brûlés et remplacés par une médaille miraculeuse. Une statue de Marie fut placée sur un autel où les chrétiens m'ont promis de venir fidèlement réciter leurs prières.

∴

J'ai remarqué chez ces peuplades laotiennes une charité mutuelle, digne de fervents chrétiens. Une famille est-elle à bout de ressources? elle va prendre ses repas chez les voisins. Chacun entre chez son prochain comme chez soi; tous ont concouru à élever la maison des autres. Le mensonge et le vol sont rares; les portes restent grandes ouvertes quand tout le monde va au bois. Chaque famille remise son riz dans une petite paillotte à part, à l'abri des incendies; toutes ces paillottes, élevées en un même lieu, sont coniques, jolies, font l'effet d'un tout petit hameau à côté du grand; pas de cadenas, pas de serrure, personne ne semble craindre les voleurs.

Pendant toute la durée de mon voyage, je n'ai jamais entendu la moindre querelle. Un jour, je demandai si les femmes ne se lancent pas quelquefois des imprécations comme les Tonkinoises :

« —Non, me fut-il répondu, ce n'est point la coutume. »

(A suivre.)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Par l'intermédiaire du R. P. Laroche, à Tantah 61 70
Anonyme du diocèse de Poitiers, C. T. P. C. .... 1.000 »
Un anonyme du diocèse de Gand, demande de prières .... 5 »
Anonyme du diocèse de Besançon .... 100 »
Congrégation de la Bonne-Mort, Université Saint-Joseph, Beyrouth .... 80 »
Ad majorem Dei gloriam, diocèse de Nancy .... 6 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Perse).
M. Laurent, à Rouen .... 5 »
Anonyme de Lyon .... 10 »
Mme Marechal Fontaine, à S., diocèse de Dijon .... 20 »

Pour les affamés (Perse).
Anonyme Nivernais .... 10 »

Pour les lépreux (Mgr Marcou, Tonkin occidental).
En mémoire de Mme de la Villardière .... 500 »

Pour les lépreux (M. Clerc-Renaud, Kiang-si oriental).
En mémoire de Mme de la Villardière .... 500 »

Pour les missions dominicaines de Mossoul.
Anonyme de Lyon, demande de prières .... 1.000 »

Pour les missions dominicaines d'Arménie.
Anonyme de Lyon, demande de prières .... 1.000 »

A Mgr Colomer (Tonkin septentrional).
Anonyme de Lyon, demande de prières .... 1.000 »

A Mgr Terrès (Tonkin oriental).
Anonyme de Lyon, demande de prières .... 1.000 »

A Mgr Fernandez (Tonkin central).
Anonyme de Lyon, demande de prières .... 1.000 »

A Mgr Masot (Fokien).
Anonyme de Lyon, demande de prières .... 2.000 »

Pour le vicariat apostolique d'Amoy.
Anonyme de Lyon, demande de prières .... 2.000 »

Au R. P. Sarthou, Tobago (Antilles anglaises).
Anonyme de Lyon, demande de prières .... 1.000 »

A Mgr Chouzy, pour l'achèvement de la chapelle de N.-D. de Fourvière commencée par M. Bertholet.
Un lyonnais reconnaissant .... 6.000 »

A M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry).
Mme S. Bourde, Montpellier, demande de prières .... 50 »
Mme Thomas, Montpellier, demande de prières .... 50 »

A M. Guéno (Cochinchine orientale).
Au nom d'une defunte, avec demande de prières, Paris .... 20 »

A M. Louvet, pour les sourds-muets de Lai-thieu (Cochinchine occidentale).
Mlle Rosine Lefrançois, du diocèse d'Evreux .... 5 »

A Mgr Marcou, pour la léproserie de Thanh-hoa.
Une Enfant de Marie, du diocèse de Soissons .... 20 »
E. G., du diocèse de Versailles .... 20 »

Mgr Pelvat (Nagpore).
E. G., du diocèse de Versailles .... 30 »

Au R. P. Bertran (Rajpoutana).
E. G., du diocèse de Versailles .... 20 »

A Mgr Coqset (Kiang-si méridional).
E. G., du diocèse de Versailles .... 20 »

A M. Robert, à Taï-kou (Corée), actions de grâces à son église de Notre-Dame de Lourdes.
Mlle T. Jouve, de Lyon .... 10 »

A M. Guillaume (Kouang-tong).
E. G., du diocèse de Versailles .... 10 »
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, Montpellier .... 10 »

A M. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba (Tokio)
M. de Haffrengue, du diocèse d'Arras .... 10 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour rachat d'esclaves.
Un père et une mère du diocèse du Mans, avec demande de prières .... 100 »

A Mgr Cazet, pour l'entretien d'un lépreux.
M. de Laage, du diocèse de Blois .... 30 »

Au R. P. Louveau, des Pères Blancs, au Nyassa.
Un prêtre de Saint-Sulpice, Paris .... 20 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





SOUDAN. — HALTE PRÈS D'UN VILLAGE ; d'après une photographie envoyée par Mgr HACQUARD (voir p. 486).

CORRESPONDANCE

SYRIE

Une école à fonder au Liban.

Nous n'avons pas besoin de présenter à nos lecteurs et de recommander à leur sympathie l'auteur de la lettre suivante. Ils connaissent tous le zélé directeur de l'œuvre beyroutaine des Petits Cireurs de souliers et prêteront une oreille favorable à sa nouvelle requête.

LETTRE DU R. P. ED. MICHEL, MISSIONNAIRE A L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH DE BEYROUTH

Les familles nombreuses sont bénies de Dieu. La mienne, la famille d'enfants pauvres que la Providence m'a confiée à Beyrouth, a bien au moins ce signe de la faveur céleste : elle tend chaque jour à se multiplier. Comme si ce n'était pas assez des 700 élèves des écoles pauvres dont j'ai la charge et des enfants du Patronage, de mon gai bataillon de « Petits Cireurs » et de celui que je rêve de former avec les « Petits Barbiers », voici que, des environs de Beyrouth, on m'adresse encore de nouvelles recrues. Si ma bourse était aussi large que mes désirs, je recevrais à bras ouverts ces délaissés et vous feriez comme moi, je suis sûr, si vous saviez de quel malheur ils sont menacés.

∴

Il y a quelques mois, une députation m'arrivait du Liban. Au pied de la montagne, derrière le rideau vert formé par la forêt de pins, qui sépare la ville des sables de la mer, se cachent trois villages aux riantes maisons. C'est de là que quelques bons chrétiens étaient venus, l'angoisse au cœur, faire appel au zèle et à la charité du missionnaire :

« — Eh bien, qu'y a-t-il donc ? leur demandai-je en voyant leurs fronts préoccupés.

« — Il y a que les Protestants sont à nos portes, ou plutôt, ils ont déjà forcé l'entrée : ils ont acheté un terrain, ils bâtissent, leur école s'élève ; nos enfants sont perdus.

« — Mais pourquoi les avez-vous laissé pénétrer dans la place ? Est-ce ainsi que vous veillez ?

« — Ils ont semé l'ivraie, pendant que nous dormions. Ils savaient bien qu'ils ne gagneraient rien par la force et que nous nous lèverions en masse pour leur interdire notre seuil ; ils se sont glissés par ruse dans nos villages. Ils ont fait briller leur or aux yeux d'un pauvre homme : « Prenez, lui disaient-« ils, prenez cet argent et bâtissez-nous une belle « maison à plusieurs étages; dites qu'elle est pour « vous; quand elle sera achevée, nous en prendrons « possession.

« — Et ce misérable a consenti ?

« — Oui ; mais, grâce à Dieu, il se repent déjà du marché qu'il a conclu, il est prêt à le rompre; de grâce, Père, achetez le nouvel emplacement et faites-en une école catholique. »

Je réfléchis, et, comme d'instinct, tout de suite ma pensée s'envola vers mes bienfaiteurs de France :

« — Combien d'enfants pouvez-vous présenter à l'école ? dis-je alors.

« — Environ 300.

« — Faites prier ces chers petits, car, pour le moment, il m'est impossible de vous donner une réponse définitive.

« — Père, faites-nous du moins une visite. »

Je le promis.

Le lendemain, treize enfants se présentaient à notre école de Dahdah. Le long trajet qu'ils avaient à faire matin et soir pour venir chercher auprès de nous une instruction chrétienne, ne les avait pas arrêtés. Décidément ils méritaient qu'on s'occupât d'eux et de leurs camarades.

∴

Le dimanche 9 juillet, accompagné de quelques dignitaires de ma Congrégation, je fais une visite aux villages menacés. A notre arrivée, c'est une joie universelle. Hommes, femmes, enfants, se précipitent vers nous en criant : « Le missionnaire! Voilà le missionnaire! Les protestants n'ont plus qu'à faire leurs paquets » On me présente un grand nombre d'enfants. Je les bénis avec affection :

« — Mon Père, mon Père, il faut sauver les âmes de nos fils ; dites-nous que vous le pouvez. »

Je m'arrache avec peine à ces sollicitations, qui me fendent l'âme.

On me conduit à la nouvelle école. Quelle splendide position ! Elle est au centre des trois villages qui forment autour d'elle un panorama des plus pittoresques. Mille sources jaillissantes entretiennent la fraicheur et la fertilité. Les maisons disparaissent derrière les feuilles larges et soyeuses des mûriers et les branches surchargées de fruits des arbres fruitiers.

En face, sur les premiers contreforts du Liban, se dressent les beaux villages d'Aley, de Souk-El-Gharb et de Bâabda, où réside le gouverneur de la montagne.

L'école, de construction assez élégante, sera bientôt achevée. Elle abritera un foyer d'hérésie sous ses tuiles neuves. Et alors c'en sera fait de ce charme, de cette paix, de cette beauté, que le ciel semble avoir semée à plaisir dans cette fraiche oasis. On a peur ici parfois que la peste ne nous vienne d'Egypte. Et la peste qui emporte les âmes, surtout les âmes d'enfants, n'est-elle pas plus redoutable encore ? Ne viendra-t-elle pas corrompre dans leur germe tant de fleurs qui s'ouvraient si pures à la lumière de la grâce !

On me voyait absorbé dans ces pénibles réflexions et on attendait anxieux ma réponse :

« Que nous promettez-vous, Père ? Voyez; nos femmes, nos filles, nos enfants, tous vous prient d'avoir pitié de nous ! »

J'étais profondément touché. Je le fus encore davantage en apprenant que plusieurs de ces braves gens avaient acheté et distribué des chapelets pour que l'on priât dans les villages et que le ciel se laissât enfin fléchir.

∴

Je les quittai, le cœur plein de tristesse et d'espérance, bien décidé à m'adresser encore une fois à la charité inépuisable de la France pour arracher aux protestants anglais et américains ces âmes d'enfants, tourner contre eux l'arme qu'ils avaient préparée contre nous et étendre de plus en plus l'influence française qui se confond ici avec l'influence catholique. Ce sont des motifs assez pressants pour que je ne craigne pas de faire un appel direct aux âmes généreuses, en qui les intérêts sacrés de l'Eglise et de la Patrie sur cette terre d'Orient, trouvent toujours de dévoués défenseurs. Je fais prier à cette intention mes 700 enfants pauvres de Beyrouth et je sais que la prière des enfants perce le ciel.

Les œuvres de charité de Jérusalem.

Les œuvres de la Palestine parlent naturellement aux âmes chrétiennes. En voici une qu'elles se plairont à encourager de leurs générosités. Elle est, en effet, bien touchante l'œuvre confiée aux soins de la vénérable sœur Sion (un nom prédestiné), qui se dévoue depuis de si longues années aux humbles et aux infirmes de la Ville Sainte !

LETTRE DE SŒUR SION, FILLE DE LA CHARITÉ, SUPÉRIEURE DE L'HOSPICE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL, DE JÉRUSALEM.

Il y a quelque temps, je vous adressais une modeste supplique pour obtenir un don en faveur de nos



petits enfants abandonnés, afin d'activer l'achèvement de notre hospice, commencé depuis dix ans et qui est encore loin d'être terminé.

Ma demande est restée sans résultat, et, depuis, le nombre de nos enfants n'a cessé d'augmenter. Je me trouve donc, actuellement, en face d'un pressant besoin. Sans me rebuter, et non moins confiante que la première fois, je reviens frapper à la porte de tous les cœurs de vos généreux associés, en les priant de nous procurer au moins la somme de 10.000 francs, qu'il nous faut pour monter les murs du quartier des petits enfants, dont l'emplacement reste toujours vide à notre grand regret.

Si ma famille augmente, ma sollicitude pour pourvoir à l'entretien de 116 enfants et de 40 vieillards et incurables des deux sexes, augmente aussi, et, sans vouloir tenter la Providence, je l'ai mise plus d'une fois à l'épreuve en acceptant des enfants, qu'humainement parlant, je ne pouvais ni loger, ni nourrir. Chaque fois que j'en reçois un ou deux, je dis que ce seront les derniers. Mais, ma résolution cède souvent aux instances de familles indigentes ou de nos Missionnaires de Palestine.

Je ne puis renvoyer des orphelins qui nous arrivent après trois ou quatre jours d'un pénible voyage, exténués de fatigues, accompagnés d'un pauvre *moukre*, auquel ils ont été confiés et qui a hâte de s'en débarrasser pour s'en retourner.

En apercevant ces nouveaux venus, je leur ouvre mon cœur pour les affectionner comme leur mère et mes bras pour les protéger. D'ailleurs, il suffit d'un regard jeté sur ces chers innocents pour les faire chérir. Eux, les délaissés de tous, peuvent-ils encore l'être d'une Fille de Saint-Vincent qui doit imiter le dévouement de son Bienheureux Père à leur égard ?

∴

Ce ne sont pas seulement les enfants de Jérusalem et de la Palestine qui ont recours à l'asile de la Charité. On nous en propose et on nous en amène de la Haute Syrie, recommandés par des personnes de considération, par des moines hérétiques même.

Ces enfants là m'inspirent une plus grande compassion, n'étant pas catholiques et pouvant le devenir chez nous. Hier, j'avais la douleur d'en refuser deux, le frère et la sœur, qui étaient présentés par un pope grec d'Alep ou de Mardine. Ces enfants étaient sans famille. Ce pope avait entendu dire que nous adoptions les enfants abandonnés, que nous les formions au travail, à la piété et, plein d'estime pour notre maison, venait en tout assurance nous confier ces deux protégés. Cependant, malgré la pitié qu'ils m'inspiraient et le bien que nous aurions pu leur faire en les élevant, j'ai dû les refuser. J'avoue que j'en ai ressenti une profonde tristesse. Le prêtre grec qui les accompagnait, me fit bien des instances. Il avait les larmes aux yeux, quand il se retira en voyant le chagrin que me causait mon refus.

∴

De pareilles scènes se renouvellent souvent. Je dois ajouter que, si ces enfants ne sont pas acceptés dans un orphelinat catholique, ils ne retournent pas pour cela dans leurs lointains villages ; ils sont conduits chez les Protestants qui, eux, ont toujours de la place dans leurs vastes et beaux établissements. L'influence du protestantisme en Terre Sainte et surtout à Jérusalem grandit de plus en plus. Elle dominerait bientôt celle des œuvres catholiques, si celles-ci n'étaient soutenues par de constants efforts et courageusement développées au prix d'incessants sacrifices.

Parmi nos chers enfants, il y a un certain nombre d'infirmes. Ceux-ci ne sont jamais refusés ; ils sont les privilégiés, leur triste situation leur donne droit à une plus maternelle sollicitude. Nous comptons de jeunes paralysés, des ankylosés, beaucoup de scrofuleux. Celui d'entre eux qui attire le plus la sympathie générale est un petit garçon né sans bras. Ses pieds lui servent de mains, et avec la même adresse, avec la même dextérité, pourrai-je dire, il écrit, tire des lignes, dessine des chiffres, boit et mange, et, ce qui est plus merveilleux encore, trace sur son front le signe de la croix pour nous montrer que lui, pauvre Israélite, rejeté de ses parents, veut devenir chrétien. Les pèlerins français l'ont vu, et l'un d'eux l'a photographié écrivant et mangeant un raisin.

Les jeunes aveugles des deux sexes sont au nombre de 25. On s'occupe de leur éducation et de leur instruction ; non seulement on leur apprend à lire et à écrire ; mais encore on les forme au travail de petites industries spéciales aux aveugles, telles que la confection des *coffins* (corbeilles en joncs), des paillassons, d'ouvrages en paille, de tricots, de chapelets, etc Les plus méritants reçoivent quelques leçons de solfège, afin de les initier peu à peu à l'étude de la musique.

Quelques sourds-muets complètent la couronne de Saint-Vincent dans la Ville Sainte.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sept missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie se sont embarqués, le 25 août, à Marseille : pour l'île Maurice, les RR. PP. Bourbonnais (Clermont) et Jean-Baptiste Fraisse (Lyon) ; — pour Sierra-Léone, le R. P. Tuohy (Kerry) ; pour le Gabon, le R. P. Barteau (Nantes) ; — le 6 septembre, à Lisbonne, pour le Cunène, le R. P. Lang (Strasbourg), et pour le Bas-Congo, le R. P. Morvan (Quimper) ; le 10 sep-

embre à Marseille, le R. P. Boulé (Coutances), pour le Zanguebar.

— Le 2 septembre, deux religieux de la Congrégation du Sacré-Cœur de Picpus se sont embarqués au Havre, sur la *Gascogne*, pour la mission de Tahiti (Océanie) : les RR. PP. Amédée Nouailles, du diocèse de Vannes, et Ferréol Frézal, du diocèse de Mende.

INFORMATIONS DIVERSES

Asie Mineure. — Mgr Terzian, évêque arménien-catholique d'Adana, nous écrit de cette ville le 6 septembre:

« Je suis rentré dans mon diocèse, et j'ai repris la direction de mes œuvres. Le gouverneur d'Adana m'a très bien reçu et la sympathie générale dont j'ai été l'objet m'a beaucoup touché. C'est une bénédiction spéciale du bon Dieu qu'après une si longue absence, j'aie trouvé mes œuvres en bon état, et j'ai l'espoir de faire un grand bien. J'ai fondé mon petit séminaire, en achetant deux maisons attenantes à l'église. Prochainement j'acquerrai un grand terrain à Tarse, pour des constructions urgentes. La semaine prochaine, j'irai à Hadjine pour terminer l'église du Sacré-Cœur que j'avais commencé à construire, il y a quatre ans. J'ai déjà visité plusieurs fois Mersine et Tarse, pour encourager ces missions intéressantes.

« Cependant j'ai besoin de l'assistance des bienfaiteurs; je me recommande encore à vos associés, qui ont été si bons et si généreux envers mes œuvres de Saint-Paul.

« Une terrible épreuve vient de nous frapper. Cette semaine, à Hadjine, un grand incendie a réduit en cendres 200 maisons. Tous les habitants sont dans la misère et nous demandent des secours. Les Américains et les Anglais se font envoyer des sommes considérables pour faire de la propagande. Pour ne pas laisser tomber nos chrétiens dans les pièges que leur tend l'hérésie, j'ai donné aussi un petit secours. Mais ce que je puis faire pour eux est bien peu de chose et pourtant je suis obligé de parer à leurs besoins les plus urgents ; il est de toute nécessité qu'on leur bâtisse au moins des baraques et qu'on les y installe avant l'hiver. Si je ne suis pas secouru par des aumônes spéciales, je devrai leur venir en aide au détriment de mes autres œuvres. C'est pourquoi je fais un appel chaleureux à la charité de nos bienfaiteurs. »

Pondichéry (*Hindoustan*).— M. Maurice, des Missions Etrangères de Paris, écrit de Villupuram :

« Je viens encore vous parler de Villupuram. Mais cette fois c'est pour vous confier un gros chagrin. Il s'agit de mon catéchuménat, que je vais être obligé de fermer, faute de ressources pour nourrir les nombreux païens qui se présentent au baptême. Je vous ai parlé plusieurs fois du beau mouvement de conversions que les aumônes des lecteurs des *Missions catholiques* ont fait naître dans le district de Villupuram.

« L'année dernière, j'ai pu baptiser 700 païens qui continuent à donner les plus grandes espérances tant par leur bon esprit que par leur piété. Cette année, le chiffre des conversions serait peut-être encore plus consolant si j'étais moins pauvre. Mais cet accroissement presque subit du nombre des chrétiens m'a entraîné dans des dépenses considérables. J'ai dû doubler mon église et ce travail est loin d'être achevé. Dans chaque village chrétien il m'a fallu acheter une pièce de terre pour bâtir une modeste chapelle et quelquefois une école, qui empêchera les protestants de venir s'établir dans ma bergerie.

« Vous dirai-je encore que le nombre des premières communions s'est élevé cette année à plus de 100 ? Mon grenier à riz a été littéralement vidé et ma bourse aussi ; car j'ai dû donner à chaque premier communiant une petite toile et différents objets de piété.

« Actuellement je me trouve complètement ruiné et dans la triste nécessité de ne plus accepter de nouveaux catéchumènes. Mais, parmi ceux qui se présentent, il s'en trouve parfois de si intéressants que je n'ai pas le cœur de les refuser. Ce matin encore, je venais de terminer la sainte Messe, durant laquelle j'avais demandé au bon saint Antoine de ne plus envoyer de païens ou de se souvenir que la caisse des catéchumènes était vide, lorsque je vis apparaître, par la porte entrebaillée, une dizaine de têtes.

« — Sâmi, dit un vieux qui paraît être le grand'père de toute « la bande, nous venons pour recevoir le baptême, c'est la « *Devâ-Mada* (sainte Vierge) qui nous envoie.

« — La *Devâ-Mada!* Mais qui vous a parlé de la *Devâ Mada ?* « Vous êtes d'un village où il n'y a pas de chrétiens.

« — C'est vrai, Père ; mais nous sommes venus plusieurs fois « à l'église avec les autres chrétiens. Nous avons vu la *Mada* « qui est sur l'autel, tout habillée de blanc, avec une ceinture « bleue et une couronne d'or sur la tête. Depuis, nous l'avons « revue plusieurs fois en rêve et toujours elle nous a dit d'em- « brasser la religion chrétienne. Pouvons-nous lui désobéir ? »

« Comment ne pas être touché de ce petit discours, bien de circonstance, et comment refuser des païens qui se présentent sous les auspices de la Bonne Mère ! J'ai donc encore ouvert mon grand livre et inscrit les dix protégés de la *Devâ Mada*. Mais, une fois de plus, je vous crie bien fort : « N'oubliez pas « mes chers catéchumènes et aidez-moi à en recevoir le plus « possible. »

Kiang-si septentrional (*Chine*). — M. Lacruche, lazariste, missionnaire à Kiou-Kiang, nous écrit :

« Il y a deux ans, les *Missions catholiques* ont inséré une lettre d'un missionnaire demandant des aumônes pour la fondation d'un séminaire. La mort nous a ravi ce prêtre. Il prie au ciel pour les bienfaiteurs qui ont entendu sa voix. Comme l'œuvre commencée par lui a prospéré, et qu'avec le succès s'accroit aussi le besoin, permettez-moi de la rappeler aux âmes qui s'intéressent à nos travaux.

« La Chine a, il est vrai, toujours reçu jusqu'ici des essaims d'ouvriers apostoliques qui viennent prêcher le règne de Dieu. Mais est-ce assez? N'est-il pas nécessaire d'établir un clergé séculier indigène, qui sera l'aide, le remplaçant et le continuateur du missionnaire européen.

« L'aide d'abord. Il ne faut pas avoir vécu longtemps en Chine, pour se rendre compte des difficultés où l'on se trouve au milieu de peuples païens, si différents de nous par le caractère, la langue, les usages et les mœurs. Quel précieux concours donnent au missionnaire européen les prêtres enfants du pays et familiarisés avec les mille bizarreries qui déconcertent les nouveaux arrivants !

« Le remplaçant, c'est-à-dire le compagnon qui partage nos travaux, remplit notre ministère, va où l'Européen ne peut aller, à cause des préventions des gens qui nous prennent pour des espions, et nous haïssent en qualité d'etrangers. Car il ne faut pas croire en Europe que tout va pour le mieux en Chine, par suite d'un édit retentissant de l'empereur en faveur de la religion catholique. Non, un édit de plus ou de moins, c'est ce dont les mandarins s'inquiètent fort peu, dans les provinces éloignées de Pékin; la preuve en est que chaque année nous apporte de nouveaux meurtres et de nouveaux désastres. Un prêtre indigène, au contraire, n'est point, à cause de sa nationalité, réputé l'ennemi du peuple ; son ministère est libre : il peut aller, lui, implanter la foi dans des endroits nouveaux, sans avoir à redouter l'antipathie que beaucoup de païens éprouvent instinctivement pour « le diable d'Europe ».

« Enfin le successeur. Viennent des temps malheureux, la persécution générale, les prêtres mis à mort ou exilés. Qui restera au milieu des chrétiens pour les soutenir dans la lutte et conserver la foi tant que durera l'épreuve, s'il n'y a là un clergé séculier organisé d'avance et fonctionnant de longue main?

« De telles œuvres sont faites pour intéresser grandement l'Eglise qui estime à tel point l'institution des séminaires en pays étrangers que le Pape Innocent XI a pu dire à un évêque missionnaire, Mgr Pallu : « J'aimerais mieux apprendre l'ordi- « nation d'un seul prêtre indigène, que la conversion de cin- « quante mille païens. »



« Le Kiang-si septentrional, quoique bien pauvre, a dû songer à la fondation d'un séminaire. Il y a trois ans, dix enfants furent choisis dans nos écoles, parmi les mieux doués. Ils peuvent aujourd'hui parler latin. Leur nombre va s'accroître de dix autres plus jeunes, aussi bien disposés et déjà dégrossis pour la lecture et l'écriture. C'est un succès bien consolant; mais combien de soucis pour nous! C'est le logement, la nourriture, le vêtement, qu'il faut procurer à ces vingt jeunes gens sur qui l'œil de Dieu est déjà fixé. L'entretien d'un élève ne nous revient, il est vrai, pas bien cher en Chine : 100 francs suffisent. Mais quand ce chiffre se multiplie par vingt, on conçoit quelle charge nouvelle c'est pour la Mission, car ici les familles ne peuvent rien pour nous, tant elles sont pauvres! Heureusement quelques bonnes âmes se sont intéressées à notre œuvre en souscrivant des bourses, soit partielles, soit totales. Je supplie les lecteurs des *Missions catholiques* de suivre un si noble exemple, au moins d'apporter à notre séminaire une obole : si légère soit-elle, elle aura son prix devant Dieu, qui récompense au centuple jusqu'à un verre d'eau donné en son nom. »

Haut-Niger. — Le R. P. Rousselet, des Missions Africaines de Lyon, nous écrit :

« Je voudrais élever à Isselé une église toute en fer faite en Europe. Beaucoup de personnes se demanderont : « Pourquoi en « fer? cela doit coûter bien cher? Pourquoi ne pas bâtir l'eglise « sur place en pierre ou en bois? » D'abord en pierre, ce n'est pas possible. Il n'y a pas trace de carrière à Issele, et pour trouver des pierres, il faudrait aller au moins à dix lieues de là et la faire apporter à tête de noir. Vous voyez la facilité et la célérité du transport des 200 à 250 mètres cubes de pierres qu'il nous faudrait. Le bois? Oui, nous aurions des bois magnifiques, ébène, acajou, *oupie*, *roko* et quantité d'autres; mais les fourmis blanches ou termites ont trop vite fait de les démolir.

« Les termites sont de grosses fourmis blanches qu'on ne rencontre guère qu'entre les tropiques ou sur le continent africain. Ils présentent trois tribus parfaitement distinctes entre elles.

« Voici d'abord les *ouvriers*, à la fois mineurs et architectes, creusant dans les profondeurs de la terre d'immenses galeries, des dédales où ils enfouissent leurs matériaux et leurs provisions; puis sur ces palais souterrains, ils bâtissent des monuments extérieurs *relativement* plus élevés que les Pyramides. La pyramide la plus haute, celle de Chéops, n'a pas cent fois la hauteur de l'homme, son édificateur. Une termitière dépasse mille fois en élévation la taille de celui qui l'a construite. Quant à sa solidité, des troupeaux de buffles peuvent bondir dessus sans l'effondrer.

« A côté des *ouvriers* marchent les *soldats*, armés de mandibules cornées, de pinces pénétrantes, vraies machines de guerre, égalant la longueur de leur corps. On les trouve sans cesse au dehors de l'habitation commune, veillant au salut de tous, protégeant les travaux des ouvriers, leurs frères, et prêts à mourir pour les défendre.

« La *Caste noble* et privilégiée par excellence ne se compose que de deux individus, ou plutôt d'un seul, car le roi, là comme dans d'autres monarchies d'un ordre plus élevé, n'est, à vrai dire, que le mari de la reine. Ainsi que la reine des abeilles, la reine des termites est, dans l'entière réalité de l'expression, la mère de son peuple, la mère des *ouvriers*, aussi bien que des *soldats*. Enfermée dans sa case, sans autres soucis que ceux d'une laborieuse et incessante maternité, entourée de serviteurs attentifs à ses besoins, mais plus encore ses gardiens que ses courtisans, elle rappelle assez le rôle politique que jouaient autrefois certains souverains absolus de l'ancien comme du nouveau monde.

« Ce que les termites peuvent détruire est incroyable. Dans les contrées où ils se montrent les plus nombreux, les plus agissants, le double rôle que semble leur avoir assigné la nature est celui de pionniers et d'agents de la salubrité publique. Rongés, minés par eux, les plus gros arbres disparaissent dans un temps relativement très court, comme sous la cognée du bûcheron; ils éclaircissent l'épaisseur des forêts vierges, les débarrassent de leurs bois morts, parfois y ouvrent de longues routes dont les sauvages indigènes profitent. Grâce à eux, les corps des grands quadrupèdes, des buffles et des éléphants tombés de vieillesse ou dans quelque lutte meurtrière, ceux des énormes cétacés que le flot pousse au rivage, disparaissent avant d'avoir répandu leur pestilence dans l'air.

« Admirable modèle de vie sociale, les termites nous font voir en même temps les avantages de l'association. Les termites isolés deviennent facilement la proie de l'hirondelle, ou d'un insecte mieux cuirassé qu'eux; réunis, ils sont une puissance. En Afrique, où ils passent pour une nourriture digne des gourmets les plus raffinés, on a vu des bandes de nègres, qui cherchaient à les enfermer dans leur forteresse, vaincus par eux, laisser des morts sur le champ de bataille.

« Après ces détails sur les mœurs des termites, on comprendra la nécessité de faire toutes nos constructions en fer. J'ai eu la douleur de constater qu'en moins de huit jours une énorme caisse, remplie d'outillage et produits photographiques, avait été complètement détruite; il y avait pour plus de 200 francs de marchandises, sans compter de magnifiques photographies. J'ai vu des maisons en terre s'effondrer et ne laisser après leur effondrement qu'une legère poussière répandue sur le sol. Les termites avaient littéralement mangé tout l'intérieur des murs, laissant pour trompe-l'œil des parois d'un millimètre d'épaisseur.

« En terminant, je dirai que la morsure de la fourmi blanche produit une douleur épouvantable et, ce qui est horrible à dire, c'est que, quelquefois, de pauvres enfants sont jetés dans les broussailles sur le passage de ces insectes, qui les dévorent, en faisant souffrir à ces chers petits êtres les douleurs les plus atroces. »

Saint Boniface *(Canada)*. — Un Polonais, le R. P. Kulawy, Oblat de Marie Immaculée, nous écrit de Winnipeg :

« Les pauvres exilés de la Pologne nous arrivent tous les ans par milliers au Manitoba et au Nord-Ouest du Canada. Ils y trouvent en partie la liberté qu'ils cherchent, mais quelle déception au point de vue religieux! Pas d'église, pas de prêtre de leur langue. Je me trompe : le ciel leur a enfin envoyé deux compatriotes. Mais *quid hi inter tantos!* Que pouvons-nous faire tout seuls pour les dix mille âmes qui nous sont confiées? Si, du moins, nous avions des églises dans les principaux postes. Mais, lorsque, dans des centres de 50, 100, 300 familles, il faut grouper les fidèles autour d'une maison pour célébrer les saints mystères à de rares intervalles, quel bien solide peut-on espérer?

« Pour remédier à cet inconvénient, Mgr Langevin nous a proposé de former un centre de missions à Winnipeg et d'y ériger une église pour nos deux cents familles polonaises. De là les missionnaires pourront rayonner dans les nombreux postes polonais du Manitoba et du Nord-Ouest. Jusqu'à présent nous n'avons pas de maison fixe et nous sommes entièrement à la charge de la charité des RR. PP. Oblats de la maison Sainte-Marie à Winnipeg. Personne ne comprend mieux que nous la nécessité de l'œuvre que Monseigneur nous propose. Mais comment l'exécuter? Nos gens nous arrivent pleins de foi et de bonne volonté, mais en général indigents. Le missionnaire est encore plus pauvre qu'eux. Le clergé et le peuple catholique du Manitoba ont tant d'œuvres à fonder et à entretenir, que nous n'en pouvons espérer qu'un secours très faible, très insuffisant.

« Mais je sais que, dans la France catholique, nous avons des frères et des sœurs, que Dieu a constitués la providence des œuvres apostoliques. L'Esprit-Saint, à qui sera dédiée la première église polonaise du Canada, saura, je l'espère, inspirer aux âmes chrétiennes la pensée de nous venir en aide et de seconder l'œuvre importante que nous entreprenons. »





Orphelinat des filles de Ségou

Dans la Boucle du Niger

Par Mgr HACQUARD
Des Pères Blancs d'Alger, Vicaire apostolique du Sahara.

Suite et fin (1)

Incidents du voyage de retour à Ségou. — Alerte dans un village. — Le Vendredi-Saint à Sono. — Pourparlers compliqués à propos d'un cheval. — Conclusion.

Le moment vient enfin de reprendre le chemin de Ségou, en disant au revoir à ce cher Ouagadougou qui nous laisse de si doux souvenirs.

La route nous était connue. Nous fûmes encore mieux accueillis qu'à l'aller, surtout à Yoba, où nous ramenions un pauvre jeune homme capturé par des Foulbé et qui était venu en route implorer notre protection. Nous le ramenions au milieu des siens incapables de comprendre que nous le laissions là sans rien exiger et que nous l'avions délivré sans chercher un profit pour nous; en avons-nous recueilli des remerciements de toute la population!

∴

Mais je ne veux pas omettre de mentionner notre fameuse attaque qui a fait quelque bruit au Soudan.

Un matin, au petit jour, nous traversions un village Mossi, précédant nos porteurs de quelques centaines de mètres. Bientôt nous fûmes appelés par notre *Kountigui* bambara, très affairé et surtout furieux. Les Mossi s'étaient jetés sur le dernier des porteurs et voulaient l'emmener; à ses cris, les camarades l'avaient rejoint et ils avaient fait prisonnier le plus acharné des assaillants, le reste de la bande s'était déjà enfui. On venait me chercher pour régler l'affaire, et on me livrait le délinquant arrêté en flagrant délit. Que faire? La patience est une belle chose; mais c'était rendre service à nous-mêmes et à d'autres que de ne pas nous laisser ainsi traiter; l'insulte exigeait une répression.

Nous nous installâmes tranquillement dans les cases des étrangers et je fis venir le petit *Naba* local. Je lui demandai des fers avec lesquels le prisonnier fut consciencieusement entravé au milieu de notre compartiment; son *boubou* fut donné en réparation à sa victime, ses armes furent confisquées, et je sommai le chef de m'allouer des dommages-intérêts pour me faire oublier la conduite de son village, sans quoi j'envoyais à Ouagadougou (nous en étions à six jours!) réclamer son châtiment. On m'amena un vieil âne que je refusai avec le plus grand sérieux, puis un autre un peu moins laid; mais je le renvoyai également, en déclarant avec indignation qu'on se moquait de moi et que j'emmènerais le prisonnier; enfin arriva un très beau bourriquet, jeune, bien fait, guilleret, que je daignai accepter.

Le soir, je rendis le prisonnier et nous repartions, nos porteurs gorgés de nourriture, nous, enchantés du bon caractère de ces pirates; l'âne lui-même semble très heureux de l'événement et se plaît beaucoup à Ségou.

Cet accident insignifiant a été grossi et transformé en bataille rangée, où j'ai été couvert de flèches. La semaine dernière encore, des officiers de passage me demandaient des nouvelles de mes blessures.

∴

Le Vendredi Saint, nous repassions le Sourou pour rentrer à Sono. La circonstance du jour nous avait détournés d'aller à Kouri; nous préférions passer ce jour seuls dans le recueillement, et le fort de Sono complètement abandonné nous offrait une retraite excellente pour ce jour et le lendemain, car il fallait à tout le monde un peu de repos.



Case du poste de Sono

(1) Voir les nos des 22, 29 septembre et 6 octobre.

L'illustre marabout, dont j'ai parlé plus haut (voir p. 473) ne vint naturellement pas nous voir. Le chef de la ville, si affable à notre premier passage, se fit tirer l'oreille pour fournir des vivres à nos hommes; il ne daignait même pas se montrer! Un de nos chevaux était très fatigué; mais à Sono, il y en a à revendre. Je pensai d'abord au cheval du chef.

Ce magistrat se rendit enfin à ma quatrième sommation, promettant toujours, ne tenant rien. Quand il fut question de cheval, il tomba des nues :

« — Des chevaux! mais il n'y a pas de chevaux à Sono !

« — Pourtant j'en ai vu.

« — C'étaient des chevaux de voyageurs qui se reposaient ici ; mais de chevaux à Sono, il n'y en a pas un.

« — Et le tien ?

« — Il est à mon fils.

« — Soit, et celui de ton fils?

« — Mon fils est un grand amis des Blancs; il a un cheval pour aller au devant de ceux qui arrivent; ce cheval ne peut quitter la ville.

« — Puisqu'il n'est pas venu au devant de nous, qui sommes des Blancs pourtant, son cheval servira à nous reconduire.

« — Il est absent, le capitaine l'a demandé à Kouri ce matin pour quelques jours.

« — Arrange-toi, j'aurai un cheval ce soir, ou je me fâcherai. »

∴

Dans l'après-midi, je monte sur la terrasse du fort et j'aperçois une dizaine de juments qui folâtraient, suivies de leurs poulains; pour des chevaux de voyageurs, le fait est singulier.

En même temps rentre Mousa, que j'ai envoyé prendre le vent en ville; il a « fait camarade » avec un jeune homme, qui lui a vendu tous les secrets : il y a effectivement beaucoup de juments ; mais c'est bien gênant en voyage; quant au chef, il a caché son cheval dans une maison que Mousa s'est fait indiquer. Me voilà fort; je mande le Chef.

« — Et ce cheval?

« — Je ne l'ai pas encore trouvé.

« — Puis-je compter en avoir un ce soir ?

« — Il n'y en a pas, mais pas du tout.

« — Il n'y a pas de chevaux à Sono?

« — Je n'en connais pas un seul.

« — Cher ami, je suis heureux de te faire des découvertes chez toi; viens, je vais te montrer des chevaux qui sont de Sono et à Sono. »

Et je l'emmène jusqu'auprès des juments ; mais cela ne le démonte nullement :

« — Prends celle que tu veux.

« — Je n'en veux aucune, je préfère un cheval à une jument; nous allons en chercher un. »

Mousa marche devant et nous conduit à l'endroit où le cheval du chef achève paisiblement un picotin.

« — Connais-tu ce cheval ?

« — Mais oui, c'est le mien ; il revient de Kouri.

« — Regarde-le bien, il n'a pas été sellé aujourd'hui.

« — C'est vrai.

« — Veux-tu me le louer maintenant ?

« — Emmène-le au fort dès maintenant.

« — Quel tort t'ai-je fait pour que tu me mentes aussi effrontément?

« — Ne sais-tu pas que le diable trompe les hommes et les empêche de dire la vérité ? »

Vieux coquin, il s'était laissé faire la leçon par le marabout.

∴

Nos vivres ont considérablement diminué, il serait imprudent de revenir par la même route. Laissant donc au sud le pays Samo, nous passons par Barani, chez les Foulbé de Oudi. Celui-ci est absent; il est remplacé par son fils Idris magnifique jeune homme aux traits fins et énergiques, à l'allure décidée; on dirait plutôt un Arabe qu'un Poullo. Et puis il n'a pas ce sourire mielleux, dont ses congénères assaisonnent leurs éternels mensonges. Idris a fait colonne avec le commandant Caudreler, c'est probablement ce qui lui donne des manières différentes des autres.

Il se comporte en vrai chef, envoie largement ses cadeaux d'hospitalité sans trop de compliments, avec dignité, et s'enquérant par lui-même si ses ordres sont exécutés. Voilà bien le premier Poullo honnête que nous rencontrons. Il nous invite à nous reposer un jour de plus chez lui ; mais nous sommes pressés de rentrer, et en outre j'aime mieux le quitter sous une bonne impression, j'appréhende que vingt-quatre heures de plus ne viennent me la gâter.

∴

Nous rejoignons la route à une heure de San. De là nous

Mgr Augustin HACQUARD, des Missionnaires d'Alger, évêque titulaire de Rusicade et vicaire apostolique du Sahara.



ORPHELINAT DES GARÇONS DE SÉGOU.

sommes à Ségou en quelques jours, remerciant la Providence qui nous a visiblement gardés de tout mal durant ce parcours de plus de douze cents kilomètres.

∴

Notre-Seigneur a pris possession pour la première fois de tous ces pays nouveaux qu'il a arrosés de son précieux sang, tout fait espérer que la moisson ne se fera pas attendre; puisse-t-il nous envoyer surtout de vaillants ouvriers pour la recueillir!

FIN

VOYAGE AU LAOS

Par M. J.-M. MARTIN
de la Société des Missions Étrangères de Paris

Suite (1)

V
La tribu de Na-ham

Les hommes sont généralement paresseux; la femme au contraire, très active, est debout avant l'aube, pile le riz, nourrit la basse-cour, va à la forêt chercher du bois pour le chauffage et de l'herbe pour le bétail. La jeune mère porte son nourrisson dans un petit sac suspendu sur l'échine, et ne semble point gênée par ce fardeau pour faire les travaux les plus pénibles.

Les hommes fument la pipe autour du feu où se consume une grosse bûche.

« — Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

« — Il pleut... il vente... Le temps viendra, Père, où nous, les hommes, devrons aller défricher la montagne, abattre les arbres, labourer... »

∴

Les Laotiens connaissent la musique. Leur unique instrument consiste en deux rangées juxtaposées de tuyaux de bambou ou de roseau, dans lesquels est pratiquée une combinaison de trous telle qu'un léger souffle suffit pour produire des sons de la plus douce harmonie.

∴

Le temps s'écoule vite à Na-hàm. Que ne puis-je y séjourner deux ou trois mois! Je préparerais les néophytes et les catéchumènes à la réception des sacrements. Mais il faut partir; je ne puis même, comme je le voudrais, visiter Muong-Ai, tribu située à une petite journée au nord-est de Na-ham. Autrefois Muong-Ai comptait 500 chrétiens. C'est dans cette tribu, au village de Na-Cua, que se trouve le tombeau du vaillant des vaillants, le P. Jean-Louis Thoral, dont le nom, très populaire encore après dix-huit ans, est répété dans toutes les tribus du Quan-Hoà: « On le rencontrait partout, me dit-on, prêchant la religion de Dieu: robuste, alerte, il était infatigable et parlait notre langue comme l'un de nous. »

On me dit qu'à Muong-Ai vit un vieillard, nommé Trim Hièn, qui n'a jamais cessé, malgré son isolement, d'observer les préceptes de la religion.

Adieu Na-hàm! Que Marie, ta reine, te préserve des embûches du méchant, afin que tu demeures fidèle aux promesses que tu as faites au missionnaire et à ses enseignements. Je reviendrai un jour, c'est mon espoir, je reverrai tes hauteurs sereines, je distribuerai à tes enfants les dons de Dieu et je reposerai au milieu d'eux mon dernier repos. *Fiat!*

VI
Dans la tribu de Muong-Pun.

Mon interprète Ba-Van est malade. Je le laisse à Nahàm entre les mains des chrétiens. Plus tard, à mon retour à Phong-y, j'apprendrai qu'il se fit ensuite porter à Va-Pang, sa patrie, et y mourut. Je le regrette bien, j'espère que le bon Dieu aura pitié de son âme.

Le 24 mars, à 9 heures du matin, je pars, accompagné du chef et de 20 hommes de Na-hàm. Après vingt minutes



LE CHEF DE NA-HAM ET TROIS SERVITEURS

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 septembre et 6 octobre, et la carte p. 465.



de marche, nous arrivons au pied du Pu-Muong, que nous allons escalader sans répit deux heures durant.

Le terrain est glissant ; nous sommes bientôt essoufflés et inondés de sueur ; pour surcroît de malheur, une formidable averse tombe du ciel. Il ne faut pas songer à un abri ; de Na-hàm à Na-man, but de notre journée, pas le moindre toit.

Avec la pluie, surgissent les sangsues des bois ; elles sont très petites, mais cruelles : elles sautent sur nous, pénètrent sous nos habits, dans les bas, dans les manches, et s'acharnent à notre chair jusqu'à ce que, rassasiées, elles se détachent et roulent d'elles-mêmes ; alors le sang coule pendant une ou deux heures et nous voyons de larges taches rougir nos vêtements. Pour ma part, j'ai fait connaissance avec ces horribles insectes ; j'en ai dans les jambes, dans les bras, dans le dos. Mon pauvre chien et nos malheureux chevaux sont comme dévorés.

∴

Après deux heures de tourmente, nous atteignons la cime du mont. Les grands sapins nous empêchent de jouir d'un panorama qui doit être magnifique.

Je dis au chef de Na-hàm :

« — Phia, pourquoi ne fondes-tu pas un village sur ce sommet ? Vois ce plateau et cette source d'eau.

« — O Père, il y fait trop froid ; il y vente trop. »

Plusieurs autres fois, voyant de beaux emplacements, je lui dis :

« — O Phia, ne fondes-tu pas un village en ces lieux ? »

Alors il me répond invariablement :

« — *Caù mi cun* (je n'ai pas d'hommes). »

La descente du Pu-Muong dure une heure ; ensuite nous franchissons quelques collines, puis jusqu'à Na-Màn, où nous arrivons avec la nuit, nous ne cessons de descendre ; mais la pente est douce. Quel joli pays ! ce n'est plus le Quan-Hoà avec ses noires forêts, mais une succession de riantes collines, couvertes d'arbres en fleurs, qui répandent un suave parfum dans la vallée ; il me semble voir les côteaux de Savoie au temps de la floraison du pêcher.

Na-Màn est un hameau de 100 âmes environ, gracieusement assis sur un mamelon, au pied duquel coule le Huoi-Nga. Les habitants veulent tous être chrétiens ; déjà ils m'avaient envoyé une députation à Phong-y. Je leur promets qu'en automne un missionnaire viendra s'installer dans la région ; j'espère que le bon Dieu y pourvoira et que ma promesse n'est point téméraire.

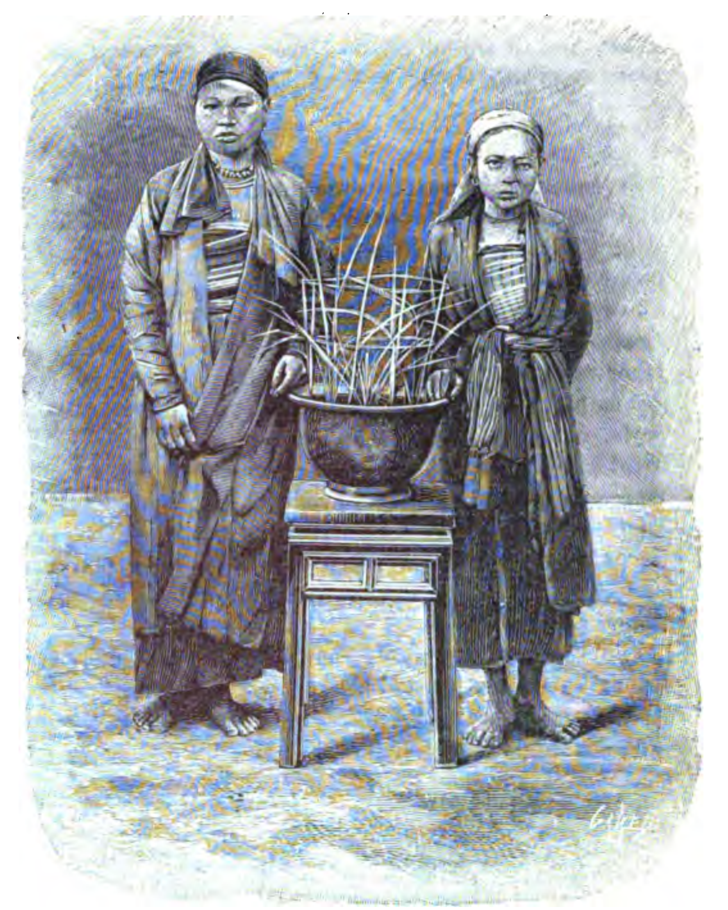
∴

25 mars. Annonciation de Marie. — Assez nombreuse assistance à la messe. Seigneur, envoyez des messagers à ces peuples pour leur apprendre à connaître votre Verbe fait chair et sa glorieuse Mère !

Vers midi, départ. Nous traversons plusieurs villages échelonnés le long du torrent. Je trouve des chrétiens à Na-Hua ; partout les païens sont sympathiques et semblent n'attendre que le missionnaire pour se convertir.

∴

J'arrive à Muong-Pun, chef-lieu de la tribu, résidence du seigneur. J'y reste deux jours et je voudrais y demeurer toujours ; car je découvre plus de 200 chrétiens, et l'espoir de convertir les quatorze villages de la tribu me fait tressaillir de joie.



Femmes Muong ; d'après une photographie de M. Merly

Durant la nuit du 26 au 27, dans une vaste salle contiguë à mon logement, le chef et les notables de ces quatorze villages font cercle autour d'un grand feu. Ils délibèrent jusque bien avant dans la nuit ; aucun bruit, sinon le clapotis de la pipe à eau, ne parvient à mes oreilles. Le sauvage, bien différent de l'Annamite, agite dans le calme les graves questions et la discussion se poursuit à voix basse.

Cette nuit, à Muong-Pun, il s'agit de savoir si toute la tribu embrassera le christianisme.

Le lendemain, le chef, entouré des notables, vient me saluer profondément ; il m'apprend qu'au conseil, tenu la nuit précédente, il a été décidé qu'on attendrait, pour embrasser la religion chrétienne, l'installation définitive d'un Père dans la région, comme je l'ai promis à Na Màn.

Il avait à peine cessé de parler que trois notables de Muong-Pun même me saluent à leur tour, m'offrent des présents et protestent qu'ils veulent se faire chrétiens de suite, m'assurant que, si je reviens vite à Muong-Pun, ils seront suivis de la grande majorité de la tribu. Ces trois hommes, la nuit, avaient opté pour la conversion immédiate et générale.

Mon Dieu, envoyez un apôtre et bientôt vous aurez 2.000 adorateurs de plus !

A Muong Pun, je vois une tourelle siamoise bâtie en briques. Il y a douze ans à peine, les Siamois étaient maîtres

en ce pays, et les talapoins avaient leur bonzerie et leur Bouddha. Aujourd'hui ils ont disparu, et nos sauvages ne connaissent ni talapoin, ni bouddha.

∴

Je rencontre un marchand de Luang-Prabang, il est suivi de sept hommes Khas, portant des ballots.

Les Khas sont un peuple à part, différant absolument du Laotien pour les coutumes et surtout pour la langue. Ils sont réunis par tribus et habitent les sommets des hautes montagnes où ils cultivent le riz, le tabac, l'opium. A les juger par ceux que j'ai sous les yeux, ils paraissent peu sympathiques et ont une allure sauvage. Une large draperie, ou étoffe rouge, leur descend des épaules; leur corps est couvert de tatouages bizarres. Ils ont l'oreille largement percée et, comme pendants, un tube de trois ou quatre centimètres. Je leur adresse la parole, me servant du marchand comme d'interprète; ils ne répondent pas, restent assis devant moi avec une indifférence affectée, me regardant à peine.

J'apprends que Luang-Prabang s'appelle par ici Muong-Luong, c'est-à-dire : le grand fief, et que le Mékong s'appelle également *Mé-Song*, c'est-à-dire mère des richesses, comme *Mé-nam* signifie mère des eaux.

VII

A Muong-Xoi; le pha-nha.

Départ pour Muong-Xoi, éloigné de 5 heures. Ascension d'une haute et belle montagne, du haut de laquelle nous jouissons d'un féerique coup d'œil. De tous côtés, à perte de vue, c'est un chaos de sommets et de verdure; à nos pieds, une vallée relativement large où coule une rivière.

Descendons par ce joli et pittoresque sentier. En une heure nous sommes dans la vallée de Muong-Xoi; la rivière Nam-Xoi l'arrose, le paysage est de plus en plus charmant; l'horizon s'agrandit, les montagnes sont moins boisées, moins broussailleuses, les champs moins resserrés, la population moins rare. Cette région ne doit pas être malsaine. Le Nam Xoi qui la fertilise, prend sa source au Pic-Bict, à une journée d'ici, vers l'Ouest, et, à une journée et demie vers l'Est, se réunit au Nam-Pum pour former avec lui le Song-Luong, qui se jette dans le Song-Ma au-dessus de Hoi-Xuan comme nous l'avons vu.



Le Song-Ma, au dessous de Phong-y : d'après une photographie de M. Merly.

Muong-Xoï ou Man-Xoï est le nom d'une tribu importante : elle donne son nom à tout un *hua panh* ou *vien* (territoire). Le *hua-panh* ou *vien* a la même étendue qu'un *châu*, et je ne saurais mieux le définir qu'en le comparant à un duché de l'ancienne Europe, de même que le *Muong* rappelle les anciens marquisats, comtés, ou baronnies.

∴

Le Muong-Xoï est le fief héréditaire du pha-nha (duc). Je vais rendre visite au chef actuel : c'est un bel homme ayant dépassé la quarantaine, il a une figure à la César; il semble assez froid, cause peu, et se montre fort distrait quand je parle religion.

Voici son histoire. Son grand-père était un marchand annamite venu à Muong-Xoi où il réalisa une rapide fortune : il réussit à gagner les bonnes grâces du vieux *pha-nha*, dont il épousa la fille; peu à peu, il devint même comme un maire du palais dans la maison du seigneur, jusqu'au jour où les Laotiens, aidés des Siamois, envahirent le Muong-Xoi, chassèrent les Tay, qu'ils accusaient d'avoir usurpé jadis le territoire et s'y installèrent en maîtres. Ils y régnèrent pendant plus de soixante ans, construisirent des pagodes, des tourelles, qu'on voit encore aujourd'hui, les unes intactes, les autres en ruines; il défrichèrent les vallées et déboisèrent les montagnes, ce qui contribua beaucoup à assainir le pays.

Survint la guerre franco-chinoise à la suite de l'occupation du Tonkin; les bandes de Chinois armés passaient par le Laos pour venir harceler notre nouvelle colonie.

Le petit-fils de l'ancien marchand profita de la situation. A la tête d'une troupe de partisans, il sortit du Quan-Hoà, où il vivait comme simple seigneur d'un *muong*, et, appuyé par les bandes chinoises, il envahit le Muong-Xoi d'où il expulsa les Laotiens et y rétablit les Tay. Par le fait, il devint *pha-nha* (duc) de Muong-Xoi.

Les petits-fils des anciens *pha-nha* ont bien réclamé; ils voudraient ressaisir la suzeraineté de leurs ancêtres. Ils sont chrétiens; l'un est chef du Muong-Bàn-Nghin, à quatre heures à l'est de Muong-Xoi; l'autre, nous le connaissons, c'est le jeune chef de Na-hàm. J'ai tâché de leur faire comprendre qu'une revendication serait inutile et fâcheuse, que leur intérêt est de se soumettre aux événements, que surtout la religion et le nom du missionnaire doivent rester en dehors de cette affaire; enfin que, si le petit-fils du marchand règne aujourd'hui à Muong-Xoi, c'est grâce à son activité, à son intelligence et à la force de ses armes.

∴

Dans la vallée de Muong-Xoi, il existe, épars en plus de vingt hameaux, environ deux cent cinquante chrétiens, tous, comme ceux de Muong Pun, originaires du Quan Hoa ou Lang Chanh, d'où les a chassés la persécution de 1884.



Je passe un jour à Xoito et un jour à Bàn-Nghin, où je reçois de nombreuses visites et des demandes de conversion.

Sûrement, un missionnaire à Muong Xoi ferait une abondante récolte d'âmes; sans sortir de la vallée et du *hùa-panh*, son district s'étendrait sur une largeur de deux jours de marche, de Muong Heo à Na-hang; les sentiers sont relativement bons, la rivière flottable six mois de l'année, le climat, je crois, salubre.

Prions le Cœur de Jésus d'envoyer des ouvriers à cette vigne; la moisson est mûre!

VIII

Dans la vallée de Na mun.

23 mars. — Je quitte la vallée de Muong-Xoi. Dix grandes heures de marche à travers montagnes, torrents, forêts, sans rencontrer un seul hameau nous amènent à Na-mun-to, où nous arrivons vers cinq heures du soir. On m'avait dit que, dans la tribu de Na-mun, existait un grand nombre de chrétiens; en effet, j'en trouve environ trois cents! *Laudetur Jesus Christus !*

∴

30 mars. — Jeudi saint. — Douce émotion d'entendre pendant la sainte messe, en deux chœurs distincts, les hommes et les femmes réciter le Rosaire de la Vierge Marie en langue laotienne.

Aujourd'hui nombreuses visites. Je reçois les représentants de six villages de Na-mun; les 400 païens de la tribu demandent à embrasser la religion, ce qui nous ferait une paroisse de 700 âmes. Une bonne vieille femme vient me demander un scapulaire et une médaille; elle me dit qu'elle a continué depuis 1884 à réciter ses prières.

∴

31 mars. — Vendredi saint. — Je prêche sur la Rédemtion; mes néophytes récitent trois chapelets.

Dans la matinée, un jeune seigneur laotien, suivi de plusieurs notables, vient m'inviter à visiter les villages supérieurs de la vallée. Comme la distance n'est que de quatre heures, je compte rentrer ce soir. Mais des porteurs sont là, ils empoignent mes bagages ; force m'est de les suivre et de passer une nuit là-haut.

La vallée supérieure de Na-mun est très coquette; les hameaux sont perchés sur des mamelons et, à chaque kilomètre, on traverse un limpide ruisseau qui s'écoule dans le Nam Na-mun.

Je suis bien fêté partout; il faut que j'entre dans chaque maison de chaque hameau pour faire plaisir à tous. On jette au feu les objets superstitieux et on les remplace par une médaille de la Sainte Vierge. Sur l'indication des notables, je choisis un bel emplacement destiné à une future résidence de missionnaire, comptant bien que Dieu ne permettra pas que ces bonnes gens restent plus longtemps sans prêtre.

(*A suivre.*)

NOS ALMANACHS

I

ALMANACH DES MISSIONS pour 1900. — Publication de luxe. — Petit in-4° de 64 pages. — Récits complètement inédits. — Nombreuses gravures dont un chromo. — Un exemplaire : 50 centimes. — *Franco* par la poste : 70 centimes.
Voir à la quatrième page de la couverture les conditions de vente en gros.

L'événement le plus glorieux pour l'apostolat qui signalera l'année 1900, sera certainement la béatification de neuf martyrs français appartenant à la Société des Missions Etrangères. Aussi avons-nous mis à la première page les portraits de ces neuf confesseurs de la foi. En plaçant sur les autels ces fils de la France, Sa Sainteté Léon XIII nous donnera un nouveau gage de son amour et couronnera d'une auréole suprême le siècle qui va finir,

Ce siècle triste et grand, plein d'ombre et plein de jour,
Ce siècle à qui le Dieu des justices sublimes
Pourra, comme au pécheur, pardonner bien des crimes,
Car il eut l'ardeur et l'amour.

Ainsi débute *Mil neuf cents*, l'ode que M. Joseph Serre a consacrée cette année à notre almanach. Prenons encore quelques vers dans ces strophes de grande allure poétique :

C'est là le siècle ardent des vastes découvertes
Le siècle des essors et des routes ouvertes,
Qui, semblable au semeur du grand champ de l'esprit,
Fit voler sous les cieux la divine parole,
En mêlant au bon grain la fécondante obole
Dans les sillons de Jésus-Christ.

Siècle impie et pourtant qui, plus que tous les autres,
Arma des légions de martyrs et d'apôtres!
....

Au barde inspiré succède le narrateur exquis qu'est M. Baulez; son *Coup de filet* est un chef-d'œuvre, que l'aimable et dévoué secrétaire du Conseil central de la Propagation de la Foi de Paris s'est plu à illustrer. M. Guasco a d'ailleurs prodigué à presque toutes les pages des dessins commentant le texte d'une manière admirable.

Le récit de M. Baulez terminé, le crayon humoristique du R. P. Briault s'amuse à couvrir de curieux croquis gabonais deux pages de l'Almanach.

Puis vient le tour du R. P. Cognet, un de nos plus fidèles collaborateurs, qui nous a envoyé du bout du monde tant de communications précieuses. La touchante anecdote qu'il intitule : *Conquête pacifique et deuil récompensé*, nous fait vivre quelques instants parmi les Maoris de la Nouvelle-Zélande, dont il connaît si bien l'histoire.

La parole est ensuite donnée à M. Girod. Dans la compagnie de cet excellent Tonkinois, on n'a pas le loisir de s'ennuyer : il a une riche provision de souvenirs piquants dans les recoins de sa mémoire et sait les narrer si gentiment. *L'Homme aux quatre oreilles* est un épisode peu banal de ses campagnes apostoliques sur les bords du fleuve Rouge qu'il évangélise depuis vingt ans.

Nous avons encore choisi cette année, pour notre *chromo*, une œuvre de Fra Angelico : *la Madone des marchands de lin* une des plus célèbres compositions du grand peintre dominicain.



Ut pictura poesis. Voici des vers :

Le ciel est bleu, la forêt verte,
Notre grand fleuve est un miroir d'azur,
Vite en route à la découverte......

C'est une délicate ballade sur la *mouche tsétsé* que le R. P. Delaporte déclame ou plutôt chante, car le R. P. Gondard, comme lui religieux de la Compagnie de Jésus, a écrit, pour accompagner ces vers souples et légers, une mélodie gracieuse et facile.

Sidi-Mahboul. En 1897 le R. P. Du Chêne nous envoyait un récit justement goûté des lecteurs de l'*Almanach* de 1898, *Islamisons*, illustré très spirituellement par le R. P. Marladot. *Sidi-Mahboul*, dû à la collaboration des deux mêmes Pères Blancs, est la suite de cette amusante fantaisie.

De l'imagination nous revenons à la réalité avec *Toletchy* de M. Maurice et la *Vengeance de Bastien* de M. Durier, deux épisodes véridiques dont la mission de Pondichéry a été le théâtre. Enfin le R. P. Alazard, des Sacrés-Cœurs de Picpus, nous a envoyé un récit des plus curieux, l'*Arbre tombeau des souverains marquisiens.*

La brochure se termine par une page de portraits où l'on retrouve les figures vénérées des chefs de missions et des missionnaires les plus éminents que Dieu a rappelés à Lui en 1899 et par un précis des principaux faits relatifs à l'apostolat qui ont marqué l'année écoulée.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Julien Juignet, du diocèse de Viviers........ 200 »
M. Chailley Lamblin, du diocèse de Sens........ 15 »
M. l'abbé Roux Eugène, du diocèse de Valence........ 2 »
Anonyme de Firminy, diocèse de Lyon........ 5 »

Pour la mission la plus nécessiteuse (Mgr Fantosati, Hou-nan méridional).
M. Gailleton, aumônier, diocèse d'Autun........ 10 »
Anonyme de Soucieu-en-Jarret, diocèse de Lyon........ 50 »
Un prêtre du diocèse de Grenoble, demande de prières........ 100 »
Anonyme de Paris, demande de prières........ 20 »
Anonyme du diocèse de Cambrai........ 20 »

Pour les missions les plus nécessiteuses à (Sœur Sion, Jérusalem).
Selon les intentions et en souvenir de Mme veuve Chambon pieusement décédée à Chevagnes (Allier) demande de prières pour le repos de son âme........ 200 »

Pour les affamés (Mgr Lesné).
Un anonyme de Bordeaux........ 189 25

Au R.P.Dominique Chaurand, à Ismid (Nicomédie).
Selon les intentions et en mémoire de Mme veuve Pierre Chambon, pieusement décédée à Chevagnes (Allier), demande de prières pour le repos de son âme........ 100 »

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.
Un prêtre de Nantes........ 2 »
M. l'abbé Morin, diocèse de Saint-Brieuc........ 10 »

M. Gueno (Cochinchine orientale).
Anonyme du diocèse de Vannes........ 5 »
Anonyme du diocèse d'Evreux........ 10 »
E. B., diocèse de St-Brieuc, demande de prières speciales........ 10 »
Un abonné de Lyon........ 20 »

A M. L. Gayer, au Maïssour.
Anonyme de Nancy........ 5 »

A Mgr Marcou, Tonkin occidental.
Un abonné de Lyon........ 20 »
Un prêtre de Nantes........ 2 »

Pour le P. Max. Vibert, Tonkin occ., pour l'église de Notre-Dame de Fourvière.
Anonyme de Lyon........ 200 »

A Mgr Pelvat, Nagpore.
Anonyme de Lyon, en souvenir de Mgr Riccaz........ 50 »

Pour les Sœurs de Saint-Joseph, Nagpore.
Anonyme de Lyon, demande de prières........ 50 »

Pour l'église Notre-Dame de Fourvière au Kouang-si.
Anonyme de Lyon........ 300 »

A Mgr Chausse, Kouang-tong.
Anonyme de Lyon, demande de prières........ 100 »

A M. Murcier, Kouang-tong.
E. B. diocèse de St-Brieuc, demande de prières spéciales........ 10 »
Anonyme de Lyon, demande de prières........ 150 »

A. M.Guillaume au Kouang-tong.
Anonyme du diocèse de Vannes........ 5 »

A M. Fleury, Su-tchuen oriental
M. J. André, étudiant en droit, Angers........ 2 »
M. J. Mesuard, Angers, vente de papier d'étain........ 25 »

A M. Louis, Su-tchuen oriental.
M. A. Louis, de St-Loup-Terrier, diocèse de Reims........ 25 »
M. F. Sagnet, de Guincourt, diocèse de Reims........ 5 »

A sœur Mac Carthy, Kiang-si septentrional.
M. l'abbé J. G. Nantes........ 20 »

A M. Léard, missionnaire au Thibet.
Anonyme de Lyon, demande de prières........ 50 »

A Mgr Favier, vicaire apostolique de Pékin.
Remerciments pour le dessin, C. D. C., dioc. de Carcassonne 50 »

Pour la léproserie de Gotemba, Tokio (M. J. Bertrand)
En l'honneur de saint Pierre Fourrier, Lyon........ 20 »
M. le chanoine Delaigue, curé de Sergy, diocèse de Belley........ 20 »

A M. Chapdelaine, missionnaire à Usuki (Nagasaki).
M. le chanoine Delaigue, curé de Sergy, diocèse de Belley........ 40 »

Pour les œuvres de M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki).
Part à Dieu de la récolte recueillie par les Congréganistes de S., diocèse de Cologne........ 199 10

A M. Villion, Osaka.
Un prêtre de Nantes........ 1 50

Au R. P. Rousselet, au Haut-Niger.
Un abonné de Lyon........ 20 »

A Mgr Augouard, Oubanghi.
Anonyme de Lyon, demandes de prières........ 100 »

A Mgr Augouard, Oubanghi, pour rachat d'esclaves
Anonyme de Lyon, demandes de prières........ 20 »

Au R. P. Brégère, Madagascar central.
Un prêtre de Nantes........ 1 50

Au R. Leberre, Fidji.
Un prêtre de Nantes........ 1 50

A Mgr Vidal, pour la mission des îles Salomon.
Un prêtre de Saint-Sulpice, Paris........ 80 »

Au R. P. Guis, pour son église de Thursday-Island (Nouvelle-Guinée).
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, Montpellier........ 10 »
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, diocèse de Strasbourg........ 6 70
Un prêtre de Nantes........ 1 50

(*La suite des dons prochainement.*)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





CUNÈNE. (*Afrique méridionale*). — LE R. P. BRAZ ET DEUX FRÈRES DE LA MISSION SUR LE CUNÈNE ; d'après une photographie envoyée par le R. P. SEVERINO (voir la correspondance.)

CORRESPONDANCE

CUNÈNE (Afrique méridionale)

Fondation de la mission de Kinga.

Verbum currit! Un champ très vaste vient de s'ouvrir aux envoyés de l'Evangile dans la région de l'Angola portugais qui confine aux possessions allemandes du Sud-Ouest africain. La lettre suivante expose les résultats de l'exploration entreprise pour étudier le pays et jeter les bases de la nouvelle station apostolique. La petite carte, page 494, facilitera l'intelligence de l'itinéraire des missionnaires dans ces régions du Noir Continent presque entièrement inconnues.

LETTRE DU R. P. JOSE SEVERINO A MGR LE ROY, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

Huilla, le 17 août 1896.

Je suis heureux de vous entretenir du voyage que je viens d'accomplir. Le R. P. Antunès, Supérieur provincial, désireux de multiplier les stations à l'intérieur, avait résolu, après avoir fondé celles de Kihita et des Gambos, d'en établir une autre au-delà du Cunène. Dans ce but, il m'avait chargé d'aller étudier sur place les dispositions des Noirs de la Dongoena et de la Kinga et de choisir dans ces contrées un endroit favorable pour une Mission.

C'est le 17 mai que nous sommes partis de Huilla, le P. Braz, les FF. Maxime et Luiz et moi. Nous avions trois chars, dont l'un portait un petit bateau en fer. (*Voir la grav. ci-dessus*).

Je ne vous raconterai pas en détail notre trajet depuis Huilla jusqu'à Humbé, ces pays étant suffisamment connus de vous.

∴

La ville de Humbé, située à deux lieues de la jonction de cette rivière avec le Cunène, est assise sur un terrain assez élevé : on y voit des habitations de Blancs, la forteresse et les ruines de l'ancienne Mission. Cette contrée, autrefois fort riche, surtout en bétail, en est actuellement presque complètement dépourvue, par suite de la peste bovine qui s'est déclarée en 1897.

Le Noir de Humbé diffère de celui de Huilla : il est plus fort et plus robuste ; il rase ses cheveux, laissant à peine une tresse à l'occiput, et ne suspend à son cou que quelques grains de corail.

Les femmes ont, comme principal ornement, deux touffes de cheveux ressemblant à deux grandes oreilles ; elles portent également des grains de corail suspendus autour du cou et de la ceinture.

∴

Dans la soirée de notre arrivée, le 8 juin, j'appris une nouvelle inquiétante. Les Noirs de la Dongoena, me dit-on, étaient persuadés que nous allions faire la guerre, et voyaient dans notre modeste caravane l'avant-garde d'une armée se portant sur leur pays pour le ravager ; ils se préparaient à nous recevoir en conséquence.

Ces Noirs, d'ailleurs, ont toujours été réputés pour leur ardeur belliqueuse et cette renommée guerrière est assez justifiée, car en plusieurs combats ils sont restés vainqueurs. Il était donc bien clair que nous rencontrerions de la résistance de leur part, si nous voulions nous hasarder dans leur pays, sans nous être entendus au préalable avec eux.

∴

Le 7 juin, fête du Sacré-Cœur, après la sainte Messe, nous décidâmes d'envoyer une députation aux principaux chefs pour leur faire part de notre venue, de nos projets et de nos intentions pacifiques. Puis, pleins de confiance en Dieu, nous partîmes à travers la grande forêt d'épiniers du Mafito. Quel chemin pénible ! Enfin, le 11, à 2 heures de l'après-midi, nous arrivons à proximité de Poké, premier village de la Dongoena ; nous nous y reposons.

Vers le soir, quatre Noirs sortent de la forêt et s'approchent de nous ; l'un d'eux nous adresse la parole en ces termes :

« — Nous sommes envoyés par le chef Kalenga pour vous saluer de sa part et vous prévenir que nous serons tous contents de vous voir. Nous vous montrerons le chemin : venez sans aucune crainte. »

Cet accueil bienveillant nous donna du courage ; Dieu merci, nos appréhensions commençaient à s'évanouir. En avant donc pour la Dongoena !

Il faut dire cependant qu'en chemin nous ne fûmes pas sans remarquer, à droite, une grande et haute palissade, ou plutôt une sorte de forteresse, d'où les Noirs nous auraient attaqués, dans le cas où nous eussions usé de violence.

∴

Deux heures après, nous voilà arrivés : nous sommes arrêtés sur une vaste esplanade. De tous côtés viennent des groupes de Noirs, les uns armés de fusils, d'autres portant des arcs et des flèches empoisonnées, d'autres encore des lances et des coutelas : il y a là environ 600 hommes, sans compter ceux qui étaient cachés dans leurs champs, comme on nous l'a dit plus tard.

Tous s'asseoient par terre, à une certaine distance de nos chars. Alors, le fils du chef Kalenga nous salue, disant plusieurs fois de suite : « *Dyépé onéné !* (Soyez les bienvenus !) »

Séance tenante, pendant trois quarts d'heures, on explique à cette foule le but de notre voyage et le désir que nous avons de nous établir à la Kinga. Presque tous nous engagent à rester chez eux et à ne pas aller plus loin, nous donnant pour cela toutes les raisons possibles. La plupart nous font des cadeaux : des citrouilles, des paniers de farine, des haricots...

Cependant notre mission étant de visiter le pays au-delà du Cunéné, le lendemain matin nous nous dirigeons vers le fleuve.

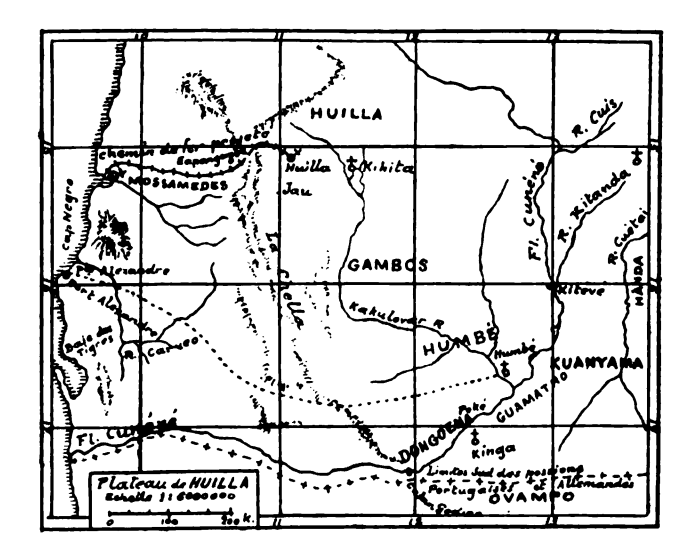
∴

Le 16 juin, nous arrivons à la demeure du chef de la Kinga, nommé Kapunda.

La réception fut magnifique. Jamais je n'aurais pu croire que les Noirs, ne sachant pas bien qui nous étions, nous feraient pareil accueil.

Ces indigènes de la Kinga sont d'une taille au-dessus de la moyenne ; ils tirent leur chevelure en arrière et la lient avec un morceau de cuivre ; ils portent suspendus autour du cou des grains de corail et des bracelets de très gros fil de fer. Leurs armes sont comme celles des gens de la Dongoena.

Les femmes ont sur la tête des touffes de cheveux postiches, d'où pendent jusqu'aux genoux de longues tresses ; elles portent également des bracelets, ainsi







COIFFURE DE LA FILLE DE KAPUNDA

que des anneaux aux jambes, et suspendent quantité de perles de couleurs variées, sur leur poitrine et autour de la ceinture.

Les Noirs sont allés d'eux-mêmes à la forêt couper du bois et nous l'ont apporté pour bâtir séance tenante une maison à côté de laquelle j'ai planté aussitôt une grande croix.

***

Entre temps, j'ai un peu parcouru le pays. D'après ce que j'ai observé et les renseignements que j'ai pu recueillir, je suis parvenu à réunir les données suivantes :

La province de Kinga est limitée au Nord par le Cunène, à l'Est par le Kuamatuo, et au Sud par une ligne (parallèle 17° 25') qui part de la cascade Godino et se dirige vers le fleuve Cubango : c'est la limite sud d'Angola. La Kinga mesure environ 30 kilomètres du Nord au Sud, et 45 de l'Est à l'Ouest, ce qui fait 1.350 kilomètres carrés de superficie.

En général, le pays est plat, mais pittoresque. Il y a deux petites montagnes, dont l'une a été choisie pour y établir la Mission ; l'autre, composée de pierres calcaires, nous sera très utile. La végétation est luxuriante ; les palmiers *(hyphœne guineensis)* dominent, ainsi que les *omityate*, les *ominyandi*, les baobabs et les épiniers.

Le pays est très peuplé. Le caractère des gens de cette tribu est pacifique, comparativement à ceux des pays limitrophes. Cependant, ils repoussent courageusement les invasions des Noirs du Kuamatuo, qui cherchent assez souvent à leur enlever des enfants ou du bétail.

Je suis persuadé que cette nouvelle mission sera d'une très grande importance à tous les points de vue. Sa position géographique lui présage un heureux avenir, car la Dongoena, le Humbé, le Kuanyama, le Kitévé, le Mulondo et beaucoup d'autres pays se trouvent rapprochés de la Kinga.

Un domaine immense s'ouvre donc à notre zèle. Il y aura là beaucoup de bien à faire et nombre d'âmes à sauver. Dieu soit loué !

***

Nous sommes rentrés à Huilla, contents des résultats de notre exploration apostolique, après avoir parcouru 745 kilomètres (aller et retour). Nous avons pleine confiance que le bon Dieu nous enverra des ouvriers dévoués et nous donnera les moyens d'établir à la Kinga une belle Mission, qui sera, d'après le désir du R. P. Antunès, dédiée au Saint-Esprit.

✝

Nous recommandons aux suffrages et aux prières de nos missionnaires et de nos lecteurs l'âme de M. Jean-Baptiste Pictet, membre du Conseil central de Lyon.

Le vénérable défunt était né le 20 janvier 1820 et comptait parmi les directeurs de la Propagation de la Foi depuis 1876.

Si nos traditions ne nous interdisaient de faire l'éloge de nos morts, nous aimerions à consacrer quelques lignes à ce grand chrétien à l'âme si droite, au cœur si bienveillant et qui semblait n'avoir qu'un seul souci : cacher ses mérites et tous les services que, dans une longue vie, il a rendus à l'enseignement comme vice-président de la Société nationale d'éducation de Lyon et comme administrateur de notre Œuvre.

M. Pictet, chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand et officier d'Académie, a eu la consolation de recevoir, avant sa mort, la bénédiction du Saint-Père.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 24 septembre se sont embarqués à Marseille, pour la mission du Tche-li sud-est (Chine), quatre missionnaires de la Compagnie de Jésus : les RR. PP. Henri Marquet, supérieur, Louis Debeyer, Louis Beck et Louis Ghestin.

— Sont partis pour la mission de Trincomali (Ceylan), trois autres religieux de la même Compagnie : au mois d'avril le R. P. Maurice Lemaître ; le 24 septembre, le R. P. Léon Dupont, et le 18 juin, le Fr. Queste. novice.

— Le 15 avril 1899, le R.P. Orens Saint-Cricq, du diocèse d'Auch, prêtre de la Congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus), s'est embarqué au Havre, à bord de la *Gascogne* pour la mission des Iles Marquises (Océanie).

— Le 7 octobre, quatre religieuses de la même Congrégation, la Rév. Mère Judith Brassier, supérieure du couvent d'Honolulu, et les Sœurs Louise-Hilaire Maigret, Elisabeth Launay et Albana Labroue, se sont embarquées au Havre, sur la *Gascogne*, pour la mission des îles Sandwich (Océanie).

— Le 8 octobre 1899, deux prêtres, six Frères scolastiques deux Frères convers et sept religieuses de la même Congrégation se sont embarqués à La Pallice-Rochelle, à bord du *Liguria*, pour l'Amérique du Sud (Chili, Pérou, Bolivie, Equateur). Ce sont : les RR. PP. Auguste Jamet, provincial, du diocèse de Séez; Grégoire Lete, du diocèse de Calahorra ; les FF. etudiants Gonzalo Azcona (Pampelune), Donat Atienza (Tarragone), Gabriel Gorria (Tarragone), Marie-Joseph Moreno (Pampelune), Joachim Fournac (Rodez) et Claver Gourdon (Angers) ; les FF. convers Albert Meiser (Trèves) et Daniel Vea-Murguia (Vitoria); la Rév. Mère Marie-Léontine Ferraud, visitatrice ; les RR. Mères Léonide Brot, Héléna Brunel et Evélina Brochet et les sœurs Marie-Zélie Catusse, Anita Le Gall et Walburga Bakers.

— Sept missionnaires de la Société de Marie sont partis dernièrement pour l'Océanie : le 10 septembre, les RR. PP. J. Baptiste Perpezat (Agen), J. Baptiste Valeyre (Clermont), Edouard Bellwald (Luxembourg), se sont embarqués pour les missions des îles Samoa et des îles Salomon septentrionales et les RR. PP. Ferdinand Guilloux (Angers), Alexis Gonnet (Lyon), pour les missions des îles Fidji et des Salomon méridionales ; le 8 octobre, le R. P. Pierre Marcel, du diocèse de Lyon, pour la mission de Nouvelle-Calédonie et le Frère Alexandre, du diocèse de Belley, pour la procure de Sydney.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par suite de la promotion de Mgr Gentili au siège métropolitain d'Agra, le siège épiscopal d'Allahabad étant devenu vacant, le Saint-Père a nommé pour l'occuper le R. P. Victor-Gaetan Sinibaldi, capucin, né à Roffeto Musiolo (diocèse de Bologne), le 27 décembre 1844 et depuis vingt-huit ans missionnaire aux Indes.

— Sa Sainteté a également nommé coadjuteur de Mgr Rogers, évêque de Chatham (Etats-Unis), M. Thomas, né en 1841 dans ce diocèse dont il était vicaire général.

— Mgr Elphège Gravel, évêque de Nicolet (Canada), a reçu pour coadjuteur M. Joseph Bruneault, docteur en théologie, directeur du Petit-Séminaire de Nicolet, né à Saint-David dans ledit diocèse le 10 janvier 1857.

— M. Timothée Casey, né en 1863 au Nouveau-Brunswick, a été nommé coadjuteur de Mgr Jean Sweeny, évêque de Saint-Jean du Nouveau-Brunswick.

INFORMATIONS DIVERSES

Mésopotamie. — Mgr Soleiman Sabbagh, archevêque chaldéen catholique de Diarbékir, nous écrit de cette ville :

« Je vous adresse aujourd'hui une première lettre pour vous exposer les misères de mon pauvre diocèse. Il y a deux ans que j'en suis chargé. Avant les massacres il avait une importante population catholique. Deux de mes églises étaient ruinées tout-à-fait quand j'arrivai à Diarbékir. J'ai contracté une lourde dette pour reconstruire l'une d'elles. Une troisième église, sous le vocable de saint Joseph, a été pillée dernièrement pendant la nuit ; les voleurs ont tout emporté : le calice, deux ciboires, une croix d'argent, l'ostensoir, la parure des autels, les ornements sacerdotaux, les tapis ; bref, ils ont laissé l'église complètement vide. Je vous prie d'avoir pitié de nous et de daigner consoler un pauvre évêque qui attend votre secours pour ses pauvres ouailles et ses églises ruinées. »

Chine. — Des nouvelles récentes reçues du Su-tchuen oriental nous apprennent que la persécution a recommencé plus violente que jamais. Le district du P. Fleury est de nouveau très éprouvé et le missionnaire et ses chrétiens, pour obtenir la fin de la persécution, réclament avec instances les prières de leurs frères d'Europe.

Kiang-si (*Chine*). — Mgr Casimir Vic, lazariste, vicaire apostolique du Kiang-si oriental, actuellement en France, nous écrit de Paris :

« Il y a eu dernièrement des troubles au Kiang-si oriental et au Kiang-si meridional. Un de mes missionnaires, M. Ernest Rossi, a été victime d'un soulèvement populaire, où il a failli laisser la vie.

« Tout cela est excité par les autorités locales. Il n'est pas douteux que les dispositions malveillantes du gouverneur de Nan-Tchang ne soient causes des troubles.

« M. Festa au Kiang-si méridional a été aussi cruellement maltraité. Les mandarins locaux ayant refusé d'entrer en négociation pour les réparations qui lui sont dues. M. Festa est descendu à Shang-Haï. »

Nous trouvons dans un journal français de cette ville, l'*Echo de Chine* du 26 août, les détails suivants sur l'attentat dont M. Festa a été l'objet :

« Un missionnaire du Kiang-si méridional, le P. Festa, a été capturé par les Chinois le 5 juillet dernier.

« Voici l'origine de l'affaire : des brigands avaient pillé le village chrétien de Youn-foung et le R. P. Festa s'y rendit afin de se rendre compte par lui-même des dégâts commis. Son enquête terminée, il allait prendre le chemin de la préfecture, quand, à Ki-chouy, dans le village de Pé-chouy, il fut saisi par une troupe de bandits qui le rouèrent de coups, lui infligeant de terribles blessures aux bras et aux pieds. Ils l'entraînèrent ensuite, l'attachèrent à un arbre et discutèrent s'ils l'étrangleraient ou le pendraient. A ce moment une brute lui porta un coup si violent dans la région du bas ventre qu'il s'évanouit. Le lendemain seulement, il reprit connaissance. Il était enfermé dans un lieu infect, lié à une planche, les membres attachés par des cordes qui lui meurtrissaient les chairs.

« Sauvé par l'intervention de soldats envoyés en toute hâte, il fut conduit à Ki-ngan-fou, chez Mgr Coqset, où il se remit peu à peu. Il était resté trois jours et trois nuits, sans nourriture, avait été traîné sur une route pierreuse, en plein soleil de juillet.

« Le P. Festa raconte ses malheurs avec une simplicité touchante. Il va beaucoup mieux. Les blessures des pieds et des bras sont en voie de guérison ; mais ce qui est plus grave, c'est qu'au cours des efforts qu'il fit pour échapper à la populace, il contracta deux hernies inguinales qui sont inguérissables. Le voilà condamné à un repos presque absolu, lui, que le soin de ses ouailles obligeait à être perpétuellement par vaux et par chemins, à cheval, la plupart du temps.



« Le sous-préfet a vu le P. Festa et l'a bien reçu, mais a refusé de voir ou de constater ses blessures. M. de Bezaure et la légation poussent les autorités chinoises à agir. Mais celles-ci, par coupable complaisance ou insigne faiblesse, ne font rien. Tout le district passe une crise terrible; les missionnaires attendent à chaque instant un télégramme leur annonçant de nouvelles calamités. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Maurice, des Missions Étrangères de Paris, nous écrit de Villupuram :

« C'est un petit missionnaire de l'Inde bien indiscret, bien importun qui prend la liberté de vous écrire. Evidemment si un missionnaire se met en frais d'écriture, c'est toujours pour tendre la main. Notre-Seigneur a dit : « Demandez et vous re-« cevrez, mais demandez avec instance, *opportune, importune.* »

« Certain missionnaire, je l'avoue, devrait bien ne pas prendre entièrement pour lui cette parole de l'Evangile. Mais il a sur les bras deux mille chrétiens, tous baptisés durant ces deux dernières années. C'est la famine et le choléra qui ont fait mûrir une aussi belle moisson d'âmes. Ce sont, à vrai dire, les meilleurs prédicateurs de l'Inde et l'ouvrier apostolique est obligé de reconnaître que son éloquence est bien faible à côté des enseignements de ces deux missionnaires ambulants.

« Quoi qu'il en soit, me voilà à la tête d'un grand district là où, il y a quelques années, on comptait à peine 300 chrétiens. Mais si le temple spirituel est en si bonne voie, je ne puis en dire autant du temple matériel. Je suis obligé au contraire d'avouer que sous ce rapport tout est à créer.

« A Villupuram, qui est une grande ville et où il y a plus de 600 chrétiens je ne possède qu'une pauvre église, basse, mal aérée, insuffisante et restée inachevée faute de ressources. Combien de fois déjà j'ai tendu la main pour arriver à l'embellir un peu ou tout au moins à l'achever ! Mais des nécessités plus urgentes absorbent tous les subsides qui me parviennent : aujourd'hui la famine, demain le choléra, puis des catéchumènes, et toujours la bourse se vide.

« Dans les villages c'est plus pauvre encore : ou bien il n'y a absolument rien, ou bien la chapelle se résume en une petite hutte avec murs en terre et toit en chaume, sans croisées, avec une porte minuscule. C'est là que les chrétiens se réunissent pour la prière du soir ; c'est là aussi que le missionnaire doit rester pendant tout le temps que dure l'administration. On ne peut rien concevoir de plus pauvre ; j'allais dire de plus apostolique. Les rats, les scorpions, les serpents y vivent en sécurité parfaite. Mais le missionnaire se demande parfois avec anxiété si un coup de vent ne viendra pas quelque jour précipiter l'édifice sur sa tête. Ce serait un petit malheur ! Mais combien de fois j'ai entendu les païens tourner en ridicule notre sainte religion, parce que nous n'avons pas de temple convenable :

« — Quel est ce Dieu, disent-ils, qui se contente d'une hutte « pour demeure ? Nos dieux ont de riches palais, des pagodes « tapissées d'or et d'argent et le Dieu des Européens réside « dans une misérable paillotte ! »

« Sans qu'ils s'en doutent, ces pauvres païens prêchent Jésus, qui est né dans l'étable de Bethléem. Mais il n'en demeure pas moins vrai qu'une chapelle convenable dans un village est comme une prédication constante de notre sainte religion et attire naturellement le cœur des païens. Pour bâtir une chapelle, même modeste, il faut beaucoup de roupies et, des roupies, mes chrétiens et moi n'en avons guère.

« Aussi est-ce bien pour me recommander à votre charité que je vous envoie ces quelques lignes. Vous pouvez être assuré que mes jeunes néophytes ne passeront pas un seul jour sans prier pour vous. Leur plus grand désir est d'avoir une chapelle, il faut bien que je les contente. Aidez-moi dans cette œuvre, et votre nom restera à jamais gravé dans le cœur de ces chers nouveaux chrétiens, comme aussi dans celui de l'humble missionnaire qui vous promet d'avance un quotidien et bien reconnaissant souvenir au saint autel. »

VOYAGE AU LAOS

Par M. J.-M. MARTIN
de la Société des Missions Etrangères de Paris

Suite (1)

VIII

Dans la vallée de Na-mun. — Les fêtes de Pâques.

1er avril. — Je puis redescendre à Na-mun-ta où, les chrétiens étant le plus nombreux, j'ai décidé de célébrer la fête de Pâques. Je suis débordé tout le jour par la foule des visiteurs. Un homme me dit :

« — Père, je vous prie de me baptiser.

« — Tu as déjà reçu le baptême autrefois.

« — Oui, c'est vrai; mais j'ai perdu le signe saint à cause de mes péchés. »

Je lui parle du sacrement de pénitence :

« — Père, je veux recevoir ce sacrement; mais, comment faire? »

Plusieurs autres chrétiens écoutent mes explications. Je me mets à énumérer les principaux péchés et, à chaque faute, mes auditeurs font des signes affirmatifs ou négatifs, des réflexions à mi-voix :

« — Oui, ce péché, je l'ai..... ; non, celui-là, je ne l'ai pas..... Oh! celui-ci, mon fils, toi, tu l'as... »

Je reproche aux néophytes d'avoir cessé de baptiser leurs enfants. Ils répondent :

« — Autrefois, nous les baptisions, comme les Pères nous l'avaient appris à le faire; puis nous avons tellement offensé Dieu que nous n'avons pas osé continuer. »

Je leur donne mes instructions sur ce point.

Vers 10 heures du soir, bien fatigué, je m'étends pour dormir sur mon treillis, recouvert d'une couverture; un brave homme vient s'accouder près de moi, et la tête presque sur la mienne, il commence un interminable récit : où il a été baptisé, comment il a échappé aux persécuteurs, les différentes régions où il a fui avant d'aboutir à Namun, etc.

⁂

2 avril. — *Alleluia!* Je le chante de tout mon cœur. C'est la résurrection de Jésus-Christ; n'est-ce pas aussi un peu celle du district châu-laotien ?

On m'a préparé un magnifique autel de verdure sous quatre arbres au bord du torrent. C'est là que je célèbre le saint Sacrifice. Le bruit des flots dans les rochers accompagne la voix des néophytes au nombre de plus de 300.

Après cette messe de Pâques, dont je garderai un inoubliable souvenir, on me dit que le seigneur païen de la vallée supérieure, s'est tenu caché derrière un tronc d'arbre pendant la cérémonie et que, de temps à autre, il jetait un regard furtif sur l'autel. Je l'appelle et lui demande pourquoi ; il me répond que, n'ayant pas encore détruit tous ses objets superstitieux, il n'osait pas se montrer.

⁂

J'ai un grand regret, c'est de ne pouvoir terminer cette

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 septembre, 6 et 13 octobre, et la carte p. 465.

sainte fête au milieu de si bons enfants. Apprenant mon arrivée à Na-Mun et mon intention d'aller à Xam-To lui rendre visite, M. Cuvelier, délégué de France au Laos, a envoyé des miliciens à ma rencontre jusqu'à Muong-Pao.

Je pars vers midi. Les hommes de Na-mun m'accompagnent; j'entends des pleurs et des prières :

« — Père, ne nous abandonnez pas. Vous reviendrez bientôt, Père, n'est-ce pas? »

Les femmes sont toutes debout, sur l'estrade de la dernière maison du village; quand je passe, elles font de grandes inclinations et me souhaitent bon voyage, en criant : « *Lay coi, coigiu! coigiu!!* »

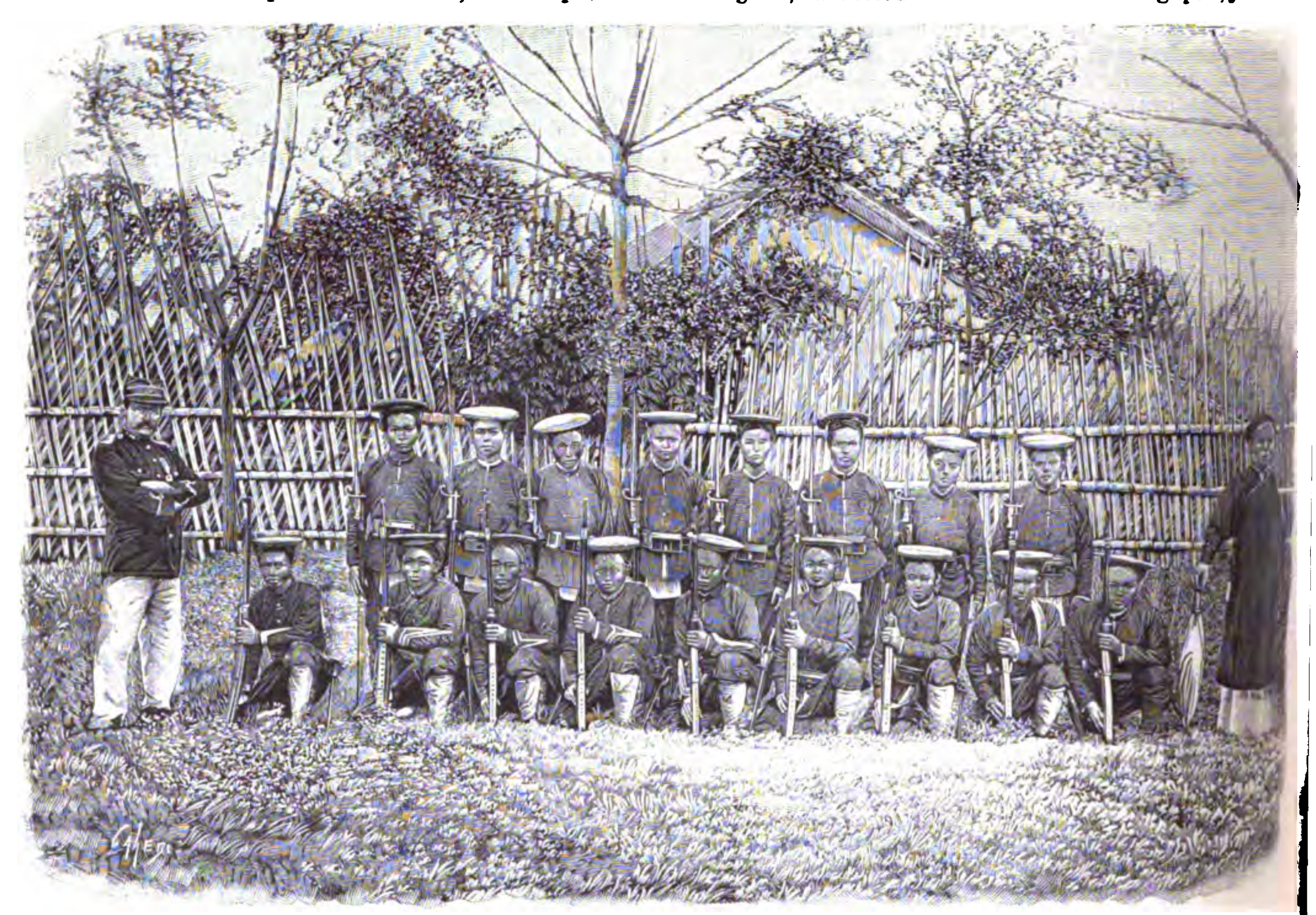
Adieu Na-mun! Plus que Naham encore, tu m'as pris le cœur. Cette fois je pleure pour tout de bon.... Tant de chrétiens! de si bonnes dispositions chez les païens! un si vaste et si beau pays!! et pas un prêtre! et il faut que je m'en aille!!

IX

A Xam-To; un bon Français.

Une heure après mon départ de Na-Mun, j'entre dans le *hua-panh* de Xam-To, qui dépend au point de vue religieux de la mission du Tonkin méridional.

A cinq heures du soir, je suis à Muong-Pao, dans la jolie vallée du Song-Lo, rivière flottable qui se jette dans le Song-ma, au-dessous de Hoi-xuan. A Muong-pao, je trouve



LAOS (*Indo-Chine*). — M. SIMON, CHEF DE POSTE DE MILICE INDIGÈNE A PHONG-Y, ET SES HOMMES; d'après une photographie de M. MERLY, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Phong-y (voir le texte).

les miliciens de M. Cuvelier (*voir la gravure*). Dix maisons de ce village me demandent à embrasser la religion; je communiquerai leur demande à Mgr Pineau.

∴

3 avril. — En avant! Aujourd'hui, nous sommes une vraie caravane. Nous gravissons une haute montagne, le *pu Thiêng-pha*, c'est-à-dire le *mirador* du ciel.

Là-haut, nous voyons allongés l'un à côté de l'autre sur un buisson, deux serpents longs de 1m,20, gros comme le petit doigt : l'un d'un jaune magnifique, l'autre d'un vert non moins pur et brillant.

Les sauvages me disent :

« — Le jaune, c'est le mâle; le vert, c'est la femelle. Leur morsure amène une mort foudroyante. »

∴

De Muong-pao à Pao-nira, où nous passons la nuit, aucun village, mais toujours la montagne, les ravins et les torrents. J'achète un gros porc, et j'offre un régal à mon escorte et à mes coolis.

Ils sont gentils, agiles, mes petits miliciens; pour moi, ils sont comme des Français. Du reste, ne combattent-ils pas, et vaillamment pour la France? Tout le long de la route, nous faisons la causette. Le sergent, chef du détachement, me raconte son histoire :

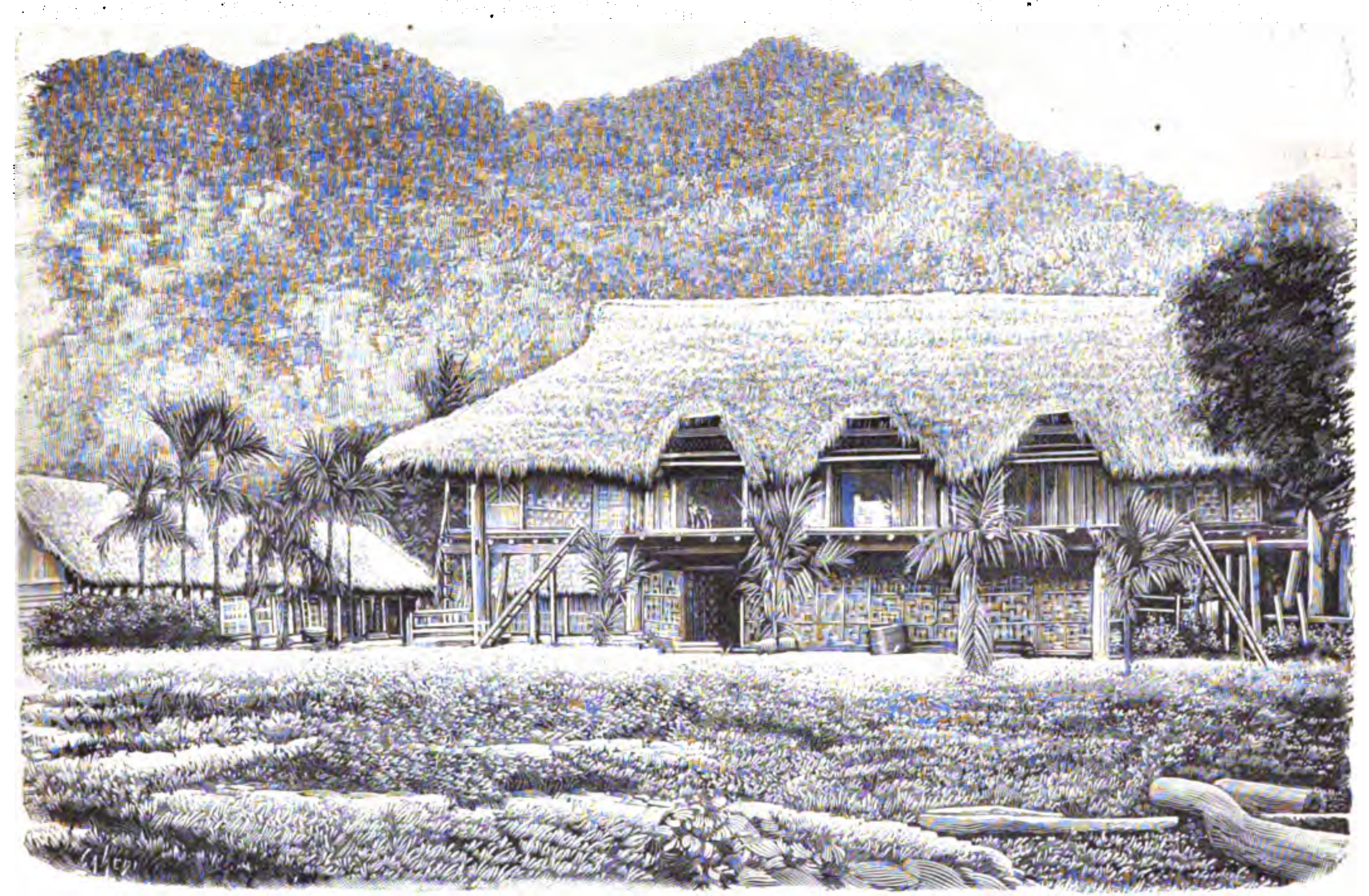
« — Autrefois, j'étais *pho-lang* (lieutenant) dans l'armée de Luu-Vinh-Huoc, et à Sontay, j'ai combattu contre vos compatriotes. Ah! quelle débâcle! mon Père. Là ont été occis beaucoup de soldats sinois et annamites; mais moi z'avais pu f... le camp, revenir maison, et moi vouloir beaucoup aimer me battre, devenir milice des Français; aujourd'hui, moi, sergent, etc... »

∴

4 avril. — Huit grandes heures de marche. Dans la soirée, du haut du *pu* Lau, j'admire une belle plaine à mes pieds, et là-bas, bien loin, au fond de la plaine, je distingue un point blanc; avec une jumelle, je pourrais voir flotter un drapeau, le drapeau aux trois couleurs. C'est Xam To et son poste; c'est la résidence de notre ami, M. Cuvelier.

La fatigue s'envole, le cœur tressaille; nous marchons vite. Une main intelligente a passé ici; pendant une heure, nous descendons la montagne par une belle route souvent taillée dans le roc; elle s'allonge déjà de 12 kilomètres depuis le poste. Quand ira-t-elle jusqu'à Muong-xoi? à Na-hâm? à Phong-y?

La belle plaine qu'il nous semblait voir tout à l'heure n'est qu'un terrain ondulé, accidenté de mamelons. Encore une heure, et nous serons arrivés au poste. Mais voici trois cavaliers, trois Européens.



LAOS (*Indo-Chine française*). — La résidence de Phong-y; d'après une photographie de M. Merly, missionnaire à Phong-y (voir p. 501).

J'étreins les mains de M. Cuvelier, inspecteur délégué, et de MM. Viaux et Krupp, gardes principaux de la milice annamite. Ces messieurs ont daigné venir à ma rencontre. Nous trottons jusqu'au poste. Oh! reposons-nous, et à demain la suite. Je vais passer trois jours ici.

∴

Après les fatigues du voyage et la vie sauvage que je mène depuis un mois, qu'il fait bon se trouver dans la maison hospitalière de Xam-To !

Parlons du maître. M. Cuvelier est le type du chevalier d'antan. En Indo-Chine depuis quinze ans, il a su par son mérite et son intelligence conquérir une position distinguée ; il est extrêmement populaire dans la colonie. Il connaît admirablement le pays qu'il administre ; il est craint, mais aimé. Que de fois, le soir à la veillée autour du foyer, j'ai entendu les sauvages me dire :

« — Le grand mandarin de France, qui est à Xam-To, a pacifié notre pays : nous ne craignons plus les Xa et les Meo. Il fait construire des routes, malgré les rochers et les montagnes ; son esprit est vif, sa main forte, son cœur généreux. »

Il est depuis sept ou huit ans au Xam-To. Il habita longtemps une simple maison sauvage. L'an dernier, il a fait bâtir par ses miliciens un poste solide, vaste et aéré ; du poste au Song Su se développe une large et belle avenue

d'une longueur de 800 mètres. Il a fait une plantation de café. Il pousse les indigènes à secouer leur apathie naturelle et à s'adonner à la culture de leurs champs.

Le plus souvent, il laisse le poste à son second, M. Viaud, et parcourt les vastes territoires confiés à ses soins, les *hua-panh* de Xam-To, de Muong-Xoi, de Muong-Ven et de Xam-Nua ; il rend la justice, tranche les différends, étudie le pays, lève des cartes.

M. Cuvelier est un vieux et fidèle ami des missions, non seulement comme chrétien, mais encore comme patriote intelligent ; il sait combien la cause catholique, surtout en ces pays, est puissamment liée à la cause française.

Quelques jours avant mon arrivée à Xam-To, il revenait d'une expédition contre le Lassa, chef d'une tribu Kha. Cet homme, traître à sa parole, s'était à plusieurs reprises déclaré indépendant ; il refusait de livrer l'impôt qu'il avait ramassé dans la tribu et le gardait pour lui, il ne prenait part à aucun travail d'utilité publique ; son exemple eût été contagieux.

En quelques jours tout son pays fut soumis, ses armes confisquées, ses lieutenants arrêtés ; lui seul put s'échapper on ne sait encore de quel côté.

Xam-To est, comme Muong-Xoi, le nom d'une tribu et de tout un *pua panh*, habité par de vrais Laotiens. Ce district est très montagneux et très étendu ; cinq ou six jours de marche suffiraient à peine pour le traverser. Aucun missionnaire n'est encore venu y prêcher la religion. Cependant, là aussi, la moisson invite l'apôtre. Un village entier, Co-Lan, a été formé par les anciens néophytes du Père Pinabel. Des familles chrétiennes sont dispersées en diverses localités ; elles sont là comme un noyau planté, attendant le missionnaire pour germer et devenir un grand arbre.

X

Le Song-Su et ses rapides

Le 7 mars, nous partons. Je devais rentrer à Phong-y par Muong-Pao et Nan-Ki. Mais une circonstance imprévue me fait prendre la voie fluviale du Song-Su. Cette rivière, importante par son volume d'eau, prend sa source dans les monts de Muong-Ven, traverse tout le Xam-To, une partie de la province du Nghê-An, toute celle de Thanh-Hoà, de l'ouest à l'est ; elle se joint au Song-Ma, 20 ou 25 kilomètres avant de se jeter dans l'Océan.

Le Song-Su est-il navigable ? au moins flottable ? S'il n'est pas même flottable, comme le dit la rumeur publique, pourrait-on faire sauter les rochers qui obstruent son cours, ou tout au moins tracer une route sur les bords des endroits inaccessibles aux radeaux ? M. Krupp, qui était monté de Thanh-Hoa à Xam-To pour prêter main-forte contre le Lassa, avait la mission officielle de descendre à son retour le Song-Su pour élucider la question.

« — Vous venez avec moi, Père Martin ?

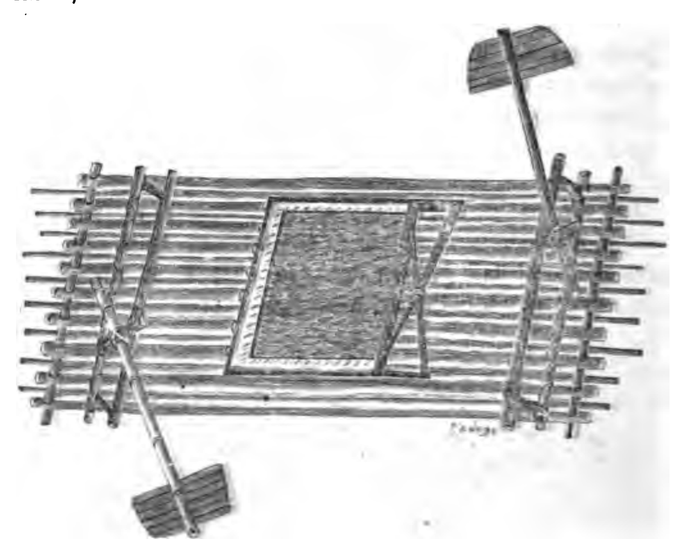
« — Hum ! Hum ?

« — Allons, Père Martin, allez avec M. Krupp, appuie M. Cuvelier.

« — Entendu, je vous accompagne. »

∴

A 8 heures du matin, le 7 mars, nous faisons nos adieux à MM. Cuvelier et Viaud ; j'offre mes remerciements personnels à M. le délégué pour sa noble et généreuse hospitalité, et nous nous installons sur nos radeaux.



Un radeau, dessin d'un annamite

Nous en avons six ; ils sont fabriqués avec des bambous solidement liés ensemble ; leur largeur est de 1 m. 40 c. ; leur longueur de 6 à 7 mètres. Sur les bambous est solidement adapté, pour servir de siège, un treillis élevé de 40 à 50 centimètres.

Notre expédition est composée de 30 hommes : miliciens, pagayeurs, guides.

∴

En avant ! On rompt le câble et un coup de pagaie nous fait gagner le large. A Xam-To, la rivière est large, unie, profonde ; nos radeaux glissent légèrement sur les eaux. Bientôt un premier rapide, puis un second, puis un troisième ; ils se succèdent au nombre de dix-huit en ce premier jour.

Ces rapides sont produits, tantôt par une dépression plus ou moins subite du lit de la rivière, tantôt par d'énormes blocs entre lesquels s'engouffre le torrent.

Quand l'obstacle est surmontable, on se laisse entrainer, non sans une joyeuse émotion ; le radeau file comme une flèche et parfois un énorme flot vient nous inonder et nous rafraichir.

On se plaît à admirer la dextérité des pagayeurs. Debout sur l'avant, d'un coup de pagaie, ils font dévier à gauche le radeau qui semblait aller se briser contre le roc de droite ; parfois subitement un nouveau coup de pagaie le ramène du côté opposé. Il arrive aussi que le radeau va droit sur le gouffre ; il plonge au milieu des flots d'écume, puis se relève et regagne la surface de l'eau. Nous en sommes quittes pour un bain.

Nous faisons du chemin... A quatre heures du soir nous sommes au village de Ban-Tau.

∴

Le lendemain, départ à six heures du matin. Comme hier, c'est une succession de rapides ; plusieurs sont si dangereux que nous devons transborder les bagages et faire le trajet à pied entre des blocs énormes, pendant que les

pagayeurs, sur les radeaux, franchissent les obstacles au prix de mille difficultés.

Vers 4 heures du soir, nous entrons dans des gorges; la rivière est encaissée entre des montagnes rocheuses à pente rapide ou se dressant à pic. Nous restons la nuit sur nos radeaux solidement câblés, en un lieu où le rocher laisse quelques mètres carrés de plage.

∴

Le 9 avril, à mon grand regret et au grand regret de M. Krupp, il est impossible de trouver un endroit convenable pour élever un autel et dire la messe du dimanche.

Nous continuons durant une heure à flotter entre des gorges et nous entrons sur le territoire de la province du Nghé-An. Nous passons la nuit à Muong-Pôm, où les habitants nous offrent la plus charmante hospitalité. Leur stupeur est vive de voir ces deux Européens grands et forts, dont l'un a une longue barbe; ils admirent leur courage de se hasarder ainsi à travers les rapides du Sông-Su.

∴

10 avril. — Comme à Bàn-Taù, nous louons de nouveaux pagayeurs, et nous partons. Quelques kilomètres plus bas, nous rencontrons des rapides et des obstacles infranchissables. La rivière s'engouffre à travers des blocs gigantesques : une pièce de bois ne pourrait passer. Nous abandonnons nos radeaux, les pagayeurs portent nos bagages et, pendant plus de deux heures, nous marchons dans la forêt en gravissant la montagne.

A Pieng-Lan, de nouveaux radeaux, commandés la veille, nous attendent et nous nous embarquons. Nous longeons une superbe vallée, la vallée de Talao; là la rivière large, belle, unie, coule en pente visible sur une longueur de 4 ou 5 kilomètres; de chaque côté s'élèvent des mamelons verdoyants formant de délicieux vallons; ce beau pays est inhabité. Le village de Talao qui le peuplait jadis, s'est dispersé à cause des ravages du tigre.



LE TIGRE, DESSIN D'UN ANNAMITE.

Vers 2 heures du soir, nouvelle impasse, et elle sera longue. Nous abandonnons nos radeaux et nous nous mettons en marche. Aucun village; il faut passer la nuit dans la forêt, au bord d'un ruisseau. Nos pagayeurs ont vite fait d'abattre des bambous et de nous élever des huttes pour la nuit. Des feux aux quatre coins du camp tiennent le tigre en respect, et les miliciens font sentinelle.

∴

11 avril. — Hier soir et aujourd'hui nous avons traversé treize chaînes de collines séparées par autant de torrents.

On entend au loin, sur la droite, le bruit sourd des rapides du Song-Su; un bruit beaucoup plus fort que les autres nous fait deviner une chute d'eau. Les pagayeurs nous dissent qu'à cet endroit, en effet, la rivière tombe de tout son volume d'une hauteur de quatre mètres.

Vers une heure du soir, nous sommes à Muong-Khué, nous y restons la soirée et la nuit, pendant que les habitants nous préparent des radeaux pour le lendemain.

Pauvre Song-Sû, adieu le rêve de te rendre navigable ou praticable ! Les futurs marchands ou colons, à qui le Laos tonkinois sourira, devront se contenter comme le missionnaire du sentier des montagnes.

∴

12 avril. — Nous passons plus de 20 rapides, dont l'un très dangereux. Dans ce rapide, existe un gouffre profond sous roche; pour éviter d'y être précipité par la violence des eaux, il faut traîner les radeaux sur la berge droite.

Dès ce matin, nous sommes entrés dans le Chaû-Lang-Chanh, qui dépend de la province de Thanh-Hoà. Nous passons la nuit à Bún chez le chef de canton de Nhâu-Son; le pays est découvert, le terrain fertile et bien cultivé, la population nombreuse semble à l'aise. Autrefois il y avait là deux hameaux chrétiens convertis par le Père Pinabel; je n'ai pu les visiter.

∴

13 avril.— Encore une dizaine de rapides. A l'un d'eux, je perds la petite boussole qui me servait à dresser le croquis des pays que je traversais; j'emprunte celle de M. Krupp, pour achever le travail commencé.

Nous sortons des pays sauvages et approchons des pays civilisés. Voici des villages annamites, des jonques, des barques; voici des pêcheurs chrétiens qui s'écrient en me voyant : « Bonjour, Père ! »

A 5 heures du soir, nous sommes à Bài-Thuong. Je fais mes adieux à M. Krupp; je le remercie de la bonté qu'il m'a témoignée pendant tout le cours du voyage. Pour lui, il va continuer sa route en barque jusqu'à Thanh-Hoà, où il arrivera demain vers midi; et moi, je me rends à Muc-Son; j'y trouve le bon Père Viallet. Je passe deux jours agréables en sa compagnie.

∴

15 avril. — Je gagne Nhan-Lô, d'où une barque en une nuit me ramène à Phong-y. (*Voir la grav. p.* 499).

Grâces soient rendues à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui m'a comblé de ses bénédictions pendant ce long et périlleux voyage ! Grâces à la douce Mère Vierge Marie, qui m'a conduit par le bon sentier, et m'a fait découvrir un millier de chrétiens perdus dans la forêt sans prêtre, sans sacrements depuis quinze ans !

(*A suivre.*)



TUNIS

UNE INSCRIPTION CHRÉTIENNE DANS UNE MOSQUÉE

Par le R. P. DELATTRE

Des Pères Blancs, archiprêtre de Saint-Louis de Carthage.

Le R. P. Delattre, membre correspondant de l'Institut, nous envoie de Carthage cette savante et intéressante étude, qui donne l'explication d'un curieux problème historique.

Il y a une vingtaine d'années, je fus informé qu'une inscription latine se lisait sur le linteau d'une porte intérieure dans une des mosquées de Tunis.

Un Arabe auquel je donnais alors des leçons de lecture et d'écriture et qui commençait à pouvoir tracer quelques mots, voulut bien essayer d'en prendre une copie.

Se trouvant devant des lettres monumentales qui pour lui étaient autant de lettres majuscules, qu'il n'était pas capable d'imiter, il les copia tant bien que mal en les remplaçant par des caractères minuscules.

Ce relevé bien incomplet permettait cependant de reconnaître que l'inscription était chrétienne et avait un réel intérêt. Il importait de la connaître exactement.

Ne pouvant aller corriger moi-même sur place la copie défectueuse que j'avais obtenue d'une main arabe encore si novice dans l'art de l'écriture, je m'adressai à M. Roustan, consul général de France, qui voulut bien charger M. Summaripa, chancelier du consulat, de me procurer une copie exacte du texte en question. Grâce à cette intervention et au concours bienveillant du général Baccouche, père du caïd actuel de Bizerte, homme d'une rare intelligence, je pus obtenir, non cependant sans frais, un bon estampage de la pierre. Je publiai l'inscription dans le *Bulletin épigraphique de la Gaule* de 1881.

Je la reproduis ici.

D O M
VOTIS · ADIACEN · DEVOTI · POPVLI · SENATV · GENVENSE · FAVENTE · R · Q · P
GREGO · XIII · ANNVENTE · EPLI · MENSA · PER · QVINQVENNIVM · PRAESVLE
CONSVLTO · DESTITVTA · CENSVM · MINISTRANTE · HISCE · SACRIS · ERECTIS
IVLIUS · IVSTVS · SIXTO · V · S · P · A · ELECTVS · EPVS · EXTREMVM · POSVIT · LAPIDEM
VTINAM · POSVISSET · ET · PRIMVM ANNO · M · DXCIII

Cette pierre porte donc l'inscription commémorative de la pose de la *dernière* pierre d'une église à la fin du XVIe siècle.

Cette église avait été construite pour répondre aux vœux de la religieuse population d'Ajaccio, avec l'agrément du Sénat de Gênes et l'approbation du pape Grégoire XIII (1572-1585). Enfin Julius-Justus, évêque élu par le pape Sixte-Quint (1585-1590), en posa la dernière pierre en l'an 1593.

L'inscription se termine par cette curieuse réflexion : « Plût à Dieu qu'il eût aussi posé la première pierre ! »

Utinam posuisset et primum!

Naturellement, cette inscription, placée, me disait-on, au-dessus d'une porte, semblait établir que la mosquée où elle se trouvait était une ancienne église. Cette conclusion paraissait de plus confirmée par les renseignements qui m'étaient donnés et d'après lesquels cette mosquée était construite sur une crypte et ressemblait comme disposition intérieure à nos églises.

∴

On va voir ce qu'il en était :

Lors de l'occupation de la Tunisie par la France, le cardinal Lavigerie, après la démission du vénéré Mgr Suter, fut chargé par le Souverain Pontife d'administrer le vicariat qui devait bientôt être transformé en archidiocèse. Un des premiers actes du nouvel administrateur fut de procurer au pays un clergé français, dont le besoin se faisait de plus en plus sentir.

Pour atteindre ce but, Mgr Lavigerie demanda des ecclésiastiques à divers diocèses de France. Un des diocèses sur lesquels le zélé prélat comptait le plus et qui, d'ailleurs, répondit le mieux à son appel, fut celui d'Ajaccio. Dans sa lettre aux séminaristes corses, le cardinal Lavigerie, entre autres raisons qu'il apportait pour les attirer en Tunisie, leur disait qu'ils y trouveraient des traditions chères à leur cœur, et il leur faisait part de l'existence, dans une mosquée de Tunis, d'une dédicace se rapportant à une église construite sur le désir des fidèles d'Ajaccio. L'inscription prouvait les relations qui existaient à la fin du XVIe siècle entre la Corse et la Tunisie.

La réponse du Supérieur du grand Séminaire d'Ajaccio fut favorable aux projets du cardinal Lavigerie.

∴

Mais quelle ne fut pas la surprise de l'illustre prélat et la mienne, lorsque nous apprîmes que l'inscription chrétienne de la mosquée de Tunis ne prouvait nullement que cette mosquée fût une ancienne église construite à la demande du peuple d'Ajaccio, mais que cette pierre commémorative avait été gravée pour la cathédrale d'Ajaccio, sur le portail de laquelle se lit encore aujourd'hui une inscription identique ! Le texte chrétien de la mosquée de Tunis y a été apporté par ces pirates redoutables qui, quelques années plus tard, emmenèrent saint Vincent de Paul et le vendirent sur la place du Marché.

On sait que les marbres de la cathédrale d'Ajaccio provenaient de Gênes et que trois chargements n'arrivèrent pas au port. Les corsaires attaquaient les barques, s'emparaient de l'équipage et de la cargaison. C'est ainsi que l'inscription commémorative destinée à figurer au-dessus de la porte d'entrée de la cathédrale d'Ajaccio se trouva comprise dans le butin des pirates et vint prendre place

dans la construction d'une mosquée dont elle peut servir à fixer la date.

∴

M. l'abbé Bombard, curé de la cathédrale de Tunis, profita, il y a quelques années, de son passage à Ajaccio pour y prendre copie de l'inscription. Il a bien voulu, ces jours derniers, m'en obtenir de M. l'abbé Zevaco, une nouvelle copie qui est venue confirmer la sienne, et m'a permis de compléter dans le texte de Tunis, surtout à la fin de plusieurs lignes, certains mots dont les dernières lettres avaient échappé au premier essai de copie et aussi à l'estampage que j'avais réussi à me procurer.

Dans l'inscription, telle que nous la donnons plus haut, on trouvera le texte de Tunis complété par les dernières copies prises à Ajaccio.

∴

La plaque de marbre de Djamâ-el-Ksar, car c'est dans cette mosquée qu'elle se trouve, a donc été enlevée par les pirates entre Gênes et Ajaccio et, si elle peut servir à établir des rapports entre la Corse et la Tunisie à la fin du XVIe siècle, ce ne sont pas précisément, on le voit, des relations de cordialité. Les temps, heureusement, sont changés et nous devons en bénir la divine Providence.

NOS ALMANACHS

Suite (1)

II

PETIT ALMANACH DE LA PROPAGATION DE LA FOI. — Brochure de propagande, in-18 carré, de 128 pages avec gravures. — Un exemplaire : 20 centimes. — *Franco* par la poste : 30 centimes.
Voir sur la couverture les conditions de vente en gros.

C'est un *Salut au XXe siècle*, de M. Joseph Serre, qui ouvre notre *Petit Almanach*. Par une antithèse remplie de charme, le poète chrétien mêle dans sa gracieuse pièce de vers « les siècles et les enfants »

Beaux enfants, France rose et blonde,
Tandis que vous jouez gaiement,
Un siècle dans la nuit profonde
S'engouffre solennellement.

Il ne reste de lui qu'un rêve ;
Mais un nouveau siècle se lève...

Ce siècle, enfant, qui vient de naitre,
Sera-t-il grand, bon, pur et doux ?
Si tout cela vous voulez l'être,
Il le sera, car lui, c'est vous.
....

Tournons la page. C'est encore un enfant qui joue le rôle principal dans le *Cadeau de Noël*, touchante anecdote gentiment racontée par M. Combes, de Pondichéry.

Puis *Kipili* nous mène sur les bords du grand lac équatorial le Tanganika. Le R. P. Guillemé met en scène un jeune esclave racheté par la Mission de Mpala et qui a le bonheur inespéré de retrouver sa pauvre mère, après plusieurs mois de séparation.

Ensuite, nous retournons dans l'Inde pour recueillir de la bouche de M. Maurice, missionnaire à Villupuram, le récit du *Martyre du Père Jacques*.

Et voici des alexandrins sonores et entraînants : *Ecoles d'apôtres !* C'est le R. P. Delaporte, de la Compagnie de Jésus, qui nous a envoyé cette éloquente paraphrase de l'*Euntes docete* :

« Enfants, portez au loin ma parole féconde,
Allez ! » « — Jusqu'où, Seigneur ? » « — Jusqu'aux bornes du monde
....
Allez, mon bras vous guide et n'est point raccourci.
Je promets et je donne à l'apôtre qui m'aime
Mon exemple, mon nom, ma paix, mes droits, moi-même,
Mon cœur, mon ciel... » « — Seigneur, nous voici ! nous voici !! »

Une Idylle noire par une Sœur Blanche est un épisode absolument véridique, raconté avec une touchante simplicité par une religieuse d'Afrique, fille spirituelle du grand cardinal Lavigerie.

L'aimable M. Baulez, de Pondichéry, prend ensuite la parole pour nous dire, avec le talent de narrateur qu'on lui connaît, la délicate et captivante histoire de *Tante Louise*.

Puis *En mer* et *A la broche*, deux nouvelles de Roger Dombre, l'auteur célèbre, qui a conquis en quelques années, par ses attrayantes publications, une place si distinguée parmi les romanciers chrétiens.

Le R. P. Amat, des Missionnaires d'Alger, nous fait ensuite assister à une scène intime de la vie kabyle, qu'il intitule : *Une curieuse réconciliation*.

Et, de nouveau, nous voilà dans les rues de Pondichéry où s'offre à nos regards un de ces bonzes qui pullulent sur les places des grandes cités de l'Inde. « *Latchumanan* était un religieux mendiant, sivéniste de secte. N'allez pas croire qu'il eût fait de longues années de noviciat, non... » C'est en ces termes que M. Combes commence la biographie d'un curieux personnage peut-être un peu trop ami de la bouteille, mais au fond point méchant et qui obtient la grâce inestimable du baptême *in extremis*. « Régénéré et joyeux, il fit toc-toc à la porte du Ciel... Je me suis laissé dire que le grand saint Pierre, tout radieux, tira le cordon et que la porte du Ciel s'ouvrit toute grande. »

Suit une délicieuse nouvelle, le *Viatique au Tanganika*, puis une délicate mélodie *Au revoir !* composée à l'occasion du départ d'un jeune missionnaire.

Au R. P. Trilles, le gai et spirituel missionnaire, un des fils de prédilection de Mgr Le Roy, a été réservé le mot de la fin. *Trop parler nuit, trop gratter cuit* est le récit d'une bonne plaisanterie que lui suggéra sa riche imagination pour le tirer d'embarras dans une de ces heures pénibles dont la vie apostolique est prodigue. Il raconte sa joyeuse et perfide équipée avec sa verve habituelle. « A la fin, dit-il, le Père dormait. Mes amis, faites-en autant et à l'année prochaine! »

Disons encore que le crayon de M. Guasco a semé avec prodigalité d'un bout à l'autre de la petite brochure les plus délicates, les plus charmantes, les plus piquantes illustrations. C'est plus qu'il n'en faut pour inspirer à tous nos lecteurs le désir de se procurer, pour le lire et le propager autour d'eux, notre *Petit Almanach*.

---

(1) Voir page 491.

NÉCROLOGIE

Mgr Fava
Evêque de Grenoble.

Le 17 octobre dernier est mort subitement dans son palais épiscopal de Grenoble, Mgr Amand-Joseph Fava, qui, avant d'occuper un des grands sièges épiscopaux de la France, avait donné aux missions d'Afrique les prémices de son ministère sacerdotal.

Mgr Fava était né à Evin-Malmaison, diocèse d'Arras, le 10 février 1826. Entré de bonne heure au séminaire, il suivit à Bourbon Mgr Desprez, le premier évêque de Saint-Denis. Secrétaire, puis vicaire général de Mgr Desprez, il refusa de le suivre comme vicaire général à Limoges, pour rester dans cette île lointaine à laquelle il s'était attaché. Déjà, il rêvait d'évangéliser la côte orientale d'Afrique, et bientôt après il fondait la mission de Zanzibar. En 1871, il était appelé à l'évêché de la Martinique, d'où, quelques années après, il était transféré à Grenoble, sa santé ne lui permettant plus de rester aux colonies.

Lorsqu'il y a trois ans, en 1896, il célébra son jubilé épiscopal, le Pape Léon XIII l'avait honoré du pallium.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. l'abbé Grandjean, du diocèse de St-Dié 1 30
M. F. G., Paris .... 100 »
Anonyme de Strasbourg, demande de prières .... 300 »
Cotisations des Missionnaires du Soudan .... 75 »
Mme Renée Daviau, du diocèse d'Angers .... 50 »
Anonyme du diocèse d'Aire, demande de prières .... 5 »

Pour le baptême de deux enfants sous les noms de Marie-Antoinette et de Joseph-Jude (R. P. Jose Severino, Cunène).
A. C., diocèse de Valence .... 5 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Jose Severino. (Cunène).
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »
Un prêtre du diocèse d'Annecy .... 10 »
L. P. Le Mans .... 5 »
Baron Roucou (Charente), offrandes à Saint-Antoine de Padoue 0 90
Anonyme de Rouen .... 50 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour fonder une école au Liban.
Anonyme de Compiègne, diocèse de Beauvais .... 10 »

A Mgr Lesné, Perse.
Ad majorem Dei gloriam, diocèse d'Amiens .... 5 »

A M. Escande, Pondichéry.
Ad majorem Dei gloriam, du diocèse d'Amiens .... 5 »

A M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry), pour ses affamés.
Mme B. de Chateauvieux, du diocèse de Vannes .... 5 »

Au R. P. Bonaventure, Vizagapatam.
Mme B. de Chateauvieux, du diocèse de Vannes .... 5 »

Au R. P. Muenzloher (Assam).
Mlle M. Maréchal, du diocèse de Nantes 1 25

A Mgr Marcou, Tonkin occidental, pour ses lépreux.
Anonyme du diocèse d'Aire, demande de prières .... 3 »
M. de Mazellier, diocèse de Moulins 3 40

Au R. P. Bertran, Rajpoutana, pour les affamés.
Baron Roucou (Charente), demande de prières pour défunts .... 25 »

A M. Guéno, Cochinchine orientale, pour les affamés.
Baron Roucou (Charente), demande de prières pour trois défunts .... 8 »
Ad majorem Dei gloriam, diocèse d'Amiens .... 5 »

Au R. P. Cothonay (Fo-Kien), pour réparer sa chapelle.
Baron Roucou (Charente), ... 13 10

A M. Lacruche, pour le séminaire du Kiang-si septentrional.
M. l'abbé E. D., du diocèse de Cambrai .... 100 »

A sœur Mac Carthy, Kiang-si septentrional, pour ses vieillards.
Baron Roucou (Charente) .... 25 »

A M. Emile Francès, Kiang-si septentrional, pour des chapelles à bâtir.
Baron Roucou (Charente) .... 98 »

A sœur Gilbert, Tché-Kiang, pour ses petits estropiés.
Baron Roucou (Charente) .... 25 »

A M. Murcier, Kouang-tong, pour sa chapelle dédiée à la Sainte Vierge.
Baron Roucou (Charente) 5

A M. Guillaume, Kouang-tong.
Anonyme du diocèse d'Aire, demande de prières .... 2 »

Au R. P. Buis, Chan-tong méridional.
R. E. diocèse de Rennes .... 20 »

A M. Chapdelaine, à Usuki (Nagasaki).
X., à Banvillars, diocèse de Besançon .... 50 »

Pour les Salésiens de la Terre de Feu.
X., Banvillars, diocèse de Besançon .... 50 »

Au R. P. Brégère, Madagascar central.
Ad majorem Dei gloriam, diocèse d'Amiens .... 5 »

Au R. P. Bruck, Saskatchewan, pour son église du Sacré-Cœur.
Mme B. de Chateauvieux, diocèse de Vannes .... 5 »

Au R. P. Cognet, pour son futur séminariste maori.
Mme B. de Chateauvieux, diocèse de Vannes .... 10 »

Au R. P. Guis, Nouvelle Guinée, pour son église.
Reconnaissance à la Bonne Mère, Lyon .... 100 »

A Mgr Leray, iles Gilbert.
Mme B. de Chateauvieux, diocèse de Besançon .... 5 »

EDITION ITALIENNE

3me trimestre de 1899.

Pour l'Œuvre	86 70
— les missions nécessiteuses (R. P. Civati, Hydérabad)	316 »
— les affamés de la Perse (Mgr Lesné)	16 30
— le R. P. Doré (Kiang-Nan)	16 30
— M. Louvet, pour les sourds-muets de Lai-thieu (Cochinchine occidentale)	32 10
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki)	23 15
— le R. P. Sarthou, à Tobago (Antilles Anglaises).	92 60
— Sœur Gilbert, à Ning-Po (Tché-Kiang)	18 50
— Sœur Henriette, à Téhéran (Perse)	1 85
Total	663 80

(*La suite des dons prochainement.*)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





LAOS (*Indo-Chine*). — LE PERSONNEL DE LA MISSION DE PHONG-Y; d'après une photographie de M. MERLY, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Phong-y (voir p. 510).

NOS ALMANACHS

Pour 1900

S. Em. le Cardinal Archevêque de Lyon, à qui nous nous sommes fait un devoir d'offrir les premiers exemplaires de nos *Almanachs*, a daigné nous remercier de cet hommage par la lettre suivante. Elle est bien encourageante pour tous les collaborateurs, qui, par la plume ou le crayon, ont contribué à leur succès avec tant de zèle.

LETTRE DE SON EM. LE CARDINAL COULLIÉ

Je reçois les Almanachs de la Propagation de la Foi pour l'année 1900 et j'admire avec quel talent vous réunissez en quelques pages ce qui peut charmer les yeux, instruire l'esprit et toucher le cœur.

Que ces chers petits livres soient de vrais missionnaires ! Qu'ils portent partout la connaissance de la grande Œuvre catholique et que cette lecture inspire le zèle de la propager et de la soutenir; c'est le vœu de mon paternel dévouement.

† PIERRE, card. COULLIÉ,
archevêque de Lyon et de Vienne.

CORRESPONDANCE

SASKATCHEWAN (Canada)

La Mission de Thunderchild.

La lettre suivante contient des remerciements et de nouvelles prières. Les uns et les autres sont exprimés dans les termes les plus touchants et ne pourront qu'aller au cœur de nos lecteurs.

LETTRE DU R. P. BRUCK, OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE MISSIONNAIRE A THUNDERCHILD

S'il est des jours de tristesse pour le pauvre missionnaire de l'Amérique du Nord, il en est de bien consolants.

Laissez-moi vous dire toute la joie que m'a procurée la lecture d'un numéro des *Missions catholiques* que vous avez eu la bonté de m'envoyer. C'était un dimanche matin. Je me préparais à célébrer le saint sacrifice dans notre modeste chapelle. A côté de moi, les sauvages essayaient de trouver une petite place pour prier à leur aise. Les uns égrenaient leur

chapelet, les autres se plaignaient comme des enfants de l'exiguité du local où les derniers venus avaient peine à se caser :

« — Quand donc, murmurait-on, pourrons-nous donner un coup d'épaule à ces poutres branlantes et agrandir notre étable de Bethléem ? »

Voici que l'un d'eux m'apporte le courrier, impatiemment attendu depuis des semaines. Que de fois me suis-je dit, après avoir crié famine : « Ma requête est-elle parvenue à Lyon ? Lui a-t-on fait bon accueil ? Qu'est-ce que la voix d'un pauvre missionnaire sans appui, qui sollicite un secours, quand tant d'œuvres importantes sont dénuées de ressources ?... »

D'une main tremblante je déchire l'enveloppe, résigné d'avance à faire le sacrifice de mes espérances, que j'avais tort de prendre pour des illusions. En effet, j'avais sous les yeux la preuve éloquente que mes prières étaient exaucées. Comment vous exprimer les sentiments débordant de mon âme reconnaissante ?

Je montai radieux à l'autel, en annonçant à mon naïf auditoire que j'offrais le Saint Sacrifice aux intentions de tous les donateurs dont le cher Bulletin lyonnais m'apprenait les largesses à notre égard.

Depuis lors je porte leurs noms chaque matin au saint autel. Daigne le Sacré-Cœur récompenser toutes les âmes généreuses qui ont jeté leur offrande dans l'aumônière du petit missionnaire des sauvages !

∴

Je veux vous présenter le troupeau confié à nos soins. Mon compagnon, le R. P. Cochin, s'applique, depuis de longues années, à transformer ces natures si longtemps réfractaires à toute civilisation. Ses efforts ne sont pas restés infructueux. Les travaux, les luttes, les souffrances, tout en épuisant ses forces, n'ont pas ralenti son zèle. Le récit de ses campagnes, aux temps héroïques, stimule les jeunes missionnaires et provoque leur ardeur.

J'appelle *temps héroïques* cette douloureuse époque de l'insurrection des Sauvages et des Métis en 1885, lorsque deux de nos Pères furent horriblement massacrés, plusieurs autres condamnés à une dure captivité, sept de nos églises et établissements détruits par les rebelles, qui prétendaient que les missionnaires faisaient cause commune avec le gouvernement.

Depuis, les Sioux, les Cris, les Assiniboines, sont revenus à des sentiments plus humains. Nous comptons parmi eux un grand nombre de chrétiens. Peu à peu leurs mœurs s'adoucissent : ils subissent l'influence de la religion ; ils s'éloignent des antiques superstitions qui déshonorent leur race. Est-ce à dire que tout soit parfait ? Non ; il nous reste encore de grands progrès à réaliser. Sans doute, nous n'avons plus à faire à des gens tatoués et barbouillés des pieds à la tête, n'ayant pour tout costume que des braies, avec une tête de castor surmontée de plumes d'outarde en guise de bonnet, armés de formidables casse-tête, de poignards et de haches, disposés à tuer un homme comme une mouche. Néanmoins ils conservent de mauvais instincts, difficiles à détruire, des habitudes grossières, des goûts sordides, tous les défauts d'enfants mal élevés. Quelle patience ne faut-il pas au missionnaire pour dégrossir un peu ces blocs informes et leur donner un certain cachet de bonne éducation !

∴

Voulez-vous les examiner de près ? Permettez-moi de vous introduire dans la loge où ils se réunissent pour apprendre les principales vérités de notre sainte Religion.

Voyez-les accroupis sur le sol ou étendus le long des cloisons. Dans un coin de l'appartement vous apercevez d'abord, dominant toute la bande, un grand sauvage qui se croit les aptitudes d'un président de République. Il a, comme toujours, la pipe à la bouche. Ses longs cheveux noirs sont hérissés de plumes de hibou blanc ; il a les épaules garnies d'une demi-douzaine de grelots qu'il porte en guise d'épaulettes ; sa figure, bariolée de raies rouges, bleues, vertes et jaunes, lui donne un aspect redoutable ; somme toute, c'est un bon enfant. Tout borgne qu'il est, il a aperçu à portée de sa main mes bottes d'hiver, et le voilà en train de les essayer.

En face de lui, dans un autre coin de la case, un sauvage à peine vêtu s'amuse à natter ses longs cheveux avec une coquetterie qui rendrait jalouses vos grandes dames du *high-life ;* trois anneaux pendent à chacune de ses oreilles, une belle plume d'outarde est plantée sur son toupet ; deux boîtes de fer blanc défoncées lui servent de bracelets. Malheureusement c'est un pituiteux sans mouchoir. Gare aux voisins, car ses deux doigts fonctionnent avec une dextérité peu commune !...

Voici un vénérable de 75 ans, qui a le génie de l'invention. Son regard d'aigle a sondé les coins obscurs du local et a découvert, dans une encoignure, une vieille paire de lunettes auxquelles il ne manque que les verres. N'importe ! le vieillard les ajuste sur son nez, s'empare d'un livre qu'il tient à rebours, agite les lèvres et articule des sons inintelligibles. Les autres le regardent ébahis et lui décernent un brevet de capacité. Quel dommage qu'il ait caché sa science si longtemps ! on l'aurait proclamé chef de la tribu.



Je vous fais grâce des autres détails. Mon récit m'entraînerait à des descriptions trop réalistes. Vous verriez tout près de ma table un brave chasseur plus attentif à rechercher dans l'épaisse chevelure de son fils un gibier dont il semble friand qu'à écouter les conclusions pratiques de mes instructions; de l'autre côté, une mère occupée à réparer les dégâts d'une catastrophe imprévue... Tout cela se fait d'après les règles des sauvages. Ils prétendent être à la hauteur de la civilisation européenne. Chaque pays a ses usages.

En réalité, nous devons constater bien des progrès depuis une vingtaine d'années. L'amélioration au point de vue religieux n'est pas moins remarquable.

∴

Avec les ressources qui nous sont arrivées par votre entremise, nous avons pu terminer notre chapelle provisoire et préparer les matériaux de notre future église qui sera dédiée au Sacré-Cœur. Il nous tarde de commencer les travaux de construction, car ce serait un désastre si nous ne mettions pas prochainement notre projet à exécution.

Les ministres protestants de la Rivière Bataille ont eu vent de nos intentions. Ils ont la prétention de nous devancer afin d'attirer à eux les sauvages en faisant miroiter à leurs yeux toutes sortes d'avantages. Déjà ils possèdent une école qui compte quarante-cinq enfants élevés dans la haine du catholicisme. Tous les moyens leur sont bons pour arriver à leur fin. Du reste, ils sont riches, grassement subventionnés, abondamment pourvus. De là des prodigalités fascinatrices.

« — Pourquoi aller chez les Romanistes? disait l'un d'eux à nos gens. La vraie religion est celle qui donne davantage. Que font pour vous les Romanistes? Nous, nous pratiquons la grande charité. »

A cette objection, l'un de nos chrétiens répondit :

« — Tu donnes beaucoup, c'est vrai; mais nos missionnaires donnent davantage. Ils nous donnent Dieu qui ne meurt pas, tandis que tous tes cadeaux sont périssables! »

Magnifiques sentiments qui nous consolent dans notre pénurie. Néanmoins, nos pauvres néophytes sont de grands enfants. Jusqu'ici ils nous sont restés fidèles, parce que l'espoir de voir bientôt monter la charpente de notre grande chapelle les remplit de joie; la pensée qu'on s'occupe d'eux dans la vieille France leur va au cœur.

∴

Les Oblats de Marie Immaculée qui évangélisent les peuplades de la Saskatchevan ont réussi, avec de maigres ressources, à convertir une multitude de païens. Dieu seul connaît les sacrifices que nécessite un tel apostolat dans ces régions les plus déshéritées de la terre : il nous faut lutter contre les rigueurs du climat, l'apathie des sauvages, le fanatisme des ministres de l'erreur. C'est à l'Œuvre de la Propagation de la Foi que nous sommes redevables, en grande partie, du bien opéré dans ces immenses contrées du Nord américain.

Nous recevrons encore avec reconnaissance les quelques miettes qui tomberont de la table des heureux du monde.

∴

Je termine en vous citant quelques lignes d'un rapport de notre évêque, Mgr Pascal :

« Tout ici entrave encore le progrès du bien; les grandes distances, le défaut de moyens de communication, le petit nombre de résidences de missionnaires, la pauvreté du pays n'offrant pour ainsi dire aucune ressource, si ce n'est le poisson et la viande de l'élan et de l'ours qu'il faut acheter si on ne peut soi-même faire la chasse, le grand nombre de camps sauvages devenus protestants faute de prêtres et pleins de préjugés.

« En réfléchissant à tous ces obstacles, on serait tenté de se demander parfois s'il ne serait pas sage de tout abandonner. Mais cette pensée est le fruit de la lâcheté et du découragement. Si les apôtres avaient agi ainsi, nous serions encore païens. Nos chers missionnaires n'ont pas dégénéré. Ils sont prêts à tous les déboires et à tous les sacrifices. »

INFORMATIONS DIVERSES

France. — Mgr Joachim Buléon, membre de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, nommé évêque titulaire de Cariopolis et vicaire apostolique de la Sénégambie, recevra la consécration épiscopale le 28 octobre, fête des Apôtres saint Simon et saint Jude, dans la Basilique de Sainte-Anne d'Auray (Morbihan).

Asie Mineure. — Nos lecteurs ont appris par les journaux les suites désastreuses du tremblement de terre qui a causé tant de ruines dans la région d'Aïdin. Le R. P. Cyrille Hochar, supérieur de cette mission, écrit à Son Eminence le cardinal Coullié, archevêque de Lyon, la lettre suivante :

« Votre Eminence connaît l'horrible catastrophe dont nous avons été victimes le 20 septembre dernier. Les localités dont j'ai la charge sont pour la plupart pauvres; ce dernier malheur les a jetées dans un dénuement extrême. Presque toutes les maisons sont en ruines et les infortunés habitants manquent de vêtements et de pain.

« On évalue à 17000 le nombre des maisons détruites et à un millier le chiffre des personnes qui sont mortes. Aïdin, où se trouve la maison centrale de la Mission, a été particulièrement éprouvée. Plus de 3000 maisons ou boutiques sont ruinées.

« Notre paroisse catholique, établie depuis 1851, est très pauvre. Nous n'avons pas pu encore bâtir une église, nous nous servons jusqu'à ce jour d'une ancienne construction turque

dont la grande chambre a été convertie en chapelle. Le tremblement de terre a démoli notre mur principal donnant sur la rue et a crevassé les murs de la construction qui menace de tomber.

« Dans l'extrême nécessité où je suis réduit, je viens vous conjurer de vouloir bien nous prêter votre aide au nom de la charité. »

Nagpore (*Hindoustan*). — Mgr Pelvat, de la Société des Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy, nous écrit de Nagpore, le 6 octobre :

« Il est neuf heures du matin et depuis six heures une centaine d'hommes sont accroupis devant ma porte. C'est une députation de la caste des tisserands représentant 20.000 personnes. Ils viennent me supplier de les prendre en pitié, car tous, hommes, femmes et enfants, meurent de faim. La famine, en effet, sévit dans tout mon malheureux diocèse. Durant quatre mois il n'est tombé que 12 pouces d'eau au lieu de 50 et depuis trois semaines le ciel semble d'airain. Aussi les étangs sont à sec ; les puits baissent avec une rapidité effrayante ; les moissons ont séché sur pied ; les semailles pour la récolte du printemps n'ont pu se faire. Les prix des grains ont quadruplé et quintuplé. De plus il n'y a ni eau, ni herbe pour le bétail qui est infailliblement condamné à périr.

« Que va devenir notre pauvre colonie du village de Thana fondée au prix de tant de sacrifices ? Comment nourrirons-nous nos 500 orphelins ? nous n'avons de provisions que pour le mois courant. Il faudrait, sans délai, creuser quelques puits nouveaux et creuser plus profonds ceux qui existent ; mais la dépense est bien au-dessus de nos ressources. Oh ! que la situation est sombre !

« Que répondre à ces pauvres affamés qui viennent se jeter à nos pieds, se couchent à nos portes, nous disant qu'ils mourront là et que nous aurons l'embarras de les enterrer. Que ferons-nous pour ces pauvres petits enfants, que les mères nous apportent dans l'espérance d'avoir une aumône ou qu'elles jettent dans les fossés au bord des routes ?

« Le Gouvernement anglais fait commencer des travaux ici et là pour venir en aide aux affamés ; mais ce sont des millions et des millions d'indigènes qu'il faut secourir. De plus les petits enfants, les malades, les femmes veuves, les vieillards, ne peuvent se rendre dans ces camps.

« Il reste un vaste champ pour la charité chrétienne. La famine de 1896-97 n'était rien en comparaison de celle-ci. La mission n'était pas alors surchargée de 500 orphelins. Permettez moi de rappeler à vos lecteurs qu'avec leurs aumônes en 1897 nous avons baptisé 10.000 enfants *in articulo mortis*, 1100 adultes et sauvé la vie à des milliers d'Indiens de toute caste. Nous avons fondé une nouvelle mission parmi les aborigènes des montagnes et quadruplé le nombre des néophytes dans notre mission d'Aurungabad.

« Ajoutez à la famine la peste qui décime la ville de Nagpore et se répand sûrement et graduellement dans tous les environs. Hélas ! nous craignons fort que, dans quelques mois, notre pauvre capitale ne soit un désert infect. »

Birmanie. — La *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre a publié un article de Mme Isabelle Massieu sur la Birmanie.

En voici un passage particulièrement intéressant, où l'auteur parle des missions :

« La Birmanie possède trois évêchés catholiques. Deux appartiennent à la société des Missions Etrangères : la Birmanie méridionale, siège : Rangoon ; et la Birmanie septentrionale, siège : Mandalay. La Birmanie orientale est confiée à une mission italienne.

« La grande figure de Mgr Bigandet a illustré le siège de Rangoon, et nos compatriotes missionnaires et leurs œuvres sont très appréciés du gouvernement anglais. Leurs écoles reçoivent les mêmes faveurs que celles des confessions protestantes et leurs élèves indigènes sont plus recherchés et inspirent plus de confiance. Le gouvernement, en outre du terrain qu'il donne, paie la moitié de la dépense des constructions, et les écoles de nos missionnaires et religieuses ont toute la clientèle européenne, de préférence aux écoles protestantes. Le lieutenant gouverneur de Birmanie, protestant convaincu, me disait, en parlant du zèle et du dévouement de nos missionnaires : « Quoiqu'ils ne professent pas notre religion, nous avons tous « pour eux la plus grande admiration et le plus profond respect. « *Si l'Angleterre possédait de tels apôtres, le monde lui appar-* « *tiendrait !* Nos missionnaires ne savent pas se dévouer ; ils « ne se donnent pas ! ils n'oublient pas leurs intérêts tempo- « rels ; mais ils nous frayent la route au même titre que nos « commerçants. »

« Un nouvel hôpital de lépreux, intéressante fondation de la mission catholique, attire les malades et les secours, en dépit d'un asile semblable fondé par les Wesleyens. La lèpre de Birmanie revêt les formes les plus cruelles et les plus répugnantes. Cent six hommes et cinquante-quatre femmes sont secourus et encouragés par les Pères Wehinger et Martin. Il y a peu de catholiques parmi eux ; mais tous sont touchés de ces soins et de ce dévouement de toutes les heures, de cette bonté du cœur qui vient d'en haut. Ils comprennent qu'il y a un Dieu plus grand que celui qu'ils connaissent, et qui seul peut inspirer de telles abnégations. Le calme, la douceur et la quiétude des premiers arrivés frappent les derniers venus et, sans qu'on ait à leur rien dire, ils demandent à connaître cette religion qui rend si bon. »

Chili. — Les journaux de Valparaiso nous apportent de bonnes nouvelles du zélé délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Amérique du Sud, Mgr Ferdinand Terrien. Nous lisons dans *El Chileno :*

« Mgr Terrien est très satisfait de la manière dont le pays a répondu à l'appel qu'il lui a adressé au nom du Souverain Pontife en faveur de l'Œuvre catholique par excellence, l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Il pense cependant qu'il reste encore beaucoup à faire, car il y a des personnes qui ne se sont pas rendu compte de l'importance de l'Œuvre et de la très faible contribution pécuniaire qui est demandée à chacun. Il reste un champ splendide à l'activité des personnes à qui l'Œuvre doit rester confiée au Chili. Elle aura probablement des délégués permanents qui se dévoueront avec zèle et persévérance.

« Nous savons que, dans le Concile de l'Amérique latine qui s'est dernièrement rassemblé, on a parlé de l'Œuvre de la Progation de la Foi, de son organisation en Amérique et il se peut que des décrets conciliaires aient été pris à ce sujet. S'il en est ainsi, la belle mission de Mgr Terrien sera grandement facilitée. »

VOYAGE AU LAOS

Par M. J.-M. MARTIN
de la Société des Missions Etrangères de Paris

Suite et fin (1)

XI

Joanni et B'la. — Chez Mgr Gendreau.

A Phong-y, je retrouve mes hommes qui étaient revenus par voie de terre, l'un de Xâm-Tô, ramenant les chevaux, l'autre, un catéchiste que j'avais renvoyé directement de Na-mun à cause de son état de santé ; avec eux étaient deux jeunes laotiens, Joannî et B'la ; le premier fils aîné du chef de Na-mun-to, le second son serviteur encore païen.

Joannî voulait voir Phong-y, me suivre au Tonkin, voyage que j'avais projeté et annoncé là-haut ; il voulait

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 septembre, 6, 13 et 20 octobre, et la carte p. 465.



voir l'Evêque, le roi de la religion ; il avait bien des choses à dire à l'Evêque au nom de sa tribu, au nom du Laos.

∴

Je passai huit jours à Phong-y, prêchant une retraite aux catéchistes et aux serviteurs de la maison, et le 24 avril, nous partions pour le Tonkin.

Une journée entière à travers les montagnes par un bon sentier et nous arrivons à Lang-Kào, chef-lieu de paroisse de la province de Ninh-Binh ; je trouve là le zélé petit Père Beurlet, qui, quoique arrivé d'hier, parle déjà annamite et prêche comme un vieux missionnaire. Le lendemain nous allons à Dong-Chua, autre chef-lieu de paroisse ; de là, en une petite journée, nous gagnons Késo, centre de la mission du Tonkin occidental.

∴

La première merveille qui frappa mes jeunes sauvages, ce fut l'immense plaine du Delta, un pays sans montagnes ! la seconde, ce fut la couleur rougeâtre des eaux limoneuses du Tonkin. A Késo, voici la grande église flanquée de ses deux tours ; là, ils restèrent stupéfaits ; puis ils virent la communauté, les Pères, les établissements de la mission ; le dimanche, ce fut la foule innombrable des chrétiens, le chant des cloches, un bateau à vapeur qui passa. Merveilles sur merveilles ! Jamais leur imagination ne leur avait rien représenté de pareil.

De Késo, je les conduis à Ngô-Khê, mon ancien district, où ils sont bien festoyés. Enfin nous montons à Ha-Noï en chaloupe. Ha-Noï !!!

∴

L'Evêque les accueille avec une joie paternelle ; il les entretient plusieurs fois et longuement ; il leur fait des cadeaux pour eux, pour leurs parents, pour le seigneur de Muong-Xoi. Joannî voulait parler à l'Evêque et il lui a tout dit :

« — Seigneur Père, nous sommes vos enfants et vos enfants sont bien loin, bien loin, là-bas dans la forêt au milieu des montagnes. Seigneur Père, regardez vos enfants, orphelins, pauvres et délaissés ; ils n'ont point de missionnaire comme les enfants du Tonkin ; ils ne peuvent pas se confesser ni recevoir le saint corps de Jésus. Les païens qui veulent suivre la religion n'ont personne pour les instruire. Seigneur Père, regardez vos enfants du Laos et prenez-les en pitié. »

Je n'avais qu'à répéter à mon tour les prières de Joannî. Sûrement douze missionnaires, dans le district chaû-laotien, pourraient avoir en dix ans plus de 20.000 chrétiens ; je dis 20.000 sans hésiter, avec assurance.

J'en ai déjà rencontré un millier sur ma route ; si j'avais pu poursuivre mon voyage un mois ou deux, j'en aurais trouvé trois ou quatre mille de plus. On m'a parlé de 250 fidèles, originaires de Na-hàm, qui sont groupés en un seul village appelé Nâm-y, à deux jours au-delà de Xâng-Kho, c'est-à-dire à huit ou dix jours plus loin que Muong-Xoi.

Mais, où Mgr Gendreau pourrait-il trouver douze missionnaires, même trois ou quatre, sans dégarnir des postes importants de la plaine ? Espérons que Dieu y pourvoira.



L'ÉCHO DE PHONG-Y ; d'après une photographie de M. MERLY.

Une autre question aussi ennuyeuse qu'importante : c'est l'argent.

1° Tout est à fonder là-haut. Chaque résidence de missionnaire demande une maison, une chapelle, du terrain.

2° Il faut, le plus tôt possible, tâcher de fonder un petit collège et former des enfants pour assister le missionnaire. Déjà plusieurs familles m'ont promis qu'elles donneront volontiers leurs enfants.

3° Les voyages sont coûteux ; il faut tout porter à dos d'hommes pendant des jours et des semaines ; à cause des difficultés, une légère charge demande deux porteurs ; à chaque porteur il faut donner au moins cinquante centimes par jour. On ne peut se mettre en voyage sans les objets du culte, les provisions de bouche, des présents pour les chefs et pour ceux qui nous offrent l'hospitalité, des vêtements, couvertures, etc. Si le missionnaire veut s'installer définitivement, le nombre de porteurs sera bien plus considérable.

4° Le missionnaire, là-haut, devra se bien soigner, s'il

veut faire vie qui dure et asseoir la mission sur des bases solides.

Donc, frais de fondation, de voyage, d'entretien. J'ai exposé toute la situation à Mgr Gendreau. Certes, le vénéré et bien aimé prélat s'est vivement réjoui et a été bien consolé en apprenant la persévérance et les bonnes dispositions de tant de néophytes dont on n'avait aucune nouvelle depuis quinze ans; mais comment faire pour répondre à tant d'espérance?

« Ecrivez le récit de votre voyage, me dit-il, et envoyez-le en France. »

Je viens de l'écrire, et c'est à vous que je l'adresse; par vous, le cri de mes Laotiens aura plus de retentissement auprès des âmes chrétiennes de France.

∴

Je reviens à Joannî; c'est un jeune homme de 18 ans, baptisé par le P. Tamet. Son père servait d'interprète au P. Fiot, le premier missionnaire du Laos. En 1884, il s'est enfui au Laos; de race noble, il a fondé la tribu de Na-mun-tó qu'il gouverne. Joannî est doux, candide, poli et très intelligent. Mgr Gendreau et tous les confrères ont été frappés de tant de qualités chez ce jeune sauvage et lui ont témoigné un vif intérêt.

Joannî et B'là ont vu Ha Noï, les boulevards, les belles rues, les palais, les riches maisons, la lumière électrique, la fabrique d'allumettes, le jardin botanique, etc...



LAOS. — Jeune couple de catéchumènes annamites de Phong-y.



LAOS. — Joanni et B'la; d'après une photographie de M. Merly.

Supposons un aveugle-né à qui Dieu donne tout à coup la lumière, je crois que telle fut l'impression de mes deux sauvages jetés subitement au milieu de la civilisation européenne.

∴

Après trois semaines passées au Tonkin, nous revînmes à Phong-y (*Voir les grav., p. 505 et 509*).

Joannî a copié, en caractères laotiens, un petit catéchisme et des prières; il instruira sa tribu. Il est reparti pour Na-Mun. La séparation fut émouvante. Joannî me dit :

« — Père, je retourne à Na-Mun, mais je prierai mon père et ma mère de m'autoriser à redescendre à Phong-y; je voudrais rester toujours avec vous, servir la messe comme les catéchistes et vous assister en tous vos travaux et voyages.

« — Voudrais-tu être prêtre? lui dis-je.

« — Oh!... je n'ose y penser! »

Il est parti. En ce moment il est dans la grande forêt.

Anges du Paradis, gardez Joannî et B'là de la dent du tigre et des mains des méchants; faites qu'ils arrivent en paix à leur destination pour être des anges comme vous auprès de leurs frères de Na-Mun. Ainsi soit-il!

FIN



SUR LE PLATEAU DE HUILLA

SOUVENIRS ET RÉCITS

Par le R. P. LANG
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE

C'est à une excursion dans la partie méridionale de la colonie portugaise d'Angola que nous invitons nos lecteurs. Le R. P. Lang va nous guider dans ces régions du Sud africain où les conditions de l'existence et la manière de voyager sont si différentes de celles des autres pays. La carte qu'il a dressée de son itinéraire (*voir p.* 515) permettra de s'orienter aisément et facilitera l'intelligence du récit.

I

Devant le continent noir. — Mossamédès.

Stop ! Et, tournoyant lentement sur lui-même, le *Casengo* s'arrête enfin en face de Mossamédès. Trente-cinq journées, longues, monotones, interminables, se sont écoulées depuis mon embarquement à Lisbonne. Encore un instant, et je vais enfin fouler cette Afrique dont l'image avait hanté mes rêves d'adolescent !

En arrivant en face du continent noir, dans la large baie de Mossamédès, la vue ne rencontre, aussi loin qu'elle peut s'étendre, qu'une vaste région d'un aspect lugubre. Des dunes d'un sable éblouissant se déroulent en légères ondulations. Aucun vestige de la nature africaine ailleurs si luxuriante. La vie semble fuir cette contrée désolée, où la pluie tombe à peine une ou deux fois l'an.

Après ce premier coup d'œil, laissant dans l'âme je ne sais quel sentiment de tristesse, le regard se repose bientôt sur un point du littoral qui le captive : c'est Mossamédès.

∴

Assise au fond d'une large baie, abritée contre les tempêtes, rares d'ailleurs dans ces parages de l'océan Atlantique, elle offre un heureux contraste avec le reste du tableau et montre à quels résultats surprenants peuvent arriver des efforts soutenus. Cinquante ans de travail persistant ont suffi pour transformer cette plage en une ville, je ne dirai pas somptueuse et opulente, mais gracieuse et confortable.

Fondée en 1845 par des colons portugais émigrés du Brésil, elle s'est transformée peu à peu. De larges rues, bien alignées et bien pavées, la divisent symétriquement en différents quartiers. Un boulevard, planté de palmiers, s'étend le long de la mer qui vient, à quelques pas, expirer sur le sable et apporte une douce fraîcheur. Les maisons, en pierre de taille, agréablement variées, donnent à l'ensemble un cachet de ville européenne.

Située à 15° de latitude sud, elle jouit d'un climat salubre et d'une température relativement basse, grâce à la brise de la mer, dont la fraîcheur est entretenue par des courants froids qui viennent y aboutir ; aussi de nombreux Européens, établis sur des points plus malsains de la province, viennent-ils y refaire leur santé délabrée.

Comme dans toutes les villes africaines, la population est divisée en quartier européen et en quartier indigène. La



CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — PANORAMA DE MOSSAMÉDÈS ; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du St-Esprit (voir le texte).

famille, base de la société, est en général régulièrement constituée dans ce qu'on pourrait appeler l'aristocratie du pays. Il n'en est pas de même de la classe noire : celle-ci vit dans un complet désordre et un grand abandon, se contentant de faire baptiser ses enfants, afin, selon son propre aveu, « d'en faire des Portugais ».

Le ministère religieux est confié à un prêtre séculier, dépendant de l'évêque de Loanda, capitale de la province et siège épiscopal. Les sœurs de Saint-Joseph de Cluny dépensent leur zèle et leur dévouement dans une école, où l'éducation chrétienne est donnée aux enfants de la ville.

∴

Nous voici donc dans la plus belle colonie portugaise de l'Afrique occidentale. Ce vaste champ, confié par la Providence à un peuple valeureux et chrétien, est divisé en plusieurs districts. Nous ne visiterons que celui de Mossamédès. On y trouve cinq centres de missions qui, toutes, ont leur histoire, histoire comparable à celle des premiers monastères de France, construits, eux aussi, sur un sol non défriché, au milieu de peuples privés de la vérité. Un séjour de huit ans m'a permis non seulement de les connaître toutes, mais de vivre de leur vie, de participer à leurs joies et à leurs souffrances. Il me sera donc possible d'être leur historien fidèle.

II

Moyens de locomotion. — Le wagon.

Les moyens de locomotion sont encore assez primitifs : pas de routes, encore moins de chemins de fer. On voyage à bœuf, en hamac ou en wagon.



A CHEVAL SUR UN BŒUF

Le véhicule classique des voyages au long cours dans le sud de l'Afrique, c'est le *wagon* (*voir la grav. p.* 513), immense voiture lourde, pesante, montée sur quatre grosses roues, véritable maison roulante. Sous son toit, formé d'une bâche imperméable, on a la salle à manger, la chambre à coucher, les magasins et vestiaires, voire même la cuisine et la basse-cour. Est-on fatigué de marcher, on s'assied ou bien l'on se couche. Pendant ce temps, l'attelage, composé de 18 à 24 bœufs, marchant sous un fouet de 6 à 8 mètres de long, vous mène à travers champs : trois kilomètres à l'heure, de 20 à 25 par jour, et l'on chemine ainsi, parfois durant 12 et 18 mois!

∴

Les distractions sont inhérentes aux voyages de ce genre : elles sont même nombreuses et variées.

Aujourd'hui de la pluie, demain du beau temps ; hier, un voyage digne d'envie; après-demain, une suite de calamités. Un bloc de granit croise la route, il faut l'enlever ; un tronc d'arbre a poussé en travers du chemin, il faut le couper; un bœuf, deux, trois, se détachent de la chaîne et prennent la clef des champs, il faut les atteindre, les capturer et les remettre en place ; un ravin est trop profond, il faut le combler; une roue se casse, il faut la raccommoder; dans un coude trop rapide, le timon se brise, il faut en mettre un nouveau ; sur le flanc d'une montagne abrupte, la chaîne se rompt et le wagon est entraîné dans un gouffre, il faut l'en retirer; plus loin, il s'enfonce dans un bourbier, il faut le décharger pour l'en dégager.

Si toutes ces aventures n'arrivent pas à la fois, il faut au moins s'attendre à quelques-unes dans chaque voyage. Tout dépend, il est vrai, du charretier. Il doit être forgeron, menuisier, sellier, tanneur, charpentier, surtout bon chasseur et cuisinier; car, si le voyage traîne en longueur, les provisions ne sont plus qu'au bout du fusil.

∴

Le wagon que nous allons prendre à Mossamédès a pour conducteur le Fr. Maxime, qui réunit admirablement les conditions voulues.

Le Frère inspecte une dernière fois le wagon, saisit le fouet, le fait claquer deux ou trois fois sur les bœufs, saute sur son siège et entonne un formidable *koutouloula!* Le wagon s'ébranle et part. « Schepmann! Horloch! Flaksfeld!... » Et les bœufs, ainsi nommés, répondent à l'appel du guide et manœuvrent suivant ses volontés.

III

De Mossamédès à Pedra-Grande.

Déjà un nuage de poussière s'élève sur les pas du troupeau et enveloppe en un instant et char et charretier. On avance lentement. Une profonde couche de sable, glissant sous les roues, s'oppose énergiquement à plus de rapidité. Le chargement, à son poids normal, est de 1.500 kilos, soit 75 kilos pour chaque bœuf.

∴

Voici les jardins de Mossamédès. Etablis au nord de la ville, à trois kilomètres seulement, dans la vallée du



Berro, ils sont un rendez-vous charmant pour les promeneurs.

Le Berro est un fleuve imposant quand il charrie l'immense volume d'eau que lui fournissent, parfois, les hautes régions de l'intérieur; les pluies passées, il se perd dans le sable. La vallée du Berro forme une délicieuse oasis par l'abondance et la fraîcheur de sa vigoureuse végétation, où les fleurs les plus odoriférantes s'épanouissent à côté des fruits les plus savoureux.

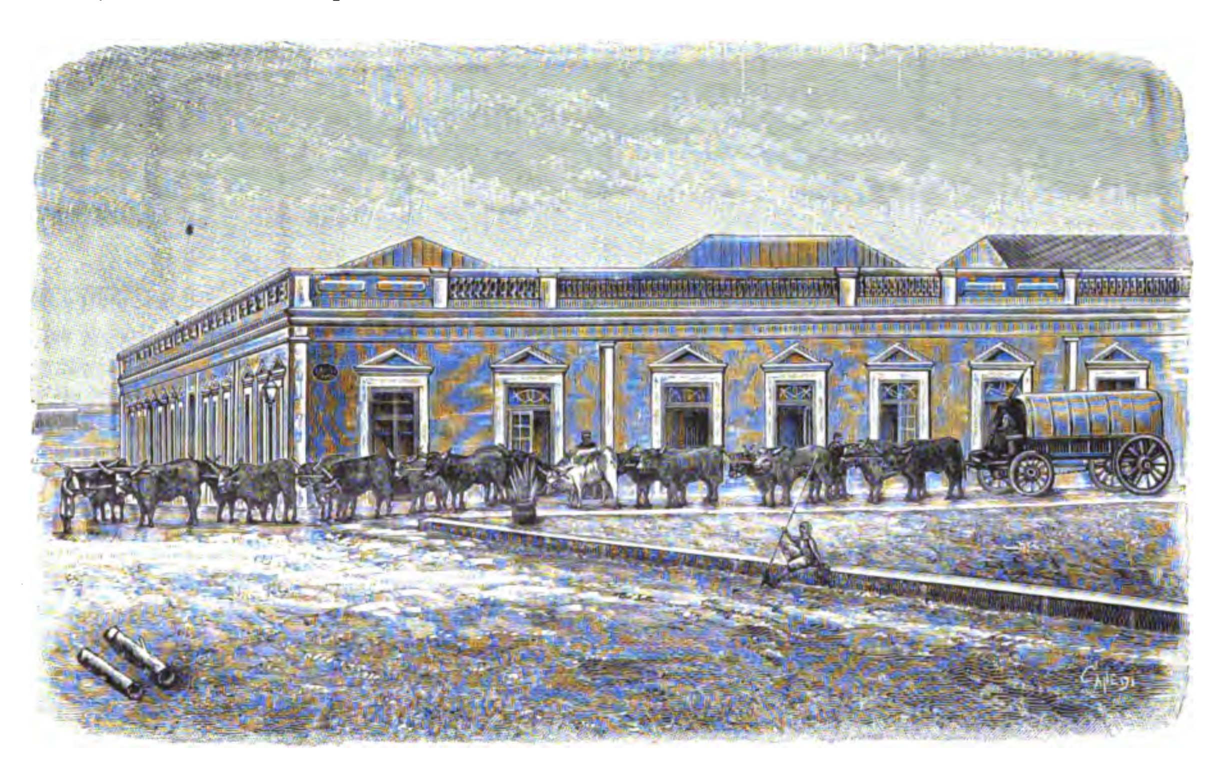
Quarante propriétés agricoles, avec chalets et maisons de campagne, fournissent à la ville, outre les fruits et les légumes, un délicieux site de villégiature.

∴

Au littoral, succède un terrain formé de couches de sédiment calcaire, alternant avec des plaines de sable mouvant. Bientôt apparaissent quelques légères collines entrecoupées de profondes ravines. A travers ces plaines, à travers ces ondulations de terrain, un mot revient à chaque instant : «Serrez la manivelle!... Desserrez! » Voici encore un « Serrez fortement » plus énergique, car c'est le Giraul avec sa pente vertigineuse.

Le Giraul, comme le Berro, vient des hautes terres et coule ici dans une profonde vallée. Des montagnes, formées de grès et de gneiss, dénuées de végétation, la ferment de toutes parts : seule, une ravine presque perpendiculaire donne accès au fleuve ; c'est par elle que descendent les wagons.

Quelques propriétés agricoles occupent cette vallée humide et relativement fertile. Quand les années sont pluvieuses, sur le plateau de l'intérieur, le Giraul forme de larges étangs où les bœufs viennent s'abreuver. Ont-elles



CUNÈNE. — DEPART DE MOSSAMÉDÈS ; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG (voir p. 512).

été sèches, au contraire, l'eau manque complètement à la surface : on ne la trouve qu'au fond de puits creusés dans le lit même du fleuve, à 20 et 30 mètres de profondeur.

∴

Nous sommes à onze kilomètres de Mossamédès. Faut-il donner un peu de repos à nos amis les bœufs ? Oui, du repos seulement et rien de plus ; car, de l'herbe, il n'y en a jamais ici, et, de l'eau, très peu pour le moment. Il faut la payer cinq sous par tête ! Les temps sont durs ; les pluies ont fait défaut.

« — Manuel ! Hippolyte ! une demi-heure d'arrêt, crie le F. Maxime à ses deux aides, jeunes gens de la mission de Huilla. Vite à l'œuvre ! »

Encore du pain de Mossamédès, avec un peu de fromage, voilà le souper. Peut-on manger avec appétit, quand nos amis les bœufs n'ont rien à se mettre sous la dent ? Pauvres bêtes ! on souffre avec elles.

∴

Le soleil s'était couché ; mais, à son défaut, voici l'astre de la nuit. Nous en profiterons pour nous approcher au plus vite des pâturages. A la fraîcheur, l'attelage souffre moins.

Une demi-heure plus tard, le wagon était de nouveau en marche, toujours dans la direction nord. Il s'avance lentement, s'arrêtant ici, s'arrêtant là, pour gravir la montagne du Giraul, en la contournant péniblement. De temps en temps, au milieu de la nuit, un coup de fouet se fait entendre pour réveiller les dormeurs.

Après la montée, la plaine.

De longues heures se passent ainsi, tandis que la lune monte majestueuse devant nous.



« — Horlock! Flaksfeld!...»

Puis, plus rien dans ce silence de la nuit. Rien! pas un cri d'oiseau nocturne, pas même le bruit de l'attelage piétinant dans le sable. Parfois, pour ne pas succomber au sommeil, on marche, la tête penchée, à côté des amis; puis on revient sur le siège. Parfois on entonne aussi les litanies du charretier. Alors, tous les noms des bœufs y passent: « Horlock », puis le second, le troisième, en remontant ainsi à droite jusqu'à la tête pour revenir par la gauche jusqu'à « Flaksfeld », le dernier. Plus loin, la manœuvre se fait en sens inverse, et la nuit se passe ainsi.

Horlock, Flaskfeld, quelles précieuses bêtes! Ce sont les bœufs du timon, qui, souvent, ont sauvé la vie à leur maître. Quand, assoupi par le sommeil, il ne remarque pas les obstacles, eux, grâce à un instinct heureusement développé par de longues années d'exercice, les évitent avec soin, en dirigeant habilement le wagon laissé à leur direction.

Au ciel, loin devant nous, de noirs nuages s'amoncellent; des éclairs les sillonnent en tous sens. Un orage paraît imminent. Plaise à Dieu qu'il se décharge au plus vite sur la région que nous traverserons demain!

∴

Le jour enfin se lève sur ces plateaux et nous trouve toujours en route vers la Pedra Grande, où nous pensons arriver vers midi. Dans la matinée, défilent peu à peu la *Pedra Major*, puis la *Pedra Pequena*.

Ces noms réveillent l'idée toujours bienvenue d'une halte. On s'arrête pour se reposer quelques instants, non à l'ombre des feuillages, mais dans des creux de rocher, où de gros lézards de 0 m. 50 de long prennent leurs ébats.

∴

Toutefois, le wagon poursuit son chemin. Un instinct invincible pousse l'attelage vers de meilleurs parages, où il compte trouver de l'eau et de l'herbe. Une heure, deux, trois... Déjà apparaît enfin la Pedra Grande. L'orage d'hier aura-t-il rempli les citernes et les étangs qui s'y trouvent? C'est la préoccupation du moment.



A CHEVAL SUR UN BŒUF

Il est midi, la chaleur est suffocante. Tout à coup un formidable : « Arrêtez! » retentit et vole, par dessus les rangs, jusqu'aux oreilles du guide, placé à la tête du convoi. Le wagon s'arrête et se perd au milieu d'un petit nuage de poussière, soulevée par les bœufs impatients, cette fois, de secouer le joug.

Moment critique! Y aura-t-il de l'eau? Point d'eau, point de halte. Mais les bœufs de mugir, de regarder vers la citerne, de piétiner le sable, de secouer la lourde chaîne. Quelques-uns même, sans attendre la réponse favorable ou non, s'allongent lourdement sur le sol, et remplissent l'air de longs et profonds mugissements. Pendant ce temps, le charretier s'était hâté de vérifier la situation : d'un bond, il avait couru aux étangs et il en revient de même, en criant de loin : « De l'eau! de l'eau! »

Trois minutes après, tout le bétail se dirigeait lentement, la tête penchée, vers les étangs qui s'étaient remplis pendant la nuit. De là, il allait s'étendre sur le sol.

∴

« — Aujourd'hui de l'eau, demain, s'il plaît à Dieu, les pâturages de la Chella, cela va bien, le voyage est heureux!

« — Comment! ce voyage est heureux! disait le petit Hippolyte, gémissant de fatigue et de douleur, rien à manger hier et avant-hier pour nos pauvres bêtes, et rien encore aujourd'hui!

« — Ecoute, mon ami, répond le F. Maxime, à cette époque, il est presque impossible de trouver de l'eau ici. Si nous en avons, c'est grâce à l'orage d'hier soir qui est venu fort à propos. J'ai déjà fait des voyages sans une goutte d'eau pour les bœufs, depuis Mossamédès jusqu'à la *Nascente*, endroit que nous trouverons seulement demain. Pas d'eau, pas d'herbe, il fallait pourtant marcher... sans même dételer une seule fois!

« — Horreur! Et les animaux résistaient à tant de fatigues et de privations.

« — Oui et non... Mais dépêchons-nous. Vite à la cuisine. Manuel! apporte-moi mon fusil... »

IV

De la Pedra Grande à la Chella. — Histoires racontées pendant le dîner. — Pourquoi tant d'ossements sur le chemin.

Après vingt-quatre heures de diète forcée, la chair d'une gazelle n'est pas un mince régal. Tandis qu'on était en train de la savourer, le F. Maxime raconte divers incidents de ses précédents voyages.

« — Autrefois, disait-il, il n'y avait pas à la Pedra Grande autant d'eau que maintenant, c'est le gouvernement qui a fait creuser les citernes que vous voyez pour ramasser l'eau des pluies. Comme nous sommes heureux d'être venus après cet orage! Si nous n'avions pas rencontré de l'eau ici, nous aurions dû aller jusqu'à la *Nascente*. Que de

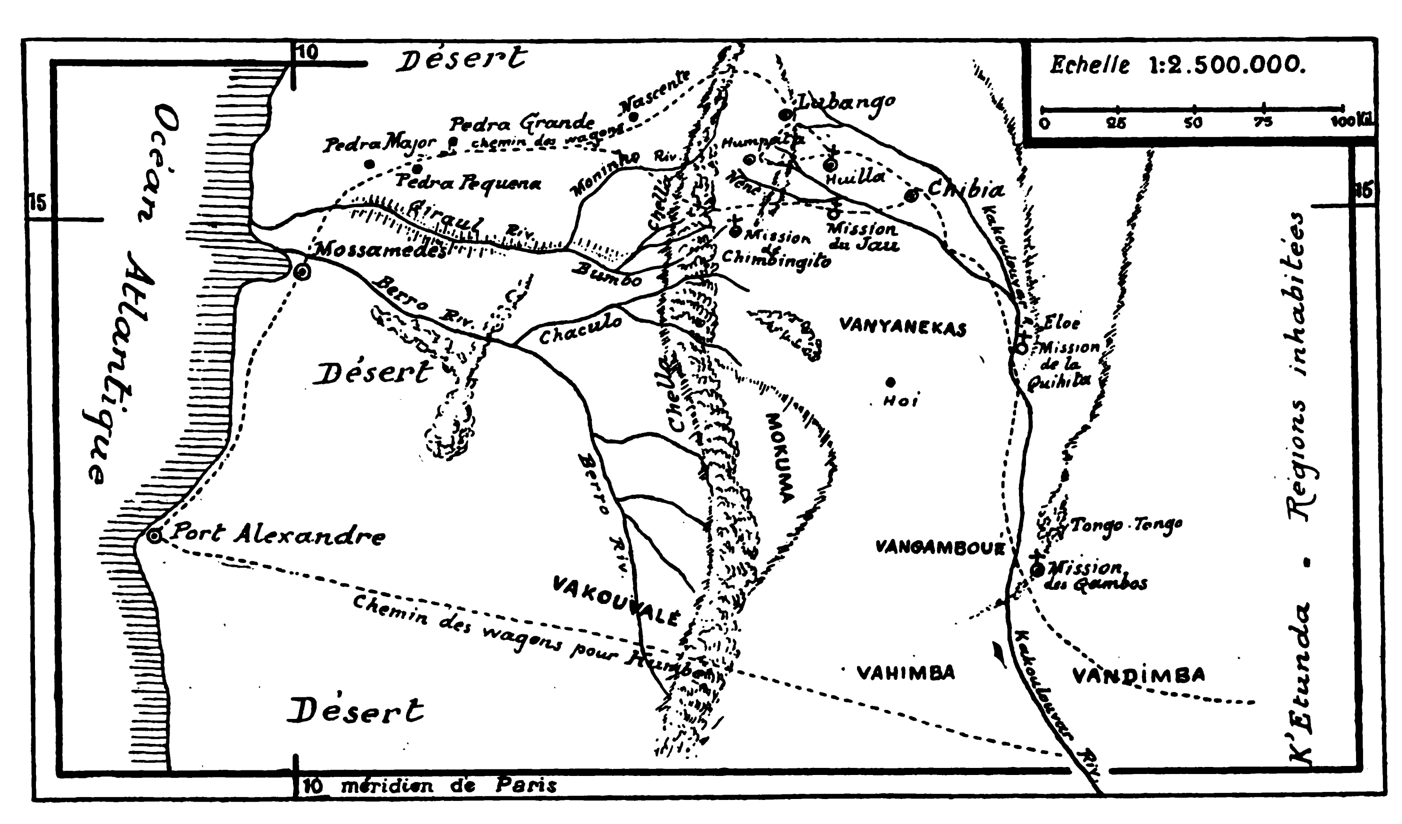


fois déjà ne l'ai-je pas fait? C'est alors 48 heures de marche sans halte, sans relais!

« Avez-vous remarqué, tout le long du chemin, des ossements, parfois des squelettes entiers? Ce sont des bœufs qui ont succombé. Combien ont péri dans ce désert! Un wagon perd en moyenne 3 ou 4 bœufs dans chaque voyage. Et comme il se fait 10 voyages par mois, cela fait de 240 à 280 bœufs, mettons 500 bœufs sacrifiés par an. Et combien depuis vingt ans!

« De plus, chaque année, à côté des bœufs s'étendent de malheureux porteurs, morts de faim, de soif et de fatigue. Les années où les pluies viennent à manquer sont fatales aux voyageurs.

« Pour le bon ordre, le gouvernement a dû établir à côté des citernes qu'il a fait creuser, des employés chargés de veiller à la distribution de l'eau. Quand on prévoit qu'elle ne suffira pas jusqu'aux premières pluies, on en prive peu à peu les animaux, pour ne la laisser qu'aux voyageurs et aux porteurs. Diminue-t-elle encore trop rapidement, on la refuse bientôt aux porteurs non accompagnés d'un Européen, ou non munis d'une lettre de recommandation. Finalement elle n'est plus donnée, mais vendue, argent comptant. Et quelle eau! verdâtre, putréfiée, révoltant tous les sens. Heureux encore ceux qui la trouvent au bout d'une journée passée sous les feux du soleil d'Afrique, pour en humecter leur langue desséchée!



Carte de la partie centrale de la préfecture apostolique du Cunène.

« Parfois, de malheureux voyageurs n'ont pas la force de se traîner jusque-là. Alors, après avoir lutté contre toutes les horreurs de la faim et de la soif, ils s'affaissent, dans ces régions inhospitalières, pour ne plus se relever. Désert de Mossamédès, que tu en as déjà dévorés! »

⁂

Mais il faut se mettre en route : les appellations familières retentissent : « Horloch ! Flaksfeld!... Néanmoins, on se sentait content : on avait mangé, et les bêtes avaient bu à satiété. Déjà, elles allaient pouvoir même brouter quelques feuilles des arbustes, le long du chemin. Cette contravention pendant la marche serait, ailleurs, punie de grands coups de fouet; mais il faut, ici, user un peu de miséricorde!

⁂

Une nouvelle zone s'annonce. La végétation commence, rachitique d'abord, puis un peu plus abondante : de faux cèdres, des euphorbiacées, des acacias et épiniers en forment la base. Aucune graminée ne pousse pendant le temps de la sécheresse, qui est ici de neuf à dix mois. Mais une forte pluie est suffisante pour recouvrir le sol d'une maigre verdure, qui bientôt est dévorée par le bétail.

⁂

Pour la première fois, quelques oiseaux viennent saluer notre venue par un doux et timide gazouillement. Tout, en un mot, nous indique l'approche d'une région plus riche en dépôts d'eau, plus fertile surtout en pâturages.

Les caractères géologiques sont pourtant les mêmes, au moins dans les traits généraux. Ils se rapportent tous à un terrain tertiaire : quelques coquillages, quelques variétés

de grès... Çà et là, des cônes d'éruption émergent de cette vaste plaine et sont bientôt suivis de hautes montagnes, qui forment les contreforts de la Chella.

∴

Inhabitable pour l'homme, cette contrée est la terre classique des fauves : lions, tigres, loups, renards. Le roi des animaux s'y promène en maître et devient parfois la terreur des voyageurs et des charretiers. Il n'est pas rare d'entendre raconter les exploits nocturnes, parfois diurnes, qu'il fait dans ces parages. Souvent, il suit, des nuits entières, seul ou en compagnie, les wagons qui s'y engagent. Sauter sur l'attelage, tuer un bœuf ou deux, épouvanter le reste, est l'affaire d'un instant, si, par une fusillade nourrie, on ne le tient pas à distance. Parfois, aussi, il enlève le Noir qui marche à la tête du convoi, sans que celui-ci ait même pu pousser un cri d'alarme.

Lors de mon voyage à Mossamédès, il y avait à l'hôpital un Noir qui avait lutté corps à corps avec le lion et l'avait terrassé, au moyen d'un simple coutelas ; mais, avant de mourir, le fauve avait tenu à laisser à son vainqueur quelques souvenirs ineffaçables. Ce Noir est l'élève d'un Européen, ancien habitant du district, M. Nestor, surnommé le tueur de lions. Il en est, aujourd'hui, à son quarante-cinquième.

(A suivre.)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Collège de la Trinité, Lyon........ 400 »
Un anonyme de Strasbourg........ 9 50
A. M. B. de Banvillars. diocèse de Besançon........ 20 »
M. l'abbé Guillermain, du diocèse de Dijon........ 13 15
M. Gauthier. du diocèse de Belley........ 6 »
Anonyme de R., diocèse de Sens, demande de prières pour ses défunts........ 10 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Pelvat).
M. Sedlacek, Smichow (Bohême)........ 7 »
J. F., du diocèse de Metz........ 15 »
Sœur Ch., en l'honneur de saint Joseph et de saint Antoine, Lyon........ 58 »
Un prêtre de Coutances........ 5 »
Anonyme de Rennes, en l'honneur de saint Antoine........ 20 »
Anonyme du diocèse de Cambrai........ 20 »
Anonyme de Saint-Malo. diocèse de Rennes........ 100 »
Anonyme du diocèse de Vannes, demande de prières pour défunts........ 5 »
Un prêtre du diocèse de Séez........ 19 »
Anonyme du diocèse de Chambéry........ 100 »

Pour les Arméniens de la province de Van.
Vtesse de C., diocèse de Saint-Brieuc........ 11 »

A Mgr Lesné (Perse).
Anonyme du Petit-Séminaire de Tréguier, diocèse de Saint-Brieuc........ 5 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour son école du Liban.
Un prêtre du diocèse de Poitiers........ 75 »
Un prêtre aveyronnais........ 2 »
Anonyme du Revest-des-Brousses, diocèse de Digne........ 5 »
Anonyme de Lyon........ 100 »

A sœur Sion, pour son hospice de Jérusalem.
Un prêtre du diocèse de Poitiers........ 75 »
Un prêtre aveyronnais........ 1 »

A Mgr Terzian, Adana.
Mme Bertholon, Lyon........ 5 »

A Mgr Marcou, pour les lépreux de Thanh-hoa (Tonkin occidental).
Anonyme de la paroisse de l'Immaculée-Conception, Lyon........ 10 »

Pour une mission française (Mgr Buléon).
Une paroissienne de Saint-Gervais, à Rouen........ 25 »

A M. Guéno (Cochinchine orientale), pour ses affamés.
Mme Bertholon, Lyon........ 5 »
H. V., Paris, demande de prières........ 50 »
Anonyme du diocèse de Westminster........ 78 »

Pour les missions du Tonkin (M. Martin, au Laos).
X. Y. Z........ 200 »

A M. Maurice, à Villupuram, Pondichéry.
X. Y. Z........ 200 »

A sœur Gilbert, Tché-Kiang, pour le baptême de trois enfants estropiés, sous les noms de Clémence, Madeleine, Etienne.
M. de Bancarel, diocèse d'Arras........ 5

A Mgr Coqset (Kiang-si méridional).
Mme Bertholon, Lyon........ 10 »

Pour les missions de Chine (Mgr Schang).
X. Y. Z........ 100 »

Pour une mission nécessiteuse de l'Afrique française (Mgr Buléon).
Anonyme d'Arras........ 8 »

A Mgr Le Roy, pour les missions du Gabon.
M. J. de Lannoy de Bissy, du diocèse de Saint-Dié........ 40 »

Au R. P. Varangot, mission du Toro (Ouganda).
Anonyme du diocèse de Rennes........ 5 »

Au R. P. Bricet, à Agoué (Dahomey).
M. H. Quesney, du diocèse de Bayeux........ 16 »

Au R. P. Kulavy, Saint-Boniface, pour une église à Winnipeg.
Un prêtre aveyronnais........ 2 »

Pour le rachat d'enfants esclaves en Afrique à baptiser sous les noms de Marie, Joseph, Thérèse, Louis (Mgr Streicher).
Anonyme du diocèse de Westminster........ 38 »

A Mgr Macaire, pour les missions Coptes.
X. Y. Z........ 200 »

Pour les missions de Madagascar (Mgr Crouzet).
X. Y. Z........ 200 »

Pour les îles Salomon (Mgr Vidal).
X. Y. Z........ 100 »

Anonyme de Paris.

Au R. P. Lejeune, à Lambarené (Gabon), 1 fr. — A M. Gudin, Coïmbatour 1 fr. — A M. Guillaume, Kouang-tong, 1 fr. — A Mgr Barthe, Trichinopoly 1 fr. — A M. Girod, à Lao-kay (Haut-Tonkin), 1 fr. — A Mgr Augouard, Oubanghi, 1 fr. — A M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry), 1 fr. — A M. Picard, Abyssinie, 1 fr. — A Mgr Athanase Sabbag, Saint-Jean-d'Acre, 1 fr. — Au R. P. Polycarpe, Malabar, 1 fr. — Au R. P. Enderlin, Zanguebar septentrional, 1 fr. — A M. Dalibert, Hakodaté, 1 fr. — Au R. P. Doré, Kiang-nan, 1 fr. — A M. Allo, Cochinchine septentrionale, 1 fr. — A Mgr Terzian, Adana, 1 fr.

(La suite des dons prochainement.)

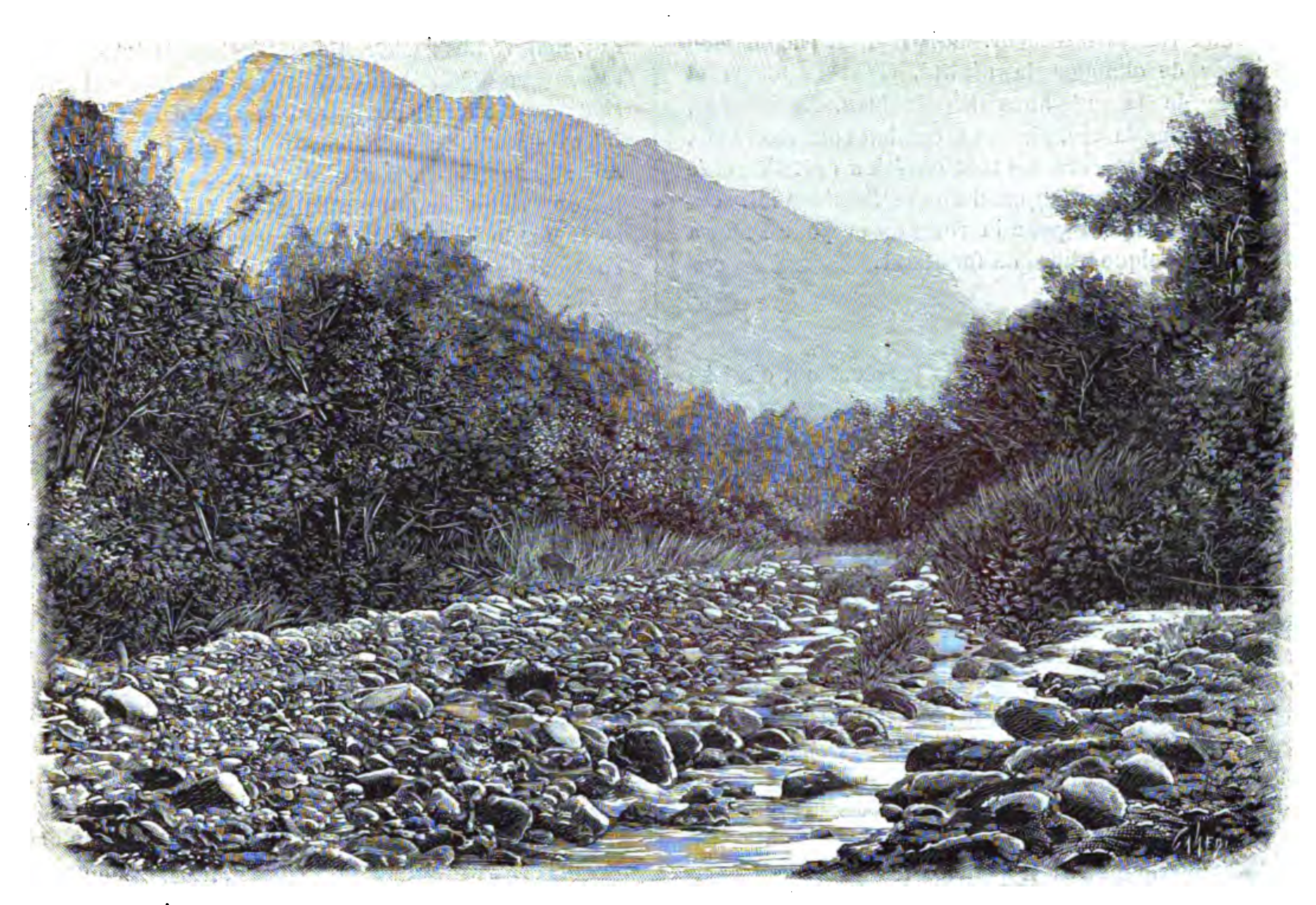
EDITION ANGLAISE

2me et 3me trimestres de 1899.

Pour l'Œuvre........ 1.392 50
— les affamés de l'Inde (Mysore)........ 12 50
— le R. P. Descombes, Vizagapatam, pour les missions des Kondes........ 12 50
— le R. P. Whitehead, Trichinopoly........ 6 25
— le R. P. Dunn, Bornéo........ 6 25
— M. Corre, à Kummamoto (Nagasaki)........ 250 70
— les missions d'Afrique (Mgr Hanlon)........ 1 50
— Mgr Hanlon (Ouganda)........ 225 »
— les missions du Congo (Mgr Roelens........ 12 50
— le R. P. Bisch, à Mongenenba........ 25 »
— les missions de Sierra-Léone........ 151 25
— les lépreux de Molokai........ 6 25
Total........ 2.102 20

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CUNÈNE (*Afrique méridionale.*) — PAYSAGE DE LA CHELLA ; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir p. 522).

NOS ALMANACHS

Pour 1900

Son Eminence le Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, à qui nous avions fait hommage de nos Almanachs, a daigné nous adresser cette lettre si gracieuse et si encourageante.

LETTRE DE S. EM. LE CARDINAL MIECISLAS LEDOCHOWSKI PRÉFET DE LA PROPAGANDE

Rome, 21 octobre 1899.

Je ne puis cette fois-ci que vous remercier en deux mots pour l'envoi de vos deux *Almanachs*, beaux et intéressants comme le furent leurs devanciers.

Daigne le Seigneur bénir cette œuvre qui rappellera aux pieux lecteurs les travaux et les souffrances de nos missionnaires, et les fruits de salut par lesquels sa divine Providence les récompense !

Agréez mes meilleurs vœux et la nouvelle assurance de mon inaltérable dévouement.

Votre obligé serviteur,

M. Card. LÉDOCHOWSKI.

LA PERSÉCUTION EN CHINE

Il nous arrive toujours de Chine des nouvelles navrantes. A l'Ouest et à l'Est de l'immense Empire, comme on le verra dans les deux Correspondances suivantes, la persécution continue d'éprouver les serviteurs de Dieu. Nous demandons à nos lecteurs des prières pour obtenir du Ciel la fin de ces tristesses et de ces deuils.

I — AU SU-TCHUEN

LETTRE DE MGR MARC CHATAGNON, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN MÉRIDIONAL.

J'ai bien tardé à remercier les lecteurs des *Missions catholiques* qui ont secouru cette mission du Su-tchuen méridional et de leurs prières et de leurs aumônes. C'est que je voulais attendre des jours meilleurs, pour leur donner de bonnes nouvelles. Il m'en coûte de n'avoir que des choses désolantes à raconter. Après les avoir émus du spectacle de nos malheurs, je voudrais pouvoir les réjouir de celui de

nos succès et de nos triomphes, car je sais que les tableaux tristes fatiguent. Mais il n'est pas en mon pouvoir de changer la réalité. C'est le temps et l'heure de la puissance des ténèbres. Après tout, qu'est-ce que la vie, sinon un combat continuel? Or, pour des soldats, comme tout chrétien doit l'être, le spectacle de la lutte, quand elle est, comme ici, soutenue directement pour la religion et pour Dieu, a toujours quelque chose de fortifiant.

∴

Depuis le mois de janvier, la persécution, c'est-à-dire la dévastation en grand par troupes organisées, a cessé dans le Su-tchuen ; mais la paix, la sécurité surtout, n'est pas revenue. Après la dispersion des bandes armées, il fallut attendre deux longs mois avant de pouvoir rapatrier nos chrétiens. Au commencement de mars, les travaux de la campagne devenant urgents pour ceux qui n'ont pas d'autres moyens d'existence, les hommes se décidèrent à aller bâtir des paillotes sur les ruines de leurs maisons brûlées ou détruites, et peu après y reçurent leurs femmes et leurs enfants. Mais quelle vie semée de périls et d'alertes continuelles ils ont menée depuis !

∴

Les missionnaires n'abandonnèrent point leurs troupeaux, et partagèrent leurs dangers et leurs alarmes. Le P. Jouve, en avril, faillit même être victime de son dévouement. Resté, malgré les menaces, au milieu de ses néophytes pour les encourager, il fut surpris un matin par une bande de brigands, seul dans une maison de campagne avec un domestique et un catéchiste, n'ayant qu'un fusil et un revolver pour se défendre. Les trois assiégés usèrent si bien de leurs armes qu'ils durent leur salut à leur résistance désespérée. Les brigands, au nombre de 30 à 40, craignant d'être cernés, lâchèrent la proie qu'ils croyaient tenir et se dispersèrent. Le P. Jouve, criblé de plombs, ne crut pas devoir attendre une seconde attaque; il s'empressa d'aller se réfugier et se faire soigner dans la ville de Loutcheou. Heureusement il n'avait aucune blessure grave.

Plusieurs autres missionnaires en divers lieux coururent des dangers plus ou moins grands; car les grosses bandes dispersées à la fin de l'hiver, après la prise de Yumantse, avaient formé une foule de petits groupes toujours prêts pour un coup de main, et insaisissables parce qu'ils se dispersaient aussitôt après. Le célèbre Yumantse, chef des brigands, ayant été gracié par l'empereur, et promu au grade de capitaine dans l'armée régulière, résidait près Loutcheou. Un de ses lieutenants, Tcheou-tseouen, qui, malgré nos réclamations, n'a jamais été sérieusement inquiété, était dans les environs, stimulant le zèle de ses anciens compagnons et entretenant l'agitation dans toute la Préfecture. C'est lui qui avait fait attaquer le P. Jouve ; il ne cessait de harceler les chrétiens, nous empêchant de les rapatrier, de sorte que le P. Gourdin à Loutcheou a été jusqu'ici continuellement accablé de réfugiés.

Mais c'est en juillet dernier, pour l'anniversaire de la prise du P. Fleury, que nous avons eu la plus chaude alerte. Tout à coup le bruit se répand que Yumantse s'est évadé, qu'il va réunir ses bandes et recommencer la guerre. La panique est à son comble ; nos pauvres néophytes, comme l'oiseau sur la branche, sont prêts à prendre leur vol.

Heureusement le chef de la garnison chinoise de Ho kiang avait l'œil ouvert. Il envoya des soldats à la poursuite de Yumantse et put le rattraper à quelques lieues de la ville. Le fuyard était déjà entouré d'une vingtaine de brigands ; mais les soldats étaient en force et les firent prisonniers. Les bandits eurent tous la tête coupée. Pourquoi le chef fut-il seul épargné ?

Yumantse est devenu un grand personnage, gracié et décoré par l'empereur. Tant qu'il sera vivant, il n'y aura point de paix pour les chrétiens dans le Su-tchuen. Son nom est devenu un véritable cri de guerre, guerre patriotique en apparence, mais en réalité vrai brigandage, dont les païens font les frais encore plus que les chrétiens qui ne sont pas assez riches pour cela.

∴

Dans leurs proclamations les partisans de Yumantse affirment qu'ils défendent l'empire, et veulent seulement exterminer les chrétiens et chasser tous les Européens de la Chine avec les Japonais leurs complices; mais, pour le moment, ils se contentent de poursuivre les chrétiens inoffensifs et encore, lorsque ceux-ci peuvent se racheter à prix d'argent, ils les épargnent volontiers.

« — Que m'importe ta religion ? » disait à un de nos riches chrétiens le *Liou-hoen-oang*, lieutenant de Yumantse, qui a ravagé notre mission.

Une autre fois, après m'avoir fait demander 15 000 fr. pour racheter le prêtre Ant. Ou qu'il retenait captif, comme il ne recevait pas de réponse, il interpellait ainsi son prisonnier :

« — Que craint donc ton évêque? Pourquoi n'avance-t-il pas cette somme ? Ne lui sera-t-elle pas remboursée par l'empereur ? »

Il comptait donc que le gouvernement finirait par payer les frais de la guerre. Non seulement le peuple, mais les lettrés et beaucoup de mandarins tiennent



les bandits qui nous persécutent pour des patriotes! En tout cas ils ne sont pas partisans du gouvernement actuel, et il faut que celui-ci soit bien faible ou bien aveugle pour tant les ménager.

∴

Cependant la levée de boucliers préparée pour le mois de juillet ayant avorté, les bandits convoqués n'ont pas voulu se séparer sans faire parler d'eux. Ils ont ravagé quelques chrétientés dans le Su-tchuen oriental, et chez nous dans les préfectures de Loutcheou, Longtchang, Loui kiang. Le P. Gourdin m'écrit de Loutcheou qu'un oratoire, resté debout l'hiver dernier, a été brûlé, avec plusieurs maisons de chrétiens. Il a bientôt vu arriver une centaine de fuyards qui venaient se réfugier en ville auprès de lui. A Longtchang trois chrétientés de la campagne ont de nouveau été dévastées, et quelques néophytes blessés grièvement.

Le P. Scherrier m'écrit de Loui-kiang, le 1er août, qu'une de ses chrétientés éloignées de la ville vient d'être de nouveau pillée et brûlée. Elle est située dans une vallée dite Tsien-tan-keou et compte une centaine d'âmes. Il y a eu seulement une victime, voici dans quelles circonstances. Lorsque les brigands arrivèrent, les habitants prirent la fuite dans toutes les directions sans songer à rien emporter. Un néophyte, gêné par une plaie aux jambes, fut bientôt atteint par les persécuteurs :

« — Tu es chrétien? lui crient-ils ; arrête-toi.

« — Oui, je suis chrétien, répondit-il.

« — Eh bien! renonce à ta religion ou tu es mort.

« — Je puis mourir; mais je ne cesserai pas d'être chrétien. »

Le lendemain, nos pauvres fugitifs, revenus dans leur village, trouvèrent le martyr couché à l'endroit même où il avait été frappé, la tête à peu près séparée du corps. Des païens du voisinage, témoins de son martyre, en racontèrent les détails.

Il nous faut de nouveau bâtir des paillotes à ces pauvres néophytes et pourvoir à leurs besoins les plus urgents.

∴

Voilà dix mois que dure cette situation critique et le gouvernement n'a pas donné un grain de riz, ni une sapèque. Nos pauvres néophytes sont toujours dans les transes et dans la misère. Les missionnaires, impuissants à prévenir ou à soulager tant de maux, sont réduits à assister, la mort dans l'âme, au dépérissement de leur troupeau. Cependant les représentants de la France à Pékin et au Su-tchuen font leur possible pour nous secourir. L'illustre Vicaire apostolique de Pékin, Mgr Favier, si en faveur auprès de la cour, y emploie tout son crédit. Dieu seul, pour qui il travaille, pourra le récompenser des nombreux et importants services qu'il nous rend tous les jours.

Il est vrai que le ministre de France à Pékin, M. Pichon, vient de nous obtenir un insigne privilège, celui d'être reçu par tous les mandarins, et même, pour l'évêque et son représentant, le droit d'être reçu par le vice-roi de la province et de traiter directement avec lui. Jusqu'ici il dépendait du caprice des fonctionnaires de nous accorder, ou de nous refuser audience. Le nouveau règlement, s'il est mis en pratique, nous permettra certainement d'arranger à l'amiable bien des difficultés; mais pas toutes, hélas! car il faut toujours tenir compte de la mauvaise volonté ordinaire des mandarins. C'est pourquoi nos affaires n'ont pas avancé depuis sept ou huit mois que nous sommes en pourparlers. En 1895 tout fut réglé en quelques jours; les circonstances ont changé depuis. Il faut maintenant souffrir en patience.

Tant que le gouvernement ne nous aura accordé aucune satisfaction, pas de paix à attendre. Les païens nous regardent toujours avec défiance comme des ennemis contre lesquels la guerre peut recommencer d'un moment à l'autre. Quelle situation pour nos néophytes! Ce ne sont pas de riches propriétaires pouvant se suffire. Beaucoup sont fermiers chez des païens qui ne veulent plus leur louer de terres, craignant de se compromettre ou de souffrir quelque préjudice à leur occasion.

∴

C'est contre les chrétiens et contre nous un débordement d'écrits, de pamphlets et d'affiches de toute sorte, comme on n'en avait jamais vu. Les missionnaires ne peuvent plus sortir sans être insultés et menacés. Les calomnies par écrit ne suffisant pas, on a inventé la calomnie en action, c'est-à-dire qu'on paye des gens sans aveu pour commettre publiquement des crimes qui nous sont attribués.

Des tombeaux ont été violés pour y trouver des trésors, troubler les ancêtres et procurer la ruine de leurs descendants; puis les fontaines et les subsistances furent empoisonnées. Quelques vagabonds furent surpris, jetant çà et là des poudres assez inoffensives puisque personne n'en est mort. Pris et conduits aux mandarins, ils se dirent payés par les chrétiens et les Européens. Quand une calomnie est usée, vite on en invente une autre et, quelque grossière qu'elle soit, elle produit toujours de l'effet.

Voilà où nous en sommes pour le moment, « toujours mourants, comme dit saint Paul, et nous vivons encore; toujours pauvres et mendiants, et enrichissant plusieurs. » Qui enrichissons-nous? Tous ceux qui nous font l'aumône.

Je ne veux pas finir sans vous offrir l'obole des veuves et des orphelins pour la Propagation de la foi. L'an passé, je l'oubliai à cause du trouble de la persécution. La somme était plus considérable que cette année, soit 360 francs pour 1898 et 200 francs pour 1899. Dieu bénisse cette humble offrande de nos pauvres néophytes et la leur rende multipliée au centuple! Ils en ont grand besoin. Que Dieu daigne leur accorder surtout la patience et la persévérance!

II — AU KIANG-SI

LETTRE DE M. ROSSI, LAZARISTE, MISSIONNAIRE AU KIANG-SI ORIENTAL.

Le 12 juillet 1899, appelé par les néophytes de Chau-Tsing pour donner l'extrême-onction à un mourant, je partis à cheval avec deux serviteurs. J'arrivai le soir à Chau-Tsing, j'administrai le malade et, sans me douter du danger imminent que je courais, je passai la nuit chez un chrétien.

A l'aube du jour, j'entendis un coup de canon de l'autre côté du fleuve, et un néophyte venait peu après m'avertir que les gens de Héou-Kia, village très hostile, étaient en train de détruire notre petite chapelle et allaient me faire un mauvais parti. Je prends la fuite aussitôt, j'escalade un grand mur et j'entre dans une maison de païens, qui m'invitent à monter au grenier. Malheureusement, j'oubliai en bas mon parapluie européen et les persécuteurs, ayant mis la main sur cette pièce à conviction, m'eurent bientôt découvert. Ils m'obligèrent à descendre du grenier en m'accablant de mauvais traitements; mes habits sont déchirés, enfin, les mains liées derrière le dos avec la tresse de mes cheveux, on me force à marcher. Six chrétiens furent pris avec moi.

Nous passons de l'autre côté du fleuve à Chau-Tsing; là je rencontre une foule armée de lances, de couteaux, de fusils, et précédée de drapeaux. On me fait traverser le marché pieds nus et sans chemise.

Arrivé à la résidence du chef des Tao-tse, je fus lié à un poteau et exposé à l'ardeur du soleil pendant une heure; ce chef, craignant sans doute de me voir mourir devant sa porte, ordonna de me placer dans un autre endroit.

Peu après, on se remet en marche; mais au bout d'une petite lieue, je m'affaissai, et les païens décidèrent alors de me tuer. L'un d'eux cependant s'y opposa, en disant que le chef Héou Siang-Ting n'était pas encore arrivé. Je reçus alors une grêle de coups de bâtons sur la tête et le dos, ce qui me surexcita et me donna la force de me relever. On repartit aussitôt; chemin faisant, on voulut, plusieurs fois, me porter des coups de lance, que je pus heureusement esquiver.

Le chef de la bande était monté sur un cheval blanc, suivi de gens habillés en soldats. Les païens qui me suivaient étaient au nombre de plus de deux mille. De temps en temps on tirait des coups de canon. Le spectacle était grandiose et terrible à la fois. J'ai ainsi marché pendant quatre heures environ.

Arrivé au village, je pensais que ma dernière heure était venue. Je rencontrai en effet au *Tseu-Tang* (temple des ancêtres) une foule énorme qui m'attendait et tout le monde criait : « Mort au diable d'Europe. » On me traîne par les cheveux ; mes compagnons d'infortune sont liés aux colonnes et on se met à les frapper. Un chrétien a la barbe brûlée. Moi, je suis bâtonné : un païen me donne dans les reins un terrible coup de barre de fer, un autre saute sur moi pour m'arracher les yeux; mais je crie : « Au secours! » et un troisième parvient à me délivrer.

Enfin je restai toute la journée les mains liées, exposé au soleil. Les païens prenaient plaisir à me frapper et voulaient me tuer ; mais le chef ne le permit pas. Sur le soir on me suspendit par les bras, puis on m'enferma dans une porcherie, couché par terre, pieds et mains liés avec des chaines de fer.

Le 14 juillet, dès l'aube, arrive le mandarin Yang, sous-préfet de Kouei-khi, avec des soldats et le mandarin militaire Wang (capitaine). Mais huit païens armés de lances montaient la garde à la porte de ma prison, et le mandarin ne put pénétrer jusqu'à moi. A quatre heures seulement de l'après-midi, on me délia et je fus conduit au Tseu-tang, où m'attendait le mandarin militaire.

Celui-ci voulait m'emmener à une pagode où se trouvait le sous-préfet ; mais les païens s'y opposèrent et le forcèrent à partir, et je restai ainsi de nouveau à la merci de la canaille. On m'enferma encore, le soir venu, dans une porcherie.

Vers minuit enfin, quelques païens compatissants ouvrirent secrètement les portes et me conduisirent à la pagode voisine, où se trouvaient quelques satellites du tribunal avec une chaise à porteurs. Je pus arriver ainsi à la ville de Kouei-Khi ; j'étais sauvé.

Le lendemain de mon arrestation, les païens sont allés au marché d'Intau, ont pillé, puis brûlé la résidence, l'église, les écoles et l'hospice. Toutes les boutiques et maisons de chrétiens furent dévalisées, quelques-unes détruites et incendiées. La persécution est devenue générale dans l'arrondissement. Partout on poursuit les chrétiens, on les force à l'apostasie ; des centaines de familles ont tout perdu.



INFORMATIONS DIVERSES

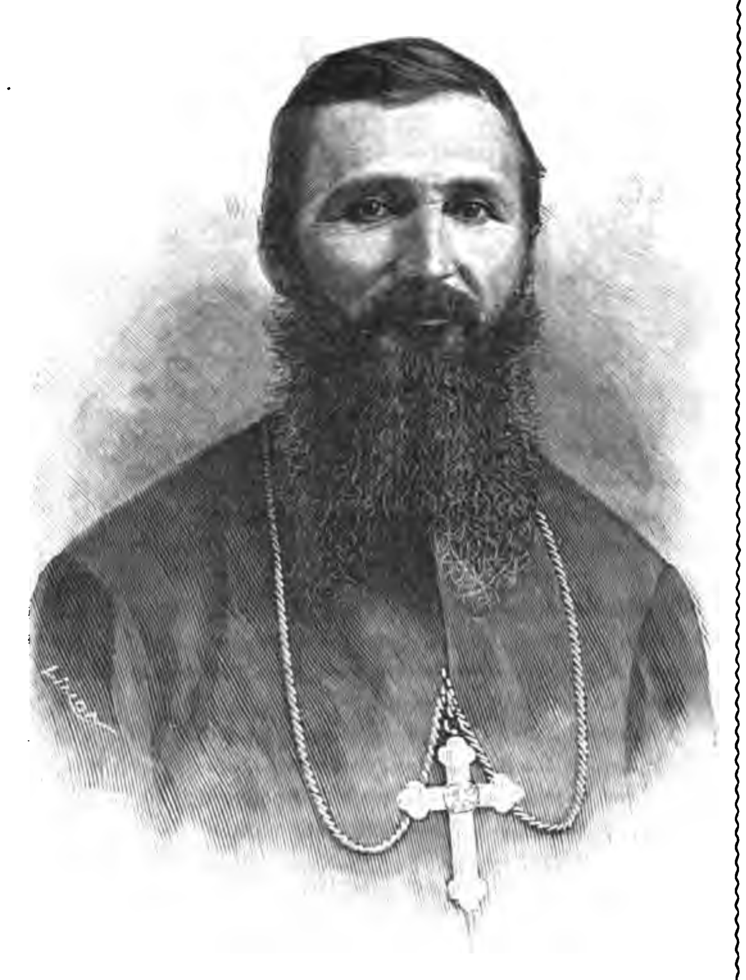
Lyon. — Le 11 octobre, une réunion solennelle a eu lieu, dans la chapelle de l'archevêché de Lyon, sous la présidence de S. Em. le cardinal Coullié, pour l'introduction de la cause de béatification et canonisation du R. P. Jean-Claude Colin, fondateur de la Société de Marie, né à Saint-Bonnet-le-Troncy, le 7 août 1790, et mort en odeur de sainteté, le 15 novembre 1875.

France. — Mgr Buléon, préconisé au consistoire du mois de juin, comme évêque titulaire de Cariopolis et vicaire apostolique de la Sénégambie, a été sacré le 28 octobre dans la basilique de Sainte-Anne-d'Auray.

Né en 1862, près du sanctuaire national de la Bretagne, il a fait ses études au petit séminaire de Sainte-Anne, et, après sa philosophie, il entra à l'âge de 19 ans, dans la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Depuis 1885 jusqu'au mois de novembre 1898, il exerça le ministère apostolique au Gabon, d'abord chez les Nkomis, dans le Fernan-Vaz, où il a fondé, avec le R. P. Bichet, la station déjà célèbre de Sainte-Anne, puis chez les Eshiras, où il a établi la station de Sainte-Croix et essayé un nouveau genre d'apostolat, l'évangélisation du Noir par le Noir.

L'histoire de ses premières missions a été racontée dans un livre très curieux qu'il a intitulé : *De Sainte-Anne d'Auray à Sainte-Anne du Fernan-Vaz* et dans son *Voyage d'exploration chez les Eshiras* qui a été édité par nous. Nous espérons donner bientôt à nos lecteurs quelques chapitres de son dernier ouvrage.



Mgr Buléon.

Il a adressé au bureau météorologique de Paris et au Muséum d'histoire naturelle des rapports et des échantillons qui ont été très appréciés dans le monde scientifique. Il a en outre composé plusieurs ouvrages d'instruction et de vulgarisation en langue mpongwé et en langue eshira.

Au Sénégal, Mgr Buléon se trouvera en face du mahométisme, qui fait, depuis quelques années, d'effrayants progrès dans notre colonie ; et, si la France ne lui envoie pas de nombreux missionnaires, il est à craindre que les rares chrétientés, disséminées dans cette région deux fois grande comme la France, ne soient bientôt enveloppées et étouffées par l'Islam.

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs l'apostolat du jeune vicaire apostolique, dont les travaux nous intéressent à la fois comme catholiques et comme Français.

Chan-tong oriental. (*Chine*). — Mgr Césaire Schang, Franciscain, vicaire apostolique, nous écrit de Chefou, le 23 août :

« En 1898, je vous ai adressé un appel en faveur d'une mission fondée à Wei-hai-wei, dans la presqu'île qui forme la partie orientale de la province du Chan-tong, presqu'île qui jusqu'ici n'avait jamais été évangélisée. Nous avons reçu quelques dons, qui nous ont permis de faire un premier pas, c'est-à-dire d'acheter une parcelle de terre suffisante pour les œuvres à établir et bien située. Nous avons dû la payer un bon prix, car il s'est formé à Shang-haï un syndicat qui a accaparé tous les terrains de Wei-hai-wei où les Européens peuvent bâtir des villas, des hôtels et des magasins. Les constructions, reviennent aussi plus chères à cause du voisinage de Port-Arthur, qui attire presque tous nos maçons et nos menuisiers ; les Russes paient des salaires élevés. Je remercie de tout cœur les généreux donateurs qui nous ont aidés jusqu'ici. Nous avons le terrain; mais nous ne pouvons bâtir que si d'autres bienfaiteurs viennent se joindre aux premiers. »

Canada. — Des fêtes bien touchantes ont eu lieu le 25 septembre dernier à Edmonton à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale du R. P. Albert Lacombe, oblat de Marie-Immaculée, vicaire général du diocèse de Saint-Albert. Quatre évêques, NN. SS. Langevin, métropolitain de Saint-Boniface ; Grandin, évêque de Saint-Albert ; Legal, son auxiliaire, et Dontenville, évêque de New-Westminster, rehaussaient de leur présence les solennités qui, durant trois jours, se succédèrent en l'honneur du vénérable missionnaire.

Né à Saint-Sulpice (diocèse de Montréal) en 1827, le R. P. Lacombe fit ses études au collège de l'Assomption et fut ordonné prêtre par Mgr Bourget, évêque de Montréal en 1849. Deux ans après, il partait pour les missions du Nord-Ouest, et en 1851 il entra dans la Congrégation des Oblats. Le R. P. Lacombe est le fondateur de la mission Saint-Albert, ainsi nommée en l'honneur de son patron. Il est actuellement vicaire général du diocèse. Il a souvent été chargé par le gouvernement de missions de confiance ; en 1885, chez les Pieds-Noirs, chez les Stony ; cette année encore, chez les Métis et les sauvages de l'Athabaska et de la Rivière la Paix. Le R. P. Lacombe a composé une Grammaire crise et un Dictionnaire français-cris.

De nombreux et éloquents discours furent prononcés par les éminents prélats présents aux cérémonies jubilaires. Nous remarquons et sommes heureux de citer un passage de la réponse de Mgr Langevin à une adresse des Canadiens-Français d'Edmonton. Après avoir fait l'éloge du héros du jour, l'archevêque de Saint-Boniface adressa à son auditoire cette patriotique exhortation :

« Restez Français de cœur et de pensée, parlez notre belle langue française, conservez précieusement cette portion de notre héritage, à nous légué par nos pères. Parlez le français non seulement dans vos relations d'affaires, mais aussi dans vos familles. Nous sommes un peuple qui a une mission à remplir sur ce continent, nous avons des traditions de foi, de langue ; conservons-les. Qui dit Canadien-Français dit catholique ; la prospérité nationale dépend de notre fidélité à notre religion. L'une ne va pas sans l'autre. »

SUR LE PLATEAU DE HUILLA

SOUVENIRS ET RÉCITS

Par le R. P. LANG

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE

Suite (1)

LA CHELLA

Au pied du massif. — Difficile ascension.

Que dire de la Chella, de cette masse imposante de montagnes qui se dirigent du nord au sud en lignes sinueuses, brisées çà et là par des pics élevés, dont l'altitude varie de 1.810 à 2.400 mètres ?

Elle est vraiment saisissante l'impression du voyageur qui se trouve pour la première fois devant cette barrière gigantesque, formée, dans de lointaines époques géologiques, de gneiss et de quartz, où les vagues de l'Océan venaient se briser avec fureur. Ses récifs, jadis lavés, ciselés par les lames écumantes de la mer, retirée, depuis, à l'endroit où nous la voyons aujourd'hui, c'est-à-dire à 100 kilomètres en arrière, présentent de capricieuses ondulations, sur un fond de ciel bleu. Des gorges nombreuses, couvertes d'une luxuriante verdure, descendent des torrents, dont les eaux, claires et limpides, forment, ici, des lacs bordés de



CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — PAYSAGE DE LA CHELLA ; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir le texte).

cresson frais, toujours agréable au voyageur ; là, des cascades au milieu de lianes qui en défendent les abords. Devant cette grande œuvre de la création, l'âme se sent envahie d'une profonde admiration pour le Créateur de tant de merveilles !

∴

Quatre chemins ou sentiers donnent accès aux hautes terres qui s'étendent au-delà de la Chella. Deux seulement sont praticables aux wagons. A vrai dire, il n'y a guère aujourd'hui qu'une route, tracée depuis cinq ans, qui offre moins de peine et de dangers. Suivons un instant l'ascension des wagons. Avant de l'entreprendre, on a permis au bétail de renouveler ses forces. Deux jours de repos lui ont été accordés aux pieds de la montagne, car les pâturages et l'eau y abondent.

L'ascension commence généralement à 4 heures du soir pour finir le lendemain vers 10 heures. Une nuit entière, si la lune le permet, suffit donc à peine à ce travail. Si l'on voyage le jour, on ne peut effectuer la montée d'un seul trait.

Peu à peu, le wagon s'engage dans le chemin, tortueux, raboteux, contournant en longs zig-zag l'entrée de la gorge. Il passe tantôt sous un dôme de verdure, tantôt à travers des clairières où, pendant la journée, la chaleur est suffo-

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 27 octobre.

cante. De chaque côté, se dressent perpendiculairement les flancs abrupts et menaçants de la montagne. Parfois, à vos pieds, se trouve un gouffre affreux, prêt à engloutir le wagon, s'il dévie tant soit peu du chemin. Ravines creusées par les pluies torrentielles de la Chella, blocs énormes détachés des murs par une étincelle électrique qui foudroie ces hauteurs, troncs d'arbres couchés en travers du passage, après une tempête et un orage, courbes à effectuer avec une précision géométrique... tout contribue à rendre ici la situation dramatique et périlleuse. Dans ces parages redoutés des plus habiles maîtres dans le métier, que d'impatiences et surtout que d'angoisses et de fatigues !

∴

Pour ne pas assister à une de ces scènes lamentables où wagon et attelage sont parfois précipités au fond d'un gouffre, prenons les devants.

D'ailleurs, les cris, les coups de fouet, le sifflement des cravaches, la torture sous toutes les formes aux pauvres bêtes, le bruit du wagon, tombant de roc en roc, tout ce vacarme étourdissant et répercuté dans la gorge, nous porte à presser le pas pour nous en dégager. Plus loin, nous trouverons le calme, la tranquillité, pour épancher notre âme en douces rêveries, j'allais dire en de poétiques élans devant ce spectacle grandiose de la nature...

Chemin faisant, admirons ici les fleurs semées sous nos pas ; là, les arbres gigantesques et séculaires qui se dressent sur le bord du torrent, dont ils ombragent les eaux fraîches et murmurantes ; plus loin, le gazouillement des oiseaux, nombreux et multicolores, sautant de branche en branche ; écoutons encore les cris rauques et variés de bandes de singes fuyant devant nous, et, peu à peu, nous arrivons au haut de la Chella, où un horizon tout nouveau frappe notre attention.



CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — DANS LA CHELLA : d'après une photographie du R. P. LANG (voir le texte).

∴

En route pour la Leba, point culminant de la Chella, à 2.400 mètres d'altitude! Ce sera un beau spectacle à coup sûr. Mais un autre motif me pousse à gravir ce pic élevé : c'est un centre important, au point de vue de l'étude topographique du pays.

C'est de grand matin. Les gens du wagon dorment encore d'un profond sommeil ; les bêtes, aux cornes variées, harassées de fatigue par suite de la montée d'hier, auront une journée de repos.

Seuls, deux nègres, les plus robustes de la bande, doivent nous servir de guides. Buschmann, le chien de l'expédition, signalera la présence du fauve, et les nègres nous fraieront le passage à travers les ronces et les épines qui recouvrent toute la montagne. Sans ces précieux auxiliaires, ce serait témérité, folie, pour un Européen, de s'y aventurer.

Il y a trois ans, un de nos Frères se rendait à la mission de Caconda. A une halte de quelques heures, il s'éloigna du wagon, ne croyant pas à la possibilité de se perdre. Depuis lors, on n'a plus eu de ses nouvelles... De lugubres souvenirs planent sur sa disparition, au milieu de ces forêts hantées de bêtes féroces.

∴



Mais voici un fait plus récent. Une Sœur de Saint-Joseph de Cluny se rendait naguère à la mission de Huilla par le même wagon qui nous conduit aujourd'hui. Au bas de la Chella, on s'était arrêté, comme de coutume, pendant les heures de forte chaleur. Profitant de ce loisir, cette religieuse, accompagnée d'une postulante, s'en alla, tout autour des wagons, cueillir à travers la forêt des fleurs et des fruits, s'asseyant à l'ombre des arbres, voulant, dans sa pensée, faire seulement une courte et charmante promenade. De temps en temps, elles se retournaient pour bien voir l'emplacement des wagons. De cette manière, elles allaient, enchantées de ce qu'elles voyaient.

Mais le soleil baisse à l'horizon : le moment est venu de rejoindre la compagnie. Elles marchent, elles marchent, elles pressent le pas ; mais elles n'aperçoivent plus l'endroit qu'elles ont quitté. Elles se dirigent vers un point tout opposé. Bientôt elles constatent qu'elles se sont égarées. Aussitôt, elles poussent des cris et prêtent l'oreille : rien ne répond. Depuis longtemps déjà, de leur côté, les gens du wagon avaient jeté l'alarme : sifflements aigus et prolongés, coups de fouet, coups de fusil même, le tout sans résultat.

Qu'on s'imagine l'angoisse de ces malheureuses et la douleur des conducteurs des wagons. La forêt est battue en tous sens : vaines recherches ! Force est d'attendre le jour suivant pour les continuer....

Or, le lendemain vers midi, quelle n'est pas la surprise générale lorsqu'on voit les deux égarées arriver aux wagons ! Saint Joseph, disons-le bien haut, avait fait un miracle. Que s'était-il donc passé ? La nuit venue, ne sachant que devenir, elles s'étaient adressées à leur patron. Aussitôt une idée subite leur était suggérée : grimper sur un arbre pour y passer la nuit. Ce fut leur salut. Maintes fois elles virent circuler, à leurs pieds, le roi des forêts et entendirent le concert de toute sa cour à sa suite. C'est dans ces épouvantes qu'elles attendirent le matin, unissant aux cris des fauves leurs faibles voix pour invoquer Jésus ! Marie ! Joseph !

Le jour venu, elles continuèrent leur chemin, suivant un sentier ici, en prenant un autre là, pour l'abandonner encore et en essayer un troisième : toute la forêt en était croisée. Finalement, elles avaient eu la chance d'aboutir à une *fazenda* (propriété agricole), d'où elles furent ramenées aux wagons...

(*A suivre*).

LA SECTE DES YEZIDIS

Par le R. P. ANASTASE

CARME DÉCHAUSSÉ, MISSIONNAIRE A BAGDAD

Un Yézidi de Bagdad a embrassé dernièrement le catholicisme. Le R. P. Anastase, qui s'était occupé spécialement de sa conversion, apprit de lui beaucoup de détails touchant la secte qu'il abandonnait. Le Père fit des recherches dans les livres, interrogea plusieurs personnes qui connaissent les Yézidis et a ainsi pu écrire sur leur religion une étude en arabe, dont le R. P. Pierre de la Mère de Dieu, supérieur de la mission, a traduit et veut bien nous communiquer les plus intéressants passages.

Origine des Yezidis.

D'après quelques Yézidis, leur religion remonterait au commencement du monde ; car Adam et Eve s'étant une fois querellés se séparèrent ; mais, malgré cette séparation, ils continuèrent d'avoir des enfants, lesquels s'étant mariés entr'eux, furent la souche des Yézidis.

Une opinion moins excentrique dit qu'un chef de tribu musulmane nommé Aadi, ayant voulu devenir le fondateur d'une religion, feignit de faire son pèlerinage à La Mecque ; mais en réalité il se cacha pendant quelques mois dans une retraite inaccessible. Ensuite, reparaissant tout à coup dans sa tribu, il déclara que Dieu lui avait ordonné d'abandonner l'islamisme et de se vouer au culte du Taous Melak.

Ce *Taous Melak*, ou l'Ange Paon, est une personnification du démon ; car les Yézidis sont en grande partie manichéens, adorant deux principes, mais rendant de préférence un culte au principe *mauvais* parce qu'ils le craignent.

⁂

Le nouveau prophète qui révélait ce culte particulier convertit à son idée beaucoup de musulmans, entr'autres Yézid, calife de Damas, qui prit sous sa protection la secte naissante. De là la dénomination de Yézidis, ou partisans de Yézid.

D'après Chihristani, cette secte aurait pour auteur Yézid, fils de Ouneissa, qui, ayant eu révélation qu'après sa mort Dieu enverrait du ciel un nouveau prophète avec un livre divin pour instruire les hommes, engagea bon nombre de musulmans à laisser de côté le Coran pour attendre le grand Livre promis. Il fut écouté : ce livre serait arrivé à destination chez les Yézidis. Il contient, paraît-il, une doctrine assez semblable à celle des Sabéens. En effet, les Yézidis ont le culte des astres.

Le prophète annoncé devait, d'après la tradition, naître en Perse. De là, la sympathie des Persans pour les Yézidis dont les croyances flattent leur amour-propre national. De là, ce mélange des deux principes et ce culte des astres, débris informes de la religion de Manès et de celle de Zoroastre. De là aussi la forme de leur dialecte qui, s'éloignant de plus en plus de l'arabe, est un amalgame de Kurde et de Persan.

Tout cela est plus que suffisant pour rendre les Yézidis odieux aux musulmans de Turquie ; aussi, depuis des siècles, on assiste à une lutte presque continuelle entre les deux partis, et la nation de Yézidis est bien diminuée, quant au nombre, par suite de ces combats incessants.

Ces malheureux repoussés sans cesse des villages qu'ils occupaient dans la Mésopotamie et la Syrie, se sont réfugiés actuellement sur la montagne de Sandjar près Mossoul.

Doctrine et cérémonies du culte.

La doctrine des Yézidis est un mélange inextricable de superstitions.

Ils croient à un Dieu créateur ; mais, comme il est de l'essence de ce Dieu d'être bon, ils ne le craignent pas beaucoup et conséquemment lui rendent peu d'hommages. Leur culte principal a pour objet le *Taous Melak* (Ange



Paon) et ensuite ils adorent le cheik Aadi, fondateur de leur religion.

L'Ange Paon distribue le bien et le mal. Dieu l'a expulsé du ciel ; mais cet exil ne doit pas durer toujours ; à la fin des temps, Dieu se réconciliera avec lui et lui rendra sa place au ciel. Malheur à tous ceux qui, durant leur vie, auront blasphémé le démon, ils n'auront pas entrée au paradis, car l'Ange Paon garde rancune. Comme conséquence de ce dogme, il ne faut jamais prononcer le mot *Cheitan* qui signifie démon, et non seulement ce mot, mais tous ceux qui ont une ressemblance avec lui, soit par le radical, soit par la terminaison ; ainsi tous les mots commençant par *ch* ou finissant par *an* sont exclus de la bouche d'un fervent Yézidi.

Leur troisième divinité, qui est Aadi, joue le rôle d'esprit sanctificateur, en infusant ses lumières et sa ferveur à ceux qui l'invoquent.

Leur livre sacré, le *Moushaf-rach* n'est qu'une compilation de fragments du Coran, desquels on a supprimé le mot *cheitan* et tous ceux qui lui ressemblent. Ils n'en ont qu'un exemplaire, gardé précieusement chez l'Emir de la nation, mais on ne sait en quel endroit.

Ils ne jeûnent que trois jours dans l'année, parce que l'Ange Paon a dit : *Sérous*, c'est-à-dire trois. Mahomet, dur d'oreille, a entendu *Sirous*, c'est-à-dire trente : les musulmans sont dans l'erreur.

∴

Leur opinion sur le Messie est que Jésus est le plus grand des prophètes et qu'il est digne de respect. Le jour de sa mort, un bon Yézidi se trouvait sur le Calvaire ; voulant empêcher les Juifs de le mettre à mort, il essaya de soustraire les clous, mais il ne réussit à en dérober qu'un seul.

Jésus, d'après eux, parfait dès sa naissance, parla tout de suite et prêcha avant même de marcher.

Ils ont un simulacre d'Eucharistie. A certain jour le chef boit dans une tasse qu'il fait passer à la ronde en disant : Jésus est assis dans cette tasse.

Ils ont et le baptême et la circoncision, car ils disent que si celle-ci est abolie, celui-là leur servira. Ils baptisent avec de l'eau d'un puits creusé par Cheik Aadi, en prononçant ces paroles : « Tu es devenu agneau de Yézid, fasse le ciel que tu sois martyr de sa doctrine. »

Vingt jours après on circoncit l'enfant.

∴

Chaque matin au lever du soleil, le Yézidi se tourne vers l'astre levant en faisant trois prostrations.

Ils croient à la métempsycose : un saint personnage devient un animal utile ; un pécheur se change en animal impur ; ceux qui n'ont pas de qualités bonnes ou mauvaises sont changés en plantes, les idiots en minéraux.

Ils croient au ciel, à l'enfer et au purgatoire. Ce sont des débris de doctrine chrétienne, empruntés aux Nestoriens des montagnes du Kurdistan.

On raconte qu'une communauté de moines nestoriens embrassa en bloc la religion des Yézidis, parce que, pendant les trois jours des Rogations, en passant près d'un arbre, ils virent attaché à une branche un papier mystérieux sur lequel était écrit : « Dieu vous a pardonné vos péchés ; ne faite plus pénitence ; mariez-vous ! » Persuadé que c'était un ordre céleste, ils se firent Yézidis ; c'est dans leur couvent qu'est enterré le cheik Aadi. Ce lieu est devenu pour les Yézidis un pèlerinage célèbre. Tous les ans, en septembre, ils vont prier auprès de son tombeau.

Les processions sont en honneur dans la secte. Au printemps on déploie les étendards sacrés, qui, au nombre de six, servent de *palladium* aux six *provinces* où vivent des Yézidis (une de ces *provinces* est la Russie).

Ces étendards, que surmonte la figure d'un paon en bronze, sont portés dans différents villages au son de la musique et des chants religieux. Les plus riches Yézidis obtiennent, moyennant finance, la faveur de garder pendant une nuit tel ou tel de ces étendards dans leur demeure. Tous les Yézidis donnent des aumônes à ceux qui promènent les étendards. Après quoi on les rapporte et on les garde soigneusement dans le palais de l'Emir.

∴

Parlons maintenant du mariage et de l'enterrement des Yézidis.

La nation étant divisée en castes, il faut que les Yézidis se marient dans leurs clans respectifs. Tout Yézidi qui enfreindrait cette loi serait lapidé. La fille choisit celui qu'elle veut pour époux, puis elle fait part de son choix à sa mère, qui en parle à son mari, et celui-ci traite l'affaire avec le père du garçon. Les conventions étant réglées, le jeune homme avance l'argent pour préparer le trousseau ; et deux mois après a lieu le mariage, avec des cérémonies plus bizarres les unes que les autres.

A la mort d'un Yézidi, on fait un mannequin que l'on revêt de ses habits. C'est autour de ce mannequin qu'ont lieu toutes les démonstrations de douleur pendant trois jours. Parents et amis se réunissent avec des pleureuses, des chanteurs funèbres, des joueurs de fifre et de tambourin pour célébrer les vertus du défunt.

Quant au corps, il a été emporté à la sépulture quelques heures après le décès.

Pour le repos de l'âme du défunt, on immole quelques moutons selon la fortune de la famille, et l'on distribue la viande aux pauvres.

Le jour de repos des Yézidis est le mercredi ; ce jour-là, il est défendu de se marier, de se laver la tête et de filer au rouet.

Vie sociale et religieuse.

Les Yézidis ont des degrés dans leur hiérarchie politique et religieuse.

Le chef temporel de la nation est l'Emir. Il est de la descendance de Yézid.

L'émir actuel s'appelle Mirza-bey. C'est lui qui perçoit les impôts et règle les affaires des Yézidis avec le gouvernement de la Porte-Ottomane. Jusqu'en 1875 il avait droit de vie et de mort sur tous ses sujets. Il habite à Baadri, à dix heures de chemin en caravane au nord-est de Mossoul.

Le chef spirituel est le grand cheik. C'est le Pontife de la nation. Il habite au village du cheik Aadi. Cette dignité



est héréditaire. C'est lui qu'on doit consulter dans toutes les affaires religieuses.

Il a sous ses ordres des cheiks secondaires ; tous se vantent d'avoir une origine céleste, et chaque famille de cheik s'attribue un privilège particulier et spécial, par exemple le pouvoir de manier impunément les scorpions, de préserver des épidémies, de guérir de telle ou telle infirmité.

∴

Les *Pirs* forment une famille isolée très respectée de la nation, car l'aîné de cette famille est le seul Yézidi qui sache lire. Ses fonctions consistent a donner lecture du livre sacré à l'Emir. Tous les autres Yézidis sont ignorants, l'instruction est prohibée chez eux.

Le *Cauchak* est un prophète. On dit que l'esprit d'Aadi revit en lui. Il s'occupe de tirer des horoscopes.

Le *Caottal* est le chantre de la nation ; c'est lui qui conserve la tradition des chants liturgiques et préside aux cérémonies religieuses ; il forme les *Pirs* aux fonctions du ministère sacré.

Les Yézidis détestent l'instruction, s'abstiennent de manger du porc, du poisson et tous les légumes dont le nom ressemble à *Cheitan*, ne se rasent jamais et ne portent pas d'habits bleus : ils s'habillent en blanc s'ils sont laïques et en noir s'ils sont ecclésiastiques.

Les Yézidis exercent peu de métiers : ils ne peuvent être que cultivateurs, éleveurs de bétail ou fabricants de tapis.

Ils se distinguent par leur probité et la sincérité de leur parole dans leurs promesses. Ils sont doux de caractère ; mais s'ils entendent insulter le démon, ils deviennent féroces et tuent le *blasphémateur* s'ils le peuvent.

Ils ont de la sympathie pour les chrétiens ; mais ils détestent les israélites et les musulmans. De là vient la persécution presque constante qu'ils ont à souffrir de la part de ces derniers. Au commencement du XVIIIe siècle, il y avait 250.000 Yézidis. Ils ne sont plus que 50.000. Les autorités turques les harcèlent sans cesse. Pour se défendre, les Yézidis entretiennent une petite armée. Au temps de leur prospérité, elle comptait 4.000 cavaliers et 8.000 fantassins. Aujourd'hui elle ne se compose plus que de quelques centaines d'hommes, retranchés dans le recoin montagneux qu'on leur a laissé.

A plusieurs reprises les musulmans ont voulu les convertir de force au Coran, dont ils sont, d'après eux, des transfuges ; mais les Yézidis ont toujours protesté les armes à la main. Quelques rares élus se tournent vers le christianisme !

Les MALANGAINES

ou

Danses nationales de la Nouvelle-Poméranie

Par le R. P. Bernard BLEY

DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE A VLAVOLLO

Un missionnaire de la Congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun nous envoie sur les danses traditionnelles de l'île de la Nouvelle-Poméranie cette notice pittoresque. C'est tout un côté inconnu des mœurs canaques qui se révèle dans ces réjouissances et à ce titre les pages suivantes méritent d'attirer l'attention.

I

Le long de Blanche Baie, dans l'intérieur des terres, et au-delà sur la côte du Nord, les Canaques préparent des fêtes solennelles. Dans toute la contrée, un courant entraîne les sauvages vers les missionnaires. Ils veulent affirmer, par de grandes démonstrations, leur résolution de s'enrôler dans l'Eglise catholique. A Vlavollo, ils se préparent à célébrer, par des danses, l'achèvement de la chapelle de la mission ; à Malagoune, ils veulent solenniser la cérémonie du baptême. Sur les deux versants de la presqu'île, le soir, on entend des échos sauvages. Ce sont les chœurs de danseurs qui s'exercent.

∴

Le lundi 11 mars, nous parcourons le chemin de Kinigounan à Vlavollo, afin de pouvoir être présents, le lendemain, à l'ouverture matinale des fêtes. La grande allée qui conduit de l'église au rivage de la mer est tendue de verdoyants branchages et de feuillages colorés. Cest l'ornementation traditionnelle de l'emplacement destiné à la *malangaine*. Ce qui, aux yeux des Canaques, rehausse singulièrement la décoration, ce sont les nombreuses banderolles aux joyeuses couleurs, qui palpitent glorieusement.

Dès l'aurore, affluent les spectateurs, tandis que les danseurs achèvent leur toilette dans les profondeurs des forêts. Ce sont des coulisses dignes de la scène. Et quel décor ! Le grand soleil s'est levé sur le miroir immense que fait la mer tranquille. Tout est splendeur, tout est éblouissement. De l'île de Wattom et de mille points de la cité accourent de légères pirogues. Elles tracent des sillons brillants sur la surface d'argent et de cristal. Cette fête de lumière et de silence prélude au tumultueux divertissement qui va suivre. Il faut écarter la foule massée devant l'église, afin d'y installer des chaises. Nous prenons place à la suite de Mgr Couppé.

∴

Voici le commencement, attention !

Un cortège de femmes fait son entrée. Elles sont placées sur deux rangs. Leurs têtes sont encapuchonnées d'un vrai buisson de feuilles diversement nuancées ; des colliers de baies entourent leur cou ; pour vêtement, elles ont un jupon de grandes feuilles rouges et vertes ; elles tiennent dans leurs mains des bouquets de fleurs et de plumes. Les musiciennes s'accroupissent au sommet de l'allée. Un signal qu'elles donnent par un roulement de tambourins indique le commencement de la première des cinq danses qui forment le programme de la fête.

A part le saut rhythmique des pieds, il n'y a aucune ressemblance entre les malangaines et les danses européennes.

Les Canaques portent très loin le sentiment de la réserve, du moins en public. Au moment où s'approchait le cortège des femmes, vous auriez vu tous les hommes s'éloigner, afin de contempler seulement de loin le spectacle, tandis que les femmes se pressaient à l'entour afin de n'en perdre aucun détail.

Les instruments de musique sont d'une simplicité primordiale. Il y a d'abord une grande tige sonore de bambou, sur laquelle on tape à coups redoublés ; puis des tambours



formés de troncs d'arbres évidés, sur l'ouverture desquels est tendue une peau d'iguane.

Voici donc nos danseuses alignées sur deux rangs. En tête sont les coryphées, les deux anciennes du village, vieilles grand'mères aux traits ridés, à la figure maquillée, avec une abondante feuillée qui déborde autour de la tête, comme une retombée de lierre autour d'un tronc moussu. Callimaque aurait pris là l'idée du chapiteau corinthien! Nos architectes du moyen-âge y auraient trouvé le type de gargouilles idéales, aux figures fantastiques.

A chaque son des tambourins les pieds sautent, les jambes décharnées se plient ou se déplient, le buste se courbe ou se redresse, la tête se tourne d'un côté et de l'autre. Les coups se succèdent, rapides, pressés.

Quand tous les bras se lèvent, agitant au niveau de la tête enfeuillée, les bouquets de fleurs ou de plumes, et queles minois se dodelinent au milieu de la verdure ondoyante, l'effet ne laisse pas d'être pittoresque. Mais ces figures! ces rides! ces tatouages! ces voix! Pendant trois quarts d'heure, les pauvres Babouines s'agitent, se surmènent, ne suspendent pas une minute leur dandinement cadencé.

Elles ont à peine achevé, que sur la plage débouche une bande de danseurs de l'autre sexe. Quatre *malangaines* vont se succéder, données par les quatre villages voisins que conduisent leurs chefs. Voici To-Vouring avec ses hommes de Vlavollo qui va danser le *bibolo*. Ta Korkor, lui, danse le *tambaran*.

Jusqu'à deux heures de l'après-dîner, les bacchanales vont leur train, c'est un tourbillonnement confus, sans trêve ni merci, tandis que retentissent, monotones et saccadées, les tambourinades.

∴

Toutes ces *malangaines* se ressemblent. Sur un fond commun, elles brodent des variantes inépuisables. Des sept arts libéraux, les Canaques ne cultivent guère que la danse. Les générations passées ne leur ont pas laissé d'autre souvenir d'autre héritage artistiques. C'est leur architecture, leur peinture, leur sculpture, leur musique, leur poésie, presque leur culte. Ils y mettent tout leur talent, ils en tirent toute leur gloire; ils s'en acquittent avec religion, comme d'une cérémonie sacrée.

Les spectateurs suivent le spectacle avec toute l'attention que nous pourrions donner au drame le plus passionnant.

Il y a quelque temps, la fanfare d'un navire de guerre allemand vint jouer les plus beaux morceaux de son répertoire dans l'île de Matoupi. Malgré l'attrait de la nouveauté, le talent des artistes, l'ardeur avec laquelle ils s'époumonnaient à souffler dans les brillantes trompettes, la musique européenne n'eut aucun succès. En même temps se donnait par là une *malangaine;* les Canaques n'eurent d'yeux et d'oreilles que pour elle. Le concert allemand essuya un échec complet!

Les danses des hommes sont autrement belles et savantes que celles des femmes. Il faut dire d'abord que, s'il est un sexe remarquable ici, les hommes peuvent, avec plus de droit que les femmes, en revendiquer le titre et l'honneur. Ils ont plus qu'elles le goût de la parure et le souci de la toilette.

∴

To Varcarat, le plus grand chef de cette côte, préside en personne la danse de clôture. Sa bande arrive en bon ordre. Tous ceux qui la composent poussent ensemble de grands cris, et envoient autour d'eux des nuages de poussière. Ils entrent dans l'arène sur trois rangs. Les têtes sont empanachées d'un cimier de plumes ondoyantes. Les chefs ont de plus une bande rouge qui lie les cheveux. Ce qui parait encore de l'épaisse chevelure est enluminé de couleurs. A la nuque est suspendue une grande touffe de feuilles colorées. Les reines sont enjuponnées de la même étoffe. Autour du cou s'enroule un collier de dents d'opossum; autour de la taille une ceinture de coquillages, autour des bras, des anneaux d'or ou de corail. Le buste, les jambes surtout et la barbe même sont bizarrement badigeonnés. La bouche, les lèvres, la langue sont teintes d'un rouge de sang. C'est en mâchant du bétel qu'ils se procurent cette dernière beauté.

Qui sait si ce fard n'est pas destiné à suppléer une teinture plus naturelle autrefois en honneur! Ces cannibales ne dansaient-ils pas jadis les *malangaines* après d'horribles festins, la bouche toute dégouttante du sang de leurs victimes? Ce que l'on connaît de leurs mœurs ne rend que trop vraisemblable cette supposition. Mais faisons trêve à ces lugubres réminiscences. Ce jour est tout à la joie.

∴

Revenons à nos danseurs. Leur costume est complété par deux hochets de bois peint, ornés de fleurs et de plumes, qu'ils tiennent de leurs deux mains. To Varcarat est accompagné d'un enfant de sept à huit ans, qui va danser à côté de son auguste père. On ne saurait former trop tôt la jeunesse aux belles manières!

Le grand chef domine ses hommes de toute la tête. C'est un géant, un Goliath, un fameux tueur et mangeur d'hommes, célèbre par la façon expéditive dont il exécutait ses condamnés. Il se tourne vers sa bande avec un grand geste de chef d'orchestre, en disant : « Enfants, attention! »

A ce signal s'ouvre la danse, avec une solennité extrême. Après quelques mouvements, les danseurs s'accroupissent tous ensemble, en levant les hochets fleuris. Le silence est lentement rythmé par des sons amortis. C'est la parade, la présentation des armes. Puis les tambours se réveillent, presque en sursaut, et résonnent avec une vivacité extraordinaire.

∴

Voilà nos Canaques lancés! Quelle animation! quel entrain! quelle furie! C'est le *tambaran*, « la danse du démon »; vraiment elle mérite bien son nom. En même temps que tout remue, les bouches sanglantes s'ouvrent largement, et il en sort une mélopée qui ne ressemble à rien. Il y a du majeur et du mineur, du chromatique, du bichromatique, du mélodramatique. Les notes se précipitent, saccadées, échevelées, torrentueuses. Les récitatifs, les trilles, les reumes, les ritournelles, les roulades exé-

cutées par les faussets, se suivent, se répètent, se mêlent, variées de soli et de duos. Cette gymnastique enragée est un simulacre de guerre. Véritablement dans cette fougue, dans cette impétuosité de musique et de mouvement, l'on sent la fureur guerrière, le *furor bellicus* des primitives batailles, où les assaillants s'empoignaient corps à corps. Quand l'on a suivi pendant un quart d'heure cette succession effrénée de sons et de sauts, les oreilles tintent, les yeux papillottent, l'on se sent presque grisé, pris de vertige, et l'on éprouve le besoin de se distraire.

∴

La danse ne mollit pas, une heure durant. Les intrépides exécutants sont tout ruisselants de sueur, dévorés de l'ardent soleil qui éclate au milieu du ciel, car il est midi passé. Ils ne se donnent pas un instant de repos, ils ne relâchent pas une seconde de leur attention, ne regardent pas même les spectateurs : ils sont tout aux bizarres complications de leur jeu.

Oui, elle porte bien son nom, la danse du démon! Voici des siècles que les légions mauvaises l'exécutaient avec frénésie au milieu de ces peuples. De quel entrain elles égorgeaient leurs victimes, les dévoraient sans merci, trépignaient de joie sur les cadavres palpitants, hurlaient des tempêtes de clameurs, qui retentissaient jusqu'au fond des enfers ! Oh ! combien de générations ont foulé ce sol, tandis que jamais ne s'interrompait la diabolique bacchanale ! Autour des berceaux, autour des bûchers, autour des tombeaux, elle battait son plein, sanglante, meurtrière, exterminatrice, partout ramassant les victimes dont elle défrayait ses funèbres orgies.

∴

La dernière malangaine s'éteint dans l'embrasement du soleil. Les poitrines sont haletantes, la sueur ruisselle le long des membres exténués. Le chef de Vlavollo vient solennellement planter en terre, devant son illustre invité de Ralavoul, une flèche enguirlandée, entourée de *divara* et emmanchée d'un grand os. C'est le tribut de sa reconnaissance. Les danseurs se réfugient dans la fraîcheur de la forêt, où les attend le festin qui complète la fête.

(*A suivre.*)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. J.-B. Garibotti, diocèse de Gênes 5 60
M. Louis de Gastebois, du diocèse de Tarbes .... 100 »
M. J.-B. Moreau, diocèse de St-Brieuc, demande de prières pour ses défunts .... 40 »
Un abonné du diocèse de Lyon .... 500 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Chatagnon).
Anonyme de Mende .... 200 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Rossi, Kiang-si oriental).
Anonyme de Mende .... 200 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Petkoff).
Anonyme de Mende .... 100 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Pelvat).
Anonyme de Metz, action de grâces d'un jubilé de prise d'habit .... 100 »

Anonyme du diocèse de Viviers, demande de prières .... 10 »
Anonyme du diocèse de Cambrai, demande de prières .... 20 »
M. Laurent, Rouen .... 4 »
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »
Anonyme de Tours, demande de prières .... 32 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Gudin, Coïmbatour).
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Guillaume, Kouang-tong).
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Cochet, îles Gilbert).
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Guis, Nouvelle Guinée).
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Lesné, Perse).
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Michel, pour son école au Liban).
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Mercier, Kouang-tong).
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Bertran, Rajpoutana).
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (M. Lafon, Birmanie septentrionale).
E. B. C., diocèse de Rennes .... 10 »

A Mgr Petkoff, évêque des Bulgares-Unis.
Mlle X..., de Cussy-la-Colonne, diocèse de Lyon .... 10 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour fonder une école au Liban.
Anonyme du diocèse de Montpellier .... 100 »
Anonyme de M. de M., diocèse d'Aix .... 10 »

A Mgr Lesné, Perse.
M. Lubiez-Rowicki, Montpellier, demande de prières .... 10 »

A M. Escande, Pondichéry, pour le baptême d'un enfant sous les noms de Marie-Joseph-Christine.
Anonyme du diocèse de Limoges .... 3 »

A M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry).
Anonyme du diocèse de Coutances, demande de prières .... 10 »

A Mgr Pelvat, Nagpore, pour les affamés.
Anonyme de la Clayette, diocèse d'Autun, en l'honneur de saint Antoine de Padoue .... 20 »
Anonyme de Lyon .... 3 »
F. D. V., diocèse de Bayeux .... 100 »
Anonyme de Tours, demande de prières .... 50 »

A sœur Gilbert, pour ses petits estropiés et ses vieillards (Tché-Kiang).
Anonyme du diocèse de Coutances, demande de prières .... 10 »
Anonyme de Tours, demande de prières .... 100 »

Pour les lépreux (M. Clerc-Renaud, Kiang-si oriental).
Anonyme de Tours, demande de prières .... 25 »

Pour une œuvre de catéchistes (M. Darras, Pondichéry).
Anonyme de Tours, demande de prières .... 25 »

A Mgr Fantosati, Hou-nan méridional.
M. Lubiez-Rowicki, Montpellier, demande de prières .... 10 »

A M. Lacruche, Kiang-si septentrional, pour son séminaire.
A M. Bertholon, Lyon .... 10 »

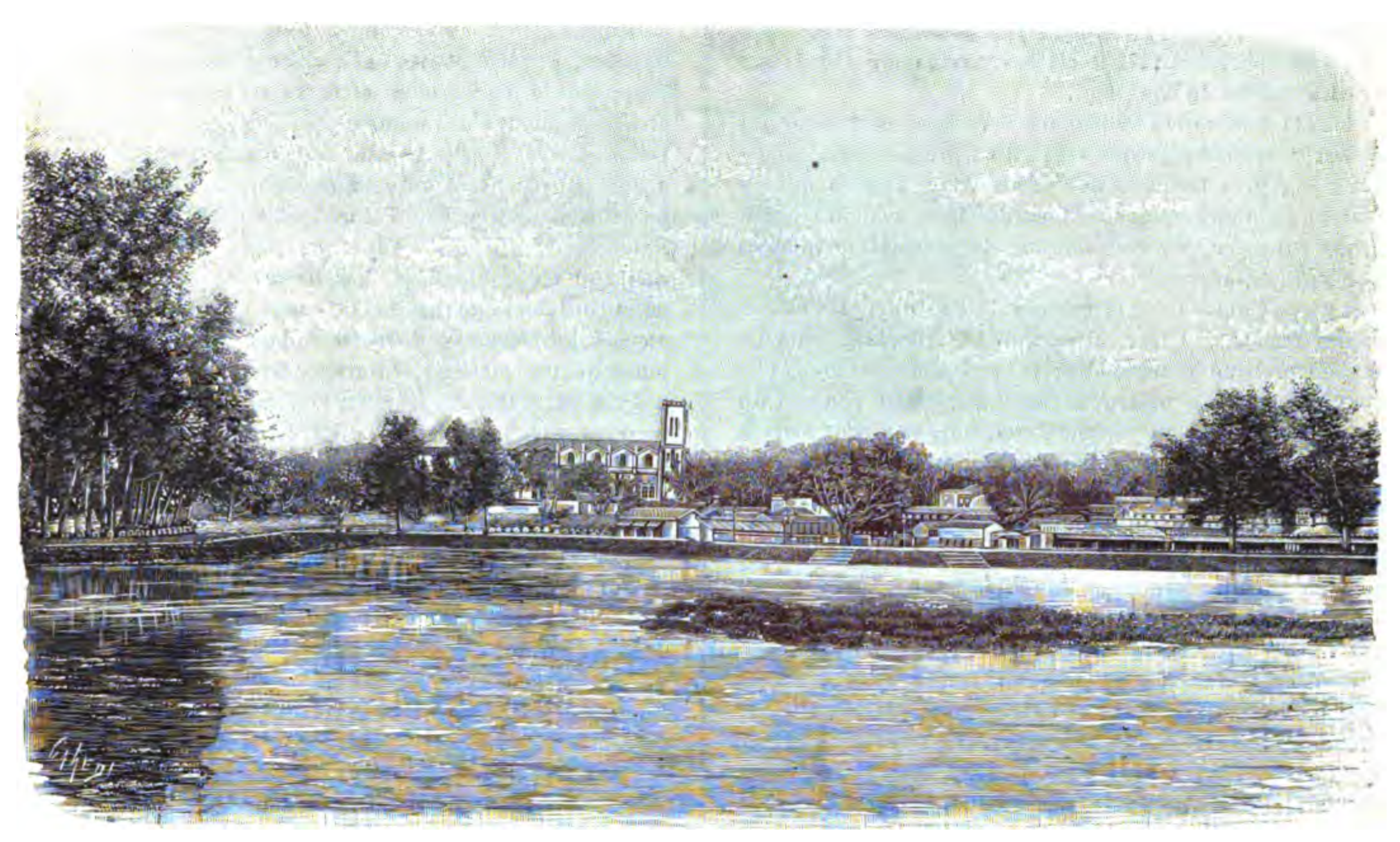
Pour les missions de Madagascar (Mgr Crouzet).
M. J. Paris, Amiens, en l'honneur de saint Antoine .... 10 »

(*La suite des dons prochainement.*)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





BANGALORE (*Hindoustan*). — ETANG DE SHOOLAY ET EGLISE DU SACRE-CŒUR; d'après une photographie de M. AUCOUTURIER, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 534).

NOS ALMANACHS

Son Eminence le Cardinal Rampolla a bien voulu offrir au Saint-Père, en notre nom, les deux Almanachs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Voici la réponse qu'il nous adresse et qui renferme pour nos collaborateurs et pour nous la plus douce des récompenses et le plus précieux encouragement pour l'avenir.

LETTRE DE S. EM. LE CARDINAL RAMPOLLA, SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SA SAINTETÉ

J'ai présenté au Saint-Père les deux Almanachs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi que vous m'avez prié de Lui offrir en témoignage de votre filial dévouement et attachement. Sa Sainteté a accueilli cet hommage et a fait l'éloge de ces publications qui contribuent à faire apprécier l'importance des missions catholiques et le zèle de ceux qui s'y consacrent. Elle a daigné vous accorder sa bénédiction apostolique, ainsi qu'à vos collaborateurs.

Heureux de vous transmettre ces marques si flatteuses de la bienveillance du Saint-Père, je vous remercie, pour ma part, des deux exemplaires que vous m'avez gracieusement offerts, et je vous renouvelle les sentiments de mon estime la plus sincère.

M., card. RAMPOLLA.

DANS LE PAYS DES BOERS

Par le R. P. Marcellin GIDROL

OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE

A l'heure actuelle il n'est pas de journal ou de revue qui ne consacrent plusieurs pages aux événements du Sud africain. On suit de près ce drame qui se joue entre une très grande puissance et un petit peuple de fermiers. On parle beaucoup de tout ce qui concerne les Boers surtout au point de vue militaire.

Il appartient à une Revue religieuse comme la nôtre de faire connaître un peu leur religion et les missions catholiques établies dans les régions qui sont le théâtre de la guerre.

∴

Les Boers sont d'origine hollandaise et même un peu d'origine française. On sait qu'après la révocation de l'édit de Nantes, bon nombre de protestants français se retirèrent dans les Pays-Bas. Puis il se produisit de Hollande vers l'Afrique Australe, un courant d'immigration très pronon-

cé, si bien que les nouveaux finirent par se rendre maîtres du Cap de Bonne Espérance et de tout le Sud africain. Calvinistes fanatiques, ils chassèrent du pays les catholiques Portugais qui en avaient pris possession avec Vasco de Gama, lorsqu'en 1437 le célèbre navigateur aborda sur la côte Sud-Est du continent.

Sous la domination hollandaise la religion catholique fut proscrite et même, jusque vers 1810, l'Afrique méridionale fut à peu près fermée à nos prêtres. Les Anglais qui s'y étaient établis au commencement du siècle avaient en effet laissé subsister des restes de lois de persécution édictées par leurs devanciers.

Il y avait alors dans la colonie du Cap quelques catholiques français, belges, allemands et irlandais, mais ils étaient presque totalement privés de secours religieux : de loin en loin, un prêtre passait ou résidait pendant un un certain temps au milieu d'eux, puis se voyait dans la nécessité de partir sous peine d'être expulsé par le gouverneur.

Les catholiques du cap de Bonne-Espérance furent d'abord rattachés au vicariat apostolique de l'île Maurice; puis en 1837, ils formèrent une mission distincte.

En 1850, nous trouvons dans le Sud africain trois vicariats : Cap oriental, Cap occidental et Natal.

Ce dernier fut, dès sa création, confié aux Oblats de Marie Immaculée. Au commencement, il embrassait une étendue de territoire immense dont les limites à l'intérieur des terres n'étaient pas bien définies. Il comprenait, outre le Natal, la Cafrerie, le Zoulouland, le Basutoland, le Transvaal et l'Etat libre d'Orange.

En 1886, l'Etat libre d'Orange fut érigé en vicariat et le Transvaal en préfecture apostolique. Un peu plus tard en 1894, le Basutoland, qui faisait partie du vicariat d'Orange, devint à son tour préfecture apostolique. Enfin, pour être complet dans l'énumération des missions des Oblats au Sud de l'Afrique, disons en passant que, depuis 1896, ils occupent la préfecture apostolique de la Cimbébasie inférieure.

Vicariat du Natal.

C'est le 13 novembre 1851 que Mgr Allard, de la congrégation des Oblats, accompagné de quelques missionnaires, partit de Marseille pour se rendre dans le Natal. Le voyage dura quatre mois. Notre but n'est pas de raconter les origines et le développement de la mission ; nous nous contenterons de donner un aperçu général de l'état actuel du vicariat.

L'émigration irlandaise, qui a tant fait pour la propagation de la foi en Amérique et en Australie, ne s'est pas portée de ce côté. Aussi la population catholique de race européenne est-elle peu nombreuse dans le Natal, et même depuis quelques années plusieurs ont émigré du Natal au Transvaal, attirés par l'appât de l'or. Cependant le nombre des catholiques a considérablement augmenté par la conversion des hérétiques et des infidèles. Le pays qui constitue aujourd'hui le vicariat du Natal ne contenait guère, il y a 25 ans, que 800 catholiques; il en a maintenant 12.000. C'est peu toutefois à la pensée que nous avons autour de nous plus d'un million d'infidèles.

Le vicaire apostolique, Mgr Jolivet, est breton d'origine. Il est au Natal depuis 1874 et l'an passé il a célébré ses noces d'or sacerdotales et ses noces d'argent épiscopales. Pour le seconder dans son apostolat, il a 20 Pères, 4 Frères convers et 5 prêtres séculiers ; outre les Trappistes et leurs Sœurs tertiaires, six congrégations religieuses rendent à nos missions des services inappréciables. Les premières sont les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, qui possèdent un établissement dans les deux villes principales du vicariat, à Maritzburg et à Durban. Les Religieuses dominicaines ont des écoles à Oakford, à Newcastle et en Zoulouland. Les Sœurs de Sainte-Croix de Suisse ont fondé quatre maisons dans la Cafrerie. Les Religieuses hospitalières de Saint-Augustin possèdent également quatre maisons à Durban, Maritzburg, Estcourt et Ladysmith. A Durban les Sœurs de Nazareth s'occupent des pauvres orphelins et des vieillards. Enfin la congrégation des Filles de Jésus dont la maison-mère est à Kermaria, au diocèse de Vannes, nous ont récemment envoyé une première colonie de sept religieuses.

Les Oblats, tout en desservant huit missions pour les Zoulous, sont chargés des populations de race européenne et des Indiens qu'on a fait venir au Natal pour travailler dans les plantations de sucre et qui déjà atteignent en nombre les Européens.

Les principales missions sont: Durban, Pietermaritzburg, Estcourt, Ladysmith, Newcastle, Oakford, Kokstat et Umtata.

A Pietermaritzburg, chef-lieu de la colonie et au camp de Ladysmith, les soldats catholiques s'élèvent en temps ordinaire à plus d'un millier. Deux Pères en sont chargés.

Une œuvre qui tient particulièrement au cœur des missionnaires est celle de la conversion des Noirs. Trois obstacles ont paralysé leur zèle, surtout à leur arrivée : le caractère même des Cafres, la polygamie et les préjugés répandus par les protestants. D'un caractère inconstant et léger, préoccupés de leurs plaisirs, au point de ne vouloir pas entendre parler de la mort qui doit y mettre fin, les Cafres se soucient peu d'embrasser une religion qui leur enseigne des vérités graves et leur impose des devoirs austères.

Comment aussi faire comprendre et accepter la sainteté du mariage à des hommes habitués à regarder la polygamie comme un honneur et à mesurer la richesse et la puissance d'un personnage au nombre de femmes qu'il tient sous son joug? « Ah ! que n'êtes-vous venus plus tôt, disait un Cafre au missionnaire, lorsque nous étions jeunes et que nous n'avions qu'une femme ! maintenant nous sommes trop vieux pour changer et devenir droits. »

Mais l'obstacle peut-être le plus sérieux vient des ministres protestants. Etablis dans la colonie plusieurs années avant le missionnaire catholique, ils ont donné aux indigènes les idées les plus fausses sur notre sainte religion.

Un évêque anglican, qui avait sans doute remarqué leur répulsion pour la monogamie, s'avisa de proclamer que la polygamie n'était pas contraire à la doctrine chrétienne. Pourquoi, se disait-il, des sauvages ne pourraient-ils avoir plusieurs femmes, à l'exemple d'Abraham, d'Isaac et des autres patriarches de l'ancienne loi?



Les œuvres des Trappistes se sont développées prodigieusement dans le Natal. Ils ont 18 stations. Le personnel de leur mission comprend 24 prêtres, 250 frères et presque autant de sœurs tertiaires. Ces religieux possèdent dans le vicariat des terres immenses. Disposant de tant d'ouvriers et aidés encore par les indigèhes, leurs néophytes, ils peuvent bâtir partout à peu de frais, mais solidement, des églises, des couvents et des écoles pour les Cafres, etc.

On le comprend facilement, cette organisation puissante des Trappistes, les travaux non moins importants des Oblats, tous ces couvents de religieux avec leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs orphelinats, exercent une influence très grande pour la propagation de la foi.

Préfecture apostolique du Basutoland.

Le Basutoland, séparé du Natal par les monts du Drakensberg, est habité surtout par les Noirs.

Le Préfet apostolique est le R. P. Cénez, du diocèse de Nancy. Il a avec lui 14 prêtres et 104 frères convers, appartenant tous à la Congrégation des Oblats de Marie. Les religieuses, au nombre d'une trentaine, se consacrent à l'instruction des enfants. Ce sont toutès des Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux.

Des missions sont établies à Roma, Saint-Michel, Thaba-Bosiho, Korokoro, Sainte-Monique, Sion, etc. Le nombre des catholiques est actuellement d'environ 6.000.

Les missions chez les infidèles du Basutoland ont été pendant de longues années la source de grandes difficultés et le théâtre de beaucoup de sacrifices de la part de nos Pères. En 1883, lors de la consécration solennelle de tout le district au Sacré-Cœur, un véritable changement se produisit. Dans une seule année les missionnaires eurent à enregistrer autant de conversions que pendant les 25 premières années de leur rude apostolat.

Elles seraient encore plus nombreuses si les Pères pouvaient étendre leur sphère d'action. En plusieurs villages les chefs les réclament et offrent des terres pour l'établissement de missions. Il faudrait pouvoir accepter aussitôt et clôturer le terrain des chapelles-écoles. Pour cela? les ressources manquent. De plus la peste bovine a détruit tous les troupeaux. A l'exception d'une seule, Roma, nos missions ne possèdent plus une bête à corne. Loin de pouvoir venir en aide à leurs pasteurs, les chrétiens sont tombés eux-mêmes dans la misère.

Etat libre d'Orange et Transvaal.

L'état libre d'Orange et le Transvaal sont deux républiques sœurs, composées d'éléments à peu près semblables, et le ministère du prêtre y est le même.

La population se compose de trois catégories bien distinctes : 1° les Boërs qui ont les premiers pris possession du sol ou sont venus des colonies voisines; 2° les Anglais et autres habitants de nationalité européenne qui se sont établis comme fermiers, marchands, mineurs, etc.; 3° les Cafres, vivant soit dans les réserves, soit parmi les blancs.

Les occupations des Oblats dans ces missions sont de trois sortes aussi. Plusieurs Pères s'occupent des catholiques dans les villes, s'efforçant de développer chez eux les pratiques de la foi, tout en travaillant à la conversion des hérétiques. Quelques-uns visitent les fermiers épars dans le pays, ce qui nécessite parfois des voyages fort longs et périlleux et toujours de grandes privations.

Ils vont de ferme en ferme dire la sainte messe, administrer les sacrements et instruire les enfants. Quand ils rencontrent des fermiers à l'aise et en état de les recevoir et de les héberger, ils passent quelquefois une semaine et même deux au même endroit, donnant la plus grande partie de leur temps à l'instruction de la jeunesse. D'autres Pères se dévouent à la conversion des Cafres. Hors de leurs réserves, il est difficile de faire un bien réel à ces indigènes. Et s'ils viennent dans les villes, ce n'est que pour un certain temps. Ils sont alors employés à l'exploitation des mines ou au service des particuliers. Dans les fermes on ne peut pas les grossir, car le gouvernement ne permet que le séjour de cinq familles par ferme.

Après ces généralités communes à l'Etat libre d'Orange et au Transvaal, disons un mot particulier des deux missions que forment ces républiques.

Vicariat de l'Etat libre d'Orange.

Outre la république de ce nom, il comprend le Griqualand-West et le Béchuanaland. A part deux prêtres, les missionnaires appartiennent à la Congrégation des Oblats de Marie. Ils sont une quinzaine avec Mgr Gaughran, oblat comme eux et irlandais d'origine.

Il y a quelques Frères des Ecoles chrétiennes, venus d'Irlande et 60 religieux de différents ordres. Le vicariat compte 4.500 catholiques, plus de 14.000 hérétiques et plus de 1 million de païens indigènes. Nous avons 8 églises, 13 écoles et en outre du personnel religieux enseignant, 8 instituteurs ou institutrices laïques nous prêtent leur concours. Environ 1.000 enfants reçoivent l'éducation dans nos écoles. *Kimberley* dans le Griqualand est la résidence du vicaire apostolique. La population de cette ville s'élève à 40.000 âmes. On y trouve des représentants de toutes les nationalités, de toutes les langues, de toutes les couleurs et de toutes les religions.

Les catholiques sont environ 2.000. Les Sœurs de la Sainte-Famille dirigent une école supérieure pour les jeunes filles et une école paroissiale fréquentée par 300 enfants. L'école des Frères, à peine ouverte, en compte déjà 100.

A Bloemfontein, capitale de l'Etat libre, les Sœurs de la Sainte-Famille ont un pensionnat qui a plus de cent internes ; c'est le plus grand établissement de ce genre au sud de l'Afrique.

Mafeking et Taunys sont des missions de fondation récente dans le Bechuanaland et cependant déjà propères.

Parmi les autres missions les plus importantes citons : Jagersfontein, Harrismith et Beaconsfield.

Préfecture du Transvaal.

Elle comprend en son entier la république de ce nom. Confiée au zèle des Oblats, qui sont une quinzaine, elle a



prospéré beaucoup, depuis quelques années surtout, au point que le nombre des catholiques s'élève à plus de 6.000. Nommons, à côté des Oblats, les Trappistes, les Frères Maristes, les Sœurs de Lorette, de la Sainte-Famille, de Nazareth, les Sœurs Dominicaines et les Ursulines.

Les missions existantes sont Pretoria, Barbeton, Johannesburg, Potchefstroom, Lydenburg et Vleeschfontein.

Johannesburg est la mission la plus importante de la préfecture. Cette ville qui existe depuis peu, a déjà 100.000 habitants. L'exploitation des mines d'or y attire, comme à Kimberley, des chercheurs de fortune de toutes les parties du monde. Elle est devenue le centre minier le plus important de l'Afrique méridionale. La population catholique est presque de 3.000 âmes, sans tenir compte de ceux qui ne font que passer. Les œuvres actuellement existantes à Johannesburg sont : une église, une école de garçons tenue par les Frères Maristes et une école de filles dirigée par les Sœurs de la Sainte-Famille. C'est un ensemble de 800 élèves environ. Cette ville est la seule du Transwaal où les Sœurs catholiques (ce sont les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux), soient chargées de l'hôpital du gouvernement essentiellement protestant : la présence des Sœurs dans cet établissement est une merveille. Il y a en moyenne 250 malades blancs ou noirs.

Les Boers.

Les Boers forment l'un des éléments de la préfecture du Transvaal et du vicariat de l'Etat libre d'Orange, et le missionnaire doit compter avec eux.

Lorsque les Anglais abolirent l'esclavage dans la colonie du Cap en 1835, beaucoup de Boers, qui avaient à leur service bon nombre de Noirs, prirent le parti de se soustraire à la domination britannique, en s'avançant dans l'intérieur des terres. Ils fondèrent la République de l'Etat libre d'Orange en 1836 et en 1853 celle du Transvaal.

Dans leur émigration, ils n'eurent garde d'oublier leurs bibles et leurs ministres. Pendant longtemps les catholiques furent hors la loi. Ils ne pouvaient aspirer aux fonctions du gouvernement, ne jouissant ni du droit de vote, ni de l'éligibilité ; l'exercice même du culte leur était interdit.

C'était un vieux souvenir des anciennes lois persécutrices de Hollande. On raconte que la visite du premier prêtre romain dans la capitale Potchefstroom jeta l'émoi dans le camp huguenot. « Malheur à toi, s'écriait un ministre fanatique, malheur à toi, Potchefstroom, car Satan est tombé au milieu de toi en grande colère. » Le magistrat de la ville crut un instant la république en danger. Il fit appeler le missionnaire, lui donna lecture des lois du pays et lui interdit l'exercice de son ministère sous peine d'expulsion immédiate. Le prêtre répondit froidement qu'étant venu à Potchefstroow pour visiter ses coreligionnaires, bénir un mariage et baptiser quelques enfants, il croyait de son devoir de remplir son office jusqu'au bout.

« Lorsque j'aurai fini, ajouta-t-il, si vous voulez bien me faire transporter jusqu'à la frontière, je vous serai bien reconnaissant de cette attention. Je suis très pauvre et je ne puis me payer le luxe d'un voyage à cheval, encore moins en voiture. »

Et il fit comme il avait dit.

La découverte des mines d'or, qui a eu pour conséquence l'arrivée dans le pays d'étrangers de toutes les nations, a permis une certaine détente. Les esprits se sont peu à peu relâchés de leur ancienne rigueur calviniste. Les préjugés et le fanatisme semblent diminuer, mais c'est surtout à une certaine indifférence en matières religieuses et au dégoût profond qu'inspirent le despotisme et l'esprit mercantile des ministres, qu'il faut attribuer cette amélioration. Voici un fait : « Un jour, écrit le R. P. Guiller, missionnaire au Transvaal, on vient me demander de baptiser deux enfants boers. Je pose quelques questions. « Nous n'allons pas chez nos ministres, me fut-il répondu, parce qu'il faut toujours payer dans notre religion et comme nous sommes pauvres, le ministre refuse tout. Pas de baptême pour nos enfants parce que nous ne pouvons pas payer 5 sch. pour devenir chrétiens. Pas de confirmation parce que nous n'avons pas 10 sch. à dépenser. Pour le mariage on nous demande jusqu'à 2 livres. »

Nos espérances de convertir les Boers sont encore faibles. Cependant, en maintes circonstances, il nous a été donné de rencontrer une véritable sympathie envers le prêtre catholique, là où, il y a quelques années encore, nous ne trouvions que rebut et même haine. Nous devons attribuer, en grande partie du moins, ce changement à l'influence qu'exercent nos écoles, surtout celles des couvents des religieuses, où les protestants sont admis aussi bien que les catholiques. Les Boers connaissent l'excellence de notre éducation, viennent maintenant à nous, nous confient leurs enfants, et les enfants, mis en contact avec des maîtres et des maîtresses chrétiennes, sont ensuite capables de corriger et d'effacer ces mille notions fausses et malicieuses que leurs parents et leurs amis entretiennent depuis des siècles à l'égard de l'Eglise catholique.

Il est à craindre que la guerre actuelle entre l'Angleterre et les Boers ne soit funeste à nos œuvres. Probablement que plusieurs de nos établissements auront à souffrir, surtout pendant le siège des villes, comme à Kimberley, Mafeking, Ladysmith.

Dans beaucoup de localités les églises sont abandonnées par la population, qui s'est enfuie ou a couru aux armes. Les missionnaires s'occupent en divers endroits, à titre d'aumônier, des soldats catholiques, soit dans l'armée boer, soit dans l'armée anglaise. Les journaux ont déjà appris qu'au nombre des prisonniers anglais faits par les Boers à Ladysmith, se trouvait un prêtre catholique.



Nous recommandons aux suffrages et aux prières des missionnaires et de nos lecteurs, l'âme de M. l'abbé Méritan, curé de Saint-Sulpice.

M. Méritan était depuis 1875, membre du Conseil central de la Propagation de la Foi à Paris, et il apporta à la direction de cette grande Œuvre, ces qualités de sagesse, de prudence, de bonté sereine et impartiale, qui l'ont rendu cher, soit au grand sémi-

naire et dans le diocèse de Lyon, soit à Paris où il continua pendant près de 25 ans les saintes traditions du vénérable M. Hamon.

M. Méritan était âgé de soixante et onze ans.

SUR LE PLATEAU DE HUILLA

SOUVENIRS ET RÉCITS

Par le R. P. LANG

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE

Suite (1)

LA CHELLA

Au sommet de la Leba. —Vue d'ensemble du district.

Revenons à notre excursion sur la Leba. Guidés par nos deux nègres, à travers des fourrés impénétrables, nous étions arrivés au sommet du géant, non sans aventures. De gros singes noirs, jaloux sans doute de nous voir dans ces lieux, avaient voulu nous en défendre l'accès par une grêle de pierres, qu'ils nous lancèrent des hauteurs. Nous en avions eu raison en leur envoyant quelques balles et en poussant en avant nos deux guides chargés de négocier amicalement notre prise de possession, ce qui, d'ailleurs, n'avait pas tardé à se faire.

Nous débouchons sur une plate-forme restreinte et encombrée de quelques rochers brûlés par le soleil. Non loin, un arbre, un seul, sorti d'une large crevasse, répand autour de lui une bienfaisante fraîcheur. Déjà, nos hommes, à la figure d'ébène, se sont allongés, sans plus de façon, sous les feuillages épais.

Nos regards ne peuvent se lasser de contempler le panorama déroulé sous nos yeux. Au loin, point de brouillard; à mi-côte, de légers nuages blancs se glissent doucement, du nord au sud. En Afrique, de semblables horizons, larges, clairs et nets, ne se voient que pendant la matinée ou une journée précédée de pluie. Souvent, un léger brouillard couvre la région et rend les observations très difficiles.

L'immensité des terres, le désert que nous venons de traverser, la partie que nous verrons désormais, les fleuves et les montagnes, tout se dessine nettement du haut de cet observatoire. Notre vue plane sur tout le district de Mossamédès, depuis l'Océan jusqu'au Cunène.

Voici, à gauche, la zone basse, cet interminable désert, épouvantail de tout voyageur. Les moindres ondulations de terrain se dessinent et offrent, dans leur ensemble, un caractère de monotonie et de tristesse. C'était autrefois, comme nous l'avons déjà dit, le fond du grand océan de Mossamédès : tous les caractères géologiques l'attestent.

Plus près, aux pieds de la Chella, dans les trois grandes vallées du Bumbo, Moninho et Biballas, sont établies des *fazendas*, ou propriétés agricoles. Grâce aux nombreux torrents qui descendent des hautes terres, quelques-unes, comme la Tampa et celle de Kapangombé, sont prospères. Comme elles peuvent capter toute l'eau nécessaire, elles produisent le café, la canne à sucre et le coton. D'autres, plus éloignées des sources, sont plus ou moins productives, suivant l'abondance ou le manque d'eau.

∴

La population se compose de quelques Européens exposés sans cesse aux fièvres les plus graves, formes ordinaires de l'intoxication paludéenne. De huit à neuf mille nègres prêtent leur concours à ces agriculteurs. Les Vacouvalès, peuple intrépide et guerrier, se sont ainsi groupés autour de l'élément entreprenant, l'Européen.

En attendant qu'on puisse y établir une station, le missionnaire parcourt, chaque année, ces différentes *fazendas* pour y exercer son ministère.

A droite, se trouve la zone élevée, c'est-à-dire le bassin du Cunène. L'artère principale qui charrie toutes les eaux au grand fleuve est le Kakoulouvar qui vient, en se bifurquant, prendre sa source au haut de la Bella, d'où il s'incline vers le sud-est. Une de ses principales ramifications est le Nène, serpentant au milieu des immenses plaines qui se déroulent devant nous.

Quelques petites chaînes de montagne courent en tous sens, couvertes d'une verdure aux tons les plus variés. Çà et là, quelques points de repère se détachent de l'ensemble: ici tout près, c'est le Bitouako, la montagne de Huilla; en arrière, plus loin, l'Eloé des Vaquihitas; à l'extrémité de l'horizon, le Congo des Gambos.

De nombreuses populations sont éparpillées dans les plaines et les forêts, qui forment comme un tapis, riche en couleur. En vain essayerons-nous de chercher du regard quelques agglomérations d'habitants : elles sont enveloppées par les ondulations de terrain. Autant la zone est basse et aride, du côté gauche, autant, de l'autre côté, elle est haute et riche. Nous allons y pénétrer, pour nous mettre en contact avec les populations qui les habitent, les unes depuis peu d'années, les autres depuis de longs siècles.

LE PLATEAU DE HUILLA.

Colonies. — Ressources. — Climat. — Saisons. — Les Boers.

La Chella une fois franchie, nous entrons dans la région des hautes terres, appelées communément le Plateau de Huilla, du nom de la première colonie européenne qui s'y établit, il y a près de cinquante ans. Il commence aux derniers sommets de la Chella et s'étend vers le sud et l'est, sur une pente d'abord rapide, puis moins prononcée, jusqu'au Cunène où il atteint encore 1100 mètres d'altitude. Ce plateau n'est, d'ailleurs, que le prolongement de celui qui forme tout l'intérieur de l'Afrique occidentale, depuis le Kouanza jusqu'au delà de l'Ovampo.

∴

Un essai de colonisation s'y fait depuis une dizaine d'années, pour tirer parti de ces contrées fertiles. Jusqu'ici, on n'a guère récolté qu'une série de déboires et de lourdes charges pour la mère patrie. Les intentions cependant étaient excellentes : civiliser l'indigène par le contact habituel de l'Européen. Malheureusement, on a fait appel, pour cela, à l'épave de la société : quelques repris de jus-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 27 octobre et 3 novembre, et la carte p. 515.



UN BOER (voir la *correspondance*).

tice, quelques familles pauvres de l'île de Madère, peu accoutumées aux travaux agricoles et plutôt familiarisées avec le cabaret.

C'est avec cet élément qu'ont été établies quatre colonies : Humpata, Lubango, Huilla et Chibia. Elles offrent l'aspect de nos bourgs d'Europe, avec des rues régulières ornées d'eucalyptus, des maisons couvertes en tuiles et entourées d'un jardin planté de fleurs et d'arbres à fruit.

L'administration civile et militaire est entre les mains d'un chef qui relève directement du gouverneur du district. Les démêlés judiciaires les plus ordinaires lui sont déférés. Un médecin est attaché à chaque colonie. Le service religieux est entre les mains d'un curé, relevant de l'évêque de Loanda, par l'intermédiaire du vicaire général de la Chella, qui est le supérieur de nos Missions.

Le terrain à cultiver est tout préparé par la Providence pour compenser largement les quelques peines qu'en temps ordinaire l'on s'y donne. Toutes les terres s'y rencontrent pour produire les diverses espèces de végétaux, depuis les cultures d'Europe, céréales, fécules, légumes, jusqu'à la canne à sucre, le coton, le café, etc., produits des pays chauds.

Jusqu'à présent, l'unique commerce a été celui du bétail, fait avec les indigènes des Gambos et de Humbé principalement. En raison des difficultés de transport avec la côte, aucune tentative n'a été faite pour chercher des ressources dans le sous-sol ou dans le règne végétal.

(*A suivre*).

ÉPISODES DE LA PESTE A BANGALORE

Par M. Prosper-Louis PICOT
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

11 août 1898. — 15 février 1899

Un témoin des ravages de la peste au Mayssour, c'est-à-dire dans la partie de l'Inde, où ce fléau a causé (toutes proportions gardées) le plus de décès, nous envoie l'intéressante étude qu'on va lire et qui est malheureusement encore d'actualité.

I

N'ayez pas peur ! — Une ville blanche qui est noire, et une ville noire qui n'est pas blanche. — Catholiques et protestants à Bangalore. — Maisons qui ne se ressemblent pas. — Dame Peste s'annonce. — Le premier cas à Bangalore.

La peste ! Je viens vous parler de la peste ! Brr... Vous vous récriez ? Alors, je ne vais pas être bienvenu ? Que craignez-vous ? Ce n'est pas si terrible, après tout. Je viens du milieu des pestiférés et je suis encore vivant. D'ailleurs, c'est de la peste de Bangalore que je vais vous entretenir, et Bangalore est tellement loin que vous ne savez pas seulement si c'est un port de mer ou une ville perchée dans les montagnes, une cité du Céleste Empire ou quelque bourgade des Philippines. Des journaux très répandus et bien informés s'y sont trompés. J'ai lu quelque part que la peste augmentait ou décroissait dans « le Bangalore ». On prenait tout simplement Bangalore pour un royaume ou une province, et on en parlait comme on parle du Monténégro. Donc Bangalore n'est pas connu et, si Bangalore n'est pas connu, c'est que Bangalore est très loin. Donc, quand je vous parle de la peste à Bangalore, ne soyez pas plus effrayé que quand votre professeur d'histoire vous parlait de la grande peste d'Athènes, qui eut lieu en l'an (pas de grâce) 499 avant Jésus-Christ.

∴

Nous sommes en l'an de grâce 1899 après Jésus-Christ. Il y a juste 2398 ans que la peste d'Athènes est passée. Cela nous prouve que depuis très longtemps ce fléau fait parler de lui. On le craint comme le feu, pis que le feu. C'est en effet un des plus grands, peut-être le plus grand, de tous les maux qui peuvent affliger l'humanité.

Dieu voulant punir David du recensement que, dans une pensée de vaine gloire, il avait fait du peuple israélite, lui proposa de choisir entre sept ans de famine, trois mois de guerre et trois jours de peste. Le saint roi choisit la peste pour en être quitte plus tôt. Mais le châtiment n'en fut que plus effroyable. De Dan à Bersabée, il mourut 70.000 hommes. Ainsi mieux vaudrait la guerre que la peste, et mieux vaudrait la famine que la guerre. Evidemment mieux vaudrait conserver le calme et la paix

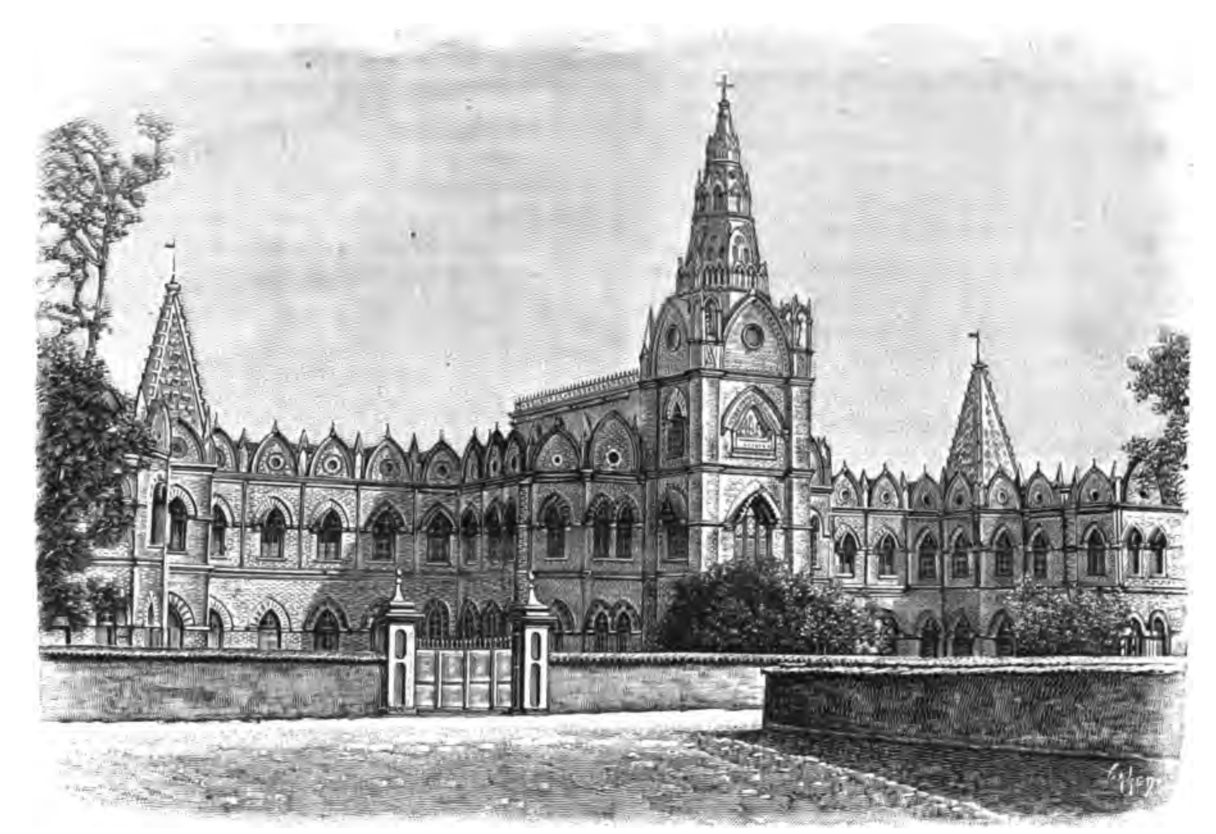
Dans l'Inde, nous avons eu les trois fléaux successivement ou simultanément : guerre du Chitral et guerre contre les Afridis; famine à peu près générale; peste à Bombay et dans la Présidence, surtout à Poona, Karatchi, Belgaum, Dharwar et Hubli; peste à Bangalore et dans plusieurs endroits du Maïssour, y compris la ville de Mysore; peste à Hyderabad et dans ce qu'on appelle les Etats du Nizam; autant de noms propres qui doivent tinter comme de l'hébreu aux oreilles européennes.

∴

Causons un peu de Bangalore.

Situé à une latitude un peu au sud de celle de Madras, à mi-route entre le golfe du Bengale et la mer d'Oman, sur le même méridien que le cap Comorin, Bangalore est le point le plus central de l'Inde méridionale. A 3.000 pieds au-dessus du niveau de la mer, sur le vaste plateau du Maïssour, cette ville jouit d'une température moyenne, qui n'est ni trop brûlante, comme à Pondichéry, ni trop fraîche comme à Ootacamund. A part les mois de mars et d'avril, saison de la forte chaleur, il semble que le printemps y est perpétuel.

La saison des pluies commence en juin et finit en septembre, précédée d'orages en avril et en mai, suivie de bonnes ondées en octobre, et même en novembre. Mais, quand on parle des pluies de Bangalore, ne vous imaginez pas les torrents du déluge, où les averses continuelles des pays de montagnes. C'est une petite bruine fine, très pénétrante, qui peut durer deux ou trois jours sans discontinuer, puis laisse la place au soleil, reprend, recesse, revient encore et disparaît enfin. En résumé, loin d'être désagréables, les pluies, à Bangalore, ont un charme qui rend cette ville très attrayante. Aussi beaucoup de Français de Pondichéry y viennent à cette époque chercher un climat plus tempéré.



BANGALORE (*Hindoustan*). — PENSIONNAT DES RELIGIEUSES DU BON-PASTEUR; d'après une photographie envoyée par M. PICOT, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 536).

∴

Comme partout où il y a des colonies européennes, Bangalore comprend deux parties très distinctes : la Ville Noire, *Bangalore City*, qu'on appelle encore *le Pettah* ou *le Fort*, et la Ville Blanche, *Bangalore Cantonment*, plus simplement le *Cantonment* ou encore la *Civil and Military Station*. Bangalore City (la Ville Noire) est dépendance du royaume du Maïssour, tandis que Bangalore Cantonment (la Ville Blanche) est territoire anglais. Cela fait don deux municipalités et deux administrations. Mais comme chacune d'elles est sous la tutelle du Résident de Mysore, qui rend ses comptes au Vice-Roi de Calcutta, la plus parfaite harmonie règne entre gros bonnets *à turbans* et gros bonnets à *chapeaux*.

Bangalore City et Bangalore Cantonment avaient chacun cent mille habitants avant la peste. Depuis, il y en a beaucoup moins. Cette population est bien mêlée. Il y a des Blancs dans la Ville Noire et des Noirs dans la Ville Blanche. Même les Noirs sont en grande majorité dans les deux villes. Aussi, je me demande pourquoi on dit Ville Noire et Ville Blanche; je suppose que c'est parce que, dans la première, il n'y a presque rien que du noir, tandis que, dans l'autre, la pièce blanche paraît plus sensiblement sur l'étoffe sombre. Les Européens ou descendants d'Euro-

péens sont relativement peu nombreux à Bangalore. Les Hindous et les musulmans forment le fonds de la population.

∴

Nous avons à Bangalore environ 1.500 catholiques rattachés à cinq paroisses : la Cathédrale pour les Européens; Sainte-Marie de Blackpalli, Saint-François-Xavier et le Sacré-Cœur dans le *Cantonment*, et l'unique église de Saint-Joseph à la *City*. Le Séminaire, un magnifique Collège, trois orphelinats, des écoles dans chaque paroisse, un hôpital, le couvent des Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers et la maison des Sœurs de Saint-Joseph de Tarbes sont les œuvres principales de la Mission catholique. Une nouvelle Œuvre très importante venait d'être entreprise quand la peste a éclaté, je veux dire l'établissement d'un pensionnat pour les petits parias, afin de favoriser l'éducation de cette classe infortunée et relever son niveau social.

Aux protestants appartient presque toute la population européenne. Ils ont beaucoup de ministres appelés *padris*, grassement payés, qui viennent faire fortune par ici, puis s'en retournent en Europe. Ils ont beaucoup de temples, à la vérité plus confortables qu'artistiques; ils ont beaucoup d'écoles, où rien ne manque; beaucoup de maîtres et de catéchistes, d'autant plus zélés qu'ils sont mieux rétribués. En un mot, ils ont tout ce qu'il faut pour faire beaucoup de besogne. Le matériel est tout prêt pour l'édifice; ils attendent la pierre angulaire et ils l'attendront longtemps. Ils sont les prédicants de l'erreur, et l'erreur n'a pour elle ni les promesses de l'expansion, ni celles de la vie éternelle. Même humainement parlant, ces braves gens sont condamnés à la stérilité. Divisés en une foule d'individualités, ils n'ont de commun que le nom. Chacun tire à soi et prend bien garde de s'appuyer sur son voisin; or, on sait ce que valent les efforts individuels. Imaginez, dans les chemins de fer, les chefs de gare sans relations entr'eux et n'ayant de commun que leur titre d'employés de la Compagnie; puis comptez les accidents si vous pouvez. Personne ne voudra plus prendre le train. Voilà le protestantisme. Quoi qu'il en soit, le nombre des prosélytes protestants à Bangalore est très restreint : la plupart sont de pauvres diables plus tentés par le veau d'or que par la Bible.

∴

Les rues de Bangalore se composent de... maisons; seulement il y a maisons et maisons. Comme bien vous pensez, le palais du Roi n'est pas un édifice ordinaire. Le *Divan* ou premier ministre et les membres de la Régence (car notre Rajah est en tutelle) ne logent pas dans des huttes non plus, et leurs hôtels ne feraient pas mal du tout

Dans les prés fleuris
Qu'arrose la Seine.

Après cela, vous avez les bangalows des Européens, constructions généralement sans étage, coquettement assises au milieu de petits parcs, le long de routes larges, soigneusement entretenues et bien ombragées. Ces habitations avec leurs enclos prennent plus de la moitié du territoire de la ville. La population y est clairsemée. Pas de bruit. De l'air et de l'air pur. Tout respire tranquillité et bonheur.

Si tout Bangalore avait cet aspect enchanteur, je n'aurais sans doute pas à vous y montrer les ravages de la peste. Mais il y a des entre-deux, appelés *bazars*, qu'il est impossible de se figurer si l'on n'a pas vu de ville orientale.

Représentez-vous des taudis étroits, sales, mal aérés et souvent pas aérés du tout, dans lesquels grouille une population surtassée, anémiée, miséreuse, abrutie. Pour y arriver, des ruelles profondes, bourrées de monde pendant le jour, effroyablement silencieuses à partir de 10 heures du soir. Les plus larges sont sillonnées de ruisseaux d'un liquide noir, pestilentiel, affreux à voir et provoquant des nausées. Dans les autres, les eaux de pluie et les eaux grasses s'écoulent comme elles peuvent. Une foule d'impasses étroites, glaciales à faire grelotter, et où stagnent des flaques puantes et gluantes. Comment des êtres humains peuvent-ils vivre là-dedans? je me le demande. Aussi il est des quartiers où le choléra ne chôme jamais. La variole y prend sa part de victimes. L'*influenza* fait des rafles périodiques. La rougeole sévit aussi de temps en temps. Bref, pas de maladie épidémique qui ne trouve, dans les *bazars* de Bangalore, un excellent milieu pour se développer. Ces bazars sont de vrais nids de microbes : on pourrait y entretenir provisoirement toutes sortes de bactéries en attendant l'installation d'un Institut Pasteur.

∴

En août 1896, la peste éclatait à Bombay sans crier : gare! D'où venait-elle? On n'en sait rien encore : le saura-t-on jamais? De Bombay elle gagna Poona. Or, Poona est relié à Bangalore par une double ligne de chemins de fer. Il fallait s'attendre à voir la peste chez nous. Comme elle ne se gêne pas pour monter dans le train sans billet, dès le mois de mars 1897, on prit des mesures pour l'arrêter le long de la route, au cas où on la rencontrerait.

« — Ah! ça, par exemple! disait le brave P. Gouarin, on met des cordes aux trains dans les gares d'inspection, et on défend aux gens de passer outre! Se figure-t-on que le fléau ne peut pas sauter par-dessus et enjamber les ficelles? Hein! c'est-il pas vrai, ça? »

C'était si vrai qu'on l'a bien vu, et justement le Père Gouarin le premier.

∴

Une sérieuse alerte eut lieu au mois de janvier 1898. A cette époque, Hubli, ville importante de la Présidence de Bombay, à 540 kilomètres de Poona et à 470 seulement de Bangalore, commençait à payer son tribut à la terrible visiteuse. Ce fut une fugue générale parmi les habitants. On croyait, en ce temps-là, que les microbes pestilentiels n'aiment pas la chaleur et que le soleil du Sud de l'Inde est leur ennemi :

« — Sauvons-nous au Sud! » s'écriaient effarés les pauvres gens.

Aussitôt dit, aussitôt fait. En un tour de main, l'Indien a plié bagage. Une couverture grossière, quelques hardes, l'inséparable *chimbou* (vase de cuivre) forment à peu près son avoir. Son argent, s'il en a, est soigneusement serré près des reins, dans la ceinture. Le voilà en route pour le Sud. Or, à Hubli, le Sud, c'est Bangalore.

Donc une caravane de seize Indiens, venant de Hubli, arrivait à Bangalore City, le soir du 17 janvier 1898. Savaient-ils que la police avait l'œil sur eux et cherchèrent-ils à la dépister? Ils la dépistèrent, passèrent de la *City* au *Cantonment*, et y restèrent toute la journée du 18. Ces pauvres gens étaient dans le plus grand dénuement, et, pour comble de malheur, un enfant de 5 ou 6 ans, qui les accompagnait, avait la fièvre. Ils se présentèrent à l'Administration pour obtenir des secours. Ils furent, en effet, secourus, mais d'une manière à laquelle ils ne s'attendaient pas. On reconnut que l'enfant avait la peste et on l'envoya au Lazaret, tandis que les autres étaient dirigés sur le Camp de Ségrégation.

De suite, on mobilisa docteurs, infirmiers et infirmières, etc. Ce que le cœur dut leur battre, quand on leur annonça un premier malade! Ce fut aussi un émoi dans tout Bangalore :

« — Flambés! voilà la peste! disait l'un.

« — Mais non, disait un autre; il paraît que l'enfant n'a rien aux jambes.

« — On n'a pas signalé de rats crevés, remarquait un troisième.

« C'est égal, ça tournera mal! » opinait un quatrième.

Ainsi s'entrecroisaient les opinions.

Les Sœurs de Saint-Joseph furent appelées. Elles étaient en pleine retraite, les braves filles : elles s'arrachèrent à toutes les consolations de la piété, et coururent soigner le petit pestiféré.

Car c'était un vrai pestiféré. Il n'avait sans doute rien aux jambes. Mais des *bubons* étaient parfaitement visibles à l'aisselle et à la poitrine : il n'y avait pas à s'y méprendre. Le cas n'était pas très grave. L'enfant fut bien soigné. Au bout de quelques jours, on coupa les glandes, et, plus tard le malade, à peu près guéri, pouvait être renvoyé du Lazaret et confié aux siens remis aussi en liberté. Très peu de temps après, on apprit qu'il était mort, sans doute à cause d'un trop brusque changement à la suite d'une telle maladie.

Tel fut le premier épisode de la peste à Bangalore. Il eut pour résultat de rendre plus sévères la surveillance des étrangers et l'inspection aux stations du chemin de fer.

(A suivre.)

Les MALANGAINES

OU

Danses nationales de la Nouvelle-Poméranie

Par le R. P. Bernard BLEY

DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE A VLAVOLLO

Suite (1)

II

Ahuris de ce vacarme, de ce décor, de ces scènes, nous rentrons à la maison. La vérandah est encombrée d'indigènes, qui, cette fois, ne sont pas fâchés que les *malangaines* aient pris fin. Ces braves gens sont en liesse; les mines les plus farouches s'épanouissent.

Mais rien n'égale le ravissement des missionnaires, car ces danses baroques ont aujourd'hui une grande signification. Les Canaques ne pouvaient donner une démonstration plus éclatante de la résolution qu'ils ont formée, d'appartenir à l'Eglise catholique. Ils ne pouvaient faire à la vraie foi un accueil plus solennel. Comme David, ils ont joyeusement dansé devant l'arche qui porte le salut du monde. Dieu nous pardonne si nous avons un peu ri, comme l'irrévérencieuse Michol! Nous l'avons fait plus innocemment qu'elle.

Il y a quelques mois à peine, toute cette population ne regardait les missionnaires qu'avec indifférence et dédain. Chez plusieurs couvait une hostilité sourde, menaçante, qu'il fallait contenir par la crainte. Les *teachers* vesleyens ne se faisaient pas faute d'envenimer les haines et de multiplier les préventions. Quel changement et quelle soudaineté! La dernière *malangaine* ne le laissait guère prévoir. Elle avait eu lieu à l'occasion de l'égorgement d'une jeune fille et l'obscénité de la danse fut dignement couronnée par la férocité du repas. En vain le P. Cremaille avait essayé d'empêcher ces horreurs. Aujourd'hui le souffle de la Pentecôte a passé sur ces terres, les cieux sont balayés, l'air est assaini, les cœurs sont renouvelés.

∴

Le lendemain est désigné pour les danses de Malagour. Pendant la nuit un gros orage a crevé sur la montagne. Les ravines qui servent de chemins sont comblées par des torrents, dont il faut attendre l'écoulement. Une journée de soleil tropical a bien vite séché la lessive que la terre a subie.

Le jeudi matin, nous sommes en route, des caravanes d'indigènes nous précèdent. On va à la *malangaine*.

Nous sommes encore loin du rendez-vous, que déjà le résonnement des tambours et l'écho des chants nous avertissent que la fête est commencée. C'est qu'il a fallu s'y prendre à temps. Pas moins de dix-neuf *malangaines* sont annoncées. Jamais on n'en avait tant vu. C'est qu'aussi jamais pareil jour de fête ne s'était levé sur l'île de la Nouvelle-Poméranie, fête des âmes rachetées, fête de la lumière retrouvée, fête du ciel reconquis!

Nous prenons place sur la verandah. On y peut jouir de la vue de trois danses, qui se déchaînent simultanément. La cacophonie est merveilleuse, et le tapage assourdissant. Ce n'en est que plus beau.

∴

Le R. P. From nous présente To Litour; c'est le chef légendaire de Beridni, qui accueillit Mgr Navarre et les premiers missionnaires.

Il les entoure toujours de sa protection, et aujourd'hui il triomphe de leur succès.

Il est vrai, désormais, le bon To Litour, presque aussi vieux que le feutre décrépit qui couvre son chef, n'est plus qu'une ruine. Ses jambes fléchissantes se refusent à danser; sa voix chevrotante se refuse à chanter. Une mince barbe blanche encadre sa figure défraîchie. Il est vêtu d'une grande jacquette blanche et d'un pagne bleu.

« — C'est moi, dit-il à tout venant, c'est moi, l'ami des

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 3 novembre.

missionnaires; c'est moi qui les ai reçus. » Et il raconte, en style homérique, l'arrivée des illustres étrangers... Il en réclame un pour lui. Autrefois, Beridni avait été une station catholique, la première de l'île. On remarqua que le lieu, enfermé entre les montagnes et la mer, est peu favorable comme centre de mission, et on l'abandonna, avec l'espérance d'y revenir plus tard, quand les missionnaires seront plus nombreux.

To Litour nous fait signe, quand arrive le tour de danser pour ses hommes de Beridni. Il s'en va les trouver, et leur tient cette laconique harangue :

« — Enfants, dansez bien, c'est pour le chef des missionnaires! »

Puis il les réunit tous autour de Mgr Couppé, pour qu'ils protestent de leur commune résolution d'être catholiques. Pour bien afficher leur intention, ils demandent un signe à placer sur leur poitrine. Monseigneur le leur promet, et To Litour revint peu après à Kinigunam chercher les médailles que portent aujourd'hui tous les hommes.

⁂

Dans un village, le *teacher* a fait mille efforts pour préserver les Canaques de la « *contagion* » catholique. Il a prodigué les menaces, les calomnies, comme des choses qui ne lui coûtent rien. Mal lui en a pris. Pour protester, nos paroissiens sont venus nombreux; valides et invalides, jeunes et vieux, ont fait une longue route, afin de prendre part à la démonstration. Et ils dansent avec d'autant plus d'entrain, qu'ils ont l'intention de morfondre le missionnaire noir.

⁂

On aperçoit dans la foule l'un des chefs qui ont conduit tout récemment la guerre contre la Compagnie allemande.

Ennemi personnel des missionnaires, il a juré de faire cuire la cervelle du P. Bley dans son crâne (c'est moi)! et de la manger. Alléché par la fête, il est là, blotti dans la mousse, tremblant de donner l'éveil. Monseigneur le fait inviter à se présenter sur la vérandah. Notre homme ne s'en soucie guère. Il a peur d'être saisi, dépecé, rôti et mangé, ou tout au moins pendu. Il faut qu'on aille le chercher, qu'on le rassure, qu'on l'entraîne. Au bas du petit escalier, il se cramponne à la rampe. Pas moyen de l'en déloger. Il se méfie! on lui a sans doute préparé là-haut un guet-apens. Les autres chefs l'entourent, essayant de dissiper ses soupçons :

« — Vois tu? lui dit l'un d'eux en lui montrant l'évêque; celui-là est le chef de la foi. »

Et prenant dans sa main la croix qui brille sur la poitrine de Monseigneur, il ajoute :

« — Ceci est le signe de la paix. Le missionnaire qui le porte ne fait pas la guerre. »

A moitié persuadé, le bonhomme se risque à mettre le pied sur l'extrême rebord de la vérandah, prêt à enjamber l'espace au premier signal d'hostilité.

Comme tenue, il laisse beaucoup à désirer. Son *lava lava*, ramené sur l'épaule, ne le couvre guère. Il ressemble à ces vieilles statues rongées, ébréchées, éborgnées, dont les musées archéologiques se sont enrichis.

Après une courte halte dans le périlleux voisinage des Blancs, notre héros redescend, s'estimant heureux de se sentir encore intact et *cru*, et va faire part à ses compagnons de la miséricorde du « Chef de la paix. »

⁂

Le soir, quand nous repartons, c'est, tout le long de la plage, un fourmillement bigarré de Canaques encore revêtus de leurs ornements de danse. Un alignement d'une trentaine de pirogues s'échelonne le long du rivage. En même temps que notre canot démarre, la flottille s'ébranle; les barques légères courent sur l'eau, les sillages se croisent, les salutations se répondent.

Là-bas Malagoune, et son presbytère, et la pauvre église, et les arbres s'effacent, dans le silence et la solitude, tandis que pour toujours se grave, au fond de nos mémoires, le souvenir de ces joies et de ces espérances.

⁂

Le matin du dimanche 24 mars, s'est levé le soleil qui doit éclairer le plus beau jour qui ait encore vu la mission. Dans l'office du jour, l'Eglise fait lire à ses prêtres les paroles d'Isaïe :

« Réjouissez-vous, femme stérile, qui n'enfantez pas! Que votre voix éclate et crie, vous qui n'engendrez pas, car voici que les enfants de l'abandonnée sont plus nombreux que ceux de l'épouse ! »

Elles sont toujours vraies, toujours vivantes, toujours agissantes, les paroles de nos Saintes Ecritures.

Aujourd'hui plane sur le village canaque de Vlavollo l'ombre du Très-Haut. Pauvre terre aride, qui as pleuré durant des siècles sur ta stérilité, tressaille d'allégresse!

Quatre-vingt-quatre catéchumènes vont recevoir la rosée régénératrice. Parmi eux se trouvent les chefs les plus considérables des environs.

⁂

A 7 heures du matin, dans la flèche légère de l'église se balance la cloche. Un frémissement de joie traverse l'espace.

Le long des allées qui conduisent à l'église, s'acheminent des groupes nombreux. Tous ont leurs habits de fête, des *lava-lava* aux claires couleurs. Du sein de la foule émergent de grands hommes qui la dominent de toute la tête. Ce sont les chefs de la forêt. Leur attitude est noble et fière. Ils ne perdent pas un pouce de leur taille ni de leur dignité. Leur front porte le signe d'une grave résolution. « *Baisse la tête, fier Sicambre* ». Dans un instant ces têtes altières se courberont sous la main du prêtre de Jésus-Christ.

Ils se tiennent debout dans l'église, rangés en bel ordre, distribués en trois groupes. La foule envahit le reste de la nef et reflue au delà de la grande porte. Les chevelures, peintes en jaune, en rouge, en bleu, font l'effet d'un champ de blé, émaillé de pavots et de bluets. Le chevet de la nef est tapissé de grandes palmes vertes, de feuillages et de fleurs éclatantes.

⁂

La cérémonie s'ouvre par le saint baptême. Chacun de nous administre le sacrement à une trentaine de Canaques

La sueur coule, les bras se fatiguent ; mais qu'elle est douce et reposante, la fatigue de la moisson !

C'est fini. Nous venons de donner à l'église, en un instant, quatre-vingt-quatre enfants. Nous avons fait une noble conquête, nous avons dilaté le royaume de Dieu sur la terre, nous avons élargi le ciel lui-même.

Mgr Couppé célèbre le saint sacrifice. Plus de deux cents chrétiens s'approchent de la sainte Table. Parmi eux sont tous nos nouveaux baptisés, qui font leur première communion.

∴

La dernière main n'est pas encore mise à l'œuvre divine. Né dans les fonds sacrés, nourri de l'Eucharistie, le néophyte doit recevoir son achèvement par la confirmation. Sur la robe immaculée du baptême, empourprée du sang de l'Agneau immolé, l'Esprit-Saint doit mettre les reflets de sa flamme pure.

Après la messe, le pontife procède à l'administration du sacrement qui rend parfait chrétien. Quand il se tourne vers le peuple, dans la majestueuse splendeur de la chape, couronné de la mitre, la crosse à la main, les assistants sont émerveillés. Ils parlent si bien aux yeux et aux cœurs, les rites de la véritable Église catholique !

Vous avez de belles choses en Europe : la majesté de vos cathédrales, la pompe de vos solennités, la féerie des illuminations. Et que n'avez-vous pas ? Ce que vous n'avez pas, ce que vous n'avez plus, c'est cela : le baptême de tout un peuple.

∴

Mais on prépare un autre festin, là-bas, sous la longue allée de citronniers. Indifférents à toutes les impressions matérielles, les estomacs s'étaient endormis. Ils s'éveillent maintenant et, en rustres qu'ils sont, demandent à manger.

Un grand *caicaï* réunit les nouveaux convertis. On a égorgé quarante poulets, on a fait bouillir des chaudronnées de riz, on a préparé d'immenses soupières de sauces. Les tables s'allongent sous la verdoyante tonnelle ; à l'entour, les convives prennent place et travaillent des doigts et des dents. Les poulets sont déchiquetés. Le riz et les sauces sont distribués sur les feuilles de bananes. Quels rires et quelles franches lippées sous l'avenue embaumée !

Le soir du même jour, se faisaient inscrire cinquante Canaques, qui veulent recevoir le baptême et s'engagent à assister aux instructions préparatoires. A peine cette terre a-t-elle donné sa récolte, qu'il faut de nouveau l'ensemencer. Il n'y a pas d'hiver qui engourdisse la fécondité de la grâce !

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

MGR CHOUZY,

préfet apostolique du Kouang-si.

M. Martinet, procureur des Missions étrangères à Hong-Kong, écrit de cette ville, le 29 septembre, à M. Delpech :

« Je m'empresse de vous communiquer la lettre que M. Thomas m'adresse de Wuchow, le 24 septembre, sur les derniers moments de Mgr Chouzy.

« Le prélat était très souffrant depuis quelque temps. Obligé de travailler le jour et la nuit, ne pouvant rien prendre et ne dormant pas, il était arrivé à un épuisement complet. Il se décida à descendre à Wuchow quand les forces lui manquèrent absolument. Il s'embarquait donc le dimanche 17 septembre et m'arrivait, le lendemain, à 11 heures du soir, ne pouvant se traîner ; il se coucha immédiatement pour ne plus se relever. Cependant, Monseigneur désirait vivement aller à Béthanie (Hong-Kong), espérant y retrouver la santé. Aurait-il pu supporter la traversée ? Je ne le crois pas. Toutefois, sur sa volonté formelle, on chercha un vapeur. Aucun n'était en partance ; seul, le *Samshui* était annoncé pour le 22.



Mgr CHOUZY

« Le 19, le docteur anglais vint faire une visite et déclara que le malade était perdu. D'ailleurs, Monseigneur ne gardait guère d'illusions sur son état : il mit ordre à toutes ses affaires et demanda les derniers sacrements. Il se mit à genoux pour recevoir le saint Viatique, puis, nous serrant la main, il bénit la Mission et les missionnaires du Kouang-si. C'était le jeudi 20.

« Peu après, le délire commença et ne devait plus cesser qu'à de rares intervalles. Nous avons veillé le vénéré prélat pendant deux jours et deux nuits sans discontinuer. Sa faiblesse était extrême. Le docteur ne put que constater l'acheminement rapide vers la mort.



« Le 22, Monseigneur nous bénit encore, reçut une absolution pendant un moment lucide, et, averti qu'on allait réciter les prières des agonisants, il se mit lui-même à prier ; ses lèvres remuaient, mais la force lui manquait pour parler. Un peu avant midi, sans secousse, il s'éteignit. Il a succombé à plusieurs anthrax charbonneux et gangrenés, qui ne mesuraient pas moins de huit centimètres de diamètre. Aussi a-t-il enduré des souffrances inouïes.

« Les funérailles du regretté défunt ont eu lieu le samedi. Les Européens, à cette occasion, nous ont donné de très grandes marques de sympathie : les pavillons du port ont été mis en berne. Pendant la maladie du prélat, M. Hausser, consul d'Angleterre, lui envoyait toutes sortes de provisions, ce dont le vénéré malade était très touché. »

Une nouvelle Image du Sacré-Cœur de Jésus

POUR LES MISSIONNAIRES

M. Hamann, dont le nom et les œuvres artistiques sont bien connus de nos lecteurs, nous adresse, avec la notice suivante, quelques exemplaires d'une nouvelle image du Sacré-Cœur qui représente Notre-Seigneur apparaissant à une âme et l'invitant à venir à Lui.

La nouvelle Image du Sacré-Cœur, réduction coloriée du tableau récent d'un éminent artiste, grand prix de Rome, donne l'impression d'une apparition toute céleste. Notre-Seigneur, debout, est vêtu de blanc ; son visage respire la plus suave bonté. Le geste expressif de ses mains, son cœur apparaissant sous la blancheur de la robe, la tendresse de son regard, la croix lumineuse, surmontée de la couronne d'épines, qui se dresse derrière sa personne sacrée, tout émeut et attire, tout invite à rendre au Sauveur amour pour amour, dévouement pour dévouement, sacrifice pour sacrifice.

L'Image mesure 0, 38 centimètres de hauteur sur 0, 27 de largeur.

Elle est cédée aux missionnaires, à 0, 05 centimes l'exemplaire. Seulement, afin que cette propagande reste purement une bonne œuvre, les personnes généreuses qui ont voulu en supporter les frais, demandent que ces Images soient distribuées gratuitement, ou si cela ne pouvait être, de ne jamais les vendre plus de 0,05 centimes l'exemplaire.

C'est par centaines de mille qu'il faudrait répandre dans les missions cette remarquable image. Il faudrait la faire pénétrer dans tous les foyers chrétiens dont elle serait l'ornement et sur lesquels elle attirerait les grâces promises par Notre-Seigneur lorsqu'il disait à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Je bénirai tout particulièrement les maisons où l'image de mon cœur sera exposée et honorée. »

Les demandes doivent être adressées à M. Hamann, 6, rue des Chapelains, Reims.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Malengé-Debève, du diocèse de Cambrai .... 8 »
Priez pour moi, Lyon .... 2 »
Anonyme d'Estivareilles, diocèse de Lyon .... 100 »

Pour répondre à l'Encyclique du Saint-Père à propos des Eglises d'Orient en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.
M. Huppert, du diocèse de Metz .... 50 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Pelvat, Nagpore).
Anonyme de Saint-Rambert-l'Ile-Barbe, diocèse de Lyon.... 20 »
M. Claude Delorme, du diocèse de Lyon, demande de prières. 6 »
M. C. Reuille, diocèse de Saint-Dié .... 5 »
M. B. à Saint-Nazaire, diocèse de Nant s .... 2 »
A. G., Troyes 33 30
M. l'abbé Tardiveau, du diocèse d'Evreux .... 5 »
M. Bretaud, du diocèse de Luçon, demande de prières ...... 10 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Pelkmans, Lahore).
A. G., Troyes 33 35

Pour les missions nécessiteuses (R. P. Coppens, au Chota Nagpore).
A. G. Troyes 33 35

A Mgr Lesné, Perse, pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Saint-Brieuc 10 25
Anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières .... 5 »
M. Albert Gap .... 300 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour son école au Liban.
Anonyme du diocèse de Laval .... 5 »

A Sœur Sion, à Jérusalem, pour ses œuvres.
Anonyme d'Orléans .... 10 »

A Sœur Sion, à Jérusalem, pour le baptême de trois enfants sous les noms de René, Germain et Jean.
Une anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières.... 5 »

A Mgr Terzian, Adana, pour son séminaire.
Anonyme de Nantes .... 100 »

A Mgr Pelvat, Nagpore, pour les affamés.
N. E., du diocèse d'Amiens .... 60 »
Un anonyme du diocèse de Nantes, demande de prières ...... 100 »
Un prêtre belge, A. N. D .... 20 »
Un abonné du diocèse de Lausanne .... 3 »
Une anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières .... 5 »
Une dame de Lyon, en l'honneur de saint Antoine de Padoue 5 »
Un prêtre de Grenoble .... 20 »
Anonyme, de la part de la Sainte Vierge, demande de prières 500 »

Au R. P. Bertran, Rajpoutana, pour ses affamés.
Une anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières..... 5 »

A Mgr Marcou, Tonkin occidental, pour ses lépreux.
Une anonyme du diocèse de Nancy, demandes de prières... 5 »

A Mgr Marcou, pour l'entretien d'un lépreux.
M. Lenglin, du diocèse de Cambrai .... 50 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin.
Mme la baronne de Dumast, Nancy, en souvenir de son fils Marcel .... 100 »

A M. J.-M. Martin, Laos.
M. Viaud-Grand-Marais, Nantes .... 5 »

A Mgr Caspar, Cochinchine septentrionale.
N. E., du diocèse d'Amiens .... 40 »

A M. Guéno, Cochinchine orientale, pour ses affamés.
Une anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières.... 5 »
M. Lenglin, du diocèse de Cambrai .... 50 »

A M. Louvet, pour les sourds-muets de Laithieu (Cochinchine occidentale).
P. L., Angers, reconnaissance à saint Antoine de Padoue et à Notre-Dame du Bon-Conseil 5 15

A Mgr Mutel, Corée, pour l'Œuvre du clergé indigène.
Anonyme de Nantes .... 100 »

A M. Lacruche, Kiang-si septentrional, pour l'Œuvre du clergé indigène.
Anonyme de Nantes .... 100 »

A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional.
Une hospitalière de Lyon, demande de prières pour le défunt Eugène .... 10 »

Pour la léproserie de Gotemba, Tokio.
M. de Haffrengue, du diocèse d'Arras .... 10 »

Au R. P. Rousset, à Emoyeni (Zoulouland) pour la fondation d'une mission à l'endroit où tomba le malheureux Prince impérial.
Anonyme du dioc. de Cambrai, demande de prières spéc. 6.000 »

Au R. P. Moreau, Oubanghi.
Un séminariste soldat, du diocèse de Coutances 0 55

Pour le Bulletin.
M. l'abbé Rélot, du diocèse de Nancy .... 11 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — ETABLISSEMENT PROVISOIRE D'UNE MISSION ; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir p. 548).

LA FAMINE DANS L'INDE

C'est un cri de détresse qui s'élève de l'Inde tout entière et l'année 1900 s'annonce pour cet infortuné pays plus malheureuse encore. Nous nous faisons donc un devoir d'implorer la charité de nos lecteurs pour ces pauvres chrétiens, en donnant un extrait de quelques lettres des chefs de plusieurs missions.

LETTRE DE MGR PELVAT, DES MISSIONNAIRES DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES D'ANNECY, ÉVÊQUE DE NAGPORE

Nagpore, 26 octobre.

La famine s'accentue avec une rapidité effrayante. Pas une goutte de pluie depuis le 13 septembre. Je vous envoie quelques extraits des lettres de nos missionnaires, que je vous supplie de mettre sous les yeux de vos lecteurs.

∴

Le P. Souchon écrit de Chikalda :

« Les horribles scènes dont j'ai été témoin m'ont rendu malade. Je suis obligé de garder le lit. Le *joari*, grain grossier dont se nourrissent les pauvres, se vend 3 *annas* le *paoli* (35 centimes le litre). A ce prix plus élevé qu'aux plus mauvais jours de la famine de 1897, il nous est impossible de nourrir nos orphelins, encore plus de venir en aide à nos pauvres *Kourkous*. Il y a en ce moment 140 Kourkous dans notre village de *Mariampur* (village de Marie). La vue de ces gens qui souffrent de la faim brise le cœur. Leurs parents encore païens viennent se réfugier chez eux, espérant recevoir l'aumône des religieuses du village. Les bonnes Sœurs se privent même du nécessaire pour leur donner quelques pièces d'argent et prolonger ainsi de quelques jours la vie de ces malheureux. Inutile de dire que ces pauvres affamés se mettent de suite à apprendre les prières et notre sainte religion. Venez les entendre réciter le *Notre Père* et répéter avec ferveur la demande: « Donnez-nous notre pain de chaque jour ! »

∴

Un chrétien, écrivant de Hurda, au nom du P. Thévenet, lui aussi malade, me dit :

« Les moissons ont complètement séché. Des bandes d'affamés parcourent le pays, pillant tout ce qui reste dans les villages. Leur but, disent-ils tout haut, est de se faire mettre en prison, car le gouvernement sera bien obligé de les nourrir. »

Le P. Jacquier écrit d'Aurungabad :

« Trois de mes villages sont déserts. Si nous ne pouvons accorder des secours immédiats, notre belle mission est ruinée; les gens ne reviendront pas, car la plupart mourront sur les routes ou dans les jungles. En outre, que faire des 20 enfants que je préparais à devenir d'actifs et

zélés auxiliaires de mon apostolat? Que faire de mes 22 catéchistes? Mon allocation ne pouvait suffire qu'à force de privations et d'économies. Maintenant le prix des grains est quatre fois, cinq fois ce qu'il était. Je suis prêt à me dévouer jusqu'à la mort pour mes pauvres Mohars; mais, de grâce, venez à notre secours. »

***

Les Pères Sage et Thomas, qui ont soin de notre colonie chrétienne de Thana, poussent les mêmes cris de détresse. Qu'allons-nous faire de nos 400 orphelins? Le diocèse pouvait à peine donner 250 roupies par mois, et, pour les nourrir actuellement, il en faut 1000.

Les Sœurs missionnaires ambulantes, qui ont baptisé cette année-ci près de 5.000 enfants païens *in articulo mortis* et plus de 100 adultes, m'annoncent qu'elles ne peuvent plus sortir et visiter les villages. Quand elles apparaissent quelque part, on leur crie:

« Qu'avons-nous besoin de vos médicaments lorsque nous et nos enfants mourons de faim? Apportez-nous de la nourriture ou laissez-nous mourir tranquilles! »

La situation est très grave, très triste. Les allocations de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance nous permettront à peine de vivre jusqu'à la fin de novembre.

II

LETTRE DE MONSEIGNEUR GODEFROID PELCKMANS, CAPUCIN, ÉVÊQUE DE LAHORE

Lahore, 11 octobre.

Je désirais depuis quelque temps vous écrire au sujet de la sécheresse et de l'affreuse disette qui frappe en ce moment le Punjab et réduit des milliers d'indigènes aux souffrances de la faim. Un sentiment de crainte, injustifiable toutefois lorsqu'il s'agit de sauver les âmes, m'empêchait de demander l'hospitalité de vos colonnes pour faire connaître à vos lecteurs la triste situation de ce pays, qui, pour la seconde fois, en moins de trois ans, se trouve aux prises avec la famine. J'aurais peut-être encore hésité à le faire sans la lettre que vient de m'adresser le Directeur des orphelinats indigènes de Lahore, me suppliant de lui envoyer des fonds, que je n'ai pas, hélas!

Voici ce que m'écrit le R. P. Liévin:

« A peine avons-nous relevé les ruines dont la famine de 1897 avait couvert le Punjab, que le terrible fléau vient faire irruption de nouveau dans la contrée. Le ciel est resté d'airain cette année et a refusé de verser les pluies nécessaires sur les campagnes, ce qui fait que le rendement des moissons dans plusieurs districts est nul. Les conséquences sont lamentables et l'avenir est bien noir, car les terres en grande partie n'ont pu être ensemencées, le nombre des gens sans travail et des cultivateurs désolés, affluant aux portes des grandes cités en quête d'ouvrage, grossit de jour en jour. Naturellement le prix des grains a déjà doublé et la hausse est persistante. Dans le seul district d'Hissar, au Sud du Punjab, 54.000 malheureux affamés sont employés aux *Relief Works*, c'est-à-dire à des travaux ordonnés d'urgence par le Gouvernement pour les empêcher littéralement de mourir de faim.

« Le mal s'étend de plus en plus. Mais il semble que les desseins de Dieu en affligeant si terriblement ce pays soient de nous fournir l'occasion d'exercer envers des milliers de ces victimes une charité et un zèle, trop souvent mis en échec en temps ordinaire par l'apathie et l'indolence des Hindous. La faim les presse maintenant; ouvrons-leur les bras, et, en leur donnant du pain, nous arracherons sûrement des centaines d'âmes à Satan.

« Mon but surtout serait de recueillir beaucoup d'enfants, devenus désormais un embarras à bon nombre de parents, qui n'ont pas de quoi se nourrir eux-mêmes. L'extension qu'a prise dernièrement mon orphelinat par l'addition d'une école industrielle et l'érection d'une manufacture de tapis de Perse, offre de l'ouvrage à des centaines de bras. Je vous supplie de me fournir les moyens de recevoir et de nourrir le plus possible des malheureux indigents. »

III

LETTRE DU R. P. COPPENS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE AU CHOTA NAGPORE (BENGALE).

Torpa, 1er octobre.

Il y a quelques mois, j'ai reçu, par votre intermédiaire, deux aumônes pour notre station de Torpa. Ces dons étant anonymes, je n'ai pas pu remercier mes généreux bienfaiteurs; je vous prie de remplir en mon lieu et place ce devoir de reconnaissance.

La famine a été pour un grand nombre d'indigènes l'occasion de leur conversion. Ignorants et peu civilisés, ils ne songeront que bien rarement à se convertir pour le seul motif de la religion; de l'autre vie ils ont peu ou pas d'idée; de Dieu ils savent vaguement qu'il existe, mais ils le croient trop bon pour leur faire jamais le moindre mal et pour punir les hommes, même les plus coupables: pourquoi donc se soumettre aux exigences d'une religion quelconque? pourquoi accepter une foi qui impose l'honnêteté et la justice, qui fait du mariage un contrat indissoluble, etc.?

C'est seulement quand le malheur frappe à leur porte, quand ils ont à subir quelque criante injustice, quand ils sentent l'aiguillon de la faim, qu'ils songent à s'approcher du prêtre catholique, à se mettre sous sa protection et à se faire chrétiens: ils savent qu'en temps de besoin ils trouveront chez lui des secours. C'est donc ici, comme partout, la charité chrétienne qui les met sur la voie de la vérité et qui les fait entrer dans le sein de l'Eglise. Aidez-moi encore, par vos générosités, à grossir le nombre de mes catéchumènes.

INFORMATIONS DIVERSES

Metz. — Mgr François-Louis Fleck, évêque de Metz, a rendu son âme à Dieu, le 27 octobre, après dix mois de longues et pénibles souffrances patiemment supportées.

Ses funérailles ont eu lieu, le 6 novembre, au milieu d'un



concours immense de prêtres, de religieux et de fidèles. Elles ont été imposantes et en tous points dignes d'un évêque. Sur le passage du cercueil, même les dissidents se découvraient et rendaient le salut d'honneur.

Mgr Fleck fut un des plus grands zélateurs et protecteurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Il y a treize ans, quand il fut appelé au siège épiscopal de Metz, les souscriptions diocésaines n'atteignaient pas la somme de 100.000 francs ; à sa mort, le chiffre se monte à 150.000. C'est à ses exhortations, à ses encouragements, à son exemple, que le diocèse de Metz doit d'occuper un des premiers rangs dans l'œuvre nourricière des Missions catholiques. Le promoteur de ce grand progrès n'est plus, mais l'impulsion qu'il a su lui donner demeure ; l'extension du royaume de Jésus-Christ tient au cœur du clergé et des fidèles de ce religieux diocèse.

Turquie d'Europe. — Mgr Michel Petkoff, évêque titulaire d'Hébron, vicaire apostolique des Bulgares-Unis de la Thrace, nous écrit d'Andrinople, le 18 octobre 1899 :

« Nous sommes en proie à la plus épouvantable famine. L'immense vicariat de Thrace, compris dans le vilayet d'Andrinople et la nouvelle Bulgarie, est plongé dans une affreuse misère, par suite de la perte des récoltes. Matin et soir je suis assiégé par des gens qui viennent me supplier, les larmes aux yeux, de leur prêter quelque argent. Ce sont des catholiques anciens et nouveaux ; ce sont des dissidents que la profonde misère nous amène. J'en ai le cœur navré et je déplore mon absolue impuissance de profiter de cette occasion favorable pour ramener à l'Eglise catholique des milliers d'âmes.

« Notre monastère de Moštratli, si pauvre, se trouve maintenant dans l'indigence la plus profonde. Les quelques terres que nous avions ensemencées avec soin n'ont pas rendu le dixième de ce que nous y avons jeté. Les dettes anciennes sont devenues plus lourdes et il nous est impossible d'en payer même les intérêts. Serons-nous obligés de disperser les novices ? Faudra-t-il congédier les orphelins qui y sont actuellement ?

« Voilà des questions terribles, des problèmes insolubles pour nous. Donnez-nous, nous vous en supplions, le moyen de les résoudre ! »

Bagdad. — Le R. P. Pierre de la Mère de Dieu, des Carmes Déchaussés, supérieur de la Mission de Bagdad, écrit de Bagdad à M. Guasco :

« Vous savez probablement que notre Supérieur, le R. P. Marie-Joseph, étant mort en août 1898, la S. Congrégation de la Propagande m'a nommé pour le remplacer au mois de novembre suivant.

« Je me suis embarqué à Marseille en janvier 1899 en compagnie d'un nouveau missionnaire, le R. P. Jean, de notre couvent de Montpellier.

« Notre voyage a été heureux. En passant à Bouchir, dans le golfe Persique, nous avons visité les chrétiens de cette ville et y avons établi une petite mission. Nous étions invités à le faire par la Propagande et par Mgr le délégué de Perse qui nous avait communiqué tous ses pouvoirs. Dieu a béni notre ministère dans cette ville maritime qui compte environ 15.000 habitants. Bouchir est devenu une station annexe de notre mission de Bagdad. La peste ayant éclaté au mois de juin dernier à Bouchir, un de nos Pères, le R. P. Emmanuel, s'est offert pour aller assister les pestiférés et son dévouement a été bien apprécié par toute la population.

« A Bagdad on nous attendait les bras ouverts. Je vous fais grâce des détails de la réception : elle a été des plus affectueuses ! Les premiers jours de fête passés, il a fallu se mettre au travail, et ce travail n'a pas discontinué depuis. Nous avions des réparations importantes à faire à l'église. Depuis quelques années elles étaient devenues nécessaires ; mais mon prédécesseur, usé de vieillesse et affaibli par la maladie, n'avait pas osé les entreprendre. Cependant, on ne pouvait plus attendre ; nous sommes en pleine fièvre de travail. Ajouterai-je que quelques subsides applicables à cette entreprise seraient bien accueillis ? »

Pondichéry (*Hindoustan*). — Un prêtre indigène de l'archidiocèse de Pondichéry, le R. P. Antoninader, nous écrit de Mogaiyur :

« Tel surpris par la nuit et l'orage au milieu des bois, l'Hindou cherche au ciel une étoile pour retrouver sa route ; ainsi je lève mes regards pleins de confiance vers vous.

« Au moment où mes chrétiens voyaient diminuer les horreurs de la famine, un vautour dévorant s'est abattu sur eux. Je veux dire que le choléra infeste mon district dans tous les sens. Que de soupirs ! Que de cris de douleurs ! Que de cadavres !

« Hier je donnais l'Extrême-Onction à douze malheureux du village de Karny. Ces pauvres néophytes, plongés dans la tristesse et pleurant à chaudes larmes, me disaient :

« — Père, la mort a déjà fauché seize victimes : chaque mai-
« son est en deuil et a des malades suspendus entre la vie et la
« mort. Nous sommes trop pauvres pour les soigner. Assistez-
« nous. Vous êtes notre père, sauvez-nous. »

« Les mêmes scènes se renouvellent chaque jour.

« Grâce à Dieu, tous nos cholériques ont pu recevoir les derniers sacrements. Mais, sans nos jeunes jarrets, bien des mourants auraient été privés de cette suprême consolation.

« La misère, la mauvaise nourriture, le délabrement des cabanes abimées par la pluie, l'humidité du sol où il faut coucher pendant la nuit, le manque d'habits, le fléau qui s'étend tous les jours et répand une frayeur dont vous n'avez pas l'idée, toutes ces causes réunies donnent le choléra à un grand nombre.

« En présence de ces tristesses, de tant de larmes, de tant de morts, je fais mon possible pour assister, soulager, donner des remèdes, de bonnes paroles : je prends mon cœur à deux mains pour épancher le baume de la consolation dans l'âme navrée des mères qui ont perdu leurs enfants, dans le sein des familles à qui la mort a ravi un père, une mère, un membre soutien de la maison.

« Mais, pour subvenir à tous ces besoins, je suis trop pauvre. J'ai fait trop de dettes auprès des marchands de Mogaiyur.

« O mes bienfaiteurs des *Missions catholiques*, vous êtes mon étoile ! encore un rayon de lumière, s'il vous plaît, pour éclairer ma nuit. Enfant tant de fois sauvé par vous, donnez-moi encore aujourd'hui un coup de main contre le tourbillon qui m'emporte ! »

Coïmbatour (*Hindoustan*). — M. Rondy, des Missions Etrangères de Paris, vicaire général du diocèse de Coïmbatour, nous adresse une intéressante relation des fêtes qui ont eu lieu le 23 août, à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr Bardou.

« Dès quatre heures et demie du matin, les cloches de la cathédrale lancent leur voix sonore au-dessus de la cité encore endormie.

« De tous côtés arrivent les chrétiens en habits de fête : peu à peu l'église se remplit, la foule s'agite, va et vient sur la grande place, toujours plus nombreuse. Il en est venu des Montagnes Bleues ; il en est arrivé la veille et cette nuit par les trains du Madras Railway ; les antiques charrettes à deux bœufs de l'Ouest ont amené des familles entières ; rien n'est plus charmant à l'œil que de voir cette foule en habits de fête, les hommes fièrement drapés dans leurs toiles blanches, les femmes cachées sous leurs vêtements aux couleurs chatoyantes, le riche coudoyant le pauvre, l'homme de caste à côté de l'humble pariah, tous la figure joyeuse.

« Je ne dirai rien de la messe pontificale, chantée par l'heureux héros de ces fêtes. Deux trônes avaient été dressés à droite et à gauche de l'autel pour NN. SS. de Pondichéry et de Bangalore.

« Il avait été décidé que, dans la matinée, aurait lieu la présentation des chrétiens à Sa Grandeur. Aussi vers dix heures tout le monde se réunissait-il de nouveau devant le portique de la Cathédrale. En haut des degrés, on avait placé des sièges pour les évêques et le clergé. Il fallut du temps pour faire cesser le bruit, suivant cette règle invariable dans toute assemblée indienne que, si une personne honorable réclame

le silence, vingt voix s'élèvent immédiatement pour soutenir sa demande et exiger impérieusement le calme, si bien que le premier résultat obtenu est d'augmenter le tumulte; heureusement, quand chacun a bruyamment exhorté son voisin au silence, la tranquillité s'opère peu à peu.

« Il va sans dire que nos braves chrétiens avaient un compliment, et un très long compliment, à lire à Sa Grandeur. » En voici un extrait :

« Gloire à la Trinité !

« Au prélat digne de louange appelé Mgr J. Bardou, qui possède le pouvoir royal et religieux sur les diverses régions du vaste pays du Coïmbatour, adresse d'hommage offerte avec respect par les villages chrétiens réunis à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale.

« Il y a vingt-cinq ans que vous avez reçu l'ordre saint et divin de l'épiscopat avec les insignes de la crosse, de la mitre et du trône, symboles de la grandeur et du pouvoir.

« Simple prêtre, vous étiez déjà comme un *pandel de sucre dont découle la liqueur du miel* ; mais du moment où vous avez reçu l'ordre si digne de respect de l'épiscopat jusqu'à ce jour, de combien de bienfaits ne nous avez-vous pas comblés ! bienfait de la prêtrise pour ceux à qui vos mains sacrées ont conféré les ordres; bienfait des vœux religieux pour ces vierges qui abandonnant le monde se sont consacrées à Dieu, encouragées par vos bénédictions; bienfait des collèges où s'enseignent les sciences divines et profanes; bienfait des établissements de charité où vous recueillez les pauvres petits anges abandonnés, garçons et filles, pour enseigner le chemin des bonnes mœurs, instituant pour eux l'œuvre charitable des mariages, leur ouvrant des écoles petites et grandes, leur apprenant comme un jeu les travaux manuels. Vous avez construit des édifices religieux partout où cela était nécessaire; vous avez acheté des rizières et des terres à menus grains pour donner du travail au pauvre et à l'abandonné, vous rappelant que *le pain du travail est meilleur à la bouche que celui de l'aumône*.

« Que vous rendrons-nous en retour des souffrances que vous endurez, des bienfaits que vous daignez nous faire? nous ne le savons pas. Quel aide l'homme peut-il apporter au nuage qui secourt la terre de ses rafraîchissantes ondées? Que peut-il donner en échange du souffle vital qui assure sa vie ? De même, Seigneur, vos fils et esclaves se sentent troublés en votre présence et incapables de quoi que ce soit pour votre bonheur. Nous, pauvres gens, nous prions et invoquons Dieu, le suppliant de vous accorder grandeur, élévation, renom, longue vie remplie de nouveaux bienfaits, santé du corps et enfin l'heureuse possession du ciel; nous faisons les mêmes souhaits pour les deux illustres Evêques présents ici avec vous.

« Ainsi parlent les heureux catholiques de Coïmbatour et des autres villages, vos fils spirituels, qui se prosternent à vos pieds pour recevoir votre abondante bénédiction. »

Chili. — Nous lisons dans le journal *El Porvenir* de Santiago :

« Mgr Ferdinand Terrien, délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, vient de partir pour Valparaiso, d'où il s'embarquera pour la Serena et Iquique. Si le temps le permet, il reviendra passer quelques jours à Santiago, à la fin de novembre, pour régler les derniers arrangements touchant l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui, on peut bien le dire, est de nouveau établie au milieu de nous et pour célébrer en décembre la fête de saint François Xavier, son patron.

« Avant de quitter notre capitale, Mgr Terrien a réuni le Comité diocésain pour lui rendre compte des travaux réalisés durant les quelques mois de son séjour au Chili. Le résultat obtenu à Santiago est très consolant, surtout si l'on tient compte de la triste situation économique du pays et des désastres occasionnés par les rigueurs de l'hiver dernier. Il proclame bien haut, non seulement le zèle et les rares qualités du distingué délégué des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, mais encore l'esprit chrétien de cette populeuse cité qui, au milieu des temps malheureux qu'elle traverse, trouve les moyens de procurer des ressources à la grande œuvre nourricière de l'apostolat. »

ÉPISODES DE LA PESTE A BANGALORE

Par M. Prosper-Louis PICOT
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

11 août 1898. — 15 février 1899

Suite (1)

II

Fausse sécurité. — Le fléau récidive. — Constatation officielle. — Emoi général. — Insinuations perfides. — Douces mesures de rigueur. — Deux hommes !

La première émotion passée, on se remit au train ordinaire. Même on eut une confiance qu'on n'avait pas auparavant. « Puisque la peste n'a pas mordu à Bangalore, disait-on, c'est que le climat ne lui est pas propice. Vive Bangalore ! » Non seulement on ne pensa plus au retour du fléau: mais on se mit à avoir peur du redoublement de la famine, car depuis plus d'un an, les vivres étaient à des prix excessivement élevés. On comptait sur la prochaine saison des pluies, et on attendait avec impatience :

— Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois la terre qui poudroie et l'herbe qui... ne verdoie pas du tout !

∴

Les cieux restant d'airain, Mgr Kleiner ordonna des



Mgr Kleiner, évêque de Bangalore.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 10 novembre.

prières publiques. Le mois d'août finit par amener la pluie tant désirée... mais aussi la peste, qui l'était moins, et cette fois pour tout de bon.

Officiellement c'est le 12 août que le fléau a fait son apparition définitive. Ce jour-là, un chrétien indigène, du nom de David, au service d'un officier de la Compagnie de *Southern Mahratta Railway*, venait de Hubli et descendait à Bangalore, accompagnant son maître. Apportait-il de là-bas les germes de la maladie ? C'est probable. Car le lendemain de son arrivée, on découvrait en lui les symptômes de la fièvre bubonique. Les autorités ordonnèrent sa ségrégation immédiate et mirent en surveillance les autres serviteurs de la maison. David mourut dans la matinée de l'Assomption. On soumit son corps à l'analyse, et alors seulement on sut, à ne pouvoir s'y méprendre, que la peste comptait une victime de plus à Bangalore.

*
* *

L'administration redoubla de vigilance. En regardant mieux, elle reconnut qu'un foyer d'infection existait aux abords de la gare des marchandises à Bangalore City. Le nombre inaccoutumé des décès dans ce quartier éveilla l'attention : les hommes de la police firent remarquer que de fréquents convois partaient de là, pour les cimetières.

Le 16 août, on apprit que deux enfants étaient morts quelques jours plus tôt. Les parents s'étaient enfuis. On télégraphia dans la direction qu'ils avaient suivie. Il fut répondu que trois d'entre eux avaient déjà succombé. Quel autre mal que la peste eût fait tant de victimes en si peu de temps ?

La stupeur fut au comble quand on entendit dire et répéter : « La peste est ici ! » La terreur donna le vertige et fit tinter les oreilles.

« — Fermons boutique ! » décidèrent les marchands.

« — Surtout qu'on ne vienne pas profaner nos sérails ! » déclarèrent les musulmans avec menaces.

Le bas peuple n'osait parler; il arrêta silencieusement qu'il se mettrait à l'abri des regards indiscrets; des milliers d'individus pensèrent à la fuite, et l'exode commença.

L'émotion gagna l'administration de la ville anglaise. Le 17 août, le *District Magistrate*, de droit Président de la municipalité, rédigea un long arrêté, afin de protéger le *Cantonment* contre l'invasion épidémique et, le 21 août, les sorties à Bangalore City étaient rigoureusement interdites aux soldats, Européens ou natifs, de l'armée de Madras, casernés dans les «barracks» de la ville blanche.

*
* *

Ces mesures, au lieu de rassurer les populations, augmentaient la frayeur. Mais rien ne contribua plus à porter à son paroxysme l'exaspération du peuple que des insinuations perfides semées à dessein par une bande d'escrocs.

L'Indien est essentiellement religieux et superstitieux : dans un moment de détresse vous lui ferez avaler les plus grosses couleuvres, si vous lui dites que c'est au nom de la divinité.

Les pickpockets eurent soin de profiter de la crédulité publique.

« — La peste est à Bangalore, disaient-ils. Savez-vous pourquoi? C'est que la déesse Dourga est fâchée contre nous. Elle a empoisonné les étangs pour nous perdre. Il lui faut des victimes. C'est pour cela qu'on enlève maintenant les malades et qu'on emmène aussi ceux qui sont bien portants : là-bas on les tue, on leur ouvre le corps, on extrait leur graisse pour l'offrir à Kali (Dourga). De la graisse humaine, il lui en faut des wagons et des wagons, des trains tout entiers. Malheur à nous! Sauvons-nous! »

Ainsi parlaient les uns.

Les autres faisaient jouer le ressort politique, et, rappelant qu'à l'occasion du dernier Jubilé de la reine Victoria, des patriotes de Poona avaient insulté sa statue, en lui passant au cou pendant la nuit une guirlande de vieux souliers (ce qui dans ce pays est le *nec plus ultra* de l'injure), ils chuchotaient que Sa Gracieuse Majesté, irritée d'un pareil outrage, exigeait 300.000 victimes à choisir dans les principales villes de l'Inde. On répétait encore que les Anglais, voulant se rendre les dieux favorables et les exciter contre les Russes, répandaient des germes de maladie et sacrifiaient ainsi des vies humaines à la divinité.

Etait-ce assez absurde? Cependant toutes ces balourdises s'accréditaient parmi le peuple et grossissaient à mesure qu'elles se racontaient : on y ajoutait d'autant plus foi que c'était plus insensé.

Les voleurs riaient sous cape et se tenaient prêts : le moment propice ne pouvait tarder à se présenter. En effet, une foule de gens terrorisés résolurent de s'enfuir. A peine avaient-ils quitté leurs demeures que celles-ci étaient mises au pillage par une troupe de bandits, tandis que d'autres scélérats les attendaient eux-mêmes sur la route pour les dévaliser.

Les coquins arrivaient à une autre conséquence qui entrait également dans leur jeu : ils poussaient à la révolte ceux qui restaient. L'émigration des honnêtes gens, l'émeute dans la rue, les grèves et les chômages forcés, tous les moyens sont bons pour les pêcheurs en eau trouble.

« — On vient chercher vos malades pour les tuer, disaient-ils; vous voyez que ceux qui sont allés au lazaret n'en sont pas revenus. Ils ne faut pas se laisser égorger comme cela. Envoyons donc une bonne fois promener ces officiers de santé! »

Il n'en fallait pas tant d'ailleurs pour mettre les musulmans en ébullition. Ces gens sont fanatiques au plus haut degré.

« — Surtout, déclaraient-ils, qu'on respecte les sérails! Qu'on ne viole pas le *Gosha* de nos femmes! »

Il ne faut pas oublier que la femme turque doit rester cachée aux regards du public; elle est pour ainsi dire tenue au secret. Cette séquestration féminine s'appelle *Gosha*.

*
* *

La résistance commença à se manifester dès le 19 août. Mais ce fut plutôt une attitude passive, un refus d'obéir, qui se résolut par une fin de laisser faire. Ce jour-là, on découvrit deux nouveaux cas de peste. Quand il fut question de porter les malades au lazaret et de *ségréger* les personnes contaminées, celles-ci se révoltèrent.

Pour leur en imposer, il fallut la présence des plus hautes autorités, de M. Madhava Rao lui-même.

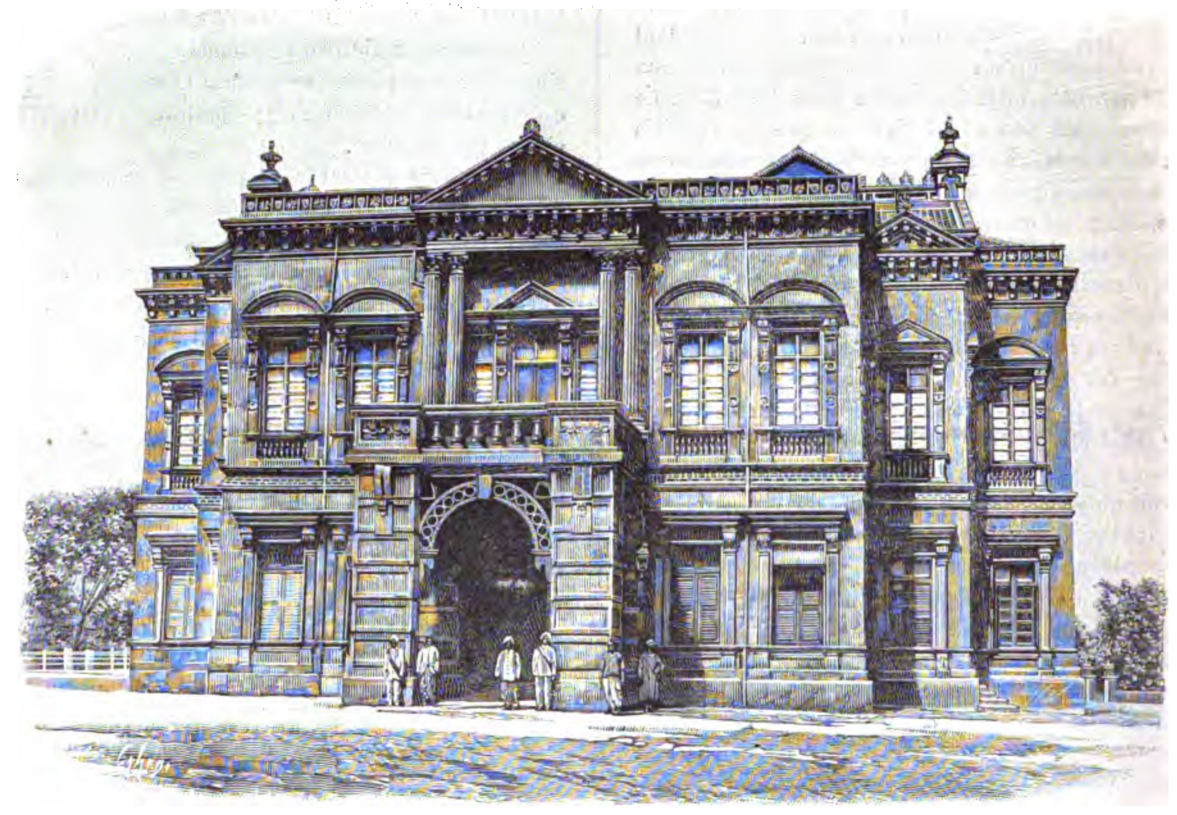
Ces personnes, ainsi *ségrégées* bon gré mal gré, appa-

tenaient-elles à la communauté musulmane? Est-ce l'une d'elles, qui, dès le lendemain, se trouva malade au camp de ségrégation? Ce qui est certain, c'est que, le 20 août, peu de temps après y avoir été amenée, une femme turque fut atteinte de la peste dans ce camp, et fut aussitôt transportée au lazaret qui n'en était séparé que par la route. A l'hôpital, une infirmière prit soin d'elle; on respectait donc son *gosha*.

Or, dans la nuit du 22 au 23 août, une bande d'environ 150 Mahométans se présente et demande la mise en liberté immédiate de la malade; sinon, on va jeter à bas et incendier le lazaret. Cette fois, c'était sérieux. Il leur fut répondu de bien vouloir attendre: ils allaient être satisfaits. Quelques minutes après, arrivait, non pas la malade certes, mais une forte escouade de police, qui eut bientôt fait de disperser les mécontents.

∴

Ce n'était pas fini comme cela. Au petit jour, les chefs des communautés musulmane et hindoue, agissant de concert, provoquent une assemblée générale à proximité des camps, dans le but de décrier les mesures du gouvernement. Mais, deux hommes devant lesquels nous devons déjà nous incliner, parce qu'ils se montreront toujours à la hauteur de la situation et la domineront à force de souplesse et d'indomptable énergie, le *Plague commissioner*, M. Madhava Rao, et, quelques instants plus tard, le colonel Donald Robertson, résident de Mysore, devinant la gravité des événements, accourent pour tenir tête à l'orage. Le Résident interpelle la foule dans son propre idiome et, en peu de mots, lui fait sentir à quelle dangereuse répression elle s'expose. Un souffle d'apaisement semble aussitôt passer sur la multitude qui cesse de gronder et se disloque.



BANGALORE (*Hindoustan*). — HÔTEL-DE-VILLE DU *Cantonment*; d'après une photographie envoyée par M. PICOT, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 545).

∴

Le lendemain, 24 août, sur un mot d'ordre secrètement transmis, les émeutiers, au nombre de 7 à 8.000, se massèrent tout doucement aux abords de la demeure royale. Au signal donné, ils se portent brusquement à l'entrée du parc, forcent la grille, et pénètrent jusque sous les murs du Palais qui se trouve littéralement assiégé. Heureusement le Résident est prêt à sauter à cheval à la première alerte. Il n'a pas plutôt appris ce qui ce passe, qu'il s'élance à la tête d'un corps de la *City Police* et des *Imperial Lancers* et fond sur les mutins. Ceux-ci n'en demandent pas davantage: ils disparaissent comme par enchantement. Mais à peine sortis, ils reforment leurs rangs houleux et s'en vont heurter l'hôtel du Divan, menaçant le Ministre de lui faire un mauvais parti, s'il ne se rend à leurs désirs. Ils furent balayés sur le champ. Cette fois ils désespérèrent de leur cause.

Comme complément de cette affaire, le gouvernement de l'Inde, avisé par télégramme, ordonna la destitution immédiate du *Deputy Commissionner* (Préfet de Bangalore) et du Surintendant de la police, pour n'avoir pas su prévoir et prévenir le conflit.

(*A suivre*).



SUR LE PLATEAU DE HUILLA

SOUVENIRS ET RÉCITS

Par le R. P. LANG
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE

Suite (1)

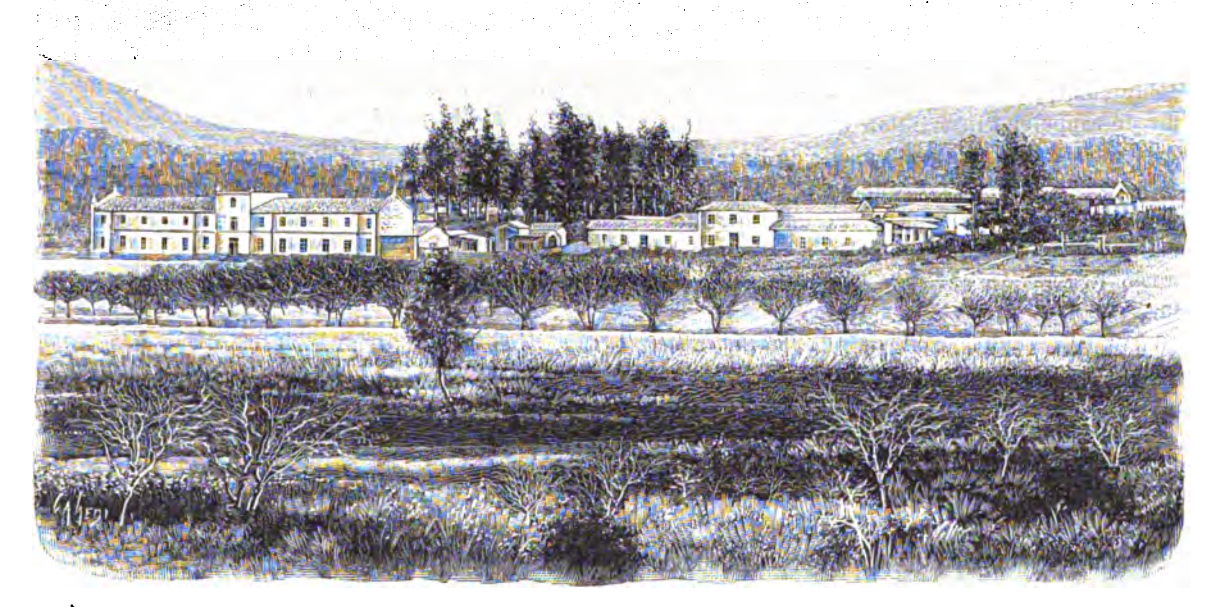
VI
LE PLATEAU DE HUILLA
Climat. — Saisons. — Les Boers.

L'acclimatation de la race blanche, sur la première partie du plateau, est un fait accompli. On y rencontre des individus robustes et sains, ayant atteint l'âge de 70, 80 et 90 ans, et qui n'ont pas moins de 20, 30 et 40 ans de résidence continuelle dans le pays. Les manifestations de l'impaludisme y sont plus bénignes qu'ailleurs : le sulfate de quinine en a bientôt raison. La fièvre hématurique n'y exerce point non plus, autant qu'ailleurs, ses cruels ravages.

On ne peut en dire autant de la seconde partie du plateau, s'étendant depuis Chibia jusqu'au Cunène. Les pays de Kihita, des Gambos, de Humbé, et les régions voisines du Cunène, forment une zone plus chaude, plus insalubre et partant moins propice à l'acclimatation de l'Européen. De continuelles précautions hygiéniques doivent entourer l'habitation et le personnel.

***

L'année se divise en deux saisons: l'une de pluies et l'autre de sécheresse. La première commence en octobre et finit en avril; la seconde s'étend de mai à septembre



CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — LA MISSION DE HUILLA ; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir p. 548).

Les mois de mai, juin et juillet sont les mois du froid et du vent, les mois de l'hiver. A cette époque, la température a de si profonds et de si brusques changements, matin et soir, qu'il n'est pas rare de voir le thermomètre descendre, le même jour, à 0° et s'élever, quelques heures après, à 25 et 30°. La gelée cause parfois de grands dégâts. En 1893, le thermomètre est descendu à 6° au-dessous de zéro. A ces écarts de température, il faut rattacher la violence du vent pendant la journée. De 9 heures du matin à 4 heures du soir, il souffle du nord-est, parfois avec une telle violence, que souvent il enlève et emporte de lourdes toitures. Pendant la nuit, une froide brise vient de la mer en sens opposé.

A l'hiver succède le printemps: ce sont les trois mois d'août, septembre et octobre. Le froid et la gelée disparaissent peu à peu, la température devient plus égale et les vents tombent progressivement. La végétation devient plus riche, la nature, en un mot, revêt un cachet nouveau : celui de la résurrection annuelle, toujours attendue et toujours fêtée.

Pendant les six mois de sécheresse, aucun nuage n'apparaît au ciel. Un léger brouillard en voile parfois l'aspect pendant la journée, ce qui ferait croire à un immense incendie dont la fumée se répandrait dans la contrée. Vers la fin de septembre, il disparaît et ajoute à ce changement de saison un aspect plus souriant encore et plus gai. Les pluies sont proches: la joie renaît avec une nouvelle année.

L'été comprend les mois d'octobre, novembre et décembre. Les pluies commencent, généralement, vers la fin

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 27 octobre, 3 et 10 novembre et la carte p. 515.

de septembre. C'est à cette époque qu'on fait les semailles. A l'automne, c'est-à-dire, pendant les mois de janvier, février et mars, on rentre les récoltes. Cinq mois suffisent, parfois moins, pour donner une ample moisson de maïs, de sorgho, de millet, de citrouilles, etc.

Pendant ces trois derniers mois, les pluies sont continuelles et torrentielles. Toujours, ce sont des orages qui amènent la pluie. La matinée, le ciel est calme et radieux; le soir, de 2 à 6 heures, tonnerre, vent et tempête. Parfois, après tout ce fracas, les pluies reprennent doucement jusqu'à minuit, rarement jusqu'au matin. A cette époque, les voyages offrent de sérieuses difficultés: les torrents et les fleuves débordent; les vallées sont transformées en lacs assez profonds.

∴

Un mot sur les Boers, disséminés sur une grande partie du plateau de Huilla. Comme on le sait, ce sont des colons hollandais, conduits par van Riebeck, en 1652, dans le sud de l'Afrique, auxquels se sont joints des calvinistes français, bannis par Louis XIV. Leur vie consiste dans la chasse et les voyages: chasse aux bêtes qu'ils exterminent, au grand déplaisir des vrais amateurs, et chasse aussi, parfois, aux « Cafres », nom de mépris qu'ils ont donné à tous les nègres. Pour montrer leurs sentiments envers ces derniers, il suffit de rappeler l'inscription étalée au frontispice d'une de leurs églises de cette partie de l'Afrique: « Les chiens et les Hottentots n'entrent pas ici. »

Ajoutons cependant que le Boer a de grandes qualités. Homme d'une force de volonté indomptable, sobre et travailleur, il a rendu, dans ces parages, de réels services au gouvernement portugais, qui d'abord l'avait introduit sous sa protection et qui, désormais, paraît-il, doit compter avec lui. Profondément religieux, il a pour l'autorité du chef de famille et de son pasteur spirituel, un respect qui fait sa force. Sa vénération pour la Bible est sans pareille. C'est peut-être à l'éducation biblique qu'il faut attribuer la vie nomade qu'il préfère à l'exemple des patriarches..

Voilà le milieu dans lequel sont établies nos Missions. Ce qui précède avait pour but de bien déterminer leur champ d'action; nous allons désormais nous occuper exclusivement d'elles, de leur fondation, et de ce qu'elles ont fait pour répandre, parmi ces peuplades, les vrais principes de la civilisation chrétienne

VII

SAINT-JOSEPH DE HUILLA

Le Quitembo: autrefois et aujourd'hui. — Etablissement de l'œuvre. — Résultats obtenus. — Sauterelles.

Reportons-nous à quinze ans en arrière et transportons-nous dans la vallée du Quitembo, située à trois kilomètres au Sud de la petite colonie de Huilla. Nous apercevons une épaisse forêt d'acacias, repaire de tigres et hantée par quelques féticheurs de la contrée. Non loin, une rivière, le Quitembo, se précipite, en cascades nombreuses, du plateau d'Humpata et serpente à travers une étroite vallée, où errent quelques troupeaux de bœufs.

Dans les eaux lustrales de la rivière sacrée, aux fêtes séculaires des Valupolas, de joyeuses bandes d'enfants viennent prendre leurs ébats et se purifier des souillures de leur première jeunesse. Demain, en effet, ils doivent faire leur entrée dans le monde.

Là, aussi, aux fêtes royales du *sova*, du potentat nègre, on se réunit, chaque année, au mois de juillet, autour de quelques rochers sacrés, assis sur les bords de la rivière. Muene-Ouloulou, le maître des cérémonies, y accomplit quelques rites, afin de rendre les Esprits favorables à la nouvelle année qui commence.

Parfois, c'est un criminel qu'on vient noyer dans les étangs formés par la rivière; c'est un innocent enfant, venu au monde avec quelques défauts corporels, que l'on y précipite sans pitié.

∴

Quitembo! c'est sur tes rives, célèbres en lugubres souvenirs, que se dresse aujourd'hui une citadelle du vrai Dieu! Qu'elle est imposante, la mission de Huilla (*voir la gravure p.* 547), cette citadelle divine! Plusieurs fois déjà, en ce laps de temps, elle est devenue mère de nouvelles missions, étendant au loin son influence salutaire. Tout le bassin du Cunène est maintenant confié à ses soins.

S'il est vrai que les œuvres de Dieu, pour être solidement établies, ont à passer par le creuset des épreuves, il faut naturellement chercher dans son passé douloureux l'explication de son présent consolant et glorieux. Les croix, en effet, ne lui ont point manqué, ni à elle ni à ses filles. Dès son berceau, une tempête furieuse se déchaîne: attaques visibles des suppôts de l'enfer, jurant sa perte, qu'ils veulent assurer par le fer et le feu; attaques invisibles, menées sournoises de faux amis des premiers jours qui tendent à la même fin. Jeté en terre au milieu des pleurs, par les mains du grand apôtre de l'Afrique du Sud, le regretté Père Duparquet, le grain de sénevé s'est transformé lentement, sous la protection de saint Joseph, son gardien, en ce grand arbre que l'on voit aujourd'hui se dresser sur les rives du Quitembo. Ses rameaux vigoureux abritent en ce moment plus de 500 enfants, arrachés à l'esclavage et qui chantent, dans leur naïf langage, l'hymne de la délivrance.

En 1882, deux Pères et deux Frères commencent cette nouvelle chrétienté, sur un petit coin de terre du district. Aujourd'hui, tout le plateau de l'intérieur est occupé: Quatorze Pères, vingt-cinq Frères et huit Religieuses composent l'armée sainte de cette nouvelle croisade. Cinq chrétientés ou missions, avec leurs annexes, sont régulièrement constituées. A une humble chaumière, réunissant jadis, sous un même toit, chapelle, salle à manger, magasin et dortoir (*voir la gravure p.* 541), ont succédé de nombreuses constructions à l'européenne. Bien que simples dans leur forme et leur aménagement, elles offrent néanmoins un aspect charmant. N'y cherchons point le confortable d'une cité européenne: le nécessaire pourtant, voire même l'utile, s'y mêlent agréablement.

∴

Voici, d'un côté, de vastes jardins, où poussent admirablement les légumes d'Europe, depuis les choux-fleurs,



les artichauts, les asperges, jusqu'aux petits pois et aux pommes de terre, qui forment, avec les choux et les haricots, la base de notre alimentation ordinaire.

De l'autre côté, un bosquet, mêlé d'arbres fruitiers, permet de prendre un peu de repos, aux heures des fortes chaleurs. L'oranger et le citronnier y poussent à côté du bananier et du figuier ; le pommier, le poirier, non loin de la vigne ; le fraisier, à l'ombre du caféier et du goyavier. Des rangées d'eucalyptus, dont la vertu fébrifuge est vivement appréciée, encadrent tout le domaine de la mission et la mettent à l'abri des violents coups de vent, souvent si désastreux dans nos contrées. Aux différentes époques de l'année, on peut voir, dans nos champs, le maïs alternant avec les blés, la patate douce, le manioc.

Ces résultats n'ont pas été obtenus sans de grands travaux. Défricher le sol, niveler les terrains, creuser des canaux, de cinq kilomètres parfois, pour capter l'eau nécessaire aux irrigations continuelles, construire des réservoirs pour l'emmagasiner, telle est la première besogne. Il faut ensuite entourer les plantes de soins continuels, les protéger contre les insectes et les oiseaux qui semblent se donner rendez-vous sur nos plantations ; pendant la sécheresse, surveiller nuit et jour l'irrigation, distribuer parcimonieusement le précieux liquide. Heureux si la gelée ne venait, parfois, détruire en une nuit ce qu'on a obtenu au moyen de longs mois de travaux ; si les sauterelles, en nuages épais, ne venaient dévorer en quelques minutes des champs couverts de florissantes moissons !

∴

Qui pourrait donner une idée des ravages faits par les sauterelles ! Contre elles tout le monde accourt et tout est mis à contribution : cloches, clochettes, bannières aux voyantes couleurs attachées à de hautes perches, sifflets, tambours, clairons, vieilles ferrailles, fouets, boîtes de zinc etc., tout sert en pareille occurrence. Le vacarme est inimaginable, sur toute la surface du terrain planté. La fumée noire d'innombrables feux, qu'on allume à l'entour des champs et qui s'élève en épaisses colonnes, produit aussi de bons résultats.

Les nuages de sauterelles ont parfois plus d'un mètre d'épaisseur sur plusieurs kilomètres de longueur et de largeur. Alors, le vacarme dure deux, trois heures ; les voyageuses n'ont pas encore complètement défilé. Midi sonne, l'heure du repas, l'heure aussi de la forte chaleur. Mais abandonner le poste de combat, c'est la famine pour toute l'année. Aussi, personne n'y songe. Et la dure corvée continue, parfois jusqu'au soir, sauf à la recommencer le lendemain, le surlendemain, jusqu'au huitième et dixième jour. Aujourd'hui, le nuage vient de l'Est, demain du Nord, après demain de l'Ouest ou du Sud. Est-ce le même, allant et revenant ? Parfois oui, parfois non.

Quand, après avoir parcouru tout le pays à la recherche de quelque verdure, l'armée dévastrice n'en trouve point, elle s'abat alors comme une masse, n'importe où. Toute plante est dévorée, depuis la feuille jusqu'à la racine ; les écorces de certains arbres, encore jeunes, sont rongées ; les tubercules sont recherchés au sein de la terre et ravagés !

La nuit arrivée, les insectes se posent en grappes épaisses sur l'herbe sur les buissons, sur les arbres. Des étendues de dix kilomètres carrés en sont tapissées ; on ne voit, on n'entend, on ne sent que sauterelles qui grouillent.

C'est le moment de la revanche : elles ont tout dévoré, à elles d'être dévorées à leur tour. Les Noirs, profitant du froid de la nuit qui les tient engourdies, en font de copieuses provisions. C'est pour eux un mets très appréciable, à défaut d'autre.

∴

Comme on le voit, pour obtenir à Huilla les résultats qu'on y admire, il a fallu travailler et lutter constamment. Disons-le pourtant, le sol est fertile et donne, les premières années surtout, un très beau rendement. Le blé de Californie, introduit dans le pays depuis notre arrivée, produit des résultats supérieurs. Beaucoup d'améliorations s'obtiennent de jour en jour, par de nombreuses expériences dans l'agriculture et l'arboriculture. Civiliser par le travail, autant que par l'évangélisation et l'instruction, le Noir adonné à sa vie molle et vicieuse, voilà le plan de toutes nos missions.

VIII

Les Œuvres de la Mission de Huilla. — Séminaire et Noviciat de Frères indigènes.

Cinq œuvres complètes dans leur organisation composent la mission de Huilla : le séminaire et le noviciat des clercs et des Frères indigènes, l'orphelinat des garçons, celui des filles et les villages chrétiens rayonnant autour d'elle.

Le séminaire indigène, œuvre excellente entre toutes, est chaleureusement recommandée par le Souverain Pontife. Mais que de déceptions ne rencontre-t-on pas dans la formation d'un clergé indigène chez les Noirs !

∴

Ecoutez plutôt l'histoire d'une vocation :

Bolo-Bolo avait été pêché, non dans les eaux du Quitembo, mais dans une de ces continuelles guerres qui se font entre tribus. Arraché à sa famille, il fut pris comme esclave. Tandis que ses compagnons d'infortune, traînés dans des pays lointains, furent cédés à quelque maître cruel, lui fut dirigé sur la mission de Huilla pour y être vendu. Au bout de deux années passées au milieu des autres orphelins, il se fit remarquer par son intelligence et sa piété. On lui proposa un jour d'entrer au séminaire, pour lequel il avait manifesté quelques vagues attraits. La proposition fut acceptée. Il s'y trouve depuis près de huit ans.

Le voyez-vous à l'œuvre, notre petit élu ? Les premières années s'écoulent généralement dans des alternatives de pluie et de beau temps. L'exemple, d'ailleurs, entraîne aux choses saintes. Mais voici le moment critique. Il l'est ici bien plus qu'ailleurs.

« — Père, me dit un jour notre Bolo-Bolo, en se précipitant dans ma chambre tout tremblant d'effroi, je ne reste plus au séminaire.

« — Que dis-tu là, mon enfant ?

« — Oui, je ne peux plus rester ici

« — Et pourquoi?

« — Ecoute. Cette nuit je ne dormais pas; j'avais les yeux ouverts. Près de mon lit, je vis une bête horrible qui me lançait des regards de feu. De ses pattes armées de longues griffes, elle me saisit la gorge et m'oppressa tellement la poitrine que je pensais mourir. Je voulus faire le signe de la croix, mon bras était raidi; je voulus crier : « Jésus! « Marie! Joseph! » comme tu nous l'as dit souvent, ma langue était collée à mon palais. « Si tu restes encore une jour« née seulement au séminaire, je te tuerai! » me dit l'apparition en s'en allant.

« — Malheureux, tu n'as fait là qu'un rêve.

« — Père, quand je rêve, je n'ai pas les yeux ouverts. Toute la nuit, j'ai souffert beaucoup de ces choses. »

La même apparition se renouvela plusieurs fois et Bolo-Bolo ne mangeait plus, ne riait plus, ne trouvait plus le goût à rien; il dépérissait rapidement. Force me fut, non sans avoir pris tous les moyens que me suggérait le bon Dieu, de le congédier enfin, au bout de quelque temps.

Il nous est revenu depuis.

∴

Un cas semblable était déjà arrivé à un autre séminariste dans les mêmes circonstances.

Sur le nombre d'enfants élevés au séminaire de Huilla, trois cependant ont déjà triomphé de tous les obstacles. Chaque jour, ils offrent le Saint Sacrifice. Puisse cette petite pépinière d'apôtres noirs faire éclore de nombreux fruits encore!

CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — TROIS PRÊTRES NOIRS, LES PRÉMICES DU SÉMINAIRE DE HUILLA; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG (voir le texte).

∴

Chrétiens et chrétiennes, dans les prières que vous faites monter au ciel pour la conversion de la race noire, n'oubliez pas les vocations africaines. Si l'Afrique attaquée aujourd'hui de tous les côtés doit se convertir rapidement au vrai Dieu, ce résultat ne s'obtiendra, d'une manière solide, que par une armée, stable et permanente, de prêtres indigènes.

∴

A côté du séminaire, se trouve le noviciat des Frères. Former un prêtre est une œuvre délicate et de longue haleine; former un Frère est moins difficile. Or, quels services ne sont-ils pas appelés à rendre aux missionnaires, ces Frères indigènes connaissant la langue, les mœurs et les coutumes de leurs semblables! Quels puissants auxiliaires pour l'avancement matériel et spirituel des missions! Déjà, plusieurs sont employés comme catéchistes-instituteurs.

(*A suivre*).

Les MALANGAINES

Par le R. P. Bernard BLEY

DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN, MISSIONNAIRE A VLAVOLLO

Suite et fin (1)

Une promenade à Watom.

C'est aujourd'hui le 25 mars, l'Annonciation de la Sainte Vierge. Ne célébrerons-nous pas la pieuse fête par une grande promenade? Une grande promenade! quelle joie en saluait l'annonce aux jours anciens des études classiques? De quels pas vifs et légers dans la fraîcheur matinale, nous foulions les sentiers de Chézal-Benoît! Aujourd'hui c'est d'une promenade en mer qu'il s'agit. Il y a longtemps que l'île de Watom nous nargue là-bas à l'horizon. Entourée du grand fossé que la mer lui fait, elle se croit inabordable. Dans l'ombre de la montagne et sous le voile de sa forêt, elle semble cacher des mystères qui sollicitent notre curiosité. Allons *découvrir* Watom.

∴

On se hâte d'appareiller. Le grand canot démarre.

Trois heures de navigation sous le plus implacable des soleils nous mènent au rivage de l'île. Bien vite nous allons sous les arbres nous étendre à l'ombre et faire honneur à un petit repas champêtre.

∴

Les naturels s'approchent, nous entourent, s'accroupissent, forment un grand cercle autour de notre petite caravane. Ils ont l'air d'ourdir quelque complot. Des chuchotement courent le long des rangs. Quelques-uns se lèvent, s'enfoncent dans la forêt. On les entend appeler quelqu'un de « connaissance » d'une voix caressante et persuasive. Ils reviennent lentement, suivis de l'individu en question; il a l'air de se faire prier; mais on lui présente une noix de coco. Attiré par l'appât, le personnage approche, franchit le fourré; on entend sa voix qui est tout à fait grognante. Soudain trois ou quatre Canaques se précipitent sur lui, lui lient avec de fines lianes les pattes, la queue, le groin, car c'est un cochon, qui manifeste par des cris vigoureux l'indignation que lui cause cette trahison. Le pauvre animal, attaché à un bambou, nous est gracieusement offert avec deux poules, des bananes et des amandes.

Bien entendu, ces cadeaux ne sont pas gratuits. En échange les indigènes demandent... un missionnaire. Ils s'engagent à lui construire une hutte. Le marché est conclu et nous espérons que le contrat sera fidèlement observé.

Puis nous entreprenons l'ascension de la montagne, car Watom n'est qu'une montagne surgissant brusquement de la mer.

∴

La description en est à la fois tentante et désespérante. Les vocabulaires d'Europe ne sont pas faits pour peindre les couleurs et les formes de ces contrées, de même que les idiomes de nos Canaques n'ont pas de mots pour exprimer vos frimas, vos brouillards, vos neiges, vos glaces, vos mers d'ardoise, votre ciel grisaille.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 3 et 10 novembre.

L'île est une roche granitique qui affleure fréquemment le sol, s'effile en crêtes aiguës, se crevasse en ravines. Mais la pierre n'est pas stérile comme chez vous. La plus grande partie de Watom est occupée par une forêt compacte. Les panaches des palmiers, les têtes des cocotiers égayent de leur claire verdure les immenses feuillages des essences tropicales qui s'amoncellent en massives pyramides contre les sombres profondeurs du ciel bleu. L'ombre opaque est traversée de faisceaux d'ardente lumière, émaillée d'éclaircies où se concentre la splendeur refoulée du soleil.

Quand l'on émerge de la grande forêt, c'est de toutes parts l'enveloppement infini de l'azur du ciel et de l'azur de l'Océan. L'île montagneuse s'en va de l'un à l'autre, s'énivre en haut de lumière céleste, se plonge en bas dans la transparence des eaux. Il nous faut payer cher notre place à ce spectacle; c'est à croire que, sous l'accablement de la chaleur, tout ce qu'il y a d'humide en nous va suinter par les pores distendus. L'île n'est bientôt plus qu'une étuve, qu'une grande rôtissoire, où notre pauvre substance *mijotte* doucement.

∴

Je vous confie ce détail qui n'est peut-être pas digne de passer à la postérité. Ecarté dans un fourré, j'enlève ma chemise, je la tords et je mets dans ma poche.

O Watom, tu en as bien vu d'autres sans chemise!

Ils sont, en effet, sans chemise ces enfants qui se joignent à nous et qui nous tiennent familièrement compagnie. Et ils n'ont pas un vêtement plus complet, ces indigènes dont nous faisons la rencontre dans les sentiers. Ils nous rappellent Adam se promenant sous les ombrages du Paradis terrestre, avant que Dieu lui eût fait une tunique.

∴

Du fond d'une échancrure nous arrive le bruissement d'un petit ruisseau qui court vers la mer. Quel plaisir de s'y désaltérer et de s'y rafraîchir!

La forêt est toute roucoulante. De beaux pigeons, dont le plumage est richement lustré, y foisonnent. Ils se nourrissent de noix de galle qu'ils avalent avec le brou charnu. Cette dernière partie suffit pour leur alimentation. Une fois la digestion faite, ils rendent complaisamment la noix intacte avec son amande, pour l'usage de l'homme, qui s'accommode volontiers de ce résidu. Nos Canaques, armés de fusils, chassent l'appétissant gibier. D'autres pièces sont abattues. Ajouté aux cochons et aux poules, ce butin nous promet un repas plantureux.

En Europe, vous ne savez pas apprécier le cochon, sa vertu, ses mérites; vous êtes mal placés pour porter un jugement équitable sur le précieux animal. Quand on se nourrit presque exclusivement de conserves envieillies, affadies, éventées dans leurs pots de fer battu, quand une perspective ininterrompue de conserves traverse le passé, le présent et l'avenir, comme une avenue sans fin, dont rien ne rompt la géométrique monotonie, ah! quel effet produit un quartier de cochon frais! Dieu pardonne ces minutes de gourmandise aux pauvres missionnaires.

∴

Nous rentrons à Vlavollo avec notre captif amarré au



fond du canot, la mémoire tout embaumée des belles scènes que nous avons contemplées, le cœur pénétré de chrétienne compassion pour les pauvres indigènes qui nous ont fait un si bienveillant accueil.

Conclusion.

Les jours que nous avons encore à passer au milieu des missionnaires et des sauvages s'écoulent rapidement. Le moment du départ approche.

Un dimanche matin, au sommet du canal Saint-Georges s'esquisse le *steamer*, qui doit nous transporter à Batavia. Son nuage de fumée, ses flancs robustes, son allure rapide le distinguent des *schooners*, qui fréquentent ces parages.

Le 6 juin au soir, le *Lubeck* dérape. Il faut quitter la chère mission. Notre cœur s'est enraciné dans cette bonne terre, et le moment de la séparation est plein de larmes.

Après des embrassements attendris, après une dernière bénédiction reçue de la main apostolique qui a formé la chrétienté, nous entendons le signal du départ. Le sifflet rauque semble l'écho du déchirement qui se fait dans nos cœurs. Le drapeau arboré sur la mission nous envoie ses salutations. Dans ses plis flottants nous sentons battre les âmes auxquelles la nôtre s'est attachée.

Adieu, Nouvelle-Poméranie, terre heureuse où nous avons vu les prodiges de la grâce! Adieu, chers petits Canaques de l'orphelinat, dont les sourires ont si souvent répondu aux nôtres, âmes prédestinées, espérance de la mission, prémices de la foi! Adieu, nouveaux baptisés, sur la tête desquelles notre main tremblante a fait couler l'eau régénératrice! A vous aussi, adieu, pauvre petit cimetière, là-haut sur la butte, champ d'honneur, où reposent ceux qui sont tombés durant le combat! Adieu, humble et modeste chapelle, où donne ses battements silencieux le cœur qui vivifie tous les courages, tous les sacrifices, qui recueille toutes les prières, tous les amours, tous les honneurs! Adieu, vaillants missionnaires, nos pères et nos modèles, que l'ardent amour des âmes entraîne sur ces rives, à 1000 lieues de leurs patries et de leurs familles, dont toute la vie se consume au salut des sauvages et à la gloire de Dieu! Adieu, admirable Evêque, dont la tendresse, le dévouement et l'héroïsme sont le fondement de tout l'édifice, sauveur d'un peuple reconquis, pasteur d'un troupeau retrouvé!

Voici que tout se mêle et tout s'efface devant nos yeux mouillés de larmes. La pointe de Beridni nous dérobe Blanche-Baie et Kinigounan.

Adieu ou plutôt au revoir!

FIN

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Anonyme du diocèse de Châlons .... 300 »
Un anonyme de Wignehies (Nord) .... 500 »
Anonyme du diocèse de Lyon .... 835 »
Au nom des défunts Grenier et Leguay, diocèse de Grenoble. 15 »
M. l'abbé Lacapère, du diocèse d'Agen 4 95
Anonyme du diocèse de Viviers .... 10 »
M. l'abbé Bugard, du diocèse de Tarbes .... 26 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Petkof.)
En l'honneur de saint Antoine de Padoue, anonyme de Lyon. 90 »
M. Gardon, du diocèse de Lyon, demande de prières spéciales. 5 »
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »
Un curé de l'Indre .... 10 »
F. A. P. anonyme du diocèse de Moulins, en l'honneur de saint Antoine de Padoue .... 10 »
M. Henri Estève de Bosch, Angers .... 10 »

A sœur Sion, Jérusalem.
Anonyme du diocèse du Lyon .... 200 »

A Mgr Terzian, Adana.
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, Montpellier .... 10 »

Pour une mission d'Asie nécessiteuse (Père Antoninader).
Mlle Lemonnier, du diocèse de Lyon, au nom de saint Antoine de Padoue, demande de prières .... 6 »

Au R. P. Cyrille Hochar, pour la mission d'Aïdin (Asie mineure).
Anonyme du Jura, demande de prières pour des défunts.... 10 »

Au R. P. Michel (Beyrouth), pour une école à fonder au Liban.
Une anonyme du diocèse de Limoges .... 3 »
Communauté anonyme, Rouen .... 40 »

A M. Djendjoyan, à Van, pour les Arméniens.
Communauté anonyme, Rouen .... 25 »

A Mgr Lesné, Perse.
Communauté anonyme, Rouen .... 20 »

A Mgr Doumani, évêque de Tripoli de Syrie.
Mlle Labarthe, de Damazan, diocèse d'Agen .... 5 »

A M. Escande, Pondichéry, pour deux enfants baptisés au commencement de cette année, sous les noms de Paul et Pauline.
Anonyme de Paris, demande de prières .... 50 »

Au R. P. Antoninader, Pondichéry.
Anonyme du diocèse de Lyon .... 200 »

A M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry).
M. Babaut, du diocèse d'Amiens 99 25
Mme veuve Dévigne, du diocèse de Cambrai .... 20 »
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, Montpellier .... 10 »

A Mgr Ramond, Haut-Tonkin.
Anonyme de Paris, demande de prières .... 50 »

A Mgr Gendreau, Tonkin occidental.
Anonyme de Paris, demande de prières .... 50 »

A M. J.-M. Martin (Laos).
Anonyme du Jura, demande de prières pour des défunts.... 10 »
Une anonyme du diocèse de Limoges .... 3 »

A M. Guéno, Cochinchine orientale.
Une anonyme du diocèse de Limoges .... 3 »

Pour l'œuvre des lépreux de la Birmanie septentrionale.
Sœur Marie Simplicie, du diocèse d'Annecy .... 5 »

A Mgr Pelckmans, Lahore.
Anonyme du diocèse de Lyon .... 200 »

A Mgr Pelvat, Nagpore, pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Lyon .... 400 »
L. et M., du diocèse de Belley, demande de prières .... 100 »
Anonyme du Jura, demande de prières pour les défunts.. 20 »
Une anonyme du diocèse de Limoges .... 3 »
M. l'abbé Renard, du diocèse de Reims .... 20 »
Communauté anonyme, Rouen .... 30 »

Au R. P. Royer, à Batticaloa (Trincomalie).
C. C., de Grenoble .... 20 »

A Mgr Lavigne, Trincomalie (Ceylan), pour Notre-Dame du Rosaire de Périapouloumalé.
Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle, diocèse d'Angers. 200 »

A M. Fleury, Su-tchuen oriental, pour ses pauvres chrétiens.
Mme la comtesse et Mlle Marie de la Selle, diocèse d'Angers. 200 »

A Mgr Chatagnon, Su-tchuen méridional.
Un condisciple de l'Argentière, E. D. .... 100 »
Anonyme du Jura, demandes de prières pour les défunts... 10 »
Marie M.. demande de prières, Versailles .... 5 »

A Mgr Schang, Chan-tong oriental.
Anonyme du Jura, demande de prières pour les défunts.... 10 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*.

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — LA FANFARE DE LA MISSION DE HUILLA; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir p. 557).

CORRESPONDANCE

COCHINCHINE ORIENTALE (Annam)

Œuvre des Catéchistes.

Nous recevons de M. Grangeon, missionnaire en Annam, de bien édifiants détails sur une œuvre que nous n'avons pas besoin de recommander à nos lecteurs; les considérations présentées par le zélé missionnaire suffiront à lui attirer de précieux témoignages de leur charité chrétienne.

LETTRE DE M. DAMIEN GRANGEON, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

C'est un pauvre missionnaire de la Cochinchine orientale, qui vient, au nom de son évêque et de tous ses confrères, faire appel à la charité des lecteurs des *Missions catholiques* en faveur d'une œuvre bien importante : il s'agit de la fondation, dans les dépendances d'un de nos collèges, d'une *école de catéchistes*.

Cette fondation a pour but, comme chacun le comprend, le recrutement et la formation, en aussi grand nombre que possible, d'auxiliaires laïques capables de seconder le missionnaire dans toutes les fonctions du saint ministère qui ne requièrent pas les pouvoirs d'ordre, afin d'amener au plus tôt la conversion des païens et d'assurer la sanctification des chrétiens.

*
* *

Outre ses apôtres proprement dits, Notre-Seigneur Jésus-Christ, durant sa vie publique, avait des disciples, des *catéchistes*, qu'il daignait former lui-même avant de les envoyer en mission. S. Paul aussi en recruta un grand nombre qu'il continuait de diriger même du fond de sa prison. On peut croire que le divin Maitre et saint Paul s'entendaient en matière d'évangélisation.

Aussi la pratique de l'Eglise a-t-elle été toujours et partout conforme aux exemples du Sauveur et de son incomparable apôtre.

Ecrit-on aujourd'hui un seul rapport sur une mission quelconque sans faire mention des catéchistes?

C'est parfois pour en exposer le grand nombre avec une très légitime fierté ; c'est, le plus souvent, pour en déplorer la pénurie et aviser aux moyens de les multiplier ; c'est toujours pour en constater la nécessité, en exalter les services. Ne sont-ils pas, en effet, à certains points de vue, aussi essentiels à la vie d'une mission que le clergé indigène lui-même ?

∴

L'œuvre des catéchistes est indispensable à la prospérité de notre mission, surtout en ce moment. Nous avons près de 70.000 chrétiens et nous sommes seulement 54 prêtres valides. Chaque prêtre a donc, pour sa part, plus de 1.300 chrétiens, disséminés à de très grandes distances les uns des autres. Comment pourrait-il donner par lui-même, soir et matin, pendant un mois et demi, l'instruction religieuse à de nombreux catéchumènes ? Tout ce qu'il peut faire, c'est de constater le degré de cette instruction et de la parachever pendant deux ou trois jours. En outre, tandis qu'il volera au secours d'une autre partie de son troupeau, qui défendra ces jeunes agneaux contre la dent des loups ? Qui les préparera à recevoir la Pénitence et l'Eucharistie, six mois environ après le saint Baptême? Un missionnaire sans catéchiste, c'est à peu près un général sans soldats, un patron sans ouvriers.

∴

Dirons-nous que, dans notre cher pays de l'Annam, l'œuvre des catéchistes est infailliblement fructueuse?

Après notre catastrophe presque sans exemple de 1885 — 24.000 chrétiens et 10 missionnaires massacrés en quelques semaines, — nous avons eu une résurrection sans précédent : 50.000 néophytes en moins de dix ans, alors que, humainement parlant, nous ne pouvions plus en espérer d'une ou deux générations. Or, c'est uniquement faute de catéchistes que ce nombre n'a pas été doublé et que nous n'avons pas aujourd'hui 100.000 chrétiens !

Sans compter ses autres multiples services, chaque catéchiste instruit en moyenne *200* adultes par an ; il pourrait même arriver, sans trop de peine, à nous en préparer jusqu'à 4 ou 500. L'année dernière, nous avons baptisé *9.050* adultes : il y a peu de missions au monde qui aient donné un pareil résultat.

Et ces néophytes ne sont pas des individus isolés qu'on baptise aujourd'hui et qu'on ne reverra pas demain. Nous n'acceptons que des familles entières. Si elles se trouvent dans un centre neuf, nous les constituons en chrétienté nouvelle sur le modèle de la vigoureuse organisation de la commune annamite. Ni le missionnaire, ni le catéchiste, ne les perdent de vue un instant ; elles entrent dans le grand mouvement de la vie sociale chrétienne ; de cette façon, presque aucune n'abandonne les pratiques religieuses. Deux cents ans de persécutions, de nombreux martyrs dans tous les rangs de la société, ont assez prouvé la valeur des chrétiens d'Annam.

∴

Nos bien aimés catéchistes, tous célibataires, ne nous demandent que le vivre et le couvert, et ces deux choses ne coûtent guère, en nos pays sauvages, que 120 ou 130 francs pour chacun d'eux, grâce, il est vrai, à leur désintéressement et aussi à leur remarquable sobriété. Si on ajoute à cela les frais d'éducation, on arrive à peine à un total de 200 fr. pour l'entretien annuel d'un catéchiste...

Deux cents âmes pour 200 francs !

Et cependant cette somme est encore beaucoup trop forte pour notre maigre budget, absorbé par l'entretien de deux collèges-séminaires où l'instruction est toute gratuite et par un secours indispensable à la plupart des catéchumènes pendant la durée de leur formation qui ne leur permet pas de travailler.

L'Annamite est généreux par nature et aussi un peu par insouciance du lendemain. Malheureusement nos anciens chrétiens se sont à peine relevés de leur ruine complète en 1885, et nos néophytes ne se recrutent point, généralement, parmi les fortunés du siècle. Nous ne pouvons donc pas leur demander beaucoup. Aussi ce n'est pas sans peine que nous parvenons à entretenir, tant bien que mal, une quarantaine de catéchistes. Il nous en faudrait dix fois plus pour pourvoir aux plus pressants besoins ! De toute part on annonce de nombreuses conversions en perspective, presque toujours avec ce douloureux refrain : « Personne pour instruire ceux qui voudraient répondre aux appels de la grâce divine ! » *Messis quidem multa, operarii autem pauci !* Quelle amère désolation de voir la moisson pourrir sur pied, faute de bras pour la recueillir !

∴

Trouvez-nous donc quelques âmes généreuses qui nous viennent en aide ! *200* francs pour entretenir un catéchistes de plus et avoir le mérite presque entier de tout le bien qu'il fera, ce n'est pas une somme exorbitante ! et c'est au moins 200 âmes mises dans le bon chemin. Serait-il même bien difficile, pour plusieurs des privilégiés de la fortune, de fonder, dans notre école de catéchistes, une bourse à perpétuité ? 1000 francs suffiraient complètement à cette excellente œuvre.

∴

Le temps presse ; la grâce a ses heures... Et puis, qui sait si nous ne seront pas envahis, comme tant d'autres contrées, par l'ivraie protestante ? Le glaive de la persécution, depuis plus de 200 ans, a tenu les « Révérends » à distance respectueuse ; mais la sécurité, garantie par le drapeau tricolore, ne va-t-elle pas tenter leur prudente bravouve ?

∴

Obtenez-nous des aumônes et, plus encore, des prières, pour que le Christ-Jésus daigne nous accorder de mener à bonne fin une œuvre si importante !

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sont partis dernièrement pour les missions d'Afrique seize religieux de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie.

Se sont embarqués : le 21 septembre, à Lisbonne, pour le Congo : les FF. Aleixo dos Ramos, Vidal de Brito, Martinho Braz (Guarda) et Custodio Fernandes (Braga) ; pour la Cimbébasie, le R. P. Léon Pignol (Clermont) et le F. Nicaise Muller (Rouen). — Le 25 septembre, à Marseille, pour la Guinée française, les FF. Marie-Paulin Resch (Strasbourg), Louis Michon (Paris) et Liboire Garçon (Chartres); pour le Bas-Niger, le F. Théobald Haegel (Strasbourg) ; pour le Gabon, le F. Marie-Martin Leclair (Belley). — Le 10 octobre, à Marseille, pour Madagascar, le R. P. Albert Thiénard (Châlons-sur-Marne). —Le 15 octobre, à Bordeaux, par l'Oubanghi, le R. P. Pierre Bitauld (Rennes) et le F. Sergius Fustec (Quimper). — Le 20 octobre, à Bordeaux, pour la Sénégambie, les RR. PP. Ange Renault (Nantes) et François Lacas (Rodez).

— Se sont embarqués à Marseille les jeunes missionnaires de la Société des Missions Etrangères de Paris, dont les noms suivent :

Le 30 juillet 1899 : MM. Rieu Jean (Rodez), pour la Birmanie méridionale ; Monbeig Théodore (Bayonne), pour le Thibet ; Pirot Henri (Rennes) et Cacauld Théodore (Le Puy), pour le Sutchuen oriental; Fortunat Joseph (Digne) et Bacqué Cléry-Joseph (Auch), pour le Kouy-Tcheou ; Lecouflet Henri-François-Eugène (Coutances), pour la Mandchourie méridionale; Gérard Edmond (Paris), pour la Mandchourie septentrionale ; Montel Georges (Châlons), pour le Sutchuen occidental; Meng Jean (Rennes), pour la Corée ; Chometon Eugène (Le Puy), pour la Mandchourie méridionale; Vignal Alphonse (Le Puy), pour le Thibet ; Solignac Célestin (Rodez), pour Kouy-Tchéou ; Bourlès Louis-François (Quimper), pour la Mandchourie septentrionale ; Dury Louis (Lyon), pour le Sutchuen occidental) ; Breton Joseph (Tours), pour Nagasaki , Herzog Alphonse (Strasbourg) pour la Birmanie méridionale ; Le Guérel Jean-Louis (Vannes), pour la Mandchourie méridionale ; Sausseau Emile (Luçon), pour Malacca ; Clément Félix (Lyon), pour Pondichéry ; Carton Maurice (Beauvais), pour le Siam ; Rochet Léon (Belley), pour Pondichéry.

Le 6 août 1899, MM. Verdeille Maurice (Rodez) et Grisel Adolphe (Aix) pour le Kouang-Tong; Coste Henri (Rodez) pour le Kouang-Si ; Delagnes Albert (Rodez) pour la Cochinchine orientale ; Figuet Paul (Valence) pour le Laos ; Maunier Jean (Fréjus) pour la Cochinchine septentrionale ; David Pierre (Rennes) pour le Cambodge ; Marqué Louis (Saint-Brieuc) pour le Kouang-Tong ; Roucoules Charles (Rodez) pour le Tonkin occidental : Solvignon Jean-Baptiste (Le Puy) pour la Cochinchine orientale ; Malaval Odilon (Mende) pour le Laos ; Reboton Jean-Marie (Chambéry) pour le Tonkin occidental; Marie Louis-Léon (Bayeux) pour Hong-Kong ; Gatelet Paul (Metz) pour le Cambodge ; Montagnon Jules (Viviers) pour la Cochinchine septentrionale ; Delorme Jean-Claude (Le Puy) pour le Kouang-Tong; Durand Louis (Rodez) pour le Tonkin occidental; Chauvet Auguste (Coutances) pour le Tonkin méridional ; Gilles Jules (Orléans) pour le Yun-Nan ; Mercier Henri (Poitiers) pour le Laos ; Vandaele Gustave (Paris) pour le Haut-Tonkin.

Le 19 septembre, MM. Poirier Théophile (Laval) pour Pondichéry ; Antonini Joseph-Antoine (Chambéry) pour le Haut-Tonkin, Castanier Jean-Baptiste (Saint-Flour) pour Osaka ; Veyret Marius-Louis (Mende) pour le Maissour ; Devred Emile-Alexandre (Cambrai) pour la Corée ; Pointet Marie-Louis-Arthur (Strasbourg) pour le Maissour ; Duwez Raoul-Pierre (Tournai) pour le Tonkin méridional ; Cesselin Jean-Baptiste (Verdun) pour le Tokio ; Denis Julien-Joseph (Rennes) pour le Tonkin méridional ; Alberty Jules (Cambrai) pour la Cochinchine orientale ; Lavabre Auguste-Calixte (Rodez) pour la Cochinchine septentrionale : Escande Henri-Joseph-Emile (Rodez) pour Pondichéry.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — C'est le mardi 5 décembre que sera célébrée solennellement la fête de saint François-Xavier, patron de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. A cette occasion, Mgr Touchet, évêque d'Orléans, un des orateurs les plus éloquents de France, prononcera un discours. La cérémonie aura lieu à 4 heures, dans l'Eglise Primatiale, et sera présidée par Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Lyon.

On trouve des billets pour l'enceinte réservée aux bureaux de l'Œuvre, rue Sala, 12, et aux *Missions Catholiques*, 14, rue de la Charité.

Bangalore (*Hindoustan*). — M. Picot, des Missions Etrangères de Paris, dont nous publions l'intéressante et instructive étude sur les épisodes de la peste à Bangalore, nous écrit d'Arsikere le 29 octobre 1899 :

« Comme vous le voyez par l'en-tête de ma lettre, je suis de nouveau à Arsikere. Le Père Tabourel, complètement remis, a repris son poste à Silvépura, et le bon Dieu, à qui soient rendues d'incessantes actions de grâces, a permis que tout le monde fût guéri en même temps.

« Aussi bien, avons-nous à remercier le bon Dieu de même pour avoir préservé jusqu'ici Bangalore d'une nouvelle invasion du fléau, qui était fort à craindre. Nous voilà à la fin d'octobre. L'année dernière, à cette époque, *Bangalore-City* était au plus fort de l'épreuve et le *Cantonment* entrait dans sa phase la plus douloureuse. L'anniversaire de la tribulation pouvait nous étreindre de nouveau, comme cela a eu lieu à Bombay, à Poona et en d'autres localités. Daigne la Providence continuer de nous épargner !

« S'il fallait chercher quelque cause naturelle à cette préservation, je la trouverais incontestablement dans le lavage complet des deux Bangalore au lait de chaux, pendant les premiers mois de l'année. Mais alors une conclusion s'imposerait à tout esprit clairvoyant : les pays menacés du fléau, et surtout les villes, et dans les villes principalement les quartiers miséreux, devraient, par voie de précaution et comme mesure préventive, faire nettoyage parfait et baigner avec un épais lait de chaux jusqu'à leurs plus petits recoins. Ce n'est pas très coûteux, et c'est très hygiénique : voilà un excellent moyen pour les riches de venir au secours des pauvres !... »

Vizagapatam (*Hindoustan*).— Le R. P. Descombes, des missionnaires d'Annecy, nous écrit de Cuttack, capitale de l'Orissa, le 8 octobre :

« Une maladie, suite de mes voyages parmi les Kondes en 1898, a obligé Mgr Clerc à m'accorder un changement de quelques mois. J'ai profité de mon séjour ici pour faire imprimer un catéchisme en langue konde qui facilitera grandement notre œuvre d'évangélisation. C'est le premier livre catho-

lique imprimé en cette langue et le second livre chrétien puisque les Baptistes avaient déjà publié une traduction konde de l'Evangile Saint-Marc.

« Au commencement de novembre, je serai de retour parmi mes chers Kondes où je m'attends à une grande moisson. Les villages dont l'instruction est commencée étant distants de deux heures les uns des autres, je serai forcé de construire des hangars en guise de chapelles dans chacun d'eux. J'ose espérer que, pendant que j'use la semelle de mes souliers le long de nos sentiers rocailleux et que notre soleil tropical trempe de sueur tout mon linge, vos charitables lecteurs voudront bien me faire une large part dans leurs aumônes. »

Cochinchine orientale (*Annam*). — M. J.-P. Demeure, des Missions Etrangères de Paris, écrit de Thac-Da, par Binh-Dinh :

« La vie du missionnaire n'est pas une sinécure : les dimanches, ma maison est pleine de monde jusqu'à midi : on demande un conseil, une aumône, un livre, etc. Les catéchistes viennent prendre à leur tour leur riz et quelques sapèques pour leur semaine ; ils sont accompagnés des catéchumènes, qui crient famine, car le catéchisme ne remplit guère l'estomac. Hélas ! l'homme ne vit pas seulement de la parole de Dieu.

« Voilà un an que je suis ici. Le vent de la grâce qui soufflait déjà à mon arrivée s'est accentué de jour en jour : je compte à mon actif 700 païens baptisés. Pas n'est besoin de courir sur les places publiques pour chercher des conversions. Il se présente plus de catéchumènes qu'on n'en peut recevoir. Le personnel pour instruire, et surtout les finances pour entretenir le personnel, font défaut.

« Mon district est partagé en deux parties. La première, que j'administre moi-même, a déjà une église ; mais la seconde, confiée à mon vicaire, et qui offre beaucoup d'espérance, n'a pour chapelle qu'une pauvre paillotte contenant à peine 100 ou 120 personnes. Il me manque encore un millier de francs pour construire une belle église annamite. Quelle bonne œuvre vous feriez en m'envoyant une petite aumône!

« Du 15 août 1898 au 15 août 1899, j'ai baptisé 550 catéchumènes, sans compter les enfants. Depuis un mois, c'est triste à dire, je n'accepte même plus ceux qui me demandent d'eux-mêmes à se convertir, n'ayant plus rien pour les faire instruire. 3.500 chrétiens, disséminés sur une grande étendue pour mon vicaire annamite et pour moi, c'est au-dessus de mes forces. »

Tché-Kiang (*Chine*). — Sœur Gilbert, Fille de la Charité, supérieure de l'hôpital Saint-Joseph de Ning-Po, nous écrit :

« Je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, tout est au complet, nos deux salles débordent de vieillards. Mais, hélas ! tous ceux qui viennent chaque jour à notre porte pour me supplier de les admettre, me disent bien haut qu'il faut que je fasse pour eux comme pour les premiers... La charité me fait donc un devoir de venir, les larmes aux yeux, vous supplier de porter ma misère à la connaissance de vos chers abonnés.

« Mes pauvres Chinois ont déjà un pied dans la tombe ; ils viennent nous demander pour leurs vieux jours un abri, un peu de nourriture et la possibilité de connaître le Bon Dieu et de l'aimer éternellement.

« Un ou deux traits vous révéleront bien des merveilles :

« Un pauvre homme, presque aveugle, venu de très loin, fut conduit à notre hospice. Avant d'arriver ici, il avait beaucoup souffert, plus d'une fois il a dû se coucher sans manger. Il se mit avec ardeur à apprendre les vérités de notre sainte religion et il fut baptisé dans les meilleures conditions. Il priait constamment la Sainte Vierge son chapelet à la main ; d'une patience admirable il était bienveillant pour tout le monde. Une fièvre très forte nous l'a enlevé au bout de huit jours.

« Le second trait est aussi consolant. Un brave païen de Ning-Po gagnait péniblement sa vie. Subitement il devient infirme et paralysé des jambes. Après avoir épuisé les médecines chinoises et dépensé ses petites économies, ne sachant comment donner du pain à sa pauvre femme et à son petit garçon, il ne pouvait pas se résigner à mendier ; un de nos domestiques, le voyant si malheureux et si honnête, lui dit :

« — Viens chez les Sœurs avec ton enfant ; je te ferai recevoir. Bien que tu ne sois pas encore très âgé, les Sœurs voudront bien faire une exception. On mettra ton garçon à l'orphelinat. Vous apprendrez tous les deux à connaître le Bon Dieu. »

« Quoiqu'il lui en coûtât bien de venir tendre la main, le pauvre homme nous arriva dans la soirée avec son petit garçon. En le voyant si peiné, j'écoutai avec attention notre domestique qui me raconta son histoire. J'accueillis ces deux chères âmes païennes qui aujourd'hui font l'honneur de notre religion ! Le père et le fils ont été baptisés le même jour et nous donnent grande satisfaction.

« Un mot maintenant de nos chers estropiés. Ce petit troupeau devient de plus en plus nombreux et intéressant. La plupart sont hors d'état de gagner leur vie. Cependant nous les appliquons à de légers travaux selon leurs forces ; ils réussissent bien à faire des dentelles : c'est un genre d'ouvrage qui ne les fatigue pas.

« Pauvres enfants! parfois nous les appelons notre *musée*, car c'est une véritable collection de toutes les infirmités. Nous voudrions bien ouvrir la porte toute grande à cette classe si intéressante de la société païenne. Leurs parents ne les regardent qu'avec répulsion et souvent les chassent impitoyablement. Beaucoup meurent sous les coups ou à la suite de mauvais traitements. Quelle belle œuvre ! Les ressources nous font défaut, hélas ! c'est là le sujet de mes plus amers regrets.

« Comme nos bienfaiteurs seront agréablement surpris en arrivant au paradis d'y voir tous nos chers Chinois que leur charité y aura fait entrer ! »

Chine. — Nous lisons dans l'*Electricien* une anecdote amusante, racontée par M. Fauvel, dans un article sur les télégraphes en Chine :

« Pendant l'hiver de 1888, le Supérieur de la mission du Kiang-nan, le R. P. Sédille, était allé visiter une chrétienté éloignée. Bloqué dans sa barque, dans un coin du lac Tchao, pris tout à coup par les glaces et aussi par une abondante chute de neige qui rendit toutes les routes impraticables, il ne put, pendant près de quarante jours, donner de ses nouvelles. Sitôt le dégel arrivé, il se précipita au bureau télégraphique de Wou-hou, la ville la plus voisine, et annonça au curé de Chin-kiang qu'il serait chez lui le lendemain. L'employé du télégraphe prit un caractère pour un autre et, du nom chinois *Sé* (Père), fit *Se*, dont la signification est cadavre. On apprit donc à Chin-kiang que le cadavre du P. Sédille arriverait le lendemain. On fit aussitôt tendre l'église, préparer la fosse et l'on invita au service funèbre du Supérieur les résidents étrangers et les chrétiens.

« Le lendemain matin, le P. Sédille débarquait à Chin-Kiang. Sa première visite fut pour l'église, puis pour le curé, auquel il demanda pour qui était le superbe service préparé. Le curé crut d'abord voir un revenant et finit, en riant, par lui annoncer que c'était lui-même qu'on allait enterrer dans deux heures. On n'eut pas le temps de décommander les invitations, mais on remplaça le service funèbre par des actions de grâces. »

Zambèze (*Afrique méridionale*). — Le R. P. Torrend, de la Compagnie de Jésus, nous écrit de Chipanga :

« Je suis actuellement surchargé de travail. J'ai sur les bras une dette de 400 livres sterling (10.000 francs), je ne sais comment la payer ; aussi je donne un temps énorme à des travaux tout matériels que des ressources plus amples permettraient de laisser à d'autres. Durant ces derniers mois, j'ai dû bâtir de mes propres mains tout un corps de bâtiments destinés à loger les élèves catéchistes que je forme et qui sont toute l'espérance de cette mission. J'ai dû également, moi-même, arranger une grande salle qui nous servira d'église, l'ancienne chapelle ne suffisant plus à contenir la moitié des personnes qui assistent à la messe le dimanche. J'ai bâti une autre chapelle à Kaya, à cinquante kilomètres d'ici, dans un centre où nous avons déjà plus de 500 chrétiens. Daignez me rappeler au souvenir de vos lecteurs que je remercie avec effusion des marques de sympathie qu'ils ont données à ma pauvre mission. »

SUR LE PLATEAU DE HUILLA

SOUVENIRS ET RÉCITS

Par le R. P. LANG
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE

Suite (1)

IX

Orphelinats.

La mission de Huilla a deux orphelinats : un de garçons et un de filles : le premier dirigé par les Pères, le second par les Sœurs.

L'orphelinat de garçons se compose en grande partie d'enfants rachetés de l'esclavage. Ils viennent à Huilla, effrayés d'abord, rassurés bientôt et heureux de leur sort.

Une douzaine d'esclaves étaient, un jour, dirigés sur la Mission. Jamais ils n'en avaient entendu parler. Toutes leurs conversations roulaient sur les mauvais traitements qui les y attendaient.

« — Toi, Yanka, disait l'un, tu es grand, gros ; tu ne seras certainement pas épargné... »

Et Yanka marchait, la tête basse; il était sûr d'être immolé le premier, il était si gras!

Aux approches de la Mission, de loin, ils aperçoivent le Frère Alvarez... une barbe noire descendant sur la poitrine, une paire de lunettes sur les yeux. Quel effroi pour toute la bande! On ne parle plus, on ne marche que lentement, vers la grande porte ouverte. Crier ? A quoi bon ? Fuir est impossible. Il faut se résigner à son sort.

Malheureusement, devant la porte se tient le grand barbu, un couteau à la main. Devant l'épouvante des enfants, vite il le cache :

« — Bonjour, leur dit-il. D'où venez-vous ? »

Pas un n'a la force de répondre. Il s'approche du premier; alors, éclatent des cris, coulent des pleurs... C'est une scène à fendre l'âme ! Le bon Frère comprend que le couteau leur fait peur. Il les rassure en leur disant que ce couteau est destiné, non à les égorger, mais à dépecer un bœuf qui, demain, figurera sur leur table.

Pauvres enfants ! Leur tête n'est remplie que d'images sanguinaires. Ils ont vu tant d'horreurs !

∴

Parmi les pupilles des orphelinats de Huilla, il en est qui appartiennent aux familles notables du pays. Celles-ci les confient aux missionnaires pour faire leur éducation. La journée est partagée entre l'étude, les récréations et le travail manuel. Parmi eux, il y a des apprentis dans tous les arts et métiers, et même bon nombre y sont passés maîtres. On a admiré, en effet, à juste titre, lors de l'Exposition coloniale de Porto, les produits de nos tanneurs, de nos cordonniers, de nos tailleurs, de nos menuisiers, de nos charpentiers, de nos forgerons, de nos agriculteurs, de nos jardiniers, de nos boulangers, de nos brasseurs, etc.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 27 octobre, 3, 10 et 17 novembre et la carte p. 515.

Viennent ensuite les artistes imprimeurs, photographes, musiciens. Tous les Noirs ont un faible pour la musique (*Voir la gravure*, p. 553) et l'on dirait que sainte Cécile a tout particulièrement favorisé ceux de Huilla. Aux grandes fêtes, on y entend des messes de Battmann, de Faure, de Gounod, fort bien exécutées.

X

Un mariage entre orphelins. — Difficultés d'évangélisation. — Résultats.

L'autre jour, Kaniambari, que nous avons baptisé sous le nom de Victor, s'en allait, le cœur ému et le sourire aux lèvres. Un chapeau de paille, fabriqué de ses propres mains, orné d'une belle plume d'*ondouva*, était posé légèrement sur sa tête à la soyeuse chevelure crépue, fraîchement lavée et peignée. Il avait revêtu ses habits de fête : le pagne surtout, dans ses larges plis frôlés les uns contre les autres, lui donnait, ce jour-là, un air gracieux et quelque peu conquérant. Il descendait rapidement l'allée et se dirigeait vers le Quitembo. Sur le pont il s'arrête... Va-t-il revenir sur ses pas? Non; il contemple un moment les ondes de la rivière qui se dirigent silencieuses vers les terres de ses aïeux. Il se laisse aller peut-être à quelques douces rêveries sur son avenir; il semble recueillir toutes ses idées et son sang-froid.

Je le rencontre :

« — Où vas-tu, aujourd'hui, mon Kaniambari, pimpant comme tu l'es ?

« — Tu ne vois pas, Père!... On va de l'autre côté de la rivière. »

Et des regards, et du geste, et de la figure contractée par un léger sourire, il me montrait la maison des Religieuses.

« — On va alors chez les Sœurs pour traiter quelques affaires?

« — Une seule, Père, la mienne; une grande affaire!

« — Une grande affaire? aujourd'hui même?

« — Aujourd'hui même, je la finirai, si c'est possible. On a décidé hier que toute la division, tu sais, doit s'envoler sous peu. Mais avant, paraît-il, il faut..... se marier; et, pour se marier, il faut une femme, et tu comprends...

« — Alors, on va en chercher une?

« — De ce pas.

« — Allons, sois heureux dans ton choix. »

Je rentrai à la mission de Huilla, d'où j'étais absent depuis quelques jours, tandis que Victor continuait son chemin.

∴

De l'autre côté du Quitembo, à vingt minutes de distance, se trouve, en effet, l'orphelinat des filles, dirigé par les sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Comme les garçons, ces jeunes filles, pour la plupart, sont des esclaves, ramassées dans tous les coins du district. Prises dans une guerre, vendues par un père ou une mère pressés par la famine, échangées contre un vil animal ou quelques fils de perles, surprises dans leurs jeux enfantins par un voisin cherchant une proie pour se libérer d'une dette, attirées dans le guet-apens d'un négrier, voilà autant

de causes qui les vouent pour la vie à l'esclavage. Si cette condition est dure pour un garçon, que ne doit-elle pas être pour une jeune fille? Et ce sont les filles qui, en plus grand nombre, gémissent dans ce malheureux état social. Aussi, comme elles sont heureuses auprès de leurs nouvelles mères, les religieuses de Saint-Joseph de Cluny!

Leur vie, comme celle des garçons, s'écoule dans des études et des travaux propres à leur sexe, jusqu'à ce qu'arrive le moment de songer aux choses sérieuses. Formées, pendant un certain nombre d'années, à la vie chrétienne, nos orphelins et orphelines vont commencer de nouvelles chrétientés, à quelque distance des missions déjà créées. On le conçoit, ces familles doivent être comme le sel de la vie chrétienne, au milieu de la masse païenne. C'est à l'âge de 17 à 20 ans que la ruche s'envole, non sans regretter les soins paternels reçus à la Mission.

∴

A côté de ce que j'appellerai volontiers les œuvres intérieures où le missionnaire peut exercer son zèle et sa vigilance, se trouvent les œuvres extérieures, les stations diverses où il se dépense au maintien des bonnes dispositions des chrétiens, à la conversion des païens, au soin des malades, à la visite et à l'assistance des moribonds. Prêtre, juge, médecin, maître d'école, architecte, le missionnaire doit être et tâche d'être tout à tous.

CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — LE *Sova* DE HUILLA AVEC SA COUR ROYALE; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir le texte).

Quels résultats avons-nous obtenus auprès des indigènes? Rappelons-nous que les populations du plateau de Huilla sont en contact immédiat et continuel avec des familles européennes; or, ces dernières ne prêchent pas toujours d'exemple, au point de vue religieux. Cependant, il y a eu, ces dernières années, un revirement considérable dans les dispositions des unes et des autres. En ce moment, le terrain est gagné. C'est une grande consolation pour les missionnaires de voir combien nos familles européennes sont fidèles aux offices des dimanches et des fêtes, à leurs devoirs de chrétiens, à l'observance du repos dominical.

Quant aux indigènes, depuis le *sova* ou roi jusqu'aux principaux ministres et autres chefs, (*voir la gravure*), tous aujourd'hui vivent sous la loi du Christ et leurs familles sont baptisées. Le branle est donné, le respect humain foulé aux pieds. La grâce a su vaincre leur sauvage nature, qu'elle perfectionne chaque jour, pour faire de ces fiers Valupolos autant de solides pierres de l'édifice qui s'élève lentement à la gloire du Christ et de son Eglise.

Six villages chrétiens ou stations, avec leur modeste sanctuaire, rayonnent autour de la Mission mère, comme autant de puissantes redoutes de la citadelle de Dieu, en attendant que la victoire sur le paganisme soit pleine et entière.

Un mot sur chacune de ces nouvelles chrétientés.

(*A suivre*).



ÉPISODES DE LA PESTE A BANGALORE

Par M. Prosper-Louis PICOT
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

11 août 1898. — 15 février 1899

Suite (1)

Premiers ravages du fléau. — Dévouement des missionnaires catholiques. — Récalcitrants. — Inoculation. — Progrès de l'épidémie. — Abus de toute sorte.

Qu'avaient donc de si tyrannique les mesures gouvernementales prises pour atténuer le fléau, et, si possible, pour le faire disparaître radicalement? Quelles étaient ces mesures ?

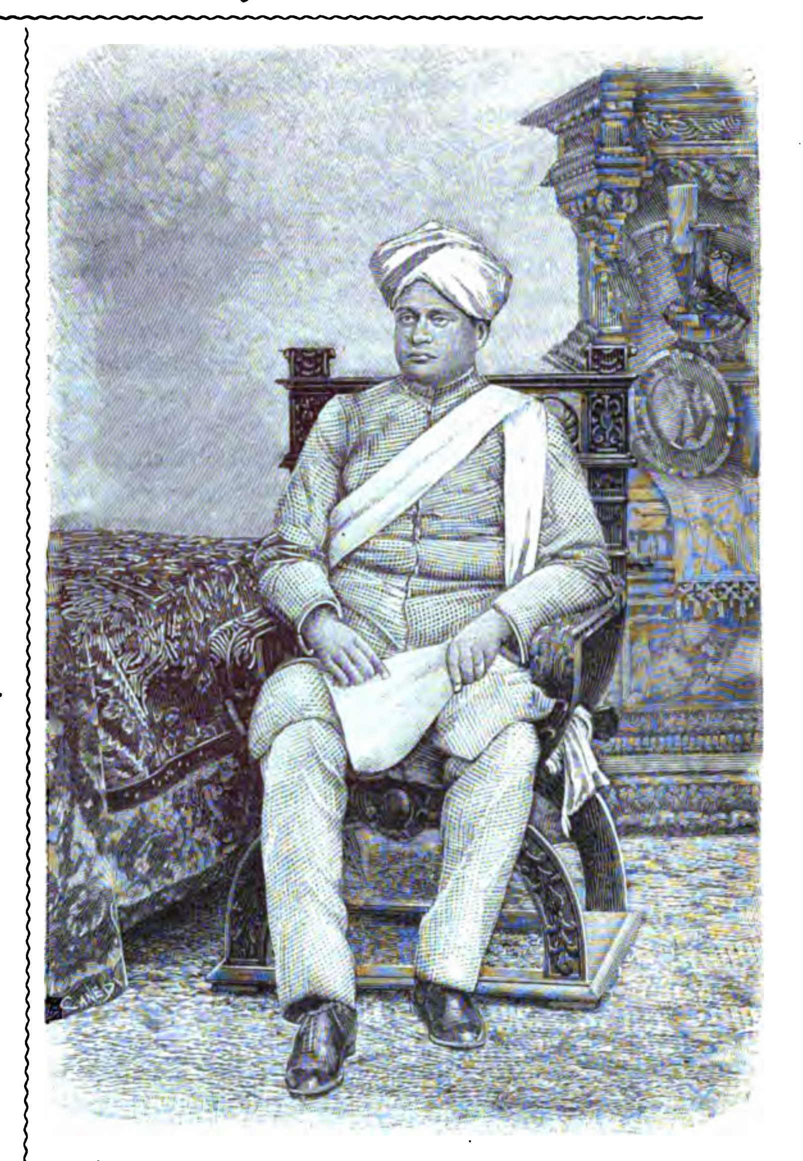
A Bangalore, tant à la *City* qu'au *Cantonment*, trois sortes de Camps avaient été préparés à l'avance pour recevoir les malades, les personnes contaminées et les voisins plus ou moins infectés. Ces Camps s'appelaient : *Plague Hospitals* ou Lazarets, *Contact Camps* ou camps de ségrégation pour les contaminés, et *Health Camps* ou quartiers sanitaires. Les quartiers sanitaires n'ont presque pas servi. Lorsque plus tard la peste diminua, ils furent transformés en camps d'observation, où l'on détint impitoyablement de 1 à 10 jours les natifs étrangers non inoculés, venant d'une circonscription déclarée officiellement infectée. — Les Camps de Ségrégation sont vite devenus de petites villes. Mais après une expérience de quelques mois, et peut-être bien à cause de manque de ressources on a cessé de forcer les contaminés à s'y rendre, et, par le fait, ils se sont trouvés effectivement abolis. — Seuls les Lazarets ont tenu jusqu'au bout.

Quand on eut constaté la peste à Bangalore, toute la ville fut du jour au lendemain divisée en Arrondissements, les arrondissements furent subdivisés en Quartiers, et les quartiers en Secteurs ou en Blocs. Le bloc comprit une centaine de maisons et fut placé sous la surveillance d'un garde. Chaque quartier eut ses Inspecteurs et ses ambulances. Des officiers supérieurs, ayant grade de sous-préfet (*Assistant-Commissioner*), entourés d'un véritable état-major, s'installèrent aux hôtels d'arrondissement et centralisèrent les informations. Au-dessus, l'œil du maître, et



HOTEL DE M. MADHAVA RAO A BANGALORE.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 10 et 17 novembre.



M. MADHAVA RAO,
Membre du Conseil de Régence du Mayssour et *plague commissioner* à Bangalore.

certes il avait l'œil bon, ce maître-là, et la poigne solide! Il s'appelait, je l'ai dit, le Colonel Donald Robertson, Résident de Mysore, assisté de Sir K. Seshadri Jyer, K. C. S. I., Président du Conseil de Régence et Divan ; il se déchargeait d'une partie de sa responsabilité sur M. Madhava Rao, pour la ville mayssourienne (1), et, pour la ville anglaise, sur M. Slight, *District Magistrate* et Président de la Municipalité du Cantonment.

Au premier soupçon de maladie parmi ses subordonnés, le garde du Bloc devait appeler les officiers de santé du Quartier. Ceux-ci avaient à se mettre en branle immédiatement. Partir en campagne comme les pompiers qui courent au feu, examiner le cas, donner des ordres en conséquence, dresser procès-verbal, telles étaient leurs instructions. Le malade était-il tant soit peu suspect? « En voiture, l'ami, et en route pour le lazaret! » On forçait la

(1) Dans cette narration, j'emploie le mot Mayssour ou Maïssour pour désigner le royaume, et le mot Mysore, pour désigner la capitale. Une ville *mayssourienne* signifiera donc une ville située dans le royaume de Mayssour. Par contre, la cité *Mysorienne* sera la ville même de Mysore

famille à évacuer le logis. Meubles, ustensiles, hardes étaient inventoriés et estimés sur place.

« — Combien le lot ?

« — Tant ! répondait un expert.

« — C'est bien, voilà l'argent. »

Les objets ainsi payés étaient aussitôt jetés pêle-mêle au milieu de la maison : là-dessus on abattait le toit et, en quelques minutes, le feu avait tout consumé. Plus de microbes de ce côté-là.

Une grosse inscription, par exemple : P. 17-8-98 (plague, peste, 17 août 1898) était quand même barbouillée sur les murs noircis pour indiquer qu'il ne fallait pas trop s'y fier. Au Cantonment, on trouvait le P trop macabre ; on le remplaça par une croix. C'est pourquoi l'inscription : + 15-10-98 sur une muraille ou sur une porte signifiait que, le 15 octobre 1898, il y avait eu là du grabuge. Dans la suite, quand on désinfectera les habitations, on usera du même expédient. Seulement la lettre P. ou la croix seront encadrées dans un cercle.

∴

Donc, au commencement, les malheureux contaminés, chassés de leur demeure, recevaient le prix de ce que les microbes étaient censés avoir corrompu. Le Gouvernement donnait largement. Le 18 août, alors que 4 pestiférés seulement avaient été envoyés à l'hôpital, leurs parents *ségrégés* avaient reçu environ 400 francs de compensation, soit 100 francs par famille. Une telle somme est une fortune pour l'Indien pauvre, et je vous assure que tous les Bangaloriens d'humble condition eussent volontiers laissé brûler leurs guenilles à ce taux-là. C'est pourquoi à l'époque où les troubles, rapportés précédemment, ont éclaté, les mécontents n'avaient aucun motif de se plaindre de la conduite de l'autorité, relativement à la destruction des objets contaminés. Plus tard, les événements changeront ; mais, au début, il convenait d'être raisonnable.

∴

Avant de reprendre notre récit, établissons le bilan du premier mois. Le 12 septembre, le bulletin de santé est blanc pour la *Civil and Military Station*. A Bangalore City, le chiffre officiel des attaques est 36, et celui des morts 25. Il y a donc 11 survivants. Mais il est encore prématuré de tirer la moindre conclusion. Car, parmi les survivants, pas un seul n'est guéri.

A la fin du mois d'août, on estimait que le douzième de la population, soit environ 8.000 personnes, avaient pris la fuite.

∴

Nous entrons dans la grande angoisse qui jusqu'à Noël va faire planer sur la ville entière son crêpe funèbre. Il semble que, pendant ces trois mois et demi de long deuil, la nature elle-même ait horreur de ce qui se passe. Le ciel est ordinairement sombre et dur. Rarement il s'éclaircit, et dès que le soleil a lancé ses gais rayons sur notre désolation, le contraste est si choquant qu'il les retire au plus vite. Il n'est pas jusqu'au joyeux *Christmas*, habituellement si ensoleillé, qui n'ait revêtu cette fois un manteau de brume.

On rapporte que les survivants de la Grande Armée, vaincus par la rigueur de l'hiver et plus encore par la fuite de l'ennemi, brûlaient d'entendre le clairon d'alarme et la sonnerie de la charge. De même, nous avons eu soif d'être assourdis par les éclats tonitruants qui accompagnent les dernières averses de la mousson. Ce clairon là nous eût excités, et nous eût révélé qu'il y avait encore de la vie dans la nature. Rien : ni averse, ni tonnerre ! Nous avons cru que la fin du monde allait coïncider avec la fin de l'année, et que le Maître souverain de l'univers gardait sa foudre pour réveiller les morts et faire sécher les vivants d'épouvante !

∴

Cette période d'indéfinissable angoisse s'ouvre solennellement par un fait digne de passer à la postérité.

Le 13 septembre 1898, à Bangalore City, près de l'église catholique de Saint-Joseph, un seul homme, un Turc, a, de 9 heures du matin à 4 heures du soir, tenu en échec trois escadrons de cavalerie, un contingent de fantassins et un contingent de police. L'histoire vaut la peine d'être racontée au long. La voici d'après la version officielle :

La semaine avant, un enfant de la maison était mort de la fièvre. Son frère, ayant contracté la même maladie, s'éteignit dans l'après-midi du 12. Cette fièvre là avait son nom tout trouvé : c'était la peste. Cependant fallait-il encore s'en assurer, et pas d'autre moyen que l'examen du cadavre. Ordre fut donné d'en faire l'autopsie. Le père refusa net et ne voulut pas même permettre l'entrée de sa maison à un médecin de sa communauté. Les inspecteurs n'insistèrent pas et permirent d'inhumer l'enfant. Il était facile de rouvrir la tombe pendant la nuit et de procéder sans trouble à l'opération. Qui sait si on ne l'a pas fait ?

Le lendemain matin, au petit jour, le Préfet, l'Inspecteur de la police et le Président de la municipalité se présentent au domicile infecté dans le but de le faire évacuer et d'en expédier les habitants au camp de Ségrégation. Notre Musulman était-il absent ? Se tenait-il blotti parmi ses femmes ? Il ne parut que trois heures après et répondit par un refus.

On lui signifia d'avoir à obéir, sinon on allait recourir à la force. Refus encore plus acccentué. Cependant une foule s'était formée. Les applaudissements favorisaient l'audace du récalcitrant. Les représentants du pouvoir se voyaient en mauvaise posture et interrogaient l'horizon avec anxiété. Le secours arriva, abondant. La force armée comprenait trois escadrons de *Sillédars* et un double contingent d'infanterie et de police. Pauvres soldats ! on leur jeta des pierres. Le musulman, debout sur le seuil de sa porte, bravait tout ce déploiement de force armée :

« — Venez, disait-il ; touchez-moi ! Mes femmes se couperont la gorge plutôt que de se livrer entre vos mains ! »

Pareille situation ne pouvait durer indéfiniment. Après sept heures de résistance, il se décida à capituler.

∴

L'événement fit du bruit. Au *Cantonment* surtout, il échauffa pas mal de têtes. Il n'eût pas fallu avoir alors de



démêlés avec les fils du Prophète ; cela aurait tourné au tragique.

Ce fut au milieu d'un tel brouhaha que le premier cas de peste vint jeter la consternation dans la Ville Blanche. Le 15 septembre, un *police constable* de la gare de Madras était frappé par le fléau. S'il avait été musulman, que de complications allaient surgir ! Heureusement c'était un Brahme. Il n'eut que la voie ferrée à traverser pour se trouver au Camp du Nord : il y souffrit atrocement deux jours durant, et s'éteignit le 17, vers 11 heures de la nuit.

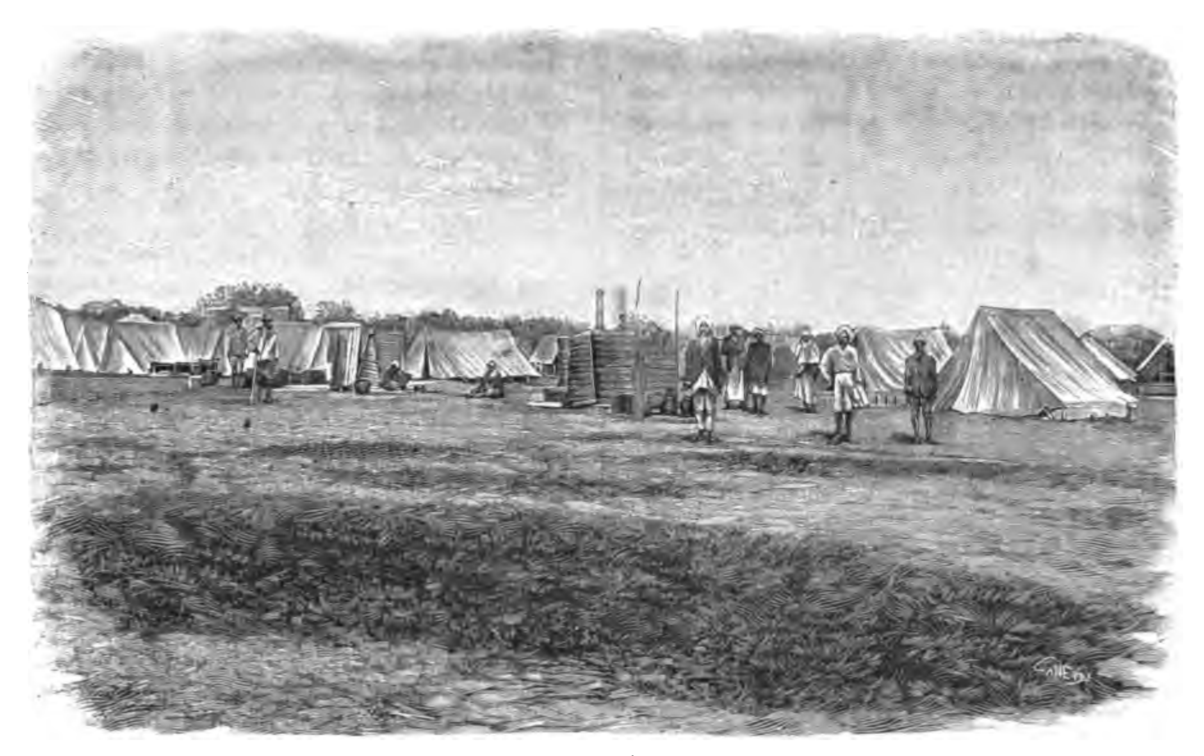
∴

Le Camp du Nord ! Mon lazaret ! Oh ! la bonne vieille connaissance ! Je ne l'oublierai pas de sitôt, allez ! Que de malades j'ai vus venir au Camp du Nord ! Je leur ai parlé, je les ai consolés, je les ai vus me sourire ! Les deux tiers sont dans la tombe. Cependant ils sont immortels, et nous nous reverrons au dernier jugement. J'en aurai des connaissances et des amis à ce moment-là !

Chaque missionnaire a eu son lot ; chaque missionnaire a eu ses pestiférés.

∴

Les ministres de l'erreur avaient, eux, d'excellents motifs de ne point sortir de leur retraite. Leurs femmes et leurs enfants, songez donc ! Si la peste allait frapper le troupeau de la famille ! Et si eux-mêmes étaient attaqués, qui gagnerait le pain quotidien de ces êtres si chers ! Ah ! c'est en temps d'épidémie que l'on touche du doigt l'avantage du célibat des prêtres et qu'on se rend compte de sa merveilleuse fécondité. Les Hindous protestants n'ont pas manqué de noter cela. Et comme ils nous ont vus travailler au grand jour, ils nous ont admirés et ils nous l'ont dit.



BANGALORE (*Hindoustan*). — CAMPEMENT DE SOLDATS EMPLOYÉS A LA RECHERCHE DES PESTIFÉRÉS ET A LA DÉSINFECTION ; d'après une photographie de M. AUCOUTURIER, des Missions Etrangères de Paris (voir le texte).

Mgr Kleiner avait ordonné des prières publiques dès la première apparition de la peste. Les supplications redoublèrent avec le progrès du fléau. Chaque paroisse eut ses processions, ses triduums, ses neuvaines. Le Sacré-Cœur fut honoré particulièrement, même par des païens : plus de 20.000 scapulaires du Sacré-Cœur furent distribués pendant l'épidémie. La Sainte Vierge, saint Joseph, saint Michel, et surtout saint Roch furent implorés à grands cris.

Les chiffres vous montreront à quel point nous avons été exaucés : tandis que le huitième de la population de Bangalore a été fauché, nous avons à peine perdu le vingtième de nos ouailles. Merci, mon Dieu, et donnez le repos éternel à ceux qui sont tombés !

∴

J'arrive aux précautions humaines.

Vous allez au Camp ? N'y allez jamais sans avoir l'estomac bien garni. Mettez du vin dans votre eau : buvez-le pur, ce sera encore mieux. Puis, ne craignez pas d'avaler un petit verre d'eau-de-vie, si le cœur vous en dit. Ne venez pas m'objecter la sensualité du régime ; je vous répondrai que vous êtes dans une situation exceptionnelle.

On est exposé à revenir du Camp avec des habits remplis de microbes. La méthode est simple. Il suffit de changer de vêtements au retour, et de rouler bas, chemise, culotte, soutane, dans des linges saturés de phénol.

« — Et puis, comment irez-vous voir vos pestiférés ? A pied ? Je préférerais vous voir assis au grand air sur un bâton, entre deux roues légères et balancer vos pieds dans le vide.

« — Quoi ? Un missionnaire à bicyclette ? Quel scandale ! diront les fanatiques.

« — Tiens ! mais oui ! pourquoi pas ? Une bicyclette vous



rendra d'immenses services pour voler au secours des malades...

« — Donnez-moi donc une bicyclette ! »

On m'en pousse une sous la main et houp ! houp ! me voilà parti. Les Apôtres employaient les moyens de locomotion en usage à leur époque. Il faut être de son temps. Apôtres du XXe siècle, ne soyez plus du XIXe. Pédalez ! pédalez ! Et ne vous préoccupez que de ne pas vous jeter sur les passants ou de ne pas vous casser le nez en vous étalant par terre. Enfourchez la bicyclette, comme vous allez déjà en chemin de fer. Sanctifiez cette belle invention et faites-en un instrument, non de plaisir, mais d'apostolat et de travail ! Oui, une bicyclette est toujours très utile aux missionnaires. Pendant la peste, elle a été jugée indispensable : le Conseil de la mission n'a pas hésité, malgré la pénurie de ses ressources, à en procurer une au Père Gouarin, qui s'est vu le premier en face du fléau. Une généreuse personne, à qui je me suis adressé pour en avoir une à mon tour, me l'a envoyée par retour du courrier. Ma bienfaitrice lira ces lignes. Qu'elle se rappelle le bien qu'elle m'a permis de faire, et reçoive de nouveau mes plus vifs remerciements !

∴

Une précaution très conseillée, presque commandée, c'est l'inoculation.

Ici je laisse la parole au Père Gouarin.

L'inoculation selon la méthode du docteur Haffkine, professeur à Bombay, consiste à injecter dans le bras au moyen d'une petite seringue graduée, une certaine quantité de serum. Pour ma part, je considère cette opération comme inutile, sinon nuisible. Ma paroisse ayant été la première attaquée, je me suis fait inoculer le premier de tous les missionnaires, d'abord pour n'avoir pas à encourir les reproches des employés des hôpitaux, ensuite pour donner le bon exemple, et enfin, si je venais à être attaqué, pour que l'on ne pût m'accuser de n'avoir pas pris les précautions réclamées par la prudence humaine et par la science.

Qu'est-ce que ce fameux *sérum* ? D'où provient-il ? Quel est le mode de préparation ? Les uns disent qu'il est pris sur des rats pestiférés, d'autres qu'il est extrait du cheval. En tous cas les effets immédiats sont loin de prêcher en sa faveur. Au bout de cinq ou six heures la fièvre se déclare, avec des envies de vomir et cela dure environ une journée; puis on ne sent plus qu'une faible douleur à l'endroit où le *sérum* a pénétré, il s'y forme même un bubon plus ou moins gros, à peu près de la grosseur de l'index. Huit à dix jours plus tard, une sorte de vertige vous prend à certains moments de la journée; on dirait qu'on va tomber, on sent en outre des douleurs assez vives dans certaines parties du corps.

∴

L'inoculation fut inaugurée à Bangalore, le 31 août 1898, tant à la *City* qu'au *Cantonment*. Libre à chacun d'aller goûter à ce bouillon-là ! Mais jusqu'au mois d'octobre, on n'abusa pas de la liberté. Le docteur Benson, chef du service médical au Mayssour, et sa famille, furent les premiers à offrir leurs bras à la seringue du docteur Dobson, chirurgien de la Résidence. Avant de suivre leur exemple, les autres attendirent de voir comment ça se terminerait. Au *Cantonment*, les Sœurs de Saint-Joseph, qui desservent l'hôpital Bowring, n'hésitèrent pas à se dévouer pour allonger la liste et prêcher d'exemple. Elles furent très malades; mais cela, on se garda de le publier.

A la *City*, nuit noire sur les premières opérations.

Un fait certain, et qui est parfaitement authentique, est l'histoire de trois fripons, la fumisterie de trois farceurs qui certes ne manquaient pas d'esprit, mais à qui leur plaisanterie coûta cher. Le jour même de l'ouverture des flacons Haffkine, ils circulèrent de maison en maison, l'un jouant le rôle d'officier civil, le deuxième celui de médecin; le troisième était leur secrétaire. L'officier disait :

« — Au nom de la loi, présentez-vous à l'inoculation ! »

Le médecin tâtait le pouls et ne se hâtait pas de compter les pulsations, ce qui donnait le temps au secrétaire d'arranger sa main en abat-jour sur ses lèvres et de souffler au *populo* : « Glissez-nous un *backhiche;* on va vous faire grâce, avec un certificat en règle ! » L'escarcelle des trois compères s'emplissait rondement. Mais la police, ayant eu vent de l'affaire, lança ses limiers. Quarante-huit heures après, l'*officier* attrapait 4 ans, et ses deux complices chacun 18 mois de rigoureux emprisonnement : une fameuse douche qu'ils n'avaient pas prévue !

Le préjugé disparu, on courut par milliers aux centres de vaccination. A la vue de tant de bras en écharpe, on eût juré qu'une sanglante mêlée venait d'avoir lieu sous les murs de la ville.

∴

Au commencement, on se trompa étrangement sur le diagnostic du fléau. On constatait de nombreux cas de fièvre et, parce qu'on ne découvrait aucun bubon, on estimait que ce ne pouvait être la peste. Pourtant cette fièvre enlevait son monde en deux ou trois jours, et même dans un plus court intervalle! On se l'expliqua plus tard.

L'attaque pestilentielle débute par la fièvre, mais une fièvre si forte, qu'elle dépasse souvent la plus haute température du composé humain. Dans le principe, les victimes succombent fatalement, quelques-unes d'une manière foudroyante. On a vu deux hommes sains converser ensemble, l'un rester debout, l'autre tué raide. Par la suite, l'air empesté a comme inoculé les habitants, mais à une très faible dose ; quand la fièvre survenait, on était en mesure de supporter le premier choc et de donner aux bubons le temps de percer. Alors la maladie suivait un cours normal et, selon les circonstances, menait au tombeau ou à la santé.

On croyait à l'origine, que les bubons seuls causaient la peste. Pas de bubon, pas de peste. Erreur lamentable, à laquelle il faudrait peut-être attribuer la perte de Bangalore. Car pendant les quinze jours, où l'on ne vit que des cas de fièvre ordinaire là où il s'agissait de la fièvre bubonique, on laissa se former de nombreux foyers d'infection.

∴

Au Cantonment, nous ne relevons aucun cas avoué depuis le 15 septembre jusqu'au 28 ; mais ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait pas eu.

Que de difficultés pour les expertises officielles !

Un jour, l'officier de santé pénètre dans un quartier musulman et veut examiner un malade qui lui a été signalé. Aussitôt les pierres de lui pleuvoir sur le dos.



« — Mais, s'écrie-t-il, ce n'est pas la peste! je vois ça d'ici; laissez-moi seulement diagnostiquer le mal. »

Ce n'est pas la peste! Mot magique : les pierres lancées reculèrent d'admiration! Notre docteur fit le brave, tâta crânement son malade et se retira sans rien dire. Il n'avait pas envie d'être lapidé ce jour-là. Il pensait plutôt à son mariage, qui devait se célébrer le mercredi suivant.

Cependant, pareille réception était un signe dont il fallait tenir compte. Il était évident que les musulmans de la *Station* ne se prêteraient pas plus aux mesures sanitaires que leurs frères de la City. Plusieurs parmi eux moururent de tout, excepté de la peste. Mais il était impossible de se tenir ainsi longtemps caché. Dans une seule famille, un garçon d'abord, puis sa mère et sa sœur, furent enlevés tour à tour. Tant de cadavres ne purent sortir par la même porte sans éveiller les soupçons. Le 1er octobre, le docteur Dobson et M. Slight, président de la municipalité, arrivèrent subitement au domicile indiqué. Ils n'eurent qu'à constater la présence de deux autres pestiférés, qu'ils firent immédiatement porter au Camp du Nord; l'un des deux malades ne passa pas la journée. Cette fois, pas de difficulté.

Le lendemain, un nouveau cas était découvert un peu plus loin, toujours parmi les mahométans. Se rappelant le calme de la veille, MM. Dobson et Slight s'y rendirent avec confiance. Mais, ce fut une autre chanson. Ils ne tardèrent pas à être entourés d'une foule menaçante. Heureusement, ils ne perdirent pas leur sangfroid; ils parlèrent et agirent en maîtres et envoyèrent le patient à l'hôpital. Leur assurance déconcerta la multitude, qui se contenta de grommeler.

(*A suivre*).



BANGALORE (*Hindoustan*). — HOTEL DE LA POSTE; d'après une photographie envoyée par M. PICOT, des Missions Etrangères de Paris (voir le texte).

BIBLIOGRAPHIE

La navigation à vapeur sur le haut Yang-tse, par le R. P. S. CHEVALIER, S. J. — Chang-haï, imprimerie de la Mission catholique, 1899. In-folio, 13 pp. et 4 cartes. Prix : 1 taël.

Nous ne saurions trop louer cet excellent travail, le premier en son genre pour la Chine fluviale. S'il est utile aux missionnaires qui prennent la voie du Yang-tse pour se rendre à leurs chrétientés du Su-tchuen et du Yun-nan, et aux touristes intelligents qui aiment à se rendre compte des pays qu'ils traversent, il sera on peut le dire, indispensable aux maisons de commerce, dont les vapeurs vont bientôt remonter le fleuve Bleu.

La navigabilité du haut Yang-tse-kiang pour les bateaux à vapeur est, comme le dit fort bien le P. Chevalier, une question qui intéresse au plus haut point l'avenir du commerce avec la Chine occidentale. Jusqu'à ces dernières années, on croyait qu'elle était absolument irréalisable à cause des rapides qui, au-dessus d'I-tchang, encombrent le cours du fleuve et sont un danger terrible pour les jonques. Il semblait impossible de les franchir avec un navire à vapeur, auquel il aurait fallu donner la vitesse d'un torpilleur. Les Anglais, qui s'en sont occupés dès 1869, déclaraient, par la plume du lieutenant Dawson, de la marine royale britannique, que « la force du courant, le manque de fonds où l'on puisse jeter l'ancre, les complications de la navigation, les variations du lit du fleuve, sont des raisons suffisantes pour exclure toute possibilité de faire remonter les rapides à tous autres bateaux qu'aux jonques chinoises. » Depuis cette déclaration, on est arrivé à construire des vapeurs pouvant fournir plus de quinze nœuds, ce qui permet de vaincre le premier obstacle. Un Anglais aussi intelligent qu'obstiné, M. Archibald Little, a réussi, l'année dernière, à faire remonter son bateau à vapeur au delà des rapides et à l'amener jusqu'à Tchoung-king. Deux canonnières de la marine anglaise les ont franchis depuis et stationnent main-

tenant dans le haut Yang-tse pour la protection du commerce britannique.

Un auteur compétent, M. Albert Fauvel, apprécie en ces termes l'œuvre du savant missionnaire jésuite :

« M. Little déclarait, le 6 mai dernier, qu'un service de navigation serait établi sous peu entre I-tchang et Tchoung-king. Le moment est donc venu de préparer des cartes pour faciliter le mouvement commercial. Le R. P. Chevalier s'en est chargé et il a relevé scientifiquement en 1897 et 1898, tout le cours du fleuve jusqu'à Pin-chau-hien. L'Imprimerie de la Mission catholique vient de publier quatre de ces cartes avec texte explicatif, afin d'intéresser les commerçants à la publication complète d'un Atlas du haut Yang-tse, maintenant prêt à paraître et pour lequel la mission sollicite des souscriptions A en juger par les quatre cartes et le texte de la brochure que nous avons sous les yeux, ce travail sera des plus utiles tant aux Chinois qu'aux étrangers, les noms étant gravés sur les cartes en caractères latins et chinois. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

En mémoire de M. Pictet, demande de prières, Lyon	1.000 »
M. B. C., à Niort, diocèse de Poitiers	1 70
M. l'abbé Gomot, du diocèse de Limoges	10 »
F. V., du diocèse de Tarbes	200 »
M. Sennac, du diocèse de Cahors	5 »
Mlle de Clifford, du diocèse de Viviers	4 30
Au nom de Mlle Garniez de Falletans, par l'entremise de Mme O'Mahony du diocèse de Saint-Claude	100 »
Au nom de M. le chanoine Guerber, du diocèse de Strasbourg	110 80
Mme veuve Gosselin, Paris	4 40

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Grangeon Cochinchine orientale).

M. A. Fourot, du diocèse de Dijon	20 »
Anonyme du diocèse de Cambrai	20 »

Pour le rachat d'enfants à baptiser, sous les noms de Pierre, Joseph-François et Anne-Marie (Sœur Gilbert).

Une abonnée du diocèse de Moulins	50 »

Pour la restauration du diocèse de Panéas.

Mlle Queval, du diocèse d'Arras	1 50

Au R.P. Michel (Beyrouth), pour une école à au Liban.

M. Hubert Mansion, Gand	10 »

A Mgr Pelvat, Nagpore, pour ses affamés.

Anonyme du diocèse d'Orléans	20 »
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, Montpellier, demande de prières	15 »
M. C. Faivre-d'Arcier, Nancy, demande de prières	20 »
Mme Alleren, Pont-de-Beauvoisin, diocèse de Grenoble	1 »
Mme Pomot, de Pont-de-Beauvoisin, diocèse de Grenoble	1 »

Anonyme du diocèse du Mans.

Pour les affamés de Nagpore	500 »
— de Vizagapatam	500 »
— de Pondichéry	500 »
— de Maïssour	500 »
— de Lahore	500 »
— de Calcutta	500 »

Pour un autel portatif pour les missions,

Inchy-Beaumont (Nord), anonyme	300 »

Au R. P. Thévenet, Nagpore, pour les affamés.

Mme Amédée Brugnon, Paris	5 »
Mlle B. B. des Salines, Paris	5 »

Au R. P. Jacquier, Aurungabad (Nagpore), pour les affamés.

Mme Amédée Brugnon, Paris	5 »
Mlle B. des Salines, Paris	5 »

Au R. P. Liévin au Punjab (Lahore), pour les affamés

Mme Amédée Brugnon, Paris	5 »
Mlle B. des Salines, Paris	5 »

Au R. P. Souchon, (Nagpore), pour les affamés.

Mme Amédée Brugnon, Paris	5 »
Mlle B. des Salines, Paris	5 »

A M. Maurice, à Villupuram (Pondichéry).

Mme M. Amann, du diocèse de Strabourg	24 55
M. le chanoine Brevet, du diocèse d'Oran	100 »

Au R. P. Antoninader, Pondichéry.

Anonyme de l'Ardèche, avec demande de prières pour elle et sa famille	200 »

A Mgr Marcou, Tonkin occidental, pour ses lépreux

Anonyme de Cessenon, diocèse de Montpellier	[illegible]

Pour la fondation de l'entretien d'un missionnaire (Mgr Usse).

Mlle d'Ardembourg de Gibiecq, diocèse de Malines	2.[illegible]

A M. Francès, Kiang-si septentrional.

Une anonyme du diocèse de Limoges	

A Mgr Chatron, Osaka.

C. C., Grenoble	5

A M. Corre, à Kummanoto pour ses lépreux.

M. Comte, du diocèse de Lausanne	2
M. Anysie Robin, du diocèse de Lausanne	

Au R. P. P. Moreau (Oubanghi), pour le baptême d'un petit noir sous les noms de Joseph-Christophe.

M. Joseph-Christophe Zémoz, du diocèse de Turin	[illegible] »

A Mgr Cazet, Madagascar central.

Mme Henry, du diocèse de Lyon, demande de prières	[illegible] »

A Mgr Crouzet, Madagascar sud.

Anonyme de Paris, demande de prières	[illegible] »

A Mgr Buléon, Sénégal.

Anonyme de Paris, demande de prières	[illegible] »

A Mgr Buléon, pour le rachat d'un petit nègre et d'une petite négresse à baptiser sous les noms de François-Xavier et de Catherine-Yvonne.

M. l'abbé Guillet, du diocèse de Quimper	[illegible] »

Au R. P. Trilles, Gabon.

Anonyme du diocèse de Sens	5 »

A Mgr Macaire, pour l'église copte unie.

Anonyme du diocèse de Cambrai	20 »

Au R. P. Kulawy, à Winnipeg (saint Boniface), pour la construction de son église, pour les exilés polonais

M. l'abbé Lubiez Rowicki, Montpellier	10 »
Une anonyme du diocèse de Limoges	5 »
Anonyme de Paris	20 »

Au R. P. Bruck, Saskatchewan, pour son église.

Anonyme du Jura, demande de prières pour des défunts	13 75

Au R. P. Pénard, Saskatchewan.

Communauté anonyme, Rouen	25 »

Au R. P. Constantin Pourcin, Catholic Church el Reno, Oklahoma (Territoire indien).

MM. Reynaud frères, Aix	10 »

Au R. P. Réginald Sarthou, pour l'église de Saint-Antoine de Tobago.

M. Anysie Robin, du diocèse de Lausanne	5 »

Au R. P. Marchal, Oblat, à Johannesburg, Transvaal.

M. l'abbé Munier, du diocèse de Nancy	23 »

Pour les missionnaires et les religieuses qui soignent les blessés au Transvaal.

Anonyme d'Angleterre	200 »
Aux mêmes 40 fr. pour scapulaires de N.-D. du Carmel et 10 fr. de médailles miraculeuses. Anonyme d'Angleterre	50 »

Au R. P. Pionnier, mariste (Nouvelles-Hébrides).

C. C., diocèse de Grenoble	20 »

A Mgr Grimes, Christchurch (Nouvelle Zélande).

C. C., diocèse de Grenoble	23 »

A Mgr Vidal (Fidji).

C. C., diocèse de Grenoble	25 »

Anonyme de Paris.

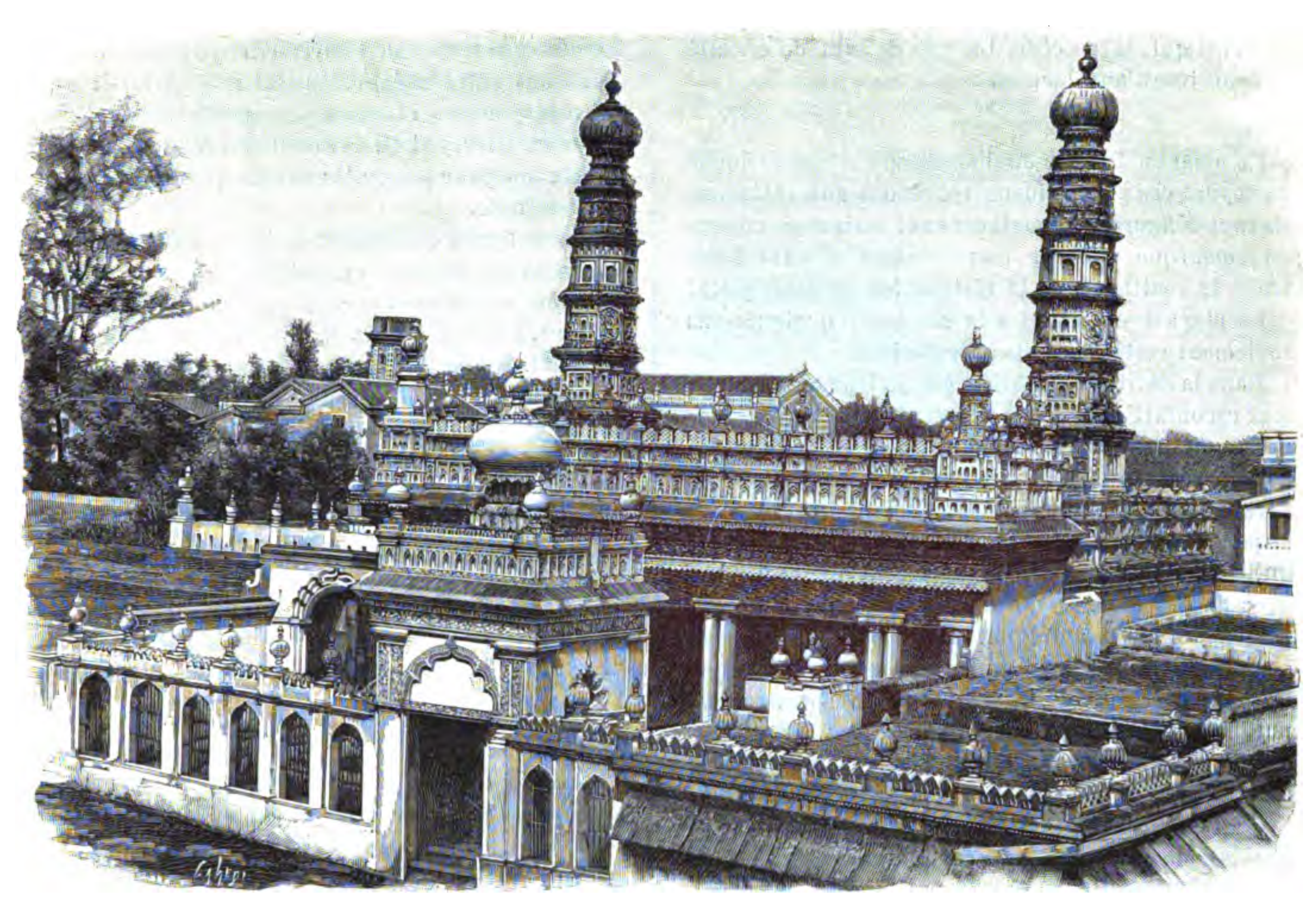
A Mgr Lesné, 1 fr. — A Mgr Terzian, Adana, 1 fr. — A M. Escande, Pondichéry, 1 fr. — A M. Excoffon, Siam, 1 fr. — A M. Guéno, Cochinchine orientale, 1 fr. — A M. Guégo, Laos, 1 fr. — A M. Delalex, Tonkin méridional, 1 fr. — Au R. P. Collin, Jaffna, 1 fr. — A M. Clerc-Renaud, Kiang-si oriental, 1 fr. — A Mgr Coqset, Kiang-si méridional, 1 fr. — A M. Bousquet, Kouy-tchéou, 1 fr. — A M. Murcier, Kouang-tong, 1 fr. — A M. Fleury, Su-tchuen oriental, 1 fr. — A sœur Faure, Tché-Kiang, 1 fr. — A M. Ferrand, Kokura-Buzen (Nagasaki), 1 fr. — A Mgr Crouzet, Madagascar-sud, 1 fr. — Au R. P. Cochin, Saskatchewan, 1 fr. — A sœur Marie, Saint-Paul (Manitoba), 1 fr. — Au R. P. Kulawy, Saint-Boniface, 1 fr. — A Mgr Leray, îles Gilbert, 1 fr.

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





BANGALORE (*Hindoustan*). — *Musjids* DES MAHOMETANS; d'après une photographie envoyée par M. PICOT, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 572).

CORRESPONDANCE

TONKIN OCCIDENTAL

Une Visite à la léproserie de Ha-Noï.

On ne lira pas sans émotion la lettre suivante, où M. Dronet décrit, en termes si touchants, sa visite à la Léproserie de Ha-Noï.

LETTRE DE M. DRONET, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, A M. ROUSSEILLE, SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE BIÈVRES.

Le 8 septembre était la fête patronale des lépreux de notre mission; je suis allé dire la messe à ces infortunés. J'arrivai à la léproserie à 6 heures du matin. Ce n'était pas la première fois que j'y célébrais le Saint Sacrifice; mais je n'avais jamais été témoin de la scène qui me toucha si vivement ce jour-là. Je n'avais encore vu les lépreux qu'à la chapelle ou individuellement sur le seuil de leurs portes; j'ai pu les voir alors entrer à l'église.

Ces pauvres infirmes s'acheminaient lentement les uns après les autres par des sentiers étroits et sinueux, s'appuyant, qui sur un bâton, qui sur l'épaule d'un parent ou d'un ami. Celui-ci se traine avec grand'-peine, car ses pieds, rongés par la lèpre, n'ont plus que l'aspect d'une masse de chair informe; celui-là ne peut même s'aider d'un bâton, car ses mains ont disparu, dévorées par le terrible mal. D'autres sont hissés sur le dos de quelques jeunes gens désignés pour cette fonction à tour de rôle. Plus loin, ce sont des femmes qui portent leurs compagnes; puis arrivent sept ou huit hommes ayant chacun un compagnon d'infortune sur leurs épaules.

Enfin défilent les aveugles. Les uns, plus habitués, se dirigent seuls vers la chapelle; les autres sont conduits par des enfants. A droite, une petite fille guide sa grand'mère et une autre personne, toutes deux aveugles; à gauche, une fillette marche en tête de quatre aveugles, attentifs à ne point dévier du sentier qui leur est tracé; elle tient le bâton du pre-

mier, et chacun des autres met la main sur l'épaule de celui qui le précède. La vue de tant de charité m'émut jusqu'aux larmes.

∴

Comment n'être pas douloureusement impressionné en voyant ces plaies hideuses et repoussantes? Comme ils sont défigurés, les malheureux! mais aussi comme on remarque vite sur leurs visages et dans leurs traits le sentiment de la résignation et de la piété!

La plupart entrèrent à la chapelle; quelques-uns seulement restèrent assis à l'extérieur.

Dans la petite instruction que je leur adressai, je leur racontai l'histoire de saint Laurent et de ses pauvres, qu'il appelait le trésor de l'Eglise. Avec quelle religieuse attention ils m'écoutaient, et combien ils paraissaient sensibles à ce petit compliment! ils ont si peu de consolations! Qu'ils étaient recueillis et qu'ils priaient bien pendant la messe! Tous récitèrent avec un ensemble parfait les longues prières préparatoires à la Communion. 160 de ces malheureux s'approchèrent de la sainte Table pour recevoir Jésus, le père des pauvres. Quelques-uns, cependant, ne purent se traîner jusqu'à la balustrade; je dus descendre jusqu'au fond de l'église pour communier cinq ou six malades, couchés sur des grabats.

Quelles misères et quelles souffrances! mais aussi quel air de paix se répand sur leurs visages, à l'approche de Jésus!

∴

Ce spectacle m'a profondément émotionné; aussi suis-je incapable de rendre ici l'impression mêlée de tristesse, d'admiration et de bonheur que j'ai éprouvée alors.

La messe terminée, tous ont récité à haute voix et avec cet ensemble qui m'a déjà frappé les actes d'après la communion, actes si longs et si beaux dans notre belle langue annamite. Après la cérémonie, je me suis retiré, emportant de cette fête un souvenir que je n'oublierai jamais.

NOUVELLE-CALEDONIE (Océanie)

La Mission de Méomo.

Il y a longtemps que nous n'avons entretenu nos lecteurs des belles Missions des RR. PP. Maristes en Nouvelle-Calédonie. Aussi sommes-nous heureux de publier cette intéressante communication du R. P. Hily.

LETTRE DU R. P. HILY, DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE

Méomo, près de Houaïlou, 10 septembre 1899.

Ma paroisse est très étendue; du centre qui est Méomo, je rayonne de tous les côtés, à cheval ou en bateau quand je visite les colons de Pounérihouen. La distance moyenne à parcourir, pour me rendre à l'une des extrémités, est de 30 à 40 kilomètres, et souvent par des chemins peu praticables pour les chevaux. Hier, j'ai dû descendre de ma monture plus de dix fois pour passer les ravins que je rencontrais sur ma route.

On se figure en France, et je me le figurais moi-même avant de venir en Calédonie, que ce pays est sillonnée de belles et magnifiques routes : cela aurait dû être, mais cela n'est malheureusement pas. Dans les environs de Nouméa et de Bourail les routes ne le cèdent en rien à celles de France; mais, une fois sorti de ces centres, on ne trouve que des sentiers muletiers et des chemins canaques, où l'on se mouille jusqu'à la ceinture, même à cheval, si l'on sort avant que le soleil ait dardé ses rayons sur les hautes herbes couvertes de la rosée de la nuit. Le mauvais état des routes rend donc un peu pénible le ministère apostolique en ce pays.

∴

A Houaïlou, nous sommes en lutte avec le protestantisme. Les *teachers* (catéchistes), qui viennent des Loyaltys à Houaïlou, sont formés par des protestants anglais; aussi ils ne parlent pas le français, mais le *bish lamar*, sorte de patois britannique.

Hier, j'ai visité une tribu située au pied de la chaîne centrale, à 26 kilomètres de Méomo. Cette tribu ne contient que des païens et des protestants.

Je suis descendu chez les païens. J'avais pour compagnons deux catéchumènes, dont l'un, nommé François, est nouvellement converti du protestantisme. Partis le matin, après la messe, de Néavin, village catholique dédié à sainte Anne, nous arrivions vers 11 heures à Nu.

Les protestants surent je ne sais comment, que je me dirigeais sur Mée et Nu. Aussitôt ils envoyèrent un exprès à Monès mander le chef protestant.

Vers les trois heures du soir, lorsque nous finissions de déjeuner, arriva un protestant, puis un second, puis toute une bande; il y avait même des femmes et des enfants.

Léopold, l'interprète, m'accoste. Deux vieux protestants l'accompagnent :

« — Ces deux vieux, dit-il, veulent te parler.

« — Qu'ils parlent.

« — Ils te demandent ce que tu fais ici.

« — Ils sont bien curieux! Est-ce que cela les regarde? Ce que je fais ici? Eh! bien je me promène.... comme eux...

« — Tu sais, tu n'as pas le droit de faire de maison à Mée. Bô, le chef de Mée, ne veut pas que les catholiques fassent des cases sur son terrain. »



Je leur tournai le dos et je rentrai à Néavin.

Jamais encore aucun village ne s'est converti sans avoir eu des difficultés plus ou moins graves avec les protestants. Ce François, qui m'avait accompagné à Mée et à Nu, a été protestant. Le jour où il embrassa le catholicisme, on l'insulta d'une façon indigne. Quelque temps après, on lui enlevait sa femme et sa sœur. Ils s'est plaint aux autorités, mais sans rien obtenir.

∴

Est-ce qu'un missionnaire écrit jamais dans les *Missions catholiques* sans implorer la charité des lecteurs de cette excellente Revue? Ici comme ailleurs, les missionnaires vivent d'aumônes. Aussi je prie les personnes généreuses qui liront ces lignes, de ne point oublier dans la répartition de leurs dons la mission de Saint-Antoine de Méomo.

En ce moment plus que jamais, j'ai besoin de secours.

Il y a quelques mois, le 12 avril, le feu prenait, on ne sait comment, au couvent des religieuses et réduisait en cendres le dortoir et la cuisine des Sœurs. On n'a pu sauver que quelques assiettes.

Il y a quinze jours, l'école des garçons s'écroulait sous une de ces fortes averses, comme il en tombe souvent dans les pays tropicaux. Les poteaux, étant pourris, ont cédé sous le poids de la toiture appesantie par la pluie. Heureusement c'était la nuit, de sorte qu'il n'y a eu aucun accident de personne.

Malgré tous les obstacles, la mission fait toujours des progrès. On voit que le bon Dieu et la sainte Vierge nous protègent.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon et Paris. — Le premier dimanche de l'Avent, qui tombe cette année le 3 décembre, est privilégié, par conséquent la fête de saint François Xavier, patron de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, est renvoyée à une date qui varie selon les diocèses.

A Lyon, cette fête sera célébrée le mardi 5 décembre, et sera présidée, à la Primatiale, par Son Eminence le Cardinal-Archevêque. Le soir à 4 heures, Sa Grandeur Mgr Touchet, évêque d'Orléans, prononcera un discours en faveur de l'Œuvre. On trouvera des billets pour l'enceinte réservée au bureau de l'Œuvre, 12, rue Sala, et aux *Missions catholiques*, 14, rue de la Charité.

A Paris, la fête aura lieu le 4 décembre et, selon l'usage, dans la chapelle du Séminaire des Missions Etrangères de la rue du Bac. La messe pontificale sera célébrée par Son Excellence Mgr Lorenzelli, archevêque de Sardes, nonce apostolique de Paris.

Nous savons que, dans tous les diocèses et dans la plus grande partie du monde catholique, la fête du saint patron de l'Œuvre de la Propagation de la Foi se fera avec le plus de solennité possible. Nous en remercions bien vivement NN. SS. les Archevêques et Evêques, les comités diocésains et MM. les curés.

Paris. — Nous avons annoncé naguère à nos lecteurs que la remarquable *Histoire des Missions de l'Inde (Pondichéry, Maïssour, Coïmbatour)*, par le P. Adrien Launay, de la Société des Missions Etrangères, avait été couronnée par l'Académie française et avait obtenu un prix de mille francs; nous sommes heureux de citer aujourd'hui les lignes que M. G. Boissier, secrétaire de l'Académie, a consacrées, dans son rapport, à l'ouvrage de notre savant collaborateur. Ce n'est assurément pas une appréciation banale, et l'hommage rendu à la Société des Missions Etrangères a été vivement applaudi par l'assistance d'élite qui écoutait l'orateur :

« Ne quittons pas ces contrées sans dire un mot de l'*Histoire des Missions dans l'Inde*, par M. l'abbé Launay. Ce sont quatre gros volumes, pleins de renseignements exacts et sincères, où tout est dit simplement, les échecs comme les succès, sans aucun voile de complaisance, sans aucun euphémisme de commande, dans un esprit de sagesse et de mesure. Tous nos explorateurs qui ont si souvent rencontré sur leur chemin les prêtres des missions étrangères, et qui en ont reçu tant d'indications utiles, nous remercieront de ne pas oublier, dans nos récompenses, une Compagnie qui a tant fait pour la civilisation chrétienne et l'influence française. »

— L'Académie française a également attribué des récompenses pécuniaires à deux missionnaires éminents : au R. P. Lagrange pour des relevés topographiques en Palestine, et au R. P. Delattre, des Pères Blancs, pour la continuation de ses fouilles si intéressantes dans la région de Carthage.

Syrie. — M. Malaval, Lazariste, nous écrit d'Akbès :

« Notre petite Mission d'Akbès est encore bien peu connue. Akbès est un village situé dans les montagnes du Guiavour Dagh, désignées aussi sous le nom de petit Taurus ou mont Amanus. Les historiens de la première Croisade racontent les difficultés inouïes que l'armée chrétienne éprouva au passage de cette chaîne escarpée que l'un d'eux appelle montagne diabolique. Mais les Croisés comprirent qu'ils avaient là un rempart pour défendre leurs conquêtes dans la Palestine. Aussi vit-on bientôt les crêtes qui commandent les principaux passages se couvrir de châteaux-forts, dont on retrouve à chaque pas les ruines imposantes.

« Une fois les Croisés partis, les chrétiens de ces montagnes retombèrent dans le schisme et en arrivèrent à un incroyable état de barbarie ; tous étaient devenus voleurs et assassins de profession, à ce point que, naguère encore, un jeune homme qui n'avait assassiné personne ne trouvait pas à se marier : c'était un propre à rien. Ces montagnes étaient donc un repaire de brigands qui infestaient toute la plaine d'Antioche et dévalisaient les caravanes allant soit à Alep, soit vers Marache.

« En 1862 et 1863, sur les représentations de la France et de l'Angleterre, le gouvernement turc expédia son meilleur général, Dervich-Pacha, pour soumettre le Guiavour-Dagh. Ce fut une campagne pénible et qui dura plusieurs années. Les habitants d'Akbès ayant, pour obtenir leur grâce, révélé les passages conduisant aux derniers refuges des brigands, leur village fut sauvé de la destruction universelle. Tous les autres villages furent complètement rasés et à leur place on établit des postes militaires de distance en distance.

« On peut juger de l'état moral de ces gens sans foi ni loi. Rien ne distinguait le chrétien du musulman : même vie, mêmes mœurs, mêmes habitudes, mêmes vices. Il fallait transformer cette population dégradée.

« Voyons maintenant quels sont les résultats obtenus. D'abord, il est indéniable que les missionnaires ont été la cause au moins indirecte du progrès que l'on peut admirer dans le pays. S'il y a maintenant de la sécurité et même une certaine aisance, c'est bien à la Mission lazariste, établie en 1869, et à la Trappe, fondée en 1883, qu'on le doit.

« Aujourd'hui le commerce est relativement développé, la culture se fait sur une grande échelle et les mœurs ont singulièrement changé. Sans doute, le vol est encore fréquent, l'ancienne génération n'a pas complètement disparu ; mais le meurtre est relativement rare.

« Depuis l'installation de la Mission, 115 mariages ont été bénis et plus de 600 baptêmes ont été administrés. A l'arrivée

de nos confrères, en 1869, il ne s'y trouvait pas une famille catholique et aujourd'hui nous avons 60 familles arméniennes auxquelles il faut adjoindre 26 ou 28 familles maronites. Il reste encore un certain nombre de familles schismatiques qui nécessairement un jour nous appartiendront.

« Akbès est un centre, et le catholicisme, y étant implanté, devait rayonner tout autour. C'est ce qui est arrivé. Aujourd'hui, nous pouvons accorder nos soins à quatre villages d'assez grande importance et dont trois sont entièrement convertis. Quelques familles catholiques sont dispersées dans des villages voisins; mais nous ne pouvons guère nous en occuper faute de sujets et de ressources. Nos écoles marchent bien; mais il y a une lacune à combler. Dans chaque village nous devons avoir une école pour les jeunes filles, et jusqu'à présent je n'ai pu réaliser ce rêve que pour Akbès.

« Que la Providence nous vienne en aide pour que nous puissions donner à nos diverses œuvres l'extension qu'elles demandent et aussi soulager la pauvreté de nos catholiques! »

Bangalore (*Hindoustan*). — M. Picot, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit d'Arsikéré :

« Voulez-vous enregistrer dans les *Missions catholiques* un nouvel appel à la charité? Me voici encore avec des pestiférés. Pauvre Mayssour ! pas un de ses villages n'échappera donc ! Je voudrais contracter la peste et être la dernière victime.

« C'est la quatrième fois que je me trouve en face du fléau Cette fois-ci, c'est le chef-lieu de mon district, Arsikéré, qui vient d'être attaqué. Comme ville, Arsikéré ne compte pas; mais la station du chemin de fer est très importante. Elle est à mi-chemin de Bangalore et de la frontière; les locomotives s'y reposent et cèdent la place à d'autres, ce qui nécessite un personnel et un outillage considérables. La peste a éclaté à la gare ; aussitôt les marchands de la ville de fermer boutique et de filer d'un autre côté, si bien que j'ai dû télégraphier à Bangalore afin qu'on nous envoyât de la farine par le premier train.

« La chrétienté d'Arsikéré n'a pas grande réputation de ferveur. Aussi mon rôle a consisté jusqu'ici à prier, à gémir, à attendre. Mais la peste est un grand prédicateur. Depuis qu'elle a éclaté ici, les chrétiens regardent du côté de l'église.

« — Père, sauvez-nous ! Père, faites-nous l'aumône : un cen- « time, une poignée de riz, pour ne pas mourir de faim aujour- « d'hui ! Nous voulons bien travailler; donnez-nous de l'ou- « vrage! Nous voulons être bons chrétiens ; guidez-nous pour « faire une neuvaine au Sacré-Cœur et à la sainte Vierge. »

« Si je refuse, c'est fini : ces chrétiens sont perdus pour toujours. Si je donne, je mets la condition que les enfants apprendront les prières et feront leur première Communion, et cette condition-là, je l'obtiens sur-le-champ; les enfants sont sauves, les parents aussi à cause des enfants, et le diable en est pour sa courte honte.

« Donc, chers et pieux lecteurs des *Missions catholiques*, vous êtes avertis : je m'endette en votre nom et comptez sur la reconnaissance d'un pauvre missionnaire, qui a vu bien des misères et qui sait ce que vaut un sou. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Godec, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit d'Alladhy, le 25 octobre 1899 :

« Pauvre cloche d'Alladhy ! elle ne sonnera donc que pour faire entendre des airs d'alarme. C'est encore un cri de détresse que je m'efforce de faire parvenir jusqu'à vous, car la misère, l'affreuse misère, est venue une fois de plus visiter mon troupeau. La moisson de juillet a manqué, celle d'octobre aussi, nos étangs sont à sec et nos terres en friche. A force de toujours répéter les mêmes choses depuis vingt-cinq ans, le pauvre missionnaire ne risque-t-il pas de passer à la fin pour un mystificateur. Je ne me suis décidé à exprimer l'angoisse dont mon cœur déborde qu'après bien des hésitations.

« On se figure généralement l'Inde comme un pays exubérant de végétation, couvert de jungles peuplées de grands fauves, où il est de bon ton, quand on est grand seigneur, de venir tuer quelques tigres ou quelques éléphants. Il est plus exact de se la représenter comme une immense fourmilière humaine, qui ne trouve plus à se nourrir sur le sol devenu trop exigu où elle se débat. La disette, la pénurie, l'extrême pauvreté constituent l'état normal de cette population parvenue à son maximum de densité. Qu'une moisson manque, qu'une récolte avorte ou ne donne qu'un rendement imparfait, nos pauvres Hindous sont aux prises avec la famine.

« Le pays qui forme le district d'Alladhy est un des plus misérables de la grande péninsule. Un tiers du sol à peine y est susceptible de culture; les deux autres tiers sont de vastes plaines de terrains salés impropres à la végétation. Et pourtant dans toute l'Inde il n'est aucune région aussi peuplée que celle-ci : le sol y est morcelé à l'infini, les villages y sont entassés les uns sur les autres. Aussi les crises qui sévissent ailleurs se font sentir ici avec plus d'acuité.

« Toute la journée je suis obligé de me barricader dans ma maison, car, du matin au soir, une légion d'affamés en garde les issues. Et lorsque je suis appelé pour les extrêmes-onctions, quels mauvais quarts d'heure à passer quand les chrétiens s'attroupent et font cercle autour de moi, que chacun avec un accent déchirant m'apporte ses doléances, qui se traduisent invariablement par : « J'ai faim », et qu'à tous ces faméliques je ne puis répondre qu'en montrant mes poches vides ! La seule pensée d'être obligé d'affronter ces rassemblements me donne le frisson.

« Les adultes, plus vigoureux et plus endurants, supportent mieux les rigueurs de la famine; mais j'ai ici de pauvres petits enfants réduits à l'état de squelettes. Il y a quelques jours, mes parias poussés par la faim se sont jetés sur mes bananiers pour en manger les racines.

« Le mois dernier, je recevais la visite de mon bon voisin et ami, le P. Chavanol. Comme je lui racontais mes tristesses et les épreuves de nos chrétiens :

« — Ecrivez, me dit-il, au journal *les Missions catholiques*, « dont les colonnes sont toujours ouvertes aux missionnaires « malheureux.

« — Je n'ose plus, répondis-je : toujonrs raconter la même « histoire, toujours parler de famine, toujours tendre la main, « cela devient fastidieux.

« — Eh bien ! répliqua le P. Chavanol, pour Notre-Seigneur, « pour les âmes, acceptez l'humiliation d'être fastidieux. »

Osaka (*Japon*). — M. Villion, des Missions étrangères de Paris, nous écrit d'Haghi :

« Nous entrons en une nouvelle phase de travail; l'inauguration des traités s'est opérée dans les meilleures conditions. On voit le gouvernement disposé au mieux à notre égard ; le ministre des affaires étrangères est venu le premier visiter notre évêque; Dieu soit béni !

« En mon district, si éloigné, si arriéré, au fond des montagnes, je vois les esprits bien changés à cette heure; l'autre jour, je baptisais toute une famille de bon *Samurai*, la classe des anciens officiers, et l'un après l'autre, l'aïeule âgée de 80 ans, le père âgé de 50 ans, m'exprimaient tout leur bonheur.

« — Ah ! me disaient-ils, quelle paix ! que nous sommes heu- « reux !... Comment n'avons-nous pas demandé plus tôt le « baptême ! »

« L'heure de la grâce pour beaucoup d'autres est proche. Aidez-nous, par votre générosité, à leur ouvrir la porte du ciel. »

Roseau (*Antilles anglaises*). — L'*Irish Catholic* de Dublin publie des détails émouvants sur le cyclone qui s'est abattu le 7 août dernier sur les Antilles. La tourmente a pris naissance au sud de la Martinique et s'est déchainée avec une fureur incroyable sur l'île de Montserrat. Toutes les maisons ont été renversées; des murs de trois pieds d'épaisseur n'ont pu résister à la tempête. Les dommages soufferts par les plantations sont incalculables ; tous les arbres fruitiers sont déracinés Une centaine d'habitants ont trouvé la mort dans cette journée, un millier sont blessés et le nombre des malheureux privés d'abri et de ressources n'est pas inférieur à 9000. Les bâtiments de la mission qui se composaient d'écoles fréquentées



par plus de 300 enfants, d'une église nouvellement construite, d'un presbytère, ne forment plus qu'un amas de décombres. Les autels, statues, bancs, orgue, cloches, sont en miettes; c'est une ruine complète. La population est presque toute catholique et d'origine irlandaise; aussi Montferrat a été surnommée la petite Irlande. Mgr Naughten, évêque de Roseau, appelle sur ses paroissiens infortunés la pitié de leurs frères d'Europe.

Iles Fidji (*Océanie*). — Le R. P. Chevreuil, de la Société de Marie, écrit de Rotuma :

« En 1893, Mgr Vidal, vicaire apostolique de Fidji, vint à Rotuma et décida de placer un missionnaire à Notusa. Je fus désigné. Presque tout était à créer dans ce district qui compte 220 catholiques. Au milieu de beaucoup de difficultés, nous avons bâti une église en pierre, qui pourra contenir près de 500 personnes. Mais hélas, quand sera-t-elle remplie de fidèles ?

« La station établie à Sumi est parfaitement organisée : belle et grande église, couvent en pierre pour les Sœurs, maisons solides pour les garçons et les filles.

« Nous avons environ 600 catholiques dans les deux stations; le reste de la population (environ 1.600 personnes) est hérétique, ou plutôt n'est rien. »

ÉPISODES DE LA PESTE A BANGALORE

Par M. Prosper-Louis PICOT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

11 août 1898. — 15 février 1899

Suite (1)

Affolement général et fuite en masse. — Insuffisance des mesures de préservation. — Stratagèmes pour dépister la surveillance. — Les *tottis* en grève. — Croisade de prières catholiques, musulmanes, protestantes.

A cette date du 1er octobre, une forte saignée venait d'être opérée à la ville entière. La peste ayant décidément pris pied à Bangalore, il fallait, autant que possible, limiter la part du feu, abandonner la malheureuse cité à son horrible sort et sauver les districts d'alentour. Plusieurs grands centres de population étaient particulièrement menacés par notre voisinage : Bellary, Vellore, Madras, Pondichéry, Salem, Trichinopoly, Coïmbatore, Ootacamund et (à 136 kilomètres seulement) Mysore.

∴

Dès le 15 septembre, des *Médical officiers*, gradués de la Faculté à un degré quelconque, avaient été établis aux deux gares, pour surveiller les voyageurs. On ne pouvait monter en voiture qu'après avoir tendu la main à ces hommes de l'art, non par amitié, mais dans l'intérêt public : c'était la politesse obligatoire.

A partir du 1er octobre, ce devait être bien pis. Il faudra montrer patte blanche. Or, patte blanche sera un double certificat, constatant : 1° que vous avez la permission de sortir, 2° que vous avez subi la cérémonie de la désinfection ou du moins que vous en avez été exempté; et cette mesure sera appliquée non seulement aux stations du chemin de fer, mais encore à certains endroits déterminés sur chaque route : un octroi pour sortir, quoi !

L'arrêté était sage. Mais, il eût été prudent de ne le publier que la veille de son exécution. Au lieu de cela, tout le monde était prévenu quatre jours à l'avance. Aussi, les 28, 29 et 30 septembre, ce fut, parmi les indigènes, un sauve-qui-peut général. Les rues un moment désertes se repeuplèrent et ne désemplirent pas jusqu'à l'heure du dernier train. Des milliers de personnes s'enfuirent dans toutes les directions. (*Voir la grav.*, p. 571.) Qu'arriva-t-il ? L'effet qu'on voulait prévenir se produisit. Les fuyards colportèrent à droite et à gauche les germes de l'épidémie, si bien qu'à dater de ce jour, on apprend que la peste fait des ravages de divers côtés. C'est alors qu'on la voit particulièrement éclater à Tumkur, où l'un de nos missionnaires comptera au nombre de ses victimes.

Après cette fugue, ceux qui restaient à Bangalore s'y trouvaient perdus comme des voyageurs égarés au milieu des ruines de Thèbes. Plus de vie : un silence de mort plane sur la ville. Dans les rues, on ne rencontre plus guère que les ambulances qui portent les malades aux hôpitaux ou les charrettes qui traînent les cadavres à la fosse ou au bûcher. C'est à la *City* surtout que ce morne spectacle de désert, d'effrayante solitude et de ruine, nous saisit et nous frappe.

∴

Les Turcs, toujours remuants, résolurent de payer d'audace.

« — Nous sommes perdus ! Tant pis ! Nous mourrons chez nous, et nous porterons nos morts au cimetière, dirent-ils, avec un plus pompeux éclat que d'habitude. »

Dans la première semaine d'octobre, nous voilà donc en face de cortèges à grand apparat. Les pieux musulmans décédés sont dirigés à leur dernière demeure par les plus longs chemins, par les endroits les plus fréquentés. Le 5, une demi-douzaine de convois ! Le service de la Santé n'y tient plus :

« — Qu'est-ce qu'il y a donc, sous ces brillantes draperies mortuaires ? »

Les Inspecteurs essayent d'approcher. On les refoule. Ils ne peuvent qu'assister, témoins passifs, en se tenant à une distance respectable. Le gouvernement ouvrit les yeux cette fois, et mit en œuvre, avec un certain succès, les moyens de persuasion.

∴

Dans les maladies épidémiques, comme le choléra et le typhus, la peur joue un rôle considérable. C'est la même chose pour la peste, qui est l'épidémie la plus terrible. Au milieu d'une population atterrée, le fléau a beau jeu. Les mesures coercitives, si douces soient-elles, ne font qu'augmenter la contagion. Quel remède à ce mal? L'administration bangalorienne pensa qu'il fallait instruire les masses. Des hommes de bonne volonté prirent l'initiative de composer et d'imprimer des *tracts* et de les répandre par centaines dans les différents quartiers. Ces *tracts* très courts expliquaient ce qu'est la peste, la manière de s'en

(1) Voir les *Missions catholiqu* des 10, 17 et 24 novembre.

défendre, la raison des précautions prises, l'avantage de la confiance en l'autorité, le traitement des malades au lazaret, les bienfaits de l'inoculation, que sais-je? Excellente mesure qui apporta un calme relatif à ceux qui savaient lire. Voyez comme il est utile de savoir lire! Hélas! combien, faute d'instruction, ne purent bénéficier de cette planche de salut! Aussi ne nous étonnons pas de voir la masse rester ce qu'elle était le premier jour, déterminée à ne jamais entendre raison.

∴

D'ailleurs, il faut l'avouer, un obstacle impossible à vaincre paralysait tous les efforts, si bien que, eût-on donné les brochures par centaines de mille, et ces feuilles eussent-elles été lues, relues, apprises par cœur, l'effet obtenu était médiocre. L'obstacle en question est l'honnêteté trop relative de nombre d'agents à tous les degrés, y compris celui de chef d'arrondissement. Les premiers jours, la surveillance était facile. Bientôt les autorités sont débordées sur toute la ligne : le contrôle est devenu impossible. Alors, que se passe-t-il? Chacun tire à soi : périsse la société, pourvu que j'arrondisse ma petite réserve pécuniaire!

L'entrepreneur du *Contact Camp* reçoit des sommes considérables pour servir les *ségrégés*, et les *ségrégés* crient famine et misère... Dans les hôpitaux les malades demandent des secours à leurs familles. Pourquoi? Pour payer des soins plus empressés... Dès qu'ils meurent, on s'empare de leurs bijoux. Les croque-morts deviennent des croque-argent... En ville, le garde du bloc découvrant un cas a un éclair de joie :

« — Vite un pourboire, ou je te dénonce! »

L'inspecteur arrive :

« — Maudit surveillant, tu n'as pas fait ton devoir! »



BANGALORE (*Hindoustan*). — CAMP SANITAIRE; d'après une photographie de M. AUCOUTURIER, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 572).

« — *Souâmi! souâmi!* combien exigez-vous? »

Jusqu'à un officier supérieur qui a été chassé honteusement, parce qu'il n'avait pas les mains nettes! On aurait dû l'envoyer en prison.

Sur les routes, même trafic. On ne peut sortir sans passe-port; mais on peut toujours sortir avec des billets de banque.

Les inoculés ont des privilèges et circulent assez librement; moi, je ne tiens pas à ce qu'on m'écorche la peau, je serais heureux cependant d'avoir un billet d'inoculation; une idée! achetons celui du voisin!

Et ainsi de suite indéfiniment.

Notez que ces trafiquants sont mahométans ou païens, et ne soyez pas trop scandalisé. Seulement, reconnaissez que nous sommes en pleine anarchie, et qu'avec un pareil système il n'y a plus moyen de vivre.

∴

Dès qu'un individu tombait malade, on recourait à tous les moyens pour le cacher. S'il mourait, on fourrait le cadavre dans un coin sous des guenilles jusqu'au soir. La nuit venue, on le dressait debout; deux parents le prenaient sous les bras, l'un à droite, l'autre à gauche; on traversait ainsi les rues, on enfilait la chaussée d'un étang, un coin de route, une place, un carrefour, un jardin public, un ruisseau... et on abandonnait n'importe où le compromettant trépassé.

Une nuit, ô horreur! (Mesdames, passez ces lignes), on chercha à introduire un cadavre à l'intérieur d'un *bangalow* en le poussant à travers les barreaux d'une fenêtre. La maîtresse de la maison, entendant du bruit, accourt avec une chandelle à la main; elle voit le spectre, pousse un cri, et s'enfuit éperdue d'épouvante. Pauvre Mistress



Murphy! elle était dans une situation intéressante! elle est morte quelques semaines après!

Voilà, en quelques lignes, l'histoire de plusieurs mois. Quand le fléau diminuera, on relèvra moins fréquemment les corps abandonnés; mais il s'en rencontrera jusqu'à la fin! Je ne puis y penser sans frissonner. Voilà la peste dans sa brutalité! Allez encore faire fonds sur les statistiques!

∴

Un peu moins répugnante, mais tout aussi infectieuse, la malpropreté des rues. A diverses reprises les *tottis* se mettent en grève. Les *tottis*? Qui ça ?

L'Inde, vous savez, est le pays des castes. Il y a la caste des *tottis*, comme il y a celle des cordonniers, celle des charpentiers, celle des orfèvres, celle des gens de ce métier-là. Les castes sont exclusives : un *totti* ne sera pas savetier, et réciproquement un savetier ne fera pas l'ouvrage d'un *totti*; ainsi des autres. Nous appelons proprement *totti*, un balayeur de rue et un artiste de la vidange. La caste des tottis est assez méprisée; ce qui n'empêche pas qu'un *totti* ne changerait pas sa peau pour celle d'un brahme. Les tottis s'estiment aussi grands hommes que le commun des mortels; ils savent qu'ils sont nécessaires à la société, et ils le font sentir à ceux qui prétendent les mener à la baguette. Avec leur humeur indisciplinée, ils étaient hommes à occasionner des troubles pendant la peste.



BANGALORE (*Hindoustan*). — LABOUREURS RÉFUGIÉS DANS LES CHAMPS PENDANT LA PESTE; d'après une photographie de M. AUGOUTURIER, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 569).

Outre leur travail habituel, ils avaient à placer les cadavres sur les charrettes; pour conserver à la *City* un certain aspect de propreté, ils devaient s'ingénier, car les gens de la campagne qui venaient naguère chercher les immondices pour engraisser leurs champs, ne tentaient pas désormais l'aventure. Ajoutez qu'ils étaient sans cesse au milieu du danger: ce sont eux qu'on envoyait enlever les rats crevés, c'est à eux qu'on avait recours dans toutes les corvées difficiles. Ils pouvaient légitimement s'attendre à recevoir plus que le denier ordinaire. A la fin du mois, a-t-on refusé de leur donner davantage? Ont-ils jugé qu'ils s'étaient suffisamment dévoués à la chose publique? Quoi qu'il en soit, après avoir reçu leurs gages, ils firent *Salam* :

« — Adieu, Messieurs du Gouvernement; tirez-vous d'affaire et bonne chance! »

M. Madhava Rao télégraphia ausstôt à Madras pour obtenir 200 *tottis*. Mais la *City* fut trois jours sans voir de balayeurs; les décombres s'amoncelèrent, une puanteur d'enfer propagea et activa l'infection. Du coup, on put dire : « Ça sent la peste! »

La grève était à peine terminée de ce côté, que les *tottis* du *Cantonment* l'inauguraient à leur tour. Au *Cantonment*, nous avons les *tottis* de la Municipalité et ceux du *Health Office*, deux groupes distincts.

C'est parmi les premiers que la peste se choisit une victime le 15 octobre. Le pauvre diable fut porté au Camp

du Nord (*Voir la grav.*, p. 570.) Toute la soirée, ce fut de la part de la famille un tapage infernal à l'entrée du lazaret; les femmes criaient plus fort que les hommes. En passant à côté, j'eus peur d'être écharpé ; je fis mon acte de contrition.

Le lendemain, le groupe *totti* de la Municipalité décrète le chômage et réclame une augmentation de salaire. Aussitôt les confrères de la *Santé* s'en mettent, et le 17, la grève est générale. Pendant deux jours, il fut impossible de continuer les visites domiciliaires. Les malades ne s'en plaignirent pas : ils auraient voulu que cela durât indéfiniment. A la fin, les maîtres agacés promirent aux grévistes de s'occuper d'eux à la prochaine séance du Conseil Municipal; cette promesse les flatta, leur rancune disparut, et le 19, ils reprenaient le service, pour... jusqu'à la prochaine occasion.

∴

Comment, au milieu de tant de calamités, ne pas penser à la prière ? Les Catholiques s'y étaient mis depuis le premier jour, souvenons-nous-en, et plus le fléau s'étendait, plus les supplications augmentaient.

Ni les païens, ni les musulmans non plus, ne sont en retard sous ce rapport-là. Les *gourous* barbouillent continuellement les idoles du sang des victimes ; elles sont plus hideuses que jamais. Le Coran est promené triomphalement le soir à la lueur des torches, et des passages en sont récités à haute voix sur les foules prosternées. Des aumônes abondantes ont été et continueront d'être répandues par les fidèles de toutes les religions. Si vous voulez voir en pratique l'exercice de la liberté des cultes, venez à Bangalore.

∴

Les Mahométans ont ici une multitude de petites mosquées et de *Musjids* (*Voir la grav.* p. 565). Le plus sacré est le *Musjid* qui se trouve sur la hauteur de Saint-John's Hill entre la gare de Madras et le Camp du Nord. Ce *Musjid* n'est pas un phénomène : deux minarets d'élévation ordinaire, réunis par le mur de la prière, faisant face au coucher du soleil, le tout bâti en style mauresque, voilà tout. Périodiquement blanchi à la chaux, il est propre, voire même coquet, et produit bon effet. Ce Musjid a une histoire, bien qu'il ne remonte pas à une haute antiquité : il est là seulement depuis l'ouverture de la ligne de Madras Railway, et sa fonction est de remplacer un autre Musjid, qui a dû s'éclipser devant la locomotive. Or, c'est précisément à ce Musjid l'Ancien, le Disparu, que fut suspendue la tête de porc qui servit à ameuter la population musulmane contre les missionnaires catholiques, il y a un demi-siècle. Et c'est aussi vers ce temps-là que les fils du Prophète tramèrent un complot contre la garnison européenne ; découverts au moment de l'exécution, ils furent, en récompense, attachés à la gueule de canons, qui envoyèrent leurs membres aux quatre coins de la ville; on les traita en cette occasion comme leurs cousins d'Algérie avaient traité le célèbre P. Vacher.

∴

Voilà une digression passablement longue à propos d'un Musjid, et vous ne voyez guère quel rapport il y a là avec la peste. Nous y sommes.

C'est là que les musulmans de Bangalore venaient se réunir, pour se tourner vers la ville sainte, La Mecque, et prier Allah d'éloigner, par son prophète, la contagion de leurs sérails. De tous les coins du *Cantonment*, ils y accoururent, trois jours durant, les 13, 14 et 15 octobre, le matin entre 8 et 11 heures et y accomplir leurs rites. En revenant du Lazaret, j'avais chaque fois occasion de traverser leurs rangs serrés, l'espace de plus d'un kilomètre. Ils ne m'ont pas causé le moindre dégagrément ; beaucoup même m'ont salué; quel changement de mœurs!...

Furent-ils exaucés? Pas mieux que dans le vieux temps ; C'est parmi la communauté mahométane que la peste a fait les plus grands ravages. Et puis..., oyez ce qui suit.

∴

Monseigneur Kleiner, étant simple missionnaire, a construit une superbe église, genre gothique-flamboyant, à Blackpalli, en l'honneur de la Très Sainte Vierge. A raison du clocher, c'est un des monuments les plus élevés de Bangalore. L'hôpital Bowring se trouve en face et, à côté de l'hôpital, une mosquée. Les minarets des mosquées bangaloriennes, à côté de la tour de Sainte-Marie, produisent l'effet d'allumettes auprès d'un pain de sucre. Les musulmans, jaloux, décidèrent de dépasser la voisine, et de monter les aiguilles de la susdite mosquée à la bagatelle de 125 pieds en l'air, avec une largeur d'environ 12 pieds. Les voilà à l'œuvre. Remarquez que l'appareil était en briques plus ou moins friables. Du jour au lendemain, çà se dévidait, çà se dévidait, comme ces interminables chandelles qui sortent, on ne sait comment, du chapeau d'un prestidigitateur!

Le 17 octobre, deux jours après les grandes supplications, on pouvait se balancer là-haut, à 117 pieds au-dessus du sol. Le matin, allant me faire inoculer, je passai là et j'eus la fantaisie de jeter un coup d'œil. Quelles échasses, mon Dieu ! quelle effrayante mâture ! C'était à vous donner le vertige d'en bas, à plus forte raison au sommet : sans doute, on s'attachait, en haut, pour ne pas piquer une tête dans le vide ! A midi, les ouvriers descendirent. Vers trois heures, personne heureusement, n'était remonté. A cet instant, on s'aperçut qu'un des minarets s'inclinait terriblement. Tout le monde eut le temps de s'esquiver. Il semblait que les boutiques voisines allaient être écrasées. Bah ! la tour s'affaissa sur elle-même, comme aurait fait aux rayons du soleil une colonne de neige élevée par des enfants. Il n'y eut à regretter aucun accident de personne.

Les païens raillèrent les musulmans :

« La Vierge des chrétiens l'a emporté sur votre Dieu ! »

A quoi nos catholiques ne contredirent pas.

∴

Les protestants furent les derniers de tous à sentir le besoin de la prière. Pendant que les multitudes se précipitaient à genoux, eux, étaient restés debout, indifférents. Leurs Révérends décidèrent, enfin, de convoquer leurs ouailles dans les temples pour un acte de solennelle intercession et ils fixèrent la cérémonie au jour même où les catholiques clôturaient leur neuvaine à saint Roch. Les



journaux ouvrirent leurs colonnes à la prose des ministres et prêchèrent leur clientèle. Ceux qui les liront dans vingt ans s'imagineront qu'il n'y aura eu que les protestants à prier pendant l'épidémie.

Le dimanche, 23 octobre, dernier coup de clairon; tous les Révérends montent en chaire, déploient leur éloquence pour faire éclater la nécessité de la pénitence et invitent à venir le mardi suivant à la cérémonie d'intercession, à se priver de récréation ce jour-là et à être généreux envers les victimes du fléau.

Le grand jour arrive. Les temples regorgent, les fidèles déposent leur offrande au moment de la quête et écoutent gravement la parole qui descend du pupitre. Au sortir du Service, chacun se rappelle que c'est... l'anniversaire de Balaclava! Adieu le recueillement! Le soir, il y eut un monde fou pour une fête sur le champ de parade.

Cette réjouissance était d'autant plus inopportune que les Blancs, jusque-là épargnés, venaient d'être avertis qu'ils auraient, désormais, de fortes raisons de trembler pour eux-mêmes.

Le 23 octobre, une enfant créole était attaquée; sa mère l'apporta au Camp du Nord et resta près d'elle pour la soigner. Elle eut le bonheur de la ramener guérie à la maison le mois suivant; mais, avant qu'elle quittât le lazaret, d'autres Blancs étaient venus la rejoindre et ne sortirent de là que pour être portés au champ des morts. Combien de créoles et de métis seront encore victimes du fléau! A Bombay et autres villes infectées, l'épidémie semble avoir respecté les Blancs; à Bangalore, les descendants d'Européens payeront dans la même proportion que les indigènes.

(A suivre).



CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — MISSION DU JAU; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir le texte).

SUR LE PLATEAU DE HUILLA

SOUVENIRS ET RÉCITS

Par le R. P. LANG

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE

Suite (1)

XI

LA MISSION DU JAU

Les noces. — Une guerre. — Le Sova tué.

Après la mère, la fille aînée, la mission du Jau, célèbre aussi en mille souvenirs variés.

Je l'ai vue pour la première fois en 1891, peu de temps après mon arrivée à Huilla, et c'était lors d'une fête : j'allais assister à des noces, au premier mariage de nos chrétiens et chrétiennes, célébré dans ces pays païens!

La mission avait alors un peu plus d'une année d'existence. Six garçons robustes, les vétérans de l'orphelinat de Huilla, avait aidé à l'installation de la nouvelle œuvre. Les maisons étaient prêtes et meublées, celles des Pères comme les leurs. Leur dévouement avait été sans bornes : abattre les arbres de la forêt, les convertir en poutres et en planches, élever des murs et les couvrir, défricher le sol, tout s'était fait au milieu de grandes fatigues, mais avec gaieté et entrain. Aussi, tant de bonne volonté méritait une récompense longtemps attendue...

Les jeunes fiancées étaient arrivées. Elles avaient bien pleuré un peu, beaucoup même, en se séparant de leurs mères de Huilla ; mais la vie humaine n'est-elle point une suite d'unions momentanées et de séparations cruelles?

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 27 octobre, 3, 10, 17 et 24 novembre et la carte p. 515.

Pour rehausser la cérémonie et donner à la foule accourue pour la circonstance une grande idée de cet acte civil et religieux, il fallait toute la pompe de nos cérémonies et de nos fêtes. Rien ne devait manquer, pas même la musique, la fanfare de Huilla. En ma qualité de « directeur de l'harmonie », l'honneur de l'accompagner me revenait.

Je ne vous dirai rien de la cérémonie; elle était, comme on pouvait s'y attendre, saintement dramatique, et pour les intéressés, et pour les spectateurs. Mais le clou de la fête, c'était bien la fanfare. Voir des figures semblables à eux, en chair et en os, « souffler dans de si gros tuyaux sans peur des fétiches », cela ne s'était jamais vu. Jugez de l'étonnement des indigènes devant l'effet de tant de cuivres, éblouissant leurs yeux et résonnant à leurs oreilles! Leur tam-tam même y figurait et s'y accordait à merveille. Pour ne point les effaroucher, on leur avait donné, avant la cérémonie, une petite répétition. L'idée fut heureuse; autrement, ils se seraient infailliblement sauvés au milieu des cris de frayeur.

A-t-on dansé aussi? Demande indiscrète; mais, puisqu'elle est faite, je ne dirai pas non. On a dansé, mais entendons-nous : non point à l'européenne, mais à l'africaine, danse grave, modeste, charmante, qu'on ne saurait décrire, tant elle est savante et surtout morale. Point de fêtes sans ces ébats, où les deux sexes, scrupuleusement séparés, se livrent à des démonstrations de joie qui passent comme un éclair, à travers toutes les articulations de leurs membres flexibles et agités avec art et symétrie.

∴

Située à 25 kilomètres seulement de Huilla, la mission du Jau en est séparée par de profondes forêts et de larges plaines. Comme toutes les habitations du pays, elle est en briques séchées au soleil. Avec ses vérandas et les parterres qui en ornent l'entrée, elle offre tout l'aspect d'un chalet. Des terrains fortement argileux s'étendent sur les deux marges du Berro, rivière qui lui procure l'eau suffisante pour une large culture. Tous les produits du sol, que nous avons admirés ailleurs, y viennent avec la même facilité, pourvu qu'on y consacre les mêmes efforts.

Sa sphère d'action s'étend sur un vaste royaume : celui des Vanjaus. Avant l'arrivée des missionnaires, nul Européen n'avait osé pénétrer dans ce pays pour s'y fixer. Aujourd'hui même, on n'y voit aucune résidence portugaise.

On montre encore l'emplacement où, peu d'années avant la fondation de la mission, ces terribles enfants de la brousse se jetèrent un jour sur un malheureux Européen qui était venu essayer de négocier avec eux. Le dépouiller de ses habits, l'attacher à un arbre, le flageller cruellement, fut l'affaire d'un instant. Pour comble d'ironie, après lui avoir volé ses habits et l'avoir ainsi maltraité, ils le renvoyèrent en lui disant :

« — Retourne chez ta mère et dis-lui que tu as vu les Vanjaus. »

Comme tous les peuples de l'Afrique du Sud, les Vanjaus sont de grands enfants, terribles parfois. Vienne une surexcitation produite par l'alcool, ils passeront aisément de leur bonhomie habituelle à de sauvages excès de barbarie. Semblables à un feu caché sous la cendre, leurs instincts peuvent, selon les circonstances, faire explosion et allumer un incendie de haine et de vengeance.



Soit crainte, soit fanatisme, ils obéissent sans réplique à leur chef, *sova* ou roi, même lorsque ses ordres sont contraires à leurs convictions intimes, et ils les exécutent comme des machines.

Voulez-vous les voir à l'œuvre? Ecoutez :

Dès les premiers jours de notre arrivée au milieu de cette peuplade des Vanjaus, nous avions gagné leur confiance. Ils nous avaient aidés aux constructions et amené leurs enfants. Les relations ne pouvaient être meilleures.

Or, il y avait en ce moment comme roi un monstre à face humaine (*Voir la grav.* p. 575). Rien ne le rebutait, quand il avait ses accès de colère, produits quotidiennement par les boissons alcooliques. Décapiter un innocent, en précipiter un autre, après l'avoir mutilé, dans un gouffre dont le fond était un amas de cadavres, arracher les yeux à un malheureux qui ne voulait point lui livrer sa femme, essayer son fusil sur une de ses concubines tombée en disgrâce : tels étaient les exploits du *sova* des Vanjaus.

La position était des plus critiques. Il fallait user de beaucoup de prudence. Les faits criminels transpiraient-ils autour de nous, aussitôt « notre ami » arrivait à la mission et se confondait en hypocrites excuses.

Un dimanche, après s'être enivré comme de coutume, il vint nous rendre visite. Une cinquantaine de guerriers l'accompagnaient. Jamais, en effet, le *sova* ne sort de son palais sans une escorte de jeunes gens qu'il fait convoquer autour de lui, pour rehausser sa dignité. Aucune intention malfaisante n'avait déterminé cette visite.

Le hasard voulut que se trouvât, en même temps, à la mission, Mombala, un de ses subalternes, chef d'une contrée importante. Plus d'une fois, le *sova* s'était plaint de lui, du peu de sympathie qu'il lui témoignait, etc.

Le fait n'était que trop vrai. Depuis que le *sova* lui avait, à lui aussi, pris sa femme pour en faire une de ses concubines, Mombala n'allait plus lui offrir en cadeau ses meilleures poules, ses plus belles chèvres, ses plus gros bœufs : son cœur, en un mot, ne battait plus pour le roi et c'était bien juste.

La conversation s'engagea bientôt entre la suite du *sova* et les gens de Mombala. Dès le commencement, elle était bruyante. Les vapeurs de la *hella*, la boisson favorite, avaient déjà obscurci les idées du potentat nègre. La discussion devenait confuse et tapageuse, quand survint Mombala, qui ne se doutait pas de la présence du *sova*.

A sa vue, le roi entre dans une grande fureur et, sans préambule, se met à vociférer contre lui et contre ses hommes :

« — Je le sais, tu n'es plus mon ami ; ton cœur est aux Blancs! »

Comme un énergumène, il se promène en gesticulant, menaçant tous ceux qu'il rencontre, menaçant surtout Mombala et ses gens.

« — Tu veux te séparer de ma paternelle autorité. Eh bien! sache-le, tu es mon esclave, comme ces Blancs le

sont; toute la Terre est à moi : toi, ta femme, tes enfants, la mission, les Blancs!... »

***

Ce brouhaha infernal arrivait jusqu'à la mission. Nos oreilles, accoutumées cependant à toutes les réunions tapageuses, avaient remarqué qu'il s'agissait d'une affaire plus grave que de coutume.

Un Père accourt à la hâte et se trouve bientôt en face de la foule soulevée comme les flots de la mer. Il veut la dominer; mais, chose singulière, pour la première fois il essuie un refus d'obéissance. Au milieu des clameurs, il entend le *sova* menacer de mort Mombola et son monde, la mission et les Blancs. Une dernière fois, il s'efforce de se frayer un passage à travers la foule, pour arriver jusqu'au roi : vaines tentatives! Au milieu de ses guerriers, les dominant tous de sa voix de tonnerre, le sova brandit sa hachette, insigne de sa dignité, et menace de tout tuer.



ANCIEN *Sova* DU JAU.

Voyant que la tempête grossit toujours et qu'elle allait se déchaîner peut-être sur la mission, le Père renonce à pacifier les esprits; il s'en va réunir les néophytes du village et leur donne ses ordres; puis il revient, accompagné, cette fois, d'un de ses chrétiens. Pour mieux imposer au *tigre* en fureur, le garçon s'était muni d'un fusil.

A leur approche, la foule s'écarte et les laisse pénétrer jusqu'au *Sova*, menaçant et hurlant toujours :

« — A moi, mes fidèles Vaujaus! Mort à Mombala, mort aux Blancs! Ne craignez pas leurs balles !.. »

Et, agitant en l'air une immense queue de cheval, compagne fidèle de sa personne royale :

« — Leurs balles, continue-t-il, viendront tomber à mes pieds et aux vôtres et seront réduites en eau. »

On essaie de lui imposer silence; peine perdue! Alors, Oukouloungou, le fidèle compagnon du Père, fait signe à quelques hommes de désarmer le roi, pour le mettre dans l'impossibilité de nuire, tout comme on fait, en pareille circonstance, à un ivrogne en démence.

On allait s'emparer de lui, quand tout à coup, s'apercevant de la manœuvre, le roi tire un immense coutelas et se précipite sur le Père qui, heureusement, évite le coup. Une seconde fois, le Père est menacé, cette fois du fusil. Déjà, l'arme est braquée, le coup va partir. Un coup part en effet, mais du fusil de notre brave chrétien. Il était temps! Le *sova* tombe à la renverse et meurt.

A cette vue, la foule se disperse. Quelques guerriers commencent le feu sur nos chrétiens accourus; mais ceux-ci répondent énergiquement et bientôt mettent en fuite leurs agresseurs. C'en est fait : une panique générale s'empare de ces derniers qui s'enfuient à belles jambes, en emportant le corps de leur maître. Toute cette scène avait à peine duré un quart d'heure.

L'ordre rétabli, on visita les jambes et les bras. Heureusement, on ne rencontra qu'une balle logée sous l'omoplate d'un de nos chrétiens, d'où elle fut aussitôt extraite.

La mission était sauvée.

***

A la chapelle, devant la statue de Notre-Dame-des-Victoires, un groupe d'enfants, sous la direction d'un Frère, avait, pendant tout ce temps, récité le chapelet du dimanche, comme le veut le règlement. Heureux enfants! absorbés par la prière, ils ne s'étaient pas même doutés que la mission était à un doigt de sa perte. Son salut, nous aimons à le croire, est le fruit de ce chapelet, de cette prière enfantine, si chère au Cœur de Jésus et à sa divine Mère!

Le *sova* est mort! Vive le *sova !* Son successeur, quoique loin de la perfection que nous lui voudrions, n'a cependant point tous les instincts pervers de son frère.

Le pays vit heureux en ce moment, la mission jouit du plus grand calme, les temps de barbarie touchent à leur fin. La civilisation chrétienne a jeté de profondes racines.

***

Avec quel bonheur n'ai-je point revu, tout dernièrement encore, cette mission du Jau ! J'ai pu constater les progrès de l'œuvre : ces villages chrétiens où de nouvelles générations, écloses chaque année, réjouissent le cœur des parents, non moins que celui du missionnaire. Père en quelque sorte lui-même de ces nouvelles chrétientés, qu'il engendre au milieu de toutes sortes de difficultés, combien

ne doit point tressaillir tout son être quand, entouré de ses enfants, devant les autels, il fait monter au ciel leurs chants et leurs prières!

∴

Après avoir fait connaissance avec la mission du Jau, nous allons passer maintenant à une deuxième station, intéressante à plus d'un titre, celle de Chimbingiro.

Avez-vous jamais entendu parler de *Janianiang?* Ce nom est ici synonyme d'ardeur, de zèle, d'un homme qui court toujours et ne se repose jamais, qui sait tout faire et ne fait que des choses merveilleuses. Tous le pays le connaît, depuis la plage jusqu'aux confins les plus reculés du district. En un mot, c'est le supérieur actuel de la mission du Chimbingiro. Après lui avoir demandé pardon de notre indiscrétion, allons faire une visite à ce brave...

Pour ne point prendre la voie commune qui nous conduirait dans une cour fermée par un quadrilatère de constructions, nous suivrons un petit chemin plus poétique qui donne accès à la façade; serpentant entre les rochers de la colline, couverte de fleurs odoriférantes, d'une verdure aux mille nuances, aboutissant ici à une petite niche pratiquée dans le roc, là à des grottes naturelles, passant plus loin sous un tunnel formé d'immenses blocs, il nous conduit enfin à la cascade, à la grotte de la Vierge, à la plate-forme et débouche sur la colline.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

La Salle des Martyrs du Séminaire des Missions-Etrangères, par le P. Adrien LAUNAY. Prix : 2 fr. — Téqui, libraire éditeur, 29, rue de Tournon, Paris.

Aucun de nos lecteurs n'ignore le précieux trésor du Séminaire des Missions-Etrangères connu sous le nom de *Salle des Martyrs*. On peut dire que tous les catholiques qui vont à Paris la visitent, et c'est avec un sentiment de piété profonde et de vive curiosité qu'ils contemplent tous les souvenirs des supplices et de la mort des missionnaires tombés au champ d'honneur de l'apostolat. Nous sommes donc heureux d'annoncer cet ouvrage qui donne :

1° L'origine de la Salle des Martyrs;

2° L'explication des tableaux représentant les supplices;

3° L'énumération de tous les objets que renferme la Salle;

4° La date de l'envoi de ces objets venus de l'Extrême-Orient et de leur arrivée au Séminaire des Missions-Etrangères;

5° La biographie de chacun des Martyrs à qui ces objets ont appartenu.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme la marquise de Damas, Paris 4 95
M. le Fur, du diocèse de Bayeux .... 3 »
M. F. G., Paris .... 100 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Picot, Bangalore).

Un prêtre du Berry 32 50
M. le chanoine Ra-as, Strasbourg 21 6
Anonyme, du diocèse de Nancy, demande de prières .... 25 »
Un abonné du diocèse d'Arras, en l'honneur de saint Antoine de Padoue .... 10 »
Un anonyme du diocèse de Meaux .... 500 »

Pour une mission nécessiteuse (M. Malaval, Akbès (Syrie).

Anonyme du diocèse de Nancy, demande de prières .... 25 »

A Mgr Charmetant, pour les écoles d'Orient.

Anonyme du diocèse de Belley .... 5 »

A Mgr Petkoff, Andrinople, pour son monastère de Mostratli.

Un abonne du diocèse de Versailles .... 20 »

A sœur Sion (Jérusalem), pour ses lépreux.

Mmes Saison-Champagne, diocèse d'Arras .... 2 »

Pour le baptême de trois enfants païens sous les noms de Constant, Marie, Esther (M. Villion, Osaka).

Au nom de Mme Félicie Guyon, à Epenoy, diocèse de Besançon 5 »

A Mgr Von Euch, Islande.

Anonyme du diocèse de Belley .... 10 »

Au R. P. Antoninader, Pondichéry, pour les affamés.

Anonyme de Provins, pour obtenir une grâce .... 10 »
Une Bretonne qui désire la conversion des infidèles .... 100 »

A M. Maurice, à Villupuram, Pondichéry.

M. Jean Renard, Le Mans .... 30 »

A Mgr Pelvat (Nagpore), pour les affamés.

Anonyme du diocèse de Bayeux .... 20 »
Un anonyme du Havre .... 50 »
M. Lacaille, Beauvais, demande de prières .... 10 »
Anonyme du Périgord .... 10 »
Mlle Desilve et Mme Lorthioir, Quarouble, diocèse de Cambrai 10 »
Anonyme de Vitre, diocèse de Rennes .... 5 »
Anonyme du diocèse d'Amiens .... 1 »
Anonyme du diocèse d'Amiens .... 25 »
M. l'abbé Heckler, du diocèse de Nancy 9 80
Mme sœur Marie-Bernard, du diocese de Viviers .... 10 »
M. l'abbé Neyret, du diocèse de Lyon, demande de prières .. 10 »
Anonyme de Lyon .... 10 »
Un prêtre aveyronnais .... 5 »
Anonyme de Moulins .... 30 »
Anonyme du diocèse de Nantes .... 10 »
Un prêtre belge, A. B., diocèse de Namur .... 500 »
Anonyme du diocèse d'Angers .... 200 »
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers .... 100 »

Au R. P. Souchon (Nagpore), pour les affamés.

Une Bretonne qui désire la conversion des infidèles .... 100 »

A Mgr Pelckmans (Lahore), pour les affamés.

Un abonné du diocèse d'Orléans .... 10 »
Anonyme du diocèse d'Amiens .... 250 »
E. R., Le Mans, demande de prières .... 10 »
M. Breux-Morineau, du diocèse du Mans 2 30
Anonyme de Paris, demande de prières .... 20 »
Mmes Saison-Champagne, diocèse d'Arras .... 4 »

Au R. P. Bretaudeau à Lohardaga (Chota Nagpore, Bengale).

M. l'abbé Menand, Luçon .... » 90

A M. François Bocmeur, Kouang-Tong.

Mmes Saison-Champagne, du diocèse d'Arras .... 4 »

A M. Renault, pro-préfet du Kouang-Si.

R. P. Humbert, du diocèse de Lausanne .... 20 »

Pour les missions de Chine, éprouvées par la famine (Hou-pé oriental).

Anonyme du diocèse de Tours, demande de prières .... 100 »

Au R. P. Klaus, à Ibadan (Benin), pour son église.

M. l'abbé Blandin, du diocèse d'Annecy .... 100 »

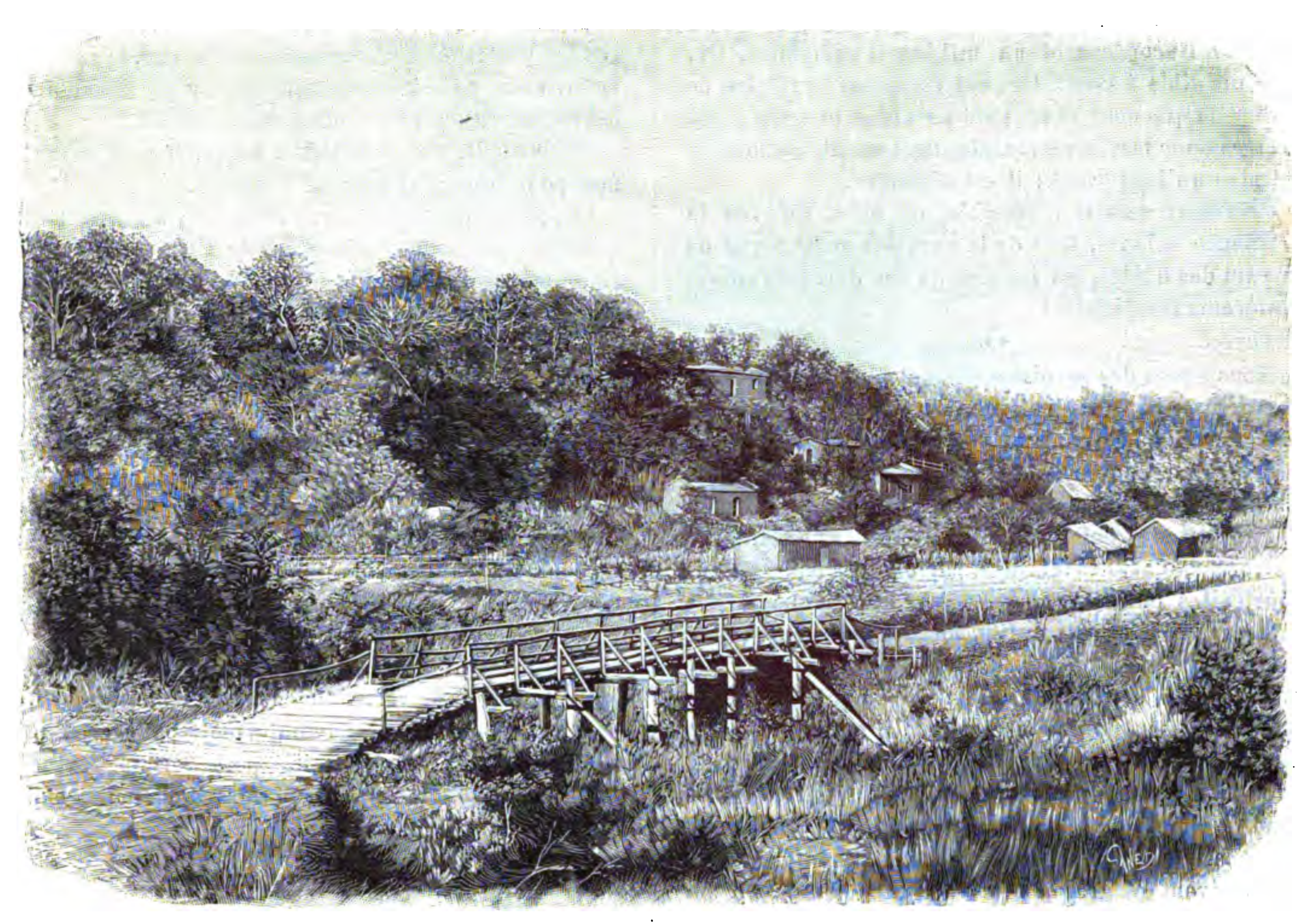
A Mgr Leray, îles Gilbert.

Anonyme du diocèse de Belley .... 10 »

(*La suite des dons prochainement.*)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*.

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — MISSION DE LA QUIHITA; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir p. 582).

CORRESPONDANCE

ALGERIE

Etat actuel et besoins du diocèse d'Alger.

Nous recommandons bien vivement à la sympathie de nos lecteurs la lettre suivante. Elle expose une situation que la charité seule peut améliorer. L'Etat bâtira des églises et enverra des prêtres appelés à desservir de nouvelles paroisses, il en a donné au vénérable archevêque plus que l'espérance, puisque, cette année même, il a construit quatre églises et a assuré le traitement de quatre curés. Mais, pour former des prêtres qui s'attachent de cœur à notre grande colonie, il faut, selon l'expression de Mgr Oury, ouvrir toutes grandes les portes du séminaire; il faut des ressources pour y recevoir des jeunes gens riches des vertus qui peuplent le ciel, mais pauvres des biens de ce monde et qui ne demandent pourtant qu'à consacrer à la nouvelle France leur bonne volonté et leur vie toute entière. Nous espérons donc que nos chers bienfaiteurs entendront la prière qui leur est adressée au nom de Dieu et de la patrie!

LETTRE DE MGR OURY, ARCHEVÊQUE D'ALGER, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Alger, 25 novembre 1899.

Quand j'eus l'honneur, il y a quelques mois, de vous voir à Lyon, je pris la liberté de vous entretenir de la situation religieuse du diocèse d'Alger. Vous paraissiez m'écouter avec plaisir; cela m'encourageait à poursuivre, et je me rappelle vous avoir exposé tout au long les difficultés contre lesquelles je me préparais à lutter, difficultés dont la première et la plus inquiétante est la pauvreté de nos séminaires diocésains.

Mon séjour dans votre ville était de courte durée; il me fallait songer au départ et vous eûtes la bonté de me dire que vous ne me verriez pas, sans plaisir, poursuivre cette conversation dans une lettre. Vous ajoutiez que vos associés ne me liraient pas sans intérêt : deux raisons très puissantes qui me décident sans peine à vous soumettre quelques considérations très simples, avec le seul désir d'incliner le cœur de vos amis à la charité.

∴

Je n'ai pas la prétention de vous apprendre la vaste étendue du diocèse qu'il a plu à la divine Providence de me confier. Vous savez que, de l'Est à l'Ouest, il ne mesure pas moins de 160 lieues et 150 du Nord au Sud. La population qui l'habite est

de plus de 1.300.000 âmes, sur lesquelles on compte 300.000 Européens et un million d'indigènes. Or, chose pénible à constater, cet immense territoire ne renferme que cent cinquante paroisses et trois cents prêtres pour les desservir. Manifestement, ce nombre est plus qu'insuffisant ; il est dérisoire.

Comment serait-il possible, en effet, qu'avec la meilleure volonté, tant de la part des prêtres que de la part des fidèles, les besoins de ces derniers soient entièrement satisfaits ?

∴

Nous avons des paroisses distantes de 15 lieues de la paroisse la plus voisine, et des ecclésiastiques obligés, chaque dimanche, de parcourir 40 kilomètres à jeun pour célébrer une seconde messe dans l'annexe dont ils sont chargés. Dans ces conditions, des multitudes échappent fatalement à l'action de notre apostolat, des familles, parfois très bonnes, sont soustraites entièrement à la vie chrétienne et des milliers de baptisés, par la force même des choses, vivent en dehors de la Religion.

Beaucoup, se rendant compte de ce qui leur manque, gémissent d'un pareil état ; beaucoup tendent vers nous des mains suppliantes et nous conjurent, avec des accents émus qui nous remuent jusqu'au fond de l'âme, de leur donner un prêtre et de ne les point abandonner. A côté d'eux, des milliers d'enfants vivent et grandissent sans recevoir la notion la plus élémentaire des vérités religieuses, sans signe de croix, sans personne qui leur apprenne à joindre les mains et à lever les bras vers le Père qui est aux Cieux. Tous ces petits demandent à leur manière le pain de la foi, de l'intelligence et du cœur ; — et nous connaissons la grande douleur de ne pouvoir répondre à leur appel !

∴

Personne n'osera nier que cet état de choses soit déplorable ; il ne dépend cependant de le faire cesser ni de l'Etat français à qui nous devons déjà beaucoup et qui ne peut tout faire à la fois, ni des fidèles, car ils déplorent amèrement la situation qu'ils subissent à contre-cœur, ni du clergé plus au regret qu'eux encore de son impuissance et du nombre trop restreint de ses membres.

Faudrait-il donc, nous résigner à la situation désolante actuelle et en prendre notre parti comme on fait d'un mal incurable ?... En aucune façon. Nous avons, au contraire, un remède très simple et très sûr, mais que nous ne saurions employer que dans la mesure où la charité catholique nous en fournira les moyens.

De quoi s'agit-il, en effet, et que faudrait-il pour faire disparaître la disette de personnel dont nous souffrons ? Tout simplement avoir des prêtres et en avoir beaucoup ; en d'autres termes, ouvrir très larges les portes de nos séminaires, afin que, le moment venu, nous puissions en faire sortir en abondance les collaborateurs dont nous avons besoin.

Pour appliquer ce remède, hélas ! il faut ce qu'il faut pour tout, j'ai nommé l'*argent*.

Or, je ne vous apprendrai rien, en vous disant que nous ne pouvons pas en espérer de l'Etat, puisque les Chambres ont supprimé, ici comme en France, toutes les bourses qu'il accordait autrefois. Nous ne sommes pas plus privilégiés sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, que les séminaires de la Mère-Patrie. Mais tandis que ces derniers trouvent quelques ressources dans les quêtes et dans les pieuses largesses des fidèles, dans les fêtes de charité, surtout dans la générosité de ces chrétiens et de ces chrétiennes de vieille roche, qui se sont toujours fait un honneur et un devoir d'aider largement à l'œuvre des vocations, nous n'avons autour de nous, dans ce pays né d'hier, ni fortune, ni grande industrie, ni bourgeoisie, ni noblesse : sauf de rares exceptions, cette partie de la terre africaine ne compte que des familles, excellentes sans doute, mais pauvres, d'ouvriers et de colons venus ici pour chercher fortune, et la plupart du temps plus obligés de demander que capables de donner.

∴

La charité des catholiques de la métropole est donc, vous le voyez, notre seule ressource, et c'est de leur côté que nous tournons les yeux comme du seul côté d'où le salut peut nous venir. En nous aidant, vous le savez bien, vos lecteurs contribueront à une grande chose : la formation d'un prêtre, et ils auront bien mérité de l'Eglise et de la France.

L'Administration centrale des cultes est, je le répète, favorablement disposée pour créer de nouvelles paroisses dans mon diocèse. L'assurance m'en a été donnée, et joignant à la parole l'action, cette dernière année, quatre églises ont été élevées, et le traitement de quatre curés a été fait. Mais comment profiter de ces faveurs qui se renouvelleront certainement, si je n'ai pas les ressources qui me permettent d'appeler dans mon séminaire et d'y préparer au sacerdoce des jeunes gens qui n'ont à m'apporter en venant que leur bonne volonté, et qui deviendraient, grâce aux secours de quelques bienfaiteurs, l'honneur de la France dans sa grande colonie ?

A ce point de vue donc, vos lecteurs accompliront une action de premier ordre, en contribuant à donner des prêtres à un peuple altéré plus que tout autre des vérités éternelles et des consolations de l'au-delà.

Grâce aux dons qu'ils daigneront vous envoyer



pour moi, nous admettrons plus d'élèves dans nos séminaires; ces jeunes plantes donneront des fruits, et, dans quelques années, le pain quotidien de la prière, de la vérité chrétienne et des sacrements sera répandu par nous, à pleines mains, sur une terre dont les habitants en ont un si pressant besoin.

Nos colons, dont l'existence est semée de tant de déceptions et de déboires, se sentiront alors consolée, soutenus, protégés contre le mal et contre eux-mêmes par un cœur de prêtre et de français. Au lieu de s'abandonner au désespoir, de maudire, avec le Dieu qui les éprouve, la France à laquelle ils reprochent de ne pas les secourir, ils apprendront de la bouche de leurs pasteurs à bénir la Providence qui nous aime, même quand elle frappe, et la patrie dont ils verront les fils les plus vertueux vivre de leur vie, partager leurs douleurs, les soigner comme des frères et leur fermer les yeux. Puis tout naturellement la pensée de ces hommes de labeur et de peine suivra, dans la même reconnaissance, la religion qui les rend forts et la patrie lointaine qui pourvoit aux besoins de leurs âmes; ils les béniront l'une et l'autre et les confondront dans le même amour.

Et lorsque, sur tous les points de ce vaste pays, ils verront la main qui manie la charrue et la main qui porte la croix, se rencontrer dans une mutuelle étreinte; quand ils verront les villages pourvus de leurs églises, et nos prêtres prodiguer à leurs compatriotes bien-aimés les témoignages de leur dévouement et de leur affection; quand ils verront les ministres de l'Evangile vivre dans l'exercice perpétuel d'une charité sublime et dans une pureté de mœurs irréprochable, les indigènes tressailleront à ce spectacle qui sera pour eux une éloquente prédication.

∴

Nous attendons avec une pleine confiance un résultat si enviable, et nous appelons dès à présent les bénédictions de Dieu sur ceux qui nous auront fourni, par leurs pieuses libéralités, les moyens d'y parvenir. Ils seront les principaux artisans de cette pacifique conquête, et, parvenus au soir de leur vie, ils pourront dire avec le poète :

J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.

Comme ces paroles sont bien à leur place dans une Revue qui a tant parlé de nos missions et plaidé la cause du diocèse d'Alger! Déjà le grand cardinal Lavigerie et son vénérable successeur Mgr Dusserre vous doivent beaucoup ; pour moi, nouvellement arrivé sur cette terre d'Afrique, je vous devrai davantage encore si vous recommandez à vos lecteurs de nous adresser par votre entremise les offrandes que leur bon cœur et leur foi voudront bien me destiner.

FÊTE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER

PATRON DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

A LYON

Comme nous l'avons annoncé, Mgr l'Evêque d'Orléans a bien voulu, sur l'invitation du Cardinal-Archevêque de Lyon et du Conseil central de l'Œuvre, parler mardi, 5 décembre, dans l'église primatiale, en faveur de la Propagation de la Foi.

Bien avant l'heure fixée pour la cérémonie, un auditoire d'élite remplissait les vastes nefs de la cathédrale et le chœur ne pouvait contenir les ecclésiastiques qui, de tout le diocèse et même des diocèses voisins, avaient répondu à l'appel de la grande Œuvre.

Aux côtés de Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Lyon, on pouvait saluer Mgr Hautin, archevêque de Chambéry, ancien vicaire général d'Orléans, et un évêque missionnaire de Chine, Mgr Ferrant, lazariste, coadjuteur du Kiangsi septentrional. MM. les vicaires généraux, le Chapitre de l'église Primatiale, tout le clergé et la maîtrise de Saint-Jean formaient une couronne d'honneur au cardinal et aux évêques. Assistaient aussi au premier rang le Comité central et le Comité diocésain de la Propagation de la Foi.

Après le chant du *Credo*, dont l'effet est toujours si grandiose quand il est exécuté par des masses imposantes de voix, Mgr Touchet a prononcé le panégyrique du glorieux Patron de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Soit que l'éminent orateur expose la préparation providentielle et les débuts héroïques de l'apostolat de François Xavier, soit qu'il déroule les différentes phases de cette vie de conquérant, c'est toujours avec le même bonheur d'expressions, avec le même coloris, les mêmes rapprochements ingénieux et saisissants, les mêmes envolées. Cette parole qui captive, charme, entraîne, est accompagnée d'un geste sobre, distingué, s'harmonisant admirablement avec la pensée; elle est servie par une voix agréable et puissante, par une action, en un mot, toujours naturelle.

Nous savons que ce magnifique discours a été sténographié et qu'il sera bientôt publié. Nous ne citerons donc aucun passage en particulier, désirant en laisser la primeur et tout le charme à nos lecteurs.

Inutile d'ajouter que la maîtrise de Saint-Jean a été à la hauteur de sa réputation et que la quête destinée aux missions a été fructueuse : l'appel à la charité avait été fait avec tant de cœur et tant d'éloquence !

A PARIS

La fête a été célébrée au Séminaire des Missions étrangères, selon l'usage. Son Excellence Mgr Lorenzelli, Archevêque de Sardes, Nonce apostolique à Paris, a officié pontificalement, Mgr Ranuzzi, conseiller de la Nonciature, et Mgr Montagnini, secrétaire, assistaient à la cérémonie. Au premier rang de l'assistance étaient les membres du Conseil central et ceux du Comité diocésain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Les Sociétés de missionnaires

avaient tenu à honneur de se faire représenter à cette belle solennité, et à donner ainsi à la grande œuvre des missions une marque de leur sympathie et un témoignage de leur reconnaissance.

∴

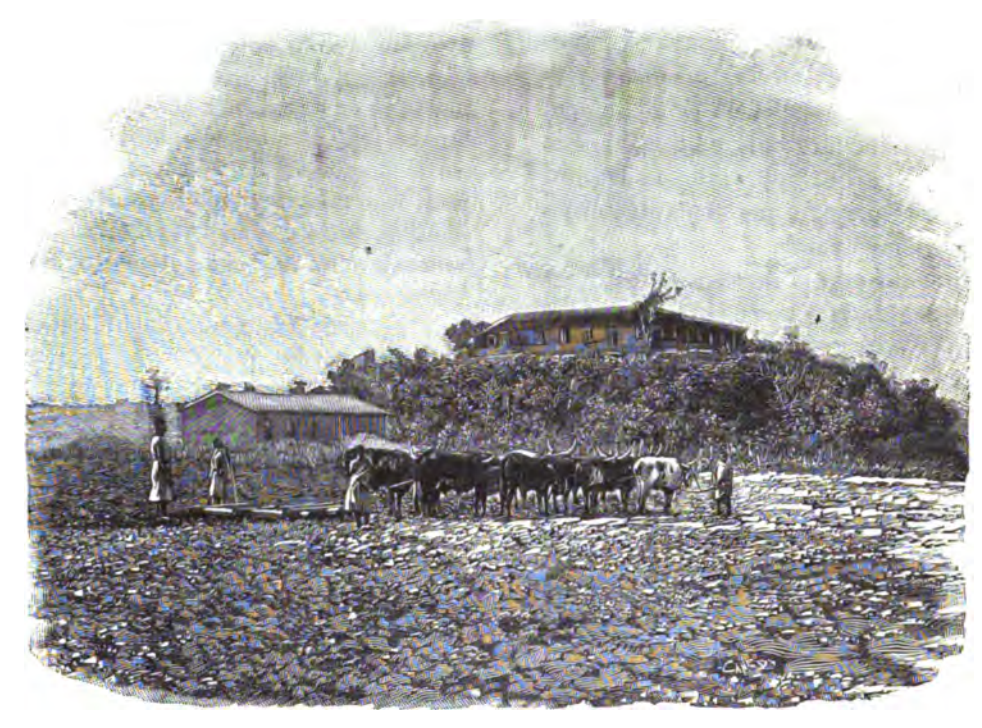
Nous ne pouvons avoir encore des renseignements précis sur les solennités qui ont eu lieu dans les autres villes du monde, mais comme le passé répond pour le présent, nous sommes certains que partout la fête du saint Patron de l'Œuvre de la Propagation de la Foi a été célébrée avec tout l'éclat et toute la pompe possible.

INFORMATIONS DIVERSES

Patagonie méridionale. — Contrairement au bruit qui avait couru dernièrement, de l'assassinat de Monseigneur Fagnano par les Indiens, nous sommes heureux de pouvoir donner de très bonnes nouvelles du zélé préfet apostolique.

Du 11 avril au 30 mai, il était à la Mission de la Chandeleur, et il a fait une excursion dans les forêts voisines pour persuader à certaines tribus de venir à la mission et les empêcher de nuire aux bourgades chrétiennes. C'est cette excursion qui a donné lieu à la fausse nouvelle transmise par les journaux argentins. On n'avait pas vu sans effroi Mgr Fagnano partir accompagné seulement d'un confrère et de huit Indiens. Au bout de cinq jours, ne voyant pas revenir la petite troupe, on répandit le bruit que les Indiens les avaient massacrés. Au contraire, l'expédition a parfaitement réussi.

Dans une lettre recente, Mgr Fagnano parle des progrès de la Mission. Le gouvernement lui a donné l'argent nécessaire pour commencer une église et une maison à Gallegos, et un subside pour la Chandeleur. Cette station surtout a besoin d'un secours particulier, parce que c'est maintenant une belle bourgade de deux cents Indiens fixés à demeure, divisés par familles et ayant besoin de tout. En outre, il y a les nomades, qui viennent assez souvent à la Mission, y restent huit ou dix jours, et s'en retournent ensuite, n'étant pas encore habitués à la vie civilisée, ou bien parce que les missionnaires ne peuvent pas pour le moment leur bâtir une maisonnette et leur assurer des vivres en suffisance, ce qui est la première condition pour les gagner.



CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — MISSION DE CHIMBINGIRO; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir le texte).

SUR LE PLATEAU DE HUILLA

SOUVENIRS ET RÉCITS

Par le R. P. LANG

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE

Suite (1)

XII

LA MISSION DE CHIMBINGIRO

Une visite inattendue. — Boissons indigènes. — Installations industrielles. — La famine.

En approchant de la mission de Chimbingiro, une statue colossale attire tout d'abord nos regards : c'est le grand patriarche de la vie monastique, saint Benoît, le patron de la mission.

∴

Le Père Supérieur nous accueille d'un sourire aimable :

« — Eh! bonjour, Père Supérieur; comment allez-vous?

« — Bien, merci, et vous-même ?

« — Bien aussi. Laissons tranquilles vos flacons et vos remèdes pour aujourd'hui. Ce n'est point pour une consultation que nous sommes venus ; le motif de notre voyage est tout autre.

« — Mais je n'ai pas l'honneur de connaître ce...

« — Ce Monsieur que je vous présente ? C'est un ami de nos œuvres. Déjà nous avons visité les missions de Huilla et du Jau ; le tour est aujourd'hui à la vôtre.

« — Enchanté de l'honneur !... Je suis à vous de tout cœur. »

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 27 octobre, 3, 10, 17, 24 novembre, 1er décembre et la carte p. 515.



Et l'on s'en va tout d'abord à la modeste chapelle, pour y prier un instant le bon Dieu et saint Benoît du Chimbingiro. C'est un usage reçu.

« — A vos ordres, Père, comme des moines de saint Benoît.

« —Parfaite, votre obéissance ! Alors, vous allez d'abord goûter la Bénédictine et la bière de saint Benoît...

« — De la bière et de la Bénédictine !

« — Entendons-nous ; ce sont des produits de fabrication locale. Les voici d'ailleurs. Goûtez-en.

« — Délicieuses, l'une et l'autre !

« — La Bénédictine est une graminée que vous avez sans doute remarquée, un peu partout, le long du chemin qui conduit à la colline. Elle est d'une vertu souveraine contre les indispositions d'estomac ; c'est aussi un délicieux apéritif.

« — Et la bière ?

« — La bière est fabriquée avec du maïs, que nous récoltons ici. Le houblon vient d'Europe, en attendant que nous puissions l'acclimater ou que nous trouvions ici une plante similaire. Rafraîchissante, tonique, hygiénique et peu coûteuse, telles sont les qualités de notre bière. La meilleure eau que l'on rencontre dans ce pays ne peut et ne doit pas être bue habituellement, fût-elle même filtrée soigneusement.

« — Je trouve fort bonne l'idée que vous avez eu de fabriquer vous-mêmes vos boissons. Il faut, en effet autant que possible, que les missionnaires tirent des pays qu'ils habitent tout ce qu'ils peuvent en obtenir. Maintenant, permettez-nous de visiter votre œuvre.

« — Parfaitement, si vous le voulez, nous allons, tout en causant, l'examiner entièrement. »

∴

Chimbingiro, à proprement parler, n'est pas une mission ; c'est plutôt une œuvre agricole. Tel est, du moins, le but de sa création. Exceptionnellement située, et providentiellement acquise, elle peut réaliser et réalise ce que l'on attend d'elle : venir en aide à toutes nos autres œuvres du district.

Elle ne peut être une mission proprement dite, car le pays est peu peuplé ; les rares agglomérations indigènes du voisinage se trouvent à une grande distance. Cependant, autant que nos occupations intérieures nous laissent du loisir, nous sommes heureux d'aller à la recherche de nos ouailles, de les instruire et de les baptiser. Le personnel est très réduit. Il ne compte habituellement que deux Pères et quatre Frères. Que le bon Dieu suscite de nombreux ouvriers apostoliques, c'est partout le même cri de détresse : *Operarii autem pauci*.

∴

Nous avons ici près de 200 orphelins rachetés de l'esclavage. L'idée mère de notre fondation remonte à la triste époque de la famine qui sévit dans tout le pays en 1891 et 1892. Ce fléau était la conséquence d'une grande sécheresse. A Huilla, nous avions à nourrir près de 400 enfants et Dieu sait avec quelles peines et au prix de quels sacrifices !

Nos trois wagons parcouraient toute la contrée pour aller à la recherche de grains, l'acheter à un prix exhorbitant l'apporter à la mission... Au commencement on en trouvait encore dans des localités éloignées, mais bientôt, plus rien.

∴

Un jour, les enfants avaient épuisé toutes les provisions. Les chars partis depuis plus d'un mois à la recherche de vivres n'avaient encore donné aucun signe de vie. Le matin de cette fameuse journée, le cuisinier vient me demander :

« — Père, que faut-il faire ? le magasin est vide. »

J'avais eu toute la nuit comme un cauchemar indéfinissable : « Nos chars ne rentrent pas, me dis-je, qu'allons-nous devenir demain ? » Le jour se lève. Huit heures, neuf heures sonnent. Rien n'apparaît à l'horizon et nos enfants attendaient une prompte réponse.

Je me creuse la tête. Dans le champ il y a un petit coin de manioc non encore formé ; faut-il l'arracher ? Mais *quid hœc inter tantos ?* Je donne ordre aux uns d'aller le cueillir, aux autres d'aller battre la forêt pour chercher quelques fruits et des racines. La journée se passa sans autre pitance et l'on se serra de plus en plus la ceinture.

Le lendemain, heureusement, les chars apparaissent avec un demi-chargement ; il fallut au plus vite l'entamer et se remettre en campagne. Imaginez nos angoisses en pareille circonstance.

∴

Cette année de famine ne s'effacera jamais de ma mémoire. Si nos enfants faisaient pitié à voir, que dire des noirs du pays, si indolents, si imprévoyants ! Je la vois devant moi, cette foule affamée, se traînant lentement d'un endroit à un autre, fouillant le sol desséché pour en extraire quelques racines, semant tous les chemins de leurs cadavres décharnés !

Après cette douloureuse expérience, une grave question se posait : comment assurer la stabilité de nos œuvres et nous mettre à même de parer à toutes les éventualités ? Il s'agissait de trouver des terrains spacieux et fertiles, à côté d'une rivière intarissable, et de s'y livrer à une grande exploitation. La Providence servit admirablement nos vues en nous amenant ici. L'œuvre de Huilla, restreinte dans son développement agricole, fut aussitôt divisée et vint s'établir dans cette vallée qui est d'une fertilité surprenante. Désormais, espérons-le, nous serons à l'abri de la disette.

∴

Qu'il a fallu de temps et de patience pour mener à bonne fin ces constructions sur ces hauteurs, niveler le terrain et même couper radicalement la crête de la colline !

« — N'est-ce point un four à chaux que l'on aperçoit là-bas ?

« — Un four à tout : chaux, briques, statues ou argile...

« — Et ici tout près ?

« — Le moulin, puis une chose qui peut-être vous surprendra dans ces pays...

« — Une turbine !



« — Oui, et plus loin une batteuse. Les services qu'elles nous rendent sont incalculables. Leur installation, laissée à notre initiative, a été fort pénible, mais aussi la bourse de l'économe n'a pas eu à s'en plaindre.

« — Et ce tic-tac régulier que j'entends au pied de la colline, n'est-ce pas un bélier si j'en crois mes oreilles?

« — Vous l'avez deviné : un bélier bien ordinaire, mais aussi quelle providence? l'eau sur la montagne, à la portée de nos enfants! De plus, elle entretient la fraîcheur de la végétation dans ces lieux autre fois stériles.

« — Que doivent penser et dire les Nègres en voyant toutes ces merveilles?

« — Ils s'extasient pendant des minutes, regardent tout cela en tenant les deux mains sur leur visage, puis agitent la tête, s'en vont ensuite en se regardant l'un l'autre, faisant de la langue un claquement significatif...

« — Avant de vous en aller, jetez un coup d'œil sur notre cathédrale de Saint-Benoît. La voici en construction ; toute en pierres, briques et chaux. Si Dieu nous envoie assez de ressources, nous pensons la finir en 1900. C'est une dette à payer à notre grand protecteur : une fois acquittée, nous entonnerons le *Nunc dimittis.* »

XIII

LA QUIHITA

Les deux zones du plateau — Nouvelle confrérie. Mont Saint-Michel.

Nos adieux faits à la première partie du plateau de Huilla, nous voici sur le chemin de la Quihita, chemin de l'intérieur, qui nous conduira au milieu de nouvelles peuplades : les Vakihita, les Vangamboué, les Vakimbas, les Vankoumbé. Plus on approche du Cunène, plus les pays sont peuplés, plus les tribus sont grandes et intéressantes. Séparées de l'influence européenne, elles conservent plus intactes leurs mœurs et leurs coutumes.



CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — COLONIE DE LA CHIBIA ; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir le texte).

∴

En traversant la Chibia, dernière colonie européenne, disons en passant un bonjour au digne pasteur de la localité, ami et ancien élève de notre séminaire de Huilla. La traversée de ce bourg est longue. Les terrains de la colonie sont évalués à 450 hectares et s'étendent le long du Nène, sur une longueur de 15 à 20 kilomètres. Chibia est bien le plus important centre agricole et commercial du plateau. Son altitude est encore de 1515 mètres; mais son climat est inférieur à celui de Huilla; on y sent déjà la transition des deux zones du plateau. Encore quelques kilomètres, et la flore changera d'aspect. Aux arbres précieux, dont quelques-uns fournissent des bois de construction, en succèdent d'autres, comme le *moutchiati* et le *moupaga*, dont la sève est un lait gluant et l'un des plus violents poisons entre les mains des perfides féticheurs.

∴

Enfin nous apercevons la riante mission de la Quihita. Décidément, nos missionnaires aiment se percher sur les hauteurs, partout où ils le peuvent. Toutefois, avant de nous y présenter, allons dans le fleuve, le Kakoulovar, noyer nos soucis de voyage et confier aux innombrables crocodiles le sable et la poussière ramassés en route. C'est tout le sacrifice que nous faisons à leur voracité.

Nous voici frais et dispos. Par ici l'accès! Quel pont monumental lancé sur le fleuve! Un travail de géants, à coup sûr. Quoique non affiliés à la confrérie des Frères Pontonniers du moyen âge, nos modernes missionnaires en ont ressuscité l'idée. En plusieurs endroits du plateau de Huilla, de semblables travaux ont été faits afin que la pauvre humanité puisse en bénéficier. Que de malheureux nègres noyés dans la traversée des fleuves! Que d'accidents dans les voyages faits en wagon, où, parfois, tout l'attelage est entraîné par le courant d'une rivière!

∴

La mission de Quihita est située sur une colline ombragée, du haut de laquelle l'œil s'étend sur toute la plaine, sur tout le pays, depuis la Chella jusqu'au Cunène. On aurait pu la placer plus bas, dans l'île qui forme le fleuve, à côté des cultures. Les installations auraient été moins coûteuses; mais la santé y aurait grandement perdu. Dans toute installation de mission, en effet, il faut un emplacement sec, frais et aéré. La proximité des miasmes délétères qui s'élèvent des marais ou même des terrains de cultures, qu'on doit en tout temps irriguer, est une cause de fièvre. J'ajouterai que les hauteurs, comme celles de la Mission que nous allons visiter, élèvent l'âme, la font entrer naturellement dans une sphère supérieure, où l'on oublie les

CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — LA FAMINE EN 1891-1892; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir le texte).

misères inhérentes à la nature humaine, se traînant péniblement terre à terre.

Montagnes des singes, direz-vous? C'est bien, en effet, le nom que les Vaquihitas donnaient jadis à notre colline. Mais, aujourd'hui, elle est devenue « le Mont-Saint-Michel » C'est du haut de ce trône que, depuis cinq ans, l'archange domine le prince déchu, jadis le maître de ces contrées de Quihita.

∴

Le 29 septembre dernier, un vieillard, « la sagesse du pays des Vaquihitas », Ngonga, le redoutable, le tout puissant, se dirigeait, au milieu de ses guerriers, vers le mont Saint-Michel. Le glorieux archange allait faire courber le front du « fier Ngonga » sous la main du missionnaire, ému jusqu'aux larmes. A la suite du roi marchait la reine, suivie d'une partie de son peuple.

Ngonga « qui parle de tout et sur tout », a changé de nom en recevant le baptême. Il est devenu l'homonyme du roi du Portugal : c'est aujourd'hui don Carlos. Animé d'un grand esprit de foi, il se fait l'humble catéchiste de Dieu et de saint Michel. Sa tribu, en grande partie, est chrétienne.

(*A suivre*).

ÉPISODES DE LA PESTE A BANGALORE

Par M. Prosper-Louis PICOT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

11 août 1898. — 15 février 1899

Suite (1)

Le camp du Nord. — Religieuses et mercenaires. — Des hommes à poigne. — Encore des mutineries. — Un peu de statistique. — Recrudescence du fléau. — Le Trésor en détresse.

Maintenant que les lazarets sont remplis, c'est le moment d'en donner une idée. Je parlerai du Camp du Nord, que je connais mieux. (*Voir p.* 586).

Situé sur un des points les plus élevés de Bangalore, il mesure de 400 à 500 mètres de long et un peu moins dans sa plus grande largeur. Il comprend deux *bangalows* avec leurs jardins et au bout deux champs immenses séparés par une haie de cactus.

L'un des champs sert pour le Camp de Ségrégation; un coin est réservé pour la police, les serviteurs de l'hôpital, les croque-morts et le magasin des provisions; on y a également entouré d'une clôture élevée un endroit spécial pour les femmes turques, mais cette place réservée n'a jamais servi.

Le champ le plus vaste est consacré à l'hôpital. Il y avait trois sortes de salles : une pour l'observation des nouveaux venus, plusieurs autres pour les pestiférés, quelques-unes pour les convalescents. Vous avez ensuite des séries de casemates, destinées aux familles qui voudront rester isolées et soigner elles-mêmes leurs malades. Plus tard, ces casemates disparaîtront pour faire place à de grands *halls* couverts avec de la paille, où l'on se réfugiera pendant la chaleur. Tout à fait au fond, caché dans les rochers, est le four où l'on brûle les paillasses et les objets infectés hors d'usage. La Morgue est à côté un peu en avant. Puis à la suite, le lavoir, le réfectoire et les cuisines. A l'entrée du champ, une salle de garde pour surveiller les arrivées et les sorties, et une salle de désinfection par où doivent passer ceux qui sont congédiés.

Le *bangalow* le plus près de l'hôpital est affecté aux infirmières.

Le second *bangalow* servira d'infirmerie aux Européens, créoles ou métis, jusqu'à la mi-décembre. Dans le jardin, en face, a été placé le poste des *cipayes*.

A la *City*, les salles et les casemates de l'hôpital sont classées et distribuées selon les castes. De plus, on a ajouté au lazaret un terrain spécial pour enterrer ou brûler les morts.

∴

Un médecin, aidé d'assistants et d'infirmières, a la charge de chaque lazaret. Un officier de l'armée anglaise, le major Deane, qui a déjà pratiqué à Bombay, très désireux de poursuivre ses expériences sur la peste, a offert ses services pour le soin des hôpitaux.

A notre camp, les infirmières furent toutes catholiques jusqu'au 29 octobre. On leur confia alors le camp du Sud, ouvert à cette date. Elles furent remplacées par des demoiselles protestantes venues d'Angleterre. Quand la peste éclata dans l'Inde, en effet, un certain nombre d'infirmières anglaises demandèrent à y être envoyées. Je dois dire à leur éloge qu'elles s'acquittèrent admirablement de leur devoir, et que, certes, elles n'avaient pas peur devant la maladie. L'une d'elles surtout, Miss Snowdon, voyant que personne ne touchait aux morts pendant la nuit, s'attelait crânement à la besogne et les ensevelissait elle-même dans de grands linges blancs. Daigne le bon Dieu la récompenser en faisant briller à ses yeux la vérité! Elle travaillait pour Lui, je le sais; mais, hélas! sans le connaître. Ces *sisters* (on les appelait ainsi) demeurèrent là jusqu'au 17 janvier.

∴

Nos Sœurs de Saint-Joseph s'installèrent à leur place: on savait déjà, de reste, que c'est par elles qu'on aurait dû commencer; car, dès le 24 novembre, on les avait chargées des Camps du Cantonment, et on n'avait pas tardé à réaliser de notables économies.

Ces braves filles n'attendirent pas cette dernière date pour entrer dans les lazarets et visiter les malades. Le 22 octobre, j'étais heureux d'apercevoir leurs cornettes dans les salles et de les féliciter de leur courage. Elles continuèrent à venir à peu près tous les jours et me rendirent d'immenses services. Combien de mourants elles ont assistés de leurs exhortations, pendant que je courais d'une infirmerie à l'autre et que je montais dans les ambulances pour administrer les sacrements! Car c'est un fait curieux: durant plusieurs mois, les catholiques ont compté pour presque la moitié parmi les pestiférés en traitement à l'hôpital. Aussi, j'avais constamment les saintes Huiles prêtes au lazaret, et ma poitrine était devenue un autel où je gardais un petit ciboire toujours rempli; un ruban de soie violette, passé au cou, avertissait les initiés que le bon Dieu était là.

∴

A la *City*, les Religieuses du Bon-Pasteur s'offrirent, dès le commencement, à partager le travail du Camp : l'administration n'en voulut point. N'importe! Elles surent pénétrer au milieu des malades et eurent l'occasion de semer de bonnes paroles qui ne furent pas perdues. A cette heure de suprême et terrible abandon, que de païens, voyant arriver près d'eux les Sœurs, les ont prises pour des anges et les ont priées de leur verser les consolations divines, de leur faire goûter les douceurs de l'espérance, de les guérir et de les sauver avec l'ambroisie céleste. Elles avaient beau leur répéter qu'elles n'étaient que des femmes mortelles, des vierges consacrées à Dieu :

« — Non, non, disaient-ils, vous êtes les anges du Paradis; faites-nous boire l'*arack* divin, et nous vivrons. »

L'*arack*, l'eau-de-vie, les liqueurs fermentées! Ah! si les bonnes Religieuses en avaient eu à leur donner! du coup elles auraient passé pour les mères des dieux! Elles ne pouvaient que leur distribuer des encouragements, et

(1) Voir les *Missions catholiques* des 10, 17, 24 novembre et 1er décembre.

s'estimaient trop récompensées, quand elles laissaient à la fin ces pauvres gens soumis et résignés.

Les serviteurs des hôpitaux n'étaient pas si empressés auprès des malades. D'abord ils ne venaient pas là pour le plaisir de respirer un air empesté, mais bien pour toucher de gros appointements. Afin d'en tirer quelque chose, il fallait qu'à chaque instant les maîtres eussent l'œil ouvert, et encore valait-il mieux se taire sur beaucoup de petits détails. Au camp du Nord, il arriva un moment où il fut nécessaire de se débarrasser d'eux. Ils se plaignaient d'avoir trop d'ouvrage; le tort, la première fois, ne fut pas de leur côté. Aussi leur adjoignit-on des compagnons. Mais ils ne les supportèrent pas et les contraignirent à se retirer.

« — L'administration, disaient-ils, constatant combien il est difficile de recruter des domestiques, sera obligée de nous payer ce que nous demanderons. »

Un beau matin, ils furent stupéfaits de voir se présenter à l'ouvrage une escouade de forts gaillards et de robustes gaillardes, venus la veille de Poona, tandis qu'on leur signifiait à eux d'aller chercher fortune ailleurs.

∴

A la *City*, le Divan, Sir Seshadri Tyer, politique à longue vue et très habile, véritable homme d'Etat, capable d'en remontrer à nombre de ministres des pays civilisés, avait imaginé de bonne heure un ingénieux moyen de fournir du travail aux désœuvrés. Il remarqua tout de suite que la peste sévissait principalement dans les centres surchargés de population et que, proportion gardée, les victimes y étaient beaucoup plus nombreuses et le mal beaucoup plus grave. Aussitôt sa résolution est prise : perçons des rues dans tous les sens, versons ailleurs le trop-plein d'habitants, augmentons le territoire de la ville. Il ouvre le trésor, il appelle à l'ouvrage; les travailleurs se présentent par milliers. Sans attendre qu'elles soient mûres, on abat les récoltes, et on trace en plein champ le plan de nouveaux quartiers. Mesure excellente à un triple point de vue : elle assainissait Bangalore; elle occupait des miséreux; elle les sauvait de la contagion.

Sir K. Seshadri Tyer, divan du Mayssour.

∴

Un autre homme à poigne déjà connu, le Résident, va maintenant nous donner une nouvelle preuve de son énergie. C'est encore aux Mahométans que nous avons affaire. Nombre des leurs sont malades : ils ne s'en vantent pas.

Le 29 octobre, l'officier de santé, le même qui avait failli être lapidé quelques jours avant son mariage, apprit qu'il y avait un cas derrière la halle aux bouchers. Il y court, découvre le pestiféré, un nommé Abdulla-Khan, et ordonne de l'envoyer à l'hôpital. La foule gronde. Sans s'émouvoir il fait signe à une ambulance, et voilà le patient en route pour le lazaret, avec un billet en bonne et due forme. Tout paraît tranquille. Notre docteur se frotte les mains et regagne son domicile. Mais à peine a-t-il tourné les talons, que les Turcs s'élancent après leur homme, l'enlèvent de l'ambulance, lui font traverser le quartier de Blackpalli, et le cachent, devinez où...dans les ruines du fameux minaret que nous avons vu s'écrouler la semaine dernière. Rapport est immédiatement adressé à la police. L'inspecteur et le sous-inspecteur se mettent en campagne, commencent une enquête, dénichent la retraite d'Abdulla-Khan, et veulent le tirer de là. Mais l'inspecteur est frappé avec un couteau de boucher qui lui fait une entaille de cinq pouces de profondeur : il reçoit en outre plusieurs balafres à la tête. Son subordonné en est quitte pour une volée de coups et deux dents cassées.

∴

Cela se passait quelques minutes avant midi. Je revenais de visiter le Camp du Sud, où j'avais été témoin de l'arrivée du premier malade. Chemin faisant, j'avais rencontré le P. Gouarin. Chacun dans notre voiture, nous étions loin d'imaginer que nous tombions en pleine émeute. Nous fûmes surpris de rencontrer tant de monde; il fallait avancer péniblement, au petit pas. C'est seulement deux ou trois heures après que nous eûmes connaissance de l'histoire; nous nous félicitâmes alors de ne pas avoir été pris pour des inspecteurs de police!

Cependant le Résident n'est pas plutôt avisé qu'il met en branle une partie de la garnison. Une Compagnie européenne du 2e West Riding et un escadron indigène du 2e Madras Lancers ne tardent pas à déboucher sur la place. Plus personne dans la rue. Tant mieux! l'ouvrage sera plus simple. Piétons et cavaliers s'alignent et prennent position. Puis, sacrées ou pas sacrées, on fouille toutes

les mosquées du quartier (Dieu sait s'il y en a !) pour tâcher de rattraper le malade, cause de l'effervescence populaire. Mais de malade, point. On s'occupa alors des émeutiers. Treize arrestations furent opérées dans l'après-midi ; le surlendemain le verrou s'était fermé sur quarante prisonniers ; d'autres complices furent arrêtés ultérieurement.

Conclusion : Abdulla-Khan fut retrouvé la nuit même dans un cimetière musulman, à une lieue de là. Il était encore en vie ; on le porta au lazaret où il expira sous mes yeux le lendemain matin. L'Inspecteur et le Sous-Inspecteur de la police revinrent assez vite à la sauté. Quant aux prisonniers, sur 48 accusés, 4 seulement furent acquittés ; les 44 autres eurent chacun 100 roupies d'amende, et 15 furent condamnés en plus à des peines variant entre six mois et deux ans de rigoureux emprisonnement.

∴

Maintenant qu'il y a pas à Bangalore de quartier qui ne soit entamé, on peut se demander à quoi sert la *Ségrégation :* il faudrait ségréger tout le monde ou ne ségréger personne.

Le 2 novembre, le Résident imagina de jouer un beau tour à ceux qui voulaient échapper à l'inspection, en rendant un décret à propos des enterrements. Défense à quiconque de porter ou d'accompagner un mort au cimetière ou à l'endroit de la crémation sans un permis relatant la cause du décès. Arrêté bien conçu en principe, mais en fait inutile et désastreux, car il sera une nouvelle source d'escroqueries et d'abus de confiance, et surtout une nouvelle raison de jeter les cadavres à la voirie.

Il eût mieux valu promettre une récompense à ceux qui auraient montré du zèle à purger la ville des corps abandonnés. Qu'importe la cause de la mort ? La moindre maladie prédisposant à la peste, attribuez l'universalité des décès à la peste, et n'en parlons plus. Les morts sont morts. Les mesures prises pour leurs funérailles ne les ressusciteront pas. Le grand point est de sauver les vivants.



BANGALORE (*Hindoustan*). — Vue générale de l'hopital au lazaret du nord ; d'après une photographie de M. Aucouturier, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 584).

Le but de l'ordonnance du Résident était sans doute l'hygiène de la ville et le salut des habitants. Les parents forcés d'appeler les médecins pour authentiquer la cause du décès de leurs défunts, se dénonceront par là-même, et il sera facile de leur appliquer les règlements de la ségrégation. Mais, encore une fois, la ségrégation est détestée par les Indiens, qui n'en veulent à aucun prix. Les musulmans particulièrement s'abriteront derrière le fameux *gosha* de leurs femmes et traverseront les rues en charrettes fermées :

« Eh ! qu'y a-t-il là-dedans ? criera le gardien de la paix.

« — Des femmes ! n'approche pas ! » répondra le musulman sans s'arrêter, et on le laissera poursuivre sa route, non pas avec ses femmes comme il le prétend, mais avec une charge de cadavres.

∴

Il serait intéressant de connaître dans quelles proportions on cachait ainsi les mourants et les morts. Le Résident voulut en avoir le cœur net. Le samedi 12 novembre, sans prévenir personne, il posta des hommes de confiance à l'entrée des cimetières et lieux de crémation, avec ordre de compter les morts qui y seraient apportés. Le service de la Santé fonctionna comme à l'habitude, et donna ses chiffres à la fin de la journée : pour le *Cantonment* on rapporta 39 morts, 42 pour la *City*, total : 81 décès. Eh bien ! le Résident, d'après les procès-verbaux de ses limiers, en



enregistra 266, soit 169 pour le *Cantonment* et 97 pour la *City* ! C'est à ne pas le croire. Et pourtant nous sommes encore au-dessous de la vérité, car n'entrent pas dans ce compte-là les corps jetés à l'eau, inhumés subrepticement ou cachés d'une façon quelconque.

Tenons-nous-en à ce que nous savons, et comptons sur nos doigts. Sans aucune exagération, on peut admettre une moyenne quotidienne de 300 morts pour la ville entière, du 15 octobre au 15 décembre, soit 18.000 décès en 60 jours. Je serais en deçà de l'exactitude en fixant à 25.000 le nombre des victimes du 12 août au 1er mars, c'est-à-dire le huitième de la population.

∴

La première semaine de novembre fut particulièrement mauvaise. La pluie fine qui nous pénètre nous ramènerait au mois de juin ou juillet, si le froid glacial de la saison ne se faisait sentir.

Durant cette période, j'ai assisté à des scènes horribles au lazaret. Des malades souffraient à tel point qu'ils perdaient la tête, devenaient fous furieux, s'élançaient de leurs couchettes, couraient éperdus dans les salles, s'échappaient quelquefois dehors et mouraient le long des routes. D'autres étaient arrêtés à temps; on les attachait à leur lit; mais qu'il était dangereux de les approcher! souvent ils brisaient leurs liens, se jetaient sur vous, vous mordaient et vous égratignaient.

∴

A cette époque, celui qui était le bras droit du Résident pour la ville blanche, M. Slight, vit son courage soumis à une rude épreuve. Sa femme fut attaquée par l'impitoyable contagion; Mistress Slight heureusement n'en mourut pas.

Il convient aussi d'admirer l'indomptable énergie du colonel Donald Robertson. Il continue ses tournées à travers les quartiers de la ville infectée, encourage les bonnes volontés, visite les lazarets, se plante en face des pestiférés, examine les soins qu'ils reçoivent. Sa femme et sa fille sont à la maison; il leur dirait bien : « Quittez Bangalore, allez à Madras ou à Ootocamund ! » Non, il a besoin d'elles pour prêcher d'exemple. Bravo, colonel !

∴

Et l'inoculation ! Jamais le sérum prophylactique n'eut si bonne et si heureuse renommée. On escompte déjà le jour où la peste sera forcée de s'arrêter court parce que tout le monde aura été inoculé. Au *Cantonment*, le 5 novembre, déjà 16.825 volontaires ont subi l'opération; et à la *City* les bras s'offrent au remède préservateur avec le même empressement. Toutefois, il y a des récalcitrants. Les Mahométans ont constaté dans le Coran qu'il n'est pas question de la panacée du professeur Haffkine; en général ils sont sourds à toutes les propositions qui leur sont faites.

Les effets civils du vaccin sont pourtant bien alléchants : quiconque porte avec soi un certificat d'inocution est dispensé de la *ségrégation*, s'il y a des cas de peste chez lui, et de la mise en quarantaine, s'il voyage : un talisman efficace, vous voyez !

Seulement voilà ! de méchantes langues font du tort à la chose. D'abord un fait est certain ; c'est qu'il ne faut pas affronter l'opération, si on a déjà la peste, ne fût-ce qu'à l'état d'incubation; le vaccin vous achèverait infailliblement et rondement. Puis le remède ne vous empêche pas absolument d'être victime de l'épidémie. Beaucoup d'inoculés sont allés se faire soigner, dans les hôpitaux, preuve qu'ils n'étaient pas épargnés; mais il faut ajouter que le nombre des inoculés qui sont morts, est en définitive fort restreint.

Quelle conclusion tirer de là ? Il faudrait prouver que les inoculés, restés indemnes, n'auraient pas été sauvés sans l'inoculation. Et précisément il est à remarquer que ce sont principalement les classes aisées, les gens sachant lire et comprendre, qui sont allés au devant de l'opération. Les pauvres, les miséreux, ont été très-embarrassés pour profiter du remède en vogue. Il leur fallait, à cette fin, renoncer au moins à quatre jours de travail, et quatre jours sans travail, c'était pour eux quatre jours sans cuisine. Aussi la plupart se sont abstenus et ont dit : « Au diable le bouillon! »

∴

La meilleure médecine préventive, de l'aveu unanime, est encore le bon air et la saine nourriture. Le bon air, à l'époque où nous sommes, fait défaut. Tâchons donc de bien nous régaler. Oui; mais décidément tout conspire contre nous : nous voilà menacés de la disette. Les mesures très sages, qui imposaient aux entrants et aux sortants des formalités minutieuses, empêchaient le ravitaillement de Bangalore, et les denrées de première nécessité avaient renchéri d'une manière vraiment alarmante. L'administration ouvrit des magasins à la *City* et au *Cantonment*, et vendit à des prix très raisonnables le riz, le sel, le piment, la moutarde, jusqu'aux allumettes chimiques. Les accapareurs qui voulaient profiter de la situation pour réaliser d'énormes bénéfices enragèrent : ils réduisirent leurs tarifs et offrirent leurs marchandises au rabais. Seulement ils avaient affaire à un rude concurrent. Ils furent obligés de fermer boutique.

∴

Cependant la détresse qui aurait eu le plus de conséquences fâcheuses était celle du Trésor. L'argent est le nerf de la guerre, répètent les hommes d'entreprise. Ici l'argent, c'est le salut. L'Etat de Mayssour, dont les revenus sont sagement administrés, n'a pas été un seul jour tracassé par la gêne financière. La Municipalité du *Cantonment*, dont le budget est plus modeste, voyait sa caisse baisser à chaque minute.

Le colonel Donald Robertson se rappela-t-il en cette conjoncture la conduite des disciples du Sauveur sur le lac de Tibériade ? Quoi qu'il en soit, il suivit leur exemple. Voyant l'eau entrer dans la barque, il se décida à réveiller le Maître, qui ne dormait pas, mais qui faisait semblant.

Le 13 novembre, il lui cria par le fil du télégraphe :

« — Excellence, venez à la rescousse; nous périssons ! »

L'Excellence est le vice-roi de l'Inde. Celui-ci fit cadeau de 100.000 roupies, et entra en scène pour... imposer des économies.

(A suivre).



BIBLIOGRAPHIE

Les Almanachs de la Propagation de la Foi.

Sous ce titre, l'*Univers* du 3 décembre publie l'article suivant :

L'Œuvre de la Propagation de la Foi vient de publier, pour l'année 1900, ses deux Almanachs : l'*Almanach des Missions* et le *Petit Almanach de la Propagation de la Foi*.

L'*Almanach des Missions* est, on le sait, la publication de luxe; il est illustré de nombreuses gravures dont un chromo représentant la Madone de la confrérie des marchands de lin de Florence, œuvre de Fra Angelico qui respire et inspire la piété. Le texte est complètement inédit. L'Almanach s'ouvre par une ode de M. Joseph Serre, un des poëtes ordinaires de la Propagation de la Foi, intitulée *Mil neuf cents;* c'est un chant d'espérance à l'aurore du vingtième siècle ; ce n'est pas la seule poésie de l'Almanach, où nous citerons encore une ballade du R. P. Delaporte sur la *Mouche tsésé*. Parmi les récits en prose, citons au courant de la plume, *Un coup de filet*, de M. Baulez; *Sidi Mahboul*, œuvre de deux Pères Blancs, le R. P. Marladot pour les illustrations; la *Vengeance de Bastien*, de M. Durier; etc., en réalité il faudrait tout citer.

Pour être moins brillant, moins luxueux, le *Petit Almanach de la Propagation de la Foi* n'est ni moins intéressant, ni moins édifiant, ni moins charmant. La poésie d'ouverture *: Salut au XXe siècle*, est également l'œuvre de M. Joseph Serre; le R. P. Delaporte chante les *Ecoles d'apôtres*. Pour la prose, citons *Cadeau de Noël*, de M. Combes; *Kipili* du R. P. Guillemé; une *Idylle noire*, fort gentiment racontée par une Sœur blanche; *En mer* et *A la broche*, deux nouvelles du romancier Roger Dombre, etc.; ici encore nous citerions volontiers tout, mais à quoi bon? Signalons cependant les charmantes illustrations de M. Guasco, le zélé secrétaire de l'Œuvre de la Propagation de la foi à Paris.

Déjà, ces charmants *Almanachs de 1900* ont valu à l'Œuvre de la Propagation de la Foi les encouragements et les félicitations de prélats parmi lesquels nous nous bornerons à citer S. Em. le cardinal Rampolla, au nom de Sa Sainteté, S. Em. le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, et S. Em. le cardinal Coullié, archevêque de Lyon. Ce dernier « admire avec quel talent on a réuni en quelques pages ce qui peut charmer les yeux, instruire l'esprit et toucher le cœur »; il souhaite que « ces chers petits livres soient de vrais missionnaires et portent partout la connaissance de la grande Œuvre catholique et que cette lecture inspire le zèle de la soutenir ». Ce souhait sera réalisé.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

En mémoire de M. Amann, diocèse de Lyon, Maison des Chartreux 500 »
Un curé de Lyon, en mémoire d'un défunt 100 »
Anonyme de Lyon 500 »
Un ancien élève des Minimes qui a passé son examen de droit 25 »
Un anonyme de Montpellier, avec demandes de prières 25 »
Mme veuve Reboul, Montpellier, pour les âmes du Purgatoire. 5 »
M. l'abbé Colombier, du diocèse de Clermont 2 65
Anonyme du diocèse de Lyon 1 80
En mémoire de M. l'abbé Manuel, du diocèse de Beauvais. 100 »
Anonyme de Bayeux, à saint Antoine, afin d'obtenir la guérison de son père 20 »
Mme la comtesse d'Anthenaise, du diocèse de Chartres 13 20
M. l'abbé Stapulionis (Russie) 37 70
L. G., diocèse de Reims 1 15
Anonyme de la Pacaudière, diocèse de Lyon 10 »

Pour les missions nécessiteuses (Séminaire d'Alger).
Un prêtre du diocèse de Grenoble 100 »
Anonyme du diocèse de Clermont 50 »
Anonyme du diocèse de Nancy 100 »
Anonymé du diocèse de Valence 26 65
M. A. Ravel, diocèse d'Avignon 20 »
M. Buffet, du diocèse d'Annecy 10 »
M. J. Remy, du diocèse de Reims 10 »
M. Eugène Humeau, du diocèse d'Angers 4 40
Anonyme du diocèse de Poitiers 10 »
D. P., Paris 20 »

Pour les missions en Orient (M. Malaval, Akbès).
Anonyme du diocèse de Cambrai 20 »

Pour les affamés (Mgr Pelckmans).
Anonyme du diocèse de Malines 300 »

Pour une léproserie (Mgr Cazet, Madagascar central).
M. et Mme J. D. C. de Paris, avec demande de prières pour la conversion de trois parents 100

Pour un établissement français d'Asie-Mineure (sœur Vartan, supérieure des sœurs de l'Immaculée-Conceptions, Angora).
M. et Mme J. D. C. de Paris, avec demande de prières pour la conversion de trois parents 100 »

Pour une mission française d'Asie ou d'Afrique (Mgr Adam).
M. et Mme J. D. C. de Paris, avec demande de prières pour la conversion de trois parents 100 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour son école à fonder au Liban.
M. A. Estève de Bosch, Angers 10 »
Anonyme de Provins, diocèse de Meaux 10 »
Anonyme du diocèse de Versailles 5 »

A M. Malaval, Akbès (Syrie).
Anonyme du diocèse de Rodez 5 »

A sœur Sion, Jérusalem.
Anonyme du diocèse de Rodez 5 »
Anonyme du diocèse de Cahors 25 »

A M. Picot, Bangalore.
Anonyme du diocèse de Rodez 5 »

Pour les écoles d'Orient.
Anonyme du diocèse de Saint-Dié 5 »

Pour les affamés de l'Inde (M. Chavanol, Pondichéry).
Un petit Curé du diocèse de Lyon 40 »
Deux missionnaires de désirs, Chambéry 100 »
Un abonné du diocèse de Séez 1 50

A Mgr Pelvat, Nagpore, pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Cahors 100 »

A Mgr Pelckmans (Lahore), pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Bordeaux 198 25
Une ancienne élève du S.-C., diocèse de Reims 5 »

A M. Godec, Pondichéry, pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Versailles 10 »

Au R. P. Antoninader, Pondichéry.
Anonyme du diocèse de Rodez 5 »

A M. Guéno (Cochinchine orientale), pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Cahors 100 »

A M. Grangeon (Cochinchine orientale), pour l'Œuvre des catéchistes.
M. l'abbé J.-G., du diocèse de Lyon 5 »
M. L. L., de Beaufort, diocèse d'Albi 7 65
Anonyme du diocèse de Cahors 50 »

A Mgr Usse (Birmanie sept.), pour la pension d'un séminariste, deuxième annuité.
M. Bouchacourt, diocèse de Nevers, demande de prières 150 »

A M. Demeure (Cochinchine orientale).
Anonyme de Viviers, demande de prières 5 »

Pour les missions du Cambodge.
Anonyme du diocèse de Saint-Dié 5 »

A sœur Gilbert, Tché-Kiang, pour ses vieillards.
Anonyme du diocèse de Cahors 50 »

A Mgr Chatagnon (Su-tchuen méridional).
Anonyme du diocèse de Cahors 25 »

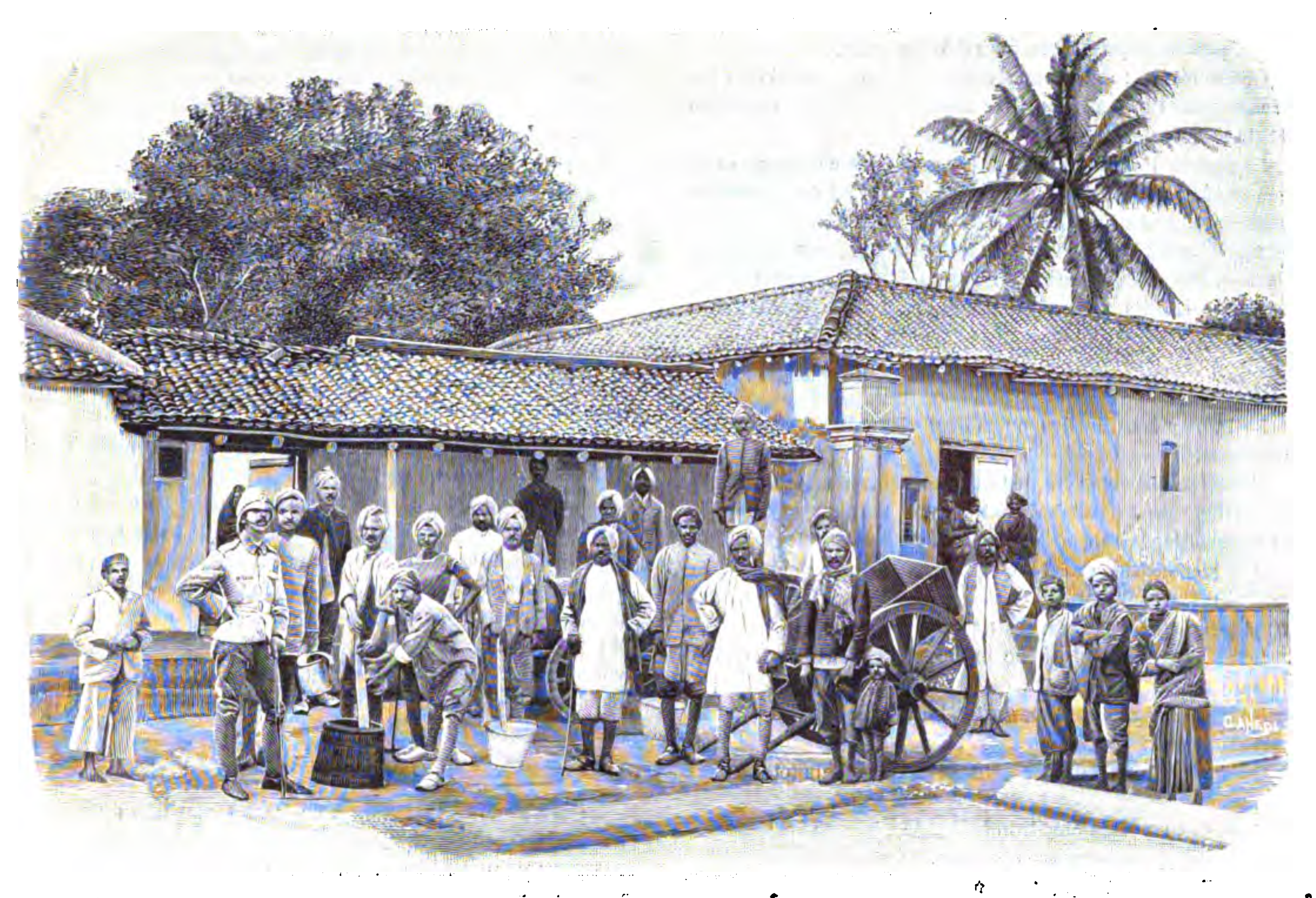
A M. Clerc-Renaud (Kiang-si oriental), pour l'église en l'honneur du bienheureux Perboyre.
Anonyme du diocèse de Cahors 25 »

Pour une léproserie (M. Clerc-Renaud).
Anonyme de Saint-Martin-la-Plaine, du diocèse de Lyon 50 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant*.

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



BANGALORE (*Hindoustan*). — LE CAPITAINE PEARSE ET SES HOMMES, DÉSINFECTANT LES MAISONS; d'après une photographie de M. AUCOUTURIER, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 596).

RECONNAISSANCE

DU

CORPS DU VÉNÉRABLE PIERRE TUY

Samedi 9 décembre ont eu lieu, à l'Archevêché de Lyon, sous la présidence de Son Eminence le Cardinal Archevêque, les constatations canoniques pour la reconnaissance du corps du Vénérable Pierre Tuy, prêtre tonkinois. C'est un des quarante-neuf martyrs appartenant à la Société des Missions Étrangères de Paris qui seront, en 1900, appelés aux honneurs de la Béatification.

Les restes vénérables du martyr avaient été donnés en 1849 par le Supérieur du Séminaire de la rue du Bac au Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Lyon, et déposés dans un oratoire contigu au remarquable musée de la rue Sala ; l'identité du corps était prouvée par les pièces qui accompagnaient le don précieux fait à l'Œuvre.

MM. les Docteurs Vincent et Contamin s'étaient chargés de la vérification et de la reconstitution du corps, en présence de Son Eminence le Cardinal Archevêque, de M. Martial de Prandières, président, de MM. les membres du Conseil central de la Propagation de la Foi, et de M. Paul de Rosière, secrétaire du Conseil.

M. le chanoine Buy remplissait les fonctions de notaire apostolique, M. le chanoine Comte, celles de vice-promoteur de la foi. Mgr Morel, rédacteur des *Annales de la Propagation de la Foi*, avait été désigné pour représenter la Société des Missions Etrangères de Paris en qualité de vice-postulateur.

Son Eminence le cardinal Coullié, qui est parti pour Rome, jeudi 14 décembre, portera à la Sacrée Congrégation des Rites le résultat de l'enquête et remettra, selon l'usage, au Saint-Père et aux Cardinaux, les reliques insignes qui leur sont destinées.

Voici les Actes du martyre du Vénérable Pierre Tuy :

Le Vénérable Pierre Tuy, prêtre de la mission du Tonkin occidental, naquit vers 1773, dans la province de Ha-noï. Remarqué par les missionnaires, à cause de sa piété et de

son intelligence, il reçut de l'un d'eux quelques leçons de latin, puis il entra au séminaire de Ke-vinh.

Ordonné prêtre et successivement vicaire et curé de plusieurs postes importants, il se montra partout plein de zèle et de douceur.

Le païens l'aimaient aussi bien que les chrétiens et sa vie se fût écoulée dans la paix et le travail du ministère sacerdotal ordinaire, si, en 1833, le roi d'Annam, Minh-Mang, n'avait lancé contre le catholicisme, ses adeptes et surtout ses prédicateurs, de violents édits ordonnant de les arrêter et, s'ils refusaient d'apostasier, de les mettre à mort.

∴

Le P. Tuy fut une des premières victimes de ces ordres barbares.

Il était allé porter les derniers sacrements à un malade du village de Thanh-hai, habité par un petit groupe de chrétiens perdus au milieu des infidèles ; il y fut arrêté par les satellites qui le conduisirent au mandarin. On essaya de le racheter, mais le sous-préfet mit pour condition que le prêtre déclarerait qu'il était médecin.

Le P. Tuy se refusa à ce mensonge et fut transféré à la capitale de la province.

Malgré ses soixante ans, on lui imposa la cangue et on le mit en prison.

Quelques jours plus tard, le préfet l'appela et l'interrogea :

« — Es-tu prêtre chrétien ?

« — Oui, je suis prêtre chrétien.

« — Es-tu chef de religion ?

« — Je suis chef de religion, mais d'autres sont au-dessus de moi.

« — Ecoute, tous ceux qui te voient sont émus de compassion, personne ne veut te condamner à mort, nous ne le voulons pas non plus ; fais-moi donc un écrit pour me déclarer que tu es médecin, alors nous pourrons te sauver. Ne crains-tu pas la mort ?

« — Je ne la crains pas, et quelle qu'elle soit, peu m'importe ; tout le monde doit mourir : que l'on meure doucement dans son lit, que l'on soit dévoré par le tigre ou par les poissons, percé de lances, décapité, coupé en morceaux, il faut toujours mourir ; pourquoi donc craindrais-je la mort ? »

Il fut reconduit en prison où il demeura trois mois, aimé de tous, des mandarins, des soldats, des autres détenus.

« — Hélas ! disaient ces derniers, incarcérer et traiter comme un scélérat, un homme d'une si grande douceur et d'une si belle vertu, n'est-ce pas un crime ? Nous, nous sommes dignes de châtiment ; mais lui, quelle faute a-t-il commise ? »

Interrogé plusieurs fois, il persista à dire qu'il était prêtre.

∴

Les magistrats avisèrent le conseil royal de cette affaire. Mais leur rapport très bienveillant permettait d'espérer que quelques barres d'argent suffiraient pour obtenir la libération du captif ; cette issue semblait d'autant plus probable, que les lois annamites défendent de mettre à mort toute personne âgée de soixante ans et au-dessus.

Ces prévisions furent déçues : Pierre Tuy inaugura dans les missions annamites au XIX[e] siècle l'ère glorieuse du martyre, qui devait se prolonger pendant tant d'années.

Le roi, heureux de trouver l'occasion d'assouvir sa haine contre le nom chrétien, répondit le 10 octobre au rapport des mandarins :

« Tuy a déclaré être prêtre et enseigner au peuple la religion catholique ; il doit être décapité. »

∴

Un des écrivains du prétoire avertit un chrétien qui aussitôt se rendit près du prisonnier et lui dit :

« — Père, je vous salue, préparez-vous à la mort, votre dernière heure fixée par Dieu est proche. »

Le condamné ne laissa paraître aucune émotion ; il se contenta de demander si la chose était bien vraie, et, comme on lui affirma que rien n'était plus certain, il ajouta, avec l'expression de la joie la plus vive, qu'il n'aurait jamais osé espérer une telle grâce.

Il soupa comme d'habitude, se retira à l'écart et ne voulut plus voir personne, afin de pouvoir s'entretenir plus librement avec son Dieu et se préparer au dernier grand voyage.

∴

Le lendemain, 11 octobre, de grand matin, on le conduisit au supplice. Il s'y rendit comme à une fête, marchant avec un visage si gai et si radieux que les mandarins, les soldats et la foule immense des spectateurs disaient n'avoir jamais vu homme aller si vaillamment à la mort.

Sur le lieu de l'exécution, le martyr s'adressa au chrétien Bernard Thu :

« — Mon fils, lui dit-il, indique-moi l'Orient. »

Le fidèle fit un geste, et Pierre se mit à genoux, le visage tourné de ce côté.

Bernard exprima le désir qu'on laissât le prêtre réciter ses prières.

« — Oui, répondit le mandarin, et quand il aura terminé, tu viendras me prévenir. »

Quand la prière fut achevée, Bernard Thu se prosterna en disant :

« — Je salue le Père ; il lui est maintenant donné d'aller au séjour de la félicité qu'il a si longtemps désiré. Moi, qui reste dans cette vallée de larmes, je prie le Père de se souvenir de moi. »

« — Mon fils, répondit le martyr, sois courageux, tu seras récompensé. »

Quatre fois le chrétien se prosterna, et quatre fois le prêtre lui fit la même réponse ; le P. Tuy ajouta ensuite :

« — Tout est prêt ! »

Les cymbales résonnèrent et un soldat trancha la tête du confesseur de la foi.

∴

Quelques années après la mort de Pierre Tuy, on résolut de transporter ses ossements en France. Lorsqu'on l'exhuma, une odeur suave se dégagea du corps que l'on



trouva baigné dans une eau claire et limpide. Plusieurs malades prirent cette eau, en burent et furent guéris. D'autres la conservèrent avec l'intention de la boire quand ils seraient malades.

Le P. Tuy a été déclaré Vénérable par un décret du Souverain Pontife Grégoire XVI, en date du 19 juin 1840. Il appartient à la cause des nombreux martyrs dont la Société des Missions Etrangères attend la Béatification pour l'année prochaine.

CHRONIQUE DE L'ŒUVRE

A NOS LECTEURS

Nous ne pouvons assez remercier nos lecteurs de leur constante et fidèle sympathie. Un grand nombre d'entre eux nous écrivent et, dans leur attachement pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, nous indiquent différents moyens d'augmenter le nombre de nos abonnés. « Pourquoi, nous dit l'un d'eux, n'offrirait-on pas comme cadeau du jour de l'an, un abonnement à votre intéressant journal ? Ce serait certainement un présent des plus précieux pour l'intelligence et le cœur de celui ou de celle qui le recevrait ; tout en faisant, en effet, un Tour du Monde des plus instructifs ; tout en s'immisçant aux mœurs, aux coutumes des peuples les plus inconnus, on assiste en même temps à ce spectacle le plus beau, le plus glorieux de tous : le dévouement héroïque de nos missionnaires. »

Nous remercions de tout cœur notre zélé correspondant et nous souhaitons bien vivement pour le bien de notre chère Œuvre que son appel soit entendu.

Avons-nous besoin d'ajouter que l'année 1900 réserve à nos lecteurs des récits du plus haut intérêt et que le montant des abonnements est versé dans la caisse de la Propagation de la Foi et contribue ainsi à augmenter le budget de l'Œuvre.

Un numéro spécimen est envoyé gratuitement à toute personne qui en fait la demande à M. le Directeur *des* Missions catholiques, *14, rue de la Charité, Lyon.*

CORRESPONDANCE

MADRAS (Hindoustan)

S. S. Léon XIII et le P. Fernandès.

Sous ce titre, un journal portugais *A Palavra* vient de publier l'intéressant récit d'une audience accordée par le Saint-Père à Mgr Barroso, évêque de Méliapour.

Le Souverain Pontife admettait dernièrement en audience privée un éminent prélat, Mgr Antoine de Souza-Barroso, évêque de Saint-Thomas de Méliapour aux Indes.

Le prélat était accompagné de plusieurs ecclésiastiques, parmi lesquels un missionnaire hindou, le P. Fernandez. La présence de ce prêtre, de haute stature, à la longue barbe et au teint cuivré, attira la bienveillante attention de Sa Sainteté, qui daigna s'adresser à lui et eut avec lui, en latin, la conversation suivante :

« — Quel est votre nom ?

« — Laurent-Xavier Fernandès.

« — Où avez-vous étudié pour le sacerdoce ?

« — Au Séminaire de Rachol, à Goa, sous la direction de Sa Grâce le Patriarche Dom Valente.

« — Et maintenant, où résidez-vous ?

« — Dans le diocèse de Méliapour.

« — Où êtes-vous né ?

« — Je suis né à Manapad (sur la côte de Coromandel), pays où saint François Xavier resta assez longtemps et écrivit plusieurs de ses lettres.

« — Il vous faut alors, avoir le même esprit que saint François Xavier.

« — Oui, Très Saint-Père, Dieu veuille qu'avec votre bénédiction, j'aie un peu de ce même esprit !

« — Et que faites-vous, maintenant ?

« — Je suis curé d'une paroisse de 3.000 âmes, dans la ville de Madras.

« — Est-ce que le peuple est bon ? Communie-t-il souvent ?

« — Oui, Très Saint-Père, les chrétiens du Sud-Indien communient fréquemment, pour la plupart, et le peuple est généralement bon. »

Mgr l'évêque Barroso joignit son témoignage à celui du P. Fernandès :

« — Oui, Très Saint-Père, dit-il, c'est vrai, les chrétiens du Sud-Indien font la communion fréquente. »

Le Saint-Père, heureux de cette parole, lui dit :

« — Bien, mon fils, travaillez et combattez vaillamment pour la cause de la religion.

Le P. Fernandès reprit :

« — Très Saint-Père, nous, les chrétiens indigènes de l'Inde, nous sommes sincèrement reconnaissants à Votre Sainteté, pour l'extrême sollicitude et la paternelle bonté qu'elle nous a témoignée, en fondant le séminaire de Kandy (Ceylan) pour la formation du clergé indigène. Je suis allé, l'an dernier, à Kandy, et j'y ai vu le Séminaire, monument magnifique, qui porte le nom de Votre Sainteté. Je vous remercie, Très Saint-Père, en mon nom personnel et au nom de toute la chrétienté indienne. Daignez accepter ce témoignage de notre profonde gratitude. »

Le P. Fernandès offrit au Pape la photographie de son orphelinat, où il a recueilli 150 orphelins ; il offrit en même temps, un ouvrage de spiritualité composé par Léon XIII et qu'il avait traduit en tamoul.

« — Bénissez-moi, ajouta-t-il, bénissez mes parois-

siens, mon peuple, mes compatriotes et mes parents; bénissez le clergé et les communautés religieuses indigènes, bénissez mes travaux et l'Inde tout entière, pour laquelle j'ose implorer votre bénédiction apostolique.

« — Bien volontiens, j'accepte l'offrande que vous me faites et la gratitude que vous m'exprimez au nom de tous, et je vous bénis, vous, vos œuvres, vos bienfaiteurs et votre peuple : au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit! Aussi, j'ai la confiance que le Séminaire de Kandy deviendra un moyen de propagation pour l'Evangile, dans toute l'Inde. »

∴

Nous avons là une preuve nouvelle et évidente de l'amour du Souverain-Pontife pour les Indes et de son grand désir de voir le clergé indien heureux et prospère.

Le P. Fernandès, qui connaît plusieurs langues, serait très heureux de pouvoir établir une imprimerie dans son orphelinat. Il acceptera avec reconnaissance, les aumônes qu'on voudra bien lui donner pour cette œuvre.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

La Sacrée Congrégation de la Propagande a nommé préfet apostolique de St-Pierre et Miquelon, M. Louis Legasse, professeur au petit séminaire de Bayonne; préfet apostolique de la Côte d'Ivoire, le R. P. Alexandre Homand, des Missions Africaines de Lyon; préfet apostolique de l'Uellé (Congo belge), le R. P. Jérôme Van Hoof, de l'Ordre des Prémontrés.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 26 novembre dernier, se sont embarqués pour Nagpore et Vizagapatam (Hindoustan) les RR. PP. Bonnevie, du diocèse d'Annecy, revenu en Europe à cause de sa santé, et Probst, Gangloff, Kientz, du diocèse de Strasbourg, appartenant tous à la Congrégation des missionnaires de Saint-François de Sales, d'Annecy, plus cinq Religieuses de Saint-Joseph, dont trois d'Annecy et deux de Maurienne (Savoie).

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Fourcade, des Missions Etrangères de Paris, curé de la cathédrale de Pondichéry, nous écrit :

« Au moment où je commence cette lettre, je viens de réunir dans ma chambre onze petits Indiens, de dix à douze ans, et je leur ai donné les dernières instructions pour le baptême. Ils sont très bien disposés à le recevoir. Prières, catéchisme, ils ont tout appris parfaitement. Le Père Antoniner, qui vient d'arriver de Mogayur, me demande comme une faveur de les baptiser. Je le lui accorde d'autant plus volontiers que j'ai ailleurs une besogne un peu ardue.

« Il s'agit d'une païenne infirme admise au catéchumat depuis dix jours. Je vais la trouver et lui demander des nouvelles de sa santé.

« — Je suis bien mal, dit-elle, je ne puis plus supporter mes « souffrances; les mouches me dévorent, donnez-moi une toile « pour me dérober à leurs morsures.

— « Je vais te la donner tout de suite, viens dans ma cham« bre. »

« Elle se traine péniblement et y arrive comme elle peut. Là elle me montre ses plaies. Cette vue me fait frissonner. Vite, je coupe un long morceau dans une pièce de toile et la lui présente. Elle en couvre ses pauvres membres.

« — Assieds-toi, lui dis-je, je vais te parler du Bon Dieu.

« — Je voudrais bien vous écouter, mais j'ai tellement faim « que je ne le puis. »

« Je cours lui chercher un peu de nourriture, elle l'avale avec avidité. J'avais le cœur bien gros.

« — Merci, mon Père, dit-elle, quel bien vous m'avez fait! « Je sens la vie me revenir.

« — Le Dieu que j'adore m'inspire ce dévouement, écoute « maintenant les explications que je vais te donner sur sa « puissance et sa bonté infinies. »

« A l'appui de mes explications, je lui montre des images pour lui faire mieux comprendre les questions que je traite... Quand j'arrive à la Passion, elle se met à pleurer et dit :

« — C'est pour me donner le ciel que Notre-Seigneur Jésus« Christ a tant souffert. Qu'il est bon! »

« A la fin, je lui montre la Reine du ciel magnifiquement couronnée et je lui dis :

« — Au ciel tu seras aussi belle. Là-haut, plus de douleurs, « ton corps sera ruisselant de gloire.

« — Oh! Père, envoyez-moi vite dans ce beau Paradis! »

« Je lui parle de la nécessité du baptême pour y aller; je l'exhorte à la contrition et je verse l'eau bénite sur son front.

« A ce moment la foi me montre cette âme purifiée, les anges en fête et le visage du Sauveur resplendissant de joie. La Sainte Vierge était de la fête; car la néophyte avait voulu prendre le plus beau nom de la terre, celui de Marie.

« Heureuse vie apostolique qui permet de cueillir souvent sur le rosier de la croix, de ces fleurs dont l'éclat ne se ternira jamais! »

Kiang-Si oriental (*Chine*). — Sœur Tourrel, Fille de la Charité, nous écrit de Yao-Tchéou :

« J'hésite depuis longtemps à venir vous tendre la main, pour nos vieillards, sachant à combien de demandes vous avez à répondre. Mais, connaissant la charité des lecteurs des *Missions catholiques*, je me décide à vous écrire, et j'espère qu'ils feront parvenir quelques secours à une pauvre Fille de la Charité, qui du fond de la Chine, les leur demande pour un grand nombre d'âmes, qui n'attendent que cela pour adorer le vrai Dieu.

« Oh! que de postulants nous refusons! Aurons-nous toujours la douleur de repousser ces délaissés de la terre, qui n'ont, la plupart, que quelques jours à vivre et, par conséquent, refuserons-nous de leur ouvrir le ciel. Oh! que vos charitables associés pensent un peu à cette chère œuvre des Vieillards et sous peu, ils auront beaucoup de protecteurs près de Dieu.

« Malgré notre pauvreté, nous en avons déjà admis près de vingt, comptant sur la divine Providence. Dernièrement, un octogénaire infirme se présente me priant à deux genoux de le recevoir. Je lui réponds que c'est impossible.

« — Comment! me dit-il, mon frère, plus jeune que moi de « deux ans, a le bonheur de jouir de la félicité de votre mai« son, de connaître et d'adorer le bon Dieu, et moi plus âgé, « je ne l'aurais pas! »

« Et il se mit a pleurer.

« Comment lui refuser son admission? Il s'est mis de suite avec son frère, aveugle comme lui, à l'étude des prières.

« Oh! quelle riche moisson d'âmes nous aurions si nous possédions la faucille necessaire pour la couper, c'est-à-dire quelques aumônes afin de pourvoir au strict nécessaire de ces pauvres gens qui ne sont pas bien difficiles, n'ayant connu que la misère et les privations de tous genres, pendant leur vie.

« Cette faucille, je ne désespère pas de l'obtenir en m'adressant à vos charitables associés, qui n'ont à cœur que le salut des pauvres âmes, le bien des Missions, et par là la plus grande gloire du bon Dieu. »



SUR LE PLATEAU DE HUILLA

SOUVENIRS ET RÉCITS

Par le R. P. LANG

DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE

Suite et fin (1)

CHEZ LES GAMBOS

Une fausse alerte.— Arrivée des missionnaires.— La mission de Saint-Antoine. — Douloureuses épreuves. — Résultats.

Hou-lou ! Hou-lou ! Ce cri, allant du son le plus grave au plus aigu, retentit dans toute la terre des Vangamboués. Aussitôt, les négrillons effarés abandonnent leurs jeux pour se réfugier auprès de leurs mères ; les femmes, courant çà et là, ramassent leurs objets les plus précieux pour les emporter dans les cavernes des montagnes ou dans le plus profond des forêts ; les hommes et les jeunes gens s'arment de leurs fusils, arcs ou flèches, se réunissent en groupes, se demandent les uns les autres les motifs de ce soulèvement inattendu.



UN AMI DES MISSIONNAIRES, LE *sova* LOMBE.



Allant de bouche en bouche, avec la vitesse de l'éclair, le cri de guerre se propage en un instant sur une terre aussi vaste qu'un département de la France. Malheur à une fille ou à une femme qui ne répondrait pas au cri d'alarme et, sans en chercher la cause, ne le porterait pas ensuite dans toutes les directions ! La mort serait sa peine. Malheur à tout homme, maniant la flèche ou la sagaïe, qui serait rencontré, à cette heure, dans sa case ou dans ses jardins ! Sa tête paierait sa félonie : c'est la loi des Vangamboués, de toutes les tribus africaines. Mais, par contre, malheur à celui qui abuserait du cri de ralliement sans en justifier les motifs !

Tandis que les montagnes se renvoyaient encore le cri de guerre, un homme de haute stature, vêtu d'un riche pagne et armé de pieds à la tête, débouche dans le grand chemin qui conduit au Cunène : c'est Lombé, le *sova* des Vangamboués, le grand ami des missionnaires (*voir la gravure ci-contre*). Il s'écrie :

« — Quel crime nouveau ont encore commis mes fidèles Vangamboués, pour qu'on vienne nous enlever nos bœufs, nos femmes et nos enfants ?

« — Aucun ! vociférait la masse agitée et branlant en l'air leurs armes menaçantes.

« — Alors, à moi, mes braves Vangamboués ! Vangamboués, mes braves, à moi ! Et que les grands esprits de l'Emballa soient avec nous. »

En un instant la marche s'organise. Serrés côte à côte, entourant leur chef qui les dépasse de sa haute taille, les Vangamboués s'avancent résolus (*voir la grav. p.* 595). A quelques pas en tête de la troupe, marche le capitaine. Tantôt il va à droite, tantôt à gauche, gambadant, hurlant et animant la foule, qui lui répond par des cris et des sifflements poussés en cadence. Le voici harassé.

Un autre s'élance alors du groupe. D'une main, il tient son fusil, de l'autre une queue de cheval. C'est le grand féticheur du *sova*, chargé d'éloigner tous les dangers de la marche. Et, se plaçant en tête, il exécute ses pirouettes, agitant la queue, soufflant à gauche, à droite, en arrière, en avant. Puis, prenant son fusil, il simule une attaque avance, recule, se laisse tomber, se relève, se retourne vers la foule, électrisée jusqu'au paroxysme.

Et, sous une nuée de poussière, au milieu du cliquetis des armes entrechoquées en cadence, au son du tam-tam de guerre, on marche toujours...

∴

A quelque 30 kilomètres plus loin, s'avançait en sens contraire une expédition pacifique, qui venait de pénétrer sur les terres des Vangamboués : elle était partie de Huilla, quelques jours auparavant, avec cinq wagons, chargés de tout le matériel pour une nouvelle mission, et avait parcouru une distance de 80 kilomètres. Cinq wagons et

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 27 octobre, 3, 10, 17, 24 novembre, 1er, 8 décembre et la carte p. 515.



un nombreux personnel, cela ne pouvait être que la guerre ! Vite, dès qu'ils les avaient aperçus, les premiers Vangamboués avaient poussé le cri d'alarme.

Mais tranquillisez-vous, braves Vangamboués ! La fausse alerte va se changer en joie. Celui qui arrive est, non un ennemi, mais le « grand Onganga de Huilla », qui vous amène sa famille si longtemps désirée. Voici, en effet, les missionnaires que vous avez demandés et qui viennent vous apporter, avec la foi, tout ce qui fait un peuple civilisé...

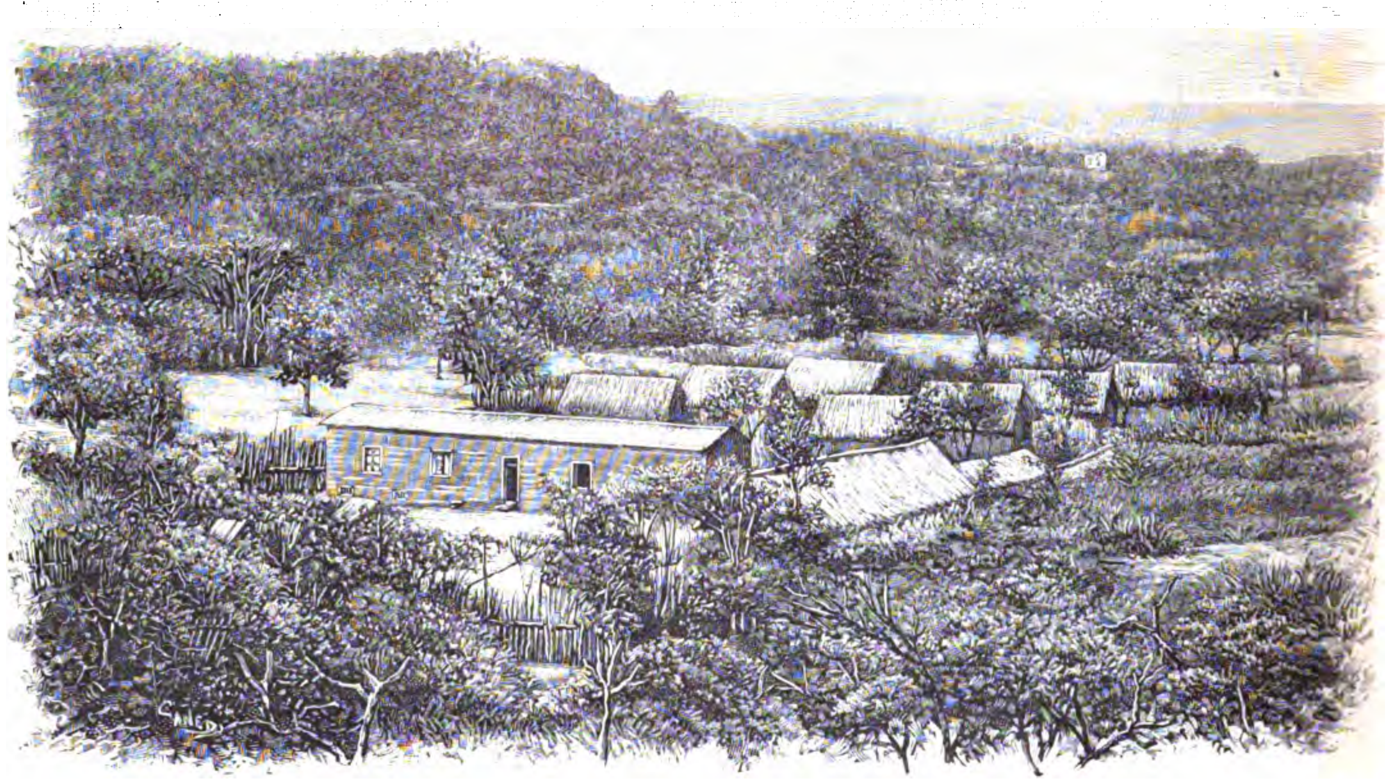
En effet, dès qu'ils eurent reconnu les missionnaires, Lombé et ses gens eurent bientôt fraternisé avec eux, en leur souhaitant la bienvenue.

⁂

C'est à saint Antoine de Padoue que les Vangamboués doivent la mission qui se trouve chez eux. L'année où le monde catholique célébrait le centenaire glorieux de ce grand saint, la mission de Huilla ne voulut point rester en arrière dans ce concert unanime. Pour consacrer cet événement, elle résolut d'établir, chez les Gambos, une mission placée sous le vocable du grand Thaumaturge.

Mais, pour jeter les fondements de cette nouvelle mission, il s'agissait d'abord de trouver un emplacement favorable et principalement une source. Après beaucoup de recherches vaines, un jour, on s'en retournait, harassé de fatigue, quand un noir de la bande s'écrie d'une voix formidable :

« — *Omeva* ! (de l'eau) »



CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — MISSION PROVISOIRE DES GAMBOS ; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir le texte).

A cette exclamation, une gazelle, puis deux, puis toute la famille se dresse et s'enfuit sous la voûte des épiniers. Dans une clairière charmante, à quelques mètres de la lisière de la forêt, on tombe sur une source, puis sur une petite rivière, s'échappant au milieu de roseaux qui la bordent.

⁂

On décida aussitôt que la mission de Saint-Antoine serait fondée sur les bords mêmes de cette petite rivière.

Abattre la forêt, commencer au plus vite une construction provisoire pour passer la saison des pluies, défricher le sol, niveler les terrains, ce fut le travail de longues et pénibles journées (*voir la grav. ci-dessus*).

Aujourd'hui, la mission de Saint-Antoine est définitivement établie sur une éminence bien exposée. A la maison provisoire a succédé un bâtiment avec véranda et étage. La chapelle est encore en construction. Les artistes pour l'édifier et la décorer, nous les avons : ce sont nos Frères et nos enfants, aidés des Vangamboués. Mais il faudra la meubler ; nous comptons pour cela sur saint Antoine et ses nombreux admirateurs.

Mais, hélas ! combien pénibles ont été les débuts de cette nouvelle mission ! Ses deux premiers supérieurs sont morts à la tâche, puis nous avons perdu notre premier catéchiste et les deux premiers-nés de notre village chrétien. Elle a donc passé par toutes les épreuves ; aussi, donne-t-

elle de nombreux fruits de conversion. Aujourd'hui, la mission de Saint-Antoine est entourée de quatre villages indigènes, établis à quinze minutes seulement.

D'autres viendront et ceux qui ne peuvent s'établir près de la mission, faute de terrain, se groupent sous l'autorité de leur chef principal, autour d'une croix et d'une chapelle. Un de ces villages compte aujourd'hui près de 500 habitants, parmi lesquels nous comptons déjà un bon nombre de chrétiens.

∴

Trois conditions sont exigées de ceux qui veulent s'établir autour de la mission : n'avoir qu'une femme, ne point mettre d'obstacle au baptême des enfants et à l'évangélisation, suivre soi-même le catéchisme dans le but de se faire baptiser.

A tous les chefs on donne une bannière, la bannière nationale surmontée d'une croix. Les dimanches et fêtes ils l'apportent à la mission. Tous les six mois, on fait une réunion générale : une prime est accordée au chef qui, par l'assistance régulière à la messe et au catéchisme, a bien mérité de Dieu et de ses envoyés. Cette bannière les met aussi sous la protection de la mission en temps de guerre.

C'est par des moyens d'émulation, par des faveurs concédées à propos, que le missionnaire peut avoir action sur le noir essentiellement matérialiste. Animé de vues sensuelles et pétri d'idées grossières, il ne verra d'abord que



CUNÈNE (*Afrique méridionale*). — GROUPE DE GUERRIERS; d'après une photographie envoyée par le R. P. LANG, de la Congrégation du Saint-Esprit (voir le texte).

son corps et ses intérêts matériels. Quant à son âme, elle lui échappe, bien qu'il la sente quand on la lui rend palpable par des réflexions simples et ingénieuses. Le sauvage a foi à un autre monde qu'il ne connaît pas, il est vrai, mais qu'il admet : témoin le fétichisme qui n'est autre chose que sa foi en acte.

XVI

Comment on devient supérieur de mission.

Mes six premières années d'apostolat s'étaient passées à la mission de Huilla, auprès des séminaristes indigènes dont j'ai parlé plus haut. Un dimanche, comme de coutume, j'étais au milieu d'un groupe d'enfants, quand un Frère se présente et me dit :

« — Le R. Père Supérieur désire vous parler un instant. »

Aussitôt, je me rends à cet appel. En m'apercevant, le Père, me montrant une lettre qu'il tenait en main, me dit:

« Je reçois de tristes nouvelles des Gambos : le Père Ulrich, supérieur de la mission, atteint de la fièvre bilieuse hématurique vient d'être administré. Allez vite; voyez ce que vous pourrez faire pour le sauver. S'il en réchappe, vous reviendrez ; sinon, vous prendrez sa place. »

∴

Quelques heures après, j'étais en route pour les Gambos,

le cœur ému à la pensée que nous allions peut-être perdre un de nos meilleurs missionnaires. Je marchai jour et nuit pour tâcher au moins de l'assister à ses derniers moments. Arrivé près de la mission, je rencontre un confrère qui se jette dans mes bras, en disant : « — Le Père vient d'expirer! »

C'est devant cette dépouille mortelle que je devais prendre la direction de la mission. Du fond du cœur je m'unis aux douleurs de cette famille qui allait devenir mienne.

Une grande croix indique aux visiteurs de notre mission le champ de repos où dorment ses deux premiers supérieurs, non loin de la famille d'adoption pour laquelle ils ont souffert et sont morts. Commencée par eux, la mission des Vangamboués vit et prospère aujourd'hui. Deux ans se sont passés depuis que nous les pleurons. Mais, du haut du Ciel, ils continuent à s'intéresser à leur œuvre. Tous les jours, en effet, nous gagnons du terrain, et à chaque principale fête de l'année, nous enrôlons de nouveaux chrétiens sous la bannière du Christ.

FIN

ÉPISODES DE LA PESTE A BANGALORE

Par M. Prosper-Louis PICOT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

11 août 1898. — 15 février 1899

Suite (1)

Réorganisation du service sanitaire. — En tout et partout *manu militari*. — Secours aux indigents. — Dévouement des religieuses. — Commissions scientifiques.

Dès le 15 novembre on apprit que des changements importants seraient apportés à l'organisation du service sanitaire. Désormais les soldats européens devaient être employés à la visite des domiciles; un état-major de médecins de l'Inde septentrionale reçut l'ordre de venir à Bangalore.

Le 18 novembre, les soldats anglais qui doivent aller à la recherche des pestiférés, se font inoculer. Dix jours de repos. Nos hommes établissent leur campement, en dehors de la caserne, sur une grande place au beau milieu du Cantonment. Le 28, ils se divisent par patrouilles et les voilà lancés à travers les quartiers indigènes. Ils frappent à chaque porte; si on ne répond pas, ils l'enfoncent. Personne ne fait la sourde oreille, pas plus les musulmans que les autres, et on a l'espoir cette fois que les affaires iront régulièrement et que pas un malade n'échappera.

Mais il aurait fallu attaquer tous les points à la fois, et continuer durant quinze jours. Au lieu de cela, les malheureux soldats patrouillent aujourd'hui dans un Cercle, demain ce sera le tour dans un autre, puis d'un troisième, et ainsi de suite. Mais Bangalore est grand. Les pestiférés trouvés chez les Mahométans n'ont guère été plus nombreux après qu'avant l'emploi de la force armée. On est fondé à croire que les Turcs ont escamoté leurs malades. Les chapeaux à pointe fouillent-ils dans nos parages ? Bien ! portons les suspects un peu plus loin, et quand l'inspection sera arrivée là, nous reviendrons ici!

∴

Des Cipayes de l'armée anglaise furent entrôlés aussi, mais dans le service de désinfection. Ils plantèrent leurs tentes à côté de celles de leurs blancs, camarades et s'en allèrent chaque jour, sous la conduite d'un capitaine, et avec une charge d'instruments *ad hoc*, aérer les bazars, les asperger abondamment de désinfectants, brûler la pacotille, blanchir les maisons à la chaux (*voir les grav. pp.* 589 *et* 599).

D'autres cipayes furent expédiés aux bureaux de poste où ils eurent à distribuer les dépêches : ils auraient voulu y être condamnés toute leur vie, tant ils trouvèrent le métier intéressant.

∴

Des Assistants-Chirurgiens envoyés du Nord arrivèrent le 27 novembre, et se mirent à l'œuvre en même temps que les soldats anglais et les cipayes. L'un d'eux fut chargé de l'hygiène de la ville, et un immense et immonde déblaiement fut entrepris.

Les *tottis*, suffisants en temps normal, étaient devenus incapables de remplir leur tâche, quand on leur avait imposé, en sus de leur besogne ordinaire, le soin d'aider la police pour le transport des malades, l'enlèvement des cadavres et la désinfection des habitations.

D'autre part, il n'y avait aucune voiture pour retirer les immondices accumulées dans les coins, puisque les campagnards n'osaient plus entrer dans la ville. Le soin de la propreté des rues était négligée dès les premiers jours de novembre; jugez ce que cela devait être deux et trois semaines plus tard. En certains endroits, les passages étaient entravés par de vraies barricades de fumier. Plus d'une fois j'ai dû sauter par là-dessus en me rendant auprès des malades; plus d'une fois, le soir, à la lueur épaisse des ténèbres, j'ai glissé sur des cadavres de rats, de chats, de chiens.

Un renfort de 60 balayeurs descendit du train, le 20 novembre. La veille 50 paires de bœufs et des charrettes avaient été achetées. Le déblayage commença; mais il y avait tout à nettoyer! la besogne avançait lentement. Pour activer le travail, 30 nouvelles voitures furent retenues le 7 décembre. On finit peu à peu par dégager la ville de cet ignoble amas d'ordures.

∴

On comprend qu'avec une telle malpropreté, la peste ne pouvait que sévir davantage. De toutes parts, on était ému au sujet de Bangalore. Le célèbre professeur Haffkine résolut de venir étudier sur place les caractères spéciaux qui rendaient l'épidémie plus terrible ici qu'ailleurs. Sa visite fut annoncée; mais il ne quitta pas Bombay.

Nous vîmes à sa place deux grands personnages se déranger pour prendre des notes en notre ville : d'abord sir Trevor C. Plowden, résident anglais d'Hyderabad, puis le général Harvey, chirurgien en chef de la Présidence de Madras.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 10, 17, 24 novembre 1er et 8 décembre.



Les camps de ségrégation durent édifier médiocrement les deux nobles visiteurs. Ils existaient encore, mais autant dire qu'ils n'existaient plus. Par son décret du 9 novembre, le Résident avait exempté de la ségrégation les personnes inoculées. Puis, peu à peu, on avait fini par ne forcer personne, si bien qu'un beau matin il n'y avait plus de ségrégation obligatoire. Ah ! quel cri de joie immense déborda de tous les côtés à la fois ! Les fuyards reprirent confiance et se décidèrent les uns après les autres à rentrer à la *City*, où l'on disait en outre que la peste diminuait.

∴

Une mesure qui ne contribua pas peu à mettre nos grands hommes en reliefs, fut l'établissement d'une Caisse de secours pour les victimes. Au général Curteis, commandant par intérim la garnison de Bangalore, revient l'honneur d'en avoir eu la première idée. Il s'aboucha à ce sujet avec le Résident, qui approuva le projet et usa de son pouvoir pour aboutir à sa réalisation. Il fut décidé qu'un appel serait adressé au public, et qu'une réunion préliminaire aurait lieu à l'Hôtel de Ville le 21 novembre.

Les plus hautes notabilités de Bangalore accoururent à à ce Congrès. La communauté catholique y fut dignement représentée par son membre le plus influent : Rajah Dharm a Pravina (titre de noblesse) T. R. A. Thumboo Chetty, premier conseiller de la Régence après le Divan.



M. T.-R.-A. Thumboo Chetty,
catholique, premier conseiller de la Régence au Maïssour.

Le colonel Donald Robertson présida la séance, et l'ouvrit par un discours que le simple exposé des faits suffisait à rendre pathétique. Après lui, parlèrent le général Curteis, l'évêque protestant Morley de Tinnevelly, M. Thumboo Chetty, et plusieurs autres.

∴

Une liste de souscription circula dans les rangs de l'assemblée, et rapporta séance tenante près de 2.000 roupies (environ 4.000 francs). Un comité fut formé pour administrer la Caisse, enregistrer les recettes et répartir les allocations. Les dons affluèrent quelque temps. Le 27 décembre, le secrétaire du Comité accusait une recette de 5.790 roupies.

Comment cet argent fut-il dépensé ? C'est le secret du Comité. Les Protestants, peu éprouvés puisqu'ils ont peu de prosélytes, obtinrent beaucoup, paraît-il. Ils avaient donné ; rien de plus naturel qu'ils rentrassent dans leurs fonds. Je n'ai pas ouï dire que les prêtres catholiques aient reçu plus de 500 roupies pour leurs ouailles, et je ne pense pas qu'on leur ait même attribué cette somme. Par exemple, je serais curieux de connaître dans quelle proportion on s'est occupé des musulmans, eux incontestablement les plus éprouvés !

Vive encore la générosité française ! Vive la souscription des *Missions Catholiques* ! Les bienveillants lecteurs qui ont répondu à nos appels réitérés, ont fait bien des heureux. Nous ne saurions trop les remercier et leur témoigner notre gratitude.

∴

La plus belle œuvre de charité en ces jours-là fut l'ouverture d'un asile pour recueillir les orphelins de la peste. Une seule religion, la nôtre, était capable de ne pas reculer devant l'entreprise et d'assurer un toit aux pauvres petits.

Mgr Kleiner, après avoir vainement cherché une habitations convenable en dehors de la ville, n'hésita pas à sacrifier pour les abriter un magnifique immeuble, situé en plein quartier européen, à deux pas de la Résidence, sur la vaste place du *High Ground*.

Les Religieuses du Bon-Pasteur s'y installèrent et commencèrent avec une crèche d'une douzaine d'abandonnés ; il y avait jusqu'à de tout petits bébés de quelques mois. La nichée devint nombreuse en peu de temps. Mais, hélas ! comme il fallait s'y attendre, la terrible mort passa par là et continua son œuvre. Ensuite, la plupart de ces orphelins appartenaient à des familles païennes, qui les réclamèrent en grand nombre après le danger, si bien qu'à la fin il nous en est resté très peu. Nous ne travaillons pas pour le succès, quoique nous soyons contents de l'obtenir. En cette circonstance nous avons accompli notre devoir. Le bon Dieu nous récompensera comme si nous avions réussi sur une plus grande échelle : les grosses dépenses, faites pour Lui sans avantage sensible, ne seront pas perdues.

∴

Le 24 novembre, les Sœurs de Saint-Joseph furent chargées du Camp du Nord. Le changement se fit aussitôt remarquer en mieux parmi les malades.

A ce propos, voici quelques notes écrites au jour le jour :

« *25 novembre.* — La cuisine des Sœurs donne des résultats mirobolants. Tout le monde mange avec un appétit féroce, et personne ne se plaint. Pour moi, je trouve que cela sent si bon, que je voudrais être indigène et pestiféré pour être soigné comme cela...

« *26 novembre.* — Les malades sont enchantés et tout le monde est content. Les Sœurs dépensent beaucoup moins et arrivent à de bien meilleurs résultats. Elles auraient épargné bien des sous à l'administration, si on leur eût laissé la charge entière du Camp.... Je rencontre le Dr Dobson, qui me dit qu'il faut féliciter nos bonnes religieuses de leur succès.

« *27 novembre.* — Les Sœurs ont accepté le Camp de Shoolay (camp du Sud)...

« *6 décembre.* — Il y a loin du Camp du Sud au *bangalow* des Sœurs : un bon quart d'heure à pied. Le général Harvey, médecin en chef, qui a visité le Camp samedi, a dit aux Sœurs de demander par télégramme un pousse-pousse à Pondichéry et de le faire venir par grande vitesse. Très aimable!

« Au camp du Sud, dit le P. Gerbier, les trois *nurses* catho- « liques et les religieuses ont montré un dévouement au-dessus « de tout éloge. » Ces dernières étaient aimées comme des mères par les malades de n'importe quelle caste ou religion. »

Un trait charmant vous peindra la bonne renommée des Sœurs : à partir de leur entrée en fonctions, un certain nombre de parents de pestiférés sont restés à l'hôpital auprès de leurs malades; devinez-vous pourquoi? pour aider à les soigner?... Non, pour se faire nourrir!

∴

Un mot au sujet de la peste dans les casernes. Si l'épidémie avait régné là, comme elle régnait au dehors, la ville était irrémédiablement perdue. C'est la présence de l'armée qui a maintenu l'ordre; éloignez ce dernier rempart de l'autorité, vous aurez l'anarchie.

En 1898, les forces britanniques se répartissent à Bangalore de la manière suivante : le contingent européen comprend le 4e Hussards, venu d'Angleterre le 9 octobre 1896, trois batteries d'artillerie et le 2e West-Riding, celui-ci arrivé dans le courant de l'année; les régiments indigènes sont représentés par le 2e Madras Lancers, le Queen's Own Madras Sappers and Miners, le 1er Madras Pioneers, le 17e Madras Infantry.

La peste a visité toutes les casernes sans exception. Les moins éprouvées ont été celles du 4e Hussards et du 1er Madras Pioneers. Les soldats eux-mêmes n'ont pas été attaqués; il n'y a eu que les *followers* et les *syces* (suivants et serviteurs à un titre quelconque). Les régiments indigènes ont payé leur tribut les premiers : le 2e *Lancers*, dès le 9 octobre, le 17e *Infantry* le 2 novembre, et enfin les *Sappers* le 15 novembre. Le 22, il y avait au Camp militaire 17 malades, hommes, femmes et enfants; le 10 décembre, tous ceux qui avaient échappé à la mort étaient en pleine convalescence.

Une demi-douzaine d'Européens de l'infanterie et de l'artillerie ont été victimes du fléau, à peu près en même temps, le 13 décembre et les jours suivants. Un seul en est mort, le fusilier Edward Stoyles, protestant. Son corps fut porté au cimetière dans une charrette à bœufs le 15 décembre, et on lui rendit les honneurs militaires. Une chose digne de remarque, c'est que, parmi les soldats employés au service sanitaire de la ville, aucun n'a eu le moindre mal.

∴

Au commencement de décembre, on coupait les récoltes autour de Bangalore.

Selon l'habitude, les ménagères de la ville donnèrent leur coup de main; après avoir travaillé tout le jour, elles s'en revenaient le soir avec une gerbe, montant de leur salaire. Or, il arriva que, dans les champs, on fit de macabres découvertes : des cadavres avaient été jetés par ci par là, et naturellement y étaient restés. En les apercevant, nos moissonneuses tremblaient comme des feuilles et prenaient bien garde d'approcher trop près; elles laissaient debout à l'entour sans y toucher quelques poignées de *râgui* et continuaient l'ouvrage plus loin.

Un jour, une bonne petite catholique fut vivement affectée à la vue d'une pareille trouvaille. Elle parla peu le reste du jour. Au coucher du soleil, en rapportant sa brassée d'épis avec les autres, elle s'accrocha à une ronce; se croyant poursuivie et atteinte par le cadavre, elle poussa un cri. A la maison, elle soupa tranquillement, fit sa prière, recommanda son âme à Dieu et s'endormit. Elle ne se réveilla pas! La peur!

∴

Le moment est venu de parler de la Commission scientifique anglaise, chargée d'arracher à la peste ce qu'elle a de mystérieux. Qu'est-ce que cette Commission? Quel est son objet? Quels sont ses membres? Je transcris simplement les dépêches de Simla.

« *Simla, 5 octobre.* — Il est question de former, à bref délai, une *Plague Commission*. Elle sera composée de cinq membres, plus un secrétaire. Trois hommes éminents dans l'art médical, envoyés d'Angleterre, en feront partie. »

Voilà le premier bruit. Huit jours après, on publiait la dépêche suivante :

« *Simla, 12 octobre.* — Selon qu'il a été déjà annoncé, le secrétaire d'Etat a sanctionné la formation d'une Commission spéciale dans le but de pousser des investigations d'un caractère scientifique dans l'Inde au sujet de la peste. La Commission étudiera les différentes explosions de la peste, la manière dont le mal se communique, les effets du *sérum* curatif et de l'inoculation préventive. La Commission sera composée de trois savants de la métropole et de deux officiers civils, ayant l'expérience de l'Inde; ces derniers, déjà désignés, sont MM. J.-P. Hewett, secrétaire du gouvernement de l'Inde, dans le *Home Departement*, et A. Cumine, du *Bombay civil Service.* »

Cette seconde dépêche est précise et vous en apprend sur l'objet de la Commission autant que je pourrais dire.

Un troisième télégramme (20 octobre) avise que M. Halifax, préfet ou *Deputy Commissioner* de Lahore, a été nommé secrétaire de la Commission. Un quatrième, en date du 3 novembre, nous donne les noms des grands savants qui doivent venir de la mère-patrie : le professeur J.-R. Fraser, de l'Université d'Edimbourg, président ; le professeur Wright, de Netley; et le docteur Rueffer, de l'*Egyptian Sanitary Department.*

Tout étant ainsi parfaitement prévu et déterminé, ces Messieurs de la Commission n'ont qu'à boucler leurs valises et à venir à Bombay. Ils s'y rencontrent le samedi



26 novembre, se reposent le 27, combinent leurs plans le 28, et dès le 29, commencent leurs sessions.

M. Wingate, le grand homme de l'endroit contre le fléau, eut les honneurs de la première séance.

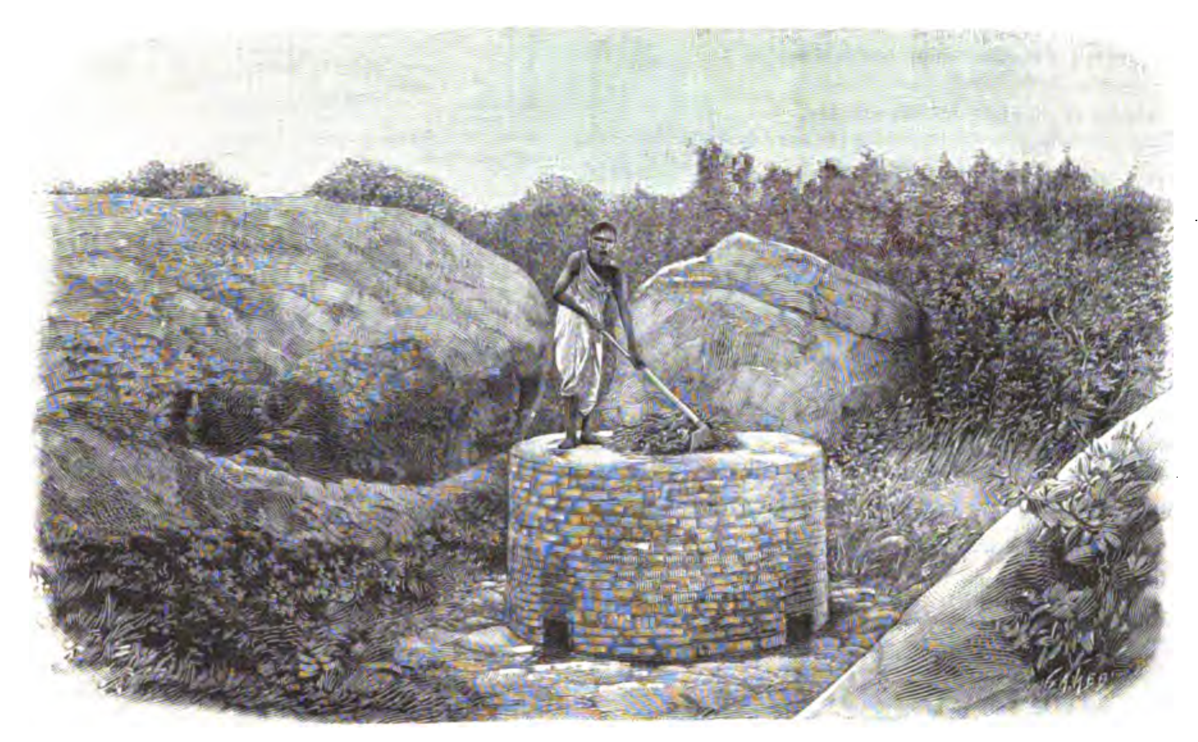
Puis vint le tour du professeur Haffkine et de son élixir. Le Dr Haffkine demanda qu'on exclût de la discussion toute théorie concernant la méthode de préparation du *sérum* prophylactique. Le Président répondit qu'on prendrait sa requête en considération, mais que la Commission ne pouvait se renfermer dans une ligne d'action particulière. Il eut à lui aussi les honneurs d'une séance spéciale, dans laquelle il ne fut question d'aucun principe concernant le mécanisme de son fameux remède.

∴

Ne nous attardons pas davantage. Tout de même, voici une statistique intéressante à relever: c'est celle du colonel Weir, officier de la Santé. Il a calculé là-bas que les attaques pestilentielles étaient de 84 % au rez-de-chaussée; de 75 % au premier étage, de 67 % au second; de 59 % au troisième, de 48 % au quatrième et de 45 % au cinquième étage. La conclusion qui s'impose est qu'à l'apparition de l'épidémie quelque part, les humains n'auront qu'à prendre exemple sur les pies et à percher leurs nids au sommet des arbres.

Les délégués de la science quittèrent Bombay, le 5 décembre, s'en allèrent d'un trait à Dharwar, de là gagnèrent Hubli, d'où leur train spécial les amena à Bangalore. Ils débarquèrent de nuit à la gare de la City, le 10 au soir, et s'en furent loger à la Résidence.

(*A suivre*).



BANGALORE (*Hindoustan*). — L'INCINÉRATEUR ; d'après une photographie de M. AUCOUTURIER, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 596).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Jean de Balanda, du diocèse de Perpignan	40 »
Plusieurs personnes de Bourg, diocèse de Belley	10 »
J.-B. Girodet, diocèse de Lyon	2 50
H. V. M., Lyon	500 »
J. B. et E. B., de Cer, diocèse de Saint-Claude, pour obtenir une grâce	100 »
M. l'abbé Faneau, diocèse de La Rochelle	2 60
M. l'abbé Samain, du diocèse de Cambrai	15 »
Au nom d'une défunte, diocèse de Lyon	100 »
Anonyme du diocèse de Grenoble	35 »
Mme la comtesse de Blome	38 »
M. Passerieu, du diocèse de Pamiers	6 »
Anonyme du diocèse de Nantes	2 25

Pour les missions les plus nécessiteuses (Cunène).

C. M., diocèse de Rouen	100 »
M. Gauzy, Nice	10 »
M. l'abbé Faneau, diocèse de La Rochelle	4 60
Anonyme de Châlons, demande de prières	88 »
Un abonné du diocèse de Rennes	90 »
M. Restif, du diocèse de Rennes	20 »
Un anonyme du diocèse du Mans	10 »
Anonyme du diocèse de Nancy	38 »
Un anonyme des Vans, diocèse de Viviers	20 »
Anonyme de Bra (Italie)	32 »

Pour les missions nécessiteuses (Mgr Oury pour son séminaire).

Anonyme du diocèse de Laval, demande de prières spéciales	500 »

Pour les Pères blancs, séminaire Sainte-Anne de Jérusalem.

Anonyme du diocèse de Soissons	50 »

A sœur Sion, Jérusalem.

Anonyme du diocèse de Lyon, demande de prières pour des défunts	50 »

A sœur Henriette, Téhéran, pour ses orphelins.

Anonyme du diocèse de Clermont	5 »

A M. Malaval, Akbès (Syrie).

Un anonyme du diocèse de Metz	20 »

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour fonder son école au Liban.

Anonyme du diocèse de Lyon, demande de prières pour des défunts	100

Pour les affamés (Mgr Pelvat).

Anonyme du diocèse de Lyon.................. 10 »
Un ancien missionnaire qui a eu faim au Texas.................. 5 »
M. Victor Ritier, à Saint-Martin, diocèse d'Auch.................. 1 »
Deux anonymes du diocèse de Rodez.................. 24 50
C. M., diocèse de Rouen.................. 100 »
Deux anonymes de St-Amand-sur-Sèvres, diocèse de Poitiers 25 »

Pour les affamés de Bulgarie.

Un prêtre du diocèse de Fréjus.................. 25 »

Pour les affamés de l'Inde (R. P. Antoninader).

Un prêtre du diocèse de Fréjus.................. 25 »
Au Père Letendard, du diocèse de Saint-Dié.................. 10 »
Mme sœur Vincent, du diocèse de Grenoble.................. 10 »
Mme Badel, du diocèse de Viviers.................. 8 40
Anonyme de Paris.................. 40 »

A M. Picot, Bangalore, pour les affamés d'Arsikéré.

Un prêtre du diocèse de Nîmes.................. 10 »
Me sœur Saint-Zoé, Monaco, demande de prières.................. 5 »
Un anonyme du diocèse de Metz.................. 20 »
Anonyme du diocèse de Fréjus, reconnaissance à S. Antoine de P.................. 2 50
M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières.................. 10 »

A M. Gudin, Coïmbatour, pour son église en l'honneur de saint François-Xavier.

Anonyme du diocèse de Clermont.................. 5 »

A M. Aucouturier, Maissour, pour ses écoles.

Anonyme du diocèse de Clermont.................. 5 »

Au R. P. Lievin (Lahore), pour les affamés.

Mme Ivanovich Moro, diocèse d'Alexandrie, demande de prières.................. 20 »
M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières.................. 10 »

A Mgr Pelvat pour la Chapelle Saint-François-Xavier, à Aurungabad.

Anonyme du diocèse de Strasbourg.................. 7 »

A Mgr Pelvat, Nagpore, pour les affamés

M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières.................. 20 »

Au R. P. Sage, à Thana (Nagpore).

M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières.................. 10 »

Au R. P. Souchon (Nagpore).

Une petite Marguerite-Marie, sur ses bons points de leçon.. 5 »

Au R. P. Jacquier (Nagpore).

Une petite Marguerite-Marie, sur ses bons points de leçon.. 5 »

A M. Maurice (Pondichéry) aux protégés de la Diva Mada.

Sœur Sainte-Zoé, Monaco, demande de prières.................. 5 »

A M. Godec, Pondichéry, pour les affamés.

Un prêtre du diocèse de Nîmes.................. 10 »
Un abonné du diocèse de Versailles.................. 10 »
M. V., Lyon.................. 5 »
Une anonyme du diocèse de Metz.................. 20 »
M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières.................. 10 »

Au R. P. Antoninader, Pondichéry pour les affamés.

Anonyme, du diocèse de Nantes, demande de prières.................. 100 »
M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières.................. 10 »
M. V. Lyon.................. 5 »

A M. Darras, Pondichéry.

M. Dufresne, du diocèse de Bayeux.................. 5 »

A M. Govéas, Mangalore,

M. Dufresne, du diocèse de Bayeux.................. 5 »

A M. Lafon, Birmanie septentrionale.

M. Dufresne, du diocèse de Bayeux.................. 5 »

A M. Demeure (Cochinchine orientale).

M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières.................. 20 »
M. V. Lyon.................. 5 »

A M. Guéno, Cochinchine orientale, pour les affamés.

M. Dufresne, du diocèse de Bayeux.................. 5 »

A. Grangeon (Cochinchine orientale), pour l'Œuvre des Catéchistes

Une sœur du P. Suchet, des Missions Etrangères, mort en Annam chez les Ba-hnars (en 1868), du diocèse de Belley...... 200 »
M. l'abbé Albert, Gap.................. 200 »
Anonyme du diocèse de Lyon, demande de prières pour des défunts (pour l'entretien d'un catéchiste).................. 200 »
Anonyme du diocèse de Clermont.................. 5 »
Anonyme du diocèse de Nantes, demandes de prières.................. 100 »
M. l'abbé Martin, du diocèse de Chartres.................. 5 »

Pour les affamés de la Cochinchine orientale.

J. B. L., prêtre de Malines.................. 498 50

Pour l'Œuvre des Catéchistes (M. Grangeon, Cochinchine orientale).

Un anonyme du diocèse de Gand, avec demande de prières. 500 »

Pour l'Œuvre des Catéchistes (M. Ferrand, Nagasaki).

Un anonyme du diocèse de Gand, avec demande de prières. 200 »

Pour l'Œuvre des Catéchistes (R. P. Lang, Huilla).

Un anonyme du diocèse de Gand, avec demande de prières. 300 »

A Mgr Marcou, Tonkin occidental, pour ses lépreux.

Mme Poupelle, du diocèse de Soissons.................. 5 60

A M. Girod (Haut-Tonkin).

Un anonyme de Pugey (Doubs).................. 5 »

A Mgr Chatagnon (Su-tchuen méridional).

Anonyme du diocèse de Fréjus, reconnaissance à saint Antoine de Padoue.................. 2 50

A sœur Gilbert (Tché-Kiang).

M. l'abbé Martin, du diocèse de Chartres.................. 5 »
M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières.................. 10 »
M. l'abbé Albert, Gap.................. 100 »

Pour les missions éprouvées de Chine (Mgr Christiaens).

M. l'abbé Larmagnac, du diocèse de Paris.................. 5 »
Mme de la Chesnaye, du diocèse d'Autun.................. 10 »
Mme Hippolyte Crespon, du diocèse de Nîmes.................. 15 »

A M. Vigroux pour la léproserie de Gotemba (Tokio).

M. l'abbé Chaumet, du diocèse d'Autun.................. 10 »
M. de Haffrengue, du diocèse d'Arras.................. 10 »

A M. Beuve, Kanazawa (Tokio).

Au nom de R. L. *beati pacifici*, Coutances.................. 2 »

Au R. P. Ligneul (Tokio).

M. l'abbé Barbery, du diocèse de Chartres.................. 24 35

A M. Rey, à Fukuyama (Osaka).

M. V. Souques, Toulouse.................. 4 »

A M. Villion, Osaka.

Un anonyme du diocèse de Metz.................. 20 »

Au R. P. Trilles (Gabon), pour baptiser une petite négresse sous le nom de Fébronie et l'élever.

Mlle Idet, du diocèse de Chartres.................. 100 »

A Mgr Buléon, pour le rachat de trois petits nègres sous les noms de Jean, Justin, Marius.

Anonyme du diocèse de Rodez.................. 5 »

A Mgr Crouzet (Madagascar-sud).

Anonyme du diocèse de Rodez.................. 5 »

A Mgr Augouard (Oubanghi), pour rachat d'esclaves.

Anonyme du diocèse de Cahors.................. 25 »

Pour les missionnaires et les religieuses qui soignent les blessés au Transvaal.

Anonyme du diocèse de Rodez.................. 4 »

Pour rachat de petits nègres en Afrique (Gabon).

Anonyme du diocèse de Saint-Dié.................. 100 »

A Mgr Oury, Alger, pour son séminaire.

Anonyme de Paris, demande de prières.................. 20 »

Au R. P Lecomte (Zanguebar septentrional), pour les affamés.

M. B., du diocèse de Bayeux.................. 10 »

A Mgr Naughten, évêque de Roseau.

Un anonyme du diocèse de Metz.................. 20 »

A Mgr Vidal (Fidji).

Anonyme du diocèse de Rodez.................. 5 »

A Mgr Lamaze (Océanie centrale).

Anonyme du Petit Séminaire de Largentière, diocèse de Lyon.................. 300 »

Pour la mission de Méomo (Nouvelle-Calédonie).

Anonyme de Paris.................. 20 »

Au R. P. Guis, Thursday-Island, pour l'érection de son église.

Anonyme du diocèse de Clermont.................. 10 »

Pour les lépreux de Molokai (Sandwich).

M. l'abbé Margan, diocèse d'Avignon.................. 100 »

Pour cent missions diverses à 1 franc chacune.

Anonyme de Paris.................. 100 »

(La suite des dons prochainement.)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp X. Jevain, r. François Dauphin, 18.



ZANGUEBAR ANGLAIS. — MOMBASA; ENTRÉE DU PORT; d'après une photographie de M. COUTINHO, à Zanzibar (voir p. 610).

CORRESPONDANCE

SYRIE

La Mission de Koderbek.

Sur la côte de Syrie, entre Alexandrette et Latakieh, juste en face de l'île de Chypre et à l'embouchure de l'Oronte, se trouve le port, d'importance secondaire, de Suédié. Un peu au-delà de l'ancienne Séleucie, s'avance le promontoire de Ras-Hanzir, où commence le Gébel-Mousa avec les différentes chaînes de montagnes qui s'étendent, vers le nord-ouest, jusqu'à Beylan, petite ville située à mi-chemin entre Alexandrette et Antioche.

Alexandrette, Beylan, Antioche, Suédié et cinq autres villages arméniens, bâtis çà et là aux environs de Séleucie, dépendent, au point de vue civil, du préfet d'Alep. Antioche est gouvernée par un Kaïmakan, représentant du préfet. Suédié, étant composée d'Arabes, de fellahs, de musulmans, de chrétiens arabes du rite grec et des cinq villages arméniens, est gouvernée par un *Mudir* (chef du district), qui dépend du Kaïmakan d'Antioche. Ce mudir a sous son autorité les différents *Mouchtars* ou maires, de sorte que chaque groupe de chrétiens et chaque religion ont le leur.

Pour aller de Suédié à Antioche, il faut trois bonnes heures à cheval; mais, pour se rendre de cette dernière ville à Alexandrette, on ne compte pas moins d'une journée de voyage, toujours à cheval. Pendant les deux belles saisons du printemps et de l'automne, l'usage de la voiture est possible; mais, pendant l'hiver, les routes étant affreuses entre Antioche et Beylan, il est très difficile de voyager, même à cheval.

D'Antioche à Suédié, il n'existe pas de grandes voies de communications. Tout au plus découvre-t-on quelques sentiers. Pour s'y engager, il faut se faire conduire par les *Katourgi* (muletiers), ou par les *Moukare o saïs* (conducteurs ou propriétaires de chevaux.)

C'est à environ cinq ou six heures d'Antioche que se trouve la mission latine, récemment fondée par les PP. Capucins de Beyrouth et sur laquelle le R. P. Moyse nous communique les intéressants détails qu'on va lire.

LETTRE DU R. P. FIDÈLE BONIN, CAPUCIN MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE A KODERBEK

La mission de Koderbek est entourée comme d'une gracieuse couronne par six villages : Capousié, Joughounuluk, Adjabablie, Bettias et Kababklie. Ce dernier est exclusivement composé de musulmans, qui vivent très tranquilles.

Les autres sont habités par des chrétiens de nation arménienne du rit latin, par des Arméniens schismatiques grégoriens et par des Arméniens protestants méthodistes.

I

Les Arméniens catholiques latins sont administrés, au spirituel, par les Capucins de la mission de Syrie. Le préfet apostolique réside à Beyrouth. Outre la ville d'Antioche et les villages sus-mentionnés, il a sous sa juridiction, dans le Liban : Baabdath, Salima et Ghazir ; Mersine et Tarsous dans la Caramanie (Cilicie).

Koderbek, qui est bâti sur le versant d'une des montagnes voisines de Suédié, jouit d'un climat tempéré. Pendant les sept dernières années, ses habitants ont en grande partie embrassé le catholicisme. Tandis que les protestants, avec toutes les ressources matérielles dont ils disposent, n'ont gagné à leur secte que trente familles, en trente ans; nos Pères ont eu le bonheur de voir une soixantaine de familles entrer dans le sein de l'Eglise, pendant les quatre premières années seulement de leur apostolat.

Bettias est partagé entre les Arméniens schismatiques, qui sont en minorité, et les Arméniens protestants, qui possèdent des écoles, un ministre et un temple.

A Joughounuluk, il y a des catholiques latins, des schismatiques et des protestants, ayant un oratoire et une école mixte.

Adjabablie ne compte que des schismatiques. Tous les efforts, tentés jusqu'ici par les protestants, n'ont pas abouti. Il nous faudrait là une chapelle et une école, car ce village est tout à fait disposé à se faire catholique-latin. Cet heureux résultat, avec la grâce de Dieu, serait déjà obtenu, si, à la faveur des troubles d'Arménie, des émissaires n'avaient pénétré jusque dans ces pacifiques contrées, que l'intrépidité d'un missionnaire les a pourtant obligés de quitter.

Capousié est nôtre, en somme, car la population et son chef nous sont très favorables. Aussi voudrions-nous sans retard y fonder une école et y construire une chapelle. Ces établissements nous seraient d'autant plus faciles que, dans la plupart de ces villages, les schismatiques n'ont pas de pasteurs.

∴

La langue parlée à Koderbek et dans les pays environnants est un dialecte arménien, qui s'est conservé malgré toutes les persécutions et qui est dérivé de l'arménien liturgique *(akarapar)*. C'est de ce dialecte, auquel se sont ajoutés des mots turcs et arabes, que le missionnaire fait usage dans le saint ministère. Pour les affaires temporelles, il doit se servir du turc et de l'arabe, qui sont les langues officielles et ne sont parlées que par les hommes.

Dans notre petite école, on enseigne un peu le français, en même temps que l'arménien scolastique et les matières élémentaires. Les familles, qui depuis quelques années ont embrassé la religion catholique, seraient particulièrement heureuses d'avoir une bonne école française, que leurs enfants pourraient fréquenter en toute liberté.

∴

Cette population a dû arriver dans ces contrées au temps des anciennes persécutions. Elle est originaire, semble-t-il, de la petite Arménie. Ces pauvres gens, ayant appris que les Capucins avaient une résidence à Alep, conçurent le dessein de se faire catholiques, avec l'espoir, fondé d'ailleurs, que leur situation s'améliorerait, tant au point de vue civil qu'au point de vue religieux. Dans ce but, ils adressèrent une supplique au Père Président d'Antioche, qui d'abord ne l'agréa point. Sans perdre confiance, ils écrivirent à S. B. Mgr Azarian, patriarche arménien catholique, pour qu'il daignât prendre en main leurs intérêts et leur envoyer des prêtres. Le Patriarche, avec l'agrément du Saint-Siège, confia cette population au zèle des Capucins, qui réussirent à en convertir le plus grand nombre, à ouvrir une école et à fonder un hospice.

Comme dans ces contrées, chaque religion a son *Mouktar* (maire), le P. Eusèbe de Ravenne, alors curé d'Antioche, s'adressa en 1890 au Kanak pour obtenir le même privilège en faveur des Arméniens catholiques latins. On s'explique sans peine que cette démarche déplut à certains Arméniens, restés schismatiques, et qu'aidés de leurs coreligionnaires d'Antioche, ils mirent tout en œuvre pour arrêter le développement de la mission. Que de difficultés ils ont suscitées pendant la construction de l'église! Que de fois ensuite ils en ont fermé les portes et interdit aux enfants l'entrée de notre école !

∴

Au début de la mission, l'oratoire fut érigé dans la maison du *mouktar* latin. C'est à peine si une soixantaine de personnes y trouvaient place, le dimanche, pour assister à la sainte messe.

Aussi, plus d'une fois les nouveaux convertis entendirent les schismatiques leur adreser ce reproche: « Comment? vous vous êtes faits latins et vous n'avez pas même une église? » En réalité, cet oratoire était trop pauvre et trop exigu. C'était un simple appartement d'une maison de campagne, qui était mal fermé et qui, au printemps, servait de magnanerie. Obligés de le quitter, nous avons commencé à construire une chapelle dans la cour de notre hospice. Hélas! cette chapelle est inachevée! Les tracasseries de tout genre nous ont empêchés

d'obtenir le firman de Constantinople et le manque de ressources nous a contraints de suspendre les travaux. Il est vrai qu'à Antioche réside un négociant français, qui remplit les fonctions de consul. Il est assez dévoué à la mission ; mais, n'étant point consul de carrière, il ne peut rien obtenir, étant obligé de s'en remettre simplement aux instructions du Consul général d'Alep.

∴

Dans le principe, l'autorité turque, en permettant aux Capucins de s'établir à Koderbek, les avait également autorisés à s'y construire une maison ; mais elle avait imposé cette restriction déplorable, c'est que, du jour où les Pères ouvriraient une église ou une école, le gouvernement aurait le droit de les démolir.

On comprend dès lors combien chaque nouveau *Mudir* de Suédié et chaque *Kaïmakan* d'Antioche sont intéressés à s'opposer à tout progrès de nos œuvres. Comme d'ordinaire les appointements que leur sert le gouvernement sont peu élevés, ils ne laissent échapper aucune occasion de les augmenter ; or, pour arriver à cette fin, tous les moyens leur sont bons. Ainsi, les lettres adressées à Constantinople pour demander une autorisation quelconque, y arrivent très rarement. Les employés ottomans les suppriment, afin d'obliger les solliciteurs à leur accorder une gratification, et encore ceux-ci n'obtiennent-ils souvent que de belles promesses. Qui ne sait combien un tel état de choses est pénible pour le missionnaire ? Il se trouve au milieu d'une population sur laquelle il pourrait agir, mais ses ressources sont limitées et partant l'entreprise la plus louable en elle-même est parfois condamnée à demeurer un projet irréalisable.

∴

Les habitants de ces contrées sont laborieux et intelligents. Ils se livrent avec ardeur à l'agriculture et en retirent des fruits, dont ils ne jouissent qu'en partie, le gouvernement turc faisant peser sur eux de très lourds impôts. Tous sont donc pauvres. Ils ne possèdent que de misérables cabanes, où ils prennent leur repas, couchés par terre, souvent à côté d'une bête de somme. Malgré les heureuses dispositions que l'on remarque en eux, le développement intellectuel est encore à l'état initial.

Le missionnaire doit commencer par leur apprendre les choses les plus élémentaires, tant au point de vue religieux que matériel. Il doit surtout travailler à leur inculquer la soumission et le respect envers l'autorité légitime des Turcs, qui arriveront peut-être à se convaincre qu'une communauté catholique n'est pas l'ennemi juré de leur gouvernement.

Mais, encore une fois, pour réussir dans cette noble tâche, force est d'ouvrir des écoles pour les garçons et pour les filles. J'ose donc adresser un pressant appel à la générosité des chrétiens de France : leurs aumônes nous seront un précieux secours dans notre indigence et elles attireront sur eux les bénédictions de Celui qui a promis de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau, donné à un pauvre en son nom.

II

Un mot des Arméniens schismatiques.

Le recrutement du clergé se fait chez eux d'une manière assez originale. Les églises et les écoles dépendent habituellement de personnes séculières qu'on appelle : les procureurs de l'Eglise. Leur rôle prétend non seulement à l'administration temporelle, mais encore aux affaires spirituelles, sans excepter l'ordination des prêtres. Voici comment la chose a lieu. A celui qu'ils reconnaissent doué des aptitudes nécessaires, ils promettent une somme d'argent ou un petit terrain, lui assurant en outre les moyens de se faire conférer les Ordres par l'Evêque, qui réside à Sys, près d'Adana.

Rentré au village après son ordination, le nouveau prêtre passe quelques jours en retraite, dans une maisonnette voisine de l'église. C'est là qu'il fait ses prières, qu'il étudie le missel et le rituel, qu'il reçoit les visites de félicitations et les offrandes que lui apportent les habitants du village.

Sa retraite terminée, il prend possession de son église, en chantant, un dimanche ou un jour de fête, une messe solennelle. La semaine, il ne célèbre pas les saints Mystères : il se contente de réciter, à l'aurore, quelques psaumes, et le soir, au coucher du soleil, il dit une sorte de vêpres ou complies, après lesquelles il donne toujours au peuple l'Evangile à baiser.

∴

L'église des schismatiques de Koderbek est une ancienne église syrienne. Ils ont été considérablement secourus, dans sa construction, par un certain M. Parker, lequel a, d'autre part, bien mérité de la population, en lui enseignant la culture des arbres fruitiers : orangers, limoniers, etc.

L'intérieur de cette église est fort simple : un autel et une image de la Sainte Vierge, quelques crucifix entourés de cierges, un ou deux pupitres, et... c'est tout. Le sol est recouvert de nattes, selon l'usage oriental.

Autour de l'église des schismatiques, se trouve le cimetière, dans lequel ils laissent paître toutes sortes d'animaux. Leur manière d'ensevelir les morts est primitive : après avoir lavé le cadavre, ils le cou-

vrent de ses vêtements ou l'enveloppent dans un linceul ; puis, ils le descendent, sans cercueil dans la fosse qu'ils remplissent de sable et de pierres. Seules, les familles aisées font recouvrir leurs fosses d'une pierre tombale avec une inscription en arménien.

Ces indigènes n'ont pas une notion exacte du purgatoire. Ils prient cependant pour leurs défunts et font bénir le lieu de leur sépulture. A la demande des familles, le prêtre passe d'une fosse à l'autre, en récitant de longues prières, selon les prescriptions du Rituel qui ne diffère pas de celui des Arméniens catholiques. Il bénit ensuite et encense les tombeaux. En retour, on lui donne une aumône en argent ou en nature.

A certaines fêtes, les schismatiques ont encore l'habitude de préparer un repas solennel, qui se prend au cimetière ou à l'église, en l'honneur et pour le soulagement des âmes du purgatoire. Dans ces repas, on sert plusieurs mets du pays, du mouton, des viandes rôties et un pain qu'ils font cuire dans le *tanûr*, espèce de four arabe.

Aux festins des noces et dans les solennités extraordinaires, ils mangent des poules rôties et boivent une eau-de-vie, qu'ils fabriquent eux-mêmes. Le vin, à quelques exceptions près, n'est pas connu ici, les habitants ne s'étant pas encore adonnés à la viticulture.

Au commencement et à la fin du repas, ils font le signe de la croix. Quand un prêtre y prend part, il récite à haute voix, les bras levés, vers le ciel, un « Notre Père », et donne la bénédiction.

Les Arméniens unis à Rome ont l'habitude d'ajouter le « Je vous salue, Marie ». Il est à croire que les schismatiques ont abandonné cette pratique, après l'apparition des méthodistes, qui sont les adversaires déclarés de la dévotion envers la Mère de Dieu.

En entrant à l'église, tous, hommes et femmes, quittent leur chaussure. Ils ne s'agenouillent pas ; mais, après avoir tracé sur eux, en entrant, le signe de la croix, comme les latins, ils font quantité d'inclinations et de prostrations, à l'instar des Turcs. Durant la messe ils se tiennent debout ou s'asseyent par terre.

∴

Remarquons, en terminant, qu'après l'arrivée des méthodistes, la foi simple, mais vigoureuse, de ces Arméniens schismatiques a subi l'influence des doctrines protestantes. Cependant, malgré les efforts dépensés pour ruiner leurs croyances, il y a un espoir fondé que cette population deviendra tout entière catholique. Ainsi les schismatiques ont prié le Missionnaire de prêcher dans leur église et, en dépit des intrigues méthodistes, une grande partie d'entre eux a sollicité, tant avant qu'après la publication de l'Encyclique de S. S. Léon XIII, d'être admis, comme Latins, dans l'Eglise catholique. D'ailleurs, il n'y a jamais eu dans ces villages ni prêtres, ni fidèles de l'Eglise arménienne catholique. Ceux qui sont à nous maintenant sont latins et ils ont fait baptiser leurs enfants par nos Pères selon le rit latin.

∴

L'œuvre qui s'offre à notre zèle est donc vaste et pleine d'espérances. Que les lecteurs des *Missions Catholiques* daignent prêter l'oreille à la voix d'un Missionnaire qui sollicite leur charité, avec la ferme assurance d'un accueil favorable pour sa requête.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 15 novembre, sont partis d'Anvers, les RR. PP. Veys et Simpelaere, Rédemptoristes de la province belge destinés à la mission de Tumba (Bas-Congo).

INFORMATIONS DIVERSES

Rome — Dans le consistoire du 14 décembre, S. S. le Pape Léon XIII a préconisé l'élection, faite le 26 juillet par le synode arménien, du nouveau patriarche de Cilicie, Mgr Emmanuelian, qui a pris le nom de Paul-Pierre XI.

Parmi les nominations faites précédemment par brefs et préconisées audit consistoire, nous relevons les suivantes qui intéressent les pays de missions.

Ont été nommés : évêque de Tine et Micone (archipel grec), M. François de Mento, de Corfou, chanoine camerlingue de Corfou; évêque de London (Canada), M. Patrice Fergo Mac-Evay, vicaire général et recteur de la cathédrale d'Hamilton ; évêque de Sault-Sainte Marie et Marquette (Etats-Unis), M. Frédéric Eis, du diocèse de Trèves, administrateur apostolique de Marquette ; évêque d'Allahabad (Hindoustan), le R. P. Victor Sinibaldi, des Mineurs capucins; évêque de Kombakonam (Hindoustan), M. Hugues Bottero, missionnaire aux Indes : évêque titulaire d'Utine et coadjuteur de Mgr Sweeny, évêque de Saint-Jean-du-Nouveau-Brunswick, M. Timothe Casey : évêque titulaire de Tugga et cadjuteur de Mgr Rogers, évêque de Chatam (Canada) M. Thomas-François Berry ; évêque titulaire de Tubuna et coadjuteur de Mgr Gravel, évêque de Nicolet (Canada), M. Joseph-Siméon-Hermann Bruneault ; évêque titulaire d'Atribi et vicaire apostolique du Honduras, le R. P. Frédéric Hopkins, de la Compagnie de Jésus ; évêque titulaire d'Augila et vicaire apostolique d'Amoy (Chine) le R. P. Isidore Clémente, des Frères Prêcheurs.

— Sur les dons recueillis pour le rachat des esclaves, S. Em. le cardinal Ledochowski, préfet de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, a alloué :

Au R. P. Bricet, préfet apost du Dahomey.......	10.000 *lire.*
Au R. P. Campana, préf. du Bas-Congo..........	20.000 —
A Mgr Augouard, vicaire apost. de l'Oubanghi..	20.000 —
Au R. P. Lecomte, préfet apost. de la Cimbebasie.	20.000 —
A Mgr Roveggio, vic. apost. de l'Afrique centrale	10.000 —
Au R. P. Viéter, préf. apost. du Kameroun.......	10.000 —
Au R. P. Michel de Carbonara, préf. apost. de l'Erytrée..................................	20.000 —
A Mgr Simon, vic. apost. du Fleuve Orange.....	20.000 —
A Mgr Hacquard, vic. apost. du Sahara..........	10.000 —
A Mgr Adam, vicaire apost. du Gabon...........	20.000 —
Total..................................	160.000 —



Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Darras, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Chetput :

« C'est avec les sentiments de la reconnaissance la plus profonde que je viens vous offrir mes remerciements les plus sincères pour les dons que vos lecteurs ont eu la bonté de me destiner. Si vous voyiez de vos propres yeux le spectacle qui s'offre à nous tous les jours, quelle ne serait pas votre commisération pour ce pauvre peuple ! Les pluies ont manqué. Qu'allons-nous devenir ? »

Tonkin occidental. — Mgr Marcou, des Missions Etrangères de Paris, coadjuteur de Mgr Gendreau, nous écrit de Phuc-Nhac :

« Le témoignage de la sympathie des lecteurs des *Missions catholiques* pour l'œuvre des lépreux du Thanh-Hoà, m'a vivement touché et je suis convaincu qu'avec la grâce de Dieu et leur généreux concours, nous arriverons à doter cette vaste province d'une léproserie convenable.

« J'attache d'autant plus d'importance à cette fondation que cette œuvre, fondée avec l'argent des catholiques de France, fera tomber bien des préventions, bien des préjugés contre la France et la religion catholique.

« En ce moment je fais acheter un terrain assez vaste où les lépreux les moins infirmes pourront faire quelque culture et diminuer d'autant les frais qui nous incombent, jusqu'à ce que le gouvernement franco-annamite veuille bien accorder une allocation, ce qui, je l'espère, aura lieu quand j'aurai pu réunir un nombre assez considérable de lépreux. »

Su-Tchuen oriental (*Chine*). — On nous communique la lettre suivante de M. Fleury, des Missions Etrangères de Paris :

« La paix semblait revenue à Ta tsiou ; tous mes chrétiens avaient regagné leurs demeures, où ils s'occupaient tranquillement d'agriculture ; moi-même, je me disposais à descendre à la campagne pour y passer la chaleur de l'été, quand la persécution éclata tout à coup.

« Le 27 juin, deux familles étaient pillées à Tché-Ouan-Tchang ; le mandarin prévenu se contenta de dire : « C'est une « petite affaire. »

« Le 2 juillet, une bande conduite par un certain Ouang-Ché-Ouan, envahissait le forum de Ong-Ky-Miaô, tuait un chrétien, en blessait un autre et pillait les familles chrétiennes ; la municipalité félicita les brigands.

« Le 5 juillet, la même bande tuait deux autres chrétiens à Ché-Ouan-Tchang. Le mandarin, cette fois, se décida à faire un tour dans sa sous-préfecture, sous le prétexte d'y rétablir l'ordre. Il reprocha aux chrétiens d'embrasser une religion étrangère et n'eut pas un blâme pour les bandits. C'était une excitation à de nouveaux massacres ; aussi le pillage continua-t-il comme auparavant, mais les chrétiens avaient eu le temps de se mettre à l'abri du danger. Il n'y eut plus de morts à déplorer. J'avais immédiatement prévenu Mgr Chouvellon de ce qui se passait. Le vice-roi envoya des soldats pour rétablir l'ordre à Ta-Tsiou. Il y a déjà eu une rencontre ; les bandits ont eu sept tués, trois prisonniers et ont perdu toutes leurs munitions. Mais la paix n'est pas faite pour cela ; les excitations à la révolte continuent plus violentes que jamais. Les montagnes de Yu-Keou-Guo sont pleines de gens qui n'attendent que le départ des soldats pour recommencer le massacre des chrétiens ; on a juré de les exterminer à Ta-Tsiou.

« Le Bon Dieu nous éprouve et je ne sais quand il plaira à sa divine miséricorde de faire cesser ces tribulations ; pour le moment l'horizon est bien sombre. Je suis dans la ville de Ta-Tsiou, il m'est impossible d'en sortir : je serais de nouveau enlevé et, cette fois-ci, tué sans miséricorde, car le pays est sillonné de bandits. A l'approche des soldats, ils se dispersent pour se reformer un peu plus loin. Les païens les encouragent et les préviennent lorsqu'il y a du danger.

« J'ai, sur les bras, près de mille chrétiens que je suis obligé de nourrir. Avant la persécution, presque tous étaient à l'aise et même riches : il ne leur reste plus rien : leur riz, leurs habits ont été volés ; l'argent qu'ils avaient est dépensé ; ils n'ont plus d'espoir qu'en moi. Ils supportent leurs maux avec résignation ; et pourtant, tout le monde, depuis les mandarins jusqu'aux gens de bas étage, les excite à l'apostasie, leur promettant alors aide et protection ; leur courage me réconforte. Depuis un an, j'ai eu tous les malheurs, j'ai subi une captivité de deux cents jours ; j'ai été traîné de ville en ville, de bourgade en bourgade, pour assister à la destruction de mes chrétientés ; puis, après ma délivrance, je suis revenu à Tà-Tsiou assister à de nouveaux massacres. Dieu merci, ma santé se maintient toujours bonne, mais j'ai vieilli terriblement ; on me donnerait cinquante ans, à moi qui en ai à peine trente.

« C'est peut-être la dernière lettre que je vous écris ; en ce moment, je dois m'attendre à tout. Si je meurs, priez Dieu de m'ouvrir les portes de son Paradis et de me faire jouir au plus vite de la félicité céleste. Pour moi, je ne vous oublierai jamais dans mes prières. »

Japon. — M. Vigroux, des Missions Etrangères de Paris, vicaire général de Tokio, nous écrit du Sanatorium de Montbeton, le 11 décembre :

« Je suis en France depuis un an pour cause de maladie. J'avais essayé de me guérir au Japon, mais je ne pus y réussir, et je fus obligé de reprendrè le chemin de l'Europe. Je vais mieux ; les médecins me promettent la guérison et le retour dans ma mission ; je m'en réjouis.

« Qui a vécu au Japon rêve toujours de ce pays. Le Japonais est si poli, si sociable ; on désire tant lui faire connaître la vérité religieuse, qu'il est impossible de ne pas se sentir heureux de retourner dans ce beau pays quand on a été obligé d'en sortir. L'espérance de repasser les mers et de revoir Tokio me console, car, j'ose le dire, la France elle-même est pour moi comme un lieu d'exil. Hélas ! cette espérance ne peut se réaliser encore.

« A mon départ du Japon, j'ai laissé à mon confrère, le P. Bertrand, le soin de la léproserie de Gotemba. Depuis plusieurs années déjà, ce missionnaire avait la direction intérieure de l'hôpital, et je m'occupais surtout des relations avec nos bienfaiteurs. Aujourd'hui, le P. Bertrand a la responsabilité entière de l'établissement : il a le double souci de le diriger et de solliciter les aumônes qui le soutiennent. C'est un bien grave fardeau, veuillez le croire. Une léproserie, placée comme la nôtre, sur une terre à peu près toute païenne encore à l'écart de toute communication avec le monde chrétien, qui, la voyant de près, ne pourrait s'empêcher de lui témoigner des sympathies, doit rencontrer nécessairement de grandes difficultés à trouver les ressources dont elle a besoin.

« Le nombre des malades recueillis s'élevait, ces dernières années, au chiffre de 80 ; or, mon confrère a été obligé de le réduire. Voici ce qu'il dit dans une lettre qu'il vient de m'adresser :

« Nous aurions désiré recevoir un plus grand nombre de ma-
« lades ; malheureusement nos ressources ne l'ont pas permis.
« Dans le compte-rendu précédent, le P. Vigroux disait à nos
« bienfaiteurs que depuis la guerre japonaise-chinoise, tout
« avait doublé de prix, et, en particulier, que le riz, nourri-
« ture ordinaire des Japonais, se vendait à un prix exorbi-
« tant ; hélas ! cet état de choses n'a pas changé, il s'aggrave,
« au contraire, chaque jour. Aujourd'hui plus que jamais, pour
« entretenir un nombre, même assez restreint, de malades, les
« dépenses sont considérables. »

« De loin comme de près, je ne puis cesser de m'intéresser à une œuvre dont j'avais la charge au Japon ; aussi je viens prier les lecteurs des *Missions catholiques* de nous continuer leurs aumônes. Ce sont, en effet, eux qui soutiennent notre œuvre. Les Japonais l'admirent ; ils voient par elle combien le catholicisme est une religion de bienfaisance ; mais le païen est égoïste d'ordinaire, il ne donne pas son argent pour des œuvres de pure charité. Nos chrétiens voudraient être généreux, mais ils sont encore trop peu nombreux et trop pauvres pour nous venir efficacement en aide. Vos abonnés ont été cette année généreux à notre égard. J'adresse à chacun d'eux l'expression de ma profonde gratitude. »

ÉPISODES DE LA PESTE A BANGALORE

Par M. Prosper-Louis PICOT

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

11 août 1898. — 15 février 1899

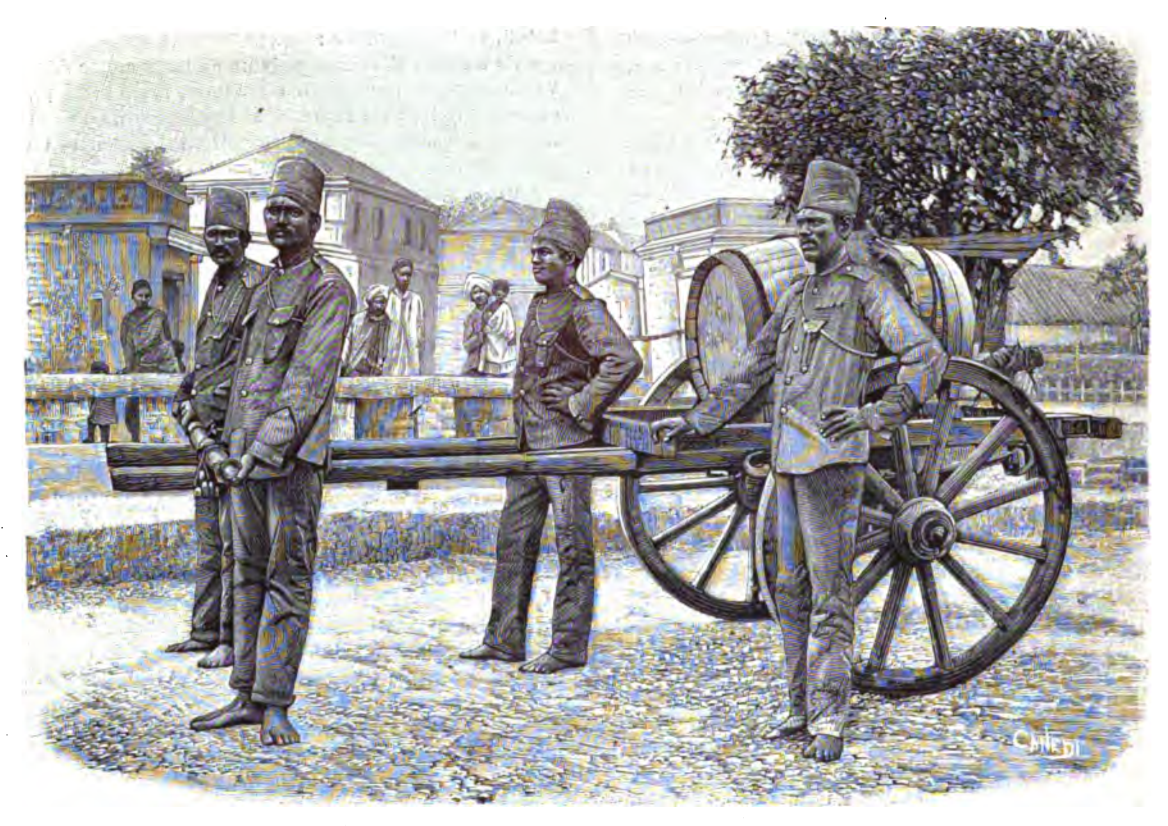
Suite (1)

La commission scientifique anglaise à Bangalore. — Arrivée d'un nouveau et mort d'un ancien missionnaire. — Le séminaire et le collège pendant la peste. Autour de Bangalore. — Rentrée des émigrés.

Les savants délégués étaient attendus non seulement à la Résidence, mais aussi dans le Camp. Quelle aubaine pour les malades! Au Camp du Nord, on mit tout sens dessus-dessous pour une toilette complète. Les malades furent sortis au grand air, pendant qu'on reblanchissait la salle. L'ouvrage terminé, ils furent réintégrés dans les *wards*, où, grâce à quelques erreurs de pancartes, Pierre s'appela Paul, Hanumata s'entendit nommer Rama, Ganguil Lakomi, Arokiamma Theresa. Aucune femme pourtant ne fut affublée d'un nom d'homme, ni aucun homme d'un nom de femme! Après tout, cela leur importait peu.

∴

Sur ces entrefaites, les Sœurs venaient justement d'achever leur approvisionnement de lingerie et de literie.



BANGALORE (*Hindoustan*). — *Sappers* ALLANT A L'EAU; d'après une photographie envoyée par M. PICOT, des Missions Etrangères de Paris (voir le texte).

Les pauvres pestiférés furent donc remis à neuf. Qu'ils étaient propres! qu'ils étaient luisants! A l'extérieur, on arrangea jusqu'aux allées entre les infirmeries et aux sorties du lazaret. Bref, ce fut partout l'aisance, l'ordre, la régularité.

Aussi, quand les savants se présentèrent, ils furent agréablement surpris du confortable de l'hôpital, et complimentèrent docteurs, infirmiers et infirmières, sans excepter nos vaillantes Religieuses. Moi-même, qui n'étais pour rien dans le manège, j'eus ma petite part de félicitations. Peut-être bien que ce sont mes bonbons qui m'ont valu cet honneur; car, voyez-vous, les bonbons, ça fait plaisir à tout le monde; figurez-vous que j'en ai distribué pour plus de 20 francs pendant ces quatre mois!

(1) Voir les *Missions catholiques* des 10, 17, 24 novembre, 1er 8 et 15 décembre.

Les membres de la Commission n'ont pas gaspillé le temps à Bangalore. Matin et soir, ils parcouraient les lazarets, observant les malades, prenant des informations. Chaque jour, à 10 h. 1/2, ils avaient leur séance à l'Hôtel de Ville. Le 12 décembre, ils citèrent quatre témoins; le 13, quatre également; le 14, ils en appellent cinq; ils entendent, le 15, six personnes; ils en interrogent neuf le lendemain à leur dernière audience. C'étaient de rudes corvées.

∴

D'après les résumés publiés par les journaux des travaux de la Commission, un jeune médecin, dont l'inoculation est la spécialité, le docteur capitaine Leumann, ancien élève du collège des Jésuites, en Angleterre, a fourni les détails de beaucoup les plus approfondis et les mieux



étudiés. D'abord, il a remis une note indiquant la fabrication du sérum curatif de Yersin et du sérum prophylactique de M. Haffkine. Le capitaine a présenté le résultat de ses nombreuses et intéressantes observations. Il a particulièrement travaillé sur les corps abandonnés dans les rues (les pires choses ont leur avantage); et il a reconnu que la plupart n'avaient pas été inoculés (donc quelques-uns au moins l'avaient été!).

Un rapport, celui de M. Madhava Rao, est très remarquable à cause de la méthode employée dans l'enchaînement et l'exposé des faits. Il est d'ailleurs si synthétique que les examinateurs l'acceptent sans requérir aucune explication complémentaire. On y devine l'homme rompu au métier de l'administration, habitué à se rendre compte des moindres circonstances et à les analyser pour en faire ressortir les suites.

∴

Avec un programme ainsi surchargé, je me demande quelle idée les illustres enquêteurs ont pu remporter des curiosités topiques de Bangalore. Si on les interrogeait à ce sujet, je ne serais nullement surpris qu'ils fussent en peine de répondre. Ils sont venus en savants, résolus d'écarter les distractions et de s'instruire, et non en touristes : ceci soit dit à leur éloge.

Ils reprirent le train, le 16 décembre, à 10 heures 1/2 du soir, et partirent pour Hyderabad. Ils étaient à Calcutta à l'arrivée du nouveau vice-roi, lord Curzon.



BANGALORE (*Hindoustan*). — DISTRIBUTION DU RIZ AUX CONVALESCENTS SOUS LA SURVEILLANCE DES SŒURS DE SAINT-JOSEPH ; d'après une photographie de M. AUCOUTURIER, des Missions Etrangères de Paris (voir le texte).

Ils firent après cela des recherches dans plusieurs villes du Nord, revinrent à Bombay le 10 février, parcoururent la Présidence, et finalement se séparèrent le 25 février, jour où les docteurs Fraser, Wright et Rueffer s'embarquèrent pour l'Egypte.

∴

Nos savants n'avaient pas quitté Bangalore, que nous arriva de France un jeune missionnaire, le P. Veysseyre. On ne reçoit pas ainsi tous les jours des nouveaux en temps d'épidémie; aussi prîmes-nous une infinité de précautions pour qu'une fois en air infecté, il ne fût pas victime du fléau.

C'est moi qui fus désigné pour aller l'attendre à l'arrivée du chemin de fer, le 15 décembre au matin. Je m'y rendis: le train n'avait pas de retard; il entra en gare à 6 heures.

Vingt minutes après, le Père montait à l'autel à l'église Saint-François-Xavier. Pendant la messe, patatras! une femme tombe à côté de la balustrade du sanctuaire. Le P. Servanton accourt; son œil exercé reconnaît aussitôt à qui il a affaire; la chrétienne est administrée et envoyée au Lazaret. Le jeune confrère n'apprit la raison du tapage qu'après son action de grâces.

« — Une belle étrenne! un fameux début! » dit-il, et il

en rit. Naturellement il se rappellera sa première messe en missions.

L'arrivée d'une recrue est toujours un grand événement pour les missionnaires. A cause des circonstances, celle-ci fut accueillie avec un inexprimable bonheur. Hélas! nous nous livrions à la joie quand nous aurions dû pleurer. Moins de huit jours auparavant, le P. Clodomir Marcon, qui s'était éloigné de nous le 30 octobre pour aller refaire sa santé au pays natal, s'éteignait doucement à Suez, le 9 décembre, à la suite d'une opération. Il n'avait que 36 ans! Il aura offert sa vie pour son cher Mayssour, et le bon Dieu aura accepté un sacrifice d'autant plus grand, et par là d'autant plus méritoire, qu'il était accompli loin des siens. A Noël, la nouvelle de sa mort tomba au milieu de nous comme un coup de foudre.

∴

Au moment précis où nous perdions le P. Marcon, l'espoir renaissait dans nos âmes au sujet de Bangalore. Il est évident qu'à la *City*, ça va mieux, beaucoup mieux; le tour de la résurrection du *Cantonment* ne peut pas tarder.

Plaçons ici l'histoire du séminaire indigène pendant l'épidémie. Le brave P. Gerbier, qui en est supérieur, nous donnera les renseignements les plus détaillés. Je le cite :

« Quand on apprit que la peste s'était déclarée à Bangalore-City, on se dit au séminaire qu'elle ne pouvait guère manquer d'envahir le Cantonment. Certains parents des élèves parlaient bien de cet événement dans leurs lettres, mais ils ne se montraient pas fort inquiets, comptant sur la prudence du Supérieur.

« Nous avions 24 séminaristes, dont 2 rhétoriciens et les autres distribués dans les diverses classes du collège. Il y avait aussi 9 pensionnaires.

« Tous furent inoculés au mois d'octobre. Trois ou quatre eurent à souffrir une quinzaine de jours; les autres purent reprendre leurs études au bout d'une semaine.

« On désinfectait de temps en temps avec du phénol selon la formule ordinaire. Presque tous les élèves s'étaient procuré des souliers. La communauté allait se promener comme à l'ordinaire, mais en évitant les quartiers contaminés. Les sorties privées étaient rarement permises.

« Chaque jour on récitait les prières de saint Roch, et je fis un vœu au Sacré-Cœur de célébrer une fête spéciale en son honneur et de publier la grâce, si nous étions tous préservés de la peste.

« Dieu merci, aucun des élèves ni des domestiques n'a été atteint par le fléau. Cependant le long de la rue appelée *Brigade Road*, il y eut un certain nombre de personnes attaquées, et plusieurs ont succombé en face du séminaire. Une fois on trouva un rat crevé dans notre cuisine, et une autre fois un second expirant sous l'une des fenêtres de ma chambre.

« Le séminaire n'a pas souffert considérablement de la hausse des denrées, parce que la moitié des élèves a été renvoyée à la mi-novembre, et presque tous les autres au commencement de décembre. »

Ainsi, grâces à la Providence, le séminaire indigène a été admirablement épargné. Les mois de décembre et de janvier étant l'époque ordinaire des grandes vacances, les élèves sont retournés chez eux, les uns selon l'habitude, les autres un peu plus tôt. A la fin des jours de congé, comme il n'y aura plus que quelques rares cas de peste, ils pourront rentrer sans difficulté et sans crainte.

∴

Le séminaire m'amène directement à parler de notre collège Saint-Joseph, du pensionnat des parias, et des nombreuses écoles de Bangalore. L'histoire en est simple et facile; elle se résume en deux lignes. A l'apparition de la peste, les maîtres firent inoculer leurs élèves en masse. La contagion progressant, à la *City* les écoliers disparurent d'eux-mêmes les uns à la suite des autres. Le *Central College* continua, je crois, ses cours en faveur de ceux qui se préparaient aux examens de décembre; toujours est-il qu'il a présenté des candidats. Au *Cantonment* chaque institution avança les vacances de ses élèves indigènes, et continua la classe pour les Blancs. Cette mesure força le P. Aucouturier à renvoyer ses petits parias. Ainsi cette Œuvre était détruite dix mois après avoir été fondée; pour la reprendre au mois de février suivant, il faudra recommencer les frais d'installation. Avis à nos chers et dévoués bienfaiteurs.

∴

Que de choses à dire sur les ravages de la peste dans les villages autour de Bangalore, en dehors des limites municipales ! Dans un de ces hameaux, nous avons 300 chrétiens sous la juridiction des prêtres de Saint-François Xavier. Impossible d'être partout à la fois. Aussi l'infatigable P. Rappart, notre plus vieux missionnaire après le P. Desaint, fut-il appelé de Closepet à Bangalore pour nous prêter main-forte.

∴

Je provoquerais l'hilarité, si je racontais mon voyage à Krishnarajapura, bourgade assez considérable à trois lieues du *Cantonment*.

A la première alerte, j'y vole sur ma bicyclette. Un agent de police, assis sur la route et posté en observation, m'aperçoit; avant qu'il se soit levé, je lui file sous le nez à la façon des hirondelles. Au passage à niveau de la ligne de Madras, me voilà obligé de descendre. V'lan ! un autre *policeman !*

« — Où allez-vous? me demande-t-il.

« — A Krishnarajapura : combien reste-t-il de chemin à parcourir ?

« — Qu'allez-vous faire là ?

« — Il paraît queque la peste y est, je vais voir.

« — Vous êtes un docteur de la ville ?

« — Non!

« — Qui êtes vous donc ?

« — Eh ! malin, je suis inspecteur ! »

Là-dessus mon homme se plie en deux et porte la main de sa tête à terre pour la ramener à son front : c'est une forme de grand salut, et cela se fait, même majestueusement, en moins de temps que cela ne se peut décrire.

∴



Revenons à Bangalore, et n'en sortons plus.

Dès la fin de novembre on remarque qu'il y a détente à la *City* : la peste diminue ; les émigrés rentrent. Des précautions sont prises en conséquence.

D'abord aucun revenant ne réintégrera son domicile sans permission et la permission ne sera donnée que lorsque l'habitation aura été entièrement et parfaitement désinfectée et blanchie à la chaux. Nos émigrés se choisissent un terrain dans les champs convertis en quartiers de la ville, et s'y installent le mieux possible : on mettra à leur disposition les matériaux nécessaires.

Tous les arrivants par le chemin de fer sont arrêtés aux gares d'inspection, soigneusement interrogés sur leur point de départ ; leurs billets sont contrôlés : ils subissent l'examen médical. S'ils sont inoculés, tant mieux ! pleine liberté d'entrer. S'ils ne sont pas inoculés, on les envoie impitoyablement en observation dans le *Health Camp* où ils logeront dix jours durant. Les Blancs peuvent cependant observer la quarantaine à leur domicile.

***

Les habitations désertes à approprier se comptent par centaines. Le Gouvernement n'hésite pas un seul instant. On tire les prisonniers de la geôle et on les mène à l'ouvrage. On s'attaque d'abord aux boutiques, parce ce sont elles qui seront réclamées les premières, elles qu'à raison de leur destination, il importe le plus de tenir dans les meilleures conditions hygiéniques. Le 4 décembre, 63 magasins avaient été livrés à un double lavage. On y avait découvert une quantité considérable de rats en putréfaction, en sorte qu'on put se féliciter de l'entreprise et avoir une idée plus nette de sa nécessité. Des décombres en masse furent brûlés.

Le 20 décembre, le territoire de la *City* est ouvert aux soldats anglais qui sont désormais libres d'aller s'y promener. Cela ne veut pas dire que l'épidémie a cessé : il y aura des cas jusqu'au mois de février. Mais on estime qu'il n'y a plus de danger de contagion.

(*A suivre*).

BANGALORE (*Hindoustan*). — BUREAUX ET AMBULANCES DU PREMIER ARRONDISSEMENT SANITAIRE DU CANTONMENT ; d'après une photographie de M. AUCOUTURIER, des Missions Etrangères de Paris (voir le texte).

AU KIKOUYOU

(ZANGUEBAR ANGLAIS)

Encore une station de missionnaires qui se fonde, encore un foyer nouveau de vie chrétienne qui s'établit dans l'Afrique équatoriale ! C'est au cœur de la région desservie par le chemin de fer de l'Ouganda, contrée rendue accessible et appelée à un magnifique avenir grâce à cette voie rapide et facile de communication entre l'Océan Indien et le grand lac Victoria, que la croix vient d'être plantée. Un coup d'œil sur notre carte page 611 et la lecture des deux lettres suivantes permettront à nos lecteurs de se rendre compte de l'importance de cette fondation.

LETTRE DE MGR ALLGEYER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR SEPTENTRIONAL, A MGR LE ROY, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT.

Voici la première lettre qui vous arrive du Kikouyou.

Le Kikouyou ! On m'avait ici demandé avec tant d'instance, et vous-même, si souvent, m'aviez pressé de répondre à cet appel que, malgré notre peu de ressources et notre manque de personnel, je m'y suis enfin transporté, accompagné du P. Hémery, de la mission de Boura.

Mais, quand je dis que « je m'y suis transporté », je me vante ; les autorités anglaises du chemin de fer de l'Ouganda ont tenu, en effet, à mettre à ma disposition un wagon spécial réservé, de première et de seconde classe, qui m'a amené en trois jours à la gare de Nyrobi, à 318 milles de Mombasa.

Qu'est-ce que Nyrobi ? Une petite rivière qui se jette dans l'Azi, affluent de ce Sabaki, dont vous avez vu autrefois l'embouchure au nord de Malindi (Océan Indien), et que vous avez remonté pendant sept ou huit jours, avec beaucoup de peine et d'aventures. Alors, l'heure de la Providence n'était pas encore venue : elle a maintenant sonné !

∴

Toute la contrée que traverse le Nyrobi porte le même nom et forme le commencement du Kikouyou.

Ce pays est tout simplement magnifique, très sain, le plus sain de l'Afrique orientale, au dire des Européens et d'après notre propre expérience.

La population est nombreuse (environ 300.000 habitants) suffisamment rassemblée, et, malgré tout ce qu'on a pu dire de leur férocité, ces gens paraissent doux, avenants, nullement portés à chercher noise à l'Européen, encore moins au missionnaire qui ne demande qu'à les instruire et à leur faire du bien. J'en ai eu moi-même la preuve constante durant les deux semaines que je viens de passer au milieu d'eux, vivant pour ainsi dire de leur vie et m'initiant à leurs coutumes.

Dans beaucoup d'autres tribus, mon apparition dans un village était le signal d'un sauve-qui-peut général, avec force gestes et cris, de la part des femmes et des enfants. Ici, c'est tout le contraire.

A ma première visite au chef du pays, ce fut un rassemblement sans pareil autour de ma personne ; les hommes venaient me serrer la main avec une familiarité légèrement compromettante pour ma dignité épiscopale ; toutes les femmes avaient bien envie d'en faire autant ; mais j'ai réservé cet honneur à celles qui avaient une tournure de reines ou tout au moins de vieilles princesses. Quant aux enfants, ils allaient et venaient, se faufilant de tous côtés autour de moi, tirant les lacets de mes souliers, me descendant les bas, ou cherchant à s'asseoir sur mes genoux pour me prendre la barbe et s'assurer si le nez, les oreilles, les yeux, les cheveux de ce Blanc extraordinaire tenaient bien en place.

∴

Dès le second jour de mon arrivée, j'ai fait l'acquisition d'un terrain pour l'emplacement d'une case provisoire et d'un jardin à environ huit kilomètres à l'ouest de la gare de Nyrobi. A Nyrobi même, qui plus tard sera certainement une grande ville, nous aurons une église pour les Goanais et une maison pour les missionnaires. Ce sont les Goanais eux-mêmes qui construiront ces bâtiments. Ils sont environ 130 à la gare, avec quelques Européens catholiques, Irlandais, Anglais ou Indiens.

Nous sommes ici au sud du mont Kénya, qui a plus de 5.000 mètres d'altitude ; mais, depuis quinze jours, le géant n'a pas daigné montrer sa tête, ce qui ne m'empêche pas de répéter que c'est ici le plus beau pays d'Afrique. Nous pourrons avoir là un *sanatorium* de premier ordre où l'on arrivera gratuitement par le chemin de fer. Quel immense avantage !

Je m'arrête, mais vous recevrez bientôt d'autres détails.

∴

La promesse de Mgr Allgeyer ne devait pas tarder à se réaliser. Un mois après nous avoir expédié la lettre que l'on vient de lire, le prélat nous envoyait le récit suivant, qui contient de nouveaux détails.

LETTRE DU R. P. ALAIN HÉMERY DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

Quand on sort de Mombasa par l'*Uganda-Railway*, on arrive, après avoir traversé quelques collines et quelques ravins, à un plateau ondulé connu sous le nom de Tarou. C'est le désert, semé çà et là de quelques rares arbustes : euphorbes-candélabres, cycadées rabougries et palmiers étiques, penchés, renversés ou étendant leurs bras nus dans l'espace, comme pour implorer du ciel une rosée bienfaisante, quelque chose comme un champ de bataille, où les survivants excitent plus la pitié que les morts, ceux que l'on voit couchés pour ne plus se relever... Ce plateau est connu et détesté de tous les voyageurs pour sa monotonie, son manque d'eau et son soleil de feu.

La sécheresse qui désole tout l'Est Africain depuis plus d'un an, n'a fait qu'ajouter à la tristesse morne et lugubre de ce désert affreux. Les accidents de terrain y sont tellement rares et de si médiocre importance, que les ingénieurs du chemin de fer ont pu lancer leur ligne, droit comme une règle, sur un espace de plus de 100 kilomètres. A l'extrémité de ce plateau, et dans une vallée formée par un cours d'eau, autrefois important mais aujourd'hui presque à sec, se trouve Voï, première station digne de ce nom depuis la ville de Mombasa. Quand le train, contournant le coteau qui descend à la vallée, traverse la petite rivière à toute vitesse, il lance dans les airs son sifflet strident pour annoncer qu'il arrive à la joie et à l'abondance, après avoir connu les misères d'une terre aride et sans eau.

∴

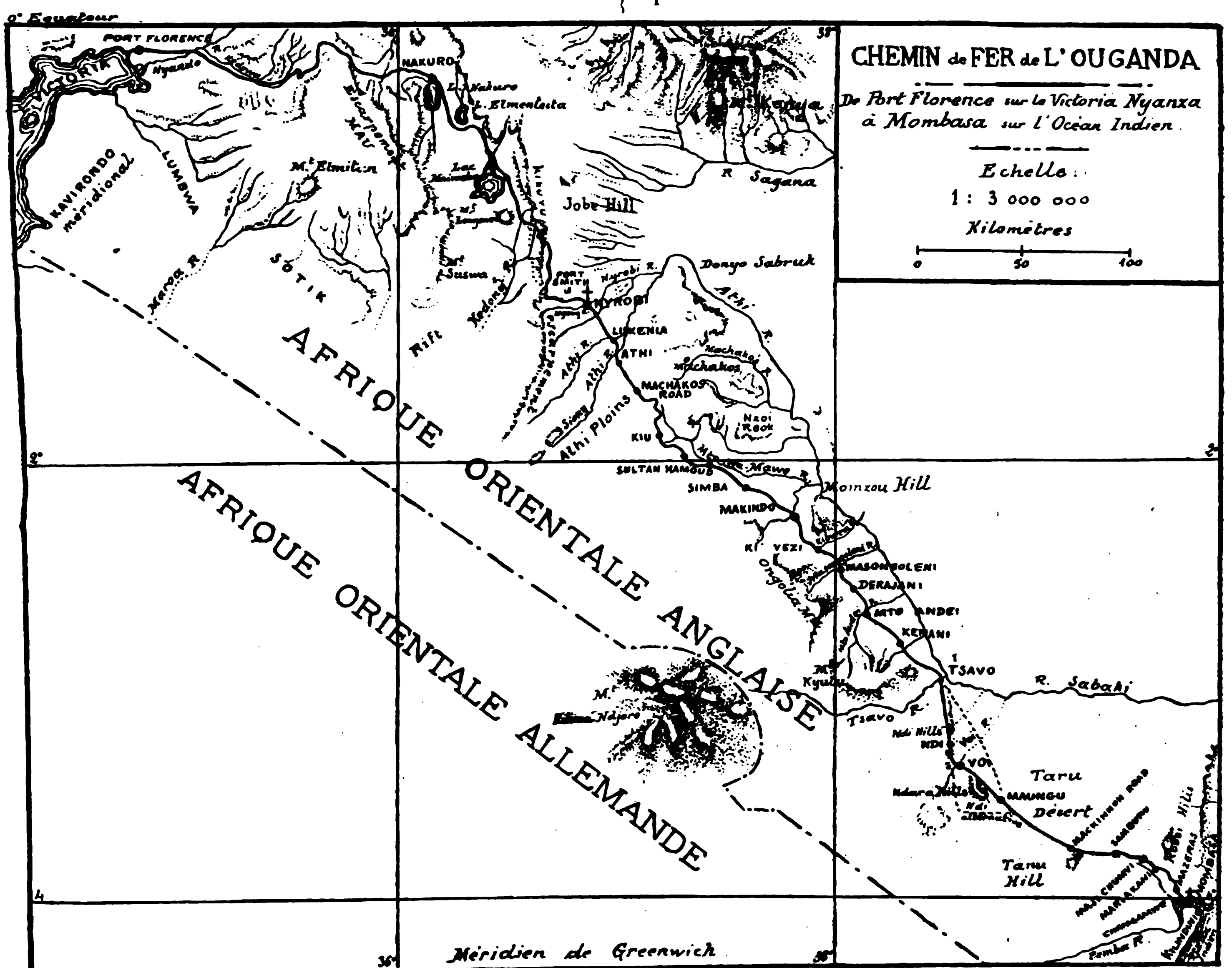
On est au Taïta. Le pays est formé de deux chaînes de montagnes bien distinctes, le Ndara et l'Oudabida, auxquelles on peut rattacher le rocher de Kasigaou, habité par la même tribu. Le Taïta s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest, assez uniforme dans la chaîne de Ndara et dessinant dans celle de l'Oudabida quatre pics principaux. Ce sont,



par ordre d'importance : le Vouria (2.300 m.) : le Yalé (2.000 m.) ; le Sousou (1.800 m.) et le Mbololo (1.600 m.); tous parfaitement visibles de la gare de Voï. Ce groupe de montagnes s'élève subitement de la plaine comme d'un bond, et l'un d'eux, le Kasigaou, est tellement rapide, qu'il semble taillé de la main d'un géant. Vu de loin, il donne l'idée d'un guerrier placé là pour défendre l'entrée du pays. Naguère encore on montrait au plus haut point de ce rocher géant, un *bendera* (drapeau) qu'y avait fait autrefois planter Mgr de Courmont, pour prendre possession de toute la contrée. C'est à Voï que viennent aboutir les caravanes allant au Taïta et au Kilima-Ndjaro, ou en revenant; ce qui donne à cette gare une certaine importance au point de vue du commerce.

∴

Parti de Kilindini (Mombasa), à 10 h. du matin, le train stoppait à Voï à 5 h. 1/2 du soir. La première nouvelle que Mgr Allgeyer y apprit, c'est qu'il ne pourrait partir le lendemain, les Wa-Kamba ou probablement les coolies



indiens, qui travaillent au chemin de fer, ayant mis le feu à un pont dans les environs de Makindo. Donc une journée entière à attendre. Monseigneur n'eut pas à le regretter. A Kilindini, M. Anderson avait mis gracieusement et gratuitement à sa disposition un wagon entier de 1re et de 2e classes, avec un fourgon pour les marchandises; à Voï, les autorités *Uganda-Railway* n'eurent pas moins d'amabilité. Le docteur Rose lui offrit, pour la journée et la nuit, sa tente avec tout ce qu'elle renfermait. Lui-même étant par devoir obligé de s'absenter, à cause d'une épidémie de petite vérole qui menace d'envahir les coolies indiens sur la ligne, recommanda fortement à son cuisinier et à son *boy*, de faire en sorte que rien ne manquât à l'Évêque et à sa suite. Le chef de gare, un catholique, fut des premiers à offrir à Mgr Allgeyer ses services, pour tout ce qui serait en son pouvoir de faire.

Enfin, le lendemain soir, nous vîmes descendre du train le vice-consul et sous-commissaire royal de la province de l'Oukamba, M. Ainworth, qui commande également au Kikouyou, où nous allions. Apprenant l'intention de Monseigneur d'établir une nouvelle Mission dans ce lointain pays, il nous donna deux lettres de recommanda-

tion pour le magistrat de Nyrobi, chez lequel nous devions loger, et pour M. Hall, *District-officer* du Fort-Smith pour le Kikouyou.

∴

Le vendredi 11 août, nous devions partir à 3 heures du matin. Mais une grève survenue parmi les chauffeurs et les mécaniciens, fit retarder notre départ jusqu'à 7 h. 1/2 du matin; et encore étions-nous sous la seule conduite d'un Indien, qui fit le service au grand risque de la vie des voyageurs.

On passa rapidement Ndi, où se trouve une station du gouvernement pour le Taïta; Tsavo, devenu fameux par les exploits de plusieurs lions, qui ont, dit-on, enlevé et dévoré plus de vingt coolies indiens et quelques Swahilis; Kénani, remarquable par ses brousses épineuses; Mto-Andei et Dérajani, aux nombreux torrents, en ce moment desséchés, et célèbre rendez-vous pour les officiers du Protectorat et du *Railway*; Masongoléni, où commencent les premiers villages indigènes des Wakamba, dans la brousse et la plaine; Kibwézi, autrefois centre d'une Mission écossaise, transférée depuis au Kikouyou; et enfin Makindo, seconde gare importante depuis Mombasa, si l'on en juge par le nombre de locomotives qui y stationnent.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Mme Marie Audibert, du diocèse de Montpellier .... 25 »
Mme Chailley-Lamblin, du diocèse de Sens .... 20 »
M. l'abbé Berthel, du diocèse de Grenoble 84 95
Anonyme de Marcilly, diocèse de Lyon .... 5 »
En mémoire de M. Rouche, M. A. R. avocat .... 250 »
M. l'abbé Dévalez, Cambrai .... 5 »
M. Tuffay, du diocèse d'Evreux .... 5 »
M. l'abbé Lepiez, du diocèse de Coutances .... 8 »
M. l'abbé Pivert, du diocèse de Laval .... 177 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Clerc).

Mme Bauche, Paris 2 10
R. B., Poitiers, avec demande de prières spéciales .... 10 »
Anonyme du Poitou .... 10 »
Un abonné de Londres .... 185 »
M. l'abbé Robert, du diocèse de Rennes .... 29 »
Anonyme de Versailles .... 90 »
M. Duboys de Lavigerie, Paris, demande de prières .... 40 »
Anonyme du diocèse de Quimper .... 50 »
Mme Pierre Belbéoch, du diocèse de Quimper .... 5 »
Anonyme du diocèse de Quimper .... 3 »
Un abonné du diocèse d'Arras, demande de prières spéciales .... 10 »
E. R., la Tardière, diocèse de Luçon .... 5 »
Anonymes du diocèse de Chalons, demande de prières .... 15 »

Pour les missions les plus nécessiteuses (R. P. Fidèle Bonin, Koderbek (Syrie).

Anonyme du territoire de Belfort, demande de prières .... 32 »
M. J.-B. Fleureton, du diocèse de Lyon, intention particulière 4 70
M. Henri Cazal, du diocèse de Toulouse .... 5 »
M. l'abbé Richard, diocèse de Dijon .... 6 »
Anonyme du diocèse d'Autun .... 20 »
Un abonné du diocèse de Cahors .... 12 »
M. Touraille, diocèse de Clermont, demande de prières .... 38 »
Un curé de l'Indre 13 40
M. Ch. Faivre d'Arcier, Nancy .... 20 »
Mme veuve Degand, du diocèse de Langres 48 60

A Mgr Petkoff, évêque des Bulgares-Unis.

Un Curé du diocèse de Gand .... 25 »
Un anonyme de T., du diocèse de Malines .... 100 »
Anonyme de Nantes 22 25

A Mgr Terzian, Adana.

Mme Debray, du diocèse de Rouen .... 15 »

A S. B. Mgr Géraigiry, pour le diocèse de Panéas.

Au nom de M. Pique, du diocèse de Rouen 2 60

A Mgr Charmetant, pour ses œuvres d'Orient.

Anonyme de Nantes .... [illegible]

Au R. P. Michel, Beyrouth.

Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus .... [illegible]

Pour les affamés de l'Inde (Mgr Pelvat).

Mme G. Duval, diocèse d'Evreux, reconnaissance à saint Antoine ....
Anonyme d'Angers, demande de prières .... [illegible]
E. G., diocèse de Versailles .... [illegible]
Un prêtre de Laval, demande de prières ....
Anonyme du diocèse de Lyon .... [illegible]
M. l'abbé Caillaud, du diocèse de Clermont .... [illegible]

A M. Godec, à Alladhy (Pondichéry).

Anonyme de Bruges .... [illegible]
Un anonyme de T., diocèse de Malines .... 10[illegible]
Anonyme de Clermont-Ferrand .... [illegible]
A. P., diocèse d'Autun .... [illegible]

Au R. P. Antoninader, Pondichéry.

M. l'abbé Allard, diocèse d'Angers .... [illegible]
E. R. du diocèse de Saint-Brieuc .... 16 »

Au R. P. Thévenet, Nagpore, pour les affamés.

Anonyme du diocèse de Clermont .... [illegible]

Au R. P. Fernandès, Madras, pour son imprimerie.

Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus .... 20 »

A Mgr Gendreau, Tonkin occidental.

Mme Debray, du diocèse de Rouen .... 15 »

A Mgr Marcou, Tonkin occident. pour la léproserie de Thanh-hoa.

Mme Debray, du diocèse de Rouen .... 15 »

Pour une mission nécessiteuse des colonies françaises (R. P. Girod).

Anonyme de Limoges .... 10 »

A M. Grangeon (Cochinchine orientale), pour l'œuvre des catéchistes.

M. l'abbé J. K., du diocèse de Clermont-Ferrant .... 20 »
Un prêtre de Toulon, diocèse de Frejus .... 20 »
M. William Croft, Lincoln .... 1.000 »

A sœur Gilbert (Tché-Kiang), pour ses vieillards.

Une anonyme du diocèse de Viviers, demandes de prières .... 4 »

A sœur Tourrel, Kiang-si oriental.

Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus .... 20 »

A M. Chapdelaine, à Usuki (Nagasaki).

M. le chanoine Nottret, Versailles .... 10 »

A M. Villion, Osaka, pour le rachat et le baptême d'un enfant sous le nom d'Emile.

Un petit écolier de B., diocèse d'Albi .... 5 »

A Mgr Oury, pour le Séminaire d'Alger.

Anonymes de Reims .... 15 »
Deux anonymes du diocèse de Bayeux, demande de prières .... 10 »
M. Pique, du diocèse de Rouen .... 20 »
M. Ch. Faivre d'Arcier, Nancy .... 20 »
Un prêtre de Toulon, du diocèse de Fréjus .... 20 »

Au R. P. Varangot, Ouganda.

Anonyme du diocèse de Rennes .... 5 »

Pour le rachat des esclaves (Mgr Adam).

Mlle Laroche, du diocèse de Nancy .... 100 »

Au R. P. Trilles, Gabon.

Un trunois, diocèse de Séez 10 40
Anonymes du diocèse de Chalons, demande de prières .... 15 »

A Mgr Vidal, Salomon.

Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus .... 40 »

Au R. P. Hily, Nouvelle-Calédonie.

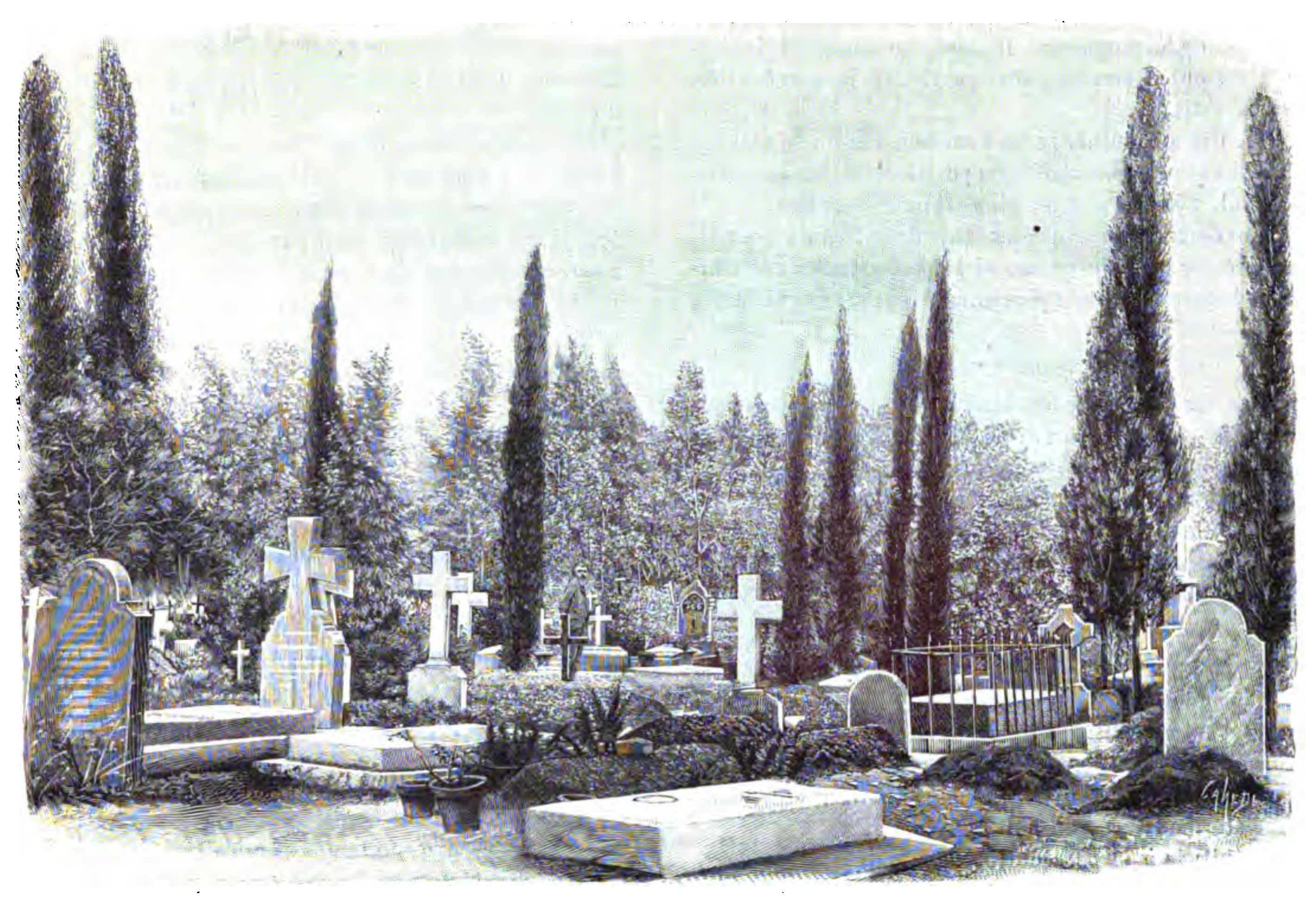
Un prêtre de Toulon, diocèse de Fréjus .... 20 »

(*La suite des dons prochainement.*)

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.





BANGALORE (*Hindoustan*). — LE CIMETIÈRE EUROPÉEN ; d'après une photographie de M. AUCOUTURIER. des Missions Etrangères de Paris (voir p. 620).

CORRESPONDANCE

SU-TCHUEN OCCIDENTAL (Chine)

Nouvelles de la Mission

Le rapport suivant du vicaire apostolique du Su-tchuen occidental donne sur la situation dans cette partie reculée de l'immense empire chinois des détails que nous nous empressons de reproduire.

LETTRE DE MGR DUNAND, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN OCCIDENTAL, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

En clôturant l'exercice 1898-99, notre pensée se tourne vers nos bienfaiteurs, surtout vers vous qui, chaque année, nous envoyez l'argent nécessaire pour notre vie et nos œuvres.

A part quelques neuvaines de messes, ce que l'on appelle *casuel* en France n'est pas connu ici. Baptême, mariage, etc., tout se fait gratuitement.

Avec ses 660 francs, le missionnaire doit s'ingénier à s'entretenir lui-même, plus son servant et son cuisinier, sans compter un certain nombre de pauvres dont il est l'unique soutien.

Ces 660 francs, c'est l'Œuvre dont vous êtes les Directeurs qui nous les fournit. Cette année, ils nous ont été bien précieux; nous avons pu soulager la misère des nombreux néophytes que la persécution avait ruinés et chassés de chez eux.

∴

Quelle pénible année nous venons de passer !

Le Yu-man-tse nous a fait une guerre sans merci. Nous avons cru un moment notre dernière heure arrivée ; tous, nous avions fait le sacrifice, non seulement de nos maisons, mais encore de notre vie. On s'attendait à ce que le Yû montât à la capitale, comme il l'avait annoncé. Heureusement, il ne dirigea pas ses troupes vers Tchentou, qui lui aurait fait bon accueil. Entré en ville, nous aurions les premiers reçu sa visite.

A force de télégrammes échangés avec Pékin, on obtint de circonscrire le mal. Le vice-roi intérimaire, notre ennemi, dut partir, et la persécution se ralentit.

M. Pichon, ministre de France à Pékin, se montra à la hauteur de sa difficile position. M. Haas, notre consul, nous rendit les plus signalés services.

Ces deux dignes représentants de la France purent, sans faire tirer le canon ni l'épée, amener nos Chinois à des sentiments plus humains et plus équitables.

∴

Sur les instances de M. Pichon, l'empereur donnait, le 15 mars, un édit d'une importance majeure et très favorable au catholicisme.

Il est vrai qu'ici cet édit a passé inaperçu. Espérons qu'avec le temps il produira un bon résultat dans les masses, et fera apprécier plus justement une religion dont les chefs marchent d'égal avec les vice-rois.

∴

Cependant, malgré la tempête et l'orage qui grondaient si fort contre les missionnaires et leurs adeptes, nos quarante mille chrétiens ont tenu bon et ont pu remplir leurs devoirs religieux. Huit d'entre eux ont été massacrés en haine de la foi.

Habitués à la persécution depuis quelques années, les missionnaires et les prêtres indigènes ne craignent pas trop le feu. Toutefois, deux d'entre eux ont été victimes de cette bagarre. M. Grialou, de Rodez, a été victime des terribles émotions que nous avons éprouvées, et le P. Lieou, prêtre chinois, a été massacré par les associés du Yu.

∴

Actuellement, dans ma mission, nous sommes censés en paix, bien que chaque jour nous ayons à enregistrer quelque alerte.

Le vice-roi et son premier ministre se montrent bien disposés.

Nous avons réglé à l'amiable et honorablement la question des réparations et indemnités dues soit pour nos résidences détruites, soit pour les pertes subies par nos néophytes. Nous sommes en très bons termes avec ces deux Excellences.

Comme je le disais plus haut, nous n'avons pas encore une paix solide. La province est grande : ses habitants sont turbulents. Voyant les grands mandarins nous rendre justice, on les accuse de nous être vendus et d'être nos complices dans les crimes dont on nous accuse.

Cette province est bien difficile à gouverner. Le vice-roi, bien qu'omnipotent en théorie, ne fait pas ce qu'il veut. Il doit se défier de la plupart de ses mandarins, hostiles à l'étranger, et ne peut compter sur l'armée, ramassis de déclassés et de vagabonds. Heureusement c'est un fin Chinois, bien que Tartare d'origine.

Sa force consiste dans l'honorabilité de sa conduite : il a horreur des présents. Il est vrai, ici toutes les places se vendent, mais il n'accepte rien pour lui. Il est très riche et il passe pour aider l'empereur, son cousin, à payer ses dettes. Cette intégrité en impose aux mandarins qui se taisent et marchent droit.

Tant que S. Exc. le vice-roi Kouy sera chargé du gouvernement du Su-Tchuen, nous n'aurons pas de persécution générale.

Il a fait écrouer Yu-man-tse dans le cachot des grands criminels et même, si nous en croyons un officier, il lui aurait fait couper la tête, sans bruit pour ne pas exciter de troubles.

∴

Je me fais un plaisir et un devoir de vous dire que notre dévoué consul, M. Haas, a beaucoup travaillé à rapprocher le vice-roi de la France.

M. Haas a passé à la capitale plus de six mois, logé chez nous, en rapports quotidiens avec les grands mandarins.

A en juger par le fureur des Anglais contre lui, il n'a pas dû perdre son temps et aurait obtenu pour la France de précieuses concessions de mines, des chemins de fer, etc.

Grâce à M. Haas, M. le Ministre des affaires étrangères a fourni à notre hôpital de Tchen-tou un médecin et un pharmacien payés par la France.

Le médecin, gravement malade, a dû nous quitter : mais nous attendons son successeur. Cet hôpital de Tchen-tou représente honorablement la France. Si nous avons pu le mener à bonne fin, nous le devons aux allocations et aux secours pécuniaires que vous voulez bien nous octroyer chaque année.

Les Anglais et les Américains sont ici richement dotés : bons médecins, beaux établissements, nombreux personnel, rien ne leur manque, sauf peut-être des adhérents sérieux.

Nous tenons encore le premier rang pour l'influence morale : si nous voulons le garder, nous devrons nous imposer des sacrifices que seules la grâce de Dieu et votre générosité pourront nous rendre possibles.

Tchen-tou, d'après la *Mission d'exploration commerciale lyonnaise*, est la première cité de l'immense empire chinois ; c'est aussi notre opinion. Nous désirons que la France y occupe la première place. Pour atteindre ce noble but, vous voudrez bien nous aider comme vous avez fait jusqu'ici.



INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — La Revue mensuelle publiée par les Frères Prêcheurs de la Province de France, l'*Année dominicaine*, publie les lignes suivantes :

« Nous devons exprimer notre gratitude à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Dans la répartition des aumônes qui lui sont arrivées en 1898, elle a fait une belle part aux Missions Dominicaines. La Mission de Mossoul (Mésopotamie et Kurdistan) a reçu 38.000 fr., Mgr Altmayer, délégué de Mésopotamie, Kurdistan et Arménie Mineure, a reçu pour les diverses Missions de la Délégation 19.000 fr. et pour les Rites-Unis 17.000 fr., plus une somme de 60.000 fr. qui lui ont été attribués sur l'invitation du Pape. Notons aussi, bien qu'il n'y ait pas de Missions Dominicaines dans la Délégation de Syrie, la somme de 44.000 fr. donnée à Mgr Duval pour les diverses œuvres et pour les Rites-Unis de son territoire. Enfin le Conseil a attribué 22.000 fr. à Mgr Colomer, Vicaire Apostolique du Tonkin Septentrional, 20.000 fr. à Mgr Terrès, Vicaire Apostolique du Tonkin Oriental, 32.000 fr. à Mgr Fernandez, Vicaire Apostolique du Tonkin Méridional, 16.000 fr. à Mgr Masot, Vicaire Apostolique de Fou-Tchéou, 7.000 fr. au Vicariat Apostolique d'Amoy. 10.000 fr. à Mgr Van Baars, Vicaire Apostolique de Curaçao, 3.000 fr. à Mgr Flood, Archevêque de Port-d'Espagne.

« Nous avons à cœur de payer encore une autre dette de gratitude. Les *Missions Catholiques* de Lyon enregistrent un don magnifique et anonyme de 10.000 francs à répartir entre nos missions dominicaines de Mossoul, d'Arménie, du Tonkin septentrional, oriental et central, du Fokien, d'Amoy et enfin de Tobago aux Antilles anglaises. C'est un « anonyme de Lyon » qui se montre à la fois si généreux et si modeste. Il ne réclame que des prières ; notre reconnaissance les rendra particulièrement ferventes. »

Nagpore *(Hindoustan)*. — Mgr Pelvat, évêque de Nagpore, écrit à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le 7 décembre 1899 :

« A l'heure qu'il est, la famine sévit avec une intensité inouïe et nous n'avons pas même les moyens de vivre. Tout se vend à un prix fabuleux et bientôt il nous faudra acheter l'eau pour boire. Nous recommandons instamment à votre charité le personnel de la mission, nos orphelins, nos pauvres malades, nos pauvres chrétiens, les mourants de faim parmi les païens et les musulmans. Nous perdons, chaque semaine, quelques-uns de nos orphelins. Actuellement, 62 sont malades et le médecin a déclaré qu'ils étaient malades parce que la nourriture et le vêtement n'avaient pas été suffisants. »

Cochinchine septentrionale *(Annam)*. — Sœur Isaac, Supérieure de l'hôpital indigène de Hué, nous écrit :

« Grâce aux aumônes que des âmes charitables ont bien voulu nous envoyer, nous avons pu reconstruire la chapelle de la Ste-Enfance et de l'hôpital indigène. Nous n'aurions pu, tout au plus, monter une maison annamite un peu convenable, sans la condescendance charitable d'un bon architecte constructeur,

« Nos malades, nos orphelins se croient en Paradis lorsqu'ils sont réunis dans cette belle chapelle et nous, religieuses françaises, nous nous croyons revenues au pays natal. Merci donc aux cœurs généreux qui ont contribué par leurs dons à la construction de la maison de Dieu dans notre établissement.

« Tous les jours un grand nombre de malheureux viennent frapper à notre porte, sollicitant une petite place à l'hôpital ; malheureusement, nos désirs et notre pitié sont plus grands que nos moyens; le grenier au riz, le placard aux médicaments se vident bien plus lestement qu'ils ne se remplissent et nous sommes obligées de laisser sur le chemin de pauvres misérables que nos moyens ne nous permettent pas d'accueillir. Je recevrais, avec la plus grande reconnaissance, quelques sapèques de France qui procureront le baptême à quelques moribonds.

« Presque tous les jours, nous avons des demandes. Nous voyons arriver, clopin clopant, de pauvres diables, noirs, sales, décharnés, à peine vêtus. Ceux que nous pouvons accueillir ne sont, une semaine plus tard, plus reconnaissables; ils sont instruits des vérités de la foi et bientôt revêtus de la robe baptismale; ils ont envie de s'en aller chez le bon Dieu et ils y vont.

« Depuis deux ans surtout, que de jeunes et de vieux nous avons envoyés en Paradis, les coins de la demeure céleste doivent être remplis, notre cimetière l'est tellement qu'il faut penser à acheter un bout de terrain. Pour acheter un cimetière, du riz, du poisson, des vêtements et le reste, qui viendra à notre aide. »

Chine. — Le R. P. Tournade, procureur de la Mission du Kiang-Nan à Paris, nous communique l'extrait suivant d'une lettre du R. P. Beaugendre :

« Que dire de ce qui se passe autour de nous? On en est arrivé à faire des salaisons de chair humaine, m'a-t-on assuré. Souvent des debris humains sont apportés dans notre enclos par les chiens. On ne peut voyager sans rencontrer le long des routes des cadavres dépouillés de leurs vêtements.

« A la campagne, des troupes de malheureux se nourrissent d'écorces, de feuilles d'arbres, d'herbes.

« En faisant le catéchisme, je vois garçons et petites filles la figure pâle, les yeux morts. Je leur demande s'ils sont malades :

« — Non, Père ; seulement il y a un jour, deux jours, que « nous n'avons rien mangé. »

« La fièvre typhoïde a succédé à la famine. Plusieurs familles chrétiennes sont atteintes par le fléau. Un charmant jeune homme de 18 ans, l'espoir d'une chrétienté, a été emporté en quelques jours.

« Tout ce qu'on peut imaginer de misères est dépassée par la réalité ! »

Hakodaté *(Japon)*. — M. Dalibert, des Missions Etrangères de Paris, nous écrit de Tsuru-ga-oka, le 13 novembre 1899 :

« Je voudrais pouvoir vous annoncer que la Sainte Vierge, sous son beau titre de Notre-Dame de la Délivrande, a enfin une église digne d'elle ; je voudrais vous remercier de l'accueil bienveillant que vous avez fait au mendiant de Notre-Dame ; je voudrais offrir aux abonnés des *Missions catholiques* les actions de grâces les plus chaudes pour leurs aumônes... hélas ! je n'ai pas encore pu commencer ; à peine si j'ai reçu le tiers du strict nécessaire pour l'église de la Sainte-Vierge Marie ! Me voici, me rappelant au souvenir de vos charitables lecteurs ! J'espère que leur amour pour Marie leur inspirera de m'aider encore jusqu'à la réussite entière de mon œuvre ! »

Congo belge. — Mgr Deckers, vicaire apostolique de l'Uellé (Congo belge), mission confiée aux chanoines Norbertins de Tongerloo, vient d'être nommé prélat de l'abbaye de Tongerloo en remplacement de Mgr Heylen, appelé à l'évêché de Namur.

AU KIKOUYOU

(ZANGUEBAR ANGLAIS)

LETTRE DU R. P. ALAIN HÉMERY
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

Suite et fin (1)

Ce qui nous frappe le plus, durant le trajet de Voï à Makindou, surtout aux deux stations de Msongoleni et de Kibwézi, c'est l'état déplorable d'abandon et de misère, sous lequel apparaît toute la population de ce pays.

La police ne suffit pas à écarter des trains les malheureux qui viennent implorer quelque secours de la charité des

(1) Voir le n° du 22 décembre, et la carte p. 611.



passants. C'est là surtout que la famine, suite de la sécheresse continue, exerce de terribles ravages. Pour comble d'infortune, la variole vient de faire son apparition au milieu de ce peuple. C'est à faire saigner le cœur et pleurer de pitié ! (*Voir la grav. ci-dessous*).

Mgr Allgeyer donna quelques *pésas* (2 centimes environ) à des enfants, et immédiatement des milliers de mendiants s'approchèrent du train, malgré les efforts de la police pour les repousser. Ce n'étaient partout que supplications, cris, pleurs et lamentations :

« *Bwana*, *Bwana*, *njaa ! pesa !... Maître ! Maître ! la* « *faim ! un pesa !* »

On eut beau en jeter, sans parler d'une partie de nos provisions de voyage, qu'était-ce pour une si grande multitude de miséreux !

A Kibwézi, j'eus l'occasion de circuler à une petite distance de la gare. Chose horrible à dire ! Dans la brousse, je vis partout des cadavres sans sépulture et à moitié mangés par les hyènes et les oiseaux de proie...

Au départ du train, tous les malheureux qui ont encore un peu de force se précipitent à sa suite ; les autres, squelettes ambulants, se couchent à côté des rails, espérant toujours quelque chose, et, le plus souvent, ne recueillant que des coups de cravache de la part des soldats indiens et noirs, insensibles à la pitié...

De Msongoléni à Kibwézi et au-delà, la ligne longe le



ZANGUEBAR ANGLAIS (*Afrique orientale*). — LA FAMINE : d'après une photographie de M. COUTINHO, à Zanzibar (voir le texte).

pays de l'Oukamba, laissant à gauche les collines de ce nom ; puis, profitant d'une gorge assez large, elle traverse cette chaîne pour arriver à la gare de Makindo, d'où l'on a une vue magnifique sur le versant nord du massif du Kilima-Ndjaro.

∴

L'Oukamba est une grande chaîne de montagnes qui s'étend depuis le Kikouyou jusqu'au Taïta, sur une longueur d'environ 200 milles anglais, et une largeur moyenne de 20 à 50 kilomètres. Les collines sont de médiocre altitude ; pas une ne semble dépasser 2.000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quand les pluies tombent aux temps ordinaires des deux Masika (saisons des pluies), le pays est, dit-on, d'une grande fertilité, quoique l'on soit porté à affirmer tout le contraire, en ce temps de sécheresse, où pas un brin d'herbe ne paraît dans les champs.

Les habitants, très nombreux (2 millions environ), n'ont pas, en général, bonne réputation près des Européens. On les dit très portés au vol, au pillage, au meurtre même, car en certaines rencontres, malgré les efforts des soldats qui gardent la ligne du chemin de fer, ils ne se sont pas fait faute de tirer des flèches empoisonnées à quelques coolies indiens. Mais il y avait probablement des torts des deux côtés. Quant à ce qu'on appelle leur rapacité et leur grande propension au vol, on peut l'expliquer aisément par la faim, l'horrible faim, toujours mauvaise conseillère.

Ce vaste pays n'a reçu jusqu'ici aucune instruction chrétienne, à moins que l'on ne veuille compter comme telle celle, bien modeste, que leur a servie une Mission écossaise. Il y a donc de la place et du monde! Le Vice-Consul de la province, M. Ainsworth, ne demande qu'à nous y voir installés, et même il nous a souvent pressés, à différentes reprises, de faire là-bas quelque chose comme à Taïta. Malheureusement, tous ces braves gens ne touchent jamais un mot de ce qu'on appelle le « nerf de la guerre »!

∴

Arrivés assez tard à Makindo, nous en repartîmes le lendemain matin à 4 heures, parcourant une plaine unie, plantée çà et là d'arbres rares, au milieu desquels s'ébatent des bêtes de toutes sortes. C'est, paraît-il, le paradis terrestre des chasseurs. Après avoir passé Simba, quelques minutes avant de stopper à la gare de Sultan-Hamoud, le F. Blanchard nous fit remarquer, à quelques mètres du train, une douzaine de lions, marchant gravement et daignant à peine honorer d'un regard la machine de feu filant à toute vapeur.

La chaîne de l'Oukamba est maintenant à notre droite : la ligne la suit parallèlement jusqu'à la station de *Machakos-Road*, résidence du Vice-Consul de la province. Elle dévie alors légèrement à gauche, pour traverser un nouveau désert, où, sur un parcours de plus de 100 kilomètres, pas un seul arbre, pas une brousse n'apparaît à nos regards, jusqu'à la station de Nyrobi, terme de notre voyage, à 323 milles de la ville de Mombasa.

∴

Nyrobi, comme l'écrivent les Anglais, ou Naïrobi est le nom d'une petite rivière descendant du Kihouyou, pour aller se jeter dans l'Azi et de là dans le Sabaki, qui gagne la mer des Indes au-dessous de Malindi. Le terme est, paraît-il, emprunté à la langue des Massaïs et veut dire « Rivière froide » : ce qui n'est que très juste, son eau étant aussi fraîche que celle d'une fontaine d'Europe. Quand le train stoppa en gare, il était nuit, et à voir les mille feux qui s'élevaient partout de la plaine, on eût cru entrer dans une gare de nos pays. D'ailleurs, la ville, si l'on peut appeler ainsi une agglomération considérable de quantité de maisons en construction, compte déjà plus de six mille habitants, et tout porte à croire que ce sera plus tard un centre important, vu la douceur de son climat et sa position exceptionnelle, à moitié chemin de la côte à l'Ouganda.

∴

Le lendemain de notre arrivée était un dimanche. Mgr Allgeyer dit la Messe, pour mettre la nouvelle Mission sous la protection de la Sainte Vierge. Quelques Goanais catholiques, employés à la gare, vinrent y assister; mais la plupart ne purent être avertis à temps, ne se doutant même pas qu'il y avait un évêque parmi eux.

A Nyrobi même, les catholiques, Goanais, Européens, Indiens et noirs, sont au nombre de 130 environ, d'après une liste que l'un d'eux nous dressa dans la soirée. Monseigneur en visita un grand nombre ce jour même, leur communiqua ses projets et fit porter à la connaissance de tous que le mardi suivant, fête de l'Assomption, il y aurait office solennel, puis, le dimanche d'après, grand *meeting* pour aviser au moyen d'avoir pour eux à Nyrobi même une église et une misson. Dans la semaine, nous fîmes à l'ingénieur en chef du *Railway*, M. Whitehouse, deux ou trois visites, à la suite desquelles il nous déclara très ouvertement qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour procurer une église à ses employés. Il nous montra même le plan qu'il avait tracé de la gare et de la ville futures; nous y vîmes figurer avec plaisir un emplacement réservé pour l'église catholique.

« — Et où pensez-vous placer le temple protestant ? » lui dit en souriant Monseigneur ?

« — Oh! fit-il sur le même ton, soyez sans crainte, je ne suis pas venu ici pour bâtir des temples ! »

Le mardi, le mercredi et le jeudi furent consacrés à visiter le pays du Kikouyou et à chercher un endroit favorable pour l'établissement d'une Mission au milieu des indigènes. Monseigneur se décida pour un emplacement provisoire à 4 ou 5 milles de la gare, sur les bords de la rivière de Nyrobi, à proximité d'un des chefs les plus influents de la contrée. On acheta de lui quelques arpents de terre, juste ce qu'il fallait pour une case provisoire et pour un jardin potager; le Frère Blanchard, aidé de quelques enfants et indigènes, se mit aussitôt en devoir de les défricher, pour y planter des graines de choux, carottes, oignons, navets, salades, etc. La station était fondée et les missionnaires catholiques avaient pris possession du beau pays du Kikouyou!

∴

Les vendredi et samedi de cette même semaine de l'Assomption furent employés à visiter la station militaire de Fort-Smith. Grâce à notre lettre de recommandation, tout le monde se montra d'une amabilité parfaite. L'Assistant-District Officer lui-même se fit un plaisir de nous accompagner partout, pour nous montrer en détail cette magnifique contrée et nous donner tous les renseignements voulus, d'autant plus exacts et précieux qu'ils sont le fruit d'un séjour de sept années consécutives au milieu de ce peuple.

Quand je dis : « *beau, magnifique pays* », qu'on ne croie pas à l'exagération. Il y a bien des années déjà, l'explorateur Dr Peters écrivait : « Le Kikouyou est, sans contredit, après l'Ouganda, la perle des territoires britanniques.» Puis il ajoute : « Il est fâcheux que cette fraîche et fertile région soit si loin de la Côte, sans quoi elle serait, à coup sûr, pour l'Europe, un centre de colonisation agricole. »

La raison de la distance n'existe plus depuis que les trains y arrivent en trois jours. Aussi les colons commencent à venir et, durant notre séjour à Nyrobi, nous avons déjà eu occasion de lier connaissance avec quelques Irlandais, désireux de fonder de grandes fermes dans cette riche contrée.

∴

Cependant les Wa-kikouyou, pas plus que les Wa-kamba, ne jouissent d'une parfaite réputation auprès des Européens. « Les habitants de ce pays, dit un voyageur, passent pour les plus incommodes et les plus intraitables de

toute la région. Les caravanes n'osent s'y aventurer, tant les forêts y sont épaisses et les naturels pillards et sanguinaires. »

Mais, les temps ont bien changé et, avec les temps, les mœurs « sanguinaires » si jamais elles ont été telles. Tous les jours, nous avons pu parcourir les villages, les champs, les épaisses forêts, le pays entier, un simple bâton à la main, et sans la moindre alerte. Bien au contraire, les habitants paraissent tout autres qu'on ne les a dépeints par le passé. Ils sont doux, avenants, tout à fait tranquilles, et tandis que, dans la plupart des autres tribus, l'apparition d'un Européen dans le village était le signal d'un sauve-qui-peut général, ici, tout le monde accourait à notre rencontre, les hommes venaient nous serrer la main, les femmes nous criaient : « *Muhoro !* » (bonjour), et les enfants venaient sans aucune crainte se placer jusque sur les genoux de Monseigneur avec un sans-gêne et une hardiesse que je n'ai jamais rencontrés ailleurs.

∴

Le Kikouyou est situé peu au-dessous de l'Equateur. C'est un haut plateau ondulé, de 1.800 à 2.800 mètres d'altitude, ce qui explique la fraîcheur extraordinaire de son climat durant la plus grande partie de l'année. Le sol en est étonnamment fertile, à en juger par les produits de toutes sortes qui y croissent, même en ce temps de sécheresse : maïs, patates, ignames, ambrevades, cannes à sucre, millet et bananes. Autrefois, les caravanes passant ici faisaient pour un mois de vivres, en allant et en revenant, et à un prix dérisoire.

∴

Les Wa-kikouyou sont apparentés aux Wa-kamba, aux Wa-taita et en général à ce qu'on est convenu d'appeler la famille des Bantous, par le dialecte, les usages et les mœurs. Ils ont emprunté aux Massaï, leurs voisins, quelques coutumes, comme de ne pas enterrer leurs morts ; mais, en général, ils s'en tiennent éloignés, et les regardent plutôt comme leurs ennemis. Leur pays est sillonné en tous sens de routes larges de trois à six mètres, absolument débarrassées de brousses et de lianes et, sur les côtés, tapissées de trèfles et de fin gazon ; tout comme en Europe. Ça et là, ces sentiers s'ouvrent sur un parc superbe, sur de jolies clairières où paissent de grands troupeaux de moutons, sur de magnifiques champs à perte de vue, nettoyés de toute mauvaise herbe et cultivés avec le plus grand soin. Nous nous croyons transportés dans une campagne de France, et nous ne nous lassions pas d'admirer. « J'ai vu, disait Mgr Allgeyer, l'Ousambara, que l'on vante beaucoup, et le Natal, dont on dit des merveilles ; mais qu'est-ce que cela en comparaison du Kikouyou ? Il n'y a pas un Européen habitant ou ayant habité la contrée, qui ne parle avec le même enthousiasme. L'ingénieur en chef du *Railway* nous disait lui-même, à notre départ, qu'il est impossible de voir le Kikouyou sans l'aimer ; et quand sur la ligne, nous en parlions à un Anglais, la réponse était invariable : « *Very lovely place* (c'est un pays charmant.) »



ZANGUEBAR ANGLAIS (*Afrique orientale*). — SUR LA LIGNE DE L'UGANDA ; d'après une photographie de M. COUTINHO, à Zanzibar (voir p. 617).

∴

En avant donc pour le Kikouyou, et que l'étendard de la Croix s'élève enfin sur cette vaste région de plus de 300.000 habitants, où l'on n'a pas encore annoncé la bonne nouvelle de l'Evangile !

FIN



ÉPISODES DE LA PESTE A BANGALORE

Par M. Prosper-Louis PICOT
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

11 août 1898. — 15 février 1899

Suite et fin (1)

Dernières victimes. — Un triste Noël. — Etrennes de 1899. — Fin du fléau. — Le P. Poulnais. — Epilogue.

A Bangalore Cantonment, durant le dernier mois de 1898, les jours se suivent et se ressemblent à peu près. Pas d'amélioration sensible jusqu'à la fête de Noël.

Le 17 ou le 18 décembre, nous avons encore une histoire avec les musulmans. Un des leurs, employé dans la police, était tombé malade et avait été emmené au camp du Sud. Il y mourut. Son corps fut enlevé de la salle et porté à la Morgue. Malheureusement il n'avait aucun signe extérieur d'identité, les payens l'enlevèrent et firent son enterrement.

La dernière pelletée de terre était à peine jetée sur la fosse que les Turcs envahissent l'enceinte de l'hôpital et demandent leur homme. Le médecin, un rusé, inventa une raison pour les faire attendre, se renseigna sur ce qui s'était passé, dépêcha un exprès au *District Magistrate* et reçoit la réponse : « Faites exhumer et rendre le corps. »

BANGALORE (*Hindoustan*). — AU LAZARET. M. POULNAIS, PESTIFÉRÉ, ASSISTÉ PAR M. PICOT; d'après une photographie de M. AUCOUTURIER, des Missions Etrangères de Paris (voir p. 620).

Les musulmans se dirigèrent en procession désordonnée vers le cimetière payen, rentrèrent en possession des restes de leur confrère et les ensevelirent selon leur rite.

∴

Cette exhumation imprévue amena une découverte qui fit l'objet d'un rapport spécial. Le cadavre était enfoui si peu profondément qu'en poussant la terre du pied on l'eût découvert.

« C'est assez curieux! » pensa le surveillant de l'opération et il commanda de creuser davantage.

Un... deux... trois corps sont retirés successivement. Une enquête ordonnée sur le champ amena d'intéressants aveux. La veille encore, 19 payens avaient été enterrés dans 4 fosses! Et l'administration qui payait une roupie et demie (3 francs) par décès, seulement pour la tombe! Où allait l'argent? Il n'y avait qu'à interroger là-dessus l'intendant de la Morgue ou les croque-morts; c'est sans doute à quoi l'on se résolut. Ce fut en tout cas la raison d'un nouvel ukase résidentiel au sujet des inhumations.

∴

Arriva la Noël. Triste *Christmas*, qu'un vent froid et un ciel prêt à pleurer assombrissaient davantage. Pourtant

(1) Voir les *Missions catholiques* des 10, 17, 24 novembre, 1er 8, 15 et 22 décembre.

dans les lazarets, les enfants se réjouirent autant qu'on peut le faire dans des hôpitaux de pestiférés. Le Résident envoya quantité de présents : pains d'épice, gâteaux, sucreries, bonbons, poupées, soldats barbus, fusils à répétition, petits chiens qui jappaient, moutons qui bêlaient ! que sais-je ? Des ministres protestants, sans venir eux-mêmes, firent porter aussi des cadeaux : braves cœurs ! Un fils attentionné procura à sa maman une pinte de whisky : l'odoriférant flacon disparut dans la nuit, et servit à quelque sabbat non liturgique : on n'entendit jamais parler ni du contenant ni du contenu !

Chacun de ces témoignages de sympathie était correctement accompagné des bouquets d'étiquette. Il y en avait des fleurs ! de quoi couvrir toutes les tables des infirmeries; les portes elles-mêmes en étaient décorées du haut en bas. L'asile de la souffrance était presque transformé en asile de la gaîté. Et certes autant que j'ai pu m'en convaincre, il s'est trouvé plus de joyeux entrain dans les hôpitaux que dans les rues de la ville, ce jour-là. Il y avait tant de familles en deuil ! Il semble que le rire ne pût être permis qu'aux malades.

∴

Le soleil de 1899 nous apporta dans un de ses rayons une surprise dont tout le monde fut satisfait : je veux dire l'élévation du Résident, le colonel Donald Robertson, à la dignité de membre de l'Ordre de l'Etoile de l'Inde. Rarement distinction fut mieux méritée. L'allégresse générale dut la rendre plus précieuse encore et plus douce à celui qui en était l'objet.

Le Résident de Mysore est en même temps gouverneur ou *Chief Commissioner* de l'ancien petit royaume de Coorg situé à l'ouest du Mayssour, aux sources de la Kavéry. Le colonel Robertson n'était pas allé à Mercara, capitale de cette province, depuis que la peste avait éclaté à Bangalore. Constatant que l'épidémie diminuait chaque jour, se reposant d'ailleurs sur son Assistant extraordinaire, M. Cadell, il résolut d'aller voir ce qui se passait là-haut. Il partit le 9 janvier et ne reparut à la Résidence que le 25 février.

∴

L'administration avait intérêt à connaître quel a été à peu près le nombre de décès pendant la peste. C'est pourquoi, depuis longtemps, elle avait résolu de procéder au recensement de la ville quand le moment serait favorable. Il fut fixé au 28 décembre. Le bulletin officiel déclara 48.711 habitants. Quelqu'un de bien informé m'a certifié que la population était réellement de beaucoup inférieure à ce chiffre.

∴

En janvier, le fléau est plutôt stationnaire : les décès varient de 1 à 10 chaque jour. Un jour, on croit que c'est fini; le lendemain, cela recommence. A la fin, on soupçonne, à tort ou à raison, les fonctionnaires de rang inférieur de signaler toujours des cas, pour tâcher de conserver plus longtemps leur emploi et surtout leur solde.

Au mois de février, les juges liquident la situation d'une foule de cambrioleurs pincés la main dans le sac pendant l'épidémie. On publie que le stock de leurs rapines se compte par charretées et remplit des appartements. Le 13, on a déjà retrouvé les propriétaires de 6.000 roupies de bijoux. Evidemment tous les voleurs ne se sont pas fait attraper ; si tant d'objets ont été repêchés, combien d'autres sont restés en la possession des ravisseurs !

∴

Le 15 février est le treizième jour successif où l'on n'a enregistré à Bangalore City aucun décès de pestiféré.

Plusieurs salles du Lazaret ont été démantelées, et les matériaux envoyés à Mysore où le fléau a élu domicile depuis le commencement de l'année. C'est donc fini.

∴

Notre dernier épisode pour cette partie de la ville sera la récompense décernée à celui qui porta le plus grand poids de la responsabilité en ces jours néfastes. Au mois de juin, quand, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la Reine-Impératrice de l'Inde, il y eut distribution d'honneurs aux hommes de mérite, on se souvint de M. Madhava Rao, et on lui conféra le titre de Membre de l'Ordre de l'Empire Indien. Distinction bien gagnée !

∴

La Sainte Eglise s'honore de ses Martyrs ; la patrie, de ses héros. Personne ne trouvera singulier que nous nous montrions fiers du Père Poulnais.

Ce vaillant missionnaire luttait à Tumkur, à 68 kilomètres au nord-ouest de Bangalore, où des cas de peste avaient été signalés le commencement d'octobre. Le 2 janvier, il éprouva les premiers symptômes de la fièvre. Bah ! ça revient si souvent ! on y est habitué et on n'y fait plus attention ! Le 3, le mal augmenta ; le 4, ce fut pis encore; le 5, le Père jugea qu'il était prudent de venir à Bangalore, car décidément ça prenait une mauvaise tournure. A la gare d'inspection, on ne s'occupa pas de lui : on le voyait passer si fréquemment.

Quand il nous arriva à la Procure, il brûlait et suait la fièvre : il se plaignait en outre d'une douleur intermittente à l'aine gauche. Hum ! serait-il pincé ? Impossible ! il a été inoculé deux fois ! Nous le laissâmes reposer la nuit.

Le lendemain, à mon retour du lazaret, je courus lui dire bonjour. Je lui examinai le blanc de l'œil : rien, absolument rien d'anormal. Température 104° Fahrenheit : la fièvre pestilentielle monte à 106°. Mal à la cuisse sans doute ; mais ce pouvait être la fatigue ou autre chose : le malade déclarait avoir souffert pareillement en maintes circonstances ; à Paris, il avait été opéré à cet endroit-là même. L'après-midi, un peu tard, le Dr Vieyra vint élucider la question, et nous avertit que notre confrère avait certainement la peste. Le brave P. Poulnais n'en fut pas effrayé, et volontiers offrit sa vie pour notre salut à tous ! Il demanda à être transféré à l'hôpital, et, le jour suivant, 7 janvier, il était conduit et installé au Camp du Nord.

Le Major Deane mit tout son art à le sauver ; il le traita « militairement » selon son expression, et devint son ami. Les Sœurs le soignèrent de leur mieux et firent plusieurs



neuvaines pour sa guérison : c'était le meilleur remède. Les infirmières protestantes furent très aimables et montrèrent un grand dévouement. Les domestiques poussaient des exclamations : « *Souâmi! Souâmi!* quel malheur ! »

Il fut six semaines à se remettre. C'était long, mais il ne s'ennuya pas trop tout ce temps-là. Je passais régulièrement cinq heures par jour avec lui. Puis, Monseigneur Kleiner, le P. Baslé, vicaire général, et les confrères qui avaient permission d'aller au secours des pestiférés, le visitaient à tour de rôle. Jusqu'à un corbeau qui pénétrait en haut et venait coasser dans les solives de la toiture : « couac ! couac ! »

« — Tu la voudrais, ma jambe ; tu ne la tiens pas, va ! » lui criait plaisamment le malade. Car il était de bonne humeur. Jamais la salle, où il logeait seul, n'avait entendu de si joyeuses conversations.

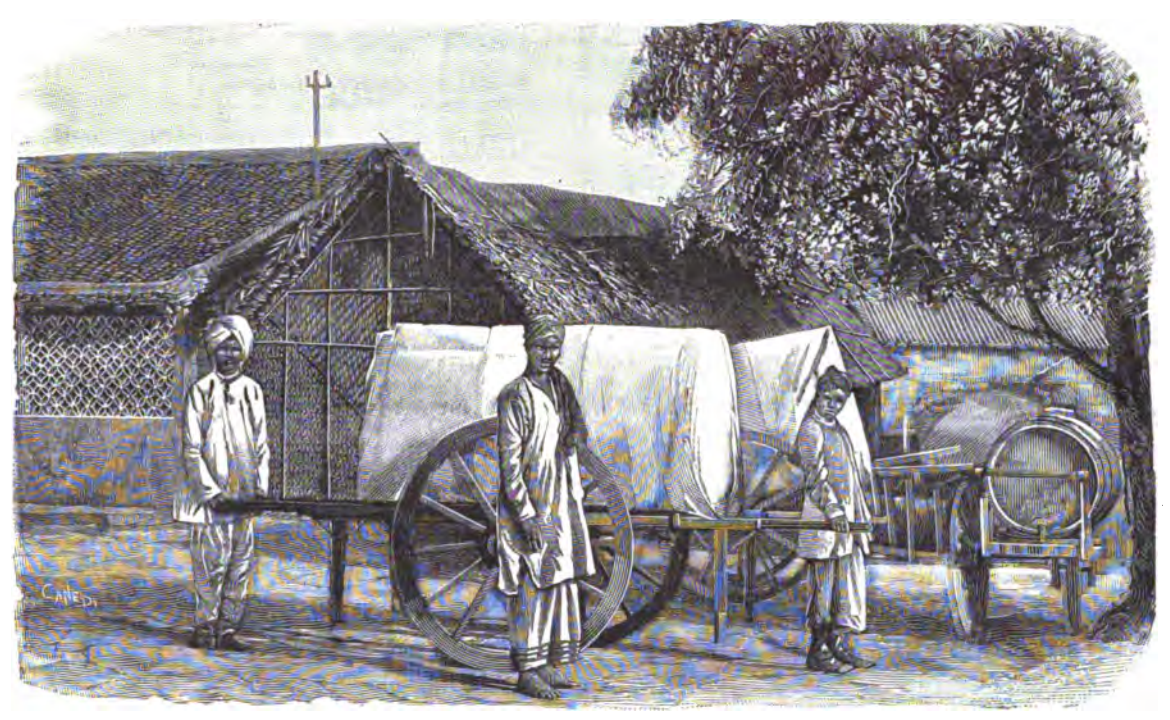
Il nous fut rendu à la mi-février, mais dans quel accoutrement ! Il avait fallu abandonner au lazaret tout ce qui lui avait servi : c'était plein de microbes. Comme il ne possédait plus le moindre linge, nous lui prêtâmes, qui une chemise, qui un pantalon, qui une soutane, qui un chapeau, et le reste !

∴

Les infirmières protestantes furent remerciées de leurs services le 17 janvier : elles quittèrent Bangalore le 21. Les Sœurs de Saint-Joseph s'installèrent immédiatement à leur place.

Chaque jour les pestiférés devenaient moins nombreux. Le 30 janvier, ils sont 75 dans les différentes salles, au Camp du Nord.

Il y en a encore 45 le 1er février. Quinze jours après, à



BANGALORE (*Hindoustan*). — VOITURES D'AMBULANCES PORTANT LES PESTIFÉRÉS A L'HOPITAL ; d'après une photographie de M. AUCOUTURIER, des Missions Etrangères de Paris (voir le texte).

la sortie du P. Poulnais, il n'en reste plus que 21, dont 6 chrétiens; mais ils sont tous en bonne voie de convalescence.

Le Camp du Sud ferme ses portes le 28 février, et les trois infirmières catholiques de là-bas reprennent la direction de Camp du Nord, tandis que les Religieuses, qui y ont passé leurs vacances, vont rouvrir leur école, ou retournent à l'Hôpital Bowring.

Peu s'en est fallu que je n'ai eu à clore cette narration par le récit d'une catastrophe. La veille ou l'avant-veille de leur départ du Camp, les Sœurs furent empoisonnées par inadvertance. Quatre d'entre elles gardèrent le lit plusieurs jours; une faillit trépasser. Un mois après, elles étaient toutes à peu près remises, prêtes à se jeter de nouveau au milieu du danger au premier signe.

En ville, on a désinfecté et reblanchi les maisons, comme à la *City;* les rues ont été lavées. Aussi les différents quartiers sont d'une propreté et d'une élégance à ravir. l'étranger non prévenu, qui verrait ce repassage à neuf, parierait qu'une grande fête a eu ou va avoir lieu, et tomberait de sa hauteur quand on lui prouverait qu'une épidémie est la cause du spectacle qu'il a sous les yeux.

J'ai fini. La peste, elle, n'a pas dit son dernier mot. Elle frappe toujours de nouvelles victimes à Bombay où sa quatrième année est en train de commencer. A Poona et dans le Sud de la Présidence, c'est-à-dire à la frontière septentrionale du Mayssour, on signale une recrudescence du fléau. A Bangalore enfin, voilà une bonne douzaine de cas tout frais enregistrés depuis les premiers jours de juillet. Nous touchons au 12 août 1899, anniversaire du 12 août 1898. Que nous réserve l'avenir ? Mon Dieu, ayez pitié de nous !

FIN

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

M. Bise, Fribourg (Suisse)........ 40 »
Mlle Lina Guerber, du diocèse de Strasbourg........ 125 50
M. Louis Bonfils, du diocèse d'Aix........ 9 30
M. et Mme Charles Ancel, du diocèse de Nancy........ 20 »
Anonyme du diocèse de Moulins........ 14 »
M. l'abbé Lebaudy, du diocèse de Bayeux........ 16 »
Anonyme de Bordeaux........ 6 »
C. B., en mémoire de ses parents défunts. Mon Jesus, pitié!........ 15 »
Anonyme du diocèse de Saint-Brieuc, demande d'une guérison........ 50 »
Anonyme du diocèse de Saint-Brieuc, demande d'uue guérison........ 24 »
M. l'abbé Durnerin, du diocèse de Lyon........ 19 15

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Algeyer).
Anonyme de Fougères, diocèse de Rennes........ 2 50
M. J. Cavelin, Nantes........ 1 75
Mme Marie-Thérèse Sohy, Reims, demande de prières........ 5 »
Anonyme de Laval........ 10 »
Mgr Remy, Namur........ 37 30
Une anonyme dn diocèse d'Albi, demandes de prières........ 7 65
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, Montpellier, demande de prières........ 10 »
Anonyme d'Arles, demande de prières........ 10 »
M. Antoine Roux, Marseille........ 50 »
Mlle Chassaigne, du diocèse de Clermont........ 9 »
Mlle Félicie Peseux, du diocèse de Besançon........ 10 »
M. N. B., Saint-Etienne, du diocèse de Lyon........ 20 »
Mme Dormoy, diocèse de Besançon, demande de prières........ 10 »
Mme veuve Lucien Sichel, diocèse de Metz........ 2 »
Un abonné d'Alsace, lecteur assidu des *Missions*........ 2 80
M. J. Dumontet, du diocèse d'Autun........ 5 »
M. Giuseppe Colombo, Milan........ 4 »

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Christiaens).
M. N. B., Saint-Etienne, diocèse de Lyon........ 2 »
Un abonné d'Alsace, lecteur des *Missions*........ 2 80

Pour une mission nécessiteuse (sœur Gilbert).
M. N. B., Saint-Etienne, diocèse de Lyon........ 20 »
Un abonné d'Alsace, lecteur assidu des *Missions*........ 2 80

Au R. P. Michel, Beyrouth, pour fonder une école au Liban.
M. A. Fournier, Le Mans, demande de prières........ 39 »
Anonyme........ 70 »

Pour une mission nécessiteuse (R. P. Michel).
Un abonné d'Alsace, lecteur assidu des *Missions*........ 2 80

A Mgr Rahmani, patriarche syrien d'Antioche.
Anonyme de Bordeaux........ 5 »

Pour l'Œuvre des Ecoles d'Orient (Frères des écoles chrétiennes).
Anonyme de Bordeaux........ 5 »

Pour les missions les plus éprouvés par la famine (Mgr Algeyer).
Mme Rousselot, du diocèse de Nancy........ 5 »
Anonyme du diocèse de Metz........ 13 »
Un anonyme du diocèse de Limoges........ 10 »
Un abonné d'Alsace, lecteur assidu des *Missions*........ 2 80

Pour les missions des Indes, où règnent la famine et la peste (M. Picot Bangalore).
Dieu protège les Missions, leurs prêtres et leurs infidèles........ 50 »
Anonyme de Paris........ 100 »
Anonymes de Mantes, diocèse de Versailles........ 20 »
Un prêtre du diocèse de Versailles........ 5 »

Au R. P. Antoninader, Pondichéry, pour les affamés.
Mme Pichery, mère, du diocèse de Blois........ 25 »
Une anonyme du diocèse de Tours........ 1 »

A M. Godec, Pondichéry.
Anonyme de Nantes, demande de prières........ 5 »

A Mgr Pelckmans (Lahore), pour les affamés.
Anonyme de Rouen........ 25 »
M. Alfred Corman, du diocèse de Liège........ 5 50
Anonyme du diocèse d'Amiens........ 200 »

A M. Drouet, pour la léproserie d'Hanoï (Tonkin occidental).
Mme Pichery, mère, du diocèse de Blois........ 25 »

A Mgr Marcou, Tonkin occident. pour la léproserie de Than-hoa.
M. Sommé-Monard, du diocèse de Reims........ 30 »

Pour l'œuvre des catéchistes, M. Grangeon (Cochinchine orientale),
Mme Dormoy, diocèse de Besançon, demande de prières........ 10 »
Anonyme du diocèse d'Amiens........ 200 »

A sœur Gilbert (Tché-Kiang), pour ses estropiés.
Mon Dieu que votre règne arrive! Lyon........ 10 »

A sœur Tourrel, Kiang-si oriental.
Anonyme du Puy........ 5 »

Pour la mission de Chine la plus nécessiteuse (Mgr Dunand).
Anonyme de Lille, diocèse de Cambrai........ 20 50

Pour les lépreux de Gotemba (Tokio).
R. P. Pierick, Maestricht........ 16 10

Pour les lépreux de Kummamoto (Nagasaki).
R. P. Pierick, Maestricht........ 16 »

A M. Jacquet, à Sendaï (Hakodaté).
Un prêtre du diocèse de Lyon........ 150 »

Pour le rachat de petits enfants (sœur Gilbert).
Mme Dormoy, diocèse de Besançon, demande de prières........ 3 »

Pour la mission la plus nécessiteuse d'Afrique (Mgr Hacquard).
Anonyme du diocèse de Nantes, demande de prières spéciales........ 78 »

Pour le rachat d'un petit sauvage (Mgr Hacquard).
Anonyme du diocèse de Puy........ 5 »

A Mgr Oury, Alger, pour l'Œuvre des séminaire.
M. Rouquet-Léotard, du diocèse de Montpellier........ 8 60
Anonyme de Rouen........ 25 »
E. L., Rouen........ 40 »
L. P., Le Mans........ 5 »
Anonyme de Nantes, demande de prières........ 5 »
Anonyme de Bordeaux........ 5 »

A Mgr Augouard, Oubanghi.
Anonyme de Bordeaux........ 5 »

Pour les missions de Madagascar (Mgr Cazet).
Anonyme de Sens, demande de prières........ 10 »

Edition allemande

Pour les missions de Chine (Mgr Carlassare)........ 221 10
— les missions du Japon (Mgr Osouf)........ 196 80
— Lé R. P. Galland, Mésopotamie, (pour les Arméniens........ 493 75
— Mgr Lesné, Perse (pour les Arméniens)........ 588 30
— le R. P. Monnier (Tonkin méridional)........ 10 45
— les missions du Tonkin (au même)........ 41 85
— les lépreux de Gotemba (Tokio)........ 21 30
— la mission de Zonguldagh, R. P. Clément (Asie mineure........ 87 65
— Mgr Terzian, Adana, pour la construction d'une église........ 2 15
— les Sœurs du Bon-Pasteur au Liban........ 2 55
— Mgr Streicher, vic. apost. de l'Ouganda........ 243 70
— les missions des Oblats du Namaqualand (R.P. Dereaud)........ 43 85
— les missions de Madagascar (Mgr Cazet)........ 2 50
— les missions dn Fleuve-Orange (Mgr Simon)........ 3 70
— Mgr Hirth........ 273 65
— Mgr Macaire, pour la mission des Coptes........ 108 65
— — (avec demande de prières)........ 314 80
— le diocèse de Jaffua........ 4 95
— le couvent des Sœurs du Bon-Pasteur, Maissour........ 13 45
— les missions du Bengale (Mgr Hurth, Dacca)........ 70 20
— les lépreux de Mandalay (R. P. Vehinger)........ 40 75
— le R. P. Théod. Dickmann, Madras........ 253 05
— les lépreux de Molokai........ 2 75
— la mission des îles Marshall........ 3 70
— les Sœurs allemandes du vic. apost. du Cap oriental........ 6 15
— la mission du Thumet-Mongales (R. P. Tchang, (Mongolie centrale)........ 3 70
— les Dominicains, couvent du Sacré-Cœur, King-Williams-Town (cap Oriental)........ 16 05
— le rachat et la subsistance d'enfants nègres (Mgr Algeyer.)........ 2 10
— le rachat et la subsistance d'enfants païens (Mgr Algeyer)........ 172 70
— le rachat et la subsistance d'enfants à baptiser sous les noms de : Barbe, deux Paul, deux Antoine, Alphonse-Marie, deux Marie, trois Joseph, Alexandre, Marguerite-Marie, Mathias, Charles-Borromée (Mgr Anzer))........ 374 80
— le rachat et la subsistance d'enfants nègres (Cameroum et Togoland)........ 1.990 60
— le rachat et la subsistance d'enfants païens (Zanguebar méridional)........ 1.990 60
Total........ 7.602 30

(La suite des dons prochainement.)



NÉCROLOGE DES MISSIONS

1898

NOMS ET PRÉNOMS	Naissance	PAYS OU DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉ	Départ	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS

ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES

NOMS ET PRÉNOMS	Naissance	PAYS OU DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉ	Départ	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Salpointe (Mgr J.-B.).	1825	Clermont.			Etats-Unis.	Tucson, 15 juillet.	Ancien archevêque de Santa-Fé.
Dufal (Mgr Pierre).	1822	—	Congrég. d. Ste-Croix.	1858	Bengale.	Neuilly, fin mars.	Anc. vic. ap. du Bengale orient.
Garnier (Mgr Valentin).	1825	Rennes	Compagnie de Jésus.	—	Chine.	Shang-Haï, fin août.	Vicaire apostol. du Kiang-nan.
Dépierre (Mgr Jean-Marie).	1855	Chambéry	Miss. Étr. de Paris.	1879	Cochinchine occid.	Saïgon, 17 octobre.	Vicaire apostolique.
Canal (Mgr Alexandre).	1852	Espagne	Frère Prêcheur.	1875	Chine.	Amoy, 30 octobre.	Nommé vicaire apostolique d'Amoy par Bref du 22 novembre, avant que la nouvelle de sa mort fût parvenue à Rome.

MISSIONNAIRES

NOMS ET PRÉNOMS	Naissance	PAYS OU DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉ	Départ	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Cancel (R. P. Marie-Joseph de Jésus).	1830	Montauban	Carme.	1856	Bagdad.	Bagdad, 12 août.	Supérieur de la Mission.
Blasius (R. P. Timothée).			Bénédictin.		Pittsburg.	Beatty, 21 mai.	
Stadler (R. P. Eberhard).			—		Indiana.	Ferdinand, juillet.	
Casper (R. P. Antoine).			—		Minnesota.	Collegeville, 24 octobre.	
Michelis (R. P. A.).			—		Pensylvanie.	Beatty, 9 octobre.	
Costanzi (R. P. Hermes).	1831	Italie	Frère Mineur.	1860	Argentine.	Chaco, 4 janvier.	Tué par les Indiens.
Mazzucconi (R. P. Raymond).	1831	—	—	1861	Barbarie.	Naples, 9 mai.	
Zampini (R. P. Zénobe).	1866	—	—	1890	Chine.	Chensi sept., 19 juin.	
Muniesguren (R. P. Augustin).	1838	Espagne	—	1864	Bolivie.	La Paz, 30 mars.	
Costa (R. P. Salvius).	1835	—	—	1864	—	— 24 avril.	
Brbic (R. P. François).	1853	Herzegovine	—	1876	Serbie.	Janjevo, 25 novembre.	
Marcelletti (R. P. Vincent).	1838	Italie	—	1864	Bolivie.	Tarija, 31 octobre.	
Foroni (R. P. François).	1872	—	—	1894	—	Potosi, 1er novembre.	
Delbrœck (R. P. Victorin).	1870	Belgique	—	1896	Chine.	Houpé mér., 11 décembre.	Martyrisé.
Borras (R. P. Blaise).	1816	Espagne	—	1835	Bolivie.	La Paz, 6 novembre.	
Mosca (R. P. Raphael).	1818	Italie	—	1847	Terre-Sainte.	Bethléem, 12 février.	
Mazzanti (R. P. Ferdinand).	1816	—	—	1853	—	Jérusalem, 20 juin.	
Mezzabotta (R. P. Marien).	1819	—	—	1853	—	— 2 octobre.	
Andreotti (R. P. Reymond).	1839	—	—	1867	—	Beyrouth, 8 octobre.	
De Luz Luna (R. P. Michel).	1837	Mexique	—	1875	Mexique.	Pachuca, 11 octobre.	
Sala (R. P. Gabriel).	1845	Espagne	—	1869	Pérou.	Ocopa, 16 juillet.	
Brunner (R. P. Léon).		Allemagne	—	—	Etats-Unis.	San-Francisco, 15 mai.	
Greck (R. P. Maurice).		—	Capucin.			Pittsburg, 17 mars.	
Titus (R. P.).	1833	Putignano	—	1868	Rhétie.	— 25 novembre.	
Nicolas (R. P.).	1866	Kalaclia	—	1892	Philippopoli.	Ghirene, 4 décembre.	
Amatus (R. P.).	1870	Bulsano	—	1896	Bettiah.	Bettiah, 12 décembre.	
Huppert (R. P.).		Irlande	—		Etats-Unis.	New-York, 12 décembre.	
Ange (R. P.)		Messine	—		Candie.	Candie, 4 octobre.	Administrateur de Candie.
Alier (R. P. Raymond).	1848	Espagne	Frère Prêcheur.	1872	Fokien sud.	Amoy, 18 janvier.	
Mugurosa (R. P. Philippe).	1867	—	—		Philippines.	Lac-Loc, 12 mars.	
Carr (R. P. A.)		Irlande	—		Etats-Unis.	Louisville, 27 mars.	
Jimeno (R. P. Marien).	1850	—	—		Fokien sud.	Amoy, 25 mai.	Vicaire Provincial.
Florizone (R. P. Cyprien).	1854	Baugé	—	1894	Etats-Unis.	4 juillet.	Morts tous les trois en mer dans le naufrage de la *Bourgogne*.
Merlin (R. P. Bernardin).	1863	St-Brieuc	—	1894	—	4 juillet.	
Baumann (R. P. Joseph).	1874	Lyon	—	1895	—	4 juillet.	
Morard (R. P. Thomas).	1848		—	1882	—	Lewiston, 6 octobre.	
Paus y Moles (R. P. François).	1847				Philippines.	Manille, 2 décembre.	
Avila (R. P. Vincent).	1863		—		—	Dagupan, 8 septembre.	Pris par les rebelles, accablés de mauvais traitements, morts en captivité.
Araucota (R. P. François).	1865		—		—	—	
Tosi (R. P. Pascal).		Italie	Compagnie de Jésus.		Alaska.	Kozyrefski, 14 janvier.	Préfet apostolique.
Major (R. P. James).		—	—		Etats-Unis.	Providence, 1er janvier.	
Besset (R. P. Victor).	1830	Rodez	—	1865	Maduré.	Poulyal, 16 février.	
Laporte (R. P. Etienne).	1837		—	1872	—	Ramnad, 24 février.	
Poulenc (R. P. Augustin).	1830		—	1863	—	Trichinopolay, 21 février.	
Taïx (R. P. Henri).	1833	Montpellier	—	1871	Madagascar.	Tananarive, 20 mai.	
Bellefroit (R. P. Pascal).					Missouri.	Saint-Louis, 31 mai.	
Andreis (R. P. F.-B.).			—		Monts Rocheux.	Helena, 16 juin.	
Buckley (R. P. Jean).		Irlande	—		Pensylvanie.	Philadelphie, 16 juin.	
André (R. P. François-Régis).	1847	Le Puy	—	1881	Maduré.	Vals, 7 juillet.	
Verdier (R. P. Louis).	1820	—	—	1846	—	Madura, 30 octobre.	
Besmaoux (R. P. Félix).	1857	Moulins			Zambèze.	Boroma, 28 février.	
Chenevas (R. P. Auguste).	1814	Lyon	—		Syrie.	Bikfaia, 28 mars.	
Henry (P. P. Julian).	1843	Avignon	—		—	Beyrouth, 2 août.	
Fiorowich (R. P. Jean).	1819	Dalmatie			—	Bikfaia, 4 septembre.	
Vincent (R. P. Léon).	1825	Franche-Comté	—		—	Beyrouth, 3 décembre.	
Krieg (R. P. Joseph).		Allemagne	—		Etats-Unis.	Boston, 5 décembre.	
Flynn (R. P. Michel).		Irlande	—		—	Fordham, 8 décembre.	
Hennequin (R. P. Constant).	1845	Lorraine	—	1877	Petche-ly sud-est.	Hien-Hien, mars.	
Manes (R. P. Pierre).			—		Etats-Unis.	Frederick, 5 avril.	
Nogues (R. P. Pierre).			—		Wisconsin.	Milwaukee, 27 juin.	
Nussbaum (R. P. François).		Allemagne	—		Ohio.	Cincinnati, juin.	
Sestetti (R. P. A.).		Italie	—		Maryland.	Woodstock, août.	
Prendergast (R. P. Jean).		Allemagne	—		Etats-Unis.	New-York, 13 septembre.	
Shalo (R. P. M.).		Italie	—		Californie.	Santa-Clara, 27 janvier.	
Moscarella (M. Raphaël).	1828		Lazariste.		Chine.	Tcheng-Ting, 20 janvier.	
Dubelle (M. Denis).	1826		—		Turquie d'Europe.	Cavalla, 22 juin.	
Orge (M. Ignace).	1840		—		Chine.	Kia-Hin-Fou, juillet.	
Tcheng (M. Balthasar).	1828		—			Pékin, 28 juillet.	

NOMS ET PRÉNOMS	Naissance	PAYS OU DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉS	Départ	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Barrois (M. Louis-Octave).	1845	Poitiers	Miss. Etr. Paris.	1869	Kouang-Tong.	Béthanie, 13 janvier.	
Verchère (M Jean-Marie).	1838	Autun	—	1863	—	— 9 février.	
Vivier (M. Etienne).	1842	Besançon	—	1868	Cochinchine orient.	Go-Thi, 5 février.	
Renauld (M. Jean-Nicolas).	1839	Metz	—	1867	Cochinchine sept.	Tourane, 11 mars.	
Lafforgue (M. Jean-Marie).	1856	Auch	—	1880	Tonkin méridional.	Lang-Sat, 29 mars.	
Berthelot (M. Mathieu).	1865	Clermont	—	1889	Kouang-Si.	Yung-Ngan-Tchèou, 21 avril.	Massacré.
Pachod (M. Marie-Jérôme).	1852	Moutiers	—	1875	Pondichéry.	Paris, 1er mai.	
Kircher (M. Nicolas).	1866	Metz	—	1890	Su-Tchuen occident.	18 mai	
Allard (M. Marie-Jean).	1824	Gap	—	1848	Malacca.	Hong-Kong, 4 juin.	
Palourd (M. Just-Théodore).	1869	Poitiers	—	1897	Pondichéry.	— 30 juin.	
Vacant (M. Jean-Louis).	1831	Metz	—	1855	—	— 5 juillet.	
Prieur (M. Pierre).	1824	Dijon	—	1848	—	— 15 juillet.	
Diriiollos (M. Jean).	1863	Saint-Brieuc.	—	1888	Malacca.	Pinang, 22 juillet.	
Jarbert (M. Jean-Baptiste).	1869	Tulle	—	1893	Cochinchine orient.	Chez les Bahnars, 5 août.	
Magat (M. Pierre).	1859	Lyon	—	1884	Tonkin méridional.	Tarare, 1er septembre.	
Mutz (M. Charles).	1859	Metz	—	1885	Japon central.	Osaka, 3 septembre.	
Charousset (M. Jean-Marie).	1872	Viviers	—	1897	Procure Hong-Kong.	Chang-Haï, 15 septembre.	
Blettery (M. Laurent).	1825	Lyon	—	1859	Su-tchuen oriental.	Tonkin, 25 septembre.	Provicaire.
Chanès (M. Henri).	1865	Le Puy	—	1889	Kouang-Tong.	Pak-Tong, 14 octobre.	Massacré.
Prichot (M. Toussaint).	1842	Paris	—	1866	Tonkin méridional.	Nghe-Yen 18 octobre.	Provicaire.
Fougerouse (M. Jean Mathieu).	1841	Clermont	—	1866	Cochinchine occid.	Hong-Kong. 19 octobre.	
Grialou (M. Amans-Louis).	1867	Rodez	—	1890	Sutchuen occident.	Tchen-Tou, 9 novembre.	
Marcon (M. Clodomir).	1862	Le Puy	—	1887	Maissour.	Suez, 9 décembre.	
Emonet (T. R. P. Ambroise).	1828	Annecy	Saint-Esprit.	1853	Guyane française.	Paris, 28 juin.	Ancien Préfet apostol. de la Guyane française, puis Supérieur de la Congrégation.
Meyer (R. P. Charles).	1870	Strasbourg	—	1895	Bas Congo.	Landana, 7 janvier.	
Pernot (R. P. Charles).	1848	Nancy	—	1896	Maurice.	Sainte-Croix, 12 janvier.	
Levadoux (R. P. Antoine).	1857	Clermont	—	1881	Congo français.	Charnat, 24 janvier.	
Couillard (R. P. Jean-Marie).	1868	Coutances	—	1896	Oubanghi.	Banziris, 24 mars.	
Nio (R. P. Pierre).	1869	Vannes	—	1894	—	Langonet, 31 mars.	
Lainé (R. P. Pierre).	1839	Strasbourg	—	1870	Maurice.	Mahébourg, 3 avril.	
Hilas (R. P. Pierre).	1872	—	—	1897	Zanguebar.	Mrogoro, 10 avril.	
Ledonné (R. P. Désiré).	1864	Séez	—	1886	—	Longa, 7 juin.	
Bernhard (R. P. Paul-Joseph).	1869	Strasbourg	—	1896	Haïti.	Port-au-Prince, 1er octobre.	
Rément (R. P. Paul-Joseph).	1859	Vannes	—	1884	Sénégambie.	Bathurst, 19 novembre.	
Forchaud (R. P. Félix).	1862	Rennes	—	1888	Bas-Congo.	N'Dalla, 21 novembre.	
Machon (R. P. Pierre).	1842	Valence	—	1866	Zanguebar.	Zanzibar, 29 décembre.	
Hostier (R. P. Auguste).	1852	Clermont	—	1876	Martinique.	Martinique, 18 juillet.	
Blanche (R. P. Jean).			Rédemptoriste.		Etats-Unis.	Baltimore, 9 mai.	
Umbach (R. P. Clément).			—				
Roussel (R. P. Hippolyte).	1824	Séez	S.-Cœurs de Picpus.	1854	Ile de Pâques.	Gambie, 25 janvier.	
Lorteau (R. P. Aloys).	1872	Nantes	—	1895	Iles Sandwich.	En mer, 12 avril.	
Delalande (R. P. Raymond).	1817	Séez	—	1847	—	7 août.	
Mac Grath (R. P. James).	1835	Irlande	Oblat de Marie.	1855	Etats-Unis.	Buffalo, 13 janvier.	En mer.
Scheeh (R. P. Aloysius).	1853	Alsace	—	1875	Transvaal.	12 avril.	
Petit (R. P. Louis-Victor).	1853	Canada	—	1878	Etats-Unis.	Glattsburg, 23 avril.	
Allaert (R. P. Charles).	1867	Belgique	—	1890	Natal.	Eastcourt, 8 juin.	
Henry (R. P. Alphonse).	18[illegible]3	Dijon	—	1875	Colombo.	Colombo, 20 octobre.	
Chamard (R. P. Pierre).	1863	Le Puy	—	1884	Transvaal.	Lydenburg, 26 novembre.	
Mabboux (R. P. Franç.-Michel).	1830	Mégève	Missionn. d'Annecy.	1864	Inde.	Vizagapatam, 9 juillet.	
Muffat-Joly (R. P. Marc-Arsène).	1844	—	—	1875	—	Sourada, 17 septembre.	
Bontemps (R. P. Edouard).	1841	Niort	S.-Cœur d'Issoudun.	1886	Iles Gilbert.	Nonouti, avril.	
Vidil (R. P. Jean-André).	1857	Le Puy	Société de Marie.	1887	Nouvelles Hébrides.	Vao, 10 avril.	
Emprin (R. P. Amand).	1821	Tarantaise	—	1858	Nouvelle-Calédonie.	Ile des Pins, 10 mai.	
Rondel (R. P. Louis).	1833	Lyon	—	1859	Océanie centrale.	Wallis, 12 mai.	
Hurlin (R. P. Louis).	1857	Metz	—	1887	Nouvelle-Zélande.	Sydney, 12 août.	
Vigouroux (R. P. J.-Baptiste).	1816	St-Flour	—	1848	Nouvelle-Calédonie.	Saint-Louis, 30 août.	
Bréhéret (R. P. Jean-Baptiste)	1815	Angers	—	1843	Iles Fidji.	Levuka, 12 août.	
Nèple (R. P. Adrien).	1828	Mâcon	Salésien de Turin.	1898	Nazareth (Palest.).	Lyon, 21 septembre.	
Del-Carria (R. P. Adolphe).	1870	Florence	—	1898	Rép. Argentine.	Buenos-Ayres, 23 janvier.	
Vialle (R. P. Théodore).	1866	France	Miss. Afric. de Lyon.	1894	Dahomey.	Petit Popo, 22 février.	
Wade (R. P. Michel).	1862	Irlande	—	1885	Côte-d'Or.	Salt-Pond, 15 avril.	
Gemy (R. P. Joseph).	1871	Suisse	—	1895	—	— mai.	
Stober (R. P. Ernest).	1873	Alsace	—	1897	—	— —	
Hilberer (R. P. Othon).	1864	Bade.	—	1887	—	Elmina, 25 juillet.	
Kieffer (R. P. Charles).	1873	Alsace.	—	1896	Egypte.	Zifté, 4 août.	
Baron (R. P. Pierre).	1858	France	—	1883	—	La Croix, 7 août.	
Pellat (R. P. Joseph).	1854	—	—	1884	Bénin.	Porto-Novo, 18 novembre.	
Aelgeet (R. P. Camille).	1871	Belgique	Cœur Imm. de Marie.	1897	Congo Belge.	En mer, 4 mars.	
Baltus (R. P. Nicolas).	1866	—	—	1892	—	Louvain, 22 août.	
Meuleman (R. P. Léopold).	1870	—	—	1893	Mongolie sud-ouest.	K'ingsti, 28 novembre.	
Vileyn (R. P. Gaston).	1874	—	—	—	—	Wetteren, 30 août.	
Van den Biesen (R. P. Joseph).	1869	Bréda	Missionn. d'Afrique.	1895	Unyanyembé.	Uzigé, 15 janvier.	
Capus (R. P. Auguste).	1866	Rodez	—	1890	—	Maison-Carrée, 19 avril.	
Delamarche (R. P. Julien).	1867	Rennes	—	1897	Nyassa.	Kipili, 2 octobre.	
Boisson (R. P. Claude).	1858	Autun	—	1884	Afrique du Nord.	Maison-Carrée, 10 octobre.	
Bouillon (R. P. Calixte)	1873	Tarbes	August. de l'Assomp.	1892	Syrie.	Caiffa, 26 juillet.	

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.

TH. MOREL, *Directeur-Gérant.*

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

MONSEIGNEUR A. LE ROY

SUPÉRIEUR DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE

AU CONGRÈS NATIONAL DE PARIS

Dans la séance générale du 29 novembre 1898

MESSIEURS,

Peu de catholiques ignorent complètement les Missions ; peu de catholiques les connaissent bien. Beaucoup parmi les meilleurs pensent simplement que c'est une entreprise à ranger dans la nombreuse catégorie des « bonnes œuvres » et qu'on abandonne, en y concourant de temps à autre, aux spécialistes dont c'est la partie. D'autres, à l'occasion, émettent l'idée qu'on pourrait trouver beaucoup de païens sans aller en Chine, et s'en tiennent là. Plusieurs pensent que le monde est converti depuis Constantin, Charlemagne ou saint Louis, à part quelques Turcs, et un certain nombre de Chinois, de Nègres et de Peaux-Rouges. Les grands politiques répètent volontiers que les missionnaires peuvent être de précieux agents de l'influence française à l'étranger et que, à ce titre, « il faut savoir s'en servir sans les servir » (1). Les sectaires enfin, qui font profession d'attaquer le Christianisme dans toutes ses manifestations, trouvent qu'il est grandement abusif de laisser les missionnaires aller porter le trouble dans l'âme des bonzes de Pékin ou des anthropophages de l'Oubanghi...

Mais, au fond, quel est le rôle exact des Missions dans l'Eglise catholique, quelle est leur organisation, quels obstacles rencontrent-elles, quels sont les résultats qu'elles donnent et les espérances qu'elles font naître, voilà ce que beaucoup auraient intérêt à savoir, et c'est ce que les organisateurs du Congrès ont demandé à un missionnaire d'exposer brièvement aujourd'hui.

(1) Paul Bert.

I

L'Œuvre des Missions, Messieurs, est l'ŒUVRE DE L'EGLISE CATHOLIQUE, et leur histoire complète ne serait autre que l'histoire de la diffusion du Christianisme dans le monde.

Au temps marqué, quand le Messie eut terminé parmi les hommes le travail qu'il avait à y faire, l'Evangile rapporte qu'il rassembla ses Apôtres et leur fit connaître ses dernières volontés : « Maintenant, allez, et enseignez tous les peuples... » Ce fut, sur le mont des Oliviers, l'ordre qui couronna tous les autres ; et tant qu'il ne sera pas exécuté, il pèsera sur l'Eglise catholique comme les clauses d'un testament chargent la conscience d'un légataire universel. Ici, le testateur c'est Dieu ; le légataire, c'est nous ; le testament à exécuter, c'est l'évangélisation du monde...

Voilà, Messieurs, ce qu'on appelle « l'Œuvre des Missions » : c'est l'Œuvre même du Christianisme, et l'en séparer c'est ne pas comprendre l'Evangile.

Mais, il faut l'avouer, dès le commencement cet ordre eut besoin de commentaires. Dans l'esprit des Juifs, il ne devait y avoir place que pour eux au royaume du Messie, et, si les « Peuples » étaient appelés à subir

son influence, ce devait être à titre de sujets ou d'enfants adoptifs, qui leur seraient incorporés par la Loi mosaïque. Ils en sont toujours là...

Or, un jour que Simon-Pierre, passant à Joppé, était allé faire sa prière sur la terrasse de la maison où il était descendu, il eut, dit l'Ecriture, un ravissement d'esprit. « Tout à coup, il vit le ciel ouvert, et il en descendait comme une nappe immense dans laquelle se trouvaient rassemblés des animaux de toutes sortes, des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles... Et une voix se fit entendre, par trois fois, qui disait : « Pierre, debout. Tue et mange! »

— Moi? répondit le Juif fidèle. Jamais de ces impuretés là !

— N'appelle pas impur, fit la voix, ce que Dieu a purifié. »

Et Pierre étant descendu, voici que se présentèrent trois soldats envoyés par un officier romain, nommé Cornélius, pour le chercher et pour en être instruit. Reçu par le centurion, le Chef de l'Eglise se disait : « En vérité, je vois bien que Dieu ne veut exclure personne, et l'homme juste lui est agréable à quelque nation qu'il appartienne. » L'instruction du néophyte commença ; mais bientôt elle fut miraculeusement interrompue : l'Esprit-Saint était descendu sur tous les infidèles présents! « Alors, ajoute l'Ecriture, grand fut l'étonnement parmi les Juifs, en voyant que la grâce de Dieu se répandait aussi sur les païens. » Pierre n'hésita plus : il baptisa Corneille et sa famille.

Ce n'est pas tout. Quand les Apôtres et les Frères de Judée apprirent cette innovation, ils firent à Pierre, rentré à Jérusalem, une scène plutôt pénible, et le Pape fut obligé de se justifier devant eux — c'était alors comme aujourd'hui — d'avoir donné la main à la démocratie païenne. Après quoi ils se turent et glorifièrent Dieu (*Act. App.*, x, xi.)

Voilà donc franchie une nouvelle étape : les Gentils sont appelés à la foi et au salut. Or, ces Gentils, ces Etrangers, ces Infidèles, ces Barbares, ces *Païens*, c'est vous, Messieurs, c'est moi, c'est nous les Grecs, les Latins, les Slaves, les Germains, les Celtes, les Gaulois, les Angles, les Ibères, tous fils de ces sauvages qui ont perdu, pendant de longs siècles, la claire notion de Dieu et n'ont pas l'honneur de descendre d'Abraham.

Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ!

Sans discuter désormais, et jetant au loin leurs préjugés particularistes, les Apôtres partirent : trois siècles plus tard, l'empire romain était évangélisé.

Chose singulière! A son tour, Rome se persuada tout naturellement alors que, en dehors d'elle, le monde se réduisait à rien — ou presque. Etant servie, elle croyait que personne n'avait plus rien à désirer ; et aujourd'hui même nous ne manquons pas d'apologistes pour nous enseigner que, depuis Constantin et le Labarum, l'univers est chrétien.

L'univers chrétien ! Et ces générations d'hommes qui, par millions, se succèdent depuis dix-neuf siècles sur les champs du monde, comme autant de moissons perdues qu'emporte la faulx de la mort et qui pourrissent sur place, qu'en faites-vous? Qu'en faites-vous, de ces âmes dédaignées pour lesquelles un Dieu a pris la peine de descendre parmi nous, de se faire homme et de mourir, à qui il a commandé d'aller annoncer sa parole, et qui n'en ont jamais rien su? Qu'en faites-vous, de ce reste de la famille humaine, dont vous êtes l'infinitésimale partie, et qui vous attend depuis si longtemps dans les immenses empires asiatiques, les îles océaniennes, les superbes terres d'Amérique, et les profondeurs maintenant révélées du continent africain?

Messieurs, la leçon donnée à saint Pierre garde toute sa force. Tant qu'il restera dans le monde un infidèle qui n'aura pas reçu la bonne nouvelle du salut, *Surge... Quod Deus purificavit, tu commune ne dixeris!* Debout les catholiques ; debout, les missionnaires! Et ne regardez pas comme indignes de vous; quels que soient leur race, leur couleur, leur religion et leur pays, les huit cent millions d'âmes païennes que Dieu a purifiées de son sang !

II

Voilà donc le double but de l'Eglise : *conserver* et *propager* la foi chrétienne. De cette mission catholique ne peut se désintéresser complètement personne, ni Pape, ni Evêque, ni Prêtre, ni Religieux, ni Laïque. Sans doute, le même devoir n'incombe pas au même titre à chacun, mais tous ensemble nous avons la charge d'assurer l'évangélisation du monde.

L'organisation de cet apostolat catholique a du reste varié suivant les temps et comprend trois périodes principales.

1. — La première est celle de l'apostolat primitif livré à ses seules forces. Dispersés par le monde alors connu, jouissant d'une autorité commune sur l'ensemble des chrétientés, les Apôtres sont les pasteurs universels, dont Pierre reste d'ailleurs le chef incontesté.

Par une suite naturelle, l'Episcopat sort du sein même de l'Apostolat et le continue, le Sacerdoce est constitué, le Diaconat s'établit, et enfin l'on aperçoit les diaconesses ou les « Sœurs » qui, dès lors, prêtent leur concours pour la diffusion de la Foi. Mais dans ces temps heureux, surnaturellement embaumés des dons exceptionnels de l'Esprit-Saint, tout chrétien est apôtre, et le prosélytisme, discret, mais continu et puissant, fait pour

ainsi dire, partie de la Religion nouvelle, tant on a à cœur de sauver un frère !

Enfin, le paganisme gréco-romain s'effondre, et la Religion du Christ Jésus, jusque-là persécutée, prend avec Constantin et Théodose une situation privilégiée : le Galiléen avait vaincu !

2. — C'est la seconde période qui commence : celle du Protectorat officiel des gouvernements chrétiens. Avec des phases et dans des conditions diverses, elle durera jusqu'à la Révolutions française.

Longtemps encore, l'initiative personnelle joue un rôle considérable : des particuliers, des voyageurs, des commerçants, des maîtres d'écoles, de simples femmes, des soldats, des esclaves, des prisonniers, des exilés politiques, souvent des princes et des princesses, usent de leur influence pour amener au Christ des amis, des camarades, des familles entières, des tribus, des peuples.

Les prêtres suivent ou accompagnent : une église nouvelle est constituée et s'alimente elle-même.

Plus tard, avec les Religieux ou les Moines, l'évangélisation prend un nouvel essor : ce sont les grands civilisateurs de l'Occident.

Souvent aussi les Evêques envoient d'eux-mêmes des missionnaires aux peuples qu'ils connaissent.

Enfin, les Papes suivent cette propagation de la Foi d'un œil attentif et prennent l'initiative, quand ils peuvent, de diriger des religieux et des évêques vers les terres païennes. C'est le moine Anschaire ou Oscar qui le premier, sacré à Rome par le pape Grégoire IV pour l'évangélisation du nord de l'Europe, paraît avoir reçu le titre de « Vicaire apostolique », en 833.

Mais dans cette longue période de tutelle gouvernementale, presque nulle part les souverains ne se désintéressent de la Propagation de la Foi. Ils estiment, avec raison d'ailleurs, qu'on ne peut bien conquérir un pays et se l'attacher qu'en le convertissant. Et c'est ainsi que, peu à peu, se constitue la Chrétienté, contre la barbarie, l'islam, et le paganisme étranger. Malheureusement, presque toujours aussi la politique essaie de faire tourner cette tutelle à son profit, et la longue expérience que l'on a de cet ordre de choses, nous amène à formuler ce principe que chaque fois que l'Etat prend trop attentivement la Religion par la main, c'est pour la paralyser...

Cependant, lorsque le protectorat s'exerce d'une façon intelligente et sincère, avec Charlemagne, par exemple, avec saint Louis, avec Louis XIV, avec Philippe II d'Espagne, avec Emmanuel de Portugal, il donne à l'Eglise une force considérable et au peuple protecteur lui-même une exceptionnelle grandeur. Mais trop souvent, encore une fois, le patronat des puissances chrétiennes se transforme en une domination jalouse, dont Byzance a, dès le principe, donné l'exemple ; source de nobles entraves, son plus clair résultat est de compromettre et de stériliser les missions.

Le Portugal, par exemple, demande et obtient le privilège exclusif d'évangéliser la moitié du monde. Qu'arrive-t-il ? Après avoir magnifiquement commencé, il finit par fermer, en fait, cette moitié du monde à l'évangélisation. C'est alors que le Pape Grégoire XV, en 1622, fonda la Congrégation de la Propagande « pour connaître et décider de toutes les questions qui se rattachent à la propagation de la Foi. »

Enfin, sous la poussée triomphante de la Franc-Maçonnerie, qui n'est pas autre chose que le Paganisme en lutte perpétuelle contre l'Eglise catholique, la « Chrétienté » se disloque, les Ordres religieux sont supprimés par les gouvernements de Portugal, de France, d'Espagne et d'Italie, avec eux les missions sont anéanties, et le Protectorat officiel prend fin.

3. — Mais alors le peuple ramasse dans les ruines les feuillets de cet Evangile dont les grands ne veulent plus, et avec le peuple la prédication de l'Evangile retrouve un merveilleux essor.

C'est là que nous en sommes, Messieurs.

Sous l'autorité souveraine du Pape et la direction immédiate d'un Cardinal Préfet, la Sacrée Congrégation de la Propagande (*Congregatio generalis de Propagandâ Fide*) embrasse sous sa juridiction l'ensemble des pays occupés par le paganisme, le schisme et l'hérésie. Ces territoires, qui sont immenses, sont divisés en plus de 400 Diocèses, Vicariats ou Préfectures apostoliques, de sorte qu'il ne reste pas un coin du monde qui ne soit confié à l'action, malheureusement trop lointaine souvent, et trop inefficace, d'un missionnaire catholique. Les chefs de ces missions, Patriarches, Archevêques, Evêques, Vicaires apostoliques, Préfets, sont nommés par le Cardinal Préfet de la Propagande et relèvent de sa direction suprême : c'est entre eux que l'Univers est partagé.

A ces chefs, 15 Séminaires de Rome et 17 en d'autres pays fournissent des ouvriers apostoliques. Mais la Propagande reçoit aussi et surtout le concours d'au moins 30 sociétés religieuses anciennes et modernes qui mettent à sa disposition un nombre considérable de prêtres missionnaires ; puis il faut y ajouter les Congrégations de frères enseignants, ainsi que de nombreuses Communautés religieuses vouées à l'éducation des enfants infidèles et au soulagement de toutes les misères physiques, intellectuelles et morales de l'humanité.

En réunissant ces éléments divers, et en nous basant sur les très sérieuses données rassemblées en 1894 par M. L. E. Louvet, nous arrivons à dénombrer ainsi les

ouvriers apostoliques de toute nationalité, répandus à l'heure actuelle dans les cinq parties du mondes.

Prêtres	13.314
Frères	4.500
Sœurs européennes	42.300
Sœurs indigènes	10 000
Soit un total d'environ	70.114

Il y a de cela quatre ou cinq ans. Depuis, le nombre a certainement et considérablement augmenté. Ajoutons ici que la France compte parmi ses enfants les deux tiers de ces prêtres, les quatre cinquièmes des frères et des religieuses. C'est, à la fin du XIX[e] siècle, un chiffre que, sans doute, l'Apostolat catholique n'a jamais atteint, et nous aurons particulièrement lieu de nous étonner et de nous réjouir quand nous saurons, que, en 1789, le nombre des missionnaires à l'étranger n'atteignait pas 300...

Mais à toute armée en campagne il faut un trésor de guerre, et, ici encore, la question connue surgit d'elle-même : « D'où vient l'argent ? »

La réponse nous ménage une nouvelle surprise, mais n'ayez crainte, Messieurs, nous ne sommes pas en présence d'un secret dangereux, et nous pouvons sans péril révéler tous les mystères.

L'argent ne vient pas des Gouvernements, auxquels du reste nous ne demandons qu'une faveur, sans espoir de l'obtenir jamais : celle de ne pas nous susciter d'entraves...

L'argent ne vient pas de l'Eglise, à laquelle on a confisqué son territoire et ses biens. Depuis 1872, le gouvernement a mis la main sur les fonds de la Propagande elle-même, sans égard pour leur caractère international, pour leur origine et pour leur but.

L'argent ne vient pas des Ordres religieux, des Congrégations ou des Séminaires apostoliques. A grand'peine ils se chargent de faire les frais d'éducation de leurs aspirants, mais il ne peut être question pour eux de les entretenir à l'étranger.

D'où vient l'argent?

Messieurs, les Empereurs, les Rois et les Présidents s'étant retirés d'eux-mêmes, la Providence les a remplacés : les enfants du peuple seront ses missionnaires et les sous du peuple leur fourniront leur budget. Charlemagne est mort, et saint Louis, et François 1[er], et Louis XIV, et tant d'autres ; Philippe II ne regarde plus le soleil se lever à chaque heure du jour sur un de ses Etats; Emmanuel le Fortuné n'arme plus de caravelles pour les mers lointaines. Et c'est, hélas! depuis que leurs successeurs ont abandonné leur mission dans le monde, que chaque année emporte un lambeau de leur grandeur. Mais il reste à Dieu le prêtre, le séminariste, le simple chrétien, le travailleur, la mère de famille, l'humble servante et le petit enfant. Et c'est dans ce milieu qu'en 1822, à Lyon, s'est constituée l'Œuvre de la Propagation de la Foi dont chaque associé donne un sou par semaine aux ouvriers de l'Evangile : d'où, cette année, 6.436.803 fr. 50 (1).

Mettons 7 millions, et partageons-les entre les 70.000 missionnaires que nous avons trouvés dispersés dans le monde, nous aurons par an et par homme une moyenne générale de 100 francs.

Vous avez vu, Messieurs, d'où vient l'argent : voilà maintenant nos revenus, qui doivent nous suffire pour notre entretien, notre logement, nos voyages, notre personnel, nos constructions, nos frais de toute sorte, et nos dépenses d'agrément !

Le miracle est qu'on en sort toujours, ou à peu près, mais, à vrai dire, on ne fait réellement fortune qu'au Paradis...

III

Si, du moins, les missionnaires trouvaient devant eux la voie nette ! Mais non. Les plus sérieux obstacles s'opposent à leur action, et c'est au milieu de difficultés perpétuelles qu'ils doivent avancer.

D'abord les deux grandes raisons qui sollicitent la liberté humaine dans un sens opposé au Christianisme, restent toujours celles que signalait saint Paul : *Judæis scandalum, Gentibus autem stultitiam.*

Pour les Juifs et les Musulmans, c'est-à-dire pour les individus et les peuples en possession d'une religion positive basée sur la connaissance et l'adoration d'un Dieu personnel, le Christianisme est « un scandale ». Ils concevraient un Dieu assez puissant pour écraser tous les hommes, ils ne l'admettent pas assez bon pour les sauver en s'incarnant et en mourant.

Quant aux « Gentils », aux peuples païens proprement dits qui, étrangers à la race de Sem, ont perdu la claire notion de Dieu, le Christianisme est surtout une « folie », car c'est une religion qui, au lieu de les sanctionner, condamne les grandes passions de l'humaine nature, l'orgueil, la concupiscence et la poursuite effrénée des biens de ce monde.

Voilà, d'une façon générale, les deux grands obstacles, l'un tiré du dogme, l'autre de la morale chrétienne, et se réunissant souvent dans l'esprit et le cœur de l'homme.

Mais en même temps, l'Apostolat est directement combattu par les religions adverses qui, précisément,

(1) Il est juste d'ajouter ici les recettes de l'œuvre de la Sainte-Enfance 3 millions 397.617 fr. 18, partagés entre 181 missions pour l'éducation des enfants nés de Païens. L'œuvre des Ecoles d'Orient a, de son côté, reçu 271.349 fr. 55.



puisent leur force dans ce qui fait notre faiblesse : les passions, les ignorances, les préjugés, la force de l'habitude, les organisations sociales, l'opposition constante des gouvernements indigènes qui voient, derrière le missionnaire, l'ombre du conquérant européen.

En ce moment même, on parle beaucoup du protectorat des Missions catholiques. Charmante concurrence! Parmi les sectaires les plus avérés du Protestantisme ou de la Franc-Maçonnerie, c'est à qui nous témoignera le plus d'intérêt. Grande assurément est notre reconnaissance; mais combien plus grande elle sera quand ce protectorat rachètera par son efficacité ce qu'il a de compromettant et d'*insincère*! En tout cas, c'est une merveille de voir avec quelle facilité cet étrange produit qu'on appelle « l'anticléricalisme » redevient article d'exportation, dès que le pays convoité étant occupé par nombre d'agents et de fonctionnaires, on suppose n'avoir plus besoin de missionnaires pour la pénétration : avant, plus ils avaient d'influence, plus on les trouvait dignes d'intérêt; après, plus ils en ont, moins ils valent...

Mais ce qui nous attriste surtout, dans ces pays que nous contribuons à ouvrir, c'est l'indifférence absolue et avouée de l'Administration européenne pour la moralisation des indigènes et leur perfectionnement. Pendant qu'on donne comme prétexte aux invasions actuelles la civilisation des races inférieures, on dirait que, sur place, on s'applique à la désorganisation de la famille, dont les liens sont déjà si fragiles, à la démoralisation plus complète de l'indigène, à son exploitation sous toutes les formes, et, par là même, à son extinction... Ç'à toujours été une des grandes douleurs du missionnaire, depuis saint François Xavier et Las Casas jusqu'aujourd'hui : elle reste un de ses grands obstacles.

Faut-il mentionner aussi l'insalubrité de beaucoup de pays où nous avons à vivre et qui nous dévorent; la difficulté parfois énorme des voyages, des ravitaillements, des installations, de tout ce qui constitue la vie matérielle; la barbarie de nos sauvages, la barrière qu'opposent à nos efforts leurs coutumes séculaires et l'organisation sociale qui les régit; enfin, l'absence de concours que nous constatons trop souvent parmi les meilleurs d'entr'eux pour la diffusion de l'Evangile?...

Mais nous nous attendons à tout cela, et de ceux auxquels nous allons, rien ne peut nous surprendre.

Un autre obstacle nous est plus pénible : c'est, à côté des dévouements les plus délicats et les plus touchants que nous constatons chez plusieurs, en France surtout, l'indifférence étonnante au point d'en être scandaleuse, d'une partie du peuple catholique. Il y a en Italie, en Espagne, en Portugal, en Autriche, en Amérique, ailleurs encore, des diocèses régulièrement constitués qui ne fournissent pas un missionnaire à la Propagation de la Foi, pas un missionnaire et pas un sou!

Cette léthargie apostolique est une honte, le mot n'est pas trop fort, surtout en face de l'activité, de l'organisation et de la générosité du Protestantisme, dont les missionnaires, partout répandus, disposent d'un budget annuel de plus de 50 millions (1).

Cinquante millions! Si nous avions cette somme à notre disposition — et nous l'aurions si l'Œuvre de la Propagation de la Foi était aussi connue, aussi protégée, aussi organisée que chez nos adversaires —, nous répandrions partout des catéchistes, et l'Evangile, en quelques années, serait mis à la portée de tout âme de bonne volonté...

IV

Voilà donc, Messieurs, une partie des obstacles généraux auxquels se heurte l'Apostolat catholique. Comment se fait-il qu'il y ait toujours résisté sans jamais connaître de découragement?

Il y a là un double mystère. Pour que la lutte renaisse toujours et partout la même contre la propagation d'une Religion bienfaisante, il faut qu'il y ait une force cachée qui la dirige; et pour que cette Religion toujours attaquée triomphe toujours, il faut qu'il y ait une force plus puissante qui la soutienne.

Cette double force, nous la sentons, nous autres missionnaires, et c'est pourquoi nous marchons.

Au commencement de ce siècle, où tant de ruines se trouvèrent accumulées, les Missions catholiques, nous l'avons vu, étaient réduites à presque rien : 300 missionnaires pour le monde entier! Mais bientôt la Providence suscitait, outre les Ordres religieux anciens reconstitués, nombre de Congrégations nouvelles dont les Constitutions plus larges s'adaptent mieux peut-être aux tempéraments actuels et aux conditions extérieures qui leur sont faites. Et en même temps que les gouvernements retiraient leur concours officiel, des fils et des filles du peuple se levaient pour le remplacer par leur libre initiative. Ils y ont magnifiquement réussi, en créant les Œuvres de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, des Ecoles d'Orient, des Saintes-Femmes de l'Evangile, toutes nées en France, sans parler de

(1) Toutes les grandes sectes du Protestantisme ont leurs missionnaires et leur budget. Elles considèrent que la Propagation de la Foi chrétienne est un devoir absolu pour tout chrétien, et leurs catéchismes, si légers de doctrine, ont une leçon destinée à exposer cette obligation de conscience. En outre, la « Société pour la propagation de l'Evangile » de Londres, S. F. P. G., imprime et fournit gratuitement tous les livres nécessaires aux Missions : ce qui nous manque et ce qu'il nous faudrait.

quelques autres œuvres similaires qui ont germé sur le sol des autres pays catholiques (1).

Il y a de cela cinquante, soixante, quatre-vingts ans. Les résultats, les voici :

A la fin du siècle dernier les gouvernements protecteurs, après avoir demandé à l'Eglise ses Missions, les lui remettaient saccagées et détruites, dans les Indes, en Chine, en Amérique, en Afrique, partout; à la fin du siècle présent, le peuple chrétien les lui rend partout restaurées, partout développées, partout florissantes, avec des millions de catholiques nouveaux groupés autour du Vicaire de Jésus-Christ, professant la même foi et gardant les mêmes espérances... Allez en Orient, au fond de la Chine et de la Mandchourie, en Corée, au Thibet, dans les déserts de la Tartarie, comme dans les grandes villes et les humbles villages de l'Inde et de Ceylan, du Japon et de la Sibérie elle-même; passez en Amérique, et parcourez-la depuis l'Alaska jusqu'à la Patagonie; abordez l'une après l'autre les îles océaniennes; enfin, faites le tour du grand continent africain et traversez-le de l'est à l'ouest, du nord au sud, sur votre chemin, au milieu sans doute d'énormes masses encore païennes, mais partout néanmoins, vous trouverez un être humain pour achever le signe de la croix commencé devant lui et chanter avec vous le symbole immortel de votre Foi catholique.

Saluons cet effort dans ses résultats, Messieurs, et disons résolument avec les Apôtres, en reprenant leurs traditions : *Ecce convertimur ad gentes.* Aux puissances gouvernementales nous ne demandons aucune faveur; mais nous exigeons d'elles ce qu'elles ne peuvent refuser à personne, pas même aux honnêtes gens : la liberté. Et quant au reste, *ecce convertimur ad gentes*, nous nous retournons du côté du Peuple...

Le Peuple chrétien, qui est-ce?

C'est vous, c'est moi, c'est tout homme qui porte en lui une âme baptisée, qui a conscience de ses devoirs et de ses droits, qui a l'ambition de ne point passer inutile en ce monde, qui, se voyant dans la large voie de la Vérité et du Salut, voudrait y appeler tous ses frères et rendre avec eux témoignage au Sauveur du monde.

Dans ces conditions, et pour en venir aux conclusions pratiques, Messieurs, chaque enfant, depuis son baptême jusqu'à sa première communion, devrait faire partie de l'*Œuvre de la Sainte-Enfance*, et en même temps qu'il attirerait sur lui-même et sur les siens la bénédiction de Dieu par sa prière et sa souscription mensuelle d'un sou, il contribuerait au salut de ses petits frères païens. Touchant Apostolat, et combien il relève tout de suite le rôle du plus humble enfant de l'Eglise catholique, en affirmant d'une manière effective la solidarité qui le relie à la grande famille humaine où il vient de descendre et dont il est déjà, pour sa part, le Bienfaiteur et le Sauveur !

La première Communion est faite. Immédiatement, le jeune catholique sera enrôlé dans l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*, et lui apportera sa contribution annuelle.

Dans les paroisses régulièrement établies, et dans les Missions mêmes, à mesure que se forme un nouveau groupe de Chrétiens, ces deux grandes Institutions devraient avoir leur place obligatoire dans l'organisation catholique, sous la bienveillante impulsion des Evêques. Comme il serait beau et comme il serait bon de faire ainsi participer chaque fidèle au devoir de l'Apostolat! C'était ainsi que l'on comprenait son devoir dans les premiers temps, et c'est ainsi, avouons-le en baissant le front, que le comprennent les communautés protestantes d'aujourd'hui...

Toutes les Sociétés religieuses, toutes les Congrégations, auraient par elles-mêmes ou par leurs œuvres, aussi à fournir leur contingent à ce budget de la Propagation de la Foi. Nulle d'entre elles ne devrait l'ignorer, nulle d'entre elles ne devrait s'y soustraire.

Ce n'est pas tout. Dans les écoles et les séminaires, le jeune homme que l'Esprit-Saint a marqué de son signe continuera à méditer dans le silence de son cœur son enrôlement parmi les volontaires de l'Evangile. Et il viendra, au temps marqué, incapable qu'il est d'opposer une résistance impie à la voix qui l'appelle comme saint Paul, du fond des terres païennes : *Transiens adjuva nos !*

Enfin, en nous tournant vers le siège de Pierre, centre de la Direction suprême, soyons rassurés : l'Eglise y aura toujours un Apôtre et la France un ami...

Puis les temps marcheront, et l'évolution des races humaines continuera sous l'aide de la Providence, qui, en laissant à chacun sa liberté, conduit tout néanmoins pour l'accomplissement général de ses desseins et l'évangélisation du globe.

Au lendemain du Déluge, « Noë se réveillant de son ivresse, dit l'Ecriture, et ayant appris comment l'avait traité son second fils, dit : Maudit soit Chanaan, il sera l'esclave des esclaves de ses frères ! — Il dit encore : Béni soit le Seigneur, Dieu de Sem, et que Chanaan soit son esclave ! — Que Dieu multiplie la postérité de Japheth, et qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave !.. »

Jetons un coup d'œil sur la carte du monde.

De temps immémorial, les fils que la tradition et la

(1) Mentionnons par exemple, à Aix-la-Chapelle, la Société de Saint-François Xavier (1832); en Autriche, le Léopoldsverein (1839); en Bavière, le Ludwigsverein (1843); à Paderborn, la société de Saint-Boniface (1849); aux Etats-Unis et au Mexique, des œuvres identiques. — Mais seule, l'Œuvre de la Propagation de la Foi a un caractère universel, seule elle est *catholique*, comme l'Eglise.



science rattachent aux ancêtres maudits ont été voués à la servitude, et cette situation humiliée ne cesse qu'autant que la lumière de la Rédemption, sortie de Sem et propagée par Japheth, lui apporte aussi la Liberté.

Sem a été béni dans sa descendance. Car de lui sont sortis le Messie et sa Mère Immaculée ; il a fourni les premiers apôtres, et ses fils, ceux qui sont nés de la femme libre comme de l'esclave, les Israëlites et les Ismaëlites, ont toujours gardé la connaissance d'un Dieu unique et personnel, Créateur, Rémunérateur et Vengeur.

Mais Japheth s'est surtout multiplié dans sa postérité, il a envahi les tentes de Sem, et le monde entier devient une colonie de sa race. Il y a plus. La vérité chrétienne, couronnement de la Religion primitive et de la Religion mosaïque, ayant été refusée par les fils de Sem, ceux de Japheth l'ont accueillie, ils ont grandi sous son influence, et, souvent à leur insu, ils se trouvent être les exécuteurs du plan divin sur le reste des hommes. Par eux, le Christianisme s'impose de plus en plus, et la Providence nous ménageait à nous-mêmes, enfants de cette fin du XIXe siècle, d'assister à la dislocation des dernières masses païennes qui paraissaient autrefois inébranlables, comme dans l'Extrême-Orient, ou inacessibles, comme dans le Centre africain. Nous sommes à l'une des grandes époques de l'Histoire. Ecoutez ces bruits qui nous arrivent d'au delà des mers, comme d'immenses remous de peuples : c'est Japheth qui passe au travers, mais c'est Japheth racheté par le Christ, baptisé par saint Pierre, suivi par Léon XIII d'un regard attentif, et réalisant à cette distance les bénédictions prophétiques du vieux patriarche Noë... Laissez-le : les missionnaires du Christ passeront avec lui !

J'avais à vous dire, Messieurs, le rôle du missionnaire catholique, ses travaux, ses succès, ses tristesses et ses espérances. Les voilà :

Pour lui, humble et silencieux soldat de la vérité, il continue son chemin à travers le monde. Quels que soient la Société où il s'est enrôlé, le vêtement qu'il porte, le pays qu'il habite, la langue qu'il parle et le peuple auquel il fut envoyé, d'Alger au Cap, de Madagascar aux derniers îlots du Pacifique, de Jérusalem à Pékin, vous le trouverez le même partout... Il manque de beaucoup de choses, mais il supplée à cette indigence en faisant bonne figure à la misère ; il est souvent arrêté par la maladie, mais quand il se relève, la perspective de la fièvre du lendemain lui fait oublier celle de la veille ; parfois, beaucoup de désillusions l'attendent au bout de beaucoup d'efforts, mais, tout de suite après, de nouveaux espoirs le font revivre ; des voyageurs fantaisistes se moquent de lui dans leurs récits, après en avoir été accueillis et secourus, mais il a la consolation, lui aussi, de rire un peu de leur ignorante suffisance ; les fonctionnaires le méprisent, parce qu'il ne reçoit ni décoration ni traitement, lui se trouve assez honoré d'être l'ouvrier désintéressé de la vérité, de la civilisation et de la liberté ; les hommes officiels soupçonnent qu'il manque de patriotisme, dès lors que son patriotisme n'est point à la solde de l'Etat, il répond en portant l'influence de son pays partout où il passe. Et ainsi, à travers les persécutions, les outrages, les jalousies, les injustices, les tracasseries, les déceptions, les maladies, les misères de toutes sortes, à travers aussi les joies inespérées, les merveilleuses consolations, les triomphes intimes, les amitiés fidèles, il voit s'écouler son existence qui, à tout prendre, ne fut point banale. Là-bas, derrière lui, ses amis d'enfance, ses anciens maîtres, ses vieux parents, un à un vont s'allonger sous l'herbe du cimetière, à l'ombre de l'église où il fut baptisé ; il l'apprend, au cours des années, et de loin il les salue dans leur repos ; puis, un jour, il se couche aussi plus fatigué que de coutume et comprend qu'il ne se relèvera plus... Alors, il revoit sa vie, il remonte lentement le passé, et il s'aperçoit que, venu seul au milieu d'un peuple de sauvages, il s'endort au milieu d'un peuple de chrétiens. Les âmes dont il s'est fait précéder au Ciel lui apparaissent maintenant, dans l'obscurité de la dernière heure, comme pour faire escorte à son âme ; d'autres viendront le rejoindre du centre chrétien qu'il a créé ; et voyant que son passage en ce monde ne fut point inutile, qu'il a reculé les bornes de la sainte Eglise catholique et planté un peu plus loin son drapeau, il s'endort sous le regard de Dieu qu'il a servi et dont il attend miséricorde, content de la journée faite, et saluant l'avenir où, l'Evangile ayant été lu à tous les hommes, le testament du Christ sera exécuté...

Voilà, Messieurs, la vie et la mort de votre délégué aux terres païennes. Vous lui avez déjà donné votre sympathie : quand on vous le demandera, ne lui ménagez pas votre concours.



1899 — TRENTE ET UNIÈME ANNÉE — 1899

LES MISSIONS CATHOLIQUES

Bulletin hebdomadaire illustré de l'Œuvre de la PROPAGATION de la FOI

PARAISSANT TOUS LES VENDREDIS

PRIX D'ABONNEMENT
France : **10** fr. — Union postale : **12** fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
A Lyon, rue de la Charité, 14

ON ENVOIE FRANCO UN NUMÉRO SPÉCIMEN

Écrire à M. le Directeur des MISSIONS CATHOLIQUES, *rue de la Charité, 14, à Lyon.*

Prime gratuite à tous les abonnés de 1899

CARTE DES MISSIONS CATHOLIQUES

DU NORD-EST AFRICAIN ET DU SOUDAN EGYPTIEN

Par M. Paul VUILLOT, membre de la Société de Géographie de Paris

Tirage en 4 couleurs — Format grand aigle

La mission Marchand, les événements qui appellent l'attention sur les régions du Nil donnent à cette carte une grande actualité. La valeur suffirait à égaler les frais d'un abonnement au Bulletin.

Cette carte sera envoyée **gratuitement** au *mois de mars* à tous les abonnés; mais **nous accepterons avec joie, comme les années précédentes, les offrandes qui nous seraient adressées pour nous aider** à couvrir les frais qu'a nécessités ce beau travail, entrepris tout à l'honneur de l'Eglise et des vaillantes congrégations qui évangélisent ces régions peu connues.

EN VENTE aux Bureaux des « Missions Catholiques »
LYON, Rue de la Charité, 14, LYON

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

Par M. LOUVET

Petit in-4°. Nouvelle édition à prix réduit, 416 pages et 200 gravures.

Broché	Prix : **6** fr.	— Pour nos abonnés, pris dans nos bureaux,	**4** fr.,	envoyé *franco* **5** francs
Reliure percaline ornée et dorée.	— **9** fr.	— —	**7** fr.	— **8** —
Reliure amateur riche	— **14** fr.	— —	**11** fr.	— **12** —

Grand in-4°. Ouvrage de grand luxe, 600 pages et 200 gravures
Numéroté, **25** fr. au lieu de **30** fr.
Broché, **10** fr. au lieu de **15** fr. ; relié **20** fr. au lieu de **25** fr.
Pour la France port en sus : Volume broché, **1** fr. **50** par colis postal.
— — Volumes reliés et numérotés, par grande vitesse, port dû.

ALBUM DES MISSIONS CATHOLIQUES

In-folio magnifiquement illustré, 660 pages, 620 gravures et cartes, 4 frontispices en chromolithographie, vignettes imprimées en deux teintes, encadrements rouges ornés, papier teinté extra.
Livré dans un portefeuille richement orné en chromolithographie : **25** fr. — Relié dos chagrin, fers spéciaux, tranches dorées **40** fr.

PAROISSIEN ILLUSTRÉ DES MISSIONS

Superbe volume in-12. — Diverses reliures

Reliure imitation chagrin, tranches dorées : **3** fr. — Demi-chagrin : **4** fr. — Chagrin plein : **5** fr.
Chagrin doré, grand luxe : **6** fr. — Port en plus : **0** fr. **50**

ATLAS DES MISSIONS CATHOLIQUES

20 cartes teintées, dont 4 doubles, avec texte explicatif, et 3 grands tableaux

PRIX : broché 5 francs ; relié 7 francs. — Envoyé franco par la poste, 1 franc en plus.

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin 18.


Stanford University Libraries
3 6105 012 817 818


Stanford University Libraries
3 6105 012 817 818

